Octave Mirbeau

Œuvre romanesque

Édition établie, préfacée & annotée par Pierre Michel

Volume 1

Le Calvaire, L'Abbé Jules, Sébastien Roch, Dans le ciel, Le Jardin des supplices, Le Journal d'une femme de chambre, Les 21 jours d'un neurasthénique, La 628-E8, Dingo, Un gentilhomme

Éditions du Boucher
Société Octave Mirbeau

Contrat de licence — Éditions du Boucher

Le fichier PDF qui vous est proposé est protégé par les lois sur les copyrights & reste la propriété de la SARL Le Boucher Éditeur. Le fichier PDF est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.
Vous êtes autorisé :
— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.
Vous ne pouvez en aucun cas :
— vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;
— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

Remerciements

Les Éditions du Boucher expriment leur reconnaissance envers M. Pierre Michel, Président de la Société Octave Mirbeau, pour l'aide précieuse & déterminante qu'il a apportée dans la réalisation de ce projet.

Société Octave Mirbeau

Association (loi de 1901) fondée en novembre 1993, la Société Octave Mirbeau a pour but de réunir ceux, gens de plume, amateurs, lettrés, universitaires & chercheurs, qui connaissent & étudient la vie & l'œuvre d'Octave Mirbeau, & se proposent de contribuer à les faire mieux apprécier.
Société Octave Mirbeau — 10 bis, rue André-Gautier 49000 Angers.

© 2003 — Éditions du Boucher
Société Octave Mirbeau
site internet : www.leboucher.com
courriel : contacts@leboucher.com
conception & réalisation : Georges Collet
couverture : *ibidem*
ISBN : 2-84824-063-6

Le Calvaire

Du calvaire à la rédemption

De 1880 à la fin de 1883, Octave Mirbeau a été la proie — consentante, semble-t-il — d'une dame de petite vertu à la cervelle d'oiseau, mais apparemment fort recherchée sur le marché de la galanterie, Judith Vimmer, qui lui a fait gravir les marches d'un crucifiant calvaire, jusqu'à ce qu'il fuie son douloureux esclavage, fin décembre 1883, et se réfugie au fin fond du Finistère, à Audierne [1]. C'est là que, pendant sept mois, il va peu à peu s'efforcer de revenir à la vie, de reprendre pied parmi les hommes, de se remettre au travail et, progressivement, de se reconstruire. Il lui faudra encore mortifier sa chair au cours d'une randonnée, de Marlotte à Bourbon-l'Archambault [2], en juillet 1884, avant de retrouver la capitale et ses miasmes morbides, et d'entamer sa rédemption.

Cette rédemption par le verbe va prendre deux formes : d'une part, il va se lancer dans ses grands combats pour la justice et pour la beauté [3] et ferrailler dans tous les grands quotidiens de l'époque au service des idéaux libertaires et humanistes qu'il a

1. Sur cet épisode de la vie du romancier, voir les chapitres VII et VIII de notre biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle* (Librairie Séguier, Paris, 1990).

2. Voir le récit qu'il en fait dans *Sac au dos,* édité par P. Michel et J.-F. Nivet, Éditions de l'Échoppe, Caen, 1991.

3. Voir ses *Combats politiques* (Librairie Séguier, Paris, 1990), ses *Combats pour l'enfant* (Ivan Davy, Vauchrétien, 1990), ses articles sur *L'Affaire Dreyfus* (Librairie Séguier, Paris, 1991), ses *Combats esthétiques* (Librairie Séguier, Paris, 1993, 2 volumes), ses *Chroniques musicales* (Librairie Séguier, Paris, 2001), et ses *Combats littéraires* (à paraître). Tous ces volumes ont été publiés par P. Michel et J.-F. Nivet (sauf *Combats pour l'enfant,* édité par P. Michel seul).

faits siens, après des années de prostitution journalistico-politique [1], et en faveur de la promotion des apporteurs de neuf, des talents et génies méconnus des arts [2] et des lettres (Monet, Rodin, Pissarro, Cézanne, Van Gogh, Gauguin, Camille Claudel, Maillol, Maurice Maeterlinck, Léon Bloy, Marguerite Audoux, etc.); d'autre part, il va enfin pouvoir voler de ses propres ailes et entamer, sous son nom, une carrière littéraire extrêmement tardive, pour cause de négritude [3]. C'est en novembre 1885, soit à trente-sept ans et demi, qu'il publie, chez Laurent, sa première œuvre littéraire officielle, ses *Lettres de ma chaumière,* dont le titre révèle son intention de rivaliser avantageusement avec Alphonse Daudet et ses *Lettres de mon moulin,* accusées de donner de la vie une image édulcorée, à l'optimisme mensonger; et c'est un an plus tard, fin novembre 1886, que paraît, chez Ollendorff, après une prépublication tronquée dans la *Nouvelle Revue* de la « déroulédique » Juliette Adam [4], son premier roman assumé, *Le Calvaire,* qui connaîtra un grand succès [5] et suscitera un énorme scandale.

Un succès de scandale

Ce scandale est double. En premier lieu, comme il s'agit d'un roman-confession à la première personne et que le romancier s'inspire de sa liaison dévastatrice avec Judith pour faire le récit

1. Voir la deuxième partie de notre biographie d'*Octave Mirbeau, op. cit.,* 1990.

2. Il a déjà entamé ses combats esthétiques sous divers pseudonymes. Voir les articles que j'ai recueillis dans ses *Premières chroniques esthétiques,* Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 1996.

3. Sur ces années de négritude, voir mon article « Quand Mirbeau faisait le nègre », dans les Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, Éd. du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 80-112, et mes introductions aux romans « nègres » publiés prochainement en ligne par les Éditions du Boucher : *L'Écuyère, La Maréchale, La Belle Madame Le Vassart, Dans la vieille rue* et *La Princesse Ghislaine.*

4. « La mère Adam », comme il l'appelle, lui a imposé de couper le chapitre II, de nature à désespérer les lecteurs de sa revancharde revue par le spectacle de la débâcle et des hontes de l'armée française… Connaissant la donzelle, il est très étonnant que Mirbeau ait songé à lui proposer son roman. Sans doute la perspective d'encaisser les trois mille francs qui lui étaient proposés et de toucher un vaste réseau de lecteurs l'a-t-elle incité à passer par-dessus l'abîme qui le séparait de celle qu'il appelait ironiquement « Mme Hervé (de la Moselle) » dans *L'Écuyère.*

5. En quelques jours, les huit premières éditions du *Calvaire* sont épuisées, et une trentaine d'autres vont suivre.

de « l'histoire » de Jean Mintié avec Juliette Roux, nombre de critiques, par pure malignité, et souvent pour se venger d'un pamphlétaire qui les a cruellement voués au ridicule qui tue, ont cru devoir assimiler l'auteur et le personnage et prêter à l'un les vilenies et bassesses de l'autre, lui reprochant de surcroît de se bâtir une réputation littéraire et une fortune, en espèces sonnantes, à la faveur du récit de ses propres turpitudes. Deuxième scandale, beaucoup plus grave encore : celui suscité, chez tous les braillards et soiffards du patriotisme, par le chapitre II du roman, où Mirbeau dénonce avec virulence les atrocités de l'armée française et, au moment où la Revanche sacralisée est mise à l'ordre du jour par la République, ose s'en prendre à l'idée même de la Patrie, ce monstre assoiffé de sang qui précipite les frères humains dans d'inexpiables et absurdes boucheries. Cela vaudra au romancier d'être traité de toutes sortes de noms d'oiseaux et d'être considéré par maints pisse-copie comme stipendié par l'Allemagne… [1] Aujourd'hui que les deux guerres mondiales, et beaucoup d'autres sur toute la surface de la terre, semblent avoir porté, en France et en Europe occidentale, un coup qu'on espère décisif au bellicisme des nationalistes de tout poil, il est possible de jeter sur cette œuvre, souvent qualifiée à juste titre d'autobiographique, un regard plus distancié et moins partial, qui nous permet de mieux saisir ce qu'elle a de profondément original.

Un amour dévastateur

Mirbeau y traite un sujet qui lui tient à cœur depuis longtemps. Dès 1868, en effet, il esquissait, pour son ami et confident Alfred Bansard des Bois, un « petit roman » intitulé *Une Page de ma vie,* qui, après une entrée en matière étonnamment désinvolte, et sans rapport apparent avec le sujet annoncé, devait, à l'en croire, donner lieu à « un récit d'amour tel qu'il a existé, avec toutes ses illusions, toutes ses voluptés, toutes ses larmes et toutes ses tortures. C'est l'éternelle histoire du cœur. Il n'y a rien de nouveau. Mais cet amour a pour moi d'autant plus d'attrait

1. Après avoir laissé passer l'orage, Mirbeau s'est décidé, dès le 8 décembre dans *Le Figaro,* à moucher d'importance ses diffamateurs dans ce qui constituera la préface à la neuvième édition du *Calvaire* (reproduite dans cette édition, p. 19).

que le héros est un de mes amis, que j'avais perdu de vue, depuis mon départ de Caen, et que j'ai retrouvé à Paris il y a quelques jours. Lui que j'avais connu autrefois gai, spirituel, charmant, est aujourd'hui triste, désolé, et comme accablé sous le poids d'une immense douleur… Il n'a plus un sourire, plus une étincelle de vie. Il y avait en lui l'étoffe d'un grand artiste. Il avait rêvé une haute situation dans le monde des lettres et des arts. Il a brisé son violon, il n'écrit plus. Que va-t-il devenir ? Pauvre Albert ! » [1]

Ce thème d'un être porteur de grandes espérances et détruit à petit feu par un amour dévastateur, c'est déjà le sujet du *Calvaire,* avant même que Mirbeau n'ait éprouvé dans son cœur et dans sa chair les ravages qu'il prêtera à son piètre héros. Mais lorsqu'en juillet 1885, il prend enfin la plume, dans le calme du Rouvray, près de Laigle, où il s'est réfugié [2] avec sa nouvelle compagne, l'ex-théâtreuse Alice Regnault [3], bien décidé à frapper un grand coup et à accéder d'emblée au premier rang des romanciers d'avenir, afin de faire oublier au plus vite ses années de prostitution, de domesticité et de négritude, ce n'est plus d'une simple fiction qu'il s'agit, rédigée avec le sang-froid de l'expérimentateur imaginé par Zola dans sa théorie du *Roman expérimental* : ce récit, c'est en effet de ses souvenirs les plus taraudants qu'il l'a nourri, et, en le menant à son terme, il accomplit du même coup, non seulement un acte d'expiation, à l'instar du narrateur Jean Mintié, mais aussi un acte de libération. L'écriture constitue visiblement pour lui un exutoire et une thérapie. Si Mirbeau a pu se ressaisir et trouver sa voie, alors que son triste double s'est enfoncé sans espoir dans un abîme sans fond, où se sont pour un temps noyées ses potentialités créatrices, c'est bien parce qu'il

1. *Lettres à Alfred Bansard des Bois,* Éditions du Limon, Montpellier, 1989, p. 113.

2. Il fuit les ragots parisiens sur sa liaison avec Alice Regnault, mise en cause lors du premier acte de l'affaire Gyp (elle est accusée d'avoir voulu vitrioler la comtesse de Martel, qui signe Gyp ses romans légers). Elle a bénéficié d'un non-lieu, mais l'affaire rebondit le 20 juin 1885 et vient relancer Octave et Alice au Rouvray : dans un roman à clefs et à scandale, *Le Druide,* qui paraît ce jour-là, Gyp se venge d'Alice, en l'accusant notamment d'avoir empoisonné son premier mari, et vitupère Mirbeau, reconnaissable sous le masque du pamphlétaire Daton. Peu après, elle accusera Mirbeau d'avoir voulu la revolvériser… Sur cette sombre « affaire Gyp », voir mon article dans *Littératures,* Toulouse, n° 26, 1992, pp. 209-220.

3. Sur Alice, voir Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau,* À l'Écart, Reims, 1993.

n'a jamais cessé d'écrire et qu'il a fait de son désespoir et de sa honte mêmes la matière vivante d'un roman qui les transmuerait en œuvre d'art. Si autobiographiques que soient nombre d'épisodes du roman — par exemple, le meurtre du petit chien de Juliette ou le séjour finistérien —, il n'est pas question de réduire le romancier à son personnage : la médiocrité de l'un lui interdit pendant des années de se sauver, et il lui faudra descendre jusqu'au fond de l'abîme pour se libérer tardivement, alors que le génie de l'autre est sa planche de salut.

De surcroît, Mirbeau fait de la confession de son héros une arme dans le combat qu'il engage pour ouvrir les yeux de ses contemporains et les amener à prendre en horreur toutes les forces d'oppression — la Famille, l'Armée, l'Académie — et toutes les valeurs mystificatrices dont on berne le bon peuple, l'Amour aussi bien que la Patrie, histoire de parachever son abêtissement programmé et de s'assurer à bon compte de sa soumission. Dès lors, il donne tardivement à sa vie un sens, une dignité et une valeur, que lui avaient fait perdre les louches compromissions auxquelles il a été condamné, pour gagner sa pitance quotidienne, pendant ses douze années d'un prolétariat pas comme les autres : celui de la plume.

Une voie nouvelle

On aurait tort, cependant, de trop s'arrêter à ces motivations toutes personnelles, au risque de négliger ce qui est peut-être, du point de vue de l'histoire littéraire, l'apport le plus important du *Calvaire* : la volonté manifestée par Mirbeau d'ouvrir une voie nouvelle, en évitant les deux impasses que sont, à ses yeux, le naturalisme et l'académisme. En mars 1885, dans une de ses *Chroniques du Diable* en forme de parabole, « Littérature infernale » [1], il opposait en effet et renvoyait dos à dos ces deux pôles du champ littéraire, aussi ennuyeux et aussi nauséeux l'un que l'autre, et également condamnés, pour cause d'absence totale de

1. Dans *L'Événement* du 22 mars 1885 (recueilli par nos soins dans le n° 1 des *Cahiers Octave Mirbeau,* Angers, 1994, pp. 151-156). Voir notre édition des *Chroniques du Diable,* Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995 (volume disponible auprès de la Société Octave Mirbeau).

vie. Et il imaginait qu'un jour, dans un enfer de fantaisie en avance de quelques années sur la vie parisienne, « un jeune homme, un inconnu », écrirait « une œuvre simple, forte, passionnée, dans une belle langue forte, claire, vibrante », et en serait « puni par un succès formidable ». Ce jeune homme inconnu, qui, en réalité, n'est ni si jeune, ni si inconnu, ce sera évidemment Mirbeau lui-même ; et cette œuvre « passionnée », à la « belle langue claire », ce sera *Le Calvaire…* L'ambition du romancier est de sortir le roman des ornières où il se traîne lamentablement et de trouver, comme l'écrit le petit diable aux pieds fourchus, « un juste milieu entre Berquin et les peaux de lapin », entre une vision aseptisée et horriblement fadasse — celle d'André Theuriet et d'Octave Feuillet, surnommé « l'Octave des familles », par opposition à un autre Octave, beaucoup plus sulfureux… —, et une représentation du réel tout aussi conventionnelle et réductrice, puisqu'elle ne perçoit que le vernis superficiel des choses, et non leur mystère, les besoins physiologiques des hommes, et non leur âme : celle des naturalistes honnis.

De fait, d'entrée de jeu, il prend ostensiblement le contre-pied de la littérature conventionnelle et à l'eau de rose en nous offrant, de la société et de l'homme, une perception très noire, choquante pour le confort moral des lecteurs, bref démystificatrice en diable. Il s'emploie, ce faisant, à dessiller les yeux de ses lecteurs en leur révélant les choses telles qu'elles sont, dans leur horreur méduséenne, et non telles qu'on les a conditionnés à ne pas les voir. Les mythes sur lesquels repose le désordre social constituent autant de mensonges et de mystifications, et notre imprécateur va s'employer avec jubilation à les faire apparaître au grand jour pour ce qu'ils sont : de dangereuses duperies.

Démystifier et désacraliser

Ainsi, dès son premier roman officiel, il démystifie et désacralise toutes les valeurs d'une société où tout marche à rebours du bon sens et de la justice, où les artistes de génie comme Lirat sont condamnés à l'incompréhension de critiques à œillères, aux ricanements d'un public moutonnier, et par conséquent à la misère, cependant que du gibier de potence accumule des fortunes mal acquises dans les tripots ou dans des trafics baptisés

« affaires » [1], et que les Nana et les Juliette Roux se pavanent au Bois, admirées et applaudies par les ouvriers inconscients dont elles volent le pain, comme on le voit dans le dernier chapitre du roman. Plus précisément, Mirbeau démystifie la famille, dont « l'effroyable coup de pouce » déforme à tout jamais l'intelligence des enfants et détruit leur génie potentiel — thème développé de nouveau dans *Sébastien Roch* et *Dans le ciel* ; l'armée, dirigée par des traîne-sabres dépourvus de compétence et d'humanité, qui traitent leurs hommes comme du bétail conduit à l'abattoir, qui gaspillent criminellement les vies humaines et les ressources naturelles, et qui allient la cruauté et l'égoïsme à la plus insondable bêtise ; l'idée de patrie, au nom de laquelle, on l'a vu, on sacrifie les forces vives de la nation et on fait s'entretuer des hommes, qui, en temps de paix, auraient pu développer fraternellement leurs potentialités de bonheur et de création — comme Jean Mintié avec l'éclaireur prussien qu'il abat absurdement, en un geste réflexe qui préfigure celui de Meursault dans *L'Étranger,* lors même qu'il sentait en lui une âme de poète en communion avec la sienne ; le plaisir, que Mirbeau, après Baudelaire, compare à un fouet qui nous conduit inéluctablement « de tortures en supplices, du néant de la vie au néant de la mort » [2], et nous fait haleter comme d'effroyables damnés [3] ; et surtout l'amour, piège tendu par la nature aux desseins impénétrables, et qui ne nous est présenté que comme une effroyable torture.

L'amour barbouillé de sang

Car l'amour dont il est question, dans *Le Calvaire,* ce n'est évidemment pas « l'amour frisé, pommadé, enrubanné », dont les fabricants de romans de salon font leurs choux gras, mais

1. Mirbeau reviendra sur cette dénonciation du gangstérisme des affaires dans son chef-d'œuvre théâtral, créé à la Comédie-Française en avril 1903, *Les Affaires sont les affaires* (édition critique réalisée par mes soins dans le tome II du *Théâtre complet* de Mirbeau, nouvelle édition corrigée et complétée, chez Eurédit, Cazaubon, 2003).

2. « Un Crime d'amour », *Le Gaulois,* 11 février 1886 (article signé Henry Lys).

3. Voir surtout l'évocation des toiles de Lirat, au chapitre III, et l'hallucinante danse macabre des dernières lignes (cf. p. 226). Dans plusieurs chroniques de l'époque, Mirbeau s'emploie à souligner le caractère mortifère du plaisir. Voir aussi ses *Petits Poèmes parisiens* de 1882, publiés par mes soins en 1994 aux Éditions À l'Écart, Reims (notamment « Le Bal des canotiers »).

« l'Amour barbouillé de sang, ivre de fange, l'Amour aux fureurs onaniques, l'amour maudit, qui colle sur l'homme sa gueule en forme de ventouse, et lui dessèche les veines, lui pompe les moelles, lui décharne les os » [1]. Celui-là même que, créant un effet d'abyme, ne cesse de peindre Lirat, dans des toiles qui ressemblent comme deux jumelles à celles de Félicien Rops, le peintre belge ami de Baudelaire que le romancier fréquente assidûment depuis un an. Le destin de Jean Mintié apportera une confirmation expérimentale à cette analyse d'un pessimisme noir, déjà illustrée par *L'Écuyère* et *La Belle Madame Le Vassart,* deux de ses romans « nègres ».

Refus du naturalisme

S'il tourne un dos méprisant à la littérature bien-pensante, Octave Mirbeau ne se rallie pas pour attirant à l'alternative du naturalisme. Certes, si, comme tant de lecteurs de l'époque et de la nôtre, on parcourt paresseusement et superficiellement le roman, on pourrait être tenté de qualifier de « naturalistes » cette vision très pessimiste de l'homme, marquée au coin du schopenhauerisme, et cette critique radicale, potentiellement anarchisante, de la société bourgeoise. Et, de fait, un certain nombre des thèmes que traite Mirbeau apparaissent aussi, à la même époque, chez Guy de Maupassant, Émile Zola, Alphonse Daudet, Henry Céard ou Edmond de Goncourt. Mais en réalité, les influences prédominantes sont celles de Barbey d'Aurevilly (à qui Mirbeau emprunte sa conception de l'amour et dont il partage le goût du paroxysme), d'Edgar Poe [2] (création d'une atmosphère de mystère et de terreur, importance des hallucinations, démon de la perversité), de Dostoïevski (plongée dans les abîmes de l'inconscient, mise en œuvre d'une psychologie des profondeurs), et de Léon Tolstoï, qui sera désormais son maître spirituel (« pitié douloureuse » pour les souffrants de ce monde,

1. *Le Calvaire,* chapitre III (cf. p. 87).

2. Un des premiers essais littéraires signés de son nom, en 1882, était précisément un pastiche d'Edgar Poe : « La Chanson de Carmen » (il est recueilli dans notre édition des *Contes cruels* de Mirbeau, Les Belles Lettres, Paris, 2000, tome II, pp. 259-265).

refuge au sein de la nature rédemptrice). Et le romancier prend bien soin de se démarquer du modèle naturaliste :

— En premier lieu, il refuse toute objectivité. Rédigé à la première personne, le récit est en effet totalement subjectif : les événements, les personnages, les paysages, tout est réfracté à travers une conscience qui trie, qui sélectionne, qui déforme, voire qui transfigure toutes choses. Le romancier ne nous livre qu'une « représentation » — au sens de Schopenhauer — du monde, qui est perçu à travers le prisme déformant de la sensibilité maladive du personnage-narrateur, sans aucun moyen pour le lecteur — comme dans certains contes fantastiques d'Edgar Poe — d'en connaître le degré de conformité à une « réalité » supposée objective. Souvent, en lieu et place d'une évocation « réaliste » des événements et des êtres, on a droit à des « rêves », à des « visions », à du « délire », voire à des « hallucinations », c'est-à-dire à des états de conscience qui, au lieu de nous révéler les choses telles que les observerait à froid le romancier rêvé par Zola, créent une atmosphère de fièvre et de cauchemar à la manière de Dostoïevski, notamment dans *Crime et châtiment,* que Mirbeau vient de découvrir [1]. *Le Calvaire,* publié quelques mois seulement avant *Les Lauriers sont coupés,* d'Édouard Dujardin, peut ainsi être considéré comme l'une des toutes premières expériences de monologue intérieur.

— En deuxième lieu, alors que Zola pose solidement la charpente de ses romans et les structure avec le plus grand soin, Mirbeau ne s'est aucunement soucié de composer, comme il l'avoue à Paul Bourget, qui est alors son ami : « En écrivant, je ne me suis préoccupé ni d'art, ni de littérature, […] je me suis volontairement éloigné de tout ce qui pouvait ressembler à une œuvre composée, combinée, écrite littérairement. J'ai voulu seulement évoquer une douleur telle quelle, sans arrangement ni drame. » [2] Cet abandon du modèle balzacien et zolien de romans bien

1. Sur l'influence de Dostoïevski, voir l'article de Pierre Michel, « Octave Mirbeau et la Russie », dans les Actes du colloque *Vents d'Ouest en Europe, souffles d'Europe en Ouest,* Presses de l'Université d'Angers, pp. 468-471.

2. Lettre à Paul Bourget du 21 novembre 1886 (recueillie dans le premier volume de la *Correspondance générale,* L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003).

composés est révélateur du souci de transcrire le plus fidèlement possible une expérience vécue, sans « arrangement » préalable qui la dénaturerait, sans tentative arbitraire pour la faire entrer de force dans un cadre préétabli : ce n'est pas de la « littérature », avec tout ce que ce mot connote d'artifice, c'est de la vie. Il exprime aussi le refus de tout finalisme : alors que le roman balzacien et post-balzacien, par le souci de la construction et du déterminisme régissant les personnages, donne inévitablement au récit une allure finaliste, puisque tout est voulu et organisé par le romancier, qui apparaît comme le substitut de Dieu (rappelons que Balzac voulait faire concurrence à l'état civil, donc à Dieu, et qu'il a baptisé l'ensemble de son œuvre de fiction *Comédie humaine,* par référence à la *Divine comédie*), ici rien de tel, l'évocation chaotique et discontinue des événements, dans le désordre des impressions et des souvenirs, sauvegardant leur caractère contingent.

— En troisième lieu, Mirbeau préserve soigneusement le mystère des êtres et des choses. Au rebours du scientiste Émile Zola, qui souhaitait tout expliquer et tout ramener à des lois simples, et qui prétendait absurdement appliquer au roman, récit fictif, la méthode expérimentale élaborée par Claude Bernard à l'usage de la médecine, Mirbeau, sous l'influence conjuguée de Pascal, de Schopenhauer et d'Herbert Spencer, ne pense pas du tout qu'il soit possible d'accéder à une « vérité ultime ». Ayant l'impression de se heurter partout à de « l'inconnaissable », il se refuse à mutiler l'infinie richesse de la vie obscure des âmes en la soumettant au lit de Procuste d'une clarté prétendument scientifique et beaucoup trop commode pour ne pas être suspecte. C'est pourquoi il s'arrange pour que Juliette Roux soit toujours perçue de l'extérieur, à travers le regard de Jean Mintié. Or il se trouve que ce personnage-narrateur est égaré par l'amour, puis par la jalousie ; qu'il est un névrosé, souvent malade et souffrant de surcroît de véritables hallucinations ; et qu'il écrit de longues années après les faits, au risque de nous livrer après coup une reconstitution suspecte, non seulement d'oublis et d'erreurs involontaires, mais aussi d'insincérité. On n'a donc aucune garantie de la véracité des faits qu'il rapporte, ni de la justesse des interprétations qu'il en donne. On ne sait pas, et on n'a aucun moyen de savoir avec certitude, quelle est, chez Juliette, la

part de sadisme, conforme au mythe de la femme fatale et de la vamp véhiculé par toute une littérature fin-de-siècle étudiée par Mario Praz [1]; celle de l'inconscience d'un être futile et infantile, victime dans sa jeunesse d'une tentative de viol par inceste qui expliquerait ses perturbations psychiques; celle de la prédatrice sans scrupules avide de millions avant toutes choses; celle de « la nécessité », douloureusement assumée, de louer son corps pour assurer sa pitance quotidienne; et celle de ce qu'il est convenu d'appeler « l'amour », le « sentiment » qui la lie à Mintié. On est donc parfaitement en droit de faire siennes diverses interprétations, qui, même extrêmes, ne sont pas incompatibles pour autant : il est, par exemple, tout aussi légitime d'imaginer qu'à sa façon elle « aime » sincèrement Jean Mintié, tout en participant *volens nolens* à sa déchéance, que de voir en elle une nouvelle Lilith « tout entière à sa proie attachée » et qui prend plaisir à torturer ses proies avant de les dévorer, à l'instar de la mante religieuse. Chaque lecteur est libre de procéder aux combinaisons et aux dosages qu'il voudra, sans qu'aucune autorité lui impose une « vérité » intangible. Quant à Jean Mintié, malgré ses efforts pour nous faire partager ses impressions vécues, lors des quelques temps forts de son existence, il est, à lui-même aussi, une énigme indéchiffrable; et le romancier se contente en général de décrire ce que ressent son personnage, si incompréhensible que cela puisse paraître à nombre de lecteurs qui n'ont jamais rien connu de tel, sans essayer de recourir aux analyses psychologiques à la façon de Paul Bourget, armé de son dérisoire « scalpel », ou de réduire la psychologie à la physiologie, comme a tendance à le faire (et à le théoriser) Émile Zola.

— En quatrième lieu, Mirbeau fait preuve d'une étonnante modernité en manifestant à l'égard de la littérature, en ce qu'elle a d'artificiel, un mépris dont témoigne sa désinvolture, en totale rupture avec le sérieux affecté par Zola et ses disciples. Par exemple, il laisse subsister dans la vie de son héros un trou de cinq ans, et ne le comble que très partiellement par un bref retour en arrière au cours du chapitre III; il ne se soucie même

1. Voir notamment son essai *La Chair, la Mort, le Diable* (Denoël, Paris, 1988).

pas de préciser d'où nous parvient son récit, qui n'est donc pas justifié, ni à qui il est destiné (on ne saura pas qui est désigné par ce « vous » employé à six reprises) ; et il termine abruptement son roman, sans expliquer ce que devient son héros halluciné déguisé en ouvrier. On sait, par les lettres de Mirbeau à son confident Paul Hervieu, que cette désinvolture finale, qui laisse le récit ouvert, est à l'origine due à l'impossibilité de caser, dans un volume au format préalablement fixé par contrat, les développements initialement prévus : la reconquête de Jean Mintié par la nature apaisante et sanctifiante, qu'il en est donc réduit à réserver pour une suite, jamais écrite, qui se serait appelée *La Rédemption.* Mais en se soumettant à ce format qui ampute son roman de moitié et laisse la vie du héros se poursuivre sans lui, le romancier révèle son refus de tout cadrage préétabli dans lequel, au mépris de la vérité et de la vie, on prétendrait faire entrer de force toute la matière romanesque. Il est bien en cela le frère spirituel des peintres impressionnistes, dont il sera le chantre attitré.

Une certaine prudence

Pour autant Mirbeau n'a pas encore, tant s'en faut, rompu complètement avec les règles et les traditions romanesques en vigueur au XIXe siècle. Tout se passe comme s'il avait craint de prendre trop de risques à chambarder trop brutalement les habitudes culturelles de son lectorat. Ainsi, les deux premiers chapitres, consacrés à l'enfance du narrateur et à son expérience traumatisante de la guerre de 1870, ne sont pas du tout des hors-d'œuvre, comme le lui ont reproché des critiques mal avisés ou mal intentionnés, mais ont pour fonction d'expliquer bien sagement, conformément à un déterminisme de bon aloi, la veulerie du « héros » pris dans les rets de Juliette Roux : l'hérédité pathologique, l'influence délétère du milieu petit-bourgeois de province, et le traumatisme de la débâcle, conjuguent leurs effets pour faire de Jean Mintié un velléitaire, qui témoigne du malaise de toute une génération, en même temps qu'il sert de révélateur de la dégénérescence de toute une classe sociale. Bref, même si Mirbeau a entendu exprimer, d'une façon délibérément impressionniste, une expérience individuelle et irréductible, elle n'en a pas moins une portée générale et contribue à la compréhension

de toute une époque. Et c'est précisément ce qui en fait la richesse.

De même, tout en respectant la technique du point de vue, qui implique que le narrateur ne sache pas tout, le romancier n'en fournit pas moins à ses lecteurs quantité d'éléments explicatifs de nature à satisfaire un tant soit peu leurs exigences d'intelligibilité. Il recourt aussi à la convention du style indirect libre pour évoquer et rendre compréhensibles les débats intérieurs qui agitent son personnage. Tout cela contribue à réduire l'effet d'étrangeté du récit, qui a davantage choqué par la subversion des valeurs morales et politiques que par ses audaces littéraires, pourtant bien réelles.

Enfin, même si, on l'a vu, il s'enracine dans sa propre expérience, qui n'est réductible à aucune autre, le sujet n'est pas neuf pour autant et s'inscrit dans une triple tradition romanesque : celle de « l'histoire », c'est-à-dire un bref roman d'amour à deux personnages principaux, et qui finit mal (par ex., *Manon Lescaut* ou *Fanny,* d'Ernest Feydeau) ; celle du « collage », inaugurée par Champfleury avec *Les Aventures de Mademoiselle Mariette,* et qui vient d'être illustrée avec éclat par Daudet dans sa *Sapho* (1884) ; et surtout celle de la « femme fatale », de la vamp sans cœur, qui possède, domine, torture et détruit l'homme, comme Mirbeau l'a affirmé dans un stupéfiant article de 1892 sur la *Lilith,* de Remy de Gourmont [1] (ainsi en est-il de la Foedora de *La Peau de chagrin* de Balzac, ou de la Clara du *Jardin des supplices*). Si originalité de l'œuvre il y a bien, malgré tout, c'est beaucoup moins par le sujet que par la façon de le renouveler : par l'étonnant mélange de frénésie et de lucidité, « qui atteste d'une manière si effrayante la complexité de notre nature », comme l'écrit Paul Bourget dans son compte rendu du roman [2] ; par la rupture avec la psychologie à la française ; et par la portée existentielle du récit, où, par-delà la critique sociale, le romancier nous fait partager sa conception tragique de l'humaine condition.

1. « Lilith », *Le Journal,* 20 novembre 1892 (article signé Jean Maure).
2. Paul Bourget, *Nouvelle Revue,* janvier 1887, p. 140.

Grâce au triomphe de ce premier roman avoué et au scandale qu'il a suscité, Mirbeau a d'emblée pris place au premier rang de ceux qui entendent déboulonner la vieille littérature [1] et frayer, dans le roman, des voies originales. La suite de son œuvre confirmera éloquemment les promesses de ce premier chef-d'œuvre.

Pierre Michel

1. Comme l'écrit Paul Hervieu à son ami : « Vous rentrez par la grande porte du succès. Votre roman est un des plus beaux et le plus fort cri d'humanité. *Le Calvaire* vous vaudra un succès. »

À mon père, témoignage de ma piété filiale.

O. M.

Préface de la neuvième édition du Calvaire

Le Calvaire *a été fort malmené par les patriotes — ces gens-là ne plaisantent point — aussi malmené qu'un tonneau de bière allemande — ce qui serait pour blesser mon amour-propre — ou qu'un opéra de Wagner — ce qui serait pour l'exalter. Les patriotes ont détaché de mon livre un court chapitre, où il est question de la guerre, douloureusement (peut-être eussent-ils désiré que j'en parlasse gaîment, comme d'un vaudeville et d'un ballet), et c'est sur ce chapitre seul que leur verve s'est exercée, ce qui a fait croire à ceux qui ne l'avaient pas lu que le* Calvaire *est un roman militaire. Les épithètes vengeresses, les qualificatifs justiciers ne m'ont point été épargnés. Il y a eu aussi des déclarations inattendues, gonflées du patriotisme le plus impatient; quelques-uns voulaient mourir pour la patrie dans les vingt-quatre heures, le rire aux lèvres, afin de me bien prouver que la patrie n'était point morte et que je ne l'avais pas tuée. J'ai lu, à ce propos, des phrases admirables et dignes d'entrer, encore tout humides d'encre, dans l'impartiale et définitive Histoire. Je conviens que cela fut un beau spectacle et surtout un spectacle consolant.*

De tout ce qui a été écrit sur Le Calvaire, *il résulte que je suis un sacrilège, parce qu'aux implacables férocités de la guerre j'ai osé mêler la supplication d'une pitié; que je suis un iconoclaste, parce qu'en voyant la ruine des choses et la mort des jeunes hommes, mon âme s'est émue et troublée; que je suis un espion allemand, parce que j'ai voulu regarder en face la défaite; que je suis un réfractaire, parce qu'on suppose que mon roman sera traduit en allemand, ce qui, jusqu'ici, n'était pas encore arrivé à un ouvrage français… J'en*

passe… Les plus bienveillants ont prétendu, avec des regrets tristes, que je suis un inconscient et un fou, parce qu'on ne doit jamais écrire ce qui est vrai, et qu'il faut, sous l'enguirlandement hypocrite de l'écriture, si bien dissimuler la vérité que personne ne puisse la découvrir jamais. Enfin, il est avéré que j'ai commis là une œuvre criminelle, anti-française, ou, tout au moins, imprudente…

Des personnes qui me veulent du bien m'ont conseillé de répondre… Répondre à qui ? à quoi ? Et que dirai-je ?… J'avoue que je ne comprends rien à ces reproches, et je serais étonné prodigieusement d'avoir encouru tant d'accusations, si je n'étais au fait, depuis longtemps, des habitudes d'un certain journalisme parisien, des choses qu'il respecte aujourd'hui et qu'il honnit demain, sans savoir exactement pourquoi, sinon qu'il y a des abonnés et qu'il les faut satisfaire.

Aucun, parmi les plus farouches des patriotes, n'a suspecté le patriotisme de Stendhal, pour ce qu'il écrivit la bataille de Waterloo; tous vantent l'ardent amour humain qui dicta à Tolstoï ses pages enflammées contre la guerre; je n'ai pas entendu dire que le moindre reporter soit descendu au fond de la conscience de M. Ludovic Halévy et lui ait reproché L'Invasion, *un livre sombre et terrible, malgré les enveloppements de la forme, malgré l'esprit de parti politique qui l'anime. Que dirais-je de plus ?… Je n'ai point fait un livre sur la guerre, j'ai, dans un chapitre où sont contés avec douleur les navrements d'une armée vaincue, développé la psychologie de mon héros, qui est une âme tendre, un esprit inquiet et rêveur. Voilà tout.*

Et puis, chacun entend le patriotisme à sa façon. Le patriotisme tel que je le comprends, ne s'affuble point de costumes ridicules, ne va point hurler aux enterrements, ne compromet point, par des manifestations inopportunes et des excitations coupables, la sécurité des passants et l'honneur même d'un pays. Car nous en sommes là, aujourd'hui. Au jour des fêtes nationales, des deuils publics, des événements qui jettent les foules dans les rues, on tremble que le patriotisme ne fasse une de ces frasques dangereuses qui peuvent amener d'irréparables malheurs.

Le patriotisme, tel que je l'aime, travaille dans le recueillement. Il s'efforce de faire la patrie grande avec ses poètes, ses artistes, ses savants honorés, ses travailleurs, ses ouvriers et ses paysans protégés. S'il pique un peu moins de panaches au chapeau des généraux, il met un peu plus de laine sur le dos des pauvres gens. Il s'acharne à découvrir le mystère des choses, à conquérir la nature, à la glorifier dans ses

œuvres. Il tâche d'être, grâce à son génie, la source intarie de progrès où les peuples viennent s'abreuver. Et s'il ne ressemble pas aux brutes forcenées, aux criminels iconoclastes, brûleurs de tableaux, démolisseurs de statues, qui ne peuvent comprendre que l'Art et que la Philosophie rompent les cercles étroits des frontières et débordent sur toute l'humanité, il sait, croyez-moi, quand il le faut, se « faire casser la gueule » sur un champ de bataille, comme les autres et mieux que les autres.

I

Je suis né, un soir d'octobre, à Saint-Michel-les-Hêtres, petit bourg du département de l'Orne, et je fus aussitôt baptisé aux noms de Jean-François-Marie Mintié. Pour fêter, comme il convenait, cette entrée dans le monde, mon parrain, qui était mon oncle, distribua beaucoup de bonbons, jeta beaucoup de sous et de liards aux gamins du pays, réunis sur les marches de l'église. L'un d'eux, en se battant avec ses camarades, tomba sur le coupant d'une pierre si malheureusement qu'il se fendit le crâne et mourut le lendemain. Quant à mon oncle, rentré chez lui, il prit la fièvre typhoïde et trépassa quelques semaines après. Ma bonne, la vieille Marie, m'a souvent conté ces incidents avec orgueil et admiration.

Saint-Michel-les-Hêtres est situé à l'orée d'une grande forêt de l'État, la forêt de Tourouvre. Bien qu'il compte quinze cents habitants, il ne fait pas plus de bruit que n'en font, dans la campagne, par une calme journée, les arbres, les herbes et les blés. Une futaie de hêtres géants, qui s'empourprent à l'automne, l'abrite contre les vents du Nord, et les maisons, aux toits de tuile, vont, descendant la pente du coteau, gagner la vallée large et toujours verte, où l'on voit errer les bœufs par troupeaux. La rivière d'Huisne, brillante sous le soleil, festonne et se tord capricieusement dans les prairies, que séparent l'une de l'autre des rangées de hauts peupliers. De pauvres tanneries, de petits moulins s'échelonnent sur son cours, clairs, parmi les bouquets d'aulnes. De l'autre côté de la vallée, ce sont les champs, avec les

lignes géométriques de leurs haies et leurs pommiers qui vagabondent. L'horizon s'égaye de petites fermes roses, de petits villages qu'on aperçoit, de-ci, de-là, à travers des verdures presque noires. En toutes saisons, dans le ciel, à cause de la proximité de la forêt, vont et viennent les corbeaux et les choucas au bec jaune.

Ma famille habitait, à l'extrémité du pays, en face de l'église, très ancienne et branlante, une vieille et curieuse maison qu'on appelait le Prieuré — dépendance d'une abbaye qui fut détruite par la Révolution et dont il ne restait que deux ou trois pans de murs croulants, couverts de lierre. Je revois sans attendrissement, mais avec netteté, les moindres détails de ces lieux où mon enfance s'écoula. Je revois la grille toute déjetée qui s'ouvrait, en grinçant, sur une grande cour qu'ornaient une pelouse teigneuse, deux sorbiers chétifs, hantés des merles, des marronniers très vieux et si gros de tronc que les bras de quatre hommes — disait orgueilleusement mon père, à chaque visiteur — n'eussent point suffi à les embrasser. Je revois la maison, avec ses murs de brique, moroses, renfrognés, son perron en demi-cercle où s'étiolaient des géraniums, ses fenêtres inégales qui ressemblaient à des trous, son toit très en pente, terminé par une girouette qui ululait à la brise comme un hibou. Derrière la maison, je revois le bassin où baignaient des arums bourbeux, où se jouaient des carpes maigres, aux écailles blanches; je revois le sombre rideau de sapins qui cachait les communs, la basse-cour, l'étude que mon père avait fait bâtir en bordure d'un chemin longeant la propriété, de façon que le va-et-vient des clients et des clercs ne troublât point le silence de l'habitation. Je revois le parc, ses arbres énormes, bizarrement tordus, mangés de polypes et de mousses, que reliaient entre eux les lianes enchevêtrées, et les allées, jamais ratissées, où des bancs de pierre effritée se dressaient, de place en place, comme de vieilles tombes. Et je me revois aussi, chétif, en sarrau de lustrine, courir à travers cette tristesse des choses délaissées, me déchirer aux ronces, tourmenter les bêtes dans la basse-cour, ou bien suivre, des journées entières, au potager, Félix, qui nous servait de jardinier, de valet de chambre et de cocher.

Les années et les années ont passé; tout est mort de ce que j'ai aimé; tout s'est renouvelé de ce que j'ai connu; l'église est

rebâtie, elle a un portail ouvragé, des fenêtres en ogives, de riches gargouilles qui figurent des gueules embrassées de démons; son clocher de pierre neuve rit gaiement dans l'azur; à la place de la vieille maison, s'élève un prétentieux chalet, construit par le nouvel acquéreur, qui a multiplié, dans l'enclos, les boules de verre colorié, les cascades réduites et les Amours en plâtre encrassés par la pluie. Mais les choses et les êtres me restent gravés dans le souvenir si profondément que le temps n'a pu en user l'agate dure.

Je veux, dès maintenant, parler de mes parents, non tels que je les voyais enfant, mais tels qu'ils m'apparaissent aujourd'hui, complétés par le souvenir, *humanisés* par les révélations et les confidences, dans toute la crudité de lumière, dans toute la sincérité d'impression que redonnent aux figures trop vite aimées et de trop près connues les leçons inflexibles de la vie.

Mon père était notaire. Depuis un temps immémorial, cela se passait ainsi chez les Mintié. Il eût semblé monstrueux et tout à fait révolutionnaire qu'un Mintié osât interrompre cette tradition familiale, et qu'il reniât les panonceaux de bois doré, lesquels se transmettaient, pareils à un titre de noblesse, de génération en génération, religieusement. À Saint-Michel-les-Hêtres, et dans les contrées avoisinantes, mon père occupait une situation que les souvenirs laissés par ses ancêtres, ses allures rondes de bourgeois campagnard, et surtout ses vingt mille francs de rentes rendaient importante, indestructible. Maire de Saint-Michel, conseiller général, suppléant du juge de paix, vice-président du comice agricole, membre de nombreuses sociétés agronomiques et forestières, il ne négligeait aucun de ces petits et ambitionnés honneurs de la vie provinciale qui donnent le prestige et déterminent l'influence. C'était un excellent homme, très honnête et très doux, et qui avait la manie de tuer. Il ne pouvait voir un oiseau, un chat, un insecte, n'importe quoi de vivant, qu'il ne fût pris aussitôt du désir étrange de le détruire. Il faisait aux merles, aux chardonnerets, aux pinsons et aux bouvreuils une chasse impitoyable, une guerre acharnée de trappeur. Félix était chargé de le prévenir dès qu'apparaissait un oiseau dans le parc, et mon père quittait tout, clients, affaires, repas, pour massacrer l'oiseau. Souvent, il s'embusquait des heures entières, immobile, derrière un arbre où le jardinier lui avait signalé une petite mésange à tête

bleue. À la promenade, chaque fois qu'il apercevait un oiseau sur une branche, s'il n'avait pas son fusil, il le visait avec sa canne et ne manquait jamais de dire : « Pan ! il y était, le mâtin ! » ou bien : « Pan ! je l'aurais raté, pour sûr, c'est trop loin. » Ce sont les seules réflexions que lui aient jamais inspirées les oiseaux.

Les chats aussi étaient une de ses grandes préoccupations. Quand, sur le sable des allées, il reconnaissait un piquet de chat, il n'avait plus de repos qu'il ne l'eût découvert et occis. Quelquefois, la nuit, par les beaux clairs de lune, il se levait et restait à l'affût jusqu'à l'aube. Il fallait le voir, son fusil sur l'épaule, tenant par la queue un cadavre de chat, sanglant et raide. Jamais je n'admirai rien de si héroïque, et David, ayant tué Goliath, ne dut pas avoir l'air plus enivré de triomphe. D'un geste auguste, il jetait le chat aux pieds de la cuisinière, qui disait : « Oh ! la sale bête ! » et, aussitôt, se mettait à le dépecer, gardant la viande pour les mendiants, faisant sécher, au bout d'un bâton, la peau qu'elle vendait aux Auvergnats. Si j'insiste autant sur des détails en apparence insignifiants, c'est que, pendant toute ma vie, j'ai été obsédé, hanté par les histoires de chats de mon enfance. Il en est une, entre autres, qui fit sur mon esprit une telle impression que, maintenant encore, malgré les années enfuies et les douleurs subies, pas un jour ne se passe que je n'y songe tristement.

Un après-midi, nous nous promenions dans le jardin, mon père et moi. Mon père avait à la main une longue canne terminée par une brochette de fer, au moyen de laquelle il enfilait les escargots et les limaces, mangeurs de salades. Soudain, au bord du bassin, nous vîmes un tout petit chat qui buvait ; nous nous dissimulâmes derrière une touffe de seringas.

— Petit, me dit mon père très bas, va vite me chercher mon fusil… fais le tour… prends bien garde qu'il ne te voie.

Et, s'accroupissant, il écarta avec précaution les brindilles du seringa, de manière à suivre tous les mouvements du chat qui, arc-bouté sur ses pattes de devant, le col étiré, frétillant de la queue, lapait l'eau du bassin et relevait la tête de temps en temps pour se lécher les poils et se gratter le cou.

— Allons, répéta mon père, déguerpis.

Ce petit chat me faisait grand'pitié. Il était si joli avec sa fourrure fauve, rayée de noir soyeux, ses mouvements souples et menus, et sa langue pareille à un pétale de rose, qui pompait

l'eau ! J'aurais voulu désobéir à mon père, je songeais même à faire du bruit, à tousser, à froisser rudement les branches pour avertir le pauvre animal du danger. Mais mon père me regarda avec des yeux si sévères que je m'éloignai dans la direction de la maison. Je revins bientôt avec le fusil. Le petit chat était toujours là, confiant et gai. Il avait fini de boire. Assis sur son derrière, les oreilles dressées, les yeux brillants, le corps frissonnant, il suivait dans l'air le vol d'un papillon. Oh ! ce fut une minute d'indicible angoisse. Le cœur me battait si fort que je crus que j'allais défaillir.

— Papa ! papa ! criai-je.

En même temps, le coup partit, un coup sec qui claqua comme un coup de fouet.

— Sacré mâtin ! jura mon père.

Il avait visé de nouveau. Je vis son doigt presser la gâchette ; vite, je fermai les yeux et me bouchai les oreilles… Pan !… Et j'entendis un miaulement d'abord plaintif, puis douloureux — ah ! si douloureux ! — on eût dit le cri d'un enfant. Et le petit chat bondit, se tordit, gratta l'herbe et ne bougea plus.

D'une absolue insignifiance d'esprit, d'un cœur tendre, bien qu'il semblât indifférent à tout ce qui n'était pas ses vanités locales et les intérêts de son étude, prodigue de conseils, aimant à rendre service, conservateur, bien portant et gai, mon père jouissait en toute justice de l'universel respect. Ma mère, une jeune fille noble des environs, ne lui apporta en dot aucune fortune, mais des relations plus solides, des alliances plus étroites avec la petite aristocratie du pays, ce qu'il jugeait aussi utile qu'un surcroît d'argent ou qu'un agrandissement de territoire. Quoique ses facultés d'observation fussent très bornées, qu'il ne se piquât point d'expliquer les âmes, comme il expliquait la valeur d'un contrat de mariage et les qualités d'un testament, mon père comprit vite toute la différence de race, d'éducation et de sentiment, qui le séparait de sa femme. S'il en éprouva de la tristesse d'abord, je ne sais ; en tout cas, il ne la fit point paraître. Il se résigna. Entre lui, un peu lourdaud, ignorant, insouciant, et elle, instruite, délicate, enthousiaste, il y avait un abîme qu'il n'essaya pas un seul instant de combler, ne s'en reconnaissant ni le désir ni la force. Cette situation morale de deux êtres liés ensemble

pour toujours, que ne rapproche aucune communauté de pensées et d'aspirations, ne gênait nullement mon père qui, vivant beaucoup dans son étude, se tenait pour satisfait s'il trouvait la maison bien dirigée, les repas bien ordonnés, ses habitudes et ses manies strictement respectées; en revanche, elle était très pénible, très lourde au cœur de ma mère.

Ma mère n'était pas belle, encore moins jolie : mais il y avait tant de noblesse simple en son attitude, tant de grâce naturelle dans ses gestes, une si grande bonté sur ses lèvres un peu pâles et, dans ses yeux qui, tour à tour, se décoloraient comme un ciel d'avril et se fonçaient comme le saphir, un sourire si caressant, si triste, si vaincu, qu'on oubliait le front trop haut, bombant sous des mèches de cheveux irrégulièrement plantés, le nez trop gros, et le teint gris, métallisé, qui, parfois, se plaquait de légères couperoses. Auprès d'elle, m'a dit souvent un de ses vieux amis, et je l'ai, depuis, bien douloureusement compris, auprès d'elle, on se sentait pénétré, puis peu à peu envahi, puis irrésistiblement dominé par un sentiment d'étrange sympathie, où se confondaient le respect attendri, le désir vague, la compassion et le besoin de se dévouer. Malgré ses imperfections physiques, ou plutôt à cause de ses imperfections mêmes, elle avait le charme amer et puissant qu'ont certaines créatures privilégiées du malheur, et autour desquelles flotte on ne sait quoi d'irrémédiable. Son enfance et sa première jeunesse avaient été souffrantes et marquées de quelques incidents nerveux inquiétants. Mais on avait espéré que le mariage, modifiant les conditions de son existence, rétablirait une santé que les médecins disaient seulement atteinte par une sensitivité excessive. Il n'en fut rien. Le mariage ne fit, au contraire, que développer les germes morbides qui étaient en elle, et la sensibilité s'exalta au point que ma pauvre mère, entre autres phénomènes alarmants, ne pouvait supporter la moindre odeur sans qu'une crise se déclarât, qui se terminait toujours par un évanouissement. De quoi souffrait-elle donc? Pourquoi ces mélancolies, ces prostrations qui la courbaient de longs jours, immobile et farouche, dans un fauteuil, comme une vieille paralytique? Pourquoi ces larmes qui, tout à coup, lui secouaient la gorge à l'étouffer et, pendant des heures, tombaient de ses yeux en pluie brûlante? Pourquoi ces dégoûts de toute chose que rien ne pouvait vaincre, ni les distractions ni

les prières ? Elle n'eût pu le dire, car elle ne le savait pas. De ses douleurs physiques, de ses tortures morales, de ses hallucinations qui lui faisaient monter du cœur au cerveau les ivresses de mourir, elle ne savait rien. Elle ne savait pas pourquoi un soir, devant l'âtre, où brûlait un grand feu, elle eut subitement la tentation horrible de se rouler sur le brasier, de livrer son corps aux baisers de la flamme qui l'appelait, la fascinait, lui chantait des hymnes d'amour inconnu. Elle ne savait pas pourquoi, non plus, un autre jour, à la promenade, apercevant, dans un pré à moitié fauché, un homme qui marchait, sa faux sur l'épaule, elle courut vers lui, tendant les bras, criant : « Mort, ô mort bienheureuse, prends-moi, emporte-moi ! » Non, en vérité, elle ne le savait pas. Ce qu'elle savait, c'est qu'en ces moments l'image de sa mère, de sa mère morte, était toujours là, toujours devant elle, de sa mère qu'elle-même, un dimanche matin, elle avait trouvée pendue au lustre du salon. Et elle revoyait le cadavre qui oscillait légèrement dans le vide, cette face toute noire, ces yeux tout blancs, sans prunelles, et jusqu'à ce rayon de soleil qui, filtrant à travers les persiennes closes, éclaboussait d'une lumière tragique la langue pendante et les lèvres boursouflées. Ces souffrances, ces égarements, ces enivrements de la mort, sa mère, sans doute, les lui avait donnés en lui donnant la vie ; c'est au flanc de sa mère qu'elle avait puisé, du sein de sa mère qu'elle avait aspiré le poison, ce poison qui maintenant emplissait ses veines, dont les chairs étaient imprégnées, qui grisait son cerveau, rongeait son âme. Dans les intervalles de calme, plus rares, à mesure que les jours s'écoulaient, et les mois et les années, elle pensait souvent à ces choses, et, en analysant son existence, en remontant des plus lointains souvenirs aux heures du présent, en comparant les ressemblances physiques qu'il y avait, entre la mère morte volontairement et la fille qui voulait mourir, elle sentait peser davantage sur elle le poids de ce lugubre héritage. Elle s'exaltait, s'abandonnait à cette idée qu'il ne lui était pas possible de résister aux fatalités de sa race, qui lui apparaissait alors, ainsi qu'une longue chaîne de suicidés, partie de la nuit profonde, très loin, et se déroulant à travers les âges, pour aboutir… où ? À cette question, ses yeux devenaient troubles, ses tempes s'humectaient d'une moiteur froide et ses mains se crispaient autour de sa gorge, comme pour en arracher la corde imaginaire dont elle

sentait le nœud lui meurtrir le cou et l'étouffer. Chaque objet était à ses yeux un instrument de la mort fatale, chaque chose lui renvoyait son image décomposée et sanglante ; les branches des arbres se dressaient, pour elle, comme autant de sinistres gibets, et, dans l'eau verdie des étangs, parmi les roseaux et les nénuphars, dans la rivière aux longs herbages, elle distinguait sa forme flottante, couverte de limon.

Pendant ce temps, mon père, accroupi derrière un massif de seringas, le fusil au poing, guettait un chat ou bombardait une fauvette vocalisant, furtive, sous les branches. Le soir, pour toute consolation, il disait doucement : — « Eh bien ! ma chérie, cette santé, ça ne va toujours pas ? Des amers, vois-tu, prends des amers. Un verre le matin, un verre le soir… Il n'y a que cela. » Il ne se plaignait pas, ne s'emportait jamais. S'asseyant devant son bureau, il passait en revue les paperasses que lui avaient apportées, dans la journée, le secrétaire de la mairie, et il les signait rapidement, d'un air de dédain : — « Tiens ! s'écriait-il alors, c'est comme cette sale administration, elle ferait bien mieux de s'occuper du cultivateur, au lieu de nous embêter avec toutes ses histoires… En voilà des bêtises ! » Puis, il allait se coucher, répétant d'une voix tranquille : — « Des amers, prends des amers. »

Cette résignation la troublait comme un reproche. Bien que mon père fût médiocrement élevé, qu'elle ne trouvât en lui aucun des sentiments de tendresse mâle ni la poésie chimérique qu'elle avait rêvés, elle ne pouvait nier son activité physique et cette sorte de santé morale que parfois elle enviait, tout en en méprisant l'application à des choses qu'elle jugeait petites et basses. Elle se sentait coupable envers elle-même, coupable envers la vie, si stérilement gaspillée dans les larmes. Non seulement elle ne se mêlait plus aux affaires de son mari, mais, peu à peu, elle se désintéressait de ses propres devoirs de femme de ménage, laissant la maison aller au caprice des domestiques, se négligeait au point que sa femme de chambre, la bonne et vieille Marie, qui l'avait vue naître, était obligée souvent, en la grondant affectueusement, de la prendre, de la soigner, de lui donner à manger, comme on fait d'un petit enfant au berceau. En son besoin d'isolement, elle en arriva à ne plus pouvoir supporter la présence de ses parents, de ses amis, lesquels, gênés, rebutés par ce visage de plus en plus morose, cette bouche d'où ne sortait

jamais une parole, ce sourire contraint que crispait aussitôt un involontaire tremblement des lèvres, espacèrent leurs visites et finirent par oublier complètement le chemin du Prieuré. La religion lui devint, comme le reste, une lassitude. Elle ne mettait plus les pieds à l'église, ne priait plus, et deux Pâques se succédèrent sans qu'on la vît s'approcher de la sainte table.

Alors, ma mère se confina dans sa chambre, dont elle fermait les volets et tirait les rideaux, épaississant autour d'elle l'obscurité. Elle passait là ses journées, tantôt étendue sur une chaise longue, tantôt agenouillée dans un coin, la tête au mur. Et elle s'irritait, dès que le moindre bruit du dehors, un claquement de porte, un glissement de savates le long du corridor, le hennissement d'un cheval dans la cour, venaient troubler son noviciat du néant. Hélas ! que faire à tout cela ? Pendant longtemps elle avait lutté contre le mal inconnu, et le mal, plus fort qu'elle, l'avait terrassée. Maintenant, sa volonté était paralysée. Elle n'était plus libre de se relever ni d'agir. Une force mystérieuse la dominait, qui lui faisait les mains inertes, le cerveau brouillé, le cœur vacillant comme une petite flamme fumeuse, battue des vents ; et, loin de se défendre, elle recherchait les occasions de s'enfoncer plus avant dans la souffrance, goûtait, avec une sorte d'exaltation perverse, les effroyables délices de son anéantissement.

Dérangé dans l'économie de son existence domestique, mon père se décida, enfin, à s'inquiéter des progrès d'une maladie qui passait son entendement. Il eut toutes les peines du monde à faire accepter à ma mère l'idée d'un voyage à Paris, afin de « consulter les princes de la science ». Le voyage fut navrant. Des trois médecins célèbres chez lesquels il la conduisit, le premier déclara que ma mère était anémique, et prescrivit un régime fortifiant ; le second, qu'elle était atteinte de rhumatismes nerveux, et ordonna un régime débilitant. Le troisième affirma « que ce n'était rien », et recommanda de la tranquillité d'esprit.

Personne n'avait vu clair dans cette âme. Elle-même s'ignorait. Obsédée par le cruel souvenir auquel elle rattachait tous ses malheurs, elle ne pouvait débrouiller avec netteté ce qui s'agitait confusément dans le secret de son être, ni ce qui, depuis son enfance, s'y était amassé d'ardeurs vagues, d'aspirations prisonnières, de rêves captifs. Elle était pareille au jeune oiseau qui,

sans rien démêler à l'obscur et nostalgique besoin qui le pousse vers les grands cieux, dont il ne se souvient pas, se meurtrit la tête et se casse les ailes aux barreaux de la cage. Au lieu d'aspirer à la mort, ainsi qu'elle le croyait, comme l'oiseau qui a faim du ciel inconnu, son âme, à elle, avait faim de la vie, de la vie rayonnante de tendresse, gonflée d'amour, et, comme l'oiseau, elle mourait de cette faim inassouvie. Enfant, elle s'était donnée, avec toute l'exagération de sa nature passionnée, à l'amour des choses et des bêtes; jeune fille, elle s'était livrée, avec emportement, à l'amour des rêves impossibles; mais ni les choses ne lui furent un apaisement, ni les rêves ne prirent une forme consolante et précise. Autour d'elle, personne pour la guider, personne pour redresser ce jeune cerveau, déjà ébranlé par des secousses intérieures; personne pour ouvrir aux salutaires réalités la porte de ce cœur, déjà gardée par les chimères aux yeux vides; personne en qui verser le trop-plein des pensées, des tendresses, des désirs qui, ne trouvant pas d'issue à leur expansion, s'amoncelaient, bouillonnaient, prêts à faire éclater l'enveloppe fragile, mal défendue par des nerfs trop bandés. Sa mère, toujours malade, absorbée uniquement en ces mélancolies qui devaient bientôt la tuer, était incapable d'une direction intelligente et ferme; son père, à peu près ruiné, réduit aux expédients, luttait pied à pied pour conserver à sa famille la maison séculaire menacée, et, parmi les jeunes gens qui passaient, gentilshommes futiles, bourgeois vaniteux, paysans avides, aucun ne portait sur le front l'étoile magique qui la conduirait jusqu'au dieu. Tout ce qu'elle entendait, tout ce qu'elle voyait, lui semblait en désaccord avec sa manière de comprendre et de sentir. Pour elle, les soleils n'étaient pas assez rouges, les nuits assez pâles, les ciels assez infinis. Sa conception des êtres et des choses, indéterminée, flottante, la condamnait fatalement aux perversions des sens, aux égarements de l'esprit, et ne lui laissait que le supplice du rêve jamais atteint, des désirs qui jamais ne s'achèvent. Et plus tard, son mariage, qui avait été plus qu'un sacrifice, un marché, un compromis pour sauver la situation embarrassée de son père! Et ses dégoûts, et ses révoltes de se sentir, morceau de chair avili, la proie, l'instrument passif des plaisirs d'un homme! S'être envolée si haut et retomber si bas! Avoir rêvé de baisers célestes, d'enlacements mystiques, de possessions idéales, et puis… ce fut

fini ! Au lieu des espaces éblouissants de lumière, où son imagination se complaisait, parmi des vols d'anges pâmés et de colombes éperdues, la nuit vint, la nuit sinistre et pesante, que hanta seul le spectre de la mère, trébuchant sur des croix et sur des tombes, la corde au cou.

Le Prieuré se fit bientôt silencieux. On n'entendit plus crier, sur le sable des allées, les roues des charrettes et des cabriolets, amenant les amis du voisinage devant le perron garni de géraniums. On verrouilla la grande grille, afin d'obliger les voitures à passer par la basse-cour. À la cuisine, les domestiques se parlaient bas et marchaient sur la pointe du pied, comme on fait dans la maison d'un mort. Le jardinier, d'après l'ordre de ma mère qui ne pouvait supporter le bruit des brouettes et le grattement des râteaux sur la terre, laissait les sauvageons pomper la sève des rosiers jaunis, l'herbe étouffer les corbeilles de fleurs et verdir les allées. Et la maison, avec le noir rideau de sapins, pareil à un catafalque, qui l'abritait à l'ouest ; avec ses fenêtres toujours closes ; avec le cadavre vivant qu'elle gardait enseveli sous ses murs carrés de vieille brique, ressemblait à un immense caveau funéraire. Les gens du pays qui, le dimanche, allaient se promener en forêt, ne passaient plus devant le Prieuré qu'avec une sorte de terreur superstitieuse, comme si cette demeure était un lieu maudit, hanté des fantômes. Bientôt même, une légende s'établit ; un bûcheron raconta qu'une nuit, rentrant de son ouvrage, il avait vu Mme Mintié, toute blanche, échevelée, qui traversait le ciel, très haut, en se frappant la poitrine à coups de crucifix.

Mon père se renferma davantage dans son étude, évitant, autant qu'il le pouvait, de rester à la maison, où il n'apparaissait guère qu'aux heures des repas. Il prit aussi l'habitude des foires lointaines, se multiplia aux comités, aux associations qu'il présidait, s'ingénia à se créer des distractions nouvelles, des occupations éloignées.

Le conseil général, le comice agricole, le jury de la cour d'assises lui étaient de grandes ressources. Lorsqu'on lui parlait de sa femme, il répondait hochant la tête :

— Hé ! je suis très inquiet, très tourmenté… Comment ça finira-t-il ?… Je vous l'avoue, je crains que la pauvre femme ne devienne folle…

Et comme on se récriait :

— Non, non, je ne plaisante pas… Vous savez bien que, dans la famille, on n'a pas la tête si solide !

Jamais un reproche, d'ailleurs, bien qu'il constatât tous les jours le préjudice que cette situation causait à ses affaires, et qu'il ne comprît rien à l'irritante obstination de ma mère de ne vouloir rien tenter pour sa guérison.

C'est dans ce milieu attristé que je grandis. J'étais venu au monde malingre et chétif. Que de soins, que de tendresses farouches, que d'angoisses mortelles ! Devant le pauvre être que j'étais, animé d'un souffle de vie si faible qu'on eût dit plutôt un râle, ma mère oublia ses propres douleurs. La maternité redressa en elle les énergies abattues, réveilla la conscience des devoirs nouveaux, des responsabilités sacrées dont elle avait maintenant la charge. Quelles nuits ardentes, quels jours enfiévrés elle connut, penchée sur le berceau où quelque chose, détaché de sa chair et de son âme, palpitait !… De sa chair et de son âme !… Ah ! oui !… Je lui appartenais à elle, à elle seule ; ce n'était point de sa soumission conjugale que j'étais né ; je n'avais pas, comme les autres fils des hommes, la souillure originelle ; elle me portait dans ses flancs depuis toujours et, semblable à Jésus, je sortais d'un long cri d'amour. Ses troubles, ses terreurs, ses détresses anciennes, elle les comprenait maintenant ; c'est qu'un grand mystère de création s'était accompli dans son être.

Elle eut beaucoup de peine à m'élever, et si je vécus, on peut dire que ce fut un miracle de l'amour. Plus de vingt fois, ma mère m'arracha des bras de la mort. Aussi quelle joie et quelle récompense, quand elle put voir ce petit corps plissé se remplir de santé, ce visage fripé se colorer de nacre rose, ces yeux s'ouvrir gaîment au sourire, ces lèvres remuer, avides, chercheuses, et pomper gloutonnement la vie au sein nourricier ! Ma mère goûta quelques mois d'un bonheur complet et sain. Un besoin d'agir, d'être bonne et utile, de s'occuper sans cesse les mains, le cœur et l'esprit, de vivre enfin, la reprenait, et elle trouva, jusque dans les détails les plus vulgaires de son ménage, un intérêt nouveau, passionnant, qui se doublait d'une paix profonde. La gaîté lui revint, une gaîté naturelle et douce, sans saccades violentes. Elle faisait des projets, envisageait l'avenir avec confiance, et, bien des fois,

elle s'étonna de ne plus songer au passé, ce mauvais rêve évanoui. Je me développais : « On le voit pousser tous les jours », disait la bonne. Et, avec une émotion délicieuse, ma mère suivait le secret travail de la nature, qui polissait l'ébauche de chair, lui donnait des formes plus souples, les traits plus fermes, des mouvements mieux réglés, et coulait, dans le cerveau obscur, à peine sorti du néant, les primitives lueurs de l'instinct. Oh ! comme toutes choses lui semblaient aujourd'hui revêtues de couleurs charmantes et légères ! Ce n'étaient que musiques de bienvenue, bénédictions d'amour, et les arbres eux-mêmes, jadis si pleins d'effrois et de menaces, étendaient au-dessus d'elle leurs feuilles, comme autant de mains protectrices. On put espérer que la mère avait sauvé la femme. Hélas ! cette espérance fut de courte durée.

Un jour, elle remarqua chez moi une prédisposition aux spasmes nerveux, des contractions maladives des muscles, et elle s'inquiéta. Vers l'âge d'un an, j'eus des convulsions qui faillirent m'emporter. Les crises furent si violentes que ma bouche, longtemps après, demeura comme paralysée, tordue en une laide grimace. Ma mère ne se dit pas qu'au moment des croissances rapides la plupart des enfants subissent de ces accidents. Elle vit là un fait particulier à elle et à sa race, les premiers symptômes du mal héréditaire, du mal terrible, qui allait se continuer en son fils. Pourtant, elle se raidit contre les pensées qui revenaient en foule ; elle employa ce qu'elle avait retrouvé d'énergie et d'activité à les dissiper, se réfugiant en moi, comme en un asile inviolable, à l'abri des fantômes et des démons. Elle me tenait serré contre sa poitrine, me couvrant de baisers, disant :

— Mon petit Jean, ce n'est pas vrai, dis ? Tu vivras et tu seras heureux ?… Réponds-moi ?… Hélas ! tu ne peux parler, pauvre ange !… Oh ! ne crie pas, ne crie jamais, Jean, mon Jean, mon cher petit Jean !…

Mais elle avait beau m'interroger, elle avait beau sentir mon cœur battre contre le sien, mes mains maladroites lui griffer les mamelles, mes jambes s'agiter joyeusement, hors des langes dénoués : sa confiance était partie, les doutes triomphaient. Un incident, qu'on m'a conté bien des fois avec une sorte d'épouvante religieuse vint ramener le désordre dans l'âme de ma mère.

Elle était au bain. Dans la salle, dallée de carreaux noirs et blancs, Marie, penchée sur moi, surveillait mes premiers pas hési-

tants. Tout à coup, fixant un carreau noir, je parus très effrayé. Je poussai un cri, et tout tremblant, comme si j'avais vu quelque chose de terrible, je me cachai la tête dans le tablier de ma bonne.

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea vivement ma mère.

— Je ne sais pas, répondit la vieille Marie… on dirait que M. Jean a peur d'un pavé.

Elle me ramena à l'endroit même où ma figure avait si subitement changé d'expression… Mais, à la vue du pavé, je criai de nouveau ; tout mon corps frissonna.

— Il y a quelque chose, s'écria ma mère… Marie, vite, vite mon linge… Mon Dieu ! qu'a-t-il vu ?

Sortie du bain, elle ne voulut pas attendre qu'on l'essuyât, et, à peine couverte de son peignoir, elle se baissa sur le carreau, l'examina.

— C'est singulier, murmura-t-elle. Et pourtant il a vu !… mais quoi ?… Il n'y a rien.

Elle me prit dans ses bras, me berça. Maintenant, je souriais, bégayais de vagues syllabes, jouais avec les cordons du peignoir… Elle me mit à terre… Marchant de mon pas raide et chancelant, les deux bras en avant, je ronronnais comme un jeune chat. Aucun des pavés devant lesquels je m'arrêtai ne me causa le moindre effroi. Arrivé devant le pavé fatal, ma figure encore exprima la terreur et, tout agité, tout pleurant, je me retournai brusquement vers ma mère.

— Je vous dis qu'il y a quelque chose, s'écria-t-elle… Appelez Félix… qu'il vienne avec des outils, un marteau… vite, vite… Prévenez Monsieur aussi…

— C'est tout de même bien curieux, affirmait Marie qui, bouche béante, yeux écarquillés, considérait le mystérieux pavé… C'est donc qu'il est sorcier !

Félix souleva le carreau, le regarda dans tous les sens, creusa le plâtre en dessous.

— Enlevez l'autre, commandait ma mère… Allons et celui-là, encore, et… tous, tous. Je veux qu'on trouve… Et Monsieur qui ne vient pas !

Dans l'emportement de ses gestes, oubliant qu'un homme était là, elle se découvrait et montrait la nudité de son corps. À genoux sur les dalles, Félix continuait de les soulever. Il les prenait une à une dans ses grosses mains, branlait la tête.

— Si Madame veut que je lui dise… D'abord, Monsieur est dans le fond du parc, en train d'affûter un pic-vert… Et puis, il n'y a rien du tout… les carreaux sont des carreaux, censément des pavés, voilà!… Madame peut être sûre… Seulement, ça se pourrait bien que ça soit dans l'imagination de M. Jean… Madame sait que les enfants c'est pas comme les grandes personnes, et que ça voit des choses!… Mais pour ce qui est de ces carreaux, c'est des carreaux, ni plus, ni moins.

Ma mère était devenue pâle, hagarde.

— Taisez-vous, ordonna-t-elle, et allez-vous en tous.

Et, sans attendre l'exécution de son ordre, elle m'emporta. Dans l'escalier et les corridors, ses cris retentissaient, coupés par les claquements de porte.

Elle n'avait pas pensé, la pauvre chère créature, à donner de l'incident de la salle de bains une explication toute naturelle cependant. On lui eût démontré que ce qui m'avait si fort effrayé, c'était peut-être le reflet mouvant d'une serviette sur la surface humide du dallage, peut-être l'ombre d'une feuille, projetée du dehors à travers la croisée, qu'elle n'eût certainement voulu admettre rien de semblable. Son esprit, nourri de rêves, tourmenté par les exagérations pessimistes, instinctivement porté vers le mystérieux et le fantastique, acceptait, avec une dangereuse crédulité, les raisons les plus vagues, subissait les plus troublantes suggestions. Elle imagina que ses caresses, ses baisers, ses bercements me communiquaient les germes de son mal, que les crises nerveuses dont j'avais failli mourir, les hallucinations qui m'avaient mis dans les yeux l'éclair sombre d'une folie, lui étaient comme un avertissement du ciel, et, dans cette minute même, la dernière espérance mourut en son cœur.

Marie retrouva sa maîtresse demi-nue, qui se tordait sur le lit.

— Mon Dieu! mon Dieu! gémissait-elle, c'est fini… Mon pauvre petit Jean!… Toi aussi, ils te prendront!… Mon Dieu, ayez pitié de lui!… Est-ce que ce serait possible?… Si petit, si faible!…

Et, tandis que Marie ramenait sur elle les couvertures tombées, essayait de la calmer :

— Ma bonne Marie, balbutiait-elle, écoute-moi. Promets-moi, oui, promets-moi de faire ce que je te demanderai… Tu as vu, tout à l'heure, tu as vu, n'est-ce pas?… Eh bien! prends

Jean… élève-le, parce que moi, vois-tu, il ne faut plus… Je le tuerais… Tiens, tu viendras habiter dans cette chambre, tout près, avec lui… Tu le soigneras bien, et puis, tu me raconteras ce qu'il aura fait… Je le sentirai là; je l'entendrai… mais tu comprends, il ne faut pas qu'il me voie… C'est moi qui le rends comme ça!…

Marie me tenait dans ses bras.

— Voyons, Madame, ça n'est pas raisonnable, disait-elle, et vous mériteriez bien qu'on vous gronde, par exemple!… Mais regardez-le, votre petit Jean… Il se porte comme une caille… Dites, mon petit Jean, que vous êtes vaillant!… Tenez, le voilà qui rit, le mignon… Allons, embrassez-le, Madame.

— Non, non, s'écria violemment ma mère… Il ne faut pas. Plus tard… Emporte-le…

Et, le visage contre l'oreiller, épouvantée, elle sanglota.

Il fut impossible de lui faire abandonner ce projet. Marie comprenait bien que, si sa maîtresse avait quelques chances de revenir à la vie normale, de se guérir « de ses humeurs noires », ce n'était point en se séparant de son enfant. Dans le triste état où ma mère se trouvait, elle n'avait qu'une chance de salut, et voilà qu'elle la rejetait, poussée par on ne savait qu'elle folie nouvelle. Tout ce qu'un petit être met de joies, d'inquiétudes, d'activité, de fièvres, d'oubli de soi-même au cœur des mères, c'était cela qu'il fallait, et elle disait :

— Non! non! il ne faut pas… Plus tard! Emporte-le…

En ce familier et rude langage, que son long dévouement autorisait, la vieille domestique fit valoir à sa maîtresse toutes les bonnes raisons, tous les arguments dictés par son esprit pratique et son cœur simple de paysanne; elle lui reprocha même de déserter ses devoirs; parla d'égoïsme, et déclara qu'une bonne mère qui avait de la religion, qu'une bête sauvage même, n'agiraient pas comme elle.

— Oui, conclut-elle, c'est mal… vous n'avez point déjà été si tendre avec votre mari, le pauvre homme! S'il faut maintenant que vous fassiez le malheur de votre enfant!

Mais ma mère, toujours sanglotant, ne put que répéter :

— Non! non! il ne faut pas!… Plus tard… Emporte-le…

Ce que fut mon enfance? Un long engourdissement. Séparé de ma mère que je ne voyais que rarement, fuyant mon père que

je n'aimais point, vivant presque exclusivement, misérable orphelin, entre la vieille Marie et Félix, dans cette grande maison lugubre et dans ce grand parc désolé, dont le silence et l'abandon pesaient sur moi comme une nuit de mort, je m'ennuyais! Oui, j'ai été cet enfant rare et maudit, l'enfant qui s'ennuie! Toujours triste et grave, ne parlant presque jamais, je n'avais aucun des emportements, des curiosités, des folies de mon âge; on eût dit que mon intelligence sommeillait toujours dans les limbes de la gestation maternelle. Je cherche à me souvenir, je cherche à retrouver une de mes sensations d'enfant : en vérité, je crois bien que je n'en eus aucune. Je me traînais, tout vague, abêti, sans savoir à quoi occuper mes jambes, mes bras, mes yeux, mon pauvre petit corps qui m'importunait comme un compagnon irritant, dont on désire se débarrasser. Pas un spectacle, pas une impression ne me retenaient quelque part. J'eusse voulu être là où je n'étais pas, et les jouets, aux bonnes odeurs de sapin, s'amoncelaient autour de moi, sans que je songeasse seulement à y toucher. Jamais je ne rêvai d'un couteau, d'un cheval de bois, d'un livre d'images. Aujourd'hui, lorsque, sur les pelouses des jardins et le sable des grèves, je vois des babys courir, gambader, se poursuivre, je fais aussitôt un pénible retour vers les premières années mornes de ma vie et, en écoutant ces clairs rires qui sonnent l'angélus des aurores humaines, je me dis que tous mes malheurs me sont venus de cette enfance solitaire et morte, sur laquelle aucune clarté ne se leva.

J'avais douze ans à peine quand ma mère mourut. Le jour que ce malheur arriva, le bon curé Blanchetière, qui nous aimait beaucoup, me serra contre sa poitrine, puis il me considéra longuement, et, des larmes plein les yeux, il murmura plusieurs fois : « Pauvre petit diable! » Je pleurai très fort, et c'était surtout de voir pleurer le bon curé, car je ne voulais pas me faire à l'idée que ma mère fût morte et que, plus jamais, elle ne reviendrait. Durant sa maladie, on m'avait défendu de pénétrer dans sa chambre et elle était partie sans que je l'eusse embrassée!… Pouvait-elle donc m'avoir ainsi quitté?… Vers l'âge de sept ans, comme je me portais bien, elle avait consenti à me reprendre davantage dans sa vie. C'est à partir de ce moment surtout que je compris que j'avais une mère et que je l'adorais. Et toute ma mère — ma mère douloureuse — ce fut pour moi ses

deux yeux, ses deux grands yeux ronds, fixes, cerclés de rouge, qui pleuraient toujours sans un battement des paupières, qui pleuraient comme pleure le nuage et comme pleure la fontaine. J'avais ressenti, tout d'un coup, une douleur aiguë aux douleurs de ma mère, et c'est par cette douleur que je m'étais éveillé à la vie. Je ne savais de quoi elle souffrait, mais je savais que son mal devait être horrible, à la façon dont elle m'embrassait. Elle avait eu des rages de tendresse qui m'effrayaient et m'effrayent encore. En m'étreignant la tête, en me serrant le cou, en promenant ses lèvres sur mon front, mes joues, ma bouche, ses baisers s'exaspéraient et se mêlaient aux morsures, pareils à des baisers de bête ; à m'embrasser, elle mettait vraiment une passion charnelle d'amante, comme si j'eusse été l'être chimérique adoré de ses rêves, l'être qui n'était jamais venu, l'être que son âme et que son corps désiraient. Était-il donc possible qu'elle fût morte ?

J'implorai avec ferveur la belle image de la Vierge, à laquelle, tous les soirs, avant de me coucher, j'adressais ma prière : « Sainte Vierge, accordez une bonne santé et une longue vie à ma mère chérie. » Mais, le matin, mon père, silencieux et tout pâle, avait reconduit le médecin jusqu'à la grille ; et tous deux avaient une figure si grave qu'il était facile de voir qu'une chose irréparable s'était accomplie. Et puis les domestiques pleuraient. Et de quoi eussent-ils pleuré, sinon d'avoir perdu leur maîtresse ? Et puis le curé ne venait-il pas de me dire : « Pauvre petit diable ! » d'un ton d'irrémédiable pitié ? Et de quoi m'eût-il plaint de la sorte, sinon d'avoir perdu ma mère ? Je me souviens, comme si c'était hier, des moindres détails de l'affreuse journée. De la chambre, où j'étais enfermé avec la vieille Marie, j'avais entendu des allées et venues, des bruits inaccoutumés, et, le front contre la vitre, à travers les persiennes fermées, je regardais les pauvresses s'accroupir sur la pelouse et marmotter des oraisons, un cierge à la main ; je regardais les gens entrer dans la cour, les hommes en habit sombre, les femmes long voilées de noir : « Ah ! voilà M. Bacoup !… Tiens, c'est Mme Provost. » Je remarquai que tous avaient des figures désolées, tandis que, près de la grille grande ouverte, des enfants de chœur, des chantres embarrassés dans leurs chapes noires, des frères de charité avec leurs dalmatiques rouges, dont l'un portait une bannière et l'autre la lourde croix d'argent, riaient en dessous, s'amusaient à se bourrer le dos

de coups de poing. Le bedeau, agitant ses tintenelles, refoulait, dans le chemin, les mendiants curieux, et une voiture de foin, qui s'en revenait, fut contrainte de s'arrêter et d'attendre. En vain, je cherchai des yeux le petit Sorieul, un enfant estropié, de mon âge, à qui, tous les samedis, je donnais une miche de pain; je ne l'aperçus point, et cela me fit de la peine. Et tout à coup, les cloches, au clocher de l'église, tintèrent. Ding! deng! dong! Le ciel était d'un bleu profond, le soleil flambait. Lentement, le cortège se mit en marche; d'abord les charitons et les chantres, la croix qui brillait, la bannière qui se balançait, le curé en surplis blanc, s'abritant la tête de son psautier, puis quelque chose de lourd et de long, très fleuri de bouquets et de couronnes, que des hommes portaient en vacillant sur leurs jarrets; puis la foule, une foule grouillante, qui emplit la cour, ondula sur la route, une foule, dans laquelle bientôt je ne distinguai plus que mon cousin Mérel, qui s'épongeait le crâne avec un mouchoir à carreaux. Ding! deng! dong! Les cloches tintèrent longtemps, longtemps; ah! le triste glas! Ding! deng! dong! Et, pendant que les cloches tintaient, tintaient, trois pigeons blancs ne cessèrent de voleter et de se poursuivre autour de l'église qui, en face de moi, montrait son toit gauchi et sa tour d'ardoise, mal d'aplomb au-dessus d'un bouquet d'acacias et de marronniers roses.

La cérémonie terminée, mon père entra dans ma chambre. Il se promena quelques minutes, de long en large, sans parler, les mains croisées derrière le dos.

— Ah! mon pauvre monsieur, gémissait la vieille Marie, quel grand malheur!

— Oui, oui, répondait mon père, c'est un grand, bien grand malheur!

Il s'affaissa dans un fauteuil en poussant un soupir. Je le vois encore, avec ses paupières boursouflées, son regard accablé, ses bras qui pendaient. Il avait un mouchoir à la main et, de temps en temps, il tamponnait ses yeux rougis de larmes.

— Je ne l'ai peut-être pas assez bien soignée, vois-tu, Marie?… Elle n'aimait point que je fusse près d'elle… Pourtant, j'ai fait ce que j'ai pu, tout ce que j'ai pu… Comme elle était effrayante, toute rigide sur son lit!… Ah! Dieu! je la verrai toujours comme ça!… Tiens, elle aurait eu trente et un ans après-demain?…

Mon père m'attira près de lui, et me prit sur ses genoux.

— Tu m'aimes bien, tout de même, mon petit Jean? me demanda-t-il en me berçant… Tu m'aimes bien, dis? Je n'ai plus que toi…

Se parlant à lui-même, il disait :

— Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi!… Que serait-il arrivé, plus tard!… Oui, cela vaut peut-être mieux… Ah! pauv' petit, regarde-moi bien!…

Et comme si, à cet instant même, dans mes yeux qui ressemblaient aux yeux de ma mère, il eût deviné toute une destinée de souffrance, il m'étreignit avec force contre sa poitrine et fondit en larmes.

— Mon petit Jean!… ah! mon pauv'petit Jean!

Vaincu par l'émotion et par la fatigue des nuits passées, il s'endormit me tenant dans ses bras. Et moi, envahi tout à coup par une immense pitié, j'écoutai ce cœur inconnu qui, pour la première fois, battait près du mien.

Il avait été décidé, quelques mois auparavant, qu'on ne m'enverrait pas au collège et que j'aurais un précepteur. Mon père n'approuvait pas ce genre d'éducation, mais il s'était heurté à de telles crises qu'il avait pris le parti de ne plus résister, et, de même qu'il avait sacrifié sa domination de mari sur sa femme, il sacrifia ses droits de père sur moi. J'eus un précepteur, mon père voulant rester fidèle, même dans la mort, aux désirs de ma mère. Et je vis arriver, un beau matin, un monsieur très grave, très blond, très rasé, qui portait des lunettes bleues. M. Jules Rigard avait des idées très arrêtées sur l'instruction, une raideur de pion, une importance sacerdotale qui, loin de m'encourager à apprendre, me dégoûtèrent vite de l'étude. On lui avait dit, sans doute, que mon intelligence était paresseuse et tardive, et, comme je ne compris rien à ses premières leçons, il s'en tint à ce premier jugement et me traita ainsi qu'un enfant idiot. Jamais il ne lui vint à l'esprit de pénétrer dans mon jeune cerveau, d'interroger mon cœur; jamais il ne se demanda si, sous ce masque triste d'enfant solitaire, il n'y avait pas des aspirations ardentes, devançant mon âge, toute une nature passionnée et inquiète, ivre de savoir, qui s'était intérieurement et mal développée dans le silence des pensées contenues et des enthousiasmes muets.

M. Rigard m'abrutit de grec et de latin, et ce fut tout. Ah! combien d'enfants qui, compris et dirigés, seraient de grands hommes peut-être s'ils n'avaient été déformés pour toujours par cet effroyable coup de pouce au cerveau du père imbécile ou du professeur ignorant! Est-ce donc tout que de vous avoir bestialement engendré, un soir de rut, et ne faut-il donc pas continuer l'œuvre de vie en vous donnant la nourriture intellectuelle pour la fortifier, en vous armant pour la défendre? La vérité est que mon âme se sentait seule, davantage, auprès de mon père qu'auprès de mon professeur. Pourtant, il faisait tout ce qu'il pouvait pour me plaire, il s'acharnait à m'aimer stupidement. Mais, lorsque j'étais avec lui, il ne trouvait jamais rien à me dire que des contes bleus, de sottes histoires de croquemitaine, de légendes terrifiantes de la révolution de 1848, qui lui avait laissé dans l'esprit une épouvante invincible, ou bien le récit des brigandages d'un nommé Lebecq, grand républicain, qui scandalisait le pays par son opposition acharnée au curé, et son obstination, les jours de Fête-Dieu, à ne pas mettre de draps fleuris le long de ses murs. Souvent, il m'emmenait dans son cabriolet, lorsqu'il avait affaire au dehors, et si, troublé par ce mystère de la nature qui s'élargissait, chaque jour, autour de moi, je lui adressais une question, il ne savait comment y répondre et s'en tirait ainsi : « Tu es trop petit pour que je t'explique ça! Quand tu seras plus grand. » Et, tout chétif, à côté du gros corps de mon père qui oscillait suivant les cahots du chemin, je me rencognais au fond du cabriolet, tandis que mon père tuait, avec le manche de son fouet, les taons qui s'abattaient sur la croupe de notre jument. Et il disait chaque fois : « Jamais je n'ai vu autant de ces vilaines bêtes, nous aurons de l'orage, c'est sûr. »

Dans l'église de Saint-Michel, au fond d'une petite chapelle, éclairée par les lueurs rouges d'un vitrail, sur un autel orné de broderies et de vases pleins de fleurs en papier, se dressait une statue de la Vierge. Elle avait les chairs roses, un manteau bleu constellé d'argent, une robe lilas dont les plis retombaient chastement sur des sandales dorées. Dans ses bras, elle portait un enfant rose et nu, à la tête nimbée d'or, et ses yeux reposaient, extasiés, sur l'enfant. Pendant plusieurs mois, cette Vierge de plâtre fut ma seule amie, et tout le temps que je pouvais dérober

à mes leçons, je le passais en contemplation devant cette image, aux couleurs si tendres. Elle me paraissait si belle, et si bonne, et si douce, qu'aucune créature humaine n'eût pu rivaliser de beauté, de bonté et de douceur avec ce morceau de matière inerte et peinte qui me parlait un langage inconnu et délicieux, et d'où m'arrivait comme une odeur grisante d'encens et de myrrhe. Près d'elle, j'étais vraiment un autre enfant; je sentais mes joues devenir plus roses, mon sang battait plus fort dans mes veines, mes pensées se dégageaient plus vives et légères; il me semblait que le voile noir, qui pesait sur mon intelligence, se levait peu à peu, découvrant des clartés nouvelles. Marie s'était faite la complice de mes échappées vers l'église; elle me conduisait souvent à la chapelle, où je restais des heures à converser avec la Vierge, tandis que la vieille bonne, à genoux sur les marches de l'autel, récitait dévotement son chapelet. Il fallait qu'elle m'arrachât de force à cette extase, car je n'eusse point songé, je crois bien, à retourner à la maison, enlevé que j'étais en des rêves qui me transportaient au ciel. Ma passion pour cette Vierge devint si forte que, loin d'elle, j'étais malheureux, que j'eusse voulu ne la quitter jamais : « Bien sûr que monsieur Jean se fera prêtre », disait la vieille Marie. C'était comme un besoin de possession, un désir violent de la prendre, de l'enlacer, de la couvrir de baisers. J'eus l'idée de la dessiner : avec quel amour, il est impossible de vous l'imaginer! Lorsque sur mon papier, elle eut pris un semblant de forme grossière, ce furent des joies sans bornes. Tout ce que je pouvais dépenser d'efforts, je l'employai dans ce travail que je jugeais admirable et surhumain. Plus de vingt fois, je recommençai le dessin, m'irritant contre mon crayon qui ne se pliait point à la douceur des lignes, contre mon papier où l'image n'apparaissait pas vivante et parlante, comme je l'eusse désiré. Je m'acharnai. Ma volonté se tendait vers ce but unique. Enfin, je parvins à donner une idée à peu près exacte, et combien naïve, de la Vierge de plâtre. Et brusquement je n'y pensai plus. Une voix intérieure m'avait dit que la nature était plus belle, plus attendrie, plus splendide, et je me mis à regarder le soleil qui caressait les arbres, qui jouait sur les tuiles des toits, dorait les herbes, illuminait les rivières, et je me mis à écouter toutes les palpitations de vie dont les êtres sont gonflés et qui font battre la terre comme un corps de chair.

Les années s'écoulèrent ennuyeuses et vides. Je restais sombre, sauvage, toujours enfermé en dedans de moi-même, aimant à courir les champs, à m'enfoncer en plein cœur de la forêt. Il me semblait que là, du moins, bercé par la grande voix des choses, j'étais moins seul et que je m'écoutais mieux vivre. Sans être doué de ce don terrible qu'ont certaines natures de s'analyser, de s'interroger, de chercher sans cesse le pourquoi de leurs actions, je me demandais souvent qui j'étais et ce que je voulais. Hélas! je n'étais personne et ne voulais rien. Mon enfance s'était passée dans la nuit, mon adolescence se passa dans le vague; n'ayant pas été un enfant, je ne fus pas davantage un jeune homme. Je vécus en quelque sorte dans le brouillard. Mille pensées s'agitaient en moi, mais si confuses que je ne pouvais en saisir la forme : aucune ne se détachait nettement de ce fond de brume opaque. J'avais des aspirations, des enthousiasmes, mais il m'eût été impossible de les formuler, d'en expliquer la cause et l'objet; il m'eût été impossible de dire dans quel monde de réalité ou de rêve ils m'emportaient; j'avais des tendresses infinies où mon être se fondait, mais pour qui et pour quoi? Je l'ignorais. Quelquefois, tout d'un coup, je me mettais à pleurer abondamment; mais la raison de ces larmes? En vérité, je ne le savais pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'avais de goût à rien, que je n'apercevais aucun but dans la vie, que je me sentais incapable d'un effort. Les enfants se disent : « Je serai général, évêque, médecin, aubergiste. » Moi, je ne me suis rien dit de semblable, jamais : jamais je ne dépassai la minute présente; jamais je ne risquai un coup d'œil sur l'avenir. L'homme m'apparaissait ainsi qu'un arbre qui étend ses feuilles et pousse ses branches dans un ciel d'orage, sans savoir quelles fleurs fleuriront à son pied, quels oiseaux chanteront à sa cime, ou quel coup de tonnerre viendra le terrasser. Et, pourtant, le sentiment de la solitude morale où j'étais m'accablait et m'effrayait. Je ne pouvais ouvrir mon cœur ni à mon père, ni à mon précepteur, ni à personne; je n'avais pas un camarade, pas un être vivant en état de me comprendre, de me diriger, de m'aimer. Mon père et mon précepteur se désolaient de mon « peu de dispositions » et, dans le pays, je passais pour un maniaque et un faible d'esprit. Malgré tout, je fus reçu à mes examens, et, bien que ni mon père ni moi n'eussions l'idée de la

carrière que je pourrais embrasser, j'allai faire mon droit à Paris. « Le droit mène à tout », disait mon père.

Paris m'étonna. Il me fit l'effet d'un grand bruit et d'une grande folie. Les individus et les foules passaient bizarres, incohérents, effrénés, se hâtant vers des besognes que je me figurais terribles et monstrueuses. Heurté par les chevaux, coudoyé par les hommes, étourdi par le ronflement de la ville, en branle comme une colossale et démoniaque usine, aveuglé par l'éclat des lumières inaccoutumées, je marchais en un rêve inexplicable de dément. Cela me surprit beaucoup d'y rencontrer des arbres. Comment avaient-ils pu germer là, dans ce sol de pavés, s'élever parmi cette forêt de pierres, au milieu de ce grouillement d'hommes, leurs branches fouettées par un vent mauvais ? Je fus très longtemps à m'habituer à cette existence qui me paraissait le renversement de la nature ; et, du sein de cet enfer bouillonnant, ma pensée retournait souvent à ces champs paisibles de là-bas, qui soufflaient à mes narines la bonne odeur de la terre remuée et féconde ; à ces coins de bois verdissants, où je n'entendais que le léger frisson des feuilles et, de temps en temps, dans les profondeurs sonores, les coups sourds de la cognée et la plainte presque humaine des vieux chênes. Cependant, la curiosité de connaître me chassait de la petite chambre que j'habitais rue Oudinot, et j'arpentais les rues, les boulevards, les quais, emporté dans une marche fiévreuse, les doigts agacés, le cerveau, pour ainsi dire, écrasé par la gigantesque et nerveuse activité de Paris, tous les sens en quelque sorte déséquilibrés par ces couleurs, par ces odeurs, par ces sons, par la perversion et par l'étrangeté de ce contact si nouveau pour moi. Plus je me jetais dans les foules, plus je me grisais du tapage, plus je voyais ces milliers de vies humaines passer, se frôler, indifférentes l'une à l'autre, sans un lien apparent ; puis d'autres, surgir, disparaître et se renouveler encore, toujours… et plus je ressentais l'accablement de mon inexorable solitude. À Saint-Michel, si j'étais bien seul, du moins j'y connaissais les êtres et les choses. J'avais partout des points de repère qui guidaient mon esprit ; un dos de paysan, penché sur la glèbe, une masure au détour d'un chemin, un pli de terrain, un chien, une marnière, une trogne de charme ; tout m'y était familier, sinon cher. À Paris, tout m'était inconnu et hostile.

Dans l'effroyable hâte où ils s'agitaient, dans l'égoïsme profond, dans le vertigineux oubli les uns des autres, où ils étaient précipités, comment retenir, un seul instant, l'attention de ces gens, de ces fantômes, je ne dis pas l'attention d'une tendresse ou d'une pitié, mais d'un simple regard!… Un jour, je vis un homme qui en tuait un autre : on l'admira et son nom fut aussitôt dans toutes les bouches; le lendemain, je vis une femme qui levait ses jupes en un geste obscène : la foule lui fit cortège.

Étant gauche, ignorant des usages du monde, très timide, j'eus difficulté à me créer des relations. Je ne mis pas une seule fois les pieds dans les maisons où j'étais recommandé, de crainte qu'on ne m'y trouvât ridicule. J'avais été invité à dîner chez une cousine de ma mère, riche, qui menait grand train. La vue de l'hôtel, les valets de pied dans le vestibule, les lumières, les tapis, le parfum des fleurs étouffées, tout cela me fit peur et je m'enfuis, bousculant dans l'escalier une femme en manteau rouge, qui montait et se prit à rire de ma mine effarée. La gaîté bruyante de ces jeunes gens — mes camarades d'école — que je rencontrais au cours, au restaurant, dans les cafés, me déplut aussi; la grossièreté de leurs plaisirs me blessa, et les femmes, avec leurs yeux bistrés, leurs lèvres trop peintes, avec le cynisme et le débraillé de leurs propos et de leur tenue, ne me tentèrent point. Pourtant, un soir, énervé, poussé par un rut subit de la chair, j'entrai dans une maison de débauche, et j'en ressortis, honteux, mécontent de moi, avec un remords et la sensation que j'avais de l'ordure sur la peau. Quoi! c'était de cet acte imbécile et malpropre que les hommes naissaient! À partir de ce moment, je regardai davantage les femmes, mais mon regard n'était plus chaste et, s'attachant sur elles, comme sur des images impures, il allait chercher le sexe et la nudité sous l'ajustement des robes. Je connus alors des plaisirs solitaires qui me rendirent plus morne, plus inquiet, plus vague encore. Une sorte de torpeur crapuleuse m'envahit. Je restais couché plusieurs jours de suite, m'enfonçant dans l'abrutissement des sommeils obscènes, réveillé, de temps en temps, par des cauchemars subits, par des serrées violentes au cœur qui me faisaient couler la sueur sur la peau. Dans ma chambre, aux rideaux fermés, j'étais ainsi qu'un cadavre qui aurait eu conscience de sa mort et qui, du fond de la tombe, dans le noir effrayant, entend, au-dessus de lui, rouler le piétinement d'un

peuple et gronder les rumeurs d'une ville. Quelquefois, m'arrachant à cet anéantissement, je sortais. Mais que faire ? Où donc aller ? Tout m'était indifférent, et je n'avais aucun désir, aucune curiosité. Le regard fixe, la tête pesante, le sang lourd, je marchais au hasard, devant moi, et je finissais par m'écrouler dans le Luxembourg, sur un banc, sénilement tassé sur moi-même, immobile, pendant de longues heures, sans rien voir, sans rien entendre, sans me demander pourquoi des enfants étaient là qui couraient, pourquoi des oiseaux étaient là qui chantaient, pourquoi des couples passaient… Naturellement, je ne travaillais pas et je ne songeais à rien… La guerre vint, puis la défaite… Malgré les résistances de mon père, malgré les supplications de la vieille Marie, je m'engageai.

II

Notre régiment était ce qu'on appelait alors un régiment de marche. Il avait été formé au Mans, péniblement, de tous les débris de corps, des éléments disparates qui encombraient la ville. Des zouaves, des moblots, des francs-tireurs, des gardes forestiers, des cavaliers démontés, jusques à des gendarmes, des Espagnols et des Valaques; il y avait de tout, et ce tout était commandé par un vieux capitaine d'habillement promu, pour la circonstance, au grade de lieutenant-colonel. En ce temps-là, ces avancements n'étaient point rares; il fallait bien boucher les trous creusés dans la chair française par les canons de Wissembourg et de Sedan. Plusieurs compagnies manquaient de capitaine. La mienne avait à sa tête un petit lieutenant de mobiles, jeune homme de vingt ans, frêle et pâle, et si peu robuste, qu'après quelques kilomètres, il s'essoufflait, tirait la jambe et terminait l'étape dans un fourgon d'ambulance. Le pauvre petit diable! Il suffisait de le regarder en face pour le faire rougir, et jamais il ne se fût permis de donner un ordre, dans la crainte de se tromper et d'être ridicule. Nous nous moquions de lui, à cause de sa timidité et de sa faiblesse, et sans doute aussi parce qu'il était bon et qu'il distribuait quelquefois aux hommes des cigares et des suppléments de viande. Je m'étais fait rapidement à cette vie nouvelle, entraîné par l'exemple, surexcité par la fièvre du milieu. En lisant les récits navrants de nos batailles perdues, je me sentais emporté comme dans une ivresse, sans cependant mêler à cette ivresse l'idée de la patrie menacée. Nous restâmes un mois, dans

Le Mans, à nous équiper, à faire l'exercice, à courir les cabarets et les maisons de femmes. Enfin, le 3 octobre, nous partîmes.

Ramassis de soldats errants, de détachements sans chefs, de volontaires vagabonds, mal équipés, mal nourris — et, le plus souvent, pas nourris du tout —, sans cohésion, sans discipline, chacun ne songeant qu'à soi, et poussés par un sentiment unique d'implacable, de féroce égoïsme ; celui-ci, coiffé d'un bonnet de police, celui-là, la tête entortillée d'un foulard, d'autres vêtus de pantalons d'artilleurs et de vestes de tringlots, nous allions par les chemins, déguenillés, farouches. Depuis douze jours que nous étions incorporés à une brigade de formation récente, nous roulions à travers la campagne, affolés et, pour ainsi dire, sans but. Aujourd'hui à droite, demain à gauche, un jour *fournissant* des étapes de quarante kilomètres, le jour suivant, reculant d'autant, nous tournions sans cesse dans le même cercle, pareils à un bétail débandé qui aurait perdu son pasteur. Notre exaltation était bien tombée. Trois semaines de souffrances avaient suffi pour cela. Avant que nous eussions entendu gronder le canon et siffler les balles, notre marche en avant ressemblait à une retraite d'armée vaincue, hachée par les charges de cavalerie, précipitée dans le délire des bousculades, le vertige des sauve-qui-peut. Que de fois j'ai vu des soldats se débarrasser de leurs cartouches qu'ils semaient le long des routes !

— À quoi ça me sert-il ? disait l'un d'eux, je n'en ai besoin que d'une seule pour casser la gueule du capitaine, la première fois que nous nous battrons.

Le soir, au camp, accroupis autour de la marmite, ou bien allongés sur la bruyère froide, la tête sur le sac, ils pensaient à la maison d'où on les avait arrachés violemment. Tous les jeunes gens, aux bras robustes, étaient partis du village ; beaucoup déjà dormaient dans la terre, là-bas, éventrés par les obus ; les autres, les reins cassés, erraient, spectres de soldats, par les plaines et par les bois, attendant la mort. Dans les campagnes en deuil, il ne restait que des vieux, davantage courbés, et des femmes qui pleuraient. L'aire des granges où l'on bat le blé était muette et fermée ; dans les champs déserts où poussaient les herbes stériles, on n'apercevait plus, sur la pourpre du couchant, la silhouette du laboureur qui rentrait à la ferme, au pas de ses chevaux fatigués. Et des hommes, avec de grands sabres,

venaient, qui prenaient, un jour, les chevaux, qui, un autre jour, vidaient l'étable, au nom de la loi; car il ne suffisait pas à la guerre qu'elle se gorgeât de viande humaine, il fallait qu'elle dévorât les bêtes, la terre, tout ce qui vivait dans le calme, dans la paix du travail et de l'amour… Et au fond du cœur de tous ces misérables soldats, dont les feux sinistres du camp éclairaient les figures amaigries et les dos avachis, une même espérance régnait, l'espérance de la bataille prochaine, c'est-à-dire la fuite, la crosse en l'air, et la forteresse allemande.

Pourtant, nous préparions la défense des pays que nous traversions et qui n'étaient point encore menacés. Nous imaginions pour cela d'abattre les arbres et de les jeter sur les routes; nous faisions sauter les ponts, nous profanions les cimetières à l'entrée des villages, sous prétexte de barricades, et nous obligions les habitants, baïonnettes aux reins, à nous aider dans la dévastation de leurs biens. Puis nous repartions, ne laissant derrière nous que des ruines et que des haines. Je me souviens qu'il nous fallut, une fois, raser jusqu'au dernier baliveau un très beau parc, afin d'y établir des gourbis que nous n'occupâmes point. Nos façons n'étaient point pour rassurer les gens. Aussi, à notre approche, les maisons se fermaient, les paysans enterraient leurs provisions : partout des visages hostiles, des bouches hargneuses, des mains vides. Il y eut entre nous des rixes sanglantes pour un pot de rillettes découvert dans un placard, et le général fit fusiller un vieux bonhomme qui avait caché dans son jardin, sous un tas de fumier, quelques kilogrammes de lard salé.

Le 1er novembre, nous avions marché toute la journée et, vers trois heures, nous arrivions à la gare de La Loupe. Il y eut d'abord un grand désordre, une inexprimable confusion. Beaucoup, abandonnant les rangs, se répandirent dans la ville, distante d'un kilomètre, se dispersèrent dans les cabarets voisins. Pendant plus d'une heure, les clairons sonnèrent le ralliement. Des cavaliers furent envoyés à la ville pour en ramener les fuyards et s'attardèrent à boire. Le bruit courait qu'un train formé à Nogent-le-Rotrou devait nous prendre et nous conduire à Chartres, menacé par les Prussiens, lesquels avaient, disait-on, saccagé Maintenon, et campaient à Jouy. Un employé, interrogé par notre sergent, répondit qu'il ne savait pas, qu'il n'avait

entendu parler de rien. Le général, petit vieux, gros, court et gesticulant, qui pouvait à peine se tenir à cheval, galopait de droite et de gauche, voltait, roulait comme un tonneau sur sa monture et, la face violette, la moustache colère, répétait sans cesse :

— Ah ! bougre !… Ah ! bougre de bougre !…

Il mit pied à terre, aidé par son ordonnance, s'embarrassa les jambes dans les courroies de son sabre qui traînait sur le sol, et, appelant le chef de gare, il engagea un colloque des plus animés avec celui-ci, dont la physionomie s'ahurissait.

— Et le maire ? criait le général !… Où est-il, ce bougre-là ? Qu'on me l'amène !… Est-ce qu'on se fout de moi ici !

Il soufflait, bredouillait des mots inintelligibles, frappait la terre du pied, invectivait le chef de gare. Enfin, tous les deux, l'un la mine très basse, l'autre faisant des gestes furieux, finirent par disparaître dans le bureau du télégraphe qui ne tarda pas à nous envoyer le bruit d'une sonnerie folle, acharnée, vertigineuse, coupée de temps en temps par les éclats de voix du général. On se décida enfin à nous faire ranger sur le quai, par compagnies, et on nous laissa là, sacs à terre, immobiles devant les faisceaux formés. La nuit était venue, la pluie tombait, lente et froide, achevant de traverser nos capotes, déjà mouillées par les averses. De-ci, de-là, la voie s'éclairait de petites lumières pâles, rendant plus sombres les magasins et la masse des wagons que les hommes poussaient au garage. Et le monte-charge, debout sur sa plate-forme tournante, profila dans le ciel son long cou de girafe effarée.

À part le café, rapidement avalé, le matin, nous n'avions rien mangé de la journée et bien que la fatigue nous eût brisé le corps, bien que la faim nous tenaillât le ventre, nous nous disions, consternés, qu'il faudrait encore se passer de soupe aujourd'hui. Nos gourdes étaient vides, épuisées nos provisions de biscuit et de lard, et les fourgons de l'intendance, égarés depuis la veille, n'avaient pas rejoint la colonne. Plusieurs d'entre nous murmurèrent, prononcèrent à haute voix des paroles de menace et de révolte ; mais les officiers qui se promenaient, mornes aussi, devant la ligne des faisceaux, ne semblèrent pas y faire attention. Je me consolai, en pensant que le général avait peut-être réquisitionné des vivres dans la ville. Vain espoir ! Les minutes

s'écoulaient ; la pluie toujours chantait sur les gamelles creuses, et le général continuait d'injurier le chef de gare, qui continuait à se venger sur le télégraphe, dont les sonneries devenaient de plus en plus précipitées et démentes… De temps en temps, des trains s'arrêtaient, bondés de troupes. Des mobiles, des chasseurs à pied, débraillés, tête nue, la cravate pendante, quelques-uns ivres et le képi de travers, s'échappaient des voitures où ils étaient parqués, envahissaient la buvette, ou bien se soulageaient en plein air, impudemment. De ce fourmillement de têtes humaines, de ce piétinement de troupeau sur le plancher des wagons partaient des jurons, des chants de *Marseillaise,* des refrains obscènes qui se mêlaient aux appels des hommes d'équipe, au tintement de la clochette, à l'essoufflement des machines. Je reconnus un petit garçon de Saint-Michel, dont les paupières enflées suintaient, qui toussait et crachait le sang. Je lui demandai où ils allaient ainsi. Il n'en savait rien. Partis du Mans, ils étaient restés douze heures à Connerré, à cause de l'encombrement de la voie, sans manger, trop tassés pour pouvoir s'allonger et dormir. C'était tout ce qu'il savait. À peine s'il avait la force de parler. Il était allé à la buvette afin de tremper ses yeux dans un peu d'eau tiède. Je lui serrai la main, et il me dit qu'à la première affaire, il espérait bien que les Prussiens le feraient prisonnier… Et le train s'ébranlait, se perdait dans le noir, emmenant toutes ces figures hâves, tous ces corps déjà vaincus, vers quelles inutiles et sanglantes boucheries ?

Je grelottais. Sous la pluie glacée qui me coulait sur la peau, le froid m'envahissait, il me semblait que mes membres s'ankylosaient. Je profitai d'un désarroi causé par l'arrivée d'un train pour gagner la barrière ouverte et m'enfuir sur la route, cherchant une maison, un abri, où je pusse me réchauffer, trouver un morceau de pain, je ne savais quoi. Les auberges et cabarets, près de la gare, étaient gardés par des sentinelles qui avaient ordre de ne laisser entrer personne… À trois cents mètres de là, j'aperçus des fenêtres qui luisaient doucement dans la nuit. Ces lumières me firent l'effet de deux bons yeux, de deux yeux pleins de pitié qui m'appelaient, me souriaient, me caressaient… C'était une petite maison isolée à quelques enjambées de la route… J'y courus… Un sergent, accompagné de quatre hommes, était là qui vociférait et sacrait. Près de l'âtre sans feu, je vis un vieillard, assis sur

une chaise de paille très basse, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains. Une chandelle, qui brûlait dans un chandelier de fer, éclairait la moitié de son visage, creusé, raviné par des rides profondes.

— Nous donneras-tu du bois, enfin ? cria le sergent.

— J'ons point d'bouè, répondit le vieillard… V'là huit jours qu'la troupe passe, j'vous dis… M'ont tout pris…

Il se tasse sur sa chaise et, d'une voix faible, il murmura.

— J'on ren… ren… ren !…

Le sergent haussa les épaules :

— Ne fais donc pas le malin, vieille canaille… Ah ! tu caches ton bois pour chauffer les Prussiens ! Eh bien, je vais t'en fiche, moi, des Prussiens… attends !

Le vieillard branla la tête.

— Pisque j'ons point d'bouè…

D'un geste colère, le sergent commanda aux hommes de fouiller la maison. Du cellier au grenier, ils passèrent tout en revue. Il n'y avait rien, rien que des traces de violence, des meubles brisés. Dans le cellier, humide de cidre répandu, les tonneaux étaient défoncés, et partout s'étalaient de hideuses et puantes ordures. Cela exaspéra le sergent, qui frappa le carreau de la crosse de son fusil.

— Allons, s'écria-t-il, allons, vieux salaud, dis-nous où est ton bois ?

Et il secoua rudement le vieillard, qui chancela et faillit tomber la tête contre le landier de fer de la cheminée.

— J'ons point d'bouè, répéta simplement le pauvre homme.

— Ah ! tu t'entêtes !… Ah ! tu n'as point de bois !… Eh bien, tu as des chaises, un buffet, une table, un lit… si tu ne me dis pas où est ton bois, je fais une flambée de tout ça.

Le vieillard ne protesta pas. Il répéta de nouveau, hochant sa vieille tête blanche :

— J'ons point d'bouè.

Je voulus m'interposer, et balbutiai quelques mots ; mais le sergent ne me laissa pas achever, il m'enveloppa des pieds à la tête d'un regard méprisant.

— Et qu'est-ce tu fous ici, toi, espèce de galopin ? me dit-il… qu'est-ce qui t'a permis de quitter les rangs, sale morveux !…

allons, demi-tour, et au pas de gymnastique!… Ta ra ta ta ra, ta ta ra!…

Alors, il donna un ordre. En quelques minutes, chaises, table, buffet, lit, furent mis en pièces. Le bonhomme se leva avec effort, se rencogna dans le fond de la chambre et pendant que flambait le feu, pendant que le sergent, dont la capote et le pantalon fumaient, se chauffait en riant devant le brasier crépitant, le vieux regardait brûler ses derniers meubles d'un œil stoïque, et ne cessait de répéter avec obstination.

— J'ons point d'bouè!

Je regagnai la gare.

Le général était sorti du bureau du télégraphe, plus animé, plus rouge, plus colère que jamais. Il bredouilla quelque chose, et aussitôt il se fit un grand remuement. On entendait des cliquetis de sabre; des voix s'appelaient, se répondaient; les officiers couraient dans toutes les directions. Et le clairon sonna. Sans rien comprendre à ce contre-ordre, il nous fallut remettre sac au dos et fusil sur l'épaule.

— En avant!… arche!…

Les membres raidis par l'immobilité, la tête bourdonnante, nous heurtant l'un à l'autre, nous reprîmes notre course haletante, sous la pluie, dans la boue, à travers la nuit… À droite et à gauche, des champs s'étendaient, noyés d'ombre, d'où s'élevaient des tignasses de pommiers, qui semblaient se tordre sur le ciel. Parfois, très loin, un chien aboyait… Puis c'étaient des bois profonds, de sombres futaies, qui montaient, de chaque côté de la route, comme des murailles. Puis des villages endormis où nos pas résonnaient plus lugubrement, où, par les fenêtres vite ouvertes et vite refermées, apparaissait la vision vague d'une forme blanche, terrifiée… Et encore des champs, et encore des bois, et encore des villages… Pas une chanson, pas une parole, un silence énorme rythmé par un sourd piétinement. Les courroies du sac m'entraient dans la chair, le fusil me faisait l'effet d'un fer rouge sur l'épaule… Un moment, je crus que j'étais attelé à une grosse voiture embourbée, chargée de pierres de taille et que des charretiers me cassaient les jambes à coups de fouet. M'arc-boutant sur mes pieds, l'échine pliée en deux, le cou tendu, étranglé par le licol, la poitrine sifflante, je tirais, je tirais… Il arriva bientôt que je n'eus plus conscience de rien. Je marchais,

machinalement, engourdi, dans un rêve… D'étranges hallucinations passaient devant mes yeux… Je voyais une route de lumière, qui s'enfonçait au loin, bordée de palais et d'éclatantes girandoles… De grandes fleurs écarlates balançaient, dans l'espace, leurs corolles au haut de tiges flexibles, et une foule joyeuse chantait devant des tables couvertes de boissons fraîches et de fruits délicieux… Des femmes, dont les jupes de gaze bouffaient, dansaient sur les pelouses illuminées, au son d'une multitude d'orchestres, tapis dans des bosquets, aux feuilles retombantes, étoilées de jasmins, rafraîchies par les jets d'eau.

— Halte ! commanda le sergent.

Je m'arrêtai et, pour ne point m'écrouler sur le sol, je dus me cramponner au bras d'un camarade… Je m'éveillai… Tout était noir. Nous étions arrivés à l'entrée d'une forêt, près d'un petit bourg où le général et la plupart des officiers allèrent se loger… La tente dressée, je m'occupai de panser mes pieds écorchés avec de la chandelle que je gardais en réserve dans ma musette et, comme un pauvre chien exténué, je m'allongeai sur la terre mouillée et m'endormis profondément. Pendant la nuit, des camarades, tombés de fatigue sur la route, ne cessèrent de rallier le camp. Il y en eut cinq dont on n'entendit plus jamais parler. À chaque marche pénible, cela se passait toujours ainsi ; quelques-uns, faibles ou malades, s'abattaient dans les fossés et mouraient là ; d'autres désertaient…

Le lendemain, le réveil sonna dès le lever de l'aube. La nuit avait été très froide ; il n'avait cessé de pleuvoir et, pour dormir, nous n'avions pu nous procurer la moindre litière de paille ou de foin. J'eus beaucoup de difficulté à sortir de la tente ; un moment, je dus me traîner sur les genoux, à quatre pattes, les jambes refusant de me porter. Mes membres étaient glacés, raides ainsi que des barres de fer ; il me fut impossible de remuer la tête sur mon cou paralysé, et mes yeux, qu'on eût dit piqués par une multitude de petites aiguilles, ne discontinuaient pas de pleurer. En même temps, je ressentais aux épaules et dans les reins une douleur vive, lancinante, intolérable. Je remarquai que les camarades n'étaient pas mieux partagés que moi. Les traits tirés, le teint terreux, ils s'avançaient, les uns boitant affreusement, les autres courbés et vacillants, butant à chaque pas contre les touffes de bruyère : tous éclopés, lamentables et boueux. J'en

vis plusieurs qui, en proie à de violentes coliques, se tordaient et grimaçaient en se tenant le ventre à deux mains. Quelques-uns, secoués par la fièvre, claquaient des dents. Autour de soi, on entendait des toux sèches, déchirant des poitrines, des respirations haletantes, des plaintes, des râles. Un lièvre détala de son gîte, s'enfuit effaré, les oreilles couchées, mais personne ne songea à le poursuivre, comme nous faisions autrefois… L'appel terminé, il y eut distribution de vivres, car l'intendance avait fini par retrouver la brigade… Nous fîmes la soupe, que nous mangeâmes aussi gloutonnement que des chiens affamés.

Je souffrais toujours. Après la soupe, j'avais eu un étourdissement, bientôt suivi de vomissements, et je grelottais la fièvre. Tout, autour de moi, tournait… les tentes, la forêt, la plaine, le petit bourg, là-bas, dont les cheminées fumaient dans la brume et le ciel où roulaient de gros nuages crasseux et bas. Je demandai au sergent la permission d'aller à la visite.

Les tentes s'alignaient sur deux rangs, adossées à la forêt, de chaque côté de la route de Senonches, qui débouche dans la campagne par une magnifique trouée dans les chênes, traverse, à trois cents mètres de là, la route de Chartres, et plus loin, le bourg de Bellomer, pour continuer son cours vers La Loupe. Au carrefour formé par ces deux routes, une petite maison s'élevait, misérable et couverte de chaume, sorte de hangar abandonné, qui servait d'abri aux cantonniers pendant la pluie. C'est là que le chirurgien avait établi une ambulance improvisée, reconnaissable au drapeau de Genève, planté dans une fente de mur, qui la décorait. Devant la maison, beaucoup attendaient. Une longue file d'êtres blêmes, exténués, ceux-ci debout avec de grands yeux fixes, ceux-là assis par terre, mornes, les omoplates remontées et pointues, la tête dans les mains. La mort déjà avait appesanti son horrible griffe sur ces visages émaciés, ces dos décharnés, ces membres qui pendaient, vidés de sang et de moelle. Et, en présence de ce navrement, oubliant mes propres souffrances, je m'attendris. Ainsi, trois mois avaient suffi pour terrasser ces corps robustes, domptés au travail et aux fatigues pourtant!… Trois mois! Et ces jeunes gens qui aimaient la vie, ces enfants de la terre qui avaient grandi, rêveurs, dans la liberté des champs, confiants en la bonté de la nature nourricière, c'était fini d'eux!… Au marin qui meurt, on donne la mer pour sépulture; il

descend dans le noir éternel, au balancement de ses vagues musiciennes… Mais eux!… Encore quelques jours, peut-être, et, tout à coup ils tomberaient, ces va-nu-pieds, la face contre le sol, dans la boue d'un fossé, charognes livrées au croc des chiens rôdeurs, au bec des oiseaux nocturnes. J'éprouvai un sentiment de si fraternelle et douloureuse commisération, que j'eusse voulu serrer tous ces tristes hommes contre ma poitrine, dans un même embrassement, et je souhaitai — ah! avec quelle ferveur je souhaitai! — d'avoir, comme Isis, cent mamelles de femme, gonflées de lait, pour les tendre à toutes ces lèvres exsangues… Ils entraient un par un dans la maison, et ils en ressortaient aussitôt, poursuivis par un grognement et par un juron… D'ailleurs, le chirurgien ne s'occupait pas d'eux. Très en colère, il réclamait à un infirmier sa pharmacie de campagne qui n'avait pas été retrouvée parmi les bagages.

— Ma pharmacie, nom de Dieu! criait-il. Où est ma pharmacie? Et ma trousse?… Qu'est-ce que j'ai fait de ma trousse? Ah! nom de Dieu!

Un petit mobile, qui souffrait d'un abcès au genou, s'en retourna à cloche-pied, pleurant, s'arrachant les cheveux de désespoir. On n'avait pas voulu le visiter. Quand ce fut mon tour de passer, je tremblais très fort. Dans le fond de la pièce, sombre, quatre malades râlaient, couchés sur la paille, en chien de fusil; un cinquième gesticulait, prononçant dans le délire des mots incohérents; un autre encore, à demi levé, la tête inclinée sur la poitrine, se plaignait et demandait à boire d'une voix faible, d'une voix d'enfant. Accroupi devant la cheminée, un infirmier présentait à la flamme, au bout d'une baguette de bois, un morceau de boudin grésillant, dont l'odeur de graisse brûlée empuantissait la chambre… L'aide-major ne me regarda même pas. Il vociféra :

— Qu'est-ce que c'est que celui-là?… Tas de flemmards!… Dix lieues dans les guibolles, clampin, ça te remettra… Allons, marche! demi-tour.

Je croisai sur le seuil une paysanne qui me demanda :

— C'est-y ben icite qu'est l'sérû-gien?

— Des femmes, maintenant! grogna l'aide-major… Qu'est-ce que vous voulez, vous?

— Pardon, excuse, mossieu l'sérûgien, reprit la paysanne, qui s'avança, très intimidée. J'viens pour mon fi qu'est soldat.

— Dites donc, la vieille, est-ce que je suis chargé de garder votre fils, moi ?…

Les deux mains croisées sur le manche de son parapluie, toute craintive, elle examina la pièce, autour d'elle.

— Paraît qu'il est ben malade, mon fi, ben, ben malade… Pour lors, j'venais vouêr si vous l'aviez point à quant à vous, mossieu l'sérûgien.

— Comment vous appelez-vous ?

— J'm'appelle la femme Riboulleau.

— Riboulleau… Riboulleau !… C'est possible… Voyez dans le tas, là.

L'infirmier, qui faisait griller son boudin, tourna la tête.

— Riboulleau ?… dit-il. Mais il est mort, il y a trois jours…

— Comment qu'vous dites ça ? cria la paysanne, dont la figure hâlée, tout à coup pâlit… Où ça qu'il est mô ?… Pourquoi qu'il est mô, mon p'tit gâs ?…

L'aide-major intervint, et poussant la vieille vers la porte, d'un geste brutal…

— Allons, cria-t-il, allons, pas de scène ici, hein ?… Il est mort, eh bien, voilà tout.

— Mon p'tit gâs ! mon p'tit gâs ! gémissait la paysanne à fendre l'âme !

Je m'éloignai, le cœur gros, et si découragé que je me demandais s'il ne valait pas mieux en finir tout de suite, en me pendant à une branche d'arbre ou en me faisant sauter la cervelle d'un coup de fusil. Tandis que je regagnais la tente, trébuchant, roulant dans ma tête les plus noirs projets, à peine si je fis attention au petit mobile qui, s'étant arrêté au pied d'un pin, avait lui-même ouvert son abcès avec son couteau et, tout blanc, le front ruisselant de sueur, bandait la plaie d'où le sang coulait.

La matinée me fut meilleure que je l'aurais pensé. J'eus la chance de ne faire partie d'aucune corvée et, après avoir astiqué mon fusil, rouillé par la pluie, je goûtai quelques heures de bon repos. Étendu sur ma couverture, le corps tout engourdi dans un demi-sommeil délicieux, où je percevais distinctement les bruits du camp — les sonneries du clairon, le hennissement d'un cheval, au loin — je songeai aux êtres et aux choses que j'avais

quittés. Mille figures et mille paysages défilèrent rapidement devant mes yeux… Je revis le Prieuré, ma mère morte, et mon père, avec son large chapeau de paille, et le petit mendiant aux cheveux filasse, et Félix accroupi dans les plates-bandes, au milieu des laitues, qui guettait une taupe. Je revis ma chambre d'étudiant, mes camarades de l'école, et, dominant le tumulte de Bullier, Nini, grise et défrisée, avec ses lèvres pourpres, son chignon roux, et ses bas roses, sortant, fleurs lascives, des jupes soulevées par la danse. Puis l'image d'une femme inconnue, en robe mauve, que j'avais aperçue un soir, au théâtre, dans l'ombre d'une loge, me revint, obstinée et douce vision !

Pendant ce temps, les plus valides d'entre nous étaient allés rôder dans la campagne, autour des fermes. Ils rentrèrent gaîment, chargés de bottes de paille, de poulets, de dindes, de canards. L'un poussait devant lui, à coups de gaule, un gros cochon qui grognait, l'autre balançait un mouton sur ses épaules ; celui-ci traînait au bout d'une hart, tordue en corde, un veau qui résistait comiquement, secouait son mufle en meuglant. Les paysans accoururent au camp pour se plaindre d'avoir été volés ; on les hua et on les chassa.

Le général, accompagné de notre lieutenant-colonel qui se tenait à sa droite, très raide, l'œil rond, vint nous passer en revue l'après-midi. Son regard luisant, son teint de braise, sa voix pâteuse disaient qu'il avait copieusement déjeuné. Il mâchonnait un bout de cigare éteint, crachait, s'ébrouait, maugréait on ne savait contre qui et contre quoi, car il ne s'adressait à personne directement. Devant notre compagnie, il regarda le lieutenant-colonel d'un air sévère, et je l'entendis qui grommelait :

— Sales gueules, vos hommes, ah ! bougre !

Puis, il s'éloigna, pesant de tout le poids de son ventre, sur ses jambes courtes, chaussées de bottes jaunes, au-dessus desquelles la culotte rouge bouffait et plissait comme une jupe.

Le reste de la journée fut consacré à des flâneries dans les auberges de Bellomer. Il y avait partout un tel encombrement, un tel tapage ; d'ailleurs, je connaissais trop bien ces prises d'assaut des cabarets, ces poussées violentes de l'alcool qui dégénéraient souvent en mêlées générales, que je préférai m'en aller, avec quelques camarades paisibles, sur la route, loin des bagarres. Justement, le temps s'était embelli, un soleil pâle tombait du ciel,

débarrassé de nuages. Nous nous assîmes sur un talus, ployant le dos sous les rayons réchauffants, comme fait un chat sous la main qui le caresse. Des voitures passaient, passaient toujours, lourdes charrettes, banneaux, carrioles coiffées de leurs bâches, tombereaux traînés par des bardots. C'étaient des paysans de la plaine de Chartres qui fuyaient les Prussiens. Affolés par les récits, colportés de village en village, des incendies, des viols, des massacres, des atrocités diverses dont les Allemands affligeaient les territoires envahis, ils avaient emporté à la hâte ce qu'ils possédaient de plus précieux, abandonné champs et maison et, tout effarés, ils allaient droit devant eux, sans savoir où. Le soir, ils s'arrêtaient, au hasard du chemin, près d'un bourg, quelquefois en rase campagne. Les chevaux, dételés et entravés, broutaient l'herbe des berges, les gens mangeaient et dormaient à la grâce de Dieu, à la garde des chiens, dans le vent, dans la pluie, dans la froidure des nuits brumeuses. Puis, le lendemain, ils repartaient. Troupeaux de bêtes et troupeaux d'hommes se succédèrent interminablement. Ils passaient et, sur la grand'route jaune, l'on voyait s'allonger la file noire et dolente des fuyards, jusqu'à la montée fermant l'horizon. On eût dit l'exode d'un peuple. J'interrogeai un vieux bonhomme qui conduisait une voiture à âne au fond de laquelle, dans la paille, au milieu de paquets noués avec des mouchoirs, de carottes et de choux, grouillaient une paysanne à nez camus, deux porcs roses et des couples de volaille, liés par les pattes.

— Vous avez donc les Prussiens chez vous ? demandai-je.

— Oh ! les brigands ! répondit le vieux… N'm'en parlez point !… Y sont arrivés un matin, eune bande avé des chapiaux à plume… Ils ont fait un vacarme ! Oh ! Jésus-Guieu ! Et pis y prenaient tout… D'abord j'ons cru qu'c'étaient les Prussiens… J'ons su d'pis que c'étaient des francs-tireux…

— Mais les Prussiens ?

— Les Prussiens !… Pour ce qui est des Prussiens, j'ons point cor vu d'Prussiens, censément… Y doivent être cheuz nous, à c'te heure, t'nez !… La Jacqueline crait qu'all en a évu un, l'aut'jou, d'rière eune hae !… Il était haut, haut, et pis rouge, qué disait, rouge comme l'diable… C'est donc des enragés, des sauvages, des r'venants ?… Enfin, quoi qu'c'est au juste ?

— Ce sont des Allemands, bonhomme, comme nous nous sommes des Français.

— Des Armands?… J'entends bien… Mais quoi qui nous v'lant, ces sacrés Armands-là, dites, mossieu l'militaire?… J'ons tout d'même ensauvé nos deux cochons, et nout'fille, et pis d'la volaille itout… Bédame!

Et le paysan continua son chemin, en se répétant :

— Des Armands! des Armands!… Quoi qu'y nous v'lant, ces sacrés Armands-là?

Ce soir-là, devant toute la ligne du camp, les feux s'allumèrent et les bonnes marmites, pleines de viande fraîche, chantèrent joyeusement au-dessus des fourneaux improvisés de terre et de cailloux. Ce fut pour nous une heure de détente exquise et de délicieux oubli. Un apaisement semblait venir du ciel, tout bleu de lune et tout brillant d'étoiles; les champs, qui s'étendaient avec de molles ondulations de vague, avaient je ne sais quelle douceur attendrie qui nous pénétrait l'âme, coulait dans nos membres endoloris un sang moins âcre et des forces nouvelles. Peu à peu, s'effaçait le souvenir, pourtant si proche, de nos désolations, de nos découragements, de nos martyres, et le besoin d'agir nous reprenait, en même temps que s'éveillait en nous la conscience du devoir. Une animation inusitée régnait au camp. Chacun s'empressait à quelque besogne volontaire. Les uns couraient, un tison à la main, pour rallumer les feux éteints, d'autres soufflaient sur les braises, afin de les aviver, ou bien épluchaient des légumes et coupaient des morceaux de viande. Des camarades, formant une ronde autour de débris de bois fumants, entonnèrent d'une voix gouailleuse : « As-tu vu Bismarck? » La révolte, fille de la faim, se fondait au ronron des marmites, au cliquetis des gamelles.

Le jour suivant, quand le dernier d'entre nous eut répondu : « Présent! » à l'appel de son nom :

— Formez le cercle, arche! commanda le petit lieutenant.

Et d'une voix ânonnante, brouillant les mots, sautant des phrases, le fourrier lut un pompeux « ordre du jour » du général. Il était dit, en ce morceau de littérature militaire, qu'un corps d'armée prussien, affamé, mal vêtu, sans armes, après avoir occupé Chartres, s'avançait sur nous, à marches forcées. Il fallait lui barrer la route, le refouler jusque sous les murs de Paris où le

vaillant Ducrot n'attendait plus que nous pour sortir et balayer une bonne fois tous les envahisseurs. Le général rappelait les victoires de la Révolution, l'expédition d'Égypte, Austerlitz, Borodino. Il affirmait que nous saurions nous montrer dignes de nos glorieux ancêtres de Sambre-et-Meuse. En conséquence, il donnait des instructions stratégiques précises pour la défense du pays : établir une barricade infranchissable à l'entrée Est du bourg, une autre plus infranchissable encore sur la route de Chartres, en avant du carrefour, créneler les murs du cimetière, abattre le plus d'arbres qu'on pourrait dans la forêt, de façon que les cavaliers ennemis et même les fantassins fussent dans l'impossibilité de nous tourner par Senonches, en s'égaillant dans les futaies; se défier des espions; enfin, ouvrir l'œil et le bon… La patrie comptait sur nous… Vive la République!

Ce cri resta sans écho. Le petit lieutenant qui se promenait en rond, les mains croisées derrière le dos, l'œil obstinément fixé à la pointe de ses bottes, ne leva pas la tête. Nous nous regardions, ahuris, avec une sorte d'angoisse au cœur, de savoir que les Prussiens étaient si près, que la guerre allait commencer pour nous demain, aujourd'hui peut-être, et j'eus la vision soudaine de la Mort, de la Mort rouge, debout sur un char que traînaient des chevaux cabrés, et qui se précipitait vers nous, en balançant sa faux. Tant que la bataille était loin, nous l'avions désirée, d'abord par enthousiasme patriotique, ensuite par fanfaronnade, plus tard par énervement, par lassitude, comme dénouement à nos misères. Maintenant qu'elle s'offrait, nous en avions peur, nous frissonnions à son seul nom. Instinctivement, mes yeux se portèrent vers l'horizon, dans la direction de Chartres. Et la campagne me sembla contenir un mystère, une épouvante, un inconnu formidable qui prêtait aux choses des aspects nouveaux d'inexorabilité. Là-bas, au-dessus de la ligne bleuissante des arbres, je m'attendais à voir tout à coup des casques surgir, étinceler des baïonnettes, s'embraser la gueule tonnante des canons. Un champ de labour, tout rouge sous le soleil, me fit l'effet d'une mare de sang; les haies se déployaient, se rejoignaient, s'entrecroisaient, pareilles à des régiments hérissés d'armes, de drapeaux, évoluant pour le combat. Les pommiers s'effarèrent comme des cavaliers emportés dans une déroute.

— Rompez le cercle… arche! cria le lieutenant.

Tout bêtes, les bras ballants, nous piétinâmes longtemps sur place, en proie à un malaise vague, essayant de franchir par la pensée cette terrible ligne d'horizon, au-delà de laquelle s'accomplissait le secret de notre destinée. Seuls, en cet inquiétant silence, en cette immobilité sinistre, voitures et troupeaux passaient sur la route, plus nombreux, plus pressés, se hâtant davantage. Un vol de corbeaux qui venait de là-bas, noire avant-garde, tacha le ciel, grossit, s'enfla, s'allongea, tournoya, flotta au-dessus de nous comme un voile funéraire, puis disparut dans les chênes.

— Enfin, nous allons les voir, ces fameux Prussiens ! dit d'une voix mal assurée un grand diable qui était très pâle et qui, pour se donner l'air crâne d'un vieux reître, rabattit son képi sur l'oreille.

Aucun ne répondit et plusieurs s'éloignèrent. Pourtant, notre caporal haussa les épaules. C'était un tout petit homme, effronté, au visage grêlé et rempli de boutons.

— Oh ! moi !… fit-il.

Il expliqua sa pensée dans un geste cynique, s'assit sur la bruyère, bourra sa pipe lentement, l'alluma.

— Et puis… merde ! conclut-il, en lançant une bouffée de fumée qui s'évanouit dans l'air.

Tandis qu'une compagnie de chasseurs était dirigée vers le carrefour, afin d'y établir « les infranchissables barricades », mon régiment pénétrait dans la forêt, afin d'y abattre « le plus d'arbres qu'on pourrait ». Toutes les cognées, serpes, hachettes du pays avaient été réquisitionnées d'urgence : on faisait outil de n'importe quoi. Durant la journée entière, les coups retentirent et les arbres tombèrent. Pour nous exciter davantage, le général voulut assister au massacre.

— Ah ! bougre ! criait-il à tout propos, en frappant dans ses mains ; ah ! ah ! hardi les enfants !… secouez-moi ça !

Il désignait lui-même, parmi les arbres, les plus hauts de tronc, ceux qui avaient poussé droits et lisses comme des colonnes de temple. C'était une folie de destruction criminelle et bête, une joie de brute, chaque fois que les arbres s'abattaient les uns sur les autres dans un grand fracas. La futaie s'éclaircissait : on eût dit qu'elle avait été fauchée par une gigantesque et surnaturelle faux. Deux hommes furent tués par la chute d'un chêne.

— Hardi les enfants !

Et les quelques arbres restés debout, farouches au milieu des troncs écrasés, couchés à terre, et des branches tordues qui se dressaient vers eux pareilles à des bras suppliants, montraient de larges blessures, des entailles profondes et rouges, par où la sève pleurait.

Le conservateur des forêts, prévenu par un garde, accourut de Senonches et, d'un œil navré, constata cette inutile dévastation. J'étais près du général, quand il l'aborda respectueusement, le képi à la main.

— Pardon, mon général, dit-il… que vous abattiez des arbres sur les bordures des routes, que vous barricadiez les lignes, je le comprends… Mais que vous rasiez le cœur des futaies, cela me semble un peu…

Mais le général l'interrompit.

— Hein? quoi? cela vous semble?… qu'est-ce que vous fichez ici, vous?… Je fais ce qui me plaît… Est-ce vous qui commandez ou moi?

— Mais enfin… balbutia le forestier.

— Il n'y a pas de mais enfin, Monsieur… Et vous m'embêtez, c'est clair, ça? Et vous savez, rentrez vite à Senonches ou je vous fais fourrer au bloc… Hardi les enfants!

Le général tourna le dos au fonctionnaire ahuri, et partit, en chassant devant lui, du bout de sa canne, des feuilles mortes et des brindilles de bois.

De leur côté, pendant que nous profanions la forêt, les chasseurs ne chômaient point, et la barricade s'élevait, formidable et haute, coupant la route, en avant du carrefour. Cela ne s'était pas exécuté sans difficultés, et surtout sans gaîté. Subitement arrêtés par une tranchée qui leur barrait la fuite, les paysans protestèrent. Leurs voitures et leurs troupeaux s'agglomérant dans le chemin, très encaissé à cet endroit, il y eut d'abord un indescriptible brouhaha. Ils se lamentaient, les femmes gémissaient, les bœufs meuglaient, les soldats riaient de toutes les mines effarées des hommes et des bêtes, et le capitaine qui commandait le détachement ne savait quelle résolution prendre. Plusieurs fois, les soldats firent semblant de refouler les paysans à coups de baïonnette, mais ceux-ci s'entêtaient, voulaient passer, invoquaient leur qualité de Français. Après avoir terminé son tour dans la forêt, le général vint visiter les travaux de la barricade. Il

demanda ce que c'était que « ces sales pékins » et ce qu'ils désiraient. On le mit au fait.

— C'est bien, s'écria-t-il. Empoignez-moi toutes ces voitures, et fourrez-moi tout ça dans la barricade. Allons, chaud ! Allons, hardi, les enfants !…

Les soldats, heureux de ces algarades, se ruèrent sur les premières voitures qui furent abandonnées, avec ce qu'elles contenaient, et brisées en quelques coups de pioche… Alors la panique s'empara des paysans. L'encombrement devenait tel qu'il leur était impossible d'avancer ou de reculer. Fouettant leurs chevaux à tour de bras, et tâchant de dégager leurs charrettes accrochées, ils vociféraient, se bousculaient, s'injuriaient, sans parvenir à faire un pas en arrière. Les derniers arrivés avaient rebroussé chemin, et fuyaient au galop de leurs chevaux excités par la clameur ; les autres, désespérant de sauver voitures et provisions, prirent le parti d'escalader le talus, et de s'en aller à travers champs, en poussant des cris d'indignation, poursuivis par les mottes de terre que leur jetaient les soldats. On entassa les voitures brisées l'une sur l'autre, on boucha les creux avec des sacs d'avoine, des matelas, des paquets de hardes et des pierres. Sur le sommet de la barricade, au haut d'un timon qui se dressait, tout droit, comme une hampe de drapeau, un petit chasseur arbora un bouquet de mariée trouvé dans le butin.

Vers le soir, des bandes de mobiles, arrivant de Chartres, très en désordre, se répandirent dans Bellomer et dans le camp. Ils firent des récits épouvantants. Les Prussiens étaient plus de cent mille, toute une armée. Eux, deux mille à peine, sans cavaliers et sans canon, avaient dû se replier. Chartres brûlait, les villages alentour fumaient, les fermes étaient détruites. Le gros du détachement français qui soutenait la retraite ne pouvait tarder. On interrogeait les fuyards, on leur demandait s'ils avaient vu des Prussiens, comment ils étaient faits, insistant sur les détails des uniformes. De quart d'heure en quart d'heure, d'autres mobiles se présentaient, par groupes de trois ou quatre, pâles, épuisés de fatigue. La plupart n'avaient pas de sac, quelques-uns même pas de fusil, et ils racontaient des histoires plus terribles les unes que les autres. Aucun d'ailleurs n'était blessé. On se décida à les loger dans l'église, au grand scandale du curé qui levait les bras au ciel, s'exclamait :

— Sainte Vierge!… dans mon église!… Ah! ah! ah!… des soldats dans mon église!

Jusque-là, uniquement occupé à des fantaisies de destruction, le général n'avait point eu le temps de songer à faire garder le camp, autrement que par un petit poste établi à un kilomètre de Bellomer, sur la route de Chartres, dans un bouchon fréquenté des rouliers. Ce poste, commandé par un sergent, n'avait reçu aucune instruction précise, et les hommes ne faisaient rien, sinon qu'ils flânaient, buvaient et dormaient. Pourtant, le factionnaire qui se promenait, nonchalant, le fusil sur l'épaule, devant l'auberge, arrêta un médecin du pays, comme espion allemand, à cause de sa barbe qu'il avait blonde, et de ses lunettes qui étaient bleues. Quant au sergent, ancien braconnier de profession, « se moquant du tiers comme du quart », il s'amusait à tendre des collets aux lapins, dans les haies voisines.

L'arrivée des mobiles, la menace des Prussiens, avaient jeté le désarroi parmi nous. Les cavaliers se succédaient de minute en minute, porteurs de plis cachetés, d'ordres et de contre-ordres. Les officiers couraient, affairés, sans savoir pourquoi, perdaient la tête. Trois fois, on nous commanda de lever le camp, et trois fois on nous fit dresser les tentes à nouveau. Toute la nuit, trompettes et clairons sonnèrent, et de grands feux brûlèrent, autour desquels, dans une rumeur de plus en plus grandissante, passaient et repassaient des ombres étrangement agitées, des silhouettes démoniaques. Des patrouilles fouillaient la campagne en tous sens, s'enfonçaient dans les traverses, sondaient la lisière de la forêt. L'artillerie, parquée en deçà du bourg, dut se porter en avant, sur la hauteur, mais elle vint se heurter contre la barricade. Pour livrer passage aux canons, il fallut la démolir pièce à pièce, et combler la tranchée.

Au petit jour, ma compagnie partit en grand-garde. Nous rencontrâmes des mobiles, des francs-tireurs égaillés, qui tiraient la jambe lamentablement. Plus loin, le général, accompagné de son escorte, surveillait les manœuvres de l'artillerie. Il tenait, dépliée sur le cou de son cheval, une carte d'état-major, et cherchait en vain le moulin de Saussaie. En se penchant sur la carte que les mouvements de tête du cheval déplaçaient à chaque instant, il criait :

— Où est-il ce sacré moulin-là ?… Pongouin… Courville… Courville… Est-ce qu'ils s'imaginent que je connais tous leurs sacrés moulins, moi ?

Le général nous ordonna de faire halte, et il nous demanda :

— Quelqu'un de vous est-il du pays ?… Quelqu'un de vous sait-il où se trouve le moulin de Saussaie ?

Personne ne répondit.

— Non ?… Eh bien, que le diable l'emporte !

Et il jeta la carte à son officier d'ordonnance, qui se mit à la replier soigneusement. Nous continuâmes notre chemin.

On installa la compagnie dans une ferme et je fus posté en sentinelle, tout près de la route, à l'entrée d'un boqueteau, d'où je découvrais la plaine, immense et rase comme une mer. De-ci, de-là, des petits bois émergeaient de l'océan de terre, semblables à des îles ; des clochers de village, des fermes, estompés par la brume, prenaient l'aspect de voiles lointaines. C'était, dans l'énorme étendue, un grand silence, une grande solitude, où le moindre bruit, où le moindre objet remuant sur le ciel, avaient je ne sais quel mystère qui vous coulait dans l'âme une angoisse. Là-haut des points noirs qui tachaient le ciel, c'étaient les corbeaux ; là-bas, sur la terre, des points noirs qui s'avançaient, grossissaient, passaient, c'étaient les mobiles fuyards ; et, de temps en temps, l'aboi éloigné des chiens qui se répondaient de l'ouest à l'est, du nord au sud, semblait la plainte des champs déserts. Les factions devaient être relevées toutes les quatre heures, mais les heures et les heures s'écoulaient, lentes, infinies, et personne ne venait me remplacer. Sans doute, on m'avait oublié. Le cœur serré, j'interrogeais l'horizon du côté des Prussiens, l'horizon du côté des Français ; je ne voyais rien, rien que cette ligne implacable et dure qui sertissait le grand ciel gris autour de moi. Depuis longtemps les corbeaux avaient cessé de voler, les mobiles de fuir. Un moment, j'aperçus une charrette qui se rapprochait du bois où j'étais, mais elle tourna par une traverse, bientôt confondue avec le gris du terrain… Pourquoi me laissait-on ainsi ? J'avais faim et j'avais froid ; mon ventre criait, mes doigts devenaient gourds… Je me hasardai à faire quelques pas sur la route ; à plusieurs reprises, j'appelai… Pas un être ne me répondit, pas une chose ne bougea… J'étais seul, bien seul, tout seul en cette plaine abandonnée et vide… Un frisson courut

dans mes veines, et des larmes montèrent à mes yeux… J'appelai encore… Rien… Alors, je rentrai dans le bois et je m'assis au pied d'un chêne, mon fusil en travers de mes cuisses, l'oreille au guet, attendant… Hélas! le jour baissa peu à peu; le ciel jaunit, s'empourpra légèrement, puis il s'éteignit dans un silence de mort. Et la nuit tomba sans étoiles et sans lune, sur les champs, tandis qu'une brume glacée se levait de l'ombre.

Depuis que nous étions partis, brisé par les fatigues, toujours occupé à quelque chose, jamais seul, je n'avais pas eu le temps de réfléchir. Pourtant, devant les étranges et cruels spectacles que j'avais sans cesse sous les yeux, je sentais s'éveiller en moi la notion de la vie humaine jusqu'ici endormie dans les engourdissements de mon enfance et les torpeurs de ma jeunesse. Oui, cela s'était éveillé confusément, comme au sortir d'un long et douloureux cauchemar. Et la réalité m'était apparue plus effrayante encore que le rêve. Transposant du petit groupe d'hommes errants que nous étions, à la société tout entière, nos instincts, les appétits, les passions qui nous agitaient, rappelant les visions si rapides et seulement physiques que j'avais eues à Paris, des foules sauvages, des bousculades des individus, je comprenais que la loi du monde, c'était la lutte; loi inexorable, homicide, qui ne se contentait pas d'armer les peuples entre eux, mais faisaient se ruer l'un contre l'autre les enfants d'une même race, d'une même famille, d'un même ventre. Je ne retrouvais aucune des abstractions sublimes d'honneur, de justice, de charité, de patrie dont les livres classiques débordent, avec lesquelles on nous élève, on nous berce, on nous hypnotise pour mieux duper les bons et les petits, les mieux asservir, les mieux égorger. Qu'était-ce donc que cette patrie, au nom de laquelle se commettaient tant de folies et tant de forfaits, qui nous avait arrachés, remplis d'amour, à la nature maternelle, qui nous jetait, pleins de haine, affamés et tout nus, sur la terre marâtre?… Qu'était-ce donc que cette patrie qu'incarnaient pour nous ce général imbécile et pillard qui s'acharnait après les vieux hommes et les vieux arbres, et ce chirurgien qui donnait des coups de pied aux malades et rudoyait les pauvres vieilles mères en deuil de leur fils? Qu'était-ce donc que cette patrie dont chaque pas sur le sol, était marqué d'une fosse, à qui il suffisait de regarder l'eau tranquille des fleuves pour la changer en sang, et qui s'en allait

toujours, creusant, de place en place, des charniers plus profonds où viennent pourrir les meilleurs enfants des hommes? Et j'éprouvai un sentiment de stupeur douloureuse en songeant pour la première fois que ceux-là seuls étaient les glorieux et les acclamés qui avaient le plus pillé, le plus massacré, le plus incendié. On condamne à mort le meurtrier timide qui tue le passant d'un coup de surin, au détour des rues nocturnes, et l'on jette son tronc décapité aux sépultures infâmes. Mais le conquérant qui a brûlé les villes, décimé les peuples, toute la folie, toute la lâcheté humaines se coalisent pour le hisser sur des pavois monstrueux; en son honneur on dresse des arcs de triomphe, des colonnes vertigineuses de bronze, et, dans les cathédrales, les foules s'agenouillent pieusement autour de son tombeau de marbre bénit que gardent les saints et les anges, sous l'œil de Dieu charmé!… Avec quels remords, je me repentis d'avoir jusqu'ici passé, aveugle et sourd, dans cette vie si grosse d'énigmes inexpliquées! Jamais je n'avais ouvert un livre, jamais je ne m'étais arrêté un seul instant devant ces points d'interrogation que sont les choses et les êtres; je ne savais rien. Et voilà que, tout à coup, la curiosité de savoir, le besoin d'arracher à la vie quelques-uns de ses mystères, me tourmentaient; je voulais connaître la raison humaine des religions qui abêtissent, des gouvernements qui oppriment, des sociétés qui tuent, il me tardait d'en avoir fini avec cette guerre pour me consacrer à des besognes ardentes, à de magnifiques et absurdes apostolats. Ma pensée allait vers d'impossibles philosophies d'amour, des folies de fraternité inextinguible. Tous les hommes, je les voyais courbés sous des poids écrasants, semblables au petit mobile de Saint-Michel, dont les yeux suintaient, qui toussait et crachait le sang, et sans rien comprendre à la nécessité des lois supérieures de la nature, des tendresses me montaient à la gorge en sanglots comprimés. J'ai remarqué que l'on ne s'attendrit bien sur les autres que lorsqu'on est soi-même malheureux. N'était-ce point sur moi seul que je m'apitoyais ainsi? Et si, dans cette nuit froide, tout près de l'ennemi qui apparaîtrait peut-être dans les brumes du matin, j'aimais tant l'humanité, n'était-ce point moi seul que j'aimais, moi seul que j'eusse voulu soustraire aux souffrances? Ces regrets du passé, ces projets d'avenir, cette passion subite de l'étude, cet acharnement que je mettais à me représenter, plus

tard, dans ma chambre de la rue Oudinot, au milieu de livres et de papiers, les yeux brûlés par la fièvre du travail, n'était-ce point seulement pour écarter de moi les menaces de l'heure présente, pour effacer d'autres images terribles, des images de mort qui, sans cesse, passaient, livides, dans l'horreur des ténèbres ?

La nuit se poursuivait, impénétrable. Sous le ciel qui les couvait d'un regard avare et mauvais, les champs s'étendaient, pareils à une vaste mer d'ombre. De loin en loin, des blancheurs sourdes, de longues traînées de brume flottaient au-dessus, rasant le sol invisible, où les bouquets d'arbres apparaissaient, ça et là, plus noirs dans ce noir. Je n'avais point bougé de la place où je m'étais assis, et le froid m'engourdissait les membres, me gerçait les lèvres. Péniblement, je me levai et contournai le bois. Mes propres pas, sur le sol, m'effrayèrent ; il me semblait toujours que quelqu'un marchait derrière moi. J'avançais avec prudence, sur la pointe des pieds, comme si j'eusse craint de réveiller la terre endormie, et j'écoutais, et j'essayais de sonder l'obscurité, car je n'avais pas encore, malgré tout, perdu l'espoir qu'on vînt me relever. Aucun frisson, aucun souffle, aucune lueur, aucune forme précise, dans cette nuit sans yeux et sans voix. Cependant, par deux fois, j'entendis distinctement un bruit de pas, et le cœur me battait très fort… Mais le bruit s'éloigna, diminua peu à peu, cessa, et le silence redevint plus pesant, plus redoutable, plus désespéré… Une branche me frôla le visage ; je reculai, saisi d'épouvante. Plus loin, un renflement de terrain me fit l'effet d'un homme qui, bombant le dos, aurait rampé vers moi ; je chargeai mon fusil… À la vue d'une charrue abandonnée, dont les deux bras se dressaient dans le ciel, comme des cornes menaçantes de monstre, le souffle me manqua et je faillis tomber à la renverse… J'avais peur de l'ombre, du silence, du moindre objet qui dépassait la ligne d'horizon et que mon imagination affolée animait d'un mouvement de vie sinistre… Malgré le froid, la sueur me coulait en grosses gouttes sur la peau. J'eus l'idée de quitter mon poste, de retourner au camp, me persuadant, par d'ingénieux et lâches raisonnements, que les camarades m'avaient oublié et qu'ils seraient très heureux de me retrouver… Évidemment, puisque je n'avais pas été relevé de ma faction, puisque je n'avais vu passer aucune ronde d'officier, c'est qu'ils étaient partis !… Et si, par hasard, je me trompais,

quelle excuse donner, et comment serais-je reçu là-bas ?… Aller à la ferme, où ma compagnie s'était arrêtée le matin, et y demander des renseignements ?… J'y songeai… Mais, dans mon trouble, j'avais perdu le sentiment de l'orientation, et je me serais infailliblement égaré, en cette plaine immense et si noire… Alors, une abominable pensée me traversa l'esprit… Oui, pourquoi ne pas me tirer un coup de fusil dans le bras, et m'enfuir sanglant et blessé, et raconter que j'avais été assailli par les Prussiens ?… Je fis un violent effort sur moi-même, pour ressaisir ma raison qui s'envolait, je rassemblai tout ce qui restait en moi de force morale, afin de me soustraire à cette lâche et odieuse suggestion, à cette ivresse maudite de la peur, et je m'acharnai à retrouver des souvenirs d'autrefois, à évoquer des douces et souriantes images, au souffle embaumé, aux ailes blanches… Images et souvenirs m'arrivaient, ainsi qu'en un songe pénible, déformés, tronqués, hallucinés, et une terreur les mettait aussitôt en déroute… La Vierge de Saint-Michel, aux chairs si roses, au manteau bleu, constellé d'argent, je la revoyais impudique, se prostituant sur un lit de bouge, à des soldats ivres ; les coins préférés de la forêt de Tourouvre, si paisibles, où j'aimais tant à demeurer, des journées entières, étendu sur de la mousse, se bouleversaient, s'enchevêtraient, brandissaient sur moi leurs arbres géants ; puis, dans l'air, se croisaient des obus figurant des visages connus qui ricanaient ; l'un de ces projectiles déploya soudain de grandes ailes, couleur de flamme, tourna autour de moi, m'enveloppa… Je poussai un cri… Mon Dieu ! allais-je donc devenir fou ? Je me tâtai la gorge, la poitrine, les reins, les jambes… Je devais être d'une pâleur de cadavre, et je sentais un petit froid me monter du cœur au cerveau comme une vrille d'acier… « Voyons, voyons ! » me disais-je tout haut, pour bien m'assurer que je ne dormais pas, que j'existais… « Allons, allons ! » J'avalai en deux gorgées le reste d'eau-de-vie de ma gourde, et je me mis à marcher très vite, écrasant les mottes de terre sous mes pieds, avec rage, sifflant l'air d'une chanson de pioupiou que nous entonnions en chœur, pour tromper la longueur des étapes. Un peu calmé, je regagnai mon chêne et battis la semelle, à coups précipités, contre le tronc. J'avais besoin de ce bruit et de ce mouvement… Et voilà que je pensai à mon père, si seul dans le Prieuré. Il y avait plus de trois semaines que je n'avais reçu de lettre de lui. Ah ! comme la

dernière était triste et navrante!… Il ne se plaignait de rien, mais on y sentait un découragement profond, un ennui d'être dans cette grande maison vide, et un effroi de me savoir errant, sac au dos, à travers le hasard des batailles… Pauvre père! Il n'avait pas été heureux avec ma mère, malade, toujours irritée, qui ne l'aimait pas et ne pouvait supporter sa présence près d'elle… Et jamais, au plus fort des rebuffades et des duretés, jamais un geste de reproche!… Il courbait le dos, ainsi qu'un bon chien, et s'en allait… Ah! comme je me repentais de ne l'avoir pas assez aimé! Peut-être ne m'avait-il pas élevé comme il aurait dû. Mais qu'importe! Il avait fait ce qu'il avait pu!… Lui-même était sans expérience de la vie, sans force contre le mal, d'une bonté timide et peureuse. Et à mesure que les traits de mon père se représentaient à moi, jusque dans leurs moindres détails, le visage de ma mère s'embrumait, s'effaçait, et je ne pouvais plus en rappeler les contours chéris. Dans cet instant, toutes les tendresses que j'avais données à ma mère, je les reportai sur mon père. Je me souvenais avec attendrissement quand, le jour de la mort de ma mère, me prenant sur ses genoux, il me dit : « Cela vaut peut-être mieux ainsi. » Et je comprenais aujourd'hui tout ce que cette phrase résumait de douleurs passées et d'épouvantement dans l'avenir. C'était pour elle qu'il disait cela, pour moi aussi, qui ressemblais tant à ma mère, et non pour lui, le malheureux homme, qui s'était résigné à tout souffrir… Depuis trois ans, il avait bien vieilli; sa haute taille se cassait, son visage, si rouge de santé, jaunissait et se ridait, ses cheveux devenaient presque blancs. Il ne guettait plus les oiseaux du parc, laissait les chats brousser dans les lianes et laper l'eau du bassin; à peine s'il s'intéressait encore à son étude, dont il abandonnait la direction au premier clerc, homme de confiance qui le volait; il ne s'occupait plus de ses petites affaires d'ambition locale. Il ne fût point sorti, n'eût point bougé de son fauteuil à oreillettes — qu'il avait fait descendre à la cuisine, ne voulant pas rester seul —, sans Marie, qui lui apportait sa canne et son chapeau.

— Allons, Monsieur, il faut remuer un peu. Vous êtes tout *ubi,* là, dans vot'coin…

— Bien, bien, Marie, je vais remuer… Je vais aller au bord de la rivière, si tu veux.

— Non, Monsieur, c'est dans la forêt qu'il faut que vous alliez… L'air vous vaut mieux là…

— Bien, bien, Marie, je vais aller dans la forêt.

Parfois, le voyant alourdi, ensommeillé, elle lui frappait sur l'épaule :

— Pourquoi qu'vous prenez pas vot'fusil, Monsieur? Il y a joliment des pinsons, dans le parc.

Et mon père, la regardant d'un air de reproche, murmurait :

— Des pinsons!… Les pauv'bêtes!

Pourquoi mon père ne m'écrivait-il plus? Mes lettres lui parvenaient-elles seulement?… Je me reprochai d'y avoir mis jusqu'ici trop de sécheresse, et je me promis bien de lui écrire le lendemain, dès que je le pourrais, une longue, affectueuse lettre, dans laquelle je laisserais déborder tout mon cœur.

Le ciel s'éclaircissait légèrement, là-bas, à l'horizon dont le contour se découpait plus net sur une lueur plus bleue. C'était toujours la nuit, les champs restaient sombres, mais on sentait que l'aube se faisait proche. Le froid piquait plus dur, la terre craquait plus ferme sous les pas, l'humidité se cristallisait aux branches des arbres. Et, peu à peu, le ciel s'illumina d'une lueur d'or pâle, grandissante. Lentement, des formes sortaient de l'ombre, encore incertaines et brouillées; le noir opaque de la plaine se changeait en un violet sourd que des clartés rasaient, de distance en distance… Tout à coup, un bruit m'arriva, faible d'abord, comme le roulement très lointain d'un tambour… J'écoutai, le cœur battant… Un moment, le bruit cessa et des coqs chantèrent… Au bout de dix minutes peut-être, il reprit plus fort, plus distinct, se rapprochant… Patara! patara! c'était, sur la route de Chartres, un galop de cheval… Instinctivement, je bouclai mon sac sur mon dos, et m'assurai que mon fusil était chargé… J'étais très ému; les veines de mes tempes se gonflaient… Patara! patara!… À peine avais-je eu le temps de m'accroupir derrière le chêne qu'à vingt pas de moi, sur la route, une grande ombre s'était dressée, subitement immobile, comme une statue équestre de bronze. Et cette ombre, qui s'enlevait presque entière, énorme, sur la lumière du ciel oriental, était terrible! L'homme me parut surhumain, agrandi dans le ciel démesurément!… Il portait la casquette plate des Prussiens, une longue capote noire, sous laquelle la poitrine bombait largement.

Était-ce un officier, un simple soldat? Je ne savais, car je ne distinguais aucun insigne de grade sur le sombre uniforme… Les traits, d'abord indécis, s'accentuèrent. Il avait des yeux clairs, très limpides, une barbe blonde, une allure de puissante jeunesse; son visage respirait la force et la bonté, avec je ne sais quoi de noble, d'audacieux et de triste qui me frappa. La main à plat sur la cuisse, il interrogeait la campagne devant lui, et, de temps en temps, le cheval grattait le sol du sabot et soufflait dans l'air, par les naseaux frémissants, de longs jets de vapeur… Évidemment, ce Prussien était là en éclaireur, il venait afin de se rendre compte de nos positions, de l'état du terrain; toute une armée grouillait, sans doute, derrière lui, n'attendant, pour se jeter sur la plaine, qu'un signal de cet homme!… Bien caché dans mon bois, immobile, le fusil prêt, je l'examinais… Il était beau, vraiment; la vie coulait à plein dans ce corps robuste. Quelle pitié! Il regardait toujours la campagne, et je crus m'apercevoir qu'il la regardait bien plus en poète qu'en soldat… Je surprenais dans ses yeux une émotion… Peut-être oubliait-il pourquoi il se trouvait là et se laissait-il gagner par la beauté de ce matin jeune, virginal et triomphant. Le ciel était devenu tout rouge; il flambait glorieusement; les champs réveillés s'étiraient, sortaient l'un après l'autre de leurs voiles de vapeur rose et bleue, qui flottaient ainsi que de longues écharpes, doucement agitées par d'invisibles mains. Des arbres grêles, des chaumines émergeaient de tout ce rose et de tout ce bleu; le pigeonnier d'une grande ferme, dont les toits de tuile neuve commençaient de briller, dressait son cône blanchâtre dans l'ardeur pourprée de l'orient… Oui, ce Prussien, parti avec des idées de massacre, s'était arrêté, ébloui et pieusement remué, devant les splendeurs du jour renaissant, et son âme, pour quelques minutes, était conquise à l'Amour.

— C'est un poète, peut-être, me disais-je, un artiste; il est bon, puisqu'il s'attendrit.

Et, sur sa physionomie, je suivais toutes les sensations de brave homme qui l'animaient, tous les frissons, tous les délicats et mobiles reflets de son cœur ému et charmé… Il ne m'effrayait plus. Au contraire, quelque chose comme un vertige m'attirait vers lui, et je dus me cramponner à mon arbre pour ne pas aller auprès de cet homme. J'aurais désiré lui parler, lui dire que c'était bien de contempler le ciel ainsi, que je l'aimais de ses

extases… Mais son visage s'assombrit, une mélancolie voila ses yeux… Ah ! l'horizon qu'ils embrassaient était si loin, si loin ! Et par-delà cet horizon, un autre, et derrière cet autre, un autre encore ! Il faudrait conquérir tout cela !… Quand donc aurait-il fini de toujours pousser son cheval sur cette terre nostalgique, de toujours se frayer un chemin à travers les ruines des choses et la mort des hommes, de toujours tuer, de toujours être maudit !… Et puis, sans doute, il songeait à ce qu'il avait quitté : à sa maison qu'emplissait le rire de ses enfants, à sa femme qui l'attendait en priant Dieu… Les reverrait-il jamais ? Je suis convaincu qu'à cette minute même, il évoquait les détails les plus fugitifs, les habitudes les plus délicieusement enfantines de son existence de là-bas… une rose cueillie, un soir, après dîner, et dont il avait orné les cheveux de sa femme, la robe que celle-ci portait quand il était parti, un nœud bleu au chapeau de sa petite fille, un cheval de bois, un arbre, un coin de rivière, un coupe-papier… Tous les souvenirs de ses joies bénies lui revenaient, et, avec cette puissance de vision qu'ont les exilés, il embrassait d'un seul regard découragé tout ce par quoi, jusqu'ici, il avait été heureux… Et le soleil se leva, élargissant encore la plaine, reculant encore plus loin le lointain horizon… Cet homme, j'avais pitié de lui, et je l'aimais ; oui, je vous le jure, je l'aimais !… Alors, comment cela s'est-il fait ?… Une détonation éclata, et dans le même temps que j'avais entrevu à travers un rond de fumée une botte en l'air, le pan tordu d'une capote, une crinière folle qui volait sur la route… puis rien, j'avais entendu, le heurt d'un sabre, la chute lourde d'un corps, le bruit furieux d'un galop… puis rien… Mon arme était chaude et de la fumée s'en échappait… je la laissai tomber à terre… Étais-je le jouet d'une hallucination ? Mais non !… De la grande ombre qui se dressait au milieu de la route, comme une statue équestre de bronze, il ne restait plus rien qu'un petit cadavre, tout noir, couché, la face contre le sol, les bras en croix… Je me rappelai le pauvre chat que mon père avait tué, alors que, de ses yeux charmés, il suivait dans l'espace le vol d'un papillon… moi, stupidement, inconsciemment, j'avais tué un homme, un homme que j'aimais, un homme en qui mon âme venait de se confondre, un homme qui, dans l'éblouissement du soleil levant, suivait les rêves les plus purs de sa vie !… Je l'avais peut-être tué à l'instant précis où cet homme se disait : « Et

quand je reviendrai là-bas… » Comment ? pourquoi ?… Puisque je l'aimais, puisque, si des soldats l'avaient menacé, je l'eusse défendu, lui, lui, que j'avais assassiné ! En deux bonds, je fus près de l'homme… je l'appelai ; il ne bougea pas… Ma balle lui avait traversé le cou, au-dessous de l'oreille, et le sang coulait d'une veine rompue avec un bruit de glouglou, s'étalait en mare rouge, poissait déjà à sa barbe… De mes mains tremblantes, je le soulevai légèrement, et la tête oscilla, retomba inerte et pesante… Je lui tâtai la poitrine, à la place du cœur : le cœur ne battait plus… Alors, je le soulevai davantage, maintenant sa tête sur mes genoux et, tout à coup, je vis ses deux yeux, ses deux yeux clairs, qui me regardaient tristement, sans une haine, sans un reproche, ses deux yeux qui semblaient vivants !… Je crus que j'allais défaillir, mais, rassemblant mes forces dans un suprême effort, j'étreignis le cadavre du Prussien, le plantai tout droit contre moi, et, collant mes lèvres sur ce visage sanglant, d'où pendaient de longues baves pourprées, éperdument, je l'embrassai !…

À partir de ce moment, je ne me souviens pas bien… Je revois de la fumée, des plaines couvertes de neige, et de ruines qui brûlaient sans cesse ; toujours des fuites mornes, des marches hallucinantes, dans la nuit ; des bousculades au fond des chemins creux, encombrés par les fourgons des munitionnaires, où des dragons, la latte en l'air, poussaient sur nous leurs chevaux, et cherchaient à se frayer un chemin à travers les voitures ; je revois des carrioles funèbres, pleines de cadavres de jeunes hommes que nous enfouissions au petit jour dans la terre gelée, en nous disant que ce serait notre tour le lendemain ; je revois, près des affûts de canon, émiettés par les obus, de grandes carcasses de chevaux, raidies, défoncées, sur lesquelles le soir nous nous acharnions, dont nous emportions, jusque sous nos tentes, des quartiers saignants que nous dévorions en grognant, en montrant les crocs, comme des loups !… Et je revois le chirurgien, les manches de sa tunique retroussées, la pipe aux dents, désarticuler, sur une table, dans une ferme, à la lueur fumeuse d'un oribus, le pied d'un petit soldat, encore chaussé de ses godillots !… Mais je revois surtout le Prieuré, quand, bien las, tout endolori de ces souffrances, tout meurtri par ces navrements de la défaite, j'y rentrai un jour de clair soleil… Les fenêtres de la grande maison étaient closes, les persiennes mises partout… Félix, plus courbé,

ratissait l'allée, et Marie, assise près de la porte de la cuisine, tricotait une paire de bas, en dodelinant de la tête.

— Eh bien ! eh bien ! criai-je, c'est comme cela qu'on me reçoit ?

Dès qu'ils m'eurent aperçu, Félix s'en alla comme effaré, et Marie, toute blanche, poussa un cri.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je, le cœur serré… Et mon père ?

La vieille fille me regarda fixement.

— Comment, vous ne saviez pas ?… Vous n'aviez rien reçu !… Ah ! mon pauv'Monsieur Jean ! mon pauv'Monsieur Jean !

Et, les yeux pleins de larmes, elle étendit le bras dans la direction du cimetière.

— Oui ! oui ! c'est là qu'il est maintenant, avec Madame, fit-elle d'une voix sourde.

III

— Toc, toc, toc.

Et, en même temps, dans l'entrebâillement de la porte, une petite capote de loutre se montra, puis deux yeux souriants, sous une voilette, puis un long manteau de fourrure, qui dessinait un corps mince de jeune femme.

— Je ne vous dérange pas?… On peut entrer? Le peintre Lirat leva la tête.

— Ah! c'est vous, Madame! dit-il d'un ton bref, presque irrité, en secouant ses mains salies de pastel… mais oui, certainement… Entrez donc!

Il quitta son chevalet, offrit un siège.

— Charles va bien? demanda-t-il.

— Très bien, je vous remercie.

Elle s'assit, toujours souriante, et son sourire vraiment était charmant et triste. Quoique voilés de gaze, ses yeux clairs, d'un bleu rose, ses yeux très grands qui l'illuminaient toute, me parurent d'une douceur infinie… Elle était mise fort élégamment, sans recherches prétentieuses. Un peu trop parfumée pourtant… Il y eut un moment de silence.

L'atelier du peintre Lirat, situé dans une cité tranquille du faubourg Saint-Honoré, la cité Rodrigues, était une vaste pièce nue, aux murs gris, aux charpentes visibles, sans meubles. Lirat l'appelait familièrement « son hangar ». Un hangar, en effet, où la bise soufflait, où la pluie tombait du toit par de petites crevasses. Deux longues tables, en bois blanc, supportaient des

boîtes de pastel, des cahiers, des blocs, des manches d'éventails, des albums japonais, des moulages, un fouillis d'objets inutiles et bizarres. Près d'une armoire-bibliothèque, tapissée de vieux journaux, dans un coin, beaucoup de cartons, de toiles, d'études qui montraient le châssis. Un divan fort délabré, rendant des sons de piano désaccordé, dès qu'on faisait mine de s'y asseoir ; deux fauteuils bancroches, une glace sans cadre constituaient le seul luxe de l'atelier, qu'un jour très vibrant éclairait. L'hiver, quand il avait modèle, Lirat allumait son petit poêle de fonte, dont le tuyau coupé d'angles brusques, maintenu par des fils de fer et couvert de rouille, zigzaguait au milieu de la pièce, avant de se perdre, par un trou trop large, dans le toit. Hormis ces jours-là, même par les plus grands froids, il remplaçait le feu du poêle par une vieille pelisse d'astrakan, usée, perlée, galeuse, qu'il endossait chaque fois avec une ostentation manifeste. Lirat avait la vanité — une vanité enfantine — de cet atelier pauvre, et il se parait de sa nudité, comme les autres peintres de leurs peluches brodées et de leurs tapisseries invariablement historiques. Même, il l'eût désiré plus misérable encore, il en voulait au plancher de n'être pas en terre battue. « C'est à mon atelier que je reconnais les vrais amis, disait-il souvent ; ceux-ci reviennent, les autres ne reviennent pas. C'est très commode. » Il en revenait fort peu.

La jeune femme était joliment assise sur sa chaise, le buste à peine incliné en avant, les mains enfouies dans son manchon ; de temps en temps, elle en retirait un mouchoir brodé qu'elle portait, d'un geste lent, à sa bouche que je ne voyais pas, à cause de la bordure plus épaisse de la voilette qui la cachait, mais que je devinais très belle, très rouge, d'une courbe exquise. De toute sa personne élégante et fine, d'où, malgré le sourire qui la rendait si séduisante, se dégageait un grand air de décence et même de hauteur, je ne distinguais bien que ces admirables yeux qui se posaient sur les objets comme des rayons d'astre, et je suivais ce regard qui allait du plancher aux charpentes, si vibrant de clarté et de caresses. Le silence continuait, inquiétant. Je pensai que moi seul étais la cause de cette gêne et je me disposais à prendre congé, quand Lirat s'écria :

— Ah ! pardon !… J'avais oublié… Chère madame, permettez-moi de vous présenter M. Jean Mintié, mon ami.

Elle me salua d'un gracieux et câlin mouvement de tête et, d'une voix très douce, qui me remua délicieusement, elle dit :

— Enchantée, Monsieur… mais, je vous connais beaucoup.

Pendant que, très rouge, je balbutiais quelques paroles confuses et bêtes, Lirat, narquois, intervint.

— Vous n'allez peut-être pas lui faire croire que vous avez lu son livre ?

— Je vous demande pardon, monsieur Lirat… Je l'ai lu… Il est très bien.

— Oui, comme mon atelier et comme ma peinture, n'est-ce pas ?

— Ah ! non, par exemple !

Elle dit cela franchement, d'un rire qui s'éparpilla dans la pièce, ainsi qu'un égosillement d'oiseau.

Ce rire m'avait déplu. Bien que le timbre en fût sonore et hardi, il tintait faux. Je ne le trouvais pas en harmonie avec l'expression si délicatement triste de cette physionomie, et puis, il me blessait, à l'égal d'une insulte, dans mon admiration pour le génie de Lirat. Je ne sais pourquoi, il m'eût été doux qu'elle s'enthousiasmât pour ce grand artiste méconnu ; qu'elle montrât, à cette minute même, un jugement hautain, des sensations supérieures à celles des autres femmes. En revanche, les façons méprisantes du peintre, son ton d'amère hostilité me choquèrent vivement ; je lui en voulais de cette impolitesse affectée, de ce parti pris de grossièreté gamine qui le diminuaient à mes yeux, il me semblait. J'étais mécontent et très gêné. J'essayai de parler de choses indifférentes ; il ne me vint à l'esprit aucune idée de conversation.

La jeune femme s'était levée. Elle fit quelques pas dans l'atelier, s'arrêta devant les études entassées l'une sur l'autre, en examina deux ou trois d'un air de dégoût.

— Mon Dieu ! monsieur Lirat, dit-elle, pourquoi vous obstinez-vous à peindre des femmes aussi laides, aussi drôlement bâties ?

— Si je vous le disais, répliqua Lirat, vous ne comprendriez pas.

— Merci !… Et quand faites-vous mon portrait ?

— Il faut demander ça à M. Jacquet ou bien au photographe.

— Monsieur Lirat ?

— Madame !

— Savez-vous pourquoi je suis venue ?

— Pour me débiter des tendresses, je suppose.

— D'abord !… Et puis ?

— Alors nous jouons aux petits jeux innocents ? C'est fort délicat.

— Pour vous prier de venir dîner, chez moi, vendredi. Voulez-vous ?

— Vous êtes très aimable, chère madame. Mais, vendredi, précisément, cela m'est tout à fait impossible… C'est mon jour d'Institut !

— Que vous avez donc de l'esprit !… Charles sera très chagrin de votre refus.

— Vous lui ferez toutes mes excuses, n'est-ce pas ?

— Eh bien, adieu, monsieur Lirat !… On gèle chez vous.

En passant devant moi, elle me tendit la main.

— Monsieur Mintié, je suis chez moi tous les jours, de cinq à sept… Je serai charmée de vous voir… charmée…

Je m'inclinai en remerciant ; et elle partit, laissant dans mes oreilles un peu de la musique de sa voix ; dans mes yeux, un peu de la douceur de son regard ; et, dans l'atelier, le parfum violent de ses cheveux, de son manteau, de son manchon, de son petit mouchoir.

Lirat s'était remis à travailler, sans prononcer une parole ; moi, je feuilletais un livre que je ne lisais point, et, sur les pages remuées, passait et repassait sans cesse l'image de la jeune visiteuse. Je ne me demandais certes pas quelle impression j'avais gardée d'elle, ni si j'en avais gardé une impression ; mais, bien qu'elle s'en fût allée, elle n'était pas partie tout entière. Il me restait de cette brève apparition quelque chose d'indécis, comme une vapeur qui aurait pris sa forme, où je retrouvais le dessin de la tête, l'inclinaison de la nuque, le mouvement des épaules, l'ondulation de la taille, et ce quelque chose me hantait… Sur la chaise qu'elle venait de quitter, je la revoyais incertaine et plus charmante, avec ce sourire tendre, lumineux, qui rayonnait d'elle, et lui faisait un halo d'amour.

— Qui donc est cette femme ? fis-je tout d'un coup et d'un ton que je m'efforçai de rendre indifférent.

— Quelle femme ? dit Lirat.

— Mais celle qui sort d'ici, parbleu !

— Ah ! oui !… mon Dieu ! c'est une femme comme les autres.

— Je pense bien… Cela ne me dit pas comment elle s'appelle, ni qui elle est…

Lirat fouillait dans sa boîte de pastels… Il répondit négligemment :

— Ça vous intéresse donc, vous, de savoir comment une femme s'appelle ?… Drôle de curiosité !… Elle s'appelle Juliette Roux… Quant à des renseignements biographiques, la police des mœurs vous en fournira autant que vous voudrez, j'imagine… Je présume que Mlle Juliette Roux se lève tard, qu'elle se fait tirer les cartes, qu'elle trompe et qu'elle ruine le plus qu'elle peut ce pauvre Charles Malterre, un brave garçon que vous avez rencontré ici quelquefois, et dont elle est la maîtresse pour l'instant… Enfin, elle est comme les autres, avec cette aggravation qu'elle est plus jolie que beaucoup, par conséquent plus bête et plus malfaisante… Tenez, ce divan, là, où vous êtes, c'est Charles qui l'a démoli, à force de se coucher dessus et d'y pleurer des journées entières, en me racontant ses malheurs, comprenez-vous ? Un jour, il l'avait surprise avec un croupier du cercle ; un autre jour avec un cabot des Bouffes… Il y avait aussi une histoire de lutteur de Neuilly, à qui elle donnait vingt francs et les vieux pantalons de Charles. C'est plein d'idylles, ainsi que vous voyez… J'aime beaucoup Malterre, parce qu'il est bon et que sa bêtise m'attendrit… Il me faisait pitié vraiment… Mais que dire à des gens comme ça, dont l'amour est la grande affaire de la vie, et qui ne peuvent voir un dos de femme sans y coudre des ailes de rêve, et le lancer aux étoiles ?… Rien, n'est-ce pas ?… D'autant que le malheureux, au milieu de ses colères et de ses sanglots, tirait vanité de ce que Juliette eût reçu une bonne éducation… Il se vantait, en se tordant les bras de douleur, qu'elle fût sortie, non de la cuisse d'un concierge, mais de celle d'un médecin… Et il montrait des lettres d'elle, en insistant sur la correction de l'orthographe et le tour élégant des phrases !… Il semblait me dire : « Comme je souffre, mais comme c'est bien écrit. » Quelle pitié !

— Ah ! vous les aimez, les femmes, vous ! m'écriai-je, quand il eut fini sa tirade.

Et bêtement j'ajoutai :

— On dirait que vous en avez beaucoup souffert ! Lirat haussa les épaules et sourit.

— Vous parlez comme M. Delaunay, de la Comédie-Française. Non, mon bon ami, je n'en ai pas souffert. J'en ai vu souffrir les autres et cela m'a suffi… comprenez-vous ?

Soudain, sa voix s'enfla ; une lueur presque farouche brilla dans ses yeux. Il reprit :

— Des gens, des pauvres diables comme Charles Malterre, on leur met le pied sur la gorge, ils disparaissent dans le sang, dans la boue, dans cette boue atroce pétrie des mains de la femme, c'est malheureux sans doute… Pourtant, l'humanité ne réclame pas ; on ne lui a rien volé… Ils disparaissent, et tout est dit… Mais des artistes, des hommes de notre race, des grands cœurs et des grands cerveaux, perdus, étouffés, vidés, tués !… Comprenez-vous ?

Sa main tremblait, il écrasa son crayon sur la toile.

— J'en ai connu trois, trois admirables, trois divins ; deux sont morts pendus ; l'autre, mon maître, à Bicêtre, dans un cabanon !… De ce pur génie, il ne reste qu'un paquet de chair pâle, une sorte d'animal hallucinant, qui grimace et qui hurle, l'écume aux dents !…. Et dans le troupeau des avortés, combien de jeunes espoirs ont succombé sous les serres de la bête de proie ! Comptez-les donc, les lamentables, les effarés, les éclopés, ceux-là qui avaient des ailes, et qui se traînent sur leurs moignons ; ceux-là qui grattent la terre et mangent leurs ordures ! Vous-même, tout à l'heure… cette Juliette, vous la regardiez avec extase… vous étiez prêt à tout, pour un baiser d'elle… Ne dites pas non, je vous ai vu… Oh ! tenez, sortons ; c'est fini, je ne peux plus travailler.

Il se leva, marcha dans l'atelier avec agitation. Gesticulant et colère, il bousculait les chaises, les cartons, éventrait les études à coups de pied, je crus qu'il devenait fou. Ses yeux, injectés de sang, s'égaraient ; il était tout pâle et les mots sortaient, grinçants, par saccades, de sa bouche qui se contracta.

— Être nés de la femme, des hommes !… quelle folie ! Des hommes, s'être façonnés dans ce ventre impur ! Des hommes, s'être gorgés des vices de la femme, de ses nervosités imbéciles, de ses appétits féroces, avoir aspiré le suc de la vie à ses mamelles scélérates !… La mère !… Ah ! oui, la mère !… La mère divinisée,

n'est-ce pas?… La mère qui nous fait cette race de malades et d'épuisés que nous sommes, qui étouffe l'homme dans l'enfant, et nous jette sans ongles, sans dents, brutes et domptés, sur le canapé de la maîtresse et le lit de l'épouse…

Lirat s'arrêta un instant; il suffoquait. Puis, rassemblant ses mains et nouant ses doigts crispés, dans l'espace, autour d'un cou imaginaire, follement, terriblement, il cria :

— Voilà ce qu'on devrait leur faire, à toutes, à toutes… Comprenez-vous?… hein… dites!… à toutes.

Et il recommença à marcher, de long en large, jurant, frappant du pied. Mais ce dernier cri de colère l'avait visiblement soulagé.

— Voyons, mon bon Lirat, lui dis-je, calmez-vous… Que c'est bête de vous faire du mal, et à propos de quoi, je vous prie?… Voyons, vous n'êtes pas une femme…

— C'est vrai, aussi, vous m'avez agacé avec cette Juliette… Qu'est-ce que cela vous regardait, cette Juliette?…

— N'était-il pas naturel que je désirasse savoir le nom d'une personne à qui vous m'aviez présenté?… Et puis, franchement, en attendant qu'on ait inventé une machine autre que la femme pour fabriquer les enfants…

— En attendant, je suis une brute, interrompit Lirat, qui se rassit un peu honteux, devant son chevalet, et d'une voix tout a fait apaisée, me demanda :

— Mon petit Mintié, voulez-vous me donner un mouvement pour mon bonhomme?… Ça ne vous ennuie pas?… Dix minutes seulement.

Joseph Lirat avait quarante-deux ans. Je l'avais connu, un soir, par hasard, je ne sais plus où; et, bien qu'il ne fût pas ordinairement expansif, bien qu'il eût la réputation d'être misanthrope, insociable et méchant, il me prit tout de suite en affection. N'est-il pas affolant de penser que nos meilleures amitiés, qui devraient être le résultat d'une lente sélection; que les événements les plus graves de notre vie, qui devraient n'être amenés que par un enchaînement logique des causes, ne sont, la plupart du temps, que le produit instantané du hasard? Vous êtes chez vous, dans votre cabinet, tranquillement assis devant un livre. Au dehors, le ciel est gris, l'air froid : il pleut, le vent souffle, la rue est morose et boueuse; par conséquent, vous avez toutes les bonnes raisons

du monde de ne point bouger de votre fauteuil… Vous sortez, cependant, poussé par un ennui, par un désœuvrement, par vous ne savez quoi; par rien… et voilà qu'au bout de cent pas vous avez rencontré l'homme, la femme, le fiacre, la pierre, la pelure d'orange, la flaque d'eau qui vont bouleverser votre existence, de fond en comble. Au plus douloureux de mes détresses, j'ai souvent pensé à ces choses, et souvent, je me suis dit, avec quels amers regrets! : « Pourtant, si le soir où je rencontrai Lirat dans cet endroit oublié où je n'avais que faire assurément, je fusse resté chez moi à travailler, rêver ou dormir, je serais peut-être aujourd'hui l'homme le plus heureux de la terre, et rien de ce qui m'est arrivé ne serait arrivé. » Et cette minute d'hésitation banale, cette minute où j'ai dû me demander, indifférent : « Voyons, sortirai-je? ne sortirai-je pas? » cette minute a contenu l'acte le plus considérable de ma vie; ma destinée tout entière a été réglée en cette minute brève, qui, dans mes souvenirs, n'a pas laissé plus de trace que n'en laisse au ciel le coup de vent qui abat la maison et qui déracine le chêne! Je me souviens des plus insignifiants détails de mon existence… Tenez, je me souviens d'un costume de velours bleu, se laçant par-devant, que je portais, le dimanche, étant tout petit; je pourrais, oui, je pourrais, je vous le jure, compter, sur la soutane du curé Blanchetière, les taches de graisse ou bien les grains de tabac qu'il laissait tomber en humant sa prise. Chose folle et déconcertante, très souvent, même quand je pleure, même en regardant la mer, même en contemplant le soleil qui se couche sur la plaine émerveillée, je revois par un retour odieux de l'ironie qui est au fond de nos idéals, de nos rêves et de nos souffrances, je revois, sur le nez d'un vieux garde que nous avions, le père Lejars, une grosse verrue, grumeleuse et comique, avec ses quatre poils qui servaient de perchoir aux mouches… Eh bien, cette minute qui a décidé de ma vie, qui m'a coûté le repos, l'honneur, et m'a fait pareil à un chien galeux; cette minute, j'ai beau vouloir la reconstituer, la rétablir, à l'aide d'indications physiques et d'impressions morales, je ne la retrouve pas. Ainsi, il s'est passé, dans le cours de mon existence, un événement formidable, un seul, puisque tous les autres découlent de lui, et il m'échappe absolument!… J'en ignore l'instant, le lieu, les circonstances, la raison déterminante… Alors, que sais-je de moi?… Que peuvent savoir les hommes d'eux-

mêmes, s'ils sont vraiment dans l'impuissance de remonter jusqu'à la source de leurs actions ? Rien, rien, rien ! Et faudra-t-il donc expliquer les énigmes que sont les phénomènes de notre cerveau et les manifestations de notre soi-disant volonté par la poussée de cette force aveugle et mystérieuse, la fatalité humaine ?… Mais il ne s'agit point de cela.

J'ai dit que j'avais rencontré Lirat, un soir, par hasard, je ne sais plus où, et que, tout de suite, il me prit en affection… C'était le plus original des hommes… Par sa tenue sévère, d'une raideur mécanique et magistrale, ayant, dans ses allures, quelque chose d'officiel, il donnait, au premier abord, la sensation d'une sorte de fonctionnaire articulé, de marionnette orléaniste, telle qu'on en fabrique, dans les parlottes, pour les guignols des parlements et des académies. De loin, il avait positivement l'air de distribuer des décorations, des bureaux de tabac et des prix de vertu. Cette impression se dissipait vite ; il suffisait, pour cela, d'entendre, ne fût-ce que cinq minutes, sa conversation nette, colorée, fourmillante d'idées rares, et surtout de subir la domination de son regard, un regard extraordinaire, ivre et froid tout ensemble, un regard à qui toutes les choses étaient connues, qui entrait en vous, malgré vous, comme une vrille, profondément. Je l'aimais beaucoup, moi aussi ; seulement, il ne se mêlait à mon amitié aucune douceur, aucune tendresse ; je l'aimais avec crainte, avec gêne, avec ce sentiment pénible que j'étais tout petit à côté de lui, et, pour ainsi dire, écrasé par la grandeur de son génie… Je l'aimais comme on aime la mer, la tempête, comme on aime une force énorme de la nature. Lirat m'intimidait ; sa présence paralysait le peu de moyens intellectuels qui étaient en moi, tant je redoutais de laisser échapper une sottise, dont il se serait moqué. Il était si dur, si impitoyable à tout le monde ; il savait si bien, chez des artistes, des écrivains que je jugeais supérieurs à moi, infiniment, découvrir le ridicule, et le fixer par un trait juste, inoubliable et féroce, que je me trouvais, vis-à-vis de lui, dans un état de perpétuelle méfiance, de constante inquiétude. Je me demandais toujours : « Que pense-t-il de moi ? quels sarcasmes dois-je lui inspirer ? » J'avais cette curiosité féminine, qui m'obsédait, de connaître son opinion sur moi ; j'essayais, par des allusions lointaines, par des coquetteries absurdes, par des détours hypocrites, de la surprendre ou de la provoquer, et je souffrais

plus encore, s'il me jetait un compliment bref, comme on jette deux sous à un mendiant dont on désire se débarrasser; du moins, je l'imaginais ainsi. En un mot, je l'aimais bien, je vous assure, je lui étais entièrement dévoué; mais, dans cette affection et dans ce dévouement, il y avait une incertitude qui en rompait le charme; il y avait aussi une rancune qui les rendait presque douloureux, la rancune de mon infériorité : jamais je n'ai pu, même au meilleur temps de notre intimité, vaincre ce sentiment de bas et timide orgueil; jamais je n'ai pu jouir en paix d'une liaison que j'estimais à son plus haut prix. Cependant, Lirat se montrait simple avec moi, affectueux souvent, quelquefois paternel, et, de ses très rares amis, j'étais le seul dont il recherchait la société.

Comme tous les contempteurs de la tradition, comme tous ceux-là qui se rebellent contre les préjugés de l'éducation routinière, contre les formules imbécillisantes de l'École, Lirat était très discuté — je me trompe — très insulté. Il faut avouer aussi que sa conception de l'art, libre et hautaine, choquait toutes les conventions professées, toutes les idées reçues, et que, par leur puissante synthèse, d'une science prodigieuse qui cachait le métier, ses réalisations déroutaient les amateurs du *joli,* de la grâce quand même, de la correction glacée des ensembles académiques. Le retour de la peinture moderne vers le grand art gothique, voilà ce qu'on ne lui pardonnait pas. Il avait fait de l'homme d'aujourd'hui, dans sa hâte de jouir, un damné effroyable, au corps miné par les névroses, aux chairs suppliciées par les luxures, qui halète sans cesse sous la passion qui l'étreint et lui enfonce ses griffes dans la peau. En ces anatomies, aux postures vengeresses, aux monstrueuses apophyses devinées sous le vêtement, il y avait un tel accent d'humanité, un tel lamento de volupté infernale, un emportement si tragique, que, devant elles, on se sentait secoué d'un frisson de terreur. Ce n'était plus l'Amour frisé, pommadé, enrubanné, qui s'en va pâmé, une rose au bec, par les beaux clairs de lune, racler sa guitare sous les balcons; c'était l'Amour barbouillé de sang, ivre de fange, l'Amour aux fureurs onaniques, l'Amour maudit, qui colle sur l'homme sa gueule en forme de ventouse, et lui dessèche les veines, lui pompe les moelles, lui décharne les os. Et, pour donner à ses personnages une plus grande intensité d'horreur,

pour faire peser sur eux une malédiction plus irrémédiable encore, il les jetait dans des décors apaisés, souriants, d'une clarté souveraine, des paysages roses et bleus, avec des lointains attendris, des gloires de soleil, des enfoncées de mer radieuse. Autour d'eux, la nature resplendissait de toute la magie de ses couleurs délicates et changeantes… La première fois qu'il consentit à paraître avec un groupe d'amis dans une exposition libre, la critique, et la foule qui mène la critique, poussèrent des clameurs d'indignation. Mais la colère dura peu — car il y a une sorte de noblesse, de générosité dans la colère —, et l'on se contenta de rire. Bientôt, la *blague,* qui exprime toujours l'opinion moyenne, dans un jet d'immonde salive, la *blague* vint remplacer très vite la menace des poings tendus. Alors, devant les œuvres superbes de Lirat, l'on se tordit, en se tenant les côtes à deux mains. Les gens spirituels et gais déposèrent des sous sur le rebord des cadres, comme on fait dans la sébile d'un cul-de-jatte, et ce sport — car c'était devenu un sport pour les hommes du meilleur goût et du meilleur monde — fut trouvé charmant. Dans les journaux, dans les ateliers, dans les salons, les cercles et les cafés, le nom de Lirat servit de terme de comparaison, d'étalon obligatoire, dès qu'il s'agissait de désigner une chose folle ou bien une ordure; il semblait même que les femmes — les filles aussi — ne pussent prononcer qu'en rougissant ce nom réprouvé. Les revues de fin d'année le traînèrent dans les vomissures de leurs couplets; on le chansonna au café-concert. Puis, de « ces centres de l'intelligence parisienne », il descendit jusque dans la rue, où on le revit, fleur populacière, fleurir aux lèvres bourbeuses des cochers, aux bouches crispées des voyous : « Va donc, hé Lirat! » Ce pauvre Lirat connut vraiment quelques années de popularité charivarique… On se lasse de tout, même de l'outrage. Paris délaisse aussi vite les fantoches qu'il hisse sur le pavois, que les martyrs qu'il jette aux gémonies; dans son caprice de posséder de nouveaux joujoux, il ne s'acharne pas longtemps après le bronze de ses héros et le sang de ses victimes. Maintenant, le silence se faisait pour Lirat. À peine si, de loin en loin, dans quelques journaux, revenait un écho du passé, sous la forme d'une anecdote déplaisante. Il avait pris d'ailleurs le parti de ne plus exposer, disant :

— Laissez-moi donc tranquille!… Est-ce que c'est fait pour être vu, la peinture… la peinture, hein!… dites!… comprenez-vous?… On travaille pour soi, pour deux ou trois amis vivants, et pour d'autres qu'on n'a pas connus et qui sont morts… Poe, Baudelaire, Dostoïevski, Shakespeare… Shakespeare!… comprenez-vous?… Le reste!… Eh bien! quoi le reste?… c'est Bouguereau.

Ayant dû restreindre ses besoins au nécessaire, il vivait de peu avec une admirable et touchante dignité. Pourvu qu'il gagnât de quoi acheter des brosses, des couleurs et des toiles, payer ses modèles et son propriétaire, faire, chaque année, un voyage d'étude, il n'en demandait pas plus. L'argent ne le tentait point et je suis convaincu qu'il ne cherchait pas le succès. Mais si le succès était venu vers lui, je suis convaincu aussi que Lirat n'eût pu résister à la joie si humaine d'en savourer les malfaisantes délices. Quoiqu'il ne voulût pas en convenir, quoiqu'il affectât de braver gaiement l'injustice, il la ressentait plus qu'un autre, et, dans le fond, il en souffrait cruellement. De même qu'il avait souffert de l'insulte, il souffrit aussi du silence. Une seule fois, un jeune critique publia sur lui, dans un journal très lu, un article enthousiaste et ronflant. L'article était rempli de bonnes intentions, de banalités et d'erreurs; on voyait que son auteur n'était pas très familier avec les choses de l'art, et qu'il ne comprenait rien au talent du grand artiste.

— Vous avez lu?… s'écria Lirat; vous avez lu, hein, dites?… Ces critiques, quels crétins!… À force de parler de moi, vous verrez qu'ils m'obligeront à peindre dans une cave, comprenez-vous?… Est-ce qu'ils me prennent pour un vulgarisateur?… Et puis, qu'est-ce que ça le regarde, celui-là, que je fasse de la peinture, des bottes ou des chaussons de lisière?… C'est de la vie privée, ça!

Pourtant, il avait rangé l'article, précieusement, dans un tiroir et, plusieurs fois, je le surpris, le relisant… Il avait beau dire, avec un suprême détachement, quand nous nous emportions contre la bêtise du public : « Eh bien, quoi?… vous voudriez peut-être que le peuple fît une révolution, parce que je peins en clair?… » Ce dédain de la notoriété, cette résignation apparente masquaient de sourdes rancœurs. Au fond de cette âme très tendre, très généreuse, s'étaient accumulées des haines formidables, qui

débordaient en verve terrible et méchante sur tout le monde. Si son talent y avait gagné en force, en âpreté, son caractère y avait perdu un peu de sa noblesse originelle, son esprit critique de sa pénétration et de sa netteté. Il lui arrivait de se livrer à des énormités de *débinage,* qui risquaient de le rendre odieux; parfois, c'étaient des enfantillages qui lui donnaient une pointe de ridicule. Les grands esprits ont presque toujours de petites faiblesses, c'est une loi mystérieuse de la nature, et Lirat n'échappait point à cette loi. Il tenait, avant toutes choses, à sa réputation bien établie d'homme méchant. Il supportait très bien qu'on lui déniât le talent, mais qu'on lui contestât la propriété de faire trembler l'humanité, d'un coup de langue, voilà ce qu'il n'eût jamais toléré. Pour se venger des mots sanglants dont il les marquait, les ennemis de Lirat lui attribuaient des vices contre nature; d'autres, simplement, le disaient épileptique, et ces calomnies grossières et lâches, fortifiées chaque jour de commentaires ingénieux, entretenues d'histoires « certaines » qui faisaient le tour des ateliers, trouvaient des bonnes volontés admirablement disposées, celle-ci par sa propre rancune, celle-là par les seules inconséquences du langage du peintre, à les accueillir et à les répandre.

— Vous savez, Lirat?… Il a eu encore une attaque hier, dans la rue, cette fois.

Et l'on citait les noms de personnes graves, de membres de l'Institut qui avaient assisté à la scène, et qui l'avaient vu, barbouillé d'écume, se rouler dans la boue, en aboyant.

Je dois confesser que moi-même, au début de mes relations avec lui, j'étais fort troublé par tous ces récits. Je ne pouvais considérer Lirat, sans me représenter aussitôt les crises épouvantables dans lesquelles on racontait qu'il s'était débattu. Victime du mirage que fait naître l'obsession de l'idée, il me semblait souvent découvrir en lui des symptômes de l'horrible maladie; il me semblait qu'il devenait livide tout à coup, que ses lèvres grimaçaient, que son corps se contractait dans le spasme maudit, que ses yeux hagards, renversés, striés de rouge, fuyaient la lumière et cherchaient l'ombre des trous profonds, pareils aux yeux des bêtes traquées qui vont mourir. Et j'ai regretté de ne pas le voir tomber, hurler, se tordre, là, dans cet atelier tout plein de

son génie; là, sous mon regard avide, qui le guettait et qui espérait!… Pauvre Lirat! Et pourtant je l'aimais!…

La journée finissait… Le long de la cité Rodrigues, on entendait les portes claquer, des pas s'éloigner vite, sur la chaussée; et, dans les ateliers, des voix s'élevaient qui chantaient la bonne tâche terminée. Depuis qu'il s'était remis à son dessin. Lirat ne m'avait adressé la parole que pour rectifier la pose que je gardais mal à son gré.

— La jambe plus par ici… Encore, voyons!… La poitrine moins effacée!… Pardon, mais vous posez comme un cochon, mon cher Mintié!

Il travaillait, un peu fébrile, un peu haletant, mâchonnant sans cesse sa moustache, laissant parfois échapper un juron. Son crayon mordait la toile avec une sorte de hâte inquiète, de nervosité colère.

— Et zut! cria-t-il, en repoussant son chevalet d'un coup de pied… Je ne fais que des saloperies aujourd'hui!… Le diable m'emporte, on dirait que je concours pour la médaille d'honneur.

Reculant sa chaise, il examina son dessin d'un air agacé, et grommela :

— Quand il vient des femmes ici, c'est toujours la même histoire… Les femmes, je crois qu'elles vous laissent, en partant, l'âme de Boulanger, dans la belle patte d'Henner… d'Henner, comprenez-vous?… Allons-nous-en.

Comme nous nous trouvions au bas de la cité :

— Venez donc dîner avec moi, Lirat? lui dis-je.

— Non, me répondit-il, d'un ton sec, en me tendant la main.

Et il s'éloigna raide, compassé, solennel, de l'allure administrative d'un député qui vient de discuter le budget.

Ce soir-là, je ne sortis point et restai seul, chez moi, à rêvasser. Allongé sur un divan, les yeux mi-clos, le corps engourdi par la chaleur, sommeillant presque, j'aimais à retourner dans le passé, à ranimer les choses mortes, à battre le rappel des souvenirs enfuis. Cinq années s'étaient écoulées depuis la guerre, cette guerre où j'avais commencé l'apprentissage de la vie par le désolant métier de tueur d'hommes… Cinq années déjà!… C'était d'hier pourtant, cette fumée, ces plaines couvertes de neige

rougie et de ruines, ces plaines où, spectres de soldats, nous errions, les reins cassés, lamentablement… Cinq années seulement!… Et quand je rentrai au Prieuré, la maison était vide, mon père était mort!…

Mes lettres ne lui parvenaient que rarement, à de longs intervalles, et c'étaient, chaque fois, des lettres courtes, sèches, écrites à la hâte sur le coin de mon sac. Une seule fois, après la nuit de terrible angoisse, j'avais été tendre, affectueux; une seule fois, j'avais laissé déborder tout mon cœur, et cette lettre qui lui eût apporté une douceur, une espérance, un réconfort, il ne l'avait pas reçue!… Tous les matins, m'avait conté Marie, il allait à la grille, une heure avant l'arrivée du facteur, et, en proie à des transes mortelles, il attendait, guettant le tournant de la route. De vieux bûcherons passaient, se rendant à la forêt; mon père les interpellait :

— Hé! père Ribot, vous n'avez point rencontré le facteur, par hasard?

— Pargué! non, m'sieur Mintié… C'est cor d'bonne heure, aussite…

— Mais non, père Ribot… Il est en retard…

— Ça se peut ben, m'sieu Mintié, ça se peut ben.

Lorsqu'il apercevait le képi et le collet rouge du facteur, il devenait pâle, révolutionné par la terreur d'une mauvaise nouvelle. À mesure que celui-ci s'approchait, le cœur de mon père battait à se rompre.

— Rien que les journaux aujourd'hui, m'sieur Mintié!

— Comment!… pas de lettres encore?… Tu dois te tromper, mon garçon… Cherche… cherche bien…

Il obligeait le facteur à fouiller dans sa boîte, à déficeler les paquets, à les retourner…

— Rien!… mais c'est incompréhensible!

Et il rentrait à la cuisine, s'affaissait dans son fauteuil en poussant un soupir.

— Songe, disait-il à Marie, qui lui tendait alors un bol de lait; songe, Marie, si sa pauvre mère avait vécu!

Dans la journée, au bourg, il visitait les gens qui avaient des fils à la guerre, les conversations étaient toujours les mêmes.

— Eh bien? avez-vous des nouvelles du p'tit gars.

— Mais non, m'sieu Mintié… Et vous-même, de M. Jean?

— Moi non plus.

— C'est ben curieux, tout d'même… Comment qu'ça s'fait, dites ?… Voyez-vous ça ?…

Qu'ils n'eussent point de lettres, eux, ils ne s'en étonnaient qu'à demi ; mais que M. Mintié, M. le maire, n'en reçût pas davantage, cela les surprenait beaucoup. On faisait les suppositions les plus extraordinaires ; on se livrait à des commentaires ahurissants des informations données par le journal ; on consultait les anciens soldats, qui racontaient leurs campagnes avec des détails extravagants et prodigieux ; au bout de deux heures, on se séparait, l'esprit tranquille.

— Ne vous tourmentez pas, m'sieur le maire… Vot'fi reviendra pour sûr colonel.

— Colonel, colonel ! disait mon père, en secouant la tête… Je n'en demande pas tant… Qu'il revienne seulement !…

Un jour — on ne sut jamais comment cela était arrivé —, Saint-Michel se trouva plein de soldats prussiens. Le Prieuré fut envahi ; il y eut de grands sabres qui traînèrent dans notre vieille demeure. À partir de ce moment, mon père devint plus souffrant ; la fièvre le prit, il s'alita, et, dans son délire, il répétait sans cesse : « Attelle, Félix, attelle, parce que je vais aller à Alençon, pour chercher des nouvelles de Jean. » Il se figurait qu'il partait, qu'il était en route : « Allez, allez, Bichette, allez, psitt !… Nous aurons ce soir des nouvelles de Jean… Allez, allez, psitt !… » Et mon pauvre père, doucement, s'éteignit entre les bras du curé Blanchetière, entouré de Félix et de Marie qui sanglotaient !…

Après six mois passés dans ce Prieuré, plus triste que jamais, je m'ennuyais à périr… La vieille Marie, habituée à conduire la maison à sa fantaisie, m'était insupportable, en dépit de son dévouement ; ses manies m'exaspéraient, et c'étaient, à toutes les minutes, des discussions où je n'avais pas toujours le dernier mot. Pour unique société, le bon curé qui ne voyait rien de si beau que le notariat, et dont les sermons radoteurs m'agaçaient. Du matin au soir, il me chapitrait ainsi :

— Ton grand-père était notaire, ton père, tes oncles, tes cousins, toute ta famille enfin… Tu te dois à toi-même, mon cher enfant, de ne pas déserter ce poste… Tu seras maire de Saint-Michel, tu peux même espérer de remplacer ton pauvre père au

conseil général, dans quelques années… Sapristi, c'est quelque chose, cela? Et puis, je t'en réponds, les temps vont devenir diablement durs aux braves gens qui aiment le bon Dieu… Tu vois ce brigand de Lebecq, le voilà du conseil municipal… Il ne rêve que de piller et d'assassiner, cette canaille-là… Nous avons besoin, à la tête du pays, d'un homme bien pensant, qui soutienne la religion et défende les bons principes… Paris, Paris!… Oh! ces têtes folles de jeunes gens!… Mais veux-tu me dire, sacré mâtin, ce que tu as fait de bon à Paris?… L'air est malsain par là!… Regarde le grand Maugé… il est de bonne famille pourtant… Ca ne l'a pas empêché d'en revenir avec un béret rouge?… Ne voilà-t-il pas une belle affaire?

Et il continuait de la sorte, pendant des heures, reniflant sa prise, agitant le spectre rouge du béret du grand Maugé, qui lui paraissait plus redoutable que les cornes du démon.

Que faire à Saint-Michel?… Personne à qui communiquer mes idées, mes rêves; pas un foyer de vie ardente où dépenser cette activité intellectuelle, ce désir impérieux de savoir et de créer que la guerre, en développant mes muscles, en fortifiant mon corps, avait mis en moi, et que des lectures passionnées surexcitaient chaque jour davantage. Je comprenais que Paris seul, qui m'avait tant effrayé jadis, pouvait fournir un aliment aux ambitions encore incertaines dont j'étais tourmenté, et les affaires de la succession terminées, l'étude vendue, brusquement, j'étais parti, laissant le Prieuré à la garde de Félix et de Marie… Et me voici de retour à Paris!…

Depuis cinq années, qu'y ai-je fait de bon, suivant l'expression du curé?… Porté par des enthousiasmes vagues, par des exaltations confuses, qui mêlaient je ne sais quel art chimérique à je ne sais quel impossible apostolat, où donc suis-je arrivé?… Je ne suis plus l'enfant timide que les valets de pied, dans un vestibule plein de lumières, mettaient en déroute. Si je n'ai pas acquis beaucoup d'aplomb, du moins, je sais me tenir dans le monde, sans y paraître trop ridicule. Je passe à peu près inaperçu, ce qui est la meilleure condition que puisse souhaiter un homme de ma sorte, qui ne possède aucun des agréments et qualités extérieures qu'il faut pour y briller. Très souvent, je me demande ce que je fais là, en ce milieu qui n'est pas le mien, où l'on n'a de respect que pour le succès, si charlatanesque qu'il soit, que pour l'argent,

de quelques sentines qu'il vienne; où chaque parole dite m'est une blessure dans ce que j'aime le mieux, dans ce que j'admire le plus. D'ailleurs, l'homme n'est-il pas le même partout, avec des différences d'éducation qui s'accusent seulement dans les gestes, dans la manière de saluer, dans le plus ou moins de liberté d'allures?… Quoi, c'était cela, ces fiers artistes, ces admirables écrivains, dont on chante la gloire, dont on célèbre le génie… cela, ces êtres petits, vulgaires, affreusement cuistres, singeant les façons des mondains qu'ils raillent, d'une vanité burlesque, d'une jalousie féroce; à plat ventre, eux aussi, devant l'argent; adorant, les genoux dans la poussière, la Réclame, cette vieille gueuse, qu'ils hissent sur des peluches extravagantes… Oh! que j'aime mieux les bouviers et leurs bœufs, les porchers et leurs porcs, oui, ces porcs, ronds, roses, qui s'en vont, fouillant la terre du groin, et dont le dos gras et lisse reflète le nuage qui passe!… J'ai lu énormément, sans discernement, sans méthode, et, de ces lectures dépareillées, il ne m'est resté dans l'esprit qu'un chaos de faits tronqués et d'idées incomplètes, au milieu duquel je ne saurais me débrouiller… J'ai tenté de m'instruire de toutes les façons, et je m'aperçois que je suis aussi ignorant aujourd'hui qu'autrefois… J'ai eu des maîtresses que j'ai aimées huit jours, des blondes sentimentales et romanesques, des brunes farouches, impatientes du baiser, et l'amour ne m'a montré que le vide effroyable du cœur de l'homme, le trompe-l'œil des tendresses, le mensonge de l'idéal, le néant du plaisir… Croyant m'être arrêté à la formule d'art définitive, par laquelle j'allais étreindre mes aspirations, fixer mes rêves palpitants, vivants, sur l'épingle des mots, j'ai publié un livre dont on a parlé avec éloges et qui *s'est bien vendu.* Certes, j'ai été flatté de ce petit succès; moi aussi, je m'en suis paré orgueilleusement, comme d'une chose rare, moi aussi, j'ai pris des airs supérieurs afin de mieux tromper les autres. Et, voulant me tromper moi-même, souvent, chez moi, je me suis regardé dans la glace avec une complaisance de comédien, pour découvrir en mes yeux, sur mon front, dans le port auguste de ma tête, les signes certains du génie. Hélas! le succès m'a rendu plus pénible encore l'intime constatation de mon impuissance. Mon livre ne vaut rien; le style en est torturé, la conception enfantine : une déclamation violente, une phraséologie absurde y remplacent l'idée. Parfois, j'en relis des passages

applaudis par la critique, et j'y retrouve de tout, de l'Herbert Spencer et du Scribe, du Jean-Jacques Rousseau et du Commerson, du Victor Hugo, du Poe et de l'Eugène Chavette. De moi, dont le nom s'étale en tête du volume, sur la couverture jaune, je ne retrouve rien. Suivant les caprices de ma mémoire, les hantises de mes souvenirs, je pense avec la pensée de l'un, j'écris avec l'écriture de l'autre; je n'ai ni pensée ni style qui m'appartiennent. Et des gens graves dont le goût est sûr, dont le jugement fait loi, ont loué ma personnalité, mon originalité, l'imprévu et le raffinement de mes sensations! Que cela est donc triste!… Où je vais? Je l'ignore aujourd'hui, comme je l'ignorais hier. J'ai cette conviction que je ne puis être un écrivain, car l'effort dont j'étais capable, tout l'effort, je l'ai donné en cette œuvre misérable et décousue… Si j'avais, au moins, une ambition bien vulgaire, bien basse, des désirs ignobles, les seuls qui ne laissent pas de remords : l'amour de l'argent, des honneurs officiels, de la débauche!… Mais non. Une seule chose me tente à laquelle je n'atteindrai jamais : le talent… Me dire, ah! oui… me dire : « Ce livre, ce sonnet, cette phrase sont de toi; tu les as arrachés de ton cerveau, gonflés de ta passion; ta pensée tout entière y frémit; elle secoue sur les pages douloureuses des morceaux de ta chair et des gouttes de ton sang; tes nerfs y résonnent, comme les cordes du violon sous l'archet d'un divin musicien. Ce que tu as fait là est beau et grand! » Pour cette minute de joie suprême, je sacrifierais ma fortune, ma santé, ma vie; je tuerais!… Et jamais je ne me dirais cela, jamais!… Ah! l'impassible sérénité! Ah! l'éternel contentement de soi-même des médiocres, que je les ai enviés!… Maintenant, il me vient des rages furieuses de retourner à Saint-Michel. Je voudrais pousser la charrue dans le sillon brun, me rouler dans les jeunes luzernes, sentir les bonnes odeurs des étables, et puis, surtout, me perdre, ah! me perdre au fond des taillis, loin, bien loin, plus loin, toujours!…

Le feu s'était éteint, et ma lampe charbonnait; un froid, léger comme une caresse, m'envahissait les jambes, courait sur mes reins avec de petits frissons délicieux. Du dehors, aucun bruit ne m'arrivait; la rue devenait silencieuse. Depuis longtemps déjà je n'entendais plus les lourds omnibus rouler sur la chaussée. Et la pendule sonna deux heures. Mais une paresse me retenait cloué sur mon divan : à être ainsi étendu, je jouissais d'un grand bien-

être physique, dans un grand accablement moral. Je dus faire de sérieux efforts pour m'arracher à cette langueur et regagner enfin ma chambre. Il me fut impossible de m'endormir. À peine avais-je clos les paupières, qu'il me semblait que j'étais précipité dans un trou noir très profond, et brusquement, je me réveillais, haletant, la sueur au front. Je rallumai ma lampe, essayai de lire… Mon attention ne parvenait pas à se fixer sur les lignes du livre qui se dérobaient, s'entrecroisaient, se livraient, sous mes yeux, à une danse fantastique.

— Quelle vie stupide que la mienne ! pensai-je… Les jeunes gens de mon âge rient, chantent, ils sont heureux, insouciants… Pourquoi donc suis-je ainsi, rongé par d'odieuses chimères ? Qui donc m'a mis au cœur cette plaie mortelle de l'ennui et du découragement ? Devant eux, un vaste horizon, illuminé de soleil ! Moi, je marche dans la nuit, arrêté sans cesse par des murs qui me barrent la route et contre lesquels je me cogne en vain le front et les genoux… C'est qu'ils ont l'amour, peut-être !… Aimer, ah ! oui. Si je pouvais aimer !

Et je revis, qui descendait du ciel, la belle vierge de Saint-Michel, la radieuse vierge de plâtre, avec son manteau constellé d'argent, et son nimbe d'or. Tout autour d'elle, les astres tournaient, s'inclinaient, pareils à des fleurs célestes, et des colombes, ivres de prières, volaient en la frôlant de leurs ailes… Je me rappelai les extases, les transports d'adoration mystique où elle me ravissait ; toutes les joies, si douces, que j'avais éprouvées, rien qu'à la contempler. Ne me parlait-elle pas, aussi, là-bas dans la chapelle ? Et ce langage inexprimé, qui coulait dans mon âme d'enfant des tendresses ineffables, ce langage plus harmonieux que la voix des anges et le chant des harpes d'or, ce langage plus parfumé que le parfum des roses, ce langage n'était-il point le langage divin de l'amour ? À mesure que j'écoutais de tous mes sens ce langage qui était une musique, j'étais enlevé dans un monde inconnu et merveilleux ; une féerique vie nouvelle germait, éclatait, florissait autour de moi. L'horizon se reculait jusqu'à l'infini du mystère : l'espace resplendissait comme un intérieur de soleil, et moi-même je me sentais devenu si grand, si fort, que, d'un seul embrassement, j'étreignais sur ma poitrine tous les êtres, toutes les fleurs, toutes les nuées de ce paradis, né

du regard d'amour qu'avaient échangé une vierge de plâtre et un petit enfant.

— Vierge, bonne Vierge, m'écriai-je… Parle-moi, parle-moi encore, comme jadis tu me parlais dans la chapelle… Et redonne-moi l'amour, puisque l'amour, c'est la vie, et que je meurs de ne pouvoir plus aimer.

Mais la Vierge ne m'entendait plus. Elle glissa dans la chambre en faisant des révérences, grimpa sur les chaises, fureta dans les meubles, en chantant des airs étranges. Une capote de loutre remplaçait maintenant son nimbe doré, ses yeux étaient ceux de Juliette Roux, des yeux très beaux, très doux, qui me souriaient dans une face de plâtre, sous un voile de gaze fine. De temps en temps, elle s'approchait de mon lit, balançait au-dessus de moi son mouchoir brodé qui exhalait un parfum violent.

— Monsieur Mintié, disait-elle, je suis chez moi, tous les jours, de cinq à sept… Et je serai charmée de vous voir, charmée !

— Vierge, bonne Vierge, implorai-je de nouveau, parle-moi, je t'en prie, parle-moi comme autrefois dans la chapelle !

— Tu, tu, tu, tu ! chantonnait la Vierge, qui, faisant bouffer sa robe lilas, écartant, du bout de ses doigts effilés et chargés de bagues, son manteau constellé d'argent, se mit à tourner lentement, avec des mouvements de valse, la tête renversée sur les épaules.

— Bonne Vierge ! répétai-je d'une voix irritée, mais parle-moi donc !

Elle s'arrêta, se campa devant moi, fit tomber, un à un, ses vêtements de plâtre, et, toute nue, impudique et superbe, la gorge secouée d'un rire clair, sonore, précipité :

— Monsieur Mintié, dit-elle, je suis chez moi, tous les jours, de cinq à sept… Et je vous donnerai les vieux pantalons de Charles.

Et elle me lança sa capote de loutre à la figure.

Je m'étais dressé sur mon lit… Les yeux hébétés, la poitrine sifflante, je regardai. Mais la chambre était calme, la lampe continuait de brûler mélancoliquement, et mon livre gisait sur le tapis, les pages en l'air.

Je me réveillai tard, le lendemain, ayant mal dormi, poursuivi, dans mon sommeil coupé de cauchemars, par la pensée de

Juliette. Durant cette fin de nuit, troublée, fiévreuse, elle ne m'avait pas un instant quitté, prenant les formes les plus extravagantes, se livrant aux plus déplorables fantaisies, et voilà qu'au matin je la retrouvais encore et telle, cette fois, que je l'avais rencontrée, la veille, chez Lirat, avec son air décent, ses manières discrètes et charmantes. J'éprouvai même de la tristesse — non pas de la tristesse, un regret, le regret qu'on a à la vue d'un rosier dont toutes les roses seraient fanées et dont les pétales joncheraient la terre boueuse —, car je ne pouvais penser à Juliette sans penser, en même temps, aux paroles méchantes de Lirat : « … Il y avait aussi l'histoire d'un lutteur de Neuilly, à qui elle donnait vingt francs… » Quel dommage !… Quand elle était entrée dans l'atelier, j'aurais juré que c'était la plus vertueuse des femmes… Rien que sa façon de marcher, de saluer, de sourire, d'être assise, disait la bonne éducation, la vie calme, heureuse, sans hâtes mauvaises, sans remords salissant. Son chapeau, son manteau, sa robe, tous ses ajustements étaient d'une élégance délicate, intime, faite pour la joie d'un seul, pour la gaîté d'une maison solidement verrouillée, fermée aux quêteurs de proies impures… Et ses yeux tout emplis de tendresses permises, ses yeux d'où rayonnait tant de candeur, tant d'ingénuité, qui semblaient ignorer le mensonge, ses yeux plus beaux que des lacs hantés de la lune !… « Charles va bien ?… » avait demandé Lirat… Charles ?… son mari, parbleu !… Et, naïvement, je me faisais l'idée d'un intérieur respectable, avec de jolis enfants jouant sur les tapis, une lampe familiale, groupant autour de sa douce clarté des êtres simples et bons, un lit pudique, protégé par le crucifix et la branche de buis bénit !… Tout à coup, tombant dans cette paix, le cabot des Bouffes, le croupier de cercle, et Charles Malterre qui démolissait le divan de Lirat, à force de s'y rouler en pleurant de rage !… J'évoquai la physionomie du comédien, une face pâle, plissée, glabre, des yeux cyniques, éraillés, des lèvres ignobles, un col très ouvert, une cravate rose, un veston court, aux plus crapuleux… J'étais énervé, irrité… Que m'importait, après tout ?… Est-ce que la vie de cette femme me regardait, m'appartenait ?… Est-ce que j'avais l'habitude de m'attendrir sur la destinée des filles que le hasard jetait sur mon chemin ?… Qu'elle fût ce qu'elle voudrait, Mlle Juliette Roux !… Elle n'était ni ma sœur, ni ma fiancée, ni mon amie ; elle ne se rattachait à

moi par aucun lien… Aperçue hier, comme une passante de la rue, comme un de ces mille êtres vagues que l'on frôle chaque jour, et qui s'en vont et qui s'effacent, elle était déjà retournée au grand tourbillon de l'oubli… et, plus jamais, je ne la reverrais… Si Lirat se trompait?… me disais-je tout en déjeunant… Je connaissais ses exagérations, le besoin qu'il avait d'être méchant, son horreur et son mépris de la femme… Ce qu'il racontait de Juliette, il le racontait de toutes les autres… Oui, peut-être que ce comédien, ce croupier, tous les détails de cette existence infâme, où sa verve amère s'était complue, n'existaient que dans son imagination… Et Charles Malterre?… Sans doute, j'eusse préféré qu'elle fût mariée; il m'eût été agréable qu'elle pût s'appuyer au bras d'un homme, librement, respectée, enviée des plus honnêtes!… Mais elle l'aimait, ce Malterre, elle vivait avec lui, décemment, elle lui était dévouée : « Charles sera très chagrin de votre refus. » J'avais encore dans l'oreille la voix presque suppliante avec laquelle elle prononça ces mots… Elle s'inquiétait donc de ce qui pouvait plaire ou déplaire à ce Malterre… Et à la pensée que Lirat, abusant d'une situation fausse, la calomniait odieusement, j'eus le cœur serré, une grande pitié m'envahit, je me surpris à dire tout haut : « Pauvre fille! »… Cependant, ce Malterre s'était roulé sur le divan, il avait pleuré, il avait fait des confidences à Lirat, montré des lettres… Et puis, après?… Est-ce que je la connaissais, moi, cette femme?… Qu'elle eût tous les chanteurs, tous les croupiers, tous les lutteurs!… au diable!… Et je sortis, fredonnant un air gai, de l'allure dégagée d'un monsieur qui n'a aucun souci dans l'esprit… Et pourquoi en aurais-je eu, je vous le demande?…

Je descendis les boulevards, m'arrêtant aux boutiques, flânant, malgré le soleil, un avare et pâle sourire de décembre encore imprégné de brume; l'air était froid, piquait dur. Sur le trottoir, des femmes passaient, frileuses, enveloppées de longs manteaux de loutre, quelques-unes coiffées de petites capotes de fourrures pareilles à celle de Juliette, et, chaque fois, j'étais intéressé par ce manteau et par cette capote. Je les regardais vraiment avec plaisir, j'aimais à les suivre de l'œil jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans la foule. Au coin de la rue Taitbout, je me souviens, je croisai une femme grande, mince, jolie et ressemblant à Juliette,

au point que je mis la main à mon chapeau, prêt à saluer. J'eus une émotion — oh! ce n'était pas le coup violent au cœur, qui arrête la respiration, vous casse les veines et vous étourdit; c'est un effleurement, une caresse, quelque chose de très doux, qui amène un sourire sur les lèvres, et dans les yeux un épanouissement… Mais cette femme n'était pas Juliette… J'en eus une sorte de dépit, et je me vengeai d'elle en la trouvant très laide… Déjà deux heures!… Si j'allais voir Lirat?… À quoi bon?… Le faire parler de Juliette, l'obliger à m'avouer qu'il avait menti, à m'apprendre des traits d'elle, poignants, sublimes, des histoires touchantes de dévouement, de sacrifice, cela me tentait… Je réfléchis que Lirat se fâcherait, qu'il se moquerait de moi, d'elle, et je redoutais ses sarcasmes, et j'entendais déjà les mots sinistres, les phrases abominables sortir, en sifflant, du coin tordu de ses lèvres… Dans les Champs-Élysées, je hélai un fiacre, et me dirigeai vers le Bois… Pourquoi le dissimuler?… Là, j'espérais rencontrer Juliette… Certes, je l'espérais, et, en même temps, je le craignais. De ne point la voir, je concevais que ce me serait une déception; mais qu'elle s'étalât, comme les autres demoiselles, régulièrement, en cette foire de la galanterie, je sentais aussi que ce me serait une peine, et je ne savais ce qui l'emportait en moi, de l'espérance de l'apercevoir, ou de la crainte de la rencontrer… Il y avait peu de monde au Bois. Dans la grande allée du Lac, les voitures marchaient au pas, à une assez grande distance l'une de l'autre, les cochers hauts sur leurs sièges. Quelquefois, un coupé quittait la file espacée, tournait, disparaissait au trot de ses chevaux, entraînant, le diable sait où, un profil de femme, des faces toutes blanches et pâles, des bouts d'étoffe violente, rapidement entrevus par la glace des portières… Ma poitrine et mes tempes battaient plus vite, une impatience m'exaspérait le bout des doigts; à force de toujours regarder dans la même direction, de sonder l'ombre des voitures, mon cou se fatiguait, s'endolorissait; je mâchonnais anxieusement un cigare que je ne me décidais pas à allumer, dans la peur de laisser passer une voiture où elle se fût trouvée… Un moment, je crus l'avoir aperçue, au fond d'un coupé qui allait en sens contraire de mon fiacre.

— Tournez, tournez, criai-je au cocher… et suivez ce coupé.

Je ne fis point réflexion que c'était agir bien légèrement envers une femme à qui j'avais été présenté la veille, par hasard, et que

je voulais à tout prix réhabiliter. Le corps à demi penché sur la glace baissée de la portière, je ne perdais pas la voiture de vue. Et je me disais : « Elle m'a peut-être reconnu… peut-être va-t-elle s'arrêter, descendre, se montrer. » Oui, je me disais cela, sans m'attribuer la moindre idée de conquête galante; je me disais cela comme si c'eût été une chose toute simple, et toute naturelle… Le coupé filait, preste et leste, dansant sur ses ressorts, et le fiacre avait peine à le suivre.

— Plus vite! commandai-je… plus vite donc et dépassez!

Le cocher fouetta son cheval qui prit le galop, et, en quelques secondes, les deux voitures, roue contre roue, se touchaient. Alors une tête de femme, dont les cheveux s'ébouriffaient sous le chapeau très large, dont le nez se retroussait drôlement, dont les lèvres, fracassées de rouge, saignaient comme une blessure à vif, apparut dans l'encadrement de la portière… D'un coup d'œil méprisant, elle inventoria le cocher, le fiacre, le cheval et moi-même, tira la langue, puis se rencogna dans sa voiture… Ce n'était pas Juliette!… Je ne rentrai chez moi qu'à la nuit tombée, très désappointé et, pourtant, ravi de mon inutile promenade!

Je n'avais pas de projets pour le soir. Cependant, je m'habillai plus longuement que de coutume. Je mis un soin extrême à ma toilette et, pour la première fois, le nœud de ma cravate me parut une chose grave; je m'absorbai dans sa confection avec complaisance. Cette révélation soudaine en amena d'autres plus importantes encore. Ainsi, je remarquai que mes chemises étaient mal coupées, que le plastron godait, d'une façon disgracieuse à l'ouverture du gilet; que mon habit affectait une forme très ancienne, étrangement démodée. En somme, je me trouvais assez ridicule, et me promis de changer cela dans l'avenir. Sans faire de l'élégance une loi obligée et tyrannique de ma vie, il m'était bien permis d'être comme tout le monde, ce semble. Parce que l'on *se mettait bien,* on n'était pas forcément un imbécile. Ces préoccupations me conduisirent jusqu'à l'heure du dîner. D'habitude, je mangeais chez moi, mais, ce soir-là, mon appartement, je le jugeai trop petit, trop morose; il m'étouffait, et j'avais besoin d'espace, de bruit, de gaîté. Au restaurant, je m'intéressais à tout, au va-et-vient des gens, aux dorures du plafond, aux grandes glaces qui répétaient, jusqu'à l'infini, les salles,

les garçons, les globes de lumière, les fleurs des chapeaux, le buffet où s'étalaient des viandes parées, où des pyramides de fruits montaient, rouges et dorées, parmi les verdures et les étincelantes verreries. J'examinais les femmes, surtout, j'étudiais leur façon de manger en quelque sorte aérienne, le jeu de leurs prunelles, le mouvement de leurs bras dégantés que des bracelets lourds cerclaient d'or et d'éclairs vifs, l'angle de chair du cou si délicate et fine qui s'enfonçait dans les corsages, sous le couvert rosé des dentelles. Cela me ravissait, me passionnait comme une chose tout à fait nouvelle, comme le paysage d'un pays lointain, subitement entrevu. Il me venait des émerveillements, ainsi qu'à un très jeune homme. Porté, par une disposition chagrine de mon esprit, à faire prédominer, dans l'être humain, l'intime vie morale, c'est-à-dire à le marquer d'une laideur ou d'une souffrance, en ce moment, au contraire, je m'abandonnais à la satisfaction d'en goûter sans réserves le seul charme physique : je me réjouissais le regard de ce qu'une belle femme peut dégager de grâce autour d'elle; même chez les plus laides, je retrouvais un détail dans la nuque, une langueur dans les yeux, une souplesse dans les mains, n'importe quoi, qui me contentait, et je me reprochai d'avoir si mal arrangé mon existence jusque-là, de m'être cantonné, en sauvage, au fond d'un appartement triste et sombre, de ne pas vivre enfin, alors que Paris m'offrait, à chaque pas, des joies si faciles à prendre et si douces à savourer.

— Monsieur attend peut-être quelqu'un? me demanda le garçon.

Quelqu'un? Mais non, je n'attendais personne. La porte du restaurant s'ouvrit, et, vivement, je me retournai. Je compris alors pourquoi il m'adressait cette question, le garçon… Chaque fois que la porte s'ouvrait, il m'arrivait de me retourner ainsi, avec hâte, et je dévisageais anxieusement les personnes qui entraient, comme si, en effet, je savais que quelqu'un devait venir, et que je l'attendais… Quelqu'un!… Et qui donc eussé-je attendu?

J'allais très rarement au théâtre; il fallait, pour cela, une occasion, une obligation, un entraînement. Je crois bien que, de moi-même, jamais je n'eusse songé à y mettre les pieds… j'affectais même, pour la littérature qui se vend en ces déballages de médiocrité, un mépris souverain. Concevant le théâtre, non comme une distraction futile, mais comme un art grave, il me répugnait d'y

voir, dans un mécanisme de scènes toujours pareilles, la passion humaine rossignolant la même romance sentimentale, la gaîté dégringolant, salie de fard, au fond de la même basse pitrerie. Un fabricant de pièces, si applaudi fût-il, me faisait l'effet d'un dévoyé; il était au poète ce que le défroqué est au prêtre, le déserteur au soldat. Et j'avais souvent dans la mémoire un mot de Lirat, d'une concision formidable, d'un jugement profond. Nous avions été aux obsèques du grand peintre M…, D…, l'auteur dramatique célèbre, conduisait le deuil. Au cimetière, il prononça un discours. Cela n'avait étonné personne; M… et D… n'étaient-ils pas égaux en renommée? La cérémonie terminée, Lirat prit mon bras, et nous rentrâmes à pied, très tristes, dans Paris. Lirat paraissait absorbé en des réflexions pénibles, gardait le silence… Brusquement, il s'arrêta, croisa les bras, et balançant la tête, de cet air, comique à force de gravité, qu'il avait, il s'exclama : « Mais qu'est-ce que D… fichait là, hein, dites? » Et c'était juste. Qu'est-ce qu'il fichait là, vraiment? Venaient-ils donc de la même race, et allaient-ils à la même gloire, le fier artiste, aux pensées grandioses, aux immortelles œuvres, et l'autre, dont tout l'idéal était d'amuser, le soir, de ses plates sornettes, une assemblée de bourgeois enrichis et repus?… Oui, en vérité, qu'est-ce qu'il fichait là?

Que j'étais loin de ces sentiments hargneux quand, après le dîner, ayant piaffé sur les boulevards, heureux d'un bien-être physique qui donnait à mes mouvements une légèreté, une élasticité particulières, je m'asseyais dans une salle du théâtre des Variétés, où l'on jouait une opérette à succès. Le visage délicieusement fouetté par l'air froid du dehors, le cœur tout entier conquis à l'indulgence universelle, je jouissais véritablement. De quoi? Je ne le savais, et peu m'importait de le savoir, n'étant pas d'humeur à me livrer sur moi-même à des investigations psychologiques. Justement j'étais arrivé pendant un entracte, et la foule encombrait les couloirs, très élégante. Après avoir remis mon pardessus à l'ouvreuse, j'avais fait le tour des baignoires avec cette impatience douce, cette caressante angoisse, déjà éprouvée au Bois, et, monté à l'étage supérieur, j'avais continué le même scrupuleux examen des loges. « Pourquoi ne serait-elle pas ici? » pensai-je. Chaque fois que je ne distinguais pas nettement la physionomie d'une femme, soit qu'elle fût penchée, soit qu'elle fut

noyée d'ombre, ou cachée derrière un éventail, je me disais : « C'est Juliette ! » Et chaque fois, ce n'était pas Juliette. La pièce m'amusa ; je ris franchement aux lourdes plaisanteries qui en constituaient l'esprit : toute cette ineptie sinistre, toute cette grossièreté canaille me charmèrent, et j'y trouvai, le plus sérieusement du monde, une ironie qui ne manquait pas de littérature. Aux scènes d'amour, je m'attendris. Je rencontrai, durant le dernier entracte, un jeune homme que je connaissais à peine. Satisfait de pouvoir déverser sur quelqu'un ce qui s'amassait en moi de banalités communicatives, je m'accrochai à lui.

— Épatante, cette pièce ! me dit-il… renversante, mon cher.

— Oui, elle n'est pas mal.

— Pas mal ! pas mal !… mais c'est un chef-d'œuvre, mon cher, un chef-d'œuvre épatant !… Moi, ce que je préfère, c'est le second acte… Il y a une situation… non, là… une situation d'une force !… C'est de la haute comédie vous savez !… Et les toilettes !… Et cette Judic ! ah ! cette Judic !

Il se frappa la cuisse et claqua de la langue.

— Ce qu'elle m'excite, mon cher !… C'est épatant !

Nous discutâmes ainsi le mérite des divers actes, des diverses scènes, des divers acteurs… Au moment de nous séparer :

— Dites-moi, lui demandai-je… est-ce que vous ne connaissez pas une certaine Juliette Roux ?

— Attendez donc !… Parfaitement !… une petite brune, très chic ?… Non, je confonds… attendez donc !… Juliette Roux !… Connais pas.

Une heure plus tard, je m'attablais devant un soda-water, au café de la Paix, où avaient accoutumé de se réunir, à la sortie des théâtres, les plus beaux spécimens du monde galant. Beaucoup de femmes entraient, sortaient, insolentes, tapageuses, recrépies d'une couche de poudre de riz, les lèvres à nouveau badigeonnées de rouge ; à la table voisine de la mienne, une petite blonde, déjà vieille, très animée, racontait je ne sais quoi, d'une voix cassée par la noce ; une autre, plus loin, brune, minaudait, avec une majesté comique de dindon, et, de la même main qui avait croché le fumier dans les cours de ferme, elle maniait l'éventail, tandis que l'homme qui l'accompagnait, affalé sur une chaise, le chapeau un peu rejeté en arrière, les jambes écartées, suçait la

pomme de sa canne, obstinément. Un invincible dégoût me monta du cœur aux lèvres; j'eus honte d'être là, et je comparai aux allures ridicules et bruyantes de ces femmes la tenue si réservée de la douce Juliette, là-bas, dans l'atelier de Lirat. Ces voix rauques ou perçantes rendaient plus suave encore la fraîcheur de sa voix, de cette voix que j'entendais encore, me disant : « Enchantée, monsieur… Mais, je vous connais beaucoup. » Je me levai…

— Quelle canaille, tout de même, que ce Lirat! m'écriai-je en me mettant au lit, furieux de ce qu'il eût traité de la sorte une femme que je n'avais rencontrée, ni dans la rue, ni au Bois, ni au restaurant, ni au théâtre, ni au cabaret nocturne.

IV

— Madame Juliette Roux, je vous prie ?

— Si monsieur veut entrer ?… me dit la domestique…

Sans demander mon nom, sans attendre ma réponse, elle me fit traverser une petite antichambre, très sombre, et me conduisit dans une pièce, où je ne distinguai, tout d'abord, qu'une lampe habillée de son grand abat-jour rose, qui brûlait doucement dans un coin. La domestique remonta la lampe, emporta un manteau de loutre, jeté sur un divan.

— Je vais prévenir madame, fit-elle.

Et elle disparut, me laissant seul.

Ainsi, j'étais chez elle !… Depuis huit jours, l'idée de cette visite me tourmentait… Je n'avais aucun plan, aucun projet, je désirais voir Juliette, voilà tout ; quelque chose comme une curiosité très vive, que je n'analysais pas, m'attirait vers elle… Plusieurs fois j'étais allé dans la rue de Saint-Pétersbourg, avec l'intention bien arrêtée de me présenter chez elle ; mais, au dernier moment, le courage m'avait manqué, et j'étais parti sans avoir pu me décider à franchir la porte de sa maison… Maintenant, j'étais l'homme le plus embarrassé du monde, et regrettais fort ma sottise, car c'était une sottise, évidemment… Comment me recevrait-elle ?… Que lui dirais-je ?… Sans doute, elle m'avait engagé à venir… Se souviendrait-elle de moi ?… Ce qui m'inquiétait surtout, c'est que j'avais beau faire appel à mon intelligence, je ne trouvais pas la moindre phrase, pas le moindre mot pour aborder la conversation quand Juliette serait là !… Si

j'allais rester court, la bouche ouverte, quel ridicule!… J'examinai la pièce où Juliette entrerait tout à l'heure!… Cette pièce était un cabinet de toilette, servant en même temps de salon. L'impression que j'en eus me fut désagréable. La toilette, étalée brutalement, avec ses deux cuvettes de cristal rose craquelé, me choqua. Les murs et le plafond, tendus de satin rouge criard, les meubles en peluche brodée, les portières compliquées, des bibelots très chers et très laids, posés çà et là sur les meubles; des tables bizarres, sans destination, des consoles chargées de lourds ornements, tout cela disait un goût vulgaire. Je remarquai, occupant le milieu de la cheminée, entre deux massifs vases d'onyx, un Amour, en terre cuite, qui bombait la poitrine, souriait avec une moue spirituelle, et offrait une fleur, du bout de ses doigts écartés. Chaque détail révélait, ici, l'amour du luxe cher et grossier, là, une tendance regrettable à la romance, à l'attendrissement *bébête.* C'était à la fois navrant et sentimental. Pourtant, et ce me fut une satisfaction, je ne rencontrais pas le disparate, le fugitif, le heurté des appartements de filles, ces appartements où l'on sent l'existence hagarde, où l'on peut, au nombre des bibelots entassés, compter le nombre des amants qui ont passé là, amant d'une heure, d'une nuit, d'une année; où chaque siège vous crie une impudeur et une trahison; où l'on voit sur une vitrine l'agonie d'une fortune, sur un marbre des traces encore chaudes d'une larme, sur un lustre des gouttes encore chaudes de sang… La porte s'ouvrit, et Juliette, toute blanche, dans une robe longue et flottante, apparut… Je tremblais… le rouge me montait à la figure; mais elle me reconnut, et, souriant de ce sourire qu'enfin je retrouvais, elle me tendit la main :

— Ah! monsieur Mintié! dit-elle… que c'est gentil à vous de ne m'avoir pas oubliée!… Y a-t-il longtemps que vous avez vu cet original de Lirat?

— Mais oui, Madame; pas depuis le jour où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer chez lui…

— Ah! mon Dieu, je croyais que vous ne vous quittiez jamais!…

— Il est vrai, répondis-je, que je le vois beaucoup… mais j'ai travaillé tous ces jours-ci.

Ayant cru remarquer, dans le ton de sa voix, une intention ironique, j'ajoutai, en matière de défi :

— Quel grand artiste, n'est-ce pas?

Juliette laissa passer cette exclamation :

— Vous travaillez donc toujours? reprit-elle… Du reste, on m'a dit que vous viviez en vrai chartreux… Le fait est qu'on ne vous aperçoit nulle part, monsieur Mintié.

La conversation prit un tour excessivement banal; le théâtre en fit presque tous les frais. À une phrase que je dis, elle s'étonna, un peu scandalisée :

— Comment, vous n'aimez pas le théâtre?… Est-il possible, vous, un artiste?… Moi, j'en raffole… c'est si amusant le théâtre!… Nous retournons, ce soir, aux Variétés pour la troisième fois, figurez-vous…

On entendit un faible jappement derrière la porte.

— Ah! mon Dieu! s'écria Juliette en se levant avec précipitation… Mon Spy que j'ai laissé dans ma chambre!… Il faut que je vous présente mon Spy, monsieur Mintié… vous ne connaissez pas mon Spy?

Elle avait ouvert la porte, écartait les tentures toutes grandes.

— Allons, Spy! disait-elle, d'une voix câline… Où êtes-vous, Spy? Venez, pauvre Spy!…

Et je vis un minuscule animal, au museau pointu, aux longues oreilles, qui s'avançait, dansant sur des pattes grêles semblables à des pattes d'araignée, et dont tout le corps, maigre et bombé, frissonnait comme s'il eût été secoué par la fièvre. Un ruban de soie rouge, soigneusement noué, sur le côté, lui entourait le cou en guise de collier.

— Allons, Spy, dites bonjour à monsieur Mintié!

Spy tourna vers moi ses yeux ronds, bêtes et cruels, à fleur de tête, et aboya hargneusement.

— C'est bien, Spy… Donnez la patte maintenant… voulez-vous bien donner la patte… Spy, voulez-vous bien…?

Juliette s'était penchée, et le menaçait du doigt, sévèrement… Spy finit par mettre la patte dans la main de sa maîtresse qui l'enleva, le caressa, l'embrassa.

— Oh! amour, va!… Oh! le bon chien!… Oh! petit amour de Spy chéri!

Elle se rassit, le tenant toujours dans ses bras, ainsi qu'un enfant, frottant sa joue contre le museau de l'affreux animal, lui soufflant dans l'oreille des choses douces et berceuses.

— Maintenant, faites voir que vous êtes content, Spy!… Faites voir à votre petite mère!…

Spy aboya de nouveau; puis il vint lécher les lèvres de Juliette qui s'abandonnait, réjouie, à ces odieuses caresses.

— Ah! que vous êtes gentil, Spy!… Oui, que vous êtes bien, bien, bien gentil!

Et s'adressant à moi, qui semblais complètement oublié depuis la malencontreuse entrée de Spy, tout à coup elle me demanda :

— Vous aimez les chiens, monsieur Mintié?

— Beaucoup, Madame, répondis-je.

Alors elle me raconta, en un luxe de détails enfantins, l'histoire de Spy, ses habitudes, ses exigences, ses drôleries, les scènes dont il était la cause, avec la concierge qui ne pouvait le souffrir.

— Mais, c'est couché qu'il faut le voir, affirma-t-elle… Si vous saviez, il a un lit, des draps, un édredon, comme une personne… Chaque soir, je le borde… Et sa petite tête est si amusante, toute noire, là-dedans… N'est-ce pas que vous êtes bien, bien drôlet, monsieur Spy?

Spy se choisit une place plus commode sur la robe de Juliette et, après avoir tourné, tourné, tourné, il se roula en boule, disparaissant presque entièrement, dans les plis soyeux de l'étoffe.

— C'est ça!… Dodo, Spy, dodo, mon petit loulou!…

Durant cette longue conversation avec Spy, j'avais pu examiner Juliette à mon aise… Elle était vraiment très belle, plus belle encore que je l'avais rêvée sous la voilette. Son visage rayonnait réellement. Il était d'une telle fraîcheur, d'une telle clarté d'aurore, que l'air, alentour, s'en trouvait tout illuminé. Lorsqu'elle se détournait ou se penchait, je voyais ses cheveux lourds, très noirs, descendre le long de sa robe, en une natte énorme, qui donnait je ne sais quoi de plus virginal et de plus jeune à sa jeunesse. Il me sembla qu'un pli droit, volontaire, se creusait au milieu du front, à la racine des cheveux, mais il n'était visible que dans certaines lumières, et l'éclatante douceur des yeux, l'excessive bonté de la bouche en tempéraient la dureté. Sous le vêtement ample, on sentait se cambrer un corps souple, nerveux, aux ondulations passionnées, aux puissantes étreintes; ce qui me ravit, surtout, ce furent ses mains, des mains subtiles et adroites, d'une agilité surprenante, et donc chaque mouvement,

même indifférent, même colère, était une caresse. Il m'eût été difficile de porter sur elle un jugement précis. Il y avait, en cette femme, un mélange d'innocence et de volupté, de finesse et de bêtise, de bonté et de méchanceté, qui me déconcertait. Chose curieuse! à un moment, j'avais vu se dessiner, près d'elle, l'horrible image du chanteur des Bouffes. Et cette image formait, pour ainsi dire, l'ombre de Juliette. Loin de se dissiper, à mesure que je la regardais, l'image incarnait, en quelque sorte, une consistance corporelle. Elle grimaça, virevolta, bondit avec des contorsions infâmes; ses lèvres s'allongèrent, immondes, obscènes, vers Juliette qui l'attirait, dont la main plongeait dans ses cheveux, courait, frémissante, tout le long du corps, heureuse de se souiller à d'impurs contacts. Et l'ignoble pitre dévêtait Juliette, et me la montrait pâmée, dans la splendeur maudite du péché!… Je dus fermer les yeux, faire des efforts douloureux pour chasser cette abominable vision, et, l'image évanouie, Juliette reprit aussitôt son expression de tendresse énigmatique et candide.

— Et surtout revenez me voir souvent, très souvent, me disait-elle, en me reconduisant, tandis que Spy, qui l'avait suivie dans l'antichambre, aboyait et dansait sur ses pattes grêles d'araignée.

À peine dehors, j'eus un retour d'affection subite et violente pour Lirat, et, me reprochant de l'avoir boudé, je résolus d'aller lui demander à dîner, le soir même. Durant le trajet de la rue Saint-Pétersbourg au boulevard de Courcelles, où Lirat demeurait, je fis d'amères réflexions. Cette visite m'avait désenchanté, je n'étais plus sous le charme du rêve et, rapidement, je retournais à la vie désolée, au nihilisme de l'amour. Ce que j'avais imaginé de Juliette était bien vague… Mon esprit, s'exaltant à sa beauté, lui prêtait des qualités morales, des supériorités intellectuelles que je ne définissais pas et que je me figurais extraordinaires; de plus, Lirat, en lui attribuant, sans raison, une existence déshonorée et des goûts honteux, en avait fait une martyre véritable, et mon cœur s'était ému. Poussant plus loin la folie, je pensais que, par une irrésistible sympathie, elle me confierait ses peines, les graves et douloureux secrets de son âme; je me voyais déjà la consolant, lui parlant de devoir, de vertu, de résignation. Enfin, je m'attendais à une série de choses solennelles et touchantes… Au lieu de cette poésie, un affreux

chien qui m'aboyait aux jambes, et une femme comme les autres, sans cervelle, sans idées, uniquement occupée de plaisirs, bornant son rêve au théâtre des Variétés et aux caresses de son Spy, son Spy!… ah! ah! ah! son Spy, cet animal ridicule qu'elle aimait avec des tendresses et des mots de concierge! Et, tout en marchant, je donnais des coups de pied dans le vide, à un Spy imaginaire, et je disais, parodiant la voix de Juliette : « Oh! amour, va!… Oh! le bon chien!… Oh! petit amour de Spy chéri. » Faut-il l'avouer, je lui en voulais aussi de ne m'avoir pas dit un mot de mon livre. Qu'on ne m'en parlât pas dans la vie ordinaire, cela m'était à peu près indifférent; mais, d'elle, un compliment m'eût charmé! Savoir qu'elle avait été émue à une page, indignée à une autre, je l'espérais. Et rien!… pas même une allusion! Cependant, je me rappelais, je lui avais adroitement fourni l'occasion de cette… politesse.

— Décidément, c'est une grue! m'écriai-je, en sonnant à la porte de Lirat…

Lirat me reçut les bras ouverts.

— Ah! mon petit Mintié, s'exclama-t-il, c'est très chic, de venir dîner avec moi… Et vous arrivez bien, je vous le dis… nous avons la soupe aux choux.

Il se frottait les mains, semblait tout heureux… Il voulut me débarrasser de mon pardessus et de mon chapeau, et, m'entraînant dans la petite pièce qui lui servait de salon, il répéta :

— Mon petit Mintié, je suis joliment content de vous voir… Viendrez-vous demain à l'atelier?

— Certainement.

— Eh bien, vous verrez!… vous verrez!… D'abord, je lâche la peinture, comprenez-vous?…

— Vous entrez dans le commerce?

— Écoutez-moi… La peinture, c'est de la blague, mon petit Mintié!

Il s'anima, tourna dans la pièce, en agitant les bras.

— Giotto! Mantegna!… Vélasquez!… Rembrandt! Eh bien! quoi, Rembrandt!… Watteau! Delacroix!… Ingres!… Oui, et puis après?… Non, ça n'est pas vrai. La peinture ne rend rien, n'exprime rien, c'est de la blague!… c'est bon pour les critiques d'art, les banquiers, et les généraux qui font faire leur portrait, à cheval, avec un obus qui éclate au premier plan… Mais un coin

de ciel, le ton d'une fleur, le frisson de l'eau, l'air… comprenez-vous ?… l'air !… toute la nature impalpable et invisible, avec de la pâte !… avec de la pâte ?

Lirat haussa les épaules.

— De la pâte qui sort des tubes, de la pâte fabriquée par les mains sales des chimistes, de la pâte lourde, opaque, et qui colle aux doigts, comme de la confiture !… Hein, dites, la peinture… quelle blague !… Non, mais avouez-le, mon petit Mintié, quelle blague !… Le dessin, l'eau forte… deux tons… à la bonne heure !… Ça ne trompe pas, c'est honnête… et puis les amateurs s'en moquent, ne viennent pas vous embêter… ça ne tire pas de feu d'artifice dans leurs salons !… L'art vrai, l'art auguste… l'art artiste… le voilà !… La sculpture, oui… quand c'est beau, ça vous fiche des coups dans les entrailles… Et puis le dessin… le dessin, mon petit Mintié, sans bleu de Prusse, le dessin tout bête !… Viendrez-vous demain à l'atelier ?

— Certainement.

Il continua, coupant les phrases, heurtant les mots, se grisant de bruit et de paroles…

— Je commence une série d'eaux-fortes… vous verrez… Une femme toute nue, qui sort d'un trou sombre, et qui monte, portée sur les ailes d'une bête… Renversée, les cuisses mafflues, avec des plis gras, des bourrelets de chair ignoble… un ventre qui s'étale et qui déborde, un ventre avec des accents terribles, un ventre hideux et vrai… une tête de mort, mais une tête de mort vivante, comprenez-vous ?… avide, goulue, tout en lèvres… Elle monte, devant une assemblée de vieux messieurs, en chapeau haute forme, en pelisse et cravate blanche… Elle monte, et les vieux se penchent sur elle, haletants, la bouche pendante et baveuse, les yeux convulsés… toutes les faces de la luxure, toutes !…

Se campant devant moi, avec un air de défi, il poursuivit :

— Et savez-vous comment j'appelle ça ?… le savez-vous, dites ?… J'appelle ça l'*Amour,* mon petit Mintié. Hein ! qu'en pensez-vous ?…

— Cela me paraît trop symbolique, hasardai-je.

— Symbolique !… interrompit Lirat… Vous dites une bêtise, mon petit Mintié… Symbolique !… mais c'est la vie !… Allons dîner.

Le dîner fut gai. Lirat y déposa un esprit charmant, tout rempli d'aperçus originaux sur l'art et sur la littérature, sans outrance, sans paradoxes. Il avait retrouvé sa verve saine, comme aux meilleurs jours de sa vie. À plusieurs reprises, j'eus l'idée de lui avouer que j'avais été voir Juliette… Une sorte de honte me retint, je n'osai pas.

— Travaillez, travaillez, mon petit Mintié, me dit-il, en nous quittant… Produire, toujours produire… tirer, de ses mains ou de son cerveau, n'importe quoi… ne fût-ce qu'une paire de bottes… il n'y a encore que ça, allez!…

Six jours après, j'étais retourné chez Juliette, et j'avais pris l'habitude d'y venir, régulièrement, passer une heure, avant mon dîner. L'impression désagréable, ressentie lors de ma première visite, s'était effacée. Peu à peu, et sans que je m'en doutasse, je m'étais si bien accoutumé aux tentures rouges du salon, à l'Amour en terre cuite, aux bavardages enfantins de Juliette, à Spy même, qui était devenu mon ami, que, lorsque j'avais passé une journée sans les voir, il me semblait qu'un grand vide se creusait, cette journée-là, dans ma vie… Non seulement, les choses qui m'avaient tant choqué ne me choquaient plus, elles m'attendrissaient au contraire, et, chaque fois que Juliette conversait avec son chien, ou prenait de lui des soins exagérés, cela m'était véritablement une douceur, et comme une affirmation répétée de la naïveté et des qualités aimantes de son cœur. Je finis par parler, moi aussi, ce langage de chien… Un soir que Spy était souffrant, je m'inquiétai et, délicatement, écartant les couvertures et les ouates qui l'enveloppaient, je murmurai : « Il a du bobo, le petit Spy… Où ça, il a du bobo? » Seule, l'image du chanteur surgissant, tout à coup, auprès de Juliette, troublait quelquefois la paix de ces réunions, mais je n'avais qu'à fermer les yeux, un instant, ou à tourner la tête, et elle disparaissait aussitôt.

Je décidai Juliette à me confier sa vie. Elle avait toujours résisté, jusque-là.

— Non, non! disait-elle.

Et elle ajoutait, avec un soupir, en me regardant de ses grands yeux tristes.

— À quoi bon, mon ami?

J'insistai, suppliai.

— C'est un devoir pour vous de me la révéler, et un devoir pour moi de la connaître.

Enfin, vaincue par ce raisonnement que je ne me laissais pas de réitérer, sous des formes multiples et convaincantes, elle consentit… Ah ! quelle tristesse !

Elle habitait Liverdun. Son père était médecin, et sa mère, qui menait une mauvaise conduite, avait quitté son mari… Quant à elle, Juliette, on l'avait mise en demi-pension chez les sœurs… Le père buvait et, chaque soir, rentrait ivre… alors c'étaient des scènes terribles, car il était fort méchant. Le scandale devint tel que les sœurs renvoyèrent Juliette, ne voulant pas garder chez elles la fille d'une mauvaise femme et d'un ivrogne… Ah ! quelle misérable existence ! Toujours enfermée dans sa chambre, n'osant pas sortir, et quelquefois battue sans raison par son père !… Une nuit, très tard, le père entra dans la chambre de Juliette et… (Comment vous exprimer cela ! disait Juliette rougissante… Oui, enfin, vous comprenez ?…) elle saute du lit, crie, ouvre la fenêtre… mais le père prend peur et s'en va… Le lendemain, Juliette partit pour Nancy, espérant vivre en travaillant… C'est là qu'elle avait connu Charles.

Tandis qu'elle parlait, d'une voix douce et toujours pareille, je lui avait pris la main, sa belle main, que je serrais avec émotion, aux endroits douloureux du récit. Et je m'emportais contre le père infâme… Et je maudissais la mère abandonnant son enfant !… Je sentais s'agiter en moi de formidables dévouements, gronder de sourdes vengeances… Quand elle eut finit, je pleurais à chaudes larmes. Ce fut une heure exquise !

Juliette recevait peu de monde ; des amis de Malterre, et deux ou trois femmes, amies des amis de Malterre. L'une d'elles, Gabrielle Bernier, grande blonde, très jolie, entrait toujours de la même façon.

— Bonjour, Monsieur… bonjour, petite… Ne vous dérangez pas, je me sauve.

Et elle s'asseyait sur un bras de fauteuil, en lissant son manchon, par gestes brusques.

— Figurez-vous que j'ai encore eu une scène tantôt avec Robert… Quel type, si vous saviez !… Il s'amène chez moi et me dit en pleurnichant : « Ma petite Gabrielle, il faut que je te quitte, ma mère me l'a déclaré ce matin, elle ne me donnera plus

d'argent. » — « Ta mère ! que je lui réponds… Eh bien ! tu peux lui dire à ta mère, et de ma part, que le jour où elle quittera ses amants, je te quitterai par la même occase… D'ici là, elle peut se fouiller, ta mère… » C'est-il pas vrai aussi, une vieille saleté comme ça !… Ce que Robert a pouffé !… Dites donc, nous allons à l'Ambigu, ce soir… Y venez-vous ?

— Merci.

— Alors, je me sauve !… Ne vous dérangez pas… Bonjour, Monsieur ; bonjour, petite…

Cette Gabrielle Bernier m'irritait beaucoup.

— Pourquoi recevez-vous des femmes comme ça ? disais-je à Juliette.

— Quel mal, mon ami ?… Elle m'amuse.

Les amis de Malterre, eux, parlaient courses, vie élégante, avaient toujours des histoires de cercles et de femmes à raconter, ne tarissaient pas sur les choses de théâtre. Il me semblait que Juliette prenait plaisir, plus que de raison, à ces conversations ; mais je l'excusais, mettant ces complaisances sur le compte de la politesse. Jesselin, un jeune homme très riche, dont on vantait le sérieux, était le boute-en-train de la *bande* et tous s'inclinaient devant son évidente supériorité : « Qu'en pensera Jesselin ? Il faut demander à Jesselin… Ce n'est pas l'avis de Jesselin… » On le courtisait fort. Jesselin avait beaucoup voyagé et connaissait mieux que personne les meilleurs hôtels du monde entier. Ayant été en Afghanistan, il n'avait retenu, de tout un voyage à travers l'Asie centrale, que cette particularité, c'est que l'émir de Caboul, avec qui il eut, un jour, l'honneur de faire une partie d'échecs, jouait aussi vite que les Français : « Non, ce qu'il m'a épaté, cet émir. » Il répétait aussi, volontiers : « Vous savez si je m'en suis payé des voyages… Eh bien ! je puis le dire… en sleeping, en cabine, en télègue, n'importe où et n'importe comment, à sept heures et demie, tous les soirs… en habit ! »

Malterre ne m'aimait pas, bien qu'il se fût lié avec moi. D'une nature douce et timide, il n'osait me marquer son aversion, dans la crainte de déplaire à Juliette ; mais je la voyais sourdre dans son sourire de bon chien étonné ; mais je la sentais s'impatienter dans sa poignée de main.

Je n'étais heureux que seul avec Juliette. Là, dans le salon rouge, sous l'égide de l'Amour en terre cuite, nous restions

parfois de longs temps sans prononcer une parole. Je la regardais; elle baissait la tête, et, songeuse, jouait avec les effilés de sa robe, ou les dentelles de son corsage. Souvent, mes yeux s'emplissaient de larmes sans que je susse pourquoi : des larmes très douces, qui coulaient sur moi comme un parfum, m'inondaient l'âme d'une liqueur magique. Et j'éprouvais dans tout mon être une sensation de plénitude et de délicieux engourdissement.

— Ah! Juliette! Juliette!

— Voyons, mon ami, voyons, soyez sage!

C'étaient les seuls mots d'amour qui nous échappassent…

À quelque temps de là, Juliette donnait un grand dîner pour célébrer la fête de Charles. Pendant toute la soirée, elle se montra nerveuse, agacée. À Charles, qui lui adressa une observation timide, elle répondit durement, d'un ton bref que je ne lui connaissais pas. Il était deux heures du matin, quand tout le monde prit congé. J'étais demeuré seul, dans le salon. Près de la porte, Malterre me tournait le dos, causant avec Jesselin qui passait sa pelisse dans l'antichambre. Et je vis Juliette, accoudée au piano, qui me regardait fixement. Un éclair de passion farouche traversait ses yeux devenus graves tout à coup, presque terribles, les barrait comme d'une flamme nouvelle. Le pli de son front s'accentuait, sa narine battante et gonflée frémissait; je ne sais quoi d'impudique errait sur ses lèvres. Je m'élançai. Et mes genoux cherchant ses genoux, mon ventre se collant à son ventre, ma bouche sur sa bouche, je l'enlaçai d'une étreinte furieuse.

Elle s'abandonna, et d'une voix très basse, étranglée :

— Viens demain! dit-elle.

V

Je voudrais, oui, je voudrais ne pas poursuivre ce récit, m'arrêter là… Ah! je le voudrais! À la pensée que je vais révéler tant de hontes, le courage m'abandonne, le rouge me monte au front, une lâcheté me prend, tout à coup, qui fait trembler ma plume entre mes doigts… Et je me suis demandé grâce à moi-même… Hélas! je dois gravir jusqu'au bout le chemin douloureux de ce calvaire, même si ma chair y reste accrochée en lambeaux saignants, même si mes os à vif éclatent sur les cailloux et sur les rocs! Des fautes comme les miennes, que je ne tente pas d'expliquer par l'influence des fatalités ataviques et par les pernicieux effets d'une éducation si contraire à ma nature, ont besoin d'une expiation terrible, et cette expiation que j'ai choisie, elle est dans la confession publique de ma vie. Je me dis que les cœurs nobles et bons me sauront gré de mon humiliation volontaire; je me dis aussi que mon exemple servira de leçon… Si, en lisant ces pages, un jeune homme, un seul, prêt à faillir, se sentait tant d'effroi et tant de dégoût, qu'il fût à jamais sauvé du mal, il me semble que le salut de cette âme commencerait le rachat de la mienne. Et puis, j'espère, quoique je ne croie plus en Dieu, j'espère qu'au fond de ces asiles de paix, où, dans le silence des nuits rédemptrices, monte, vers le ciel, le chant triste et consolateur de ceux-là qui prient pour les morts, j'espère que j'aurai ma part des pitiés et des pardons chrétiens.

Je possédais vingt-deux mille francs de rente; de plus, j'étais convaincu qu'en travaillant je pouvais gagner, dans la littérature,

une somme égale au moins… Plus rien ne me paraissait difficile ; la route était tracée devant moi sans un obstacle, et je n'avais plus qu'à marcher… Ah ! mes timidités, mes terreurs, mes doutes, le travail haletant, l'angoisse, il n'en était plus question. Un roman, deux romans par an, des pièces de théâtre même… Qu'était-ce, je vous prie, pour un homme amoureux comme moi ?… Ne disait-on pas que X… et que Z…, des imbéciles irréparables et notoires, avaient fait, en quelques années, des fortunes énormes ?… Des idées de roman, de comédie, de drame, me venaient en foule, et je les indiquais d'un geste large et hautain… Je me voyais déjà accaparant toutes les librairies, tous les théâtres, tous les journaux, l'attention universelle… Aux heures d'inspiration pénible, je regarderais Juliette, et les chefs-d'œuvre naîtraient de ses yeux ainsi que les royaumes d'une féerie… Je n'hésitai pas à exiger le départ de Malterre et à me charger de l'existence de Juliette. Malterre écrivit des lettres désespérées, pria, menaça ; finalement, il partit. Plus tard, Jesselin, avec le bon goût et l'esprit qu'il avait, nous raconta que Malterre bien triste, voyageait en Italie.

— Je l'ai accompagné jusqu'à Marseille, nous dit-il… Il voulait se tuer, pleurait tout le temps… Vous savez, je ne suis pas un gobeur, moi ; mais, vraiment il me faisait de la peine… Non là, vrai !

Et il ajouta :

— Vous savez ?… Il était résolu à se battre avec vous… C'est son ami, monsieur Lirat, qui l'en a empêché… Moi aussi, du reste, parce que je ne comprends que les duels à mort.

Juliette écoutait ces détails, silencieuse, d'un air en apparence indifférent. Elle passait de temps en temps sa langue sur sa bouche ; il y avait dans ses yeux comme le reflet d'une joie intérieure. Pensait-elle à Malterre ? Était-elle heureuse d'apprendre que quelqu'un souffrît à cause d'elle ? Hélas ! je n'étais déjà plus en état de me poser ces points d'interrogation.

Une vie nouvelle commença.

Le quartier où demeurait Juliette ne me plaisait pas ; il y avait, dans sa maison, des voisinages qui m'étaient pénibles, et puis, surtout, l'appartement renfermait des souvenirs qu'il me convenait d'effacer. Dans la crainte que ces combinaisons n'agréassent

point à Juliette, je n'osais les lui dévoiler trop brusquement ; mais aux premiers mots que j'en dis, elle exulta.

— Oui, oui ! s'écria-t-elle joyeuse… J'y avais songé, mon chéri. Et puis, sais-tu à quoi j'ai songé encore ?… Dis-le, dis-le vite, à quoi ta petite femme a songé ?

Elle appuya ses deux mains sur mes épaules, et souriante :

— Tu ne sais pas ?… Vrai, tu ne sais pas ?… Eh bien ! elle a songé que tu viendrais habiter avec elle… Oh ! ce serait si gentil un joli petit appartement, où nous serions, tous deux, bien seuls, à nous aimer, dis, mon Jean ?… Toi, tu travaillerais ; moi, pendant ce temps-là, près de toi, sans bouger, je ferais de la tapisserie et, de temps en temps, je t'embrasserais, pour te donner de belles idées… Tu verras, mon chéri, si je suis une bonne femme de ménage, si je soignerai bien toutes tes petites affaires… D'abord, c'est moi qui rangerai ton bureau. Tous les matins tu y trouveras une fleur nouvelle… Et puis, Spy aura aussi une belle niche… pas, mon Spy ?… une belle niniche, toute neuve, avec des pompons rouges… Et puis, nous ne sortirons pas, presque jamais… et puis, nous nous coucherons de bonne heure… Et puis, et puis… Oh ! comme ce sera bon !

Redevenant sérieuse, elle dit, d'une voix grave :

— Sans compter que ça sera bien moins cher, la moitié moins cher, juste !

Nous arrêtâmes un appartement, rue de Balzac, et il fallut nous occuper de l'aménagement. Ce fut une grosse affaire. Toute la journée, nous courions les marchands, examinant des tapis, choisissant des tentures, discutant des projets et des devis. Juliette eût voulu acheter tout ce qu'elle voyait ; mais elle allait de préférence aux meubles, compliqués, aux étoffes éclatantes, aux broderies massives. L'éclaboussement de l'or neuf, le papillotage des tons heurtés l'attiraient et la retenaient charmée. Si je tentais de lui adresser une observation, elle répondait aussitôt :

— Est-ce que les hommes connaissent ces choses-là ?… Les femmes, ça sait bien mieux.

Elle s'entêta dans le désir de posséder une sorte de bahut arabe, effroyablement peinturluré, incrusté de nacre, d'ivoire, de pierres fausses, et qui était immense.

— Tu vois bien qu'il est trop grand, qu'il ne pourrait pas entrer chez nous, lui disais-je.

— Tu crois ?… Mais en lui sciant les pieds, mon chéri ?

Et, plus de vingt fois par jour, elle s'interrompait dans une conversation, pour me demander :

— Alors, tu crois qu'il est trop grand, le beau bahut ?

Dans la voiture, en rentrant, Juliette se pressait contre moi, me tendait ses lèvres, me couvrait de caresses, heureuse, rayonnante.

— Ah ! le vilain qui ne disait rien, et qui restait à me regarder, toujours, avec ses beaux yeux tristes… oui, vos beaux yeux tristes que j'aime, vilain ! Il a fallu que ce soit moi, pourtant !… Oh ! jamais tu n'aurais osé, toi ! Je te faisais peur, pas ? Tu te rappelles, quand tu m'as prise dans tes bras, le soir ?… Je ne savais plus où j'étais, je ne voyais plus rien… j'avais la gorge, la poitrine… c'est drôle… comme quand on a bu quelque chose de trop chaud… J'ai cru que j'allais mourir, brûlée… brûlée de toi… C'était si bon, si bon !… D'abord, je t'ai aimé, dès le premier jour… Non, je t'aimais avant… ah ! tu ris !… Tu ne crois pas qu'on puisse aimer quelqu'un sans le connaître et sans l'avoir vu ?… Moi, je crois que si !… Moi, j'en suis sûre !…

J'avais le cœur si gonflé, ces choses étaient si nouvelles pour moi, que je ne trouvais pas une parole ; j'étouffais dans la joie. Je ne pouvais qu'étreindre Juliette, balbutier des mots inachevés, pleurer, pleurer délicieusement. Soudain, elle devenait toute songeuse, le pli de son front s'accentuait, elle retirait sa main de la mienne. Je craignais de l'avoir froissée.

— Qu'as-tu, ma Juliette ?… lui demandai-je… Pourquoi es-tu comme ça ?… T'ai-je fait de la peine ?

Et Juliette, désolée, navrée, gémissait :

— L'encoignure, mon chéri !… l'encoignure du salon que nous avons oubliée.

Elle passait d'un rire, d'un baiser, à une gravité subite, mêlait les tendresses et les mesures des plafonds, embrouillait l'amour avec la tapisserie. C'était adorable.

Dans notre chambre, le soir, tous ces jolis enfantillages disparaissaient. L'amour mettait sur le visage de Juliette je ne sais quoi d'austère, de recueilli, et de farouche aussi ; il la transfigurait. Elle n'était pas dépravée ; sa passion, au contraire, se montrait robuste et saine, et, dans ses embrassements, elle avait la noblesse terrible, l'héroïsme rugissant des grands fauves. Son ventre vibrait comme pour des maternités redoutables.

Mon bonheur dura peu… Mon bonheur!… C'est une chose extraordinaire, en vérité, que jamais, jamais, je n'aie pu jouir d'une joie complètement, et qu'il ait fallu que l'inquiétude en vînt toujours troubler les courtes ivresses. Désarmé et sans force contre la souffrance, incertain et peureux dans le bonheur, tel j'ai été durant toute ma vie. Est-ce une tendance particulière de mon esprit? une perversion étrange de mes sens?… ou bien le bonheur ment-il réellement à tout le monde, comme à moi, et n'est-il qu'une forme plus persécutrice et raffinée de la souffrance universelle? Tenez… Les lueurs de la veilleuse tremblotent légèrement sur les rideaux et sur les meubles, et Juliette, au matin, s'est endormie — au matin de notre première nuit. Un de ses bras repose, nu, sur le drap; l'autre, nu aussi, se replie mollement sous sa nuque. Tout autour de son visage qui reflète les pâleurs du lit, de son visage meurtri, aux yeux, d'un grand cerne d'ombre, ses cheveux noirs, dénoués, s'éparpillent, ondulent, roulent… Avidement, je la contemple… Elle dort, près de moi, d'un sommeil calme et profond d'enfant. Et pour la première fois, la possession ne me laisse aucun regret, aucun dégoût; pour la première fois, je puis, le cœur attendri et reconnaissant, la chair encore vibrante de désirs, regarder une femme qui vient de se donner à moi. Exprimer mes sensations, je ne le saurais. Ce que j'éprouve, c'est quelque chose d'indéfinissable, quelque chose de très doux, de très grave aussi et de très religieux, une sorte d'extase eucharistique, semblable à celle où me ravit ma première communion. Je retrouve le même mystique enivrement, la même terreur auguste et sacrée; c'est, dans une éblouissante clarté de mon âme, une seconde révélation de Dieu… Il me semble que Dieu est descendu en moi, pour la deuxième fois… Elle dort, dans le silence de la chambre, la bouche à demi entrouverte, la narine immobile, elle dort d'un sommeil si léger, que je n'entends pas le souffle de sa respiration… Une fleur, sur la cheminée, est là qui se fane, et je perçois le soupir de son parfum mourant… De Juliette, je n'entends rien; elle dort, elle respire, elle est vivante, et je n'entends rien… Doucement, plus près, je me penche, l'effleurant presque de mes lèvres, et, tout bas, je l'appelle.

— Juliette!

Juliette ne bouge pas. Mais je sens son haleine plus faible que l'haleine de la fleur, son haleine toujours si fraîche, où se mêle en ce moment, comme une petite chaleur fade, son haleine toujours si odorante, où pointe comme une imperceptible odeur de pourriture.

— Juliette !

Juliette ne bouge pas… Mais le drap qui suit les ondulations du corps, moule les jambes, se redresse aux pieds, en un pli rigide, le drap me fait l'effet d'un linceul. Et l'idée de la mort, tout d'un coup, m'entre dans l'esprit, s'y obstine. J'ai peur, oui, que Juliette ne soit morte !

— Juliette !

Juliette ne bouge pas. Alors tout mon être s'abîme dans un vertige et, tandis qu'à mes oreilles résonnent des glas lointains, autour du lit je vois les lumières de mille cierges funéraires vaciller sous le vent des *de profundis.* Mes cheveux se hérissent, mes dents claquent, et je crie, je crie :

— Juliette ! Juliette !

Juliette enfin remue la tête, pousse un soupir, murmure comme en un rêve :

— Jean !… mon Jean !

Vigoureusement, dans mes bras, je la saisis, comme pour la défendre : je l'attire contre moi, et, tremblant, glacé, je supplie :

— Juliette !… ma Juliette !… ne dors pas… Oh ! je t'en prie, ne dors pas !… Tu me fais peur !… Montre-moi tes yeux, et parle-moi, parle-moi… Et puis serre-moi, toi aussi, serre-moi bien, bien fort… Mais ne dors plus, je t'en conjure.

Elle se pelotonne dans mes bras, chuchote des mots inintelligibles, se rendort, la tête sur mon épaule… Mais l'évocation de la mort, plus puissante que la révélation de l'amour, persiste, et bien que j'écoute le cœur de Juliette qui bat contre le mien régulièrement, elle ne s'évanouit qu'au jour.

Que de fois, depuis, dans ses baisers de flamme, à elle, j'ai ressenti le baiser froid de la mort !… Que de fois aussi, en pleine extase, m'est apparue la soudaine et cabriolante image du chanteur des Bouffes !… Que de fois son rire obscène est-il venu couvrir les paroles ardentes de Juliette !… Que de fois l'ai-je entendu qui me disait, en balançant, au-dessus de moi, sa face horrible et ricanante : « Repais-toi de ce corps, imbécile, de ce corps souillé,

profané par moi!… Va! va!… où que tu poses tes lèvres, tu respireras l'odeur impure de mes lèvres; où que tes caresses s'égarent sur cette chair prostituée, elles se heurteront aux ordures des miennes… Va! va!… baigne-la, ta Juliette, baigne-la, toute, dans l'eau lustrale de ton amour… Frotte-la de l'acide de ta bouche… Arrache-lui la peau avec les dents, si tu veux; tu n'effaceras rien, jamais, car l'empreinte d'infamie dont je la marquai est ineffaçable. » Et j'avais une envie violente d'interroger Juliette sur ce chanteur, dont l'image m'obsédait. Mais je n'osais pas. Je me contentais de prendre des détours ingénieux pour savoir la vérité : souvent, dans la conversation, je jetais un nom, subitement, espérant, oui, espérant que Juliette aurait un petit sursaut, une rougeur, se troublerait et que je me dirais : « C'est lui! » J'épuisai ainsi les noms de tous les chanteurs de tous les théâtres, sans que l'impénétrable attitude de Juliette me donnât la moindre indication. Quant à Malterre, je ne songeais plus à lui.

Notre installation dura quatre mois à peu près. Les tapissiers n'en finissaient pas, et les caprices de Juliette nécessitaient souvent des changements très longs. Elle revenait de ses courses quotidiennes avec des idées nouvelles pour la décoration du salon, du cabinet de toilette. Il fallut refaire, trois fois, entièrement, les tentures de la chambre qui ne lui plaisaient plus… Enfin, un beau jour, nous prîmes possession de l'appartement de la rue de Balzac. Il était temps… Cette existence toujours en l'air, cette fièvre continue, ces malles ouvertes, béantes ainsi que des cercueils, cet éparpillement brutal des choses familières, ces piles de linge croulant, ces pyramides de cartons que l'on renverse, ces bouts de ficelles coupées qui traînent partout, ce désordre, ce pillage, ce piétinement sauvage des souvenirs les plus chers, les plus regrettés, et, surtout, ce qu'un départ contient d'inconnu, de terreur, dégage de réflexions tristes, tout cela me ramenait à des inquiétudes, à des mélancolies, et, le dirai-je? à des remords… Pendant que Juliette tournait, voltait, au milieu des paquets, je me demandais si je n'avais pas commis une irréparable folie? Je l'aimais. Ah! certes, je l'aimais de toutes les forces de mon âme; et je ne concevais rien au-delà de cet amour qui m'envahissait chaque jour davantage, me prenait dans des fibres inconnues de moi, jusqu'ici… Pourtant, je me repentais d'avoir cédé, avec tant de légèreté et si vite, à un entraînement,

gros de conséquences fâcheuses, peut-être, pour elle et pour moi; j'étais mécontent de n'avoir pas su résister au désir qu'avait exprimé Juliette, d'une si caressante façon, de cette vie en commun… N'aurions-nous pu nous aimer, aussi bien, elle chez elle, moi chez moi; éviter les froissements possibles de cette situation qu'on appelle d'un mot ignoble : le collage?… Et tandis que l'éclat de toutes ces peluches, l'insolence de tous ces ors dans lesquels nous allions vivre, m'effrayaient, j'éprouvais pour mes pauvres meubles de pitchpin dispersés, pour mon petit appartement austère et tranquille, aujourd'hui vide, la tendresse douloureuse qu'on a pour les choses aimées et qui sont mortes. Mais Juliette passait, affairée, agile et charmante, m'embrassait au vol d'un baiser doux, et puis, il y avait en elle une joie si vive, traversée d'étonnements, de désespoirs si naïfs à propos d'un objet qu'elle ne retrouvait pas, que mes pensées moroses s'en allaient, comme aux premiers rayons du soleil s'en vont les nocturnes hiboux.

Ah! les bonnes journées qui suivirent le départ de la rue Saint-Pétersbourg!… Il fallut, d'abord, tout de suite, visiter chaque pièce en détail. Juliette s'asseyait sur les divans, les fauteuils et les canapés, en faisant craquer les ressorts qui étaient souples et moelleux.

— Toi aussi, disait-elle, essaye, mon chéri…

Elle examinait chaque meuble, palpait les tentures, faisait jouer les cordons de tirage des portières, déplaçait une chaise, rectifiait le pli d'une étoffe. Et c'étaient, à tous les moments, des cris d'admiration, des extases!

Elle voulut recommencer l'examen de l'appartement, les fenêtres closes, afin de se rendre compte de l'effet, *aux lumières,* ne se lassant jamais de regarder le même objet, courant d'une pièce dans l'autre, notant sur un bout de papier les choses qui manquaient… Ensuite ce furent les armoires où elle rangea son linge, le mien, avec un soin méticuleux, des raffinements compliqués, l'adresse d'une étalagiste consommée. Je la grondais, parce qu'elle gardait les meilleurs sachets pour moi…

— Non! non! non!… je veux avoir un petit homme qui embaume.

De ses anciens meubles, de ses bibelots, Juliette n'avait conservé que l'Amour en terre cuite, qui reprit sa place

d'honneur sur la cheminée du salon; moi, je n'avais apporté que mes livres et deux très belles études de Lirat, que je m'étais mis en devoir d'accrocher dans mon bureau. Juliette poussa des cris, scandalisée.

— Que fais-tu là, mon chéri?… Des horreurs pareilles dans un appartement tout neuf!… Je t'en prie, cache ces horreurs-là! Oh! cache-les…

— Ma chère Juliette, répondis-je, un peu piqué, tu as bien ton Amour en terre cuite?

— Sans doute, j'ai mon Amour en terre cuite… quel rapport ça a-t-il?… Il est très, très, très joli, mon Amour en terre cuite… Tandis que ça, vraiment!… Et puis ça n'est pas convenable!… D'abord, moi, chaque fois que je regarde de la peinture de ce fou de Lirat, ça me donne mal à l'estomac!

J'avais autrefois la fierté de mes admirations artistiques, et je les défendais jusqu'à la colère. Cela m'eût parut très puéril d'engager avec Juliette une discussion d'art, et je me contentai d'enfouir les deux tableaux au fond d'un placard, sans trop de regrets.

Il arriva, un jour, que tout se trouva dans un ordre admirable; chaque chose à sa place, les menus objets coquettement disposés sur les tables, les consoles, les vitrines; les pièces décorées de plantes aux larges feuilles, les livres dans la liseuse à portée de la main, Spy dans sa niche neuve, et partout des fleurs… Rien ne manquait, rien, pas même, sur une table de travail, une rose dont la tige baignait en un vase de verre, effilé… Juliette rayonnait, triomphait, ne cessait de me dire :

— Regarde, regarde encore, comme ta petite femme a bien travaillé!

Et penchant la tête sur mon épaule, les yeux attendris, la voix émue sincèrement, elle murmura :

— Oh! mon Jean adoré, nous sommes chez nous, maintenant, chez nous, tu entends bien… Comme nous allons être heureux, là, dans notre joli nid!…

Le lendemain, Juliette me dit :

— Il y a bien longtemps que tu n'es allé chez M. Lirat… Je ne voudrais pas qu'il pût croire que c'est moi qui t'empêche de le voir.

C'était vrai, pourtant ! Depuis plus de cinq mois, je l'oubliais, ce pauvre Lirat ?… L'oubliais-je ?… Hélas ! non… La honte me retenait… La honte seule m'éloignait de lui… J'aurais, je vous assure, crié à la terre tout entière : « Je suis l'amant de Juliette ! » mais prononcer ce mot devant Lirat, je n'osais pas !… D'abord, j'avais pensé à lui tout confier, au risque de ce qu'il en résulterait de fâcheux pour notre amitié… Je m'étais dit : « Voyons, demain, j'irai chez Lirat… » Je m'affermissais même dans cette résolution… Et le lendemain : « Non, pas encore… rien ne presse… demain !… » Demain, toujours demain !… Et les jours, les semaines, les mois s'écoulaient… Demain !… Maintenant qu'il avait été tenu au courant de ces choses par Malterre, qui, avant de partir, était revenu faire gémir son divan, comment l'aborder ?… Que lui dire ?… Comment supporter son regard, ses mépris, ses colères… Ses colères, oui !… Mais ses mépris, mais ses silences terribles, mais le ricanement déconcertant que je voyais déjà se tordre au coin de ses lèvres ?… Non, en vérité, je n'osais pas !… L'attendrir, lui prendre la main, lui demander pardon de mon manque de confiance, faire appel à toutes les générosités de son cœur !… non !… Je jouerais mal ce rôle, et puis, d'un mot, Lirat me glacerait, arrêterait l'effusion… Eh bien ! chaque jour qui fuyait nous séparait davantage, nous mettait plus loin l'un de l'autre… quelques mois encore, et il ne serait plus question de Lirat dans ma vie !… J'aimerais mieux cela que de franchir ce seuil, que d'affronter ces yeux… Je répondis à Juliette :

— Lirat ?… Oui, oui… Un de ces jours, j'y pense !

— Non, non ! insista Juliette… C'est aujourd'hui… Tu le connais, tu sais comme il est méchant… Ah ! il doit en fabriquer des potins sur nous !

Il fallut bien me décider. De la rue de Balzac à la cité Rodrigues, le trajet est court. Afin de reculer le moment de cette entrevue pénible, je fis de longs détours, flânant aux étalages du faubourg Saint-Honoré. Et je songeais : « Si je n'allais pas chez Lirat !… Je dirais, en rentrant, que je l'ai vu, que nous nous sommes fâchés, j'inventerais une histoire qui me sauverait à tout jamais de cette visite. » J'eus honte de cette pensée gamine… Alors j'espérai que Lirat ne serait pas chez lui !… Avec quelle joie je roulerais ma carte et la glisserais dans le trou de la serrure !…

Réconforté par cette idée, je m'engageai enfin dans la cité Rodrigues, m'arrêtait devant la porte de l'atelier… Et cette porte me parut effrayante. Néanmoins, je frappai, et, aussitôt, de l'intérieur, une voix, la voix de Lirat, répondit :

— Entrez !

Mon cœur battait, une barre de feu me traversait la gorge… Je voulus m'enfuir.

— Entrez ! répéta la voix.

Je tournai le bouton :

— Ah ! c'est vous, Mintié ! s'écria Lirat… Entrez donc…

Lirat, assit devant sa table, écrivait une lettre.

— Vous permettez que j'achève ?… me dit-il. Deux minutes, et je suis à vous.

Il se remit à écrire. Cela me rassurait un peu de ne pas sentir sur moi le froid de son regard. Je profitai de ce qu'il me tournait le dos, pour parler, pour me soulager vite du fardeau qui m'oppressait l'âme.

— Comme il y a longtemps que je ne vous ai vu, mon bon Lirat !

— Mais oui, mon cher Mintié.

— J'ai déménagé…

— Ah !

— J'habite rue de Balzac.

— Beau quartier !…

J'étranglais… Je fis un suprême effort, rassemblai toutes mes forces, mais, par une étrange aberration, je crus devoir prendre une tournure dégagée… Ma parole d'honneur ! je raillai, oui, je raillai.

— Je vais vous apprendre une nouvelle qui vous amusera… ah ! ah !… qui vous amusera, j'en suis sûr… je… je vis… avec Juliette… Ah ! ah ! avec Juliette Roux… Juliette, enfin… ah ! ah !…

— Mes compliments !…

« Mes compliments ! » Il avait prononcé cela : « Mes compliments ! » d'une voix parfaitement calme, indifférente !… Comment ! pas un sifflement, pas une colère, pas un bondissement !… Mes compliments !… Comme il aurait dit : « Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?… » Et son dos, courbé vers la table, demeurait immobile, sans un ressaut, sans un

frisson!… Sans plume ne lui était pas tombée des mains; il continuait d'écrire!… Ce que je lui apprenais là, il le savait depuis longtemps… Mais l'entendre de ma bouche!… J'étais stupéfait, et dois-je l'avouer? — froissé que cela ne l'indignât pas!… Lirait se leva, et se frottant les mains :

— Eh bien! quoi de nouveau? me dit-il.

Je n'y pus tenir davantage. Je me précipitai vers lui, les larmes aux yeux.

— Écoutez-moi, criai-je en sanglotant… Lirat, par grâce, écoutez-moi… j'ai mal agi envers vous… je le sais, et je vous demande pardon… J'aurais dû tout vous dire… Je n'ai pas osé… Vous me faites peur… Et puis, vous vous souvenez de Juliette, ici, ce que vous m'avez raconté d'elle… vous vous souvenez… c'est cela qui m'en a empêché… Comprenez-vous?

— Mais, mon cher Mintié, interrompit Lirat… je ne vous en veux pas du tout… Je ne suis ni votre père ni votre confesseur… Vous faites ce qui vous plaît, et cela ne me regarde en rien…

Je m'exaltais :

— Vous n'êtes pas mon père, c'est vrai… mais vous êtes mon ami, mon seul ami, et je vous devais plus de confiance… Pardonnez-moi!… Oui, je vis avec Juliette, et je l'aime, et elle m'aime!… Est-ce donc un crime que de chercher un peu de bonheur?… Juliette n'est pas la femme que vous pensez… on l'a odieusement calomniée… Elle est bonne, honnête. Oh! ne souriez pas… oui, honnête!… Elle a des naïvetés d'enfant qui vous attendriraient, Lirat… Vous ne l'aimez point, parce que vous ne la connaissez pas!… Si vous saviez toutes les gentillesses, toutes les prévenances de brave femme qu'elle a pour moi!… Juliette veut que je travaille… Elle a la fierté de ce que je pourrai créer de bon… Tenez, c'est elle qui m'a forcé à venir vous voir… moi, j'avais honte, je n'osais pas… C'est elle!… Oui, Lirat; ayez un peu pitié d'elle… Aimez-la un peu, je vous en supplie!

Lirat était devenu grave. Il mit sa main sur mon épaule, et me regardant tristement :

— Mon pauvre enfant! me dit-il d'une voix émue. Pourquoi me dites-vous tout cela?

— Mais parce que c'est la vérité, mon cher Lirat!… parce que je vous aime et que je veux rester votre ami… Prouvez-moi que

vous êtes toujours mon ami!… Tenez, venez dîner, ce soir, chez nous, comme autrefois chez moi? Oh! je vous en prie, venez!

— Non! fit-il.

Et ce *non* était impitoyable, définitif, bref, ainsi qu'un coup de pistolet.

Lirat ajouta :

— Venez, vous, souvent!… Et quand vous aurez envie de pleurer… vous savez… le divan est là… Les larmes des pauvres diables, ça le connaît…

Lorsque la porte se referma, il me sembla que quelque chose d'énorme et de lourd se refermait avec elle sur mon passé, que des murs plus hauts que le ciel et plus profonds que la nuit me séparaient, pour toujours, de ma vie honnête, de mes rêves d'artiste. Et j'éprouvai, dans tout mon être, comme un déchirement… Pendant une minute, je demeurai là, hébété, les bras ballants, les yeux ouverts démesurément sur cette porte fatidique, derrière laquelle une chose venait de finir, une chose venait de mourir.

VI

Juliette ne tarda pas à s'ennuyer dans ce bel appartement où elle s'était promis tant de calme, tant de bonheur. Ses armoires rangées, ses petits bibelots mis en ordre, elle ne sut que faire et elle s'étonna. La tapisserie l'agaça, la lecture ne lui procura aucune distraction. Elle allait d'une pièce dans l'autre, sans savoir à quoi occuper ses mains, son esprit, bâillant, s'étirant les bras. Elle se réfugiait en son cabinet de toilette, où elle passait de longues heures à s'habiller, à essayer des coiffures nouvelles devant sa glace, à faire jouer les robinets de la baignoire, ce qui l'amusait un instant ; à épucer Spy, et à lui fabriquer des nœuds compliqués avec les vieilles brides de ses chapeaux. La direction de sa maison eût pu emplir le vide de ses journées, mais je m'aperçus vite, avec chagrin, que Juliette n'était pas la femme de ménage qu'elle se vantait d'être. Elle ne prenait de soin, n'avait de goût, n'exerçait de surveillance que pour sa lingerie de corps et pour son chien ; le reste lui importait peu, et les choses allaient comme elles voulaient, ou plutôt comme voulaient les domestiques. Notre personnel renouvelé se composait d'une cuisinière, vieille fille sale, avide, grincheuse, dont les talents en cuisine ne s'étendaient pas au-delà du tapioca, de la blanquette de veau, de la salade ; d'une femme de chambre, Célestine, effrontée, vicieuse, qui n'avait d'estime que pour les gens qui dépensaient beaucoup d'argent ; enfin d'une femme de charge, la mère Sochard, qui prisait sans cesse, se saoulait effroyablement, afin d'oublier ses malheurs, disait-elle, son mari qui la battait et la grugeait, sa fille qui

avait mal tourné. Aussi le gaspillage était-il énorme, notre table très mauvaise, le reste à l'avenant. Si, par hasard, nous avions du monde, Juliette commandait chez Bignon des plats très chers et très prétentieux. Je vis avec déplaisance des familiarités inconvenantes, une sorte de liaison amicale s'établir entre Juliette et Célestine. Quand elle habillait sa maîtresse, elle lui contait des histoires dont celle-ci se réjouissait, dévoilait les intimités malpropres des maisons où elle avait passé, donnait des conseils… Chez Mme K… on faisait comme ci; chez Mme V… comme ça. Aussi, c'étaient des « chouettes places », on peut le dire. Souvent, Juliette se rendait à la lingerie où Célestine cousait, et elle restait là, des heures entières, assise sur une pile de draps, à écouter les inépuisables « potins » de la bonne… De temps en temps, des discussions s'élevaient à propos d'un objet dérobé, d'un manquement au service. Célestine s'emportait, lançait les plus grossières injures, tapait les meubles, glapissait de sa voix esquintée :

— Ah ben!… merci!… En v'là une sale baraque! Des grues pareilles, ça se permet de vous accuser!… Hé, tu sais, ma petite, je me fiche de toi, et puis de ton nigaud, là-bas… qu'a l'air d'un melon!…

Juliette la renvoyait, ne voulait pas même qu'elle fît ses huit jours…

— Oui, oui!… tout de suite vos paquets, vilaine fille… tout de suite.

Elle venait se blottir près de moi, tremblante et pâle.

— Ah! mon chéri, l'indigne créature, la vilaine fille! Moi qui étais si gentille pour elle!

Le soir, tout était raccommodé. Et, par-dessus les rires qui recommençaient de plus belle, la voix de Célestine braillait :

— Bien sûr que c'était une rude salope que Mme la comtesse! Ah! la salope.

Un jour, Juliette me dit :

— Ta petite femme n'a plus rien à se mettre… Elle est nue comme un ver, la pauvre!

Alors, ce furent des courses nouvelles, chez la couturière, la modiste, la lingère; et elle redevint gaie, vive, plus aimante. L'ombre d'ennui qui avait assombri son visage se dissipa… Au milieu des étoffes, des dentelles, parmi les plumes et les fanfrelu-

ches, elle se trouvait vraiment dans son élément, s'épanouissait, resplendissait. Ses doigts passionnés éprouvaient des jouissances physiques à courir sur les satins, à toucher les crêpes, à caresser les velours, à se perdre dans les flots laiteux des fines batistes. Le moindre bout de soie, à la façon dont elle le chiffonnait, revêtait aussitôt un joli air de chose vivante ; des soutaches et des passementeries, elle savait tirer les plus exquises musiques. Quoique je fusse très inquiet de toutes ces fantaisies ruineuses, je ne pouvais rien refuser à Juliette, et je me laissais aller au bonheur de la savoir si heureuse, au charme de la voir si charmante, elle dont la beauté embellissait les objets inertes autour d'elle, elle qui animait tout ce qu'elle touchait d'une vie de grâce !

Pendant plus d'un mois, tous les soirs, on apporta chez nous des paquets, des cartons, des gaines étranges… Et les robes succédaient aux robes, les chapeaux aux manteaux. Les ombrelles, les chemises brodées, les plus extravagantes lingeries s'entassaient, s'amoncelaient, débordaient des tiroirs, des placards, des armoires.

— Tu comprends, mon chéri, m'expliquait Juliette, surprenant dans mes regards un étonnement ; tu comprends… je n'avais plus rien… Ça, c'est un fonds… Je n'aurai maintenant qu'à l'entretenir… Oh ! ne crains rien, va ! Je suis très économe… Ainsi, regarde… j'ai fait faire à toutes mes robes un corsage montant, pour la ville, et puis un corsage décolleté, pour quand nous irons à l'Opéra !… Compte ce que cela m'économise de costumes… Un… deux… trois… quatre… cinq…, cinq costumes, mon chéri !… Tu vois bien !

Elle étrenna, au théâtre, une robe qui *fit sensation.* Tant que dura cette mortelle soirée, je fus le plus malheureux des hommes… Je sentais les convoitises de ces regards de toute une salle braqués sur Juliette, de ces regards qui la dévisageaient, qui la déshabillaient, de ces regards qui laissent tomber tant d'ordures autour de la femme qu'on admire. J'aurais voulu cacher Juliette au fond de la loge, et jeter sur elle un voile de laine sombre et grossière ; et, le cœur mordu par la haine, je souhaitai que le théâtre, tout à coup, s'effondrât dans un cataclysme ; qu'il broyât, en une chute formidable de son lustre et de son plafond, tous ces hommes qui me volaient chacun un peu de la pudeur de Juliette, qui m'emportaient chacun un peu de son amour. Elle,

triomphante, semblait dire : « Je vous aime bien, Messieurs, de me trouver belle ainsi, et vous êtes de braves gens. »

À peine rentrés chez nous, j'attirai Juliette contre moi, et longtemps, longtemps, je la tins pressée sur mon cœur, répétant sans cesse : « Tu m'aimes bien, ma Juliette ?… » Mais déjà le cœur de Juliette ne m'entendait plus. Me voyant triste, apercevant au bord de mes cils des larmes prêtes à rouler sur sa joue, elle se dégagea de mes bras, et, un peu fâchée, me dit :

— Comment ! j'ai été la plus belle de toutes, de toutes !… et tu n'es pas content !… Et tu pleures ?… Ce n'est pas gentil !… Qu'est-ce qu'il te faut, alors ?

Notre première fâcherie eut lieu à propos des amis de Juliette. Gabrielle Bernier, Jesselin et quelques autres personnages amenés par Malterre, jadis, rue de Saint-Pétersbourg, revenaient, sans que je les en eusse priés, nous poursuivre, rue de Balzac… Et cela ne me convenait pas, j'entendais séparer ma maîtresse de tout son passé. Je le déclarai nettement à Juliette, qui parut d'abord très étonnée.

— Qu'as-tu contre M. Jesselin ? me demanda-t-elle. Elle appelait les autres par leur petit nom… Mais elle disait *Monsieur* Jesselin avec un grand respect.

— Je n'ai rien contre lui, positivement, ma chérie… Il me déplaît, il m'agace… il est absurde… Voilà, je pense, de bonnes raisons pour ne point désirer voir cet imbécile…

Juliette fut fort scandalisée… Que j'aie pu traiter d'imbécile un homme de l'importance et de la réputation de M. Jesselin, cela ne lui entrait pas dans la tête. Elle me regardait avec effroi, comme si je venais de proférer un abominable blasphème.

— Imbécile, M. Jesselin !… Lui, un homme si comme il faut, si sérieux !… qui est allé dans les Indes !… Mais tu ne sais donc pas qu'il est de la Société de Géographie ?

— Et Gabrielle Bernier ?… Est-elle aussi de la Société de Géographie ?

Juliette ne s'emportait jamais. Seulement, quand elle se fâchait, ses yeux devenaient subitement plus durs, le pli de son front se creusait davantage, sa voix perdait un peu de sa douce sonorité. Elle répondit simplement :

— Gabrielle est mon amie.

— C'est bien cela que je lui reproche !

Il y eut un moment de silence. Juliette, assise dans un fauteuil, tortillait les dentelles de sa robe de chambre, réfléchissait. Un sourire ironique erra sur ses lèvres.

— Alors, il faut que je ne voie personne?… C'est ce que tu veux, n'est-ce pas?… Eh bien, ça va être amusant!… Nous ne sortons jamais, déjà!… Nous vivons comme de vrais loups!…

— Il n'est point question de cela, ma chérie… J'ai des amis… je leur dirai de venir…

— Oui, je les connais, tes amis… je les vois d'ici!… des littérateurs, des artistes!… des gens qu'on ne comprend pas quand ils vous parlent… et qui nous emprunteront de l'argent!… Merci!…

Je fus blessé, et répondis vivement :

— Mes amis sont d'honnêtes garçons, tu entends, et qui ont du talent… Tandis que ce crétin et cette sale fille!

— Assez, n'est-ce pas! commanda Juliette… Tu veux? c'est bien! Je leur fermerai ma porte… Seulement, quand tu as exigé de vivre avec moi, tu aurais bien dû me prévenir que tu voulais m'enterrer vivante… J'aurais vu ce que j'avais à faire…

Elle se leva… Je ne pensai point à lui dire que c'était elle, au contraire, qui avait désiré cette existence à deux, comprenant que ce serait aggraver la discussion inutilement. Je lui pris la main.

— Juliette! suppliai-je.

— Eh bien, quoi?

— Tu es fâchée?

— Moi? au contraire, je suis très contente…

— Juliette!

— Allons, laisse-moi… finis… tu me fais mal.

Juliette me bouda toute la journée; lorsque je lui adressais la parole, elle ne me répondait pas, ou se contentait d'articuler, d'une voix brève, des monosyllabes irritants. J'étais malheureux et colère; j'eusse voulu l'embrasser et la battre, la couvrir de baisers et de coups de poing. Au dîner, elle conserva une dignité de femme offensée, les lèvres pincées, du dédain plein les yeux. En vain, je tentai de l'attendrir par des allures humbles, des regards repentants et douloureux; son masque demeurait impitoyable, son front avait toujours cette barre d'ombre qui m'inquiétait. Le soir, couchée, elle prit un livre et me tourna le dos. Et sa nuque,

sa nuque parfumée où mes lèvres aimaient à se pâmer, sa nuque me paraissait plus obstinée qu'un mur de pierre… De sourdes impatiences s'agitaient en moi, et je m'efforçais de les dompter. À mesure que la colère m'envahissait, ma voix cherchait des intonations plus caressantes, se faisait plus douce, plus suppliante.

— Juliette ! ma Juliette !… Parle-moi, je t'en prie !… Parle-moi !… Je t'ai fait de la peine, j'ai été trop dur ?… c'est vrai… Je me repens, je te demande pardon… Mais parle-moi.

On eût dit que Juliette ne m'entendait pas. Elle coupait les feuillets de son livre, et le sifflement du couteau sur le papier m'agaçait horriblement.

— Ma Juliette !… Comprends-moi… C'est parce que je t'aime que je t'ai dit cela… C'est parce que je te veux si pure, si respectée !… Et qu'il me semble que ces gens sont indignes de toi… Si je ne t'aimais pas, que m'importerait ? Et puis, tu crois que je ne veux pas que tu sortes !… Mais non… Nous sortirons souvent, tous les soirs… Ah ! ne sois pas ainsi !… J'ai eu tort !… Gronde-moi, bats-moi… Mais parle, parle donc !…

Elle continuait de tourner les pages du livre… Les mots s'étranglaient dans ma gorge :

— C'est mal, Juliette, ce que tu fais là… Je t'assure que c'est mal d'être comme tu es… Puisque je me repens ! Ah ! quel plaisir éprouves-tu donc à me torturer de la sorte ?… Puisque je me repens !… Voyons, Juliette, puisque je me repens !…

Aucun muscle de son corps ne tressaillait à mes prières. Sa nuque surtout m'exaspérait. Entre des mèches de cheveux follets, j'y voyais maintenant une tête de bête ironique, des yeux qui me raillaient, une bouche qui me tirait la langue. Et j'eus la tentation d'y porter la main, de la labourer avec mes doigts, d'en faire jaillir du sang.

— Juliette ! criai-je.

Et mes doigts crispés, écartés, crochus comme des serres, s'avançaient, malgré moi, prêts à s'abattre sur cette nuque, impatients de la déchirer.

— Juliette !

Juliette retourna légèrement la tête, me regarda avec mépris, sans terreur.

— Que veux-tu ? me dit-elle.

— Ce que je veux ?… Ce que je veux ?…

J'allais proférer des menaces… Je m'étais levé, à demi, hors des draps, je gesticulais… Et, tout à coup, ma colère tomba… Je me rapprochai de Juliette, me blottis contre elle, tout honteux, et baisant cette belle nuque parfumée :

— Ce que je veux, ma chérie, c'est que tu sois heureuse… Que tu reçoives tes amis… C'était si bête ce que j'exigeais de toi!… N'es-tu donc pas la meilleure des femmes?… Ne m'aimes-tu pas?… Ah! je n'aurai plus d'autre volonté que la tienne, je te le promets!… Et tu verras comme je serai gentil avec eux… Tiens… pourquoi n'inviterais-tu pas Gabrielle à dîner?… Et Jesselin aussi?…

— Non! non!… Tu dis cela maintenant, et demain tu me le reprocherais… Non, non!… Je ne veux pas t'imposer des gens que tu détestes… Des sales filles, et des crétins!…

— Je ne sais où j'avais la tête… Je ne les déteste pas… au contraire, ils me plaisent beaucoup… Invite-les, tous les deux… Et j'irai prendre une loge au Vaudeville.

— Non!

— Je t'en conjure!

Sa voix se radoucit. Elle ferma le livre.

— Eh bien! nous verrons demain.

Sincèrement, à cette minute, j'aimais Gabrielle, Jesselin, Célestine… Je crois même que j'aimais Malterre.

Je ne travaillais plus. Non que l'amour du travail m'eût abandonné, mais je n'avais plus la faculté créatrice. Tous les jours je m'asseyais, à mon bureau, devant du papier blanc, cherchant des idées, n'en trouvant pas, et retombant fatalement dans les inquiétudes du présent, qui était Juliette, dans les effrois de l'avenir, qui était Juliette encore!… De même qu'un ivrogne presse la bouteille tarie pour en exprimer une dernière goutte de liqueur, de même je pressais mon cerveau dans l'espoir d'en faire gicler des gouttes d'idées!… Hélas! mon cerveau était vide! Il était vide, et il me pesait sur mes épaules, autant qu'une boule énorme de plomb!… Mon intelligence avait toujours été lente à s'éveiller : il lui fallait l'excitation, le cinglement d'un coup de fouet. En raison de ma sensibilité mal réglée, de ma passivité, je subissais facilement des influences intellectuelles et morales, bonnes ou mauvaises. Aussi l'amitié de Lirat m'était-elle très utile, autrefois. Mes idées se dégelaient à la chaleur de son esprit;

sa conversation m'ouvrait des horizons nouveaux, insoupçonnés; ce qui grouillait en moi de confus, se dégageait, prenait une forme moins indécise que je m'efforçais de transcrire : il m'habituait à voir, à comprendre, me faisait descendre, avec lui dans le mystère de la vie profonde… Maintenant, jour par jour, et, pour ainsi dire, heure par heure, se rétrécissaient, se refermaient les horizons de lumière où j'avais tendu, et la nuit venait, une nuit épaisse, qui non seulement était visible, mais qui était tangible aussi, car je la touchais réellement, cette nuit monstrueuse; je sentais ses ténèbres se coller à mes cheveux, s'agglutiner à mes doigts, s'enrouler autour de mon corps, en anneaux visqueux…

Mon cabinet donnait sur une cour, ou plutôt sur un petit jardin que décoraient deux grands platanes, et que limitait un mur, tapissé d'un treillage et couronné de lierre. Par-delà ce mur, au fond d'un autre jardin, une façade de maison montait grise et très haute, dardant sur moi cinq rangées de fenêtres; au troisième étage, contre la croisée qui l'encadrait comme un vieux tableau, un vieux homme était assis. Il avait une calotte de velours noir, une robe de chambre à carreaux, et jamais il ne bougeait. Tassé sur lui-même, la tête inclinée sur la poitrine, il semblait dormir. De son visage, je ne voyais que des angles de chair jaune et ridée, des trous d'ombre et des mèches de barbe sale, pareilles aux végétations bizarres qui poussent sur les troncs des arbres morts. Parfois un profil de femme se penchait sur lui, sinistrement; et ce profit avait l'air d'une chouette posée sur l'épaule du vieillard; je distinguais son bec recourbé et ses yeux ronds, cruels, avides, sanguinaires. Lorsque le soleil entrait dans le jardin, la croisée s'ouvrait, et j'entendais une voix aigre, pointue, colère, qui ne cessait de glapir des reproches. Alors, le vieux homme se tassait davantage, sa tête avait un léger mouvement d'oscillation, puis il redevenait immobile, un peu plus enfoui dans les plis de sa robe de chambre, un peu plus écroulé au fond de son fauteuil. Je restais des heures à regarder le malheureux, et j'imaginais des drames terribles, une intimité tragique, une existence noble, gâchée, perdue, broyée par cette femme à la face de chouette. Ce cadavre vivant, je me le représentais beau, jeune et fort… C'était peut-être jadis un artiste, un savant, ou simplement un homme heureux et bon… Et il marchait, la taille haute, les yeux pleins de confiance, il marchait vers

la gloire ou vers le bonheur… Un jour, il avait rencontré cette femme chez un ami ; et cette femme, elle aussi, avait une voilette parfumée, un petit manchon, une toque de loutre, un sourire céleste, un air d'angélique douceur… Et tout de suite, il l'avait aimée… Je le suivais pas à pas, dans sa passion, je comptais ses faiblesses, ses lâchetés, ses chutes de plus en plus profondes, jusqu'à l'effondrement dans ce fauteuil de gâteux et de paralytique… Et ce que j'imaginais de lui, c'était ma vie à moi : c'étaient mes propres sensations, mes terreurs de l'avenir, mes angoisses… Peu à peu, l'hallucination prenait un caractère seulement physique, et c'était moi que je voyais, sous cette calotte de velours, dans cette robe de chambre, avec ce corps délabré, cette barbe sale, et Juliette qui se posait sur mon épaule, comme un hibou…

Juliette !… Elle rôdait dans le cabinet, le corps lassé, la figure toute barbouillée d'ennui, laissant échapper des bâillements et des soupirs. Elle ne savait qu'inventer pour se distraire. Le plus souvent, près de moi, elle installait une table de jeu et s'absorbait dans les combinaisons d'une patience compliquée ; ou bien elle s'allongeait sur le divan, étalait sur elle une serviette, sur la serviette de menus instruments d'écaille, de microscopiques pots d'onguent, et brossait ses ongles avec acharnement, les limait, les obligeait à être plus brillants que de l'agate. Toutes les cinq minutes, elle les examinait, cherchant son image reflétée, comme en un miroir, sur les surfaces polies.

— Regarde, mon chéri !… sont beaux, pas ? Et toi aussi, Spy, regarde les jolis *nonongles* à ta maîtresse.

Ce frottement léger de la brosse de peau, cet imperceptible craquement du divan, les réflexions de Juliette, ses conversations avec Spy, suffisaient à mettre en déroute le peu d'idées que je tentais de rassembler. Ma pensée revenait aussitôt aux préoccupations ordinaires, et je rêvais des rêves pénibles, je vivais des vies douloureuses… Juliette !… L'aimais-je ?… Bien des fois cette question se dressait devant moi, grosse d'un doute affreux. N'avais-je point été dupe d'un étonnement des sens ?… Ce que j'avais pris pour de l'amour, n'était-ce point l'éphémère et fugitive révélation d'un plaisir non encore goûté ?… Juliette !… Certes, je l'aimais… Mais cette Juliette que j'aimais, n'était-ce point celle que j'avais créée, qui était née de mon imagination,

sortie de mon cerveau, celle à qui j'avais donné une âme, une flamme de divinité, celle que j'avais pétrie impossiblement, avec la chair idéale des anges?… Et encore ne l'aimais-je point comme on aime un beau livre, un beau vers, une belle statue, comme la réalisation visible et palpable d'un rêve d'artiste!… Mais l'autre Juliette!… celle qui était là?… Ce joli animal inconscient, ce bibelot, ce bout d'étoffe, ce rien?… Je la considérais avec attention, tandis qu'elle lissait ses ongles!… Oh! j'aurais voulu déboîter ce crâne et en sonder le vide, ouvrir ce cœur et en mesurer le néant! Et je me disais : « Quelle existence sera la mienne avec cette femme qui n'a de goût que pour le plaisir, qui n'est heureuse que dans les chiffons, dont chaque désir coûte une fortune, qui, malgré son apparence chaste, va au vice instinctivement; qui, du soir au lendemain, sans un regret, sans un souvenir, a quitté ce misérable Malterre; qui me quittera demain, peut-être; cette femme qui est la négation vivante de mes aspirations, de mes admirations; qui jamais, jamais, n'entrera dans ma vie intellectuelle; cette femme enfin qui, déjà, pèse sur mon intelligence comme une folie, sur mon cœur comme un remords, sur tout *moi* comme un crime?… » J'avais des envies de fuir, de dire à Juliette : « Je sors, mais je serai revenu dans une heure », et de ne pas rentrer dans cette maison où les plafonds m'étaient plus écrasants que des couvercles de cercueil, où l'air m'étouffait, où les choses elles-mêmes semblaient me dire : « Va-t'en. » Eh bien, non!… Je l'aimais! Et c'était cette Juliette que j'aimais, non l'autre, qui était allée où vont les chimères!… Je l'aimais de tout ce qui faisait ma souffrance, je l'aimais de son inconscience, de ses futilités, de ce que je soupçonnais en elle de perverti; je l'aimais de ce torturant amour des mères pour leur enfant malade, pour leur enfant bossu… Avez-vous rencontré, par un jour glacé d'hiver, avez-vous rencontré, accroupi dans l'angle d'une porte, un pauvre être dont les lèvres sont gercées, dont les dents claquent, dont la peau tremble, sous les guenilles déchirées?… Et si vous l'avez rencontré, n'avez-vous pas été envahi par une pitié poignante, et n'avez-vous pas eu la pensée de le prendre, de le réchauffer contre vous, de lui donner à manger, de lui couvrir ses membres frissonnants de vêtements chauds? J'aimais Juliette ainsi; je

l'aimais d'une pitié immense… ah ! ne riez pas !… d'une pitié maternelle, d'une pitié infinie !…

— Est-ce que nous n'allons pas sortir, mon chéri ?… Ce serait si gentil de faire un tour de Bois.

Et, jetant les yeux sur le papier blanc, où je n'avais pas écrit une ligne :

— C'est tout ça ?… Vrai !… tu ne t'es pas foulé la rate… Et moi qui suis restée pour te faire travailler !… Oh ! d'abord, je sais que tu n'arriveras jamais à rien… Tu es bien trop mou !…

Bientôt, tous les jours et tous les soirs nous sortîmes. Je ne résistais pas, presque heureux d'échapper aux mortels dégoûts, aux réflexions désespérées que me suggérait notre appartement, à la vision symbolique du vieil homme, à moi-même… Ah ! surtout à moi-même. Dans la foule, dans le bruit, dans cette hâte fiévreuse de l'existence de plaisir, j'espérais trouver un oubli, un engourdissement, dompter les révoltes de mon esprit, faire taire le passé dont j'entendais, au fond de mon être, la voix gémir et pleurer. Et, puisque, j'étais dans l'impossibilité d'élever Juliette jusqu'à moi, j'allais m'abaisser jusqu'à elle. Les hauteurs sereines où trône le soleil, que j'avais gravies lentement, au prix de quels efforts ! je les redescendrais d'un coup, d'une chute instantanée, irrémédiable, dussé-je, en bas, me fracasser la tête contre les pierres, ou disparaître dans la boue profonde. Il n'était plus question de m'enfuir. Si, par hasard, cette idée venait encore traverser les brumes de mon cerveau, si, dans l'égarement de ma volonté, j'apercevais, toujours plus lointaine, une route de salut, où le devoir semblait m'appeler, pour me soustraire à l'idée, pour ne pas m'élancer sur cette route, je m'accrochais à de faux semblants d'honneur… Pouvais-je quitter Juliette moi qui avais exigé qu'elle quittât Malterre ? Moi parti, que deviendrait-elle ?… Mais non ! mais non ! je mentais… Je ne voulais pas la quitter, parce que je l'aimais, parce que j'avais pitié d'elle, parce que… N'était-ce point moi que j'aimais, de moi que j'avais pitié ?… Ah ! je ne sais plus ! je ne sais plus !… Aussi ne croyez pas que l'abîme où j'ai roulé m'ait surpris brusquement… Ne le croyez pas ! Je l'ai vu de loin, j'ai vu son trou noir et béant horriblement, et j'ai couru à lui… Je me suis penché sur les bords pour respirer l'odeur infecte de sa fange, je me suis dit : « C'est là que tombent, que s'engouf-

frent les destinées perverties, les vies perdues; on n'en remonte jamais, jamais! » Et je m'y suis précipité…

Malgré les menaces du ciel chargé de nuages, la terrasse du café est grouillante de monde. Pas une table qui ne soit occupée; les cafés-concerts, les cirques, les théâtres ont vomi là « le gratin » de leur public. Partout des toilettes claires et des habits noirs; des demoiselles empanachées comme des chevaux de cortège, ennuyées, malsaines et blafardes; des gommeux ahuris, dont la tête se penche sur la boutonnière défleurie et qui mordillent le bout de leurs cannes, avec des gestes grimaçants de macaque. Quelques-uns, les jambes croisées, pour montrer leurs chaussettes de soie noire, brodées de fleurettes rouges, le chapeau renvoyé légèrement en arrière, sifflotent un air à la mode — le refrain que, tout à l'heure, ils ont chanté aux Ambassadeurs, en s'accompagnant avec des assiettes, des verres et des carafes… La dernière lumière s'est éteinte à la façade de l'Opéra. Mais, tout autour, les fenêtres des cercles et des tripots flamboient, rouges, pareilles à des bouches d'enfer. Sur la place, acculées au bord du trottoir, des voitures de remise s'alignent, lamentables et rapiécées, sur une triple file. Les cochers dormaillent, couchés sur leurs sièges; d'autres, réunis en groupes, comiques sous des livrées de hasard, causent en mâchonnant des bouts de cigares et se racontent, avec de gros rires, les gaillardes histoires de leurs clientes. On entend sans cesse la voix criarde des vendeurs de journaux, qui passent et repassent, jetant, au milieu d'un bonimment croustillant, le nom d'une femme connue, la nouvelle d'un scandale, tandis que des gamins crapuleux et sournois, glissant comme des chats entre les tables, offrent des photographies obscènes, qu'ils découvrent à demi, pour fouetter les désirs qui s'endorment, rallumer les curiosités qui s'éteignent. Et des petites filles, dont le vice précoce a déjà flétri les maigres visages d'enfant, viennent présenter des bouquets en souriant, d'un sourire équivoque, en mettant dans leurs œillades la savante et hideuse impureté des vieilles prostituées. À l'intérieur du café, toutes les tables sont prises… Pas une place vide… On boit du bout des lèvres un verre de champagne, on grignote un sandwich du bout des dents. Toutes les minutes, des curieux entrent, avant de monter au club ou d'aller se coucher, par habitude, ou par

« chic » et pour voir aussi s'il n'y a pas « quelque chose à faire ». Lentement, et se dandinant, ils font le tour des groupes, s'arrêtent pour causer avec des amis, envoient un rapide bonjour de la main, de-ci, de-là, se regardent dans les glaces, remettent en ordre la cravate blanche qui déborde le pardessus clair ; puis, s'en vont, l'esprit orné d'une nouvelle expression d'argot demi-mondain, plus riches d'un potin cueilli au passage et dont leur désœuvrement vivra pendant tout un jour. Les femmes, accoudées devant un soda-water, leur tête veule — que vergettent de petites hachures roses — appuyée sur la main long gantée, prennent des airs languissants, des mines souffrantes et rêveuses de poitrinaires. Elles échangent avec les tables voisines des clignements d'yeux maçonniques et d'imperceptibles sourires, tandis que le monsieur qui les accompagne, silencieux et béat, frappe, à petit coups de canne, la pointe de ses souliers. La réunion est brillante, tout enjolivée de fanfreluches et de dentelles, de passequilles et de pompons, de plumes teintées et de fleurs épanouies, de boucles blondes, de tresses brunes et de lueurs de diamants. Et tous sont à leur poste de combat, les jeunes et les vieux, les débutants au visage imberbe, les chevronnés aux cheveux blanchis, les dupes naïves et les hardis écumeurs : irrégularités sociales, situations fausses, vices déréglés, basses cupidités, marchandages infâmes, toutes les fleurs corrompues qui naissent, se confondent, grandissent et s'engraissent à la chaleur du fumier parisien.

C'est dans cette atmosphère chargée d'ennuis, d'inquiétude et de parfums lourds, que nous venions tous les soirs désormais. Dans la journée, les stations chez les couturières, le Bois, les Courses ; la nuit, les restaurants, les théâtres, les réunions galantes. Partout où ce monde spécial s'étale, on était certain de nous voir apparaître ; nous étions même très choyés à cause de la beauté de Juliette, dont on commençait à parler, et de ses robes qui excitaient l'envie, l'émulation des autres femmes. Nous ne dînions plus chez nous. Notre appartement ne nous servait plus guère que de cabinet de toilette. Quand Juliette s'habillait, elle devenait dure, presque féroce. Le pli de son front lui coupait la peau comme une cicatrice. Elle parlait par mots saccadés, se fâchait, semblait emportée vers des buts de destruction. Autour d'elle, le cabinet était au pillage : les tiroirs ouverts, des jupons

gisant sur le tapis, des éventails sortis de leurs étuis, épars sur les chaises, des lorgnettes errant sur les meubles, des mousselines bouffant dans des coins, des fleurs tombées, des serviettes rougies de fard, des gants, des bas, des voilettes pendues aux branches des flambeaux. Et, dans ce pêle-mêle, Célestine, agile, effrontée, cynique, évoluait, bondissait, glissait, s'agenouillait aux pieds de sa maîtresse, piquait ici des épingles, là rajustait des plis, nouait des cordons, ses mains, molles, flasques, faites pour tripoter de sales choses, se plaquaient sur le corps de Juliette avec amour. Elle était heureuse, ne répondait plus aux observations vives, aux reproches blessants, et ses yeux, allumés d'une flamme de vice canaille, s'attachaient sur moi, obstinément ironiques. Ce n'est qu'en public, à l'éclat des lumières, sous le feu croisé des regards d'homme, que Juliette retrouvait son sourire, et l'expression de joie un peu étonnée et candide qu'elle conservait jusque dans ces milieux répugnants de la débauche. Et nous venions, en ce cabaret, avec Gabrielle, avec Jesselin, avec des gens rencontrés on ne sait où, présentés on ne sait par qui, des imbéciles, des escrocs, des princes, toute une *chiennerie* internationale et boulevardière que nous traînions à nos trousses. On disait généralement : « La bande Mintié ».

— Que faites-vous ce soir ?

— Je vais avec la bande Mintié.

Jesselin nous donnait des renseignements sur le personnel de l'endroit ; il n'ignorait rien des dessous de la vie galante ; il en parlait, d'ailleurs, avec une sorte d'admiration, en dépit de tous les détails honteux ou tragiques qu'il nous révélait.

« Cet homme très entouré et qu'on écoute respectueusement ?… Il avait été valet de chambre. Son maître le chassa, pour vol. Mais il se fit croupier, exploita tous les bouges clandestins, devint caissier de cercle, puis, habilement, pendant quelques années, disparut. Aujourd'hui, il possédait des intérêts dans des maisons de jeu, des parts dans des écuries de course, du crédit chez les agents de change, des chevaux et un hôtel où il recevait. Il prêtait secrètement de l'argent, à cent pour cent, à des demoiselles dans l'embarras et dont il avait, au préalable, expertisé les talents et la rouerie. Généreux à ses heures, avec esclandre ; achetant des tableaux très chers, il passait pour un homme honorable

et un protecteur des arts. Dans les journaux, on citait son nom, dévotieusement.

Et cet autre, énorme, joufflu, dont le visage gras et plissé est éternellement fendu d'un rire idiot?… Un enfant!… Dix-huit ans, à peine. Il a une maîtresse retentissante, avec laquelle il se montre au Bois, le lundi, et un professeur-abbé qu'il conduit au lac, le mardi, dans la même voiture. Sa mère a ainsi compris l'éducation de ce fils, voulant qu'il menât de front les saintes croyances et les galantes aventures. Au demeurant, ivre tous les soirs, et cravachant sa vieille folle de mère. "Un vrai type!" résumait Jesselin.

Un duc, celui-là, un duc porteur d'un grand nom de France!… Ah! le joli duc! Le roi des pique-assiettes! Il entre timidement, comme un chien peureux, regarde à travers son monocle, flaire un souper, s'installe et dévore du jambon et du pâté de foie gras. Il n'a peut-être pas dîné, le duc; il est sans doute revenu bredouille de ses quotidiennes tournées au café Anglais, à la Maison Dorée, chez Bignon, en quête d'un ami et d'un menu. Très bien avec les petites dames et les marchands de chevaux, il fait les commissions des unes, monte les bêtes des autres. Chargé de dire, partout où il va : "Ah! quelle femme charmante!… Ah! quelle admirable bête!" il reçoit, en échange de ces services, quelques louis avec lesquels il paye son valet de chambre.

Encore un grand nom, peu à peu et irrémédiablement tombé dans la pourriture des métiers abjects et des proxénétismes cachés. Celui-ci fut brillant, autrefois; il garde encore, malgré l'embonpoint qui est venu, malgré la bouffissure des chairs, une allure élégante, et un parfum de bonne compagnie. Dans les mauvais lieux et les sociétés bizarres où il opère, il joue le rôle rétribué que jouaient, il y a cinquante ans, les majors dans les tables d'hôte. Sa politesse et son éducation lui sont un capital qu'il exploite en perfection. Il sait tirer parti du déshonneur des autres, aussi habilement que du sien, car nul, mieux que lui, ne s'entend à mettre ses malheurs conjugaux en coupe réglée.

Ce visage livide, encadré de favoris grisonnants, cette lèvre mince, cet œil éteint?… On ne savait pas!… Longtemps des bruits sinistres avaient couru sur ce personnage, des histoires de sang… D'abord, on eut peur et on s'éloigna… Un vieux

souvenir, après tout!… D'ailleurs, il dépensait beaucoup d'argent… Qu'importe quelques gouttes rouges qui roulent sur les piles d'or!… Les femmes en étaient folles…

Ce jeune homme si joli, à la moustache si galamment retroussée?… Un jour, n'ayant plus le sou, et sa famille lui coupant les vivres, il eut l'ingénieuse pensée de faire croire à son repentir, quitta avec fracas une vieille maîtresse qu'il avait, et s'en revint à la maison paternelle. Une jeune fille, compagne de son enfance, l'adorait. Elle était riche. Il l'épousa. Mais le soir même du mariage, il emportait la dot et retrouvait la vieille maîtresse. "Elle est bonne! ajoutait Jesselin, non là, vrai! Elle est très bonne!"

Et les complaisants, et les chassés des clubs, et les expulsés des Courses, et les exécutés de la Bourse, et les étrangers venus, le diable sait d'où, qu'un scandale apporte et que remporte un autre scandale, et les vivants hors la loi et l'estime bourgeoise, qui s'adjugent des royautés parisiennes, devant lesquelles on s'incline. Tous ils grouillaient là, superbes, impunis et tarés! »

Juliette écoutait, amusée par ces récits, attirée par cette boue et par ce sang, flattée des hommages ignobles qu'elle sentait lui arriver des regards de ces crétins et de ces bandits. Mais elle gardait sa tenue décente, son charme de vierge, ses allures à la fois hautaines et abandonnées, pour lesquelles un jour, chez Lirat, je m'étais damné!…

Voilà que les figures pâlissent, les traits s'étirent… la fatigue gonfle et rougit les paupières…

Un à un, ils quittent le cabaret, las et inquiets… Savent-ils ce que demain leur réserve, ce qui les attend chez eux; quelle ruine les guette; au fond de quel gouffre de misère et d'infamie ils sombreront, les pauvres diables?… Quelquefois un coup de pistolet creuse un vide dans la bande… Ne sera-ce pas leur tour, demain?… Demain!… Ne sera-ce pas mon tour aussi? Ah! demain!… toujours la menace de demain!… Et nous rentrions sans rien nous dire, hébétés, mornes.

Le boulevard était désert. Un grand silence s'appesantissait sur la ville. Seules, les fenêtres des tripots luisaient, pareilles à des yeux de bêtes géantes, tapies dans la nuit.

Sans connaître exactement ma situation de fortune je sentais la ruine proche. J'avais payé des sommes considérables, les dettes s'accumulaient sur les dettes et, loin de diminuer, les fantaisies de Juliette devenaient plus nombreuses, plus extravagantes : l'or coulait de ses doigts, comme l'eau d'une fontaine, en un ruissellement continu. « Elle me croit sans doute plus riche que je ne le suis, pensais-je, voulant me tromper moi-même : je devrais l'avertir, peut-être se montrerait-elle plus réservée dans ses désirs » La vérité est que j'écartais systématiquement toute idée de ce genre, que je redoutais les conséquences probables d'une pareille révélation plus que n'importe quel malheur dans le monde. En mes rares instants de lucidité, de franchise avec moi-même, je comprenais que, sous son air de douceur, sous ses naïvetés d'enfant gâtée, sous la passion robuste et vibrante de sa chair, Juliette cachait une volonté terrible d'être belle toujours, adulée, courtisée, un effroyable égoïsme qui n'eût reculé devant aucune cruauté, devant aucun crime moral… Je m'apercevais qu'elle m'aimait moins que le dernier de ses chiffons, qu'elle m'eût sacrifié pour un manteau, pour une cravate, pour une paire de gants… Entraînée dans cette existence, elle ne s'arrêterait point… Et alors?… Alors un grand froid me secouait de la tête aux pieds… Qu'elle me quittât, non, non, voilà ce que je ne voulais pas!… Le moment le plus pénible pour moi, c'était le matin, au réveil. Les yeux fermés, ramenant les couvertures par-dessus ma tête, le corps tassé en boule, je réfléchissais à ma situation, avec d'épouvantables tortures… Et plus elle me paraissait compromise, plus je me raccrochais à Juliette, désespérément. J'avais beau me dire que l'argent manquait tout à coup, que le crédit avec lequel, malhonnêtement, je prolongerais une semaine, deux semaines, l'agonie de mes espérances, me serait retiré; je m'entêtais, je m'acharnais en d'impossibles combinaisons… Je me voyais abattant des besognes formidables en huit jours… Je rêvais de trouver des millions dans des fiacres… Des héritages prodigieux me tombaient du ciel… Le vol me hantait… Peu à peu toutes ces folies prenaient un corps dans mon cerveau détraqué… Je donnais à Juliette des palais, des châteaux; je l'écrasais sous le poids des diamants et des perles; l'or, autour d'elle, coulait, flambait; et, par-dessus la terre, je la hissais sur des pourpres vertigineuses… Puis, la réalité revenait brusque-

ment… Je m'enfonçais davantage dans le lit… Je cherchais des néants au fond desquels j'aurais disparu… je m'efforçais de dormir… Et, tout d'un coup, haletant, la sueur au front, les yeux hagards, je me collais à Juliette, l'étreignais de toutes mes forces, sanglotant.

— Tu ne me quitteras jamais, ma Juliette!… dis, dis que tu ne me quitteras jamais… Parce que, vois-tu, j'en mourrais… j'en deviendrais fou… je me tuerais!… Juliette, je te jure que je me tuerais!

— Mais, qu'est-ce qui te prend?… Pourquoi trembles-tu? Non, mon chéri, je ne te quitterai pas… Ne sommes-nous pas heureux ainsi?… Et puis, je t'aime tant!… quand tu es bien gentil, comme maintenant!

— Oui, oui, je me tuerais!… je me tuerais!…

— Es-tu drôle, mon chéri!… Pourquoi me dis-tu cela?…

— Parce que…

J'allais tout lui révéler… Je n'osai pas. Et je repris :

— Parce que je t'aime!… parce que je ne veux pas que tu me quittes! parce que je ne veux pas!…

Il fallut bien, cependant, en arriver à cette confidence… Juliette avait vu, à la vitrine d'un bijoutier de la rue de la Paix, un collier de perles dont elle parlait sans cesse. Un jour que nous nous trouvions dans le quartier :

— Viens voir le beau bijou, me dit-elle.

Et le nez contre la glace, les yeux luisants, longtemps elle contempla le collier qui arrondissait, sur le velours grenat de l'écrin, son triple rang de perles roses. Je sentais des frissons lui courir sur la peau.

— Pas, qu'il est beau?… Et pas cher du tout! J'ai demandé le prix… cinquante mille francs… C'est une occasion unique.

Je cherchai à l'entraîner plus loin. Mais, câline, se penchant à mon bras, elle me retint. Et elle soupira :

— Ah! comme il ferait bien sur le cou de ta petite femme!

Elle ajouta, avec un air de désolation profonde :

— C'est vrai, aussi!… Toutes les femmes ont des tas de bijoux… Moi, je n'ai rien… Si tu étais bien gentil, bien gentil!… tu le donnerais à ta pauvre petite Juliette… Voilà!

Je balbutiai :

— Certainement, je veux bien… mais plus tard… dans huit jours !…

Le visage de Juliette s'assombrit.

— Pourquoi dans huit jours !… Oh ! je t'en prie, tout de suite, tout de suite !

— C'est que, vois-tu, maintenant, je suis gêné… très gêné…

— Comment ? déjà ?… Tu n'as plus le sou ?… Ah bien, vrai !… Où ça passe-t-il donc, tout ton argent ?… Tu n'as plus le sou ?

— Mais si… Mais si ! seulement je suis gêné, momentanément.

— Eh bien, alors ? qu'est-ce que ça fait ?… J'ai demandé aussi pour le payement… On se contenterait de billets… Cinq billets de dix mille francs… Ce n'est pas une affaire d'État !

— Sans doute… Plus tard ! je te promets… Viens ?

— Ah ! fit Juliette simplement.

Je la regardai, le pli de son front me terrifia ; je vis passer en ses yeux une flamme sombre… Et, dans l'espace d'une seconde, tout un monde de sensations extraordinaires, et non encore éprouvées, m'envahit. Très nettement, avec une lucidité parfaite, avec un implacable sang-froid, avec une concision de jugement foudroyante, je me posai cette double question : « Juliette et le déshonneur ; Juliette et la prison ? » Je n'hésitai pas.

— Entrons, dis-je.

Elle emporta le collier.

Le soir, parée de ses perles, elle s'assit sur mes genoux, radieuse, et, les bras noués autour de mon cou, elle resta longtemps à me bercer de sa douce voix.

— Ah ! mon pauvre chéri, disait-elle… Je n'ai pas été sage !… Oui, je me rends compte… je suis un peu folle quelquefois… Mais c'est fini maintenant !… Je veux être une femme bonne, sérieuse… Et puis, tu travailleras bien… tu feras un beau roman, une belle pièce de théâtre… Et puis nous serons riches, très riches… Et puis, quand tu seras trop gêné, nous vendrons le beau collier !… Parce que les bijoux, c'est pas comme les robes ; c'est de l'argent, les bijoux… Embrasse-moi fort…

Ah ! comme elle s'envola vite, cette nuit-là ? Comme les heures s'enfuirent, effarées sans doute d'entendre hurler l'amour avec la voix maudite des damnés.

Les désastres se multipliaient, se précipitaient. Des billets, souscrits aux fournisseurs de Juliette, restèrent impayés, et c'est à peine si je pouvais, en empruntant partout, trouver l'argent nécessaire à notre existence quotidienne. Mon père avait laissé quelques créances à Saint-Michel. Généreux et bon, il aimait à obliger les petits cultivateurs dans l'embarras. Je lançai les huissiers, sans pitié, contre ces pauvres diables, faisant vendre leur masure, leur bout de champ, ce par quoi ils vivaient misérablement, en se privant de tout. Dans les maisons où je possédais encore du crédit, j'achetais des choses que je revendais aussitôt à vil prix. Je descendais jusque dans les brocantes les plus véreuses… Des projets de chantage inouïs germaient en moi, et je lassais Jesselin de mes perpétuelles demandes d'argent. Enfin, une fois, j'allai chez Lirat. Il me fallait cinq cents francs pour ce soir, et j'allai chez Lirat, délibérément, effrontément ! Pourtant, en sa présence, dans cet atelier tout plein de souvenirs regrettés, mon assurance tomba, et j'eus une sorte de pudeur tardive… Je tournai autour de Lirat, pendant un quart d'heure, sans parvenir à lui expliquer ce que j'attendais de son amitié… De son amitié !… Et je me disposais à partir.

— Eh bien ! au revoir, Lirat.

— Au revoir, mon ami.

— Ah ! j'oubliais… Ne pourriez-vous pas me prêter cinq cents francs ? Je comptais sur mes fermages… Ils sont en retard.

Et rapidement, j'ajoutai :

— Je vous les rendrai demain… demain matin.

Lirat fixa un instant ses yeux sur moi… Je revois encore ce regard… En vérité, il était douloureux.

— Cinq cents francs !… me dit-il… Où diable voulez-vous que je les prenne ?… Est-ce que j'ai jamais eu cinq cents francs ?

J'insistai, répétant :

— Je vous les rendrai demain… demain matin.

— Mais je ne les ai pas, mon pauvre Mintié !… Il me reste deux cents francs… Si cela peut vous être utile ?

Je pensai que ces deux cents francs qu'il m'offrait, c'était le pain de tout un mois. Je répondis, le cœur déchiré :

— Eh bien, oui !… Tout de même !… Je vous les rendrai demain… demain matin.

— C'est bon, c'est bon !…

J'aurais voulu, à ce moment, me jeter au cou de Lirat, lui demander pardon, lui crier : « Non, non, je ne veux pas de cet argent ! » Et, comme un voleur, je l'emportai.

Mes propriétés, le Prieuré lui-même, la veille et familiale demeure, couverts d'hypothèques, furent vendus !… Ah ! le triste voyage que je fis à cette occasion !… Il y avait bien longtemps que j'étais retourné à Saint-Michel ! Et cependant, aux heures de dégoût et de lassitude, dans la fièvre mauvaise de Paris, la pensée de ce petit pays tranquille m'était une douceur, un apaisement. Les souffles purs qui me venaient de là-bas rafraîchissaient mon cerveau congestionné, calmaient ma poitrine, brûlée par les acides corrosifs que charrie l'air empesté des villes, je m'étais promis souvent, quand je serais fatigué de toujours poursuivre des chimères, de me réfugier là, dans la paix, dans la sérénité des choses maternelles. Saint-Michel !… Jamais il ne m'avait été cher autant que depuis que je l'avais quitté ; il me semblait contenir des beautés et des richesses dont je n'avais pas su jouir encore, et que je découvrais subitement… J'aimais à en rappeler les souvenirs, j'aimai surtout à évoquer la forêt, la belle forêt où, tant de fois, enfant inquiet et rêveur, je m'étais perdu… Délicieusement, humant l'arôme des puissantes sèves, l'oreille charmée par les harmonies du vent qui fait vibrer les taillis et les futaies, ainsi que des harpes et des violoncelles, je m'enfonçais dans les grandes allées aux voûtes tremblantes de feuillage, les grandes allées droites qui, très loin, là-bas, finissaient brusquement et s'ouvraient comme une baie d'église, sur la clarté d'un pan de ciel ogival et radieux… Dans ces rêves, je voyais les branches des chênes tendre vers moi leurs bouquets plus verts, heureuses de me retrouver ; les jeunes baliveaux me saluaient, au passage, avec un bruissement joyeux ; ils me disaient : « Regarde comme nous avons grandi, comme notre tronc est lisse et vigoureux, comme l'air est bon où nous étendons nos fines ramures balancées, comme la terre est charitable où nous poussons nos racines, sans cesse gorgées de sucs vivifiants. » Les mousses et les bruyères m'appelaient : « Nous t'avons fait un bon lit, petit, un bon lit parfumé, et tel qu'il n'y en a pas dans les maisons avares et dorées des grandes villes… Allonge-toi, et roule-toi, si tu as trop chaud, la fougère agitera sur ta tête ses légers éventails ; si tu as trop froid, les hêtres écarteront leurs branches pour laisser passer

un rayon de soleil qui te réjouira. » Hélas! depuis que j'aimais Juliette, peu à peu ces voix s'étaient tues. Ces souvenirs ne revenaient plus, comme des anges gardiens, bercer mon sommeil, et secouer leurs ailes blanches, dans l'azur détruit de mes songes!… Le passé s'éloignait de moi, honteux de moi!…

Le train filait; il avait franchi les plaines de la Beauce, plus mélancoliques encore à regarder qu'aux jours poignants de la guerre… Et je reconnaissais mes petits champs bossus, et leurs haies fourrées, mes pommiers vagabonds, mes vallées étroites, mes peupliers à la cime penchée en forme de capuchon, qui ressemblent, dans la campagne, à d'étranges processions de pénitents bleus, mes fermes au toit haut et moussu, mes chemins de traverse encaissés et rocailleux, qui dévalent, bordés de trognes de charme, sous des verdures robustes; ma forêt là-bas, noire dans le soleil couchant… Il faisait nuit quand j'arrivai à Saint-Michel. J'aimais mieux cela. Traverser la rue, en plein jour, sous les regards curieux de tous ces braves gens qui m'avaient vu enfant, cela m'eût été pénible… Il me semblait qu'il y avait sur moi tant de hontes qu'ils se seraient détournés avec horreur, comme d'un chien galeux… Je hâtai le pas, relevant le collet de mon pardessus… L'épicière, qu'on appelait Mme Henriette, et qui, jadis, me bourrait de gâteaux, était devant sa boutique, à causer avec des voisines. Je tremblai qu'elles ne parlassent de moi, je quittai le trottoir et pris la chaussée… Heureusement qu'une charrette passa, dont le bruit couvrit les paroles de ces femmes… Le presbytère… la maison des sœurs… l'église… le Prieuré!… À cette heure, le Prieuré n'était rien qu'une masse noire, énorme dans le ciel… Et pourtant, le cœur me manqua… Je dus m'appuyer contre un des piliers de la grille, reprendre haleine… À quelque pas de moi, la forêt grondait, sa grosse voix s'enflait, colère, et pareille à la voix déchaînée des brisants…

Marie et Félix m'attendaient… Marie, plus vieille, plus ridée; Félix, plus courbé, dodelinant de la tête davantage…

— Ah! monsieur Jean! monsieur Jean!

Et, tout de suite, Marie, s'emparant de ma valise :

— Vous devez avoir joliment faim, monsieur Jean!… Je vous ai fait une soupe, comme vous l'aimiez, et puis j'ai mis un bon poulet à la broche.

— Merci! dis-je… Je ne dînerai pas.

J'aurais voulu les embrasser tous les deux, leur ouvrir mes bras, pleurer sur leurs vieilles faces parcheminées… Eh bien ! ma voix était dure, cassante. J'avais prononcé : « Je ne dînerai pas », sur un ton de menace. Ils m'examinaient, un peu effarés, ne cessaient de répéter :

— Ah ! monsieur Jean !… Comme il y a longtemps !… Ah ! monsieur Jean !… Comme vous êtes beau garçon !…

Alors Marie, pensant qu'elle m'intéresserait, commença de me débiter les nouvelles du pays.

— Ce pauvre monsieur le curé est mort, vous avez su cela !… Le nouveau ne prend point ici ; c'est trop jeune, ça veut faire du zèle… Baptiste a été tué par un arbre…

Je l'interrompis :

— Bien, bien, Marie… Vous me conterez tout cela demain…

Elle me conduisit à ma chambre, et me demanda :

— Faudra-t-il vous porter votre bol de lait, monsieur Jean ?

— Comme vous voudrez !

Et, la porte refermée, je m'abattis dans un fauteuil, et longtemps, longtemps, je sanglotai.

Le lendemain je me levai dès l'aube… Le Prieuré n'avait pas changé ; il y avait seulement un peu plus d'herbes dans les allées, de mousse sur le perron, et quelques arbres étaient morts. Je revis la grille, les pelouses teigneuses, les sorbiers, chétifs, les marronniers vénérables ; je revis le bassin où baignaient les arums, où le petit chat avait été tué, le rideau de sapins qui cachait les communs, l'étude abandonnée ; je revis le parc, ses arbres tordus et ses bancs de pierre pareils à de vieilles tombes… Dans le potager, Félix binait une plate-bande… Ah ! comme il était cassé, le pauvre homme !

Il me montra une épine blanche, et me dit :

— C'est là que vous veniez avec défunt vot'pauv'père, pour guetter le merle… Vous rappelez-vous ben, monsieur Jean ?

— Oui, oui, Félix.

— Et pis la grive, itou, dame !

— Oui, oui, Félix…

Je m'éloignai. Je ne pouvais supporter la vue de ce vieillard, qui pensait mourir au Prieuré, et que j'allais chasser, et qui s'en irait où ?… Il nous avait servis avec fidélité, il était presque de la

famille, pauvre, incapable de gagner sa vie désormais. Et j'allais le chasser!… Ah! comment ai-je fait cela?

Au déjeuner, Marie me parut nerveuse. Elle tournait autour de ma chaise avec une agitation inaccoutumée.

— Faites excuse, monsieur Jean, me dit-elle enfin… Faut que j'en aie le cœur net… C'est-y vrai que vous vendez le Prieuré?…

— Oui, Marie.

La vieille fille écarquilla les yeux, stupéfaite, et posant ses deux mains sur la table, elle répéta :

— Vous vendez le Prieuré?

— Oui, Marie.

— Le Prieuré où toute votre famille est née… Le Prieuré où votre père et votre mère sont morts?… Le Prieuré, Seigneur Jésus!

— Oui, Marie.

Elle se recula comme effrayée :

— Mais vous êtes donc un méchant enfant, monsieur Jean?

Je ne répondis rien. Marie sortit de la salle à manger et ne m'adressa plus la parole.

Deux jours après, mes affaires terminées, les actes signés, je repartais… De ma fortune, il me restait de quoi vivre un mois, à peine. C'était fini, bien fini!… Des dettes écrasantes, des dettes ignobles, et rien!… Ah! si le train avait pu m'emporter loin, toujours plus loin, n'arriver jamais! C'est à Paris que je m'aperçus seulement que je n'avais pas été m'agenouiller sur les tombes de mon père et de ma mère.

Juliette me reçut tendrement. Elle m'embrassait avec passion.

— Ah! mon chéri, mon chéri!… J'ai cru que tu ne reviendrais plus!… Cinq jours! pense donc! D'abord, si tu refais encore des voyages, je veux aller avec toi…

Elle se montrait si affectueuse, si véritablement émue, ses caresses me donnaient tant de confiance, et puis ce que j'avais de gros sur le cœur me semblait si lourd à porter, que je n'hésitai pas à lui tout avouer. Je la pris dans mes bras et l'assis sur mes genoux.

— Écoute-moi, ma Juliette, lui dis-je, écoute-moi bien… Je suis perdu, ruiné… ruiné; tu entends : ruiné!… Nous n'avons plus que quatre mille francs!…

— Pauvre mignon ! soupira Juliette, en posant sa tête sur mon épaule, pauvre mignon !

J'éclatai en sanglots, et je m'écriai :

— Tu comprends qu'il faut que je te quitte… Et j'en mourrai !

— Allons, tu es fou de parler ainsi… Est-ce que tu crois que je pourrais vivre sans toi, mon chéri ?… Voyons, ne pleure pas, ne te désole pas…

Elle essuya mes yeux humides, et continua de sa voix, à chaque instant plus douce :

— D'abord nous avons quatre mille francs… nous pouvons vivre quatre mois avec cela… Pendant ces quatre mois tu travailleras… Voyons, en quatre mois, si tu n'as pas le temps de faire un beau livre !… Mais ne pleure plus… parce que si tu pleures, je ne te dirai pas un gros secret… un gros, gros, gros secret… Sais-tu ce qu'elle fait, ta petite femme qui se doutait bien un peu de cela ?… le sais-tu ?… Eh bien ! depuis trois jours, elle va au manège, elle prend des leçons d'équitation… et, l'année prochaine, comme elle sera très forte, Franconi l'engagera… Sais-tu ce que gagne une écuyère de haute école ?… Deux mille, trois mille francs par mois… Ainsi, tu vois qu'il n'y a pas de quoi se désoler, pauvre mignon !

Toutes les déraisons, toutes les folies m'étaient bonnes. Je m'y accrochais désespérément, comme le marin perdu s'accroche aux épaves incertaines que la vague pousse. Pourvu qu'elles me soutinssent un instant, je ne me demandais pas vers quels plus dangereux récifs, vers quelles profondeurs plus noires, elles m'entraîneraient. Je conservais aussi cet espoir absurde du condamné à mort qui, jusque sur la sanglante plate-forme, jusque sous le couteau, attend un événement impossible, une révolution instantanée, une catastrophe planétaire, qui le délivreront de la mort. Je me laissai bercer par le joli ronron des paroles de Juliette !… Des résolutions de travail héroïque me venaient à l'esprit, me jetaient dans des enthousiasmes désordonnés… J'entrevoyais des foules haletantes penchées sur mes livres ; des théâtres où des messieurs graves et maquillés s'avançaient, lançant mon nom aux admirations frénétiques du public. Vaincu par la fatigue, brisé par l'émotion, je m'endormis…

Nous finissons de dîner… Juliette a été plus tendre encore qu'au moment de mon retour. Pourtant, je vois en elle une inquiétude, une préoccupation. Elle est triste et gaie, tout à la fois : qu'y a-t-il donc derrière ce front où des nuages passent ? Malgré ses protestations, est-elle décidée à me quitter, et veut-elle rendre moins pénible notre séparation, en me prodiguant tous les trésors de ses caresses ?…

— Que c'est donc ennuyeux, mon chéri ! dit-elle… Il faut que je sorte.

— Comment, il faut que tu sortes ?… Maintenant ?

— Mais oui, figure-toi… Cette pauvre Gabrielle est très malade… Elle est seule… j'ai promis d'aller la voir. Oh ! je ne serai pas longtemps… Une heure à peine…

Juliette parle très naturellement… Et je ne sais pas pourquoi, je pense qu'elle ment, qu'elle ne va pas chez Gabrielle… et je suis mordu par un soupçon, vague, affreux… Je lui dis :

— Ne pourrais-tu pas attendre demain ?

— Oh ! c'est impossible !… Tu comprends, j'ai promis !

— Je t'en prie !… demain…

— C'est impossible !… Cette pauvre Gabrielle !

— Eh bien !… Je vais avec toi… Je resterai à la porte, je t'attendrai !

Sournoisement, je l'examine… Son visage n'a pas frémi… Non, en vérité, elle n'a pas eu la moindre surprise des nerfs. Elle répond avec douceur :

— Ça n'est pas raisonnable !… Tu es fatigué, mon chéri… Couche-toi !

Déjà j'ai vu glisser, comme une couleuvre, la traîne de sa robe, derrière la portière retombée… Juliette est dans son cabinet de toilette… Et moi, les yeux obstinément fixés sur la nappe, où danse le reflet rouge d'une bouteille de vin, je réfléchis que, dans ces temps derniers, des femmes sont venues ici, des femmes grasses, louches, des femmes qui avaient l'air de chiennes flairant des ordures… J'ai demandé à Juliette : « Qui sont ces femmes ? » Juliette m'a répondu, une fois : « C'est la corsetière », une autre fois. « C'est la brodeuse… » Et je l'ai cru !… Un jour, sur le tapis, j'ai ramassé une carte de visite qui traînait… Madame Rabineau, 114, rue de Sèze… « Qui ça, Mme Rabineau ? » Juliette m'a répondu : « Ce n'est rien, donne… » Et elle

a déchiré la carte… Et moi, imbécile, je ne suis même pas allé rue de Sèze, pour savoir!… Je me souviens de tout cela… Ah! comment n'ai-je pas compris?… Comment ne leur ai-je pas sauté à la gorge, à ces vilaines brocanteuses de viande humaine?… Et un grand voile se lève, par-delà lequel je vois Juliette, le ventre sali, épuisée et hideuse, se prostituant à des boucs!… Juliette est là, devant moi, qui met ses gants, devant moi, en costume sombre… avec une voilette épaisse qui lui cache la figure… L'ombre de sa main court sur la nappe, elle s'allonge, s'élargit, se rétrécit, disparaît et revient… Toujours je verrai cette ombre diabolique, toujours!…

— Embrasse-moi bien, mon chéri.

— Ne sors pas, Juliette; ne sors pas, je t'en conjure.

— Embrasse-moi… bien fort… plus fort encore…

Elle est triste… À travers la voilette épaisse, je sens sur ma joue l'humidité d'une larme.

— Pourquoi pleures-tu, Juliette?… Juliette, par pitié, reste près de moi!

— Embrasse-moi… Je t'adore, mon Jean… Je t'adore!…

Elle est partie… Des portes s'ouvrent, se referment… Elle est partie… Dehors, j'entends le bruit d'une voiture qui roule… Le bruit s'éloigne, s'éloigne et meurt… Elle est partie!…

Et me voilà dans la rue, moi aussi… Un fiacre passe. — 114 rue de Sèze!

Ah! ma résolution a été vite prise… J'ai réfléchi que j'avais le temps d'arriver avant elle… Elle a bien compris que je n'étais pas dupe de la maladie de Gabrielle… Ma tristesse, mon insistance lui ont sans doute inspiré la crainte d'être espionnée, suivie, et vraisemblablement, elle ne se sera pas dirigée tout droit là-bas… Mais pourquoi cette abominable pensée est-elle tombée sur moi, tout à coup, comme la foudre?… Pourquoi cela, et pas autre chose? J'espère encore que mes pressentiments m'ont trompé, que Mme Rabineau « ce n'est rien », que Gabrielle est malade…

Une sorte de petit hôtel étranglé entre deux hautes maisons; une porte étroite, creusée dans le mur, au-dessus de trois marches; une façade sombre, dont les fenêtres closes ne laissent filtrer aucune lumière… C'est là!… C'est là qu'elle va venir, qu'elle est venue peut-être!… Et des rages me poussent vers cette porte, je voudrais mettre le feu à cette maison; je voudrais,

dans une flambée infernale, faire hurler et se tordre toutes les chairs-damnées qui sont là. Tout à l'heure, une femme, les mains dans les poches de sa jaquette claire, les coudes écartés, est entrée en chantant et se dandinant… Pourquoi ne lui ai-je pas craché à la figure?… Un vieillard est descendu de son coupé… Il a passé près de moi, s'ébrouant, soufflant, soutenu aux aisselles par son valet de chambre…

Ses jambes tremblantes ne pouvaient le porter; entre ses paupières bouffies, molles, luisait une flamme de débauche sanguinaire… Pourquoi n'ai-je pas balafré la face hideuse de ce vieux faune ataxique?… Il attend peut-être Juliette!… La porte d'enfer s'est refermée sur lui… et, un instant, mes yeux ont plongé dans le gouffre… Je croyais voir des flammes rouges, de la fumée, des enlacements abominables, des dégringolades d'êtres affreusement emmêlés… Non, c'est un couloir triste, désert, éclairé par la clarté pâle d'une lampe, puis au fond quelque chose de noir, comme un trou d'ombre, où l'on sent grouiller des choses impures… Et les voitures s'arrêtent, vomissant leur provision de fumier humain, dans cette sentine de l'amour… Une petite fille, de dix ans à peine, me poursuit : « Les belles violettes!… les belles violettes! » Je lui donne une pièce d'or : « Va-t'en, petite, va-t'en!… Ne reste pas là. Ils te prendraient!… » Mon cerveau s'exalte, j'éprouve au cœur la douleur de mille crocs, de mille griffes qui le fouillent, le déchirent, s'acharnent… Des désirs de meurtre s'allument en moi et mettent dans mes bras les gestes de tuer… Ah! me précipiter, le fouet en main, au milieu de ces priapées, et zébrer ces corps d'ineffaçables plaies, éparpiller des coulées de sang chaud, des morceaux de chair vive, sur les glaces, sur les tapis, les lits… Et à la porte de la maison infâme, ainsi qu'une chouette aux portes des granges campagnardes, clouer la Rabineau, nue, éventrée, les entrailles pendantes!… Un fiacre s'est arrêté : une femme en sort; j'ai reconnu le chapeau, la voilette, la robe.

— Juliette!

En me voyant, elle pousse un cri… Mais elle se remet vite… Ses yeux me bravent :

— Laisse-moi, crie-t-elle… que fais-tu là? Laisse-moi!

Je lui broie les poignets, et d'une voix qui s'étrangle, qui râle :

— Écoute-moi… Si tu fais un pas, si tu dis un mot… je te renverse sur le trottoir et je t'écrase la tête sous le talon de mes souliers.

— Laisse-moi!

Lourdement, je plaque une main sur son visage, et de mes ongles, furieux, je laboure son front, ses joues, d'où le sang jaillit.

— Jean! oh! Jean!… Pitié, je t'en prie!… Jean, grâce! grâce!… Sois bon!… Tu me tues…

Je la conduis brutalement vers la voiture… et nous rentrons… Pliée en deux, elle est là, près de moi, qui sanglote… Que vais-je faire?… Je n'en sais rien… En vérité, je n'en sais rien… Il me semble qu'une montagne de rochers s'est abattue sur moi… J'ai cette sensation de blocs lourds sous lesquels mon crâne s'est aplati, ma chair s'est écrasée… Pourquoi, dans le noir où je suis, pourquoi ces murs hauts et blafards fuient-ils dans le ciel? Pourquoi des oiseaux sombres volent-ils dans des clartés subites?… Pourquoi une chose, affaissée près de moi, pleure-t-elle?… Pourquoi? Je l'ignore…

VII

Je vais la tuer… Elle est dans sa chambre, sans lumière, couchée… Moi, dans le cabinet de toilette, je marche, je marche… Je marche haletant, la tête en feu, les poings crispés, impatients de justice… Je vais la tuer!… De temps en temps, je m'arrête près de la porte et j'écoute… Elle pleure… Et, tout à l'heure, j'entrerai… j'entrerai et je l'arracherai du lit, je la traînerai par les cheveux, je m'acharnerai sur son ventre, je lui frapperai le crâne contre les angles de marbre de la cheminée… Je veux que la chambre soit rouge de son sang… Je veux que son corps ne soit plus qu'un paquet de chair pilée, que je jetterai aux ordures et que le tombereau, demain, ramassera… Pleure, pleure! Dans une minute, tu hurleras, ma mie!… Ai-je été stupide?… Penser à tout, excepté à cela!… Avoir peur de tout, excepté de cela!… Me dire à chaque instant : « Elle me quittera », et jamais, jamais : « Elle me trompera… » N'avoir pas deviné ce bouge, ce vieux, toute cette fange!… Non, en vérité, je n'y songeais pas, aveugle brute que j'étais… Elle devait bien rire, quand je la suppliais de ne pas me quitter!… Me quitter, ah! oui, me quitter!… Elle ne le voulait pas… Je comprends maintenant… Je lui suis non pas une pudeur, non pas une honorabilité, mais bien une enseigne, une marque de fabrique… une plus-value!… Oui, qu'on la voie à mon bras, et elle vaut davantage, elle peut se vendre plus cher que si, goule nocturne, elle s'en allait, rôdant sur les trottoirs et fouillant l'ombre obscène des rues… Ma fortune, elle l'a dévorée d'un coup de dent… Mon intelligence, ses lèvres,

d'un trait, l'ont tarie… Alors, elle spécule sur mon honneur, c'est logique… Sur mon honneur!… Comment saurait-elle qu'il ne m'en reste plus?… Vais-je donc la tuer? Être mort, et puis, après, c'est fini!… On se découvre devant le cercueil d'un bandit, on salue le cadavre de la prostituée… Dans les églises, les fidèles s'agenouillent et prient pour ceux-là qui ont souffert, pour ceux-là qui ont péché… Dans les cimetières, le respect veille sur les tombes, et la croix les protège… Mourir, c'est être pardonné!… Oui, la mort est belle, sainte, auguste!… La mort, c'est la grande clarté éternelle qui commence… Oh! mourir!… s'allonger sur un matelas plus moelleux que la plus moelleuse mousse des nids… Ne plus penser… Ne plus entendre les bruits de la vie… Sentir l'infinie volupté du néant!… Être une âme!… Je ne la tuerai pas… Je ne la tuerai pas, parce qu'il faut qu'elle souffre, abominablement, toujours… qu'elle souffre dans sa beauté, dans son orgueil, dans son sexe étalé de fille vendue!… Je ne la tuerai pas, mais je la marquerai d'une telle laideur, je la rendrai si repoussante que tous, à sa vue, s'enfuiront, épouvantés… Et, le nez coupé, les yeux débordant les paupières ourlées de cicatrices, je l'obligerai, tous les jours, tous les soirs, à se montrer sans voile, dans la rue, au théâtre, partout!

Tout à coup, les sanglots m'étouffent… Je me roule sur le divan, mordant les coussins, et je pleure, je pleure!… Les minutes s'envolent, les heures passent et je pleure!… Ah! Juliette, infâme Juliette! Pourquoi as-tu fait cela?… Pourquoi? Ne pouvais-tu me dire : « Tu n'es plus riche, et c'est de l'argent que je veux de toi… Va-t'en! » Cela eût été atroce; j'en serais peut-être mort… Qu'importe? Cela eût mieux valu… Comment est-il possible que maintenant je te regarde en face?… Que nos bouches jamais se rejoignent?… Nous avons entre nous, l'épaisseur de cette maison maudite!… Ah! Juliette!… Malheureuse Juliette!…

Je me souviens, quand elle est partie… Je me souviens de tout!… Je la revois, avec sa toilette, sa robe grise, l'ombre de sa main, qui dansait, bizarre, sur la nappe… Je la revois aussi nettement, plus nettement même que si elle était devant moi, en cette minute… Elle était triste, elle pleurait… Je n'ai pas rêvé… elle pleurait… puisque ses larmes ont mouillé ma joue!… Pleurait-

elle sur moi, sur elle?… Ah! qui sait?… Je me souviens… Je lui disais : « Ne sors pas, ma Juliette!… » Elle me répondait : « Embrasse-moi fort, bien fort, plus fort!… » Et ses baisers avaient une étreinte plus douloureuse, une crispation, une peur, comme si elle eût voulu s'accrocher à moi; chercher, tremblante, une protection dans mes bras… Je revois ses yeux, ses yeux suppliants… Ils m'imploraient : « Quelque chose d'infernal me pousse… Retiens-moi! Je suis sur ton cœur… Ne me laisse pas partir?… » Et, au lieu de la prendre, de l'emporter, de la cacher, de la tant aimer qu'elle en fût étourdie de bonheur, j'ai ouvert les bras et elle est partie!… Elle se réfugiait en mon amour, et mon amour l'a rejetée… Elle m'a crié : « Je t'adore, je t'adore!… » Et je suis resté là, bête, aussi étonné que l'enfant à qui l'oiseau captif vient d'échapper, dans un bruit d'ailes imprévu… À cette tristesse, à ces larmes, à ces baisers, à ces paroles plus tendres, à ces frissonnements, je n'ai rien compris… Et c'est maintenant seulement que je l'entends, ce langage muet et si mélancolique : « Mon cher Jean, je suis une pauvre petite femme, un peu folle, et si faible!… Je n'ai pas la notion de grand-chose… Qui donc m'eût appris ce que c'est que la pudeur, le devoir, la vertu!… Tout enfant, le spectacle du vice m'a salie, et le mal m'a été révélé par ceux-là mêmes qui avaient charge de veiller sur moi… Je ne suis pas méchante pourtant, et je t'aime… Je t'aime plus encore que je ne t'ai jamais aimé!… Mon Jean adoré, tu es fort, toi; tu sais de belles choses que j'ignore… Eh bien! défends-moi!… Un désir plus impérieux m'attire là-bas… C'est que j'ai vu des bijoux, des robes, des riens charmants et très chers que tu ne peux plus me donner, et qu'on m'a promis tout cela!… J'ai l'instinct que c'est mal et que tu en auras de la peine… Eh bien, dompte-moi!… Je ne demande pas mieux que d'être bonne et que tu en auras de la peine… Eh bien, dompte-moi!… Je ne demande pas mieux que d'être bonne et vertueuse… Apprends-moi… Si je te résiste… bats-moi. » Pauvre Juliette!… Il me semble qu'elle est près de moi, agenouillée, les mains jointes… Les larmes coulent de ses yeux, de ses grands yeux humiliés et doux, les larmes coulent sans cesse, comme, autrefois, elles coulaient des yeux de ma mère… Et, à la pensée que j'ai voulu la tuer, que j'ai voulu, par des mutilations horribles, défigurer ce visage délicieux et repentant, des remords m'assaillent, la colère

s'évanouit dans la pitié… Elle continue : « Pardonne-moi !… Oh ! mon Jean, tu dois me pardonner… Ce n'est pas de ma faute, je t'assure… Réfléchis… M'as-tu avertie une seule fois ?… Une seule fois, m'as-tu montré le chemin que je devais suivre… Par mollesse, par crainte de me perdre, par une complaisance exagérée et criminelle, tu t'es courbé à tous mes caprices, même les plus mauvais… Comment était-il possible que je comprisse que cela était mal, puisque tu ne me disais rien ?… Au lieu de m'arrêter sur les bords de l'abîme où je courais, c'est toi-même qui m'as précipitée… Quels exemples m'as-tu mis sous les yeux ?… Où donc m'as-tu conduite ?… M'as-tu, un jour, arrachée à ce milieu inquiétant de la débauche ?… Pourquoi n'as-tu pas chassé de chez nous Jesselin, Gabrielle, tous ces êtres dépravés, dont la présence était un encouragement à mes folies ?… Me souffler un peu de ton âme, faire pénétrer un peu de lumière dans la nuit de mon cerveau, voilà ce qu'il fallait !… Oui, il fallait me redonner la vie, me créer une seconde fois !… Je suis coupable, mon Jean !… Et j'ai tant de honte que je n'espère pas, par toute une existence de sacrifice et de repentir, racheter l'infamie de cette heure maudite… Mais toi !… As-tu bien la conscience d'avoir rempli ton devoir ? Je ne redoute pas l'expiation… Je l'appelle au contraire, je la veux… Mais toi ?… Peux-tu t'ériger en justicier d'un crime qui est mien, oui, et qui est tien aussi, puisque tu n'as pas su l'empêcher !… Mon cher amour, écoute-moi… Ce corps que j'ai tenté de souiller, il te fait horreur ; tu ne pourrais le voir désormais sans colère et sans déchirement… Eh bien, qu'il dis-paraisse !… Qu'il s'en aille pourrir dans l'oubli d'un cimetière !… Mon âme te restera, elle t'appartient, car elle ne t'a pas quitté, car elle t'aime… Vois, elle est toute blanche… » Un couteau brille dans les mains de Juliette… Elle va se frapper… Alors, je tends les bras, je crie : « Non, non, Juliette, non, je ne veux pas… Je t'aime !… Non, non, je ne veux pas !… » Mes bras se renferment et je n'étreins que l'espace… Je regarde, épouvanté… autour de moi, la pièce est vide !… Je regarde encore… Le gaz brûle, plus jaune, aux appliques de la toilette… sur le tapis, des jupons gisent affaissés, des bottines sont éparses. Et le jour, très pâle, glisse entre les lamelles des volets… J'ai peur que Juliette, vraiment, ne se soit tuée, car pourquoi cette vision se serait-elle dressée devant

moi ?… Sur la pointe des pieds, doucement, je me dirige vers la porte, et j'écoute… Un soupir faible m'arrive, puis une plainte, puis un sanglot… Et, comme un fou, je me précipite dans la chambre… Une voix me parle dans l'ombre, la voix de Juliette :

— Ah ! mon Jean ! mon pauvre petit Jean !

Et, sur son front, chastement, ainsi que le Christ baisa Magdeleine, je l'embrassai.

VIII

— Lirat!… Ah! enfin, c'est vous!… Depuis huit jours, je vous cherche, je vous écris, je vous appelle, je vous attends… Lirat, mon cher Lirat, sauvez-moi!

— Hé! mon Dieu!… Qu'y a-t-il?

— Je veux me tuer.

— Vous tuer!… Je connais ça… Allons, ça n'est pas dangereux.

— Je veux me tuer!… je veux me tuer!

Lirat me regarda, cligna de l'œil et marcha dans le bureau, à grands pas.

— Mon pauvre Mintié! dit-il, si vous étiez ministre, agent de change… je ne sais pas, moi… épicier, critique d'art, journaliste, je vous dirais : « Vous êtes malheureux et vous en avez assez de la vie, mon garçon!… Eh bien, tuez-vous!… Et là-dessus je m'en irais… Comment, vous avez cette chance rare d'être un artiste, vous possédez ce don divin de voir, de comprendre, de sentir ce que les autres ne voient, ne comprennent et ne sentent!… Il y a, dans la nature, des musiques qui ne sont faites que pour vous et que les autres n'entendront jamais… Les seules joies de la vie, les nobles, les grandes, les pures, celles qui vous consolent des hommes et vous rendent presque pareils à Dieu, vous les avez toutes… Et parce qu'une femme vous a trompé, vous allez renoncer à tout cela? Elle vous a trompé; c'est évident qu'elle vous a trompé… Qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse? Et vous, qu'est-ce que cela peut bien vous faire?

— Ne raillez point, je vous en prie!… Vous ne savez rien, Lirat… Vous ne soupçonnez rien… Je suis perdu, déshonoré!

— Déshonoré, mon ami?… En êtes-vous sûr?… Vous avez de sales dettes?… Vous les paierez!

— Il ne s'agit pas de cela!… Je suis déshonoré! déshonoré, comprenez-vous?… Tenez, il y a quatre mois que je n'ai donné d'argent à Juliette… quatre mois!… Et je vis ici, j'y mange, j'y suis entretenu!… Tous les soirs… avant le dîner… tard… Juliette rentre… Elle est rompue, pâle, dépeignée… De quels bouges, de quelles alcôves, de quels bras sort-elle? Sur quels oreillers sa tête s'est-elle roulée?… Quelquefois, je vois des raclures de drap danser, effrontées, à la pointe de ses cheveux… Elle ne se gêne plus, ne prend même plus la peine de mentir… on dirait que c'est affaire convenue entre nous… Elle se déshabille, et je crois qu'elle éprouve une joie sinistre à me montrer ses jupons mal rattachés, son corset délacé, tout le désordre de sa toilette froissée, de ses dessous défaits qui tombent autour d'elle, s'étalent, emplissant la chambre de l'odeur des autres!… Des rages me secouent, et je voudrais la mordre; des colères s'allument, grondent, et je voudrais la tuer… et je ne dis rien!… Souvent, même, je m'approche pour l'embrasser… mais elle me repousse : « Non, laisse-moi, je suis éreintée! » Dans les commencements de cette abominable existence, je l'ai battue… car il ne me manque rien, et toutes les hontes, Lirat, je les ai épuisées — oui, je l'ai battue!… Elle courbait le dos… à peine si elle se plaignait… Un soir, je lui sautai à la gorge, je la renversai sous moi… Oh! j'étais bien décidé à en finir… Pendant que je lui serrais le cou, dans la crainte d'être attendri, je détournais la tête, fixais obstinément une fleur du tapis, et, pour ne rien entendre, ni une plainte ni un râle, je hurlais des mots sans suite comme un possédé… Combien de temps suis-je resté ainsi?… Bientôt elle ne se débattit plus… ses muscles contractés se détendirent… je sentis, sous mes doigts, sa vie s'étouffer… encore quelques frissons… puis rien… elle ne bougeait plus… et tout à coup, j'aperçus son visage violet, ses yeux convulsés, sa bouche ouverte, toute grande, son corps rigide, ses bras inertes… Ainsi qu'un fou, je me précipitai dans toutes les pièces de l'appartement, appelant les domestiques, criant : « Venez, venez, j'ai tué Madame! J'ai tué Madame! » Je m'enfuis, dégringolant

l'escalier, sans chapeau, j'entrai dans la loge du concierge : « Montez vite, j'ai tué Madame ! » Et me voilà dans la rue, éperdu… Toute la nuit, j'ai couru, sans savoir où j'allais, enfilant d'interminables boulevards, traversant des ponts, m'échouant sur les bancs des squares, et revenant, toujours, machinalement, devant notre maison… Il me semblait qu'à travers les volets fermés, des cierges tremblotaient ; des soutanes de prêtres, des surplis, des viatiques passaient, effarés ; que des chants funèbres, que des bruits d'orgues, que des sifflements de cordes sur le bois d'un cercueil m'arrivaient. Je me représentais Juliette, étendue sur son lit, parée d'une robe blanche, les mains jointes, un crucifix sur la poitrine, des fleurs tout autour d'elle… Et je m'étonnais qu'il n'y eût point encore, à la porte, des draperies noires et, sous le vestibule, un catafalque avec des bouquets, des couronnes, des foules en deuil, se disputant l'aspergeoir… Ah ! Lirat, quelle nuit !… Comment je ne me suis pas jeté sous les voitures, fracassé la tête contre les maisons, élancé dans la Seine !… Je n'en sais rien !… Le jour parut… J'eus l'idée de me livrer au commissaire de police ; j'avais envie d'aller au-devant des sergents de ville et de leur dire : « J'ai tué Juliette… Arrêtez-moi !… » Mais les pensées les plus extravagantes naissaient dans ma cervelle, s'y bousculaient, faisaient place à d'autres… Et je courais, je courais, comme si une meute aboyante de chiens m'eût poursuivi… C'était un dimanche, je me rappelle… Il y avait beaucoup de monde dans les rues ensoleillées… J'étais convaincu que tous les regards s'attachaient sur moi, que tous ces gens, en me voyant courir, clamaient avec horreur : « C'est l'assassin de Juliette ! » Vers le soir, exténué, prêt à m'abattre sur le trottoir, je rencontrai Jesselin : « Hé ! dites donc, me cria-t-il, vous en faites de belles, vous ! — Vous savez déjà ? » demandai-je, tremblant… Jesselin riait, il répondit : « Si je le sais ?… Mais tout Paris le sait, cher ami… Tantôt, aux courses. Juliette nous montrait son cou, et les marques que vos doigts y ont laissées. Elle disait : « C'est Jean qui m'a fait cela… » Sapristi ! vous allez bien, vous !… » Et, en me quittant, il ajouta : « D'ailleurs, elle n'a jamais été plus jolie… Et un succès !… » Ainsi je la croyais morte, et elle se pavanait aux courses !… J'étais parti, elle pouvait penser que plus jamais je ne reviendrais, et elle était aux courses… plus jolie !…

Lirat, très grave, m'écoutait… Il ne marchait plus, s'était assis et balançait la tête… Il murmura :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?… Il faut vous en aller…

— M'en aller ? repartis-je… m'en aller ? Mais je ne veux pas !… Une glu, chaque jour plus épaisse, me retient à ces tapis ; une chaîne, chaque jour plus pesante, me rive à ces murs… Je ne peux pas !… Tenez, en ce moment, je rêve d'héroïsme fou… je voudrais pour me laver de toutes ces lâchetés, je voudrais me précipiter contre les gueules embrassées de cent canons. Je me sens la force d'écraser, de mes seuls poings, des armées formidables… Quand je me promène dans les rues, je cherche les chevaux emportés, les incendies, n'importe quoi de terrible où je puisse me dévouer… il n'est pas une action dangereuse et surhumaine que je n'aie le courage d'accomplir… Eh bien ça !… je ne peux pas !… D'abord, je me suis donné les excuses les plus ridicules, les plus déraisonnables raisons… Je me suis dit que, si je m'en allais, Juliette tomberait plus bas, encore que mon amour était, en quelque sorte, sa dernière pudeur, que je finirais bien par la ramener, par la sauver de la boue où elle se vautre… Vraiment, je me suis payé le luxe de la pitié et du sacrifice… Mais je mentais !… Je ne peux pas !… Je ne peux pas, parce que je l'aime, parce que plus elle est infâme et plus je l'aime… Parce que je la veux, entendez-vous, Lirat ?… Et si vous saviez de quoi c'est fait, cet amour, de quelles rages, de quelles ignominies, de quelles tortures ?… Si vous saviez au fond de quels enfers la passion peut descendre, vous seriez épouvanté !… Le soir, alors qu'elle est couchée, je rôde dans le cabinet de toilette, ouvrant les tiroirs, grattant les cendres de la cheminée, rassemblant les bouts de lettres déchirées, flairant le linge qu'elle vient de quitter, me livrant à des espionnages plus vils, à des examens plus ignobles !… Il ne me suffit plus de savoir, il faut que je le voie !… Enfin, je ne suis plus un cerveau, plus un cœur, plus rien… Je suis un sexe désordonné et frénétique, un sexe affamé qui réclame sa part de chair vive, comme les bêtes fauves qui hurlent dans l'ardeur des nuits sanglantes.

J'étais épuisé… les paroles ne sortaient plus de ma gorge qu'en sons sifflants… néanmoins, je poursuivis :

— Ah ! c'est à n'y rien comprendre !… Parfois, il arrive à Juliette d'être malade… ses membres, surmenés par le plaisir, refusent de la servir ; son organisme, ébranlé par les secousses nerveuses, se révolte… Elle s'alite… Si vous la voyiez alors !… Une enfant, Lirat, une enfant attendrissante et douce ! Elle ne rêve que de campagne, de petites rivières, de prairies vertes, de joies naïves : « Oh ! mon chéri, s'écrie-t-elle, avec dix mille francs de rente, comme nous serions heureux !… » Elle forme des projets virgiliens et délicieux… Nous devons nous en aller loin, bien loin, dans une petite maison entourée de grands arbres… elle élèvera des poules qui pondront des œufs qu'elle-même dénichera, tous les matins ; elle fera des fromages blancs et des confitures… et elle fanera, et elle visitera les pauvres, et elle portera des tabliers comme ci, des chapeaux de paille comme ça, trottinera le long des sentiers, sur un âne qu'elle appellera Joseph… « Hue ! Joseph, hue !… Ah ! que ce serait gentil ! » Moi, en l'écoutant, je sens l'espoir qui me revient, et je me laisse aller à ce rêve impossible d'une existence champêtre avec Juliette déguisée en bergère. Des paysages calmes comme des refuges, enchantés comme des paradis, défilent devant nous… Et nous nous exaltons, et nous nous extasions… Juliette pleure : « Mon pauvre mignon, je t'ai causé bien de la peine, mais c'est fini, maintenant, va ; je te le promets… Et puis, j'aurai un mouton apprivoisé, pas !… Un beau mouton, tout gros, tout blanc, que je cravaterai d'un nœud rouge, pas !… Et qui me suivra partout, avec Spy, pas !… » Elle exige que je dîne près de son lit, sur une petite table ; et elle a pour moi des câlineries de nourrice, des attentions de mère… elle me fait manger ainsi qu'un enfant, ne cessant de répéter, d'une voix émue : « Pauvre mignon !… » À d'autres moments, elle devient songeuse et grave : « Mon chéri. Je voudrais te demander une chose qui me tracasse depuis longtemps… jure que tu la diras. — Je te le jure. — Eh bien ?… quand on est mort, dans le cercueil, est-ce qu'on a les pieds appuyés contre la planche ? — Quelle idée !… Pourquoi parler de cela ? — Dis, dis, dis, je t'en prie ! — Mais je ne sais pas, ma petite Juliette. — Tu ne sais pas ?… C'est vrai, aussi, tu ne sais jamais, quand je suis sérieuse… parce que, vois-tu ?… moi je ne veux pas que mes pieds soient appuyés contre la planche… Lorsque je serai morte… tu me mettras un coussin… et puis une

robe blanche… tu sais… avec des fleurs roses… ma robe du Grand Prix!… Tu auras un gros chagrin, pauvre mignon?… Embrasse-moi… viens là, tout près, plus près… je t'adore!… » Et je souhaitais que Juliette fût malade, toujours!… Aussitôt rétablie, elle ne se souvient de rien; ses promesses, ses résolutions s'évanouissent, et la vie d'enfer recommence, plus emportée, plus acharnée… Et moi, de ce petit coin de ciel où j'ai fait halte, je retombe, plus effroyablement écrasé, dans la boue et dans le sang de cet amour!… Ah! ce n'est pas tout, Lirat!… Je devrais rester, au fond de cet appartement, à cuver ma honte, n'est-ce pas?… Je devrais entasser sur moi tant d'ombre et tant d'oubli, qu'on pût me croire mort?… Ah! bien oui!… Allez au Bois, et vous m'y verrez tous les jours… Au théâtre, moi encore, que vous apercevrez, dans une avant-scène, le frac correct, la boutonnière fleurie… moi partout!… Juliette, elle, resplendit parmi les fleurs, les plumes, et les bijoux… Elle est charmante, elle a une robe nouvelle qu'on admire, des sourires de plus en plus virginaux, et le collier de perles, que je n'ai pas payé, avec lequel, du bout des doigts, elle joue gracieusement et sans remords… Et je n'ai pas un sou, pas un!… Et je suis à fin de dettes, de *carottages,* d'escroqueries!… Souvent, je frissonne… C'est qu'il m'a semblé que la main lourde d'un gendarme s'appesantissait sur moi… Déjà, j'entends des chuchotements pénibles, je saisis des regards obliques, chargés de mépris… peu à peu, le vide s'élargit, se recule autour de moi, comme autour d'un pestiféré… Des anciens amis passent, détournent la tête, m'évitent pour ne pas me saluer… Et, malgré moi, je prends les allures sournoises et serviles des gens tarés qui vont, l'œil louche, l'échine craintive, en quête d'une main tendue!… Ce qui est horrible, voyez-vous, c'est que je me rends compte très nettement que, seule, la beauté de Juliette me protège. Ce sont les désirs qu'elle excite, c'est sa bouche, c'est le mystère dévoilé et profané de son corps qui, dans ce monde de joie, me couvrent d'une fausse estime, d'une apparence menteuse de considération… Une poignée de main, un regard obligeant, cela veut dire : « J'ai couché avec ta Juliette, et je te dois bien cela… Tu aimerais peut-être mieux de l'argent… En veux-tu?… » Oui, que je quitte Juliette, et, d'un coup de pied, je serai rejeté hors de ce milieu

même, de ce milieu facile, complaisant et perverti, et j'en serai réduit à l'amitié borgne des croupiers et des souteneurs!… »

J'éclatai en sanglots… Lirat ne remua pas… ne leva pas la tête sur moi… Immobile, les mains croisées, il regardait je ne sais quoi… rien sans doute… Je continuai, après quelques minutes de silence :

— Mon bon Lirat, vous souvenez-vous, dans l'atelier, de nos causeries!… Je vous écoutais, et c'était si beau ce que vous me disiez!… Sans vous en douter peut-être, vous éveilliez en moi des désirs nobles, des enthousiasmes sublimes… Vous me soufflez un peu des croyances, des ambitions, des élans hautains de votre âme… vous m'appreniez à lire dans la nature, à en comprendre le langage passionné, à ressentir l'émotion éparse dans les choses… vous me faisiez toucher du doigt la beauté immortelle… vous me disiez : « L'amour, mais il est dans la cruche de terre, dans la guenille vermineuse que je peins… Une sensibilité, une joie, une souffrance, une palpitation, une lumière, un frisson, n'importe quoi de fugitif qui ait été de la vie, et rendre cela, fixer cela avec des couleurs, des mots ou des sons, c'est aimer!… L'amour, c'est l'effort de l'homme vers la création!… » Et j'ai rêvé d'être un grand artiste!… Ah! mes rêves, mes ivresses de voir, mes doutes, mes saintes angoisses, vous les rappelez-vous?… Voilà donc ce que j'ai fait de tout cela!… J'ai voulu l'amour, et je suis allé à la femme, la tueuse d'amour… J'étais parti, avec des ailes, ivre d'espace, d'azur, de clarté!… Et je ne suis plus qu'un porc immonde, allongé dans sa fange, le groin vorace, les flancs secoués de ruts impurs… Vous voyez bien, Lirat, que je suis perdu, perdu, perdu!… et qu'il faut que je me tue!…

Alors, Lirat s'approcha de moi et posa ses deux mains sur mes épaules.

— Vous êtes perdu, dites-vous! Allons donc, quand on est de votre race, est-ce qu'une vie d'homme est jamais perdue?… Il faut vous tuer?… Est-ce qu'un malade qui a la fièvre typhoïde crie : « Il faut me tuer… » Il dit : « Il faut me guérir… » Vous avez la fièvre typhoïde, mon pauvre enfant… guérissez-vous…

Perdu!… mais il n'existe pas un crime, entendez-vous bien, un crime, si monstrueux et si bas soit-il, que le pardon ne puisse racheter… non pas le pardon de Dieu, non pas le pardon des hommes, mais le pardon de soi-même, qui est autrement difficile et meilleur à obtenir… Perdu!… Je vous écoutais, mon cher Mintié, et savez-vous à quoi je pensais?… Je pensais que vous avez l'âme la plus belle et la plus noble que je connaisse… Non, non… un homme qui s'accuse comme vous faites… non, un homme qui met dans la confession de ses fautes les accents déchirants que vous y avez mis… non, celui-là n'est pas un homme perdu… Il se retrouve au contraire, et il est près de la rédemption… L'amour a passé sur vous, et il y a laissé d'autant plus de boue que votre nature était plus généreuse et plus délicate… Eh bien! il faut vous laver de cette boue… et je sais où est l'eau qui l'efface… Vous allez partir d'ici… quitter Paris…

— Lirat! suppliai-je… ne me demandez pas de partir! Vingt fois je l'ai tenté et je n'ai pas pu.

— Vous allez partir, répéta Lirat, dont le visage, tout à coup, s'assombrit… Sinon, je me suis trompé, et vous êtes une canaille!

Il reprit :

— Il y a, au fond de la Bretagne, un village de pêcheurs qui s'appelle Le Ploc'h… L'air y est pur, la nature superbe, l'homme rude et bon. C'est là que vous allez vivre… trois mois, six mois, un an, s'il le faut… Vous marcherez à travers les grèves, les landes, les bois de pin, les rochers; vous bêcherez la terre, vous pêcherez le goémon, vous soulèverez des blocs, vous gueulerez dans le vent… Enfin, mon ami, vous dompterez ce corps empoisonné, affolé par l'amour… Dans les commencements, cela vous sera pénible, et vous éprouverez peut-être des nostalgies, des révoltes, vous aurez des envies furieuses de retour… Ne vous rebutez pas, je vous en supplie… Aux jours pesants, marchez davantage… passez des nuits en mer avec les braves gens de là-bas… Et, si vous avez le cœur gros, pleurez, pleurez… Surtout pas de mollesse, pas de songeries, pas de lectures, pas de nom écrit sur les rocs et tracé sur le sable… Ne pensez pas, ne pensez à rien!… En ces occasions-là, la littérature et l'art sont de mauvais conseillers, ils auraient vite fait de vous ramener à l'amour… Une activité incessante des membres, des besognes de charretier, la chair brisée par l'écrasement des fatigues, le cerveau fouetté,

étourdi par le vent, par la pluie, par les rafales… Je vous le dis, vous reviendrez de là non seulement guéri, mais plus fort que jamais, mieux armé pour la lutte… Et vous aurez payé votre dette au monstre… Vous l'aurez payée de votre fortune!… Qu'est-ce que c'est cela?… Ah! tenez, je vous envie, et je voudrais bien aller avec vous… Allons, mon cher Mintié, un peu de courage!… Venez!

— Oui, Lirat, vous avez raison… Il faut que je parte…

— Eh bien, venez!

— Je partirai demain, je vous le jure!

— Demain?… Ah! demain! Elle va rentrer n'est-ce pas?… Et vous vous jetterez dans ses bras… Non, venez!

— Laissez-moi lui écrire!… Je ne peux pourtant pas la quitter comme ça, sans un mot, sans un adieu… Lirat, songez donc!… Malgré les souffrances, malgré les hontes, il y a des souvenirs heureux, des heures bénies… Elle n'est pas méchante… elle ne sait pas, voilà tout… mais elle m'aime… Je m'en irai, je vous promets que je m'en irai… Accordez-moi un jour!… un seul jour!… Ce n'est pas beaucoup, un jour, puisque je ne la reverrai plus! Ah! un seul jour!

— Non, venez!

— Lirat!… mon bon Lirat!…

— Non!…

— Mais je n'ai pas d'argent!… Comment, voulez-vous que je parte, sans argent?

— Il m'en reste assez pour votre voyage… Je vous en enverrai là-bas… Venez!

— Que je fasse une valise au moins!

— J'ai des tricots de laine et des bérets… ce qu'il vous faut… Venez!

Il m'entraîna. Sans rien voir, presque sans comprendre, je traversai l'appartement, me butant aux meubles… je ne souffrais pas, car je n'avais conscience de rien; je marchais derrière Lirat de ce pas lourd, de cette allure passive des bêtes que l'on conduit à l'abattoir…

— Eh bien, et votre chapeau?

C'est vrai! je sortais sans chapeau… Il ne me semblait pas que j'abandonnais, que je laissais derrière moi une partie de moi-même; que les choses que je voyais, au milieu desquelles j'avais

vécu, mouraient l'une après l'autre, à mesure que je passais devant elles.

Le train partait à huit heures, le soir… Lirat ne me quitta pas du reste de la journée. Voulant, sans doute, occuper mon esprit et tenir en haleine ma volonté, il me parlait en faisant de grands gestes; mais je n'entendais rien qu'un bruit confus, agaçant, qui bourdonnait à mes oreilles, comme un vol de mouches… Nous dînâmes dans un restaurant, près de la gare Montparnasse. Lirat continuait de parler, m'abrutissant de gestes et de mots, traçant sur la table, avec son couteau, des lignes géographiques et bizarres.

— Voyez bien, c'est là!… Alors vous suivrez la côte, et…

Il me donnait, je crois bien, des explications relatives à mon voyage, à mon exil, là-bas… citait des noms de village, de personnes… Ce mot : la mer, revenait sans cesse, avec des froissements de galets que la vague remue.

— Vous vous rappellerez?

Et, sans savoir exactement de quoi il était question, je répondais :

— Oui, oui, je me rappellerai.

Ce n'est qu'à la gare, en cette vaste gare, emplie de bousculades, que j'eus véritablement conscience de ma situation… Et j'éprouvai une affreuse douleur… J'allais donc partir! C'était donc fini!… Plus jamais je ne reverrais Juliette, plus jamais!… En ce moment, j'oubliais les souffrances, les hontes, ma ruine, l'irréparable conduite de Juliette, pour ne me souvenir que des courts instants de bonheur, et je me révoltai contre l'injustice qui me séparait de ma bien-aimée… Lirat disait :

— Et puis, si vous saviez quelle douceur c'est de vivre parmi les petits… d'étudier leur existence pauvre et digne, leur résignation de martyrs, leurs…

Je songeais à tromper sa surveillance, à m'enfuir tout à coup… Une espérance folle me retint… Je me répétais : « Célestine aura averti Juliette que Lirat est venu, qu'il m'a emmené de force… elle devinera tout de suite qu'il se passe une chose horrible, que je suis dans cette gare, que je vais partir… Et elle accourra »… Sérieusement, je le croyais… Je le croyais si bien que, par les larges baies ouvertes, j'examinais les gens qui

entraient, fouillais les groupes, interrogeais les files pressées de voyageurs stationnant devant les guichets… Et si une femme élégante apparaissait, je tressaillais, prêt à m'élancer vers elle… Lirat poursuivait :

— Et il y a des gens qui les ont traités de brutes, ces héros… Ah ! vous les verrez, ces brutes magnifiques avec leurs mains calleuses, leurs yeux tout pleins d'infini, et leurs dos qui font pleurer…

Même sur le quai, j'espérais encore la venue de Juliette… Certainement que, dans une seconde, elle serait là, pâle, défaite, suppliante, me tendant les bras : « Mon Jean, mon Jean, j'étais une mauvaise femme, pardonne-moi !… Ne m'en veux pas, ne m'abandonne pas… Que veux-tu que je devienne sans toi ?… Oh ! reviens, mon Jean, ou emmène-moi ! » Et des silhouettes s'effaraient, s'engouffraient dans les wagons… des ombres fantastiques rampaient, se cassaient aux murs ; de longues fumées s'échevelaient, blanchâtres, sous la voûte…

— Embrassez-moi, mon cher Mintié… Embrassez-moi…

Lirat m'étreignit sur sa poitrine… Il pleurait.

— Écrivez-moi, dès que vous serez arrivé… Adieu ! Il me poussa dans un wagon, referma la portière…

— Adieu !…

Un sifflet, puis un roulement sourd… puis des lumières qui se poursuivent, des choses qui fuient, puis plus rien, qu'une nuit noire… Pourquoi Juliette n'est-elle pas venue ?… Pourquoi ?… Et, distinctement, au milieu des jupons étalés sur les tapis, dans son cabinet de toilette, devant sa glace, les épaules nues, je l'aperçois qui secoue sur son visage une houppette de poudre de riz… Célestine, de ses doigts mous et flasques, coud, au col d'un corsage, une bande de crêpe lisse, et un homme, que je ne connais pas, à demi couché sur le divan, les jambes croisées, regarde Juliette, avec des yeux où le désir luit… Le gaz brûle, les bougies flambent, une botte de roses, qu'on vient d'apporter, mêle son parfum plus discret aux odeurs violentes de la toilette ! Et Juliette prend une rose, en tord la tige, en redresse les feuilles et la pique à la boutonnière de l'homme, tendrement, en

souriant… Un petit chapeau, dont les brides pendent, se pavane au haut d'un candélabre.

Et le train marche, souffle, halète… La nuit est toujours noire, et je m'enfonce dans le néant.

IX

À plat ventre sur la dune, les coudes dans le sable, la tête dans les mains, le regard perdu au loin, je rêve… la mer est devant moi, immense et glauque, rayée de larges ombres violettes, labourée par des vagues profondes, dont les crêtes, balancées çà et là, blanchissent. Et les brisants de la Gamelle qui, de temps en temps, découvre les pointes sombres de ses rocs, m'envoient des bruits sourds de lointaine canonnade. Hier la tempête était déchaînée; aujourd'hui le vent a molli, mais la mer ne se résigne pas encore au calme. La houle s'avance, s'enfle, roule, monte, secoue ses crinières d'écume tordue, crève en bouillonnement et retombe écrasée, émiettée, sur les galets, avec un formidable cri de colère. Pourtant le ciel est tranquille, l'azur se montre entre les déchirures des nuages vite emportés, et les goélands volent très haut dans le ciel. Les chaloupes ont quitté le port; elles s'en vont, diminuent, se dispersent, s'effacent, disparaissent… À ma droite, dominée par les dunes croulantes, la grève fuit jusqu'au Ploc'h, dont on aperçoit, derrière un repli de terrain, sur un fond de verdure triste, le toit des premières maisons, le clocher de pierre ajourée, puis la jetée, énorme remblai de granit, à l'extrémité duquel le phare se dresse… Par-delà la jetée, l'œil devine des espaces incertains, des plages roses, des criques argentées, des falaises d'un bleu doux, poudrées d'embrun, si légères qu'elles semblent des vapeurs, et la mer toujours, et toujours le ciel, qui se confondent, là-bas, dans un mystérieux et poignant évanouissement des choses… À ma gauche, la dune, où les

orobanches étalent leurs corymbes de fleurs pourprées, brusquement finit ; le terrain s'élève, s'escarpe, et des rochers s'entassent, dégringolent, ouvrent des gueules de gouffres mugissants, ou bien s'enfoncent dans la mer, la fendent violemment, comme des étraves de navires géants. Là, plus de grève ; la mer resserrée contre la côte bat le flanc des rochers, s'acharne, bondit, sans cesse furieuse et blanche d'écume. Et la côte continue, déchiquetée, entaillée, minée par l'effort éternel des vagues, s'éboulant ici en un monstrueux chaos, là se redressant et découpant sur le ciel des silhouettes inquiétantes. Au-dessus de moi volent des bandes de linots, et le vent m'apporte, par-dessus la colère des flots, la plainte des avrilleaux et des courlis.

C'est là que tous les jours je viens… Qu'il vente, qu'il pleuve, que la mer hurle ou bien qu'elle chante, qu'elle soit claire ou sombre, je viens là… Ce n'est pas cependant que ces spectacles m'attendrissent et qu'ils m'impressionnent, que je reçoive de cette nature horrible et charmante une consolation. Cette nature, je la hais ; je hais la mer, je hais le ciel, le nuage qui passe, le vent qui souffle, l'oiseau qui tournoie dans l'air ; je hais tout ce qui m'entoure, et tout ce que je vois, et tout ce que j'entends. Je viens là, par habitude, poussé par l'instinct des bêtes qui les ramène à l'endroit familier. Comme le lièvre, j'ai creusé mon gîte sur ce sable et j'y reviens… Sur le sable ou sur la mousse, à l'ombre des forêts, au fond des trous, ou au grand soleil des grèves solitaires, il n'importe !… Où donc l'homme qui souffre pourrait-il trouver un abri ?… Où donc est la voix qui apaise ? Où donc la pitié qui sèche les yeux qui pleurent ?… Ah ! je les connais, les aubes chastes, les gais midis, les soirs pensifs et les nuits étoilées !… Les lointains où l'âme se dilate, où les douleurs se fondent. Ah ! je les connais !… Au-delà de cette ligne d'horizon, au-delà de cette mer, n'y a-t-il pas des pays comme les autres ?… N'y a-t-il pas des hommes, des arbres, des bruits ?… Nulle part le repos, et nulle part le silence !… Mourir !… mais qui me dit que la pensée de Juliette ne viendra pas se mêler aux vers pour me dévorer ?… Un jour de tempête, j'ai vu la mort face à face, et je l'ai suppliée. Mais elle s'est détournée… Elle m'a épargné, moi qui ne suis utile à rien ni à personne, moi à qui la vie est plus torturante que le carcan de fer du condamné et que le boulet du forçat, et elle est allée prendre un homme robuste,

courageux et bon, que de pauvres êtres attendaient!… Oui, la mer, une fois, m'a saisi, elle m'a roulé dans ses vagues, et puis, elle m'a revomi, vivant, sur un coin de la plage, comme si j'étais indigne de disparaître en elle…

Les nuages s'émiettent, plus blancs; le soleil tombe en pluie brillante sur la mer, dont le vert changeant s'adoucit, se dore par places, par places s'opalise, et, près du rivage, au-dessus de la ligne bouillonnante, se nuance de tous les tons du rose et du blanc. Les reflets du ciel que la vague divise à l'infini, qu'elle coupe en une multitude de petits tronçons de lumière, miroitent sur la surface tourmentée… Derrière le môle, la mâture fine d'un cotre, que des hommes remorquent en halant sur la bouline, glisse lentement, puis la coque se montre, les voiles hissées s'enflent, et peu à peu le bateau s'éloigne, dansant sur la lame… Au long de la grève que le jusant découvre, un pêcheur de bernicques se hâte, et des mousses arrivent, en courant, les jambes nues, barbotent dans les flaques, soulèvent les pierres tapissées de goémon, à la recherche des loches et des cancres… Bientôt le cotre n'est plus qu'une tache grisâtre, à l'horizon, dont la ligne s'attendrit, s'enveloppe d'une brume nacrée… On dirait que la mer s'apaise.

Et voilà deux mois que je suis là!… deux mois!… J'ai marché dans les chemins, dans les champs, dans les landes; tous les brins d'herbe, toutes les pierres, toutes les croix qui veillent aux carrefours des routes, je les connais… Comme les vagabonds, j'ai dormi dans les fossés, les membres raidis par le froid, et je me suis tapi au fond des rochers, sur des lits de feuilles humides; j'ai parcouru les grèves et les falaises, aveuglé par le sable, fouetté par l'embrun, étourdi par le vent; les mains saignantes, les genoux déchirés, j'ai gravi des rochers inaccessibles aux hommes, hantés des seuls cormorans; j'ai passé en mer des nuits tragiques et, dans l'épouvante de la mort, j'ai vu les marins se signer; j'ai roulé des blocs énormes, et, de l'eau jusqu'au ventre, dans les courants dangereux, j'ai pêché le goémon; je me suis colleté avec les arbres, et j'ai remué la terre profondément, à coups de pioche. Les gens disaient que j'étais fou… Mes bras sont rompus. Ma chair est toute meurtrie… Eh bien! pas une minute, pas une seconde, l'amour ne m'a quitté. Non seulement il ne m'a pas quitté, mais il me possède davantage… Je le sens qui m'étrangle,

qui m'écrase le cerveau, me broie la poitrine, me ronge le cœur, me brûle les veines… Je suis ainsi que la bestiole, sur laquelle s'est jeté le putois; j'ai beau me rouler sur le sol, me débattre désespérément pour échapper à ses crocs, le putois me tient, et il ne me lâche pas… Pourquoi suis-je parti?… Ne pouvais-je me cacher au fond d'une chambre d'hôtel meublé?… Juliette serait venue de temps en temps, personne n'aurait su que j'existais, et, dans cette ombre, j'aurais goûté des joies abominables et divines… Lirat m'a parlé d'honneur, de devoir, et je l'ai cru!… Il m'a dit : « La nature te consolera… » Et je l'ai cru!… Lirat a menti… La nature est sans âme. Tout entière à son œuvre d'éternelle destruction, elle ne me souffle que des pensées de crime et de mort. Jamais elle ne s'est penchée sur mon front brûlant pour le rafraîchir, sur ma poitrine haletante pour la calmer… Et l'infini m'a rapproché de la douleur!… Maintenant, je ne résiste plus, et, vaincu, je m'abandonne à la souffrance, sans tenter désormais de la chasser… Que le soleil se lève dans les aubes vermeilles, qu'il se couche dans la pourpre, que la mer déroule ses pierreries, que tout brille, chante et se parfume, je veux ne rien voir, ne rien entendre… ne voir que Juliette dans la forme fugitive du nuage, n'entendre que Juliette dans la plainte errante du vent, et je veux me tuer à étreindre son image dans les choses!… Je la vois au Bois, souriante, heureuse de sa liberté; je la vois, paradant dans les avant-scènes des théâtres; je la vois surtout la nuit, dans sa chambre. Les hommes entrent et sortent, d'autres viennent et s'en vont, tous gavés d'amour! À la lueur de la veilleuse, des ombres obscènes dansent et grimacent autour de son lit; des rires, des baisers, des spasmes sourds s'étouffent dans l'oreiller, et, les yeux pâmés, la bouche frémissante, elle offre à toutes les luxures son corps jamais lassé de plaisir. La tête en feu, enfonçant les ongles dans ma gorge, je crie : « Juliette! Juliette! » comme si cela était possible que Juliette m'entendît, à travers l'espace : « Juliette! Juliette! » Hélas! le cri des goélands et la voix grondante des vagues qui brisent sur les rochers, seuls me répondent : « Juliette! Juliette! »

Et le soir vient… Des brumes s'élèvent, toutes roses et légères, noyant la côte, le village, tandis que la jetée, presque noire, semble la coque d'un grand navire démâté; le soleil incline vers la mer son globe de cuivre qui trace, sur l'étendue immense, une

route de lumière clapoteuse et sanglante. De chaque côté, l'eau s'assombrit, et des étincelles dansent à la pointe des flots. C'est l'heure mélancolique où je rentre par la campagne, rencontrant toujours les mêmes charrettes que traînent les bœufs enchemisés de lin gris, apercevant, courbées vers la terre ingrate, les mêmes silhouettes de paysans qui luttent, mornes, contre la lande et la pierre. Et sur les hauteurs de Saint-Jean, où les moulins tournent, dans la clarté du ciel, leurs ailes démentes, le même calvaire étend ses bras suppliciés…

J'habitais, à l'extrémité du village, chez la mère. Le Gannec, une brave femme qui me soignait du mieux qu'elle pouvait. La maison, qui avait vue sur la rade, était propre, bien tenue, garnie de meubles luisants et neufs. La pauvre vieille s'ingéniait à me plaire, se tourmentait l'esprit pour inventer quelque chose qui déridât mon front, qui amenât un sourire sur mes lèvres. Elle était vraiment touchante. Lorsque, le matin, je descendais, je la trouvais, le ménage fait, en train de tricoter des bas ou de travailler à des filets, vive, alerte, presque jolie sous sa coiffe plate, son châle noir court, et son tablier de serge verte…

— Nostre Mintié, s'écriait-elle, j'vas vous fricasser de bonnes coquilles de Saint-Jacques, pour votre souper… Si vous aimez mieux une bonne soupe au congre, je vous ferai une bonne soupe au congre…

— Comme vous voudrez, mère Le Gannec!

— Mais vous dites toujours la même chose… Ah! bé, Jésus!… Nostre Lirat n'était point comme vous : « Mère Le Gannec, je veux des palourdes… mère Le Gannec, je veux des bigorneaux… » Ah! dame, on lui en donnait des palourdes et des bigorneaux! Et puis, il n'était point triste comme vous êtes!… Ah! dame, non!

Et la mère Le Gannec me contait des histoires de Lirat, qui avait passé chez elle tout un automne…

— Et dégourdi! et intrépide!… Par la pluie, par le vent, il s'en allait « prendre des vues »… Ça ne lui faisait rien… Il rentrait trempé jusqu'aux os, mais toujours gai, toujours chantant!… Fallait voir aussi comme il mangeait, lui! Il aurait dévoré la mer, le mâtin!

Parfois, pour me distraire, elle me faisait le récit de ses malheurs, simplement, sans se plaindre, répétant avec une sublime résignation :

— Ce que le bon Dieu veut, il faut bien le vouloir… Quand on serait là, à pleurer tout le temps, ça n'avance point les affaires.

Et de la voix chantante qu'ont les Bretonnes, elle disait :

— Le Gannec était le meilleur pêcheur du Ploc'h, et le plus intrépide marin de toute la côte. Aucun dont la chaloupe fût mieux armée, aucun qui connût comme lui les basses poissonneuses. Lorsque, par les gros temps, une chaloupe sortait, on pouvait être sûr que c'était la *Marie-Joseph.* Tout le monde l'estimait, non seulement parce qu'il avait du courage, mais parce que sa conduite était irréprochable et digne. Il fuyait le cabaret comme la peste, détestait les *soulauds,* et c'était un honneur que d'être de son bord… Faut vous dire aussi qu'il était patron du bateau de sauvetage… Nous avions deux gars, nostre Mintié, forts, bien découplés, hardis, l'un de dix-huit ans, l'autre de vingt, que le père avait dressés à être, comme lui, de braves marins… Ah! si vous les aviez vus, mes deux jolis gars, nostre Mintié!… Et ça marchait bien, les affaires, si bien, qu'avec les économies, nous avions bâti cette maison et acheté ce mobilier… Enfin nous étions contents!… Une nuit, il y a deux ans, le père et les gars ne rentrent point!… Je ne m'étonne pas… Ça lui arrivait quelquefois d'aller loin, jusqu'au Croisic, aux Sables, à l'Herbaudière… Dame! il suivait le poisson, n'est-ce pas?… Mais les jours passent, et personne!… Et voilà que les jours passent encore. Personne, tout de même!… Alors, chaque matin et chaque soir, j'allais sur le môle, et je regardais la mer… Je demandais aux marins : « T'as point vu la *Marie-Joseph,* donc? — Non, la patronne. — Comment que ça se fait qu'elle n'est point rentrée? — Je ne sais pas. — N'y serait-il point arrivé un malheur? — Dame, ça se peut bien, la patronne! » Et en disant cela ils se signaient… Alors j'ai brûlé trois cierges à la Notre-Dame du Bon-Voyage!… Enfin, un jour, ils revinrent, tous les trois, dans une grande charrette, noirs, gonflés, à moitié mangés par les cancres, et les étoiles de mer… Morts, quoi… Morts, nostre Mintié, tous les trois, mon homme et mes deux jolis gars… Le gardien du phare de Penmarc'h les avait trouvés roulés dans les rochers.

Je n'écoutais pas et pensais à Juliette… Où est-elle ?… Que fait-elle ?… Éternelles questions !

La mère Le Gannec continuait :

— Je ne connais pas vos affaires, nostre Mintié, et je ne sais pas de quoi vous êtes malheureux !… Mais vous n'avez point perdu, d'un coup, votre homme et vos deux gars, vous !… Et si je ne pleure pas, nostre Mintié, ça ne m'empêche pas d'avoir du chagrin, allez !

Et si le vent sifflait, si la mer, au loin, grondait, elle ajoutait, d'une voix grave :

— Sainte Vierge ! ayez pitié de nos pauvres enfants, là-bas, sur la mer…

Moi, je songeais :

— Elle s'habille peut-être… Peut-être dort-elle encore, lassée de sa nuit !

Je sortais, traversais le village, allais m'asseoir sur une borne de la route de Quimper, au bas d'une longue montée, attendant que le courrier arrivât. La route, creusée dans le roc, est bordée, d'un côté, par un haut talus, que couronnent des sapins et de maigres cépées de chêne ; de l'autre côté, elle domine un petit bras de mer qui contourne la lande, rase et plate, au milieu de laquelle des flaques d'eau miroitent. Des cônes de pierre grise s'élèvent, de distance en distance, et quelques pins ouvrent, dans le ciel brumeux, leur bleu parasol. Les corbeaux passent, passent sans cesse, passent en files interminables et noires, se hâtant vers on ne sait quelles carnassières ripailles, et le vent apporte le tintement triste des clochettes pendues au cou des vaches qui paissent, égaillées, l'herbe avare de la lande… Sitôt que j'apercevais les deux petits chevaux blancs et la voiture à caisse jaune qui descendaient la côte, dans un bruit de ferraille et de grelots, mon cœur battait… « Il y a peut-être une lettre d'elle, dans cette voiture ! » me disais-je… Et le vieux véhicule, disloqué, criant sur ses ressorts, me paraissait plus splendide que les voitures du sacre, et le conducteur, avec sa casquette à soufflet et sa trogne écarlate, me faisait l'effet d'un libérateur… Comment Juliette aurait-elle pu m'écrire puisqu'elle ignorait où j'étais ?… Mais j'espérais toujours en des miracles… Je rentrais alors au village, d'un pas rapide, me persuadant, par une suite d'irréfutables raisonnements, que, ce jour-là, je recevrais une longue lettre, dans

laquelle Juliette m'annoncerait sa venue au Ploc'h, et, par avance, je lisais les mots attendris, les phrases passionnées, les repentirs; je voyais, sur le papier, des traces encore humides de larmes, car, en ces moments-là, je me figurais que Juliette passait son temps à pleurer… Hélas! rien : quelquefois une lettre de Lirat, admirable, paternelle, et qui m'ennuyait… Le cœur gros, sentant davantage le poids écrasant de mon abandon, l'esprit sollicité par mille projets, plus fous les uns que les autres, je m'en retournais à ma dune… De cette espérance courte, je retombais dans une douleur plus aiguë, et la journée s'écoulait à invoquer Juliette, à l'appeler, à la demander aux pâles fleurs des sables, à l'écume des vagues, à toute la nature insensible qui me la refusait et qui me renvoyait son image incomplète, effacée par les baisers de tous!

— Juliette! Juliette!

Un jour, sur la jetée, je rencontrai une jeune fille qu'un vieux monsieur accompagnait. Grande, svelte, elle semblait jolie sous le voile de gaze blanche qui lui couvrait le visage et dont les bouts, noués derrière le chapeau de feutre gris, flottaient dans le vent. Ses mouvements souples et gracieux rappelaient ceux de Juliette. Vraiment, dans le port de la tête, dans la courbure délicate de la taille, dans la tombée des bras, dans le balancement aérien de la robe, je retrouvais un peu de Juliette!… Je la regardai avec émotion, et deux larmes roulèrent sur ma joue… Elle alla jusqu'à l'extrémité du môle; moi, je m'étais assis sur le parapet, suivant la silhouette de la jeune fille, pensif et charmé… À mesure qu'elle s'éloignait, je m'attendrissais… Pourquoi ne l'avais-je pas connue plus tôt, avant l'autre?… Je l'aurais aimée peut-être!… Une jeune fille qui, jamais, n'a senti souffler sur elle l'haleine empestée des hommes, dont les oreilles sont chastes, dont les lèvres ignorent les sales baisers; que ce serait délicieux de l'aimer, de l'aimer ainsi qu'aiment les anges!… Le voile blanc battait au-dessus d'elle, semblable aux ailes d'une mouette… Et tout à coup, derrière le phare, elle disparut… Au bas de la jetée, la mer remuait comme un berceau d'enfant qu'une nourrice, en chantant, bercerait, et le ciel était sans nuage; il s'épandait sur la surface immobile des flots, pareil à un grand voile traînant de mousseline claire…

La jeune fille ne tarda pas à revenir, passa si près de moi que sa robe me frôla presque. Elle était blonde; je l'eusse préférée brune, comme était Juliette… Elle s'éloigna, quitta la jetée, prit le chemin du village, et bientôt je ne vis plus que le voile blanc qui me disait : « Adieu, adieu! ne sois plus triste, je reviendrai. »

Le soir, je m'informai auprès de la mère Le Gannec.

— C'est la demoiselle de Landudec, me répondit-elle… Une bien brave enfant, et bien méritante, nostre Mintié. Le vieux monsieur, c'est son père… Ils habitent ce grand château sur la route de Saint-Jean… Vous savez, vous y avez été bien des fois…

— Comment se fait-il que je ne les aie jamais vus?

— Ah! Jésus!… C'est que le père est toujours malade, et que la demoiselle reste à le soigner, la pauvre petite! Sans doute qu'il va mieux aujourd'hui, et elle le promène un peu.

— Elle n'a plus sa mère?

— Non! voilà déjà bien longtemps qu'elle est morte.

— Ils sont riches?

— Riches!… Point tant, allez! Ça donne à tout le monde! Si seulement vous alliez le dimanche à la messe, nostre Mintié, vous la verriez, la bonne demoiselle.

Ce soir-là, je m'attardai à causer avec la mère Le Gannec.

Plusieurs fois je la revis, la bonne demoiselle, sur la jetée, et, ces jours-là, la pensée de Juliette me fut moins lourde. Je rôdai autour du château, qui me parut aussi désolé que le Prieuré : l'herbe poussait dans la cour, les pelouses étaient mal entretenues, les allées du parc défoncées par les charrettes pesantes de la ferme voisine. La façade de pierre grise, écaillée par le temps, verdie par la pluie, était aussi triste que les gros blocs de granit qu'on voit dans les landes… Le dimanche suivant, j'allai à la messe, et j'aperçus la demoiselle de Landudec, parmi les paysans et les marins, qui priait… Agenouillée sur son prie-Dieu, le corps mince incliné comme celui des vierges primitives, la tête penchée sur un livre, elle priait avec ferveur… Qui sait?… Elle avait peut-être compris que j'étais malheureux, et peut-être me mêlait-elle à ses prières?… Et tandis que le prêtre chevrotait des oraisons, tandis que la nef de l'église s'emplissait du bruit des sabots sur les dalles et du chuchotement des lèvres pieuses, tandis que l'encens des encensoirs montait vers la voûte, avec la voix grêle des enfants de chœur, tandis que la jeune fille priait, comme eût prié

Juliette, si Juliette avait prié, je rêvais… J'étais dans un parc, et la jeune fille s'avançait vers moi, toute baignée de lune. Elle me prenait par la main, et nous marchions sur les pelouses, et sous les arbres qui chantaient.

— Jean, me disait-elle, vous souffrez et je viens à vous… J'ai demandé à Dieu si je pouvais vous aimer, Dieu me l'a permis… Je t'aime!

— Vous êtes trop belle, trop pure, trop sainte pour m'aimer!… Il ne faut pas m'aimer!

— Je t'aime!… Penche ton bras sur le mien… Appuie ta tête sur mon épaule, et allons ainsi toujours!…

— Non, non! Est-ce que l'hirondelle peut aimer le hibou?… Est-ce que la colombe qui vole dans le ciel peut aimer le crapaud qui se cache dans la bourbe des eaux croupies?

— Tu n'es pas le hibou, et tu n'es pas le crapaud, puisque je t'ai choisi… L'amour que Dieu me permet efface tous les péchés et console de toutes les douleurs… Viens avec moi et je te rendrai ta pureté. Viens avec moi et je te donnerai le bonheur.

— Non! non!… mon cœur est gangrené, et mes lèvres ont bu le poison qui tue les âmes, le poison qui damne les vierges comme toi… Ne t'approche pas ainsi, je te flétrirais; ne me regarde pas ainsi, mes yeux te saliraient, et tu serais pareille à Juliette!…

La messe était finie, la vision s'évanouit… Il se fit dans l'église un grand bruit de chaises remuées et de pas lourds, et les enfants de chœur éteignirent les cierges de l'autel… Toujours agenouillée, la jeune fille priait. De son visage, je ne distinguais qu'un profil perdu dans l'ombre douce de la voile blanche… Elle se leva, après s'être signée… Je dus écarter ma chaise pour la laisser passer… Elle passa… Et j'éprouvai une véritable satisfaction, comme si, en refusant l'amour que la jeune fille m'offrait en rêve, je venais d'accomplir un grand devoir.

Elle m'occupa une semaine. J'avais recommencé mes courses acharnées dans les landes, sur les grèves, et je voulais guérir. Pendant que je marchais, excité par le vent, emporté dans cette ivresse particulière que vous donne la pluie fouettante des rivages, j'imaginais des conversations romanesques avec la demoiselle de Landudec, des aventures nocturnes qui se déroulaient en des paysages féeriques et lunaires. Tous deux, comme

des personnages d'opéra, nous luttions de pensées sublimes, de sacrifices héroïques, de dévouements prodigieux; nous reculions, sur des rythmes passionnés et des ritournelles émouvantes, les bornes de l'abnégation humaine. Un orchestre sanglotant se mêlait au déchirement de nos voix.

— Je t'aime! je t'aime!

— Non! non! il ne faut pas m'aimer!

Elle, en robe blanche très longue, les yeux égarés, les bras tendus… Moi, sombre, fatal, les mollets houlant sous le maillot de soie violette, les cheveux en coup de vent…

— Je t'aime! je t'aime!

— Non! non! il ne faut pas m'aimer!

Et les violons avaient des plaintes inouïes, les hautbois gémissaient, tandis que les contrebasses et les tympanons grondaient comme des vents d'orage et des roulements de tonnerre.

Ô cabotinisme de la douleur!

Chose curieuse! la demoiselle de Landudec et Juliette ne faisaient plus qu'une; je ne les séparais plus, je les confondais dans le même rêve extravagant et mélodramatique. Elles étaient trop pures pour moi, toutes les deux.

— Non! non! je suis un lépreux, laissez-moi!

Elles s'acharnaient à baiser mes plaies, parlaient de mourir, criaient :

— Je t'aime! je t'aime!

Et vaincu, dompté, racheté par l'amour, je tombais à leurs pieds. Le vieux père, mourant, étendait les mains sur nous et nous bénissait tous les trois!

Cette folie dura peu, et, bientôt, je me retrouvai sur la dune, face à face avec Juliette.

— Juliette! Juliette!

Il n'y avait plus de violons, plus de hautbois; il n'y avait qu'un hurlement de douleur et de révolte, le cri du fauve captif qui réclame sa proie.

— Juliette! Juliette!

Un soir, plus énervé que jamais, je rentrai, le cerveau hanté de folies sombres, les bras et les mains en quelque sorte poussés par des rages de tuer, d'étouffer… J'aurais voulu sentir, sous la pression de mes doigts, des existences se tordre, râler et mourir. La

mère Le Gannec était sur le pas de la porte, inquiète, tricotant son éternelle paire de bas… Elle me dit :

— Comme vous êtes en retard, nostre Mintié, aujourd'hui!… Je vous ai préparé une belle écrevisse de mer!

— Fichez-moi la paix, vieille radoteuse! criai-je… Je n'en veux pas de votre écrevisse de mer, je ne veux rien, entendez-vous?

Et bredouillant des paroles colères, brutalement, je l'obligeai à se déranger pour me laisser passer… La pauvre bonne femme, stupéfaite, levait les bras au ciel, geignait :

— Ah! ma Doué! Ah bé Jésus!

Je gagnai ma chambre où je m'enfermai… D'abord, je me roulai sur le lit, brisai deux chaises, me cognai le front contre les murs, et, tout d'un coup, je me mis à écrire à Juliette une lettre exaltée, folle, remplie de menaces terribles et d'humbles supplications; une lettre dans laquelle, en phrases incohérentes, je parlais de la tuer, de lui pardonner, je la suppliais de venir, avant que je mourusse, lui décrivant, avec des raffinements tragiques, un rocher d'où je me jetterais dans la mer… Je la comparais à la dernière des filles de maison publique, deux lignes plus loin, à la Sainte Vierge. Plus de vingt fois, je recommençai la lettre, m'emportant, pleurant, tour à tour furieux jusqu'au délire, attendri jusqu'à la pâmoison… À un moment, j'entendis un bruit derrière la porte, comme un grattement de souris. J'allai ouvrir… La mère Le Gannec était là, tremblante, toute pâle, et qui me regardait de ses bons yeux effarés.

— Que faites-vous ici? m'écriai-je… Pourquoi m'espionnez-vous?… Allez-vous-en!

— Nostre Mintié, gémit la sainte femme, nostre Mintié, ne vous fâchez pas!… Je vois bien que vous êtes malheureux, et je venais voir si je pouvais vous être utile à quelque chose.

— Eh bien, oui, je suis malheureux, là!… Est-ce que cela vous regarde? Tenez, portez cette lettre à la poste, et laissez-moi tranquille.

Pendant quatre jours je ne sortis pas… La mère Le Gannec venait dans ma chambre, pour faire mon lit et servir mes repas, humble, craintive, redoublant de soins, soupirant :

— Ah! quel malheur!… Ma Doué! quel malheur!

Je comprenais que j'avais mal agi envers elle, qui était si tendre pour moi, et j'aurais voulu lui demander pardon de mes brutalités… Sa coiffe blanche, son châle noir, sa figure triste de vieille mère affligée, m'attendrissaient. Mais une sorte de fierté imbécile glaçait l'effusion prête à s'échapper… Elle trottinait autour de moi, résignée, avec un air d'infinie, de maternelle commisération, et, de temps en temps, elle répétait :

— Ah ! quel malheur !… Ma Doué ! quel malheur !

Le jour finissait. Tandis que la mère Le Gannec, ayant enlevé le couvert, balayait la chambre, je m'étais accoudé à l'appui de la fenêtre ouverte. Le soleil avait disparu derrière la ligne d'horizon, ne laissant au ciel, de sa gloire irradiante, qu'une clarté rougeâtre, et la mer, tassée, lourde, sans un reflet, se plombait tristement. La nuit arrivait, silencieuse et lente, et l'air était si calme qu'on percevait le bruit rythmique des avirons battant l'eau du port et le cri lointain des drisses au haut des mâts… Je vis le phare s'allumer, son feu rouge tourner dans l'espace, comme un astre fou… Et je me sentais bien malheureux !…

Juliette ne me répondait pas !… Juliette ne viendrait pas !… Ma lettre, sans doute, l'avait effrayée, elle s'était rappelé les scènes de colère, d'étranglement sauvage… Elle avait eu peur, et elle ne viendrait pas !… Et puis, n'y avait-il pas des courses, des fêtes, des dîners, des files d'hommes impatients à sa porte, qui l'attendaient, la réclamaient, qui avaient payé d'avance la nuit promise ?… Pourquoi serait-elle venue, d'ailleurs ?… Pas de Casino sur cette grève désolée ; dans ce coin perdu de l'Océan, personne à qui elle pût vendre son corps !… Moi, elle m'avait tout pris, mon argent, mon cerveau, mon honneur, mon avenir, tout !… que pouvais-je lui donner encore ?… Rien. Alors pourquoi viendrait-elle ?… J'aurais dû lui dire qu'il me restait dix mille francs, et elle serait accourue !… À quoi bon ?… Ah ! qu'elle ne vienne pas !… Ma colère était calmée et un dégoût de moi-même la remplaçait, un dégoût épouvantable !… Comment cela était-il possible qu'en si peu de temps un homme qui n'était pas méchant, dont les aspirations, autrefois, ne manquaient ni de fierté ni de noblesse, comment cela était-il possible que cet homme fût tombé si bas, dans une boue si épaisse, qu'aucune force humaine n'était capable de l'en retirer ?… Ce dont je souffrais, à cette heure, ce n'était pas tant de mes folies, de mes

bassesses, de mes crimes, que des malheurs que j'avais causés autour de moi… La vieille Marie!… Le vieux Félix! Ah! les pauvres gens!… Où étaient-ils?… Que faisaient-ils?… Avaient-ils seulement de quoi manger?… Ne les avais-je pas obligés, en les chassant, à mendier leur pain, eux si vieux, si bons, si confiants, plus faibles et plus abandonnés que des chiens sans maître?… Je les voyais, courbés sur des bâtons, affreusement maigres, toussant, harassés, couchant le soir dans des gîtes de hasard! Et cette sainte mère Le Gannec, qui me soignait comme une mère son enfant, qui me berçait de ces tendresses réchauffantes qu'ont les petites gens!… Au lieu de m'agenouiller devant elle, de la remercier, ne l'avais-je pas brutalisée, presque battue!… Ah! non! qu'elle ne vienne pas!… qu'elle ne vienne pas!…

La mère Le Gannec allumait ma lampe, et je me disposais à refermer la fenêtre, quand j'entendis, dans le chemin, des grelots, puis le roulement d'une voiture… Machinalement, je regardai… Une voiture, en effet, montait la rampe très raide à cet endroit, une sorte d'omnibus qui me parut haut, et chargé de malles… Un marin passait… Le postillon l'interpella :

— Hé! la maison de Mme Le Gannec, s'il vous plaît?

— C'est là, en face toi, répondit le marin, qui indiqua la maison d'un geste de la main et continua sa route.

J'étais devenu tout pâle… et je vis, éclairée par la lumière de la lanterne, une petite main gantée se poser sur le bouton de la portière.

— Juliette! Juliette! criai-je, éperdu… mère Le Gannec, c'est Juliette!… vite, vite… c'est Juliette!

Courant, dégringolant l'escalier, je me précipitai dans la rue.

— Juliette! ma Juliette!

Des bras m'enlacèrent, des lèvres se collèrent à ma joue, une voix soupira :

— Jean! mon petit Jean!

Et je défaillis dans les bras de Juliette.

Je ne tardai pas à revenir de mon évanouissement. On m'avait couché sur le lit, et Juliette, penchée sur moi, m'embrassait, m'appelait, pleurait :

— Ah! pauvre mignon!… Comme tu m'as fait peur!… Comme tu es blanc encore!… C'est fini, dis!… Parle-moi, mon Jean!

Sans rien dire, je la contemplais… Il me semblait que tout mon être, inerte et glacé, détruit d'un coup, par une grande souffrance ou par un grand bonheur — je ne savais — refoulait dans mon regard la vie qui s'en allait, s'égouttait de mes membres, de mes veines, de mon cœur, de mon cerveau… Je la contemplais!… Elle était toujours belle, un peu plus pâle encore qu'autrefois, et je la retrouvais toute, avec ses yeux brillants et doux, sa bouche aimante, sa voix délicieusement enfantine, au timbre clair… Je cherchais son visage, dans ses gestes, dans l'habitude de son corps, dans ses paroles, je cherchais des traces douloureuses de son existence inconnue, une flétrissure, une déformation, quelque chose de nouveau et de plus fané!… Non, en vérité, elle était un peu plus pâle, et voilà tout… Et je fondis en larmes…

— Encore, que je te voie, ma petite Juliette! Elle buvait mes larmes, pleurait aussi, me tenait embrassé.

— Mon Jean!… Ah! mon Jean adoré!

La mère Le Gannec vint frapper à la porte de la chambre… Elle ne s'adressa pas à Juliette, affecta même de ne pas la regarder.

— Qu'est-ce qu'il faut faire des malles, nostre Mintié? demanda-t-elle.

— Il faut les faire monter, mère Le Gannec!

— On ne peut pas monter toutes ces malles ici, répliqua durement la vieille femme.

— Tu en as donc beaucoup, ma chérie?

— Beaucoup, mais non!… il y en a six… Ces gens sont stupides!

— Eh bien, mère Le Gannec, dis-je, gardez-les en bas pour ce soir… Nous verrons demain…

Je m'étais levé, et Juliette furetait dans la chambre, s'exclamait à chaque instant :

— Mais c'est gentil ici… C'est drôle tout plein, mon chéri… Et puis, tu as un lit, un vrai lit… Moi qui croyais qu'on couchait dans des armoires, en Bretagne… Ah!… qu'est-ce que c'est que ça?… Ne bouge pas, Jean, ne bouge pas.

Elle avait pris sur la cheminée un gros coquillage, l'appliquait contre son oreille.

— Tiens ! disait-elle désappointée… Tiens !… ça ne fait pas : *chuuu !* dans tes coquillages !… Pourquoi, dis ?

Puis brusquement, elle se jetait dans mes bras, me couvrait de baisers.

— Ah ! ta barbe !… Ah ! tu laisses pousser ta barbe, vilain !… Et comme tes cheveux sont longs ! Et comme tu as maigri ! Est-ce que je suis changée, moi ?… Est-ce que je suis belle autant ?

Nouant ses mains autour de mon cou, penchant sa tête sur mon épaule :

— Raconte ce que tu fais ici, comment tu passes tes journées, à quoi tu penses… Raconte à ta petite femme… Et ne mens pas… Dis-lui bien tout, tout, tout !…

Alors, je lui parlai de mes marches acharnées, de mes abattements sur la dune, de mes sanglots, d'elle que je voyais sans cesse, d'elle que j'appelais comme un fou, dans le vent, dans la tempête…

— Pauvre petit ! soupira-t-elle… Et je parie que tu n'as pas même un caoutchouc ?

— Et toi ? et toi ? ma Juliette, as-tu pensé à moi seulement ?

— Ah ! moi, quand je ne t'ai plus trouvé à la maison, j'ai cru que j'allais mourir… Célestine m'avait dit qu'un homme était venu te prendre ! J'ai tout de même attendu… Il rentrera, il rentrera… Et tu ne rentrais pas… Et j'ai couru chez Lirat, le lendemain !… Ah ! si tu savais comme il m'a reçue !… comme il m'a traitée !… Et je demandais à tout le monde : « Savez-vous où est Jean ? » Et personne ne pouvait me répondre… Oh ! méchant ! partir comme ça… sans un mot !… Tu ne m'aimais donc plus ?… Alors, tu comprends, j'ai voulu m'étourdir… Je souffrais trop !…

Sa voix prit une intonation brève :

— Quant à Lirat !… sois tranquille, mon chéri, je me vengerai de lui… Et tu verras !… Ça sera farce !… Quelle crapule que ton ami Lirat !… Mais tu verras, tu verras.

Une chose me tourmentait : combien de jours, de semaines Juliette passerait-elle avec moi ?… Elle avait apporté six malles ; donc, elle avait l'intention de demeurer au Ploc'h un mois au moins, peut-être davantage… À la joie si grande de la posséder, sans trouble, sans crainte, se mêlait une vive inquiétude… Je n'avais pas d'argent… et je connaissais trop Juliette pour ne

point ignorer qu'elle ne se résignerait pas à vivre comme moi, et je prévoyais des dépenses que je n'étais pas en état de supporter… Or comment faire ?… N'osant l'interroger directement, je répondis :

— Nous avons le temps de songer à cela, ma chérie, dans trois mois, quand nous rentrerons à Paris…

— Dans trois mois… Mais, mon pauvre mignon, je repars dans huit jours… Ça m'ennuie tant !

— Reste, ma petite Juliette, je t'en supplie, reste tout à fait… plus longtemps… quinze jours !

— C'est impossible, tu comprends… Oh ! ne sois pas triste, mon chéri… Ne pleure pas… parce que, si tu pleures, je ne te dirai pas une chose, une belle chose.

Elle se fit plus tendre encore, se pelotonna contre moi, et reprit :

— Écoute-moi bien, mon chéri… Je n'ai qu'une pensée, une seule pensée, vivre avec toi !… Nous quitterons Paris, nous nous en irons dans une petite maison, si bien cachés, vois-tu, que personne ne saura plus si nous existons… Seulement, il nous faut vingt mille francs de rente.

— Où donc veux-tu que je les prenne maintenant ? m'écriai-je découragé.

— Écoute-moi donc ! poursuivit Juliette… Il nous faut vingt mille francs de rente… Oh ! j'ai tout calculé !… Eh bien, dans six mois, nous les aurons…

Juliette me regarda d'un air mystérieux… elle répéta.

— Nous les aurons !…

— Je t'en supplie, ma chérie, ne parle pas ainsi… tu ne sais pas le mal que tu me fais…

Juliette éleva la voix ; le pli de son front devint dur :

— Alors, tu aimes mieux que je sois à d'autres toujours ?…

— Ah ! tais-toi, Juliette !… tais-toi !… Ne parle pas jamais comme cela, jamais !…

— Es-tu drôle !… Allons, sois gentil, et embrasse-moi !

Le lendemain, pendant qu'au milieu des malles ouvertes, des robes étalées partout, elle s'habillait, très déconcertée en l'absence de sa femme de chambre, elle forma une quantité de projets pour la journée… Elle voulait se promener sur la jetée, monter au phare, pêcher, aller à la dune, et s'asseoir à la place où

j'avais tant pleuré… Elle se réjouissait d'apercevoir de jolies Bretonnes, en costume soutaché et brodé, comme au théâtre, de boire du lait, dans des fermes!

— Il y a des bateaux ici?

— Mais oui.

— Beaucoup?

— Mais oui.

— Ah! quelle chance, j'aime tant les bateaux!

Puis elle me contait les nouvelles de Paris… Gabrielle n'était plus avec Robert… Malterre se mariait… Jesselin voyageait… Il y avait eu des duels… Et des anecdotes sur tout le monde!… Toute cette mauvaise odeur de Paris me ramenait à des mélancolies, à des souvenirs poignants… Me voyant triste, elle s'interrompait, m'embrassait, prenait des airs navrés :

— Ah! tu crois peut-être que cette existence me plaît! gémissait-elle… que je ne songe qu'à m'amuser, à être coquette!… Si tu savais!… Tu comprends, il y a des choses que je ne peux pas te dire… Mais si tu savais quel supplice c'est pour moi!… Tu es malheureux, toi!… Eh bien, moi?… Tiens, si je n'avais pas l'espoir de vivre avec mon Jean, souvent, j'ai tant de dégoût que je me tuerais.

Et, rêveuse, câline, elle revenait à ses bergeries, à ses petits sentiers de verdure, au calme de l'existence douce et cachée, avec des fleurs, des bêtes, et de l'amour… Ah! de l'amour dévoué, soumis, de l'amour éternel, de l'amour qui illuminerait, jusqu'à la mort, ainsi qu'un chaud soleil.

Nous sortîmes après le déjeuner, que la mère Le Gannec nous servit sévèrement, sans desserrer les lèvres une seule fois. À peine dehors, comme la brise fraîchissait et lui défrisait les cheveux, Juliette désira rentrer.

— Ah! le vent, mon chéri!… Le vent, vois-tu, je ne peux pas supporter ça… Il me décoiffe et me rend malade!…

Elle s'ennuya toute la journée, et nos baisers ne suffirent pas à remplir le vide… De même qu'autrefois, dans mon cabinet, elle étendit une serviette sur sa robe, sur la serviette posa de menues brosses et des limes et, grave, se mit à lisser ses ongles. Je souffrais cruellement, et la vision du vieux homme, à la fenêtre, m'obsédait.

Le jour suivant, Juliette me déclara qu'elle était obligée de partir le soir même.

— Ah ! quel malheur, mon chéri !… J'avais oublié !… vite, vite, commande une voiture… Oh ! quel malheur !

Je n'essayai pas de la retenir… Affalé sur une chaise, immobile, sombre, la tête dans les mains, j'assistai aux préparatifs du départ, sans prononcer une parole, sans laisser échapper une prière… Juliette allait, venait, pliant ses robes, rangeant son nécessaire, refermant ses malles, et je n'entendais rien, je ne voyais rien, je ne savais rien… Des hommes entrèrent, dont les pas pesants faisaient craquer le plancher… Je compris qu'ils emportaient les malles. Juliette s'assit sur mes genoux.

— Mon pauvre chéri, pleurait-elle, cela te fait de la peine que je m'en aille ainsi… Il le faut… sois sage… Et puis, bientôt, je reviendrai… pour longtemps… Ne sois pas ainsi… Je reviendrai… Je te le promets… J'emmènerai Spy… J'emmènerai un cheval aussi, pour me promener, tu veux, pas ?… Tu verras comme ta petite femme monte bien… Embrasse-moi donc, mon Jean !… Pourquoi ne m'embrasses-tu pas ?… Jean voyons !… Adieu ! Je t'adore !… Adieu !

Il faisait nuit quand la mère Le Gannec pénétra dans ma chambre. Elle alluma la lampe et, doucement, s'approcha de moi.

— Nostre Mintié ! nostre Mintié !

Je levai les yeux vers elle, et elle était si triste, il y avait en elle tant de miséricordieuse pitié, que je me précipitai dans ses bras.

— Ah ! mère Le Gannec ! mère le Gannec !… sanglotai-je. Et c'est de ça que je meurs… De ça !

Et tendrement, la mère Le Gannec murmura :

— Nostre Mintié, pourquoi que vous ne priez pas le bon Dieu ?… Ça vous soulagerait.

X

Voilà huit jours que je ne puis dormir. J'ai, sur le crâne, un casque de fer rougi. Mon sang bout, on dirait que mes artères tendues se rompent, et je sens de grandes flammes qui me lèchent les reins. Ce qui restait d'humain en moi, ce que la douleur morale avait laissé, sous les ordures entassées, de pudeur, de remords, de respect, d'espoirs vagues, ce qui me rattachait, par un lien, si faible fût-il, à la catégorie des êtres pensants, tout cela a été emporté par une folie de brute forcenée… Je n'ai plus la notion du bien, du vrai, du juste, des lois inflexibles de la nature. Les répulsions sexuelles d'un règne à l'autre qui maintiennent les mondes en une harmonie constante, je n'en ai plus conscience : tout se meut, se confond en une fornication immense et stérile, et, dans le délire de mes sens, je ne rêve que d'impossibles embrassements… Non seulement l'image de Juliette prostituée ne m'est plus une torture, elle m'exalte au contraire… Et je la cherche, je la retiens, je tâche de la fixer par d'ineffaçables traits, je la mêle aux choses, aux bêtes, aux mythes monstrueux, et, moi-même, je la conduis à des débauches criminelles, fouettée par des verges de fer… Juliette n'est plus la seule dont l'image me tente et me hante… Gabrielle, la Rabineau, la mère Le Gannec, la demoiselle de Landudec défilent toujours, devant moi, dans des postures infâmes… Ni la vertu, ni la bonté, ni le malheur, ni la vieillesse sainte ne m'arrêtent et, pour décors à ces épouvantables folies, je choisis de préférence les endroits sacrés et bénits, les autels des églises, les tombes des cimetières… Je ne souffre

plus dans mon âme… Je ne souffre plus que dans ma chair… Mon âme est morte dans le dernier baiser de Juliette, et je ne suis plus qu'un moule de chair immonde et sensible, dans lequel les démons s'acharnent à verser des coulées de fonte bouillonnante!… Ah! je n'avais pas prévu ce châtiment!

L'autre jour, sur la grève, j'ai rencontré une pêcheuse de palourdes… Elle était noire, sale, puante, semblable à un tas de goémon pourrissant. Je me suis approché d'elle avec des gestes fous… Et, subitement, je me suis enfui, car j'avais la tentation infernale de me ruer sur ce corps et de le renverser, parmi les galets et les flaques d'eau… À travers la campagne, je marche, je marche, les narines au vent, flairant, comme un chien de chasse, des odeurs de femelles… Une nuit, la gorge en feu, le cerveau affolé par des visions abominables, je m'engage dans les ruelles tortueuses du village, frappe à la porte d'une fille à matelots… Et je suis entré dans ce bouge… Mais sitôt que j'ai senti sur ma peau cette peau inconnue, j'ai poussé un cri de rage… et j'ai voulu partir… Elle me retenait.

— Laisse-moi! ai-je crié.

— Pourquoi t'en vas-tu?

— Laisse-moi.

— Reste… Je t'aimerai… Sur la côte, souvent, je t'ai suivi… Souvent, près de la maison que tu habites, j'ai rôdé… Je voulais de toi… Reste!

— Mais laisse-moi donc! Tu ne vois pas que tu me dégoûtes!…

Et comme elle se penchait à mon cou, je l'ai battue… Elle gémissait :

— Ah! ma Doué! il est fou!

Fou!… Oui, je suis fou!… Je me suis regardé dans la glace et j'ai eu peur de moi… Mes yeux agrandis s'effarent au fond de l'orbite qui se creuse; les os pointent, trouant ma peau jaunie; ma bouche est pâle, tremblante, elle pend, pareille à celle des vieillards lubriques… Mes gestes s'égarent, et mes doigts, sans cesse agités de secousses nerveuses, craquent, cherchant des proies, dans le vide…

Fou!… Oui, je suis fou!… Lorsque la mère Le Gannec tourne autour de moi, lorsque j'entends glisser ses chaussons sur le

plancher, lorsque sa robe me frôle, des pensées de crime me viennent, m'obsèdent, me talonnent et je crie :

— Allez-vous-en !… mère le Gannec, allez-vous en !

Fou !… Oui, je suis fou !… Souvent la nuit j'ai passé des heures à la porte de sa chambre, la main sur la clef de la serrure, prêt à me précipiter dans l'ombre… Je ne sais ce qui m'a retenu… La peur, sans doute ; car je me disais : « Elle se débattra, criera, appellera, et je serait forcé de la tuer !… » Un fois, surprise par le bruit, elle s'est levée… Me voyant en chemise, les jambes nues, elle est restée un moment stupéfaite.

— Comment !… c'est vous, nostre Mintié !… Qu'est-ce que vous faites ici ?… Êtes-vous malade ?

J'ai balbutié des mots incohérents, et je suis remonté…

Ah ! que l'on me chasse, que l'on me traque, que l'on me poursuive avec des fourches, des pieux et des faux, comme on fait d'un chien enragé !… Est-ce que des hommes n'entreront pas là tout à l'heure, qui se jetteront sur moi, me bâillonneront et m'emporteront dans l'éternelle nuit du cabanon ?

Il faut que je parte !… Il faut que je retrouve Juliette !… Il faut que j'épuise sur elle cette rage maudite !…

Quand l'aube paraîtra, je descendrai, et je dirai à la mère Le Gannec :

— Mère Le Gannec, il faut que je parte !… Donnez-moi de l'argent… Je vous le rendrai plus tard… Donnez-moi de l'argent… il faut que je parte !…

XI

Juliette m'avait choisi, dans le faubourg Saint-Honoré, tout près de la rue de Balzac, une chambre, au second étage d'un petit hôtel meublé. Les meubles étaient de guingois, les tiroirs s'ouvraient en grinçant, une odeur aigre de bois suri, de poussière ancienne, imprégnait les rideaux des fenêtres et les draperies du lit; mais elle avait su donner, en plaçant çà et là quelques bibelots, un aspect plus intime à cette pièce banale et froide où tant d'existences inconnues avaient passé sans laisser de trace aucune. Juliette avait tenu aussi à ranger elle-même mes affaires dans l'armoire, qu'elle bourrait de paquets d'iris.

— Tu vois, mon chéri… ici les chaussettes… là les chemises de nuit… j'ai mis tes cravates dans le tiroir… tes mouchoirs sont là… J'espère qu'elle a de l'ordre, ta petite femme… Et puis, tous les jours, je te porterai une fleur qui sent bon… Allons, ne sois pas triste… Dis-toi bien que je t'aime, que je n'aime que toi, que je viendrai souvent… Ah! tes caleçons que j'ai oubliés!… Je te les enverrai par Célestine, avec ma photographie dans le beau cadre en peluche rouge… Ne t'ennuie pas, pauvre mignon!… Tu sais, si ce soir, à minuit et demi, je ne suis pas là, ne m'attends pas… Couche-toi… Dors bien… Tu me promets?

Et jetant un dernier coup d'œil sur la chambre, elle était partie.

Tous les jours, en effet, Juliette revenait, en allant au Bois, et en rentrant chez elle, avant le dîner. Elle ne restait que deux minutes, fiévreuse, agitée par une hâte d'être dehors; le temps de

m'embrasser, le temps d'ouvrir l'armoire, pour se rendre compte si les choses étaient dans le même ordre.

— Allons ! je m'en vais… Ne sois pas triste… Je vois que tu as encore pleuré… Ça n'est pas gentil ! Pourquoi me faire de la peine ?

— Juliette ! te verrai-je ce soir ?… Oh ! je t'en prie, ce soir !

— Ce soir ?

Elle réfléchissait un instant.

— Ce soir, oui, mon chéri… Enfin, ne m'attends pas trop… Couche-toi… Dors bien… Surtout, ne pleure pas… Tu me désespères !… Vraiment, on ne sait comment être avec toi !

Et je vivais là, vautré sur le canapé, ne sortant presque jamais, comptant les minutes qui, lentement, lentement, goutte à goutte, tombaient dans l'éternité de l'attente.

À l'exaltation furieuse de mes sens avait succédé un grand accablement… Je demeurais des après-midi entiers sans bouger, la chair battue, les membres pesants, le cerveau engourdi, comme au lendemain d'une ivresse. Ma vie ressemblait à un sommeil lourd, que traversent des rêves pénibles encore que les rêves, et dans l'anéantissement de ma volonté, dans l'effacement de mon intelligence, je ressentais plus vive encore l'horreur de ma déchéance morale. Avec cela, la vie de Juliette me jetait en des angoisses perpétuelles… Comme autrefois, sur la dune du Ploc'h, il ne m'était pas possible de chasser l'image de boue, qui grandissait, devenait plus nette et revêtait des formes plus cruelles… Perdre un être qu'on aime, un être de qui toutes vos joies vous sont venues, dont le souvenir ne se mêle qu'à des souvenirs de bonheur, cela vous est une douleur déchirante… Mais où il y a une douleur, il y a aussi une consolation, et la souffrance s'endort en quelque sorte bercée par sa tendresse même… Moi, je perdais Juliette, je la perdais, chaque jour, chaque heure, chaque minute, et à ces morts successives, à ces morts impénitentes, je ne pouvais rattacher que des souvenirs suppliciants et des souillures… J'avais beau chercher, sur la vase remuée de nos deux cœurs, une fleur, une toute petite fleur dont il eût été si bon de respirer le parfum, je ne la trouvais pas… Et cependant, je ne concevais rien sans Juliette. Toutes mes pensées avaient Juliette pour point de départ, Juliette pour aboutissement ; et plus elle m'échappait, plus je m'acharnais dans l'idée absurde de

la reconquérir. Je n'espérais pas, emportée, comme elle l'était, dans cette existence de plaisirs mauvais, qu'elle s'arrêtât jamais ; pourtant, malgré moi, malgré elle, je formais des projets d'avenir meilleur. Je me disais : « Il n'est pas possible qu'un jour le dégoût ne la prenne, qu'un jour la douleur n'éveille en son âme un remords, une pitié ; et elle me reviendra. Alors, nous nous en irons dans un appartement d'ouvrier, et moi, comme un forçat, je travaillerai… J'entrerai dans le journalisme, je publierai des romans, j'implorerai des besognes de copiste… Hélas ! je m'efforçais de croire à tout cela, afin d'atténuer l'état d'abjection où j'étais descendu. Avec le produit de la vente des deux études de Lirat, des quelques bijoux que je possédais, de mes livres, j'avais réalisé une somme de quatre mille francs que je gardais précieusement, pour cette chimérique éventualité… Une fois que Juliette était songeuse et plus tendre qu'à l'ordinaire, j'osai lui communiquer ce projet admirable… Elle battit des mains.

— Oui ! oui !… Ah ! ce serait si amusant !… Un tout petit appartement, tout petit, tout petit !… Je ferais le ménage, j'aurais de jolis bonnets, un joli tablier !… Mais c'est impossible avec toi ! Quel dommage !… C'est impossible !

— Pourquoi donc est-ce impossible ?

— Mais parce que tu ne travailleras pas, et que nous mourrons de faim… C'est ta nature, comme ça !… As-tu travaillé au Ploc'h ?… Travailleras-tu maintenant ?… Jamais tu n'as travaillé !…

— Le puis-je ?… Tu ne sais donc pas que ta pensée ne me quitte pas un seul instant ?… C'est tout l'inconnu de ta vie, c'est la douleur atroce de ce que je sens, de ce que je devine de toi, qui me ronge, qui me dévore, qui me vide les moelles !… Quand tu n'es pas là, j'ignore où tu es, et pourtant je suis là où tu es, toujours !… Ah ! si tu voulais !… Te savoir près de moi aimante et tranquille, loin de ce qui salit, de ce qui torture… Mais j'aurais la force d'un Dieu !… De l'argent !… De l'argent ! mais je t'en gagnerais par pelletées, par tombereaux !… Ah ! Juliette, si tu voulais !…

Elle me regardait, excitée par ce grand bruit d'or que mes paroles faisaient tinter à ses oreilles.

— Eh bien ! gagnes-en tout de suite, mon chéri… Oui, beaucoup, des tas !… Et ne pense pas à ces vilaines choses qui te font

du mal… Les hommes, est-ce drôle!… Ça ne veut pas comprendre!

Tendrement, elle s'assit sur mes genoux.

— Puisque je t'adore, mon cher mignon!… Puisque les autres, je les déteste, et qu'ils n'ont rien de moi; tu entends, rien… Puisque je suis bien malheureuse!…

Les yeux pleins de larmes, elle cherchait à se faire toute petite contre moi, et répétait : « Oui, bien, bien malheureuse!… » J'en avais horreur et pitié…

— Ah! il croit que c'est par plaisir! s'écria-t-elle en sanglotant, il croit cela!… Mais si je n'avais pas mon Jean pour me consoler, mon Jean pour me bercer, mon Jean pour me donner du courage, je ne pourrais plus… je ne pourrais plus… J'aimerais mieux mourir.

Brusquement, changeant d'idée, et d'une voix où il me sembla entendre les regrets gémir :

— D'abord, pour ça… pour le petit appartement… Il faudrait de l'argent, et tu n'en as pas!

— Mais si, ma chérie… Mais si, clamai-je triomphalement, j'ai de l'argent!… Nous avons de quoi vivre deux mois, trois mois, en attendant que je conquière une fortune!

— Tu as de l'argent?… Fais voir…

J'étalai devant elle les quatre billets de mille francs. Juliette les saisit dans sa main, un à un, âprement, les compta, les examina. Ses yeux luisaient, étonnés et charmés.

— Quatre mille francs, mon chéri!… Comment, tu as quatre mille francs?… Mais tu es riche!… Alors…

Elle se pendit à mon cou, caressante.

— Alors, reprit-elle, puisque tu es très riche… J'ai envie d'un petit nécessaire de voyage que j'ai vu, rue de la Paix!… Tu veux me l'acheter, mon chéri; tu veux, pas?

Je reçus au cœur un coup si douloureux que je faillis tomber sur le plancher; et un flot de larmes m'aveugla. Pourtant, j'eus le courage de demander :

— Qu'est-ce qu'il vaut, ton nécessaire?

— Deux mille francs, mon chéri.

— C'est bien!… Prends deux mille francs… Tu l'achèteras toi-même.

Juliette me baisa au front, prit deux billets qu'elle enfouit précipitamment dans la poche de son manteau, et son regard attaché sur les deux qui restaient et qu'elle regrettait sans doute ne de pas m'avoir demandés, elle dit :

— Vrai ?… Tu veux bien ?… Ah ! c'est gentil !… Cela fait que, si tu retournes au Ploc'h, j'irai te voir avec mon nécessaire tout neuf.

Quand elle fut partie, je m'abandonnai à une violente colère contre elle, contre moi surtout, et, la colère apaisée, tout d'un coup, je m'étonnai de ne plus souffrir… Oui, en vérité, je respirais plus librement, j'étendais les bras avec des gestes forts, j'avais dans les jarrets une élasticité nouvelle ; enfin, on eût dit que quelqu'un venait de m'enlever le poids écrasant que je portais depuis si longtemps sur les épaules… J'éprouvais une joie très vive à détendre mes membres, à faire jouer mes articulations, à étirer mes nerfs, ainsi qu'il arrive, le matin, au saut du lit… Ne me réveillais-je pas, en effet, d'un sommeil aussi pesant que la mort ? Ne sortais-je pas d'une sorte de catalepsie, où tout mon être engourdi avait connu les cauchemars horribles du néant ?… J'étais comme un enseveli qui retrouve la lumière, comme un affamé à qui on donne un morceau de pain, comme un condamné à mort qui reçoit sa grâce… J'allai à la fenêtre et regardai dans la rue. Le soleil coupait d'un angle doré les maisons en face de moi sur le trottoir, des gens passaient, vite, affairés, avec des figures heureuses ; des voitures se croisaient sur la chaussée, joyeusement… Le mouvement, l'activité, le bruit de la vie me grisaient, m'enthousiasmaient, m'attendrissaient, et je m'écriai :

— Je ne l'aime plus ! Je ne l'aime plus !

Dans l'espace d'une seconde, j'eus la vision très nette d'une existence nouvelle de travail et de bonheur. Me laver de cette boue, reprendre le rêve interrompu, j'en avais hâte ; non seulement je voulais racheter mon honneur, mais je voulais conquérir la gloire, et la conquérir si grande, si incontestée, si universelle, que Juliette crevât de dépit d'avoir perdu un homme tel que moi. Je me voyais déjà, dans la postérité, en bronze, en marbre, hissé sur des colonnes et des piédestaux symboliques, emplissant les siècles futurs de mon image immortalisée. Et ce qui me réjouissait surtout, c'était de penser que Juliette n'aurait pas une

parcelle de gloire, et que je la repousserais impitoyablement, hors de mon soleil.

Je descendis et, pour la première fois depuis plus de deux ans, je ressentis un plaisir délicieux à me trouver dans la rue… Je marchais rapidement, les reins souples, l'allure victorieuse, intéressé par les spectacles les plus simples qui me semblèrent nouveaux. Et je me demandais avec stupeur comment j'avais pu être malheureux aussi longtemps, comment mes yeux ne s'étaient pas ouverts plus vite à la vérité… Ah! la méprisable Juliette!… Comme elle avait dû rire de mes soumissions, de mes aveuglements, de mes pitiés, de mes inconcevables folies!… Sans doute, elle racontait à ses amants de hasard mes douleurs imbéciles, et ils s'excitaient à l'amour en se moquant de moi!… Mais j'aurais ma revanche, et cette revanche serait terrible!… Bientôt Juliette se roulerait à mes pieds, suppliante; elle implorerait son pardon.

— Non, non, misérable, jamais!… Quand j'ai pleuré, m'as-tu consolé?… M'as-tu épargné une souffrance, une seule?… Un seul instant, as-tu consenti à accepter ma misère, à vivre de ma vie?… Tu n'es pas digne de partager ma gloire… Non… va-t'en!

Et pour lui marquer mon mépris irrémédiablement. Je lui jetterai des millions à la figure.

— Tiens, des millions!… En veux-tu des millions?… Tiens, encore!

Juliette se tordra les bras de désespoir; elle criera :

— Pitié, Jean!… pitié!… Oh! de l'argent, je n'en veux pas!… Ce que je veux, c'est vivre cachée, toute petite, dans ton ombre, heureuse si un seul des rayons de la lumière qui t'entoure vient, un jour, se poser sur ta pauvre Juliette… Pitié!

— As-tu eu pitié de moi, quand je t'ai demandé grâce?… Non! Les filles comme toi, on les assomme à coups d'or!… Tiens! en voilà encore!… Tiens! en voilà toujours!

Je marchais à grandes enjambées, parlant tout haut, faisant avec la main le geste de jeter des millions à travers l'espace.

— Tiens, misérable, tiens!

Pourtant, mon impassibilité devant la pensée de Juliette n'était point si farouche, que la moindre femme aperçue ne me donnât une inquiétude, et que je ne sondasse, d'un coup d'œil impatient, l'intérieur des voitures qui, sans cesse, passaient dans la rue. Sur le boulevard, mon assurance tomba, et l'angoisse me

ressaisit tout entier. De nouveau, je sentis une pesanteur intolérable sur mes épaules, et la bête dévorante, un instant chassée, s'abattit sur moi, plus féroce, enfonçant plus profondément ses griffes dans ma chair… Il avait suffi pour cela que je visse des théâtres, des restaurants, ces endroits maudits, pleins du mystère de la vie de Juliette… Les théâtres me disaient : « Cette nuit, elle était là, ta Juliette ; pendant que tu gémissais, l'appelant, l'attendant, elle se pavanait dans une loge, des fleurs au corsage, heureuse sans une pensée pour toi. » Les restaurants me disaient : « Cette nuit, elle était là, ta Juliette… les yeux ivres de débauche, elle s'est vautrée sur nos divans disloqués, et des hommes qui puaient le vin et le cigare, l'ont possédée… » Et tous les jeunes gens que je rencontrais, fringants, superbes, me disaient aussi : « Ta Juliette, nous la connaissons… Est-ce qu'elle t'apporte un peu de l'argent qu'elle nous coûte ? » Chaque maison, chaque objet, chaque manifestation de la vie, tout me criait avec d'affreux ricanements : « Juliette ! Juliette ! » La vue des roses, chez les fleuristes, m'était une torture, et j'éprouvais des rages, rien qu'à regarder les boutiques et leurs étalages de choses provocantes. Il me semblait que Paris ne dépensait toute sa force, n'usait toute sa séduction que pour me ravir Juliette, et je souhaitais de le voir disparaître dans une catastrophe, et je regrettais les temps justiciers de la Commune, où l'on versait dans les rues le pétrole et la mort ! Je rentrai…

— Il n'est venu personne ? demandai-je au concierge.

— Personne, monsieur Mintié.

— Pas de lettre, non plus ?

— Non, monsieur Mintié.

— Vous êtes sûr qu'on n'est pas monté chez moi, pendant mon absence ?

— La clef n'a pas bougé de là, monsieur Mintié.

Je griffonnai, sur ma carte, ces mots au crayon : « Je veux te voir. »

— Portez cela rue de Balzac…

J'attendis dans la rue, impatient, nerveux ; le concierge ne tarda pas à reparaître.

— La bonne m'a dit que Madame n'était pas encore rentrée.

Il était sept heures… Je gagnai ma chambre et je m'allongeai sur le canapé.

— Elle ne viendra pas… Où est-elle?… Que fait-elle?

Je n'avais pas allumé de bougies… Les fenêtres, éclairées par les lumières de la rue, glissaient dans la pièce un jour sombre, projetaient sur le plafond une clarté jaune, où l'ombre des rideaux se dessinait et tremblait… Et les heures s'écoulèrent, lentes, infinies, si infinies et si lentes qu'on eût dit que le temps, subitement, avait cessé de marcher.

— Elle ne viendra pas!

De la rue, m'arrivait le bruit ininterrompu des voitures; les omnibus roulaient lourdement, les fiacres fatigués ferraillaient, les coupés passaient, plus légers et plus rapides… Quand l'un d'eux rasait le trottoir ou ralentissait son allure, je me précipitais à la fenêtre, que j'avais laissée entr'ouverte, et je me penchais vers la rue… Aucun ne s'arrêtait.

— Elle ne viendra pas!

Et, tout en disant : « Elle ne viendra pas! » j'espérais bien que Juliette serait là dans quelques minutes… Que de fois je m'étais roulé sur le canapé, en criant : « Elle ne viendra pas! » et Juliette était venue!… Toujours, au moment où je désespérais le plus, j'entendais une voiture s'arrêter, puis des pas dans l'escalier, puis un craquement dans le couloir, et Juliette apparaissait souriante, empanachée, emplissant la chambre d'un parfum violent, et d'un froufrou de soie remuée.

— Allons, prends ton chapeau, mon chéri.

Irrité par ce sourire, par ces toilettes, par ce parfum, exaspéré par l'attente, souvent, je la traitais durement.

— Où as-tu été? Dans quels bouges t'es-tu traînée?… Dis, dans quels bouges?

— Oh! si c'est une scène, merci!… Je m'en vais… Bonsoir!… Moi qui ai eu toutes les peines du monde à me rendre libre pour te retrouver!

Alors, tendant les poings, tous les muscles crispés, je hurlais :

— Eh bien, va-t'en!… Va-t'en au diable!… Et ne reviens jamais, jamais!

La porte à peine refermée sur Juliette, je courais après elle.

— Juliette! Juliette!

Elle descendait l'escalier.

— Juliette!… remonte, je t'en prie!… Juliette… attends, je vais avec toi.

Elle descendait toujours sans détourner la tête. Je la rattrapais.

Près d'elle, près de cette robe, de ces plumes, de ces fleurs, de ces bijoux, la fureur me reprenait.

— Allons, remonte, ou je te casse la tête sur ces marches.

Et, dans la chambre, je tombais à ses pieds.

— Oui, ma petite Juliette, j'ai tort, j'ai tort… Mais je souffre tant!… Aie un peu pitié de moi!… Si tu savais dans quel enfer je vis!… Si tu pouvais, avec tes mains, écarter les cloisons de ma poitrine et voir ce qu'il y a dans mon cœur!… Juliette!… Ah! je ne peux plus, je ne peux plus vivre comme ça!… Une bête aurait pitié de moi, je t'assure… Oui, une pauvre bête aurait pitié!

Je lui pressais les mains, j'embrassais sa robe…

— Ma Juliette!… je ne t'ai pas tuée… j'en avais le droit pourtant, je te le jure… je ne t'ai pas tuée!… Tu devrais me tenir compte de cela… C'est de l'héroïsme, car tu ignores, toi, ce qu'un homme qui souffre et qui est seul, toujours, peut concevoir de choses terribles et vengeresses… je ne t'ai pas tuée!… J'espérais, j'espère encore!… Reviens à moi… j'oublierai tout, j'effacerai tout, mes douleurs et nos hontes… tu seras pour moi la plus pure, la plus radieuse des vierges… Nous nous en irons très loin… où tu voudras… Je t'épouserai!… Tu ne veux pas?… Ce que je te dis, tu crois que c'est pour t'avoir à moi davantage? Jure que tu changeras d'existence, et je me tue là, devant toi!… Écoute, je t'ai tout sacrifié, moi!… Je ne parle pas de ma fortune… mais ce qui faisait autrefois la fierté de ma vie, mon honneur d'homme, mes rêves d'artiste, j'ai tout abandonné, sans un regret, pour toi… Tu peux bien me sacrifier quelque chose à ton tour… Et qu'est-ce que je te demande? Rien… la joie d'être honnête et bonne… Se dévouer, ma Juliette, se dévouer, mais, c'est si grand, si noble!… Ah! si tu connaissais la volupté du sacrifice?… Tiens!… Malterre, il est riche, lui… C'est un brave garçon, meilleur que les autres, il t'a aimée!… J'irai chez lui, je lui dirai : « Vous seul pouvez sauver Juliette, la retirer du monde où elle vit… Revenez à elle… et ne craignez rien de moi… je partirai… » Veux-tu?…

Juliette me regardait, étonnée prodigieusement. Un sourire inquiet errait sur ses lèvres… Elle murmura :

— Allons, mon chéri, tu dis des bêtises… Ne pleure pas, viens!

M'en allant, je continuais de gémir :

— Une bête aurait pitié!… Oui, une bête…

D'autres fois, elle envoyait Célestine pour me chercher, et je la trouvais couchée dans son lit, fraîche, triste et lasse. Je comprenais que quelqu'un était là, tout à l'heure, qui venait de partir; je le comprenais au regard plus tendre de Juliette, à tout ce qui m'entourait, au lit qui avait été refait, à la toilette rangée avec un soin trop méticuleux, à toutes les traces effacées, et que je voyais reparaître dans leur réalité horrible et douloureuse. Je m'attardais dans le cabinet de toilette, fouillant les tiroirs, interrogeant les objets, descendant à un examen ignoble des choses familières… De temps en temps, de la chambre, Juliette m'appelait :

— Viens donc, mon chéri!… Qu'est-ce que tu fais?

Oh! reconstituer son image, percevoir une odeur de lui!… Je humais l'air, dilatant mes narines, croyant saisir des senteurs fortes de mâle, et il me semblait que l'ombre de torses puissants s'allongeait sur les tentures, que je distinguais des carrures d'athlète, des bras héroïques, des cuisses nerveuses et velues, aux muscles bombants.

— Viens-tu?… disait Juliette…

Ces nuits-là, Juliette ne parlait que d'âme, que de ciel, que d'oiseaux; elle avait un besoin d'idéal, de rêveries célestes… Toute petite dans mes bras, chaste comme une enfant, elle soupirait.

— Oh! qu'on est bien ainsi!… Dis-moi de belles choses, mon Jean, des choses douces ainsi que dans les vers… J'aime tant ta voix… elle a des sons d'harmonium… parle-moi longtemps… Tu es si bon; tu me consoles si bien!… Je voudrais vivre ainsi, toujours dans tes bras, ne pas bouger, et t'entendre!… Sais-tu aussi ce que je voudrais?… Ah! j'en rêve!… Avoir de toi une petite fille qui serait comme un chérubin, toute rose et blonde!… Je la nourrirais… et tu lui chanterais des chansons très jolies pour l'endormir!… Mon Jean, quand je serai morte, tu trouveras dans ma caisse à bijoux un petit cahier rose, avec des dorures… C'est pour toi… tu le prendras… J'ai écrit là mes pensées, et tu verras si je t'aimais bien!… tu verras!… Ah! il faudra se lever demain, sortir, quel ennui!… Berce-moi, parle-moi, dis-moi que tu aimes mon âme… mon âme!…

Et elle s'endormait ; et elle était si blanche, si pure, que les rideaux du lit lui faisaient comme deux ailes.

La nuit s'avançait ; le faubourg redevenait calme… De loin en loin, des voitures attardées rentraient, et, sur le trottoir, deux sergents de ville marchaient d'un pas lourd et traînant, toujours pareil !… Plusieurs fois, la porte de l'hôtel s'était ouverte et refermée ; j'avais entendu des craquements, des glissements de robe, des voix chuchotantes dans le couloir… Mais ce n'était pas Juliette !… Et, depuis longtemps, l'hôtel silencieux semblait dormir… Je quittai le canapé, allumai une bougie, regardai la pendule ; elle marquait trois heures.

— Elle ne viendra pas !… Maintenant, c'est fini… elle ne viendra pas !

Je me mis à la fenêtre… La rue était déserte, le ciel, au-dessus, tout sombre, pesait sur les maisons, comme un couvercle de plomb… Là-bas, dans la direction du boulevard Haussmann, de grosses voitures descendaient, ébranlant la nuit de leurs cahots sonores… Un rat courut d'un trottoir à l'autre, et disparut par un caniveau… Je vis un pauvre chien, tête basse, la queue entre les jambes, passer, s'arrêter aux portes, flairer le ruisseau, s'en aller, l'échine dolente… J'avais la fièvre, mon cerveau brûlait, mes mains étaient moites, et je ressentais, dans la poitrine, comme un étouffement.

— Elle ne viendra pas !… Où est-elle ?… Est-elle rentrée ?… Ou bien dans quel coin de cette grande ombre impure se vautre-t-elle ?

Ce qui m'indignait surtout, c'est qu'elle ne m'eût pas averti… Elle avait reçu ma carte… elle savait qu'elle ne viendrait pas… et elle ne m'avait pas envoyé un seul mot !… J'avais pleuré, je l'avais suppliée, je m'étais traîné à ses genoux… et pas un mot ! Quelles larmes, quel sang fallait-il donc verser pour attendrir cette âme de pierre ?… Comment pouvait-elle courir au plaisir, les oreilles encore pleines du bruit de mes sanglots, la bouche encore humide de mes prières ?… Les filles les plus perdues, les créatures les plus damnées ont parfois des arrêts dans leur existence de débauche et de proie ; il y a des moments où elles laissent le soleil pénétrer leur cœur refroidi, où, les yeux tournés vers le ciel, elles implorent l'amour qui pardonne et qui rachète !… Juliette, jamais !… quelque chose de plus insensible que le destin, de plus

impitoyable que la mort, la poussait, l'emportait, la roulait éternellement, sans un répit, sans une halte, des amours fangeuses aux amours sanglantes, de ce qui déshonore à ce qui tue!… Plus les jours s'écoulaient, plus la débauche marquait sa chair de flétrissures. À sa passion, jadis robuste et saine, se mêlaient aujourd'hui des curiosités abominables, et cet inassouvissement farouche, cet *alcoolisme* de l'amour inextinguible, que donnent les plaisirs irréguliers et stériles. Hormis les nuits où l'épuisement revêtait les formes imprévues de l'idéal le plus pur, on sentait sur elle l'empreinte de mille corruptions différentes et raffinées, de mille fantaisies perverses de blasés et de vieillards. Il lui échappait des paroles, des cris, qui ouvraient sur sa vie, brusquement, des horizons de fange enflammée; et, bien qu'elle m'eût communiqué l'ardeur dévorante de ses dépravations, bien que j'y goûtasse une sorte de volupté infernale, criminelle, je ne pouvais, souvent, regarder Juliette sans frissonner de terreur!… En sortant de ses bras, honteux, dégoûté, j'avais ce besoin qu'ont les réprouvés de contempler des spectacles tranquilles, reposants, et j'enviais, avec quels cuisants regrets! j'enviais les êtres supérieurs qui ont fait de la vertu et de la pureté des lois inflexibles de leur vie!… Je rêvais de couvents où l'on prie, d'hôpitaux où l'on se dévoue… Un désir fou s'emparait de moi d'entrer dans les bouges afin d'évangéliser les malheureuses créatures qui croupissent dans le vice, sans une bonne parole; je me promettais de suivre, la nuit, les prostituées dans l'ombre des carrefours, et de les consoler, et de leur parler de vertu, avec une telle passion, avec des accents si touchants, qu'elles en seraient émues, pleureraient et me diraient : « Oui, oui, sauvez-nous… » J'aimais à rester des heures entières, dans le parc Monceau, regardant jouer les enfants, découvrant des paradis de bonheur, en l'œil des jeunes mères; je m'attendrissais à reconstituer ces existences, si lointaines de la mienne; à revivre, près d'elles, ces joies saintes, à jamais perdues pour moi… Le dimanche j'errais dans les gares, au milieu des foules joyeuses, parmi les petits employés et les ouvriers qui s'en allaient, en famille, chercher un peu d'air pur, pour leurs pauvres poumons encrassés, prendre un peu de force pour supporter les fatigues de la semaine. Et je m'attachais aux pas d'un ouvrier dont la physionomie m'intéressait; j'aurais voulu avoir son dos résigné, ses mains déformées, noircies par le

travail rude, son allure gourde, ses yeux confiants de bon dogue… Hélas ! j'aurais voulu avoir tout ce que je n'avais pas, être tout ce que je n'étais pas !… Ces promenades, qui me rendaient plus pénible encore la constatation de mon abaissement, me faisaient pourtant du bien, et j'en revenais, chaque fois, avec des résolutions courageuses… Mais, le soir, je revoyais Juliette, et Juliette, c'était l'oubli de l'honneur et du devoir…

Au-dessus des maisons, le ciel s'éclairait d'une faible lueur, annonçant l'aube prochaine ; et, j'aperçus, au bout de la rue, dans l'ombre, deux points brillants, deux lanternes de voiture qui vacillaient, se balançaient, s'avançaient, pareilles à deux becs de gaz errants… J'eus un espoir, un instant d'espoir… la voiture approchait, dansant sur les pavés, les lumières grandissaient, le bruit s'accélérait… Il me sembla que je reconnaissais le roulement familier du coupé de Juliette !… Mais non !… Tout à coup, la voiture obliqua sur sa gauche, disparut… Et, dans une heure, ce serait le jour !

— Elle ne viendra pas !… Cette fois, c'est bien fini, elle ne viendra pas !

Je fermai la fenêtre et me recouchai sur le canapé, les tempes battantes, tous les membres endoloris… En vain, j'essayai de dormir… Je ne pus que pleurer, sangloter, crier :

— Oh ! Juliette ! Juliette !

Ma poitrine était en feu, j'avais dans la tête comme un bouillonnement de lave… Mes idées s'égaraient, tournaient en hallucinations… Le long des murs de ma chambre, des belettes se poursuivaient, bondissaient, se livraient à des jeux obscènes… Et j'espérai que la fièvre m'abattrait, me coucherait dans mon lit, m'emporterait… Être malade !… Oh ! oui, être malade, longtemps, toujours !… Juliette s'installait près de moi, elle me veillait, me soulevait la tête pour me faire boire des remèdes, elle reconduisait le médecin en disant des choses à voix basse ; et le médecin avait un air grave :

— Mais non ! mais non ! Madame, tout n'est pas désespéré… Calmez-vous.

— Ah ! docteur, sauvez-le, sauvez mon Jean !

— C'est vous seule qui pouvez le sauver, puisque c'est de vous qu'il meurt !

— Ah ! que puis-je faire ?… Dites, docteur, dites !

— Il faut l'aimer, être bonne…

Et Juliette se jetait dans les bras du médecin…

— Non ! C'est toi que j'aime… viens !

Elle l'entraînait pendue à ses lèvres… et, dans la chambre, ils cabriolaient, sautaient au plafond et retombaient sur mon lit, enlacés.

— Meurs, mon Jean, meurs, je t'en prie !… Ah ! pourquoi tardes-tu tant à mourir ?…

Je m'étais assoupi… Quand je me réveillai, il faisait grand jour… Les omnibus, de nouveau, roulaient dans la rue ; les marchands ambulants glapissaient leurs ritournelles matinales ; contre ma porte, dans le couloir où des gens marchaient j'entendais le grattement d'un balai.

Je sortis, et je me dirigeai vers la rue de Balzac… Vraiment, je n'avais pas d'autres projets que de voir la maison de Juliette, de regarder ses fenêtres et peut-être de rencontrer Célestine ou la mère Sochard… Sur le trottoir, en face, plus de vingt fois, je passai et repassai… Les fenêtres de la salle à manger étaient ouvertes, et je distinguais les cuivres du lustre qui luisaient dans l'ombre… Au balcon, un tapis pendait… Les fenêtres de la chambre étaient fermées… Qu'y avait-il derrière les volets clos, derrière ce pan de mur blanc, impénétrable ?… Un lit pillé, saccagé, des odeurs lourdes d'amour, et deux corps vautrés qui dormaient… Le corps de Juliette… et l'autre ?… Le corps de tout le monde. Le corps que Juliette avait ramassé, au hasard, sous une table de cabaret, dans la rue !… Ils dormaient, saoulés de luxures !… La concierge vint secouer des tapis sur le trottoir ; je m'éloignai, car depuis que j'avais quitté l'appartement j'évitais le regard ironique de cette vieille femme, je rougissais chaque fois que mes yeux se croisaient avec ses deux petits yeux bouffis et méchants qui avaient l'air de se moquer de mes malheurs… Quand elle eut fini, je retournai sur mes pas, et je restai longtemps à m'irriter contre ce mur derrière lequel une chose épouvantable se passait et qui gardait la cruelle impassibilité d'un sphinx accroupi dans le ciel… Subitement, comme si la foudre était tombée sur moi, une colère folle me remua de la tête aux pieds, et sans raisonner ce que j'allais faire, sans le savoir même,

j'entrai dans la maison, montai l'escalier, sonnai à la porte de Juliette… Ce fut la mère Sochard qui m'ouvrit.

— Dites à Madame, criai-je, dites à Madame que je veux la voir, tout de suite, lui parler… Dites-lui aussi que si elle ne vient pas, c'est moi qui irai la trouver, qui l'arracherai du lit, entendez-vous!… Dites-lui…

La mère Sochard, toute pâle, tremblante, balbutiait :

— Mais, mon pauvre monsieur Mintié, Madame n'est pas là… Madame n'est pas rentrée.

— Prenez garde, vieille sorcière!… Ne vous foutez pas de moi, hein!… et faites ce que je commande… Ou, sinon, Juliette, vous, les meubles, la maison, je casse tout, je tue tout…

La vieille domestique levait les bras au plafond, d'un geste effaré…

— En vérité du bon Dieu! s'exclama-t-elle… Puisque je vous dis que Madame n'est pas rentrée, monsieur Mintié!… Allez dans sa chambre, vous verrez bien!… puisque je vous le dis!

En deux bonds, je me précipitai dans la chambre… la chambre était vide… le lit n'avait pas été défait. La mère Sochard me suivait pas à pas, répétant :

— Voyons, monsieur Mintié!… Voyons!… Puisque vous n'êtes plus ensemble, à c't'heure!…

Je passai dans le cabinet de toilette… Tout y était en ordre, comme lorsque nous rentrions, le soir, tard… Les affaires de Juliette rangées sur le divan, la bouillotte pleine d'eau, posée sur le fourneau à gaz…

— Et où est-elle? demandai-je.

— Ah! Monsieur! répondit la mère Sochard… Est-ce qu'on sait où va Madame? Il est venu, ce matin, une espèce de valet de chambre qui a causé à Célestine, et puis Célestine est partie avec une robe de rechange pour Madame… Voilà tout ce que je sais!

En rôdant, dans le cabinet, je trouvai la carte que la veille, je lui avais envoyée.

— Est-ce que Madame a lu ça?

— Probablement que non, allez!…

— Et vous ne savez pas où elle est?

— Ah! dame, non! ben sûr… Madame ne me conte point ses affaires!

Je rentrai dans la chambre, m'assis sur la chaise longue.

— C'est bien, mère Sochard… Je vais l'attendre… Et je vous avertis que ça va être drôle!… Ha! ha!… À la fin, voyez-vous, mère Sochard, il faut que ça éclate!… J'ai eu de la patience… j'ai eu… Eh bien! en voilà assez!…

Je brandissais mes poings dans le vide.

— Et ça va être drôle, mère Sochard!… et vous pourrez vous vanter d'avoir assisté à un spectacle drôle, que vous n'oublierez jamais, jamais!… Et la nuit vous en rêverez, avec épouvante, nom de Dieu!

— Ah! monsieur Mintié!… monsieur Mintié!… supplia la vieille femme. Pour l'amour du bon Dieu, calmez-vous… Allez-vous-en!… Vous commettrez un malheur, c'est sûr!… Et qu'est-ce que vous ferez, monsieur Mintié?… Qu'est-ce que vous ferez?

En ce moment, Spy, sorti de sa niche, s'avançait vers moi, bombant le dos, dansant sur ses pattes grêles d'araignée… Et je regardai Spy, obstinément… Et je pensai que Spy était le seul être qu'aimât Juliette, que tuer Spy serait la plus grande douleur qu'on pût infliger à Juliette… Le chien allongeait ses pattes vers moi, essayait de grimper sur mes genoux. Il semblait me dire :

— Si tu souffres tant, je n'en suis pas la cause… Te venger sur moi, si petit, si faible, si confiant, ce serait lâche… Et puis, tu crois qu'elle m'aime tant que ça!… Je l'amuse comme un joujou, je lui suis une distraction d'une minute et voilà tout… Si tu me tues, ce soir, elle aura une autre petit chien comme moi, qu'elle appellera Spy comme moi, qu'elle comblera de caresses comme moi, et il n'y aura rien de changé!

Je n'écoutais pas Spy, de même que je n'écoutais jamais aucune des voix qui me parlaient, lorsque le crime me poussait à quelque mauvaise action… Brutalement, férocement, je saisis le petit chien par les pattes de derrière.

— Ce que je ferai, mère Sochard! m'écriai-je… Tenez!…

Et faisant tournoyer Spy dans l'air, de toutes mes forces, je lui écrasai la tête contre l'angle de la cheminée. Du sang jaillit sur la glace et sur les tentures des morceaux de cervelle coulèrent sur les flambeaux, un œil arraché tomba sur le tapis…

— Ce que je ferai, mère Sochard?… répétai-je en lançant le chien au milieu du lit, sur lequel une mare rouge s'étale… Ce que

je ferai ?… Ha ! ha !… Vous voyez ce sang, cet œil, cette cervelle, ce cadavre, ce lit !… Ha, ha !… Eh bien, mère Sochard, voilà ce que je ferai de Juliette !… de Juliette, entendez-vous, vieille pocharde !…

— Oh ! de ma vie ! bégaya la mère Sochard terrifiée !… De ma vie du bon Dieu, je…

Elle n'acheva pas… Les yeux tout grands, la bouche ouverte démesurément, dans une horrible grimace, elle fixait le cadavre du chien, noir sur le lit, et le sang que les draps pompaient, et dont la tache pourprée s'élargissait…

XII

Quand la raison me revint, le meurtre de Spy me parut une action monstrueuse, et j'en eus horreur, comme si j'avais assassiné un enfant. De toutes les lâchetés commises, je jugeai celle-là la plus lâche et la plus odieuse!… Tuer Juliette!… C'eût été un crime, assurément, mais peut-être était-il possible de trouver dans la révolte de mes souffrances, sinon une excuse, du moins une explication à ce crime… Tuer Spy!… Un chien… une pauvre bête inoffensive!… Pourquoi?… Ah! oui, pourquoi?… À moins d'être une brute, d'avoir en soi l'instinct sauvage et irrésistible du meurtre!… Pendant la guerre, j'avais tué un homme, bon, jeune et fort; je l'avais tué au moment précis où, les yeux charmés, le cœur ému, il s'attendrissait à regarder le soleil levant!… Je l'avais tué, caché derrière un arbre, protégé par l'ombre, lâchement!… C'était un Prussien?… Qu'importe!… C'était un homme aussi, un homme comme moi, meilleur que moi… De son existence dépendaient des existences faibles de femmes et d'enfants; quelque part des créatures angoissées priaient pour lui, l'attendaient; il y avait peut-être en cette puissante jeunesse, dans ces reins robustes, des germes de vies supérieures que l'humanité espérait! Et d'un coup de fusil imbécile et peureux, j'avais détruit tout cela… Maintenant, voilà que je tuais un chien!… et que je tuais alors qu'il venait à moi, et qu'il essayait, avec ses petites pattes, de grimper sur mes genoux!… J'étais donc véritablement un assassin!… Ce petit cadavre me poursuivait; toujours je voyais cette tête hideusement écrasée, le

sang giclant sur les étoffes claires de la chambre, et le lit, taché de sang ineffaçablement!…

Ce qui me tourmentait aussi, c'était de penser que Juliette ne me pardonnerait jamais la perte de Spy. Elle devait avoir horreur de moi… Je lui écrivis des lettres repentantes, l'assurant que désormais j'accepterais d'elle tout ce qu'elle voudrait, que je ne me plaindrais pas, que je ne lui adresserais plus de reproches sur sa conduite; des lettres si humiliées, si basses, d'une soumission si vile, qu'une autre que Juliette eût eu, en les lisant, le cœur soulevé de dégoût… Je les faisais porter par un commissionnaire dont je guettais le retour, anxieux, au coin de la rue de Balzac.

— Il n'y a pas de réponse!

— Vous ne vous êtes pas trompé?… C'est bien au premier que vous avez remis la lettre?

— Oui, Monsieur… Même que la bonne m'a dit : « Il n'y a pas de réponse! »

Je me présentai chez elle. La porte ne s'ouvrit que de la longueur d'une chaîne de sûreté, que Juliette par peur de moi, avait fait poser, dès le soir de l'horrible scène… et, dans l'entrebâillement, j'aperçus le visage railleur et cynique de Célestine.

— Madame n'y est pas!

— Célestine, ma bonne Célestine, laissez-moi entrer!

— Madame n'y est pas!

— Célestine!… Ma chère petite Célestine… Laissez-moi l'attendre… Et je vous donnerai beaucoup d'argent!…

— Madame n'y est pas!

— Célestine, je vous en prie!… Allez dire à Madame que je suis là… que je suis bien calme… que je suis très malade… que je vais mourir!… Et vous aurez cent francs, Célestine… deux cents francs!

Célestine m'examinait en dessous, d'un air narquois, heureuse de me voir souffrir, heureuse surtout de voir un homme se ravaler jusqu'à elle, l'implorer servilement.

— Une toute petite minute, Célestine… que je la voie seulement, et je partirai!

— Non, non Monsieur!… je serais grondée…

La sonnette d'un timbre retentit; j'entendis ses drins drins se précipiter.

— Vous voyez, Monsieur, on m'appelle!

— Eh bien!… Célestine, dites-lui que si, à six heures elle n'est pas venue chez moi, si elle ne m'a pas écrit à six heures, dites-lui que je me tue! À six heures, Célestine!… N'oubliez pas… dites-lui que je me tue!

— Bien, Monsieur!

Et la porte se referma sur moi, avec un bruit de chaîne balancée.

L'idée me vint d'aller voir Gabrielle Bernier, de lui conter mes malheurs, de lui demander conseil, de l'employer à une réconciliation. Gabrielle finissait de déjeuner avec une amie, petite femme maigre, noire, à museau pointu de rongeur et qui, quand elle parlait, semblait toujours grignoter des noisettes. En matinée de foulard blanc, sale et fripée, les cheveux retenus sur le haut de la tête par un peigne mis de travers, les coudes sur la table, Gabrielle fumait une cigarette et *sirotait* un verre de chartreuse.

— Tiens, Jean!… Vous êtes donc revenu?

Elle me fit passer dans son cabinet de toilette, très en désordre. Aux premiers mots que je dis de Juliette, Gabrielle s'écria :

— Comment!… Vous ne savez pas?… Mais nous sommes fâchées depuis un mois… depuis qu'elle m'a chipé un consul, mon cher, un consul d'Amérique, qui me donnait cinq mille par mois!… Oui, elle me l'a chipé, cette peau-là!… Eh bien, et vous?… Vous l'avez lâchée d'un cran, j'espère?

— Oh! moi! fis-je… je suis bien malheureux!… Ainsi c'est un consul qui est son amant, aujourd'hui!

Gabrielle ralluma sa cigarette éteinte, haussa les épaules.

— Son amant!… Est-ce que ça peut garder un amant, des femmes comme ça!… Elle aurait le bon Dieu, mon cher, que le bon Dieu lui-même n'y tiendrait pas!… Ah! les hommes, ça ne pose pas longtemps chez elle, c'est moi qui vous le dis!… Ça vient un jour, et puis le lendemain, ça fiche le camp!… Ah bien! merci!… C'est bon de les plumer, mais encore faut-il mettre des gants, hein!… Et vous êtes toujours amoureux d'elle, pauvre garçon.

— Toujours, plus que jamais!… J'ai fait tout pour me guérir de cette passion honteuse, qui me rend le plus vil des hommes, qui me tue… et je n'ai pas pu!… Alors, elle mène une abominable conduite, n'est-ce pas?

— Ah ! bien vrai, s'exclama Gabrielle, en lançant un jet de fumée en l'air… Vous savez, je ne suis pas bégueule, moi… je rigole comme tout le monde… mais là, parole d'honneur !… sur la tête de ma mère, je rougirais de faire ce qu'elle fait !

La tête renversée, elle poussait des ronds de fumée qui montaient en vibrant, vers le plafond… Et pour accentuer ce qu'elle venait de dire :

— Ah ! bien, vrai ! répéta-t-elle.

Quoique je souffrisse cruellement, quoique chacune des paroles de Gabrielle me frappât au cœur, ainsi qu'un coup de couteau, je pris un air câlin, m'approchai d'elle.

— Voyons, ma petite Gabrielle, suppliai-je… racontez-moi.

— Vous raconter !… vous raconter !… Tenez !… vous connaissez les deux Borgsheim !… ces deux sales Allemands !… Eh bien, Juliette était avec eux en même temps !… Ça, vous savez, je l'ai vu !… En même temps, mon cher !… Un soir, elle disait à l'un : « Ah ! bien ! c'est toi que j'aime. » Et elle l'emmenait. Le lendemain, elle disait à l'autre : « Non, décidément, c'est toi… » Et elle l'emmenait… Et si vous aviez vu ça !… Deux ignobles Prussiens qui chipotaient toujours sur les additions !… Et puis un tas de choses… Mais je ne veux rien vous dire, parce que je vois que je vous fais de la peine !

— Non, criai-je… non, Gabrielle… racontez… parce que, vous comprenez, à la fin, le dégoût… le dégoût…

Je suffoquais… J'éclatai en sanglots.

Gabrielle me consolait :

— Allons ! allons… Ne pleurez donc pas, pauvre Jean ! Est-ce qu'elle mérite que vous vous retourniez les sangs de cette façon !… Un gentil garçon comme vous !… Si c'est possible !… Je lui disais toujours : « Tu ne le comprends pas, ma chère, tu ne l'as jamais compris… c'est une perle, un homme comme ça ! »… Ah ! j'en connais des femmes qui seraient joliment heureuses d'avoir un petit homme comme vous… et qui vous aimeraient bien, allez !…

Elle s'assit sur mes genoux, voulut essuyer mes yeux tout humides. Sa voix était devenue caressante, et son regard luisait :

— Ayez donc un peu de courage… Lâchez-la !… prenez-en une autre… une bonne, une douce, une qui vous comprendrait… Tiens !…

Et subitement, elle m'entoura de ses bras, colla sa bouche sur la mienne… Son sein, qui sortit nu hors des dentelles du peignoir, s'écrasa sur ma poitrine. Ce baiser, cette chair étalée, me firent horreur. Je me dégageai de son étreinte, brutalement je repoussai Gabrielle, qui se redressa un peu déconcertée, répara le désordre de sa toilette, et me dit :

— Oui, je comprends!… J'ai éprouvé ça aussi… Mais tu sais, mon petit… Quand tu voudras… Viens me voir…

Je m'en allai… Mes jambes étaient molles, j'avais, autour de ma tête, comme des cercles de plomb; une sueur froide m'inondait le visage, roulait en gouttes chatouillantes le long de mes reins… Afin de pouvoir marcher, je dus m'appuyer aux murs des maisons… Comme j'étais près de défaillir, j'entrai dans un café, avalai quelques gorgées de rhum, avidement… Je ne puis dire que je souffrisse beaucoup… C'était une stupeur qui m'alourdissait les membres, un anéantissement physique et moral, où la pensée de Juliette glissait, de temps en temps, une douleur aiguë, lancinante… Et dans mon esprit égaré, Juliette s'impersonnalisait; ce n'était plus une femme ayant son existence particulière, c'était la Prostitution elle-même, vautrée, toute grande, sur le monde; l'Idole impure, éternellement souillée, vers laquelle couraient des foules haletantes, à travers des nuits tragiques, éclairées par les torches de baphomets monstrueux… Longtemps je restai là, les coudes sur la table, la tête dans les mains, les yeux fixés, entre deux glaces, sur un panneau où des fleurs étaient peintes… Je quittai enfin le café, et je marchai devant moi, sans savoir où j'allais, je marchai, je marchai… Après une course longue, sans que j'eusse projeté de venir là, je me trouvai dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, près de l'Arc de Triomphe… Le jour commençait de baisser… Au-dessus des coteaux de Saint-Cloud qui se violaçaient, le ciel s'empourprait glorieusement, et de petits nuages roses erraient dans l'espace d'un bleu très pâle… Le bois se tassait, plus sombre : une poussière fine, rouge des reflets du soleil mourant, s'élevait de l'avenue, noire de voitures… Et les voitures compactes, serrées en files interminables, passaient sans cesse, traînant les filles de proie aux nocturnes carnages… Étendues sur leurs coussins, indolentes et dédaigneuses, le masque abêti, les chairs flasques, et pourries d'ordures, toutes, elles étaient là, si pareilles, que je reconnaissais Juliette en

chacune d'elles… Le défilé me parut plus lugubre que jamais… En regardant ces chevaux, ces panaches, ce soleil sanglant, qui faisait reluire les panneaux des voitures comme des cuirasses, toute cette mêlée ardente d'étoffes, rouges, jaunes, bleues, toutes ces plumes qui frémissaient dans le vent, j'eus l'impression que je voyais des régiments ennemis, des régiments de la conquête s'abattre, ivres de pillage, sur Paris vaincu… Et, sincèrement, je m'indignai de ne pas entendre tonner les canons, de ne pas entendre les mitrailleuses cracher la mort et balayer l'avenue… Un ouvrier, qui s'en revenait du travail, s'était arrêté au bord du trottoir… Ses outils sur l'épaule, le dos rond, il contemplait ce spectacle… Non seulement, il n'avait pas de haine dans ses yeux, mais on y sentait une sorte d'extase… La colère me prit… J'avais envie d'aller à lui, de le saisir au collet, de lui crier :

— Que fais-tu là, imbécile ? Pourquoi regardes-tu ces femmes ainsi ?… Ces femmes qui sont une insulte à ton bourgeron déchiré, à tes bras brisés de fatigue, à tout ton pauvre corps broyé par les souffrances quotidiennes… Aux jours de révolution, tu crois te venger de la société qui t'écrase en tuant des soldats et des prêtres, des humbles et des souffrants comme toi ?… Et jamais tu n'as pas songé à dresser des échafauds pour ces créatures infâmes, pour ces bêtes féroces qui te volent de ton pain, de ton soleil… Regarde donc !… La société qui s'acharne sur toi, qui s'efforce de rendre toujours plus lourdes les chaînes qui te rivent à la misère éternelle, la société les protège, les enrichit ; les gouttes de ton sang, elle les transmue en or pour en couvrir les seins avachis de ces misérables… C'est pour qu'elles habitent des palais que tu t'épuises, que tu crèves de faim, ou qu'on te casse la tête sur les barricades… Regarde donc !… Lorsque, dans la rue, tu vas réclamant du pain, les sergents de ville t'assomment, toi, pauvre diable !… Vois, comme ils font la route libre à leurs cochers et à leurs chevaux ! Regarde donc !… Ah ! les belles vendanges pourtant !… Ah ! les belles cuvées de sang !… Et comme le bon blé pousserait, haut et nourricier, dans la terre où elles pourriraient !…

Tout à coup, j'aperçus Juliette… Je l'aperçus, une seconde, de profil… Elle avait un chapeau rose, était fraîche, souriante, semblait heureuse, répondait, par de légères inclinaisons de tête,

aux saluts qu'on lui adressait… Juliette ne me vit pas… Elle passa.

Elle va chez moi!… Elle s'est rappelée… Elle va chez moi.

Je n'en doutais pas… Un fiacre revenait à vide… Je montai dedans… Juliette avait déjà disparu…

— Pourvu que j'arrive en même temps qu'elle… Car elle va chez moi!… Vite, cocher, vite donc!

Aucune voiture devant la porte de l'hôtel… Juliette était déjà partie! Je me précipitai dans la loge du concierge.

— On est venu me demander à l'instant? Une dame?… Mme Juliette Roux?

— Mais non, monsieur Mintié.

— Alors, j'ai une lettre?

— Rien, monsieur Mintié.

Je pensai :

— Tout à l'heure elle sera là!

Et j'attendis, marchant fiévreusement sur le trottoir, répétant à haute voix, pour me rassurer :

— Tout à l'heure elle sera là!

J'attendis… Personne!… J'attendis encore… Personne!… Le temps fuyait… Personne toujours!

— La misérable!… Et elle souriait!… Et son visage était gai!… Et elle savait que je devais me tuer à six heures!

Je courus rue de Balzac… Célestine m'assura que Madame venait de sortir.

— Écoutez-moi, Célestine… vous êtes une brave fille… Je vous aime bien… Vous savez où elle est?… Allez la trouver, et dites-lui que je veux la voir.

— Mais je ne sais pas où est Madame.

— Si, Célestine, si, vous le savez… Je vous en supplie… Allez! Je souffre trop!

— Parole d'honneur!… Monsieur, je ne sais pas.

J'insistai.

— Elle est peut-être chez son amant?… au restaurant?… Oh! dites-le moi!

— Puisque je ne sais pas!

L'impatience me gagnait.

— Célestine… je vous dis des choses gentilles… Ne m'irritez pas… parce que…

Célestine se croisa les bras, balança la tête, et d'une voix traînante de voyou :

— Parce que quoi?… Ah! vous commencez par m'embêter, espèce de panné!… Et si vous ne décanillez pas, à la fin, je vais appeler la police, vous entendez?…

Et me poussant vers la porte, rudement, elle ajouta :

— Ah! bien, vrai!… Ces saligauds-là, c'est pire que des chiens!

J'eus assez de raison pour ne pas engager une dispute avec Célestine et, tout honteux, je redescendis l'escalier.

Il était minuit quand je revins rue de Balzac…

J'avais rôdé autour des restaurants, cherchant Juliette du regard, à travers les glaces, entre les fentes des rideaux… J'étais entré dans plusieurs théâtres… À l'Hippodrome, où elle allait, les jours d'abonnement, j'avais fait le tour des loges… Ce grand espace, ces lumières aveuglantes, cet orchestre surtout, qui jouait un air languissant et triste, tout cela avait détendu mes nerfs, et j'avais pleuré!… Je m'étais rapproché des groupes d'hommes, pensant qu'ils parleraient de Juliette, que je saurais quelque chose. Et de tous les élégants en habit je disais :

— C'est peut-être celui-là, son amant!

Que faisais-je ici?… Il semblait que ma destinée fût de courir partout, toujours, de vivre sur les trottoirs, à la porte des mauvais lieux, d'y attendre la venue de Juliette!… Épuisé de fatigue, la tête bourdonnante, ne trouvant Juliette nulle part, je m'étais échoué de nouveau dans la rue. Et j'attendais!… Quoi?… En vérité je l'ignorais… J'attendais tout et je n'attendais rien… J'étais là pour me sacrifier, une fois de plus encore, ou pour commettre un crime… J'espérais que Juliette rentrerait seule… Alors, j'irais à elle, je l'attendrirais… Je craignais aussi de la voir avec un homme… Alors, je la tuerais peut-être… Je ne préméditais rien… J'étais venu, voilà tout!… Pour la mieux surprendre, je me dissimulai dans l'angle de la porte de la maison voisine de la sienne.

De là, je pourrais tout observer, sans être aperçu, s'il me convenait de ne pas me montrer… L'attente ne fut pas longue. Un fiacre, débouchant du faubourg Saint-Honoré, s'engagea dans la rue de Balzac, obliqua de mon côté et, rasant le trottoir, il

s'arrêta devant la maison de Juliette!… Je haletais… Tout mon corps tremblait, secoué par un frisson… Juliette descendit d'abord… Je la reconnus… Elle traversa le trottoir en courant, et je l'entendis qui tirait le bouton de la sonnette… Puis un homme descendit à son tour, il me sembla que je reconnaissais cet homme aussi… Il s'était approché de la lanterne, fouillait dans son porte-monnaie, en retirait des pièces d'argent, maladroitement, qu'il examinait à la lumière, le coude levé… Et son ombre, sur le sol, s'étalait anguleuse et bête!… Je voulus me précipiter… Une lourdeur me retenait cloué à ma place… Je voulus crier… Le son s'étrangla dans ma gorge… En même temps, un froid me monta du cœur au cerveau… J'eus la sensation que la vie m'abandonnait… Je fis un effort surhumain, et, chancelant, je m'avançai vers l'homme… La porte s'était ouverte et Juliette avait disparu, en disant :

— Allons!… Venez-vous?

L'homme fouillait toujours dans son porte-monnaie…

C'était Lirat!… Les maisons, le ciel me seraient tombés sur la tête, que je n'aurais pas été plus stupéfait!… Lirat rentrant avec Juliette!… Cela ne se pouvait pas!… J'étais fou… J'avançai encore…

— Lirat!… criai-je, Lirat!…

Il avait fini de payer et me regardait terrifié!… Immobile, la bouche béante, les jambes écartées, il me regardait, sans mot dire…

— Lirat!… Est-ce vous?… Ce n'est pas possible… Ce n'est pas vous, n'est-ce pas?… Vous ressemblez à Lirat, mais vous n'êtes pas Lirat!

Lirat se taisait…

— Voyons, Lirat!… Vous ne ferez pas cela… ou alors je dirai que vous m'avez envoyé au Ploc'h pour me voler Juliette!… Vous, ici, avec elle!… Mais c'est de la folie!… Lirat! rappelez-vous ce que vous m'avez dit d'elle… rappelez-vous les belles choses dont vous aviez nourri mon esprit… les belles choses que vous aviez mises dans mon cœur!… Cette misérable fille!… C'est bon pour moi, qui suis perdu… Mais vous!… Vous êtes généreux, vous êtes un grand artiste!… Est-ce pour vous venger de moi?… Un homme comme vous ne se venge pas de la sorte… Il ne se salit pas!… Si je n'ai pas été vous voir, Lirat, c'est que je

n'osais pas, pour ne pas encourir votre colère!… Voyons, parlez-moi, Lirat… Répondez-moi!…

Lirat se taisait. Juliette dans le corridor l'appelait :

— Allons, venez-vous?…

Je saisis les mains de Lirat.

— Tenez, Lirat… elle se moque de vous… Vous ne comprenez donc pas?… Un jour, elle m'a dit : « Je me vengerai de Lirat, de ses mépris, de ses rigueurs hautaines… et ce sera farce! » Elle se venge… vous allez entrer chez elle, n'est-ce pas?… et demain, ce soir, tout à l'heure, elle vous chassera honteusement!… Oui, c'est cela qu'elle veut, je vous le jure!… Ah! je me rends compte!… Elle vous a poursuivi… Si bête, si effroyablement stupide, si lointaine de vous qu'elle soit… elle vous a affolé… Elle a le génie du mal, et vous, vous êtes un chaste!… Elle a versé le poison dans vos veines… Mais vous êtes fort!… Après ce qui s'est passé entre nous, vous ne pouvez pas!… Ou vous êtes un mauvais homme, ou vous êtes un sale cochon, vous que j'admire!… Un sale cochon, vous!… Allons donc.

Lirat brusquement se dégagea de mon étreinte, et m'écartant de ses deux poings crispés :

— Eh bien, oui! s'écria-t-il, je suis un sale cochon!… Laissez-moi!

Il se fit un bruit sourd qui résonna dans la nuit comme un coup de tonnerre… C'était la porte qui se refermait sur Lirat… Les maisons, le ciel, les lumières de la rue, tournèrent, tournèrent… Et je vis plus rien. J'étendis les bras en avant, et je m'abattis sur le trottoir… Alors, au milieu des champs apaisés, j'aperçus une route, toute blanche, sur laquelle un homme bien las cheminait… L'homme ne cessait de contempler les belles moissons qui mûrissaient au soleil, les grands prés que les troupeaux réjouis paissaient, le mufle enfoui dans l'herbe… Les pommiers tendaient vers lui leurs branches chargées de fruits pourprés, et les sources chantaient au fond de leurs niches moussues… Il s'assit sur la berge, fleurie à cet endroit de petites fleurs parfumées, et délicieusement il écouta la musique divine des choses… De toutes parts, des voix qui montaient de la terre, des voix qui tombaient du ciel, des voix très douces, murmuraient : « Viens à nous, toi qui as souffert, toi qui as péché… Nous

sommes les consolatrices qui rendons aux pauvres gens le repos de la vie et la paix de la conscience… Viens à nous, toi qui veux vivre!… » Et l'homme, les bras au ciel, supplia : « Oui, je veux vivre!… Que faut-il que je fasse pour ne plus souffrir? Que faut-il que je fasse pour ne plus pécher? » Les arbres s'agitèrent, les blés froissèrent leurs chaumes : un bruissement sortit de chaque brin d'herbe; les fleurettes balancèrent, au bout de leurs tiges, leurs corolles menues, et de toutes les choses une voix unique s'éleva : « Nous aimer! » dit la voix… L'homme reprit sa route… Autour de lui les oiseaux tourbillonnaient…

Le lendemain, j'achetai un vêtement d'ouvrier…

— Alors, Monsieur s'en va!… me dit le garçon de l'hôtel, à qui je venais de donner mes vieilles hardes.

— Oui, mon ami!

— Et où Monsieur s'en va-t-il?

— Je ne sais pas…

Dans la rue, les hommes me firent l'effet de spectres fous, de squelettes très vieux qui se démantibulaient, dont les ossements, mal rattachés par des bouts de ficelle, tombaient sur le pavé, avec d'étranges résonances. Je voyais les crânes osciller, en haut des colonnes vertébrales rompues, prendre sur les clavicules disjointes, les bras quitter les troncs, les troncs abandonner leurs rangées de côtes… Et tous ces lambeaux de corps humains, décharnés par la mort, se ruaient l'un sur l'autre, toujours emportés par la fièvre homicide, toujours fouettés par le plaisir, et ils se disputaient d'immondes charognes…

NOIRMOUTIER, novembre 1886.

« Les Filles » — Octave Mirbeau
Le XXe Siècle — 1er décembre 1882

(notes de Pierre Michel)

« Les Filles » [1]

Il faut bien en parler puisqu'on ne parle que d'elles et qu'elles menacent de devenir une sorte d'État dans l'État ; puisqu'elles ne se contentent plus de leurs trottoirs et de leurs gros numéros flambant dans la nuit, pour piper le cœur et la bourse de l'homme qui passe et qu'elles débordent en flots tumultueux sur tout et partout.

Du haut de son bidet, la fille gouverne ce monde et elle roule la société entière dans les draps de son lit.

Hier, elles s'étaient réunies, les filles, pour donner des bals, qui ne sont que de vastes entreprises d'entremettage. Demain, elles auront leurs comités, leurs chambres syndicales, leurs conseils d'administration. Qui sait ! Un de ces jours nous verrons peut-être, sur tous les murs de Paris, de grandes affiches jaunes ou bleues, annonçant aux gogos de l'amour, l'émission des actions de la Prostitution française, et les filles fonctionneront comme une maison de banque ou une grande compagnie de chemin de fer, avec des obligations garanties par l'État.

1. La publication de cet article d'Octave Mirbeau (*Le XXe Siècle,* 1er décembre 1882) doit beaucoup aux recherches de M. Gilles Picq ; qu'il en soit ici remercié.

Une chose m'étonne : c'est l'indifférence des braves gens à l'endroit de ces malfaisantes femelles. À mesure qu'elles montent plus haut, à mesure qu'elles s'étalent, emplissent et gangrènent Paris, il semble que nous soyons plus indulgents pour elles [1]. Quand nous devrions d'un grand coup de balai, pousser ces ordures à l'égout et les empiler, à larges pelletées, dans les lourds tombereaux matineux qui mènent les pourritures aux pourrissoirs, nous nous faisons plus petits, plus lâches, plus agenouillés devant leurs visages fardés de crème Simon, et leurs mains de vachères passées au blanc gras.

J'ai vu souvent des ouvriers qui, leur journée finie, remontaient l'avenue du Bois, le dos voûté, la démarche gourde et lente, traînant la patte, comme de pauvres chiens las. Ils s'arrêtaient devant le défilé des voitures, et toutes ces femmes, couchées dans leurs victorias, la plume dansant au haut du chapeau, insolentes et stupides, ils les regardaient sans haine, avec de gros yeux ronds, éblouis par ce luxe. Ils les regardaient, réjouis comme ils eussent regardé, au théâtre, un défilé d'ondines ou, dans la rue, le régiment qui passe. En vain j'ai cherché une colère dans ces abrutis du travail, un cri de rage, un bondissement de haine, de cette haine qui tue. Rien. Ce spectacle les amusait, eux à qui, bien souvent, on a mis à la bouche un cri qu'ils ne comprenaient pas, et qui, noirs de poudre et les bras sanglants, l'ont poussé sur les barricades, les imbéciles !

On leur fait faire des révolutions contre les rois, les prêtres et les soldats. De temps en temps, dans la nuit, ils s'embusquent et trouent d'un coup de poignard une robe noire ou un pantalon rouge. Mais ils respectent les filles, peut-être comme l'instrument des décompositions sociales, et leurs narines se dilatent aux parfums de poudre de riz qu'elles laissent derrière elles, parfums plus meurtriers que les odeurs de la poudre à canons [2].

1. Mirbeau tenait un discours comparable à propos des comédiens, dans son célèbre article à scandale du *Figaro,* quelques semaines plus tôt. Il les accusait aussi de gouverner le monde et d'être le symptôme éclatant de la décadence du pays.

2. Mirbeau prêtera cette analyse, ce dégoût et cette révolte à Jean Mintié, dans le dernier chapitre du *Calvaire.* Rappelons que, quand il écrit cet article en forme d'exutoire, Mirbeau est englué par Judith Vimmer et gravit les marches de son propre calvaire : il s'en venge par la plume, avant de faire de l'écriture du premier roman signé de son nom une espèce de thérapie libératrice.

On se demande où s'arrêtera le luxe des filles ! J'ai vu, chez un fournisseur patenté de ces demoiselles, des draps de lit qui avaient coûté quarante mille francs la paire. Et Baudin [1] qui se faisait tuer pour vingt-cinq francs !

Elles bâtissent ou achètent des hôtels — faute d'ailleurs de se pouvoir loger dans les belles maisons — qu'elles gorgent de bibelots rares mêlés à d'étranges choses qui rappellent les habitudes anciennes, et qui révèlent, sous le velours de la cocotte d'aujourd'hui, l'indienne et le lin des portières et des filles de ferme d'autrefois. Et elles vont ainsi d'hôtels en hôtels, suivant les caprices de la fortune, et les hasards des rencontres au coin du Bois [2].

Ont-elles un amant ? Non. On les compte, celles qui ont un amant. Elles ont le visiteur régulier, le casuel du Cirque, de l'Opéra, du cabaret et l'entremetteuse. Vie stupide et féroce qui ne laisse pas une minute de liberté, ni au rêve, ni à l'amour, ni même à la maladie ! Il faut marcher jour et nuit, être belle, rieuse et bien portante, quand on vieillit, quand on voudrait pleurer, quand on souffre. Traitant les hommes comme des machines à argent, les hommes les traitent comme des machines à plaisir [3]. Et quand elles ne peuvent plus servir ni à leurs plaisirs ni à leurs vanités, elles disparaissent abandonnées, tombent dans des misères inconnues et meurent comme des chiennes [4], sait-on où ?

1. Le député Baudin, républicain hostile au coup d'État du 2 décembre 1851, est mort sur une barricade, le 3 décembre, après s'être écrié, selon la légende : « Vous allez voir comment on se fait tuer pour 25 francs. »

2. Formule à double sens : au sens littéral, c'est bien au Bois de Boulogne que s'exhibaient les riches horizontales et les mondaines à la mode (voir le premier chapitre de *La Curée* et le dernier chapitre du *Calvaire*) ; au sens figuré, les hétaïres sont comparées à des voleurs de grands chemins qui détroussent les voyageurs au coin d'un bois.

3. Dans *L'Amour de la femme vénale,* Mirbeau écrira que le corps de la prostituée est « impersonnel » et que celui des clients ne l'est pas moins à ses yeux : « Elle ne les regarde même plus, elle a été dans les bras de centaines d'hommes, qui portent tous le même nom : le suivant… » (Indigo & Côté Femmes, Paris, 1994, p. 57).

4. Dans le chapitre IV de *L'Amour de la femme vénale,* Mirbeau évoquera de nouveau les fins misérables des prostituées, mais avec une infinie pitié, et en rendant hommage à leur « courage » et à leur « haine » de l'homme. Le ton sera complètement différent.

C'est justice, car n'ayant semé jamais que le mensonge, la trahison et l'infamie, il est moral et consolant qu'elles ne récoltent que le désespoir et l'irrémédiable solitude.

La fille est inconsciente [1], d'ailleurs, du mal qu'elle fait. Son existence passive la mène fatalement à la névropathie.

Elle voit la vie à travers le caprice de ses nerfs et la sujétion de son organisme surmené. C'est une bête, une belle et folle bête, qu'on devrait aimer comme on aime une bête de luxe et voilà tout.

Elle est incapable de comprendre l'amour [2], et si, par hasard, un jour de désœuvrement qu'elle sera restée chez elle, elle se sent prise d'un désir, ou envahie par ce qu'elle croit être un sentiment de tendresse, c'est pour salir et polluer l'amour de ses baisers de fille. Elle n'aime que son chien, elle n'a de dévouement que pour lui; s'il meurt, elle versera des larmes, les seules bonnes larmes qu'elle puisse verser.

C'est pour cela surtout qu'elle est criminelle. Car, à côté des idiots, des vaniteux, des rastacouères [3] qu'elle ruine, corps et âme, il y a aussi de pauvres diables de rêveurs — qui ne sont point des bêtes pourtant, mais qui sont des poètes —, qui ont cru à elle, qui, tout entiers, se sont donnés à elle, qui se sont imaginés qu'ils pouvaient la relever à force de tendresse et de sacrifice et qu'elle a vidés d'argent, vidés de cervelle, vidés d'honneur et qui, sortis de ses mains, sont devenus, — eux qui étaient bons, eux

1. Dans *L'Amour de la femme vénale,* Mirbeau dira que l'intelligence de la prostituée, « figée à l'état infantile, baigne dans une étrange inconscience : elle a la bonté soudaine des enfants, mêlée à de brusques tendances à la cruauté » (*loc. cit.,* p. 60).

2. Mirbeau reviendra sur ses préjugés dans *L'Amour de la femme vénale,* où il a précisément intitulé le chapitre V « L'amour de la prostituée ». Il y écrit par exemple : « L'amour le plus noble et le plus sincère de la prostituée, c'est celui qu'elle manifeste lorsqu'elle s'éprend d'un homme qui n'est pas de son milieu » (*loc. cit.,* p. 74). Il évoquera aussi l'amour des femmes vénales pour leurs maquereaux, ces « hyènes humaines ».

3. La même année, Mirbeau a imaginé un Bolivar de Rastacouère, dans un de ses *Petits Poèmes parisiens,* paru le 29 mars 1882 et signé du pseudonyme de Gardéniac (À l'Écart, Reims, 1994, pp. 45-48). Le nom a été inventé par Fervacques quelques années plus tôt.

qui étaient forts, eux qui sentaient dans leur âme et dans leur cerveau la chaleur divine du génie [1] — sont devenus des misérables, des voleurs et des gâteux, et, de son alcôve, ont passé sans transition, sur les dalles des geôles, dans les lits d'hôpital, quand ce n'est pas sur l'étal funèbre de la morgue.

1. Il s'agit là, de toute évidence, d'un plaidoyer *pro domo…* De ces quelques lignes, Mirbeau tirera la trame du *Calvaire,* qu'il commencera à rédiger deux ans et demi plus tard.

Repères bibliographiques

Études du Calvaire

— Aranjo, Daniel, « Mirbeau le hibou », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 173-182.
— Cabanès, Jean-Louis, « Le Discours sur les normes dans les premiers romans de Mirbeau », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 153-163.
— Delmas, Aurore, *L'Esthétique narrative d'Octave Mirbeau,* mémoire de DEA dactylographié, Université d'Orléans, 2001, pp. 8-19.
— Delmas, Aurore, « *Le Calvaire* : quelques remarques sur le statut de l'œuvre et le statut du narrateur », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, mars 2002.
— Éperdussin, Delphine, *Le Discours sur l'éducation dans l'œuvre autobiographique d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université Stendhal Grenoble III, juin 2000, 122 p.
— Gemie, Sharif, « Mirbeau et Habermas : l'exemple du *Calvaire* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 38-44.
— Giaufret-Colombani, Hélène, « Vallès-Mirbeau : la mise en scène de la parole dans les romans autobiographiques », *Vallès-Mirbeau — Journalisme et littérature, autour de Vallès,* n° 31, Saint-Étienne, 2001, pp. 227-252.
— Gonzales, Élisabeth, *Figure de l'art et des artistes dans* Le Calvaire *d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Bordeaux, 1996, 80 p.
— Gruzinska, Aleksandra, « De la réalité à la fiction : *Le Calvaire* d'Octave Mirbeau », *Cahiers naturalistes,* n° 56, 1982, pp. 131-143.
— Gruzinska, Aleksandra, « Octave Mirbeau antimilitariste », *Nineteenth Century French Studies,* printemps 1976, pp. 394-403.
— Herzfeld, Claude, « Mirbeau et Darien dégonflent les baudruches », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, 2003, pp. 67-85.
— Herzfeld, Marie, *Menschen und Bücher,* Verlag von Leopold Weis, Vienne, 1893, pp. 26-53.

— Lages Gomes Fernandes, Maria Albertina, *Mirbeau entre o naturalismo o decadentismo (uma leitura de* Le Calvaire *e de* Sébastien Roch*),* thèse portugaise dactylographiée, Université du Minho (Braga), 1998, 140 p.
— Lair, Samuel, *Le Mythe de la nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Brest, 2002, pp. 98-121.
— Lair, Samuel, « La figure de l'artiste dans *Le Calvaire* et *Dans le ciel* », *Les Cahiers du CERF,* Université de Bretagne occidentale, à paraître fin 2004.
— Lambert, Emmanuelle, « L'écriture du corps dans les *Romans autobiographiques* de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, 1995, pp. 39-46.
— Logli, Elisa, *L'Impronta naturalista nella trilogia « autobiografica » di Octave Mirbeau, tesi di laurea* dactylographiée, Université de Florence, novembre 2000, 144 p.
— Michel, Pierre, « Autour du *Calvaire* : huit lettres d'Octave Mirbeau à Paul Hervieu », *Littératures,* n° 26, Toulouse, printemps 1992, pp. 221-256.
— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2000, t. I, pp. 99-110.
— Michel, Pierre, « Octave Mirbeau et l'autobiographie », *Revue des Lettres et de Traduction,* n° 7, Université Saint-Esprit, Kaslik (Liban), mars 2001, pp. 435-445.
— Michel, Pierre, « Les hystériques de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 17-38.
— Michel, Pierre, « Mirbeau et l'hystérie », *in Écriture et maladie,* Actes du colloque d'Angers, Imago, Paris, 2002, pp. 71-84.
— Michel, Pierre, « L'adaptation théâtrale du *Calvaire* — Un nouveau mystère », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, 2003, pp. 215-232.
— Michel, Pierre, « La correspondance d'Octave Mirbeau et ses romans autobiographiques », *in Lettre et critique,* Actes du colloque de Brest d'avril 2001, Presses de l'Université de Basse-Bretagne, 2003, pp. 183-204.
— Michel, Pierre, « Les rôles sexuels à travers les dialogues du *Calvaire* et du *Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau », *in* Actes du colloque de Beyrouth *Aux frontières des deux genres,* Karthala, Paris, 2003, pp. 381-399.
— Michel, Pierre, « *Le Calvaire* et *L'Âme errante* : Mirbeau, Paul Brulat et l'hystérie », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, à paraître en mars 2004.
— Planchais, Jean-Luc, « La mère fatale, clé d'un faux naturalisme dans les trois premiers romans de Mirbeau », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 165-172.
— Proriol, Nathalie, *Claude, Muffat, Mintié : trois victimes de la prostituée (Zola,* La Confession de Claude *et* Nana, *Mirbeau,* Le Calvaire*)*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Saint-Étienne, 1998, 185 p.
— Quaruccio, Virginie, *La Passion de la femme,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Avignon, 1998, *passim.*

— Quaruccio, Virginie, « La puissance du mystère féminin dans *Le Calvaire* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, pp. 74-85.
— Rack, Jean-Yves, *Mirbeau et le naturalisme d'après* Le Calvaire, L'Abbé Jules *et* Sébastien Roch, DES dactylographié, Université de Besançon, 1968.
— Rodange, Thierry, « Du *Calvaire* à *La Câlineuse* de Rebell », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 152-159.
— Roy-Reverzy, Éléonore, « *Le Calvaire,* roman de l'artiste », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, 1995, pp. 23-38.
— Saulquin, Isabelle, *De la mère à l'amante : les amours malheureuses du héros dans* Le Calvaire *et* Le Jardin des supplices *de Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Angers, 1991, 199 p.
— Saulquin, Isabelle, « La mère et l'amante dans *Le Calvaire* et *Le Jardin des supplices* », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 183-193.
— Saulquin, Isabelle, *L'Anarchisme littéraire de Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Paris IV-Sorbonne, 1996, pp. 25-90 et 210-342.
— Séveno, Anne-Laure, « L'Enfance dans les romans autobiographiques de Mirbeau : démythification et démystification », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 160-180.
— Thoby, Anne-Cécile, « Sous le signe de Caïn — Les moblots d'Octave Mirbeau et de Léon Bloy », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, pp. 86-99.
— Tienda-Jones, Florence de, *Essai sur la lecture textanalytique des trois premiers romans d'Octave Mirbeau,* thèse de troisième cycle, dactylographiée, Université de Besançon, 1987, pp. 11-26, 60-107, 185-188, 215-239, 270-278, 297-302.
— Védrine, Hélène, « Mirbeau et Félicien Rops : l'influence d'un peintre de la modernité », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 124-140.
— Védrine, Hélène, « Correspondance inédite Félicien Rops-Octave Mirbeau-Alice Regnault », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 5, Angers, 1998, pp. 180-205.
— Wald-Lasowski, Patrick et Roman, « *Ecce homo* », préface des *Romans autobiographiques,* Mercure de France, Paris, 1991 (pp. I-IV et XII-XVIII).
— Walker, John, *L'Ironie de la douleur. L'Œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Toronto, 1954, pp. 89-134.
— Ziegler, Robert, « Textual Suicide in Mirbeau's *Le Calvaire* », *Symposium,* Syracuse, États-Unis, printemps 1997, pp. 52-62.

L'Abbé Jules

L'Abbé Jules : de Zola à Dostoïevski

Genèse de L'Abbé Jules

Lorsqu'il a publié *Le Calvaire,* le premier roman signé de son nom, en novembre 1886 [1], Octave Mirbeau, tardif « débutant » alors âgé de trente-huit ans, avait dû renoncer au dénouement qu'il avait initialement prévu et qui aurait nécessité des développements peu compatibles avec le format de la collection à 3 F. 50 : la rédemption de son anti-héros, Jean Mintié, au sein de la Nature. Il s'est donc promis de lui donner une suite, qui se serait intitulée *La Rédemption* et dont il eût voulu faire « le chant de la terre ».

Cette prometteuse *Rédemption,* métaphore de celle de l'écrivain lui-même, désireux de racheter par la plume ses louches compromissions des années précédentes, sera régulièrement annoncée dans la *Nouvelle Revue* de Juliette Adam, qui a prépublié *Le Calvaire* en cinq livraisons et qui espérait visiblement rentabiliser ce premier succès. Las ! *La Rédemption* ne sera jamais écrite, et « la mère Adam » en sera pour ses frais. Sans doute parce que le romancier a présumé de ses forces et que le pamphlétaire et caricaturiste, qui avait fait ses armes dans la presse de combat, notamment *Les Grimaces* [2]*,* et qui entamait

1. Voir notre introduction au *Calvaire* (Éditions du Boucher, Paris, 2003, p. 4).

2. Rappelons qu'en 1883 Mirbeau a dirigé pendant six mois un hebdomadaire de combat anti-opportuniste au petit format, ancêtre du *Canard enchaîné,* qui s'intitulait précisément *Les Grimaces.* Ce mot de « grimaces » est emprunté à Pascal, et désigne notamment tout ce qui trompe l'imagination des faibles.

tardivement sous sa propre casquette ses grandes luttes esthétiques et politiques pour le Beau et le Juste [1], se sentait malhabile dans le maniement de la langue poétique qui eût été indispensable à ce projet mort-né. Toujours est-il qu'un autre projet conçu parallèlement allait seul trouver sa concrétisation : il s'agit d'« une grande nouvelle de 150 pages » [2] que Mirbeau promet au *Gil Blas* dès le début novembre 1886 et que le quotidien de René d'Hubert annonce le 10 février suivant sous un titre qui fleure bon la tradition du fabliau médiéval et des contes de Boccace : *Le Testament de l'abbé.* En l'absence de tout manuscrit de la défunte *Rédemption,* il est difficile de savoir si Mirbeau a réutilisé dans son nouvel opus, sinon des fragments, du moins des thèmes destinés au roman naufragé, mais l'hypothèse est plausible tant la nature y est omniprésente.

Quoi qu'il en soit, le projet a rapidement pris de l'ampleur, doublant même de volume, et surtout son orientation s'est notablement transformée : alors que le titre originel mettait visiblement l'accent sur la mystification posthume de Jules, le nouveau titre, *L'Abbé Jules,* adopté dès le 3 juin 1887, dans le contrat passé avec l'éditeur Paul Ollendorff, qui a déjà publié *Le Calvaire* et tous les romans « nègres » de Mirbeau [3], implique que soit dorénavant placée au centre du roman la personnalité même de ce prêtre hors normes. Dans le projet initial, tous les épisodes devaient être agencés en vue de la scène finale, au risque de véhiculer une conception finaliste du roman contraire au matérialisme de Mirbeau. Dans l'œuvre achevée, en revanche, l'ouverture du testament n'est plus que l'aboutissement chronologique d'événements rapportés depuis la prime enfance du personnage, sans en être pour autant l'épisode essentiel, ni même la conséquence inéluctable, tant la personnalité de

1. Voir notre édition de ses *Combats esthétiques,* Librairie Séguier, Paris, 1993, deux volumes, et de ses *Combats politiques,* Librairie Séguier, Paris, 1990.

2. Lettre à Paul Hervieu du 14 novembre 1886 (recueillie dans le premier volume de la *Correspondance générale* — L'Âge d'homme, Lausanne, 2003 —, comme les autres lettres de Mirbeau signalées dans les notes suivantes).

3. Cinq de ces romans écrits comme « nègre » seront prochainement disponibles sur le site des Éditions du Boucher (http://www.leboucher.com) : *L'Écuyère, La Maréchale, La Belle Madame Le Vassart, Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine.*

l'abbé est contradictoire et imprévisible. Du coup la contingence reprend ses droits…

Aux yeux d'un lecteur superficiel, et même à ceux d'Alphonse Daudet, qui y a vu « du Zola », pour le plus grand dépit du romancier, *L'Abbé Jules* — qui paraît, avec beaucoup de retard, le 13 mars 1888, après une prépublication en feuilleton dans le *Gil Blas* — semble s'inscrire tout naturellement dans le cadre de la conception naturaliste du roman, dont on retrouve en effet nombre d'ingrédients : insistance marquée sur les facteurs héréditaires qui déterminent la « vocation » et le déséquilibre de l'hystérique abbé [1] (mysticisme de la mère, alcoolisme et violence du père) et sur l'influence du milieu, étouffant et compressif; analyse critique de la petite bourgeoisie provinciale, observée *in vivo* dans le cadre même où l'écrivain a passé son enfance (Rémalard et le Perche); obsession de la question d'argent, qui conditionne les comportements en même temps qu'elle entretient le *suspense* autour du testament; place importante accordée à la vie sexuelle et aux phantasmes érotiques du misérable abbé, qui donnent la mesure de ses pulsions mal refoulées; choix d'un cas pathologique susceptible d'alimenter l'anticléricalisme populaire, celui du mauvais prêtre aux prises avec le démon de la chair et les doutes d'une raison en révolte, belle occasion de faire le procès de l'Église romaine, médiocre, vulgaire et hypocrite, et de la religion catholique, qui abêtit les esprits et empoisonne les corps et les âmes pour mieux assurer sa domination.

Les modèles

À ces éléments, qui semblent confirmer l'appartenance à la mouvance naturaliste, il conviendrait d'ajouter ce qui, peut-être, apparaît, à la réflexion, avec des variantes, comme le plus conforme au mode opératoire des frères Goncourt, d'Alphonse Daudet et d'Émile Zola lui-même : la référence à des modèles vivants, que le romancier a pu observer et étudier, quitte à les amalgamer, comme Zola l'a fait pour créer Nana ou Eugène Rougon. Ces modèles sont au nombre de trois.

1. Voir l'article de Pierre Michel, « Les hystériques de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002.

Selon la tradition, vieille de plus d'un siècle, Mirbeau se serait inspiré de son oncle paternel, Louis-Amable Mirbeau (1813-1867), « prêtre libre » dont il évoquait jadis l'agonie, plutôt édifiante, dans une lettre de jeunesse [1] et dont la personnalité reste entourée de mystère : on ne sait rien de sa carrière ecclésiastique, pas grand-chose des années passées à Paris, où il a dirigé un pensionnat rue des Feuillantines, et j'ai retrouvé peu de traces de ses dernières années à Rémalard, dans l'Orne, où il est rentré au plus tard en 1859, comme l'atteste sa signature sur les registres paroissiaux à partir de cette date : en tant que vicaire du curé doyen Blanchetière [2], il y a célébré des baptêmes et a procédé à des inhumations, jusqu'au mois de décembre 1865. Mystère au-delà. Est-ce pour des raisons de santé qu'il a cessé d'assumer ses fonctions ecclésiastiques pendant quinze mois ? Ou l'a-t-on délibérément écarté ? La deuxième hypothèse serait plutôt confortée par l'acte d'inhumation dressé par l'abbé Guibé le 28 mars 1867, et d'une inhabituelle sécheresse, contraire aux coutumières appréciations laudatives qui étaient d'usage pour les prêtres. Toujours est-il qu'aucun prêtre du voisinage ne s'est déplacé pour ses obsèques, ce qui tendrait à prouver que, comme Jules, il s'était attiré dans le clergé de solides inimitiés, sans que nous en sachions plus sur les éventuelles excentricités qu'il a pu commettre. Récemment un érudit du Perche, Max Coiffait, a découvert le testament de l'abbé Mirbeau : or il s'avère qu'il y est bien question d'une malle, et que, comme Jules, il exige que son exécuteur testamentaire procède à sa crémation [3] ! On comprend que cette malle mystérieuse ait entretenu les phantasmes du jeune Octave, et que, vingt ans plus tard, il ait caressé l'idée d'en tirer une longue nouvelle.

Quels que soient les traits que le romancier a empruntés à ce premier modèle, et qu'il est difficile d'évaluer, il les a combinés à ceux d'un autre ecclésiastique dissident, Jean-Louis Verger (1826-1857), dont le nom est précisément cité dans le premier

1. *Lettres à Alfred Bansard des Bois,* Éditions du Limon, Montpellier, 1989, pp. 65-66.

2. Mirbeau a donné le nom de Blanchetière au curé du *Calvaire.*

3. Voir, sur Louis-Amable Mirbeau, l'article de Max Coiffait, *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003.

chapitre. « Prêtre libre », comme Jules et comme Louis-Amable, cet exalté était assoiffé de justice (il a pris la défense d'un homme accusé sans preuves) et de pureté doctrinale (il a dénoncé vigoureusement le dogme absurde de l'Immaculée Conception, adopté par l'Église catholique romaine le 8 décembre 1854). Comme Jules, il était aussi écœuré et révolté par l'hypocrisie toute-puissante au sein d'une institution ecclésiale tombée entre les mains de marchands et de pharisiens, ce qui lui a valu d'être « interdit », c'est-à-dire non autorisé à célébrer des offices. Privé de son gagne-pain, il a voulu se venger tout en posant un acte symbolique à fort retentissement, en vue, espérait-il, de la régénération du christianisme. Cet acte, ce fut le spectaculaire assassinat public, en pleine messe, de l'archevêque de Paris, Sibour, le 3 janvier 1857. Il l'accusait d'avoir soutenu le nouveau dogme contesté et de n'avoir rien fait pour empêcher sa propre interdiction, qui le réduisait à la mendicité. Au cours de son procès, qui s'est déroulé deux semaines plus tard, avec une rapidité exceptionnelle et hautement suspecte (il fallait de toute évidence faire un exemple), Verger a assumé hautement son acte et, avec une logique jamais prise en défaut et une éloquence hautaine, il a tenu tête à ses juges et dénoncé fermement une imposture qui a duré dix-huit siècles : il a été condamné à mort et guillotiné, sans avoir voulu se confesser ni recevoir les illusoires consolations d'un de ces prêtres qu'il avait vitupérés.

Il est un troisième modèle qui a enflammé à son tour l'imagination du romancier en lui inspirant le personnage de l'extraordinaire père Pamphile, nouveau Sisyphe, l'une des créations romanesques les plus étonnantes : un vieux moine mendiant de l'ordre des Trinitaires — ordre jadis chargé de racheter des esclaves chrétiens tombés entre les mains de pirates barbaresques —, rencontré naguère à Cerfroid, au milieu des ruines de l'abbaye qu'il avait entrepris de reconstruire tout seul [1].

1. Sur ces modèles, voir l'article de Pierre Michel, « Aux sources de *L'Abbé Jules* », *Littératures,* n° 30, Université de Toulouse, février 1994, pp. 73-87.

Au-delà du naturalisme

Mais doit-on conclure de l'existence de ces modèles avérés que Mirbeau s'est pour autant rallié à la vulgate naturaliste ? Certainement pas ! D'abord, bien sûr, parce qu'il ne se soucie aucunement de copier bêtement et platement une « réalité » préexistante, à laquelle il ne croit pas : les modèles vivants ne sont jamais qu'un tremplin pour l'imagination, et il se livre aux amalgames et aux transpositions [1] qu'il juge utiles à sa fiction, sans se sentir aucunement obligé au respect d'une « vérité » historique (dont il s'est, d'ailleurs, toujours méfié [2]…). Ensuite et surtout, parce que Mirbeau a nourri ses créatures de sa chair et de son sang. Il aurait pu dire, pastichant Flaubert : « L'abbé Jules, le père Pamphile, c'est moi. » À l'un il a donné tous ses déchirements, toutes ses tortures, tous ses remords pour ses années de prostitution journalistico-politique [3], cette dualité permanente qu'attestaient ses lettres à Alfred Bansard, et aussi son goût de la mystification, sa passion pour les livres, son amour exalté pour la nature, ses alternances de masochisme et de férocité, son éloquence passionnée, sa révolte métaphysique et sa nausée face à ses contemporains. À l'autre, il a prêté son idéalisme impénitent et toujours renaissant, en dépit d'expériences décevantes, cette espèce de « donquichottisme » [4] qui le pousse toujours à se fixer des missions impossibles, ce détachement de tout qui assure la véritable liberté et qu'il voudrait tant pouvoir faire sien, au risque de passer pour fou, comme son maître Tolstoï [5]. Rien à voir, décidément, avec les combinaisons de Zola, qui, à froid et avec distance, établit minutieusement les fiches de ses personnages et dose les ingrédients dont il a besoin pour faire progresser son roman.

1. Ainsi l'abbaye du père Pamphile, de Cerfroid, dans l'Aisne, est déplacée dans la forêt de Réno, dans le Perche, à quelques encâblures de Rémalard.

2. Pour lui, l'histoire est toujours faite par les vainqueurs, et véhicule des mythes fabriqués de toutes pièces, et qui sont autant de mystifications *ad usum populi.*

3. Mirbeau s'est vendu pendant douze ans à la presse réactionnaire, comme Jules s'est vendu pendant le même laps de temps à l'Église de Rome.

4. Mirbeau emploie lui-même ce mot dans une lettre à Guy de Maupassant.

5. Mirbeau a intitulé « Un fou » un article consacré à Tolstoï et paru dans *Le Gaulois* du 2 juillet 1887, c'est-à-dire pendant la rédaction de *L'Abbé Jules.*

En dépit des apparences superficielles, une nouvelle fois, ce n'est pas « du Zola » qu'il faut chercher dans *L'Abbé Jules,* pas plus que dans *Le Calvaire.* L'influence prédominante, mâtinée avec des réminiscences de Barbey d'Aurevilly, c'est celle de Dostoïevski, dont Mirbeau vient de lire *L'Idiot* avec un enthousiasme dont il s'empresse de faire part à son confident Paul Hervieu, tant les écrivains français lui semblent petits et fades face à ce « dénudeur d'âmes » : « Il n'y a rien, rien que des redites, cent fois dites. Goncourt, Zola, Maupassant, tout cela est misérable au fond, tout cela est bête ; il n'y a pas un atome de vie cachée — qui est la seule vraie. Et je ne m'explique pas comment on peut les lire, après les extraordinaires révélations de cet art nouveau qui nous vient de Russie. » [1] La découverte de « la psychologie inquiétante et visionnaire » du grand Russe lui indique la voie à suivre pour renouveler un genre romanesque qui se meurt. Rejetant aussi bien l'analyse psychologique « au scalpel » [2], plaquée et artificielle, dont se gargarise Paul Bourget, disciple de Taine et psychologue autoproclamé, que le schématisme pseudo-scientifique de Zola, qui réduit ses personnages à des mécanismes sans âme, et par conséquent sans vie à ses yeux — comme *La Terre* vient de lui en apporter une éclatante confirmation [3] —, Mirbeau aimerait faire sentir, au-delà des apparences, des gestes, des propos, des comportements d'un personnage saisi de l'extérieur, son âme profonde, les balbutiements de sa personnalité, occultée par les règles sociales ou dévoyée par suite des refoulements sexuels liés à l'imprégnation religieuse. Bref, à une connaissance froide et désincarnée, il entend substituer la vie psychique dans toute sa complexité, ses fluctuations, ses contradictions, ses ténèbres. Suggérer au lieu de tout dire. Montrer en actes au lieu d'analyser en mots.

1. Lettre de Mirbeau à Paul Hervieu du 20 juin 1887.

2. L'expression est de Paul Bourget lui-même, mais sous la plume de Mirbeau elle est employée avec une évidente ironie. Quand il rédige *L'Abbé Jules,* Mirbeau est encore lié d'amitié avec Bourget, mais la rupture ne va pas tarder, et il fera désormais du romancier mondain sa tête de Turc préférée.

3. Sur Mirbeau et *La Terre,* voir notre biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle,* Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 334-337.

Cette âme déchirée qu'il s'agit de faire revivre, avec son mystère insondable et ses ténèbres lourdes d'angoisse, c'est celle d'un prêtre, victime de la « perpétuelle disproportion entre les rêves de l'intelligence et les appétits de la chair », selon la formule de Georges Lecomte [1]. Non pas un prêtre satanique qui a volontairement choisi la damnation, comme Riculf d'*Une Histoire sans nom* [2] de Barbey d'Aurevilly. Encore moins le vulgaire curé de campagne dévoyé par les charmes d'une de ses paroissiennes, ou qui mène au vu et au su de tous une vie de ménage avec sa gouvernante-maîtresse. Pas davantage l'ambitieux qui décide, à froid, d'entrer dans les ordres pour y faire carrière, à l'instar de Julien Sorel, à qui Jules emprunte cependant les analyses sans concession de l'âme des prêtres [3]. Ni même le pauvre curé obligé, par la misère, de « grimacer » et de jouer un rôle pour lequel il n'éprouve que de la répulsion, comme le fameux curé Meslier [4], dont le testament, plus d'un siècle avant celui de Jules, a suscité un beau scandale. Mais une âme d'exception, assoiffée d'absolu, exaltée, en quête d'un idéal qui perpétuellement se dérobe, et partant blessée en permanence par les grossièretés de la vie, « un grand torturé ballotté sans rémission du désir à la satiété, de l'assouvissement au remords, de la tendresse la plus spontanée, la plus fraîche, la plus puérile, à la haine la plus atroce », un « amant passionné de la vie, et que la vie rejette, à chaque assaut, vers les ténèbres, vers la

1. Georges Lecomte, « L'Œuvre d'Octave Mirbeau », *La Grande Revue,* mars 1917, p. 28.

2. Voir la présentation du roman de Barbey d'Aurevilly sur le site des Éditions du Boucher (http://www.leboucher.com/vous/barbey/sansnom.html).

3. Il convient de rappeler que, dans un des tout premiers textes littéraires signés de son nom, un conte de 1882 intitulé « Un raté » (reproduit p. 2678), le personnage qui fait le « nègre », comme Mirbeau à l'époque, s'appelle précisément Sorel.

4. C'est Voltaire qui a publié en 1762 un *Extrait du testament de Jean Meslier,* curé d'Étrépagny (1664-1729), après en avoir, de son propre aveu, beaucoup corrigé la forme, ce qui l'a fait longtemps soupçonner d'en être le véritable auteur. Il en donnera une seconde version six ans plus tard, sous le titre de *Sentiments du curé Meslier.* Il s'agit d'une virulente dénonciation de l'Église catholique romaine et un bréviaire, si l'on ose dire, d'un matérialisme radical et d'un communisme révolutionnaire.

mort », bref un « idéaliste acharné dont l'Idéal ne veut point » [1], comme l'écrit avec pertinence Paul Desanges. « Un damné », pour Maupassant [2], qui retrouve en lui un écho de ses propres souffrances. « Un douloureux camarade », pour Stéphane Mallarmé [3], qui voit à juste titre en Jules la douloureuse incarnation de l'humaine condition.

Même si l'anticléricalisme de Mirbeau s'y donne libre cours, à la faveur de la peinture des mesquineries ecclésiastiques, on ne saurait en aucune façon réduire *L'Abbé Jules* à une vulgaire « étude de mœurs cléricales », à la façon des naturalistes pour lesquels il n'a que mépris, parce qu'ils ne perçoivent que l'apparence superficielle des êtres et des choses. Car, par-delà la démystification d'une institution rétrograde, aliénante et obscurantiste, et d'une pseudo-morale hypocrite, répressive et contre-nature — démystification opérée notamment par le truchement du scandaleux testament en forme d'expérimentation [4] —, c'est toute l'organisation sociale que Mirbeau remet radicalement en cause ; et, plus décisif encore, c'est toute la tragédie de notre misérable condition vouée à la déréliction qu'il nous dépeint.

1. Paul Desanges, *Octave Mirbeau,* 1916, p. 47. Cette formule n'est pas sans faire penser à l'analyse janséniste de la Phèdre de Racine, à qui la grâce a manqué. Mais dans le monde de Mirbeau, où Dieu ne brille que par son absence et où l'homme n'a même pas la consolation de s'en prendre à lui de ce « crime » qu'est l'univers, aucune grâce n'est même envisageable. Son pessimisme est sans rémission, alors que celui de Pascal n'est que transitoire et débouche, à la fin de son célèbre « Pari », sur un abêtissement volontaire du quêteur de Dieu susceptible de lui attirer la grâce d'en haut. Rien de tel chez Mirbeau : son univers est clos et dépourvu de tout espoir. Voir Pierre Michel, « Le matérialisme de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, et *Lucidité, désespoir et écriture,* Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 2001.

2. Lettre de Maupassant à Mirbeau, sans date, catalogue de la vente du 19 juin 1970, à l'Hôtel Drouot.

3. *Correspondance* de Stéphane Mallarmé, Gallimard, Paris, t. III, p. 184. Mirbeau se plaira à citer cette formule de son grand ami et admirateur auquel il voue un culte (cf. p. 470).

4. Selon les principes de la méthode expérimentale — dont se réclame abusivement Zola, qui ne procède en réalité à aucune expérience —, Jules lance une « expérience de psychologie » destinée à vérifier l'hypothèse sur laquelle il a bâti son testament. C'est une « démonstration » qu'il entend réaliser.

Une entreprise de « falsification »

Héritier des cyniques grecs [1] et de leur entreprise de « falsification », il se livre tout d'abord à une mise à nu des institutions et des valeurs que nous sommes conditionnés à respecter sans nous poser de questions : la famille est un étouffoir, quand ce n'est pas un lieu d'exploitation de l'enfant, comme chez les Robin, et l'argent y corrompt les liens les plus sacrés ; ceux qu'il est accoutumé d'appeler les « honnêtes gens » ne sont en réalité que « de tristes canailles », même le brave et dévoué Dr Dervelle, que sa faiblesse rend complice de sa femme, froide et âpre au gain ; le système appelé « justice », par antiphrase sans doute, « est une infamie », comme l'illustre l'exemple du caricatural juge Robin ; les idéaux, auxquels aspirent les meilleurs des hommes, se révèlent à l'expérience terriblement homicides ; l'école apparaît comme une dangereuse corruption de l'instinct [2] ; et la société dans son ensemble nous est présentée comme une vaste entreprise de compression de toutes les forces de vie, auxquelles elle voudrait parvenir à substituer « l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation, soufflée d'idéal… l'idéal d'où sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux » — énumération typiquement mirbellienne, qui nous interpelle et nous invite à nous interroger sur nos propres valeurs, à jeter sur les choses un regard neuf et à prendre en horreur la société qui nous écrase et nous mutile.

Quant à la vision de l'humaine condition, où se conjuguent les influences de Pascal et de Baudelaire, dûment laïcisés, de Dostoïevski et de Schopenhauer, elle est imprégnée du plus noir pessimisme. La vie, farce sinistre sans rime ni raison, est éminemment absurde, et la sagesse consiste à la regarder en face en toute lucidité, sans illusions ni espérances, plutôt que d'y chercher vainement un sens et une fin ; la souffrance lui est consubstantielle, et l'homme oscille en permanence entre l'inassouvissement et la

1. Voir l'article de Pierre Michel, « Mirbeau le cynique », dans le numéro « Mirbeau-Sartre » de *Dix-neuf/Vingt,* n° 10, octobre 2000, pp. 11-24.

2. Voir la communication de Pierre Michel, « Mirbeau et l'école », dans les Actes du colloque Vallès-Mirbeau de Montpellier (*Autour de Vallès,* n° 31, 2001).

satiété, entre l'agitation stérile — ce que Pascal nommait le « divertissement » — et un ennui irrémédiable ; le mal est inhérent à la nature humaine, soumise à des lois impitoyables et inconnaissables [1], et la bonne volonté de l'individu ne saurait suffire à l'endiguer ; la pensée permet bien à l'homme de concevoir un idéal, mais non de l'atteindre, et il est constamment déchiré entre deux « postulations » — pour reprendre l'expression de Baudelaire — simultanées et contradictoires. Dans une existence faite d'angoisses et de douleurs, qui n'est qu'un interminable supplice, la mort, si souvent source d'effroi, ne devrait plus être à craindre [2], puisqu'elle est le retour dans le grand sein de la nature où l'âme s'éparpille : « Elle n'est que la délivrance de l'homme, le retour du prisonnier de la vie à sa véritable patrie, au néant bienfaisant et doux. » En attendant l'heure de cette libération, il ne reste plus au sage, dont la seule et modeste ambition est de diminuer l'emprise de la souffrance et d'alléger ce pensum qu'est la vie, à l'instar des bouddhistes et de Schopenhauer, qu'à entreprendre une difficile ascèse pour se détacher peu à peu de tout ce qui pèse, entrave, angoisse ou déçoit. Par-delà l'ataraxie des épicuriens et des stoïciens, c'est au renoncement, au nirvana [3], qu'aspire l'abbé Jules, double du romancier : « Ne pas sentir ton moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature comme se fond dans la mer une goutte d'eau qui tombe du nuage, tel sera le but de tes efforts » (cf. p. 413).

Du coup, l'abbé Jules n'est plus seulement une exception scandaleuse par le caractère paroxystique de ses déchirements et par les provocations sacrilèges dont il se rend coupable aux yeux du *profanum vulgus* : il est l'incarnation, au sens littéral du terme,

1. Au premier rang de ces lois qui régissent le monde à notre insu, Mirbeau place ce qu'il appelle « la loi du meurtre » (pour sa part, Sacher-Masoch y voyait « le legs de Caïn »).

2. Sur la vision mirbellienne de la mort, on peut se reporter aux deux communications de Pierre Michel et de Samuel Lair dans les Actes du colloque de Lorient sur *Les Représentations de la mort,* Presses de l'Université de Rennes, décembre 2002, pp. 197-212 et 213-222.

3. Rappelons que Mirbeau a précisément signé du pseudonyme de Nirvana ses *Lettres de l'Inde* de 1885, publiées par nos soins en 1991 aux Éditions de l'Échoppe, Caen.

de l'homme doté de pensée et condamné à chercher sa voie, sans boussole ni lanterne, dans ce labyrinthique jardin des supplices qu'est la vie. Il n'est certes pas un modèle que le romancier proposerait pour l'édification de ses lecteurs, mais il est un exemple, pédagogiquement choquant, des effets combinés d'une éducation compressive et d'une société aliénante, dans un univers où tout marche à rebours des aspirations humaines. À ce titre, si répulsif et haïssable qu'il paraisse bien souvent, il n'en est pas moins un frère douloureux dans lequel chacun d'entre nous peut se reconnaître ou se projeter.

Une pédagogie de choc

Pour mettre sur pied « un pareil quelqu'un », comme l'écrit l'admiratif Mallarmé, il a fallu transgresser bien des règles de bienséance et choquer le confort moral et intellectuel de bien des lecteurs. Avec *L'Abbé Jules,* Mirbeau poursuit sa mise à nu des « grimaces » des dominants en recourant une nouvelle fois à une pédagogie de choc, dans la continuité de celle des cyniques grecs, dans l'espoir de modifier le regard de ses contemporains : oscillant entre farce et cauchemar, il exhibe les hideurs de l'âme humaine autant que les turpitudes sociales, en vue d'obliger la société à se voir telle qu'elle est et « à prendre horreur d'elle-même », comme il l'écrivait dès 1877. Non seulement il a choisi un héros en perpétuelle rébellion et bien propice à scandaliser les bien-pensants, mais il ne recule pas devant nombre de scènes délibérément choquantes qui nous obligent à considérer les choses sous un jour nouveau et où le grotesque est l'envers du tragique : pensons à l'agonie fort peu édifiante du frénétique abbé, si contraire à l'image conventionnelle et aseptisée de la mort que nous donne la littérature rassurante, à l'eau de rose, ou bien à la scène où le père Pamphile est à quatre pattes chez le grossier Lebreton, prêt aux pires avanies et humiliations, qui ne le blessent même plus, parce qu'il est parvenu à un total détachement pour « réaliser l'absolu », selon la belle formule du poète Georges Rodenbach [1].

1. Georges Rodenbach, *L'Élite,* Fasquelle, Paris, 1899, p. 152.

En même temps qu'il transgresse l'hypocrite bienséance, dont la fonction est de « taire le mal » avant toutes choses [1], il choque roidement les habitudes culturelles de son lectorat, nonobstant l'empreinte du modèle naturaliste. De fait, il s'engage sur des voies nouvelles, où l'influence de Dostoïevski et de Tolstoï se combine à celles de Barbey et des frères Goncourt, et multiplie les audaces littéraires. En premier lieu, il renonce à toute intrigue *stricto sensu* : il n'y a ni nœud, ni dénouement, et, si l'ouverture du testament provocateur, suivie de l'autodafé de la mystérieuse malle, constitue bien le terme du récit, elle ne constitue pas pour autant, on l'a vu, l'aboutissement inéluctable de tout ce qui précède. En second lieu, le récit progresse d'une façon non linéaire : après un début *in medias res,* il s'interrompt, dès le chapitre III, par un retour en arrière d'une longueur inaccoutumée, qui représente près de la moitié de l'œuvre, et qui est lui-même coupé de deux autres retours en arrière de moindre importance, consacrés à l'évêque et au père Pamphile ; et le récit progresse, si l'on ose dire, de digression en digression, sans ligne directrice apparente, comme si le romancier écrivait au fil de la plume, dans sa course contre le feuilleton [2], sans se soucier de faire entrer de force sa surabondante matière dans un cadre préétabli. En troisième lieu, il adopte, par rapport à son personnage central, un point de vue d'extériorité : Jules est toujours vu à travers le regard, évidemment subjectif, de son neveu, qui n'est pas encore à même de comprendre grand-chose à ce qu'il perçoit et qui, travaillé par la quête d'identité au moment de la puberté, tend à se projeter spéculairement dans le récit qu'il nous donne, d'où une atmosphère de mystère et d'angoisse, qui confine au fantastique ou à l'hallucination, et qui ne nous fournit pas la moindre garantie de la véridicité du récit, contrairement aux présupposés des romans se réclamant du réalisme. En quatrième

1. Mirbeau met la formule dans la bouche du baron Courtin, au premier acte de sa dernière grande comédie, *Le Foyer,* représentée à la Comédie-Française en décembre 1908 (texte recueilli dans mon édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003, t. IV).

2. Le roman est prépublié en feuilleton dans les colonnes du *Gil Blas* à partir du 24 décembre 1887, alors que le romancier est très loin d'en avoir terminé, d'où une épuisante course contre la montre pour ne pas être rattrapé par son feuilleton…

lieu, renonçant à l'omniscience du narrateur, qui est de règle chez Balzac et Zola, Mirbeau alimente la curiosité du lecteur, autant que celle des protagonistes, en se gardant bien de dissiper les mystères et de déchiffrer les énigmes, à l'instar du *Connétable des Lettres,* Barbey d'Aurevilly; et il laisse subsister dans la vie de son héros un trou de six années, qui ne manque pas d'exciter l'imagination de son frère (« mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ? ») et qui ne sera jamais comblé, contrairement à toutes les règles narratives en usage. En cinquième lieu, le romancier manifeste une grande désinvolture en multipliant les infractions aux codes romanesques : d'abord, à coup d'« hénaurmités », il transgresse le code de vraisemblance, qui régit la relation entre l'œuvre et le « réel » auquel elle est censée se référer (ainsi certains personnages sont volontairement trop caricaturaux pour être jugés « vraisemblables »; de même le père Pamphile se voit attribuer soixante années de vagabondage et de mendicité, ce qui paraît fort excessif; ou encore les effets du mandement de l'évêque, bien qu'ils soient inspirés de faits récents [1], semblent bien disproportionnés et relèvent de l'apologue); ensuite il transgresse le code de la crédibilité romanesque, qui vise à assurer la cohésion interne à l'œuvre, indépendamment de tout référent extérieur, en vue de susciter l'adhésion du lecteur : ainsi, Mirbeau ne se soucie pas le moins du monde de maintenir jusqu'au bout la fiction de l'extériorité, et le narrateur adolescent rapporte quantité de scènes auxquelles il n'a pas assisté et qui n'ont pu lui être rapportées, et il parvient même à pénétrer par effraction dans l'âme de son oncle pour nous faire vivre, de l'intérieur, toutes les tempêtes qui le secouent, au risque de susciter le soupçon dans l'esprit du lecteur sur le crédit à accorder à son récit.

Histoire de désarçonner davantage encore son lectorat, Mirbeau se refuse à tout manichéisme et à tout agencement de nature à lui faire accepter une thèse prédigérée. S'il est vrai, on

1. Il s'agit d'un mandement de l'évêque de Sées (dans l'Orne), qui a mis le monde politique en ébullition en 1885, à cause de sa condamnation de la politique scolaire des républicains. À ce moment-là, Mirbeau séjournait précisément dans l'Orne, au Rouvray, près de Laigle, et a pu suivre toutes les péripéties de l'affaire. Sur ce point, voir l'article de Pierre Michel dans *Littératures, loc. cit.,* 1994.

l'a vu, qu'il a prêté à son héros bien de ses préoccupations et de ses analyses, il n'a cure de faire de lui son porte-parole et il lui prête quantité de vilenies, de contradictions et d'incohérences [1] qui interdisent de lui accorder sa foi. Du même coup, il nous met en face de nos propres contradictions, qui sont aussi les siennes et celles de son personnage : il ne nous propose aucune alternative, et la « vérité », qui semble inaccessible, se dérobe au fur et à mesure qu'on croit naïvement pouvoir l'étreindre. Mirbeau est un inquiéteur, un empêcheur de penser en rond, c'est-à-dire de ne pas penser du tout !

Des Trissotins de la critique de l'époque, et aussi, hélas ! des universitaires misonéistes de la nôtre, par trop attachés aux usages romanesques, n'ont pas manqué de relever tous ces manquements et de les juger sévèrement, comme si le romancier n'avait pas été capable de faire mieux et de se couler dans le moule du roman bien calibré et bien construit… En réalité, il faut y voir un effort, d'autant plus méritoire qu'il est plus difficile de le mener à bien, pour accéder à la modernité en se libérant du carcan de règles arbitraires et mutilantes. Mais cette émancipation ne peut se faire d'un seul coup, et on sent parfois le romancier hésitant, comme s'il était effrayé de sa propre audace et craignait d'être allé trop loin sur la voie de l'innovation, au risque de n'être plus suivi par la majorité de ses lecteurs. Tout se passe comme s'il avait été confronté au dilemme suivant : ou bien tout expliquer, mettre à nu les rouages de son personnage, afin que ses lecteurs l'acceptent plus facilement, mais au risque de ramener l'exception à la règle et de détruire la fascination qu'il exerce ; ou bien s'en tenir au choix de l'extériorité et ne rien expliquer, afin de préserver son mystère et son épaisseur, mais au risque de donner, à un public accoutumé à ce qu'on lui apporte une vision sécurisante du monde, une impression d'incohérence, voire de « désorbitement », comme il dit.

Mais n'est-ce pas précisément par son caractère hybride, lié à ces hésitations, que *L'Abbé Jules* a le plus de chances de nous

1. Par exemple, quand il met en œuvre l'éducation négative préconisée par Rousseau dans l'*Émile,* Jules ne se soucie aucunement de développer l'esprit d'observation ni l'esprit critique de son élève, et il conserve le système carotte-bâton, en se contentant d'inverser la hiérarchie des valeurs (il encourage l'ignorance en la récompensant).

toucher aujourd'hui ? Il s'agit d'un véritable roman, avec des personnages bien vivants, des milieux reconnaissables, des événements plausibles, des sentiments que chaque lecteur est apte à éprouver, et une vision du monde propre au romancier-artiste, qui met en œuvre toutes les ressources de sa palette impressionniste pour faire partager son émotion à ses lecteurs, qui peuvent donc « marcher » et être sensibilisés. Mais il n'est pas coulé dans le moule traditionnel, dont la vie déborde constamment, et il ouvre la voie à toutes les audaces de la modernité, sans sombrer pour autant dans l'œuvre élitiste et réfrigérante destinée aux *happy few.* Il n'est donc pas étonnant qu'il exerce encore aujourd'hui un étonnant pouvoir de fascination.

Pierre Michel

À Paul Hervieu
en témoignage de mon affection profonde
ce livre est dédié

O. M.

Première partie

I

Hormis les jours où mon père avait pratiqué une opération difficile, un accouchement important, et qu'il en expliquait, à table, par des termes techniques, souvent latins, les plus émouvantes phases, mes parents ne se parlaient presque jamais. Non qu'ils se boudassent; ils s'aimaient beaucoup au contraire, s'entendaient, en toutes choses, le mieux du monde, et l'on ne pouvait rencontrer un ménage plus uni; mais, habitués à penser la même pensée, à vivre les mêmes impressions, et n'étant point romanesques de leur nature, ils n'avaient rien à se dire. Ils n'avaient rien à me dire non plus, me trouvant ou trop grand pour m'amuser à des chansons, ou trop petit pour m'ennuyer à des questions sérieuses. Et puis, ils étaient très imprégnés de cette idée qu'un enfant bien élevé ne doit ouvrir la bouche que pour manger, réciter ses leçons, faire sa prière. S'il m'arrivait quelquefois de m'insurger contre ce système de pédagogie familiale, mon père, sévèrement, m'imposait silence par cet argument définitif :

— Eh bien! qu'est-ce que c'est?… Et les trappistes, est-ce qu'ils parlent, eux?

À part cela, s'ils n'étaient pas toujours gais et affectueux comme je l'eusse souhaité, ils me chérissaient du mieux qu'ils pouvaient.

Pour qu'ils se crussent autorisés à desserrer les lèvres, il fallait, en dehors des aventures professionnelles et du train-train de la vie, des occasions considérables, telles qu'un déplacement de fonctionnaire, un chevreuil tué à l'affût, dans les bois de M. de

Blandé, la mort d'un voisin, la nouvelle imprévue d'un mariage. Les grossesses probables des clientes riches servaient aussi de thèmes à de brefs entretiens qui se résumaient de la sorte :

— Pourvu que je ne me trompe pas! disait mon père… pourvu qu'elle soit vraiment enceinte!

— Ah! ce sera un bel accouchement!… affirmait ma mère… quatre par mois, comme celui-là, je n'en demande pas plus… nous pourrions nous acheter un piano.

Et mon père faisait claquer sa langue.

— Quatre par mois!… Fichtre!… Tu es trop gourmande, aussi, mignonne!… Et puis, je suis toujours inquiet avec cette sacrée femme-là… Elle a le bassin si étroit!

Sans savoir d'une façon précise quelle partie mystérieuse du corps désignait ce mot : *bassin,* j'avais fini, dès l'âge de neuf ans, par connaître exactement le jaugeage et les facultés puerpérales des bassins de toutes les femmes de Viantais. Ce qui n'empêchait nullement mon père, après ces constatations scientifiques, après des énumérations d'utérus, de placentas, de cordons ombilicaux, de m'assurer que les enfants naissaient sous des choux. Je n'ignorais rien non plus de ce qui constitue un cancer, une tumeur, un phlegmon; mon esprit délaissé s'était peu à peu empli de l'horrible image des plaies qu'on cache comme un déshonneur; une lamentation d'hôpital avait passé sur lui, glaçant le sourire confiant de la toute petite enfance. Et à voir mon père sortir, chaque soir, sa trousse de sa poche, étaler, sur la table, les menus et redoutables instruments d'acier brillant, souffler dans les sondes, essuyer les bistouris, faire miroiter, à la lampe, les minces lames des lancettes, mes si beaux rêves d'oiseaux bleus et de fées merveilleuses se transformaient en un cauchemar chirurgical, où le pus ruisselait, où s'entassaient les membres coupés, où se déroulaient les bandages et les charpies hideusement ensanglantés. Parfois aussi, il employait une soirée à nettoyer son forceps, qu'il oubliait, très souvent, dans la capote de son cabriolet. Il en astiquait les branches rouillées, avec de la poudre jaune, en fourbissait les cuillers, en huilait le pivot. Et quand l'instrument reluisait, il prenait plaisir à le manœuvrer, faisait mine de l'introduire, en des hiatus chimériques, avec délicatesse. Le recouvrant ensuite de son enveloppe de serge verte, il disait :

— C'est égal!… Je n'aime pas me servir de cela… J'ai toujours peur d'un accident!… C'est si fragile, ces sacrés organes!

— Sans doute! répondait ma mère… Mais tu oublies que, dans ces cas-là, tu prends le double d'honoraires!…

Si ces choses m'instruisaient de ce que les enfants ignorent habituellement, elles ne m'amusaient pas. En mon existence chétive, rien ne m'était plus pénible que ces heures de repas, si lentes à s'écouler. J'aurais voulu m'échapper, gambader quelque part, dans l'escalier, dans le corridor, à la cuisine, près de la vieille Victoire qui, au risque d'encourir les reproches de ma mère, me laissait barboter dans ses chaudrons, jouer avec les robinets du fourneau, remonter le tourne-broche, et, parfois, me contait d'extraordinaires histoires de brigands qui me terrifiaient, délicieusement. Mais l'obéissance m'obligeait à me morfondre, sans bouger, sur ma chaise, dont le siège trop bas était exhaussé par deux in-folio, deux tomes dépareillés et très vieux de la *Vie des Saints,* et je ne devais quitter la table que lorsque ma mère donnait, en se levant, le signal du départ. L'été, je m'arrangeais pour ne pas trop souffrir de l'ennui. Le vol grenu des mouches, le ronflement des guêpes, au-dessus des assiettes de fruits, les papillons et les insectes qui, avec la fraîche odeur des fleurs arrosées, venaient s'abattre sur la nappe, suffisaient à distraire mon esprit. Et puis, par la fenêtre ouverte, j'aimais à regarder le jardin, la vallée, là-bas, et, plus loin, les coteaux de Saint-Jacques, violets et brumeux, derrière lesquels se couchait le soleil. Hélas! l'hiver, il n'y avait plus de mouches, plus de guêpes, plus de papillons, plus de ciel, plus rien… plus rien que cette salle morne, et que mes parents, absorbés, chacun de son côté, en des combinaisons inconnues, d'où je me sentais si absent, toujours.

Il avait plu toute la journée, je me souviens, et ce soir-là, un soir d'hiver particulièrement triste, mes parents n'avaient pas prononcé une parole. Ils semblaient plus moroses que jamais. Mon père plia sa serviette, soigneusement, en forme de cœur, comme il avait coutume de faire, chaque soir, le repas terminé, et, tout à coup, il se demanda :

— Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris?… C'est inconcevable.

Par menues chiquenaudes, il chassa les miettes de pain tombées dans les plis de son gilet et de son pantalon, rapprocha sa

chaise de la cheminée, où des tisons achevaient de se consumer, et, le corps légèrement penché vers le feu, les coudes aux genoux, il se chauffa les mains qu'il frottait, de temps en temps, l'une contre l'autre, en faisant craquer les jointures. Victoire vint desservir, tournant autour de la table, les manches de sa robe retroussées jusqu'au coude; quand elle fut partie, mon père répéta, accentuant son interrogation :

— Mais, qu'a-t-il pu fabriquer à Paris?… pendant six ans… sans donner de ses nouvelles, jamais?… Un prêtre!… C'est bien curieux!… Ça me chiffonne de le savoir.

Je compris qu'il s'agissait de mon oncle, l'abbé Jules. Le matin, mon père avait reçu une lettre de lui, annonçant son très prochain retour. La lettre était brève, ne contenait aucune explication. On y eût vainement cherché une émotion, une tendresse, une excuse de ses longs oublis. Il revenait à Viantais, et se bornait à en informer son frère, par une lettre semblable aux lettres d'avis que les fournisseurs envoient à leurs clients. Mon père avait même remarqué que l'écriture en était plus hargneuse que jamais.

Pour la troisième fois, il s'écria :

— Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris?…

Ma mère, le buste droit devant la table, raide, les bras croisés, l'œil vague, hochait la tête. Elle avait une expression de dureté conventuelle, qu'exagérait encore sa robe de sergé noir, plate, sans un ornement, sans une blancheur de lingerie au col et aux poignets.

— Un original de son espèce! fit-elle… Sûr que ça n'est pas très édifiant!

Et, après un silence, d'une voix sèche, elle ajouta :

— Il aurait bien dû y rester, à Paris… Moi, je n'attends rien de bon de son retour.

Mon père approuva.

— Sans doute!… sans doute!… dit-il; avec un caractère comme le sien, la vie ne sera pas heureuse, tous les jours!… Oh! non, par exemple!… Pourtant…

Il réfléchit pendant quelques secondes et reprit :

— Pourtant, il y a un avantage, mignonne, à ce que l'abbé reste près de nous… un avantage considérable… considérable!

Ma mère riposta vivement, en haussant les épaules :

— Un avantage !… Tu crois cela, toi !… D'abord, la famille, il s'en moque, autant que de dire sa messe… A-t-il seulement une pauvre fois envoyé des étrennes au petit, son filleul ?… Quand tu l'as soigné dans sa grande maladie, passant les nuits, négligeant pour lui tes affaires, t'a-t-il seulement remercié ? Tu disais : « Il nous fera un beau cadeau. » Où est-il, son beau cadeau ?… Et les lapins, et les bécasses, et les grosses truites, et tout ce dont on le gavait !… Ce que nous nous sommes privés de bonnes choses pour lui !… Il semblait, en vérité, que cela lui était dû…

— Dame ! voyons, interrompit mon père… on faisait pour le mieux…

— Non, vois-tu, nous avons été des imbéciles, avec lui… C'est un mauvais parent, un mauvais prêtre, un être indécrottable !… S'il revient à Viantais, c'est qu'il ne possède plus rien, qu'il a tout mangé, qu'il est *a quia*… Et nous l'aurons à notre charge !… Eh bien vrai ! il ne nous manquait plus que ça !

— Allons, allons, mignonne, voilà encore que tu exagères !… S'il revient, mon Dieu, c'est qu'il n'a jamais pu rester en place… C'est un diable !… Il quitte Paris, comme il a quitté l'évêché, où il serait arrivé à tout, comme il a quitté sa cure de Randonnai, où il était si tranquille, où il y avait tant de casuel… Il lui faut du changement, du nouveau… Il ne se trouve à son aise nulle part !… Quant à sa fortune, hé, hé, je ne suis pas du tout de ton avis… Il était joliment avare, l'abbé, joliment pingre, souviens-toi ?

— D'être pingre, mon ami, cela n'empêche point de gaspiller son bien en de sottes manigances… Sait-on quelles lubies traversent des cervelles pareilles ?… Enfin, tu oublies qu'avant de partir pour Paris, l'abbé a vendu sa ferme, vendu ses deux prés, vendu le bois de la Faudière ?… Pourquoi ? Et tout cet argent, où est-il maintenant ?

— Ça, c'est vrai ! dit mon père, devenu subitement rêveur.

— Sans compter qu'il n'est pas aimé dans le pays… qu'il te nuira dans tes élections, peut-être même dans ta clientèle… Ainsi les Bernard, que tu as tant de peine à maintenir, je ne serais pas étonnée qu'ils te lâchent… Dame ! ça se peut !… Et puis, va donc chercher des gens qui soient aussi souvent malades, et qui paient aussi bien !

Mon père se renversa sur le dossier de sa chaise, eut une grimace aux lèvres, se gratta la nuque.

— Oui, oui ! murmura-t-il, à plusieurs reprises… Tu as raison… Ça se peut !

La voix de ma mère prit un ton confidentiel.

— Écoute, je n'ai jamais voulu te le dire, pour ne pas te tourmenter… Mais je tremblais toujours d'apprendre un malheur… Tiens ! Verger, qui a tué l'archevêque, Verger était un prêtre aussi, un fou, un exalté, comme l'abbé Jules…

Mon père se retourna d'un mouvement brusque. Une épouvante était dans ses yeux. Il semblait que, tout d'un coup, son regard eût plongé dans un abîme plein d'horreur. Frissonnant, il balbutia :

— Verger !… qu'est-ce que tu dis là ?… Verger !… sacristi !

— Eh bien ! oui, j'ai souvent pensé à cela… Jamais je n'ouvrais ton journal sans une angoisse au cœur… Est-ce qu'on sait ?… D'abord, dans ta famille, ils sont si originaux, tous !

La conversation cessa, et un grand silence de nouveau s'établit.

Au dehors, le vent sifflait, secouait les arbres, et la pluie s'était remise à tambouriner sur les vitres. Mon père, le visage bouleversé, regardait le feu mourir ; ma mère, songeuse, plus pâle d'avoir tant parlé, avait les yeux perdus dans le vide familier. Et moi, dans cette salle à manger, à moitié baignée d'ombre, dans cette salle, sans meubles, aux murs nus, aux fenêtres pleines de nuit, je me sentais bien seul, bien abandonné, bien triste. Du plafond, des murs, des yeux même de mes parents, un froid tombait sur moi, qui m'enveloppait comme d'un manteau de glace, me pénétrait, me serrait le cœur. J'avais envie de pleurer. Je comparais notre intérieur claustral, renfrogné, avec celui des Servière, des amis chez qui, toutes les semaines, le jeudi, nous allions dîner. Comme j'enviais l'intime et douce chaleur de cette maison, ses tapis caressants, ses murs ornés de tentures consolatrices, ses portraits de famille dans des cadres ovales, ses souvenirs anciens pieusement gardés, tous ces jolis riens épars, qui étaient, chacun, un sourire, la joie constante du regard, la révélation d'une habitude chère ! Pourquoi ma mère n'était-elle pas, comme Mme Servière, gaie, vive, aimante, vêtue de belles étoffes, avec des dentelles et des fleurs à son corsage, et des parfums

dans ses cheveux roulés en torsades blondes ? Elle était si charmante, Mme Servière, tout en elle m'attendrissait tellement, que j'aimais à m'asseoir sur les sièges qu'elle venait de quitter, à respirer, à embrasser la place où son corps avait reposé. Pourquoi ne faisais-je pas ainsi avec ma mère ?… Pourquoi n'étais-je pas comme Maxime et comme Jeanne, des enfants de mon âge, qui pouvaient causer, courir, jouer dans les coins, être heureux, et qui avaient de grands livres dorés, dont le père *expliquait* les images, au milieu des admirations et des rires ?…

Retenant des bâillements, je me tournais, me retournais sur cette exécrable *Vie des Saints,* qui me servait de siège, sans parvenir à trouver une position qui me contentât. Afin d'intéresser mes oreilles à quelque bruit, mes yeux à quelque spectacle, j'écoutais Victoire qui, derrière la porte, traînait ses sabots sur les dalles de la cuisine, remuait de la vaisselle, et je considérais le rond de lumière jaune qui tremblotait, au plafond, au-dessus de la lampe.

Ce soir-là, mon père oublia d'inscrire sur son agenda les visites et les courses qu'il avait faites, dans la journée, chez des malades ; je remarquai aussi qu'il ne lut point son journal, deux choses que, dans l'ordinaire de la vie, il accomplissait avec une impitoyable régularité.

Pour me distraire un peu, je voulus penser à mon oncle l'abbé, dont le retour avait amené entre mes parents une conversation d'une longueur, d'une vivacité inaccoutumées. J'étais bien petit quand il avait quitté le pays : trois ans à peine, et pourtant je m'étonnais de ne le revoir dans mes souvenirs que comme une chose très incertaine ; car, depuis cette époque, il ne se passait pas de jours qu'on me menaçât de mon oncle, ainsi que d'une sorte de diable noir, d'ogre terrible qui emporte les enfants méchants. Ne m'avait-on pas raconté qu'une fois, jouant dans son jardin de Randonnai, j'étais tombé au beau milieu d'une corbeille de tulipes et que mon oncle, furieux, m'avait cruellement fouetté, avec le martinet qui lui servait à battre ses soutanes. Et lorsqu'il s'agissait de dépeindre vigoureusement la laideur physique ou la laideur morale de quelqu'un, mes parents ne manquaient jamais d'employer cette comparaison : « Il est laid comme l'abbé Jules… sale comme l'abbé Jules… gourmand comme l'abbé Jules… violent comme l'abbé Jules… menteur

comme l'abbé Jules. » Si je pleurais, ma mère, pour me faire honte, s'écriait : « Oh ! qu'il est vilain !… Il ressemble à l'abbé Jules ! » Si je commettais un acte de désobéissance : « Continue, continue, mon garçon, tu finiras comme l'abbé Jules. » L'abbé Jules ! c'est-à-dire tous les défauts, tous les vices, tous les crimes, toutes les hideurs, tout le mystère. Très souvent, le curé Sortais venait nous voir, et, chaque fois, il demandait :

— Eh bien ? toujours pas de nouvelles de l'abbé Jules ?

— Hélas ! non, monsieur le curé.

Le curé croisait alors ses mains courtes et potelées sur son gros ventre, dodelinait de la tête d'un air navré.

— Si c'est possible, des choses comme ça !… Pourtant, hier, j'ai encore dit une messe pour lui.

— Il est peut-être mort, monsieur le curé.

— Oh ! s'il était mort, ma petite dame, ça se saurait !…

— Ça vaudrait peut-être mieux, monsieur le curé.

— Peut-être bien, ma petite dame ! La miséricorde de Dieu est si grande !… On ne sait pas ! Mais c'est bien triste pour le clergé, bien triste… bien, bien triste !

— Et pour sa famille aussi, allez, monsieur le curé.

— Et pour le pays ! Et pour tout, pour tout… bien triste, pour tout !

Et le curé humait sa prise en reniflant fortement.

Je me souvenais aussi des histoires de jeunesse de l'abbé que, dans ses jours de bonne humeur, mon père m'avait dites, moitié scandalisé, moitié réjoui. Il les commençait sur un ton sévère, promettait d'en tirer des morales *bien senties,* puis il se laissait gagner, peu à peu, par la gaîté sinistre de ces farces, et il achevait son récit, dans une quinte de rires, en se tapant la cuisse. Une, entre autres, avait produit sur moi une vive impression. Quelquefois, lorsque je voyais le visage de mon père se dérider un peu, je demandais :

— Petit père, raconte mon oncle Jules et ma tante Athalie.

— As-tu été bien sage, au moins ? As-tu bien appris tes leçons ?

— Oui, oui, petit père. Oh ! t'en prie, raconte.

Et mon père contait :

— Toute petite, ta pauvre tante Athalie, que nous avons perdue, hélas ! était très gourmande ; si gourmande qu'on ne pouvait laisser, à portée de sa main, aucune friandise, qu'elle ne

la dévorât. À l'office, elle chipait les restes des fricots; dans les placards, elle découvrait les pots de confitures, et sauçait ses doigts dedans; au jardin, elle mordait à même les pommes sur les espaliers, et le jardinier se désespérait, pensant que c'étaient les loirs et les autres bêtes malfaisantes qui causaient ces ravages. Il multipliait les pièges, passait les nuits à l'affût, et ta tante se moquait de lui : « Eh bien, père François, et les loirs? — Ah! ne m'en parlez point, mam'zelle, c'est des sorciers, ben sûr… Mais j' les pincerai, tout d' même. » Ce fut ta tante qu'il pinça. On la punit sévèrement, parce que ce sont de vilains péchés que la gourmandise et la désobéissance. Quoiqu'elle fût espiègle — un vrai petit diable — Athalie ne se portait pas bien. Elle toussait beaucoup, et l'on craignait pour sa poitrine… Afin de la guérir, ta grand'mère lui faisait boire, tous les matins, une cuillerée d'huile de foie de morue, et, je te l'ai dit, ta tante était gourmande. Pour décider, il fallait la croix et la bannière. Cependant, au bout de quelques mois, elle se trouva bien de ce régime; les couleurs lui étaient revenues, sa toux diminuait. Ce qui ne l'a pas empêchée, plus tard, de mourir d'une phtisie pulmonaire. Elle avait des cavernes… Quand on a des cavernes, vois-tu, il n'y a rien à faire : il faut mourir un jour ou l'autre. Et les enfants qui ne sont pas sages, ont toujours des cavernes…

Pour donner sans doute à mon imagination le temps de peser ces paroles prophétiques, mon père avait l'habitude de s'arrêter un instant, à cet endroit de son récit. Il me regardait d'un air affirmatif, se mouchait longuement, et, tandis qu'un petit frisson me secouait le corps, à la pensée que moi aussi, comme ma tante Athalie, je pourrais bien avoir des cavernes, il poursuivait d'une voix joviale :

— Un matin, ton oncles Jules — il avait dix ans, alors — entra, en chemise, chez sa sœur. D'une main, il tenait la bouteille d'huile de foie de morue, de l'autre, un sac de papier rempli de pastilles de chocolat, qu'il avait découvertes, je ne sais où, au fond d'un tiroir. La pauvre petite dormait; brutalement, il la réveilla. « Allons, bois ta cuillerée! » lui dit-il. Ta tante, d'abord refusa : « Bois ta cuillerée, répéta Jules, et je te donnerai une pastille de chocolat. » Il avait ouvert le sac, remuait les pastilles, en prenait des poignées qu'il lui montrait, en claquant de la langue : « C'est bon, lui disait-il, c'est fameusement bon… et il y

a de la crème à la vanille… Allons, bois. » Athalie, but, en faisant d'horribles grimaces. « Prends-en une autre, maintenant, dit Jules, et je te donnerai deux pastilles, tu entends bien, deux belles pastilles. » Elle but une seconde cuillerée. « Tiens, encore celle-ci, et tu auras trois pastilles. » Elle but une troisième cuillerée… Elle en but quatre, puis six, puis dix, puis quinze, elle but toute la bouteille… Alors ton oncle, ne se tint plus de joie. Il dansa dans la chambre, agitant la bouteille vide, criant : « C'est une bonne farce… Ha! ha! ha!… quelle bonne farce!… Et tu seras malade, et pendant deux jours, tu vomiras… Ah! que je m'amuse! » Ta tante Athalie pleurait, se sentait le cœur tout brouillé. Elle fut malade, en effet, très malade, faillit mourir. Pendant huit jours, elle eut la fièvre et des vomissements, et, deux semaines, elle garda le lit. Ton oncle, lui, fut fouetté; on le mit au cachot noir, mais il fut impossible de lui arracher un mot de repentir. Au contraire, il ne cessait de répéter : « Elle a vomi, elle a vomi!… Ah! que je m'amuse! »

Et mon père, éclatant de rire, concluait :

— Sacré Jules, va!

Ces particularités, incessamment renouvelées, auraient dû graver, pour toujours, les traits d'un tel oncle dans mon esprit d'enfant craintif. Mais non!… Il ne me restait de lui qu'une vision confuse et changeante, à laquelle mon imagination, surexcitée par les récits de ma famille, prêtait mille formes différentes et pénibles. Mon oncle l'abbé! En me répétant ces mots, tout bas, je voyais se dresser devant moi une figure de fantôme, hérissée, sabrée de grimaces, grotesque et terrible, tout ensemble, et je ne savais pas si je devais m'en effrayer, ou bien en rire. Mon oncle l'abbé! Je m'efforçai d'évoquer sa véritable physionomie, j'appelai à mon aide toutes les circonstances graves de ma vie, desquelles elle pouvait surgir, éclatante et réelle. Ce fut en vain!… De toute la personne de mon oncle, vague ainsi qu'un vieux pastel effacé, je ne retrouvais qu'un long corps osseux affaissé dans un fauteuil à oreillettes, avec des jambes croisées sous la soutane, des jambes maigres et sèches, aux chevilles pointues, qui se terminaient par des pieds énormes, carrés du bout, et chaussés de chaussons verts. Autour de lui, des livres; sur un mur gris, dans une chambre claire, un tableau représentant des personnages à barbes rousses, penchés au-dessus d'une tête de

mort. Puis, une voix, dont j'avais encore dans l'oreille le timbre désagréable, une voix sifflante de pneumonique, toujours pleine de gronderies et de reproches irrités. « Polisson ! » par-ci, « polisson » par-là. Et c'était tout !

Je n'éprouvais pas un bien vif désir de le revoir, comprenant, instinctivement, qu'il ne m'apporterait pas un élément nouveau d'affection ou d'amusement, certain aussi que je n'avais rien à attendre d'un mauvais parrain qui, lors de mon baptême, avait refusé de payer les dragées, d'offrir un cadeau à ma mère, et ne me donnait jamais d'étrennes, à la nouvelle année, pas même des oranges ! J'avais entendu dire également qu'il ne m'aimait pas, qu'il n'aimait personne, qu'il ne respectait pas le bon Dieu, qu'il était toujours en colère ; et j'eus une serrée au cœur à l'idée qu'il me battrait peut-être, comme autrefois, avec son martinet. Cependant, je ne pouvais me défendre d'une certaine curiosité, qu'avivaient les exclamations de mon père : « Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris, pendant six ans ? » Ce point d'interrogation me semblait renfermer un impénétrable mystère ; il me faisait voir l'abbé Jules, dans un lointain obscur et grouillant, entouré de formes vagues, et se livrant à des pratiques défendues, dont je souffrais de ne pas connaître le but… En effet, pourquoi était-il parti ?… Pourquoi ne savait-on rien de sa vie, là-bas ?… Pourquoi revenait-il ?… Quelle impression me causerait-il ? Son corps osseux, ses jambes sèches, ses chaussons verts, la bouteille d'huile de foie de morue, les tulipes, le martinet, tout cela dansait, dans ma tête, une éperdue sarabande. À la veille de retrouver cet oncle inquiétant, je ressentais la même peur attractive, qui me prenait les jours de foire, sur le seuil des ménageries et des boutiques de saltimbanques. N'allais-je pas être, tout à coup, en présence d'un personnage prodigieux, incompréhensible, doué de facultés diaboliques, plus hallucinant mille fois que ce paillasse à perruque rouge, qui avalait des sabres et de l'étoupe enflammée, plus dangereux que ce nègre, mangeur d'enfants, qui montrait ses dents blanches dans un rire d'ogre affamé ?… Tout le surnaturel que mon cerveau exalté était capable d'imaginer, je l'associai à la personne de l'abbé Jules, qui, tour à tour, minuscule et géante, se dissimulait comme un insecte, entre les brins d'herbe, et soudain emplissait le ciel, plus massive, plus haute qu'une montagne… Je ne voulus pas réflé-

chir plus longtemps aux conséquences possibles de l'installation, à Viantais, de l'abbé Jules, car la terreur s'emparait de moi, peu à peu, et mon oncle m'apparaissait, maintenant, avec un nez crochu, des yeux de braise ardente et deux cornes effilées que son front dardait contre moi, férocement.

La lampe filait. Une âcre odeur d'huile brûlée se répandait dans la salle. Mais, chose extraordinaire, personne n'y prenait garde. Mes parents étaient restés silencieux. Ma mère, immobile, les yeux vagues, le front sévère, continuait de rêver ; mon père tisonnait avec rage, écrasait des charbons du bout de la pincette, fouillait la cendre, qui voletait, dans le foyer, en flocons blanchâtres. Et le vent s'apaisait. Les arbres ronflaient doucement, la pluie s'égouttait sur la terre, avec un bruit monotone. Tout à coup, dans le silence, la sonnette de la grille sonna.

— Ce sont les Robin, dit ma mère… Montons dans la chambre.

Elle se leva, prit la lampe, dont elle baissa la mèche, et nous la suivîmes, moi heureux de me dégourdir les jambes, mon père répétant à voix basse :

— Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ?

II

Les maisons de Viantais sont bâties, au versant d'un petit coteau, de chaque côté de la route de Mortagne, qui débouche de la forêt, à un kilomètre de là, par une belle trouée dans la futaie, maisons propres et riantes, la plupart de briques, avec des toits hauts et des fenêtres gaiement ornées, l'été, de pots de fleurs et de plantes grimpantes. Quelques-unes attiennent à des jardins symétriquement disposés en plates-bandes et dont le mur qui les enclôt se couvre d'espaliers et s'encadre de vignes. Des venelles, ouvrant de brusques horizons sur les champs, aboutissent à l'unique rue, qui, vers le milieu du bourg, s'élargit en une vaste place, au centre de laquelle une fontaine se dresse; puis la rue continue de descendre jusqu'à la vallée et la grand'route, franchissant la rivière sur un pont de granit rose, reprend son cours paisible à travers les prés, les cultures et les boqueteaux. Dans le haut du pays, et reliée à lui par une vaste allée d'ormes — rendez-vous des gamins qui jouent à la marelle — l'église apparaît, vieille, tassée, coiffée d'un clocher pointu, en forme de bonnet de coton. À droite, sont les écoles et notre habitation; à gauche, le presbytère, séparé du cimetière par un mur démoli, creusé en brèches, de-ci, de-là, au-dessus desquelles l'on voit les croix que se démantibulent et les tombes qui verdissent. Au milieu de l'allée d'ormes, un calvaire s'élève, dont le christ de bois peint, pourri par l'humidité, n'a plus qu'une jambe et qu'un bras, ce qui n'empêche pas les dévotes de venir s'agenouiller au pied de la croix, et de marmotter des oraisons, en égrenant leur chapelet.

À cette époque Viantais comptait deux mille cinq cents habitants, et ne renfermait pas plus de vingt familles bourgeoises et ménages de fonctionnaires. On s'y voyait très peu, même entre parents qui, presque tous, se trouvaient divisés pour de féroces et mesquines considérations de vanité, ou brouillés par des affaires de succession. Nos relations, à nous, se bornaient aux Servière, dont le luxe gênait mes parents, les inquiétait, les mettait en méfiance; au curé Sortais, vieillard excellent, charitable et compromettant, à cause de l'excessive candeur de son âme, qui l'incitait à commettre sans cesse les plus lourdes bévues; enfin, aux Robin, devenus tout de suite les intimes de la maison. Nous recevions bien, de loin en loin, la visite du cousin Debray, ancien capitaine d'infanterie, original fieffé, qui passait son temps, mangeait l'argent de sa retraite à empailler des belettes et des putois dans des attitudes comiques et prétentieuses, mais on lui faisait mauvais accueil, parce qu'il ne pouvait prononcer deux mots sans jurer, et qu'il « sentait la bête morte », disait ma mère. Les Robin, dès leur arrivée — ils n'habitaient le pays que depuis quatre ans — s'étaient étroitement liés avec nous. À la première entrevue, nous nous étions reconnus pour des êtres de même race. Comme il n'existait, entre les Robin et ma famille, aucune rivalité d'intérêt ou d'ambition, qu'ils avaient les mêmes instincts, les mêmes goûts, une compréhension pareille de la vie, l'amitié s'établit durable; amitié d'ailleurs restreinte à la facile observance d'un égoïsme cordial, qui n'eût point résisté aux plus légères secousses du sacrifice et du dévouement.

M. Robin, ancien avoué de Bayeux, avait été, sa charge vendue, nommé juge de paix, à Viantais, grâce à la protection d'un sénateur, dont il parlait sans cesse et à propos de tout, avec enthousiasme. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, vaniteux, solennel et stupide, irréparablement. Au physique, il ressemblait à un singe, à cause de sa lèvre supérieure, un large morceau de peau, bombante et mal rasée, qui mettait une distance anormale entre le nez aplati et la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Pour le reste, petit, gras, la face jaune, dans un collier de barbe grisonnante, le ventre rond, les mains poilues. Par une habitude de citadin, qui a beaucoup traîné, des dossiers sous le bras, dans les greffes et les tribunaux, il ne se montrait qu'en chapeau de forme haute, en redingote de casimir noir, en cravate

blanche, et aussi en galoches — la seule concession qu'il eût faite aux mœurs locales. Sans qu'on en connût les raisons historiques, on le disait d'une incorruptibilité presque farouche — un vieux Romain — et cependant, à la veille des audiences, on voyait entrer chez lui des paysans avec des paniers bondés de volaille et de gibier, qu'ils remportaient vides, à la suite de quelque discussion juridique, sans doute. Ses adversaires politiques eux-mêmes rendaient justice à son indépendance et à sa dignité, bien qu'il les condamnât toujours et de parti pris, au maximum de la peine, quand ils avaient le malheur de paraître à sa barre. Enfin, aucun professeur de droit n'était plus ferré que lui sur le Code civil, qu'il pouvait réciter de mémoire, tout entier, dans l'ordre inflexible des articles. Du moins, il aimait à se vanter de ce tour de force, et, quoique très prudent, proposait à qui voulait d'extravagants paris que personne, jusqu'ici, n'avait osé relever, ce qui lui valait une réputation de jurisconsulte phénomène dans tout le canton et au-delà. Il savait aussi, de la même manière, les arrêts de la Cour de cassation; il savait tout. Mais il avait un curieux défaut d'articulation dans la langue. Il prononçait les B comme les D, et les P comme les T. Aussi, c'étaient souvent des combinaisons de mots fort comiques, dont on s'étonnait à l'audience. Un jour, au père Provost, qui s'embarrassait dans une explication, il dit :

— Mon tère Trovost, vous vous endrouillez, vous vous endrouillez.

À quoi le bonhomme avait répondu, tout rougissant :

— Quoi qu'm'chantez là, mossieu l'juge?… C'est-y des saloperies?

Cela ne nuisait du reste en rien à son prestige établi de magistrat considérable et d'homme du monde accompli. Il avait même, parmi les plaideurs mécontents, l'honneur d'un sobriquet : on l'appelait le juge Lendrouille.

Quelquefois, M. Robin venait me chercher pour l'accompagner en ses promenades. Et nous allions par les routes. Brusquement, il s'arrêtait, soufflait un instant, et, le buste renversé en arrière, la figure de trois quarts, le geste dominateur, il s'essayait à des éloquences futures.

— Et, Messieurs, clamait-il, que dire de ce jeune homme, élevé chrétiennement tar une famille tieuse, et que les tassions

dasses du tlaisir et de l'amdition, ont conduit, jusque sur ce danc d'infamie ?… Oui, Messieurs…

Il s'animait, invoquait la justice, adjurait la loi, prenait Dieu à témoin. Ses bras tournaient sur le ciel, incohérents et rapides, comme des ailes de moulin à vent…

— Oui, Messieurs, la société moderne, dont les dases fondamentales…

Et tandis qu'il parlait, enflant la voix, les oiseaux s'enfuyaient en poussant de petits cris ; les pies effarées gagnaient les branches hautes des arbres. Au loin, les chiens aboyaient.

— Mais tleure donc, mâtin, tleure donc ! me criait M. Robin qui, à bout de souffle, s'affaissait sur la berge de la route et restait là, pendant dix minutes, à s'éponger le front, dans une extase tribunitienne, où il voyait Berryer lui sourire.

En rentrant, il me faisait des recommandations.

— Tu travailleras ton droit, ou ta médecine ; tlus tard, tu iras à Taris… Eh dien !… rattelle-toi, mon ami, qu'il faut être économe… L'économie, vois-tu, tout est là… quand on a l'économie, on a toutes les autres vertus…

Pour la centième fois, il me citait l'exemple d'un jeune homme de Bayeux, à qui son père, très riche industriel, allouait deux mille francs par mois pour vivre à Paris. Le jeune homme se privait de tout, s'habillait et mangeait comme un pauvre, ne sortait jamais, dépensait à peine cent francs par mois, et avec ses économies entassées dans un bas de laine, achetait des actions de chemins de fer et des rentes sur l'État.

— C'est sudlime, ajoutait-il, en me tapotant la joue… C'est sudlime une conduite comme ça… Sois économe, mon garçon. Avec de l'économie, non seulement un sou c'est un sou, mais c'est deux sous, comme dit ma femme qui connaît toutes choses… Et tuis…

Mettant son chapeau sur l'oreille, en casseur d'assiettes, et traçant dans l'air, avec sa canne, de fantastiques moulinets, il concluait gaillardement :

— Et tuis… ça n'emtêche toint qu'on s'amuse, mâtin !… Il faut dien que jeunesse se tasse…

Il appelait cela m'apprendre la vie, et me préparer aux luttes de l'avenir.

Un corps sec, anguleux, très long, un visage rouge où l'épiderme, par endroits, s'exfoliait, un nez en l'air, court, aux narines écartées; les cheveux d'un blond verdâtre, plaqués en bandeaux minces sur les tempes meurtries, telle était Mme Eustoquie Robin, qui « connaissait toutes choses ». Il était impossible de voir une femme plus disgracieuse. Sa laideur naturelle se compliquait de toutes les manies ridicules dont on eût dit qu'elle prenait plaisir à la souligner. Elle avait, en parlant, une façon aigre et sifflante de détacher chaque syllabe, entre deux aspirations, qui agaçait les nerfs autant que le frottement d'un doigt sur du verre mouillé. Et c'étaient, à chaque mot, des sourires pincés, des trémoussements, des révérences, toute une série de gesticulations gauches et de poses prétentieuses, qui donnaient à son corps l'aspect d'un mannequin désajusté. Obsédée du désir qu'on s'occupât d'elle sans cesse, sans cesse elle se plaignait d'une indisposition à la tête, au ventre, à la poitrine, soupirait, soufflait, et demandait finalement la permission de délacer son corset.

— Ouf! faisait-elle… Ce n'est pas qu'il me serre trop… Au contraire… Mais tous les soirs, à cette heure-ci, je gonfle, je gonfle du double… C'est très inquiétant… Qu'en pensez-vous, monsieur Dervelle?

— Un peu de dyspepsie, sans doute, professait mon père… Les fonctions sont bonnes… régulières?

Et Mme Robin, baissant les yeux, minaudait :

— Mon Dieu, oui… à peu de choses près… C'est-à-dire… Enfin… Ah! que les médecins ont donc des questions qui dépoétisent, n'est-ce pas, chère madame?… Vraiment, je n'aimerais pas être médecin… On doit en voir de toutes les couleurs… Et puis, j'ai horreur des malades… Ça me fait l'effet de bêtes!

Je la détestais, ayant eu à pâtir de ses méchancetés. Mme Robin avait deux fils : l'un, Robert, garçon de vingt-trois ans, soldat en Afrique, dont on évitait de parler, et qui jamais ne venait à Viantais; l'autre, Georges, de deux ans moins âgé que moi, un pauvre être souffreteux et difforme, que sa mère montrait rarement, honteuse de son visage fripé, de ses petites jambes torses, de la faiblesse de ce corps d'enfant tardif et mal venu… Ma figure, qui passait pour jolie, ma santé robuste me donnaient, sur le pitoyable avorton, une supériorité qui m'eût fait l'aimer tendrement. Il était, d'ailleurs, doux et bon, et si résigné! J'eusse

souhaité qu'il devînt le compagnon habituel de mes jeux, heureux de le protéger, de me servir de ma force en faveur de sa débilité. Lui aussi le désirait, je le devinais à son regard implorant, d'où partaient vers moi les élans de son âme, comprimée et plaintive, son regard de prisonnier, avide de soleil et de liberté, son regard nostalgique qui, au travers des fenêtres closes, s'accrochait désespérément au vol des oiseaux, pour monter, porté sur leurs ailes, dans la lumière et dans l'infini… Mais Mme Robin mettait sans cesse entre nous son ombre jalouse, son ombre haute et rêche, comme un mur de pierre. Elle nous séparait, ne permettant pas qu'on pût nous voir l'un à côté de l'autre, car je faisais ressortir davantage la laideur de son fils. Frappée, à la fois, dans son orgueil de mère et dans son amour-propre de femme, elle en voulait à tout ce qui était jeune, beau et vivant; elle m'en voulait surtout, à moi, de mes joues roses, de mes membres solides, du sang pur et chaud qui coulait sous ma peau. Il semblait que j'avais volé cela à son fils et c'était à moi qu'elle demandait compte de ses déceptions et de ses souffrances. Parfois, elle me marchait sur les pieds, si fort que la douleur m'arrachait des larmes et elle s'excusait, ensuite, de sa maladresse, avec mille tendresses hypocrites. Lorsqu'elle me trouvait seul, elle me soufflетait, me bourrait de coups de pied et de coups de poing; souvent, dans un coin, traîtreusement, elle me pinçait le bras jusqu'au sang, disant d'une voix mielleuse : « Oh! le chéri! Oh! comme il est joli! », tandis que sur ses lèvres, amincies et desséchées par la haine, un horrible sourire grimaçait. Un dimanche, à la promenade, comme nous longions un remblai très élevé, d'une poussée légère du coude, elle me fit rouler en bas du talus, et l'on me releva, le poignet foulé, la figure déchirée par les ronces, le corps couvert de contusions. Je ne me plaignais pas à mes parents, retenu par la crainte de persécutions plus cruelles, et puis, comme Mme Robin ne parlait de moi qu'en termes affectueux et admiratifs, ma mère l'aimait davantage de me tant aimer.

— Allons, mon petit Albert, sois gentil avec Mme Robin… Elle est si bonne pour toi.

Cette recommandation, qui revenait à chaque instant, m'exaspérait, me révoltait dans tous mes sentiments de justice. Mais

que faire à cela? On ne m'eût pas cru; si j'avais parlé, on m'eût peut-être puni.

Tous les jours, sauf le jeudi, les Robin venaient passer la soirée chez nous. Ma mère et Mme Robin se livraient à des travaux d'aiguille, causaient de leurs affaires de ménage, se lamentaient sur la cherté croissante de la viande.

— Et le pain, qu'on ne taxe plus!… N'est-ce pas une indignité?… Aussi est-ce étonnant de voir sur le dos de Mme Chaumier, la boulangère, des châles comme nous n'en portons pas, nous autres?… Dame! avec notre argent!

Ce mot : l'argent, tintait sur leurs lèvres avec une persistance qui m'agaçait, qui me gênait, autant qu'un mot obscène.

Quant à M. Robin et à mon père, ils jouaient au piquet, très graves, méditatifs, préparant, dans un silence hostile, des *capotes* formidables et de prodigieux *quatre-vingt-dix.* Parfois, ils s'entretenaient de politique, tremblaient aux souvenirs sanglants de 1848, s'extasiaient sur les mérites de M. de la Guéronnière, comparaient Jules Favre à Marat.

— Il est venu tlaider une fois, à Dayeux, disait M. Robin… Je l'ai vu… Ah! mon ami! quelle effrayante figure il a! Il fait teur, tositivement… Mais, tar exemtle, soyons justes, il tarle dien… Ce qu'il dit, tout de même, vous savez, c'est envoyé!…

Le dimanche, on organisait une partie de bog, avec le curé Sortais; et, bien que les enjeux fussent représentés par de modestes haricots, Mme Robin se montrait d'une âpreté farouche, dans le gain, exigeait, au moindre coup douteux, qu'on se référât à la règle écrite. En sa qualité d'homme habitué aux obscurités des exégèses juridiques, M. Robin était chargé d'expliquer, de commenter, de discuter, de juger.

— Le dog, affirmait-il, en prenant la pose auguste d'un président de cour d'assises, le dog n'est toint comme le code… Cetendant, il est dien évident que les rattorts, les rattrochements, et je dirais même, les analogies…

Finalement, il tranchait toujours les difficultés, en faveur de sa femme.

Sous prétexte qu'ils n'avaient rien trouvé de convenable, pour s'installer avec leurs meubles, restés à Bayeux, sous la garde d'une tante, les Robin occupaient provisoirement le premier étage d'une maison que leur louaient les demoiselles Lejars, deux

vieilles filles, riches et dévotes, grosses et roulantes, toutes deux vêtues de même façon, toutes deux pourvues d'un goître monstrueux — une des curiosités de Viantais. L'appartement était triste, petit, réduit aux meubles indispensables. Les Robin n'avaient pas de domestiques et ne recevaient point.

— Comment voulez-vous, s'excusait Mme Robin, que nous forcions nos amis à venir dans un taudis pareil?… Mais quand nous aurons une maison, quand nous aurons nos meubles!… Alors!

Ses réticences, et le regard et le balancement de tête qui les accompagnaient, cachaient des promesses de fêtes inouïes, de dîners extraordinaires, insoupçonnés dans le pays. Il y avait, dans ce « quand nous aurons nos meubles », prononcé sur un ton de voix mystérieux et revendicatif, tout un jaillissement de lumières versicolores, tout un éblouissement d'argenterie, de cristaux, de porcelaines; on y voyait s'allumer la flamme rouge des vins rares, défiler des pièces parées, s'ériger des architectures odorantes de biscuits et de nougats, se balancer des grappes de fruits dorés, ce qui faisait dire à des gens de Viantais :

— Oh! les Robin!… Il paraît que personne ne sait recevoir comme eux… Vous verrez ça quand ils auront leurs meubles.

On les consultait sur des questions d'étiquette, sur « ce qui se fait » et sur « ce qui ne se fait pas », sur l'ordonnance symbolique du dessert, étude grave et passionnante. Chaque fois qu'ils acceptaient à dîner chez nous, M. Robin s'écriait :

— Oh! nous vous en devons, des dîners!… nous vous en devons plus de cent!… C'est honteux!… Mais quand nous aurons nos meudles…

On parlait alors de ces meubles fameux, pour qui les maisons de Viantais étaient ou trop grandes ou trop petites, ou trop sombres, ou trop claires, ou trop au soleil, ou trop humides. Mme Robin racontait les splendeurs de sa chambre à coucher, en reps bleu; du salon, en damas jaune. Elle disait sa lingerie, brodée de rouge; sa verrerie relevée de filets dorés; son service à café, tout en chine, dont on ne se servait jamais, étant trop fragile, et qui ornait la vitrine de son buffet-bibliothèque en acajou. M. Robin, lui, s'étendait sur la magnificence de sa cave à liqueurs, qui contenait « un comtartiment tour les cigares » et de son bureau, « un dureau en chêne sculpté et à secret ».

— Enfin, répétait-il, vous verrez tout ça, quand nous aurons nos meubles !

La vérité, c'est que les Robin, confiants dans les promesses du sénateur, attendaient un avancement prochain, et ne voulaient pas payer les frais de deux déménagements. Ils attendirent douze ans, dans la maison des demoiselles Lejars et, durant ces douze années, ils ne cessèrent de s'excuser, à chaque invitation nouvelle.

— Oh ! nous vous en devons, des dîners !… C'est honteux vraiment !… Mais quand nous aurons nos meubles !…

Ma mère ne s'était pas trompée. C'étaient bien les Robin qui avaient sonné à la grille. Ils arrivèrent, lui, soufflant, sa figure enfouie dans le triple tour d'un cache-nez à carreaux noirs et blancs ; elle, minaudant sous une capeline de laine rouge, qu'ornait un large ruban de velours noir.

— Quel temps ! mes amis, s'exclama M. Robin, qui s'ébrouait ainsi qu'un vieux cheval, quel temps !… Et le daromètre daisse toujours.

Mme Robin arrondit la bouche, prit un air affectueux et navré.

— Nous nous disions, tout à l'heure, mon mari et moi, en dînant : « Pourvu que ce pauvre monsieur Dervelle n'ait pas été obligé d'aller voir des malades, par un temps pareil !… » Pauvre monsieur !… Quel dur métier… la nuit… Il fait si noir !…

— Le fait est, déclara mon père, que ça n'encourage pas, des temps comme ça !… Mais qu'est-ce que vous voulez ?… Quand il faut, il faut !… Et pas toujours sûr d'être payé, voilà le triste ! D'abord, les pauvres… ce sont les plus exigeants !

— Tardleu ! lança M. Robin… ils ne regardent toint à la détense des autres… hé ! hé ! hé !

Ma mère aidait Mme Robin à se débarrasser de sa capeline et de son manteau.

— Et votre petit Georges ? demanda-t-elle… vous ne l'avez pas encore amené ?

— D'un temps pareil, chère madame !… Et puis, il est un peu souffrant… Il tousse beaucoup… Figurez-vous que je n'ai pas apporté mon ouvrage, non plus… ce vilain temps me rend d'une paresse, d'une paresse !… J'ai les membres brisés, et la tête toute chose…

M'apercevant, elle s'avança vers moi, les mains tendues.

— Le cher mignon, que je n'avais pas vu!… Toujours joli, donc… et toujours sage!… Embrassez-moi, mignon.

Et elle m'offrait à baiser ses lèvres, ses horribles lèvres pâles, qui m'étaient plus répugnantes que la gueule d'une bête féroce.

Tout le monde s'installa autour du guéridon, près de la cheminée, et mon père dit gravement :

— Mes amis, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Les Robin levèrent la tête, très intéressés et recueillis.

— Eh bien! voilà!… L'abbé Jules revient à Viantais.

Le juge de paix tressauta sur sa chaise; sa bouche s'ouvrit, démesurément élargie et resta, quelques secondes, béante d'étonnement. Il s'écria :

— L'addé Jules!… qu'est-ce que vous me dites là?

— Il nous a écrit ce matin, poursuivit mon père… Oh! deux mots seulement!… Et nous l'attendons d'un jour à l'autre!… Quant à ses intentions, il ne nous en dit rien.

— Mais enfin, revient-il tour tout à fait?… Ou dien n'est-ce qu'un tetit voyage, en tassant, tour vous voir?

— Pour tout à fait!… Du moins nous avons compris cela, d'après sa lettre… Naturellement, de ce qu'il a pu fabriquer à Paris, pas un mot… Est-il encore prêtre, seulement?

Et mon père semblait chercher dans les yeux du juge de paix, une opinion, un conseil, car toutes ses perplexités le reprenaient et je suis sûr qu'à ce moment, la vision lui vint de l'abbé Jules, avec une longue barbe laïque, sur une longue redingote de défroqué.

— Tiens, tiens, tiens! fit M. Robin… nous allons donc le connaître, ce fameux addé!

— Nous aurons donc une messe de plus, le dimanche, déclara Mme Robin, avec satisfaction… Ah! ce n'est pas malheureux!… Depuis que M. Desroches, le vicaire, est nommé chapelain de Blandé, le service, vraiment, est bien insuffisant!…

S'adressant ensuite à ma mère, elle demanda :

— Monsieur le curé est-il averti?… que dit-il?… que pense-t-il?

— Ah! soupira ma mère, monsieur le curé est enchanté… Mais il est enchanté de tout, vous le savez… Il ne voit le mal nulle part… pourtant, il devrait bien connaître l'abbé, lui!…

Sans compter toutes les difficultés qu'ils auront ensemble… Ça sera du joli!…

— Mais à quel titre M. l'abbé s'établira-t-il ici?

— Nous ne savons pas… Comme prêtre habitué, sans doute!

Elle ajouta, d'une voix où l'on sentait s'aigrir toutes ses rancunes :

— Prêtre habitué!… Un homme qui aurait pu devenir évêque, s'il avait voulu, et faire tant de bien à sa famille… nous aurions poussé Albert dans la carrière ecclésiastique… Au lieu de cela, que va-t-il nous arriver?

Mme Robin se tortillait sur sa chaise, balançait son buste maigre. Une moue surette pinçait ses lèvres.

— Que voulez-vous, chère madame? consola-t-elle… ce qui est fait est fait!… L'important, pour vous, c'est qu'il revienne… vous devez vous réjouir de son retour…

Ma mère haussa légèrement les épaules.

— Dans un sens, oui; dans un sens, non… Vous ne le connaissez pas.

— Je ne connais qu'une chose, riposta Mme Robin gravement… C'est un prêtre!… Ensuite, il est toujours préférable d'avoir un parent près de soi… On le soigne, on le surveille, on sait ce qu'il fait… et l'on est toujours à temps de prendre un parti, si les choses ne vont point comme il faut…

— Je sais bien, fit ma mère… c'est un avantage…

— Tandis que, de loin, dame! on peut s'attendre à tout, c'est-à-dire qu'on peut s'attendre à rien… Ce ne sont pas les intrigants qui manquent aujourd'hui… Et puis, écoutez donc, il ne faut rien préjuger à l'avance… Il est peut-être très changé, M. l'abbé!… Et s'il revenait avec une fortune?

Un éclair passa dans les yeux de ma mère, mais il s'éteignit vite. Secouant tristement la tête, elle soupira.

— Ce serait bien à désirer pour lui! Mais l'abbé Jules n'est pas un homme à ça!… S'il est changé, il est changé en pire, voilà mon sentiment… Et, peut-être faudra-t-il que nous le nourrissions, par-dessus le marché!… Paris, c'est si grand, si tentant!… Il s'y passe tant de drôles de choses, et il y a de si vilaines gens!

— Le luxe!… le luxe! s'exclama M. Robin… À Taris c'est le luxe qui terd le monde!… On ne sait tlus quoi inventer tour faire détenser de l'argent… Ainsi, chez le sénateur, dans le vestidule, figurez-vous qu'il y a deux nègres en dronze trois fois grands comme moi, et qui tortent des flamdeaux dorés!… C'est incroyadle!… Le soir, ça s'allume!… J'ai vu cela, moi!

— Moi, risqua mon père, un soir, au théâtre, on m'a montré George Sand… Eh bien! elle était habillée en homme!… Je crois que Jules devait, lui aussi, s'habiller en homme!… Il n'a pas dû user beaucoup de soutanes, allez!… Mais, pour ce qui est de George Sand, on voyait très bien que c'était une femme… On le voyait même trop.

— L'horreur! fit avec dégoût Mme Robin, qui détourna la tête et balança la main, comme si elle eût chassé loin d'elle une mouche importune.

Mon père allait entrer dans des détails descriptifs et gaillards; ma mère l'arrêta, en me désignant d'un coup d'œil bref, car, dès qu'il ne s'agissait plus de médecine, on était très sévère, devant moi, sur le choix des mots.

La conversation continua sur l'abbé Jules, et mon père dut raconter sa vie, depuis son enfance jusqu'à son départ pour Paris. Ayant eu très fort sommeil ce soir-là, malgré l'excitation où me mettaient ces événements si considérables, et l'insupportable présence de Mme Robin, je n'ai pas retenu grand'chose de ce récit. Je n'ai guère retenu que les exclamations scandalisées de nos amis, qui accompagnaient chaque épisode un peu vif.

— Est-il Dieu possible?… Un prêtre!…

Je me souviens aussi qu'il fut fort question d'une dame Boulmère, morte en couches, quelques jours auparavant, et je revois encore mon père expliquant la maladie…

— Vous comprenez… Tenez… l'utérus, ou la matrice, si vous aimez mieux, c'est comme un ballon… La partie renflée est en haut, n'est-ce pas?… Alors, ça pèse…

Puis l'on revint à l'abbé Jules. Il était dix heures et demie, lorsque les Robin partirent.

— Réfléchissez bien, chère madame, disait l'horrible Mme Robin en remettant sa capeline… Ne brusquez rien… On ne sait jamais ce qui peut arriver… Et puis si vous avez besoin de

nous, ne vous gênez pas… Je vous aime tant… J'aime tant votre petit Albert!…

Mon père et M. Robin causaient ensemble.

— Teut-être les femmes?… disait celui-ci.

— Non… non!… répondait mon père… Il doit y avoir autre chose!… Qu'a-t-il pu fabriquer à Paris?

III

Avant de poursuivre mon récit, on me permettra de faire un retour dans le passé de l'abbé Jules, et d'évoquer cette étrange figure, d'après les souvenirs personnels que j'en ai, d'après les recherches passionnées auxquelles je me livrai chez les personnes qui le connurent et dans les divers milieux qu'il habita.

Ma grand-mère était certainement la femme la plus aimée, la plus respectée de toutes les femmes de Viantais. Je puis dire, sans exagération, qu'on la vénérait comme une sainte. Elle se montrait d'une infinie douceur envers tout le monde ; sa charité pour les pauvres était inépuisable. Fille de paysans, elle avait fidèlement conservé la tenue des paysannes, bien que son mariage lui donnât un rang dans la bourgeoisie du pays. Mais c'était une nature modeste, d'une rare délicatesse de sentiments et d'un rare bon sens — un peu trop dévote, peut-être. Je la vois encore, assise dans son immense fauteuil à coussins de toile écrue, toute petite et tassée, et ridée sous son large bonnet de linge blanc qui donnait, à son visage de vieille, des tons de cire délicate. Elle tricotait, tricotait sans cesse des bas, des gilets, des jupons pour les malheureux. Comme elle était active et preste, malgré l'âge qui la courbait, et la maladie qui lui nouait les doigts ! Tous les matins, j'allais la voir — ou plutôt, ma bonne me conduisait près d'elle — et, avant que de l'embrasser, je regardais, sur la cheminée, un petit chien de bois, sous la queue duquel je trouvais, chaque fois,

une pièce de cinquante centimes. Elle faisait l'étonnée, riait, s'écriait en brandissant son aiguille :

— Comment ! il a encore crotté sa pièce de dix sous, ce petit chien-là !… quel drôle de petit chien !

Quoiqu'elle fût triste dans le fond de son cœur, ayant toujours souffert, elle avait toujours sur les lèvres un sourire charmant qui attirait la confiance, l'adoration. Mais ce sourire-là cachait bien des larmes, larmes d'enfant, larmes de femme, larmes de mère. Tendre naturellement et plus affinée de sensibilité que ne le sont les filles de campagne, elle avait passé une enfance presque douloureuse, incessamment blessée par la rudesse des êtres et la grossièreté des habitudes. Non qu'elle méprisât le milieu dans lequel elle était née, et qu'elle rêvât de vivre en un monde plus relevé ; elle aurait voulu autour d'elle plus de bonté, plus de retenue, plus de douceur. Et puis elle s'était mariée. Mon grand-père, que je n'ai pas connu, était, paraît-il, un homme très violent, despote, coureur de filles et grandement ivrogne. Il la maltraitait, comme il maltraitait tout le monde, sans raison et sans pitié. Éleveur de chevaux, obligé, par métier, de suivre les foires lointaines, vivant la plupart du temps dans les auberges, avec les maquignons, c'était là, sans doute, qu'il avait acquis ces déplorables façons. Il mourut d'un coup de pied de cheval dans le ventre à la foire de Chassans, et ma grand-mère, encore jeune, resta veuve avec trois enfants, mon père, ma tante Athalie, enlevée à dix-huit ans, d'un mal de poitrine, et mon oncle Jules.

Jamais on n'avait vu un enfant comme était Jules ; sournois, tracassier, cruel, il ne se plaisait que dans les méchants tours. Son frère et sa sœur avaient beaucoup souffert de lui, et sa mère se désespérait, car elle avait beau supplier ou punir, réprimandes et prières ne faisaient que surexciter son indomptable nature.

— C'est tout le portrait de son père, se disait en pleurant la pauvre femme.

Et de fait, elle remarquait avec effroi, chez son fils, les mêmes gestes, les mêmes regards qu'avait son mari, quand celui-ci, après de longues absences, rentrait à la maison, braillant, sacrant, puant le vin de l'auberge et le crottin d'écurie.

Au collège, où on le mit de très bonne heure, Jules battait ses camarades, les dénonçait, se révoltait contre ses professeurs. Mais il était très intelligent, travailleur même et toujours le

premier de la classe. C'est à cela qu'il dut de n'avoir pas été renvoyé plus de vingt fois. De retour à la maison, ses déplorables instincts, nourris par une vie plus libre et oisive, se développèrent encore. Il donna le scandale dans le pays par sa conduite libertine, fréquenta les cabarets, se rendit coupable de nombreux vols domestiques. On ne pouvait lui adresser la moindre observation qu'il ne s'emportât, menaçât de tout casser. Il avait des colères si terribles que tout le monde tremblait devant lui, et que lui-même, la crise passée, restait, pendant des heures, malade, le cerveau brisé, et tout pâle, semblable à un épileptique terrassé par son mal. Quand sa mère lui demandait à quelle carrière il comptait se préparer, il ne répondait rien, sifflotait un air et lui tournait le dos. Elle essaya de le mettre chez un avoué, à Mortagne; mais, au bout de trois jours, il s'échappa, après avoir sali de dessins obscènes une quantité considérable de papier timbré. En même temps, il s'était pris d'une véritable passion pour la lecture; il lisait de tout : des romans, des vers, des livres de science, de philosophie, des journaux révolutionnaires que lui prêtait le pharmacien, vieux républicain exalté et dément, qui ne rêvait que de guillotine et de bonheur universel. Tous les deux, ils travaillaient à de vagues cataclysmes, à des renversements prodigieux de l'ordre social. Et Jules s'amusait, devant sa mère, à exprimer des opinions effroyables qui arrachaient à l'infortunée veuve cette douloureuse exclamation :

— Mon Dieu! Est-il possible que ce soit là mon fils?

Un jour que, sérieusement, elle songeait à l'embarquer, ou à l'envoyer dans une maison de correction, Jules lui déclara qu'il voulait se faire prêtre. Elle poussa un cri, leva les yeux au ciel, se couvrit le visage de ses mains, comme si elle venait d'entendre un odieux blasphème.

— Sainte Vierge!… Prêtre, toi!… Un garnement comme toi!… Mais c'est offenser le bon Dieu que de dire des choses pareilles!…

— Je veux me faire prêtre, répéta Jules résolument… Et puis voilà tout!

Il s'entêta, tempêta, s'encoléra, menaça.

— Je veux me faire prêtre, nom de Dieu!… Prêtre, sacré nom de Dieu!

Et la mère s'évanouit, en disant :

— Ah ! j'ai donné le jour à l'Antéchrist !… Pardonnez-moi, Seigneur.

On consulta le curé, et le curé ne vit, dans cette vocation extraordinaire et si extraordinairement exprimée, qu'une grâce soudaine du ciel, un miracle… Il en eut une joie débordante.

— C'est un miracle !… un grand miracle. Dimanche, au prône, je le ferai savoir à toute la paroisse !… Ah ! quel miracle !

Mme Dervelle sanglotait.

— Mais il sacrait, monsieur le curé, il sacrait comme un païen.

— Ta, ta, ta, ta !… il sacrait… C'est bien évident, qu'il sacrait… Mais c'est l'esprit du mal qui s'en allait, ma bonne petite dame… Jules veut se faire prêtre !… ah ! remerciez bien le bon Dieu !… Pour moi, voyez-vous, c'est un des plus éclatants triomphes de la foi. Cela rappelle saint Augustin… Oui, votre fils sera un second saint Augustin… Quel honneur pour vous, pour la paroisse, pour l'Église !… Ah ! c'est un grand miracle !…

— Monsieur le curé, monsieur le curé, gémissait la mère infortunée et tout en larmes, monsieur le curé, ne vous trompez-vous point ?

— Na !… na !… remettez-vous, ma bonne dame… na ! non, je ne me trompe pas, allez !… c'est un immense miracle !… Je dirai demain une messe d'actions de grâce… na !… voyons… ne pleurez plus, remettez-vous, na !

Deux mois après, Jules entrait au grand séminaire de S…

À quel sentiment avait-il obéi, en prenant cette détermination si imprévue ? S'était-il tracé, dans ce métier du prêtre, un plan d'existence à venir, en somme indépendante et facile, au regard des autres métiers ?… Ne s'était-il laissé guider que par son goût des mystifications excessives et des sacrilèges bravades ?… Peut-être n'était-il pas aussi perverti qu'il aimait à le paraître ?… Les idées condamnables, affichées avec fanfaronnade, peut-être n'existaient-elles qu'à la surface de sa nature, comme un masque, et peut-être gardait-il, au fond de son cœur, l'impérissable germe des éducations chrétiennes ?

On ne le sut pas, car Jules demeura, toute sa vie, une indéchiffrable énigme.

Cependant, les années qu'il passa au séminaire marquèrent, dans son existence, une phase nouvelle d'énergiques efforts vers le bien, et d'ardente lutte contre soi-même. Soit ambition de

parvenir à quelque haute dignité ecclésiastique, soit repentance ou réflexion, il s'acharna à dompter sa nature révoltée, tenta de l'assouplir aux écœurements de la discipline, aux effacements de l'humilité, non point par la prière, et la passive observance des pratiques pieuses, comme font les faibles, mais par un raidissement en quelque sorte musculaire de sa volonté, par une tension pour ainsi dire physique de toutes ses facultés intellectuelles. Hélas! en dépit de son courage, il avait de violents retours au mal, une poussée de ses instincts mauvais, si soudaine et si formidable, qu'elle culbutait, en une minute, tous les travaux de défense, lentement, durement édifiés par lui contre lui. Et c'était à recommencer. Ce combat persistant de l'esprit et du corps, cette contraction nerveuse et morale qu'il s'imposait, empêchèrent Jules de se façonner aux manières ambiantes, d'acquérir ce qu'on appelle l'air de la maison. Bien au contraire, sa grande carcasse dégingandée accusa davantage ses angles brusques, ses saillies grimacières, et jamais elle ne connut l'onction des gestes lubrifiés, cette douceur aigre, ces caresses venimeuses, cette tortueuse souplesse, ce silence plein de chuchotements des sacristies et des confessionnaux.

Servi par une mémoire prodigieuse, et par une très vive compréhension des choses, il ne tarda pas à se faire remarquer de ses professeurs, et même à les inquiéter. L'audace de ses idées, son penchant à la discussion hargneuse des dogmes, ses tendances à mêler des ressouvenirs de vague science et de philosophie condamnée, aux inflexibilités barbares des doctrines théologiques, la flamme d'éloquence passionnelle dont il incendiait ses compositions les plus abstraites et surtout sa répugnance invincible dans l'accomplissement des rites sacrés, qu'on faisait répéter aux élèves, ainsi qu'une comédie aux comédiens, tout cela, plus encore que les involontaires écarts de sa conduite, émut le supérieur qui crut devoir en signaler le danger à l'évêque. L'évêque, indulgent et doux vieillard, pensa, après réflexion, que c'était là exubérance de jeunesse, que les austérités de la règle, les endormements de la routine en auraient bien vite raison et, chose singulière chez un homme timoré, il se prit d'affection pour Jules, s'intéressa à son avenir, parce qu'il ne ressemblait pas aux autres séminaristes. Plusieurs fois, il le fit sortir, l'admit à sa table; loin de s'effrayer des allures hardies de son préféré, il se

sentit attiré davantage vers cette intelligence curieuse, cette volonté bourrue, « qui le changeaient un peu » de ce qu'il avait l'habitude de voir et d'entendre, autour de lui. Comme le grand vicaire exprimait, un jour, des doutes sur le sérieux de la vocation de Jules, et disait, en penchant la tête sur ses mains jointes : « Son âme bouillonne, Monseigneur… elle bouillonne horriblement… J'ai bien peur qu'elle ne reste conquise à l'infidélité et au péché », l'évêque répondit :

— Nous la calmerons, monsieur l'abbé, nous la calmerons… Et vous verrez que ce gamin-là ira loin, très loin… Il honorera l'Église.

Puis, après un silence, d'une voix pleine de regrets, il ajouta :

— Quel dommage qu'il soit si laid, si mal bâti !

Jules n'aimait point ses condisciples, fuyait autant qu'il pouvait leurs entretiens et leurs jeux. Dans les cours, à la promenade, il restait à l'écart des groupes, en sauvage, marchant avec acharnement, poussant du pied de grosses pierres, secouant les arbres, paraissant toujours emporté vers des buts de destruction. Parmi les plus fervents et les plus intolérants de ses camarades, il avait flairé l'ordure des amitiés suspectes, surpris d'étranges correspondances, et souvent il s'amusait à les poursuivre de plaisanteries cyniques et de sales propos, à les tenir sous l'incessante terreur d'une dénonciation, d'une honte publique, étalée devant les maîtres. Il dédaignait ces jeunes gens, joufflus et roses, à l'esprit esclave, à l'âme ignorante, qui apprenaient la foi, comme on apprend la cordonnerie, et cachaient, sous des dehors soumis et dévots, les appétits grossiers du cuistre, les viles convoitises du paysan réfractaire. Eux, renforçant leurs méfiances originelles de la haine toute neuve du demi-bourgeois, contre quelqu'un qui n'était ni de leur race psychique, ni de leur classe sociale, le détestaient. Ils le redoutaient aussi beaucoup, à cause de la protection « scandaleuse » dont l'évêque le couvrait, à cause de ses colères terribles et de ses cruelles moqueries, et voyaient en lui, avec épouvante, l'apôtre de l'hérésie future, un iconoclaste, un assermenté, « un Lamennais ». Car Lamennais, dans les rares instants où ils se permettaient de penser librement, représentaient pour eux la dernière incarnation du diable. Jules termina, sans trop d'encombres, ses études religieuses, et, quand il sortit

du séminaire, ce fut pour entrer à l'évêché, en qualité de secrétaire de Monseigneur.

Ce jour-là, Mme Dervelle oublia les angoisses passées et goûta tout le délice de l'orgueil maternel. Elle se rendit chez le curé, l'âme remuée par un bonheur si doux, qu'il lui semblait que des anges l'emportaient, en chantant des hymnes, vers des paradis de lumière.

— Eh bien ! ma petite dame, s'écria le bon curé, qui serra avec effusion les mains de sa chère paroissienne. Eh bien ! que vous avais-je dit ?… Est-ce un miracle, oui ou non ?… Est-ce un miracle, nom d'un petit bonhomme ?…

Elle ne trouva pas de mots assez grands, assez nobles pour exprimer sa reconnaissance. La gorge serrée par l'émotion, défaillante et ravie, elle ne pouvait que balbutier :

— Oh ! monsieur le curé !… monsieur le curé !

— Na ! na !… Me croirez-vous une autre fois, dites, me croirez-vous, madame saint Thomas ? Et ça n'est pas fini, allez !… Votre fils deviendra évêque, le cher enfant !… Évêque, vous entendez bien, aussi vrai que deux et deux font quatre.

Évêque ! Il s'agissait bien de cela, maintenant ! Elle le voyait sous des coupoles vertigineuses, resplendissant d'or, portant la tiare aux trois couronnes, commander aux âmes des rois de la terre, prosternés à ses pieds.

Suivant un usage touchant, ce fut dans l'église de Viantais que l'abbé Jules célébra sa première messe, au milieu d'une pompe inaccoutumée, entouré de toute la population qui l'avait connu enfant. Et il arriva, à cette occasion, une chose mémorable dont on parle encore, dans le pays, et dont on parlera longtemps. Le jeune prêtre monta en chaire, et là, devant tous, il fit la confession générale de ses erreurs et de ses péchés. Dès les premières paroles, tombées de ses lèvres, une stupeur envahit la foule des fidèles.

— Mes très chers frères, s'écria-il, d'une voix sourde et tremblante, je suis un grand pécheur. À peine si la vie commence pour moi, et, déjà, mon âme est plus lourde de crimes, plus chargée d'iniquités que celles des vieillards impurs et des conquérants. C'est au milieu de vous que j'ai vécu cette vie mauvaise, que j'ai grandi, dans le doute, dans la révolte et dans la luxure. C'est au milieu de vous, qui fûtes les témoins attristés de mes déplorables

années, que je veux me frapper la poitrine. Au scandale public, il faut la publique humiliation. Cela est bon, cela est juste, cela est chrétien. Ce n'est point assez que le repentir habite les solitudes muettes de la conscience. Écoutez-moi : J'ai renié Dieu, et j'ai blasphémé son saint nom; j'ai insulté aux douleurs du Christ, et j'ai outragé le ventre radieux, neuf fois immaculé, de la vierge Marie. J'ai méprisé ma mère, la créature sacrée dont je suis né, et j'ai haï les hommes, mes frères douloureux. J'ai menti, j'ai volé, j'ai repoussé du pied les infirmes et les pauvres, ces mélancoliques élus du ciel. Rêvant de criminels attentats, et la chair brûlée de concupiscences monstrueuses, sans remords, sans hésitation, je me suis approché de la Sainte Table, et j'ai donné au doux corps du Sauveur le lit fangeux d'une âme sacrilège… Enfin, j'ai désiré la femme de mon prochain, j'ai soufflé la débauche au cœur des jeunes filles, et, dans les champs, sous l'infini regard de Dieu, comme un bouc immonde, j'ai forniqué…

Il prononça ce dernier mot d'une voix forte et vibrante, et il se fit dans l'église un long chuchotement que dominèrent bientôt des bruits de chaises pudiquement remuées, des « hum! hum! » de toux effarées, se répondant d'un bout de la nef à l'autre. Le curé fut secoué au fond de sa stalle, comme par la commotion d'une décharge électrique; et chose inexplicable, miraculeuse, l'orgue poussa un cri de détresse, qui parcourut la voûte, et vint mourir dans le chœur, au-dessus des diacres et des chantres consternés.

— J'ai forniqué! répéta l'abbé Jules, de toutes ses forces.

Et sa voix tonnait. Et il se frappait la poitrine avec rage; et les manches de son surplis battaient autour de lui, ainsi que de grandes ailes affolées.

Alors, il reprit, une par une, ses fautes passées, les étala avec une impitoyable dureté, vida le fond de son cœur de toutes les pensées perverses, de toutes les secrètes hontes dont il s'était sali. Devant le spectacle de cet homme, qui, pareil aux anciens chercheurs de martyre, se flagellait, se déchirait, écartait, avec ses doigts, les plaies ruisselantes, éparpillait, sous la terreur des coups volontaires, les lambeaux de sa chair et les gouttes de son sang, les fidèles, d'abord étonnés, gênés par la violence des mots et la crudité biblique des aveux, éprouvèrent ensuite un singulier malaise qui les bouleversa. Une angoisse leur serrait la gorge, une

souffrance inconnue leur brisait l'estomac ; ils avaient une sensation, atroce et nouvelle, la sensation qui vous saisit à regarder un gymnaste, évoluant, dans le vide, sur un trapèze, au-dessus d'un abîme… Quelque chose comme le choc en retour du vertige de la mort. Deux femmes, très pâles, se soutenant péniblement aux bourreaux des chaises, sortirent presque défaillantes ; une autre cria en se bouchant les oreilles :

— Assez !… Assez !

Et, de toutes les poitrines haletantes, un même cri monta vers la chaire, formidable et douloureux :

— Oui !… Oui !… Assez !… Assez !

Il s'arrêta ; le souffle lui manquait. Et, tandis qu'il essuyait son front, d'où la sueur coulait abondamment, tandis qu'il ramenait sur ses bras les manches trop lâches de son surplis, ô prodige !… un rayon de soleil, pénétrant par la rosace du vitrail, en face de la chaire, traversa la nef et vint illuminer le visage du prédicateur d'une étrange lueur d'arc-en-ciel. Tous levèrent la tête simultanément, vers la lumière annonciatrice, et, crurent voir un saint resplendir. Mais un nuage passa, voilant le soleil, et l'auréole disparut.

Maintenant, l'abbé était apaisé. Il poursuivit son sermon, scandant les mots avec lenteur. D'âpre et vengeresse, sa voix était devenue douce et suppliante. Des larmes intérieures la faisaient trembler légèrement, et lui donnaient des accents de tendresse ineffable. Les mains jointes, le regard projeté sur la voûte, où flottaient encore de mourantes fumées d'encens, il demandait pardon aux hommes, aux saints, à la Vierge, à Dieu, avec ivresse, avec délire. Il invoquait même la pitié des choses.

— Et toi, aussi, Nature virginale et féconde, dont les ruts sont aimés de Dieu, et qui recouvre de vie splendide le corps délivré des justes ; toi que, tant de fois, j'ai souillée, toi que j'ai profanée, pardonne-moi. Pardonne-moi, et donne-moi la souffrance, car la souffrance est bonne à celui qui pécha. Quand j'aurai faim, sois-moi avare de ton pain et de tes fruits ; quand j'aurai soif, refuse à mes lèvres l'eau pure de tes sources ; quand j'aurai froid, éloigne, de mes membres glacés, ton soleil, tes abris et tes refuges. Fais que mes pieds se déchirent aux épines de tes routes, que mes genoux saignent au flanc de tes rocs. Ô Nature, sois l'implacable et maternelle tourmenteuse de ce corps chétif, impudique et

révolté, et taille, dans le bois le plus dur et le plus lourd de tes forêts, la croix de rédemption, sous le fardeau de laquelle, ployé, je marcherai vers la clarté éternelle…

Une indicible émotion bridait les yeux des fidèles, contractait leurs visages, oppressait leurs poitrines. Pour ne point éclater, le curé faisait de violents efforts et d'affreuses grimaces. Les joues gonflées, la tonsure violette, il se tournait, se retournait dans sa stalle avec agitation. Au banc d'œuvre, les marguilliers, trop graves, se tenaient le menton, à pleines mains. Et des sanglots encore étouffés fusaient, de-ci, de-là, répercutés d'une nef à l'autre… L'abbé Jules termina ainsi, sur un ton d'ardente prière :

— Mes très chers frères, et vous aussi, mes sœurs bien-aimées, si vous avez pitié de celui qui s'accuse et qui se repent, quand l'angélus, tintant au clocher, vous prosterne, le soir, sur la terre bénie, ou au pied des crucifix familiers, oh ! je vous en prie, mêlez mon nom au nom des chers morts que vous pleurez, au nom des pauvres égarés que vous voulez ramenez à Dieu ; et que le chant triste et consolateur de vos prières unies porte, à celui qui juge et qui pardonne, l'amour reconquis d'un fils indigne, qui jure d'adorer son saint nom, et de glorifier, jusqu'à la mort, son indestructible Église…

Lorsqu'il redescendit, les sanglots, jusque-là contenus, éclatèrent, emplissant l'église d'une extraordinaire confusion de bruits humains, les uns sourds, les autres aigus, d'autres encore semblables à des gloussements, à des braiments, à des hennissements de bêtes débandées. Sur le passage de l'abbé, les têtes s'inclinaient, mouillées de larmes, comme sur le passage d'un saint. L'enthousiasme débordait, exaltait les cervelles. Une mère se précipita au-devant du jeune prêtre, le suppliant de bénir son enfant, qu'elle lui tendait, paquet grimaçant, au bout des bras. Il la repoussa doucement.

— Je suis indigne, ma sœur, dit-il.

Quelques-unes se bousculèrent pour toucher les pans sacrés de son surplis ; et le bedeau, et le suisse qui le précédaient, effarés, oscillant sur leurs jambes, ainsi que des ivrognes, criaient sans respect pour le saint lieu :

— Place donc !… Place, vous autres, sacrées femelles !

Tout à coup, l'orgue enfla sa voix sonore, et couvrit le bruit de la foule, sous un chant de triomphale allégresse… La messe continua…

Il y eut, au presbytère, un grand dîner, auquel avaient été conviés tous les prêtres et les personnages marquants du canton. Avant de passer dans la salle à manger, le bon curé Sortais, encore tout ému, s'approcha de l'abbé.

— Mon enfant, mon cher enfant ! s'exclama-t-il… que c'était beau !… quel grand, quel magnifique, quel sublime exemple vous avez donné !… Que c'était beau !… vous voyez, j'ai pleuré… je pleure encore, tenez !… Ah ! que c'était beau !

Il voulut lui prendre les mains, l'attirer sur son cœur.

— Je suis bien content, bien content, répéta-t-il.

Mais Jules se dégagea. Il avait retrouvé son air méchant, son air de dure ironie qui glaça soudain la chaleureuse effusion du vieillard.

— C'est bon, c'est bon ! fit-il… Il n'y a pas de quoi, allez, mon bonhomme !… Ha ! ha ! ha !… Hi ! hi ! hi !

Et il lui tourna le dos, en continuant de ricaner.

Ma grand-mère a, plus tard, raconté que, durant la cérémonie qui eût dû cependant la réjouir plus qu'une autre, il lui fut impossible de partager l'émotion générale. À mesure que Jules s'élevait plus haut dans l'éloquence et dans le repentir, par une de ces affinités mystérieuses que subissent les âmes sans les comprendre, elle sentait un froid descendre en elle, lui serrer le cœur douloureusement. Et si elle pleura, ce fut de peur et sous le coup d'une indéfinissable tristesse. Chose singulière, en dépit de ses efforts à chasser les harcelantes images d'autrefois, elle revoyait son fils, non tel qu'il était en ce moment avec son visage embrasé par la foi, mais tel qu'il s'était présenté, avec son rire effrayant de démon, le jour où il lui avait annoncé son désir d'entrer au grand séminaire. Et, par-delà les paroles, humiliées et contrites, qui faisaient couler tant de larmes heureuses autour d'elle, elle entendait toujours son fils éructer, comme un vomissement, ces mots impies :

— Je veux me faire prêtre, nom de Dieu !… Prêtre, sacré nom de Dieu !

Ça n'était pas fini, ainsi que l'avait prédit le curé.

À l'évêché, l'abbé Jules conquit très vite une sorte d'omnipotence bizarre. Comme il fallait passer par lui pour arriver jusqu'à l'évêque, que l'évêque, de son côté, n'arrivait à ses subordonnés que par l'entremise de son secrétaire intime, Jules profita de cette situation pour terroriser les petits vicaires et les petits desservants, principalement ses anciens camarades du séminaire. Il s'amusa à bouleverser tous leurs plans, à anéantir leurs pauvres ambitions, à les entourer de persécutions si ingénieuses et si raffinées que plusieurs d'entre eux, à bout de patience, quittèrent le diocèse, ou se défroquèrent.

— Tant mieux, tant mieux, disait l'abbé… c'est de la vermine de moins.

Il parvint à exercer, autour de lui, une tyrannie implacable qui n'allait pas sans une gaîté sinistre, et qui, souvent même, n'épargna point le vieux prélat, son protecteur. Sans y déployer la moindre ruse de diplomatie ecclésiastique, du fait seul de son effronterie, il avait, sinon tout à fait brouillé le grand vicaire avec l'évêché, du moins détruit complètement son influence et bridé son autorité. Non seulement, le grand vicaire ne comptait plus, n'était plus consulté en rien, mais encore Monseigneur lui avait retiré, au profit de Jules, quelques-unes de ses plus précieuses attributions. Il en résulta des événements graves, inattendus, qui, durant plusieurs mois, comme on le verra plus loin, ébranlèrent le monde catholique et mirent en mouvement toutes les chancelleries de l'Europe.

L'évêque était un homme très tolérant, très accommodant en toutes choses, d'un libéralisme prudent et discret qui le faisait vivre en paix, avec le pouvoir civil et avec Rome. Il aimait les fleurs et les poètes latins, et quand il n'était pas dans son jardin, à écussonner ses rosiers, ou dépoter ses géraniums, il travaillait dans sa bibliothèque, où il traduisait Virgile, en vers démodés. Craignant le bruit, ayant horreur de tout ce qui ressemble à une lutte, à un conflit, il savait, avec une rare adresse, ménager les partis et les coteries, se gardait d'une initiative quelle qu'elle fût, autant que d'une mauvaise action. Dans ses allocutions, ses lettres pastorales, ses mandements, il esquivait soigneusement les questions irritantes, se bornait aux banalités ambiguës, aux recommandations courantes du catéchisme. On y eût vainement cherché quelque chose qui pût être considéré comme une

opinion; toute son intelligence, il l'appliquait à n'en exprimer aucune. Aussi la rédaction des mandements à laquelle d'habitude collaborait le grand vicaire, qui possédait un intarissable dictionnaire de mots insignifiants et fleuris, était-elle une grosse affaire. On s'y prenait trois mois à l'avance. Tous les jours, l'évêque les copiait, les recopiait sans cesse, il supprimait des paragraphes, raturait des phrases, s'arrêtait sur chaque mot, qu'il discutait, qu'il adoucissait, où il croyait toujours découvrir un sens caché, susceptible d'interprétations malicieuses. À chaque minute, il disait :

— Relisons, relisons, monsieur l'abbé… Et, je vous en prie, tâchons de ne pas nous compromettre… nous sommes les missionnaires de la paix des âmes… Notre devoir est de concilier, d'apaiser… ne l'oublions pas, monsieur l'abbé…

— Parfaitement, Monseigneur… Cependant, cette année, nous devons peut-être…

— Non! non! monsieur l'abbé… cette année, ni jamais!… nous ne devons rien… Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Ne jugez point »… Relisons…

La nuit, dans ses rêves, il voyait les phrases de son mandement, casquées de fer, hérissées d'armes terribles, rangées en bataille, se précipiter contre lui avec des hurlements sauvages. Alors, brusquement, il se réveillait, la sueur au front, et il demeurait de longues heures, très malheureux, tourmenté par la crainte qu'une virgule mal placée n'amenât des gloses, des querelles, d'incalculables désastres. Peu à peu, son cerveau s'exaltait, la nuit glissait, dans son âme exacerbée, les effrois de l'ombre, les terreurs du silence. Tremblant, il rallumait sa lampe, descendait en chemise à sa bibliothèque, et remontait avec les épreuves du mandement qu'il relisait jusqu'à l'aube, ne s'interrompant que pour adresser à Dieu de ferventes prières.

Il apportait les mêmes incertitudes, les mêmes exagérées faiblesses, dans l'administration du diocèse qu'il avait fini par abandonner au caprice de tout le monde…

— Cela va mal, gémissait-il… Je le sais… Mais que faire?… Je ne suis rien… je ne puis rien… je suis désarmé…

S'il eût osé, voici l'intime et presque douloureuse excuse qu'il eût donnée de sa conduite.

Il avait hérité une petite fortune, d'une dame pieuse, amie de sa mère. Cela remontait au début de sa carrière ecclésiastique. Les héritiers naturels, furieux d'être dépossédés, parlèrent de captation, de manœuvres honteuses, prodiguèrent le scandale dans les journaux locaux. Finalement, ils attaquèrent le testament. Au procès, l'avocat de la famille frustrée lança contre l'honorabilité du jeune prêtre les plus fausses accusations et les plus dramatiques calomnies. Il fit frissonner l'auditoire, en représentant son adversaire comme « un de ces hommes noirs qui se glissent dans la couche des vieilles femmes, pour leur voler leur fortune, l'amour sur la gorge ». Malgré la beauté de ces métaphores, la famille perdit son procès et par un jugement qui le vengeait des outrages, le légataire fut mis en possession de la fortune contestée.

De cette aventure, il lui était resté une sorte d'effarement que les années, les succès, son élévation rapide à l'épiscopat, aggravèrent encore. De la timidité, son caractère tomba dans la faiblesse la plus condamnable. Pour se faire pardonner des torts qu'il n'avait point, il crut devoir être bon jusqu'à la duperie, indulgent jusqu'à la complicité, modeste jusqu'à l'oubli total du *moi.* Il s'imaginait surprendre dans tous les regards un reproche, dans tous les gestes un mépris, dans toutes les paroles une allusion pénible à ses amertumes anciennes. Afin d'amadouer des accusateurs chimériques, il forçait sa vie à ne paraître plus qu'une longue humilité, une constante supplication. Plus il vieillissait, et plus il se repentait de n'avoir pas repoussé du pied, dédaigneusement, ce maudit argent dont il ne profitait pas d'ailleurs et qui ne lui servait qu'à des bonnes œuvres d'une utilité souvent contestable. Et des remords le hantaient, comme si, véritablement, il avait accompli quelque action déshonorante et basse. Aussi, quand il disait, en poussant un soupir de découragement : « Je ne suis rien… Je ne puis rien… je suis désarmé », répondait-il aux secrètes révoltes de sa conscience, plutôt qu'il ne se plaignait d'un manque d'autorité réelle. Cette étrange manie devint si forte qu'il ne voulut plus prononcer ni écrire certains mots, tels que « fortune… héritage… avocat… vieille femme », dans la crainte de raviver des souvenirs cruels et de faire naître des commentaires désobligeants.

La chambre de l'abbé Jules s'ouvrait sur une étroite terrasse dominant la rue de la hauteur de deux étages. De la terrasse, l'œil embrassait une partie de la ville qui descendait vers la vallée et, par-delà la ville, un large espace de campagne, où les cultures et les prairies alternaient avec des bouquets de bois. Quelquefois, le soir, l'abbé venait s'accouder à la rampe de fer qui entourait la terrasse, et, longtemps, il restait là, à regarder l'horizon s'effacer sous les brumes, à suivre les métamorphoses pâlissantes du firmament. Son grand corps maigre et pointu, tout noir dans le crépuscule, faisait rêver les habitants de fantômes et d'apparitions infernales. Penché au-dessus d'eux, ils s'attendaient à le voir, tout à coup, déployer d'immenses ailes membraneuses et planer sur la ville, ainsi qu'une gigantesque chauve-souris. Cette chambre, dont l'unique fenêtre flamboyait très tard dans la nuit, cette terrasse plus haute qu'un rempart de citadelle, étaient devenues, pour les promeneurs inquiets, des lieux de mystère et de terreur. C'est que, depuis que cette ombre y rôdait, l'évêché, ordinairement si calme, si muré de silence, était en complète révolution; une agitation inusitée grondait derrière les épaisses murailles de pierre grise qui donnaient à l'épiscopale demeure l'aspect sombre et mort d'un vieux château abandonné; un vent soufflait de là qui passait, chargé d'aigres colères, sur le diocèse tout entier, et secouait furieusement les pauvres presbytères de village que la paix n'habitait plus. Partout, la dénonciation régnait en souveraine; chacun se sentait menacé, espionné, trahi; et si, tout le jour, par les portes grinçantes de l'évêché, se croisaient des vols effarés de soutanes, l'on rencontrait aussi, dans les chemins, au long des haies, des dos tremblants et furtifs d'ecclésiastiques, de noires silhouettes soupçonneuses, qui avaient l'air de bêtes traquées. Comble de la stupéfaction, le portier lui-même, le portier connu pour ses manières patelines et sa mielleuse obséquiosité, le portier qui renseignait les visiteurs, aussi pieusement qu'il eût servi la messe, le portier avait pris des allures hargneuses de chien de garde, et montrait les dents.

— Fut!… Fut!… disait-il, grognant et revêche… Vous demandez M. l'abbé?… Il est occupé… Adressez-vous, fut! fut!… adressez-vous au valet de chambre… Suis-je portier?… Hein?… quoi?… Eh bien, alors!… Fut! fut!

On avait même remarqué que sa calotte de velours noir qu'il se campait maintenant sur l'oreille était singulièrement tirebouchonnée et menaçante, et qu'en marchant, sa longue redingote crasseuse s'enflait d'une façon hostile.

Entre gens d'église, depuis le sacristain le plus humble jusqu'au plus glorieux suisse, depuis le plus insignifiant vicaire jusqu'au doyen le plus inamovible, on ne s'abordait qu'avec une circonspection extrême, et le trouble était tel qu'on se croyait revenu aux temps de la Terreur. Les enfants de chœur ne buvaient plus le vin des burettes et, au retour des enterrements, les charitons, ivres, ne s'abattaient plus dans les fossés de la route, la croix entre les jambes. Il y eut des déplacements de très vieux curés, qui déterminèrent une véritable émotion publique, des exécutions sommaires injustifiées, des atteintes portées à d'antiques coutumes, qui furent considérées comme des sacrilèges. Le curé de Viantais que son âge, ses vertus, les liens d'amitié qui l'unissaient à la famille Dervelle semblaient devoir protéger plus qu'aucun autre, ne fut pas épargné. Dans une lettre pleine d'impertinences et de duretés, il reçut l'ordre de renvoyer sa nièce, orpheline de dix-huit ans, bossue, à moitié idiote, qu'il avait charitablement recueillie, et dont « la présence sous son toit, à sa table, était un continuel outrage aux bonnes mœurs, un sujet de démoralisation pour les jeunes vicaires ». Il dut, aussi, après injonction formelle, cesser les visites qu'il faisait aux sœurs de l'Éducation chrétienne, et borner ses relations avec le couvent aux brèves nécessités de son ministère. Ce fut un coup terrible pour l'excellent homme. De pareils soupçons, à son âge ! Qui donc aurait pu jamais imaginer cela ! Pendant plusieurs semaines, il en demeura abasourdi, et, pour ainsi dire, idiotisé. Il ne pouvait se résoudre à croire que cela fût vrai, il se persuadait qu'il avait mal lu, qu'il avait rêvé ; il reprenait la lettre, en étudiait chaque mot, et, à chaque mot, sa figure vénérable et candide s'empourprait de honte, et il s'écriait, en levant au ciel, ses petits bras courts :

— À mon âge !… à mon âge !… Oh ! oh ! oh !

Puis il faisait le signe de la croix, et d'une voix fervente, il ajoutait :

— Seigneur, mon Dieu ! je vous offre ce calice d'amertume, à vous qui savez combien mon âme est chaste !

Il ne pensa pas, un instant, à accuser l'abbé Jules. Au contraire. Dans la naïveté infinie de son cœur, il ne trouva rien de mieux que de lui écrire une longue lettre, absurde et touchante, où il le suppliait d'intercéder pour lui, auprès de Sa Grandeur. Naturellement, la lettre resta sans réponse.

La puissance de l'abbé s'affirma de jour en jour plus redoutée. Il eut bien à subir quelques tentatives de résistance ; des conciliabules secrets s'organisèrent contre lui, sous l'inspiration de l'archiprêtre de Montagne, gros homme voluptueux et rancunier, qui voyait avec rage son influence sur l'évêque lui échapper. On fit circuler des bruits fâcheux sur la moralité du secrétaire intime, on discuta son orthodoxie, on rappela son sermon de Viantais, les mots inconvenants dont il s'était servi, l'invocation à la Nature, qui était l'œuvre abominable d'un panthéiste, d'un païen, d'un sauvage, adorateur de légumes et de lapins blancs. À son tour, il fut espionné, environné d'embûches. Mais son audace, qui ne reculait devant aucune extravagance, eut bien vite raison des intrigues et des intrigants. Les ruses de l'esprit ecclésiastique, les haines subtiles et retorses du prêtre, échouèrent piteusement devant les fantaisies énormes et brutales du mystificateur. Un soir de grande réunion à l'évêché, il aborda l'archiprêtre, qui avait affecté de ne pas lui adresser la parole, et l'entraîna dans une embrasure de fenêtre.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? lui demanda-t-il… Comment se peut-il que vous me regardiez ainsi ?

— Mais je ne vous regarde pas ainsi, mon cher abbé, répondit le gros curé, qui prit un air railleur… Je… je… je ne vous regarde pas du tout.

— Eh bien ! vous avez tort, affirma Jules… vous avez tort, je vous assure… parce que… parce que… je pourrais… je devrais… vous en conviendrez vous-même… je devrais, pour l'honneur de l'Église, pour ma conscience, pour mon plaisir… Ha ! ha ! ha !… Cela vous surprend, n'est-ce pas ?… Vous ne me regardez plus ainsi… vous me regardez, si je puis dire, vous me regardez tout à fait ?…

L'archiprêtre haussa les épaules et dit d'une voix traînante :

— Je vous regarde, je ne vous regarde pas… Après ?… Quel est ce galimatias ?

— Ce galimatias ?… vous allez voir, reprit Jules… J'ai les preuves, mon cher monsieur le curé, les preuves… Elles sont dans un tiroir, cachées, à l'abri, et tous les jours, je les étudie… Votre conduite est odieuse, amusante, et même incroyable, quoiqu'elle ne soit pas rare… Ha ! ha !…

— Allons, trêve de plaisanterie, fit le curé dignement.

Pourtant, son visage exprimait la gêne ; il était devenu très pâle. Jules planta son regard bien droit dans celui du curé.

— Plaisanterie ! répéta-t-il… vous êtes étonnant, mon cher curé… Non, en vérité, vous me renversez… Voler la fabrique, débaucher les petits garçons, pouvez-vous dire que ce soit là, logiquement, ce qu'on doive appeler, en propres termes, une plaisanterie ? Hé ! qu'en pensez-vous, curé ?

Celui-ci s'était troublé au point qu'il parut, un moment, défaillir. Tremblant, livide, une sueur froide au front, il se retint, pour ne point tomber, à l'espagnolette de la fenêtre. Il haletait, il suffoquait… Par un violent et trop visible effort de sa volonté, il tenta de reprendre possession de lui-même, et il bégaya, en rajustant, à petits coups saccadés, son rabat que dans un geste inconscient, il avait défait :

— Je… vous… Monseigneur saura… Je dirai… Et même dussé-je… oui, dussé-je… Je vous ferai chasser, comme, comme, comme… C'est une indignité, une indignité… une indigni…

Il ne put achever : les mots s'arrêtaient dans sa gorge… Et il y avait dans ses yeux, agrandis et bouleversés, un mélange de colère, d'égarement, de haine, de terreur, si irrésistiblement comique, que Jules éclata de rire. Alors, il lui tapa familièrement sur l'épaule.

— Remettez-vous, lui dit-il, toujours riant, calmez-vous, curé… vos saletés ne me regardent pas, quoique, en bonne justice, j'aie les preuves… Hein ! vous comprenez ?… Elles ne me regardent pas ; elles m'intéressent, voilà tout !… Seulement — calmez-vous donc, curé — seulement…

D'un coup de doigt, preste et sec ainsi qu'une chiquenaude, il fit rentrer un coin du rabat qui dépassait le collet de la soutane.

— Seulement, poursuivit-il, j'espère que vous allez me laisser tranquille, vous et votre séquelle, me fiche la paix, en un mot, saisissez-vous ?…

Et il pirouetta sur ses talons, en continuant de rire, tandis que l'archiprêtre, ahuri et muet, s'épongeait le front et s'efforçait de faire disparaître les traces de son trouble.

L'abbé célébra son triomphe, par d'impudentes joies et un redoublement de persécution. Lorsqu'il avait pris une mesure vexatoire, il affectait de se montrer en public, et, la bouche insolente, les yeux emplis de défis, il arpentait les rues, à grandes enjambées, avec des hâtes mauvaises. La tournée de confirmation où il accompagna l'évêque, son attitude provocante, l'humble soumission du prélat, causèrent, dans toutes les paroisses, une émotion considérable.

— Avez-vous vu comme il mettait l'évêque dans sa poche ? se disaient entre eux les curés perplexes… Il a le dessus, l'effrontée canaille.

— Et l'évêque ! si vous croyez qu'il vaut plus cher de se laisser mener par un païen, un hérétique !

— Tout de même… il vaudrait mieux être de son bord, tout à fait… le grand vicaire, le curé de Mortagne, qu'est-ce que ça nous rapporte ?… et puis, il paraît qu'il les a *cogés,* ce matin-là…

— C'est vrai !… avec ces histoires, on n'a même plus le cœur de mettre son vin en bouteille.

Comme tous les craintifs qu'éblouit l'apparence de la force et qui, par l'attraction éternelle des contrastes, vont, fatalement, vers les caractères violents et les tempéraments hardis, le pauvre évêque s'était laissé séduire aux allures volontaires et conquérantes de Jules, sans y démêler ce qu'elles cachaient de cynique effronterie. Et, tout de suite, Jules l'avait dominé par la peur. Lorsqu'il comprit à quelles luttes inévitables, à quelles dangereuses responsabilités il serait entraîné par ce casse-cou, il était trop tard, déjà, pour réagir contre le premier mouvement irraisonné de cette sympathie. Jules le tenait dans son autorité, dans sa conscience, dans son esprit, dans son repos, et il ne devait point songer à s'échapper de ces rudes mains qui lui faisaient sentir, à chaque instant, la lourdeur de leur pesée. En se soumettant à cette tyrannie nouvelle, il ne lui resta plus qu'à s'étonner de la facilité avec laquelle il se l'était imposée, malgré le supérieur du séminaire, malgré le grand vicaire, et peut-être aussi, en réfléchissant bien, malgré lui-même — ce qui lui parut inexplicable, mais surtout regrettable.

— Pour une fois, se répétait-il souvent, que j'ai fait acte de libre volonté — je ne sais encore ni pourquoi ni comment —, il faut avouer que j'ai été mal, très mal inspiré… Décidément, je ne suis point né pour diriger quoi que ce soit, ni personne, ni moi-même… Hélas ! vit-on jamais homme plus malheureux ?

Dès le premier jour de son entrée en fonctions, l'abbé Jules avait tranché du maître. Choses, bêtes et gens, il bouleversa tout, bouscula tout. À peine si l'évêque, timidement, osa lui adresser une observation, et il s'en repentit vite : le regard de Jules l'avait glacé ; sa bouche, prête à toutes les imprécations, l'avait terrifié ; et il résolut de se laisser conduire désormais par un seul, aussi docilement que jadis par tout le monde ; à la longue, il en était arrivé à trouver sa situation meilleure ainsi, car il ne redoutait plus personne, sinon l'abbé, et il espérait que celui-ci consentirait à le défendre, en se défendant lui-même. Et puis, il comptait bénéficier de la crainte que le nouveau secrétaire inspirait à son entourage. Du reste, il eût préféré braver le diocèse, l'Église, Dieu, plutôt que de mécontenter Jules. Il lui parlait comme un petit enfant respectueux et fautif ; il semblait lui dire avec de désarmantes implorations dans les yeux : « Je ne puis t'empêcher de faire les choses qui me désolent, fais-les ; mais, du moins, épargne-moi, défends-moi, sois fort pour nous deux. » Tous les matins, il remettait à son secrétaire le courrier non encore décacheté — ainsi le voulait Jules — et le soir, il signait la correspondance, les pièces administratives, sans avoir l'indiscrétion de les parcourir.

— Faut-il que j'aie confiance en vous, mon cher enfant ! soupirait-il en les lui rendant.

— Eh bien ! quoi ? répondait Jules durement… Croyez-vous par hasard que je vous ferais signer des lettres d'amour ?… ou bien des traites ?

— Voyons, voyons ! calmait le prélat qui, détournant la conversation, et avec un air de s'apitoyer, murmurait :

— Que de paperasses ! mon Dieu, que de paperasses !… Comme vous devez être accablé !… Rien de grave, du reste ?… Rien de nouveau ?

— Rien, répondait Jules… le courant.

— Bon, bon !… Et cette affaire… comment donc ?… cette affaire du curé Legay, je crois, où en est-elle ?

— Qui vous a parlé de cela ?… Le grand vicaire, sans doute ?… Il est venu encore se plaindre à vous, vous débiter ses mensonges habituels ? Vous conspirez avec mes ennemis, avec les vôtres, contre moi ?… Il est propre, votre diocèse, il est joli !… Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir un joli diocèse !

— Mon cher abbé, je vous en prie, ne vous fâchez pas… Je vous demandais cela, mon Dieu !… sans y attacher la moindre importance, la plus légère idée de blâme… Un simple renseignement, je vous assure… une curiosité… voyons, bien naturelle.

Et Jules grommelait, en se retirant :

— Bien naturelle !… vous appelez cela : « bien naturelle ! » Heu ! heu !… l'affaire en est où elle doit en être, voilà tout.

Alors, l'évêque considérait d'un œil de martyr son Christ d'ivoire, dont le corps douloureux pendait sur une croix de peluche écarlate, et il gémissait :

— Un chien !… Un chien !… Je ne suis même pas un pauvre chien ! Comme il me parle, mon Dieu !

Étrange et déroutante nature que celle de Jules !… Qu'était-il donc ?… Que cherchait-il ?… Que voulait-il ?… Ses débuts avaient révélé un homme d'action, un politique ambitieux et adroit, malgré ses bravades, ses taquineries excessives, ses inutiles persécutions. Il ne lui avait fallu qu'un coup d'œil pour se rendre compte de l'état moral du diocèse, du relâchement de la discipline, des vanités, des calculs, des appétits débridés par la faiblesse d'un chef qui, volontairement, avait abdiqué son autorité ; brusquement, sans donner à ce petit monde le temps de se reconnaître, il s'était rué sur lui, avait forcé les uns à la soumission, remis les autres à leur place, pris, pour lui seul, le pouvoir anarchiquement disséminé aux mains d'une multitude d'intrigants. Il avait même, par des procédés bizarres, il est vrai, rappelé les prêtres indolents et paresseux à une dignité plus consciente de leur caractère. Mais ce qui le poussait à agir, ce n'était point l'ardeur d'une foi intolérante la grandeur d'un but entrevu, le calcul d'un intérêt particulier, c'était un besoin grossier et pervers de se divertir en terrorisant les autres. Même, en accomplissant des choses qu'il savait utiles et bonnes, il trouvait toujours le moyen de régaler ses instincts mauvais d'un piquant ragoût de scélératesse. Entre ses conceptions, souvent fortes et justes, et leur réalisation, il y avait un trou, qu'il franchissait d'une

grotesque culbute, comme un clown. Ses projets les plus sérieux tournaient en farces amères, ses idées les plus rares avaient une cruelle mystification pour aboutissement. Ses émotions elles-mêmes, ses enthousiasmes, fleurs généreuses et spontanées de son âme, ne tardaient pas à se tordre dans l'insulte d'une grimace, à se flétrir sous la bave d'une colère. Aussi, avec de très brillantes qualités intellectuelles, il n'était rien ; avec une activité incessante, il ne cherchait rien ; avec une énergie qui allait jusqu'à la férocité, il ne voulait rien. Son éloquence, ses passions, ses facultés créatrices, ses sensibilités, ce qui remuait en lui de rêves grandioses et d'aspirations hautaines, autant de forces perdues ; tout cela se consumait dans la fièvre stérile du caprice, dans le délire de ses fantaisies de déclassé. Être à rebours de lui-même, parodiste de sa propre personnalité, il vivait en un perpétuel déséquilibrement de l'esprit et du cœur.

Quelquefois, devant le pauvre évêque, si triste et si bon, qui le regardait de ses doux yeux d'enfant — d'enfant qui a peur d'être battu — il se sentait pour lui une immense pitié. Des remords lui venaient de ne pas le traiter plus doucement, de ne pas l'aimer, de profiter lâchement de cette touchante faiblesse de vieillard. Dans l'éclair d'une seconde, il passait d'une mauvaise parole à un acte de contrition exaltée, de la haine à la tendresse ; il entrevoyait mille possibilités de sacrifice et de dévouement ; il aurait voulu, tant il l'aimait en ces courts instants, que son cher évêque devînt aveugle, paralytique, lépreux, qu'il n'eût plus d'abri, plus rien, afin de le guider, de le soutenir, de lécher ses plaies, de le consoler. Et, tout à coup, il se jetait aux pieds du prélat, lui embrassait les mains.

— Je suis une vermine, répétait-il.

— Mais non ! mais non ! ne dites pas cela, mon cher enfant.

— Si ! si… je suis une vermine… une sale vermine… une vermine de pourriture !… Moins que cela encore !… Je suis… Oh ! je suis ce qu'il y a de plus dégoûtant dans la création… Je ne mérite même pas d'habiter la place d'un mendiant !… Pourquoi ne me chassez-vous pas ?… Ne m'écrasez-vous pas ?… Chassez-moi, je vous en prie… chassez-moi, comme un rat, honteusement… car demain, Monseigneur, ce soir, peut-être, je recommencerai à vous haïr, à vous faire souffrir !… L'esprit du mal est

en moi; il me pousse à des choses détestables… Chassez-moi… je suis une vermine!

C'étaient pour l'évêque de délicieux moments que ceux où Jules avait ces accès de repentir. Il s'attendrissait oubliait tout, s'imaginait, chaque fois, qu'une vie nouvelle, une vie de tranquillité, de concorde, d'amour, allait enfin renaître.

— Vous chasser, mon enfant?… Eh! mon Dieu! pour quelques vivacités, pour quelques ardeurs de caractère, bien pardonnables, à votre âge!… Vous êtes vif, c'est-à-dire que vous êtes jeune… Allons, allons, ne voilà-t-il pas un grand crime?… Moi, je suis un vieillard, j'ai des manies, des lubies, et ce n'est pas toujours commode de vivre avec les vieilles gens, je m'en rends compte!… Mais j'ai eu autrefois de grands chagrins, de grandes tristesses!… Dieu seul connaît ces chagrins et ces tristesses!… Je serais si heureux qu'on m'aimât un peu!

Il s'abandonnait; sa voix se faisait plus confiante.

— Vous me voyez souvent inquiet, distrait, un peu drôle, n'est-ce pas?… Oui… C'est que je crains de ne pas être aimé, aimé de personne, de vous, surtout, mon cher enfant!… Et cela me fait souffrir… D'ailleurs, pourquoi m'aimerait-on?… Je suis vieux, triste… Je ne sais pas dire une bonne parole à ceux qui m'entourent… Je sens que je gêne, que je glace tout le monde, moi qui voudrais tant que tout le monde eût de la joie autour de moi!

— Vous êtes un saint! clamait Jules, dont l'exaltation se manifestait par une suite de gestes incohérents et d'affreuses grimaces.

— Non, non! se défendait l'évêque, un peu effrayé… Non, je ne suis pas un saint… Ne dites jamais que je suis un saint… Je ne suis rien… Prions, mon enfant, prions pour vous, pour moi, pour tous les pécheurs… Allons, un petit *pater*…

Faisant le signe de la croix, joignant ensuite les mains, ils marmottaient d'une voix plus basse, tous les deux :

— *Pater noster, qui es en coelis…*

Rentré dans sa chambre, l'abbé ne tardait pas à se reprocher cette émotion; il s'irritait de s'être laissé entraîner à un mouvement d'attendrissement, inexplicable et très ridicule… Heurtant les chaises, éparpillant avec colère les papiers, sur son bureau, il bougonnait :

— Suis-je fou!… Et qu'est-ce qui m'a pris de lui raconter toutes ces bêtises-là, au vieux? Que m'importe qu'on l'aime, qu'on ne l'aime pas, qu'il pleure ou qu'il chante?… Ses chagrins, je les connais ses chagrins… Ha! ha! ha!… C'est d'avoir chipé le testament!…

Il ne se calmait un peu que lorsqu'il avait fini de se persuader que tout ça « c'était de la plaisanterie », et il songeait alors à inventer de nouvelles farces.

Un soir, ayant été, toute la journée, plus agacé, plus nerveux que jamais, il sortit. Cela lui arrivait quelquefois, de faire de longues marches, après le dîner, seul. Il gagnait les hauteurs, où l'air est plus vif, et plus lointain l'horizon, s'enfonçait dans la campagne, rentrait tard, sa soutane crottée, les membres brisés de fatigues délicieuses… Et encore tout embaumé de nuit, il s'étendait sur son lit, à demi déshabillé, jouissant immensément à se sentir plus calme, apaisé, meilleur. Ces nocturnes escapades avaient d'abord été jugées imprudentes, puis inconvenantes pour un prêtre qui doit être retiré chez lui, aux derniers coups de l'Angélus. On en parlait, avec des airs entendus et des mines peu bienveillantes; on ne pouvait admettre que ce fût pour le plaisir seul de contempler les champs, sous la lune, que l'abbé vagabondait ainsi, aux heures tranquilles où tout le monde se repose. Cela ressemblait fort à une criminelle aventure, à un rendez-vous défendu; il y avait certainement, quelque part, une femme qui l'attendait, sous la protection obscène de l'ombre, et si cette femme pouvait être la femme d'un impie, d'un républicain, quelle joie de le surprendre avec elle et d'ajouter au pêché d'impureté, étalé et flagrant, le caractère d'une trahison, d'un pacte conclu avec les ennemis de l'Église! Dans l'espérance d'un scandale, qui eût débarrassé le diocèse de son tyran, on l'avait suivi, observé, espionné. Mais on n'avait rien découvert. Aucune trace de femme et, nulle part, la moindre indication d'une intrigue. L'abbé marchait, se hâtant, il est vrai, comme s'il avait un but, il marchait fiévreusement, furieusement, et c'était tout! Si l'herbe était foulée, là où il avait passé, ce n'était que de la largeur de ses semelles ferrées, qui résonnaient sur la terre, et tiraient des étincelles à la pointe heurtée des cailloux. On fut fort dépité de cette nouvelle déconvenue, et il fallut bien s'habituer à

considérer les sorties de l'abbé comme une des mille inexplicables fantaisies de son existence.

Ce soir-là donc, il prit comme de coutume, par le haut de la ville, et, à deux kilomètres de là, il laissa la grande route, s'engagea dans une sente qui monte, à travers champs et friches, et conduit à la forêt de Blanche-Lande qui, au loin, devant lui, tassait ses sombres massifs, dans le soleil couchant. La nuit venait, odoriférante et superbe, encore tout illuminée de jour rose, sur les coteaux, sur les chemins, sur les écorchures de la terre, tandis que l'ombre vêtue de brumes roses aussi et lentement déployées, s'allongeait au creux des vallons. Ébloui, charmé, il marchait vite, aspirait avec délices la fraîcheur qui s'épandait dans l'air, et il regardait le ciel, labouré d'or, éclaboussé de feu à l'horizon, et au-dessus de sa tête le ciel, encore, uni et tranquille, d'un bleu d'acier, d'un bleu profond, où les étoiles allaient tout à l'heure paraître. Soudain, il se heurta à un obstacle qui barrait la sente dans toute sa largeur; les yeux et l'esprit perdus dans l'espace, il ne l'avait pas aperçu. C'était une brouette chargée de trèfle fraîchement coupé; une paysanne était assise sur l'un des bras de la brouette et s'essuyait le front où la sueur coulait; au sommet du tas d'herbes, une faucille luisait comme un croissant de lune, tombé du firmament. La paysanne, d'abord, sembla s'effrayer à la subite vision de ce fantôme, si noir, si grand, qu'assombrissait et que grandissait encore le crépuscule. Mais ayant ensuite reconnu un prêtre, elle se rassura. D'ailleurs, l'abbé doucement lui dit :

— N'ayez peur, petite… Je ne suis point le diable.

Et s'appuyant contre le tas d'herbe, il examina la paysanne.

C'était une belle fille jeune et saine, aux membres solides, aux vigoureuses hanches. L'indécise lumière qui l'enveloppait toute donnait du mystère à ses yeux voilés, à son visage bruni, au milieu duquel des dents très blanches éclataient. Un petit bonnet d'indienne bleue d'où s'échappaient des mèches de cheveux noirs collés sur son front, lui serrait la tête. Une partie de ses jambes et ses pieds sortaient nus d'un court jupon de bure, dont les plis lourds accentuaient la cambrure puissante des flancs. Sa poitrine n'était protégée que par une chemise de grossière toile, flottante, mal coulissée, qui laissait voir, par un large bâillement, la rose nudité d'un buste souple et fort et deux seins énormes,

plus splendides que ceux des déesses de marbre. Et de cette fille une odeur montait, âcre et grisante, une odeur de fauve, une odeur de musc et d'étable, de fleur sauvage et de chair battue par le travail et par le soleil.

L'abbé en fut, en quelque sorte, étourdi.

À respirer ce brutal parfum, il sentit un désir lui mordre le cœur violemment. Du feu s'alluma dans ses veines. Il frissonna. Et, les narines écartées, comme font les étalons qui flairent, dans le vent, des odeurs de femelles, il poussa un soupir qui ressemblait à un hennissement. La prendre, la renverser dans la sente, la coucher sur l'herbe qu'elle venait de cueillir, il y pensa. Pétrir avidement cette chair nue, et, vautré sur elle, l'obliger à se débattre sous l'étreinte de ses bras, à crier sous la morsure de sa bouche, il l'aurait voulu. Mais si ardente, si impérieuse que fût la tentation, il n'osa point. Une inquiétude vague, mêlée à une inconsciente pudeur, le retenait. Et puis, il ne savait que dire à cette fille, il ne savait comment l'aborder, il cherchait une parole, un geste, un moyen, et il ne les trouvait pas. Ses doigts impatients se crispaient dans l'herbe ; il en arrachait des poignées que, par un mouvement machinal, il portait à sa bouche et qu'il mordillait ensuite bestialement. Enfin pour rompre un trop long silence qui le gênait, pour s'enhardir un peu, il demanda d'une voix tremblante, angoissée :

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Mathurine, répondit la paysanne, après un moment d'hésitation.

D'un regard farouche, l'abbé fouilla la campagne autour de lui ; l'ombre s'épaississait, les champs étaient déserts, aucune silhouette d'hommes ou de bêtes, sur le ciel, n'apparaissait. Cela le rassura.

— Et où demeures-tu ? reprit-il d'un ton plus ferme.

La paysanne désigna, à trois cents mètres de là, sur la gauche, une masse d'ombre, au milieu de laquelle des maisons se devinaient, vaguement, parmi des arbres.

— Là-bas ! fit-elle.

L'abbé tendit l'oreille ; pas un bruit n'arrivait jusqu'à eux ; pas un, sinon le frémissement lent et continu de la nuit tombante.

Par la pensée, il dévêtit Mathurine, se la représenta impudique et toute nue, et déjà il vit, soulevant ses voiles grossiers, l'ardente

fleur de sa beauté sexuelle, s'offrir, lascive, effrénée, aux curiosités, aux emportements de sa luxure. Son cerveau s'exalta.

— Et tes amoureux ?… Tu as des amoureux, dis ?… Qu'est-ce qu'ils te font ?… Tu couches avec ton père, avec ton frère, dis ?… Qu'est-ce qu'ils te font ?… As-tu jamais rêvé aux caresses d'un bouc, d'un taureau ?… Je serai ce bouc, je serai ce taureau… Veux-tu que je m'asseye près de toi, et que je te confesse ?… Nous insulterons le bon Dieu… Veux-tu ?… Réponds-moi…

La fille ne répondit pas. Elle ne comprenait rien à ce langage de fou, à ces mots qui désolaient le silence. Mais, effrayée par la mimique désordonnée du prêtre, elle voulut se lever.

— Non ! commanda-t-il… non !… ne te lève pas… ne t'en va pas… Reste… Tu es belle… l'odeur de ta peau me grise… Et il fait nuit… Personne ne peut nous entendre… Pourquoi as-tu peur ?… Réponds-moi.

La fille ne répondit pas.

Il pensa :

— Elle va résister, appeler peut-être… Je lui donnerai vingt sous et elle se taira… Mais se taira-t-elle ?

Il tâta la poche de sa soutane, s'assura qu'il n'avait pas oublié son porte-monnaie.

— Et s'il le faut, se promit-il encore, je lui donnerai davantage… je lui donnerai tout… Ou bien, je lui enfoncerai du foin dans la bouche…

— Viens ici ! dit-il.

La fille ne bougea pas.

— Viens donc ici ! répéta l'abbé.

Sa voix haletait, devenait rauque ; une étrange fureur de passion lui poussait les bras en avant, tordait ses mains, précipitait toute sa chair vers il ne savait quel crime absurde et fatal. La faucille luisait sur l'herbe, près de lui ; il eut l'idée de s'en saisir, de frapper. Ce qui lui restait de raison s'en allait dans le vertige. Il n'eût pu dire à quelle incoercible folie il obéissait, lequel était en lui, du meurtre ou de l'amour. Quelques nuées, de formes bizarres et changeantes, flottaient au ciel, rouges des suprêmes lueurs du couchant, et il lui sembla que c'étaient des sexes monstrueux qui se cherchaient, s'accouplaient, se déchiraient dans du sang. Pour la troisième fois, il répéta, les lèvres sifflantes de menace :

— Viens donc ici !

La fille ne bougea pas. Stupide, les yeux hébétés, elle considérait cet homme grand, ce prêtre hideux, ce diable tout noir devant elle.

Et, brusquement, comme une bête qui fonce sur une proie, il se rua sur elle. Au risque de l'étrangler, d'un tour de bras, il lui serra le col et, de la main restée libre, il lui empoigna les seins, qu'il labourait, qu'il tenaillait, qu'il écrasait avec rage dans une atroce et sauvage étreinte. Un moment, il sentit remuer sous ses doigts un scapulaire, des croix, des médailles bénites que la malheureuse portait sur la peau, pendus au bout d'une chaînette d'acier, et il éprouva une joie horrible, une joie sacrilège, à les tordre, à les briser, à les enfoncer sur cette chair de femme, à les mêler aux caresses profanatrices dont il la meurtrissait. En même temps, il éructait des mots orduriers, épouvantables, des mots sans suite, des blasphèmes, coupés de hoquets et de halètements.

— Ne dis rien… Viens ici, plus près, plus nue… Je te paierai… Oui, je te… Écoute… Tais-toi… Sur l'herbe, là… te tuer sur l'herbe… t'étouffer… Tais-toi…

Mais la fille avait pu se relever. D'un coup de reins, elle se dégagea ; d'un coup de poing, elle repoussa l'abbé qui fit plusieurs pas en arrière et, chancelant, faillit tomber à la renverse.

— Espèce de grand brutal ! fit-elle simplement, en rajustant sa chemise entièrement déboulissée, et en renouant sur ses hanches ses jupons arrachés… Quoi qu'y vous prend donc ?… Ah ben !… En v'là un salaud d'curé !

Elle se réattela à la brouette, et, lentement, reprit sa route, se retournant de temps en temps pour voir si le prêtre la suivait. Celui-ci demeurait immobile et comme pétrifié. La soutane déboutonnée, la tête nue, les bras pendant au long du corps, il n'avait même pas pensé à ramasser son chapeau qui, lors de la courte lutte, avait roulé à terre. Il regardait, sans la voir, la silhouette de la paysanne qui s'abaissa, se noya, se confondit toute avec le sombre du terrain, et il écoutait, sans l'entendre, la brouette qui dansa sur les ressauts de la sente, et fit, en s'éloignant, un bruit lointain de tambour. Et ce fut le silence, tout autour de lui, et ce fut la nuit, une inquiétante nuit, profonde et sans lune, une nuit qui entrait dans son âme et qui renvoyait, sur la pâle lumière du ciel occidental, avec le mystère grandissant de

ses ténèbres, à elle, les grimaçantes et vengeresses images de ses remords à lui et de ses terreurs. En proie à une immense horreur de soi-même, l'abbé joignit les mains comme pour une prière, se laissa tomber sur le sol, dans un grand geste d'accablement, et, longtemps, longtemps, il pleura.

Pendant plus d'une heure il resta là, sans bouger, sans penser, la tête lourde, les membres rompus, les idées en déroute, si complètement anéanti qu'il ne se rappelait pas, avec netteté, ce qui s'était passé. De ce moment de folie, de cette minute de crime, il ne gardait que la sensation d'un vague et pénible dégoût, d'un écrasement de tout son être physique et moral. Il était ainsi que dans un rêve de fièvre, où les choses se succèdent, incohérentes, ironiques et douloureuses. Malgré lui, l'impure obsession de la femme revenait, s'associait à sa honte, et, avec un involontaire tressaillement de ses muscles, avec une vibration suprême de ses moelles, il la retrouvait en lui, autour de lui, jusque dans l'opacité de l'ombre, jusque dans le symbolisme errant du ciel, où les nuages évoquaient d'impossibles nudités, d'impossibles enlacements, une multitude de figures onaniques et tordues, semblables aux gravures démesurément agrandies d'un livre obscène, qu'il avait eu jadis, au collège. Et, au-dessous de ce ciel pollué, la forêt dressant ses masses confuses, énormes et lointaines, amplifiant ses terrasses, ses colonnades, ses escaliers, ses temples, lui faisait l'effet de quelque architecture formidable, de quelque noire Sodome, bâtie en l'honneur de la Débauche éternelle et triomphale. Une torpeur l'envahissait ; il se sentait un besoin irrésistible de sommeil, éprouvait une sorte de narcotique volupté à se laisser glisser dans le vague, dans l'oubli, dans le néant. Il ne tenta pas de s'arracher à cet engourdissement qu'il préférait au réveil brutal de sa raison. Ah ! s'il avait pu descendre toujours au fond de ce noir, ne jamais remonter ! Et, s'allongeant, sur la terre humide de rosée, comme un vagabond, il s'endormit profondément.

Quand l'abbé rentra dans la ville, il devait être très tard. Tout dormait ; aucune lumière ne luisait entre les volets clos des maisons, et les réverbères, au haut de leur morne potence, étaient depuis longtemps éteints. Près d'une auberge, sous une voiture de marchand forain, un chien grogna. Quoiqu'il eût les membres raidis par l'humidité, il pressa le pas, gagna la petite porte

dérobée du jardin, dont il gardait toujours la clé sur lui, et, vite, il monta à sa chambre. Il avait hâte de se trouver entre des murs protecteurs, environné d'objets familiers, loin de cet effrayant ciel et de ces horizons maudits. Et puis ses jambes tremblaient, la force abandonnait son corps. Il s'assit sur le lit en poussant un soupir de délivrance. Mais l'obscurité, bientôt, lui parut terrible, peuplée des mêmes images et des mêmes fantômes que là-bas. Ayant allumé la lampe, il eut l'idée de se considérer dans une glace, et il fut épouvanté de ce qu'elle lui renvoya : un visage bouleversé, des brins d'herbe dans les cheveux, une soutane boueuse, poissée de saletés puantes. En vain il chercha son rabat, qu'il avait sans doute perdu dans la sente en se colletant avec la paysanne.

— Abjection de la chair ! s'écria-t-il. Indomptable pourriture ! Cochon ! Cochon ! Cochon !

Il eût voulu se battre, se supplicier, rêva de cilices, de tourments, de lanières qui font voler, au sifflement de leurs pointes d'acier, le sang des saints et la chair des martyrs. Il parlait tout haut :

— Mais quelle ordure est en moi ? Ma mère m'a-t-elle donc allaité avec des excréments ?

Se prenant à la gorge, il hurlait :

— Je n'aurai donc jamais raison de toi, carcasse ignoble !

Ensuite il se frappait la poitrine à grands coups de poing.

— Je ne te crèverai donc point, cœur de boue, outre d'immondices !

Il revenait à son rabat égaré.

— Et ton rabat, misérable ? Quelqu'un demain le trouvera et dira : « C'est là qu'il s'est vautré. » Hé ! tant mieux, qu'on le dise ; qu'on aille, courant dans les rues et clamant : « Il s'est vautré là ! » Au moins, ma honte sera complète, et l'on me poursuivra peut-être à coup de bâton, comme l'on fait pour les chiens accouplés.

Il avait un tel écœurement de sa vie passée, de sa vie présente, un tel effroi de sa vie à venir, qu'il ouvrit la fenêtre, se pencha sur la rampe de la terrasse, mesura le vide au-dessous de lui.

— Non, fit-il en reculant… Il y a peut-être un Dieu !

Et malgré son exaltation, il ne put s'empêcher de sourire à cette idée : le suicide d'un prêtre, qui lui parut bizarre et

comique. Cela détendit un peu ses nerfs ; plus calme, il se laissa entraîner vers d'autres pensées. Dans leur déroulement rapide, il se promettait de dures expiations, entreprenait des pèlerinages extravagants et nouveaux, les pieds nus, la corde au cou, se dévouait à d'absurdes apostolats. Oui, il irait à travers le monde, évangélisant les adultères et les prostituées, prêchant la continence aux débauchés. Mais, auparavant, il voulait demander pardon à sa mère, au bon curé Sortais, au grand vicaire, à l'archiprêtre, à tous ceux qu'il avait persécutés. Puis, au bout d'un chemin planté de calvaires, semé de couronnes d'épines et de ronces, il entrevoyait, comme un refuge de lumière, la Trappe, la paix de ses longs couloirs silencieux, les travaux champêtres, les courts et paisibles sommeils sur les planches nues, les interminables nuits de prières, et ce petit cimetière sans arbres, avec ses croix blanches si fraternellement rapprochées l'une de l'autre, et ce grand étang, où les roseaux chantent, et où il avait autrefois, gamin maraudeur, pêché des gardons à la barbe des moines… À ces projets, à ces visions, à ces souvenirs, qui lui coulaient dans l'âme une douceur, l'abbé s'attendrissait ; et s'attendrissant, il se trouvait le plus malheureux des hommes. Ce qui le désolait surtout, c'était d'être seul, en la détresse infinie de son cœur. Il eût souhaité que quelqu'un fût là, près de lui, quelqu'un comme François d'Assise, et que ce quelqu'un lui parlât doucement, tendrement, d'une voix de saint, avec des mots sublimes et consolants, qui ouvrent le paradis. Il songea à son évêque, et son évêque lui sembla une sorte de providence, un être merveilleux dont les mains sont pleines de bénédictions ; il fut ému en évoquant son visage triste et son dos de martyr. Pourquoi n'irait-il pas se jeter à ses pieds ? Il lui avouerait tout ; il lui dirait toute sa vie, avec des accents déchirants de repentir qui le feraient pleurer. Et l'évêque lui parlerait, le bercerait, l'endormirait. Dans ces moments, l'abbé Jules retrouvait la naïveté, la confiance, la promptitude de résolution d'un petit enfant ; il croyait à la bonté, à la charité universelles. Il prit la lampe, plus léger, descendit l'escalier, radieux, frappa à la porte de l'évêque, enthousiaste. Celui-ci dormait sans doute et n'avait rien entendu ; il ne répondit pas. Alors l'abbé ouvrit la porte brutalement, en faisant grincer la serrure, et il pénétra dans la chambre.

— Qui est là ? cria l'évêque.

Réveillé en sursaut, ébloui par la brusque invasion de la lumière, il s'était dressé à demi, hors des draps, la bouche béante, le crâne ébouriffé de mèches grises qui dardaient leurs pointes en tous sens; un effarement, entre ses paupières bouffies de sommeil, qui clignotaient. Et, de ses bras tendus en arrière, contre le bois du lit, il arc-boutait son corps mal assuré et tremblant.

— Qui est là ? répéta l'évêque.

L'abbé traversa la pièce, posa la lampe sur une table, et vint se jeter au pied du lit.

— Ne craignez rien, Monseigneur, dit-il d'une voix humble. C'est moi, moi, votre fils indigne… Si j'ose franchir cette porte et troubler votre sommeil, c'est que je souffre trop… C'est qu'il faut que je vous parle… que je vous dise tout, tout !… Cela m'étouffe… Je ne puis plus attendre… je ne puis plus…

Le vieillard se frottait les yeux. Il considérait de coin, d'un air ahuri, cette chose noire, agenouillée près de lui, qui rendait des sons et gesticulait.

— Cette nuit, débita l'abbé, très vite, en hachant ses mots, il n'y a qu'un instant… là-bas… j'ai rencontré une paysanne… assise sur une brouette; elle se reposait… Et alors, ce qui s'est passé en moi, je l'ignore… J'ai été fou… je me suis rué sur elle… Quelque chose me grisait, me poussait… L'ai-je violée ? l'ai-je tuée ?… Je ne me rappelle plus… Ce que je voulais d'elle, non, je ne le sais pas. De la volupté, peut-être… peut-être du sang !… J'aurais eu un couteau, oui, je l'aurais frappée… Elle était jeune, vigoureuse, se débattait… Et j'ai souillé mes mains à l'impureté de sa chair… Je suis un grand pécheur, un criminel… je suis… Regardez mon visage, mes vêtements… Ne vous fais-je pas horreur ?… Regardez-moi…

— Comment ?… interrompit le prélat qui n'avait pas écouté une seule parole de cet étrange récit, comment ?… c'est vous, mon cher abbé ?… Oh ! que vous m'avez fait peur quand vous êtes entré… Je rêvais… j'ai cru… et alors… Comment, c'est vous ?… Mais oui !… Quelle heure est-il donc ?

— Je l'ignore… Et pourquoi l'heure ?… Et qu'importe l'heure ?… À l'affamé qui demande du pain, au désespéré qui cherche une consolation, au mourant qui implore une prière, répond-on : « Quelle heure est-il ? » Y a-t-il donc une heure pour

la souffrance humaine?… Je suis cet affamé, ce désespéré, ce mourant… Je viens à vous… Parlez-moi.

La physionomie de l'évêque s'ahurissait de plus en plus. Le pauvre homme faisait des efforts prodigieux pour comprendre, et il ne comprenait pas. Surpris dans ce déshabillé intime, et dans cette ridicule posture, il manquait vraiment de prestige, était même souverainement comique. Mais Jules ne songeait point à rire. Il joignait les mains.

— Oh! parlez-moi, Monseigneur!

L'évêque se frotta les yeux de nouveau, dodelina de la tête, et lentement, il bégaya :

— Que je vous parle, mon cher abbé?… Oui, oui!… que je vous parle, c'est cela?… Mais sont-ce des choses raisonnables que vous me dites là?… Êtes-vous bien sûr?… Que je vous parle?… Je veux bien, mon enfant, mais quoi?… Et pourquoi?…

La voix de Jules s'impatienta.

— Parlez-moi donc! Dites un mot qui me console… qui me relève… ou qui me châtie… est-ce que je sais, moi?… Un mot, comme Jésus en tirait du fond de sa divine pitié, pour les malheureux et les pécheurs repentants, comprenez-vous?… Hein! comprenez-vous?

— Comme Jésus!… répétait l'évêque, dans un long bâillement… Comme Jésus!… Oui! oui!

Et il ajouta :

— Mais ce n'est guère le moment, il me semble… Demain, plutôt… demain matin, vous me rappellerez… vous me ferez penser…

L'abbé Jules s'était levé… Il fixa sur le vieillard un regard mauvais, eut un haussement d'épaules, et, sans prononcer une parole, reprit la lampe, se dirigea vers la porte… Très raide, il ne répondit rien au prélat qui lui disait, en se recoulant sous les couvertures :

— C'est cela… demain! C'est entendu, n'est-ce pas?… Demain matin vous me rappellerez, vous me ferez penser… vous… et même… dormez bien…

Jules referma la porte avec colère.

— Quelle brute! songeait-il, tandis qu'il remontait l'escalier… Et c'est ça qui conduit des âmes, ça qui dort et qu'un cri de

détresse ne réveille pas ?… Et dire que nos grands saints étaient peut-être pareils à ça ?… Ah ! je voudrais les voir, les connaître ; les François d'Assise, les Vincent de Paul, et les autres, et toute la céleste engeance !… Peut-être qu'on le canonisera aussi, celui-là ?… Il aura sa statue, dans des niches, entre deux vases de fleurs en papier… Il fécondera les femmes stériles qui viendront, un cierge à la main, baiser son orteil de pierre… Et l'on établira des fêtes commémoratives en son honneur !… Et l'on bâtira des cathédrales qui porteront son nom !… Et il se pavanera dans le calendrier… Non, mais c'est comique… Aussi, dans la vie, personne n'aime personne, personne ne secourt personne, personne ne comprend personne !… Chacun est seul, tout seul, parmi les millions d'êtres qui l'entourent !… Lorsqu'on demande à quelqu'un un peu de sa pitié, de sa charité, de son courage, il dort !… On peut pleurer, se casser la tête contre les murs, mourir, ils dorment, ils dorment tous !… Et le bon Dieu, qu'est-ce qu'il fait au milieu de tous ces endormis ?… Est-ce qu'il ronfle, lui aussi, dans son nuage ?… Et répond-il à tous les misérables qui tendent vers lui leurs suppliantes mains : « Laissez-moi dormir, canailles… Demain » ?

Au moment de se mettre au lit, tous ses projets, tous ses repentirs, tous ses remords s'en étaient allés. Il s'étonna de se retrouver la conscience calme, le cœur soulagé, presque gai même. Il s'amusa de la mine effarée de l'évêque, et se sentit très fier de lui avoir fait peur… D'ailleurs, quel mal avait-il commis ? N'était-il pas un homme, après tout ?… N'avait-il pas obéi à une impulsion naturelle de ses sens ?… Avec cela que les autres curés se privaient de ce divertissement, témoin cette crapule d'archiprêtre qui, lui, finirait en cour d'assises, quelque jour, et ce grand vicaire qui, malgré ses façons puritaines, recevait chez lui un tas de vieilles dévotes hystériques… Et il ne parlait pas des autres, qui installaient des concubines dans leurs presbytères, sous le nom de nièces, de cousines, de servantes… Il avait désiré une femme ; il avait voulu la prendre ?… Mais s'était-il adressé à l'ombre complice des confessionnaux où le souffle des prêtres se mêle au souffle des pénitentes, où des lèvres rapprochées s'échappent des questions qui énervent et des aveux qui brûlent ?… Il était vraiment trop bête, aussi, de toujours exagérer les choses, de les dénaturer, de s'emballer, de perdre la tête, pour

un oui, pour un non!… Et Mathurine se représenta à lui, telle qu'elle lui était apparue d'abord dans le soleil couchant, avec ses membres robustes et son odeur puissante de jeune fauve; non seulement il ne tenta pas, cette fois, d'écarter l'image revenue, mais il s'efforça au contraire de la retenir, de la fixer, de la compléter, de la rendre, en quelque sorte, tangible, d'y rechercher le trouble exquis et furieux, par quoi il avait été si étrangement secoué… Il esquissa un geste impudique, et faisant craquer le lit, sous une violente pesée de son corps, il dit, dans un ricanement :

— Toi, gredine, je te repincerai!

Le lendemain, à l'heure habituelle, l'abbé Jules, un peu pâle, entra dans le cabinet de Monseigneur. Celui-ci lui remit le courrier, et lui dit, d'une voix très douce, hésitante et qui tremblait :

— Eh bien!… Je suis à vous, mon cher enfant… Que vouliez-vous me dire?

— Moi? fit l'abbé d'un air surpris… Rien, Monseigneur…

— Mais si!… vous vouliez me dire quelque chose… quand vous êtes venu, cette nuit… dans ma chambre.

L'abbé regarda l'évêque fixement, effrontément.

— Moi?… Je suis venu, cette nuit, dans votre chambre?… Moi?

— Mais oui… voyons… vous ne vous souvenez pas?… Cette nuit?…

L'abbé secoua la tête, et d'un ton bref :

— Je ne suis pas venu cette nuit dans votre chambre… Vous avez rêvé.

L'hiver qui suivit n'amena pas de grands événements à l'évêché, et les mois passèrent, monotones et calmes, sans une seule secousse. Toute l'agitation de l'abbé semblait avoir disparu. Du moins, il se manifestait peu au dehors, négligeait son service, se désintéressait même des affaires du diocèse qu'il bâclait à la hâte, comme un devoir ennuyeux. À l'exception des heures d'offices et de repas, il restait presque toujours enfermé dans sa chambre, refusant obstinément de s'occuper des choses qui n'étaient pas dans ses attributions. L'évêque, qui redoutait extrêmement l'activité pleine d'imprévu de son secrétaire, redouta plus encore son inaction, car le poids de l'administration retombait sur lui et il s'en trouvait tout écrasé. De crainte d'irriter Jules et d'amener des scènes, il ne voulait point, dans les cas difficiles,

recourir au grand vicaire ; d'un autre côté, il ne pouvait, seul, se décider à prendre une résolution quelconque. Alors, il se lamentait, perdait la tête devant l'accumulation grandissante des dossiers, des lettres à écrire, ne recevait personne et ne faisait rien : « Je suis désarmé ! absolument désarmé ! » se répétait-il souvent, pour essayer d'étouffer la voix intérieure qui montait du fond de sa conscience, troublée de reproches. Lui aussi, il se confina davantage dans sa bibliothèque et, croyant échapper de la sorte aux embarras du présent, aux responsabilités de l'avenir, il se mit à retraduire Virgile, en vers de huit pieds, avec acharnement. Un instant, le palais épiscopal retrouva son aspect morne, son silence de maison abandonnée, silence interrompu vers le soir par des sonneries suraiguës, d'étranges et cacophoniques roulades d'instruments de cuivre qui tombaient sur la ville, en averses de fausses notes et de couacs, précipitant pêle-mêle des refrains de chansonnettes et du plain-chant, des airs militaires et des cantiques, des polkas sautillantes et de graves *Te Deum.* C'était l'abbé qui jouait du cornet à pistons, pour se reposer des bizarres travaux auxquels il consacrait toutes ses journées.

Car l'abbé s'était pris d'une passion inattendue : les livres ; passion exclusive et tyrannique, qui mettait en lui l'obsession d'une manie et la fureur d'une rage. Il avait rêvé, subitement, de se monter une bibliothèque prodigieuse et comme personne n'en aurait jamais vu. D'un coup, il eût voulu posséder, depuis les énormes incunables jusqu'aux élégantes éditions modernes, tous les ouvrages rares, curieux et inutiles, rangés, par catégories, dans des salles hautes, sur des rayons indéfiniment superposés et reliés entre eux par des escaliers, des galeries à balustres, des échelles roulantes. Dès le matin, sa messe dite, il pointait nerveusement des catalogues, piochait des journaux de bibliophilie, auxquels il s'était abonné, correspondait avec des libraires de Paris, dressait des listes interminables de volumes, établissait des budgets fantaisistes et toujours insuffisants. Et la bibliothèque n'avançait guère. Jusqu'alors elle tenait toute en trois petites malles, qu'il ouvrait sans cesse et qu'il refermait avec un grondement d'impatience, après avoir constaté la pauvreté de ses acquisitions. Mais que faire ? Son traitement était maigre ; maigre aussi la pension mensuelle que lui servait sa mère. Il avait converti en espèces les menus objets personnels qu'il possédait, se privait des choses les

plus nécessaires, refusait de renouveler ses soutanes trouées, mangées de graisse, ses chapeaux pelés, ses souliers qui bâillaient comme des museaux de carpes. Hélas ! ses ressources, ses économies totalisées ne parvenaient pas à faire de grosses sommes. Et puis, il s'endettait de plus en plus chaque jour : en achetant des livres à tempérament, en souscrivant à de nombreuses publications qui dévoraient à l'avance l'argent de ses mois. Ce qui l'irritait surtout, c'était de voir autour de lui des prêtres bourrés de riches cadeaux, gorgés d'argent par les dévotes de la ville. Il ne pouvait penser sans de sauvages jalousies, au grand vicaire à qui les dames pieuses brodaient des étoles, des chapes, des coussins, des services de table, à qui, délicatement, le jour de certains anniversaires, elles glissaient de grasses offrandes pour des pauvres chimériques et des œuvres de vague bienfaisance. Lui seul n'avait jamais rien reçu, pas même une boîte d'allumettes, pas même deux sous. Et sec comme un squelette et sale comme un mendiant, il assistait, la haine au cœur, au fleurissement de ces joues qui suaient la paresse et la gourmandise, à l'épanouissement de ces ventres heureux, voluptueusement tendus sous des soutanes chaudes et des douillettes neuves. Après avoir lassé la patience de sa mère, qu'il accablait de demandes répétées sous prétexte que, la vie étant très luxueuse à l'évêché, il fallait y tenir un haut rang, après avoir tiré de l'évêque quelques menues sommes sous le couvert de charités discrètes, il en était arrivé à s'accrocher à la possibilité d'expédients malhonnêtes, et il combinait des plans dans lesquels le romanesque s'alliait au vol et à la simonie. Il entrevoyait des héritages de vieilles femmes très riches, des amours mystiques et productives avec de très belles châtelaines. Le plus naturellement du monde, il songeait à vendre son influence et sa protection… mais à qui ?… à trafiquer des sacrements, à tenir boutique des choses saintes… mais comment ?… Élargissant ses rêves, il travaillait à inventer des pèlerinages perfectionnés, à exhumer des saints miraculeux, à découvrir chez la Vierge des vertus inédites et sûrement exploitables… Mais tout cela était fait depuis longtemps !… « La Vierge est tondue, archi-tondue ! » se disait-il en laissant retomber ses mains sur le bureau avec un geste découragé. Ces idées, qui lui paraissaient simples d'abord, au moment où elles naissaient, devenaient, à la réflexion, pleines de difficultés et d'une imprati-

cable réalisation. Il y renonçait en se rejetant sur d'autres, plus compliquées encore, plus extravagantes et qui aboutissaient au même négatif résultat. C'est alors que le soir, dégoûté, irrité, il jouait rageusement du cornet à pistons, comme il eût fendu du bois, comme il eût cherché querelle à quelqu'un dans la rue, afin de détendre ses nerfs et d'oublier, une minute, la tristesse de son âme.

Un jour qu'il se trouvait seul, dans le cabinet de l'évêque, il aperçut, sur la cheminée, quelques pièces d'or parmi quelques pièces d'argent. Instinctivement, sans qu'il eût une intention précise, il s'assura du regard que les portes étaient bien closes, qu'il était bien seul, que personne ne pouvait le voir. Puis, marchant sur la pointe du pied, il s'approcha de la cheminée. Jaunes et blanches, elles luisaient là, tout près, à portée de sa main, étalées pêle-mêle, en pièces qui viennent d'être retirées d'une poche, négligemment. Les narines dilatées, les yeux brillant de convoitise, plusieurs fois il les compta : onze louis d'or. Avec délicatesse, évitant de déranger les autres, il prit un louis, et, tandis qu'il l'enfouissait dans la poche de sa soutane, sous son mouchoir, il se sentit au bout des doigts un petit frisson et comme un léger chatouillement à la racine des cheveux. En même temps, son cœur battit plus vite, mais d'un mouvement régulier, agréable, qui lui donna l'impression d'une jouissance physique, très douce. Il ne se demanda pas s'il commettait une bassesse, un acte honteux, il ne se demanda rien. « Ça lui fera un compte rond », se dit-il, simplement, en songeant à l'évêque. Et considérant, de nouveau, le tas d'or qui ne paraissait pas diminué par ce larcin, il ajouta jovialement : « Trop rond même ! » Il en prit un second. Un troisième avait glissé, rendant, sur le marbre, un son clair de métal. L'abbé hésita, perplexe ; ne devait-il point se l'approprier aussi, celui-là ?… Il réfléchit que cela se verrait peut-être, et il le remit en place, d'un air de regret. D'ailleurs, il se promit de revenir plus souvent, dans ce cabinet, aux heures où il avait chance de n'y point rencontrer Monseigneur, et d'inspecter les meubles, avec plus de soin que jadis. Certes, il n'espérait pas mettre jamais la main sur des millions, mais un louis par-ci, deux louis par-là, ça finirait tout de même par faire une somme respectable. Très calme, il s'allongea sur un fauteuil, et se perdit en de vagues et innocentes méditations. L'évêque rentré, Jules ne

montra aucune gêne, s'entretint avec lui sur le ton de la plus libre, de la plus franche affection. Il fut charmant. Et cette affection n'avait rien de joué; elle était sincère et profonde. À cette minute, il éprouvait réellement, pour le vieux prélat, un respect filial, une reconnaissance tranquille dégagée de tous remords, et comme, dans ses brusques sautes de la haine à la tendresse, il ne l'avait point encore éprouvée, jusqu'ici. Son âme s'amollissait, se fondait à la chaleur des sentiments généreux et des généreuses pensées qui remuaient en lui délicieusement. Le vol le rendait meilleur. Il s'attarda, heureux d'être auprès de son évêque, de le combler de prévenances; il sut trouver de ces mots caressants et attendris, qu'ont les femmes avec l'homme qu'elles viennent de tromper, de ces mots réchauffants qui fixent la confiance dans les cœurs. L'évêque goûta quelques instants de joie véritable, et quand l'abbé fut parti, il se dit, le visage rasséréné : « Un peu vif, parfois… un peu diable… Eh! mon Dieu!… Mais le fond est bon. »

Jules déposa, dans un tiroir de son secrétaire, les deux louis dérobés, et jetant un coup d'œil mélancolique, sur les trois malles qui contenaient, transformés en volumes, toutes ses économies, toutes ses privations, toutes ses turpitudes, tous ses mensonges de plusieurs mois, il soupira :

— Deux louis!… Quelle pitié! Ce n'est pas encore avec ça que je me paierai les Bollandistes!

Le lendemain, au réveil, il eut une idée qui lui parut admirable. Il se leva, prit à peine le temps de s'habiller, descendit à la chapelle, dépêcha sa messe, en toute hâte, et sortit. L'air était froid, la pluie tombait fine et drue, un vent aigre chassait, dans le ciel, de gros nuages sales et comme lavés d'encre. Mais il ne sentait ni le froid, ni la pluie, ni le vent. « Cette fois-ci, se disait-il tout en marchant d'un pas allongé, rapide; cette fois-ci, je tiens ma bibliothèque. Je la tiens, ou le diable m'emporte!… Comment se fait-il que je n'aie pas songé à cela plus tôt? » Une heure après, soufflant, trempé de sueur et de pluie, il arrivait devant l'entrée de l'abbaye du Réno.

Deux énormes piliers, découronnés, sans grille ni porte, s'ouvraient à vide, sur une ancienne avenue défoncée, embroussaillée, veuve de ses arbres depuis longtemps abattus. À l'extrémité de l'avenue, dont on ne retrouvait le tracé, au milieu des

terrains incultes, qui la bordaient, que par la double rangée parallèle des troncs coupés, presque au ras du sol, s'apercevaient d'étranges bâtiments sombres, des profils de murs croulants, des toitures effondrées, raidissant sur le ciel morose la carcasse noire des charpentes. Et, tout autour de ces ruines, un espace nu, désolé, s'étendait sans un arbre, sans une plante, sans une verdure autre que la morne verdure des ronces qui poussaient là, libres et touffues, dévorant chaque jour davantage ce coin de terre délaissé. Au moment où il s'engageait dans l'avenue, l'abbé croisa une vieille femme, qui tenait à la main une sordide écuelle de bois.

— Le Révérend Père Pamphile est-il au couvent ? demanda-t-il.

— Oui dame ! monsieur le curé, répondit la vieille… il y est…

Et désignant l'écuelle que marbraient des taches de graisse figée, elle expliqua :

— Même que j'viens d'lui porter sa soupe… Vous le trouverez auprès de son église, en train d'remuer d'la pierre… Oh ! il en remue, il en remue ! allez !… Bon sang, qu'il en remue !

Devant cette tristesse épandue, ce ciel maussade, cette misère navrante des choses que, dans la fièvre de la route, il n'avait pas encore constatés, l'abbé regretta tout d'un coup d'être venu. Son enthousiasme était tombé ; il ne croyait plus à la réussite de son idée. Pourquoi désirait-il une bibliothèque ? Était-il même bien sûr de la désirer et de désirer quoi que ce soit ? En vérité, il n'en savait rien. N'était-ce point une mystification qu'il se jouait à lui-même, une de ces farces lugubres comme il en inventait pour tromper l'immense ennui de son existence ? Et il eut un dégoût de la vilaine action qu'il avait commise la veille, une crainte de celle qu'il allait commettre tout à l'heure.

— Bah ! fit-il, voyons toujours.

La pluie redoublait. Il voulut hâter le pas, mais il fut contraint de ralentir son allure, à cause des ronces qui se glissaient sous sa soutane, s'accrochaient à ses jambes, entravaient sa marche de leurs enlacements de reptiles douloureux et continus. Obligé de trousser sa robe comme une femme, furieux contre lui-même, et contre les lianes qui s'obstinaient et manquaient de le jeter par terre, à chaque instant, il avançait péniblement. Enfin, bougonnant, jurant, tirant la patte, il parvint à franchir le passage diffi-

cile, trouva un sentier qui filait, droit, entre les touffes de ronces, et bientôt, il ne fut plus qu'une tache sombre, au loin, pas plus grosse qu'un corbeau rasant les hautes herbes.

L'abbaye du Réno datait du XIIIe siècle ; elle avait été bâtie par saint Jean du Matha et saint Félix de Valois, fondateurs de l'Ordre des Trinitaires, autrement dit de la Rédemption, ordre admirable et puissant qui envoyait ses religieux délivrer les chrétiens captifs chez les infidèles. D'abord resserrée dans un étroit pourpris, composé de jardins potagers, d'un petit bois, de quelques prairies, l'abbaye étendit peu à peu ses possessions, englobant champs et forêts, étangs et villages, tout le pays, à perte de vue, autour d'elle. Au XVIIe siècle, qui semble, d'après les ruines encore debout, lui avoir le plus laissé son empreinte d'architecture sévère et grandiose, elle possédait, dit-on, dix mille hectares de forêts, quinze mille hectares de terre arables, sans compter les vastes étangs d'Andennes, de Vaujours, de Culoiseau, célèbres par leurs fabuleuses carpes, et leurs grands moulins qui broyaient le blé récolté à plus de dix lieues à la ronde. Aussi, des humbles constructions primitives, agrandies, remplacées, monumentalisées de siècle en siècle, il ne restait déjà, à cette époque, d'autres vestiges qu'une petite fontaine, aux sculptures naïves, aujourd'hui à moitié effacées par le temps, à demi rongées par les mousses, et au bord de laquelle la légende veut que soit apparu à Jean de Matha, le cerf sacré, portant entre ses cornes d'or la croix rouge et bleue, signe distinctif de l'Ordre. La Révolution vint, qui chassa les moines du Réno, s'appropria leurs biens, démolit l'abbaye, commit le crime abominable de jeter bas la chapelle, un des plus purs, un des plus exquis chefs-d'œuvre de la Renaissance, dont il ne subsista que quelques piliers et quelques pans de murs, marquant funèbrement, de distance en distance, l'emplacement où elle fut élevée. Les religieux laissèrent souffler sur la France la tempête révolutionnaire et impériale, et ils ne rentrèrent qu'en 1817, dans leur couvent du Réno devenu un prodigieux entassement de décombres, et réduit au modeste pourpris de la création. Ils commencèrent par déblayer les ruines et réparer tant bien que mal les bâtiments les moins endommagés. Et cela fait, ils ne surent plus que faire. La Rédemption, au moins dans l'esprit de l'œuvre, avait perdu sa raison d'être. Il

ne s'agissait plus, en effet, de reprendre les chrétiens aux corsaires barbaresques; il fallait trouver autre chose. Dépouillés de leurs terres, ils ne pouvaient songer à se transformer en agriculteurs, comme les trappistes; n'ayant pas un personnel spécial de professeurs, ils ne pouvaient se livrer à l'enseignement, comme les jésuites. Deux essais qu'ils firent, le premier d'un orphelinat de jeunes garçons, le second, d'une école professionnelle, ne réussirent point. Alors, en 1823, découragés, ils prirent le parti de s'en aller, ceux-ci émigrant vers les couvents d'Espagne, ceux-là se réfugiant à Rome, auprès de leur général. Et l'abbaye, abandonnée, demeura confiée, sur sa demande, à la garde de l'un d'entre eux, le Révérend Père Pamphile, qui conservait une foi entêtée dans le retour de l'Ordre aux traditions anciennes et qui passait, étant très bavard et Méridional, pour un organisateur de première force.

Dès qu'il se trouva seul, la première chose que fit le Révérend Père Pamphile fut de congédier le jardinier, le charretier, l'homme de basse-cour, et de vendre les deux chevaux, les quatre vaches et les poules qui restaient. Puis, il s'arrangea avec une voisine, dont le mari, autrefois, travaillait à la journée, pour le compte du couvent, afin que celle-ci lui apportât, moyennant six sous, une bolée de soupe tous les matins, tous les soirs un morceau de pain bis, et que son homme lui servît la messe par-dessus le marché. Après quoi, délivré des soucis du ménage, de la nourriture, de l'administration, il se promena au milieu des ruines muettes, très grave et songeant. Durant six mois, de l'aube à la nuit, il déambula ainsi, de plus en plus absorbé, rétrécissant chaque jour le cercle de ses promenades, pour le limiter, finalement, à l'enceinte de la chapelle détruite. Chose singulière, il ne souffrait pas, lui si bavard d'ordinaire, du mutisme presque absolu auquel il s'était volontairement condamné, et déjà, sur sa physionomie de moine jovial, passait, par instants, cette expression d'abrutissement grandiose, traversé de folie, qu'on voit aux masques hagards des vieux solitaires. À vivre sur lui-même et de lui-même, loin de tout contact intellectuel, hanté d'une pensée unique, dans cette solitude morte, dans ce silence que seuls troublaient des chutes soudaines de murailles, et les craquements sourds des poutres ébranlées, il advint qu'un étrange travail de cristallisation s'opéra dans le cerveau du Père Pamphile. Après

des hésitations, des doutes aussitôt combattus, des objections d'autant plus vite réfutées qu'il était seul à les discuter, le Père Pamphile s'était convaincu irrémissiblement qu'il y avait encore des captifs chez les infidèles. L'imagination nourrie des légendes du passé, n'ayant sur le fonctionnement de la vie humaine d'autres notions que celles acquises dans les vieux livres latins, célébrant l'histoire miraculeuse de son Ordre, il croyait que les captifs étaient un nécessaire et permanent produit de la nature, et qu'il y a des captifs, comme il y a des arbres, du blé, des oiseaux : « Et non seulement il y a des captifs, se disait-il tout haut, pour donner à cette conviction une autorité définitive, mais il y en a dix fois plus, depuis que nous avons cessé de les racheter; cela saute aux yeux… Et nos supérieurs ne voient pas cela!… Quel aveuglement! » Alors se développa en lui l'extravagante idée qu'il avait une mission à remplir, mission inévitable et glorieuse : reconstituer l'Ordre des Trinitaires, tel que l'avaient établi ses saints fondateurs, Jean de Matha et Félix de Valois.

— Et je le reconstituerai! s'écriait-il, avec une foi ardente de prophète, en décrivant, de son bras étendu, un geste qui embrassait le monde.

Mais, par une complication de sa nature superstitieuse, qui ramenait toutes choses à la volonté de Dieu, il était persuadé que le Très-Haut ne lui prêterait la force d'accomplir ce grand œuvre, que s'il relevait auparavant, dans sa magnificence ancienne, la chapelle abattue par l'impie. Il résuma donc la situation par ces simples mots.

— La chapelle d'abord, l'Ordre ensuite… Allons, c'est bien!

Quand il dut examiner les moyens pratiques à employer, le Père Pamphile se trouva d'abord très décontenancé. Il eut un moment de stupeur, de désespoir. Dans ses méditations acharnées, jamais il n'avait songé aux difficultés matérielles d'une pareille entreprise. S'imaginait-il donc que les églises se bâtissent toutes seules, et qu'il ne faut qu'un peu de foi pour que, des profondeurs du sol, elles montent dans le soleil, vibrantes du chant des orgues? Hélas! il ne s'imaginait rien, le pauvre brave homme. Il revoyait cette chapelle aimée, où chaque pierre disait le souvenir des ancêtres, les héros, les saints, les martyrs; il la revoyait telle qu'elle était décrite, reproduite en toutes ses parties, dans un très vieux livre qu'il avait appris par cœur et qu'il

relisait tous les jours ; il la revoyait avec la pureté de ses lignes, la fierté de ses flèches, la beauté de son portail qui contenait, sculptée sur le granit, l'histoire immortelle de la Rédemption ; il marchait sous ses voûtes sonores entre ses hauts piliers qui profilaient le merveilleux poème des frises et des architraves ; il s'agenouillait sur ses dalles de marbre polychrome, extasié par l'angélique pâleur des fresques et l'or flambant de l'autel et le prisme irradiant des vitraux, et il ne se demandait pas ce que cela, qui lui semblait si beau, si simple à regarder, représentait aujourd'hui, d'art perdu, de lutte impossible, et de millions introuvés… Le premier moment de surprise passé, le Père Pamphile se mit à l'œuvre, avec cette confiance aveugle que donne à tous la poursuite du mélancolique Idéal.

D'abord, il vendit tout ce qui était susceptible d'être vendu, depuis les démolitions qui encombraient les cours, jusqu'aux ornements de la petite chapelle que les Pères, à leur rentrée, avaient improvisée dans un ancien réfectoire. Qu'avait-il besoin d'une chapelle pour lui seul ? Il irait bien célébrer la messe à la paroisse voisine. Il vendit le mobilier, ne gardant qu'une couchette en planches, pour dormir, une table, une chaise, quelques livres de piété, un crucifix et une image coloriée, portrait de saint Jean de Matha. Dans sa rage de vendre, il vendit les vieux gonds des portes charretières qu'il descella lui-même, les vieilles ferrures, les vieilles plaques de cheminée, les outils de jardinage, les tuyaux crevés des gouttières, il vendit tout. Chaque fois qu'il découvrait un bout de fer, un morceau de cuivre, il exultait, clamant :

— Je la bâtirai !

Et de même qu'il avait tout vendu, il abattit tout. Il abattit les arbres de l'avenue, énormes chênes, qui avaient abrité, de leur ombre vénérable, vingt générations de religieux, ses aînés ; il abattit le petit bois de sapins et de marronniers qui faisait au couvent comme un rempart de verdure, et où les allées, les troncs, chaque mousse évoquaient un souvenir fidèle ; il abattit la charmille au fond de laquelle était un calvaire, dont les marches usées montraient l'empreinte des genoux de ceux-là, qui étaient venus prier ; il abattit les arbres fruitiers du jardin ; il abattit les cyprès, gardiens des tombes du cimetière ! Et, tête nue, parmi les bûcherons, sa robe blanche troussée jusqu'aux reins, il les excitait au

travail, et il enfonçait, à toute volée, la lourde cognée au cœur rouge des vieux arbres, ahanant d'une voix sauvage :

— Je la bâtirai !

Du haut d'une tourelle qui dominait le couvent, il voulut s'offrir l'immense et douloureuse joie de contempler le spectacle de cette destruction. Tout autour, les arbres gisaient, pêle-mêle, affreusement mutilés, les uns couchés, tordus et saignant par de larges blessures, les autres, les troncs en l'air, râlant, appuyés sur leurs branches écrasées, comme sur des moignons. Un seul restait debout, à l'entrée du jardin, un cerisier chétif, mangé de gomme, étonné d'être si seul sur cette terre, veuve de ses hardis nourrissons, et toute rase. Chassés de leurs abris, les oiseaux volaient dans le ciel, effarés, poussant des plaintes.

Mais le Père Pamphile ne regardait déjà plus ce champ de bataille, où se mouraient les géants tombés ; il voyait son église sortir peu à peu, de toutes ces ruines, de toutes ces morts, prendre une forme, monter, monter toujours, balancée sur les épaules d'une armée d'ouvriers ; il se voyait aussi, s'accrochant aux flancs de la nouvelle basilique, grimper de pierre en pierre, et planter, au sommet de la flèche, la croix d'or reconquise et triomphante.

De ces arbres, il fit deux parts, l'une qu'il vendit, l'autre qu'il garda, en vue des constructions prochaines, et, lorsqu'il n'eut plus rien à vendre et rien à abattre, il se rendit chez l'architecte diocésain. Solennellement, il déroula le plan de la chapelle, expliqua, une à une, les gravures du livre, parla longtemps, s'embrouilla en d'incompréhensibles histoires.

— Voilà ce que je veux refaire ! dit-il. Tout ça !… Tout ça !… vous comprenez ?… Et combien croyez-vous que cela coûtera dans l'ensemble ?

— Je ne sais pas ! répondit l'architecte ahuri… Comment voulez-vous que je sache ?

— À peu près !… voyons, à quelque chose près.

— Je ne sais pas, moi !… Trois… quatre… cinq millions ! Cela dépend.

— Cinq millions ! fit le moine, en se levant… C'est bien, je les trouverai.

Et le Père Pamphile s'en alla quêter.

Il alla de village en village, de ferme en ferme, de château en château, de porte en porte, tendant la main, courbant le dos, mangeant, sur les routes, le pain de deux sous auquel il avait réduit sa nourriture, et, le soir, lorsqu'il était trop éloigné du Réno, demandant asile aux presbytères qui l'accueillaient, parfois, avec méfiance. Il alla sous les soleils affolants, par les froids meurtriers, sans s'arrêter jamais, sans jamais se reposer, précédé de la lumineuse image qui semblait le conduire et le protéger. Mal reçu ici, insulté là, poursuivi dans les rues, par les gamins qui se moquaient de sa barbe sale, de sa robe blanche rapiécée de morceaux noirs, de sa douillette noire rapiécée de morceaux blancs, il connut toutes les amertumes, subit toutes les hontes de ce triste état de mendiant; et, s'il souffrit, il ne se rebuta pas. D'abord gauche et timide, il ne tarda point à s'enhardir et, bientôt, avec une facilité qui étonnera chez une âme si loyale, si naïve, si complètement ignorante des malpropretés de la vie, il s'assimila les ruses du métier, au point que pas une de ses mille roueries, qui ne sont au fond que des abus de confiance déguisés, ne lui demeura étrangère. Il sut comment il faut faire pour spéculer sur la vanité et les mauvaises passions des hommes, et il ne recula point devant les boniments de comédien, les mensonges, les complaisances louches, les espionnages policiers, les mises en scène savantes. Au début, il s'était sévèrement reproché ces écarts de conscience, où s'oubliaient sa dignité d'homme et son caractère de prêtre; il finit par les excuser à cause de la grandeur du but, et même, il y puisa un redoublement d'ardeur. Quelquefois, après les mauvaises journées, devant les recettes maigres, d'obscures révoltes grondaient en lui; mêlant à ses pensées confuses le ressouvenir des histoires de pirates dont sa mémoire de trinitaire était remplie, il se surprenait à rêver de hardis coups de main, de vols grandioses, de bandes armées à la tête desquelles il rançonnerait des peuples. En peu d'années, le Père Pamphile devint un mendiant accompli. Sous l'ivresse du sacrifice sous l'irresponsabilité de la folie, ses scrupules s'effacèrent de plus en plus, son sens moral s'abolit. Soit habitude, soit esprit de renoncement, il se cuirassa contre les outrages, accepta les mauvais traitements comme une des nécessités de sa condition. Et il eut le dos servile, l'échine craintive, l'œil oblique, la main molle, douteuse et crochue des virtuoses de la mendicité.

On racontait sur lui de sales aventures, dont se gaussait le populaire. Mais les âmes clairvoyantes auraient pu facilement y deviner un héroïsme supérieur, dans sa dégradante sublimité, aux conventions de fausse vertu, de faux courage, de faux honneur avec lesquelles se fabrique le carton des fiertés humaines… Une matinée, le Père Pamphile passait devant la propriété d'un ancien boucher, terroriste farouche, devenu riche par l'acquisition de nombreux biens nationaux. Ivrogne, grossier, dur aux pauvres gens, le sieur Lebreton — ainsi se nommait le personnage — se faisait surtout remarquer par son impiété cynique et sa haine enragée des prêtres. Dans le pays, on le détestait et on le craignait. Le Père Pamphile n'ignorait aucun de ces détails. Mais il en avait vu d'autres, plus terribles que ce Lebreton, qui s'étaient adoucis, à sa parole. Il avait même observé que les plus féroces, en apparence, se montraient souvent, soit par orgueil, soit par boutade, les plus généreux. Au risque d'un refus injurieux — ce qui ne comptait déjà plus pour lui — il franchit la grille et se présenta au château.

— Qu'est-ce qui m'a foutu un sale carme comme ça ? s'écria Lebreton… Eh bien ! vous avez du toupet de venir traîner vos sales pieds chez moi ?… Qu'est-ce que vous voulez ?

Le pauvre moine s'humiliait. Effaçant ses épaules presque suppliant :

— Bon monsieur Lebreton, balbutia-t-il… je… Il fut aussitôt interrompu par un juron.

— Pas de simagrées, hein ?… Qu'est-ce que vous voulez ?… C'est de l'argent que vous voulez, de l'argent, hein ! sale mendiant !… Attends, je vais t'en foutre, moi, de l'argent !

Le misérable allait le pousser à la porte, quand, se ravisant, à l'idée de se divertir aux dépens du moine, il reprit d'un ton goguenard :

— Écoute, mon vieux carme… Je veux bien t'en donner, de l'argent… mais à une condition : c'est que tu viendras le prendre là, où je le mettrai… Et je parie que tu n'y viendras pas !

— Je parie que si ! fit le Père Pamphile d'une voix ferme et grave.

— Eh bien, mâtin !… nous allons voir ça !… D'abord, fais-moi le plaisir d'aller au fond de la salle ; mets-toi, à quatre pattes,

comme un chien, ton sale museau en face de cette fenêtre… et attends.

Tandis que le religieux obéissait tristement, Lebreton se dirigea vers la fenêtre, mettant toute la longueur de la salle entre sa victime et lui. Il retira de sa poche une poignée d'or qu'il déposa sur le plancher, fit tomber sa culotte, s'agenouilla, et troussant sa chemise, d'un geste ignoble :

— Je parie que tu n'y viendras pas, grand lâche ! cria-t-il.

Le Père Pamphile avait pâli. Le cou tendu, le dos arqué, les yeux stupides, en arrêt sur cette offensante chair étalée, il hésitait. Pourtant, d'une voix redevenue tremblante, d'une voix où passait le gémissement d'un sanglot, il répondit :

— Je parie que si.

Alors, Lebreton ricana, prit une pièce de vingt francs, l'inséra dans la fente de ses fesses rapprochées.

— Eh bien ! viens y donc ! dit-il. Et tu sais, pas avec les mains… avec les dents, nom de Dieu !

Le Père Pamphile s'ébranla, mais tout son corps frissonnait ; une faiblesse ployait ses jarrets, amollissait ses bras. Il avançait lentement, avec des balancements d'ours.

— Allons, viens-tu ! grommela Lebreton, qui s'impatientait… Je m'enrhume.

Deux fois, il tomba, et deux fois il se releva. Enfin, il se raidit dans un dernier effort, colla sa face contre le derrière de l'homme, et, fouillant, de son nez, les fesses qui se contractaient, il happa la pièce d'un coup de dent.

— Bougre de saligaud ! hurla Lebreton qui se retourna et vit l'or briller sur les lèvres du moine… Eh bien ! mâtin… il faut que toutes y passent ! il faut que j'en claque, ou que tu en claques !… Allons, à ta place !

Dix fois, le Père Pamphile subit ce hideux supplice. Ce fut l'ancien boucher, qui, le premier, y mit un terme. Il se releva, la figure très rouge, grognant :

— En voilà assez !… Mais il m'avalerait tout mon argent, ce salaud de carme-là !

Malgré la colère où il était d'avoir perdu dix beaux louis d'or, il ne put maîtriser son admiration ; et il tapa sur le ventre du moine.

— Tu es un rude saligaud, conclut-il… C'est égal, tu es un bougre tout de même… Nous allons trinquer.

Le Père Pamphile refusa d'un geste doux, salua et sortit.

À un kilomètre de là, sur la route, était un calvaire. Il s'agenouilla, pria avec ferveur. Puis, il continua son chemin, les yeux levés au ciel, des yeux ivres qui semblaient poursuivre, parmi les nuées, une souriante et radieuse image; et d'une voix raffermie par la foi :

— Je la bâtirai! dit-il.

À la suite de ses tournées, il rentrait au couvent, où il avait toujours à constater de nouveaux dégâts. Pendant son absence, un toit s'était encore affaissé; des lézardes fraîches dessinaient sur les grosses maçonneries, des figures d'arbres bizarres; les lambourdes des planchers fléchissaient. Et les ronces, et les orties et les chiendents, à l'étroit dans les cours, gagnaient les ouvertures, bouchaient les portes d'un hérissement de hallier. Le vent qui charrie les semences égarées, fécondait les pierres; toute une végétation arborescente issait des murs, s'échevelait en touffes folles, élargissant les crevasses qui craquaient sous la poussée impétueuse de la sève. Chassé de pièce en pièce, de bâtiment en bâtiment, par la menace d'un plafond crevé, ou d'une cloison prête à s'ébouler sur lui, le Père Pamphile s'était réfugié au premier étage d'un petit pavillon, auquel il ne pouvait atteindre qu'au moyen d'une échelle, car le rez-de-chaussée qui servait de hangar manquait d'escalier. Il avait transporté là sa couchette en planches, sa table, sa chaise, son crucifix et le portrait de saint Jean de Matha; c'est là qu'il continuait de manger sa bolée de soupe, une ignoble et puante lavure de créton, dont les chiens n'eussent point voulu. Là aussi, la bise s'engouffrait par les fenêtres sans vitres, la pluie s'égouttait par le toit troué comme un tamis. Mais les murs étaient solides, et cela suffisait. D'ailleurs, le prêtre ne prêtait à ces choses qu'une médiocre attention, absorbé qu'il était de plus en plus par l'idée fixe : son église.

Son église! Durant ces haltes au couvent, entre deux quêtes, il dépensait une activité extraordinaire et ruineuse, autour de la chapelle, dont l'emplacement, envahi par les hautes herbes, ne se voyait même plus. Avant qu'il songeât à donner le premier coup de pioche dans les fondations, il achetait de la pierre de taille, de la chaux, du ciment; les cours en étaient pleines, et prenaient des aspects blanchâtres de chantier. Quand les voitures arrivaient, il se précipitait à la tête des chevaux :

— Par ici!… par ici!… Nous allons décharger ici!… Hue! dia!… Ah! la belle pierre!… Ah! la bonne chaux!… Ah! le fameux ciment!… Hue! dia!

Et il pesait sur les leviers, remontait les crics, vidait la chaux dans les fosses qu'il avait creusées, remuait des sacs de ciment, criant avec une joie navrante d'enfant : « Ça marche!… Ça marche! » Et il s'adressait aux charretiers : « Ah! mes amis!… C'est bien!… Vous aurez contribué à l'édification de la chapelle!… Vous êtes de braves gens! Dieu vous bénira!… » Naturellement, de même que le bois avait pourri, les pierres gelèrent, la chaux, délayée par la pluie, coula, le ciment durcit dans les sacs. Des quelques matériaux intacts, la plupart disparurent, emportés, la nuit, par des maraudeurs. Ces pertes ne ralentissaient pas son courage, ces malheurs ne diminuaient pas sa confiance. Il se contentait de dire gaîment : « Nous remplacerons ça! » C'étaient aussi de longues conférences avec des architectes et des entrepreneurs qui, s'étant rendu compte, à la première minute, de la folie du Père Pamphile, et désireux de l'exploiter, lui proposaient les plans les plus baroques, l'excitaient à des dépenses inutiles, s'acharnaient à le voler à qui mieux mieux. Métrant, cubant, déroulant de grands papiers jaunis où étaient tracées des figures géométriques, ils allaient, entre les blocs de pierre, ou bien à travers les ronces, affairés, poudreux et géniaux. D'un geste large, ils ébauchaient, en l'air, des projets d'architectures babyloniennes, faisaient tourner des cathédrales au bout de leur doigt. Et le Père Pamphile, son livre à la main, donnait des explications historiques.

— Voyons, Messieurs, nous ne créons pas… nous reconstituons… C'est bien différent… Tenez, là, était le maître autel… en pierre sculptée… trente-deux figures!… Et quelles figures!… Un chef-d'œuvre! Là, le retable… moins ancien et très riche… en porphyre… un don de Louis XIV.

— Du porphyre! disait l'entrepreneur. Justement, j'en ai un lot qui ferait joliment votre affaire… Et du beau, et du bon marché!

— C'est ça!… Envoyez-le… Je le prends… Là, les stalles capitulaires… des merveilles… en chêne!

Il acceptait tout, retrouvant, lorsqu'il ne mendiait plus, sa candeur inconcevable de bonne dupe.

Et puis il repartait.

Successivement, il parcourut la France, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, l'Asie Mineure. Partout il s'entourait de relations puissantes, se créait des influences politiques et des protections mondaines, qu'il savait exploiter avec la plus surprenante adresse. Un jour, reçu dans le palais d'un cardinal romain, qui le chargeait d'une mission secrète; un autre jour, roulant sur un paquebot, en compagnie d'une bande de comédiens nomades, avec lesquels il organisait, à bord, des représentations, dont il empochait la recette; ou bien encore, capturé par des brigands qui le forcèrent à les accompagner au sac d'un couvent de religieuses, et le renvoyèrent, avec sa part de butin gagné; tantôt reître, tantôt pitre, tantôt espion, tantôt missionnaire, et toujours mendiant, le Père Pamphile, pendant trente-cinq années, incarna le type de l'aventurier romantique, habile à toutes les métamorphoses, prêt à toutes les besognes, pourvu qu'elles fussent largement payées. À force de souplesse, d'avilissement, de courage et de folie, il écuma, sur les grandes routes de l'Europe, où traîna sa robe, l'invraisemblable somme de cinq cent mille francs.

De ces frottements salissants, de ses successives déchéances, de ces glissades de plus en plus rapides, dans la boue des métiers honteux, le moine ne gardait ni un remords, ni un dégoût, ni l'impression d'une souillure quelconque. Il n'en gardait qu'un souvenir changé en haine féroce, le souvenir d'un capucin, rencontré en Espagne, et qui quêtait comme lui, aux mêmes endroits que lui. À part ce souvenir qui le faisait s'emporter furieusement contre les capucins et aussi contre tous les ordres mendiants, il parlait de ses plus répugnantes aventures, ainsi que d'une chose naturelle, avec une inconscience pénible. Et l'on sentait, à l'entendre, que ce doux homme serait allé jusqu'au crime, comme les prostituées vont à l'amour, sans savoir. En cette impudente vie de vagabond, si bien faite, cependant, pour détruire son rêve, il n'avait rien vu, rien compris, rien éprouvé en deçà et au-delà de ce rêve. Un fait s'accomplissait qui dominait tout, un fait supérieur aux conventions humaines : la chapelle. Pour lui, il n'y avait plus ni peuples, ni individus, ni justice, ni devoir, ni rien; il n'y avait que la chapelle. Le point de départ de sa folie : l'Ordre de la Rédemption à reconstituer, il n'y songeait plus. Les corsaires, les trinitaires, les captifs, saint Jean de Matha,

autant d'ombres lointaines qui allaient s'évanouissant. Et la chapelle emplissait la terre, emplissait le ciel. Le ciel était sa voûte, les montagnes ses autels, les forêts ses colonnes, l'Océan ses baptistères, le soleil son ostensoir, et le vent ses orgues. Pendant le temps qu'il rêvait ainsi, sur les routes étrangères, le Réno, abandonné, servait de refuge aux vagabonds sans gîte et aux amoureux, et les chats sauvages, s'y poursuivant de pierre en pierre, s'accouplaient sur les ruines, plus mortes sous la pâleur tragique de la lune.

Maintenant le Père Pamphile avait soixante-quinze ans. Malgré ce grand âge, et bien que son corps, amaigri et noueux, se courbât vers la terre, il demeurait robuste et plein de vie; la même foi illuminait ses yeux, aux paupières tombantes; le même enthousiasme poussait ses membres raidis vers les conquêtes chimériques. Il souriait comme un petit enfant. Une année, au Réno, où il travaillait plus qu'un manœuvre, du matin au soir; l'année d'après, à l'étranger, où il quêtait, jamais il ne prenait un seul instant de repos. Les terrassements, pour les fondations de la chapelle, avaient été enfin commencés, puis abandonnés, faute d'argent. Des cinq cent mille francs, tout avait passé en plans d'architecte, en mémoires préparatoires d'entrepreneurs, en achats de matériaux et d'outillage, sans cesse perdus ou volés, sans cesse renouvelés. Mais le vieillard ne désespérait pas. Lorsqu'il revenait de ses longues tournées, la poche garnie, il achetait encore; encore il conférait avec les architectes et les entrepreneurs; et c'étaient les mêmes stations, les mêmes comédies. On métrait, on cubait, on déroulait les mêmes papiers jaunis, on s'exaltait aux mêmes projets; le Père Pamphile, son livre à la main, recommençait les mêmes explications :

— Pardon, Messieurs… nous ne créons pas… nous reconstituons… Là était le maître autel…

Il n'avait rien changé à son régime; on lui apportait sa soupe le matin, et le soir son morceau de pain; puis, la nuit venue, il montait à la chambre du petit pavillon, devenu un taudis immonde, tapissé d'ordures, planchéié de fumier. Après une prière devant le crucifix, il s'étendait sur sa couchette de bois, et tandis que le vent soulevait sa barbe d'un frémissement glacé, les chats-huants, qui ne s'effrayaient plus, perchés sur les poutres, dans

l'angle du toit, le regardaient dormir de leurs grands yeux fixes, et le couvraient de leurs fientes.

L'abbé Jules connaissait le Père Pamphile qui était en rapports fréquents avec l'évêché et, comme tout le monde, il le prenait « pour une vieille canaille », conscient des bassesses qu'il commettait. Avec la facilité, que possèdent tous les optimistes, d'improviser des plans hardis et scélérats sans se donner la peine de les approfondir, l'abbé, ce matin-là, en pensant au Père Pamphile, avait, dans l'espace d'une minute, ébauché vaguement des projets de chantage admirables que son autorité reconnue, la terreur qu'il inspirait ne pouvaient que mener à bien. Aussi était-il parti à la hâte pour le Réno, ses idées encore incertaines et brouillées, mais s'en remettant au hasard, du soin de les débrouiller, le moment venu.

Après avoir longé des constructions basses, tellement en ruine qu'il eût été impossible d'en préciser la nature; après avoir traversé deux petites cours où se voyaient encore les arcades brisées d'un cloître, où le terrain détrempé par la pluie, gâché par les charrois, n'était qu'une mare de boue à la surface de laquelle nageaient des gravats, des débris de toute sorte; après avoir passé sous un porche qu'étayaient des madriers pourrissants, l'abbé déboucha dans une cour immense, fermée par des bâtiments en quadrilatère, inégaux de hauteur, bizarrement déchiquetés sur le ciel, les uns éventrés et pareils à des éboulements de rocs, les autres tapissés de mousses, si couverts de végétations emmêlées et verdissantes, qu'on eût dit plutôt un coin de forêt sauvage. D'abord, il ne vit rien qu'un chaos de pierres de taille, de bois en grume, de poutres à peine équarries, d'outils épars, et au-dessus de ce chaos, l'armature commencée d'un échafaudage, deux grues, qui profilaient sur le fond crayeux de la cour, leurs longs cous de bête décharnée; toute la détresse immobile et navrante d'un chantier abandonné en plein travail. Puis, il crut entendre un bruit sourd, comme le bruit d'une pioche creusant la terre. Guidé par le bruit, il aperçut à quelques mètres de l'échafaudage, dans un espace libre, de forme hexagonale, et fraîchement terrassé, il aperçut la pioche qui sortait du sol et qui y rentrait, par

courts intervalles réguliers, sans qu'il lui fût possible de distinguer les bras qui la mouvaient. Il se dirigea vers cet endroit, se perdant dans le dédale des tas de moellons et des blocs de pierre, franchissant des lacs de chaux, enjambant des troncs d'arbre, et il finit par découvrir, au fond d'une tranchée, le Père Pamphile qui, les pieds dans l'eau, le visage ruisselant et très rouge, s'acharnait à piocher.

— Bonjour, mon Père ! dit l'abbé.

Le Père Pamphile leva la tête et reconnaissant l'abbé :

— Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé ! fit-il joyeux et surpris… Vous venez visiter mes travaux ?… C'est très gentil… vous le voyez, ça marche !

— Et qu'est-ce que vous faites là, mon Père, avec votre pioche ?

— Je creuse, monsieur l'abbé, je creuse les fondations… Mais le temps est bien mauvais !

Le Père Pamphile lâcha la pioche, essuya sa longue barbe, étoilée de boue, et rabattit sur ses jambes la robe qu'il avait nouée autour de ses reins.

— Bien mauvais ! répéta-t-il… Et c'est cette eau qui me gagne !… Donnez-moi donc la main, que je remonte… Ah ! c'est très gentil à vous, d'être venu !… Seulement, je ne puis vous recevoir dans ma chambre… Figurez-vous qu'hier, on m'a volé mon échelle… Et Monseigneur, comment va-t-il ?

Tout en parlant, aidé de l'abbé, il avait quitté son trou et sauté, d'un mouvement leste, sur la cour. Après les politesses échangées, l'abbé demanda :

— Alors, c'est votre église, ça ?

Le vieillard eut un rengorgement de fierté. Et, désignant l'espace hexagonal, autrefois couvert de ronces, aujourd'hui couvert de terres remuées, et qu'entourait un mince cordeau, tendu sur des piquets, il répondit :

— Tout ça, c'est mon église !… Oui, mon cher monsieur l'abbé, tout ça !… Et qu'est-ce qui aurait dit que je l'eusse rebâtie, hein ?

— Rebâtie !… rebâtie !… fit Jules qui s'imagina que le trinitaire voulait se moquer de lui… Dites donc, voilà quarante ans que vous la bâtissez… et il n'y a rien !

— Rien?… s'écria le Père Pamphile embrassant, d'un geste grandiose et furibond, toute la cour encombrée de matériaux… Eh bien! et ça?… Et tout ça?… Qu'est-ce que c'est, alors?… C'est-à-dire que le plus difficile est fait… Maintenant, je n'ai qu'à construire!… Mais si nous allions à l'abri quelque part?

Jules refusa et s'assit sur un bloc de granit; sans insister davantage, le moins s'accroupit sur un monceau de cailloux, en face de lui. Et, tous les deux, ils se regardèrent. Le vent soufflait plus fort, accélérait la pluie qui hachait le ciel de raies obliques et fouettantes. De temps en temps, des pierres détachées des murailles, tombaient sur le sol, avec un bruit mou, et des éclats d'ardoise volaient dans l'air.

— Êtes-vous en fonds? demanda brusquement l'abbé.

— Je suis toujours en fonds! répondit le Père Pamphile… Justement, il y a huit jours, je suis revenu de Hongrie. Le voyage a été bon… À Gran… ah! c'est très drôle… figurez-vous que j'étais descendu chez le Primat… Un homme très gai, très farceur, et très généreux!… Il me disait : « Mon Père, chantez-moi la *Marseillaise,* et je vous donnerai cent florins! » Je chantais la *Marseillaise,* comme un perdu, et, à chaque coup, le Primat me donnait cent florins… Je l'ai chantée douze fois!

Et il fredonna :

— *Nous entrerons dans la carrière…*

— Vous savez donc la *Marseillaise*? interrogea l'abbé qui ne put réprimer un sourire.

— Qu'est-ce que vous voulez? repartit le bonhomme en hochant la tête, d'un air résigné… Dans notre métier, il faut savoir un peu de tout!… On a souvent affaire à des gens si originaux!… Ainsi, tenez, l'année prochaine, je retourne en Orient… C'est une autre histoire… Dans ce pays-là, ils se moquent de la *Marseillaise…* Ce qu'ils veulent, c'est qu'on leur dise comment on s'habille… la dernière mode de Paris… Eh bien! je leur dis, à peu près, comme ça me vient… Et ils sont contents.

L'abbé n'écoutait plus et réfléchissait.

Depuis qu'il se trouvait en face de l'obstacle à vaincre, toute son ardeur, toute sa fièvre d'impatience lui étaient revenues. Ce n'est plus qu'il mêlât encore à la réussite de son entreprise, l'idée initiale de la bibliothèque; il n'y associait désormais aucun

projet ; il n'avait en vue la satisfaction d'aucune passion nouvelle ; il agissait, maintenant, pour le plaisir. Même, au milieu des impressions qui se succédaient, rapides et contraires, en son cerveau de sensitif, et qui exaspéraient ses nerfs, il n'était pas loin de croire qu'il était un instrument de la justice humaine et de la colère divine contre un homme bravant les lois sociales et outrageant la dignité de l'Église. Ce qui, dans le principe, n'avait été qu'un calcul honteux, un chantage ignoble, se transformait en dilettantisme, et le dilettantisme lui-même s'élargissait jusqu'à la foi, s'ennoblissait jusqu'à la mission. Jules pensa qu'il fallait couper court aux bavardages du moine, en arriver au fait, brutalement, au lieu de se perdre en des finasseries qui avaient chance de ne pas réussir avec un vieux rôdeur de routes, comme était le Père Pamphile. Mieux valait l'étonner, l'étourdir d'un coup de massue, frappé fort et à la bonne place. Il prit un air sévère et dit :

— Je ne suis point ici pour écouter vos balivernes, mon Révérend Père, et je vous prie de m'accorder deux minutes d'attention… J'ai une œuvre, une grande œuvre, pour laquelle il me faut beaucoup d'argent… Je tiens d'abord à rassurer votre conscience… Il ne s'agit point d'aller faire la noce à l'étranger sous prétexte de bâtir une église… non !… Il s'agit d'autre chose, de quelque chose de très beau, de très grand, de très chrétien… Si je vous disais de quoi il s'agit, il est probable que vous ne comprendriez point !… Je vous le répète, il me faut de l'argent… Vous en avez… Donnez-m'en !…

— Je ne peux pas ! répondit simplement le Père Pamphile, dont la physionomie avait passé de l'insouciante gaîté du bohème, à la gravité rêveuse de l'apôtre.

L'abbé se leva, poussé par une soudaine colère. Il avait compté sur une stupéfaction, une secousse, un écrasement, sur il ne savait quoi de formidable ! Et voilà que le bonhomme demeurait calme et qu'il avait dit : « Je ne peux pas », d'un ton tranquille, inflexible, où l'on sentait une résolution définitive ! Il se contint et regarda le moine. Quelques cailloux avaient glissé sous ses reins. Il se recala doucement, les jambes plus hautes. Et des gouttes d'eau tremblaient aux poils de sa barbe.

— Vous ne pouvez pas ? grommela l'abbé.

— Non !

— Faites bien attention… Vous ne pouvez pas?

— Non!… Si vous avez une œuvre aimée de Dieu, faites comme moi… Les routes sont libres.

Jules s'exalta :

— Croyez-vous donc que je sois un vagabond, un détrousseur de bourses, un rat de bordels?

— Vous êtes ce que vous êtes; je suis ce que je suis… Pourquoi vous fâchez-vous?

— Encore une fois, vous ne pouvez pas?

— Je ne peux pas!

L'abbé brandit son poing dans le vide.

— Eh bien!… je vous interdirai de mendier dans le diocèse… les gendarmes vous mettront la main au collet et vous jetteront en prison…

— Oh! fit le Père Pamphile, en secouant la tête mélancoliquement… dans le diocèse, je suis brûlé… on ne me donne plus rien… Quant à la prison, de méchantes gens m'ayant arrêté, bien des fois, j'y ai dormi… Et mieux vaut dormir dans une prison que sur les berges humides des chemins.

— Eh bien! j'écrirai à Rome… je vous ferai chasser d'ici… je vous dénoncerai à votre général, au pape… Je dirai qui vous êtes, toutes vos histoires, toutes vos saletés, tous vos crimes… Je vous dénoncerai, entendez-vous, vieux va-nu-pieds!

— Le général me connaît… le pape me connaît… Et puis, il y a quelqu'un de plus grand qui me connaît mieux encore…

L'index levé, il montra le ciel et ajouta :

— C'est Dieu!… Je n'ai point peur…

— Il faudra que vous rendiez compte de tout l'argent que vous avez gaspillé, que vous avez volé… il faudra, il faudra… il faudra…

L'abbé écumait. Ses yeux agrandis, tordus comme dans une attaque d'épilepsie, découvraient le blanc de leurs globes, striés de veines pourpres. Sur ses lèvres se pressaient, se précipitaient, se crispaient des jurons, des mots inarticulés qui se perdaient dans un sifflement, dans un gargouillement de salive. Enfin, il fut pris d'une quinte de toux qui lui brisa la gorge et lui déchira la poitrine. Plié en deux, la face violette, les veines tendues, à se rompre, sur le col étiré, il semblait vomir la vie dans un épouvantable hoquet.

La crise calmée, le moine lui dit, sans bouger de sa place, d'une voix très douce :

— Pourquoi vous faire mal ainsi?… Et que me reprochez-vous?… De ne point vous donner l'argent de mes quêtes, de mes prières, de mes souffrances?… mais je ne peux pas!… Tenez, souvent des pauvres qui étaient nus et qui avaient faim, de lamentables créatures de Dieu, m'ont supplié à genoux… Les yeux pleins de larmes, je les ai repoussés… Je ne peux pas!… Cet argent n'est pas à moi; il est à Elle, à Elle, la radieuse, la sublime épouse de mon cœur! Je n'en puis rien distraire… Même pour sauver quelqu'un de la mort, de l'enfer, non, je ne le ferais pas.

La pluie chantait sur les flaques d'eau; le vent hurlait, tout autour sur les ruines ébranlées, et dans l'air triste et mouillé, l'échafaudage balançait sa grêle silhouette, toute grise. Le trinitaire poursuivit :

— Vous m'avez insulté, tout à l'heure… Hé, mon Dieu! comme tant de gens l'ont fait qui ne savaient pas… Je vous pardonne… Si j'ai deux sous pour manger, un pan de mur pour m'abriter, une planche pour dormir, un peu de sang chaud dans ces vieilles veines, un peu de muscles robustes sur ces vieux os, je suis content… Croyez-vous donc que je tienne à l'argent?… Écoutez, mon cher abbé, le jour où mon église sera bâtie, revenez, et ce que vous me demanderez, je vous le donnerai… sur le repos de mon âme, je vous le jure… mais d'ici là, non, non!… Je ne peux pas!

Jules restait abasourdi devant le moine. Et véritablement, il ne comprenait plus. Était-ce un dément sincère? Se moquait-il de lui? Il l'ignorait. Dans tous les cas, il n'avait pas prévu cette inconcevable folie, ou cette ironie audacieuse; il en était tout déconcerté. Qu'y avait-il donc derrière ce masque ravagé, qu'il avait vu, par deux fois, se transfigurer, s'immatérialiser presque, sous le rayonnement d'une beauté inconnue et mystérieuse? Malgré la colère qui grondait encore en lui, le moine l'intimidait; et il ne savait ce qu'il éprouvait : de la pitié, de l'admiration ou du mépris. Du fond de son être, une voix lui disait : « Agenouille-toi; c'est un saint. » Une autre voix lui disait : « Mais non, insulte-le… c'est un bandit. » Un obscur instinct l'avertissait que la première voix avait raison. Pourtant ce fut à l'autre qu'il obéit, et, frappant la terre du pied, il s'écria :

— Tout ça, c'est des mots, des mots… vous me prenez donc pour un imbécile ?… Vous savez très bien que votre église, c'est de la blague… et que vous ne la bâtirez jamais !

Mais le Père Pamphile s'était dressé tout droit, une flamme dans ses yeux, si grand, si beau, si terrible, que l'abbé recula, dompté par ce regard dont il ne pouvait soutenir l'extraordinaire et surhumaine clarté. Il crut qu'un archange marchait vers lui, le Dieu farouche des solitudes mortes ; et il allait tomber à genoux, demander grâce, quand le moine, s'approchant de lui, le secoua rudement par les épaules.

— Homme incrédule, dit-il, mauvais prêtre !… Ne blasphème pas… regarde, et entends-moi… Quand je devrais, tout seul, tailler ces blocs et les porter sur ma vieille échine, quand je devrais hisser ces poutres, forger ces fers, soulever, à bout de bras, ces voûtes… quand je devrais, tout seul… oui, tout seul, l'étreindre contre ma poitrine, l'enlever de terre, et la planter droit, là… tu entends bien, pauvre fou… là, là !… je la bâtirai ! Adieu !

Le père Pamphile fit quelques pas, s'arrêta au bord du trou qu'il était en train de creuser lorsque Jules était venu le surprendre, et, retroussant sa robe, il se laissa glisser au fond.

Pendant quelques minutes, l'abbé demeura, les pieds dans la boue, immobile et songeur : « Ce n'est pas un bandit, se dit-il… C'est quelqu'un de pire… un poète ! » tandis que la pioche reprenait son mouvement rythmique, apparaissait au-dessus du sol et disparaissait, fouillant la terre.

En proie à un malaise vague, il aurait voulu retourner auprès du Père Pamphile, lui parler, s'humilier ; une sorte de bas orgueil, et la timidité qui est au fond de presque toutes les natures violentes, l'en empêchèrent ; très impressionné, il partit. De nouveau, il s'engagea dans le dédale des matériaux, retraversa les deux cours boueuses, longea les ruines, et tout cela lui parut plein de majesté. Les choses, en harmonie avec l'état de son âme, revêtaient, sous leur tristesse infinie, des aspects de mystère physique et de grandeur morale qui le troublaient étrangement. Une vie qu'il ne connaissait pas, et devant laquelle il se sentait si petit, si laid, si misérablement lâche, si complètement indigne, une vie à laquelle il n'atteindrait jamais, ouvrait par les fentes des murailles, de larges horizons insoupçonnés, des espaces fleuris

de fleurs de rêve, de belles fleurs au-dessus desquelles voltigeaient des âmes, des âmes d'enfant, des âmes de vieillard, des âmes de pauvres, de belles fleurs qui berçaient de toutes petites âmes mortes, au fond de leurs calices parfumés… Durant la route, une multitude d'idées confuses, sans lien direct avec ce qu'il avait vu et entendu, au Réno, se heurtèrent dans sa tête. Mais, toutes, elles le ramenaient obstinément au Père Pamphile, et du Père Pamphile au miracle des religions d'amour qui mettent tant de joies dans la souffrance, tant de sagesse dans la folie, tant de grandeur dans l'avilissement; elles le ramenaient aussi à la douloureuse constatation de sa propre déchéance… Il avait beau chercher, dans sa vie, depuis le jour où la conscience s'était éveillée en lui, il ne retrouvait que des viletés et des hontes, avec de courtes échappées, de fugitives aspirations vers le bien, dont le seul résultat était de rendre ses rechutes plus lourdes et plus irréparables. Aucune foi, aucun amour, aucune passion même; des instincts furieux de bête, des manies de déformation intellectuelle, et, avec tout cela, la sensation d'un vide intraversable, l'immense dégoût de vivre, l'immense effroi de mourir… Oh! oui, de mourir!… Car l'éducation chrétienne de son enfance, les accoutumances de son sacerdoce, plus fortes que ses doutes et ses impiétés, lui faisaient considérer le terrible au-delà, comme une éternité de tortures et d'épouvantements…

L'abbé marchait lentement, le dos incliné sous le poids d'un invisible fardeau, le regard baissé vers le sol, où des flaques enfonçaient, en la reflétant, la changeante image des nuées ralenties. Le vent s'était calmé, la pluie n'était plus qu'une bruine légère qui allait se dissipant; et, dans le ciel, éclairé d'une lumière plus blanche à l'horizon, les nuages déchirés laissaient apercevoir, de-ci, de-là, par d'étroits interstices, quelques morceaux de sombre azur. Peu à peu, la campagne, plus verte, sortait des brumes célestes qui noyaient les contours et les ondulations du terrain, sous une enveloppe de buée bleuissante; et, sur le fond des coteaux, d'un violet sourd, réveillé par les taches claires des maisons éparses, les aulnes des prairies, et les peupliers haut ébranchés, montaient, semblables à de menues et tremblantes colonnes de fumée rose. Au sommet de la côte, d'où l'on voit brusquement la ville et ses trois clochers, l'abbé pressa le pas. C'était un samedi, et les cloches tintaient, se répondaient

d'un clocher à l'autre, annonçant la venue du jour sacré. Elles avaient leurs voix de fêtes, leurs voix joyeuses, celles qui chantent le repos béni du travailleur, et le bourdon de la cathédrale, dominant de sa grosse voix les autres voix plus grêles, allait porter la bonne nouvelle, jusque dans les lointains de la vallée. À les écouter qui lui arrivaient assourdies par l'espace, et si douces, Jules éprouva une émotion délicieuse, dont il eût été incapable d'expliquer la nature et la cause. Ses nerfs se détendirent, son cœur se fondit dans un attendrissement, et, sans secousse, sans souffrance, les larmes jaillirent de ses yeux. Les cloches tintaient, tintaient, et Jules pleurait, pleurait. Et tandis qu'il pleurait et que tintaient les cloches, près de lui passa une pauvre femme, hâve, décharnée, à la face couleur de pierre. Vêtue de haillons sordides, les pieds nus, elle tirait une voiture, où deux enfants, dans la paille, dormaient, livides et flétris.

— La charité! monsieur l'abbé, dit-elle.

De son porte-monnaie, l'abbé tira deux louis d'or qu'il mit dans la main de la pauvresse

— Tenez! fit-il… Mais ce n'est pas moi qui vous donne… C'est monseigneur l'évêque… Priez pour lui… Priez pour moi… Et soyez heureuse quelques jours…

Les cloches s'étaient tues, lorsqu'il franchit la porte de l'évêché; mais il en gardait encore la vibration douce dans ses oreilles et dans son cœur. Rentré dans sa chambre, il se prosterna devant une image du Christ, et, se frappant la poitrine, il implora :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi… Pardonnez-moi… Secourez-moi!

Les mains jointes, les yeux levés vers l'image, il demeura en prières, jusqu'au soir.

La carême approchait. Jules ne songeait plus à sa bibliothèque, ni au Père Pamphile, ni à la mort, ni à la vertu. Les émotions ressenties à son retour du Réno, s'étaient vite envolées, et, plus fantaisiste, plus tyrannique que jamais, il avait repris la direction des affaires du diocèse. On revit son ombre noire et tourmentée rôder sur la terrasse, aux heures du crépuscule; les prêtres qui, peu à peu, en l'absence du chien de garde, s'étaient remis à danser, la soutane en l'air, heureux d'une liberté qu'ils

croyaient éternelle, recommencèrent à trembler, à s'observer, à se fuir; autour des petits clochers de village, la terreur de nouveau régna. Quant à l'évêque, il était « dans les transes »; non point à cause de la rentrée bruyante de son secrétaire, qui le débarrassait plutôt d'un trop lourd fardeau, mais l'échéance arrivait, l'échéance fatale du mandement. Or, il n'avait rien à dire, ne voulait rien dire, ne pouvait rien dire. Cependant, il fallait s'exécuter coûte que coûte. Où trouver des phrases assez insignifiantes, des mots assez effacés pour que les pages qu'il allait écrire, équivalussent à des pages blanches et que tout le monde fût content? C'était bien difficile, aujourd'hui que les journaux avaient la manie de tout éplucher et de donner aux mots les plus simples, aux phrases les plus ternes, des sens terribles, des interprétations hardies qu'ils n'avaient point.

— Voilà, se disait-il, après de longues et pénibles réflexions… voilà ce que je puis faire… Je vais recommander aux fidèles de se bien conduire… de… de… de… d'aller à la messe, à confesse, d'observer strictement le jeûne, d'être en un mot de bons catholiques, afin que Dieu écarte d'eux le péché, la grêle, l'incendie, la maladie… Ensuite, je montrerai que, par la foi… non, je ne montrerai rien… il ne faut rien montrer… Et je terminerai soit par la paraphrase d'un évangile quelconque… soit par une invocation à Celui de qui nous viennent toutes choses, qui nous accorde le pain, le vin, *et cætera… et cætera…* et la force de supporter les douleurs de la vie… Cela ne me paraît pas exagéré… Je ne parlerai ni de Sa Sainteté, parce qu'on me reprocherait d'être ultramontain, ni de l'Empereur, car on m'accuserait d'être libéral…

Parti de cette idée, il avait déjà, d'une écriture sans cesse raturée, noirci plus de cinquante feuilles de papier. À mesure qu'il les relisait, chaque mot lui faisait dresser l'oreille, et il déchirait l'un après l'autre les feuillets commencés. Et le pauvre prélat suait, soufflait, soupirait, se désolait.

Justement, un matin, l'abbé Jules, très dispos et de bonne humeur, demanda à l'évêque :

— Pensez-vous à votre mandement, Monseigneur?… Voici le carême.

— J'y pense, certainement, j'y pense, répondit le vieillard, avec une mine effrayée… Ah! quelle terrible chose!

— Pourquoi terrible? interrogea l'abbé.

— Mais, mon cher enfant, terrible à cause des responsabilités, des ménagements… Dans la situation que j'occupe… une situation de paix, de concorde, de réconciliation… il faut tant de prudence… ne froisser personne… Tout cela est d'une délicatesse!…

L'abbé sembla prendre un vif intérêt aux embarras de son évêque.

— Sans doute, fit-il, c'est très délicat… Voulez-vous que nous en causions un peu?…

— Je ne demande pas mieux, balbutia l'évêque qui ne put dissimuler une grande inquiétude… Mais vous êtes… vous êtes bien ardent, mon cher abbé… Les jeunes gens ne voient pas les choses comme les vieillards… Ils vont, ils vont… et puis… tandis que… voilà…

Il balançait la tête, d'un air grave; son front se plissait; ses lèvres, collées l'une contre l'autre, laissaient échapper des petits claquements brefs et clairs. L'abbé répondit d'une voie onctueuse, en s'inclinant respectueusement :

— Aussi, Monseigneur, ne me permettrai-je pas de vous donner un conseil… Je tiens seulement à vous répéter ce qui se dit de vous, dans le monde catholique…

L'évêque eut un soubresaut. Ses yeux étaient devenus tout ronds, effarés.

— On dit quelque chose de moi dans le monde catholique?… Et que dit-on?

— D'abord, il n'y a qu'une voix pour approuver la façon dont vous administrez le diocèse… On fait de votre piété, de votre charité, de votre justice, les plus grands éloges… seulement on se plaint que, dans certaines occasions graves, vous ne vous affirmiez pas assez… On trouve, par exemple, vos mandements un peu gris… un peu fuyants… Ce n'est pas enfin ce qu'on attend de Votre Grandeur…

L'évêque s'agitait nerveusement, sur son fauteuil.

— Ce qu'on attend de Ma Grandeur?… Ce qu'on attend!… Je ne puis cependant mettre tout à feu et à sang, voyons… Ce n'est pas dans mon rôle… Je ne suis pas un spadassin!

— Mais, Monseigneur, on ne vous demande rien de pareil, reprit l'abbé, qui fit un geste de douce protestation; on voudrait une plus grande fermeté, une autorité plus hautaine dans vos

actes publics, plus de caractère, plus de flamme… C'est bien différent.

S'exaltant peu à peu et se prenant lui-même comme un comédien, au propre piège de sa mystification, il continua sur un ton enthousiaste, auquel l'émotion d'une chose véritablement ressentie donnait des accents de sincérité :

— On voudrait qu'en face de la philosophie athée qui monte, déborde, s'installe dans les chaires officielles, ouvertement protégée, payée par le gouvernement, en face des attaques furieuses, multipliées contre l'Église sainte, on voudrait qu'une voix s'élevât, vengeresse et consolatrice, tout ensemble… le cri de révolte et d'espérance d'un grand chrétien… Les temps sont mauvais, Monseigneur… De toutes parts, la société craque, la religion s'effondre, tout se désagrège et pourrit… En haut, sur le trône, l'orgie étalée effrontément, l'orgie légale… En bas, la bête affamée qui hurle, impatiente de sang… Partout, la déroute, l'affolement, le vertige du sauve-qui-peut ! Des générations abominables se préparent qui, si l'on n'y met bon ordre, iront déclouer, sur les calvaires, le corps du Christ, et transformeront en banques, ou bien en lieux de débauche, nos églises découronnées du symbole rédempteur… Vous avez charge d'âmes… Et les âmes ont besoin d'être soutenues dans la foi, encouragées dans la lutte, rassurées dans le danger… Il n'est pas bon qu'on se désintéresse de leur destinée morale… Et c'est une désertion, dont Dieu vous demandera compte, que de parler de paix et de concorde, quand la guerre est déclarée, que l'ennemi est sur nous et qu'il nous harcèle !… Voilà ce qu'on dit dans le monde catholique !… On dit encore…

— Mais, sapristi ! je ne vois pas ça du tout ! interrompit l'évêque qui avait écouté, bouche béante d'étonnement, la violente sortie de l'abbé… Ces gens-là sont fous !… De tout temps, il y a eu des braves gens et des mauvaises gens… Il en sera toujours ainsi… Que puis-je faire à cela ?… Ce n'est pas moi qui ai créé le monde… Voyons, dites-moi, ai-je créé le monde ?…

Jules poursuivit d'une voix plus âpre et mordante.

— Je ne juge pas, Monseigneur, je répète… On dit encore que cela peut être agréable de vivre dans un palais, d'y être bien nourri, bien vêtu, bien au chaud, de cultiver des fleurs, de rimer des vers badins, de recevoir des hommages et de bénir des

passants; on dit que c'est facile d'écarter avec soin toutes les responsabilités qui menacent le repos, troublent les digestions et les sommeils, de fermer les yeux pour ne rien voir de ce qui chagrine, de se boucher les oreilles pour ne rien entendre de ce qui supplie… Mais on dit aussi que cela n'est ni beau, ni honnête, ni chrétien, que cela ressemble fort à la trahison d'un chef qui, le jour de la bataille, abandonnerait ses soldats, et les laisserait mourir, sans leur porter secours… On dit encore que pour agir ainsi, il faut avoir des raisons secrètes… On dit encore…

— On dit!… on dit… on dit des bêtises!… s'écria l'évêque qui, très pâle, le visage égaré, se leva de son siège, et, tournant le dos à l'abbé, marcha dans le cabinet, avec agitation…

Mais, bientôt, il craignit de s'être montré trop vif. Il ne voulut pas rester sur ce mot et sur cet audacieux geste, susceptibles de déchaîner, chez l'abbé, une de ces terribles colères, comme il en avait tant essuyé… Et calmé, tout d'un coup, il revint près de lui…

— Voyons, mon cher enfant, réfléchissez, vous me parlez de l'Empereur… qu'est-ce que l'Empereur a de commun avec un mandement de carême?

— Tout le mal dont nous souffrons vient de lui; toute l'impiété, toute la pourriture dont nous mourons viennent de lui… Sous ses apparences hypocrites d'ami de l'Église, sous l'insultante protection, dont il fait semblant de nous couvrir, il est le grand agent de destruction, le…

— Ta, ta, ta, ta!… Qu'en savez-vous?

— Je le sais! fit l'abbé d'un ton net, tranchant, qui n'admettait pas de réplique.

Alors, le prélat, découragé, se laissa tomber dans son fauteuil. Tout l'effort dont il était capable, il l'avait donné, sa résistance faiblissait. Il sentait qu'il ne lui était pas possible d'aller au-delà. Les paroles de Jules le troublaient aussi dans sa conscience; il comprenait la justice de ces reproches, dont il n'était pas en état de discerner l'exagération sous la sonorité des phrases prud'hommesques et déclamatoires. Pourtant, il ne se rendit point, tenta de lutter encore.

— Mon cher enfant! gémit-il… voyez donc dans quelle fausse situation l'on me mettrait!… L'Empereur!… mais c'est lui qui m'a nommé!… Et puis… et puis… j'illumine au 15 août!

— Oh ! Monseigneur ! Monseigneur ! soupira Jules, tristement… Les grands saints, les grands martyrs, ceux-là mêmes que vous honorez, ceux dont vous relisez, chaque jour, la sublime histoire, ne parlaient pas comme vous faites… C'est sur les marches souillées des trônes qu'ils allaient porter la parole de vérité… C'est au milieu des foules hostiles qu'ils confessaient leur foi !… C'est à la face des tyrans qu'ils poussaient le cri d'anathème !

L'évêque pensa : « C'étaient des insurgés que vos saints », mais il n'osa point exprimer cette irrespectueuse opinion, et il regarda l'abbé, de coin, qui se taisait. Celui-ci, debout, la tête haute, les yeux noyés d'extase, la bouche encore frémissante d'imprécations, ressemblait à un prophète. Et véritablement, à cette minute précise, oubliant la comédie qu'il était venu jouer à l'évêque, c'était un prophète. Tout un monde mystique et visionnaire remuait en lui. Comme Isaïe, il se fût fait scier en deux, le sourire aux lèvres ; il eût marché au martyre avec ivresse. Il se retira lentement, laissant un grand trouble dans l'âme du prélat.

Sans se lasser jamais, Jules revint à la charge. Il avait conservé son masque inspiré, mais ce n'était plus qu'un masque couvrant le ricanement du mystificateur. Chaque jour, il apportait de nouveaux arguments, lançait de nouvelles menaces, et l'évêque, obsédé, tyrannisé, mis à la torture par cet impitoyable bourreau, cédait peu à peu sur tous les points, pourvu qu'il ne fût pas question de l'Empereur dans le mandement. Il ne voulait point qu'on touchât à l'Empereur, il ne le voulait point. Ses dernières forces se concentraient sur ce but unique ; sans cesse il répétait :

— Cela ! non !… jamais !… Il m'a nommé !… Et puis, il y a des ordonnances inflexibles !… Je veux rester dans la loi !

Le pauvre homme ne mangeait plus, ne dormait plus, vivait dans une affreuse et constante angoisse. Le moindre bruit, tant sa susceptibilité était exaspérée, lui causait des sursauts pénibles. Éveillé, il était la proie des cauchemars. Même en disant sa messe, en récitant son bréviaire, son imagination lui représentait des scènes atroces de martyre, des cirques rouges, des bûchers… Pas une minute, il ne pouvait chasser ces suppliciantes images, goûter un peu de calme repos. Il eût souhaité être malade, mourir. Comme il avait abandonné le reste, il finit par abandonner l'Empereur.

— Eh bien, soit!… Mais, je vous en prie, ne prononçons pas son nom, n'écrivons pas : *l'Empereur,* ni *l'Empire,* ni rien de semblable… Mettons le potentat… non!… le tyran!… non, non!… Mettons *on… On,* cela dit tout, et cela ménage tout, aussi! Cela peut s'appliquer à n'importe qui!… Et, cependant, personne ne s'y méprendra!… mon Dieu!… mon Dieu!… que va-t-il nous arriver?… Et le préfet!… Et le ministre!… Et le Conseil d'État!… quel scandale!… nous nous ferons interdire, monsieur l'abbé… nous nous ferons condamner à des peines honteuses.

Jules gravement répondait :

— Jésus a été crucifié, Monseigneur… s'est-il plaint?

Enfin, le mandement, un beau dimanche, éclata, comme une bombe, dans les paroisses. Quelques curés, mieux avisés que les autres, se refusèrent à en donner lecture.

Ce fut de la stupéfaction, de la consternation, de l'indignation… On crut que l'évêque était devenu fou. Il y avait en cet étrange document de littérature ecclésiastique, rédigé, tout entier, de la main de Jules par phrases brèves, rapides, sifflantes, un accent de pamphlétaire si âpre, des attaques si directes contre les pouvoirs publics et, par-dessus tout cela, une telle revendication haineuse des droits de l'Église, un si ardent appel à la guerre religieuse, que les plus intolérants, parmi les diocésains, sentant la cause impopulaire et peu soucieux de la défendre, se mirent à crier comme les autres, et à demander justice. L'effervescence fut telle que, le soir même, des groupes d'ouvriers, de gamins et de petits bourgeois, brandissant des drapeaux tricolores, et chantant la chanson de la reine Hortense, vinrent hurler autour de l'évêché, dont ils brisèrent les vitres, à coups de pierres. De province, l'affaire eut vite gagné Paris; de Paris, la France. En quelques jours, le mandement de l'abbé Jules avait pris les proportions d'un gros événement européen. Il mettait toutes les chancelleries en branle, tendait tous les regards vers Rome, mystérieuse et muette, déchaînait la presse. Et le pauvre évêque, si ennemi du bruit, occupait l'attention universelle.

Dès la première minute de l'extraordinaire nouvelle — car les formalités légales de dépôt n'avaient pas été remplies — le préfet était parti pour Paris. Le ministre des Cultes avait mandé l'évêque. Entre la France et le Saint-Siège, c'était un échange fiévreux de correspondances, d'explications, de rapports, une allée

et venue continuelle de courriers de cabinet. Et le Conseil d'État, solennellement, délibérait. Dans les cafés, dans les cercles, dans les salons, chacun commentait la grave question du jour. On surprenait, les soir, des bouts de conversations, entre les promeneurs, sur les boulevards.

— C'est peut-être la guerre!

— Il paraît que c'est un enragé, cet évêque-là!

— Et Rome?… que dit Rome?

Des feuilles sérieuses et bien renseignées établirent l'affiliation de l'évêque à des sociétés occultes, expliquèrent le fonctionnement du carbonarisme catholique, dont il était un des plus dangereux chefs, et qui menaçait la liberté des consciences et la paix du monde. Autour de son nom, de ses actes, se bâtirent les plus absurdes légendes; on fouilla dans sa vie privée, avec acharnement; on rappela son procès, à grand renfort de commentaires insultants; et les journaux satiriques illustrés livrèrent à l'horreur des foules sa caricature, coiffée de la sombre cagoule de Torquemada. Aucune voix ne s'éleva en sa faveur. Il fut désavoué hautement, durement, par la presse cléricale. Et, tandis que le vieux bonhomme, étourdi, affolé, tout seul, là-bas, dans une chambre d'hôtel, sentait son âme ployer, s'écraser sous le poids d'une souffrance infinie et d'une irréparable honte, Jules, exultant, triomphait. Il savourait, avec une complète joie, le résultat inespéré et prodigieux de sa mystification, et fier de tout le bruit qu'il avait déchaîné, il agitait en l'air les feuillets du mandement, comme autrefois, gamin, la bouteille d'huile de foie de morue de sa sœur Athalie; et il dansait, et il criait :

— Non!… C'est une bonne farce!… Ha! Ha! Ha! C'est une bonne farce!… Et tra la la!… Et tra la la! Mon Dieu! que je m'amuse!

Après un mois d'absence, un soir, enfin, l'évêque, furtivement, rentra chez lui. Blâmé par le ministère, blâmé par Rome, il n'avait tenu de conserver son poste qu'à l'ingénuité de sa défense, et aux accents touchants de son repentir; il avait même dû écrire une lettre, rendue publique, où il regrettait ses erreurs, s'humiliait, demandait pardon. Quand il eut congédié le grand vicaire et le personnel de l'évêché, venus pour saluer son retour, il dit à Jules, simplement, d'une voix très douce :

— Il faudra, monsieur l'abbé, que nous soyons plus sages, à l'avenir… beaucoup plus sages!… Je l'ai promis.

Mais quand il vit le vieillard si courbé, si amaigri, si méconnaissable, qui ne lui adressait aucun reproche, et dont les yeux semblaient porter vers lui la douceur triste d'une prière, l'abbé éprouva, au cœur, un serrement violent. Et, tout d'un coup, il se jeta à ses pieds, sanglotant :

— Pardon!… C'est moi!… Monseigneur… moi!…

— Allons, allons! mon cher enfant, consola l'évêque, sur la joue pâle duquel roulaient deux grosses larmes. Allons, c'est fini, maintenant… Ne pleurez pas!… C'est passé!…

Six mois s'écoulèrent. Il n'était plus question du mandement. L'évêché avait retrouvé son calme et Jules semblait s'amender. L'opinion lui revenait, de jour en jour, plus favorable. Il avait obtenu un véritable succès en « prêchant le mois de Marie » avec un très grand charme de parole, une poésie d'amour mystique voilé de tendresses humaines, qui lui avaient conquis le cœur des femmes. Une transformation physique s'opérait en lui. Il se soignait davantage, perdait ses habitudes de prêtre bohème, portait des soutanes presque élégantes, et des boucles d'argent à ses souliers plus fins. On commençait de le recevoir dans quelques châteaux d'alentour, avec plaisir. Sous son apparence, rude encore, et sous ses gestes toujours cassants, il étonnait par la variété, par l'intérêt délicat et nouveau de ses conversations, coupées parfois d'une hardiesse de mot ou de pensée, qui n'était pas pour déplaire même aux plus dévotes. Dans le hasard des lectures nombreuses, il avait appris énormément de choses, et des plus différentes; et si ces connaissances, rapidement acquises, n'étaient point classées en son esprit, avec méthode, il savait s'en servir adroitement, et les mettre, sans pédantisme, au ton d'une causerie familière. Sa laideur elle-même disparaissait, la maladresse de son long corps anguleux et dégingandé ne choquait plus autant; ce qui le rendait autrefois ridicule, lui constituait maintenant une sorte d'originalité, plutôt agréable, et bien faite pour le distinguer de la lourde, de la massive banalité paysanne de ses confrères… Et, plus tard, au milieu d'une épidémie de petite vérole qui décima un des faubourgs de la ville, il s'était montré brave et dévoué. Prodiguant son temps, les consolations

de son ministère aux malades pauvres, ensevelissant les morts, il avait donné, à la population consternée et prise de panique, l'exemple d'un beau courage. Ses rapports avec l'évêque étaient aussi devenus excellents, bien que, çà et là, troublés de petits nuages, vite dissipés.

Depuis sa triste aventure, l'évêque avait beaucoup vieilli; sa santé se faisait plus délicate, ses facultés baissaient. Quoiqu'il ne parlât jamais de cette affreuse histoire, on sentait qu'il en souffrait toujours, que la blessure en demeurait non guérie et saignante. Jules s'ingéniait à lui faire oublier ces mauvais souvenirs, en flattant les douces manies du vieillard. Il avait même étudié la culture des géraniums et des pélargoniums, afin d'en pouvoir causer avec lui. Tous les deux, ils disputaient sur les poètes latins. L'évêque soutenait Virgile; Jules défendait Lucrèce.

— Mais c'est un athée, votre Lucrèce! s'écriait l'évêque.

— Et votre Virgile qui croyait aux divinités carnavalesques de l'Olympe?… À cet imbécile de Jupiter? à Junon?

— Enfin, il croyait à quelque chose!… Que voulez-vous? de son temps, il n'y avait pas d'autres Dieux… Et puis il n'y croyait pas tant que ça!… Il avait deviné le christianisme…

— Mais Lucrèce a tout vu, tout senti, tout exprimé de ce qui est la nature, de ce qui est l'âme humaine. Et combien magnifiquement!… Aujourd'hui encore, il nous domine… Tout découle de lui, systèmes et poésies. Et plus nous allons, plus son œuvre lumineuse grandit et bouleverse!… Sans lui, nous en serions encore à adorer Minerve et son casque, et cette brute de Vulcain!… Et puis Virgile, ses beaux vers, ses beaux rythmes, il les a volés à Lucrèce.

— Ne dites pas cela, mon cher enfant, protestait le prélat… Virgile est la source, croyez-moi, la source unique. C'est à lui qu'il nous faudra revenir, toujours, toujours…

— A-t-il seulement poussé ce cri de souffrance : *Pacata posse omnia mente tueri!*… Oh! pouvoir contempler toutes choses, d'une âme pacifiée!… Sans Lucrèce, Monseigneur, nous n'aurions ni Pascal, ni Victor Hugo!

— Victor Hugo! mon cher enfant!… C'est un monstre!

À la suite de ces causeries, l'évêque se sentait très heureux… Et il disait à Jules :

— Mon cher abbé, je n'ai que vous… Aimez-moi toujours comme ça!

— Oui, oui! Monseigneur… Je vous ai causé tant de chagrins.

— Mais non! mais non!… C'est moi qui suis ainsi… c'est mon caractère!… Enfin, je n'ai que vous.

Il s'en fallait que l'abbé fût toujours aussi calme qu'il paraissait l'être, et bien que son désir du mal n'eût pas alors de but déterminé, ses mauvais instincts le harcelaient sans cesse, le poussaient à de vagues rechutes, et il était obligé de se livrer, contre eux, à de rudes combats. Pourtant quelque chose le soutenait qui lui avait fait défaut jusqu'ici : un intérêt, une ambition. Que de temps gaspillé à de criminelles et inutiles fantaisies, que de forces perdues dans de stériles caprices, où il s'étonnait que n'eût point sombré tout son avenir! Maintenant, il entrevoyait une vie nouvelle qui pouvait être brillante et féconde. Au lieu de traîner éternellement des soutanes graisseuses dans les petits métiers de la basse cléricature, il lui était permis encore d'élever ses rêves plus haut. Il se savait éloquent, et d'une éloquence qui plaisait, car elle allait plus à la sensibilité qu'au raisonnement; il savait aussi que, malgré sa disgrâce physique qu'on oubliait devant le charme réel et très vif de ses agréments intellectuels, il ne lui était pas interdit d'espérer des succès dans le monde et d'intéresser les femmes à son ambition. De tout cela, il avait eu la perception très nette, le jour où ses prédications lui avaient valu des sympathies non équivoques, et changé brusquement son méprisable état de paria en une condition enviée de prêtre à la mode. Mais sa nature l'effrayait; il sentait gronder et bouillonner, au fond d'elle, des laves terribles, et il en redoutait l'explosion fatale et prochaine. Il subissait tellement l'attraction du mal que, souvent, à la minute où il raisonnait, avec le plus de clairvoyance, sur la folie des inconséquences de son passé, il avait envie de s'y abandonner. Une force invincible l'entraînait, qui lui donnait le vertige de l'abîme. Et il comprenait qu'un jour, il s'y laisserait glisser d'un coup, comme ça, pour rien…

Depuis qu'il était en contacts plus fréquents avec les femmes, son esprit redevenait l'esclave de la chair. Il échappa, d'abord, aux tentations par le travail obstiné, par un âpre surmenage du cerveau. Mais le travail bientôt ne suffit plus. L'immobilité pesante le condamnait à la défaite. L'amour ne se présentait à lui

que sous la forme d'une débauche compliquée et pénible. Des images impures, impossibles à chasser, dansaient devant ses yeux, l'arrachaient au livre, à la pensée, pour le plonger dans une suite de rêves obscènes où il trouvait d'involontaires assouvissements, et d'où il sortait, hébété, le cœur plein de dégoût. La prière, non plus, ne le calma point; agenouillé aux pieds du crucifix, il voyait, peu à peu, comme en un tableau célèbre, le corps du Christ osciller sur ses clous sanglants, quitter la croix, se pencher, tomber dans le vide, et à la place du Dieu disparu, la Femme triomphante et toute nue, la prostituée éternelle qui offrait sa bouche, son sexe, tendait tout son corps aux baisers infâmes. Alors, pour étouffer le monstre, il reprit ses courses furieuses à travers la campagne; il tenta de dompter, à force de fatigues physiques, la révolte charnelle de ses sens déchaînés.

Toutes ces luttes intérieures, tous ces drames d'une âme en détresse, Jules, avec une volonté qui ne manquait pas d'héroïsme, les comprima silencieusement au fond de son être moral, et personne, autour de lui, n'en ressentit le contre-coup. C'est même au plus fort de ses affres, c'est au plus douloureux de ses tentations, que, par une ironie pitoyable qui donne à la vertu la nostalgie du vice, au vice la nostalgie de la vertu, il éprouva une intense et presque enivrante joie à chanter en ses sermons l'hymne des voluptés impossédées, l'ineffable douceur de l'amour mystique, de l'amour introublé d'un rêve de la terre pour un rêve du ciel.

Tous les ans, on célébrait la fête de l'évêque par des exercices pieux, des réjouissances littéraires, et un supplément de chocolat, au repas du matin, dans les petit et grand séminaires. Après la messe solennellement chantée en musique, les élèves venaient complimenter Monseigneur, ceux-ci en vers latins, ceux-là en vers français, quelques-uns — les plus forts — en vers grecs, et se livraient ensuite à une joute académique, où ils élucidaient un point obscur de l'histoire religieuse, ou bien fixaient un dogme attaqué par les philosophes. Et la musique jouait des marches, dans l'intervalle des discours. À cette occasion, le prélat donnait un dîner auquel étaient conviés les principales autorités ecclésiastiques, le meilleur élève de chaque classe, et quelques amis laïques. Comme d'habitude, Jules fut chargé d'organiser la fête, laquelle, d'ailleurs, ne variait jamais.

Ce jour-là, il était nerveux, plus agité que de coutume. Il avait eu, le matin, à propos de la décoration du maître-autel, une dispute avec le grand vicaire qui l'avait irrité. Cela l'amena à observer que, depuis la réserve de sa conduite et ses succès du mois de Marie, le grand vicaire semblait le prendre de plus haut avec lui, et ne dissimulait plus son hostilité. Cependant, les choses allèrent à merveille. L'évêque subit consciencieusement l'averse des louanges polyglottes, et y répondit de son mieux. Au dîner, l'abbé remarqua que le grand vicaire avait, à plusieurs reprises, en le regardant de ses yeux obliques, ricané avec son voisin, un gros curé dont le nez trop court disparaissait dans la bouffissure des joues : « Sans doute il se moque de moi, cette canaille-là », se dit-il. Ce ricanement l'exaspérait. Du reste, tout, autour de lui, l'exaspérait. Il éprouvait un insurmontable dégoût à se trouver en ce milieu qui ne lui avait jamais paru aussi répugnant. Ces lourdes et vulgaires faces de prêtres, aperçues, entre la rangée des candélabres et des corbeilles de fleurs, les contentements hideux de ces ventres, ces profils maigres des séminaristes déjà verdis de fiel, balançant sur de longs cous d'oiseau, des airs candides que démentaient des mâchoires de carnassier et des yeux fuyants de bêtes de proie, ce que cela dégageait pour Jules de gaîté grossière, de cynique insouciance, d'égoïsme féroce, d'appétits vils, d'ignorance abjecte et de basse intellectualité ; ces deux curés, près de lui, qui se contaient à voix basse, en retenant leurs rires baveux de sauces, de puantes histoires scatologiques, tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait le mettait hors de lui ; et il avait des envies furieuses de se lever, de lancer sa soutane à la tête de tous ces gens.

L'usage voulait qu'au dessert, le grand vicaire, parlant au nom des diocésains, adressât une petite allocution à l'évêque. Il était sentimental et prétentieux, ne ménageait pas l'éloge et savait pleurer aux endroits convenables. Le moment venu, il quitta sa chaise, se tamponna les lèvres avec son mouchoir, toussa trois fois, ainsi qu'il faut faire, et les convives attentifs tournèrent vers lui leurs regards luisants. Il commença dans un silence auguste :

« Monseigneur,

Dans ce jour béni entre tous, où les enfants de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, ces enfants que vous guidez,

avec une si paternelle sollicitude, avec un dévouement si admirable, dans les voies sacrées de la religion, dont Bossuet a pu dire… »

Mais il fut soudainement interrompu. L'abbé s'était dressé, debout, le corps penché au-dessus de la table, et tendant son poing vers le grand vicaire :

— Taisez-vous ! cria-t-il… Pourquoi parlez-vous ?… De quel droit ?… Au nom de qui ?

Le grand vicaire resta pétrifié dans la pose qu'il avait prise, et dans le geste commencé. L'évêque, très pâle, s'affaissa sur son siège. Un des assistants, s'étant violemment retourné, fit choir une bouteille de vin qui se brisa sur le parquet. Et tous tordaient leurs mentons grimaçants vers l'abbé qui, d'une voix vibrante, répéta :

— Taisez-vous !… que parlez-vous de religion… d'Église ?… Vous n'êtes rien… rien… rien !… Vous êtes le mensonge, la convoitise, la haine… Taisez-vous… Vous mentez !

Au milieu d'un silence profond, que ne troublait pas un souffle, de ce silence de mort qui succède aux cataclysmes, l'abbé continua :

— Vous mentez tous !… Depuis une heure, je vous regarde… Et, à le voir porté par vous, je rougis de l'habit que je porte, moi… moi qui suis un prêtre infâme, qui ai volé, et qui vaux mieux que vous, pourtant !… Je vous connais, allez, prêtres indignes, réfractaires au devoir social, déserteurs de la patrie, qui n'êtes ici que parce que vous vous sentiez trop bêtes, ou trop lâches, pour être des hommes, pour accepter les sacrifices de la vie des petits !… Et, c'est vous à qui les âmes sont confiées, qui devez les pétrir, les façonner, vous dont les mains sont encore mal essuyées de l'ordure de vos étables… Des âmes, des âmes de femme, des âmes d'enfant, à vous qui n'avez jamais conduit que des cochons !… Et c'est vous qui représentez le christianisme, avec vos mufles de bêtes à l'engrais, vous qui ne pouvez rien comprendre à son œuvre sublime de rédemption humaine, ni à sa grande mission d'amour… Cela fait rire et cela fait pleurer aussi !… Une âme naît, et c'est dix francs… Une âme meurt, et c'est dix francs encore… Et le Christ n'est mort que pour vous permettre, n'est-ce pas, de creuser la fente d'une tirelire dans le mystère de son tabernacle et de changer le ciboire en sébile de

mendiant… Mais, quand je vous entends parler de la Vierge, il me semble que j'assiste au viol d'une jeune fille par un bouc…

De sourdes rumeurs s'enflant peu à peu, devenues bientôt des cris de colère, des protestations furieuses, des vociférations indignées, couvrirent sa voix. Beaucoup étaient debout, la face congestionnée, qui brandissaient, en l'air, des serviettes, des couteaux, et gesticulaient tumultueusement. Par-delà la clameur grandissante, on entendait des bruits clairs d'argenterie, de vaisselle remuée; le parquet craquait; et sur les murs ébranlés, les faïences résonnaient, secouées au bout de leurs attaches. Jules se débattait, écumait, hurlait dans le vacarme, en projetant, l'un après l'autre, d'un mouvement alternatif, ses deux poings crispés :

— Allez-vous-en!… Retournez au purin… au crottin… Je vous chasse!… Je vous chasse!…

Alors, l'évêque, plus pâle qu'un cadavre, fit signe qu'il voulait parler, et le silence se rétablit instantanément. Ses lèvres tremblaient, exsangues; il claquait des dents… Et d'une voix si faible qu'à peine on l'entendit, d'une voix entrecoupée d'efforts douloureux comme celle d'un agonisant, il dit :

— Monsieur l'abbé… C'est moi… c'est moi qui vous chasse!… vous avez…

— Vous?… cria Jules, dans les yeux duquel passa la lueur d'une folie sanglante… vous?…

Il faisait geste de rudoyer un personnage imaginaire.

— Vous?… vous n'avez pas le droit, vous!… vous avez volé le testament!… Une mitre à vous?… Ce qu'il vous faut, le savez-vous?… Quatre pied de chaîne et un boulet!

L'évêque poussa un cri, ouvrit la bouche et battant l'air de ses mains glacées, il retomba sur son siège, la tête roulante, les bras inertes, évanoui.

Le lendemain, à pointe d'aube, Jules sortit. Il avait préparé ses malles, et comptait partir, le soir même. Mais où? Il n'en savait rien. Dans le malheur c'est vers la maison paternelle que vont les premiers regards de celui qui cherche à être consolé. Jules n'aimait point son pays; aucun doux souvenir ne l'y attachait aucune joie de jeunesse. L'idée de retourner à Viantais lui était insupportable; il faudrait y donner des explications, subir des reproches, ne voir que des visages tristes ou courroucés,

n'entendre que des soupirs et des lamentations. Cela ne le tentait point. Il eût désiré se cacher quelque part, très loin, dans un endroit où personne ne l'aurait connu. Paris aussi l'attirait, par son mystère, par toutes les espérances vagues de crime ou de relèvement qu'il souffle aux obscurs déclassés. Il n'avait point d'argent. Et d'ailleurs qu'y ferait-il? Enfin, il verrait, il réfléchirait… En attendant d'avoir pris une résolution, il ne voulait pas rester à l'évêché, dans la crainte d'y rencontrer Monseigneur ou quelque autre témoin de sa stupide aventure. Et il allait préoccupé, mal à l'aise, incertain, chassant, devant lui, des cailloux, du bout de ses souliers.

Comme il se trouvait sur la route du Réno, la pensée lui vint de passer cette journée avec le Père Pamphile. De sa visite ancienne, il lui était resté un grand remords, une grande impression, et, bien des fois, il s'était promis de revoir ce dément sublime, et de se réconcilier avec lui. Même une folie lui traversa la cervelle. Pourquoi ne vivrait-il pas au Réno, ne s'arrangerait-il pas avec le vieux trinitaire?… Il creuserait des trous, remuerait des arbres, quêterait… Non, c'était absurde!… Se défroquer?… quelle misère!… La tare en demeurait ineffaçable sur les épaules de l'homme, habitué à porter la soutane. Du mépris, de la suspicion, voilà ce qui l'attendrait partout!… Alors, il chercha. Un poste sacrifié dans une mission lointaine?… Voudrait-on de lui, seulement!… Le couvent?… On ne l'y recevrait point!… Il chercha encore, ne trouva rien, se sentit perdu. Et il eut peur. Inquiet, comme une bête que les chiens poursuivent, il marchait le dos courbé, l'oreille aux écoutes, la mort dans l'âme.

Le matin, vêtu d'azur limpide, souriait dans les arbres réveillés; et des vapeurs parfumées montaient de la terre, toute frissonnante sous les baisers du jeune soleil.

À quelques pas de l'avenue, Jules rencontra une vieille femme, celle qu'il avait vue déjà, portant au moine sa bolée de soupe. Comme autrefois, il lui demanda :

— Le Père Pamphile est-il au couvent?

— V'là quasiment pus d'quinze jours, à nuit, que je l'ons vu, mossieu l'curé, répondit la vieille… Un jour, y était cor, et pis l' lend'main, y n'y était pus.

— Ah!

— Y sera, ben sûr, reparti en queuque pays… il est si enragé!

Ce départ causa à Jules une véritable déception. Il hésita pour savoir s'il devait poursuivre son chemin, ou revenir en arrière…

— Bah ! se dit-il, passer ma journée là, ou bien ailleurs !

Et il s'engagea dans les ronciers de l'avenue.

Longtemps, il erra à travers les ruines. L'hiver qui venait de s'écouler avait été rude au pauvre Réno ; les dégels et les tempêtes y avaient accumulé de nouveaux et nombreux dégâts. L'abbé revit ce qu'il avait vu jadis, tout cela un peu plus affaissé, tout cela un peu plus tombé, tout cela un peu plus désolé, et la vue de ces édifices découronnés, de ces murailles penchées et branlantes, de ces choses dévastées, mortes, éparses dans le chaos des successifs écroulements et des continuelles chutes, lui fut d'une tristesse amère et poignante. Il retrouvait, en tout cela qui était à jamais détruit, l'image de son propre cœur, le symbole de sa propre vie. Il revit le trou qu'avait creusé le Père Pamphile, et qu'un glissement du terrain comblait presque aujourd'hui ; un autre, plus loin, s'ouvrait de la longueur d'un homme, étroit et profond comme une fosse de cimetière. Et il pensa qu'il ferait bon s'allonger là, se recouvrir de nuit et dormir. La pioche était piquée dans le sol, au bord du trou, la pioche, illusoire et grossier instrument des rêves du moine. Jules la souleva, la pesa, la regarda avec attendrissement. Le fer en était ébréché, le manche tordu, et pourtant elle lui parut plus resplendissante que l'épée des conquérants, cette misérable pioche qui, jamais, n'avait fouillé que des nuées… Et longtemps encore, il marcha, au milieu de cette désolation infinie, en proie à des rêves funèbres qui achevèrent de navrer son âme. Tout lui parlait de la mort. Il la voyait s'accroupir derrière chaque bloc de pierres, s'embusquer derrière chaque crevasse, plonger dans l'ombre des fenêtres, béantes ainsi que des abîmes ; et sur les vieux murs, encore debout, les lichens et les mousses dessinaient sa forme d'effrayant squelette. Pour échapper à l'obsession, il évoquait la barbe du trinitaire, ses yeux si terriblement beaux, quand il s'écriait : « Je la bâtirai ! », si doucement naïfs, quand il contait l'histoire de la *Marseillaise.*

— La *Marseillaise* ! se disait Jules, avec pitié… Pauvre vieux bonhomme !

Il regrettait qu'il ne fût point là, en cette si mélancolique journée. Assis à côté de lui, il eût partagé son pain noir, écouté

ses enthousiasmes, et cela lui eût fait du bien!… Mais le vieillard rôdait sur quelque route lointaine, sans doute, à la poursuite de sa chimère.

Comme il se sentait la tête lourde, l'estomac brisé, que ses membres las réclamaient un peu de repos, il s'assit sur une poutre abattue, non loin du pavillon qu'habitait le Père Pamphile, et il continua de rêver. En face de lui, était un tas de gravats éboulés récemment, car les fragments de brique qui les parsemaient, montraient, à leur cassure, un rouge plus vif et brillant. Des solives écrasées, des planches rompues, dardaient entre les moellons, les briques et les pierres, de longues pointes échardées. Jules ne prêta d'abord à ces débris d'autre attention que celle, très attristée, d'ailleurs, qu'il accordait à tous les débris de ce genre dont les cours du couvent étaient pleines; et, malgré ses désirs de mort, jugeant l'endroit dangereux, il allait chercher un refuge loin des bâtiments. Mais bientôt, il remarqua, dépassant les gravats d'une vingtaine de centimètres, un sabot. Et ce sabot se dressait en l'air, immobile au bout d'une chose ronde noire, gonflée, luisante d'exsudations verdâtres. Autour du sabot voletaient des mouches, des myriades de mouches, dont le ronflement sonore emplit les oreilles de l'abbé d'un bruit d'orgues, monotone et prolongé. En même temps, une puanteur lui arriva aux narines, la puanteur âcre et fade qui s'exhale des chairs corrompues, et des bêtes crevées.

— Mais, c'est le Père Pamphile! s'écria-t-il.

Et, se relevant d'un bond, il appela comme si quelqu'un pouvait l'entendre en cette solitude morne.

— Au secours!… Au secours!… Par ici!… Au secours!

Puis il se tut, très découragé. Du reste, aucune voix ne répondit au cri de détresse, et le silence se fit.

La première surprise de l'horreur passée, l'abbé réfléchit que le secours qu'il demandait était bien inutile. Le malheur datait de quinze jours, au moins, du jour où l'on n'avait pas revu le vieux moine, qu'on croyait reparti et qui était mort, tué par ces ruines aimées.

Tout frissonnant, il s'approcha de l'amoncellement des pierres, les yeux fascinés par le sabot, au-dessus duquel les mouches bourdonnaient, et dont la rigidité lui glaçait le cœur d'une intraduisible épouvante. C'était bien le Père Pamphile!… Dans

l'interstice des gravats, Jules avait aperçu des pans de robe blanche, maculés de sang noir.

— Allons! pensa-t-il, c'est Dieu qui m'a conduit ici!… Un autre l'eût sans doute découvert… Des gens de justice, des gens d'église, ravisseurs de cadavres, seraient venus le prendre…

Et, parlant tout haut, il dit :

— Sois tranquille, pauvre vieille carcasse, aucun ne t'arrachera à la paix de ces lieux que tu chérissais… Tu dormiras dans ton rêve, doux rêveur; tu dormiras dans cette chapelle que tu voulais si impossiblement magnifique, et dont tu auras pu faire, au moins, la sépulture… Et personne ne saura plus rien de toi, jamais, jamais, charogne sublime!

Résolument, il retroussa ses manches, se pencha au-dessus des décombres, et il commença de les déblayer. Les mouches, autour de lui, tourbillonnaient; l'odeur de pourriture montait à chaque minute, plus suffocante. Mais l'abbé ne voyait pas les mouches aux piqûres mortelles; il ne sentait plus l'infecte odeur. Pas un instant, il n'interrompit la funèbre besogne. Il arrachait parfois des lambeaux de peau écharnée qui s'agglutinaient aux éclats de bois, se poissaient aux morceaux de briques; parfois, il retirait des bouts de draps sanguinolents, des poignées de barbe et des tronçons de muscles filamenteux et décomposés. Enfin ce qui avait été le Père Pamphile apparut; restes horribles, où ne se reconnaissaient même plus la place des membres ni la forme du squelette, amas de chairs, d'os, d'étoffes broyés pêle-mêle, boue gluante de sanie jaune et de sang noirâtre, boue mouvante que des millions de vers gonflaient d'une monstrueuse vie. De la face écrasée, entre un quartier du crâne et la bosse d'une pommette, il ne demeurait d'intact que la ronde cavité de l'œil, dont la prunelle liquéfiée coulait en purulentes larmes.

Alors, Jules s'arrêta, indécis, la sueur au front.

Cent mètres le séparaient du trou, près de l'église, du trou qu'il avait choisi pour inhumer le Père Pamphile. Il ne pouvait transporter dans ses bras ces restes mous et désagrégés; son courage n'allait pas jusqu'à serrer contre sa poitrine ces immondes débris d'un homme. Il chercha une brouette, un panier, quelque chose qui l'aidât à véhiculer le cadavre vers la fosse; n'en trouvant pas, il dénoua sa ceinture, l'enroula autour du corps, comme les bandelettes une momie. Ainsi maintenu, il se mit à le traîner

doucement, évitant avec précaution les heurts trop durs, et les brusques ressauts sur les inégalités du terrain. Les mouches le poursuivaient de leur vol assourdissant ; et le sabot, au haut de la jambe raidie, vibrait.

La cérémonie ne fut pas longue, Jules descendit le cadavre dans la fosse qu'il combla de terre jusqu'au niveau du sol. Quand ce fut fini :

— Je te devais bien cela, dit-il, doux conquérant d'étoiles, naïf tisseur de fumées… Dors et rêve… maintenant le rêve est sans fin… aucun ne t'en réveillera… Tu es heureux.

Il prit la pioche, qu'il orna d'une couronne de ronces, et l'enfonçant par le manche, au milieu de la tombe, il la planta debout, comme une croix.

Puis il se laissa glisser à terre, presque défaillant.

Mais une révolte soudaine le fit bientôt se relever, la bouche crispée, le regard mauvais. Et tandis que son regard allait du carré de terre, au fond duquel gisait le Père Pamphile, à l'emplacement de l'église parsemé de ronces, et couvert de poussière, il songea :

— Ainsi, c'est donc ça, l'idéal ?… L'amour… le sacrifice… la souffrance… Dieu… tout ce vers quoi nous tendons les bras, tout ce vers quoi s'élancent nos âmes, c'est ça !… Un peu de poussière… de la boue… et des ronces ! Et c'est avec ça qu'on nous abrutit, dès la petite enfance, qu'on nous arrache à la vie de vérité qui est la haine et la lutte sans merci, qu'on nous fait la proie du rêve féroce et de l'insatiable amour !… Ce misérable moine, il a eu le rêve, il a eu l'amour !… Et l'amour et le rêve, après l'avoir dégradé, avili, sali de toutes les hontes, le tuent ignoblement… Le voilà maintenant !… Une charogne puante, dans un tas de boue !… Sur quelle déformation de la nature reposent donc les religions et les sociétés, ces mensonges ?… De quelle fiction sont donc sortis le juge et le prêtre, ces deux monstruosités morales, le juge qui veut imposer à la nature, on ne sait quelle irréelle justice, démentie par la fatalité des instincts, le prêtre, on ne sait quelle pitié baroque, devant la loi éternelle du Meurtre… La nature, ce n'est pas de rêver… c'est de vivre… Et la vie ce n'est pas d'aimer… c'est de prendre… L'idéal… L'idéal… Ils avaient raison ces gros porcs que j'insultais hier… Et moi, j'avais tort.

L'abbé haussa les épaules.

— L'idéal! reprit-il tout haut!… attends, attends!… Je vais t'en donner de l'idéal!

Il reboutonna ses manches, secoua sa soutane, et sifflant l'air d'une chanson obscène de sa jeunesse, il partit, sans donner un dernier regard au petit coin de terre, où il venait pieusement d'ensevelir le Père Pamphile.

Jules ne voulut point rentrer dans la ville avant la fin du jour. Il s'imaginait que tout le monde connaissait le scandale de la veille, le commentait; et il lui déplaisait s'offrir aux curiosités cancanières qui ne manqueraient point d'accompagner son passage dans les rues. Attendant impatiemment la tombée de la nuit, il rôda dans les chemins d'alentour, descendit jusqu'à la rivière, et, tout vague, un peu hébété, il resta longtemps sous un saule, à regarder tourner la roue d'un moulin à tan. La faim, les incertitudes, l'angoisse d'un avenir très sombre, avaient ramené son esprit vers des spéculations moins philosophiques, et plus terre à terre. D'abord, il remit au lendemain le départ qu'il avait, avec trop de précipitation, fixé au soir même. Quoi qu'il pût advenir de lui plus tard, il ne pouvait quitter l'évêché, sans prendre congé de l'évêque, sans manifester un regret, un repentir… Mais où irait-il? En admettant que sa faute pût s'oublier quelque jour, il prévoyait de longs mois, des années peut-être, à passer, en état de pénitence, éloigné de toute fonction. De plus, il était bien décidé à refuser un exil possible dans la vicairie d'un petit village. Et ce mot de vicairie, lui rappelant le grand vicaire, il sentit la haine lui mordre le cœur.

— C'est à cette canaille-là que je dois tout ce qui m'arrive! se dit-il… Il m'a agacé… et alors, je me suis encore emballé!… canaille!… canaille!…

En ce moment, il n'en voulait plus à la société, à la religion, à l'idéal, ni à personne; il n'en voulait qu'au grand vicaire, cause de son malheur. Et il rêva de vengeances terribles, raffinées.

Les impressions les plus différentes naissaient, se succédaient, allaient d'un pôle de sa sensibilité à l'autre, se heurtant. Il pensait à ses sermons du mois de Marie, à l'accueil flatteur qu'il recevait dans le monde; il se rappelait la foule charmée, domptée par sa parole… puis une question se dressait, grosse de perplexités : « Non… pas à Viantais!… Mais où?… Nulle part, je n'ai

d'amis ! » À se savoir si seul, son cœur s'enflait, trop plein de tristesses… Et il revenait au grand vicaire ; il l'injuriait : « Canaille ! ah ! la sale canaille ! »… Brusquement avec un soupir : « Ce pauvre bougre d'évêque !… eh bien ! il va être heureux, avec une sale canaille comme ça. » Presque content : « Est-ce curieux que je ne puisse rien dire, ni rien faire, sans qu'une catastrophe ne s'ensuive… C'est vrai pourtant… je souffle dans un chalumeau, et c'est les trompettes de Jéricho qui résonnent !… Je n'ai qu'à cracher dans cette rivière, et je suis sûr qu'elle va déborder ! »

De l'endroit où il était placé, par une échappée entre les peupliers de la vallée, il aperçut un coin de la ville, des maisons grimpant les unes sur les autres, un fouillis d'ombres bleues et de taches claires, barré de fumées rousses, enveloppé de la brume légère du soir qui commençait. Il chercha des yeux le palais épiscopal, la terrasse où il ne rôderait plus, aux heures du crépuscule. Un énorme bouquet d'aulnes les masquait. Mais la tour de la cathédrale dominait la ville, plantait dans le ciel, couleur de pâle violette, sa masse carrée et toute sombre. Cette vision du pays qu'il allait quitter, chassé comme un mauvais serviteur, l'attendrit et le révolta, tout ensemble. Moitié pleurant, moitié bougonnant, il abandonna son saule.

— Viantais !… Viantais ?… pensait-il… J'y crèverai d'ennui !… c'est impossible !… Mais où ?…

Tandis qu'il remontait vers la ville, le jour décrut, la nuit tomba.

Évitant les rues trop larges, trop éclairées, il s'engagea par les venelles tortueuses d'un sale faubourg : des murs noirs, faisant coude brusquement, des chaussées étroites coupées dans leur longueur par un ruisseau charriant des ordures, où, de place en place, stagnait le reflet d'un réverbère. À mesure qu'il avançait, Jules était de plus en plus angoissé, incertain s'il devait poursuivre sa route, ou bien s'enfuir. Il songeait. « Revoir l'évêque ?… ça va être encore des embêtements ! » Des ouvriers rentraient avec des bruits lourds de sabots ; des femmes le frôlaient de leurs jupes ; peu à peu, les murs se trouaient de lumières. Et, tout à coup, à sa gauche, au-dessus d'une porte mi-ouverte, une lanterne, portant, sur ses verres dépolis, un énorme 8, s'alluma ; et dans l'ombre de la porte, il vit une femme, grosse, dépeignée, en camisole blanche. Il ralentit sa marche et se dit :

« Si j'entrais ?… si je passais la nuit là ?… si, demain, en plein jour, devant tous, je ressortais de ce bouge ignoble ?… si je creusais, d'un coup, cet abîme entre ma vie d'hier et ma vie de demain ?… si… » Un « psst » parti de la porte lui cingla les reins comme d'un coup de fouet. Il tressaillit, et, courbant le dos, il passa.

— Monseigneur a fait demander monsieur l'abbé toute la journée, dit le portier, d'un air digne, lorsque Jules pénétra dans la cour de l'évêché… Monseigneur attend monsieur l'abbé dans son cabinet… je suis chargé de dire à monsieur l'abbé…

— C'est bien, interrompit Jules, d'un ton bref.

Il gagna sa chambre, se trempa la figure dans l'eau, changea de soutane, et se présenta chez l'évêque. Celui-ci, en effet, l'attendait.

— J'ai craint que vous ne fussiez parti, dit-il.

Et désignant un siège :

— Asseyez-vous, monsieur l'abbé.

Le vieux prélat n'était ni solennel, ni colère ; il semblait plutôt embarrassé. Après s'être retourné plusieurs fois sur son siège, il prononça d'une voix douce :

— Monsieur l'abbé… je ne veux pas de scandale dans mon diocèse… je n'en veux pas… et l'on m'a promis qu'il n'y en aurait pas… on me l'a promis formellement… De votre côté…

Il croisa ses bras, sur les accoudoirs du fauteuil, branla la tête.

— De votre côté, reprit-il, vous comprendrez que vous ne devez point, que vous ne pouvez point rester ici, après l'événement…

— Monseigneur ! balbutia Jules, profondément remué… ç'a été un moment de folie… de… de… de…

Il cherchait ses mots et ne les trouvait point. Devant ce pauvre vieux bonhomme si faible, si incapable de se défendre, si lâchement et tant de fois martyrisé par lui, Jules éprouvait une indéfinissable sensation de stupeur, de remords aigu, et d'accablante pitié. L'évêque lui faisait l'effet d'un tout petit oiseau, d'un tout petit roitelet qui serait venu, confiant, se poser sur son épaule, et qu'il aurait pris dans ses mains, et qu'il aurait, lentement, étouffé… L'évêque poursuivit avec efforts :

— Nous avons une cure vacante… la cure de Randonnai… C'est une bonne cure… J'ai pensé à vous la réserver, car je ne

veux pas de scandale. Il y aura, peut-être, des difficultés, mais je m'arrangerai… Retournez chez votre mère… je lui ai écrit que vous aviez besoin de repos… Elle vous attend… Faites une pieuse retraite… et priez, priez beaucoup, monsieur l'abbé… priez énormément.

Jules défaillait sous l'émotion. Il aurait voulu exprimer ce qu'il ressentait d'infiniment doux et d'infiniment cruel aussi. Il ne le pouvait pas. Quelque chose d'inconnu encore paralysait son cerveau, son cœur, sa langue, et, devenu stupide, il continuait de bégayer :

— Monseigneur ! Ç'a été un moment de folie… de… de… folie !

— Moi aussi, je prierai pour vous, monsieur l'abbé, fit l'évêque, dont la voix s'altéra.

Et se levant :

— Adieu !… Remontez dans votre chambre… J'ai donné l'ordre qu'on vous y serve à dîner.

Le soir, dans son lit, Jules, qui ne pouvait s'endormir, songeait, en pensant au Père Pamphile et à l'évêque :

— Sont-ce des saints ?… Sont-ce des imbéciles ?… Comment se peut-il qu'il y ait des âmes comme ça ?… Cela m'épouvante…

Deux mois après, Jules était nommé curé de Randonnai.

Il arriva, un samedi matin, très maussade, juste à temps pour enterrer le notaire du pays. L'enterrement fut magnifique et de première classe. Cela dérida un peu le nouveau curé qui, en balançant l'aspergeoir autour du catafalque, se dit : « Je débute bien… Pourvu que cela continue ! » L'église lui parut misérable, triste et sombre, avec sa voûte basse, écrasée, et ses massifs piliers qui supportaient des arcs d'un dessin vulgaire. « Une vraie caverne ! pensa-t-il. Le bon Dieu doit joliment s'embêter là-dedans. » Puis, il examina les prêtres, venus des paroisses voisines, pour assister à la cérémonie, lesquels l'examinaient aussi, d'un coup d'œil furtif, sournoisement glissé, derrière le psautier. Et il pensa, en réprimant une grimace, et en couvrant d'encens et de prières le défunt : « Et c'est avec ça qu'il faudra que je vive ! Ça va être gai !… Où donc ai-je vu toutes ces vilaines faces ? » Il en remarqua un, aux cheveux luisants de pommade, dont la figure grassouillette et très rose lui semblait particulièrement

connue : « Parbleu ! se rappela-t-il… Je crois bien… C'est le lapin du séminaire ! »

Au cimetière, tandis qu'il chantonnait des versets latins, il aperçut, près de la fosse, une botte de paille. S'interrompant tout à coup :

— Qu'est-ce cela ? demanda-t-il, derrière lui, à un gros chantre, à face bourgeonnée d'ivrogne, et qui puait le vin.

Et le chantre, d'une voix grasse :

— C'est de la paille, monsieur le curé.

— Je le vois bien que c'est de la paille… Et pourquoi cette paille ?

— C'est censément par égard pour les parents… On la met sur le cercueil, et ça fait que ça empêche le bruit de la terre, qui tombe dessus

— Enlevez cette paille ! commanda le curé… Je ne veux pas de cette paille ici…

— Mais toutes les familles en veulent, monsieur le curé… c'est l'habitude.

— On en changera… Enlevez cette paille, je vous dis… Et vous, je vous engage à ne vous saouler, dorénavant, qu'après les offices.

Et il reprit les versets latins, sans faire attention aux chuchotements, aux murmures qui s'éparpillèrent dans la foule.

Le lendemain, à la première messe, montant en chaire, il s'expliqua ainsi, devant ses paroissiens :

« Mes frères,

En arrivant, hier, parmi vous, j'ai constaté, avec tristesse, que vous aviez des habitudes déplorables, auxquelles je vous prie, et je vous ordonne, au besoin, de renoncer, car je vous avertis que je ne les tolérerai pas. Que signifie cette paille, étalée sur les cercueils ? La mort est un mystère auguste que je veux qu'on respecte, par-dessus tous les autres… Est-ce donc la respecter, que de lui donner une honteuse litière, comme à vos bestiaux ? On me dit que c'est par égard pour les vivants et pour leur épargner le bruit que font les pelletées de terre, jetées sur les planches nues des cercueils !… Lâches cœurs qui ne savez pas même pleurer et qui repoussez la souffrance que Dieu vous donne… Eh bien ! moi, je veux qu'on ait de l'égard pour les morts. Je veux

qu'un étranger qui assisterait, par hasard, à des obsèques, dans ma paroisse, ne puisse pas se dire, en voyant apporter de la paille, sur les fosses : "Quel est donc le cochon qu'on va griller là ?" »

Puis, se signant d'un geste large et bredouillant : « Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Ésprit. Ainsi soit-il ! », il commença de réciter le prône et paraphrasa l'évangile du jour.

Longtemps dans le pays de Randonnai, on parla de ce début oratoire du nouveau curé, qui fit une profonde impression sur les âmes.

Le presbytère était situé à l'extrémité du bourg. Protégé contre l'espionnage des habitations voisines par une épaisse charmille, et quelques hauts sapins, il n'avait devant lui que l'espace libre des champs vallonnés. Il plut à Jules à cause de son isolement et de son silence. La maison était propre, gaie, nouvellement recrépie à blanc, avec des volets verts, et un petit perron à double escalier, que décorait la fantaisie luxuriante des glycines emmêlées. Le perron descendait au jardin très vaste, bien percé d'allées sablées qui, toutes, aboutissaient autour d'une sorte de rond-point, occupé, en son milieu, par une statue de la Vierge, à l'abri sous un laurier sauce. Un courtil, planté de pommiers, attenait au jardin. Rien ne manquait pour rendre le séjour agréable, ni les communs bien aménagés, ni la basse-cour, parfaitement disposée pour l'élève des volailles et des lapins. Jules n'avait pas, non plus, à subir de côte à côte, souvent gênant, avec son vicaire ; celui-ci habitait un petit pavillon, à l'entrée des communs, et, très discret, ne se montrait qu'aux heures des repas.

Pourtant, ses visites terminées, il s'ennuya. Partout où il s'était présenté, il avait reçu un très froid accueil qu'il attribua à la fâcheuse aventure de l'évêché, sans réfléchir que son premier sermon suffisait à justifier l'attitude gourmée de ses paroissiens. Il ne s'en émut pas, d'ailleurs : « Eux chez eux ; moi chez moi, j'aime mieux ça ! » Et ce fut tout.

Loin de trouver un apaisement en cette calme retraite où nul bruit n'arrivait, ses nerfs se tendirent plus encore, au point qu'à la maladie morale vint s'ajouter une réelle souffrance physique. Il ne dormait plus ; une exaspération de tous ses membres le jetait hors du lit, et il passait ses nuits à marcher dans sa chambre, le cœur gonflé d'il ne savait quelle noire tristesse. Cela inquiéta vivement sa mère.

Mme Dervelle était venue à Randonnai pour y installer son fils. Elle avait mis à l'arrangement du presbytère toute son adresse de maîtresse de maison économe et délicate, soigneuse des plus menus détails, toute sa piété de mère tendre. Elle-même avait choisi la cuisinière, ni trop vieille, ni trop jeune, le jardinier pouvant servir à toutes besognes ; elle avait réglé les dépenses journalières, donné aux gens et aux choses la direction d'une ménagère accomplie. Un soir, après le dîner, la table desservie, Mme Dervelle tricotait ; Jules, le front soucieux, rêvait. Depuis que le vicaire était parti, tous deux n'avaient pas échangé une parole.

— Eh bien ! mon enfant ?

— Quoi ?

— À quoi penses-tu ?

— À rien !

— Seras-tu plus sage, plus tranquille, maintenant ?

— Oui, maman.

Et Jules se leva, marcha dans la salle, fébrile, nerveux, déplaçant les chaises.

— Tu dis oui, soupira Mme Dervelle, d'un ton qui ne me rassure guère, mon pauvre Jules… Et puis, je te vois toujours agité, préoccupé… On ne peut te dire un mot, sans qu'aussitôt, brrrout !… tu ne partes, tu ne partes !… Souffres-tu ?

— Non !

— Alors qu'est-ce que tu as ?

— Je n'ai rien !…

Et tout d'un coup, s'arrêtant de marcher, il s'écria :

— C'est vrai aussi ! qu'est-ce que tu veux que je fasse dans ce pays perdu, au milieu de tous ces imbéciles ? Est-ce que c'est une position pour moi ?… Non, là, franchement, est-ce une position ?

Mme Dervelle laissa tomber son tricot sur ses genoux, découragée.

— Comment ! tu as une cure excellente… ton presbytère est charmant… Tu peux y vivre le plus heureux des hommes… mais, qu'est-ce qu'il te faut, grand Dieu ?

Jules recommença de marcher, frappant du pied.

— Ce qu'il me faut ?… Le sais-je ?… Autre chose, voilà tout !… Je sens qu'il y a en moi des choses… des choses… des choses refoulées et qui m'étouffent, et qui ne peuvent sortir dans

l'absurde existence de curé de village, à laquelle je suis éternellement condamné… Enfin, j'ai un cerveau, j'ai un cœur!… j'ai des pensées, des aspirations qui ne demandent qu'à prendre des ailes, et à s'envoler, loin, loin… Me battre, chanter, conquérir des peuples enfants à la foi chrétienne… je ne sais pas… mais curé de village!…

Il poussa un long soupir, suivi aussitôt d'un grognement de colère.

— Curé de village, ou paître des oies, le long des routes, c'est tout un!… Te souviens-tu du gros abbé Gibory?

— Qui était si drôle? interrompit ma grand'mère, croyant ramener un peu de gaîté dans les yeux de son fils… Ah! si je m'en souviens!… Il nous a tant fait rire autrefois.

— Tant fait rire! reprit Jules qui s'irrita davantage… c'est bien ça… Un gros porc qui ne racontait jamais que des histoires de caca!… C'est ton idéal, hein! de voir les prêtres se barbouiller de leur ordure?… Eh bien, sois tranquille, dans quelques années, je serai comme l'abbé Gibory… moi aussi, je dirai, en imitant le bruit des coliques débondées: « Fiâ… Fiâ… Fiâ sur les abricots! »

— Allons! allons, supplia sa mère… calme-toi, méchant enfant… Aie seulement un peu de patience, un peu de courage, et tu seras tout ce que tu voudras… L'évêque le dit bien… mais c'est ta tête qui te perd…

— L'évêque?… Beuh!… qu'en sait-il, l'évêque?… et pourquoi m'a-t-il envoyé ici, l'évêque?… D'abord, c'est de ta faute, si je suis prêtre!

La pauvre femme tressauta sur sa chaise et fit un geste de protestation étonnée.

— De ma faute?… gémit-elle… Ah! Seigneur Jésus!… que dis-tu là?… Mais rappelle-toi… rappelle-toi.

— Oui, c'est de ta faute… de ta faute…

Il s'emporta:

— Et ça me dégoûte à la fin d'être prêtre; j'en ai assez de porter cette ridicule robe… de faire des simagrées plus ridicules encore que ma robe, de vivre comme un esclave et comme un castrat…

Sa voix était devenue sourde, voilée… les mots s'arrachaient de sa gorge, avec des efforts violents…

— Je voudrais… je voudrais être Pierre l'Ermite… Jules II… Robespierre… Bossuet… Napoléon… Lamartine… Je voudrais me marier !

Ma pauvre grand-mère poussa un cri ; et, sans force contre les larmes qu'elle contenait depuis le début de cette scène, elle sanglota :

— Mon Dieu !… mon Dieu !… mais tu es donc le diable !

— Bien ! fit Jules durement… voilà que tu pleures !… Je m'en vais… Bonsoir.

Et il sortit en claquant la porte.

Après le départ de sa mère, le presbytère lui sembla bien vide. Il s'était accoutumé à la voir près de lui, si douce, si prévenante, si active, rôdant sans cesse dans la maison où elle mettait un peu de la vie sereine, de la clarté apaisante de son âme. Il y avait des moments où cela lui faisait du bien de poser ses yeux sur ce bonnet blanc, blanc comme sont blanches les ailes d'un ange gardien, et sur ce petit châle noir, attendrissant et modeste, sous lequel se cachaient tant de courage simple et tant de bonté. Et maintenant, depuis qu'elle n'était plus là, toujours la même immobilité glacée des choses, toujours le même jardin, toujours le même horizon, toujours le même vicaire aux cheveux blondasses, au visage tavelé, souriant et muet. Quand il se retrouva en tête à tête avec son vicaire dont le mutisme l'agaçait, et dont il sentait que la conversation l'eût agacé plus encore, le poids de sa solitude lui fut si lourd, qu'il comprit qu'il ne pourrait point le supporter. Pourtant, il s'y enferma davantage, résolu à ne voir personne, à borner ses relations, avec ses confrères, aux obligations strictes de son sacerdoce. Il ne les reçut pas à sa table, refusa leurs invitations, ce qui désespérait le vicaire habitué aux agapes joyeuses, où il ne disait jamais un mot, et où il prenait un plaisir énorme et silencieux. Quant aux conférences, il négligea de s'y montrer et trouva des excuses dédaigneuses, pour qu'elles n'eussent pas lieu chez lui. Une fois que le curé doyen lui reprochait cette abstention, Jules répondit :

— Je paie ma cotisation, et je vous laisse ma part du dîner. Que désirez-vous encore ?… Je n'ai point le goût ni l'estomac de ces petites *pocharderies* canoniques… Quand j'ai des saletés à faire, je les fais tout seul et je me cache.

Au fond, l'important était qu'il payât la cotisation. Il fut convenu, à l'un de ces dîners, qu'on le laisserait tranquille.

— Il est si aimable !

— C'est un ours mal léché.

— Un ours !… dites un bâton *mère de Dieu.*

Cette plaisanterie obtint un succès si colossal qu'on n'appela plus Jules, dans les presbytères, que le curé *mère de Dieu.*

Tel il avait été à l'évêché, tel il fut dans sa paroisse qu'il ne tarda pas à désorganiser de fond en comble. Pour vaincre l'ennui, il s'amusa à révoquer les chantres, le bedeau, le suisse, le sacristain. Jusques aux enfants de chœur, il renouvela tout le personnel de l'église, bouleversa le conseil de fabrique, par un accaparement abusif de l'autorité, et se mit en lutte ouverte, acharnée, contre le maire et le conseil municipal. Bientôt, en haine du curé, l'esprit d'irréligion souffla sur ce petit coin de terre, autrefois si tranquille et si soumis ; et l'on vit ce qui ne s'était jamais vu encore : un enterrement civil. Le dimanche, aux heures des offices, l'église resta presque vide de fidèles, à l'exception de quelques dévotes obstinées qui ne comptaient pas, faisant pour ainsi dire partie du mobilier ecclésiastique. Et les choses en vinrent à une telle intensité d'excitation que le maire et le curé, s'étant rencontrés, une matinée, derrière le cimetière, dans un chemin, se prirent de querelle et se battirent comme des portefaix. Dans une dénonciation anonyme adressée à l'évêque, on lisait ceci : « … Enfin, Monseigneur, depuis l'arrivée du curé Dervelle, le nombre des cabarets qui n'était que de dix-huit sur une population de mille cinquante-trois âmes, s'est accru dans une proportion scandaleuse. Il est actuellement de quarante-six. C'est la ruine morale de la paroisse. »

Ces distractions ne suffisaient pas à remplir les journées de Jules. Tout en continuant d'exaspérer ses paroissiens par d'incessantes vexations, il eut alors des fantaisies, des caprices, auxquels il se livrait avec emportement et qui ne duraient pas et que remplaçaient d'autres caprices et d'autres fantaisies, vite abandonnés. Tour à tour, il cultiva les tulipes, apprit l'anglais, éleva des faisans, collectionna des minéraux, commença un ouvrage de philosophie religieuse, qui devait régénérer le monde : *Les Semences de vie,* œuvre très vague et très symbolique, où il faisait parler des Christs athées et babyloniens, dans des paysages de

rêve. La tête en feu, il traçait des gestes énormes, qui résumaient des pensées et des décors grandioses, disant tout à coup :

— Çà et là, des pylones!… Et Jésus s'avance parmi des foules… Une femme vient vers lui, hideuse, aveugle, avec des pieds en forme de griffes : « Qui donc es-tu? — Je suis la Justice humaine. » Jésus la repousse, et lui dit : « Tu ne jugeras point. »

« … Une autre femme apparaît, souriante, avec un corps et des regards d'enfant : "Qui donc es-tu? — Je suis la Folie!" Et Jésus l'embrasse : "Va, ma fille, et sois maternelle…" »

Les difficultés de composition l'arrêtèrent, dès le second chapitre, et il se consacra à un livre de polémique : *Le Recrutement du Clergé, ou la Réforme de l'Enseignement religieux,* dont il n'écrivit que quelques feuillets, faute de documents, ce qui l'amena à se passionner, de nouveau, pour sa bibliothèque. Ensuite, il se jeta dans le spiritisme. Le soir, entre le vicaire silencieux et troublé, et le jardinier, ahuri et sommeillant, il s'asseyait autour d'un guéridon et, jusqu'à minuit, il évoquait Salomon, Caligula, Isabeau de Bavière, les rois formidables de Ninive, la Sulamite et Marie-Antoinette. Puis, redescendant les hauteurs des spéculations magiques, un jour, il s'installa à la cuisine. Il surveillait les fricots, goûtait aux sauces inventait des plats compliqués, mangeait avec des goinfreries insatiables, qui donnèrent à sa chair des réveils terribles, douloureux, épuisants.

Pendant dix années, il vécut ainsi, effaré, haletant, sans une minute de répit contre les autres et contre lui-même, toujours ballotté du plus grossier désir au rêve le plus inexauçable, précipité des cimes que hantent les aigles seuls, jusque dans l'auge immonde où les porcs se vautrent. Cette période de sa vie fut une longue torture, et je m'étonne encore aujourd'hui qu'il n'ait pas tenté de s'y arracher par le suicide. Il avait dit à sa mère, et il se disait souvent :

— Je sens qu'il y a en moi des choses qui m'étouffent, et qui ne peuvent sortir.

Et je me suis demandé, quelquefois, quel homme aurait été mon oncle, si ce bouillonnement de laves, laves de pensées, laves de passion, dont tout son être était dévoré, avait pu trouver une issue à son expansion! Peut-être un grand saint, peut-être un grand artiste, peut-être un grand criminel!

Loin d'être engourdie par le narcotique de l'habitude, sa nature s'exaspéra de jour en jour. La colère prit chez lui une forme de véritable folie furieuse. C'était un navrant spectacle que de voir cet homme éloquent en arriver à ne pouvoir plus achever une phrase, et à ne se servir que de mots grossiers, vite noyés dans une broue d'épileptique. Son opinion sur les hommes, il la résumait, dans ce bruit, pareil à un éternûment :

— T'z'imbéé…ciles !

Quand on lui parlait des prêtres, il semblait que ses yeux, empourprés par un subit afflux de sang, voulussent s'élancer hors de leurs orbites.

— T'z'imbéé…ciles !… des… des… des… t'z'imbéé… ciles !…

Il se négligea et devint d'une saleté répugnante. On le rencontrait avec des soutanes sordides et trouées, des sabots dont les brides claquaient, des barbes de huit jours. Sur son passage, aucun ne se découvrait, et les petits enfants effrayés à son approche, s'enfuyaient en poussant des cris.

Parfois aussi, on eût pu le voir qui marchait, à travers les champs, en quelque sorte soulevé de terre, par l'envolée de ses grands gestes. Il pensait à l'idée interrompue des *Semences de vie.*

— Çà et là, des Océans… au-dessus, le Ciel… Et Jésus est debout entre les flots immobiles du ciel, et les flots tourmentés des mers… Il dit à l'Espace : « Tu gonfleras les orgues où chante l'âme du poète. » Il dit à l'Infini : « Tu habiteras le regard des femmes, des idiots, des pauvres et des nouveau-nés »…

Ce désordre intellectuel, cette désorientation morale furent aggravés encore par une fièvre typhoïde, dont il faillit mourir. Mon père quitta sa clientèle, s'installa au chevet de Jules, et le soigna avec un admirable dévouement. Il m'a, plus tard, raconté ce détail particulier. Le délire eut chez l'abbé un caractère érotique si scandalisant que la sœur, qui le veillait, partit. Dans ses accès de fièvre, il prononçait des mots épouvantables, et se livrait à des actes d'une effarouchante inconvenance. Il fallut lui attacher les mains. La convalescence fut longue, contrariée par le tempérament irritable du malade qui ne cessait d'injurier mon père.

— T'z'imbéé… cile!… va-t-en… C'est toi qui me donnes la fièvre!… Est-ce que tu sais quelque chose, toi?… T'z'imbée… cile!

Il ne se releva que pour enterrer ma pauvre grand-mère qu'on trouva morte, un matin, dans son lit foudroyée par la rupture d'un anévrisme. Jules pleura sincèrement.

— C'est le chagrin qui l'a tuée! s'écriait-il… Je suis un misérable… Elle si bonne, si sainte, si sacrée… je l'ai tuée!

Avec mon père et ma mère, il veilla la morte, voulut l'ensevelir lui-même.

— Tu es faible encore, disait mon père… Repose-toi, tu te feras du mal.

Mais Jules répétait :

— Non!… Non!… Je l'ai tuée… C'est moi!… Pourquoi m'as-tu guéri?… Et pourquoi est-elle morte, elle?…

Au cimetière, quand la fosse fut comblée, et tandis que la foule défilait, se disputant l'aspergeoir, il s'agenouilla sur la terre humide, se frappant la poitrine, avec des gestes extravagants.

— Messieurs, gémissait-il… Mesdames… je l'ai tuée… Pardon!… pardon!…

On dut l'emporter défaillant. Ce soir-là, il n'admit point qu'on lui parlât du testament qu'avait laissé ma grand-mère, et dans lequel elle faisait le partage de sa fortune, entre ses deux fils.

— Qu'on ne me dise rien de cela!… Je ne veux pas d'argent… je donne tout aux pauvres…

Mais, le lendemain, ayant pris connaissance du testament, il oublia sa douleur, s'encoléra :

— Ah! mais non!… Ah! mais non!… je n'accepte pas!… Je suis volé!… Je plaiderai…

Plus tard, il se montra d'une âpreté farouche dans le partage du mobilier, menaça d'envoyer l'huissier à mon père, pour un torchon, pour une casserole…

Enfin, les affaires réglées, et mis en possession de l'héritage, il vendit tout ce qu'il possédait et partit pour Paris.

Durant six ans, il ne donna aucun signe de vie. Était-il mort ou vivant? Que faisait-il? Mon père tenta, mais vainement, de recueillir quelques renseignements. On apprit que Jules avait abandonné sa cure sans autorisation, et ce fut tout. Lorsque M. Bizieux, un marchand de nouveautés de Viantais, allait à

Paris, pour faire ses achats, mon père lui recommandait de s'informer, de voir, de regarder dans les rues… Qui sait ?… Un hasard !… M. Bizieux revenait :

— Ah ! j'en ai pourtant vu, du monde !… C'est pas l'embarras… Mais point de monsieur l'abbé.

Une fois, rue Greneta, il avait croisé quelqu'un qui lui ressemblait diablement. Ça n'était pas monsieur l'abbé… Une autre fois, dans un café…

— Dans un café ! disait ma mère… ça doit être lui…

Alors, mon père crut avoir trouvé un moyen : il écrivit des lettres, avec cette suscription :

À Monseigneur l'Archevêque de Paris
pour remettre à M. l'abbé Jules Dervelle
curé de Randonnai
Paris

Les lettres restèrent sans réponse. Les jours s'écoulaient, les mois, les années. Et gardant, malgré tout, un fonds de tendresse pour ce mauvais frère qu'il avait sauvé de la mort, mon père se demandait, de temps en temps, intrigué et tout triste :

— Mais que peut-il fabriquer à Paris ?

IV

— Eh bien ! il arrive… s'écria mon père qui, très essoufflé et agitant une lettre, entra dans la chambre, où ma mère achevait de m'habiller… Il arrive demain… par le train de trois heures.

— Demain ! fit ma mère, d'un air résigné… Allons ! Et elle ajouta, car c'était une femme ordonnée et prévoyante :

— Pense à commander la grande voiture… Il aura sans doute beaucoup de bagages… Moi, je vais aller à la boucherie…

— C'est ça !… Dis donc, mignonne ?

— Quoi ?

— Si nous invitions à dîner, pour demain, les Robin et le bon curé ?… Hein ?… c'est une occasion…

— Comme tu voudras !… Quelle chambre faudra-t-il lui donner ?

— Dame !… la chambre bleue, à ce qu'il me semble !

Ma mère eut une moue de mécontentement :

— Voilà !… Pour lui, tout ce qu'il y a de meilleur !… Et quoi encore ?… Lui bassiner son lit ?

— Voyons, voyons, calma mon père… On ne peut pourtant pas le mettre dans le petit cabinet… Quand le diable y serait, c'est mon frère !…

— Ah ! oui, c'est ton frère !… Et il y paraît, que c'est ton frère !… Enfin tu y tiens, je n'ai rien à dire… Dieu veuille que tu n'aies pas à t'en repentir !

Ceci se passait huit jours après la soirée où les Robin et ma famille avaient tant causé de mon oncle Jules ; un mardi, je me

rappelle. J'attendis le lendemain, dans une fièvre d'impatience, dans une anxiété de quelque chose d'énorme, d'anormal, qui allait rompre la monotonie de notre existence. Toute la journée, mon père fut surexcité, plus que de coutume, presque joyeux. Ma mère, très grave, songea. Au dîner, elle ne desserra les lèvres que pour demander, avec une pointe d'ironie dans la voix :

— Sais-tu ce qu'il prend, le matin, après sa messe, ton frère ?… Peut-être qu'il faudra préparer des choses à part, pour lui !

— Je voudrais bien voir ça ! répondit bravement mon père… Il fera comme nous, il mangera de la soupe…

Ma mère balança la tête, d'un air de doute.

— C'est qu'à Paris, il aura dû en prendre, des habitudes !… Enfin nous ne sommes pas millionnaires.

Je dormis très mal, cette nuit-là, en proie à des rêves pénibles où passait et repassait la grimaçante figure de mon oncle.

Viantais qui, à cette époque, n'avait pas encore de chemin de fer, était desservi par la station de Coulanges, située à dix kilomètres, de l'autre côté du bourg. C'est là que nous devions recevoir l'abbé. Le curé Sortais avait eu, d'abord, l'intention de se joindre à nous ; mais le temps était froid, le vieux curé souffrait de ses rhumatismes ; il préféra se réserver pour le dîner. Les Robin étaient venus à plusieurs reprises, très affairés, très agités, offrant leurs services, comme si nous étions menacés d'un danger. Ils eussent bien voulu nous accompagner à la gare de Coulanges, mais ne connaissant pas l'abbé, cela eût paru extraordinaire.

— Nous ne pouvons pas, discuta Mme Robin, très ferrée sur l'étiquette… Cela ne serait pas régulier… Enfin, vous passerez vers les quatre heures… Nous vous regarderons par la fenêtre !…

— Moi ! prononça le juge de paix, du ton d'un général qui donne un rendez-vous à ses soldats, sur le champ de bataille, moi je serai sur la place !…

— C'est ça !… c'est ça !… Et puis, à ce soir… venez de bonne heure.

— À ce soir !

La grande voiture arriva enfin, devant notre grille, dans un bruit de grelots. C'était une très vieille calèche, vénérable et disloquée, que mon père louait à l'hôtel des Trois-Rois, pour des circonstances mémorables. Je l'aimais beaucoup, car elle ne me

rappelait que des souvenirs de gaies promenades et de fêtes. Et puis, il me semblait que de m'asseoir sur ses coussins de perse grise, ma petite personnalité prenait, tout de suite, plus d'importance, et que je devais attirer l'admiration des gens, à être ainsi traîné par deux chevaux, sur quatre roues, comme M. de Blandé lui-même. Ce fut avec une véritable émotion, doublée d'un léger gonflement d'orgueil, que je m'assis dans l'antique véhicule, sur la banquette de devant, en face de mes parents qui occupaient le fond, très graves et flattés aussi. Nous traversâmes le bourg, triomphalement. Aux portes, les gens me souriaient. Et j'étais heureux, quoique m'efforçant de conserver une attitude digne.

— On est très bien, ma foi, dans cette calèche, dit mon père, qui, à la sortie du pays, remonta la glace de la portière, et ramena sur les genoux de ma mère, et sur les siens, une vieille courtepointe ouatée qui nous servait de couverture de voyage.

La calèche roulait, faisant résonner ses ferrailles, cahotant sur les empierrements de la route, et mes parents demeuraient silencieux, plus préoccupés, plus méditatifs, à mesure que nous approchions de Coulanges. Moi, le cœur me battait très fort, et je regardais par la vitre fermée, que dépolissait la vapeur de nos haleines, fuir des choses vagues, des silhouettes d'arbres, des bouts de ciel terni…

Comme nous traversions le passage à niveau, ma mère qui, jusque-là, n'avait point bougé de son coin, se pencha tout à coup vers la vitre dont elle essuya la buée avec son manchon, et nos trois regards, simultanément, suivirent la direction de la voie, franchirent la gare, et se perdirent, plus loin, en ce mystérieux espace, sombre et brouillé, par où l'abbé Jules allait, tout à l'heure, apparaître dans un vomissement de fumée. Elle étira sa voilette, arrangea les brides froissées de son chapeau, et rectifiant le nœud de ma cravate :

— Écoute-moi, mon petit Albert, me dit-elle… Il va falloir être très gentil pour ton oncle, ne pas prendre cet air maussade que tu as si souvent avec les étrangers… Après tout, c'est ton oncle !… Tu iras l'embrasser et tu lui diras… rappelle-toi bien… tu lui diras : « Mon cher parrain, je suis très, très content de votre retour. » Voyons, ça n'est pas difficile !… répète ton petit compliment…

D'une voix tremblante, je répétai :

— Mon cher parrain, je suis…

Mais l'émotion, la peur me coupèrent la parole. Au moment où je prononçais ces mots, il me semble qu'une atroce, qu'une diabolique image se dressait devant moi, l'image menaçante de mon oncle!… Et je restai bouche bée.

— Allons! fit mon père… secoue-toi un peu… Et n'aie pas cette mine d'enterrement… sapristi!… Il ne te mangera pas… Est-ce que j'ai peur, moi?… Est-ce que ta mère a peur?… Eh bien! alors…

En dépit de mon trouble, je remarquai, à la voix légèrement altérée de mon père, qu'il n'était point aussi rassuré qu'il voulait le paraître…

Nous avions une demi-heure d'avance. Bien que l'air fût très vif et glacé, nous nous promenâmes sur le quai de la gare, ne quittant pas des yeux l'horloge dont les aiguilles marchaient lentement, si lentement! Un train s'arrêta et repartit, ne laissant qu'un pauvre soldat qui rôda quelque temps, tout bête, autour de nous, disparut en traînant la jambe.

— Encore dix-sept minutes! soupira mon père… L'abbé est à Bueil en ce moment.

Le silence de cette petite gare, que rompaient seuls la sonnerie du télégraphe et le bruit des grelots que faisaient en s'ébrouant, de l'autre côté de la barrière, les chevaux de notre voiture, m'impressionnait, redoublait mes terreurs. En ce silence, les choses revêtaient des aspects d'immobilité inquiétante, d'immobilité animale, presque sinistre. L'espace, au loin, vers Paris, s'enfonçait plein de menaces, comme ces grands ciels cuivreux d'où tombe la foudre. Éperdu, je n'écoutais pas ma mère qui me disait :

— Fais bien attention à ce que je t'ai dit… Tâche de sourire… ne sois pas comme une momie.

Et je suivais, d'un œil incertain, le déroulement des rails qui rampaient sur le sol jaune, pareils à de longs serpents.

Quelques voyageurs, des paysans, sortirent de la salle d'attente; le chef de gare se montra, très affairé des hommes d'équipe passèrent, roulant des paquets et des colis.

— Voilà le train! dit mon père… reculez-vous…

J'entendis aussitôt un coup de sifflet d'abord lointain, puis se rapprochant, un coup de sifflet qui m'entra dans le cœur comme

un coup de couteau. Le beuglement d'un cor répondit. Et ce fut un grondement de bête furieuse, le roulement formidable d'une avalanche qui se précipitait sur nous. Je crus que tout ce vacarme, que toute cette secousse dont le ciel et la terre étaient ébranlés, je crus que tout cela qui haletait, qui sifflait, qui mugissait, qui crachait de la flamme et vomissait de la fumée, je crus que tout cela était mon oncle, et je fermai les yeux. Alors, pendant quelques secondes, je me sentis entraîné, tiraillé dans tous les sens, bousculé contre des gens, contre des paquets.

— Mais tiens-toi donc! disait ma mère… Voyons, mon petit Albert, fais bien attention…

Subitement, je m'étais arrêté. En rouvrant les yeux, devant moi, je vis une chose noire, longue, anguleuse, qui descendait à reculons d'un wagon, une chose que terminait, par le bas, un énorme pied, tâtant le vide et cherchant un point d'appui. Nous étions tous les trois, derrière cette chose aux flancs de laquelle battait un sac de nuit, rayé de bandes rouges et vertes, nous étions tous les trois rangés militairement, sur une seule ligne, anxieux et pâles. Et aucun de nous, immobilisés par l'émotion, ne bougeait. La chose se retourna, et parmi les angles, et parmi le noir, sous l'ombre d'un large chapeau, deux regards étranges, colères, deux regards entre lesquels pointait un nez vorace et quêteur comme celui d'un chien, deux regards insoutenables s'abattirent sur nous. C'était mon oncle.

— Bonjour!… Bonjour!… Bonjour!… grommela-t-il, en adressant à chacun de nous un petit salut, sec et dur, ainsi qu'une chiquenaude.

Mon père se précipita pour l'embrasser. Mais l'abbé, tendant son sac de nuit d'un geste impérieux, coupa court aux effusions.

— C'est bon!… Oui, plus tard!… As-tu une voiture?… Eh bien! allons… Qu'est-ce que tu attends?

— Et vos bagages? demanda ma mère.

— Ne vous occupez pas de mes bagages… allons.

Et bougonnant, il se dirigea vers la sortie. Comme il ne retrouvait point son billet, il eut une dispute avec l'employé.

— Tenez! le voilà mon billet Et tâchez d'être poli… t'z'imbécile!

Mon père était consterné, ma mère eut un haussement d'épaules qui signifiait : « Pardi!… n'avais-je pas raison?… Il est

pire que jamais!… » Quant à moi dans la déroute de cette arrivée, j'avais oublié mon petit compliment.

Nous remontâmes en voiture. Ma mère et mon oncle prirent place dans le fond; mon père et moi nous nous assîmes sur la banquette de devant. Je n'osais lever les yeux dans la crainte de rencontrer ceux de mon oncle. Celui-ci se tassait, croisant les pans de sa douillette sur ses genoux. Alors, ma mère lui tendit un bout de la courtepointe. Il l'examina à l'envers, puis à l'endroit, parut étonné, et s'en enveloppa, sans prononcer une parole de remercîment. Et la voiture roula de nouveau. Ma mère avait repris son visage impassible et dur; mon père était très gêné, ne savait que dire. Pourtant, il s'enhardit :

— Tu as fait un bon voyage? demanda-t-il timidement.

— Oui, grogna l'abbé.

Il y eut un silence pénible, que personne n'était disposé à rompre. L'abbé cherchait à voir la campagne par l'étroit carreau de la portière, mais la buée brouillait les objets au dehors. Il rabaissa la glace, d'un geste si brusque, qu'elle se brisa, et que mille petits morceaux de verre tombèrent sur nous.

— Ça ne fait rien!… ça ne fait rien!… déclara mon père, qui croyait sans doute amadouer le terrible Jules par sa magnanimité.

Et il ajouta en souriant :

— D'abord, le verre cassé, ça porte bonheur!

Mon oncle ne répondit pas. Le corps légèrement incliné en avant, il regardait la campagne.

De Coulanges à Viantais, la route est charmante. Durant tout le parcours, elle côtoie la vallée, un large espace de verdures nuancées, où colle la Cloche, rivière sinueuse qu'égaient, çà et là, de vieux moulins. Débordée ce jour-là, elle couvrait des parties de prairies qui ressemblaient à des lacs bizarres, où des carrés de saules défeuillés, des rangées de peupliers émergeaient, végétation lacustre, que l'eau reflétait, immobile et dormante. Parallèlement à la vallée, et l'enserrant comme les clôtures d'un cirque immense, les coteaux montent, avec des villages sur leur flanc; et, parfois, entre la ligne des contours rabaissés, s'aperçoivent de très lointains horizons, tout un infini de pays, aussi léger que des nuées. Et sur tout cela, l'exquise lumière hivernale qui poudre les arbres de laque agonisée, tous les tons fins, tous les gris vaporisés

qui donnent aux masses opaques des fluidités d'onde et des transparences de ciel.

L'abbé paraissait absorbé par la contemplation des choses, et l'expression de sa physionomie s'adoucissait; un peu de cette lumière apaisante avait passé dans ses yeux. Mon père en profita pour lui taper amicalement sur les genoux.

— Dis donc!… fit-il, en surmontant enfin la peine que l'accueil de Jules lui causait… Ça fait joliment plaisir de se revoir… Depuis le temps!… Voilà plus de six ans, sapristi!… Je me disais quelquefois : « Bah! nous ne le reverrons plus! » Ah! nous avons pensé à toi, va, mon pauvre Jules!…

Il n'entendait pas, et continuait de regarder, devant lui… Tout à coup, il s'écria :

— Mais c'est un très beau pays!…

Mon oncle avait dit cela, d'une voix moins rêche, presque émue.

— Très beau!… très beau!…

Et de fait, il le voyait pour la première fois, ce pays où il était né, où il avait vécu toute sa jeunesse. La nature ne dit rien à l'enfant ni au jeune homme. Pour en comprendre l'infinie beauté, il faut la regarder avec des yeux déjà vieillis, avec un cœur qui a aimé, qui a souffert.

Jules répéta :

— Très beau!… oui… Ces maisons et ce petit clocher… n'est-ce pas Brolles?

— Mais oui! répondit mon père, joyeux de voir son frère se détendre… C'est Brolles!… Tu reconnais tout ça, hein?… Et ça, là-bas, au pied du petit bois?

— C'est la maison du père Flamand… Est-ce qu'il vit toujours?

— Toujours, figure-toi… mais le pauvre homme est aveugle… Dame! il a quatre-vingts ans passés… Tu n'iras plus prendre de truites avec lui…

Et, comme l'abbé eut un accès de toux, il s'inquiéta :

— Tu devrais changer de place… J'ai peur que tu n'aies froid, avec ce carreau ouvert…

— Non! non!… laisse… Je suis content!…

J'examinai alors, tout à loisir, mon oncle retombé dans ses rêveries. Ses traits reprenaient leur place en ma mémoire, qui

n'avait gardé, de lui, qu'un pastel effacé. Je me souvenais maintenant de l'avoir connu; je retrouvais toutes les particularités de ce visage étrange et si laid, de ce corps tordu, auxquels la flamme de deux yeux vifs et rêveurs, inquiets et féroces, enthousiastes et tristes, donnait une vie extraordinaire et déconcertante. Mais combien vieilli! Il était voûté comme un octogénaire; sa poitrine étroite et rentrée respirait avec efforts, et parfois, un sifflement de phtisie s'en échappait; des rides sabraient, dans tous les sens, son masque verdâtre et maigre, et des peaux flasques, pendaient sous son menton. De cette physionomie ravagée, il ne restait de jeune, avec les yeux, que le nez, un nez d'une mobilité surprenante et dont les narines frémissaient comme celles des jeunes étalons.

— Est-ce que tu souffres?… Est-ce que tu es malade?… interrogea mon père.

— Non!… Pourquoi me dis-tu ça?… Tu me trouves changé…

— Changé! changé!… ce n'est pas le mot… Dame! écoute donc, c'est comme moi… Les années, ça ne rajeunit pas!…

— Sans doute! approuva ma mère, qui jusqu'ici n'avait pas ouvert la bouche.

Et d'une voix sèche, elle ajouta :

— Et puis Paris… c'est si malsain!… Mais c'est égal!… Viantais est bien calme, bien triste, quand on est habitué à Paris. On n'y trouve pas des distractions comme à Paris.

Elle appuyait sur ce mot : Paris, avec une sourde rancune contre la ville qui lui renvoyait, ruiné sans doute et malade, un parent qu'il faudrait nourrir et soigner pour rien.

Mon oncle glissa vers ma mère un regard oblique et mauvais, un regard chargé de haine, se rencogna au fond de la voiture, et il demeura silencieux sous le grand chapeau qui enveloppait son visage d'un voile d'ombre.

Nous avions dépassé le village des Quatre-Vents. Le soir arrivait. Une brume dense montait des prairies comme un rêve, noyait les coteaux et les arbres, dont les cimes dépouillées s'effilochaient dans l'atmosphère laiteuse. Quand nous rentrâmes à Viantais, quelques lumières rougeâtres s'allumaient aux fenêtres des maisons. Sur la place, j'aperçus une ombre, l'ombre de M. Robin, qui gesticulait dans le brouillard, et saluait la voiture à

grands coups de son chapeau de haute forme ! Et je me sentais le cœur bien gros. Durant tout le trajet, mon oncle n'avait pas une seule fois posé ses yeux sur moi. Pourtant, il ne me faisait plus peur, malgré ses façons bourrues et ses inconvenantes brutalités. Une obscure divination d'enfant m'avertissait que c'était une pauvre âme inquiète et souffrante ; et je suis sûr qu'à ce moment s'il m'avait adressé une parole douce, s'il m'avait embrassé, si, seulement, il m'avait souri, comme il avait souri tout à l'heure à la nature retrouvée, je l'aurais aimé.

Conduit par mon père, qui portait le sac de nuit, il gagna péniblement la chambre bleue, préparée pour lui. L'ascension de l'escalier l'avait époumoné et rendu tout haletant. De plus, il était très surexcité. Depuis qu'il avait franchi le seuil de notre maison — la maison de famille que ma grand-mère nous avait attribuée en ses partages, et que nous habitions depuis sa mort — un bouleversement s'opérait dans les manières de l'abbé. Chaque objet reconnu lui était une cause visible de chagrin et d'irritation. Regrettait-il qu'elle ne fût point à lui ?… Ou bien les souvenirs du passé qu'elle lui rappelait lui montraient-ils, plus durement, le vide irrémédiable de sa vie ?… Il furetait dans la chambre, impatient, remuant, au fond de son âme, de vieilles rancunes, et ne prêtait aucune attention aux recommandations de son frère qui disait :

— Nous t'avons mis là… parce que la chambre est au midi, et que tu as une très belle vue sur Saint-Jacques… Tiens… ici, tu as un placard… tu vois, là est le cabinet de toilette… J'ai fait remettre à neuf un peu toute la maison… Ah ! c'est bon de se revoir, hein ?… As-tu besoin d'eau chaude ?

— Non ! répondit l'abbé.

Un « non » qui claqua comme une gifle. Mon père continua cependant :

— La sonnette est là, dans l'alcôve… Tu…

Il fut vite interrompu :

— Laisse-moi tranquille… Tu m'agaces avec toutes tes explications… Et ta femme ?… Elle m'agace aussi, ta femme !… Suis-je ici pour subir des interrogatoires, être espionné ?… Mais soyez tranquilles, je ne vous ennuierai pas longtemps…

— Nous ennuyer ?… tu plaisantes, voyons ?… Comment, tu veux déjà repartir ?

— Que je parte, que je reste : cela ne te regarde pas… je n'aime pas qu'on m'embête !… Alors, tais-toi…

— Voyons, Jules, ne te fâche pas !… J'espérais que tu resterais toujours avec nous.

— Avez-vous ?… ricana l'abbé… Non, mais c'est une idée ridicule !… Avec vous ?

Il levait les bras au plafond, indigné, étonné.

— Avec vous ?… Et qu'est-ce que je ferais avec vous, bon Dieu ?… Mais tu perds la tête !…

À son tour, mon père s'impatienta :

— C'est bon ! dit-il… Tu feras ce que tu voudras… On dîne à six heures… Ce soir nous avons le curé et la famille Robin, des amis.

Un prêtre qui, en ouvrant le tabernacle, aurait, tout d'un coup, aperçu un crapaud au fond du saint ciboire, n'aurait pas été plus stupéfait, que ne le fut mon oncle, à cette nouvelle. Il en demeura d'abord anéanti. Puis, ses yeux s'arrondirent énormes, fulgurants ; peu à peu, son visage se voilà de plaques rouges, s'agita en musculaires grimaces d'épileptique, et d'une voix rauque, cassée par la colère, il bredouilla :

— Canaille !… Crétin !… T'z'imbécile !… Ainsi, j'arrive, et vite, tu convies tes amis !… Tu me prends donc pour une bête curieuse ?… Je te sers de spectacle à toi et à tes amis… Tu leur as dit : « L'abbé Jules… un fou, un original, un prêtre sacrilège !… vous verrez ça !… Et vous pourrez le tâter… vous rendre compte que ce n'est point une farce, mais bien une réalité vivante »… Tu espérais te payer le petit plaisir de me montrer comme un ours de ménagerie, une monstruosité de la foire, un mouton à cinq pattes !… Et tu crois que je vais rester une seconde de plus dans ta baraque, avec un imbécile comme toi, une mijaurée comme ta femme ?… Tu le crois ?… Je vais à l'hôtel… à l'hôtel… tu entends… à l'hôtel !…

Il endossa sa douillette qu'il avait quittée, referma son sac de nuit qu'il avait ouvert, et :

— Je vais à l'hôtel ! grommela-t-il… Bonsoir !

L'abbé passa devant mon père ahuri, descendit l'escalier, et s'en alla. On entendit la grille qui se referma sur lui, furieusement.

Le dîner fut morne et silencieux. Le curé Sortais ne mangea point, l'estomac déconcerté par cette incroyable aventure. De temps en temps, il demandait :

— Alors, il est parti, comme ça ?… comme ça ?

Et sur un mouvement de tête affirmatif de mon père :

— Mais, c'est impossible ! gémissait-il… c'est impossible !

Deux fois, dans le silence, le juge de paix lança ces mots qui résumaient ses réflexions importantes :

— Taris !… Taris !… c'est dien évident !… Voilà !…

Mme Robin, très raide, conserva une dignité de femme blessée par le départ inconvenant de l'abbé. Elle se repentait d'avoir revêtu, pour lui, sa robe de moire antique, sa robe des fêtes solennelles, étalé ses bijoux, étrenné une coiffure qui cachait, sous une boîte de fleurs, les places dénudées de son horrible crâne eczémateux. Elle ne prononça pas un mot, la tête de trois quarts, et secoua sa longue chaîne d'or entre le pouce et l'index, avec des gestes de guitariste.

Tandis que les trois hommes, muets et graves, se chauffaient assis, devant la cheminée du salon, oubliant leur café servi et fumant, Mme Robin attira ma mère dans l'embrasure de la fenêtre, et tout bas, avec des réticences dans la voix et de la complicité dans le regard.

— Et vous ne savez rien ?… questionna-t-elle… rien ?

Ma mère haussa les épaules et dit :

— Il n'avait même pas de bagages !… Un méchant sac de nuit !… Ah ! je m'en doutais bien, allez !

Deuxième partie

I

Deux ans s'étaient écoulés. Le curé Sortais était mort d'une embolie au cœur, et son successeur, l'abbé Blanchard, ancien premier vicaire de Viantais, lequel me donnait, et continua de me donner, des répétitions de latin, avait, chez nous, repris sa place, aux dîners de famille et au bog du dimanche. Il arriva même que le bog fut parfois agrémenté de musique, car le nouveau curé possédait un très joli talent sur la flûte, et il aimait, étant bon vivant, à nous régaler de quelques morceaux de sa composition. Ces soirs-là, ma mère offrait le thé avec des tranches de gâteau sablé que le curé dévorait avidement, disant dans un gros rire, et se frictionnant l'estomac :

— Ce qui vient de la flûte, retourne au tambour.

Quant aux Robin, ils attendaient toujours leurs meubles dans la maison des demoiselles Lejars, dont les goîtres grossissaient et remuaient sous leur menton, comme des ventres d'enfant. Lente, sans cesse pareille, s'en allait la vie. Repas silencieux, de temps à autre coupés par les explications chirurgicales de mon père, et ses commentaires sur l'abbé Jules ; mornes soirées avec les Robin où la femme du juge et ma mère ravaudaient les mêmes bas que jadis, causaient des mêmes choses, exhalaient les mêmes plaintes, tandis que M. Robin et mon père jouaient la même partie de piquet. Un seul événement considérable s'était produit : nous n'allions plus, le jeudi, dîner chez les Servière. D'abord refroidies à cause de l'abbé Jules, devenu le favori de la maison, nos relations avec eux s'étaient brusquement rompues, à

la suite d'un incendie où M. Servière, maire, ne s'était pas conduit au gré de mon père, adjoint. Celui-ci avait très vertement critiqué les mesures prises et dégagé, devant toute la population, sa responsabilité. De ceci, il résulta un échange d'explications très vives, dont ils sortirent brouillés, définitivement. Je regrettai cette maison où mon cœur se réchauffait à la tiédeur parfumée qui montait des tapis et s'évaporait des tentures ; je regrettai surtout Mme Servière, si blonde, dont la peau était si rose, si douce au baiser, et dont le regard mettait dans ma vie, sevrée de sourires et de caresses, une petite lumière de rêve. Puis, quelques mois enfuis, je n'y pensai plus.

Depuis l'inoubliable aventure du départ, nous n'avions pas revu l'abbé, hormis dans la rue, et il ne nous avait pas salués. Deux tentatives de réconciliation entreprises par le vieux curé n'avaient point abouti. Celui-ci s'était heurté à une résolution implacable et définitive. Il n'avait pu tirer de Jules que ces mots :

— T'z'imbéé…ciles !… J'ai toujours vécu avec des t'z'imbéciles !… qu'ils me fichent la paix !

Le raisonnement et les prières ne réussissant pas, le curé s'était décidé à employer la menace.

— Écoutez, monsieur l'abbé, lui avait-il dit, en essayant de donner à sa voix une intonation terrible… Vous voulez vous installer ici, comme prêtre habitué… Vous ne pouvez le faire sans mon assentiment… Or j'y veux une condition… C'est de vous remettre avec votre famille.

Jules grommelait toujours :

— T'z'imbée… ciles !… qu'ils me fichent la paix !

— Faites bien attention, monsieur l'abbé… Votre situation, je ne la connais pas, mais je la soupçonne de n'être pas régulière… Ne me poussez pas à bout… Je me plaindrai à l'évêque.

— Plaignez-vous au diable !… Allez-vous-en !… Qu'ils me fichent la paix !… T'z'imbéé… ciles !

Là-dessus, le curé était mort. Le nouveau, qui aimait sa tranquillité, ne chercha pas à approfondir les choses. D'ailleurs l'abbé était venu lui rendre visite, aussitôt après son installation… Tout s'était passé de la meilleure grâce du monde. On avait arrêté l'heure des offices, discuté les menues obligations auxquelles sont astreints, dans une paroisse, les prêtres habitués, sans que Jules élevât la moindre objection. Cet acte de soumission étonna.

— Il a été très convenable, très poli ! résuma le curé Blanchard qui vint aussitôt nous raconter l'entrevue… Savez-vous qu'il parle bien… C'est même un causeur… eh ! eh !… un orateur !

Mon père questionna :

— Lui avez-vous demandé ce qu'il a fait à Paris, pendant six ans ?… Enfin, c'est à savoir !

— Oui… C'est-à-dire que j'ai amené la conversation sur ce sujet… mais, au mot de Paris, l'abbé s'est mis sur la défensive… Et puis il est parti…

— Alors, on ne sait rien encore ?

— Rien !

— On ne saura peut-être jamais rien ! dit mon père, en poussant un soupir de désappointement.

Et, soudain, pris d'un orgueil de famille, oubliant tous les torts de Jules envers lui, il se rengorgea :

— Il cause bien, le mâtin, n'est-ce pas ?… Ah ! dame ! c'est loin d'être une bête !

On apprit, coup sur coup, deux nouvelles énormes. L'abbé avait acheté et payé comptant la propriété des Capucins… Puis des meubles étaient venus et soixante grosses caisses pleines de livres. Ma mère haussa les épaules, se refusant à y croire.

— C'est impossible ! fit-elle… Il n'avait qu'un sac de nuit.

Cependant il fallut se rendre à l'évidence. Alors, elle s'indigna :

— C'était pour nous tromper !… Il était riche !… Mais où a-t-il pu voler tout cet argent ?

Elle, d'habitude si calme, si maîtresse d'elle-même, perdait la tête, entrevoyait une série de crimes certains, de dénonciations possibles, et nerveuse, toute remuée par des désirs de vengeance :

— Il faut savoir, cria-t-elle, ce qu'il a fait à Paris… il faut le savoir, tout de suite !…

Le soir, M. Robin émit cette idée :

— Il a peut-être joué à la Dourse !

Pendant ce temps, l'abbé s'installait aux Capucins.

On appelait ainsi une propriété située à deux cents mètres du bourg, et tout le monde ignorait l'origine de cette dénomination : les Capucins. Jamais personne, pas même le notaire, qui connaissait exactement l'histoire locale, n'avait entendu dire qu'il y eût là

autrefois un couvent de capucins ou de moines quelconques. Elle n'en avait d'ailleurs nullement l'aspect, et ressemblait plutôt à un ancien refuge de galant mystère. C'était une petite maison de style Louis XV, jolie de lignes, mais vieille et fort délabrée. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, avec des fenêtres hautes et larges, pareille à une orangerie. Une étroite allée de lauriers — presque un sentier, — partant de la route, y accédait. Devant la façade principale, s'étendait une cour ronde, herbue, limitée par des murs bas le long desquels croissaient des rosiers, redevenus sauvages, et des arbustes extravagants. Sous le perron de forme élégante et simple des marches s'enfonçaient vers le sous-sol, presque entièrement cachées par deux touffes énormes d'hortensias. Derrière, les jardins vastes étageaient leurs trois terrasses, bordées, chacune, d'une rangée de houx, taillés en cône, descendaient à une prairie, profonde comme le lit desséché d'un étang. Tout autour de la prairie, montaient, surélevés en coteau, des bois de hêtres, fermant le court horizon de verdures moutonnantes, et ne laissant, juste dans l'axe de la maison, qu'une fissure, par où se développaient, en éventail, des pays lointains, vaporeux et charmants. Les jardins, depuis longtemps incultes, étaient pleins d'oiseaux que l'homme n'effarouchait plus. L'herbe, les fleurs sauvages s'y multipliaient, libres, folles, ivres de leurs parfums, couvrant les plates-bandes de fantaisies édéniques, les vieux murs d'exquises décorations qui se mêlaient aux mosaïques délicates des pierres, aux broderies balancées des vignes; reliés, l'un à l'autre, par des guirlandes de volubilis silvestres, les arbres fruitiers, autrefois déformés par le sécateur, étendaient sans crainte leurs branches noueuses, couleur de bronze, chargées de ramilles nouvelles, toutes roses, où nichaient les oiseaux. Et une paix était en ce lieu, si grande, qu'on eût dit que les siècles n'avaient point osé franchir la porte de ce paradis. Si près de l'homme et pourtant si loin de lui, on n'y sentait vivre que la nature divine, l'éternelle jeunesse, l'immémoriale beauté des choses que ne salit plus le regard humain. Dans un coin de ce silence, un cadran solaire marquait, de son mince trait d'ombre, la fuite ralentie des heures.

Pendant quelques jours, la pensée de mes parents ne quitta plus les Capucins, non pour en goûter le charme de poésie si austère, mais pour y suivre l'abbé. Un désir de curiosité s'était

emparé d'eux; ils voulaient savoir. Du matin à la nuit, je n'entendais que des exclamations, des questions, des suppositions. Que faisait-il? Que disait-il? Pourquoi se cachait-il? Ah! il devait se passer aux Capucins des choses extraordinaires! Est-ce qu'il n'aurait pas pu, comme tout le monde, habiter une maison de la ville, s'il n'avait pas eu des intentions inavouables? Avec cette tendance qu'ont les honnêtes femmes de province à prêter d'inquiétantes apparences de péché à de simples habitudes, qui ne leur sont pas familières; avec cette facilité de grossissement qu'elles mettent dans la représentation physique des vices, ma mère associait certainement à l'idée de Jules l'idée de débauches monstrueuses et confuses. Dans son émoi, elle s'oublia même jusqu'à dire en ma présence :

— Quand il aurait ramené une créature de Paris, cela ne m'étonnerait pas!

Mon père, lui, très impressionné par l'histoire de l'assassin Verger et des bombes Orsini, n'était pas loin de se figurer l'abbé, travaillant à de sombres attentats, et combinant des machines infernales, au milieu de poudres et de fulminates.

L'abbé disait sa messe, le matin, à sept heures. Trois petits coups de cloche; quelques marmottements, le geste de bénir; quelques génuflexions, le geste de boire; quelques marmottements encore, et c'était fini. Lorsque les dévotes essoufflées arrivaient, l'officiant quittait déjà l'autel et gagnait la sacristie, balançant sous le voile brodé le calice vide du sang d'un Dieu. Et il rentrait aux Capucins.

Dans l'espérance vague de savoir quelque chose, et peut-être aussi dans le désir inavoué d'un rapprochement, ma mère se mit à suivre ses messes avec régularité.

— C'est plus commode pour les provisions, à cause de l'heure, disait-elle.

Plusieurs fois, elle y communia. L'abbé, posait rapidement, d'un brusque coup de pouce, sur sa langue, le blanc disque de l'hostie, et ne paraissait pas la voir. Elle eut l'idée de le prendre pour confesseur, et elle y renonça vite.

— Merci, réfléchit-elle… Pour qu'il aille raconter partout mes péchés.

C'est alors que je fus chargé d'une mission importante. Sauf les jours où il venait rendre visite aux Servière, on rencontrait très

peu mon oncle dans la ville. Mais, chaque après-midi, il faisait une promenade d'une heure, sur la route, avec, sous le bras, son bréviaire qu'il n'ouvrait jamais.

— Écoute, me dit ma mère, un matin. Ce n'est pas une raison, parce que nous sommes fâchés avec ton oncle, pour que tu le sois aussi, toi, son filleul. Retiens bien ce que je vais te dire… C'est très sérieux… Tous les jours ton oncle se promène entre les Capucins et le carrefour des Trois-Fétus, de une heure à deux heures, n'est-ce pas?

— Oui, maman!

— Eh bien! tous les jours, tu iras te promener aussi, de une heure à deux heures, entre les Capucins et le carrefour des Trois-Fétus…

— Oui, maman…

— Naturellement, tu rencontreras ton oncle…

— Oui, maman…

— N'aie pas peur, surtout.

— Non, maman…

— Tu le salueras… Retiens bien, mon enfant… S'il te répond, tu lui demanderas des nouvelles de sa santé… S'il t'aborde, tu causeras avec lui… Je te recommande d'être bien gentil, bien affectueux, bien respectueux… Montre-moi comment tu t'y prendras.

Il fallut faire une répétition de la scène probable, entre mon oncle et moi. Ma mère se chargea du rôle de l'abbé.

— Allons! approuva-t-elle. Ce n'est pas mal… Tâche d'être aussi gentil tantôt.

La promenade ne me déplaisait point, d'autant plus qu'elle coïncidait avec une répétition de latin. Cependant, j'eusse préféré que mon oncle ne fût point sur la route. L'idée de l'aborder m'effrayait. Et puis, j'éprouvais une sorte de honte à jouer cette comédie; en même temps qu'un sentiment pénible se glissait, dans mon cœur, quelque chose comme une diminution de respect et de tendresse envers ma mère. Durant la leçon, elle avait eu, dans ses yeux, cette expression dure, avide, ce regard métallique et froid qui me gênait, lorsqu'elle parlait avec Mme Robin de questions d'argent.

Un peu tremblant, je suivis la berge de la route, regardant devant moi. Sous le soleil qui la frappait d'aplomb, la route était

blanche, d'un blanc de crème, et les arbres, dont l'été décolorait les verdures empoussiérées, dentelaient, sur les bords, de courtes ombres bleues, criblées de gouttes de lumière. De chaque côté, entre les haies, les champs dévalaient jaunes et roussis. Je marchais lentement, hébété par la crainte et par la chaleur qui tombait du ciel, où un seul nuage errait, perdu dans l'immense azur, comme un gros oiseau rose. La route faisait de brusques courbes, disparaissait, réapparaissait. À mesure que j'avançais, les ombres s'allongeaient, s'effilaient, dessinant des mufles de bêtes étranges. Et, tout d'un coup, j'aperçus la terrible soutane, noire sur la blancheur éclatante, avec une petite ombre qui la suivait, et frétillait à ses pieds, semblable à un petit chien. Je m'arrêtai court, mon oncle s'en allait à pas menus, courbé, les omoplates creusées, les jointures raidies. Sa soutane, qui m'avait paru si noire, luisait dans le soleil autant qu'une cuirasse. Voyant qu'il ne se retournait pas, je me remis à marcher. Il obliqua vers la berge, se pencha sur le talus de la haie, cueillit une herbe, puis une autre, qu'il examina avec attention. Je profitai de ce moment pour accélérer le pas, et lorsque je me trouvai en face de lui, séparé de toute la largeur de la route, je passai plus vite, en saluant. Mon oncle leva la tête, me regarda un instant, et rabaissant ses yeux sur une loupe qu'il tenait à la main, il continua d'examiner son brin d'herbe.

Le lendemain, je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain, je le trouvai assis sur une borne kilométrique. Il m'attendait.

— Viens ici, petit, me dit-il d'une voix presque douce.

J'approchai, très ému. Il me considéra quelques secondes, avec pitié — du moins il me le sembla.

— Ce sont tes parents qui t'envoient, hein ?… Ne mens pas…

En même temps, il me menaçait de son index levé.

— Oui, mon oncle, balbutiai-je… Ma mère…

— Tu ne sais pas pourquoi elle t'envoie, ta mère ?

— Non, mon oncle, répondis-je, le cœur gros et prêt à pleurer.

— Je le sais, moi… C'est une honnête femme, ta mère… Ton père aussi est un honnête homme… Eh bien, ce sont tout de même de tristes canailles, petit… comme tous les honnêtes gens… On ne t'apprend pas cela, à l'école ?… On t'apprend le catéchisme, à l'école ? Tu vas à l'école ?

— C'est le curé qui me donne des leçons… sanglotai-je…

— Le curé?… reprit mon oncle… C'est un honnête homme aussi… Toi aussi, tu seras un honnête homme, pauvre enfant.

Et me tapant sur la joue, il ajouta :

— C'est dommage!… Maintenant, va-t'en…

Ma mère fut très vexée de ce résultat. Si sa haine contre l'abbé s'accrut, elle me tint aussi rigueur de mon insuccès, et m'accabla de reproches.

— Tu n'as pas su t'y prendre… Tu n'es bon à rien… On ne fera jamais rien de toi!…

Elle ne s'en acharna pas moins dans sa volonté de savoir.

Comme elle s'était servie de moi, elle se servit de Victoire, notre cuisinière, l'excitant à des furetages, à des espionnages quotidiens, chez les fournisseurs de mon oncle, qui n'amenèrent que d'insignifiantes découvertes. Sur son ordre et d'après ses indications, Victoire pratiqua le siège de Madeleine, la vieille domestique de l'abbé. Toutes les deux s'attardaient au marché, à la boucherie, chez l'épicier, causant, s'interrogeant, s'exclamant. À la suite de ces entrevues des deux commères, on apprenait des choses intéressantes et mystérieuses qui avivaient encore, sans la satisfaire, la curiosité insatiable de mes parents.

On sut ainsi que, pendant son installation, l'abbé s'était montré colère, bousculant tout, injuriant les ouvriers, se livrant à de telles fureurs, qu'aucun ne voulait plus travailler pour lui. Depuis, il s'était bien apaisé, ne s'emportait plus, ne se plaignait point. Il semblait plutôt triste. Madeleine d'ailleurs, ne le voyait guère qu'aux heures des repas, et le matin, au retour de sa messe, alors qu'il se promenait dans son jardin, qu'il avait laissé inculte, en son désordre charmant de nature. De la maison, l'abbé n'avait meublé que trois pièces — et très simplement — la chambre à coucher, la salle à manger, la bibliothèque. C'est dans cette dernière qu'il se tenait tout le jour, et jusqu'à minuit, heure à laquelle il se mettait au lit. Quelquefois, il écrivait; le plus souvent, il lisait. Il lisait dans de grands livres, à tranches rouges, si grands, si lourds, qu'il avait peine à les porter tout seul. Sur la porte de sa bibliothèque, il avait écrit en grosses lettres : *Défense d'entrer.* Et personne, jusque-là, n'en avait franchi le seuil. Il l'avait rangée, sans le secours d'aucun ouvrier; lui-même, tous les samedis, il l'époussetait, la balayait. Lorsqu'il sortait, il avait toujours le soin de refermer à double tour et de garder la clef avec

lui. Et c'était effrayant de considérer cela par le trou de la serrure ! Ah ! il y en avait, des livres, des grands, des moyens, des tout petits, de toutes les formes et de toutes les couleurs, des livres qui, de la plinthe à la corniche, garnissaient les quatre murs, qui s'empilaient sur la cheminée, sur des tables, qui couvraient le plancher même !… Il était également défendu d'entrer dans une pièce, toujours fermée, dont la porte faisait face, de l'autre côté du couloir, à celle de la bibliothèque. Pourtant cette pièce ne contenait qu'une malle et qu'une chaise. L'abbé s'y enfermait à peu près une fois par semaine, durant des heures ! Que se passait-il ?… On n'en savait rien… mais il devait s'y passer des choses qui n'étaient point naturelles, car souvent la domestique avait entendu son maître marcher avec rage, frapper du pied, pousser des cris sauvages. Un jour, attirée par le vacarme, et croyant que l'abbé se disputait avec des voleurs, elle était venue écouter à la porte, et elle avait nettement perçu ces mots : « Cochon !… cochon !… abject cochon !… Pourriture ! » À qui s'adressait-il ainsi ?… Le certain, c'est qu'il ne se trouvait, dans la pièce, que l'abbé, la malle et la chaise !… Lorsqu'il ressortait de là, il était à faire frémir ; les cheveux de travers, les yeux terribles et sombres, la figure bouleversée, pâle comme un linge, et soufflant, soufflant !… Alors, il se jetait sur son lit, dans sa chambre, et s'endormait. C'était sûrement la malle, la cause de tous ces mic-macs. Cependant, Madeleine l'avait vue ; elle avait vu aussi la chaise… La chaise était en paille, avec des montants en merisier, comme toutes les chaises ; la malle était en bois peint, très vieille, avec des garnitures de peau de truie sur le couvercle bombé, comme toutes les malles… Ce qui n'empêchait pas Madeleine d'avoir très peur, et de se demander parfois, si elle ne ferait pas bien de prévenir les gendarmes.

Et Victoire toute frissonnante de terreur, son imagination de cuisinière hantée de choses surnaturelles et de récits merveilleux, s'interrompait de raconter, et demandait à ma mère :

— Enfin, Madame, à votre idée, quoi qu'y peut y avoir dans c'te malle-là ?… C'est-y point le diable ?… C'est-y point des bêtes comme il n'en existe plus, depuis Notre Seigneur Jésus-Christ ?… Ainsi, Madame, moi qui vous parle, quand j'étais petite, un jour, mon père, dans un bois, vit une bête… Oh ! mais une bête extraordinaire !… Elle avait un museau long, long

comme une broche, une queue comme un plumeau, et des jambes, bonté divine! des jambes comme des pelles à feu!… Mon père n'a point bougé et la bête est partie… Mais si mon père avait bougé, la bête l'aurait mangé… Eh ben! moi, je crois que c'est une bête comme ça, qu'est dans la malle…

— Allons, allons! faisait ma mère, en riant du bout de ses lèvres amincies… Vous dites des bêtises, Victoire…

— Des bêtises! ma chère dame! s'exclamait la bonne, scandalisée du scepticisme de sa maîtresse… non, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a des diableries aux Capucins… Ainsi, l'autre jour, la sonnette de la porte… une grosse sonnette… est tombée sur la tête de Madeleine… Eh bien! ma chère dame, Madeleine n'a rien eu à la tête, et c'est la sonnette qui n'a plus sonné… V'là comment qu'ça se passe, chez votre beau-frère.

Au fond, Victoire trouvait tous ces phénomènes justes et normaux, et elle ne s'en étonnait pas, sachant, par son amie, qu'il n'y avait pas, dans toute la maison, un seul objet de sainteté. On y eût vainement cherché un crucifix, une image de la Vierge, un bénitier, une médaille, un rameau de buis. Et jamais on n'avait vu l'abbé dire le *Benedicite,* avant le repas, ni faire le signe de la croix, jamais.

L'histoire de la malle grandit, courut le pays de porte en porte, remuant violemment les cervelles. Les plus incrédules eux-mêmes, les esprits forts de cabaret qui répudiaient hautement le surnaturel dans les manifestations de la vie, en gardèrent une inquiétude. On ne longeait plus la route, devant l'étroite allée de lauriers qui conduisait aux Capucins, sans être obsédé de pensées pénibles, parfois d'effrayantes visions. Si, tout d'un coup, l'abbé lâchait sur la campagne la monstrueuse bête, cet inconnu horrifique qui grondait au fond de la malle!… Déjà, il semblait que les arbres d'alentour, revêtaient des formes insolites, que les champs se soulevaient en ondulations menaçantes, et que les oiseaux, sur les branches, envoyaient aux passants, avec des regards cyniques de bossus, d'étranges chansons infernales. La bibliothèque, aussi, prenait, dans l'imagination populaire, affolée par les racontars des deux bonnes, des proportions et un caractère démoniaques. On se représentait mon oncle, vêtu ainsi qu'un sorcier, évoquer des sortilèges, tandis que ses livres, s'animant d'une vie sabbatique, glissaient comme des rats, miaulaient

comme des chouettes, sautaient comme des crapauds, autour de lui.

Chez nous, les choses n'apparaissaient pas avec cette poésie magique. Toutefois, la malle déroutait. Évidemment, il y avait là un mystère, puisque véritablement il y avait une malle. Mais lequel ? Et que contenait cette malle ? On se livrait, à propos de la malle, à des commentaires prodigieux, à de tragiques suppositions qui ne contentaient point la raison. Quant à la bibliothèque, elle excitait vivement la curiosité, dans un autre sens.

— Ça doit valoir cher, une bibliothèque comme ça ? disait ma mère.

Et mon père, d'un air entendu, surenchérissait encore.

— Une bibliothèque comme ça ?… on ne sait pas ce que cela vaut !… Peut-être vingt mille francs.

Alors ma mère soupirait :

— Et dire qu'il ne la laissera même pas à son filleul !

Mais bientôt la vie, que troublaient tous ces événements, reprit son train-train accoutumé. Il était visible que ma mère songeait aux Capucins, et qu'elle combinait des plans dans sa tête ; néanmoins, elle ne parlait plus aussi souvent de l'abbé. Elle avait avec Victoire des conférences secrètes, de longs entretiens qui ne franchissaient plus la porte de la cuisine. Quant à mon père, il finit par se consoler de sa fâcherie avec son frère, en se disant presque gaiement :

— Bah !… Ç'a toujours été comme ça, avec Jules… Ça peut bien continuer… Nous n'en sommes pas, Dieu merci ! à attendre après son argent !

Du reste, deux accouchements importants, dont il fut fort question à table, vinrent le distraire de ses préoccupations de famille, et mirent dans la maison un peu de cette joie spéciale que je connaissais si bien. Moi, chaque après-midi, je me rendais au presbytère, mélancoliquement, mes livres sous le bras. Au cours de la répétition, le curé Blanchard me demandait quelquefois :

— Tu n'as pas revu ton oncle ?… Quel drôle de corps tout de même !…

Et, comme je paraissais triste à sa lourde gaîté de prêtre gras et bon vivant, il imagina de m'apprendre la flûte, en même temps que le *De viris.*

— C'est un bel instrument ! disait-il… Et ça te remontera le moral.

C'était sans doute aussi pour me remonter le moral que, le jeudi, lorsque j'avais été sage, mon père m'emmenait avec lui, dans son cabriolet. Je l'accompagnais en ses tournées de malades. Et nous roulions tous les deux, sans échanger une parole, tous les deux secoués sur les ornières des chemins creux, comme sur une barque que soulève la houle. Dans les villages, devant les maisons, où gémissaient les pauvres diables, nous descendions de voiture ; mon père attachait la longe du cheval aux barreaux de la fenêtre, et tandis qu'il pénétrait dans les tristes logis, moi, resté sur le pas de la porte, j'apercevais, à travers l'ombre des pièces enfumées et misérables, j'apercevais des visages douloureux et jaunes, des mentons levés, des dents serrées et des yeux fixes, profonds, les yeux des êtres qui vont mourir. Le cœur gros, épeuré par ces images de mort, je pensais aux petits Servière, dont l'existence n'était faite que de spectacles consolants et joyeux, avec des parents dont la tendresse était comme une lumière, avec de belles choses, qui leur apprenaient le bonheur ; et je pensais aussi à mon oncle, qui m'avait dit d'un air triste et doux : « C'est dommage ! »

L'abbé se montrait moins que jamais, et se confinait davantage dans sa bibliothèque. Il paraît que sa santé était mauvaise, qu'il toussait beaucoup, qu'il éprouvait souvent des étourdissements. Il ne disait plus sa messe qu'un jour sur trois. Lors de la translation à Viantais des reliques de saint Rémy, patron de la paroisse — une fête qui amena dans le pays trois évêques et plus de cent ecclésiastiques —, mon oncle avait refusé de figurer au cortège, ce qui fut fâcheusement interprété contre lui, bien qu'il eût donné sa maladie pour excuse. Mais l'on sentait qu'il y avait d'autres raisons, et, parmi elles, une répugnance, à peine dissimulée, de tout ce qui était le devoir du culte religieux. On le rencontrait aussi plus rarement sur la route ; son jardin était devenu le lieu préféré de ses promenades ; par les beaux jours de soleil, il aimait à s'asseoir parmi l'herbe, sous un acacia-boule, et il restait là, à regarder passer le vol farceur des geais, à suivre, dans le ciel, l'ascension des grands éperviers. Était-ce le calme endormeur de la solitude, était-ce la souffrance, était-ce l'engourdissement de l'homme qui se sent à jamais vaincu ? Mais,

au dire de Madeleine, le caractère de son maître changeait beaucoup. Ses crises de colère s'espaçaient de plus en plus; il avait devant des plantes, devant des insectes, des attendrissements, des extases; et les oiseaux, à qui il jetait des miettes de pain et des grains de blé, le suivaient parfois, en tourbillonnant autour de lui. Ne le voyant presque plus dans le pays, on s'habitua à penser aux Capucins sans trop de frayeur, bien que la bibliothèque et la malle hantassent parfois les conversations des bonnes gens, le soir, à la veillée.

Les incidents que je viens de rapporter avaient renforcé notre amitié avec le juge de paix et sa femme d'un plus intime lien. Ma mère croyait sans doute trouver là un sérieux appui moral et — qui sait? — en cas de procès dans l'avenir, un sérieux appui matériel. Mme Robin, elle, était naturellement heureuse de jouer son rôle de confidente, dans une comédie dont elle n'avait pas à souffrir, et qui régalait, au contraire, sa méchanceté d'une suite de complications imprévues et bouleversantes. Elle ne pouvait, non plus, pardonner à mon oncle son refus d'assister à un dîner, pour lequel elle s'était mise en frais de coquetterie. Après deux ans, elle gardait encore, très vive, la rancune de cette impolitesse. Ces deux dames se voyaient donc plus souvent que jamais. Pour un oui, pour un non, ma mère allait chez son amie; de son côté, Mme Robin, pour un non, pour un oui, accourait chez nous, l'air important et mystérieux. Toutes les deux, elles ressentaient le besoin de se consulter, à propos de la moindre vétille, même en dehors des petits ou gros événements, dont les Capucins étaient l'inépuisable source.

Un jour que nous passions devant la maison des demoiselles Lejars :

— Tiens! fit ma mère. Il faut que je demande un renseignement à Mme Robin.

Les demoiselles Lejars habitaient le rez-de-chaussée; le premier, l'unique étage, était occupé par les Robin. En levant les yeux vers cette maison que je détestais, j'aperçus, derrière l'une des fenêtres, le maigre profil de Georges, penché sur un travail de couture. Les mains de l'enfant allaient et venaient, tirant l'aiguille.

— Au moins, lui, il est utile à quelque chose ! observa ma mère, d'un ton de reproche, tandis que nous nous engagions dans un couloir obscur, carrelé de rouge, au fond duquel un escalier sans rampe, droit, presque une échelle, conduisait à l'appartement des Robin.

Depuis quelque temps, Mme Robin avait interrompu l'éducation de son fils. Difforme, maladif comme était le petit Georges, elle avait jugé qu'il ne fallait pas compter sur son avenir, que toute carrière lui serait interdite, plus tard. Alors, à quoi bon dépenser de l'argent en instruction qui ne devait servir à rien ? Vivrait-il seulement ? Elle en doutait. En attendant, sa mère songea à l'employer dans le ménage, à en faire, en quelque sorte, sa domestique. Elle le chargea des besognes répugnantes et sales, ce qui lui évita de prendre une femme à la demi-journée ; il dut aussi laver la vaisselle, récurer les chaudrons, balayer, cirer les chaussures. Et puis, toute la journée, il cousait. Il raccommodait les torchons, le gros linge, ravaudait les vieux bas, ou bien il tricotait des caleçons pour son père. Assis derrière la même fenêtre, toujours courbé, le visage terreux, son pauvre corps de temps en temps secoué par la toux, il piquait la toile, s'interrompant quelquefois, pour regarder les gamins qui jouaient à la marelle sur les dalles du marché au blé, pour suivre le vol familier des pigeons, et les charrettes qui s'en allaient vers les grandes routes, dans les verdures et dans le soleil !

Mme Robin vint nous ouvrir. Elle était en camisole flottante ; un tablier de cotonnade bleue préservait son jupon, un jupon de dessous, noir, mal attaché, qui découvrait le bas de ses jambes et ses pieds chaussés de pantoufles en tapisserie. Dès qu'elle nous eut reconnus elle se cacha vivement, derrière la porte, honteuse d'être surprise en ce déshabillé qui complétait sa laideur et faisait ressortir davantage la couperose de son teint.

— Je ne puis pas vous recevoir comme ça, cria-t-elle… Je suis à la cuisine en train de hacher un pâté… Laissez-moi passer une robe, au moins…

— Mais non, mais non, insista ma mère… Nous ne voulons pas vous déranger, ma chère amie… J'irai avec vous dans la cuisine… Albert causera avec Georges… J'ai du nouveau…

Mme Robin montra sa tête intriguée, et minaudant :

— Ce n'est guère convenable tout de même… Vraiment, si j'avais su que vous viendriez!…

Elle se défendit encore, mais ma mère l'entraîna dans la cuisine, tandis que je me dirigeais vers la chambre où était Georges.

Un lit d'acajou s'avançait au milieu de la chambre, drapé de rideaux blancs. Les feuilles déchirées d'un paravent séparaient ce lit conjugal d'une couchette en fer, dont la tête reposait contre l'angle du mur, la couchette de Georges. Une commode de noyer à dessus de marbre gris, un fauteuil Voltaire en reps grenat, une toilette Empire en forme de trépied, et, sur la cheminée, sous un globe, une pendule de zinc doré, représentant Marie Stuart, composaient le reste de l'ameublement. Çà et là, des crucifix, un bénitier, des lithographies pieuses, jaunissant dans des cadres de bois. Près de la fenêtre sans rideaux, en face d'une pile de torchons et d'une corbeille d'osier pleine de pelotes de fil, d'étuis à aiguilles, de chiffons, Georges cousait, extrêmement voûté, le visage assombri par une ombre bleuâtre et plate que contournait un trait de lumière vive. Le petit infirme tendit vers moi, puis vers la porte, un regard craintif, et me voyant seul, il me sourit.

— Mère n'est pas là? me demanda-t-il à voix très basse.

— Non!

Il laissa son ouvrage, et se levant péniblement, il vint à ma rencontre. Ses jambes trop faibles pour son corps, si débile pourtant, s'arquaient à chaque pas, comme sous le poids d'un roitelet les scions frêles d'un arbrisseau.

Je n'avais pas eu souvent l'occasion de me trouver seul avec lui. Presque jamais le pauvre être ne sortait; et chez lui, ou bien à la maison, toujours s'interposait entre nous l'ombre glaçante de la mère. Nous ne nous parlions pas, mais nos yeux parlaient à défaut de nos bouches, et les siens m'avaient longuement raconté ses douleurs.

— Assieds-toi là, près de moi, me dit-il en m'apportant un tabouret.

S'aidant de mon épaule, il se rassit à sa place, et me considéra, sans prononcer une parole. Moi non plus, je ne disais rien. Un peu gêné, un peu attristé même, comme devant un homme qu'on sait supérieur à soi, je l'examinais. Il avait les cheveux blonds et mats, de cette matité qu'ont les fourrures des bêtes malades; son visage exsangue, flétri, se teintait d'une légère tache rosée aux

pommettes trop saillantes. L'on sentait qu'une ossature étiolée, que des membres rabougris, flottaient sous la blouse d'indienne qui l'enveloppait jusqu'à mi-jambes. Ses mains étonnaient, à cause de leur longueur et de leur sécheresse, des mains comme jamais je n'en vis à aucun enfant. Et ses yeux aux prunelles d'un bleu sombre inquiétaient aussi par l'étrange profondeur du regard et la précocité des pensées qu'elles révélaient.

Le regard de Georges toujours fixé par moi, me devint intolérable ; il me donnait sur le crâne l'impression d'une chose trop pesante. Tout à coup, il me dit :

— Jamais tu n'as songé à t'en aller, toi !… à t'en aller loin… bien loin ?…

— Non ! répondis-je… Pourquoi me demandes-tu ça, Georges ?

Il se tourna du côté de la fenêtre, et agitant sa main longue et sèche :

— Parce que ça doit être beau, les pays… là-bas… au-dessus des toits… les pays, plus loin, au-dessus des forêts… Hier soir, pendant que mes parents étaient chez toi, j'ai pensé à m'en aller… plus loin que tout ça encore… Je me suis levé, je me suis habillé… Mais la porte était fermée… Alors, je me suis recouché, et j'ai rêvé à des choses… C'est-y loin, l'Amérique, dis ?

— Pourquoi me demandes-tu ça, Georges ? répétai-je.

— Parce que l'année dernière, j'ai lu un livre… C'étaient des enfants… Ils habitaient des plaines, des plaines, des bois, des bois… Ils couraient au milieu de belles fleurs, après de belles bêtes… Sur les arbres, il y avait des perroquets, et des oiseaux de paradis, et des paons sauvages… Et ils n'avaient pas de père, pas de mère !… Ça se passait en Amérique… C'est-y loin ?

— Je ne sais pas ! dis-je, le cœur vague.

— Tu ne sais pas ?… Voilà, je voudrais aller en Amérique… ou bien autre part… Quelquefois, j'ai vu des enfants, sur les routes, qui gardaient des vaches… Les vaches broutaient… Eux cueillaient des coucous et faisaient de belles pelotes jaunes avec… Ou bien, ils mangeaient des mûres dans les haies… Ça doit être gentil de garder les vaches… Est-ce que les enfants qui gardent les vaches ont des parents, dis, sais-tu ?

— Je ne sais pas.

Georges eut un air contrarié.

— Oh! tu ne sais rien! soupira-t-il.

Et brusquement, il reprit :

— Quelquefois, sur la place, je regarde passer des voitures de saltimbanques… des grandes voitures jaunes, rouges, avec des petites fenêtres, et un petit tuyau qui fume… Et j'ai envie de partir avec elles… Sais-tu où elles vont?

— Elles vont dans les villes… loin…

— Elles vont peut-être en Amérique?

— Peut-être!

Il réfléchit un instant; puis il m'attira près de lui, m'embrassa.

— Tu ne le diras pas… Eh bien! voilà… quand il passera une voiture, je descendrai et je la suivrai… Et puis, je demanderai aux saltimbanques de me prendre avec eux…

S'interrompant :

— Ainsi, toi, jamais tu n'as pensé à t'en aller?

Les paroles de Georges me faisaient mal, me bouleversaient dans toutes mes croyances sacrées d'enfant, dans cet attachement d'animal qui vous rive même à la maison où l'on a été malheureux, même à la famille qui vous éloigne de sa tendresse. Et, très ému, je lui parlai ainsi :

— Écoute, Georges, ce n'est pas bien, ce que tu dis là… C'est un péché! et Dieu t'en punira… Tu n'aimes donc pas ton père ni ta mère, que tu veux les quitter?

Le pâle enfant s'agita sur sa chaise. Une flamme sombre traversa ses prunelles, devenues presque terribles pour une si fragile créature. Et crispant les poings, il cria d'une voix rauque :

— Non!… non, je ne les aime pas… Non!

— Pourquoi? balbutiai-je… Parce qu'ils te battent, parce qu'ils te renferment?

— Non… autrefois, j'ai été battu; autrefois, j'ai été renfermé… Et je les aimais.

— Alors pourquoi ne les aimes-tu plus aujourd'hui?…

Georges laissa tomber sa tête dans ses mains, et il sanglota :

— Parce qu'ils font des saletés… des saletés… des saletés!…

Ses larmes tournant soudain en fureur :

— Des saletés! répéta-t-il… La nuit, ils s'imaginent que je dors… Et je les entends!… D'abord, j'ai cru qu'ils se battaient, qu'ils s'égorgeaient… Le lit craquait… ma mère hurlait… la voix étouffée, la voix étranglée… Mais non! une fois, j'ai vu… c'étaient des saletés!…

Une toux sèche l'arrêta. J'avais détourné mes yeux des siens, troublé par quelque chose que je ne comprenais pas, mais que je sentais effroyable et honteux… Le petit infirme poursuivit :

— Comment veux-tu que je les aime?… Est-ce que cela est possible?… Qu'ils me rouent de coups; qu'ils me jettent, jour et nuit, dans le trou au charbon… c'est bien, je les aimerai tout de même!… Mais ça!… Je n'ose plus les regarder en face… Rien que de sentir passer la robe de ma mère, près de moi, je rougis… Car je ne les vois plus tels qu'ils sont, lorsque je les vois… Je les vois toujours, comme la nuit… C'est pour cela que je veux aller loin… bien loin!… dans les pays où les enfants n'ont pas de parents… où il y a sur les arbres de beaux oiseaux qui chantent… comme en Amérique…

Un bruit de voix, immédiatement suivi d'un bruit de pas, se fit entendre derrière la porte. Georges reprit son ouvrage, se pencha pour dissimuler son trouble, et ma mère et Mme Robin entrèrent dans la chambre.

En nous voyant assis l'un près l'autre, et silencieux, elle dit, tandis que Mme Robin, par-dessus l'épaule de ma mère, me lançait un regard de haine :

— Allons! je vois que vous avez été bien sages.

Elle s'approcha de Georges pour l'embrasser. Mais, soudain, très pâle, elle étendit le bras dans la direction de la fenêtre et poussa cette exclamation :

— Ah! c'est trop fort! c'est trop fort! Voyez donc.

L'abbé Jules remontait la place au bras du cousin Debray. Ils marchaient avec lenteur, causant comme de bons amis; le cousin, raide et gesticulant, l'abbé s'appuyant à son bras d'un air de contentement. Au coin de l'hôtel des Trois-Rois, ils disparurent.

Ma mère restait atterrée; et Mme Robin, très grave, regardait ma mère.

— Il ne vous manquait plus que cela! fit-elle… C'est que le capitaine Debray est un fameux intrigant!

Quant à moi, je ne pensais ni à l'oncle Jules, ni au cousin Debray. Encore sous l'impression des paroles de Georges, je sentais se dévoiler devant moi des choses confuses, redoutables ; et mes yeux allaient de Mme Robin, qui me semblait moins laide, au lit d'acajou, au-dessus duquel un mystère planait, sous les draperies blanches.

II

Le cousin Debray, à l'exception de ses vieux souvenirs de caserne et de sa connaissance plastique des mœurs du putois, n'avait pas beaucoup d'idées dans la tête. Depuis qu'il avait quitté le régiment il n'en avait eu qu'une, et encore dut-il y renoncer. Le brave cousin s'était imaginé de doter le pays d'une compagnie de sapeurs-pompiers, dont il eût été le commandant ; il avait écrit, à ce propos, rapports sur rapports, mémoires sur mémoires, dressé des plans, des statistiques d'incendie, établi d'admirables règlements. Mais il s'était heurté sans cesse à l'obstination du conseil municipal qui refusa de charger la commune déjà obérée d'un surcroît de dépenses. Le capitaine en conçut un vif ressentiment et, bien que bonapartiste enragé, il se jeta dans l'opposition — opposition, je m'empresse de le dire, qui se restreignait à des « nom de Dieu ! » poussés contre les autorités locales. Grâce à sa qualité d'ancien capitaine, il occupait à Viantais une situation en vue. D'abord, il figurait en grand uniforme dans les cortèges officiels, et puis, il rendait de nombreux services aux mères de famille qui avaient des fils à l'armée. S'agissait-il d'obtenir un congé, une exemption, une faveur quelconque, c'est au capitaine Debray qu'on s'adressait ; il indiquait la marche à suivre, rédigeait les suppliques en termes du métier, accablait les bureaux de recrutement et le ministère de la Guerre de ses recommandations. Très obligeant, il jouissait donc d'une petite popularité et il finit par se consoler de n'être pas pompier en empaillant avec rage et conviction tous les putois et belettes tués dans les taillis

d'alentour. Chaque famille possédait au moins un spécimen du talent de notre cousin, et l'on ne pouvait entrer à cette époque dans une maison sans y voir à la place d'honneur un de ces animaux assis sur une planchette de bois et se livrant à des gesticulations badines, généralement empruntées à la mimique des écureuils. Par une tendance vers l'idéal qu'ont généralement les vieux militaires retraités, le cousin corrigeait, dans la zoologie des bêtes carnassières, ce que celles-ci ont de trop répugnant et de trop féroce. Il vivait très retiré avec sa domestique, Mélanie, une grosse femme de quarante-cinq ans, qu'il appelait familièrement : « Ma poule. » Les intimes relations du maître et de la servante étaient connues de tous. Ils ne s'en cachaient ni l'un ni l'autre, et un jour qu'ils s'étaient disputés tous les deux devant plusieurs personnes, le capitaine avait dit : « Crie, crie, ma poule… Tu sais bien que l'oreiller raccommode tout. » C'était clair. Aussi, dans la société bourgeoise on ne pouvait pas le recevoir, à cause de « la poule »; mais on continuait de l'estimer à cause des putois dont il était si facilement prodigue.

Après l'incident de la place, ma mère jugea qu'il ne fallait point se faire un ennemi du cousin Debray. Il était préférable de l'amadouer, de l'inciter discrètement à des pensées, à des actions généreuses, de s'en servir comme d'un moyen inconscient de communication entre l'abbé et nous, et, plus tard, comme d'un instrument de réconciliation. On revit donc plus souvent le capitaine à la maison, on l'invita même à dîner. Sans trop s'étonner de ce revirement subit et n'ayant point coutume de chercher la raison des choses, il accepta. Alors, on le gava de bonne chère et du meilleur vin de la cave. Ce fut une amère déception. Le cousin buvait, mangeait et il disait : « Ah ! ce Jules, c'est un nom de Dieu de gaillard ! » Le vocabulaire de ses enthousiasmes, la curiosité de ses observations s'arrêtaient là. Ce « nom de Dieu de gaillard ! » en marquait la hauteur suprême. Il fut impossible d'en tirer autre chose. Non qu'il y mît de la malice, il était sincère comme une brute, le bon capitaine. Et il revenait à ce « nom de Dieu de gaillard ! » à propos de tout, modifiant le ton de cette exclamation suivant qu'il éprouvait plus ou moins d'enthousiasme, mais n'en changeant jamais la forme. Ma mère avait beau lui suggérer des idées, lui tracer des réponses, il n'entendait rien, ne comprenait rien, il s'obstinait à ce « nom de Dieu de

gaillard ». Elle soupirait, demandant à son regard une complicité :

— Ah ! quelle tristesse que les familles divisées !… Ce serait si bon d'être réunis et de s'aimer… Et lui, si seul avec une santé si délicate… On le soignerait si tendrement !… Nous sommes aussi de bien petites gens, pour lui qui est si savant, si éloquent. Dame ! quand on a son intelligence… quand on a été à Paris !… Nous autres, nous n'avons que notre cœur…

Et sa voix, sa pose, ses gestes semblaient crier :

— Mais répète-lui ça, imbécile.

À quoi le cousin Debray, la bouche pleine, l'œil luisant, répondait :

— Oh ! ce Jules ! c'est un nom de Dieu de gaillard !… Quelquefois, en causant avec lui, je ne puis m'empêcher de lui dire : « Jules, tu es un nom de Dieu de gaillard ! »

— Et quand vous causez avec lui, reprenait ma mère en s'accrochant désespérément aux rares mots autres que les jurons du capitaine… Que dit-il ?… Se plaint-il ?… Parle-t-il de Paris ?… De nous ?…

— Lui !… Ah ! bougre, ma cousine !… C'est un nom de Dieu de gaillard, allez !

Enfin, une fois, il expliqua qu'il était entré dans la bibliothèque. Il ajouta même qu'il avait vu des livres, qu'il les avait palpés, que Jules lui avait montré des ouvrages très rares, très chers… Et il conclut en balançant la tête :

— Mes enfants, c'est une nom de Dieu de bibliothèque.

Ainsi, seul de la famille, il était reçu chez l'abbé ! Et non seulement il y était reçu, mais voilà qu'il entrait dans la bibliothèque !… Dans cette bibliothèque sur la porte de laquelle étaient écrits ces mots : « Défense d'entrer !… » Dans cette bibliothèque où personne jusqu'ici n'avait posé le pied, pas même les Servière… Et non seulement il y était entré, mais mon oncle lui avait, de ses propres mains, montré des livres en insistant sur le prix, sur la rareté.

— Et la malle ? interrogea ma mère consternée… Avez-vous vu aussi la malle ?

— Non ! fit le cousin Debray, qui, jusqu'à dix heures, égrena le chapelet de ses jurons.

Mes parents ne l'écoutaient plus, songeaient, et le cousin jurait dans le vide, en caressant sa moustache grise, plus grise sur sa face que la digestion violaçait.

Quand il fut parti :

— Tu vois ! s'exclama ma mère… Tu vois !

Mon père articula, en mettant une pause entre chaque syllabe :

— C'est extraordinaire !… qui aurait jamais deviné ?

— Et tu comprends bien, n'est-ce pas ? pour que l'abbé ait introduit ce grossier personnage dans la bibliothèque, pour qu'il se soit donné la peine de lui en faire les honneurs, tu comprends qu'il a des vues sur lui…

— J'en ai peur !

— Et le cousin héritera de tout !…

— C'est possible !… c'est probable même… Parce que, sans ça, l'abbé ne l'aurait pas mené dans la bibliothèque… L'abbé le connaît bien.

— Parbleu, s'il le connaît !… son testament est peut-être fait déjà !… Enfin, quelle est sa fortune, au juste ?

Mon père eut un geste évasif, et s'étant livré à un calcul mental, il répondit :

— Voilà ce qu'il faudrait savoir !… Il a payé les Capucins douze mille francs, sans les frais d'actes et d'enregistrement… De la succession de ma mère, il a eu six mille livres de rentes… Maintenant… A-t-il plus ?… A-t-il moins ? Ce sont ces six années à Paris, dont on ne connaît rien, qui me chiffonnent !… Qu'est-ce qu'il a fabriqué à Paris ?

— Et la bibliothèque dont tu ne parles pas ?… Et la malle ?

— Oui !… Mais Paris, Paris, vois-tu !… C'est ça qui est l'ennuyeux !… Qu'est-ce qu'il a fabriqué à Paris !

Il se leva, et se promena dans la chambre, les mains dans ses poches, préoccupé. Ma mère, distraitement, agitait un trousseau de clefs qui, sous ses doigts, rendait un son clair de métal, comme un joli son de grelots, dans le lointain. Après quelques secondes de silence, mon père dit, ne s'adressant à personne :

— Et puis nous sommes là à compter !… Heu !… heu !… À quoi cela nous sert-il ?…

Ma mère secoua plus fort son trousseau de clefs, et haussa les épaules :

— Un homme qui vit en concubinage!… qui n'a pas d'enfants!… C'est honteux!…

— Eh bien! oui, conclut mon père… Voilà la justice de ce monde!… qu'est-ce que tu veux?

L'heure de me coucher était depuis longtemps passée. Tout à leurs réflexions, mes parents m'oubliaient, ne me voyaient pas. Je n'avais garde, d'ailleurs, d'appeler l'attention sur moi, et je me faisais tout petit, au fond de ma chaise, dans le coin d'ombre où j'avais eu la prudence de me cacher. J'étais prodigieusement intéressé, non par les calculs de la fortune de l'abbé, qui eussent suffi à m'endormir, mais par ce qui se disait du cousin Debray; j'attendais des révélations sur sa vie, sur « la poule », surtout, dont il avait été beaucoup question ces jours-là; car, sous l'empire de ces événements, mes parents se relâchaient, devant moi, dans la tenue de leur langage et l'austérité de leurs observations; je rapprochais « la poule » et le cousin, de M. et Mme Robin. Depuis les confidences de Georges, un monde nouveau m'apparaissait encore indécis; j'éprouvais, en tout mon être, des sensations inconnues, vertigineuses, qui me donnaient l'effroi et l'attraction des choses défendues, d'un mal abominable et charmant, que je lisais maintenant, sans le déchiffrer, eux yeux des femmes. Tout cela était brouillé, très incertain, et j'espérais que, par un mot, par une phrase, « sur le cousin et la poule », mes parents allaient dissiper les brumes qui couvraient le mystère, désiré et redouté.

Mon père remonta la lampe qui charbonnait et vint se rasseoir. Il avait sans doute réfléchi, car, voyant sa femme toujours songeuse et inquiète, il tapa tendrement sur ses genoux.

— Allons! mignonne. Ne te casse pas la tête, va!… Et prenons notre parti de ce qui arrive… Dieu merci! nous ne manquons de rien… Et j'en serai quitte pour travailler un peu plus vieux, voilà tout!…

Gaîment, il ajouta, en manière de plaisanterie :

— Si seulement nous avions une bonne épidémie, de temps en temps!

Mais ma mère se révolta. D'une voix dure, accompagnée d'un geste résolu :

— Non!… décida-t-elle… Il ne sera pas dit qu'on se sera moqué de nous ainsi… Je suis déterminée à me défendre! D'abord… D'abord, il faut que tu ailles aux Capucins!…

— Moi ! fit mon père, qui tressauta sur son siège… moi !… Ah ! mais non !… Ah ! mais non !

— Attends donc avant de dire non… Mon Dieu ! que tu es bien de ta famille !

Et, parlant plus vite, elle reprit :

— Il faut que tu ailles aux Capucins… Comprends-moi… Tu verras ton frère… Sans t'humilier, sans pleurnicher, sans implorer une réconciliation, tu lui demanderas de se charger de l'instruction d'Albert… Albert est son filleul, sapristi !…

— Et le curé ? interrompit mon père… Il se froissera.

— Le curé, je m'en charge !… Une fois le petit dans la place, tu comprends que cela arrange joliment nos affaires… C'est à nous à manœuvrer habilement !… Sans compter qu'il peut le mener jusqu'à la seconde… une économie de quatre ans de collège, du même coup.

— Il ne me recevra pas ! objecta mon père.

— Qu'en sais-tu ?

— Cela va être des histoires !

— Quelles histoires ?… Où vois-tu des histoires ?… Quoi de plus naturel qu'un oncle donnant des leçons à son neveu ?… D'ailleurs, il s'ennuie… Ça le distraira…

— Et s'il refuse ?

— Eh bien ! tu t'en reviendras… Et les choses iront comme par le passé… Au moins nous aurons la conscience tranquille ; nous aurons tenté quelque chose.

Mon père se grattait la tête afin d'en faire jaillir des répliques triomphantes. Il était à bout d'arguments ; aucune objection ne se présentait plus à son esprit. Très ennuyé, il consentit.

— Allons, soit ! soupira-t-il avec efforts… J'irai un de ces jours…

— Pourquoi attendre ?… Avec une santé comme la sienne, il peut mourir d'un moment à l'autre… Est-ce que l'on sait ?… Non, tu iras demain !

— Allons, soit !… J'irai demain.

Le lendemain matin, mon père rôda dans la maison, l'air tout vague. Il cherchait des prétextes pour retarder son départ, s'ingéniait à se trouver tout d'un coup des occupations pressées, des courses urgentes, qui eussent éloigné de quelques heures la

redoutable entrevue. Jamais il n'oserait proposer à son frère cette idée absurde… Alors que lui dirait-il ? Rien, évidemment.

— Si j'emmenais Albert ? se demandait-il.

Il sentait le besoin de n'être pas seul, pour affronter le terrible abbé. De m'avoir auprès de lui, il lui semblait que cela lui donnerait plus d'autorité, plus d'assurance. Il pensait aussi que, devant moi, Jules se contiendrait davantage… Et il allait ainsi de la cuisine à son cabinet, du cabinet dans le salon, remettant les chaises en place, tâtant ses poches afin de se rendre compte s'il n'avait rien oublié. Ma mère le poussait à la porte :

— Mais va donc !… Que cherches-tu ?… De quoi as-tu peur ?

— Si j'emmenais le petit ? Ce serait peut-être plus convenable.

— C'est de la folie !… Va donc !… Et tâche qu'il te reçoive dans la bibliothèque !

L'absence de mon père dura une heure à peine. Quand il revint, il était tout joyeux. Son pas sonnait sur la terre battue de la cour comme un pas de victoire.

— Eh bien ? interrogea ma mère émue et pâle.

— C'est fait !… Il consent… À partir de demain, Albert peut aller chez lui.

— Na, vois-tu ?… Je le savais bien !…

Elle se jeta dans les bras de son mari et l'embrassa.

— Avais-je raison, dis ?… Et comment les choses se sont-elles passées ?

Il fallut raconter l'entrevue. L'abbé avait été très froid, mais convenable. Il se promenait dans son jardin, vêtu d'une espèce de houppelande verte qui n'avait ni la forme d'une soutane ni la coupe d'un pardessus. Un vrai fouillis d'herbes, que ce jardin, où les allées même disparaissaient. Dès les premiers mots, Jules avait souri d'une manière drôle, puis : « C'est bon, avait-il dit. Je le prends, il peut venir. » Après quoi, il avait adressé deux ou trois questions au sujet de son élève. Où en était-il ?… Qu'avait-il appris ?… En reconduisant son frère jusqu'à l'entrée de l'avenue, il s'était expliqué de la sorte : « Je tiens à t'avertir que je ne changerai rien à nos relations que je trouve parfaites ainsi… Je ne veux pas vous voir, ni toi, ni ta femme. » Et l'on s'était séparé.

— Alors tu n'as rien vu de la maison ?… de la bibliothèque ?

— Rien. Il ne m'a pas prié d'entrer !

— Et lui, comment est-il ?

Mon père hocha la tête d'un air triste.

— Il vieillit diablement, le pauvre garçon… Je ne serais pas étonné qu'il eût une maladie de cœur…

J'étais bien ému lorsque je m'engageai, à mon tour, dans l'étroite allée de lauriers qui conduisait aux Capucins; et je ne songeais pas à regarder les merles qui, près de moi, s'envolaient des touffes de verdure ni les rouges-gorges agiles qui se glissaient par terre, entre les ramilles basses, avec des farfouillements de souris. En quittant brusquement une branche de sapin, un geai cria si fort que j'eus peur, et que mes livres tombèrent sur le sol. Je les ramassai, et en me relevant, j'aperçus, à vingt pas devant moi, mon oncle, tout droit, tout noir, dans l'allée.

— Ah! te voilà! me dit-il.

— Oui, mon oncle.

Je tremblais : mes jambes sous mon corps se dérobaient, molles et glacées…

Il se dirigea vers le perron au pied duquel s'étalaient les touffes d'hortensias et s'assit sur une marche.

— Assieds-toi, mon garçon! fit-il.

— Oui, mon oncle…

— Et tu apprends la flûte? à ce que m'a dit ton père?

— Oui, mon oncle.

— Et le latin?…

— Oui, mon oncle.

— Qu'est-ce que tu as là, sous le bras?

— Ce sont mes livres.

Il les prit, les examina rapidement et les lança dans l'espace, l'un après l'autre. Je les entendis retomber lourdement derrière le petit mur qui entourait la cour.

— Sais-tu encore quelque autre chose? me demanda-t-il.

— Non, mon oncle…

— Eh bien! mon garçon, va dans le jardin… Tu y trouveras une bêche… Bêche la terre… Quand tu seras fatigué, couche-toi dans l'herbe… Va!

Ce fut ma première leçon.

III

— Qu'est-ce que tu dois chercher dans la vie ?… Le bonheur… Et tu ne peux l'obtenir qu'en exerçant ton corps, ce qui donne la santé, et en te fourrant dans la cervelle le moins d'idées possible, car les idées troublent le repos et vous incitent à des actions inutiles toujours, toujours douloureuses, et souvent criminelles… Ne pas sentir ton moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature, comme se fond dans la mer une goutte d'eau qui tombe du nuage, tel sera le but de tes efforts… Je t'avertis que ce n'est point facile d'y atteindre, et l'on arrive plus aisément à fabriquer un Jésus-Christ, un Mahomet, un Napoléon, qu'un Rien… Écoute-moi donc… Tu réduiras tes connaissances du fonctionnement de l'humanité au strict nécessaire : 1° L'homme est une bête méchante et stupide ; 2° La justice est une infamie ; 3° L'amour est une cochonnerie ; 4° Dieu est une chimère… Tu aimeras la nature ; tu l'adoreras même, si cela te plaît, non point à la façon des artistes ou des savants qui ont l'audace imbécile de chercher à l'exprimer avec des rythmes, ou de l'expliquer avec des formules ; tu l'adoreras d'une adoration de brute, comme les dévotes le Dieu qu'elles ne discutent point. S'il te prend la fantaisie orgueilleuse d'en vouloir pénétrer l'indévoilable secret, d'en sonder l'insondable mystère… adieu le bonheur ! Tu seras la proie sans cesse torturée du doute et de l'inassouvi… Malheureusement, tu vis dans une société, sous la menace de lois oppressives, parmi des institutions abominables, qui sont le renversement de la nature et de la raison primitive. Cela te crée des

obligations multiples, obligations envers le pouvoir, envers la patrie, envers ton semblable — obligations qui, toutes, engendrent les vices, les crimes, les hontes, les sauvageries qu'on t'apprend à respecter, sous le nom de vertus et de devoirs… Je te conseillerais bien de t'y soustraire… mais il y a le gendarme, les tribunaux, la prison, la guillotine… Le mieux est donc de diminuer le mal, en diminuant le nombre des obligations sociales et particulières, en t'éloignant le plus possible des hommes, en te rapprochant des bêtes, des plantes, des fleurs; en vivant, comme elles, de la vie splendide, qu'elles puisent aux sources mêmes de la nature, c'est-à-dire de la Beauté… Et puis, ayant vécu sans les remords qui attristent, sans les passions d'amour ou d'argent qui salissent, sans les inquiétudes intellectuelles qui tuent, tu mourras sans secousse… Et tout le monde, ignorant ta vie, ignorera ta mort… Tu seras pareil à ces jolis animaux des forêts, dont on ne retrouve jamais la carcasse, et qui disparaissent, volatilisés dans les choses!… Vois-tu, mon garçon, si j'avais connu autrefois ces vérités, je n'en serais pas où j'en suis aujourd'hui. Car je suis une canaille, un être malfaisant, l'abject esclave de sales passions… Enfin, je te dirai peut-être cela plus tard… Et sais-tu pourquoi? Parce que, dès que j'ai pu articuler un son, on m'a bourré le cerveau d'idées absurdes, le cœur de sentiments surhumains. J'avais des organes, et l'on m'a fait comprendre en grec, en latin, en français, qu'il est honteux de s'en servir… On a déformé les fonctions de mon intelligence, comme celles de mon corps, et, à la place de l'homme naturel, instinctif, gonflé de vie, on a substitué l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation, soufflée d'idéal… l'idéal d'où sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux… Tiens, tout à l'heure, je te disais que Dieu était une chimère… Eh bien! je ne sais pas… je ne sais rien… car la conséquence de notre éducation et le résultat de nos études sont de nous apprendre à ne rien savoir, et à douter de tout… Il y a peut-être un Dieu… il y en a peut-être plusieurs… Je ne sais pas… Maintenant, va courir!… Non, attends!… Ce matin, j'ai encore trouvé un lacet, tendu aux merles… Je te défends de chasser les oiseaux… La vie des oiseaux est respectable… Sais-tu ce que tu détruis en eux?… Tu détruis une musique, un frémissement, de la vie, enfin, qui vaut mieux que la tienne… As-tu

regardé l'œil des oiseaux?… Non… Eh bien! regarde-le… et tu ne tueras point… Maintenant, va jouer… Monte aux arbres… Rue des pierres… Va!…

C'est par ces tirades d'un anarchisme vague et sentimental que mon oncle me préparait au baccalauréat futur, ambition de mes parents.

D'ordinaire, les leçons se bornaient à des courses dans le jardin, à des exercices de toute sorte, violents et continus. Une fois par semaine, au plus, sous l'acacia-boule, l'abbé, coiffé d'un chapeau de paille, en forme de cloche, et vêtu de sa houppelande verte, qui jaunissait à l'air, m'initiait aux secrets de sa philosophie, laquelle m'effrayait bien un peu, mais que je ne comprenais pas du tout. Je le voyais rarement; des jours entiers se passaient sans qu'il se montrât : il travaillait dans sa bibliothèque, ou bien il s'enfermait dans la mystérieuse chambre, avec la malle… Madeleine et moi, nous l'entendions parfois trépigner, crier, et la servante soupirait :

— Allons, bon!… Le v'là cor avec la bête!… Ben sûr que ça finira mal!

Ces jours-là, Madeleine m'employait à tirer de l'eau du puits, à tasser le bois dans le bûcher. J'en vins bientôt à éplucher ses carottes, à faire une partie de sa grosse besogne.

Depuis un an que je suivais les bizarres cours de l'abbé Jules et de Madeleine, j'avais complètement oublié le peu de latin que m'avait enseigné le curé Blanchard. L'orthographe, l'arithmétique, l'histoire de France, n'étaient plus que des souvenirs déjà vieux, effacés. Je grandissais en force et en muscles.

— Comment dit-on *feu* en latin? me demandait mon oncle, lorsque je rentrais dans la maison, suant, soufflant, tout embaumé de fraîches odeurs d'herbes.

— Je ne sais pas, mon oncle.

— Très bien! faisait l'abbé, en se frottant les mains avec satisfaction… Parfait!… Et comment écrirais-tu *hasard*?

Je réfléchissais un instant, et épelant le mot :

— H… a… Ha… z…

— Z… z!… à la bonne heure!… Madeleine! Madeleine!… Donnez une tartine de confitures à M. Albert…

De loin en loin, il m'emmenait à la promenade. Souvent, à propos de la moindre chose, d'une plante cueillie dans le fossé de

la route, d'un dos de paysan entrevu sous un pommier, d'un mouton, d'un nuage, d'une spire de poussière formée par le vent, il parlait en des théories de vie sociale, hachées de réflexions comme celle-ci :

— Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela… Tu ferais peut-être mieux d'être notaire ?

Il était rare qu'il ne nous arrivât point quelque extraordinaire aventure. Nous avions, une après-midi, rencontré une petite mendiante. Elle cheminait, près de nous, tendant la main.

— Pauvre petite ! gémit mon oncle, tout attendri… Regarde-là, gentiment, cette pauvre petite… Il faut être bon avec les petits et les souffrants.

Et s'adressant à la pauvresse :

— Viens, pauvre petite… viens jusque chez moi… Je te donnerai de l'argent… Serais-tu contente d'avoir dix francs ?

Étonnée, heureuse, la mendiante se mit à nous suivre discrètement.

Auprès des Capucins, mon oncle se retourna, et voyant la petite guenilleuse qu'il avait oubliée.

— Qu'est-ce que tu veux ? s'écria-t-il… Pourquoi nous suis-tu, voleuse ?

Interdite, ouvrant de grands yeux, elle ne répondit pas.

— Mais c'est vous, mon oncle, hasardai-je, c'est vous qui lui avez dit de venir…

— Comment, c'est moi ?… Tu plaisantes… Est-ce que je la connais ?… Une coureuse de cabaret… de la chair à roulier !… allons, va-t'en !

Enfin, de même que le cousin Debray, j'entrai dans la bibliothèque. Cet événement considérable arriva un jour de pluie. En m'introduisant dans le sanctuaire redoutable, mon oncle me tint ce discours :

— Tu vois !… Ce sont des livres !… Et ces livres contiennent tout le génie humain… Les philosophies, les systèmes, les religions, les sciences, les arts sont là… Eh bien ! mon garçon, tout ça ce sont des mensonges, des sottises, ou des crimes… Et rappelle-toi bien ceci… l'émotion naïve qu'une toute petite fleur inspire au cœur des simples vaut mieux que la lourde ivresse et le sot orgueil qu'on puise à ces sources empoisonnées… Et sais-tu pourquoi ?… Parce que le cœur simple comprend ce que dit la

toute petite fleur, et que tous les savants, avec tous les philosophes, avec tous les poètes, en ignoreront toujours le premier mot… Les savants… les philosophes… les poètes!… Peuh!… Ils ne servent qu'à salir la nature de leurs découvertes et de leurs mots, absolument comme si, toi, tu allais barbouiller un lys ou une églantine avec ton caca!… Attends, attends, mon garçon, je vais te dégoûter de la lecture… Et ça ne sera pas long!

Il monta sur un escabeau appliqué contre les bas rayons de la bibliothèque, et prit un livre, au hasard

— L'*Éthique,* de Spinoza. Voilà ton affaire.

Étant redescendu, il me remit le volume, non sans avoir tapé sur les plats, à plusieurs reprises, de la paume de sa main.

— Assieds-toi, près de la petite table, là-bas… et lis, à haute voix, à la page que tu voudras.

Mon oncle s'enfonça dans son fauteuil, croisa ses longues jambes l'une sur l'autre, ses longues jambes maigres et pointues, dont les genoux atteignaient l'axe du menton. Et la tête renversée en arrière, le bras droit posé sur l'accoudoir, le gauche pendant, il ordonna :

— Commence!

D'une voix incertaine, ânonnante, je commençai la lecture de l'*Éthique.* Ne comprenant rien à ce que je lisais, je bredouillais, commettais à chaque ligne des fautes grossières… Mon oncle ricana d'abord; peu à peu, il s'impatienta :

— Fais donc attention, animal… Tu n'as donc jamais appris à lire… Reprends cette phrase…

Et le voilà qui se passionnait. Il m'interrompait, tout à coup, pour émettre une réflexion, jeter un cri de colère. Le corps en avant, les deux poings crispés sur les bras du fauteuil, les yeux brillants et farouches, tels que je les avais vus, à son arrivée à Coulanges, il semblait menacer le livre, la table, et moi-même. Et il se levait, tapant du pied, vociférant :

— Il trouve que nous n'avons pas assez d'un Dieu!… Il faut qu'il en fourre partout… T'z'imbéé… cile!

Lorsque le temps était mauvais au dehors, que le froid ou la pluie me condamnaient à chercher un abri à la cuisine, mon oncle m'appelait. Je m'asseyais devant la petite table, et je lisais à haute voix. Je lisais, depuis l'*Ecclésiaste* jusqu'à Stuart Mill, depuis saint Augustin jusqu'à Auguste Comte. Chaque fois, mon oncle

s'emportait contre les opinions, comme jadis contre les hommes, avec les mêmes gestes, avec les mêmes mots. Il traitait les idées ainsi que des personnes vivantes, leur montrait le poing, et jetait à leur incorporelle image l'écume de sa fureur, dans cette insulte :

— T'z'imbéé… ciles!

Mes parents étaient consternés de la façon dont l'abbé Jules entendait l'instruction; ils ne goûtaient point ce système de pédagogie, et s'inquiétaient fort de l'avenir qu'il me réservait. Ils ne songèrent point, pour cela, un seul instant, à m'arracher des mains de cet étrange professeur, encore moins à lui adresser la plus légère observation. « J'étais dans la place », avait dit ma mère, je veillais au trésor, je contre-balançais l'influence du cousin Debray. Et puis, moi aussi, j'entrais dans la bibliothèque. Ces avantages compensaient cet inconvénient. On verrait plus tard à réparer le mal. Loin de paraître fâchés, ils s'acharnaient, au contraire, par des phrases insidieuses qu'ils me faisaient apprendre et que j'étais chargé de répéter, par une suite de petites attentions délicates et détournées, à la conquête de l'abbé. Bien souvent, les clients de mon père nous offraient des cadeaux; c'étaient de belles volailles grasses, des lièvres, des bécasses, des truites. Je les portais aux Capucins, les déposais à la cuisine, avec discrétion; mais mon oncle ne me remerciait pas, ne m'en parlait jamais, et les mangeait d'un air satisfait. Même, lorsqu'en allant à « mes leçons », je le rencontrais, soit dans l'allée, soit dans la cour, son premier coup d'œil était pour mes mains : « M'apportes-tu quelque chose? » semblait-il me demander.

Ma mère, elle, était vexée de ce silence. Et, tout en me remettant un petit panier, qui contenait quatre pots de confitures de fraises, dont mon oncle était très friand :

— C'est égal! bougonnait-elle… Il pourrait remercier, l'impoli!

Mais l'abbé n'avait garde d'y songer, s'étant fait une dédaigneuse loi de ne jamais prononcer le nom de mes parents. Aux délicates allusions des phrases que je devais lui offrir en même temps que les bécasses et les confitures, il répondait en sifflotant un air. Aucune des mises en scène préparées par ma famille ne réussissait.

— Pardon, mon oncle, si j'arrive en retard… C'est que petite mère est bien malade ! disais-je, ne pouvant m'empêcher de rougir.

Alors, il pirouettait sur ses talons, et s'éloignait, les mains derrière le dos. Il semblait que mes parents n'existaient pas pour lui ; il ne leur accordait même plus l'outrageant honneur d'un : « T'z'imbéé… ciles ! »

Malgré les privautés exceptionnelles dont je continuais de jouir aux Capucins, cette obstinée réserve ne laissa pas, à la fin, d'inquiéter grandement ma mère. Elle y vit, non plus de la haine ; elle y vit quelque chose de pire : de l'ironie. Et cette ironie silencieuse d'aujourd'hui l'effraya davantage que la haine tonnante d'autrefois, car elle y devinait l'implacable froideur d'un calcul, mêlé au désir d'une mystification d'outre-tombe. Après le dîner, en attendant la venue des Robin, elle demeurait longtemps méditative, en proie à des réflexions pénibles qui mettaient la crispation d'une souffrance sur son visage plus pâle, son visage de bourgeoise tragique. Sans doute des combats se livraient au fond de son âme, entre son amour maternel et sa cupidité de femme ; des remords, aussi, nés de l'incertitude, l'assiégeaient, rompant, d'une légère secousse, la raide immobilité de son corps. Je l'entendis, un jour, qui demanda, d'une voix basse, à mon père, en train de faire reluire, tristement, un bistouri :

— Le crois-tu si, si malade ?

— Je ne l'ai point ausculté, mignonne, répondit-il.

Et s'adressant à moi, il interrogea :

— As-tu remarqué que les jambes de ton oncle enflaient ?…

— Non, papa !…

— Ça ne fait rien, reprit-il… Pour moi, il a une maladie du cœur, peut-être du foie… Mais, heureusement, je peux me tromper dans mon diagnostic…

Il approcha de ses lèvres la lame de l'instrument qui se ternit, à son haleine.

— Je peux me tromper !… répéta-t-il, hochant la tête…

Avec la peau d'un vieux gant, il astiqua l'acier, délicatement l'essuya.

— Alors, tu crois qu'il pourrait aller, comme ça, des mois, des années ?

— Mon Dieu ! il peut aller longtemps… Il peut mourir aussi d'un moment à l'autre… Ça dépend !

Ayant planté le bistouri dans le rayonnement de la lampe, il le fit tourner entre ses doigts, en examina les surfaces polies qui miroitaient, et il répéta :

— Ça dépend !

Puis, il le glissa dans la gaine de la trousse, tandis que ma mère les yeux très vagues, un pli dur au front, murmurait :

— Et si nous avions inutilement sacrifié l'éducation d'Albert ?…

— Ah ! dame !… Te l'ai-je assez dit ?… Eh bien ! il faut l'envoyer au collège !

Elle réfléchit quelques minutes.

— Attendons encore ! fit-elle.

Mon père déplia son journal, se cala fortement au fond de son siège.

— Attendons ! fit-il.

Un silence descendit sur nous, atroce, pesant comme un couvercle de sépulcre. De l'ombre qui planait au plafond, qui frissonnait aux murs, semblait tomber l'épouvante du Meurtre.

Mon oncle était réellement malade, déclinait chaque jour, un peu plus. Il avait des battements de cœur, des étouffements qui le forçaient à rester, des nuits entières, à la fenêtre ouverte de sa chambre, les flancs haletants, la gorge étranglée. Pour éloigner de sa pensée l'image de la mort, il ne voulait point consulter un médecin, ni rien changer à son régime, à ses habitudes. Il allait, venait, travaillait dans sa bibliothèque, s'enfermait plus fréquemment dans la chambre avec la malle ; ses yeux gardaient leur éclat étrange, et son corps, bosselé d'exostoses par un amaigrissement continu, se cassait en deux. La seule concession qu'il fit à la maladie, ce fut de ne célébrer sa messe qu'une fois par semaine, le dimanche. Et encore, plusieurs dimanches, l'attendit-on vainement ; les cloches sonnèrent et l'abbé ne parut point. Le curé Blanchard s'émut. Jugeant que la maladie n'était qu'un prétexte, puisqu'il n'avait point abandonné ses promenades quotidiennes, il s'en expliqua avec lui.

— Je fais ce qui me plaît ! déclara mon oncle, si je suis assez malade pour ne pas dire ma messe, si je ne le suis pas assez pour

me promener, c'est un phénomène pathologique qui ne regarde que moi… Occupez-vous de vos vicaires…

Le curé prit un air de foudroyante autorité.

— Monsieur l'abbé ! si je vous ai laissé tranquille jusqu'ici, c'est que vous appartenez à l'une des meilleures familles du pays, une famille pieuse que j'aime, que j'estime, que je vénère.

— Eh bien ! c'est cela ! interrompit l'abbé, vénérez-la, tout à votre aise… Jouez-lui de la flûte… C'est une brave famille… Vous êtes un brave homme, je suis une canaille. C'est entendu !… Pourtant !… je possède trois mille francs de rentes, une petite maison, un grand jardin… je suis brouillé avec ma famille, je n'ai pas d'héritiers qui m'intéressent…

Il tapa sur l'épaule du curé.

— Si je vous donnais tout cela, par testament ?… Hein ! qu'en dites-vous ?

Regardant l'abbé avec des yeux troubles, où passait la lueur d'une convoitise, le curé Blanchard balbutia :

— Oh ! monsieur l'abbé !… Oh ! cher monsieur l'abbé !… Je ne mérite pas… je… je…

— Et vous savez que je suis malade, que je n'en ai pas pour longtemps !…

— Oh ! protesta le curé… Dieu ne voudra pas… mais en vérité ! je… je…

Un « T'z'imbéé…cile » goguenard et sifflant lui coupa la parole, et il se sentit poussé vers la porte par Jules qui disait dans un ricanement :

— Allez-vous-en !… Vous aviez cru ?… Ha ! ha !… Allez-vous-en !

Cette anecdote amusa beaucoup le cousin Debray, qui s'imaginait avoir lu Voltaire, jadis, et qui trouva que Jules était, plus que jamais, un nom de Dieu de gaillard ! Souvent il venait aux Capucins, braillant, crachant, sacrant, cherchant dans la cour et sous l'herbe des allées, des piquets de putois, des traces de belette. Pour flatter l'amour-propre de mon oncle, le capitaine s'extasiait sur tout, vantait, avec une concision et une délicatesse militaires, les arbres de la propriété, les murs, la bonté du sol, la grâce de la girouette, la hauteur des plafonds, et il s'écriait, chaque fois, en désignant la prairie et le cirque d'arbres qui l'entourait :

— Tout de même, tu as une nom de Dieu de vue!… C'est d'un nom de Dieu de calme, ici!… Bougre! on serait rudement à son aise, ici, pour empailler des putois!…

Plus rarement l'abbé recevait la visite des Servière. Auprès de la jolie Mme Servière, ses angles s'arrondissaient, sa conversation prenait un tour enjoué, un charme de galanterie spirituelle qui étonnait, chez un homme aussi extravagant et bourru, dont les actions et les paroles allaient, sans cesse, de l'excessif enthousiasme à l'excessive fureur. Mais ses yeux démentaient le calme apparent de ses manières, des yeux étrangement lubriques, lorsqu'ils se posaient sur la nuque de la jeune femme, sur son corsage aux courbes souples et vivantes, sur les plis de sa robe qu'ils semblaient soulever, fouiller, déchirer, avec la brutalité de mains violatrices. Et ses narines s'ouvraient, frémissantes, à la sensualité des odeurs qui s'évaporaient d'elle et montaient dans l'air chargées d'amour. Mme Servière s'en amusait, heureuse au fond, de cet hommage qui la déshabillait, qui la livrait à l'imagination obscène d'un faune en soutane noire.

Je revois dans ses détails les plus menus, les plus insignifiants, je revois la terrible scène qui suivit l'une de ces visites.

Mon oncle est assis sous l'acacia-boule, le dos appuyé contre le tronc, les jambes dans l'herbe. Il est surexcité, un peu haletant, très sombre, comme à l'approche d'une crise. Et cependant, sa tête pend et roule sur sa poitrine comme une boule trop pesante. La sueur dégoutte de son visage. Il arrache des brins de chiendient qu'il mâchonne et rejette ensuite. Moi, non loin de lui, je rue des pierres, essayant d'atteindre le mur qui sépare la prairie du jardin. Tout à l'heure, Mme Servière était là, toute blanche, dans la verdure : une robe blanche à reflets doux, un chapeau couvert de dentelles blanches qui frissonnaient, une ombrelle blanche, et ses bras, au travers de la mince étoffe blanche, étaient roses. Elle a trempé ses lèvres dans un verre de vin de Malaga, grignoté un gâteau… M. Servière, lui, a fumé une cigarette et parlé d'élections. Mon oncle a été charmant, il a dit des choses exquises qui faisaient une singulière mine dans sa bouche. Cueillant un coquelicot double, dont les pétales fanés, et pareils à de la soie, retombaient les uns sur les autres, en un joli chiffonnage, il l'a offert à Mme Servière : « Regardez cette fleur! C'est délicieux… N'est-ce pas qu'elle ressemble à une petite robe

Louis XV?… Toute l'émotion, toute la tendresse, toute la grâce, tout l'esprit d'une mode, d'une époque, tout cela vient de cette petite fleur, dont une femme, un jour, en passant, aura envié la parure… Les cathédrales gothiques sont nées du regard d'amour qu'un homme, en cheminant, a jeté sur les grandes allées de nos forêts… Je me demande pourquoi les danseuses n'étudient pas le mouvement des bêtes, le vol des oiseaux, le balancement des branches… — Vous avez donc vu des danseuses! » interroge en riant, Mme Servière… « — J'en ai vu, répond mon oncle, elles dansent très mal. » Et les Servière sont partis; et mon oncle est sous l'acacia-boule, et je continue de ruer des pierres. Des oiseaux passent, des oiseaux chantent.

— Albert!

C'est mon oncle qui m'appelle. Sans doute il veut me donner une leçon; je prévois un cours de morale anarchique sur Dieu, sur la vertu, sur la justice.

— Aide-moi!

Son regard m'effraie. Je ne sais pourquoi, je pense que les assassins doivent regarder ainsi quand ils tuent.

— Aide-moi donc!

Il s'empare de ma main, s'appuie sur mon épaule, et péniblement se relève. Au haut d'un poirier voisin, un bouvreuil s'égosille.

— Quel âge as-tu? me demande mon oncle.

— Treize ans!

— Treize ans!… c'est bien… Allons!

Sans dire un mot, nous nous dirigeons vers la bibliothèque. Je m'installe à ma place ordinaire, devant la petite table, où j'ai lu toute la philosophie, à treize ans! Avec des gestes précipités, impatients, mon oncle furette derrière une rangée de grands livres. Il cherche peut-être un philosophe que je ne connais pas encore. Et j'éprouve, à être là, une peur vague. Le dos de mon oncle a je ne sais quoi d'inaccoutumé qui m'impressionne; ses mains véritablement m'inquiètent; elles viennent, disparaissent, reviennent, poussées par des hâtes mauvaises. Enfin, il a trouvé. C'est un volume, plus petit que les autres, dont la couverture est rouge, sale, déchirée, dont les feuilles décousues ne tiennent plus. On voit qu'il a beaucoup servi… Mon oncle tourne les pages vite, vite, s'arrêtant une seconde, puis se remettant à les

tourner, plus vite, plus vite… Cela fait un sifflement, que couvrirait le bruit d'un mince filet d'eau tombant sur des cailloux.

— Voilà!… C'est cela!…

Et lissant, de sa main étendue, la page où il s'est arrêté, il s'approche, dépose sur la table le livre grand ouvert, marque d'un trait d'ongle l'endroit qu'il faut lire.

— Lentement! Tu liras lentement… Quand je te dirai, tu commenceras!…

Pendant qu'il s'assied dans son fauteuil, les jambes en avant, toutes droites et raides, je regarde le titre du volume, et je vois : *Indiana,* par George Sand… George Sand!… Alors je me souviens que mon père parle souvent de George Sand… Il l'a vue au théâtre. C'est une méchante femme qui s'habille toujours en homme, et qui fume la pipe… George Sand!… Je cherche à retrouver des particularités d'elle, dans les récits de mon père. Mais ma mère interrompt sans cesse l'anecdote qui commence. Ce nom seul la scandalise et scandalise aussi Mme Robin… Évidemment *Indiana* est ce que dans ma famille on appelle un roman, c'est-à-dire quelque chose de défendu, d'épouvantable, et je considère le volume, étalé devant moi, avec une curiosité mêlée de terreur…

— Va!… dit mon oncle… lentement, surtout…

Je jette un coup d'œil sur lui. Il a fermé les yeux… ses bras pendent hors des accoudoirs… sa poitrine s'affaisse et se gonfle comme un soufflet… Je commence :

« Noun était suffoquée de larmes; elle avait arraché les fleurs de son front, ses longs cheveux tombaient épars sur ses épaules larges et éblouissantes. Si Mme Delmare n'eût eu, pour l'embellir, son esclavage et ses souffrances, Noun l'eût infiniment surpassée en beauté dans cet instant; elle était splendide de douleur et d'amour. »

— Moins vite! dit mon oncle, très bas… Et ne te remue pas ainsi sur ta chaise.

« Raymond vaincu l'attira dans ses bras, la fit asseoir près de lui, sur le sofa, et approcha le guéridon, chargé de carafes, pour lui verser quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger dans une

coupe de vermeil. Soulagée de cette marque d'intérêt, plus que du breuvage calmant, Noun essuya ses pleurs, et, se jetant aux pieds de Raymond :

— Aime-moi donc encore, lui dit-elle, en embrassant ses genoux avec passion; dis-moi encore que tu m'aimes, et je serai guérie, je serai sauvée. Embrasse-moi comme autrefois, et je ne regretterai plus de m'être perdue, pour te donner quelques jours de plaisir. »

— Arrête ! dit mon oncle, d'une voix basse et sourde, pareille à un râle d'enfant… Arrête.

Je subis d'étranges sensations, et j'ai comme une lourdeur à la tête. Ces mots : l'amour, le plaisir; le sofa, la coupe de vermeil, Raymond, Noun, ces baisers, ces épaules éblouissantes, tout cela me trouble. Il me semble que les lettres du volume revêtent des formes inquiétantes, des images de choses connues, de choses rêvées, de choses devinées, qu'elles s'agitent et grimacent. Le mouvement de mon cœur s'accélère; mes tempes battent, un feu nouveau circule dans mes veines… J'entends mon oncle, dont la respiration s'enrauque, s'exhale en soupirs entrecoupés… Pourquoi ?… Je me hasarde à l'examiner de coin… ses yeux sont clos toujours, toujours ses bras pendent, et son corps est secoué de temps en temps d'un frisson nerveux… Dort-il ? J'ai peur… Je voudrais m'enfuir…

— Continue.

Et je reprends la lecture d'une voix qui tremble…

« Elle l'entourait de ses bras frais et bruns, elle le couvrait de ses longs cheveux, ses grands yeux noirs lui jetaient une langueur brûlante et cette ardeur du sang, cette volupté tout orientale qui sait triompher de tous les efforts de la volonté, de toutes les délicatesses de la pensée. Raymond oublia tout, et ses résolutions, et son nouvel amour, et le lieu où il était. Il rendit à Noun ses caresses délirantes. Il trempa ses lèvres dans la même coupe, et les vins capiteux qui se trouvaient sous leur main achevèrent d'égarer leur raison… »

Il me semble que mon oncle a parlé… Je m'arrête… D'ailleurs j'ai besoin de reprendre haleine. Ma gorge se serre, mes cheveux

tout moites se collent à mon crâne, et je ressens une douleur aiguë au bas de la nuque.

— Va ! mais va donc !

Faisant un effort sur moi-même, tachant de retenir ma raison qui s'ébranle, de rassembler mes idées qui s'égarent, je continue :

« Les deux panneaux de glace qui se renvoyaient l'un à l'autre l'image de Noun jusqu'à l'infini semblaient se peupler de mille fantômes… »

Je les vois, ces fantômes. Ils passent, s'évanouissent, reparaissent, incomplets, prodigieux, avec des chevelures pendantes, des gorges renversées, des gestes qui enlacent… Et je lis, je lis… les lignes se dérobent sous mes yeux, elles sortent du livre, glissent de la table, bondissent, remplissent la pièce tout autour de moi… Je lis toujours… Étourdi, haletant, je reconnais parmi ces hallucinantes images, je reconnais les Robin, la Poule, le cousin Debray, Mme Servière, qui étalent des nudités infâmes, multiplient des postures ignorées… Tous mes souvenirs prennent un corps et viennent s'ajouter à cette infernale ronde !… Et je lis :

« C'était elle qui l'appelait et qui lui souriait derrière ces blancs rideaux de mousseline ; ce fut elle encore qu'il rêva sur cette couche, lorsque, succombant sous l'amour et le vin, il entraîna sa créole échevelée. »

Brusquement, je me suis tu. Sous un afflux de sang mes yeux sont aveuglés. Mes oreilles bourdonnent, mon cœur défaille, noyé dans un flot soudain de puberté… Je ne distingue rien, je n'entends plus rien… Je voudrais crier, appeler, car je crois que je vais mourir…

Cependant, le silence de la bibliothèque m'étonne. Je ne perçois même plus la respiration de mon oncle, et je n'ose le regarder. Une minute, une lente minute s'écoule. Pas un souffle ne m'arrive, pas le plus léger craquement du fauteuil où il est étendu… Que fait-il ?… Très bas, je l'appelle.

— Mon oncle !

Il ne me répond pas.

— Mon oncle !

Il n'a pas remué… J'écoute. Il n'a pas respiré.

Alors un affreux soupçon me traverse l'esprit. Je me souviens de ce qu'a dit mon père, l'autre soir, en nettoyant son bistouri : « Il peut mourir d'un instant à l'autre. »

— Mon oncle !

Cette fois, j'ai crié de toutes mes forces, éperdu. Rien.

Je me lève, frissonnant, claquant des dents. Il est là, étendu, presque couché, dans la pose qu'il avait tout à l'heure. Mais sa figure est très pâle. Cette question de mon père me revient encore à la mémoire : « As-tu remarqué que ses jambes enflaient ? » Oui, elles me paraissent énormes… Et il ne bouge pas !… Une mouche circule sur son front, court sur ses paupières, descend le long du nez, remonte. Il ne bouge pas. Je saisis sa main : elle est froide… Une écume blanche borde ses lèvres refermées.

— Mon oncle !… Mon oncle !

Mais voici que ses doigts s'agitent ; à travers l'écume qu'un souffle d'air soulève, ses lèvres, faiblement, laissent échapper une plainte, puis une autre, puis une autre encore. Peu à peu les muscles de la face, raidis, se détendent ; sa mâchoire oscille et craque, sa poitrine se gonfle, respire, ses yeux s'entr'ouvrent ; et de la bouche qui cherche, toute grande, à se remplir de vie, sortent un long soupir, un long gémissement.

— Mon oncle !… mon oncle !…

Ce n'est plus le cri de détresse ; c'est le cri de joie… Il est vivant !

Mon oncle a posé ses yeux sur moi, des yeux dont le regard semble revenir de l'abîme, de l'enfer. Il ne sait pas encore où il est… il ne sait pas encore qui je suis… Et ce regard se ranime, s'étonne… Sans cesse il va de moi à la petite table, où le livre est resté… il cherche, il interroge, il s'humilie, il implore. En une minute, il traduit toutes les sensations que lui apportent la pensée revenue, la mémoire retrouvée.

— Albert ! c'est toi !

— Oui, mon oncle… C'est moi…

Et avec une expression douloureuse, avec une pitié d'une infinie tristesse, que jamais je ne pourrai oublier, mon oncle balbutie :

— Pauvre petit !… Va-t'en, petit… Pauvre petit !…

— Non, mon oncle, vous êtes malade… je vous soignerai.

— Va-t'en… mon pauvre enfant!… C'est passé… Va-t'en… Je le veux!

Le lendemain, je trouvai mon oncle, dans la cour, assis devant un fagot qui flambait; près de lui était une pile de livres. Il les prenait, un à un, les déchirait et les jetait dans le brasier.

— Tu vois, me dit-il. Je les brûle…

Il mit sa main sur sa poitrine, et il ajouta avec un air de profond dégoût :

— Mais c'est cet affreux livre, qu'il faudrait détruire, cet affreux livre de mon cœur!…

Je regardais la fumée qui montait dans l'air, en spirales bleuâtres, s'évanouissait, et je suivais les petits morceaux de papier brûlé, qui voletaient, chassés par le vent, comme des feuilles mortes.

IV

Le soir allait venir ; c'était la fin d'une douce journée d'avril. Mon oncle et moi, accoudés à la fenêtre de sa chambre, nous regardions. Il faisait grand jour encore, mais une lumière plus fine, plus décolorée, plus éteinte s'épandait sur la terre. Derrière le bois, léger, poudré de cendre verte, le soleil descendait ; et le ciel était sans un nuage, calme comme une mer d'été, d'une pâleur charmante qui s'avivait de rose au couchant. La vie renaissait, gonflait les branches de bourgeons prêts à éclater. Les arbres semblaient heureux d'étendre leurs ramures fécondées. Déjà un gainier étalait le rouge décor de ses fleurettes ; un marronnier, plus loin, poussait ses larges feuilles d'un vert attendri. Une senteur forte de germes montait du sol en travail d'amour ; sur un poirier, en face de nous, deux moineaux se poursuivaient, s'accouplaient, plumes emmêlées, ailes palpitantes.

— Sais-tu ce qu'ils font ?… me demanda mon oncle, tout à coup.

— Non, mon oncle, je ne sais pas.

— Eh bien ! ils font l'amour… Cela te paraît simple, court et gentil, n'est-ce pas ?… C'est que les bêtes sont de braves êtres honnêtement organisés, et qui savent la valeur des choses, n'ayant jamais eu ni philosophes, ni savants pour la leur expliquer… Tiens, les voilà partis !… Ils n'ont pas de remords, eux !…

Et s'arrêtant à chaque phrase, afin de respirer — car il soufflait beaucoup, en ce moment — il me dit :

— Nous, qui ne sommes pas des bêtes, par malheur, nous faisons l'amour autrement… Au lieu de conserver à l'amour le caractère qu'il doit avoir dans la nature, le caractère d'un acte régulier, tranquille et noble… le caractère d'une fonction organique, enfin… nous y avons introduit le rêve… le rêve nous a apporté l'inassouvi… et l'inassouvi, la débauche. Car la débauche, ce n'est pas autre chose que la déformation de l'amour naturel, par l'idéal… Les religions — la religion catholique, surtout — se sont faites les grandes entremetteuses de l'amour… Sous prétexte d'en adoucir le côté brutal — qui est le seul héroïque —, elles en ont développé le côté pervers et malsain, par la sensualité des musiques et des parfums, par le mysticisme des prières et l'onanisme moral des adorations… comprends-tu ?… Elles savaient ce qu'elles faisaient, va, ces courtisanes ! Elles savaient que c'était le meilleur et le plus sûr moyen d'abrutir l'homme, et de l'enchaîner… Alors les poètes n'ont chanté que l'amour, les arts n'ont exalté que l'amour… Et l'amour a dominé la vie, comme le fouet domine le dos de l'esclave qu'il déchire, comme le couteau du meurtre, la poitrine qu'il troue !… Du reste, Dieu !… Dieu, ce n'est qu'une forme de la débauche d'amour !… C'est la suprême jouissance inexorable, vers laquelle nous tendons tous nos désirs surmenés, et que nous n'atteignons jamais… Autrefois, j'ai cru à l'amour, j'ai cru à Dieu !… J'y crois encore souvent, car de ce poison on ne guérit pas complètement… Dans les églises, au jour des fêtes solennelles, étourdi par le chant des orgues, énervé par les griseries de l'encens, vaincu par la poésie merveilleuse des psaumes, je sens mon âme qui s'exalte… Elle frémit, remuée en tous ses vagues enthousiasmes, en toutes ses aspirations informulées, comme ma chair frémit, secouée en toutes ses moelles devant une femme nue, ou seulement devant son image rêvée… As-tu compris ?

— Non, mon oncle ! répondis-je timidement.

Il parut étonné, haussa les épaules.

— Alors, qu'est-ce que tu comprends ?… fit-il.

— C'est vrai, aussi, hasardai-je… vous me dites toujours, mon oncle, des choses qui me font peur !

L'abbé s'exclama :

— Qui te font peur!… Qui te font peur!… Parce que tu es un imbécile… parce que tes parents, qui sont des imbéciles, t'ont donné une éducation déplorable!…

Il s'arrêta encore, la gorge étranglée, suffoquant… Sur son visage des gouttes de sueur roulaient… Ouvrant la bouche toute grande, il but l'air frais du jardin, en une longue, douloureuse aspiration.

— Qui te font peur!… reprit-il… C'est évident… Les pères et les mères sont de grands coupables, mets-toi bien cela dans la tête, mon garçon… Au lieu de cacher à l'enfant ce que c'est que l'amour, au lieu de lui fausser l'esprit, de lui troubler le cœur, en le lui montrant comme un mystère redoutable ou comme un ignoble péché, s'ils avaient l'intelligence de le lui expliquer carrément, de le lui apprendre, comme on lui apprend à marcher, à manger; s'ils lui en assuraient le libre exercice, à l'époque des pubertés décisives… Eh bien! le monde ne serait pas ce qu'il est… Et les jeunes gens n'arriveraient pas à la femme, l'imagination déjà pourrie, après avoir épuisé, dans le rêve dégradant, toutes les curiosités abominables… Et toi-même?… Je parie…

Mon oncle me regarda fixement; et, sous ce regard, je me sentis rougir, sans que j'eusse pu dire pourquoi…

— Je parie, continua-t-il, que tu as rêvé, à des choses… à des choses… Réponds!

— Mais non, mon oncle, balbutiai-je, en rougissant davantage.

— Allons, ne mens pas!… Réponds…

Je ne répondis pas.

— Pourquoi rougis-tu?… Tu vois bien, petite canaille!

En ce moment, Madeleine, qui ne nous avait pas entendus rentrer, appelait, en courant dans le jardin…

— Monsieur l'abbé!… Hé!… monsieur l'abbé!…

— Qu'est-ce que c'est?… demanda mon oncle…

— Faut que vous alliez, tout de suite, porter le bon Dieu et puis les saintes huiles… Y a un homme qui vous attend dans la cuisine…

— Un homme!… se récria mon oncle… Est-ce qu'il se moque de moi? Est-ce que cela me regarde?… Est-ce que je suis curé?

— L'homme dit comme ça, expliqua Madeleine, que M. le curé n'est point au presbytère… M. Desroches est malade, et

puis l'autre vicaire est en congé!… C'est pour une jeune fille qui est plus d'aux trois quarts morte…

— C'est bon!… Je vais voir cet homme…

Et il grommela en quittant la chambre :

— Heu! heu!… D'abord, je suis malade.

Le bois se fonçait par masses d'un bleu et d'un rouge sombres, çà et là trouées de brillantes lumières orangées. Ce n'était pas encore la nuit; mais, déjà, sous le ciel crépusculaire, les verdures se décoloraient, les choses prenaient des aspects indécis, aux contours fuyants, dans l'air plus dense. Un mystère noyait la prairie dont le vert argenté se confondait avec la brume pulvérulente; et sur le fond d'or pâlissant des murailles, les arbres du jardin tordaient leurs silhouettes tourmentées, plus dures. Les oiseaux s'étaient tus. Et je pensai tristement qu'une jeune fille allait mourir.

Mon oncle rentra mécontent, soufflant plus fort. Il dut s'asseoir, quelques minutes, pour reprendre haleine. Et il grogna :

— À cette heure-ci!… C'est de la folie!… Et puis, je suis malade!…

Sa poitrine sifflait, haletait avec des grondements de locomotive; ses flancs battaient, ses côtes, parfois, dessinaient, sous la soutane, leurs cercles évidés…

— L'extrême-onction!… murmura-t-il, est-ce que je sais comment cela se pratique?… Petit!…

— Mon oncle!

— Tu vas venir avec moi… Tu feras l'enfant de chœur… Frélotte!… Tu connais ça, toi, le village de Frélotte!

— Oui, mon oncle.

— C'est à une lieue de Viantais?

— Oui, mon oncle.

— Une lieue!… Mais je ne pourrai jamais arriver jusque-là!… Et mon rituel!… Où est mon rituel?…

Il fallut chercher le rituel qu'on finit par trouver, au fond d'un tiroir, parmi des bouts de bougie et de vieux clous rouillés. Tandis qu'il parcourait vivement les pages qui traitent de l'extrême-onction, il bougonna :

— Et le curé!… Il est sans doute à s'empiffrer à quelque dîner de conférence!… Heu!… heu!… *ad manus… ad pedes…* ce

symbolisme est ridicule. Et quand je l'aurai barbouillée… *ad lumbos,* la pauvre fille en sera-t-elle plus blanche!… que le diable emporte le curé!… *ad aures…* On ne peut donc pas les laisser mourir tranquilles, les morts!…

L'abbé referma son rituel, le mit dans la poche de sa soutane.

— Allons!… partons! dit-il.

En marchant, il répétait sans cesse :

— *Ad pedes*?… *ad manus…* Une lieue!… Dieu! que j'étouffe!

Une lueur blafarde et sans rayonnement, la lueur du pâle ciel nocturne qui entrait par les larges baies vitrées, rompait de sa clarté avare et douteuse les ténèbres des bas-côtés de l'église. Nos pas résonnèrent sur les dalles, et le bruit monta vers la voûte, se perdit dans l'enfoncement obscur des chapelles et de la nef, où des piliers, des arcs incertains, des blancheurs sourdes se devinaient très vagues, ombres dans de l'ombre. Et la virgule de lumière que l'invisible lampe du chœur suspendait dans l'espace, était aussi triste qu'une solitaire étoile, égarée en un firmament voilé de nuées noires et sans lune.

Le bedeau, prévenu, nous attendait à la sacristie. Des restes de cierges, brûlant dans de hauts chandeliers de cuivre jaune, éclairaient d'une lueur de catafalque la pièce dallée de carreaux noirs et blancs, la rangée des luisantes armoires et, dans le fond, le petit confessionnal dont les moulures brillaient, entre les deux rideaux de serge verte. Une odeur âcre de cire fondue, mêlée au parfum de l'encens, nous prit à la gorge.

— Dépêchons-nous, dit mon oncle au bedeau, qui s'inclinait respectueusement.

Celui-ci était un petit homme, pâle, rond, très propre, aux longs cheveux plats collés sur les tempes, à la mine affable et sournoise qu'ont les frères lais des couvents. Il était pâtissier de son état, adjudicataire des boues de la ville, de l'octroi du marché et des chaises de l'église. Dans les grandes occasions, il servait à table, chez le curé. Ponctuel, méticuleux, connaissant à merveille tous les rites des sacrements, Baptiste Coudray était un bedeau distingué, si distingué qu'on l'honorait presque autant qu'un vicaire. Il parlait très bas, très lentement, en termes toujours choisis et bienveillants… Il avait déjà préparé sa boîte, allumé la lanterne rouge à long manche, que je devais porter.

— J'ai cru devoir mettre une nappe de communion dans la boîte, expliqua-t-il… Ces gens-là n'en ont peut-être pas de convenable pour le saint viatique.

— Mettez ce que vous voudrez!… Dépêchons-nous! répondit mon oncle.

Et pendant qu'aidé par le bedeau, il revêtait le surplis, puis l'étole :

— Où donc est le curé? demanda-t-il.

— Monsieur le curé est à Saint-Cyr-la-Rosière, en conférence.

— Et le vicaire?

— On m'a dit que monsieur le vicaire mariait sa sœur aujourd'hui, aux confins du département.

Le bedeau tendit à mon oncle son camail, et d'un air d'intérêt et de protection, tout ensemble, il ajouta :

— Je remarque que monsieur l'abbé paraît bien souffrant… mais Frélotte, c'est une promenade.

Mon oncle grogna :

— Une promenade!… Vous oubliez le manipule, Baptiste.

— En ces circonstances, l'officiant ne revêt jamais le manipule… Monsieur l'abbé peut vérifier dans son rituel.

Après avoir dit cela d'un ton de reproche un peu scandalisé, il s'esquiva pour allumer les cierges de l'autel.

Mon oncle ne s'attarda point devant le tabernacle, abrégea autant que possible les *oremus* et les génuflexions, puis, ayant recouvert le ciboire de son pavillon à franges dorées, il redescendit. Nous partîmes.

Le bedeau marchait devant, tenant, d'une main, la boîte aux saintes huiles, de l'autre, une tintenelle; je venais ensuite, portant la lanterne; mon oncle nous suivait, haletant, souffrant, très embarrassé du ciboire qu'il levait, baissait, inclinait à droite, puis à gauche, cherchant une position commode, qui lui permît de mieux respirer.

— Pas si vite! cria-t-il, lorsque nous débouchâmes sur l'allée d'ormes qui reliait l'église au pays!…

Tous les vingt pas le bedeau agitait sa tintenelle qui faisait *derrrlin!… derrrlin!* Les gens se montraient aux portes, se penchaient aux fenêtres, se découvraient, se signaient; dans la rue, des femmes s'agenouillaient front baissé, mains jointes. Un petit cortège se forma derrière mon oncle, se grossit à tous les

carrefours, devint une véritable procession. Et la tintenelle faisait *derrrlin!… derrrlin!* à intervalles réguliers. J'étais fier de mon rôle, et chaque fois que nous passions sous un réverbère, je m'amusais à regarder mon ombre et l'ombre de la lanterne, grandir, s'allonger sur la chaussée, sur les trottoirs, sur les façades blanches des maisons avec, au bout, le reflet dansant de la lumière rouge… *Derr… lin… derr… lin!…* À la sortie du bourg, mon oncle s'arrêta, le souffle lui manquait.

— J'étouffe! me dit-il… Je suis en nage… Et ça, ça… ça, qui me gêne horriblement!… Tiens.

Il me tendit le ciboire, essuya avec un pan du surplis son visage baigné de sueur, et durant quelques secondes, il aspira des gorgées d'air, avidement, et nous repartîmes.

La nuit était profonde, silencieuse, troublée seulement par nos pas, et par le rauque sifflement qui s'échappait de la poitrine de mon oncle. Le bedeau n'agitait sa tintenelle que lorsqu'il entendait, au loin, des voix humaines, ou des cahots de charrette. Et nous marchions, sous le ciel terne et bas, que des nuées livides envahissaient maintenant, nous marchions entre les grandes nappes d'ombre qui couvraient la campagne, entre les grandes ombres qui couraient au-dessus de l'horizon rapproché, les ombres tordues, échevelées des diaboliques pommiers. C'étaient, parfois, sur les talus de la route, les effrayantes silhouettes des trognes de chêne, courtes, rases, ébranchées, pareilles, dans la nuit lugubre, à une fuite de monstres embryonnaires, à une galopée de grosses larves bossues, sortant du néant. C'était parfois, sans un arbre, sans une silhouette, sans un talus, la montée de la route, plus pâle entre l'abîme des ténèbres uniformes, et tombant sur elle un haut mur de ciel blafard, sans espace, sans lointain, sans profondeur, qui l'enfermait de sa masse plombée, limite extrême de la terre et du firmament… J'avais peur; et le bedeau lui-même toussait avec ostentation, pour se rassurer un peu.

Affaibli par la transpiration, épuisé par la souffrance, mon oncle dut encore s'arrêter. Comme ses jambes tremblaient, refusaient de porter son corps, il s'assit sur un mètre de pierre, et longtemps il resta là, affaissé, le ciboire entre les genoux, la tête dans les mains. Et c'était sinistre, dans cette morne nuit, de

l'entendre hoqueter, râler, happer la vie aux bouffées du vent qui passait.

— Encore dix minutes, monsieur l'abbé, encouragea le bedeau. J'aperçois, là-bas, les lumières de Frélotte.

— Dix minutes!… Jamais je n'arriverai!… J'étouffe… Je vais mourir…

Il voulut se relever, mais il retomba, et le ciboire roula sur le sol, glissa dans le fossé, en tintant.

— Sainte Vierge! cria le bedeau!… Le corps de Notre Sauveur dans le fossé… Le bon Dieu qui est peut-être perdu!

Un caillou blanc luisait dans l'ombre, sur la berge. Il crut que c'était l'hostie qui étincelait.

— Je la vois, balbutia-t-il… Elle brille!…

— Eh bien! ramassez-la, Baptiste, ordonna mon oncle d'une voix étranglée.

Baptiste fut saisi d'épouvante.

— Moi? monsieur l'abbé… moi?… Toucher au bon Dieu, avec des mains impures, et quand mon âme est pleine de péchés?… Non, non, jamais!… Je serais foudroyé!

— Imbécile! jura l'abbé Jules… Aide-moi, petit.

Il parvint à se mettre debout. Et nous cherchâmes le ciboire. Le bedeau avait posé par terre sa boîte, sa tintenelle, et, tout pâle, les yeux dilatés, il promenait la lanterne inclinée au ras du sol, près du fossé. Bientôt, à la lueur rougissante qui courait sur l'herbe, nous aperçûmes le ciboire intact, encore recouvert de son pavillon. Je le ramassai, non sans un frissonnement. Le couvercle n'avait pas bougé. Mon oncle le souleva légèrement, et voyant l'hostie au fond du vase sacré :

— Allons! fit-il… il n'y a pas de mal… En route…

On distinguait, en effet, à notre droite, le contour sombre de plusieurs maisons; et quelques lumières piquaient l'obscurité. Mon oncle râlait moins fort, marchait d'un pas plus affermi. Toujours terrifié par la scène du ciboire qu'il se représentait comme une profanation, comme un sacrilège, le bedeau marmottait des prières à voix basse. De temps en temps, il se détournait, la face blême, l'œil craintif, effaré de ce qu'un prêtre traitât le bon Dieu aussi cavalièrement. À l'entrée du village, il agita sa tintenelle : *derr… lin!… derr… lin!* On entendit des claquements de porte, des bruits de sabots. Des ombres passèrent, des visages apparu-

rent dans le rectangle des fenêtres allumées… *Derr… lin!… derr… lin!* Deux chiens longuement aboyèrent, d'autres chiens répondirent… Et la tintenelle faisait *derr… lin! derr… lin!* Nous traversions des cours, longions des meules, des clôtures basses au-dessus desquelles des tignasses d'arbres s'échevelaient… Et la tintenelle faisait *derr… lin!… derr… lin!*

Devant la maison de la malade, un cabriolet stationnait, et je reconnus, éclairé par un paysan, mon père qui dénouait la longe de son cheval. Il rangea la voiture, pour laisser le passage libre, et je l'entendis qui disait d'une voix étonnée.

— Tiens, mais c'est Albert!… Tiens, mais c'est Jules!

Puis il vint se mêler à la foule des passants et des personnes, accourus aux *derr lin* de la tintenelle.

Sur un haut lit drapé d'indienne, parmi des blancheurs de linge, où vacillaient des reflets de lumière, la malade reposait, immobile, le visage couleur de cire, les dents serrées. Ses mains, maigres et jaunes, ne remuaient pas, sur le drap où elles étaient étendues. Les narines pincées, les paupières fixes, elle semblait morte. Près du lit, une femme sanglotait, courbée, la tête dans son tablier. Et, depuis la porte jusqu'à la funèbre couche, des voisines agenouillées priaient, des voisins debout, le front baissé, tournaient tristement leurs casquettes dans leurs mains. Entre la cheminée, où brûlaient des racines d'ajoncs, et le lit, contre le mur enfumé, une petite table avait été préparée. Au milieu de cette table, recouverte d'un linge blanc, un crucifix campagnard, flanqué de deux bougies, un vase plein d'eau bénite où trempait un aspergeoir fait de brindilles de bouleau; une assiette contenant de l'étoupe roulée, de la mie de pain; et, près de l'assiette, un bol rempli d'eau, pour les ablutions du prêtre. Tout l'éclairage de la pièce se concentrait vers le lit, vers le visage de la mourante, et l'ombre se tassait, au-dessus, dans les draperies d'indienne…

Mon oncle s'arrêta sur le seuil de la porte, et devant le spectacle de la mort, devant le spectacle de la prière, son visage, tout à coup, se transfigura. Une douloureuse pitié mouilla sa bouche qui, tout à l'heure, blasphémait; une sérénité presque auguste passa dans ses yeux, que, tout à l'heure, la colère bridait atrocement. Par un rude et puissant effort de sa volonté, il fit taire la souffrance qui lui tenaillait la poitrine, qui lui déchirait la gorge,

et ce fut en étendant la main d'un geste noble, tranquille et bon, qu'il s'avança dans la chambre misérable.

— *Pax huic domui,* dit-il d'une voix douce et compatissante.

Le bedeau répondit :

— *Et omnibus habitantibus in ea.*

Ayant déposé le ciboire sur la table, aspergé d'eau bénite l'assistance, il dit encore :

— *Dominus vobiscum.*

Le bedeau répondit :

— *Et cum spiritu tuo.*

L'abbé prit le crucifix, l'approcha des lèvres de la mourante, mais les lèvres restèrent inertes au contact du Dieu. Elle ne voyait plus, n'entendait plus, ne sentait plus. Ses yeux regardaient déjà dans l'infini. Alors il se pencha sur elle, tendrement. Un souffle faible et doux comme l'haleine suprême d'une fleur qui tombe, épuisée et flétrie, s'exhalait de ses dents serrées. Le drap, sur sa poitrine, n'était pas même soulevé. Et l'enfant, sous le pâle masque de la mort, gardait un air de jeunesse et d'attendrissante beauté.

— C'est Dieu qui vient vers vous, dit mon oncle… Ne l'entendez-vous point ?

Le jeune fille demeura immobile.

Alors l'abbé se tourna vers les assistants, vers les femmes agenouillées dont la lumière rasait les coiffes blanches, vers les hommes debout, qui tendaient, dans l'ombre, leurs visages bruns.

— Elle meurt ! dit-il.

Et désignant le ciboire qui brillait sur la table, et les saintes huiles dans leur burette d'argent, il ajouta :

— À quoi bon ?… ne la troublons pas… Et priez, vous qui l'aimiez.

Il s'agenouilla auprès du lit, et d'une voix émue qui chantait le triste épithalame de la mort :

— Pauvre enfant !… Tu es venue un jour, et le lendemain tu t'en vas… De la vie tu n'as connu que les premiers sourires, et tu t'endors à l'heure de l'inévitable souffrance… Va dans la clarté et dans le repos, petite âme, sœur de l'âme parfumée des fleurs, sœur de l'âme musicienne des oiseaux… Demain, dans mon jardin, je respirerai ton parfum au parfum de mes fleurs, et je

t'écouterai chanter aux branches de mes arbres… Tu seras la gardienne de mon cœur et le charme invisible de mes pensées…

Il se releva, mit un baiser au front de la morte, et de nouveau, étendant la main sur l'assistance hébétée de cette oraison inaccoutumée :

— *Dominus vobuscum !* dit-il.

Mais le bedeau ne répondit pas. Ahuri, pétrifié, il ne comprenait rien à ce qui venait de se passer. Non seulement il ne comprenait pas, mais il ne savait plus s'il vivait, si cette maison, les femmes, le ciboire sur cette table, cette morte, si tout cela qui l'entourait n'était point un rêve. Dans son trouble, dans son bouleversement, il ne suivit pas l'abbé qui gagnait la porte, et il demeura, dans la chambre, au milieu des gens, les yeux fous, les bras ballants, la bouche grande ouverte.

Mon père nous attendait au dehors.

— Bonsoir, Jules, dit-il en s'avançant vers son frère, la main tendue.

— Bonsoir !… C'est toi ?

— Oui !… Je sortais de la maison… Je t'ai reconnu… Il est tard… tu es souffrant… Veux-tu que je te ramène en voiture ?

— Je veux bien ! fit mon oncle…

— Et le ciboire ?… Tu avais le viatique, tout à l'heure, il me semble !

— Ah ! oui ! Tiens… Je l'ai laissé !… Tant pis, Baptiste s'en arrangera…

Nous nous tassâmes, tous les trois, dans le cabriolet… Mais bientôt mon oncle commença de haleter.

— Tu souffres ?… lui demanda mon père.

— Oui !… oui !… J'étouffe !… là… J'étouffe !… Je suis en nage… et puis je grelotte.

Mon père l'enveloppa de sa couverture, tira de sa poche une petite bouteille d'alcali qu'il lui fit respirer.

— Pourquoi ne veux-tu pas me recevoir ? dit-il avec un tendre reproche… Je te soignerais bien… Je te guérirais… Voyons, Jules, je suis ton frère, que diable !… Et je ne t'ai rien fait, jamais !…

Alors, mon oncle répondit entre des hoquets douloureux :

— Je veux bien… Viens… que ta femme vienne aussi… J'étouffe !…

Le lendemain, mon père et ma mère vinrent aux Capucins. Ils trouvèrent l'abbé, dans son lit, en proie à de la fièvre. Il avait voulu se lever, le matin, à son heure habituelle, mais il avait eu une syncope, suivie de vomissement; après quoi, étourdi, la tête prise de vertiges, le corps secoué de frissons, il avait dû se recoucher. Mon père l'ausculta, l'examina avec le plus grand soin, et, devant le gravité du mal, il ne put dissimuler son inquiétude.

— Ce ne sera rien!… dit-il… Mais, est-ce que cela te ferait quelque chose, si l'appelais un confrère en consultation?… Tu sais, je suis une patraque, moi… Et puis on ne se rend jamais compte des choses, quand il s'agit d'une personne de sa famille.

Mon oncle répondit d'un air résigné :

— À quoi bon?… Je sens que tout en moi se détraque, que je n'ai plus de longs jours à vivre… Ce que je voudrais, c'est qu'on me laissât mourir en paix à ma fantaisie… Si je souffre trop, tâche de me soulager un peu. Voilà tout ce que je demande…

Avec une mélancolie douloureuse, il ajoute :

— Ma mort, ça n'a pas d'importance… C'est toujours triste de voir tomber les vieilles maisons, les vieux arbres, les vieux clochers… Mais moi!… Je n'ai abrité personne… à personne je n'ai donné des fruits… rien en moi n'a chanté, jamais, d'une belle croyance, d'un bel amour… Si je meurs bien, si je m'en vais, calme, sans regrets, sans haine, ma mort aura été la seule bonté de ma vie… et, peut-être, son seul pardon!…

S'interrompant, car l'oppression de sa poitrine le faisait haleter, il reprit quelques instants après :

— Ce que je voudrais aussi, c'est qu'on transportât mon lit en face de la fenêtre… J'aime mon jardin, j'aime mes arbres, j'aime ce ciel, ce grand ciel…

Mon père était ému… ma mère regardait le jardin, impassible et dure. Elle dit dans un sourire froid :

— En effet… c'est un si joli coup d'œil!

L'abbé réprima une grimace, éteignit une mauvaise lueur qui commençait de briller dans ses yeux, et il soupira :

— Oh! j'aime cela pour des choses que vous ne voyez pas, que vous ne sentez pas, que vous ne comprenez pas, ma sœur.

Il retourna la tête contre la mur, le regard fixé sur les pâles fleurettes du papier et ne parla plus.

Je passai une grande partie de la journée dans le jardin, sans jouer, sans courir. Je n'avais plus l'entrain d'autrefois. Tout me semblait morne, attristé; les verdures s'endeuillaient; les oiseaux eux-mêmes étaient moroses, l'acacia-boule me faisait l'effet de ces sombres arbustes qu'on plante sur les tombes. Pourtant, je m'y arrêtai, à la place même où mon oncle aimait à s'asseoir, ses longues jambes dans l'herbe… J'évoquai sa houppelande verte, son étranges discours qui m'effrayaient, et qui maintenant m'effrayaient moins, car ils me donnaient, à cette minute, la sensation confuse d'une douleur morale, qu'une tendresse peut-être eût calmée… Et je l'aimais, oui, je l'aimais véritablement, j'ai pensé que lui, si colère toujours, n'avait jamais eu contre moi un mouvement d'impatience… Une angoisse me ramenait sans cesse à la maison, j'interrogeais Madeleine, cherchant à me rassurer auprès d'elle; ou bien doucement, sur la pointe du pied, je m'approchais de la porte de la chambre, et je restais là, de longues minutes, à écouter le bruit que faisaient la respiration de mon oncle, et le glissement des pas de ma mère, sur le parquet.

Vers le soir, le cousin Debray arrive.

— Eh bien! quoi donc? cria-t-il… Un nom de Dieu de gaillard comme toi?…

Il fut étonné de trouver mon père et ma mère, installés avant lui, auprès du chevet de malade, et il regarda les tables, les tiroirs, avec une curiosité inquiète d'héritier.

Nous quittâmes la chambre; l'heure du dîner approchait.

— Eh bien? interrogea ma mère.

— Il est perdu! dit mon père… Et ce n'est pas seulement sa maladie de cœur!… c'est sa fièvre!… Pauvre Jules!

Durant tandis que mon père, retourné aux Capucins, veillait sur le malade, ma mère passa en revue tous nos vêtements noirs, avec le soin calme et méticuleux d'une bonne ménagère.

V

Ma mère, installée depuis trois jours au chevet de l'abbé, venait de sortir. Elle allait à Viantais où elle avait, disait-elle, des commissions à faire. Et je restai seul, dans la chambre, avec mon oncle. La maladie avait encore ravagé son visage, creusé, de ses impitoyables griffes, des rigoles nouvelles sur la peau écharnée et toute sèche. La fièvre tachait ses pommettes saillantes de deux plaques pourprées, et ses yeux agrandis brillaient, au milieu d'un grand cerne bleuâtre d'un éclat déjà surhumain. De temps en temps, de sa main tremblante, nouée d'exostoses, il portait à ses lèvres une tasse pleine d'un breuvage rafraîchissant, et sa langue empâtée faisait contre son palais un bruit pénible et continu; il respirait difficilement. Sur le marbres de la commode, des fioles, symétriquement rangées, dégageaient des odeurs pharmaceutiques, et la bouilloire chantait, posée dans les cendres chaudes de la cheminée.

— Petit, me dit mon oncle, ferme la porte, afin que personne n'entre… et viens ici, près de moi… J'ai à te parler, à toi seul, à toi tout seul… Car, tu es le seul être qui m'ait réellement aimé.

La douceur triste avec laquelle il m'avait dit cela m'émut, au point que je ne pus retenir mes larmes. Et, brusquement, j'éclatai en sanglots.

— Allons, allons, consola le malade tendrement. Ne pleure pas, mon enfant, et fais ce que je t'ai dit.

Je verrouillai la porte et je m'approchai du lit. Mon oncle me sourit, se recueillit pendant quelques instants.

Au dehors, dans le jardin, la cousin Debray marchait, crachait. Lui aussi, s'était installé aux Capucins, n'en bougeait plus, surveillant mes parents avec inquiétude. Sa présence était pour mon oncle un sujet d'agacement, bien que celui-ci, parfois, plaisantât le capitaine. « Vous savez, mon cousin, lui disait-il, quand je serai mort vous m'empaillerez, vous me mettrez débout sur une planchette de sapin, avec une noix dans les pattes, comme vos putois. » À quoi le capitaine répondait. « Est-il farceur, ce Jules… Je n'ai jamais vu un nom de Dieu de malade comme toi ! » On avait cependant obtenu du cousin qu'il pénétrât dans la chambre le plus rarement possible. Il partageait ses journées en promenades autour de la maison, ou bien en longues stations dans la bibliothèque, cherchant à retrouver les volumes très chers et rares que l'abbé lui avait montrés autrefois. Puis il rôdait à travers les pièces ayant l'air d'inventorier les objets, et glissant partout des regards fureteurs.

Mon oncle essuya sa bouche encrassée par la fièvre, but encore une gorgée de tisane, et d'une voix entrecoupée d'efforts douloureux, il commença ainsi :

— Mon cher enfant, j'ai fait mon testament, il y a déjà plusieurs mois… je ne te donne rien, ni à toi ni à ta famille… Ta mère sera furieuse, mais toi, tu es dans l'âge où l'on n'attache aucune importance aux questions d'argent. J'espère que tu ne m'en voudras pas plus tard… M'en voudras-tu ?

— Non, mon oncle ! balbutiai-je, un peu gêné et rougissant.

Il me remercia d'un signe de tête, et il reprit :

— Si je te déshérite, ne va pas en conclure au moins que je ne t'aime pas… Tu auras assez de fortune sans que la mienne vienne encore s'ajouter à celle que te laisseront tes parents… J'avais depuis longtemps une idée qui est curieuse, une expérience de psychologie à tenter que tu connaîtra le lendemain de ma mort… Donc tu ne m'en veux pas !… Bien vrai ?

— Bien vrai, mon oncle, répondis-je.

— Maintenant, écoute-moi. Comme tous ceux qui ont mal vécu, j'ai longtemps redouté la mort… Mais j'ai beaucoup réfléchi depuis, je me suis habitué à la regarder en face, à l'interroger… Elle ne m'effraye plus. La nuit dernière, en sommeillant, j'ai rêvé qu'elle était comme un lac immense, sans horizon, sans limites… un lac sur lequel je me sentais doucement traîné parmi

des blancheurs d'onde, des blancheurs de ciel, des blancheurs infinies… En ce moment, je le vois pareille à ce grand ciel, qui est là, devant moi… Elle a des clartés admirables et profondes.

L'abbé souleva sa tête de dessus l'oreiller, et le cou tendu vers la fenêtre, une ivresse dans ses yeux, il laissa errer son regard dans l'espace.

Des nuages d'une incandescence d'argent vaguaient obliquement à travers l'azur lavé de rose par endroits, et par endroits glacé d'un verdissement pâle de cristal… Ils montaient au-dessus du bois, s'amoncelaient, s'épandaient, se dispersaient à travers le firmamental infini.

— Oui, répéta-t-il, la mort est pareille à ce grand ciel… Il resta un moment silencieux, suivant avec extase la lente, la lumineuse ascension des nuées au-dessus du bois; puis, de nouveau, il renversa la têtes sur son oreiller, s'allongea dans le lit, et, d'une voix mélancolique, il continua :

— J'ai manqué ma vie, mon petit Albert… Je l'ai manquée, parce que jamais je n'ai pu dompter complètement les sales passions qui étaient en moi, passions comprimées de prêtre, passion héréditaires, nées du mysticisme de ma mère, de l'alcoolisme de mon père. J'ai lutté pourtant, va!… Elles m'ont vaincu… Je meurs de cette lutte et de cette défaite. Lorsque j'ai pensé à revenir ici dans ce calme, dans cette solitude, je m'étais promis d'oublier le passé, de vivre heureux, de travailler, car j'avais de vastes projets. Je n'ai pas pu… Ici comme partout, je me suis retrouvé face à face avec le monstre… J'ai subi d'affreuses tortures… Il est donc bon que je meure… Mais si j'ai vécu dans la hâte mauvaise, dans la fièvres, dans cette perpétuelle disproportion entre les rêves de mon intelligence et les appétits de ma chair, je veux mourir dans la sérénité; je veux, ne fût-ce qu'un jour, goûter à cette volupté que je n'ai pas connue; la plénitude du repos de mon cerveau, de mon cœur, de mes sens…

Le malade soupira longuement; et, broyant d'un geste fébrile le mouchoir qu'il avait dans les mains, il demeura quelques secondes encore, sans dire une parole. Il poursuivit d'un ton plus bref, tandis qu'une grimace tordait sa bouche :

— Je sais où est ta mère. Je le devine du moins. Ta mère est chez le curé. Cela devait être… Elle désire que le curé me voie, qu'il m'apporte ce qu'on appelle les consolations de la religion.

Elle le désire non pour moi, dont elle se moque, mais pour elle, pour ton père, pour le renom de piété de la famille… Or, je ne veux pas que le curé mette les pieds chez moi… Je ne le veux pas… Ce qu'il me dirait, je le sais aussi bien que lui… Et la visite de ce gros imbécile m'agacerait, m'irriterait, compromettrait le repos de mes dernières heures… Si Dieu existe, tu penses que ce n'est pas l'image grossière de ce lourdaud, de cet ignorant qu'il revêtira pour se manifester à moi… Si je veux prier, je n'ai besoin de personne… Qu'on me laisse mourir comme je l'entends. Je te fais le gardien de mon repos… Promets-moi que si le curé tante de forcer ma porte, promets-moi que tu l'éloigneras… Tu lui expliqueras que je refuse de la recevoir, que je ne veux ni du mensonge de ses prières, ni de la triste farce de ses exhortations, ni de cette ridicule et sinistre comédie qui se joue autour du lit des moribonds. Veux-tu me promettre que tu feras cela ?… Veux-tu me promettre que tu me défendras, contre tous les violateurs d'agonie, même contre ta mère ?…

Il me prit les mains, me regarda presque suppliant.

— Veux-tu ?

— Je vous le promets, mon oncle !… dis-je, dans un déchirement de toute mon âme.

— C'est bien, mon enfant !… Je te remercie…

Puis, se parlant à lui-même, il murmura d'une voix plus basse :

— Est-ce curieux ce qui se passe en moi ?… Plus mon âme s'apaise, et plus l'idée de Dieu s'efface de ma raison… Je ne le comprends plus… Dieu ! Dieu !… Quand je vivais mal, je croyais à Dieu, il m'effrayait… Aujourd'hui, en vain je le cherche… Je ne le retrouve plus : il est parti… Ne serait-ce donc que l'idéale entité d'un remords ?…

Après avoir rêvé quelques minutes, il se tourne vers moi…

— Et maintenant, ne sois plus triste, mon enfant… lorsque je poserai mes yeux sur ta petite tête, que je n'y vois pas couler des larmes… Souris-moi… Il ne faut pas pleurer parce que quelqu'un meurt qu'on a aimé… C'est la religion catholique qui a fait de la mort un sombre épouvantement, tandis qu'elle n'est que la délivrance de l'homme, le retour du prisonnier de la vie à sa véritable patrie, au néant bienfaisant et doux… Ah ! je voudrais qu'un lieu de larmes et de deuils, il n'y eût dans les

chambres des mourants que des musiques et que des joies… Je voudrais… je voudrais…

Il s'arrêta, sembla chercher des mots, des pensées qui lui échappaient…

— Je ne sais plus que je voudrais encore, balbutia-t-il… je ne sais plus… Si je te parle ainsi, c'est que je sens que je suis près de ma fin… il y a des moments où la vie s'égoutte de mes membres, se tarit dans mon cœur, où ma tête se perd, s'embrouille, se confond avec l'espace, où il me semble que je flotte déjà sur le lac immense, le lac qui ne finit pas et qui est sans fond… Avant de partir, avant de disparaître dans les blancheurs radieuses, je voudrais te donner quelque chose qui vaut mieux que de l'argent… le secret du bonheur… J'y ai pensé beaucoup, beaucoup… Aime la nature, mon enfant, et tu seras un brave homme, et tu seras heureux… Toutes les joies terrestres sont en cet amour, toutes les vertus aussi… Ce qui s'écarte de la nature est une perversion et ne laisse que des douleurs inguérissables et des remords salissants… Je voudrais encore autre chose… je voudrais que tu me lises Pascal… Va me chercher Pascal… tu le trouveras dans la bibliothèque, sur le troisième rayon à gauche, près de la cheminée… c'est un petit livre rouge, à tranches dorées… Va!…

Je revins avec le Pascal, et durant plus d'une heure, je fis la lecture à mon oncle. Il s'endormait parfois; sa respiration s'accourcissait en plaintes plus faibles et répétées, alors je fermais le livre et me taisais. Mais lui, ne m'entendant plus, se réveillait en sursaut, me regardait comme s'il eût cherché à me reconnaître, à se souvenir. Il murmurait :

— Ah! oui… c'est toi!… Continue, mon enfant, ta voix me berce… J'écoute ce que tu lis… Les mots, les idées m'arrivent très doux, très vagues, parés de songes délicieux. Ils viennent à moi, ainsi que des êtres féeriques, ils viennent à travers des brumes roses qui flottent sur des mers éblouissantes; ils m'arrivent en habits chamarrés, en longues traînes de soie, couverts de bijoux et de parfums… Quelle magie que les pensées entrevues dans la fièvre!… Comme elles s'animent, se colorent dans les splendeurs de la mort!… Il faudrait mourir toujours, toujours… Lis, mon enfant… Si je m'assoupis, ne t'arrête pas…

Parfois aussi, tout à coup, l'œil hagard, il m'interrompait :

— Tu sais ce que tu m'as promis!… Le curé… ta mère… Dieu!… Arrête-toi… Cela me fatigue… Les mots maintenant ont d'étranges grimaces; les pensées passent, noires, disloquées comme des ombres… Et cette trompette qui sonne, sans cesse, là-bas, ah! qu'elle me fatigue… Fais-la taire, petit, je t'en prie!… Et cette cloche, fais taire aussi cette cloche… C'est le curé qui fait ce vacarme… Il bourdonne à mes oreilles pareil à un vol de grands frelons… Chasse-le… Je voudrais dormir…

Quand ma mère rentra, l'abbé était très agité. Il se remuait dans son lit, se découvrait jusqu'au ventre, prononçant souvent des mots incohérents… Ma mère s'étant approchée de lui :

— Ne me dites rien! s'écria-t-il… Je ne veux pas que le curé vienne… je ne veux pas de son Dieu… je ne veux pas!… Je veux mourir comme je l'entends… Pourquoi me torturez-vous ainsi?…

Elle ramena les draps sur sa poitrine, lui parla doucement.

— Le curé passait sur la route, mon cher frère, expliqua-t-elle… vous sachant souffrant, il est venu… Il est dans le jardin!…

Mon oncle se dressa sur son séant, très effrayé.

— Non! non! répéta-t-il… Je ne veux pas… Laissez-moi mourir tranquille…

Ma mère insista, avec des mots tendres, des caresses dans sa voix, des supplications dans son regard…

— Il ne restera qu'une seule minute, mon frère… une minute, voyons!…

Mais l'abbé poussa un cri de fureur.

— Laissez-moi, vous!… laissez-moi, laissez-moi!…

Et empoignant la main de ma mère, il la mordit au pouce, cruellement.

— Que ne suis-je enragé, vilaine femme? vociféra-t-il… J'aurais plaisir à vous tuer, vieille harpie, à vous tuer de cette mort atroce!…

Pendant ce temps, le curé Blanchard avait entrebâillé la porte, montrait sa tête rouge et luisante. Mon oncle l'aperçut, se retourna contre le mur et ne bougea plus. Il fut impossible de lui arracher une seule parole. Aux questions du curé, il ne répondit rien, et les dents serrées, les pommettes éclaboussées d'un rouge plus vif, les yeux fixés sur un point vague de la cloison, il demeura

immobile et sombre. Seuls, ses doigts se crispaient sur les plis du drap, qu'ils tordaient. J'entendais son cœur battre, par coups précipités dans sa poitrine, et ses dents grincer les unes contre les autres. Le curé leva vers le plafond ses bras découragés, et, reconduit par ma mère, il finit pas sortir de la chambre en chuchotant des mots scandalisés.

— Voulez-vous que je reprenne la lecture, mon oncle? demandai-je, un peu honteux de n'avoir pas tenu ma promesse, et croyant faire une diversion à cette scène pénible.

Le malade ne remua pas. Et je l'entendis qui, d'une voix basse et tremblée, chantonna :

Le curé lui d'manda
Lari ra
Le curé lui d'manda :
Qu'as-tu sous ton jupon
Lari ron
Qu'as-tu sous ton jupon

— Mon oncle!… mon oncle! implorai-je… parlez-moi, regardez-moi…

Il continua, plus faiblement, sans bouger, tandis que sa main hachait la toile, ainsi qu'une patte de crabe :

C'que j'ai sous mon jupon
Lari ron
C'que j'ai sous mon jupon,
C'est un p'tit chat tout rond
Lari ron
C'est un p'tit chat tout rond.

Puis, il s'endormit d'un sommeil douloureux, coupé de réveils brusques et de sanglots.

En proie à une surexcitation extraordinaire, il passa une nuit mauvaise. La fièvre redoubla. Son cœur battait ainsi qu'une horloge dont le ressort se détraque; il semblait que la vie se dévidait en un bruit de sonnerie affolée. Le délire mettait en son regard une démence terrible, en ses gestes une hallucination de meurtre. Mon père qui le veillait, aidé de Madeleine, eut beaucoup de difficultés à le contenir. Il voulait se lever, poussait des

cris sauvages, tentait de se ruer contre un être imaginaire qu'il voyait et dont il suivait les mouvements désordonnés, avec une fureur croissante, de minute en minute. Il croyait que c'était le curé Blanchard.

— Tu guettes mon âme, bandit, hurlait-il… tu ne veux pas qu'elle s'éparpille dans les choses, voleur… qu'elle soit heureuse… Mais tu ne l'auras point… Elle est là (il montrait sa gorge serrée par un étranglement); elle est là… Elle me fait mal, elle m'étouffe… Pourtant, je ne la cracherai pas… Va-t'en… va-t'en!…

Et comme mon père, se penchant au-dessus de lui, essayait de le calmer :

— Chasse-le donc! ordonnait-il… maintenant il s'accroche à la corniche, ses ailes étendues, toutes noires… Ah! le voilà qui vole… qui vole… le voilà qui bourdonne… le voilà!… tue-le… Ah! tue-le donc!… Tiens… il se cache sous mon lit, il le soulève, il l'emporte… Ah! tue-le donc!… tue l'infâme curé.

Dans un autre moment, il pleurait, et, tout épeuré il se blottissait sous les draps, en un coin du lit, comme un petit enfant.

Vers le matin, il s'apaisa. Aux agitations de la nuit succédèrent un morne abattement, une prostration lourde de son cerveau et de son corps. Pendant trois heures, il sommeilla, secoué de soubresauts nerveux, sa pauvre tête hantée de cauchemars effrayants qui lui arrachaient des cris d'épouvante. En se posant sur nous, dans les interruptions de l'assoupissement, ses prunelles avaient des profondeurs d'abîme, et cette inquiétante, effarante, accablante fixité du mystérieux regard des bêtes qui viennent de mourir. Elles ne reflétaient plus rien de vivant sur leur convexité vitreuse, plus rien de la vie ambiante, plus rien de la vie intérieure. Et les paupières agrandissaient démesurément, autour de ces prunelles mortes, vides de lumière, leur orbe inerte et pâle. Un instant, il parut me reconnaître; mais ce ne fut qu'une lueur passagère qui s'éteignit aussitôt…

— Mon oncle! dis-je, mon oncle, je suis Albert… votre petit Albert… ne me voyez-vous pas?…

Il continua de me regarder fixement et d'une voix douloureuse, sans articuler les paroles qui tombaient de ses lèvres, ainsi que des sanglots, il chantonna :

C'que j'ai sous mon jupon
Lari ron
C'que j'ai sous mon jupon…

À partir de ce moment, le cousin Debray ne se promena plus dans le jardin. Il restait dans la bibliothèque, l'oreille aux écoutes, apparaissant dans le couloir, au moindre bruit venu de la chambre. Chaque fois que mon père ou que ma mère sortaient, il était là, toujours devant eux, en face de la porte, les paupières bouffies, l'œil soupçonneux :

— Eh bien ?… Ça va toujours plus mal ?

— Plus mal, oui !

— Ah !… Vous savez, il faudra mettre les scellés partout !

Chaque matin, la Poule lui apportait une bouteille de cidre, un pain de trois livres, des tranches de viande froide. Il mangeait dans la bibliothèque ; il y dormait aussi, la nuit, allongé dans le grand fauteuil de mon oncle, se réveillant toutes les heures, pour venir écouter à la porte, et se rendre compte des progrès de la maladie. Un soir, il eut avec ma mère une dispute qui commença très bas, s'éleva peu à peu, au ton violent de la colère et de la menace. Le capitaine disait :

— Vous savez… Il faudra mettre des scellés partout !

Et ma mère, impatientée de cette phrase qui revenait à tout propos, répondait :

— Qu'est-ce que cela vous regarde ?… D'abord, pourquoi êtes-vous ici, vous ?

— Pourquoi ! nom de Dieu ?… Pourquoi ?… Pour vous empêcher de voler, d'emporter les affaires chez vous.

— Moi ?… moi ?… criait ma mère… c'est vous qui fouillez dans les tiroirs !… c'est vous qui êtes un voleur… Que faites-vous ici ? Vous n'êtes que son cousin !…

— Il manque de la vaisselle, de l'argenterie… Je vais prévenir le commissaire de police.

— Moi, je vous ferai jeter dehors par les gendarmes.

Il fallut que mon père vînt imposer silence au capitaine, qui se disposait à épuiser la série de ses jurons.

À mesure que l'état de mon oncle s'aggravait, le cousin Debray se faisait plus insolent, il était d'une méfiance hargneuse de garde-chiourme. Il surveillait mes parents, descendait aux plus

bas espionnages, ne dissimulait point ses espérances cyniques. Toujours il grognait :

— Faudra qu'on mette les scellés, nom de Dieu !… Je suis sur le testament… Vous n'y êtes pas, vous autres… L'abbé se foutait de vous, nom de Dieu !

Il jugea même que la bibliothèque était trop éloignée de la chambre du moribond. Il installa le grand fauteuil dans le couloir et c'est là qu'il passa, désormais, ses journées et ses nuits, en faction, l'âme réjouie par les plaintes, par les râles, par les halètements qui lui arrivaient du lit de douleur où mon oncle agonisait d'une épouvantable hallucinante agonie. Nous l'entendions marcher, cracher, et jurer :

— Nom de Dieu ! faudra qu'on mette les scellés !

Un dimanche matin, je me rappelle, mon père et ma mère s'étaient absentés pour aller à la première messe de Viantais. Madeleine et moi nous veillions mon oncle. Depuis huit jours, il n'avait retrouvé sa raison que deux ou trois fois — un éclair vite disparu. Et dans les courtes haltes de son intelligence, battue par toutes les suppliantes folies de la fièvre, rien n'était plus douloureux que de l'entendre dire :

— Je suis content… je suis content de mourir si tranquille !… Quelle douceur de descendre ainsi bercé sur le grand lac de lumière… Pourquoi ne me fais-tu plus la lecture, mon petit Albert ?… Quand je dors, cela me charme… cela chasse la fièvre… Lis-moi un peu de Lucrèce !…

Son délire, durant les nuits mauvaises, avait eu, à plusieurs reprises, un caractère d'érotisme, d'exaltation sexuelle d'une surprenante et gênante intensité. Comme à l'époque de sa fièvre typhoïde, il avait prononcé des mots abominables, s'était livré à des actes obscènes. En ces moments-là, ma mère n'osait plus s'approcher du lit, dans la crainte d'une attaque imprévue, d'une brusque étreinte impudique, dont elle avait eu une fois beaucoup de peine à se dégager. L'abbé l'avait prise à la taille, l'avait attirée brutalement vers lui, et elle avait senti sur les lèvres l'haleine empestée et brûlante du fiévreux. Ce dimanche-là, il n'y avait pas une demi-heure que nous étions seuls, dans la chambre, Madeleine et moi, quand l'abbé, rejetant loin de lui draps et couvertures, se dressa devant nous, tout à coup, en une posture infâme ; puis, avant qu'il nous eût été possible de l'en empêcher, il quitta

le lit, et, trébuchant sur ses longues jambes décharnées, la chemise levée, le ventre nu, il alla se blottir en un coin de la pièce. Ce fut une scène atroce, intraduisible en son épouvantante horreur… Ses désirs charnels, tantôt comprimés et vaincus, tantôt exacerbés et décuplés par les phantasmes d'une cérébralité jamais assouvie, jaillissaient de tout son être, vidaient ses veines, ses moelles, de leurs laves accumulées. C'était comme le vomissement de la passion dont son corps avait été torturé, toujours… La tête contre le mur, les genoux ployés, les flancs secoués de ruts, il ouvrait et refermait ses mains, comme sur des nudités impures vautrées sous lui : des croupes levées, des seins tendus, des ventres pollués… Poussant des cris rauques, des rugissements d'affreuse volupté, il simulait d'effroyables fornications, d'effroyables luxures, où l'idée de l'amour se mêlait à l'idée du sang; où la fureur de l'étreinte se doublait de la fureur du meurtre. Il se croyait Tibère, Néron, Caligula.

— Qu'on les fouette!… qu'on les déchire! hurlait-il.

De ses doigts recourbés en forme de griffes, il déchirait le vide, s'imaginant qu'il déchirait de vivantes chairs de femme; ses lèvres s'avançaient en monstrueux baisers, suçant le sang aux plaies ruisselantes et rouges. Et c'était horrible, en cette frénésie paroxyste d'une chair moribonde, de voir ces deux yeux vides, fixes, sans un reflet de lumière et de pensée, ces deux yeux déjà morts qui s'élargissaient dans le cercle des paupières raidies. Enfin il tomba durement sur le parquet, et ses mains, auteur de lui bondissantes et tâtonnantes, cherchèrent des proies d'amour.

Pétrifié d'abord par la terreur, je ne remuai pont. Les idées en déroute, les membres rompus, avec cette sensation que je venais de descendre subitement dans un coin de l'enfer, j'aurais voulu m'enfuir. Une pesanteur douloureuse me retenait là, devant ce damné, lamentable et hideux. Cependant, lorsque je vis tomber mon oncle, je poussai un cri, appelai à l'aide le cousin Debray qui montait sa faction dans le couloir. L'abbé se laissa prendre sans résistance.

— C'est cela! dit-il… Je vais dormir!…

Recouché, il eut de petits sanglots, de petites plaintes, au milieu desquels je distinguai l'air de la chanson qui revenait, dans son délire, comme une ironique et mélancolique obsession :

C'que j'ai sous mon jupon
Lari ron
C'que j'ai sous mon jupon.
C'est un p'tit chat tout rond
Lari ron
C'est un p'tit chat tout rond.

Dès lors, il me fut interdit de rester dans la chambre. Je m'installai, moi aussi, dans le couloir, avec le cousin Debray qui ne m'adressa pas une seule fois la parole. Le cousin rôdait d'un bout à l'autre du couloir, les mains derrière le dos, l'air préoccupé, mécontent, trouvant sans doute que l'agonie se prolongeait au-delà de toute convenance. Il était fatigué et sale. Lui, si propre d'habitude, avait ses vêtements couverts de poussière, la barbe trop longue, un foulard noir roulé en corde autour de son cou. Quelquefois il entrait dans la bibliothèque, où je l'entendais taper sur des livres, puis il s'en revenait s'asseoir sur le grand fauteuil, maugréait, mâchonnait sous sa moustache des mots que je ne comprenais pas.

Dans la chambre, les accès se succédèrent rapides… terribles. À travers la cloison m'arrivaient des cris forcenés, des cris étouffés, des râles, des gémissements; c'étaient aussi des bruits de lutte, des craquements de sommier, des vacillations de meubles, quelque chose de vague et d'angoissant qui me donnait l'impression d'un assassinat. De temps en temps, la voix de mon père, suppliait :

— Voyons, Jules, mon ami, calme-toi!

De temps en temps, la voix de Jules, hurlait :

— Viens ici!… Ah! la putain!… qu'on la fouette!

Le curé Blanchard accourut, resta une demi-heure, et ressortit accompagné par ma mère. Ils chuchotaient :

— C'est affreux!… c'est affreux!… Il ne reconnaît plus personne, disait ma mère.

— Heureusement, répondait le curé… Sans cela, il n'aurait pas voulu… Enfin, ça y est… Les gens n'ont pas besoin de savoir le fond des choses.

Et ce fut toute la journée, au milieu des allées et venues, un effarement, une hâte, une folie qui grandissaient. Le capitaine rétrécit l'espace de sa faction, les yeux fixés sans cesse sur la

porte, par où une pauvre âme maudite allait s'envoler, disparaître.

L'agonie se prolongea deux jours encore, deux jours atroces qui me firent l'effet de deux siècles.

Comment je ne suis pas devenu fou, en vérité, je l'ignore. Je vivais en une continuelle horreur, ma raison s'égarait, prise de vertiges insoupçonnés; les perceptions de mes sens, ébranlés par des secousses trop violentes, s'altéraient; les objets les plus ordinaires revêtaient des aspects menaçants, anormaux, extra-terrestres. Il me semblait que mon père, que ma mère, quand ils traversaient le couloir, glissaient, eux aussi, emportés en une fuite d'ombres, comme des êtres inexistants de cauchemars, qu'ils avaient en eux quelque chose de la folie effarante de l'abbé. Le curé, qui revint plusieurs fois, me paraissait un songe extravagant et prodigieux, échappé du cerveau d'un fiévreux. De même que mon oncle, je le voyais virevolter avec d'étranges ailes noires, pareil à un gros oiseau sinistre et carnassier.

Bien que je ne fusse pas entré dans la chambre, durant ces jours abominables, il m'était impossible d'écarter la terrifiante vision de mon oncle Jules, hideux de luxure. Au contraire, elle m'obsédait, se multipliait, s'amplifiait en des images de débauche spectrale. Chaque rugissement, chaque étranglement, chaque convulsion, chaque hoquet que, distinctement, j'entendais à travers le mur, se représentaient physiquement à mon imagination, affectaient des formes visibles et tangibles, des formes de rêve incohérent, des mouvements de vie paradoxale et monstrueuse, dont l'effroi macabre allait se développant. J'aurais voulu m'enfuir, et je ne le pouvais pas. Je restais là, écoutant cette voix qui vomissait, avec les suprêmes souffles de la vie, les blasphèmes et les impuretés; je restais là, écoutant les révoltes dernières de ce cerveau maudit, les derniers spasmes de ce sexe damné. Et je me rappelais ces déchirantes paroles de mon oncle : « Quelle douceur de s'en aller, ainsi bercé, sur le grand lac de lumière!… » Il y avait des heures où je me croyais mort, où je sentais tomber sur moi les étouffantes ténèbres de l'éternel Châtiment.

Vers la fin de ce deuxième jour, le bruit cessa, la voix se tut. Une heure, peut-être, se passa ainsi, dans le silence. La nuit se fit; une clarté jaune brilla dans les fentes de la porte. J'étais tout

seul. Le cousin Debray s'était enfermé dans la bibliothèque. Mon père sortit, m'appela.

— Va dire adieu à ton oncle, mon enfant, murmura-t-il, à voix basse. Deux grosses larmes roulaient sur ses joues pâlies.

J'entrai dans la chambre. Mon oncle reposait, la tête renversée sur l'oreiller. Le visage convulsé, affreusement jaune, le corps immobile, on eût dit qu'il dormait. De temps en temps, un spasme secouait ses mâchoires, et ses mains posées à plat sur les draps ; de sa bouche à peine ouverte, un petit bruit s'échappait doux et chantant comme le bruit d'une bouteille qu'on vide. La barbe poussée mettait des ombres dures sur la peau qui s'orangeait dans les saillies des os, qui se plombait dans l'évidement des muscles étirés. Au pied du lit, ma mère agenouillée priait. Priait-elle ?…

Je m'approchai : le cœur défaillant, je déposai un baiser sur le front de mon oncle. Et dans cette brève seconde, où mes lèvres touchèrent sa peau insensible, me revint à l'esprit avec une extraordinaire netteté, toute la vie de ce pauvre être ; depuis le jour où, prenant mes livres de classe, il les avait lancés par-dessus le mur, d'un geste drôle, jusqu'au moment où il s'était blotti, obscène et si épouvantant dans l'angle de la chambre. J'éclatai en sanglots. Ma mère se releva, croisa les mains du mourant sur sa poitrine, inséra entre ses doigts un petit crucifix de cuivre, qu'elle avait apporté ; puis elle se remit en prières.

Moi, malgré ma douleur, j'avais dans l'oreille l'air de la chanson ; cet air revenait dans tous les bruits ; il était dans le chuchotement des lèvres de ma mère ; il était dans le râle, plus faible, plus léger, qui disait, en se dévidant ainsi qu'un doux ronron de chatte :

Qu'as-tu sous ton jupon ?
Lari ron
Qu'as-tu sous ton jupon ?

Et je répondais en dedans de moi-même, suffoqué par les larmes :

C'est un p'tit chat tout rond
Lari ron
C'est un p'tit chat tout rond.

Lorsque j'entrai dans la bibliothèque, le cousin Debray, debout sur l'escabeau, une bougie d'une main, passait l'inspection des livres. Depuis longtemps il cherchait à retrouver les volumes très chers et très rares que l'abbé, un jour, lui avait montrés.

— Eh bien ? demanda-t-il… Et Jules ?… On ne l'entend plus gueuler.

— Il est mort, dis-je, pris d'un nouvel accès de larmes.

Le capitaine faillit tomber à la renverse et fut obligé de se raccrocher au montant d'un rayon.

— Nom de Dieu ! jura-t-il.

Il descendit bien vite de l'escabeau, empoigna sa casquette en peau de putois, qu'il avait laissée sur la table, et sortit, criant :

— Faut qu'on mette les scellés !

VI

La famille Dervelle était réunie dans le cabinet du notaire, pour la lecture du testament de mon oncle. Le notaire montra d'abord et fit circuler une grande enveloppe jaune, carrée, fermée de cinq cachets très larges de cire verdâtre sur laquelle étaient écrits ces mots : « Ceci est mon testament. » Puis il observa que les cachets étaient intacts, les rompit, et retirant de l'enveloppe une feuille de papier timbré, pliée en deux, il lut, d'une voix lente et solennelle, l'étrange document suivant :

Les Capucins, le 27 septembre 1868.

Je n'ai jamais cru à la sincérité de la vocation des prêtres campagnards, et j'ai toujours pensé qu'ils étaient prêtres parce qu'ils étaient pauvres. Le métier de prêtre attire surtout les paresseux qui rêvent une vie de jouissances grossières, sans labeurs, sans sacrifices, les vaniteux et les mauvais fils que la blouse dégoûte et qui renient leurs pères aux dos courbés, aux doigts calleux; pour eux, le sacerdoce c'est le confortable bourgeois du presbytère, la table servie, l'orgueil d'être salués très bas par les passants. Si la plupart de ces tristes êtres, paysans révoltés et envieux étaient nés riches, ils n'auraient pas songé une seule minute à entrer dans les ordres, et si la fortune leur arrivait, tout d'une coup, presque tous s'empresseraient d'en sortir. J'en veux faire l'éclatante et publique démonstration.

Ceci donc est mon testament, et mon testament est cette démonstration.

Au premier prêtre du diocèse qui se défroquera, à partir du jour de ma mort, je lègue, en toute propriété, mes biens meubles et immeubles, composés ainsi qu'il suit :

1° Ma maison des Capucins, avec ses dépendances et tous les objets mobiliers qui la garnissent, de la cave au grenier, à l'exception toutefois de ma bibliothèque, dont je dispose ci-après.

2° Trois mille cinq cents francs de rentes, en valeurs diverses, dont les titres, tous nominatifs, sont déposés chez le notaire de Viantais.

3° L'argent monnayé, coupons, créances, etc. qui pourraient se trouver chez moi, à l'époque de mon décès.

Je ne doute pas que, ces dispositions étant connues, un grand nombre de prêtres ne se défroquent et ne viennent réclamer âprement ma maison, mes rentes, mon argent, mes meubles. C'est pourquoi je charge mon exécuteur testamentaire de veiller à ce que la qualité de « premier défroqué » soit bien et dûment établie — ce qui sera une source de haines, de jalousies féroces, de mensonges impudents, de faux témoignages, de passions hideuses, qui montreront ce que c'est que l'âme d'un prêtre. S'il arrivait que vingt, cinquante, deux cents prêtres, se fussent défroqués, le même jour, à la même minute, le sort devra décider auquel de ces co-défroqués appartiendra le legs que je fais ici, librement et joyeusement, de ma fortune. Ils la joueront, soit à la courte paille, soit à pile ou face, sous la surveillance de mon exécuteur testamentaire.

Ce légataire inconnu et indigne devra garder Madeleine Couraquin ma servante, lui payer cent vingt francs de gages annuels ou lui servir, à son choix, jusqu'à sa mort, quatre cents francs de rentes.

Je prie M. Servière, propriétaire à Viantais, mon ami, de vouloir bien remplir ces fonctions d'exécuteur testamentaire; je le prie aussi, en souvenir des bonnes relations que nous avons eues, en dédommagement des ennuis que je lui cause, d'accepter le legs que je lui fais de ma bibliothèque, telle qu'elle se composera le jour de ma mort. Et j'appelle toute sa sollicitude sur le paragraphe suivant.

M. Servière trouvera, dans la chambre qui fait face à la bibliothèque, une malle très vieille, peinte en noir, et dont le couvercle est garni de bandes en peau de truie. Je charge M. Servière, le quatrième jour qui suivra ma mort, de brûler cette malle dans la cour des Capucins, et ce, en présence du juge de paix, du notaire et du commissaire de police.

Je désire enfin que mon enterrement soit simple et très court; qu'il ne soit célébré aucune messe, qu'il ne soit brûlé aucun cierge durant le service religieux, lequel sera celui des pauvres. D'ailleurs, comme je déclare n'affecter aucune somme d'argent à la célébration de mes obsèques, je me repose, de ce soin, sur la déconvenue de M. le curé Blanchard.

Jules-Pierre-Marie Dervelle
Prêtre.

Le notaire avait fini la lecture. Hochant la tête, il retourna plusieurs fois la feuille de papier timbré, l'examina avec une attention contrite.

— C'est tout! dit-il, en faisant de la main un geste évasif… C'est bien tout.

Et il se leva demandant :

— Désirez-vous que je vous en fasse faire une copie?

Sur un signe affirmatif de mon père, le notaire entra dans l'étude avec le testament.

Ce fut de l'écrasement, de l'anéantissement. Le cousin Debray n'avait point bougé; le regard fixé sur le parquet, il semblait un bloc de pierre, tant son immobité était complète, tant la stupeur pesait lourdement sur son corps, le tassait en boule inerte. Pourtant, au bout de quelques minute, il se leva, à son tour, souffla très fort :

— Ah! le nom de Dieu de saligaud! cria-t-il d'une voix sourde.

Et, sans regarder personne, il partit poussant d'effroyables jurons.

Quant à mon père, certes, il avait toujours redouté quelque « farce » suprême de l'abbé, mais ce testament, il ne l'aurait jamais prévu! Ce testament dépassait sa raison de bourgeois peureux de toute la terrible hauteur d'un sacrilège irréparable; ce testament perpétuait jusque dans la mort cette vie d'impiété, d'ingratitude, de désordre et de mystification qui avait été celle de son frère; ce testament était le dernier hoquet de cette âme impénitente, le dernier rictus de ce démoniaque esprit, rictus qu'il reverrait, hoquet qu'il entendrait, sans cesse, désormais. Et ce qui l'affligeait cruellement aussi, c'était cette outrageante

indifférence de mon oncle envers une famille qui l'avait soigné, qui s'était dévouée, dans l'enfer de son agonie. Mon père s'attendrissait sur lui-même, sur moi; il se répétait le cœur gros, les yeux humides :

— Pas un mot pour moi!… Pas un souvenir pour Albert!… Ma femme, je comprends encore… Mais moi!… mais le petit!…

Quand le notaire rentra, apportant la copie, mon père éprouva le besoin de s'épancher un peu, et, doucement, tristement :

— C'est dur, tout de même, une chose comme ça! dit-il. Mon Dieu! ce n'est pas tant sa fortune… Il était libre d'en disposer, quoique, en vérité, ce testament soit une infamie… Enfin… Mais c'est le procédé! Pas un souvenir pour Albert, qui est son filleul, le pauvre enfant!… Tenez! il ne lui aurait laissé que sa bibliothèque… Ça n'était pas grand'chose, n'est-ce pas?… Eh bien! il n'y aurait rien eu à dire!… Et cependant autrefois, à Randonnai, hier encore, aux Capucins, j'ai abandonné, pour lui, mes clients! Ah! les gens vont en faire des gorges chaudes!…

Le notaire approuvait, réglait ses expressions de physionomie et ses gestes sur ceux de mon père.

— Oui, oui! disait-il… très contrariant!… très contrariant… Ce n'est pas un conseil que je vous donne, mais il me paraît attaquable, tout ce qu'il y a de plus attaquable. Je ne sais pas jusqu'à quel point… Enfin, vous ferez ce que vous voudrez!…

— Un procès! gémissait mon père… Ah! ma foi, non!… Et puis la blessure n'en serait pas moins là…

Cependant, il serra la copie dans son portefeuille et revint bien vite à la maison, où M. et Mme Robin l'attendaient.

En entendant la lecture du testament, ma mère eut peine à se contenir. Mme Robin poussa des cris de révolte; M. Robin s'exclama :

— Il est nul, nul, nul!… C'est un autel à l'impiété, à l'immoralité… Il est nul!… Et comment délivrer ce legs au premier défroqué!… Il est nul.

Durant trois heures, il cita des commentaires du Code civil, des arrêts de la Cour de cassation. Dans les yeux de ma mère était une effrayante et sombre lueur de haine. Mon père, doucement, se plaignait!…

— Pas un souvenir pour le petit!… Et si vous saviez comme nous l'avons soigné!… Le petit lui faisait la lecture… Son filleul,

madame Robin, est-ce croyable!… Ah! il doit rire de nous, Servière!… La bibliothèque à Servière? Je vous demande un peu!

L'enterrement fut simple et court, ainsi que mon oncle le désirait. Il fut même presque gai. Pas un prêtre ne vint des paroisses voisines. Comme pour les pauvres gens, aucune draperie ne décora le portail de l'église, ni le maître autel, et l'orgue resta muet. Mais derrière le cercueil, la foule était énorme, une foule chuchotante et gouailleuse, qui commentait le testament de l'abbé… Les réflexions plaisantes, irrespectueuses, s'échangeaient d'un groupe à l'autre; l'histoire de la malle circulait de bouche en bouche. Et cela faisait, tout le long du cortège, un concert de rires étouffés, de rires ironiques que rythmaient le *derrlin, derrlin* de la tintenelle, et, de minute en minute, la voix graillonnante d'un chantre. Au cimetière, la foule grossie, se précipita, se bouscula autour de la fosse. Elle s'attendait peut-être à ce que mon oncle allait soulever tout à coup le couvercle de la bière, montrer sa figure grimaçante, exécuter une dernière pirouette, dans un dernier blasphème. Quand le trou fut comblé, l'assistance se retira lentement, déconcertée de n'avoir rien vu de surnaturel et de comique. Personne ne vint jeter un peu d'eau bénite sur la terre nue, où pas une couronne, pas une fleur ne fut déposée.

Le quatrième jour qui suivit la mort de mon oncle, nous nous acheminions, mon père et moi, vers les Capucins. M. Robin, qui devait assister à l'incinération de la malle, avait tenu à nous emmener avec lui. Déjà le notaire, M. Servière, le commissaire de police étaient arrivés. Au milieu de la cour, une sorte de petit bûcher était préparé, un bûcher fait de trois fagots très secs, et de margotins qui devaient alimenter le feu. M. Robin était venu poser les scellés, partout, aux Capucins. On constata que les cachets qui fermaient la malle avaient été respectés, puis M. Servière et le commissaire de police apportèrent la malle dans la cour, et la calèrent, avec précaution, sur les fagots. Ce fut un moment d'émotion vive, et presque de terreur. Le mystère qui gisait au fond de cette malle inquiétait. Et il allait se dissiper en fumée! On le redoutait, mais on aurait voulu le connaître. Et tous, nous avions les yeux tendus sur la malle, des yeux pointus

qui s'efforçaient de traverser les planches, les affreuses planches vermoulues et gondolées, lesquelles nous dérobaient… quoi?… Le juge de paix se rapprocha de mon père, et très pâle, il dit :

— Si c'était plein de matières explosibles!

Mon père le rassura.

— Si ç'avait été comme ça, fit-il, c'est moi qu'il aurait chargé de mettre le feu à la malle.

M. Servière inséra des bouchons de paille flambante dans l'entrelacement des fagots. D'abord, d'épaisses colonnes de fumée montèrent dans l'air tranquille, à peine inclinées par une légère brise de l'est. Peu à peu, le feu couva, pétilla, la flamme grandit, tordant les branches sèches, une flamme jaune et bleuâtre qui bientôt vint lécher les flancs de la malle! Et la malle s'alluma, glissant, s'affaissant dans le brasier. Les côtés, vermoulus et très vieux, s'écartèrent, s'ouvrirent brusquement; un flot de papiers, de gravures étranges, de dessins monstrueux s'échappèrent, et nous vîmes, tordus par la flamme, d'énormes croupes de femmes, des images phalliques, des nudités prodigieuses, des soins, des ventres, des jambes en l'air, des cuisses enlacées, tout un fouillis de corps emmêlés, de ruts sataniques, de pédérasties extravagantes, auxquels le feu, qui les recroquevillait, donnait des mouvements extraordinaires. Tous nous nous étions rapprochés, les prunelles dilatées par ce spectacle imprévu.

— Va-t'en!… va-t'en, petit!

C'était mon père qui m'avait pris par le bras, et me renvoyait, loin du bûcher.

— Va-t'en!… va-t'en, petit.

Je me retirai, l'esprit très troublé, et me postai à l'entrée de l'allée de lauriers. Durant un quart d'heure, tous les cinq, ils restèrent là penchés au-dessus de la flamme, balançant, au bout de leur col étiré, des têtes curieuses et des regards voraces.

Le feu s'éteignit, la fumée se dispersa. Et toujours ils regardaient le tas de cendre qui se refroidissait.

Le retour à Viantais fut silencieux. Sur la place, au moment de quitter M. Robin, je levai les yeux sur la maison des demoiselles Lejars. Derrière sa fenêtre, le petit Georges cousait, plus courbé,

plus terreux, plus anguleux que jamais. Ses mains allaient et venaient, tirant l'aiguille.

— À ce soir ! dit mon père au juge de paix.

— À ce soir ! répondit M. Robin.

Le soir, la vie recommença comme par le passé. À plusieurs reprises, mon père s'écria :

— Mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ?

Et il me sembla que j'entendais un ricanement lui répondre, un ricanement lointain, étouffé, qui sortait, là-bas, de dessous la terre.

Kérisper.
Juillet 1887, janvier 1888.

Lettres de Mirbeau sur *L'Abbé Jules*

(recueillies & annotées par Pierre Michel)

Pour une meilleure appréhension de cet extraordinaire roman de Mirbeau et pour mieux prendre conscience de ses hésitations et des contradictions auxquelles il a été confronté lors de la conception et de la rédaction, la correspondance du romancier est extrêmement précieuse.

Les trois lettres qui suivent ont été rédigées au lendemain de la publication du roman, en réponse à deux comptes rendus parus dans la presse et à une missive admirative d'un confrère vénéré, exprimant une étonnante compréhension du roman et une exceptionnelle fraternité spirituelle. Les deux premières sont adressées à des critiques, l'une au romancier décadent Jean Lorrain, selon toute vraisemblance, et l'autre à Philippe Gille, le responsable de la chronique littéraire du *Figaro* ; quant à la troisième, elle a pour destinataire le poète Stéphane Mallarmé, auquel Mirbeau, de son propre aveu, va désormais vouer « un culte » et qui figurera dorénavant dans son Panthéon esthétique, aux côtés de ses « dieux » Claude Monet, Auguste Rodin et Camille Pissarro [1].

Elles ont été publiées par mes soins et sont recueillies dans le premier volume de la *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, p. 769, p. 785 et p. 790.

1. Voir notre édition de sa *Correspondance avec Rodin,* Le Lérot, Tusson, 1988, de sa *Correspondance avec Monet,* Le Lérot, Tusson, 1990, et de sa *Correspondance avec Pissarro,* Le Lérot, Tusson, 1990.

À un critique [1]

[Kérisper [2] — fin mars 1888]

[…] *Vous avez raison, mon cher ami, dans ce que vous dites de l'abbé Jules, parce que je ne l'ai peut-être pas assez expliqué* [3]*, mais soyez certain qu'il est dans le livre, tel que je l'ai vu et comme dans la vie* [4] *: un homme très malheureux dans son débraillement moral, un de ces êtres d'exception — bien que fréquents* [5] *— dont la rencontre nous étonne et dont on dit « c'est un fou ! »* [6] *sans chercher à découvrir le mécanisme de ces êtres déréglés* [7]*.* […]

Catalogue Charavay, n° 52.245.

Notes

1. Il se pourrait que la lettre fût adressée au romancier Jean Lorrain, qui a rendu compte de *L'Abbé Jules* dans *L'Événement* du 23 mars 1888. Tout en admirant l'observation et l'ironie aiguë de la peinture de la vie provinciale, « d'une authenticité vécue », et tout en voyant dans *L'Abbé Jules* « une œuvre incontestablement puissante », Lorrain n'en jugeait pas moins qu'elle était « injuste », « à coup sûr malsaine », et trop souvent « révoltante ».

2. Il s'agit d'un manoir, proche d'Auray, dans le Morbihan, où Mirbeau s'est installé en juin 1887, au lendemain de son mariage avec Alice Regnault, une ancienne actrice qui est sa compagne depuis l'automne 1884.

3. Dans *L'Abbé Jules,* Mirbeau a en effet tenu à préserver le mystère de son personnage dostoïevskien en maintenant l'extériorité du regard du narrateur, le jeune neveu de l'abbé, et en renonçant du même coup à l'analyse psychologique et à l'omniscience traditionnelle du romancier : il n'explique pas, d'où l'impression d'incohérence, de « débraillement moral », du personnage, qui reste « une énigme indéchiffrable ». De surcroît, le romancier laisse subsister de vastes blancs dans la vie de Jules (ainsi en va-t-il des six années passées à Paris). Cependant il est conscient de son audace et craint d'être allé trop loin. Le « peut-être » est révélateur de ses hésitations : entre le roman français et le roman russe, entre Zola et Dostoïevski, il a eu bien du mal à trancher d'une façon nette. D'où les manquements à la règle qu'il s'était imposée et qui témoignent aussi d'une désinvolture certaine : ainsi, quoiqu'il soit extérieur au héros éponyme, le narrateur en culottes courtes tente parfois d'expliquer après coup le comportement de l'abbé, et il raconte des scènes auxquelles il n'a pas assisté, ce qui transgresse le code de crédibilité.

4. Mirbeau semble vouloir persuader son ami qu'il a décrit son personnage d'après nature. D'après la légende, l'abbé Jules serait inspiré de l'oncle d'Octave, Louis Amable Mirbeau. Mais s'il lui a sans doute emprunté des traits, ce ne saurait être un modèle (la mort édifiante de l'oncle, presque dans les bras de son neveu Octave, telle que celui-ci la rapporte dans sa lettre à Alfred Bansard du 20 mars 1867 — *Correspondance générale,* tome I, pp. 75-76 — est aux antipodes de celle de Jules), et ces traits ont été mêlés à d'autres, empruntés notamment à l'abbé Verger, assassin

de l'archevêque de Paris, Sibour, sans parler de ce que le romancier a projeté de lui-même dans son héros (voir notre introduction, p. 241).

5. Audacieuse alliance de mots, fort révélatrice de la vision mirbellienne de l'humanité : s'il décrit des monstres (l'exception), c'est parce que l'humanité tout entière est — au moins potentiellement — monstrueuse. Dans « Impressions littéraires » (*Le Figaro,* 29 juin 1888), il montrera que c'est en s'attachant aux exceptions que l'on peut peindre l'humanité tout entière. Mais pour Jean Lorrain comme d'ailleurs pour Philippe Gille (voir la note 1, p. 468), d'une semblable « exception », « il n'y a rien à apprendre ».

6. Mirbeau est déjà revenu plusieurs fois sur la question de ceux que l'on étiquette « fous ». Ainsi, à propos de Tolstoï, il écrivait, dans *Le Gaulois* du 2 juillet 1886 — dans un article précisément intitulé « Un fou » — que les hommes ordinaires appellent « fous » les hommes supérieurs qu'ils ne comprennent pas, parce qu'ils sortent de la routine et obéissent à un idéal. De même, à propos du fou de *L'Inconnu,* roman dostoïevskien de son ami et confident Paul Hervieu (article paru dans *Le Gaulois* du 24 juin 1887), il se demandait s'il s'agissait bien d'un fou, « ce fou cruel et tendre qui regarde la vie avec des yeux si clairvoyants, qui enfonce au cœur de l'humanité de si effrayants coups de sonde ». Le « fou » du roman de Mirbeau, de ce point de vue, n'est pas sans évoquer le prince Mychkine, « l'idiot » de Dostoïevski. Ainsi, Philippe Gille écrira, le 11 avril, dans *Le Figaro,* que Jules est « un fou rempli de sagesse ».

7. Le terme de « mécanisme » pourrait faire croire que Mirbeau se situe, malgré qu'il en ait, dans la mouvance du naturalisme déterministe. Mais il reviendra sur l'idée de la lettre dans « Impressions littéraires » (*loc. cit.*) pour la clarifier : justifiant la peinture d'êtres d'exception, il ajoutera en effet : « N'est-ce point la pire des conventions que de vouloir ramener l'humanité à un mécanisme régulier, tranquille et prévu, sans les cassures et sans les explosions inévitables ? »

À Philippe Gille

[Kérisper — vers le 20 avril 1888]

Mon cher Gille,

Excusez-moi de n'avoir pas répondu à votre petit article sur L'Abbé Jules [1]. *D'abord je vous remercie de la sympathie et des éloges que vous y avez mis* [2]. *Quant aux critiques, je les comprends, mais j'aurais beaucoup à les discuter* [3]. *Tolstoï m'écrit* [4] *: « J'aime votre livre, parce que vous y avez mis un très beau et très profond caractère de torture moderne, et parce qu'il éclaire de vives lueurs la vie obscure de l'âme — de l'âme d'élite culbutée par les idées sociales du moment. »* [5] *Nous en recauserons. Soyez persuadé, mon cher ami, qu'en dépit de ces réserves, votre article m'a fait un grand plaisir, et que je vous en suis reconnaissant.*

Et je vous aurais remercié plus tôt si je n'avais été en proie à de terribles accès de fièvre si violents que j'ai été obligé de m'aliter. Je pars pour le Midi, dans l'espoir de laisser cette maudite fièvre quelque part. Car il m'est impossible de travailler, et rien que d'écrire une lettre m'est un effort douloureux.

Je vous serre bien amicalement la main.

Octave Mirbeau
Kérisper

P. S. Ce que je vous dis de Tolstoï, c'est de vous à moi, bien entendu, car je ne voudrais pas qu'on pût m'accuser de me faire de la réclame avec des lettres intimes, nullement destinées à la publicité.

Revue biblio-iconographique, avril 1902. Extraits dans le catalogue de la bibliothèque d'Henri Lenseigne, 1930, p. 228.

Notes

1. Le compte rendu de Philippe Gille a paru dans *Le Figaro* du 11 avril 1888 (il a été recueilli dans *La Bataille littéraire,* quatrième série, 1891, pp. 130-131). Sa conclusion est qu'« il n'y a rien à apprendre », mais qu'« il y a beaucoup à oublier », dans *L'Abbé Jules,* car « le danger serait de généraliser d'après ce sujet exceptionnel ».

2. Gille y admirait des pages « d'une vérité étonnante, d'une élévation de pensée qu'il faut louer ».

3. Gille émettait deux critiques. D'une part, il déplorait des pages « qu'il faut absolument repousser comme gonflées d'exagération, entachées de parti pris ». D'autre part, il voyait en Jules « un monstre », « un assemblage d'étrangetés, un

chaos de sentiments qui se détruisent l'un par l'autre, un amas d'horreurs et de beautés ».

4. Cette lettre, inconnue par ailleurs, n'est même pas recensée dans le catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirbeau, en 1919, ce qui est pour le moins étrange. Il est également curieux que Mirbeau ne la signale dans aucune des lettres à ses amis les plus intimes. Pire encore : des formules de Tolstoï se trouvent aussi dans une lettre qu'il prétend avoir reçue du philosophe Hippolyte Taine, et qui n'a pas non plus été retrouvée ! Selon toute vraisemblance, il s'agit d'une lettre inventée pour les besoins de la cause, forgée par Mirbeau à partir d'extraits de la lettre de Taine (à supposer que celle-ci ait réellement existé et ne soit pas aussi un faux)…

5. Le pseudo-Tolstoï a d'emblée, comme par hasard, mis l'accent sur les deux points qui tiennent le plus à cœur au romancier (et pour cause…) : la mise en œuvre d'une psychologie des profondeurs, et les dégâts du conformisme social.

À Stéphane Mallarmé

[Paris — 25 avril 1888] [1]

Mon cher ami,

Quelle charmante et délicieuse lettre vous m'avez écrite [2]*. De vous, que j'aime comme un des plus précieuses intelligences de ce temps, de vous qui êtes le pur artiste que j'admire* [3]*, ces éloges me redonnent un courage que j'avais perdu, et me causent une joie dont je veux vous remercier de tout mon cœur.*

Il y a, dans votre lettre, mon cher ami, une phrase qui m'a vivement ému, car elle résume si parfaitement ce que j'ai tenté dans L'Abbé Jules *et ce qu'on ne veut pas y voir* [4] *: « Or vous avez créé là un douloureux camarade. »* [5] *Cette phrase me paie de tous mes doutes et de toutes mes angoisses. Merci de l'avoir écrite.*

Je vous aime bien [6]*.*

Octave Mirbeau
Kérisper par Auray
Morbihan

Bibliothèque Jacques Doucet.

Notes

1. Si l'on en croit les archives judiciaires (dossier de l'affaire Gyp), Mirbeau a quitté Kérisper le 20 ou le 21 avril. L'adresse figurant à la fin de la lettre est celle où Mallarmé doit adresser sa réponse, que la domestique, Marie-Anne, doit faire suivre poste restante à Cannes.

2. Allusion à la belle lettre de Mallarmé datée du 16 avril : « Je vous remercie tard, mais peux le faire, avec votre volume, qui est de ceux dont on sent de jour en jour s'affirmer la possession, le premier émerveillement subi de la lecture, avec quel poignant charme ! / L'audacieux portrait de cet abbé Jules hante clairement ; vous avez, avec une vie valant la nature, mais puisée à toute votre pensée et d'abord par la passion littéraire, produit un des originaux qui soient, je comprends que vous l'ayez aimé ; il a remué en moi une tristesse éprouvée seulement devant ce qui est. Fait de chair et d'un mal individuels, le geste, dans lequel il se débat, le héros, a cela pour vous de toucher aussi et point abstraitement à toutes les généralités. / Avoir mis debout seul et entier un pareil quelqu'un, voilà assez pour un livre ; c'est même un des plus beaux emplois du livre, qui figure après tout notre semence idéale : or vous avez créé là un douloureux camarade, que personne ne saura oublier. / L'écriture se fait spacieuse aussi, toute en indications sûres, avec de l'art, enfin, dans ces pages, rien qui ne désigne une œuvre magistrale. Vous devez être très content »… (*Correspondance* de Mallarmé, Gallimard, Paris, tome III, pp. 183-184).

3. Le 26 septembre 1891, dans « Propos belges » — recueilli dans ses *Combats littéraires,* à paraître — Mirbeau évoquera « la noblesse de ce haut et rare et exquis esprit, tant de fois raillé par les plaisantins de la chronique, incapables de concevoir qu'il y ait tant d'art dans un cerveau, tant de simplicité dans une âme ».

4. À travers Jules, c'est toute la condition humaine qui se trouve évoquée : l'homme a un esprit, mais qui n'est qu'une source d'inquiétude ; il a un corps, mais qui ne sert qu'à faire des « cochonneries » où le sang et le sexe ont partie liée ; il aspire à un idéal, mais c'est de cet idéal que naissent tous les fléaux (les Églises et les guerres, les banques et les écoles où on broie les cerveaux). Bref, loin d'être une exception, Jules incarne la misère de l'homme condamné à la solitude, à la souffrance et à la mort. Il est un pauvre animal pris au piège de sa condition et qui se débat misérablement dans ce jardin des supplices qu'est la vie. C'est cela que les critiques se refusent à voir.

5. La formule plaira tellement à Mirbeau, qu'il l'utilisera plusieurs fois dans ses chroniques, en rendant chaque fois hommage à Mallarmé. Sans doute y voit-il tout à la fois la preuve de l'humanité profonde de son personnage, et l'expression de la pitié et de la solidarité qu'il a voulu inspirer.

6. De cet échange de lettres va naître une amitié très solide qui, chez Mirbeau, s'accompagne d'un véritable culte pour l'homme sublime qu'est le poète à ses yeux. La lumineuse lettre de Mallarmé révèle une prodigieuse compréhension de l'œuvre : il est bien lui aussi un esprit fraternel.

Repères bibliographiques

Études de L'Abbé Jules

— Baffeleuf, Stéphanie, *L'Hypocrisie vue des coulisses — Écriture et subversion dans les romans de Mirbeau et Darien,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Limoges, 1996, 119 p.
— Briaud, Anne, « Mirbeau et Schopenhauer », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 219-227.
— Cabanès, Jean-Louis, « Le Discours sur les normes dans les premiers romans de Mirbeau », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 153-164.
— Coiffait, Max, « Enquête sur deux personnages du romancier Octave Mirbeau — L'oncle Louis-Amable et une dame sans crinoline dans la malle de l'abbé Jules », *Cahiers percherons,* Nogent-le-Rotrou, n° 2, 2003, pp. 14-32.
— Coiffait, Max, « L'oncle Louis-Amable dans la malle de l'*Abbé Jules* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 204-214.
— Cornille, Charles-Edmond, *Sur quelques dégénérés dans les œuvres d'Octave Mirbeau,* thèse de médecine, Faculté de médecine de Lille, 1920, pp. 11-29.
— Della Vedova, Alice, *L'Œuvre romanesque d'Octave Mirbeau, tesi di laurea* dactylographiée, Université d'Udine, 1992, pp. 83-106.
— Duret, Serge, « Portrait en négatif — Jules, l'abbé *à la triste figure* », *Lettres actuelles,* numéro spécial « Octave Mirbeau », à paraître en 2004.
— Éperdussin, Delphine, *Le Discours sur l'éducation dans l'œuvre autobiographique d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université Stendhal Grenoble III, juin 2000, 122 p.
— Fiorentino, Francesco, « Uno scrittore politicamente scorretto », préface de *Il reverendo Jules,* Marsilio editori, Venise, mai 2003, pp. 7-20.
— Giaufret-Colombani, Hélène, « Vallès-Mirbeau : la mise en scène de la parole dans les romans autobiographiques », *Vallès-Mirbeau — Journalisme et littérature, Autour de Vallès,* n° 31, Saint-Étienne, pp. 227-252.

— Hagerty, Joseph, « Relative Realities and Specular Images in Octave Mirbeau's *L'Abbé Jules* », *Excavatio,* vol. IX, Livingston (Texas), 1997, pp. 1-9.

— Juin, Hubert, préface de *L'Abbé Jules,* UGE, 10/18, Paris, 1977, pp. 5-31.

— Lair, Samuel, « Jean-Jacques et *le petit rousseau* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, 2003, pp. 31-50.

— Lair, Samuel, « À propos d'une représentation dans l'œuvre d'Octave Mirbeau : la mort, de la sanction à la reconnaissance », Actes du colloque de Lorient sur *Les Représentations de la mort,* Presses universitaires de Rennes, 2002, pp. 213-222.

— Lair, Samuel, *Le Mythe de la Nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Brest, 2002, pp. 122-155.

— Lambert, Emmanuelle, « L'écriture du corps dans les *Romans autobiographiques* de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, 1995, pp. 39-46.

— Lemarié, Yannick, « Jules Dervelle et Ovide Faujas : deux curés en enfer », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, mai 1999, pp. 100-121.

— Logli, Elisa, *L'Impronta naturalista nella trilogia « autobiografica » di Octave Mirbeau, tesi di laurea* dactylographiée, Université de Florence, novembre 2000, 144 p.

— Lustenberger, Christophe, *La Représentation de la faute dans les œuvres romanesques d'Octave Mirbeau,* mémoire de DEA dactylographié, Université Paris-III, juin 1999, 95 pages, *passim.*

— Marquer, Bertrand, *L'Hystérie dans* L'Abbé Jules *et* Le Jardin des supplices *d'Octave Mirbeau,* mémoire de DEA dactylographié, Université Paris-IV, juin 2001, 79 p.

— Michel, Pierre, « Aux sources de *L'Abbé Jules* », *Littératures,* Université de Toulouse, n° 30, février 1994, pp. 73-87.

— Michel, Pierre, éd. de Mirbeau, *Combats pour l'enfant,* Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, pp. 53-60.

— Michel, Pierre, « Huysmans et *L'Abbé Jules* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 7, Angers, mai 2000, pp. 189-194.

— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2000, t. I, pp. 307-318.

— Michel, Pierre, « Octave Mirbeau et l'autobiographie », *Revue des Lettres et de Traduction,* Université Saint-Esprit, n° 7, Kaslik (Liban), mars 2001, pp. 435-445.

— Michel, Pierre, « Mirbeau le cynique », *Dix-neuf/Vingt,* n° 10, septembre 2002, pp. 11-24.

— Michel, Pierre, « Les hystériques de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, mars 2002, pp. 17-38.

— Michel, Pierre, « La correspondance d'Octave Mirbeau et ses romans autobiographiques », *in Lettre et critique,* Actes du colloque de Brest, avril 2001, Presses de l'Université de Basse-Bretagne, 2003, pp. 183-204.

— Michel Pierre, « Mirbeau et l'hystérie », *in Écriture et maladie,* Imago, Paris, 2002, pp. 71-84.

— Planchais, Jean-Luc, « La mère fatale, clé d'un faux naturalisme dans les trois premiers romans d'Octave Mirbeau », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 165-172.

— Proriol, Nathalie, *Temporalité et points de vue : étude sur* L'Abbé Jules *d'Octave Mirbeau,* mémoire de DEA dactylographié, Université de Saint-Étienne, 2001, 105 p.

— Proriol, Nathalie, « La temporalité dans *L'Abbé Jules* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, mars 2002, pp. 77-112.

— Quaruccio, Virginie, *La Passion de la femme,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Avignon, 1998, *passim.*

— Rack, Jean-Yves, *Mirbeau et le naturalisme d'après « Le Calvaire », « L'Abbé Jules » et « Sébastien Roch »*, DES dactylographié, Université de Besançon, 1968.

— Roy-Reverzy, Éléonore, « Le mythe de la nature dans l'œuvre de Mirbeau », *in* Actes du colloque de Clermont-Ferrand sur *Les Mythes de la décadence,* CRLMC, Clermont-Ferrand, 2001, pp. 23-36.

— Saulquin, Isabelle, *L'Anarchisme littéraire d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université Paris IV-Sorbonne, 1996, pp. 90-152 et 343-494.

— Séveno, Anne-Laure, « L'enfance dans les romans autobiographiques de Mirbeau : démythification et démystification », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 160-180.

— Tienda-Jones, Florence de, *Essai sur la lecture textanalytique des trois premiers romans d'Octave Mirbeau,* thèse de troisième cycle, dactylographiée, Université de Besançon, 1987, pp. 27-42,108-147, 188-190, 240-256.

— Vibert, Bertrand, « Celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas — Villiers de L'Isle-Adam et Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, mars 2002, pp. 64-76.

— Wald Lasowski, Patrick et Roman, « *Ecce homo* », préface des *Romans autobiographiques* de Mirbeau*,* Mercure de France, Paris, 1991 (pp. V-VII, XIV-XV et XX-XXIII).

— Ziegler, Robert, « Pour fabriquer un rien : from Education to Anarchy in Octave Mirbeau », *Degré second,* n° 10, États-Unis, septembre 1986, pp. 23-30.

— Ziegler, Robert, « Birth and the Book : the Incunabulum in Octave Mirbeau's *L'Abbé Jules* », *Dalhousie French Studies,* n° 36, Canada, automne 1996, pp. 100-112.

Sébastien Roch

Sébastien Roch
ou « le meurtre d'une âme d'enfant »

« Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »

Depuis ses lettres de jeunesse à Alfred Bansard des Bois [1], où il considérait les croyances religieuses comme des superstitions grossières tout juste dignes d'un « pensionnaire patenté de Charenton » [2] et ne voyait dans les religions qu'une « friperie » et une « Arlequinade constituée » [3], jusqu'à ses dernières années, où il stigmatise le poison indéracinable de l'éducation religieuse [4], l'anticléricalisme et la haine de toutes les religions et de toutes les Églises, et au premier chef du catholicisme, ont été une constante d'Octave Mirbeau. Anarchiste conséquent, désireux de permettre l'épanouissement de tous au sein d'une société de justice et de liberté, il ne peut qu'être révulsé par l'endoctrinement et les manipulations des cerveaux malléables dont se rendent coupables les prêtres, pour la plus grande gloire de leur(s)

1. Publiées par Pierre Michel aux Éditions du Limon, Montpellier, 1989, et recueillies dans le premier volume de la *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, pp. 45-160.

2. *Correspondance générale, loc. cit.,* p. 89.

3. *Ibidem,* p. 140.

4. « Je n'ai qu'une haine au cœur, mais elle est profonde et vivace : la haine de l'éducation religieuse », répond-il, en 1902 à une enquête de la *Revue blanche* (*Combats pour l'enfant,* Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, p. 165). Il dénonce les « crimes de lèse-humanité » qui se perpètrent dans « les maisons d'éducation religieuse » et « [s']élève avec indignation contre la liberté d'enseignement » : « Est-ce que, sous prétexte de liberté, on permet aux gens de jeter du poison dans les sources ? » (*ibid.*, p. 166).

dieu(x), à ce qu'ils prétendent, mais en fait pour préserver leur pouvoir, leurs privilèges, et aussi leur impunité. Mirbeau s'inscrit dans la continuité des grands libres-penseurs de notre littérature qui, de Rabelais et Molière à Stendhal, Michelet, Zola et Camus, en passant par Voltaire, Diderot, les Encyclopédistes et les Idéologues, ont voulu émanciper les esprits du joug clérical et du poison de la culpabilité. Avec beaucoup plus de constance et de virulence que Gambetta et les républicains modérés de son temps, toujours prêts à pactiser avec le diable ensoutané [1], il n'a cessé de crier à sa manière : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »

Depuis cinq siècles que des esprits libres luttent, en France, pour libérer à son tour la pauvre humanité de l'aliénation par les religions instituées et de « l'omnipotente et vorace consolation du prêtre », selon la formule de Mirbeau au début de *Sébastien Roch,* les angles d'attaque n'ont pas manqué. Pour ce qui est du catholicisme et de l'Église romaine, qui sont chez nous les formes dominantes d'un christianisme implanté depuis plus de quinze siècles, les philosophes des Lumières et leurs successeurs se sont fait un malin plaisir de recenser, pour les stigmatiser, toutes les horreurs commises par les fanatiques catholiques, pour qui seule comptait la vérité prétendument révélée, au nom de laquelle, en toute bonne conscience, ils se sont octroyé le droit de torturer, de supplicier, de brûler et de massacrer sur une vaste échelle. Leur dieu, loin d'être un dieu « d'amour » comme le soutiennent les chrétiens — par antiphrase, peut-être —, se révèle en pratique n'être qu'un « maniaque et tout-puissant bandit », qui ne se plaît « qu'à tuer » et qui « s'embusqu[e] derrière un astre pour brandir sa foudre d'une main et son glaive de l'autre », comme le découvre avec horreur le petit Sébastien Roch jeté en pâture aux jésuites. Les croisades, la guerre contre les Albigeois, le génocide des Amérindiens, les guerres de religion, l'Inquisition, et plus tard, à l'époque de Mirbeau, le dépeçage sanglant de l'Afrique

1. Voir notamment son article « Cartouche et Loyola », paru le 9 septembre 1894 dans *Le Journal,* où il stigmatise la collusion entre les cléricaux et les pseudo-républicains, tous également soucieux de tondre les brebis que sont les fidèles et les électeurs (article recueilli dans *Combats pour l'enfant, loc. cit.,* pp. 139-142).

par l'Occident chrétien [1], ont alimenté leur argumentaire, et il serait facile, en comptabilisant les dizaines de millions de victimes de ces diverses monstruosités, d'élaborer un *Livre noir de l'Église catholique,* qui n'aurait rien à envier au *Livre noir du communisme* ni au *Livre noir du colonialisme,* publiés ces dernières années, et que l'on pourrait actualiser à loisir en y ajoutant l'assourdissant silence de Pie XII face au génocide des Juifs et des Tziganes par les nazis, ou les atrocités commises par les pronazis croates et slovaques avec la bénédiction des plus hauts dignitaires catholiques [2].

Un autre angle d'attaque, tout aussi classique depuis Voltaire, consiste à ne voir dans les religions en général, et dans le christianisme en particulier, qu'un « opium du peuple », que des impostures imaginées par des ambitieux sans scrupules, avides de pouvoir pour assurer leur main-mise sur le monde et acquérir à bon compte respect, prestige, pouvoir, prébendes et richesses [3]. À côté des fanatiques, il y aurait des « fripons », selon le mot affectionné par Voltaire, qui les manipulent et qui exploitent l'inépuisable gisement de la bêtise, de l'ignorance, de la naïveté (telle celle de Sébastien Roch), et aussi de l'espérance chevillée au cœur des hommes, pour leur faire croire (et leur vendre) n'importe quoi et, à l'occasion, pour les pousser au crime, à l'instar du Vieux de la Montagne, ou du Mahomet de Voltaire face à Séide, dans la tragédie éponyme ironiquement dédiée au

1. Mirbeau stigmatise à maintes reprises les expéditions coloniales qui, avec la bénédiction du pasteur protestant et du curé catholique, transforment des continents entiers en de terrifiants jardins des supplices et qui seront « la honte à jamais ineffaçable de notre temps », comme il l'écrit dans un article de 1892, « Colonisons » (publié par Pierre Michel chez le libraire-éditeur Émile Van Balberghe, Bruxelles, 2003).

2. Il est à noter qu'une évolution est indéniable. Ainsi, à l'exception des fondamentalistes américains, toutes les Églises chrétiennes, y compris l'Église catholique romaine, ont dénoncé la guerre de Bush junior et de ses complices d'extrême droite, dits « néo-conservateurs », contre le peuple irakien.

3. Dans sa grande comédie *Les Affaires sont les affaires* (1903), Mirbeau fait dire à Isidore Lechat, à propos de l'Église catholique : « Elle n'a pas que des autels où elle vend de la foi… des sources miraculeuses où elle met de la superstition en bouteille… des confessionnaux où elle débite de l'illusion en toc et du bonheur en faux » (acte III, scène 2; *Théâtre Complet,* Éditions InterUniversitaires, Saint-Pierre-du-Mont, 1999, p. 260).

pape. Mirbeau se situe précisément dans la continuité du patriarche de Ferney quand il met en scène des recteurs bretons avides, qui organisent le racket de leurs paroissiens en manipulant leurs pauvres âmes afin de leur soutirer leurs misérables économies, à coup de billevesées ou de menaces de l'enfer [1], ou quand il dénonce la charité qui n'est qu'un odieux *business,* dans sa grande comédie *Le Foyer* (1908) [2].

Un troisième angle d'attaque est fourni aujourd'hui par un abus qui est resté tabou jusqu'à ces dernières années et qui n'a, pendant des siècles, entamé en rien la respectabilité des criminels en soutane, bénéficiaires d'une totale impunité : c'est le viol, non seulement des âmes des enfants ou des ouailles abruties de bondieuseries, ce qui est déjà extrêmement grave, mais aussi des corps des adolescents et des jeunes adultes des deux sexes qui leur sont confiés, dans le cadre des collèges religieux, des couvents, des séminaires, des foyers « charitables » ou des colonies de vacances, quand ce n'est pas carrément dans les confessionnaux ou les sacristies. On commence seulement à parler de ces crimes [3], que ni la « justice », comme on dit — de nouveau par antiphrase, sans doute —, ni le pouvoir politique, ni les *media* n'ont voulu reconnaître. Ils les ont au contraire ignorés et occultés systématiquement, dans l'espoir de décourager les victimes d'ouvrir la bouche, tant la révélation de ces crimes leur

1. Voir par exemple « Monsieur le Recteur », « Un baptême » et « Après 1789 », dans le tome II des *Contes cruels* de Mirbeau (Librairie Séguier, Paris, 1990; Les Belles Lettres, Paris, 2000). Voir aussi « Les marchandes du temple », *ibidem*.

2. Recueillie dans notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003. Le Foyer mis en scène par Mirbeau, et dirigé par un sénateur et académicien bonapartiste, le baron Courtin, est un lieu d'exploitation économique et sexuelle des adolescentes qui y travaillent. La pièce fit scandale en 1908 et donna lieu à une longue bataille de Mirbeau contre l'administrateur de la Comédie-Française, Jules Claretie, qui, après avoir imprudemment accepté ce brûlot, fut obligé de le représenter à son corps défendant par une décision de justice.

3. Ces dernières années, nombre de prêtres français dits « pédophiles » ont été condamnés; en Autriche, le cardinal de Vienne, accusé de viol de séminaristes, a été démis de ses fonctions et envoyé dans un couvent pour se faire pénitence *le reste de son âge*; aux États-Unis, ce sont carrément deux mille prêtres catholiques qui ont été mis en accusation pour abus sexuels sur mineurs et à qui leur Église a épargné l'incarcération en versant aux victimes de très lourds dédommagements, qui pourraient bien l'obliger un jour à mettre la clef sous la porte, comme le diocèse de Boston en est menacé depuis quelques mois, après la démission forcée de son archevêque.

apparaissait constituer une menace pour l'ordre social tout entier. Si en effet, même dans une société qui se prétend laïque, comme la France depuis 1905, ce qu'on appelle « l'ordre » continue de reposer sur la confiance accordée aux représentants de Dieu sur terre et aux défenseurs autoproclamés de la prétendue « morale » tombée du ciel, il ne peut être que subversif de dévoiler les horreurs qui se perpétuent de génération en génération derrière les murs des collèges ou à l'abri des confessionnaux. Or c'est précisément ce tabou que Mirbeau a transgressé, ô combien ! dans son roman *Sébastien Roch,* qui paraît chez Charpentier en 1890, l'année même où il se rallie officiellement à l'anarchie.

Genèse du roman

Sébastien Roch peut à juste titre être qualifié de roman autobiographique dans la mesure où Mirbeau, comme dans *Le Calvaire* (1886), y utilise, à des fins fictionnelles, des expériences éminemment personnelles : l'action est située dans le collège même où il a fait quatre années d'études, le collège des jésuites de Vannes ; comme Sébastien Roch, il en a été chassé dans des conditions plus que suspectes, qui laissent à penser qu'il a bien pu être lui aussi victime d'une violence sexuelle de la part d'un des jésuites du collège [1] ; pour imaginer le prêtre violeur d'enfants, nommé de Kern dans le roman, maître d'études du petit Sébastien, il s'est visiblement inspiré de son propre maître d'études, Stanislas du Lac, qui fera une belle carrière de prédicateur, avant de devenir le confesseur du général de Boisdeffre et l'âme damnée des anti-dreyfusards [2] ; dans le dernier chapitre, il met de nouveau à profit son expérience traumatisante de la guerre de 1870 dans les rangs des moblots de l'armée de la Loire ;

1. Sur cet aspect de la vie de Mirbeau, le mystère de son renvoi du collège de Vannes et les conséquences à long terme de ce viol plausible, voir Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle,* Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 42-46 ; et mon introduction au roman dans l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, tome I, Paris-Angers, 2000, pp. 528-532.

2. Sur le rapprochement entre de Kern et du Lac, voir l'article de Pierre Michel, « Octave Mirbeau et Stanislas du Lac », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 5, Angers, 1998, pp. 129-145. Voir aussi les documents reproduits en annexe p. 749.

quant au village du Perche où Sébastien passe sa jeunesse, nommé Pervenchères, c'est de nouveau une transposition de Rémalard, où le romancier a passé la sienne.

C'est vers le 24 novembre 1886 qu'apparaît le premier projet de ce troisième roman officiel, quand Mirbeau annonce à son éditeur Paul Ollendorff, chez qui il a fait paraître tous les romans écrits comme « nègre » et les deux premiers romans signés de son nom, la publication prochaine de deux romans dans l'année qui suit, *La Rédemption,* suite du *Calvaire* qui ne sera jamais écrite, et *Le Petit Meuble.* Onze mois plus tard, alors qu'il n'est pas plus avancé, il prie son confident Paul Hervieu de « promettre en [s]on nom » au *Figaro* « un roman pour l'année prochaine, vers pareille époque. Ce sera *Le Petit Meuble.* » [1] Comment ne pas rapprocher ce titre provisoire du *Petit Chose* d'Alphonse Daudet, qui évoquait déjà la vie du collège sous le Second Empire ? Mirbeau a longtemps manifesté du mépris pour Daudet, dont la vision de la société et des hommes lui paraissait trop optimiste et superficielle [2], et on comprend qu'il ait souhaité se mesurer de nouveau à lui, comme il l'a déjà fait en 1885 dans ses *Lettres de ma chaumière* [3], dont le titre ne pouvait manquer de rappeler les *Lettres de mon moulin.* Mais comme il se réconcilie alors avec l'auteur de *Tartarin,* par le truchement de l'ami Hervieu, il n'a sans doute pas souhaité conserver un titre qui risquait d'apparaître comme une allusion critique à l'œuvre de son aîné.

C'est seulement à la fin de l'année 1888 qu'il entame difficilement la rédaction de *Sébastien Roch,* tout en se débattant contre les fièvres paludéennes et en continuant à chroniquer dans la presse pour assurer sa subsistance. Du coup il ne progresse que lentement, et de nouveau, comme lors de la rédaction de *L'Abbé Jules,* il est condamné à une épuisante course contre la montre pour livrer sa copie dans des délais décents à *L'Écho de Paris,* dont le poète Catulle Mendès a pris la direction littéraire et qui

1. Lettre à Paul Hervieu du 11 octobre 1887 (*Correspondance générale,* tome I, *op. cit.*, p. 722).

2. Sur les relations entre Mirbeau et Daudet, voir l'article de Pierre Michel, dans les *Cahiers naturalistes,* n° 62, 1988, pp. 116-126.

3. Elles ont été publiées chez Laurent en novembre 1885. Elles ont été recueillies dans notre édition en deux volumes des *Contes cruels* de Mirbeau (*loc. cit.*).

pré-publie le roman en feuilleton. C'est le 23 mars 1890 qu'il en vient à bout. Le 3 avril s'achève le feuilleton et le volume paraît le 26 suivant chez Charpentier. Dans un silence de mort.

De fait, ce « roman d'un enfant » qu'il annonçait à Claude Monet en février 1889 [1] est de nature à choquer roidement le public et la critique. Non pas à cause des quelques audaces littéraires que se permet un romancier en rupture avec la vulgate naturaliste. Mais, bien sûr, à cause du sujet traité, et peut-être aussi parce que quelques lecteurs bien informés n'ont pas dû manquer de reconnaître le modèle du prêtre pervers au charme sulfureux. Au-delà de l'épisode central et controversé, plus généralement, Mirbeau va à rebours de tous les conformismes et de tous les préjugés sur l'enfance, l'école et la société, et fait de son roman un brûlot éminemment subversif. Au lieu de donner de l'enfance et du milieu familial et scolaire où se développe l'adolescent une image, sinon aseptisée, comme le fait la littérature idéaliste dont il se gausse [2], du moins inscrite dans les limites de la décence et du respect de « l'ordre » établi, notre Don Quichotte, ne reculant devant rien, nous raconte benoîtement « le meurtre d'une âme d'enfant » par ceux-là mêmes qui sont supposés incarner la morale et la religion. Circonstance aggravante : l'exemple particulier du petit Sébastien n'est jamais que l'illustration d'une loi générale, ce qui permet de remettre radicalement en cause l'organisation sociale ! De quoi s'agit-il en effet ?

Une fabrique de larves

Pour Mirbeau, dans la société française dominée par la bourgeoisie, la famille, l'école et l'Église romaine, qui constituent « la sainte trinité », ont pour fonction unique de décerveler les enfants, d'écraser leur individualité et d'étouffer leurs insondables potentialités, pour faire d'eux des larves humaines, qui seront, d'une part, les « électeurs soumis » dont les Cartouche de la République ont besoin, et, d'autre part, les « fervents du mensonge religieux » que les Loyola en soutane vont pouvoir

1. Octave Mirbeau, *Correspondance avec Claude Monet,* Le Lérot, Tusson, 1990, p. 72.

2. Voir notamment l'article de mars 1885, « Littérature infernale » (reproduit dans les *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 1, Angers, 1994, pp. 151-156).

tondre à loisir [1]. Il serait vain d'espérer que l'école, fût-elle publique et officiellement qualifiée de laïque, remplisse la mission émancipatrice que les progressistes lui ont fixée. Mirbeau adresse au système scolaire de son temps quatre critiques majeures.

Tout d'abord, l'école lui apparaît comme une prison : « Il y a quelque chose de plus triste que la porte d'une prison, c'est la porte d'un collège, quand, les vacances finies, elle se referme sur vous, emprisonnant pour une année votre liberté cabriolante de jeune gamin », écrivait-il dès 1880 [2]. Dix ans plus tard, dans *Sébastien Roch,* le collège Saint-François-Xavier de Vannes est présenté comme une « grande prison de pierre grise » et Mirbeau évoque la morne et carcérale grisaille qui sourd des « couloirs percés de larges fenêtres, par où des cours rectangulaires, des petits jardins souffrants, des espaces carrés en forme de cloître et de préau, s'apercevaient uniformément enclos de hauts bâtiments qui leur donnaient un jour crayeux, d'une dureté, d'une tristesse infinie ». Il n'y a pas que les bâtiments qui rappellent sinistrement les prisons : il y a aussi les geôliers : les pions, qui, du haut de leur chaire, « vous regarde[nt] sournoisement derrière une fortification de livres »; et les professeurs, dont l'unique fonction semble être de tout interdire de ce qui est beau et enrichissant : la poésie, les livres, le style, le rêve (« Il rêvait ! C'était donc un crime de rêver ? Il cherchait des mots jolis, parés, vivants ? C'était donc défendu ? », s'étonne naïvement le petit Sébastien), l'amour de l'art et de la nature, toute pensée personnelle, et même les mots suspects d'évoquer des choses jugées peu ragoûtantes et contraires à la sainte ignorance (ainsi Sébastien est-il puni pour avoir, au scandale de tous, évoqué « l'enfant qui sort de ses flancs déchirés »). Ils font régner une discipline de fer, réprimant impitoyablement tout manquement à leur ordre mortifère, confisquant les livres interdits ou les dessins jugés potentiellement dangereux par la sensibilité artiste qu'ils révèlent, multipliant les punitions arbitraires, humiliant et mettant au ban de la classe ceux qui résistent un tant

1. « Cartouche et Loyola », art. cit.

2. « Pauvres potaches », *Le Gaulois,* 4 octobre 1880. L'article est signé du pseudonyme de Tout-Paris.

soit peu au décervelage, bref mettant en œuvre une véritable « persécution ».

Deuxième grande critique : ce que Mirbeau appelle « l'orthopédie de l'esprit à laquelle on soumet les natures les plus saines » [1] — tel Sébastien, qui, avant d'être expédié au collège de Vannes par un père à l'insatiable vanité, « avait la viridité fringante, la grâce élastique des jeunes arbustes qui ont poussé, pleins de sève, dans les terres fertiles », et « la candeur introublée de leur végétale vie ». C'est un constat de désastre qu'il fera plus tard dans son journal intime, où il s'avouera suffisamment lucide pour prendre conscience de son aliénation, mais incapable pour autant de s'en libérer : « […] une révolte en est née contre tout ce que j'ai appris, et ce que je vois, qui lutte avec les préjugés de mon éducation. Révolte vaine, hélas ! et stérile. Il arrive souvent que les préjugés sont les plus forts et prévalent sur des idées que je sens généreuses, que je sais justes. »

Pour parvenir à cet édifiant résultat, les professeurs, anticipant sur le conditionnement par tropismes négatifs imaginé par Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes,* s'emploient à susciter chez leurs élèves l'ennui et le dégoût, afin d'être bien sûrs que rien ne subsistera des potentialités intellectuelles ni de la personnalité de l'enfant. Ainsi sont conçus les programmes scolaires, qui accordent la priorité à une langue morte, le latin, et à une littérature du passé que rien ne vient revitaliser, d'où un très vif sentiment d'inutilité, que ressent Sébastien : « À l'étude il ne travailla pas, pris de paresse devant ses livres, envahi de dégoût, à la pensée d'avoir à conjuguer des verbes barbares. » « Une fois ses devoirs bâclés, ses leçons récitées, il ne lui en restait rien, dans la mémoire, qui le fît réfléchir, rien qui l'intéressât, le préoccupât ; rien, par conséquent, ni formes, ni idées, ni règles, qui se cristallisât au fond de son appareil cérébral ; et il ne demandait pas mieux que de les oublier. C'était, dans son cerveau, une suite de heurts paralysants, une cacophonie de mots barbares, un stupide démontage de verbes latins, rebutants, dont l'inutilité l'accablait. » Quant à l'histoire, elle se réduit à une

1. « La Rentrée des classes », *Le Gaulois,* 7 octobre 1879. L'article est également signé du pseudonyme de Tout-Paris.

morne et abrutissante propagande : « On le gorgeait de dates enfuies, de noms morts, de légendes grossières, dont la monotone horreur l'écrasait. » Il en résulte le plus souvent une « indigestion », qui participe efficacement de la crétinisation programmée.

Pour couronner le tout, il ne reste plus qu'à proposer comme objectif, non pas la culture, non pas des « idées générales », encore moins l'épanouissement personnel, mais le baccalauréat, efficace « moyen de contrôler les esprits ». Certes, concède avec humour Mirbeau, « le baccalauréat n'a jamais créé de toutes pièces un imbécile, mais il est merveilleux comme il en a développé et amené à une parfaite maturité », parce qu'il surgit juste au moment « où l'esprit de l'enfant commence à se développer et à s'ouvrir des avenues sur toutes choses ». Quoi que l'on fasse, un examen de ce type sera « toujours une prime pour la médiocrité des idées, un obstacle pour l'originalité d'esprit, une tentation pour les moyens vulgaires » [1]. Cette prime à la médiocrité est illustrée, dans *Sébastien Roch,* par les résultats scolaires du besogneux « Le Toulic, qui est toujours le premier », nonobstant son « intelligence lente », alors que les potentialités artistes de Sébastien sont superbement ignorées.

Troisième grave danger de cette éducation : elle est compressive pour la vie affective et sexuelle de l'enfant et de l'adolescent, d'où un inassouvissement préjudiciable à l'épanouissement de l'adulte : « S'il n'y avait que Virgile et les vers à soie pour abrutir les potaches, il n'y aurait peut-être que demi-mal. Mais il y a autre chose. Il y a l'horrible et inhumaine compression de l'être humain à la plus belle période de son développement et de son efflorescence. […] Vers l'âge de quatorze ans, l'homme s'éveille dans l'enfant. Il lui faudrait le grand air, la culbute dans les champs, en plein soleil. Cela créerait un "déversoir" à ce trop-plein de vie qui se manifeste en lui. […] Au lieu de cela, les rêves se développent en liberté entre quatre murs noircis d'encre pendant que le professeur lit Xénophon d'une voix somnolente à ses auditeurs somnolents; ils se donnent carrière à l'étude, en

1. « Baccalauréat », *L'Événement*, 1er décembre 1884 (article recueilli dans *Chroniques du Diable,* Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1994, p. 79).

récréation, au dortoir nu et maussade. » [1] Dans *Sébastien Roch,* si le père de Kern parvient à séduire l'adolescent candide et ignorant, précisément âgé de quatorze ans, c'est en mettant à profit ses « rêves » imprécis et généreux, et en énervant le chaste enfant par un « continuel fracas d'images enfiévrées ». La vie sexuelle du futur adulte, devenu inadapté à la vie, en sera à jamais dévoyée.

Le résultat d'une semblable « éducastration », ce sont des êtres dénaturés et dépersonnalisés, inaptes à la vie de l'esprit et du corps, mais adaptés aux besoins d'une société misonéiste et niveleuse, où le conformisme est impératif et où la pensée est perçue comme une menace pour le désordre établi. Ainsi, en dépit de la « révolte » de Sébastien « contre tout ce qu'[il a] appris », « les préjugés de [son] éducation », imprégnés en lui, sont-ils indéracinables : « Je ne puis, si confuse qu'elle soit encore, me faire une conception morale de l'univers, affranchie de toutes les hypocrisies, de toutes les barbaries religieuse, politique, légale et sociale, sans être aussitôt repris par ces mêmes terreurs religieuses et sociales, inculquées au collège. Si peu de temps que j'y aie passé, si peu souple que je me sois montré, à l'égard de cet enseignement déprimant et servile, par un instinct de justice et de pitié, inné en moi, ces terreurs et cet asservissement m'ont imprégné le cerveau, empoisonné l'âme. Ils m'ont rendu lâche, devant l'Idée. » À plus forte raison « l'empreinte » — terme repris par Édouard Estaunié [2], pour intituler son premier roman, paru cinq ans après *Sébastien Roch* — est-elle encore plus ineffaçable chez les adolescents qui n'ont pas même essayé de résister, ne fût-ce qu'en opposant, au maelström d'insanités scolaires, la force d'inertie de la paresse, forme de résistance passive dont le romancier écrit que, « chez les natures d'enfant, ardentes, passionnées, curieuses », elle « n'est le plus

1. « L'Éducation sentimentale », *L'Événement,* 12 avril 1885 (article recueilli dans *Chroniques du Diable*, *loc. cit.*, p. 111).

2. Édouard Estaunié (1862-1942) est un romancier voué à la vie secrète de l'âme. *L'Empreinte,* prépubliée en 1895, est son premier roman, dont l'action se situe dans un collège de jésuites. Sur le rapprochement entre les deux romans, voir l'article de Pierre Michel, « Octave Mirbeau, Édouard Estaunié et l'empreinte », *in Mélanges Georges Cesbron,* Presses de l'Université d'Angers, 1997, pp. 209-216.

souvent qu'un froissement de la sensibilité, une impossibilité mentale à s'assouplir à certains devoirs absurdes, le résultat naturel de l'éducation disproportionnée, inharmonique qu'on leur donne » : « Cette paresse, qui se résout en dégoûts invincibles, est, au contraire, quelquefois la preuve d'une supériorité intellectuelle et la condamnation du maître. »

À l'origine, son projet était de présenter l'histoire d'un futur génie à partir de sa prime enfance, mais pour des raisons éditoriales, le format standard à ne pas dépasser, Mirbeau s'est vu « forcé de le tuer » [1] à l'âge de dix-sept ans, comme il l'écrit plaisamment. Du moins, avant de le sacrifier sur l'autel de la Bibliothèque Charpentier à 3 francs 50, entendait-il « décrire cette âme en face de l'éducation, en face du balbutiement de sa personnalité » et laisser deviner, « par des aspirations confuses, incertaines, des élans spontanés, l'homme qu'il fût devenu plus tard » : « Cela m'avait longtemps tenté, explique-t-il à Claude Monet. Je m'étais dit : "combien de grands artistes, de grands poètes, meurent à dix-sept ans et sont perdus pour nous ?" » [2]

Ainsi, le génie potentiel que tout enfant porte en lui, mais que seuls les poètes et les artistes, d'après Baudelaire et Mirbeau, sont aptes à retrouver à volonté, est détruit par l'institution même qui est censée permettre d'émanciper l'enfant du « legs fatal » de sa nature biologique pour faire de lui un être de culture. Alors qu'un roman de formation est supposé nous présenter cet arrachement progressif et douloureux à l'animalité humaine, *Sébastien Roch* constitue au contraire le prototype du roman de la déformation. On livre aux jésuites « pétrisseurs d'âmes » [3] une âme naïve, saine et porteuse d'une sensibilité artiste, qui l'expose à la « persécution » de ses maîtres et aux « brimades » de ses condisciples, et, à la sortie du collège, on n'a plus qu'un adolescent désorienté, déséquilibré, culpabilisé, à la sexualité complètement détraquée, et incapable, on l'a vu, d'élaborer une pensée originale : « Il était venu ignorant et candide ;

1. Lettre à Paul Hervieu du 28 janvier 1889 (*Correspondance générale* de Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, tome II, à paraître 2004).

2. *Correspondance avec Claude Monet, loc. cit.*, p. 72.

3. C'est le titre d'un article de Mirbeau paru dans *Le Journal* du 16 février 1901 (il est recueilli dans les *Combats pour l'enfant, loc. cit.*, pp. 159-164).

on le renvoyait ignorant et souillé. Il était venu plein de foi naïve ; on le chassait plein de doutes harcelants. Cette paix de l'âme, cette tranquillité du corps qu'il avait en entrant dans cette maison maudite, un vice atroce, dévorant, les remplaçait, avec ce qu'il apporte de remords, de dégoûts, de perpétuelles angoisses. » Et Sébastien de conclure : « On déformait, on tuait les âmes d'enfants. »

Pour rendre encore plus monstrueux « ce meurtre d'une âme d'enfant » et pour susciter « un attendrissement à noyer tous les cœurs dans les larmes », dans l'espoir que la pitié amènerait son lectorat à s'interroger sur l'envers de la société où il vit, Mirbeau a mis en œuvre un dispositif narratif efficace.

Le dispositif narratif

Tout d'abord, il a complété le viol de l'esprit et de l'âme de Sébastien, par ces « pourrisseurs d'âmes » que sont les jésuites, en plaçant au centre du récit le viol de son corps par son maître d'études, le diabolique et séduisant « père » de Kern, et en étudiant « ce que cette commotion produit en lui plus tard, au point de vue de l'amour, au point de vue de la formation de ses idées ». Ce viol constitue un traumatisme d'autant plus durable et pernicieux que, d'une part, il a été commis au terme d'une entreprise de séduction contribuant à anesthésier et à culpabiliser la victime, et que, d'autre part, il se complique d'un triple inceste de nature à lui faire perdre tous ses repères, dans la mesure où de Kern est un substitut du père Roch, qui a confié son fils aux jésuites, et a de surcroît sur l'adolescent l'autorité du professeur et celle d'un prêtre : symboliquement, il dispose donc de trois formes d'autorité paternelle. Pour éviter toute méprise du lecteur et lui interdire de voir dans ce douloureux épisode la moindre matière à lubricité [1], en même temps que pour éviter

1. Dans plusieurs romans de Mirbeau, qui est sans illusions sur la nature humaine, le viol, thème récurrent de son œuvre, est une source d'excitation pour les hommes, et aussi pour les femmes : dans *L'Écuyère* (viol de Julia Forsell) et, pire encore, dans *Le Journal d'une femme de chambre* et *Dingo,* où le viol de fillettes est suivi de meurtre. Pour Mirbeau, le sexe et la mort ont partie liée, et l'instinct génésique est indissociable de l'instinct du meurtre, comme on le voit dans l'avant-dernier chapitre de *Sébastien Roch.*

tout risque de poursuites judiciaires [1], Mirbeau se garde bien de décrire quoi que ce soit : le viol *stricto sensu,* qui relève de l'indicible [2], donne lieu à une ellipse et le récit s'interrompt, remplacé par une ligne de points, procédé qu'il a déjà mis en œuvre lors du récit de deux autres viols, dans *L'Écuyère* et *Dans la vieille rue* [3].

Ce viol du corps de l'adolescent préalablement « chloroformé d'idéal », et dont les réflexes sont inhibés, est évidemment révélateur de la tartufferie de l'Église de Rome et constitue une bonne occasion pour la démasquer publiquement afin de réduire sa capacité de nuisance. Il renvoie à une réalité occultée que Mirbeau le justicier entend bien mettre en pleine lumière. Mais ce qui lui importe tout autant, c'est qu'il apparaisse aussi comme le symbole, en même temps que le symptôme, de la grave maladie dont est atteint le système scolaire en général. Certes, il n'est question ici que d'un collège de jésuites, qui a ses spécificités et présente des tares qui lui sont propres, ô combien ! et que Mirbeau ne cessera de stigmatiser. Mais il fait partie intégrante du système scolaire de l'époque, et le rappel, dès les deux premières pages du roman, des succès au baccalauréat vantés par les prospectus de l'établissement vise à empêcher le lecteur de réduire la portée du roman à la simple critique du jésuitisme et de l'aliénation religieuse. Avec des variantes, aux yeux de Mirbeau, c'est tout le système scolaire, et pas seulement les collèges confessionnels, qui est un Moloch ; et les enfants qui lui sont sacrifiés ne sont que des proies, voire de la chair à pâtée [4], destinée à fournir la future chair à usine et chair à canon dont la criminelle société bourgeoise a besoin. C'est ce que suggère on ne peut plus clairement un rêve de Sébastien, dont « le symbolisme [lui] a paru

1. On sait par des résumés de lettres de l'éditeur Georges Charpentier à Mirbeau que la « justice » suivait de près le feuilleton dans *L'Écho de Paris.*

2. Il aura fallu plus d'un quart de siècle à Mirbeau pour pouvoir en parler, alors que, à la différence de Sébastien, il a fini par surmonter le traumatisme. C'est précisément ce caractère indicible du viol subi qui empêche le romancier de recourir à son habituel récit à la première personne.

3. Dans ce dernier roman, il s'agit d'un véritable viol conjugal résultant de l'inutile sacrifice de l'héroïne.

4. Il est à noter que Sébastien, avant de devenir de la chair à canon et de rêver de chair « à pâtée », a été, au cours de sa séduction, de la chair « appâtée ».

curieux » : « Nous étions dans la salle du théâtre de Vannes : sur la scène, au milieu, il y avait une sorte de baquet, rempli jusqu'aux bords de papillons frémissants, aux couleurs vives et brillantes. C'étaient des âmes de petits enfants. Le Père Recteur, les manches de sa soutane retroussées, les reins serrés par un tablier de cuisine, plongeait les mains dans le baquet, en retirait des poignées d'âmes charmantes qui palpitaient et poussaient de menus cris plaintifs. Puis, il les déposait en un mortier, les broyait, les pilait, en faisait une pâtée épaisse et rouge qu'il étendait ensuite sur des tartines, et qu'il jetait à des chiens, de gros chiens voraces, dressés sur leurs pattes, autour de lui, et coiffés de barrettes. Et que font-ils autre chose ? » L'école est bien le reflet d'une société homicide, où les enfants ne sont jamais traités comme des fins, mais toujours comme de simples moyens que l'on sacrifie cyniquement à des objectifs sacralisés : la Patrie, le Salut, l'Ordre, la Propriété, le Profit. On comprend aisément que, dans sa défense prioritaire des droits imprescriptibles de l'enfant, dans une société qui n'assure pas au plus grand nombre les conditions matérielles et morales d'une vie digne, Mirbeau en arrive logiquement à revendiquer le droit au non-être et à défendre, comme le théoricien anarchiste Paul Robin [1], les thèses néo-malthusiennes [2].

Ensuite, Mirbeau a divisé son récit en deux parties séparées par une ellipse de cinq années, ce qui lui permet de confronter systématiquement, pour mieux les opposer, deux visages de Sébastien, avant et après le collège et le triple viol, de l'esprit, de l'âme et du corps, qu'il y a subi, afin de mieux faire ressortir les impressionnantes déformations opérées en un laps de temps aussi court. D'un côté, le pré-adolescent de onze ans, « un bel enfant, frais et blond, avec une carnation saine, embue de soleil,

1. Mirbeau a pris précisément la défense de Paul Robin lorsqu'il a été démis de son poste de directeur de l'orphelinat de Cempuis, en 1894, dans l'article déjà cité « Cartouche et Loyola ».

2. Sur le néo-malthusianisme de Mirbeau, voir le chapitre IX de notre édition de ses *Combats pour l'enfant, loc. cit.*, pp. 189-216. Dès 1890, il réclame le droit à l'avortement ; en 1900, il mène une grande campagne contre la politique nataliste dans une série d'articles du *Journal* intitulés « Dépopulation ».

de grand air, et des yeux très francs, très doux, dont les prunelles n'avaient jusqu'ici reflété que du bonheur ». De l'autre, un jeune adulte de vingt ans, « resté maigre et pâle », dont « le dos se voûtait légèrement », dont « la démarche devenait lente, indolente même », et dont les « yeux conservaient un bel éclat d'intelligence qui souvent se voilait, s'éteignait dans quelque chose de vitreux » : « À la franchise ancienne de son regard se mêlaient de la méfiance et une sorte d'inquiétude louche qui mettait comme une pointe de lâcheté dans la douceur triste qu'il répandait autour de lui. […] À le voir passer, on eût dit qu'il fût las, toujours ; il semblait que ses membres, aux os trop longs, lui fussent pesants à porter et à traîner. » La lassitude de vivre, le regard vaguement « vitreux » et « louche », la tristesse et la « pointe de lâcheté », la lourdeur de l'allure, tout connote la profondeur de la blessure, le vieillissement prématuré, l'usure accélérée du corps et de l'esprit. Et la mort est au bout de cette déliquescence de l'être [1], l'armée ne faisant que parachever l'action délétère et combinée de l'école et de l'Église romaine, qui ont mortellement atteint son vouloir-vivre.

En troisième lieu, Mirbeau recourt à deux voix narratives différentes : le livre premier est en effet rédigé à la troisième personne par un mystérieux et anonyme narrateur, qui se permet quelques intrusions propices à la formulation de jugements et qui, jouissant de l'omniscience du romancier à la manière de Balzac, pénètre dans l'esprit et le cœur de Sébastien pour y lire à livre ouvert, au mépris de la crédibilité romanesque [2] ; cependant que la majeure partie du livre second est constituée d'extraits du journal de Sébastien, « fragments » choisis par le premier narrateur [3] et rédigés à la première personne. L'intérêt du narrateur omniscient est de pouvoir dire ce qui relève de l'indicible, notamment les effets immédiats du viol, que la victime n'aurait jamais

1. Il en était de même de Daniel dans *La Belle Madame Le Vassart* (1884).

2. Ce mépris de la crédibilité était déjà évident dans *L'Abbé Jules.* Dans les deux romans, il est impossible, même à un intime et à un confident des héros, de décrire les tempêtes sous leurs crânes comme si elles se déroulaient à ciel ouvert.

3. Le choix de fragmenter le récit de la sorte est une caractéristique de l'esprit décadent. Il y aura de nouvelles publications sous forme de fragments dans les deux plus célèbres romans de Mirbeau, *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre.*

été en état d'exprimer : sans ce subterfuge, le roman n'aurait jamais pu être écrit. L'intérêt du journal de Sébastien est de lui faire analyser lui-même avec lucidité, à la faveur de la distance temporelle, les effets à long terme de son aliénation scolaire et de la commotion du viol : son expérience et les conclusions qu'il en tire acquièrent ainsi la force du vécu, renforcée par le processus d'identification. L'alternance de ces deux types de narration et de ces deux points de vue, l'un apparemment objectif et l'autre totalement subjectif, a pour effet de fournir au lecteur une vision aussi complète et convaincante que possible, qu'Arnaud Vareille qualifie de « stéréoscopique » [1]. De surcroît, le romancier met en œuvre toutes les ressources de l'« écriture artiste », où se ressent l'influence d'Edmond de Goncourt, et utilise d'abondance le style indirect libre hérité de Flaubert, afin que le lecteur puisse plus facilement, comme l'a bien vu Michel Raimond, « coïncider avec le contenu d'une conscience » [2], même dans les parties rédigées à la troisième personne : c'est là un objectif éminemment impressionniste, et le réalisme mirbellien reste aussi subjectif, en dépit des apparences, que dans ses autres romans.

Enfin, conformément à ce qu'il écrivait à Catulle Mendès, en tuant Sébastien pendant la guerre de 1870, Mirbeau tâche de susciter « un regret de sa mort, car le lecteur pourra croire que c'est un futur homme de génie qui a disparu » [3]. Dès le premier chapitre, il nous laisse deviner les potentialités de son jeune héros, par exemple quand il écrit que, à la veille de partir pour Vannes, « il se surprit même à désirer cet inconnu, qui le troublait encore, mais voluptueusement, comme l'incertaine approche d'une vague délivrance », ce que Jean-Louis Cabanès commente de la sorte : « La conscience esthétique naît dans le pathos d'une séparation : elle s'impose au moment où, contre le monde qui l'entoure, contre les codes qui régissent implicitement l'existence provinciale, l'adolescent s'affirme comme

1. Voir Arnaud Vareille, « Mirbeau l'obscène », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 101-123.

2. Michel Raimond, *La Crise du roman, des lendemains du naturalisme aux années vingt,* José Corti, Paris, 1966, p. 308.

3. Lettre de Mirbeau à Catulle Mendès, décembre 1889 (recueillie dans le tome II de sa *Correspondance générale,* à paraître).

sujet. » [1] Au chapitre III, l'anonyme narrateur nous apprend que Sébastien « s'essayait aussi à de petites descriptions du collège, à des récits de promenades, où déjà se révélait, dans la primitivité de la forme et l'éveil incomplet de la sensation, une âme curieuse et vibrante ». Potentialités « artistes », que confirment tout à la fois sa volonté de « ne vivre qu'en lui-même », son goût pour « la rêverie », son « âme déjà trop nerveuse », et « la sensibilité de ses nerfs trop facilement impressionnables », qui inquiètent le jésuite musicien, alors que c'est précisément cette impressionnabilité qui est le propre des artistes. Or que reste-t-il de cette sensibilité esthétique au sortir du collège ? Pratiquement rien ! Dans son journal, Sébastien a même cet aveu, ô combien révélateur de « toute violation », comme dit Mallarmé : « Je ne puis même imaginer une forme d'art libre, en dehors de la convention classique, sans me demander en même temps : "N'est-ce pas un péché ?" » Non seulement le collège, dans son fonctionnement « normal », si l'on ose dire, lui a interdit de se livrer à son goût pour le dessin ou la poésie, ce qui aurait peut-être suffi pour étouffer dans l'œuf sa ferveur naissante ; mais, de surcroît, il se trouve que celui qui l'a extrait un temps du bourbier scolaire pour l'initier à la poésie et à la beauté n'est autre que le prêtre pervers, qui s'est servi de l'émotion esthétique de son élève pour mieux le séduire et le réduire, pour « chloroform[er] d'idéal » sa petite âme innocente, et ainsi parvenir à ses fins infâmes par le truchement des aspirations les plus nobles de l'adolescent : inversant la devise des jésuites, il va *ad angusta per augusta*… De sorte que, pour la candide victime de ce viol de tout son être, l'art ne peut désormais qu'être associé à cette entreprise mortifère.

Ainsi, le dispositif narratif adopté par Mirbeau lui permet, dans une perspective rousseauiste, de mieux opposer la nature, belle, saine et épanouissante, à la culture scolaire et à l'aliénation religieuse, qui sont une dénaturation malsaine ; l'instinct infaillible, qui ne cesse de donner à l'adolescent des avertissements qu'il n'écoute pas, à ce qu'il croit à tort être la « raison », qui ne cesse de l'égarer, car elle n'est en réalité que la voix de son

1. Jean-Louis Cabanès, « Le discours sur les normes dans les premiers romans de Mirbeau », Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, p. 157.

maître, que le résultat d'un bourrage de crânes. Si bien qu'à la fin du récit et après le sacrifice inutile de Sébastien [1], un lecteur apitoyé et non aveuglé par les préjugés religieux et par « l'empreinte » de son éducation, devrait être disposé à faire siennes, au terme de sa propre réflexion et de son propre cheminement, les conclusions anarchistes du romancier.

Un idéal libertaire

Sébastien Roch constitue en effet un nouveau pas de Mirbeau de la révolte spontanée vers l'anarchie, à laquelle il restera indéfectiblement fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Certes, ce n'est pas pour lui un idéal aux contours bien définis et dont il importerait de hâter la réalisation : il est beaucoup trop lucide et désespéré [2] pour ne pas se méfier des illusions utopistes, des bonheurs clef en main et des lendemains qui ne manqueront pas de déchanter. Il s'agit bien davantage d'une exigence éthique de justice et de liberté, qui lui fait rejeter avec horreur tout ce qui porte atteinte à l'épanouissement et à la liberté de l'individu, tout ce qui entrave son essor, tout ce qui l'opprime, l'emprisonne, l'exploite, l'aliène, le mutile, le détruit à petit feu, le tue. À commencer, bien sûr, par la « sainte trinité ». *Sébastien Roch* illustre efficacement le pouvoir de malfaisance, d'autant plus pernicieux qu'on ne s'en méfie pas, de toutes les institutions sociales, intouchables et respectées, à défaut d'être respectables.

Au début du roman, on l'a vu, le petit Sébastien est un enfant sain, qui grandit librement, avec « la grâce élastique des jeunes arbustes ». Sa force d'inertie, face aux ronflantes et redondantes niaiseries paternelles et aux fastidieuses leçons de l'école primaire, lui permet de préserver son âme naïve de la contamination ambiante. Son exemple semble alors illustrer l'idéal rousseauiste de l'éducation négative déjà prêché par l'abbé Jules, selon lequel il ne faut rien apprendre d'autorité à l'enfant avant douze ans, parce qu'il est plus sain et plus naturel de sentir avant que de se

1. Il y avait déjà des sacrifices inutiles dans quatre des romans « nègres » de Mirbeau : *L'Écuyère* (1882), *La Maréchale* (1883), *Dans la vieille rue* (1885) et *La Duchesse Ghislaine* (1886).

2. Voir l'essai de Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture,* Société Octave Mirbeau, Angers, 2001, 87 p.

mettre à penser, d'épanouir son corps avant que de se lancer dans la gymnastique intellectuelle, de consolider les bases de l'édifice, la santé physique et morale, avant que de s'attaquer au savoir et de faire pénétrer l'adolescent dans un monde de devoirs et de responsabilités.

Mais dès que l'adolescent fougueux et indompté se retrouve emprisonné dans son collège, c'est le début de la normalisation, c'est-à-dire son empoisonnement progressif, la mise à mort de ses potentialités d'enfant. Pour y résister efficacement, il faudrait posséder un tempérament exceptionnel, tel que celui du romancier, qui, lui, est parvenu à s'en sortir, à la différence de Sébastien, mais à l'instar du taiseux et énigmatique Bolorec, qui puise dans sa haine des jésuites, qu'il rêve d'égorger, la force de résister et qui trouvera dans son engagement révolutionnaire et la préparation de « la grande chose » un sens à sa vie [1]. Il est clair que le pouvoir exercé au nom de Dieu par leurs maîtres ensoutanés bénéficie d'une sacralisation maximale, ce qui aggrave leur capacité de nuisance. Néanmoins, pour Mirbeau, tous les pouvoirs civils le sont également, aussi bien celui du père que celui des gouvernants, celui du professeur que celui du banquier, celui du magistrat que celui de l'industriel, celui du gendarme que celui de l'officier. En démystifiant et en désacralisant tous les pouvoirs qui s'exercent dans la société, et qui continuent en réalité d'être d'essence religieuse, l'anarchiste Mirbeau les met à nu et révèle que, par-delà les grimaces dont ils abusent pour duper le bon peuple, ils n'ont en réalité pas d'autre objectif que de mieux opprimer et exploiter les larges masses et d'étouffer dans l'œuf toutes les velléités de contestation en entretenant une mystification rentable pour eux. Tous les dominants ont, selon lui, le même intérêt, « pour perpétuer leur domination », à ce qu'on continue de fabriquer « des troupeaux de brutes » qu'ils puissent manœuvrer à leur gré : « la religion d'amour » et « la Révolution » sont ainsi « unies aujourd'hui dans un même esprit de ténèbres, dans une même folie de domination haineuse. » [2] Et

1. Il est clair que, même si Mirbeau a donné beaucoup de lui à Sébastien, il ne s'y réduit pas, et Bolorec incarne un autre aspect de lui-même. Le romancier s'est en quelque sorte dédoublé.

2. Voir « Cartouche et Loyola », art. cit. (*Combats pour l'enfant,* pp. 141-142).

c'est précisément ce que Sébastien Roch finit par comprendre et par confier à son journal.

Aussi serait-il réducteur de ne voir dans *Sébastien Roch* qu'un pamphlet antireligieux et qu'un plaidoyer naïf pour une école publique qui, pour les besoins de la propagande anticléricale, se verrait dotée de toutes les vertus. Ce n'est pas l'école publique telle qu'elle est à l'époque que Mirbeau entend défendre, mais les droits naturels de l'enfant au développement harmonieux de ses instincts, à la liberté, à la dignité et à la pensée critique, droits impunément bafoués dans toutes les familles, dans toutes les écoles et dans l'ensemble de la société bourgeoise de l'époque, alors qu'ils sont la condition *sine qua non* d'une société sans classes et sans oppression, sans prêtres et sans gendarmes. À travers le destin de son pitoyable héros, il entreprend de nous ouvrir les yeux sur les pratiques quotidiennes d'une société où, en toute bonne conscience et en toute légalité, on perpètre impunément ce qu'il appellera « le massacre des innocents » [1]. Et s'il déboulonne toutes les valeurs mystificatrices et toutes les institutions homicides au nom desquelles on transmet de génération en génération ce « legs fatal », comme dira le narrateur de *Dans le ciel,* c'est afin de nous dessiner en creux et de nous faire désirer une autre société plus conforme à nos aspirations les plus secrètes. Sans se faire trop d'illusions sur la capacité du plus grand nombre de ses lecteurs à sortir de la « bauge » où ils se vautrent, il espère du moins que, chez les *happy few,* chez ceux qu'il appelle les « âmes naïves » — c'est-à-dire ceux qui n'ont pas été complètement et irréversiblement laminés par le rouleau compresseur de l'« éducastration » —, la pitié pour le malheureux adolescent triplement violé, avant d'être absurdement sacrifié au dieu de la Guerre [2], débouchera sur une prise de conscience et suscitera la salutaire révolte contre la société

1. Voir « Hécatombes d'enfants », *Le Matin,* 16 juin 1907 (recueilli dans les *Combats pour l'enfant, loc. cit.*, pp. 207-213).

2. Sa mort est en effet aussi absurde — au sens que Camus donnera à ce mot — que la mort de l'éclaireur prussien du *Calvaire* ou que le meurtre de l'Arabe dans *L'Étranger.* « L'ironie de la vie » dont elle témoigne est, pour Mirbeau comme pour Camus, la preuve qu'il n'existe aucun grand architecte de l'univers, que la vie n'a aucun sens et que rien n'y rime à rien.

qui produit ces monstruosités, comme il l'explique à Catulle Mendès : « Il y a dans mon livre un souffle de révolte contre la société ; une horreur presque anarchiste contre tout ce qui est régulier et bourgeois ; une négation de tous les grands sentiments dont on nous berne. » [1]

Sébastien Roch n'est pas seulement un beau livre et un bouleversant plaidoyer pour tous les Mozart qu'on assassine. C'est aussi un acte d'accusation lancé à la face d'une société inique et un bel acte de courage. Mirbeau a dû en acquitter le prix : la conspiration du silence qui a accueilli son œuvre [2].

Pierre Michel

1. Lettre de Mirbeau à Catulle Mendès, décembre 1889, *loc. cit.* Cette incitation à la révolte est explicite dans le journal de Sébastien : « Et une sorte de pitié irritée me vient contre cette humanité, tapie là, dans ses bauges, et soumise par la morale religieuse et la loi civile à l'éternel croupissement de la bête. Y a-t-il quelque part une jeunesse ardente et réfléchie, une jeunesse qui pense, qui travaille, qui s'affranchisse et nous affranchisse de la lourde, de la criminelle, de l'homicide main du prêtre, si fatale au cerveau humain ? Une jeunesse qui, en face de la morale établie par le prêtre et des lois appliquées par le gendarme, ce complément du prêtre, dise résolument : "Je serai immorale, et je serai révoltée." »

2. Seuls ont paru trois comptes rendus, dans les grands quotidiens de l'époque, dont l'un est signé de Catulle Mendès qui a pré-publié le roman… Résultat : du vivant de Mirbeau, seuls 10 000 exemplaires de *Sébastien Roch* seront vendus, soit le quinzième des ventes du *Journal d'une femme de chambre,* pourtant publié dix ans plus tard !

Au maître vénérable et fastueux du livre moderne
à EDMOND *de* GONCOURT
ces pages sont respectueusement dédiées

O. M.

Livre premier

I

L'école Saint-Francois-Xavier, que dirigeaient, que dirigent encore les Pères Jésuites, en la pittoresque ville de Vannes, se trouvait, vers 1862, dans tout l'éclat de sa renommée. Aujourd'hui, par un de ces caprices de la mode qui atteignent et changent la forme des gouvernements, des royautés féminines, des chapeaux et des collèges, bien plus que par les récentes persécutions politiques, lesquelles n'amenèrent qu'un changement de personnel vite rétabli, elle est tombée au niveau d'un séminaire diocésain quelconque. Mais, à cette époque, il en existait peu, soit parmi les congréganistes, soit parmi les laïques, d'aussi florissantes. Outre les fils des familles nobles de la Bretagne, de l'Anjou, de la Vendée, qui formaient le fond de son ordinaire clientèle, la célèbre institution recevait des élèves de toutes les parties de la France bien-pensante. Elle en recevait même de l'étranger catholique, d'Espagne, d'Italie, de Belgique, d'Autriche, où l'impatience des révolutions et la prudence des partis forcèrent jadis les Jésuites de se réfugier, et où ils ont laissé d'inarrachables racines. Cette vogue, ils la tenaient de leur programme d'enseignement, réputé paternel et routinier; ils la tenaient surtout de leurs principes d'éducation, qui offraient d'exceptionnels avantages et de rares agréments : une éducation de haut ton, religieuse et mondaine à la fois, comme il en faut à de jeunes gentilshommes, nés pour faire figure dans le monde, et y perpétuer les bonnes doctrines et les belles manières.

Ce n'était point par hasard que les Jésuites, à leur retour de Brugelette, s'étaient installés, en plein cœur du pays armoricain. Aucun décor de paysage et d'humanité ne leur convenait mieux pour pétrir les cerveaux et manier les âmes. Là, les mœurs du moyen âge sont encore très vivantes, les souvenirs de la chouannerie respectés comme des dogmes. De tous les pays bretons, le taciturne Morbihan est demeuré le plus obstinément breton, par son fatalisme religieux, sa résistance sauvage au progrès moderne, et la poésie, âpre, indiciblement triste de son sol qui livre l'homme, abruti de misères, de superstitions et de fièvres, à l'omnipotente et vorace consolation du prêtre. De ces landes, de ces rocs, de cette terre barbare et souffrante, plantée de pâles calvaires et semée de pierres sacrées, émanent un mysticisme violent, une obsession de légende et d'épopée, bien faits pour impressionner les jeunes âmes délicates, les pénétrer de cette discipline spirituelle, de ce goût du merveilleux et de l'héroïque, qui sont le grand moyen d'action des Jésuites, et par quoi ils rêvent d'établir, sur le monde, leur toute-puissance… Les prospectus de l'établissement — chefs-d'œuvre typographiques — ornés de dessins pieux, de vues affriolantes, de noms sonores, de prières rimées et de certificats hygiéniques, ne tarissaient pas d'éloges sur la supériorité morale du milieu breton, en même temps qu'une description lyrique des paysages et des monuments excitait la passion des archéologues et la curiosité des touristes. Entre de glorieuses évocations de l'histoire locale, de ses luttes, de ses martyres, ces prospectus avertissaient aussi les familles que, par une grâce spéciale, due à la proximité de Sainte-Anne-d'Auray, les miracles n'étaient pas rares, au collège, principalement vers l'époque du baccalauréat, que les élèves prenaient des bains de mer sur une plage bénite, et qu'ils mangeaient de la langouste, une fois par semaine.

Devant un tel programme, et malgré la modestie de sa condition, M. Joseph-Hippolyte-Elphège Roch, quincaillier à Pervenchères, petite ville du département de l'Orne, osa concevoir l'orgueilleuse pensée d'envoyer, chez les Jésuites de Vannes, son fils Sébastien qui venait d'avoir ses onze ans. Il s'en fut trouver le curé qui approuva chaudement.

— Cristi ! Monsieur Roch, c'est une crâne idée… Quand on sort de ces maisons-là, voyez-vous ?… Mazette !… Quand on sort de là !… Puu… ut !…

Et, prolongeant en sifflement le son de cette exclamation qui lui était familière, il traça dans l'air, avec son bras, un geste dont l'amplitude embrassait le monde.

— Hé ! parbleu !… je le sais bien, acquiesça M. Roch qui répéta, en l'élargissant encore, le geste du curé. Hé ! parbleu !… à qui le dites-vous ?… Oui, mais c'est très cher ; c'est trop cher…

— C'est trop cher ?… riposta le curé… Ah ! dame… Écoutez donc… Toute la noblesse, toute l'élite… Ça n'est pas non plus de la petite bière, ça, Monsieur Roch !… Les Jésuites… Bigre ! ne confondons pas, je vous prie, autour avec alentour… Ainsi, moi, j'ai connu un général et deux évêques… Eh bien, ils en venaient… voilà !… Et les marquis, mon cher monsieur, y en a ! y en a !… Vous comprenez, ça se paie, ces choses-là !…

— Hé ! parbleu ! Je ne dis pas non… protesta M. Roch, ébloui… Évidemment, ça doit se payer !

Il ajoute, en se rengorgeant :

— D'ailleurs où serait le mérite ?… Car enfin, soyons justes… C'est comme moi, Monsieur le curé… Une belle lampe, n'est-ce pas ? je la vends plus cher qu'une vilaine…

— Voilà la question ! résuma le curé qui tapota l'épaule de M. Roch à menus coups, affectueux et encourageants… Vous avez, mon cher paroissien, mis le doigt sur la question… Les Jésuites !… Bigre ! ça n'est pas rien !

Longtemps, ils se promenèrent, judicieux et prolixes, sous les tilleuls du presbytère, préparant à Sébastien un avenir splendide. Le soleil gouttelait d'entre les feuilles, sur leurs vêtements et sur les herbes de l'allée. L'air était lourd. Lentement, les mains croisées derrière le dos, ils marchaient, s'arrêtant, tous les cinq pas, très rouges, en sueur, l'âme remplie de rêves grandioses. Un petit chien les suivait qui, derrière eux, trottinait en boitant et tirait la langue. M. Roch répéta :

— Quand on a les Jésuites dans sa manche, on est sûr de faire son chemin !

Sur quoi, le curé appuya de son enthousiasme :

— Et quel chemin!… Car ce qu'ils ont le bras long, ces messieurs!… On ne peut pas… non, on ne peut pas s'en faire une idée.

Et sur un ton de confidence, il murmura d'une voix qui tremblait de respect et d'admiration :

— Et puis, vous savez… On dit qu'ils mènent le pape… Tout simplement!

Sébastien, en faveur de qui s'agitaient ces projets merveilleux, était un bel enfant, frais et blond, avec une carnation saine, embue de soleil, de grand air, et des yeux très francs, très doux, dont les prunelles n'avaient jusqu'ici reflété que du bonheur. Il avait la viridité fringante, la grâce élastique des jeunes arbustes qui ont poussé, pleins de sève, dans les terres fertiles; il avait aussi la candeur introublée de leur végétale vie. À l'école où il allait, depuis cinq ans, il n'avait rien appris, sinon à courir, à jouer, à se faire des muscles et du sang. Ses devoirs bâclés, ses leçons vite retenues, plus vite oubliées, n'étaient qu'un travail mécanique, presque corporel, sans plus d'importance mentale que le saut du mouton; ils n'avaient développé, en lui, aucune impulsion cérébrale, déterminé aucun phénomène de spiritualité. Il aimait à se rouler dans l'herbe, grimper aux arbres, guetter le poisson au bord de la rivière, et il ne demandait à la nature que d'être un perpétuel champ de récréation. Son père, absorbé tout le jour par les multiples détails d'un commerce bien achalandé, n'avait pas eu le temps de semer, en cet esprit vierge, les premières semences de la vie intellectuelle. Il n'y songeait pas, aimant mieux, aux heures de loisir, prononcer des discours aux voisins assemblés devant sa boutique. Majestueux et hanté de transcendantales sottises, jamais, du reste, il n'eût consenti à descendre jusqu'aux naïves curiosités d'un enfant. Il faut dire, tout de suite, qu'il eût été l'homme le plus embarrassé du monde, car son ignorance égalait ses prétentions, lesquelles étaient infinies. Un soir d'orage, Sébastien désira savoir ce que c'était que le tonnerre : « C'est le bon Dieu qui n'est pas content », expliqua M. Roch, interloqué par cette brusque question qu'il n'avait pas prévue. À plusieurs autres interrogations qui mettaient, chaque fois, sa science en défaut, il se tirait d'affaire, avec cet invariable aphorisme : « Il y a des connaissances auxquelles un gamin de

ton âge ne doit pas être initié. » Sébastien s'en tenait là, ne se sentant pas le goût de fouiller le secret des choses, ni de continuer cette vaine incursion à travers le domaine moral. Et il était retourné à ses jeux, sans en demander plus. À l'âge où le cerveau des enfants est déjà bourré de mensonges sentimentaux, de superstitions, de poésies déprimantes, il eut la chance de ne subir aucune de ces déformations habituelles, qui font partie de ce qu'on appelle l'éducation de la famille. En grandissant, loin de s'étioler, sa peau se colora d'un sang plus vif ; loin de se raidir, ses membres sans cesse en mouvement s'assouplirent, et ses yeux gardèrent cette expression profonde, qui est comme le reflet des grands espaces, et qui met de l'infini au mystérieux regard des bêtes. Mais on disait, dans le pays, que pour le fils d'un homme aussi spirituel, aussi savant, aussi *à son aise* que M. Roch, il était bien en retard, et que c'était bien malheureux. Le père ne s'en inquiétait pas. Il ne pouvait entrer dans sa pensée qu'un enfant, sorti de sa propre chair, pût mentir à sa naissance et manquer aux destinées brillantes qui l'attendaient.

— Comment m'appellé-je ? interrogeait-il parfois, en plongeant dans les yeux de Sébastien un regard dominateur.

— Joseph, Hippolyte, Elphège, Roch, répondait l'enfant sur le ton d'une leçon récitée.

— Souviens-toi toujours de cela… Aie sans cesse présent à l'esprit mon nom… le nom des Roch… et tout ira bien. Répète un peu.

Et d'une voix précipitée, mangeant la moitié des syllabes, le petit Sébastien recommençait :

— J'seph… p'lyte… phège Roch !

— Allons… c'est très bien ! complimentait le quincaillier, satisfait d'entendre un nom qu'il trouvait beau et magique comme un talisman.

M. Roch habitait, dans la rue de Paris, une maison reconnaissable à ses deux étages, et à son magasin, peint en vert foncé, réchampi de larges filets rouges. Derrière les glaces de la devanture, reluisaient des cuivreries, des lampes en porcelaine, des irrigateurs richement bronzés, dont les tuyaux de caoutchouc, déroulés en guirlandes, formaient avec les bouillottes, les couronnes tombales, les abat-jour dentelés, les soufflets en cuir rouge, cloutés d'or, des motifs de décoration ingénieux et séduc-

teurs. Il tirait grande vanité de cette maison, la seule de la rue qui eût deux étages et fût couverte en ardoise, ainsi que de ce magasin, le seul du pays qui montrât, inscrite sur un fond de marbre noir, une enseigne éblouissante, aux lettres dorées et en relief. Les voisins enviaient l'air de supériorité et de confortable rare que donnaient, à cette habitation luxueuse, la façade, crépie de deux tons de jaune, et les fenêtres, encadrées de moulures historiées, d'une blancheur crue de plâtre neuf. Mais ils en étaient fiers pour la ville. M. Roch n'était point, d'ailleurs, un *individu* quelconque, et faisait honneur au pays, autant par son caractère que par sa maison. Il jouissait à Pervenchères d'une situation privilégiée. Sa réputation d'homme riche, ses qualités de beau parleur et l'orthodoxie de ses opinions le mettaient au-dessus de l'état d'un commerçant ordinaire. La bourgeoisie fusionnait avec lui, sans crainte de déchoir, les fonctionnaires les plus importants s'arrêtaient volontiers, au seuil de sa boutique, et causaient avec lui, sur « le pied d'égalité »; chacun, selon son rang, lui marquait l'amitié la plus cordiale, ou la considération la plus respectueuse.

M. Roch était gros et rond, soufflé de graisse rose, avec un crâne tout petit que le front coupait carrément en façade plate et luisante. Le nez, d'une verticalité géométrique, continuait, sans inflexions ni ressauts, entre des joues, sans ombres ni plans, la ligne rigide du front. Un collier de barbe reliait, de sa frange cotonneuse, les deux oreilles, vastes, profondes, inverties et molles comme des fleurs d'arum. Les yeux, enchâssés dans les capsules charnues et trop saillantes des paupières, accusaient des pensées régulières, l'obéissance aux lois, le respect des autorités établies, et je ne sais quelle stupidité animale, tranquille, souveraine, qui s'élevait parfois jusqu'à la noblesse. Ce calme bovin, cette majesté lourde de ruminant en imposaient beaucoup aux gens qui croyaient y reconnaître tous les caractères de la race, de la dignité et de la force. Mais ce qui lui conciliait, mieux encore que ces avantages physiques, l'universelle estime, c'est que, opiniâtre liseur de journaux et de livres juridiques, il expliquait des choses, répétait, en les dénaturant, des phrases pompeuses, que ni lui, ni personne ne comprenait, et qui laissaient néanmoins, dans l'esprit des auditeurs, une impression de gêne admirative.

Sa conversation avec le curé l'avait fort excité. Toute la journée, il demeura plus grave que de coutume, plus préoccupé, distrait de sa besogne par une foule de pensées tumultueuses qui se livraient dans son crâne à de trop rudes combats. Le soir, après le dîner, il retint, longtemps, auprès de lui, le petit Sébastien qu'il observait à la dérobée, d'un air profond, sans lui parler de rien. Il dit seulement le lendemain, à quelques clients notables, sur un ton de confidence : « Peut-être se passera-t-il, ici, bientôt, un événement important. Attendez-vous à une grosse nouvelle. » Si bien que, rentrés chez eux, les gens intrigués se livraient aux plus improbables conjectures. De maison en maison, le bruit courut que M. Roch allait se remarier. Il fut obligé de dissiper cette erreur flatteuse, et de mettre Pervenchères au courant de ses projets. D'ailleurs, quoiqu'il aimât à accaparer la curiosité publique par de petits mystères ingénieux, qui amenaient des commentaires et des discussions sur sa personne, il n'était point homme à garder, de longs jours, un secret dont il pouvait tirer un hommage direct et prompt. Mais il ajouta :

— C'est un simple projet… il n'y a rien de fait encore… Je réfléchis, je pèse, je compare.

Deux raisons puissantes l'encourageaient dans le choix dispendieux qu'il avait fait du collège de Vannes : l'intérêt de Sébastien qui recevrait là une instruction « cossue », et ne pouvait manquer d'être façonné à de grandes choses; sa propre vanité, surtout, qui serait délicieusement caressée, quand on dirait, en parlant de lui : « C'est le père du petit jeune homme qui est aux Jésuites. » Il accomplissait un devoir, plus qu'un devoir, un sacrifice dont il entendait bien écraser son fils, et se parer aux yeux de tous. En même temps, il augmentait notablement sa considération locale. C'était tentant. Cela méritait aussi de graves, de longues réflexions, car M. Roch ne pouvait jamais se résigner à prendre un parti avec simplicité. Il fallait qu'il tournât et retournât les choses sous toutes leurs faces, qu'il les étudiât sous tous leurs angles, et que, finalement, il se perdît dans une série de complications absurdes, lointaines, inextricables, tout à fait étrangères au sujet. Quoiqu'il connût, à un centime près, sa fortune, il voulut établir sa caisse à nouveau, repasser ses inventaires, vérifier minutieusement l'état de ses revenus. Il fit des comptes, équilibra des budgets, se posa des objections irréfuta-

bles, les réfuta par d'irréfutables raisonnements. Et ce furent les paroles du curé, qui toujours résonnaient à ses oreilles : « Et les marquis !… Y en a ! Y en a ! », bien plus que la bonne situation de ses affaires, qui achevèrent de le décider. En écrivant au Père recteur du collège de Vannes, il lui sembla qu'il entrait de plain-pied dans l'armorial de France.

Mais ce n'était point aussi facile qu'il l'avait tout d'abord supposé, et son amour-propre fut soumis à de dures épreuves. Les Révérends Pères, en pleine vogue, obligés, chaque vacance, d'agrandir leur établissement, se montraient sévères dans le choix des élèves, et quelque peu dégoûtés. En principe, ils n'admettaient à l'internat que les fils de nobles et de ceux-là dont la position sociale pût faire honneur à leur palmarès. Pour le reste, pour le menu fretin des bourgeoisies obscures et mal rentées, ils demandaient à réfléchir ; après quoi, ayant réfléchi, ils ne demandaient, le plus souvent, qu'à s'abstenir, sauf, bien entendu, lorsqu'on leur présentait un petit prodige, qu'ils s'attribuaient généreusement, en vue des prospectus à venir. M. Joseph-Hippolyte-Elphège Roch — bien qu'il passât pour riche, à Pervenchères — n'était point dans le cas des privilégiés de la fortune, des hors concours de la naissance ; quoique marguillier, il était notoirement classé « parmi le reste » ; et Sébastien n'annonçait, en rien, un prodige. Une première année, les Jésuites opposèrent aux démarches réitérées de M. Roch des objections spécieuses et polies… l'encombrement… l'extrême jeunesse de l'élève… et toute la série dilatoire des : « Ne craignait-il pas ? »… Ce fut une cruelle déception pour le vaniteux quincaillier. Si les Jésuites refusaient de prendre son fils, qu'allait-on penser de lui, à Pervenchères ? Sa situation s'en trouverait sûrement diminuée. Déjà il croyait reconnaître des regards ironiques dans les yeux de ses amis, qui lui demandaient : « Hé bien !… Vous gardez donc Sébastien ? » Il faisait bonne contenance, et répondait : « Vous savez, ce n'est qu'un projet… Il n'y a rien de fait encore. Je réfléchis, je pèse, je compare… Et puis les Jésuites !… Hé !… Hé !… Je me tâte… J'ai peur qu'on exagère… Là, vraiment, n'exagère-t-on pas ? » Mais il avait la mort dans l'âme. Il est probable que le pauvre Sébastien en eût été réduit à pomper la vie intellectuelle aux vulgaires et coriaces tétines des séminaires diocésains, ou des lycées départementaux,

si, son père, en des lettres mémorables, ne s'était vigoureusement réclamé de la glorieuse histoire de sa famille, sous la Révolution.

Il expliqua, qu'en 1786, le comte du Plessis-Boutoir, dont le vaste domaine occupait tout le pays de Pervenchères et les communes circonvoisines, voulant être agréable à Dieu, ainsi que l'atteste une plaque commémorative de marbre noir, restaura de ses deniers l'église paroissiale, construction romane du douzième siècle, connue pour le beau tympan sculpté de sa porte et l'admirable ordonnance de ses arcatures. Le comte amena de Paris des tailleurs de pierre, parmi lesquels se trouvait un jeune homme, du nom de Jean Roch, originaire de Montpellier, et, d'après des probabilités flatteuses, mais malheureusement non établies, descendant de saint Roch qui vécut et mourut en cette ville. Ce Jean Roch fut, à n'en pas douter, un ouvrier d'un rare mérite. On lui doit la réfection de deux chapiteaux représentant le massacre des Innocents, et celle des animaux symboliques qui ornent le portail. Il s'installa dans le pays, s'y maria, car c'était un homme rangé, fonda la dynastie actuelle des Roch, exécuta divers travaux importants, entre autres le chœur de la chapelle de la Vierge, qu'on peut voir au couvent des Dames de l'Éducation chrétienne, et qui est considéré, par les connaisseurs, comme une merveille d'art. En 1793, les révolutionnaires, armé de pioches et de torches enflammées, tentèrent de démolir l'église que Jean Roch, soutenu par quelques compagnons seulement, défendit. Capturé, tout sanglant, après une lutte héroïque, les bandits l'attachèrent à califourchon sur un âne, le visage tourné vers la croupe et, dans la main, la queue de l'animal, en guise de cierge. Ensuite, ils le lâchèrent, lui et son âne, à travers les rues, où tous les deux furent massacrés à coups de bâton. Et M. Roch, rappelant chaque détail de la tragique mort de cet ancêtre martyr, qu'il comparait à Louis XVI, à la princesse de Lamballe, à Marie-Antoinette, suppliait les Jésuites d'avoir égard à de « tels antécédents et références » qui lui constituaient une véritable noblesse. Il expliqua encore que, si Jean Roch n'avait point été supplicié en pleine vigueur de talent — ce dont il était loin de se plaindre, d'ailleurs —, Robert-Hippolyte-Elphège Roch, son fils, fondateur de la maison de quincaillerie, et Joseph-Hippolyte-Elphège Roch, le soussigné, son petit-fils, qui continua le commerce, n'eussent point végété en d'obscurs métiers, où ils s'étaient

efforcés, toutefois, par leur probité, leur amour de Dieu, leur fidélité aux anciennes croyances, de glorifier les traditions de l'aïeul vénéré. Et ce fut l'histoire de sa propre existence, contée avec des amertumes grandioses et des navrements comiques : les aspirations de sa jeunesse, étouffées par un père très pieux, il est vrai, mais avare et borné ; ses résignations dans un travail indigne de lui ; les courtes joies de son mariage ; les douleurs de son veuvage ; l'effroi de ses responsabilités paternelles ; enfin l'espérance — qu'un refus détruirait — de voir revivre, en son fils, les nobles ambitions défuntes, les beaux rêves envolés, car M. Roch avait rêvé d'être fonctionnaire. Ces récits, ces supplications, coupés de parenthèses, et noyés en une incroyable phraséologie, vainquirent les primitives répugnances des bons Pères, qui consentirent enfin l'année suivante, à se charger de l'éducation de Sébastien.

Le matin qu'il en eut la nouvelle, M. Roch éprouva une des plus fortes joies de sa vie. Mais il avait la joie austère. Chez cet homme grave, si grave que personne ne pouvait se vanter de l'avoir vu rire ou sourire, la joie ne se manifestait que par un redoublement de gravité, et une particulière contraction de la bouche qui lui donnait l'air de pleurer. Il commença par sortir dans la rue, la tête haute, s'arrêta de porte en porte, éblouissant les voisins de ses racontars sentencieux, de ses savantes exégèses sur la Société de Jésus. Les bouches étaient béantes d'étonnement respectueux. On l'entoura, fier de l'entendre discourir sur saint Ignace de Loyola, dont il parlait comme s'il l'eût connu familièrement. Et c'est escorté d'amis nombreux qu'il se rendit d'abord au presbytère, où s'échangèrent d'interminables congratulations, puis chez sa sœur, Mlle Rosalie Roch, vieille fille, paralysée des deux jambes, acariâtre, méchante, avec laquelle il se disputa plus que de coutume, en raison de l'heureux événement qu'il lui annonçait.

— Oui ! je te reconnais bien là, cria-t-elle… Toujours péter plus haut que le derrière !… Eh bien, je te le dis, tu feras le malheur de ton fils, avec tes bêtes d'idées !…

— Taisez-vous, vieille sotte !… Vous ne savez pas ce que vous dites !… D'abord, pour parler comme vous faites, savez-vous ce que c'est que les Jésuites ?… où donc auriez-vous appris cela ?…

Eh bien, demandez-le au curé; il le sait peut-être mieux que vous, lui!… Le curé vous dira que les Jésuites sont une puissance, il vous dira qu'ils mènent le pape…

— Mais tu ne vois donc pas, pauvre imbécile, que c'est pour se moquer de toi qu'on te met ces stupidités dans la tête… D'abord tu es donc bien riche? Où donc as-tu volé tout cet argent?

— Cet argent?…

Et M. Roch se redressa, la taille plus haute, le verbe plus grave.

— Cet argent!… prononça-t-il avec lenteur… Je l'ai gagné par mon travail, par mon in-tel-li-gen-ce!… par mon in-tel-li-gen-ce!… entendez-vous?

De retour en sa boutique, ayant retiré son habit et passé le tablier de travail en cotonnade grise, il appela Sébastien à qui, tout en triant des pitons de cuivre, il adressa un discours pompeux. M. Roch, naturellement éloquent et dédaigneux des familiarités de la conversation, ne s'exprimait jamais que par solennelles harangues.

— Écoute-moi, ordonna-t-il… et retiens bien ce que je vais te dire, car nous touchons à une heure grave de ta vie… une heure décisive… ce que j'appelle… Écoute-moi bien…

Il était plus majestueux qu'à l'ordinaire, sur ce fond sombre de magasin, rempli de ferrailles, où des marmites bombaient leurs ventres noirs, où des casseroles de cuivre luisaient, l'auréolant parfois de leur ronde clarté ménagère… Et l'ampleur de ses gestes interrompant le triage des pitons, faisait bouffer sa chemise, dans l'intervalle du gilet au pantalon.

— Je ne t'ai pas mis au courant des négociations entamées entre les Révérends Pères Jésuites de Vannes et moi, débuta-t-il… Il y a des choses auxquelles un enfant de ton âge ne doit pas être initié… Ces négociations…

Il appuyait sur ce mot qui l'ennoblissait à ses propres yeux, qui lui attribuait l'importance d'un diplomate traitant une question de paix ou de guerre… Et sa voix faisait un bruit de gargarisme qu'il prenait plaisir à prolonger en le modulant.

— Ces négociations… difficiles… parfois douloureuses… sont heureusement terminées. Dès à présent tu peux te considérer comme appartenant au collège Saint-François-Xavier… Ce collège que j'ai choisi entre tous est situé au chef-lieu du

Morbihan… Peut-être ne sais-tu pas où se trouve le Morbihan ? Il se trouve en Bretagne, le pays par excellence !… Grâce à moi, tu vas être élevé avec la fleur de la jeunesse française… Il est même probable, si mes renseignements sont exacts, que tu auras pour compagnons des fils de princes… Tu ne verras autour de toi que les grands exemples de la richesse héréditaire et de l'illustration nationale, si j'ose m'exprimer ainsi… Cela, mon enfant, n'est pas donné à tout le monde, et crée des devoirs importants, ce que j'appelle… En outre, sais-tu qu'un Jésuite — le moindre des Jésuites — c'est presque un évêque ?… Il n'en a pas le titre, j'en conviens, mais il en a la puissance, et, m'est-il permis de le dire… la distinction… Quant aux Jésuites, considérés comme ensemble, un mot suffira… Ils mènent le pape… J'ignore si je me fais bien comprendre ?… si tu te rends compte exactement de ce que sont les Jésuites ?… Oui, n'est-ce pas ?… Eh bien, tâche par ton application au travail, par ta soumission, ta piété, ta conduite en général, tâche de mériter le grand honneur auquel tu es appelé… N'oublie pas surtout les sacrifices énormes que je fais pour ton éducation… et remercie le ciel d'avoir un père tel que je suis… Car je me saigne aux quatre membres…

Et, délaissant les pitons, il montra de quatre chiquenaudes rapides, ses deux bras, ses deux jambes.

— Aux quatre membres, ce que j'appelle !…

Après une pause de quelques minutes où il triompha de l'air ahuri de son fils, il poursuivit lentement, avec de nouvelles modulations.

— Aujourd'hui même, je vais m'occuper de ton trousseau, avec la mère Cébron… Il te faut un trousseau convenable, car, en principe, je ne veux pas t'exposer à rougir devant tes nouveaux camarades… et je comprends que, portant mon nom — le nom des Roch — et vivant dans une société d'élite, dans un monde essentiellement aristocratique, je comprends que tu doives représenter… Nous chercherons, la mère Cébron et moi, dans mes anciennes hardes, celles qui, remises à ta taille, pourront te faire le plus d'honneur et le plus d'usage. Applique-toi à être aisé dans tes manières et soigneux… L'élégance va bien avec le bon ordre… Ainsi, moi, j'ai encore mon habit de mariage… Ta pauvre mère !

S'étant attendri juste le temps qu'il fallait pour couper d'une note émue l'insolite longueur de son discours, il recommença de trier les pitons, de ressasser les conseils, insistant de préférence sur ses hautes qualités et ses paternelles vertus. Sébastien n'écoutait plus. Il ne savait ce qu'il ressentait : quelque chose comme un accablement et aussi comme un déchirement, dont l'intense douleur le laissait bouche béante, et mains cramponnées au rebord du comptoir. Certes, il connaissait de longue date l'éloquence de son père. Elle lui avait toujours semblé un bruit naturel. Jamais il n'y avait prêté plus d'attention qu'au ronflement du vent dans les arbres, ou bien au gouglou de l'eau, coulant sans cesse, par le robinet de la fontaine municipale. Aujourd'hui, cela tombait sur son corps avec des craquements d'avalanche, des heurts de rochers roulés, des lourdeurs de trombes, des fracas de tonnerre qui l'aveuglaient, l'étourdissaient, lui donnaient l'intolérable impression d'une chute dans un gouffre, d'une dégringolade dans des escaliers sans fin.

Son regard, affolé de vertige, allait du ventre de M. Roch, énorme et menaçant sous le tablier de cotonnade, aux ventres menus des marmites de fonte, rangées sur le rayon du haut, près du plafond, qui paraissaient rouler sur leurs trépieds, et lâcher, elles aussi, de furieux borborygmes. Et les disques rouges des casseroles de cuivre, où dansaient des reflets capricants, prenaient d'impossibles aspects d'astres exaspérés. Quand il fut à bout de phrases et à bout de pitons, M. Roch conclut ainsi :

— C'est pourquoi, mon enfant, jusqu'au jour de ton départ, il est nécessaire de briser là toute espèce de relations avec tes camarades d'ici… Je ne prétends point qu'on doive être fier avec les petits, mais il existe en toutes choses des limites… Et la société impose à ses membres des hiérarchies qu'il est dangereux de transgresser… Ces méchants gamins, pour la plupart fils de pauvres et de simples ouvriers — je ne les blâme pas, remarque bien, je constate seulement — ne sont plus de ton rang. Entre eux et toi, désormais, il y a un abîme… Saisis-tu bien la portée de mes paroles ?… Un abîme, ce que j'appelle !

Pour figurer l'abîme, il mesurait la largeur du comptoir qui le séparait de Sébastien, et il répétait en élevant la voix :

— Un abîme ! Comprends-moi, Sébastien… un infranchissable abîme !… Que diable ! Où en serait un pays sans aristocratie ?

M. Roch grimpa sur un escabeau, tira successivement plusieurs cases numérotées, remplies de cadenas, et, tandis qu'il les comparait l'un à l'autre, qu'il faisait jouer leurs serrures rouillées, il soupira mélancoliquement :

— Ah ! je t'envie !… Tu es bien petit pourtant, et tu ne sais rien… Eh bien, je t'envie tout de même… Où ne serais-je pas arrivé, moi ?… moi ?… si j'avais eu un père comme le tien !… Tu en es, toi, maintenant, de cette aristocratie… Tu peux arriver, à tout, à tout !… Et moi !… moi !… quel avenir gâché ! quel…

À ce moment, la porte de la boutique s'ouvrit : un client entra.

— Voilà ! voilà ! fit M. Roch qui, prestement, redescendit de son escabeau, en même temps que des hauteurs idéales où sa noble imagination promenait de très vagues, de très immenses rêves de gloire à jamais perdue !

Malgré ces hautes leçons et ces brillantes promesses, Sébastien ne se sentit ni fier, ni heureux. Il était abasourdi. Des successifs discours de son père, de cet amas de phrases incohérentes et discordes, il ne retenait qu'une chose positive : il lui fallait quitter le pays, partir pour un inconnu que ni les Jésuites, ni les fils de princes, ni les immémoriales redingotes dont la mère Cébron allait l'affubler, ne parvenaient à rendre attrayant, ni même explicable. Au contraire, sa naturelle méfiance de petite bête sauvage le peuplait de mille dangers, de mille devoirs confus, trop lourds pour lui. Jusqu'ici, il avait poussé librement dans le soleil, la pluie, le vent, la neige, en pleine activité physique, sans penser à rien, sans concevoir un autre pays que le sien, une autre maison que la sienne, un autre air que celui qu'il respirait. Jamais il ne s'était bien familiarisé avec l'idée du collège, ou, plutôt, jamais il n'y avait songé sérieusement. Entre l'école et le collège, il n'établissait pas d'autres rapports que celui-ci. L'école était pour les petits, le collège pour les grands, les bien plus grands que lui, et il ne se disait pas qu'il grandirait un jour. Lorsque son père en parlait, cela lui semblait tellement lointain, si vague, que son esprit, sensible seulement aux formes immédiates et présentes, ne s'y arrêtait pas, mais devant la menace prochaine, devant la date

implacable, il frissonnait. Il redoutait maintenant, à l'égal d'une catastrophe, cette séparation de lui-même, avec tout ce dont il avait l'accoutumance. Il ne comprenait pas, non plus, pourquoi on exigeait de lui qu'il sacrifiât ses camaraderies de la petite enfance à il ne savait quelle mystérieuse et soudaine nécessité ; en ce moment surtout, déjà bien assez pénible, où il éprouvait le besoin d'une protection, d'un resserrement plus intime avec les choses plus amies et les êtres plus chéris. Cela le rendit très triste et très tendre. Le cœur bien gros, il se retira dans l'arrière-boutique, qui servait de salle à manger, et où il avait coutume, entre les heures de l'école, d'apprendre ses leçons et de préparer ses devoirs.

C'était une pièce sombre que le soleil n'avait jamais visitée. Sa vue le glaça comme s'il y entrait pour la première fois ; et, sur le seuil, il hésita, étonné de ces objets, de ces meubles, au milieu desquels il avait vécu et qu'il ne reconnaissait plus, tant ils paraissaient avoir revêtu des aspects de brusque laideur, un air d'hostilité renfrognée, par quoi il se trouvait tout déconcerté. La table, recouverte d'un tapis de toile cirée, sur lequel étaient imprimées, par ordre chronologique et en rond « les ressemblances » de tous les rois de France, avec leur généalogie, la date de leur avènement et de leur mort, occupait le centre de la pièce. « On s'instruit en mangeant », disait M. Roch qui, la bouche pleine, souvent jetait, dans le froid silence des repas, les retentissants noms de Clotaire, de Clovis, de Pharamond, aussitôt suivis d'un geste qui les ponctuait de points d'exclamation. Çà et là, des chaises de paille ; un dressoir de noyer, garni de vaisselle ébréchée, faisait face à une vieille armoire normande. Chaque chose, maintenant, renvoyait à Sébastien l'image de son père, avilie par un ridicule ; il ne se mêlait plus à tout cela que des révélations de scènes grotesques et diminuantes. Le long des murs tapissés de papier vert, en maint endroit pourri par l'humidité, s'étalaient des portraits au daguerréotype de M. Joseph-Hippolyte-Elphège Roch, en des attitudes diverses, toutes plus oratoires et augustes les unes que les autres. Sébastien le revoyait s'arrêter complaisamment devant chacun d'eux, les comparer, reprendre les poses et soupirer, en haussant les épaules : « On dit que je ressemble à Louis-Philippe !… Il a eu plus de chance que moi, voilà tout ! » Il le revoyait allumer, chaque soir, avec les mêmes précautions

méthodiques et les mêmes soins de maniaque, la suspension de zinc dédoré qu'un client lui avait laissée pour compte, jadis : aventure dont il gardait une inoubliable rancune, que, depuis dix ans, il narrait toujours, de la même façon indignée, répétant : « Oser prétendre que c'était de la camelote ! Comme si cela était croyable qu'un Roch pût vendre de la camelote !… De la camelote !… moi !… » Et il prenait à témoin le solide mécanisme de la lampe, la douceur des chaînettes, la résistance du fumivore, l'opinion de ses compatriotes. C'était aussi, sur la cheminée, entre deux vases bleus, gagnés à des loteries foraines, la photographie de sa mère que Sébastien n'avait pas connue ; une jeune femme frêle, un peu raide, le visage presque effacé, les tempes ornées de longs repentirs, et tenant à la main, du bout des doigts, en un mouvement maniéré, son mouchoir de dentelles. Et il entendait son père redire quotidiennement : « Il faudra que je remonte ta pauvre mère dans ma chambre, et que je mette, à sa place, une pendule ! » Tout cela qu'il revivait en cette minute précise, l'âme affadie d'ennuis, de désenchantements, de dégoûts, tout cela était enveloppé par la morne clarté du dehors, taché par les reflets sales des carreaux de brique qui dallaient ce sombre réduit. Sébastien dirigea ses yeux vers la fenêtre, comme pour y chercher une échappée de ciel. La fenêtre, unique et sans rideaux, s'ouvrait sur une étroite cour, et le regard se cognait aux murs des maisons voisines, crasseux, purulents, écaillés de lèpres verdâtres, fendillés de suintantes lézardes, percés d'ignobles jours de souffrance, par où se devinaient vaguement des pauvretés entassées et de vermiculaires ordures. Sans cesse, des tuyaux dégorgeaient des eaux pourries ; des bouches noires vomissaient des puanteurs, s'écoulant vers un caniveau commun, entre des amas de vieille ferraille et des débris de toutes sortes. Ce repoussant spectacle, cette lumière louche, aux sordides pâleurs, et jusques à cette vulgarité, cette inintimité des choses familiales, qui lui arrivaient, dépouillées du voile de l'habitude, en formes désolantes et nues, changèrent rapidement l'état de son âme. Sans qu'il en eût conscience, l'incohérent discours de son père, les Jésuites, les fils du prince éveillèrent en lui le rêve d'un au-delà, remuèrent des imaginations latentes qui, peu à peu, se dégageaient devant l'horreur de la réalité révélée. À la pensée qu'il avait pu demeurer là, toute sa vie, parmi ces

gluantes ombres, à regarder les murs hideux qui lui dérobaient la joie du ciel, une mélancolie rétrospective l'envahit. Oubliant le passé d'insouciance tranquille, il se persuada qu'il avait été infiniment malheureux, et que ce qu'il souffrait, à cette heure, il l'avait toujours souffert. Tandis qu'il végétait, misérable, à d'autres étaient réservées des joies, des beautés, des magnificences. Il savait maintenant — son père le lui avait dit, avec quel accent de certitude, d'admiration ! — qu'il n'avait qu'à allonger le bras, pour les étreindre lui aussi. Le collège ne l'effraya plus. Il se surprit même à désirer cet inconnu, qui le troublait encore, mais voluptueusement, comme l'incertaine approche d'une vague délivrance.

Sébastien s'assit auprès de la table, le dos tourné à la fenêtre, ouvrit un livre de classe qu'il ne lut point, et, la tête dans les mains, les yeux très graves, lointains et songeurs, il rêva longtemps à d'autres ciels, à d'autres compagnons, à d'autres maîtres. Graduellement, tous les objets de l'arrière-boutique, la cour, les murs, se reculèrent, s'effacèrent ainsi que s'effacent et se reculent les choses ambiantes, dans l'engourdissement du demi-sommeil, et l'enfant se vit transporté en une contrée de lumière, dans une sorte de féerique palais, à travers des nefs spacieuses et des colonnades où des êtres charmants et bons venaient vers lui, vêtus de longues robes brillantes qui faisaient, en glissant, un doux bruissement de soie, cependant que, sur les vitres brouillées de la porte qui séparait la salle à manger du magasin, se mouvait ironiquement l'ombre démesurée de son père.

Les jours passèrent, pleins d'anxiétés différentes. Sébastien restait à la maison et ne sortait qu'accompagné de M. Roch, qui veillait scrupuleusement à ce qu'aucun des camarades de son fils ne pénétrât près de lui : « Les Jésuites ne veulent pas… Allez-vous-en ! » leur criait-il, lorsque, surpris de ne plus rencontrer nulle part Sébastien, ils venaient le relancer jusque dans la boutique. L'apprenti, un gamin de quinze ans, eut l'ordre de ne plus tutoyer le fils du patron et de lui prodiguer les plus grands respects : « Tu l'appelleras, dorénavant, monsieur Sébastien. La situation n'est plus la même », expliqua le quincaillier. Lui-même avait jugé nécessaire et digne de mettre plus de hauteur dans ses relations avec les voisins, de les tenir à distance, sans toutefois les

priver du régal quotidien de sa conversation. Au contraire, de jour en jour, son éloquence grandissait, s'exubérait. En même temps, il redoublait de conseils mille fois rabâchés, d'aphorismes saugrenus, de raisonnements magistraux, qui jetaient l'enfant dans des ahurissements profonds. Excédé de l'entendre répéter à tout propos : « Je ne sais si je me fais bien comprendre ? Saisis-tu bien toute la portée de mes paroles ? », les promenades, les visites, les tête-à-tête plus fréquents devenaient pour Sébastien un intolérable supplice ; et, afin d'y échapper, il souhaitait ardemment que vînt l'heure du départ. Mais seul, en sa chambrette, le soir, parmi ces riens familiers qui l'entouraient, auxquels il rattachait des souvenirs naïfs et précieux, la terreur du collège le reprenait, et il eût voulu qu'elle n'arrivât jamais, cette heure brutale où il lui faudrait dire adieu à tout cela qui était partie intégrante de lui-même, moitié de sa chair, moitié de son âme. Ce qui lui faisait mal, plus encore que ces douloureuses alternatives, c'était de penser. L'inquiétude, maintenant, tenaillait son être tout entier, depuis que la réflexion s'installait en son cerveau. En lui infusant la semence d'une vie nouvelle, ce brusque viol de sa virginité intellectuelle lui infusait aussi le germe de la souffrance humaine. La paix de sa conscience était détruite, ses sens perdaient de la simplicité de leurs perceptions. Le moindre mot, le moindre objet, le moindre fait, autrefois sans signification morale, sans prolongements intérieurs, ouvraient à son esprit, par déchirements aigus, successifs, des horizons indéfinis et redoutables. Des questions de toute nature, grosses de mystères, se dressaient devant lui, trop faible pour les étreindre ; et il voyait confusément, au-dessus des limbes de son enfance physique, remuer des rudiments d'idées, s'agiter des formes embryonnaires de la vie sociale, fonctionner tout un appareil inexpliqué, discordant, de lois, de devoirs, de hiérarchies, de relativités, s'embranchant l'un sur l'autre, mis en mouvement par une multitude d'engrenages, dans lesquels sa frêle personnalité serait infailliblement prise et broyée. En attendant, cela lui causait des maux de tête violents, exacerbait jusqu'à l'ébranlement nerveux le fragile organisme de sa sensibilité.

La maison contiguë au magasin de quincaillerie appartenait aussi à M. Roch. Le bureau de la poste l'occupait, et la titulaire,

Mme Lecautel, veuve d'un général, mort alcoolique et fou, disait-on, passait pour une femme instruite, supérieure. Sa personne, maigre et longue, d'aspect triste, souffrant sous le deuil perpétuel des robes noires, révélait, en effet, une distinction inhabituelle aux dames du pays et suscitait des sympathies respectueuses et cancanières, comme on en accorde aux être tombés d'une situation brillante dans le malheur. Elle avait une fille, Marguerite, du même âge que Sébastien; et les deux enfants s'étaient liés d'amitié assez vive. M. Roch, fier de cette relation pour son fils, l'encourageait dans ses visites. Lui-même s'ingéniait à entourer d'égards fatigants et d'obsédantes politesses, Mme Lecautel, qu'il appelait galamment : « ma belle locataire »; ce qui ne l'empêchait pas, du reste, de refuser toutes les réparations qu'elle lui demandait. De son côté, Mme Lecautel, sentant l'abandon moral de ce gentil enfant, réservé et silencieux, s'était pris d'intérêt pour lui, et le recevait maternellement. Il fut convenu que, tous les jeudis et tous les dimanches, il viendrait passer, chez elle, quelques heures. Souvent, par les beaux temps, son bureau fermé, elle l'emmenait à la promenade, avec sa fille.

Dans ces moments de crise, Sébastien éprouva un soulagement véritable, à la société de sa petite amie, Marguerite. Un instant de protection plus tendre, la chaleur d'une atmosphère plus douce, le poussèrent, plus fort, vers elle. Ce n'était point qu'il parlât, qu'il se confiât davantage. Il était trop timide pour cela. D'ailleurs, il n'aurait su que dire, il n'aurait su quoi exprimer, en ce tumulte de sensations brouillées, de chagrins vagues, qui grondait en lui. Mais la seule vue de Marguerite le rassérénait. Près d'elle, son cœur s'apaisait; sa tête endolorie redevenait plus calme. Peu à peu, il se remettait à la joie de ne plus penser à rien. Elle était charmante de câlineries inventives. Deux grands yeux noirs, trop brillants, trop humides, toujours cernés de bleu, éclairaient sa jolie figure d'une lumière d'amour précoce et profonde. Ses manières non plus n'étaient pas d'une petite fille, bien que son langage fût demeuré enfantin, et qu'il contrastât avec la grâce, savante, presque perverse qui émanait d'elle, une grâce de sexe épanoui, trop tôt, en ardente et maladive fleur. Depuis qu'elle avait appris qu'il devait partir, elle se faisait plus empressée auprès de lui, plus audacieuse de gestes et de caresses. Elle parlait, parlait, s'étourdissait à dire des riens qui emplis-

saient d'aise son jeune ami. Ensuite, elle le regardait de ses grands yeux possesseurs, qui allaient éveiller, au fond de l'âme de Sébastien, un sentiment obscur encore, mais puissant, si puissant que cela montait en lui, avec des sursauts et des heurts, s'agitait comme de la vie prisonnière qui veut sortir de l'ombre ; et il en avait parfois la poitrine haletante et la gorge sèche. Le torse cambré ou bien ondulant sous le sarrau noir froncé de mille plis, elle s'approchait de lui, avec des mouvements de joli animal, lissait ses cheveux mal peignés, de sa main très longue, maigre et déjà veinée de bleu, arrangeait le nœud de sa cravate défaite. Les petits doigts couraient sur sa peau, légers, souples, brûlants comme des ailes de flamme, semblaient multiplier leurs frôlements, qui le laissaient presque défaillant de terreur et de joie. Il se sentait vivre en elle réellement. Si intime, si magnétique était la pénétration de sa vie à lui, dans sa vie à elle, que bien souvent, lorsqu'elle se cognait à l'angle d'un meuble, et se piquait les doigts à la pointe d'une aiguille, il éprouvait immédiatement la douleur physique de ce choc et de cette piqûre.

— Est-ce qu'il y aura des petites filles dans le collège où tu vas, dis ? demandait-elle.

— Oh ! non.

— Je voudrais bien aller avec toi, être toujours avec toi !…

Et les prunelles agrandies, plus brillantes :

— Alors, il y a beaucoup de petits garçons… rien que de petits garçons… comme toi — gentils comme toi ?…

— Oh ! oui.

— Que ça doit être amusant !… Comme j'aimerais ça, moi, le collège !

Tout d'un coup, elle courait, auprès de sa mère, la figure striée de grimaces nerveuses, pleurant :

— Maman !… maman !… Je voudrais aller avec lui… je voudrais…

De ces heures trop brèves, passées au contact de cette étrange enfant, Sébastien rapportait une chaleur prompte à s'évaporer, dès qu'il se retrouvait avec son père, ou seul, dans le froid de l'arrière-boutique.

C'étaient aussi des appréhensions angoissantes de cette farouche Bretagne, de ce pays mystérieux des légendes, dont

M. Roch, en guise d'études préparatoires, l'obligeait à lire des récits très sombres et terribles. Les âpres paysages, les mers tragiques, les vieux châteaux hantés, les mauvaises fées planant au-dessus des étangs nocturnes, les naufrageurs tordant leurs chevelures calibanesques sur les grèves hurlantes, tout ce fantastique de mélodrame se combinait, en sa pensée, avec les divagations paternelles, qui lui donnaient des Jésuites et de leur collège une surhumaine et fulgurante image. Jamais il ne pourrait s'habituer à vivre en un tel milieu, en contact journalier avec des êtres si loin de lui, dont le plus humble rayonnait de « l'insoutenable éclat des évêques ». Et, renchérissant sur les hyperboliques comparaisons de M. Roch, il se représentait alors les Jésuites, dans des embrasements ecclésiaux, vêtus d'orfroi, auréolés d'encens, révérés comme des papes, inabordables comme des dieux. Tiraillé sans cesse, entre des craintes vagues et des espérances chimériques, privé de ses camarades, la seule joie qui l'eût aidé à travers les difficiles heures de l'attente, énervé par les quotidiens essayages de la mère Cébron, abruti par les prêches de son père, il se trouvait infiniment malheureux. Hormis le jeudi et le dimanche, il ne savait que faire de ses longues journées. Plus de jeux à la marelle, sur la grand-place ; plus de vagabondages à travers champs, le long des haies chantantes et fleuries, ou bien au bord de la rivière, lorsqu'il suivait les jeteurs d'épervier, et que, les bras nus, ses culottes retroussées au-dessus des genoux, il soulevait, dans les endroits peu profonds, les pierres sous lesquelles dorment les écrevisses. Quel crève-cœur, pour lui, que d'entendre de sa chambre, ou du fond de l'arrière-boutique, les cris connus de ses camarades, partant en maraude, qui semblaient l'appeler !

Parfois, il se réfugiait au jardin, situé en dehors du bourg, près du cimetière. Là non plus, il ne pouvait goûter un seul instant le repos cherché. L'absence des belles fleurs, des arbres ombreux, l'ennuyeux dessin des plates-bandes, l'absurdité des ornementations artificielles que la fantaisie horticole du quincaillier avait prodiguées partout, lui rappelaient involontairement les lourdes apostrophes, les écrasantes prosopopées, l'incontinence, l'incohérence de cette rhétorique, à laquelle il avait cru se soustraire et qu'il retrouvait décuplée dans le silence des choses. Et puis le voisinage des cyprès, dont les cônes noirâtres dépassaient les

murs, les croix funèbres, montrant çà et là leurs bras chargés de couronnes, ajoutaient, à cette obsession domestique, un malaise aigu. Après avoir fait deux fois le tour des allées, entre les bordures de buis que décoraient des coques d'escargot, peintes de couleurs vives et figurant alternativement des losanges et les initiales J. R. emmêlées, il rentrait plus mécontent, plus perplexe, en proie à de pénibles dégoûts.

Chaque jour, après le déjeuner, il allait aussi chez sa tante Rosalie : un autre supplice auquel le condamnait son père. Étendue dans un fauteuil à roulettes, près de la fenêtre, un ouvrage de tricot en ses mains, la vieille fille occupait toutes les heures de son existence sédentaire à dire du mal des gens, à faire souffrir sa bonne qu'elle s'était attachée par des promesses d'héritage. Sa face grosse, molle et blanchâtre de vieille procureuse, ombrée sur le menton et sur les lèvres de quelques poils grisonnants, son œil égrillard et malicieux, le cynisme de ses propos gênaient Sébastien, demeuré très chaste, très ignorant, mais qui ne pouvait s'empêcher de rougir à des mots inintelligibles pour lui, et où cependant il devinait un sens coupable et des intentions honteuses. Souvent, il la trouvait entourée de ses amies, vieilles filles comme elle, paillardes et chattemites, comme elle obsédées de préoccupations obscènes, et, sous le couvert de la morale, de la vertu blessée, combinant des adultères locaux, imaginant des histoires polissonnes, parlant des amours de leurs chattes, répandant, autour d'elles, de fades odeurs de linge sale et de lit.

— Des Jésuites!… Il lui faut des Jésuites… criait la tante Rosalie à la vue de son neveu… Je vous demande un peu, à ce gamin!… Ah! c'est moi qui t'aurais mis en apprentissage, mon garçon! Des Jésuites!… Non! Mais c'est incroyable!… Tout ça, pour faire des embarras, pour jouer au grand seigneur, pour montrer qu'on est riche!… C'est du propre… Et je lui conseille de se vanter de son argent, à ton père!… Quand on vend vingt sous une chose qui ne vous en coûte pas seulement deux!… C'est facile d'être riche!… Viens ici, toi, plus près!

Sébastien s'approchait timidement, les coudes collés au corps, effrayé par les deux coques blanches qui nouaient le bonnet tuyauté de la vieille, et pointaient sur le sommet de son crâne comme des cornes de diable.

— Na!… Est-ce pas un bel homme?…

Elle lui empoignait le bras, le faisait virer ainsi qu'une toupie; et, dardant sur lui ses petits yeux méchants :

— Est-ce pas un bel homme?… répétait-elle. Regardez-moi ça!… Et qu'est-ce qu'ils feront de toi, les Jésuites? Tu crois peut-être qu'ils te garderont chez eux, avec ton air godiche, et tourné comme tu l'es! Ah! bien oui!… Mais sitôt qu'ils t'auront vu, ils se mettront à rire et te ramèneront ici. Veux-tu que je te dise une vérité, moi?… Allons, nigaud, parle, réponds!… Veux-tu que je te dise une vérité?

— Oui, ma tante.

— Oui, ma tante! reprenait sur un ton moqueur et traînard la vieille Rosalie… Oui, ma tante!… Est-il bête cet enfant?… Eh bien, ton père, le cher cœur, ton père est un imbécile, un gros imbécile, tu entends!… et tu le lui diras de ma part!… Tu lui diras : « Tante Rosalie a dit que tu étais un imbécile! » Mon Dieu! Mon Dieu!… Ça envoie son fils chez les Jésuites, et ça ne sait seulement pas nettoyer les lampes!… Et ça fait, toutes les nuits, des saletés avec sa bonne!

Elle haussait les épaules, méprisante, riait d'un rire mauvais, tandis que les yeux des vieilles filles s'allumaient de lueurs obliques.

De retour à la maison, l'enfant, de plus en plus découragé, se demandait si vraiment, il n'était point trop petit, trop laid, trop mal bâti, pour être accepté de ces terribles Jésuites, que les moqueries de la vieille fille revêtaient d'un caractère plus troublant, et d'une plus inexorable sévérité; il se demandait si, vraiment, il ne serait pas plus heureux en apprentissage. Durant une minute, il le voulait; et, la minute d'après, il ne le voulait plus. Il ne savait pas, toutes ces choses lui semblant, désormais, pareillement douloureuses. Ce qu'il savait, c'est que, dans la persistante lutte de deux volontés contraires, dans cet antagonisme incessant des résolutions prises et déprises, il avait perdu le repos et le bonheur. Poursuivi par les paroles de sa tante, sourdement travaillé par les démoralisantes constatations que la vie lui apportait, plus nombreuses chaque jour, il sentait aussi, malgré ses révoltes contre les calomnies de la vieille femme, et ses remords de les écouter, il sentait diminuer son affection, son respect pour son père. Dans l'espoir de solidifier des sentiments de tendresse qui

craquaient, maintenant, de toutes parts, il prenait l'habitude de l'observer, s'ingéniait à le comprendre ; mais il perdait pied dans le vide de cet esprit, se heurtait au mur de ce cœur égoïste, qui se dressait, ainsi qu'une séparation entre les deux natures. Plus par intuition que par raisonnement, il découvrait qu'aucun échange d'émotions pareilles, que pas un rapprochement de commun amour n'était possible entre eux, si étrangers l'un à l'autre. Tout, dans les actions, dans les discours de son père, le désenchantait, le blessait. Durant les repas, souvent interrompus par les coups de timbre du magasin, les allées et venues des clients, sa façon de manger, gloutonne et malpropre, le bruit qu'il faisait en buvant, une multitude de menus détails, non encore sentis, où se révélaient des habitudes relâchées, des inconvenances de tenue, si peu d'accord avec la rigide pompe de ses principes, tout cela causait à Sébastien une irritation qu'il avait peine à dissimuler. Il souffrait d'une réelle souffrance physique à voir la manière dégradante dont son père traitait l'apprenti : le pain spécial, un pain bis et grossier qui lui était dévolu, les maigres parts, les déchets graisseux des fricots que M. Roch lui jetait comme à un chien, et que l'autre dévorait silencieusement, en guignant les belles tranches de viande et les bons morceaux de pain blanc des patrons. Il ignorait ce que sa tante Rosalie entendait par « les saletés de son père ». Mais, sous l'obsession de ces paroles, il en était arrivé à le suspecter d'actes blâmables et déshonorants. Souvent, la nuit, il se levait, collait son oreille contre la mince cloison qui séparait sa chambre de celle de M. Roch, et il restait là, des heures à écouter…, soulagé de ne percevoir, dans le silence, qu'un ronflement sourd, tranquille, régulier, la respiration nasillante et gargaristique d'un homme plongé dans un sommeil profond de terrassier. Néanmoins, le prestige de l'autorité paternelle, qui s'accompagne chez celui qui la subit d'un besoin de protection et d'un instinct de confiance, s'en allait chaque fois, détruit par cette surveillance et aussi par mille petits faits intimes, rabaissants, dont le ridicule et la grossièreté ne lui échappaient plus, l'affligeaient comme s'ils eussent été siens. En lui, d'heure en heure, des choses mouraient qu'il avait le mieux chéries ; d'autres naissaient qui mettaient en son âme des angoisses nouvelles, des amertumes et des pitiés inconnues.

Quant à M. Joseph-Hippolyte-Elphège Roch, il n'éprouvait aucun de ces troubles intérieurs, et il attendait les événements avec un calme béat. Il était heureux, lui ; il se carrait dans son éloquence, s'exaltait dans l'apothéose de son génie, convaincu que, par sa volonté, un fait inouï, un fait historique s'accomplissait. Le dimanche, après les vêpres, strictement vêtu de noir, il entretenait, assis devant sa boutique, les voisins émerveillés de ses incommensurables histoires. Et, très digne, avec une autorité tranquille, imprimant à son buste des balancements isochrones, il lançait des phrases énormes, de colossales bourdes qui lui valaient un accroissement de respect.

Enfin arriva la date fatale.

La veille, M. Roch, depuis plusieurs jours officiellement prévenu du passage du Père Jésuite chargé de ramener les élèves, était resté, très tard, dans la soirée, à compulser l'indicateur des chemins de fer. Il vérifia et revérifia l'heure d'arrivée du train aux principales stations, compta le nombre de kilomètres, entre les différentes villes, étudia le prix des places, suivant les classes, se perdit dans le dédale des embranchements et des correspondances, d'ailleurs absolument étrangers à l'itinéraire de son fils. Une chose l'étonnait, c'est que la ligne s'arrêtât à Rennes. Cet inconnu de Rennes à Vannes, ce biffage de tout un pays, célèbre, en une énumération de villes indifférentes et ignorées, le troublaient fort. Il ne pouvait admettre que les Compagnies n'eussent pas prolongé leur ligne, jusqu'à Vannes, à cause des Jésuites.

— Car enfin, expliqua-t-il à Sébastien, tu dois comprendre qu'un collège comme celui-là donne un trafic certain… Outre la question de convenances, il y a là… saisis-tu bien ?… il y a là un intérêt méconnu… Je pétitionnerai… En attendant, tu pars demain, de Pervenchères, par le train de 10 heures 35… Oui, mon enfant, c'est demain soir, à 10 heures 35, que tu entres vraiment dans la vie. N'oublie pas mes recommandations… Dis-toi bien que tu as un père qui se saigne pour toi aux quatre membres… Ainsi, demain soir, à la gare, je dois te prendre un billet de première classe… Il paraît, je le comprends jusqu'à une certaine mesure, que les Jésuites ne voyagent jamais autrement… ce qui n'empêche pas que ce sont des frais très lourds, très lourds… Je n'ai jamais voyagé en première classe, moi… Et cependant, je suis ton père !

Le lendemain, après une nuit agitée, de très grand matin, M. Roch se leva. Il passa sa redingote de cérémonie, et, chose mémorable, se coiffa de son chapeau de haute forme, un antique chapeau, précieusement gardé au fond d'une armoire, et dont la soie, rebroussée par de maladroits et successifs frottements, était ternie de reflets jaunasses. Ainsi accoutré, il mena son fils à l'église, pour qu'il y entendît la messe; une messe dite à son intention, et solennellement annoncée, le dimanche d'avant, au prône, par le curé. M. Roch communia. L'office terminé et ses prières dites, il conduisit Sébastien à travers les nefs, les chapelles latérales, le chœur. Sur les dalles, ses pas faisaient un bruit auguste, et ses gestes avaient l'hiératique ampleur des gestes de saints, qui bénissent les foules du fond de leurs niches de pierre.

— Regarde, lui dit-il… Regarde tout cela!… C'est Jean Roch, ton illustre ancêtre, qui restaura cette église… Je te l'ai maintes fois raconté. Ces chapiteaux, cette voûte, tout ce que tu vois, c'est de lui… Remplis tes yeux de ces nobles spectacles. Aux heures de défaillance, tu n'auras qu'à te souvenir pour être consolé, fortifié, ce que j'appelle… C'est là que moi, ton père, j'ai puisé ma force… Regarde!… Jean Roch fut un grand martyr, mon enfant… Tâche de marcher sur ses traces. Regarde! On ne bâtit plus comme ça, maintenant.

Sébastien n'était point ému. Il n'éprouva aucun orgueil. Bien au contraire. Si habitué qu'il fût aux discours étranges, il écoutait celui-ci avec stupéfaction, souffrait de le juger si ridicule. Malgré lui, il se répétait les paroles de sa tante qui résonnaient à ses oreilles, comme un écho de sa propre pensée : « Ton père est un imbécile, tu entends, un imbécile. » Il en eut pitié. Il eût voulu lui fermer la bouche, doucement, comme à un petit enfant. Sur le parvis qu'ombrageait de leur mouvant feuillage une double rangée d'acacias, M. Roch s'arrêta, plus grave encore :

— C'est là qu'il est tombé! prononça-t-il, en montrant le sol d'un dramatique geste… Il a versé son sang là… le sang des Roch!… Fixe bien ces lieux dans ta mémoire, afin que tu puisses raconter à tes camarades cette histoire glorieuse de notre famille… Eux aussi, sans doute, ont eu des parents tués par la Révolution. Vous évoquerez mutuellement vos morts, ce que j'appelle… Ah! je t'envie!

La journée se passa en visites ennuyeuses, coupées d'interminables recommandations… La tante Rosalie donna à son neveu une pièce de cinq francs, en lui disant d'un ton bourru :

— Tiens ! prends ça !… Tu achèteras de l'esprit avec…

Chez le curé, les adieux furent attendrissants. Sébastien reçut un scapulaire tout neuf et des médailles nouvellement bénites par le pape. Mme Lecautel se montra très affectueuse ; Marguerite, très pâle, eut une crise de nerfs, et pleura. Et, le soir enfin arriva. C'était un soir d'octobre, charmant et doux.

— Allons ! fit M. Roch qui, une dernière fois, éprouva la solidité des cordes qui ficelaient la malle… Allons, il est temps !

Revêtu de ses plus beaux habits, ganté de filoselle, Sébastien s'achemina vers la gare, accompagné par son père. Derrière eux, venait l'apprenti poussant la malle sur une brouette. Malgré l'heure tardive, bien des gens se mirent aux portes pour envoyer à l'enfant un dernier adieu.

— Bon voyage, monsieur Sébastien… Portez-vous bien…

Contrairement à ses habitudes, M. Roch marchait silencieux, ne répondait aux démonstrations populaires que par de courts gestes. Il avait perdu de son assurance, de sa dignité, était ému. L'attitude qu'il prendrait devant le Révérend Père Jésuite, à qui, dans un instant, il allait remettre son fils, le préoccupait aussi. Et il ruminait des idées grandioses, préparait de ronflantes périodes, interrompues par de brusques attendrissements où sa verve oratoire s'embrouillait, défaillait. En traversant le pont, Sébastien vit la rivière toute blanche de lune : là-bas, derrière un massif d'aulnes, le déversoir du moulin chantait. Son cœur se noya de tristesse.

Ils entrèrent, dans la gare, en avance d'une demi-heure. Le billet pris, les bagages enregistrés, ils gagnèrent la salle d'attente, s'assirent l'un près de l'autre, sur une banquette, et, sans se parler, ils regardèrent, hébétés et gauches, les affiches jaunes, les réclames enluminées qui bariolaient les murs. M. Roch tenait, dans sa main, la main de Sébastien, la serrait souvent d'une étreinte tremblante. Et Sébastien, qui avait redouté un flux de paroles, un débordement de suprêmes conseils, sut gré à son père de ce silence, de ce tremblement qui lui étaient pénibles et très doux, tout ensemble. Son regret de partir s'en augmenta.

— J'ai mis dans ta malle quatre tablettes de chocolat, dit M. Roch, avec un effort visible… Ménage-les… N'avons-nous rien oublié ? Ta boîte de compas ?… Oui, c'est moi-même qui l'ai emballée… Et tes billes ?… Tes billes aussi, je me rappelle… C'est la mère Cébron, tout au fond, dans un sac de lustrine… ménage-les… elles sont en agate. Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu…

Après un silence il soupira :

— C'est incroyable… Je n'aurais pas pensé que ça arriverait, comme cela, si vite !…

Sébastien, frissonnant d'un gros chagrin, se serra davantage contre son père. Il se repentait violemment d'avoir été injuste envers lui. Son âme s'abîmait, se fondait dans le remords et dans la reconnaissance. Il eût voulu lui demander pardon, il eût voulu dire à sa tante Rosalie qu'elle était une méchante femme et qu'il la détestait. Et, tout d'un coup, il pensa à Marguerite qui devait dormir, à cette heure ; il revit Mme Lecautel, qui, très longue, très maigre, timbrait des lettres, dans son bureau, et cachetait des sacs de cuir… Au dehors, l'omnibus de l'Hôtel Chaumier arriva, pesant, cahotant. Il y eut des colloques, des jurons, des bruits de paquets qu'on décharge. Les chevaux s'ébrouèrent, agitèrent leurs grelots.

— Tu seras à Rennes, demain matin, à cinq heures cinquante-neuf, poursuivit M. Roch… Là, vous aurez des voitures qui vous emmèneront à Vannes… Trente lieues !… Comme c'est loin, tout de même !… Sois bien sage !… Surtout ne te penche pas aux portières. Fais ce que te dira le Révérend Père.

Il consulta sa montre.

— Plus que dix minutes ! Mon Dieu comme le temps passe rapidement ! J'ai mis aussi du pain d'épices dans ta malle, entre tes chaussettes de laine. Ménage-le… ne le donne pas à tout le monde ; tu seras bien heureux, peut-être, à un moment donné, de l'avoir sous la main. Enfin… Et ce Père Jésuite ?… qui sait ?

Il soupira longuement et ne prononça plus un mot, sinon pour demander de temps à autre :

— Et ton billet ?… As-tu ton billet ?… C'est un billet de première classe. Ne le perds pas.

Ou bien :

— Surtout, ne te penche pas aux portières… Un accident est tôt arrivé… Dans mon journal, il y en a tous les jours !…

Sébastien pleurait. Il sentait ce qu'il y avait de tendresse maladroite et vive cachée sous ces phrases banales, décousues, dont le ridicule lui était cher. Jamais il n'avait vu son père ainsi. S'il eût osé, il se fût jeté dans ses bras, il l'eût supplié de laisser là le train, le Jésuite, la Bretagne, les fils de princes, et de s'en retourner, tous les deux, dans la boutique, où ils seraient très heureux à s'aimer. Lui aussi, il se mettrait en manches de chemise, il aurait un tablier de cotonnade, et il irait chez les clients, compterait les cadenas, pèserait les clous. Quelle joie de revoir la rivière, les images renversées des peupliers, les mouvantes chevelures des roseaux!… Et ses camarades retrouvés!… Et ses promenades avec Marguerite, le jeudi! Et les champs et les fleurs, et les parties de marelle, sur la grand-place!… Les minutes s'envolèrent douloureuses.

Tandis qu'il rêvait ainsi, deux paysans avec de longues blouses bleues, leurs limousines sur le bras, leurs trognes vineuses à moitié dissimulées par des casquettes à mentonnière, entrèrent dans la salle et reconnurent M. Roch. Ils s'approchèrent de lui. Après les compliments d'usage, désignant Sébastien :

— Et c'est l'héritier, sans doute, demanda l'un d'eux.

— Mais oui, c'est mon fils… Monsieur Sébastien Roch.

— Allons, c'est bien… c'est bien!… Et comme ça, l'on va faire une petite promenade?

Le quincaillier se redressa, plus digne, et d'un ton péremptoire, scandant ses mots :

— J'accompagne mon fils, qui part pour le collège… pour le collège des Jésuites, à Vannes, le collège Saint-François-Xavier.

— Allons, c'est bien, c'est bien.

Et, le dos rond, les membres gourds, ils se retirèrent lentement, à l'autre bout de la salle.

M. Roch s'indigna de ce que sa déclaration n'eût pas été accueillie de ces rustres par plus d'étonnement et d'admiration. C'était donc une chose naturelle, indifférente, que son fils s'en allât, en première classe, chez les Jésuites?… Une chose qui arrivait tous les jours, à tout le monde?… Il eut la pensée de les rejoindre, de leur expliquer ce que c'était que les Jésuites; il se reprocha même de n'avoir pas donné au départ de son fils une plus grande solennité, de n'avoir pas invité à les accompagner, le curé, le notaire, le médecin, toutes les personnes de distinction

de la ville… Mais l'impression fâcheuse disparut vite; il se contenta de murmurer, très bas, dans un haussement d'épaules dédaigneux :

— Ces paysans!

Et, comme Sébastien continuait de pleurer, il le consola, répétant :

— Voyons, ne pleure pas… Tu vois bien que ce sont des rustres… ils ne savent rien, ces gens-là… Il ne faut pas faire attention à ce qu'ils disent.

Soudain, un employé vint ouvrir la porte.

— V'là le train, monsieur Roch!… fit-il. Dépêchez-vous… Passez de l'autre côté.

On entendait le bruit clair d'une sonnerie électrique qui se dévidait sans interruption, et un grondement sourd, pareil à l'approche d'un orage. Tous les deux, ils traversèrent la voie, se tenant toujours par la main, effarés, un peu chancelants. Et la sombre machine, terrible avec ses yeux rouges qui s'avançaient dans la nuit, siffla, roula, s'arrêta, les flancs secoués d'un halètement sauvage. Étourdis, ils ne bougeaient point, et ils regardaient la masse des wagons, d'un regard stupide.

En face d'eux, d'une portière vivement ouverte, un prêtre sauta sur le quai, preste et leste. Sans une hésitation, et d'un geste gracieux, il salua M. Roch.

— C'est sans doute ce cher enfant, dit-il… notre cher Sébastien!… Bonsoir, mon petit ami.

Et, après avoir caressé l'enfant, il tendit la main au père, en souriant :

— Quel charmant enfant, monsieur Roch!… Et comme nous l'aimerons!

Sous sa barrette, que l'élan du saut avait déplacée et mise de travers sur l'oreille, il avait une physionomie jeune, très douce, des yeux rieurs, un air d'attirante bienveillance, de bonté drôle.

M. Roch eût voulu parler. L'émotion d'être en présence d'un Jésuite, l'étonnement d'avoir été reconnu par ce Jésuite qui ne le connaissait pas, l'en empêchèrent. Il ne trouva aucun mot, aucune phrase. Toute son éloquence s'en alla en révérences embarrassées, en salutations éperdues, en gesticulations comiques, devant cette simplicité, cette jeunesse, cette grâce qu'il n'avait pas prévues, qui le déconcertaient plus que la solennelle,

la sacerdotale, l'imposante vision en laquelle il s'était complu. Que ce Jésuite eût sauté du train, comme un gamin, il ne pouvait admettre que cela fût croyable, alors qu'il avait imaginé il ne savait quelles vagues processions, quelles mystérieuses pompes. Il ne pouvait admettre, non plus, qu'un Jésuite fût vêtu de noir, ainsi qu'un curé, sans le moindre insigne décoratif, où se révélât la puissance de l'Ordre. Tout cela le paralysait. Cependant, il tenta un effort, balbutia :

— Mon Révérend Père… C'est un père… je suis un père… un père qui… Certainement, je ne m'attendais pas, comme ça!… le grand honneur!… Et puis le soir, dans une gare, on ne voit pas bien…

Il s'empêtrait. Les mots s'étranglaient dans sa gorge. Le train allait repartir. Il embrassa gauchement son fils qui pleurait toujours, chercha une phrase décisive et, n'en trouvant pas, il bredouilla, la raison égarée, la bouche tordue de grimaces :

— Je suis content… bien content de vous avoir vu… Et sa pauvre mère eût été bien… contente… de… de… faire votre connaissance.

À peine s'il s'aperçut que Sébastien était monté dans le wagon avec le Jésuite, que le train s'était remis en marche, avait disparu, laissant la voie vide. La tête découverte, le chapeau à la main, M. Roch demeura longtemps, à la même place, sur le quai, redevenu désert. Il saluait toujours, et toujours répétait :

— Bien contente… bien contente…

Il fallut l'intervention du chef de gare pour qu'il se décidât à partir. De son trouble, de son chagrin, de cette émotion sincère qui en avait fait, tout à l'heure, une créature humaine et sensible, il ne lui restait plus que l'irritant dépit d'avoir manqué son discours, dans une occasion unique. Mécontent de cette aventure, un peu honteux de lui-même, il rentra. Il ne pensait déjà plus à son fils dont l'image disparaissait sous celle du Jésuite; et il se disait :

— Ces Jésuites!… Quelle puissance!… Il m'a reconnu, celui-là… C'est incroyable!… Ils reconnaissent les gens qu'ils n'ont jamais vus… Quelle organisation!

À la maison, M. Roch ne sentit point qu'un vide s'était fait, que quelque chose de cher — une habitude, une affection, une petite vie candide et remuante chaque jour mêlée à la sienne —

allait lui manquer désormais. Et lorsqu'il passa devant la porte, restée entrouverte, de la chambre où son fils avait vécu, près de lui, il n'y arrêta pas un regard triste, et n'éprouva au cœur aucun sursaut. Il se coucha, s'endormit, comme de coutume, d'un sommeil profond rythmé par de sourds ronflements.

II

L'encourageant accueil, les affectueuses paroles du jeune prêtre ne rendirent point le calme à Sébastien. Vacillant, parmi les jambes hostiles et les bouillottes heurtées, il avait eu beaucoup de peine à s'installer, huitième, dans un coin. Et il restait le corps très raide, les paumes collées aux genoux, n'osant s'allonger sur les coussins, ni faire un mouvement, ni lever autour de lui ses yeux encore humides de larmes. Dépaysé dans le luxe d'un compartiment de première classe, comprenant qu'on l'observait, qu'on le dévisageait, il était horriblement gêné, et cette gêne lui était une souffrance lancinante qui absorbait l'autre, la souffrance de la séparation. Pourtant, au bout de quelques minutes, il s'aventura jusqu'à chercher, d'un glissement d'œil oblique et lent, à mieux entrevoir le Père, qui, sur la banquette d'en face, à droite, était assis, le menton levé, la tête renversée contre le dossier. Il lui parut très maigre, avec un long cou d'oiseau, des pommettes saillantes, une bouche mince, sans sourires, et des yeux redevenus sévères, sans caresses. Mais la manche d'une douillette, pendant, balancée, hors du filet, promenait sur son visage une ombre noire, courte, agile et mobile, qui en déformait les traits, tantôt noyés d'encre, tantôt éclaboussés d'une trop brutale et presque fantastique lumière. Sébastien s'amusa à suivre le jeu de cette ombre qui passait et repassait avec des battements de chauve-souris. Il dut abandonner cette distraction, qui lui servait en même temps de contenance, effrayé d'entendre le Père lui adresser une question banale, dans le but de le mettre à l'aise.

Le rouge lui monta au front, comme s'il eût été pris en faute. Pour répondre, par un violent effort de courage, il rappela à lui sa volonté éperdue.

Bientôt de bruyantes conversations succédèrent au silence qui avait accueilli son arrivée. Le Jésuite y prit part, sur un ton enjoué, avec une familiarité de camarade, respectueux sous ses allures libres et dégagées, du rang social et de l'argent que représentaient ces jeunes collégiens. Étant tous des anciens, il les connaissait de longue date, et s'intéressait aux récits enthousiastes de leurs vacances. C'étaient des promenades à cheval, des chasses, des voyages, des comédies au château, des cochers, des gardes, des chiens, des poneys, des fusils, des évêques; une évocation de vie élégante, heureuse, choyée, dont le contraste avec la sienne, monotone et vulgaire, redoublait l'embarras de Sébastien, y joignait l'amertume d'une inconsciente jalousie. C'étaient aussi des nouvelles du collège, données par le Père : les embellissements du parc, la chapelle de la congrégation, restaurée en l'honneur du magnifique retable offert par la sainte marquise de Kergarec… la pièce d'eau élargie pour le patinage… le théâtre reconstruit dans l'ancien jeu de paume des moyens… une très importante réforme du Père Préfet : l'exposition permanente, au parloir, d'un tableau contenant, gravés en lettres d'or, les noms de tous les élèves reçus à Saint-Cyr. Enfin, l'acquisition d'un yacht, le *Saint-François-Xavier,* pour les excursions en mer, les jours de grande sortie, un yacht tout blanc, portant à la proue l'image du saint, soutenue par deux anges aux ailes dorées.

— Très chic!… Bravo!… applaudit l'un des élèves.

À quoi le Père ajouta :

— C'est encore un secret… mais il est question d'une fête monstre, pour la bénédiction du Saint-François…, messe en musique, procession, banquet, loterie… Le Père Gargan récitera une pièce de vers admirable…

> *Ô* Saint-François-Xavier, *tu vogueras, superbe,*
> *Sous la direction du Père de Malherbe;*
> *Et ta proue écumante et ton beaupré vainqueur*
> *Fendront les flots d'azur, avec beaucoup d'ardeur…*

Et tous, se trémoussant de joie, entonnèrent en chœur, avec le Jésuite qui battait la mesure :

Il était un petit navire
Qui n'avait ja… ja… ja…

Cette gaieté, qui correspondait si mal à l'état de son âme, navra Sébastien. Cela lui répugnait de penser que des chansons puissent sortir de lèvres, chaudes encore du dernier baiser des parents. Il s'efforça de ne pas les entendre. Le train roulait à toute vitesse. De son coin, où il demeurait immobile, l'enfant regarda, par la glace mi-levée de la portière, le paysage nocturne : une fuite d'ombres, puis, au-dessus, une fuite de ciel, de ciel étoilé d'or qui semblait retourner au pays, emporté par de rapides nostalgies. Longtemps, il s'attacha, rêveur, à la contemplation de ce ciel, que lui dérobaient parfois les épaisses fumées de la machine se dorant au rayonnement de la lampe, et se fondant, tour à tour, dans la nuit. La nuit était charmante ; des blancheurs y flottaient, au ras de la terre, doucement remuées ; sur les masses d'ombre, des reflets de peluches argentées se posaient ; et les champs prenaient des aspects de lacs endormis, de forêts noyées, de jardins dont les fleurs se vaporisent ; les coteaux s'érigeaient en villes confuses, infinies, hérissées de tours, de clochetons, de flèches, en villes barbares, en villes magiques, reculées jusqu'aux confins de l'espace et du rêve, par la métamorphose incessante des brumes.

Peu à peu, le calme se rétablit dans le wagon, les figures fatiguées s'ensommeillèrent ; et le Père, ayant déclaré qu'il était temps de dormir, récita une courte oraison, et baissa le store sur la lampe. Tous se tassèrent sous leurs couvertures, cherchant une position commode, au détriment du voisin. Le silence qui l'entourait, la demi-obscurité surtout, qui le baignait d'un mystère, où les visages n'apparaissaient plus que comme des frissons de lumière, tremblotant sur des taches de violentes ténèbres, enhardirent Sébastien. Heureux de n'avoir plus, braquée sur lui, l'ironique curiosité de tant de regards étrangers, il osa s'enfoncer davantage sur les coussins, étira ses membres engourdis, et, calant sa tête dans l'angle capitonné de l'accoudoir, il croisa les pans de sa redingote sur ses genoux, et ferma les yeux. Alors, au

roulis orchestral du wagon, qui le berçait délicieusement, qui lui mettait dans l'oreille des musiques, des airs de chansons inconnues, des rythmes de danses oubliées, il sentit descendre en son être une grande douceur, presque une joie de vivre et d'être emporté ! La gêne, la crainte, la souffrance, tout cela s'évanouit, comme s'étaient évanouis les tourbillons de vapeur, s'interposant entre le ciel et lui. Il écouta, aussi, avec confiance, le bruit clair, le joli et léger tintement métallique d'un chapelet, dont les grains, durant une heure, se déroulèrent sous les doigts du prêtre. À mesure que chaque tour de roue l'éloignait davantage des choses regrettées, sans un déchirement intérieur, avec une mélancolie résignée et bienfaisante, il revoyait, en un rêve attendri, la petite rue de Pervenchères, les bonnes gens sur leurs portes, saluant son départ, la gare et ses jaunes affiches ; son père qui le tenait tendrement par la main, et le Jésuite, disant dans un sourire : « Quel charmant enfant, Monsieur !… Et comme nous l'aimerons. » Sur cette vision consolante d'une multitude de maîtres, ingénieux à l'aimer, il s'endormit profondément.

Il ne se réveilla qu'à Rennes, où l'on quittait le train. À peine si l'aube froide teintait d'une pâleur rosée la voûte vitrée de la gare. L'arc immense qui la termine s'ouvrait sur un ciel morne, brouillé de brumes jaunes, crasseuses ; dans les brumes s'enfonçait un paysage de toits noirs, de murs couleur de suie, de machines fumantes, de profils perdus. Et, parmi les rumeurs, les sifflets, les roulements des locomotives sur les plaques tournantes, dans la clarté ternie du gaz, une cohue d'ombres, une bousculade de dos vagues, de visages blafards, s'agitaient. Sébastien, effaré, emboîta le pas du Père.

À Rennes, d'autres bandes d'élèves, venus de directions différentes, attendaient. Ce fut un indescriptible brouhaha, une tumultueuse mêlée de poignées de mains, d'embrassades, de confidences impatientes, auxquels l'autorité des surveillants eut peine à mettre un terme. Après un déjeuner sommaire, promptement servi au buffet de la gare, ils s'empilèrent tous dans cinq grandes diligences, serrés l'un contre l'autre, chacun jouant des coudes et des genoux, afin de s'assurer une place meilleure ; Sébastien avait encore les idées obscures, les yeux bouffis de sommeil. Quoiqu'il eût très faim, il n'avait point osé prendre sa part du déjeuner. Comme personne ne l'y avait invité, il craignait

de ne pas en avoir le droit. Dans la voiture, il se laissa marcher sur les pieds, renvoyer d'une banquette à l'autre, étourdi, inconscient, mais tâchant, dans son désarroi, à ne pas perdre de vue la soutane du Jésuite, comme un voyageur égaré s'obstine, du regard, vers la lumière aperçue dans la nuit, et qui le guide. Ce fut avec beaucoup de peine qu'il parvint à s'insérer entre deux camarades. Et la voiture roula.

— Tu es un nouveau ? lui demanda son voisin de droite, un bel adolescent qu'enveloppait un ample pardessus à collet de fourrure.

— Oui, répondit-il, tremblant, et cependant heureux que quelqu'un voulût bien s'occuper de lui… J'suis d'Pervenchères.

— Ah ! t'es d'Pervenchères ?… Ta parole ?… Et comment t'appelles-tu ?… Tu t'appelles monsieur de Pervenchères ?…

— Je m'appelle Sébastien Roch…

— C'est épatant, tu sais, de s'appeler comme ça !… Et ton chien ?… Tu as oublié ton chien !… Où est-il, ton chien ?… Je me disais bien que je t'avais vu quelque part, mon vieux Saint-Roch !… C'était au-dessus de la porte de notre jardinier, dans une niche… Seulement tu étais en pierre, et tu avais ton chien… Dis donc ?

Il lui bourra les côtes, à coups de coude.

— Dis donc ?… Ce n'est pas une raison pour t'asseoir sur mon pardessus.

Et comme les élèves riaient, que Sébastien, confus et très rouge, baissait la tête :

— Allons ! Châteauvieux !… fit le Père, d'une voix indulgente, presque complice ; laissez cet enfant tranquille.

Châteauvieux détourna la tête avec une moue de jovial dédain. Il lissa sa fourrure, se ganta soigneusement, et raconta des histoires de chasse.

La route fut longue et lassante. Sous un ciel gris, gris comme un plafond tendu de toile grise, sous un ciel immobile, sans une seule nuée voyageuse, de courts horizons ondulaient, durs et secs ; des champs se succédaient, lourdement vallonnés, enclos de pierres, avec de chétifs pommiers penchant, de distance en distance, leurs tignasses moussues. Çà et là, des maisons basses, noirâtres, baignant, dans la boue et le fumier, leurs assises, imbibées du purin des étables ; çà et là, des masures montrant,

derrière les coteaux, des toits gondolés et des cheminées croulantes. Puis des villages sordides où grouillait une humanité bestiale, servile; faces terreuses, haillons de misère, lentes et dolentes échines. Et des bois de chênes trapus, et des bois de pins rabougris, faisaient plus triste le triste jour, pleurant entre leurs sombres ramures. Plus loin, Sébastien vit des landes; des landes pelées, dévorées par la cuscute, des pays de fièvre, maudits, à perte de vue, où rien de vivant ne semblait croître et fleurir, où les gramens eux-mêmes sortaient de la terre, déjà desséchés et morts. Des vaches squelettaires, des spectres de chevaux roux, au mufle barbu comme le menton des chèvres, erraient, sinistres, sur la pâleur vitreuse des flaques d'eau, paissaient l'illusoire pousse des ajoncs. Des moutons noirs tiraient sur leurs entraves, et, boitant, faméliques, tournaient en rond, sans cesse. De place en place, pareils à des animaux pétrifiés, des blocs de granit se dressaient, inquiétantes carcasses, évoquant des vies antérieures, des races disparues, les inachevées et fabuleuses formes des âges préhistoriques. L'œil, parfois, se rafraîchissait à de petites vallées vertes; dans les fonds d'herbe grasse, sous des branches feuillues, passait la joie rapide des ruisseaux; oasis vite franchies, vite oubliées, vite perdues en l'immense stérilité. Et l'haleine de la mort recommençait à charrier, dans l'atmosphère plus dense, les lourdes émanations paludéennes, et les tourbillons de poussière cosmique, larves invisibles de l'éternelle pourriture. Aux carrefours des routes, aux embranchements des traverses, tout d'un coup, surgissaient des calvaires difformes, se penchaient des stèles barbares, s'accroupissaient de géantes pierres, gardant le souvenir des dieux homicides qui ont régné là.

Tout le monde descendait aux côtes. Les uns s'empressaient autour des Pères qui exagéraient leurs airs fraternels et leurs allures gaies; les autres escaladaient les fossés et lançaient des cailloux, pris d'un besoin de mouvement. Quelques-uns, bras dessus, bras dessous, chantaient des cantiques. Aucun n'adressa la parole à Sébastien qui remarqua, non sans amertume, que le jeune Père « qui devait tant l'aimer » ne lui prêtait plus la moindre attention. Sur la berge du chemin, écrasé par la désolation de l'âpre nature, dont il ne pouvait comprendre encore la farouche et mystérieuse beauté, ressaisi par ses terreurs du

collège qui, bientôt, allait apparaître, là-bas dans les brumes, il marchait seul, l'âme en détresse, plus abandonné au milieu de ses camarades, que la bête vaguant à travers le silencieux infini de la lande. « Et comme nous l'aimerons », se répétait-il, dans l'espoir d'étouffer l'involontaire et persistante défiance, dont son cœur était plein, et qui lui rendait plus cruels l'inhospitalité des choses, l'indifférence de ses maîtres et le mépris ricaneur, hautain, de ses compagnons. Cette phrase qui lui revenait souvent, il croyait y démêler un sens d'hypocrite moquerie, une ironie perfide, et il se disait : « Non, ils ne m'aimeront jamais… Et comment pourraient-ils m'aimer, puisqu'ils en aiment tant déjà, qu'ils connaissent mieux que moi, tant qui ont des chevaux, des fourrures, des beaux fusils, tandis que moi, je n'ai rien ? » Il avait alors des envies violentes de s'enfuir ; à un détour de la route il ralentit le pas. Il attendrait que les voitures et la bande des élèves eussent disparu, et puis il se mettrait à courir. Mais une pensée le glaça. Où donc aller ? Devant lui, derrière lui, partout, la solitude morne, le désert. Pas une maison, pas un abri en cet espace de cauchemar, en cette spectrale nudité terrestre. À l'horizon qu'envahissaient des brumes violacées, pas un clocher ; un ciel implacable au-dessus de sa tête, un ciel maintenant enduit de plomb opaque, que des corbeaux, par troupes affamées, traversaient sans interruption. Et, tout petit, avec sa longue redingote qui lui faisait dans le dos des plis ridicules, et dont les basques caricaturales flottaient comiquement autour de ses jambes, il regagna les diligences, continua de les suivre, souhaitant de n'arriver jamais.

À Malestroit, près d'un vieux pont, on s'arrêta pour relayer et pour dîner : dîner morne, dans une sale auberge, sous des poutres enfumées, parmi d'intolérables odeurs de cidre aigre et de graisse rance. Personne ne parlait, étourdi par le voyage, et Sébastien, relégué à l'un des bouts de la grande table, que des femmes servaient, en corsages brodés, en coiffes ailées de religieuses, ne mangea point. Un affaissement physique, une sorte d'anéantissement moral, remplaçaient la surexcitation aiguë de ses nerfs, maintenant détendus et meurtris. Sa tête était vide, sa volonté paralysée. Il ne pensait plus à rien, ni au passé, ni au présent ; il ne sentait rien, ni ses jambes endolories, ni ses reins rompus, ni la pesante boule de plomb qui lui emplissait

l'estomac. Hébété, ses mains cachées sous la table, il regardait devant lui, sans voir, sans entendre, sans comprendre pourquoi il était là, et ce qu'il faisait.

Quatre heures après, il se trouva couché dans un petit lit de fer, entre des cloisons de bois, fermées par un rideau blanc. Les cloisons montaient à mi-hauteur du plafond, laissant, au-dessus d'elles, un vide où des clartés tremblantes de lampe s'épandaient. Près du lit, une étroite table, garnie d'une cuvette et d'un pot à eau; contre la cloison, à portée de la main, un bénitier, surmonté d'un crucifix; en face, contre l'autre cloison, ses habits qui pendaient, accrochés, pareils à des peaux de bêtes écorchées.

Il ne se rappelait pas exactement ce qui s'était passé, depuis Malestroit. Il avait seulement la sensation de choses tronquées, fugitives, un peu effarantes, passant de l'éclat vif des lumières au néant des plus intenses ténèbres… Il se souvenait d'avoir longtemps roulé, dans un bruit de grelots, de vitres ébranlées, roulé en une voiture où des visages cahotés, endormis, s'éclairaient très pâles, à la lueur terne d'un lampion… Et ce roulis, ces cahots, ces chocs des épaules, il croyait les ressentir encore. Toujours tintaient à ses oreilles, mais plus lointains, les grelots; toujours vibraient, mais plus assourdies, les vitres. Et de fumantes croupes de chevaux, avec des ossatures pointues, fantastiquement maigres, se levaient, bondissaient, dans un halo de lumineuse vapeur… Puis une ville confuse, à peine entrevue dans la nuit… puis une porte, devant laquelle l'on s'était arrêté, une façade haute, sommée d'une croix dont les bras luisaient… puis de longs couloirs blancs, des escaliers interminables… La marche d'une foule sur des dalles sonores… Et des soutanes, rapides, fuyantes… des saints de plâtre blafards, des vierges livides, projetant sur les murs l'ombre de gestes raidis!… Des lits, des lits… puis rien!… Sa peau brûlait, ses tempes battaient… Quelque chose comme un cercle de fer lui opprimait le front… Où donc était-il? Il se souleva à demi, hors des draps, et il écouta… Un grand silence!… Un grand silence où, peu à peu, se percevait plus distincte, l'indécise et continue rumeur des respirations endormies, où, tout à coup, éclataient la voix effrayée d'un rêve, le bruit rauque d'une toux, le choc sourd d'un coude entre les cloisons de bois… Il pensa à sa petite chambre, de là-bas, à ses gais réveils, à la mère Cébron, que tous les matins, dans la cui-

sine, il trouvait en train de griller des tartines de pain, pour le café au lait, et il soupira. C'était fini!… Jamais plus il ne reverrait sa chambre, ni la mère Cébron, ni rien de ce qu'il avait aimé jusque-là!… De temps en temps, sur la blancheur des rideaux, gonflés par un souffle furtif, rôdait, vigilante et déformée, l'ombre d'une soutane… Et les heures sonnaient, espaçant des siècles.

Le réveil ne sonna qu'à huit heures. Un tapage grandissant emplit le dortoir; piétinement de foule, bourdonnement de ruche en travail, sur quoi se détachaient le bruit plus clair des rideaux glissant, un à un, sur leurs tringles de fer, et la ruisselée de l'eau tombant dans les cuvettes. Machinalement, Sébastien se leva, la tête alourdie, les idées disjointes, mal à l'aise. Un jour avare, un jour de prison, remplaçant la lueur des lampes éteintes, rampait au plafond, laissait les cloisons dans une pénombre étiolante. Il s'habilla, à la hâte, gauchement, négligeant de se laver, de peur d'être en retard, et, sans trop savoir comment cela s'était produit, il se retrouva, au milieu d'une longue file, heurté, bousculé, et flanqué de deux compagnons, ainsi qu'un malfaiteur, entre deux gendarmes. La file s'ébranla. Il revit les escaliers, les saints de plâtre, les couloirs percés de larges fenêtres, par où des cours rectangulaires, des petits jardins souffrants, des espaces carrés en forme de cloître et de préau, s'apercevaient uniformément enclos de hauts bâtiments qui leur donnaient un jour crayeux, d'une dureté, d'une tristesse infinie. Distraits, bâillant, les élèves entendirent la messe dans une chapelle sombre, basse, étouffante, sorte de tribune s'ouvrant latéralement sur la nef publique, haute et voûtée, dont on ne voyait, en raccourci, qu'une partie du chœur et l'autel fastueux. Ensuite, ils se rendirent au réfectoire, vaste salle très claire, blanchie à la chaux, où, malgré la propreté des tables et la remise à neuf des murs, persistaient des odeurs fades, les douceâtres relents des anciennes nourritures. À peine si Sébastien toucha du bout des lèvres au déjeuner : du lait chaud, servi en d'énormes jattes de fer blanc. Ce ne fut que dans la cour de récréation qu'il put reprendre possession de soi-même, recouvrer la notion du lieu où il était, reconstituer à peu près le souvenir de ce qui venait de se passer de violent, d'insolite dans sa vie. Quoiqu'il éprouvât, à ce moment même, une impression pénible d'abandon, d'exil, la

sensation douloureuse d'être arraché à des habitudes, à des joies, à des libertés vagabondes, l'angoisse d'être emmuré désormais dans de l'inconnu, il aspira, délicieusement, à pleins poumons, l'air frais du matin. Et il resta là, sans bouger, regardant les élèves qui se dispersaient, par couples, par groupes, regardant les autres cours, qui s'animaient, le collège, et s'étonnant de ne pas voir le théâtre, le bateau, dont ils avaient tant parlé, dans le wagon, ni la mer, la mer qu'il désirait tant voir. Il bruinait ; un vent aigre soufflait de l'ouest, poussant dans le ciel de gros nuages floconneux ; et cette fraîcheur humide qu'il apportait lui faisait du bien, détendait ses muscles, calmait ses nerfs.

Tout à coup, un jeune garçon se planta, droit, devant lui.

— Je me nomme Guy de Kerdaniel, dit-il… Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Sébastien Roch ?

— Tu dis ?

— Sébastien Roch !

— Ah !

Guy de Kerdaniel cligna de l'œil, réfléchit un instant, et, les poings sur les hanches, le torse cambré, il interrogea, très impérieux :

— Es-tu noble ?

À cette question inattendue, Sébastien rougit d'instinct, comme s'il eût été coupable d'un gros péché. Il ne savait pas exactement ce que c'était d'être noble ; mais, devant l'attitude dominatrice de son petit interlocuteur, il soupçonna que de ne l'être pas cela constituait une faute grave, une malpropreté, un déshonneur.

— Non, répondit-il, d'un air humble, presque suppliant.

Il se tâta la poitrine, les flancs, les genoux, pour bien s'assurer qu'une bosse ou quelque dégoûtante infirmité, ne lui avait pas, soudainement, poussé sur le corps. Ensuite il considéra, de son œil doux effaré, le hardi camarade dont l'évidente majesté l'éblouit. Cette casquette, crânement posée, en arrière de la tête, sur la nuque, ces gestes délibérés, ce visage insolent, pâle et fin, aux grâces souples et douteuses de courtisane et, par-dessus tout cela, ces habits seyants et frivoles, lui apparurent comme la révélation de quelque chose de très grand, de sacré, d'inaccessible, à quoi il n'avait pas encore songé jusqu'ici. Sébastien fut

véritablement écrasé de tant de prestige, et, par contre, il acquit, sur l'heure, la certitude de son indignité. À n'en pouvoir douter, il était devant l'un de ces êtres supérieurs, augustes, dont son père parlait avec tant de respect et d'émerveillement. Ce petit personnage, de toute évidence, n'était point comme lui-même, bâti de chair vulgaire et d'os grossiers, mais de matières précieuses, plus précieuses que l'or et l'argent. Il se dit : « C'est peut-être un fils de prince. » Ce fut un moment de douloureux émoi. Sous ses vêtements, antiques hardes, godantes défroques de famille, sommairement retaillées, retapées par la mère Cébron, et qui lui pesaient aux épaules, plus lourdes que des chapes de plomb, il se jugea si gauche, si infime, tellement déchu, qu'il eût voulu disparaître au fond de quelque trou, ou s'évaporer dans l'air, comme une fumée. Pourtant, avec l'intention vague de se réhabiliter, il bégaya, en un mouvement comique des lèvres :

— J'suis d'Pervenchères… dans l'Orne… J'suis d'Pervenchères…

Il se souvint des recommandations de son père. Pour convaincre le troublant Guy de Kerdaniel de son droit à vivre, près de lui, à respirer le même air, manger le même pain, apprendre les mêmes choses que lui, il tenta de raconter l'église, les chapiteaux, l'illustre ancêtre Jean Roch, l'âne, leur mort à tous les deux, dans les rues, à coups de bâton. La phrase qu'il fallait ne lui vint pas. Il ne savait par où commencer, par l'âne, ou par l'église. Et, bégayant, plus fort, et croyant résumer cette magnifique histoire dans un seul cri, il répéta :

— Puisque j'suis d'Pervenchères!… Na!…

Ce correctif plaisant parut ne pas impressionner beaucoup Guy de Kerdaniel qui, lui aussi, examinait Sébastien, des pieds à la tête, dédaigneusement. Étonné, scandalisé même de se trouver en présence de quelqu'un qui, n'étant pas tout à fait un paysan, n'était pas, non plus, un noble, de si mince noblesse que ce fût, l'aristocrate gamin ne pensait pas à rire. Il était devenu sérieux comme un juge; des plis durs rayaient son front. Ce fait anormal le choquait, autant qu'il dérangeait ses notions héréditaires sur l'organisation des hiérarchies humaines, et le bon ordre des contacts sociaux. Devait-il hausser les épaules et s'en aller, ou bien administrer une paire de gifles à ce minuscule insecte, qui avouait n'être pas noble et s'appeler de ce nom barbare :

Sébastien Roch ?… De ce nom cynique : Sébastien Roch !… Sébastien Roch !… Certes, rien que cela valait une gifle. Il hésita, quelques secondes, la main levée. Finalement, pris d'un suprême dégoût où s'affirmait mieux que dans la violence l'inflexible antagonisme des castes, il se contenta de demander :

— Alors !… qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je ne sais pas, gémit-il.

Guy s'impatienta, frappa la terre du pied.

— Enfin, ton père, qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

— Papa ?… articula Sébastien.

Mais il s'arrêta, de nouveau décontenancé.

Au choc de cette interrogation, il venait d'entendre distinctement la porte d'un monde se refermer sur lui. Une poussée brutale le rejetait hors d'une vie qui n'était point la sienne, et où il n'avait pas, anonyme et chétif avorton, le droit de pénétrer. Maintenant, il ne doutait plus que, si manquer de noblesse était une impardonnable faute, faire quelque chose équivalait à une infamie, dont rien ne pouvait vous laver. Il admira Guy de Kerdaniel autant qu'il l'envia et le détesta. « Qu'est-ce qu'il fait, ton père ? » Et voilà que la nécessité de répondre à cette question lui causait subitement une gêne insurmontable, une angoisse plus vive que toutes celles jusqu'alors souffertes. Sébastien éprouva contre son père et contre lui-même un sentiment affreusement pénible, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais connu. Ce n'était pas de la colère ; c'était plus que de la pitié, presque de la honte, cette espèce de honte, basse et lâche, qui s'attache à l'idée de la difformité physique. Avec une précision où s'accentuaient toutes les infériorités sociales, il revit son père, en manches de chemise, les reins serrés par le tablier de cotonnade grise, fureter dans une boutique, encombrée d'objets vulgaires, et très laid de ses mains maculées de rouille, gercées de travail, ranger des poêlons de fonte, ficeler des paquets de clous. Cela lui sembla répugnant, inadmissible, et plus irréparable que s'il eût été bossu ou cul-de-jatte. De même qu'il avait mesuré la distance qui le séparait de Guy de Kerdaniel, de même il mesura celle qui séparait son père du père de celui-ci : un beau monsieur, sans doute, avec une belle barbe étalée, et des mains très blanches, fièrement campé dans une voiture, que menait, sur des allées de sable jaune, à travers des paysages riches, un cocher tout galonné d'or. Dans la

vertigineuse seconde que dura son hésitation à répondre, mille pensées, mille souvenirs, mille sentiments, mille spectacles, mille presciences, défilèrent ensemble et pêle-mêle. Les êtres, les choses, les idées prenaient des contours autres, des directions et des formes nouvelles, d'une implacable rigueur, d'une désenchantante brutalité. Et les murs de la cour, et la boutique projetaient leur sale ombre sur ses plus chers, ses plus purs souvenirs. Son père, les voisins, Mme Lecautel, Marguerite, le pays tout entier, le ciel natal, et lui-même, cette ombre les enveloppait d'un épais, d'un étouffant voile de dégoût. En ce moment, ses billes d'agate et de verre colorié, sa belle boîte de compas, ses toupies de cuivre ronflant, dont il était si fier, vis-à-vis de ses camarades de là-bas, qui réalisaient sa conception la plus élevée du bonheur, du luxe et du rang, il les eût sacrifiés, sans un regret, avec joie, tout de suite, pour être né de parents nobles et oisifs, pour pouvoir le crier bien haut à la face de tous les Kerdaniel de la terre. En son trouble d'orgueil, il chercha d'abord à mentir, à se renier, à se hisser sur des héraldismes vertigineux. Il ne trouva rien d'assez plausible, rien d'assez émerveillant, ne sachant pas ce qu'il fallait dire. D'ailleurs, son pantalon trop court, sa veste trop large, en forme de flottante guérite, qui protestaient de la modestie de leur origine, le découragèrent, le rappelèrent à la réalité de sa condition. Puis il comprit que ce serait vil de mentir ainsi, se souvint des paroles que ne cessait de lui répéter son père : « Il faut toujours être soumis et respectueux envers les personnes plus élevées que soi, par la fortune et par la naissance. » Et, d'une voix tremblée, où pleurait toute l'humilité d'un aveu, il murmura :

— Papa ?… Il est quincaillier.

Ce fut aussitôt un éclat de rire, une explosion de moqueries qui lui éclaboussèrent la figure, ainsi qu'un jet de boue.

— Quincaillier !… Ha ! ha ! ha ! quincaillier !… Tu es venu ici pour rétamer des casseroles, dis ?… Tu repasseras mon couteau, hein ?… Qu'est-ce qu'on te paie par jour, pour nettoyer les lampes ?… Quincaillier !… Hé là-bas !… Il est quincaillier !… Hou !… hou !… hou !…

Le rire alla se perdant, ironiquement scandé par la fuite de deux pas. Sébastien leva les yeux. Guy de Kerdaniel n'était plus là… Il avait rejoint un groupe d'élèves auxquels, gesticulant, il

racontait déjà l'extraordinaire et scandaleuse aventure d'un quincaillier égaré parmi de jeunes nobles. Des cris de surprise, de protestation, des exclamations indignées, éclatèrent… Un quincaillier! Qu'est-ce que ça mangeait!… un quincaillier!… c'était peut-être venimeux!… Quelques-uns proposèrent de donner la chasse à cette bête inconnue et malpropre. Et le rire recommença, renforcé cette fois d'autres rires plus aigus et de plus insultantes moqueries. Ils imitaient l'aboiement des chiens, le claquement des fouets, le son de la trompe, le galop d'une chasse à travers les halliers.

— Hardi, les toutous!… Hou! hou! hou!

Toutes les voix, tous les regards, le petit Sébastien les sentit peser sur lui, infliger à son corps la torture physique d'une multitude d'aiguilles, enfoncées dans la peau. Il eût voulu se ruer contre cette bande de gamins féroces, les souffleter, les piétiner, ou bien les apaiser par sa douceur, et leur dire :

— Êtes-vous fous de rire ainsi de moi qui ne vous ai rien fait?… Qui voudrais tant vous aimer?

S'il avait eu son pain d'épices, ses tablettes de chocolat, il les leur eût distribués.

— Tenez, vous voyez que je ne suis pas méchant!… Et je vous en donnerai d'autres.

Un Père surveillant, qui, non loin de là, lisait son bréviaire, vint se mêler au groupe. L'enfant se crut sauvé : « Il va les faire taire, les punir, » pensa-t-il. S'étant informé pourquoi l'on riait de la sorte, le Jésuite se mit, lui aussi, à rire, d'un rire amusé, discret et paterne, tandis que son ventre rond, secoué de légers soubresauts, gonflait gaiement la soutane noire. Alors, pour ne plus entendre ces rires et ces voix qui lui faisaient mal, pour échapper à ces regards qui le martyrisaient, Sébastien courba la tête et s'éloigna, désespéré.

Dans la vaste cour, entourée d'une haute barrière blanche et fermée sur le parc par une quadruple rangée d'ormes grêles, des enfants de son âge couraient, jouaient, d'autres se promenaient, bras dessus, bras dessous, sérieux et bavards; d'autres encore, assis sur les marches du jeu de paume, narraient les prouesses de leurs vacances. Il n'en connaissait aucun. Pas un visage ami, pas une allure familière, pas une main prête à se tendre vers sa détresse de nouveau venu. Avec une serrée au cœur, il observait

que des élèves, arrivés comme lui, de la veille, comme lui dépaysés, perdus, tout bêtes, se cherchaient, se rapprochaient, commençaient des ébauches d'amitié, sous l'œil favorable des maîtres. Seul, il restait à l'écart, n'osant faire aucune avance, de peur des rebuffades; il sentait s'élargir le vide autour de lui, irrémédiablement; il le sentait s'élargir de tout l'infranchissable espace, de tout l'inviolable univers qui le séparait de Guy de Kerdaniel et des autres, de tous les autres. Cela se reconnaissait donc que son père était quincaillier? Il gardait sur lui la visible empreinte de cet état condamné? Il était plus repoussant qu'un chien, dont la peau est rongée par le mal rouge? Pourtant, bien des fois on lui avait dit qu'il était joli; on avait admiré ses boucles blondes, ses joues roses et saines, ses yeux qui ressemblaient à ceux de sa mère. On avait donc menti?… On l'avait donc trompé?… Il était laid, d'une laideur tellement avérée qu'elle excitait la risée, le dégoût, la haine? Ce qui lui rendait plus sensible la certitude de cette laideur, c'est qu'il attribuait à tous ses camarades des airs de beauté, de beauté désespérante, qui tenait sûrement à leur condition heureuse de nobles et que ne pouvait ambitionner le méprisable fils d'un méprisable quincaillier!… Pourquoi, si petit, si faible, si laid, si mal vêtu, l'avait-on envoyé si loin, sans une protection, sans une défense? Pourquoi, si brusquement, l'avoir arraché, aux quiétudes, aux intimités douces du pays, son pays, silencieux et charmant, où tout lui était familier, fraternel, où il était plus beau, plus riche, plus envié que n'importe lequel des enfants, ses compagnons d'école et de jeux; où tout le ramenait, à cette heure de souffrance, et la dureté de l'exil et le remords de ne l'avoir pas assez aimé, ce pays maintenant perdu, aimé de cet amour encore inéprouvé, qui lui noyait le cœur d'amers regrets et de violentes tendresses? Ici, l'air lui semblait pesant; le vent chargé d'odeurs insolites, l'étourdissait; les arbres maigres, dépouillés de leurs verdures fragiles, suintaient de la suie; et le bâtiment du collège, au fond, là-bas, énorme et gris, barrait le ciel de ses quatre étages moroses, troués de fenêtres noires et sans rideaux, des fenêtres pleines d'yeux en embuscades et d'invisibles guettements d'ennemis… C'est donc là qu'il allait vivre désormais, dans le froid du cloître, dans la servitude de la caserne, dans l'étouffement de la prison, seul au milieu d'un grouillement d'êtres qui lui seraient toujours

étrangers et hostiles. Ceux-ci, près de lui, passaient, indifférents à ses implorations muettes ; ceux-là lui jetaient, dans un crachat : « Quincaillier ! hou ! hou ! » Et ce « hou ! hou ! » finissait par lui causer une sorte d'hallucination. Il croyait entendre ce « hou ! hou ! » bourdonner à ses oreilles, comme un épais vol d'insectes, gronder comme un lointain appel de bêtes fauves. Cela se propageait des bouches rageuses aux yeux moqueurs, inexorablement ; cela sortait des murs, du sol, tombait du ciel ; cela franchissait les barrières, circulait dans les autres cours, ranimait, d'une gaieté mauvaise, la somnolente récréation d'un jour de rentrée.

— Quincaillier !… hou ! hou !

La tête molle, les membres lâches, Sébastien s'accota contre un arbre et il pleura. Durant une minute, sa petite âme d'enfant, qui, pour la première fois, venait de regarder et d'entendre la vie, mesura tout l'infini de la douleur, tout l'infini de la solitude de l'homme.

Longtemps, il demeura, appuyé contre son arbre, les bras ballants, inerte. Dans sa détresse, une idée bizarre, un désir obstiné d'enfant, surnageaient ; il eût souhaité voir la mer. Pourquoi ne la voyait-il pas, nulle part ?… Pourquoi ne l'entendait-il pas ? Puisque les Jésuites avaient acheté un grand bateau ?… Où était-il, ce grand bateau ?… Un vol de pigeons passa, tournoya au-dessus de la cour. Il le suivit, jusqu'à ce qu'il eût disparu, derrière le collège. Bien sûr que les bateaux devaient voler sur la mer, ainsi que les pigeons dans le ciel ; il se rappelait en un livre d'images, un bateau, avec des voiles déployées et toutes blanches, comme des ailes. Sa pensée vagabondait d'un objet à l'autre, s'attachait surtout aux choses flottantes, aux nuages, aux fumées qui se dissipent, aux feuilles que le vent emporte, aux flocons d'écume, s'en allant à la dérive des courants. Mais elle le ramenait, d'un coup de fouet brutal, très vite, à l'implacable réalité de sa misère. Il se remémora, successivement, tous les détails de son voyage, depuis le moment où il avait quitté la maison. Chaque incident, grossi par son imagination, déformé par l'état d'exaltation nerveuse où l'avait mis sa scène avec Guy de Kerdaniel, lui était un accablement nouveau. Exilé de Pervenchères, il avait tout perdu ; repoussé de ses condisciples, dédaigné de ses maîtres, condamné à l'abandon, il n'avait plus rien où raccrocher une espérance. Oh ! comme les discours de son père, qui

l'ennuyaient tant, lui eussent semblé délicieux à entendre! Comme il aimait l'arrière-boutique, la cour puante, les murs aux suintements ignobles qui lui apparaissaient, aujourd'hui, plus étincelants d'or et de pierreries que les féeriques portes des songes! Des choses oubliées, poignantes, des physionomies lointaines, misérables, lui revenaient en foule, de là-bas. Il se souvenait de François Pinchard, un voisin triste, un petit cordonnier bossu, avec des cheveux frisés, et la peau plus noire que ses cuirs. Chaque jour, en allant à l'école, ou bien au jardin, il l'entrevoyait, penché sur son ouvrage, ramassé sur lui-même, dans un raccourci douloureux qui accentuait encore la difformité de son torse. Les gamins riaient de lui, le poursuivaient à travers les rues : « Hé! Mayeux! » Et le petit bossu fuyait, roulant sa bosse, sur ses courtes jambes, la tête crépue à moitié cachée par le surhaussement des épaules. Sébastien se complaisait à évoquer le pitoyable souvenir de François Pinchard, tout attendri de découvrir des analogies de situation, des similitudes de souffrance, avec sa situation et sa souffrance de réprouvé. Pauvre bossu! Il n'était point méchant, pourtant! Bien au contraire! Il n'était point méchant, comme sont les bossus. Alors pourquoi cet acharnement contre sa misérable carcasse? Obligeant envers tout le monde, adroit, courageux, il aimait à rendre service, à faire plaisir aux autres. On le trouvait prêt à donner un coup de main, pour n'importe quelle besogne. Il suffisait qu'on l'appelât : « Allons, viens ici, bossu, » pour qu'il accourût, heureux de se dévouer, de se montrer utile et bienfaisant. Sébastien s'arrêtait, avec une pitié immense, sur cette bonté touchante de François Pinchard, l'exagérait, la magnifiait, la sanctifiait, et par une irrésistible transposition de l'égoïsme humain, la faisait sienne, comme il faisait siennes aussi les souffrances du petit bossu, au point de se confondre avec lui, de se vivre en lui. Et les souvenirs émouvants reprenaient leurs cours. C'est ainsi qu'un dimanche, Coudray, le charpentier, sorte de géant bellâtre, l'avait battu sans raison, pour rire, pour amuser les jolies filles, car elles aimaient qu'on inventât des farces cruelles, qui le faisaient pleurer. Il était si drôle, sa bosse avait des sursauts si comiques, lorsqu'il pleurait : « Hé là, donc, Mayeux! » Et le gros poing du charpentier, habitué à équarrir d'énormes troncs de chêne, s'était abattu à plusieurs reprises sur la bosse du bossu. « Sacré Mayeux! Hé,

là ! » Pinchard s'était secoué, ainsi qu'un chien que son maître a corrigé, et, plus étonné de la folie de cette agression, qu'indigné des coups reçus, il avait dit, en frottant la place endolorie :

— Pourquoi que tu m'bats ?… Tu n'serais seulement pas capable d'm'dire pourquoi qu'tu m'bats… Na !… Na !… C'est malin !

Et puis, on l'avait trouvé pendu, un matin, dans son échoppe. Sébastien avait demandé pourquoi on ne le revoyait plus, pourquoi sa maison restait silencieuse et fermée. On lui avait répondu qu'il était mort. En son esprit inviolé d'enfant, la mort ne correspondait à rien de précis ni de terrible. Sa mère aussi était morte, et il ne la concevait pas autrement que morte, c'est-à-dire absente et heureuse. Quelquefois, il avait contemplé sa photographie dans la salle à manger. En regardant son visage tranquille, un peu effacé par le temps, sa taille frêle, sa robe à fleurs, ses cheveux roulés en repentirs ; et derrière cette jolie personne, des balustres, des fuites pâlies d'étang, de bois, de montagnes, il s'était dit : « Elle est morte », sans une secousse au cœur, sans un regret de ne pas l'avoir connue, tant il pensait que cela devait être ainsi. Il était même content de la voir en un paysage si calme, si doux, qui était, sans doute, le paradis où vont les morts charmants. Vivre ! Mourir ! Mots vagues, sans représentations matérielles, énigmes auxquelles ne s'était pas arrêtée son enfance, vierge de douleurs. Maintenant, il comprenait. Une heure soufferte au contact de la vie avait suffi pour lui révéler la mort. La mort, c'était quand on ne se plaisait pas quelque part, quand on était trop malheureux, quand personne ne vous aimait plus ! La mort, c'étaient ces espaces tranquilles, avec ces balustres drapés d'étoffes et fleuris de roses ! « Hé ! Mayeux ! » À ce cri, un autre cri se mêlait : « Quincaillier, hou ! hou ! » Et les deux cris se confondaient poussés par l'aboyante meute des méchants. C'était la mort ! Il enviait François Pinchard, il enviait sa mère, il enviait tous les morts inconnus. Puisque tous ces morts étaient morts, il pouvait bien mourir, lui aussi. Et, doucement, sans luttes intérieures, ni révoltes physiques, sans un déchirement de son petit être, l'idée de la mort descendait en lui, endormante et berceuse.

Sébastien quitta son arbre, longea la barrière, ne s'occupant plus des élèves, lesquels, repris par d'autres distractions,

semblaient l'avoir complètement oublié. Il était apaisé. Une légèreté gagnait ses muscles plus souples : son cerveau s'allégeait, baigné d'ondes fluides et de vapeurs grisantes. Ainsi qu'à l'approche d'un bon sommeil, après une journée de fatigues, il ressentait quelque chose d'inexprimablement doux, quelque chose comme l'éparpillement moléculaire, comme la volatilisation de tout son être, de tout son être sensible et pensant… Mais comment se tuerait-il?… L'idée de la mort brutale, de la mort horrible, avec du sang, des membres rompus, des chairs béantes, de la cervelle étalée, ne lui vint pas. Il concevait la mort comme une aérienne envolée vers les espaces supérieurs ou comme une lente descente, un glissement giratoire et candide dans des gouffres de lumière… Le jeune Père, il se le rappelait, avait parlé d'une pièce d'eau… Où était-elle, cette pièce d'eau?… Il regarda et ne vit que des cours en rumeur. En face, le collège dardait sur lui l'éclair oblique, farouche, multiplié de ses yeux haineux… À droite du collège, se devinait un vaste espace, ceinturé de cimes de sapins très sombres, qui moutonnaient durement dans le ciel.

— C'est peut-être par là, se dit-il, imaginant déjà une immense surface rose, où des joncs flexibles, des roseaux chanteurs traçaient des routes de clarté, de resplendissantes avenues d'eau firmamentale; une surface immobile, rêveuse, attirante, comme était celle de l'étang de la Forge, dont, tant de fois, il avait exploré les rives herbues, et respiré, délicieusement, l'âpre senteur des fermentations paludéennes.

Sous les arcades du jeu de paume, le surveillant passait et repassait, d'un pas ralenti, le nez sur son bréviaire. Sébastien accéléra sa marche, pensa à François Pinchard, à sa mère, et sortit de la cour, sans obstacle. Très calme, maintenant, il allait, les yeux fixés sur l'espace vide, dont on ne savait pas si le fond était de la terre solide, ou de l'eau remuante, et que le cirque noir des sapins emplissait d'un mystère d'abîme.

— Et si c'était la mer! se dit-il encore, en son obstination d'enfant.

L'image du petit cordonnier le précédait, le conduisait :

— Hé! Mayeux…

L'image souriait et il souriait à l'image.

— Quincaillier, hou!… hou!…

À mesure qu'il avançait, il ne percevait plus la résistance de la terre, sous ses pieds. Il marchait, comme en rêve, si léger qu'il se croyait soutenu, emporté par deux grandes ailes, au-dessus du sol. Un frère, à face de détenu, louche et crasseux, qui charriait du pain dans une petite charrette, le croisa. Il ne le vit point. Deux autres frères, à la bouche lippue, au regard souilleur d'enfants, le frôlèrent. Il ne les vit pas davantage. Il ne voyait plus rien, plus rien que l'espace, qui, lui-même, se brouillait, s'ennuageait, se transformait en blancheurs flottantes. Toute sa vie sensorielle, déséquilibrée, affluait à son odorat. Des senteurs lui arrivaient aux narines, multiples, différentes et si fortes, qu'il faillit s'évanouir. L'atmosphère, comme dans une chambre fermée et remplie de végétaux, lui semblait lourde d'odeurs acescentes et de vénéneux parfums. Il respira, décuplés par la perception morbide exacerbée de ses nerfs, le souffle ammoniacal des terreaux, l'exhalaison carbonique des feuilles mortes, les arômes effervescents des herbes mouillées, la fleur alcoolisée des fruits. Sébastien dut s'arrêter, la gorge serrée, pâle, presque défaillant. Il avait dépassé le collège. À gauche, de petites constructions basses s'espaçaient; et des jardins montaient en terrasse, jusqu'au parc; à droite, une courte allée de châtaigniers, aboutissait aux communs, défendus par une palissade; et derrière les communs, une prairie s'étendait, plane, unie, d'un vert argenté. Au milieu de la prairie, une nappe d'eau luisait, toute blanche, sans un reflet. Alors, Sébastien escalada la palissade, s'engagea dans l'allée, et voulut courir. Mais, soudain, deux Pères, qui se promenaient, lui barrèrent la route. Il s'arrêta, effrayé, poussa un cri.

— Eh bien! eh bien!… qu'est-ce que c'est?… On maraude, hein?… dit l'un d'eux, d'un ton sévère.

Déjà il s'apprêtait à tirer les oreilles de l'enfant, quand, frappé de sa physionomie étrange, de l'ivresse inaccoutumée qui brillait dans le mystère de ses deux prunelles, il reprit, plus doucement, en donnant à ses gestes une inflexion d'affectuosité rassurante :

— Voyons, mon petit ami, où alliez-vous ainsi?

Sébastien fut remué par la douceur de cette voix qui s'était, tout d'un coup, assouplie jusqu'à la prière. Cependant, il n'osa pas répondre. Le Jésuite insista.

— Pourquoi aviez-vous quitté la cour ? N'ayez pas peur… Je vous aime bien… dites, mon enfant !

Tandis qu'il parlait, il lui flattait la joue, et le considérait d'un air d'encourageante bonté. Il répéta avec un accent de pitié tendre :

— Pourquoi ?… Voyons… vous avez du chagrin, n'est-ce pas !… Vous vouliez vous en aller !…

Et, sous ces paroles simples qui le conquéraient, Sébastien sentit comme une digue se rompre dans sa poitrine, puis un flot de larmes l'inonder. Suffoquant, la gorge brisée par les hoquets, il se jeta dans les bras du Père, sanglota.

— On m'a… on m'a… on m'a…

Il n'en put dire davantage. Comme un noyé qui se cramponne éperdument à l'épave miraculeuse que la vague lui apporte, il s'accrochait, de ses doigts crispés, à la robe du Père. Et tout son corps tremblant, secoué de spasmes, se haussait, se collait contre le corps du prêtre, dans un paroxyste amour de vie retrouvée.

— On m'a… on m'a… on m'a…

Lorsqu'il fut un peu calmé :

— Allons, ne pleurez plus, consola le Père… Cela n'est rien, mon petit ami… Venez vous promener avec moi… Ensuite, je vous ramènerai à l'étude…

Mais Sébastien, la tête toujours cachée dans la soutane, gémissait :

— Non !… non !… Je ne veux pas… Je veux retourner à Pervenchères… Je… je suis d'Pervenchères…

III

Peu à peu, Sébastien finit par se résigner à sa nouvelle existence qui se trouva prise dans l'engrenage de la tâche quotidienne et, désormais sans trop de dures secousses, se déroula sur la régularité monotone des heures, ramenant toujours pareils les mêmes occupations et les mêmes événements. Il oublia le voyage pénible, l'entrée douloureuse dans cette grande prison de pierre grise, et le froid glacial qui lui avait étreint le cœur, rétracté la chair, à la vue des longs couloirs blafards, des petites cours intérieures, baignées d'un sépulcral jour; il oublia les clameurs féroces, l'étang si morne, là-bas, sous le morne ciel et l'étrange, inconcevable folie qui, en une minute éperdue, l'avait poussé vers la mort, comme vers un refuge. Puis, les souvenirs du pays s'estompèrent dans une brume plus douce; les regrets se firent moins poignants et plus lointains. Loin de son père, délivré de l'ennui de sa parole, du vide de ses conseils, il le trouva beau, grand, héroïque, sublime, et il l'aima d'un amour d'autant plus fort, qu'il en avait presque rougi, qu'il l'avait renié. Sa tendresse s'accrut de toutes les insultes endurées à cause de lui, s'aviva du remords de ne l'avoir pas courageusement défendu. Pour ne pas l'inquiéter, et par une sorte de pudeur fière à ne point étaler de plaintes et de récriminations devant les maîtres — car il savait que les Jésuites lisaient les lettres des élèves comme celles des parents — il ne voulut rien lui confier de ses tourments. Il se bornait à laisser déborder son cœur, en affections naïves et chaudes, en promesses répétées de bonne conduite et de travail. Il

s'essayait aussi à de petites descriptions du collège, à des récits de promenades, où déjà se révélait, dans la primitivité de la forme et l'éveil incomplet de la sensation, une âme curieuse et vibrante. Et puis, c'étaient des besoins de parler du pays, des souvenirs à l'adresse de toutes choses de là-bas, exprimés, tantôt avec une gaieté forcée, tantôt avec l'angoisseux, l'exaspéré désir des joies natales, des caresses familières qui dénotaient une véritable détresse morale. Un autre que M. Roch se fût peut-être alarmé de cette insolite agitation d'esprit. Celui-ci ne vit là qu'un badinage dont l'inutilité et le manque de sérieux le choquèrent : « Je ne suis pas trop content de toi, écrivait-il, je m'aperçois que tu passes ton temps à des gamineries, à des futilités, que je ne saurais encourager. Je comprends, que les premiers jours, tu te sois laissé griser par un changement d'existence aussi radical et flatteur. Mais il est urgent que tu songes à devenir sérieux. Tout Pervenchères s'occupe de toi. On me jalouse. Je dis : "Mon fils arrivera très loin, ira très haut." Tâche de ne pas faire mentir ton père. Envoie-moi la liste de tes principaux condisciples, de ceux surtout qui portent un nom historique. Comment s'appellent tes voisins de classe ? Avec qui t'es-tu lié de préférence ? Le Révérend Père qui t'a conduit te parle-t-il de moi ? »

Les brimades revinrent encore, mais elles perdaient chaque fois de leur caractère de violence pour ne plus conserver qu'une sorte d'intermittente, de joviale raillerie qui lui rendait moins insupportable sa blessure. Cependant, il sentit très vivement l'amertume de l'inégalité sociale, avérée, persistante, en laquelle il vivait. D'être toléré comme un pauvre, et non accepté comme un pair, cela lui fut un sourd chagrin, une plaie d'inguérissable orgueil, contre lequel il tenta, vainement, de réagir. Cette solitude où on le laissait le fit plus grave et réfléchi, presque vieux. Les roses couleurs de ses joues s'effacèrent et pâlirent ; l'ovale de son visage s'amincit, ses yeux se cernèrent inquiets, meurtris, se voilant sans cesse sous une double expression de tristesse tranquille et de méditation étonnée. Devant les inextricables complications de la vie, ses surprises augmentèrent chaque jour. Chaque jour lui révéla des habitudes, des noms, tout un ordre de choses importantes, toute une série de personnages, augustes et révérés, qui semblaient familiers à tout le monde, et qu'il se désolait d'être le seul à ne pas connaître et qu'il s'irritait de ne pas

comprendre. Cette ignorance lui valait de fréquentes avanies. Une après-midi, Guy de Kerdaniel, à brûle-pourpoint, lui demanda « pour qui il était, du comte de Chambord ou de l'Usurpateur ? » Ne sachant pas ce qu'étaient ces personnages, s'ils existaient vraiment, et de quelle façon on pouvait « être pour l'un ou pour l'autre », il n'avait rien répondu. Et l'on avait ricané de son embarras. Sébastien se rendit compte qu'il venait encore de donner une preuve nouvelle de son infériorité. Mais comment faire ? On riait de son silence ; et, lorsqu'il parlait, on le huait. « C'est peut-être des surnoms de Jésuites ! » se dit-il. Longtemps, il garda au comte de Chambord et à l'Usurpateur une rancune de les ignorer ; et, convaincu que cela devait être ainsi, que cela serait toujours ainsi, il n'osa pas se renseigner, dans la crainte d'une mystification. D'ailleurs, à qui se fût-il adressé ?

Les collèges sont des univers en petit. Ils renferment, réduits à leur expression d'enfance, les mêmes dominations, les mêmes écrasements que les sociétés les plus despotiquement organisées. Une injustice pareille, une semblable lâcheté président au choix des idoles qu'ils élèvent et des martyrs qu'ils torturent. Tout ignorant qu'il fût des conflits d'intérêts, des rivalités d'appétits, immanentes, qui font s'entre-déchirer les mêlées humaines, Sébastien, à force de voir et de comparer, ne tarda pas à déterminer l'exacte situation qu'il occupait en ce milieu, agité par des passions, troublé par des chocs, jusque-là insoupçonnés et décourageants. Sa situation était celle d'un vaincu qui n'a même pas, pour se réconforter de sa défaite, le souvenir d'une lutte, ou l'espoir d'une vengeance. La lutte lui était odieuse ; la vengeance, il n'y songea pas un seul instant. Il comprit qu'il ne devait compter que sur lui-même, ne vivre qu'en lui-même d'une vie solitaire, indépendante et fermée aux sollicitations ambiantes. Mais il comprit aussi que ce renoncement était au-dessus de ses forces. Sa nature généreuse, expansive, tout en élans, ne pouvait s'accommoder des étroites limites intérieures où il la circonscrivait. Elle avait besoin d'air, de chaleur, de lumière, d'un large espace de ciel. En attendant que cette lumière brillât, que s'ouvrît ce ciel, Sébastien continuait de regarder la Vie passer sur un fond d'images brouillées et d'inexorable nuit.

À Vannes, chaque cour se divisait en groupes distincts, exclusifs l'un de l'autre, représentant non des communions de sympa-

thies, ou des convenances de caractères, mais des catégories sociales, qui avaient, ainsi que dans l'ordre politique, celle-ci seulement des privilèges, celle-là seulement des obligations. Malgré les incessants contacts, les coude à coude forcés de l'étude, de la classe, de la chapelle, du réfectoire, où les angles s'épointent, où les heurts s'amollissent, où l'instinctif sentiment d'une défense commune, contre le devoir et contre le maître, réunit, un instant, les intérêts les plus disparates, il n'existait réellement, entre ces groupes, aucun mélange moral. Durant les récréations, chacun reprenait sa place officielle, rentrait dans les étroits compartiments d'une constitution aristocratique dont les Pères, sans brusqueries, avec des apparences d'impartialité bénévole et souriante, savaient maintenir le sévère fonctionnement, encourager les préjugés, pensant faire ainsi pénétrer plus avant dans les âmes la nécessité d'une discipline graduée, le culte d'un respect hiérarchique. Guy de Kerdaniel était le chef indiscuté de la cour, dont Sébastien était le souffre-douleur. Ses fantaisies d'enfant gâté, ses amitiés changeantes, ses capricieuses haines étaient la loi souveraine. Il connaissait son pouvoir et en abusait volontiers, surtout contre les faibles. Choyé par les maîtres, en raison de sa naissance presque illustre, adulé par les élèves, en raison des spéciales attentions, de l'évidente préférence que lui manifestaient les maîtres, il résumait en lui ce que la vie a de plus souhaitable et de vénéré. On savait la considérable fortune de ses parents, leur prestigieux château sur les bords de la Rance, leur train de vie magnifique et bruyant. Les imaginations s'exaltaient au récit des chasses, des réceptions, des églises rebâties, des couvents subventionnés, des entrevues fréquentes du marquis de Kerdaniel avec le comte de Chambord qui l'avait institué, officiellement, son confident le plus intime, son ami le plus écouté. De ces merveilles, de ces élégances, de cette amitié royale, le fastueux Guy gardait une indestructible auréole. Chétif de corps, malsain de peau, marqué sur son front pâli, rétréci, déjà fané, du stigmate des races épuisées, il avait l'assurance d'un homme fait, le geste bref, la bouche impérieuse, l'œil insolent sous des paupières trop lourdes et clignotantes. Il n'en était pas moins, malgré cet aspect de groom anémié, le centre élu, le pivot choisi de cette société infantile, acquise par l'exemple et l'éducation, à tous les servilismes, comme à toutes les tyrannies. Les vanités, les ambitions,

les aspirations secrètes ou avouées de ce petit peuple, parqué en de jalouses coteries, rayonnaient vers sa personne fragile et redoutable, ou plutôt vers ce qu'elle évoquait de richesse éblouissante, de luxe sacré et d'agenouillements humains. Sébastien n'essaya pas de l'attendrir par une lâche soumission, ni de s'imposer à lui par l'éclat d'une révolte. Il le dédaigna, et ce dédain, surélevant sa pitié, il chérit davantage ses petits amis de là-bas, les mal peignés, les mal torchés, ceux-là surtout, effarés et miséreux, dont les blouses en loques, et les tristes pantalons rapiécés, l'émurent aux larmes, douloureusement. Il se tint aussi à l'écart des maîtres, ne quêta pas leurs bonnes grâces, ne chercha point à provoquer leur tendresse. Il lui semblait que la douceur fuyante de leurs manières reculait encore, au lieu de la rapprocher, l'humiliante distance, de jour en jour plus grande, mise par les élèves entre eux et lui. Leurs « mon enfant », prononcés d'une voix pateline, sonnaient faux à son cœur. Auprès d'eux, il n'éprouva aucune impression d'être protégé. On le délaissait dans la classe, où ses professeurs lui faisaient réciter mécaniquement ses leçons, l'interrompant, chaque fois, d'un « c'est bien », bref et sec, sans jamais une parole d'encouragement ou de blâme, sans un redressement de mémoire, alors qu'ils s'appliquaient à éveiller l'intelligence des autres, à la guider dans ses voies préférées, à l'exciter par des explications patientes ; on le délaissait dans la cour, où personne ne le conviait à prendre sa part des plaisirs, des activités bruyantes, dont les Pères, la soutane retroussée, ardents, souples, enfantins, menaient le branle joyeux, et où il errait, le plus souvent tout seul, désemparé, blessé par ces joies, révolté par ces rires qui éclataient autour de lui, comme pour mieux le railler de son abandon. Et puis, il eût fallu posséder des accessoires comme ils en avaient tous, un roulement de jouets très chers, que les Jésuites vendaient dans un petit pavillon, appelé la questure. Oh ! ce petit pavillon, tout rempli de belles choses, étrennes perpétuelles, qui exhalaient de délicieuses odeurs de sapin et de bois verni, qui lui rappelaient la féerique, la flamboyante boutique de l'épicier, à Pervenchères, les jours charmants de Noël et du Nouvel An. Comme il le dévorait du regard ! Comme il enviait les riches qui en revenaient, les bras chargés, les poches pleines, avec des figures en fête ! Après de longues hésitations, surmontant sa timidité, il se rendit à cette

questure tentatrice, acheta un ballon qui fut crevé le lendemain, deux balles qui lui furent aussitôt volées, une paire d'échasses qui se cassèrent, dès qu'il les eut essayées. Les cinq francs donnés par sa tante étaient épuisés ; les dix sous réglementaires que chaque semaine, le samedi, le Père Préfet distribuait aux élèves, dans les cours, passèrent en emprunts qu'il n'osa refuser. Alors, avec une volonté supérieure à son âge, il résolut de s'abstraire, dans le travail et dans lui-même, de ses successifs mécomptes. Il acquit bientôt, dans le travail, une sorte de paix ; dans lui-même, où déjà remuait tout un monde de pensées et de sensations, une sorte d'amère jouissance qui alla se décuplant, aux heures du silence et du repos.

Un mercredi, avant la promenade, Sébastien vit venir à lui un élève qui lui demanda :

— Veux-tu que nous fassions la promenade ensemble ?… Je suis Jean de Kerral… Tu me connais bien ?…

Et avant que Sébastien eût le temps de répondre, il ajouta :

— On t'embête, parce que tu es quincaillier… Moi, ça m'est égal que tu sois quincaillier… Tu me plais tout de même… Tu es gentil, et je t'aime bien.

Jean de Kerral était de petite taille, mais trapu et très laid à cause de son profil en forme de tête de poisson, et de son visage piqueté de taches de rousseur. Ses yeux, vifs et bons, plurent à Sébastien. Il avait des gestes menus, un peu fébriles et cassés, une voix douce, gazouillante, comme un oiseau, et, comme un oiseau, en marchant, il sautillait. On l'appelait, dérisoirement, le bon Samaritain. Jean avait, en effet, dans la cour, une spécialité évangélique : il protégeait les faibles, et consolait les tristes. Dès qu'un élève était mis en quarantaine, pour une raison quelconque, ou battu, ou hué, il allait à lui, l'accablait d'amitiés bruyantes, l'étourdissait d'incohérentes effusions. Il était miséricordieux et loquace, et si généreux qu'il se fût dépouillé de tout ; mais ses parents, qui connaissaient cette manie, ne lui laissaient rien. Cet enthousiasme durait quelquefois huit jours. Après quoi Jean lâchait son ami, aussi spontanément qu'il était allé à lui, pour courir à un autre.

Il dit encore :

— Ça me faisait de la peine de te voir seul, toujours… Pourquoi que tu t'en vas, chaque fois qu'on s'approche de toi?… Pourquoi que tu ne joues jamais?…

Un autre élève accourait, débraillé et soufflant.

— Ah! c'est Bolorec! expliqua Jean de Kerral… Je l'ai retenu aussi pour la promenade… Il est très gentil, Bolorec… Il me plaît tout plein.

Bolorec vint prendre place à côté de Sébastien. Boulot, les joues rondes, le front mangé de cheveux crépus, le buste trop long et roulant sur des jambes trop courtes et mafflues, il servait, comme Sébastien, de point de mire aux plaisanteries des camarades. Il était fils de médecin, profession non acceptée et fertile en brimades. Mais les brimades glissaient sur sa chair flasque et sur son amour-propre cuirassé sans y laisser trace de blessures. Il paraissait ne rien sentir, ne rien comprendre et souriait toujours. Rien n'altérait ce sourire éternel, ni les bousculades, ni les coups de pied, ni les surnoms les plus pénibles.

Bolorec reboutonna son gilet, ramassa la corde de sa toupie, qui pendait jusqu'à terre, hors de la poche de son pantalon, bourrée de choses dures, et il regarda Sébastien d'un regard bienveillant d'idiot.

Les rangs se formèrent; au signal de la cloche, la petite troupe s'ébranla, silencieuse, sous la conduite de deux Jésuites, placés en serre-file, l'un à la tête, l'autre à la queue de la colonne. Sautillant et réjoui, Jean se pencha à l'oreille de Sébastien, et, très bas :

— Tu es content d'être avec moi, dis?… Bolorec aussi est très content… Moi, je suis content, parce que je n'aime pas qu'on embête les autres.

Une fois dehors, ils longèrent le port, durant une centaine de mètres. C'était l'heure de la marée basse. Une eau noirâtre dormait dans l'étroit chenal. Sur la vase, parmi des barques échouées, une goélette était couchée, de flanc, sa quille à l'air, sa mâture oblique, penchée, comme prête à tomber dans le vide. Des chaloupes de pêche montraient, çà et là, leurs bordages imbriqués d'ignobles saumures et leurs coques de même couleur que le sol fangeux où elles s'embourbaient. Plus loin, Jean indiqua à ses compagnons le *Saint-François-Xavier,* un bateau tout blanc, un joli cotre élancé, à la fine carène, qui se tenait droit

et fier, entre ses étais, son pavillon flottant au haut de la flèche. Les quais étaient presque déserts ; le paysage se fermait brusquement, sur un ciel très bas, en lignes de terres rigides, nues, d'une brutale horizontalité. Sébastien chercha en vain la mer. Il était consterné par cette immobilité, par ces choses couchées, tristes comme des épaves, par ces eaux mortes, et cette navrante vase dont l'odeur l'affadissait.

Lorsque, ayant quitté le port et traversé les tortueuses rues de la ville, ils débouchèrent dans la campagne, Jean de Kerral dit à Sébastien :

— C'est loin d'ici où tu habites ?

— Oh oui !… c'est loin ! gémit l'enfant qui, défiant et redoutant une scène douloureuse, n'osait répondre que par monosyllabes timides et soupirés.

— Moi, j'habite tout près, au château de Kerral, sur la route d'Elven, tu sais… Elven… où il y a une grosse tour… On y va quelquefois en promenade… Tu n'as pas de château, toi ?

— Non !

— Oh ! ça ne fait rien ! Bolorec non plus n'en a pas.

Les rangs s'étaient un peu débandés. Maintenant, une rumeur de voix piaillantes accompagnait le piétinement de la petite troupe en marche. Il reprit :

— Moi, je serai soldat… J'entrerai à Saint-Cyr… Et toi, qu'est-ce que tu feras ?… Tu entreras aussi à Saint-Cyr ?…

— Je ne sais pas ! bégaya Sébastien.

Le comte de Chambord ! l'Usurpateur ! Saint-Cyr ! Toujours des choses dont il n'avait pas la moindre idée. Comment pourrait-il jamais s'élever à la hauteur des autres, puisqu'il ignorait tout cela, qui était capital, indispensable ! Il aurait bien voulu demander des explications à Jean ; il n'osa pas. Jean continuait de gazouiller :

— Papa dit qu'il n'y a pas de milieu, aujourd'hui, pour des nobles, ou bien ne rien faire… ou bien entrer à Saint-Cyr… Papa ne fait rien, lui… Il chasse… As-tu un tambour ?

— Non !

— Moi, j'en ai un… un vrai tambour, en cuivre… C'est papa qui me l'a donné… et c'est le fermier qui m'apprend à battre… Il a été tambour au régiment. Il bat très bien… Moi aussi, maintenant, je bats très bien… Et puis papa m'a donné encore un

uniforme de hussard rouge… Quand je sors, toute la journée, je mets l'uniforme de hussard et je bats du tambour… C'est très joli, très amusant… Et ça m'apprend à être officier. Tu n'en as pas, toi, d'uniforme de hussard ?

— Non !

— Alors, qu'est-ce que tu as ? Comment t'amuses-tu quand tu es chez toi ? Il faudra en demander un à ton père…

Sébastien se sentait le cœur plein de quelque chose, il ne savait de quoi ; ou de chagrin de ne pas posséder un uniforme de hussard rouge, comme Jean de Kerral, ou de joie d'entendre pour la première fois, depuis qu'il était parti de Pervenchères, une voix qui lui fût douce, des paroles qui n'étaient ni des injures, ni des railleries. Et, tout d'un coup, il éprouva envers celui qui lui parlait ainsi un sentiment de tendresse, de reconnaissance profonde, l'irrésistible élan d'une âme qui se donne à une autre âme. Ému, il prit la main de Jean, la serra très fort dans la sienne, et, les yeux voilés de larmes :

— Je t'aime bien, dit-il.

— Moi aussi, je t'aime bien, répondit Jean de Kerral.

Bolorec, lui, ne parlait point, et suivait les rangs, au pas menu de ses jambes trop courtes. Très rouge, les veines du cou tendues, il gonflait ses joues en ballon et les dégonflait ensuite, d'un coup de poing, intéressé par le bruit d'explosion discrète, d'équivoque pétarade, qui sortait de ses lèvres. Entre chaque opération, il souriait, de ce sourire neutre, inquiétant ; de ce sourire qui n'exprime rien et ne s'adresse à personne, de ce sourire fixe, comme la mort en met parfois sur la bouche glacée de ses élus.

La route où ils marchaient était très large et plantée de hauts marronniers dont les branches nues se rejoignaient, s'entrecroisaient, formant, avec les filigranes des ramilles, au-dessus de leurs têtes, une voûte ajourée que le ciel décorait de ses soies gris perle et de ses dentelles roses. Des murs en pierre sèche, rehaussés de l'or travaillé des mousses, incrustés de la délicate joaillerie des lichens et des capillaires, bordaient de chaque côté les prairies, les champs de culture, des petits champs vallonnés, séparés l'un de l'autre, tantôt par de larges talus boisés, tantôt par des éclats de granit fichés, droits et pointus, dans la terre, tendant sur le sol infertile le velours chancreux de ses sombres tapis, larmés de l'argent pâle des flaques d'eau. Une vie multi-

pliée germait dans les emblaves que les seigles naissants et les jeunes blés couvraient de gais frissons smaragdins. Dans le ciel, d'une douceur charmante, s'épandait une lueur fine, contenue, qui s'imprégnait au translucide tissu des nuages, tramés d'or laiteux et lavés de nacres légères. Et sous cette lumière tiède, infiniment diffuse, infiniment pénétrante, qui mettait des abîmes célestes jusque sur le tronc des arbres et la cassure des pierres, sous ces effleurantes caresses qui laissaient des mondes de joie reflétés jusque sur la fragile ellipsoïde des herbes, toutes les formes et toutes les couleurs chantaient. Ce qu'elles chantaient, Sébastien eût été incapable de le définir et de l'exprimer, mais il en savourait l'harmonieuse et presque divine musique, il en admirait l'harmonieuse et presque divine beauté ! C'était comme un mystère de résurrection qui s'accomplissait en lui, une extase auguste d'amour qui gonflait son être tout entier, de graves enivrements et de nuptiales délices, par quoi se célébraient les fiançailles de son cœur.

— Nous irons toujours ensemble à la promenade, dis ?… implora Sébastien.

Jean de Kerral répondit :

— Et nous jouerons toujours dans la cour ensemble, avec Bolorec.

— Je t'aime bien ! reprit Sébastien.

— Moi aussi, je t'aime bien !

Ce fut un enchantement pour Sébastien. Ses mauvais jours étaient finis, il ne redoutait plus aucune souffrance, aucun tourment. La confiance revivait en lui, agrandie, fortifiée par le don volontaire, spontané, éternel, qu'il venait de faire de son âme. Et il marchait, plus fier, les membres plus souples, trouvant à toutes choses des aspects de fête et de bonté, se promettant d'aimer Jean, de lui être dévoué jusqu'au sacrifice. Pour la première fois, il se sentait des hardiesses, des désirs de luttes généreuses. Toute une force inconnue distendait ses veines, accélérait les galops de son pouls, les battements de sa poitrine. Aucun obstacle ne paraissait insurmontable à son courage. Il eût voulu défier Guy de Kerdaniel.

On s'arrêta dans un bois de pins. Entre la colonnade des troncs, le sol, parsemé d'aiguilles sèches, était tout rose, et les pieds enfonçaient doucement dans de la mousse. Une odeur de

térébenthine circulait, amère et puissante, mêlée à de vagues arômes de plantes marines que le vent apportait de l'ouest. En effet, vers l'ouest, très loin, et rayée par les barres sombres des pins, une ligne d'eau apparaissait, du même ton irisé que le ciel et presque confondue avec lui. Les élèves poursuivirent un écureuil. Les plus hardis grimpaient dans les branches, les autres aboyaient comme des chiens et jetaient des pierres à la bestiole effrayée. Sébastien et Jean s'assirent au pied d'un arbre ; Bolorec, debout contre le tronc, tailla une ébauche de bateau dans un morceau d'écorce. Tous les trois, de temps en temps, ils regardaient la chasse et se montraient l'écureuil, étourdi par les clameurs, qui fuyait d'arbre en arbre, bondissait de branche en branche, la queue en l'air.

— Tu ne sais pas à quoi je pense ! dit Jean… Je pense qu'il faudra demander à ton père l'autorisation de sortir chez nous… Ça me ferait plaisir d'être ton correspondant… Maman voudra bien, papa aussi, et les Pères aussi… Tu joueras du tambour, et tu mettras mon uniforme… L'année dernière, papa n'a pas voulu pour Bolorec… mais toi, ça n'est pas la même chose… parce que toi… enfin oui… parce que Bolorec est trop sale…

Et il raconta, en phrases saccadées, en récits décousus, le château de Kerral, son père qui avait de grosses moustaches blondes, sa mère qui était très jolie, la grande calèche, et les six chiens courants qui chassaient les renards et forçaient les lièvres.

Sébastien buvait avidement les paroles de Jean. Il se voyait déjà l'hôte choyé, caressé d'une belle dame, dans un château qu'il imaginait resplendissant, avec des fossés larges, des tours massives, des murs crénelés, comme étaient ceux des remparts de Vannes. Son cœur se fondait dans des espoirs infinis.

Jean poursuivit :

— Tu connais bien l'histoire des six chiens courants, de papa et du clerc d'huissier ?…

— Non, répondit Sébastien, fâché de ne pas savoir tout ce qui intéressait son ami.

— Comment, tu ne la connais pas ! mais tout le monde la connaît au collège… Eh bien, un jour, mon père revenait de la chasse… Il n'avait rien vu, et n'était pas content… En approchant d'Elven, voilà qu'il aperçoit, sur la route, le clerc d'huissier. C'est un méchant clerc d'huissier, très méchant… Il dit du mal

des prêtres, ne va jamais à la messe, et ses parents possèdent une ferme, des biens nationaux, tout près du château… Enfin c'est un homme très méchant… Papa se dit : « Puisque mes chiens n'ont rien chassé, je vais leur faire chasser le clerc d'huissier. » L'idée est drôle, hein ?… Il les découple, les met sur la piste, et les chiens partent…

Bolorec abandonna son écorce, écouta, très intéressé, le récit de cette chasse humaine, et, tout d'un coup, l'œil allumé d'un rire, il trépigna de joie la terre, et, de toutes ses forces, il aboya :

— Ouaou !… Ouaou !…

— Tu comprends, reprit Jean, si le clerc d'huissier détale, sentant les chiens à ses trousses… Tu le vois d'ici, pas ? Il saute dans la lande, son chapeau s'envole ; il s'empêtre parmi les ajoncs et les ronces, son pantalon se déchire ; il roule, revient sur la route, dans la direction d'Elven… Les chiens le menaient comme un lièvre.

— Ouaou !… Ouaou ! recommença Bolorec, dont la joie s'exprimait par d'horribles grimaces.

— Il paraît que c'était joliment amusant !… Tête nue, les cheveux au vent, et les chiens tout près, lui mordant déjà les culottes… Heureusement, pour le méchant clerc d'huissier, il n'était pas loin d'Elven… Il entre dans l'église, n'a que le temps de refermer la porte sur lui ; et il tombe, évanoui de peur, sur les dalles ! Une seconde de plus, il était pris et dévoré par les chiens… Ils ne badinent pas, tu sais, ces chiens-là…

Et Bolorec, pour la troisième fois, aboya longuement, découvrant, entre chaque coup de gueule, ses dents qui semblaient, jovialement, fouiller la proie happée.

— Ouaou !… ouaou !

Jean de Kerral conclut :

— Eh bien, le père de ce méchant homme a fait un procès à papa ; et papa a été condamné à payer, à ce méchant homme, vingt-cinq mille francs, parce que, à la suite de cette chasse amusante, son fils est tombé malade, et qu'il est resté fou !… Mais papa se vengera, parce qu'il va se porter aux élections de député, et ramener le roi… Quand tu viendras chez nous, tu verras les chiens… ce sont de très bons chiens !…

Sébastien écoute la voix de son ami, cette voix qui gazouille, comme un oiseau chantant une chanson d'amour ; il aime

M. de Kerral, malgré ses grosses moustaches blondes qui ne l'effrayent pas; il aime le château; il aime tout, sauf le méchant clerc d'huissier, à qui il ne peut pardonner de ne pas s'être laissé dévorer par les bons chiens de M. de Kerral, et d'avoir coûté à celui-ci tant d'argent.

Les clameurs, dans les bois, s'apaisent. L'écureuil est pris. Des élèves, triomphalement, le portent, pendu par la queue à une baguette comme un trophée. On rentre. Le retour est charmant. Pourtant, il y a dans l'esprit de Sébastien une inquiétude vague. Le récit de Jean le trouble, un peu, de remords incertains. Des images s'en lèvent, point rassurantes, d'un symbolisme brutal, où s'affirme l'inflexible et barbare loi de la force. François Pinchard et le charpentier Coudray, Guy de Kerdaniel et lui-même, Bolorec, un martyr plus féroce que ses bourreaux, l'écureuil, le clerc d'huissier, les chiens de M. de Kerral, tout cela, dans les ténèbres de sa conscience, se heurte, singulièrement relié par d'étranges analogies, soudainement éclairé par de farouches lueurs. Des poings tendus, des gueules hurlantes, des mains déchireuses, des foules sauvages, une sensation obscure et pénible de l'éternelle haine, une confuse et rapide vision du meurtre universel, tout cela lui cause un malaise que la marche et la voix gazouillante de Jean ne tardent pas à dissiper. Bolorec s'est remis à tailler son bateau; les rangs se sont reformés; et le soir vient, teintant l'horizon céleste de sourdes lumières orangées qui donnent au firmament un jour mystique de vitrail. Une ombre religieuse, pacifiante, sous la voûte des marronniers, enveloppe les colonnes des troncs, les listeaux des branches; et les grappes pourprées des lilas terrestres, issant des talus empierrés, flambent sur le fond plus vert des prairies. Dans son cœur, un instant troublé, la joie reparaît claire, sereine; le remords s'évanouit, l'espoir revient, immaculé. Engainés de longues chemises de toile blanche, quelques-uns ivres, tous vermineux et couverts de fange, des paysans passent sur la route. Sébastien les regarde passer, et il les salue comme de surnaturels êtres, des saints descendus des vitraux d'église, des anges envolés des cintres de chapelle, et qui l'accompagnent pour veiller sur lui. Toutes les choses, agrandies, embellies, ennoblies par son imagination, prennent des formes heureuses, des formes exultantes de tendresse et de prière.

En relongeant le port, il reçoit aussi une impression consolante. Tout s'est animé, tout brille. La marée monte, battant d'un léger clapotement les murs des quais et les cales immergées. Redressée par le flot, la goélette arbore fièrement sa mâture haute, dorée par les derniers reflets du jour; quelques chaloupes de pêche rentrent, voiles carguées, à l'aviron, avec un bruit de soie froissée; et les mouettes rasent l'eau luisante, de leur vol joueur et hardi. Une odeur salée, mêlée aux souffles puissants du coaltar, imprègne l'atmosphère. L'enfant la respire délicieusement, l'âme conquise à des féeries de voyage, à des immensités bleues, à des vagues dispersions dans de la lumière. Et, mentalement, franchissant les lignes de terre, dures, plus assombries à cette heure, qui barrent l'horizon, il s'élève jusqu'à la conception de l'infini.

Sur la petite place, aux maisons gothiques, près du collège, deux jeunes filles de même taille, de même costume, de même svelte et délicate tournure, se sont arrêtées, avec leur mère, pour voir défiler les élèves.

— Ce sont les sœurs de Le Toulic… qui est de ta classe… tu sais bien… Le Toulic, qui est toujours le premier… explique Jean… Maman les appelle les « deux sans hommes », parce qu'elles voudraient bien se marier et qu'elles ne trouvent personne… Elles n'ont pas d'argent… Le père de Le Toulic était louvetier… Il est mort… Elles sont très jolies!…

Elles sont charmantes, en effet, vêtues de pénombre, et leur silhouette délicate s'enlève, géminée, sur le fond d'une boutique qui s'allume. Sous la voilette, où leur visage se devine, baigné de tous les reflets errants du soir, Sébastien, avec attendrissement, aperçoit une double lueur de soleil, qui se couche, très loin, dans l'eau profonde de leurs yeux.

À l'étude il ne travailla pas, pris de paresse devant ses livres, envahi de dégoût, à la pensée d'avoir à conjuguer des verbes barbares. Le coude sur son dictionnaire, son porte-plume lâche entre les doigts, longtemps il rêvassa. Sa tête était remplie de trop de choses; trop d'événements s'étaient suivis et enchevêtrés, en cette journée, pour qu'il n'essayât pas de les coordonner, d'en jouir, un par un, d'en tirer une règle de conduite nouvelle et des pronostics alliciants. Il ne put arriver à fixer aucune de ces

images, mobiles, turbulentes. Cela grouillait pêle-mêle, dans son cerveau, avec des paysages, des bateaux, des coins de parc rêvés, des châteaux en fête, entrevus au bout de longues avenues éclairées, des sons de tambours, des abois de chiens, des bonds d'écureuils. Il s'arrêta un instant, à contempler le profil de Le Toulic qui, non loin de lui, à droite, penché sur son papier, embastillé de livres, piochait ses devoirs, des plis au front, du rouge aux joues, de l'encre au doigt. Il eut le grand désir de le connaître davantage, de lui parler souvent, de l'aimer; et, tout d'un coup, se rappelant ses deux sœurs, si gentilles, dans la frissonnante indécision du soir, il l'aima d'une amitié violente. Peut-être aussi, Le Toulic voudrait bien le faire sortir, chez lui, comme Jean de Kerral. Et ce seraient d'inoubliables heures, entre cette mère et ces deux jeunes filles… Sans doute, des promenades, ensemble, sur le port, au bord des grèves; un voile soulevé sur ces intérieurs privilégiés; l'entrée de plain-pied dans ces existences inconnues, qu'il avait crues fermées à jamais sur lui, et dont un mot, entendu, ça et là, élargissait encore le mystère captivant. Son rêve déviait, s'enhardissait dans l'impossible, atteignait déjà les sphères défendues où trônait Guy de Kerdaniel. Il le ramena à son point de départ réel : Jean de Kerral, à cette voix douce qui l'avait charmé, à ces inespérées promesses, par quoi il se trouvait désenchaîné, et libre de vivre. Sébastien finit par fixer ses regards sur le dos de Jean, assis à trois rangées de pupitres, devant soi. Toute sa vie était là, ressuscitée, en ce dos agile, remuant, tantôt rond, tantôt pointu, tantôt droit, tantôt courbé, et qui paraissait redire les belles histoires de l'après-midi. Ce dos rayonnait comme un soleil. Des joies chantaient autour; des joies chantaient partout.

Il éprouva le besoin impérieux de confier son bonheur à quelqu'un, c'est-à-dire de se l'exprimer à soi-même, de se le rendre en quelque sorte visible et tangible par une représentation matérielle. Il écrivit à son père une longue lettre enthousiaste, fiévreuse, incohérente, pleine de projets merveilleux et de puériles folies. Pour la première fois, il ne pensa pas à y mettre un mot de tendresse, un souvenir pour ses amis de là-bas, oubliés, pour Mme Lecautel, pour Marguerite, pour personne.

Les jours qui suivirent, Sébastien fut heureux, pleinement. D'abord, il n'était plus seul, se savait protégé, défendu contre un

retour possible du malheur, et il se remettait à jouer, comme autrefois, entraîné par Jean de Kerral, à des parties de paume, de raquette, dans des groupes où, grâce à ce dernier, on le supportait, presque affectueusement. Ensuite, il trouvait, en soi-même, de quoi embellir les heures de repos et de rêve. Au contact plus intime et non seulement physique de ses camarades, mêlé davantage à leurs caractères différents, frotté à leurs passions dissemblables, son esprit s'enrichissait de découvertes incessantes, de mille petits faits de vie morale, qui étaient un perpétuel aliment pour ses appétits de connaître, parfois une explication de ses façons de sentir. Ses pensées, plus actives, plus identifiées à son moi, devenaient des compagnes fidèles, victorieuses de l'ennui, et chères infiniment. Souvent elles l'emportaient, par-delà les brutalités des apparences extérieures, dans des mondes éblouissants, sur la frontière du réel et de l'invisible où, surnaturalisant les formes, les sons, les parfums, le mouvement, elles se haussaient jusqu'à la divination vague et précoce, pas encore consciente, de la beauté artiste et de l'amour essentiel. Initié par son ami aux menus secrets de pratique courante, dont l'ignorance, jadis, le chagrinait si fort, arrêtait si brusquement l'essor de ses élans, il prenait aussi, vis-à-vis des autres, une hardiesse plus grande, vis-à-vis de lui-même une sécurité moins troublée. Il n'osa pas, cependant, aborder Le Toulic, à cause de son air trop grave, de ses trop pédantes allures. Le Toulic, piocheur endurci, intelligence lente, mémoire rebelle, volonté obstinée de Breton, affectait de ne s'intéresser qu'à ses devoirs, et passait une partie de ses récréations, le nez sur ses livres. Et puis, quand il n'étudiait pas, on le voyait toujours pendu à la soutane des surveillants et des professeurs qu'il accaparait, lorsque ceux-ci venaient faire une apparition dans la cour. Il ne l'en aima pas moins, de loin, le suivant avec plaisir, retrouvant, en lui, sérieux et renfrogné, un peu du charme attirant des deux sœurs si jolies, dont s'était ému son instinct de jeune mâle, un soir.

Mais, à mesure que son intelligence s'élargissait, que de pâles lueurs jalonnaient le champ plus vaste de ses observations journalières, à mesure que se développait, en lui, le désir d'apprendre, il se dégoûtait davantage du travail, et ce dégoût s'affirmait, au point que la vue seule de ses livres lui causa une impression pénible, irritée, presque une souffrance. Il fut obligé

de faire un effort violent sur lui-même, pour les ouvrir, pour s'astreindre à les étudier. Les punitions corporelles, le pain sec, la mise aux arrêts, la privation de promenades ; les punitions corporelles, morales, la honte publique des mauvaises places, augmentèrent cette disposition, au lieu de la réformer. Sa réputation de paresseux, de cancre, s'établit bien vite, et il s'en affligea : « C'était plus fort que lui, il ne pouvait pas. »

Chez les natures d'enfant, ardentes, passionnées, curieuses, ce qu'on appelle la paresse n'est le plus souvent qu'un froissement de la sensibilité ; une impossibilité mentale à s'assouplir à certains devoirs absurdes ; le résultat naturel de l'éducation disproportionnée, inharmonique qu'on leur donne. Cette paresse, qui se résout en dégoûts invincibles, est, au contraire, quelquefois la preuve d'une supériorité intellectuelle et la condamnation du maître. Telle elle était chez Sébastien, à son insu. Ce qu'on le forçait à apprendre ne correspondait à aucune des aspirations latentes, des compréhensions qui étaient en lui et n'attendaient qu'un rayon de soleil pour sortir, en papillons ailés, de leurs coques larveuses. Une fois ses devoirs bâclés, ses leçons récitées, il ne lui en restait rien, dans la mémoire, qui le fît réfléchir, rien qui l'intéressât, le préoccupât ; rien, par conséquent, ni formes, ni idées, ni règles, qui se cristallisât au fond de son appareil cérébral ; et il ne demandait pas mieux que de les oublier. C'était, dans son cerveau, une suite de heurts paralysants, une cacophonie de mots barbares, un stupide démontage de verbes latins, rebutants, dont l'inutilité l'accablait. Jamais rien d'harmonieux, ni de plaisant, qui s'adaptât à ses rêves, rien de clair qui expliquât ce par quoi il était généreusement tourmenté. Ce qui le charmait, l'étonnait, ce qu'il sentait de communication secrète de sa petite âme avec les choses ambiantes ; ce qu'il devinait de mystères épars, délicieux à dévoiler, de vie foisonnante, délicieuse à écouler, on s'acharnait à répandre sur tout cela les plus épaisses, les plus fuligineuses ombres. On l'arrachait de la nature, toute flambante de lumière, pour le transporter dans une abominable nuit où son rêve spontané, les acquêts de sa réflexion enfantine, ses enthousiasmes, étaient retournés, avilis, soumis à de laides déformations, rivés à de répugnants mensonges. On le gorgeait de dates enfuies, de noms morts, de légendes grossières, dont la monotone horreur l'écrasait. On le promenait dans les cimetières

mornes du passé; on l'obligeait à frapper de la tête contre les tombes vides. Et c'étaient toujours des batailles, des hordes sauvages en marche vers de la destruction, du sang, des ruines; et c'étaient d'affreuses figures de héros ivres, de brutes indomptées, de conquérants terribles, odieux et sanglants fantoches, vêtus de peaux de bêtes, ou bardés de fer, qui symbolisaient le Devoir, l'Honneur, la Gloire, la Patrie, la Religion. Et sur tout ce pêle-mêle, abject et fou, de meurtrières brutes et d'homicides dieux, au-dessus de ces lointains enténébrés, emplis du rouge carnaval des massacres, planait, sans cesse, l'image du vrai Dieu, un Dieu inexorable et falot, à la barbe hérissée, toujours furieux et tonitruant, sorte de maniaque et tout-puissant bandit, qui ne se plaisait qu'à tuer, lui aussi, et qui, habillé de tempêtes et couronné d'éclairs, se promenait, en hurlant, à travers les espaces, ou bien s'embusquait derrière un astre pour brandir sa foudre d'une main et son glaive de l'autre. Sébastien se refusait à admettre pour Dieu ce démon sanguinaire et il continuait d'aimer son Dieu à lui, un Dieu charmant, un Jésus pâle et blond, à la main pleine de fleurs, à la bouche pleine de sourires, qui laissait tomber sur les enfants, sans cesse, un regard de bonté infinie et d'intarissable pitié.

Cependant, il n'était point complètement rassuré par cette consolante vision. Des doutes le harcelaient et l'image du Dieu extravagant et sombre des Jésuites le hantait. Il repassait alors ses fautes, fouillait ses menus péchés, avec la terreur soudaine de voir cet impitoyable Dieu lui sauter à la gorge et le précipiter dans l'enfer, comme il avait fait, disait-on, de tant d'enfants qui n'étaient point sages et n'avaient pas voulu travailler. Durant la classe et les heures d'étude, sous la suggestion directe des leçons parlées, son cerveau s'alourdissait, ses facultés s'annihilaient, sa voix même se glaçait, lorsque son tour venait de réciter. Il avait beau étreindre son petit crâne, il n'en pouvait rien faire sortir; il ne pouvait non plus y faire pénétrer les conceptions bizarres de cet enseignement, qui perpétuaient, dans une forme plus grave, avec la garantie officielle des maîtres, les histoires de Croquemitaine et les chimériques contes de fées. Quelquefois, à la classe du samedi, pour distraire les élèves, le professeur leur lisait des épisodes de la Révolution française, des récits dramatisés des guerres de Bretagne et de Vendée. Sébastien y retrouvait les

mêmes physionomies ogresques que dans les livres de classe, la même irruption de fous sinistres, les mêmes clameurs de guerre et de haine furieuse. Mais, cette fois, les noms de Marat, de Robespierre, remplaçant ceux des rois, des conquérants, retentissaient avec épouvante; la guillotine y fonctionnait, aussi rouge de sang que la framée des grands hommes et le glaive de Dieu. Il ne comprenait pas pourquoi on l'obligeait à détester ceux-là, alors qu'on lui recommandait de vénérer les autres. Et il écoutait, espérant entendre tout à coup les noms de Jean Roch, Pervenchères… l'église… l'âne… Mais c'était sans doute un trop petit massacre, pour qu'il eût chance d'intéresser des imaginations d'enfants, habitués au récit de bien d'autres hécatombes humaines. Sitôt que, délivré de cette classe maudite, où tout lui pesait, où tout l'ahurissait, il se remettait à vagabonder dans la cour, les idées lugubres s'envolaient vite; il goûtait une joie plus vive à ses jeux, un plaisir plus précieux à ses causeries. Même il s'habituait aux arrêts et n'en ressentait plus aucun ennui. Appuyé contre un arbre, il s'amusait à voir, autour de lui, la vie bruire et s'agiter, et, de temps en temps, il lançait du pain que les moineaux se disputaient avec de jolis mouvements qui le réjouissaient. C'est ainsi qu'il se désaffectionna tout à fait du travail, et bientôt, sans remords, abandonnant ses devoirs, il passa les heures longues de l'étude à rêver des choses plus douces, plus belles; à concevoir des formes, des sons, des lumières, tantôt tristes, tantôt joyeux, suivant que son âme était joyeuse ou triste; à créer en lui une multitude de poèmes, par où, naïvement, inconsciemment, il atteignit la mystérieuse vie de l'Abstrait. Il essaya aussi, d'instinct, de reproduire des objets qui l'avaient frappé; il couvrit ses cahiers, ses livres, de dessins, feuilles, branches, oiseaux, bateaux, et encore la figure pâle du maître d'étude, qui, du haut de la chaire où il trônait, derrière la lampe, enveloppait les écoliers silencieux d'un regard vigilant et froid.

En ce moment, la confession était, de tous les exercices religieux, celui qui l'ennuyait le plus. Il ne s'y rendait jamais qu'avec un trouble extrême, le cœur battant, comme vers un crime. Le solennel et ténébreux appareil de cet acte obligatoire, ce silence, cette ombre, où une voix chuchotait, l'effrayaient. Dans cette nuit, il se croyait le témoin, le complice d'il ne savait quoi d'énorme, d'un meurtre, peut-être. La sensation en était si vive

qu'il lui fallait tout son courage, toute sa raison, pour ne pas crier, appeler au secours. Le Père Monsal, son confesseur, un grand prêtre à face rougeaude, dodelinante, aux lèvres grasses, aux manières doucereuses, le gênait par ses questions. Il l'interrogeait sur sa famille, sur les habitudes de son père, sur tout l'entour physique et moral de son enfance, écartant d'une main brutale le voile des intimités ménagères, forçant ce petit être candide à le renseigner sur des vices possibles, sur des hontes probables, remuant avec une lenteur hideuse la vase qui se dépose au fond des maisons les plus propres, comme des cœurs les plus honnêtes. Sébastien avait pour cet homme qui était là, près de lui, la répulsion nerveuse, crispée, qu'on éprouve à la vue de certaines bêtes rampantes et molles. Il lui semblait que les paroles lentes, humides, qui sortaient de cette invisible bouche, se condensaient, s'agglutinaient sur tout son corps en baves gluantes.

— Et vous tutoyez votre père, mon enfant ?

— Oui, mon Père.

— Ah ! ah ! ah !… C'est très mal… Il ne faut jamais tutoyer ses parents… C'est leur manquer de respect… À l'avenir, vous ne tutoierez plus votre père… Et vous n'avez pas de sœur, mon enfant ?

— Non, mon Père.

— Non… Ah ! ah !… Pas de cousine ?

— Non, mon Père.

— Non plus… Bon !… bon !… C'est très bien, cela, mon enfant… Mais, vous avez bien une amie, chez vous… une petite amie ?…

— Oui, mon Père.

— Ah ! Bon !… bon !… C'est très dangereux… Comment s'appelle-t-elle ?

— Marguerite Lecautel.

Il s'étonnait d'avoir pu prononcer ce nom, en cette ombre tragique. Cela lui faisait l'effet d'une trahison, d'une infamie, de quelque chose d'affreusement vil et lâche. Et la voix du Père Monsal reprenait, plus assourdie, s'échappant en petits sifflements, en petits râles, qui se confondaient presque avec le bruit du surplis froissé et les craquements du bois :

— Marguerite ? Ah !… Ah !… Voyons, dites-moi, mon enfant ?… vous n'avez jamais eu avec elle des attouchements impurs ?… Dites-moi, quand vous étiez seuls, vous l'embrassiez quelquefois ?… Elle aussi, quelquefois, souvent, vous embrassait ?

— Je ne sais pas.

Et, tout tremblant, il se cramponnait à l'accoudoir du prie-Dieu.

— Bon !… Bon !… Et comment vous embrassait-elle ?… Sur la joue ?… sur la bouche ?…

— Je ne sais pas.

— Sur la bouche ?… Ah !… ah !… C'est très grave… C'est un péché très grave !… Et dites-moi encore… Vous n'alliez pas plus loin, avec elle… Par exemple… oui… vous n'aviez pas le désir de… Enfin, je suppose, vous n'alliez pas ensemble pour satisfaire certain besoin… Ah !… Ah !…

— Non !

— Allons !… allons !… C'est très bien…

Il marmottait des mots latins ; sa main, sur le grillage, passait et repassait, distribuant de vagues bénédictions. Et, très rouge, prêt à pleurer, avec de la honte sur la peau, Sébastien sortait du confessionnal, sentant que quelque chose de sa pudeur, que quelque chose de la virginité de Marguerite était restée là entre les mains violatrices de cet homme.

Sur ces entrefaites, il eut une grande douleur. Le jour même qu'elle lui arriva, il avait reçu de son père une lettre à la fois désolée et ravie. M. Roch saignait beaucoup de voir les mauvaises notes et les mauvaises places de son fils ; il avait espéré mieux : « Je comprends à la rigueur, écrivait-il, que tu ne puisses en obtenir d'autres, et ce n'est pas cela que je te reproche. Il ne serait pas naturel, étant au milieu de tant de jeunes gens, nobles et plus riches que toi, que tu passasses avant eux. Il faut de la hiérarchie, et plus on l'inculque de bonne heure aux enfants, et mieux cela vaut. Si tous les hommes de France avaient été élevés chez les Jésuites, nous n'aurions plus jamais à redouter des révolutions. Le curé aussi est de mon avis, et prétend que la hiérarchie est nécessaire. Cependant, je suis très attristé, très mortifié, car j'apprends par une lettre du Père Préfet, admirable,

d'ailleurs, d'élévation d'idées, que tu es un paresseux, que tu ne fais rien, que tes maîtres ne peuvent obtenir de toi un résultat sérieux. Je ne te demande pas d'être le premier de ta classe, cela ne se peut pas ; mais j'exige que tu travailles, car je m'impose des sacrifices énormes, et je me saigne aux quatre membres, et je me prive de tout, pour t'assurer une éducation supérieure… Vois pourtant ce qui t'arrive… »

Ici, M. Roch exultait.

« Me suis-je trompé quand je t'annonçais un avenir brillant ?… Tu le vois, tu vas entrer dans une famille illustre. La famille de Kerral est très célèbre. Nous avons, le curé et moi, cherché ses traces dans les annales de notre glorieuse histoire. C'est une famille historique. On la trouve partout dans la Révolution. Il y a un comte de Kerral qui émigra, fut pris à Quiberon, et fusillé à Vannes… à Vannes même, mon cher enfant !… Je suis très fier de cette relation pour toi. Quand tu seras reçu dans cette grande famille, surtout, tiens-toi bien, sois très poli et respectueux ; surveille tes manières, ton langage ; que tes habits soient bien brossés, de façon à ce que je n'aie pas à rougir de toi. Tu présenteras à cette noble famille toute ma gratitude, et tous mes hommages… Donc, que ceci te soit un encouragement… »

Il ajoutait :

« Le Révérend Père Monsal a raison. Il vaut mieux, au point de vue de l'autorité paternelle, et du développement de l'idée de famille dans les générations présentes et futures, il vaut mieux, dis-je, que les enfants ne tutoient pas leurs parents. Cela se passe ainsi dans les maisons aristocratiques. D'ailleurs, mon enfant, rappelle-toi bien ceci : tout ce que les Jésuites te diront est fondé sur la raison, le cœur, et sur un sentiment très juste de défense sociale. S'ils sont des maîtres admirables en politique, c'est parce qu'ils sont des maîtres admirables en éducation. »

M. Roch continuait ainsi, durant deux longues pages d'écriture serrée, ornée de volutes et de paraphes. Sébastien lisait cette lettre quand Jean de Kerral, qui venait du parloir, l'aborda.

— Dis donc… tu sais… il ne faut pas te fâcher… parce que je t'aime bien, toujours… Mais papa m'a dit que je ne pouvais pas t'amener à Kerral…

Sébastien reçut au cœur un coup affreux et, très pâle, il laissa tomber sa lettre à terre.

— Justement, bégaya-t-il, mon père m'écrivait… tiens… parce que…

— Oui… tu comprends, interrompit Jean… Papa a dit en me tirant les oreilles : « Si on l'écoutait, ce gamin-là, il nous amènerait tout le collège. » Enfin, il n'a pas voulu, quoi ! ni maman non plus. Ils m'ont demandé ce que tu étais. Je leur ai expliqué que tu étais quincaillier… qu'on t'embêtait à cause de ça… mais que tu étais tout de même bien gentil… et que je t'avais promis de te montrer mon uniforme de hussard… Alors, ils m'ont défendu de te voir… ils m'ont dit que tu n'étais pas une société pour moi… que je prendrais avec toi de mauvaises habitudes… tu comprends… Et ils m'ont fait un sermon parce que j'avais la manie de ne me lier qu'avec des pouilleux… J'ai répondu que tu n'étais pas un pouilleux, que tu n'étais pas sale comme Bolorec… Enfin, voilà !

Inquiet, piétinant sur place, Jean regardait autour de lui. Il reprit avec volubilité :

— Il ne faut plus que je te voie… il ne faut plus que nous allions ensemble… Le Père Dumont est venu, et il a promis à papa qu'il me surveillerait… Mais je t'aime bien tout de même… Je te parlerai quelquefois, quand on ne nous verra pas, tu comprends… Et puis, Bolorec, on ne lui a pas défendu à lui, d'aller avec toi… Tu iras avec Bolorec… Il est très gentil, Bolorec… Je m'en vais, parce que le Père nous regarde… Il m'attraperait si je causais trop longtemps avec toi… Ah ! dis donc !… Il faudra aussi que tu me rendes le ballon en cuir que je t'ai donné…

L'enfant ne pleura pas. Mais la douleur du coup fut si forte, qu'il pensa s'évanouir. Il voulut crier : « Jean ! Jean ! » et ne le put. Il avait la gorge serrée, la tête bourdonnante et vide, les membres tout froids. Il essaya de faire un pas, et ne le put… Le sol sous ses pieds se dérobait, se creusait en abîmes… Des lumières rouges dansèrent devant ses yeux. Et Jean s'éloigna en sautillant.

Or, le lendemain, les élèves allèrent en promenade, sur la route d'Elven. On fit halte dans le bois de Kerral.

— On t'avait promis aussi de venir là ? dit à Bolorec Sébastien qui, depuis le début de la promenade, n'avait pas encore prononcé un mot.

— Oui.

— Et puis, après, on n'a plus voulu ?

Bolorec haussa les épaules, et, sans avoir l'air d'écouter, ramassa un éclat de bois qu'il se mit à examiner attentivement.

— Et ça ne t'a pas fait de la peine ! insista Sébastien.

Bolorec secoua la tête.

— Pourquoi que ça ne t'a pas fait de la peine ?

— Parce que… expliqua Bolorec.

— Tu n'aimais pas Jean, alors ?

— Non.

— Et moi ?… Est-ce que tu m'aimes ?

— Non !

— Tu n'aimes donc personne ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que, je les em…, répondit Bolorec qui, tirant de sa poche son couteau, s'apprêta à tailler le morceau de bois.

Et il ajouta, d'une voix tranquille :

— Tous !

Sébastien vit le château, une grande maison surflanquée de tourelles, d'appentis, de constructions angulaires et disparates, tout cela de guingois et triste comme une ruine. La mousse dégradait les toits ; des lézardes craquelaient les murailles, rayées de coulures pluviales ; sur la façade écorchée, galeuse, de larges plaques de crépi manquaient et l'herbe envahissait les avenues dessablées, une herbe sale, gâchée avec les feuilles mortes, piétinée par les troupeaux, hachée par les charrois pesants. La grille monumentale et rouillée se couronnait d'un écusson descellé, qui grinçait, au vent, comme une girouette. Près du château, dissimulée derrière un massif de houx panachés, et séparée de lui par un fossé, plein d'eau bleuâtre et dormante, la ferme se tassait, basse, juteuse, immonde, formant une cour carrée, sorte de cloaque, où des landes coupées pourrissaient sur une couche épaisse de bouses anciennes. Une odeur de purin, une fermentation végétale, une exhalaison d'humanité croupissante, venait de là, intolérable et pestilentielle. Et, tout d'un coup, Sébastien aperçut M. de Kerral, un petit homme trapu, la face rouge, les moustaches blondes tombant de chaque côté des lèvres, les mollets guêtrés de cuir fauve. Il tenait à la main une cravache et frappait de petits coups secs sur le tronc des arbres, en sifflant un air

de chasse. C'était, dans sa personne, un mélange de paysan et de gentilhomme, de soldat et de vagabond. M. de Kerral s'avança au-devant des Pères, du même pas sautillant qu'avait son fils. Il lui ressemblait du reste, avec plus de dureté dans le regard. Sa mise était prétentieuse et négligée ; il avait sur sa veste de velours noir, d'immenses boutons de métal, où se voyaient, en relief, des fleurs de lys. Jean accourut bavard, très fier de se montrer à ses camarades, au milieu de son domaine. Les élèves se taisaient, un peu gênés, se dispersaient, entre les arbres, par groupes. On leur avait défendu de poursuivre les écureuils et de couper les branches. M. de Kerral, les Pères et Jean se dirigèrent vers la maison. En haut du perron, aux marches disjointes, une femme encapuchonnée d'un châle à carreaux rouges et verts, attendait, ses coudes sur la rampe de fer gauchie. On entendit une voix aigrelette, qui disait :

— Bonjour, mes Pères… Comme c'est aimable d'avoir choisi Kerral pour but de promenade…

Saisi par plus d'étonnement encore que de tristesse, Sébastien rôda à travers le bois, longea des murs croulants, des jardins abandonnés, ne se heurta qu'à des vestiges de choses tombées, qu'à des débris de choses mortes, enfouies sous les ronces. Par les trouées aériennes, s'ouvrant dans les chênes et dans les pins, il entrevit des perspectives de landes, un terrain aride, désolé, noir, çà et là, des petits champs avares durement conquis sur les racines vierges des ajoncs et les pierres, puis, des coteaux pelés où tournaient des moulins à vent. Il se rappela l'histoire du clerc d'huissier, et des six chiens, que Jean lui avait contée. Chaque détail qui l'avait fait rire lui revint, précis, douloureux cette fois. Et son cœur se serra… Ah ! comme son rêve était loin, maintenant ! Comme il se repentait de l'avoir si obstinément caressé, ce rêve, non point parce que les magnificences désirées aboutissaient à ces ruines, à cette misère, à cet homme, chasseur de pauvres diables, mais parce qu'un sentiment nouveau pénétrait en lui, qui révolutionnait tout son idéal : quelque chose de fort et de chaud, ainsi qu'un coup de vin. Il venait de voir M. de Kerral, et il le détestait. Il le détestait, lui et ses pareils. À ces hommes, vivant parmi les autres hommes, comme la bête de proie parmi le gibier, et dont son père lui disait, maintes fois, qu'il fallait les admirer, les respecter, il compara ceux de sa race, qui peinent

sur les besognes journalières, petites existences serrées l'une contre l'autre, s'entraidant, mettant en commun, pour les mieux supporter, les transes d'aujourd'hui et les espoirs de demain ; et il se sentir fier d'être né d'eux, de représenter leur passé de douleurs, de recueillir l'héritage de leurs luttes. Il trouva au tablier de travail de son père, aux blouses des voisins, aux outils, dont le bruit laborieux avait bercé son enfance, un air plus noble, mille fois plus noble que les insolentes guêtres, la sifflante cravache et les fleurs de lys de ce Monsieur qui l'avait méprisé, lui, et avec lui tous les petits, tous les humbles, tous ceux qui n'ont pas de nom, et qui n'ont pas tué et qui n'ont pas volé. Cela le réconforta. Devant la détresse intérieure qu'exprimaient ce château, tombant pierre par pierre, et ce sol fatigué d'avoir nourri des hommes sans amour et sans pitié, il éprouva un soulagement véritable. Il se plut à imaginer, sous ces murs ébranlés, sous ces orgueilleuses tourelles découronnées, qui n'avaient jamais abrité que des opulences mauvaises et barbares, une vie affreusement triste, plus désespérée que celle des mendiants, à qui sourit, parfois, le réchauffant soleil de la charité, une vie hors la vie, perdue dans le morne, sombrée dans l'irréparable, dont chaque minute accroissait les angoisses, accélérait les définitives chutes. Et ce fut pour lui une joie profonde, presque farouche et terrible, que cette pensée de justice, où il goûta l'ivresse de la revanche, la revanche de sa propre misère, et de toutes les misères de sa race qui tressaillaient en elle. Ce qu'il y avait de sang peuple dans ses veines, ce qui y couvait de ferments prolétariens, ce que la longue succession des ancêtres, aux mains calleuses, aux dos asservis, y avait déposé de séculaires souffrances et de révoltes éternelles, tout cela, sortant du sommeil atavique, éclata en sa petite âme d'enfant, ignorante et candide, assez grande cependant, en cette seconde même, pour contenir l'immense amour, et l'immense haine de toute l'humanité.

S'apercevant qu'il s'était écarté de ses compagnons, Sébastien les rejoignit, grave, hanté de cette idée que, désormais, il avait une mission à remplir. Sans la définir nettement, sans en démêler les moyens et le but, il l'entrevoyait belle, courageuse, dévouée. Et d'abord, il n'acceptait plus que ces enfants le rejetassent de leur vie ; c'était lui qui, maintenant, allait les rejeter de la sienne. Il était décidé à faire respecter son père, ses souvenirs, ses

tendresses, et malheur à qui oserait y toucher. Cette soumission qui le rendait petit, humble, suppliant, peureux, il n'en voulait plus. Il ne voulait plus supporter les fantaisies cruelles, les propos malsonnants, les mépris dont on l'avait abreuvé jusqu'ici, être le jouet des caprices d'une foule ennemie, se voir poursuivi par elle, comme le clerc d'huissier par les chiens de M. de Kerral.

— Non ! je ne veux plus ! disait-il, tout haut, tandis que ses pieds faisaient voler les feuilles mortes, et que, dans sa tête, la colère montait… Je ne veux plus.

Bolorec était resté à la même place, taillant son morceau de bois. Deux élèves, près de lui, l'agaçaient de leurs plaisanteries, qui d'ailleurs, n'étaient ni bien injurieuses, ni bien méchantes. Mais Sébastien ne pouvait plus maîtriser les mouvements précipités de son cœur. Il leur cria :

— Allez-vous-en… Je vous défends d'embêter Bolorec… il ne vous dit rien, lui.

L'un d'eux s'avança, les poings sur les hanches, provocant :

— Qu'est-ce que tu chantes, toi ?… Quincaillier ! Espèce de sale quincaillier !

D'un bond, Sébastien se rua sur lui, le renversa, et le soufflетant à plusieurs reprises :

— Chaque fois que tu voudras m'insulter, tu en auras autant… toi… et les autres…

Et, comme le battu se relevait, piteux :

— Oui, mon père est quincaillier, confessa Sébastien… Et j'en suis fier, entendez-vous… Il ne fait pas dévorer les malheureux par ses chiens, lui !…

Au bruit de la lutte, quelques écoliers étaient accourus. Personne n'osa répliquer, et Sébastien entraîna Bolorec, qui semblait ne s'être aperçu de rien.

Pendant le temps que dura le retour, Bolorec se montra plus expansif qu'à l'ordinaire. Il parla :

— La prochaine fois, je couperai une belle racine, et je te ferai une canne, avec une tête de chien… ou bien autre chose… Quelquefois, pendant les vacances, papa m'emmène avec lui dans sa voiture, quand il va voir des malades… J'ai taillé le manche de son fouet… Deux tibias, tu sais bien, des os, oui… deux tibias, avec une tête de mort au bout… J'avais vu ça dans son cabinet, sur son bureau, et dans ses livres aussi… C'est beau ses livres…

Il y a des cœurs d'hommes, des machins… c'est comme des fleurs… Ici, dans les livres, il n'y a rien… C'est embêtant.

Et, se rapprochant plus près de Sébastien, il lui dit tout bas, après s'être assuré qu'on ne pouvait l'entendre :

— Écoute… promets-moi de ne pas répéter ce que je vais te dire… Tu me promets ?… Eh bien, tu sais que c'est l'empereur qui règne… Il règne parce qu'il a rétabli la religion… Tu sais ça ?… Eh bien, les Jésuites veulent le renverser, et ramener Henri V… C'est sûr, parce que Jean a entendu les Jésuites causer de ça avec son père… Eh bien, j'ai écrit ça au préfet, moi… Alors, on va fermer le collège… Et puis on tuera tous les Jésuites… Et puis, tous !… Voilà !

— Tu es sûr ? interrogea Sébastien, effrayé.

— Puisque je te le dis !

— Et alors, on irait à la maison, nous autres ?

— Oui !

— Et on ne retournerait plus au collège, jamais.

— Plus jamais !

Le reste de la route s'acheva dans le silence. Ils ne virent point la lande que des bras de mer enlaçaient, que traversaient des fleuves d'or, que parsemaient des lacs bibliques, la lande s'égrenant, au loin, dans l'eau soirale, en forme d'îles mystérieuses, de monstrueux poissons, de barques échouées. Ils ne virent point davantage la ville, où les boutiques commençaient de s'allumer, ni les deux jeunes filles, si jolies, debout, à leur même place, près du collège… Tous les deux songeaient. Et leur songerie était pareille. Ils songeaient à des choses douces, là-bas, à des figures aimées, dont le portail, qui brusquement, devant eux, s'ouvrit en grinçant, fit s'envoler les souriantes images.

Quelques minutes après, Jean de Kerral, dans la cour, tandis que les rangs se reformaient, pour rentrer dans l'étude, aborda Sébastien. Il lui demanda :

— Tu as vu le château ?… C'est beau, dis ?

Sébastien ne répondit pas, et fixa Jean, d'un œil dur. Du même coup, il pensa à cet homme qui frappait les arbres avec sa cravache, aux chiens, au clerc d'huissier. L'impression qu'il avait eue dans le bois, à la vue de ces murs, de ces tourelles, il la ressentit plus violente. Une haine le poussait, contre Jean. Il eut envie de lui crier : « Fils d'assassin. »

— Pourquoi me regardes-tu ainsi? supplia Jean… Tu es méchant!… Ce n'est pas de ma faute, tu sais bien… C'est papa qui ne veut pas… Parce que moi, je t'aime bien…

— Ton père, ton château, toi… commença Sébastien.

Mais il s'arrêta, troublé, et vaincu… Jean était devant lui, si triste, le considérait de ses yeux si étonnés et si doux, que sa colère, soudain, mollit et tomba. Il se rappela comment il était venu à lui, gentil, affectueux, alors que tout le monde se détournait de lui et l'accablait de mépris; il se rappela leurs serments échangés. Il dit, redevenu presque tendre :

— Non… Je ne suis pas méchant… moi aussi, je t'aime bien.

Sébastien s'intéressa vivement à Bolorec. Son caractère impassible le déroutait; le sourire qui grimaçait en cette face molle et ronde, n'était pas sans lui causer quelque terreur. Il ne savait s'il devait l'admirer ou bien le craindre. L'aimait-il? Il n'eût pu le dire… Que Bolorec ne lui eût pas adressé encore une parole affectueuse, cela l'inquiétait. Il ne jouait jamais, restait des journées entières, bouche close, sans qu'il fût possible de lui arracher un mot. On le voyait sans cesse en train de tailler un morceau de bois, ou de menus quartiers de pierre tendre qu'il collectionnait soigneusement, durant les promenades. Il était très ingénieux à fabriquer de menus ouvrages, difficiles et compliqués, des boîtes entrant l'une dans l'autre, des étuis, des gréements de bateau; son adresse était émerveillante à sculpter des têtes de chien, des nids d'oiseau, ou des figures de zouaves, à longues barbes ondulantes, comme il y en a sur les pipes. Mais c'était un mauvais élève, et qui ne dissimulait pas sa répugnance à apprendre, bien qu'il eût la mémoire vive, l'intelligence alerte, dans un corps lent, flasque, presque difforme, et sous des apparences d'idiot. Puis, brusquement, sans raisons plausibles, comme s'il eût éprouvé le besoin de rompre ces silences accumulés, trop pesants, il parlait, parlait. Et c'était en phrases courtes, désordonnées, sans suite, des choses énormes, souvent grossières et gênantes, d'extravagants projets d'incendie du collège, des résolutions de fuites nocturnes, d'évasions palpitantes, le long des toits par-dessus les murs enjambés; et quelquefois aussi, des histoires du pays, naïves et charmantes, des légendes de saints bretons, que lui avait contées sa mère. Ensuite, il

retombait dans son mutisme accoutumé. Ce qui paraissait inexplicable à Sébastien, c'est que Bolorec avait l'absolu mépris des injures et des bourrades. Lorsqu'on le huait, lorsqu'on le battait, il ne se retournait même pas; il allait un peu plus loin, d'un pas tranquille, sans se plaindre jamais, sans jamais se révolter. À la longue, cette attitude inerte avait fatigué les grands brimeurs, comme Guy de Kerdaniel. Il n'y avait plus guère que les petits roquets qui lui aboyassent aux jambes, sachant que c'était sans danger. Bolorec et Sébastien, toujours ensemble, en étaient arrivés à ne plus rien se dire. Ils passaient les heures de récréation, assis sous les arcades, près des salles de musique, et ils écoutaient, sans s'en lasser jamais, les gammes nasilleuses des violons, la sautillante gaieté des pianos, et les éclats de cuivre, sévères, déchirants, des pistons et des bugles.

— Je voudrais apprendre la musique, soupirait Sébastien.

Et Bolorec chantait, sur des paroles bretonnes, un air de danse très ancien, en scandant les rythmes d'un mouvement de tête balancé.

La musique causait à Sébastien des joies graves, de profondes délices. Autant il s'ennuyait, le matin, après le réveil, à suivre, encore endormi, les messes basses, silencieuses, marmottées dans cette chapelle froide, nue, pleine d'ombre, autant la multiplicité des exercices religieux, auxquels étaient astreints les élèves, le rendait paresseux, le prédisposait aux veuleries, aux dégoûts, à l'opprimante obsession de ce Dieu sournois et cruel qu'il détestait; autant le dimanche, il attendait l'heure de la grand-messe avec impatience. Ce jour-là, la chapelle en fête, l'autel orné de fleurs, éblouissant de lumières infiniment répétées par les ors et les marbres, les officiants parés de leurs étoles brodées, de leurs aubes de dentelles, la grande baie s'ouvrant à travers la vapeur cérulée de l'encens sur des paradis mystiques, et les voix supra-humaines des orgues, et les séraphiques chants des maîtrises, redisant les admirables invocations de Haendel, de Bach, de Porpora, c'était le triomphe de son Dieu à lui, de son Dieu, magnifique et bon, qu'accompagnaient toutes les beautés, toutes les tendresses, toutes les harmonies, toutes les extases. Ce jour-là, il se sentait vraiment près de lui; il en avait la révélation corporelle, touchait sa chair radieuse, ses cheveux auréolés, comptait les battements de ce cœur rédempteur, d'où coulent les

pardons. Ces mélodies le prenaient dans sa chair, le conquéraient dans son esprit, dans toute son âme, et y réveillaient quelque chose de préexistant à son être, de coéternel à la propre substance de son Dieu, la suite sans fin des immortelles métempsycoses. Il voyait réellement dans cette musique naître des formes adorables, des pensées et des prières se corporiser, penchées sur lui comme des saintes ou comme des lys; des paysages célestes s'emparadiser d'une lumière inconnue et pourtant familière, se décorer de constellations de fleurs, de corymbes d'étoiles; il voyait des architectures aériennes surgir, se continuer avec les nuages, en assomptions d'astres; tout un monde immatériel éclore, florir, s'épanouir, se volatiliser ensuite, dans une exhalaison pâmée de parfums. Ce qu'il avait connu de tendre et de charmant, ce qui s'accumulait en lui de rêves étouffés, d'aspirations captives, tout cela revivait aussi, en cette musique; tout cela battait des ailes, amplifié, idéalisé, embelli des purifiantes grâces de l'amour. Et doucement, délicieusement, des larmes coulaient de ses yeux; son cœur s'emplissait d'une angoisse sacrée; une volupté parcourait ses nerfs en ignition, si aiguë qu'elle allait parfois jusqu'à la défaillance, jusqu'au spasme. Lorsque les orgues s'enflaient, terribles, lorsque s'exaltaient les voix des chœurs, célébrant le miracle eucharistique, c'était encore le même trouble poignant, le même écrasement d'admiration qu'il avait eu, devant la mer, un jour de rafale. Il lui en était resté une impression de grandeur religieuse, extra-terrestre, la surnaturalisation de son être chétif, dans l'énorme et le tout-puissant, qu'il retrouvait là, plus violente, plus austère. Il aurait voulu se perdre dans ces ondes sonores, déferlantes, se sentir soulevé par ces vagues d'harmonie formidables, où s'évanouissaient les laideurs humaines, et qui étaient douces aux petits, comme les flots briseurs de navires sont doux aux mouettes, aimées des grandes houles musiciennes. Étourdi, rompu, avec un goût persistant d'encens sur la bouche, un goût de divin, Sébastien revenait de la messe, comme il était revenu de la mer, anéanti, chancelant, et gardant de longues heures le goût de salure fort et grisant dont s'étaient saturées ses lèvres.

De ces hauteurs où son âme avait un instant plané, il retombait plus lourdement que jamais dans le dégoût des besognes journalières. Ses livres lui faisaient horreur davantage; il en

comprenait mieux le vide affreux, le barbare mensonge et la déprimante hostilité. Les ouvrir seulement, et c'était la nuit, aussitôt ; une nuit noire, opaque, qui l'enveloppait, et où rampaient des larves gluantes, à tête de prêtres. Oh ! comme il eût désiré être une de ces voix qui chantaient à l'église ! Quelle ivresse de pouvoir arracher à un instrument de bois, à une plaque de métal, ces harmonies qui versent l'extase ! Quel orgueil de pouvoir créer ce langage magique et béni, qui exprime tout, même ce qui est inexprimable ; qui explique tout, même ce qui demeure inexpliqué. Il supplia son père de lui permettre d'apprendre la musique. Mais il fallait payer des leçons supplémentaires et M. Roch fut fort scandalisé d'une pareille demande, ce qui n'était pas le « fait d'un garçon sérieux et bien élevé ». M. Roch répondit que la musique n'était qu'une amusette indigne d'un homme et bonne aux femmes qui n'ont rien à faire, aux aveugles qui mendient leur pain. Est-ce qu'il l'avait apprise, la musique, lui ? Son fils voulait-il donc devenir vagabond, ou joueur d'ophicléide, comme François Martin, dont tout le monde se moquait ? Justement, une bande de musiciens allemands étaient venus à Pervenchères. Ils étaient sales, dépenaillés, avec de longs cheveux, et des allures de brigands. On les soupçonnait beaucoup d'avoir mis le feu chez Richard, l'épicier. D'ailleurs, tous les musiciens qu'il avait connus étaient ainsi : des va-nu-pieds !… C'est comme le dessin !… Est-ce que le dessin devait faire partie d'une éducation mâle ? Napoléon dessinait-il ? Il gagnait des batailles et bâtissait le Code civil, ce monument incomparable, cette colonne Vendôme de la civilisation moderne !… Non, non… cent fois non ! Il entendait que son fils apprît du solide, du solide encore et toujours du solide. Il ne se saignait pas aux quatre membres pour que son fils — son fils unique, le dernier espoir des Roch — en arrivât, plus tard, à vagabonder sur les grand-routes, une clarinette sous le bras ! De la musique !… du dessin !… Mais il était donc décidé à faire le désespoir de sa famille !

Sébastien se résigna. Son père avait peut-être raison. Sans doute il était un paresseux, un méchant enfant, se conduisait mal. Ce dégoût de ses devoirs, ce désir des choses anormales étaient coupables, évidemment, mais supérieurs à sa volonté. Il obéissait à des forces invincibles contre lesquelles il ne pouvait

rien. Il se rendait compte que depuis son entrée au collège il était bien changé. Ne vivant que par sursauts, dans des anxiétés continuelles, passant d'une résolution à une autre, sans s'arrêter à aucune, retombant d'un enthousiasme à un affaissement, aujourd'hui révolté, demain soumis, le cerveau, le cœur pleins de choses contradictoires, d'aspirations différentes qui bouillonnaient et ne parvenaient pas à sortir; il attendait, quoi?… Un regard qui se posât sur lui, encourageant et bon? Une main qui le guidât à travers les voies encombrées de son intelligence?… Il ne savait pas… Malgré la lettre de son père, il continua de rôder auprès des salles de musique, espérant vaguement surprendre le secret de cette science admirable et défendue, qui lui semblait la grande porte de lumière ouverte sur la nature et sur le mystère, c'est-à-dire sur la beauté et sur l'amour.

— Chante-moi ton air si joli! demandait Sébastien à Bolorec.

Sans lever les yeux de dessus le morceau de bois qu'il fouillait à la pointe de son couteau, Bolorec chantait, s'interrompant parfois pour expliquer :

— Tu comprends… C'est sur la lande, là-bas… Elles se tiennent toutes par la main… Et elles s'en vont, et elles reviennent… Leurs coiffes, qui remuent, sont blanches… Elles ont du velours à leurs jupons rouges… Et Laumic, assis sur un tonneau, joue du biniou… C'est beau.

Mais le Père Dumont, souvent, les chassait.

— Que faites-vous là, encore, tous les deux?… réprimandait-il d'une voix sévère… Ce n'est pas convenable que vous soyez toujours ensemble… Allez dans la cour.

Alors ils s'en allaient, à regret, longeaient les barrières, s'arrêtaient à la fontaine, dont ils s'amusaient à tourner le robinet, pendant quelques minutes; et ils revenaient ensuite aux arcades, sitôt que le Père s'en éloignait, pour dire son bréviaire sous les arbres ou faire une partie de paume avec les élèves privilégiés.

— Pourquoi dit-il que ça n'est pas convenable d'être ensemble? interrogeait Sébastien, poursuivi par cette remontrance du Père, à laquelle il ne comprenait rien.

— Parce que, répondait Bolorec, l'année dernière, chez les moyens, on en a surpris deux, Juste Durand et Émile Caradec, qui faisaient des saletés dans les salles de musique.

— Quelles saletés?

— Des saletés! quoi?…

Et, avec une grimace de dégoût, il ajoutait :

— Des saletés… comme quand on fait des enfants…

Sébastien rougissait, n'essayait pas d'approfondir les paroles de Bolorec, où il devinait des analogies coupables, des correspondances honteuses, avec les questions dont le Père Monsal l'accablait, à confesse.

Les semaines passèrent ainsi, jusqu'aux vacances de Pâques, coupées, au carnaval, de fêtes très gaies, de plantureux repas, de représentations théâtrales, de loteries, où ceux qui ne gagnaient rien, gagnaient des plats de bouillie qu'il fallait manger, sur la scène, devant tout le monde, riant et applaudissant. Il y eut une joute académique, où les élèves de philosophie disputèrent avec éloquence sur Descartes et lancèrent à Pascal des traits spirituels et méchants; il y eut des concerts, des assauts d'escrime, toute une série de divertissements en costumes historiques, auxquels Sébastien, malgré la nouveauté de ces spectacles, prit un plaisir médiocre, le plaisir d'être plus seul avec Bolorec, de voir la discipline se relâcher un peu, et les classes s'interrompre. On joua une pièce de Sophocle, traduite en vers latins par le Père de Marel, avec des intercalations de chœurs, chantés sur de la musique de *Guillaume Tell,* également corrigée par le même Père de Marel, dont le rôle, dans la maison, était de confectionner des vers, en toutes langues, gais ou tristes, profanes ou sacrés, et s'adaptant aux cérémonies qu'on y célébrait. C'était un gros bonhomme, rond, plaisant à regarder, toujours en train de rire, et qu'on aimait beaucoup, parce qu'il représentait uniquement la joie. On ne le voyait jamais qu'au moment des fêtes, où il se prodiguait en inventions de toute sorte, joviales et brillantes. Le reste du temps, disait-on, il voyageait.

Pendant les trois jours que durèrent, au collège, les fêtes du carnaval, le Père de Marel, sans cesse au milieu des élèves, avait remarqué Sébastien assez triste, qui restait à l'écart des autres, et il l'avait reconnu pour le petit enfant qui, sous les marronniers, près de la prairie, le jour même de la rentrée des classes, était venu se jeter, en courant, dans sa soutane. De son côté, Sébastien l'avait aussi reconnu. Il aurait bien voulu lui parler, mais il n'osait pas, ayant gardé de sa folie comme une honte, que la

présence du Jésuite redoublait. Ce fut le Père de Marel qui l'aborda, suivi du Père Dumont.

— Eh bien! Eh bien!… dit-il amicalement. On ne s'amuse donc pas? Pourquoi êtes-vous là, tous les deux, à vous morfondre, quand la fête est partout… Il faut rire… C'est le moment.

Et se tournant vers le Père Dumont :

— Il est très gentil, ce gamin-là… Il a des yeux très intelligents.

Le Père Dumont secoua la tête.

— Mais si paresseux!… si paresseux! Une nature incorrigible, un caractère insouciant… Et très mal avec ses camarades… Surtout paresseux!

— Ta, ta, ta!… Avec des yeux comme ça!… C'est qu'on ne sait pas le prendre. Je le connais, le petit Sébastien Roch… Je parie qu'avec moi, il travaillerait… Allons, venez, maître Sébastien, que je vous confesse!

Ses paroles étaient pleines de douceur et de gaieté. Elles émouvaient et faisaient rire. Sébastien les écoutait comme de la musique. Une grande paix entrait en lui, d'être avec ce Jésuite qui n'était point pareil aux autres, et qui lui disait des choses, comme il avait rêvé souvent d'en entendre, des choses qu'il comprenait, qui le ranimaient, lui redonnaient confiance. Avec une bonté indulgente, captieuse, perspicace, avec une adresse presque maternelle qui force l'expansion cordiale, appelle les confidences, le Père de Marel l'interrogeait, et Sébastien s'abandonnait à l'impérieuse joie de lui répondre, au soulageant besoin d'ouvrir ce cœur, trop violenté, trop solitaire. Peu à peu, en phrases enfantines et charmantes, d'abord lentes et timides, ensuite accélérées, précipitées, il dit ses tristesses, ses enthousiasmes, ses déceptions.

— Voyons… voyons, interrompit le Père, ému par la naïveté grave de cette passion qui s'exprimait avec une force insolite… Voyons!… qu'est-ce que vous aimeriez le mieux apprendre?… Dites-le-moi.

— La musique!… C'est si beau… C'est ce qu'il y a de plus beau… C'est…

Il cherchait des mots pour rendre ce qu'il avait ressenti, et ne les trouvant pas, il continuait de balbutier, montrant la place de son cœur.

— C'est là!… Ça m'étouffe quelquefois de ne pas savoir… parce que… Oh!… je travaillerais bien… parce que… quand j'entends de la musique, alors… je comprends mieux, j'aime mieux…

— Eh bien, je vous l'apprendrai, la musique, moi, promit le Père… Je vous apprendrai le cornet à piston… c'est un bel instrument… Êtes-vous content, là?

— Je voudrais chanter à l'église.

— Eh bien, vous chanterez à l'église… et ailleurs… J'en fais mon affaire… Et, maintenant, mon petit ami, ne pensons plus à tout cela… Il faut, aujourd'hui, rire, jouer, gambader, faire le fou… Allons!… houp!

Comme Sébastien restait là sans bouger, le regardant de ses prunelles fixes, où brillait une ivresse grave :

— Allons!… houp! répéta-t-il.

Et l'enfant, de sa voix suppliante, prononça :

— Mon père… ne vous fâchez pas… ne me grondez pas… Je voudrais vous embrasser… parce que… enfin parce que, jamais, personne ne m'a parlé comme vous… parce que…

Mais, le Père, moitié souriant, moitié triste, lui donna sur la joue une tape amicale, et il le quitta, se disant, tout remué par une grande pitié :

— Pauvre petit diable!… trop de tendresse!… trop d'intelligence! trop de tout!… Il sera bien malheureux, un jour.

Les vacances de Pâques furent une déception imprévue pour Sébastien. Il avait rêvé d'effusions, de caresses sans fin, d'inexprimables attentes de bonheur. De son coin, dans le wagon qui le ramenait, il guettait anxieusement le retour des paysages familiers. À mesure qu'il approchait du terme désiré, une émotion lui serrait le cœur à le rompre. Déjà il reconnaissait son ciel plus léger, plus profond, la forme des champs, les arbres, les fermes au haut du coteau, la rivière qui luisait dans les prairies, les routes sinueuses, qu'il avait parcourues, combien de fois?… Rien n'était changé. Un clair soleil illuminait cette résurrection charmante… Entre les hachures roses des peupliers, tout d'un coup,

Pervenchères, tassé, grimpant sur la côte, étageait ses maisons qu'il n'avait jamais connues si brillantes et si jolies, pareilles, en ce moment, à de gais morceaux de soie et de velours vibrant dans l'air; et l'église les dominait, éclaboussée de soleil, avec une grande ombre qui la prenait de travers, ainsi qu'une écharpe bleue. Derrière les palissades de la voie, il aperçut le père Vincent, dans son jardin; il eut envie de lui crier : « C'est moi Sébastien ! » Il était venu chez lui; il allait tout revoir ! Son père l'attendait à la gare. Et ce fut fini.

— L'omnibus prendra ta malle… Nous, nous allons rentrer à pied, décida M. Roch, d'un ton sévère…

Dès qu'ils furent hors de la gare :

— Écoute-moi, commanda le quincaillier… Ce que j'ai à te dire est grave… D'abord, j'ai longtemps hésité à te faire venir ici. Mon intention était de te laisser au collège, en pénitence… Je l'aurais dû, peut-être… Dans les circonstances actuelles, et pour dix jours seulement, payer la dépense d'un tel voyage, ajouter cette charge à toutes les charges dont tu m'accables, c'est dur !… Je ne suis pas millionnaire, sacredieu !… Si tu es là en ce moment, c'est que j'ai voulu te parler moi-même, te raisonner… Je me suis dit que j'aurais sans doute plus d'autorité sur toi que tes maîtres… Car enfin, un père est un père… Et même, je puis me vanter de n'être pas un père comme tous les autres…

Des gens, sur la route, passaient, reconnaissaient Sébastien.

— Ah ! c'est monsieur Sébastien !… Bonjour monsieur Sébastien !… Comme vous avez maigri ! Comme vous êtes pâlot.

— Mais non ! Mais non ! Il n'a pas maigri ! protestait M. Roch… Il est gras, au contraire, il est trop gras !

Son fils maigrir chez les Jésuites ! Il ne pouvait admettre une telle supposition : elle lui semblait une injure contre cet ordre confortable, un reproche indirect lancé à sa personne.

— C'est le voyage ! expliquait-il.

Et, non sans brusquerie, arrachant Sébastien aux compliments du retour, il reprenait, de sa voix digne où tremblait une irritation inhabituelle :

— Je suis outré !… outré !… Tu ne me causes que des tourments… Tu vois, c'est parce que tu es paresseux que M. de Kerral n'a pas voulu de toi… Il a redouté pour son fils un pernicieux exemple !… Parbleu ! c'est clair !… D'abord, je te défends

de raconter à nos amis cette déconvenue, parce que moi, j'ai tenu à dire partout que tu sortais régulièrement dans cette grande famille… Cela te rehaussait dans l'estime des gens d'ici… D'ailleurs, maintenant, je ne puis me déjuger… Si le curé te demande des détails, il faudra lui en donner, lui en donner beaucoup… Tu diras que tu as vu, au château, des oubliettes, tu parleras des portraits d'ancêtres… des voitures armoriées… Enfin tu t'arrangeras pour ne pas me rendre ridicule… tu m'entends… J'ai de l'amour-propre, moi… Et je suis outré !… mortifié, ce que j'appelle.

Et il lui secoua le bras, brutalement, pour communiquer plus de force persuasive, plus d'éloquence réellement sentie, à l'amertume de ses récriminations.

Sébastien était stupéfait de cet accueil… Dès les premiers mots de ce discours, le charme s'était envolé. Maintenant, un ennui l'accablait. En montant la rue de Paris, il trouva Pervenchères trop petit, sale et triste, les habitants vilains et grossiers. À peine s'il répondit aux bonjours qu'on lui envoyait de toutes parts, et il regretta Vannes, l'amusant dédale des rues, ses maisons aux pignons gothiques, aux étages en surplomb, le port, la goélette.

— Oui, j'ai bien peur, poursuivit M. Roch, que tu fasses la honte de mes derniers jours !… Dans quelle situation tu me mettrais, si les Jésuites, ne pouvant venir à bout de toi, allaient te renvoyer ? Chaque matin je tremble d'apprendre cette catastrophe… On me demande : « Et Sébastien ! Êtes-vous content de lui ? A-t-il de bonnes places ?… » Je ne veux pas avoir l'air d'un imbécile, et je réponds : « Oui. » Mais à quoi penses-tu ?… Et pourquoi ne dis-tu rien ?… Tu entends ?… Tu es là comme une souche ! C'est que tu ne sembles pas comprendre que tu es une charge pour moi, une charge très lourde… Tu me crois riche ?… Et le reste t'est bien égal !… Si je ne t'avais pas, j'aurais pu, cette année, acheter le champ du Prieuré, qui a été vendu pour rien… pour rien… voilà ce que tu me coûtes !… Et je me serais retiré du commerce… Ah ! bien, oui !… Il faut que je trime pour toi, pour un enfant sans cœur… Ah ! j'ai été bête !… Mon Dieu que j'ai été bête !… J'aurais dû te laisser ici, t'apprendre le métier de quincaillier… Mais un père est un père… Il a de l'ambition… J'en suis bien puni… C'est comme ta tante

Rosalie… Elle est très mal… Sa paralysie remonte… Voilà encore un héritage sur lequel il ne faut pas compter. Et pendant ce temps-là, à quoi songes-tu ?… À jouer de la musique !… Je me tue de travail, je ne vis que de privations, tout m'échappe à la fois… Et toi ? Monsieur veut apprendre la musique !… Je suis outré, outré, outré !…

Sur ces mots, ils s'arrêtèrent devant le magasin. Sébastien remarqua, avec étonnement, au-dessus de l'enseigne, une banderole neuve, d'un vert criard, en zinc découpé. Sur le déroulement des plis de métal, était écrite en lettres rouges et gothiques la devise des Jésuites : « *Ad majorem Dei gloriam.* »

— Tiens !… vois, dit M. Roch… la peinture s'écaille… Est-ce convenable ?… Eh bien, je n'ai pas pu faire réparer ma devanture pour les fêtes de Pâques, à cause de toi… De la musique ! je vous demande un peu !… Allons, entre, va dans ta chambre… Je vais attendre la malle, moi !… Et tâche d'avoir une autre figure que celle-là… Ce n'est pas la peine de mettre les voisins au courant de nos tristes secrets.

Ces dix jours de vacances furent intolérables. Ils parurent à Sébastien un siècle. Depuis l'heure du lever jusqu'à celle du coucher, il eut à subir l'identique et perpétuel assaut des mêmes plaintes folles et des mêmes grotesques exhortations. Il lui fallut supporter les plus déraisonnables reproches, et les accusations les plus hyperboliques, dont l'extravagante injustice confinait au bouffon. Une fois lancé sur cette pente, M. Roch ne s'arrêta plus. Ce qui lui était arrivé de fâcheux ou d'anormal, il en rendit son fils responsable. Aigrement, il lui jeta à la figure la baisse du fer, la recrudescence de ses rhumatismes, la faillite d'un maréchal où il avait perdu cinquante francs, le ralentissement de la vente. Retenu sévèrement à la maison, emmuré dans cette arrière-boutique, si froide et sombre, avec la perspective continuelle des murs suintants, le morose spectacle de la cour, encombrée d'ordures, l'enfant n'eut pas d'autres moments de répit que ceux des visites. Encore y endura-t-il un genre de supplice particulier et non moins cruel ; il y entendit son père vanter ses succès scolaires, ses fréquentations aristocratiques, ne parler que de noblesse, décrire les magnificences du château de Kerral ; il fut forcé d'appuyer sur ses imaginations biscornues, sollicité au mensonge par son père lui-même, dont l'audace vile et la basse

effronterie lui emplirent l'âme de dégoûts, le firent rougir de honte.

À peine si, deux fois, il obtint la permission d'aller, seul, chez Mme Lecautel. Là, son plaisir de revoir Marguerite fut aussi gâté par l'inquiétant souvenir des confessions. Entre sa petite amie et lui, toujours s'interposait la laide, la déflorante image du Père Monsal. Marguerite avait été malade, et la maladie l'avait rendue encore plus jolie, jolie étrangement, avec quelque chose de fauve et de fatal qui troublait, en elle : la sujétion de tous les organes, l'obéissance de tous les mouvements au sexe implacable et dévorateur. L'alcoolisme paternel qui avait coulé dans ses veines de fillette un sang ardent et brûlé, semblait aussi avoir laissé davantage en ses yeux trop dilatés, striés de fibrilles vertes, et sous ses paupières meurtries déjà de douloureuses ombres, la précoce et si mélancolique flétrissure d'autres ivresses. Sébastien n'osa pas la regarder; il ne voulut point qu'elle l'embrassât, comme jadis. Chaque fois qu'elle s'approchait de lui, il reculait un peu effrayé : « Non, non… il ne faut pas! » En même temps que les paroles du Père Monsal l'incitant à d'obscures tentations, malgré soi, par la pensée, il dévêtait ce corps chétif, souple et frôleur, y cherchait la place des mystères impurs, les dévoilements de chair défendue et maudite. Aux caresses, aux étonnements de Marguerite, il ne pouvait que répondre :

— Non! non!… Il ne faut pas!…

Il repartit sans un regret, les vacances finies. Ce fut, au contraire, un soulagement pour lui, que de se retrouver dans le wagon, avec le Père Dumont et quelques camarades, qui lui rapportaient l'odeur du collège. Cette odeur il la respira presque délicieusement, comme un prisonnier délivré respire l'odeur de la vie à laquelle il est rendu. Dans le baiser rapide que, tout à l'heure, ils avaient échangé, son père et lui, il avait senti que quelque chose s'était brisé, était mort irrémédiablement. Il ne s'en affligea pas, et il eut un plaisir véritable à penser qu'il allait revoir Bolorec et que celui-ci lui chanterait peut-être une ronde nouvelle. Même, il évoqua, avec complaisance, sa physionomie, quand il disait :

— C'est sur la lande, là-bas… Et elles s'en vont… et elles reviennent.

Et longtemps, il rêva à des paysages remplis de voix qui chantaient.

Le printemps fut charmant. Les feuilles reverdirent aux arbres de la cour, et les fonds du parc se parèrent de couleurs tendres. Sébastien eut, lui aussi, des tressaillements de sève montante, dans son être un afflux de force et de courage, et comme une efflorescence de toutes ses facultés agissantes et pensantes. Il fut moins inquiet, plus souple à se façonner aux petites déceptions, aux petites douleurs de son existence, et le dégoût de ses devoirs s'atténua. Il avait même des accès de gaieté saine, s'ingéniait, sans y réussir, à fouetter, de son entrain, l'incoercible indolence de Bolorec.

Les Jésuites possédaient, sur le golfe du Morbihan, à quelques kilomètres de Vannes, une sorte de grande villa qu'on appelait Pen-Boc'h. Les élèves, durant la belle saison, y allaient deux fois par semaine, régulièrement. On se baignait, on y soupait, et l'on s'en revenait ensuite, joyeux, par les bois de pins, le long des estuaires aux eaux dormantes. Sébastien prenait à ces promenades un plaisir infini. Il ne se lassait pas d'admirer le spectacle de cette petite mer intérieure, qu'enclosent, à droite, la côte d'Arradon, à gauche, les collines d'Arzon et de Sarzeau, et qui s'ouvre sur l'Océan, par un étroit goulet, entre la pointe effilée de Loqmariaker et les promontoires carrés de la presqu'île de Rhuys. Des courants la sillonnent en tous sens, laissant sur la surface bleue des traînées blanches, des sentes laiteuses et nacrées; une multitude d'îles la parsèment; celles-ci cultivées, comme l'île aux Moines; celles-là sauvages, comme Gavrinis, où les temples druidiques érigent leurs blocs de granit barbares. Toutes, elles ont des aspects différents, bizarres; les unes ressemblent à de fabuleux poissons, dressant au-dessus des flots leurs nageoires dorsales; d'autres simulent d'immenses croix couchées, et qui s'en vont à la dérive; il y en a qui paraissent s'avancer, ainsi qu'une troupe de phoques, dans un bouillonnement d'écume; d'autres encore, rocs luisants, tantôt couverts, tantôt découverts par la marée, émergent de l'eau clapoteuse et développent, sur la clarté irradiante, des bouquets de pins, en capricieux et noirs éventails. Et ce sont des alternances de sol obscur et d'onde brillante, une infinité de lacs céruléens, de criques mauves, de

fleuves empourprés, de maelströms livides, étrangement découpés par des soubresauts de terres rocheuses ou bordés de grèves orangées; une confusion météorique de reflets, de lumières errantes, de flamboiements chromatiques, où passent des vols de barques aux voiles qui saignent dans le soleil et s'irisent dans la brume. Mais ce que Sébastien aimait le plus, plus encore que les formes modifiées et les changeantes couleurs de cette atmosphère maritime, c'était la sonorité, la musique rythmée, divinement mélodieuse, que les vagues et les brises apportaient. Il en percevait toutes les notes, en recueillait toutes les vibrations, depuis le grondement sourd, plaintif, désespéré, venu du large mystérieux, jusqu'aux berceuses chansons des criques roses, jusqu'aux gaietés d'harmonica, enfantines, et rebondissantes, que l'eau égrenait, en s'éparpillant sur les galets du rivage. Ce qui l'étonnait et le charmait, c'était cet ensemble prodigieux de voix, de voix proches, de voix lointaines, de voix douces, de voix terribles; c'était cet incomparable accord d'instruments aux cuivres surhumains, aux célestes archets; c'était l'harmonie éparse et fondue de ces orchestres aériens et de ces invisibles chœurs engloutis sous les remous, auprès desquels il lui semblait, alors, que ceux de la chapelle, le dimanche, n'étaient que des balbutiements d'enfant. De ces promenades, il revenait toujours un peu ivre, butant contre les arbres, heurtant les pierres, donnant de la tête sur le dos de ses camarades, les oreilles vibrantes des musicales résonances de la mer. Pourtant, dans son étourdissement, avec avidité, comme pour se griser davantage, il ouvrait ses narines, toutes grandes, au vent chargé de l'odeur iodée des goémons et de l'arôme vanillé de la lande en fleur. Ces soirs-là, il se couchait les membres rompus, le cerveau meurtri d'un endolorissement qui lui était plus doux qu'un baume, plus suave qu'une caresse.

Le Père de Marel lui avait tenu parole. Il venait le prendre, chaque jeudi, à l'étude du soir, et lui enseignait la musique. Sébastien y montra une ardeur extrême, impatient d'en avoir fini avec les premières difficultés de l'épellation.

— Quand pourrai-je chanter à l'église? demandait-il souvent.

Son professeur était obligé de le calmer. Il avait même des scrupules à l'idée de lui révéler un art qui allait décupler la rêverie

en cette âme déjà trop nerveuse, et surexciter la sensibilité de ces nerfs trop facilement impressionnables.

— Sapristi! mon petit ami… lui disait-il en hochant la tête… J'aimerais mieux vous apprendre la gymnastique… le trapèze vous vaudrait mieux.

Alors, il coupait ses leçons de causeries gaies, d'histoires drôles, de récitations comiques, de promenades dans le parc, estimant que ce qu'il fallait d'abord à ce tempérament, prédisposé aux mélancolies déséquilibrantes, c'était la gaieté morale et le mouvement corporel. Un jour vint où, devant certains phénomènes inquiétants, il jugea sa responsabilité trop engagée. D'ailleurs, si bon qu'il fût, il ne se plaisait qu'avec les natures gaies, dans le rire sonore et bien portant. Aussi, il espaça ses leçons, les modifia, et, profitant de la retraite où allaient entrer les élèves qui se préparaient à leur première communion, il finit par les cesser tout à fait.

La première communion de Sébastien fut marquée par un incident qui fit grand bruit au collège et dont on parle encore, chaque année, comme un miracle de la grâce. La retraite avait duré neuf jours; neuf jours de prières, d'examen de conscience, d'instruction religieuse, si terrifiants qu'ils lui avaient gâté la poésie mystique de ce sacrement, et la douceur de la vie passée au milieu des camarades, en pleine détente, et rendus plus sociables, affectueux, par le recueillement et la piété. Cet acte, qu'il allait accomplir, on le lui représentait comme un épouvantail. Et les exemples dramatiques, les bonheurs exaltés, les châtiments horribles venaient à l'appui des explications du catéchisme. On lui avait cité l'histoire d'un enfant impie que des chiens avaient dévoré vivant; un autre s'était fracassé le crâne en tombant du haut d'une falaise, notoirement précipité dans la mer par la vengeance divine. Et combien qui brûlaient en enfer! En revanche, un autre s'était senti si enivré de bonheur et de sainteté qu'à la sortie de l'église, étant allé retrouver ses parents au parloir, il leur avait présenté son couteau, les avait suppliés de le tuer, disant : « Tuez-moi! Tuez-moi!… je vous en conjure… car je suis sûr d'aller au ciel tout droit! » Cela troublait fort Sébastien. Il vivait en des transes continuelles, obsédé par tous les démons de l'enfer, qui font griller des âmes d'enfant, au bout de leurs

fourches, dans les flammes qui ne s'éteignent jamais. Chaque jour, à la suite d'examens de conscience éperdus, c'étaient des confessions générales, où il fallait s'aider de manuels spéciaux, contenant, par ordre alphabétique, la liste lugubre, effrayante, des péchés, des vices, des crimes, une si extraordinaire accumulation d'infamies, de hontes inexpiables, que les enfants, affolés, se croyaient devenus subitement des sacrilèges, des lépreux, des bêtes immondes, couvertes de fange, qu'aucun pardon n'était capable de purifier et de guérir. On en voyait qui, tout d'un coup, très pâles, frissonnant de terreur, se frappaient la poitrine et criaient tout haut : « J'ai péché ! J'ai péché ! Mon Dieu, sauvez-moi de la damnation… Mon Dieu, épargnez-moi vos tourments ! » Quelques-uns étaient pris de crises nerveuses ; il fallait les emporter, les coucher, les soigner. Joseph Le Guadec mourut d'une méningite.

C'est dans ces conditions particulières d'exaltation que Sébastien s'approcha de la sainte table. Il tremblait ; sa gorge était serrée. Le menton appuyé contre la nappe, il attendait, en proie à une émotion presque mortelle, et il regardait, de coin, le prêtre qui, portant le ciboire d'or et murmurant des prières à voix basse, faisait, de lèvres en lèvres, voler l'hostie, au bout de ses doigts écartés et très blancs. Dès qu'il eut reçu l'hostie, d'abord il s'étonna. Au lieu d'éprouver l'indispensable chaleur et la nécessaire extase qu'on lui avait prédite, il ressentit, sur la langue, une impression de froid glacial qui, gagnant la bouche, la poitrine, se répandit dans tout son corps, secoua ses membres, fit claquer ses dents ainsi qu'un frisson de fièvre. En même temps, cet étonnement pénible s'augmenta d'un atroce embarras. Il ne savait comment avaler cette hostie qui était la chair, qui était le sang d'un Dieu ! Sa langue maladroite, irrespectueusement, la promenait d'un coin du palais à l'autre. Ici, collée aux muqueuses, là, fragmentée ou bien réduite en paquet gluant, il ne parvenait pas à lui faire franchir les défilés de sa gorge. Une sueur froide afflua vers son front et lui fit hérisser ses cheveux, madéfia ses tempes. Il se crut damné. Dieu ne voulait pas de lui. Dieu ne voulait pas entrer en lui ! « Mon Dieu ! Mon Dieu ! pria-t-il, grâce ! grâce ! » Inutile prière. Le Dieu se dérobait. Une contraction du pharynx repoussa l'hostie au bord des lèvres, l'hostie sacrée qui n'était plus qu'une menue boule de

pâte dans de la salive amère. Alors, la certitude du sacrilège, l'impossibilité d'éviter les châtiments, lui apparurent si évidentes, qu'il eut un éblouissement, un vertige. Tout, autour de lui, tourna : la chapelle, les officiants, les enfants de chœur, les cierges, le tabernacle, tout rouge, ouvert, devant lui, comme une mâchoire de monstre. Et il vit la nuit, une nuit noire, affreuse, pesante, où des falaises, des précipices, des chiens furieux, de grands diables féroces, de grandes flammes dévoratrices, s'agitaient et dansaient, épouvantablement. Cependant, il ne perdit point connaissance tout à fait, et en titubant, en s'accrochant de la main, aux bancs, il put rejoindre sa stalle, où il s'affaissa, ployé en deux, dans une prostration d'agonie… Et, tout d'un coup, dominant les voix qui chantaient à la tribune, par-delà des allégresses extasiées de violons et les triomphales sonorités des orgues, un cri, immédiatement suivi d'un sanglot, se fit entendre. Ce cri était si aigu, et si douloureux ce sanglot, que l'office, troublé, faillit s'interrompre. À l'autel, le prêtre, surpris dans ses génuflexions, se retourna, effrayé; tous tendirent le col et portèrent le regard dans la direction du cri. C'était Sébastien qui l'avait poussé ce cri, et qui, écrasé contre le prie-Dieu, la tête cachée et roulant dans ses mains, les omoplates soulevées comme par une violente tempête intérieure, sanglotait, à se rompre les veines. Un spasme plus fort que les autres avait rejeté l'hostie hors de la bouche, avec un jet de salive, et le malheureux était resté, quelques secondes, sans pouvoir la reprendre, la figure barbouillée de cette bave, où se diluait le corps de Jésus. Il sanglota de la sorte, tant que dura l'office; pendant le sermon que prononça le Père Recteur, il sanglota. On le vit, tandis que les chants du *Te Deum* montaient, exultant, vers la voûte, on le vit qui se frappait la poitrine, avec démence. Et sur ses lèvres se précipitaient, se bousculaient les prières, les invocations ardentes, les supplications affolées. En se rendant au réfectoire des Pères, où un banquet avait été préparé pour les premiers communiants, il sanglotait toujours. Il semblait que les larmes ne pussent se tarir jamais. Ses paupières le piquaient comme des plaies à vif; il marchait, sans voir, les jambes si molles, que, pour ne pas tomber, il était obligé de s'appuyer aux murs. Et il disait : « Mon Dieu! Épargnez-moi… ne me faites pas mourir… Je suis un petit enfant, et ça n'est pas de ma faute… Je vous promets

d'expier mes péchés… Je travaillerai bien, j'aimerai mes camarades et mes maîtres, et je porterai des cilices, et je me flagellerai la poitrine, comme ces grands saints, dont on nous a appris l'histoire, qui furent des pécheurs et qui sont au ciel. »

— Votre première communion a été très édifiante, mon cher enfant… lui dit le Père Recteur, au réfectoire… Nous en sommes très heureux… Elle sera votre sauvegarde, plus tard, dans la vie ; aujourd'hui elle est votre pardon.

Sébastien considéra, sans comprendre, ce prêtre aux traits si purs, aux gestes si nobles, au visage d'une si calme et marmoréenne beauté, et dont la voix avait l'onction d'un baume, tandis que ses yeux gardaient sur leurs globes pâles quelque chose de sec, d'impénétrable, de plus narquois et de plus impénétrable que le destin.

Durant quelques semaines, Sébastien se montra d'une piété exemplaire, farouche, d'une assiduité au travail, acharnée et rare. Il passa auprès de ses camarades, pour un saint et pour un héros. Puis, quand il vit que non seulement il ne lui arrivait rien de fâcheux, mais qu'il en recueillait, au contraire, d'inespérés honneurs, des amitiés flatteuses, d'enthousiastes admirations, il se prit à réfléchir, à douter de l'hostie, du Père Recteur, de ses condisciples et de lui-même. Et, il eut, très confuse encore, l'intuition de l'ironie qui est dans la vie, cette ironie énorme et toute-puissante qui domine tout, même l'amour humain, même la justice de Dieu. Insensiblement, il se relâcha de ses devoirs et de ses exercices pieux. Il revint s'asseoir, avec Bolorec, sous les arcades près des salles de musique.

— Quand tu as fait ta première communion, qu'est-ce que tu as éprouvé ? lui demanda-t-il un jour.

— Rien ! répondit Bolorec.

— Ah !… Et l'hostie ?… Qu'est-ce que c'est que l'hostie ?

— Je ne sais pas… Papa aussi en donne à des malades, et ça les purge…

Sébastien demeura songeur, un instant, et brusquement :

— Chante-moi ta ronde si jolie… tu sais… celle où tu disais : « C'est sur la lande, là-bas… Et elles s'en vont, et elles reviennent… »

Pourtant, à la fin de l'année, il eut deux prix et il s'en étonna.

IV

Deux années s'écoulèrent.

De la cour des petits, Sébastien avait passé dans celle des moyens, où l'existence avait été la même. Il ne s'était pas accompli, au collège, d'autres événements importants que le renvoi simultané de quatre élèves, attribué à des causes malpropres, dont on chuchota, entre soi, à mots couverts et indignés; et puis la disparition soudaine des demoiselles Le Toulic. Sébastien eut quelque mélancolie à ne plus les voir, le soir, sur la place, avec leur mère, en rentrant des promenades. C'était pour lui une douceur que cette présence jumelle, laquelle donnait à ses rêves, encore incertains, un corps tangible et charmant, une émotion à sa jeune chair s'éveillant à la clarté chaste de l'amour. L'une, hélas! était morte de la poitrine; l'autre avait été enlevée par un officier. Ces drames successifs firent longtemps jaser, et le malheureux Le Toulic, plein de honte et de chagrin, se tint davantage à l'écart de ses camarades, le front couturé de plis plus durs, les doigts plus salis d'encre, presque bossu, le pauvre petit diable, à force de se pencher sur ses livres, sans relâche. Quelques-uns, jaloux de ses succès, se moquèrent de lui, lâchement, cruellement. Personne d'ailleurs, à l'exception de Sébastien, ne le plaignit, car il n'était pas très riche, ni adroit au jeu de paume, ni gai. D'ailleurs, on savait que les Jésuites l'élevaient pour rien. Mais il ne prêta aucune attention à cette indifférence et à ces insultes; silencieux, solitaire, il redoubla d'acharnement au travail.

Sébastien transporta donc ses habitudes, ses enthousiasmes, ses dégoûts d'une cour dans l'autre, et ce fut tout. Il continua de faire son unique intimité de Bolorec, dont l'adresse à sculpter progressait, et qui rêvait toujours incendie du collège et massacre des Jésuites. Mêmes promenades aux mêmes endroits, le long des grèves, ou sous les roches éboulées de la grotte du roi Jean; mêmes périodiques fêtes, mêmes devoirs accablants et ennuyeux, auxquels il ne pouvait s'assouplir.

Pourtant, les trois années qu'il venait de vivre parmi ce petit monde, dressé à l'intrigue et à l'hypocrisie, lui apprirent à ne plus montrer, tout nus, ses sentiments et sa pensée; il sut dissimuler ses joies comme ses souffrances, avec une pudeur avare et jalouse, ne plus jeter à la tête de chacun les morceaux saignants de son propre cœur. Sans devenir méfiant, ni compliqué, il surveilla davantage ses paroles et ses actes, surtout auprès des maîtres, car les quelques élans qu'il avait eus vers eux ne lui avaient valu qu'un soulagement momentané, des promesses vite changées en duperies. Il en voulut au Père de Marel de lui avoir un instant entrebâillé la porte des paradis rêvés et de l'avoir ensuite, sans raison, brutalement, refermée sur ses espoirs émerveillés. Dans l'impossibilité où il était de continuer ses leçons de musique, et poussé par une force intérieure, dominatrice, à étreindre, à exprimer, à matérialiser, pour ainsi dire, ses aspirations bien vagues, certes, et bien irrésistibles aussi, vers l'idéale conquête des harmonies et des formes, il retrouva dans le dessin un aliment à ses ambitions, et il s'y passionna. Un externe lui apportait, en cachette, des modèles dérobés à la maison : têtes aux traits nets et fins; muletiers espagnols aux mollets bombés, profils de dieux mythologiques, bustes laurés d'empereurs, vierges drapées de voiles aux plis symétriques; figures bibliques soutenant des amphores; arbres aux classiques embranchements. Défendu contre le regard inquisiteur du maître d'étude, par une pile de livres, un rempart de dictionnaires, il copiait ces dessins, naïvement, séduit, surtout, par les formes plus accessibles de beauté inexpressive et jolie, de beauté régulière, aimant, dans les physionomies, ce qui se rapprochait le plus de l'expression religieuse conventionnelle : les larges yeux arqués, aux extases vides, les bandeaux plats, les contours lisses, les ovales allongés, les plis maniérés. Souvent, on lui confisquait ses

modèles et ses maladroits essais. Alors, il tentait de les reconstituer, par le souvenir, car il avait une mémoire véritablement surprenante, la mémoire des formes. Cette privation de modèles et la difficulté de s'en procurer de nouveaux ne le décourageaient pas. Il s'ingéniait à reproduire ce qui, dans ses promenades, l'avait le plus frappé, de préférence les choses droites, précises, gracieuses, les choses de santé et de joie, ne comprenant pas encore la poésie de ce qui est vieux, courbé, chétif, de ce qui s'efface et de ce qui se voile, ni la tristesse des pierres et des vastes espaces dénudés, ni la maigreur jaune, ossifiante, que la misère creuse sur les visages de douleur. Il ne sentait pas encore l'émotion généreuse et haute, ni la sublime beauté du laid… À la même époque, circulaient, dans la cour, des cahiers de vers défendus, des livres proscrits qui l'enthousiasmèrent. Il apprit, par cœur, des strophes et des phrases qu'il récitait à Bolorec, avec ivresse, durant les récréations et les promenades. *Pour les Pauvres,* de Victor Hugo, lui parut un chant céleste, une divine musique, un rayon de charité, jailli du cœur même de Jésus; quelques hémistiches des *Iambes* de Barbier, l'enflammèrent d'une ardeur de bataille, violente et contenue. Ce lui fut comme la révélation d'un monde, du monde éblouissant vers lequel ses instincts l'avaient toujours emporté, et qu'il croyait chimérique, inaccessible à la lourde étreinte de l'homme. Pourtant, il existait; il existait réellement, ce monde. Là seulement était la vérité; là, résidait la vie souveraine. Son esprit venait d'en recevoir des éclaboussures de lumière. Quelle différence entre cette langue chaude, colorée et vibrante, qui laissait, dans l'air, des résonances de harpes et des fanfares de clairon, dont chaque mot vivait, palpitait, battait des ailes, dont chaque idée correspondait à un cri humain, cri d'amour et cri de haine, et la langue froide, rampante, rechignée de ses livres de classe, où les mots asservis et les idées maussades semblaient postés devant ses désirs de connaître, de sentir, de s'élever, comme les gardiens revêches, défendant l'entrée du parc sonore et fleuri, du parc où sont les fleurs splendides, où sont les subtils oiseaux, où l'on voit les radieuses fuites de ciel, entre les branches balancées! Cette découverte, cette illumination soudaine du Verbe, lui rendirent plus pénibles ses devoirs. Pour les oublier mieux et les mieux supporter, il copia des vers, et il dessina davantage, surpris

parfois de retrouver, entre l'ordonnance des lignes, dans le dessin, et la cadence des rythmes, dans les vers, des analogies mystérieuses et d'identiques lois. Les confiscations réitérées de ses barbouillages et de ses cahiers, les arrêts, les mises au pain sec fréquentes ne le rebutaient pas, ajoutaient au contraire, à sa jouissance, l'excitant de la persécution. Cependant, il eut un jour un étonnement. Comme la récréation finissait, le Père de Kern, son maître d'étude, vint à lui et lui remit ses cahiers. C'était un prêtre joli, aux yeux obliques et langoureux, à la démarche un peu lente, et dont les gestes avaient des inflexions molles de nonchaloir, presque de volupté. Il se pencha sur Sébastien, de façon à effleurer de son souffle le jeune visage de l'élève, et d'une voix suave :

— Je vous les rends, dit-il… Mais cachez-les bien, pour que je n'aie pas à vous les reprendre.

Puis, il considéra Sébastien d'un regard trouble, où des flammes passaient, vite éteintes sous le voile clignotant des paupières. Ce regard gêna Sébastien, d'instinct, et le fit rougir comme s'il avait commis une faute secrète, mais il n'eût pu dire pourquoi…

Sébastien avait grandi. Ses traits s'étaient affinés en une maigreur rose, d'un rose pâle de fleur enfermée. Son visage, à ce moment de l'adolescence indécise, prenait des grâces de femme. Et ses yeux très beaux restaient mélancoliques, veloutés et profonds.

À Pervenchères, il y avait eu bien des changements. La tante Rosalie était morte sans laisser de testament. Cette nouvelle qu'il apprit, tout à coup, par une lettre de son père, ne causa qu'un chagrin relatif à Sébastien. Il n'aimait guère sa tante, dont il ne recevait que des bourrades. Pourtant, la dernière fois qu'il l'avait vue, il s'était ému, et il avait ressenti dans son cœur une grande pitié. La vieille fille, couchée, immobile, le menton levé et garni de poils rudes et blancs, les yeux couverts de paupières molles comme des taies, ne l'avait pas reconnu. Elle ne parlait plus, restait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle. On l'eût dit morte, si un bruit de glouglou, le dévidement régulier d'un petit râle, n'eût soulevé de temps à autre les ailes de ses narines, d'un mouvement de vie mécanique et localisée. Et près de son

lit, des vieilles étaient penchées, avides et geignardes, horribles guetteuses de la mort… Ce fut surtout ce souvenir qui l'impressionna.

Quant à M. Roch, qui n'avait pas compté sur cet héritage, il montra une affliction digne, proportionnée aux quatre mille francs de rentes qui lui tombaient du ciel, inopinément, et jugea le moment bon pour se retirer du commerce. Il eut la chance de vendre son fonds de quincaillerie d'une manière avantageuse, fit bâtir une maison dans le jardin, auquel il ajouta des grottes artificielles, un bassin où nagèrent des poissons rouges, et, çà et là, sur des éminences gazonnées, des boules de verre colorié. Il vécut en parfait bourgeois et s'ennuya. Maintenant, il était maire de Pervenchères, suppléant du juge de paix, ambitionnait sourdement de se faire élire conseiller d'arrondissement. Mais, malgré la multiplicité et la nouveauté de ses occupations, il ne se trouvait pas heureux dans cette maison neuve, si vide, qui n'avait pas d'autres voisins que les morts du cimetière. Un vieux fond d'habitude commerciale le ramenait à son ancien magasin, et, tous les jours, pendant deux heures, il s'asseyait, près du comptoir, les jambes écartées, les deux mains croisées sur la pomme de sa longue canne, et là, autoritaire et bienveillant, il s'intéressait au mouvement des affaires, donnait des conseils, pérorait, sur toutes choses, intarissablement.

Un jour, il éprouva le besoin de se créer un intérieur, de se faire de la vie autour de lui, c'est-à-dire d'avoir, sans cesse, des êtres à portée de ses discours, des êtres à qui il pût confier ses désirs secrets, ses ambitions, ses projets de réformes municipales. Sérieusement il songea à se remarier. Mme Lecautel lui plaisait beaucoup. Elle avait de belles manières, une instruction soignée, et il ne pouvait souhaiter rien de mieux quand, par exemple, il recevrait à sa table, le préfet en tournée de révision. Et puis, ce n'était pas une mince gloire que de succéder dans le cœur d'une femme, à un général de brigade. Après avoir pesé le pour et le contre, il se décida à demander la main de sa belle locataire.

— Je crois, lui dit-il, que les convenances sont absolument sauvegardées… Vous êtes veuve, je suis veuf également… Votre premier mari était général, moi, je suis maire. Ce ne serait donc pas pour vous une déchéance. J'ai une certaine fortune, honorablement gagnée dans la métallurgie… Et quant à mon âge,

ajouta-t-il galamment, ne vous en effrayez pas… J'ai vécu toute ma vie à l'abri des passions… Certes, je ne suis plus un jeune homme, ce que j'appelle… Mais enfin!… mais enfin!… D'ailleurs, vous le verrez vous-même.

Aux refus polis que lui opposa Mme Lecautel, et que l'ancien quincaillier prenait pour de l'embarras pudique, il répondit :

— Ça ira très bien, je vous assure… Mon Dieu, je le sais, à nos âges, on ne pense plus guère aux folies… Mais enfin!… mais enfin!… Un petit regain de temps en temps, cela ne peut qu'embellir la vie. Et puis vous n'êtes pas riche. Je m'arrangerai pour vous faire une gentille donation sans trop léser les droits de mon fils… Voyons, réfléchissez… Puis-je vous appeler Madame la Mairesse ?

Mme Lecautel fut obligée de l'éconduire plus nettement. Il s'en montra dépité, et, quelques semaines, il lui garda rancune.

— Si elle s'imagine qu'elle en aura à la douzaine, des maires comme moi ! récriminait-il souvent… Un maire!… C'est un général aussi… un général civil !

Alors, pour se distraire, il eut une héroïque, extravagante idée, que lui avait sans doute suggérée le voisinage de la mort. Il acheta, au milieu du cimetière, dans l'axe même de la grille d'entrée, un vaste terrain qu'il entoura d'abord d'une rampe en fonte, basse, figurant des enguirlandements d'immortelles et de roses. Puis, il fit creuser un caveau profond, à un seul compartiment « car, expliquait-il, à quoi bon exhumer ma femme ? Elle est très bien dans sa concession. Et quant à Sébastien, qui sait où il mourra ? » Le caveau creusé, maçonné, dallé, il fit élever une sorte de monument funéraire, carré, en granit d'Alençon, semblable de forme à une grande malle dont le couvercle serait bombé. Il ne voulut aucun ornement, aucune moulure, aucun attribut symbolique. « Un tombeau de verre, comme Socrate, disait-il. Du confortable, mais pas de luxe, ce que j'appelle… » Sur une des faces latérales, en bas, était ménagée une ouverture, pareille à une large chatière, et destinée à l'intromission du cercueil. M. Roch surveillait les travaux, les dirigeait avec une indiscutable compétence d'architecte et une sérénité de philosophe, imperturbable ; il interrompait parfois ses conseils techniques par des aphorismes sur la mort comme celui-ci : « Voyez-vous, la mort c'est une question d'habitude. »

Un jour que Mme Lecautel était venue déposer des fleurs sur une tombe, il s'obstina à lui faire les honneurs de son monument.

— Si vous aviez voulu !…, lui dit-il, en poussant un soupir de regret.

Il lui montra, dans l'enceinte formée par la rampe de fonte, les petites plates-bandes, contournées, serpentantes, plantées de jeunes arbres verts. Et c'étaient aussi, sur le sable jaune, d'étonnants cœurs bordés de buis, des croix de pyrèthre, des ostensoirs de géranium. Déjà, un saule versait, sur la pierre vide, ses longs pleurs grêles.

— C'est gentil, n'est-ce pas ?… C'est simple… Et ça, tenez !… Lisez ça !

Gravement, il désigna l'inscription gravée, en lettres rouges, sur la table funéraire :

ICI REPOSE LE CORPS DE
M. Joseph-Hippolyte-Elphège Roch
MAIRE DE PERVENCHÈRES
SUPPLÉANT DU JUGE DE PAIX, ETC., ETC.,
DÉCÉDÉ DANS SA … ANNÉE, LE … 18…
PRIEZ POUR LUI !

— Je l'ai rédigée moi-même…, fit-il. Maintenant on n'a plus qu'à remplir les blancs.

Et revenant à sa première pensée, il répéta d'une voix élégiaque :

— Si vous aviez voulu !… Il y aurait eu deux noms et deux places !

Puis il regarda, d'un air attristé et méprisant, les tombes délaissées, les petites croix de bois qui se penchaient, disjointes et pourries, sur des fleurs fanées, et il murmura en haussant les épaules :

— Enfin ! Vous n'avez pas voulu… Quant à moi, je suis sûr que mes héritiers ne me laisseront pas sans une sépulture convenable… Et c'est quelque chose, allez !…

M. Roch, seul, confectionna son cercueil. Le bois en fut, par lui, méticuleusement choisi parmi de nombreuses planches en cœur de chêne, très sèches, très solides, et très marquées de

veines. De temps en temps, il l'essayait devant le secrétaire de la mairie et la mère Cébron, appelés à donner leur avis. Quant à lui, il se réjouissait de s'y sentir serré et d'y avoir pourtant les mouvements libres et aisés. Durant cette période d'activité bizarre, M. Roch demeurait gai, d'une gaieté presque bon enfant. En varlopant son bois, il lui arrivait même de chanter et de siffler des airs de sa jeunesse, s'abstenant toutefois des plaisanteries macabres et de mauvais goût. Sa force d'âme ne se démentait pas une seconde. Il ne sermonnait plus son fils, dans ses lettres, pleines de récits municipaux, de nouvelles de son monument, d'aperçus sur la mort, d'un calme stoïque. Puis, quand ce fut fini, tout d'un coup, il fut pris d'un vague à l'âme, auquel succéda bien vite une véritable détresse morale. La peur de mourir l'envahit. Il ne pouvait plus se promener dans son terrain, autour de sa tombe, sans être assailli de terreurs. Il rentrait chez lui, très pâle, se trouvait malade au moindre froissement de ses muscles, envoyait chercher le médecin, se réveillait, la nuit, baigné de sueurs froides, en proie à des affres affolantes. Il se réfugia davantage dans sa mairie et, pour écarter la funèbre hantise, il cribla Pervenchères d'arrêtés inédits, et de centimes additionnels.

V

Sébastien s'était promis de ne plus s'engluer aux apparentes et trompeuses bienveillances des maîtres. Un instinct de méfiance personnelle, s'ajoutant à cette règle générale, l'avait d'abord éloigné du Père de Kern, malgré les bontés notoires de celui-ci et malgré l'excessive liberté où il le laissait désormais. Comme autrefois, il n'avait plus besoin de se garantir avec ses livres, de s'emmurer derrière ses dictionnaires, pour se livrer à sa passion grandissante du dessin et de la poésie. Cette passion, qui lui avait valu tant de punitions de toute sorte, le Père de Kern la tolérait aujourd'hui et visiblement l'encourageait. Et cet encouragement, qui était ce qu'il avait le plus désiré, Sébastien se montrait heureux d'en profiter, mais il n'en jouissait pas dans toute la sécurité, dans toute l'expansion naïve de sa conscience, ainsi qu'il l'eût fait avec le Père de Marel. Il éprouvait, au contraire, vis-à-vis du Père de Kern, une inquiétude permanente et irraisonnée, très vague ; vis-à-vis de soi, quelque chose d'aigu et de persécuteur comme un remords. Remords de quoi ? Il eût été fort embarrassé pour l'expliquer.

Pendant les heures d'étude, il ne pouvait lever les yeux de son pupitre sans rencontrer le regard du Père, posé sur lui, un regard singulier, mêlé de sourires et de langueurs, qui le mettait mal à l'aise quelquefois. Ce n'était point ce regard seul qui le gênait, c'était ce regard et tout ce qui l'entourait : une peau trop blanche, des gestes trop las, un corps de félin qui, en remuant, semblait se caresser aux angles de la chaire, au dossier de la

chaise, avec de lents mouvements de chat. Qu'était ce regard? Que voulait ce regard, trouble et brûlé, qui filtrait de douteuses lueurs entre des paupières légèrement bridées et meurtries d'une grande ombre? Ce regard qui passait indifférent par-dessus les têtes et les dos courbés sur les devoirs, pour s'attacher à lui, uniquement, obstinément? Ce regard si peu pareil aux autres, et si plein d'arrière-pensées, secrètes et louches? Souvent, il détournait les yeux de ce regard qui finissait par le fasciner, l'amollir, l'engourdir de somnolences lourdes; qui substituait à sa volonté des volontés étrangères, insinuait dans son esprit d'énervantes suggestions, dans sa chair d'irritantes fièvres, d'un caractère nouveau, presque douloureux, où sa raison s'effarait. Entre ce regard et lui, il échafaudait des murs de livres, développait des cahiers, croyant en arrêter le magnétisme, en briser le rayonnement. Mais ne le voyant plus, il le sentait davantage pesant, hardi ou frôleur, multipliant sur sa peau d'humides frissons, d'exaspérés chatouillements, où il retrouvait un peu des étranges sensations épidermiques que lui versaient les mains de Marguerite, lorsqu'elle le caressait. Oh! ces mains, aux veines réticulées, aux souples articulations, ces mains délectables et suppliantes, promeneuses d'extase et de torture, dont le contact était de feu, de glace et de déchirement! Et, en même temps que ces mains, ce souffle ardent imprégné d'une âpre odeur de jeune fauve; et, près de ces mains, cette chevelure sombre aux reflets de gouffre, cette chevelure d'où s'exhalaient des parfums sauvages et des poisons amers! Oui, ce regard était pareil à ces mains; il évoquait les mêmes choses terribles et défendues… Mais pourquoi? Cela l'épouvantait et l'attirait tout ensemble. En ces moments, incapable de fixer son attention sur un travail quelconque, ni sur un dessin, ni sur un vers, ni sur un livre, gêné par l'idée que ce regard obsesseur l'enveloppait d'une lumière spéciale qui le désignait à la malveillance de ses camarades, il demandait à sortir, croyant regagner un peu de calme, dehors. Et, sûr de l'impunité, il prolongeait, quelquefois, durant un quart d'heure, ses absences de l'étude, à rôder dans une petite cour voisine, où s'étiolait un magnolia aux fleurs pâles.

Le Père de Kern le rechercha, flatta ses goûts, surexcita ses enthousiasmes et Sébastien fut vite conquis par la douceur de cette voix, au timbre musical d'une suavité prenante. Ses préven-

tions qui, d'ailleurs, n'étaient que de confuses presciences, d'indéterminés avertissements, disparurent, et en dépit de ses résolutions à rester le maître de son cœur, il s'abandonna entièrement au Père de Kern, comme il s'était abandonné à tous ceux qui lui avaient parlé doucement, avec des voix chantantes et claires. Sébastien ne pensait, n'agissait, ne vivait, en un mot, que par la sensibilité : la vie nerveuse et sensuelle était, en lui, suraiguisée jusqu'à la maladie, jusqu'au déséquilibre physique. Tout l'impressionnait plus que les autres, et l'impressionnait à la fois, dans ses facultés perceptives les plus différentes. Il suffisait qu'un seul de ses sens fût affecté pour que tous les autres participassent à la sensation, en la quadruplant, en la prolongeant, chacun dans sa fonction propre. C'est ainsi qu'un son éveillait, en lui, simultanément, avec les phénomènes directs de sonorité, des idées correspondantes de couleur, d'odeur, de forme et de tact, par lesquelles il entrait véritablement dans le monde intellectuel et la vie sentimentale. La voix humaine avait une particulière puissance — une toute-puissance — sur son appareil cérébral et, de là, réagissait impérieusement sur sa volonté. Suivant qu'il en recevait des impressions agréables ou désagréables, il aimait ou détestait, il se donnait ou se refusait, sans trouver, en sa raison, un contrepoids mental à cet acte passif. Il se donna donc au Père de Kern, dont la voix avait vaincu le regard. Et ce fut, durant quelques semaines, une joie intense, profonde, sans trouble, une joie comme il ne se rappelait pas en avoir éprouvé, jamais, de meilleure et de si forte. Le Père s'institua son éducateur dans les choses qu'il aimait. Il était plein de science, possédait toutes les qualités qui rendent délicieuses les leçons et font qu'on s'y attache par un double plaisir. Il lui révéla les beautés de la littérature dont ses cahiers ne lui avaient laissé que des aperçus imparfaits, des images tronquées, et surtout le désir ardent de savoir. Délaissant les auteurs du XVIIe siècle, et leur pompe glaçante et leur solennité compassée, il lui fit connaître et aimer Sophocle, Dante, Shakespeare. Avec un charme clair, exquis, passionné, il racontait leurs immortelles œuvres, et les expliquait. Il récita des vers de Victor Hugo, de Lamartine, d'Alfred de Vigny, de Théophile Gautier, lut des pages de Chateaubriand. Et ces vers et ces proses avaient, dans sa bouche, des musiques engourdissantes, des harmonies encore inentendues, de surnaturelles

pénétrations. Sébastien, en les écoutant, se sentait comme bercé dans d'étranges hamacs, le front rafraîchi par des souffles parfumés d'éventails, tandis que, devant lui, à l'infini, se déroulaient des paysages de rêve, vaporeux et nacrés, des forêts vermeilles, hantées de figures de femmes, d'ombres tentatrices, d'âmes plaintives, d'amoureuses fleurs, de voluptés errantes et tristes. Contrairement au Père de Marel dont la nature sanguine ne se plaisait qu'aux gaietés robustes, aux dilatantes farces qui fendent la bouche jusqu'aux oreilles, le Père de Kern inclinait vers les mélancolies tendres, les pénitentes ivresses, les étreintes aériennes, les mysticismes désespérés, où l'idée de l'amour s'accompagne de l'idée de la mort, toutes choses à la fois immatérielles et charnelles, qui correspondaient avec ce qu'il y avait d'imprécis, de généreux et d'éperdu dans l'âme de Sébastien, petite âme trop fragile, trop délicate pour supporter sans ravages le choc électrique de ces nuées, et la dépravante émanation de ces poisons. Le Père ne se bornait pas là. Chaque jour, il donnait, à son impatient élève, des vers à apprendre, des devoirs à écrire, dans lesquels celui-ci devait résumer ses impressions sur tout ce qu'il avait lu, expliquer pourquoi telle chose lui semblait belle. Sébastien se livrait à ces quotidiennes besognes avec un zèle emporté, que son professeur était obligé, souvent, de modérer; et, en relisant ces pages maladroites, ces incorrectes phrases, où parmi les nécessaires emphases, parmi les imitations et les obscurités, brillaient, çà et là, les étranges lueurs d'un esprit spontané qui s'annonçait irrégulier et poétique, le Père de Kern souriait d'un sourire énigmatique et possesseur.

Sachant combien il aimait le dessin, il lui parla aussi des grands peintres, l'enflamma en lui contant la miraculeuse vie de Léonard de Vinci, de Raphaël, du Corrège, leur intimité avec les souverains et les papes, leurs triomphes divinisés. À chaque entrevue, à chaque causerie, c'était un voile de plus soulevé sur quelque passionnant mystère, une hardiesse nouvelle à pénétrer plus avant dans le domaine des choses défendues. Sébastien, avidement, buvait ces récits d'une époque retentissante et merveilleuse, où l'art, l'héroïsme, la piété, le crime s'embellissaient d'adorables figures de femmes, où l'amour était partout, aussi bien sous le pourpoint des artistes que sous la tiare des papes, où l'on mourait pour un sourire, où l'on se damnait pour un baiser.

— Pourquoi ne nous apprend-on pas cela à la classe ? demandait-il, un peu effrayé… Ce sont donc des péchés ?

— On peut tout apprendre, on peut tout faire aussi, quand on aime le bon Dieu et la Sainte Vierge, répondait évasivement le Père de Kern.

Et, caressant son élève de ses mains blanches, aux doigts souples et longs, il ajoutait :

— Si vous continuez à être bien gentil, je vous apprendrai des choses plus belles encore…

Ces conversations avaient lieu dans la cour, pendant les récréations ; aux promenades, durant les haltes sur les grèves ensoleillées, ou sous l'ombre des bois de pins ; et, chaque soir, après le coucher des élèves, dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte du dortoir, où, tous les deux, ils restaient jusqu'à la nuit tombée, le Père parlant à voix basse, lui, écoutant, ravi. On était au mois de juin. Les soirs évaporaient, à travers le crépuscule, leur rêve charmant ; des odeurs montaient des jardins, des prairies, des bois, vagabondes et légères, et, derrière les massifs assombris du parc qui, lentement, s'anuitait, le soleil, disparu, ne laissait de ses flammes de soufre et de pourpre que de toutes petites nuées mauves, moirées d'or, se fondant une à une en l'immense espace qui s'étoilait.

Alors Sébastien rentrait en sa cellule, un peu énervé de ces récits, la tête meurtrie par ce continuel fracas d'images enfiévrées et de verbes révélateurs. Le crâne brûlant, il demeurait de longues minutes avant de s'endormir, repassant en sa mémoire ce qu'il avait entendu et appris, s'efforçant de reconstituer la triomphale beauté de ces hommes plus beaux que des dieux, l'inconcevable splendeur de ces choses, plus splendides que les rêves. Son esprit, surexcité par les galops de son pouls, s'envolait vers des pays lointains, vers d'incertaines époques ; il se voyait acclamé par des foules parées et fleuries ; ou bien, juché au haut d'énormes échafaudages, dans les cathédrales sonores, dans les vestibules des palais en fête, il couvrait les murs de madones extasiées, de christs douloureux, sous le regard des belles femmes qui tendaient vers lui leurs bras nus et leurs lèvres pâmées d'amour.

Un jour, son professeur le mena à la bibliothèque des Pères. Il lui fit d'abord admirer les vitrines remplies de livres, antiques

in-folio reliés de très vieilles basanes, mais cela n'intéressa pas Sébastien, tous ces dos alignés de volumes sur lesquels s'étalaient de rébarbatifs titres latins. Et puis l'odeur de colle forte et de vieux papiers, qui flottait dans cette atmosphère, l'affadit. Il préféra regarder un Christ en croix, mauvaise copie d'Alonso Cano, qui occupait le mur du fond entre deux toiles de l'École espagnole, écaillées, craquelées, et dont le noir avait presque dévoré les couleurs primitives. Il s'étonna d'apprendre que ces tableaux étaient de Ribera, dont le Père lui avait parlé avec tant d'enthousiasme. Un petit frère, aux yeux louches, à la tête rasée, comme un forçat, qui balayait le parquet, à l'autre bout de la bibliothèque, avait disparu, discrètement. Ils étaient seuls, tous les deux, dans la vaste pièce. Le Père de Kern ouvrit une armoire, en retira un carton, qu'il déploya sur une table. C'était une suite d'anciennes estampes, reproduisant des tableaux célèbres de la Renaissance… un triomphe de la Vierge, une Marie-Madeleine prostrée aux pieds du Christ, et les baisant… Le Père commentait chaque estampe. Peu à peu, il s'était rapproché de Sébastien, si près que son souffle se mêlait au souffle de l'enfant.

— Tenez, voyez cet ange, dit-il… Il vous ressemble… Il est joli comme vous…

Sa voix tremblait. En tournant les gravures, ses doigts avaient des mouvements saccadés, et son visage était plus pâle.

Sébastien se sentit mal à l'aise, prétexta que l'odeur l'incommodait et désira sortir. Il venait de recevoir, avec un frisson, entre les paupières bridées, ce regard lourd qui, si longtemps, avait pesé sur lui.

La nuit suivante, il se réveilla en sursaut, au milieu d'un rêve pénible… des diables qui l'emportaient dans leurs bras velus. Et ouvrant les yeux, il vit penché sur son lit, une ombre, une grande ombre toute noire. Et cette ombre, c'était le Père de Kern. La pâle lumière des lampes baissées qui rampait au plafond, l'éclairait à peine; à peine si elle découpait sur la cloison le contour perdu de sa silhouette familière. Pourtant, il le reconnut, à ce regard inoubliable qui, maintenant, fulgurait dans la nuit. La couverture défaite était rejetée vers le pied du lit; et ses jambes étaient nues. Sébastien s'effraya, poussa un cri, mit devant lui ses mains, en bouclier, comme pour se défendre contre il ne savait quel danger imminent.

— N'ayez pas peur, mon enfant, lui dit le Père, d'une voix douce et murmurée… C'est moi… Je vous ai entendu vous plaindre, et j'ai craint que vous ne fussiez malade… Alors, je suis venu… Vous rêviez, sans doute ?… Allons, remettez-vous… Voyez comme vous êtes agité…

Il ramena la couverture sur les épaules du petit, reborda le lit avec une vigilance maternelle.

— Allons… remettez-vous… et dormez !… Mon cher enfant !…

Ces deux incidents frappèrent beaucoup Sébastien et réveillèrent de nouveau sa méfiance endormie. Pourquoi l'approche du Père de Kern lui causait-elle un embarras si violent, une sorte d'instinctive et bizarre répugnance, un rétractement de la peau, une peur de vertige, quelque chose d'anormal et de pareil aux sensations étourdissantes que lui donnait la vue d'un gouffre, du haut d'une falaise ? Pourquoi était-il venu, la nuit, dans sa cellule ? Pourquoi était-il penché sur son lit ? La raison qu'il avait prétextée ne lui semblait pas naturelle ; elle sonnait faux. Il était venu avec une intention qu'il n'avait pas dite, qu'il ne pouvait peut-être pas avouer. Mais laquelle ?… Sébastien était resté chaste, à peu près ignorant des impuretés de l'âme humaine. Le vice l'avait à peine effleuré, en passant près de lui. Ce qu'il en savait, ou plutôt, ce qu'il en devinait, c'est à confesse, par les flétrissantes questions du Père Monsal, que cela avait pris, en son esprit, un corps indécis, une inquiétante et dangereuse forme, dont s'alarmaient sa candeur et sa virginale naïveté ! Et puis, çà et là, quelques mots orduriers, entendus dans les conversations, entre élèves, mais rarement, excitaient sa curiosité qui demeurait insatisfaite, car il n'osait demander à personne, pas même à Bolorec, un renseignement à ce sujet, dans la crainte de mal faire, et d'être dénoncé. Toutefois l'explication de Bolorec, au sujet du renvoi de deux camarades, s'était ancrée dans sa mémoire : « Des saletés comme quand on fait des enfants. » Il y pensait souvent, essayant de comprendre, et ne pouvant adapter cette idée d'enfants aux rapports inconnus, aux saletés secrètes de deux jeunes garçons.

Ce qu'il savait, par le simple instinct de la vie et la seule divination du sexe, c'est qu'il existait entre les hommes et les femmes des rapprochements mystérieux, nécessaires et qu'on appelait

l'amour. L'amour, l'impérissable amour, les poètes le chantaient, avec quels divins embrasements ! L'amour revenait, sans cesse, triste et béni, dans ces vers qu'il apprenait et qu'il récitait et qu'il aimait comme la plus adorable des musiques. C'étaient toujours des baisers, des étreintes, des chevelures éparses, des bras nus se refermant sur des corps pâmés ; mais ces baisers ne baisaient que des souffles, ces étreintes n'étreignaient que d'incorporelles images ; ces chevelures se transformaient en d'intangibles rayons, ces bras n'enlaçaient que des âmes. Bien que ces vers évoquassent en réalité le triomphe des chairs heureuses, l'amour restait en lui à l'état d'immatérielle joie, d'ivresse mentale, de céleste délire. C'était l'amour qui avait fait l'Assomption de la Vierge. Jésus en était mort, et, sur sa croix, saignant, déchiré, il en gardait la clarté éternelle et immarcescible.

L'amour, c'était encore ce trouble ravissant, cette indicible émotion qu'il avait ressentie aux caresses de Marguerite, purifiées par l'absence ; à la fugitive vision des demoiselles Le Toulic, et à ses envolements de tendresse vers les créatures chimériques et mortes dont lui parlait le Père de Kern ; c'était, en quelque sorte, l'expansion généreuse de toutes ses facultés, de toutes ses sensibilités, vers la beauté et vers la souffrance. Il n'en concevait pas la brutalité physique ; malgré les bouillonnements de son adolescence, il en ignorait l'âpre et farouche lutte sexuelle.

Alors pourquoi se mêlait-il, à son intimité avec le Père de Kern, de vagues effrois d'un autre amour, d'un impossible et salissant amour, puisque l'amour c'était la femme qui le personnifiait. Pourquoi ne pouvait-il, dans le calme de son cœur, se livrer à lui, tout entier, sans redouter une terrible et décisive catastrophe, que son ignorance ne définissait pas et dont l'avertissait son instinct ? Par quelle déviation cérébrale, au moyen de quel corrupteur pressentiment, cette idée d'un crime insoupçonné, et pourtant inévitable, était-elle entrée en son imagination et s'y cramponnait au point qu'il n'avait plus la force de l'en chasser ? Il se raisonna, se dit qu'il était victime d'une erreur, d'une folie. Rien, dans la conduite du Père, ne justifiait une appréhension pareille. Celui-ci s'était pris d'affection, d'intérêt pour lui ; il dirigeait son esprit dans une voie qu'il avait, longtemps, rêvé de suivre. Fallait-il donc lui en vouloir ? Il le trouvait joli, s'inquiétait de le voir malade. Quel crime à cela ? Était-ce

donc défendu de se montrer bon ?… Et pour mieux se rassurer, il se rappela que le Père de Kern avait la réputation d'un prêtre très pieux, presque d'un saint. Il portait un cilice, disait-on, et se flagellait. C'est pourquoi il était si pâle parfois, et que ses yeux, souvent, brillaient d'une étrange flamme mystique, dans un grand cerne de souffrance.

En dépit de ces raisonnements, le doute demeurait, indéracinable. Le lendemain de cette nuit, où le Père lui était apparu, il l'évita pendant les récréations et revint à Bolorec avec une ostentation manifeste et gamine. Bolorec ne parla pas. Il sculptait un lézard et scandait de mouvements de tête rythmiques des airs de chansons intérieures. Aux questions que lui adressa Sébastien, il ne répondit que par des monosyllabes bougons et des haussements d'épaules. Le soir, prétextant une indisposition, Sébastien refusa de venir dans l'embrasure de la fenêtre. Mais, derrière ses rideaux, par un mince écartement, il se mit à observer le Père de Kern. Celui-ci avait repris sa place accoutumée. Accoudé contre le barreau de la fenêtre, il regardait la nuit s'avancer et tomber sur le parc, sur les jardins, noyer les cours d'une ombre transparente, cette belle nuit où d'ordinaire s'envolaient de si douces paroles et de si attachantes histoires. Il parut à Sébastien qu'il avait l'air plus grave et paraissait fâché, non pas fâché, peut-être, mais si triste ! Son cœur s'émut. Il s'accusa d'ingratitude, eut la pensée d'aller à lui, de lui demander pardon. Quand la nuit fut venue tout à fait, le Père referma la fenêtre, et, d'un pas lent, glissé, il longea la rangée des lits. Tout dormait. Sébastien vit son ombre passer et repasser sur les rideaux ; il entendit le bruit de sa soutane et le tintement de son chapelet. Puis il n'entendit plus rien que la confuse rumeur des souffles ; il ne vit plus rien que la clarté des lampes vigilantes. Et il s'assoupit.

Sébastien ne tarda pas à s'apercevoir que la société de Bolorec ne lui suffisait plus. Les autres élèves lui semblaient ennuyeux et grossiers, ils se moquaient de ses exaltations poétiques. Un vide s'était fait tout à coup dans sa vie. Quelque chose lui manquait véritablement, quelque chose d'essentiel, d'irremplaçable, comme le pain pour qui est affamé. Et la tristesse, une tristesse d'autant plus pénible à porter qu'elle était plus lourde de regrets, l'envahissait de nouveau. Il avait besoin d'une protection, d'une intelligence, d'une voix qui versât sur son esprit, sur son cœur, le

baume des paroles enchanteresses et consolatrices. Cette protection, cette intelligence, cette voix qu'il avait appelées, elles étaient venues à lui, inespérément à lui, si longtemps dédaigné de tout le monde, et voilà qu'il les repoussait, maintenant, sollicité par de sottes et coupables craintes qu'il lui était d'ailleurs difficile de préciser. Depuis qu'il se trouvait moins souvent en contact moins intime avec le Père de Kern, celui-ci ne l'effrayait plus. Au contraire, Sébastien s'étonnait, s'attendrissait de voir qu'il demeurait le même à son égard. Il aurait pu se venger de cette vilaine ingratitude. Eh bien ! non. Rien n'était changé aux bienveillantes allures de ce prêtre admirable et doux. Aucune des libertés spéciales, des gracieuses privautés dont Sébastien jouissait, ce saint homme ne les lui avait retirées ; et, dans ses yeux, dont le regard redevenait normal, il n'y avait ni sévérité, ni colère ; il n'y avait que la souffrance, une souffrance lumineuse et volontaire comme celle qui brille sur les visages décharnés des martyrs. Sébastien l'observait, ému, repentant, l'âme affligée de remords. Oui, il devait porter un cilice, se tuer de macérations, déchirer son corps aux pointes de fer des disciplines. Cela se voyait à la lenteur douloureuse de sa marche, à la douloureuse flexion de sa taille, à la douloureuse lividité de sa peau. Tout ce qui avait inquiété Sébastien dans les attitudes du Père, tout ce qui l'avait éloigné de sa personne, il n'y reconnaissait plus que des expressions de douleur. Et, dans un accès de gratitude exaltée et pénitente, pour tout ce que le Jésuite lui avait, si généreusement, donné de sa science, de son émotion, pour tout ce qu'il avait éveillé en lui de beau, de noble, d'ardent, il aurait voulu écarter les plis de sa soutane, et panser les marques rouges de sa poitrine, et baiser ses plaies saignantes. Enfin, une pensée égoïste l'accabla. Si le Père de Kern refusait de lui continuer ses leçons, s'il allait lui dire : « Vous n'avez pas eu confiance en moi, vous êtes indigne de mes bontés », il retomberait dans ses anciens dégoûts, dans ce même abandon moral où il avait végété, si misérablement opprimé par les maîtres, vaincu par les choses, la proie de cette éducation étouffante, qui faisait la nuit en son cerveau. Un jour que le Père, à la promenade, lisait son bréviaire, à l'écart, sous les arbres, Sébastien osa l'aborder, et, contrit, les joues rouges, les yeux baissés :

— Pardonnez-moi, mon Père, bégaya-t-il… J'ai été méchant… Je ne le ferai plus.

Le Père regarda Sébastien d'un regard aigu qui entra en lui, comme une vrille. Et il dit simplement, d'une voix qui avait la suavité triste d'un soupir :

— Que je vous ai plaint, mon enfant!… oh! mon cher enfant!

Après un silence, haletant :

— Mais Dieu m'a entendu, puisque vous vous repentez…

Il ferma son bréviaire et se mit à marcher lentement, éloignant d'un joli geste les branches trop basses qui barraient le passage. Sébastien se tenait à ses côtés, timide, vaincu, la tête penchée vers le sol, où tremblaient des gouttes de soleil.

— Ne parlons plus de cela, jamais, n'est-ce pas, mon cher enfant?… dit le Père. Nous devons oublier les offenses… nous devons même les aimer, comme les aima Jésus, puisqu'elles nous rendent plus chers les repentirs, et si doux les pardons!…

Il ajouta d'un ton ineffable qui secoua Sébastien jusqu'au plus profond de ses moelles :

— Ô petite âme inquiète, dans laquelle je lis!…

Sébastien n'osa lever les yeux sur le Père. Il lui semblait qu'en marchant, ses pieds ne courbaient pas la pointe des herbes et qu'il avançait dans la lumière, si haut, si grand, si surhumain, que son front touchait le ciel.

Les causeries quotidiennes, les leçons reprirent leurs cours interrompu. Tous les deux, le soir, ils revinrent dans l'embrasure de la fenêtre, et le petit Sébastien goûta un plaisir plus vif à ces rencontres coutumières, auxquelles la nuit prêtait un double mystère de fête religieuse et de rendez-vous défendu.

Le Père de Kern déploya toute sa grâce inventive à rendre ses leçons indestructiblement attachantes. Par le mot qui persuade et qui caresse, par l'éloquence évocatrice de l'idée, il savait expliquer, fixer en inoubliables images les choses les plus abstraites, et donner aux personnages les plus lointains du passé un caractère de séduisante contemporanéité qui les faisait plus visibles, plus proches, presque familiers. Sébastien s'étonna de s'intéresser passionnément à des détails de l'histoire qui l'avaient ennuyé, à la classe, à cause de leur rebutante sécheresse et qui, dans les leçons du Père, revêtaient un attrait de conte, une beauté parée de poésie. Tout revivait, tout s'animait, sous sa parole, qui avait

une puissance de suggestion incomparable. Son indulgence était extrême, sa pitié amollissante et universelle. Ses enthousiasmes précis, mesurés, octroyaient toujours une large place au rêve adventice. Il était dangereux plus encore par ce qu'il taisait et laissait deviner, que par ce qu'il disait réellement. Cependant les mots « amour », « péché » revenaient sans cesse sur ses lèvres, avec des inflexions lentes, comme s'il eût aimé à s'y attarder. Le mot « péché » surtout, à la façon dont il le prononçait, et l'entourait, semblait une fleur étrange qui attire par le danger même de son parfum ; et, bien qu'il en montrât l'horreur, en des dégoûts captieux, l'horreur en restait désirable et charmante.

— Vous êtes, maintenant, un petit homme, disait-il à Sébastien. Il faut vous habituer à regarder en face le péché. On l'évite mieux, en le connaissant davantage.

Il descendait à des confidences personnelles, parlait de sa vie qui, longtemps, avait été livrée au péché. Pour quelques plaisirs maudits, que de remords et que d'expiations ! Y aurait-il jamais assez de prières, pour effacer la trace des fanges anciennes ?

— Si je vous confie ces choses abominables, mon cher enfant, murmurait-il en serrant les mains de Sébastien d'une étreinte tremblée, c'est que je voudrais tant vous préserver du péché ! Ah ! si vous saviez comme il s'offre à nous, les mains pleines de fleurs, les lèvres pleines de sourires… Si vous saviez comme il a de belles chairs, d'enivrants parfums, pour nous tenter, pour nous perdre, et quelles séductions sont les siennes ! Que de fois j'ai frissonné pour vous !… Lorsque je vous voyais avec Kerral ou quelque autre de vos camarades, cela m'était une torture. Je me demandais : « Que se disent-ils ? Que se font-ils ? » Si vous vous égariez, à la promenade, je me disais encore : « Où sont-ils ? » Et j'avais l'anxiété de vous surprendre, cachés derrière une haie, ou blottis dans l'ombre d'un rocher… Comme j'ai veillé sur vous la nuit, cher enfant ! Ah ! les nuits sont tristes ! Elles me désolent. La passion y rôde, le péché y rampe. Et j'en connais tant de ces pauvres petits êtres dont le cœur est gangrené, et qui se murmurent des paroles brûlantes qui font rougir la sainte Vierge et pleurer Jésus. Ayez confiance en moi, ouvrez-moi tout votre cœur. Ne me cachez ni une mauvaise pensée, ni une action impure… Si vous avez commis le péché maudit, ne craignez pas de vous épancher en moi… C'est si bon de crier ses fautes !… Et Jésus a tant

de miséricordieuse indulgence, tant de pardons pour les petites âmes, comme la vôtre !

Il le pressait d'avouer d'imaginaires tentations, d'imaginaires impuretés, précisant ses questions, demeurées, jusqu'ici, timides et vagues. Lui aussi, il avait été perverti, au collège, par un camarade qu'il aimait ! Oh ! quelle honte !… et plus tard !… Avec des rougeurs, des embarras pudiques, de sanctifiantes humilités, il contait l'intérieur de sa famille, révélait des détails intimes, poignants… Une mère morte, adultère, à l'étranger… un père débauché, installant des concubines dans sa propre maison… une sœur mariée qui le recevait chez elle, demi-nue, au milieu de chiffons odorants et de dentelles, l'initiait à toutes les perversités de l'amour humain… La première, elle l'avait poussé dans les bras d'une femme qui avait achevé l'œuvre de dépravation commencée, si jeune, au collège !… C'est ainsi qu'il avait dégringolé tous les degrés du vice, qu'il s'était roulé dans l'enfer des plaisirs défendus… Enfin, Dieu avait eu pitié de lui… Un soir, en pleine orgie, il avait été miraculeusement touché de la grâce.

— Et, depuis, cher enfant, je vis dans l'amour, le véritable amour, l'immense amour de Jésus. Ah ! les fous qui vont demander à la créature humaine les courtes ivresses, les brèves extases, quand elles sont infinies, inexprimables, celles que donne la possession divine du corps de Jésus ! S'oublier en lui, se fondre en lui ! Promener, sur ce corps adorable, ses lèvres repentantes, coller sa bouche aux blessures béantes de ces flancs douloureux, baiser ces membres brisés, sentir contre sa chair mortelle l'embrasement de cette chair céleste !… Où donc trouver des délices comparables à celles-là ? Où donc rêver de pareils bonheurs, des bonheurs qui ne finissent jamais, et que la mort elle-même est impuissante à rompre ?…

Et, peu à peu, Sébastien entrait dans une atmosphère énervante et voluptueuse où, sous le voile de l'amour divin qui masque toutes les exaltations charnelles, toutes les sensualités irritées, toutes les dépravations organiques qui montent du sexe vierge au cerveau déjà souillé, il perdait, de jour en jour, d'heure en heure, sans le sentir, sans le voir, l'orientation de son équilibre moral, la santé de son esprit, l'honnêteté de son instinct. Il ne résista pas, il ne put pas résister à la démoralisation de sa petite

âme, habilement saturée de poésies, chloroformée d'idéal, vaincue par la dissolvante, par la dévirilisante morphine des tendresses inétreignables. Et ce travail sourd, continu, envahisseur, le Père de Kern en rendit complices le soleil, les brumes, la mer, les soirs languides, les nuits stellaires, toute la nature soumise, comme une vieille matrone, aux concupiscences monstrueuses d'un homme. Tous les deux, elle et lui, ne s'adressèrent pas directement aux organes inférieurs de l'enfant, ils ne tentèrent pas d'exciter les appétits grossiers qui dorment au fond des cœur les plus purs. Ce fut par les plus belles, par les plus nobles qualités, par la générosité de son intelligence, par la confiance de son idéal qu'ils insinuèrent, goutte à goutte, le mortel poison. Le moment était bien choisi pour ce viol d'une âme délicate et passionnée, sensitive à l'excès, environnée d'embûches tentatrices, attaquée dans les racines mêmes de la vie intellectuelle. Sous l'obsession de ces causeries, sous la persécution de ces rêves corrupteurs, Sébastien sentait naître en lui et s'agiter des troubles physiques d'un caractère anormal qui l'inquiétait, comme un symptôme de grave maladie. Une poussée de sang plus chaud gonflait et brûlait ses veines; une distension de ses muscles stimulait sa chair exaspérée; il avait les vertiges, les syncopes, les spasmes nocturnes, les érotiques digestions par quoi s'annoncent, chez les natures précoces, les premières commotions de la puberté.

Ce soir-là, les élèves s'étaient tous rendus à confesse. On devait, le lendemain, communier dès le réveil, et s'en aller ensuite, en pèlerinage, à Sainte-Anne d'Auray; un pèlerinage annuel impatiemment désiré comme une partie de plaisir. Neuf heures sonnaient à l'horloge, quand Sébastien, avec quelques compagnons retardataires, revint de la chapelle et entra dans le dortoir. Le Père de Kern était assis près de la fenêtre ouverte, un coude nonchalamment posé sur l'appui, songeur. La journée avait été accablante; des souffles chauds, étouffants, passaient dans l'atmosphère, chargée d'orage. Au ciel, de gros nuages s'amoncelaient, voilant la lune; le vent s'était levé, secouait les arbres du parc qui grondaient, sourdement, ainsi qu'une mer déferlant, au loin. Le Père de Kern arrêta Sébastien qui vint se mettre à sa place accoutumée.

— Je pensais à vous, mon cher enfant, lui dit-il, lorsque les autres élèves eurent rejoint leur cellule… Vous communiez demain ?… C'est un grand jour… Oh ! je me rappelle votre première communion… Qu'elle fut touchante !… De ce moment je me suis intéressé à vous, je vous ai aimé… vous êtes si peu pareil aux autres qui sont ici !… À chaque instant je découvre en vous des qualités exceptionnelles que je m'efforce de développer, de diriger… Je vous parle comme je ne parlerais à aucun, parce que vous comprenez, vous sentez des choses que pas un seul de vos camarades ne sent, ni ne comprend… Si je pouvais être tout à fait votre professeur, il me semble que je ferais de vous quelque chose… quelque chose de très grand… J'y ai pensé souvent… Ah ! comme je le voudrais…

Il soupira et regarda la nuit tourmentée, le ciel houleux où chevauchaient d'énormes vagues sombres, que la lune illuminait, en dessous et aux bords, d'éclatantes lueurs métalliques. Après une songerie de quelques minutes, il reprit d'une voix qui s'attrista :

— Seulement, vous n'avez pas confiance en moi… Vous me considérez comme un maître, alors que je suis votre ami, mon cher enfant… l'ami de votre cœur, de votre intelligence, l'ami de tout ce que vous rêvez et de tout ce qui est en vous, ignoré de vous-même et connu de moi. Ah ! comme cela m'afflige !

Il se tut. Le dortoir était redevenu silencieux. Un coup de vent, plus violent que les autres, se leva, ébranlant le toit au-dessus d'eux. Des ardoises arrachées volèrent et tombèrent dans la cour. Le Père de Kern ferma la fenêtre.

— Venez avec moi ! fit-il.

Il longea la rangée des cellules, sortit du dortoir, descendit des escaliers, s'engagea dans des couloirs faiblement éclairés d'une clarté de lampe agonisante, traversa des couloirs sombres où la lune dessinait, en blancheurs tristes, sur les dalles, les rectangles des fenêtres et l'ombre des meneaux. Sébastien, sans raisonner, le suivit. Où allaient-ils ainsi, dans cette louche, vacillante lumière, dans cette ombre claustrale, si pleine de silence, dans cette solitude, où leurs pas, à peine, s'entendaient ? Il ne se le demanda même point.

— Marchez plus doucement ! recommanda le Père, qui, avec précaution, l'œil inquiet, l'oreille guetteuse, avançait sur la pointe des pieds, rasant les murs.

Sébastien essaya de conformer ses mouvements à ceux de son guide. Aucune pensée mauvaise ne lui venait, aucune peur. Il s'étonnait seulement, d'un étonnement vague, qui n'était pas sans plaisir, de parcourir, à cette heure nocturne, ces coins du collège, qu'il ne connaissait point, ces tortueux escaliers, ces corridors aux angles brusques, ces paliers lugubres où, dans l'ombre plus dense, des lampions fumeux remuaient des lueurs de crime. Enfin, ils s'arrêtèrent devant une porte que le prêtre ouvrir sans bruit.

— Entrez, dit-il.

Comme Sébastien, un peu tremblant maintenant, hésitait, le Père de Kern le prit par la main, l'entraîna dans du noir et referma la porte, qu'il verrouilla soigneusement. Sébastien avait senti dans la sienne cette main moite et qui tremblait, elle aussi. Il frissonna. Et, à ce moment même, il eut la peur, — une peur angoissante, horrible, — la peur de toutes ces marches descendues, de tous ces couloirs traversés, de toutes ces livides lumières, de toutes ces ombres inconnues, et de ce noir surtout dans lequel il était, seul, avec cet homme. D'abord il ne vit rien qu'un jour blafard, lamellé, sinistrement projeté sur le plancher et sur le plafond par une fenêtre aux persiennes closes. Ce jour était funèbre ; il reflétait une pâleur opaque, une blancheur morte de linge. Autour de ce jour, où l'ombre du Père passait et repassait, c'était la nuit, une nuit hallucinante, pas si profonde, cependant, que ses yeux, s'habituant à l'obscurité, n'y distinguassent des objets vagues, des profils perdus de meubles, des formes inachevées et, dans le fond, contre quelque chose qui ressemblait à un mur, quelque chose d'horizontal, de rigide et de long, qui ressemblait à un sépulcre. Pourquoi était-il là ? Quelle force diabolique l'avait poussé à venir là, à suivre le Père, sans savoir, sans rien demander, sans rien pressentir ? Pourquoi, si ses intentions étaient avouables, le Père avait-il montré cette inquiétude d'une rencontre ? Pourquoi ce cheminement prudent, effacé, de maraudeur qui craint d'être surpris et de criminel qui va au crime ?… Qu'allait-il donc s'accomplir d'effrayant ? Des histoires tragiques de meurtre, d'égorgement, assaillirent son esprit. Il

s'affola. Il crut entrevoir de terrifiantes faces d'assassins, des mains étrangleuses, des couteaux levés. Au plafond, dans le carré du jour, l'ombre du Père oscilla comme un pendu. Et le vent s'était tu. Il ne percevait plus qu'un bruit sourd, lointain, sanglotant, un bruit inexprimable de plaintes étouffées… Le Père ne parlait pas. Il allait et venait, à peine visible. Mais sa présence emplissait cette nuit d'une surnaturelle terreur… Sa présence se révélait à des heurts, à des chocs, à des glissements qui laissaient après eux, d'étranges résonances… Sébastien entendit des grincements de serrures, des vibrations de cristal, une multitude de sons dont la cause, en ce lieu, l'épouvantait… Que préparait-il ? Quel supplice ? Quelle torture ?… Quelle mort ? Il pensa aux promenades de Pen-Boc'h, à la mer, à Bolorec ; se cramponna désespérément à des idées riantes, des visions calmes ; s'accrocha à tout ce qui pouvait l'aimer, à tout ce qui pouvait le défendre : son père, Mme Lecautel, Marguerite. Mais ces évocations fuyaient, disparaissaient, une à une, pareilles aux oiseaux effrayés qui se lèvent des haies épaisses et s'en vont en poussant des cris… Il suffoquait. Une sueur froide mouillait sa peau ; ses jambes flageolaient.

— Mon Père !… Mon Père ! implora-t-il.

— Parlez plus bas, mon enfant… On pourrait nous entendre.

Cette voix, dans ces ténèbres, avait quelque chose de si inaccoutumé, un son si bref, si étranglé, qu'elle redoubla l'effroi de Sébastien… On pourrait l'entendre ?… Mais il voulait qu'on l'entendît… Ah ! si l'on pouvait l'entendre !… Il cria plus fort :

— Mon Père ! Je vous en prie… Je vous en supplie… Ramenez-moi, là-bas, au dortoir… Ramenez-moi…

— Mais taisez-vous donc, petit malheureux… Que craignez-vous ?

Le Père était près de lui, cherchait sa main… Il murmura, à voix basse.

— Calmez-vous, mon cher enfant, et n'ayez pas peur. Pourquoi faut-il que vous ayez toujours peur de moi !… Qu'ai-je donc fait, pour cela ?… Allons !… Allons !…

Il l'attira doucement, dans le fond de la chambre, le fit asseoir sur le bord du lit…

— Comme vous tremblez !… Pauvre petit !… Tenez, buvez un peu. Cela vous fera du bien.

Et présentant à ses lèvres un verre plein d'un breuvage fort et parfumé, il répéta :

— Comme vous tremblez !

Lorsque Sébastien eut avalé quelques gorgées de liqueur, le Père frotta une allumette contre sa soutane, alluma une cigarette. À la lueur courte et brillante, l'enfant entrevit une chambre claire, propre, austère, des meubles de bois blanc, au milieu du mur blanchi, en face de lui, un crucifix, et çà et là de pieuses images. La netteté de la chambre, grave comme une cellule de moine, l'apparition protectrice d'objets religieux diminuèrent ses appréhensions. Mais la cigarette, dont l'odorante fumée emplissait la chambre, l'étonna, substitua à ses épouvantes de tout à l'heure une curiosité presque amusée, très intriguée surtout.

Le Père s'assit près de lui, demeura quelques secondes sans parler; et Sébastien, moins inquiet, aspira l'odeur du tabac à pleines narines, et suivit le point brillant de la cigarette, qui voletait, dans l'ombre revenue, capricieuse, ainsi qu'une luisante mouche.

— Êtes-vous plus calme, maintenant ? demanda le Père de Kern, d'une voix si doucement chuchotée, qu'elle rompit à peine le silence de la chambre…

Et soupirant, sur un ton d'affectueux reproche.

— Pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi ?… Ne vous ai-je pas prouvé mille fois et de mille manières, que je vous aimais ?… Qu'est-ce qui vous fait peur, mon enfant ?… Dites-le moi… Cette obscurité, n'est-ce pas ? Cela, sans doute, a frappé votre imagination nerveuse… Pauvre petit cœur que j'aime, jusque dans ses faiblesses… Mais n'est-ce pas, au contraire, une chose charmante que cette obscurité ?… Et les paroles qu'on dit n'y sont-elles pas plus belles, murmurées si bas, qu'on croirait qu'elles reviennent de très loin, de l'au-delà !… Vous vous y habituerez, mon cher enfant, car nous viendrons ici souvent. Et comme vous aimerez cette retraite si tranquille, loin des autres, loin de tout bruit… Je vous dirai des vers, je vous raconterai les belles légendes de l'histoire. Vous verrez comme c'est exquis, la nuit, cette solitude de chapelle, cette paix de forêt que rien ne trouble… où tout se ranime, où tout revit, où tout se colore aussi des couleurs magnifiques du mystère et du rêve !… Combien de fois, lorsque j'étais triste, désespéré, lorsqu'il me semblait que le

cœur de Jésus se retirait de moi, combien de fois me suis-je réfugié dans cette chambre!… Si vous saviez, mon cher enfant, comme j'y ai prié!… Quelles larmes heureuses j'y ai versées! C'est là où Jésus m'apparaît le mieux, là où je touche sa réelle chair, aimée de la douleur… là, où l'extase de l'adorer est sans fin!… Oh! mon cher enfant, si vous saviez…!

Il s'était rapproché de Sébastien, sa main dans celle de l'enfant. Sa voix était devenue haletante. Les mots n'arrivaient plus qu'entrecoupés de tremblements nerveux et d'efforts gutturaux. Il répéta :

— Oh!… oui!… que j'y ai… prié!…

Malgré son trouble, Sébastien ne pouvait s'empêcher de remarquer malicieusement que cette piété exaltée, que ces ardentes extases divines s'accordaient difficilement avec le plaisir, plus laïque, de fumer des cigarettes et de boire des verres de liqueur. Et l'agitation insolite du Père, le frôlement de ses jambes, cette main surtout, l'inquiéta. Cette main courait sur son corps, d'abord effleurante et timide, ensuite impatiente et hardie. Elle tâtonnait, enlaçait, étreignait.

. . . . . .

Maintenant Sébastien était au bord du lit, à moitié dévêtu, les jambes pendantes, anéanti, seul. Seul?… Oui. Il tâta, de la main, autour de lui, le vide; il tâta, de la main, autour de lui, les couvertures défaites. Il était seul. Dans ses membres, il ressentait comme un brisement, sur ses joues, comme une brûlure douloureuse. Son cerveau était meurtri, et lourd, lourd affreusement, si lourd qu'il ne pouvait pas le porter. Il y avait dans ses souvenirs une interruption, une cassure brusque, violente, terrible. Rêvait-il? Mais non, il ne rêvait pas. Il ne rêvait pas, car le Père aussi était là. Il était là, dans l'ombre, furetant. Sa silhouette passait et repassait, noire, agile, infernale, dans le rectangle de jour livide qui s'était obliquement allongé, sur le plancher, et coupait la pièce, en toute sa largeur, d'une blancheur morne de suaire. Et c'étaient les mêmes heurts, les mêmes chocs, les mêmes glissements, que lorsqu'il était entré là… depuis combien de temps? Au loin, très loin, assourdi par des interpositions de murs, le vent râlait ses obscures, ses monotones plaintes.

— Buvez un peu, mon enfant, cela vous fera du bien…

Le son de cette voix le fit sursauter. Cependant, il tendit avidement ses lèvres au verre qu'on lui offrait. Il avait une soif ardente, une soif inextinguible. Il but quelques gorgées.

— Merci ! dit-il, machinalement.

Puis il entendit les mêmes grincements de serrures, les mêmes vibrations de cristal. Puis il vit la chambre s'éclairer à la lueur d'une allumette, le Père allumer une cigarette, le petit tison rouge brûler et danser dans l'ombre. Il était sans haine, parce qu'il était sans pensée. De ce qui venait de s'accomplir d'abominable, de ce crime — le plus lâche, le plus odieux de tous les crimes —, de ce meurtre d'une âme d'enfant, aucune impression morale ne subsistait dans son esprit. Il éprouvait une lassitude aux vertèbres, une soif qui lui desséchait la gorge, un accablement général de ses membres et de toute sa chair, qui ne laissait d'activité à aucune autre perception de la sensibilité ; mais pas une souffrance intérieure. S'apercevant qu'il se trouvait, en partie, dévêtu, il remit de l'ordre dans ses habits, et ne bougea plus. Il aurait voulu boire. Des bruits de sources chantaient à ses oreilles ; des fontaines d'eau claire se montraient, en de frais paysages, sous des branches pendantes et des lianes fleuries ; il respirait des parfums d'herbe mouillée ; se penchait sur des margelles de puits. Il aurait voulu aussi s'étendre sur le lit comme sur de la mousse, et dormir longtemps ; il aurait voulu surtout ne pas voir cette clarté pâle de lune qui coupait, en deux, la pièce, et rester, dans l'ombre, toujours. L'idée de retraverser ces couloirs, de gravir ces escaliers, ces lumières louches, le dortoir, lui furent un ennui.

Le Père vint s'asseoir, près de lui. Sébastien sentit la pesanteur de ce corps contre le sien. Il ne se recula pas.

— Laissez-moi, mon Père, dit-il… Laissez-moi.

Il y avait de la tristesse dans sa voix, mais non point de l'épouvante ni du dégoût. Le Père s'enhardit.

— Laissez-moi ! Oh, je vous en prie, laissez-moi.

Il osait parler, à cause des ténèbres qui les enveloppaient tous les deux et qui lui cachaient ce visage, ce regard. Mais il comprenait qu'il serait demeuré sans voix, dans la lumière, que la vue de cet homme lui serait désormais insoutenable, qu'il ne pourrait plus lever les yeux sur lui, qu'il mourrait de honte. La pensée d'être maintenant obsédé par cette présence continue, par

l'image persécutrice et sans cesse vivante, et à toute minute évoquée, de sa souillure, la certitude de ne plus se soustraire, jamais, à cette hantise, ni pendant l'étude, ni pendant les récréations et les promenades, ni au dortoir, où l'ombre du prêtre, sur les rideaux de la cellule, viendrait lui rappeler l'indélébile horreur de cette nuit, chaque soir, tout cela l'accabla. Oh ! pourquoi n'avoir pas écouté ses pressentiments ? Pourquoi s'être laissé reprendre, malgré son instinct divinateur, aux paroles berceuses de cet homme, à ses conseils empoisonnés, à ses poésies, à ses tendresses qui masquent le crime ? Et ce qui l'irritait, c'était de n'avoir contre ce criminel aucune haine ! Il ne lui en voulait pas ; il s'en voulait à soi-même de sa confiance absurde et complice.

— Voyons, mon enfant, dit le Père. Il faut rentrer.

Et, cyniquement, de sa main tâtonnante, s'assurant que les vêtements de Sébastien étaient en ordre, il demanda :

— Avez-vous rajusté vos habits ?

— Non, non, laissez-moi… Je ne veux pas rentrer… Ne me touchez pas… Oui, j'ai rajusté mes habits.

— Nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps… Il est tard, déjà !…

— Non, non… laissez-moi !

— Sébastien, mon enfant, mon cher enfant, comprenez donc que c'est impossible…

— Je comprends, je comprends… Je veux rester… Laissez-moi !

Un silence se fit. Le Père s'était levé, arpentait la chambre, soucieux. Il n'avait pas prévu cette résistance obstinée d'enfant, cet irréductible entêtement contre lequel il se butait, et qui pouvait être sa perte. Il eut la vision nette, rapide, des ennuis, des dégoûts, des scandales qui en seraient l'inévitable conséquence : les peines disciplinaires, l'exil lointain, ou l'insoumission qui le rejetterait dans les marges fangeuses de la vie. Que faire, pourtant, si Sébastien refusait de s'en aller ? Le raisonnement n'arrivait plus à cet esprit ébranlé par une commotion cérébrale, si intense, qu'elle avait brisé, en lui, le sentiment le plus persistant de l'homme, celui de la défense personnelle. Employer la force ? Il n'y fallait pas songer non plus. Les cris, la lutte, c'eût été pire encore que cette exaspérante inertie. Puis, il se reprochait amèrement cette aventure où il n'avait pas goûté les joies promises :

« Je l'aurais cru mieux préparé, se dit-il. J'aurais dû attendre. » L'avenir aussi l'inquiétait : « Que je le ramène !… Oui, mais demain ? Ce petit imbécile est bien capable de me livrer en se livrant soi-même. » Combien, attirés par lui, étaient venus, en cette chambre, les uns déjà pourris, les autres candides encore, et qui n'avaient pas fait ces déplorables manières ! Il se plut un instant à revoir passer, en cette ombre obscène où s'obstinait Sébastien, sur ce lit impur où la honte le retenait cramponné, la file des petits martyrs pollués, des petites créatures dévirginées, ses proies étonnées, dociles ou douloureuses, tout de suite vaincues par la peur, ou soumises par le plaisir. Et si le matin allait les surprendre, là, tous les deux, leur couper la retraite ! Il pensa combien le meurtre serait doux, s'il n'était impossible en cette circonstance, dans ce lieu, et quel soulagement il en éprouverait, s'il ne fallait rendre compte de cette petite existence obscure et misérable, de cette larve humaine en qui n'éclorait même pas la fleur du vice qu'il aimait.

Le Père de Kern revint auprès de Sébastien. Il dit simplement, d'un ton impérieux de maître qui rappelle son élève au devoir oublié :

— Vous savez que vous communiez demain matin.

L'effet de cette phrase fut électrique. Sébastien se dressa debout, frissonnant. C'est vrai, il devait communier le lendemain, dans quelques heures. Il ne le pouvait plus, maintenant. Tous les autres iraient, graves, pieux, les mains jointes sur la poitrine, tous les autres iraient à la Sainte-Table. Lui seul, comme un maudit, resterait à sa place, désigné au mépris universel, sa face portant l'empreinte ineffaçable de son infamie, tout son corps exhalant une odeur d'enfer. De nouveau, il s'affaissa sur le lit, et, les yeux pleins de larmes, il murmura :

— Mais je ne veux plus !…

— Et qui vous en empêche ?… interrogea le Père.

— Après ce que vous… Après ce que je… Après ce péché… ?

— Eh bien, mon cher enfant, ne suis-je pas là ?… Ne puis-je entendre votre confession ?…

— Vous ! s'écria Sébastien dans un soulèvement d'horreur… Vous !…

La voix du Père redevint caressante et lente, humiliée et triste.

— Oui, moi… Je suis prêtre… J'ai le pouvoir de vous absoudre… même indigne, même coupable, même criminel… Le caractère sacré qui fait que je puis vous rendre, si misérable que je sois, la paix de la conscience et l'orgueilleuse pureté de votre corps, la candeur de votre petite âme d'ange, je ne l'ai point perdu… Moi, qui suis retombé dans l'enfer, je puis vous redonner le paradis… Écoutez-moi… Tout à l'heure… là, je ne sais ce qui a égaré ma raison… j'ai obéi à quelles suggestions de folie ?… Je l'ignore… Dieu m'est témoin que mes intentions étaient nobles… C'est affreux, ces rechutes soudaines des passions qu'on croit abolies, et vaincues par des années de prières et de repentir !…

Il s'agenouilla, posa son front sur les genoux de Sébastien, et poursuivit :

— Je ne veux pas diminuer mes responsabilités, amoindrir mon crime. Non. Je suis un monstre… Pourtant ayez un peu pitié de moi, de moi qui suis à vos pieds, vous demandant pardon… Vous, rien ne vous a touché, rien ne vous a sali parce que vous êtes un enfant, mais moi ! Pour racheter mon âme, pour effacer ce crime… — et pourrais-je la racheter, cette âme, et pourrais-je l'effacer, ce crime ?… — quelles longues expiations ! Cette chair que j'ai souillée, cette chair où, malgré les jeûnes, les prières, les supplices, le péché dormait encore, il faudra que je la déchire, que je l'arrache fibre à fibre, avec mes ongles, avec…

Sébastien vit des instruments de supplice, l'épouvante des chairs tenaillées, des os broyés, des ruissellements de sang, et saisi d'horreur et de pitié, il s'écria :

— Mon Père !… Non… Non… Je ne veux pas que vous fassiez cela à cause de moi… Je ne veux pas… Je ne veux pas…

— Il le faut, mon cher enfant, répondit le Père de Kern, d'un ton résigné… Et ce supplice me sera doux, et je bénirai ces tortures, si vous m'avez pardonné, et permis, par une absolution de vos fautes, qui sont miennes, hélas ! de rendre à votre âme la pureté et la paix. Ce que je vous demande, c'est demain, à la communion, de prier pour moi.

Sébastien se leva, résolu. Il ne souffrait plus. Une ivresse était dans son cœur, une force était dans ses membres, et il aurait voulu que des lumières éclatantes, des embrasements d'église, tout d'un coup, incendiassent la chambre de leurs exorables

clartés. À son tour, il s'agenouilla, fervent, aux pieds du Père, et, se frappant la poitrine, baigné de larmes, sûr de racheter une âme et d'apaiser la colère de Dieu, il se confessa.

— Mon Père, je m'accuse d'avoir commis le péché d'impureté; je m'accuse d'avoir pris un plaisir coupable. Je m'accuse…

Et, tandis que le Père, étendant ses mains bénissantes, ces mains qui, tout à l'heure, dans l'ombre, hideuses et profanatrices, avaient, à jamais, sali l'âme d'un enfant, murmurait : « *Absolvo te* », il pensa :

— Au moins, de cette façon, il n'ira pas bavarder avec le Père Monsal.

VI

La route de Vannes à Sainte-Anne n'est qu'une longue tristesse. Elle donne l'impression des pays bibliques, des plaines désolées de l'Asie Mineure. On dirait que d'anciens soleils, maintenant éteints, ont desséché, stérilisé, calciné ce sol de cendre durcie et de fer pulvérisé, où ce qui pousse est sombre et chétif, où l'eau elle-même brûle comme un acide l'herbe rare, où ne florit que la fleur rouillée de l'âpre ajonc et de la brande, à peine rose. Instinctivement, sur les poussières mortes, on cherche l'empreinte des pas des prophètes, et la trace des longs cheminements des pèlerins. C'est dans de semblables paysages que saint Jean hurla ses imprécations.

Pour accomplir leurs mystères, les religions ont toujours choisi des lieux maudits et décriés; elles n'ont pas voulu que, près de leur berceau, éclatât la joie de la nature qui déshabitue des Dieux. Il leur faut l'ombre, l'horreur des rocs, la détresse des terres infertiles, et les ciels sans soleil, les ciels couleur de sommeil, où les nuages qui passent perpétuent le rêve des patries futures et des repos éthérisés.

Au sortir des prairies et des cultures suburbaines, la route traverse des landes désertes, traverse des bois de pins solitaires, traverse de silencieuses gorges où, sur les pentes arides, les roches s'éboulent. Ah! qu'elles sont tristes les pierres, et qu'elle est inexprimable la mélancolie de ces espaces mornes où l'on dirait que se sont taries les sources de vie! Tout y est plus petit, plus malingre, plus rabougri qu'ailleurs. Il semble que l'homme, les

bêtes et les végétaux aient été arrêtés, dans leur croissance. Les arbres, fatigués de grandir, se nouent très bas en rachitiques bosses, et l'on voit des vieilles gens pareilles à des enfants flétris. Cela serre le cœur, inquiète l'imagination, et l'on comprend qu'à la misérable humanité, rivée par des siècles de misère à cette inféconde glèbe, les légendes consolatrices, les prières qui ouvrent la porte mystique des Espoirs, soient plus nécessaires que le pain. Parfois, ainsi que de graciles fleurs égarées au milieu des dures plantes de la lande, l'on rencontre, en chemin, de jeunes paysannes d'une beauté ancienne, d'une pâleur liturgique de vitrail. Avec leurs coiffes aux ailes carrées, leurs fichus de couleur, qui découvrent les onduleuses nuques, leurs robes de bure aux plis lourds de statue, elles vont, lentes, gothiques, évoquant un autre temps, le temps où Van Eyck peignait ses vierges, et leur visage pacifique, et leurs longues mains jointes, et leur taille droite.

Sébastien suivit les rangs, très vague, sans savoir qui le poussait, ni où il allait. Après quelques heures d'un sommeil de plomb, il s'était levé, avec une lourdeur dans le cerveau, une lourdeur dans les membres, quelque chose d'accablant qui ne lui laissait que le sentiment lointain d'une arrière-souffrance. Encore engourdi, il avait communié machinalement, sans accorder à cet acte religieux, qui le troublait tant d'ordinaire, plus d'attention qu'à sa toilette… Il avait plu, pendant la nuit; l'orage s'était fondu en averses furieuses; une vapeur légère s'envolait des feuillages lavés et des verdures plus noires de la lande où, çà et là, des flaques d'eau blanchissaient. L'air du matin, en dissipant les fumées pesantes qui obscurcissaient son cerveau, la marche, en dérouillant ses articulations raidies, le rappelèrent à la conscience de la réalité et de la vie. Un à un, ses souvenirs se précisèrent : les couloirs, les escaliers nocturnes, la chambre et le carré de jour sinistre de la fenêtre. Ce fut un moment d'angoisse affreuse, un moment horrible, où toutes les angoisses de cette irréparable nuit, il les revécut avec un redoublement de douleur et de honte, de honte physique et de douleur morale… À dix pas, devant lui, le Père de Kern marchait, en dehors des rangs, son bréviaire sous le bras, le buste indolent et balancé, le profil très pâle, l'œil gai et sans remords. Sans remords! Cela lui parut une chose inconcevable. Il s'attendait à le voir accablé comme lui, les paupières

rougies de larmes, les épaules écrasées sous le poids du repentir. Peut-être l'eût-il aimé ainsi; certainement, il en eût eu pitié. Eh bien, non… Il y avait dans tout son corps une aisance, une liberté d'allures, un oubli qui lui firent une peine atroce. S'il était venu vers lui, attristé, contrit, suppliant, peut-être Sébastien l'eût-il repoussé; peut-être lui aurait-il dit : « Non… laissez-moi. » Mais il eût été content tout de même. Au contraire, pas une seconde le Père ne l'avait regardé; pas une seconde, il n'avait pensé à lui; avec une joie visible, impénitente, comme si rien ne s'était passé, comme s'il ne s'était accompli aucun crime, il aspirait à pleines narines la brise matinale et les odeurs fraîches qui montaient de la terre. Sébastien ne put supporter davantage la vue de ce prêtre, si cruelle et si odieuse. Pour l'éviter, il songea, un instant, à prétexter une maladie subite, et à rester là, seul, sur un talus, alors que les autres s'en iraient là-bas. Puis il baissa la tête, et silencieux, ahuri, pendant toute la route, il eut les yeux fixés sur le dos des élèves, marchant devant lui.

À mesure qu'ils avançaient, la route se peuplait de pèlerins. Ils arrivaient à travers la lande, par bandes, de très loin, sortaient des gorges, débouchaient de toutes les sentes. Aux carrefours, c'étaient des voitures pleines à chavirer, des charretées joyeuses, s'attardant devant les cabarets, et mêlant les verres de cassis aux cantiques, déjà ivres d'eau-de-vie et d'eau bénite. Si Sébastien avait eu plus de liberté d'esprit, il se fût amusé à regarder les costumes de ces hommes, et les coiffes de ces femmes. L'histoire pittoresque de la Bretagne défilait toute, en menus chiffons de batiste, de mousseline et de tulle. Hennins hautains, fanchons mutines, imposants diadèmes, tiares juives, bonnets sauvages de Tcherkesses, coquets toquets, elles passaient les filles de Saint-Pol, de Paimpol et de Fouesnant, elles passaient aussi les Bigoudens de Pont-L'Abbé, dont l'étrange coiffe phallique se paillette de clinquant et de broderies barbares, et les pâles vierges de Quimperlé, si minces, si fragiles, si monastiques, et les hardies commères de Trégunc et de Concarneau, faites pour l'amour; et les sardinières de Douarnenez, promptes à la riposte ordurière, sous le pauvre châle de veuve qui leur rétrécit les épaules; et les pêcheuses de goémon de Plogoff, aux reins solides, aux flancs féconds. La lande s'égayait de ces grands rubans flottants, de ces vivantes fleurs processionnelles, de ces vols neigeux d'oiseaux

voyageurs, qui rompaient la solitude noire des plaines, la solitude grise du ciel, le silence obstiné des pierres solitaires. Et, l'air soufflant sur les touffes d'ajonc apportait, avec des bruits traînants de mélopée, des arômes de vanille, par quoi s'embellissait, s'attendrissait l'austère paysage. Mais Sébastien ne sentait rien, n'entendait rien, ne voyait rien. Bolorec marchait près de lui, la figure en fête, les yeux brillants, les lèvres en train de chansons natales. Parmi les filles qui passaient, il reconnaissait celles de son pays, à leurs coiffes plates sur le haut de la tête, et dont les bords s'envolent au vent, comme des ailes. Et il disait, pinçant au bras Sébastien :

— Tiens, regarde donc… Elles sont de chez moi… Ce sont elles qui dansent sur la lande, et qui chantent… tu sais bien… qui chantent ?

Quand j'aurai quatorze ans,
Toute la nuit, je me divertirai
La ridé !
Avec mes amants
Avec mes galants.
Tout le jour aussi l'amour je ferai
La ridé !
Quand j'aurai quatorze ans
Avec mes galants
Avec mes amants
Qui sont jolis comme des goélands.

Mais Sébastien n'écoutait pas Bolorec qui disait encore :

— Regarde donc les gars, avec leurs vestes blanches et leurs verts épis de mil qui tremblent sur leurs grands chapeaux… Ils sont de chez moi, aussi, les gars…

Et il reprenait, en balançant la tête, musicalement :

Quand j'aurai quatorze ans…

Aux approches de Sainte-Anne, il fallut ralentir la marche et resserrer les rangs. La foule grossissait, arrêtée devant des boutiques où l'on vendait des médailles bénites, des scapulaires, des cœurs enflammés de Jésus, de petites images miraculeuses de sainte Anne et de la Vierge. Près des boutiques, sur des feux de

lande sèche, de bonnes femmes faisaient griller des sardines et débitaient d'innommées charcuteries aux passants. Une odeur de cidre, d'alcool frelaté, s'aigrissait dans l'air, chargé de lourdes exhalaisons humaines. Couverts de vermines grouillantes, de fanges invétérées, soigneusement entretenues pour les pèlerinages, d'invraisemblables mendiants pullulaient et demandaient la charité, sur des refrains de cantiques. Et des deux côtés de la route, sur les berges, des estropiés, des monstres, vomis d'on ne sait quelles morgues, déterrés d'on ne sait quelles sépultures, étalaient des chairs purulentes, des difformités de cauchemar, des mutilations qui n'ont pas de nom. Accroupis dans l'herbe ou dans la boue du fossé, les uns tendaient d'horribles moignons, tuméfiés et saignants; d'autres, avec fierté, montraient leur nez coupé au ras des lèvres, et leurs lèvres dévorées par des chancres noirs. Il y en avait qui, sans bras, sans jambes, se traînaient sur le ventre, cherchaient à tirer des effets comiques de leurs membres absents, hallucinants et hideux paradoxes de la nature créatrice. Des femmes, les mamelles mangées et taries, allaitaient des enfants hydrocéphales, tandis qu'une sorte de gnome effarant, à la tignasse rousse, aux yeux morts, sautillait sur des pieds retenus dans d'énormes boulets de chair molle et dartreuse. Un instant, la file des élèves s'arrêta, et Sébastien vit à sa droite, couché sur un mètre de pierres, un tronçon de corps nu, une poitrine tailladée à vif, cuirassée de pus luisant comme une armure, un monstrueux ventre d'hydropique où remuaient, soulevées par le mouvement respiratoire, des squames poissées, des plaies à facettes, amas de viande corrompue et multicolore, si horribles qu'il détourna la tête, très pâle, une nausée aux lèvres.

— Et pourtant, pensa Sébastien, je suis aussi repoussant que ces misérables. Moi aussi, je suis maintenant un objet d'horreur. Chaque place de mon corps est marquée d'une fange qui ne s'effacera plus…

Et tout haut, s'adressant à Bolorec d'une voix craintive, suppliante :

— Est-ce que je te fais horreur, dis… Dis-moi si je te fais horreur?…

À son tour, Bolorec n'écoutait pas. Après avoir jeté un coup d'œil insensible sur les monstres étalés sur la berge, il cherchait, dans la foule, les gens de son pays, heureux de les reconnaître,

d'aspirer un peu de l'odeur de sa lande à lui, de revoir des coins de paysages préférés, tout pleins de sa liberté, de ses haltes paresseuses et des arbres dont il avait fouillé l'écorce et taillé les nœuds. Cette joie sereine, qui remettait dans les regards de son ami des lumières infinies d'idiot, cet élan tranquille vers les souvenirs purs, causèrent à Sébastien un véritable supplice. Il ne pourrait plus jamais la ressentir cette délicieuse joie, il ne pourrait plus rien revoir, rien entendre, ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir, il ne pourrait plus rêver. Toujours serait présente l'ombre maudite, la salissante, la dévorante image de sa perdition.

— Dis-moi donc si je te fais horreur ! répéta Sébastien.

Bolorec n'écoutait pas. Il murmurait, l'esprit envolé vers les plaines familières :

Quand j'aurai quatorze ans…

À cette époque, la fastueuse et laide basilique qui, aujourd'hui, érige sur ce morceau de terre stérile, appauvri encore par cette opulence brutale, sa masse de pierre travaillée et sa géante tour, qu'écrase la statue colossale de sainte Anne, n'existait pas. C'était, près du champ sacré de Bocenno, une petite chapelle de village, humble et pauvre comme les malheureux qui venaient y prier. À peine si, basse et de crépi obscur, elle se distinguait des autres maisons qui l'entouraient. Sous ces voûtes primitives, aux charpentes apparentes et gauchies, il n'y avait point d'ors, point de marbres, point de bronzes, point de colonnes orgueilleuses, ni d'autels insolents et parés, semblables à des lits de courtisane. Son seul luxe, sa seule richesse, c'étaient les ex-voto naïfs qui couvraient les murs nus, les bateaux suspendus dans les nefs par des marins sauvés d'un naufrage, et l'autel candide où, parmi les fleurs toujours fraîches et les lumières des cierges jamais éteints, la sainte — une sainte de plâtre doré — versait sur les fidèles l'illusion chère de ses miracles et de ses bontés.

Sébastien ne put prier. Sur la même rangée que lui, dans la grande nef, entre les bancs, le Père de Kern était agenouillé, les coudes sur un prie-Dieu. Il ne le voyait pas, mais il le sentait là, et cette présence glaçait ses élans, empoisonnait ses ferveurs. La

prière commencée ne s'achevait pas ; elle fuyait aussitôt, se dissipait, insaisissable, comme une fumée. Et puis, il lui sembla que la sainte détournait de lui son regard peint, mais qui savait tout. Alors, tant que dura l'office, il fixa les yeux sur une frégate, une frégate qui se balançait au-dessus de lui, dans l'air, au bout d'une chaînette. Cette frégate, avec ses mâts, ses voiles hissées, petite ainsi qu'un jouet d'enfant, lui parla de voyages lointains. Il aurait voulu partir, emporté par ces gentilles voiles, sur des flots inconnus, s'enfoncer loin, plus loin, mettre des mers, des continents, d'infranchissables montagnes entre lui et cet homme qui osait prier, qui pouvait prier, cet homme qu'il ne voyait pas et dont l'image était partout, emplissait tout, ses pensées, ses prières, et la lumière du ciel, et le mystère des bois, et l'âme rude de la lande, et les ténèbres de la nuit, et jusqu'aux prunelles de plâtre de la bonne mère sainte Anne. Longtemps aussi, il s'oublia à parcourir les ex-voto simplistes retraçant d'extraordinaires et consolantes aventures : des lions pacifiés, des morts ressuscités, des pécheresses illuminées par la grâce. En sortant de la chapelle, sous le portail, dans une bousculade, Sébastien frôla le Père de Kern, et cela lui causa comme une exaspération de la peau.

Après le déjeuner, qui fut servi dans le parc de la Chartreuse d'Auray, Sébastien, irrité des gaietés bruyantes et des joies déchaînées autour de sa tristesse, éprouva un besoin de solitude. La société de Bolorec, même, lui était pesante et pénible. Seul, il espéra se reconquérir. Il se retira assez loin de ses camarades, sur une hauteur, et s'assit dans l'herbe, le dos contre un chêne qui le couvrait de son ombre. De là, il suivait les mouvements des élèves. Les uns, fatigués de la course, s'étendirent à terre et dormirent, les autres se mirent à jouer. Rien de ce qu'il avait vu, depuis le matin, n'était dans sa pensée. L'image des choses, que d'ordinaire il gardait si fortement empreinte dans sa mémoire, s'effaçait sans laisser le moindre reflet. Il avait déjà oublié la chapelle, les fontaines miraculeuses, envahies par la foule pittoresque et confiante ; il avait oublié les gorges du Loch et la rivière bouillonnant sur des cailloux, en bas ; et la route aux pentes brusques que d'énormes rochers à tête de sphinx surplombent, en haut ; il avait oublié le Champ des Martyrs, ses horizons tragiques et ses végétations palustres, que l'eau saumâtre brûle et décolore ; il avait oublié les calmes allées de la Chartreuse, ses

cloîtres silencieux enfermant de petits jardins carrés et pleins de roses ; il avait oublié l'ossuaire avec son tombeau de marbre blanc et son trou béant, au fond duquel la lueur tremblante d'une lanterne éclaire les ossements recueillis des fusillés de Vannes et de Quiberon. Et il oubliait, ou plutôt, il ne percevait pas les sensations multiples de la minute présente, ni la douceur du ciel, ni la détente du sol, ni le repos de cette nature odorante et charmée, ni le rêve de cette atmosphère de forêt, si religieuse, si musicale, de cette atmosphère qui semble être faite d'eau profonde, et dans laquelle errent, ondoient, zigzaguent, frissonnent et se voilent la gentillesse des fleurs, les sémillants caprices des insectes, et la grâce des feuilles solitaires qui, de temps en temps, se détachent, tournoient, tombent avec un froissement d'élytres. Aucune impression ne lui venait de cette paix embaumée, de ces formes remuantes, de cet évanouissement continu des êtres et des choses, en une sorte de transparence glauque, de transsonorité sous-marine. Rien, dans cette harmonie, n'affectait sa vue, son ouïe, son odorat, lui qui aimait tant à rapprocher l'un de l'autre, la forme, le son, le parfum, à les douer d'une vie identique, d'une mentalité pareille, à les gonfler de son âme. Sa sensibilité était anéantie, son esprit avait sombré dans quelque chose de noir, de plus noir que l'ossuaire de la Chartreuse, et ses pensées étaient comme les ossements de ces vieux morts et les poussières logées aux cavités de ces crânes vides.

Comme il restait là, sans bouger, il aperçut, tout d'un coup, entre les feuilles, le Père de Kern, se promenant avec Jean de Kerral. Celui-ci paraissait heureux, et le Père parlait, en faisant des gestes, ces gestes onctueux, cadencés, qu'il affectionnait lorsqu'il récitait des vers ou contait des histoires, et que Sébastien connaissait tellement, qu'il eût pu redire les vers au mouvement des gestes qui les scandait. Tous les deux, lentement, ils marchaient au bord de l'allée, Jean sautillant et très petit, le menton levé vers le Père, le Père balançant son buste mince et ses hanches fortes dessinées par la soutane. Par moments, l'épaisseur du feuillage les cachait, ils reparaissaient ensuite dans une éclaircie, auréolés de verdures. Sébastien, alors, se rappela les avoir vus ensemble, souvent ; il se rappela aussi que Guy de Kerdaniel, Le Toulic, et bien d'autres, aimaient à le suivre, à l'écouter, à se pendre jalousement aux plis de sa soutane. Et il

eut un soupçon de ce que le Père voulait d'eux… Oui, c'était pour cela!… De si loin, il ne pouvait entendre ce que disait le Père à Jean de Kerral, mais il le savait par cœur ce langage fleuri, engourdissant, qu'il avait subi, qui l'avait conduit dans cette chambre, où Jean irait, où il était allé, peut-être. « Oh! petite âme inquiète, dans laquelle je lis! » Sans doute, il lui répétait les mêmes choses, de sa voix douce; il lui parlait de son âme, des tendresses de son âme, des extases de son âme… son âme toujours! Et, simultanément, il éprouva un sentiment bizarre et violent d'affliction, de pitié envers ces petites victimes, auquel se mêla de l'étonnement, de la jalousie, et aussi de l'admiration détestée pour ce prêtre attirant et damné… Jalousie de quoi? admiration de quoi?… Il n'en savait rien. Sébastien chercha, au fond de sa mémoire, à retrouver des circonstances précises, particulières, indubitables, qui pussent changer, en certitudes absolues, ses soupçons encore hésitants. Une multitude de détails oubliés, une quantité de petits faits incompris lui revinrent, auxquels, jusque-là, ignorant de ces choses, il n'avait prêté aucune attention.

Oui, c'était pour cela!… Il s'expliqua des dessous de conduite, des bienveillances qui n'avaient pas duré, des préférences et des protections qui changeaient. Il se souvint qu'une nuit, ayant été souffrant et forcé de se lever, il avait vu, en rentrant au dortoir, une ombre sortir de la cellule de Jean, proche de la sienne. Mais cette ombre, inquiète sans doute d'apercevoir quelqu'un marchant dans le couloir, s'était aussitôt reglissée dans la cellule. Était-ce bien la cellule de Jean?… Oui, car en approchant, il avait remarqué que les rideaux qui la fermaient était encore agités d'un léger flottement. Cette ombre était-elle bien celle du Père de Kern? Oui. Quoique cela datât de plusieurs mois et malgré la furtivité de cette apparition, il la reconnaissait maintenant à sa découpure sur le fond éclairé du dortoir. Il aurait dû attendre, épier l'ombre derrière ses rideaux, coller son oreille contre la cloison. Ne croyant pas au mal, il n'avait songé à rien de tout cela, et il s'était dit qu'il avait été trompé par une erreur de ses sens, que cette ombre n'était qu'une ombre, non pas même l'ombre d'un homme, mais l'ombre d'une chose, mise en mouvement, peut-être, par un coup d'air sur la lampe. Oui, c'était pour cela! C'était pour cela encore que, au bain, le Père de Kern

s'écartait toujours avec Jean, qu'il lui apprenait à nager, qu'il le soutenait sur l'eau, avec un plaisir visible et coupable. Les souvenirs affluaient, en foule, déchirant, un à un, les voiles hypocrites, arrachant les masques menteurs. Chaque action, chaque parole, chaque geste du Père, il les ramenait à une intention de luxure. Ses bienveillances, ses indulgences, il les entachait d'intérêts ignobles et d'impuretés. Son imagination, en proie à l'idée fixe du mal, englobait tous ses camarades dans un martyre commun. N'avaient-ils pas, les malheureux comme lui-même, le stigmate affreux de ce baiser de prêtre, la marque de cette monstrueuse étreinte ? Les figures pâles, les mines souffreteuses, les démarches molles, les grands yeux dolents dans des paupières meurtries ne disaient-ils pas l'infamie de ce dévoreur de petites âmes, le crime de ce tueur d'enfants ? Et pris d'un besoin de se justifier en universalisant sa honte, poussé par une rage de remuer des souillures certaines et des ordures tangibles, il matérialisait ses doutes, dramatisait ses hypothèses, en évocations d'images et de scènes lubriques, dont la salissante obsession l'affola.

Bientôt autour de lui, le bois s'enferma de murs épais, le jour se transforma en nuit sombre. Il reconnut la chambre terrible, le lit, au fond, blanchâtre et bas, pareil à un sépulcre, et la livide clarté de la fenêtre, où l'ombre maudite passa et repassa. Il vit Jean, Guy, Le Toulic, tous les élèves, l'un après l'autre, entrer, se débattre, se livrer, déjà domptés, aux vices impubères ; il entendit leurs sanglots, leurs cris, amortis sous les bâillons et les poings furieux ; leurs appels, leurs rires, leurs chocs, étouffés dans les oreillers froissés ; et ce fut une mêlée horrible de petits corps nus, de petites gorges râlantes, un bruit de chairs piétinées, de membres rompus, quelque chose de sourd, de rauque, comme un meurtre. L'hallucination se continua. D'autres figures envahirent la chambre, en chantant. Échevelées, ivres, barbouillées de liqueurs puantes, elles dansaient des danses obscènes, l'entourant de rires diaboliques, d'impudiques grimaces, le frôlant de contacts qui brûlaient comme du feu : « Nous reconnais-tu ! Nous sommes tes petites années, tes années d'ignorance et de pureté. Comme tu nous as ennuyées, si tu savais ! Et que nous étions laides !… Regarde comme nous sommes gentilles, maintenant que le Père de Kern nous a révélé le plaisir ! Nous ne voulons plus de toi… Il nous attend…

Adieu ! » D'autres apparurent. Elles étaient débraillées, la gorge nue et lui soufflaient au visage des bouffées de cigarette : « Nous sommes tes prières, tes poésies, tes extases !… Oh ! là là !… Nous en avons assez d'être des âmes, et nous allons au rendez-vous que nous a donné le Père de Kern !… Adieu ! » Elles faisaient des gestes onaniques, montraient de frénétiques sexes : « Et moi ?… Pourquoi m'as-tu fui ? Pourquoi repoussais-tu ma lèvre ? » C'était Marguerite. « Allons, viens avec moi. Je sais un endroit où les fleurs enivrent comme l'haleine de ma bouche, où les fruits sont plus savoureux que la pulpe de ma chair. Là, je t'apprendrai des choses que tu ignores, des belles choses que m'a apprises le Père de Kern, et qui font claquer les dents de plaisir. Regarde-moi. Suis-je belle ainsi ? » Elle levait sa jupe, lui tendait à baiser son corps prostitué et couvert d'immondes souillures : « Et puis, nous irons, le soir, dans les bois ; nous nous cacherons dans des chambres obscures ; je te ferai un lit de tout ce qui est doux et moelleux, et je me renverserai sur toi… tiens !… Tu ne veux pas ?… » Elle l'attirait, pâmée, les mains hardies, la bouche sifflante, les yeux renversés sous les paupières battantes : « Je te donnerai de volupté tout ce qu'en contient le monde, et tu mourras de mes caresses… Non ? Alors, je retourne au Père de Kern… Adieu ! »

Sébastien haletait. Il fit le geste de retenir Marguerite qui fuyait ; mais ses mains n'étreignirent que le vide. Et le vide se repeupla de formes chastes, de clartés tranquilles. Il regarda autour de lui, devant lui. Le jour était charmant ; le bois s'enfonçait dans des profondeurs noyées de paisibles mystères. À ses pieds une digitale issait de l'herbe, sa frêle tige chargée de clochettes pourprées. Partout, entre les feuilles, les élèves couraient, se poursuivaient, montaient aux arbres. Avait-il donc dormi ? Avait-il donc rêvé, tout éveillé ? Rêvait-il toujours ? Il se frotta les yeux. Des lambeaux de ce rêve salissaient encore la calme résurrection de cette nature immaculée. Encore, il lui restait, de ce rêve mal dissipé, dont les impudentes images s'effaçaient à peine, des sensations étranges et des voluptés douloureuses : une coulée de feu dans ses veines ; une chaleur intolérable dans sa poitrine ; un gonflement de ses muscles, soulevés par il ne savait quelles irruptions intérieures ; l'attente vague, désirée et redoutée, d'une défaillance de tout son être. Ah ! comme il eût

voulu tremper son corps dans un bain d'eau glacée, se rouler sur des choses froides. Il arracha, rageusement, un paquet de mousse fraîche, s'en frotta le visage, en aspira l'âcre odeur de mucre et de terre mouillée.

— Pourquoi êtes-vous seul, ainsi, loin de tout le monde, mon cher enfant ?

Au son de cette voix connue, Sébastien se retourna vivement, les mains à plat sur le sol, prêt à se lever, prêt à fuir. Le Père de Kern était debout, à sa gauche, appuyé contre le tronc du chêne, le regard plongeant sur lui. Il mordillait une brindille de bruyère.

— Vous vous étiez endormi ?… Vous étiez las ?… Souffrez-vous ? lui demanda-t-il, tendrement.

D'abord, Sébastien ne répondit pas… Puis, soudain, les joues enflammées, la gorge serrée de colère :

— Allez-vous-en ! cria-t-il… Ne me parlez pas… Ne me parlez plus jamais… Ou bien, je dirai… Oui, je dirai que… je dirai… Allez-vous-en !…

— Voyons, mon cher enfant, calmez-vous… Vous êtes absous, et vous m'avez pardonné… Je suis si malheureux !

Ces paroles entrecoupées de silences, tombaient sur la peau de Sébastien comme des gouttes d'huile brûlante…

— Non… Non… Ne me parlez pas… plus jamais… parce que…

Et, d'un bond, se redressant, il s'enfuit, leste, dans la bruyère et sous les branches, pareil à un jeune chevreuil.

L'heure était venue de repartir. On regagna le collège, par les traverses. Derrière Sébastien et Bolorec, qui marchaient silencieux, Jean de Kerral bavardait avec un compagnon.

— Tu sais qu'il y a eu un miracle, ce matin, à Sainte-Anne ? disait Jean… un très grand miracle ?… C'est le Père de Kern qui m'a raconté cela… Il y a trois jours, un Belge, c'est-à-dire un homme de la Belgique, arrive à Sainte-Anne, dans une auberge… Quoique malade, il avait fait la route à pied. En entrant dans l'auberge, il meurt… L'aubergiste envoie chercher un prêtre, puis un médecin. Le Belge était bien mort. Alors, le prêtre adresse une prière à sainte Anne et s'en va. Le matin, où on allait le mettre en bière, le Belge se lève tout droit, et dit : « J'étais mort, mais je suis ressuscité. » Et il demande à manger. Voilà ce qui s'était passé… Pendant que le Belge était mort, un

voleur, un impie était entré dans sa chambre, et après avoir fouillé ses vêtements, il avait pris le porte-monnaie du mort, et, à la place de l'argent qu'il contenait, avait déposé une toute petite médaille de sainte Anne… Il croyait faire une bonne farce, cet impie, tu comprends. Eh bien, à la minute même où le Belge ressuscitait, le voleur mourait… Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les sous volés au Belge étaient devenus des pièces blanches, et les pièces blanches, des louis d'or… Ça fait qu'il est très riche, maintenant, le Belge.

— Je connais quelque chose de bien plus beau, répliquait le compagnon. L'année dernière, arrive à Sainte-Anne, du fond de la Perse, un Persan. Naturellement, il ne parlait ni le français, ni le breton… Et on ne savait pas ce qu'il voulait… Alors quelqu'un eut l'idée de lui mettre sur la langue une médaille de sainte Anne bénite par l'archevêque de Rennes. Et tout de suite ce Persan s'est mis à parler breton… Je l'ai vu, moi… Il est maintenant portier du séminaire… Qu'est-ce que tu as demandé, toi, à notre mère sainte Anne ?

— Moi, répliquait Kerral, j'ai demandé à notre mère sainte Anne de faire revenir Henri V, parce qu'on rendrait à papa ses vingt-cinq mille francs, qu'on fourrerait en prison le clerc d'huissier, et qu'on reprendrait à son père la ferme des biens nationaux… Et toi ?

— Moi, j'ai demandé à notre bonne mère sainte Anne, d'avoir le premier prix de gymnastique.

Ils parlèrent ensuite de saint Tugen, qui guérit de la rage, et de saint Yves qui ressuscite les marins.

Du sommet de la côte de Ponsal, à gauche, vers Vannes, la vue s'étend. C'est un pays sombre dont les terrains ondulent, coupés de ravins profonds, plantés de bois farouches qui ont l'air d'être là en embuscade. Les champs sont entourés de talus, hauts comme des forteresses. À droite, la lande descend vers les estuaires des rivières de Baden et d'Auray, noire, sillonnée de tranchées naturelles dans les parties plates, défendue par des replis de terrain en épaulement et des rochers qui se dressent menaçants, ainsi que des citadelles.

Jean dit, changeant brusquement la conversation, et indiquant d'un geste circulaire le paysage :

— Comme on les canarderait, hein ?

— Qui ça ?

— Les bleus, donc… Oh ! je voudrais être officier, et qu'ils reviennent… J'en tuerais… j'en tuerais !

Et, passant à une autre idée, il interpella Bolorec qui marchait péniblement devant lui, les semelles lourdes, les hanches désunies.

— Qu'est-ce que tu as demandé à notre bonne mère sainte Anne, toi ?

Bolorec haussa les épaules, dédaignant de se retourner.

— M…., fit-il… Voilà ce que j'ai demandé.

Alors, Jean, très triste, gémit :

— C'est très mal, tu sais… C'est un sacrilège… Je t'aime bien… Mais tu mériterais que j'aille répéter cela au Père de Kern…

Ils se turent. Tout le long de la colonne, les causeries, animées au départ, cessèrent peu à peu. La journée avait été fatigante. Maintenant les pas traînaient sur le sol, plus pesants, les épaules se penchaient en avant cassées par la marche. Et le retour s'acheva dans le silence.

Sébastien n'avait pu recouvrer le calme moral, ni éteindre les ardeurs qui lui brûlaient le corps. Le poison était en lui, parcourait toute sa chair, s'insinuait au profond de ses moelles, ravageait son âme, ne lui laissant pas une minute de répit physique, pas une minute de paix mentale, par quoi il pût ressaisir les lambeaux de sa raison qui l'abandonnait. Les hallucinations le poursuivaient ; il glissait dans d'affolants vertiges. Il avait beau, par une survie de la conscience, par un rappel intermittent de son courage, résister à l'envahissement intérieur de ces flammes, se défendre contre l'engourdissement progressif de ce poison, il se sentait, à chaque seconde, plus ébranlé en ses organes et vaincu davantage dans sa volonté. Il essaya de s'intéresser aux choses qui défilaient devant lui, mais les choses ne lui renvoyèrent que d'impures images. Il ferma les yeux ; mais, dans l'ombre, les images se multiplièrent, se précisèrent. Elles passaient de gauche à droite, cyniques, solitaires ou par troupes obscènes, disparaissaient, se renouvelaient sans cesse, plus nombreuses et plus harcelantes. Il voulut prier, implorer Jésus, la Vierge, sainte Anne, dont le sourire enfante les miracles, et Jésus, la Vierge, sainte Anne, ne se représentèrent que sous des formes d'irritantes

nudités, d'abominables tentations qui venaient à lui, se posaient sur lui, enfonçaient dans son crâne et sous sa peau des griffes aiguës, déchireuses.

Au moins, s'il avait pu parler, s'il avait pu s'épancher dans le cœur d'un ami véritable, se vider du secret affreux qui l'étouffait, le dévorait ? Vingt fois, il l'eut sur les lèvres, comme une nausée, ce secret ; vingt fois, il fut sur le point de le confesser, de le crier à Bolorec. La honte le retint, l'insouciance déconcertante, l'ironique grossièreté de son ami le découragèrent. Hanté par cette idée fixe que Bolorec savait peut-être quelque chose, et, dans l'espoir que celui-ci l'interrogerait le premier, il se borna seulement à lui demander, de nouveau :

— Est-ce que je te fais horreur ?… Dis-moi si je te fais horreur ?

— Tu m'embêtes ! répondit Bolorec, qui s'était assombri, depuis qu'il ne voyait plus voleter dans l'air les blanches coiffes des femmes de son pays.

Vainement aussi, il s'efforça de s'abstraire de ce milieu trop proche de sa faute, trop directement mêlé à son péché, et de retrouver les calmes sensations, et les calmes figures d'autrefois. Il pensa à Pervenchères, à l'enfant tranquille, fort et gai, qu'il avait été jadis : aux routes parcourues, à la forêt, si souvent visitée, à la rivière si pleine d'écrevisses. Il se rappela son père et son éloquence comique, et la solennité bouffonne de ses gestes, et son chapeau, dont la soie s'usait, chaque année, un peu plus, et qui, lorsqu'il en était coiffé, lui donnait l'air d'une caricature ancienne ; il se rappela encore François Pinchard et sa triste échoppe, la tante Rosalie et sa rigidité de cadavre, sur le grand lit blanc autour duquel veillaient les vieilles harpies. Mais heureux ou attristés, joyeux ou funèbres, tous ces souvenirs se dérobèrent. Une image, une seule image les dominait, les absorbait, Marguerite. Non pas même la réelle Marguerite de là-bas, déjà si troublante et si mystérieuse, avec son sarrau froncé et sa courte jupe de fillette ; mais la Marguerite de son rêve, dans le bois, la Marguerite du Père de Kern, dévêtue, violée, violatrice, le monstre impudique et pâmé aux lèvres qui distillent le vice, aux mains qui damnent. Alors, désespéré de chasser ces obstinées images, insensiblement, inconsciemment, il s'abandonna, tout à fait, à elles. La honte de les voir, le remords de les écouter, la

terreur d'en sentir les frôlements ardents, d'en respirer les érotiques souffles, tout cela s'évanouit ; il se reprocha, ensuite, d'avoir si durement repoussé le Père de Kern, regretta la chambre, conçut l'espoir d'y retourner, d'y rester, d'y savourer les voluptés violentes qui bouillonnaient dans son corps. Il se plut à imaginer d'audacieux rendez-vous avec Marguerite, les caresses futures, les enlacements, les formes ignorées de son sexe.

— Sais-tu comment c'est fait, toi, les femmes ? demanda-t-il à Bolorec.

Et Bolorec, bougon, mais non étonné de cette question imprévue, répondit, la bouche pâteuse :

— C'est fait comme tout le monde. Seulement, elles ont du poil sous les bras.

— Dis donc ? Tu n'as jamais…

Il n'acheva pas sa phrase. Et il désira la venue de la nuit, afin d'être seul, entre les cloisons silencieuses, seul avec les images.

Le lendemain, après le réveil sonné, les rideaux de Sébastien restèrent fermés. Rien ne bougea dans la cellule. En faisant sa ronde, le Père de Kern s'en aperçut, les ouvrit, et il vit l'enfant, en chemise, agenouillé devant son lit, et qui dormait profondément. Il avait dû être surpris dans une prière, par le sommeil, car ses mains jointes n'étaient pas tout à fait désenlacées. Sa tête reposait, inclinée sur le drap, mouillé de larmes fraîches.

— Pauvre petit ! se dit le prêtre, le cœur traversé d'un grand remords.

Il ne voulut point l'éveiller, afin qu'en ouvrant les yeux, Sébastien ne rencontrât pas sa figure détestée. Doucement, il referma les rideaux. Un frère passait.

— Recouchez cet enfant, ordonna-t-il… Il est malade… Et dites-lui qu'il dorme bien…

VII

Une petite chambre mansardée sous les toits. Le silence est profond; le mouvement, la vie du collège, arrêtés par des murs, des cours, de hautes bâtisses, ne pénètrent pas jusque-là. Un lit de fer étroit, garni de rideaux blancs; entre les deux fenêtres, contre le mur, une sorte de table-bureau, avec du papier, un encrier, deux volumes : les récits du voyage au Thibet, par le Père Huc; sur la cheminée, une statue de plâtre de la Vierge; telle cette chambre… C'est là qu'est Sébastien, depuis une heure à peine, séparé de ses camarades, amené par un petit frère, osseux et jaune, qui secouait des clefs en sa main, comme un geôlier. Et il examine, étonné, ces meubles, et il écoute, craintif, en silence. Tout à l'heure, un autre petit frère, gras celui-ci, et ventru, est venu lui apporter son dîner. En vain Sébastien a-t-il tenté de l'interroger. Le petit frère a fait des gestes mystérieux, est reparti sans répondre, et il a refermé la porte aux verrous. Il est midi et demi, l'heure où les élèves, quittant le réfectoire, vont à la récréation. Le petit prisonnier ouvre l'une des fenêtres, cherche à s'orienter. De tous les côtés, des toits bornent son horizon, hérissés de cheminées et de tuyaux noirs. Au-dessus est le ciel d'un blanc laiteux, troué d'azur pâle; au-dessous, sur une façade grise, des alignées de fenêtres descendent, et la cour est en bas, plus triste, plus humide, plus sombre qu'un puits, une cour froide que traversent des gens de service, avec des calottes noires sur la tête, et des tabliers sales battant sur leurs jambes. Tout à coup, vers sa gauche, il entend une rumeur confuse, un lointain bour-

donnement. Ce sont les élèves qui jouent dans les cours. Et, le cœur serré, il pousse un long soupir. En ce moment, il pense à Bolorec que le même frère, jaune et osseux, est venu chercher aussi et qu'il a emmené, où ?… Où peut-il être ?… S'il pouvait le voir ? Du regard, il fouille les fenêtres, en face de lui. Mais les fenêtres sont obscures ; elles ne laissent rien transparaître de ce qui se passe derrière leurs prunelles opaques… Très intrigué, il va s'asseoir devant la table et, la tête dans ses mains, il songe. Il ne comprend rien à ce qui lui arrive. Pourquoi est-il là ? Vaguement, il pressent que le Père de Kern n'est pas étranger à cette nouvelle aventure. Mais comment ? Tandis qu'il songe, il remarque des mots gravés au canif dans le bois de la table, et noircis à l'encre. Ce sont des prières, des invocations, dont plusieurs sont à demi usées par de successifs frottements. Sébastien lit : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, et donnez-moi la force de supporter votre justice. » Et encore : « Mon Dieu, j'ai péché, il faut que je sois puni. Mais épargnez mes parents. Ô cher petit père, ô chère petite mère, ô chères petites sœurs, pardonnez-moi de vous causer tant de peines ! » Et encore : « *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa !* » Ces prières sont, toutes, signées, en grosses lettres profondes : « Juste Durand. » Sébastien se souvient que Juste Durand a été chassé du collège. Il pâlit ; une douleur aiguë lui traverse l'âme. Lui aussi, va être chassé. Mais pourquoi ? Et le voilà reconstituant, minute par minute, l'histoire de sa vie, depuis le pèlerinage de Sainte-Anne… Quatre jours se sont écoulés, quatre jours de lourdeur, d'hébétement, pendant lesquels son esprit a pu sommeiller un peu. Le Père de Kern ne lui a plus reparlé ; il est évident qu'il l'évite. Même à l'étude, il ne rencontre plus son regard. Se repent-il vraiment ? En tout cas, il s'est soumis. Sébastien a glissé, en cachette, dans sa cellule, une lettre, par laquelle il lui défend, il le supplie de ne plus lui adresser jamais la parole. Et le Père obéit. Libéré de ce regard, de cette voix, de ces incessantes poursuites, il a voulu se livrer, avec application, au travail, suivre, attentif, les leçons de ses professeurs. Mais son attention est sans cesse distraite par des choses pénibles. Sa faute est trop proche encore, il ne peut l'oublier. Même dans l'accablement où il reste plongé, des frissons, des sursauts, de cruelles angoisses le troublent et le font souffrir. Certes, il est plus calme ; pas assez, cependant, pour que, de

temps à autre, les images ne reparaissent, attisant le feu dans ses veines, précipitant dans sa chair le poison. Il a pu prier, et cela l'a soulagé. Durant les récréations, il n'a pas quitté Bolorec. Malgré tout, Bolorec le sauvegarde, parce qu'il l'intrigue; parce que, quelquefois aussi, il le fait rire, à cause de la brusquerie sauvage de ses questions, de l'imprévu de ses réponses et de son silence, si plein de choses. Tous les deux, ils sont revenus s'asseoir, comme jadis, sous les arcades, près des salles de musique. Bolorec sculpte et souvent il chante. Sébastien le regarde sculpter et l'écoute chanter. Cela le berce, cela l'arrache aux obsessions dévorantes. Hier, pendant qu'il sculptait et qu'il chantait, Bolorec s'est interrompu soudain et il a dit :

— Ah! que je m'embête ici!… Que je m'embête!… Et toi?

— Oh! moi aussi, je m'embête! a répondu Sébastien.

— Non! Je m'embête trop!… trop!… trop!…

Après une pause, Bolorec a repris :

— Eh bien! j'ai pensé à une chose… Cette fois-ci, il faut nous en aller.

Ces mots, pareils à une brise amicale, ont apporté aux narines de Sébastien des odeurs de champs, des fraîcheurs de sources; ces mots, pareils à une gaie lumière, lui ont mis dans les yeux une vision d'espace libre… Mais l'enthousiasme s'est vite évanoui.

— Nous en aller? où ça?

Alors, Bolorec, très grave, a tracé dans l'air, avec ses bras courts, un grand geste, comme s'il embrassait tout l'univers.

— Où ça?… Nous en aller, quoi! Écoute… Mercredi, à la promenade, nous nous cacherons… Et puis, quand ils seront partis…, nous attendrons la nuit… et nous ficherons le camp.

Sébastien est demeuré songeur.

— Oui! Mais les gendarmes nous reprendront… Et puis, il faut de l'argent…

— Eh bien! nous en volerons… Tu n'a jamais volé, toi?… Moi, si, j'ai volé… J'ai volé, un jour, un lapin à une vieille femme.

— C'est mal de voler… Il ne faut pas voler.

— Pas voler?… a répondu Bolorec, en haussant les épaules… Ah! bien… Pourquoi avait-elle un lapin?… Pourquoi Kerdaniel a-t-il de l'argent plein ses poches, une montre en or, et que nous n'avons pas d'argent, nous autres, ni de montre en or, ni rien,

quoique nous soyons dans le même collège?… Je lui volerai de l'argent, moi, à Kerdaniel, et nous partirons.

— Mais pour où? s'est obstiné Sébastien.

— Je ne sais pas, moi… Pour chez nous.

— Alors nos parents nous renverront dans un autre collège.

— Eh bien! Ça ne sera pas celui-là!…

Et Sébastien a poussé un gémissement :

— Oui! Et nous ne serons plus ensemble!… Qu'est-ce que je deviendrai, sans toi?

— Tu deviendras!… tu deviendras!… Alors, tu ne veux pas partir?… Tu aimes mieux qu'on t'engueule toujours, et moi, qu'on me fiche des coups, parce que toi, ton père est quincaillier, et que moi, mon père est médecin?… Je ne dis rien, parce qu'ils sont plus forts que moi… Mais attends… J'ai un grand-oncle qui était chef pendant la Révolution… Il tuait les nobles! Papa ne veut pas qu'on parle de lui, parce que papa est royaliste, et il le traite de brigand… Mais moi, je l'aime, mon grand-oncle…

— Il tuait les nobles! a répété Sébastien, effrayé du regard de haine qu'avait Bolorec en parlant.

— Oui, oui! il tuait des nobles! Il en a tué plus de cinq cents!… Je l'aime bien, mon grand-oncle, je pense à lui, toujours. Si la Révolution revient, moi aussi j'en tuerai, va… Et j'en tuerai aussi, des Jésuites!

Bolorec a continué de parler de son grand-oncle et il n'a plus été question de s'en aller.

Sébastien se rappelle cette conversation, dont chaque mot lui revient, accompagné des farouches grimaces de Bolorec… Peut-être l'a-t-on entendu… Pourtant, il est sûr qu'il n'y avait personne autour d'eux, et ils ont causé tout bas. Chaque fois qu'un élève est passé, sous les arcades, qu'il est entré dans les salles de musique ou qu'il en est sorti, ils se sont tus, méfiants. Et, tous, jouent dans la cour, très loin; et les Pères se promènent, là-bas, le long des barrières, sous les ormes. Il est certain de ne pas se tromper, aucun ne les a entendus. Avec une précision méticuleuse de mémoire, il se revoit assis sur les marches, il revoit Bolorec, près de lui, sa figure rouge et son regard enflammé; il revoit la cour, il revoit tout, jusqu'à une troupe de moineaux qui picoraient le sable, effrontés et railleurs. Il se rappelle ensuite qu'à un moment une des salles de musique est restée ouverte.

Personne dans la salle. Sur une chaise, devant un pupitre, un violon repose. Bolorec ne dit plus rien ; lui, considère le violon. Ce violon l'attire, le fascine ; il voudrait le tenir dans ses mains, ne fût-ce qu'un instant ; il voudrait en arracher des sons, le sentir vibrer, palpiter, se plaindre et pleurer. Pourquoi n'entrerait-il pas dans cette salle ? Pourquoi ne prendrait-il pas le violon ? Aucun œil indiscret ne le guette ; ce coin de la cour est désert, absolument désert.

— Viens avec moi ! dit-il à Bolorec… Nous jouerons du violon.

Tous les deux, s'effaçant de leur mieux, se glissent dans la salle, dont ils referment la porte à moitié. Sébastien a saisi le violon, l'a tourné, retourné, s'étonnant de sa légèreté ; il en a serré les clefs, en a pincé les quatre cordes qui rendent des sons discordants et grêles. Puis il est resté tout bête devant ce violon qui n'est plus en ses mains qu'un instrument inerte ou grinçant, et il a éprouvé une tristesse infinie de savoir qu'une âme est en lui, qu'un rêve magnifique d'amour et de souffrance dort dans sa boîte creuse, et qu'il ne pourra jamais l'animer, cette âme, ni l'éveiller, ce rêve. Et une voix intérieure lui dit : « N'es-tu point pareil à ce violon ? Comme lui, n'as-tu pas une âme, et les rêves n'habitent-ils point le vide de ton petit cerveau ? Qui donc le sait ? Qui donc s'en inquiète ? Ceux-là qui devraient faire résonner ton âme et s'épanouir tes rêves, ne t'ont-ils pas laissé dans un coin, tout seul, semblable à ce violon abandonné sur une chaise, à la merci du premier passant qui, pour s'amuser une minute, curieux, ignorant ou criminel, s'en empare et en brise à jamais le bois fragile, fait pour toujours chanter ? » Découragé, Sébastien remet le violon à la place où il l'a trouvé, et sort, suivi de Bolorec qui le regarde d'un air ironique. Mais au moment juste où tous les deux franchissent la porte, le Père de Kern, les frôlant presque de sa soutane, passe, sans s'arrêter, sans détourner la tête. Instinctivement, ils se rejettent en arrière, dans la salle. Les yeux sur son bréviaire, le Père continue sa marche lente, jusqu'au fond des arcades, qu'il quitte pour remonter, du même pas tranquille, vers le haut de la cour. Sébastien, interdit, demande :

— Crois-tu qu'il nous ait vus ?

— Eh bien ? Quand il nous aurait vus, qu'est-ce que ça fiche ?

C'est vrai ! Qu'est-ce que ça fiche ? Ils n'ont point fait de mal. Et, toute la journée, il a pensé au violon, si triste, sur la chaise. Le soir, préoccupé de la brusque rencontre du Père, il a cherché, sournoisement, à lire dans ses yeux, à surprendre dans son attitude s'il n'y a point quelque chose de changé, quelque chose de plus sévère qui dise : « Je vous ai vus ! » Son attitude est la même ; ses yeux, indifférents et paisibles, errent à travers la vaste pièce qu'emplit un bruit de travail, de papier froissé, de livres feuilletés, de plumes grinçantes. Pas une minute, ils ne sont posés sur lui.

Et voilà que, ce matin, un petit frère, le petit frère jaune et osseux, est venu à l'étude et il a emmené Bolorec. Puis, un quart d'heure après, il est revenu, et il a emmené Sébastien. Sébastien, très rouge, a traversé l'étude, parmi les têtes levées, intriguées. Il a même, sur son passage, entendu des chuchotements, des « Kiss ! Kiss ! Kiss ! » insultants et féroces. Par-dessous son pupitre, Guy de Kerdaniel lui a allongé un croc en jambes, qui l'a fait trébucher, et il a murmuré entre ses dents : « Salaud ! Salaud ! » Le Père de Kern est accoudé sur sa chaise haute, le buste oblique, le front calme, un livre ouvert devant lui. Comme les murmures grandissent autour de Sébastien, il agite sa sonnette, et, d'une voix ferme, commande le silence. De même que dans la nuit fatale, Sébastien a gravi des escaliers, traversé des couloirs, des paliers sombres, des recoins louches. Où va-t-il ? Il n'en sait rien. À ses interrogations, le frère est resté muet, gardant, inflexiblement, dans les plis ignobles de ses lèvres mal rasées, un sourire insidieux de mauvais prêtre. Ce frère cause à Sébastien une irritante répulsion. Sa longue redingote crasseuse exhale une odeur combinée de latrine et de chapelle : son pantalon tombe en plis crapuleux sur des chaussons de lisière, troués à l'orteil ; son dos est servile ; son double regard, lâche et fourbe, s'embusque à l'angle des paupières ; il y a en cet homme un odieux mélange de geôlier, de domestique, de sacristain et d'assassin. Sébastien éprouve un soulagement véritable à son départ.

Maintenant, il est dans cette chambre, dans cette prison, seul, enfermé. Il devine qu'il va s'accomplir, en ce lieu, quelque chose d'irréparable. Mais quoi ? Cela l'exaspère de ne pas savoir. Pourquoi ces frères ont-ils refusé de lui répondre ? Pourquoi le

laisse-t-on dans cette anxiété cruelle, entre des murs qui le glacent ? Il écoute. Le bourdonnement des cours a cessé. Au-dessus des toits immobiles et des impénétrables fenêtres, des nuages passent, seuls mouvants, seuls vivants ; et derrière la porte verrouillée, c'est le silence, à peine troublé, de temps à autre, par des pas glissants sur les dalles du couloir. Jamais il n'a senti aussi lourdement sur son crâne, sur ses épaules, sur ses reins, sur tout son corps et sur toute son âme, le poids accablant du collège, l'étouffement de ses murs, l'écrasement de cette discipline, le froid visqueux de cette ombre. Du millier de petites existences qui sont là, de tout ce qui pense, de tout ce qui rêve, de tout ce qui respire là, aucun souffle n'arrive, aucun bruit, rien, rien, que le pas ennemi d'un surveillant qui va, rasant les murs, écoutant aux portes, hideuse sentinelle… Et ses yeux rencontrent, de nouveau, les inscriptions de la table, les prières naïves et déchirantes de Juste Durand : « Ô bonne mère sainte Anne, faites un miracle pour moi ; épargnez à mon petit père, à ma petite mère, à mes petites sœurs chéries, la honte que je sois renvoyé du collège. Ô bonne mère sainte Anne, et vous aussi, sainte Vierge Marie, mère de Jésus, je vous implore. » Son cœur s'émeut d'une tendresse indicible, d'une ineffable pitié pour ce Juste Durand qu'il n'a pas connu, et qu'il aime, à cause de cette douleur, sœur de la sienne. Où est-il aujourd'hui ? Ses parents l'ont peut-être embarqué ; peut-être l'ont-ils enfermé dans une maison de correction. Il est peut-être mort ?… Tandis qu'il s'apitoie sur le sort de Juste Durand, et de tous ceux qui ont passé dans cette chambre, et n'ont pas laissé leur nom, gravé dans le bois de la table, la porte s'ouvre. C'est le petit frère gras et ventru, qui entre, un épais sourire sur les lèvres.

— Je suis chargé de vous conduire devant le Très Révérend Père Recteur… Mais vos cheveux sont très en désordre… Il faut vous peigner un peu… Du reste, voilà toutes vos petites affaires, monsieur Sébastien Roch…

Le frère dépose un paquet sur la table, et Sébastien reconnaît ses objets de toilette, son peigne, ses brosses, son éponge…

— Na… Et tantôt vous aurez une cuvette, et un broc plein d'eau… Arrangez-vous, monsieur Sébastien Roch.

— Savez-vous, demande Sébastien, si je dois rester longtemps ici ?

— Je ne sais rien, moi ! monsieur Sébastien Roch, proteste le frère, en un geste humilié… Je ne dois rien savoir… Il m'est interdit de savoir quelque chose…

— Et Juste Durand ?… Est-il resté longtemps ?… vous l'avez connu ?

— Ah ! le cher enfant. C'est moi qui lui apportais ses repas, et qui le promenais… Il a été bien édifiant. Il pleurait, c'était à fendre l'âme !

— Et Bolorec, où est-il ?

— Je ne sais pas… Allons, vous êtes prêt et bien propre, comme ça… Venez !

Sébastien suit le frère, une angoisse au cœur, les jambes toutes molles.

Le cabinet du Père Recteur était une pièce assez vaste, austère, dont les trois fenêtres donnaient sur la cour des grands. Un large bureau d'acajou, encombré de papiers, un haut cartonnier, une petite bibliothèque, garnie de livres usuels, deux fauteuils de chaque côté de la cheminée, et, sur les murs, çà et là, le portrait du Pape, l'image vénérée de saint Ignace, et divers objets de sainteté, toutes choses de forme carrée, en composaient le mobilier rigide et propre. Lorsque Sébastien entra, le Père était assis, à contre-jour, les jambes croisées sous la soutane, et il examinait une liasse de papiers. Sans lever la tête, il indiqua du geste une chaise où Sébastien s'assit, ou plutôt s'effondra, et, durant quelques secondes, il continua son examen. Sa barrette reposait sur un coin du bureau ; il était nu-tête, le visage presque entièrement noyé d'ombre bleuâtre, et le contour de toute sa personne se découpait net, élégant et fort, sur la clarté blanche de la fenêtre.

Le Père Recteur ne se prodiguait pas aux élèves, sur lesquels, cependant, il exerçait un prestige considérable. Lorsqu'il apparaissait dans les cours, à l'étude, à quelque cérémonie, sa présence était un événement et faisait sensation. Il se montrait, en toutes circonstances, plein de douceur et environné de majesté, interpellait par son nom chaque élève, félicitait celui-ci, encourageait celui-là, réprimandait cet autre, toujours à propos, d'un ton où le laisser-aller paternel n'abdiquait jamais l'autorité du maître. Cette sûreté de coup d'œil, cette extraordinaire mémoire, cette connaissance approfondie qu'il avait des défauts et des qualités

de chacun, n'étaient pas un des moindres étonnements qui le faisaient vénérer et craindre de ses collégiens. Aussi, le tenait-on pour quelqu'un de plus qu'un être humain. Il était avec cela d'une beauté rare, d'une prestance vraiment royale; et, sous l'ascétisme mondain, grave et désabusé, de sa physionomie, il y avait une fleur vivante et charmante d'ironie, dont l'éclat triste tempérait ce que son regard avait parfois de sécheresse et d'impénétrabilité. Très soigné en sa mise, il savait relever, d'un discret détail de toilette : col blanc, chaussures bien faites, la monotonie du costume ecclésiastique. Sans savoir pourquoi, on l'aimait extrêmement, et cette affection se transmettait, presque administrativement, comme un héritage, des anciens aux nouveaux. Au jour de sa fête, célébrée en grande pompe, par tout le collège, les anciens élèves accouraient de très loin, perpétuant ainsi l'enthousiasme d'un amour dont personne n'eût pu expliquer la cause, si ce n'est par ce motif qu'il faisait partie de l'éducation, comme le latin. Aucun établissement de Jésuites ne pouvait se vanter de posséder à sa tête un pareil Recteur. Des légendes impressionnantes circulaient sur lui, grossies chaque année de faits admirables et mystérieux. Il aurait pu, affirmait-on, commander une province depuis longtemps; mais il préférait rester au milieu de ses chers élèves, qu'il voyait, du reste, le moins possible. Enfin, il passait toutes ses vacances à Rome où il avait des entrevues fréquentes avec le Saint-Père qui tenait son caractère et son exceptionnelle intelligence en particulière estime.

Sébastien comprit la gravité de sa situation, se vit perdu, condamné. Il se sentit si petit, si misérable, si écrasé devant ce Jésuite, solennel et puissant, qui tenait en ses mains tant de destinées, dont le regard insoutenable avait plongé au fond de tant d'âmes, au fond de tant de choses, qu'il abandonna instantanément — quoi qu'il pût arriver — toute idée de défense et de lutte. Il n'y avait rien à espérer de la pitié de cet homme, rien ne pouvait émouvoir ce front de marbre, ces lèvres incorruptibles, cet œil pâle. Et, si ignorant qu'il fût de l'histoire de la Société de Jésus, il eut l'intuition confuse, irraisonnée, de ce que ce prêtre représentait de formidable, d'inexorable. Que devait peser dans sa justice, dans ses combinaisons inconnues, la vie d'un enfant? D'avance, il se résigna aux pires douleurs, et le corps tassé sur sa

chaise, les épaules hottues, il attendit, presque insensible, ce qu'allait lui révéler le Père Recteur.

Celui-ci posa ses papiers sur le bureau, s'accouda aux bras du fauteuil et croisa les mains.

— Mon cher enfant, prononça-t-il, j'ai à vous faire une triste communication, triste pour vous, triste pour nous, surtout, dont le cœur se déchire, croyez-le bien… Nous ne pouvons plus vous garder au collège…

Comme Sébastien faisait un geste vague, le Père ajouta, plus vite, avec une émotion dont le ton factice grinça sur les nerfs de l'enfant, comme un doigt qui glisse sur du verre mouillé.

— Ne me demandez aucune grâce… Ne m'implorez pas… Ce serait me causer une inutile douleur… Notre résolution est irrévocable… Nous avons charge d'âmes… Les pieuses familles qui nous confient purs leurs enfants, exigent que nous les leur rendions purs… Nous devons être impitoyables pour les brebis galeuses, et les renvoyer du troupeau.

Et, hochant la tête, il soupira d'une voix triste :

— Après votre première communion, qui nous toucha tous, comment s'attendre à un tel scandale ?

Sébastien ne comprenait rien aux paroles du Père Recteur. Il comprenait qu'on le chassait, voilà tout ! Mais pourquoi le chassait-on ? Était-ce pour sa conversation avec Bolorec ? Était-ce à cause du violon ? Le doute demeurait le même qu'auparavant. Il avait beau chercher, il ne trouvait rien de plausible. L'idée que le Père de Kern avait pu combiner ce drame, le dénoncer, afin de se débarrasser de ses exaltations, de ses trop violents repentirs, ne venait pas à son esprit candide, trop ignorant du mal, pour soupçonner tant de noirceur. On le chassait, voilà qui était positif ! Depuis que le Père avait parlé, il se sentait soulagé, non pas content, mais soulagé véritablement, plus libre de respirer et de se remuer sur sa chaise. On le chassait. Mais alors leur désir se réalisait, à Bolorec et à lui. Il allait quitter le collège, ces murs étouffants, cette hostilité, cette indifférence, le Père de Kern. Qu'importait la raison ? Qu'importait aussi l'avenir ? Où qu'on le mît, jamais il ne serait plus malheureux qu'il l'avait été, plus abandonné, plus méprisé, plus souillé. C'est pourquoi il ne songea pas à protester contre l'arrêt sommaire qui le frappait, ni à en demander l'explication.

Le Père Recteur reprit :

— Maintenant, mon cher enfant, songez bien à ceci… Toutes les fautes sont rachetables pour qui veut sincèrement se repentir et bien vivre dans les commandements du Seigneur. Malgré votre péché, nous vous gardons de la tendresse et, chaque jour, nous prierons pour vous… Nous vous suivrons de loin, dans votre nouvelle existence, car nous n'abandonnons pas les fils, même coupables, que nous avons élevés, qui ont grandi sous notre protection et notre amour. Si, plus tard, vous êtes malheureux, et que vous vous souveniez des jours d'enfance écoulés dans la paix de cette maison, venez frapper à cette porte. Elle s'ouvrira toute grande, et vous trouverez des cœurs amis, familiers avec la douleur, avec qui vous pourrez pleurer… Car vous pleurerez… Allez, mon enfant.

Sébastien écoutait à peine cette voix, dont il sentait la tendresse fausse, l'émotion voulue ; il regardait par la fenêtre, entre l'écartement des rideaux, un angle de cour, et les ormes grêles, au pied desquels, tant de fois, il avait sangloté. Il se leva sans mot dire, et fit quelques pas vers la porte. Le Père le rappela.

— Votre père ne pourra être ici que dans quatre jours. Désirez-vous faire quelques dévotions particulières ? Avez-vous quelque chose à me demander ?

Sébastien pensa, tout à coup, à Bolorec, seul, aussi, dans une chambre verrouillée, et surmontant sa timidité :

— Je voudrais voir Bolorec avant de partir, lui dire adieu.

— Cela n'est pas possible, refusa le Père, d'un ton plus sec… Et si vous tenez à conserver un peu de notre sympathie, je vous engage à oublier jusqu'à ce nom…

— Je voudrais voir Bolorec, insista Sébastien… Lui seul a été bon pour moi… quand j'étais triste et qu'on me faisait de la peine, il ne m'a jamais repoussé, lui !… Je voudrais lui dire adieu, parce que je ne le reverrai pas.

Mais le Père s'était remis à son bureau et ne l'écoutait plus. Sébastien sortit. Le frère l'attendait à la porte, en marmottant son chapelet. Il le conduisit dans sa chambre, où il fureta, examinant si tout était bien à sa place.

— Désirez-vous quelque chose, monsieur Sébastien Roch ?… lui demanda-t-il, au moment de refermer la porte… Voulez-vous des livres ?… La vie de saint François-Xavier, notre saint patron ?

C'est très amusant. Ah!… si vous souhaitez que je vous mène à confesse?

— Non, mon frère.

— Vous avez tort, monsieur Sébastien Roch… Une bonne confession, voyez-vous, il n'y a rien qui vous remette comme ça!… M. Juste Durand s'est confessé au moins six fois en quatre jours… Ah! le cher enfant!… Et quand j'entrais ici, il était toujours à genoux, et se frappait la poitrine… Mais aussi, quelle consolation!

— On l'a renvoyé tout de même!

— Oui!… Mais quelle consolation!

Demeuré seul, Sébastien s'étendit sur son lit. Il était plus calme, s'étonnait de ne pas souffrir, d'accepter presque, comme une délivrance, la honte publique d'être chassé du collège. Une seule chose le tourmentait, c'était de ne pas revoir Bolorec, de ne pas même savoir où on l'avait relégué. Et, longtemps, il pensa, avec attendrissement, à ses chansons, à ses petits morceaux de bois, à ses jambes trop courtes, qui peinaient durant les promenades, à cet étrange mutisme qu'il gardait parfois plusieurs journées, et qui se terminait par une crise de révolte, où le rire cruel alternait avec la colère sauvage. De ces trois années, si longues, si lourdes, Sébastien n'emporterait qu'un souvenir doux, celui de quelques heures vécues, près de ce bizarre compagnon, qui lui était encore une énigme. De toutes ces figures, une seule lui demeurerait chère et fidèle, la figure pourtant si laide, molle et ronde, de Bolorec, cette figure tout en grimaces, effarée, effarante, avec des yeux derrière lesquels on ne voyait jamais rien de ce qui se passait réellement dans son âme, et qui s'illuminaient soudain de lueurs mystérieuses. Il s'arrêta aussi avec complaisance sur le pauvre Le Toulic, piochant sans relâche, tâchant de se faire pardonner, à force de travail, l'aumône de la pension, supportant héroïquement les cruautés de ses camarades, comprenant qu'il fallait redonner à sa mère inconsolée un peu de l'espoir détruit, un peu du bonheur perdu; et il sourit à la vision disparue, si jolie, des deux sœurs, là-bas, sur la place! Mais à côté de ces souvenirs doux, et de ces figures chères, rendus plus doux encore et plus chers par la parité du malheur, que d'odieux souvenirs, que de figures détestées! Des camarades féroces et frivoles; des maîtres indifférents et fourbes! Le mensonge installé

en maître ! Le mensonge des tendresses, des leçons, des prières ! Le mensonge partout, coiffé d'une barrette et ensoutané de noir ! Non, les petits comme lui, les humbles, les pauvres diables, les anonymes de la vie et de la fortune, n'avaient rien à espérer de ces jeunes garçons, sans pitié, corrompus en naissant par tous les préjugés d'une éducation haineuse ; rien à attendre de ces maîtres, sans amour, serviles, agenouillés devant la richesse comme devant un Dieu. Qu'avait-il appris ? Il avait appris la douleur, et voilà tout. Il était venu ignorant et candide ; on le renvoyait ignorant et souillé. Il était venu plein de foi naïve ; on le chassait plein de doutes harcelants. Cette paix de l'âme, cette tranquillité du corps qu'il avait en entrant dans cette maison maudite, un vice atroce, dévorant, les remplaçait, avec ce qu'il apporte de remords, de dégoûts, de perpétuelles angoisses. Et tout cela s'accomplissait au nom de Jésus ! On déformait, on tuait les âmes d'enfant, au nom de celui qui avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants » ; de celui qui chérissait les malheureux, les abandonnés, les pécheurs, de celui dont chaque parole était une parole d'amour, de justice, de pardon. Ah ! leur amour à eux, leur justice et leur pardon, il les connaissait maintenant ! Il fallait être noble ou riche pour y avoir droit ! Quand on n'était ni noble ni riche, il n'y avait plus d'amour, plus de justice, plus de pardon. L'on vous chassait et l'on ne vous disait pas pourquoi !

Sébastien, remontant des faits généraux aux particularités, ne rencontrait autour de lui que des petitesses de sentiment, que des petitesses d'intelligence, dont il ne pouvait s'empêcher de sourire. Il se rappelait qu'une fois, il avait été puni de huit jours d'arrêts, pour avoir écrit dans une composition : « … l'enfant qui sort de ses flancs déchirés ». Ah ! la stupeur rougissante des élèves et l'indignation du professeur, quand celui-ci lut, tout haut, ce passage : « … l'enfant qui sort de ses flancs déchirés ». Quel scandale dans la classe ! Son voisin s'était écarté de lui ; une rumeur avait parcouru les bancs : « Où donc avez-vous appris de pareilles inconvenances, de pareilles malpropretés ? C'est une honte ! » Et non seulement Sébastien avait été puni, mais le professeur avait mis en pièces la composition. Une autre fois, le même professeur, à propos d'un devoir, lui avait dit sévèrement : « Vous avez une tendance détestable à la rêverie. Et vous exprimez des idées que vous devriez ignorer. Je vous engage à

vous surveiller. » Il rêvait ! C'était donc un crime de rêver ? Il cherchait des mots jolis, parés, vivants ? C'était donc défendu ? C'étaient d'ailleurs les seules observations que lui eût jamais adressées son professeur. Le reste du temps, il ne s'occupait pas de lui, le laissait croupir, au bout de sa table, réservant pour les autres son attention et sa patience bienveillante. On l'avait jugé un esprit dangereux, insoumis, dont il serait impossible de rien tirer de bon. Le Père Dumont disait, avec un luxe de métaphores hardies : « C'est un petit serpent que nous réchauffons dans notre sein. Il n'est encore que couleuvre, mais attendons… » Là où il y avait une faveur quelconque, il en était exclu. Jamais il n'avait pu entrer dans une congrégation et dans une académie. Même aux repas, on s'arrangeait pour qu'il fût servi le dernier, et qu'il n'eût que ce que les autres de la table avaient dédaigné. « Et leur loterie ? pensait-il, je n'y ai rien gagné. C'est Guy de Kerdaniel qui emporte toujours les gros lots ! » Toutes ces petites rancunes, toutes ces petites déceptions, tous ces petits froissements, il les exagérait, les grossissait, s'excitant à la jalousie contre les élèves, à la haine contre les maîtres, afin de se donner du courage. Mais il n'y parvenait pas. À mesure que s'envolaient les minutes, les inquiétudes renaissaient ; des appréhensions de l'avenir se levaient, grosses de menaces et d'ennuis. L'entrevue avec son père, le voyage, l'emmurement dans la maison de Pervenchères, la honte qui l'attendait là-bas, la honte qu'il laisserait ici, tout cela troublait sa fausse sécurité, dominait ses rancœurs. Et puis, il avait beau se dire qu'il lui serait désormais impossible de vivre en ce milieu hostile où tout lui parlerait de sa faute, il s'y sentait de puissantes racines, l'attachement des bêtes pour le coin de terre où elles ont souffert. Il ne comptait que les souffrances ; mais n'avait-il pas goûté des joies aussi, des joies précieuses qu'il ne pouvait pas ne point regretter ? Retrouverait-il la mer, les retours de Pen-Boc'h, les musiques de la chapelle, Bolorec, et même, quoiqu'il ne voulût point se l'avouer, les soirées, délicieuses, à la fenêtre du dortoir, quand le Père de Kern lui récitait des vers et lui parlait des œuvres immortelles.

Il rêva ainsi jusqu'au soir, tantôt résigné, tantôt révolté ; un moment bien décidé à exiger du Père Recteur des explications ; et, la minute d'après, se disant : « À quoi bon ! Il vaut mieux que je parte. Ce sera huit mauvais jours à passer. Et je serai peut-être

très heureux, loin d'ici. » Lorsque le frère vint lui apporter son repas, il le trouva sur son lit, étendu, les yeux perdus dans le vague d'une songerie.

— Comment ! monsieur Sébastien Roch !… s'exclama-t-il… Sur votre lit ?… Et moi qui comptais vous surprendre en prières !… Ah !… ah !… ah !… Ce n'est pas M. Juste Durand qui se fût étendu sur son lit, le cher enfant ! Et je parie que vous n'avez pas de chapelet ?

— Non, mon frère, je n'en ai pas.

— Pas de chapelet !… pas de chapelet !… Et moi qui vous apporte une poire, monsieur Sébastien Roch, une poire cueillie à l'arbre des Révérends Pères ?… Pas de chapelet !… Oh grand saint Labre !… Et comment voulez-vous avoir le cœur tranquille ?… Je vais vous prêter le mien… J'en ai douze !

— Je veux bien, mon frère… seulement vous me direz où est Bolorec…

— M. Bolorec ?… Mais je ne sais pas !… M. Bolorec est où il est, vous êtes où vous êtes, je suis où je suis, et le bon Dieu est partout… Voilà ce que je sais, monsieur Sébastien Roch.

Et Sébastien, se levant de son lit, brusquement interrogea :

— Voyons, mon frère, dites-moi pourquoi l'on me renvoie ?

— Pourquoi l'on vous… s'écria le frère, qui joignit les mains… Ah ! grand saint François-Xavier !… mais je ne sais pas si l'on vous renvoie ! Je ne sais rien, moi ! Et comment voulez-vous qu'un frère, c'est-à-dire une créature moins importante qu'un rat, qu'un asticot, qu'une anémone de mer, sache quelque chose ?… Ce n'est pas M. Juste Durand qui m'eût adressé de pareilles questions, le cher enfant !

Dans cette claustration, dans ce silence, dans cette laideur des choses, ces quatre jours furent pénibles à Sébastien. Le matin, il entendait la messe, dans une petite chapelle solitaire. L'après-midi, au moment des classes, durant une heure, il se promenait au jardin ou dans le parc, conduit par le frère, onctueux, bavard, mais inflexible dans sa consigne. Il ne tentait plus de l'interroger, comprenant que c'était inutile, et restait silencieux, marchant à côté de ce gros bonhomme vite essoufflé qui, pour reprendre haleine, s'arrêtait tous les cent pas.

— Tenez, monsieur Sébastien Roch ! disait-il, regardez quel beau poirier, et quelles poires !… Cette année, personne n'a de

fruit… Il n'y a qu'ici… Le bon Dieu protège nos arbres… Le bon Dieu est bon, allez ! Ah ! qu'il est bon !

Dans le parc, devant les statues de la Vierge, les autels rustiques, les grottes ornées d'images pieuses, le frère, haletant, commandait.

— Allons !… Une petite prière, monsieur Sébastien Roch !

Et ils s'agenouillaient, le frère faisant de grands signes de croix, Sébastien les yeux perdus au loin, aspirant l'odeur des feuillages, écoutant les bruits. Entre les troncs, entre les feuilles, par-delà les terrasses, dans l'éloignement, s'étendait la façade du collège, muette et grise, sommée du mensonge de sa croix. Jamais ils ne croisaient aucun être vivant. Dès qu'au tournant d'une allée, ils apercevaient la silhouette d'un Père, ils rebroussaient chemin ou s'enfonçaient dans une sente. Sébastien crut reconnaître, une fois, le Père de Marel ; une autre fois, il s'imagina voir Bolorec qui passait, accompagné d'un frère, comme lui.

— Mais non !… mais non !… Ce n'est pas ça ! protestait le frère… ça n'est rien du tout… Et que voulez-vous que ce soit, monsieur Sébastien Roch ?

Le reste de la journée, enfermé dans sa chambre, il employait les heures interminables à rêver, à se désoler, à regarder les nuages fuir au-dessus des toits. Trop inquiet, trop préoccupé, pour s'astreindre à une besogne calme, il ne lisait aucun des livres qu'on lui avait apportés, et ne cherchait pas à se distraire par un travail quelconque. Au moment des récréations, il s'accoudait à l'appui de la fenêtre ouverte, et il écoutait le bruit lointain des cours, ce bourdonnement familier et confus qui, seul, lui révélait qu'il y eût, là, près de lui, de la vie, du mouvement. Et son esprit retournait là-bas. À travers les murs, il revoyait les cours égayées de mille jeux, les figures animées, les gestes souples de ses camarades, les Pères sous les ormes, les batailles, les rires. Et c'était Le Toulic, appuyé contre la barrière, avec son teint de phtisique, et son dos voûté, le front déjà ridé comme un vieillard, apprenant ses leçons, têtu, opiniâtre, luttant de toute sa volonté contre la lenteur de son intelligence et les rébellions obstinées de sa mémoire. Et c'était Guy de Kerdaniel, entouré de sa bande, insolent, persécuteur ; et c'était Kerral, sautillant, en quête d'un malheureux à consoler. Et c'était encore, la place vide aujourd'hui, leur place à Bolorec et à lui, sur les marches des arcades, où les

moineaux s'inquiétaient de ne plus les voir et de ne plus écouter leurs chansons, toutes choses, tous visages qui allaient s'effacer, disparaître pour toujours. Que pensaient-ils de lui ? que se disaient-ils entre eux, de cette brusque, imprévue séparation ? Rien sans doute. Un enfant arrive : on lui jette des pierres, on le couvre d'insultes. Un enfant s'en va et c'est fini. À un autre ! Ce qui l'étonnait, c'est que le Père de Kern ne fût point venu le visiter. Il lui semblait qu'il l'aurait dû, au moins qu'il aurait dû s'enquérir de sa détresse, lui prouver que tous les sentiments de pitié n'étaient pas morts en son cœur.

— Le Père de Kern ne vous a pas parlé de moi ? demandait-il au frère, chaque fois que celui-ci entrait en sa chambre.

— Et comment voulez-vous que le Révérend Père me parle de vous ?… Je ne suis rien, moi. Un lion, monsieur Sébastien Roch, ne parle pas à un ver de terre.

Cela lui causait une véritable affliction, à laquelle se mêlait du dépit, le dépit de n'être rien dans la vie de cet homme, pas même un remords.

Livré à soi-même, la plupart du temps, assis ou couché sur son lit, le corps inactif, il se défendait mal aussi contre les tentations qui revenaient plus nombreuses, plus précises chaque jour, contre la folie déchaînée des images impures qui l'assaillaient, enflammant son cerveau, fouettant sa chair, le poussant à de honteuses rechutes, immédiatement suivies de dégoûts, de prostrations où son âme sombrait comme dans la mort. Il dormait ensuite d'un sommeil agité, douloureux, coupé de cauchemars, de suffocations ; et ses réveils étaient affreux, comme s'il sortait de la lourde, de l'épouvantable nuit d'un suicide.

Le quatrième jour, au matin, il dit au frère qui le ramenait de la messe :

— Savez-vous si mon père est arrivé ?

— Et que voulez-vous que je le sache, monsieur Sébastien Roch ?

C'est vrai. La réponse était prévue. Cependant il s'irrita. Il en avait assez de cette incertitude, de cette solitude, de cette terreur de toutes les minutes, d'entendre la porte s'ouvrir et de voir soudain apparaître son père, furieux, menaçant. Il voulait sentir quelqu'un, là, près de lui, parler à quelqu'un. Il pensa au Père de

Marel, le moins sévère, le plus souriant de tous les Pères, et d'un ton bref, il commanda :

— Je veux parler au Père de Marel… Allez prévenir le Père de Marel que je veux lui parler, tout de suite !

— Mais ça ne se fait pas comme ça, monsieur Sébastien Roch !… Lui parler ! Tout de suite ? Oh ! grand saint Ignace !… D'abord il faut que vous adressiez, par mon entremise, une demande motivée au Très Révérend Père Recteur… Le Très Révérend Père Recteur, dans sa sagesse, statuera sur l'opportunité de votre demande, et…

Mais Sébastien l'interrompit, colère, trépignant sur le plancher.

— Je veux !… Je veux !… Je veux !…

Le frère ne se démonta pas, prépara lentement une feuille de papier, et, très humble, très formaliste, il dicta à l'enfant une demande qu'il alla immédiatement porter au Père Recteur. Une heure après, le Père de Marel entrait chez Sébastien.

— Ah ! malheureux enfant ! soupira-t-il… Malheureux enfant !

Sa figure était triste, et non sévère. Et sous le masque de tristesse, elle conservait une bienveillance extrême. Il répéta :

— Ah ! malheureux enfant !

Puis il se tut, et s'assit en poussant un gémissement.

Sébastien ne savait plus que dire. Il avait voulu voir le Père, il avait voulu se décharger en lui de tout ce que son cœur avait de trop pesant, et il ne trouvait plus un mot. La bouche glacée, stupide, il baissait la tête. Le Père gémit encore, en chassant quelques grains de poussière sur la table : « Est-il possible ? » et se tut de nouveau.

Après un silence embarrassant, il interrogea :

— C'est ce Bolorec, n'est-ce pas ?

Comme Sébastien ne répondait point :

— C'est ce Bolorec, réitéra-t-il, ce Bolorec qui vous a entraîné, qui vous a perverti ?… Parbleu ! c'est bien évident.

Sur une dénégation de l'enfant, il ajouta vivement :

— Ne le défendez pas ! Ce Bolorec est un monstre !

Alors, à l'idée de défendre Bolorec, Sébastien retrouva un peu de courage. Il bredouilla :

— Je vous jure, mon Père, je vous jure devant Dieu, que ce n'est pas Bolorec… Bolorec était bon avec moi!… Nous n'avons rien fait, jamais!… Je vous le jure!

— Pourquoi mentir? reprocha le Père d'une voix attristée.

— Mais je ne mens pas, puisque je vous le jure!… puisque je vous dis la vérité.

— Ta, ta, ta… Vous ne pouvez pas nier qu'on vous ait vus, qu'on vous ait surpris ensemble!… Enfin, voyons, mon enfant, on vous a surpris!…

Et tout d'un coup, la lumière se fit dans l'esprit de Sébastien; à la clarté foudroyante de cette lumière, il comprit tout. Il comprit que le Père de Kern avait inventé une horrible histoire, qu'il les avait dénoncés, Bolorec et lui, lâchement dénoncés, parce qu'il redoutait Sébastien, parce qu'il avait peur qu'un jour, il n'allât crier sa faute. Ce n'était point assez de l'avoir déshonoré, lui, Sébastien; il voulait aussi déshonorer Bolorec. Ce n'était point assez de l'avoir souillé, lui, Sébastien, dans la nuit; il voulait que cette souillure apparût au grand jour!… D'abord, il lui fut impossible d'articuler une parole. Sa gorge serrée ne laissait passer que de rauques sifflements; puis, peu à peu, à force de grimaces musculaires, à force de volonté, les yeux agrandis d'horreur, presque fou, il s'écria :

— C'est le Père de Kern qui m'a… Oui, c'est lui, la nuit… dans sa chambre!… C'est lui, lui! Il m'a pris, il m'a forcé…

— Mais, taisez-vous donc, petit malheureux! ordonna le Père de Marel, devenu très pâle et qui, bondissant de dessus sa chaise, secouait rudement Sébastien par les épaules. Taisez-vous donc.

— C'est lui… C'est lui… Et je le dirai… et je le dirai à tout le monde!

En phrases courtes, hachées, sursautantes, avec une sincérité qui ne ménageait plus les mots, avec un besoin de se vider d'un seul coup, de ce secret pesant, étouffant, il raconta la séduction, les causeries au dortoir, les poursuites nocturnes, la chambre!… il raconta ses terreurs, ses remords, ses tortures, ses visions; il raconta le pèlerinage de Sainte-Anne, la conversation avec Bolorec, ses rechutes solitaires, la salle de musique… Le Père de Marel était atterré. Devant cette confession, il ne pouvait plus douter; et il marchait, maintenant, dans la chambre, à grands

pas, traçant des gestes incohérents, exhalant d'incohérentes exclamations.

Quand Sébastien en fut à l'épisode du violon :

— Et c'est cette satanée musique?… clama-t-il… Cette sacrée musique du diable!… Sans ce violon, il ne serait rien arrivé, rien, rien!…

Sébastien, ayant fini de conter, répétait :

— Et je dirai!… oui, oui!… je le dirai… Je le dirai à mes camarades, je le dirai au Père Recteur.

Devant la gravité de cette inattendue et irrécusable révélation, le premier instant de stupeur passé, le Père ne fut pas long à recouvrer ses esprits. Il laissa Sébastien se dépenser en cris, en menaces, en effusions tumultueuses, sachant bien qu'un abattement succéderait vite à cette crise, trop violente pour être durable, et qu'alors, il pourrait le manier à sa guise, en obtenir tout ce qu'il voudrait par le détour capricieux des grands sentiments. Chez cet homme, bon pourtant, dans les ordinaires circonstances de la vie, une pensée dominait, en ce moment, toutes les autres : empêcher la divulgation de ce secret infâme, même au prix d'une injustice flagrante, même au prix de l'holocauste d'un innocent et d'un malheureux. Si petite que fût cette petite créature, de si mince importance que demeurassent, aux yeux du monde, les accusations d'un élève, renvoyé, il en resterait toujours — même l'événement tournant en leur faveur — un doute vilain et préjudiciable à l'orgueilleux renom de la congrégation. Il fallait éviter cela, aujourd'hui surtout que la malignité publique était encore excitée par l'aventure scandaleuse d'un des leurs, surpris en wagon avec la mère d'un élève. Cette impérieuse nécessité, cette espèce de raison d'État étouffant en lui toute émotion, toute pitié, le rendaient presque complice du Père de Kern. Il le sentait et ne se reprochait rien. Consciemment, il redevenait le Jésuite fourbe, le prêtre implacable, sacrifiant la générosité naturelle de son cœur à l'intérêt supérieur de l'Ordre, immolant à la politique ténébreuse un pauvre être, victime d'un attentat odieux que lui, chaste, il détestait et maudissait. À cette seconde, il éprouvait même, contre l'enfant possesseur d'un tel secret, et qui n'en était pas mort, la haine qu'il eût dû éprouver contre le Père de Kern, seul, et qu'il n'éprouvait point.

Bientôt, la colère de Sébastien s'atténua et mollit, les larmes vinrent et, avec les larmes, la détente nerveuse qui, peu à peu, le laissa sans force, sans résistance, le cerveau meurtri, les membres lourds, affaissé comme un paquet inerte, sur sa chaise. Le Père de Marel s'assit près de lui, l'attira doucement, presque sur ses genoux, l'enveloppa de paroles tendres, enfantines et berceuses. Au bout de quelques minutes, le voyant apaisé, engourdi :

— Voyons, mon enfant, êtes-vous plus calme maintenant?… Puis-je vous parler raison?… Voyons, écoutez-moi… Je suis votre ami, vous le savez… Je vous l'ai prouvé… Rappelez-vous votre fuite, le jour de votre arrivée ici… Rappelez-vous nos leçons de musique… nos promenades… Eh bien…

Paternellement, il essuya les yeux de l'enfant que les larmes gonflaient et tamponna son visage, à petits coups, avec un mouchoir.

— Eh bien… En admettant que ce crime soit vrai…

Sur un mouvement de Sébastien, il se hâta d'ajouter, en manière de parenthèse :

— Et il l'est… il l'est!…

Puis il reprit :

— En admettant qu'il soit vrai, et il l'est certainement, n'en êtes-vous pas le complice, un peu? C'est-à-dire pouvez-vous faire qu'il n'ait pas été consommé? De toutes les façons, mon pauvre enfant, vous devez en subir le châtiment. Comprenez-moi. Le Père de Kern sera puni, oh! puni avec une sévérité terrible… Je me charge d'avertir le Père Recteur, qui est la justice même. Il sera chassé de cette maison, envoyé dans une mission lointaine. Mais vous? Réfléchissez… Pensez-vous sincèrement que vous puissiez rester ici? Pour vous-même, pour nous, qui vous aimons tendrement, non, vous ne le pouvez pas. Ce serait irriter une blessure qu'il faut guérir et guérir vite. Vous allez, dites-vous, révéler le crime à tous, le crier partout?… Qu'obtiendrez-vous de cette vilaine action, sinon un surcroît de honte? À ce crime qui doit demeurer secret, et non impuni, vous aurez ajouté un scandale sans aucun bénéfice pour vous. Vous aurez réjoui les ennemis de la religion, désolé les âmes pieuses, compromis une cause sainte et vous vous serez tout à fait déshonoré. Non, non, je connais votre caractère, vous ne ferez pas cela. Certes, je vous plains… Ah! je vous plains de toute mon âme.

Mais je vous dis aussi : « Acceptez courageusement l'épreuve que Dieu vous envoie… »

Sébastien essaya de se dégager, et il soupira d'une voix encore tremblante de sanglots :

— Dieu!… On me parle toujours de Dieu!… Qu'a-t-il fait pour moi?

Le Père devint solennel et presque prophétique :

— Dieu vous donne la douleur, mon enfant! prononça-t-il d'une voix grave et basse. C'est qu'il a sur vous des desseins impénétrables; c'est que, peut-être, vous êtes l'élu de quelque grande œuvre!… Oh! ne doutez jamais, même au milieu des plus atroces souffrances, de l'infinie et mystérieuse bonté de Dieu! Ne la discutez pas; soumettez-vous… Quelques larmes que vous versiez, de quelque calice d'amertume que vous soyez abreuvé, élevez votre âme, et dites…

Et, montrant le ciel de son doigt levé, il récita avec un accent de religieuse inspiration :

— *In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum.*

Le Père demeura ainsi, plusieurs secondes, le doigt en l'air, le regard planté droit dans celui de Sébastien; et, tout d'un coup, saisissant ses mains, attendri, chaleureux, presque larmoyant, il supplia :

— Promettez-moi de partir sans haine de cette maison? Promettez-moi d'accomplir noblement ce sacrifice?… Promettez-moi de garder, toujours, le silence sur cette affreuse chose?

Sébastien n'avait jamais senti autant le mensonge peser sur lui… Mais il était trop brisé par les secousses morales, trop anéanti par les successives émotions pour s'en indigner. Il n'avait plus que du dégoût pour ce Père, le seul, pourtant, en qui, autrefois, il eût cru, le seul en qui il eût trouvé un peu de bonté; il était écœuré de ces paroles graves qui s'accordaient si mal avec ce visage gras où, malgré tout, sous le masque changeant de la tristesse, de l'émotion, de l'enthousiasme, persistait un reste de bonne humeur insouciante et de jovialité comique, lesquelles, au fond, acceptaient l'infamie. Il répondit :

— Je vous le promets!

— Jurez-le-moi, mon enfant, mon cher enfant?

Sébastien eut aux lèvres un pli amer. Cependant, il répondit encore, résigné :

— Je vous le jure !

Alors, le Père exulta :

— C'est bien, cela !… C'est très bien… Hé ! Je savais que vous étiez un brave enfant !

La face redevenue toute joviale, il interrogea :

— Voyons ! Avez-vous quelque chose à me demander ?

— Non, mon Père, rien…

— Que je vous embrasse, au moins, mon enfant !…

— Si vous voulez !

Sébastien sentit sur son front le baiser visqueux de ces lèvres, encore barbouillées de mensonges… Il s'arracha, révolté, à cette étreinte qui lui était aussi odieuse que celle du Père de Kern, et il dit :

— Maintenant, mon Père, laissez-moi, je vous en prie… je désire être seul.

Lorsque la porte se fut refermée derrière le Père, Sébastien respira plus librement, et il s'écria tout haut, dans une révolte suprême de dégoût :

— Oh ! oui ! que je parte !… Oh ! quand vais-je partir d'ici !

Le soir, il fut conduit de nouveau chez le Père Recteur. En entrant dans le cabinet, il aperçut son père, debout, très pâle, gesticulant. Il était vêtu de sa redingote de cérémonie, tenait à la main son fameux et antique chapeau. Sébastien remarqua qu'à la hauteur des genoux son pantalon noir était maculé de poussière : il avait dû se traîner aux pieds de l'impassible Recteur, l'implorer, le supplier. Cette apparition ne le surprit ni ne l'émut. Depuis quatre jours, il s'était préparé à revoir son père et à subir ses reproches. D'un pas calme, il se dirigea vers lui pour l'embrasser. Mais M. Roch le repoussa d'un geste brutal.

— Misérable ! vocifera-t-il. Comment, misérable, tu oses ?… Ne m'approche pas… Tu n'es plus mon fils…

Sa colère était grande : ses cheveux gris et son collier de barbe s'en trouvaient hérissés, terriblement. Il bredouillait. Alors, Sébastien regarda le Père Recteur, calme, digne, son beau visage à peine fardé d'une légère émotion de circonstance. « Sait-il ? » se demanda l'enfant. Et il chercha à lire dans ses yeux, dans ces yeux pâles, où ne montait aucun reflet de sa pensée. M. Roch s'était remis à parler, la mâchoire lourde. Il débita, bégayant :

— Une dernière fois, mon Révérend Père, une dernière et unique fois, j'ose vous implorer!… Ce n'est pas à cause de ce misérable… Il n'est digne d'aucune pitié!… Non! Non! Mais moi!… C'est moi, moi seul que cela frappe!… Et je suis innocent, moi!… j'ai une situation, moi!… Je jouis de l'estime de tout le monde, moi!… Je suis maire, sapristi!… Qu'est-ce que vous voulez que je devienne? Si près des vacances, que voulez-vous que je dise?

— Je vous en prie, monsieur, répondit le Père Recteur… N'insistez pas… Ce m'est une douleur de vous refuser…

— Au nom de Jean Roch, mon illustre ancêtre!… supplia l'ancien quincaillier… Au nom de ce martyr qui mourut pour la sainte Cause.

— Vous me déchirez le cœur, monsieur… Je vous en prie, n'insistez pas…

— Eh bien, je vais vous faire une proposition… Je ne vous demande pas de garder Sébastien tout à fait. Qui voudrait d'un pareil misérable? Mais gardez-le jusqu'aux vacances… Gardez-le dans un cachot, au pain et à l'eau, si vous voulez, ça m'est égal… Au moins comme ça, dans mon pays, ça n'aura pas l'air, vous comprenez!… Ma situation n'en souffrira pas… Je ne serai pas obligé de rougir devant tout le monde, ce que j'appelle!… Voyons, Très Révérend Père, je suis disposé aux plus grands sacrifices, quoique ce misérable m'en coûte déjà des mille et des mille… Voyons, je vous paierai sa pension double.

Et, sur un geste de protestation du Jésuite, il ajouta vivement :

— Je vous paierai ce que vous me demanderez, na!

Déjà il tirait de sa poche sa bourse de cuir, et s'agenouillant, il la tendait au Jésuite dans un geste de supplication frénétique.

— Ce que vous voudrez!… Hein, ce que vous voudrez!

Le Père releva M. Roch, et, visiblement choqué de cette scène, il dit d'un ton bref :

— Du calme, monsieur, je vous en prie… Abrégeons cette entrevue qui nous fait mal à tous les trois.

Alors, M. Roch tourna toute sa colère contre son fils, et le menaçant de son poing tendu :

— Misérable!… bandit!… hurla-t-il… Que vais-je faire de toi? Se saigner aux quatre membres et être récompensé de la sorte! Ah! misérable!…

Il frappa un grand coup sur le bureau; quelques feuilles de papier tombèrent sur le parquet :

— Et d'abord, qui t'a appris ces saletés… Qui? qui?… Dis-moi qui?… Mais les bêtes elles-mêmes ne font pas ça!… Un chien… oui un chien… ne fait pas ce que tu as fait!… Tu es pire qu'un chien!…

Le Père Recteur eut beaucoup de peine à le calmer.

Sébastien souffrit cruellement de l'attitude de son père. Cet égoïsme grossier, cette vulgarité de sentiments, la mise à nu de cette âme, dépouillée de son appareil d'éloquence majestueuse et comique, lui causèrent un invincible dégoût. Ce qui lui restait de respect, ce qui subsistait encore d'affection filiale disparut, en cette minute même, dans la honte. Il comprit qu'il ne pourrait plus l'aimer jamais, et qu'il était tout seul dans la vie.

— Votre douleur est légitime, monsieur, dit à M. Roch le Père Recteur en le reconduisant jusqu'à la porte… et je comprends votre colère. Mais, croyez-moi, ménagez un peu cet enfant. Une minute d'égarement n'engage pas l'existence… Il se repent.

— Il est bien temps, soupira M. Roch… Et vous croyez que c'est son repentir qui arrangera mes affaires!… et que je pourrai, après un tel scandale, me présenter aux élections du conseil d'arrondissement! C'est égal…

Il prit un ton amer, redressa sa taille courbée…

— C'est égal! j'aurais cru qu'entre gens du même parti… qu'entre honnêtes gens… j'aurais cru qu'on se soutiendrait davantage!

Ils quittèrent Vannes, le lendemain au petit jour. Pendant le voyage, M. Roch demeura sombre, irrité, la tête pleine de projets terribles et de punitions exemplaires. Sébastien, lui, regarda les champs, les bois, le ciel. Une pensée le préoccupait : « Le Père Recteur savait-il? Qu'était devenu le Père de Kern? » Puis, il pensa aussi à Bolorec. Où était-il? que faisait-il en ce moment même? Il aurait voulu connaître son pays, Ploërmel, afin de mieux se représenter, de mieux revivre, cet ami, cet unique ami des jours de tristesse, le seul qu'il regrettât. Et il imaginait des landes, des landes pareilles à celles de Sainte-Anne, des landes où des filles dansaient et chantaient :

Quand j'aurai quatorze ans.

L'arrivée à Pervenchères eut lieu de nuit, ce qui fut une consolation pour M. Roch ! « Pourvu qu'il n'y ait personne à la gare… Quelle figure ferais-je ? » avait-il dit souvent durant la route. Il n'y avait personne. Les rues étaient désertes. Ils purent gagner la maison sans être vus.

Sébastien, relégué dans sa chambre, et n'en sortant qu'aux heures des repas, ne put s'habituer tout de suite à ne plus se savoir au collège. Il croyait entendre les bourdonnements de la cour, entendre les chuchotements, les glissements le long des murs. Et quand la mère Cébron entrait, il sursautait. Pourtant, l'horizon n'était plus borné par des murs, des toits, des cheminées ; c'étaient bien ses paysages aimés qu'il avait devant les yeux, les coteaux de Saint-Jacques, lointains, poudrés de cendre bleue, la rivière, invisible dans les verdures de la prairie, dont on suivait la sinuosité charmante, par l'onduleuse ligne des peupliers et des aulnes ; la route où passaient des gens qu'il reconnaissait, des charrettes de chez lui, des bêtes de chez lui ! Mais il avait, en tous ses sens, l'étourdissement du collège, comme, après un voyage en mer, l'on conserve longtemps encore, dans les oreilles, le bruit du vent, comme l'on ressent le mouvement de roulis du bateau. Il vécut ainsi, trois jours, trois jours d'engourdissement, sans souffrance, sans joie, sans pensée.

Le quatrième jour, au matin, la mère Cébron entra dans sa chambre. Elle revenait du marché, essoufflée et toute rouge, n'avait pas eu le temps de déposer à la cuisine son panier plein de légumes.

— Ah ! monsieur Sébastien ! monsieur Sébastien… Je crois bien que votre père est fou. Il déménage, c'est sûr !… faudrait que vous auriez entendu ça… Il était là, sur la place, ameutant les gens, et colère, colère !… Il disait : « Ah ! je le materai, allez !… C'est un misérable !… mais je le materai ! » On n'a point l'habitude de voir monsieur dans ces états-là !… Et dame, ça impressionne… Il disait encore : « Quand je devrais lui rompre les os, il faudra qu'il marche, allez ! » Et il racontait sur vous des horreurs ! des horreurs ! Non, sûr, c'est pas bien de sa part ! Mais, moi, je crois qu'il est fou !… Faut faire attention, monsieur Sébastien ; parce qu'avec les gens fous, on ne sait pas ce qui peut arriver… C'est-il vrai, dites, monsieur Sébastien, qu'on vous a pris, avec un petit gars comme vous, en train de… vous savez bien ?

— Non, mère Cébron, ce n'est pas vrai !

— Ah ! je le savais bien, moi… Je vous dis qu'il est fou, monsieur !…

Et elle ajouta en haussant les épaules :

— Et puis, quand ça serait vrai ! Voilà-t-il pas, mon Dieu, de quoi tant crier. Ah ! dites donc, j'ai rencontré aussi mamz'elle Marguerite. Depuis cinq mois elle a bien grandi ; justement, dimanche dernier, elle a étrenné ses robes longues… C'est une gentille enfant… Elle s'est informée de vous… Ah ! dame ! faut voir… Elle m'a demandé si vous aviez de la barbe… Voyez-vous ça ! Non, où ça va-t-il chercher de pareilles idées, des gamines comme ça ?… Pour en revenir à monsieur, je crois bien… non, là, vrai… je crois bien qu'il est fou…

Au déjeuner, il parut, en effet, à Sébastien, que son père était plus excité encore que de coutume. Il mangeait avec une rage grondante : ses gestes étaient d'une brusquerie telle qu'il cassa un verre et fendit deux assiettes. Cela l'exaspéra davantage ; et tout à coup :

— Ah ça, fit-il, t'imagines-tu que je vais te garder ici, à rien faire, te nourrir à rien faire ?… Dis, t'imagines-tu une pareille absurdité ?… Tu me crois, sans doute, un imbécile ?

Sébastien ne répondit pas.

— Eh bien, mon garçon, tu te trompes. Demain je t'emmène à Sées, au petit séminaire de Sées… Tu y passeras tes vacances, tu y passeras toute la vie.

Il s'anima, et, la bouche pleine de ragoût, il répéta, jurant pour la première fois :

— Toute ta vie, nom de Dieu, as-tu entendu ?

Sébastien frissonna. Il revit le collège, tout le collège : des murs étouffants, des classes maudites ; il revit des élèves haineux, des maîtres infâmes, le cortège tout entier de ses déceptions, de ses souffrances, de ses hontes. Et bien décidé à ne pas recommencer le supplice de cette existence, au seuil de laquelle, en entrant, il avait vu la mort, au seuil de laquelle, en sortant, il avait trouvé le déshonneur et l'ignominie, il se leva de table, courageux, regarda bien en face son père dont le visage blêmissait, dont la voix s'enrauquait de colère, et il dit d'un ton calme, ferme, définitif :

— Je n'irai pas !

À ces mots, M. Roch faillit s'étrangler. Ses yeux virèrent, injectés de sang, dans les paupières écarquillées par la fureur.

— Qu'est-ce que tu as dit ? Qu'est-ce que tu as osé dire ?

Ses paroles sifflaient, sortaient avec peine de la gorge contractée.

Sébastien répondit :

— Je n'irai pas !

— Quand je devrais t'y traîner par les cheveux, misérable, tu iras !

— Non ! je n'irai pas !

M. Roch perdit le peu de raison qui lui restait. La hideuse brute du meurtre était en lui déchaînée, et hurlait. Hagard, les traits bouleversés, l'écume aux dents, il saisit sur la table un couteau, se rua sur son fils, et, la main levée, sa grosse main dans laquelle brillait l'éclair tournoyant de la lame d'acier, il rugit :

— Tu iras… ou bien…

Alors, Sébastien s'agenouilla aux pieds de son père. La tête haute, le regard résolu, il présenta toute grande sa poitrine au couteau, et, calme, un peu plus pâle seulement, il articula :

— Tue-moi, si tu veux… Je n'irai pas !

Vaincu, dompté par ce regard d'enfant, M. Roch laissa retomber à terre le couteau et il s'enfuit.

Livre deuxième

I

On était aux premiers jours de juillet 1870.

Cette journée-là, le ciel d'abord nuageux et menaçant, au matin, s'était, vers midi, tout à fait rasséréné. Un clair soleil inondait la campagne. Sébastien sortit de chez lui, traversa le bourg et entra au bureau de poste, chez Mme Lecautel. Le bureau était fermé de midi à deux heures. Ordinairement, Mme Lecautel profitait de ce congé quotidien pour se promener un peu, avec sa fille, lorsque le temps était beau. Quelques minutes après, tous les trois, ils descendirent la rue de Paris et gagnèrent les champs.

Sébastien avait vingt ans, il avait beaucoup grandi, mais il était resté maigre et pâle. Son dos se voûtait légèrement, sa démarche devenait lente, indolente même; ses yeux conservaient un bel éclat d'intelligence qui souvent se voilait, s'éteignait dans quelque chose de vitreux. À la franchise ancienne de son regard se mêlaient de la méfiance et une sorte d'inquiétude louche qui mettait comme une pointe de lâcheté dans la douceur triste qu'il répandait autour de lui. Un peu de barbe tardive parsemait son menton et ses joues; ses lèvres commençaient seulement à changer leur duvet clair en moustaches blondes, d'une blondeur ardente et dorée. À le voir passer, on eût dit qu'il fût las, toujours; il semblait que ses membres, aux os trop longs, lui fussent pesants à porter et à traîner.

Ils s'engagèrent dans un petit chemin encaissé, profond, tout verdoyant qui mène vers les coteaux de Saint-Jacques. Sur les hauts talus, de chaque côté, les trognes de chêne, cachées par les

touffes de bourdaines et de viornes, poussaient obliquement leurs branches qui, se rejoignant, faisaient sur le chemin une ombre fraîche, pailletée de soleil.

— Eh bien ? dit Mme Lecautel, avez-vous travaillé, un peu, ces jours-ci ?

— J'ai voulu semer des fleurs dans le jardin, répondit Sébastien… Des fleurs que m'avait données le père Vincent… Mais mon père me l'a défendu… Vous savez qu'il déteste les fleurs ! Il dit que ça prend de la place et que ça ne sert à rien… Alors, je suis parti dans le bois… et j'ai… rêvé !

— Et c'est tout ?…

— Mon Dieu, oui !… J'aurais bien lu, mais je n'ai plus de livres !

— Comme vous devez vous ennuyer !

— Pas trop !… non, pas trop !… je vois, je pense, et le temps passe… Hier, par exemple, toute la journée, j'ai regardé un nid de fourmis… Vous ne pouvez vous imaginer combien c'est beau et mystérieux, du moins pour moi qui ne sais rien… Il y a là une vie extraordinaire, une énorme histoire sociale qu'il serait autrement intéressant d'apprendre que les luttes de la République athénienne… Tenez, c'est encore une des mille choses dont on ne souffle mot dans les collèges.

Mme Lecautel prit un ton de reproche naturel :

— Tout cela est très joli, mon pauvre Sébastien, mais vous ne pouvez pas continuer cette existence-là… Vous n'êtes plus un enfant, voyons !… Dans le pays où l'on vous aime pourtant, on chuchote, on commence à mal parler de vous, je vous assure… Il faut vous décider à faire quelque chose, croyez-moi…

— C'est vrai !… soupira Sébastien qui, la tête basse, cheminait, frappant les herbes du talus du bout de son bâton… mais que voulez-vous que je fasse ?… Je n'ai de goût à rien…

Et Mme Lecautel gémit :

— C'est désolant !… c'est désolant !… Un grand garçon comme vous, si paresseux !…

— Je ne suis pas paresseux, je vous jure, protesta Sébastien… Je voudrais bien… Mais quoi ?… Dites-moi quoi, vous ?

— Je vous l'ai déjà dit, combien de fois ? Et je vous le répète… Je ne vois pour vous qu'un seul moyen de sortir de la situation où vous vous embourbez de jour en jour… C'est le métier

militaire!… Intelligent comme vous l'êtes, vous aurez vite conquis un grade sérieux… Mon mari s'était engagé… À vingt-six ans, il était capitaine; à quarante-deux ans, général!

Sébastien eut une grimace significative :

— Être soldat!… Ah! Dieu, non!… C'est ce dont j'ai le plus horreur… J'aimerais mieux mendier mon pain sur les grandes routes

Un peu piquée, Mme Lecautel répliqua :

— C'est peut-être ce qui vous attend, mon pauvre Sébastien.

Ils se turent. Le chemin montait, caillouteux et raide. Mme Lecautel ralentit le pas.

Marguerite n'avait pas prononcé une parole. Elle marchait, svelte, souple, mince, tout à fait charmante, dans sa robe très simple de toile écrue, serrée à la taille par un ruban rouge; et son grand chapeau de paille, orné aussi de rubans rouges, projetait, sur son visage au teint chaud, une ombre transparente et dorée. Ses yeux étaient restés, jeune fille, ce qu'ils étaient, enfant; des yeux d'une beauté inquiétante et maladive, pervers et candides, étonnés et chercheurs, étrangement ouverts sur la vie sensuelle, par deux lueurs de braise ardente; sa bouche s'épanouissait, épaisse, rose, d'un rose de fleur vénéneuse. Ses narines, dilatées, humaient, avec un continuel frémissement, les parfums errant dans la brise, qui va, de branche en branche, de calice en calice, porter l'amour et la vie. De temps en temps, elle se penchait sur le talus et cueillait des fleurs qu'elle piquait ensuite à son corsage, de sa main mi-gantée de mitaines, avec des mouvements qui révélaient la grâce délicate des épaules et l'exquise flexion du buste, où la femme s'accusait à peine.

Sébastien craignit d'avoir blessé Mme Lecautel par son mépris du métier militaire; il chercha à renouer la conversation subitement rompue.

— A-t-on des nouvelles, aujourd'hui?… demanda-t-il… Mon père, suivant son habitude, a pris le journal, et je ne sais rien.

— C'est toujours la même chose, répondit Mme Lecautel… On dit cependant que la guerre est inévitable.

Mme Lecautel ne croyait pas commettre d'indiscrétion en lisant, chaque matin, avant de les remettre au facteur, les journaux qui lui plaisaient. Aussi était-elle au courant de tout ce qui se passait, particulièrement des affaires militaires, auxquelles elle

s'intéressait, par une habitude ancienne, et dont elle n'avait pu se désaffectionner.

— Et tenez, Sébastien, poursuivit-elle, si nous avons la guerre, comme c'est probable, car l'honneur national me paraît trop engagé en cette question, n'aurait-il pas mieux valu que vous fussiez soldat, depuis longtemps ?

— Mais, puisque Sébastien a acheté un homme, mère, s'écria tout à coup Marguerite.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? Il n'en sera pas moins obligé de partir.

— Alors, fit Marguerite, devenue soucieuse, et l'homme qu'il a acheté ?

— Il partira aussi.

— Comment, tous les deux ?… Mais c'est très injuste, c'est un vol.

Gamine, elle menaça en riant sa mère de son ombrelle :

— Dis, petite mère, c'est pour lui faire peur, pas ?

Et, changeant d'impression :

— C'est ça qui doit être beau, la guerre !… Des hommes !… tant d'hommes à cheval, avec des cuirasses !… Et des blessés qu'on soignerait… des blessés tout pâles et très doux… Ah ! je les soignerais bien !

Le chemin aboutissait à une large allée de vieux châtaigniers ; l'allée conduisait à la source de Saint-Jacques qui alimentait d'eau tout Pervenchères. Ils suivirent l'allée, et ils s'arrêtèrent, non loin de la source, sur une sorte de tertre, d'où l'on aperçoit entre les massifs de verdures, le bourg, tassé, éclatant de soleil. Mme Lecautel s'assit sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre. Marguerite chercha des fleurs.

— Sébastien ! Sébastien… appela-t-elle, aidez-moi à cueillir un bouquet.

Un champ de blé était là, tout près, qui dardait ses épis et balançait ses pailles, dont le vert se dorait de moires joyeuses. Çà et là, des fleurs l'étoilaient de petites taches bleues et rouges. Marguerite entra dans un sillon, et disparut presque dans l'épaisseur des blés. Son chapeau, seul, fleur énorme et capricieuse, dépassait la pointe mouvante des épis, et son rire, pareil à un chant de bouvreuil, s'égrenait entre les tiges grêles.

— Allons ! Sébastien, allons !

Sébastien la rejoignit, et lorsqu'il fut près d'elle, celle-ci le regardant de ses yeux graves, soudain, lui dit brusquement :

— Tu viendras, ce soir, là-bas !

Sa voix était fière, impérieuse, un frisson la faisait trembler.

— Marguerite !… supplia Sébastien, sur le visage de qui apparut une double expression de crainte et d'ennui.

— Je veux !… Je veux !… Il faut que je te parle.

— Marguerite !… pense donc… si ta mère te surprenait ? insista Sébastien.

— Je veux !… Je veux… Tu viendras ?

— Eh bien, oui !…

Elle se remit à cueillir des fleurs. Son chapeau plongeait dans la mer des épis, reparaissait vibrant au soleil, ainsi qu'une petite barque folle, pomponnée de nœuds rouges. Et sur son passage sillé de rires agiles, les blés remués et froissés faisaient des houles. Elle revint, près de sa mère, portant dans ses bras une odorante touffe de fleurs.

— Vois, mère, le beau bouquet !… C'est moi qui l'ai cueilli, toute seule… Sébastien n'a rien cueilli, lui. Il ne sait pas !…

— Ça ne m'étonne point, dit Mme Lecautel qui, aidée de sa fille, se releva… On ne lui a pas appris cela, au collège, sans doute.

Sébastien ne se blessa point de l'ironie de cette phrase. Peut-être même ne l'entendit-il pas ! Sa figure s'était rembrunie ; l'expression d'inquiétude était revenue, éteignant d'une lueur trouble l'éclair franc de ses yeux. Mme Lecautel, un peu lasse, prononça quelques mots indifférents auxquels Sébastien répondit à peine. Ils rentrèrent en silence. Seule, Marguerite chanta, en arrangeant ses fleurs.

M. Roch, assis sur un banc, dans son jardin, près du perron, lisait le journal quand Sébastien passa auprès de lui. Machinalement, entendant du bruit, il leva les yeux sur son fils, et les rabaissa aussitôt sur le journal.

— Un beau temps ! dit-il.

— Oui, un beau temps ! répéta Sébastien.

Puis il gravit les quatre marches du perron et alla s'enfermer dans sa chambre.

II

Sébastien, au commencement de l'année 1869, avait entrepris d'écrire, jour par jour, ses impressions, de noter ses idées et les menus événements de sa vie morale. Ces pages volantes, dont nous détachons quelques fragments, montreront, mieux que nous ne saurions le faire, l'état de son esprit, depuis sa rentrée dans la maison paternelle.

2 janvier 1869

Pourquoi j'écris ces pages ? Est-ce par ennui et désœuvrement ? Est-ce pour occuper d'une façon quelconque les heures lentes des journées si lentes, si lourdes à vivre ? Est-ce pour m'essayer dans un art que je trouve beau, et tenter de faire avec la littérature ce que je n'ai pu faire avec la musique d'abord, avec le dessin ensuite ? Est-ce pour m'expliquer mieux ce qu'il y a en moi, pour moi-même, d'inexplicable ? Je n'en sais rien. D'ailleurs, à quoi bon le savoir ? Ces pages, que je commence et que je n'achèverai peut-être jamais, n'ont besoin ni d'une raison, ni d'une excuse, puisque c'est pour moi seul que je les écris.

. . . . . .

Après la terrible scène où mon père avait menacé de me tuer, je fus assez tranquille et libre. Quelle impression ma résistance calme et résolue fit-elle sur l'esprit de mon père ? Je ne pourrais le dire exactement. À partir de ce jour, j'observai un changement

dans sa manière d'être avec moi. Non seulement la colère, état tout à fait anormal chez lui, disparut, mais il m'épargna désormais l'éloquence de ses reproches et la faconde oratoire de ses conseils. Il me sembla qu'il était gêné vis-à-vis de moi, et que, s'il avait eu un sentiment à manifester, c'eût été celui du respect étonné, une sorte d'admiration ébahie, comme on en a quelquefois devant un trait de force physique.

Et il ne fut plus question de me remettre au collège ; il ne fut même plus question de rien. Je le voyais fort peu, du reste, et seulement aux repas où il ne parlait presque jamais. Il avait repris ses habitudes, passait une partie de son temps à la mairie et dans la boutique de son successeur où il se vengeait en conversations exubérantes, en discours interminables, du mutisme obstiné qu'il s'imposait à la maison. Mais son mutisme était encore une éloquence. Quant à moi, libre de mes actions, je demeurai assez longtemps sans oser sortir. Une honte me retenait dans ma chambre ; je ne pouvais me décider à affronter le regard curieux de mes compatriotes. Mes plus longues promenades furent le tour des allées du jardin ; ma seule distraction, le bassin où nageaient les poissons rouges, lesquels étaient devenus blancs. Pourtant, une matinée, je m'enhardis, et il ne m'arriva rien de fâcheux. Tout le monde m'accueillit avec des sourires. Mme Lecautel me reçut affectueusement et Marguerite, en me voyant, s'écria :

— Ah ! il n'a pas de barbe !… moi qui aurais tant voulu qu'il eût de la barbe !

Puis elle pleura et, ensuite, se mit à rire. Je trouvai qu'elle était jolie, fantasque et nerveuse comme autrefois. Malgré cela, la robe longue, dont elle était vêtue, une robe lilas, je me rappelle, d'étoffe légère, me causa un tel respect pour sa personne qu'à partir de ce moment, je ne la tutoyai plus.

Je m'ennuyai énormément.

Peut-être vais-je dire une grosse sottise ? J'attribue à la couleur du papier de ma chambre, mes tristesses, mes dégoûts, mes déséquilibrements d'aujourd'hui. C'est un papier horrible, d'un brun sale, d'un brun de sauce brûlée, avec des fleurs qui ne sont pas des fleurs, qui sont quelque chose d'inclassable dans l'ordre des ornementations tapissières, quelque chose d'un jaune terreux, n'évoquant que des idées abjectes et d'ignobles comparaisons.

Ce papier m'a toujours obsédé. Je n'ai jamais pu le voir — et je le vois à toutes heures puisque c'est entre les murs tendus de ce papier que je vis — sans en ressentir des impressions d'accablante, d'exaspérante, d'annihilante tristesse. Certes, le collège m'a beaucoup ébranlé, il a été funeste pour moi. Mais si, au sortir du collège, j'avais été transplanté dans un autre milieu que celui-là, ou seulement relégué dans une autre chambre que celle-là, je ne puis m'empêcher de croire que mon esprit, malade de souvenirs guérissables, se fût peut-être guéri, et que je l'eusse peut-être dirigé dans une voie normale et meilleure. Tous les papiers de la maison sont d'un choix pareillement lugubre et déprimant, et mon père en est très fier. Les peintures des portes, des plinthes, de l'escalier, offensent la vue, comme un mauvais exemple, et glacent le cerveau. L'homme, le jeune homme surtout, dont les idées s'éveillent, a positivement besoin d'un peu de joie, de gaieté, du sourire des choses, autour de lui; il y a des couleurs, des sonorités, des formes, qui sont aussi nécessaires à son développement mental que le pain et la viande le sont à son développement physique. Je ne demande point le luxe des étoffes drapées ni les meubles dorés, ni les escaliers de marbre, je voudrais seulement que les yeux fussent réjouis par des gaies lumières et des formes harmonieuses, afin que l'intelligence se pénétrât de cette gaieté saine et de cette indispensable harmonie. Ici, tous les gens sont tristes, tristes affreusement; c'est qu'ils vivent entourés de laideurs dans des maisons sombres et crasseuses où rien n'a été ménagé pour l'éducation de leurs sens. Lorsqu'ils ont payé leur pain et leurs habits, enfoui dans des tiroirs cadenassés ce qui leur reste d'argent, il semble qu'ils aient accompli leur tâche sociale. L'embellissement de la vie, c'est-à-dire l'*intellectuel de la vie,* n'est pour eux que du superflu, dont il est louable de se priver. Comme si nous ne vivions pas réellement que par le superflu!

Il fallut me résigner — mais non m'habituer — à l'horreur véritablement persécutrice de ce papier. Il fallut me résigner à bien d'autres désagréments. La maison était fort mal tenue par la mère Cébron, qui était une femme excellente et infiniment malpropre. Ses torchons traînaient partout; une infecte odeur de graillon montait de la cuisine dans les pièces du premier étage, et incommodait mon odorat, autant que le papier affligeait ma vue.

Un jour, je surpris la bonne femme en train de lessiver, dans la cafetière, une paire de bas qu'elle avait portés durant un mois. Ce sont là des détails en apparence insignifiants et vulgaires, et si je les rappelle, c'est que, pendant deux ans, je n'eus réellement conscience de mon moi que par la révolte incessante qu'ils me causèrent et le découragement dégoûté où ils me mirent. Même en dehors de ce papier, et des petits inconvénients journaliers du ménage, le sentiment que j'éprouvai, au milieu de ces meubles grossiers, est assez bas, j'en conviens. Je m'y trouvais dépaysé, j'en avais honte, pour tout dire, comme si j'eusse accoutumé d'habiter de fastueux palais. Le collège, les conversations du collège, avec des camarades riches, m'avaient révélé des élégances que je sentais vivement, et que je souffrais de ne pas posséder. Naturellement, je ne faisais rien que m'ennuyer. Et cette inaction, favorisée par l'influence dépressive du papier brun à fleurs jaunes, sur mes facultés agissantes et pensantes, m'incitait à d'étranges rêveries. Je rêvais au Père de Kern souvent, sans indignation, quelquefois avec complaisance, m'arrêtant sur des souvenirs, dont j'avais le plus rougi, dont j'avais le plus souffert. Peu à peu, me montant la tête, je me livrais à des actes honteux et solitaires, avec une rage inconsciente et bestiale. Je connus ainsi des jours, des semaines entières — car j'ai remarqué que cela me prenait par séries — que je sacrifiai à la plus déraisonnable obscénité ! J'en avais ensuite un redoublement de tristesse, de dégoûts, et des remords violents. Ma vie se passait à satisfaire des désirs furieux, à me repentir de les avoir satisfaits ; et tout cela me fatiguait extrêmement.

Ce qui m'étonnait, c'était la conduite de mon père à mon égard. Jamais il ne m'adressait une observation, jamais il ne s'enquérait de ce que j'avais fait, où j'étais allé, si j'étais rentré tard. Il semblait que je n'existasse plus pour lui. Le soir, après souper, il dépliait son journal qu'il avait déjà lu deux fois, et se mettait à le relire ; moi, je lui disais bonsoir et je quittais la salle. Et c'était tout. Nous ne nous parlions pas. J'avais du dépit de cette attitude silencieuse et indifférente, une irritation contre lui, un mécontentement contre moi-même. Il est vrai que je ne faisais rien pour qu'elle cessât. S'il recevait quelqu'un à table — ce qui était fort rare — et que ce quelqu'un, par politesse de convive, s'informât de moi, mon père répondait d'une façon évasive, avec

une sorte de bienveillance laconique qui me blessait beaucoup. Une fois, on lui demanda : « Eh bien ! qu'est-ce que nous ferons de ce jeune homme ? » Et mon père dit : « N'aura-t-il pas, après moi, de quoi vivre à rien faire ? » Je faillis pleurer. La seule circonstance où mon père crut devoir s'adresser directement à moi, est assez comique. On m'avait donné un jeune chien. Je le ramenais à la maison, triomphant, heureux d'avoir un compagnon, quand mon père, qui se promenait dans le jardin, l'aperçut :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me dit-il.

— C'est un chien, papa.

— Je ne veux pas de chien chez moi. Je n'aime pas les bêtes.

De fait, il n'aimait ni les bêtes ni les fleurs. Je dus remporter le chien.

Mme Lecautel était la seule personne qui me plût à voir. Elle s'intéressait d'ailleurs à moi, me montrait une affection presque maternelle qui m'était une douceur, et qui me relevait un peu à mes propres yeux. Elle me fit comprendre que je ne pouvais rester ainsi, en cette dégradante paresse, et m'engagea fort à retourner au collège pour y achever mes études. Mais je m'y refusai avec une telle force, avec de telles terreurs, qu'elle n'insista plus. Alors, il fut convenu que je me destinerais au commerce, et que je ferais mon apprentissage dans le métier de mon père. Cela ne me souriait pas du tout. Cependant, je crus devoir condescendre aux désirs de Mme Lecautel. Je parlai de cette idée à mon père qui, aussitôt, sans un plaisir, sans une objection, me conduisit à son successeur et dit : « Je vous amène un apprenti. » La boutique n'avait pas changé ; elle était toujours peinte en vert ; la devanture offrait le même assemblage d'objets arrangés symétriquement ; c'étaient, à l'intérieur, les mêmes casseroles et les mêmes marmites ; dans le fond, la même porte vitrée, s'ouvrant sur la même arrière-boutique, qui s'ouvrait sur la même cour, fermée des mêmes murs suintants. Le successeur s'appelait François Trincard. C'était un petit homme mielleux, dévot et rasé, ou plutôt mal rasé comme un frère de collège, dont il avait toutes les allures incertaines et méfiantes. Il était marguillier, lui aussi, et fort estimé dans la ville. Il joignait à son métier notoire de quincaillier, celui plus louche et plus lucratif encore de prêteur à la petite semaine. Il les joint toujours. François Trincard me dit : « Ah ! ah ! c'est un bon métier que le

commerce ! » et me fit ranger dans la cour de vieilles ferrailles rouillées qu'il avait acquises d'une démolition. Pendant huit jours, je rangeai des ferrailles, aidé parfois par Mme Trincard, une grosse femme aux lèvres gourmandes, aux joues luisantes, qui me regardait, en riant drôlement. Je ne pouvais m'empêcher de penser : « Si mes camarades de Vannes me voyaient ! » Et cette pensée me faisait rougir. Mon père venait régulièrement, chaque jour, à deux heures, dans le magasin. Il s'asseyait, causait de mille choses. Moi, j'allais, je virais autour de lui. Il n'avait pas l'air de me voir, ne s'informait pas de mes progrès dans l'art de ranger les ferrailles. Un jour que « mon patron » s'était absenté, sa femme m'appela dans l'arrière-boutique. Elle m'attira près d'elle, tout près d'elle, et brusquement elle me demanda :

— Est-ce vrai, mon petit Sébastien, qu'on vous a pris, au collège, avec un petit camarade ?

Et comme, stupéfait de cette imprévue question, je rougissais sans répondre :

— C'est donc vrai ?… ajouta-t-elle… Mais c'est très mal !… Oh ! la petite canaille !

Je vis son corsage s'enfler comme une houle ; je sentis ses grosses lèvres se coller aux miennes dans un baiser goulu, ce baiser s'accompagner d'un geste auquel je ne pouvais me méprendre.

— Laissez-moi ! lui dis-je faiblement.

J'aurais bien voulu rester… Pourtant, je ne sais pourquoi je me dégageai de cette étreinte et m'enfuis. C'est ainsi que je quittai le commerce.

Mon père ne montra ni étonnement, ni colère. Mme Lecautel me fit de la morale longuement, et, s'acharnant à me trouver une occupation, elle me persuada de « tâter » du notariat, puisque le commerce ne me plaisait pas. Je m'en ouvris à mon père, qui, de même qu'il m'avait conduit chez le quincaillier, me conduisit chez le notaire, en disant : « Je vous amène un clerc. » Le notaire, M. Champier, était un homme très gai, très farceur qui passait presque toutes ses journées sur le pas de sa porte, à siffloter des airs de chansons comiques, et à héler les passants. Il ne faisait jamais rien que de parapher les expéditions, et signer les actes ; et il paraphait et signait en sifflotant. Très souvent il allait à Paris, où, disait-il, il avait des affaires importantes. Quant à son

étude, il s'en remettait au premier clerc du soin de la diriger. Il m'accueillit jovialement : « Ah ! ah ! c'est un beau métier que le notariat ! » me dit-il. Et, sifflotant, il m'emmena à l'étude, où, pendant un mois, je copiai les rôles.

Mme Champier venait assez souvent à l'étude. Petite, sèche et brune, la peau noire et grumeleuse, elle avait de grands yeux humides, l'air malheureux et rêveur.

— Vous qui avez une si jolie écriture, monsieur Sébastien ! disait-elle d'une voix suppliante et langoureuse, je voudrais que vous me copiiez ces vers…

Et je copiais, sur le petit cahier qu'elle m'apportait, des vers de Mme Tastu et d'Hégésippe Moreau.

Lorsqu'elle reprenait mon travail, elle gémissait :

— Pauvre jeune homme !… une si belle âme !… et mort si jeune !… Merci, monsieur Sébastien !

Un jour que son mari était allé à Paris, pour ses importantes affaires, Mme Champier me fit appeler. Elle était vêtue d'un peignoir bleu, très lâche et flottant ; une odeur d'eau de toilette s'évaporait dans la chambre. Comme la quincaillière, elle m'attira près d'elle, tout près d'elle et me demanda :

— Est-ce vrai, Sébastien, qu'on vous a surpris, au collège, avec un de vos camarades ?

Comme je n'avais pas eu le temps de revenir de l'étonnement où me plongeait cette question éternelle :

— C'est très mal… soupira-t-elle… très mal… Oh ! le petit vilain !

Et je dus quitter le notariat de la même façon que j'avais quitté le commerce.

Mme Lecautel, irritée de ma conduite, ne voulut plus s'occuper de moi. Et la vie recommença, lourde, engourdie, sommeillante, atroce, sous l'accablement du papier brun à fleurs jaunes.

3 janvier

Et, depuis ce matin, déjà lointain, que s'est-il passé dans ma vie ? Que suis-je devenu ? Où en suis-je arrivé ! En apparence, je suis resté le même, triste, doux et tendre. Je vais, je viens, je sors, je rentre comme autrefois. Pourtant, il s'est accompli en moi des

changements notables, et, je le crois bien, des désordres mentaux singulièrement significatifs. Mais, avant de les confesser, je veux dire deux mots de mon père.

Je sais maintenant la raison de son attitude vis-à-vis de moi, attitude qui se continua, qui se continue toujours, et qui fait que, vivant sous le même toit, nous voyant tous les jours, nous sommes aussi complètement étrangers, l'un à l'autre, que si nous ne nous étions jamais connus. Et la raison, la voici. J'étais pour mon père une vanité, la promesse d'une élévation sociale, le résumé impersonnel de ses rêves incohérents et de ses ambitions bizarres. Je n'existais pas par moi-même ; c'est lui qui existait ou plutôt réexistait par moi. Il ne m'aimait pas ; il s'aimait en moi. Si étrange que cela paraisse, je suis sûr qu'en m'envoyant au collège, mon père, de bonne foi, s'imagina y aller lui-même ; il s'imagina que c'était lui qui recueillerait le bénéfice d'une éducation qui, dans sa pensée, devait mener aux plus hautes fonctions. Du jour où rien de ce qu'il avait rêvé pour lui, et non pour moi, ne put se réaliser, je redevins ce que j'étais réellement, c'est-à-dire rien. Je n'existai plus du tout. Aujourd'hui, il a pris l'habitude de me voir à des heures à peu près fixes, et il pense que c'est là une chose toute naturelle. Mais je ne suis rien dans sa vie, rien de plus que la borne kilométrique qui est en face de notre maison, rien de plus que le coq doré du clocher de l'église, rien de plus que le moindre des objets inanimés dont il a l'accoutumance journalière. Évidemment, je tiens moins de place dans ses préoccupations que le cerisier du jardin qui lui donne, chaque année, de rouges et savoureuses cerises. L'avouerai-je ? je ne souffre nullement de cette situation au moins étrange et j'en suis venu à la trouver parfaite et commode, à ne pas la souhaiter autre. Cela m'évite de parler, de jouer avec lui la comédie des sentiments filiaux qui ne sont pas dans mon cœur. Quelquefois, à table, en regardant ce pauvre crâne étroit, ce front lisse, où ne s'accuse aucun modelé, et ces yeux vides, vides de pensée et vides d'amour, je songe mélancoliquement : « Et que pourrions-nous nous dire ? Mieux vaut que cela soit ainsi. » Pourtant, je ne puis me défendre d'un peu de pitié pour lui. Il a été malade, et je me suis ému.

J'ai longtemps sommeillé, d'un sommeil abrutissant et turpide. Mon vice, d'abord déchaîné par saccades, s'est ensuite

régularisé, comme une fonction normale de mon corps. Puis, j'ai lu, j'ai lu beaucoup, sans ordre, sans choix, sans méthode, j'ai lu toutes sortes de livres, principalement des romans et des vers. Mais ces livres que je me procurais, çà et là, au hasard des emprunts, n'ont pas tardé à ne plus me suffire. Ils renfermaient un vague qui ne me satisfaisait point, et, souvent, un mensonge sentimental et dépravant qui m'irritait. Certes, j'étais, je le suis toujours, sensible à la beauté de la forme, mais, sous la forme, si belle qu'elle fût, je cherchais l'idée substantielle, l'explication de mes inquiétudes, de mes ignorances, de mes révoltes en germe. Je cherchais la *raison* évidente de la vie, et le pourquoi de la nature. Il me fut impossible d'avoir aucun de ces livres qui doivent exister, cependant; il me fut également impossible de rencontrer un être, un seul être, en qui je pusse confier ces désirs impérieux de m'instruire et de me connaître. Cette absence d'un compagnon intellectuel est certainement ce qui m'a été le plus pénible et ce qui m'a le plus manqué. D'autant que chaque jour j'apprends à mesurer l'étendue de mon ignorance, par la multiplicité, chaque jour accrue, des mystères qui m'entourent. J'ai beau contempler les bourgeons qui se gonflent à la pointe des branches, suivre, des journées entières, le travail des fourmis et des abeilles, qui me dira comment les bourgeons éclatent en feuilles et se transforment en fruits, à quelle loi d'universelle harmonie obéissent les abeilles et les fourmis, ces artistes sublimes? En réalité, je ne suis guère plus avancé que je l'étais au collège, et mes tourments intérieurs s'accroissent. Insensiblement, presque inconsciemment, un travail sourd, continu, désordonné, s'est fait dans mon esprit, qui m'a amené à réfléchir sur beaucoup de choses, d'ordres différents, sans résultats bien appréciables; une révolte en est née contre tout ce que j'ai appris, et ce que je vois, qui lutte avec les préjugés de mon éducation. Révolte vaine, hélas! et stérile. Il arrive souvent que les préjugés sont les plus forts et prévalent sur des idées que je sens généreuses, que je sais justes. Je ne puis, si confuse qu'elle soit encore, me faire une conception morale de l'univers, affranchie de toutes les hypocrisies, de toutes les barbaries religieuse, politique, légale et sociale, sans être aussitôt repris par ces mêmes terreurs religieuses et sociales, inculquées au collège. Si peu de temps que j'y aie passé, si peu souple que je me sois montré, à

l'égard de cet enseignement déprimant et servile, par un instinct de justice et de pitié, inné en moi, ces terreurs et cet asservissement m'ont imprégné le cerveau, empoisonné l'âme. Ils m'ont rendu lâche devant l'Idée. Je ne puis même imaginer une forme d'art libre, en dehors de la convention classique, sans me demander en même temps : « N'est-ce pas un péché ? » Enfin, j'ai l'horreur du prêtre, je sens le mensonge de la morale qu'il prêche, le mensonge de ses consolations, le mensonge du Dieu implacable et fou qu'il sert ; je sens que le prêtre n'est là, dans la société, que pour maintenir l'homme dans sa crasse intellectuelle, que pour faire, des multitudes servilisées, un troupeau de brutes imbéciles et couardes ; eh bien, l'empreinte qu'il a laissée sur mon esprit est tellement ineffaçable que, bien des fois, je me suis dit : « Si j'étais mourant, que ferais-je ? » Et, malgré ma raison qui protestait, je me suis répondu : « J'appellerais un prêtre ! »

Ce matin, je suis allé voir Joseph Larroque, un de mes anciens petits compagnons de l'école. Il se meurt de la poitrine. Déjà, l'année dernière, le terrible mal a emporté sa sœur, plus âgée que lui. Ses parents sont des ouvriers pauvres, dévots et qui vivent des dessertes de l'église. Le père Larroque est frère de Charité, et il ambitionne la place de sacristain. Le curé s'intéresse à lui. Sur ses prières, il a fait entrer Joseph au petit séminaire, puis au grand, où le pauvre garçon n'a pu rester, à cause de sa maladie. Il est revenu au pays, et s'est alité. Je vais lui tenir compagnie quelquefois. Il est couché dans une petite pièce, sombre, malpropre et qui sent mauvais. Il n'a pas conscience de son état et parle toujours de retourner, bientôt, au séminaire. Ses parents se désolent, parce qu'ils se berçaient d'espoirs charmants. Ils avaient arrangé leur vieillesse… le presbytère du fils, une jolie maison avec un grand jardin… la mère aurait tenu la maison, le père aurait tenu le jardin… Et voilà que tout cela leur échappe ! Quoiqu'il fasse très froid, la chambre est sans feu… Maintenant que leur fils est condamné, la mère vend le bois qu'on lui envoie, et le père se grise, le soir, avec les bouteilles de vin de quinquina que le bureau de bienfaisance fait remettre au malade. Aujourd'hui, Joseph est triste, découragé.

— Ça ne va pas !… ça ne va pas ! gémit-il… ça me ronge, là, dans le poumon !…

Ses yeux sont brûlés de fièvre ; son visage est décharné, affreusement livide ; sa poitrine siffle, brisée par la toux. Dans la pièce voisine, la mère rôde et soupire :

— Mais, lui dis-je, ce n'est rien… Tu vas mieux, au contraire.

— Non ! non ! répète Joseph… Je suis bien malade, va !… Je suis perdu !… Hier j'ai entendu la mère qui disait que j'étais perdu !…

Je le réconforte de mon mieux. Et le vicaire, à ce moment, entre. C'est un gros garçon aux emmanchements solides, plein d'une santé canaille et bruyante.

— Ah ! Ça ne va pas !… Ça ne va pas !… murmure Joseph au vicaire.

Et celui-ci, dans un gros rire :

— Farceur !… C'est pour qu'on te plaigne… pour qu'on t'apporte des gâteaux !

— Non ! non !… Je vous assure !…

— Laisse-moi donc tranquille !… Dans huit jours, tu seras debout… Et sais-tu ce que nous ferons ?… Eh bien ! Nous irons manger un lapin, chez le curé de Coulonges… Ah !… ah !…

La figure du pauvre diable s'illumine soudain… Il ne pense plus à son mal… Et, d'une voix mourante :

— Un lapin… Oui, nous mangerons un lapin…

— Et nous boirons du Pomard… de son vieux Pomard !…

— Oui, oui… de son vieux Pomard !…

Il est redevenu gai et plein d'espoir. Tous les deux, Joseph toussant, le vicaire riant, se sont mis ensuite à parler des grosses farces du séminaire.

Je suis parti le cœur serré. Ainsi, voilà un jeune homme qui va mourir. Ce n'est pas tout à fait une brute, ni tout à fait un ignorant, puisqu'il a lu des livres, appris des choses, suivi des classes. Il a dû ressentir des émotions, se créer des rêves. Si pauvre, si grossier, si incomplet qu'il soit, il doit avoir un idéal quelconque. Il va mourir, et il se désespère de mourir. Et la seule promesse de manger un lapin, lui redonne l'espoir de vivre.

Quelle tristesse ! Et ce qui est plus triste encore, c'est que cela devait être ainsi ; c'est que le vivant ne pouvait pas offrir, le mourant ne pouvait pas recevoir une espérance plus efficace et plus adéquate à leurs communes aspirations. Cela m'a troublé, pour toute la journée.

Je suis rentré par les rues silencieuses et froides. Le ciel est couvert comme d'une épaisse nappe de plomb. Quelques flocons de neige, obliquement chassés par un vent aigre, volent dans l'air. Les maisons sont fermées ; à peine si j'aperçois, derrière les fenêtres dépolies par le froid, quelques figures abêties et somnolentes. Et une sorte de pitié irritée me vient contre cette humanité, tapie là, dans ses bauges, et soumise par la morale religieuse et la loi civile à l'éternel croupissement de la bête. Y a-t-il quelque part une jeunesse ardente et réfléchie, une jeunesse qui pense, qui travaille, qui s'affranchisse et nous affranchisse de la lourde, de la criminelle, de l'homicide main du prêtre, si fatale au cerveau humain ? Une jeunesse qui, en face de la morale établie par le prêtre et des lois appliquées par le gendarme, ce complément du prêtre, dise résolument : « Je serai immorale, et je serai révoltée. » Je voudrais le savoir.

4 janvier

La neige est tombée, toute la nuit, et couvre la terre. Une paresse m'a retenu au lit assez tard. Je ne voulais pas me lever. Il y a des moments où il me semble que je dormirais des jours, des semaines, des mois, des années. Je me suis levé, cependant, et, ne sachant que faire, j'ai rôdé dans la maison. Mon père est à la mairie. La mère Cébron balaye la salle à manger. Mes yeux, par hasard, se posent sur la photographie de ma mère. Elle a retrouvé, dans notre nouvelle demeure, sa place, sur la cheminée, entre les vases bleus. De plus en plus elle s'efface, et le fond est tout jaune. On ne distingue plus les balustres, les étangs, les montagnes. De l'image même de ma mère, je ne vois que la robe, le mouchoir de dentelles, et les longs repentirs encadrant un visage sans traits et sans ombres. Le reste a presque disparu. Je prends la photographie, et, durant quelques secondes, je la considère sans émotion. Pourtant, brusquement, je demande à la mère Cébron :

— Est-ce que mon père n'a rien gardé d'elle ?

— Si !… si !… Il y a au grenier une caisse qui est pleine d'effets de madame.

— Je voudrais les voir… Venez avec moi, mère Cébron.

Nous trouvons la caisse, enfouie sous un tas de haricots, aux cosses sèches, la provision d'hiver… Quatre robes de laine, trois bonnets, un chapeau, quelques chemises… Et c'est tout !… Cela est mangé aux vers, décoloré, pourri. Une âcre odeur de moisi s'exhale de ces minces étoffes en lambeaux, de ces lingeries avariées. En vain, je cherche une forme, une habitude, quelque chose de vivant encore de celle qui fut ma mère, et dont le cœur battit sous ces débris de drap et de toile. Ce ne sont plus que des chiffons qui s'effilochent, se désagrègent, se crèvent, et me restent aux doigts. Alors, j'interroge la mère Cébron :

— Elle était bonne, n'est-ce pas ?

— Bonne !… bien sûr qu'elle était bonne !

La vieille a dit cela d'un ton qui ne me satisfait pas. J'insiste :

— Elle n'a pas dû être toujours heureuse, avec mon père ?

— Ah ! bien sûr que si qu'elle a été heureuse avec monsieur… Elle en faisait tout ce qu'elle voulait, la chère dame !… Elle le menait quasiment par le bout du nez… Ah ! le pauvre monsieur… Je vous assure qu'il ne *pipait* pas avec madame… Et puis !…

La mère Cébron s'est arrêtée de parler. Elle n'a plus voulu rien dire. Cela m'intrigue. Cet « et puis ! » me paraît plein de choses mystérieuses qui font que, tout d'un coup, je m'intéresse passionnément à ma mère. Mon imagination part, à la suite de cet « et puis ! », dans les hypothèses sans fin. Une idée me prend, atroce, sacrilège et charmante. « Ma mère a peut-être aimé quelqu'un ? Et ce quelqu'un l'a peut-être aimée ? » Et, à mesure que cette idée s'enfonce en moi, j'aime ma mère, je l'aime d'un amour immense, d'un amour encore inconnu, qui me gonfle l'âme. Je ne puis demander aucune explication directe à la mère Cébron ; et je prends des détours pour l'interroger :

— Est-ce qu'il venait beaucoup de monde, à la maison, autrefois ?

— Il en venait !… il en venait, comme ci comme ça…

— Mais, est-ce qu'il ne venait pas quelqu'un plus particulièrement ?

— Hé ! Non ! il ne venait personne, plus particulièrement.

Mais la vieille Cébron ment. Il venait quelqu'un, et ce quelqu'un aimait ma mère et ma mère l'aimait. Alors, je prends dans la caisse les pauvres loques pourries et je les embrasse,

presque furieusement, d'un long, d'un horrible, d'un incestueux baiser.

8 janvier

J'ai reçu, ce matin, une lettre de Bolorec.

Cette lettre est longue, d'une calligraphie heurtée, d'une orthographe bizarre, incohérente et folle, en bien des endroits. Je ne la comprends pas toute, et ce que je ne comprends pas, je le devine. Mais elle m'a fait sursauter le cœur de joie. Bolorec, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur dans mes souvenirs de collège ! Ce qui, seulement, a survécu à mes désenchantements ! Je le revois, lorsqu'il vint, pour la promenade, prendre place, entre Kerral et moi ! Comme il m'avait été antipathique, d'une antipathie amusée par sa laideur drôle ! Et puis, je l'ai aimé ! Malgré l'absence, malgré le silence, j'ai toujours, pour ce très étrange et peu communicatif ami des heures lourdes, une tendresse infinie, que je subis, sans trop me l'expliquer. Je crois précisément que cette tendresse s'augmente encore de l'énigme indéchiffrée qui est en lui, et qu'elle se fortifie de la crainte véritable qu'il m'inspire. Car, qu'est-il, Bolorec ? En vérité, je n'en sais rien. Combien de fois me suis-je posé cette question ? Combien de fois, aussi, lui ai-je écrit sans qu'il me répondît jamais ? Je m'imaginais qu'il m'avait oublié, et cela me faisait de la peine. Enfin, voici donc une lettre de lui ! Cette lettre je l'ai lue, relue vingt fois, peut-être. Bolorec est à Paris. Comment y est-il venu ? Qu'a-t-il fait depuis notre séparation ? Il ne me le dit pas. Bolorec me parle comme si je l'avais quitté la veille, et que je fusse au courant de sa vie, de sa pensée, de ses projets. Et ce sont à chaque ligne des réticences inintelligibles pour moi, des allusions cachottières à des affaires, à des événements que j'ignore. Ce que j'ai pu démêler d'un peu clair, dans cette lettre, c'est que Bolorec est à Paris, chez un sculpteur, « un pays à lui ». D'après ce qu'il me raconte, il ne sculpte guère, ni le sculpteur non plus. Je crois même qu'ils ne sculptent pas du tout. Dans la journée, ils voient des « chefs », qui se réunissent à l'atelier et préparent la « grande chose ». Le soir, ils vont dans des clubs, où le sculpteur parle « de la grande chose ». Qu'est-ce que c'est que « la grande

chose »? Bolorec ne l'explique point, et se montre enchanté. « Ça marche; ça marche très bien. » Quand le moment sera venu, il m'avertira. Enfin, et c'est là où je m'embrouille tout à fait, on l'avait désigné pour accomplir « une grande chose », qui n'est pas « *la grande chose* », et qui devait faire avancer beaucoup « la grande chose ». Ça ne s'est pas arrangé, et c'est remis à plus tard.

Un détail me frappe, dans sa lettre : presque à chaque ligne j'y trouve le mot *Justice.* Et ce mot est mieux écrit que les autres, avec des lettres droites, fermes et qui font, au milieu du gribouillage qui les entoure, un effet terrible. Et puis, çà et là, il y a des notes d'une singulière mélancolie. Bolorec n'aime pas Paris. Il regrette sa lande. Mais il faut qu'il reste. Lorsque la « grande chose » sera venue, alors il s'en retournera là-bas, et sera très heureux. Quelquefois, il va sur les fortifications, s'assied dans l'herbe, et rêve au pays. Une matinée, il a vu passer une petite bonne avec un soldat, une fille de chez lui, et il espère qu'elle repassera encore, seule, parce qu'il lui parlera. Elle s'appelle Mathurine Gossec. Malheureusement, elle n'est plus repassée. Quelquefois aussi, le dimanche, dans l'atelier, le sculpteur joue du biniou, et Bolorec chante des rondes bretonnes. Pauvre Bolorec! Vainement, je cherche dans sa lettre un mot d'amitié pour moi, le désir exprimé de connaître un peu de ma vie. Il n'y a rien de pareil. Cet oubli m'attriste. Mais n'en a-t-il pas été toujours ainsi? Et m'en a-t-il moins aimé? Je n'en sais rien.

Longtemps, à travers le fouillis de ces mots, où je retrouve les grimaces de ses lèvres, j'ai évoqué sa physionomie burlesque et chère, parfois si mystérieuse, et qui ne cessa de m'inquiéter. Elle m'apparaît plus inquiétante encore aujourd'hui et grandie par le vague d'un pressentiment douloureux et tragique. À force de regarder ces incompréhensibles pages, où les lettres se pressent, se bousculent, montent, s'entassent l'une contre l'autre, tordues, hérissées de pointes, parmi lesquelles ce mot : *Justice!* éclate et claque comme un drapeau, il me semble que je vois Bolorec sur une barricade, dans de la fumée, debout, farouche, noir de poudre, les mains sanglantes. Et voilà qu'à la joie si ardemment désirée de tenir quelque chose de Bolorec, succède une inexprimable tristesse. J'éprouve, en ce moment, un double et pénible sentiment : un sentiment de crainte pour l'avenir de mon ami; un

sentiment de honte de mon inutilité et de ma lâcheté… Mais, m'a-t-il réellement aimé ?

8 janvier, minuit

Cette lettre de Bolorec me poursuit et me trouble. Chose curieuse, Bolorec est maintenant absent des préoccupations qui me viennent de lui. Par une régression d'égoïsme, c'est moi seul que ces préoccupations englobent et tourmentent. Suis-je vraiment lâche ?

Moi aussi, j'ai voulu me dévouer aux autres, non pas à la façon dont je soupçonne que Bolorec se dévoue ; j'ai voulu me dévouer par la pitié et par la raison. Et j'ai compris que c'était absurde et vain. Ici je connais tout le monde, je pénètre chez tout le monde. Si restreinte que soit cette petite ville, elle n'en contient pas moins les éléments de l'organisme social. Je n'y ai jamais vu que des choses désespérantes et qui m'ont écœuré. Au fond, ces gens se détestent et se méprisent. Les bourgeois détestent les ouvriers, les ouvriers détestent les vagabonds ; les vagabonds cherchent plus vagabonds qu'eux pour avoir aussi quelqu'un à détester, à mépriser. Chacun s'acharne à rendre plus irréparable l'exclusivisme homicide des classes, plus étroit l'étroit espace de bagne où ils meuvent leurs chaînes éternelles. Le jour où, si ignorant que je sois, et guidé par ma seule sensitivité, j'ai voulu montrer aux malheureux l'injustice de leurs misères et leurs droits imprescriptibles à la révolte ; le jour où j'ai tenté de diriger leur haine, non plus en bas, mais en haut ; alors ils se sont méfiés, et m'ont tourné le dos, me prenant pour un être dangereux ou pour un fou. Il y a là une force d'inertie, fortifiée par des siècles et des siècles d'atavisme religieux et autoritaire, impossible à vaincre. L'homme n'aurait qu'à étendre les bras pour que ses chaînes sautent ; il n'aurait qu'à écarter les genoux pour rompre son boulet ; et ce geste libérateur, il ne le fera pas. Il est amolli, émasculé par le mensonge des grands sentiments ; il est retenu dans son abjection morale et dans sa soumission d'esclave, par le mensonge de la charité. Oh ! la charité que j'ai tant aimée, la charité qui me semblait plus qu'une vertu humaine, la directe et rayonnante émanation de l'immense amour de Dieu, la charité, voilà le

secret de l'avilissement des hommes ! Par elle, le gouvernant et le prêtre perpétuent la misère au lieu de la soulager, démoralisant le cœur du misérable au lieu de l'élever. Les imbéciles, ils se croient liés à leurs souffrances par ce bienfait menteur, qui de tous les crimes sociaux est le plus grand et le plus monstrueux, le plus indéracinable aussi. Je leur ai dit : « N'acceptez pas l'aumône, repoussez la charité, et prenez, prenez, car tout vous appartient. » Mais ils ne m'ont pas compris. Faut-il l'avouer ? Ils ne m'intéressent pas autant que je voudrais, parfois, me le persuader. Souvent leur grossièreté me choque et me répugne ; et j'ai, au spectacle de certaines misères, d'invincibles dégoûts. Peut-être n'est-ce qu'une curiosité artiste, et par conséquent féroce qui m'a porté vers eux ? J'ai joui, bien des fois, des accents terribles, des déformations admirables, de la patine splendide que la douleur et la faim mettent sur les visages des pauvres gens. Du reste, je ne me sens plus porté vers l'action, et je n'envisage pas la perspective de mourir pour une idée, sur une barricade ou sur un échafaud, non par peur de mourir, mais par un sentiment bien autrement amer, qui s'empare, de plus en plus, chaque jour de mon esprit : le sentiment de l'inutile. En tout cas, ces idées demeurent chez moi, à l'état spéculatif et intermittent. Elles me hantent, lorsque je suis enfermé dans ma chambre, désœuvré, ou par les temps moroses et les ciels pluvieux, et surtout, pendant les repas, à cause de la présence de mon père, qui est la négation complète de ce que je sens, de ce que je rêve, de ce que je crois aimer. Dehors, sous le soleil, elles s'évaporent comme ces brumes pesantes qui flottent au-dessus des marais. La nature me reprend tout entier et me parle un autre langage, le langage du mystère qui est en elle ; de l'amour qui est en moi. Et je l'écoute délicieusement, ce langage supra humain, supra terrestre, et, en l'écoutant, je retrouve les extases anciennes, les virginales, les confuses, les sublimes sensations du petit enfant que j'étais, jadis.

Ce sont des moments de félicité suprême, où mon âme, s'arrachant à l'odieuse carcasse de mon corps, s'élance dans l'impalpable, dans l'invisible, dans l'irrévélé, avec toutes les brises qui chantent, avec toutes les formes qui errent dans l'incorruptible étendue du ciel. Oh ! mes projets, mes enthousiasmes ! Oh ! les illuminations de mon cerveau réjoui par la lumière ! Les

rafraîchissements de ma volonté retrempée dans les ondes de ce rêve lustral ! Je redeviens la proie charmée des chimères. Je veux embrasser tout cela que je vois ; conquérir tout cela que j'entends. Je serai un poète, un musicien, un savant. Qu'importent les obstacles ? Je les briserai. Qu'importe ma solitude intellectuelle ? Je la peuplerai de tous les Esprits qui sont dans la voix du vent, dans les ombres de la rivière, dans les profondeurs des bois, dans l'haleine des fleurs, dans la magie des lointains. Hélas, ces crises durent peu. Je n'ai de la persévérance en rien de ce qui est beau et bon. Et, lorsque je reviens, mes bras sont davantage lassés d'avoir voulu étreindre l'impalpable, mon âme est dégoûtée davantage d'avoir entrevu l'inaccessible entrée des Joies pures, et des bonheurs sans remords. Je retombe de plus haut, et plus douloureusement, aux obscures hontes de mon inguérissable solitude.

La lettre de Bolorec est là, ouverte sur ma table. Je la relis encore. Pauvre Bolorec !… Je l'envie peut-être… Lui, du moins, a une passion qui emplit sa vie. Il attend la « grande chose » qui ne viendra jamais, sans doute ; mais il attend, tandis que moi je n'attends rien, rien, rien !

10 janvier

Voilà cinq ans que j'ai quitté le collège. Depuis ce temps, il ne se passe pas de nuits que je n'y rêve. Et ces rêves sont atrocement pénibles. À peine s'ils ont, parfois, un côté fantastique, des déformations de choses et de visages dont l'irréel atténuerait, il me semble, ce que cette presque réalité a de persécuteur. Non, c'est le collège qu'ordinairement je revois à peu près tel qu'il est, avec ses classes, ses cours, ses figures haïes, tout ce que j'y ai enduré et souffert. Le jour, le collège continue sur moi son œuvre sourde, implacable de démoralisation ; la nuit, jusque dans mon sommeil, j'en revis les douleurs. Phénomène singulier, ce rêve ne varie jamais en son obsession… C'est mon père qui entre dans ma chambre. Sa physionomie est grimaçante et sévère. Il a sa redingote de cérémonie et son chapeau de haute forme.

— Allons, me dit-il, il est temps.

Nous partons. Nous traversons d'affreux pays noirs où des chiens féroces poursuivent de petits paysans. Tout le long de la route, sur les pierres des dolmens, des Jésuites immenses et longs sont penchés qui ricanent, en secouant sur nous leurs soutanes déployées et pareilles à des ailes membraneuses de chauves-souris. Quelques-uns volent au-dessus des flaques d'eau, en tournant sans cesse. Puis, brusquement, c'est le collège, son portail grinçant, son étroite cour; au fond, la chapelle que domine la croix d'or, et le parloir, à droite, gardé par d'horribles frères accroupis; et ce sont les couloirs, la façade, les cours de récréation. Je me retourne : mon père n'est plus là. Alors une clameur s'élève des cours. Collégiens, professeurs, frères, tous accourent, menaçants, furieux, brandissant des pelles, des fourches, des bâtons, me jetant dans les jambes de gros livres latins et des pierres.

— C'est lui! C'est lui!

Le Père Recteur, le Père de Marel, le Père de Kern conduisent la foule cruelle. Et la course commence, ardente, féroce, où tout ce que j'ai connu d'abominable se représente à moi, en aspects terrifiants, et pas sensiblement dénaturé. Je trébuche contre des confessionnaux, me cogne à l'angle des chaires, roule sur des marches d'autel, tombe sur des lits où je suis piétiné, assommé, écartelé. Je me réveille alors, le corps tout en sueur, la poitrine haletante, et je n'ose plus me rendormir.

Que n'ai-je point fait pour vaincre ces rêves qui me rendent inoubliable ce que je voudrais tant oublier? Avant de me coucher, je me suis fatigué le corps et l'esprit; j'ai marché dans la campagne, comme un fou, ou bien, assis devant une table, j'ai travaillé très tard à ces vaines pages. J'ai tenté d'évoquer d'autres images, des images riantes, et ce que je puis encore avoir de souvenirs heureux et gais; j'ai tenté d'évoquer des images brûlantes, des luxures, de m'abstraire tout entier, en des représentations obscènes, de l'intolérable hantise de ces rêves. Tout cela est inutile. J'en suis arrivé maintenant à redouter le sommeil, à l'éloigner de moi, autant que possible. J'aime encore mieux supporter l'ennui des lentes heures nocturnes, pourtant si lentes! si lentes!

La nuit dernière, mon rêve a été autre, et je le note ici, parce que le symbolisme m'en a paru curieux. Nous étions dans la salle du théâtre de Vannes : sur la scène, au milieu, il y avait une sorte

de baquet, rempli jusqu'aux bords de papillons frémissants, aux couleurs vives et brillantes. C'étaient des âmes de petits enfants. Le Père Recteur, les manches de sa soutane retroussées, les reins serrés par un tablier de cuisine, plongeait les mains dans le baquet, en retirait des poignées d'âmes charmantes qui palpitaient et poussaient de menus cris plaintifs. Puis, il les déposait en un mortier, les broyait, les pilait, en faisait une pâtée épaisse et rouge qu'il étendait ensuite sur des tartines, et qu'il jetait à des chiens, de gros chiens voraces, dressés sur leurs pattes, autour de lui, et coiffés de barrettes.

Et que font-ils autre chose ?

24 janvier

Aujourd'hui, il est passé, par Pervenchères, un régiment de dragons. C'est un événement considérable, dans un petit pays, que le passage d'une troupe de soldats. On en parle huit jours à l'avance, et chacun se promet des joies que je ne comprends guère, qu'il m'est impossible de partager, mais qui n'en sont pas moins fortes, au cœur grossier des multitudes. Est-ce curieux que le peuple ne vibre qu'à ces deux sentiments : le sentiment religieux, et le sentiment militaire, qui sont les plus grands ennemis de son développement moral ?… Notre maison est sens dessus dessous, et mon père, en sa qualité de premier magistrat de la commune, fort agité. On a préparé une chambre pour le colonel qu'il compte recevoir et héberger ; il a fallu changer les meubles de place, nettoyer l'escalier, astiquer la salle à manger, ratisser les allées du jardin. Depuis le matin, dès l'aube, mon père va de la mairie, où il a dû répartir les billets de logement, contrôler les sacs de pain, à la maison où il surveille le travail de la mère Cébron. Il a sorti de l'armoire le beau service de table, et commandé des provisions de bouche, extraordinairement fastueuses. Moi, j'ai fait comme beaucoup de gens qui n'ont rien à faire, je suis allé à l'entrée du bourg, sur la route de Bellême, attendre le régiment. Il y a là beaucoup de monde. M. Champier pérore dans un groupe et gesticule.

Il est venu en voisin, chaussé de pantoufles de tapisserie, et coiffé de sa calotte de velours noir. Il expose :

— Moi, ça me réjouit toujours, les militaires… Quand j'entends le tambour ou le clairon… vous me croirez, si vous voulez… eh bien, ça me fait pleurer!… L'armée, ah! l'armée!… Il n'y a que ça!… Et la Patrie, quelle belle chose!… M. Gambetta et les révolutionnaires auront beau dire et beau faire, la Patrie sera toujours la Patrie!… Elle restera une idée… une idée française… éminemment française!

Les autres hochent la tête, approuvant. Ils discutent ensuite pour savoir ce qui leur représente le mieux l'idée de la Patrie.

— Moi, c'est la cavalerie! professe M. Champier…

— Moi, c'est l'artillerie!… dit un autre… parce que, sans l'artillerie, vous aurez beau avoir la cavalerie…

Un troisième s'exclame :

— Et l'infanterie?… l'infanterie, messieurs… Que diable, le pioupiou, le pioupiou français!…

Pendant quelques minutes l'on n'entend plus que ce mot : *français* qui vibre comme des coups de clairon, sur la bouche molle et couarde de ces affreux bourgeois. Je voudrais bien connaître, là-dessus, l'opinion de mon père. Il doit en avoir plusieurs d'admirables. Quel dommage qu'il ne soit pas là! Je laisse M. Champier pérorer dans son groupe de patriotes, et je me dirige plus loin sur la route où je ne rencontre que des figures réjouies par l'attente.

La matinée est charmante, très douce, d'une douceur printanière. Un pâle soleil crève, par intermittence, les nuages blancs, soyeux, qui couvrent le ciel. Les lointains ont des délicatesses infinies, des puretés, des clartés sourdes de voiles virginaux, enflés de jeunes brises. Sur le bois de pins qui ferme l'horizon, sur le bois de pins d'un bleu paon noyé de nacres fluides, on dirait que courent des lueurs à demi éteintes d'arc-en-ciel. Et les haies barrent les champs de hachures pourprées, et les champs étendent leurs nappes vertes, d'un vert poudré de rose, qui, tantôt, a des consistances translucides de pierres précieuses, et tantôt des vaporisations d'ondes.

La foule grossit, poussée là par un même instinct sauvage, car c'est maintenant une foule. Elle me paraît absolument hideuse. Jamais encore, il me semble, je n'ai si bien compris l'irréductible stupidité de ce troupeau humain, l'impuissance de ces êtres passifs à sentir les beautés naturelles. Pour les faire sortir de leurs

trous, pour amener sur leurs visages ces épais sourires de brutes ataviques, il leur faut la promesse des spectacles barbares, des plaisirs dégradants qui ne s'adressent qu'à ce qu'il y a de plus bas, de plus esclave en eux.

Marguerite est là, elle aussi, conduite par sa bonne. Elle aussi, comme tout le monde, elle manifeste une agitation insolite qui m'offusque. À peine si elle remarque le bonjour que je lui adresse.

— L'avant-garde est déjà arrivée depuis longtemps, vous savez, me dit-elle.

Et elle grimpe sur le talus, pour voir de plus loin la route. Elle qui, d'habitude, me gêne plutôt par la persistance de ses œillades, m'obsède de ses tendresses muettes; elle qui, toujours, cherche à se rapprocher de moi, à se frôler à moi, elle ne me regarde plus du tout. J'éprouve quelque dépit, plus que du dépit, de la jalousie. Je lui parle, elle me répond par des mots brefs, ou ne me répond même pas. Et, tout d'un coup, hissée sur la pointe de ses pieds, battant des mains, elle s'écrie :

— Les voilà! les voilà!

En effet, là-bas, sur la route, quelque chose brille et miroite, dans le soleil pâle de cette douce matinée. Cela s'allonge, cela s'avance. Marguerite répète :

— Les voilà! les voilà!

Je ne l'ai jamais vue ainsi, impatiente, l'œil enflammé, toute frissonnante de désirs, si ce n'est avec moi et pour moi. Et je m'irrite, contre elle, de n'être pour rien dans cette joie qu'elle montre, dans cette passion qui émane d'elle, et d'où je suis absent. J'en veux à Mme Lecautel de l'avoir laissée venir ici. Il me semble que ce n'est pas sa place.

— Ah! les voilà! les voilà!

Ils défilent, droits sur les croupes harnachées des chevaux; ils défilent, pesants, éclatants, splendides, dans un remuement d'armes, dans un entrechoquement d'éclairs. Le sol tremble et gronde. Sous les casques qui étincellent, les figures sont bronzées, les muscles puissants; les thorax bombent comme des armures, et les crinières s'épandent sur les nuques solides, en torsions noires, sinistres, rappelant le temps des antiques barbaries. Je sens un frisson courir dans mes veines.

Un sentiment, plus fort que ma volonté, s'empare de moi, malgré moi, qui n'est ni de l'orgueil, ni de l'admiration, ni un élan quelconque vers l'idée de la patrie; c'est une sorte d'héroïsme latent et vague, par lequel ce qu'il y a dans mon être de bestial et de sauvage, se réveille au bruit de ces armes; c'est le retour instantané à la bête de combat, à l'homme des massacres d'où je descends. Et je suis pareil à cette foule que je méprise. Son âme, qui me fait horreur, est en moi, avec ses brutalités, son adoration de la force et du meurtre. Ils défilent toujours. J'observe Marguerite. Elle n'a pas bougé de son talus. Elle est grave, très raide, le corps tendu, comme dans l'attente d'un spasme. Ses narines aspirent l'odeur forte de ces mâles; et son regard, dévoilé de pudeur, a quelque chose de cruel, de farouche, et de dompté qui véritablement m'effraie. Elle aussi subit la domination de ces épaules carrées, de ces poitrines robustes, de ces visages bruns, de cette rudesse conquérante, de cette force qui flamboie dans le soleil; mais elle la subit par le sexe. J'ai senti remuer en moi, tout à l'heure, des désirs obscurs et mal éteints de destruction : elle, ce sont des désirs obscurs, aussi, et infiniment plus puissants, de création humaine, qui l'agitent, gonflent son corps mince et fragile d'un bouillonnement de vie formidable et sacrée. Un dragon l'a regardée et lui a souri, d'un sourire de brute obscène. Mais elle ne l'a pas vu. Ce n'est pas un homme qu'elle voit et choisit; ce sont tous ces hommes auxquels elle voudrait se livrer, rudoyée, écrasée, dans un seul embrassement. Je la trouve belle, plus belle, belle d'une beauté presque divine, parce que je viens de comprendre en elle une des lois de la vie, et que, pour la première fois, le rôle de la femme m'apparaît dans sa douloureuse et sublime ardeur créatrice. Comme le mariage, qui soumet aux polissonneries infécondes d'un seul homme l'admirable fécondité du corps de la femme, me semble une chose monstrueuse, un crime de lèse-humanité! Et comme, en ce moment, j'éprouve de la pitié et du respect pour les malheureuses créatures, honnies, méprisées, qui s'en vont, sur les bornes du chemin et dans les bouges interdits, râler l'amour avec les passants!

Ils ont défilé. La foule les suit. Nous rentrons. Marguerite est silencieuse, un peu lasse, toujours grave. Moi, je retombe vite à d'autres sensations. La conception que je me suis faite de l'amour, dans une lueur de raison ou de folie, je ne sais, n'a pas

duré. Je suis revenu, rapidement, aux impressions de luxure. Cela est ainsi. Tout ce que je pense parfois de généreux, il faut que je le ramène, aussitôt, à un salissement, par une pente naturelle et détestée de mon esprit.

Toute la journée, je suis resté fort dégoûté et très sombre. Je ne me suis égayé un peu qu'au dîner. Le colonel n'a pas accepté l'hospitalité de M. le maire; il a préféré descendre à l'hôtel et manger avec ses officiers. Mon père est furieux. Il m'observe de coin, et je suis sûr qu'il m'accuse de cette déconvenue. Lorsque la mère Cébron apporte triomphalement une dinde rôtie, énorme, dorée, luisante de graisse, mon père ne peut plus maîtriser sa colère.

— Remportez ça! crie-t-il.

— Mais, monsieur…

— Remportez ça, je vous dis!…

Je crois que si mon père avait cru de sa dignité de parler devant moi, la cavalerie eût passé un mauvais quart d'heure.

25 janvier

Je vais, deux ou trois fois par semaine, chez Mme Lecautel. Ces visites sont, pour moi, une distraction et un moyen de rompre ma solitude un peu. Mais je n'y éprouve pas un vrai plaisir. Mme Lecautel n'est pas la femme intelligente que je voudrais qu'elle fût. Elle a infiniment de préjugés bourgeois, infiniment de petitesses d'esprit et de cœur, et elle ne comprend rien au mal qui me ronge. Aussi ne lui en parlé-je pas. Nous parlons de choses indifférentes et quelconques, les seules d'ailleurs dont elle puisse parler. Lorsque je veux émettre une des idées qui me tourmentent, je sens que cela l'effare, et je me tais… Oh! n'avoir jamais près de soi un être supérieur et, à défaut de cet être rare, un cœur simple et droit, un cœur de bonté et de pitié, à qui vous puissiez vous montrer tel que vous êtes, et qui vibre à ce que vous sentez, à ce que vous pensez, qui redresse vos erreurs, vous encourage et vous dirige!… Ordinairement, la conversation roule sur les bonnes dont Mme Lecautel change tous les mois. La grande idée qui domine sa vie, c'est que, dans quelque temps, « si cela continue », il sera tout à fait impossible de s'en procurer.

Là-dessus, elle brode des variations économiques qui n'en finissent plus. Et pendant que Mme Lecautel me raconte ses malheurs domestiques, je pense qu'elle paie ses bonnes douze francs par mois, qu'elle les nourrit à peine, les traite durement, militairement, leur demande toutes les soumissions blessantes, toutes les vertus désintéressées, tous les soins savants et délicats des ménagères accomplies, pour douze francs!… Je ne discute pas — à quoi bon? — et je répète avec elle : « C'est une plaie! » Une autre de ses grandes idées, c'est que je sois soldat. Elle ne trouve rien d'aussi beau que le métier militaire. Au fond, je crois bien que ce désir de me voir porter la capote n'est qu'un prétexte égoïste à revivre son passé brillant, à rappeler ses petites vanités anciennes, ses honneurs regrettés, les actions d'éclat de son mari. Ah! son mari! Ses portraits sont partout, chez elle, en grande, en petite tenue, en capitaine, en colonel, en général. Ils couvrent les murs, envahissent les tables des cheminées, assiègent les meubles. C'est un gros bonhomme de chair vulgaire, le képi sur l'oreille, ou le chapeau en bataille, la poitrine tailladée de croix, un air de casseur et d'affreux butor, avec des moustaches épaisses qui tombent sur une impériale longue et pointue. Il me semble que je l'entends sacrer, tempêter de sa voix éraillée de rogomme et brûlée d'absinthe. Elle le trouve beau, glorieux, admirable. Une fois, elle m'a dit, tout émue, qu'en Algérie, il avait tué, de sa main, de sa propre main, cinq Arabes, et qu'il en avait fait fusiller cinquante autres, d'un seul coup; et elle a ajouté :

— Mon Dieu! il avait ses défauts, mais c'était un héros!

Une autre fois, elle me dit encore :

— Regardez comme Marguerite lui ressemble?

Cela m'a paru d'abord une assimilation inconvenante et déplacée. En observant ces portraits et en les comparant à la jolie, fine, étrange figure de Marguerite, j'ai fini par découvrir une ressemblance, lointaine il est vrai, plutôt morale que physique, mais réelle. Il y a dans ces deux fronts, le front du butor et le front de l'enfant charmant, une obstination pareille; dans les yeux, oui, dans les yeux, quelque chose de pareillement hagard, de pareillement héroïque. On sent que le père a dû se précipiter, tête baissée, dans la bataille et dans le meurtre; on sent que la fille se précipitera de même dans l'amour.

Marguerite! Quel sentiment ai-je pour elle? Est-ce de l'amour? Est-ce de la haine? Est-ce tout simplement de l'ennui qu'elle me cause? Je ne le sais pas bien. C'est un peu de tout cela, et ce n'est pas cela. En tout cas, elle m'occupe. Il est, je crois, impossible de rencontrer une jeune fille aussi ignorante. Elle ne sait rien et n'a aucun désir de savoir quelque chose. Mme Lecautel n'a pas voulu mettre sa fille à la pension de Saint-Denis, à cause de sa trop fragile santé et des crises nerveuses qui durèrent pendant toute son enfance et menacèrent sa vie. C'est elle qui s'est chargée du soin de son éducation, une éducation forcément intermittente et très incomplète, à laquelle Marguerite s'est montrée toujours rebelle. Devant les impatiences, les colères, les révoltes de sa fille, elle a même dû renoncer tout à fait à ces vagues leçons, dans la crainte de voir les crises reparaître. Il ne semble pas que cela ait été un ennui, ni une déception pour elle. Mme Lecautel ne s'aperçoit plus de ce qui manque à sa fille, et puis, elle a pris l'habitude de la traiter, même bien portante, en enfant malade. Tantôt Marguerite est, en effet, comme un enfant, comme un *baby,* insignifiante et babillarde; tantôt elle est pire qu'une femme corrompue; alors il y a, en ses yeux, des lueurs d'abîme, des lueurs farouches, fauves, profondes, terribles. Parfois elle a des expansions subites, des besoins de tendresses frénétiques; parfois, des silences sombres, d'où on ne peut la faire sortir. Elle rit et pleure, sans motif apparent. Elle est faite pour l'amour, uniquement pour l'amour. L'amour la possède, comme il ne posséda peut-être jamais une pauvre créature humaine. L'amour circule sous sa peau, brûlant ainsi qu'une fièvre; il emplit et dilate son regard, saigne autour de sa bouche, rôde sur ses cheveux, incline sa nuque; il s'exhale de tout son corps, comme un parfum trop violent et délétère à respirer. Il commande chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes. Marguerite en est l'esclave douloureuse et suppliciée. Elle ne m'embrasse plus comme autrefois, mais je sens ses lèvres prêtes au même baiser. Elle ne me couvre plus de ses caresses ardentes, précipitées, désireuses de la chair du mâle, ainsi qu'elle faisait, gamine; mais son corps cherche le mien. Quand elle m'approche, elle se livre, toute; elle a des gestes inconscients, des cambrures de reins, des tensions du ventre qui la dévêtent, et me la montrent en sa nudité pâmée. Dès que j'arrive, elle s'anime; ses

prunelles s'allument, ses joues se colorent aux pommettes d'un sang plus vif, s'estompent aux paupières d'un cerne d'ombre; un besoin de mouvement l'agite, et la pousse. Elle va, vient, virevolte, et saute, prise d'une joie nerveuse, qui lui met au visage une expression de souffrance. Et ses yeux, obstinément sont fixés sur moi, si hardis, si voraces, qu'ils me font rougir et que je ne puis en supporter l'éclat sombre. Mme Lecautel ne se rend compte de rien. Pour elle, j'imagine, ce sont des fantaisies d'enfant gâtée, qui ne tirent pas à conséquence. Elle lui dit seulement de sa voix placide, ce qu'elle lui disait lorsque Marguerite était toute petite : « Allons, ne t'excite pas ainsi, ma chérie… Sois tranquille. » Souvent, je suis tenté de l'avertir, et je n'ose pas.

Je n'ose pas, et puis j'éprouve vraiment des sensations singulières et compliquées.

Loin d'elle… ah! loin d'elle!… j'ai le cœur gonflé d'une ivresse qui doit être l'amour. C'est un trouble physique qui s'empare de tout mon être, un trouble très doux et très fort, comme si la vie faisait irruption en moi. Il n'y a pas un atome de mon corps, pas une parcelle infinitésimale de mon âme qui n'en soient inondés et rafraîchis. En même temps, mes idées s'épurent et grandissent. Sans nul effort, d'un léger coup d'aile de ma pensée désentravée, j'atteins des hauteurs intellectuelles que je n'avais pas connues jusqu'ici. Il me semble que je suis le dépositaire de formes sacrées qui s'achèvent et se parfont en moi; que toute l'humanité, qui n'est pas venue encore, s'agite en Marguerite et en moi, et qu'il ne faudrait qu'un choc de nos deux lèvres, qu'une fusion de nos deux poitrines, pour qu'elle jaillît, de nous, superbe de création, triomphante de vie. En ces moments d'exaltation, je sors, je marche, très longtemps, dans la campagne. Mes tristesses ont disparu; tout me semble plus beau, d'une beauté surhumaine, d'une surnaturelle splendeur. Je parle aux arbres fraternels; je chante des cantiques de joie nuptiale, aux fleurs, mes sœurs charmées. J'ai reconquis ma pureté. La force, l'espoir circulent dans mes veines, en ondes régénératrices et puissantes.

Près d'elle… ah! près d'elle… je me sens glacé. Je la vois et mon enthousiasme s'est évanoui; je la vois et mon cœur s'est aussitôt gonflé et refermé; il est vide, vide de tout ce qu'il contenait de fort, de généreux, de réchauffant. Souvent même, sa seule

présence — sa présence délicieuse — m'irrite. Je ne puis supporter qu'elle rôde autour de moi, qu'elle s'approche de moi. Son contact m'est presque un supplice; un simple frôlement de sa jupe sur mes jambes me cause, à l'épiderme, une révolte. Je fuis sa main, je fuis son haleine, je fuis son regard embrasé d'amour. Deux fois, à la dérobée, elle a saisi ma main et l'a serrée : je l'aurais battue! C'est, en moi, pour elle, un mélange de pitié et de répulsion, quand elle est là, près de moi! Et, lorsque je les vois, toutes les deux, côte à côte, la fille si jolie, si pleine d'ardente jeunesse, si désirable, et la mère, déjà vieille, dont la peau se ride, dont le corps se déforme, dont les cheveux blanchissent, c'est à cette dernière que, bien des fois, par une criminelle perversité, par une inexplicable folie de mes sens, sont allés mes désirs et se sont adressées mes luxures. Sa main qui, déjà, se noue aux articulations, sa taille épaissie, ses hanches écrasées me tentent; je me sens grisé, en quelque sorte, odieusement grisé, à la vue de ces pauvres chairs ruinées, écroulées, couturées de plis vénérables et maternels!

Un jour que sa fille n'était pas là, espérant peut-être amener entre nous l'impossible réalisation de ces rêves ignobles, lâchement, sournoisement, je dis à Mme Lecautel :

— Il ne faut plus que je vienne si souvent chez vous. Cela me fait beaucoup de peine… mais il ne faut plus.

— Et pourquoi, mon enfant? me demanda-t-elle, surprise.

— Parce que, fis-je, jouant la comédie de l'embarras et de la pudeur… parce que, dans le pays, on jase… on dit que je suis… que vous êtes… enfin on dit…

Et comme je m'étais arrêté cherchant mes mots :

— On dit quoi? interrogea, très intriguée, Mme Lecautel.

Lâchement, sournoisement, je ne craignis pas de proférer, en dirigeant sur elle un œil oblique et cruel, ces mots :

— On dit que vous êtes… ma maîtresse!

— Taisez-vous!… quelle infamie!

Ah! le regard qu'elle me jeta! Je ne l'oublierai jamais, ce regard de révolte, de pudeur outragée… Oui, ce regard d'honnête femme où cependant, je vis — et cela me brisa le cœur, et je l'adorai, depuis, comme une sainte, à cause de ce regard — où je vis une tristesse flattée, un regret peut-être, certainement une furtive lueur d'amour! Que je l'ai aimée de ce regard, par où

m'est apparue, pour la première fois, dans sa mélancolie si poignante, l'infinie et immortelle pitié du cœur de la femme.

2 février

Ce matin, j'ai trouvé, dans la cuisine, le journal de mon père, qui traînait par hasard. Je l'ai parcouru et j'ai lu ceci : « On annonce que le R. P. de Kern prêchera le Carême cette année, à l'église de la Trinité. Le R. P. de Kern est un des prédicateurs les plus éloquents de la Société de Jésus. On se rappelle le bruit que firent à Marseille, l'année dernière, ses admirables sermons, véritablement inspirés. Aux qualités de dialectique serrée et savante du R. P. Félix, le R. P. de Kern joint un charme de parole, qui fait de chacun de ses sermons un morceau achevé de littérature sacrée et même classique. L'éloquent prédicateur est de grande taille et d'allure essentiellement aristocratique. Son visage respire la plus haute piété. Il y aura foule, à la Trinité. »

Quelle ironie !

Le premier moment de surprise passé, je me suis demandé quelle impression cela me causait. Je n'ai pas de haine contre le Père de Kern ; son souvenir ne m'est pas odieux. Certes, il m'a fait du mal, et les traces de ce mal sont profondes en moi. Mais ce mal, devais-je, pouvais-je y échapper ? N'en avais-je pas le germe fatal ? Chose curieuse et qui me trouble. De tous les prêtres que j'ai connus, il est, je crois, celui que je déteste le moins. Je voudrais l'entendre. J'ai encore, dans l'oreille, le son de sa voix, pénétrant et doux.

Après tout, il était peut-être sincère, lorsqu'il me disait ces belles choses, dans l'embrasure de cette fenêtre, que je revois, devant le ciel nocturne, que parfois, je regrette. Il s'est peut-être repenti, qui sait ?… Et, peut-être, est-ce de ce repentir que lui viennent ces inspirés accents d'éloquence ! Ma pensée ne s'est pas arrêtée longtemps au Père de Kern. Elle s'attache, tout entière, vers l'impassible visage du Père Recteur, sur ses yeux pâles, sur cette bouche ironique, hautaine et bienveillante, mais d'une bienveillance qui ne pardonne jamais, et qui tue. Savait-il, lorsqu'il me renvoya ?… Il devait savoir… Je vais écrire à Bolorec

d'aller à la Trinité entendre le Père de Kern, et me dire comment il est maintenant, et quels sujets il a choisis pour ses sermons.

25 février

Bolorec ne m'a pas écrit, et le journal n'a plus reparlé du Père de Kern. Souvent j'interroge Mme Lecautel qui, par les journaux de la poste, est au courant de tout. Elle ne sait rien non plus… Cela m'ennuie…

10 mai

Mon premier rendez-vous avec Marguerite ! Je n'aurais pas cru que cela fût possible !

Hier, en me reconduisant, seule jusqu'à la porte de la rue, elle m'a dit, tout à coup, très vite et très bas :

— Ce soir, dix heures, trouve-toi, sur la route, devant l'allée des Rouvraies.

J'ai été stupéfait d'abord, et puis j'ai répondu :

— Non, Marguerite, c'est impossible… Je ne ferai pas cela…

— Si, si, si !… Je veux !

Sa voix montait, impatiente. J'ai eu peur que sa mère ne l'entendît ; j'ai eu peur aussi d'une scène, d'une crise, car elle était très agitée, très nerveuse.

— Soit ! ai-je fait.

— À dix heures !

Et Marguerite a refermé la porte.

Toute la journée, je me demandai si je devais aller à ce rendez-vous ! La laisser seule sur la route : je ne le pouvais pas. Et puis, du caractère absolu et fantasque dont je connaissais Marguerite, j'avais à craindre qu'une fois sortie, et ne me voyant point, elle ne s'en vînt chez moi ! Je me promis, d'ailleurs, de lui parler fermement. Pourtant, à mesure que l'heure avançait, l'autre Marguerite, la Marguerite lointaine, faisait place, peu à peu, dans mon rêve, à celle que je venais de quitter. Une appréhension d'elle succédait au dégoût en allé ; une appréhension agréable, l'angoisse d'une attente délicieuse, d'un mystère désiré, qui me rendait bien lentes les heures, et bien éternelles, les minutes.

La nuit était sombre, sans lune. Une fraîcheur humide s'évaporait de la terre, et dans l'air des parfums rôdaient. J'étais sur la route, depuis une demi-heure, en avance, ayant eu le temps de m'habituer à l'obscurité, inquiet du moindre bruit, plein d'une anxiété profonde et vague, comme ces masses d'ombre où des frissons d'amour couraient. Car c'étaient, sous le ciel silencieux, des masses d'ombre confuses, et d'errantes silhouettes, parmi lesquelles la route se dessinait un peu plus pâle, la route par où, dans un instant, Marguerite allait venir, ombre furtive elle aussi, et furtive silhouette, perdue dans le mystère nocturne.

Je l'entendis, d'abord, sans la voir : un bruit cadencé et rapide, alerte comme la fuite d'une bête dans un fourré ; puis je la vis, toute vague, à peine corporelle, disparaissant et reparaissant ; puis soudain, je la sentis près de moi. Elle était enveloppée d'un châle noir, si noir que son visage brillait presque, ainsi qu'une étoile dans les ténèbres.

— Je suis en retard, dit-elle, essoufflée. J'ai cru que mère ne se coucherait pas ce soir.

Et, saisissant ma main, elle m'entraîna :

— Allons sur le banc, dans l'allée, veux-tu ?

Lorsque nous fûmes assis, sur le banc, dans l'allée, elle contre moi, frissonnante et réelle, le charme s'était envolé. J'éprouvai un remords violent d'être venu, un ennui d'être là ! Brusquement je retirai ma main de la sienne.

— C'est très mal ce que nous faisons là, Marguerite, prononçai-je gravement… Je n'aurais pas dû…

Mais elle m'interrompit doucement :

— Tais-toi… Ne dis pas ça… Il y avait si longtemps que je le voulais… C'est vrai, tu n'avais pas l'air de comprendre… Sois gentil, ne me gronde pas… Je suis bien heureuse !

Elle soupira :

— N'être jamais seuls ensemble ! C'est vrai aussi, cela m'ennuie, tiens !… Je ne puis rien te dire, moi… Et j'ai tant de choses à te dire, tant, tant, tant !… Donne-moi ta main.

Elle parlait bas, la tête reposée sur mon épaule, son corps reposé contre le mien qui se glaçait. Et je le sentais frémir ce corps jeune, onduleux et souple, je le sentais haleter, battre, se tordre contre moi ; ma peau s'horripilait ; j'avais sur tout mon épiderme, de la tête aux pieds, comme un agacement nerveux,

comme une impression d'intolérable chatouillement ; il me semblait que je subissais le contact d'un animal immonde. J'avais, oui, véritablement, j'avais l'horreur physique de cette chair de femme qui palpitait contre moi. Je ne pensais plus qu'à une chose : la forcer à partir. Je me reculai vivement.

— D'abord, fis-je avec dureté, expliquez-moi comment vous avez fait pour quitter la maison, Marguerite.

— Oh ! vous… Il me dit vous… Dis-moi tu, tout de suite.

— Voyons, Marguerite, je vous en prie.

— Dis-moi tu… dis-moi tu…

Sa voix tremblait, je redoutais une scène de larmes.

— Eh bien, comment as-tu fait pour quitter la maison ?

Elle se rapprocha de moi et, rieuse, enfantine, en petites phrases désordonnées, elle me raconta que, depuis plus d'un mois, elle huilait, chaque jour, les serrures et les gonds des portes, qu'elle était déjà, plusieurs fois, sortie dans la rue, pour essayer… et que c'était très facile.

— Tu comprends, ça ne fait pas de bruit… Je vais nu-pieds… mère dort. Et dans la rue, eh bien ! dans la rue, je marche nu-pieds aussi, pendant plus de cinquante pas… Et puis après, je mets mes bottines et je cours.

Se dégageant et se levant, d'un geste vif elle fit sauter, en l'air, l'une de ses bottines, et posa son pied nu sur ma cuisse.

— Tâte mon pied ! fit-elle… Tâte donc !

Il était humide et froid, et couvert de grains de sable.

— C'est de la folie ! m'écriai-je.

— Ah bien ! j'ai marché dans une flaque !… Qu'est-ce que ça fait ?… Puisque c'est pour te voir… Tâte encore… tu me réchauffes.

Je cherchai la bottine, lancée au milieu de l'allée, et je rechaussai Marguerite. Elle se laissait faire, heureuse de livrer quelque chose d'elle à mes soins, qui lui étaient une caresse, et babillait d'innocentes paroles. Était-ce l'enfantillage de ce babil qui éloignait de moi toute autre pensée redoutée ? Mon irritation diminuait et se fondait, peu à peu, dans la tristesse et dans la pitié, une pitié profonde pour cette créature si jolie et irresponsable, dont j'entrevoyais l'avenir perdu, la vie sombrée en d'irréparables catastrophes. J'essayai de la raisonner, je lui parlai doucement, avec une tendresse fraternelle. Elle se pelotonnait

contre moi, sa main dans la mienne, silencieuse maintenant, les yeux tournés vers le ciel qui, entre les feuilles des trembles de l'allée, se nacrait d'une lueur à chaque minute, plus vive et envahissante, la lueur de la lune encore invisible et cachée par les coteaux de Saint-Jacques.

— Si ta mère s'apercevait de ton absence, Marguerite, pense au chagrin que tu lui ferais! Elle en mourrait peut-être! Elle t'aime tant, tu le sais bien!… Quand tu étais malade, rappelle-toi, comme elle t'a soignée, comme elle était, nuit et jour, penchée sur ton lit, avec l'affreuse torture de te perdre!… C'est qu'elle n'a plus que toi, vois-tu. Non seulement tu es la consolation, mais tu es la raison seule de sa vie… Je suis sûr qu'elle doit se lever, la nuit, pour veiller sur ton sommeil, pour t'entendre respirer et dormir! Marguerite, tu ne sais pas cela!… Mais quand elle me parle de toi, quelquefois, elle pleure, la pauvre femme… Elle me dit : « Oui, Marguerite va mieux…, mais elle est si drôle parfois… si excitée!… J'ai toujours peur… Et puis, elle ne m'obéit pas! » Marguerite, ma petite Marguerite, songe à l'affreuse chose que ce serait… Ta mère, en ce moment, trouvant ta chambre vide, et criant, t'appelant, folle de douleur! Marguerite, il faut rentrer tout de suite, ne pas perdre une seconde, il faut rentrer…

M'écoutait-elle? Il ne me le semblait pas. Elle se berçait de ma voix, mais ma voix ne lui apportait pas les mêmes paroles que celles qui sortaient de ma bouche. Je sentais son corps frissonner, mais d'une émotion qui n'était pas la mienne, ses mains m'étreignaient, mais ces étreintes ne correspondaient pas au sentiment d'affectueuse pitié qui, en ce moment, me prenait toute l'âme.

— Il faut rentrer, Marguerite, répétai-je… Je te promets que j'irai te voir demain, que nous nous verrons tous les jours… oui, tous les jours, je te le promets…

Elle ne m'écoutait pas. Comme si elle sortait d'un rêve que, pas une minute, mes prières n'avaient pu troubler, elle murmura de sa voix lointaine, de sa voix d'enfant :

— Devine quelque chose?

— Il faut rentrer, Marguerite, insistai-je d'un ton qui commençait à s'exaspérer.

— Devine… je t'en prie!… Devine!… Ah! tu ne veux pas deviner, vilain!… Eh bien, tu as dit, l'autre jour, que tu n'avais

pas de livres, pas ?… Et que ça te faisait de la peine, pas ?… Devine…

— Oui, j'ai dit cela, et puis ?…

— Et puis, moi, je ne veux pas que tu aies de la peine, et je veux que tu aies des livres !… Tu ne devines pas ?… non ?…

Vivement, elle se leva du banc, toute droite, rejeta le châle qui l'enveloppait, et je l'entendis qui fouillait dans la poche de sa robe, par gestes brusques, saccadés, impatients. Bientôt, elle poussa un petit cri de joie, se rassit près de moi, et prenant ma main, elle l'ouvrit toute grande, y déposa des pièces de métal, en disant triomphalement :

— Voilà ! tu auras des livres maintenant, beaucoup, beaucoup de livres… Et, moi, je serai bien, bien contente.

D'abord, je demeurai stupéfait, étourdi, la main étendue, tremblante un peu. Et, dans ma main, les pièces, en s'entrechoquant, faisaient un bruit d'or. Il devait y en avoir cinq ou six, davantage peut-être. Mon regard allait de cette main, où les pièces restaient invisibles, au visage de Marguerite, invisible aussi, dans la nuit. Je n'éprouvais nulle colère, nulle honte ; c'était, en moi, comme une pitié plus douloureuse, qui me poussait à m'agenouiller devant cette enfant dont l'inconscience me paraissait sublime. Je balbutiai :

— Où as-tu pris cet argent ?

— Je ne l'ai pas pris… Il est à moi.

Je l'attirai contre ma poitrine ; et elle m'enlaça le cou de ses deux bras.

— Dis-moi la vérité, Marguerite… Tu l'as volé à ta mère ?

— Eh bien !… mère et moi, n'est-ce pas la même chose ?

Je reglissai l'argent dans les poches de sa robe, et je dis :

— L'autre jour, j'ai menti… J'ai des livres… Tu remettras cela où tu l'as pris… Tu me le promets ?

Elle était presque défaillante, la taille cambrée, son souffle haletait sur mon visage.

— Ah ! pourquoi ?

Je la serrai dans mes bras ; je lui donnai, au front, un baiser, où il y avait plus que l'infini de l'amour, l'infini du pardon.

— Parce que je le veux !…

Nous rentrâmes, tous les deux, enlacés l'un à l'autre, ivres et très purs. La lune, qui montait, dans le ciel, au-dessus des coteaux, se mirait dans les larmes de l'enfant.

. . . . . .

À partir de ce moment, Sébastien délaisse, peu à peu, son journal. Les dates s'espacent; les impressions se font plus rares. Ce sont d'ailleurs les mêmes luttes de ses instincts et de son éducation; les mêmes incomplètes et stériles révoltes, les mêmes troubles cérébraux. Sa personnalité ne se dégage pas des nuages qui obscurcissent ses concepts indéfinis et peureux. Et ses énergies s'amollissent chaque jour davantage. Il n'a plus le courage de poursuivre, au-delà des commencements, un travail intellectuel, une pensée, même un exercice physique. La marche lui devient une fatigue. À peine s'il a fait quelques pas, qu'il s'arrête, pris d'une insurmontable paresse devant le long déroulement des routes, et le recul plus lointain des horizons. Il s'assied sur un talus, le coude dans l'herbe, ou s'étend dans une plaine sur le dos, à l'ombre, et il reste là, des journées entières, sans penser, sans souffrir, mort à tout ce qui l'entoure. Cependant, il note encore, çà et là, brièvement, quelques rendez-vous avec Marguerite. Mais il n'a plus retrouvé les sensations du premier soir. Ces rendez-vous l'énervent et l'ennuient. Le plus souvent, il ne parle pas, et, penchée sur son épaule, Marguerite pleure; il la laisse pleurer, et il entrevoit avec dégoût, presque avec terreur, le jour où les larmes ne lui suffiront plus et où elle réclamera des baisers. Une fois, Marguerite s'est enhardie jusqu'à la caresse, une caresse brusque, violente, où se sont révélées toutes ses ardeurs comprimées. Sébastien l'a repoussée brutalement et il est parti, la laissant seule, dans la nuit, en proie à une crise nerveuse. Il ne voulait plus revenir, cherchait lâchement à profiter de cet incident, pour cesser tout à fait ces rendez-vous; et puis, il est revenu, attiré par il ne sait quoi de bon, de tendre, de chaste aussi, qui demeure sous ses dégoûts physiques et qui est fort comme de la pitié. Marguerite, vaincue, a recommencé de pleurer; elle préfère encore ces entrevues tristes, sans jamais une parole d'amour, sans jamais une caresse, à la pensée de perdre Sébastien, de ne plus poser sa tête sur ces épaules chères, de ne plus le sentir près d'elle. Les heures passées ainsi la brisent et la

consument. Elle maigrit ; ses yeux se cernent davantage ; elle n'a plus de gaietés emportées comme autrefois. Mais qu'y faire ?

Du mois d'août au mois d'octobre, Sébastien est resté dans son lit, en proie à une fièvre typhoïde, dont il a failli mourir. Il note, dans son journal, plus tard, que cette maladie n'a guère altéré les conditions morales de sa vie, et que le délire de la fièvre n'est pas sensiblement plus douloureux que la pensée normale, ni plus fou que les plus ordinaires rêves. Ses cauchemars ont toujours tourné dans le même cercle d'insupportables visions : le collège ! « En réalité, écrit-il, pendant un mois à peu près que dura ce délire, je crus revivre mes années de Vannes, et ce n'était ni plus pénible, ni plus bête, que les années que j'y ai véritablement vécues. » Cependant, un changement s'est opéré dans son existence. Son père l'a soigné avec dévouement pendant la période dangereuse de la maladie, passant les nuits souvent à son chevet, se montrant inquiet, malheureux. La mère Cébron l'a surpris, un matin, qui se désolait, et disait : « Il n'y a plus d'espoir ! » Ensuite, il a veillé sur sa convalescence, avec une affection tendre. Sébastien note : « Maintenant, mon père et moi, nous sortons ensemble quelquefois, bras dessus bras dessous, comme de vieux amis, événement qui semble intriguer beaucoup les gens d'ici, car c'est la première fois, depuis mon retour du collège, que cela nous arrive. Nous ne parlons pas du passé, je crois que mon père l'a oublié, ni de l'avenir : l'avenir, c'est le présent, c'est la longue habitude qu'il a de me voir dans une situation qu'il juge, aujourd'hui, naturelle et qu'il ne peut concevoir autre. Nous ne parlons guère, d'ailleurs, et n'échangeons que fort peu d'idées. Pour mon père, la moindre parole que je prononce est une énigme ou bien une folie. Au fond, je suppose qu'il me craint et que, peut-être, il me respecte. Il a des timidités comme s'il était en présence d'un être qu'il trouve dangereux, mais supérieur à lui. Il se surveille davantage avec moi, en ses expressions, et en l'expansion oratoire de ses idées, de peur de dire une sottise. J'ai remarqué que, sous l'emphase qui lui est coutumière malgré tout, ses idées sont infiniment restreintes. Je ne lui en connais que trois, dont il ait un sens exact et précis, et qu'il transpose du monde physique au monde moral. Elles correspondent aux idées de hauteur, de largeur et de prix. C'est là tout son bagage scientifique et sentimental. Lorsque nous

sommes dans la campagne, je suis frappé par le peu d'impressions qu'il en reçoit.

« Il ne dira jamais d'une chose, par exemple, qu'elle est verte ou bleue, carrée ou pointue, molle ou dure, il dira : "Mais c'est haut, ça !" ou "mais c'est large, ça !" ou "ça doit valoir tant !" Un soir, nous revenions par le soleil couchant, le ciel était splendide, illuminé, embrasé, incendié de lumières rouges, braisillantes, mêlées à des traînées de soufre et de vert pâle, d'un surprenant éclat. Sous le ciel, les coteaux, les champs se tassaient, noyés de tons délicieusement imprévus et féeriques, de vapeurs colorées et mouvantes. Mon père s'arrêta longtemps à contempler le paysage occidental. Je pensais qu'il était ému et j'attendais avec curiosité le résultat de cette émotion insolite. Au bout de quelques minutes, il se tourna vers moi, et me demanda très grave : "Sébastien, dis-moi, crois-tu que les coteaux de Saint-Jacques soient aussi hauts que les coteaux de Rambure ?… Moi je crois qu'ils sont moins hauts !" Je ne puis me faire à ce genre de conversation. Cela m'irrite. Aussi, de temps en temps, il m'arrive de lui répondre par des monosyllabes secs. Dois-je l'avouer ? Je regrette le temps où nous vivions chacun de notre côté, sans nous parler jamais, et où nous n'étions pas plus étrangers l'un à l'autre que nous ne le sommes, maintenant que nous nous parlons. »

Au milieu de tout ce désordre de pensées et de sentiments, entre des impressions de littérature et des essais d'art parfois curieux, se mêlent sans cesse des préoccupations sociales. On le voit toujours tiraillé entre l'amour et le dégoût que lui inspirent les misérables, entre la révolte où le poussent ses instincts et ses réflexions et les préjugés bourgeois où le ramène son éducation : « Peut-être la misère est-elle nécessaire à l'équilibre du monde, écrit-il. Peut-être faut-il des pauvres pour nourrir les riches, des faibles pour engraisser les forts, comme il faut des petits oiseaux à l'épervier ?… La misère est peut-être la houille humaine qui fait marcher les chaudières de la vie ?… Quelle terrible chose de ne pas savoir et qu'ils sont cruels ces éternels "peut-être", qui maintiennent mon esprit dans l'ombre étouffante du doute ! » Il écrit encore : « Ce qui m'éloigne des pauvres gens, je crois que c'est une cause purement physiologique : l'extrême et maladive sensibilité de mon odorat. Quand j'étais enfant, je m'évanouissais rien qu'à respirer une fleur de pavot. Aujourd'hui, je vis beaucoup,

même mentalement, par l'odorat, et je me fais souvent des opinions de certaines choses par l'odeur qu'elles m'apportent, ou simplement qu'elles évoquent. Jamais, je n'ai pu vaincre la souffrance olfactive que me donnent les odeurs de misère. Je suis comme les chiens qui aboient aux haillons des mendiants. » Et plus loin : « Non ! non ! j'ai beau chercher des raisons et des excuses, la vérité c'est que je suis lâche devant n'importe quel effort. »

Le journal de Sébastien se termine au mois de janvier 1870, par cette page laissée inachevée :

18 janvier

Aujourd'hui, j'ai tiré au sort, comme on dit, et le sort m'a été défavorable. J'ai amené le numéro 5. Malgré les observations de Mme Lecautel, mon père ne veut pas que je sois soldat. Je ne crois pas, pourtant, qu'il ait des préventions contre le métier militaire : il ne se permettrait pas de rêver une autre organisation sociale, même plus juste, même plus humaine, que celle établie, et qu'il sert sans discuter. Je pense que c'est par vanité qu'il en a décidé ainsi. Il lui serait désagréable qu'on puisse dire que le fils de M. Joseph-Hippolyte-Elphège Roch est simple pioupiou, comme tout le monde. Mon père m'a acheté un remplaçant. Je reverrai toujours la figure de ce marchand d'hommes, de ce trafiquant de viande humaine, lorsque mon père et lui discutèrent mon rachat, dans une petite pièce de la mairie. Courtaud, bronzé, musclé, les cheveux noirs et bouclés, l'œil blanc, le nez légèrement crochu, gai d'une gaieté sinistre d'esclavagiste, tels je m'imagine les négriers. Il était coiffé d'un bonnet d'astrakan, chaussé de fortes bottes et son pardessus verdâtre battait les talons crottés de ses bottes. Il avait aux doigts une quantité d'anneaux d'or et de bagues. Ils marchandèrent longtemps, franc à franc, sou à sou, s'animant, s'injuriant, comme s'il se fût agi d'un bétail, et non point d'un homme que je ne connais pas, et que j'aime, d'un pauvre diable qui souffrira pour moi, qui sera tué peut-être pour moi, parce qu'il n'a pas d'argent. Vingt fois, je fus sur le point d'arrêter cet écœurant, ce torturant débat, et de crier : « Je partirai ! » Une lâcheté me retint. Dans un éclair

rapide, j'entrevis l'existence horrible de la caserne, la brutalité des chefs, le despotisme barbare de la discipline, cette déchéance de l'homme réduit à l'état de bête fouaillée. Je quittai la salle, honteux de moi, laissant mon père et le négrier discuter cette infamie. Une demi-heure après, mon père me retrouva dans la rue. Il était très rouge, excité, ronchonnait en hochant la tête :

— Deux mille quatre cents francs!… Pas un sou de moins!… C'est un vol… un vol!

Toute la journée, Pervenchères a été en rumeur. Des bandes de conscrits, leurs numéros fièrement piqués à la casquette, enrubannés de nœuds flottants et de cocardes tricolores, ont parcouru les rues en chantant des chansons patriotiques. J'avise un petit garçon, fils d'un fermier de mon père, et je lui demande :

— Pourquoi chantes-tu?

— J'sais pas… j'chante!…

— Tu es donc content d'être soldat?…

— Non, bien sûr… J'chante parce que les autres chantent.

— Et pourquoi les autres chantent-ils?

— J'sais pas… Parce que c'est l'habitude quand on est conscrit…

— Sais-tu bien ce que c'est que la Patrie?

Il me regarde d'un air ahuri. Évidemment, il ne s'est jamais adressé cette question.

— Eh bien, mon garçon, la Patrie, c'est deux ou trois bandits qui s'arrogent le droit de faire de toi moins qu'un homme, moins qu'une bête, moins qu'une plante : un numéro.

Et vivement, pour donner plus de force à mon argumentation, j'arrache le numéro et en frotte le nez du paysan, et je poursuis :

— C'est-à-dire que, pour des combinaisons que tu ignores et qui ne te regardent pas, on t'enlève ton travail, ton amour, ta liberté, ta vie… Comprends-tu?

— P'tête ben!…

Mais il ne m'écoute pas et suit, d'un air inquiet, le bout de carton que ma main promène en zigzags, dans l'air, et timidement :

— Rendez-moi mon numéro, dites, monsieur Sébastien!

— Tu y tiens, alors, à ton numéro?

— Dame!… ben sûr que j'y tiens… Je l'mettrai sur la cheminée, à côté de l'image d'ma première communion.

Il le repique à sa casquette, regagne son groupe et se remet à chanter.

Je l'ai revu, le soir. Il était ivre et portait un drapeau dont les franges traînaient dans la boue…

Ah! que j'ai quelquefois envié les ivrognes.

. . . . . .

III

Depuis sa maladie, Sébastien, à force d'ingéniosité, avait pu éviter les rendez-vous, le soir, sur les bancs de l'allée des Rouvraies. Il avait d'abord prétexté de sa faiblesse, de sa santé qui ne se rétablissait pas; puis, du peu de liberté que lui laissait son père, maintenant. Marguerite n'avait pas osé insister devant la première raison; elle s'offensa de la seconde. Est-ce que sa mère lui laissait de la liberté à elle? Et ne trouvait-elle pas le moyen de s'échapper de la maison, bravant les dangers, surmontant tous les obstacles? Bien qu'il fît en sorte de ne jamais rester seul avec elle, Marguerite, avec une merveilleuse adresse, savait profiter d'un éclair de répit, d'une seconde où sa mère tournait la tête pour lancer à Sébastien un mot, le plus souvent de prière, quelquefois de menace. Mais il paraissait ne pas entendre. Elle était surexcitée, fébrile; un feu sombre dévorait ses deux prunelles qui semblaient s'agrandir encore : « Je ne sais pas ce qu'a Marguerite, soupirait Mme Lecautel… Je la trouve moins bien depuis quelque temps, je la trouve étrange. Mon Dieu, pourvu que cela ne recommence pas! » Une après-midi qu'elle était demeurée silencieuse, inerte, le front barré de plis durs, un inutile ouvrage de tapisserie sur ses genoux, elle se leva tout d'un coup de sa chaise, pinça au bras Sébastien et le souffleta. Ensuite, criant, trépignant le parquet, elle fondit en larmes. Mme Lecautel emporta sa fille, la coucha, la dorlota :

— Marguerite… ma petite Marguerite!… Je t'en prie, ne sois pas comme ça!… Tu me ferais mourir de chagrin.

Et, toute la journée, Marguerite ne put dire que ces mots :

— Je le déteste!… je le déteste!… je le déteste!

Sébastien eut la pensée de tout avouer, non par remords, non par intérêt pour Marguerite, mais uniquement afin de se délivrer de cette obsession qui lui était un supplice. Il recula, de semaine en semaine, l'instant de cette confidence. Enfin, un jour il se décida, et il dit :

— Il faut que je vous avoue une chose grave, Mme Lecautel… une chose qui me tourmente depuis longtemps…

— Avouez, mon cher enfant… Eh bien, quelle est donc cette chose grave?

— C'est… c'est…

Il s'arrêta, subitement effrayé de ce qu'il allait révéler, et il réfléchit que ce serait odieux de donner une pareille douleur à cette mère.

— Ce n'est rien, fit-il… Plus tard!

Mme Lecautel était habituée aux façons de Sébastien; elle connaissait le décousu de ses sentiments, les soubresauts de ses idées. Elle ne s'étonna pas, se contenta de sourire d'un sourire attristé :

— Je vois bien que cette chose grave n'est pas bien grave… Ah! que vous êtes singulier, mon pauvre Sébastien!

Il espaça ses visites. Mais Marguerite lui écrivit des lettres, d'une écriture déguisée, méconnaissable, des lettres brèves, impératives, auxquelles il ne répondait, lorsqu'il la revoyait, ni par un geste, ni par un coup d'œil complice. Une fois, en le reconduisant, elle lui demanda :

— Tu as reçu mes lettres?… Pourquoi ne me dis-tu rien?

Sébastien joua l'étonnement, protesta :

— Des lettres?… Quelles lettres?… Tu m'as écrit?… Non, je n'ai pas reçu tes lettres.

— Tu mens…

— Je t'assure!… Alors, c'est mon père qui les garde…

— Ton père! ton père!… Ça n'est pas vrai!

— Et qui viendra les rapporter à ta mère, tu verras, Marguerite… C'est de la folie pure…

— Eh bien, tant mieux… Il viendra… J'aime mieux ça!

Ces lettres, en effet, avaient intrigué M. Roch qui, chaque matin, attendait le facteur sur la route. En les remettant à son fils, il l'observait de coin.

— Hé ! hé !… mon gaillard ! faisait-il !… Voilà une lettre, si je ne me trompe…

Souvent il ajoutait, d'un air malicieux :

— Hier, j'ai rencontré les Champier… Oui !… oui !… Mme Champier m'a parlé de toi !… Hé !… hé !… Mme Champier… Enfin ça la regarde, quoique…

Au fond, M. Roch, malgré ses idées de haute moralité, eût été flatté que son fils entretînt des relations secrètes et coupables avec Mme Champier, la bourgeoise la plus élégante et la mieux cotée de Pervenchères.

Sébastien était inquiet de toutes ces audaces de Marguerite. Il changea de tactique vis-à-vis d'elle et crut l'endormir un peu par de la douceur et des apparences d'amour. Maintenant, il se montrait plus empressé, la regardait d'un regard plus tendre, prenait quelquefois sa main à la dérobée, l'attirait à lui, la serrait contre sa poitrine, dans le couloir, lorsqu'il s'en allait. Marguerite s'abandonnait, émue, vaincue, sans force. Elle disait :

— Je te verrai bientôt là-bas, dis ?

— Oui !… oui !… bientôt… Demain, je te le dirai demain…

— Pense donc !… Il y a si longtemps…

Et Sébastien soupirait d'une voix caressante :

— Si longtemps ! oh oui !…

Elle redevenait plus souple, heureuse, confiante et gaie. Sa mère était contente de revoir les couleurs roses reparaître aux joues de sa fille et les enfantillages drôles ranimer ses joies assoupies. Elle disait à Sébastien : « Dieu merci, je crois que c'est passé !… N'est-ce pas qu'elle va mieux. »

Cela dura ainsi pour Marguerite, avec des alternatives de révolte et de soumission, pour Sébastien avec, tour à tour, des angoisses d'amour idéal et de dégoût physique, jusqu'à cette journée de juillet, où tous les deux, ils se trouvèrent face à face, dans le champ de blé, près de la source de Saint-Jacques. Ce jour-là, cette minute-là, au ton impérieux dont avait parlé Marguerite, à la façon brève et sans discussion possible, dont elle avait dit : « Je veux !… Je veux !… Je veux ! » il comprit que, désormais, elle ne se contenterait plus du leurre des promesses

sans cesse reculées, ni de l'aumône menteuse de ces caresses dilatoires. Il fallait prendre un définitif parti : ou rompre brutalement une situation inacceptable et lourde de rancœurs ; ou recommencer l'existence nocturne et les tristesses du rendez-vous, là-bas, sur le mélancolique banc de l'allée des Rouvraies. Par un reste de pitié qui subsistait au fond des sensations, même les plus pénibles, issues de Marguerite, et aussi par une crainte de ce qui pouvait en résulter de fâcheux et de compliqué, il n'avait pas osé assumer la responsabilité d'une rupture. De nouveau, il s'était résigné aux exigences de cette petite créature insatiable et folle. Il était donc rentré chez lui, après la promenade, mécontent, s'accusant de lâcheté, en proie à un immense et tenaillant ennui. Comme il faisait chaque fois qu'il était assailli par des préoccupations insolites ou désagréables, il s'étendit sur son lit, les jambes écartées, les mains croisées sous la nuque. Mais il ne put demeurer longtemps en cette position, qui le calmait d'ordinaire. Un besoin de mouvement l'obligea bien vite à se remettre debout. Pareil à un fauve dans sa cage, il marcha, marcha, tourna, tourna, en son étroite chambre, bousculant les meubles, heurtant les chaises à coups de pied. Soudain, il se rappela que les nuits étaient claires, brillantes de lune, et que c'était l'époque où les couples amoureux et enlacés promenaient leurs ruts dans les champs, à l'orée des bois, sur les routes poussiéreuses et les sentes herbues. Quelque chose de mauvais gronda en lui, et il cria :

— Chienne ! chienne ! chienne !

La nuit arriva plus vite qu'il l'eût souhaité. Il lui sembla que les minutes, si lentes toujours, dévoraient les heures.

Lorsqu'il se dirigea vers l'allée, la lune, en effet, resplendissait dans un ciel très pur, très pâle, d'une pâleur froide et lactée. De grandes ombres bleues, transversales, balayaient la route, toute blanche ; et les arbres, violents sur la lumière, conservaient des couleurs vertes, d'un vert seulement assombri et criblé de paillettes argentées. Les champs, les coteaux et, dans les champs et sur les coteaux, les maisons éparses, enveloppées d'un léger mystère, avaient presque leur aspect diurne.

À l'entrée de l'allée, appuyée contre un tremble, Marguerite, en avance, surveillait la route. Elle avait encore sa robe de toile écrue, serrée à la taille par un ruban rouge ; sur la tête et sur les

épaules, une sorte de châle, en soie blanche, qui luisait sous la lune. Et les troncs des trembles, nets et blancs, fuyaient comme une barrière haute et blanchie, en une perspective profonde, avec de l'ombre entre eux, de l'ombre transparente et trouée d'astrales clartés. Dès qu'elle aperçut Sébastien, Marguerite courut au-devant de lui, et sans prononcer une parole, l'étreignit, collant son corps contre le sien, exhaussant ses lèvres jusqu'aux siennes. Mais lui se dégagea.

— Tout à l'heure !… tout à l'heure !… dit-il.

Et, sur un ton de dur reproche :

— C'est sans doute pour qu'on te voie mieux que tu as gardé cette robe qu'on aperçoit d'un kilomètre, et ce châle qui brille comme un casque ?

— C'est pour arriver plus vite, Sébastien, répondit Marguerite, dont cet accueil brutal avait arrêté, glacé l'élan d'amour… Et qui donc peut nous voir, à cette heure ?

— Qui ?… qui ?… Tout le monde, parbleu !… Ne restons pas là !…

Ils gagnèrent le banc, sans parler, et s'assirent. Marguerite sentait des larmes monter en elle, des larmes douloureuses, qui ne s'échappaient pas, semblaient obstruer ses veines, sa poitrine, sa gorge, son cerveau, et qui emplissaient ses oreilles d'un bruit d'eau bouillonnante. Pourtant elle eut la force de demander :

— Je t'ai fait de la peine, Sébastien ?

Celui-ci, bourru, répondit :

— Ce n'est pas que tu m'aies fait de la peine… Mais enfin, voyons, que veux-tu ?

Elle se pencha sur son épaule.

— Pourquoi me parles-tu d'un ton méchant ?… Avec cette vilaine voix ?… Ce que je veux ?… Mais c'est toi que je veux… C'est te sentir, te prendre la main, à mon aise, sans personne entre nous deux, qui nous voie et nous dérange… C'est être là, comme nous sommes… Sébastien, mon Sébastien, mon petit Sébastien !

Elle suffoquait, sa voix s'affaiblissait, laissant aux sanglots qui l'oppressaient ses claires sonorités.

— Ce que je veux ?… reprit-elle avec effort… Vois-tu, cela me brûle de ne pas t'avoir, cela m'étouffe. La nuit, je ne dors plus… Je deviens folle, folle… si tu savais !… Mais tu ne comprends

pas… tu ne comprends rien… si tu savais. Souvent le soir, quand mère est endormie… souvent je suis sortie de ma chambre où j'étouffe, de la maison où je meurs… et j'ai couru comme si tu m'attendais!… J'ai rôdé autour de chez toi. Il y avait toujours de la lumière aux fenêtres de ta chambre… Que faisais-tu?… Et je t'ai appelé… et j'ai lancé des grains de sable, de petits cailloux contre ces fenêtres que je ne pouvais atteindre… Si la grille avait été ouverte… oui… je crois que je serais entrée… Et je suis venue m'asseoir ici, pendant des heures, des heures!… Sébastien, dis-moi quelque chose… prends-moi dans tes bras… Sébastien, je t'en prie, pourquoi ne me parles-tu pas?

Sébastien demeurait silencieux et sombre.

À mesure qu'elle parlait, qu'elle disait ses attentions toujours déçues, ses espoirs jamais réalisés, ses souffrances, ses irritations, ses rêves, ses élans qui, bien des fois, la poussaient vers lui, si fort qu'elle pouvait à peine réprimer le besoin de le prendre, de l'embrasser, même devant sa mère; à mesure qu'il sentait pénétrer, plus avant, dans sa peau, la chaleur de cette chair de femme, il avait davantage horreur de cette voix qu'il eût voulu étouffer, davantage horreur de cet intolérable contact, auquel il eût voulu se soustraire, à tout prix. Ce qu'elle avait été pour lui, les enthousiasmes, les pensées, les réflexions, les pitiés qui lui étaient venus d'elle, il les oubliait dans l'actuel dégoût de ce sexe qui s'acharnait et semblait multiplier sur son corps les picotements de mille sangsues voraces. Il regarda, d'un regard atroce, Marguerite, dont le visage, tout pâle de lune, pâle de la pâleur qu'ont les morts, était incliné sur son épaule, et il frissonna. Il frissonna, car des profondeurs de son être, obscures et de lui-même ignorées, un instinct réveillé montait, grandissait, le conquérait, un instinct farouche et puissant, dont pour la première fois, il subissait l'effroyable suggestion. Ce n'était plus seulement de la répulsion physique qu'il éprouvait, en cette minute, c'était une haine, plus qu'une haine, une sorte de justice, monstrueuse et fatale, amplifiée jusqu'au crime, qui le précipitait dans un vertige avec cette frêle enfant, non pas au gouffre de l'amour, mais au gouffre du meurtre. Lui, si doux, lui à qui le meurtre d'un oiseau faisait mal, lui qui ne pouvait, sans une défaillance, supporter la vue d'une plaie, d'une flaque de sang, instantanément il admettait la possibilité de Marguerite renversée sous lui, les os broyés, la figure

sanglante, râlant. Le vertige s'accélérait ; l'ivresse rouge gagnait son cerveau, mettait en mouvement ses membres pour la besogne homicide. Il se recula vivement, d'un bond. Et ses doigts se crispèrent sur sa cuisse avec de sinistres refermements. La lune continuait sa marche astrale. Une brise légère s'était levée, agitait les feuillages des trembles, dont le dessous argenté luisait.

— Je t'en prie, dis-moi quelque chose, supplia Marguerite qui, vivement aussi, se rapprocha de Sébastien… Prends-moi dans tes bras… Pourquoi t'en vas-tu ?

— Tais-toi… tais-toi !

— Est-ce que je ne suis pas assez gentille ? Je voudrais être si gentille que tu ne me quitterais jamais… Ah oui, je rêve que nous partons ensemble… Veux-tu que nous partions, dis ?

— Tais-toi !… tais-toi !

Il lui saisit les mains, le poignet, le bras, les serra d'une force à les broyer, à en faire jaillir le sang. Et sa main courut aux épaules, s'arrêta, attirée et frémissante, au bord de la gorge.

— Oui, c'est là que ça me monte, quelquefois… que ça m'étouffe… Caresse-moi.

Marguerite se livrait, tendait tout son corps à cette meurtrière étreinte qu'elle croyait être de l'amour, et dont elle ne ressentait même pas la douleur, fondue dans la volupté infinie qui s'emparait d'elle.

— Oui, oui, caresse-moi encore… Et puis, embrasse-moi… C'est vrai, ça, tout le monde s'embrasse… Il n'y a que moi !

— Tais-toi !… tais-toi !

Mais elle ne se taisait pas… Elle se rapprochait encore, se collait, toute, contre lui, l'enlaçait, disait :

— Prends-moi, comme Jean prend sa femme… Je les vois souvent, le soir, de ma chambre, quand ils se couchent… Ils s'embrassent, ils se caressent… Si tu savais !… Si tu voyais !… Ah ! c'est si gentil !

Subitement, à cette vision évoquée, les doigts de Sébastien se détendirent, et l'affreuse étreinte s'acheva en caresse. Il dit, d'une voix rauque encore, mais affaiblie :

— Alors, tu les vois, quand ils se couchent, c'est vrai ?

— Oui, je les vois.

— Et que font-ils ?… Raconte-moi, raconte-moi, tout.

Et tandis que Marguerite parlait, il l'écoutait haletant, et lui-même faisait appel à tous ses souvenirs de luxure, de voluptés déformées, de rêves pervertis. Il les appelait de très loin, des ombres anciennes, du fond de cette chambre de collège, où le Jésuite l'avait pris, du fond de ce dortoir où s'était continuée et achevée, dans le silence des nuits, dans la clarté tremblante des lampes, l'œuvre de démoralisation qui le mettait aujourd'hui, sur ce banc, entre un abîme de sang et un abîme de boue.

— Et toi ?… Qu'est-ce que ça te fait de les voir ?

— Moi ?… Ça me donne envie.

Il accumulait l'ordure sur elle et sur lui, la forçant à se souiller de ses propres paroles. Et le désir violent de cette chair qu'il avait condamnée, montait en lui, plein de brûlures et de morsures, un désir où il y avait du meurtre encore, mais du meurtre qui ne voulait plus la mort, et qui, pourtant, se ruait à la possession, comme le couteau de l'assassin se rue à la gorge de la victime. Il ne cessait de l'interroger, exigeait des images plus nettes, des évocations plus précises d'eux qui s'embrassaient et d'elle qui les regardait. Marguerite disait les habits jetés, les nudités, les enlacements sur le lit ; et lui l'attirait, l'écrasait contre sa poitrine. Sa main parcourait tout son corps, scandant les mots abominables, dévêtant des coins de chair, où elle s'attardait.

— Est-ce cela qu'ils font ?

Et Marguerite, d'une voix pâmée, grave en même temps, et qui restait presque candide, soupirait :

— Oui !… oui !… c'est gentil !

Leurs caresses se mêlèrent. Gauchement, brutalement, il la posséda.

… Ce fut, d'abord, comme un étonnement, comme une crainte du réel, retrouvé après un mauvais rêve. Durant quelques secondes, il eut la méfiance de ce ciel lacté, au-dessus de lui, et des blancs troncs des trembles s'enfonçant, pareils à des fantômes, dans la claire nuit de l'allée. Puis il se sentit brisé, et triste affreusement. Marguerite était près de lui, sur lui, les deux bras autour de son cou, et qui disait d'une voix douce, d'une voix lasse, d'une voix heureuse :

— Sébastien !… Mon gentil petit Sébastien !

Il n'éprouvait plus de colère, plus de dégoût, plus rien que de la détresse. Les folies qui venaient de lui montrer, par de si

horribles lueurs, les fonds immondes de son âme, s'étaient en allées. Cependant, il fut presque surpris que ce fût Marguerite qui fût là, et qui parlât. Sa pensée était ailleurs, était loin. Elle était là-bas!… Elle était dans l'embrasure de la fenêtre du dortoir; elle était sur les grèves, dans les bois de pins, charmée d'une voix qui se confondait avec celles de la mer et du vent; elle était dans la chambre où voletait, capricieux et léger, le tison rouge de la cigarette, et elle la regrettait. La regrettait-il?… Il s'y complaisait et ne la maudissait plus. Et de ne plus la maudire en cette minute, n'était-ce pas la regretter? Il dénoua doucement les bras de Marguerite, et doucement, avec des gestes fragiles, il se dégagea de son embrassement.

— Oh! pourquoi ne me laisses-tu pas ainsi? soupira-t-elle… Est-ce que je te fatigue?

— Non, tu ne me fatigues pas, Marguerite…

— Eh bien, alors, pourquoi? Je suis si bien, chéri!

Sa voix était pure comme un chant d'oiseau matinal. On eût dit que rien de mauvais n'avait passé en elle. Et cette voix d'enfant, cette voix comme en ont les ondes qui courent, émut Sébastien. Il fut envahi d'une grande pitié d'elle, d'une grande pitié de lui, une si grande pitié d'elle et de lui, condamnés à des souffrances dissemblables, à de pareilles hontes, qu'il fut tout à coup secoué d'un frisson et fondit en larmes.

— Tu pleures? s'écria Marguerite… Tu crois que je ne t'aime plus?

— Non, non…, ce n'est pas cela!… Tu ne peux pas savoir… Pauvre petite!…

— Alors, tu ne m'aimes plus?

Il la saisit dans ses bras, la tint longtemps serrée dans une étreinte chaste.

— Je t'aime, pauvre petite!… prononça-t-il. Et pourquoi ne t'ai-je pas toujours aimée de cet amour?… Je suis bien malheureux, va!… bien malheureux… parce que je devine toutes les souffrances que tu portes en toi… et que c'est de ces souffrances-là que je t'aime maintenant…

Il pencha sa tête sur l'épaule de la jeune fille, chercha ses mains, murmura :

— Ne me dis plus rien… ne me parle pas… Oh! comme ton cœur bat…

Marguerite, un peu effrayée, voulut balbutier :

— Sébastien ! mon petit Sébastien…

Mais Sébastien répéta :

— Ne me parle pas…

Marguerite obéit et pencha sa tête, elle aussi, sur la tête de Sébastien. Il lui sembla que c'était un petit enfant qu'elle avait à bercer, à endormir. Et comme elle ne voulait pas parler haut, de peur d'effaroucher le sommeil, elle murmurait intérieurement des chansons de nourrice, redevenue tout à fait petite fille, ravie de la protection que Sébastien était venu lui demander, et croyant jouer à la maman avec sa poupée, comme autrefois.

— Dodo !… fais dodo !… mon chéri.

Et elle-même, bercée par ses propres chansons, elle s'engourdit peu à peu, ferma les yeux et s'endormit, dans un ronronnement, d'un sommeil calme, enfantin.

Sébastien ne dormait pas. Il éprouvait, dans sa détresse, une sensation de bien-être physique, à se reposer ainsi, sur l'épaule de Marguerite, près de ce cœur apaisé, dont il comptait les battements. Et les larmes qu'il versait encore lui étaient presque douces. Il resta de la sorte, pelotonné contre elle, sans bouger, longtemps. Dans ce silence tout plein de bruits légers, dans cette molle clarté lunaire, les images mauvaises s'évanouissaient l'une après l'autre, et des pensées lui arrivaient, tristes toujours, mais non plus dénuées d'espoirs. C'était quelque chose de vague et de paisible, une lente reconquête de son cerveau, un lent retour de ses sens aux perceptions pacifiques, une halte de son cœur endolori dans de la fraîcheur et de la pureté, avec des horizons moins fermés et plus limpides. Il y retrouvait, dans ce vague, des impressions anciennes d'enthousiasme et de bonté, des formes charmantes, des dévouements, des sonorités, des parfums, des désirs nobles, des ascensions dans la lumière, et un amour, un amour infini de la souffrance et de la misère humaines. Cela se levait du fond de son être, de son être généreux et bon — cela se levait, frémissait et s'envolait, ainsi que, des champs fleuris et des bruyères ensoleillées, se lèvent et s'envolent les troupes d'oiseaux chanteurs. Perdu dans le vague de sa rédemption future, il ne s'apercevait pas que les minutes et que les heures s'écoulaient.

Les heures, les minutes s'écoulaient, et, lentement, par souvenirs successifs, toute son existence lui apparaissait, depuis les

jours sans trouble où il allait à l'école, jusqu'à cette douloureuse nuit où il était là, pleurant sur l'épaule de Marguerite. Jamais il n'avait mieux senti combien elle avait été vide, inutile et coupable, combien elle était menacée par l'infiltration continue de son vice, qui le laissait, sans résistance, sans force, la proie de toutes les turpitudes mentales, de tous les désordres du sentiment. Il en avait horreur et il pensait : « J'ai vingt ans, et je n'ai rien fait encore. Pourtant chacun travaille, fournit sa tâche, si humble qu'elle soit. Et moi, je n'ai pas travaillé, je n'ai pas fourni ma tâche. Je n'ai fait que me traîner comme un malade d'une route à l'autre, d'une chambre à l'autre, affaissé, criminel. J'ai été lâche, lâche envers moi-même, lâche envers les autres, lâche envers cette pauvre enfant qui est là, lâche envers toute la vie qui se désole de mon inactivité et de mes folies… Vais-je donc perdre ma jeunesse, comme j'ai perdu mon adolescence ? Non, non, il ne faut pas que cela soit ! » Il imaginait des apostolats grandioses et incertains, mêlés à il ne savait quelles merveilleuses conquêtes d'art, plus incertaines encore ; et cela lui paraissait facile et nécessaire. « Je veux aimer les pauvres gens, se disait-il, ne plus les repousser de ma vie, comme Kerdaniel et les autres m'ont repoussé de la leur… Je veux les aimer et les rendre heureux… J'entrerai dans leurs maisons, je m'assoirai à leurs tables vides, et je les instruirai et je les réconforterai, et je leur parlerai comme à mes frères en douleur. Je veux… » Il voulait tout ce qui est grand, sublime, rédempteur et vague, ne cherchant pas à approfondir, ni à préciser ces chimériques rêves qui rafraîchissaient son âme, comme l'haleine de Marguerite endormie rafraîchissaient son front.

La lune s'apâlissait ; une lueur rose montait au ciel oriental, annonçant les approches du matin. Marguerite dormait toujours. Sébastien, inquiet de l'aube naissante, la réveilla :

— Marguerite !… Il faut rentrer… Voici le jour qui vient.

Sur la route, au bout de l'allée, on entendait des rumeurs de voix et le pas lourd des travailleurs champêtres se rendant à l'ouvrage.

— Entends-tu, Marguerite !… C'est le jour !

Du fond de la nuit claire, la brise humide et plus fraîche des premières gouttes de rosée apportait un bourdonnement confus, le léger et universel froissement des êtres et des choses qui

s'étirent, se secouent et vont se réveiller. Et les branches hautes des trembles commençaient à se teinter de rose, perceptible à peine.

— Marguerite ! Marguerite !… C'est le jour.

Elle parut étonnée d'abord, du ciel, des arbres, des blancheurs nocturnes, de lui qui parlait ; puis, toute frissonnante de froid, poussant un petit cri d'oiseau qui salue l'aurore, elle se jeta dans les bras de Sébastien.

— Le jour ! fit-elle… Déjà ?… Qu'est-ce que ça fait ?… Restons encore un peu…

— C'est impossible ! Dans un instant, le jour va paraître… Vois, la lune s'efface, les formes renaissent et les bûcherons se hâtent vers la forêt !… Marguerite !

Elle l'étreignit passionnément et dit encore :

— Eh bien ? Qu'est-ce que ça fait ?…

— Mais tu ne comprends donc pas que, tout à l'heure, le jour va grandir, et que l'on te verra, Marguerite.

— Eh bien !… Qu'est-ce que ça fait ? Embrasse-moi.

Sébastien se leva, ramassa le châle de soie blanche qui traînait à terre, enveloppa Marguerite, qui tremblait de froid.

— Rentrons vite ! supplia-t-il… Tu es toute glacée… tes cheveux sont humides…

Elle répondit, d'une voix attristée :

— Non !… c'est de partir que j'ai froid. Oh ! vilain !

Elle se leva aussi, se pendit au bras de Sébastien.

— Maintenant, promets-moi une chose ! Oh ! promets-la moi !… C'est que nous viendrons tous les soirs !… Promets !

Sébastien ne voulut pas lui faire de la peine, ni l'irriter, car il connaissait ses soudaines mutineries, ses sauts brusques de la joie à la colère, de la soumission à la révolte, du rire aux sanglots.

— Je te le promets, Marguerite.

— Vrai ?… tous… tous les soirs ?… Embrasse-moi encore.

Il la serra contre sa poitrine, dans un élan d'immense et impuissante pitié.

La lueur rose grandissait, plus rose, envahissait le firmament. Les étoiles avaient des vacillations de lampes qui s'éteignent.

— Eh bien, rentrons ! dit Marguerite.

Un homme passait sur la route en sifflant. Ils durent attendre que les pas se fussent éloignés. Puis ils s'engagèrent dans les

petits chemins de traverse qui contournent le bourg. Alerte et vive, Marguerite gazouillait :

— Tu ne sais pas à quoi je pense ?… Eh bien, je voudrais qu'on nous vît tous les deux !… Parce que, tu comprends, nous n'aurions plus besoin de nous cacher, et que moi j'irais habiter avec toi, ou toi avec moi !… C'est ça qui serait gentil, tout le temps à s'embrasser, tout le temps !…

S'arrêtant brusquement, rieuse et drôle :

— Tu sais que tu m'as fait très, très mal ?…

Et comme Sébastien, ne comprenant pas, l'interrogeait, elle lui prit la tête, la baisa.

— Oh ! chéri !… chéri !… chéri… que je t'aime !

Il la quitta à l'entrée d'une venelle sombre qui conduisait à la poste ; et jusqu'à ce qu'il ne l'entendît plus bondir sur les cailloux, il resta là, suivant ce rêve qui fuyait, et dont il ne voyait plus qu'une ombre, perdue dans de l'ombre, et, dans cette ombre, un bout d'étoffe plus pâle, qui bientôt disparut.

Sébastien rentra chez lui, l'âme troublée de remords pesants. Il ne voulut point se coucher, ouvrit sa fenêtre, et il regarda le jour paraître, éclater. Il était malheureux, et cependant, brisé par les violentes secousses de cette nuit, il ne pensait à rien.

Vers huit heures, M. Roch entra dans sa chambre. Il était très pâle et tenait à la main un journal déplié. Il ne s'aperçut point que le lit de son fils n'avait pas été défait ; et il s'affaissa sur une chaise en poussant un soupir :

— La guerre est déclarée !… C'est fini ! Tiens ! lis !

Et, tendant le journal à Sébastien, il murmura :

— Deux mille quatre cents francs !… Avoir payé deux mille quatre cents francs ! C'est trop fort tout de même !… Non ! c'est trop fort !… Et pour rien !

Tandis que Sébastien, un peu plus pâle aussi, et tremblant, parcourait le journal, M. Roch glissa vers lui un regard oblique, un regard de dur reproche par lequel il semblait faire le compte de tout l'argent que lui avait coûté son fils… pour rien !

Le soir, Sébastien écrivit :

« Une partie de la journée, j'ai rôdé par le bourg. Les esprits sont surexcités. Chacun se tient sur le pas des portes, commentant la nouvelle.

La plupart ignorent le peuple que nous allons combattre : j'entends des phrases comme celles-ci :

— C'est y cor des Russes ou ben des Anglais qui nous en veulent ?

En général, on est consterné et triste, mais résigné. Pourtant, une bande de jeunes gens ont parcouru les rues, drapeau en tête et chantant. On les a dispersés et ils se sont répandus dans les cafés, où ils ont hurlé jusqu'au soir. Pourquoi chantent-ils ? Ils n'en savent rien ; ils ne le savent pas plus que ne le savait mon petit conscrit qui avait tiré un mauvais numéro, et qui chantait à tue-tête, lui aussi, alors qu'il aurait dû pleurer. J'ai remarqué que le sentiments patriotique est, de tous les sentiments qui agitent les foules, le plus irraisonné et le plus grossier : cela finit toujours par des gens saouls… Quant à moi, je n'ai pas osé aller chez Mme Lecautel ; j'ai craint que Marguerite ne se trahît, et j'ai pensé que ce serait une complication inutile et ennuyeuse. Faut-il le dire ?… Marguerite, depuis le moment où mon père entra dans ma chambre, n'est plus dans mes préoccupations qu'une chose lointaine, presque oubliée, indifférente. Mon esprit est assailli par d'autres idées. Ce que j'éprouve devant ce fait : la guerre ! Cela est simple et net : de la révolte et de la peur. Je ne puis me faire à l'idée d'un homme courant sur la bouche d'un canon, ou tendant sa poitrine aux baïonnettes, sans savoir ce qui le pousse. Et il ne sait jamais. Ce courage-là — dont je suis incapable — me paraît en outre une chose très absurde, inférieure et grossière, et j'imagine que, dans la vie normale, on enfermerait l'homme qui l'aurait, au plus profond d'un cabanon. Bien des fois, j'ai songé à la guerre ; bien des fois, j'ai essayé de me la représenter. Je fermais les yeux et j'appelais à moi des images de massacre. Mes impressions n'ont jamais varié : je me suis révolté et j'ai eu peur, peur non seulement pour moi, mais pour tous les autres en qui j'ai tressailli. Malgré l'habitude, malgré l'éducation, je ne sens pas du tout l'héroïsme militaire comme une vertu, je le sens comme une variété plus dangereuse et autrement désolante du banditisme et de l'assassinat. Je comprends que l'on se batte, que l'on se tue, entre gens d'un même pays, pour conquérir une liberté et un droit : le droit à vivre, à manger, à penser ; je ne comprends pas que l'on se batte entre gens qui n'ont aucun rapport entre eux, aucun intérêt commun, et qui ne peuvent se haïr

puisqu'ils ne se connaissent point. J'ai lu qu'il y avait des lois supérieures de la vie, que la guerre était une de ces lois, et qu'elle était nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les peuples, et pour diffuser la civilisation; ma raison ne peut s'élever jusqu'à cette conception. Les épidémies et le mariage me semblent bien suffisants pour empêcher le pullulement humain. La guerre ne détruit que ce qu'il y a, dans les peuples, de jeune, de fort et de bien vivant; elle ne tue que l'espoir de l'humanité.

Je vais partir et me battre. Et je ne sais même pas pourquoi je vais partir et me battre. On me dira seulement : "Tue et fais-toi tuer, le reste nous regarde!" Eh bien, non, je ne tuerai pas. Je me ferai tuer peut-être. Mais moi, je ne tuerai pas. Et je m'en irai, dans les batailles, mon fusil sur l'épaule, intact de plomb, et vierge de poudre. Je ne tuerai pas…

Mon père me navre. Le pauvre homme a un genre de comique qui me jette en d'inexprimables tristesses. Il n'est plus affaissé comme il l'était ce matin, lorsqu'il m'apporta le fatal journal. Je crois qu'il a oublié, à peu près, les deux mille quatre cents francs que je lui coûte. Du moins, il ne m'en a plus reparlé, il ne me les a plus reprochés. Une agitation extraordinaire le mène. Il ne tient plus en place, redevient majestueux et éloquent même avec moi. Il a vite compris que la guerre déclarée allait lui donner des responsabilités nouvelles, l'investir d'une plus haute autorité, ajouter à ses fonctions civiles quelque chose de militaire qui déchaîne son amour-propre. Il parle déjà de convoquer la garde nationale, de passer en revue les pompiers. Et il a décidé que le conseil municipal siégerait en permanence. Avec une joie qui déborde de ses paroles, de ses gestes, de son regard, il s'apprête aux réquisitions, aux instructions, aux arrêtés patriotiques, aux conférences avec les officiers supérieurs de la garde mobile, toutes choses qui le passionnent et le grandissent démesurément. En même temps, il rassure les gens, il a l'air de leur dire : "Que craignez-vous, puisque je suis là?" Enfin, il a fait lire, par le tambour de ville, dans les rues, une sorte d'ordre du jour, tout à fait admirable et qui rappelait les proclamations de Napoléon Ier.

Le soir, au dîner, il m'a dit :

— Peut-être qu'à l'heure qu'il est, nous avons déjà franchi le Rhin! nous allons mener cette campagne rondement, va!…

D'abord, la Prusse!… Qu'est-ce que c'est? Ça n'est pas un peuple, ce que j'appelle… Ça n'est rien du tout!

M. Champier, le notaire, est venu, très enthousiaste… Il s'est versé un plein verre d'eau-de-vie, et haussant les épaules :

— Bismarck!… Pu… uut!… Nous le fusillerons!…

Et j'ai un remords, un remords qui me poursuit, maintenant. Mme Lecautel et Marguerite, vers deux heures, ont sonné à la grille de la maison. Je les ai vues et j'ai dit à la mère Cébron de leur répondre qu'il « n'y avait personne ». Elles sont reparties, Marguerite très pâle, regardant les fenêtres de ma chambre de ses yeux obstinés, Mme Lecautel, très triste sous son châle noir, un peu voûtée. Je les aime — ah! je les aime toutes les deux — et je ne me sens plus le courage de les revoir… »

. . . . . .

Deux jours après, Sébastien recevait l'ordre de se rendre à Mortagne, où allait se former le bataillon de la garde mobile, dont il faisait partie. M. Roch voulut accompagner son fils.

— Et je verrai le sous-préfet! dit-il. Je conférerai avec lui… Je conférerai aussi avec ton commandant… Ne te désole pas! Je suis sûr qu'à cette heure où nous sommes, notre armée est déjà victorieuse sur toute la ligne!… D'ailleurs, il faut que chacun fasse son devoir! Je fais bien le mien, moi, qui suis un vieillard! Sapristi… la France est la France, que diable!

Il lui demanda ensuite :

— Ne te manque-t-il rien?… As-tu fait tes adieux à tout le monde?… Mme Lecautel?…

Sébastien rougit. Il sentit combien, de les fuir, en un pareil événement, était absurde et méchant, et, le cœur brisé de sa lâcheté, il répondit :

— Oui, mon père.

Sébastien resta un mois entier à Mortagne, à faire l'exercice, à s'entraîner pour la campagne prochaine. La vie active et purement physique, la fatigue continue des longues marches et des incessantes manœuvres, sans changer le cours de ses idées, le ralentirent beaucoup et lui redonnèrent un peu plus de calme d'esprit. Il n'avait plus le temps de penser. Son père venait le voir chaque dimanche, passait la journée avec lui. L'exaltation de

M. Roch était bien tombée. La défaite si brusque, les successives catastrophes l'avaient accablé et commençaient à l'inquiéter sérieusement pour Sébastien. Il ne parlait plus de « s'organiser », songeait au contraire à abandonner la mairie, devenue lourde de responsabilités de toutes sortes.

La dernière semaine, il ne quitta pas Mortagne ; on le vit qui rôdait toujours autour du champ de manœuvres, ou bien posté dans les rues et sur les routes, qui regardait défiler le bataillon.

— Te manque-t-il quelque chose ? As-tu assez de flanelle ? interrogeait-il souvent, anxieux et tendre ; sapristi, je ne veux pas qu'on puisse dire que mon fils n'a pas ce qu'il lui faut…

Un jour il lui demanda :

— Mais qu'est-ce que tu as fait à Mme Lecautel ?… Elle n'est pas contente de toi… Il paraît que tu n'es pas allé lui dire adieu ?… Tu sais que la petite Marguerite est très malade ?

— Marguerite ? s'écria Sébastien qui sentit un remords lancinant monter en lui.

— Elle est très malade… reprit M. Roch… Elle a la fièvre… elle tousse, déménage… Sa mère est aux cent coups… Enfin elle est très mal… ce n'est pas bien… tu aurais dû leur dire adieu !…

Malgré ses appréhensions de la guerre, Sébastien fut presque heureux de partir. Il trouvait son père trop tendre, Marguerite trop près de lui ; et tout cela l'amollissait.

Son bataillon alla rejoindre, par étapes, une brigade en formation au Mans.

IV

On s'était battu, la veille, aux environs de Marchenoir, petit village du Loir-et-Cher. La journée était restée indécise, et les troupes, le soir, campaient sur leurs positions. Le lendemain, au matin, dans la grande plaine désolée et sombre, deux fermes incendiées par le canon brûlaient encore. Il était cinq heures lorsque sonna le réveil. La nuit avait été rude : les hommes n'avaient pu dormir, à moitié gelés de froid sous leurs tentes sans paille, à moitié morts de faim, aussi, car ils étaient sans vivres, l'intendance, en prévision d'une défaite plus rapide, ayant reçu l'ordre de battre en retraite, au moment précis de la distribution. On empaqueta les tentes ; on boucla les sacs ; quelques feux brillèrent, autour desquels de noires silhouettes humaines s'entassèrent, accroupies et tremblantes. Çà et là, les baïonnettes des fusils en faisceaux jetaient des lueurs farouches, et les sonneries de clairon, se répondant, rompaient, seules, le silence morne du camp.

Sébastien avait passé une partie de la nuit, en faction, devant les faisceaux. Il était brisé de fatigue, grelottait de froid, et ses paupières à vif le piquaient comme s'il les eût trempées dans de l'acide. La veille, pour la première fois, il avait assisté à un court engagement de tirailleurs. Il s'était tenu parole et n'avait pas tiré un coup de fusil. Du reste, sur qui ou sur quoi eût-il tiré ? Il n'avait vu que de la fumée, et il avait marché, tête baissée, se courbant sous les balles qui sifflaient et pleuvaient autour de lui, le cœur serré par une grande peur. Ses impressions, il eût été

bien embarrassé de les ressaisir et de les expliquer. En réalité, il ne se rappelait rien, rien que cette fumée et que cette peur, une peur étrange, qui n'était pas celle de la mort, qui était pire. Déjà, il ne raisonnait plus, il vivait mécaniquement, entraîné par il ne savait quelle force aveugle qui s'était substituée à son intelligence, à sa sensibilité, à sa volonté. Terrassé par les fatigues et les privations journalières, vite gagné à la folie ambiante de démoralisation, il allait, devant soi, dans une sorte d'obscurité morale, dans une nuit intellectuelle, sans plus rien connaître de lui-même, sans savoir qu'il avait derrière lui, là-bas, une famille, des amis, un passé…

Vainement, il essaya de s'approcher du feu, qu'entouraient dix rangées d'hommes, dont les figures, maigres et lasses, s'éclairaient sinistrement au reflet dansant des flammes. On le repoussa rudement, et il prit le parti de marcher vite, de courir, pour se réchauffer, tapant du pied la terre durcie et sonore. La nuit était sombre; les rouges décombres des deux fermes, achevant de se consumer, saignaient tristement dans les ténèbres; et, sur les coteaux, très loin, par-delà la plaine toute noire, de petits points lumineux, pareils à de scintillantes étoiles, indiquaient le camp ennemi. Les clairons sonnaient toujours, et chaque coup de clairon le faisait tressaillir, s'arrêter un instant, et puis, il reprenait sa course, la peau mordue et gercée par le froid, sous sa vareuse de laine mince et déchirée. De temps à autre, il entendait, avec un indicible frémissement de tout son être, des troupes s'ébranler, passer près de lui, dans le noir, s'éloigner dans la plaine; et il pensait que ce serait bientôt son tour. Un compagnon vint le rejoindre qui se mit à courir avec lui.

— Je crois que ça va chauffer, aujourd'hui! dit le compagnon, qui s'ébroua en courant.

Sébastien ne répondit pas. Après un silence, le compagnon reprit :

— Tu sais que Gautier n'a pas répondu à l'appel?

— Il est tué? demanda indifféremment Sébastien.

— Ouat!… Il a fichu le camp, le malin!… Il y a longtemps qu'il me l'avait dit qu'il ficherait le camp!… Ça ne finira donc jamais, cette sacrée guerre-là!…

Tous les deux poussèrent un soupir et se turent.

Le jour fut lent à paraître. La plaine d'abord se dévoila, brune, rase, unie et piétinée, ainsi qu'un champ de manœuvres. Des cavaliers y galopaient, blanchâtres, égaillés, carabine au poing, leurs manteaux flottants ; des masses noires, des masses profondes d'infanterie, évoluaient, s'avançaient ; une batterie s'acheminait, à droite, vers un monticule boisé, et sur le sol gelé faisait un bruit retentissant de métal, un fracas de plaques de tôle entrechoquées. Les coteaux restaient encore dans une ombre inquiétante pleine du mystère de cette invisible armée, qui, tout à l'heure, allait descendre dans la plaine, avec la mort ; et le ciel, au-dessus, était tout gris, d'un gris uniforme et vert-de-grisé annonçant la neige. Quelques flocons volaient dans l'air. De minute en minute des coups de fusil, disséminés dans l'immense étendue, claquaient secs, très loin, comme des coups de fouet.

— Je crois que ça va chauffer aujourd'hui ! répéta le compagnon, très pâle.

Sébastien s'étonna de n'avoir pas vu Bolorec qu'il avait quitté la veille avant l'engagement. Son bataillon campait près du sien, et depuis qu'ils étaient partis du Mans ensemble, ils avaient l'habitude, chaque soir, de se retrouver, sauf les jours de grand-garde et de corvées aux vivres. Bolorec était ce qui le raccrochait à la vie. Par lui, il avait encore conscience de son être réel, sensible et pensant. Que deviendrait-il sans Bolorec ?

Après trois jours de marche forcée, en arrivant au Mans, qui regorgeait de troupes débandées et errantes, la première figure qu'avait rencontrée Sébastien, ça avait été Bolorec. Bolorec en mobile ! Bolorec arrêté devant une boutique de libraire et regardant les dessins de journaux illustrés.

— Bolorec ! avait-il crié, défaillant de joie.

Bolorec s'était retourné, avait reconnu Sébastien qui, pour se faire voir, agitait en l'air son fusil. Alors il était venu se mettre à côté de lui, en serre-file. Trop ému, Sébastien n'avait pu que bégayer ces mots : « Comment, c'est toi, Bolorec ?… c'est toi ! » Et Bolorec, engoncé drôlement dans sa capote de mobile breton, souriait du même sourire, énigmatique et grimaçant, qu'il avait autrefois. À regarder son ami qui marchait près de lui, en rang, il

n'avait pu s'empêcher de se souvenir des promenades du collège et d'en être très heureux.

— Tu te rappelles, Bolorec ?… disait-il… tu te rappelles, quand tu sculptais et que tu me chantais tes chansons bretonnes ?… Tu te rappelles ?

— Oui ! oui ! faisait Bolorec, qui essayait de se mettre au pas.

Il n'était point changé… À peine s'il avait grandi. Toujours boulot, les cheveux crépus, les joues molles et rondes, complètement imberbes, il roulait sur ses jambes courtes, les hanches désunies.

— Et comment es-tu ici ?

— Nous arrivons du camp de Conlie… Il y en a déjà beaucoup qui sont morts…

— Tu t'es battu ?

— Non !… la fièvre… la faim… Ils sont morts beaucoup, des gens de chez moi… des amis… Ce n'est pas juste !…

— Pourquoi ne m'as-tu pas écrit, Bolorec ?

— Parce que…

Ils étaient allés ainsi jusqu'à Pontlieue, un faubourg du Mans, où l'on avait établi un camp, sur la rive droite de la Sarthe.

— C'est là que je suis, moi aussi !… avait dit Bolorec.

Et quelle joie, le lendemain, lorsqu'ils avaient appris qu'ils faisaient partie de la même brigade ! À partir de ce moment, ils ne s'étaient guère quittés. Pendant leur séjour au Mans, ils sortaient ensemble et rôdaient par la ville. Durant les marches, ils se retrouvaient aux haltes, aux étapes. Le soir, Bolorec venait souvent se glisser sous la tente de Sébastien, et lui apportait des bouts de saucisson, de pain blanc, qu'il dérobait, le diable sait où ! Ils restaient le plus longtemps qu'ils pouvaient, l'un près de l'autre, se parlant rarement, mais se sentant unis par une tendresse forte, par des liens de souffrance et de mystère, infiniment puissants et imbrisables. Quelquefois, Sébastien interrogeait Bolorec :

— Enfin, qu'est-ce que tu fais à Paris ?

— Je fais… je fais… tu verras, tu verras !…

Il demeurait impénétrable, mystérieux, ne répondant que par gestes prophétiques et que par allusions vagues et inachevées à des choses que Sébastien ne comprenait pas.

Il lui demandait encore :

— Et la guerre ?… Tu n'as pas peur ?

— Non !… je la déteste, parce que ce n'est pas juste… Mais je n'ai pas peur.

— Et si tu étais tué, Bolorec ?

— Eh bien ! quoi ?… Je serais tué.

— Et si je l'étais, moi, Bolorec ?

— Eh bien !… tu serais tué.

— Dis-moi donc ce que c'est que la grande chose ?

Les yeux de Bolorec s'enflammaient, et il bégayait d'une voix pâteuse, avec d'extraordinaires grimaces, qui le rendaient terrible :

— C'est… c'est… c'est la justice !… Tu verras… tu verras !

Sébastien, en courant, évoquait tous ces souvenirs, et d'autres plus lointains, et il s'inquiétait de n'avoir pas revu Bolorec, depuis la veille. Tout à coup, une sonnerie de clairon qu'il connaissait trop le fit tressaillir. Les hommes quittèrent leurs places à regret, et lui-même, mordu par l'angoisse, alla rejoindre sa compagnie qui, bientôt, se dirigea vers le monticule boisé à droite duquel les artilleurs mettaient les pièces en batterie. Des mobiles étaient là qui piochaient la terre, dure ainsi que du granit, et construisaient des épaulements pour protéger les canons. Sébastien fut heureux d'y rencontrer Bolorec qui, armé d'une pelle, s'escrimait vainement contre le sol gelé. On lui donna une pioche, et, les deux compagnies s'étant mêlées, il vint se mettre à côté de Bolorec, sous la gueule noire des canons, muette encore et sinistre. Le capitaine se promenait parmi les soldats, en fumant sa pipe d'un air préoccupé. Il ne paraissait pas gai, sachant que toute résistance était inutile. De temps en temps, il observait, avec sa lorgnette, les mouvements de l'armée ennemie et hochait la tête. C'était un petit homme, gros, court, ventru, à face débonnaire, et dont les moustaches grises étaient coupées en brosse. Il aimait son cheval blanc, court comme lui, et solidement râblé, qu'une ordonnance tenait en main, près d'un caisson, car il venait souvent le flatter sur le poitrail, comme pour lui donner de la résignation. Il était paternel avec ses hommes, causait avec eux, ému sans doute de toutes ces pauvres existences sacrifiées pour rien.

— Allons, mes enfants, dépêchons, disait-il.

Mais le travail n'avançait pas, à cause du sol trop dur, contre lequel les pointes des pioches s'émoussaient… C'était maintenant sur les coteaux ennemis, débarrassés de leur enveloppe de brume, comme un grouillement de fourmilière, une accumulation d'insectes innombrables et noirs, qui couvraient les pentes lointaines de leurs masses profondes, et semblaient faire de cet horizon une chose vivante et remuante, qui s'avançait. Dans la plaine, les régiments continuaient d'évoluer, semblables à de petites haies qui marchent, et de l'un à l'autre galopaient des cavaliers et des escortes de généraux, reconnaissables aux fanions flottants dans l'air louche, sous le ciel bas, d'une lividité tragique.

Et tandis que les hommes travaillaient, courbés, une charrette qui venait de la plaine, conduite par un ambulancier, s'arrêta près de Sébastien et de Bolorec. L'ambulancier demanda du feu pour rallumer sa pipe éteinte, et de l'eau-de-vie, car sa gourde était vide. Sébastien lui passa la sienne. La charrette était pleine de morts : un lugubre chaos de membres raidis et tordus, de bras cassés, de jambes en l'air entre lesquels apparaissaient des figures tuméfiées, barbouillées de sang noirâtre et séché. Au haut, un cadavre couché sur le dos, les yeux ouverts vêtu de l'uniforme gris des zouaves pontificaux, brandissait un bras raidi et droit comme une hampe de drapeau. Sébastien pâlit. Il venait de reconnaître Guy de Kerdaniel. Son visage était calme, à peine plus blanc, et il conservait sous sa barbe blonde, étoilée de givre et maculée de terre, son insolente et maladive grâce d'autrefois. On voyait que Guy avait été tué raide, d'une balle dans le cou. La balle avait entraîné avec elle un morceau de la cravate qui bouchait la plaie, dont les bords étaient roses. Sébastien fut pris d'une grande pitié. Il oublia ce que jadis il avait souffert par Guy de Kerdaniel, et il se découvrit pieusement, respectueusement, devant ce cadavre rigide qu'il aurait voulu embrasser. Bolorec regardait aussi le mort, d'un œil tranquille et froid.

— Tu ne le reconnais pas ? interrogea Sébastien.

— Si… si… fit Bolorec.

— Pauvre Guy!… soupira encore Sébastien qui sentait les larmes affluer à ses yeux… Pauvre Guy!

Alors Bolorec lui saisit le bras, vivement, lui montra tous les mobiles effarés qui travaillaient, fils de paysans et de misérables.

— Eh bien! et ceux-là!… Est-ce juste? Tantôt beaucoup seront morts… Lui…

Il se retourna vers la charrette qui s'éloignait cahotant sur les mottes.

— Lui!… un riche… un noble… un méchant… C'est juste, lui!… Allons, pioche.

Il se remit à piocher. Au loin, par intervalles, des coups de fusils claquaient.

Pendant ce temps, un officier d'ordonnance était arrivé, bride abattue, dans la batterie. Il descendit de cheval et s'entretint quelques minutes avec le capitaine, qui, peu à peu, s'animant et faisant des gestes colères, enfourcha soudain son cheval blanc et disparut au galop. C'était un très jeune homme, frêle et joli comme une femme, botté de jaune, ganté de peau de chien, la taille serrée dans un dolman chaudement bordé d'astrakan. Il s'approcha des canons et sembla s'intéresser beaucoup à la manœuvre. Le lieutenant l'accompagnait.

— Est-ce que je ne pourrais pas tirer un coup de canon? demanda-t-il.

— Si ça vous fait plaisir, ne vous gênez pas…

— Merci! Ce serait très drôle si j'envoyais un obus au milieu de ces Prussiens, là-bas… Ne trouvez-vous pas que ce serait très drôle?

Ils rirent tous les deux discrètement. Le jeune homme pointa la pièce et commanda le feu. L'obus s'égara dans la plaine, où il éclata, à cinq cents mètres des Prussiens.

Ce fut le signal du combat.

Aussitôt l'horizon s'embrasa, se voilà de fumée et, coup sur coup, cinq obus tombèrent et éclatèrent au milieu des mobiles qui travaillaient. L'officier d'ordonnance, déjà, détalait ventre à terre, courbé sur le cou de son cheval. Les hommes se couchèrent, et la batterie tonna sans relâche, ébranlant le sol de ses voix furieuses. Sébastien et Bolorec étaient l'un près de l'autre, étendus, le menton contre la terre; ils ne voyaient plus rien, plus rien que d'immenses colonnes de vapeur qui grandissaient, envahissaient l'atmosphère, traversée du passage continu des obus et des boulets. Dans la plaine, les troupes ébranlées commençaient des feux de mousqueterie.

— Dis donc? interrogea Bolorec.

Sébastien ne répondit pas.

Derrière eux, malgré les secousses et les détonations hurlantes, ils entendaient les clameurs des voix, des appels de clairon, des galops, de roulements de lourds véhicules.

— Dis donc ? répéta Bolorec.

Sébastien ne répondit pas.

Alors Bolorec se mit debout, se détourna un instant, et il aperçut la batterie dans une sorte de rêve affreux, de brouillard rouge, au milieu duquel le capitaine revenu, droit sur son cheval, commandait en brandissant son sabre, au milieu duquel des soldats s'agitaient tout noirs. Un homme tomba, puis un autre, un cheval s'écroula, puis un autre. Bolorec se recoucha près de Sébastien…

— Dis donc ?… Je vais te raconter quelque chose… Tu m'écoutes ?

— Oui, je t'écoute ! murmura Sébastien d'une voix faible et qui tremblait.

Et, très calme, Bolorec conta :

— Mon capitaine était de chez moi… Tu l'as vu, hein ?… un petit, noir, trapu, nerveux, insolent… Il était de chez moi… C'était un noble, très dur, et qu'on n'aimait pas, parce qu'il chassait les pauvres de son château et qu'il défendait qu'on allât se promener dans son bois, le dimanche… Moi, j'avais la permission, à cause de papa qui était du même parti… mais je n'y allais pas, parce que je le détestais… Il s'appelait le comte du Laric… M'écoutes-tu ?

Sébastien murmura encore très bas :

— Oui, je t'écoute…

Bolorec se souleva à demi sur ses coudes, et plaça sa tête sur ses deux mains réunies.

— Il y a trois semaines, poursuivit-il, nous faisions une marche… Le petit Leguen, le fils d'un ouvrier de chez moi, fatigué, malade, ne pouvait plus avancer… Alors, le capitaine lui dit : « Marche ! » Leguen répondit : « Je suis malade. » Le capitaine l'insulta : « Tu es une sale flemme ! » et lui donna de grands coups de poings dans le dos… Leguen tomba… Moi j'étais là ; je ne dis rien… Mais je me promis une chose… Et cette chose…

Un obus éclata, tout près d'eux, et les couvrit de terre. Bolorec reprit :

— Et cette chose… Tu ne m'écoutes pas?…

Sébastien gémit :

— Si, si, je t'écoute.

— Et cette chose…

Il se rapprocha plus près encore de Sébastien et lui dit à l'oreille, très bas :

— Eh bien, c'est fait… Hier, j'ai tué le capitaine.

— Tu l'as tué! répéta Sébastien.

— Pendant qu'on se battait, hier, il était devant moi… Je lui ai tiré un coup de fusil dans le dos… Et il est tombé les deux mains en avant et il n'a plus bougé.

— Tu l'as tué! répéta machinalement Sébastien.

— Raide!… C'est juste!

Bolorec se tut et regarda la plaine.

Les feux de mousqueterie se rapprochaient et la canonnade s'acharnait. C'était un grondement sourd, continu, soutenu par d'épouvantables secousses qui semblaient fouiller et distendre les profondeurs souterraines, et par des déchirements aériens qui hachaient l'atmosphère comme de la toile. Autour de lui, les obus labouraient la terre, et leurs éclats, sifflant avec des ricanements sinistres, retombaient en rafale serrée de mitraille. La batterie ne répondait plus que faiblement à intervalles inégaux et plus longs. Déjà, trois pièces démontées, leurs affûts brisés, se taisaient. Et la fumée, s'épaississant, dérobait l'horizon, le ciel, noyait les champs d'un brouillard roux, à chaque minute plus dense. Bolorec vit, dans ce brouillard, passer des formes spectrales, des pans tordus de capote, des dos affolés, des fuites éperdues, de la déroute. Cela passait sans cesse, un à un, d'abord, puis par groupes, puis par colonnes débandées et hurlantes; cela passait avec des gestes cassés et fous, d'étranges profils, des flottements vagues et de noires bousculades; et des chevaux sans cavalier, leurs étriers battants, le col tendu, la crinière horrifiée, surgissaient tout à coup dans la mêlée humaine, emportés en de furieux galops de cauchemar. Des soldats enjambaient les lignes des mobiles, couchés, sans sacs, sans fusils, sans képis.

Sébastien demeurait immobile, la face contre le sol. Il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, ne pensait plus à rien. Au

début, il avait voulu se raisonner, se montrer brave, comme Bolorec. Il faisait appel à des souvenirs capables de le distraire de l'horreur présente. Mais ces souvenirs fuyaient, ou se transformaient, aussitôt, en de terrifiantes images. Il avait beau se raidir contre les défaillances de son courage, réunir, dans un effort suprême, ce qui lui restait d'énergies éparses et de forces mentales, la peur le gagnait, l'annihilait, l'incrustait davantage à la terre. Cependant, quelquefois, sans bouger, d'une voix tremblante, il appelait Bolorec, pour s'assurer que son ami était là, vivant, près de lui, toujours. Cette préoccupation de se savoir protégé — le seul sentiment qui subsistât en la déroute de sa volonté — disparaissait également. Il était comme dans un abîme, comme dans un tombeau, mort, avec la sensation atroce et confuse d'être mort et d'entendre, au-dessus de lui, des rumeurs incertaines, assourdies, de la vie lointaine, de la vie perdue. Il ne s'aperçut même pas que, tout près de lui, un homme qui fuyait tourna tout à coup sur soi-même et s'abattit, les bras en croix, tandis qu'un filet de sang coulait sous le cadavre, s'agrandissait, s'étalait.

Le feu de la batterie se ralentissait, agonisait. Il s'éteignit tout à fait, dans un silence d'autant plus lugubre que le feu de l'ennemi redoublait… Il s'éteignit tout à fait, et la retraite sonna.

— Lève-toi ! dit Bolorec à Sébastien.

Sébastien ne bougea pas.

— Lève-toi donc !

Sébastien ne bougea pas.

Bolorec le secoua rudement, par l'épaule.

— Lève-toi donc ! nom de Dieu !

Alors Sébastien, les prunelles égarées, reconnaissant à peine Bolorec qui le soutenait comme un blessé, se dressa, lentement, machinalement, avec des airs de somnambule.

— On fiche le camp, viens !

À ce moment même, un jaillissement de fumée, une lueur fauve, une détonation aveuglèrent Bolorec et l'éclaboussèrent de poudre brûlante et de gravier. Cependant, il resta debout, étourdi seulement, suffoqué comme par un grand vent d'orage. Mais il avait senti brusquement que Sébastien avait glissé de ses mains et qu'il était tombé. Il regarda sur le sol. Sébastien gisait, inanimé, le crâne fracassé. La cervelle coulait par un trou horrible

et rouge. Les mobiles avaient fui. Bolorec était seul… Des ombres couraient, s'enfonçaient, se perdaient dans la fumée… Il se pencha sur le corps de Sébastien, le palpa, s'agenouillant, livide, dans le sang, d'où s'élevait une vapeur courte et pourprée…

— Sébastien ! Sébastien !

Mais Sébastien ne l'entendait plus. Il était mort.

Bolorec enlaça le cadavre, essaya de le soulever. Il était faible et le cadavre était lourd. Des ombres passaient sans cesse… Bolorec cria :

— Aidez-moi ! aidez-moi !

Aucune ne s'arrêta.

Elles passaient, disparaissaient comme dans de la fièvre.

— Aidez-moi !… aidez-moi !

Il se débarrassa de son fusil, de son sac qui le gênaient, puis faisant un effort violent, il parvint à soulever Sébastien, à le tenir dans ses bras ; et il l'emporta, à petits pas, le visage ruisselant de sueur, la poitrine sifflante, les reins ployant sous le poids du mort, butant du pied contre la terre. Il put gagner ainsi la batterie, et déposa Sébastien sur l'affût brisé d'un canon. La batterie était abandonnée. Des débris de roues, de prolonges émiettées, de fers tordus, des cadavres d'hommes et de chevaux, couvraient le sol haché et sanglant. Tout près de lui, le capitaine gisait à côté de son cheval blanc, éventré.

— Ça n'est pas juste, murmura Bolorec d'une voix qui haletait.

Et se penchant sur le cadavre, il dit encore, comme si Sébastien pouvait l'entendre :

— Ça n'est pas juste… Mais tu verras… tu verras…

Puis, ayant respiré, il chargea sur ses épaules le corps de son ami et, lentement, lentement, péniblement, péniblement, tous les deux, le vivant et le mort, sous les balles et les obus, ils s'enfoncèrent dans la fumée.

Menton, novembre 1888
— Les Damps, novembre 1889.

« Un futur expulsé » — Octave Mirbeau
Le Gaulois — 26 mars 1880

« Ni l'un ni les autres » — Octave Mirbeau
Le Gaulois — 1er septembre 1880

« Souvenirs ! » — Octave Mirbeau
L'Aurore — 22 août 1898

« Pétrisseurs d'âmes » — Octave Mirbeau
Le Journal — 16 février 1901

« Réponse à une enquête sur l'éducation »
Octave Mirbeau — *Revue blanche* — 1er juin 1902

(notes de Pierre Michel)

« Un futur expulsé »

Dans quelques jours, nos informations nous l'affirment, la congrégation de Jésus sera jetée hors de France [1] — pêle-mêle, sans distinction, étrangers et citoyens, savants et médiocres, ardents et modérés —; tous, tous hors de leur pays, loin des leurs, séparés violemment de toutes ces affections intimes et dévouées qui grandissent et palpitent autour du sacrifice et du dévouement. Pour ces hommes, prêtres et novices, cette nouvelle phase est dans la logique de leur mission; le martyre fut à toutes les époques le lot du sacerdoce; et quand la passion anarchiste frappe, c'est aux plus nobles qu'elle destine ses premiers coups.

Si nos cœurs de Français et de chrétiens peuvent avoir une dernière consolation, c'est que, le gant une fois jeté, nous pouvons prédire qu'il sera relevé; on ne s'adresse plus à des jésuites, ce sont des hommes, et des hommes de cœur, que l'on trouvera. Après avoir lutté dans nos assemblées depuis près d'un an à armes égales et courtoises, les voilà acculés par un arbitraire, doublé d'une haine implacable; ce sont des poitrines que l'on rencontrera, et ceux-là ne seront pas seuls le jour de l'attaque.

Au milieu de cette grande armée de l'intelligence et du savoir, bien souvent, dans ces derniers jours, le nom du P. du Lac a paru à cette même place. On n'a pas oublié la belle et noble harangue

1. Le 27 mars 1880 sera adopté par le gouvernement Freycinet le décret prévoyant la dispersion et l'expulsion des jésuites dans les trois mois.

qu'il adressait le soir même à ses élèves de la rue des Postes, quelques instants après le vote du Sénat [1]. Il leur parlait de patriotisme et d'honneur, et cela sans nul effort; il leur ouvrait son âme.

Depuis plus d'un an placé résolument, par le désir de toute la compagnie, à la tête du mouvement de résistance contre les projets Ferry, c'était son premier cri de joie et de bonheur relatif; l'émotion fut vive et profonde parmi ses jeunes auditeurs; une fois loin du regard de tous, le P. du Lac redevint soucieux et pensif; même au milieu du triomphe, il pressentait un avenir sombre et inquiétant.

Quel sera au juste cet avenir, nul ne saurait le préciser. Profitons d'un jour de trêve pour esquisser cette intéressante physionomie.

À première vue, rien d'extraordinaire — cela jusqu'au premier mot. Grand et élancé [2], dans toute la force de l'âge, doué d'une distinction naturelle, le Père du Lac captive le regard [3] plus qu'il ne l'attire. Au jugé, on devine l'homme du monde [4]; au cours de la conversation, on oublie la remarque première, on se laisse aller au charme [5].

L'érudition est forte et variée; au sortir d'un entretien avec ce jeune recteur, on croirait avoir feuilleté une encyclopédie universelle [6]; on comprend que de pareils hommes se complaisent dans

1. C'est le 9 mars 1880 que les sénateurs ont repoussé l'article 7 du projet Ferry interdisant l'enseignement aux congrégations non autorisées et qui visait au premier chef les jésuites. Du Lac était depuis 1871 recteur du collège Lhomond, sis rue des Postes (aujourd'hui rue Lhomond), dans le cinquième arrondissement.

2. De Kern a lui aussi une « grande taille » (cf. p. 709).

3. Au début du chapitre V, Mirbeau consacre tout un développement au regard captivant de de Kern : « Qu'était ce regard? Que voulait ce regard trouble […] qui finissait par le fasciner, l'amollir, l'engourdir ». Prisonnier de ce regard, Sébastien « se donna » au Père de Kern (cf. p. 609).

4. Même « allure essentiellement aristocratique » chez le Père de Kern (cf. p. 709).

5. De Kern, pour sa part, a des gestes aux « inflexions molles de nonchaloir, presque de volupté », et « une voix suave » (cf. p. 602), « au timbre musical d'une suavité prenante » (cf. p. 608), qui charme et séduit Sébastien.

6. De Kern est lui aussi « plein de science », révèle à Sébastien « les beautés de la littérature » (cf. p. 609) et l'initie à la peinture.

le sacerdoce ; le mystère divin seul échappe à leur raison, et alors ils s'inclinent et adorent.

Je ne sache pas avoir rencontré esprit plus ouvert et plus large [1] ; je ne crois pas qu'il en existe aussi de plus ardents. Le regard est franc et vif, le mouvement net et décisif ; on sent que les passions humaines avaient là un terrain tout préparé ; on devine en même temps quels efforts de volonté ce prêtre a dû dépenser pour refouler bien des aspirations, pour dompter bien des pulsations brûlantes [2].

Il ne reste aujourd'hui de tous ces mouvements d'une nature généreuse et impatiente que cette flamme intérieure et mal éteinte [3] que ranime et fait pétiller avec de grandes lueurs la menace d'un danger ou l'annonce d'un péril.

Le trait lancé, la première impression comprimée, la tête s'incline légèrement, le calme succède immédiatement à l'éclair ; sur ces lèvres fines et élégantes vient s'épanouir un sourire, comme si le Père s'excusait de montrer que l'homme n'est pas parfait, même sous la robe sombre du jésuite [4].

Le Père du Lac avait vingt ans à peine lorsqu'il entra dans les ordres ; après des études brillantes au collège Stanislas, le jeune lauréat ne fit que passer à travers la brillante existence que lui facilitaient son nom et sa fortune [5] ; il but rapidement à toutes les coupes, et le dégoût vint plus rapidement encore ; en moins d'un

1. Même ouverture d'esprit et même largeur chez de Kern, dont « chaque entrevue » et « chaque causerie » soulevaient « un voile de plus sur quelque passionnant mystère » et constituaient « une hardiesse nouvelle à pénétrer plus avant dans le domaine des choses défendues » (cf. p. 610).

2. De Kern, qui « avait la réputation d'un prêtre très pieux », « portait un cilice, disait-on, et se flagellait » (cf. p. 615). « Oui, conclut Sébastien, il devait porter un cilice, se tuer de macérations, déchirer son corps aux pointes de fer des disciplines » (cf. p. 616) — mot qui fait naturellement penser à Tartuffe.

3. De Kern de son côté a « un regard trouble, où des flammes passaient, vite éteintes sous le voile clignotant des paupières » (cf. p. 602) ; « ses yeux, souvent, brûlaient d'une flamme mystique, dans un grand cerne de souffrance » (cf. p. 615).

4. Pour sa part, de Kern fait à Sébastien des « confidences personnelles » : « Il parlait de sa vie qui, longtemps, avait été livrée au péché. Pour quelques plaisirs maudits, que de remords et que d'expiations ! Y aurait-il jamais assez de prières, pour effacer la trace des fanges anciennes ? » (cf. p. 618).

5. Son père, Louis-Albert du Lac de Fugères, était conseiller à la Cour des comptes.

an, rassasié d'une vie fébrile et agitée, il échangea sa toge virile contre l'habit du novice ; du salon il passa dans la cellule, sans transition aucune [1]. Deux ans après, il embrassait la carrière de l'enseignement.

La discipline est chose terrible chez les jésuites, et le sacrifice de soi la règle de tous [2]. On a beau avoir tous les talents, il faut passer par toutes les positions, si modiques et peu brillantes soient-elles, qu'on vous impose.

Le Père du Lac débuta par la surveillance des élèves. Il fut maître d'études à Vannes, pion, comme on dit au lycée. C'était un surveillant sévère [3], et celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose. Il revoit encore dans la grande cour, toute pleine et toute bruyante de l'agitation des jeux, le petit arbre où le recteur de Sainte-Geneviève lui fit subir de longues heures d'arrêts, méritées d'ailleurs. Il était sévère, mais juste, tout comme M. Pet-de-Loup. Très aimé de tous, en dépit des pensums qui tombaient dru comme grêle, du pain sec et des retenues infligées. Il savait vous mettre, au moment des récréations, le diable au corps pour les jeux. Il excellait dans tout. La balle ne connaissait pas de secrets pour lui, et dans la course aux échasses il était toujours triomphant.

L'hiver, par les temps de fortes gelées, il se livrait avec rage au patinage et entraînait toute la cour dans sa passion, car c'était une vraie passion. D'ailleurs, je n'ai jamais vu de meilleur et de plus élégant patineur que le P. du Lac, et je doute que, au cercle des patineurs, on puisse rencontrer son pareil. Cette passion, du reste, ne l'a pas quitté, et maintenant, l'hiver, quand le temps est froid et qu'il gèle dur, on pourrait voir le recteur de la rue des Postes, portant deux grands arrosoirs, jeter de l'eau dans un coin

1. De Kern raconte à Sébastien que « Dieu avait eu pitié de lui » et qu'« un soir, en pleine orgie, il avait été miraculeusement touché de la grâce » (cf. p. 619).

2. Ainsi, dans *Sébastien Roch,* le Père de Marel « sacrifie[e] la générosité naturelle de son cœur à l'intérêt supérieur de l'Ordre » (cf. p. 666).

3. Au début, de Kern est aussi « un surveillant sévère », au « regard inquisiteur », qui confisque à Sébastien ses dessins maladroits et ses modèles (cf. p. 600) et l'accable de « punitions de toute sorte » (cf. p. 607) : « arrêts » et « mises au pain sec fréquentes » (cf. p. 602). Par contre, il n'est pas fait mention des sports qu'il pratique.

de cour, pour faire un lac sur lequel il puisse se livrer, avec ses élèves, à toutes les fantaisies les plus difficiles et les plus scabreuses du patin.

Le simple surveillant part, à Rome, faire ce que l'on appelle le *troisième an,* cette seconde initiation, ce second noviciat, plus grand et plus profond encore que le premier; cette dernière épreuve que la Compagnie demande à ses membres avant de leur accorder l'investiture ecclésiastique.

À Rome, le P. du Lac se lie d'amitié avec un autre Père de la Compagnie, le propre frère de Montalembert [1], âme énergique et sublime dans un corps débile; ces deux hommes se comprirent, la mort seule devait les séparer. Envoyé à Cannes, de Montalembert demande à son nouvel ami de l'accompagner sur les bords de la Méditerranée; ce fut, pendant quatre mois, un spectacle sans exemple, que ces deux hommes jeunes et nobles, tous deux s'accordant un appui mutuel; l'un, pâle et défait, faisait pressentir à son vigoureux compagnon les délices de cette vie future dont son cœur portait déjà comme le reflet; le second, exubérant de vie et de santé, prodiguait l'une et l'autre au chevet de ce malade, dont il appréciait d'autant plus l'amitié qu'il devinait toute l'étendue de la perte que la Compagnie allait supporter à bref délai.

À son retour de Rome, le P. du Lac est appelé à la direction du collège du Mans, de création nouvelle, et dont il ouvrit les portes la veille même de la guerre [2]; le collège se trouve transformé successivement en caserne et en ambulance; en tête de l'armée, le P. du Lac marche avec ces mêmes soldats qu'il a hébergés; au moment de la retraite, il ramasse les blessés français et prussiens, et excite, par son exemple, tous les dévouements; la variole pénètre à son tour dans le collège, fauchant sur son passage malades et jésuites; le P. du Lac paye de sa personne et fait tête courageusement à tous les maux, à toutes les douleurs; sa personnalité grandit au milieu de la tourmente, et, lorsque, quelques

1. Charles de Montalembert (1810-1870) fut député catholique ultramontain et défendit la liberté de l'enseignement.

2. Sébastien Roch lui aussi se retrouve alors au Mans, parmi les « troupes débandées et errantes » (cf. p. 740).

mois après le P. Ducoudray [1] tombe sous les balles des insurgés, on n'en trouve pas de plus digne que le recteur du collège du Mans pour occuper, à la tête de l'école de la rue Lhomond, un poste que les circonstances désignent comme un poste d'honneur et de combat.

C'est là que l'ont trouvé de nos jours les haines démagogiques. On se rappelle l'accusation qui fut portée par une certaine presse contre cette école. Ces candidats de la rue des Postes étaient accusés d'avoir connu à l'avance les questions d'examen de l'École polytechnique. Dès le lendemain, le P. du Lac intentait un procès en diffamation contre les journaux qui avaient reproduit cette allégation. Les pères de famille joignirent leurs plaintes à la sienne. Cela exigea une procédure à l'infini dont on se moqua fort [2].

Au cours du procès, un matin, le Père du Lac passait par la rue de Sèvres, un incendie consumait une maison ; une pauvre vieille femme, presque paralytique, avait été abandonnée à un étage élevé ; le Père du Lac l'apprend et s'élance, gravit les quatre étages, saisit la femme dans ses bras et la sauve d'une mort imminente. Quelques instants après, il arrive à la maison de la rue de Sèvres, et, à toutes les félicitations, se contente de répondre : « On m'aura donc trouvé une fois sans ma *légion* de pères de famille. »

L'article 7 survient. Pendant un an, le P. du Lac communique à tous la force de résistance ; le vote du Sénat vient enfin couronner son œuvre.

Demain, nous le verrons encore une fois sur la brèche, armé de toutes pièces, contre les « lois existantes ».

Tout-Paris
Le Gaulois, 26 mars 1880

1. Il faisait partie des otages fusillés par la Commune dans les derniers jours de mai 1871, pendant la Semaine Sanglante.

2. C'est en août 1876 que du Lac parvint à faire condamner pour diffamation les quotidiens républicains qui avaient parlé de fraude au concours d'entrée à Polytechnique.

« Ni l'un ni les autres »

Depuis huit jours j'étais dans une perplexité grande. Je me disais : « Mon Dieu ! pourvu qu'on exécute ce qui reste de Jésuites et qu'on guillotine Menesclou [1] le même jour et à la même heure ! » Menesclou, qui détruisait les petites filles ; les Jésuites qui détruisaient les petits garçons [2] ! À forfait égal, égal châtiment ! Cela me paraissait indiqué. Et je me réjouissais à l'avance en pensant que, plus tard, l'histoire impartiale [3] confondrait les Jésuites et Menesclou, et que les Henri Martin [4] de l'avenir raconteraient, avec des détails pleins d'épouvantement, que le Père du Lac passait son temps et occupait les loisirs de ses Pères à dépecer les petites filles [5], tandis que le sympathique

1. Marin débauché, Menesclou a étranglé, puis violé, une petite fille de quatre ans, le 15 avril 1880. Condamné à mort, il sera guillotiné le 7 septembre suivant.

2. Alors que de Kern l'attire dans sa chambre, Sébastien est épouvanté : « Des histoires tragiques de meurtres, d'égorgements assaillirent son esprit. Il s'affola. Il crut entrevoir de terrifiantes faces d'assassins, des mains étrangleuses, des couteaux levés » (cf. p. 622).

3. Qualificatif ironique : Mirbeau ne croit pas du tout à l'impartialité des historiens, et l'histoire lui apparaît bien souvent comme une fabrication et une mystification.

4. Henri Martin (1810-1883) a publié une *Histoire de France* en quinze volumes.

5. Mirbeau écrira dans *Sébastien Roch* que, dans les collèges de jésuites, « on déformait, on tuait les âmes d'enfants au nom de celui qui avait dit : "Laissez venir à moi les petits enfants" » (cf. p. 659). Et il prêtera à Sébastien un rêve dont « le symbolisme » lui paraît « curieux » : le recteur du collège y broie des âmes d'enfants dans un mortier, étend la pâtée sur des tartines et les jette à de « gros chiens voraces » et « coiffés de barrettes » (cf. p. 700).

Menesclou troublait l'ordre de la République en chantant des psaumes et en faisant traduire Virgile à de pauvres petits martyrs du cléricalisme… Tous les matins, anxieusement, je décachetais mon journal dans l'espoir de trouver cette alléchante nouvelle, et dans la journée j'errais de la préfecture de Police aux bureaux du *Gaulois* — ce qui est la même chose, ainsi qu'on sait — afin d'entendre dire que M. Andrieux [1] boutonnait ses gants gris-perle, pour assister à cette double opération patriotique. Hier matin on m'annonça que la petite fête devait avoir lieu le lendemain, dès l'aube, ainsi qu'on a coutume de faire en pareille circonstance. J'étais heureux. Mais voilà que — patatras ! — à six heures du soir j'apprends que tout était changé et que définitivement le gouvernement faisait relâche, aussi bien à la Roquette que rue Lhomond ; même, on me dit que, si Menesclou était impitoyablement condamné à escalader, un jour ou l'autre, l'abbaye de Monte-à-Regret, les Jésuites, eux, en seraient quittes pour la peur et pourraient, peut-être, dans l'impunité [2], continuer leurs dangereux exercices. Le spectacle, pourtant, eût été grandiose. Il eût été beau et sale à la fois de voir ces deux criminels, Menesclou et le P. du Lac, frappés en même temps par la justice de leur pays. Je me représente la scène.

M. Clément, commissaire aux délégations judiciaires, se présente, accompagné du fonctionnaire Brochard, devant la porte du couvent de la rue Lhomond.

— Toc, toc.

— Qui est là ?

— Ouvrez, au nom de la loi.

Silence derrière les portes. On entend même les pas du frère portier qui s'éloignent.

— Allons, Brochard, dit M. Clément, vas-y du monseigneur.

Cric ! crac ! La serrure saute, la porte s'ouvre. Un homme — un prêtre — paraît. Il est calme.

1. Louis Andrieux, né en 1840, est alors préfet de Police de Paris et, à ce titre, est chargé de l'expulsion des congrégations non autorisées établies dans la capitale. Il démissionnera le 15 juillet 1881.

2. Cette « impunité » dont jouit de Kern, qui entame une brillante carrière de prédicateur à la Trinité.

— Vous êtes le sieur du Lac, recteur du couvent de Sainte-Geneviève ?

— Parfaitement. Vous venez pour m'expulser, comme vous l'avez fait de mes Frères déjà [1]. Je suis prêt. Que la volonté de Dieu s'accomplisse.

— Vous dites ?

— Je dis que la volonté de Dieu…

— Il ne s'agit pas de ça. Votre recours en grâce a été rejeté. Je vais vous lire l'arrêt. Brochard, passe-moi l'arrêt.

— Je ne comprends pas.

— Je vais vous lire l'arrêt de la cour qui vous condamne à mort…

— À mort ? Je proteste.

— Très bien. Brochard, enlève cet homme et dépose-le dans la charrette.

La charrette est là, près de la porte, attendant le supplicié.

— Et maintenant, à la guillotine, s'écrie M. Clément.

Le lugubre tombereau s'ébranle, et roulant, sourdement, sur les pavés inégaux de la rue, disparaissait (*sic*) au tournant, tandis que le P. du Lac, agenouillé, murmure une prière et fait à Dieu le sacrifice de sa vie.

. . . . . [2]

Pendant ce temps-là, M. Dulac, commissaire aux délégations judiciaires, accompagné d'un sous-Brochard, s'arrête devant la cellule de Menesclou.

— Toc, toc !

— Qui est là ?

— Ouvrez, au nom de la loi.

— Peux pas. J'ai pas la clef.

— Cet homme proteste, s'écrie M. Dulac ; très bien !

Et, se tournant vers le serrurier, il dit :

— Vas-y du monseigneur et fais sauter la serrure.

1. Les maisons d'enseignement bénéficiaient d'un sursis jusqu'au 31 août. Les autres jésuites ont été expulsés à la fin du mois de juin.

2. Le viol de Sébastien Roch se réduira aussi à une ligne de points. *Idem* dans *L'Écuyère* (1882).

Cric-crac… la lourde porte grince sur ses gonds. Au fond du cachot, Menesclou apparaît, assis sur une planche.

— Vous vous nommez Menesclou ? Et vous appartenez à la congrégation des Jésuites ? Répondez.

— Qu'est-ce qu'y me chante, c'lui-là ? Dis donc, tu m'insultes.

— N'ajoutez pas le mensonge à la rébellion.

— Ah ! çà, qu'est-ce que vous voulez ? Fichez-moi la paix.

— Je dédaigne vos injures. Au nom de l'arrêté d'expulsion, je vous ordonne de vider les lieux immédiatement, et d'aller où il vous plaira…

— De vider les lieux ?… de m'esbigner, hein ? Allons, fais pas de mauvaises plaisanteries… Dans ma situation, on ne se moque pas du monde…

— Je vous le répète, au nom de l'arrêté d'expulsion…

— Bien, bien ! Ça me va. Alors, je puis filer ?

— Ce Jésuite est étrange ! murmure sentencieusement M. Dulac. Que n'étaient-ils ainsi rue de Sèvres [1] !… Eh bien, vous n'êtes pas parti ?

— On y va, bourgeois, on y va… Vive la République !

— Étrange ! étrange ! reprend le commissaire en refermant la porte.

Tout-Paris
Le Gaulois, 1er septembre 1880

1. Les jésuites de la rue de Sèvres ont été expulsés, non sans mal, le 30 juin précédent.

« Souvenirs ! »

J'ai été élevé chez les jésuites, parmi ce que l'armée compte aujourd'hui de brillants et vaillants officiers. *L'Annuaire militaire* n'est rempli que des noms de ceux qui furent mes camarades de collège. Il en est de fort huppés et dont les hauts génies m'épouvantent pour la patrie ! J'en ai rencontré un dernièrement. Il est colonel de chasseurs. Comme nous parlions de la défense nationale : « L'ennemi, sans doute, c'est l'Allemand, parbleu !… Mais la vraie joie, mon cher, ce serait de sabrer les Parisiens [1]… Et le rêve, ah ! le rêve, de mitrailler tous ces cochons d'intellectuels, tous ces pornographes d'intellectuels qui déshonorent la France ! » Excellent labadens [2] ! Car de bonne foi il croit que MM. Gabriel Séailles, Michel Bréal, Gaston Paris, Stapfer [3] sont de « sales types » qui servent des chansons ordurières pour les cabarets de Montmartre… Et quand je pense que j'aurais pu être

1. Cet « heureux temps » où la troupe pouvait massacrer joyeusement le peuple de Paris, Mirbeau l'évoque dans « Philosophe sans le savoir » (*Le Journal,* 10 juin 1894 ; *Combats politiques,* Séguier, Paris, 1990, p. 149).

2. Un labadens est un condisciple. Ce mot est tiré d'une pièce de Labiche, *L'Affaire de la rue de Lourcine.*

3. Ce sont tous des intellectuels dreyfusistes : Gabriel Séailles (1852-1922), philosophe, maître de conférences à la Sorbonne ; Michel Bréal (1832-1915), linguiste, auteur d'un *Essai de sémantique* (1897) ; Gaston Paris (1839-1903), célèbre philosophe et médiéviste ; Stapfer, doyen de la faculté des lettres de Bordeaux, suspendu pour six mois de ses fonctions pour dreyfusisme.

aussi le condisciple de M. du Paty de Clam [1] et de son fidèle secrétaire, le brave uhlan Esterhazy, j'éprouve, vraiment, une certaine fierté de moi-même… Non seulement je suis fier, mais j'espère bien qu'au jour de la « grande cognée », cela me sera compté.

Avant d'être le maître de Brisson [2], de Cavaignac [3], de l'armée et de la France, le Père du Lac [4] fut mon maître d'études. De tous les jésuites d'alors, c'était le meilleur sauteur à pieds joints. D'un bond, sans élan, il franchissait des distances et des hauteurs incalculables. Il avait d'ailleurs de grandes jambes, qui l'ont mené loin. J'appris de lui à lancer la balle, à courir sur de hautes échasses, à patiner sur les plaques gelées de la lande, sports où il excellait aussi. J'aurais pu apprendre bien d'autres choses qui m'eussent certainement poussé dans la vie, comme de fabriquer des faux [5], hurler des cris de mort dans les cours d'assises [6], piller des magasins juifs, condamner des innocents [7]. Le malheur est que je ne sus pas profiter de tous les merveilleux avantages que m'offrait cette belle éducation. À quoi tiennent les destinées?…

1. Commandant du troisième bureau, étroitement mêlé aux débuts de l'affaire Dreyfus. Persuadé d'emblée de la culpabilité du capitaine Dreyfus, il lui a tendu de multiples pièges, qui l'ont fait considérer comme un esprit retors et malveillant. Par la suite, il prendra contact avec Esterhazy pour l'aider à organiser sa défense. Il mourra en 1916.

2. Henri Brisson (1825-1912), député radical, est alors président du Conseil. En fait, il est dreyfusard et anticlérical, mais il ne fait pas le poids face aux pressions de l'armée, de l'Église et des « modérés », dont Cavaignac (note suivante) défend les thèses au sein du Conseil des ministres.

3. Godefroy Cavaignac (1853-1905), fils du massacreur de juin 1848, est alors ministre de la Guerre dans le cabinet Brisson. Il est violemment anti-dreyfusard.

4. Stanislas du Lac (1835-1909), célèbre jésuite, maître d'études au collège de Vannes lors du séjour de Mirbeau dans cet « enfer ». Il a dirigé ensuite des collèges au Mans et à Canterbury et a mené une belle carrière de prédicateur mondain. Il est alors le confesseur du général de Boisdeffre, chef de l'état-major général de l'armée, et passe pour le manipulateur occulte des anti-dreyfusards. Tout donne à penser que c'est lui qui a inspiré le Père de Kern de *Sébastien Roch.*

5. Le faux Henry n'est pas encore connu (il ne sera révélé que huit jours plus tard). Il est fait allusion ici au premier faux, conservé dans le fameux dossier secret, et qui a fort contribué à la condamnation de Dreyfus en 1894.

6. Allusion au procès d'Émile Zola, en février 1898. Des menaces de mort étaient régulièrement lancées contre l'auteur de *J'accuse,* et ses amis — dont Mirbeau — devaient l'escorter et le protéger contre la foule homicide.

7. Alfred Dreyfus et Émile Zola.

Je dois dire que ce ne fut pas tout à fait de ma faute, car, n'étant point noble, on ne s'occupa pas de moi, et on me laissa généreusement croupir dans l'ignorance la plus complète. Mon instruction se borna à ceci que, d'après des enquêtes sérieuses, il était péremptoirement démontré que Voltaire n'était pas un être humain, que c'était un diable… que c'était le diable!… Pour avoir écrit une fois dans une composition française « l'intelligence des bêtes », je gagnai douze jours de cachot… L'intelligence des bêtes… Non, quelqu'un surpris en train de faire caca dans le saint ciboire n'eût pas déchaîné un tel scandale. Ça ne s'était pas vu depuis Voltaire! Et encore, Voltaire, qui avait proféré tous les blasphèmes n'eût pas osé proférer celui-là! C'était la monstruosité dans l'horreur, le sacrilège dans la damnation!

— Mais, malheureux, s'écriait mon professeur, vous niez la divinité de Dieu, et vous renversez tout l'ordre de la création. L'intelligence des bêtes! Savez-vous bien que vous pourriez être excommunié par le pape? Qu'est-ce que l'intelligence? C'est la grâce sacrée qu'a l'homme de pouvoir recevoir, dans son corps, le divin corps de Jésus… Est-ce que vous feriez communier un chien ou un porc? Les bêtes ont de l'instinct, c'est-à-dire qu'elles vivent dans un état permanent d'impiété… Et qu'est-ce que l'instinct? C'est le diable [1]!…

Depuis lors, je fus hué par mes camarades, et mes voisins de classe, d'étude et de table s'écartèrent de moi comme d'un pestiféré.

Je connus aussi, dans ses plus mystérieux détails, cette histoire du grand chien noir, qui est le fond de l'enseignement, chez les jésuites… Quand les élèves n'étaient pas sages, qu'ils n'adoraient pas Dieu, qu'ils ne priaient pas avec assez de piété la Vierge Marie, avec une ferveur suffisante saint François-Xavier, notre patron, ou simplement quand ils ne dénonçaient pas leurs camarades [2] et qu'ils osaient parler de l'intelligence des bêtes, arrivait, le poil hérissé, l'œil en feu et soufflant du phosphore par la gueule, un grand chien noir qui les emportait.

1. Mirbeau a déjà raconté cette anecdote dans « Les Bêtes et les jésuites » (*Le Journal,* 23 juin 1895).

2. Trait caractéristique d'une société totalitaire.

— Et pas plus que d'où il vient, on ne sait où il s'en va, nous expliquait le Père du Lac… Il arrive brusquement, se jette sur les enfants impies, les emporte dans sa gueule de flamme… et plus jamais on ne les revoit!…

J'entends encore la voix du révérend père nous contant ces effarantes balivernes. C'était toujours à la fin de l'étude, alors que la lueur des lampes commençait à baisser et qu'on voyait apparaître, sur les murs blancs, des ombres sinistres.

Il me fallut de nombreuses années pour vaincre la terreur que m'avait inspirée, avec la métamorphose du diable en Voltaire, l'histoire du grand chien noir… Un de mes petits camarades, pauvre âme débile et charmante, en devint fou… Il mourut dans un délire horrible.

Il y a dix ans, j'ai revu le Père du Lac. C'était dans les plaines de Carnac [1]. Il était assis au haut d'un moulin et il parlait, du grand chien noir peut-être, et peut-être déjà de du Paty de Clam, de Boisdeffre [2] et de Cavaignac, à de jeunes jésuites, qui l'écoutaient, rangés au bas du séculaire rocher… Comme je passais près de lui, il me reconnut :

— Ah! mon pauvre enfant! me dit-il, en levant tristement ses bras vers le vieux ciel des druides… Qu'êtes-vous devenu?… N'avez-vous pas horreur de vos péchés?

Et il continua d'une voix onctueusement tendre :

— Nous prions toujours pour vous, mon enfant…

Ainsi, ils prient pour moi, je suis tranquille.

Je suis tranquille. Et pourtant, au souvenir des années affreuses que je passai dans ce grand collège de Vannes, j'éprouve une haine que le temps ravive au lieu de l'éteindre, et je me demande, non sans effroi, comment il se fait que des pères de famille soient assez imprudents pour confier leurs enfants à ces déformateurs d'intelligence, à ces pourrisseurs d'âmes que sont les jésuites. Mais je ne me demande pas comment nous avons une armée sans honneur, sans justice, sans pitié, puisque ce sont

1. À l'époque où Mirbeau habitait à Kérisper, près d'Auray, en 1887 et 1888.

2. Le Mouton de Boisdeffre (1839-1919), général, chef d'état-major de l'armée, anti-dreyfusard. Il démissionnera peu après la révélation du faux Henry (cf. note 5, p. 761).

les jésuites qui ont façonné et pétri, à l'image de leur âme, l'âme de presque tous ses chefs. L'affaire Dreyfus est un crime exclusivement « jésuite ». J'y retrouve l'odeur que, bien des fois, je respirai dans les cours du collège, dans les petites chapelles basses, et derrière la grille de ces confessionnaux où, lentement, scientifiquement, implacablement, s'accomplit la déchéance de tout ce qu'un cœur d'enfant peut contenir de grandeur, de justice et de conscience futures…

L'Aurore, 22 août 1898

« Pétrisseurs d'âmes »

Je n'ai jamais tant souffert qu'au collège de Vannes [1], que dirigent les excellents pères jésuites, et où je fus élevé — si je puis dire — élevé dans le plus parfait abrutissement, dans la superstition la plus lamentable et la plus grossière… Ma qualité de roturier me valut beaucoup d'avanies, non seulement de la part de mes camarades, mais aussi de mes maîtres, lesquels, s'étant aperçus que je n'avais pas en moi l'étoffe d'un soldat ou d'un jésuite, m'abandonnèrent vite. Je devins donc un très mauvais élève, et c'est, je crois bien, ce qui put m'arriver de mieux, et ce qui me permit, plus tard, de me ressaisir. J'appris ainsi, de très bonne heure, à connaître combien peu noble était la noblesse de mes camarades, combien peu chrétienne la charité chrétienne de mes maîtres.

Cette façon de faire mon éducation, en ne s'occupant pas de moi, n'était point, il me semble, fort honnête, car enfin ma

1. Il y a passé près de quatre ans, du 12 octobre 1859 au 9 juin 1863, et en a été chassé dans des conditions fort suspectes. Dans la première lettre de lui que nous connaissions, il écrit à son ami Alfred, le 6 mars 1862 : « Je t'assure bien que Vannes est un véritable enfer » (*Lettres à Alfred Bansard des Bois,* p. 35).

famille, toute roturière qu'elle fût, n'en payait pas moins autant que les familles nobles pour qu'on m'instruisît de quelque chose. Elle payait même fort cher. Jamais je ne vis nulle part une telle exploitation du gogo ; jamais, ni dans les boutiques des bains de mer, ni chez les prêteurs sur gages, je n'ai rencontré un tel esprit de mercantilisme, un si âpre fonctionnement de l'usure… Les familles n'en avaient pas, vraiment, pour leur argent. Au prix fort élevé de la pension venaient, sans cesse, s'ajouter des frais extraordinaires et imprévus, toute une série de pieux carottages, qui avaient vite fait de le doubler, et même de le tripler. On nous donnait, au petit déjeuner du matin, du lait chaud, servi dans une immense vasque de fer blanc. Ce lait était tellement peu du lait qu'aucun de nous ne le pouvait boire… Alors, nous avions le droit, moyennant cinquante centimes, de remplacer par du chocolat cette matière incomestible… Les bons pères avaient aussi trouvé le moyen que les punitions dont ils nous accablaient leur fassent une notable économie… Pour un chuchotement à l'étude, pour rien, pour moins que rien, on nous condamnait au pain sec… Je fus mis à ce régime, une fois, pendant huit jours… Toute une classe y fut mise pendant quinze… Mais, là encore, on s'arrangeait avec le châtiment… Grâce à une prière à la Vierge, et à cinquante centimes supplémentaires, on vous accordait la faveur d'un plat de viande… Je me souviens aussi que ces saintes gens avaient installé, dans les cours, ce qu'ils appelaient une questure… C'était, sous ce vocable romain, une belle boutique habilement étalagée et pleine de jouets de toutes sortes : ballons, échasses, billes, toupies, raquettes, etc. Nous étions obligés de nous approvisionner là, car les jouets provenant du dehors étaient impitoyablement confisqués, et revendus à cette même questure au profit de la congrégation… Ai-je besoin de dire que tout y était hors de prix, et que nous payions quatre francs ce qu'il eût été très facile de nous procurer ailleurs pour quatre sous ! Comme nous étions quelques-uns à ne pas toujours avoir l'argent nécessaire à de telles fantaisies, on nous donnait, pour le paiement, des facilités, qui grevaient la dette d'un tas de petits droits dont s'augmente, dans la vie commerciale, un billet impayé et renouvelé.

Ah ! oui, c'étaient de fameux pétrisseurs d'âmes que les pères jésuites !

J'ai eu là, pour camarade, le général Geslin de Bourgogne [1]. Je ne le vois plus très bien. Autant qu'il m'en souvienne, c'était un petit garçon, assez bon garçon, d'intelligence moyenne, pas trop travailleur, pas trop paresseux non plus… Un élève quelconque, de ceux dont on ne dit rien, et dont on n'eût jamais rien dit, là-bas, s'il n'avait eu une importante supériorité : il franchissait à saute-mouton des distances immenses… Malgré ce talent, rien en lui ne présageait l'orateur ardent qu'il est devenu, et l'espoir de la cavalerie qu'il n'est plus… Mais peut-être que cette petite figure effacée que je revois au fond de mes souvenirs, n'est pas l'actuel général Geslin de Bourgogne… C'est peut-être un autre général… Car c'est effrayant ce que j'ai connu de figures effacées, de petites figures pâlottes, et qui sont aujourd'hui de fougueux généraux, d'intrépides colonels!…

Et comment moi-même, malgré l'état d'abandon où me laissaient mes maîtres, ne suis-je pas aujourd'hui quelque chose dans ce genre-là? Je n'y puis pas songer sans un frisson.

Même en dehors de la classe, où tous nos devoirs roulaient sur des thèmes religieux et militaires, à l'étude, au réfectoire, à la promenade, au sermon, partout, on nous bourrait l'esprit d'histoires de miracles et de récits guerriers… Je puis dire qu'on nous a fait, de la Révolution française, durant des années, une drôle de psychologie… Ah! on nous les a évoquées, sous des faces de démons sinistres et d'affreux assassins, sous des gueules de chiens noirs, soufflant par le nez du soufre enflammé, les figures de Danton, de Camille Desmoulins, de Mirabeau, de Hoche [2],

1. Yves Geslin de Bourgogne, général, venait d'être placé en disponibilité, le 19 janvier 1901, à la suite d'un discours antirépublicain prononcé le 15 mai précédent, lors de la réunion annuelle de l'amicale des anciens élèves du collège Saint-François-Xavier de Vannes. Bizarrement, c'est Mirbeau qui obtiendra sa réintégration, du général André, ministre de la Guerre, laïc et républicain, du cabinet Waldeck-Rousseau, en intervenant en sa faveur auprès de l'influent Joseph Reinach, premier historien de l'affaire Dreyfus. Geslin prendra, le 30 décembre 1901, le commandement de la 39e brigade d'infanterie, stationnée à Saint-Lô. L'intervention de Mirbeau est révélatrice : homme de tous les engagements, il n'est pour autant d'aucun parti et refuse tout embrigadement. Il est avant tout un homme libre, qui n'obéit qu'à sa conscience.

2. Hoche est spécialement honni, parce que c'est lui qui, en juillet 1795, a refoulé les 10 000 émigrés qui venaient de débarquer à Carnac, le 27 juin.

de tous les autres, que l'enfer avait vomis sur la terre!… Le jour, nous frémissions d'indignation contre ces monstres, et la nuit, nous en rêvions, oppressés par d'horribles cauchemars… Un de mes petits camarades, qui est peut-être colonel ou général, reçut un jour, pour une faute grave, la punition d'avoir à écrire mille fois ce nom maudit : Robespierre!… Il devint si affreusement pâle à voir cet épouvantable nom multiplié sur son papier, ses doigts s'entrechoquèrent en de telles crispations tétaniques à écrire ce nom infernal, qu'il pensa devenir fou. Le pauvre enfant demanda grâce : « Si on n'avait pas levé ma punition, me dit-il le soir même de cette torture, je crois bien que je serais mort! »

Cinq ou six fois l'an, on nous conduisait en promenade, près de Sainte-Anne-d'Auray, à la Chartreuse et au Champ des Martyrs… Journées admirables, réconfortantes et fécondes!… Dans la petite chapelle froide, dont les murs sont couverts de bas-reliefs héroïques et de toujours pieux ex-voto, la tête penchée au-dessus de l'ossuaire où, dans la poussière funèbre, se délitent les ossements des fusillés de Quiberon, traîtres à leur patrie [1], nous écoutions haletants, angoissés, exaltés, l'apologie enflammée de la trahison et du crime.

Beaucoup d'entre nous pleuraient, d'autres juraient de venger « les martyrs ». Nous revenions ensuite, le soir, à travers ces tragiques landes bretonnes, silencieux et graves, l'âme conquise au massacre, préparés par de savants mensonges, par une abolition monstrueuse du sens des mots, aux luttes futures… qui sont les luttes d'aujourd'hui!…

Et pourtant, je m'ennuyais, je m'ennuyais… Je m'ennuyais de ne pas sentir dans mes camarades des camarades, et de sentir dans mes maîtres des ennemis. Je n'aurais pu, à cette époque, préciser la cause et même la forme de ce sentiment… Mais ce sentiment était d'autant plus fort qu'il était plus vague. Je n'avais qu'un désir, qu'une volonté, qu'une ambition : quitter ce collège où tout, hommes et choses, m'était étranger et hostile. J'eus l'idée enfantine d'écrire au préfet du Morbihan, qui était alors, je crois bien, M. Lefebvre, une longue lettre où je dénonçais les

1. Environ 350 de ces émigrés furent fusillés à Vannes et à Auray.

jésuites comme de dangereux conspirateurs. Les raisons que j'en donnais étaient comiques et touchantes… Bravement, héroïquement, je signai ma lettre. Et je me disais :

— Ou le préfet va fermer le collège, et alors je partirai… ou le préfet me dénoncera aux jésuites, et je partirai encore bien plus vite [1] !

J'étais très fier de cette combinaison. Durant plusieurs semaines, j'en eus de l'orgueil et de la joie. Hélas ! les semaines passèrent, et les semaines, toujours remplies par les mêmes histoires de miracles, et les mêmes récits guerriers, et les mêmes promenades au Champ des Martyrs. Le préfet ne se manifestait pas, le collège restait tel, et je restais dans le collège !

Ah ! si j'avais connu, à cette époque, M. Waldeck-Rousseau [2] !...

Le Journal, 16 février 1901

1. Dans *Sébastien Roch,* c'est à Bolorec, l'ami et le confident de Sébastien, qu'il prête cette lettre héroïque et naïve.

2. Pierre Waldeck-Rousseau (1846-1904), avocat, député, puis sénateur. Il est président du Conseil depuis 1899; il restera en fonction trois ans : un record. Il a d'emblée entrepris d'éliminer les assomptionnistes, « mais il veut aussi — explique Pierre Miquel — dissoudre les congrégations d'enseignants rendues responsables de l'esprit de coterie des officiers : ceux-ci doivent trop souvent leur carrière à des pères influents, au ministère, sur les commissions de classement […]. Pour marquer sa volonté de lutter contre l'influence religieuse dans l'armée, Waldeck-Rousseau n'hésite pas à nommer (au ministère de la Guerre) le très républicain général André » (*La Troisième République,* Fayard, Paris, 1989, p. 411). Mirbeau avait du respect pour lui et rendra hommage à son action anticléricale dans *L'Assiette au beurre,* le 31 mai 1902.

« Réponse à une enquête sur l'éducation »

J'ai été dans un établissement religieux, chez les jésuites de Vannes.

De cette éducation, qui ne repose que sur le mensonge et sur la peur, j'ai conservé très longtemps toutes les terreurs de la morale catholique. Et c'est après beaucoup de luttes, au prix d'efforts douloureux, que je suis parvenu à me libérer de ces superstitions abominables [1] par quoi on enchaîne l'esprit de l'enfant pour mieux dominer l'homme plus tard. Je n'ai qu'une haine au cœur, mais elle est profonde et vivace : la haine de l'éducation religieuse.

Il existe, dans certains pays, des fabriques de monstres. On prend, à sa naissance, un enfant normalement conformé, et on le soumet à des régimes variés et savants de torture et de déformation pour atrophier ses membres et, en quelque sorte, déshumaniser son corps. On peut voir de ces spécimens hideusement

1. Mirbeau semble exagérer pour les besoins de la cause. Car, à en juger par les très voltairiennes *Lettres à Alfred Bansard,* il s'est dégagé très tôt des « superstitions abominables »…

réussis dans les exhibitions américaines, et dans les pèlerinages de Lourdes et de Sainte-Anne d'Auray [1].

Les jésuites, en général tous les prêtres, font pour l'esprit de l'enfant ce que ces *impresarii* de cirques laïques et de pèlerinages religieux font pour leur corps. Les maisons d'éducation religieuses, ce sont des maisons où se pratiquent ces crimes de lèse-humanité [2]. Elles sont une honte, et un danger permanent.

C'est pourquoi, étant partisan de toutes les libertés, je m'élève avec indignation contre la liberté d'enseignement, qui est la négation même de la liberté tout court… Est-ce que, sous prétexte de liberté, on permet aux gens de jeter du poison dans les sources ? [3]…

Revue blanche, 1er juin 1902

1. Mirbeau a décrit les horreurs de ces pèlerinages le 1er août 1887, dans *Le Gaulois,* et le 3 novembre 1888, dans *L'Écho de Paris.* Il y déplore déjà « l'inexorable appareil religieux » qui règne « sur l'imagination abrutie de l'homme », et juge « la fulgurante image de sainte Anne terrible et vorace comme une divinité de l'Inde ». Dans le chapitre VI de la première partie de *Sébastien Roch,* il évoque « les estropiés, les monstres, vomis d'on ne sait quelles morgues, déterrés d'on ne sait quelles sépultures », qui étalent « des chairs purulentes, des difformités de cauchemar, des mutilations qui n'ont pas de nom » : « Accroupis dans l'herbe ou dans la boue du fossé, les uns tendaient d'horribles moignons, tuméfiés et saignants ; d'autres, avec fierté, montraient leur nez coupé au ras des lèvres, et leurs lèvres dévorées par des chancres noirs. Il y en avait qui, sans bras, sans jambes, se traînaient sur le ventre, cherchaient à tirer des effets comiques de leurs membres absents, hallucinants et hideux paradoxes de la nature créatrice… » (cf. p. 635).

2. Il en a apporté une pathétique illustration dans *Sébastien Roch* (chapitre IV).

3. Mirbeau n'a pas été toujours aussi net. Libertaire, et par conséquent « partisan de toutes les libertés », il n'a pas vu d'emblée que la liberté des prédateurs, dans le cadre du libéralisme économique, constituait un grave danger pour les individus, pour l'organisation sociale, et aussi pour la nature, dont il est l'un des premiers défenseurs.

Repères bibliographiques

Études de Sébastien Roch

— Bablon-Dubreuil, Monique, « Alice et Octave : l'énigme d'un manuscrit breton », *Cahiers Octave Mirbeau,* Angers, n° 7, 2000, pp. 110-150.

— Bataille, Marie-José, « Essai d'approche psychanalytique de Mirbeau », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 331-340.

— Cabanès, Jean-Louis, « Le discours sur les normes dans les premiers romans de Mirbeau », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 153-163.

— Du Lac de Fugères, Yves, « À propos du père de Kern dans *Sébastien Roch* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 5, Angers, 1998, pp. 146-157.

— Ekiert-Zastawny, Joanna, « Quelques remarques sur le narrateur dans les romans de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 27-33.

— Éperdussin, Delphine, *Le Discours sur l'éducation dans l'œuvre autobiographique d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université Stendhal Grenoble-III, juin 2000, 122 p.

— Gallina, Bernard, « M. Roch, un homme en clair-obscur », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, mars 2002, pp. 113-125.

— Giaufret-Colombani, Hélène, « Vallès-Mirbeau : la mise en scène de la parole dans les romans autobiographiques », *Vallès-Mirbeau — Journalisme et littérature, Autour de Vallès,* n° 31, Saint-Étienne, décembre 2001, pp. 227-252.

— Granier, Caroline, « Le désordre du je ou l'ordre en jeu — Quatre romans d'éducation anarchiste de Georges Darien et Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 51-66.

— Herzfeld, Claude, « Mirbeau et Darien dégonflent les baudruches », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 67-85.

— Juin, Hubert, préface de *Sébastien Roch,* UGE, 10/18, Paris, 1977, pp. 7-41.

— Lages Gomes Fernandes, Maria Albertina, *Mirbeau entre o naturalismo e o decadentismo (uma leitura de « Le Calvaire » e de « Sébastien Roch »),* thèse portugaise, dactylographiée, Braga, Université du Minho, 1998, 140 p.

— Lair, Samuel, « À propos d'une représentation dans l'œuvre d'Octave Mirbeau : la mort, de la sanction à la reconnaissance », Actes du colloque de Lorient sur *Les Représentations de la mort,* Presses universitaires de Rennes, 2002, pp. 213-222.

— Lair, Samuel, *Le Mythe de la Nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse de doctorat dactylographiée, Université de Brest, juin 2002, t. I, pp. 156-199.

— Lair, Samuel, « Jean-Jacques et *le petit rousseau* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 31-50.

— Logli, Elisa, *L'Impronta naturalista nella trilogia « autobiografica » di Octave Mirbeau, tesi di laurea* dactylographiée, Université de Florence, novembre 2000, 144 p.

— Lustenberger, Christophe, *La Représentation de la faute dans les œuvres romanesques d'Octave Mirbeau,* mémoire de DEA dactylographié, Université Paris-III, juin 1999, 95 p., *passim.*

— Michel, Pierre, éd. de Mirbeau, *Combats pour l'enfant,* Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, pp. 61-93.

— Michel, Pierre, « Octave Mirbeau, Édouard Estaunié et l'empreinte », *in Mélanges Georges Cesbron,* Presses de l'Université d'Angers, 1997, pp. 209-216.

— Michel, Pierre, « Mirbeau et Stanislas Du Lac », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 5, Angers, 1998, pp. 129-145.

— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2000, t. I, pp. 519-536.

— Michel, Pierre, « Octave Mirbeau et l'autobiographie », *Revue des Lettres et de Traduction,* n° 7, Université Saint-Esprit, Kaslik (Liban), mars 2001, pp. 435-445.

— Michel, Pierre, « Mirbeau et l'école — De la chronique au roman », *Vallès-Mirbeau — Journalisme et littérature, in Autour de Vallès,* n° 31, Saint-Étienne, décembre 2001, pp. 157-180.

— Michel, Pierre, « La correspondance d'Octave Mirbeau et ses romans autobiographiques », *Lettre et critique,* Actes du colloque de Brest, avril 2001, 2003, pp. 183-204.

— Planchais, Jean-Luc, « La mère fatale, clé d'un faux naturalisme dans les trois premiers romans d'Octave Mirbeau », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 165-172.

— Rack, Jean-Yves, *Mirbeau et le naturalisme d'après « Le Calvaire », « L'Abbé Jules » et « Sébastien Roch »,* DES dactylographié, Université de Besançon, 1968.

— Rodriguez Reyes, Pilar, « L'espace dans *Sébastien Roch* d'Octave Mirbeau », *Literatura-Imagen,* n° 2, Université de Cadix, octobre 1997, pp. 121-137.
— Saulquin, Isabelle, *L'Anarchisme littéraire d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université Paris-IV, 1997, pp. 153-209 et 343-496.
— Séveno, Anne-Laure, « L'enfance dans les romans autobiographiques de Mirbeau : démythification et démystification », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 160-180.
— Tienda-Jones, Florence de, *Essai sur la lecture textanalytique des trois premiers romans d'Octave Mirbeau,* thèse de troisième cycle dactylographiée, Université de Besançon, 1987, pp. 43-54, 148-182, 190-194, 257-269, 292-296.
— Valentin, Charles, *Étude stylistique de la phrase dans « Sébastien Roch »,* thèse de troisième cycle, dactylographiée, Université de Nancy, 1980, 241 p.
— Walker, John, *L'Ironie de la douleur — L'œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Toronto, 1954, pp. 164-213.
— Ziegler, Robert, « Pour fabriquer un rien : From Education to Anarchy in Octave Mirbeau », *Degré second,* Urbana, États-Unis, septembre 1986, pp. 23-30.
— Ziegler, Robert, « Between Nature and Utopia : Time and Text in Mirbeau's *Sébastien Roch* », *Studi francesi,* mai-août 1997, pp. 275-282.

Dans le ciel

Dans le ciel, ou la tragédie de l'artiste

Le grand démystificateur

Après un demi-siècle de purgatoire, on reconnaît enfin, bien tardivement, le génie et la modernité d'Octave Mirbeau (1848-1917), le « justicier », qui, selon Émile Zola, a « donné son cœur aux misérables et aux souffrants de ce monde ». Il est grand temps aujourd'hui de partir à la découverte d'une œuvre immense, multiforme, et étonnamment actuelle, dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'une infime partie.

Dans toute son œuvre, et à l'instar de ses « dieux » Auguste Rodin et Claude Monet, Mirbeau a entrepris de révolutionner le regard de ses contemporains. Il a voulu dessiller nos yeux, et nous obliger à découvrir les êtres et les choses, les valeurs et les institutions, tels qu'ils sont, et non tels que nous avons été conditionnés à les voir — ou, plutôt, à ne pas les voir ! Dès 1877, il fixe à l'écrivain la mission d'obliger « les aveugles volontaires » à « regarder Méduse en face ». Et, pour sa part, il s'est employé à mener à bien cette mission.

Pamphlétaire, critique d'art, romancier et auteur dramatique, Mirbeau est donc avant tout le grand démystificateur. Aux yeux des « bien-pensants » et des Tartuffes de tout poil et de toute obédience, son « crime », c'est d'avoir condamné la société à se voir dans toute sa hideuse nudité et à « prendre horreur d'elle-même ». Du même coup, pour s'être scandalisé de tout ce qui choquait ses exigences de Vérité et de Justice, il est naturellement devenu scandaleux aux yeux des puissants de ce monde, qui, après sa mort, quand il n'était plus là pour les démasquer, se sont vengés et le lui ont fait payer cher.

Il faut dire que, pendant quarante ans, Mirbeau a fustigé et fait « grimacer », avec une férocité jubilatoire, tous ceux qu'un vain peuple, dûment crétinisé (« berlusconisé » et « macdonaldisé », pourrait-on dire aujourd'hui), s'obstine à respecter niaisement : les démagogues, forbans de la politique ; les spéculateurs et les affairistes, les pirates de la Bourse, et les requins de l'industrie et du commerce ; les « âmes de guerre » enrégimentées et les assassins à képis ; les « monstres moraux » du système répressif inique baptisé « Justice », par antiphrase ; les « pétrisseurs » et « pourrisseurs d'âmes » des Églises et des religions constituées ; les rastaquouères des arts et des lettres ; les guignols et les maîtres-chanteurs d'une presse vénale et anesthésiante ; et tous les bourgeois sans âme et sans pitié qui s'engraissent de la misère des pauvres, et qui, dépourvus de toute sensibilité, de tout « sentiment artiste » et de toute pensée personnelle, se sont dotés, pour leur confort moral et intellectuel, d'une indéracinable et homicide bonne conscience.

À leur décharge, reconnaissons qu'ils ne sont que le produit d'une société moribonde, où tout marche à rebours du bon sens et de la justice, comme Mirbeau ne cesse de le répéter depuis son sulfureux pamphlet de 1882 contre la cabotinocratie [1], et où, sous couvert de « démocratie » et de « république », une minorité sans scrupules exploite, écrase, manipule, aliène et mutile en toute impunité le plus grand nombre, réduit à l'état de « croupissantes larves ». Elle nivelle le génie, « suffrage-universalise » l'art, et transforme tout, hommes et choses, talent et honneur, en de vulgaires marchandises, soumises à l'inexorable loi de l'offre et de la demande. Sur les ruines des valeurs humanistes, elle dresse des autels au seul dieu du capitalisme à visage inhumain qui triomphe sur toute la surface de la Terre et la transforme en un terrifiant « jardin des supplices » : le Veau d'or. À l'heure de l'ultra-libéralisme sans principes et de la « busherie » la plus cyniquement mortifère, le message, hélas ! n'a rien perdu de son actualité…

1. Article sur « Le Comédien », paru dans *Le Figaro* en octobre 1882 et qui lui a valu d'être chassé du quotidien de Francis Magnard (article recueilli dans notre édition des *Combats politiques* de Mirbeau, Séguier, Paris, 1990).

Critique du modèle romanesque

Lorsque le libertaire Octave Mirbeau, prototype de l'écrivain engagé, aborde, tardivement, le genre romanesque, après avoir exercé sa plume de « prolétaire des lettres » comme éditorialiste politique à *L'Ordre de Paris,* comme pamphlétaire à *Paris-Journal* et dans *Les Grimaces,* et comme ethnographe de la vie parisienne au *Gaulois* [1], le roman est un genre très florissant, et même par trop encombré, tant le nombre de producteurs croît rapidement, au risque de saturer le marché et d'étouffer le talent. Mais l'avant-garde littéraire manifeste un profond mépris pour un genre jugé inférieur et vulgaire, et surtout pour celui qui l'incarne le mieux et qui polarise l'hostilité : Émile Zola, honni pour son dogmatisme, son industrialisme… et ses gros revenus! Des romanciers eux-mêmes, Gustave Flaubert, les frères Edmond et Jules de Goncourt, et des naturalistes comme Guy de Maupassant, Joris-Karl Huysmans et Henry Céard, ont d'ailleurs commencé à remettre en cause certains des excès et des conventions du roman (le romanesque et les héros de roman, notamment), ainsi que ses présupposés. Bref, on est entré dans ce que Nathalie Sarraute appellera « l'ère du soupçon ».

Octave Mirbeau, pour sa part, présente le paradoxe d'être un romancier prolifique — près de vingt volumes, si on y inclut ceux qu'il a publiés sous divers pseudonymes au début de sa carrière de plumitif —, tout en manifestant pour le genre qu'il pratique à son corps défendant un mépris qui confine à la répulsion. En 1891, par exemple, alors qu'il ahane sur la première mouture du *Journal d'une femme de chambre,* il écrit à Claude Monet : « Je suis dégoûté, de plus en plus, de l'infériorité des romans, comme manière d'expression. Tout en le simplifiant, au point de vue romanesque, cela reste toujours une chose très basse, au fond très vulgaire; et la nature me donne, chaque jour, un dégoût plus profond, plus invincible, des petits moyens. » [2] Il va donc contester de plus en plus vigoureusement la forme romanesque, d'abord de l'intérieur, en multipliant les transgressions et les exemples de désinvolture à l'égard des normes en usage et des codes du réalisme, de la vraisemblance, de la crédibilité et de la

1. Voir notre édition de *Paris déshabillé,* L'Échoppe, Caen, 1989.
2. *Correspondance avec Monet,* Le Lérot, Tusson, 1990, p. 126.

bienséance, avant de finir par s'en affranchir complètement et de ne rien conserver, dans ses dernières œuvres narratives, *La 628-E8* (1907) et *Dingo* (1913), de ce qui en était, semble-t-il, des ingrédients indispensables.

En transgressant ainsi ouvertement toutes les règles traditionnelles d'un genre qu'il juge dépassé et inadapté à sa vision du monde et à son projet émancipateur, Mirbeau a donc manifesté clairement son intention de frayer des voies nouvelles. Mais ce n'est que progressivement qu'il en est arrivé à une remise en cause radicale. Il lui a fallu auparavant faire ses gammes, en tant que « nègre », pendant des années, pour acquérir une parfaite maîtrise de son métier, puis recevoir, entre 1884 et 1887, la « révélation » du roman russe, de Tolstoï et de Dostoïevski, qui vont bouleverser ses conceptions littéraires : « Plus je vais dans la vie et dans la réflexion, plus je vois combien est pitoyable et superficielle notre littérature ! Il n'y a rien, rien que des redites. Goncourt, Zola, Maupassant, tout cela est misérable au fond, tout cela est bête ; il n'y a pas un atome de vie cachée — qui est la seule vraie. Et je ne m'explique pas comment on peut encore les lire après les extraordinaires révélations de cet art nouveau qui nous vient de Russie. » [1]

Après avoir fait le « nègre » [2] et rédigé, pour au moins trois employeurs, et en abdiquant sa paternité [3], une dizaine de romans d'une facture relativement classique — dont cinq sont recueillis en appendice de mon édition critique de son *Œuvre romanesque* [4] —, Mirbeau a publié, entre 1886 et 1890, les trois

1. Lettre à Paul Hervieu du 20 juillet 1887 (recueillie dans le tome I de la *Correspondance générale,* L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003).

2. Pendant douze-treize ans, de 1872 à 1884-1885, il a aussi fait le domestique, en tant que secrétaire particulier, et fait le trottoir, en tant que journaliste qui « se vend à qui le paye ».

3. Le héros d'un des premiers contes de Mirbeau, « Un raté » (1882), se plaint amèrement de perdre tout droit sur les romans et pièces de théâtre qu'il a rédigés comme « nègre ». S'il les réclamait, il se ferait accuser d'être un fou ou un voleur… (ce texte est publié dans le tome II de ses *Contes cruels,* Les Belles Lettres, Paris, 2000 et reproduit p. 2678 de cette édition).

4. Cette édition en trois volumes et 4 000 pages a paru chez Buchet/Chastel, en co-édition avec la Société Octave Mirbeau. Les cinq romans « nègres » sont *L'Écuyère, La Maréchale, La Belle Madame Le Vassart, Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine.* Ce sont tous des romans-tragédies de la fatalité.

premiers romans signés de son nom, *Le Calvaire, L'Abbé Jules* et *Sébastien Roch,* romans souvent qualifiés d'« autobiographiques ». D'abord, parce que le romancier en situe l'action dans des milieux et des décors qu'il connaît d'expérience (Rémalard et l'Orne, le collège des jésuites de Vannes, la bohème parisienne, la région d'Audierne), et retrace, à peine transposés, des épisodes de sa vie : son enfance percheronne, ses quatre années d'« enfer » au collège de Vannes et les traumatismes qu'il y a subis [1], sa douloureuse expérience de mobile de l'armée de la Loire pendant la débâcle de 1870, et sa liaison dévastatrice avec une femme galante du nom de Judith Vimmer, rebaptisée Juliette Roux dans *Le Calvaire.* Ensuite, parce que, quel que soit le mode de narration adopté — le récit-confession dans *Le Calvaire,* le récit d'un témoin encore enfant dans *L'Abbé Jules,* le récit à la troisième personne, rédigé par un narrateur inconnu, et coupé d'extraits du journal du héros, dans *Sébastien Roch* —, c'est le romancier lui-même qui se place au centre du roman, qui nous transmet une expérience unique, et nous amène à partager sa propre manière de percevoir les choses. Se dédoublant, comme Rousseau dans ses *Confessions,* il est à la fois le personnage au cœur d'une action située cinq, quinze ou vingt ans plus tôt, et le narrateur qui juge les choses avec la distance de l'expérience acquise. La subjectivité y est donc totale : différence d'importance avec les œuvres antérieures, aussi bien qu'avec le modèle zolien.

Néanmoins, si on les compare à ceux qui vont suivre, ces trois romans apparaissent, malgré leurs audaces, comme relativement classiques. On y trouve une histoire qui entretient la curiosité du lecteur et qui est susceptible de l'émouvoir; des personnages auxquels on puisse s'identifier, ou que l'on puisse reconnaître; un décor géographiquement situé et identifiable, souvent évoqué dans des descriptions de facture impressionniste; des milieux sociaux soigneusement circonscrits dans l'espace et le temps, ce qui donne au récit une allure « réaliste », c'est-à-dire soucieuse

1. Il est plausible, en particulier, qu'il y ait été victime de violences sexuelles aux effets durables. Voir le chapitre II de la biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle,* par Pierre Michel et Jean-François Nivet (Séguier, Paris, 1990), et la préface de *Sébastien Roch* p. 476 de cette édition .

de décrire une réalité sociale sous tous ses aspects, y compris dans ce qu'elle peut avoir de grotesque, de vulgaire ou de sordide. De surcroît, l'importance accordée à l'hérédité, à l'influence du milieu et à la question d'argent, semble situer Mirbeau dans la lignée de Balzac et de Zola.

Pourtant les apparences sont trompeuses, et, sans sous-estimer le poids de la tradition « réaliste » française, force est de reconnaître que les influences dominantes sont bien plutôt celles de Dostoïevski, de Barbey d'Aurevilly, de Tolstoï et d'Edgar Poe. Et le romancier prend nombre de libertés avec les normes du roman traditionnel et avec celles du roman naturaliste : vision tout à fait subjective des choses et projection du tempérament du narrateur dans le récit, qui prend souvent une allure pathologique, voire hallucinatoire, ce qui lui donne une allure quelque peu fantastique; refus de l'omniscience du romancier (les ressorts des êtres nous sont souvent cachés, des périodes entières de la vie des personnages sont passées sous silence); refus de la linéarité du récit (passages constants du présent au passé, ellipses, ruptures de rythme, digressions, retours en arrière); transgression systématique des codes de vraisemblance, de crédibilité et de bienséance; mise en œuvre d'une psychologie des profondeurs inspirée de Dostoïevski, qui met l'accent sur les pulsions inconscientes et inexpliquées des personnages, ainsi que sur leurs contradictions et incohérences, qui confinent parfois à la pathologie.

Ces trois premiers romans reconnus apparaissent comme une tentative de compromis entre la formule traditionnelle du roman français et l'apport du roman russe, et comme une espèce de voie médiane entre les deux excès que Mirbeau réprouve également et qu'il juge aussi nauséeux : les fadeurs du roman idéaliste et aseptisé à la Octave Feuillet, et les conventions non moins mensongères et ennuyeuses du roman naturaliste, comme il s'en expliquait, en mars 1885, dans une de ses *Chroniques du Diable,* « Littérature infernale » [1]. Mais il renonce à tout compromis et à toute concession dans son quatrième opus avoué, *Dans le ciel,* qui paraît en feuilleton dans les colonnes de *L'Écho de Paris,* du

1. Dans *L'Événement* du 22 mars 1885.

20 septembre 1892 au 2 mai 1893, et qu'il n'a jamais pris soin de publier en volume. Après trois tentatives romanesques qui mettaient à mal les règles sacro-saintes du genre, il y accomplit un nouveau pas, décisif, sur la voie de la déconstruction d'une forme qui a fait son temps.

Existentialisme avant la lettre

Au moment où il en entame la rédaction, aiguillonné par son incompréhensive épouse, l'ex-théâtreuse Alice Regnault [1], qui l'accuse de paresse, Mirbeau traverse une terrible période de crise, qui perdurera encore plusieurs années. L'angoisse existentielle, qui le ronge depuis l'adolescence, et dont témoignaient déjà ses ébouriffantes *Lettres à Alfred Bansard des Bois* [2], se double désormais d'un lancinant sentiment d'impuissance : il se croit « fichu » et condamné à jamais à la stérilité. Par-dessus le marché, son couple bat de l'aile, et le malentendu que constituait un mariage contre-nature commence à produire ses ravages. Entre les deux époux, le malentendu qui, selon Mirbeau, sépare de toute éternité les deux sexes et les condamne à l'incommunicabilité, est devenu un « infranchissable abîme », comme il en avait eu la prémonition, au lendemain de son mariage, en 1887, dans un conte au titre amèrement ironique, « Vers le bonheur » [3].

Désormais, pour lui, l'existence est devenue un enfer, il est « triste à mourir » [4], et il lui arrive parfois de songer sans terreur à ces deux échappatoires que sont la mort ou la folie. Faut-il s'étonner, dès lors, si *Dans le ciel* est imprégné du plus noir pessimisme ? Mirbeau nous y livre une évocation sans concessions du tragique de l'humaine condition. L'univers est un « crime », puisqu'y règne sans partage la terrifiante loi du meurtre : « Il faut manger ou être mangé. » Mais c'est un crime

1. Sur cette femme qui l'a rendu fort malheureux, voir la monographie de Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau,* À l'Écart, Reims, 1994.

2. Publiées par Pierre Michel aux Éditions du Limon, Montpellier, en 1989, et recueillies dans le tome I de la *Correspondance générale* de Mirbeau.

3. *Contes cruels,* Les Belles Lettres, Paris, 2000, t. I, pp. 117 sq. (première édition en 1990, chez Séguier, Paris).

4. Lettre à Pissarro de la fin janvier 1892 (*Correspondance avec Camille Pissarro,* Le Lérot, Tusson, 1990, p. 87).

sans criminel, puisque l'assassin et le tortionnaire présumé, « Dieu », puisqu'il faut l'appeler par son nom de convention, brille par son absence dans l'universel chaos : la contingence ne souffre aucune exception et ne laisse aucune espérance ; rien ne rime à rien, aucune finalité n'est à l'œuvre dans l'univers, tout est absurde, et l'homme, zéro égaré dans l'infini, n'est qu'un « vil fétu, perdu dans le tourbillon des impénétrables harmonies », et condamné à « l'universelle souffrance » : « C'est vivre qui est l'unique douleur. »

L'amour n'est qu'une « supercherie » et ne résiste pas à « l'acte physique ». La pitié n'est qu'une « duperie ». La sensibilité, « don fatal », expose l'individu sans défense à tous les coups du sort et à toutes les cruautés d'une société darwinienne et homicide. L'idéal, chimère inaccessible, « empoisonne » l'existence, écrase l'homme assoiffé et le laisse pantelant et frustré. Loin d'apporter des explications et d'être une consolation, la pensée se heurte partout au « mystère affolant de l'incommensurable ». Irrémédiable est la solitude de l'être humain, voué à « porter le poids de ce ciel immense où nulle route n'est tracée » et, par conséquent, bien avant que Sartre n'en fasse le constat, « condamné à être libre » — ce qui est terriblement angoissant.

Dans cet état de déréliction, dont l'évocation se ressent de l'influence de Pascal et de Baudelaire plus encore que de Schopenhauer, la plupart des hommes, dûment abêtis et émasculés par la famille, l'école et l'Église catholique romaine, sont réduits à l'état de larves immondes, entièrement absorbées par leurs divertissements dérisoires, et grossièrement dupées par les « grimaces » de respectabilité des dominants. Incapables d'imaginer autre chose que cette existence sordide où ils sont emprisonnés sans raison, ces êtres sont, à plus forte raison, hors d'état de s'élever jusqu'à la révolte, qui donnerait seule une dignité, à défaut de sens, à leur vie absurde. Seuls quelques individus exceptionnels ont échappé à l'écrasement planifié de leur individualité par la société bourgeoise et son État tentaculaire : les artistes, dont la révolte et la douleur se transmuent en œuvres qui, sans prétendre pénétrer les mystères de l'univers, tâchent du moins d'en extraire et d'en suggérer « la beauté cachée sous les choses ». C'est à cette engeance maudite, étrangère parmi les larves humaines, et assimilée par elles à des hors-la-loi et à des

criminels — idée que développera Thomas Mann quelques années plus tard, dans *Tonio Kröger* —, qu'appartiennent les deux personnages principaux du roman : Georges, un raté de l'écriture, et Lucien, peintre novateur qui s'égare, et dont la quête d'absolu tourne à la folie et ne peut déboucher que sur la mort. L'artiste ne serait-il donc pas mieux loti que les « croupissantes larves » ?

La tragédie de l'artiste

Certes, il jouit d'une incontestable supériorité — dont le pic est ici la métaphore —, parce qu'il perçoit et ressent ce que les larves humaines ne percevront et ne ressentiront jamais, et qu'il éprouve, devant le spectacle indéfiniment renouvelé de la nature, des émotions sans pareilles, qu'il est le seul à pouvoir tenter d'exprimer par le truchement de son art. Mais il n'en est pas pour autant un surhomme ou un dieu. Il n'échappe pas aux limites et aux contradictions de la condition humaine, et, comme nous tous, mais infiniment plus douloureusement, il subit les déchirements de la double postulation baudelairienne : vers « le ciel » des idées, l'azur inaccessible et écrasant, l'Idéal qui ne se laisse entrevoir que pour mieux esquiver la prise ; et vers la terre, les plaisirs au goût de cendre, les hommes brutaux et incompréhensifs, la société mercantile et compressive où il s'englue.

Et puis, s'il est assez exigeant pour concevoir la perfection et porter, dans son imagination créatrice, une représentation de l'œuvre rêvée, il est aussi trop lucide pour ne pas se rendre compte, à l'expérience, de l'insuffisance de son cerveau à diriger et de sa main à exécuter. Être fini, l'artiste a le douloureux privilège d'aspirer à l'infini tout en sachant mieux que personne qu'il n'a aucune chance d'y jamais accéder. Symboliquement, le peintre Lucien finira par se couper la main « coupable » : aveu pathétique de l'impossibilité de s'élever au-dessus des forces humaines.

Loin de n'être, comme un vulgaire Cabanel, qu'un fabricant soucieux d'écouler au meilleur prix sa production sur le marché de l'art, et qui s'en remet pour cela aux recettes éculées transmises par la vénérable tradition, le véritable artiste porte en lui des aspirations et des exigences que rien, jamais, ne pourra satisfaire. Comme Mirbeau l'écrira de Cézanne en 1914, « s'il est

facile de suivre les dogmes, la joie cruelle de ceux qui ont la nature pour maître, est de savoir qu'ils ne l'atteindront jamais » [1]. À l'instar de Monet, de Rodin, de Cézanne, et surtout de Vincent Van Gogh auquel il ressemble par tant de traits et par tant de toiles [2], Lucien est atteint de « la maladie, la folie, du toujours mieux » [3]. Il tend ses filets trop haut, comme disait Stendhal, et sa vie est une torture permanente, une source perpétuelle de désespérances pathétiques. Heureusement, Monet, Pissarro et Rodin jouissent d'un équilibre psychique, que leur envie Lucien, et qui leur permet d'exorciser l'angoisse de la stérilité et de se résigner, non sans mal, aux limites indépassables de leur génie. Ils disposent aussi d'un « tempérament » suffisamment fort pour ne pas dévier de la route qu'ils se sont tracée. Par contre, Lucien — comme Claude Lantier, dans *L'Œuvre* de Zola — souffre d'une faiblesse de caractère qui l'expose aux influences les plus délétères. De même qu'il est capable de concevoir une théorie de l'art, mais bien en peine de la formuler par le truchement des mots, de même il ne parvient pas à enfanter d'œuvre achevée. Après avoir tenté de l'impressionnisme à la Monet, soucieux de capter la lumière et d'évoquer les drames des météores, il se laisse séduire par les abstractions scientifiques des divisionnistes tels que Seurat, avant d'être lamentablement contaminé par ces « impuissants », frappés de stérilité congénitale, que sont les préraphaélites et les symbolistes de tout poil, amateurs de « lys obscènes », de princesses « échalas » et de Christs « uranistes » et nécrosés, dont Mirbeau ne cessera plus de se gausser [4].

1. *Combats esthétiques,* Séguier, Paris, 1993, t. II, p. 526.

2. Rappelons que c'est Mirbeau qui a consacré à Vincent Van Gogh le premier article paru dans la grande presse, le 31 mars 1891, reproduit p. 911 de cette édition; et qu'il a, au même moment, acheté au père Tanguy, pour 600 francs, et à l'insu de la pingre Alice, les *Iris* et les *Tournesols,* qui seront revendus, en 1987, 54 milliards de centimes (soit plus de 82 millions d'euros), devenant ainsi les deux toiles les plus chères au monde…

3. *Correspondance avec Monet, loc. cit.,* 1990, p. 50.

4. Voir les *Combats esthétiques, loc. cit.,* 1993, t. II, pp. 81-95, 103-106, 153-164 et 178-190.

Entre nihilisme et anarchisme

Bien que le romancier termine son récit abruptement en se gardant bien de conclure, et en dépit du nihilisme qui imprègne tout le roman et qui pourrait inciter à rechercher dans l'anéantissement de la conscience [1] le douloureux remède à cet insoluble problème qu'est la vie, il n'est pas interdit de dégager de *Dans le ciel* un art de vivre matérialiste, à la mesure de l'homme, où se combineraient les leçons de Montaigne et de Voltaire. Puisque la recherche de l'idéal est une folie qui condamne l'art à tourner le dos à la nature et l'artiste au désespoir et à la mort ; puisqu'il est impossible de vivre dans le ciel, « si lourd » qu'il écrase les téméraires qui s'y aventurent, ne vaudrait-il pas mieux assumer courageusement ses limites en même temps que ses responsabilités sociales ?

Entre les larves, dont grouillent les contes et les romans de Mirbeau, et ce raté de génie qu'est Lucien, nouvel Icare victime d'un idéalisme suicidaire, n'y aurait-il pas place pour une voie médiane, certes difficile et entourée de précipices, mais la seule qui permette à l'individu de sauvegarder son humanité et ses chances d'épanouissement relatif ? Cette voie, qui tâche de concilier la solitude, indispensable à tout artiste soucieux de préserver sa liberté et de voir toutes choses par lui-même, et non à travers les yeux des autres, et la solidarité [2] d'un citoyen soucieux de ne pas être accusé d'une « lâche et hypocrite désertion du devoir social », c'est celle-là même que suivra dorénavant Mirbeau et qui lui permettra d'émerger de cette interminable crise, où il aurait pu laisser sa raison ou sa vie. Ses combats politiques, pour la justice sociale et pour la défense des droits des plus démunis [3], et ses combats esthétiques, pour ouvrir les yeux de ses contemporains et promouvoir les génies novateurs, sont désormais indissociables : ils seront sa bouée de sauvetage. C'est en

1. Ce n'est évidemment pas par hasard si Mirbeau a choisi le pseudonyme de Nirvana pour signer ses étonnantes *Lettres de l'Inde* (publiées par Pierre Michel aux Éditions de L'Échoppe, Caen, en 1991).

2. Solitaire-solidaire : on pense naturellement à Albert Camus, dont la sagesse et l'engagement s'inscrivent dans le droit fil de ceux de Mirbeau.

3. Voir ses *Combats pour l'enfant* (Ivan Davy, Vauchrétien, 1990), ses *Combats politiques* (*loc. cit.*), *L'Affaire Dreyfus* (Séguier, Paris, 1991) et *L'Amour de la femme vénale* (Indigo & Côté Femmes, Paris, 1994).

renonçant à l'absolu, en refusant d'être dupe, non seulement des illusions et des mythes véhiculés par l'idéologie bourgeoise, mais aussi, paradoxalement, de ses propres idéaux, dont il avait pourtant un besoin vital, qu'il a trouvé sa voie et s'est le plus efficacement battu, sans y croire pour autant, pour le Beau, le Vrai et le Juste, dont il savait mieux que personne que ce ne sont que des exigences et des créations de l'esprit humain.

De l'impressionnisme à l'expressionnisme

Pour exprimer cette conception pré-existentialiste de la vie, qu'il a nourrie de son expérience douloureuse, Mirbeau ne pouvait se contenter du cadre du roman « réaliste ». Il va donc s'employer à faire exploser les règles traditionnelles du récit.

Tout d'abord, il refuse de le couler dans un moule préétabli, autour d'une action débouchant sur un dénouement, au terme de péripéties obligées, car ce serait réintroduire dans le roman cette finalité qui fait si cruellement défaut dans un univers livré au chaos. Au lieu d'un récit construit, nous avons donc droit à une succession d'« impressions », où les souvenirs télescopent les sensations présentes de celui qui tient la plume, et où les cauchemars et obsessions d'esprits maladifs, comme dans les contes fantastiques ou dans les romans de Dostoïevski, transfigurent continuellement la vision qui nous est donnée de ce que, par convention, nous appelons « le réel ». La subjectivité qui règne en maîtresse absolue est une condition *sine qua non* d'un récit délibérément impressionniste, qui tourne le dos aux conventions du pseudo-réalisme.

Ensuite, le roman semble bien rester inachevé. Bien sûr, le destin du peintre Lucien est accompli. Mais qu'advient-il de Georges? Et que fait le premier narrateur, après avoir lu le manuscrit de son ami? Le romancier déçoit délibérément l'attente du lecteur, comme si, après la scène impressionnante sur laquelle se clôt le chapitre XXVIII, il n'y avait plus rien à dire. Ou, au contraire, comme si, anticipant Gide, il avait voulu nous signifier que, tout comme la vie, le récit « pourrait être continué ».

Enfin, Mirbeau a adopté la forme d'un roman en abyme : un premier narrateur, anonyme, en introduit un second, Georges,

qui est à peine moins anonyme, et qui donne la parole à un troisième, le peintre Lucien. Ce procédé permet tout d'abord de faire coexister plusieurs temporalités et plusieurs subjectivités, rompant ainsi avec la linéarité habituelle aux récits, et contribuant de surcroît à ruiner les mystificatrices prétentions des romanciers naturalistes à l'objectivité et au réalisme, qui ne sont que des conventions arbitraires et mutilantes. La mise en abyme facilite aussi l'introduction de la réflexion — au double sens du mot : méditation et spécularité — et, partant, l'expression d'idées, sur la vie, la société et la création artistique, à la faveur de la rétroaction exercée par les propos du troisième « je » (Lucien) sur le second (Georges), qui est comme « possédé » par la personnalité de son ami, et par le récit du deuxième narrateur sur le premier, qui le lit. Il en découle enfin l'impossibilité de suivre la chronologie des événements rapportés, et, par conséquent, d'imposer un ordre préétabli dans les visions successives du monde qui nous sont proposées. La discontinuité et la contingence d'un récit éclaté reflètent la contingence d'un univers livré au chaos. Il en sera de même, à plus forte raison, dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* (1901), collage d'une cinquantaine de contes parus dans la presse entre 1887 et 1901…

En dépit de la multiplicité des subjectivités ainsi confrontées, *Dans le ciel* témoigne, paradoxalement, d'une incontestable unité : d'emblée, on y reconnaît la patte d'Octave Mirbeau, de même que, selon lui, on reconnaît « d'un seul clin » des toiles de Monet, de Degas ou de Van Gogh, parce qu'« ils ont un génie propre qui ne peut être autre, et qui est le style, c'est-à-dire l'affirmation de la personnalité » [1]. Or la « personnalité » de Mirbeau se distingue de celle d'impressionnistes classiques et équilibrés, tels que Monet et Pissarro. Et il ne se contente pas de réfracter un « coin de nature à travers un tempérament », selon la célèbre formule de Zola à ses débuts, mais, à l'instar de Van Gogh et de Lucien, il projette hors de lui sa « personnalité », « anime » toutes choses « d'une vie étrange » et les gonfle « de la surprenante sève de son être » [2]. Les impressions que lui

1. « Van Gogh », *L'Écho de Paris,* 31 mars 1891 (*Combats esthétiques, loc. cit.,* 1990, t. I, p. 443). Article reproduit p. 911 de cette édition.

2. *Ibidem.*

fournit le monde extérieur ne sont pas rendues telles quelles, après un simple filtrage; il les triture et les transfigure, il leur donne une forme qui lui appartient en propre et qui fait ressortir le caractère latent des êtres et des choses. C'est ce que nombre de critiques, aussi incompréhensifs que Georges devant les toiles de Lucien, ont appelé, et appelleront sans doute longtemps encore, son « exagération ». Accusation bien trop commode pour être honnête, et à laquelle il réplique par anticipation, par la bouche du peintre : « L'art, c'est une exagération… L'exagération, c'est une façon de sentir, de comprendre. » De fait, seules les larves humaines, qui ne sentiront et ne comprendront jamais rien, ne risquent pas d'être jamais soupçonnées d'exagération… Ce plaidoyer *pro domo* constitue aussi une belle définition de l'expressionnisme, et permet de surcroît de donner une allure fantastique à l'évocation de réalités sordides que, sans cela, des critiques superficiels ou mal intentionnés eussent pu être tentés de classer sans vergogne dans la mouvance naturaliste pour laquelle Mirbeau n'a que mépris.

Un roman laissé en chantier

Malgré ces multiples originalités, Mirbeau n'a pas cru devoir recueillir son récit en volume. En gestionnaire avisé, soucieux de ne rien laisser perdre de sa production alimentaire hebdomadaire, il s'est contenté de réutiliser fragmentairement nombre de chapitres de son roman dans des contes et des nouvelles qu'il fournira, moyennant une grasse rémunération, au *Journal* du panamiste Eugène Letellier, où apparemment jamais personne ne s'est soucié de contester ces réemplois.

En l'absence de toute allusion, dans sa correspondance de l'époque, aux raisons qui lui ont fait renoncer à la publication en volume, en dépit de l'impatience du jeune et admiratif Marcel Schwob, nous en sommes réduits à des hypothèses : peut-être Mirbeau n'est-il pas encore vraiment prêt à assumer une rupture décisive avec le carcan des conventions romanesques; peut-être, au moment où il s'engage corps et biens aux côtés des libertaires, juge-t-il son inspiration trop nihiliste pour soutenir le moral des hommes qui luttent pour leur émancipation; peut-être encore l'ami Claude Monet, déjà échaudé par *L'Œuvre* de Zola, lui a-t-il fait discrètement remarquer que l'image peu gratifiante

qu'il y donne de la peinture nouvelle n'était guère compatible avec ses combats pour promouvoir « les chercheurs de neuf ». On ne saurait écarter *a priori* ces hypothèses. Cependant, il est plus plausible encore que Mirbeau, exigeant comme il l'était quand il signait sa copie, perpétuellement remise sur le métier, comme l'attestent ses manuscrits, n'a pas jugé digne de lui de publier en volume une œuvre écrite visiblement au fil de la plume, avec un visible dégoût, et sans plan préalable, au rythme des feuilletons hebdomadaires auxquels notre forçat de la plume était condamné à son corps défendant, pour assurer sa pitance quotidienne, sans rien devoir aux phynances mal acquises de sa compagne.

Et pourtant *Dans le ciel* est un texte fascinant à plus d'un titre. Car, bien loin d'avoir affaire à un homme de lettres qui compose à froid une œuvre selon les procédés littéraires bien rodés d'un genre dûment circonscrit, ou à un esthète simplement en quête de « sensations nouvelles et violentes », c'est un homme qu'on rencontre et qu'on entend, avec son poids de souffrances vécues et d'angoisses communicatives, un homme que l'on plaint et que l'on aime, tout au long de cet étonnant récit-confession qui échappe aux classifications réductrices. C'est justement parce qu'il ne l'a pas retravaillée, parce qu'il l'a écrite d'un seul jet sans se soumettre à aucun canon esthétique préétabli, et sans se soucier le moins du monde d'un public misonéiste peu habitué à semblable désinvolture, que cette œuvre donne l'impression de n'être plus « de l'art », mais « de la vie », comme Mirbeau l'écrit des toiles de son ami Claude Monet. Ne convient-il pas alors d'admirer d'autant plus, dans ce récit marqué du sceau du désespoir, une vie intense qui « grouille de splendeur »?

Pierre Michel

I

Il y avait bien longtemps que j'avais promis à mon ami X… de l'aller voir en sa solitude. Mais quoi… la vie des affaires, des plaisirs plus tentants, et je ne sais quelle lâche paresse aussi, quelles lâches et confuses méfiances… tout cela m'empêchait, d'année en année, de réaliser cette promesse, faite sans conviction d'ailleurs, et seulement pour ne point désobliger, par un refus net, un ami aussi anciennement aimé. Ce pauvre X… Ah ! je me rappelle le passé… Notre passé… sans attendrissement et avec émotion, n'est-ce pas une chose curieuse et anti-littéraire ?… Ce pauvre X… !… Quelle brave et droite nature !… Quelle fidélité !… Quelle âme délicatement dévouée !… Ensemble, nous avions mené, à Paris, nos premières joies, nos premières espérances, nous avions confondu, pour en faire une commune richesse, nos deux lourdes misères. C'était touchant, notre amitié !… Que tout cela est loin de moi, déjà !… X… aurait pu se créer un nom dans la littérature. Il était doué supérieurement. Mais il avait trop de sensibilité. La vie le tuait… Dans la lutte où tout le monde est emporté, on n'a pas le temps d'aider un ami cher… Et puis, à quoi bon ?… X… ne savait pas se tirer d'une affaire difficile. Sa naïveté me décourageait, vraiment… à mesure que, peu à peu, nous nous élevions, lui, s'obstinait à rester en bas… Un jour il hérita, d'un vieux parent, une petite propriété dans un département lointain…

— Je crois, me dit-il, que je devrais partir là-bas… Il me semble que la solitude, le recueillement… Oui, n'est-ce pas ?… Qu'en penses-tu ?… Les grands horizons… le grand ciel !

— C'est ça ! c'est ça ! répondis-je… À ta place, moi je partirais…

— Eh bien ! je vais partir…

— C'est ça ! c'est ça !… Bonsoir.

Il partit… Il y a quinze ans de cela !

On oublie vite ses amis lointains, ou malheureux… Malgré ses lettres suppliantes et mes promesses, je reculais toujours l'instant de ce voyage. Et puis, soyons franc, je redoutais l'hostilité de ses chambres, la tristesse de ses repas, la puanteur de sa bonne, et surtout — oh ! surtout — les tête-à-tête prolongés avec un être si complètement déshabitué de mes façons de vivre, et que je me représentais sale de corps et de vêtements, encrassé d'esprit campagnard, avec une longue barbe, de sordides cheveux, des idées et des accoutumances morales plus sordides encore…

Je veux bien être généreux, à la condition toutefois, qu'il ne m'en coûte rien, et que mes générosités me soient à moi-même un redoublement de plaisir égoïste et de vaniteuse joie. Or, quel plaisir, je vous le demande ? Et comment me vanter auprès de mes jolies amies d'une villégiature passée chez ce pauvre diable ?

La dernière lettre fut si pressante, elle témoignait, en tendresses maladives, un si vif, si douloureux désir de ma visite que je me décidai à entreprendre le fâcheux voyage, sur ce raisonnement consolateur : « Après tout, je n'en mourrai pas. Deux jours sont vite passés. » Pourtant, je n'étais pas rassuré sur les complications qui pouvaient en résulter. Ah ! que l'amitié est donc exigeante !

X… habite une ancienne abbaye, perchée au sommet d'un pic. Mais pourquoi dans ce pays de tranquilles plaines, où nulle autre convulsion de sol ne s'atteste, pourquoi ce pic a-t-il jailli de la terre, énorme et paradoxal cône solitaire ? La destinée bizarre de mon ami devait, par une inexplicable ironie, l'amener dans ce paysage spécial, et comme il n'en existe peut-être pas un autre

nulle part. Cela me parut déjà bien mélancolique. De l'abbaye, il ne reste qu'une sorte de maison, ou plutôt, d'orangerie, basse et longue, surajoutée sous Louis XIV, au bâtiment principal, dont les quatre murs, croulants, retenus dans leur chute par une couche épaisse de lierre, seuls, demeurent. En dépit de sa retraite, et de l'état d'abandon où la laisse son propriétaire, la maison est charmante, avec ses fenêtres hautes, son large perron, et son toit mansardé, que décorent des mousses étrangement vertes. Tout autour, des pelouses libres où se croisent des allées de tilleuls, des parterres fleuris de fleurs sauvages, des citernes qui, dans les broussailles, ouvrent des yeux profonds et verdâtres, des terrasses ombrées de charmilles et de grands arbres, de grands massifs d'arbres qui font sur le ciel des colonnades, des routes ogivales, de splendides trouées sur l'infini. Et l'on semble perdu dans ce ciel, emporté dans ce ciel, un ciel immense, houleux comme une mer, un ciel fantastique, où sans cesse de monstrueuses formes, d'affolants faunes, d'indescriptibles flores, des architectures de cauchemar, s'élaborent, vagabondent et disparaissent… Pour s'arracher à ce grand rêve du ciel qui vous entoure d'éternité silencieuse, pour apercevoir la terre vivante et mortelle, il faut aller au bord des terrasses, il faut se pencher, presque, au bord des terrasses. Au pied du pic coule une rivière traversée d'un barrage que frange d'écume l'eau bouillonnante. Deux écluses dorment dans leurs cuves de pierre; deux chalands s'amarrent au quai. Sur le chemin de halage, quelques maisons s'échelonnent, quelques hangars dont on ne voit que les toits plats et roses. Et, par-delà la rivière, s'étendent des plaines, des plaines, des plaines, des plaines ondulées de vallonnements, où sont des villages, tout petits et naïfs, à peine visibles, des églises gauches, enfantines, des églises et des villages perdus comme des nids d'alouettes. À l'horizon, des traits minces figurent des forêts. Mais la vue ne descend des célestes terrasses, n'arrive au paysage terrestre qu'à travers le vertige de l'abîme.

Ah! quelle joie ce fut pour mon ami, lorsque, haletant d'avoir, sous le soleil, gravi le pic, l'interminable pic, j'arrivai dans son

étrange domaine! Et qu'il était changé! Un vieillard, un petit vieillard, maigre et voûté! avec des yeux mouvants, confus et hantés, comme le ciel qu'ils reflétaient. Il me regarda longtemps, me serra les mains, pleura, ne put que bégayer :

— Ah! toi!… toi… je suis content, je suis bien content…

Nous nous assîmes sur un banc de pierre, et je m'écriai, pour couper court aux effusions de mon ami, qui commençaient à me gêner.

— Mais c'est charmant ici!…

X… me prit le bras et, vivement :

— Ne dis pas ça… ne regarde pas ça!…

— Ne pas regarder quoi?… demandai-je, étonné.

— Le ciel!… Oh! le ciel!… Tu ne sais pas comme il m'écrase, comme il me tue!… Il ne faut pas qu'il te tue aussi…

Il se leva :

— Descendons à l'écluse… Nous mangerons dans une auberge… Je n'aurais pas voulu que tu viennes ici… Je n'ai personne ici… Je n'ai rien ici… Descendons à l'auberge… Il y a là des gens qui parlent, des gens qui vivent!… Ici, personne ne parle, personne ne vit… personne ne vient jamais ici… à cause de ce ciel.

Et comme, inquiet des paroles de mon ami et de l'air surnaturel qu'il avait en les débitant d'un ton saccadé, je me reculais instinctivement, il me dit :

— Non… tu ne peux pas comprendre encore…

Puis il me montra le ciel dans un geste d'effroi, et d'une voix grave il prononça :

— Il ne faut pas jouer avec le ciel, vois-tu!… Descendons à l'auberge…

II

Malgré l'étrangeté refroidissante de cette réception, malgré l'état de fatigue où j'étais à la suite de ce long voyage et de cette pénible ascension de la côte, sous le soleil, je n'osais plus insister pour rester dans cette délicieuse retraite. Il y avait dans les yeux de mon ami une telle souffrance accablante, un tel douloureux effarement !

— Allons ! soit, dis-je… Allons à l'auberge, puisque tu le désires.

— Oui… oui !… C'est ça… s'écria X… Oui ! Si tu savais comme on est bien à l'auberge… C'est tout noir !…

Je me levai et repris ma valise.

— Allons… partons…

Je maugréais en moi-même, et me repentais d'avoir obéi à un sentiment d'absurde générosité, de m'être si facilement laissé duper par ce fantôme de la pitié, cet obstiné fantôme qui revient, aux heures d'abandon, forcer la porte des cœurs les mieux défendus contre l'amour. Et qu'allait-il m'arriver, avec ce fou ? Ce mot « auberge » remuait en moi des images de crime. Non, vraiment, je n'étais pas rassuré. Il me semblait que je venais de tomber stupidement dans un guet-apens. Au fait, depuis quinze ans, je ne savais rien de X… Ses lettres ?… Mais que d'hypocrisies, que de mensonge dans les lettres !… Je regardai X…, tentant de pénétrer en lui, au fond de lui, de m'expliquer ses bizarres allures. Il me fit presque pitié. Il était, sous le regard du

ciel, tremblant comme un lièvre sous le souffle du chien qui l'arrête.

— Partons ? fis-je d'une voix légèrement irritée…

Nous redescendîmes la côte.

Les pentes en étaient rases, glissantes, et les cailloux roulaient sous nos pieds. Un étroit sentier de chèvres contournait le pic, décrivait ses minces lacets dans la verdure courte et toute grise. Quelques orchis chétifs, des pavots menus et dentelés, de maigres échinops, toute une flore naine et malade poussait çà et là, au-dessus des herbes abrouties, et des ronces traînaient sur le sol leurs tiges rampantes et desséchées, comme des orvets morts. À mesure que nous nous rapprochions de la plaine, que la terre semblait monter dans le ciel et l'envahir, que le ciel, au-dessus de nos têtes, reculait sa voûte diminuée, X… se calmait, se détendait, sa physionomie redevenait en quelque sorte, plus humaine. Même un sourire égaya le désordre farouche de sa barbe. Il me dit d'une voix douce :

— Oh ! que tu es gentil d'être venu… Il y a si longtemps, pense donc, que je n'ai vu personne… et il me semble que j'ai tant de choses à te dire… des choses accumulées depuis quinze ans… J'en suis malade… j'en serais mort.

— Ne pouvais-tu me les dire, là-haut ?… reprochai-je…

— Là-haut !… Non !… non !… Je ne peux pas… Là-haut j'étouffe, mes membres se rompent, j'ai, sur le crâne, comme le poids d'une montagne… C'est le ciel, si lourd, si lourd !… Et puis ces nuages… Tu ne les as donc pas vus, ces nuages ?… C'est livide et grimaçant comme la fièvre… comme la mort !…

— Tu es malade, dis-je…

— Mais non, je ne suis pas malade… Pourquoi serais-je malade ?… L'air est pur, là-haut… Il a passé sur les forêts, il a passé sur la plaine… Il s'est filtré, au filtre des arbres, au filtre des fleurs… Je suis tout seul… et tout seul, si impur que je sois, je ne puis pas empoisonner tout cet air… Je ne suis pas malade.

— Alors, tu t'ennuies ?… Pourquoi rester ici ?

— Où veux-tu que j'aille ?… Je n'ai pas d'argent… je n'ai juste que pour vivre… Et d'ailleurs, je ne m'ennuie pas… Ce n'est pas cela… c'est autre chose, vois-tu… Je crois que je serais très heureux, s'il n'y avait pas de ciel… Le ciel effraye tout le monde… Dès que quelqu'un vient là-haut… le vertige le

prend… Rien que du ciel, rien que du vide autour de soi… Jamais la terre, jamais quelque chose de ferme et de connu où poser sa vue!… Alors il veut s'en aller… J'ai eu une petite bonne… Elle était jolie… Il y a des moments, comprends-tu, où l'homme a besoin de…

Et comme je souriais, mon ami ajouta :

— Non… non… Ça n'est pas ce que tu crois… Ah! Dieu non!… Mais voir de la beauté autour de soi, de la beauté vivante… de la beauté terrestre!… Des yeux, une bouche, une flexion de la taille, des mains qui remuent, des cheveux qui frissonnent dans le soleil… entendre un frôlement de robe, des rires gais, des paroles douces comme des chants!… Eh bien, elle est partie, chassée par ce ciel, chassée par ces nuages… Et, depuis, aucune n'a voulu revenir… J'ai eu un chien aussi… Toute une nuit il aboya. Le lendemain, lorsque je descendis pour le voir, pour lui parler, je vis qu'il avait rompu sa chaîne, et que, lui aussi, avait fui… Croirais-tu qu'il n'y a pas un oiseau, là-haut!… Il n'y a que des taupes… Parbleu c'est clair!… Tu comprends bien que…

L'incohérence de ces paroles m'était pénible. Je voulus détourner le cours de cette conversation démente.

— Travailles-tu, au moins?… demandai-je en l'interrompant… Tu avais du talent, autrefois…

— J'ai… c'est-à-dire… autrefois j'ai travaillé… j'ai noté mes impressions… toutes les pensées qui me trottaient par la tête… Mais que veux-tu?… je n'ai pas un livre… je n'ai personne… je ne connais de l'histoire actuelle que ce que m'en disent les mariniers, et aussi quelques numéros du *Petit Journal,* oubliés sur les tables de l'auberge…

— Raison de plus… pour que cela soit bien… Du moins, ce que tu as écrit est à toi…

— J'ai peur que cela soit un peu fou, peut-être… Si tu veux, je te les donnerai… les feuillets… Tu les emporteras, tu les liras…

— Et pourquoi ne continues-tu pas?

— Je n'ai pas le temps… je n'ai plus le temps… Ou, le matin, je descends à l'écluse… et je passe la journée à me promener sur les quais, ou bien à boire avec les marins… J'ai même trouvé une chose très bien… Quand un étranger vient à l'écluse… je l'aborde et je lui dis : « Monsieur vient sans doute, pour visiter

l'abbaye… C'est la seule chose curieuse du pays… belle architecture. » Et je le force à monter le pic avec moi. Mais il y a très peu d'étrangers…

— Alors, dis-je en riant, tu es aussi un farceur ?

— Mais non !… Ça n'est pas par farce… C'est pour être avec quelqu'un, c'est pour causer avec quelqu'un, pour apprendre des choses… Seulement je n'ai rencontré, jusqu'ici, que des imbéciles et qui, tous, me répètent la même phrase : « Une belle vue… mais c'est dommage qu'il y ait de la brume… On ne voit pas les choses assez nettement ! »

Nous étions arrivés sur le quai. Le quai était désert. Sur l'un des chalands, une femme étendait du linge, un homme pompait, en faisant d'étranges grimaces… Et l'on entendait l'eau bouillonner contre le barrage.

Nous entrâmes dans l'unique auberge. Des grosses voix, de la fumée, une odeur forte d'alcool et de boissons suries, de beurre rance, de friture âcre.

— Viens par ici, me dit X… en me tirant par la manche de mon paletot.

Je me trouvais assis, dans une pièce sombre, où des mariniers attablés, devant des verres d'eau-de-vie, buvaient et fumaient. Ils avaient des figures noires de charbon, des bourgerons graisseux, de grosses mains noueuses, qui frappaient sur la table. Et l'on n'entendait que le bruit des coups de poing, le frémissement des verres remués, et les voix pâteuses, où les « Nom de Dieu ! » s'accentuaient de façon farouche.

— On est bien ici ! n'est-ce pas ?… me dit X… dont la figure s'illuminait de joie retrouvée.

Il semblait humer avec volupté la puanteur de ce taudis. On nous servit sur une table pliante d'innommables ragoûts, auxquels je ne voulus point toucher.

— On est bien ici, n'est-ce pas ? répéta mon ami qui mangeait et buvait gloutonnement.

Je dus le ramener le soir, ivre, à l'abbaye… Son corps maigre et mou flottait dans mes bras comme une chiffe…

III

Je passai une nuit atroce, et ne pus dormir un seul instant. De gros nuages orageux, frangés de lune pâle, roulaient dans le ciel ; il faisait une chaleur étouffante qui me congestionnait les poumons, et rendait ma respiration pénible et haletante. J'avais la tête lourde, lourd aussi l'estomac, et mes jambes tremblaient, molles de vertige. Était-ce la fièvre ? Était-ce la faim ? Je n'avais pas mangé depuis le matin. Mes oreilles étaient pleines de sonorités étranges ; il y avait en elles comme des tintements de cloches lointaines, des bourdonnements de guêpes. Et des fanfares m'obsédaient de leurs airs inconnus. Je ne voulus pas me déshabiller, et m'allongeai, tout vêtu, sur le lit, un lit sordide dont la couverture et les draps exhalaient une odeur de moisissure, une odeur de cadavre. Oh ! cette chambre ! Ses murs nus et sales, avec des coulées de salpêtre jaunasse, des rampements hideux d'insectes noirs et de larves, d'innombrables toiles d'araignées pendaient aux angles, se balançaient aux poutres. N'allais-je pas voir planer, tout à coup, au-dessus de ma tête, le vol des hiboux et des chauves-souris ? Je sentais véritablement peser sur moi la vague horreur des maisons hantées, l'indicible effroi des auberges assassines.

Et le vent se leva, un vent furieux qui bientôt se mit à hurler dans la nuit, comme une bande de loups en chasse. Le décor était complet, maintenant. La maison craquait, secouée du faîte à la base, à ce point que les murs autour de moi, me semblait-il, oscillaient ainsi que les pendules, claquaient et flottaient, pareils

à des molles draperies. J'eus peur. On eût dit que des cris sinistres, des clameurs de foule, des miaulements de fauves, des rires de démons, des râles de bêtes tuées, pénétraient, en ce louche réduit, par les joints des fenêtres, les fissures des portes. La lumière remuée de la chandelle faisait mouvoir au plafond et sur les murs des ombres grimaçantes et démesurées.

Je quittai le lit et marchai dans la chambre.

— J'aurais dû prévoir tout cela, me dis-je… tandis que, pour écarter l'épouvante qui commençait à me gagner, j'évoquais le contraste de mon appartement de Paris, si intime, si silencieux, si plein de choses consolantes et charmantes… Ah! que l'attendrissement est donc une chose bête!… Et quelle duperie! Que m'importait X…?… Il était si bien rayé de ma vie!… Qu'avais-je besoin de revoir ce rustre?… Je me souviens de ses lettres… « J'ai tant de choses à te dire, m'écrivait-il… tant de choses et qui m'étouffent!… » Et il ne m'a rien dit que des folies, et il s'est soûlé, voilà tout!… On a beau connaître la vie, on se laisse toujours prendre à cette sottise : le sentiment!… Et pourvu qu'il ne cherche pas à m'emprunter de l'argent!… C'est peut-être tout simplement un affreux tapeur!… De l'argent!… Ah! non, par exemple!… Et, tout à l'heure, pendant que nous remontions la côte, pourquoi ne l'ai-je pas laissé glisser sur le pic?…

Cette image du pauvre diable, déroulant sur la pente raide, et se fracassant le crâne et se rompant les membres, sur les rochers, en bas, ne me fit pas horreur.

— Cela eût mieux valu pour lui… pensai-je le plus naturellement du monde. Il n'a sans doute personne qui s'intéresse à lui… Ce n'est pas les mariniers de la terre, ni les taupes du ciel qui eussent réclamé… Quand on est tombé à cet état de folie et de dégradation, mieux vaut mourir… Que va-t-il devenir?… On le trouvera, un beau matin, mangé par les araignées et les rats!… Non, vraiment, je lui aurais rendu là un fameux service…

Je me complus, quelque temps, dans cette idée, où je trouvais comme un soulagement, à ma colère, à mes déceptions. Et je généralisai :

— C'est étonnant qu'il n'y ait pas plus de gens inutiles et embêtants, qui disparaissent de cette façon-là! La vie nous offre, à chaque instant, tant de facilités!…

Puis ma songerie s'égara à travers mille formes confuses, mille souvenirs tronqués, mille paysages indécis, effacés comme des tapisseries… Je revis la bonne figure de mon ami, sa bonne figure toujours prête au sourire ; son œil de chien dévoué, son dos, ah ! son dos qu'une fatalité précoce semblait avoir courbé, tout jeune, sous le poids d'inévitables malheurs, ses gestes gauches de malchanceux — et une pitié me reprit à nouveau pour ce pauvre être, marqué, dès sa jeunesse, du terrible signe des destinées douloureuses.

— Après tout ! dis-je… Pauvre diable !

Je me rappelai à ce moment même que X… avait eu une maîtresse… la seule maîtresse que je lui aie connue… une petite marchande de tabac… noire et très pâle, et très sale, et qu'il aimait follement, comme il aimait tout ce qu'il aimait… Je lui avais pris sa maîtresse, non que je l'aimasse ou qu'elle me plût, mais pour la joie si particulière et si forte qu'on éprouve à faire souffrir un ami dévoué, et dont on sait qu'il ne se plaindra pas… Il m'avait pardonné… Ah ! si bêtement, si gauchement, la gorge toute secouée de sanglots.

— Non… non !… je ne t'en veux pas… Je ne savais pas que tu l'aimais !… Je ne pouvais pas savoir… Si j'avais su… si j'avais su !…

Ah ! comme il pleurait !… Ah ! qu'il était ridicule et repoussant !…

Je ne sais pas pourquoi ce souvenir me fut presque comme un remords… Ç'avait peut-être été la seule joie de sa vie, cette petite femme, noire, pâle et sale !… Peut-être même était-ce en expiation de cet acte vil et lâche, que j'étais venu ici.

Au-dehors le vent redoublait de fureur. J'entendais nettement les arbres entrechoquer leurs branches, les feuillages ronfler comme des orgues, les ardoises se détacher du toit, siffler dans l'air et tomber sur le sol…

— Pauvre diable ! me répétai-je.

La nuit me parut bien longue. Le vent ne s'apaisa qu'au matin, et l'aube se leva dans un ciel nettoyé et tranquille. Je descendis au jardin. L'air jeune et vif me réconforta ; je l'aspirai à pleins poumons, et, à défaut d'eau, je me lavai le visage, à la rosée qui tombait des arbres et montait des herbes, délicieusement fraîche.

Après une courte promenade, je trouvai mon ami, assis sur le banc de pierre, la tête dans ses mains.

— Viens ici, me dit-il, en se reculant un peu, pour me faire de la place, près de lui.

Il était livide, avec des paupières rouges et gonflées. Sa barbe gardait encore des traces d'ordures de la veille et des vomissements de la nuit. Il me dit d'une voix pâteuse, dont le souffle m'arriva, fétide, aux narines :

— Je vois que je te fais horreur… et que tu vas partir… J'aurais voulu te dire des choses, des choses… mais je ne suis pas remis de mon ivresse… et d'ailleurs je ne puis plus parler, m'expliquer… tu comprends…

— Mais pourquoi t'ennuies-tu ainsi ?…

— Parce qu'il le faut… Tu comprends… Sans cela, je ne vivrais pas, tu comprends ?… Tiens…

Il tira de sa poche un rouleau de feuilles crasseuses, et me le remit :

— Ce que j'aurais voulu te dire, tu le liras dans ces feuilles… Tu comprends ?… Et quand tu les auras lues, tu les brûleras… Ça n'est pas grand-chose… Mais ça t'expliquera… Tu comprends ?…

Il bégaya encore quelques paroles que je ne compris pas… Et se levant :

— Adieu ! dit-il… Je te demande pardon… J'avais cru… que ça me ferait de la joie… que je pourrais… Tu comprends… Adieu !…

Quelques minutes après, j'avais quitté le pic, troublé, incertain, sans pouvoir définir les sentiments qui m'agitaient. Je rentrai le soir même à Paris, et je lus les pages suivantes.

IV

Je suis né avec le don fatal de sentir vivement, de sentir jusqu'à la douleur, jusqu'au ridicule. Dès ma toute petite enfance, je donnais au moindre objet, à la moindre chose inerte, des formes supravivantes et d'exceptionnels mouvements ; j'accumulais sur mon père, ma mère, mes sœurs, mes tantes, des observations incroyables, qui n'étaient pas de mon âge. À dix ans, j'étais revenu de tout, car tout me paraissait grossièreté, mensonge, et dégoût. D'autres eussent tiré parti de ces qualités, plus tard, dans le commerce, la finance, la politique, la littérature ; moi, je ne fis qu'en souffrir, et elles me furent, constamment, un embarras. En même temps que cette sensibilité suraiguë, j'avais une grande timidité, si grande que je n'osais parler à qui que ce fût, pas même à mon père, pas même au chien de mon père, le vieux Tom, une douce bête, pourtant, et fidèle ! Je gardais tout pour moi et en moi, à peine répondais-je aux questions que l'on m'adressait, fussent-elles les plus insignifiantes du monde. Bien souvent, je ne répondais que par des larmes, qui coulaient, de mes yeux, sans raison, du moins on pouvait le croire. Quand mon père me demandait (et il ne me demandait jamais que des choses que l'on demande aux bêtes familières) : « As-tu bien dormi, cette nuit ? », je sanglotais à en perdre la respiration, à m'étouffer. De quoi mon père, qui était un homme sage et pratique, s'étonnait, grandement. Ce mutisme éternel, coupé de temps à autre, par ces inexplicables larmes, ressemblait à un incurable abrutissement. Au fond, j'étais un enfant prodige, et

l'on me prenait pour un parfait imbécile. À la longue, je fus assez maltraité de mes parents, de mes maîtres qui disaient de moi, avec de grands gestes de découragement : « On ne fera jamais rien de cette buse… Il ne comprend rien, il ne sent rien… Quel malheur qu'il soit idiot ! » Mes sœurs, des modèles de vertu, me pinçaient à la dérobée, les bonnes âmes, et me jetaient ce mot : « Idiot ! » dans un rire que j'entends encore.

Du reste, je n'ai vraiment pas eu de chance. J'ai grandi dans un milieu tout à fait contraire au développement de mes sentiments et de mes instincts, et je n'ai jamais pu aimer personne. Il est très probable qu'il existe, quelque part, des êtres singuliers et fastueux, doués d'intelligence, de bonté, et qui font naître l'amour dans les âmes. Je n'en ai jamais rencontré de tels, moi qui, par nature, étais organisé pour aimer trop, et trop de gens. Il est vrai que, à l'exception des passants, qui me furent aussi humainement indifférents que les cailloux des chemins et les herbes des talus, j'ai rencontré si peu de gens dans ma vie. Dans l'impossibilité où j'étais d'éprouver de l'amour pour quelqu'un, je le simulai, et je crus écouler ainsi le trop-plein de tendresses qui bouillonnaient en moi. Malgré ma timidité, je jouai la comédie des effusions, des enthousiasmes, j'eus des folies d'embrassements qui me divertirent et me soulagèrent un moment. Mais l'onanisme n'éteint pas les ardeurs génésiques ; il les surexcite, et les fait dévier vers l'inassouvi. Chacun disait de moi : « Il est stupide, mais si bon, si tendre, si dévoué. Il vous aime tant ! »

J'en ris encore. Oui, aujourd'hui encore, je goûte une volupté morale, je ressens un véritable orgueil à la pensée que j'ai trompé tout le monde, même plus tard, des amis qui se piquaient de psychologie, les pauvres diables, et me croyaient leur dupe. Et je songe aussi, avec des regrets, que, si j'avais appliqué mes facultés à exprimer, par des dialogues avec moi-même, les étranges, les bouffonnes sensations que je dois à ma sensibilité, j'aurais pu devenir un auteur comique de premier ordre. L'idée ne m'en vint pas. Il ne me vint jamais, d'ailleurs, aucune idée. C'est ce qui a causé tous mes malheurs.

De mon enfance, de ma famille, de cette émotion sacrée d'autrefois qui parfume, dit-on, toute la vie, je n'ai que des souvenirs ridicules. En y réfléchissant, même, un seul souvenir reste

de tout ce qui fut mes premières années, et je ne puis résister au désir de le raconter.

J'avais une tante, une vieille fille, très laide, et qui demeurait avec nous. Comme mes sœurs, chaque fois que je passais près d'elle, elle me pinçait le bras, sans raison, en m'appelant : idiot ! mais elle était généreuse. À Noël, au premier jour de l'an, elle me faisait des cadeaux somptueux et qui ne pouvaient me servir à rien. Une année, elle me donna une flûte, une autre année, un cornet à piston. J'aurais bien voulu savoir jouer de ces jolis instruments. Telle n'était pas l'idée de mon père qui jugeait que la musique était une occupation de paresseux. Mon père avait de ces opinions raisonnées sur l'éducation. La flûte, dans son étui doublé de velours vert, le piston, dans la boîte de bois verni, furent relégués en une armoire, sous clef, et je n'eus même pas la satisfaction enfantine de tirer de ces inutiles instruments des sons naïfs et inharmonieux. Ma tante s'entêta. L'année suivante je reçus un tambour ; c'était un vrai tambour, avec une vraie peau d'âne, et une belle caisse de cuivre brillant. Mon père demeura songeur devant ce tambour, et il dit : « Eh bien !… On ne sait pas… Ça peut servir… Il est bon, quelquefois, de savoir le tambour… Tu apprendras le tambour ! »

Justement notre voisin, le menuisier, avait été tambour au régiment. C'était un brave homme, qui gardait le culte de ses anciennes fonctions. Tous les dimanches, durant deux heures, il battait du tambour, avec acharnement, pour s'entretenir la main, disait-il. Cela lui rappelait aussi des souvenirs glorieux, car il avait fait la campagne de Crimée. Et il entrecoupait ses marches, ses roulements, de terribles histoires sur les Russes… « Une fois, à Sébastopol, dans les tranchées… » Ran, plan, plan ! Ran, plan, plan !… On venait l'entendre de loin. Il y avait toujours foule, dans sa boutique, ces jours-là…

Mon père s'aboucha avec le menuisier, et décida que celui-ci serait mon professeur de tambour. Je trouvais cette détermination un peu humiliante pour moi, et profondément ridicule pour mon père, et quand mon père m'en expliqua tous les avantages, je fondis en larmes, mais mon père était habitué à mes larmes ; il n'y prêtait plus la moindre attention. Il répéta encore : « On ne sait pas… Ça peut être utile un jour… Moi, si j'avais su le tambour, eh bien… » Ce raisonnement ne me convainquit pas,

d'autant que mon père s'arrêta court dans sa phrase qui avait pris le ton mystérieux d'une confidence, et je n'appris jamais ce qui serait arrivé, si mon père avait su le tambour. Cette scène se termina par une effusion de tendresses. J'embrassai mon père, qui parut satisfait de mon affectueuse résignation : « Oui, tu n'es pas un mauvais garçon… tu es un bon garçon… Tu te rendras compte, plus tard, des sacrifices que je fais pour ton instruction… »

Néanmoins j'osai proférer :

— J'aimerais mieux la flûte…

Mais mon père prononça d'un ton péremptoire :

— La flûte… ça n'est pas la même chose.

J'appris le tambour. En quelques semaines j'y devins très habile. Le menuisier était étonné et ravi des dispositions particulières que je montrais, pour un art si beau et difficile.

— Moi, disait-il, il m'a fallu plus de quatre mois, pour battre le rappel, d'une façon convenable. Allons, la retraite maintenant !

Ran plan plan ! Ran plan plan !

— Oui, mais voilà !… le tambour c'est bien plus beau encore, en campagne, au milieu des balles et des boulets… Il ne faut pas avoir froid aux mains… Aussi, une nuit à Sébastopol, dans une tranchée…

Ran plan plan !… Ran plan plan !

Mon père avait eu raison. On ne sait pas où le tambour peut vous mener. Ses baguettes ont quelquefois la magie des baguettes de fées. J'en éprouvai bien vite l'étrange puissance.

Au bout de quatre mois, j'étais devenu l'orgueil de ma famille. Mes sœurs et ma tante ne me pinçaient plus et ne m'appelaient plus « idiot ! ». Il y avait dans leurs regards comme de l'admiration, comme du respect pour moi. Mon père me traitait avec déférence. S'il venait quelqu'un à la maison, on parlait de mes talents sur le tambour, avec enthousiasme.

— Allons, petit, joue-nous un peu de tambour.

Et dans les regards échangés, je lisais nettement ce dialogue :

— Vous êtes bien heureux d'avoir un enfant qui vous donne tant de satisfaction.

— Oui, c'est vrai… Je suis payé de mes peines.

Dans le pays même, où je passais pour un indécrottable cancre, j'étais considéré maintenant comme une gloire naissante.

Je flattais l'amour-propre de mes concitoyens. Ils disaient de moi, en me désignant aux étrangers :

— C'est le petit jeune homme qui joue si bien du tambour.

Et mon père, fier de tous ces hommages, répétait :

— Tu vois!… quand je le disais!…

Il faut toujours écouter ses parents…

Le jour approchait où j'allais être investi, grâce à ce magique tambour, du seul grand honneur qui ait, un moment, illustré ma vie…

V

Saint Latuin était le patron de notre paroisse. Premier évêque de Normandie, au premier siècle de l'ère chrétienne, il avait chassé, du pays percheron, à coups de crosse, les druides, sacrificateurs de sang humain. On raconte, dans des livres très anciens et de très bonne foi, que son ombre seule guérissait les malades et ressuscitait les morts. Il avait encore des pouvoirs bien plus étranges et plus beaux. Mais tout cela est un peu brouillé dans ma mémoire. À n'en pas douter, c'était un grand saint, et comme il en existe peu dans toute la chrétienté.

La cathédrale diocésaine gardait précieusement, enfermés dans un reliquaire de bronze doré, quelques restes authentiques et poussiéreux de ce magique saint Latuin. Son culte, entretenu dans les âmes, par les savantes exégèses du curé, était fort en honneur chez nous. Malheureusement, la paroisse ne possédait de son vénéré patron qu'une grossière et vague image de plâtre, indécemment délabrée et tellement insuffisante que les vieux du pays se rappelaient avoir connu, dans leur jeunesse, cette même image, pour figurer, tour à tour et suivant les besoins, les traits de saint Pierre et ceux de saint Roch. Ces avatars successifs, nullement miraculeux, manquaient vraiment de dignité, non moins que de suggestion, et pouvaient servir de thème aux irrespectueuses plaisanteries des ennemis de la Foi. Cela navrait le curé. À force d'intrigues et de démarches, celui-ci obtint de l'évêque qu'il se dessaisît du reliquaire et qu'il en fît don à notre paroisse. Ce fut une grande joie, que cette nouvelle annoncée, un

dimanche, au prône. Et l'on se prépara, aussitôt, à célébrer par d'inoubliables fêtes la translation des reliques si longtemps convoitées.

Dans le pays vivait un singulier personnage, nommé M. Sosthènes Martinot. Je le vois encore, gros, dodu, avec des gestes onctueux, des lèvres fourbes qui distillaient l'huile grasse des sourires, et un crâne aplati, glabre et rouge ainsi qu'une tomate trop mûre. Sa voix avait des marmottements sourds de prêtre qui officie.

Ancien notaire, M. Martinot fut condamné à six ans de réclusion, pour vols, abus de confiance, escroqueries, faux. Sa peine terminée, et rentré dans sa maison, il reconquit vite l'estime de tout le monde par une piété sagace. À son retour dans la vie sociale, personne ne lui marqua de froideur ni de mépris. Les familles les plus honorables le reçurent, comme un vieil ami qui revient d'un long voyage. Lui-même parlait de son absence, avec des airs calmes et lointains.

On le considérait beaucoup.

Et quels talents !

Aucun ne savait mieux que lui organiser une fête religieuse, mettre en scène une procession, décorer un reposoir. Il était l'âme de toutes les fêtes, ayant beaucoup d'imagination et de poésie, et les cantiques qu'il composait spécialement pour les cérémonies liturgiques, devenaient rapidement populaires. On les chantait, non seulement à l'église, mais encore, dans les familles, le soir, autour des tables de veillées, en mangeant des châtaignes arrosées de cidre doux. M. Sosthènes Martinot fut naturellement chargé d'exécuter le plan de la fête, en l'honneur de saint Latuin. J'ose dire que ce fut admirable.

Il vint, un matin, à la maison, et dit à mon père :

— Je vous demande Georges… j'ai besoin de Georges… Oui, j'ai pensé que Georges, comme tambour, pourrait conduire la procession… Il n'est pas grand… Ce n'est pas un tambour-major… mais il bat très bien… il bat d'une façon extraordinaire, pour son âge… Et c'est un honneur que j'ai voulu lui réserver…

Joignant les mains, comme un saint en prière, il reprit :

— Quelle fête, mon cher ami ! Six arcs de triomphe, pensez donc ?… J'ai déjà tout le plan… ensemble et détails… dans ma tête… La procession, conduite par Georges, ira recevoir Monsei-

gneur et les saintes reliques, sur la route, au Moulin-Neuf. La musique de la pension jouera des marches que j'ai faites… des chœurs de jeunes filles, portant des palmes d'or, chanteront les cantiques que j'ai faits… Un groupe de druides enchaînés!… Et les bannières! Et ça! et ça, et ça… Ce sera beau comme une cavalcade… Voulez-vous que je vous chante mon cantique principal?

Sans attendre la réponse, M. Martinot entonna d'une voix fausse :

Au temps jadis, d'horribles dieux
Trônaient partout sur nos montagnes
Et les chrétiens, dans nos campagnes,
Tremblaient sous leur joug odieux.
Ô père tendre
Qui pourra rendre
Les cieux plus doux?
Saint Latuin, ce sera vous,
Ce sera vous.
Saint Latuin, honneur à vous.
Jésus, mon Dieu, vous donna la victoire.
Jésus, mon Dieu, vous reçut dans sa gloire.

Saint Latuin, honneur à vous, (*bis*)
Saint Latuin, priez pour nous. (*bis*)

Mon père était ravi. Il remercia M. Martinot avec effusion.

Quand mon père m'apprit la nouvelle, je pleurai très fort.

— Je ne pourrai jamais… bégayai-je…

Non pas que j'eusse le sentiment de mon impuissance, mais j'éprouvais réellement le sentiment du ridicule profond où j'allais m'enfoncer.

— On peut ce qu'on veut! prononça mon père héroïquement… Travaille… applique-toi… Comment, une procession pareille, une fête unique, et toi en tête!… Et tu pleures! Tu ne te rends donc pas compte de l'honneur que l'on te fait?… Tu n'as donc pas d'amour-propre pour ta famille?… Sapristi!… Il ne m'est jamais arrivé une chance pareille, à moi!

Ma mère, mes sœurs, ma tante me raisonnèrent, me firent honte de ma faiblesse. Ma tante surtout se montra particulièrement exaltée…

— Si tu ne veux pas… cria-t-elle… écoute bien… je te reprendrai ton tambour… Je le donnerai à un pauvre…

— C'est ça! C'est ça! On lui reprendra son tambour! dit en chœur toute ma famille…

Je me résignai. Et durant un mois, tous les jours, je piochai mon tambour, douloureusement, sous la conduite du menuisier qui, jaloux de n'avoir pas été désigné par M. Martinot, répétait, à chaque minute :

— Si ça ne fait pas pitié!… Un gamin comme ça!… Un gamin de rien!… Un gamin tout petit!… Et moi qui étais à Sébastopol!…

Le grand jour arriva, enfin. Il y avait, dans la petite ville, une animation insolite et fiévreuse. Les rues étaient pavoisées, les chaussées et les trottoirs jonchés de fleurs. D'immenses arcs de verdure, reliés par des allées de sapins, donnaient au ciel, à l'horizon, aux maisons, à toute la nature, d'impressionnants aspects de mystère, de triomphe et de joie.

À l'heure dite, le cortège s'ébranla, moi en tête, avec mon tambour. J'étais bizarrement harnaché d'une sorte de caban dont le capuchon se doublait de laine rouge. Une fantaisie de M. Martinot qui trouvait que le caban avait quelque chose de militaire et s'harmonisait avec le tambour. Il pleuvait un peu; le ciel était tout gris.

— Allons! me dit M. Martinot… du nerf!… de la précision!…

À partir de ce moment je n'ai plus de cette journée fameuse que des souvenirs confus. Je me rappelle qu'une immense tristesse m'envahit. Tout me paraissait misérable et fou. J'aurais voulu m'enfuir, me cacher, disparaître, tout d'un coup, dans la terre. Mais M. Martinot me harcelait. Je l'avais sans cesse derrière moi, qui me disait :

— Du nerf!… battez plus fort!… On n'entend rien…

La pluie détendait la peau de mon tambour, qui, sous le roulement accéléré des baguettes, ne rendait que des sons étouffés sourds, lugubres…

Je ne vis pas l'évêque, je ne vis pas le reliquaire. Je ne vis rien, rien qu'une grande chose vague, où d'étranges figures s'agitaient, passaient et disparaissaient sans cesse. Je n'entendis rien, rien qu'un bourdonnement confus de voix lointaines, de voix souter-

raines. Je ne voyais et je n'entendais que M. Martinot, le crâne rouge de M. Martinot, conduisant l'orchestre, poussant les druides enchaînés, dirigeant les chœurs de jeunes filles qui chantaient :

Au temps jadis, d'horribles dieux…

Et je battais du tambour, machinalement d'abord, puis avec rage, avec frénésie, emporté dans une sorte de folie nerveuse, dans un vertige où ma conscience s'anéantissait.

Cela dura longtemps, cela dura un siècle, à travers des routes, des chapelles, parmi des fantômes…

Le soir, le curé offrait un grand dîner. Je fus présenté à l'évêque.

— C'est le petit garçon qui a joué si bien du tambour, Monseigneur ! dit le curé, en me donnant une tape amicale sur la joue.

— Ah ! vraiment ! fit l'évêque… Mais il est tout petit !

Et lui aussi me donna une tape sur la joue.

Le grand vicaire fit comme l'évêque ; et tous les convives qui étaient plus de vingt, firent comme le grand vicaire…

— Vois-tu ! me dit mon père, au comble de la joie… M'écouteras-tu, une autre fois ?…

Comme je ne répondais pas, mon père ajouta d'une voix sévère :

— Tiens ! tu ne mérites pas ce qui t'arrive !…

Le lendemain matin je fus pris de la fièvre… Une méningite me tint, longtemps, entre la vie et la mort, dans le plus affreux délire. Je n'en mourus pas, hélas !

Telle fut mon entrée dans la vie.

VI

La maladie avait en quelque sorte liquéfié mon cerveau ; dès que je penchais la tête, il me semblait qu'un liquide se balançait contre les parois de mon crâne comme dans une bouteille remuée. Toutes mes facultés morales subirent un temps d'arrêt, une halte dans le néant. Je vécus dans le vide, suspendu et bercé dans l'infini, sans aucun point de contact avec la terre. Je demeurai longtemps en un état d'engourdissement physique et de sommeil intellectuel qui était doux et profond comme la mort.

Sur l'avis du médecin, mes parents, inquiets et honteux de moi, me laissèrent tranquille. J'abandonnai les leçons de tambour, et toutes autres leçons qui m'étaient une insurmontable fatigue. Ce fut pour moi une époque d'absolu bonheur, et dont je n'ai véritablement conscience, par le souvenir, qu'aujourd'hui. Durant plus d'un an, je savourai — incomparables délices de maintenant ! — la joie immense, l'immense joie de ne penser à rien. Étendu sur une chaise longue, les yeux toujours fermés à la lumière, j'avais la sensation du repos éternel, dans un cercueil. Mais la chair repousse vite aux blessures des enfants ; les os fracturés se ressoudent d'eux-mêmes ; les jeunes organes se remettent promptement de leurs secousses ; la vie a bientôt fait de rompre les obstacles qui arrêtent, un moment, le torrent bouillonnant de ses sèves. Je repris des forces, et, mes forces revenues, je redevins la proie de l'éducation familiale, avec tout ce qu'elle comporte de déformations sentimentales, de lésions irréductibles, et d'extravagantes vanités. Pourtant, j'obtins de

mon père que je ne continuasse plus mes études sur le tambour. Et le tambour, malgré les heures d'orgueil — vite oubliées — qu'il avait données à ma famille, fut relégué, en compagnie de la flûte et du cornet à piston, dans la nuit tombale d'un vieux coffre à bois. Alors, j'entendis tous les jours, et presque à toutes les heures, mon père, ma mère, mes sœurs, ma tante, mes maîtres, à propos de choses que j'avais faites, ou que je n'avais pas faites, dire sur un ton à moitié irrité, à moitié compatissant : « C'est désolant… Il ne comprend rien… Il ne comprendra jamais rien… Quel affreux malheur pour nous que cette méningite ! » Et ils regardaient avec effroi, mais sans oser me les reprocher — car c'étaient de braves et honnêtes gens, selon la loi —, les morceaux que je mangeais, que je dévorais avidement, dans le silence des repas, et dont ils savaient qu'ils ne seraient jamais payés !

Loin que ma sensibilité eût été diminuée par le mal qui avait si intimement atteint mes moelles, elle se développa encore, s'exagéra jusqu'à la trépidation nerveuse. Tout me fut une souffrance, car je n'avais pas encore le sentiment, si rassurant, si égoïste, de la beauté éparse dans les choses, de la beauté qui, seule, suffit à expliquer, à excuser ce malentendu, ce crime : l'univers. Je cherchais je ne sais quoi dans la prunelle des hommes, au calice des fleurs, aux formes si changeantes, si multiples de la vie, et je gémissais de n'y rien trouver qui correspondît au vague et obscur et angoissant besoin d'aimer qui emplissait mon cœur, gonflait mes veines, tendait toute ma chair et toute mon âme vers d'inétreignables étreintes, vers d'impossibles caresses.

Une nuit que je ne dormais pas, j'ouvris la fenêtre de ma chambre, et m'accoudant sur la barre d'appui, je regardai le ciel, au-dessus du jardin noyé d'ombre. Le ciel était couleur de violette, des millions d'étoiles brillaient. Pour la première fois, j'eus conscience de cette formidable immensité, que j'essayais de sonder, avec de pauvres regards d'enfant, et j'en fus tout écrasé. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraya » ; j'eus la terreur de ces étoiles si muettes, dont le pâle clignotement recule encore, sans l'éclairer jamais, le mystère affolant de l'incommensurable. Qu'étais-je moi, si petit, parmi ces mondes ? De qui donc étais-je né ? Et pourquoi ? Où donc allais-je, vil fétu, perdu dans ce tourbillon des impénétrables harmonies ? Quelle était ma signification ? Et qu'étaient mon père, ma mère, mes sœurs, nos

voisins, nos amis, tous ces atomes emportés par on ne sait quoi, vers on ne sait où… soulevés et poussés dans l'espace, ainsi que des grains de poussière sous le souffle d'un fort et invisible balai?… Je n'avais pas lu Pascal — je n'avais rien lu encore — et quand, plus tard, cette page que je cite de mémoire, me tomba sous les yeux, je tressaillis de joie et de douleur, de voir imprimés si nettement, si complètement, les sentiments qui m'avaient agité, cette nuit-là…

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme : et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi le peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point, plutôt qu'à un autre, de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour… »

Toute cette nuit-là, je restai appuyé contre la fenêtre ouverte, sans un mouvement, le regard perdu dans l'épouvante du ciel, et la gorge si serrée que les sanglots, dont était pleine ma poitrine, ne pouvaient s'en échapper, et me suffoquaient. Mais le matin enfin reparut; l'aube se leva, et avec elle la vie qui dissipe les songes de mort. Des portes s'ouvrirent, des volets claquèrent sur les murs; une pie s'envola d'une touffe de troènes; les chats, bondissant dans l'herbe, rentrèrent de leurs chasses nocturnes. Je vis la bonne, qui balaya le seuil de notre maison; je vis ma sœur aînée qui porta sa cage à serins, sur une petite table du jardin, près de la pelouse, et se mit en devoir de la nettoyer, d'en changer l'eau dans les godets. Les serins pépiaient, et ma sœur leur répondait d'une voix aigre, car sa voix, même dans l'émotion, même dans la tendresse, gardait une intonation de glapissement mauvais. De la fenêtre où je l'observais, elle était hideuse, ma sœur. Sa silhouette revêche chagrinait le réveil si pur, si frais du matin, par la discordance d'un sale bonnet de nuit

et d'une camisole fripée. Son jupon noir, mal attaché aux hanches, pendait, d'une façon désagréable, sur d'impures savates qui traînaient sur l'allée, pareilles à de répugnants crapauds. Elle avait une nuque méchante, un profil dur et sec de vieille fille, un crâne obstiné. Je ne sais pourquoi elle m'irrita, plus que de coutume. J'aurais voulu la battre, j'aurais voulu, à coups de marteau, faire pénétrer dans ce crâne un peu de la clarté de ce virginal matin… Je descendis au jardin, et courant vers elle, presque menaçant, je lui empoignai le bras, et criai :

— Sotte!… sotte!… sotte!… Tu ferais mieux de regarder les étoiles, la nuit…

Ma sœur poussa un cri, effrayée de ma voix, de mon regard, et s'enfuit en appelant : « Au secours! »

Ce jour-là, j'accompagnai mon père aux obsèques d'un vieux fermier que je ne connaissais pas. Au cimetière, durant le défilé devant la fosse, je fus pris d'une étrange tristesse. Je quittai la foule des gens qui se bousculaient et se disputaient l'aspersoir, et je courus à travers le cimetière, trébuchant sur les tombes et pleurant à fendre l'âme d'un fossoyeur. Mon père me rejoignit.

— Eh bien?… Qu'est-ce que tu as?… Pourquoi pleures-tu?… Pourquoi t'en vas-tu?

— Je ne sais pas!… Je ne peux pas…

Mon père me prit par la main et me ramena à la maison.

— Voyons! raisonna-t-il. Tu ne le connaissais pas, le père Julien?

— Non…

— Par conséquent, tu ne l'aimais pas?

— Non…

— Ça ne peut pas te faire de la peine qu'il soit mort?

— Non…

— Alors, qu'est-ce qu'il te prend?… Pourquoi pleurer?

— Je ne sais pas…

Et mon père ajouta, après un silence, d'une voix plus sévère :

— Ce n'est pas bien, ce que tu fais là!… Tu ne sais quoi inventer pour me mortifier! Je ne suis pas content du tout… Ce matin tu dis à ta sœur on ne sait quoi… maintenant tu pleures à propos de rien… Si tu continues, je ne t'emmènerai plus jamais avec moi…

VII

À cette époque, un grand changement survint en notre existence.

Mes parents, se trouvant trop à l'étroit, dans notre petite maison, achetèrent une propriété plus vaste et qu'ils convoitaient depuis longtemps. Il y avait une grille, de très vieux arbres, une charmille, un verger, et parmi des rocailles écroulées, les restes d'un ancien jet d'eau ; l'habitation, toute blanche, avec son haut toit d'ardoise, offrait, de la route, au regard des promeneurs, un aspect imposant et presque « seigneurial », disaient mes sœurs. De fait, cette maison nous classait, dans le pays, nous élevait d'un rang au-dessus des petits-bourgeois non hiérarchisés. Mes sœurs prenaient des airs plus hautains, et déjà jouaient comiquement à la grande dame. Elles espéraient aussi — espoir formellement partagé par toute la famille — trouver avec le prestige de cette maison, de sortables maris.

Mais tout cela ne s'était pas accompli sans de longues réflexions, sans de longues et émouvantes et angoissantes hésitations. Durant des mois et des mois, on avait pesé le pour et le contre, élevé d'inextricables objections, établi des comptes enchevêtrés, mesuré la hauteur des plafonds, la largeur des fenêtres, la profondeur des placards, sondé la solidité des murailles, espionné le tirage des cheminées… surtout ma mère qui manquait, en toutes choses, de décision. Elle ne pouvait, ma mère, se résoudre à prendre un parti, même dans les actes les plus ordinaires, les plus renouvelés de la vie de ménage ; et, pour l'achat d'une robe, d'un paquet de navets, d'une pelote de fil, elle ne

cédait, après des soupirs et des froncements de sourcils, que talonnée par la nécessité. Je me souviens encore des inénarrables négociations qu'elle ouvrit avec un cordonnier, pour l'achat d'une paire de bottines ; ces négociations durèrent deux ans, pendant lesquels je marchai avec des chaussures trouées.

L'affaire terminée, l'acte de vente signé, ma mère fut comme écrasée de sa hardiesse. Non, cela n'était pas possible ! Cette résolution irréparable, qui coupait court aux réflexions, aux objections, aux hésitations, aux *mais,* aux *si,* aux *car,* lui parut une surprise violente, une criminelle effraction de sa volonté, quelque chose comme une catastrophe soudaine, terrible, à laquelle il était impossible de s'attendre. Et sans cesse, elle gémissait :

— Une si grande maison !… Et peut-être de l'humidité… Et tant de terrain… Ah ! mon Dieu ! qu'allait-on devenir, là-dedans ?

La pensée d'une installation nouvelle, discutée pourtant, prévue dans ses plus méticuleux détails, l'accabla comme une tâche trop lourde pour elle, lui cassa les bras, lui aplatit le cerveau. Elle chercha des moyens bizarres de rompre le marché.

— Mais, puisque c'est signé ! disait mon père… puisque tu as signé, voyons !

— J'ai signé, j'ai signé… reprenait ma mère… Eh bien, ce n'est pas une raison… Je puis m'être trompée… Il doit y avoir des motifs d'annulation… D'abord, je n'ai pas signé de bon cœur… Et puis admets que la toiture s'effondre demain…

— Eh bien ?

— Eh bien, je dis que cela n'est pas juste… qu'on aurait pu attendre… et que si tu voulais bien…

Et comme mon père, impatienté, haussait les épaules :

— Oh ! toi ! je sais ! reprochait ma mère… Toi, d'abord, tu n'as jamais su ce que c'est que l'argent…

Il lui fallut plusieurs semaines pour s'habituer à cette effarante idée que le marché était irrévocable, qu'il n'y avait pas à y revenir, ainsi que mon père le lui expliquait, le code en main. Enfin, un beau jour, elle finit par déclarer :

— Après tout !… Nous avons été si longtemps gênés et mal à l'aise que nous pouvons bien nous donner le plaisir d'un peu de confortable…

— Bien sûr!… appuya mon père… Et te voilà, enfin, raisonnable… Mon Dieu, la vie n'est pas déjà si longue! Un peu de bon temps, va… ça n'est pas de trop… quand on le peut.

— Ça c'est vrai! conclut ma mère, rassurée et joyeuse… Et puisque les enfants sont contents!… Avoue tout de même que nous nous sommes trop précipités… Et puis, cette grande maison, jamais nous ne pourrons l'entretenir, avec nos deux domestiques…

— Mais si! mais si!… Tu prendras une petite fille, en plus, une petite fille de dix francs par mois…

— Enfin, pourvu qu'on soit heureux, pourvu qu'on soit bien!

À partir de ce moment, ma mère, sérieuse et active, rôda dans la maison, s'arrêtant devant chaque objet, ayant avec chaque chose d'étranges colloques.

Un matin, elle dit, au déjeuner, très grave :

— Il va falloir faire de grandes économies… J'ai beaucoup réfléchi. Ainsi, le salon… Nous n'avons pas besoin d'un salon… Nous voyons si peu de monde… On pourrait vendre les meubles du salon…

— Oh! mère! fit ma sœur aînée… Moi je pensais qu'on l'aurait arrangé encore mieux…

— Est-ce toi qui paies? dit ma mère, avec un regard dur… Tais-toi… c'est comme ton piano!… Tu n'en joues jamais… À quoi sert-il ton piano?… Oui, pas d'encombrement! J'en ai assez!

— Mais, petite mère… le piano, tu l'as acheté avec nos économies, nos petits cadeaux du jour de l'an… Si je n'en joue pas, c'est parce que tu ne veux pas que l'accordeur vienne pour le réparer… Enfin, il est à nous le piano…

— Rien n'est à vous ici, entendez-vous?… gronda ma mère.

Et s'adressant à mon père, qui ne disait mot :

— C'est comme le cheval, la voiture… Qu'avons-nous besoin de cela?… Nous ne sortons presque jamais… Je crois que nous pourrions les vendre… Cela ferait une fameuse économie…

— Mais enfin, objecta mon père, on ne peut pourtant pas tout vendre… Nous n'avons pas acheté cette maison pour nous priver de tout ce qui nous fait plaisir…

Le lendemain, ce fut encore plus terrible.

— Nous renverrons les domestiques, déclara ma mère… Les enfants feront le ménage, je prendrai une femme de journée pour les gros travaux…

Tout le monde sursauta. Mon père intervint.

— Comment, toi-même tu disais que tu ne pourrais entretenir la maison avec ton monde… C'est de la folie!… Et le jardin? Y penses-tu au jardin?… Moi, tu sais, je tiens à mes légumes, à mes arbres, à mes fruits!

— Des fruits!… Nous avons eu vingt poires cette année… Je n'ai même pas pu faire de gelée de pomme avec tes fruits!… Non, non, plus de gaspillage!… plus d'encombrement!… Tu agiras avec ton jardin comme moi avec ma maison… tu prendras un homme de journée, un jour par semaine.

— Ce n'était pas la peine, alors, d'acheter une maison plus grande, si tu dois tout vendre et tout renvoyer.

Ma mère eut un regard de triomphe :

— Ah! te l'ai-je assez dit?… T'ai-je assez averti que tu commettais une sottise, une folie?…

— Mais c'est toi qui as eu l'idée de cette maison; c'est toi qui te trouvais trop petitement ici…

— Allons! voilà que c'est moi, maintenant!… Je suis fâchée de te le dire… Mais tu n'as pas de conduite, tu n'as pas de dignité!…

Les scènes se renouvelèrent souvent.

Il fut décidé qu'on n'allumerait plus de lampe, le soir, dans le couloir, qu'on supprimerait un plat, aux repas, qu'on remplacerait le feu de bois par le feu de coke, qu'on ne garderait rien, rien, de ce qui avait été notre pauvre petit luxe, notre humble bien-être.

Et nous entrâmes, un beau matin, dans la grande maison presque vide. Les enchères publiques avaient éparpillé aux quatre coins du pays nos meubles, nos habitudes, nos menues joies quotidiennes. Il ne restait que, çà et là, une armoire, une chaise, une table, un lit. Et c'était si triste, cette maison, ces immenses pièces froides et revêches, ces fenêtres nues, par où s'apercevaient la détresse des pelouses, l'abandon des allées, que je me mis à pleurer je ne sais trop pourquoi, d'ailleurs, car je n'attachais pas un prix si précieux à ces choses disparues, qui n'avaient jamais contenu, pour moi, une parcelle de bonheur.

Et quoique je pleurasse, dans un coin de la pièce où nous étions réunis et silencieux, je ne pouvais m'empêcher de goûter, avec ces pleurs, une joie amère, la joie d'assister à la déconvenue de mes sœurs, dans les yeux desquelles je voyais la déroute des espoirs, la fuite des maris, la peur des éternelles virginités.

VIII

Ces pages que j'écris ne sont point une autobiographie, selon les normes littéraires. Ayant vécu de peu, sans bruit, sans nul événement romanesque, n'ayant commis que des actes incohérents, toujours solitaire, même dans ma famille, même parmi mes amis d'autrefois, même au milieu des foules, un instant coudoyées, je n'ai pas la vanité de penser que ma vie puisse offrir le moindre intérêt, ou le moindre agrément, à être racontée. Je n'attends donc, de ce travail, nulle gloire, nul argent, ni la consolation de songer que je puis émouvoir l'âme d'une dame vieille et riche. Je suis, dans le monde qui m'entoure de son ignoré, un trop négligeable atome et personne n'a souci de moi. Et pourquoi, quelqu'un, sur la terre, se préoccuperait-il du silencieux insecte que je suis ? J'ai volontairement ou par surprise, je ne sais, rompu tous les liens qui m'attachaient à la solidarité humaine, j'ai refusé la part d'action, utile ou malfaisante, qui échoit à tout être vivant…

Je n'existe ni en moi, ni dans les autres, ni dans le rythme le plus infime de l'universelle harmonie. Je suis cette chose inconcevable et peut-être unique : rien ! J'ai des bras, l'apparence d'un cerveau, les insignes d'un sexe ; et rien n'est sorti de cela, rien, pas même la mort. Et si la nature m'est si persécutrice, c'est que je tarde trop longtemps, sans doute, à lui restituer ce petit tas de fumier, cette menue pincée de pourriture qui est mon corps, et où tant de formes, charmantes, qui sait ? tant d'organismes curieux, attendent de naître, pour perpétuer la vie, dont réelle-

ment je ne fais rien et que, lâchement, j'interromps. Qu'importe donc si j'ai pleuré, si, parfois, j'ai labouré, du soc de mes ongles, ma sanglante poitrine ? Au milieu de l'universelle souffrance, que sont mes pleurs ? Que signifie ma voix, déchirée de sanglots ou de rires, parmi ce grand lamento, qui secoue les mondes, affolés par l'impénétrable énigme de la matière ou de la divinité ?

Si j'ai dramatisé ces quelques souvenirs de l'enfance qui fut mienne, ce n'est pas pour qu'on me plaigne, pour qu'on m'admire, pour qu'on me haïsse. Je sais que je n'ai droit à aucun de ces sentiments dans le cœur des hommes. Et qu'en ferais-je ? Est-ce la voix du suprême orgueil qui parle en moi, à cette heure ?… Tenté-je d'expliquer, d'excuser par de trop subtiles raisons la retombée de l'ange que j'aurais pu être, à l'immonde, à la croupissante larve que je suis ? Oh ! non ! Je n'ai pas d'orgueil, je n'ai plus d'orgueil ! Chaque fois que ce sentiment a voulu pénétrer en moi, je n'ai eu, pour le chasser, qu'à porter les yeux vers ce ciel, vers ce gouffre épouvantant de l'infini, où je me sens plus petit, plus inaperçu, plus infinitésimal que la diatomée perdue dans l'eau vaseuse des citernes. Oh ! non, je le jure, je n'ai plus d'orgueil.

Ce que j'ai voulu, c'est, en donnant à ces souvenirs une forme animée et familière, rendre plus sensible une des plus prodigieuses tyrannies, une des plus ravalantes oppressions de la vie, dont je n'ai pas été seul à souffrir, hélas ! — c'est-à-dire l'autorité paternelle. Car tout le monde en souffre, tout le monde porte en soi, dans les yeux, sur le front, sur la nuque, sur toutes les parties du corps où l'âme se révèle, où l'émotion intérieure afflue en lumières attristées, en spéciales déformations, le signe caractéristique et mortel, l'effrayant coup de pouce de cette initiale, ineffaçable éducation de la famille. Et puis, il me semble, que ma plume qui grince sur le papier, me distrait un peu de l'effroi de ce silence, de l'effroi de cette solitude, de l'effroi de ces poutres, où pèse sur ma tête quelque chose de plus lourd que le ciel du jardin, la terreur de la nuit. Et puis, il me semble encore que les mots que je trace deviennent des êtres, des personnages vivants, des personnages qui remuent, qui parlent, qui me parlent… — ah ! concevez-vous la douceur de cette chose inespérable ?… — qui me parlent !

J'ai aimé mon père, j'ai aimé ma mère. Je les ai aimés jusque dans leurs ridicules, jusque dans leur malfaisance pour moi. Et à l'heure où je confesse cet acte de foi, depuis qu'ils sont, tous les deux, là-bas, sous l'humble pierre, chairs dissolues et vers grouillants, je les aime, je les chéris plus encore, je les aime et je les chéris de tout le respect que j'ai perdu. Je ne les rends responsables ni des misères qui me vinrent d'eux, ni de la destinée — indicible — que leur parfaite et si honnête inintelligence m'imposa. Ils ont été ce que sont tous les parents, et je ne puis oublier qu'eux-mêmes souffrirent, enfants, sans doute, ce qu'ils m'ont fait souffrir. Legs fatal que nous nous transmettons les uns aux autres, avec une constante et inaltérable vertu. Toute la faute en est à la société, qui n'a rien trouvé de mieux, pour légitimer ses vols et consacrer son suprême pouvoir, surtout, pour contenir l'homme dans un état d'imbécillité complète et de complète servitude, que d'instituer ce mécanisme admirable de gouvernement : la famille.

Tout être à peu près bien constitué naît avec des facultés dominantes, des forces individuelles, qui correspondent exactement à un besoin ou à un agrément de la vie. Au lieu de veiller à leur développement, dans un sens normal, la famille a bien vite fait de les déprimer et de les anéantir. Elle ne produit que des déclassés, des révoltés, des déséquilibrés, des malheureux, en les rejetant, avec un merveilleux instinct, hors de leur moi ; en leur imposant, de par son autorité légale, des goûts, des fonctions, des actions qui ne sont pas les leurs, et qui deviennent non plus une joie, ce qu'ils devraient être, mais un intolérable supplice. Combien rencontrez-vous dans la vie de gens adéquats à eux-mêmes ?

J'avais un amour, une passion de la nature, bien rare chez un enfant de mon âge. Tout m'intéressait en elle, tout m'intriguait. Combien de fois suis-je resté, des heures entières, devant une fleur, cherchant, en d'obscurs et vagues tâtonnements, le secret, le mystère de sa vie ! J'observais les araignées, les fourmis, les abeilles, avec des joies profondes, traversées aussi de ces affreuses angoisses, de ne pas savoir, de ne rien connaître. Souvent, j'adressais des questions à mon père, mais mon père n'y répondait jamais, et me plaisantait toujours.

— Quel drôle de type tu fais, me disait-il… Où vas-tu chercher tout ce que tu me racontes !… Les abeilles, eh bien ! ce sont

les femelles des bourdons, comme les grenouilles sont les femelles des crapauds… Et elles piquent les enfants paresseux… Es-tu content ?

Je n'avais ni livres, ni personne pour me guider. Rien ne me rebutait, et c'était une chose vraiment touchante que cette lutte d'un enfant contre la formidable et incompréhensible nature.

Un jour qu'on creusait un puits, à la maison, je conçus, tout petit et ignorant que je fusse, la loi physique qui détermina la découverte des puits artésiens. J'avais été souvent frappé, dans mes quotidiennes constatations, de ce phénomène de l'élévation des liquides dans les vases se communiquant ; j'appliquai, par ce raisonnement, cette théorie innée et bien confuse encore dans mon esprit, aux nappes d'eau souterraines, et je conçus la possibilité d'un jaillissement d'eau de source, au moyen d'un forage dans un endroit déterminé du sol.

Je fis part de cette découverte à mon père, je la lui expliquai du mieux que je pus, avec un afflux de paroles et de gestes qui ne m'était pas habituel.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? s'écria mon père… mais c'est le puits artésien que tu as découvert !

Et je vois encore le sourire ironique, qui plissa son visage glabre, et dont je fus tout humilié.

— Je ne sais pas — balbutiai-je — je te demande…

— Mais petite bourrique ! Il y a longtemps que c'est découvert… Ah ! ah ! ah !… Je parie que demain tu découvriras la lune.

Et mon père éclata de rire. Ce rire, comme il me fit mal !

Ma mère survint.

— Tu ne sais pas ?… Nous avons un grand homme pour fils… Le petit vient de découvrir les puits artésiens.

— Oh ! l'imbécile ! dit ma mère. Il ferait bien mieux d'apprendre son histoire sainte.

Ce fut au tour de mes sœurs qui accoururent, avec leurs visages pointus et curieux.

— Saluez votre frère… Il vient de découvrir les puits artésiens.

— Il ne sait quoi inventer pour être ridicule, glapirent-elles, en me tirant la langue…

Puis enfin, les voisins, les amis, tout le pays, surent bientôt que j'avais découvert un moyen de creuser les puits, comme on

enfonce une cuiller dans un pot à beurre. Et ce fut autour de ma pauvre petite personne humiliée un éclat de rire, les moqueries universelles. Je sentis le mépris de toute une ville peser sur moi. Et je faillis mourir de honte.

Il fut décidé qu'on me mettrait au collège pour m'apprendre à vivre.

IX

Je passe sur mes années de collège. D'ailleurs, je puis, d'un mot, caractériser l'effet moral qu'elles eurent sur moi. Elles m'abrutirent. L'éducation que je reçus là fut une aggravation de celle commencée dans ma famille. À la maison, il est bien rare que l'enfant n'ait ressenti une sorte de chaleur, d'affection, en même temps qu'une sorte de sécurité intime qui lui tiennent lieu d'idées et de notions précises de la vie. C'est, souvent, quelque chose de vague et qui, pourtant, lui est un appui. L'amour est si fort, que même inintelligent, même médiocre, il ouvre à l'âme tout un horizon de beautés morales. Au collège, rien de pareil. L'enfant est remis entre les mains indifférentes et lourdes de mercenaires, à qui rien ne le rattache, ni l'intérêt, ni la tendresse, ni la vanité. Ils arrivent, se hâtent, et s'en vont. Et puis, je ne sais quel intolérable ennui émane de cet ensemble d'absurdités, de mensonges et de ridicules diplômés qu'est un professeur. Loin de nous intéresser aux devoirs qu'il enseigne, en leur donnant de l'agrément et de la vie, le professeur vous en dégoûte, comme d'une laideur. Tout en lui prend un aspect de gravité raide et gourmée, de dogmatisme prudhommesque, qui tue la curiosité dans l'esprit de l'enfant, au lieu de la développer. Avec une sûreté merveilleuse, avec une miraculeuse précision, le professeur enduit les intelligences juvéniles d'une si épaisse couche d'ignorance, il étend sur elles une crasse de préjugés si corrosive, qu'il est à peu près impossible de s'en débarrasser jamais. Il en est, parmi ces jeunes âmes, qui se rebellent contre cette

effrayante discipline de médiocrité. Je les admire, mais comme je les plains ! Que de difficultés, que de malheurs la vie ne leur réserve-t-elle pas ?

Je me rappelle que, sur la cheminée de la salle à manger, il y avait un groupe en plâtre, acheté par ma mère à un petit ambulant italien, et qui figurait des enfants nus, jouant aux billes. C'était hideux, mais tel était le goût artistique de ma mère. Par malheur les mouches ne cessaient de déposer, sur le plâtre, des taches brunâtres, qui faisaient la désolation de ma famille. Mes sœurs, à qui la garde de cette œuvre d'art était dévolue, avaient beau les gratter, les laver, les saupoudrer de farine, ces inconvenantes saletés ne disparaissaient pas. Au contraire, elles pénétraient plus avant dans le grain du plâtre, ou s'élargissaient à la surface, indélébiles. En quelques années le groupe devint tout noir. Il fallut le jeter aux ordures. Ces chiures de mouches me représentaient exactement les leçons du professeur, et j'avais la conscience que ma petite personnalité disparaissait, peu à peu, sous ce dépôt excrémentiel et quotidien.

Oh ! le professeur ! J'ai connu un jeune homme qui avait gardé de son professeur un incomparable et extraordinaire souvenir ! Il lui dédiait ses livres, car c'était un homme de lettres ; il le remerciait, publiquement, avec quels enthousiasmes, d'avoir éveillé son âme à une foule de beautés, de lui avoir dévoilé les mystères de la nature. Ai-je besoin de dire que je ne rencontrai jamais cet inconcevable Dieu ! Mes professeurs, à moi, m'apprirent que seule la force physique est belle et enviable, et j'étais faible ; ils me forcèrent à révérer les vertus grossières, les actes lâches, les passions animales, la supériorité des brutes et l'héroïsme des boxeurs.

Je sortis du collège, dépourvu de tout, et discipliné à souhait. À force d'être rebuté, j'avais perdu le goût de la recherche et la faculté de l'émotion. Mes étonnements, mes enthousiasmes devant la nature, qui avaient, un moment, soutenu mon intellect à une hauteur convenable, qui m'avaient préservé des bassesses contagieuses, où croupissaient mes sœurs, étaient tombés. Je n'avais plus de désirs, d'inspirations, vers les grandes choses, j'étais mûr pour faire un soldat, un notaire, ou tel fonctionnaire larveux qu'il plairait à mon père que je fusse… Et je ne songeais

pas à discuter les décisions ultérieures qu'il prendrait contre mon honneur.

Il y eut alors de longs conseils de famille, où toutes les positions sociales furent passées en revue. Il n'était nullement question des aptitudes que je pouvais montrer pour telle ou telle fonction, mais seulement des avantages sociaux et pécuniaires qu'elle comportait. Il résulta de ces interminables conciliabules, qui se passaient d'ailleurs en dehors de moi, que rien ne prenait, et qu'en attendant une détermination, je travaillerais à copier des rôles chez un notaire.

— C'est un bon exercice, disait mon père, et qui réserve l'avenir.

C'est à cette époque que se passa, dans ma vie, un extraordinaire événement, et qui m'apprit ce que c'est que l'amour.

Ma tante, je l'ai dit, était une femme singulière, et qui ne mettait pas beaucoup de logique dans ses actions. Un jour, elle m'accablait de tendresse et de cadeaux; le jour suivant, elle me battait, sans raison. En tout ce qu'elle faisait, elle semblait obéir aux suggestions d'une incompréhensible folie. Quelquefois, elle restait des journées entières, enfermée dans sa chambre, triste, pleurant on ne sait pourquoi. Et le lendemain, elle chantait, prise de gaietés bruyantes, et de dévorantes activités. Souvent je l'ai vue remuer, dans le bûcher, de grosses bûches de bois, bêcher la terre, plus ardente au travail qu'un terrassier. Elle était fort laide, si laide que jamais personne ne l'avait demandée en mariage. On pensait, dans la famille, qu'elle souffrait beaucoup de son état de vieille fille. La figure couperosée, la peau sèche et comme brûlée, soulevée en squames, par du feu intérieur, les cheveux rares et courts, très maigre, un peu voûtée, ma pauvre tante était vraiment désagréable à voir. Ses subites tendresses me gênaient plus encore que ses colères. Elle avait, en m'embrassant furieusement, des gestes si durs, des mouvements si brusques, que je préférais encore qu'elle me pinçât le bras.

À mon retour du collège, son affection comme ses méchancetés prirent une tournure qui m'épouvanta. Quelquefois, après le déjeuner, elle m'entraînait, en courant comme une petite fille, vers le fond du jardin. Il y avait là une salle de verdure, et, dans cette salle, un banc. Nous nous asseyions sur le banc, sans rien nous dire. Ma tante ramassait sur le sol une brindille morte, et la

mâchait avec rage… Sa couperose s'avivait de tons plus rouges, sa peau écailleuse se bandait sur l'arc tendu de ses os ; et dans ses yeux congestionnés par un afflux de sang, d'étranges lueurs brillaient…

— Pourquoi ne me dis-tu rien ?… demandait-elle, après quelques minutes de silence gênant !

— Mais ma tante…

— Oh ! regarde… comme tu es mal cravaté !… Quel petit désordre tu fais !…

Et m'attirant près d'elle, elle arrangeait le nœud de ma cravate, avec des gestes vifs et heurtés… Je sentais les os de ses doigts se frotter à ma gorge… et son souffle fade, d'une chaleur aigre, offusquait mes narines… J'aurais bien voulu m'en aller, non que je soupçonnasse un danger quelconque… mais toutes ces pratiques m'étaient intolérables… Puis tout à coup ma tante se levait, piétinait la terre avec impatience, et me lançait un vigoureux soufflet…

— Tiens !… attrape… Tu es un sot… tu es une petite bête… une vilaine petite bête…

Et elle partait vivement, étouffant, dans sa course, le bruit d'un sanglot…

Un après-midi, nous étions assis sur le banc, dans la salle de verdure.

— Pourquoi regardes-tu Mariette ? me dit ma tante brusquement.

Mariette était une petite bonne que nous avions alors.

— Mais je ne regarde pas Mariette, répondis-je, étonné de cette question…

— Je te dis que tu la regardes… Je ne veux pas que tu la regardes… Je le dirai à ta mère…

— Je t'assure, ma tante… insistai-je.

Mais je n'eus pas le temps d'achever ma phrase… Enlacé, étouffé, broyé par mille bras, on eût dit, par mille bouches, je sentis l'approche de quelque chose d'horrible, d'inconnu, puis l'enveloppement, sur moi, d'une bête atroce… Je me débattis violemment… je repoussai la bête des dents, des coudes, des ongles, de toute la force décuplée par l'horreur de son corps.

— Non… non… je ne veux pas… criai-je… Ma tante, je ne veux pas… je ne veux pas…

— Mais tais-toi donc, imbécile!… râlait ma tante, ses lèvres roulant sur mes lèvres…

— Non! cessez, ma tante… cessez… Ou j'appelle maman!…

L'étreinte mollit, quitta ma poitrine, mes jambes; mes lèvres délivrées purent aspirer une bouffée d'air frais… et entre les branches, je vis ma tante, fuyant, dans l'allée, vers la maison.

Je n'osai rentrer que le soir, à l'heure du dîner, inquiet à l'idée de revoir ma tante.

— Ta tante est partie, me dit mon père, le front soucieux… Elle a eu une discussion avec tes sœurs… Elle est partie…

Et il ajouta :

— Oh! je la connais… Elle ne reviendra pas… C'est embêtant… Trois mille francs de rentes perdues… C'est embêtant!

Le dîner fut morose et silencieux. Chacun regardait la place vide.

Nous n'avons jamais revu ma tante; jamais nous n'avons eu de ses nouvelles.

Ô ma pauvre tante, créature lamentable et douloureuse, où es-tu?… Et pourquoi ne t'ai-je pas donné le bonheur que tout le monde t'avait refusé?

X

Il fait froid; le canal est gelé. De lourds glaçons qui charrient d'étranges, d'immobiles corbeaux, descendent mollement le courant, et les berges résonnent. Tout le long des berges, court un bruit charmant d'harmonica. Un remorqueur et six péniches, très noires, noires comme s'ils conduisaient la peste et la mort, attendent le dégel, rangés au milieu de l'eau qui sera, peut-être, prise demain, car les glaçons se pressent, se rapprochent, s'entassent l'un sur l'autre, avec des craquements doux. Une brume couvre les champs, les peupliers ne sont plus qu'une vague et légère ébauche violette, dans le paysage simplifié.

Les mariniers désœuvrés vont et viennent sur le quai, emplissent le cabaret. Une odeur d'alcool est dans les regards, et le meurtre rôde. Tout à l'heure, deux hommes, la face furieuse, sont sortis, et ont tiré leurs couteaux. C'est sinistre.

Des canards sauvages volent par bandes symétriques, tournoient, en sifflant, dans le ciel bas, d'un bleu sombre, au-dessus de la brume, d'un bleu qui a des reflets louches de métal, et j'ai vu passer un cygne blanc et sanglant, qui s'est abattu dans l'île, là-bas, derrière les peupliers. Ah! qu'il était blanc sur le bleu mortuaire, qu'il était rouge aussi! Pourquoi l'ont-ils tué? L'homme ne peut souffrir que quelque chose de beau et de pur, quelque chose qui a des ailes, passe au-dessus de lui. Il a la haine de ce qui vole, et de ce qui chante. Il m'a semblé que ce cygne, c'était l'image même de mon rêve, et mon rêve est mort.

Autour de soi, de partout, on entend des coups de fusil ; — au-dessus de soi, de partout, on entend comme des plaintes, comme des cris. Le ciel est plein d'agonies, comme la terre.

Ce soir, je suis remonté de l'écluse, un peu ivre, non pas ivre tout à fait… Mais j'ai dans le cerveau d'étranges pesanteurs. Au seuil du cabaret, où j'ai laissé des hommes grimaçants, un froid m'a saisi, et l'ascension de la côte ne m'a pas réchauffé. Habituellement, quand j'ai trop bu, je tombe comme une masse sur mon lit, et je dors, je dors, des sommeils heureux, des sommeils où se pavanent les belles chimères et les consolantes joies ; je n'ai pas sommeil, ce soir : jamais je ne me suis senti aussi triste que ce soir… En vain, je veux ressaisir et suivre le fil de mes souvenirs. Je ne me souviens plus de rien… Tout flotte dans ma tête, comme dans de lourdes, d'impénétrables brumes. Et j'ai peur du silence qui m'entoure, j'ai peur de mon ombre, là, sur le mur, j'ai peur de ce chien qui aboie… Pourquoi n'aboie-t-il que quand je suis triste ? Oh ! ces nuits tranquilles ! Ces nuits mortes où pas un souffle ne vient heurter les branches des arbres, soulever les tuiles de mon toit, faire craquer les fenêtres, comme elles sont terribles ! Fuir dans le passé, retrouver des visages, des choses… Mon père mort, ma mère morte, mes sœurs mariées… Mais je ne sais plus, ce soir, comment tout cela est arrivé !…

Ah ! voici mon compagnon, mon seul compagnon ! C'est une petite araignée. Elle est descendue du plafond sur un fil que je ne vois pas, et s'est arrêtée, à quelques centimètres du verre de la lampe, mais en dehors de son rayonnement… Et elle reste là, ses longues pattes repliées, au bout du fil qu'elle vient de faire. Il n'y a plus de mouches, plus d'insectes. D'ailleurs elle demeure inactive, ne tisse aucune toile, ne se livre à aucune embuscade. Elle a l'air de dormir, le ventre à la chaleur de la lampe. Elle dort ou elle rêve. Par un instinct de taquinerie, je déploie la lampe, à droite. Alors l'araignée remonte le long du fil invisible, prestement comme un gymnaste, suit le plafond et redescend sur un nouveau fil, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé sa place, à la chaleur de la lampe. Elle replie ses longues pattes grêles, se balance un instant et redevient immobile. Je renouvelle plusieurs fois l'expérience, j'éloigne la lampe, à droite, à gauche, et toujours l'araignée remonte et redescend et vient se poster, avec une admirable précision, près du verre qui lui envoie une douce chaleur. Je regarde

l'araignée… les minutes passent, les heures s'écoulent, je regarde la petite araignée, immobile, et il me semble qu'elle aussi me regarde avec ses huit yeux, ironiquement fixés sur moi; et je l'entends qui me dit :

— Tu es triste, tu te désoles, et tu pleures!… C'est ta faute… Pourquoi as-tu voulu être mouche, quand il t'était si facile d'être, comme moi, une joyeuse araignée… Vois-tu, dans la vie, il faut manger ou être mangé… Moi, j'aime mieux manger… Et c'est si amusant!… Les mouches sont si confiantes, si bêtes… on leur dresse des petites embûches… un rien… quelques fils, dans le soleil, entre deux feuilles, entre deux fleurs… Les mouches aiment le soleil, elles aiment la lumière, les fleurs, ce sont des poètes… Elles viennent s'embarrasser les ailes, dans les fils tendus près de la fleur, dans le soleil… Et tu les prends, et tu les manges… C'est très bon, les mouches!… Oh! que tu es bête, va!… Ta lampe s'éteint… Bonsoir!

Et l'araignée remonte au plafond, et disparaît derrière une poutre, dans l'ombre.

Le chien aboie toujours, là-bas!… Un autre chien, plus loin, lui répond. Je me sens envahi par le froid de la mort.

Je vais à la fenêtre. La lune s'est levée, a chassé les brumes. Entre les branchages dépouillés des arbres, le ciel s'allume, les étoiles flamboient cruellement. Et je pense :

« Et quand même j'aurais été l'araignée humaine, quand même j'aurais joui de la joie des meurtres!… Est-ce que j'aurais été heureux, plus heureux? Est-ce que je n'aurais pas été toujours écrasé par le mystère de ce ciel, par tout cet inconnu, par tout cet infini qui pèse sur moi? Qu'importe de vivre comme je vis?… C'est vivre qui est l'unique douleur! Vivre dans la jouissance, parmi les foules, ou vivre dans la solitude, au milieu de l'effroi, du silence, n'est-ce donc pas la même chose?… Et je n'ai pas le courage de me tuer! »

Je n'ai pas assez bu, ce soir…

XI

Mes sœurs se marièrent, à quelques mois de distance. Elles épousèrent des êtres très vagues, étrangement stupides, dont l'un était receveur de l'enregistrement, et l'autre, je ne sais plus quoi. À peine si je leur adressai la parole, et je les traitai comme des passants. Quand ils eurent compris que je ne comptais pour rien, dans la famille, ils me négligèrent totalement, me méprisèrent, tous les deux, pour ma faiblesse, pour mes façons solitaires, pour tout ce qui n'était pas eux, en moi. C'étaient de grands gaillards, bruyants et vantards, ayant beaucoup vécu dans la lourde, dans l'asphyxiante bêtise des petits cafés de village. Ils y avaient appris, ils en avaient gardé des gestes spéciaux et techniques. Aussi quand ils marchaient, avançaient le bras, saluaient, mangeaient, ils avaient toujours l'air de jouer au billard, de préparer des effets rétrogrades, importants et difficiles. Et, naturellement, il leur était arrivé des aventures merveilleuses, où ils s'étaient toujours conduits en héros. Dans la famille et le pays, on les trouva extrêmement distingués.

— Sont-elles heureuses ! s'exclamait-on en enviant mes sœurs.

Le receveur de l'enregistrement avait débuté, comme fonctionnaire, dans un petit canton des Alpes. Il y avait chassé le chamois, ce qui le rendait un personnage admirable et presque mystérieux. Lorsqu'il racontait ses prouesses, dans les montagnes, au bord des précipices, où grondent les torrents tragiques, charrieurs de cadavres inconnus, et qu'il mimait avec des gestes formidables, les hautes cimes, les guides intrépides, les chamois

bondissants, les coups de feu : « Pan ! Pan ! » et le déroulement sur les rochers neigeux, sur les rochers sanglants, de la bête frappée à mort, ma sœur extasiée, atteignait les purs, les ivres, les infinis sommets de l'amour. Elle le regardait, le contemplait, comme Elsa le surnaturel Lohengrin !

L'autre n'avait pas chassé le chamois ; il avait une marotte, moins noble peut-être, mais également émerveillante et passionnante. Sa marotte était de sauter des barrières, des obstacles quelconques. Et il les sautait avec une hardiesse, une souplesse qui faisaient battre le cœur de mon autre sœur, comme si son fiancé eût pris une ville à l'assaut, dissipé des armées, conquis des peuples. Lorsque nous étions à la promenade, tout d'un coup, à la vue d'une barrière, d'une lève de haie, il interrompait la conversation, prenait son élan, sautait et ressautait la barrière ou la lève, et les joues plus rouges, la respiration un peu haletante, un air de triomphe dans les yeux, il revenait auprès de nous, nous regardait l'un après l'autre et disait : « Faites-en autant ! » Puis il s'adressait à moi : « Faites-en autant ! Essayez ! » Et c'étaient des rires moqueurs : « Oh ! lui !… Mais il ne sait rien faire, lui ! » Alors, jusqu'au soir, c'était le récit — telle une épopée — de toutes les barrières qu'il avait franchies, des barrières hautes comme des maisons, comme des chênes, comme des montagnes —, des barrières rouges, blanches, vertes, et des murs et des haies… Puis, il tendait le jarret, le raidissait, le faisait jouer, fier de ses muscles… Mon autre sœur défaillait d'amour, elle aussi, emportée par l'héroïsme de cet incomparable jarret, dans un rêve de joies sublimes et redoutables. Oh ! qu'elle était laide et grimaçante ! Et comme j'avais pitié d'elle ! On les trouva une après-midi, sur le banc de ma tante, ma sœur à demi pâmée, dans les bras de son fiancé, qui tendait son admirable jarret, d'une façon significative et victorieuse. Il fallut avancer le mariage.

Et je me souviens de scènes horribles, répugnantes, le soir, dans le salon, à la lueur de la lampe, qui éclairait, d'une lueur tragique, ces étranges visages, ces visages de fous, ces visages de morts.

La mère du receveur de l'enregistrement vint, une fois, pour discuter les conditions du contrat et régler l'ordonnance du trousseau. Elle voulait tout avoir et ne rien donner, disputant sur chaque article âprement. Son visage se ridait de plis amers ; elle

coulait sur ma sœur des regards aigus, des regards de haine, et elle répétait sans cesse :

— Ah ! mais non ! On n'avait pas dit ça ! Il n'a jamais été question de ça ! Un châle de l'Inde !… mais nous ne sommes pas des princes du sang, nous autres !

Mon père, qui avait cédé sur beaucoup de points, s'emporta lorsque la vieille dame eut contesté le châle de l'Inde.

— Nous ne sommes pas des princes du sang, c'est possible !… Mais nous sommes des gens convenables, des gens honorables… Le châle de l'Inde a été promis… Vous donnerez le châle de l'Inde !

Et d'une voix nette, catégorique, il ajouta :

— Je l'exige !… J'ai pu faire des sacrifices, au bonheur de ces enfants… mais ça ! je l'exige…

Il se leva, se promena dans le salon, les mains croisées derrière le dos, les doigts agités par un mouvement de colère… Il y eut un moment de dramatique silence.

Ma mère était très pâle, ma sœur avait les yeux gonflés, la gorge serrée. Le receveur de l'enregistrement fixait un regard embarrassé sur une chromolithographie, pendue au mur. La vieille dame reprit :

— Et ça vous avancera bien, tous, que cette petite ait un châle de l'Inde, si elle n'a rien à manger…

— Ma fille ? rien à manger, interrompit mon père, qui se planta tout droit et presque menaçant devant la vieille femme, dont le visage se plissa ignoblement. Et pour qui me prenez-vous, Madame ?

Mais elle s'obstina :

— Un châle de l'Inde !… Je vous demande un peu !… Savez-vous ce que cela coûte seulement !…

— Je n'ai pas à le savoir !

Ma mère, de plus en plus pâle, dit :

— Madame ! C'est l'habitude !… Un trousseau est un trousseau !… Nous n'avons pas demandé de dentelles, bien que, dans notre position, nous aurions pu exiger aussi un châle de dentelles… Mais le châle de l'Inde !… Voyons, ça ne serait pas un mariage sérieux.

— Eh bien, non ! Si vous voulez un châle de l'Inde, vous le paierez.

Ma sœur, dont les yeux étaient pleins de larmes, sanglota, s'étouffa dans son mouchoir. Elle hoquetait douloureusement. La minute fut poignante.

— Ma fille ! s'écria mon père.

— Ma pauvre enfant ! s'écria ma mère.

— Mademoiselle, mademoiselle ! s'écria le receveur de l'enregistrement, dont les bras allaient et venaient, comme s'ils eussent poussé une longue queue sur un énorme billard…

Entre ses hoquets, ses sanglots, ma sœur suppliait d'une voix sourde, d'une voix étouffée dans le paquet humide de son mouchoir.

— Je n'en veux pas !… du châle… de l'Inde… Je veux me marier !…

On l'entraîna dans sa chambre… Elle se laissait conduire, ainsi qu'une chose inerte, et elle ne cessait de répéter :

— Je veux me marier !… je veux me marier…

Elle se maria, en effet, sans châle de l'Inde… puis elle partit… mon autre sœur aussi, se maria, sans châle de l'Inde… puis elle partit…

Et je n'entendis plus le glapissement de mes sœurs… Un silence envahit la maison… Mon père devint très triste… Ma mère pleura, ne sachant que faire de ses longues journées… Et les serins, dans leur cage abandonnés, périrent, l'un après l'autre… Moi, je copiais des rôles, chez le notaire ; et je regardais d'un œil intéressé, le défilé de toutes les passions, de tous les crimes, de tous les meurtres, que met dans l'âme des hommes le désir de posséder un champ.

XII

Mon père et ma mère moururent, le même jour, emportés dans une épidémie de choléra. Ma douleur fut grande, et je ne saurais la décrire. Devant la soudaineté de cette catastrophe, j'oubliai tous les petits griefs que je croyais avoir contre mes parents, et je m'abandonnai, sans réserve, aux larmes. Jamais je n'aurais pensé que je puisse les aimer autant. Il y a des sentiments inconnus qui dorment dans le cœur de l'homme, comme un trésor d'avare dans la terre. Ils ne se réveillent qu'aux grands coups de pioche du malheur. Et de ces coups de pioche, ah ! comme mon cœur en fut labouré !

À ma douleur s'ajoutait un remords violent, et combien amer : celui de ne pas avoir soigné mes parents, comme il eût fallu, peut-être. Mais représentez-vous ma situation. Effrayée par la maladie, notre bonne avait fui la maison. Dans le pays je n'avais pu trouver une seule personne qui consentît à m'aider au chevet des malades. Et j'étais seul, tout seul, tout faible, devant cette terreur.

Le médecin ne faisait que paraître, disait : « Ça va plus mal… Ils sont perdus », me laissait une vague ordonnance, sans m'en expliquer l'emploi, puis il repartait, très vite, un peu pâle, vers d'autres maisons, où il répétait sans doute, à de pauvres petits êtres comme moi, de sa voix phéniquée, la phrase éternelle : « Ça va plus mal… Ils sont perdus. » Et moi, dans la crainte de commettre quelque erreur, je m'abstenais d'administrer d'aussi

évasifs médicaments, dont je ne savais pas s'ils devaient être pris en breuvage, ou autrement.

— Petit ! criait mon père, en se tordant dans son lit… je suis glacé… Réchauffe-moi… Je meurs de froid…

— Petit !… petit !… implorait ma mère dont la figure terreuse se contractait, dans une épouvantable expression de souffrance… J'ai des bêtes qui me dévorent le ventre… J'ai des bêtes qui me courent dans les os…

— Oh !… Oh !… faisait mon père, dont les yeux, déjà, se révulsaient, sous la vision de la mort, dont la peau devenait sèche et noire…

— Ah !… Ah !… faisait ma mère…

Et sous le drap, son corps ployé en deux se ratatinait ; ses genoux touchaient presque le menton, sa bouche remontait, tordue, jusqu'aux oreilles, et ses os craquaient.

J'allais de l'un à l'autre, sans savoir ce que je faisais, la tête perdue, ivre de vertige…

— Papa !… mon pauvre papa !… Maman !… ma pauvre maman !…

Écrasé par le sentiment si atroce de mon impuissance, je m'arrêtai soudain, et me laissai tomber sur le tapis, entre les deux lits souillés de déjections, je me bouchai les oreilles aux cris, aux appels, aux râles des deux chers moribonds, et je hurlai de longues plaintes, de longues et inutiles plaintes, comme un chien perdu dans la nuit, comme un noyé qui va disparaître dans l'eau noire d'une citerne.

Oh ! les terribles journées !… Oh ! les nuits affolantes ! Comment et pourquoi ai-je pu survivre à ces ébranlements, à cette épouvante ?…

Quand mes parents furent morts, je fus saisi d'un véritable accès de folie. Je ne voulais plus voir ces faces inertes, et décomposées, je voulais fuir, loin, très loin, aux confins du monde… mettre tout l'univers entre ces cadavres et moi… Je dégringolai les escaliers, et me trouvai dans le jardin, où longtemps, je tournai, je tournai, ainsi que fait une bête blessée à la tête… Puis, je franchis la haie, traversai des champs, entrai dans la ville, et je me mis à courir, par les rues, clamant :

— Mon père et ma mère sont morts !… Mon père et ma mère sont morts !…

Mais le mot de mort n'amenait plus de visages vivants, de figures inquiètes aux fenêtres des maisons, et sur le pas des portes. Des morts, il y en avait dans toutes les maisons. Et les gens épargnés se sauvaient des morts, se sauvaient de ceux qui avaient vu des morts, qui avaient respiré des morts. Ce mot de « mort » volait dans le silence et ne le réveillait plus ; il se cognait aux fenêtres closes, aux seuils fermés, comme sur les planches d'une bière, la désolation d'un orphelin. Et les cercueils passaient, sans cesse, dans les rues, sans prières, devant, sans cortèges, derrière. De grands feux brûlaient sur les places et dans les cours.

Je rentrai enfin à la maison…

Un prêtre était là, qui priait près des morts, dans la chambre funèbre… Je ne le connaissais pas… je ne savais pas d'où il venait… Et il me sembla que c'était Dieu lui-même, qui était venu du ciel, tant sa figure était belle. En mon absence, il avait nettoyé les lits, paré les cadavres, remis de l'ordre partout. Il me dit d'une voix très douce :

— Mon pauvre enfant ! Il ne faut pas perdre courage… Vous avez besoin de tout votre courage… je reviendrai, ce soir, puisque vous êtes si seul… et je passerai la nuit, avec vous, près d'eux…

Mais, qui donc pouvait alors, le matin, se vanter de revenir le soir, quelque part ? J'appris, le lendemain, que l'admirable prêtre, le soir où il devait revenir, près de moi, avait été fauché par le fléau.

Oh ! que Dieu existe ! que par-delà la vie mortelle fleurissent les jardins de lumières où les justes et les bons goûtent l'éternelle paix !

J'étais naturellement gauche et irrésolu. La moindre difficulté me trouvait toujours désarmé, ignorant de ce qu'il fallait faire, tremblant à l'idée de faire quelque chose. En face de cette nécessité d'agir que me commandait l'affreuse réalité, mon embarras fut extrême. Je ne pouvais me décider à prendre un parti, à accepter la plus petite responsabilité dans tout cela. Un moment, comprenant que je ne me débrouillerais pas au milieu de tous les détails des obsèques, des lettres à écrire, des mille obligations différentes et pénibles où vous met un événement de cette

nature, je songeai à me tuer. Je ne voyais pas d'autre moyen de sortir d'embarras.

Et puis, qu'allais-je devenir, maintenant, si seul? Comment vivrais-je dans cette ombre où la mort m'avait, tout d'un coup, plongé? Bien souvent, j'avais rêvé la solitude, j'avais souhaité d'être libre de moi-même. Et voilà que cette solitude et cette liberté m'effrayaient comme une prison… Je n'avais même plus la sensation du sol, sous mes pieds… Un grand vide peuplé d'étranges et cruels fantômes m'entourait… Mieux valait mourir.

Un ami de la famille voulut bien enfin me secourir. Il se substitua à moi, avec un dévouement d'abord timide, puis bientôt admirable d'héroïsme. Durant ces horribles journées, les formalités étaient vite remplies. Rapidement, on enterrait les morts, dans de grandes fosses, à l'avance creusées, sans attendre les délais réglementaires. Seuls nous accompagnâmes les deux cercueils, à l'église, où de courtes prières furent dites, puis au cimetière, où il fallut attendre deux heures la venue des fossoyeurs. Puis, mes sœurs, mandées par dépêche, arrivèrent avec leurs maris. La maison était vide quand elles y pénétrèrent, plus pâles de peur que d'affliction. Elles crurent pourtant, par décence, devoir gémir et pleurer.

— Ah! mon pauvre père!… fit l'une.

— Ah! ma pauvre mère! fit l'autre.

Mon beau-frère demanda d'un air soupçonneux :

— A-t-on mis les scellés partout?

Et ce fut tout.

Elles ne voulurent pas revoir la chambre funèbre et me tinrent constamment éloigné d'elle…

Comment étaient-ils morts?… Avaient-ils prononcé leurs noms?… Elles ne me demandèrent rien; et elles s'installèrent dans le salon pour passer la nuit sur des lits improvisés.

XIII

Je venais d'atteindre ma majorité, quand ce grand malheur que j'ai conté fondit sur moi. Cette année-là, aussi, j'avais tiré au sort ; mais la débilité de ma constitution, la faiblesse de ma poitrine firent que je fus réformé. Ma famille n'eut même pas la ressource espérée que je devinsse soldat, ce qui eût été un débarras pour elle. Mon pauvre père disait :

— Si la malchance veut qu'il ait un mauvais numéro… eh bien, il faudra se faire une raison.

Ma pauvre mère disait :

— Ce serait presque à souhaiter… Ça le déniaiserait peut-être !…

Mon pauvre père disait encore :

— Qui sait ?… Il ferait peut-être sa carrière dans l'armée ?

Ma pauvre mère disait encore :

— Il pourrait peut-être devenir sergent !

Ces espérances furent déçues. Je me souviens de la déconvenue de ma mère, de la grimace qui plissa ses lèvres, quand, revenant du conseil de révision, mon père dit :

— On n'a pas voulu de lui !

On n'avait même pas voulu de moi pour cette vie dégradante de la caserne, pour ce torturant métier de soldat ! On ne m'avait même pas trouvé bon pour ça !… Oh ! le regard qu'ils me jetèrent !

Aussi faible d'esprit que de corps, je ne défendis pas mes intérêts dans la succession qui nous échut d'une façon si terrible et si

imprévue. Je laissai mes sœurs et mes beaux-frères agir, comme ils voulurent, et je ne protestai pas contre les parts exorbitantes qu'ils s'attribuèrent.

Mes sœurs essayèrent de légitimer leur rapt, par des raisons domestiques.

— Il est juste, m'expliquèrent-elles, que nos parts dans la succession soient un peu plus fortes que la tienne, tu dois le reconnaître. C'était, d'ailleurs, dans les intentions de mon père. Tu as coûté beaucoup d'argent à nos parents… Il a fallu payer pour toi, des années et des années de collège, qui furent très lourdes, très chères, et nous valurent à nous autres des privations de toute sorte… Puis, tu es resté à la maison, jusque maintenant, sans gagner un sou, est-ce vrai?… Dieu sait ce que l'on a dépensé pour ton entretien et ton instruction!… Bien inutilement!… Enfin!… nous ne récriminons pas… Mais tu dois comprendre qu'au lieu d'être une charge pour tout le monde, tu aurais pu te suffire à toi-même… Regarde tous les jeunes gens du pays, qui ont ton âge… Que nous supportions les conséquences de ta paresse ou de ta bêtise, cela n'est pas juste… Nous n'avons rien coûté, nous… au contraire…, nous avons dirigé la maison, nous avons travaillé, nous avons été la source de nombreuses économies… Il est donc raisonnable que nous rattrapions tout cela, aujourd'hui…

Je ne les écoutais pas, d'abord je n'aurais pas su discuter de telles questions; et puis ma pensée était ailleurs. J'étais encore trop ébranlé par cet horrible drame, pour m'attacher à quoi que ce soit de terrestre. Je répondais machinalement :

— Faites ce que vous voudrez… je ne tiens à rien…

Mes sœurs étaient des femmes de précautions et d'ordre. Elles voulaient me voler, mais légalement, mais honnêtement.

Pour régulariser les choses et mettre en repos leur conscience, elles me firent signer une renonciation — antidatée — à tous mes droits sur la succession de ma mère, la plus importante des deux. J'avouais, par cet acte d'humiliation et de repentir, avoir été un mauvais fils, un dilapideur de fortune, avoir failli causer, par de sales passions et des dettes honteuses, la ruine de mes parents. Je reconnaissais l'éclatante vertu de mes sœurs, leur désintéressement, leur héroïsme dans ces circonstances douloureuses et je les suppliais d'accepter une restitution que le remords de ma vie

passée et la justice me commandaient d'accomplir solennellement.

Je signai ce papier, je les signai tous. Et j'eus, à me dépouiller, une joie violente. Il me sembla que de ne pas « posséder » cela me rendrait l'âme plus légère. Au soulagement que j'éprouvai, l'amour de la propriété m'apparut comme un crime; et je vis, plus nettement encore, ce que j'avais vu, tant de fois, durant les longs mois passés à l'étude du notaire, les hideuses déformations que ce sentiment met sur le visage des hommes, les lueurs farouches dont il emplit leurs regards.

J'aurais voulu seulement conserver quelque souvenir de mon père. Souvent mon père avait dit : « Quand je ne serai plus, ma montre en or sera pour le petit. » Mes sœurs se récrièrent. Elles prétendirent que jamais mon père n'avait proféré de pareilles paroles, que je voulais les frustrer… Elles ne me permirent pas de m'approprier la moindre babiole. Et tout fut dispersé au vent des enchères publiques. Elles vendirent tout, jusqu'aux robes de ma mère, jusqu'à des médailles bénites, et un petit scapulaire jauni, qui gardait encore l'odeur de cette chair d'où elles étaient nées.

Les affaires terminées, j'appris qu'il me revenait, à peu près, dix-huit cents francs de rente. Cela me fut indifférent. Je n'avais pas même compté sur un tel revenu. Mes sœurs auraient pu tout me prendre, que je n'aurais pas eu l'idée de protester. Je n'avais qu'un désir, c'est qu'elles partissent, que je n'entendisse plus le glapissement de leurs voix, qui m'était devenu intolérable. J'avais besoin de me recueillir, et leur présence me gênait, m'irritait, faisait s'évanouir le peu d'idées qui me restaient, à la suite de tout ce dérangement dans ma vie.

Le matin de leur départ, ma sœur aînée me dit :

— Maintenant, que vas-tu devenir?

— Je n'en sais rien! répondis-je…

Elle n'avait plus la voix si sèche, ni le regard si dur… Elle essaya même de me prendre la main affectueusement.

— Il faut pourtant y penser… Ton avenir m'inquiète, mon pauvre ami…

Et comme je restais silencieux, elle reprit :

— Je comprends que tu ne puisses prendre une résolution immédiate… Mais, en attendant, où vas-tu aller?…

— Je n'en sais rien…

— Tu n'es pas raisonnable… Écoute… Voici ce que je te propose… Viens chez nous… je te logerai, je te nourrirai… tu seras bien soigné… mon mari te donnera de bons conseils… Il connaît beaucoup de gens, qui peuvent t'être utiles… Et je ne te demanderai que cent vingt-cinq francs par mois…

— Non ! Je ne veux pas aller chez toi…

— Et pourquoi ?…

— Parce que je ne veux pas !… parce que je ne veux pas !

Alors, ma sœur comprenant que ma décision était irrévocable, souleva le masque d'hypocrisie et de fausse émotion dont elle avait couvert son âme…

— À ton aise ! mon garçon !… dit-elle d'une voix coupante… seulement, tu sais… quand tu seras malheureux… il est inutile que tu viennes frapper à ma porte… Espèce de brute ! va !…

Mon autre sœur vint ensuite, et, câline, elle aussi :

— Je comprends, fit-elle, que tu n'aies pas accepté ses propositions… Mais moi, je n'ai jamais été méchante pour toi… Je t'ai toujours bien aimé, moi… Viens chez moi… Tu seras dorloté, on ne t'ennuiera jamais… tu feras ce que tu voudras… Et tu ne nous donneras que cent francs par mois…

Le dégoût me souleva le cœur…

— Allez-vous-en ! criai-je… Allez-vous-en !… Vous êtes laide !… laide !… laide !… allez-vous-en !… Ah ! que je vous déteste !…

Et lorsque je demeurai tout seul, dans la grande maison vide, vendue comme le reste, et que je devais quitter le lendemain, une grande peur me saisit.

— Que vais-je devenir ? gémis-je, en me laissant tomber sur le parquet.

Et je sanglotai toute la nuit, en répétant, tout haut :

— Que vais-je devenir ?… Que vais-je devenir ?

XIV

Oui, qu'allais-je devenir ?

Doute terrible ! Effrayant point d'interrogation !

J'étais incapable d'entreprendre quoi que ce soit. Ma faiblesse physique, et aussi les préjugés d'une éducation ridicule m'éloignaient de tout métier manuel. Mon ignorance de toutes choses, soigneusement entretenue, m'interdisait ce que, par un dérisoire euphémisme, on appelle les carrières libérales, et j'avais un instinctif, un invincible dégoût pour les professions judiciaires, gabellaires, administratives, qui me semblaient odieuses et déshonorantes, en ce sens qu'elles consacraient la servitude de l'homme, et officialisaient son parasitisme. D'ailleurs, autour de moi, personne pour m'y pousser.

Rester au pays ? Je n'en gardais que de tristes souvenirs. Tout m'y était devenu intolérable, même les paysages les mieux aimés, qui se couvraient aujourd'hui d'un voile de douleur. Et qu'y faire ? Dormir dans la paresse, comme une larve sous sa pierre ? Mieux eût valu mourir tout de suite. Car c'est la mort que je voyais toujours, au bout de ces réflexions. Elle était la solution nécessaire, implacable, et presque désirée de ce problème, insoluble, de vivre.

Je comprenais, obscurément, que l'homme est fait pour agir, pour créer, qu'il possède un cerveau pour concevoir des formes de vie, des énergies musculaires pour les réaliser et les transmettre. Bien que je ne connusse rien au mécanisme mondial, pas plus qu'au machinisme social, je sentais que tous les êtres, sous

peine de déchéance et de mort, doivent obéir à cette loi suprême, à cette loi génératrice du mouvement : le travail. Mais l'autorité paternelle, en me gorgeant de mensonges, avait détruit le peu de conscience individuelle qui était en moi jadis; elle avait étouffé les aspirations spontanées qui avaient élevé, un moment, mon esprit vers la conquête des choses; le peu d'amour qui m'avait conduit à trouver désirable et belle la possession, ou plutôt, la recherche des mystères qui sont dans la terre et dans le ciel.

J'essayai de rallumer les enthousiasmes éteints. Mais il n'y avait plus en moi que des cendres froides. Et je sentis passer sur ma nuque le vent glacé du néant.

Qu'on me comprenne bien : ce que je voulais, à cet instant, ce n'était pas gagner de l'argent. De l'argent, j'en avais assez pour vivre, ou du moins pour ne pas mourir de faim. Nul désir de lucre n'entrait en mon âme, je le jure. C'était agir que je voulais, c'était utiliser mes bras que je voulais, et les battements de mes veines et les ondées chaudes de mon cerveau pour une œuvre, mais quelle œuvre? Rien de ce qui m'avait passionné autrefois ne correspondait plus à une forme de l'activité humaine. Et devant la terreur de vivre, j'étais comme un enfant débile, en face d'un gros bloc de pierre qui barre sa route, et qu'il ne peut remuer.

Depuis, j'ai souvent pensé à ces choses, souvent, j'ai réfléchi aux presque insurmontables difficultés qu'un jeune homme trouve, dans la vie, à exercer ses facultés, selon leur naturelle impulsion. Elles sont effroyablement logiques, ces difficultés, elles tiennent, comme le mensonge, à cette harmonie universelle du mal qu'on appelle : la société. La société s'édifie toute sur ce fait : l'écrasement de l'individu. Ses institutions, ses lois, ses simples coutumes, elle ne les accumule autant, elle ne les rend aussi formidables que pour cette tâche criminelle : tuer l'individu dans l'homme, substituer à l'individu, c'est-à-dire à la liberté et à la révolte, une chose inerte, passive, improductive. Et j'admire qu'il y ait eu, et qu'il y ait encore des êtres assez forts, pour avoir résisté à cette lourde pesée! Quelle énergie! Quelle volonté! quelle ténacité puissante, ou quelle inconcevable chance, afin de pouvoir ainsi survivre à la mort, et de montrer au monde consterné la face miraculeuse et vivante du génie!

Au plus fort de ma détresse, j'éprouvai une grande joie. Je rencontrai Lucien, un jour que j'allais, par la campagne, ressassant ces intolérables pensées.

Lucien était le fils d'un boucher de chez moi. Son père lui avait fait donner une brillante éducation, comme mon père à moi. Mais Lucien était doué d'une énergie peu commune. Il était sorti l'esprit sain et le corps sauf de l'abrutissement du collège. Ses études terminées, il déclara à son père qu'il voulait être peintre ! Sur le refus indigné de celui-ci, celui-là quitta un soir la maison paternelle, et s'enfuit à Paris. À Paris, il vécut, on ne sait de quoi, de misères et d'espérances. Puis le père et le fils se réconcilièrent, à la suite d'un article de journal, où le nom de Lucien était cité élogieusement. Le bonhomme s'admira dans ce miroir de vanité qu'est un nom imprimé, et pardonna… Lucien venait, de temps en temps, passer quelques jours au pays. Il y travaillait à sa peinture, avec une singulière âpreté ; on le voyait dans les champs, au bord de la rivière, piquer, n'importe le temps, son chevalet, et barbouiller des toiles de couleurs étranges. Un artiste, ou un assassin, c'est à peu près la même chose, pour les habitants paisibles des campagnes. Cela comporte les mêmes terreurs, le même inconnu de vie dépravée et maudite. Dans un petit pays comme était le nôtre, ce sont des hors-la-loi, des hors-la-vie. On s'en détourne, comme des rôdeurs, le soir, ou des diables, la nuit, dans les forêts hantées. Mon père m'avait autrefois défendu de fréquenter Lucien, un ténébreux vaurien qui mangeait l'argent de ses parents, et à quoi, seigneur Dieu !… Je souffris beaucoup de cette interdiction, car Lucien m'attirait. Il ne me semblait pas pareil aux autres ; il y avait dans ses yeux une lueur — nullement diabolique — et comme il n'y en avait pas de semblable, dans les yeux des autres. C'était un jeune homme de quelques années plus âgé que moi, grand, mince, avec une jolie figure, énergique et douce, et tout illuminée d'ironie charmante et légère, avec un rien de triste, parfois.

Il vint à moi, le premier :

— Eh bien ! je ne te fais plus peur, maintenant, me dit-il, en me tendant les mains.

— Oh ! non !… fis-je… Et je suis bien heureux de te voir, si tu savais. Et si tu veux, je te verrai tous les jours… je t'accompagnerai quand tu iras travailler… je porterai tes affaires…

J'avais mis une véritable passion à débiter ces mots. Lucien me regarda avec un air de bonté un peu triste…

— Et que fais-tu maintenant ? demanda-t-il.

— Rien !… répondis-je.

Et comme si un ressort se fût, tout d'un coup déclenché dans la langue, avec une volubilité de paroles extraordinaire, je lui racontai toute ma vie… Je lui dis tout ce qui me torturait… les ténèbres où s'enfonçait ma raison, mes désirs de lumières et les désespoirs où j'étais de ne les connaître jamais, jamais… Tout cela mêlé de gestes violents, de serrements de mains, tels que j'avais la sensation de toucher, d'étreindre quelque branche libératrice…

— Tu es épatant ! me dit Lucien…

Puis, après un silence, pendant lequel il me considéra avec des regards pénétrants et mélancoliques :

— Sais-tu quel est ton mal à toi ?… Eh bien je vais te le dire… Tu es un artiste… Et c'est fâcheux… parce que, vois-tu, ce n'est pas le tout, d'être un artiste… il faut être un homme aussi !… Enfin !

— C'est beau, l'art ? demandai-je.

Lucien répondit :

— Oui, c'est beau !…

Puis il fit un geste vague, et il reprit…

— Mais tout est beau, quand on sent… quand on comprend… Allons, viens !

Je ne le quittai pas, durant les quinze jours qu'il passa au pays… Ses paroles m'émerveillaient, elles ne m'étaient pas inconnues. Il me semblait les avoir entendues, jadis, et elles me charmaient comme les vieilles musiques avec lesquelles on a été bercé.

Quand Lucien partit pour Paris, je partis avec lui.

XV

Lucien me trouva, dans la maison qu'il habitait, une petite chambre. J'achetai quelques meubles de hasard, quelques livres choisis. Et je m'installai, là, avec joie, avec confiance. De savoir Lucien sous le même toit que moi, non loin de moi, cela me fut une sécurité. Je me crus moins perdu, mieux protégé par sa présence, dans cet inconnu où je venais de me jeter, et qui, autour de ma frêle personne, de mon âme inquiète, grondait comme une mer terrible. Puisqu'il avait pu surmonter tant de difficultés, vaincre tant de misère, il m'aiderait à surmonter et à vaincre celles qui ne manqueraient pas de se presser devant moi. Avec lui, je ne les redoutais pas. En marchant dans ma chambre mansardée, en contemplant mon mobilier de pauvre, il me sembla même que j'avais déjà conquis la suprême richesse. Et je me mis à lire, à lire, à lire !

Depuis que j'avais quitté le pays, j'étais vraiment un autre. Oui, il y avait en moi quelque chose que je n'avais pas encore connu en moi, il y avait en moi quelque chose que je n'avais pas encore senti vivre en moi, quelque chose que je n'aurais pu définir, mais qui me soulevait de terre, me rendait léger, presque impondérable vraiment, comme lorsque, la nuit, en rêve, je traversais les espaces aériens, les pieds dans le vide, le front dans les étoiles, les bras étendus et battant ainsi que des ailes. J'étais heureux… Non, ce n'est pas heureux que je veux dire… Je n'étais pas heureux. J'étais angoissé, mais d'une délicieuse angoisse, de cette angoisse qui vous mord le cœur, qui vous emplit la poitrine,

d'on ne sait quoi de fort, de bonheur ou de souffrance, avant les rendez-vous d'amour…

Et je lisais, je lisais, je lisais.

Je lisais de tout, sans pouvoir jamais me rassasier de lire, je lisais avidement, comme boit un blessé dans les déserts de feu, comme boit un blessé qui enfonce toute sa tête, dans les eaux fraîches de la source miraculeusement rencontrée.

Lucien, un jour, me dit :

— Tu veux écrire ?… Tu sens en toi quelque chose qui te pousse à écrire ?… Quelque chose qui te démange les mains, comme une fièvre et te monte à la gorge, comme un sanglot ?… Est-ce ça ?… Oui ?

— Je ne sais pas… Je ne pourrais pas expliquer… Mais je crois bien que c'est ça !…

— Eh bien, mon garçon, tu lis trop… tu avales de travers un tas de choses que tu digères mal, ou que tu ne digères pas du tout… Moi, je suis sûr que c'est très mauvais…

— Que faut-il que je fasse ?

— Il faut vivre, mon petit… Pour toi, il n'y a pas de livres, pour moi, pas de tableaux qui vaillent cette… cette… chose… cette… cette… enfin… oui, quoi ?… la vie !…

— Dis-moi… Conseille-moi… Apprends-moi… Je ne fais que naître… je suis tout petit… plus faible qu'un enfant… et il me semble que les os de mon crâne mollissent encore sous les doigts…

— Tu comprends, moi, la littérature, ce n'est pas mon métier. Je n'y entends rien… Quand c'est beau, je sais que c'est beau, voilà tout !… Je cherche autre chose… je cherche… Et la figure plissée de grimaces… il traçait dans l'air, avec son doigt, d'idéales figures… Je cherche ça… Saisis-tu ?… Pourtant, je crois bien que tous les arts se ressemblent… Écrire, ou peindre, ou mouler, ou combiner les sons… Oui, je crois que c'est la même douleur, vois-tu ?… Et veux-tu que je te dise ?… Un menuisier, un brave homme qui ne sait rien de rien, et qui fabrique une boîte, ou une table… Oui ?… Eh bien, si les proportions en sont justes, et les lignes belles… Ma foi !… Enfin, voilà, c'est mon idée…

— Je t'en prie, Lucien…

— Moi, à ta place, voilà!… Je sortirais, je me promènerais, j'irais dans les rues, le long des quais, dans les jardins… partout… J'observerais les visages, les dos, les yeux qui passent!… Et puis je me demanderais ensuite ce que cela signifie, et comment je puis l'exprimer!… L'art, mon garçon, ce n'est pas de recommencer ce que les autres ont fait… c'est de faire ce qu'on a vu avec ses yeux, senti avec ses sens, compris avec son cerveau… Voir, sentir et comprendre, tout est là!… Et puis exprimer aussi, diable!… Mais que veux-tu exprimer, si tu n'as rien vu, et si ce que tu as vu, tu ne l'as pas compris!…

« Voir, sentir, comprendre », ces trois mots, il les répétait à chaque instant. Cela résumait toute son esthétique parlée. Lucien n'était pas éloquent. Il avait même de la difficulté à exprimer ses idées. Lorsqu'il se lançait dans une théorie, les mots sortaient, avec peine, de sa bouche contractée. Et les phrases commencées, il les achevait souvent dans un geste, qu'accompagnait toujours, en manière de conclusion, cette trinité de verbes : « Voir, sentir et comprendre! »

Le matin, je déjeunais rapidement, dans une crémerie de notre rue, et le soir, avant le dîner, j'allais retrouver Lucien, à son atelier. Il n'aimait pas qu'on vînt le voir, durant la pioche, comme il disait, et, la plupart du temps, il s'enfermait à double tour, voulant être seul, sans nul bruit autour de lui. Quand j'arrivais à l'heure habituelle, je le trouvais toujours devant sa toile fraîche de peinture, assis sur un escabeau bas, le corps tendu, ployé en avant, le menton dans les mains, et fumant avec rage une grosse pipe. Souvent il ne m'entendait pas entrer. Et, bien que je fusse là, près de lui, il semblait ne pas me voir; peut-être, ne me voyait-il pas — et il restait de longues minutes, silencieux, la figure grimaçante, les yeux emplis d'un feu sombre, à regarder sa toile.

— Ah! c'est toi! disait-il ensuite, du ton d'un homme ennuyé qu'on le dérange.

Il se levait, arpentait l'atelier d'un pas fébrile, heurtait sa pipe contre les murs, pour en faire tomber les cendres, et criait, de temps en temps :

— Cochon que je suis!… Salop!… Misérable salop!… Et dire pourtant que je sens ça!… que je comprends ça… et que jamais, jamais, je ne pourrai rendre ça!… et que jamais, jamais, je ne pourrai rendre rien, rien…

Puis, tout d'un coup, m'empoignant le bras rudement et m'amenant devant sa toile, il me demandait :

— Voyons, toi!… dis-moi… que penses-tu?… hein! Est-ce assez ignoble!

Son art me troublait, par son audace et par sa violence. Il m'impressionnait, me donnait de la terreur, presque, comme la vue d'un fou. Et je crois bien qu'il y avait de la folie éparse en ses toiles. C'étaient des arbres, dans le soleil couchant, avec des branches tordues et rouges comme des flammes; ou bien d'étranges nuits, des plaines invisibles, des silhouettes échevelées et vagabondes, sous des tournoiements d'étoiles, les danses de lune ivre et blafarde qui faisaient ressembler le ciel aux salles en clameurs d'un bastringue. C'étaient des faces d'énigme, des bouches de mystère, des projections de prunelles hagardes, vers on ne savait quelles douloureuses démences. Et c'était encore ceci qui m'obsédait comme la vision de la mort : un champ de blé immense, sous le soleil, un champ de blé dont on ne voyait pas la fin, et un tout petit faucheur, avec une grande faux, qui se hâtait, se hâtait, en vain, hélas! car on sentait que jamais il ne pourrait couper tout ce blé et que sa vie s'userait à cette impossible besogne, sans que le champ, sous le soleil, parût diminuer d'un sillon.

Je ne voyais que l'incohérence, le déséquilibre de ces imaginations excessives; et j'étais incapable — trop neuf aux émotions esthétiques — d'en goûter la beauté picturale et la grandeur décorative. Je répondais, timidement, d'une voix tremblée :

— C'est bien beau… Mais cela m'effraie un peu… Sans doute que je n'y connais rien… Mais je trouve ça exagéré… un peu.

Exagéré! Un mot qui me revenait de mon père, dont c'était l'habitude de juger ainsi les choses qui contenaient une parcelle d'émotion, un frisson de vie, une lueur de pensée, une pulsation d'amour.

Alors, à ce mot, Lucien s'emportait.

— Exagéré… mais l'art, imbécile, c'est une exagération… L'exagération, c'est une façon de sentir, de comprendre… C'est… c'est… chaque chose, chaque être… chaque ligne… tout ce que tu vois… contient un caractère latent, une beauté souvent invisible… Eh bien… l'art!… exagéré… Tu es un

idiot… c'est ignoble !… Voilà ce que c'est !… c'est rien !… Et je suis une brute !… allons dîner !…

Et d'un geste violent, il retournait sa toile contre le chevalet, quand il ne la crevait pas, d'un coup de poing furieux.

XVI

Après les journées de travail, alors que le soir tombait, lentement, sur nous, comme un rideau de théâtre sur un mauvais et inutile drame, Lucien avait, souvent, de ces conversations, ou plutôt de ces soliloques violents, inachevés et coupés de silence terrible. Je l'observais tandis qu'il parlait. Ce n'était plus le même Lucien, ce gentil et souple Lucien, que j'avais rencontré au pays, ni sa physionomie avenante et fine, ni ses yeux de claire, de mouvante lumière, ni cet air de sérénité jeune, par quoi, tout d'un coup, ma détresse s'était allégée, et qui m'avait attiré comme vers un asile de paix, de joie, et de force tranquille. De force et de joie!… Oh! pauvre, pauvre Lucien!

Je le revois, et cette vision qui, après tant d'années, ne m'a quitté un seul jour, me fait toujours mal. L'effort qu'il dépensait pour trouver ses mots et les prononcer lui couvrait le visage de plis durs, de contractions douloureuses, tel un vieillard ou bien un fou. Son regard m'effrayait en ces moments, son regard était pareil aux regards hallucinants des figures de ses toiles, il ressemblait aux ciels tourmentés et déments de ses paysages. Je n'osais rien dire, je ne savais rien dire. Tout ce que j'aurais pu dire — approbations timides, banales consolations — n'eût servi à rien, n'eût servi qu'à l'exaspérer davantage. Et je sentais que mon silence, que l'immobilité de mon silence l'exaspérait plus encore. Il en attendait sans doute un geste, un élan, une compréhension muette! Que faire? Une discussion technique eût ramené mon esprit vers de moins personnelles réflexions, vers des inquiétudes

générales. Mais il eût fallu savoir, et je ne savais rien, et j'étais incapable de me raisonner à moi-même les impressions ressenties devant l'étrange nouveauté de ses œuvres. Je ne connaissais, non plus, aucune des paroles qui rassurent et qui apaisent. En vain, je les cherchais dans mon cœur attristé, dans mon cœur affolé. Je ne les trouvais pas.

Et puis, une épouvante grandissait, chaque jour, en moi; une épouvante me secouait comme la rafale une pauvre petite tige grêle, une pauvre petite plante sans tuteur. Est-ce que l'art, c'était vraiment cette torture, cet enfer? Moi qui, dans mes rêves encore bien confus, il est vrai, me le représentais tel un grand apaisement, tel l'idéal et chimérique et infini paradis où l'homme ne crée que le bonheur?… Est-ce que, moi aussi, j'allais vivre, en ce perpétuel halètement, avec ce visage tordu de souffrance et cet œil convulsé où passait l'éclair livide de la folie?… Cette pensée me faisait froid dans le dos. Je n'aurais pas voulu être là, j'aurais voulu être ailleurs, loin, chaque fois que je voyais Lucien en proie à ces crises, j'avais envie de fuir, de retourner au pays où l'on ne rencontre que des faces humaines sans pensée, que des yeux humains sans reflets, des faces et des yeux pareils à des eaux mortes. Mais je n'osais pas fuir non plus, retenu malgré moi, par je ne sais quel mystérieux et horrible plaisir, au supplice d'être là. Et, dans l'atelier, la pénombre accrue me semblait, à chaque minute, plus tragique. Les objets s'y amplifiaient, sinistrement, s'exagéraient jusqu'à l'irréalité du cauchemar; les figures peintes, autour de moi, s'animaient d'une vie terrifiante, tendaient vers moi des regards surnaturels, des bouches vulvaires qu'un ricanement sanglant déchirait. Et les chevalets m'apportaient l'image d'atroces crucifiés. Alors, tout à coup, saisi par une peur physique, je criais :

— Lucien!… Lucien!… Je t'en prie!… Allons-nous-en d'ici!…

Dans la rue, je me calmais un peu et Lucien, aussi, peu à peu, se calmait. Son découragement prenait une forme moins sombre, un espoir, dans les travaux du lendemain, y glissait une petite lueur de confiance nouvelle et je voyais avec joie sa physionomie se détendre, les plis de sa peau, les contractions de sa bouche s'effacer. Quant à moi, le bruit de la rue, le mouvement de la ville, les boutiques éclairées, le coudoiement des passants,

finissaient par chasser de mon cerveau les fantômes. Lucien insinuait son bras sous le mien, et, tout en marchant, il disait d'une voix moins heurtée :

— La peinture!… Tu ne t'imagines pas, mon garçon, combien c'est difficile, et peut-être impossible!… Oui, souvent, j'ai pensé que ça pouvait être une mystification, comme tout le reste, d'ailleurs! qui sait?… Enfin!… Il y a deux choses, dans la peinture! Donner le caractère à ce que l'on peint… le dessin, si tu veux… Et puis, le métier!… Il y a le métier!… Ah! le métier!… Ainsi, tiens, par exemple… Tu es dans un jardin… Oui… Dans ce jardin il y a des fleurs, des groupes de fleurs, de couleur différente et hurlant l'une contre l'autre, je suppose… Bon!… Théoriquement tu vas t'imaginer que cela est inharmonique… En effet, cela devrait être inharmonique… Eh bien, pas du tout!… Dans la nature, c'est toujours beau. La nature se fiche des théories, elle!… et je vais t'expliquer pourquoi… La nature, ou, si tu aimes mieux, la lumière, fait une opération… Comment dirais-je?… chimique… Non, pas chimique… Enfin, n'importe… Toute seule, et sans que cela soit sensible à l'œil, elle ménage par d'invisibles juxtapositions de nuances, le passage d'un ton à un autre… Eh bien! c'est cet invisible passage que le peintre, pour arriver à une harmonie approximative, et nécessaire, doit voir et reconstituer sur sa toile. Il ne peut le faire qu'en divisant le ton… Oui, mais voilà… Ah! nom d'un chien!… Et, tu sais, ils ne se doutent pas de ça, à l'école…

Puis, brusquement, il s'interrompait et, me donnant un coup de coude, il disait :

— Mais quelle drôle de tête tu avais, tout à l'heure!… Et pourquoi voulais-tu t'en aller?… Tu étais malade?

Je lui avouais la peur qui m'avait saisi, je lui décrivais les étranges visions de l'atelier. Lucien exultait.

— Eh bien, voilà! c'est de l'art, mon petit… l'art, c'est ça!… Des visions?… mais tu es un enfant… tu as trouvé le caractère des choses de l'atelier, ni plus ni moins… Un chevalet comme une croix, comme un gibet!… Bravo!… c'est ça, c'est le caractère!… Tu as donné à cet objet, qui n'est rien, qui n'a pas une existence réelle, la forme des terreurs de ton esprit!… Demain, peut-être, tu verras autrement, tu le verras comme… une cathédrale… comme une grande fleur de soleil!… Il faut

bien te mettre dans la tête une vérité… un paysage… une figure… un objet quelconque, n'existent pas en soi… Ils n'existent seulement qu'en toi… Tu t'imagines qu'il y a des arbres, des plaines, des fleuves, des mers… Erreur, mon bonhomme… il n'y a rien de tout cela, ultérieurement du moins… tout cela est en toi, et c'est bien plus dur, il me semble… Un paysage, c'est un état de ton esprit, comme la colère, comme l'amour, comme le désespoir… Et la preuve c'est que, si tu peins le même paysage, un jour de gaieté, et un jour de tristesse, il ne se ressemble pas du tout. La nature, la nature!… Parbleu! je crois bien la nature!… Elle est admirable, la nature… admirable en ceci — écoute-moi bien — qu'elle n'existe pas, qu'elle n'est qu'une combinaison idéale et multiforme de ton cerveau, une émotion intérieure de ton âme!… Un arbre… un arbre!… Eh bien, quoi, un arbre?… Qu'est-ce que ça prouve?… Les naturalistes me font rire… Ils ne savent pas ce que c'est que la nature… Ils croient qu'un arbre est un arbre, et le même arbre!… Quels idiots!… Un arbre petit, mais c'est trente-six mille choses… C'est une bête, quelquefois… c'est, c'est… est-ce que je sais, moi?… c'est tout ce que tu vois, tout ce que tu sens, tout ce que tu comprends!… Je te dis cela très mal — mais je te dis la vérité, tout de même!…

Et il me secouait le bras, rudement, comme une branche, et il répétait :

— C'est évident, voyons!… Voyons, ça saute aux yeux.

Ces paroles où je relevais tant d'incohérences, tant de contradictions, ne me rassuraient pas. Mais elles se dissipaient, vite, dans l'air, et je n'en retenais qu'un bruit discord, comme le son de la corne du fontainier, qui va se perdant dans les rumeurs de la ville.

Nous arrivions ainsi, lui grisé de ses paroles, moi étourdi de les entendre, à la pension où nous avions coutume de dîner, le soir. Une petite pension modeste et morne, fréquentée par des employés de ministère, et de vagues bourgeois sans famille. Lucien l'avait choisie telle pour « changer d'air », disait-il. Il évitait, autant qu'il pouvait, les crémeries artistiques, les cafés littéraires. C'était une sorte de repos intellectuel, une trêve aux préoccupations « qui lui cassaient la tête et lui brisaient l'estomac ». Et, avec les habitués, il s'entretenait gaiement de choses bêtes, de politique, de cuisine, de femmes.

— Des têtes de veau ! m'avait-il dit, le premier soir… Mais tragiques, tu verras ! Des Daumier… Moi je ne trouve rien de terrible comme un bourgeois, gras et chauve !… Toute la férocité humaine est là, mon garçon. Et c'est d'un dessin !… C'est comme Delacroix qui a fait d'Hamlet un petit godelureau sentimental et romantique… une gueule de coiffeur amoureux, maigre, avec de grands yeux caves… Mais c'est idiot !… Regarde l'Hamlet de Shakespeare… À la bonne heure !… Un gros homme bedonnant, soufflé de graisse pâle et lourd de bière… Un Danois, quoi !… Et les vois-tu ces yeux énigmatiques, ces yeux hagards, ces yeux de douloureux fumiste… les vois-tu, à travers le bridement des paupières, dans la fadeur de cette face grasse et de ces cheveux filasse ?… Brrr !… Oui, mais voilà, Delacroix, avec tout son génie, vivait dans une époque bête… bête… Tiens !… Hugo !… Ce qu'il me rase, celui-là !… Mais qu'est-ce qu'il a vu ?… Qu'est-ce qu'il a compris ?… J'aime mieux le vent dans les pins, et les orgues dans les églises… Au moins, ça ne fait pas de discours, et ça dit quelque chose… Mazette !…

Nous restions là, deux heures. Lucien riait aux calembours des bourgeois, et il pinçait les cuisses de la bonne, quand celle-ci passait près de lui. Il avait une tenue vulgaire qui me faisait de la peine. Mais j'aimais encore mieux le voir ainsi.

— Ah ! Monsieur Lucien ! minaudait la bonne… Finissez donc, à la fin !

Et Lucien, avec un geste grossier et bon enfant, répondait :

— C'est pour rire, ma petite chatte… Moi, tu sais, je ne couche qu'avec ma peinture… Et ça suffit à mon tempérament…

XVII

En quittant la table d'hôte, nous rentrions chez nous, par de longs détours à travers Paris. Lucien aimait, surtout, les flânes, le soir, sur les quais anuités. Les paysages nocturnes l'impressionnaient étrangement. Il marchait dans la nuit, ainsi qu'un prêtre dans une chapelle, avec une lenteur attentive et respectueuse. Tous ses sens en éveil frémissaient ; son esprit était tendu jusqu'à l'extase. Il sentait réellement la nuit, il la touchait, il la buvait, comme le vin du calice.

Et, de temps en temps, pour exprimer son enthousiasme, il disait :

— Ah ! nom d'un chien !…

Puis entre des silences :

— Les valeurs de ça, hein ?… Comment rendre ça, le sais-tu, toi ?… Et les valeurs, ce n'est pas le tout !… Mais l'odeur… Oui, l'odeur de la nuit !… As-tu senti la nuit, toi ?… La sens-tu ?…

Et il reniflait l'air avec un grand bruit de narines.

— Ça sent ? C'est drôle… Ça sent, comme un chat qui a dormi dans du foin…

Et il passait ces mains dans l'air, comme sur un dos de bête, avec de lents gestes caressants :

— Et c'est doux comme une fourrure !… Ah ! nom d'un chien !

Ensuite, il demeurait des quarts d'heure silencieux, ne répondant même pas aux questions que je lui adressais, et il se livrait à des gesticulations éperdues, dont le sens m'échappait.

Un jour, je me rappelle, il s'accouda sur le parapet d'un pont. Je fis comme lui. Et nous restâmes longtemps ainsi, sans bouger, sans parler. Au-dessous de nous, le fleuve noir roulait ses eaux toutes pailletées de lueurs courtes, toutes moirées de reflets changeants comme une robe de bal; les maisons profilaient leurs masses parallèles dans des perspectives de ténèbres, frottées de clartés tremblotantes; au loin, les arcs constellés des ponts réfléchissaient dans l'onde leurs lumières qui serpentaient en zigzags tronqués et mouvants, ou bien s'enfonçaient en colonnades incandescentes, dans des profondeurs infinies, dans des ciels renversés, couleur de cuivre. Et des silhouettes violentes se dressaient çà et là, sur des fonds de pâle firmament, et des silhouettes indécises, ombres sur de l'ombre, glissaient, sans bruit, sur le fleuve.

— C'est beau, ça, hein?… me demanda Lucien.

— Oui, c'est beau!… répondis-je machinalement, et sans conviction, car, en présence de Lucien, je ne pouvais plus avoir une sensation personnelle. Il m'absorbait tellement que rien, au-dehors de lui, n'existait plus pour moi. Il avait tellement dérouté mon esprit que je n'osais plus suivre une idée, ni jouir d'un spectacle, sans éprouver la crainte que ce ne fût pas de l'art. Je redoutais par-dessus tout qu'il me demandât de lui expliquer, comme cela lui arrivait souvent, pourquoi je trouvais une chose belle.

Il répéta sa question.

— Alors, tu trouves ça beau?…

— Mais oui!

— Eh bien, mon garçon… sais-tu à quoi je pense?

— Non, Lucien…

— Eh bien, mon garçon… je pense que nous crevons de ça…

Si habitué que je fusse aux aigres paroles de mon ami, je levai la tête, vers lui, avec, dans les yeux, un point d'interrogation inquiet.

— Ça quoi? dis-je… Que dis-tu?

— Je dis, la Ville!… prononça Lucien, qui décrivit, dans l'air, un geste, dont l'amplitude embrassa Paris tout entier.

La Seine chantait doucement, autour des piles du pont; l'appel lointain d'une trompette de tramway vint mourir entre les parapets…

— Pourquoi dis-tu ça, Lucien?

— Parce qu'il faut que Paris saute… Parce qu'il faut que toutes les villes sautent…

— Pourquoi dis-tu ça, Lucien ? répétai-je.

— Parce que je ne suis pas heureux !… Es-tu heureux, toi ?… Et crois-tu qu'ils sont heureux les deux millions d'êtres qui sont ici, et qui vont, on ne sait où, et qui veulent on ne sait quoi ?… Et il n'y aura un bel art, c'est-à-dire une belle vie, car tout se tient… que lorsque Paris ne sera plus…

Il se redressa, tourna le dos au fleuve, et s'asseyant sur la pierre, il posa ses mains sur mon épaule…

— Tout ce qu'il y a de fort, tout ce qu'il y a de bon, Paris l'appelle et le dévore… Des meilleurs, Paris ne fait que des fous ou des crapules… Moi, je sens que je deviens fou, ici… Paris me mange le cerveau, me mange le cœur, me rompt les bras… On ne sera heureux que lorsqu'il n'y aura plus que des champs, des plaines, des forêts…

Lucien était incapable de suivre longtemps un raisonnement. Il passait d'une idée à une autre, sans ménagement, avec une rapidité qui rendait souvent ses conversations difficiles à comprendre. Ou bien ses idées ne s'associaient qu'au moyen d'ellipses qui m'en cachaient le lien intérieur. Il me demanda tout à coup :

— Est-ce que je t'ai montré mon étude : *Le Fumier* ?

— Non !

— Comment, je ne t'ai pas montré ça ?… Ce n'est rien… C'est tout simplement un champ, à l'automne, au moment des labours, et au milieu, un gros tas de fumier… Eh bien ! mon garçon, quand j'ai peint ça… je me rappelle… Ah ! nom d'un chien !… As-tu quelquefois regardé du fumier ?… C'est d'un mystère ! Figure-toi… un tas d'ordures, d'abord, avec des machines… et puis, quand on cligne de l'œil, voilà que le tas s'anime, grandit, se soulève, grouille, devient vivant… et de combien de vies ?… Des formes apparaissent, des formes de fleurs, d'êtres, qui brisent la coque de leur embryon… C'est une folie de germination merveilleuse, une féerie de flores, de faunes, de chevelures, un éclatement de vie splendide !… J'ai essayé de rendre ça, dans le sentiment… mais va te faire fiche !… Eh bien ! vois-tu, j'ai besoin de revoir du fumier… de la terre, des mottes de terre,

hein ?… Je vais partir, demain… pour un mois, pour deux mois… Je vais aller je ne sais où… très loin, peut-être…

— J'irai avec toi, Lucien ! suppliai-je.

— Non, non !… Il faut que je sois seul… Quand je suis comme ça, il ne faut pas que je parle… Tu travailleras pendant ce temps-là…

Nous rentrâmes chez nous, sans rien dire… J'accompagnai Lucien à l'atelier, où il prépara une petite valise, sa caisse de toiles et de couleurs… Il s'interrompit, plusieurs fois, de sa besogne pour me dire…

— Et tu verras !… Paris sautera… Quand les gens auront fini de venir de leurs forêts, de leurs montagnes, de leurs plaines, se briser le crâne contre ses pierres, il sautera… je te le dis !… Et il n'en restera plus que l'odeur… Un grand poète dit : « L'endroit où il y a eu un théâtre, sent comme un rat crevé sous un parquet… » Pour une ville… mettons comme un bourgeois crevé dans sa cave… Et ce sera tout… Allons, petit, va te coucher… Embrasse-moi… À bientôt.

En effet, le lendemain Lucien partit… Il était gai comme un oiseau qui, le matin, s'égosille dans un sorbier.

XVIII

J'avais tellement l'habitude de vivre avec Lucien, d'agir et de penser par lui, que, une fois redevenu seul et privé de mon guide, il me sembla que j'étais, de nouveau, perdu dans un désert; et Paris, sans Lucien, me fut aussi triste, aussi vide que la grande maison de là-bas, après la mort de mes parents. Malgré mon horreur de la solitude, je ne voulus point aller prendre mes repas aux endroits coutumiers, par timidité naturelle, et aussi par dégoût des plaisanteries dont s'ornait la conversation à cette table d'employés que l'émulation d'être avec un artiste incitait aux rires canailles, aux familiarités gênantes.

Pour rien au monde, non plus, je n'eusse consenti à me rendre, le soir, dans le café où Lucien m'avait conduit plusieurs fois et présenté à quelques jeunes artistes, à quelques jeunes écrivains, ses amis, qui s'y réunissaient quotidiennement. Je n'avais encore, parmi ces naissantes et intimidantes gloires, nulle amitié. N'osant pas parler, gauche de mouvements, mal initié aux questions transcendantes qui se résolvaient là, je sentais très bien que, dans ce milieu de théories combatives et de furibondes esthétiques, je n'étais qu'un intrus assez ridicule, et j'y comptais pour moins que la banquette gluante sur laquelle j'étais affalé, ou le bock vide, raflé sur la table, par un grand geste de poète, affirmateur d'idéal.

Durant l'absence de Lucien, je résolus de ne voir personne, et de ne pas sortir, hormis le soir, où l'habitude me ramenait aux endroits favoris de nos promenades nocturnes. Lucien m'avait

confié les clés de son atelier. C'est là, dans cette pièce toute pleine de lui, toute grimaçante de lui, que je passai mes journées. Dans cette chambre de sa torture journalière, j'essayai de me mettre au travail, avec ardeur. Lorsque Lucien reviendrait, je voulais lui montrer quelque chose de moi. Mais le travail me fut une terrible peine, car mon esprit était vide de moi, et c'est Lucien que je retrouvais au fond des choses que je tentais de décrire, des idées que j'essayais d'exprimer, un Lucien anémié, essoufflé, impuissant. Et tel était mon détraquement cérébral, par suite de la substitution d'une autre personnalité à la mienne, que je ne pouvais plus considérer le plus banal objet avec tranquillité. Je ne pouvais voir un balai, un porte-plume, par exemple, sans m'ingénier à en faire surgir tout un monde de cauchemars, d'en tirer des analogies effarantes et surnaturelles, et sans entendre une voix intérieure, qui était la mienne et celle de Lucien étrangement confondues, me crier : « C'est cela… Encore… Cherche encore plus de mystère et plus de terreur!… C'est le caractère… c'est l'art! » À ces jeux, mon imagination s'épuisait ; mon cerveau sans cesse tendu vers d'impossibles combinaisons de formes, s'endolorissait. Et après de vaines luttes contre ces fantômes, les membres rompus, la tête engourdie, je tombais dans des prostrations, semblables à la mort. C'était, en moi et autour de moi, comme un immense abîme blanchâtre, comme un grand ciel immobile, que traversaient, de temps en temps, des vols d'oiseaux chimériques, des fuites de bêtes éperdues, métamorphoses de mes pensées en déroute.

Au lieu de me retremper, de me rafraîchir dans un bain de vie, de rappeler à moi les souvenirs ingénus, les douces ironies de mon enfance, les émotions des paysages d'autrefois, simples et tranquilles, je m'enfonçais, chaque jour, chaque heure, davantage, dans cette fièvre mauvaise. La nuit venue, comme une chauve-souris, je m'arrachais à mon trou d'ombre, et j'allais le long des quais, sur les ponts, partout où Lucien et moi avions passé des heures de morne rêverie, j'allais revoir l'obscurité inquiète, chercher au tremblement des eaux noires, pailletées de lumières, les cris douloureux, les cris affolés qu'y avait jetés Lucien. Je rentrais tard, brisé, les jambes molles, la gorge serrée par une indicible angoisse, et je m'endormais d'un sommeil pénible, d'un sommeil de malade que dévore la fièvre.

Et c'est à cette époque que, pour la première fois, mon cœur s'éveilla à l'amour.

Pauvre petite Julia ! Frêle et lente, et très blonde, avec une figure pâle de fleur enfermée. Oh ! que ses mains étaient blanches et qu'il était doux, son regard, un regard de malade qui cherche à surprendre dans les autres regards le secret fatal que les lèvres ne disent pas ! Regard triste et ingénu, et pourtant coquet, et pourtant plein d'amour ! Comme je l'aimai, la première fois qu'il se posa sur moi, comme un oiseau se pose sur une branche morte !

Julia était la fille de nos concierges. Jusqu'ici elle avait travaillé chez une couturière ; mais elle était trop faible et souffrante, on ne savait de quoi. Ses parents l'avaient reprise chez eux. C'était elle qui, tout le jour, gardait la loge. La mère faisait des ménages ; le père était garçon de bureau, dans une maison de banque. Flexible et jolie, et souriante, elle répondait à tous les gens qui venaient, et tous les gens s'attardaient un peu, heureux de la regarder. On eût dit que sa seule présence eût chassé l'odeur fade de graisse dont la loge étroite était ordinairement pleine, et qu'elle y mettait un parfum de fraîche et jeune fleur. Chaque fois que je sortais ou que je rentrais, je pénétrais dans cette loge, où je la trouvais presque toujours seule, et je lui demandais s'il n'y avait pas de lettres pour moi, ou pour Lucien… Et, après sa réponse, je restais là, debout devant elle, sans plus rien dire, un peu étonné de mon audace et gêné de mon silence. Elle non plus ne disait rien. Elle se mettait à ranger de petits bibelots, de pauvres petits bibelots, sur une étagère, ou à épousseter, avec un plumeau, les cadres des chromolithographies qui ornaient les murs. Et je sentais mon cœur se fondre, en des délices inconnues, à voir, sur la nuque ivoirine de Julia, frémir les mèches blondes.

— Eh bien, au revoir, Mademoiselle Julia.

— Au revoir, Monsieur !

— Et s'il nous vient des lettres, ne les faites pas monter… je les prendrai…

— Bien, Monsieur.

— Allons, au revoir, Mademoiselle Julia.

— Au revoir, Monsieur !…

Et il me semblait que son sourire avait une ironie légère et charmante, et aussi une compréhension de tout ce que ma

bouche ne disait pas, mais qui était dans la gaucherie de mes gestes, dans la timidité de mes yeux.

Un jour elle me dit :

— Oh ! Monsieur, je serais si heureuse si vous vouliez me prêter des livres.

Mon cœur battit avec violence. Cette phrase me fut comme un baiser… Je balbutiai :

— Je n'ai pas de livres… Mais j'en aurai, Mademoiselle Julia… Quels livres voulez-vous que je vous donne ?

J'avais repris un peu d'assurance.

— Je ne sais pas, moi… de beaux livres qui font pleurer ! dit-elle.

— Des livres d'amour, n'est-ce pas ?

Et de prononcer ce mot : « amour », le rouge me monta à la figure. Julia eut une expression de joie qui illumina tout son visage…

— Oh ! oui ! des livres d'amour !… des livres comme on m'en prêtait à l'atelier !

Un sang plus chaud coulait dans mes veines ; je sentais mes muscles plus forts et capables d'une étreinte virile.

— Je vais vous chercher des livres ! dis-je d'une voix résolue et brave.

Je partis, comme un héros qui va conquérir un monde nouveau.

Quand je revins, chargé de volumes, la mère était dans la loge, je n'osai pas y entrer et je remontai dans l'atelier de Lucien.

Ce jour-là je n'eus pas à lutter contre les fantômes. Toutes les formes étaient divines, toutes les couleurs radieuses. C'était, en moi, comme un jaillissement de fleurs magnifiques et pures, c'était, sur moi, comme une ondée de parfums…

Et je ne cessai de me répéter cette phrase de Julia, cette phrase qui m'était une révélation de l'amour.

— De beaux livres qui font pleurer !…

XIX

Cet enthousiasme dura plusieurs jours. Pendant cette période d'exaltation, je ne songeais pas, un instant, à en tirer des artifices littéraires, ni à rechercher « le caractère artiste » des sensations nouvelles et violentes que j'éprouvais en mon âme. J'en jouissais inintellectuellement et complètement, comme le bœuf jouit de l'herbe vernale où il enfouit ses fanons. L'image de Lucien, elle-même, s'abolissait; et les toiles de l'atelier, si désespérantes, se recouvraient d'un voile d'espoir.

Dans le cénacle du petit café, j'avais entendu les jeunes poètes célébrer l'amour des grandes courtisanes et des princesses. On n'y parlait que d'étoffes d'or, de plis de brocart, et de chrysoprases, on n'y évoquait que des figures altières et voluptueuses irradiant, sur les décors royaux et les fonds de vitrail, leur chair glorieuse. Pour eux l'amour n'était qu'un paysage somptueux avec des lacs, des gondoles, des armures, des donjons, des escaliers de marbre où glissent les traînes froufroutantes. Mon bonheur à moi était que celle que j'aimais fût humble et pauvre. Elle était jolie — du moins elle me semblait telle. Mais je l'aurais voulue laide, pour l'aimer davantage.

Mes journées s'écoulèrent, presque tout entières, dans cette loge sombre et mal tenue, que mon imagination surexcitée transformait en un incomparable palais. Lorsque les locataires, les visiteurs, les fournisseurs venaient interrompre nos extases, je me cachais, le cœur battant, dans l'étroite pièce voisine qui servait de cuisine. Là, sur un petit fourneau de fonte graisseuse, bouillait

toujours le miroton familial; sur une planche, dans une assiette ébréchée, saignait un morceau de rate et des torchons noirs pendaient partout. Je ne voyais pas ces vulgaires détails, qui eussent déconcerté les jeunes poètes; la présence de Julia anoblissait toutes ces choses d'une intimité si misérable, et cette cuisine sordide m'était plus mystérieuse qu'une chapelle. De cette chapelle, où les émanations obstinées des fritures remplaçaient l'encens, j'observais Julia répondant aux visiteurs; et ses mèches blondes, les coquets sourires de sa bouche, l'inflexion charmante de sa taille longue, ses doigts appuyés au bouton de la porte, m'emplissaient de rêves indicibles et de surnaturel amour. Oh! que j'ai aimé son triste corsage de taffetas déchiré, et les passementeries foncées, qui l'ornaient, et cette nuque courbée, si touchante! malgré le trait de… comment dirais-je! — le trait de crasse — pauvre Julia! — qui la cernait à hauteur du col! Elle n'était pas très soignée, non!… Mais elle était si douce, si bonne, si tendre!

Ce qui me gênait, c'est qu'auprès d'elle, je ne savais quoi dire. Mon cœur était plein de choses inexprimables; il n'y avait pas de mots pour décrire ce que je ressentais. Aussi, la plupart du temps, nous restions silencieux; mais qu'il était éloquent, ce silence, servi par le muet et ardent langage de nos regards! Ce n'est que dans l'atelier, seul, que je retrouvais la possession de moi-même, et la liberté de mes facultés déclamatoires. Je parlais à Julia absente, avec une abondance extraordinaire de phrases passionnées, je me traînais à ses genoux, j'enlaçais sa taille, et de supplications en sanglots, d'ivresses verbales en hardiesses de gestes, nous en arrivions à confondre nos baisers et à nous envoler, tous les deux, vers des paradis inconnus et merveilleux!… De ces supercheries de l'amour où je remplissais les deux rôles, je revenais toujours un peu triste et dégoûté. Il y avait, succédant à l'exaltation, un moment de dépression terrible, où l'idole m'apparaissait découronnée de son idéal, où je ressentais vivement le ridicule de ma pantomime solitaire.

— Si Lucien m'avait vu! me disais-je alors… s'il savait que je passe mes journées dans cette loge!

Et la honte me montait au visage, en ondes rouges et brûlantes.

Mais il me suffisait de redescendre, d'apercevoir Julia, à travers les rideaux de la loge, pour reconquérir tout mon enthousiasme et repartir dans le bleu des rêves.

Nos conversations — coupées de longs silences — roulaient presque exclusivement sur les romans que j'avais donnés à Julia. Julia me racontait toutes les péripéties de ces drames que j'ignorais. Elle mettait à ces récits une passion, un décousu, une telle abjection d'esprit, une telle vulgarité de sentimentalisme que, dans toutes les autres circonstances, cela m'eût paru d'un comique souverain, et d'un irrésistible ridicule. Je ne songeais pas à rire, à ce nouvel épisode du *Roman chez la portière.* Au contraire, mon émotion était, tout naturellement, celle de Julia. Nous avions les mêmes battements de cœur, les mêmes soulèvements d'admiration, les mêmes indignations, les mêmes immenses pitiés. Je me souviens d'une comtesse adultère qui nous arracha bien des larmes.

Un après-midi, Julia me narrait languissamment une scène palpitante. Il s'agissait encore d'une comtesse et de son amant. La scène était passionnée et délicate à dire, Julia prenait des circonlocutions embarrassées… Arrivée au moment définitif, elle se pencha sur sa chaise, allongea ses mains sur sa robe et se tut, tout à coup.

— Eh bien! Julia?… Pourquoi ne continuez-vous pas? demandai-je.

— Parce que… je ne peux pas dire ces choses-là… vous ne m'aimeriez plus…

— Oh! Julia!… Je vous en prie!… continuez!… Moi, ne plus vous aimer!… c'est de la folie.

— Si!… Si!… Si!…

— Julia!… ma petite Julia!… Je vous… je t'en prie!

— Non!… Non!… Non!…

Elle avait la bouche ouverte, les lèvres frémissantes… Ses narines dilatées semblaient aspirer d'étranges parfums, et ses yeux s'emplissaient de flammes courtes et vives. Je lui pris la main, je la serrai :

— Julia! répétai-je d'une voix profonde et grave.

Elle ne répondit pas. Mais sa main serra ma main.

— Julia! criai-je d'une voix rauque.

Et comme sous le coup d'une brusque ivresse, tout tourna, tout chancela autour de moi. Sans que je raisonnasse mes mouvements, ma main délaissant sa main, s'égara sur sa chair en un geste violateur. Julia jeta un cri, et se défendant, et me repoussant, elle couvrit ensuite son visage de ses mains.

— Oh!… Oh!… Oh!… fit-elle.

J'étais demeuré interdit de ma hardiesse… Je détournai la tête, et mes bras retombèrent au long de mon corps, inertes. Pourtant, je balbutiai…

— Julia!… je vous ai fait de la peine…

— Oh! oh! oh!… fit-elle encore…

— Julia!… pardonnez-moi…

— Oh! oh! oh!… fit-elle toujours…

Je suppliai :

— Julia!… Julia!… Julia!… Je ne suis pas méchant!… Ne pensez plus à ça… Jamais… jamais… jamais je ne vous reparlerai de ça!… C'est fini… je vous jure que c'est fini!… Pardonnez-moi!… J'ai été fou… mais c'est fini!…

J'osai alors la regarder timidement, peureusement…

Elle avait toujours son visage caché dans ses mains, sa nuque penchée, sa nuque innocente où jouaient les mèches blondes, les virginales mèches blondes, me fut comme un reproche violent de ma brutalité! Et mon cœur connut toutes les délices, toutes les sublimes délices du repentir.

— Donnez-moi votre main, Mademoiselle Julia, prononçai-je solennellement… Vous n'avez plus rien à craindre de moi…

— Est-ce bien vrai? dit-elle.

— Je vous le jure!

— C'est si vilain, ce que vous avez fait!… Ici, chez ma mère!… Et le monde qui pouvait venir!…

Elle découvrit son visage. Ses yeux, un peu rouges, n'exprimaient plus ni la honte, ni l'horreur, ni l'étonnement. Je fus même un peu déçu par l'air d'ironie qu'ils me marquèrent… Pourtant elle me donna sa main, que je tins dans la mienne, quelques secondes.

— Au revoir, Mademoiselle Julia.

— Au revoir, Monsieur…

Et je remontai à l'atelier, l'esprit vague, ne sachant plus quels sentiments étaient en moi.

XX

Au milieu de ces préoccupations nouvelles, je reçus, de Lucien, la lettre suivante :

Écluses de Porte-Joie

Dès que tu auras lu cette lettre, cher petit, fais un paquet de tout ce qui me reste, à l'atelier, de tubes et de toiles blanches. Tu me l'adresseras au café de la Marine, Écluses de Porte-Joie. Un joli nom, hein ? et qui rassure ! Un pays admirable où l'on doit être heureux, si le nom ne ment pas, comme l'enthousiasme. Porte-Joie ! C'est là que je suis, pour l'instant ; là que je vais demeurer un mois encore, peut-être plus longtemps, peut-être toujours, car il m'a poussé, dans la tête, des projets considérables, et je suis dans l'attente de vertigineux événements qui te confondront, s'ils arrivent. Je ne puis t'en dire davantage, aujourd'hui. Contente-toi de rêver sur ce que je ne te dis point. Ne va pas t'imaginer surtout qu'il y a une femme dans cette aventure. Tu connais mes idées à ce propos. Les femmes, ah ! non !… C'est trop inesthétique !

Tu trouveras, épinglés à cette lettre, deux billets de cent francs. Avec cet argent, tu paieras mon terme, le mois de la concierge, et le marchand de couleurs, qui te présentera sa note, vers le 15. Elle est de quatre-vingt-trois francs. Tu feras le garçon avec le reste. J'ai calculé qu'il te restera soixante-dix centimes… Ohé !… Ohé !…

Voilà pour les affaires sérieuses.

Autre chose, maintenant.

Depuis que je t'ai quitté, j'ai beaucoup marché, et j'ai rencontré des motifs inouïs, des paysages épatants, un entre autres, mazette ! Figure-toi dans une vallée resserrée, entre des coteaux, moitié craie rose, moitié pins, et d'une merveilleuse ondulation, la Seine très large. Parmi les eaux laiteuses, sous le ciel doux, des quantités de petites îles plantées de peupliers. De loin, à mi-côte, cela ressemble à de vagabondes cathédrales, à de gigantesques escadres, ou plutôt à des Atlantides, victorieuses de leur engloutissement séculaire, et resurgies, des fonds noirs de fucus, dans l'éclatant soleil de la vie. Oui, mais va donc rendre la majesté de ça !

J'ai beaucoup peint aussi, et n'ai fait que d'innommables saloperies. Presque toutes mes toiles, je les ai crevées de rage, sauf deux esquisses, qui ne sont pas trop mal, et qui me serviront, plus tard, pour un grand décor que je rêve. Du moins, j'aime à me consoler avec cette illusion. En ai-je rêvé, comme cela, des choses qui jamais ne se réaliseront !

À propos de ces deux esquisses, figure-toi que je rentrais, avec tout mon attirail. Pour monter dans ma chambre, il faut que je traverse la grande salle du café. Il y avait là un bourgeois. Les bourgeois sont rares dans ces parages. Il y a trop d'air, trop de vent, trop de ciel pour eux, ils ne pourraient pas vivre dans cette lumière et dans cette beauté. C'était un bourgeois d'un pays voisin. Il avait des bottes jaunes, armées d'éperons, une cravache, et, peut-être, un cheval, attaché à l'anneau, dans la cour. Mais je n'ai pas vu le cheval. Sans penser à mal, sans nulle intention agressive, je dépose contre une chaise, la face au jour, mes toiles qui m'embarrassaient. D'abord, le bourgeois ne les vit point. Il était fort occupé à réclamer, en termes autoritaires, un vermouth qu'on tardait à lui servir. Et l'intrusion d'un personnage suspect, mal vêtu et barbouillé de peinture, comme j'étais alors, n'était pas faite pour le calmer. En même temps qu'il maugréait contre la bonne, il me dévisageait avec mépris. Tout à coup, il aperçoit, contre la chaise, les esquisses, les grands sabrages de vermillon, les tourbillonnantes virgules de jaune. Et ce fut comme s'il venait de recevoir un coup de pied au derrière. Dans une série de mouvements rapides, expressifs et simultanés, voilà que le malheu-

reux bourgeois qui se remonte les épaules en avant, se renverse l'échine en arrière, rentre les fesses, qu'il empoigne à deux mains, se tord la bouche, se convulse les yeux, dans la plus horrible grimace que puisse inventer un singe. Puis, comme la bonne lui apportait, en cette pathétique seconde, son vermouth, il l'avale d'un trait, et de travers, s'enroue, s'ébroue, éternue, et s'enfuit, les fesses serrées, de nouveau protégées contre les bottes idéales, par la double cuirasse de ses mains. Pendant quelques minutes, j'ai tiré vanité de la foudroyante sincérité de ce mouvement évidemment réflexe et pourtant puissamment critique. Mais plus tard, seul, dans ma chambre, en face de ces toiles, je me suis dit que ce bourgeois, après tout, avait raison, et que cette peinture était ignoble.

Je me sens, cher petit, de plus en plus dégoûté de moi-même. À mesure que je pénètre plus profond dans la nature, dans l'inexprimable et surnaturel mystère qu'est la nature, j'éprouve combien je suis faible et impuissant devant de telles beautés. La nature, on peut encore la concevoir vaguement, avec son cerveau, peut-être, mais l'exprimer avec cet outil gauche, lourd et infidèle qu'est la main, voilà qui est, je crois, au-dessus des forces humaines. Et puis, pourquoi faire ? qu'importe à la si misérable humanité que je peigne des peupliers, en rouge, en jaune, en bleu ou en vert, et que je distribue tranquillement des violets et des orangés, pour simuler l'eau d'un fleuve, et l'impondérable éther d'un ciel, alors que, dans la vie, à chaque pas, on se heurte à de monstrueuses iniquités, à d'inacceptables douleurs. Est-ce avec mon pinceau que je les détruirai, est-ce avec mon couteau que je les guérirai ! Oui, je souffre cruellement, à l'idée de plus en plus ancrée en moi que l'art n'est peut-être qu'une duperie, une imbécile mystification, et quelque chose de pire encore : une lâche et hypocrite désertion du devoir social !

À la campagne, dans les petits villages silencieux, où l'homme est moins dense et moins caché que dans les grandes villes impersonnelles et hurlantes, on voit mieux tout ce qui pèse sur lui, tout ce qui l'écrase ; on se rend compte davantage de la servitude effroyable à laquelle il est condamné, éternel forçat…

Tiens ! l'autre jour, j'ai rencontré un petit vieux qui se lamentait. Et voici ce qu'il me raconta. Il réparait, un matin, le mur de sa chaumière qui borde la route. L'agent-voyer vint à passer, et

lui dressa un procès-verbal. Il paraît — le croirais-tu ? — qu'on n'a pas le droit de remettre une pierre à son mur qui tombe, sans y être préalablement autorisé par le préfet. Le pauvre bonhomme a dû interrompre son travail, et il paiera cent francs d'amende, pour avoir commis le crime de coller, contre son mur en ruine, deux truelles de mortier. Et ce qu'il était beau, derrière sa barrière, le vieux paysan, quand il me narrait ses malheurs ! Et le ton fané de sa blouse bleue !… Un coin de ciel d'avril !

Et c'est comme ça toujours. L'homme n'a pas le droit de marcher vers la joie, d'étreindre le bonheur, de penser, d'imaginer, de créer, de sentir même. C'est épouvantable quand on y réfléchit… Dès que l'homme s'éveille à la conscience, dès qu'il reconnaît qu'il a des jambes et qu'il veut marcher vers quelque part, l'État arrive et lui brise les jambes d'un coup de bâton. Mais l'homme a des bras, s'il ne peut plus marcher, il peut étreindre quelque chose. Alors l'État revient et lui brise les bras d'un coup de bâton. L'homme gît à terre. Mais il a un cerveau qui le rend toujours redoutable, car il peut penser, il peut rêver, là germe et florit l'idée de la rédemption humaine, là s'épanouit la fleur sublime de la révolte. Alors l'État revient une troisième fois, fend, d'un coup de maillet, le crâne de l'homme, et lui dit : « Maintenant, tu es un bon citoyen. »

Oui ! j'aime les pauvres gens, je les aime d'une tendresse immense, comme la douleur humaine. Je les aime, non pas seulement parce qu'ils sont beaux de ligne et d'accent, mais parce que toute l'infamie sociale s'avive aux apophyses de leur ossature, aux callus de leurs mains, et je voudrais… Ah ! je ne sais pas ce que je voudrais… Mais je sens qu'il y a quelque chose de plus beau, peut-être, de plus grand que l'art… l'amour !

Enfin, voilà ! Tout cela ne m'empêchera pas de me remettre au travail avec acharnement !

Je t'embrasse.

LUCIEN.

P.S. Dès que l'événement se sera produit, je t'écrirai. N'oublie pas le terme, la concierge et le marchand de couleurs. Tu sais combien j'ai horreur des réclamations. Je compte sur toi.

Cette lettre me laissa tout triste. J'avais le cœur bien gros en achevant de la lire. Car il n'y avait pas un mot pour moi, pas un mot de tendre intérêt, pas un mot de curiosité même, sur ma vie… Je sentis au cœur comme une morsure de la jalousie… Et, pendant une minute, il me sembla que je n'aimais plus Lucien.

XXI

Le malaise ou, pour mieux dire, la sorte de déception que me causa la lettre de Lucien dura plusieurs jours. J'en souffris beaucoup, et les réflexions que, forcément, elle me suggéra, me troublèrent fort dans mon amitié et, surtout, dans la conception plus raisonnable et terre à terre, qu'au fond de moi-même, et sans oser me l'avouer, je me faisais de l'art et de la vie. Sous la couche de sensibilité plus fine, par laquelle j'avais cru longtemps me différencier de mes parents, je retrouvai la même infériorité intellectuelle d'où j'étais né, les mêmes tics héréditaires, la même petite âme bourgeoise et peureuse, inapte aux grandes exaltations de la pensée. Je compris mieux alors combien Lucien, avec ses visions exaspérées de toutes choses, m'était dangereux, et combien il me violentait jusque dans mes propres sensations si normales, si tranquilles. Il m'emmenait avec lui, dans une voie terrible, où il n'y avait pour aboutissement que le désespoir, car il y poursuivait, et m'obligeait à y poursuivre avec lui, d'inadmissibles chimères, à l'existence desquelles il n'était pas bien sûr de croire. Je ne voulus pas approfondir ce problème. Trop de questions, d'effrayantes questions s'y reliaient, et j'avais déjà pris le parti d'écarter de moi toutes les préoccupations gênantes, tout ce qui pouvait assombrir, d'un nuage menaçant, le calme apparent de ma vie.

Un matin que je m'étais senti davantage délivré des influences, en quelque sorte diaboliques, qui faisaient de mon âme l'ombre même de l'âme de Lucien, je désirai jouir de moi,

jouir de la vie perçue par moi. Je résolus de passer toute une journée à flâner par les rues, à regarder les êtres et les choses, non plus à travers les affolants yeux de Lucien, mais avec les miens propres, si tant est que mes yeux m'appartinssent encore.

Je descendis mes cinq étages, alerte, presque gai, les muscles excités, comme par des ondées électriques. En longeant la loge, avec une lenteur calculée, j'aperçus Julia, assise, la tête penchée sur un livre. Au-dessus d'elle, une cinéraire d'un intolérable bleu s'anémiait dans un pot, et dans un autre pot, deux plumes de paon croisées, presque chauves, balançaient, sur la cheminée, entre deux photographies, leurs ocelles verdâtres, enduits de poussière. En ce décor, Julia me sembla très jaune de teint, très flétrie de visage, avec un cou trop long qui lui donnait une attitude et une expression de ridicule oiseau. Et comme son corsage de mince étoffe fanée, élimée, raccommodée, s'accusait hideusement pauvre ! Comme il éloignait l'idée de plasticités glorieuses ! Au bruit de mes pas, elle leva vers moi son front triste où tristement s'ébouriffaient deux mèches de cheveux ternes, de cheveux malades. Je la saluai d'un air dégagé et protecteur, n'étant point, ce matin-là, d'humeur à m'apitoyer sur les chloroses des concierges. Au contraire, il ne m'eût pas déplu de la plaisanter cruellement sur sa maigreur, sur les poches vides que son corsage creusait à hauteur du corset, sur la dureté anguleuse de son cou, et sur toutes les imperfections physiques que, dans cette seconde de vengeance basse et de vil dépit, j'avais un odieux plaisir à découvrir et à détailler, tel un amant dégrisé après l'acte de la possession. Sans doute, elle vit tout ce qui s'agitait de mauvais dans mon âme, et son regard s'élargit, comme pour m'envelopper tout entier d'un halo de tendresse. Ensuite, elle quitta sa chaise, referma son livre, entrebâilla la porte, et dans un mélancolique sourire, elle me dit un gentil bonjour, un gentil et tendre bonjour, à quoi je crus devoir répondre par un bonjour bref et froid.

Elle soupira :

— Ah ! comme vous avez l'air méchant, aujourd'hui !

Très digne, je répliquai :

— Je ne suis pas méchant, Mademoiselle, je suis pressé.

— Alors, vous n'entrez pas une toute petite minute ?

Et elle s'effaça pour me laisser passer.

— Non, vraiment, Mademoiselle, je n'entre pas… Je suis très pressé.

Mais, en disant : « Non, je n'entre pas ! » j'avais poussé plus encore la porte, et j'étais entré dans la loge.

Julia minauda :

— Ah ! c'est gentil… J'avais peur que vous ne fussiez fâché.

— Et pourquoi serais-je fâché ?… Je ne suis pas fâché… Je suis pressé… C'est une autre affaire, il me semble.

— Eh bien, asseyez-vous une toute petite minute !

Elle eut, en me disant cela, un petit rire, qui découvrit ses dents un peu gâtées, çà et là enduites de tartre noirâtre.

Comme toujours, la cuisine était ouverte. Sur le fourneau, chantait le miroton familial ; l'assiette au chat saignait sur la planche. Une odeur d'oignon circulait dans l'air ; et dans le fond de la pièce, le lit reposait, magistralement paré de la courtepointe en fausse guipure qui moulait le traversin de son transparent rose, et rebondissait sur l'édredon en damier ajouré et ventru.

Julia dit :

— Ah ! pourquoi êtes-vous si méchant ?… Et pourquoi êtes-vous si beau, aujourd'hui, car vous êtes plus beau qu'à l'ordinaire…

Je m'assis, près d'elle, sur une chaise basse, dans un coin sombre, et toute ma raideur, toute ma dignité s'évanouirent et je soupirai en pressant la main de mon amie, le cœur plein de repentir et de tendre pitié.

— Ah ! Julia !… Julia !…

J'accentuai la caresse et promenai nos deux mains unies, sur elle et sur moi. Julia ne se défendit pas. Elle dit seulement :

— Soyez sage… Il faut être sage… Sans quoi, je penserais que vous ne m'aimez pas…

À une caresse plus audacieuse et plus précise, elle répondit :

— Non ! non ! pas ça… ne me demandez pas ça…

Et d'une voix plus basse, tandis que sa chair commençait à frémir :

— Songez donc… Si on venait… Et puis, vous, un homme, ça n'a pas d'importance !… Mais moi ! voyez donc… s'il m'arrivait un malheur !… Qu'est-ce que je deviendrais ?… Soyez sage, je vous en prie… je ne veux pas…

Tout en protestant, elle s'offrait aux plus délicates investigations sur sa personne, même elle mêla ses caresses aux miennes, des caresses plus expertes que les miennes. Et tout à coup sa tête roula sur ma poitrine.

— Tu m'affoles… tu m'affoles ! dit-elle.

Il y avait de l'enthousiasme dans ses yeux, dans ses lèvres, dans le ton de sa voix haletante que l'approche de la volupté rendait plus rauque, et en quelque sorte déchirée par des sonorités sourdes de bête. Puis elle revint bientôt à des vagissements, de petits vagissements plaintifs d'enfant ; et, à plusieurs reprises, la chair détendue, la tête molle, elle balbutia :

— Maman !… Maman !…

Je goûtai un bonheur incomplet, qui me laissa tout triste et un peu hébété.

Quant à Julia, rougissante, la tête cachée dans ses mains, elle pleura longtemps, ne cessant de répéter :

— C'est mal… c'est mal !… Et maintenant vous n'allez plus m'aimer… et maintenant, je vais être toute seule…

Je ne sus pas trouver, pour la rassurer, un seul mot de tendresse. Il me semblait que j'eusse perdu l'usage de la parole ; il me semblait aussi que tout venait de mourir en moi, dans ce geste désillusionnant de l'amour.

XXII

Écluses de Porte-Joie

Figure-toi un pic, tout ras, un pic cocasse, en forme de pain de sucre. Au sommet, quelques arbres qui ont chétivement poussé, et dont les branches s'ornementent de jolies torsions décoratives. Dans ces arbres une vieille maison croulante que les lierres, seuls, retiennent. Et tout autour de cela, le ciel, le ciel, un ciel immense, à perte de rêve. Eh bien, ce pain de sucre, cette maison, ce ciel, tout cela est à moi. J'en suis depuis hier, à onze heures et demie, le propriétaire étonné et ravi. Voilà donc le grand mystère dévoilé !

Cet événement considérable s'est accompli sans trop d'anicroches. Le gîte était à vendre depuis plus de dix ans. Personne n'en voulait. Je l'ai acheté, pour un morceau de pain, comme dit ce bêlant Alfred de Musset. Après s'être fait tirer l'oreille, mon père a fini par me donner l'argent nécessaire à l'exécution de cette folie. Peut-être a-t-il pensé que j'allais abandonner la peinture pour l'agriculture, et élever du bétail sur mes pentes ? Enfin, je suis propriétaire ! Et cela me semble tout drôle. Je pense que tu ne me reconnaîtras pas. Je suis sûr que, pour honorer ma nouvelle qualité sociale, j'ai déjà pris du ventre, comme il convient, et acquis cette supériorité spéciale à « l'homme qui possède ».

Au bas du pic, ce sont les écluses de Porte-Joie dont je t'ai parlé, et cette admirable architecture du fer qu'est le barrage et qui, de loin, ressemble à d'immenses filets étendus, dans le soleil, au-dessus de l'eau. La population de Porte-Joie se compose d'un

aubergiste, qui est en même temps un pêcheur, de sa femme et de sa servante, d'un conducteur des ponts et chaussées et de son commis, d'un barragiste, de sa femme et de sa fille, et d'un vieux capitaine retraité. C'est tout ! Il y a bien aussi un garde-pêche qui rôdaille tout le temps, dans ces parages, et qui surveille de petits saumons que le conducteur des ponts et chaussées élève administrativement dans ses parcs. Mais on ne peut pas dire que ce fonctionnaire soit des nôtres. Il habite, de l'autre côté du fleuve, une maison en planches, toute noire de goudron, et devant laquelle croissent deux pauvres soleils, navrés de ce voisinage. Sa vraie demeure est la salle de l'auberge, où, toute la journée, il absorbe des pots d'eau-de-vie de pommes de terre, que l'aubergiste lui octroie généreusement, au moyen de quoi, celui-ci peut, toutes les nuits, faire des razzias de poisson, sans crainte d'un procès. D'ailleurs, les règlements de pêche sont admirables. Ainsi, il est défendu de pêcher aux époques où il y a du poisson ; il est permis de pêcher aux époques où il n'y en a pas. En ce moment, l'alose pullule. Elle remonte le fleuve par bancs énormes. Ce poisson a des mœurs étranges. Il aime mieux mourir que de retourner à la mer. Et il meurt ! On ne voit sur le fleuve que des ventres brillants, de poissons morts. Cela ressemble à une débâcle de petits glaçons. Eh bien, défense est faite aux riverains et aux pêcheurs, de toucher à ces poissons. L'administration, charitable et prévoyante, permet seulement qu'on fasse, de temps en temps, une petite cueillette, pour les hospices des pays circonvoisins. Ajoute à cela que lorsque des bêtes — vaches, veaux ou moutons — périssent, elles sont aussi envoyées aux mêmes hospices, et tu auras, tout de suite, une idée de l'alimentation — intensive, comme l'engrais — qu'on réserve aux petits vieux, aux petites vieilles, et aux pâles convalescents.

Veux-tu maintenant que je te fasse l'histoire des mœurs et coutumes de mes cohabitants ? Elles sont amusantes.

Le conducteur des ponts et chaussées couche avec la femme de l'aubergiste ; l'aubergiste avec celle du barragiste ; le barragiste avec la servante de l'aubergiste ; la fille du barragiste avec le commis des ponts et chaussées. Tout ce monde paraît fort heureux. Il n'y a que le vieux capitaine, qui ne couche avec personne. Du moins, on le suppose, et il l'affirme. Ce brave remplace les joies de l'adultère et de l'amour libre, par une

exclusive et violente passion pour la pêche à la ligne. Il a, pour ce genre de sport, une méthode rationnelle, au moyen de laquelle il ne prend jamais aucun poisson. Mais il a confiance dans sa doctrine, et l'espérance de captures prochaines le soutient. C'est une espèce d'apôtre. Moi, je domine la situation du haut de mon pic.

Il est extraordinaire, mon pic. Il y a des endroits où l'on ne voit pas la terre, où l'on ne voit que le ciel. Je peux me croire en ballon, dans une perpétuelle ascension vers l'infini. C'est épatant. J'y ai eu des sensations inouïes. Tâche de te représenter cela. Tout autour de moi, le ciel. Nul horizon, nul bruit ! Rien que la marche silencieuse des nuages. Et, tout à coup, dans ce vide incommensurable, dans ce silence des éternités splendides, l'aboi d'un chien qui monte de la terre invisible. D'abord, l'aboi est faible ; il est comme une plainte ; puis, peu à peu, il s'accentue, il est comme une révolte. Et cela dure des jours entiers, et cela dure des nuits entières. Et il me semble que c'est la plainte de l'homme, que c'est la révolte de l'homme, qui monte contre le ciel, ce chien qui aboie, oui, c'est la voix même de la terre. Je ne sais pas si tu comprends ce que je veux dire… Mais l'impression, je t'assure, en est un peu effarante.

Naturellement, je n'ai pas travaillé. Il va falloir m'installer, me trouver une chambre, entre ces murs en ruine, en chasser les rats et les hiboux, qui, depuis des siècles, mènent là leur mystérieuse vie. Tout cela sera promptement terminé. Un lit, une table, deux chaises, et mes chevalets ! Et puis, le travail, le travail ! J'ai confiance. Il me semble que je vais être un autre homme. Oh ! peindre de la lumière, cette lumière, qui, de toutes parts, me baigne !… Peindre les drames de cette lumière, la vie formidable des nuages ! Étreindre cet impalpable ; atteindre à cet inaccessible ! Je suis plein d'enthousiasme ; je sens des forces nouvelles circuler en moi… Je voudrais t'embrasser, cher petit, et te dire tout ce que j'espère, et te montrer tout ce qui germe en mon esprit… Tu ne connais pas cette toile de Turner ?… Au bas de la toile, des choses flottantes, rousses, dorées. On ne sait pas si c'est des arbres, des écharpes, des figures, des nuées !… Et puis, au-dessus, des blancheurs profondes, infinies, des tournoiements de lumière… Eh bien, voilà ce que je voudrais faire, comprends-tu ? Des toiles, où il n'y aurait rien !… Oui, mais est-ce possible ?…

Hier, je suis resté toute l'après-midi à regarder décharger un chaland. Il y avait là une équipe de huit hommes. Ah! les bougres! qu'ils étaient beaux! Le bateau était plein de grands arbres, qu'ils enlevaient, comme moi j'eusse fait d'un crayon! La noblesse de ces torses, l'auguste splendeur de ces muscles en travail, et le rythme des hanches, sous les lourds fardeaux, et le ton de ces pantalons de velours, serrés à la taille par une ceinture rouge! Et dans ces figures noires, creusées par la fatigue des écrasants labeurs, l'ingénuité du sourire!… Oui, des sourires de petit enfant, dans des muscles d'Hercule! Ah! qu'ils m'ont ému!… C'est beau, aussi, ça, tu sais!… La force, chez les pauvres diables, a je ne sais quoi qui vous attendrit, qui vous fait presque pleurer. Comme on paraît petit, auprès de ces malheureux! Et, tout de suite, ils ont senti que je les aimais. Ils avaient, pour moi, mille gentillesses, mille gaietés naïves, qui m'ont charmé.

Le soir, je leur ai payé à boire. Nous nous sommes un peu soûlés ensemble… C'était délicieux.

Pourquoi es-tu triste?… Pourquoi te désespérer de la sorte? Il ne faut pas être triste; il faut toujours espérer, puisque tout est beau, sacré nom d'un chien.

Je t'embrasse.

Lucien.

XXIII

Les lettres de Lucien se succédaient, d'abord ravies, ensuite désolées. Chaque matin, elles m'apportaient l'écho de son âme. Je suivais, par ces lettres, mieux peut-être que par nos anciennes conversations, le progrès du mal qui l'envahissait. Cette solitude où il avait cru pouvoir se ressaisir, où il cherchait le calme nécessaire aux mystérieuses créations, lui était davantage funeste et mortelle. Il s'égarait dans le désert de ce silence, plus encore que dans les bruits de Paris, qu'il avait fuis; il n'avait point l'âme assez forte, pour porter le poids de ce ciel immense et lourd, où nulle route n'est tracée. Et déjà s'annonçait, en signes douloureux, la folie dans laquelle devait sombrer, plus tard, l'ardente et incomplète intelligence de mon pauvre ami.

J'ai là, sur ma table, ces lettres, que je ne puis relire sans larmes, et sans qu'un terrible frisson me secoue de la tête aux pieds. Elles semblent avoir été écrites par un damné. De la première à la dernière ligne, elles disent le plus affreux tourment d'art, dont ait pu souffrir un homme, sur la terre. J'ai beaucoup réfléchi à ces choses, et je ne puis m'empêcher de penser que cette souffrance est juste et méritée. Il n'est pas bon que l'homme s'écarte trop de la vie, car la vie se venge.

« Figure-toi, m'écrivait-il, que ce matin, j'ai fait une découverte importante. En passant mon pantalon, j'ai découvert que l'envers de l'étoffe était bien plus beau que l'endroit. Il en est ainsi pour tout, non seulement dans le domaine matériel, mais

surtout dans le domaine moral ! Pénètre-toi bien de ce fait. Il ne faut espérer connaître la vérité et la beauté que par l'envers des choses. Aussi l'envers de la vie, c'est la mort. Je voudrais mourir, pour connaître enfin la vérité et la beauté de la vie ! »

Et le lendemain, il m'écrivait encore :

« Décidément, je me suis trompé. J'ai eu souvent l'orgueil de croire que j'étais, que je pouvais devenir un artiste. J'étais fou. Je ne suis rien, rien qu'un inutile semeur de graines mortes. Rien ne germe, rien jamais ne germera des semences que je suis las, las et dégoûté d'avoir jetées dans le vent, comme le triste et infécond Onan. On dirait qu'il suffise que ma main les touche, ces semences d'art et de vie, pour en pourrir le germe ! Oh ! ce sentiment de l'impuissance, ce pouvoir maudit de la mort ! Il me poursuit presque dans mon sommeil ! Toutes les nuits, je rêve cet étrange et torturant cauchemar. Je suis un jardinier, et je plante des lys. À mesure que j'approche de la terre le bulbe puissant et beau comme un sexe, il se fane, dans ma main, les écailles s'en détachent, pourries et gluantes, et, lorsque je veux enfin l'enfouir dans le sol, le bulbe a disparu ; tous mes rêves ont le même caractère de l'avortement, de la pourriture, de la mort ! Je me réveille haletant, le corps baigné de sueur, et je me lève, pour ne plus dormir cet affreux sommeil, pour ne plus rêver ce rêve atroce, où s'opère si fortement ma déchéance !

Mais si je ne suis pas un artiste, que suis-je ? Et quoi faire ? En vérité, je ne sais pas. Je ne suis bon pour aucune besogne, et la malédiction de la nature est sur moi. Rouler des herses, porter des fardeaux ! Mes reins sont trop faibles. Instruire les hommes, leur prêcher la beauté ? Mais les hommes ne comprennent rien. Ils sont trop vieux. Parler aux enfants ?… aux petits enfants, dont le crâne n'est pas encore durci par la vie, dont le cerveau n'est pas encore ossifié par l'éducation ?… Hélas ! quand je me trouve en présence d'un enfant, je ne sais plus que dire ! Il me semble que les enfants en savent plus long que moi, sur toutes choses. Souvent, ici, passe un très vieux pauvre, qui mendie, un très vieux pauvre, à peu près aveugle, conduit par sa petite-fille, qui est muette ! Et c'est effrayant d'infini, le regard de cette muette ! On dirait que ce regard a tout vu, tout connu. Il est vaste comme un ciel et profond comme un abîme. Il va des plus épaisses ténèbres aux lumières les plus resplendissantes. Devant ce regard qui n'a

jamais rien *entendu* de ce que disent les hommes, devant cette bouche close, cette bouche de fleur vierge, qu'aucune parole humaine n'a souillée, je me sens tout petit, tout humble, tout bête, tremblant comme un chien devant son maître !

Je les ai gardés, quelques jours, ce vieil aveugle et cette petite muette… J'ai barbouillé plus de dix toiles… Je voulais exprimer, comprends-tu, rendre sensible, par une combinaison de lignes et de formes, tout ce que peut voir un aveugle, tout ce que peut dire une muette… Eh bien, rien !… Il n'est rien sorti de là !… ma main s'est refusée à peindre ce que je ressentais, ce que je comprenais *d'intérieur,* toute l'émotion dont mon âme était pleine devant ce regard firmamental, et devant cette bouche d'astralité… Comprends-tu ?… Ah ! si j'avais eu un couperet, je te jure que je me serais coupé la main, et j'aurais eu une joie diabolique, à la clouer, cette main imbécile, à la porte de mon atelier, comme un objet de dérision !… »

Et voici la dernière lettre que je reçus de Lucien :

« Je t'annonce, cher petit, que d'ici trois jours, je serai de retour à Paris. J'ai besoin d'y venir chercher quelques meubles qui me manquent. J'ai surtout besoin de parler avec toi, avec d'autres, avec tout le monde. Ici, seul, j'étouffe. C'est trop beau pour moi, c'est trop grand… Je me perds dans le ciel comme dans une forêt vierge. Il se passe dans le ciel trop de choses qu'on ne comprend pas… Il y a trop de fleurs, trop de plaines, trop de forêts, trop de mers terribles… Et tout cela se confond. Les forêts flottent comme des mers, les mers s'échevellent comme des forêts, et les fleurs m'endorment de leurs poisons. Il se dégage de là, vois-tu, une grande folie, et une grande terreur. J'aurais besoin d'avoir quelqu'un près de moi, avec qui je pourrais comprendre cette formidable beauté, avec qui je pourrais en jouir. Et je n'ai personne en qui déverser le trop-plein de ce qui bouillonne en moi. Nous retournerons ensemble, sur mon pic, si tu veux, et si rien de nouveau ne t'attache à Paris, comme je le pense. Tu dois y être bien seul aussi. »

En effet, trois jours après cette lettre, Lucien était de retour à Paris. Il m'embrassa avec effusion.

— Oh ! cher Petit, ne cessait-il de me dire, comme ça me fait plaisir de te revoir…

Il était changé, pâli, amaigri. Ses cheveux longs, sa barbe inculte, rendaient encore l'aspect de son visage plus délabré. Et dans ses yeux brillait une lueur de fièvre.

— Est-ce que tu es malade ? demandai-je, inquiet.

— Malade ?… Et pourquoi ?… Non, je ne suis pas malade… Je suis fatigué… Là-bas, je ne dormais plus… Mais ici, je vais bien dormir…

Il passa l'inspection de son atelier, regarda quelques études anciennes, non sans plaisir.

— Tiens ! mais c'est pas trop mal, ça !…

Et brusquement :

— Tu sais… On ne sait pas ce qui peut arriver… J'ai fait mon testament… Je te donne mon pic… Allons dîner… Et puis, ma foi !… après… nous irons voir des femmes… Allons ! viens !… Il faut rigoler un peu ce soir !

XXIV

En sortant du lieu de plaisir, où nous avions été pour rigoler, Lucien, honteux, me dit :

— Sommes-nous bêtes, tout de même!… Et qu'est-ce que nous avons été fiche là?… Je te le demande… Tantôt, j'étais gai, heureux d'être revenu, de te revoir… je ne sais pas, d'être ailleurs… Et voilà que maintenant je suis plus triste qu'un mort!… Sans compter que demain, je ne pourrai pas travailler, que j'aurai encore le cerveau tout encrassé de cette ordure!… C'est ça le plaisir!…

Il cracha sur le sol, et reprit :

— Dire qu'il y a des gens qui ne pensent qu'à ça, qui ne font que ça!… Des gens pour qui, toute la vie, c'est cette minute de félicité trompeuse et ridicule!… Des poètes qui prennent cette croupe fétide pour l'étoile magique!… Dire qu'on ne travaille, qu'on ne vole, qu'on ne tue, que pour ça!… Sais-tu pourquoi je n'ai jamais eu d'ami, d'autre ami que toi?… C'est parce que tous les jeunes gens que j'aurais pu aimer m'accablaient du récit de leurs prouesses érotiques!… Mais, nom d'un chien! il y a autre chose, pourtant, que de vautrer sa chair sur la chair d'une femelle impure et pâmée!…

Et il semblait prendre à témoin la nuit, le ciel scintillant, le mystère des ombres dans l'intervalle des clartés qui frissonnaient, qui battaient sur les maisons comme de minces écharpes soulevées par une brise légère.

— Car enfin, as-tu rigolé, toi, voyons!… As-tu senti dans tes reins la secousse merveilleuse qui vous ouvre la porte du paradis?… Quelle blague! Quelle sale blague!… Et, pourtant, c'est amusant, ces maisons-là… On ne devrait y venir qu'en peintre, et non en imbécile rigoleur!… Ce qui gâte l'étrangeté puissante, la splendeur macabre de ce spectacle, c'est l'acte idiot, auquel on se croit obligé de sacrifier!… Ce bariolage de tons, ces fouillis de la misère crue, ces lambeaux de chair et de transparentes étoffes qui se répercutent dans les glaces!… Et ce qu'on entrevoit par les portes ouvertes, dans le rouge sombre des escaliers, un torse nu qui passe, une cuisse mate, dans un mouvement de fuite, coupé par la ligne d'une portière, des ébouriffements de chevelures rouges, et l'apparition de ces visages plâtreux, maquillés comme les morts d'Égypte!… Et rendre la tristesse, l'épouvantable et rutilante tristesse de cet encan!… l'angoisse qui vous prend à la vue de cette viande parée, lavée, décorée de fleurs fausses, comme à l'étal d'une boucherie!… C'est beau, oui, c'est beau!… Mais tout de même, j'aime mieux les fleurs, les brumes sur les coteaux, tout ce rêve de pureté, d'atmosphère colorée et limpide, qui voile d'émerveillantes féeries l'âpre réalité de la vie… Voyons, toi, est-ce que ça t'amuse, les femmes?… Est-ce que tu vas, comme les autres, te noyer dans les fleurs blanches de l'amour? Pourquoi ne dis-tu rien?

Il me secouait fortement par les épaules.

Je répondis par un rire évasif, et Lucien n'insista plus. Déjà sa pensée allait vers d'autres objets.

— Tu verras mon pic, me dit-il, soudainement, et sans transition… Car je pense que tu vas venir avec moi… Et puisque je te le donne, ce pic, par testament, il faut bien que tu le visites… Tous les deux nous serons très heureux, ça c'est sûr… Ce qui me désorientait un peu, c'était d'être seul, c'était de ne pouvoir jamais parler à personne… J'ai besoin de crier mes idées; sans cela le travail m'est une intolérable souffrance. Il faut que je me vide de tout ce qui m'oppresse, sans quoi, c'est curieux, ma main tremble, et je ne suis pas fichu de tenir un pinceau… Et comme tu l'aimeras ce pic; c'est plein de fleurs admirables; des épilobes avec leurs lampes flexibles, des doronicums, des inulas, et sur les murs, les vieux murs croulants, des retombées, des cascades, des cataractes de joubarbe. Nous emporterons de la graine de soleil,

et nous la sèmerons tout le long du terrain… Vois-tu cela, ces grandes fleurs effarées en plein dans le ciel?… Et puis, tu me donneras peut-être un conseil pour mon tableau!… Tu te rappelles, je t'ai parlé d'un chien qui aboie toujours, d'un chien qu'on ne voit pas, et dont la voix monte dans le ciel, comme la voix même de la terre?… Voilà ce que je veux faire!… Un grand ciel… Et l'aboi de ce chien!…

Je fus un peu stupéfait.

— Mais tu es fou, Lucien! m'écriai-je… Tu veux peindre l'aboi d'un chien?…

— Oui! oui!… Ça se peut!… tout se peut!… Il faut trouver, voilà tout!… Ainsi, tiens, par exemple, une spirale qui monte… Enfin, je ne sais pas… ou bien un nuage qui serait plus bas que les autres, et qui aurait l'aspect d'un chien, d'une gueule de chien! Comprends-moi… Ce que je voudrais, ce serait rendre, rien que par de la lumière, rien que par des formes aériennes, flottantes, où l'on sentirait l'infini, l'espace sans limite, l'abîme céleste, ce serait rendre tout ce qui gémit, tout ce qui se plaint, tout ce qui souffre sur la terre… de l'invisible dans de l'impalpable…

— Lucien! Lucien! je t'en prie, ne parle pas comme ça, tu me fais peur…

J'étais atterré… Dans la pénombre où nous marchions, il me semblait voir d'étranges, d'insoutenables lueurs grimacer dans les yeux et sur les lèvres de Lucien, qui me dit, d'un ton sourd :

— Mon petit, quand tu auras regardé ce qui passe dans le ciel, eh bien! tu m'en diras des nouvelles… Tu n'as rien vu encore… Tu n'as rien compris…

Nous rentrâmes chez nous. Je n'avais pas envie de dormir, et après avoir fureté quelque temps, dans ses cartons, Lucien me demanda :

— As-tu travaillé au moins?… Lis-moi quelque chose. Il ne me laissa de répit que je ne lui eusse lu quelques pages d'une nouvelle cent fois commencée, et abandonnée.

Ce fut lui qui m'interrompit dans ma lecture…

— C'est bien! c'est bien! me dit-il… Je ne connais rien à la littérature… Mais j'ai, là-dessus, des idées comme tout le monde… Veux-tu que je te dise?… Ça ne vaut rien… C'est trop clair… Tu es pour l'École de deux et deux font quatre!…

Quoique mon sentiment fût que ces lignes, écrites avec tant de peine, manquassent absolument de qualités, je me sentis piqué de me l'entendre dire aussi brutalement.

— Eh bien ! quoi ! fit Lucien ! De l'orgueil !… C'est complet ! Ah ! pauvre petit imbécile ! Mais imprègne-toi de ceci, que l'art n'est pas fait pour établir que deux et deux font quatre… L'art n'est fait que pour aller chercher la beauté cachée sous les choses… À quoi bon écrire ce que tout le monde sait !… Le premier huissier et le premier vaudevilliste venus seront, sous ce rapport, toujours plus forts que toi !… Sois obscur, nom d'un chien ! L'obscurité est la parure suprême de l'art… C'est sa dignité aussi !… Il n'y a que les mufles et les professeurs qui écrivent clairement ! C'est qu'ils n'ont jamais senti que tout est mystère, et que le mystère ne s'exprime pas comme un calembour ou comme un contrat de mariage… Est-ce que la nature est claire ?… Il est temps que tu viennes sur mon pic et que tu interroges le ciel !… C'est là qu'est la vérité et la beauté…

Et, se levant, il ajouta :

— J'en ai assez de Paris… nous partirons demain.

XXV

Lucien ne partit point le lendemain, comme il avait été convenu. Il s'attarda à faire des courses inutiles, voulut revoir des amis, ses anciens motifs des quais, trouva mille prétextes pour reculer le moment de son départ, de notre départ, car il était décidé que j'irais, avec lui, passer quelques jours, sur son pic… Une curiosité me poussait vers ce lieu de sa souffrance nouvelle. Et puis Lucien était dans un tel état d'exaltation mauvaise, que je craignais pour lui des dangers de toute sorte, à être seul, à vivre toujours replié sur lui-même, dans l'unique société de la folie qui habitait son âme. Je me serais fait un scrupule de l'abandonner à ses vertiges; je voulais veiller sur lui, comme on veille sur un malade. En attendant, je l'accompagnais partout; j'étais comme son ombre, comme l'ombre de son ombre. Lui s'épuisait en paroles, en théories, en gestes désordonnés. C'était un flux grondant de souvenirs, de projets, auxquels se mêlaient des récits de sensations étranges, des croquis de paysage, des plans de réforme sociale, lambeaux de nature, d'humanité et de rêve, choses vagues, haletantes, trépidantes, sans lien entre elles et comme vues, le soir, par la portière d'un wagon qu'emporte, vers on ne sait où, une locomotive chauffée à toute vapeur.

Nous passâmes une journée, tout entière, au Louvre, et je me souviendrai toujours de l'affaissement de Lucien quand, le musée fermé, nous sortîmes et nous dirigeâmes vers le jardin des Tuileries. Cette fin de jour resplendissait. Le soleil déclinant donnait, aux massifs d'arbres, un aspect léger, poudroyant, et le

rectangle de l'arc de triomphe s'enlevait, tout bleu, dans l'illumination du ciel occidental, tout bleu et cerné d'un rai de lumière orangée. Sur le tapis des avenues, mille choses brillaient, chatoyaient, des voitures, comme des pierreries, des toilettes, comme des fleurs… Nous tombâmes sur un banc, moi, énervé de fatigue, le cerveau vide, les yeux brûlés, lui, morne et silencieux et pareil aux pauvres diables accablés par la faim et les routes trop longues. Il accouda sa tête aux paumes de ses mains, et lança contre le sol des jets tordus de salive. Jamais je ne l'avais vu aussi maigre, aussi décharné. Ses omoplates remontées semblaient trouer, comme des clous, l'étoffe fripée de son veston. Et son chapeau noir, bossué, et sa barbe et ses cheveux trop longs lui donnaient l'aspect d'un mendiant, ou de ces tristes bohèmes, qu'il prenait tant de plaisir, jadis, à plaisanter, lui, toujours correct, dans sa tenue bourgeoise et presque élégante.

Tout à coup, il me dit :

— Vois-tu, mon petit, en art, il n'y a qu'une chose belle et grande : la santé!… Moi, je suis un malade… et ma maladie est terrible; et je suis trop vieux maintenant pour m'en guérir… C'est l'ignorance… Oui, je ne sais pas un mot de mon métier, et jamais je n'en saurai un mot!… Je ne suis pas un fou, comme tu pourrais croire, je suis un impuissant, ce qui est bien différent… ou si tu aimes mieux, un raté… Sais-tu pourquoi je me bats les flancs pour trouver un tas de choses compliquées, ce qu'ils appellent, les autres, des sensations rares, et ce qui n'est pas autre chose que de l'enfantillage et du mensonge… Sais-tu pourquoi?… C'est parce que je suis incapable de rendre le simple!… parce que je ne sais pas dessiner, et parce que je ne sais pas mettre les valeurs! Alors je remplace ça par des arabesques, par des fioritures, par un tas de perversions de formes qui ne donnent de l'illusion qu'aux imbéciles!… Et, comme je ne peux pas mettre un bonhomme debout sur ses jambes, je le mets debout sur sa tête. On dit : « C'est épatant! » Eh bien, non! je suis un cochon! voilà tout!… Va donc voir si les Terburgh, les Metsu, les Rembrandt ont cherché à peindre l'aboi d'un chien, par exemple!… Ils ont peint des hommes et des femmes tout bêtement! Et ça y est… Et le père Corot?… Est-ce qu'il a voulu peindre des arbres la racine en l'air? et des sarabandes d'astres en ribote? Non! Et ça y est! Ah! qu'ils m'ont fait du mal ces

esthètes de malheur, quand ils prêchaient, de leur voix fleurie, l'horreur de la nature, l'inutilité du dessin, l'outrance des couleurs, le retour de l'art aux formes embryonnaires, à la vie larveuse!… Car ça n'est pas autre chose que leur idéal dont ils ont empoisonné toute une génération? Ah! leurs princesses avec des corps en échalas et des visages pareils à des fleurs vénéneuses, qui passent sur des escaliers de nuage, sur des terrasses de lunes malades, en robes semblables à des queues de paon, ou à des plumeaux!… Ah! leurs saintes émaciées et longues comme des gaules à pêche, leurs galantes qui marchent sans jambes, qui regardent sans yeux, qui parlent sans bouche, qui aiment sans sexe, et qui, sous des feuillages découpés à la mécanique, caressent des mains plates ainsi que des palmes et cassées au poignet par la même éternelle inflexion! Et leurs héros, qui puent la pédérastie… la nécrose… la syphilis!… Le verdissement de ces chairs; et la puanteur de ces fleurs qu'on dirait trempées dans l'eau menstruelle des bidets! Pouah!… Je n'ai jamais cru à cet art pauvre, à cette basse mysticité, et, pourtant, peu à peu, je me suis, sans le savoir, laissé prendre, envahir, par toutes ces théories trompeuses qui corrodent l'air que nous respirions, nous autres jeunes gens, avides de nouveauté, facilement portés à croire que le beau, c'est le bizarre!… Au lieu de travailler méthodiquement, d'apprendre à dessiner un beau mouvement de nature, une belle forme de vie, de chercher le simple et le grand, j'ai fini par penser que le heurté, le déformé, c'était tout l'art!… Et voilà où j'en suis aujourd'hui!… Je suis fichu!… J'ai un métier et je ne puis pas m'en servir… Alors quoi?…

Il se redressa un peu sur le banc, et d'une main fébrile, tremblante, il dessina, sur le sable, des lignes droites, des formes carrées.

— Tiens!… sais-tu pourquoi, aujourd'hui, on fabrique des meubles si prodigieusement laids, si chargés de sculptures hideuses, d'ornements qui font vomir un homme de goût? Ah! mon Dieu tout simplement, parce que les menuisiers ne connaissent plus leur métier. Ils ne peuvent plus menuiser une belle ligne, ni établir une belle harmonie de proportions… Alors, ils te fichent du décor à tire-larigot!… C'est pourtant beau une table sans moulure, sans rien que la ligne, hein?… Oui, mais voilà!… C'est trop difficile!… Je suis comme ces menuisiers!… C'est

pour masquer mon impuissance que je vais cherchant toutes les folies dont je meurs, car tu sais, mon petit, j'en meurs!… Ou plutôt j'en crève!… Oh! avoir une belle santé d'art, comme le père Corot… Tiens, comme Claude Monet, comme Camille Pissarro!… Est-ce que ce n'est pas du rêve, aussi, leur peinture?… Est-ce que dans cet admirable équilibre de leur cerveau, on ne sent pas l'enthousiasme, l'éternelle jeunesse de la poésie, l'ardeur des imaginations créatrices?… Et ils savent!… Ce sont de profonds ouvriers!… Ah! savoir.

— Ne peux-tu donc t'astreindre à un travail méthodique? dis-je à Lucien… si tu penses que tu ne sais pas assez, ne peux-tu donc apprendre?… Il me semble que tu le pourrais… Tu garderas ton imagination, tes emballements… puisque tu es fait de ces choses… Mais en t'imposant un travail tout bête, en copiant les formes de la nature, tu acquerras le métier qui te manque… Et, plus tard, tu réaliseras tout ce que tu rêves…

— Non! Il est trop tard… Le poison est dans mon sang, dans mes muscles. Il a paralysé ma main… Je ne puis plus!… Je ne puis rien!… je suis fichu!

Et après un moment de silence :

— Retourner là-bas!… Je vais m'affoler plus encore dans l'énormité de mon ciel!… Oui, j'ai la terreur de ce ciel!… Rester ici?… Mais j'entendrai, toute la journée, les voix maudites me corner aux oreilles : Du lys!… du lys! du lys! »

Lucien se leva, fouetta l'air de sa canne, et au grand étonnement d'un monsieur qui passait près de nous, il s'écria d'une voix tonnante :

— Du lys!… Du lys!… De la m….!

XXVI

Tous ces menus incidents qui révolutionnaient ma vie, m'éloignaient de Julia. Je ne la voyais presque plus; je ne la voyais plus guère qu'entre les rideaux de la loge, où son triste visage m'apparaissait, comme une petite plante jaunissant dans l'ombre. Elle s'étiolait de plus en plus; ses cheveux prenaient les tons ternes qu'ont les poils des bêtes malades; ses yeux clignaient, cerclés de rouge, comme ceux d'une poule anémique. Elle m'émouvait vraiment, mais cette émotion ne pouvait vaincre le dégoût, le pitoyable et douloureux dégoût d'elle, que j'avais éprouvé, à la suite de l'acte physique où avait sombré mon amour, toute la poésie de mon amour. Au pot de cinéraire avait succédé un pot de giroflée. C'était le seul événement qui eût varié un peu la monotonie de ce mélancolique réduit. Et la fleur et la femme étaient tellement fanées, toutes les deux, elles se ressemblaient par des destinées si pareilles que j'en arrivais à les confondre dans la même pauvreté végétale; et, quand je passais et que j'apercevais, dans la loge, ces deux pâleurs inclinées, je ne savais plus en vérité qui était la fleur et qui était la femme.

Une fois, je fus forcé d'entrer dans la loge, alors que Julia y était seule. Elle me jeta un regard si implorant, un si navrant et si implorant regard, que je me sentis touché jusqu'au fond de l'âme. Et je me reprochai toute la cruauté de ma conduite, envers cette pauvre fille que j'avais séduite et que lâchement j'abandonnais. Je crois bien que, dans ce mouvement de pitié, se

glissa un sentiment d'orgueil, et — oh! misère de moi — je me comparai à quelque terrible don Juan.

— Est-ce vrai que vous allez partir? me demanda Julia, d'une voix humble, d'une voix craintive.

Et, devant mon embarras à répondre, elle ajouta plus vivement :

— C'est Monsieur Lucien qui m'a dit ça!

Je redoutai qu'elle n'eût raconté à Lucien notre histoire, que je voulais lui cacher à tout prix. Il me semble que je serais mort de honte, si Lucien l'avait connue. Je répliquai durement, car toute ma pitié s'était évanouie, à cette question :

— Ah! c'est Lucien!… Je parie que vous avez été lui faire un tas de potins!…

— Des potins! s'écria-t-elle… Oh! que vous êtes méchant!… Et pourquoi êtes-vous si dur avec moi?… Je n'ai rien dit à Monsieur Lucien… C'est lui qui m'a dit ça… Il m'a dit qu'il allait repartir, et qu'il vous emmenait!… Est-ce vrai?

Elle était sincère. Son regard anxieux ramena la pitié dans mon cœur :

— Oui, Julia, c'est vrai!…

— Ah! mon Dieu!… Et moi, qu'est-ce que je vais devenir sans vous?…

Elle ne put retenir plus longtemps les larmes dont ses paupières étaient toutes gonflées.

— Ah! mon Dieu!… Ah! mon Dieu! sanglota-t-elle… Il n'y avait plus que vous!… Et vous allez partir!… Et je vais être toute seule… et je vais mourir toute seule!… Je voyais bien que vous ne m'aimiez plus…

J'essayai de la consoler; je lui pris ses pauvres mains maigres, où les veines se nouaient ainsi que des cordelettes bleuâtres.

— Voyons, Julia!… C'est vrai, je vais partir… mais pour quelques jours seulement… Lucien est triste, Lucien est malade… Il faut que je l'accompagne… mais je reviendrai bientôt.

— Vous dites cela!… vous dites cela!…

— Je vous le promets… Voyons!… Ne pleure pas… je te le jure… Ah!… puisque je te le jure!

Mais elle soupirait, en hochant la tête, tandis que sa main étreignait ma main dans un serrement tout moite qui m'était insupportable!

— Vous dites cela!… vous dites cela!…

— Je t'assure que je ne serai pas longtemps, là-bas!… Nous reviendrons bientôt…

— Non! non! Vous ne reviendrez pas… parce que M. Lucien est fou!… Il est fou!… Tout le monde le sait qu'il est fou… Et il vous rendra fou aussi!… Et vous ne reviendrez pas…

Je ne savais plus que dire.

— Je vous laisserai des livres, Julia, de beaux livres… Et puis je vous écrirai des lettres… de belles lettres… Et puis vous me répondrez de belles lettres aussi!… Et puis nous nous reverrons bientôt…

Elle s'accrocha à moi, davantage; sa main, en forme de griffe, se crispait sur mon bras, remontait à mon épaule, se nouait à mon cou; sa bouche pâle, qui dévoilait ses dents tartreuses, s'ouvrait comme pour le baiser; et ses yeux allaient, de mes yeux à la petite pièce où, sur le fourneau, bouillait l'éternel miroton. Je cherchais un moyen d'échapper à l'étreinte; je détournais un peu la tête pour éviter le souffle chaud, le souffle fade, le souffle de malade que sa bouche m'envoyait.

— Ne partez pas… suppliait-elle… Je vous en prie… Je t'en prie… ne pars pas encore… Sois gentil, mon mignon, mon gros mignon… Ne me laisse plus toute seule… Ne crois pas à ce que te dit Monsieur Lucien… Je t'en prie…

Le miroton chantait : au-dessus de la marmite de terre s'élevaient de menues spirales de vapeur. Et j'étais affolé par ces deux odeurs rancies, celle de ce miroton, et celle de cette femme. Tout à coup, Julia poussa un cri léger, laissa retomber ses bras qui m'enlaçaient.

— Ah! que c'est embêtant! fit-elle.

Un pas, à ce moment, se faisait entendre dans le vestibule. Et le facteur apparut. Je profitai de ce répit libérateur pour m'enfuir. Il était temps.

Ce jour-là, Lucien, très gai, rentra vers midi à l'atelier. Il portait sous le bras un long panier, couvert d'une toile grise.

— Devine ce qu'il y a là-dedans, me dit-il en déposant le panier à terre. Regarde… Ça remue… C'est vivant!… Allons, devine!…

Il riait d'un bon rire, d'un rire ingénu et charmant, comme autrefois. Une expression d'enfant heureux animait d'une clarté d'aurore son visage tourmenté.

— Tu ne devines pas, petit imbécile !

Sans attendre ma réponse, il coupa les ficelles qui attachaient la toile au panier et, la toile enlevée, du panier surgit, dans un grand frou-frou d'ailes, un paon…

— Ah ! le bougre, qu'il est beau ! applaudit Lucien.

Le paon s'étira, gonfla ses plumes, secoua ses ailes, brodées de fines écailles, balaya le plancher de sa longue queue, avec un mouvement de femme qui fait tournoyer la traîne de sa robe ; puis le col dressé fièrement, l'aigrette un peu en arrière et tremblante, il marcha dans la chambre, lentement, avec la majesté d'une divinité hindoue. Et, soudain, il sauta sur la cheminée, où il s'accroupit, laissant retomber sa queue qui emplit la chambre d'un ruissellement d'or et d'étranges pierreries. Du haut de son col bleu, sur lequel un rayon de soleil faisait se mouvoir des irisations de nacre, il nous regardait avec son œil de perle noire, une perle enchâssée dans une double bordure de velours blanc et noir.

— Hein ? fit Lucien… Qu'est-ce que tu penses de ça ?… Crois-tu qu'il est assez décoratif, cet animal ?

— Mais que veux-tu faire de ce paon ? demandai-je à Lucien.

— Ce que je veux faire ?… Comment, je ne t'ai pas dit ?… Il y a longtemps que je rêve ça, pourtant… Eh bien ! voilà !… J'ai conçu une grande décoration… Des paons… dans un champ de pensées… Non, mais, vois-tu le motif ! Des paons accroupis dans les pensées, des paons marchant dans les pensées… Et peut-être, limitant le champ des pensées, dans le haut de la toile, des pavots… non pas de pavots !… Je ferai une autre décoration… Des paons se glissant dans des pavots !…

Et des gestes qui dessinaient, dans l'air, de longues queues de paon, des tiges de plantes, orchestraient ses paroles ; et tout son visage souriait de bonheur…

— Je crois ! dit-il, que je tiens, enfin, quelque chose d'épatant !… Et tu sais… pas de synthèse là-dedans !… pas d'atmosphère… non plus… Les paons dessinés plume par plume, et exagérés… exagérés ! Tiens !

Et il traçait, avec son doigt, des lignes énormes.

— Allons ! plus de blagues !… plus de bêtises !… Ça, je le sens !… Ça, je le tiens ! Et demain, au travail ! Mais regarde-le… Pose-t-il, cet animal !

— Alors nous ne partons plus ? demandai-je à Lucien.

Mon ami me regarda d'un air vague.

— Partir ! Et pourquoi partir ? Et où partir ?

— Mais sur notre pic !… là-bas !…

Lucien réfléchit une seconde.

— Sur le pic !… ah ! oui !… Mais tu es fou, je pense.

Et il tira de sa poche un paquet de graines de maïs, qu'il lança une à une, auprès du paon, sur la tablette de la cheminée.

— Mange, mon petit, mange, mon coco ! Petit, petit, petit !

XXVII

Lucien se mit au travail avec enthousiasme. Dès le lendemain matin, en entrant, dans l'atelier, je reconnus vite ce pli mauvais, ce pli terrible qui lui barrait le front, quand il était en gestation de quelque idée et qui annonçait les orages prochains. Et je ne pus m'empêcher d'avoir peur. Dans la confiance revenue, dans les éclats de son ardente gaieté, il y avait un grincement qui me faisait mal. Je n'aimais pas, non plus, voir ce coup de vent qui lui retournait les cheveux, d'un mouvement si insolite et donnait, semblait-il, à son visage, une expression d'égarement particulier.

— Ne mets pas tant de fièvre à la besogne, lui disais-je… Tu as le temps… Sois calme…

— Mais sapristi!… Est-ce qu'on peut être calme, quand on travaille!… C'est bon pour toi, qui as une « gniolle »!… Est-ce que tu dis au feu : « Ne brûle pas »; au vent : « Ne souffle pas… » C'est du feu et du vent que j'ai dans la tête… Ça brûle et ça gronde!

Le matin, Lucien allait faire des études de pensées, de champs de pensées, chez un horticulteur de Montrouge. Et, au retour, il me racontait ses sensations, par d'étranges comparaisons.

— Il y en avait une, figure-toi… qui ressemblait à un tigre… Une autre!… Ah! celle-là!… non, c'est trop affolant!… Figure-toi une tête de mort qui sortait de la terre sur une tige mince… Je l'ai regardée… le pied était mort; il n'avait pas poussé une feuille… rien que cette fleur terrifiante!… Comprends-tu ça, toi?… Le

bonhomme de jardinier à qui je l'ai montrée, a haussé les épaules… Quelle brute!… Ils ne voient rien, ces gens-là!…

L'après-midi, jusqu'au soir, il dessinait son paon. Il fit des paons tristes, des paons ivres, des paons fous, des paons morts; il en fit de toutes les formes, de toutes les couleurs, dans toutes les attitudes. Le paon était devenu vite très familier; il ne rôdait plus, le long du mur, en balançant son col, et cherchant une issue par où s'échapper; il ne se jetait plus contre les vitres de la fenêtre, par où il apercevait, au-dessus de la forêt, des cheminées et des tuyaux, la liberté, dans un coin de ciel… Il acceptait de bonne grâce l'étroitesse de la chambre, le perchoir improvisé d'un vieux chevalet, il se contentait des pauvres verdures, bottes de mouron et de pissenlits, dont Lucien, chaque soir, avait soin de joncher le parquet, pour donner à l'oiseau l'illusion d'un jardin. Même le paon prit des poses et donna des mouvements, auxquels se refusent d'ordinaire les bêtes qui se sentent observées par le regard de l'homme. Il avait, surtout, en s'épouillant, une façon resplendissante de relever et de développer sa queue magique qui mettait Lucien en joie, en délirante joie.

Durant plus de quinze jours que dura cette préparation, par des études et des croquis, à la grande œuvre rêvée, Lucien demeura gai. Son enthousiasme, maintenu par l'espoir, ne se démentit pas une minute. Malgré le pli de son front qui allait s'accentuant, se creusant comme une entaille, et qui présageait de terribles tempêtes, ces cyclones de colère et de découragement que je connaissais tant, hélas! il rayonnait de confiance.

— Repose-toi, lui conseillais-je… Tu ne pourras pas soutenir longtemps cette course furieuse au travail… Et alors tout va recommencer comme autrefois, tu sais bien… Ne t'énerve pas, je t'en prie…

Mais il ne m'écoutait pas…

— Je suis calme, tu vois bien… Je suis fort… Jamais je ne me suis senti plus souple… mieux portant…

Ce qui m'étonnait le plus, c'est qu'il me tolérait, près de lui, pendant le travail. Autrefois, il me mettait à la porte, en disant gaiement :

— Je suis comme les éléphants, moi!… J'ai de la pudeur… Je n'aime point qu'on me voie forniquer avec l'art!…

Et, aujourd'hui, non seulement il me tolérait, mais il paraissait se rassurer à ma présence, et il me demandait souvent mon opinion sur ses études, en sondant, comme un malade le médecin, ma pensée véritable, jusqu'au fond de mon regard.

— Ça n'y est pas encore, hein?… Non, ça n'est pas encore ça!… Dis-le franchement… Dis ce que tu penses… Mais je sens que ça doit tout de même… Oui, oui! c'est là…

Il me montrait son front, et, faisant ensuite jouer le ressort de ses doigts, comme pour l'assouplir, il ajoutait, avec un sifflement, dans la voix, qui me donnait le frisson :

— Seulement, c'est cette sacrée main qui n'obéit pas encore!… Cette sacrée main toujours en révolte contre ce que je sens, contre ce que je veux…

Et il l'injuriait.

— Mais il faudra bien que je te dompte, salope!… Il faudra bien que tu marches comme le reste, vache, vache, sale vache!

Enfin, un matin, il attaqua sa composition sur la grande toile.

C'était une toile très longue, et peu haute. Les paons tenaient toute la longueur de la toile, dans des mouvements superbes et étranges, et dont pas un, malgré l'apparente symétrie, ne se ressemblait. Devant et derrière les paons se déroulait, tapis merveilleux, un champ de pensées que le cadre coupait de tous les côtés. L'effet en était saisissant… Il y avait là, vraiment, un effort d'imagination puissante et belle, une entente de l'harmonie linéaire et de l'ornement que j'admirai, sans réticence.

— C'est beau, ça, Lucien!

Mais, déjà Lucien hochait la tête… et son œil, en regardant la toile, s'effarait…

— Pourquoi me dis-tu que c'est beau?… Est-ce que tu le sais? Est-ce que tu sais quelque chose?… Eh bien, moi, je crois que ce n'est pas ça!… Jamais, je ne pourrai trouver l'accord entre ces paons qui sont comme des fleurs, et ces fleurs qui sont comme des paons… Il faudrait quelque chose peut-être… Oui, il manque quelque chose… une figure nue… une femme… là… Hein!… une figure traitée dans le sens du décor, avec une chevelure rousse, une chevelure d'or qui s'éparpillerait dans la toile, ainsi qu'une autre queue de paon.

— Laisse ton idée comme tu l'avais d'abord rêvée, Lucien… Je te dis que c'est beau !… Je sens que c'est très beau… Tu gâterais tout avec cette chevelure…

À mesure que la toile se couvrit, que Lucien commença le détail de chaque paon, très étudié, sur le fond restant plus vague, sa folie de doute le reprit, plus fort que jamais. Un jour, brusquement, il s'écria, se tournant vers moi :

— D'abord, c'est toi qui me gênes… Je te sens là, toujours, derrière moi… Tu m'embêtes… Va-t'en… Tu me pèses aux épaules… Laisse-moi seul…

Je me retirai, sans me plaindre, le cœur gros. Je savais qu'il ne fallait pas, dans ces moments, essayer, par des paroles, d'apaiser mon ami. Mais je ne voulus pas m'éloigner, présageant je ne sais quel malheur. Je restai sur le palier ; je passai mes journées sur le palier, derrière cette porte sombre, au-delà de laquelle habitait le pauvre Lucien, en lutte avec le démon de l'art. Et l'oreille tendue au moindre bruit, j'écoutais le tapotement de sa brosse, sur la toile ; et les jurons rauques, auxquels le paon, de temps en temps, répondait par un cri.

XXVIII

Ce furent de pénibles, de cruelles, de douloureuses journées que je vécus dans l'ombre du palier, et si longues, si longues, qu'il me semblait qu'elles ne finissaient jamais. J'avais l'oreille sans cesse collée contre la porte, et j'écoutais le moindre bruit avec une angoisse horrible, et mon cœur sursautait au moindre craquement du plancher. L'escalier aboutissait à ce suprême palier, et ce palier formait un renfoncement noir que prolongeait un sordide couloir, éclairé par un petit châssis vitré, et au bout duquel était ma chambre. Sur une planche de bois, dans un angle, entre deux portes, était posée une lampe à pétrole qu'on n'allumait jamais, et d'intolérables odeurs circulaient, de méphitiques odeurs qui tombaient du plafond, montaient de l'escalier, sortaient des murs, le long desquels rampaient bizarrement des insectes noirs. Je n'osais pas bouger, ni marcher dans ce couloir, de peur que Lucien ne m'entendît. Il n'eût pas supporté ma présence, en chien de garde, si près de lui. Sa colère eût été grande à me voir l'espionner de la sorte, car il n'eût pas compris le sentiment qui m'animait, un sentiment de tendresse décuplé par la peur. Mais un secret instinct m'avertissait que je devais, malgré tout, malgré lui-même, veiller sur lui. Je sentais qu'il pesait dans l'air, autour de mon ami, quelque chose de tragique, quelque chose qui rôdait, de farouche et de terrible, comme la mort. Et je me disais que je lui étais une protection, que, tant que je serais là, j'écarterais, de lui, le malheur et le danger.

Souvent, Julia, échappée de la loge pour quelques minutes, venait me voir. Elle arrivait essoufflée, haletante, plus pâle encore de l'effort en hâte accompli, ses ternes mèches blondes collées au front par la sueur. Rien ne m'était agaçant, comme ces visites répétées, comme l'obsession de ses yeux où je lisais la hantise d'un amour qui me devenait pesant et odieux. Elle aimait l'ombre propice à ses désirs, elle recherchait l'ombre, elle voulait chaque fois m'entraîner dans l'ombre avec elle. Quand je la devinais venir, quand j'entendais le glissement et le claquement de ses savates, sur les marches, monter vers moi, je m'avançais vers l'escalier où, tous les deux, nous nous livrions à d'étranges colloques.

— Non, Julia, lui disais-je fermement, il faut redescendre… Ce n'est pas bien de quitter votre loge ainsi… si votre mère rentrait?… Dans quelle situation me mettriez-vous?

— Laissez-moi une petite minute avec vous…

— Non, non… Allez-vous-en.

— Alors, vous êtes donc fâché avec M. Lucien, que vous n'entrez plus chez lui!

— Je ne suis pas fâché avec Lucien… Lucien est malade.

Et souvent on entendait un juron derrière la porte, un juron étouffé comme une plainte.

— Pourquoi jure-t-il alors?… demandait Julia.

— Parce qu'il souffre!

— Ah! bien merci!… Et pourquoi souffre-t-il?

— Parce qu'il travaille.

— Il travaille! Ah! bien, merci.

— Voyons Julia, laissez-moi.

Mais elle ne s'en allait pas.

— Ah! comment pouvez-vous rester là toute la journée, derrière la porte d'un fou?… Moi, je mourrais de peur!

— Je vous défends de dire que Lucien est fou.

— Il n'est pas fou, peut-être?

— C'est vous qui êtes une sotte… Allez-vous-en.

— Eh bien! moi, je vous dis qu'il est fou!… Hier, maman en faisant son atelier a regardé un grand tableau qu'il fabrique!… Eh bien! maman a dit que M. Lucien était fou. Il ne sait plus ce qu'il peint… Maman a dit aussi qu'on allait faire partir son paon… parce qu'il gêne les locataires, à crier tout le temps, cette

sale bête… Alors un homme qui a un paon, chez lui, vous croyez qu'il n'est pas fou ?…

— Taisez-vous !

— C'est vrai aussi !…

Mais elle ne se taisait pas.

— C'est vrai aussi… Quand M. Lucien n'était pas là, vous étiez gentil avec moi… Depuis qu'il est revenu, vous ne me regardez seulement plus… D'abord, lui, on le sait, il n'aime pas les femmes !…

J'avais toutes les peines du monde à me débarrasser de Julia et de ses bavardages. Et quand elle était partie, je reprenais mon immobile faction… Et, dans ce noir, où j'étais, sans bouger, retenant même, en quelque sorte, mon souffle, j'avais l'air de veiller sur un mort.

Un jour, Lucien, effaré, sa palette à la main, Lucien tout barbouillé de peinture, sortit brusquement, et fouillant l'ombre, devant lui :

— Ah ! ça ! Ne vont-ils pas bientôt me fiche la paix !

Je n'eus pas le temps de fuir vers le couloir et Lucien me vit, debout, contre le mur…

— Comment, c'est toi, bougre d'animal ? Et que fais-tu ici ?… Pourquoi es-tu ici ?

— Je rentrais chez moi, Lucien…

— Je te défends de m'espionner, entends-tu ?… Toute la journée j'ai été embêté par des grignotements de rats, derrière la porte… Alors c'était toi !…

— Lucien ! Lucien !

— Fiche-moi la paix !

— Lucien, je t'en prie… Ne travaille pas comme ça ! Tu te rends malade…

Il me ferma brusquement la porte au nez. Et je l'entendis qui, longtemps, marcha, dans l'atelier, en maugréant…

Le lendemain, j'arrivai plus tard que d'habitude à mon poste ; je n'avais pu dormir de la nuit, et, au matin, un sommeil invincible m'avait retenu, comme par des liens de plomb, au lit. Derrière la porte, aucun bruit ; ni le tapotement de la brosse sur la toile, ni le grincement du chevalet. J'appliquai mon oreille contre la serrure. D'habitude, je percevais jusqu'au bruit de la respiration de Lucien. Il ne se passait pas une seconde que je

n'entendisse ses pieds frapper le parquet, des jurons sortir de sa bouche, ou bien le paon marcher, et secouer ses plumes. Un silence de mort régnait derrière la porte. Je supposai d'abord que Lucien, fatigué, ne s'était pas encore levé. Mais, peu à peu, ce silence m'inquiéta, puis il m'affola. Et brusquement, sans songer aux conséquences d'une telle audace, je poussai la porte, et j'appelai :

— Lucien ! Lucien !

Nulle voix ne répondit à mon cri ; et la porte fermée résista. J'appelai encore :

— Lucien !… Lucien !

Et, à coups de poing, à coups de pied, je tentai d'enfoncer la porte, la porte terrible, la porte derrière laquelle le silence devenait, à chaque seconde, plus épouvantant et sinistre.

Des voisins effrayés par mes cris apparurent.

— Lucien est mort ! Lucien est mort !… m'écriai-je… Oh ! je vous en prie, aidez-moi à enfoncer cette porte…

La porte, en une minute, céda à nos efforts, et au milieu de l'atelier, près de la toile renversée et crevée, près du paon mort, le col tordu, Lucien étendu, dans une mare de sang, toute sa barbe souillée de caillots rouges, Lucien, l'œil convulsé, la bouche ouverte en un horrible rictus, gisait.

— Lucien ! Lucien !… criai-je…

Je me précipitai sur son cadavre tout froid ; j'essayai de le prendre, de le redresser, de le réchauffer et je vis alors sa main, sa main droite, détachée du poignet, une main hachée, une main livide, où se collait encore, faussée, ébréchée, une petite égoïne.

— C'est donc ça que j'ai entendu, si longtemps, un grand vacarme, au-dessus de moi ! fit un voisin.

— Oui, bien, maintenant, je me rappelle ! Quelqu'un a chanté toute la nuit ! dit un autre…

Et un troisième ajouta :

— Quelqu'un a scié longtemps quelque chose, cette nuit !

Et je m'évanouis.

L'Écho de Paris — 31 mars 1891 — Octave Mirbeau

(notes de Pierre Michel)

À l'Exposition des Indépendants [1], parmi quelques tentatives heureuses et, surtout, parmi beaucoup de banalités, et plus encore de fumisterie, éclatent les toiles du regretté Van Gogh [2]. Et devant elles, et devant ce crêpe noir qui les endeuille et qui les désigne à la foule indifférente des passants, l'on se prend d'une grande tristesse à penser que ce peintre si magnifiquement doué, que ce si frissonnant, si instinctif, si visionnaire artiste, n'est plus. La perte en est cruelle, autrement plus douloureuse pour l'art, et irréparable que celle de M. Meissonier [3], bien que le peuple n'ait pas été convié à de fastueuses obsèques [4], et que le pauvre Vincent Van Gogh, en qui s'est éteint une belle flamme de génie, s'en soit allé dans la mort, aussi obscur, aussi ignoré qu'il avait vécu ignoré et obscur dans l'injuste vie.

Encore ne le faudrait-il pas juger sur les quelques tableaux exposés [5] en ce moment au pavillon de la Ville de Paris, quoiqu'ils paraissent très supérieurs, en intensité de vision, en richesse d'expression, en puissance de style, à tout ce qui les entoure. Certes, je ne suis pas insensible aux recherches de

1. Organisée par la Société des artistes indépendants au pavillon de la Ville de Paris, cette exposition se tient à la fin du mois de mars 1891.

2. Vincent Van Gogh est mort à Auvers-sur-Oise le 30 juillet 1890 des suites de sa tentative de suicide du 27.

3. Décédé quelques mois plus tôt.

4. Elles se sont déroulées le 30 juillet 1890 au cimetière d'Auvers-sur-Oise, en petit comité : quelques habitants du pays, son frère Théo, et quelques amis (Émile Bernard, le docteur Gachet, le père Tanguy, Pissarro…).

5. Seules dix toiles sont exposées.

lumière de M. Georges Seurat [1], dont j'aime beaucoup les paysages maritimes, d'une blondeur exquise et profonde. Je trouve un charme très vif aux foudroyantes atmosphères, aux grâces féminines, aux claires élégances de M. Van Rysselberghe. Les petites compositions de M. Denis, d'un ton si suave, d'une enveloppe mystique si tendre, m'attirent. Je reconnais au réalisme borné et sans idée de M. Armand Guillaumin [2], une belle patte, comme on dit, de probes et robustes qualités de métier. Et, malgré les noirs dont il salit indûment ses figures, M. de Toulouse-Lautrec [3] montre une force réelle, spirituelle et tragique, dans l'étude des physionomies et la pénétration des caractères. Les gravures de M. Lucien Pissarro ont de la verve, de la sobriété et de la distinction [4]. Il n'est pas jusqu'à M. Anquetin qui, au milieu de réminiscences flagrantes, de conventions d'école, de bizarreries ratées, de caricaturales laideurs, ne nous offre parfois une jolie échappée de lumière, comme cet horizon parisien, dans la toile intitulée : *Pont des Saints-Pères,* et de savantes harmonies de gris, comme dans tel portrait de femme [5]. Mais aucun de ces incontestables artistes, avec lesquels il ne faudrait pas confondre M. Signac, dont la bruyante, sèche, prétentieuse nullité agace [6], ne me retient autant que Vincent Van Gogh. Je me sens, là, en présence de quelqu'un de plus haut, de plus maître, et qui m'inquiète, et qui m'émeut, et qui s'impose.

1. G. Seurat expose cinq toiles, dont *Le Cirque* et le paysage de Gravelines.

2. A. Guillaumin présente dix tableaux.

3. H. de Toulouse-Lautrec expose huit toiles, dont *Le Portrait du photographe* et *Au moulin de la Galette.*

4. L. Pissarro présente neuf estampes, huit gravures sur bois et une lithographie.

5. L. Anquetin expose dix toiles, que Pissarro juge « grotesques » : « Entre autres une bonne figure nue imitant les Primitifs, mais bien soignée, pas mal dessinée, jolie de couleurs, puis des paysages horribles, une espèce de grosse femme publique montrant d'énormes appâts débordants, en dehors du corset. » (*Correspondance,* t. III, p. 78.)

6. Le critique de la *Revue blanche* trouve que les quatre paysages marins de Signac sont « d'une uniformité désespérante ». Quant au public, il ricane devant le *Portrait de Fénéon en Oncle Sam,* dont personne — pas même Mirbeau — ne perçoit l'humour. Pour sa part, Pissarro juge ses paysages « froids et monotones » et juge le Portrait de Fénéon bizarre, avec « des entrelacs de couleurs qui ne sont pas décoratifs » (*Correspondance, loc. cit.,* p. 50).

Ce n'est peut-être pas encore le moment de raconter Vincent Van Gogh comme il faudrait. Sa mort est trop proche et elle fut trop tragique [1]. Les souvenirs que j'en évoquerais raviveraient des douleurs qui pleurent encore. Cette étude sera donc forcément incomplète, car ce qu'il y eut de grand et d'inattendu, et aussi, parfois, de trop violent, d'excessif dans l'âpre et délicieux talent de Van Gogh, est intimement lié aux fatalités cérébrales qui le prédestinèrent, jeune, à la mort.

Sa vie fut assez déconcertante. Il entra d'abord dans le commerce des tableaux avec son frère, mort aussi de la même mort que lui, qui dirigeait la maison Goupil au boulevard Montmartre [2]. C'était un esprit inquiet, tourmenté, tout plein d'inspirations vagues et ardentes, perpétuellement attiré sur les sommets où s'élucident les mystères humains. On ne savait alors ce qui s'agitait en lui, de l'apôtre [3] ou de l'artiste; il ne le savait pas lui-même. Il quitta bientôt le commerce pour étudier la théologie. Il avait, paraît-il, une forte éducation littéraire et une tendance naturelle vers le mysticisme. Ces nouvelles études semblèrent un moment avoir donné à son âme la direction qu'elle réclamait. Il prêcha. Sa voix retentit dans les chaires, parmi les foules. Mais il eut de rapides déboires. La prédication lui apparut tôt comme une chose vaine. Il ne se sentait pas assez près des âmes qu'il voulait conquérir, ses paroles enflammées d'amour se heurtaient aux murs des chapelles et des cœurs sans les pénétrer. Il pensa que l'enseignement serait plus efficace; et, abandonnant le prêche, il partit pour Londres où il s'établit maître d'école [4]. Durant quelques mois il apprit aux petits enfants ce qui se passe en Dieu.

1. Van Gogh s'est tiré une balle de revolver dans la poitrine.

2. Théo Van Gogh (1854-1891), frère cadet de Vincent, dirigea de longues années la galerie Boussod et Valadon — anciennement Goupil — dont il a fait un grand centre de l'impressionnisme. Devenu fou en octobre 1890, des suites de la syphilis, il est mort le 25 janvier 1891 dans une maison de santé d'Utrecht.

3. En Angleterre, au milieu des années 1870, Vincent Van Gogh a traversé une crise mystique, s'est nourri de lectures religieuses, et a été tenté par la prédication évangéliste. Pendant six mois, il a occupé un poste de prédicateur à Wasmes, mais avec une telle exaltation qu'il a inquiété ses supérieurs et a été suspendu par le comité d'évangélisation.

4. Il semble que Mirbeau inverse l'ordre chronologique : Van Gogh fut instituteur dans une école anglicane de Ramsgate, puis d'Isleworth, avant de tenter une carrière de prêcheur en Belgique.

Évidemment tout cela semble assez étrange et décousu. C'est pourtant bien explicable. L'artiste impérieux qui était en lui s'ignorait encore ; il se noyait dans l'apôtre, se perdait dans l'évangéliste, s'égarait à travers des forêts de rêves qui lui étaient étrangères et obscures. Pourtant il sentait qu'une force invincible l'appelait quelque part, mais où ?… qu'une lumière s'allumerait quelque part, au bout de ces ténèbres, mais quand ? Il en résultait un déséquilibre moral qui l'incitait aux actions les plus disparates et les plus lointaines de lui. Ce fut à son retour de Londres que sa vocation éclata tout à coup. Il se mit à peindre, un jour, par hasard. Et il se trouva que, du premier coup, cette première toile fut presque un chef-d'œuvre. Elle révélait un instinct extraordinaire de peintre, de merveilleuses et fortes qualités de vision, une sensibilité aiguë qui devinait la forme vivante et remuante sous l'aspect rigide des choses, une éloquence, une abondance d'imagination qui stupéfièrent ses amis. Alors Vincent Van Gogh s'acharna. Le travail, sans trêve, le travail, avec tous ses entêtements et toutes ses ivresses, s'empara de lui. Un besoin de produire, de créer, lui faisait une vie sans halte, sans repos, comme s'il eût voulu regagner le temps perdu. Cela dura sept ans. Et la mort vint, terrible, cueillir cette belle fleur humaine. Il laissait, le pauvre mort, avec toutes les espérances qu'un tel artiste pouvait faire concevoir, une œuvre considérable, près de quatre cents toiles, et une énorme quantité de dessins dont quelques-uns sont d'absolus chefs-d'œuvre.

Van Gogh était d'origine hollandaise [1], de la patrie de Rembrandt qu'il semble avoir beaucoup aimé et beaucoup admiré. À un tempérament de cette originalité abondante, de cette fougue, de cette sensibilité hyperesthésiée, qui n'admettait comme guide que ses impressions personnelles, si l'on pouvait donner une filiation artistique, on pourrait peut-être dire que Rembrandt fut son ancêtre de prédilection, celui en qui il se sentit mieux revivre. On retrouve dans ses dessins nombreux, non point des ressemblances, mais un culte exaspéré des mêmes formes, une richesse d'invention linéaire pareille. Van Gogh n'a pas toujours la correction ni la sobriété du maître hollandais ; mais il atteint souvent à

1. Van Gogh, né en Hollande, à Groot-Zundert, en 1853, est issu d'une vieille famille noble des Pays-Bas.

son éloquence et à sa prodigieuse faculté de rendre la vie. De la façon de sentir de Van Gogh, nous avons une indication très précise et très précieuse : ce sont les copies qu'il exécuta d'après divers tableaux de Rembrandt, de Delacroix, de Millet. Elles sont admirables. Mais ce ne sont pas, à proprement parler, des copies, ces exubérantes et grandioses restitutions. Ce sont plutôt des interprétations, par lesquelles le peintre arrive à recréer l'œuvre des autres, à la faire sienne, tout en lui conservant son esprit original et son spécial caractère. Dans *Le Semeur,* de Millet [1], rendu si surhumainement beau par Van Gogh, le mouvement s'accentue, la vision s'élargit, la ligne s'amplifie jusqu'à la signification du symbole. Ce qu'il y a de Millet demeure dans la copie ; mais Vincent Van Gogh y a introduit quelque chose à lui, et le tableau prend bientôt un aspect de grandeur nouvelle. Il est bien certain qu'il apportait devant la nature les mêmes habitudes mentales, les mêmes dons supérieurs de création que devant les chefs-d'œuvre de l'art. Il ne pouvait pas oublier sa personnalité, ni la contenir devant n'importe quel spectacle et n'importe quel rêve extérieur. Elle débordait de lui en illuminations ardentes sur tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il touchait, tout ce qu'il sentait. Aussi ne s'était-il pas absorbé dans la nature. Il avait absorbé la nature en lui ; il l'avait forcée à s'assouplir, à se mouler aux formes de sa pensée, à le suivre dans ses envolées, à subir même ses déformations si caractéristiques [2]. Van Gogh a eu, à un degré rare, ce par quoi un homme se différencie d'un autre : le style. Dans une foule de tableaux mêlés les uns aux autres, l'œil, d'un seul clin, sûrement, reconnaît ceux de Vincent Van Gogh, comme il reconnaît ceux de Corot, de Manet, de Degas, de Monet, de Monticelli, parce qu'ils ont un génie propre qui ne

1. En 1850, Millet a peint deux toiles identiques intitulées *Le Semeur* (1 m x 0,82). L'une est au musée de Boston, l'autre appartient à la Provident Bank de Philadelphie, après avoir fait partie de la collection Vanderbilt. Quant à la copie réalisée par Van Gogh, elle date de 1880 : « J'ai travaillé aujourd'hui au *Semeur,* qui est complètement remanié ; le ciel est jaune et vert, le terrain violet et orangé. » Millet est, avec Rembrandt, un des peintres préférés de Van Gogh.

2. Octave Mirbeau donne là une définition de l'expressionnisme, dont il est un des précurseurs en littérature. Dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* (1901), un de ses personnages, après avoir commis un meurtre gratuit, s'écrie : « Les paysages ne sont que des états de notre esprit… Car aussitôt, la montagne me parut resplendissante » (cf. « En traitement », *in Contes cruels,* t. I, Librairie Séguier, Paris, 1990).

peut être autre, et qui est le style, c'est-à-dire l'affirmation de la personnalité. Et tout, sous le pinceau de ce créateur étrange et puissant, s'anime d'une vie étrange, indépendante de celle des choses qu'il peint, et qui est en lui et qui est lui. Il se dépense tout entier au profit des arbres, des ciels, des fleurs, des champs, qu'il gonfle de la surprenante sève de son être. Ces formes se multiplient, s'échevèlent, se tordent, et jusque dans la folie admirable de ces ciels où les astres ivres tournoient et chancellent, où les étoiles s'allongent en queues de comètes débraillées [1]; jusque dans le surgissement de ces fantastiques fleurs qui se dressent et se crêtent, semblables à des oiseaux déments [2], Van Gogh garde toujours ses admirables qualités de peintre, et une noblesse qui émeut, et une grandeur tragique qui épouvante. Et, dans les moments de calme, quelle sérénité dans les grandes plaines ensoleillées, dans les vergers fleuris où les pruniers, les pommiers neigent de la joie, où le bonheur de vivre monte de la terre en frissons légers et s'épand dans les ciels pacifiques aux pâleurs tendres, aux rafraîchissantes brises! Ah! comme il a compris l'âme exquise des fleurs! Comme sa main, qui promène les torches terribles dans les noirs firmaments, se fait délicate pour en lier les gerbes parfumées et si frêles! Et quelles caresses ne trouve-t-il pas pour en exprimer l'inexprimable fraîcheur et les grâces infinies!

Et comme il a compris aussi ce qu'il y a de triste, d'inconnu et de divin dans l'œil des pauvres fous et des malades fraternels!

L'Écho de Paris, 31 mars 1891

1. Allusion à *La Nuit étoilée* que Mirbeau attribue au personnage de Lucien dans *Dans le ciel…*

2. Voir notamment les *Iris* et les *Tournesols,* que Mirbeau achètera quelques jours plus tard au père Tanguy (cf. p. 785).

Repères bibliographiques

Études de Dans le ciel

— Benoît, Claude, « *Dans le ciel,* un roman impressionniste ? », Actes du colloque *Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 197-204.

— Carrilho-Jézéquel, Maria, « Le peintre-vampire ou la rupture artiste/société pendant la deuxième moitié du XIXe siècle : Mirbeau, Zola et Maupassant », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 7, Angers, avril 2000, pp. 37-50.

— Lair, Samuel, « La figure de l'artiste dans *Le Calvaire* et *Dans le ciel* », *Les Cahiers du CERF,* Université de Bretagne occidentale, à paraître en 2004.

— Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, préface de *Dans le ciel,* L'Échoppe, Caen, 1989, pp. 7-15.

— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2001, t. II, pp. 9-18.

— Michel, Pierre, préface à l'édition américaine de *In the Sky,* traduit par Robert Helms, à paraître en 2004.

— Montaubin, Marie-Françoise, « Les romans d'Octave Mirbeau : "Des livres où il n'y aurait rien !… Oui, mais est-ce possible ?" », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, 1995, pp. 47-60.

— Newton, Joy, « Zola, Mirbeau et les peintres : *L'Œuvre* et *Dans le ciel* », *in Écrire la peinture,* Éditions universitaires, 1991, pp. 47-58.

— Quéruel, Françoise, « *Dans le ciel* : tradition et modernité », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 181-189.

— Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau et le roman : de l'importance du fumier — De *Dans le ciel* aux *21 jours d'un neurasthénique* », *Lettres actuelles,* numéro spécial « Octave Mirbeau », Mont-de-Marsan, à paraître en 2004.

— Tartreau-Zeller, Laurence, « Van Gogh, l'idéal de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 1, Angers, 1994, pp. 56-80, *passim.*

— Trépanier, Hélène, *Le Mythe de Van Gogh dans la littérature, chez Octave Mirbeau, « Dans le ciel », Antonin Artaud, « Le Suicidé de la société », Paul Nizon, « Stolz »,* mémoire dactylographié, Université de Laval, Québec, 1992, 130 p.
— Ziegler, Robert, « Vers une esthétique du silence dans *Dans le ciel* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 5, Angers, 1998, pp. 58-69.

Le Jardin des supplices

Le Jardin des supplices : du cauchemar d'un juste à la monstruosité littéraire

Le manteau d'Arlequin

Le Jardin des supplices, qui paraît, chez Fasquelle, le 13 juin 1899, au beau milieu de l'affaire Dreyfus, est, avec *Le Journal d'une femme de chambre,* le roman d'Octave Mirbeau le plus célèbre, le plus commenté et le plus souvent traduit. Mais il n'est pas sûr pour autant que ses lecteurs et ses commentateurs, allé-chés depuis un siècle par la réputation sulfureuse d'une œuvre considérée comme « érotique », quand elle n'est pas carrément cataloguée comme « pornographique », aient été sensibles à sa véritable originalité. Faute, bien sûr, de bien connaître Mirbeau, dont l'itinéraire politique [1], l'évolution littéraire et les grands combats esthétiques [2] étaient globalement fort méconnus jusqu'à ces dernières années ; mais aussi, plus précisément, faute de savoir dans quelles curieuses conditions a été conçu et agencé cet étrange objet littéraire à nul autre pareil. Il est en effet le résultat d'un étonnant mixage de textes parus dans la presse au cours des

1. Pour mieux comprendre son évolution politique, on peut se reporter à sa biographie, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle,* par Pierre Michel et Jean-François Nivet (Librairie Séguier, Paris, 1990, 1 020 pages) ; à notre édition d'un recueil de ses articles dans *Combats politiques,* Librairie Séguier, Paris, 1990 ; et à l'article de Pierre Michel, « L'itinéraire politique de Mirbeau », *Europe,* n° 839, mars 1999, pp. 96-109.

2. Voir notre édition de ses *Combats esthétiques,* Nouvelles Éditions Séguier, Paris, 1993, deux volumes.

dix années précédentes et que rien *a priori* ne prédestinait à voguer de conserve, tant sont différents les styles, les sujets, les personnages et les genres auxquels ils se rattachent.

La première partie de l'ouvrage définitif, baptisée *Frontispice* et rédigée par un premier narrateur anonyme, nous présente une conversation *d'après boire* sur le meurtre, entre membres éminents de l'*intelligentsia* parisienne, d'inspiration scientiste, qui se targuent d'être au-dessus des préjugés de la tourbe des humains. Mirbeau y amalgame des développements extraits de « L'École de l'assassinat », paru dans *Le Figaro* le 23 juin 1889, de « La Loi du meurtre », paru dans *L'Écho de Paris* le 24 mai 1892, de « Divagations sur le meurtre », paru dans *Le Journal* le 31 mai 1896, et d'« Après dîner », paru dans le grand quotidien dreyfusiste, *L'Aurore,* le 29 août 1898 [1]… La deuxième partie du livre, qui constitue la première partie d'un récit emboîté dans le premier et rédigé par un second narrateur, également anonyme, est intitulée *En mission.* C'était jadis un récit complet et autonome, publié à deux reprises sous ce titre : une première ébauche a paru en trois livraisons, en septembre 1893, dans les colonnes de *L'Écho de Paris* [2]; une seconde mouture, beaucoup plus élaborée et proche de la version définitive, en neuf feuilletons, du 11 juillet au 30 décembre 1895, dans les colonnes du *Gaulois.* Quant à la troisième partie du volume — deuxième partie du récit emboîté —, elle porte le titre de *Le Jardin des supplices,* et a été prépubliée dans *Le Journal* en deux temps : du 14 février au 4 avril 1897, en six livraisons [3], puis, du 3 avril au 19 juin 1898, en six feuilletons, sous un nouveau titre qui fleure bon la

1. Histoire de compliquer encore les choses, plusieurs de ces chroniques ont elles-mêmes été reprises sous d'autres titres : « À une fête de village » (*Le Journal,* 3 juillet 1898), « Après boire » (*Le Journal,* 6 novembre 1898)…

2. Cette première version, présentée par Pierre Michel, est reproduite dans les *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 1, Angers, 1994, pp. 171-192 et en annexe dans cette édition p. 1138.

3. Deux étaient intitulées « Un bagne chinois », trois « Le Jardin des supplices » et la dernière « Le Retour ». Il faudrait y ajouter « Les Perles mortes », conte cruel indépendant, réutilisé dans *Le Jardin des supplices,* et aussi « Colonisons » et « Civilisons! » (voir *infra* les notes 1 et 2, p. 931).

décadence, « Fragments », et elle constituait un récit autonome sans aucun rapport avec le précédent [1]…

Il est, certes, tentant d'expliquer tout simplement cette récupération de textes anciens éparpillés dans la presse par le légitime souci d'un écrivain professionnel, vivant de sa plume, de ne rien perdre des productions de l'esprit enfantées dans la douleur, à l'instar de Bach, Vivaldi, Mozart ou Rossini, qui ne reculaient devant aucun réemploi [2]. Mais en l'occurrence l'entreprise va bien au-delà d'une saine gestion de son patrimoine textuel et révèle une radicale remise en cause des présupposés du roman réaliste à la française, sur le modèle balzacien ou zolien. De fait, en prépubliant des extraits qui ne constituent pas un ensemble cohérent, avec un début, un milieu et une fin, Mirbeau s'inscrit clairement dans le courant décadent tel que l'a défini Paul Bourget en 1885 : le livre caractéristique de ce courant, selon lui, c'est « celui où l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page ». À l'instar de son grand ami Auguste Rodin — qui a précisément illustré à sa manière *Le Jardin des supplices* [3] —, Mirbeau semble considérer qu'un fragment est autosuffisant et n'a nullement besoin d'être inséré dans un ensemble plus vaste qui lui conférerait seul sa valeur esthétique.

1. Pour plus de détails sur la constitution de ce *patchwork,* on peut se reporter à l'article de Pierre Michel, « *Le Jardin des supplices* : entre *patchwork* et soubresauts d'épouvante », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 3, Angers, 1996, pp. 46-72.

2. Il arrive en effet à Mirbeau de reprendre, sous un nouveau titre, et en en y apportant de légères modifications, des contes ou des chroniques déjà parus dans d'autres journaux : ce sont là 300 ou 350 francs facilement gagnés, et cela lui permet de se consacrer à autre chose qui lui paraît plus important que l'article alimentaire. Il a notamment opéré de la sorte avec son roman *Dans le ciel,* paru en feuilleton dans *L'Écho de Paris* en 1892-1893 : il ne l'a pas publié en volume, mais, à l'instar de Rodin avec sa *Porte de l'Enfer,* il en a réutilisé des tronçons pendant les cinq années suivantes.

3. Ses illustrations, si l'on ose dire, n'ont en fait aucun rapport avec le texte : il s'agit d'une création originale, parallèle à celle du romancier, mais qui n'est nullement subordonnée au texte. Voir sur ce sujet l'article de Laurence Tartreau-Zeller, « Mirbeau et l'illustration », *Revue des Lettres et de Traduction,* Université Saint-Esprit de Kaslik (Liban), n° 8, 2002, pp. 395-409.

D'autre part, en rapprochant des textes aux tons les plus divers — du rire à l'épouvante —, et relevant de genres et de statuts littéraires foncièrement différents qui en font un hétéroclite fourre-tout — une discussion mondaine sur « la loi du meurtre », des chroniques d'humour noir, une caricature hautement farcesque des mœurs politiques de la Troisième République, une « histoire » d'un amour dévastateur dans la continuité du *Calvaire,* un récit de voyage exotique autant qu'initiatique, une parabole de la condition humaine, l'évocation poétique et picturale d'« orgies florales », et, pour finir, le grand-guignol sadomasochiste du bagne de Canton et une scène de frénésie sexuelle de nature à choquer les Pères-la-pudeur et à hérisser les ligues de vertu —, Mirbeau procède encore de la même manière que Rodin quand il assemble arbitrairement des morceaux de statues, pour juger de l'effet imprévisible de ces accouplements incongrus [1], ou quand, à l'inverse, il décompose des ensembles constitués — tels que *La Porte de l'Enfer* [2], par exemple — afin d'en présenter séparément des morceaux qui, isolés, acquièrent une tout autre signification. Il n'est pas interdit de déceler, dans ces procédés du romancier et du sculpteur, une lointaine anticipation des procédés des surréalistes : le « hasard objectif » présidant à ces rapprochements inattendus ne serait-il pas susceptible de révéler des pulsions refoulées, des convergences insoupçonnées ou des mystères soigneusement enfouis sous les apparences trompeuses imposées aux choses par les dominants ? Prenons l'exemple de la métaphore florale filée tout au long de la deuxième partie du récit proprement dit : elle donne, rétroactivement, un sens nouveau à la mascarade florale de Mme G… dans la première partie [3], qui, on l'a vu, a été conçue

1. Le meilleur exemple en est donné par un bronze vivement admiré par Mirbeau, *Fugit amor.*

2. C'est Mirbeau, précisément, qui nous a laissé la description la plus complète de cette *Porte de l'Enfer,* avant son dépeçage, dans un article paru le 18 février 1885 dans *La France* (recueilli dans le tome I des *Combats esthétiques, loc. cit.*, pp. 116-119).

3. Le narrateur nous invite à faire le rapprochement entre les deux parties de son récit, et à nous interroger sur sa signification, quand il écrit par exemple, à la fin du roman : « Ce sont les yeux, la bouche, les joues flasques et tombantes de Mme G… que je vois se pencher sur les chevalets… » (cf. p. 1120)

indépendamment de la seconde. Tout se passe alors comme si sa création finissait par échapper au romancier, comme si, devenu en quelque sorte spectateur de son récit, il voyait apparaître des significations imprévues auxquelles il va devoir donner une forme élaborée afin de les insérer dans la trame romanesque.

Mirbeau refuse donc nettement le principe même de la « composition », c'est-à-dire l'agencement artificiel d'un nœud et de péripéties conduisant à un dénouement, conformément aux objectifs du romancier, substitut de Dieu dans sa création. Composer, c'est en effet imposer aux éléments empruntés à ce qu'il est convenu d'appeler « le réel » un ordre conventionnel et arbitraire, qui contribue à faire croire que chaque chose obéit à une fin prédéterminée : c'est l'illusion finaliste, que Mirbeau s'emploie à détruire dans tous les romans signés de son nom, où il nous donne au contraire de l'univers une vision contingente excluant toute finalité [1]. Poussant à l'extrême son refus de tout finalisme mystificateur, il exhibe l'arbitraire de ses découpages et de ses mixages et fait constamment sentir sa présence de démiurge, pour mieux interdire l'illusion romanesque. C'est ainsi, que le romancier tout-puissant, qui tire les ficelles de ses fantoches, octroie au narrateur, sans le moindre souci d'être cru, une mission-sinécure en forme de mystification, qui va lui permettre de tisser, en tout arbitraire [2], un lien dramatique entre les deux parties du récit oral conçues séparément l'une de l'autre… Il prend ainsi délibérément le contre-pied des romans qui se

1. Sur Mirbeau « désespéré » et destructeur de toutes les illusions, notamment de l'illusion finaliste, voir notre essai *Lucidité, désespoir et écriture,* Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 2001, 87 p.

2. C'est précisément l'arbitraire de ce lien dramatique, si contraire à ses exigences romanesques, qui gêne Émile Zola. Il écrit à Mirbeau : « J'aurais préféré n'avoir que la seconde partie de votre livre, *Le Jardin des supplices.* Le passé de votre héros me gêne un peu, car il le diminue en le précisant. Il n'est plus l'homme. Imaginez que la première partie n'existe pas, et publiez la seconde, sans explication, avec des personnages qui tombent du ciel » — c'est précisément ce qu'avait fait Mirbeau dans son feuilleton du printemps 1897 — « l'effet est décuplé, on est vraiment dans l'au-delà, ce n'est plus que l'homme et la femme jetés dans une étreinte, dans un spasme, à toutes les joies et à toutes les douleurs de l'amour, à la vie totale. » Lettre de Zola à Mirbeau du 1er juin 1899, recueillie dans le t. IX de la *Correspondance* de Zola, Éditions du CNRS, Paris-Montréal, 1993, p. 487.

prétendent réalistes et où est occulté le rôle spécifique du romancier, afin de donner au lecteur l'impression, évidemment trompeuse, qu'il se retrouve confronté à la réalité brute [1].

Désinvolture

Par-dessus le marché, Mirbeau manifeste de nouveau un souverain mépris pour le code de « vraisemblance », qui nous présente pour « vrai » ce qui n'est qu'une convention culturellement admise, et pour le code de « crédibilité », qui implique une certaine cohérence interne à l'œuvre, selon l'accord tacite passé entre l'auteur et ses lecteurs. Il se plaît donc à multiplier les transgressions et les « invraisemblances ». Peu lui chaut, en vérité, que, sans connaître un mot de chinois, le narrateur ne nous en rapporte pas moins des conversations entières dans la langue de Confucius ; ou que le « brave » et « débonnaire » bourreau chinois exprime dans l'anglais le plus académique sa nostalgie du bon vieux temps où l'art de torturer n'était pas encore tombé en quenouille ; ou encore que le pilier de tripot de la première partie du récit, totalement ignorant des choses de la nature, pour lesquelles il affiche un souverain mépris, se mue, dans la deuxième partie, en botaniste érudit et en admirateur inconditionnel des horticulteurs chinois… D'autres infractions au code de la « vraisemblance » concernent la psychologie des personnages : le « gentil bébé », la « petite chiffe molle », la « petite pensionnaire » et la « femmelette », qui « s'évanouit sans raison, pour des nunus », et dont se gausse Clara dans la deuxième partie, parce qu'elle trouve son amant trop faible, trop sensible, trop pitoyable, n'a pas grand-chose de commun avec le cynique et

1. Ce rôle éminent du romancier-démiurge apparaît également dans la construction en abyme à laquelle recourt Mirbeau. Un récit à la première personne est inséré à l'intérieur d'un autre récit, qui est l'œuvre d'un premier narrateur dont nous ignorons tout. De plus, le roman porte le même titre que le récit lu par le deuxième narrateur, et que la deuxième partie de ce récit, où est décrit l'espace du bagne de Canton précisément appelé « le jardin des supplices ». De sorte que le même intitulé désigne quatre réalités différentes, emboîtées les unes dans les autres comme des poupées russes. On retrouve un nouvel effet d'abyme, plus modeste, dans le Jardin des supplices, où des sculptures et des peintures reproduisent les différentes mises à mort auxquelles on y procède.

machiste gangster de la politique présenté dans *En mission* ; quant à la sadique et masochiste [1] Clara, pour qui le spectacle des mises à mort raffinées constitue la plus extasiante des jouissances, elle ne s'en révèle pas moins une éloquente et passionnée avocate des peuples du Tiers Monde menacés de génocide ou d'ethnocide par les sanguinaires expéditions coloniales anglaises et françaises, au point de débiter des articles d'Octave Mirbeau *himself…* Ces deux personnages donnent ainsi l'impression de résulter d'un collage de traits de caractère considérés comme incompatibles dans la vulgate psychologique propre aux romans : ils sont donc, au sens littéral du terme, des monstres, c'est-à-dire des êtres composites, voire disparates. En transgressant la conception réductrice du psychisme humain, qui exige l'unité des personnages et leur évolution lente et progressive, Mirbeau, grand lecteur de Dostoïevski et de Tolstoï, suggère au contraire que les hommes sont des êtres doubles, complexes, traversés de contradictions qui les tirent à hue et à dia, qu'ils ne sont pas figés à jamais dans une prétendue « nature » immuable, et que, n'en déplaise à Aristote, « *natura facit saltus* » [2].

En procédant de la sorte, Octave Mirbeau va beaucoup plus loin que dans ses trois romans dits « autobiographiques » — *Le Calvaire* (1886)*, L'Abbé Jules* (1888) et *Sébastien Roch* (1890) — dans la contestation des normes romanesques, et il s'engage délibérément sur la voie de la mise à mort du roman, qui sera parachevée dans *La 628-E8* (1907) et dans *Dingo* (1913). Le roman n'est plus conçu comme une entreprise de *mimesis* et de décryptage d'une prétendue « réalité » préexistante, vue à travers des verres transparents, mais comme l'expression de l'imaginaire de l'écrivain, qui, en toute liberté et en tout arbitraire, organise à sa guise des matériaux disparates collectés aux sources les plus diverses, sans se soucier le moins du monde des exigences par trop simplistes de la « vraisemblance », de la

1. Il apparaît en effet que Clara, quand elle se laisse bouleverser par le spectacle des tortures, s'identifie au supplicié et jouit des supplices qu'elle s'imagine endurer.

2. Sur ce point, voir sa *Lettre à Tolstoï,* À l'Écart, Reims, 1991. La remise en cause du principe aristotélicien selon lequel « la nature ne fait pas de saut » annonce les analyses de Bertolt Brecht.

« crédibilité » et de la « bienséance » [1]. Dès lors, aux yeux du public de l'époque, *Le Jardin des supplices* ne pouvait apparaître que comme une « monstruosité littéraire » [2], faite de pièces et de morceaux, *patchwork* ou manteau d'Arlequin, choquant roidement toutes ses exigences littéraires.

Déjà violemment effarouchés par l'apparence formelle du volume, les lecteurs moyens risquaient fort de l'être plus encore par son contenu et de s'interroger vainement sur le sens d'une œuvre désinvolte et profondément ambiguë, qui ne pouvait que les dérouter.

Le romancier s'amuse en effet à multiplier les transgressions de leurs habitudes culturelles, qui constituent à ses yeux autant de verres déformants ou aveuglants. Ainsi, contrairement à leur attente, il ne se soucie pas de conclure, puisque, dans la vie, rien ne s'achève jamais et qu'il n'y a donc aucune raison de clore un récit qui, selon la formule gidienne, « pourrait être continué » [3]. Il ne se soucie pas davantage de tout dire et de tout expliquer et, recourant une nouvelle fois à l'ellipse, il frustre délibérément la curiosité du lecteur, comme il l'a déjà fait dans *L'Abbé Jules* et le fera de nouveau dans *Le Journal d'une femme de chambre* : ainsi, passant directement du *Saghalien* au Jardin des supplices, nous ne saurons rien des deux années qu'a duré la liaison entre Clara et son amant ; et nous ignorerons à jamais ce qu'il est advenu du narrateur pendant les huit ou dix longues années qui séparent sa visite au bateau de fleurs, évoqué dans le dernier chapitre de son

1. Sur la contestation des présupposés du roman et des codes de vraisemblance, de bienséance et de crédibilité, voir ma préface, « Mirbeau romancier », à l'édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, trois volumes, 2000-2001.

2. L'expression a été employée par Antoine Adam à propos du *Dom Juan* de Molière, qui transgressait toutes les règles et normes en vigueur à l'époque, et qui était aussi fait de pièces et de morceaux relevant de registres disparates.

3. Mirbeau ne s'en est pas privé, puisque, après le mot « Fin » du manuscrit du *Jardin des supplices,* jadis conservé dans la collection Daniel Sickles, il a, *in extremis,* rajouté deux pages sur épreuves. Il aurait pu en rajouter bien d'autres. *In extremis,* il ajoutera de même deux chapitres au *Journal d'une femme de chambre,* et, circonstance aggravante, ces deux chapitres n'auront aucun rapport avec la trame romanesque…

récit, de sa réapparition dans le salon de « l'Illustre Écrivain », dans le *Frontispice.* Par-dessus le marché, comble du mépris pour les codes romanesques, nous ne connaîtrons même pas son identité, et pas davantage le nom de famille de Clara [1], comme si un personnage de roman ne se caractérisait pas d'abord par son état civil — cet état civil auquel Balzac entendait précisément faire concurrence… Comment le lecteur d'Octave Feuillet, de Pierre Loti ou de Paul Bourget pourrait-il y trouver son compte ?

Ces multiples exemples de désinvolture pourraient même l'amener — à l'instar des hôtes de l'Illustre Écrivain se demandant si le fils du Dr Trépan n'a pas voulu les mystifier — à se poser la question de savoir si le romancier n'est pas carrément en train de se payer sa tête, et si, conformément à la préface rêvée par Flaubert pour son *Dictionnaire des idées reçues,* tout ne serait pas « arrangé de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui ou non » [2]. La question est d'autant plus légitime que le deuxième narrateur, auteur fictif du *Jardin des supplices,* se présente lui-même comme « un mystificateur qui s'amuse à se mystifier soi-même » et qu'il lui arrive, dans les dernières pages de son récit, de se demander si Clara existe réellement et si elle « n'est point née de [ses] débauches et de [sa] fièvre »… On ne saurait remettre plus radicalement en cause les présupposés des romans à prétentions réalistes. Ainsi, la mission du pseudo-embryologiste ne relève-t-elle pas du canular ? Et que penser de la discussion sur les mérites culinaires comparés de la viande de nègres, d'Allemands et de Marseillais, ou sur la meilleure manière de civiliser les sous-hommes d'Afrique ou des Indes en les réduisant en poussière avec la « fée Dum-Dum », alias « balle Nib-Nib » ? Et ce voyage en bateau vers des pays exotiques, Ceylan, le Tonkin et la Chine du Sud, où l'auteur n'a jamais mis les pieds, ne constituerait-il pas une mystification du même

1. Dans « Les perles mortes », d'où est tiré l'essentiel du premier chapitre de la deuxième partie du récit (*Le Journal,* 9 janvier 1898), elle avait un nom de famille : elle se nommait Clara Terpe.

2. Lettre de Gustave Flaubert à Louis Bouilhet du 4 septembre 1850, *in Correspondance* de Flaubert, Fasquelle, Paris, 1910, t. I, p. 337. *Le Dictionnaire des idées reçues* est disponible en libre téléchargment sur le site des Éditions du Boucher (www.leboucher.com/pdf/flaubert/b_fla_di.pdf).

acabit que les *Lettres de l'Inde* de 1885 [1] ? Et l'*interview* du génial artiste de la scie et de la tenaille, chef-d'œuvre d'humour noir, ne serait-elle pas une *hénaurme* farce comme aurait pu en rêver Flaubert ? Et comment recevoir son affirmation incongrue et provocatrice sur les innocentes fleurs, qui « font l'amour et rien que l'amour » et « passent leur vie éphémère et immortelle à se pâmer d'amour » ? Et le supplice du rat, qui impressionna tant l'un des patients les plus célèbres du Dr Freud, et qui est détaillé par le « jovial » bourreau sur le ton d'un maître queux présentant la recette d'un plat succulent [2], ne serait-il pas une vulgaire fumisterie, ou le fruit d'un « cerveau malade » ou d'une imagination délirante ? Il n'est pas jusqu'aux interminables énumérations de fleurs aux noms barbares inconnus de nous qui ne soient suspectes : n'auraient-elles pas pour objet, comme plus tard chez Boris Vian, de nous en faire accroire, histoire de se payer notre tête ?

En suscitant ainsi le doute, en faisant pénétrer ses lecteurs dans ce que Nathalie Sarraute appellera « l'ère du soupçon », en leur interdisant de lire son texte au premier degré sans pour autant leur livrer d'autres clés, Mirbeau sape leur confiance et leurs certitudes, les contraint à se poser des questions et à remettre en cause les évidences les mieux établies. Son projet romanesque n'est pas de nous conforter dans notre vision rassurante des êtres et des choses, mais au contraire de nous inquiéter, afin de nous obliger à exercer notre esprit critique et à penser par nous-mêmes. C'est ainsi que nous sommes implicitement conviés à essayer de dégager des liens supposés essentiels, mais

1. Il s'agit de onze pseudo-lettres supposées envoyées de l'Inde par un voyageur affublé du pseudonyme de Nirvana et parues, en deux temps, dans les colonnes du *Gaulois,* puis dans celles du *Journal des débats,* en 1885. Elles étaient commanditées par le diplomate orientalisant François Deloncle, qui avait été chargé par Jules Ferry d'une mission officieuse dans les Indes britanniques et qui avait envoyé au président du Conseil des rapports secrets, sur lesquels Mirbeau s'est appuyé pour la rédaction des *Lettres de l'Inde.* Je les ai publiées en 1991 aux Éditions de l'Échoppe, Caen. Il est à noter que le bateau sur lequel ont voyagé le pseudo-Nirvana et l'anonyme narrateur du *Jardin* s'appelle le *Saghalien* dans les deux récits.

2. Le « Vous prenez un condamné » a également pour effet d'associer le lecteur à la réalisation de la recette (cf. p. 1086)…

qui n'ont rien d'évident, entre des données *a priori* fort étrangères les unes aux autres, parce qu'elles résultent de la simple juxtaposition arbitraire de deux parties conçues sur des registres fort différents et à quelques années d'intervalle.

De fait, *Le Jardin des supplices* est bien de nature à nous interpeller et à nous mettre mal à l'aise. Non seulement, bien sûr, à cause de la complaisance suspecte avec laquelle nous nous délectons avec effroi à lire la description des pires tortures, mélange d'horreur et de fascination morbide qui ne peut que susciter le malaise chez le lecteur un tant soit peu doté d'une conscience éthique et de valeurs humanistes. Mais aussi et surtout parce que le sens même de l'œuvre — si tant est qu'elle en ait un — risque fort de nous échapper, tant sont nombreuses ses apories et ses contradictions. Sans prétendre le moins du monde à l'exhaustivité, citons-en quelques-unes.

Contradictions et ambiguïtés

Voyons par exemple ce qu'il en est de l'anticolonialisme mirbellien [1]. À maintes reprises, Mirbeau le Juste a stigmatisé les boucheries et atrocités en tous genres, voire les génocides, perpétrés par les peuples d'Europe en Amérique, en Afrique, en Asie et en Océanie, et ce, au nom du progrès, de la civilisation et de la religion chrétienne, et il a dénoncé, « dans l'histoire des conquêtes coloniales, une des hontes les moins facilement effaçables de notre temps » [2]. Nombre de passages de la première partie du récit, *En mission,* confirment cette condamnation sans appel des colonisateurs français et anglais, dépourvus de toute humanité et de toute moralité, qui perpètrent les pires massacres en toute bonne conscience et en toute impunité, sans se cacher d'ailleurs que le seul objectif de la civilisation qu'ils sont censés octroyer généreusement aux peuplades sauvages qu'ils extermi-

1. Sur l'anticolonialisme de Mirbeau, on peut se reporter à ma postface de *Colonisons,* Émile Van Balberghe, Bruxelles, 2003, pp. 16-23.

2. Octave Mirbeau, « Civilisons! », *L'Aurore,* 22 mai 1898. C'est la reprise, avec quelques variantes, de « Colonisons ». Cette chronique est placée presque totalement dans la bouche de Clara, quand elle évoque le massacre des princes Modéliars de Kandy et les supplices infligés aux Arabes en Algérie, et qu'elle stigmatise le pasteur protestant et le missionnaire catholique, complices des sanglantes expéditions coloniales.

nent, c'est de « leur prendre leurs stocks d'ivoires et de gommes ». Soit. Mais, le plus souvent, depuis les contes philosophiques du XVIIIe siècle, et, par-delà, depuis le célèbre chapitre de Montaigne sur les cannibales Tupinambas du Brésil, la tendance, quand on entend mettre en lumière les horreurs de la prétendue « civilisation », était à inverser les normes admises et à proposer, comme contre-modèles, des sociétés jugées « sauvages » parce qu'elles sont restées proches d'un prétendu état de nature, idéalisé pour les besoins de la cause [1]. Il arrive parfois à Mirbeau de se prêter à cette opposition, un peu trop facile et manichéenne pour ne pas être suspecte, par exemple quand il nous montre, à travers le regard d'un explorateur, de charmants négrillons « doux et gais comme des enfants » en train de batifoler comme de petits lapins « dans une prairie, à la bordure d'un bois ».

Mais qu'en est-il de la Chine, où est située la deuxième partie du récit ? Clara affirme que les Chinois sont, plus que les Européens, « dans la logique de la vie et dans l'harmonie de la nature ». Pourtant il s'agit d'un État vieux de plusieurs milliers d'années, qui n'a donc plus rien de l'Éden primitif, et dans lequel on se livre, au nom de la « Justice », rendue « au petit bonheur », comme dit Clara, à des monstruosités qui ne semblent choquer personne, tant elles sont considérées comme naturelles : des innocents y sont torturés avec de savants raffinements appréciés des esthètes ; de menus délits y sont passibles des supplices les plus cruellement sophistiqués, qui prolongent délicieusement l'agonie ; et la mise à mort dans les règles de l'art y a été longtemps considérée comme le plus exaltant des beaux-arts et comme le symptôme d'une civilisation supérieure… Un tel état social peut-il sérieusement être proposé comme contre-modèle à la vieille Europe pourrie, vilipendée dans *En mission* ? Entre la corruption de la prétendue « République » française, la si mal nommée, puisqu'elle est tombée entre les mains d'une bande de « joyeux escarpes », et la férocité dont témoignent les supplices

1. Montaigne écrit par exemple : « Nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits ; là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. » (*Essais*, Livre I, chapitre XXXI)

infligés par la dynastie mandchoue des Qing pour maintenir, par la terreur et la communion, la cohésion de la société chinoise soumise à sa domination, faut-il vraiment choisir ? On serait bien tenté de conclure que, tout bien pesé, la mascarade de la première partie n'est que peccadille en comparaison de la barbarie qui s'exerce dans le bagne de Canton. Mais il nous est rétorqué, d'une part, que les Européens anéantissent infiniment plus de monde que les Chinois, grâce à l'efficacité d'engins de mort sophistiqués tels que « la fée Dum-Dum », mais se livrent à ce jeu de massacre avec une brutalité toute mécanique, qui « gaspille la mort » d'une façon « administrative et bureaucratique », comme le leur reproche Clara, c'est-à-dire « sans art », sans la moindre compensation esthétique ; et, d'autre part, que les effusions de sang des suppliciés chinois constituent le terreau indispensable aux somptueux parterres de fleurs soignés et entretenus avec un amour de l'art et une science de l'horticulture à nuls autres pareils [1] : les véritables barbares ne sont pas forcément ceux que l'on a tendance à croire. Comment le lecteur ne serait-il pas désemparé devant ces oppositions constantes entre l'Occident et l'Orient, dont les férocités égales lui interdisent de choisir, devant ces critères de jugement rationnellement inintelligibles à ses yeux, où l'on mélange allègrement art et torture, progrès scientifique et massacres, et où l'esthétique des uns et la technicité avancée des autres semblent n'avoir d'autre objectif commun que la mise à mort du plus grand nombre possible d'êtres humains au nom de valeurs qui les transcendent ? Comment ne pas perdre ses repères quand les civilisateurs se révèlent cannibales et que les bourreaux apparaissent comme de joviaux et consciencieux artistes à peine dévoyés ?

1. Cela ne peut que convier le lecteur à se demander si la corruption du monde de la politique, des affaires et de la presse, sous la Troisième République, ne constituerait pas le terreau indispensable à l'éclosion des plus belles fleurs de l'art contemporain, en faveur desquelles Mirbeau a mené un combat incessant : Manet, Rodin, Monet, Pissarro, Renoir, Degas, Cézanne, Van Gogh, Camille Claudel, Maillol, Vallotton, Bonnard, Vuillard, Utrillo, etc., dont « le génie » et les inventions « sublimes » sont malheureusement aussi mal reconnus et aussi mal « compris » par le gouvernement français que ceux du « pacifique » bourreau par le gouvernement de l'Empire du Milieu : « Aujourd'hui, le génie ne compte pour rien », déplore-t-il, à l'instar de Mirbeau critique d'art…

Bien sûr, on pourrait faire valoir que Mirbeau met dans la bouche de son héroïne, Clara, des passages entiers de ses propres articles, ce qui semble faire d'elle son incontestable porte-parole quand elle stigmatise le colonialisme européen. Mais, à la réflexion, est-ce si évident ? Car enfin, cette Clara n'est pas le moins du monde choquée par les abominations dont elle est régulièrement spectatrice et qui, portant à son paroxysme l'embrasement de ses sens, lui procurent « des secousses pareilles à de l'amour » : les mises à mort et les souffrances inhumaines infligées à des innocents auxquels elle s'identifie avec délice ne sont pour elle qu'une source d'exacerbation de ses plaisirs sadomasochistes — « car le sang est un précieux adjuvant de la volupté », explique-t-elle —, et elle ne vaut pas mieux, moralement, que l'officier anglais qui s'extasie sur les mérites de la balle Dum-Dum. Dès lors, est-il vraiment concevable que le romancier anarchiste, engagé dans le grand combat dreyfusiste pour la Justice et la Vérité, nous incite à lui faire confiance ? Ne discrédite-t-il pas son propre combat d'humaniste et de libertaire et n'affaiblit-il pas considérablement son autorité de romancier en les laissant contaminer par semblable compagnonnage avec une femme perverse, hystérique [1] et sadique ? Ahuri, le lecteur ne sait plus que penser, ni à qui se fier, ni à quoi se raccrocher.

Deuxième aporie : celle de l'idéal libertaire et naturiste. Anarchiste individualiste, Octave Mirbeau s'est toujours révolté contre tous les pouvoirs qui oppriment, emprisonnent et mutilent l'individu, aussi bien celui du père que celui du prêtre, celui du politicien que celui de l'industriel ou de l'affairiste. Et il s'est toujours prononcé pour réduire l'État à « son minimum de malfaisance » [2] et pour étendre au maximum le champ des libertés individuelles et collectives — hors la liberté de l'enseignement, qu'il compare à la liberté d'empoisonner les puits [3]. Les

1. Sur l'hystérie de Clara, voir l'article de Pierre Michel, « Les hystériques de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 17-38.

2. *Interview* de Mirbeau dans *Le Gaulois,* 25 février 1894.

3. Voir sa réponse à une enquête de la *Revue blanche,* 1er juin 1902 (recueillie dans ses *Combats pour l'enfant,* Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, p. 165 et reproduite, en annexe de *Sébastien Roch,* sur le site des Éditions du Boucher).

choses semblent donc bien claires. Or, voilà que dès la présentation de son récit, l'anonyme narrateur nous précise qu'il a découvert « des crimes » et des « ténèbres » qu'il ne soupçonnait même pas, en dépit de ses canailleries passées, sous la conduite d'une initiatrice, qu'il a « vue libre de tous les artifices, de toutes les hypocrisies dont la civilisation recouvre, comme d'une parure de mensonge, son âme véritable », et « livrée au seul caprice, à la seule domination de ses instincts, dans un milieu où rien ne pouvait les refréner, où tout, au contraire, se conjurait pour les exalter ». Sous la plume d'un anarchiste comme Mirbeau, on s'attendrait donc à ce que le récit qui va suivre nous présente, dans une perspective rousseauiste [1], une espèce d'Éden, libéré de toutes les oppressions et de tous les mensonges propres aux sociétés occidentales, où les individus pourraient s'épanouir librement. Mais le visage ravagé de l'intervenant et l'annonce des « crimes » et des « ténèbres » qui vont nous être révélés laissent prévoir une tout autre vision de l'état de nature.

De fait, il apparaît très vite que la liberté dont jouit Clara n'est pas seulement celle d'un esprit hardi, qui s'est peu à peu affranchi des préjugés de sa caste et de sa race et des mensonges sociaux, ni celle d'une femme sexuellement émancipée qui, dans la continuité de la marquise de Merteuil des *Liaisons dangereuses,* revendique pour son sexe le droit à « la luxure » indispensable « au développement total de la personnalité ». C'est aussi celle d'une prédatrice insatiable et d'un *Übermensch,* qui, à l'instar des héros sadiens à l'abri de leurs forteresses, microcosme totalitaire, bénéficie d'une totale impunité, lui permettant de jouir tranquillement des spectacles enivrants qu'offre à sa névrose le vieil empire chinois déliquescent. Sa liberté, comme celle des pervers des *120 journées de Sodome,* suppose l'esclavage de tous les sous-hommes et la mise à mort programmée de victimes immolées à son bon plaisir : elle le reconnaît elle-même quand elle précise que, si la vie en Chine « est libre, heureuse, sans conventions, sans préjugés, sans lois », ce n'est que « pour nous ». Il y a donc

1. Sur le rousseauisme de Mirbeau, voir l'article de Samuel Lair, « Jean-Jacques et *le petit rousseau* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, 2003, pp. 31-50.

bien une contradiction objective entre le naturisme de Mirbeau, qui implique une totale confiance dans les forces de la nature considérées comme bonnes *a priori,* et son darwinisme avoué, qui, en laissant les forces en présence s'exercer librement, aboutit fatalement à l'égorgement des plus faibles par les plus forts au nom de la loi naturelle ; entre son idéal anarchiste, qui présuppose que l'homme soit en mesure de dominer ses pulsions — que symbolise précisément le Jardin des supplices — pour instituer une société nouvelle, pacifiée et libérée de toute forme d'oppression, où les faibles, les malades et les pauvres soient protégés et bénéficient des mêmes droits que les autres, et l'affirmation de la toute-puissance de l'instinct génésique et de l'instinct du meurtre, indissociablement mêlés, qui voue l'humanité aux pires carnages sans la moindre rémission ; ou, en d'autres termes, entre son humanisme, au nom duquel il dénonce les guerres et toutes les formes d'oppression, et son plaidoyer pour toutes les libertés, qui, si elles ne sont pas limitées, aboutissent forcément au bon plaisir du plus fort. D'aucuns, ne voyant qu'un des aspects de la contradiction, ont même prétendu découvrir, dans *Le Jardin des supplices,* œuvre d'un dreyfusard engagé dans le grand combat pour les droits de l'homme [1], les prémices d'une idéologie fasciste [2]…

Troisième aporie : celle de la « loi du meurtre », telle qu'elle est affirmée avec une belle unanimité par tous les convives du *Frontispice,* belle brochette d'intellectuels patentés, qui nous sont présentés par le premier narrateur comme au-dessus des préjugés des masses abruties par les mensonges anesthésiants des *mauvais bergers* de la politique et des religions. Pour Mirbeau, cette loi naturelle est bien celle qui régit les relations entre toutes les espèces vivantes, condamnées à s'entre-tuer et à s'entre-dévorer,

1. Voir ses articles de *L'Aurore* recueillis dans *L'Affaire Dreyfus,* Librairie Séguier, Paris, 1991.

2. Voir l'article de Marisa Ferrarini, « Synthèse des débats », *in Seminari pasquali di analisi testuale*, n° 8, Ed. Ets, Pise, 1993, p. 80. L'universitaire Ruggero Campagnoli y note « l'affinité mystérieuse entre anarchisme et fascisme ». Sur « les contradictions d'un écrivain anarchiste », voir ma communication au colloque de Grenoble de 1994 sur *Littérature et anarchie*, Presses de l'Université de Toulouse-le-Mirail, 1998, pp. 31-50.

non pas pour accomplir les sages, quoique impénétrables, desseins de la Providence, comme le pensait Joseph de Maistre [1], mais parce que tel est le destin inscrit dans leurs gènes : « C'est un instinct vital qui est en nous… qui est dans tous les êtres organisés et les domine, comme l'instinct génésique… », « le meurtre est une fonction normale — et non point exceptionnelle — de la nature et de tout être vivant », affirment deux des convives. Ces simples affirmations sont déjà problématiques, on l'a vu, sous la plume d'un écrivain engagé dans le combat pour l'émancipation de la majorité des humains, ce qui suppose leur capacité à s'affranchir de cette loi inscrite au plus profond de l'être pour instituer une société nouvelle, pacifiée et libérée de toute forme de domination. Mais plus problématique encore est le propos d'un autre intellectuel : « Le besoin inné du meurtre, on le refrène, on en atténue la violence physique, en lui donnant des exutoires légaux : l'industrie, le commerce colonial, la guerre, la chasse, l'antisémitisme… parce qu'il est dangereux de s'y livrer sans modération, en dehors des lois, et que les satisfactions morales qu'on en tire ne valent pas, après tout, qu'on s'expose aux ordinaires conséquences de cet acte, l'emprisonnement… les colloques avec les juges, toujours fatigants et sans intérêt scientifique… finalement la guillotine… » On comprend bien que l'anarchiste Mirbeau entend dénoncer deux mystifications qu'il juge dangereuses d'un point de vue libertaire : celle de la loi, faite par les plus forts pour justifier leurs prédations et l'oppression, voire le massacre, des plus faibles; et celle de la prétendue « morale », qui n'est en fait qu'une simple convenance des plus élastiques, une pure hypocrisie, que l'on adapte en fonction de ses intérêts. On comprend aussi qu'au cœur de l'affaire Dreyfus, et peu après la conquête sanglante du Dahomey et de Madagascar, il veuille assimiler l'antisémitisme et le colonialisme à une violence meurtrière dictée par le cerveau reptilien d'êtres qui ne

1. Joseph de Maistre parlait, dès 1821, de « la loi universelle de la destruction », qui transforme la terre entière, continuellement « imbibée de sang », en « un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin » (*Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, VIIe Entretien). Il prétendait y voir une prescription de la Providence en vue de la « consommation des choses » et de « l'extinction du mal ».

s'en disent pas moins pensants et civilisés. Certes. Reste qu'on est en droit de se demander si les « exutoires légaux » ainsi stigmatisés ne présenteraient pas effectivement un intérêt social : car enfin, s'ils permettent d'éviter le pire, c'est-à-dire une guerre permanente de tous contre tous, voire, à terme, l'extinction de l'espèce humaine, en refrénant et en canalisant l'instinct de meurtre, ne devraient-ils pas apparaître, tout bien pesé, comme un moindre mal ? C'est précisément ce que conclut celui qui nous est présenté comme un « savant darwinien » et qui va jusqu'au terme de sa logique cauchemardesque : « […] le meurtre est la base même de nos institutions sociales, par conséquent la nécessité la plus impérieuse de la vie civilisée… S'il n'y avait plus de meurtre, il n'y aurait plus de gouvernements d'aucune sorte, par ce fait admirable que le crime en général, le meurtre en particulier sont, non seulement leur excuse, mais leur unique raison d'être… Nous vivrions alors en pleine anarchie, ce qui ne peut se concevoir… Aussi, loin de chercher à détruire le meurtre, est-il indispensable de le cultiver avec intelligence et persévérance… Et je ne connais pas de meilleur moyen de culture que les lois » (cf. p. 951).

Le comble de la civilisation serait donc, pour assurer sa propre survie, d'organiser, de planifier et de cultiver le meurtre, voire l'anéantissement de peuples entiers, c'est-à-dire ce qui, relevant de la loi de la jungle propre à l'état de nature, est de toute évidence le plus contraire aux objectifs proclamés par les sociétés qui se prétendent « policées » ! La conclusion est tellement contraire au bon sens qu'il ne peut s'agir que d'une démonstration par l'absurde, telle que celle mise en œuvre par Montesquieu dans son fameux texte sur « l'esclavage des nègres », où tous les arguments supposés justifier la mise en esclavage des noirs d'Afrique sont autant d'absurdités et de monstruosités qui ruinent à tout jamais la thèse esclavagiste. Mais alors, si l'hypothèse de départ sur laquelle s'appuie le « savant darwinien », c'est-à-dire la loi du meurtre, est à rejeter totalement, du fait des aberrations auxquelles elle aboutit, peut-on encore la prêter au romancier ? Or il se trouve que Mirbeau l'a développée à son propre compte, et pas seulement par le truchement de personnages de fiction, dans d'innombrables textes signés de son nom… À la différence du lecteur du texte de Montesquieu, qui,

à moins d'être un fieffé crétin, ne saurait avoir le moindre doute sur l'intention de l'auteur, celui du *Frontispice* ne peut qu'être plongé dans un abîme de perplexité : il est bien en peine de faire le départ entre le bien et le mal, entre le normal et le monstrueux, entre le beau et l'horrible ; entre ce qui relève de l'humour noir ou de l'ironie et ce qui est à prendre au pied de la lettre ; entre ce qui est dit sérieusement et alimente la réflexion, et ce qui est bien souvent présenté comme une blague, une mystification ou une fumisterie — la politique et la science, la religion et le journalisme —; et il est par conséquent condamné à chercher en vain la lumière qui lui permettrait d'élucider ce que le romancier a bien voulu signifier. L'univers mirbellien se révèle décidément plein de « ténèbres », et on y chercherait en vain cette « lampe éternelle » que Pascal croyait destinée à « éclairer l'univers » : le désordre et le mystère du récit reflètent le chaos et l'énigme du monde [1], et Mirbeau, écrivain bien réel, se refuse à interpréter dans sa création le rôle joué dans la sienne par Dieu, personnage fictif enfanté par l'imagination d'humains déboussolés…

Toutes ces apories et contradictions interdisent de faire du *Jardin des supplices* une lecture univoque et révèlent à l'évidence, chez le romancier, un refus de tout dogmatisme et de toute espèce de manichéisme, réducteur et mensonger. En matérialiste conséquent, il assume ce que Comte-Sponville, dans *Le Mythe d'Icare* (1984), appellera le « désespoir », et il accepte de rester prisonnier du « labyrinthe » de l'universelle contradiction [2]. L'univers n'a pas de sens, la vie n'a pas de but, et il n'appartient pas au romancier de leur en donner. C'est parce qu'il s'y refuse que Mirbeau pratique souvent l'autodérision, comme il le fera de nouveau dans *Dingo,* et prend ses distances par rapport à lui-même, dans une sorte de perpétuel dédoublement où il remet en cause sa propre autorité d'écrivain : ainsi, en choisissant pour narrateur, non pas un personnage auquel on soit tenté de l'identifier, mais un vulgaire aventurier sans foi ni loi, dépourvu de toute espèce de talent et de toute préoccupation éthique et

1. Sur ce point, voir l'article d'Éléonore Roy-Reverzy, « Mirbeau excentrique », *Dix-Neuf/Vingt,* n° 10, octobre 2000, pp. 77-89.

2. Voir notre article, « Le matérialisme de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 292-312.

esthétique, et donc complètement étranger à ses valeurs et à ses combats ; ou en prêtant à Clara — une femme, une Anglaise, une sadique ! — ses propres indignations anticolonialistes ; ou encore, en faisant du nostalgique bourreau, qui retaille la chair humaine à l'aune de son idéal esthétique, l'équivalent monstrueux d'un romancier expérimental dévoyé. En même temps qu'il s'emploie à ruiner les idées toutes faites de ses lecteurs à œillères, il refuse de leur imposer un contre-discours normatif. Non seulement parce qu'il doute de lui-même [1], mais aussi et surtout parce qu'il sait pertinemment que chaque chose est porteuse de son contraire, que les plus belles idées peuvent fâcheusement dégénérer, et que, par exemple, si Clara, mélange explosif d'« enfant » et de « prostituée », peut apparaître comme le « Paradis », elle est tout aussi bien, en même temps et indissociablement, l'« Enfer ». À l'instar de Pascal face au libertin qu'il entend amener à la foi après l'avoir plongé au fond de l'abîme, au lieu de chercher à rassurer son lectorat en lui offrant des certitudes toutes mâchées, il entend au contraire l'inquiéter, le déconcerter, lui faire perdre ses repères — mais, différence notable avec le janséniste auteur des *Pensées,* sans jamais prétendre lui imposer la moindre foi ! C'est la condition *sine qua non* pour que puisse émerger la pensée critique.

La portée symbolique

Il n'est pas impossible, malgré tout, d'essayer de dégager des différents niveaux de lecture de cet énigmatique objet littéraire, les éléments de réflexion qui nous sont proposés. Car ce n'est pas

1. Il est en effet d'autant plus mal placé pour se poser en maître à penser et en pourvoyeur de lumière qu'il est constamment taraudé par le doute et par le sentiment de sa propre impuissance, et qu'il sait, par expérience, combien sont boueux les bas-fonds de son propre cœur, que, jadis, il a eu l'impudeur de mettre à nu dans *Le Calvaire.* S'il est vrai qu'il est sincèrement épouvanté par le mal universel, horrifié par les atrocités qui se perpètrent quotidiennement sur toute la surface de la terre, dégoûté par les plaisirs d'une chair qu'il juge ignominieuse et par les pulsions d'un « amour » où il ne veut voir que « duperie » et « cochonnerie », il n'en est pas moins vrai aussi qu'il est fasciné et attiré, irrésistiblement, par cela même qui suscite en lui révolte et répulsion. La contradiction n'est pas seulement le moteur de toutes choses, elle est aussi tapie au fond de son propre cœur, elle est à tout instant à l'œuvre dans son moi déchiré, et son roman en porte témoignage.

parce que rien ne rime à rien dans un univers sans finalité et qui ne veut rien dire que le romancier, lui, n'a rien à nous en dire. Puisque *Le Jardin des supplices* constitue une espèce de roman initiatique, qui permet à une canaille de la pire espèce en quête de « l'*initium* protoplasmique de la vie organisée » d'opérer sa propre transfiguration, posons-nous la question : au terme de cette remontée vers les origines, que finit donc par découvrir le pseudo-embryiologiste, explorateur malgré lui ?

En premier lieu, il prend conscience de l'universalité de la souffrance et de la loi du meurtre, qui n'avait guère auparavant retenu l'attention de ce « vagabond de la politique », lors même que les basses besognes auxquelles il était voué illustraient précisément la lutte pour la vie et la sélection naturelle : « […] il y a des supplices partout où il y a des hommes », explique l'initiatrice Clara. Peu importe de vivre en France ou en Chine, d'être un misérable coolie ou un ministre craint et respecté : au bout du compte, il y a l'agonie et l'exécution, l'épouvantable souffrance et la mise à mort sont les mêmes. C'est l'univers qui constitue « un inexorable jardin des supplices », où tout ce qui vit est impitoyablement voué au sacrifice. Et le roman constitue une parabole de la condition tragique de l'homme, condamné dès sa naissance à la déréliction, à l'angoisse, à la douleur et, pour finir, au « néant de la mort », après avoir expérimenté, en hurlant de désespoir, « le néant de la vie » [1] : « J'ai beau chercher une halte dans le crime, un repos dans la mort, je ne les trouve nulle part », constate le narrateur au terme de sa traversée du Jardin de la vie. Mais la plupart des hommes préfèrent se boucher les yeux devant ce sombre tableau de leur condition, ils consacrent leur temps de vie, selon l'expression affectionnée par Pascal, à des divertissements dérisoires, au lieu de se préparer dès maintenant à l'irréparable et d'adapter sagement leur mode de vie en conséquence [2]. Il est vrai qu'il y a un prix à payer pour cette connaissance, et le

1. Octave Mirbeau, « Un crime d'amour », *Le Gaulois,* 11 février 1886 (article signé du pseudonyme d'Henry Lys).

2. On peut rapprocher la vision pré-existentialiste de Mirbeau de celle d'Albert Camus. Sur ce point, voir la communication de Pierre Michel, « Mirbeau, Camus et la mort volontaire », dans les Actes du colloque de Lorient sur les *Représentations de la mort,* Presses de l'Université de Rennes, 2002, pp. 197-212

visage ravagé du narrateur en est la preuve vivante : le cauchemar y a laissé des stigmates indélébiles. Dès lors, l'humour noir, l'autodérision et le goût de la blague et de la mystification cessent de n'apparaître que comme un vulgaire jeu divertissant : ils sont en réalité autant de manifestations de la résistance de l'esprit d'un juste, qui refuse de capituler face à un univers qui est « un crime », comme l'écrivait l'un des narrateurs de *Dans le ciel.* Mais un crime sans criminel, en l'absence de divinité organisatrice et planificatrice du grand massacre.

En deuxième lieu, le narrateur constate expérimentalement l'existence, partout dans le monde du vivant, d'un mouvement dialectique incessant, qui procède de l'universelle contradiction inhérente à la vie et à la nature, aux individus comme aux institutions. Chaque chose produit inéluctablement son contraire et il s'ensuit un cycle éternellement recommencé, dont témoigne l'éternel retour de l'insatiable Clara au Jardin des supplices. Ainsi en est-il, par exemple du plaisir : chez Mirbeau, comme chez Baudelaire (pensons au « Bal des canotiers », dans les *Petits Poèmes parisiens* de 1882 [1], et à l'étonnante danse macabre qui clôt *Le Calvaire,* en 1886), il apparaît comme un bourreau qui nous fouette pour mieux nous précipiter vers l'abîme, et il peut même, à l'occasion, se transmuer en une abominable torture (pensons en particulier aux édifiants supplices de la caresse et de la cloche, qui ne sont que des délices poussés à l'extrême, c'est-à-dire jusqu'à ce que mort s'ensuive) ; mais, à l'inverse, le spectacle de la souffrance et de la mort, infligées ou subies, paraît être, comme chez Georges Bataille, une source incomparable d'extase et d'exacerbation du désir, de sorte que *délices* et *supplices* finissent par apparaître comme les deux faces inséparables d'une même réalité. De même, si les forces de la mort sont partout présentes et à l'œuvre dans ce que nous appelons « la vie », et qui n'est en fait qu'une mort quotidiennement répétée, comme l'illustrera de nouveau *Le Journal d'une femme de chambre,* inversement, ce sont le sang et la mort des suppliciés qui permettent l'éclosion des fleurs les plus prodigieuses et les plus envoûtantes, comme Mirbeau l'exposait dès 1895 : « Il n'y a

1. Publiés par Pierre Michel, aux Éditions À l'Écart, Reims, 1994.

que de la pourriture et du fumier, il n'y a que de l'impureté à l'origine de toute vie. Étalée dans le chemin, sous le soleil, la charogne se gonfle de vie splendide ; les fientes dans l'herbage desséché recèlent des réalisations futures merveilleuses. C'est dans l'infection du pus et le venin du sang corrompu qu'éclosent les formes par qui notre rêve chante et s'enchante. Ne nous demandons pas d'où elles viennent, et pourquoi la fleur est si belle qui plonge ses racines dans l'abject purin. » [1] Dès lors Clara, la « fée des charniers » et l'« ange des décompositions et des pourritures », est habilitée à se faire, devant le poète en cage, le chantre de « la pourriture en qui réside la chaleur éternelle de la vie, en qui s'élabore l'éternel renouvellement des métamorphoses ».

De la même façon, l'excès de plaisir et d'excitation de Clara aboutit à la crise finale d'hystérie, voire de catalepsie, équivalent de la « petite mort » dont parle Georges Bataille, et qui apparaît comme la condition d'une résurrection : « l'extrême débauche est un moyen de purification par l'anéantissement des sens », comme l'a bien vu Pierre Mille [2], et c'est grâce à elle que Clara peut renaître à la lumière et à la vie à la fin du récit. Il en va de même, sur un autre plan, de la création artistique : c'est avec ses propres souffrances, transmuées en créativité littéraire, que le narrateur, initié par Clara, a pu accoucher d'une œuvre qui nous émeut encore ; et, dans le cas du romancier lui-même, c'est de la frénésie du Mirbeau amoureux et jaloux, meurtrier en puissance [3], qu'est né, au cours de l'année 1884, le Mirbeau nouveau, purifié par la souffrance, en quête de rédemption par l'accomplissement de sa mission de justicier.

1. Octave Mirbeau, « Sur un livre », *Le Journal,* 7 juillet 1895.

2. Pierre Mille, *Le Roman français,* Firmin-Didot, Paris, 1930, p. 130. Paul Bourget, pour sa part, avait déjà évoqué cette « thérapeutique par l'assouvissement », dans sa *Physiologie de l'amour* de 1890 (p. 579).

3. Il aurait massacré le chien de sa maîtresse, Judith Vimmer, comme le fait Jean Mintié dans *Le Calvaire.* Il se pourrait que ce soit la découverte du fauve tapi en lui, comme en tout homme, qui ait précipité sa fuite vers Audierne, fin décembre 1883. Il en est revenu sept mois plus tard, bien décidé à entamer sa rédemption par le verbe et à entamer tardivement une carrière littéraire pour son propre compte.

Il existe donc, dans le monde de la vie, un cycle perpétuel de naissances, de croissances, de transformation, de décadences, de morts, de pourritures et de résurrections [1]. Aux prises avec des forces cosmiques qui le dépassent infiniment, l'homme n'est qu'une parcelle dérisoire, un zéro perdu dans l'infini, et condamné sans raison, malgré qu'il en ait, à souffrir, à vieillir, à tuer pour ne pas être tué, et, pour finir, quoi qu'il fasse, à mourir et à se décomposer pour renaître sous une autre forme : « Les Portes de vie ne s'ouvrent jamais que sur de la mort, que sur les palais et les jardins de la mort. » Aussi bien la sagesse, selon Mirbeau et l'abbé Jules, consiste-t-elle, écrit Pierre Quillard, à « accepter le rythme nécessaire de la destruction et des renaissances, de la mort et de la vie indissolublement liées jusqu'à se confondre, apparences passagères de l'éternel changement » [2]. De sorte que célébrer la mort, si pleinement chargée de richesses et lourde de créations futures, c'est encore — comme le reconnaît Mirbeau lui-même — célébrer « un hymne en l'honneur de la vie et de la beauté » [3].

Tout cela constitue un premier niveau de lecture, métaphysique, que la discussion du *Frontispice* a pour fonction de préparer, sinon d'expliciter. Mais, chez Mirbeau, l'angoisse existentielle — inséparable de sa fascination pour l'horreur des décompositions et des charniers — fait toujours bon ménage avec l'engagement politique, et le combat pour la Vérité est inséparable du combat pour la Justice [4]. Il n'est donc nullement interdit de voir aussi, dans *Le Jardin des supplices,* à un deuxième niveau de lecture, la critique, d'inspiration libertaire, non seulement des atrocités coloniales déjà évoquées, mais aussi, plus

1. Sur cette vision cyclique, voir l'article de Samuel Lair, « À propos d'une représentation dans l'œuvre de Mirbeau : la mort, entre linéarité et circularité », Actes du colloque de Lorient sur les *Représentations de la mort,* Presses de l'Université de Rennes, 2002, pp. 213-222.

2. Pierre Quillard, *Mercure de France,* 1er juillet 1899, p. 75.

3. Lettre de Mirbeau à Pierre Quillard, catalogue de la vente du 1er juin 1926. Même idée dans la lettre de Zola à Mirbeau du 1er juin 1899 (*Correspondance* de Zola, Éditions du CNRS, Paris-Montréal, tome IX, 1993, p. 487) : « Vous savez que je suis un passionné de la vie, et je me rencontre avec vous, qui vous dites un dévot de la mort. C'est la même chose, la vie est quand même au bout. »

4. Justice et Vérité sont les deux valeurs cardinales des intellectuels dreyfusistes.

généralement, de toutes les institutions sociales stigmatisées par l'ironique et vengeresse dédicace, et dont l'unique mission est de mettre en application la loi du meurtre. C'est à une condamnation radicale qu'aboutit l'explorateur des abîmes quand il voit dans « les lois, et les institutions sociales, et la justice […] et les religions […], les fleurs monstrueuses » du Jardin des supplices et « les hideux instruments de l'éternelle souffrance humaine ». Aussi Jean Grave, le célèbre théoricien anarchiste ami de Mirbeau [1], n'a-t-il pas tort, quand il décèle « l'emblème de l'état social » dans « *Le Jardin des supplices,* où l'obsession du meurtre, de la souffrance et du rut, se coule en votre cerveau pour ne plus vous quitter ».

De fait, on l'a vu, toutes les sociétés voient dans l'instinct de meurtre leur unique justification [2], mais au lieu de le refouler ou de l'étouffer, comme ce serait leur devoir, elles se contentent, au mieux, de le canaliser en lui offrant des exutoires réguliers et légaux, quoique moralement monstrueux, pour préserver le prétendu « ordre social » du chaos qui toujours le menacerait. Cet ordre monstrueux repose donc bien sur le meurtre et, comme finit par le découvrir le nouvel initié, « ce sont les juges, les soldats, les prêtres qui, partout, dans les églises, les casernes, les temples de justice, s'acharnent à l'œuvre de mort ». Dans l'exploration du Jardin des supplices, c'est le système inique baptisé Justice qui est le plus évidemment fustigé, ce qui, en pleine affaire Dreyfus, n'a rien d'étonnant. Les « monstres moraux », comme les qualifie Mirbeau, qui assurent le fonctionnement homicide du système judiciaire, ont pour seule mission de faire respecter par la terreur des lois oppressives par nature. Le 16 juin 1895, à propos de la condamnation d'Oscar Wilde au *hard labour*, il écrivait par exemple : « Hélas ! il existe partout, le *hard labour,* aussi bien en Russie, le pays du bon plaisir sanglant » — comme la Chine du *Jardin* — « qu'en Allemagne, en France, en Italie. La forme du supplice diffère, selon les pays, mais la

1. Voir notre édition de la *Correspondance* entre Octave Mirbeau et Jean Grave, aux Éditions du Fourneau, Paris, 1994.

2. « S'il n'y avait plus de meurtre, il n'y aurait plus de gouvernement d'aucune sorte », affirme un des intellectuels positivistes du *Frontispice* p. 951.

douleur humaine n'en perd pas, croyez-moi, un seul cri, ni une seule goutte de sang. » [1] En vouant des misérables aux plus atroces tortures, en diabolisant les marginaux, les pauvres, les ratés du conditionnement, en permettant aux « honnêtes citoyens » — qui ne sont jamais que des « canailles » respectées, comme le ministre Eugène Mortain, ou l'« honnête » commerçant, père du narrateur, ou encore Isidore Lechat, l'omnipotent brasseur d'affaires de *Les Affaires sont les affaires* [2] — de défouler leurs pulsions meurtrières sur le dos des condamnés, que ce soit à la guillotine ou au pal, au garrot ou à l'écorchement, au bûcher ou à la roue, la « Justice » renforce du même coup, tant en Europe qu'en Chine, la cohésion du corps social, toujours menacé d'implosion sous la poussée de la lutte des classes et des haines politiques, raciales ou religieuses, dont témoigne par exemple l'affaire Dreyfus.

C'est pourquoi, au début du XIXe siècle, Joseph de Maistre voyait déjà dans le bourreau « la pierre angulaire de la société ». Mais, loin de vouloir consolider une société inégalitaire et inhumaine, comme se le proposait le théoricien de l'absolutisme et de la contre-révolution, et comme le font, à leur façon, les scientistes de la République [3], le romancier anarchiste s'emploie au contraire à préparer sa chute et à promouvoir l'avènement de liens nouveaux entre les hommes, qui cesseraient d'être des moutons, des larves, des fauves ou des « singes lubriques et féroces », pour devenir des citoyens responsables et solidaires. Et s'il met en scène un « brave » bourreau « patapouf », c'est pour mieux nous faire ressortir, par l'humour noir, très swiftien, de ses propos, la monstruosité de la thèse de Joseph de Maistre [4], et pour nous faire rêver au contraire « d'un monde moins

1. Octave Mirbeau, « À propos du *hard labour* », *Le Journal,* 16 juin 1895.

2. Voir notre édition critique de cette grande comédie de 1903 dans le tome II du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003.

3. Mirbeau dénonce dans le scientisme une idéologie bourgeoise, un ersatz de religion républicaine, un nouvel opium du peuple adapté à l'ordre imposé par la nouvelle classe dominante.

4. Il l'avait déjà ridiculisée dans sa chronique « Chez le bourreau » (*Le Journal* du 2 septembre 1895) : il y faisait dire au bourreau Deibler qu'il était « l'aboutissement de 1 800 ans de christianisme et d'un siècle de révolution », et « l'expression la plus claire » de la politique républicaine…

absurde et moins cruel, où l'homme cesserait d'être le bourreau de soi-même et de toutes les existences voisines », comme l'écrit le compagnon Pierre Quillard [1].

Pour donner plus de force à sa suggestion, Mirbeau le justicier a pris soin de distancier doublement son lectorat — géographiquement, par le recours à l'exotisme, et littérairement, en transgressant les codes en vigueur — afin de l'obliger à jeter sur les choses un regard neuf et de lui faire apparaître en pleine lumière la constante contradiction entre les valeurs proclamées de la vieille Europe et les pratiques quotidiennes, tant de ses gouvernants que de ses gouvernés, comme le souligne Clara : « L'Europe et sa civilisation hypocrite, c'est le mensonge […]. Vous demeurez lâchement attaché à des conventions morales et sociales que vous condamnez, que vous savez manquer de tout fondement… C'est cette contradiction permanente entre vos idées, vos désirs et toutes les formes mortes, tous les vains simulacres de votre civilisation, qui vous rend tristes, troublés, déséquilibrés… Dans ce conflit intolérable, vous perdez toute joie de vivre, toute sensation de personnalité… parce que, à chaque minute, on comprime, on empêche, on arrête le libre jeu de vos forces. » (cf. p. 1024) Ce constat d'une permanente duplicité s'accompagne d'une caricature, omniprésente dans *En mission,* des « simulacres », pour reprendre le terme de Clara, auxquels semble se réduire la vie sociale : tout n'est que « blague » et « mystification », la science aussi bien que la politique et la religion, chacun ne cherche qu'à duper les autres, à coup de « grimaces », pour mieux les truander, et les plus beaux discours, de propagande politique, de thèses prétendument scientifiques ou de prêches moralisateurs, ne sont qu'*inanité sonore* et attrapegogos. Aucune des valeurs consacrées, aucune des institutions jugées respectables, ne peut résister à ce chamboule-tout jubilatoire, qui fait table rase de tout ce qu'un vain peuple s'obstine à croire et à honorer. On comprend, du même coup, que, loin d'être des jeux gratuits, le refus du réalisme et le recours systématique à la farce, à la charge, au grossissement des traits, à l'humour à froid et au grand-guignol, sont les moyens littéraires indispensables à cette subversion radicale.

1. Pierre Quillard, art. cit., p. 70.

Une œuvre « hallucinante et hallucinée »

Ainsi, si le lecteur est bien désarçonné par la transgression des catégories littéraires et du code romanesque, et de surcroît, mis à mal par la « subversion des catégories traditionnelles du beau et du laid, du bien et du mal » [1], comme l'écrit Michel Delon, il ne lui est malgré tout pas du tout interdit, bien au contraire, de deviner, dans ce drôle de cocktail qu'est *Le Jardin des supplices,* une double révolte du romancier contre la condition misérable infligée à l'homme, d'une part, et contre la planification de son écrasement par toutes les sociétés existantes, d'autre part. Entre Goya et Kafka, Mirbeau nous présente la vie comme un épouvantable cauchemar et l'organisation sociale comme une monstruosité et une aberration institutionnalisées. Non pas, bien sûr, pour que nous nous y résignions, ni pour que nous nous jetions au pied des autels, à la recherche de vaines consolations, ou que nous nous précipitions vers les urnes ou vers les abattoirs de la guerre, en quête de chimères ou d'exutoires, mais au contraire pour susciter en nous le désir d'autre chose, pour faire de nous les acteurs de nos vies, et, en attendant sans illusions une très hypothétique amélioration, pour que du moins nous nous vengions par le rire, le grotesque et la dérision de tout ce qui nous écrase et nous torture.

On est, certes, en droit de ne pas apprécier le manque apparent d'unité, le mixage de textes, l'absence délibérée de composition, le panachage des genres, la cohabitation du terrible et du grotesque, qui sont les deux faces de la figure de Méduse [2]. Mais comment ne pas être fasciné par cette exploration des limites, tant sur le plan littéraire que sur le plan moral, par l'étrangeté, l'ambivalence, les contradictions mêmes, et le caractère attrape-tout d'une œuvre hétéroclite et paroxystique, « hallucinante et hallucinée » [3], où voisinent incongrûment le pastiche et le

1. Michel Delon, préface du *Jardin des supplices,* UGE, Folio, Paris, 1986, p. 19.

2. Voir Claude Herzfeld, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* Nizet, Paris, 1992, et *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers-Société Octave Mirbeau, 2001.

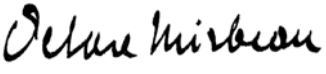
3. Pierre Descaves, « Octave Mirbeau », *Érasme,* 18 juin 1947, p. 268.

symbole, la mystification et l'horreur sacrée, l'impressionnisme et la décadence, la poésie et la farce, le sinistre et la dérision, le jeu littéraire et la descente aux abîmes de l'inconscient ? Cette diversité et cette complexité ne constituent-elles pas la plus indéniable des richesses ?

Pierre Michel

Aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes,
qui éduquent, dirigent, gouvernent les Hommes,
je dédie ces pages de Meurtre et de Sang.

O. M.



Frontispice

Quelques amis se trouvaient, un soir, réunis chez un de nos plus célèbres écrivains. Ayant copieusement dîné, ils disputaient sur le meurtre, à propos de je ne sais plus quoi, à propos de rien, sans doute. Il n'y avait là que des hommes : des moralistes, des poètes, des philosophes, des médecins, tous gens pouvant causer librement, au gré de leur fantaisie, de leurs manies, de leurs paradoxes, sans crainte de voir, tout d'un coup, apparaître ces effarements et ces terreurs que la moindre idée un peu hardie amène sur le visage bouleversé des notaires. — Je dis notaires comme je pourrais dire avocats ou portiers, non par dédain, certes, mais pour préciser un état moyen de la mentalité française.

Avec un calme d'âme aussi parfait que s'il se fût agi d'exprimer une opinion sur les mérites du cigare qu'il fumait, un membre de l'Académie des sciences morales et politiques dit :

— Ma foi !… je crois bien que le meurtre est la plus grande préoccupation humaine, et que tous nos actes dérivent de lui…

On s'attendait à une longue théorie. Il se tut.

— Évidemment !… prononça un savant darwinien… Et vous émettez là, mon cher, une de ces vérités éternelles, comme en découvrait tous les jours le légendaire M. de La Palisse… puisque le meurtre est la base même de nos institutions sociales, par conséquent la nécessité la plus impérieuse de la vie civilisée… S'il n'y avait plus de meurtre, il n'y aurait plus de gouvernements d'aucune sorte, par ce fait admirable que le crime en général, le meurtre en particulier sont, non seulement leur excuse, mais leur unique raison d'être… Nous

vivrions alors en pleine anarchie, ce qui ne peut se concevoir… Aussi, loin de chercher à détruire le meurtre, est-il indispensable de le cultiver avec intelligence et persévérance… Et je ne connais pas de meilleur moyen de culture que les lois.

Quelqu'un s'étant récrié.

— Voyons ! demanda le savant. Sommes-nous entre nous et parlons-nous sans hypocrisie ?

— Je vous en prie !… acquiesça le maître de la maison… Profitons largement de la seule occasion où il nous soit permis d'exprimer nos idées intimes, puisque moi, dans mes livres, et vous, à votre cours, nous ne pouvons offrir au public que des mensonges.

Le savant se tassa davantage sur les coussins de son fauteuil, allongea ses jambes qui, d'avoir été trop longtemps croisées l'une sur l'autre, s'étaient engourdies et, la tête renversée, les bras pendants, le ventre caressé par une digestion heureuse, lança au plafond des ronds de fumée :

— D'ailleurs, reprit-il, le meurtre se cultive suffisamment de lui-même… À proprement dire, il n'est pas le résultat de telle ou telle passion, ni la forme pathologique de la dégénérescence. C'est un instinct vital qui est en nous… qui est dans tous les êtres organisés et les domine, comme l'instinct génésique… Et c'est tellement vrai que, la plupart du temps, ces deux instincts se combinent si bien l'un par l'autre, se confondent si totalement l'un dans l'autre, qu'ils ne font, en quelque sorte, qu'un seul et même instinct, et qu'on ne sait plus lequel des deux nous pousse à donner la vie et lequel à la reprendre, lequel est le meurtre et lequel est l'amour. J'ai reçu les confidences d'un honorable assassin qui tuait les femmes, non pour les voler, mais pour les violer. Son sport était que le spasme de plaisir de l'un concordât exactement avec le spasme de mort de l'autre : « Dans ces moments-là, me disait-il, je me figurais que j'étais un Dieu et que je créais le monde ! »

— Ah ! s'écria le célèbre écrivain… Si vous allez chercher vos exemples chez les professionnels de l'assassinat !

Doucement, le savant répliqua :

— C'est que nous sommes tous, plus ou moins, des assassins… Tous, nous avons éprouvé cérébralement, à des degrés moindres, je veux le croire, des sensations analogues… Le besoin inné du meurtre, on le refrène, on en atténue la violence physique, en lui donnant des exutoires légaux : l'industrie, le commerce colonial, la guerre, la

chasse, l'antisémitisme… parce qu'il est dangereux de s'y livrer sans modération, en dehors des lois, et que les satisfactions morales qu'on en tire ne valent pas, après tout, qu'on s'expose aux ordinaires conséquences de cet acte, l'emprisonnement… les colloques avec les juges, toujours fatigants et sans intérêt scientifique… finalement la guillotine…

— Vous exagérez, interrompit le premier interlocuteur… Il n'y a que les meurtriers sans élégance, sans esprit, les brutes impulsives et dénuées de toute espèce de psychologie, pour qui le meurtre soit dangereux à exercer… Un homme intelligent et qui raisonne peut, avec une imperturbable sérénité, commettre tous les meurtres qu'il voudra. Il est assuré de l'impunité… La supériorité de ses combinaisons prévaudra toujours contre la routine des recherches policières et, disons-le, contre la pauvreté des investigations criminalistes où se complaisent les magistrats instructeurs… En cette affaire, comme en toutes autres, ce sont les petits qui paient pour les grands… Voyons, mon cher, vous admettez bien que le nombre des crimes ignorés…

— Et tolérés…

— Et tolérés… c'est ce que j'allais dire… Vous admettez bien que ce nombre est mille fois plus grand que celui des crimes découverts et punis, sur lesquels les journaux bavardent avec une prolixité si étrange et un manque de philosophie si répugnant ?… Si vous admettez cela, concédez aussi que le gendarme n'est pas un épouvantail pour les intellectuels du meurtre…

— Sans doute. Mais il ne s'agit pas de cela… Vous déplacez la question… Je disais que le meurtre est une fonction normale — et non point exceptionnelle — de la nature et de tout être vivant. Or, il est exorbitant que, sous prétexte de gouverner les hommes, les sociétés se soient arrogé le droit exclusif de les tuer, au détriment des individualités en qui, seules, ce droit réside.

— Fort juste !… corrobora un philosophe aimable et verbeux, dont les leçons, en Sorbonne, attirent chaque semaine un public choisi… Notre ami a tout à fait raison… Pour ma part, je ne crois pas qu'il existe une créature humaine qui ne soit — virtuellement du moins — un assassin… Tenez, je m'amuse quelquefois, dans les salons, dans les églises, dans les gares, à la terrasse des cafés, au théâtre partout où des foules passent et circulent, je m'amuse à observer, au strict point de vue homicide, les physionomies… Dans le regard, la nuque, la forme du crâne, des maxillaires, du zygoma des joues, tous,

en quelque partie de leur individu, ils portent, visibles, les stigmates de cette fatalité physiologique qu'est le meurtre… Ce n'est point une aberration de mon esprit, mais je ne puis faire un pas sans coudoyer le meurtre, sans le voir flamber sous les paupières, sans en sentir le mystérieux contact aux mains qui se tendent vers moi… Dimanche dernier, je suis allé dans un village dont c'était la fête patronale… Sur la grand-place, décorée de feuillages, d'arcs fleuris, de mâts pavoisés, étaient réunis tous les genres d'amusements en usage dans ces sortes de réjouissances populaires… Et, sous l'œil paternel des autorités, une foule de braves gens se divertissaient. Les chevaux de bois, les montagnes russes, les balançoires n'attiraient que fort peu de monde. En vain les orgues nasillaient leurs airs les plus gais et leurs plus séduisantes ritournelles. D'autres plaisirs requéraient cette foule en fête. Les uns tiraient à la carabine, au pistolet, ou à la bonne vieille arbalète, sur des cibles figurant des visages humains; les autres, à coups de balles, assommaient des marionnettes, rangées piteusement sur des barres de bois; ceux-là frappaient à coups de maillet sur un ressort qui faisait mouvoir, patriotiquement, un marin français, lequel allait transpercer de sa baïonnette, au bout d'une planche, un pauvre Hova ou un dérisoire Dahoméen… Partout, sous les tentes et dans les petites boutiques illuminées, des simulacres de mort, des parodies de massacres, des représentations d'hécatombes… Et ces braves gens étaient heureux !

Chacun comprit que le philosophe était lancé… Nous nous installâmes de notre mieux, pour subir l'avalanche de ses théories et de ses anecdotes. Il poursuivit :

— Je remarquai même que ces divertissements pacifiques ont, depuis quelques années, pris une extension considérable. La joie de tuer est devenue plus grande et s'est davantage vulgarisée à mesure que les mœurs s'adoucissent — car les mœurs s'adoucissent, n'en doutez pas !… Autrefois, alors que nous étions encore des sauvages, les tirs dominicaux étaient d'une pauvreté monotone qui faisait peine à voir. On n'y tirait que des pipes et des coquilles d'œufs, dansant au haut des jets d'eau. Dans les établissements les plus luxueux, il y avait bien des oiseaux, mais ils étaient de plâtre… Quel plaisir, je vous le demande ? Aujourd'hui le progrès étant venu, il est loisible à tout honnête homme de se procurer, pour deux sous, l'émotion délicate et civilisatrice de l'assassinat… Encore y gagne-t-on, par-dessus le marché, des assiettes coloriées et des lapins… Aux pipes, aux coquilles d'œufs, aux

oiseaux de plâtre qui se cassaient stupidement, sans nous suggérer rien de sanglant, l'imagination foraine a substitué des figures d'hommes, de femmes, d'enfants, soigneusement articulés et costumés, comme il convient… Puis on a fait gesticuler et marcher ces figures… Au moyen d'un mécanisme ingénieux, elles se promènent, heureuses, ou fuient, épouvantées. On les voit apparaître, seules ou par groupes, dans des paysages en décor, escalader des murs, entrer dans des donjons, dégringoler par des fenêtres, surgir par des trappes… Elles fonctionnent ainsi que des êtres réels, ont des mouvements du bras, de la jambe, de la tête. Il y en a qui semblent pleurer… il y en a qui sont comme des pauvres… il y en a qui sont comme des malades… il y en a de vêtues d'or comme des princesses de légende. Vraiment l'on peut s'imaginer qu'elles ont une intelligence, une volonté, une âme… qu'elles sont vivantes !… Quelques-unes prennent même des attitudes pathétiques, suppliantes… On croit les entendre dire : « Grâce !… ne me tue pas !… » Aussi, la sensation est exquise de penser que l'on va tuer des choses qui bougent, qui avancent, qui souffrent, qui implorent !… En dirigeant contre elles la carabine ou le pistolet, il vous vient, à la bouche, comme un goût de sang chaud… Quelle joie quand la balle décapite ces semblants d'hommes !… quels trépignements lorsque la flèche crève les poitrines de carton et couche, par terre, les petits corps inanimés, dans des positions de cadavres !… Chacun s'excite, s'acharne, s'encourage… On n'entend que des mots de destruction et de mort : « Crève-le donc !… vise-le à l'œil… vise-le au cœur… Il a son affaire ! » Autant ils restent, ces braves gens, indifférents devant les cartons et les pipes, autant ils s'exaltent, si le but est représenté par une figure humaine. Les maladroits s'encolèrent, non contre leur maladresse, mais contre la marionnette qu'ils ont manquée… Ils la traitent de lâche, la couvrent d'injures ignobles, lorsqu'elle disparaît, intacte, derrière la porte du donjon… Ils la défient : « Viens-y donc, misérable ! » Et ils recommencent à tirer dessus jusqu'à ce qu'ils l'aient tuée… Examinez-les, ces braves gens. En ce moment-là, ce sont bien des assassins, des êtres mus par le seul désir de tuer. La brute homicide qui, tout à l'heure, sommeillait en eux, s'est réveillée devant cette illusion qu'ils allaient détruire quelque chose qui vivait. Car le petit bonhomme de carton, de son ou de bois, qui passe et repasse dans le décor, n'est plus, pour eux, un joujou, un morceau de matière inerte… À le voir passer et repasser,

inconsciemment ils lui prêtent une chaleur de circulation, une sensibilité de nerfs, une pensée, toutes choses qu'il est si âprement doux d'anéantir, si férocement délicieux de voir s'égoutter par des plaies qu'on a faites… Ils vont même jusqu'à le gratifier, le petit bonhomme, d'opinions politiques ou religieuses contraires aux leurs, jusqu'à l'accuser d'être juif, anglais ou allemand, afin d'ajouter une haine particulière à cette haine générale de la vie, et doubler ainsi d'une vengeance personnelle, intimement savourée, l'instinctif plaisir de tuer.

Ici intervint le maître de la maison qui, par politesse pour ses hôtes et dans le but charitable de permettre à notre philosophe et à nous-mêmes de souffler un peu, objecta mollement :

— Vous ne parlez que des brutes, des paysans, lesquels, je vous l'accorde, sont en état permanent de meurtre…. Mais il n'est pas possible que vous appliquiez les mêmes observations aux esprits cultivés, aux « natures policées », aux individualités mondaines, par exemple, dont chaque heure de leur existence se compte par des victoires sur l'instinct originel et sur les persistances sauvages de l'atavisme.

À quoi notre philosophe répliqua vivement :

— Permettez… Quels sont les habitudes, les plaisirs préférés de ceux-là que vous appelez mon cher, « des esprits cultivés et des natures policées » ? L'escrime, le duel, les sports violents, l'abominable tir aux pigeons, les courses de taureaux, les exercices variés du patriotisme, la chasse… toutes choses qui ne sont, en réalité, que des régressions vers l'époque des antiques barbaries où l'homme — si l'on peut dire — était, en culture morale, pareil aux grands fauves qu'il poursuivait. Il ne faut pas se plaindre d'ailleurs que la chasse ait survécu à tout l'appareil mal transformé de ces mœurs ancestrales. C'est un dérivatif puissant, par où les « esprits cultivés et les natures policées » écoulent, sans trop de dommages pour nous, ce qui subsiste toujours en eux d'énergies destructives et de passions sanglantes. Sans quoi, au lieu de courre le cerf, de servir le sanglier, de massacrer d'innocents volatiles dans les luzernes, soyez assuré que c'est à nos trousses que les « esprits cultivés » lanceraient leurs meutes, que c'est nous que les « natures policées » abattraient joyeusement, à coups de fusil, ce qu'ils ne manquent pas de faire, quand ils ont le pouvoir, d'une façon ou d'une autre, avec plus de décision et — reconnaissons-le franchement — avec moins d'hypocrisie que les brutes… Ah ! ne souhaitons

jamais la disparition du gibier de nos plaines et de nos forêts!… Il est notre sauvegarde et, en quelque sorte, notre rançon… Le jour où il disparaîtrait tout d'un coup, nous aurions vite fait de le remplacer, pour le délicat plaisir des « esprits cultivés ». L'affaire Dreyfus nous en est un exemple admirable, et jamais, je crois, la passion du meurtre et la joie de la chasse à l'homme ne s'étaient aussi complètement et cyniquement étalées… Parmi les incidents extraordinaires et les faits monstrueux, auxquels, quotidiennement, depuis une année, elle donna lieu, celui de la poursuite, dans les rues de Nantes, de M. Grimaux reste le plus caractéristique et tout à l'honneur des « esprits cultivés et des natures policées », qui firent couvrir d'outrages et de menaces de mort, ce grand savant à qui nous devons les plus beaux travaux sur la chimie… Il faudra toujours se souvenir de ceci que le maire de Clisson, « esprit cultivé », dans une lettre rendue publique, refusa l'entrée de sa ville à M. Grimaux et regretta que les lois modernes ne lui permissent point de « le pendre haut et court », comme il advenait des savants, aux belles époques des anciennes monarchies… De quoi, cet excellent maire fut fort approuvé par tout ce que la France compte de ces « individualités mondaines » si exquises, lesquelles, au dire de notre hôte, remportent chaque jour d'éclatantes victoires sur l'instinct originel et les persistances sauvages de l'atavisme. Remarquez, en outre, que c'est chez les esprits cultivés et les natures policées que se recrutent presque exclusivement les officiers, c'est-à-dire des hommes qui, ni plus ni moins méchants, ni plus ni moins bêtes que les autres, choisissent librement un métier — fort honoré du reste — où tout l'effort intellectuel consiste à opérer sur la personne humaine les violations les plus diverses, à développer, multiplier, les plus complets, les plus amples, les plus sûrs moyens de pillage, de destruction et de mort… N'existe-t-il pas des navires de guerre à qui l'on a donné les noms, parfaitement loyaux et véridiques, de Dévastation… Furor… Terror*?… Et moi-même?… Ah! tenez!… J'ai la certitude que je ne suis pas un monstre… je crois être un homme normal, avec des tendresses, des sentiments élevés, une culture supérieure, des raffinements de civilisation et de sociabilité… Eh bien, que de fois j'ai entendu gronder en moi la voix impérieuse du meurtre!… Que de fois j'ai senti monter du fond de mon être à mon cerveau, dans un flux de sang, le désir, l'âpre, violent et presque invincible désir de tuer!… Ne croyez pas*

que ce désir se soit manifesté dans une crise passionnelle, ait accompagné une colère subite et irréfléchie, ou se soit combiné avec un vil intérêt d'argent!… Nullement… Ce désir naît soudain, puissant, injustifié en moi, pour rien et à propos de rien… dans la rue, par exemple, devant le dos d'un promeneur inconnu… Oui, il y a des dos, dans la rue, qui appellent le couteau… Pourquoi?…

Sur cette confidence imprévue, le philosophe se tut un instant, nous regarda tous d'un air craintif… Et il reprit :

— Non, voyez-vous, les moralistes auront beau épiloguer… le besoin de tuer naît chez l'homme avec le besoin de manger, et se confond avec lui… Ce besoin instinctif, qui est le moteur de tous les organismes vivants, l'éducation le développe au lieu de le refréner, les religions le sanctifient au lieu de le maudire; tout se coalise pour en faire le pivot sur lequel tourne notre admirable société. Dès que l'homme s'éveille à la conscience, on lui insuffle l'esprit du meurtre dans le cerveau. Le meurtre, grandi jusqu'au devoir, popularisé jusqu'à l'héroïsme, l'accompagnera dans toutes les étapes de son existence. On lui fera adorer des dieux baroques, des dieux fous furieux qui ne se plaisent qu'aux cataclysmes et, maniaques de férocité, se gorgent de vies humaines, fauchent les peuples comme des champs de blé. On ne lui fera respecter que les héros, ces dégoûtantes brutes, chargées de crimes et toutes rouges de sang humain. Les vertus par où il s'élèvera au-dessus des autres, et qui lui valent la gloire, la fortune, l'amour, s'appuieront uniquement sur le meurtre… Il trouvera, dans la guerre, la suprême synthèse de l'éternelle et universelle folie du meurtre, du meurtre régularisé, enrégimenté, obligatoire, et qui est une fonction nationale. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, toujours il verra ce mot : meurtre, immortellement inscrit au fronton de ce vaste abattoir qu'est l'Humanité. Alors, cet homme, à qui l'on inculque, dès l'enfance, le mépris de la vie humaine, que l'on voue à l'assassinat légal, pourquoi voulez-vous qu'il recule devant le meurtre, quand il y trouve un intérêt ou une distraction? Au nom de quel droit la société va-t-elle condamner des assassins qui n'ont fait, en réalité, que se conformer aux lois homicides qu'elle édicte, et suivre les exemples sanglants qu'elle leur donne?… « Comment, pourraient dire les assassins, un jour, vous nous obligez à assommer un tas de gens, contre lesquels nous n'avons pas de haine, que nous ne connaissons même pas; plus nous les assommons, plus vous nous comblez de récompenses et d'honneurs!… Un autre jour, confiants dans votre logique, nous

supprimons des êtres parce qu'ils nous gênent et que nous les détestons, parce que nous désirons leur argent, leur femme, leur place, ou simplement parce que ce nous est une joie de les supprimer : toutes raisons précises, plausibles et humaines… Et c'est le gendarme, le juge, le bourreau !… Voilà une révoltante injustice et qui n'a pas le sens commun ! » Que pourrait répondre à cela la société, si elle avait le moindre souci de logique ?…

Un jeune homme qui n'avait pas encore prononcé une parole, dit alors :

— Est-ce bien l'explication de cette singulière manie du meurtre dont vous prétendez que nous sommes tous, originellement ou électivement, atteints ?… Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir. J'aime mieux croire que tout est mystère en nous. Cela satisfait davantage la paresse de mon esprit qui a horreur de résoudre les problèmes sociaux et humains, qu'on ne résout jamais d'ailleurs, et cela me fortifie dans les idées, dans les raisons uniquement poétiques, par quoi je suis tenté d'expliquer, ou plutôt de ne pas expliquer, tout ce que je ne comprends point… Vous nous avez, mon cher maître, fait tout à l'heure une confidence assez terrible et décrit des impressions qui, si elles prenaient une forme active, pourraient vous mener loin, et moi aussi, car ces impressions, je les ai souvent ressenties, et, tout dernièrement, dans les circonstances fort banales que voici… Mais, auparavant, voulez-vous me permettre d'ajouter que ces états d'esprit anormaux, je les dois peut-être au milieu dans lequel j'ai été élevé, et aux influences quotidiennes qui me pénétrèrent à mon insu… Vous connaissez mon père, le docteur Trépan. Vous savez qu'il n'y a pas d'homme plus sociable, plus charmant que lui. Il n'y en a pas, non plus, dont la profession ait fait un assassin plus délibéré… Bien des fois j'ai assisté à ces opérations merveilleuses qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier… Son mépris de la vie a quelque chose de véritablement prodigieux. Une fois, il venait de pratiquer devant moi une laparotomie très difficile, quand, tout d'un coup, examinant sa malade encore dans le sommeil du chloroforme, il se dit : « Cette femme doit avoir une affection du pylore… Si je lui ouvrais aussi l'estomac ?… J'ai le temps. » Ce qu'il fit. Elle n'avait rien. Alors mon père se mit à recoudre l'inutile plaie en disant : « Au moins, comme cela, on est tout de suite fixé. » Il le fut d'autant mieux que la malade mourait le soir même… Un autre jour, en Italie, où il avait été appelé pour une opération, nous visitions un musée… Je m'extasiais…

« Ah ! poète ! poète s'écria mon père qui, pas un instant, ne s'était intéressé aux chefs-d'œuvre qui me transportaient d'enthousiasme… L'art !… l'art !… le beau !… sais-tu ce que c'est ?… Eh bien, mon garçon, le beau, c'est un ventre de femme, ouvert, tout sanglant, avec des pinces dedans !… » Mais je ne philosophe plus, je raconte… Vous tirerez du récit que je vous ai promis toutes les conséquences anthropologiques qu'il comporte, si vraiment il en comporte…

Ce jeune homme avait une assurance dans les manières, un mordant dans la voix, qui nous fit un peu frissonner.

— Je revenais de Lyon, reprit-il, et j'étais seul dans un compartiment de première classe. À je ne sais plus quelle station, un voyageur monta. L'irritation d'être troublé dans sa solitude peut déterminer des états d'esprit d'une grande violence et vous prédisposer à des actes fâcheux, j'en conviens… Mais je n'éprouvai rien de tel… Je m'ennuyais tellement d'être seul que la venue fortuite de ce compagnon me fut, plutôt, tout d'abord, un plaisir. Il s'installa en face de moi, après avoir déposé avec précaution, dans le filet, ses menus bagages… C'était un gros homme, d'allures vulgaires, et dont la laideur grasse et luisante ne tarda pas à me devenir antipathique… Au bout de quelques minutes, je sentais, à le regarder, comme un invincible dégoût… Il était étalé sur les coussins, pesamment, les cuisses écartées, et son ventre énorme, à chaque ressaut du train, tremblait et roulait ainsi qu'un ignoble paquet de gélatine. Comme il paraissait avoir chaud, il se décoiffa et s'épongea salement le front, un front bas, rugueux, bosselé, que mangeaient, telle une lèpre, de courts cheveux, rares et collés. Son visage n'était qu'un amas de bourrelets de graisse; son triple menton, lâche cravate de chair molle, flottait sur sa poitrine. Pour éviter cette vue désobligeante, je pris le parti de regarder le paysage et je m'efforçai de m'abstraire complètement de la présence de cet importun compagnon. Une heure s'écoula… Et quand la curiosité, plus forte que ma volonté, eut ramené mes regards sur lui, je vis qu'il s'était endormi d'un sommeil ignoble et profond. Il dormait, tassé sur lui-même, la tête pendant et roulant sur ses épaules, et ses grosses mains boursouflées étaient posées, tout ouvertes, sur la déclivité de ses cuisses. Je remarquai que ses yeux ronds saillaient sous des paupières plissées au milieu desquelles, dans une déchirure, apparaissait un petit coin de prunelles bleuâtres, semblables à une ecchymose sur un lambeau de peau flasque. Quelle folie soudaine me traversa l'esprit ?… En vérité, je ne sais… Car si j'ai été sollicité souvent par le

meurtre, cela restait en moi à l'état embryonnaire de désir et n'avait jamais encore pris la forme précise d'un geste et d'un acte… Puis-je croire que l'ignominieuse laideur de cet homme ait pu, seule, déterminer ce geste et cet acte ?… Non, il y a une cause plus profonde et que j'ignore… Je me levai doucement et m'approchai du dormeur, les mains écartées, crispées et violentes, comme pour un étranglement…

Sur ce mot, en conteur qui sait ménager ses effets, il fit une pause… Puis, avec une évidente satisfaction de soi-même, il continua :

— Malgré mon aspect plutôt chétif, je suis doué d'une force peu commune, d'une rare souplesse de muscles, d'une extraordinaire puissance d'étreinte, et, à ce moment, une étrange chaleur décuplait le dynamisme de mes facultés physiologiques… Mes mains allaient, toutes seules, vers le cou de cet homme, toutes seules, je vous assure, ardentes et terribles… Je sentais en moi une légèreté, une élasticité, un afflux d'ondes nerveuses, quelque chose comme la forte ivresse d'une volupté sexuelle… Oui, ce que j'éprouvais, je ne puis mieux le comparer qu'à cela… Au moment où mes mains allaient se resserrer, indesserrable étau, sur ce cou graisseux, l'homme se réveilla… Il se réveilla avec de la terreur dans son regard, et il balbutia : « Quoi ?… quoi ?… quoi ?… » Et ce fut tout !… Je vis qu'il voulait parler encore, mais il ne le put. Son œil rond vacilla, comme une petite lueur battue du vent. Ensuite, il resta fixé sur moi, immobile sur moi, dans de l'épouvante… Sans dire un mot, sans même chercher une excuse ou une explication par quoi l'homme eût été rassuré, je me rassis, en face de lui, et négligemment, avec une aisance de manières qui m'étonne encore, je dépliai un journal que, d'ailleurs, je ne lus pas… À chaque minute, l'épouvante grandissait dans le regard de l'homme qui, peu à peu, se révulsa, et je vis son visage se tacher de rouge, puis se violacer, puis se raidir… Jusqu'à Paris, le regard de l'homme conserva son effrayante fixité… Quand le train s'arrêta, l'homme ne descendit pas…

Le narrateur alluma une cigarette à la flamme d'une bougie, et, dans une bouffée de fumée, de sa voix flegmatique, il dit :

— Je crois bien !… Il était mort !… Je l'avais tué d'une congestion cérébrale…

Ce récit avait produit un grand malaise parmi nous… et nous nous regardions avec stupeur… L'étrange jeune homme était-il sincère ?… Avait-il voulu nous mystifier ?… Nous attendions une explication, un commentaire, une pirouette… Mais il se tut… Grave, sérieux, il

s'était remis à fumer, et, maintenant, il semblait penser à autre chose… La conversation, à partir de ce moment, se continua sans ordre, sans entrain, effleurant mille sujets inutiles, sur un ton languissant…

C'est alors qu'un homme, à la figure ravagée, le dos voûté, l'œil morne, la chevelure et la barbe prématurément toutes grises, se leva avec effort, et d'une voix qui tremblait, il dit :

— Vous avez parlé de tout, jusqu'ici, hormis des femmes, ce qui est vraiment inconcevable dans une question où elles ont une importance capitale.

— Eh bien !… parlons-en, approuva l'illustre écrivain, qui se retrouvait dans son élément favori, car il passait, dans la littérature, pour être ce curieux imbécile qu'on appelle un maître féministe… Il est temps, en effet, qu'un peu de joie vienne dissiper tous ces cauchemars de sang… Parlons de la femme, mes amis, puisque c'est en elle et par elle que nous oublions nos sauvages instincts, que nous apprenons à aimer, que nous nous élevons jusqu'à la conception suprême de l'idéal et de la pitié.

L'homme à la figure ravagée eut un rire où l'ironie grinça, comme une vieille porte dont les gonds sont rouillés.

— La femme éducatrice de la pitié !… s'écria-t-il… Oui, je connais l'antienne… C'est fort employé dans une certaine littérature, et dans les cours de philosophie salonnière… Mais toute son histoire, et, non seulement son histoire, son rôle dans la nature et dans la vie, démentent cette proposition, purement romanesque… Alors pourquoi courent-elles, les femmes, aux spectacles de sang, avec la même frénésie qu'à la volupté ?… Pourquoi, dans la rue, au théâtre, à la cour d'assises, à la guillotine, les voyez-vous tendre le col, ouvrir des yeux avides aux scènes de torture, éprouver, jusqu'à l'évanouissement, l'affreuse joie de la mort ?… Pourquoi le seul nom d'un grand meurtrier les fait-il frémir, jusque dans le tréfonds de leur chair, d'une sorte d'horreur délicieuse ?… Toutes, ou presque toutes, elles rêvèrent de Pranzini… Pourquoi ?…

— Allons donc !… s'exclama l'illustre écrivain… les prostituées…

— Mais non, répliqua l'homme à la figure ravagée… les grandes dames et les bourgeoises… C'est la même chose… Chez les femmes, il n'y a pas de catégories morales, il n'y a que des catégories sociales. Ce sont des femmes… Dans le peuple, dans la haute et petite bourgeoisie,

et jusque dans les couches plus élevées de la société, les femmes se ruent à ces morgues hideuses, à ces abjects musées du crime, que sont les feuilletons du Petit Journal*… Pourquoi ?… C'est que les grands assassins ont toujours été des amoureux terribles. Leur puissance génésique correspond à leur puissance criminelle… Ils aiment comme ils tuent !… Le meurtre naît de l'amour, et l'amour atteint son maximum d'intensité par le meurtre… C'est la même exaltation physiologique… ce sont les mêmes gestes d'étouffement, les mêmes morsures… et ce sont souvent les mêmes mots, dans des spasmes identiques…*

Il parlait avec effort, avec un air de souffrir… et, à mesure qu'il parlait, ses yeux devenaient plus mornes, les plis de son visage s'accentuaient davantage…

— La femme, verseuse d'idéal et de pitié !… reprit-il… Mais les crimes les plus atroces sont presque toujours l'œuvre de la femme… C'est elle qui les imagine, les combine, les prépare, les dirige… Si elle ne les exécute pas de sa main, souvent trop débile, on y retrouve, à leur caractère de férocité, d'implacabilité, sa présence morale, sa pensée, son sexe… « Cherchez la femme ! » dit le sage criminaliste…

— Vous la calomniez !… protesta l'illustre écrivain, qui ne put dissimuler un geste d'indignation. Ce que vous nous donnez là pour des généralités, ce sont de très rares exceptions… Dégénérescence, névrose, neurasthénie… parbleu !… la femme n'est, pas plus que l'homme, réfractaire aux maladies psychiques… bien que, chez elle, ces maladies prennent une forme charmante et touchante, qui nous fait mieux comprendre la délicatesse de son exquise sensibilité. Non, monsieur, vous êtes dans une erreur lamentable, et, j'oserai dire, criminelle… Ce qu'il faut admirer dans la femme, c'est au contraire le grand sens, le grand amour qu'elle a de la vie, et qui, comme je le disais tout à l'heure, trouve son expression définitive dans la pitié…

— Littérature !… monsieur, littérature !… Et la pire de toutes.

— Pessimisme, monsieur !… blasphème !… sottise !

— Je crois que vous vous trompez tous les deux, interjeta un médecin… Les femmes sont bien plus raffinées et complexes que vous ne le pensez… En incomparables virtuoses, en suprêmes artistes de la douleur qu'elles sont, elles préfèrent le spectacle de la souffrance à celui de la mort, les larmes au sang. Et c'est une chose admirablement amphibologique où chacun trouve son compte, car chacun peut tirer des conclusions très différentes, exalter la pitié de la femme ou

maudire sa cruauté, pour des raisons pareillement irréfutables, et selon que nous sommes, dans le moment, prédisposés à lui devoir de la reconnaissance ou de la haine… Et puis, à quoi bon toutes ces discussions stériles ?… Puisque, dans la bataille éternelle des sexes, nous sommes toujours les vaincus, que nous n'y pouvons rien… et que tous, misogynes ou féministes, nous n'avons pas encore trouvé, pour nous réjouir et nous continuer, un plus parfait instrument de plaisir et un autre moyen de reproduction que la femme !…

Mais l'homme à la figure ravagée faisait des gestes de violente dénégation :

— Écoutez-moi, dit-il… Les hasards de la vie — et quelle vie fut la mienne ! — m'ont mis en présence, non pas d'une femme… mais de la femme. Je l'ai vue, libre de tous les artifices, de toutes les hypocrisies dont la civilisation recouvre, comme d'une parure de mensonge, son âme véritable… Je l'ai vue livrée au seul caprice, ou, si vous aimez mieux, à la seule domination de ses instincts, dans un milieu où rien, il est vrai, ne pouvait les refréner, où tout, au contraire, se conjurait pour les exalter… Rien ne me la cachait, ni les lois, ni les morales, ni les préjugés religieux, ni les conventions sociales… C'est dans sa vérité, dans sa nudité originelle, parmi les jardins et les supplices, le sang et les fleurs, que je l'ai vue !… Quand elle m'est apparue, j'étais tombé au plus bas de l'abjection humaine — du moins je le pensais. Alors, devant ses yeux d'amour, devant sa bouche de pitié, j'ai crié d'espérance, et j'ai cru… oui, j'ai cru que, par elle, je serais sauvé. Eh bien, ç'a été quelque chose d'atroce !… La femme m'a fait connaître des crimes que j'ignorais, des ténèbres où je n'étais pas encore descendu… Regardez mes yeux morts, ma bouche qui ne sait plus parler, mes mains qui tremblent… rien que de l'avoir vue !… Mais je ne puis la maudire, pas plus que je ne maudis le feu qui dévore villes et forêts, l'eau qui fait sombrer les navires, le tigre qui emporte dans sa gueule, au fond des jungles, les proies sanglantes… La femme a en elle une force cosmique d'élément, une force invincible de destruction, comme la nature… Elle est à elle toute seule toute la nature !… Étant la matrice de la vie, elle est, par cela même, la matrice de la mort… puisque c'est de la mort que la vie renaît perpétuellement… et que supprimer la mort, ce serait tuer la vie à sa source unique de fécondité…

— Et qu'est-ce que cela prouve ?… fit le médecin, en haussant les épaules.

Il répondit simplement :

— Cela ne prouve rien… Pour être de la douleur ou de la joie, les choses ont-elles donc besoin d'être prouvées ?… Elles ont besoin d'être senties…

Puis, avec timidité et — ô puissance de l'amour-propre humain ! — avec une visible satisfaction de soi-même, l'homme à la figure ravagée sortit de sa poche un rouleau de papier qu'il déplia soigneusement :

— J'ai écrit, dit-il, le récit de cette partie de ma vie… Longtemps, j'ai hésité à le publier, et j'hésite encore. Je voudrais vous le lire, à vous qui êtes des hommes et qui ne craignez pas de pénétrer au plus noir des mystères humains… Puissiez-vous pourtant en supporter l'horreur sanglante !… Cela s'appelle : Le Jardin des supplices…

Notre hôte demanda de nouveaux cigares et de nouvelles boissons…

Première partie

En mission

Avant de raconter un des plus effroyables épisodes de mon voyage en Extrême-Orient, il est peut-être intéressant que j'explique brièvement dans quelles conditions je fus amené à l'entreprendre. C'est de l'histoire contemporaine.

À ceux qui seraient tentés de s'étonner de l'anonymat que, en ce qui me concerne, j'ai tenu à garder jalousement au cours de ce véridique et douloureux récit, je dirai : « Peu importe mon nom !… C'est le nom de quelqu'un qui causa beaucoup de mal aux autres et à lui-même, plus encore à lui-même qu'aux autres, et qui, après bien des secousses, pour être descendu, un jour, jusqu'au fond du désir humain, essaie de se refaire une âme dans la solitude et dans l'obscurité. Paix aux cendres de son péché. »

I

Il y a douze ans, ne sachant plus que faire et condamné par une série de malchances à la dure nécessité de me pendre ou de m'aller jeter dans la Seine, je me présentai aux élections législatives — suprême ressource —, en un département où, d'ailleurs, je ne connaissais personne et n'avais jamais mis les pieds.

Il est vrai que ma candidature était officieusement soutenue par le Cabinet qui, ne sachant non plus que faire de moi, trouvait ainsi un ingénieux et délicat moyen de se débarrasser, une fois pour toutes, de mes quotidiennes, de mes harcelantes sollicitations.

À cette occasion, j'eus avec le ministre, qui était mon ami et mon ancien camarade de collège, une entrevue solennelle et familière, tout ensemble.

— Tu vois combien nous sommes gentils pour toi!… me dit ce puissant, ce généreux ami… À peine nous t'avons retiré des griffes de la justice — et nous y avons eu du mal — que nous allons faire de toi un député.

— Je ne suis pas encore nommé… dis-je d'un ton grincheux.

— Sans doute!… mais tu as toutes les chances… Intelligent, séduisant de ta personne, prodigue, bon garçon quand tu le veux, tu possèdes le don souverain de plaire… Les hommes à femmes, mon cher, sont toujours des hommes à foule… Je réponds de toi… Il s'agit de bien comprendre la situation… Du reste elle est très simple…

Et il me recommanda :

— Surtout pas de politique!… Ne t'engage pas… ne t'emballe pas!… Il y a dans la circonscription que je t'ai choisie une question qui domine toutes les autres : la betterave… Le reste ne compte pas et regarde le préfet… Tu es un candidat purement agricole… mieux que cela, exclusivement betteravier… Ne l'oublie point… Quoi qu'il puisse arriver au cours de la lutte, maintiens-toi, inébranlable, sur cette plate-forme excellente… Connais-tu un peu la betterave?…

— Ma foi! non, répondis-je… Je sais seulement, comme tout le monde, qu'on en tire du sucre… et de l'alcool.

— Bravo! cela suffit, applaudit le ministre avec une rassurante et cordiale autorité… Marche carrément sur cette donnée… Promets des rendements fabuleux… des engrais chimiques extraordinaires et gratuits… des chemins de fer, des canaux, des routes pour la circulation de cet intéressant et patriotique légume… Annonce des dégrèvements d'impôts, des primes aux cultivateurs, des droits féroces sur les matières concurrentes… tout ce que tu voudras!… Dans cet ordre de choses, tu as carte blanche, et je t'aiderai… Mais ne te laisse pas entraîner à des polémiques personnelles ou générales qui pourraient te devenir dangereuses et, avec ton élection, compromettre le prestige de la République… Car, entre nous, mon vieux — je ne te reproche rien, je constate, seulement —, tu as un passé plutôt gênant…

Je n'étais pas en veine de rire… Vexé par cette réflexion, qui me parut inutile et désobligeante, je répliquai vivement, en regardant bien en face mon ami, qui put lire dans mes yeux ce que j'y avais accumulé de menaces nettes et froides :

— Tu pourrais dire plus justement : « Nous avons un passé… » Il me semble que le tien, cher camarade, n'a rien à envier au mien…

— Oh, moi!… fit le ministre avec un air de détachement supérieur et de confortable insouciance, ce n'est pas la même chose… Moi… mon petit… je suis couvert… par la France!

Et, revenant à mon élection, il ajouta :

— Donc, je me résume… De la betterave, encore de la betterave, toujours de la betterave!… Tel est ton programme… Veille à n'en pas sortir.

Puis il me remit discrètement quelques fonds et me souhaita bonne chance.

Ce programme, que m'avait tracé mon puissant ami, je le suivis fidèlement, et j'eus tort… Je ne fus pas élu. L'écrasante majorité qui échut à mon adversaire, je l'attribue, en dehors de certaines manœuvres déloyales, à ceci que ce diable d'homme était encore plus ignorant que moi et d'une canaillerie plus notoire.

Constatons en passant qu'une canaillerie bien étalée, à l'époque où nous sommes, tient lieu de toutes les qualités et que plus un homme est infâme, plus on est disposé à lui reconnaître de force intellectuelle et de valeur morale.

Mon adversaire, qui est aujourd'hui une des illustrations les moins discutables de la politique, avait volé en maintes circonstances de sa vie. Et sa supériorité lui venait de ce que, loin de s'en cacher, il s'en vantait avec le plus révoltant cynisme.

— J'ai volé… j'ai volé… clamait-il par les rues des villages, sur les places publiques des villes, le long des routes, dans les champs…

— J'ai volé… j'ai volé… publiait-il en ses professions de foi, affiches murales et confidentielles circulaires…

Et, dans les cabarets, juchés sur des tonneaux, ses agents, tout barbouillés de vin et congestionnés d'alcool, répétaient, trompetaient ces mots magiques :

— Il a volé… il a volé…

Émerveillées, les laborieuses populations des villes, non moins que les vaillantes populations des campagnes acclamaient cet homme hardi avec une frénésie qui, chaque jour, allait grandissant, en raison directe de la frénésie de ses aveux.

Comment pouvais-je lutter contre un tel rival, possédant de tels états de service, moi qui n'avais encore sur la conscience, et les dissimulais pudiquement, que de menues peccadilles de jeunesse, telles que vols domestiques, rançons de maîtresses, tricheries au jeu, chantages, lettres anonymes, délations et faux?… Ô candeur des ignorantes juvénilités!

Je faillis même, un soir, dans une réunion publique, être assommé par des électeurs furieux de ce que, en présence des scandaleuses déclarations de mon adversaire, j'eusse revendiqué, avec la suprématie des betteraves, le droit à la vertu, à la morale, à la probité, et proclamé la nécessité de nettoyer la République des ordures individuelles qui la déshonoraient. On se rua sur

moi; on me prit à la gorge; on se passa, de poings en poings, ma personne soulevée et ballottante comme un paquet… Par bonheur, je me tirai de cet accès d'éloquence avec, seulement, une fluxion à la joue, trois côtes meurtries et six dents cassées…

C'est tout ce que je rapportai de cette désastreuse aventure, où m'avait si malencontreusement conduit la protection d'un ministre qui se disait mon ami.

J'étais outré.

J'avais d'autant plus le droit d'être outré que, tout d'un coup, au plus fort de la bataille, le gouvernement m'abandonnait, me laissait sans soutien, avec ma seule betterave comme amulette, pour s'entendre et pour traiter avec mon adversaire.

Le préfet, d'abord très humble, n'avait pas tardé à devenir très insolent; puis il me refusait les renseignements utiles à mon élection; enfin, il me fermait, ou à peu près, sa porte. Le ministre lui-même ne répondait plus à mes lettres, ne m'accordait rien de ce que je lui demandais, et les journaux dévoués dirigeaient contre moi de sourdes attaques, de pénibles allusions, sous des proses polies et fleuries. On n'allait pas jusqu'à me combattre officiellement, mais il était clair, pour tout le monde, qu'on me lâchait… Ah! je crois bien que jamais tant de fiel n'entra dans l'âme d'un homme!

De retour à Paris, fermement résolu à faire un éclat, au risque de tout perdre, j'exigeai des explications du ministre que mon attitude rendit aussitôt accommodant et souple…

— Mon cher, me dit-il, je suis au regret de ce qui t'arrive… Parole!… tu m'en vois tout ce qu'il y a de plus désolé. Mais que pouvais-je?… Je ne suis pas le seul, dans le Cabinet… et…

— Je ne connais que toi! interrompis-je violemment, en faisant sauter une pile de dossiers qui se trouvait, sur son bureau, à portée de main… Les autres ne me regardent pas… Les autres, ça n'est pas mon affaire… Il n'y a que toi… Tu m'as trahi; c'est ignoble!…

— Mais, sapristi!… Écoute-moi un peu, voyons! supplia le ministre. Et ne t'emporte pas, comme ça, avant de savoir…

— Je ne sais qu'une chose, et elle me suffit. Tu t'es payé ma tête… Eh bien, non, non! Ça ne se passera pas comme tu le crois… À mon tour, maintenant.

Je marchais dans le bureau, proférant des menaces, distribuant des bourrades aux chaises…

— Ah ! ah ! tu t'es payé ma tête !… Nous allons donc rire un peu… Le pays saura donc, enfin, ce que c'est qu'un ministre… Au risque de l'empoisonner, le pays, je vais donc lui montrer, lui ouvrir toute grande l'âme d'un ministre… Imbécile !… Tu n'as donc pas compris que je te tiens, toi, ta fortune, tes secrets, ton portefeuille !… Ah ! mon passé te gêne ?… Il gêne ta pudeur et la pudeur de Marianne ?… Eh bien, attends !… Demain, oui, demain, on saura tout…

Je suffoquais de colère. Le ministre essaya de me calmer, me prit par le bras, m'attira doucement vers le fauteuil que je venais de quitter en bourrasque…

— Mais, tais-toi donc ! me dit-il, en donnant à sa voix des intonations supplicatrices… Écoute-moi, je t'en prie !… Assieds-toi, voyons !… Diable d'homme qui ne veut rien entendre ! Tiens, voici ce qui s'est passé…

Très vite, en phrases courtes, hachées, tremblantes, il débita :

— Nous ne connaissions pas ton concurrent… Il s'est révélé, dans la lutte, comme un homme très fort… comme un véritable homme d'État !… Tu sais combien est restreint le personnel ministrable… Bien que ce soient toujours les mêmes qui reviennent, nous avons besoin, de temps en temps, de montrer une figure nouvelle à la Chambre et au pays… Or, il n'y en a pas… En connais-tu, toi ?… Eh bien, nous avons pensé que ton concurrent pouvait être une de ces figures-là… Il a toutes les qualités qui conviennent à un ministre provisoire, à un ministre de crise… Enfin, comme il était achetable et livrable, séance tenante, comprends-tu ?… C'est fâcheux pour toi, je l'avoue… Mais les intérêts du pays, d'abord…

— Ne dis donc pas de blagues… Nous ne sommes pas à la Chambre, ici… Il ne s'agit pas des intérêts du pays, dont tu te moques, et moi aussi… Il s'agit de moi… Or, je suis, grâce à toi, sur le pavé. Hier soir, le caissier de mon tripot m'a refusé cent sous, insolemment… Mes créanciers, qui avaient compté sur un succès, furieux de mon échec, me pourchassent comme un lièvre… On va me vendre… Aujourd'hui, je n'ai même pas de quoi dîner… Et tu t'imagines bonnement que cela peut se passer

ainsi ?… Tu es donc devenu bête… aussi bête qu'un membre de ta majorité ?…

Le ministre souriait. Il me tapota les genoux, familièrement, et me dit :

— Je suis tout disposé — mais tu ne me laisses pas parler — je suis tout disposé à t'accorder une compensation…

— Une ré-pa-ra-tion !

— Une réparation, soit !

— Complète ?

— Complète !… Reviens dans quelques jours… Je serai, sans doute, à même de te l'offrir. En attendant, voici cent louis… C'est tout ce qui me reste des fonds secrets…

Il ajouta, gentiment, avec une gaieté cordiale :

— Une demi-douzaine de gaillards comme toi… et il n'y a plus de budget !…

Cette libéralité, que je n'espérais pas si importante, eut le pouvoir de calmer instantanément mes nerfs… J'empochai — en grognant encore, toutefois, car je ne voulais pas me montrer désarmé, ni satisfait — les deux billets que me tendait, en souriant, mon ami… et je me retirai dignement…

Les trois jours qui suivirent, je les passai dans les plus basses débauches…

II

Qu'on me permette encore un retour en arrière. Peut-être n'est-il pas indifférent que je dise qui je suis et d'où je viens… L'ironie de ma destinée en sera mieux expliquée ainsi.

Je suis né en province d'une famille de la petite bourgeoisie, de cette brave petite bourgeoisie, économe et vertueuse, dont on nous apprend, dans les discours officiels, qu'elle est la vraie France… Eh bien! je n'en suis pas plus fier pour cela.

Mon père était marchand de grains. C'était un homme très rude, mal dégrossi et qui s'entendait aux affaires, merveilleusement. Il avait la réputation d'y être fort habile, et sa grande habileté consistait à « mettre les gens dedans », comme il disait. Tromper sur la qualité de la marchandise et sur le poids, faire payer deux francs ce qui lui coûtait deux sous, et, quand il pouvait, sans trop d'esclandre, le faire payer deux fois, tels étaient ses principes. Il ne livrait jamais, par exemple, de l'avoine, qu'il ne l'eût, au préalable, trempée d'eau. De la sorte, les grains gonflés rendaient le double au litre et au kilo, surtout quand ils étaient additionnés de menu gravier, opération que mon père pratiquait toujours en conscience. Il savait aussi répartir judicieusement, dans les sacs, les graines de nielle et autres semences vénéneuses, rejetées par les vannages, et personne, mieux que lui, ne dissimulait les farines fermentées, parmi les fraîches. Car il ne faut rien perdre dans le commerce, et tout y fait poids. Ma mère, plus âpre encore aux mauvais gains, l'aidait de ses ingéniosités dépréda-

trices et, raide, méfiante, tenait la caisse, comme on monte la garde devant l'ennemi.

Républicain strict, patriote fougueux — il fournissait le régiment —, moraliste intolérant, honnête homme enfin, au sens populaire de ce mot, mon père se montrait sans pitié, sans excuses, pour l'improbité des autres, principalement quand elle lui portait préjudice. Alors, il ne tarissait pas sur la nécessité de l'honneur et de la vertu. Une de ses grandes idées était que, dans une démocratie bien comprise, on devait les rendre obligatoires, comme l'instruction, l'impôt, le tirage au sorti. Un jour, il s'aperçut qu'un charretier, depuis quinze ans à son service, le volait. Immédiatement, il le fit arrêter. À l'audience, le charretier se défendit comme il put.

— Mais il n'était jamais question chez monsieur que de mettre les gens « dedans ». Quand il avait joué « un drôle de tour » à un client, monsieur s'en vantait comme d'une bonne action. « Le tout est de tirer de l'argent, disait-il, n'importe d'où et comment on le tire. Vendre une vieille lapine pour une belle vache, voilà tout le secret du commerce »… Eh bien, j'ai fait comme monsieur avec ses clients… Je l'ai mis dedans…

Ce cynisme fut fort mal accueilli des juges. Ils condamnèrent le charretier à deux ans de prison, non seulement pour avoir dérobé quelques kilogrammes de blé, mais surtout parce qu'il avait calomnié une des plus vieilles maisons de commerce de la région… une maison fondée en 1794, et dont l'antique, ferme et proverbiale honorabilité embellissait la ville de père en fils.

Le soir de ce jugement fameux, je me souviens que mon père avait réuni à sa table quelques amis, commerçants comme lui et, comme lui, pénétrés de ce principe inaugural que « mettre les gens dedans », c'est l'âme même du commerce. Si l'on s'indigna de l'attitude provocatrice du charretier, vous devez le penser. On ne parla que de cela, jusqu'à minuit. Et parmi les clameurs, les aphorismes, les discussions et les petits verres d'eau-de-vie de marcs, dont s'illustra cette soirée mémorable, j'ai retenu ce précepte, qui fut pour ainsi dire la moralité de cette aventure, en même temps que la synthèse de mon éducation.

— Prendre quelque chose à quelqu'un, et le garder pour soi, ça c'est du vol… Prendre quelque chose à quelqu'un et le repasser à un autre, en échange d'autant d'argent que l'on peut,

ça, c'est du commerce… Le vol est d'autant plus bête qu'il se contente d'un seul bénéfice, souvent dangereux, alors que le commerce en comporte deux, sans aléa…

C'est dans cette atmosphère morale que je grandis et me développai, en quelque sorte tout seul, sans autre guide que l'exemple quotidien de mes parents. Dans le petit commerce, les enfants restent, en général, livrés à eux-mêmes. On n'a pas le temps de s'occuper de leur éducation. Ils s'élèvent, comme ils peuvent, au gré de leur nature et selon les influences pernicieuses de ce milieu, généralement rabaissant et borné. Spontanément, et sans qu'on m'y forçât, j'apportai ma part d'imitation ou d'imagination dans les tripotages familiaux. Dès l'âge de dix ans, je n'eus d'autres conceptions de la vie que le vol, et je fus — oh! bien ingénument, je vous assure — convaincu que « mettre les gens dedans », cela formait l'unique base de toutes les relations sociales.

Le collège décida de la direction bizarre et tortueuse que je devais donner à mon existence, car c'est là que je connus celui qui, plus tard, devait devenir mon ami, le célèbre ministre, Eugène Mortain.

Fils de marchand de vins, dressé à la politique, comme moi au commerce, par son père qui était le principal agent électoral de la région, le vice-président des comités gambettistes, le fondateur de ligues diverses, groupements de résistance et syndicats professionnels, Eugène recelait, en lui, dès l'enfance, une âme de « véritable homme d'État ».

Quoique boursier, il s'était, tout de suite, imposé à nous, par une évidente supériorité dans l'effronterie et l'indélicatesse, et aussi par une manière de phraséologie, solennelle et vide, qui violentait nos enthousiasmes. En outre, il tenait de son père la manie profitable et conquérante de l'organisation. En quelques semaines, il eut vite fait de transformer la cour du collège en toutes sortes d'associations et de sous-associations, de comités et de sous-comités, dont il s'élisait, à la fois, le président, le secrétaire et le trésorier. Il y avait l'association des joueurs de ballon, de toupie, de saute-mouton et de marche, le comité de la barre fixe, la ligue du trapèze, le syndicat de la course à pieds joints, etc. Chacun des membres de ces diverses associations était tenu

de verser à la caisse centrale, c'est-à-dire dans les poches de notre camarade, une cotisation mensuelle de cinq sous, laquelle, entre autres avantages, impliquait un abonnement au journal trimestriel que rédigeait Eugène Mortain pour la propagande des idées et la défense des intérêts de ces nombreux groupements « autonomes et solidaires », proclamait-il.

De mauvais instincts, qui nous étaient communs, et des appétits pareils nous rapprochèrent aussitôt, lui et moi, et firent de notre étroite entente une exploitation âpre et continue de nos camarades, fiers d'être syndiqués… Je me rendis bien vite compte que je n'étais pas le plus fort dans cette complicité ; mais, en raison même de cette constatation, je ne m'en cramponnai que plus solidement à la fortune de cet ambitieux compagnon. À défaut d'un partage égal, j'étais toujours assuré de ramasser quelques miettes… Elles me suffisaient alors. Hélas ! je n'ai jamais eu que les miettes des gâteaux que dévora mon ami.

Je retrouvai Eugène plus tard, dans une circonstance difficile et douloureuse de ma vie. À force de mettre « les gens dedans », mon père finit par y être mis lui-même, et non point au figuré, comme il l'entendait de ses clients. Une fourniture malheureuse et qui, paraît-il, empoisonna toute une caserne, fut l'occasion de cette déplorable aventure, que couronna la ruine totale de notre maison, fondée en 1794. Mon père eût peut-être survécu à son déshonneur, car il connaissait les indulgences infinies de son époque ; il ne put survivre à la ruine. Une attaque d'apoplexie l'emporta un beau soir. Il mourut, nous laissant, ma mère et moi, sans ressources.

Ne pouvant plus compter sur lui, je fus bien obligé de me débrouiller moi-même et, m'arrachant aux lamentations maternelles, je courus à Paris, où Eugène Mortain m'accueillit le mieux du monde.

Celui-ci s'élevait peu à peu. Grâce à des protections parlementaires habilement exploitées, à la souplesse de sa nature, à son manque absolu de scrupules, il commençait à faire parler de lui avec faveur dans la presse, la politique et la finance. Tout de suite, il m'employa à de sales besognes, et je ne tardai pas, moi aussi, en vivant constamment à son ombre, à gagner un peu de sa notoriété dont je ne sus pas profiter, comme j'aurais dû le faire.

Mais la persévérance dans le mal est ce qui m'a le plus manqué. Non que j'éprouve de tardifs scrupules de conscience, des remords, des désirs passagers d'honnêteté ; c'est en moi, une fantaisie diabolique, une talonnante et inexplicable perversité qui me forcent, tout d'un coup, sans raison apparente, à délaisser les affaires les mieux conduites, à desserrer mes doigts de dessus les gorges les plus âprement étreintes. Avec des qualités pratiques de premier ordre, un sens très aigu de la vie, une audace à concevoir même l'impossible, une promptitude exceptionnelle même à le réaliser, je n'ai pas la ténacité nécessaire à l'homme d'action. Peut-être, sous le gredin que je suis, y a-t-il un poète dévoyé ?… Peut-être un mystificateur qui s'amuse à se mystifier soi-même ?

Pourtant, en prévision de l'avenir, et sentant qu'il arriverait fatalement un jour où mon ami Eugène voudrait se débarrasser de moi, qui lui représenterais sans cesse un passé gênant, j'eus l'adresse de le compromettre dans des histoires fâcheuses, et la prévoyance d'en garder, par-devers moi, les preuves indéniables. Sous peine d'une chute, Eugène devait me traîner, perpétuellement, à sa suite, comme un boulet.

En attendant les honneurs suprêmes où le poussa le flux bourbeux de la politique, voici, entre autres choses honorables, quels étaient la qualité de ses intrigues et le choix de ses préoccupations.

Eugène avait officiellement une maîtresse. Elle s'appelait alors la comtesse Borska. Pas très jeune, mais encore jolie et désirable, tantôt Polonaise, tantôt Russe, et souvent Autrichienne, elle passait, naturellement, pour une espionne allemande. Aussi son salon était-il fréquenté de nos plus illustres hommes d'État. On y faisait beaucoup de politique, et l'on y commençait, avec beaucoup de flirts, beaucoup d'affaires considérables et louches. Parmi les hôtes les plus assidus de ce salon se remarquait un financier levantin, le baron K…, personnage silencieux, à la figure d'argent blafard, aux yeux morts, et qui révolutionnait la Bourse par ses opérations formidables. On savait, du moins on se disait que, derrière ce masque impénétrable et muet, agissait un des plus puissants empires de l'Europe. Pure supposition romanesque, sans doute, car, dans ces milieux corrompus, on ne sait jamais ce qu'il faut le plus admirer de leur corruption ou de leur

« jobardise ». Quoi qu'il en soit, la comtesse Borska et mon ami Eugène Mortain souhaitaient vivement de se mettre dans le jeu du mystérieux baron, d'autant plus vivement que celui-ci opposait à des avances discrètes, mais précises, une non moins discrète et précise froideur. Je crois même que cette froideur avait été jusqu'à la malice d'un conseil, de quoi il était résulté, pour nos amis, une liquidation désastreuse. Alors, ils imaginèrent de lancer sur le banquier récalcitrant une très jolie jeune femme, amie intime de la maison et de me lancer, en même temps, sur cette très jolie jeune femme qui, travaillée par eux, était toute disposée à nous accueillir favorablement, le banquier, pour le sérieux, et moi, pour l'agrément. Leur calcul était simple et je l'avais compris du premier coup : m'introduire dans la place, et, là, moi par la femme, eux par moi, devenir les maîtres des secrets du baron, échappés aux moments de tendre oubli!… C'était ce qu'on pouvait appeler de la politique de concentration.

Hélas! le démon de la perversité, qui vient me visiter à la minute décisive où je dois agir, voulut qu'il en fût autrement et que ce beau projet avortât sans élégance. Au dîner qui devait sceller cette bien parisienne union, je me montrai, envers la jeune femme, d'une telle goujaterie que, tout en larmes, honteuse et furieuse, elle quitta scandaleusement le salon et rentra chez elle, veuve de nos deux amours.

La petite fête fut fort abrégée… Eugène me ramena en voiture. Nous descendîmes les Champs-Élysées dans un silence tragique.

— Où veux-tu que je te dépose? me dit le grand homme, comme nous tournions l'angle de la rue Royale.

— Au tripot… sur le boulevard… répondis-je, avec un ricanement… J'ai hâte de respirer un peu d'air pur, dans une société de braves gens…

Et, tout à coup, d'un geste découragé, mon ami me tapota les genoux et — oh! je reverrai toute ma vie l'expression sinistre de sa bouche, et son regard de haine — il soupira :

— Allons!… Allons!… On ne fera jamais rien de toi!…

Il avait raison… Et, cette fois-là, je ne pus pas l'accuser que ce fût de sa faute…

Eugène Mortain appartenait à cette école de politiciens que, sous le nom fameux d'opportunistes, Gambetta lança comme

une bande de carnassiers affamés sur la France. Il n'ambitionnait le pouvoir que pour les jouissances matérielles qu'il procure et l'argent que des habiles comme lui savent puiser aux sources de boue. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, je fais au seul Gambetta l'historique honneur d'avoir combiné et déchaîné cette morne curée qui dure encore, en dépit de tous les Panamas. Certes, Gambetta aimait la corruption ; il y avait, dans ce démocrate tonitruant, un voluptueux ou plutôt un dilettante de la volupté, qui se délectait à l'odeur de la pourriture humaine ; mais il faut le dire, à sa décharge et à leur gloire, les amis dont il s'entourait et que le hasard, plus encore qu'une sélection raisonnée attacha à sa courte fortune, étaient bien de force à s'élancer eux-mêmes et d'eux-mêmes sur la Proie éternelle où, déjà, tant et tant de mâchoires avaient croché leurs dents furieuses.

Avant d'arriver à la Chambre, Eugène Mortain avait passé par tous les métiers — même les plus bas —, par les dessous — même les plus ténébreux — du journalisme. On ne choisit pas toujours ses débuts, on les prend où ils se trouvent… Ardente et prompte — et pourtant réfléchie — fut son initiation à la vie parisienne, j'entends cette vie qui va des bureaux de rédaction au Parlement, en passant par la préfecture de Police. Dévoré de besoins immédiats et d'appétits ruineux, il ne se faisait pas alors un chantage important ou une malpropre affaire que notre brave Eugène n'en fût, en quelque sorte, l'âme mystérieuse et violente. Il avait eu ce coup de génie de syndiquer une grande partie de la presse, pour mener à bien ces vastes opérations. Je connais de lui, en ce genre décrié, des combinaisons qui sont de purs chefs-d'œuvre et qui révèlent, dans ce petit provincial, vite dégrossi, un psychologue étonnant et un organisateur admirable des mauvais instincts du déclassé. Mais il avait la modestie de ne se point vanter de la beauté de ses coups, et l'art précieux, en se servant des autres, de ne jamais donner de sa personne aux heures du danger. Avec une constante habileté et une science parfaite de son terrain de manœuvres, il sut toujours éviter, en les tournant, les flaques fétides et bourbeuses de la police correctionnelle où tant d'autres s'enlisèrent si maladroitement. Il est vrai que mon aide — soit dit sans fatuité — ne lui fut pas inutile, en bien des circonstances.

C'était, du reste, un charmant garçon, oui, en vérité, un charmant garçon. On ne pouvait lui reprocher que des gaucheries dans le maintien, persistants vestiges de son éducation de province, et des détails vulgaires dans sa trop récente élégance qui s'affichait mal à propos. Mais tout cela n'était qu'une apparence dissimulant mieux, aux observateurs insuffisants, tout ce que son esprit avait de ressources subtiles, de flair pénétrant, de souplesse retorse, tout ce que son âme contenait de ténacité âpre et terrible. Pour surprendre son âme, il eût fallu voir — comme je les vis, hélas ! combien de fois ? — les deux plis qui, à de certaines minutes, en se débandant, laissaient tomber les deux coins de ses lèvres et donnaient à sa bouche une expression épouvantable… Ah ! oui, c'était un charmant garçon !

Par des duels appropriés, il fit taire la malveillance qui va chuchotant autour des personnalités nouvelles, et sa naturelle gaieté, son cynisme bon enfant qu'on traitait volontiers d'aimable paradoxe, non moins que ses amours lucratives et retentissantes, achevèrent de lui conquérir une réputation discutable, mais suffisante à un futur homme de gouvernement qui en verra bien d'autres. Il avait aussi cette faculté merveilleuse de pouvoir, cinq heures durant, et sur n'importe quel sujet, parler sans jamais exprimer une idée. Son intarissable éloquence déversait, sans un arrêt, sans une fatigue, la lente, la monotone, la suicidante pluie du vocabulaire politique, aussi bien sur les questions de marine que sur les réformes scolaires, sur les finances que sur les beaux-arts, sur l'agriculture que sur la religion. Les journalistes parlementaires reconnaissaient en lui leur incompétence universelle et miraient leur jargon écrit dans son charabia parlé. Serviable, quand cela ne lui coûtait rien, généreux, prodigue même, quand cela devait lui rapporter beaucoup, arrogant et servile, selon les événements et les hommes, sceptique sans élégance, corrompu sans raffinement, enthousiaste sans spontanéité, spirituel sans imprévu, il était sympathique à tout le monde. Aussi son élévation rapide ne surprit, n'indigna personne. Elle fut, au contraire, accueillie avec faveur des différents partis politiques, car Eugène ne passait pas pour un sectaire farouche, ne décourageait aucune espérance, aucune ambition, et l'on n'ignorait pas que, l'occasion venue, il était possible de s'entendre avec lui. Le tout était d'y mettre le prix.

Tel était l'homme, tel « le charmant garçon », en qui reposaient mes derniers espoirs, et qui tenait réellement ma vie et ma mort entre ses mains.

On remarquera que, dans ce croquis à peine esquissé de mon ami, je me suis modestement effacé, quoique j'aie collaboré puissamment et par des moyens souvent curieux, à sa fortune. J'aurais bien des histoires à raconter qui ne sont pas, on peut le croire, des plus édifiantes. À quoi bon une confession complète, puisque toutes mes turpitudes, on les devine sans que j'aie à les étaler davantage ? Et puis, mon rôle, auprès de ce hardi et prudent coquin, fut toujours — je ne dis pas insignifiant, oh non ! … ni méritoire, vous me ririez au nez — mais il demeura à peu près secret. Qu'on me permette de garder cette ombre, à peine discrète, dont il m'a plu envelopper ces années de luttes sinistres et de ténébreuses machinations… Eugène ne « m'avouait » pas… Et, moi-même, par un reste de pudeur assez bizarre, j'éprouvais parfois une invincible répugnance à cette idée que je pouvais passer pour « son homme de paille ».

D'ailleurs, il m'arriva souvent, des mois entiers, de le perdre de vue, de le « lâcher », comme on dit, trouvant dans les tripots, à la Bourse, dans les cabinets de toilette des filles galantes, des ressources que j'étais las de demander à la politique, et dont la recherche convenait mieux à mes goûts pour la paresse et pour l'imprévu… Quelquefois, pris de soudaines poésies, j'allais me cacher, en un coin perdu de la campagne, et, en face de la nature, j'aspirais à des puretés, à des silences, à des reconquêtes morales qui, hélas ! ne duraient guère… Et je revenais à Eugène, aux heures des crises difficiles. Il ne m'accueillait pas toujours avec la cordialité que j'exigeais de lui. Il était visible qu'il eût bien voulu se débarrasser de moi. Mais, d'un coup de caveçon sec et dur, je le rappelais à la vérité de notre mutuelle situation.

Un jour je vis distinctement luire dans ses yeux une flamme de meurtre. Je ne m'inquiétai pas et, d'un geste lourd, lui mettant la main à l'épaule, comme un gendarme fait d'un voleur, je lui dis narquoisement :

— Et puis après ?… À quoi cela t'avancerait-il ?… Mon cadavre lui-même t'accusera… Ne sois donc pas bête !… Je t'ai laissé arriver où tu as voulu… Jamais je ne t'ai contrecarré dans

tes ambitions… Au contraire… j'ai travaillé pour toi… comme j'ai pu… loyalement… est-ce vrai ? Crois-tu donc que ce soit gai pour moi de nous voir, toi, en haut, à te pavaner dans la lumière, moi, en bas, à patauger stupidement dans la crotte ?… Et, pourtant, d'une chiquenaude, cette merveilleuse fortune, si laborieusement édifiée par nous deux…

— Oh ! par nous deux… siffla Eugène…

— Oui, par nous deux, canaille !… répétai-je, exaspéré de cette rectification inopportune… Oui, d'une chiquenaude… d'un souffle… tu le sais, je puis la jeter bas, cette merveilleuse fortune… Je n'ai qu'un mot à dire, gredin, pour te précipiter du pouvoir au bagne… faire du ministre que tu es — ah, si ironiquement ! — le galérien que tu devrais être, s'il y avait encore une justice, et si je n'étais pas le dernier des lâches… Eh bien !… ce geste, je ne le fais pas, ce mot, je ne le prononce pas… Je te laisse recevoir l'admiration des hommes et l'estime des cours étrangères… parce que… vois-tu… je trouve ça prodigieusement comique… Seulement, je veux ma part… tu entends !… ma part… Et qu'est-ce que je te demande ?… Mais c'est idiot ce que je te demande… Rien… des miettes… alors que je pourrais tout exiger, tout… tout… tout… ! Je t'en prie, ne m'irrite pas davantage… ne me pousse pas à bout plus longtemps… ne m'oblige pas à faire des drames burlesques… Car le jour où j'en aurai assez de la vie, assez de la boue, de cette boue — ta boue… — dont je sens toujours sur moi l'intolérable odeur… eh bien, ce jour-là, Son Excellence Eugène Mortain ne rira pas, mon vieux… Ça, je te le jure !

Alors, Eugène, avec un sourire gêné, tandis que les plis de ses lèvres retombantes donnaient à toute sa physionomie une double expression de peur ignoble et de crime impuissant, me dit :

— Mais tu es fou de me raconter tout cela… Et à propos de quoi ?… T'ai-je refusé quelque chose, espèce de soupe au lait ?…

Et, gaiement, multipliant des gestes et des grimaces qui m'étourdissaient, il ajouta comiquement :

— Veux-tu la croix, ah ?

Oui, vraiment, c'était un charmant garçon.

III

Quelques jours après la scène de violence qui suivit mon si lamentable échec, je rencontrai Eugène dans une maison amie, chez cette bonne Mme G… où nous avions été priés à dîner tous les deux. Notre poignée de main fut cordiale. On eût dit que rien de fâcheux ne s'était passé entre nous.

— On ne te voit plus, me reprocha-t-il sur ce ton d'indifférente amitié qui, chez lui, n'était que la politesse de la haine… Étais-tu donc malade ?

— Mais non… en voyage vers l'oubli, simplement.

— À propos… es-tu plus sage ?… Je voudrais bien causer avec toi, cinq minutes… Après le dîner, n'est-ce pas ?

— Tu as donc du nouveau ? demandai-je, avec un sourire fielleux, par lequel il put voir que je ne me laisserais pas « expédier », comme une affaire sans importance.

— Moi ? fit-il… Non… rien… un projet en l'air… Enfin, il faut voir… J'avais sur les lèvres une impertinence toute prête, lorsque Mme G…, énorme paquet de fleurs roulantes, de plumes dansantes, de dentelles déferlantes, vint interrompre ce commencement de conversation. Et, soupirant : « Ah ! mon cher ministre, quand donc nous débarrasserez-vous de ces affreux socialistes ? », elle entraîna Eugène vers un groupe de jeunes femmes qui, à la manière dont elles étaient rangées dans un coin du salon, me firent l'effet d'être là, en location, comme, au café-concert, ces nocturnes créatures qui meublent de leur décolletage excessif et de leurs toilettes d'emprunt l'apparat en trompe l'œil des décors.

Mme G… avait la réputation de jouer un rôle important dans la Société et dans l'État. Parmi les innombrables comédies de la vie parisienne, l'influence qu'on lui attribuait n'était pas une des moins comiques. Les petits historiographes des menus faits de ce temps racontaient sérieusement, en établissant de brillants parallèles dans le passé, que son salon était le point de départ et la consécration des fortunes politiques et des renommées littéraires, par conséquent le rendez-vous de toutes les jeunes ambitions et aussi de toutes les vieilles. À les en croire, c'est là que se fabriquait l'histoire contemporaine, que se tramait la chute ou l'avènement des Cabinets, que se négociaient parmi de géniales intrigues et de délicieuses causeries — car c'était un salon où l'on cause — aussi bien les alliances extérieures que les élections académiques. M. Sadi Carnot, lui-même — qui régnait alors sur les cœurs français — était tenu, disait-on, à d'habiles ménagements envers cette puissance redoutable, et pour en conserver les bonnes grâces il lui envoyait galamment, à défaut d'un sourire, les plus belles fleurs des jardins de l'Élysée et des serres de la Ville… D'avoir connu, au temps de sa ou de leur jeunesse — Mme G… n'était pas très fixée sur ce point de chronologie —, M. Thiers et M. Guizot, Cavour et le vieux Metternich, cette antique personne gardait un prestige, dont la République aimait à se parer, comme d'une traditionnelle élégance, et son salon bénéficiait de l'éclat posthume que ces noms illustres, à tout propos invoqués, rappelaient aux réalités diminuées du présent.

On y entrait, d'ailleurs, dans ce salon choisi, comme à la foire, et jamais je n'ai vu — moi qui en ai tant vu — plus étrange mêlée sociale et plus ridicule mascarade mondaine. Déclassés de la politique, du journalisme, du cosmopolitisme, des cercles, du monde, des théâtres, et les femmes à l'avenant, elle accueillait tout, et tout y faisait nombre. Personne n'était dupe de cette mystification, mais chacun se trouvait intéressé, afin de s'exalter soi-même, d'exalter un milieu notoirement ignominieux, où beaucoup d'entre nous tiraient non seulement des ressources peu avouables, mais encore leur unique raison d'être dans la vie. Du reste, j'ai idée que la plupart des salons si célèbres d'autrefois, où venaient communiquer, sous les espèces les plus diverses, les appétits errants de la politique et les vanités sans emploi de la littérature, devaient assez fidèlement ressembler à

celui-là… Et il ne m'est pas prouvé non plus, que celui-là se différenciât essentiellement des autres dont on nous vante à tout propos, en lyriques enthousiasmes, l'exquise tenue morale et l'élégante difficulté d'accès.

La vérité est que Mme G…, débarrassée du grossissement des réclames et de la poésie des légendes, réduite au strict caractère de son individualité mondaine, n'était qu'une très vieille dame, d'esprit vulgaire, d'éducation négligée, extrêmement vicieuse, par surcroît, et qui, ne pouvant plus cultiver la fleur du vice en son propre jardin, la cultivait en celui des autres, avec une impudeur tranquille, dont on ne savait pas ce qu'il convenait le mieux d'admirer, ou l'effronterie ou l'inconscience. Elle remplaçait l'amour professionnel, auquel elle avait dû renoncer, par la manie de faire des unions et des désunions extra-conjugales, dont c'était sa joie, son péché, de les suivre, de les diriger, de les protéger, de les couver et de réchauffer ainsi son vieux cœur ratatiné, au frôlement de leurs ardeurs défendues. On était toujours sûr de trouver chez cette grande politique, avec la bénédiction de M. Thiers et de M. Guizot, de Cavour et du vieux Metternich, des âmes sœurs, des adultères tout prêts, des désirs en appareillage, des amours de toute sorte, frais équipés pour la course, l'heure ou le mois; précieuse ressource dans les cas de rupture sentimentale et les soirées de désœuvrement.

Pourquoi, ce soir-là, précisément, eus-je l'idée d'aller chez Mme G…? Je ne sais, car j'étais fort mélancolique et nullement d'humeur à me divertir. Ma colère contre Eugène était bien calmée, momentanément, du moins. Une immense fatigue, un immense dégoût la remplaçait, dégoût de moi-même, des autres, de tout le monde. Depuis le matin, j'avais sérieusement réfléchi à ma situation, et, malgré les promesses du ministre — dont j'étais décidé, d'ailleurs, à ne pas lui donner une facile quittance —, je n'y voyais point une convenable issue. Je comprenais qu'il était bien difficile à mon ami de me procurer une position officielle, stable, quelque chose d'honorablement parasitaire, d'administrativement rémunérateur, par quoi il m'eût été permis de finir en paix, vieillard respectable, fonctionnaire sinécuriste, mes jours. D'abord, cette position, il est probable que je l'eusse aussitôt gaspillée; ensuite, de toutes parts, au nom de la moralité publique et

de la bienséance républicaine, les protestations concurrentes se fussent élevées, auxquelles le ministre, interpellé, n'aurait su que répondre. Tout ce qu'il pouvait m'offrir, c'était, par des expédients transitoires et misérables, par de pauvres prestidigitations budgétaires, reculer l'heure inévitable de ma chute. Et puis, je ne pouvais même pas compter éternellement sur ce minimum de faveurs et de protection, car Eugène ne pouvait pas, lui non plus, compter sur l'éternelle bêtise du public. Bien des dangers menaçaient alors le Cabinet, et bien des scandales auxquels, çà et là, quelques journaux mécontents de leur part fondsecrétière faisaient des allusions de plus en plus directes, empoisonnaient la sécurité personnelle de mon protecteur… Eugène ne se maintenait au pouvoir que par des diversions agressives contre les partis impopulaires ou vaincus, et aussi à coup d'argent, que je le soupçonnais alors, comme cela fut démontré, plus tard, de recevoir de l'étranger, en échange, chaque fois, d'une livre de chair de la Patrie!…

Travailler à la chute de mon camarade, m'insinuer adroitement auprès d'un leader ministériel possible, reconquérir, près de ce nouveau collaborateur, une sorte de virginité sociale, j'y avais bien songé… Tout m'y poussait, ma nature, mon intérêt, et aussi le plaisir si âprement savoureux de la vengeance… Mais, en plus des incertitudes et des hasards dont s'accompagnait cette combinaison, je ne me sentais pas le courage d'une autre expérience, ni de recommencer de pareilles manœuvres. J'avais brûlé ma jeunesse par les deux bouts. Et j'étais las de ces aventures périlleuses et précaires qui m'avaient mené où?… J'éprouvais de la fatigue cérébrale, de l'ankylose aux jointures de mon activité; toutes mes facultés diminuaient, en pleine force, déprimées par la neurasthénie. Ah! comme je regrettais de n'avoir pas suivi les droits chemins de la vie! Sincèrement, à cette heure, je ne souhaitais plus que les joies médiocres de la régularité bourgeoise; et je ne voulais plus, et je ne pouvais plus supporter ces soubresauts de fortune, ces alternatives de misère, qui ne m'avaient pas laissé une minute de répit et faisaient de mon existence une perpétuelle et torturante anxiété. Qu'allais-je donc devenir?… L'avenir m'apparaissait plus triste et plus désespérant que les crépuscules d'hiver qui tombent sur les chambres de malades… Et, tout à l'heure, après le dîner, quelle nouvelle infamie l'infâme

ministre me proposerait-il?… Dans quelle boue plus profonde, et dont on ne revient pas, voudrait-il m'enfoncer et me faire disparaître à jamais?…

Je le cherchai du regard, parmi la cohue… Il papillonnait auprès des femmes. Rien sur son crâne, ni sur ses épaules, ne marquait qu'il portât le lourd fardeau de ses crimes. Il était insouciant et gai. Et de le voir ainsi, ma fureur contre lui s'accrut du sentiment de la double impuissance où nous étions tous les deux, lui de me sauver de la honte, moi, de l'y précipiter… ah oui! de l'y précipiter!

Accablé par ces multiples et lancinantes préoccupations, il n'était donc pas étonnant que j'eusse perdu ma verve, et que les belles créatures étalées et choisies par Mme G…, pour le plaisir de ses invités, ne me fussent de rien… Durant le dîner, je me montrai parfaitement désagréable, et c'est à peine si j'adressai la parole à mes voisines dont les belles gorges resplendissaient parmi les pierreries et les fleurs. On crut que mon insuccès électoral était la cause de ces noires dispositions de mon humeur, ordinairement joyeuse et galante.

— Du ressort!… me disait-on. Vous êtes jeune, que diable!… Il faut de l'estomac dans la carrière politique… Ce sera pour la prochaine fois. À ces phrases de consolation banale, aux sourires engageants, aux gorges offertes, je répondais obstinément :

— Non… non… Ne me parlez plus de la politique… C'est ignoble!… Ne me parlez plus du suffrage universel… C'est idiot!… Je ne veux plus… Je ne veux plus en entendre parler.

Et Mme G…, fleurs, plumes et dentelles subitement soulevées autour de moi, en vagues multicolores et parfumées, me soufflait dans l'oreille, avec des pâmoisons maniérées et des coquetteries humides de vieille proxénète :

— Il n'y a que l'amour, voyez-vous… Il n'y a jamais que l'amour!… Essayez de l'amour!… Tenez, ce soir, justement, il y a ici une jeune Roumaine… passionnée… ah!… et poète, mon cher… et comtesse!… Je suis sûre qu'elle est folle de vous… D'abord toutes les femmes sont folles de vous… Je vais vous présenter…

J'esquivai l'occasion si brutalement amenée… et ce fut dans un silence maussade énervé, que je persistai à attendre la fin de cette interminable soirée…

Accaparé de tous côtés, Eugène ne put me joindre que fort tard. Nous profitâmes de ce qu'une chanteuse célèbre absorbait un moment l'attention générale pour nous réfugier dans une sorte de petit fumoir, qu'éclairait de sa lueur discrète une lampe à longue tige enjuponnée de crépon rose. Le ministre s'assit sur le divan, alluma une cigarette, et, tandis que, en face de lui, négligemment, j'enfourchais une chaise et croisais mes bras sur le rebord du dossier, il me dit avec gravité :

— J'ai beaucoup songé à toi, ces jours-ci.

Sans doute, il attendait une parole de remerciement, un geste amical, un mouvement d'intérêt ou de curiosité. Je demeurai impassible, m'efforçant de conserver cet air d'indifférence hautaine, presque insultante, avec lequel je m'étais bien promis d'accueillir les perfides avances de mon ami, car, depuis le commencement de la soirée, je m'acharnais à me persuader qu'elles dussent être perfides, ces avances. Insolemment, j'affectai de regarder le portrait de M. Thiers qui, derrière Eugène, occupait la hauteur du panneau et s'obscurcissait de tous les reflets sombres, luttant sur sa surface trop vernie, hormis, toutefois, le toupet blanc, dont le surgissement piriforme devenait à lui seul l'expression unique et complète de la physionomie disparue… Assourdi par les tentures retombées, le bruit de la fête nous arrivait ainsi qu'un bourdonnement lointain… Le ministre, hochant la tête, reprit :

— Oui, j'ai beaucoup songé à toi… Eh bien!… c'est difficile… très difficile.

De nouveau, il se tut, semblant réfléchir à des choses profondes…

Je pris plaisir à prolonger le silence pour jouir de l'embarras où cette attitude muettement gouailleuse ne pouvait manquer de mettre mon ami… Ce cher protecteur, j'allais donc le voir, une fois de plus, devant moi, ridicule et démasqué, suppliant peut-être!… Il restait calme, cependant, et ne paraissait pas s'inquiéter le moins du monde de la trop visible hostilité de mon allure.

— Tu ne me crois pas? fit-il, d'une voix ferme et tranquille… Oui, je sens que tu ne me crois pas… Tu t'imagines que je ne songe qu'à te berner… comme les autres, est-ce vrai?… Eh bien,

tu as tort, mon cher… Au surplus, si cet entretien t'ennuie… rien de plus facile que de le rompre…

Il fit mine de se lever.

— Je n'ai pas dit cela !… protestai-je, en ramenant mon regard du toupet de M. Thiers au froid visage d'Eugène… Je n'ai rien dit…

— Écoute-moi, alors… Veux-tu que nous parlions, une bonne fois, en toute franchise, de notre situation respective ?…

— Soit ! je t'écoute…

Devant son assurance, je perdais peu à peu de la mienne… À l'inverse de ce que j'avais trop vaniteusement auguré, Eugène reconquérait toute son autorité sur moi… Je le sentais qui m'échappait encore… Je le sentais à cette aisance du geste, à cette presque élégance des manières, à cette fermeté de la voix, à cette entière possession de soi, qu'il ne montrait réellement que quand il méditait ses plus sinistres coups. Il avait alors une sorte d'impérieuse séduction, une force attractive à laquelle, même prévenu, il était difficile de résister… Je le connaissais pourtant et, souvent, pour mon malheur, j'avais subi les effets de ce charme maléfique qui ne devait plus m'être une surprise… Eh bien ! toute ma combativité m'abandonna, mes haines se détendirent et, malgré moi, je me laissai aller à reprendre confiance, à si complètement oublier le passé, que cet homme, dont j'avais pénétré, en ses obscurs recoins, l'âme inexorable et fétide, je me plus à le considérer encore comme un généreux ami, un héros de bonté, un sauveur.

Et voici — ah ! je voudrais pouvoir rendre l'accent de force, de crime, d'inconscience et de grâce qu'il mit dans ses paroles — ce qu'il me dit :

— Tu as vu d'assez près la vie politique pour savoir qu'il existe un degré de puissance où l'homme le plus infâme se trouve protégé contre lui-même par ses propres infamies, à plus forte raison contre les autres par celles des autres… Pour un homme d'État, il n'est qu'une chose irréparable : l'honnêteté !… L'honnêteté est inerte et stérile, elle ignore la mise en valeur des appétits et des ambitions, les seules énergies par quoi l'on fonde quelque chose de durable. La preuve, c'est cet imbécile de Favrot, le seul honnête homme du Cabinet, et le seul aussi, dont la carrière politique soit, de l'aveu général, totalement et à jamais perdue !…

C'est te dire, mon cher, que la campagne menée contre moi me laisse absolument indifférent…

Sur un geste ambigu que, rapidement, j'esquissai :

— Oui… oui… je sais… on parle de mon exécution… de ma chute prochaine… de gendarmes… de Mazas!… « Mort aux voleurs! »… Parfaitement… De quoi ne parle-t-on pas?… Et puis après?… Cela me fait rire, voilà tout!… Et, toi-même, sous prétexte que tu crois avoir été mêlé à quelques-unes de mes affaires — dont tu ne connais, soit dit en passant, que la contrepartie —, sous prétexte que tu détiens — du moins, tu vas le criant partout — quelques vagues papiers… dont je me soucie, mon cher, comme de ça!…

Sans s'interrompre, il me montra sa cigarette éteinte, qu'il écrasa ensuite dans un cendrier, posé sur une petite table de laque, près de lui…

— Toi-même… tu crois pouvoir disposer de moi par la terreur… me faire chanter, enfin, comme un banquier véreux!… Tu es un enfant!… Raisonne un peu… Ma chute?… Qui donc, veux-tu me le dire, oserait, en ce moment, assumer la responsabilité d'une telle folie?… Qui donc ignore qu'elle entraînerait l'effondrement de trop de choses, de trop de gens auxquels on ne peut pas toucher plus qu'à moi, sous peine d'abdication, sous peine de mort?… Car ce n'est pas moi seul qu'on renverserait… ce n'est pas moi seul qu'on coifferait d'un bonnet de forçat… C'est tout le gouvernement, tout le Parlement, toute la République, associés, quoi qu'ils fassent, à ce qu'ils appellent mes vénalités, mes concussions, mes crimes… Ils croient me tenir… et c'est moi qui les tiens!… Sois tranquille, je les tiens ferme…

Et il fit le geste de serrer une gorge imaginaire…

L'expression de sa bouche, dont les coins tombèrent, devint hideuse et, sur le globe de ses yeux, apparurent des veinules pourprées qui donnèrent à son regard une signification implacable de meurtre… Mais, il se remit vite, alluma une autre cigarette et continua :

— Qu'on renverse le Cabinet, soit!… et j'y aiderai… Nous sommes, du fait de cet honnête Favrot, engagés dans une série de questions inextricables, dont la solution logique est précisément qu'il ne peut pas y en avoir… Une crise ministérielle s'impose, avec un programme tout neuf… Remarque, je te prie,

que je suis, ou, du moins, je parais étranger à ces difficultés… Ma responsabilité n'est qu'une fiction parlementaire… Dans les couloirs de la Chambre et une certaine partie de la Presse, on me désolidarise adroitement de mes collègues… Donc, ma situation personnelle reste nette, politiquement, bien entendu… Mieux que cela… porté par des groupes, dont j'ai su intéresser les meneurs à ma fortune, soutenu par la haute banque et les grandes compagnies, je deviens l'homme indispensable de la combinaison nouvelle… je suis le Président du Conseil désigné de demain… Et c'est au moment, où, de tous côtés, l'on annonce ma chute, que j'atteins au sommet de ma carrière!… Avoue que c'est comique, mon cher petit, et qu'ils n'ont pas encore ma peau…

Eugène était redevenu enjoué… Cette idée qu'il n'y eût point pour lui de place intermédiaire entre ces deux pôles : la présidence du Conseil, ou Mazas, émoustillait sa verve… Il se rapprocha de moi et, me tapotant les genoux, comme il faisait dans ses moments de détente et de gaieté, il répéta :

— Non… mais avoue que c'est drôle!

— Très drôle!… approuvai-je… Et moi, dans tout cela, qu'est-ce que je fais?

— Toi? Eh bien, voilà!… Toi, mon petit, il faut t'en aller, disparaître… un an… deux ans… qu'est-ce que c'est que cela? Tu as besoin de te faire oublier.

Et, comme je me disposais à protester :

— Mais, sapristi!… Est-ce de ma faute… s'écria Eugène, si tu as gâché, stupidement, toutes les positions admirables que je t'ai mises, là, dans la main?… Un an… deux ans… c'est vite passé… Tu reviendras avec une virginité nouvelle, et tout ce que tu voudras, je te le donnerai… D'ici là, rien, je ne puis rien… Parole!… je ne puis rien.

Un reste de fureur grondait en moi… mais ce fut d'une voix molle que je criai :

— Zut!… Zut!… Zut!…

Eugène sourit, comprenant que ma résistance finissait dans ce dernier hoquet.

— Allons! allons!… me dit-il d'un air bon enfant… ne fais pas ta mauvaise tête. Écoute-moi… J'ai beaucoup réfléchi… Il faut t'en aller… Dans ton intérêt, pour ton avenir, je n'ai trouvé que

cela… Voyons!… Es-tu… comment dirai-je?… es-tu embryologiste?

Il lut ma réponse dans le regard effaré que je lui jetai.

— Non!… tu n'es pas embryologiste… Fâcheux!… très fâcheux!…

— Pourquoi me demandes-tu cela? Quelle est encore cette blague?

— C'est que, en ce moment, je pourrais avoir des crédits considérables — oh! relativement! — mais enfin, de gentils crédits, pour une mission scientifique, qu'on aurait eu plaisir à te confier…

Et, sans me laisser le temps de répondre, en phrases courtes, drôles, accompagnées de gestes bouffons, il m'expliqua l'affaire…

— Il s'agit d'aller aux Indes, à Ceylan, je crois, pour y fouiller la mer… dans les golfes… y étudier ce que les savants appellent la gelée pélasgique, comprends-tu?… et, parmi les gastéropodes, les coraux, les hétéropodes, les madrépores, les siphonophores, les holoturies et les radiolaires… est-ce que je sais?… retrouver la cellule primordiale… écoute bien… l'*initium* protoplasmatique de la vie organisée… enfin, quelque chose dans ce genre… C'est charmant et — comme tu le vois — très simple…

— Très simple! en effet, murmurai-je, machinalement.

— Oui, mais, voilà… conclut ce véritable homme d'État… tu n'es pas embryologiste…

Et, il ajouta, avec une bienveillante tristesse :

— C'est embêtant!…

Mon protecteur réfléchit quelques minutes… Moi je me taisais, n'ayant pas eu le temps de me remettre de la stupeur où m'avait plongé cette proposition si imprévue…

— Mon Dieu!… reprit-il… il y aurait bien une autre mission… car nous avons beaucoup de missions, actuellement… et l'on ne sait à quoi dépenser l'argent des contribuables… Ce serait, si j'ai bien compris, d'aller aux îles Fidji et dans la Tasmanie, pour étudier les divers systèmes d'administration pénitentiaire qui y fonctionnent… et leur application à notre état social… Seulement, c'est moins gai… et je dois te prévenir que les crédits ne sont pas énormes… Et ils sont encore anthropophages, là-bas, tu sais!… Tu crois que je blague, hein?… et que

je te raconte une opérette ?… Mais, mon cher, toutes les missions sont dans ce goût-là… Ah !…

Eugène se mit à rire d'un rire malicieusement discret.

— Il y a bien encore la police secrète… Hé ! hé !… on pourrait peut-être t'y trouver une bonne situation… qu'en dis-tu ?…

Dans les circonstances difficiles, mes facultés mentales s'activent, s'exaltent, mes énergies se décuplent, et je suis doué d'un subit retournement d'idées, d'une promptitude de résolution qui m'étonnent toujours et qui, souvent, m'ont bien servi :

— Bah ! m'écriai-je… Après tout, je puis bien être embryologiste, une fois, dans ma vie… Qu'est-ce que je risque ?… La science n'en mourra pas… elle en a vu d'autres, la science !… C'est entendu ! J'accepte la mission de Ceylan.

— Et tu as raison… Bravo ! applaudit le ministre… d'autant que l'embryologie, mon petit, Darwin… Haeckel… Carl Vogt, au fond, tout ça, ça doit être une immense blague !… Ah ! mon gaillard, tu ne vas pas t'ennuyer, là-bas… Ceylan est merveilleux. Il y a, paraît-il, des femmes extraordinaires… des petites dentellières d'une beauté… d'un tempérament… C'est le paradis terrestres !… Viens demain au ministère… nous terminerons l'affaire, officiellement… En attendant, tu n'as pas besoin de crier ça, par-dessus les toits, à tout le monde… parce que, tu sais, je joue là une blague dangereuse, pour moi, et qui peut me coûter cher… Allons !…

Nous nous levâmes. Et, pendant que je rentrais dans les salons, au bras du ministre, celui-ci me disait encore, avec une ironie charmante :

— Hein ? tout de même !… La cellule ?… si tu la retrouvais ?… Est-ce qu'on sait ?… C'est Berthelot qui ferait un nez, crois-tu ?…

Cette combinaison m'avait redonné un peu de courage et de gaieté… Non qu'elle me plût absolument… À ce brevet d'illustre embryologiste, j'eusse préféré une bonne recette générale, par exemple… ou un siège bien rembourré au Conseil d'État… mais il faut se faire une raison ; l'aventure n'était pas sans quelque amusement, du reste. De simple vagabond de la politique que j'étais la minute d'avant, on ne devient pas, par un coup de baguette ministérielle, le considérable savant qui allait violer les

mystères, aux sources mêmes de la Vie, sans en éprouver quelque fierté mystificatrice et quelque comique orgueil.

La soirée, commencée dans la mélancolie, s'acheva dans la joie. J'abordai Mme G… qui, très animée, organisait l'amour et promenait l'adultère de groupe en groupe, de couple en couple.

— Et cette adorable comtesse roumaine, lui demandai-je… est-ce qu'elle est toujours folle de moi?

— Toujours, mon cher…

Elle me prit le bras… Ses plumes étaient défrisées, ses fleurs fanées, ses dentelles aplaties.

— Venez donc!… dit-elle… Elle flirte, dans le petit salon de Guizot, avec la princesse Onane…

— Comment, elle aussi?…

— Mais, mon cher, répliqua cette grande politique… à son âge et avec sa nature de poète… il serait vraiment malheureux qu'elle n'ait pas touché à tout!…

IV

Mes préparatifs furent vite faits. J'eus la chance que la jeune comtesse roumaine, qui s'était fort éprise de moi, voulût bien m'aider de ses conseils et, ma foi, je le dis, non sans honte, de sa bourse aussi.

D'ailleurs, j'eus toutes les chances.

Ma mission s'annonçait bien. Par une exceptionnelle dérogation aux coutumes bureaucratiques, huit jours après cette conversation décisive dans les salons de Mme G…, je touchais sans nulle anicroche, sans nul retard, les susdits crédits. Ils étaient libéralement calculés, et comme je n'osais pas espérer qu'ils le fussent, car je connaissais « la chiennerie » du gouvernement en ces matières, et les pauvres petits budgets sommaires dont on gratifie si piteusement les savants en mission… les vrais. Ces libéralités insolites, je les devais sans doute à cette circonstance que, n'étant point du tout un savant, j'avais, plus que tout autre, besoin de plus grandes ressources, pour en jouer le rôle.

On avait prévu l'entretien de deux secrétaires et de deux domestiques, l'achat fort coûteux d'instruments d'anatomie, de microscopes, d'appareils de photographie, de canots démontables, de cloches à plongeur, jusqu'à des bocaux de verre pour collections scientifiques, des fusils de chasse et des cages destinées à ramener vivants les animaux capturés. Vraiment, le gouvernement faisait luxueusement les choses, et je ne pouvais que l'en louer. Il va sans dire que je n'achetai aucun de ces impedimenta, et que je décidai de n'emmener personne, comptant sur ma seule

ingéniosité, pour me débrouiller au milieu de ces forêts inconnues de la science et de l'Inde.

Je profitai de mes loisirs, pour m'instruire sur Ceylan, ses mœurs, ses paysages, et me faire une idée de la vie que je mènerais, là-bas, sous ces terribles tropiques. Même en éliminant ce que les récits des voyageurs comportent d'exagération, de vantardise et de mensonge, ce que je lus m'enchanta, particulièrement ce détail, rapporté par un grave savant allemand, qu'il existe, dans la banlieue de Colombo, parmi de féeriques jardins, au bord de la mer, une merveilleuse villa, un bungalow, comme ils disent, dans lequel un riche et fantaisiste Anglais entretient une sorte de harem, où sont représentées, en de parfaits exemplaires féminins, toutes les races de l'Inde, depuis les noires Tamoules, jusqu'aux serpentines Bayadères du Lahore, et aux bacchantes démoniaques de Bénarès. Je me promis bien de trouver un moyen d'introduction, auprès de ce polygame amateur, et borner là mes études d'embryologie comparée.

Le ministre, à qui j'allai faire mes adieux et confier mes projets, approuva toutes ces dispositions et loua fort gaiement ma vertu d'économie. En me quittant, il me dit avec une éloquence émue, tandis que moi-même, sous l'ondée de ses paroles, j'éprouvais un attendrissement, un pur, rafraîchissant et sublime attendrissement d'honnête homme :

— Pars, mon ami, et reviens-nous plus fort… reviens-nous un homme nouveau et un glorieux savant… Ton exil, que tu sauras employer, je n'en doute pas, à de grandes choses, retrempera tes énergies pour les luttes futures… Il les retrempera aux sources mêmes de la vie, dans le berceau de l'humanité que… de l'humanité dont… Pars… et si, à ton retour, tu retrouvais — ce que je ne puis croire — si tu retrouvais, dis-je, les mauvais souvenirs persistants, les difficultés… les hostilités… un obstacle enfin à tes justes ambitions… dis-toi bien que tu possèdes sur le personnel gouvernemental assez de petits papiers, pour en triompher haut la main… *Sursum corda !*… Compte sur moi, d'ailleurs… Pendant que tu seras là-bas, courageux pionnier du progrès, soldat de la science… pendant que tu sonderas les golfes et que tu interrogeras les mystérieux atolls, pour la France, pour notre chère France… je ne t'oublierai pas, crois-le bien… Habilement, progressivement, dans l'*Agence Havas* et dans mes

journaux, je saurai créer de l'agitation autour de ton jeune nom d'embryologiste… Je trouverai des réclames admirables, pathétiques… « Notre grand embryologiste »… « Nous recevons de notre jeune et illustre savant dont les découvertes embryologiques, etc. — Pendant qu'il étudiait, sous vingt brasses d'eau, une holothurie encore inconnue, notre infatigable embryologiste faillit être emporté par un requin… Une lutte terrible, etc. »… Va, va, mon ami… Travaille sans crainte à la grandeur du pays. Aujourd'hui, un peuple n'est pas grand seulement par ses armes, il est grand surtout par ses arts… par sa science… Les conquêtes pacifiques de la science servent plus la civilisation que les conquêtes, etc. *Cedant arma sapientiae…*

Je pleurais de joie, de fierté, d'orgueil, d'exaltation, l'exaltation de tout mon être vers quelque chose d'immense et d'immensément beau.

Projeté hors de mon *moi,* je ne sais où, j'avais, en ce moment, une autre âme, une âme presque divine, une âme de création et de sacrifice, l'âme de quelque héros sublime en qui reposent les suprêmes confiances de la Patrie, toutes les espérances décisives de l'humanité.

Quant au ministre, à ce bandit d'Eugène, il pouvait, à peine, lui aussi, contenir son émotion. Il y avait de l'enthousiasme vrai dans son regard, un tremblement sincère dans sa voix. Deux petites larmes coulaient de ses yeux… Il me serra la main à la briser…

Durant quelques minutes, tous les deux, nous fûmes le jouet inconscient et comique de notre propre mystification…

Ah! quand j'y pense!

V

Muni de lettres de recommandation pour « les autorités » de Ceylan, je m'embarquai, enfin, par une splendide après-midi, à Marseille, sur le *Saghalien.*

Dès que j'eus mis le pied sur le paquebot j'éprouvai, immédiatement, l'efficacité de ce qu'est un titre officiel, et comment, par son prestige, un homme déchu, tel que j'étais alors, se grandit, dans l'estime des inconnus et des passants, par conséquent, dans la sienne. Le capitaine, « qui savait mes admirables travaux », m'entoura de prévenances, presque d'honneurs. La cabine la plus confortable m'avait été réservée, ainsi que la meilleure place à table. Comme la nouvelle s'était vite répandue, parmi les passagers, de la présence, à bord, d'un illustre savant, chacun s'ingénia de me manifester son respect… Je ne voyais, sur les visages, que le fleurissement de l'admiration. Les femmes elles-mêmes me témoignaient de la curiosité et de la bienveillance, celle-ci, discrète, celle-là, caractéristique d'un sentiment plus brave. Une, surtout, attira violemment mon attention. C'était une créature merveilleuse, avec de lourds cheveux roux et des yeux verts, pailletés d'or, comme ceux des fauves. Elle voyageait, accompagnée de trois femmes de chambre, dont une Chinoise. Je m'informai auprès du capitaine.

— C'est une Anglaise, me dit-il… On l'appelle miss Clara… La femme la plus extraordinaire qui soit… Bien qu'elle n'ait que vingt-huit ans, elle connaît déjà toute la terre… Pour l'instant,

elle habite la Chine… C'est la quatrième fois que je la vois à mon bord…

— Riche ?

— Oh ! très riche… Son père, mort depuis longtemps, fut, m'a-t-on dit, vendeur d'opium, à Canton. C'est même là qu'elle est née… Elle est, je crois, un peu toquée… mais charmante.

— Mariée ?

— Non…

— Et… ?

Je mis, dans cette conjonction, tout un ordre d'interrogations intimes et même égrillardes…

Le capitaine sourit.

— Ça… je ne sais pas… je ne crois pas… Je ne me suis jamais aperçu de rien… ici.

Telle fut la réponse du brave marin, qui me sembla, au contraire, en savoir beaucoup plus qu'il ne voulait en dire… Je n'insistai pas, mais je me dis, à part moi, elliptique et familier : « Toi, ma petite… parfaitement !… »

Les premiers passagers avec qui je me liai furent deux Chinois de l'Ambassade de Londres et un gentilhomme normand qui se rendait au Tonkin. Celui-ci voulut bien, tout de suite, me confier ses affaires… C'était un chasseur passionné.

— Je fuis la France, me déclara-t-il… je la fuis, chaque fois que je le peux… Depuis que nous sommes en république, la France est un pays perdu… Il y a trop de braconniers, et ils sont les maîtres… Figurez-vous que je ne puis plus avoir de gibier chez moi !… Les braconniers me le tuent et les tribunaux leur donnent raison… C'est un peu fort !… Sans compter que le peu qu'ils laissent crève d'on ne sait quelles épidémies… Alors, je vais au Tonkin… Quel admirable pays de chasse !… C'est la quatrième fois, mon cher monsieur, que je vais au Tonkin…

— Ah ! vraiment ?…

— Oui !… Au Tonkin, il y a de tous les gibiers en abondance… Mais surtout des paons… Quel coup de fusil, monsieur !… Par exemple, c'est une chasse dangereuse… Il faut avoir l'œil.

— Ce sont, sans doute, des paons féroces ?…

— Mon Dieu, non… Mais telle est la situation… Là où il y a du cerf, il y a du tigre… et là où il y a du tigre, il y a du paon !…

— C'est un aphorisme ?…

— Vous allez me comprendre… Suivez-moi bien… Le tigre mange le cerf… et…

— Le paon mange le tigre ?… insinuai-je gravement…

— Parfaitement… c'est-à-dire… voici la chose… Quand le tigre est repu du cerf, il s'endort… puis il se réveille… se soulage et… s'en va… Que fait le paon, lui ?… Perché dans les arbres voisins, il attend prudemment ce départ… alors, il descend à terre et mange les excréments du tigre… C'est à ce moment précis qu'on doit le surprendre…

Et, de ses deux bras tendus en ligne de fusil, il fit le geste de viser un paon imaginaire

— Ah ! quels paons !… Vous n'en avez pas la moindre idée… Car ce que vous prenez, dans nos volières et dans nos jardins, pour des paons, ce ne sont même pas des dindons… Ce n'est rien… Mon cher monsieur, j'ai tué de tout… j'ai même tué des hommes… Eh bien !… jamais un coup de fusil ne me procura une émotion aussi vive que ceux que je tirai sur les paons… Les paons… monsieur, comment vous dire ?… c'est magnifique à tuer !…

Puis, après un silence, il conclut :

— Voyager, tout est là !… En voyageant on voit des choses extraordinaires et qui font réfléchir…

— Sans doute, approuvai-je… Mais il faut être, comme vous, un grand observateur…

— C'est vrai !… j'ai beaucoup observé… se rengorgea le brave gentilhomme… Eh bien, de tous les pays que j'ai parcourus — le Japon, la Chine, Madagascar, Haïti et une partie de l'Australie —, je n'en connais pas de plus amusant que le Tonkin… Ainsi, vous croyez, peut-être, avoir vu des poules ?

— Oui, je le crois.

— Erreur, mon cher monsieur… vous n'avez pas vu de poules… Il faut aller au Tonkin, pour cela… Et encore, on ne les voit pas… Elles sont dans les forêts et se cachent dans les arbres… On ne les voit jamais… Seulement, moi, j'avais un truc… Je remontais les fleuves, en sampang, avec un coq dans une cage… Je m'arrêtais au bord de la forêt, et j'accrochais la cage au bout d'une branche… Le coq chantait… Alors de toutes les profondeurs du bois, les poules venaient… venaient… Elles

venaient par bandes innombrables… Et je les tuais!… J'en ai tué jusqu'à douze cents dans la même journée!…

— C'est admirable!… proclamai-je, enthousiaste.

— Oui… oui… Pas autant que les paons, toutefois… Ah! les paons!… Mais il n'était pas que chasseur ce gentilhomme : il était joueur aussi. Bien avant que nous fussions en vue de Naples, les deux Chinois, le tueur de paons et moi avions établi une forte partie de poker. Grâce à mes connaissances spéciales de ce jeu, en arrivant à Port-Saïd, j'avais délesté de leur argent ces trois incomparables personnages et triplé le capital que j'emportais vers la joie des Tropiques et l'inconnu des Embryologies fabuleuses.

VI

À cette époque, j'eusse été incapable de la moindre description poétique, le lyrisme m'étant venu, par la suite, avec l'amour. Certes comme tout le monde, je jouissais des beautés de la nature, mais elles ne m'affolaient pas jusqu'à l'évanouissement ; j'en jouissais, à ma façon, qui était celle d'un républicain modéré. Et je me disais :

— La nature, vue d'une portière de wagon ou d'un hublot de navire est, toujours et partout, semblable à elle-même. Son principal caractère est qu'elle manque d'improvisation. Elle se répète constamment, n'ayant qu'une petite quantité de formes, de combinaisons et d'aspects qui se retrouvent, çà et là, à peu près pareils. Dans son immense et lourde monotonie, elle ne se différencie que par des nuances, à peine perceptibles et sans aucun intérêt, sinon pour les dompteurs de petites bêtes, que je ne suis pas, quoique embryologiste, et les coupeurs de cheveux en quatre… Bref, quand on a voyagé à travers cent lieues carrées de pays, n'importe où, on a tout vu… Et cette canaille d'Eugène qui me criait : « Tu verras cette nature… ces arbres… ces fleurs ! »… Moi, les arbres me portent sur les nerfs et je ne tolère les fleurs que chez les modistes et sur les chapeaux… En fait de nature tropicale, Monte-Carlo eût amplement suffi à mes besoins d'esthétique paysagiste, à mes rêves de voyage lointain… Je ne comprends les palmiers, les cocotiers, les bananiers, les palétuviers, les pamplemousses et les pandanus que si je puis cueillir, à leur ombre, des numéros pleins et de jolies petites

femmes qui grignotent, entre leurs lèvres, autre chose que le bétel… Cocotier arbre à cocottes… Je n'aime les arbres que dans cette classification bien parisienne…

Ah! la brute aveugle et sourde que j'étais alors!… Et comment ai-je pu, avec un si écœurant cynisme, blasphémer contre la beauté infinie de la Forme, qui va de l'homme à la bête, de la bête à la plante, de la plante à la montagne, de la montagne au nuage, et du nuage au caillou qui contient, en reflets, toutes les splendeurs de la vie!…

Bien que nous fussions au mois d'octobre, la traversée de la mer Rouge fut quelque chose de très pénible. La chaleur était si écrasante, l'air si lourd à nos poumons d'Européens, que, bien des fois, je pensai mourir asphyxié. Dans la journée, nous ne quittions guère le salon, où le grand *punka* indien, fonctionnant sans cesse, nous donnait l'illusion, vite perdue, d'une brise plus fraîche, et nous passions la nuit sur le pont, où il ne nous était, d'ailleurs, pas plus possible de dormir que dans nos cabines… Le gentilhomme normand soufflait comme un bœuf malade et ne songeait plus à raconter ses histoires de chasses tonkinoises. Parmi les passagers, ceux qui s'étaient montrés les plus vantards, les plus intrépides étaient tout effondrés, inertes de membres et sifflant de la gorge, ainsi que des bêtes fourbues. Rien n'était plus ridicule que le spectacle de ces gens, écroulés dans leurs *pidjamus* multicolores… Seuls, les deux Chinois semblaient insensibles à cette température de flamme… Ils n'avaient rien changé à leurs habitudes, pas plus qu'à leurs costumes et partageaient leur temps entre des promenades silencieuses sur le pont et des parties de cartes ou de dés dans leurs cabines.

Nous ne nous intéressions à rien. Rien, du reste, ne nous distrayait du supplice de nous sentir cuire avec une lenteur et une régularité de pot-au-feu. Le paquebot naviguait au milieu du golfe : au-dessus de nous, autour de nous, rien que le bleu du ciel et le bleu de la mer, un bleu sombre, un bleu de métal chauffé qui, çà et là, garde à sa surface les incandescences de la forge; à peine si nous distinguions les côtes somalies, la masse rouge, lointaine, en quelque sorte vaporisée, de ces montagnes de sable ardent, où pas un arbre, pas une herbe ne poussent, et qui enserrent comme d'un brasier, sans cesse en feu, cette mer sinistre, semblable à un immense réservoir d'eau bouillante.

Je dois dire que, durant cette traversée, je fis preuve d'un grand courage et que je réussis à ne rien montrer de mon réel état de souffrance… J'y parvins par la fatuité et par l'amour.

Le hasard — est-ce bien le hasard ou le capitaine ? — m'avait donné miss Clara pour voisine de table. Un incident de service fit que nous liâmes connaissance presque immédiatement… D'ailleurs ma haute situation dans la science, et la curiosité dont j'étais l'objet, autorisaient certaines dérogations aux ordinaires conventions de la politesse.

Comme me l'avait appris le capitaine, miss Clara rentrait en Chine, après avoir partagé tout son été entre l'Angleterre, pour ses intérêts, l'Allemagne, pour sa santé, et la France, pour son plaisir. Elle m'avoua que l'Europe la dégoûtait de plus en plus… Elle ne pouvait plus supporter ses mœurs étriquées, ses modes ridicules, ses paysages frileux… Elle ne se sentait heureuse et libre qu'en Chine !… D'allure très décidée, d'existence très exceptionnelle, causant, parfois, à tort et à travers, parfois avec une vive sensation des choses, d'une gaieté fébrile et poussée à l'étrange, sentimentale et philosophe, ignorante et instruite, impure et candide, mystérieuse, enfin, avec des trous… des fuites… des caprices incompréhensibles, des volontés terribles… elle m'intrigua fort, bien qu'il faille s'attendre à tout de l'excentricité d'une Anglaise. Et je ne doutai point, dès l'abord, moi qui, en fait de femmes, n'avais jamais rencontré que des cocottes parisiennes, et, ce qui est pire, des femmes politiques et littéraires, je ne doutai point que j'eusse facilement raison de celle-ci, et je me promis d'agrémenter avec elle mon voyage, d'une façon imprévue et charmante. Rousse de cheveux, rayonnante de peau, un rire était toujours prêt à sonner sur ses lèvres charnues et rouges. Elle était vraiment la joie du bord, et comme l'âme de ce navire, en marche vers la folle aventure et la liberté édénique des pays vierges, des tropiques de feu… Ève des paradis merveilleux, fleur elle-même, fleur d'ivresse, et fruit savoureux de l'éternel désir, je la voyais errer et bondir, parmi les fleurs et les fruits d'or des vergers primordiaux, non plus dans ce moderne costume de piqué blanc, qui moulait sa taille flexible et renflait de vie puissante son buste, pareil à un bulbe, mais dans la splendeur surnaturalisée de sa nudité biblique.

Je ne tardai pas à reconnaître l'erreur de mon diagnostic galant et que miss Clara, au rebours de ce que j'avais trop vaniteusement auguré, était d'une imprenable honnêteté… Loin d'être déçu par cette constatation, elle ne m'en parut que plus jolie et je conçus un véritable orgueil de ce que, pure et vertueuse, elle m'eût accueilli, moi, ignoble et débauché, avec une si simple et si gracieuse confiance… Je ne voulais pas écouter les voix intérieures qui me criaient : « Cette femme ment… cette femme se moque de toi… Mais regarde donc, imbécile, ces yeux qui ont tout vu, cette bouche qui a tout baisé, ces mains qui ont tout caressé, cette chair qui, tant de fois, a frémi à toutes les voluptés et dans toutes les étreintes !… Pure ?… ah !… ah !… ah !… Et ces gestes qui savent ? Et cette mollesse et cette souplesse, et ces flexions du corps qui gardent toutes les formes de l'enlacement ?… et ce buste gonflé, comme une capsule de fleur saoule de pollen ?… »… Non, en vérité, je ne les écoutais pas… Et ce me fut une sensation délicieusement chaste, faite d'attendrissement, de reconnaissance, de fierté, une sensation de reconquête morale, d'entrer chaque jour, plus avant, dans la familiarité d'une belle et vertueuse personne, dont je me disais à l'avance qu'elle ne serait jamais rien pour moi… rien qu'une âme !… Cette idée me relevait, me réhabilitait à mes propres yeux. Grâce à ce pur contact quotidien, je gagnais, oui, je gagnais de l'estime envers moi-même. Toute la boue de mon passé se transformait en lumineux azur… et j'entrevoyais l'avenir à travers la tranquille, la limpide émeraude des bonheurs réguliers… Oh ! comme Eugène Mortain, Mme G… et leurs pareils étaient loin de moi !… Comme toutes ces figures de grimaçants fantômes se fondaient, à toutes les minutes, davantage, sous le céleste regard de cette créature lustrale, par qui je me révélais à moi-même un homme nouveau, avec des générosités, des tendresses, des élans que je ne m'étais jamais connus.

Ô l'ironie des attendrissements d'amour !… Ô la comédie des enthousiasmes qui sont dans l'âme humaine !… Bien des fois, près de Clara, je crus à la réalité, à la grandeur de ma mission, et que j'avais en moi le génie de révolutionner toutes les embryologies de toutes les planètes de l'Univers…

Nous en arrivâmes vite aux confidences… En une série de mensonges, habilement mesurés, qui étaient, d'une part, de la

vanité, d'autre part, un bien naturel désir de ne pas me déprécier dans l'esprit de mon amie, je me montrai tout à mon avantage en mon rôle de savant, narrant mes découvertes biologiques, mes succès d'académie, tout l'espoir que les plus illustres hommes de science fondaient sur ma méthode et sur mon voyage. Puis, quittant ces hauteurs un peu ardues, je mêlais des anecdotes de vie mondaine à des appréciations de littérature et d'art, mi-saines, mi-perverses, assez pour intéresser l'esprit d'une femme, sans le troubler. Et ces conversations, frivoles et légères, auxquelles je m'efforçais de donner un tour spirituel, prêtaient à ma grave personnalité de savant, un caractère particulier, et, peut-être unique. J'achevai de conquérir miss Clara, durant cette traversée de la mer Rouge. Domptant mon malaise, je sus trouver des soins ingénieux et de délicates attentions qui endormirent son mal. Lorsque le *Saghalien* relâcha à Aden, pour y faire du charbon, nous étions, elle et moi, de parfaits amis, amis de cette miraculeuse amitié que pas un regard ne trouble, pas un geste ambigu, pas une intention coupable n'effleurent pour en ternir la belle transparence… Et pourtant les voix continuaient de crier en moi : « Mais regarde donc ces narines qui aspirent, avec une volupté terrible, toute la vie… Regarde ces dents qui, tant de fois, ont mordu dans le fruit sanglant du péché. » Héroïquement, je leur imposais silence.

Ce fut une joie immense quand nous entrâmes dans les eaux de l'océan Indien; après les mortelles, torturantes journées passées sur la mer Rouge, il semblait que ce fût la résurrection. Une vie nouvelle, une vie de gaieté, d'activité reprenait à bord. Quoique la température fût encore très chaude, l'air était délicieux à respirer, comme l'odeur d'une fourrure qu'une femme vient de quitter. Une brise légère imprégnée, on eût dit, de tous les parfums de la flore tropicale, rafraîchissait le corps et l'esprit. Et, c'était, autour de nous, un éblouissement. Le ciel, d'une translucidité de grotte féerique, était d'un vert d'or, flammé de rose; la mer calme, d'un rythme puissant sous le souffle de la mousson, s'étendait extraordinairement bleue, ornée, çà et là, de grandes volutes smaragdines. Nous sentions réellement, physiquement, comme une caresse d'amour, l'approche des continents magiques, des pays de lumière où la vie, un jour de mystère, avait poussé ses premiers vagissements. Et tous avaient

sur le visage, même le gentilhomme normand, un peu de ce ciel, de cette mer, de cette lumière.

Miss Clara — cela va sans dire — attirait, excitait beaucoup les hommes; elle avait toujours, autour d'elle, une cour d'adorateurs passionnés. Je n'étais point jaloux, certain qu'elle les jugeait ridicules, et qu'elle me préférait à tous les autres, même aux deux Chinois avec qui elle s'entretenait souvent, mais qu'elle ne regardait pas, comme elle me regardait, avec cet étrange regard, où il m'avait semblé plusieurs fois, et malgré tant de réserves, surprendre des complicités morales, et je ne sais quelles secrètes correspondances… Parmi les plus fervents, se trouvait un explorateur français, qui se rendait dans la presqu'île malaise, pour y étudier des mines de cuivre, et un officier anglais que nous avions pris à Aden et qui regagnait son poste, à Bombay. C'étaient, chacun dans son genre, deux épaisses mais fort amusantes brutes, et dont Clara aimait à se moquer. L'explorateur ne tarissait pas sur ses récents voyages à travers l'Afrique centrale. Quant à l'officier anglais, capitaine dans un régiment d'artillerie, il cherchait à nous éblouir, en nous décrivant toutes ses inventions de balistique.

Un soir, après le dîner, sur le pont, nous étions tous réunis autour de Clara, délicieusement étendue sur un *rocking-chair.* Les uns fumaient des cigarettes, ceux-là rêvaient… Tous, nous avions, au cœur, le même désir de Clara; et tous, avec la même pensée de possession ardente, nous suivions le va-et-vient de deux petits pieds, chaussés de deux petites mules roses qui, dans le balancement du fauteuil, sortaient du calice parfumé des jupons, comme des pistils de fleurs… Nous ne disions rien… Et la nuit était d'une douceur féerique, le bateau glissait voluptueusement sur la mer, comme sur de la soie. Clara s'adressa à l'explorateur…

— Alors? fit-elle d'une voix malicieuse… Ça n'est pas une plaisanterie?… Vous en avez mangé de la viande humaine?

— Certainement oui!… répondit-il fièrement et d'un ton qui établissait une indiscutable supériorité sur nous… Il le fallait bien… on mange ce qu'on a…

— Quel goût ça a-t-il?… demanda-t-elle, un peu dégoûtée. Il réfléchit un instant… Puis esquissant un geste vague :

— Mon Dieu!… dit-il… comment vous expliquer?… Figurez-vous, adorable miss… figurez-vous du cochon… du cochon un peu mariné dans de l'huile de noix…

Négligent et résigné, il ajouta :

— Ça n'est pas très bon… on ne mange pas ça, du reste, par gourmandise… J'aime mieux le gigot de mouton, ou le beefsteak.

— Évidemment!… consentit Clara.

Et, comme si elle eût voulu, par politesse, diminuer l'horreur de cette anthropophagie, elle spécialisa :

— Parce que, sans doute, vous ne mangiez que de la viande de nègre!…

— Du nègre?… s'écria-t-il, en sursautant… Pouah!… Heureusement, chère miss, je n'en fus pas réduit à cette dure nécessité… Nous n'avons jamais manqué de blancs, Dieu merci!… Notre escorte était nombreuse, en grande partie formée d'Européens… des Marseillais, des Allemands, des Italiens… un peu de tout… Quand on avait trop faim, on abattait un homme de l'escorte… de préférence un Allemand… L'Allemand, divine miss, est plus gras que les autres races… et il fournit davantage… Et puis, pour nous autres Français, c'est un Allemand de moins!… L'Italien, lui, est sec et dur… C'est plein de nerfs…

— Et le Marseillais?… intervins-je…

— Peuh!… déclara le voyageur, en hochant la tête… le Marseillais est très surfait… il sent l'ail… et, aussi, je ne sais pas pourquoi, le suint… Vous dire que c'est régalant?… non… c'est mangeable, voilà tout.

Se tournant vers Clara avec des gestes de protestation, il insista :

— Mais du nègre… jamais!… je crois que je l'aurais revomi… J'ai connu des gens qui en avaient mangé… Ils sont tombés malades… Le nègre n'est pas comestible… Il y en a même, je vous assure, qui sont vénéneux…

Et, scrupuleux, il rectifia :

— Après tout… faut-il le bien connaître, comme les champignons?… Peut-être les nègres de l'Inde se laissent-ils manger?…

— Non!… affirma l'officier anglais, d'un ton bref et catégorique qui clôtura, au milieu des rires, cette discussion culinaire, laquelle commençait à me soulever le cœur…

L'explorateur, un peu décontenancé, reprit :

— Il n'importe… malgré tous ces petits ennuis, je suis très heureux d'être reparti. En Europe, je suis malade… je ne vis pas… je ne sais où aller… Je me trouve aveuli et prisonnier dans l'Europe, comme une bête dans une cage… Impossible de faire jouer ses coudes, d'étendre les bras, d'ouvrir la bouche, sans se heurter à des préjugés stupides, à des lois imbéciles… à des mœurs iniques… L'année dernière, charmante miss, je me promenais dans un champ de blé. Avec ma canne, j'abattais les épis autour de moi… Cela m'amusait… J'ai bien le droit de faire ce qui me plaît, n'est-ce pas?… Un paysan accourut qui se mit à crier, à m'insulter, à m'ordonner de sortir de son champ… On n'a pas idée de ça!… Qu'auriez-vous fait à ma place?… Je lui assenai trois vigoureux coups de canne sur la tête… Il tomba le crâne fendu… Eh bien, devinez ce qui m'est arrivé?…

— Vous l'avez peut-être mangé? insinua, en riant, Clara…

— Non… on m'a traîné devant je ne sais quels juges qui me condamnèrent à deux mois de prison et dix mille francs de dommages et intérêts… Pour un sale paysan!… Et on appelle ça de la civilisation!… Est-ce croyable?… Eh bien, merci! s'il avait fallu que je fusse, en Afrique, condamné de la sorte, chaque fois que j'ai tué des nègres, et même des blancs!…

— Car vous tuiez aussi les nègres?… fit Clara.

— Certainement, oui, adorable miss!…

— Pourquoi, puisque vous ne les mangiez pas?

— Mais, pour les civiliser, c'est-à-dire pour leur prendre leurs stocks d'ivoires et de gommes… Et puis… que voulez-vous?… si les gouvernements et les maisons de commerce qui nous confient des missions civilisatrices, apprenaient que nous n'avons tué personne… que diraient-ils?…

— C'est juste!… approuva le gentilhomme normand… D'ailleurs, les nègres sont des bêtes féroces… des braconniers… des tigres!…

— Les nègres?… Quelle erreur, cher monsieur!… Ils sont doux et gais… ils sont comme des enfants… Avez-vous vu jouer des lapins, le soir, dans une prairie, à la bordure d'un bois?…

— Sans doute!…

— Ils ont des mouvements jolis… des gaietés folles, se lustrent le poil avec leurs pattes, bondissent et se roulent dans les

menthes… Eh bien, les nègres sont comme ces jeunes lapins… c'est très gentil!…

— Pourtant, il est certain qu'ils sont anthropophages?… persista le gentilhomme…

— Les nègres? protesta l'explorateur… Pas du tout!… Dans les pays noirs, il n'est d'anthropophages que les blancs… Les nègres mangent des bananes et broutent des herbes fleuries. Je connais un savant qui prétend même que les nègres ont des estomacs de ruminants… Comment voulez-vous qu'ils mangent de la viande, surtout de la viande humaine?

— Alors, pourquoi les tuer? objectai-je, car je me sentais devenir bon et plein de pitié.

— Mais, je vous l'ai dit… pour les civiliser. Et c'était très amusant!… Quand, après des marches, des marches, nous arrivions dans un village de nègres… ceux-ci étaient fort effrayés!… Ils poussaient aussitôt des cris de détresse, ne cherchaient pas à fuir, tant ils avaient peur, et pleuraient la face contre terre. On leur distribuait de l'eau-de-vie, car nous avons toujours, dans nos bagages, de fortes provisions d'alcool… et, lorsqu'ils étaient ivres, nous les assommions!…

— Un sale coup de fusil! résuma, non sans dégoût, le gentilhomme normand, qui, sans doute, à cette minute, revoyait dans les forêts du Tonkin passer et repasser le vol merveilleux des paons…

La nuit se poursuivait dans l'éblouissement; le ciel était en feu : autour de nous, l'océan balançait de grandes nappes de lumière phosphorescente… Et j'étais triste, triste de Clara, triste de ces hommes grossiers, et de moi-même, et de nos paroles, qui offensaient le silence et la Beauté!

Tout à coup :

— Connaissez-vous Stanley? demanda Clara à l'explorateur.

— Certainement, oui… je le connais, répondit celui-ci.

— Et que pensez-vous de lui?

— Oh! lui!… fit-il en hochant la tête…

Et, comme si d'affreux souvenirs venaient d'envahir son esprit, il acheva d'une voix grave :

— Il va tout de même un peu loin!…

Je sentais que le capitaine avait, depuis quelques minutes, le désir de parler… Il profita du moment de répit qui suivit cet aveu :

— Moi ! dit-il… j'ai fait beaucoup mieux que tout cela… Et vos petits massacres ne sont rien auprès de ceux que l'on me devra… J'ai inventé une balle… Elle est extraordinaire. Et je l'appelle la balle Dum-Dum, du nom du petit village hindou où j'eus l'honneur de l'inventer.

— Elle tue beaucoup ?… plus que les autres ?… demanda Clara.

— Oh ! chère miss, ne m'en parlez pas !… fit-il en riant… C'est incalculable !…

Et, modeste, il ajouta :

— Pourtant… ça n'est rien… c'est tout petit !… Figurez-vous une petite chose… comment appelez-vous ?… une petite noisette… c'est cela !… Figurez-vous une toute petite noisette !… C'est charmant…

— Et quel joli nom, capitaine !… admira Clara.

— Très joli, en effet ! approuva le capitaine, visiblement flatté… très poétique !…

— On dirait, n'est-ce pas ?… on dirait d'un nom de fée dans une comédie de Shakespeare… La fée Dum-Dum !… cela m'enchante… Une fée rieuse, légère et toute blonde, qui sautille, danse et bondit parmi les bruyères et les rayons de soleil… Et, allez donc, Dum-Dum !

— Et allez donc !… répéta l'officier… Parfaitement ! Elle va d'ailleurs très bien, adorable miss… Et ce qu'elle a d'unique, je crois, c'est qu'avec elle… il n'y a, pour ainsi dire, plus de blessés.

— Ah !… ah !…

— Il n'y a plus que des morts !… Voilà par où elle est vraiment exquise !

Il se tourna vers moi, et avec un accent de regret, dans lequel se confondaient nos deux patriotismes, il soupira :

— Ah ! si vous l'aviez eue, en France, au moment de cette affreuse Commune !… Quel triomphe !…

Et passant brusquement à une autre songerie :

— Je me demande parfois… si ce n'est point un conte d'Edgar Poe, un rêve de notre Thomas de Quincey… Mais non, puisque cette adorable petite Dum-Dum, je l'ai expérimentée,

moi-même… Telle est l'histoire… J'ai fait placer douze Hindous…

— Vivants ?

— Naturellement !… L'empereur d'Allemagne, lui, pratique ses expériences balistiques sur des cadavres… Avouez que c'est absurde et tout à fait incomplet… Moi, j'opère sur des personnes, non seulement vivantes, mais d'une constitution robuste et d'une parfaite santé… Au moins, on voit ce que l'on fait et où l'on va… Je ne suis pas un rêveur, moi… je suis un savant !…

— Mille pardons, capitaine !… continuez donc !…

— Donc, j'ai fait placer douze Hindous, l'un derrière l'autre, sur une ligne géométriquement droite… et j'ai tiré…

— Eh bien ?… interrompit Clara.

— Eh bien, délicieuse amie, cette petite Dum-Dum a fait merveille… Des douze Hindous, il n'en est pas resté un seul debout !… La balle avait traversé leurs douze corps qui n'étaient plus, après le coup, que douze tas de chair en bouillie et d'os littéralement broyés… Magique, vraiment !… Et jamais je n'avais cru à un aussi admirable succès…

— Admirable, en effet, et qui tient du prodige.

— N'est-ce pas ?…

Et, songeur, après quelques secondes d'un silence émouvant…

— Je cherche, murmura-t-il, confidentiellement… je cherche quelque chose de mieux… quelque chose de plus définitif… je cherche une balle… une petite balle qui ne laisserait rien de ceux qu'elle atteint… rien… rien… rien !… Comprenez-vous ?

— Comment cela ? comment rien ?

— Ou si peu de chose !… expliqua l'officier… à peine un tas de cendres… ou même une légère fumée roussâtre qui se dissiperait tout de suite… Cela se peut…

— Une incinération automatique, alors ?

— Parfaitement !… Avez-vous songé aux avantages nombreux d'une telle invention ?… De la sorte, je supprime les chirurgiens d'armée, les infirmiers, les ambulances, les hôpitaux militaires, les pensions aux blessés, etc., etc. Ce serait une économie incalculable… un soulagement pour les budgets des États… Et je ne parle pas de l'hygiène !… Quelle conquête pour l'hygiène !…

— Et vous pourriez appeler cette balle, la balle Nib-Nib!… m'écriai-je.

— Très joli… très joli!… applaudit l'artilleur qui, bien qu'il n'eût rien compris à cette interruption argotique, se mit à rire bruyamment, de ce brave et franc rire, qu'ont les soldats de tous les grades et de tous les pays…

Quand il se fut calmé :

— Je prévois, dit-il, que la France, lorsqu'elle aura connu ce splendide engin, va encore nous injurier dans tous ses journaux… Et ce seront les plus farouches de vos patriotes, ceux-là mêmes qui crient très haut qu'on ne dépense jamais assez de milliards pour la guerre, qui ne parlent que de tuer et de bombarder, ce seront ceux-là qui, une fois de plus, voueront l'Angleterre à l'exécration des peuples civilisés… Mais sapristi! nous sommes logiques avec notre état d'universelle barbarie… Comment!… on admet que les obus soient explosibles… et l'on voudrait que les balles ne le fussent pas!… Pourquoi?… Nous vivons sous la loi de la guerre… Or, en quoi consiste la guerre?… Elle consiste à massacrer le plus d'hommes que l'on peut, en le moins de temps possible… Pour la rendre de plus en plus meurtrière et expéditive il s'agit de trouver des engins de destruction de plus en plus formidables… C'est une question d'humanité… et c'est aussi le progrès moderne…

— Mais, capitaine, objectai-je… et le droit des gens?… Qu'en faites-vous?

L'officier ricana… et, levant les bras vers le ciel :

— Le droit des gens!… répliqua-t-il… mais c'est le droit que nous avons de massacrer les gens, en bloc, ou en détail, avec des obus ou des balles, peu importe, pourvu que les gens soient dûment massacrés!…

L'un des Chinois intervint :

— Nous ne sommes pourtant pas des sauvages! dit-il.

— Pas des sauvages?… Et que sommes-nous d'autre, je vous prie?… Nous sommes des sauvages pires que ceux de l'Australie, puisque, ayant conscience de notre sauvagerie, nous y persistons… Et, puisque c'est par la guerre, c'est-à-dire par le vol, le pillage et le massacre, que nous entendons gouverner, commercer, régler nos différends, venger notre honneur… eh bien! nous n'avons qu'à supporter les inconvénients de cet état

de brutalité où nous voulons nous maintenir quand même… Nous sommes des brutes, soit !… agissons en brutes !…

Alors, Clara dit d'une voix douce et profonde :

— Et puis, ce serait un sacrilège de lutter contre la mort… C'est si beau la mort !

Elle se leva, toute blanche et mystérieuse, sous la lumière électrique du bord. Le fin et long châle de soie qui l'enveloppait, l'enveloppait de reflets pâles et changeants.

— À demain ! dit-elle encore.

Tous, nous étions autour d'elle, empressés. L'officier lui avait pris sa main qu'il baisait… et je détestai sa figure mâle, ses reins souples, ses jarrets nerveux, toute son allure de force… Il s'excusa :

— Pardonnez-moi, dit-il, de m'être laissé emporter dans un tel sujet, et d'avoir oublié que devant une femme, telle que vous, on ne devrait jamais parler que d'amour…

Clara répondit :

— Mais, capitaine, qui parle de la mort, parle aussi de l'amour !… Elle prit mon bras, et je la reconduisis jusqu'à sa cabine, où ses femmes l'attendaient, pour la toilette de nuit…

Toute la soirée, je fus hanté de massacres et de destruction… Mon sommeil fut fort agité, cette nuit-là… Au-dessus des bruyères rouges, parmi les rayons d'un soleil de sang, je vis, blonde, rieuse et sautillante, passer la petite fée Dum-Dum… la petite fée Dum-Dum qui avait les yeux, la bouche, toute la chair inconnue et dévoilée de Clara…

VII

Une fois, mon amie et moi, appuyés l'un près de l'autre au bastingage, nous regardions la mer et nous regardions le ciel. La journée allait bientôt finir. Dans le ciel, de grands oiseaux, des alcyons bleus, suivaient le navire en se balançant avec d'exquis mouvements de danseuse; sur la mer, des troupes de poissons volants se levaient à notre approche et, tout brillants sous le soleil, allaient se poser plus loin, pour repartir ensuite rasant l'eau, d'un bleu de vivante turquoise, ce jour-là… Puis des bandes de méduses, des méduses rouges, des méduses vertes, des méduses pourprées, et roses, et mauves, flottaient, ainsi que des jonchées de fleurs, sur la surface molle, et si magnifiques de couleur que Clara, à chaque instant, poussait des cris d'admiration en me les montrant… Et, tout d'un coup, elle me demanda :

— Dites-moi?… Comment s'appellent ces merveilleuses bêtes?

J'aurais pu inventer des noms bizarres, trouver des terminologies scientifiques. Je ne le tentai même pas… Poussé par un immédiat, un spontané, un violent besoin de franchise :

— Je ne sais pas!… répondis-je, fermement.

Je sentais que je me perdais… que tout ce rêve, vague et charmant qui avait bercé mes espoirs, endormi mes inquiétudes, je le perdais aussi sans rémission… que j'allais, d'une chute plus profonde, retomber aux fanges inévitables de mon existence de paria… Je sentais tout cela… Mais il y avait en moi quelque chose de plus fort que moi, et qui m'ordonnait de me laver de

mes impostures, de mes mensonges, de ce véritable abus de confiance, par quoi, lâchement, criminellement, j'avais escroqué l'amitié d'un être qui avait eu foi en mes paroles.

— Non, en vérité, je ne sais pas!… répétai-je, en donnant à cette simple dénégation un caractère d'exaltation dramatique qu'elle ne comportait point.

— Comme vous me dites cela!… Est-ce que vous êtes fou?… Qu'avez-vous donc?… fit Clara, étonnée du son de ma voix et de l'étrange incohérence de mes gestes.

— Je ne sais pas… je ne sais pas… je ne sais pas!…

Et pour faire entrer plus de force de conviction dans ce triple « Je ne sais pas! », je frappai trois fois, violemment, sur le bastingage.

— Comment, vous ne savez pas?… Un savant… un naturaliste?…

— Je ne suis pas un savant, miss Clara… Je ne suis pas un naturaliste… je ne suis rien, criai-je… Un misérable… oui… je suis un misérable!… Je vous ai menti… odieusement menti… Il faut que vous connaissiez l'homme que je suis… Écoutez-moi…

Haletant, désordonné, je racontai ma vie… Eugène Mortain, Mme G…, l'imposture de ma mission, toutes mes malpropretés, toutes mes boues… Je prenais une joie atroce à m'accuser, à me rendre plus vil, plus déclassé, plus noir encore que je ne l'étais… Quand j'eus terminé ce douloureux récit, je dis à mon amie, dans un torrent de larmes :

— Maintenant, c'est fini!… vous allez me détester… me mépriser, comme les autres… vous vous détournerez de moi, avec dégoût… Et vous aurez raison… et je ne me plaindrai pas… C'est affreux!… mais je ne pouvais plus vivre ainsi… je ne voulais plus de ce mensonge entre vous et moi…

Je pleurais abondamment… et je bégayais des mots sans suite, comme un enfant.

— C'est affreux!… c'est affreux!… Et moi qui… car enfin… c'est vrai, je vous le jure!… moi qui… vous comprenez… Un engrenage, c'est cela… un engrenage… ç'a été un engrenage… Je ne le savais pas, moi. Et puis votre âme… ah! votre âme… votre chère âme, et vos regards de pureté… et votre… votre cher… oui, enfin… vous sentez bien… votre cher accueil…

C'était mon salut… ma rédemption… ma… ma… C'est affreux… c'est affreux!… Je perds tout cela!… C'est affreux!…

Tandis que je parlais et que je pleurais, miss Clara me regardait fixement. Oh! ce regard! Jamais, non jamais je n'oublierai le regard que cette femme adorable posa sur moi… un regard extraordinaire, où il y avait à la fois de l'étonnement, de la joie, de la pitié, de l'amour — oui, de l'amour — et de la malice aussi, et de l'ironie… et de tout… un regard qui entrait en moi, me pénétrait, me fouillait, me bouleversait l'âme et la chair.

— Eh bien! dit-elle, simplement. Ça ne m'étonne pas trop… Et je crois, vraiment, que tous les savants sont comme vous.

Sans cesser de me regarder, riant du rire clair et joli qu'elle avait, un rire pareil à un chant d'oiseau :

— J'en ai connu un, reprit-elle. C'était un naturaliste… de votre genre… Il avait été envoyé par le gouvernement anglais, pour étudier, dans les plantations de Ceylan, le parasite du caféier… Eh bien, durant trois mois, il ne quitta pas Colombo… Il passait son temps à jouer au poker et à se griser de champagne.

Et son regard sur moi, un étrange, profond et voluptueux regard, toujours sur moi, elle ajouta, après quelques secondes de silence, sur un ton de miséricorde, où il me sembla que j'entendais chanter toutes les allégresses du pardon :

— Ô la petite canaille!

Je ne savais plus que dire ni s'il fallait rire ou encore pleurer, ou bien m'agenouiller à ses pieds. Timidement, je balbutiai :

— Alors… vous ne m'en voulez pas?… vous ne me méprisez pas?… vous me pardonnez?…

— Bête! fit-elle… Ô la petite bête!…

— Clara!… Clara!… Est-ce possible?… m'écriai-je, presque défaillant de bonheur.

Comme la cloche du dîner avait, depuis longtemps, sonné, et qu'il n'y avait plus personne sur cette partie du pont, je m'approchai de Clara plus près, si près que je sentis sa hanche frémir contre moi, et battre sa gorge. Et saisissant ses mains qu'elle laissa dans les miennes, tandis que mon cœur se soulevait, en tempête, dans ma poitrine, je m'écriai :

— Clara! Clara!… m'aimez-vous?… Ah! je vous en supplie!… m'aimez-vous?…

Elle répliqua, faiblement :

— Je vous dirai cela, ce soir… chez moi !…

Je vis passer, en ses yeux, une flamme verte, une flamme terrible qui me fit peur… Elle dégagea ses mains de l'étreinte des miennes, et le front subitement barré d'un pli dur, la nuque lourde, elle se tut et regarda la mer…

À quoi pensait-elle ?… Je n'en savais rien… Et, en regardant la mer, moi aussi, je songeais :

— Tant que j'ai été pour elle un homme régulier, elle ne m'a pas aimé… elle ne m'a pas désiré… Mais de la minute où elle a compris qui j'étais, où elle a respiré la véritable et impure odeur de mon âme, l'amour est entré en elle — car elle m'aime !… Allons !… allons !… Il n'y a donc de vrai que le mal !…

Le soir était venu, puis, sans crépuscule, la nuit. Une douceur inexprimable circulait dans l'air. Le navire naviguait dans un bouillonnement d'écume phosphoreuse. De grandes clartés effleuraient la mer… Et l'on eût dit que des fées se levaient de la mer, étendaient sur la mer de longs manteaux de feu, et secouaient et jetaient, à pleines mains, dans la mer, des perles d'or.

VIIII

Un matin, en arrivant sur le pont, je distinguai, grâce à la transparence de l'atmosphère et aussi nettement que si j'en eusse foulé des pieds le sol, l'île enchantée de Ceylan, l'île verte et rouge, que couronnent les féeriques blancheurs roses du pic d'Adam.

Déjà, la veille, nous avions été avertis de son approche par les nouveaux parfums de la mer et par une mystérieuse invasion de papillons qui, après avoir accompagné durant quelques heures le navire, s'en étaient allés subitement. Et sans penser à plus, Clara et moi, nous avions trouvé exquis que l'île nous envoyât la bienvenue par l'entremise de ces éclatants et poétiques messagers. J'en étais maintenant à ce point de lyrisme sentimental, que la seule vue d'un papillon faisait vibrer en moi toutes les harpes de la tendresse et de l'extase.

Mais, ce matin-là, la vision réelle de Ceylan me donna de l'angoisse, plus que de l'angoisse, de la terreur. Ce que j'apercevais, là-bas, par-delà les flots, en ce moment couleur de myosotis, c'était, non point un territoire, non point un port, ni la curiosité ardente de tout ce que suscite dans l'homme le voile enfin levé sur de l'inconnu;… c'était le rappel brutal à la vie mauvaise, le retour à mes instincts délaissés, l'âpre et désolant réveil de tout ce qui, pendant cette traversée, avait dormi en moi… et que je croyais mort!… C'était quelque chose de plus douloureux à quoi je n'avais jamais songé et dont il m'était impossible, non pas même de comprendre, mais seulement de concevoir l'impossible

réalité : la fin du rêve prodigieux qu'avait été pour moi l'amour de Clara. Pour la première fois, une femme me tenait. J'étais son esclave, je ne désirais qu'elle, je ne voulais qu'elle. Rien n'existait plus en dehors et au-delà d'elle. Au lieu d'éteindre l'incendie de cet amour, la possession, chaque jour, en ravivait les flammes. Chaque fois, je descendais plus avant dans le gouffre embrasé de son désir et, chaque jour, je sentais davantage que toute ma vie s'épuiserait à en chercher, à en toucher le fond!… Comment admettre que, après avoir été conquis — âme, corps et cerveau — par cet irrévocable, indissoluble et suppliciant amour, je dusse le quitter aussitôt?… Folie!… Cet amour était en moi, comme ma propre chair; il s'était substitué à mon sang, à mes moelles; il me possédait tout entier; il était moi!… Me séparer de lui, c'était me séparer de moi-même; c'était me tuer… Pis encore!… C'était ce cauchemar extravagant que ma tête fût à Ceylan, mes pieds en Chine, séparés par des abîmes de mer, et que je persistasse à vivre en ces deux tronçons qui ne se rejoindraient plus!… Que, le lendemain même, je n'eusse plus à moi ces yeux pâmés, ces lèvres dévoratrices, le miracle, chaque nuit, plus imprévu de ce corps aux formes divines, aux étreintes sauvages et, après les longs spasmes puissants comme le crime, profonds comme la mort, ces balbutiements ingénus, ces petites plaintes, ces petits rires, ces petites larmes, ces petits chants las d'enfant ou d'oiseau, était-ce possible?… Et je perdrais tout cela qui m'était plus nécessaire pour respirer que mes poumons, pour penser que mon cerveau, pour alimenter de sang chaud mes veines que mon cœur?… Allons donc!… J'appartenais à Clara, comme le charbon appartient au feu qui le dévore et le consume… À elle et à moi cela paraissait tellement inconcevable une séparation, et si follement chimérique, si totalement contraire aux lois de la nature et de la vie, que nous n'en avions jamais parlé… La veille, encore, nos deux âmes confondues ne songeaient, sans même se le dire, qu'à l'éternité du voyage, comme si le navire qui nous emportait dût nous emporter ainsi, toujours, toujours… et jamais, jamais n'arriver quelque part… Car arriver quelque part, c'est mourir!…

Et, pourtant, voilà que j'allais descendre là-bas, m'enfoncer là-bas, dans ce vert et dans ce rouge, disparaître là-bas, dans cet inconnu… plus affreusement seul que jamais!… Et voilà que

Clara ne serait bientôt plus qu'un fantôme, puis un petit point gris, à peine visible, dans l'espace… puis rien… puis rien… rien… rien… rien!… Ah! tout plutôt que cela!… Ah! que la mer nous engloutisse tous les deux!…

Elle était douce, la mer, calme et radieuse… Elle exhalait une odeur de rivage heureux, de verger fleuri, de lit d'amour, qui me fit pleurer… Le pont s'animait; rien que des physionomies joyeuses, des regards distendus par l'attente et par la curiosité.

— Nous entrons dans la baie… nous sommes dans la baie!…

— Je vois la côte.

— Je vois les arbres.

— Je vois le phare.

— Nous sommes arrivés… nous sommes arrivés!…

Chacune de ces exclamations me tombait lourdement sur le cœur…

Je ne voulus pas avoir devant moi cette vision de l'île encore lointaine mais si implacablement nette et dont chaque tour d'hélice me rapprochait, et, me détournant d'elle, je contemplai l'infini du ciel où je souhaitai me perdre, ainsi que ces oiseaux, là-bas, là-haut, qui passaient, un instant, dans l'air, et s'y fondaient si doucement.

Clara ne tarda pas à me rejoindre… Était-ce d'avoir trop aimé?… Était-ce d'avoir trop pleuré? Ses paupières étaient toutes meurtries et ses yeux, dans leur cerne bleu, exprimaient une grande tristesse. Et il y avait encore dans ses yeux plus que de la tristesse; il y avait en vérité une pitié ardente, à la fois combative et miséricordieuse. Sous ses lourds cheveux d'or brun, son front se barrait d'un pli d'ombre, ce pli qu'elle avait dans la volupté comme dans la douleur… Un parfum, étrangement grisant, venait de ses cheveux… Elle me dit, simplement, ce seul mot…

— Déjà?

— Hélas! soupirai-je…

Elle acheva d'ajuster son chapeau, un petit chapeau marin qu'elle fixa au moyen d'une longue épingle d'or. Ses deux bras levés faisaient cambrer son buste, dont je vis se dessiner les lignes sculpturales sous la blouse blanche qui l'enveloppait… Elle reprit d'une voix qui tremblait un peu :

— Y aviez-vous pensé?

— Non!…

Clara se mordit les lèvres où le sang afflua :

— Et, alors?… fit-elle.

Je ne répondis pas… je n'avais pas la force de répondre… La tête vide, le cœur déchiré, j'aurais voulu glisser au néant… Elle était émue, très pâle… sauf la bouche qui me semblait plus rouge et lourde de baisers… Longtemps, ses yeux m'interrogèrent avec une pesante fixité.

— Le bateau relâche deux jours à Colombo… Et puis, il repartira… le savez-vous?

— Oui!… Oui!…

— Et puis?…

— Et puis… c'est fini!

— Puis-je quelque chose pour vous?

— Rien… merci! puisque c'est fini!…

Et comprimant mes sanglots au fond de ma gorge, je bégayai :

— Vous avez été tout, pour moi… vous avez été, pour moi, plus que tout!… Ne me parlez plus, je vous en conjure!… C'est trop douloureux… trop inutilement douloureux. Ne me parlez plus… puisque, maintenant, tout est fini!…

— Rien n'est jamais fini, prononça Clara… rien, pas même la mort!…

Une cloche sonna… Ah! cette cloche!… Comme elle sonna dans mon cœur!… Comme elle sonna le glas de mon cœur!…

Les passagers s'empressaient sur le pont, criaient, s'exclamaient, s'interpellaient, braquaient des lorgnettes, des jumelles, des appareils photographiques vers l'île qui se rapprochait. Le gentilhomme normand, désignant les masses de verdures, expliquait les jungles impénétrables au chasseur… Et parmi le tumulte, la bousculade, indifférents et réfléchis, les mains croisées sous leurs manches larges, les deux Chinois continuaient leur lente, leur grave promenade quotidienne, comme deux abbés qui récitent le bréviaire.

— Nous sommes arrivés!

— Hourra!… hourra!… nous sommes arrivés!…

— Je vois la ville.

— Est-ce la ville?…

— Non!… c'est un récif de corail…

— Je distingue le wharf…

— Mais non!… mais non!…

— Qu'est-ce qui vient là-bas, sur la mer?

Déjà, au loin, voiles toutes roses, une petite flottille de barques s'avançait vers le paquebot… Les deux cheminées, dégorgeant des flots de fumée noire, couvrirent d'une ombre de deuil la mer, et la sirène gémit, longtemps… longtemps…

Personne ne faisait attention à nous… Clara me demanda, sur un ton d'impérieuse tendresse :

— Voyons! qu'allez-vous devenir?

— Je ne sais pas! Et qu'importe?… J'étais perdu… Je vous ai rencontrée… Vous m'avez retenu quelques jours, au bord du gouffre… J'y retombe, maintenant… C'était fatal!…

— Pourquoi, fatal?… Vous êtes un enfant!… Et vous n'avez pas confiance en moi… Croyez-vous donc que c'est par hasard que vous m'avez rencontrée?…

Elle ajouta, après un silence :

— C'est si simple!… J'ai de puissants amis en Chine… Ils pourraient, sans doute, beaucoup pour vous!… Voulez-vous que?…

Je ne lui laissai pas le temps d'achever :

— Non, pas ça!… suppliai-je, en me défendant mollement, d'ailleurs… surtout, pas ça!… Je vous comprends… Ne me dites plus rien.

— Vous êtes un enfant, répéta Clara… Et vous parlez comme en Europe, cher petit cœur… Et vous avez de stupides scrupules, comme en Europe… En Chine, la vie est libre, heureuse, totale, sans conventions, sans préjugés, sans lois… pour nous, du moins… Pas d'autres limites à la liberté que soi-même… à l'amour que la variété triomphante de son désir… L'Europe et sa civilisation hypocrite, barbare, c'est le mensonge… Qu'y faites-vous autre chose que de mentir, de mentir à vous-même et aux autres, de mentir à tout ce que, dans le fond de votre âme, vous reconnaissez être la vérité?… Vous êtes obligé de feindre un respect extérieur pour des personnes, des institutions que vous trouvez absurdes… Vous demeurez lâchement attaché à des conventions morales ou sociales que vous méprisez, que vous condamnez, que vous savez manquer de tout fondement… C'est cette contradiction permanente entre vos idées, vos désirs et toutes les formes mortes, tous les vains simulacres de votre civili-

sation, qui vous rend tristes, troublés, déséquilibrés… Dans ce conflit intolérable, vous perdez toute joie de vivre, toute sensation de personnalité… parce que, à chaque minute, on comprime, on empêche, on arrête le libre jeu de vos forces… Voilà la plaie empoisonnée, mortelle, du monde civilisé… Chez nous, rien de pareil… vous verrez!… Je possède à Canton, parmi des jardins merveilleux, un palais où tout est disposé pour la vie libre et pour l'amour… Que craignez-vous?… que laissez-vous?… qui donc s'inquiète de vous!… Quand vous ne m'aimerez plus, ou quand vous serez trop malheureux… vous vous en irez!…

— Clara!… Clara!… implorai-je…

Elle frappa, d'un coup sec, le plancher du navire :

— Vous ne me connaissez pas encore…, dit-elle… vous ne savez pas qui je suis, et déjà vous voulez me quitter!… Est-ce que je vous fais peur?… Est-ce que vous êtes lâche?

— Sans toi, je ne puis plus vivre!… sans toi, je ne puis que mourir!…

— Eh bien!… ne tremble plus… ne pleure plus… Et viens avec moi!…

Un éclair traversa le vert de ses prunelles. Elle dit d'une voix plus basse, presque rauque :

— Je t'apprendrai des choses terribles… des choses divines… tu sauras enfin ce que c'est que l'amour!… Je te promets que tu descendras, avec moi, tout au fond du mystère de l'amour… et de la mort!…

Et, souriant d'un sourire rouge qui me fit courir un frisson dans les moelles, elle dit encore :

— Pauvre bébé!… Tu te croyais un grand débauché… un grand révolté… Ah! tes pauvres remords… te souviens-tu?… Et voilà que ton âme est plus timide que celle d'un petit enfant!…

C'était vrai!… j'avais beau me vanter d'être une intransigeante canaille, me croire supérieur à tous les préjugés moraux, j'écoutais encore, parfois, la voix du devoir et de l'honneur qui, à de certains moments de dépression nerveuse, montait des profondeurs troubles de ma conscience… L'honneur de qui?… le devoir de quoi?… Quel abîme de folie que l'esprit de l'homme!… En quoi mon honneur — mon honneur! — était-il compromis, en quoi déserterais-je mon devoir parce que, au lieu

de me morfondre à Ceylan, je poursuivrais mon voyage jusqu'en Chine ?… Est-ce que, véritablement, j'entrais assez dans la peau d'un savant pour imaginer que j'allais « étudier la gelée pélasgique », découvrir « la cellule », en plongeant dans les golfes de la côte cynghalaise ?… Cette idée tout à fait burlesque que j'eusse pris au sérieux ma mission d'embryologiste, me ramena vite aux réalités de ma situation… Comment !… la chance, le miracle voulait que je rencontrasse une femme divinement belle, riche, exceptionnelle, et que j'aimais et qui m'aimait, et qui m'offrait une vie extraordinaire, des jouissances à foison, des sensations uniques, des aventures libertines, une protection fastueuse… le salut, enfin… et, plus que le salut… la joie !… Et je laisserais échapper tout cela !… Une fois de plus, le démon de la perversité — ce stupide démon à qui, pour lui avoir stupidement obéi, je devais tous mes malheurs — interviendrait encore pour me conseiller une résistance hypocrite contre un événement inespéré, qui tenait des contes de fées, qui ne se retrouverait jamais plus, et dont je souhaitais ardemment, au fond de moi-même qu'il se réalisât ?… Non… non !… C'était trop bête, à la fin !

— Vous avez raison, dis-je à Clara, en mettant sur le seul compte de la défaite amoureuse une soumission qui contentait aussi tous mes instincts de paresse et de débauche, vous avez raison… Je ne serais pas digne de vos yeux, de votre bouche, de votre âme… de tout ce paradis et de tout cet enfer, qui est vous… si j'hésitais plus longtemps… Et puis… je ne pourrais pas… je ne pourrais pas te perdre… Tout concevoir, hormis cela… Tu as raison… Je suis à toi… emmène-moi où tu voudras… Souffrir… mourir… il n'importe !… puisque tu es, toi que je ne connais pas encore, mon destin !…

— Ô bébé !… bébé !… bébé !… fit Clara sur un ton singulier, dont je ne sus pas démêler l'expression véritable, et si c'était de la joie, de l'ironie ou de la pitié !

Puis, presque maternelle, elle me recommanda :

— Maintenant… ne vous occupez de rien que d'être heureux… Restez là… regardez l'île merveilleuse… Je vais régler avec le commissaire votre nouvelle situation à bord…

— Clara…

— Ne craignez rien… Je sais ce qu'il faut dire…

Et comme j'allais émettre une objection :

— Chut!… N'êtes-vous pas mon bébé, cher petit cœur?… Vous devez obéir… Et puis, vous ne savez pas…

Et elle disparut, se mêlant à la foule des passagers entassés sur le pont, et dont beaucoup portaient déjà leurs valises et leurs menus bagages.

Il avait été décidé que, les deux jours que nous relâchions à Colombo, nous les passerions, Clara et moi, à visiter la ville et les environs, où mon amie avait séjourné et qu'elle connaissait à merveille. Il y faisait une chaleur torride, si torride que les endroits les plus frais — par comparaison — de cet atroce pays, où des savants placent le Paradis terrestre, tels les jardins au bord des grèves, me parurent d'étouffantes étuves. La plupart de nos compagnons de voyage n'osèrent pas affronter cette température de feu, qui leur enlevait la moindre velléité de sortir et jusqu'au plus vague désir de remuer. Je les vois encore, ridicules et gémissants, dans le grand hall de l'hôtel, le crâne couvert de serviettes mouillées et fumantes, élégant appareil renouvelé tous les quarts d'heure, qui transformait la plus noble partie de leur individu en un tuyau de cheminée, couronné de son panache de vapeur. Étendus sur des fauteuils à bascule, sous le *punka,* la cervelle liquéfiée, les poumons congestionnés, ils buvaient des boissons glacées que leur préparaient des boys, lesquels, par la couleur de la peau et la structure du corps, rappelaient les naïfs bonshommes en pain d'épice de nos foires parisiennes, tandis que d'autres boys, de même ton et de même gabarit, éloignaient d'eux, à grands coups d'éventail, les moustiques.

Quant à moi, je retrouvai — un peu trop vite, peut-être, — toute ma gaieté, et même toute ma verve blagueuse. Mes scrupules s'étaient évanouis; je ne me sentais plus en mal de poésie. Débarrassé de mes soucis, sûr de l'avenir, je redevins l'homme que j'étais en quittant Marseille, le Parisien stupide et frondeur « à qui on ne la fait pas », le boulevardier « qui ne s'en laisse pas conter », et qui sait dire son fait à la nature… même des Tropiques!…

Colombo me parut une ville assommante, ridicule, sans pittoresque et sans mystère. Moitié protestante, moitié bouddhiste, abrutie comme un bonze et renfrognée comme un pasteur, avec quelle joie je me félicitai, intérieurement, d'avoir, par miracle,

échappé à l'ennui profond que ses rues droites, son ciel immobile, ses dures végétations dégageaient… Et je fis des mots d'esprit sur les cocotiers que je ne manquai pas de comparer à d'affreux et chauves plumeaux, ainsi que sur toutes les grandes plantes que j'accusai d'avoir été taillées par de sinistres industriels dans des tôles peintes et des zincs vernis… En nos promenades à Slave-Island, qui est le Bois de l'endroit, et à Pettah, qui en est le quartier Mouffetard, nous ne rencontrâmes que d'horribles Anglaises d'opérette, fagotées de costumes clairs, mi-hindous, mi-européens, du plus carnavalesque effet; et des Cynghalaises, plus horribles encore que les Anglaises, vieilles à douze ans, ridées comme des pruneaux, tordues comme de séculaires ceps de vigne, effondrées comme des paillotes en ruine, avec des gencives en plaies saignantes, des lèvres brûlées par la noix d'arec et des dents couleur de vieille pipe… Je cherchai en vain les femmes voluptueuses, les négresses aux savantes pratiques d'amour, les petites dentellières si pimpantes, dont m'avait parlé ce menteur d'Eugène Mortain, avec des yeux si significativement égrillards… Et je plaignis de tout mon cœur les pauvres savants que l'on envoie ici, avec la problématique mission de conquérir le secret de la vie.

Mais je compris que Clara ne goûtait pas ces plaisanteries faciles et grossières, et je crus prudent de les atténuer, ne voulant ni la blesser dans son culte fervent de la nature, ni me diminuer dans son esprit. À plusieurs reprises, j'avais remarqué qu'elle m'écoutait avec un étonnement pénible.

— Pourquoi donc êtes-vous si gai? m'avait-elle dit… Je n'aime pas qu'on soit gai ainsi, cher petit cœur… Cela me fait du mal… Quand on est gai, c'est que l'on n'aime pas… L'amour est une chose grave, triste et profonde…

Ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'éclater de rire à propos de tout ou à propos de rien… C'est ainsi qu'elle m'encouragea fort dans une mystification dont j'eus l'idée et que voici.

Parmi les lettres de recommandation que j'avais emportées de Paris, s'en trouvait une pour un certain sir Oscar Terwick, lequel, entre autres titres scientifiques, était, à Colombo, le président de l'*Association of the tropical embryology and of the british entomology*. À l'hôtel où je me renseignai, j'appris, en effet, que sir Oscar Terwick était un homme considérable, auteur de

travaux renommés, un très grand savant, en un mot. Je résolus de l'aller voir. Une telle visite ne pouvait plus m'être dangereuse, et puis je n'étais pas fâché de connaître, de toucher un véritable embryologiste. Il demeurait loin, dans un faubourg appelé Kolpetty et qui est, pour ainsi dire, le Passy de Colombo. Là, au milieu de jardins touffus, ornés de l'inévitable cocotier, dans des villas spacieuses et bizarres, habitent les riches commerçants et les notables fonctionnaires de la ville. Clara désira m'accompagner. Elle m'attendit, en voiture, non loin de la maison du savant, sur une sorte de petite place ombragée par d'immenses tecks.

Sir Oscar Terwick me reçut poliment — sans plus. C'était un homme très long, très mince, très sec, très rouge de visage, et dont la barbe blanche descendait jusqu'au nombril, coupée carrément, ainsi qu'une queue de poney. Il portait un large pantalon de soie jaune, et son torse velu s'enveloppait dans une sorte de châle de laine claire. Il lut avec gravité la lettre que je lui remis et, après m'avoir examiné du coin de l'œil avec un air méfiant — se méfiait-il de moi ou de lui ? —, il me demanda :

— Vô… etè… *embryologist* ?…

Je m'inclinai en signe d'assentiment…

— *All right !* gloussa-t-il…

Et faisant le geste de traîner un filet dans la mer, il reprit :

— Vô… etè… *embryologist* ?… *Yès…* Vô… comme ça… dans le mer… *fish… fish… little fish* ?

— *Little fish…* parfaitement… *little fish…* appuyai-je, en répétant le geste imitatif du savant.

— Dans le mer ?…

— *Yès !… Yès…*

— Très intéressant !… très joli… très *curious* !… *Yès !*

Tout en jargonnant de la sorte — et continuant, tous les deux, de traîner « dans le mer » nos chimériques filets —, le considérable savant m'amena devant une console de bambou, sur laquelle étaient rangés trois bustes de plâtre, couronnés de lotus artificiels. Les désignant du doigt, successivement, il me les présenta, sur un ton de gravité si comique que je faillis éclater de rire.

— *Master* Darwin !… très grand nat'raliste… très, très… grand !… *Yès !…*

Je saluai profondément.

— *Master* Haeckel… très grand nat'raliste… Pas si que loui, non !… Mais très grand !… Master Haeckel ici… comme ça… loui… dans le mer… *little fish…*

Je saluai encore. Et d'une voix plus forte, il cria, en posant toute sa main, rouge comme un crabe sur le troisième buste :

— *Master* Coqueline !… très grand nat'raliste… du *miouséum*… comment appelez ?… du *miouséum* Grévin… *Yès !…* Grévine !… Très joli… très *curious* !…

— Très int'réssant ! confirmai-je.

— *Yès !…*

Après quoi il me congédia.

Je fis à Clara le récit détaillé et mimé de cette étrange entrevue… Elle rit comme une folle.

— Ô bébé !… bébé… bébé… que vous êtes drôle, cher petit voyou !… Ce fut le seul épisode scientifique de ma mission. Et je compris alors ce que c'était que l'embryologie !

Le lendemain matin, après une sauvage nuit d'amour, nous reprenions la mer, en route vers la Chine.

Deuxième partie

Le Jardin des supplices

I

— Pourquoi ne m'avez-vous pas encore parlé de notre chère Annie ?… Ne lui avez-vous pas appris mon arrivée ici ?… Est-ce qu'elle ne viendra pas aujourd'hui ?… Est-ce qu'elle est toujours belle ?

— Comment ?… Vous ne savez pas ?… Mais Annie est morte, cher petit cœur…

— Morte ! m'écriai-je… Ce n'est pas possible… Vous voulez me taquiner…

Je regardai Clara. Divinement calme et jolie, nue dans une transparente tunique de soie jaune, elle était mollement couchée sur une peau de tigre. Sa tête reposait parmi des coussins, et de ses mains, chargées de bagues, elle jouait avec une longue mèche de ses cheveux déroulés. Un chien du Laos, aux poils rouges, dormait auprès d'elle, le museau sur sa cuisse, une patte sur son sein.

— Comment ?… reprit Clara… vous ne saviez pas ?… Comme c'est drôle !

Et, toute souriante, avec des étirements de souple animal, elle m'expliqua :

— Ce fut quelque chose d'horrible, chéri ! Annie est morte de la lèpre… de cette lèpre effrayante qu'on appelle l'éléphantiasis… Car tout est effrayant ici… l'amour, la maladie… la mort… et les fleurs !… Jamais je n'ai tant, tant pleuré, je vous assure… Je l'aimais tant, tant ! Et elle était si belle, si étrangement belle !…

Elle ajouta, dans un long et gracieux soupir :

— Jamais plus nous ne connaîtrons le goût si âpre de ses baisers!… C'est un grand malheur!

— Alors… c'est donc vrai?… balbutiai-je… Mais comment cela est-il arrivé?

— Je ne sais… Il y a tant de mystères ici… tant de choses qu'on ne comprend pas… Toutes les deux, nous allions souvent, le soir, sur le fleuve… Il faut vous dire qu'il y avait alors dans un bateau de fleurs… une bayadère de Bénarès… une affolante créature, chéri, à qui des prêtres avaient enseigné certains rites maudits des anciens cultes brahmaniques… C'est peut-être cela… ou autre chose… Une nuit que nous revenions du fleuve, Annie se plaignit de très vives douleurs à la tête et aux reins. Le lendemain, son corps était tout couvert de petites taches pourprées… Sa peau, plus rose et d'une plus fine pulpe que la fleur de l'althæa se durcit, s'épaissit, s'enfla, devint d'un gris cendreux… de grosses tumeurs, de monstrueux tubercules la soulevèrent. C'était quelque chose d'épouvantable. Et le mal qui, d'abord, s'était attaqué aux jambes, gagna les cuisses, le ventre, les seins, le visage… Oh! son visage, son visage!… Figurez-vous une poche énorme, une outre ignoble, toute grise, striée de sang brun… et qui pendait et qui se balançait au moindre mouvement de la malade… De ses yeux — ses yeux, cher amour! — on ne voyait plus qu'une mince boutonnière rougeâtre et suintante… Je me demande encore si c'est possible!

Elle enroula autour de ses doigts la mèche dorée.

Dans un mouvement, la patte du chien endormi, ayant glissé sur la soie, découvrit entièrement le globe du sein qui darda sa pointe, rose comme une jeune fleur.

— Oui, je me demande encore, parfois, si je ne rêve pas… dit-elle.

— Clara… Clara! suppliai-je, éperdu d'horreur… ne me dites plus rien… Je voudrais que l'image de notre divine Annie restât intacte dans mon souvenir… Comment ferai-je, maintenant, pour éloigner de ma pensée ce cauchemar?… Ah! Clara, ne dites plus rien, ou parlez-moi d'Annie, quand elle était si belle… quand elle était trop belle!…

Mais Clara ne m'écoutait pas. Elle poursuivit :

— Annie s'isola… se claustra dans sa maison, seule avec une gouvernante chinoise qui la soignait… Elle avait renvoyé toutes ses femmes et ne voulait plus voir personne… pas même moi… Elle fit venir les plus habiles praticiens d'Angleterre… En vain, vous pensez bien… Les plus célèbres sorciers du Thibet, ceux-là qui connaissent les paroles magiques et ressuscitent les morts, se déclarèrent impuissants… On ne guérit jamais de ce mal, mais on n'en meurt pas non plus… C'est affreux!… Alors elle se tua… Quelques gouttes de poison, et ce fut fini de la plus belle des femmes.

L'épouvante me clouait les lèvres. Je regardai Clara, sans avoir l'idée d'une seule parole.

— J'ai appris de cette Chinoise, continua Clara, un détail vraiment curieux… et qui m'enchante… Vous savez combien Annie aimait les perles… Elle en possédait d'incomparables… les plus merveilleuses, je crois, qui fussent au monde… Vous vous souvenez aussi avec quelle sorte de joie physique, de spasme charnel, elle s'en parait… Eh bien, malade, cette passion lui était devenue une folie… une fureur… comme l'amour!… Toute la journée, elle se plaisait à les toucher, à les caresser, à les baiser; elle s'en faisait des coussins, des colliers, des pèlerines, des manteaux… Mais il arriva cette chose extraordinaire : les perles mouraient sur sa peau… elles se ternissaient d'abord, peu à peu… peu à peu s'éteignaient… aucune lumière ne se reflétait plus en leur orient… et, en quelques jours, atteintes de la lèpre, elles se changeaient en de menues boules de cendre… Elles étaient mortes… mortes comme des personnes, mon cher amour… Saviez-vous qu'il y eût des âmes dans les perles?… Moi, je trouve cela affolant et délicieux… Et, depuis, j'y pense tous les jours…

Après un court silence, elle reprit :

— Et ce n'est pas tout!… Maintes fois, Annie avait manifesté le désir d'être emportée, quand elle serait morte, au petit cimetière des Parsis… là-bas… sur la colline du Chien Bleu… Elle voulait que son corps fût déchiré par le bec des vautours… Vous savez combien elle avait des idées singulières et violentes en toutes choses!… Eh bien, les vautours refusèrent ce festin royal, qu'elle leur offrait… Ils s'éloignèrent, en poussant d'affreux cris, de son cadavre… Il fallut le brûler…

— Mais, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit tout cela ? reprochai-je à Clara.

Avec des gestes lents et charmants, Clara lissa l'or roux de ses cheveux, caressa la fourrure rouge du chien qui s'était réveillé, et elle dit négligemment :

— Vraiment ?… Je ne vous avais rien écrit de tout cela ?… Vous êtes sûr ?… Je l'ai oublié sans doute… Pauvre Annie !

Elle dit encore :

— Depuis ce grand malheur… tout m'ennuie ici… Je suis trop seule… Je voudrais mourir… mourir… moi aussi… ah, je vous assure !… Et si vous n'étiez pas revenu, je crois bien que je serais déjà morte…

Elle renversa sa tête sur les coussins, agrandit l'espace nu de sa poitrine…, et avec un sourire… un étrange sourire d'enfant et de prostituée, tout ensemble :

— Est-ce que mes seins vous plaisent toujours ?… Est-ce que vous me trouvez toujours belle ?… Alors, pourquoi êtes-vous parti si… si longtemps ? Oui… oui… je sais… ne dites rien… ne répondez rien… je sais… Vous êtes une petite bête, cher amour !…

J'aurais bien voulu pleurer ; je ne le pus… J'aurais bien voulu parler encore ; je ne le pus davantage…

Et nous étions dans le jardin, sous le kiosque doré, où des glycines retombaient en grappes bleues, en grappes blanches ; et nous finissions de prendre le thé… D'étincelants scarabées bourdonnaient dans les feuilles, des cétoines vibraient et mouraient au cœur pâmé des roses, et, par la porte ouverte, du côté du nord, nous voyions se lever d'un bassin, autour duquel dormaient des cigognes dans une ombre molle et toute mauve, les longues tiges des iris jaunes, flammés de pourpre.

Tout à coup, Clara me demanda :

— Voulez-vous que nous allions donner à manger aux forçats chinois ?… C'est très curieux… très amusant… C'est même la seule distraction vraiment originale et élégante que nous ayons, dans ce coin perdu de la Chine… Voulez-vous, petit amour ?…

Je me sentais fatigué, la tête lourde, tout mon être envahi par la fièvre de cet effrayant climat… De plus, le récit de la mort d'Annie m'avait bouleversé l'âme… Et, la chaleur, au-dehors, était mortelle comme un poison…

— J'ignore ce que vous me demandez, chère Clara… mais je ne suis pas remis de ce long voyage à travers les plaines et les plaines… les forêts et les forêts… Et ce soleil… je le redoute plus que la mort!… Et puis, j'aurais tant voulu être tout à vous… et que vous fussiez tout à moi, aujourd'hui…

— C'est cela!… Si nous étions en Europe, et que je vous eusse demandé de m'accompagner aux courses, au théâtre, vous n'auriez pas hésité… Mais c'est bien plus beau que les courses.

— Soyez bonne!… Demain, voulez-vous?

— Oh! demain… répondit Clara, avec des moues étonnées et des airs de doux reproche… toujours demain!… Vous ne savez donc pas que c'est impossible demain?… Demain?… mais c'est tout à fait défendu… Les portes du bagne sont fermées… même pour moi… On ne peut donner à manger aux forçats que le mercredi; comment ne le savez-vous pas?… Si nous manquons cette visite aujourd'hui, il nous faudra attendre, toute une longue, longue semaine… Comme ce serait ennuyeux!… Toute une semaine, pensez donc!… Venez, petite chiffe adorée… oh! venez, je vous en prie… Vous pouvez bien faire cela pour moi…

Elle se souleva à demi, sur les coussins… La tunique écartée laissa voir, plus bas que la taille, entre les nuages de l'étoffe, des coins de sa chair ardente et rose. D'une bonbonnière d'or, posée sur un plateau de laque, elle tira, du bout de ses doigts, un cachet de quinine, et, m'ordonnant de m'approcher, elle le porta, gentiment, à mes lèvres.

— Vous verrez comme c'est passionnant… tellement passionnant!… Vous n'avez pas idée, chéri… Et comme je vous aimerai mieux ce soir!… comme je t'aimerai follement, ce soir!… Avale, cher petit cœur… avale… Et comme j'étais toujours triste, hésitant, pour vaincre mes dernières résistances, elle dit, avec des lueurs sombres, dans ses yeux…

— Écoute!… J'ai vu pendre des voleurs en Angleterre, j'ai vu des courses de taureaux et garrotter des anarchistes en Espagne… En Russie, j'ai vu fouetter par des soldats, jusqu'à la mort, de belles jeunes filles… En Italie, j'ai vu des fantômes vivants, des spectres de famine déterrer des cholériques et les manger avidement… J'ai vu, dans l'Inde, au bord d'un fleuve, des milliers d'êtres, tout nus, se tordre et mourir dans les épouvantes de la peste… À Berlin, un soir, j'ai vu une femme que

j'avais aimée la veille, une splendide créature en maillot rose, je l'ai vue, dévorée par un lion, dans une cage… Toutes les terreurs, toutes les tortures humaines, je les ai vues… C'était très beau !… Mais je n'ai rien vu de si beau… comprends-tu ?… que ces forçats chinois… c'est plus beau que tout !… Tu ne peux pas savoir… je te dis que tu ne peux pas savoir… Annie et moi, nous ne manquions jamais un mercredi… Viens, je t'en prie !

— Puisque c'est si beau, ma chère Clara… et que cela vous fait tant de plaisir… répondis-je mélancoliquement… allons donner à manger aux forçats…

— Vrai, tu veux bien ?…

Clara manifesta sa joie, en tapant dans ses mains, comme un *baby* à qui sa gouvernante vient de permettre de torturer un petit chien. Puis elle sauta sur mes genoux, caressante et féline, m'entoura le cou de ses bras… Et sa chevelure m'inonda, m'aveugla le visage de flammes d'or et de grisants parfums…

— Que tu es gentil… cher… cher amour… Embrasse mes lèvres… embrasse ma nuque… embrasse mes cheveux… cher petit voyou !… Sa chevelure avait une odeur animale si puissante et de si électriques caresses que son seul contact, sur ma peau, me faisait instantanément oublier fièvres, fatigues et douleurs… et je sentais aussitôt circuler, galoper en mes veines d'héroïques ardeurs et des forces nouvelles…

— Ah ! comme nous allons nous amuser, chère petite âme… Quand je vais aux forçats… ça me donne le vertige… et j'ai, dans tout le corps, des secousses pareilles à de l'amour… il me semble, vois-tu… il me semble que je descends au fond de ma chair… tout au fond des ténèbres de ma chair… Ta bouche… donne-moi ta bouche… ta bouche… ta bouche… ta bouche !…

Et leste, preste, impudique et joyeuse, suivie du chien rouge qui bondissait, elle alla se remettre aux mains des femmes, chargées de l'habiller…

Je n'étais plus très triste, je n'étais plus très las… Le baiser de Clara, dont j'avais, sur les lèvres, le goût — comme un magique goût d'opium —, insensibilisait mes souffrances, ralentissait les pulsations de ma fièvre, éloignait jusqu'à l'invisible l'image monstrueuse d'Annie morte… Et je regardai le jardin d'un regard apaisé…

Apaisé ?…

Le jardin descendait en pentes douces, orné partout d'essences rares et de précieuses plantes… Une allée d'énormes camphriers partait du kiosque où j'étais, aboutissait à une porte rouge, en forme de temple, qui donnait sur la campagne… Entre les branches feuillues des arbres gigantesques masquant, à gauche, la vue, j'apercevais, par places, le fleuve qui luisait, comme de l'argent poli, sous le soleil… J'essayai de m'intéresser aux multiples décorations du jardin… à ses fleurs étranges, à ses monstrueuses végétations… Un homme traversa l'allée, qui conduisait en laisse deux panthères indolentes… Ici, au milieu d'une pelouse, se dressait un immense bronze, représentant je ne sais quelle divinité, obscène et cruelle… Là, des oiseaux, grues à manteau bleu, toucans à gorge rouge de l'Amérique tropicale, faisans vénérés, canards casqués et cuirassés d'or, vêtus de pourpres éclatantes comme d'antiques guerriers, longirostres multicolores, cherchaient l'ombre, au bord des massifs… Mais, ni les oiseaux, ni les fauves, ni les Dieux, ni les fleurs ne pouvaient fixer mon attention, ni le bizarre palais qui, à ma droite, entre les cedrèles et les bambous, superposait ses claires terrasses garnies de fleurs, ses balcons ombreux et ses toits coloriés… Ma pensée était ailleurs… très loin, très loin… par-delà les mers et les forêts… Elle était en moi… sombrée en moi… au plus profond de moi!…

Apaisé?…

À peine Clara eut-elle disparu derrière les feuillages du jardin que le remords d'être là me saisit… Pourquoi étais-je revenu?… À quelle folie, à quelle lâcheté avais-je donc obéi?… Elle m'avait dit un jour, vous vous souvenez, sur le bateau : « Quand vous serez trop malheureux, vous vous en irez! »… Je me croyais fort de tout mon passé infâme… et je n'étais, en effet, qu'un enfant débile et inquiet… Malheureux?… Ah oui! je l'avais été, jusqu'aux pires tortures, jusqu'au plus prodigieux dégoût de moi-même… Et j'étais parti!… Par une ironie vraiment persécutrice, j'avais profité, pour fuir Clara, du passage à Canton d'une mission anglaise — j'étais décidément voué aux missions — qui allait explorer les régions peu connues de l'Annam… C'était l'oubli, peut-être… et peut-être la mort. Durant deux années, deux longues et cruelles années, j'avais marché… marché… Et ce n'avait été ni l'oubli, ni la mort… Malgré les fatigues, les

dangers, la fièvre maudite, pas un jour, pas une minute, je n'avais pu me guérir de l'affreux poison qu'avait déposé, dans ma chair, cette femme dont je sentais que ce qui m'attachait à elle, que ce qui me rivait à elle, c'était l'effrayante pourriture de son âme et ses crimes d'amour, qui était un monstre, et que j'aimais d'être un monstre!… J'avais cru — l'ai-je cru vraiment? — me relever par son amour… et voilà que j'étais descendu plus bas, au fond du gouffre empoisonné dont, quand on en a une fois respiré l'odeur, on ne remonte jamais plus. Souvent, au fond des forêts, hanté de la fièvre, après les étapes — sous ma tente —, j'avais cru tuer, par l'opium, la monstrueuse et persistante image… Et l'opium me l'évoquait plus formelle, plus vivante, plus impérieuse que jamais… Alors, je lui avais écrit des lettres folles, injurieuses, imprécatoires, des lettres où l'exécration la plus violente se mêlait à la plus soumise adoration… Elle m'avait répondu des lettres charmantes, inconscientes et plaintives, que je trouvais, parfois, dans les villes et les postes où nous passions… Elle-même se disait malheureuse de mon abandon… pleurait, suppliait… me rappelait. Elle ne trouvait pas d'autres excuses que celle-ci : « Comprends donc, mon chéri — m'écrivait-elle —, que je n'ai pas l'âme de ton affreuse Europe… Je porte, en moi, l'âme de la vieille Chine, qui est bien plus belle… Est-ce désolant que tu ne puisses te faire à cette idée? »… J'appris, ainsi, par une de ses lettres, qu'elle avait quitté Canton où elle ne pouvait plus vivre sans moi, pour venir avec Annie habiter une ville plus au sud de la Chine, « qui était merveilleuse »… Ah! comment ai-je pu si longtemps résister au mauvais désir d'abandonner mes compagnons et de gagner cette ville maudite et sublime, ce délicieux et torturant enfer, où Clara respirait, vivait… en des voluptés inconnues et atroces, dont je mourais maintenant de ne plus prendre ma part… Et j'étais revenu à elle, comme l'assassin revient au lieu même de son crime…

Des rires dans le feuillage, de petits cris… un bondissement de chien… C'était Clara… Elle était vêtue, moitié à la chinoise, moitié à l'européenne… Une blouse de soie mauve pâle, semée de fleurs à peine dorées, l'enveloppait de mille plis, tout en dessinant son corps svelte et ses formes pleines… Elle avait un grand chapeau de paille blonde, au fond duquel son visage apparaissait,

pareil à une fleur rose dans de l'ombre claire… Et ses petits pieds étaient chaussés de peau jaune…

Quand elle entra dans le kiosque, ce fut comme une explosion de parfums…

— Vous me trouvez drôlement fagotée, n'est-ce pas ?… Ô l'homme triste d'Europe, qui n'a pas ri, une seule fois, depuis qu'il est de retour… Est-ce que je ne suis pas belle ?…

Comme je ne me levais pas du divan où je m'étais allongé :

— Vite ! vite !… mon chéri… Car il faut que nous fassions le grand tour… Je mettrai mes gants en route… Allons… Venez !… Non… non… pas vous !… ajouta-t-elle, en repoussant doucement le chien qui jappait, bondissait, frétillait de la queue…

Elle appela un boy et lui recommanda de nous suivre avec le panier à viande et la petite fourche.

— Ah ! m'expliqua-t-elle… très amusant !… Un amour de panier tressé par le meilleur vannier de la Chine… et la fourche… tu vas voir, une amour de petite fourche dont les dents sont de platine incrusté d'or, et le manche de jade vert… vert comme le ciel aux premières lueurs du matin… vert comme étaient les yeux de la pauvre Annie !… Allons ne faites pas cette vilaine figure d'enterrement, chéri… et venez vite… vite…

Et nous nous mîmes en marche par le soleil, par l'affreux soleil qui noircissait l'herbe, fanait toutes les pivoines du jardin, et me pesait au crâne, ainsi qu'un lourd casque de plomb.

II

Le bagne est de l'autre côté de la rivière qui, au sortir de la ville, déroule lentement, sinistrement, entre des berges plates, ses eaux pestilentielles et toutes noires. Pour s'y rendre, il faut faire un long détour, atteindre un pont sur lequel, tous les mercredis, au milieu d'une affluence considérable de personnes élégantes, se tient le marché de la Viande-aux-Forçats.

Clara avait refusé le palanquin. Nous descendîmes, à pied, le jardin situé hors l'enceinte de la cité et, par un sentier, bordé ici de pierres brunes, là d'épaisses haies de roses blanches ou de troènes taillés, nous gagnâmes les faubourgs, à cet endroit où la ville diminuée se fait presque la campagne, où les maisons, devenues des cahutes, s'espacent, de loin en loin, dans de petits enclos, treillagés de bambous. Ce ne sont, ensuite, que vergers en fleurs, cultures de maraîchers ou terrains vagues. Des hommes nus jusqu'à la ceinture, coiffés de chapeaux en forme de cloche, travaillaient péniblement sous le soleil, et plantaient des lis — ces beaux lis tigrés dont les pétales ressemblent à des pattes d'araignée marine, et dont les bulbes savoureux servent à la nourriture des riches. Nous passâmes ainsi devant quelques misérables hangars où des potiers tournaient des pots, où des trieurs de chiffons, accroupis, parmi de vastes corbeilles, inventoriaient la récolte du matin, tandis que passait et repassait au-dessus d'eux, une bande de corors affamés et croassants. Plus loin, sous un énorme figuier, nous vîmes, assis à la margelle d'une fontaine, un doux et méticuleux vieillard qui lavait des oiseaux. À chaque instant, nous croisions des palanquins qui transportaient vers la ville

des matelots européens, déjà ivres. Et, derrière nous, ardente et tassée, escaladant la haute colline, la ville, avec ses temples et ses étranges maisons rouges, vertes, jaunes, crépitait dans la lumière.

Clara marchait vite, sans pitié pour ma fatigue, sans souci du soleil qui embrasait l'atmosphère et, malgré nos parasols, nous brûlait la peau ; elle marchait libre, souple, hardie, heureuse. Parfois, sur un ton de reproche enjoué, elle me disait :

— Que vous êtes lent, chéri… Dieu que vous êtes lent !… Vous n'avancez pas… Pourvu que les portes du bagne ne soient pas ouvertes quand nous arriverons et que les forçats ne soient pas gavés !… Ce serait affreux !… Oh ! comme je vous détesterais !

De temps en temps, elle me donnait des pastilles d'hamamélis, dont la vertu est d'activer la respiration, et, les yeux moqueurs :

— Oh ! petite femme !… petite femme… petite femme de rien du tout ! Puis, moitié rieuse, moitié fâchée, elle se mettait à courir… Et j'avais beaucoup de peine à la suivre… Plusieurs fois, je dus m'arrêter et reprendre haleine. Il me semblait que mes veines se rompaient, que mon cœur éclatait dans ma poitrine.

Et Clara répétait, de sa voix gazouilleuse :

— Petite femme !… Petite femme de rien du tout !

Le sentier débouche sur le quai du fleuve. Deux grands steamers débarquaient du charbon et des marchandises d'Europe ; quelques jonques appareillaient pour la pêche ; une nombreuse flottille de sampangs, avec ses tentes bigarrées, dormait à l'ancre, bercée par le léger clapotement de l'eau. Pas un souffle ne passait dans l'air.

Ce quai m'offensa. Il était sale et défoncé, couvert de poussière noire, jonché de vidures de poisson. De puantes odeurs, des bruits de rixes, des chants de flûte, des abois de chien nous arrivaient du fond des taudis qui le bordent : maisons de thé vermineuses, boutiques en coupe-gorge, factoreries louches. Clara me montra, en riant, une sorte de petite échoppe où l'on vendait, étalés sur des feuilles de caladium, des portions de rats et des quartiers de chiens, des poissons pourris, des poulets étiques, enduits de copal, des régimes de bananes et des chauves-souris saignantes, enfilées sur de mêmes broches…

À mesure que nous avancions, les odeurs se faisaient plus intolérables, les ordures plus épaisses. Sur le fleuve, les bateaux se pressaient, se tassaient, mêlant les becs sinistres de leurs proues et les lambeaux déchirés de leurs pauvres voilures. Là vivait une population dense — pêcheurs et pirates —, affreux démons de la mer, au visage boucané, aux lèvres rougies par le bétel, et dont les regards vous donnaient le frisson. Ils jouaient aux dés, hurlaient, se battaient; d'autres, plus pacifiques, éventraient des poissons qu'ils faisaient ensuite sécher au soleil, en guirlandes, sur des cordes… D'autres encore dressaient des singes à faire mille gentillesses et obscénités.

— Amusants, pas?… me dit Clara… Et ils sont plus de trente mille qui n'ont pas d'autre domicile que leurs bateaux!… Par exemple, le diable seul sait ce qu'ils font!…

Elle releva sa robe, découvrit le bas de sa jambe agile et nerveuse, et, longtemps, nous suivîmes l'horrible chemin, jusqu'au pont dont les surconstructions bizarres et les cinq arches massives, peintes de couleurs violentes, enjambent la rivière, sur laquelle, au gré des remous et des courants, tournent, tournent et descendent de grands cercles huileux.

Sur le pont, le spectacle change, mais l'odeur s'aggrave, cette odeur si particulière à toute la Chine et qui, dans les villes, les forêts et les plaines, vous fait songer, sans cesse, à la pourriture et à la mort.

De petites boutiques imitant les pagodes, des tentes en forme de kiosque, drapées d'étoffes claires et soyeuses, d'immenses parasols, plantés sur des chariots et des éventaires roulants, se pressent les uns contre les autres. Dans ces boutiques, sous ces tentes et ces parasols, de gros marchands, à ventre d'hippopotame, vêtus de robes jaunes, bleues, vertes, hurlant et tapant sur des gongs, pour attirer les clients, débitent des charognes de toute sorte : rats morts, chiens noyés, quartiers de cerfs et de chevaux, purulentes volailles, entassés, pêle-mêle, dans de larges bassines de bronze.

— Ici… ici… par ici!… venez par ici!… Et regardez!… et choisissez!… Nulle part vous n'en trouverez de meilleure… Il n'y en a pas de plus corrompue.

Et, fouillant dans les bassines, ils brandissent, comme des drapeaux, au bout de longs crochets de fer, d'ignobles quartiers

de viande sanieuse, et, avec d'atroces grimaces qu'accentuent les rouges balafres de leurs visages peints ainsi que des masques, ils répètent parmi le retentissement enragé des gongs et les clameurs concurrentes :

— Ici… ici… par ici!… Venez par ici… et regardez… et choisissez… Nulle part, vous n'en trouverez de meilleure… Il n'y en a pas de plus corrompue…

Dès que nous fûmes engagés sur le pont, Clara me dit :

— Ah! tu vois, nous sommes en retard. C'est de ta faute!… Dépêchons-nous.

En effet, une foule nombreuse de Chinoises et, parmi elles, quelques Anglaises et quelques Russes — car il n'y avait que fort peu d'hommes, hormis les commissionnaires — grouillait sur le pont. Robes brodées de fleurs et de métamorphoses, ombrelles multicolores, éventails agiles comme des oiseaux, et des rires, et des cris, et de la joie, et de la lutte, tout cela vibrait, chatoyait, chantait, voletait dans le soleil, telle une fête de vie et d'amour.

— Ici… ici… par ici!… Venez par ici!…

Ahuri par la bousculade, étourdi par le glapissement des marchands et les vibrations sonores des gongs, il fallut presque me battre pour pénétrer dans la foule et pour protéger Clara contre les insultes des unes, les coups des autres. Combat grotesque, en vérité, car j'étais sans résistance et sans force, et je me sentais emporté dans ce tumulte humain aussi facilement que l'arbre mort roulé dans les eaux furieuses d'un torrent… Clara, elle, se jetait au plus fort de la mêlée. Elle subissait le brutal contact et, pour ainsi dire, le viol de cette foule, avec un plaisir passionné… Un moment, elle s'écria, glorieusement :

— Vois, chéri… ma robe est toute déchirée… C'est délicieux!

Nous eûmes beaucoup de peine à nous frayer un passage jusqu'aux boutiques encombrées, assiégées, comme pour un pillage.

— Regardez et choisissez!… Nulle part, vous n'en trouverez de meilleure.

— Ici… ici… par ici!… Venez par ici!…

Clara prit l'amour de petite fourche des mains du boy qui nous suivait avec son amour de panier, et elle piqua dans les bassines.

— Pique aussi, toi!… pique, cher amour!…

Je crus que le cœur allait me manquer, à cause de l'épouvantable odeur de charnier qui s'exhalait de ces boutiques, de ces bassines remuées, de toute cette foule, se ruant aux charognes, comme si c'eût été des fleurs.

— Clara, chère Clara ! implorai-je… Partons d'ici, je vous en prie !

— Oh ! comme vous êtes pâle ! Et pourquoi ?… N'est-ce donc pas très amusant ?…

— Clara… chère Clara !… insistai-je… Partons d'ici, je vous en supplie !… Il m'est impossible de supporter plus longtemps cette odeur.

— Mais cela ne sent pas mauvais, mon amour… Cela sent la mort, voilà tout !…

Elle ne semblait pas incommodée… Aucune grimace de dégoût ne plissait sa peau blanche, aussi fraîche qu'une fleur de cerisier. Par l'ardeur voilée de ses yeux, par le battement de ses narines, on eût dit qu'elle éprouvait une jouissance d'amour… Elle humait la pourriture, avec délices, comme un parfum.

— Oh ! le beau… beau morceau !…

Avec des gestes gracieux, elle emplit le panier de l'immonde débris. Et, péniblement, à travers la foule surexcitée, parmi les abominables odeurs, nous continuâmes notre route.

— Vite !… vite !…

III

Le bagne est construit au bord de la rivière. Ses murs quadrangulaires enferment un terrain de plus de cent mille mètres carrés. Pas une seule fenêtre; pas d'autre ouverture que l'immense porte, couronnée de dragons rouges, armée de lourdes barres de fer. Les tours des veilleurs, des tours carrées que termine une superposition de toits aux becs recourbés, marquent les quatre angles de la sinistre muraille. D'autres, plus petites, s'espacent à intervalles réguliers. La nuit, toutes ces tours s'allument comme des phares et projettent autour du bagne, sur la plaine et sur le fleuve, une lumière dénonciatrice. L'une de ces murailles plonge dans l'eau noire, fétide et profonde, ses solides assises que tapissent des algues gluantes. Une porte basse communique, par un pont-levis, avec l'estacade qui s'avance jusqu'au milieu du fleuve, et aux charpentes de laquelle sont amarrés de nombreuses barques de service et des sampangs. Deux hallebardiers, lance au poing, surveillent la porte. À droite de l'estacade, un petit cuirassé, du modèle de nos garde-pêche, se tient immobile, la gueule de ses trois canons braquée sur le bagne. À gauche, aussi loin que l'œil peut apercevoir la rivière, vingt-cinq ou trente rangées de bateaux masquent l'autre rive d'un fouillis de planches multicolores, de mâts bariolés, de cordages, de voiles grises. Et, de temps en temps, l'on voit passer ces massives embarcations à roue que des malheureux, enfermés dans une cage, actionnent péniblement de leurs bras secs et nerveux.

Derrière le bagne, au loin, très loin, jusqu'à la montagne qui ceinture l'horizon d'une ligne sombre, s'étendent des terrains rocailleux, avec de courtes ondulations, des terrains, ici, couleur de bistre, et là, de sang séché, dans lesquels ne poussent que des acers maigres, des chardons bleuâtres et des cerisiers rabougris qui ne fleurissent jamais. Désolation infinie ! Accablante tristesse !… Durant huit mois de l'année, le ciel reste bleu, d'un bleu lavé de rouge où s'avivent les reflets d'un perpétuel incendie, d'un bleu implacable où n'ose jamais s'aventurer le caprice d'un nuage. Le soleil cuit la terre, torréfie les rocs, vitrifie les cailloux qui, sous les pieds, éclatent avec des craquements de verre et des crépitements de flamme. Nul oiseau ne brave cette fournaise aérienne. Il ne vit là que d'invisibles organismes, des grouillements bacillaires qui, vers le soir, alors que les mornes vapeurs montent avec le chant des matelots de la rivière exténuée, prennent distinctement les formes de la fièvre, de la peste, de la mort !

Quel contraste avec l'autre rive où le sol, gras et riche, couvert de jardins et de vergers, nourrit les arbres géants et les fleurs merveilleuses !

Au sortir du pont, nous avions pu, par bonheur, trouver un palanquin qui nous transporta, à travers la brûlante plaine, presque au bagne dont les portes étaient encore fermées. Une équipe d'agents de police, armés de lances à banderoles jaunes et d'immenses boucliers derrière lesquels ils disparaissaient presque, contenait la foule impatiente et très nombreuse. À chaque minute, elle grossissait. Des tentes étaient dressées où l'on buvait du thé, où l'on grignotait de jolis bonbons, des pétales de roses et d'acacias roulés dans de fines pâtes odorantes et granitées de sucre. Dans d'autres, des musiciens jouaient de la flûte et des poètes disaient des vers, tandis que le *punka,* agitant l'air embrasé, répandait une légère fraîcheur, un frôlement de fraîcheur sur les visages. Et des marchands ambulants vendaient des images, d'anciennes légendes de crimes, des figurations de tortures et de supplices, des estampes et des ivoires, étrangement obscènes. Clara acheta quelques-uns de ces derniers, et elle me dit :

— Vois comme les Chinois, qu'on accuse d'être des barbares, sont au contraire plus civilisés que nous ; comme ils sont plus que

nous dans la logique de la vie et dans l'harmonie de la nature!… Ils ne considèrent point l'acte d'amour comme une honte qu'on doive cacher… Ils le glorifient au contraire, en chantent tous les gestes et toutes les caresses… de même que les anciens, d'ailleurs, pour qui le sexe, loin d'être un objet d'infamie, une image d'impureté, était un Dieu!… Vois aussi comme tout l'art occidental y perd qu'on lui ait interdit les magnifiques expressions de l'amour. Chez nous, l'érotisme est pauvre, stupide et glaçant… il se présente toujours avec des allures tortueuses de péché, tandis qu'ici, il conserve toute l'ampleur vitale, toute la poésie hennissante, tout le grandiose frémissement de la nature… Mais toi, tu n'es qu'un amoureux d'Europe… une pauvre petite âme timide et frileuse, en qui la religion catholique a sottement inculqué la peur de la nature et la haine de l'amour… Elle a faussé, perverti en toi le sens de la vie…

— Chère Clara, objectai-je…, est-il donc naturel que vous recherchiez la volupté dans la pourriture et que vous meniez le troupeau de vos désirs s'exalter aux horribles spectacles de douleur et de mort?… N'est-ce point là, au contraire, une perversion de cette Nature dont vous invoquez le culte, pour excuser, peut-être, ce que vos sensualités ont de criminel et de monstrueux?…

— Non! fit Clara, vivement… puisque l'Amour et la Mort, c'est la même chose!… et puisque la pourriture, c'est l'éternelle résurrection de la Vie… Voyons…

Tout à coup, elle s'interrompit et me demanda :

— Mais, pourquoi me dis-tu cela?… Es-tu drôle!… Et, avec une moue charmante, elle ajouta :

— Est-ce ennuyeux que tu ne comprennes rien!… Comment ne sens-tu pas?… comment n'as-tu pas encore senti que c'est, je ne dis pas même dans l'amour, mais dans la luxure, qui est la perfection de l'amour, que toutes les facultés cérébrales de l'homme se révèlent et s'aiguisent… que c'est par la luxure, seule, que tu atteins au développement total de la personnalité?… Voyons… dans l'acte d'amour, n'as-tu donc jamais songé, par exemple, à commettre un beau crime?… c'est-à-dire à élever ton individu au-dessus de tout, enfin?… Et si tu n'y as pas songé, alors, pourquoi fais-tu l'amour?…

— Je n'ai pas la force de discuter, balbutiai-je… Et il me semble que je marche dans un cauchemar… Ce soleil… cette

foule… ces odeurs… et tes yeux… ah ! tes yeux de supplice et de volupté… et ta voix… et ton crime… tout cela m'effraie… tout cela me rend fou !…

Clara eut un petit rire moqueur.

— Pauvre mignon !… soupira-t-elle drôlement… Tu ne diras pas cela, ce soir, quand tu seras dans mes bras… et que je t'aimerai !…

La foule s'animait de plus en plus. Des bonzes, accroupis sous des ombrelles, étalaient de longues robes rouges autour d'eux, ainsi que des flaques de sang, frappaient sur des gongs, à coups frénétiques, et ils invectivaient grossièrement les passants qui, pour apaiser leurs malédictions, laissaient dévotement tomber, en des jattes de métal, de larges pièces de monnaie.

Clara m'emmena sous une tente toute brodée de fleurs de pêcher, me fit asseoir, près d'elle, sur une pile de coussins, et elle me dit, en me caressant le front de sa main électrique, de sa main donneuse d'oubli et verseuse d'ivresse :

— Mon Dieu !… que tout cela est long, chéri !… Chaque semaine, c'est la même chose… On n'en finit jamais d'ouvrir la porte… Pourquoi ne parles-tu pas ?… Est-ce que je te fais peur ?… Es-tu content d'être venu ?… Es-tu content que je te caresse, chère petite canaille adorée ?… Oh ! tes beaux yeux fatigués !… C'est la fièvre… et c'est moi aussi, dis ?… Dis que c'est moi ?… Veux-tu boire du thé ?… Veux-tu encore une pastille d'hamamélis ?…

— Je voudrais n'être plus ici !… Je voudrais dormir !…

— Dormir !… Que tu es étrange !… Oh ! tu vas voir, tout à l'heure, comme c'est beau !… comme c'est terrible !… Et quels extraordinaires… quels inconnus… quels merveilleux désirs cela vous fait entrer dans la chair !… Nous reviendrons par le fleuve, dans mon sampang… Et nous passerons la nuit dans un bateau de fleurs… Tu veux, pas ?…

Elle me donna sur les mains quelques légers coups d'éventail :

— Mais tu ne m'écoutes pas ?… Pourquoi ne m'écoutes-tu pas ?… Tu es pâle et tu es triste… Et, en vérité, tu ne m'écoutes pas du tout… Elle se pelotonna contre moi, tout contre moi, onduleuse et câline :

— Tu ne m'écoutes pas, vilain, reprit-elle… Et tu ne me caresses même pas!… caresse-moi donc, chéri!… Tâte comme mes seins sont froids et durs…

Et, d'une voix plus sourde, son regard dardant sur moi des flammes vertes, voluptueuse et cruelle, elle parla ainsi :

— Tiens!… il y a huit jours… j'ai vu une chose extraordinaire… Oh! cher amour, j'ai vu fouetter un homme, parce qu'il avait volé un poisson… Le juge avait déclaré simplement ceci : « Il ne faut pas toujours dire d'un homme qui porte un poisson à la main : c'est un pêcheur! » Et il avait condamné l'homme à mourir, sous les verges de fer… Pour un poisson, chéri!… Cela se passa dans le jardin des supplices… L'homme était, figure-toi, agenouillé sur la terre, et sa tête reposait sur une espèce de billot… un billot tout noir de sang ancien… L'homme avait le dos et les reins nus… un dos et des reins comme du vieil or!… J'arrivai juste au moment où un soldat, ayant empoigné sa natte qu'il avait très longue, la nouait à un anneau scellé à une dalle de pierre, dans le sol… Près du patient, un autre soldat faisait rougir, au feu d'une forge, une petite… une toute petite badine de fer… Et voici… Écoute-moi bien!… M'écoutes-tu?… Quand la badine était rouge, le soldat fouettait l'homme à tour de bras, sur les reins… La badine faisait : chuitt! dans l'air… et elle pénétrait, très avant, dans les muscles qui grésillaient et d'où s'élevait une petite vapeur roussâtre… comprends-tu?… Alors, le soldat laissait refroidir la badine dans les chairs qui se boursouflaient et se refermaient… puis, lorsqu'elle était froide, il l'arrachait violemment, d'un seul coup… avec de menus lambeaux saignants… Et l'homme poussait d'affreux cris de douleur… Puis le soldat recommençait… Il recommença quinze fois!… Et à moi, aussi, chère petite âme, il me semblait que la badine entrait, à chaque coup, dans mes reins… C'était atroce et très doux!

Comme je me taisais :

— C'était atroce et très doux, répéta-t-elle… Et si tu savais comme il était beau, cet homme… comme il était fort!… Des muscles pareils à ceux des statues… Embrasse-moi, cher amour… embrasse-moi donc!

Les prunelles de Clara s'étaient révulsées. Entre ses paupières mi-closes, je ne voyais plus que le blanc de ses yeux… Elle dit encore :

— Il ne bougeait pas… Cela faisait sur son dos comme des petites vagues… Oh ! tes lèvres !…

Après quelques secondes de silence, elle reprit :

— L'année dernière, avec Annie, j'ai vu quelque chose de bien plus étonnant… J'ai vu un homme qui avait violé sa mère et l'avait ensuite éventrée d'un coup de couteau. Il paraît, du reste, qu'il était fou… Il fut condamné au supplice de la caresse… Oui, mon chéri… Est-ce admirable ?… On ne permet pas aux étrangers d'assister à ce supplice qui, d'ailleurs, est très rare aujourd'hui… Mais nous avions donné de l'argent au gardien qui nous dissimula, derrière un paravent… Annie et moi, nous avons tout vu… Le fou — il n'avait pas l'air fou — était étendu sur une table très basse, les membres et le corps liés par de solides cordes… la bouche bâillonnée… de façon à ce qu'il ne pût faire un mouvement, ni pousser un cri… Une femme, pas belle, pas jeune, au masque grave, entièrement vêtue de noir, le bras nu cerclé d'un large anneau d'or, vint s'agenouiller auprès du fou… Elle empoigna sa verge… et elle officia… Oh ! chéri !… chéri !… Si tu avais vu !… Cela dura quatre heures… quatre heures, pense !… quatre heures de caresses effroyables et savantes, pendant lesquelles la main de la femme ne se ralentit pas une minute, pendant lesquelles son visage demeura froid et morne !… Le patient expira dans un jet de sang qui éclaboussa toute la face de la tourmenteuse… Jamais je n'ai rien vu de si atroce, et ce fut si atroce, mon chéri, qu'Annie et moi nous nous évanouîmes… Je pense toujours à cela !…

Avec un air de regret, elle ajouta :

— Cette femme avait, à l'un de ses doigts, un gros rubis qui, durant le supplice, allait et venait dans le soleil, comme une petite flamme rouge et dansante… Annie l'acheta… Je ne sais ce qu'il est devenu… Je voudrais bien l'avoir.

Clara se tut, l'esprit sans doute retourné aux impures et sanglantes images de cet abominable souvenir…

Quelques minutes après, il se fit dans les tentes et parmi la foule une rumeur. À travers mes paupières alourdies et qui, malgré moi, s'étaient presque fermées, à l'horreur de ce récit, je

vis des robes et des robes, et des ombrelles, et des éventails, et des visages heureux, et des visages maudits danser, tourbillonner, se précipiter… C'était comme une poussée de fleurs immenses, comme un tournoiement d'oiseaux féeriques…

— Les portes, cher petit cœur… s'écria Clara… les portes qu'on ouvre!… Viens… viens vite!… Et ne sois plus triste, ah! je t'en supplie!… Pense à toutes les belles choses que tu vas voir et que je t'ai dites!…

Je me soulevai… Et, me saisissant le bras, elle m'entraîna, avec elle, je ne sais où…

IV

La porte du bagne s'ouvrait sur un large couloir obscur. Du fond de ce couloir, mais de plus loin que le couloir, nous arrivaient assourdis, ouatés par la distance, des sons de cloche. Et les ayant entendus, Clara heureuse, battit des mains.

— Oh! cher amour!… La cloche!… La cloche!… Nous avons de la chance… Ne sois plus triste… ne sois plus malade, je t'en prie!…

On se pressait si furieusement, à l'entrée du bagne, que les agents de police avaient peine à mettre un peu d'ordre dans le tumulte. Caquetages, cris, étouffements, froissements d'étoffes, heurts d'ombrelles et d'éventails, ce fut dans cette mêlée que Clara se jeta résolument, plus exaltée d'avoir entendu cette cloche, dont je ne songeai pas à lui demander pourquoi elle sonnait ainsi et ce que signifiaient ses petits glas sourds, ses petits glas lointains, qui lui causaient tant de plaisir!…

— La cloche!… la cloche!… la cloche!… Viens!…

Mais nous n'avancions pas, malgré l'effort des boys, porteurs de paniers, qui, à grands coups de coude, tentaient de frayer un passage à leurs maîtresses. De longs portefaix, au masque grimaçant, affreusement maigres, la poitrine à nu et couturée sous leurs loques, tendaient en l'air, au-dessus des têtes, des corbeilles pleines de viande, où le soleil accélérait la décomposition et faisait éclore tout un fourmillement de vies larvaires. Spectres de crime et de famine, images de cauchemar et de tueries, démons ressuscités des plus lointaines, des plus terrifiantes légendes de la

Chine, j'en voyais, près de moi, dont un rire déchiquetait en scie la bouche aux dents laquées de bétel et se prolongeait jusqu'à la pointe de la barbiche, en torsions sinistres. D'autres s'injuriaient et se tiraient par la natte, cruellement; d'autres, avec des glissements de fauves, s'insinuaient dans la forêt humaine, fouillaient les poches, coupaient les bourses, happaient les bijoux et ils disparaissaient, emportant leur butin.

— La cloche!… la cloche!… répétait Clara.

— Mais quelle cloche?…

— Tu verras… C'est une surprise!…

Et les odeurs soulevées par la foule — odeurs de cabinets de toilette et d'abattoir mêlées, puanteurs des charognes et parfums des chairs vivantes m'affadissaient le cœur, me glaçaient la moelle. C'était en moi la même impression d'engourdissement léthargique que tant de fois j'avais ressentie dans les forêts de l'Annam, le soir, alors que les miasmes quittent les terreaux profonds et embusquent la mort derrière chaque fleur, derrière chaque feuille, derrière chaque brin d'herbe. En même temps, pressé, bousculé de tous les côtés, et la respiration me manquant presque, j'allais enfin défaillir.

— Clara!… Clara!… appelai-je.

Elle me fit respirer des sels, dont la puissance cordiale me ranima un peu. Elle était, elle, libre, très joyeuse au milieu de cette foule dont elle humait les odeurs, dont elle subissait les plus répugnantes étreintes avec une sorte de volupté pâmée. Elle tendait son corps — tout son corps svelte et vibrant — aux brutalités, aux coups, aux déchirements. Sa peau, si blanche, se colorait de rose ardent; ses yeux avaient un éclat noyé de joie sexuelle; ses lèvres se gonflaient, tels de durs bourgeons prêts à fleurir… Elle me dit encore, avec une sorte de pitié railleuse :

— Ah! petite femme… petite femme… petite femme!… Vous ne serez jamais qu'une petite femme de rien du tout!…

Au sortir de l'éblouissante, de l'aveuglante lumière du soleil, le couloir où, enfin, nous parvînmes, me sembla, tout d'abord, plein de ténèbres. Puis, les ténèbres peu à peu s'effaçant, je pus me rendre compte du lieu où je me trouvais.

Le couloir était vaste, éclairé d'en haut par un vitrage qui ne laissait passer à travers l'opacité du verre qu'une lumière atténuée de vélarium. Une sensation de fraîcheur humide, presque

de froid m'enveloppa tout entier, comme d'une caresse de source. Les murs suintaient, ainsi que des parois de grottes souterraines. Sous mes pieds brûlés par les cailloux de la plaine, le sable, dont les dalles du couloir étaient semées, avait la douceur molle des dunes, près de la mer… J'aspirai l'air largement, à pleins poumons. Clara me dit :

— Tu vois comme on est gentil pour les forçats, ici… Du moins, ils sont au frais.

— Mais où sont-ils?… demandai-je… À droite et à gauche, je ne vois que des murs!

Clara sourit.

— Comme tu es curieux!… Te voilà maintenant plus impatient que moi!… Attends… attends un peu!…. Tout à l'heure, mon chéri… Tiens!… Elle s'était arrêtée et me désignait un point vague du couloir, l'œil plus brillant, les narines battantes, l'oreille tendue aux bruits, comme une chevrette aux écoutes dans la forêt.

— Entends-tu?… Ce sont eux!… Entends-tu?…

Alors, par-delà les rumeurs de la foule qui envahissait le couloir, par-delà les voix bourdonnantes, je perçus des cris, des plaintes sourdes, des traînements de chaînes, des respirations haletantes comme des forges, d'étranges et prolongés rauquements de fauves. Cela semblait venir des profondeurs de la muraille, de dessous la terre… des abîmes mêmes de la mort… on ne savait d'où…

— Entends-tu?… reprit Clara. Ce sont eux… tu vas les voir tout de suite… avançons! Prends mon bras… Regarde bien… Ce sont eux!… Ce sont eux!…

Nous nous remîmes à marcher, suivis du boy attentif aux gestes de sa maîtresse. Et l'affreuse odeur de cadavre nous accompagnait aussi, ne nous lâchait plus, augmentée d'autres odeurs dont l'âcreté ammoniacale nous piquait les yeux et la gorge.

La cloche sonnait toujours, là-bas… là-bas… lente et douce, étouffée, pareille à la plainte d'un agonisant. Clara répéta pour la troisième fois :

— Oh! cette cloche!… Il meurt… il meurt, mon chéri… nous le verrons peut-être!

Tout à coup, je sentis ses doigts m'entrer nerveusement dans la peau.

— Mon chéri!… mon chéri!… À ta droite!… Quelle horreur!… Vivement, je tournai la tête… L'infernal défilé commençait.

À droite, c'étaient, dans le mur, de vastes cellules, ou plutôt de vastes cages fermées par des barreaux et séparées l'une de l'autre par d'épaisses cloisons de pierre. Les dix premières étaient occupées, chacune, par dix condamnés; et, toutes les dix, elles répétaient le même spectacle. Le col serré dans un carcan si large qu'il était impossible de voir les corps, on eût dit d'effrayantes, de vivantes têtes de décapités posées sur des tables. Accroupis parmi leurs ordures, les mains et les pieds enchaînés, ils ne pouvaient s'étendre, ni se coucher, ni jamais se reposer. Le moindre mouvement, en déplaçant le carcan autour de leur gorge à vif et de leur nuque saignante, leur faisait pousser des hurlements de souffrance, auxquels se mêlaient d'atroces insultes pour nous et des supplications aux dieux, tour à tour.

J'étais muet d'épouvante.

Légère, avec de jolis frissons et d'exquis gestes, Clara piqua dans le panier du boy quelques menus morceaux de viande qu'elle lança gracieusement à travers les barreaux dans la cage. Les dix têtes, simultanément, oscillèrent sur les carcans balancés; simultanément les vingt prunelles, exorbitées, jetèrent sur la viande des regards rouges, des regards de terreur et de faim… Puis, un même cri de douleur sortit des dix bouches tordues… Et conscients de leur impuissance, les condamnés ne bougèrent plus. Ils restèrent la tête légèrement inclinée et comme prête à rouler sur la déclivité du carcan, les traits de leur face décharnée et blême convulsés dans une grimace rigide, dans une sorte d'immobile ricanement.

— Ils ne peuvent pas manger, expliqua Clara… Ils ne peuvent pas atteindre la viande… Dame!… avec ces machines-là, ça se comprend… Au fond, ça n'est pas très neuf… C'est le supplice de Tantale, décuplé par l'horreur de l'imagination chinoise… Hein?… crois-tu, tout de même, qu'il y a des gens malheureux?…

Elle lança encore, à travers les barreaux, un menu morceau de charogne qui, tombant sur le coin d'un des carcans, lui imprima

un léger mouvement d'oscillation… De sourds grognements répondirent à ce geste : une haine plus féroce et plus désespérée s'alluma, en même temps, dans les vingt prunelles… Instinctivement, Clara recula :

— Tu vois… poursuivit-elle sur un ton moins assuré… ça les amuse que je leur donne de la viande… ça leur fait passer un petit moment à ces pauvres diables… ça leur procure un peu d'illusion… Avançons… avançons !

Nous passâmes lentement devant les dix cages. Des femmes arrêtées poussaient des cris ou riaient aux éclats, ou bien se livraient à des mimiques passionnées. Je vis une Russe, très blonde, au regard blanc et froid, tendre aux suppliciés, du bout de son ombrelle, un ignoble débris verdâtre qu'elle avançait et retirait tour à tour. Et rétractant leurs lèvres, découvrant leurs crocs comme des chiens furieux, avec des expressions d'affamement qui n'avaient plus rien d'humain, ils essayaient de happer la nourriture qui, toujours, fuyait de leurs bouches, gluantes de bave. Des curieuses suivaient toutes les péripéties de ce jeu cruel, d'un air attentif et réjoui.

— Quelles grues ! fit Clara, sérieusement indignée… Vraiment, il y a des femmes qui ne respectent rien. C'est honteux !…

Je demandai :

— Quels crimes ces êtres ont-ils donc commis, pour de telles tortures ?

Elle répondit, distraitement :

— Je ne sais pas, moi… Aucun, peut-être, ou peu de chose, sans doute… De menus vols chez des marchands, je suppose… D'ailleurs, ce ne sont que des gens du peuple… des rôdeurs du port… des vagabonds… des pauvres !… Ils ne m'intéressent pas beaucoup… Mais il y en a d'autres… Tu vas voir mon poète, tout à l'heure… Oui, j'ai un préféré ici… et justement il est poète !… Comme c'est drôle, pas ?… Ah ! mais, c'est un grand poète, tu sais !… Il a fait une satire admirable contre un prince qui avait volé le trésor… Et il déteste les Anglais… Il y a deux ans, un soir, on l'avait amené chez moi… Il chantait des choses délicieuses… Mais c'est dans la satire surtout qu'il était merveilleux… Tu vas le voir. C'est le plus beau… À moins qu'il ne soit mort déjà !… Dame ! avec ce régime, il n'y aurait rien d'étonnant… Ce qui me fait de la peine, surtout, c'est qu'il ne me reconnaît plus… Je lui

parle… je lui chante ses poèmes… Et il ne les reconnaît pas non plus… C'est horrible, vraiment, pas?… Bah! c'est drôle aussi, après tout…

Elle essayait d'être gaie… Mais sa gaieté sonnait faux… son visage était grave… Ses narines battaient plus vite… Elle s'appuyait à mon bras, plus lourdement, et je sentais courir des frissons tout le long de son corps…

Je remarquai alors que, dans le mur de gauche, en face de chaque cellule, étaient creusées des niches profondes. Ces niches contenaient des bois peints et sculptés qui représentaient, avec cet effroyable réalisme particulier à l'art de l'Extrême-Orient, tous les genres de torture en usage dans la Chine : scènes de décollation, de strangulation, d'écorchement et de dépècement des chairs…, imaginations démoniaques et mathématiques, qui poussent, jusqu'à un raffinement inconnu de nos cruautés occidentales, pourtant si inventives, la science du supplice. Musée de l'épouvante et du désespoir, où rien n'avait été oublié de la férocité humaine et qui, sans cesse, à toutes les minutes du jour, rappelait par des images précises, aux forçats, la mort savante à laquelle les destinaient leurs bourreaux.

— Ne regarde pas ça!… me dit Clara avec une moue de mépris. Ça n'est que des bois peints, mon amour… Regarde par ici, où c'est vrai… Tiens!… Justement, le voilà, mon poète!…

Et, brusquement, elle s'arrêta devant la cage. Pâle, décharnée, sabrée de rictus squelettaires, les pommettes crevant la peau mangée de gangrène, la mâchoire à nu sous le retroussis tumescent des lèvres, une face était collée contre les barreaux, où deux mains longues, osseuses, et pareilles à des pattes sèches d'oiseau, s'agrippaient. Cette face, de laquelle toute trace d'humanité avait pour jamais disparu, ces yeux sanglants, et ces mains, devenues des griffes galeuses, me firent peur… Je me rejetai en arrière d'un mouvement instinctif, pour ne point sentir sur ma peau le souffle empesté de cette bouche, pour éviter la blessure de ces griffes… Mais Clara me ramena, vivement, devant la cage. Au fond de la cage, dans une ombre de terreur, cinq êtres vivants, qui avaient été autrefois des hommes, marchaient, marchaient, tournaient, tournaient, le torse nu, le crâne noir de meurtrissures sanguinolentes. Haletant, aboyant, hurlant, ils tentaient vainement d'ébranler, par de rudes poussées, la pierre solide de la

cloison… Puis, ils recommençaient à marcher et à tourner, avec des souplesses de fauves et des obscénités de singes… Un large volet transversal cachait le bas de leurs corps et, du plancher invisible de la cellule, montait une odeur suffocante et mortelle.

— Bonjour, poète!… dit Clara, s'adressant à la Face… Je suis gentille, pas? Je suis venue te voir encore une fois, pauvre cher homme!… Me reconnais-tu aujourd'hui?… Non?… Pourquoi ne me reconnais-tu pas?… Je suis belle, pourtant, et je t'ai aimé tout un soir!…

La Face ne bougea pas. Ses yeux ne quittaient point la corbeille de viande que portait le boy… Et de sa gorge sortait un bruit rauque d'animal.

— Tu as faim?… poursuivit Clara… Je te donnerai à manger… Pour toi, j'ai choisi les meilleurs morceaux du marché… Mais auparavant, veux-tu que je récite ton poème : Les trois amies?… Veux-tu?… Cela te fera plaisir de l'entendre.

Et elle récita.

J'ai trois amies.
La première a l'esprit mobile comme une feuille de bambou.
Son humeur légère et folâtre est pareille à la fleur plumeuse
[de l'eulalie.
Son œil ressemble au lotus,
Et sa gorge est aussi ferme que le cédrat.
Ses cheveux, tressés en une seule natte, retombent sur ses épaules d'or,
[ainsi que de noirs serpents.
Sa voix a la douceur du miel des montagnes.
Ses hanches sont minces et flexibles.
Ses cuisses ont la rondeur de la tige lisse du bananier.
Sa démarche est celle du jeune éléphant en gaieté.
Elle aime le plaisir, sait le faire naître, et le varier!…
J'ai trois amies.

Clara s'interrompit :

— Tu ne te souviens pas? demanda-t-elle. Est-ce donc que tu n'aimes plus ma voix?

La Face n'avait pas bougé… Elle semblait ne pas entendre. Ses regards dévoraient toujours l'horrible corbeille, et sa langue claquait dans la bouche, mouillée de salive.

— Allons, fit Clara… Écoute encore!… Et tu mangeras, puisque tu as si faim!

Et elle reprit d'une voix lente et rythmée :

J'ai trois amies.
La seconde a une abondante chevelure qui brille et se déroule [en longues guirlandes de soie.
Son regard troublerait le Dieu d'amour
Et ferait rougir les bergeronnettes.
Le corps de cette femme gracieuse serpente comme une liane d'or,
Ses pendants d'oreilles sont chargés de pierreries,
Comme est ornée de givre, par un matin de gelée et de soleil, une fleur.
Ses vêtements sont des jardins d'été
Et des temples, un jour de fête.
Et ses seins, durs et rebondis, luisent ainsi qu'une couple de vases d'or, [remplis de liqueurs enivrantes et de grisants parfums.
J'ai trois amies.

— Ouah! ouah! aboya la Face, tandis que dans la cage, marchant, marchant, tournant, tournant, les cinq autres condamnés répétaient le sinistre aboiement.

Clara continua :

J'ai trois amies.
Les cheveux de la troisième sont nattés et roulés sur sa tête.
Et jamais ils n'ont connu la douceur des huiles parfumées.
Sa face qui exprime la passion est difforme.
Son corps est pareil à celui d'un porc.
On la dirait toujours en colère.
Toujours elle gronde et grogne.
Ses seins et son ventre exhalent l'odeur du poisson.
Elle est malpropre en toute sa personne.
Elle mange de tout et boit à l'excès.
Ses yeux ternes sont toujours chassieux.
Et son lit est plus répugnant que le nid de la huppe.
Et c'est celle-là que j'aime.
Et celle-là je l'aime parce qu'il y a quelque chose de plus [mystérieusement attirant que la beauté : c'est la pourriture.

La pourriture en qui réside la chaleur éternelle de la vie.
En qui s'élabore l'éternel renouvellement des métamorphoses!
J'ai trois amies…

Le poème était terminé. Clara se tut.

Les yeux avidement fixés sur la corbeille, la Face n'avait pas cessé d'aboyer durant la récitation de la dernière strophe.

Alors, s'adressant à moi, tristement, Clara dit :

— Tu vois… Il ne se souvient plus de rien!… Il a perdu la mémoire de ses vers, comme de mon visage… Et cette bouche que j'ai baisée ne connaît plus la parole des hommes!… Est-ce inouï, vraiment!

Elle choisit parmi la viande du panier le meilleur, le plus gros morceau et, le buste joliment cambré, elle le tendit, du bout de sa fourche, à la Face décharnée dont les yeux luirent comme deux petites braises.

— Mange, pauvre poète! dit-elle. Mange, va!

Avec des mouvements de bête affamée, le poète saisit dans ses griffes l'horrible morceau puant et le porta à sa mâchoire où je le vis, un instant, qui pendait, pareil à une ordure de la rue, entre les crocs d'un chien… Mais aussitôt, dans la cage ébranlée, il y eut des rugissements, des bondissements. Ce ne furent plus que des torses nus, mêlés, soudés l'un à l'autre, étreints par de longs bras maigres, déchirés par des mâchoires; et des griffes… et des faces tordues s'arrachant la viande!… Et je ne vis plus rien… Et j'entendis les bruits de luttes, au fond de la cage, des poitrines haletantes et sifflantes, des souffles rauques, des chutes de corps, des piétinements de chair, des craquements d'os, des chocs mous de tuerie… des râles!… De temps en temps, au-dessus du volet, une face apparaissait, la proie aux dents, et disparaissait… Des abois encore… des râles toujours… et presque le silence… puis rien!…

Clara s'était collée contre moi, toute frémissante.

— Ah! mon chéri!… mon chéri!…

Je lui criai :

— Jette-leur donc toute la viande… Tu vois bien qu'ils se tuent!

Elle m'étreignait, m'enlaçait.

— Embrasse-moi. Caresse-moi… C'est horrible!… c'est trop horrible!…

Et, se haussant jusqu'à mes lèvres, elle me dit, dans un baiser féroce :

— On n'entend plus rien… Ils sont morts!… Crois-tu donc qu'ils soient tous morts?…

Quand nous relevâmes les yeux vers la cage, une Face pâle, décharnée et toute sanglante était collée derrière les barreaux et nous regardait fixement, presque orgueilleusement… Un lambeau de viande coulait de ses lèvres, parmi des filaments de bave pourprée. Sa poitrine haletait.

Clara applaudit, et sa voix tremblait encore.

— C'est lui!… C'est mon poète!… C'est le plus fort!…

Elle lui jeta toute la viande du panier, et, la gorge serrée :

— J'étouffe un peu, dit-elle… Et toi aussi, tu es tout pâle, mon amour… Allons respirer un peu d'air au Jardin des supplices…

De légères gouttes de sueur perlaient à son front. Elle les essuya, et, se tournant vers le poète, elle dit, en accompagnant ses paroles d'un menu geste de sa main dégantée :

— Je suis contente que tu aies été le plus fort, aujourd'hui!… Mange!… mange!… Je reviendrai te voir… Adieu.

Elle congédia le boy, devenu inutile. Nous suivîmes le milieu du couloir d'un pas pressé, malgré l'encombrement de la foule, évitant de regarder à droite et à gauche.

La cloche sonnait toujours… Mais ses vibrations diminuaient, diminuaient jusqu'à n'être plus qu'un souffle de brise, une toute petite plainte d'enfant, étouffée, derrière un rideau.

— Pourquoi cette cloche?… D'où vient cette cloche?… questionnai-je.

— Comment?… Tu ne sais pas?… Mais c'est la cloche du Jardin des supplices!… Figure-toi… On ligote un patient… et on le dépose sous la cloche… Et l'on sonne à toute volée, jusqu'à ce que les vibrations l'aient tué!… Et quand vient la mort, on sonne doucement, doucement, pour qu'elle ne vienne pas trop vite, comme là-bas!… Entends-tu?…

J'allais parler, mais Clara me ferma la bouche, avec son éventail déployé :

— Non… tais-toi!… ne dis rien!… Et écoute, mon amour!… Et pense à l'effroyable mort que ce doit être, ces vibrations sous la cloche… Et viens avec moi… Et ne dis plus rien, ne dis plus rien…

Quand nous sortîmes du couloir, la cloche n'était plus qu'un chant d'insecte… un bruissement d'ailes, à peine perceptible, dans le lointain.

V

Le Jardin des supplices occupe au centre de la Prison un immense espace en quadrilatère, fermé par des murs dont on ne voit plus la pierre, que couvre un épais revêtement d'arbustes sarmenteux et de plantes grimpantes. Il fut créé vers le milieu du siècle dernier par Li-Pé-Hang, surintendant des jardins impériaux, le plus savant botaniste qu'ait eu la Chine. On peut consulter, dans les collections du Musée Guimet, maints ouvrages qui consacrent sa gloire et de très curieuses estampes où sont relatés ses plus illustres travaux. Les admirables jardins de Kiew — les seuls qui nous contentent en Europe — lui doivent beaucoup, au point de vue technique, et aussi au point de vue de l'ornementation florale et de l'architecture paysagiste. Mais ils sont loin encore de la beauté pure des modèles chinois. Selon les dires de Clara, il leur manque cette attraction de haut goût qu'on y ait mêlé les supplices à l'horticulture, le sang aux fleurs.

Le sol, de sable et de cailloux, comme toute cette plaine stérile, fut défoncé profondément et refait avec de la terre vierge, apportée, à grands frais, de l'autre rive du fleuve. On conte que plus de trente mille coolies périrent de la fièvre dans les terrassements gigantesques qui durèrent vingt-deux années. Il s'en faut que ces hécatombes aient été inutiles. Mélangés au sol, comme un fumier — car on les enfouissait sur place —, les morts l'engraissèrent de leurs décompositions lentes, et pourtant, nulle part, même au cœur des plus fantastiques forêts tropi-

cales, il n'existait une terre plus riche en humus naturel. Son extraordinaire force de végétation, loin qu'elle se soit épuisée à la longue, s'active encore aujourd'hui des ordures des prisonniers, du sang des suppliciés, de tous les débris organiques que dépose la foule chaque semaine et qui, précieusement recueillis, habilement travaillés avec les cadavres quotidiens dans des pourrissoirs spéciaux, forment un puissant *compost* dont les plantes sont voraces et qui les rend plus vigoureuses et plus belles. Des dérivations de la rivière, ingénieusement distribuées à travers le jardin, y entretiennent, selon le besoin des cultures, une fraîcheur humide, permanente, en même temps qu'elles servent à remplir des bassins et des canaux, dont l'eau se renouvelle sans cesse, et où l'on conserve des formes zoologiques presque disparues, entre autres le fameux poisson à six bosses, chanté par Yu-Sin et par notre compatriote, le poète Robert de Montesquiou.

Les Chinois sont des jardiniers incomparables, bien supérieurs à nos grossiers horticulteurs qui ne pensent qu'à détruire la beauté des plantes par d'irrespectueuses pratiques et de criminelles hybridations. Ceux-là sont de véritables malfaiteurs et je ne puis concevoir qu'on n'ait pas encore, au nom de la vie universelle, édicté des lois pénales très sévères contre eux. Il me serait même agréable qu'on les guillotinât sans pitié, de préférence à ces pâles assassins dont le « selectionnisme » social est plutôt louable et généreux, puisque, la plupart du temps, il ne vise que des vieilles femmes très laides, et de très ignobles bourgeois, lesquels sont un outrage perpétuel à la vie. Outre qu'ils ont poussé l'infamie jusqu'à déformer la grâce émouvante et si jolie des fleurs simples, nos jardiniers ont osé cette plaisanterie dégradante de donner à la fragilité des roses, au rayonnement stellaire des clématites, à la gloire firmamentale des delphiniums, au mystère héraldique des iris, à la pudeur des violettes, des noms de vieux généraux et de politiciens déshonorés. Il n'est point rare de rencontrer dans nos parterres un iris, par exemple, baptisé : *Le général Archinard*!… Il est des narcisses — des narcisses! — qui se dénomment grotesquement : *Le Triomphe du Président Félix Faure*; des roses trémières qui, sans protester, acceptent l'appellation ridicule de : *Deuil de Monsieur Thiers*; des violettes, de timides, frileuses et exquises violettes à qui les noms du général Skobeleff et de l'amiral Avellan n'ont pas semblé d'injurieux

sobriquets!… Les fleurs, toute beauté, toute lumière et toute joie… toute caresse aussi, évoquant les moustaches grognonnes et les lourdes basanes d'un soldat, ou bien le toupet parlementaire d'un ministre!… Les fleurs affichant des opinions politiques, servant à diffuser les propagandes électorales!… À quelles aberrations, à quelles déchéances intellectuelles peuvent bien correspondre de pareils blasphèmes, et de tels attentats à la divinité des choses? S'il était possible qu'un être assez dénué d'âme éprouvât de la haine pour les fleurs, les jardiniers européens et, en particulier, les jardiniers français, eussent justifié ce paradoxe, inconcevablement sacrilège!…

Parfaits artistes et poètes ingénus, les Chinois ont pieusement conservé l'amour et le culte dévot des fleurs : l'une des très rares, des plus lointaines traditions qui aient survécu à leur décadence. Et, comme il faut bien distinguer les fleurs l'une de l'autre, ils leur ont attribué des analogies gracieuses, des images de rêve, des noms de pureté ou de volupté qui perpétuent et harmonisent dans notre esprit les sensations de charme doux ou de violente ivresse qu'elles nous apportent… C'est ainsi que telles pivoines, leurs fleurs préférées, les Chinois les saluent, selon leur forme et leur couleur, de ces noms délicieux, qui sont, chacun, tout un poème et tout un roman : *La jeune fille qui offre ses seins,* ou : *L'eau qui dort sous la lune,* ou : *Le Soleil dans la forêt,* ou : *Le premier désir de la Vierge couchée,* ou *Ma robe n'est plus toute blanche parce qu'en la déchirant le Fils du Ciel y a laissé un peu de sang rose*; ou bien encore, celle-ci : *J'ai joui de mon ami dans le jardin.*

Et Clara, qui me contait ces choses gentilles, s'écriait, indignée, en frappant le sol de ses petits pieds, chaussés de peau jaune :

— Et on les traite de magots, de sauvages, ces divins poètes qui appellent leurs fleurs : *J'ai joui de mon ami dans le jardin!…*

Les Chinois ont raison d'être fiers du Jardin des Supplices, le plus complètement beau, peut-être, de toute la Chine, où, pourtant, il en est de merveilleux. Là, sont réunies les essences les plus rares de leur flore, les plus délicates, comme les plus robustes, celles qui viennent des névés de la montagne, celles qui croissent dans l'ardente fournaise des plaines, celles aussi, mystérieuses et farouches, qui se dissimulent au plus impénétrable des forêts et

auxquelles les superstitions populaires prêtent des âmes de génies malfaisants. Depuis le palétuvier jusqu'à l'azalée saxatile, la violette cornue et biflore jusqu'au népenthès distillatoire, l'hibiscus volubile jusqu'à l'hélianthe stolonifère, depuis l'androsace, invisible dans sa fissure de roc, jusqu'aux lianes les plus follement enlaçantes, chaque espèce est représentée par des spécimens nombreux qui, gorgés de nourritures organiques et traités selon les rites par de savants jardiniers, prennent des développements anormaux, des colorations dont nous avons peine, sous nos climats moroses et dans nos jardins sans génie, à imaginer la prodigieuse intensité.

Un vaste bassin que traverse l'arc d'un pont de bois, peint en vert vif, marque le milieu du jardin au creux d'un vallonnement où aboutissent quantité d'allées sinueuses et de sentes fleuries d'un dessin souple et d'une harmonieuse ondulation. Des nymphéas, des nélumbiums animent l'eau de leurs feuilles processionnelles et de leurs corolles errantes jaunes, mauves, blanches, roses, pourprées; des touffes d'iris dressent leurs hampes fines, au haut desquelles semblent percher d'étranges oiseaux symboliques, des butomes panachés, des cypérus, pareils à des chevelures, des luzules géantes, mêlent leurs feuillages disparates aux inflorescences phalliformes et vulvoïdes des plus stupéfiantes aroïdées. Par une combinaison géniale, sur les bords du bassin, entre les scolopendres godronnés, les trolles et les inules, des glycines artistement taillées s'élèvent et se penchent, en voûte, au-dessus de l'eau qui reflète le bleu de leurs grappes retombantes et balancées. Et des grues, en manteau gris perle, aux aigrettes soyeuses, aux caroncules écarlates, des hérons blancs, des cigognes blanches à nuque bleue de la Mandchourie, promènent parmi l'herbe haute leur grâce indolente et leur majesté sacerdotale.

Ici et là, sur des éminences de terre et de rocs rouges tapissés de fougères naines, d'androsaces, de saxifrages et d'arbustes rampants, de sveltes et gracieux kiosques lancent, au-dessus des bambous et des cedrèles, le cône pointu de leurs toits ramagés d'or et les délicates nervures de leurs charpentes dont les extrémités s'incurvent et se retroussent dans un mouvement hardi. Le long des pentes, les espèces pullulent épimèdes issant d'entre les

pierres, avec leurs fleurs graciles, remuantes et voletantes comme des insectes; hémérocalles orangées offrant aux sphinx leur calice d'un jour, œnothères blancs, leur coupe d'une heure; opuntias charnus, éomecons, morées, et des nappes, des coulées, des ruissellements de primevères, ces primevères de la Chine, si abondamment polymorphes et dont nous n'avons, dans nos serres, que des images appauvries; et tant de formes charmantes et bizarres, et tant de couleurs fondues!… Et tout autour des kiosques, entre des fuites de pelouses, dans des perspectives frissonnantes, c'est comme une pluie rose, mauve, blanche, un fourmillement nuancé, une palpitation nacrée, carnée, lactée, et si tendre et si changeante qu'il est impossible d'en rendre avec des mots la douceur infinie, la poésie inexprimablement édénique.

Comment avions-nous été transportés là?… Je n'en savais rien… Sous la poussée de Clara, une porte, soudain, s'était ouverte dans le mur du sombre couloir. Et, soudain, comme sous la baguette d'une fée, ç'avait été en moi une irruption de clarté céleste et devant moi des horizons, des horizons!

Je regardais, ébloui; ébloui de la lumière plus douce, du ciel plus clément, ébloui même des grandes ombres bleues que les arbres, mollement, allongeaient sur l'herbe, ainsi que de paresseux tapis; ébloui de la féerie mouvante des fleurs, des planches de pivoines que de légers abris de roseaux préservaient de l'ardeur mortelle du soleil… Non loin de nous, sur l'une de ces pelouses, un appareil d'arrosage pulvérisait de l'eau dans laquelle se jouaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, à travers laquelle les gazons et les fleurs prenaient des translucidités de pierres précieuses.

Je regardais avidement, sans jamais me lasser. Et je ne voyais alors aucun de ces détails que je recomposai plus tard; je ne voyais qu'un ensemble de mystères et de beautés dont je ne cherchais pas à m'expliquer la brusque et consolante apparition. Je ne me demandais même pas, non plus, si c'était de la réalité qui m'entourait ou bien du rêve… Je ne me demandais rien… je ne pensais à rien… je ne disais rien… Clara parlait, parlait… Sans doute, elle me racontait encore des histoires et des histoires… Je ne l'écoutais pas, et je ne la sentais pas, non plus, près de moi. En

ce moment, sa présence, près de moi, m'était si lointaine ! Si lointaine aussi sa voix…, et tellement inconnue !…

Enfin, peu à peu, je repris possession de moi-même, de mes souvenirs, de la réalité des choses, et je compris pourquoi et comment j'étais là…

Au sortir de l'enfer, encore tout blême de la terreur de ces faces de damnés, les narines encore toutes remplies de cette odeur de pourriture et de mort, les oreilles vibrant encore aux hurlements de la torture, le spectacle de ce jardin me fut une détente subite : après avoir été comme une exaltation inconsciente, comme une irréelle ascension de tout mon être vers les éblouissements d'un pays de rêve… Avec délices, j'aspirai, à pleines gorgées, l'air nouveau que tant de fins et mols arômes imprégnaient… C'était l'indicible joie du réveil, après l'oppressant cauchemar… Je savourai cette ineffable impression de délivrance de quelqu'un, enterré vivant dans un épouvantable ossuaire, et qui vient d'en soulever la pierre et de renaître, au soleil, avec sa chair intacte, ses organes libres, son âme toute neuve…

Un banc, fait de troncs de bambous, se trouvait là, près de moi, à l'ombre d'un immense frêne dont les feuilles pourpres, étincelant dans la lumière, donnaient l'illusion d'un dôme de rubis… Je m'y assis, ou plutôt, je m'y laissai tomber, car la joie de toute cette vie splendide me faisait presque défaillir, maintenant, d'une volupté ignorée.

Et je vis, à ma gauche, gardien de pierre de ce jardin, un Buddha, accroupi sur une roche, qui montrait sa face tranquille, sa face de Bonté souveraine, toute baignée d'azur et de soleil. Des jonchées de fleurs, des corbeilles de fruits couvraient le socle du monument d'offrandes propitiatoires et parfumées. Une jeune fille, en robe jaune, se haussait jusqu'au front de l'exorable dieu, qu'elle couronnait pieusement de lotus et de cypripèdes… Des hirondelles voletaient autour, en poussant de petits cris joyeux… Alors, je songeai — avec quel religieux enthousiasme, avec quelle adoration mystique ! — à la vie sublime de celui qui, bien avant notre Christ, avait prêché aux hommes la pureté, le renoncement et l'amour…

Mais, penchée sur moi comme le péché, Clara, la bouche rouge et pareille à la fleur de cydoine, Clara, les yeux verts, du

vert grisâtre qu'ont les jeunes fruits de l'amandier, ne tarda pas à me ramener à la réalité, et elle me dit, en me désignant dans un grand geste le jardin :

— Vois, mon amour, comme les Chinois sont de merveilleux artistes et comme ils savent rendre la nature complice de leurs raffinements de cruauté!… En notre affreuse Europe qui, depuis si longtemps, ignore ce que c'est que la beauté, on supplicie secrètement au fond des geôles, ou sur les places publiques, parmi d'ignobles foules avinées… Ici, c'est parmi les fleurs, parmi l'enchantement prodigieux et le prodigieux silence de toutes les fleurs, que se dressent les instruments de torture et de mort, les pals, les gibets et les croix… Tu vas les voir, tout à l'heure, si intimement mêlés aux splendeurs de cette orgie florale, aux harmonies de cette nature unique et magique, qu'ils semblent, en quelque sorte, faire corps avec elle, être les fleurs miraculeuses de ce sol et de cette lumière…

Et, comme je n'avais pu réprimer un geste d'impatience :

— Bête! fit Clara… petite bête qui ne comprend rien!… Le front barré d'une ombre dure, elle continua :

— Voyons!… Étant triste, ou malade, as-tu, quelquefois, passé dans une fête?… Alors tu as senti combien ta tristesse s'irritait, s'exaspérait, comme d'une offense, à la joie des visages, à la beauté des choses… C'est une impression intolérable… Pense à ce que cela doit être pour le patient qui va mourir dans les supplices… Songe combien la torture se multiplie dans sa chair et dans son âme de tout le resplendissement qui l'environne… et combien l'agonie s'y fait plus atroce, plus désespérément atroce, cher petit cœur!…

— Je songeais à l'amour, répliquai-je sur un ton de reproche… Et voilà que vous me parlez encore, que vous me parlez toujours de supplices!…

— Sans doute!… puisque c'est la même chose…

Elle était restée près de moi, debout, ses mains sur mon épaule. Et l'ombre rouge du frêne l'enveloppait comme d'une lueur de feu… Elle s'assit sur le banc, et elle poursuivit :

— Et puisqu'il y a des supplices partout où il y a des hommes… Je n'y peux rien, mon bébé, et je tâche de m'en accommoder et de m'en réjouir, car le sang est un précieux adjuvant de la volupté… C'est le vin de l'amour…

Elle traça, dans le sable, du bout de son ombrelle, quelques figures, naïvement indécentes, et elle dit :

— Je suis sûre que tu crois les Chinois plus féroces que nous ?… Mais non… mais non !… Nous, les Anglais ?… Ah ! parlons-en !… Et vous, les Français ?… Dans votre Algérie, aux confins du désert, j'ai vu ceci… Un jour, des soldats capturèrent des Arabes… de pauvres Arabes qui n'avaient pas commis d'autre crime que de fuir les brutalités de leurs conquérants… Le colonel ordonna qu'ils fussent mis à mort sur-le-champ, sans enquête, ni procès… Et voici ce qui arriva… Ils étaient trente… on creusa trente trous dans le sable, et on les y enterra jusqu'au col, nus, la tête rase, au soleil de midi… Afin qu'ils ne mourussent pas trop vite… on les arrosait, de temps en temps, comme des choux… Au bout d'une demi-heure, les paupières s'étaient gonflées… les yeux sortaient de l'orbite… les langues tuméfiées emplissaient les bouches, affreusement ouvertes… et la peau craquait, se rissolait sur les crânes… C'était sans grâce, je t'assure, et même sans terreur, ces trente têtes mortes, hors du sol, et semblables à d'informes cailloux !… Et nous ?… C'est pire encore !… Ah ! je me rappelle l'étrange sensation que j'éprouvai quand, à Kandy, l'ancienne et morne capitale de Ceylan, je gravis les marches du temple où les Anglais égorgèrent, stupidement, sans supplices, les petits princes Modéliars que les légendes nous montrent si charmants, pareils à ces icônes chinoises, d'un art si merveilleux, d'une grâce si hiératiquement calme et pure, avec leur nimbe d'or et leurs longues mains jointes… Je sentis qu'il s'était accompli là… sur ces marches sacrées, non encore lavées de ce sang par quatre-vingts ans de possession violente, quelque chose de plus horrible qu'un massacre humain ; la destruction d'une précieuse, émouvante, innocente beauté… Dans cette Inde agonisante et toujours mystérieuse, à chaque pas que l'on fait sur le sol ancestral, les traces de cette double barbarie européenne demeurent… Les boulevards de Calcutta, les fraîches villas himalayennes de Dardjilling, les tribades de Bénarès, les fastueux hôtels des traitants de Bombay n'ont pu effacer l'impression de deuil et de mort que laissent partout l'atrocité du massacre sans art, et le vandalisme et la destruction bête… Ils l'accentuent, au contraire… En n'importe quels endroits où elle parut, la civilisation montre cette face gémellée de sang stérile et

de ruines à jamais mortes… Elle peut dire comme Attila : « L'herbe ne croît plus où mon cheval a passé. »… Regarde ici, devant toi, autour de toi… Il n'est pas un grain de sable qui n'ait été baigné de sang… et ce grain de sable lui-même, qu'est-il sinon de la poussière de mort ?… Mais comme ce sang est généreux et féconde cette poussière !… Regarde… l'herbe est grasse… les fleurs pullulent… et l'amour est partout !…

Le visage de Clara s'était ennobli… Une mélancolie très douce atténuait la barre d'ombre de son front, voilait les flammes vertes de ses yeux… Elle reprit :

— Ah ! que la petite ville morte de Kandy me sembla triste et poignante ce jour-là !… Dans la chaleur torride, un lourd silence planait, avec les vautours, sur elle… Quelques Hindous sortaient du temple où ils avaient porté des fleurs au Buddha… La douceur profonde de leurs regards, la noblesse de leur front, la faiblesse souffrante de leur corps, consumé par la fièvre, la lenteur biblique de leur démarche, tout cela m'émut jusques au fond des entrailles… Ils semblaient en exil, sur la terre natale, près de leur Dieu si doux, enchaîné et gardé par les cipayes… Et, dans leurs prunelles noires, il n'y avait plus rien de terrestre… plus rien qu'un rêve de libération corporelle, l'attente des nirvanas pleins de lumière… Je ne sais quel respect humain me retint de m'agenouiller devant ces douloureux, ces vénérables pères de ma race, de ma race parricide… Je me contentai de les saluer humblement… Mais ils passèrent sans me voir… sans voir mon salut… sans voir les larmes de mes yeux… et l'émotion filiale qui me gonflait le cœur… Et quand ils eurent passé, je sentis que je haïssais l'Europe, d'une haine qui ne s'éteindrait jamais…

S'interrompant, tout d'un coup, elle me demanda :

— Mais je t'ennuie, dis ? Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout cela… Ça n'a aucun rapport… Je suis folle !…

— Non… non… chère Clara, répondis-je en lui baisant les mains… Je vous aime, au contraire, de me parler ainsi… Parlez-moi toujours ainsi !… Elle continua :

— Après avoir visité le temple, pauvre et nu, qu'un gong décore à l'entrée, seul vestige des richesses anciennes, après avoir respiré l'odeur des fleurs dont l'image du Buddha était toute jonchée, je remontai mélancoliquement vers la ville… Elle était déserte… Évocation grotesque et sinistre du progrès occidental,

un pasteur — seul être humain — y rôdait, rasant les murs, une fleur de lotus au bec… Sous cet aveuglant soleil, il avait conservé, comme dans les brumes métropolitaines, son caricatural uniforme de *clergyman,* feutre noir et mou, longue redingote noire à col droit et crasseux, pantalon noir, retombant, en vrilles crapuleuses, sur de massives chaussures de roulier… Ce costume revêche de prédicant s'accompagnait d'une ombrelle blanche, sorte de *punka* portatif et dérisoire, unique concession faite par le cuistre aux mœurs locales et au soleil de l'Inde que les Anglais n'ont pu, jusqu'ici, transformer en brouillard de suie. Et je songeai, non sans irritation, qu'on ne peut faire un pas, de l'équateur au pôle, sans se heurter à cette face louche, à ces yeux rapaces, à ces mains crochues, à cette bouche immonde qui, sur les divinités charmantes et les mythes adorables des religions-enfants, va soufflant, avec l'odeur du gin cuvé, l'effroi des versets de la Bible.

Elle s'anima. Ses yeux exprimaient une haine généreuse que je ne leur connaissais pas. Oubliant ce lieu où nous étions, ses enthousiasmes criminels de tout à l'heure et ses exaltations sanglantes, elle dit :

— Partout où il y a du sang versé à légitimer, des pirateries à consacrer, des violations à bénir, de hideux commerces à protéger, on est sûr de le voir, ce Tartuffe britannique, poursuivre, sous prétexte de prosélytisme religieux ou d'étude scientifique, l'œuvre de la conquête abominable. Son ombre astucieuse et féroce se profile sur la désolation des peuples vaincus, accolée à celle du soldat égorgeur et du Shylock rançonnier. Dans les forêts vierges, où l'Européen est plus justement redouté que le tigre, au seuil de l'humble paillote dévastée, entre les cases incendiées, il apparaît, après le massacre, comme, les soirs de bataille, l'écumeur d'armée qui vient détrousser les morts. Digne pendant, d'ailleurs, de son concurrent, le missionnaire catholique qui, lui aussi, apporte la civilisation au bout des torches, à la pointe des sabres et des baïonnettes… Hélas!… la Chine est envahie, rongée par ces deux fléaux… Dans quelques années, il ne restera plus rien de ce pays merveilleux, où j'aime tant à vivre!…

Tout à coup, elle se leva, et poussant un cri :

— Et la cloche, mon amour!… On n'entend plus la cloche… Ah! mon Dieu… il sera mort!… Pendant que nous étions là, à causer, on l'aura, sans doute, conduit au charnier… Et nous ne le verrons pas!… C'est de ta faute, aussi…

Elle m'obligea à me lever du banc…

— Vite!… vite! chéri!…

— Rien ne nous presse, ma chère Clara… Nous verrons toujours assez d'horreurs… Parle-moi encore comme tu me parlais il y a une seconde où j'aimais tant ta voix, où j'aimais tant tes yeux!

Elle s'impatienta :

— Vite!… vite!… Tu ne sais pas ce que tu dis!…

Ses yeux étaient redevenus durs, sa voix haletante, sa bouche impérieusement cruelle et sensuelle… Il me sembla que le Buddha lui-même tordait, maintenant, dans un mauvais soleil, une face ricanante de bourreau… Et j'aperçus la jeune fille aux offrandes qui s'éloignait, dans une allée, entre des pelouses, là-bas… Sa robe jaune était toute menue, légère et brillante, comme une fleur de narcisse.

L'allée où nous marchions était bordée de pêchers, de cerisiers, de cognassiers, d'amandiers, les uns nains et taillés selon des formes bizarres, les autres, libres, en touffes, et poussant dans tous les sens leurs longues branches, chargées de fleurs. Un petit pommier dont le bois, les feuilles et les fleurs étaient d'un rouge vif, imitait la forme d'un vase pansu. Je remarquai aussi un arbre admirable, qu'on appelle le poirier à feuilles de bouleau. Il s'élevait en pyramide parfaitement droite, à la hauteur de six mètres, et, de la base très large au sommet en cône pointu, il était tellement couvert de fleurs qu'on ne voyait ni ses feuilles, ni ses branches. D'innombrables pétales ne cessaient de se détacher, alors que d'autres s'ouvraient, et ils voletaient autour de la pyramide, et ils tombaient lentement sur les allées et les pelouses qu'ils couvraient d'une blancheur de neige. Et l'air, au loin, s'imprégnait de subtiles odeurs d'églantine et de réséda. Puis, nous longeâmes des massifs d'arbustes que décoraient, avec les deutzias parviflores, aux larges corymbes rosés, ces jolies ligustrines de Pékin, au feuillage velu, aux grandes panicules plumeuses de fleurs blanches, poudrées de soufre.

C'était, à chaque pas, une joie nouvelle, une surprise des yeux qui me faisait pousser des cris d'admiration. Ici, une vigne dont j'avais remarqué, dans les montagnes de l'Annam, les larges feuilles blondes, irrégulièrement échancrées et dentelées, aussi dentelées, aussi échancrées, aussi larges que les feuilles du ricin, enlaçait de ses ventouses un immense arbre mort, montait jusqu'au faîte du branchage et, de là, retombait en cataracte, en avalanche, protégeant toute une flore d'ombre qui s'épanouissait à la base entre les nefs, les colonnades et les niches formées par ses sarments croulants. Là, un stéphanandre exhibait son feuillage paradoxal, précieusement ouvré comme un cloisonné et dont je m'émerveillais qu'il passât par toute sorte de colorations, depuis le vert paon jusqu'au bleu d'acier, le rose tendre jusqu'au pourpre barbare, le jaune clair jusqu'à l'ocre brun. Tout près, un groupe de viburnums gigantesques, aussi hauts que des chênes, agitaient de grosses boules neigeuses à la pointe de chaque rameau.

De place en place, agenouillés dans l'herbe, ou perchés sur des échelles rouge, des jardiniers faisaient courir des clématites sur de fines armatures de bambous; d'autres enroulaient des ipomées, des calystégies sur de longs et minces tuteurs de bois noir… Et, partout, dans les pelouses, les lis élevaient leurs tiges, prêtes à fleurir.

Arbres, arbustes, massifs, plantes isolées ou groupées, il semblait tout d'abord qu'ils eussent poussé là au hasard du germe, sans méthode, sans culture, sans autre volonté que la nature, sans autre caprice que la vie. Erreur. L'emplacement de chaque végétal avait été, au contraire, laborieusement étudié et choisi, soit pour que les couleurs et les formes se complétassent, se fissent mieux valoir l'une par l'autre, soit pour ménager des plans, des fuites aériennes, des perspectives florales et multiplier les sensations, en combinant les décors. La plus humble des fleurs, de même que l'arbre le plus géant, concourait, par sa position même, à une harmonie inflexible, à un ensemble d'art, dont l'effet était d'autant plus émouvant qu'il ne sentait ni le travail géométrique, ni l'effort décoratif.

Tout, aussi, semblait avoir été disposé, par la munificence de la nature, pour le triomphe des pivoines.

Sur les pentes douces, semées, en guise de gazon, d'aspérules odorantes et de crucianelles roses, du rose passé des vieilles soies, des pivoines, des champs de pivoines arborescentes déroulaient de somptueux tapis. Près de nous, il y en avait d'isolées, qui nous tendaient d'immenses calices rouges, noirs, cuivrés, orangés, pourprés. D'autres, idéalement pures, offraient les plus virginales nuances du rose et du blanc. Réunies en foule chatoyante, ou bien solitaires au bord de l'allée, méditatives au pied des arbres, amoureuses le long des massifs, les pivoines étaient bien réellement les fées, les reines miraculeuses de ce miraculeux jardin.

Partout où le regard se posait, il rencontrait une pivoine. Sur les ponts de pierre, entièrement recouverts de plantes saxatiles et qui, de leurs arches audacieuses, relient les masses de rochers et font communiquer entre eux les kiosques, les pivoines passaient, pareilles à une foule en fête. Leur procession brillante ascensionnait les tertres, autour desquels montent, se croisent, s'enchevêtrent les allées et les sentes que bordent de menus fusains argentés et des troènes taillés en haies. J'admirai un monticule où, sur des murs très bas, très blancs, construits en colimaçon, s'étendaient, protégées par des nattes, les plus précieuses espèces de pivoines, que d'habiles artistes avaient assouplies aux formes multiples de l'espalier. Dans l'intervalle de ces murs, des pivoines immémoriales, en boule sur de hautes tiges nues, s'espaçaient, dans des caisses carrées. Et le sommet se couronnait de touffes épaisses, de libres buissons de la plante sacrée dont la floraison, si éphémère en Europe, se succède ici durant toutes les saisons. Et, à ma droite, à ma gauche, toutes proches de moi, ou bien perdues dans les perspectives lointaines, c'étaient encore, c'étaient toujours des pivoines, des pivoines, des pivoines…

Clara s'était remise à marcher très vite, presque insensible à cette beauté ; elle marchait, le front barré d'une ombre dure, les prunelles ardentes… On eût dit qu'elle allait, emportée par une force de destruction… Elle parlait, et je ne l'entendais pas, ou si peu ! Les mots de « mort, de charme, de torture, d'amour » qui, sans cesse, tombaient de ses lèvres, ne me semblaient plus qu'un écho lointain, une toute petite voix de cloche à peine perceptible

là-bas, là-bas, et fondue dans la gloire, dans le triomphe, dans la volupté sereine et grandiose de cette éblouissante vie.

Clara marchait, marchait, et je marchais près d'elle, et partout, c'étaient, avec les surprises nouvelles des pivoines, des arbustes de rêve ou de folie, des fusains bleus, des houx aux violentes panachures, des magnolias gaufrés, frisés, des cèdres nains qui s'ébouriffaient comme des chevelures, des aralias, et de hautes graminées, des eulalies géantes dont les feuilles en ruban retombent et ondulent, pareilles à des peaux de serpents, lamées d'or. C'étaient aussi des essences tropicales, des arbres inconnus sur le tronc desquels se balançaient d'impures orchidées; le banian de l'Inde, qui s'enracine dans le sol par ses branches multipliantes; d'immenses musas et, sous l'abri de leurs feuilles, des fleurs comme des insectes, comme des oiseaux, tel le féerique strelitzia, dont les pétales jaunes sont des ailes, et qu'anime un vol perpétuel.

Tout à coup, Clara s'arrêta, comme si un bras invisible se fût posé sur elle, brutalement.

Inquiète, nerveuse, les narines battantes, ainsi qu'une biche qui vient de flairer dans le vent l'odeur du mâle, elle huma l'air autour d'elle. Un frémissement, que je connaissais pour être l'avant-coureur du spasme, parcourut tout son corps. Ses lèvres devinrent instantanément plus rouges et gonflées.

— As-tu senti?… fit-elle d'une voix brève et sourde.

— Je sens l'arôme des pivoines qui emplit le jardin… répondis-je. Elle frappa la terre de son pied impatient :

— Ce n'est pas cela!… Tu n'as pas senti?… Rappelle-toi!…

Et, ses narines encore plus ouvertes, ses yeux plus brillants, elle dit :

— Cela sent, comme quand je t'aime!…

Alors, vivement, elle se pencha sur une plante, un thalictre qui, au bord de l'allée, dressait une longue tige fine, branchue, rigide, d'un violet clair. Chaque rameau axillaire sortait d'une gaine ivoirine en forme de sexe et se terminait par une grappe de toutes petites fleurs, serrées l'une contre l'autre et couvertes de pollen…

— C'est elle!… c'est elle!… Oh! mon chéri!…

En effet, une odeur puissante, phosphatée, une odeur de semence humaine montait de cette plante… Clara cueillit la tige,

me força à en respirer l'étrange odeur, puis, me barbouillant le visage de pollen :

— Oh ! chéri… chéri !… fit-elle… la belle plante !… Et comme elle me grise !… Comme elle m'affole !… Est-ce curieux qu'il y ait des plantes qui sentent l'amour ?… Pourquoi, dis ?… Tu ne sais pas ?… Eh bien, je le sais, moi… Pourquoi y aurait-il tant de fleurs qui ressemblent à des sexes, si ce n'est pas parce que la nature ne cesse de crier aux êtres vivants par toutes ses formes et par tous ses parfums : « Aimez-vous !… aimez-vous !… faites comme les fleurs… Il n'y a que l'amour !… » Dis-le aussi qu'il n'y a que l'amour. Oh ! dites-le vite, cher petit cochon adoré…

Elle continua de humer l'odeur du thalictre et d'en mâchonner la grappe, dont le pollen se collait à ses lèvres. Et brusquement, elle déclara :

— J'en veux dans le jardin… j'en veux dans ma chambre… dans le kiosque… dans toute la maison… Sens, petit cœur, sens !… Une simple plante… est-ce admirable !… Et maintenant, viens… viens !… Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard… à la cloche !…

Avec une moue, qui était comique et tragique, tout ensemble, elle dit encore :

— Pourquoi aussi t'es-tu attardé là-bas, sur ce banc ?… Et toutes ces fleurs !… Ne les regarde pas… ne les regarde plus… Tu les verras mieux après… après avoir vu souffrir, après avoir vu mourir. Tu verras comme elles sont plus belles, quelle ardente passion exaspère leurs parfums !… Sens encore, mon chéri… et viens… Et prends mes seins… Comme ils sont durs !… Leurs pointes s'irritent à la soie de ma robe… on dirait d'un fer chaud qui les brûle… C'est délicieux… Viens donc…

Elle se mit à courir, le visage tout jaune de pollen, la tige de thalictre entre les dents…

Clara ne voulut pas s'arrêter devant une autre image de Buddha dont la face crispée et mangée par le temps se tordait dans le soleil. Une femme lui offrait des branches de cydoine, et ces fleurs me semblèrent de petits cœurs d'enfant… Au détour d'une allée, nous croisâmes, portée par deux hommes, une civière sur laquelle se mouvait une sorte de paquet de chair sanglante, une sorte d'être humain, dont la peau, coupée en lanières,

traînait sur le sol, comme des guenilles. Bien qu'il fût impossible de reconnaître le moindre vestige d'humanité dans cette plaie hideuse qui, pourtant, avait été un homme, on sentait que, par un prodige, cela respirait encore. Et des gouttes rouges, des traînées de sang marquaient l'allée.

Clara cueillit deux fleurs de pivoine et les déposa sur la civière, silencieusement, d'une main tremblante. Les porteurs découvrirent, dans un sourire de brute, leurs gencives noires et leurs dents laquées… et, quand la civière eut passé :

— Ah! ah!… Je vois la cloche… dit Clara… je vois la cloche…

Et, tout autour de nous, et tout autour de la civière qui s'éloignait, c'était comme une pluie rose, mauve et blanche, un fourmillement nuancé, une palpitation carnée, lactée, nacrée, et si tendre et si changeante, qu'il est impossible d'en rendre, avec des mots, la douceur infinie et le charme inexprimablement édénique…

VI

Nous laissâmes l'allée circulaire sur laquelle s'embranchent d'autres allées sinuant vers le centre, et qui longe un talus, planté d'une quantité d'arbustes rares et précieux, et nous prîmes une petite sente qui, dans une dépression du terrain, aboutissait directement à la cloche. Sentes et allées étaient sablées de brique pulvérisée qui donne au vert des pelouses et des feuillages une extraordinaire intensité et comme une transparence d'émeraude sous la lumière d'un lustre. À droite, des pelouses fleuries; à gauche, des arbustes encore. Acers roses, frottés d'argent pâle, d'or vif, de bronze ou de cuivre rouge; mahonias dont les feuilles de cuir mordoré ont la largeur des palmes du cocotier; éleagnus qui semblent avoir été enduits de laques polychromes; pyrus, poudrés de mica; lauriers sur lesquels miroitent et papillotent les mille facettes d'un cristal irisé; caladiums dont les nervures de vieil or sertissent des soies brodées et des dentelles roses; thuyas bleus, mauves, argentés, panachés de jaunes malades, d'orangés vénéneux; tamarix blonds, tamarix verts, tamarix rouges, dont les branche flottent et ondulent dans l'air, pareilles à de menues algues dans la mer; cotonniers dont les houppes s'envolent et voyagent sans cesse à travers l'atmosphère; salix et l'essaim joyeux de leurs graines ailées; clérodendrons étalant ainsi que des parasols leurs larges ombrelles incarnadines… Entre ces arbustes, dans les parties ensoleillées, des anémones, des renoncules, des heucheras se mêlaient au gazon; dans les parties ombrées se montraient d'étranges cryptogames, des mousses

couvertes de minuscules fleurettes blanches, et des lichens semblables à des agglomérations de polypes, à des masses madréporiques. C'était un enchantement perpétuel.

Et, de cet enchantement floral, se dressaient des échafauds, des appareils de crucifixion, des gibets aux enluminures violentes, des potences toutes noires au sommet desquelles ricanaient d'affreux masques de démons; hautes potences pour la strangulation simple, gibets plus bas et machinés pour le dépècement des chairs. Sur les fûts de ces colonnes de supplice, par un raffinement diabolique, des calystégies pubescentes, des ipomées de la Daourie, des lophospermes, des coloquintes enroulaient leurs fleurs, parmi celles des clématites et des atragènes… Des oiseaux y vocalisaient leurs chansons d'amour…

Au pied d'un de ces gibets, fleuri comme une colonne de terrasselo, un tourmenteur, assis, sa trousse entre les jambes, nettoyait de fins instruments d'acier avec des chiffons de soie; sa robe était couverte d'éclaboussures de sang; ses mains semblaient gantées de rouge. Autour de lui, comme autour d'une charogne, bourdonnaient et tourbillonnaient des essaims de mouches… Mais, dans ce milieu de fleurs et de parfums, cela n'était ni répugnant, ni terrible. On eût dit, sur sa robe, une pluie de pétales tombés d'un cognassier voisin… Il avait, d'ailleurs, un ventre pacifique et débonnaire… Son visage, au repos, exprimait de la bonhomie, de la jovialité même; la jovialité d'un chirurgien qui vient de réussir une opération difficile… Comme nous passions près de lui, il leva ses yeux vers nous, et nous salua poliment.

Clara lui adressa la parole en anglais.

— Il est vraiment fâcheux que vous ne soyez pas venus une heure plus tôt, dit ce brave homme… Vous auriez vu quelque chose de très beau… et qu'on ne voit pas tous les jours… Un travail extraordinaire, milady!… J'ai retaillé un homme, des pieds à la tête, après lui avoir enlevé toute la peau… Il était si mal bâti!… Ha!… ha!… ha!…

Son ventre, secoué par le rire, s'enflait et se vidait, tour à tour, avec des bruits sourds de borborygme. Un tic nerveux lui faisait remonter la fente de la bouche jusqu'au zygome, en même temps que, par le même mouvement, les paupières, s'abaissant, allaient rejoindre l'extrémité des lèvres, parmi des plis gras de la peau. Et

c'était une grimace — une multitude de grimaces qui donnaient à son visage une expression de cruauté comique et macabre. Clara demanda :

— C'est lui, sans doute, que nous avons rencontré sur une civière, tout à l'heure ?

— Ah ! vous l'avez rencontré ?… cria le bonhomme flatté… Eh bien, qu'en dites-vous ?…

— Quelle horreur !… fit Clara d'une voix tranquille, qui démentait le dégoût de son exclamation.

Alors le bourreau expliqua :

— C'était un misérable coolie du port… rien du tout, milady… Certes, il ne méritait pas l'honneur d'un si beau travail… Il avait, paraît-il, volé un sac de riz à des Anglais… nos chers et bons amis les Anglais… Quand je lui eus enlevé la peau et qu'elle ne tenait plus à ses épaules que par deux petites boutonnières… je l'obligeai à marcher, milady… Ha !… ha !… ha !… La bonne idée, vraiment !… C'était à se tordre les côtes… On eût dit qu'il avait sur le corps, comment appelez-vous cette chose ?… Ah ! oui ma foi !… un mac-farlane ?… Jamais il n'avait été si bien vêtu, le chien, ni par un plus parfait tailleur… Mais il avait les os si durs que j'y ai ébréché ma scie… cette belle scie que voilà.

Un petit morceau blanchâtre et graisseux était resté entre les dents de la scie… Il le fit sauter d'un coup d'ongle et l'envoya se perdre dans le gazon, parmi les fleurettes…

— C'est de la moelle, milady !… fit le joyeux bonhomme… Il n'y en a pas pour cher…

Et, hochant la tête, il ajouta :

— Il n'y en a pas souvent pour cher… car nous travaillons, presque toujours, dans le bas peuple…

Puis, d'un air de tranquille satisfaction :

— Hier, ma foi… ce fut très curieux… D'un homme j'ai fait une femme… Hé !… hé !… hé !… C'était à s'y méprendre… Et je m'y suis mépris, pour voir… Demain, si les génies veulent bien m'accorder la grâce que j'aie une femme, à ce gibet… j'en ferai un homme… C'est moins facile !… Ha !… ha !…

Sous l'effort d'un nouveau rire, son triple menton, les bourrelets de son cou, et son ventre tremblèrent comme de la gélatine… Une seule ligne rouge et arquée reliait alors le coin gauche

de sa bouche à la commissure de ses paupières droites, au milieu des bouffissures et des rigoles par où coulaient de minces filets de sueur et des larmes de rire.

Il introduisit la scie nettoyée et luisante dans la trousse qu'il referma. La boîte en était charmante et d'un laque admirable : un vol d'oies sauvages, au-dessus d'un étang nocturne où la lune argentait les lotus et les iris.

À ce moment, l'ombre du gibet mit sur le corps du tourmenteur une barre transversale et violacée.

— Voyez-vous, milady, continua le bavard bonhomme, notre métier, de même que nos belles potiches, nos belles soies brodées, nos beaux laques, se perd de plus en plus… Nous ne savons plus, aujourd'hui, ce que c'est réellement que le supplice… Bien que je m'efforce à en conserver les traditions véritables… je suis débordé… et je ne puis, à moi tout seul, arrêter sa décadence… Que voulez-vous? Les bourreaux, on les recrute, maintenant, on ne sait où!… Plus d'examens, plus de concours… C'est la faveur seule, la protection qui décident des choix… Et quels choix, si vous saviez!… C'est honteux!… Autrefois on ne confiait ces importantes fonctions qu'à d'authentiques savants, à des gens de mérite, qui connaissaient parfaitement l'anatomie du corps humain, qui avaient des diplômes, de l'expérience, ou du génie naturel… Aujourd'hui, va te faire fiche! Le moindre cordonnier peut prétendre à remplir ces places honorables et difficiles… Plus de hiérarchie, plus de traditions! Tout s'en va… Nous vivons dans une époque de désorganisation… Il y a en Chine, milady, quelque chose de pourri…

Il soupira profondément et, nous montrant ses mains toutes rouges, puis la trousse qui brillait, dans l'herbe à côté de lui :

— Et pourtant, je m'emploie de mon mieux, comme vous avez pu voir, à relever notre prestige aboli… Car je suis un vieux conservateur, moi… un nationaliste intransigeant… et je répugne à toutes ces pratiques, à toutes ces modes nouvelles que, sous prétexte de civilisation, nous apportent les Européens, et en particulier les Anglais… Je ne voudrais pas médire des Anglais, milady… Ce sont de braves gens, et fort respectables… Mais, il faut l'avouer, leur influence sur nos mœurs a été désastreuse… Chaque jour ils enlèvent à notre Chine son caractère

exceptionnel… Au seul point de vue du supplice, milady, ils nous ont fait beaucoup de tort… beaucoup de tort… C'est grand dommage!…

— Ils s'y connaissent, pourtant!… interrompit Clara, que ce reproche blessa dans son amour-propre national, car elle voulait bien se montrer sévère envers ses compatriotes qu'elle détestait, mais elle entendait les faire respecter par les autres.

Le tortionnaire haussa les épaules et, sous l'empire du tic nerveux, il en arriva à composer sur son visage la grimace la plus impérieusement comique qui se pût voir sur un visage humain. Et, pendant que nous avions grand-peine, malgré l'horreur, à retenir nos rires, il déclara péremptoirement :

— Non, milady, ils ne s'y connaissent pas du tout… Sous ce rapport, ce sont de vrais sauvages… Voyons, dans les Indes — ne parlons que des Indes — quel travail grossier et sans art!… Et comme ils ont bêtement — oui, bêtement — gaspillé la mort!…

Il joignit ses mains sanglantes, comme pour une prière, leva ses yeux vers le ciel et, d'une voix où semblaient pleurer tant de regrets :

— Quand on songe, milady, s'écria-t-il, à toutes les choses admirables qu'ils avaient à faire là-bas… et qu'ils n'ont pas faites… et qu'ils ne feront jamais!… C'est impardonnable…

— Ça, par exemple! protesta Clara… vous ne savez pas ce que vous dites…

— Que les génies m'emportent, si je mens!… s'exclama le gros bonhomme.

Et, d'une voix plus lente, avec des gestes didactiques, il professa :

— En supplice, comme en toutes choses, les Anglais ne sont pas des artistes… Toutes les qualités que vous voudrez, milady, mais pas celle-là… non, non, non.

— Allons donc!… Ils ont fait pleurer toute l'humanité!…

— Mais, milady… très mal… rectifia le bourreau… C'est que l'art ne consiste pas à tuer beaucoup… à égorger, massacrer, exterminer, en bloc, les hommes… C'est trop facile, vraiment… L'art, milady, consiste à savoir tuer, selon des rites de beauté dont nous autres Chinois connaissons seuls le secret divin… Savoir tuer!… Rien n'est plus rare, et tout est là… Savoir tuer!… C'est-à-dire travailler la chair humaine, comme un sculpteur sa

glaise ou son morceau d'ivoire… en tirer toute la somme, tous les prodiges de souffrance qu'elle recèle au fond de ses ténèbres et de ses mystères… Voilà!… Il y faut de la science, de la variété, de l'élégance, de l'invention… du génie, enfin… Mais, tout se perd aujourd'hui… Le snobisme occidental qui nous envahit, les cuirassés, les canons à tir rapide, les fusils à longue portée, l'électricité, les explosifs… que sais-je?… tout ce qui rend la mort collective, administrative et bureaucratique… toutes les saletés de votre progrès, enfin… détruisent peu à peu nos belles traditions du passé… Il n'y a qu'ici, dans ce jardin, où elles soient encore conservées tant bien que mal… où nous essayons du moins de les maintenir tant bien que mal… Que de difficultés!… que d'entraves!… que de luttes continuelles, si vous saviez!… Hélas! je sens que ça n'est plus pour longtemps… Nous sommes vaincus par les médiocres… Et c'est l'esprit bourgeois qui triomphe partout…

Sa physionomie eut alors une singulière expression de mélancolie et d'orgueil, tout ensemble, en même temps que ses gestes révélèrent une profonde lassitude.

— Et pourtant, dit-il, moi qui vous parle, milady… je ne suis pas le premier venu, certes… Je puis me vanter d'avoir, toute ma vie, travaillé avec désintéressement à la gloire de notre grand Empire… J'ai toujours été — et de beaucoup — le premier, dans les concours de tortures… J'ai inventé — croyez-moi — des choses véritablement sublimes, d'admirables supplices qui, dans un autre temps et sous une autre dynastie, m'eussent valu la fortune et l'immortalité… Eh bien, c'est à peine si l'on fait attention à moi… Je ne suis pas compris… Disons le mot : on me méprise… Que voulez-vous?… Aujourd'hui le génie ne compte pour rien… personne n'y accorde plus le moindre mérite… C'est décourageant. Je vous assure!… Pauvre Chine, jadis si artiste, si grandement illustre!… Ah! je crains bien qu'elle ne soit mûre pour la conquête!…

D'un geste pessimiste et navré, il prit Clara à témoin de cette décadence, et ses grimaces furent quelque chose d'intraduisible…

— Enfin, voyons, milady!… Est-ce pas à pleurer?… C'est moi qui avais inventé le supplice du rat. Que les génies me rongent le foie et me tordent les testicules, si ce n'est pas moi!… Ah!

milady, un supplice extraordinaire, je vous jure… Originalité, pittoresque, psychologie, science de la douleur, il avait tout pour lui… Et, par-dessus le marché, il était infiniment comique… Il s'inspirait de cette vieille gaieté chinoise, si fort oubliée, de nos jours… Ah ! comme il eût excité la verve plaisante de tout le monde !… quelle ressource pour les conversations languissantes !… Eh bien, ils y ont renoncé… Pour mieux dire, ils n'en ont pas voulu… Et cependant, les trois essais que nous en fîmes devant les juges avaient eu un succès colossal.

Comme nous n'avions pas l'air de le plaindre, que ses récriminations de vieil employé nous agaçaient plutôt, le bourreau répéta, en appuyant sur le mot :

— Colossal… co-los-sal !…

— Qu'est-ce que c'est que ce supplice du rat ?… demanda mon amie… Et comment se fait-il que je ne le connaisse point ?

— Un chef-d'œuvre, milady… un pur chef-d'œuvre !… affirma d'une voix retentissante le gros homme dont le corps flasque se tassa davantage dans l'herbe.

— J'entends bien… mais encore ?

— Un chef-d'œuvre, en vérité !… Et vous voyez… vous ne le connaissez point… personne ne le connaît… Quelle pitié !… Comment voulez-vous que je ne sois pas humilié ?…

— Pouvez-vous nous le décrire ?…

— Si je le puis ?… Mais parfaitement oui, je le puis… Je vais vous l'expliquer, et vous jugerez… Suivez-moi bien…

Et le gros homme, avec des gestes précis qui dessinaient, dans l'air, des formes, parla ainsi :

— Vous prenez un condamné, charmante milady, un condamné, ou tout autre personnage — car il n'est pas nécessaire, pour la réussite de mon supplice, que le patient soit condamné à n'importe quoi — vous prenez un homme, autant que possible, jeune, fort, et dont les muscles soient bien résistants… en vertu de ce principe que plus il y a force, plus il y a lutte, plus il y a lutte, plus il y a douleur !… Bon… Vous le déshabillez… Bon… Et, quand il est tout nu — n'est-ce pas, milady ? — vous le faites s'agenouiller, le dos courbé, sur la terre, où vous le maintenez par des chaînes, rivées à des colliers de fer qui lui serrent la nuque, les poignets, les jarrets et les chevilles… Bon ! je ne sais si je me fais bien comprendre ?… Vous mettez alors, dans

un grand pot percé, au fond, d'un petit trou — un pot de fleurs, milady ! — vous mettez un très gros rat, qu'il convient d'avoir privé de nourriture, pendant deux jours, afin d'exciter sa férocité… Et ce pot, habité par ce rat, vous l'appliquez hermétiquement, comme une énorme ventouse, sur les fesses du condamné, au moyen de solides courroies, attachées à une ceinture de cuir, qui lui entoure les reins… Ah ! ah ! ça se dessine !…

Il nous regarda, malicieusement, du coin de ses paupières rabattues, afin de juger de l'effet que ses paroles produisaient sur nous…

— Et alors ?… fit Clara, simplement.

— Alors, milady, vous introduisez, dans le petit trou du pot — devinez quoi ?

— Est-ce que je sais, moi ?…

Le bonhomme se frotta les mains, sourit affreusement, et il reprit :

— Vous introduisez une tige de fer, rougie au feu d'une forge… d'une forge portative qui est là, près de vous… Et, quand la tige de fer est introduite, que se passe-t-il ?… Ah ! ah ! ah !… Imaginez vous-même ce qui doit se passer, milady ?…

— Mais allez donc, vieux bavard !… ordonna mon amie dont les petits pieds colères trépignaient le sable de l'allée…

— Là !… là !… calma le prolixe tourmenteur… Un peu de patience, milady… Et procédons avec méthode, s'il vous plaît… Donc, vous introduisez, dans le trou du pot, une tige de fer, rougie au feu d'une forge… Le rat veut fuir la brûlure de la tige et son éclaboussante lumière… Il s'affole, cabriole, saute et bondit, tourne sur les parois du pot, rampe et galope sur les fesses de l'homme, qu'il chatouille d'abord et qu'ensuite il déchire de ses pattes, et mord de ses dents aiguës… cherchant une issue, à travers les chairs fouillées et sanglantes… Mais, il n'y a pas d'issue… ou, du moins, dans les premières minutes de l'affolement, le rat ne trouve pas d'issue… Et la tige de fer, manœuvrée avec habileté et lenteur, se rapproche toujours du rat… le menace… lui roussit le poil… Que dites-vous de ce prélude ?

Il respira, quelques secondes, et, posément, avec autorité, il enseigna :

— Le grand mérite, en ceci, est qu'il faut savoir prolonger cette opération initiale le plus qu'on peut, car les lois de la physiologie nous apprennent qu'il n'est rien de plus horrible que la combinaison sur une chair humaine des chatouillements et des morsures… Il peut même arriver que le patient en devienne fou… Il hurle et se démène… son corps, resté libre dans l'intervalle des colliers de fer, palpite, se soulève, se tord, secoué par de douloureux frissons… Mais les membres sont maintenus solidement par les chaînes… le pot, par les courroies… Et les mouvements du condamné ne font qu'augmenter la fureur du rat, à laquelle, bientôt, vient s'ajouter la griserie du sang… C'est sublime, milady!…

— Et enfin?… fit, d'une voix brève et tremblée, Clara qui avait légèrement pâli.

Le bourreau claqua de la langue et il poursuivit :

— Enfin — car je vois que vous êtes pressée de connaître le dénouement de cette admirable et joviale histoire — enfin… sous la menace de la tige rougie et grâce à l'excitation de quelques brûlures opportunes, le rat finit par trouver une issue… une issue naturelle, milady… et combien ignoble!… Ah!… ah!… ah!…

— Quelle horreur!… cria Clara.

— Ah! vous voyez… Je ne vous le fais pas dire… Et je suis fier de l'intérêt que vous prenez à mon supplice… Mais attendez… Le rat pénètre, par où vous savez… dans le corps de l'homme… en élargissant de ses pattes et de ses dents… le terrier… Ah!… ah!… ah!… le terrier qu'il creuse frénétiquement, comme de la terre… Et il crève étouffé, en même temps que le patient, lequel, après une demi-heure d'indicibles, d'incomparables tortures, finit, lui aussi, par succomber à une hémorragie… quand ce n'est pas à l'excès de la souffrance… ou encore à la congestion d'une folie épouvantable… Dans tous les cas, milady… et quelle que soit la cause finale à cette mort, croyez que c'est extrêmement beau!…

Satisfait, avec des airs d'orgueil triomphant, il conclut :

— Est-ce pas extrêmement beau, milady? N'est-ce pas là, véritablement, une invention prodigieuse… un admirable chef-d'œuvre, en quelque sorte classique, et dont vous chercheriez, vainement, l'équivalent, dans le passé?… Je ne voudrais pas

manquer de modestie, mais convenez, milady, que les démons qui, jadis, hantèrent les forêts du Yunnan, n'imaginèrent jamais un pareil miracle… Eh bien, les juges n'en ont pas voulu!… Je leur apportais là, vous le sentez, quelque chose d'infiniment glorieux… quelque chose d'unique, en son genre, et capable d'enflammer l'inspiration de nos plus grands artistes… Ils n'en ont pas voulu… Ils ne veulent plus rien… plus rien!…. Le retour à la tradition classique les effraie… Sans compter aussi toutes sortes d'interventions morales, bien pénibles à constater… l'intrigue, la concussion, la vénalité concurrente… le mépris du juste… l'horreur du beau… est-ce que je sais?… Vous pensez du moins, je suis sûr, que, pour un tel service, ils m'ont élevé au mandarinat? Ah bien oui!… Rien, milady… je n'ai rien eu… Ce sont là des symptômes caractéristiques de notre déchéance… Ah! nous sommes un peuple fini, un peuple mort!… Les Japonais peuvent venir… nous ne sommes plus capables de leur résister… Adieu la Chine!…

Il se tut.

Le soleil gagnait l'ouest, et l'ombre du gibet, se déplaçant avec le soleil, s'allongeait maintenant, sur l'herbe. Les pelouses devenaient d'un vert plus vif; une sorte de buée rose et or montait de massifs arrosés, et les fleurs s'irradiaient, plus lumineuses, semblables à de petits astres multicolores, dans le firmament de verdure… Un oiseau, tout jaune, portant dans son bec une longue brindille de coton, réintégra son nid, caché au fond des feuillages qui garnissaient le fût de la colonne de supplice, au pied de laquelle était assis le tourmenteur.

Celui-ci, maintenant, rêvait, avec un visage plus placide et des grimaces apaisées, où la mélancolie remplaçait la cruauté…

— C'est comme les fleurs!… murmura-t-il, après un silence…

Un chat noir qui sortait des massifs vint, l'échine arquée et la queue battante, se frotter en ronronnant contre lui… Il le caressa doucement. Puis le chat, ayant aperçu un scarabée, s'allongea derrière une touffe d'herbe et, l'oreille aux écoutes, les prunelles ardentes, il se mit à suivre, dans l'air, le vol capricieux de l'insecte. Le bourreau, dont cette arrivée avait interrompu les plaintes patriotiques, hocha la tête et reprit :

— C'est comme les fleurs!… Nous avons aussi perdu le sens des fleurs, car tout se tient… Nous ne savons plus ce que c'est

que les fleurs… Croiriez-vous qu'on nous en envoie d'Europe, à nous qui possédons la flore la plus extraordinaire et la plus variée du globe… Qu'est-ce qu'on ne nous envoie pas aujourd'hui ?… Des casquettes, des bicyclettes, des meubles, des moulins à café, du vin et des fleurs !… Et si vous saviez les mornes sottises, les pauvretés sentimentales, les folies décadentes que nos poètes débitent sur les fleurs !… C'est effrayant !… Il y en a qui prétendent qu'elles sont perverses !… Perverses, les fleurs !… En vérité, on ne sait plus quoi inventer… Avez-vous idée d'un pareil nonsens, milady, et si monstrueux ?… Mais les fleurs sont violentes, cruelles, terribles et splendides… comme l'amour !…

Il cueillit une renoncule qui, près de lui, au-dessus du gazon, balançait mollement son capitule d'or, et, avec des délicatesses infinies, lentement, amoureusement, il la fit tourner entre ses gros doigts rouges où le sang séché s'écaillait par places :

— Est-ce pas adorable ?… répétait-il, en la contemplant… C'est tout petit, tout fragile… et c'est toute la nature, pourtant… toute la beauté et toute la force de la nature… Cela renferme le monde… Organisme chétif et impitoyable et qui va jusqu'au bout de son désir !… Ah ! les fleurs ne font pas de sentiment, milady… Elles font l'amour… rien que l'amour… Et elles le font tout le temps et par tous les bouts… Elles ne pensent qu'à ça… Et comme elles ont raison !… Perverses ?… Parce qu'elles obéissent à la loi unique de la Vie, parce qu'elles satisfont à l'unique besoin de la vie, qui est l'amour ?… Mais regardez donc !… La fleur n'est qu'un sexe, milady… Y a-t-il rien de plus sain, de plus fort, de plus beau qu'un sexe ?… Ces pétales merveilleux… ces soies, ces velours… Ces douces, souples et caressantes étoffes… ce sont les rideaux de l'alcôve… les draperies de la chambre nuptiale… le lit parfumé où les sexes se joignent… où ils passent leur vie éphémère et immortelle à se pâmer d'amour. Quel exemple admirable pour nous !

Il écarta les pétales de la fleur, compta les étamines chargées de pollen, et il dit, encore, les yeux noyés d'une extase burlesque :

— Voyez, milady !… Un… deux… cinq… dix… vingt… Voyez comme elles sont frémissantes !… Voyez !… Ils se mettent, quelquefois, à vingt mâles pour le spasme d'une seule

femelle!… Hé!… hé!… hé!… Quelquefois, c'est le contraire!…

Un à un, il arracha les pétales de la fleur :

— Et quand elles sont gorgées d'amour, voilà que les rideaux du lit se déchirent… que se dissolvent et tombent les draperies de la chambre… Et les fleurs meurent… parce qu'elles savent bien qu'elles n'ont plus rien à faire… Elles meurent, pour renaître plus tard, et encore, à l'amour!…

Jetant loin de lui le pédoncule dénudé, il clama :

— Faites l'amour, milady… faites l'amour… comme les fleurs!…

Puis, brusquement, il reprit sa trousse, se leva, sa natte de travers, et, nous ayant salués, il s'en alla, par les pelouses, foulant, de son corps pesant et balancé, le gazon tout fleuri de scilles, de doronies et de narcisses.

Clara le suivit du regard quelques instants, et, comme nous nous remettions à marcher vers la cloche :

— Est-il drôle, le gros patapouf! dit-elle… Il a l'air bon enfant…

Je m'écriai stupidement :

— Comment pouvez-vous supposer une telle chose, ma chère Clara?… Mais c'est un monstre!… Il est même effrayant de penser qu'il existe, quelque part, parmi des hommes, un tel monstre!… Je sens que, dorénavant, j'aurai toujours le cauchemar de cette face horrible… et l'effroi de ces paroles… Vous me faites beaucoup de peine, je vous assure…

Clara répliqua vivement :

— Et toi aussi, tu me fais de la peine… Pourquoi prétends-tu que le gros patapouf est un monstre?… Tu n'en sais rien!… Il aime son art, voilà tout!… Comme le sculpteur aime la sculpture, et le musicien la musique… Et il en parle merveilleusement!… Est-ce curieux et agaçant que tu ne veuilles pas te mettre dans l'esprit que nous sommes en Chine et non, Dieu merci, à Hyde-Park ou à la Bodinière, au milieu de tous les sales bourgeois que tu adores?… Pour toi, les mœurs devraient être les mêmes dans tous les pays… Et quelles mœurs!… Belle conception!… Tu ne sens donc pas que ce serait à mourir de monotonie, à ne jamais plus voyager, mon cher!…

Et, tout d'un coup, d'un ton de reproche plus accentué :

— Ah ! tu n'es pas gentil, vraiment… Pas une minute ton égoïsme ne désarme, même devant un tout petit plaisir que je te demande… Il n'y a pas moyen de s'amuser un peu avec toi… Tu n'es jamais content de rien… Tu me contraries en tout ce que j'aime… Sans compter que, grâce à toi, nous avons manqué le plus beau, peut-être !…

Elle soupira tristement :

— Voilà encore une journée perdue !… Je n'ai pas de chance !…

J'essayai de me défendre et de la calmer.

— Non… non… insista Clara… c'est très mal !… Tu n'es pas un homme… Même du temps d'Annie, c'était la même chose… Tu nous gâtais tout notre plaisir avec tes évanouissements de petite pensionnaire et de femme enceinte… Quand on est comme toi, on reste chez soi… Est-ce bête, vraiment ?… On part, gais, heureux… pour s'amuser gentiment, voir des spectacles sublimes, s'exalter à des sensations extraordinaires… et puis, tout d'un coup, on devient triste… et c'est fini !… Non, non !… C'est bête, bête… c'est trop bête !…

Elle se pendit à mon bras, plus fort, et elle eut une moue — une moue de fâcherie et de tendresse — si exquise, que je sentis courir, dans mes veines, un frisson de désir.

— Et moi, qui fais tout ce que tu veux… comme un pauvre chien !… gémit-elle.

Puis :

— Je suis sûre que tu me crois méchante… parce que je m'amuse à des choses qui te font pâlir et trembler ?… Tu me crois méchante et sans cœur, pas ?…

Sans attendre ma réponse, elle affirma :

— Mais moi aussi, je pâlis… moi aussi je tremble… Sans ça, je ne m'amuserais pas… Alors, tu me crois méchante ?…

— Non, chère Clara, tu n'es pas méchante… Tu es… Elle m'interrompit vivement, me tendit ses lèvres :

— Je ne suis pas méchante… Je ne veux pas que tu me croies méchante… Je suis une petite femme gentille et curieuse… comme toutes les femmes… Et vous, vous n'êtes qu'une vieille poule !… Et je ne vous aime plus… Et baisez votre maman, cher amour… baisez fort… plus fort… bien fort… Non, je ne vous

aime plus, petite chiffe… Oui, tenez… c'est cela… vous n'êtes qu'un amour de petite chiffe de rien du tout.

Gaie et sérieuse, souriante et le front barré de plis d'ombre qu'elle avait, dans la colère comme dans la volupté, elle ajouta :

— Dire que je ne suis qu'une femme… une toute petite femme… une femme aussi fragile qu'une fleur… aussi délicate et frêle qu'une tige de bambou… et que, de nous deux, c'est moi l'homme… et que je vaux dix hommes comme toi!…

Et le désir que provoquait en moi sa chair se compliquait d'une immense pitié pour son âme éperdue et folle.

Elle dit encore, avec un léger sifflement de mépris, cette phrase qui, souvent, lui revenait aux lèvres :

— Les hommes!… ça ne sait pas ce que c'est que l'amour, ni ce que c'est que la mort, qui est bien plus belle que l'amour… ça ne sait rien… et c'est toujours triste,… et ça pleure!… Et ça s'évanouit, sans raison, pour des nunus!… Puutt!… Puutt!… Puutt!…

Changeant d'idées, comme un scarabée de fleurs, soudain, elle demanda :

— Est-ce vrai ce que racontait, tout à l'heure, le gros patapouf?

— Quoi donc, chère Clara?… Et que vous importe le gros patapouf!

— Tout à l'heure, le gros patapouf racontait que, chez les fleurs, ils se mettent quelquefois à vingt mâles pour le spasme d'une seule femelle?… C'est vrai, ça?

— Mais, oui!…

— Bien vrai?… Bien… bien vrai?

— Mais, sans doute!

— Il ne se moquait pas de nous, le gros patapouf?… Tu es sûr?…

— Es-tu drôle?… Pourquoi me demandes-tu cela?… Pourquoi me regardes-tu avec des yeux si étranges?… Puisque c'est vrai!…

— Ah!…

Elle resta songeuse… les paupières closes, une seconde… Son haleine s'enflait, sa gorge haletait presque… Et, très bas, elle murmura en appuyant sa tête contre ma poitrine :

— Je voudrais être fleur… Je voudrais… Je voudrais être… tout!…

— Clara!… suppliai-je… ma petite Clara…

Je la tins serrée, dans mes bras… Je la tins bercée, dans mes bras :

— Pas toi?… Toi, tu ne voudrais pas?… Oh! toi, tu aimes mieux rester, toute ta vie, une petite chiffe molle!… Hou, le vilain!

Après un court silence, durant lequel nous entendions davantage, sous nos pas plus pesants, crier le sable rouge de l'allée, elle reprit, d'une voix chantante :

— Et je voudrais aussi… quand je serai morte… je voudrais que l'on mît dans mon cercueil des parfums très forts… des fleurs de thalictre… et des images de péché… de belles images, ardentes et nues, comme celles qui ornent les nattes de ma chambre… Ou bien… je voudrais… être ensevelie… sans robes et sans suaire, dans les cryptes du temple d'Élephanta… avec toutes ces étranges bacchantes de pierre… qui se caressent et se déchirent… de si furieuses luxures… Ah! mon chéri… Je voudrais… je voudrais être morte, déjà!

Et, brusquement :

— Quand on est morte… est-ce que les pieds touchent le bois du cercueil?…

— Clara!… implorai-je… Pourquoi toujours parler de la mort?… Et tu veux que je ne sois pas triste? Je t'en prie… ne me rends pas fou tout à fait… Abandonne ces vilaines idées qui me torturent… et rentrons… Par pitié, ma chère Clara, rentrons.

Elle n'écoutait pas ma prière et elle continuait sur un ton de mélopée dont je ne savais pas… non, en vérité, je ne savais pas si c'était de l'émotion ou de l'ironie, des larmes nerveuses ou du rire grimaçant.

— Si tu es près de moi… quand je mourrai… cher petit cœur… écoute bien!… Tu mettras… c'est cela… tu mettras un joli coussin de soie jaune entre mes pauvres petits pieds et le bois du cercueil… Et puis… tu tueras mon beau chien du Laos… et tu l'allongeras, tout sanglant, contre moi… comme il a coutume de s'allonger lui-même, tu sais, avec une patte sur ma cuisse et une autre patte sur mon sein… Et puis… longtemps… longtemps… tu m'embrasseras, cher amour, sur les dents… et dans

les cheveux… Et tu me diras des choses… des choses si jolies… et qui bercent et qui brûlent… des choses comme quand tu m'aimes… Pas, tu veux, mon chéri?… Tu me promets?… Voyons, ne fais pas cette figure d'enterrement… Ce n'est pas de mourir, qui est triste… c'est de vivre quand on n'est pas heureux… Jure! jure que tu me promets!…

— Clara! Clara!… je t'en supplie!… Tais-toi…

J'étais, sans doute, à bout de nerfs… Un flot de larmes jaillit de mes yeux… Je n'aurais pas pu dire la raison de ces larmes qui n'étaient pas très douloureuses, où j'éprouvais, au contraire, comme un soulagement, une détente… Et Clara s'y trompa, en se les attribuant. Ce n'était pas sur elle que je pleurais, ni sur son péché, ni sur la pitié que m'inspirait sa pauvre âme malade, ni sur l'évocation qu'elle venait de faire de sa mort… C'était, peut-être, sur moi seul que je pleurais, sur ma présence dans ce jardin, sur cet amour maudit où je sentais que tout ce qu'il y avait en moi, maintenant, d'élans généreux, de désirs hautains, d'ambitions nobles, se profanait au souffle impur de ces baisers dont j'avais honte, dont j'avais soif aussi?… Eh bien, non!… Et pourquoi me mentir à moi-même?… Larmes toutes physiques… larmes de faiblesse, de fatigue et de fièvre, larmes d'énervement devant des spectacles trop durs pour ma sensibilité déprimée, devant des odeurs trop fortes pour mon odorat, devant les continuelles sautes, de l'impuissance à l'exaspération, de mes désirs charnels… larmes de femme… larmes de rien!… Certaine que c'était d'elle, d'elle morte… d'elle allongée dans le cercueil que je pleurais, et heureuse de son pouvoir sur moi, Clara se fit délicieusement câline.

— Pauvre mignon!… soupira-t-elle… Tu pleures!… Eh bien, alors, dis tout de suite que le gros patapouf avait l'air bon enfant… Dis-le, pour me faire plaisir… et je me tairai… et plus jamais je ne parlerai de la mort… plus jamais… Allons!… tout de suite… dites-le… petit cochon…

Lâchement, mais aussi pour en finir une bonne fois avec toutes ces idées macabres, je fis ce qu'elle me demandait.

Avec une joie bruyante, elle me sauta au cou, me baisa aux lèvres, et, m'essuyant les yeux, elle s'écria :

— Oh! tu es gentil!… tu es un gentil bébé… un amour de bébé, cher petit cœur!… Et moi, je suis une vilaine femme… une

méchante petite femme… qui te taquine, tout le temps, et qui te fait pleurer… Et puis, le gros patapouf est un monstre… je le déteste… et puis, je ne veux pas que tu tues mon beau chien du Laos… et puis, je ne veux pas mourir… Et puis je t'adore, ah!… Et puis… et puis… tout cela, c'était pour rire, tu comprends… Ne pleure plus… ah! ne pleure plus!… Souris, maintenant… souris, avec tes yeux si bons… et ta bouche qui sait des choses si tendres… ta bouche, ta bouche!… Et marchons plus vite… J'aime tant marcher très vite, à ton bras!…

Et son ombrelle, au-dessus de nos têtes qui se touchaient, voletait, légère, brillante et folle, ainsi qu'un grand papillon.

VII

Nous approchions de la cloche.

À droite et à gauche, d'immenses fleurs rouges, d'immenses fleurs pourprées, des pivoines couleur de sang et, dans l'ombre, sous les énormes feuilles en parasol des petasites, les anthuriums, pareils à des plèvres saignantes, semblaient nous saluer au passage, ironiquement, et nous montrer le chemin de torture. Il y avait aussi d'autres fleurs, fleurs de boucherie et de massacre, des tigridias ouvrant des gorges mutilées, des diclytras et leurs guirlandes de petits cœurs rouges, et aussi de farouches labiées à la pulpe dure, charnue, d'un teint de muqueuse, de véritables lèvres humaines — les lèvres de Clara — vociférant du haut de leurs tiges molles.

— Allez, mes chéris… allez donc plus vite… Là où vous allez, il y a encore plus de douleurs, plus de supplices, plus de sang qui coule et s'égoutte à travers le sol… plus de corps tordus, déchirés, râlant sur les tables de fer… plus de chairs hachées qui se balancent à la corde des gibets… plus d'épouvante et plus d'enfer… Allez, mes amours, allez, lèvres contre lèvres et la main dans la main. Et regardez entre les feuillages et les treillages, regardez se développer l'infernal diorama, et la diabolique fête de la mort.

Toute frémissante, les dents serrées, ses yeux redevenus ardents et cruels, Clara s'était tue… Elle s'était tue et, tout en marchant, elle écoutait la voix des fleurs en qui elle reconnaissait sa propre voix à elle, sa voix des jours terribles et des nuits

homicides, une voix de férocité, de volupté, de douleur aussi, et qui, en même temps que des profondeurs de la terre et des profondeurs de la mort, semblait venir des profondeurs, plus profondes et plus noires, de son âme.

Un bruit strident comme un grincement de poulie traversa l'air… Puis, ce fut quelque chose de très doux, de très pur, de pareil à la résonance d'une coupe de cristal contre laquelle, le soir, s'est heurté le vol d'une phalène. Nous entrions alors, dans une vaste allée tournante, bordée de chaque côté par de hauts treillages qui répandaient, sur le sable, des ombres criblées de petits losanges de lumières. Entre les treillages et les feuillages, Clara, avidement, regarda. Et, malgré moi, malgré ma sincère résolution de désormais fermer les yeux au spectacle maudit, attiré par cet étrange aimant de l'horreur, vaincu par cet invincible vertige des curiosités abominables, moi aussi, entre les feuillages et les treillages, je regardai.

Et voici ce que nous vîmes…

Sur le plateau d'un tertre, vaste et bas, auquel l'allée aboutissait par une montée insensible et continue, c'était un espace tout rond, artistement disposé en arboretum, par de savants jardiniers. Énorme, trapue, d'un bronze mat lugubrement patiné de rouge, la cloche, au centre de cet espace, était suspendue par le crochet d'une poulie sur la traverse supérieure d'une sorte de guillotine en bois noir dont les montants s'ornaient d'inscriptions dorées et de masques terrifiants. Quatre hommes, nus jusqu'à la ceinture, les muscles bandés, la peau distendue jusqu'à n'être plus qu'un paquet de bosses difformes, tiraient sur la corde de la poulie et c'est à peine si leurs efforts rythmiquement combinés parvenaient à ébranler, à soulever la pesante masse de métal qui, à chaque secousse, exhalait un son presque imperceptible, ce son doux, pur, plaintif que nous avions entendu tout à l'heure, et dont les vibrations allaient se perdre et mourir dans les fleurs. Le battant, lourd pilon de fer, avait, alors, un léger mouvement d'oscillation, mais n'atteignait plus les parois sonores, lasses d'avoir si longtemps sonné l'agonie d'un pauvre diable. Sous la coupole de la cloche, deux autres hommes, les reins nus, le torse ruisselant de sueur, sanglés d'une étoffe de laine brune, se penchaient sur quelque chose qu'on ne voyait pas… Et leurs

poitrines dont les côtes saillaient, leurs flancs maigres soufflaient comme ceux des chevaux fourbus.

Tout cela se distinguait vaguement, un peu confus, un peu brouillé, se rompait soudain par mille interpositions de choses et se recomposait ensuite, d'ensemble, dans les interstices des feuillages et les losanges des treillages.

— Il faut se dépêcher… il faut se dépêcher!… s'écria Clara qui, pour marcher plus vite, ferma son ombrelle et releva sa robe sur les hanches, d'un geste hardi.

L'allée tournait toujours, tantôt ensoleillée, tantôt ombreuse et changeait d'aspect, à chaque instant, mêlant à plus de beauté florale, plus d'inexorable horreur.

— Regarde bien, mon chéri, dit Clara… regarde partout… Nous voici dans la plus belle, dans la plus intéressante partie du jardin… Tiens! ces fleurs! oh! ces fleurs!

Et elle me désigna de bizarres végétaux qui croissaient dans une partie du sol où l'on voyait l'eau sourdre de tous côtés… Je m'approchai… C'étaient, sur de hautes tiges, squamifères et tachées de noir comme des peaux de serpents, d'énormes spathes, sortes de cornets évasés d'un violet foncé de pourriture à l'intérieur, à l'extérieur d'un jaune verdâtre de décomposition, et semblables à des thorax ouverts de bêtes mortes… Du fond de ces cornets, sortaient de longs spadices sanguinolents, imitant la forme de monstrueux phallus… Attirées par l'odeur de cadavre que ces horribles plantes exhalaient, des mouches volaient autour, par essaims serrés, des mouches s'engouffraient au fond de la spathe, tapissée, de haut en bas, de soies contractiles qui les enlaçaient et les retenaient prisonnières, plus sûrement que des toiles d'araignées… Et le long des tiges, les feuilles digitées se crispaient, se tordaient, telles des mains de suppliciés.

— Tu vois, cher amour, professa Clara… ces fleurs ne sont point la création d'un cerveau malade, d'un génie délirant… c'est de la nature… Quand je te dis que la nature aime la mort!…

— La nature aussi crée les monstres!

— Les monstres!… les monstres!… D'abord, il n'y a pas de monstres!… Ce que tu appelles des monstres ce sont des formes supérieures ou en dehors, simplement, de ta conception… Est-ce que les dieux ne sont pas des monstres?… Est-ce que l'homme de génie n'est pas un monstre, comme le tigre, l'araignée, comme

tous les individus qui vivent, au-dessus des mensonges sociaux, dans la resplendissante et divine immoralité des choses ?… Mais, moi aussi, alors, je suis un monstre !…

Nous étions maintenant engagés entre des palissades de bambous, le long desquelles couraient des chèvrefeuilles, des jasmins odorants, des bignones, des mauves arborescentes, des hibiscus grimpants, non encore fleuris. Un ménisperme étreignait une colonne de pierre de ses lianes innombrables. Au haut de la colonne, grimaçait une face de divinité hideuse dont les oreilles s'éployaient en ailes de chauve-souris, et dont la chevelure finissait en cornes de feu. Des incarvilléas, des hémérocalles, des morées, des delphiniums nudicaules en dissimulaient la base qui se perdait dans leurs clochettes roses, leurs thyrses écarlates, leurs calices d'or et leurs étoiles purpurines. Couvert d'ulcères et mangé de vermine, un bonze mendiant qui paraissait être le gardien de cet édifice, et qui dressait des mangoustes de Tourane à faire des sauts périlleux, nous injuria en nous apercevant…

— Chiens !… chiens !… chiens !…

Il fallut jeter quelques pièces de monnaie à cet énergumène dont les invectives dépassaient tout ce que l'indignation la plus ordurière peut concevoir d'outrageantes obscénités.

— Je le connais ! dit Clara. Il est comme tous les prêtres de toutes les religions… il veut nous effrayer pour se faire donner un peu d'argent… mais ce n'est pas un mauvais diable !

De place en place, dans les renfoncements de la palissade, simulant des salles de verdure et des parterres de fleurs, les banquettes de bois, armées de chaînes et de colliers de bronze, les tables de fer en forme de croix, les billots, les grils, les gibets, les machines à écartèlement automatique, les lits bardés de lames coupantes, hérissés de pointes de fer, les carcans fixes, les chevalets et les roues, les chaudières et les bassines au-dessus des foyers éteints, tout un outillage de sacrifice et de torture étalait du sang, ici séché et noirâtre, là, gluant et rouge. Des flaques de sang remplissaient les parties creuses ; de longues larmes de sang figé pendaient par les assemblages disjoints… Autour de ces mécanismes, le sol achevait de pomper le sang… Du sang encore étoilait de rouge la blancheur des jasmins, marbrait le rose coralin des chèvrefeuilles, le mauve des passiflores, et de petits morceaux de viande humaine, qui avaient volé sous les coups des

fouets et des lanières de cuir, s'accrochaient, çà et là, à la pointe des pétales et des feuilles… Voyant que je faiblissais et que je bronchais aux flaques, dont les taches s'élargissaient et gagnaient le milieu de l'allée, Clara, d'une voix douce, m'encourageait :

— Ce n'est rien encore, mon chéri… Avançons!…

Mais il était difficile d'avancer. Les plantes, les arbres, l'atmosphère, le sol étaient pleins de mouches, d'insectes ivres, de coléoptères farouches et batailleurs, de moustiques gorgés. Toute la faune des cadavres éclosait là, par myriades, autour de nous, dans le soleil… Des larves immondes grouillaient dans les mares rouges, tombaient des branches, en grappes molles… Le sable semblait respirer, semblait marcher, soulevé par un mouvement, par un pullulement de vie vermiculaire. Assourdis, aveuglés, nous étions, à chaque instant, arrêtés par tous ces essaims bourdonnants, qui se multipliaient, et dont je redoutais pour Clara les piqûres mortelles… Et nous avions, parfois, cette sensation horrible que nos pieds enfonçaient dans la terre détrempée, comme s'il avait plu du sang!…

— Ce n'est rien encore… répétait Clara… Avançons!…

Et voici que, pour compléter le drame, des faces humaines apparurent… des équipes d'ouvriers qui, d'un pas nonchalant, venaient nettoyer et réparer les instruments de torture, car l'heure était passée des exécutions dans le jardin… Ils nous regardèrent, étonnés sans doute de rencontrer en cette minute, et à cette place, deux êtres encore debout, deux êtres encore vivants et qui avaient toujours leur tête, leurs jambes, leurs bras… Plus loin, accroupi sur la terre, dans la posture d'un magot de potiche, nous vîmes un potier ventru et débonnaire qui vernissait des pots de fleurs, fraîchement cuits; près de lui, un vannier, d'un doigt indolent et précis, tressait des joncs souples et des pailles de riz, ingénieux abris pour les plantes. Sur une meule, un jardinier aiguisait son greffoir, en chantonnant des airs populaires, tandis que, mâchant des feuilles de bétel, et dodelinant de la tête, une vieille femme récurait placidement une sorte de gueule de fer, dont les dents aiguës gardaient encore, à leurs pointes, d'immondes débris humains. Nous vîmes encore des enfants tuer à coups de bâton des rats dont ils emplissaient des paniers. Et le long des palissades, affamés et féroces, traînant l'impériale splendeur de leur manteau dans la boue sanglante,

des paons, des troupeaux de paons piquaient de leur bec le sang jailli au cœur des fleurs, et, avec des gloussements carnassiers, happaient les lambeaux de chair collés au feuillage.

Une odeur fade d'abattoir, qui persistait par-dessus toutes les autres odeurs et les dominait, nous retourna le cœur et nous fit monter à la gorge d'impérieuses nausées. Clara, elle-même, fée des charniers, ange des décompositions et des pourritures, moins soutenue par ses nerfs, peut-être, avait légèrement pâli… La sueur perlait à ses tempes… Je vis se révulser ses yeux et faiblir ses jambes.

— J'ai froid ! dit-elle.

Elle eut vers moi un regard de véritable détresse. Ses narines, toujours gonflées comme des voiles au vent de la mort, s'étaient amincies… Je crus qu'elle allait défaillir…

— Clara ! suppliai-je… Vous voyez bien que c'est impossible… et qu'il y a un degré d'horreur que, vous-même, vous ne pouvez pas dépasser…

Je lui tendis mes deux bras… mais elle les repoussa, et, se raidissant contre le mal, de toute l'indomptable énergie de ses frêles organes :

— Est-ce que vous êtes fou ?… fit-elle… Allons, mon chéri… plus vite… marchons plus vite !…

Pourtant, elle prit son flacon, en respira les sels…

— C'est vous qui êtes tout pâle… et qui marchez comme un homme ivre… Moi, je ne suis pas malade… je suis très bien… et j'ai envie de chanter…

Elle commença de chanter :

Ses vêtements sont des jardins d'été
Et des…

Elle avait trop présumé de ses forces… sa voix s'étrangla brusquement dans sa gorge…

Je pensai l'occasion bonne de la ramener… de l'émouvoir, de la terrifier, peut-être… Vigoureusement, je tentai de l'attirer vers moi.

— Clara !… ma petite Clara !… Il ne faut pas défier ses forces… il ne faut pas défier son âme… Rentrons, je t'en prie !…

Mais elle protesta :

— Non… non… laisse-moi… ne dis rien… ce n'est rien… Je suis heureuse !

Et, vivement, elle se dégagea de mon étreinte :

— Tu vois !… Il n'y a même pas de sang sur mes souliers… Puis, agacée :

— Dieu ! que ces mouches sont assommantes !… Pourquoi y a-t-il tant de mouches ici ?… Et ces horribles paons, pourquoi ne les fais-tu pas taire ?

J'essayai de les chasser… quelques-uns s'obstinèrent à leur glane sanglante ; quelques-uns, lourdement s'envolèrent et, poussant des cris plus stridents, ils se perchèrent non loin de nous, au haut des palissades, et dans les arbres d'où leurs traînes retombèrent, pareilles à des écroulements d'étoffes brodées d'éblouissants joyaux…

— Sales bêtes !… fit Clara.

Grâce aux sels dont elle avait longuement respiré les émanations cordiales, grâce surtout à son implacable volonté de ne pas défaillir, son visage avait déjà retrouvé ses couleurs rosées, ses jarrets leur mouvement souple et nerveux… Alors, elle chanta d'une voix raffermie :

Ses vêtements sont des jardins d'été
Et des temples, un jour de fête,
Ses seins durs et rebondis
Luisent comme une couple de vases d'or
Remplis de liqueurs enivrantes
Et de grisants parfums…
J'ai trois amies…

Après un moment de silence, elle se remit à chanter d'une voix plus forte, qui couvrait le bourdonnement des insectes :

Les cheveux de la troisième sont nattés,
Et roulés sur sa tête.
Et jamais ils n'ont connu la douceur des huiles parfumées.
Sa face qui exprime la luxure est difforme
Et son corps est pareil à celui d'un porc…
Toujours elle gronde et grogne…

Ses seins et son ventre exhalent l'odeur de poisson,
Et son lit est plus répugnant que le nid de la huppe.
C'est celle-là que j'aime.
Et celle-là, je l'aime parce qu'il est quelque chose de plus
[mystérieusement attirant que la beauté : la divine pourriture.
La pourriture en qui réside la chaleur éternelle de vie,
En qui s'élabora l'éternel renouvellement des métamorphoses!…
J'ai trois amies.

Et pendant qu'elle chantait, pendant que sa voix allait s'égrenant parmi les horreurs du jardin, un nuage se montra, très haut, très loin… Dans l'immensité du ciel, il était comme une toute petite barque rose, une toute petite barque, avec des voiles de soie qui grandissaient à mesure qu'elle avançait, dans un glissement doux.

Et quand elle eut fini de chanter :

— Oh! le petit nuage! s'écria Clara, redevenue toute joyeuse… Regarde comme il est joli, tout rose, sur l'azur!… Tu ne le connais pas?… Tu ne l'as jamais vu?… Mais c'est un petit nuage mystérieux… et peut-être même que ce n'est pas un petit nuage du tout… Chaque jour, à la même heure, il apparaît, venant on ne sait d'où… Et il est toujours seul, toujours rose… Il glisse, glisse, glisse… Puis il se fait moins dense, il s'effiloche, s'éparpille, se dissipe, se fond dans le firmament… Il est parti!… Et, pas plus que d'où il est venu, personne ne sait où il s'en est allé!… Il y a ici des astronomes très savants qui croient que c'est un génie… Moi, je crois que c'est une âme qui voyage… une pauvre petite âme égarée comme la mienne…

Et elle ajouta, se parlant à elle-même :

— Et si c'était l'âme de la pauvre Annie?

Durant quelques minutes, elle contempla le nuage inconnu qui, déjà, pâlissait et, peu à peu, s'évanouissait…

— Tiens!… le voilà qui fond… qui fond… C'est fini!… Plus de petit nuage!… Il est parti!…

Elle demeura silencieuse et charmée, les yeux perdus dans le ciel.

Une brise légère s'était levée, qui faisait courir dans les arbres un frémissement doux, et le soleil était moins dur, moins accablant; sa lumière se cuivrait magnifiquement vers l'ouest,

s'amollissait à l'orient, dans des tons gris perle, d'une nacrure nuancée à l'infini. Et les ombres des kiosques, des grands arbres, des Buddhas de pierre s'allongeaient plus minces, moins découpées et toutes bleues, sur les pelouses…

VIII

Nous étions près de la cloche.

De très hautes tiges de prunier à fleurs doubles serrées l'une contre l'autre en interceptaient la vue. Nous la devinions par un peu plus d'ombre entre les feuilles, entre les fleurs, de petites fleurs pomponnées, blanches et toutes rondes, comme des pâquerettes.

Les paons nous avaient suivis à quelques mètres, effrontés et prudents à la fois, tendant le col, étalant sur le sable rouge la splendide traîne de leur queue ocellée. Il y en avait aussi de tout blancs, d'un blanc de velours, dont le poitrail était moucheté de taches sanglantes et dont la tête cruelle se diadémait d'une large aigrette en éventail, où, chaque plume, mince et raide, portait à la pointe comme une gouttelette tremblante de cristal rose.

Tables de fer, chevalets dressés, armatures sinistres se multipliaient. À l'ombre d'un tamarix géant, nous aperçûmes une sorte de fauteuil rococo. Les accoudoirs chantournés étaient faits alternativement d'une scie et d'une lame d'acier coupant, le dossier et le siège d'une réunion de piques de fer. À l'une de ces piques un lambeau de chair pendait. Légèrement, adroitement, Clara l'enleva du bout de son ombrelle et le jeta aux paons voraces qui se précipitèrent, en battant des ailes, et se le disputèrent à grands coups de bec. Durant quelques minutes, ce fut une éblouissante mêlée, un entrechoquement de pierreries si fulgurant que, malgré tous mes dégoûts, je m'attardai à en admirer le spectacle merveilleux. Perchés dans les arbres voisins, des lopho-

phores, des faisans vénérés, de grands coqs combattants de la Malaisie, aux cuirasses damasquinées, surveillaient le manège des paons, et, sournois, attendaient l'heure du festin.

Brusquement, dans le mur des pruniers, s'ouvrait une large trouée, une sorte d'arche de lumière et de fleurs, et la cloche était là, devant nous, était là, énorme et terrible, devant nous… Ses lourdes charpentes, vernies de noir, décorées d'inscriptions d'or et de masques rouges, ressemblaient au profil d'un temple et luisaient dans le soleil, étrangement.

Tout autour, le sol, entièrement recouvert d'une couche de sable où le son s'étouffait, était circonscrit par le mur des pruniers fleuris, fleuris de ces fleurs épaisses qui tapissaient, de leurs bouquets blancs, toute la hauteur des tiges. Du milieu de ce cirque rouge et blanc, la cloche était sinistre à voir. C'était, en quelque sorte, comme un gouffre en l'air, un abîme suspendu qui semblait monter de la terre au ciel, et dont on ne voyait pas le fond, où s'accumulaient de muettes ténèbres.

Et nous comprîmes, à ce moment, sur quoi étaient penchés les deux hommes dont les torses maigres et les reins, sanglés de laine brune, nous étaient apparus, sous le dôme de la cloche, dès notre entrée dans cette partie du jardin. Ils étaient penchés sur un cadavre qu'ils débarrassaient des liens de corde, des lanières de cuir au moyen desquels il avait été solidement ligoté. Le cadavre, couleur d'argile ocreuse, était entièrement nu, et sa face touchait le sol. Il était affreusement contracté, les muscles en sursaut, la peau toute en houles violentes, ici creusée, là boursouflée, comme par une tumeur. On sentait que le supplicié s'était longtemps débattu, qu'il avait vainement tenté de rompre ses liens et que, sous l'effort désespéré et continu, liens de corde et lanières de cuir étaient entrés peu à peu dans la chair où ils faisaient maintenant des bourrelets de sang brun, de pus figé, de tissu verdâtre. Le pied sur le mort, le dos bombé, les deux bras bandés comme des câbles, les hommes tiraient sur les liens qu'ils ne pouvaient arracher qu'en ramenant des lambeaux de chair… Et de leur gorge sortait un ahan rythmique, qui s'achevait bientôt en un rauque sifflement…

Nous nous approchâmes…

Les paons s'étaient arrêtés. Grossis de nouveaux troupeaux, ils emplissaient, maintenant, l'allée circulaire et l'ouverture

fleurie qu'ils n'osaient pas franchir… Nous entendions, derrière nous, leurs rumeurs, et leur sourd piétinement de foule. C'était, en effet, comme une foule accourue au seuil d'un temple, une foule serrée, pressée, impatiente, étouffée, respectueuse et qui, cous tendus, yeux ronds, hagarde et bavarde, regarde s'accomplir un mystère qu'elle ne comprend pas.

Nous nous approchâmes encore.

— Vois, mon chéri, me dit Clara, comme tout cela est curieux et unique… et quelle magnificence!… En quel autre pays, trouver un pareil spectacle?… Une salle de torture parée comme pour un bal… et cette foule éblouissante des paons, servant d'assistance, de figuration, de populaire, de décor à la fête!… Dirait-on pas que nous sommes transportés, hors la vie, parmi les imaginations et les poésies de très anciennes légendes?… Est-ce que, vraiment, tu n'es pas émerveillé?… Moi, il me semble que je vis ici, toujours, dans un rêve!…

Des faisans, aux plumages éclatants, aux longues queues orfévrées, volaient, se croisaient au-dessus de nous. Plusieurs osèrent se percher, de place en place, sur le sommet des tiges en fleurs.

Clara, qui suivait tous les caprices de formes et de couleurs de ces vols féeriques, reprit, après quelques minutes d'un silence charmé :

— Admire, mon amour, comme les Chinois, si méprisés de ceux qui ne les connaissent point, sont véritablement d'étonnantes gens!… Pas un peuple n'a su assouplir et domestiquer la nature, avec une intelligence aussi précise… Quels artistes uniques!… et quels poètes!… Regarde ce cadavre qui sur le sable rouge a le ton des vieilles idoles… Regarde-le bien… car c'est extraordinaire… On dirait que les vibrations de la cloche, sonnant à toute volée, ont pénétré dans ce corps comme une matière dure et refoulante… qu'elles en ont soulevé les muscles, fait craquer les veines, tordu et broyé les os… Un simple son, si doux à l'oreille, si délicieusement musical, si émouvant pour l'esprit, devenant quelque chose de mille fois plus terrible et douloureux que tous les instruments compliqués du vieux patapouf!… Crois-tu que c'est affolant?… Non, mais concevoir cette chose prodigieuse, que ce qui fait pleurer d'extase et de mélancolie divine les vierges amoureuses qui passent, le soir, dans la campagne, peut aussi faire rugir de souffrance, peut aussi

faire mourir, dans la plus indicible souffrance, une misérable carcasse humaine… je dis que c'est du génie… Ah! l'admirable supplice!… et si discret, puisqu'il s'accomplit dans les ténèbres… et dont l'horreur, quand on y réfléchit un peu, ne saurait être égalée à aucune autre… D'ailleurs, comme le supplice de la caresse, il est très rare aujourd'hui, et tu as de la chance de l'avoir vu, à ta première visite dans ce jardin… On m'a assuré que les Chinois l'avaient rapporté de Corée, où il est très ancien et où, paraît-il, il est demeuré fréquent… Nous irons en Corée, si tu veux… Les Coréens sont des tortureurs d'une férocité inimitable… et ils fabriquent les plus beaux vases du monde, des vases d'un blanc épais, tout à fait unique, et qui semblent avoir été trempés… ah! si tu savais! — dans des bains de liqueur séminale!… Puis, revenant au cadavre :

— Je voudrais savoir qui est cet homme!… Car on n'ordonne, ici, le supplice de la cloche, que pour les criminels de qualité… les princes qui conspirent… les hauts fonctionnaires qui ne plaisent plus à l'Empereur… C'est un supplice aristocratique et presque glorieux…

Elle me secoua le bras :

— Cela n'a pas l'air de t'emballer, ce que je dis… Et tu ne m'écoutes même pas!… Mais songe donc… Cette cloche qui sonne… qui sonne… C'est si doux!… Quand on l'entend, de loin, cela vous donne l'idée de pâques mystiques… de messes joyeuses… de baptêmes… de mariages… Et c'est la plus terrifiante des morts!… Moi je trouve cela inouï… Et toi?

Et comme je ne répondais pas :

— Si… si… insista-t-elle… Dis que c'est inouï!… Je veux, je veux!… Sois gentil!…

Devant mon silence persistant, elle eut un petit mouvement de colère.

— Comme tu es désagréable!… fit-elle… Jamais tu n'aurais une gentillesse pour moi!… Qu'est-ce qui pourra donc te dérider?… Ah! je ne veux plus t'aimer… je n'ai plus de désirs pour toi… Cette nuit, tu coucheras, tout seul, dans le kiosque… Moi, j'irai retrouver ma petite Fleur-de-Pêcher, qui est bien plus gentille que toi, et qui connaît l'amour, mieux que les hommes…

Je voulus bégayer je ne sais quoi.

— Non, non… laissez!… C'est fini!… Je ne veux plus vous parler… Et je regrette de n'avoir pas amené Fleur-de-Pêcher… Vous êtes insupportable… vous me rendez triste… Vous me rendez bête… C'est odieux!… Et voilà une journée perdue, que je m'étais promise si exaltante, avec toi!…

Son bavardage, sa voix m'irritaient. Depuis quelques instants, je ne voyais même plus sa beauté. Ses yeux, ses lèvres, sa nuque, ses lourds cheveux d'or, et jusqu'aux ardeurs de son désir, et jusqu'aux luxures de son péché, tout, en elle, me semblait hideux, maintenant. Et de son corsage entrouvert, de la nudité rose de sa poitrine où, tant de fois, j'avais respiré, j'avais bu, j'avais mordu l'ivresse de si grisants parfums, montait l'exhalaison d'une chair putréfiée, de ce petit tas de chair putréfiée, qu'était son âme… Plusieurs fois, j'avais été tenté de l'interrompre par un violent outrage… de lui fermer la bouche avec mes poings… de lui tordre la nuque… Je sentais se lever en moi, contre cette femme, une haine si sauvage que, lui saisissant le bras, rudement, je criai, d'une voix égarée :

— Taisez-vous!… Ah! taisez-vous!… ne me parlez plus jamais, jamais!… Car, j'ai envie de vous tuer, démon!… Je devrais vous tuer, et vous jeter ensuite au charnier, charogne!

Malgré mon exaltation, j'eus peur de mes propres paroles… Mais, pour les rendre, enfin, irrémédiables, je répétai, en lui meurtrissant le bras de mes mains forcenées :

— Charogne!… charogne!… charogne!

Clara n'eut pas un mouvement de recul, pas même un mouvement des paupières… Elle avança sa gorge, offrit sa poitrine… Son visage s'illumina d'une joie inconnue et resplendissante… Simplement, lentement, avec une douceur infinie, elle dit :

— Eh bien!… tue-moi, chéri… J'aimerais être tuée par toi, cher petit cœur!…

Ç'avait été un éclair de révolte dans la longue et douloureuse passivité de ma soumission… Il s'éteignit aussi vite qu'il s'était allumé… Honteux du cri injurieusement ignoble que je venais de proférer, je lâchai le bras de Clara… et toute ma colère, due à une excitation nerveuse, fondit subitement dans un grand accablement.

— Ah! tu vois… fit Clara, qui ne voulut pas profiter davantage de ma piteuse défaite et de son trop facile triomphe… tu n'as même pas ce courage, qui serait beau… Pauvre bébé!…

Et comme si rien ne se fût passé entre nous, elle se remit à suivre, d'un regard passionné, l'affreux drame de la cloche…

Durant cette courte scène, les deux hommes s'étaient reposés. Ils paraissaient exténués. Maigres, haletants, les côtes saillant sous la peau, les cuisses décharnées, ils ne représentaient plus rien d'humain… La sueur coulait, comme d'une gouttière, par la pointe de leurs moustaches, et leurs flancs battaient comme ceux des bêtes forcées par les chiens… Mais un surveillant apparut, tout d'un coup, le fouet en main. Il vociféra des mots de colère et, à tour de bras, il cingla de son fouet les reins osseux des deux misérables qui reprirent leur besogne en hurlant…

Effrayés par le claquement du fouet, les paons poussèrent des cris, battirent des ailes. Il y eut, parmi eux, comme un tumulte de fuite… une bousculade tourbillonnante, une déroute de panique. Puis, peu à peu rassurés, ils revinrent, un à un, couple par couple, groupe par groupe, reprendre leur place sous l'arche en fleurs, gonflant davantage la splendeur de leur gorge et dardant sur la scène de mort de plus féroces regards… Les faisans, qui continuaient de passer rouges, jaunes, bleus, verts, au-dessus du cirque blanc, brodaient d'éclatantes soies, de décors sveltes et changeants, le lumineux plafond du ciel.

Clara appela le surveillant et engagea avec lui, en chinois, un bref colloque qu'elle me résumait, au fur et à mesure des réponses.

— Ce sont ces deux pauvres diables qui ont sonné la cloche… Quarante-deux heures sans boire, sans manger, sans un seul repos!… Crois-tu?… Et comment ne sont-ils pas morts, eux aussi?… Je sais bien que les Chinois ne sont pas faits comme nous, qu'ils ont dans la fatigue et dans la douleur physique une endurance extraordinaire… Ainsi, moi, j'ai voulu voir combien de temps un Chinois pouvait travailler sans prendre de nourriture… Douze jours, chéri… il ne tombe qu'au bout du douzième jour!… C'est à ne pas croire!… Il est vrai que le travail que je lui imposais n'était rien auprès de celui-là… Je lui faisais bêcher la terre, sous le soleil…

Elle avait oublié mes injures, sa voix était redevenue amoureuse et caressante, comme lorsqu'elle me contait un beau conte d'amour… Elle poursuivit :

— Car tu ne doutes pas, chéri, des efforts violents, continus, surhumains qu'il faut, pour mettre en branle et actionner le battant de la cloche ?… Beaucoup, même parmi les plus forts, y succombent… Une veine rompue… une lésion des reins… et ça y est !… Ils tombent morts, tout d'un coup, sur la cloche !… Et ceux qui n'en meurent pas, sur place, y gagnent des maladies dont ils ne guérissent jamais !… Vois, comme par le frottement de la corde, leurs mains sont gonflées et saignantes !… Du reste, il paraît que ce sont des condamnés, eux aussi !… Ils meurent en tuant, et les deux supplices se valent, va !… C'est égal… il faut être bon pour ces misérables… quand le surveillant sera parti, tu leur donneras quelques taels, pas ?

Et, revenant au cadavre :

— Ah ! tu sais… je le connais maintenant… c'est un gros banquier de la ville… il était très riche et volait tout le monde… Mais ce n'est pas pour cela qu'il fut condamné au supplice de la cloche. Le surveillant ne sait pas exactement pourquoi… on dit qu'il trahissait avec les Japonais… Il faut bien dire quelque chose…

À peine avait-elle prononcé ces paroles, que nous entendîmes comme des plaintes sourdes, comme des sanglots étouffés… Cela venait, en face de nous, de derrière le mur blanc, le long duquel des pétales se détachaient et tombaient lentement sur le sable rouge… Chute de larmes et de fleurs !

— C'est la famille… expliqua Clara… Elle est là, selon l'usage, attendant qu'on lui livre le corps du supplicié.

À ce moment, les deux hommes exténués qui, par un prodige de volonté, se tenaient encore debout, retournèrent le cadavre. Clara et moi, simultanément, nous poussâmes un même cri. Et, se serrant contre moi, et me déchirant l'épaule de ses ongles :

— Oh !… chéri !… chéri !… chéri !… fit-elle.

Exclamation par où elle exprimait toujours l'intensité de son émotion aux approches de la terreur comme de l'amour.

Et nous regardions le cadavre et, dans un même mouvement de stupeur, nous tendions le cou vers le cadavre et nous ne pouvions détacher notre vue du cadavre.

Sur sa face toute convulsée et dont tous les muscles rétractés dessinaient, creusaient d'affreuses grimaces et des angles hideux, la bouche tordue, découvrant les gencives et les dents, mimait un rire effroyable de dément, un rire que la mort avait raidi, fixé et, pour ainsi dire, modelé dans tous les plis de la peau. Les deux yeux, démesurément ouverts, dardaient sur nous un regard qui ne regardait plus, mais où l'expression de la plus terrifiante folie demeurait, et si prodigieusement ricanant, si paroxystement fou, ce regard, que jamais, dans les cabanons des asiles, il ne me fut donné d'en surprendre un pareil aux yeux d'un vivant.

En observant, sur le corps, tous ces déplacements musculaires, toutes ces déviations des tendons, tous ces soulèvements des os, et, sur la face, ce rire de la bouche, cette démence des yeux survivant à la mort, je compris combien plus horrible que n'importe quelle autre torture avait dû être l'agonie de l'homme couché quarante-deux heures dans ses liens, sous la cloche. Ni le couteau qui dépèce, ni le fer rouge qui brûle, ni les tenailles qui arrachent, ni les coins qui écartent les jointures, font craquer les articulations et fendent les os comme des morceaux de bois, ne pouvaient exercer plus de ravages sur les organes d'une chair vive, et emplir un cerveau de plus d'épouvante que ce son de cloche invisible et immatériel devenant, à lui seul, tous les instruments connus de supplice, s'acharnant, en même temps, sur toutes les parties sensibles et pensantes d'un individu, faisant l'office de plus de cent bourreaux…

Les deux hommes s'étaient remis à tirer sur les liens, leur gorge à siffler, leurs flancs à battre plus vite. Mais la force leur manquait, leur coulait des membres en ruisseaux de sueur. À peine si, maintenant, ils pouvaient se tenir debout, et, de leurs doigts raidis, ankylosés, tendre les lanières de cuir…

— Chiens ! hurla le surveillant…

Un coup de fouet leur enveloppa les reins et ne les fit même pas se redresser contre la douleur. Il semblait que de leurs nerfs débandés toute sensibilité eût disparu. Leurs genoux, de plus en plus ployés, de plus en plus tremblants, s'entrechoquaient. Ce qui leur restait de muscles sous la peau écorchée se contractait en mouvements tétaniques… Tout d'un coup, l'un d'eux, à bout d'épuisement, lâcha les liens, poussa une petite plainte rauque,

et, portant les bras en avant, il tomba près du cadavre, la face contre le sol, en rejetant, par la bouche, un flot de sang noir.

— Debout!… lâche!… debout, chien!… cria encore le surveillant.

À quatre reprises, le fouet siffla et claqua sur le dos de l'homme… Les faisans perchés sur les tiges fleuries s'envolèrent avec un grand bruit d'ailes. J'entendis derrière nous les rumeurs affolées des paons… Mais l'homme ne se releva pas… Il ne bougeait plus et la tache de sang s'élargissait sur le sable… L'homme était mort!…

Alors, j'entraînai Clara dont les petits doigts m'entraient dans la peau… Je me sentais très pâle, et je marchais, et je trébuchais comme un ivrogne…

— C'est trop!… c'est trop!… ne cessais-je de répéter. Et Clara, qui me suivait docilement, répétait aussi :

— Ah! tu vois, mon chéri!… je savais bien, moi!… t'avais-je menti? Nous gagnâmes une allée qui conduisait au bassin central et les paons, qui nous avaient suivis jusque-là, nous abandonnèrent tout d'un coup et se répandirent, à grand bruit, à travers les massifs et les pelouses du jardin.

Cette allée, très large, était, de chaque côté, bordée d'arbres morts, d'immenses tamariniers dont les grosses branches dénudées s'entrecroisaient en dures arabesques sur le ciel. Une niche était creusée dans chaque tronc. La plupart restaient vides, quelques-unes enfermaient des corps d'hommes et de femmes violemment tordus et soumis à de hideux et obscènes supplices. Devant les niches occupées, une sorte de greffier, en robe noire, se tenait debout, très grave, avec une écritoire sur le ventre et un registre de justice dans les mains.

— C'est l'allée des prévenus… me dit Clara… Et ces gens debout que tu vois ne sont là que pour recueillir les aveux que la souffrance prolongée pourrait arracher à ces malheureux… Il est rare qu'ils avouent… ils préfèrent mourir ainsi, pour n'avoir pas à traîner leur agonie dans les cages du bagne et, finalement, périr en d'autres supplices… Généralement, les tribunaux n'abusent pas, sauf dans les crimes politiques, de la prévention… Ils jugent en bloc, par fournées, au petit bonheur… Du reste, tu vois que les prévenus ne sont pas nombreux et que la plupart des niches sont vides… Il n'en est pas moins vrai que l'idée est ingénieuse.

Je crois bien qu'elle leur vient de la mythologie grecque… C'est, dans l'horreur, une transposition de cette fable charmante des hamadryades, captives des arbres !

Clara s'approcha d'un arbre dans lequel râlait une femme encore jeune. Elle était suspendue, par les poignets, à un crochet de fer et les poignets étaient réunis entre deux pièces de bois, serrées à grande force. Une corde raboteuse, en filaments de coco, couverte de piment pulvérisé et de moutarde, trempée dans une solution de sel s'enroulait autour des deux bras.

— On maintient cette corde, voulut bien remarquer mon amie, jusqu'à ce que les membres soient enflés au quadruple de leur grosseur naturelle… Alors, on la retire, et les ulcères qu'elle produit souvent crèvent en plaies hideuses. On en meurt souvent, on n'en guérit jamais.

— Mais si le prévenu est reconnu innocent ? demandai-je.

— Eh bien… voilà ! fit Clara.

Une autre femme, dans une autre niche, les jambes écartées, ou plutôt écartelées, avait le cou et les bras dans des colliers de fer… Ses paupières, ses narines, ses lèvres, ses parties sexuelles étaient frottées de poivre rouge et deux écrous lui écrasaient la pointe des seins… Plus loin, un jeune homme était pendu au moyen d'une corde passée sous ses aisselles ; un gros bloc de pierre lui pesait aux épaules et l'on entendait le craquement des jointures… Un autre encore, le buste renversé, maintenu en équilibre par un fil d'archal qui reliait le cou aux deux orteils, était accroupi avec des pierres pointues et tranchantes entre les plis des jarrets… Les niches dans les troncs devenaient vides. De place en place, seulement, un ligoté, un crucifié, un pendu dont les yeux étaient fermés, qui semblait dormir, qui était mort, peut-être ! Clara ne disait plus rien, n'expliquait plus rien… Elle écoutait le vol pesant des vautours qui, au-dessus des branchages entrecroisés, passaient, et, plus haut encore, le croassement des corbeaux qui, par bandes innombrables, planaient dans le ciel…

L'allée lugubre des tamariniers finissait sur une large terrasse fleurie de pivoines et par où nous descendîmes au bassin…

Les iris dressaient hors de l'eau leurs longues tiges portant des fleurs extraordinaires, aux pétales colorés comme les vieux vases de grès ; précieux émaux violacés avec des couleurs de sang ; pourpres sinistres, bleus flammés d'ocre orangée, noirs de

velours, avec des gorges de soufre… Quelques-uns, immenses et crispés, ressemblaient à des caractères kabbalistiques… Les nymphéas et les nélumbiums étalaient sur l'eau dorée leurs grosses fleurs épanouies qui me firent l'effet de têtes coupées et flottantes… Nous restâmes quelques minutes penchés sur la balustrade du pont à regarder l'eau, silencieusement. Une carpe énorme, dont on ne voyait que le mufle d'or, dormait sous une feuille, et les cyprins, entre les typhas et les joncs, passaient, pareils à des pensées rouges dans le cerveau d'une femme.

IX

Et voilà que la journée finit.

Le ciel devient rouge, traversé de larges bandes smaragdines, d'une surprenante translucidité. C'est l'heure où les fleurs prennent un éclat mystérieux, un rayonnement violent et contenu à la fois… Partout, elles flambent comme si, le soir, elles rendaient à l'atmosphère toute la lumière, tout le soleil dont leur pulpe s'imprégna durant le jour. Les allées de brique pulvérisée semblent, entre le vert exalté des pelouses, ici, des rubans de feu, là, des coulées de lave incandescente. Les oiseaux se sont tus dans les branches; les insectes ont cessé leur bourdonnement, meurent ou s'endorment. Seuls les papillons nocturnes et les chauves-souris commencent de circuler dans l'air. Du ciel à l'arbre, de l'arbre au sol, partout, le silence s'établit. Et je le sens qui pénètre aussi en moi et qui me glace, comme de la mort.

Un troupeau de grues descend lentement la pente gazonnée et vient se ranger non loin de nous, autour du bassin. J'entends le frôlis de leurs pattes dans l'herbe haute, et le claquement sec de leurs becs. Puis dressées sur une seule patte, immobiles, la tête sous leurs ailes, on dirait des décors de bronze. Et la carpe au museau d'or qui dormait sous une feuille de nélumbium, vire dans l'eau, s'enfonce, disparaît, laissant à la surface de larges ondes qui agitent d'un mol balancement les calices refermés des nymphéas, vont s'élargissant, se perdant, parmi les touffes des iris dont les diaboliques fleurs, étrangement simplifiées,

inscrivent dans la magie du soir des signes fatalistes, échappés au livre des destins…

Une énorme aroïdée évase, au-dessus de l'eau, le cornet de sa fleur verdâtre piquée de taches brunes, et nous envoie une odeur forte de cadavre. Longtemps, des mouches persistent, s'obstinent, s'acharnent autour du charnier de son calice…

Accoudée à la rampe du pont, le front barré, les yeux fixes, Clara regarde l'eau. Un reflet du soleil couchant embrase sa nuque… Sa chair s'est détendue et sa bouche est plus mince. Elle est grave et très triste.

Elle regarde l'eau, mais son regard va plus loin et plus profond que l'eau; il va, peut-être, vers quelque chose de plus impénétrable et de plus noir que le fond de cette eau; il va, peut-être, vers son âme, vers le gouffre de son âme qui, dans les remous de flammes et de sang, roule les fleurs monstrueuses de son désir… Que regarde-t-elle, vraiment?… À quoi songe-t-elle? Je ne sais pas… Elle ne regarde peut-être rien… elle ne songe peut-être à rien… Un peu lasse, les nerfs brisés, meurtrie sous les coups de fouet de trop de péchés, elle se tait, voilà toutes… À moins que, par un dernier effort de sa cérébralité, elle ne ramasse tous les souvenirs et toutes les images de cette journée d'horreur, pour en offrir un bouquet de fleurs rouges à son sexe?… Je ne sais pas…

Je n'ose plus lui parler. Elle me fait peur, et elle me trouble aussi jusqu'au tréfonds de moi-même, par son immobilité, et par son silence. Existe-t-elle réellement?… Je me le demande, non sans effroi… N'est-elle point née de mes débauches et de ma fièvre?… N'est-elle point une de ces impossibles images, comme en enfante le cauchemar?… Une de ces tentations de crime comme la luxure en fait lever dans l'imagination de ces malades que sont les assassins et les fous?… Ne serait-elle pas autre chose que mon âme, sortie hors de moi, malgré moi, et matérialisée sous la forme du péché?…

Mais non… Je la touche. Ma main a reconnu les réalités admirables, les réalités vivantes de son corps… À travers la mince et soyeuse étoffe qui la recouvre, sa peau a brûlé mes doigts… Et Clara n'a pas frémi à leur contact; elle ne s'est point pâmée, comme tant de fois, à leur caresse. Je la désire et je la hais… Je voudrais la prendre dans mes bras et l'étreindre jusqu'à l'étouffer, jusqu'à la broyer, jusqu'à boire la mort — sa mort — à

ses veines ouvertes. Je crie d'une voix, tour à tour menaçante et soumise :

— Clara !… Clara !… Clara !

Clara ne répond pas, ne bouge pas… Elle regarde toujours l'eau qui, de plus en plus, s'assombrit ; mais je crois en vérité qu'elle ne regarde rien, ni l'eau, ni le reflet rouge du ciel dans l'eau, ni les fleurs, ni elle-même… Alors, je m'écarte un peu pour ne plus la voir et ne plus la toucher, et je me tourne vers le soleil qui disparaît, vers le soleil dont il ne reste plus sur le ciel que de grandes lueurs éphémères qui, peu à peu, vont bientôt se fondre, s'éteindre dans la nuit…

L'ombre descend sur le jardin, traîne ses voiles bleus, plus légers sur les pelouses nues, plus épais sur les massifs qui se simplifient. Les fleurs blanches des cerisiers et des pêchers, d'un blanc maintenant, lunaire, ont des aspects glissants, des aspects errants, des aspects étrangement penchés de fantômes… Et les gibets et les potences dressent leurs fûts sinistres, leurs noires charpentes, dans le ciel oriental, couleur d'acier bleui.

Horreur !… Au-dessus d'un massif, sur la pourpre mourante du soir, je vois tourner et tourner, tourner sur des pals, tourner lentement, tourner dans le vide, et se balancer, pareilles à d'immenses fleurs dont les tiges seraient visibles dans la nuit, je vois tourner, tourner les noires silhouettes de cinq suppliciés.

— Clara !… Clara !… Clara !…

Mais ma voix n'arrive pas jusqu'à elle… Clara ne répond pas, ne bouge pas, ne se retourne pas… Elle reste penchée au-dessus de l'eau, au-dessus du gouffre de l'eau. Et de même qu'elle ne m'entend plus, elle n'entend plus les plaintes, les cris, les râles de tous ceux-là qui meurent dans le jardin.

Je ressens en moi comme un lourd accablement, comme une immense fatigue après des marches et des marches, à travers les forêts fiévreuses, au bord des lacs mortels… et je suis envahi par un découragement, dont il me semble que je ne pourrai plus jamais l'éloigner de moi… En même temps, mon cerveau est pesant, et il me gêne… On dirait qu'un cercle de fer m'étreint les tempes, à me faire éclater le crâne.

Alors, peu à peu, ma pensée se détache du jardin, des cirques de torture, des agonies sous les cloches, des arbres hantés de la douleur, des fleurs sanglantes et dévoratrices… Elle voudrait

franchir le décor de ce charnier, pénétrer dans la lumière pure, frapper, enfin, aux Portes de vie… Hélas! les Portes de vie ne s'ouvrent jamais que sur de la mort, ne s'ouvrent jamais que sur les palais et sur les jardins de la mort… Et l'univers m'apparaît comme un immense, comme un inexorable jardin des supplices… Partout du sang, et là où il y a plus de vie, partout d'horribles tourmenteurs qui fouillent les chairs, scient les os, vous retournent la peau, avec des faces sinistres de joie…

Ah oui! le jardin des supplices!… Les passions, les appétits, les intérêts, les haines, le mensonge; et les lois, et les institutions sociales, et la justice, l'amour, la gloire, l'héroïsme, les religions, en sont les fleurs monstrueuses et les hideux instruments de l'éternelle souffrance humaine… Ce que j'ai vu aujourd'hui, ce que j'ai entendu, existe et crie et hurle au-delà de ce jardin, qui n'est plus pour moi qu'un symbole, sur toute la terre… J'ai beau chercher une halte dans le crime, un repos dans la mort, je ne les trouve nulle part…

Je voudrais, oui, je voudrais me rassurer, me décrasser l'âme et le cerveau avec des souvenirs anciens, avec le souvenir des visages connus et familiers… J'appelle l'Europe à mon aide et ses civilisations hypocrites, et Paris, mon Paris du plaisir et du rire… Mais c'est la face d'Eugène Mortain que je vois grimacer sur les épaules du gros et loquace bourreau qui, au pied des gibets, dans les fleurs, nettoyait ses scalpels et ses scies… Ce sont les yeux, la bouche, les joues flasques et tombantes de Mme G… que je vois se pencher sur les chevalets, ses mains violatrices que je vois toucher, caresser, les mâchoires de fer, gorgées de viande humaine… C'est tous ceux et toutes celles que j'ai aimés ou que j'ai cru aimer, petites âmes indifférentes et frivoles, et sur qui s'étale maintenant l'ineffaçable tache rouge… Et ce sont les juges, les soldats, les prêtres qui, partout, dans les églises, les casernes, les temples de justice s'acharnent à l'œuvre de mort… Et c'est l'homme-individu, et c'est l'homme-foule, et c'est la bête, la plante, l'élément, toute la nature enfin qui, poussée par les forces cosmiques de l'amour, se rue au meurtre, croyant ainsi trouver, hors la vie, un assouvissement aux furieux désirs de vie qui la dévorent et qui jaillissent, d'elle, en des jets de sale écume!

Tout à l'heure, je me demandais qui était Clara et si, réellement, elle existait… Si elle existe ?… Mais Clara, c'est la vie, c'est la présence réelle de la vie, de toute la vie !…

— Clara !… Clara !… Clara !

Elle ne répond pas, ne bouge pas, ne se retourne pas… Une vapeur, plus dense, bleu et argent, monte des pelouses, du bassin, enveloppe les massifs, estompe les charpentes de supplice… Et il me semble qu'une odeur de sang, qu'une odeur de cadavre monte avec elle, encens que d'invisibles encensoirs, balancés par d'invisibles mains, offrent à la gloire immortelle de la mort, à la gloire immortelle de Clara !

À l'autre bout du bassin, derrière moi, le gecko commence à sonner les heures… Un autre gecko lui répond… puis un autre… à intervalles réguliers… C'est comme des cloches qui s'appellent et conversent en chantant, des cloches festivales d'un timbre extraordinairement pur, d'une sonorité cristalline et douce, si douce, qu'elle dissipe tout d'un coup les figures de cauchemar, dont le jardin est hanté, qu'elle donne de la sécurité au silence, et à la nuit un charme de rêve blanc… Ces notes si claires, si inexprimablement claires, évoquent alors, en moi, mille et mille paysages nocturnes, où mes poumons respirent, où ma pensée se reprend… En quelques minutes, j'ai oublié que je suis auprès de Clara, que, tout autour de moi, le sol et les fleurs achèvent de pomper du sang, et je me vois errant, à travers le soir argenté, au milieu des féeriques rizières de l'Annam.

— Rentrons ! dit Clara. Cette voix brève, agressive et lasse me rappelle à la réalité…

Clara est devant moi… Ses jambes croisées se devinent sous les plis collants de sa robe… Elle s'appuie sur le manche de son ombrelle. Et, dans la pénombre, ses lèvres brillent comme, dans une grande pièce fermée, une petite lueur voilée d'un rose abat jour…

Comme je ne bouge pas, elle dit encore :

— Eh bien !… Je vous attends !…

Je veux lui prendre le bras… Elle refuse.

— Non… non… Marchons à côté l'un de l'autre !…

J'insiste.

— Vous devez être fatiguée, chère Clara… Vous…

— Non… non… pas du tout !

— Le chemin est long, d'ici au fleuve… Prenez mon bras, je vous en prie!

— Non… merci!… Et taisez-vous!… oh! taisez-vous!…

— Clara! vous n'êtes plus la même…

— Si vous voulez me faire plaisir… taisez-vous!… Je n'aime pas qu'on me parle à cette heure!…

Sa voix est sèche, coupante, impérieuse… Nous voilà partis… Nous traversons le pont, elle devant, moi derrière, et nous nous engageons dans les petites allées qui serpentent à travers les pelouses. Clara marche à pas brusques, par saccades, péniblement… Et telle est l'invulnérable beauté de son corps, que ces efforts n'en rompent point la ligne harmonieuse, souple et pleine… Ses hanches gardent une ondulation divinement voluptueuse… Même, quand son esprit est loin de l'amour, qu'il se raidit, se crispe et proteste contre l'amour, c'est de l'amour, toujours, ce sont toutes les formes, toutes les ivresses, toutes les ardeurs de l'amour qui animent, et pour ainsi dire, modèlent ce corps prédestiné… En elle, il n'est pas une attitude, pas un geste, pas un frisson, il n'est pas un froissement de sa robe, un envolement de ses cheveux, qui ne crient l'amour, qui ne suent l'amour, qui ne laissent tomber de l'amour et de l'amour autour d'elle, sur tous les êtres et sur toutes les choses. Le sable de l'allée crie sous ses petits pieds, et j'écoute le bruit du sable qui est comme un cri de désir, et comme un baiser, et où je distingue, nettement rythmé, ce nom qui est partout, qui était au craquement des potences, au râle des agonisants, et qui emplit maintenant, de son obsession exquise et funèbre, tout le crépuscule :

— Clara!… Clara!… Clara!…

Pour le mieux entendre, le gecko s'est tu… Tout s'est tu…

Le crépuscule est adorable, d'une douceur infinie, d'une fraîcheur caressante qui donne de l'ivresse… Nous marchons dans les parfums… Nous frôlons des fleurs merveilleuses, plus merveilleuses d'être à peine visibles, et qui s'inclinent et qui nous saluent sur notre passage comme de mystérieuses fées. Plus rien ne reste de l'horreur du jardin; sa beauté seule demeure, frémit et s'exalte avec la nuit qui tombe, de plus en plus délicieuse, sur nous.

Je me suis ressaisi… Il me semble que ma fièvre s'en est allée… Mes membres deviennent plus légers, plus élastiques, plus forts… À mesure que je marche, ma fatigue se dissipe, et je sens monter en moi quelque chose comme un violent besoin d'amour… Je me suis rapproché de Clara, et je marche à côté d'elle… tout près d'elle… brûlé par elle… Mais Clara n'a plus sa figure de péché, alors qu'elle mordillait la fleur de thalictre et qu'elle barbouillait ses lèvres, passionnément, à l'âcre pollen… L'expression glacée de son visage dément toutes les ardeurs lascives de son corps… Du moins, autant que je puis l'examiner, il me paraît bien que la luxure qui était en elle, qui frémissait, d'un si étrange éclat, en ses yeux, qui se pâmait sur sa bouche, a disparu, complètement disparu de sa bouche et de ses yeux, en même temps que les sanglantes images des supplices du jardin.

Je lui demande d'une voix tremblée :

— Vous m'en voulez, Clara ?… Vous me détestez ?

Elle me répond d'une voix irritée :

— Mais non ! mais non ! Cela n'a aucun rapport, mon ami… Je vous en prie, taisez-vous… Vous ne savez pas combien vous me fatiguez !…

J'insiste :

— Si ! si !… Je vois bien que vous me détestez… Et c'est affreux !… Et j'ai envie de pleurer !…

— Dieu ! que vous m'agacez !… Taisez-vous… et, pleurez, si cela peut vous faire plaisir… Mais taisez-vous !…

Et comme nous repassons devant l'endroit où nous nous arrêtâmes à causer avec le vieux bourreau, je dis, croyant par ma persistance stupide ramener un sourire aux lèvres mortes de Clara :

— Vous souvenez-vous du gros patapouf, mon amour ?… Et comme il était drôle, avec sa robe couverte de sang… et sa trousse, et ses doigts rouges, cher petit cœur… et ses théories sur le sexe des fleurs ?… Vous souvenez-vous ?… Ils se mettent quelquefois à vingt mâles, pour le spasme d'une seule femelle…

Cette fois, c'est un haussement d'épaules qui me répond… Elle ne daigne même plus s'irriter de mes paroles…

Alors, poussé par un rut grossier, maladroitement, je me penche sur Clara, tente de l'enlacer, et, d'une main brutale, je lui empoigne les seins.

— Je te veux… là… tu entends… dans ce jardin… dans ce silence… au pied de ces gibets…

Ma voix est haletante; une bave ignoble coule de ma bouche et, en même temps que cette bave, des mots abominables… les mots qu'elle aime!…

D'un coup de rein, Clara se dégage de ma gauche et lourde étreinte; et, avec une voix où il y a de la colère, de l'ironie et aussi de la lassitude et de l'énervement :

— Dieu! que vous êtes assommant, si vous saviez… et ridicule, mon pauvre ami!… Le vilain bouc que vous êtes!… Laissez-moi… Tout à l'heure, si vous y tenez, vous passerez vos sales désirs sur les filles… Vous êtes trop ridicule, vraiment!…

Ridicule!… Oui, je sens que je suis ridicule… Et je prends le parti de me tenir tranquille… Je ne veux plus tomber, dans son silence, comme une grosse pierre dans un lac où des cygnes dorment, sous la lune!…

X

Le sampang, tout illuminé de lanternes rouges, nous attendait à l'embarcadère du bagne. Une Chinoise, au visage rude, vêtue d'une blouse et d'un pantalon de soie noire, les bras nus, chargés de lourds anneaux d'or, les oreilles ornées de larges cercles d'or, tenait l'amarre. Clara sauta dans la barque. Je la suivis.

— Où faut-il vous conduire ? demanda la Chinoise, en anglais. Clara répondit d'une voix saccadée et qui tremblait un peu :

— Où tu voudras… n'importe où… sur le fleuve… Tu le sais bien…

J'observai alors qu'elle était très pâle. Ses narines pincées, ses traits tirés, ses yeux vagues exprimaient de la souffrance… La Chinoise hocha la tête.

— Oui !… oui… je sais… fit-elle.

Elle avait de grosses lèvres rongées par le bétel, de la dureté bestiale dans le regard. Comme elle grommelait encore des mots que je ne compris pas :

— Allons, Ki-Paï, ordonna Clara, d'un ton bref, tais-toi !… et fais ce que je te dis… D'ailleurs, les portes de la ville sont fermées…

— Les portes du jardin sont ouvertes…

— Fais ce que je dis.

Lâchant l'amarre, la Chinoise, d'un mouvement robuste, empoigna la godille qu'elle manœuvra avec une souple adresse… Et nous glissâmes sur l'eau.

La nuit était très douce. Nous respirions un air tiède, mais infiniment léger… L'eau chantait à la pointe du sampang… Et l'aspect du fleuve était celui d'une grande fête.

Sur la rive opposée, à notre droite et à notre gauche, les lanternes multicolores éclairaient les mâts, les voitures, les ponts pressés des bateaux… Une étrange rumeur — cris, chants, musiques — venait de là, comme d'une foule en joie… L'eau était toute noire, d'un noir mat et gras de velours avec, çà et là, des lueurs sourdes et clapotantes et sans autres vifs reflets, que les reflets brisés, les reflets rouges et verts des lanternes qui décoraient les sampangs, dont le fleuve, à cette heure, était sillonné en tous les sens. Et par-delà un espace sombre, dans le ciel obscur, surgissant d'entre les noires découpures des arbres, la ville, au loin, les terrasses étagées de la ville s'allumaient comme un immense brasier rouge, comme une montagne de feu.

À mesure que nous nous éloignions, nous apercevions, plus confusément, les hautes murailles du bagne dont, à chaque tour des veilleurs, les phares tournants projetaient sur le fleuve et sur la campagne des triangles d'aveuglante lumière.

Clara était entrée sous le baldaquin qui faisait de cette barque une sorte de mol boudoir, tendu de soie et qui sentait l'amour… De violents parfums brûlaient en un très ancien vase de fer ouvré, représentation naïvement synthétique de l'éléphant, et dont les quatre pieds barbares et massifs reposaient sur un délicat entrelacs de roses. Aux tentures, des estampes voluptueuses, des scènes hardiment luxurieuses, d'un art étrange, savant et magnifique. La frise du baldaquin, précieux travail de bois colorié, reproduisait exactement un fragment de cette décoration du temple souterrain d'Elephanta, que les archéologues, selon les traditions brahmaniques, appellent pudiquement : l'Union de la Corneille… Un large et profond matelas de soie brodée occupait le centre de la barque, et du plafond descendait une lanterne à transparents phalliques, une lanterne en partie voilée d'orchidées et qui répandait sur l'intérieur du sampang une demi-clarté mystérieuse de sanctuaire ou d'alcôve.

Clara se jeta sur les coussins. Elle était extraordinairement pâle et son corps tremblait, secoué par des spasmes nerveux. Je voulus lui prendre les mains… Ses mains étaient toutes glacées.

— Clara!… Clara!… implorai-je… qu'avez-vous?… De quoi souffrez-vous?… Parlez-moi!…

Elle répondit d'une voix rauque, d'une voix qui sortait péniblement du fond de sa gorge contractée :

— Laisse-moi tranquille… Ne me touche pas… ne me dis rien… Je suis malade.

Sa pâleur, ses lèvres exsangues et sa voix qui était comme un râle, me firent peur… Je crus qu'elle allait mourir… Effaré, j'appelai à mon aide la Chinoise :

— Vite!… vite! Clara meurt! Clara meurt!…

Mais, ayant écarté les rideaux et montré sa face de chimère, Ki-Paï haussa les épaules, et elle s'écria brutalement :

— Ça n'est rien… C'est toujours comme ça, chaque fois qu'elle revient de là-bas.

Et, maugréant, elle retourna à sa godille.

Sous la poussée nerveuse de Ki-Paï, la barque soulevée glissa plus vite sur le fleuves. Nous croisâmes des sampangs pareils au nôtre et d'où partaient, sous les baldaquins aux rideaux fermés, des chants, des bruits de baisers, des rires, des râles d'amour, qui se mêlaient au clapotis de l'eau et à des sonorités lointaines, comme étouffées, de tam-tams et de gongs… En quelques minutes, nous eûmes atteint l'autre rive, et, longtemps encore, nous longeâmes des pontons noirs et déserts, des pontons allumés et pleins de foule, bouges populaciers, maisons de thé pour les portefaix, bateaux de fleurs pour les matelots et la racaille du port. À peine si, par les hublots et les fenêtres éclairées, je pus voir — visions rapides — d'étranges figures fardées, des danses lubriques, des débauches hurlantes, des visages en mal d'opium…

Clara restait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle, dans la barque de soie et sur le fleuve. Elle avait la face enfouie dans un coussin qu'elle mordillait… J'essayai de lui faire respirer des sels. Par trois fois, elle éloigna le flacon d'un geste las et pesant. La gorge nue, les deux seins crevant l'étoffe déchirée du corsage, les jambes tendues et vibrantes ainsi que les cordes d'une viole, elle respirait avec effort… Je ne savais que faire, je ne savais que dire… Et j'étais penché sur elle, l'âme angoissée, pleine d'incertitudes tragiques et de choses troubles, troubles… Afin de m'assurer que c'était bien une crise passagère et que rien

en elle ne s'était brisé des ressorts de la vie, je lui saisis les poignets… Dans ma main son pouls battait, rapide, léger, régulier comme un petit cœur d'oiseau ou d'enfant… De temps en temps, un soupir s'exhalait de sa bouche, un long et douloureux soupir qui soulevait et gonflait sa poitrine en houle rose… Et, tout bas, tremblant, avec une voix très douce, je murmurais :

— Clara!… Clara!… Clara!…

Elle ne m'entendait pas, ne me voyait pas, la face perdue dans le coussin. Son chapeau avait glissé de ses cheveux dont l'or roux prenait, sous les reflets de la lanterne, des tons de vieil acajou, et, débordant la robe, ses deux pieds, chaussés de peau jaune, gardaient encore, çà et là, de petites taches de boue sanglante.

— Clara!… Clara!… Clara!…

Rien que le chant de l'eau et les musiques lointaines et, entre les rideaux du baldaquin, là-bas, la montagne en feu de la ville terrible, et plus près, les reflets rouges, verts, les reflets alertes, onduleux, semblables à de minces anguilles lumineuses, qui s'enfonceraient dans le fleuve noir.

Un choc de la barque… Un appel de la Chinoise… Et nous accostions une sorte de longue terrasse, la terrasse illuminée, toute bruyante de musiques et de fêtes, d'un bateau de fleurs.

Ki-Paï amarra la barque à des crochets de fer, devant un escalier qui trempait, dans l'eau, ses marches rouges. Deux énormes lanternes rondes brillaient en haut de deux mâts, où flottaient des banderoles jaunes.

— Où sommes-nous?… demandai-je.

— Nous sommes là où elle m'a donné l'ordre de vous conduire, répondit Ki-Paï, d'un ton bourru. Nous sommes là où elle vient passer la nuit, quand elle rentre de là-bas…

Je proposai :

— Ne vaudrait-il pas mieux la ramener chez elle, dans l'état de souffrance où elle est?

Ki-Paï répliqua :

— Elle est toujours ainsi, après le bagne… Et puis, la ville est fermée, et pour gagner le palais, par les jardins, c'est trop loin, maintenant… et trop dangereux.

Et elle ajouta, méprisante :

— Elle est très bien ici… Ici, on la connaît!…

Je me résignai.

— Aide-moi, alors, commandai-je… Et ne sois pas brusque avec elle. Très doucement, avec des précautions infinies, Ki-Paï et moi, nous saisîmes, dans nos bras, Clara qui n'opposait pas plus de résistance qu'une morte et, la soutenant, la portant plutôt, nous la fîmes à grand-peine sortir de la barque et monter l'escalier. Elle était lourde et glacée… Sa tête se renversait un peu en arrière; ses cheveux entièrement dénoués, ses épais et souples cheveux ruisselaient sur ses épaules en ondes de feu. S'accrochant d'une main molle, presque défaillante, au cou rude de Ki-Paï, elle poussait de petites plaintes vagues, lâchait de petits mots inarticulés, ainsi qu'un enfant… Et moi, un peu haletant, sous le poids de mon amie, je gémissais :

— Pourvu qu'elle ne meure pas, mon Dieu!… pourvu qu'elle ne meure pas!

Et Ki-Paï ricanait, la bouche féroce :

— Mourir!… Elle!… Ah bien oui!… Ce n'est pas de la souffrance qui est dans son corps… c'est de la saleté!…

Nous fûmes reçus, en haut de l'escalier, par deux femmes, aux yeux peints, et dont la nudité dorée transparaissait, toute, dans les voiles légers, vaporeux, dont elles étaient drapées. Elles avaient des bijoux obscènes dans les cheveux, des bijoux aux poignets et aux doigts, des bijoux aux chevilles et aux pieds nus, et leur peau frottée de fines essences exhalait une odeur de jardin.

L'une d'elles tapa, en signe de joie, dans ses mains.

— Mais c'est notre petite amie!… cria-t-elle… Je te le disais bien, moi, qu'elle viendrait, le cher cœur… Elle vient toujours… Vite… vite… couchez-la sur le lit, ce pauvre amour.

Elle désignait une sorte de matelas, ou plutôt de brancard allongé contre la cloison, et sur lequel nous déposâmes Clara…

Clara ne remuait plus… Sous ses paupières effrayamment ouvertes, les yeux révulsés ne laissaient voir que leurs deux globes blancs… Alors, la Chinoise aux yeux peints se pencha sur Clara, et d'une voix délicieusement rythmée, comme si elle chantait une chanson, elle dit :

— Petite, petite amie de mes seins et de mon âme… que vous êtes belle ainsi!… Vous êtes belle comme une jeune morte… Et pourtant, vous n'êtes pas morte… Vous allez revivre, petite amie

de mes lèvres, revivre sous mes caresses et sous les parfums de ma bouche.

Elle lui mouilla les tempes d'un parfum violent, lui fit respirer des sels.

— Oui, oui!… chère petite âme… vous êtes évanouie… et vous ne m'entendez pas!… Et vous ne sentez pas la douceur de mes doigts… mais votre cœur bat, bat, bat… Et l'amour galope en vos veines, comme un jeune cheval… l'amour bondit en vos veines comme un jeune tigre.

Elle se tourna vers moi.

— Il ne faut pas être triste… parce qu'elle est toujours évanouie, quand elle vient ici… Dans quelques minutes, nous crierons de plaisir dans sa chair heureuse et brûlante…

Et j'étais là, inerte, silencieux, les membres de plomb, la poitrine oppressée ainsi qu'il arrive dans les cauchemars… Je n'avais plus la sensation du réel… Tout ce que je voyais — images tronquées surgissant de l'ombre environnante, de l'abîme du fleuve, et y rentrant pour en ressurgir bientôt, avec des déformations fantastiques — m'effarait… La longue terrasse, suspendue dans la nuit, avec ses balustres laqués de rouge, ses fines colonnettes, supportant le hardi retroussement du toit, ses guirlandes de lanternes alternant avec des guirlandes de fleurs, était remplie d'une foule bavarde, remuante, extraordinairement colorée. Cent regards fardés étaient sur nous, cent bouches peintes chuchotaient des mots que je n'entendais pas, mais où il me semblait que revenait sans cesse le nom de Clara.

— Clara! Clara! Clara!

Et des corps nus, des corps enlacés, des bras tatoués, chargés d'anneaux d'or, des ventres, des seins tournaient parmi de légères écharpes envolées… Et dans tout cela, autour de tout cela, au-dessus de tout cela, des cris, des rires, des chants, des sons de flûte, et des odeurs de thé, de bois précieux, des arômes puissants d'opium, des haleines lourdes de parfums…

Griserie de rêve, de débauche, de supplice et de crime, on eût dit que toutes ces bouches, toutes ces mains, tous ces seins, toute cette chair vivante, allaient se ruer sur Clara, pour jouir de sa chair morte!…

Je ne pouvais faire un geste, ni prononcer une parole… Près de moi, une Chinoise, toute jeune et jolie, presque une enfant,

avec des yeux candides et lascifs à la fois, promenait sur un éventaire des objets étrangement obscènes, d'impudiques ivoires, des phallus en gomme rose et des livres enluminés où étaient reproduites, par le pinceau, les mille joies compliquées de l'amour…

— De l'amour!… de l'amour!… qui veut de l'amour?… J'ai de l'amour pour tout le monde!…

Pourtant, je me penchai sur Clara…

— Il faut la porter chez moi… commanda la Chinoise aux yeux peints. Deux hommes robustes soulevèrent le brancard… Machinalement je les suivis…

Guidés par la courtisane, ils s'engagèrent dans un vaste couloir, somptueux comme un temple. À droite et à gauche, des portes s'ouvraient sur de grandes chambres, toutes tendues de nattes, éclairées de lumières roses très douces et voilées de mousselines… Des animaux symboliques, dardant des sexes énormes et terribles, des divinités bisexuées, se prostituant à elles-mêmes ou chevauchant des monstres en rut, en gardaient le seuil. Et des parfums brûlaient en de précieux vases de bronze…

Une portière de soie brodée de fleurs de pêcher s'écarta, et dans l'écartement deux têtes de femme se montrèrent… L'une de ces femmes demanda, en nous regardant passer :

— Qu'est-ce qui est mort?

L'autre répondit :

— Mais non!… Personne n'est mort… Tu vois bien que c'est la femme du Jardin des supplices…

Et le nom de Clara, chuchoté de lèvres en lèvres, de lit en lit, de chambre en chambre, emplit bientôt le bateau de fleurs comme une obscénité merveilleuse. Il me sembla même que les monstres de métal le répétaient dans leurs spasmes, le hurlaient dans leurs délires de luxure sanglante.

— Clara! Clara! Clara!…

Ici, j'entrevis un jeune homme étendu sur un lit. La petite lampe d'une fumerie d'opium brûlait, à portée de sa main. Il y avait dans ses yeux, étrangement dilatés, comme de l'extase douloureuse… Devant lui, bouche à bouche, ventre à ventre, des femmes nues, se pénétrant l'une l'autre, dansaient des danses sacrées, tandis que, accroupis derrière un paravent, des musiciens, soufflaient dans de courtes flûtes… Là, d'autres femmes assises en rond ou couchées sur la natte du plancher, dans des

poses obscènes, avec des faces de luxure plus tristes que des faces de supplice, attendaient. C'était, devant chaque porte où nous passions, des râles, des voix haletantes, des gestes de damnés, des corps tordus, des corps broyés, toute une douleur grimaçante qui, parfois, hurlait sous le fouet de voluptés atroces et d'onanismes barbares. Je vis, défendant l'entrée d'une salle, un groupe de bronze dont la seule arabesque des lignes me donna une secousse d'horreur… Une pieuvre, de ses tentacules, enlaçait le corps d'une vierge et, de ses ventouses ardentes et puissantes, pompait l'amour, tout l'amour, à la bouche, aux seins, au ventre.

Et je crus que j'étais dans un lieu de torture et non dans une maison de joie et d'amour.

L'encombrement du couloir devint tel que, durant quelques secondes, nous fûmes obligés de nous arrêter en face d'une salle — la plus vaste de toutes — qui se différenciait des autres par sa décoration et par son éclairage d'un rouge sinistre… D'abord, je ne vis que des femmes — une mêlée de chairs forcenées et de vives écharpes —, des femmes qui se livraient à des danses frénétiques, à des possessions démoniaques, autour d'une sorte d'Idole dont le bronze massif, d'une patine très ancienne, se dressait au centre de la salle et montait jusqu'au plafond. Puis l'Idole elle-même se précisa, et je reconnus que c'était l'Idole terrible, appelée l'Idole aux Sept Verges… Trois têtes armées de cornes rouges, casquées de chevelures en flammes tordues, couronnaient un torse unique ou plutôt un seul ventre, lequel s'incorporait à un énorme pilier barbare et phalliforme. Tout autour de ce pilier, à l'endroit précis où le ventre monstrueux finissait, sept verges s'élançaient auxquelles les femmes, en dansant, offraient des fleurs et de furieuses caresses. Et la lueur rouge de la salle donnait aux billes de jade qui servaient d'yeux à l'Idole, une vie diabolique… Au moment où nous nous remîmes en marche, j'assistai à un spectacle effrayant et dont il m'est impossible de rendre l'infernal frémissement. Criant, hurlant, sept femmes, tout à coup, se ruèrent aux sept verges de bronze. L'Idole enlacée, chevauchée, violée par toute cette chair délirante, vibra sous les secousses multipliées de ces possessions et de ces baisers qui retentissaient, pareils à des coups de bélier dans les portes de fer d'une ville assiégée. Alors, ce fut autour de

l'Idole une clameur démente, une folie de volupté sauvage, une mêlée de corps si frénétiquement étreints et soudés l'un à l'autre qu'elle prenait l'aspect farouche d'un massacre et ressemblait à la tuerie, dans leurs cages de fer, de ces condamnés, se disputant le lambeau de viande pourrie de Clara!… Je compris, en cette atroce seconde, que la luxure peut atteindre à la plus sombre terreur humaine et donner l'idée véritable de l'enfer, de l'épouvantement de l'enfer…

Et il me semblait que tous ces chocs, toutes ces voix haletantes, tous ces râles, toutes ces morsures, et l'Idole elle-même, n'avaient, pour exprimer, pour éructer leur rage d'inassouvissement et leur supplice d'impuissance qu'un mot… un seul mot!

— Clara!… Clara!… Clara!…

Lorsque nous eûmes gagné la chambre et déposé sur un lit Clara toujours évanouie, la conscience me revint, et du milieu où je me trouvais, et de moi-même. De ces chants, de ces débauches, de ces sacrifices, de ces parfums déprimants, de ces impurs contacts qui souillaient davantage l'âme endormie de mon amie, j'éprouvais, en plus de l'horreur, une accablante honte… J'eus beaucoup de peine à éloigner les femmes, curieuses et bavardes, qui nous avaient suivis, non seulement du lit où nous avions étendu Clara, mais encore de la chambre, où je voulais rester seul… Je ne gardai avec moi que Ki-Paï, laquelle, malgré ses airs bourrus et ses rudes paroles, se montrait très dévouée à sa maîtresse et mettait une grande délicatesse et une adresse précieuse, dans les soins qu'elle prenait d'elle.

Le pouls de Clara battait toujours avec la même régularité rassurante, comme si elle eût été en pleine vigueur de santé. Pas une minute, la vie n'avait cessé d'habiter cette chair qui semblait à jamais morte. Et tous les deux, Ki-Paï et moi, nous étions penchés, anxieusement, sur sa résurrection…

Tout à coup, elle poussa une plainte; les muscles de son visage se crispèrent, et de légères secousses nerveuses agitèrent sa gorge, ses bras et ses jambes. Ki-Paï dit :

— Elle va avoir une crise terrible. Il faut la maintenir vigoureusement et prendre bien garde qu'elle ne se déchire la figure et ne s'arrache les cheveux avec ses ongles.

Je pensai qu'elle pouvait m'entendre, et que de me savoir là, près d'elle, la crise qu'avait annoncée Ki-Paï en serait adoucie… Je murmurai à son oreille, en essayant de mettre dans mes paroles toutes les caresses de ma voix, toutes les tendresses de mon cœur et aussi, toutes les pitiés — ah ! oui — toutes les pitiés qui sont sur la terre…

— Clara ! Clara… c'est moi… Regarde-moi… écoute-moi…

Mais Ki-Paï me ferma la bouche.

— Taisez-vous donc !… fit-elle, impérieuse… Comment voulez-vous qu'elle nous entende ?… Elle est encore avec les mauvais génies…

Alors, Clara commença de se débattre. Tous ses muscles se bandèrent, effroyablement soulevés et contractés… ses articulations craquèrent, comme les jointures d'un bateau désemparé dans la tempête… Une expression de souffrance horrible, d'autant plus horrible, qu'elle était silencieuse, envahit sa face crispée et pareille à la face des suppliciés, sous la cloche du jardin. De ses yeux, entre les paupières mi-fermées et battantes, on ne voyait plus qu'un mince trait blanchâtre… Un peu d'écume moussait à ses lèvres… Et, tout haletant, je gémissais :

— Mon Dieu… mon Dieu !… Est-ce possible ?… Et que va-t-il arriver ?

Ki-Paï ordonna :

— Maintenez-la… tout en laissant son corps libre… car il faut que les démons s'en aillent de son corps…

Et elle ajouta :

— C'est la fin… Tout à l'heure, elle va pleurer…

Nous lui tenions les poignets de façon à l'empêcher de se labourer la figure avec ses ongles. Et il y avait, en elle, une telle force d'étreinte que je crus qu'elle allait nous broyer les mains… Dans une dernière convulsion son corps s'arqua, des talons à la nuque… Sa peau tendue vibra. Puis la crise, peu à peu, mollit… Les muscles se détendirent, reprirent leur place, et elle s'affaissa, épuisée, sur le lit, les yeux pleins de larmes…

Durant quelques minutes, elle pleura, pleura… Larmes qui coulaient de ses yeux intarissablement et sans bruit, comme d'une source !

— C'est fini ! dit Ki-Paï… Vous pouvez lui parler…

Sa main était, maintenant, toute molle, moite et brûlante dans ma main. Ses yeux, encore vagues et lointains, cherchaient à reprendre conscience des objets et des formes, autour d'elle. Elle semblait revenir d'un long, d'un angoissant sommeil.

— Clara ! ma petite Clara !… murmurai-je.

Longtemps elle me regarda d'un regard triste et voilé, à travers ses larmes.

— Toi… fit-elle… Toi… ah ! oui… Et sa voix était comme un souffle…

— C'est moi, c'est moi !… Clara, me voilà… Me reconnais-tu ?

Elle eut une sorte de petit hoquet, de petit sanglot…

Et elle bégaya :

— Oh ! mon chéri !… mon chéri !… mon pauvre chéri !… Mettant sa tête contre la mienne, elle supplia :

— Ne bouge plus… je suis bien ainsi… je suis pure ainsi… je suis toute blanche… toute blanche comme une anémone !…

Je lui demandai si elle souffrait encore :

— Non ! non !… je ne souffre pas… Et je suis heureuse d'être là, près de toi… toute petite, près de toi… toute petite, toute petite… et toute blanche, blanche comme ces petites hirondelles des contes chinois… tu sais bien… ces petites hirondelles…

Elle ne prononçait — à peine si elle les prononçait — que de petits mots… de petits mots de pureté, de blancheur… Sur ses lèvres, ce n'était que petites fleurs, petits oiseaux, petites étoiles, petites sources… et des âmes, et des ailes, et du ciel… du ciel… du ciel…

Puis, de temps en temps, interrompant son gazouillement, elle me serrait la main, plus fort, appuyait, pelotonnait sa tête contre la mienne, et elle disait, avec plus d'accent :

— Oh ! mon chéri !… plus jamais, je te le jure !… Plus jamais, plus jamais… plus jamais !…

Ki-Paï s'était retirée, au fond de la chambre. Et, tout bas, elle chantait une chanson, une de ces chansons qui endorment et bercent le sommeil des petits enfants.

— Plus jamais… plus jamais… plus jamais !… répétait Clara, d'une voix lente, d'une voix qui allait se perdant, se fondant dans la chanson de plus en plus lente aussi de Ki-Paï.

Et elle s'endormit, contre moi, d'un sommeil calme, lumineux et lointain, et profond, comme un grand et doux lac, sous la lune d'une nuit d'été.

Ki-Paï se leva doucement, sans bruit.

— Je m'en vais ! dit-elle… je m'en vais dormir dans le sampang… Demain matin, quand l'aube viendra, vous ramènerez ma maîtresse au palais… Et ce sera à recommencer !… Ce sera toujours à recommencer !

— Ne dis pas cela, Ki-Paï, suppliai-je… Et regarde-la dormir contre moi, regarde-la dormir d'un si calme et si pur sommeil, contre moi !…

La Chinoise hocha sa tête grimaçante, et elle murmura, avec des yeux tristes, où la pitié maintenant remplaçait le dégoût :

— Je la regarde dormir contre vous et je vous dis… Dans huit jours, je vous conduirai comme ce soir, tous les deux, sur le fleuve, rentrant du Jardin des supplices… Et, dans huit années encore, je vous conduirai pareillement sur le fleuve, si vous n'êtes pas parti et si je ne suis pas morte !

Elle ajouta :

— Et si je suis morte, une autre vous conduira, avec ma maîtresse, sur le fleuve. Et si vous êtes parti, un autre que vous accompagnera ma maîtresse sur le fleuve… Et il n'y aura rien de changé…

— Ki-Paï… Ki-Paï… pourquoi dis-tu cela ?… Encore une fois, regarde-la dormir… Tu ne sais pas ce que tu dis !…

— Chut ! fit-elle en posant un doigt sur sa bouche. Ne parlez pas si haut… Ne vous remuez pas si fort… Ne la réveillez pas… Au moins, quand elle dort, elle ne fait point de mal, ni aux autres, ni à elle-même !…

Marchant avec précaution, sur la pointe de ses pieds, ainsi qu'une garde-malade, elle se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit.

— Allez-vous-en !… allez-vous-en !

C'était la voix de Ki-Paï, impérieuse parmi les voix bourdonnantes des femmes…

Et je vis des yeux peints, des visages fardés, des bouches rouges, des seins tatoués, des bouches sur des seins… et j'entendis des cris, des râles, des danses, des sons de flûte, des résonances de métal et ce nom qui courait, haletait, de lèvres en lèvres, et secouait, comme un spasme, tout le bateau de fleurs :

— Clara!… Clara!… Clara!

La porte se referma et les bruits s'assourdirent, et les visages disparurent.

Et j'étais seul dans la chambre, où deux lampes brûlaient, voilées de crêpe rose… seul avec Clara qui dormait et, de temps en temps, répétait en son sommeil, comme un petit enfant rêvant :

— Plus jamais!… Plus jamais!…

Et comme pour donner un démenti à ces paroles, un bronze que je n'avais pas encore aperçu, une sorte de singe de bronze, accroupi dans un coin de la pièce, tendait vers Clara, en ricanant férocement, un sexe monstrueux.

Ah! si plus jamais, plus jamais, elle ne pouvait se réveiller!…

— Clara!… Clara!… Clara!…

Clos Saint-Blaise, Paris,
1898-1899.

« En mission » — Octave Mirbeau
L'Écho de Paris — septembre 1893

(notes de Pierre Michel)

I

Il y a quatre ans, ne sachant plus que faire, je me présentai aux élections, dans un département où je n'avais d'ailleurs, jamais mis les pieds. Il faut dire, tout de suite, que ma candidature était chaudement patronnée par le gouvernement qui, ne sachant, non plus, que faire de moi, trouvait ainsi l'ingénieux moyen de se débarrasser de mes quotidiennes, de mes harcelantes sollicitations. Je ne fus pas élu. L'écrasante majorité qui échut à mon adversaire, je l'attribue à ceci que ce diable d'homme était encore plus médiocre que moi, et d'une canaillerie plus notoire. Il avait volé, quelque peu assassiné aussi; il ne s'en cachait pas, au contraire. « J'ai volé, j'ai volé », criait-il. Et les laborieuses populations des villes, non moins que les vaillantes populations des campagnes, l'acclamaient avec une frénésie, qui grandissait en raison directe de la frénésie de ses aveux. Comment pouvais-je lutter contre un pareil homme, possédant de pareils états de service, moi qui n'avais encore sur la conscience, et qui les dissimulais pudiquement au fond des ténèbres d'icelle, que de menues peccadilles, telles que vols domestiques, tricheries au jeu, chantages, etc., etc.? Ô candeur des ignorantes jeunesses!

Quelques jours après le lamentable échec, je me trouvai dans une maison amie, avec le ministre qui me protégeait. J'étais fort dégoûté. L'avenir m'apparaissait plus triste qu'un crépuscule qui tombe sur une chambre de malade. J'avais perdu ma verve, et les belles chairs de femmes ne m'étaient plus de rien.

— Du ressort, sapristi ! me disait-on. Vous êtes jeune, que diable !… Ce sera pour la prochaine fois.

À ces paroles consolatrices, aux sourires engageants, je ne répondais que par cette phrase têtue :

— Non, non… ne me parlez pas du suffrage universel !… Je ne veux plus, je ne veux plus en entendre parler.

Le dîner fini, le ministre m'entraîna dans un petit salon où nous pouvions causer seuls, et à l'aise.

— J'ai beaucoup pensé à vous, ces jours-ci, me dit-il amicalement… Voyons… êtes-vous embryologiste ?

Il lut ma réponse dans le regard effaré que je lui jetai.

— Non… vous n'êtes pas embryologiste ?… Très fâcheux !… Car, en ce moment, j'ai des crédits considérables — oh ! relativement — pour une mission scientifique, que j'aurais eu plaisir à vous confier.

En deux mots, il m'expliqua l'affaire. Il s'agissait d'aller aux Indes, à Ceylan, pour y fouiller la mer, dans les golfes, y étudier ce que les savants appellent « la gelée pélasgique », et, parmi les gastéropodes, les coraux, les hétéropores, les madrépores, les siphonophores, les holothétries (*sic*) et les radiolaires retrouver la cellule primordiale, l'*initium* protoplasmique de la vie organisée… C'était charmant et très simple.

— Oui, mais voilà ! conclut ce véritable homme d'État… Vous n'êtes pas embryologiste !

Et, avec une bienveillante tristesse, il ajouta :

— C'est embêtant !

Mon protecteur réfléchit quelques minutes. Rien n'est imposant à regarder comme un ministre qui réfléchit… Que va-t-il sortir de ce recueillement ?… Quels coups de tonnerre, ou quelle rosée bienfaisante ?… J'étais anxieux devant ce front grave, où la pensée assemblait des nuées énigmatiques et profondes.

— Mon Dieu !… reprit-il, après quelques minutes d'un poignant silence… J'aurais bien une autre mission à vous proposer… Ce serait d'aller aux îles Fidji, et dans la Tasmanie, pour y étudier les divers systèmes des administrations pénitentiaires qui y fonctionnent [1], et leur application à notre état social…

1. Les Anglais avaient installé un bagne en Tasmanie, après avoir précautionneusement exterminé jusqu'au dernier les habitants de l'île.

Seulement, je dois vous prévenir que les crédits ne sont pas énormes… Et ils sont anthropophages, là-bas, vous savez [1]!… Il y a bien encore la police secrète… Hé! hé!… on pourrait vous y trouver une bonne situation.

Dans les circonstances difficiles, mes facultés mentales s'activent, s'exaltent, mes énergies se décuplent, et je suis doué d'une promptitude de résolution qui m'étonne toujours, et qui, souvent, m'a bien servi.

— Bah! m'écriai-je. Après tout, je puis bien être embryologiste, une fois dans ma vie… La science n'en mourra pas… Elle en a vu d'autres, la science… C'est entendu, j'accepte la mission de Ceylan…

— Et vous avez raison, approuva le ministre, dont le visage s'éclaira, tout à coup, d'un gouvernemental sourire… D'autant que l'embryologie… Darwin, Haeckel, Carl Vogt, notre ami Pouchet [2]… Au fond, tout ça, voyez-vous, ça doit être une immense blague!… Ah! mon gaillard, vous n'allez pas vous ennuyer, là-bas… Ceylan est merveilleux… Il y a, paraît-il, des femmes, de petites dentellières, d'une beauté, d'un tempérament… je ne vous dis que cela… Venez demain au ministère… Nous terminerons l'affaire, officiellement…

Et, pendant que je rentrais, dans les salons, au bras du ministre, celui-ci me disait encore, avec une ironie charmante :

— Hein? tout de même… la cellule… si vous la retrouviez… est-ce qu'on sait?… C'est Berthelot [3] qui ferait un nez, croyez-vous?…

Cette combinaison m'avait redonné un peu de courage et de gaieté, non qu'elle me plût absolument. À ce brevet de temporaire embryologiste, j'eusse préféré une bonne recette générale,

1. Les Fidjiens étaient en effet des anthropophages renommés, particulièrement friands de la viande de pasteurs méthodistes ou wesleyens… Près de Suva existe un musée ethnographique, dont tout un département est consacré à l'anthropophagie, qui s'est perpétuée dans les îles Fidji jusqu'au début du siècle.

2. Carl Vogt (1817-1895), biologiste allemand et darwinien, comme Haeckel; il a vécu longtemps en exil à Genève. Anne Gabriel Pouchet (1851-1938), hygiéniste français, professeur de pharmacologie.

3. Marcellin Berthelot (1827-1907), célèbre chimiste, gloire scientifique de la République, incarnation du scientisme triomphant. Il a été ministre de l'Instruction publique en 1886-1887.

par exemple. Mais il faut se faire une raison. L'aventure n'était pas sans quelque amusement, du reste. De simple vagabond de la politique que j'étais, la minute d'avant, on ne devient pas, par un coup de baguette budgétaire, par la drôlerie d'une fumisterie ministérielle, on ne devient pas le considérable savant, qui allait violer les mystères, aux sources mêmes de la vie, sans en éprouver quelque fierté mystificatrice, et quelque comique orgueil… La soirée, commencée dans la mélancolie, s'acheva dans la joie…

Les préparatifs furent vite faits. Par une dérogation spéciale aux coutumes bureaucratiques, deux jours après cette conversation, je touchais, sans nulle anicroche, sans nul retard, les susdits crédits. Ils étaient libéralement calculés. On y avait prévu l'entretien de deux secrétaires et d'un domestique, l'achat fort coûteux d'instruments d'anatomie, de microscopes, de canots démontables, de cloches à plongeurs. Non, vraiment, le gouvernement faisait luxueusement les choses. Il va sans dire que je n'achetai aucun de ces « *impedimenta* », et que je n'emmenai personne, comptant sur ma seule ingéniosité pour me débrouiller au milieu des forêts inconnues de la science.

Le ministre, à qui j'allai faire mes adieux, approuva ces dispositions, et loua mes sentiments d'économie… En me quittant, il me dit, avec attendrissement :

— Comptez sur moi, mon cher ami… Pendant que vous serez là-bas, au service de la France, de notre chère France, je ne vous oublierai pas, croyez-le bien… Je créerai, dans l'Agence Havas et dans mes journaux, de l'agitation autour de votre nom d'embryologiste… Travaillez à la grandeur du pays… Aujourd'hui, un peuple n'est pas grand seulement par ses armes; il est grand par sa science… Les conquêtes de la science servent plus notre civilisation que les conquêtes militaires… *Cedant arma togae !* [1]…

Muni de lettres de recommandation, pour les autorités de Ceylan, je m'embarquai, par une splendide après-midi, à Marseille, sur le *Sagalien.* Merveilleux voyage! Un ciel adorablement

1. « Que les armes cèdent devant la toge » — c'est-à-dire que le pouvoir militaire s'incline devant le pouvoir civil. Dans *Le Jardin des supplices,* « *togae* » sera remplacé par « *sapientiae* », la science (cf. p. 998).

pur, une mer calme, unie comme un lac ! Ô les féeries des couchers de soleil, sur la mer !

Sur le paquebot, j'eus la chance de me lier avec deux Chinois, de l'ambassade de Londres, enragés de poker, et auxquels je gagnai des sommes considérables. Grâce à mes connaissances spéciales de ce jeu, en arrivant à Aden, où nous fîmes du charbon, j'avais complètement délesté de leur argent ces deux incomparables Chinois, et triplé mon capital… Durant le reste du voyage, ces deux compagnons, à la peau jaune, me parlèrent de Paul Bourget [1], dont ils appréciaient les œuvres au cosmopolitisme si pénétrant.

C'est en des conditions d'humeur particulièrement joviales que je débarquai à Colombo…

1. Depuis 1889, Mirbeau a fait de son ex-ami Paul Bourget (1852-1935) une de ses têtes de Turc : il lui reproche tout à la fois son arrivisme naïf, qui l'a fait basculer dans le camp des nantis ; son réclamisme impénitent ; et sa dérisoire prétention à la connaissance de l'âme grâce au « scalpel » de l'analyse psychologique.

II

De mon séjour à Colombo, je n'ai pas grand-chose à dire. Colombo est une ville assommante, et ceux-là qui en content des merveilles, ou ils ne l'ont pas vue, ou ce sont de froids mystificateurs. Moitié protestante, moitié bouddhiste, abrutie comme un bonze et sévère comme un pasteur, telle est cette ville — du moins, ce que j'en ai aperçu. Vous pouvez juger par là de la gaieté qui y règne. Elle est peut-être intéressante pour un ethnographe, un anthropologue, un embryologiste ou un poète — à supposer que ces étranges animaux existent réellement quelque part — mais pour un homme tel que moi, pour un professionnel parisien, à qui « on ne la fait pas », et qui connaît la vie dans les coins, les distractions qu'offre Colombo manquent véritablement d'ampleur et de variété.

On vous crie : « Oh ! cette nature !… Oh ! ces arbres !… Oh ! ces fleurs ! » Moi, je suis de l'école de Nestor Roqueplan [1] ; les arbres me donnent sur les nerfs, et je ne supporte les fleurs que chez les modistes et sur les chapeaux. En fait de nature tropicale, Monte-Carlo suffit très bien à mes besoins d'esthétique paysagiste, à mes rêves de lointain voyage. Je ne comprends les palmiers, les bananiers, les manguiers, les pandanus et autres bizarres végétaux, que si je puis cueillir, à leur ombre, des

1. Nestor Roqueplan (1804-1870), journaliste et administrateur de l'Opéra de Paris, incarnation du parisianisme ; auteur en particulier de *La Vie parisienne* (1852).

numéros pleins, et de jolies petites femmes, aux lèvres savoureuses. Cocotier : arbre à cocottes !… Je n'aime les arbres que dans cette classification bien parisienne.

Naturellement, je ne vis aucune des femmes voluptueuses, aucune des petites dentellières à tempérament, dont m'avait parlé le ministre, avec des yeux si significativement obscènes. Dans les rares promenades que je fis à Slave-Island, qui est le Bois de l'endroit, et à Pettah, qui en est le quartier indigène, je ne rencontrai que d'horribles Anglaises d'opérette, en costume mi-hindou, mi-européen, du plus carnavalesque effet ; des Cynghalaises, plus horribles encore que les Anglaises, vieilles à vingt ans, ridées comme des pruneaux, déjetées comme de séculaires ceps de vigne, courbées comme des paillotes en ruine, avec des gencives, des lèvres brûlées par la noix d'Arek, et des dents couleur de pipe culottée ; des Tamoules plus noires que le charbon qu'elles coltinent dans les docks, dont la peau huileuse sent l'urine de vache, et qui ne valent pas, croyez-moi, dans l'intimité, les négresses européanisées, nationalisées, de nos établissements de plaisir.

Je m'ennuyai énormément, immensément.

En fidèle historiographe, je dois dire que la chaleur, à Colombo, est tellement écrasante, qu'elle vous enlève jusqu'à la moindre velléité de sortir, jusqu'au plus vague désir de bouger, de remuer un bras ou une jambe — à plus forte raison, le reste. Les endroits les plus frais — par comparaison — de cet atroce pays, tels que les jardins au bord des grèves, sont d'étouffantes étuves. Le cerveau s'y liquéfie, les poumons s'y congestionnent. Vous avez cette sensation perpétuelle et unique d'agoniser par apoplexie ou asphyxie. Vous ne pouvez vivre — et quelle vie ! — qu'à la condition d'avoir constamment, sur le crâne, et de renouveler tous les quarts d'heure, des serviettes mouillées qui fument, en évaporant leur eau — élégant appareil qui transforme la plus noble partie de notre individu en un tuyau de cheminée, couronné de son panache de vapeur.

Aussi, toutes mes journées, je les passais, dans le hall de l'hôtel, fenêtres closes et stores baissés. Étendu tout de mon long, dans un fauteuil à bascule, sous le panka, je buvais des boissons glacées, que me préparait un boy, lequel, par la couleur de sa peau et la structure de son corps, rappelait les naïfs bons-

hommes en pain d'épices, de nos foires parisiennes. Un autre boy, de même ton, et de même gabarit, éloignait de moi les moustiques, et livrait aux hordes barbares des fourmis des guerres acharnées. Telle fut mon existence. Ah ! l'on ne plaint pas assez les savants, qui vont conquérir le secret de la vie !

Combien amèrement je regrettai mon honnêteté, durant ces journées suppliciantes ! Une fois en possession de l'argent du gouvernement, j'aurais bien pu accomplir une mission d'embryologiste, à Monte-Carlo, par exemple, ou ailleurs, dans la joie d'une compagnie agréable et d'un tolérable climat. Que risquais-je ? D'être décoré plus vite, voilà tout ! Mais c'est toujours la même chose. On a beau se croire une canaille habile, supérieure aux préjugés moraux, on écoute encore, parfois, la voix du devoir qui, à de certains moments, monte des profondeurs troubles de la conscience… Et puis c'est l'inconnu, ce diable d'inconnu, qui vous pousse aux plus aveugles folies ! On s'imagine qu'en allant très loin, toujours plus loin, on va conquérir des voluptés nouvelles, mordre à pleines dents, dans les fruits grisants du rêve, atteindre l'idéal !… L'idéal de quoi, je vous le demande ?… Comme si l'idéal ne reposait pas au fond des cassettes ministérielles et dans les alcôves de la rue de Prony [1] !

Ah ! triple brute !

Et là-bas, mon ami le ministre, qu'il devait rire de ma candeur !… Il me semblait que je l'entendais dire, de sa voix de politique modéré :

— Non, décidément, nous ne ferons jamais rien de ce garçon-là !

Pourtant, je garde de mon triste séjour à Colombo, un très comique souvenir.

Parmi les lettres de recommandation dont j'étais pourvu, j'en avais une pour M. Terwick, le président de l'*Association of the tropical embryology and of the British entomology*. À l'hôtel, où je me renseignai, j'appris que M. Terwick était un homme très considérable, un très grand savant. Malgré le danger que je pouvais,

1. C'est au 43 de la rue de Prony, dans le XVIIe arrondissement de Paris, qu'habitait Judith Vimmer, qui fut pendant près de quatre ans la maîtresse d'Octave, et qui lui a inspiré le personnage de Juliette Roux du *Calvaire*.

certes, courir, dans une telle visite, je résolus de l'aller voir. Je n'étais pas fâché de connaître, de toucher un véritable embryologiste. Il demeurait loin, au sud de la ville, dans un faubourg appelé Kolpetty [1], et qui est, pour ainsi dire, le Passy de Colombo. Là, au milieu de jardins touffus, dans des villas spacieuses et bizarres, habitent les riches commerçants et les fonctionnaires huppés de la ville.

M. Terwick me reçut poliment — sans plus.

C'était un homme très long, très mince, très sec, très rouge, et dont la barbe blanche descendait jusqu'au nombril, coupée carrément ainsi qu'une queue de poney. Il portait un pantalon flottant de soie jaune, et son torse velu s'enveloppait dans une sorte de châle de laine claire. Il lut, avec gravité, la lettre que je lui remis, et après m'avoir examiné, d'un air défiant, il me demanda :

— Vô… été… *embryologist* ?

Je m'inclinai en signe d'assentiment. Il reprit, en faisant le geste de traîner un havenau.

— Vô… dans le mer… *fish… fish… little fish…*

— Litté fish ! parfaitement ! appuyai-je en répétant le geste du savant.

— *Yès.* Très int'ressant !… très joli… très *curious… Yès !…*

Et tout en jargonnant de la sorte, M. Terwick m'amena devant une console, sur laquelle trois bustes, en plâtre, étaient rangés. Les désignant du doigt, successivement, il me les présenta.

— M. Darwin… très grand nat'raliste !…

Je saluai.

— M. Vogel [2]… très grand nat'raliste.

Je saluai encore.

— M. Haeckel… très grand nat'raliste.

Je saluai une troisième fois, et, les présentations terminées, le président de la *Tropical association* me conduisit près d'une table

1. Nom anglais de Kollupitya, faubourg situé au sud du « Fort », la ville européenne.

2. Hermann Wilhelm Vogel (1834-1898) n'était pas un naturaliste, mais un chimiste allemand, spécialisé dans la photochimie et la photographie ; il a notamment découvert les sensibilisateurs optiques.

de bambou. Il ouvrit un tiroir, et en tira une photographie, qu'il me tendit :

— M. Coquelin!… [1] fit-il… très jôli… très *curious*!… très int'ressant! Moi, avoir été à l'Exposition, et moi avoir vu M. Coquelin, au Miouséum… au *miouséum*… comment dites-vous… au *miouséum* Grévin! *Yès*… très int'ressant.

Après quoi, il me congédia.

C'est le seul épisode scientifique auquel j'aie été mêlé durant le cours de ma mission. Et je compris de suite ce que c'était que l'embryologie.

1. Constant Coquelin (1841-1909), célèbre acteur de la Comédie-Française, souvent moqué par Mirbeau pour son cabotinisme et son narcissisme (à l'en croire, il aurait des milliers de bustes de lui…).

III

Péradéma, Kandy, Trincomalie [1], je brûlai ces stations botaniques, vantées des savants, et qui sont d'une monotonie désespérante. Partout le même paysage touffu; partout la même étouffante chaleur. Vraiment, la nature, en ces pays, abuse du cocotier. On ne voit que lui, c'est une obsession irritante, à la longue. Le cocotier surgit, innombrable, de la mer de feuillages, tronc maigre, mince branche, que surmonte un vagabond et stupide plumeau. D'un mouvement indolent, ces plumeaux époussettent les plafonds du ciel, comme si d'aériennes araignées accrochaient, sans cesse, leurs toiles aux fils de lumière, aux murs de soleil. Et les jungles ténébreuses, intraversables, même aux regards, les jungles aux végétations surchauffées, laboratoires des infernales toxicologies, vous soufflent des exhalaisons mortelles, qui vous engourdissent, jusqu'à l'évanouissement. On sent qu'on respire la mort, dans cette atmosphère chargée de parfums lourds; on sent qu'on marche dans la mort, sur ce sol rouge où les fièvres s'élaborent, où mijotent le typhus et le choléra. Plusieurs fois, je crus que j'allais défaillir. Mes tempes se serraient, ma

1. Peradenya — et non Péradéma — est situé à 6 km de Kandy, et possède un très célèbre jardin botanique, ouvert au public en 1821. Kandy est l'ancienne capitale royale de l'île; c'est une ville bouddhiste, où un temple abrite une dent du Bouddha, dans une région peuplée de Tamouls hindouistes; Mirbeau l'a déjà évoquée en 1885, dans la quatrième de ses *Lettres de l'Inde,* et en 1892, sous le pseudonyme de Jean Maure, dans « Colonisons » (*Contes cruels,* Librairie Séguier, Paris, 1990, Les Belles Lettres, Paris, 2000, t. II, pp. 268-270). Trincomalee est situé sur la côte est.

gorge se contractait, la vie se retirait de mes veines, un flux de sang venait battre mon cœur de ses vagues brûlantes et glacées à la fois. Et je vois encore, entre les branchages des tecks géants, tandis que j'agonisais, me regarder, ricanantes, les pâles et funèbres orchidées.

À Pointe-de-Galles, je me souviens, j'eus toutes les peines du monde à me débarrasser d'un savant anglais, décoré du titre bizarre de « *Royal cryptogamist* », et qui étudiait le parasite du caféier, en se grisant de champagne. Il fallut que je lui gagnasse, un soir, deux cent cinquante livres [1], au poker, pour que je puisse enfin m'arracher à ses effusions. Je le laissai discutant son rapatriement avec les autorités locales, et je partis, dans une sorte de carriole, traînée par deux petits poneys de Birmanie, pour Weligama [2], terme que j'assignais à mon voyage.

J'arrivai à Weligama au matin. La nuit avait été fraîche, je me trouvais dans des dispositions conciliantes. Je fus vraiment enchanté du spectacle qui, presque tout d'un coup, au sortir des ténèbres de ces nuits tropicales, s'offrit à moi. Les Cynghalais, sous l'auvent de leurs maisons de bambou, dormaient encore, roulés dans des châles de laine blanche. Partout des fleurs, de grands lys rouges, de grands lys roses, ouvrant leurs coupes odorantes, aux rebords dentelés; des caladiums, étalant leurs feuilles polychromes, filigranées d'or brun, orfévrées d'or vert; des mauves, gonflant, entre leurs feuillages gladiolés, des fruits oranges, squammés de perles fines; des broméliacées, dressant leurs spathes énormes, pareils à d'impudiques sexes. Et les légumineuses grimpantes rejoignaient les grands arbres, en molles et hautes guirlandes; les paniflores, au-dessus des fougères arborescentes, couraient, en arcades ajourées, en nefs sveltes, en ogives aériennes, en rosaces tremblantes, évoquant des architectures de rêve, des indicibles mosquées, de formidables cathédrales qui vibraient doucement dans la joie pure du matin.

1. Soit 6 300 francs de l'époque : environ 20 000 euros!

2. Weligama est un petit port de pêche, situé à 27 km à l'est de Galle (Pointe-de-Galles dans le texte); il possède une belle plage, protégée par une barrière de corail; les pêcheurs y ont la particularité de pêcher pendant des heures perchés sur des pilotis. Mirbeau reprendra la suite de ce chapitre dans « Macrobiologie » (*Le Journal,* 16 février 1896); le héros de l'anecdote sera rebaptisé sir Elephantew Kervingston. Tout l'épisode disparaîtra dans *Le Jardin des supplices.*

Je gagnai la « *rest-house* » [1], et comme j'étais fatigué de sa (*sic*) nuit cahotée, je m'étendis sur un lit, et m'endormis, bercé par le chant des cigales qui, dans les jardins voisins, donnaient un concert, d'une discordance toute wagnérienne.

À mon réveil, près de mon lit, une petite Cynghalaise me regardait en souriant. Elle m'apportait des tranches d'ananas, servies sur des feuilles de caladium, et des noix de coco ouvertes et parfumées. Je fus ébloui de sa beauté ; moite, souple, délicieuse d'attitude, la peau dorée, le sein menu, l'œil brillant, un joli sourire jouant dans ses dents blanches, elle ressemblait par l'élégance de sa forme, la finesse de ses attaches, la pure beauté statuaire de sa poitrine, de son torse, de ses jambes, à un petit bronze antique. Toute la Grèce m'apparut, dans cette fleur merveilleuse d'humanité et d'art.

Je mangeai les tranches d'ananas qui me semblèrent exquises, et jamais vin vieux de notre occident ne me fut aussi généreux et meilleur que le lait frais de la noix de coco, que je bus avec avidité.

Ce frugal repas, d'une simplicité que je me plus à me dire édénique et virgilienne, m'avait ranimé. Et je sentais un poète naître en moi. Je pris les mains de la belle Cynghalaise, et je les baisai. Elle sourit angéliquement, mes caresses s'enhardirent, j'explorai sa poitrine, son buste, les mystères dévoilés de sa féminité ; je m'attardai à la fleur dorée de ses jeunes seins cabrés. Elle sourit plus angéliquement encore. Alors, je l'enlaçai toute, l'attirai sur le lit, près de moi, et je l'épousai frénétiquement. Elle n'avait pas cessé de sourire. Autour de nous, les moustiques chantaient comme des orgues nuptiales.

À partir de ce solennel moment, la jeune Cynghalaise s'attacha à ma personne, plus fidèle qu'une clématite au tronc qu'elle enlace. Elle ne me quitta plus.

D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Comment s'appelait-elle ? Je ne l'ai jamais su.

Voici quelles étaient nos journées.

Le matin nous descendions vers la mer, par des sentiers remplis de fleurs, et nous atteignions une crique, entourée de rochers qu'on appelle : Les Lampes rouges. Un canot était amarré au

1. Auberge, hôtel modeste. Ce *resthouse* existe toujours…

rivage. Elle détachait le canot et me promenait sur les eaux calmes d'une translucidité de ciel. Nous glissions sur des paysages émerveillants; des forêts, des villes sous-marines, que les rides formées par le canot animaient d'une vie fantastique. Il y avait des coraux, des madrépores, des formes extraordinaires et changeantes, d'une beauté admirable. Parmi ces forêts rouges, rôdaient de grands poissons jaunes; les coquillages étincelaient comme des pierres précieuses, et de longues algues flottaient, plus brillantes que des chevelures de fées dans les bois enchantés, sous la lune. Mon amie enlevait le léger sarrau qui lui couvrait le ventre, et plongeait dans la mer. C'était une joie que de voir ce corps svelte s'enfoncer dans les transparences de l'eau. Elle allait jusqu'aux coraux, et avec une adresse, une agilité de jeune requin, elle pêchait des poissons verts, des coquillages, des crustacés, pour mon déjeuner. Puis elle remontait, et là, dans le canot, tout embaumée de mer, toute ruisselante de perles marines, elle m'étreignait, m'inondant de fraîcheur, de parfums d'algues. Sa bouche avait le goût du fruit de la paniflore.

Nous rentrions. Les Cynghalais nous attendaient au rivage et se moquaient de nous. Ils étaient jaloux que la plus belle fille de Weligama se fût ainsi donnée à un étranger. Je n'avais rien à craindre. Le Cynghalais est sournois, potinier comme un concierge, mais il n'est pas violent. Je désarmai leurs innocentes taquineries en leur distribuant, un jour, des portraits en couleur du général Boulanger [1], dont j'avais un stock à Paris en vue de possibles échanges.

C'est elle qui préparait mes repas, qui veillait à tous les détails de ma vie. Elle protégeait mes siestes contre l'indiscrétion des insectes; elle éloignait de moi les indigènes bavards et curieux. Puis, le soir, quand la chaleur était devenue moins forte, elle m'emmenait, à l'ombre d'un immense bananier, dans les cryptes de feuillages, entre les colonnades des troncs géants, massifs comme des piliers de temple. Et elle chantait des chansons d'un

1. Le général Boulanger (1837-1891) a constitué un danger pour la République; il était soutenu par une coalition hétéroclite, allant de l'extrême gauche blanquiste et des radicaux à toutes les tendances de la droite la plus conservatrice. Mirbeau a d'emblée pris nettement position contre le boulangisme et s'est employé à démystifier le beau général.

rythme doux, et elle dansait des danses voluptueuses, qui se terminaient invariablement par des baisers prolongés, dont je n'ai plus jamais retrouvé nulle part la saveur délicieuse et la luxuriante volupté.

Je vécus ainsi six mois dans la joie de la bête, dans l'intimité puissante et cordiale de la nature. Je connus tous les plaisirs du Paradis Terrestre, et je réalisai entièrement le rêve biblique.

Un jour vint, pourtant, où je désirai partir. Ce n'est pas que je fusse las de mon bonheur. Mais je ne pouvais m'éterniser dans cet Éden. Que se passait-il en France ? Mon ministre était-il encore au pouvoir ? Peut-être y avait-il une vacance à la Chambre ? Ces questions, souvent posées, empoisonnaient ma vie.

Je fis comprendre ma résolution à ma pauvre petite amie. Elle pleura, mais ne se plaignit point, et n'essaya pas de me retenir. Ces bouddhistes sont admirables de résignation. Voilà une religion que j'aimerais voir pratiquer par les femmes que l'on abandonne, et qui ont la déplorable manie de se cramponner désespérément à des amours mortes !

Le jour de mon départ, comme je réglais la note avec le patron de la « *rest-house* », mon amie s'interposa entre lui et moi. Elle prit l'argent que je comptais à l'hôtelier dont les yeux brillaient à la vue des pièces d'or, et me le remit en faisant des gestes indignés. Puis elle menaça l'hôtelier, qui finit par me dire, en mauvais anglais, avec des grimaces comiques : « Elle ne veut pas que j'accepte votre argent. C'est elle qui se charge de ça ! Nous nous arrangerons tous les deux. »

Ô nature !… Les femmes sont les mêmes partout !

Je quittai Weligama. Lorsque j'arrivai à Colombo, j'eus la chance qu'un paquebot fût en partance…

Et voilà comment je faillis devenir un des grands savants de l'Europe !

*

* *

Le narrateur se tut.

— Et l'Embryologie ? demanda l'un de nous.

— L'Embryologie aussi ! répondit le voyageur d'un air gai… Car, lorsque je quittai ma petite Cynghalaise, elle était enceinte, jusqu'à la garde.

Octave Mirbeau

Repères bibliographiques

Études du Jardin des supplices

— Apter, Emily, « The Garden of Scope Perversion from Monet to Mirbeau », *October,* n° 47, hiver 1988, pp. 91-115.

— Apter, Emily, *Feminizing the Fetish — Psychoanalysis and Narrative Obsession in Turn-of-the-Century France,* Cornell University Press, Ithaca, 1991, pp. 152-173 et 244-249.

— Attala, Daniel, « Jeff Noon lecteur du *Jardin des supplices* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 272-278.

— Baffeleuf, Stéphanie, *Mirbeau et l'affaire Dreyfus — L'engagement d'un écrivain,* mémoire de DEA dactylographié, Université de Limoges, 1998 (dernière partie).

— Bernard, Aurore, *La Cruauté chez Mirbeau, d'après* Le Jardin des supplices *et les* Contes cruels, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Toulouse-le-Mirail, 1994, 86 p.

— Bernier, Lucie, « L'imaginaire chinois chez Octave Mirbeau : *Le Jardin des supplices* », *in* Actes du XIIIe congrès de l'Association internationale de littérature comparée, *The Force of Vision,* ICLA, Tokyo, 1995, pp. 448-455.

— Biasi, Pierre-Marc de, « Un Éden trempé de sang », *Le Magazine littéraire,* juillet 1997, pp. 70-75.

— Birgand, Cécile, *L'Ambiguïté de l'image de la femme à travers trois héroïnes d'Octave Mirbeau : Célestine, Clara et Germaine,* mémoire de maîtrise, dactylographié, Université d'Angers, 1998, 89 p.

— Birkett, Jennifer, *The Sins of the Fathers — Decadence in France,* Quartet-Book, Londres, 1986, pp. 242-256.

— Brinn' Gaubast, Louis-Pilate de, *À propos de Mirbeau,* Éditions du Méphisto, Anvers, 1909, 11 p.

— Burns, Wayne, « In the Penal Colony : Variation on a Theme by Octave Mirbeau », *Accent,* n° 17, Urbana, hiver 1957, pp. 45-51.

— Castoldi, Alberto, « L'Artista suppliziato », *in Seminari pasquali di analisi testuale,* n° 8, Universités de Bologne et de Pise, Ed. Ets, Pise, 1993, pp. 17-28.

— Cavicchi, Jeffrey, « The Move to the (Post)Modern : Pain in the Work of Octave Mirbeau and Julio Cortazar », *in Literature and Cruelty,* Actes du sixième colloque francophone, Columbia University Press, New York, 1996, pp. 55-61.

— Chessex, Jacques, *Maupassant et les autres,* Ramsay, Paris, 1981, pp. 106-111.

— Colas, Christine, *La Monstruosité dans* Le Jardin des supplices, mémoire de DEA, dactylographié, Université Paris IV-Sorbonne, 1992, 90 p.

— Coquio, Catherine, « La figure du thyrse dans l'esthétique décadente », *Romantisme,* n° 52, 1986, pp. 77-94.

— Cornille, Charles-Edmond, *Sur quelques dégénérés dans les œuvres d'Octave Mirbeau,* thèse de médecine, Faculté de médecine de Lille, 1920, pp. 39-47.

— Delon, Michel, préface, notice et notes du *Jardin des supplices,* coll. Folio, Gallimard, Paris, 1988, pp. 7-37 et 305-334.

— Delon, Michel, « L'ombre du Marquis », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 393-402.

— Di Massa, Carmela, *Eros e Thanatos in Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Istituto Orientale, Naples, 2003.

— Dupond, Catherine, *Le Personnage de Clara dans « Le Jardin des supplices » d'Octave Mirbeau*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Avignon, 2000.

— Ferrarini, Marisa, « Sintesi dei dibattiti » (sur *Le Jardin des supplices*), *in Seminari pasquali di analisi testuale,* n° 8, Universités de Bologne et de Pise, Ed. Ets, Pise, 1993, pp. 67-92.

— Figueira, Dorothy, « *Le Jardin des supplices,* roman philosophique, utopique et orientaliste », *in Seminari pasquali di analisi testuale*, n° 8, Universités de Bologne et de Pise, Éd. Ets, Pise, 1993, pp. 5-16.

— Godo, Emmanuel, « Un roman coupable : *Le Jardin des supplices* de Mirbeau », dans les Actes du colloque *Le Mal dans l'imaginaire français (1850-1950)*, Éd. David et L'Harmattan, Montréal-Paris, 1998, pp. 221-231.

— Goulet, Alain, « Du *Jardin des supplices* et des *Caves du Vatican* », *Bulletin des amis d'André Gide,* nos 90-91, avril-juillet 1991, pp. 371-380.

— Gouyette, Jérôme, « Sacrilèges et souffrances sacrées dans *Le Jardin des supplices* », *in Approches de l'idéal et du réel*, Presses de l'Université d'Angers, 1993, pp. 379-397.

— Gouyette, Jérôme, « Perspectives sadiennes dans *Le Jardin des supplices* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 1, Angers, printemps 1994, pp. 83-93.

— Gruzinska, Aleksandra, « Structure in Octave Mirbeau's *Le Jardin des supplices* », *in Zagadnienia rodzajow literachich*, Varsovie-Lodz, 1982, t. XXV, pp. 65-73.

— Herzfeld, Claude, « L'*Odyssée* et la *Nekya* d'Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, mars 2002, pp. 126-140.

— Houllier, Alexandra, « Le thème de la Chine dans le roman de Mirbeau *Le Jardin des supplices* », étude dactylographiée, Université de Nantes, 1996, 10 p.

— Jouve, William, *L'Écriture de la chair*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Montpellier-III, octobre 1999, 113 p.

— Krist, Markus, « Erotologie. Die Liebe als böse Natur in *Le Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau (1899) », *in Liebe und Logos,* Actes du XIe colloque d'études romanes, Romanistischer Verlag, Bonn, 1996, pp. 173-185.

— Lair, Samuel, « À propos d'une représentation dans l'œuvre de Mirbeau : la mort, entre linéarité et circularité », Actes du colloque de Lorient sur les *Représentations de la mort,* Presses universitaires de Rennes, 2002, pp. 213-222.

— Lair, Samuel, *Le Mythe de la Nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Brest, 2002, pp. 225-249.

— Le Bras, Nathalie, *L'Écriture pamphlétaire dans l'œuvre romanesque d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Strasbourg, juin 1999, 150 p.

— Le Bras, Nathalie, « Pamphlet et discours », *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, n° 9, mars 2002, pp. 141-144.

— Limousin, Christian, « Monet au Jardin des supplices », *Cahiers Octave Mirbeau,* Angers, n° 8, avril 2001, pp. 256-278.

— Margat, Claire, *Esthétique de l'horreur : du* Jardin des supplices *d'Octave Mirbeau aux* Lettres d'Éros *de Georges Bataille,* thèse dactylographiée (non consultée), Université Paris-I, 1998.

— Marquer, Bertrand, *L'Hystérie dans* L'Abbé Jules *et* Le Jardin des supplices *d'Octave Mirbeau,* mémoire de DEA dactylographié, Université Paris-IV, juin 2001, 79 p.

— Michel, Pierre, « La première ébauche du *Jardin des supplices* : *En mission* (1893) », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 1, Angers, mai 1994, pp. 171-192.

— Michel, Pierre, « *Le Jardin des supplices* : entre *patchwork* et soubresauts d'épouvante », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 3, Angers, mai 1996, pp. 46-72.

— Michel, Pierre, « Octave Mirbeau : "gynécophobe" ou féministe ? », *in* Actes du colloque d'Angers sur *Un siècle d'antiféminisme,* sous la direction de Christine Bard, Fayard, Paris, 1999, pp. 103-118.

— Michel, Pierre, « Mirbeau et la raison », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, *passim.*

— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2001, t. II, pp. 133-154.

— Michel, Pierre, « Les hystériques de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, mars 2002, pp. 17-38.

— Michel Pierre, « Mirbeau et l'hystérie », *in Écriture et maladie,* Actes du colloque d'Angers, Imago, Paris, 2003, pp. 71-84.

— Michel, Pierre, postface de *Colonisons,* Octave Mirbeau, Émile Van Balberghe éd., Bruxelles, mai 2003, pp. 16-23.

— Michel, Pierre, « Les rôles sexuels à travers les dialogues du *Calvaire* et du *Jardin des supplices*, d'Octave Mirbeau », *in* Actes du colloque de Beyrouth *Aux frontières des deux genres,* Karthala, Paris, 2003, pp. 381-399.

— Mouchon, Bernard, *La Pourriture dans* Le Jardin des supplices *d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Avignon, 2000.

— Péribois, Hélène, « Exil et exotisme dans *Le Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau », *in Approches de l'idéal et du réel*, Presses de l'Université d'Angers, 1995, pp. 135-152.

— Planchais, Jean-Luc, « *Gynophobia* : le cas Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 190-196.

— Planchais, Jean-Luc, « Clara : supplices et blandices dans *Le Jardin* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 47-57.

— Przybos, Julia, « Délices et supplices : Octave Mirbeau et Jérôme Bosch », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992*,* pp. 207-216.

— Puppi, Lionello, « Nelle derive crepuscolari del barocco : *Il Giardino dei suppliz* », *in Giardino delle muse : arti e artifici nel barocco europeo,* Actes du quatrième colloque international de Pietrasanta (septembre 1993), Edifir, Florence, 1995, pp. 149-158.

— Quach, Gianna, *The Myth of Chinese in the Literature of the Late Nineteenth Century,* thèse dactylographiée, Columbia University, New York, 1993, pp. 107-150 (résumé dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 1, Angers, mai 1994, pp. 274-276).

— Quach, Gianna, « Mirbeau et la Chine », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, mai 1995, pp. 87-100.

— Quaruccio, Virginie, *La Passion de la femme,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Avignon, 1998, *passim.*

— Ramacciotti, Valeria, « Divagazioni su la tigre e il pavone », *in Seminari pasquali di analisi testuale*, Ed. Ets, Pise, 1993, pp. 53-66.

— Real, Elena, « L'imaginaire fin-de-siècle dans *Le Jardin des supplices* », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 225-234.

— Roy-Reverzy, Éléonore, « D'une poétique mirbellienne : *Le Jardin des supplices* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 3, Angers, mai 1996, pp. 30-45.

— Roy-Reverzy, Éléonore, « Les perversions de la pastorale : *La Faute de l'abbé Mouret* et *Le Jardin des supplices* », *Littératures,* n° 36, Toulouse, printemps 1997, pp. 81-96.

— Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau satirique, les romans du tournant du siècle », *Vallès-Mirbeau — Journalisme et littérature, in Autour de Vallès*, n° 31, Saint-Étienne, décembre 2001, pp. 181-194.

— Roy-Reverzy, Éléonore**,** « Mirbeau excentrique », *Dix-Neuf/Vingt,* n° 10, octobre 2000 (parution septembre 2002), pp. 77-89.

— Saulquin, Isabelle, « La mère et l'amante dans *Le Calvaire* et *Le Jardin des supplices* », Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 183-196.

— Saulquin, Isabelle, *De la mère à l'amante : les amours malheureuses du héros dans* Le Calvaire *et* Le Jardin des supplices *d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Angers, 1991, 199 p.

— Schehr, Lawrence, « Mirbeau's Ultraviolence », *SubStance*, vol. 27, n° 86, Madison, 1998, pp. 106-127.

— Shinoda, Chiwaki, « Exubérance végétale chez Zola et Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 8, Angers, avril 2001, pp. 58-73.

— Soldà, Fabien*, La Mise en scène et en image du sadisme dans* Le Jardin des supplices *d'Octave Mirbeau,* mémoire de DEA, dactylographié, Université de Besançon, 1991, 150 p.

— Soldà, Fabien, « *Le Jardin des supplices :* roman d'initiation ? », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, 1995, pp. 61-86.

— Soldà, Fabien, « Octave Mirbeau et Charles Baudelaire : *Le Jardin des supplices* ou *Les Fleurs du mal* revisitées », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 197-216.

— Tartreau-Zeller, Laurence, « Mirbeau et l'illustration », *Revue des Lettres et de Traduction,* n° 8, Université Saint-Esprit de Kaslik (Liban), 2002, pp. 395-409.

— Teroni, Sandra, « *Le Jardin des supplices,* slittamenti di genere », *in Seminari pasquali di analisi testuale,* n° 8, Universités de Bologne et de Pise, Ed. Ets, Pise, 1993, pp. 29-52.

— Thomas, Yves, « *Le Jardin des supplices* et l'Orient fin-de-siècle », *in Octave Mirbeau,* Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 217-224.

— Valis, Nell, « Valle-Inclan's *Sonata de otoño* : Refractions of a French Anarchist », *Comparative Literature Studies,* vol. 22, n° 2, University Park, été 1985, pp. 218-230.

— Vareille, Arnaud, « Mirbeau l'obscène », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 101-123.

— Vasarri, Fabio, préface de *Il Giardino dei supplizi,* Sugarco, Milan, 1991, pp. 7-13.

— Ziegler, Robert, « Hunting the Peacock — The Pursuit of Non-Reflective Experience in Mirbeau's *Le Jardin des supplices* », *in Nineteenth Century French Studies,* n° 4, vol. 12, été 1984, pp. 162-174.
— Ziegler, Robert, « Something to Nothing : Regenerated Narrative in Mirbeau's *Le Jardin des supplices* », *The Romanic Review,* vol. 85, n° 4, 1996, pp. 587-598.

Le Journal d'une femme de chambre

Le Journal d'une femme de chambre ou voyage au bout de la nausée

Un roman naturaliste ?

Le Journal d'une femme de chambre, qui paraît chez Fasquelle en juillet 1900, est, de loin, l'œuvre romanesque d'Octave Mirbeau la plus célèbre, la plus souvent rééditée dans de multiples collections de poche, celle qui a été traduite dans le plus grand nombre de langues (plus d'une vingtaine) et qui a donné lieu au plus de commentaires et d'études. Et pourtant, en dépit de son incontestable succès de ventes (146 000 exemplaires vendus en France du vivant du romancier, sans parler des éditions pirates écoulées sous le manteau), il n'est pas sûr qu'elle ait été bien lue par la majorité de ses lecteurs. Nombreux sont ceux qui y ont cherché, voire y cherchent encore, des plats épicés et des scènes croustillantes et y ont vu un livre érotique à reléguer dans l'Enfer des bibliothèques, ce qui avait le don d'exaspérer le romancier. Quant à la majorité des commentateurs, du moins jusqu'à ces dernières années, ils ont collé sur le journal de Célestine l'étiquette de « naturaliste », à l'instar du critique conservateur Ernest-Charles, qui prétendait n'avoir décelé, dans « cette interminable et crapuleuse épopée », qu'un exemple désastreux de « naturalisme hystérique, forcené et dévoyé » [1], et ils se sont évertués à classer le pauvre Mirbeau parmi les épigones égarés

1. Ernest-Charles, *La Littérature française d'aujourd'hui,* Perrin, Paris, 1902, p. 279.

d'une doctrine dont il n'a pourtant cessé de dénoncer la myopie [1]…

Comment expliquer que de semblables grilles de lecture aient pu être si durablement appliquées à cette œuvre, pourtant devenue classique ? Force est de reconnaître que Mirbeau a semblé prêter le flanc à ces contresens : en choisissant pour sujet la domesticité, qui pourrait en effet donner lieu à un « roman de mœurs » d'inspiration naturaliste ; en accordant tant de place à la sexualité, souvent « dévoyée », de ses personnages, comme Zola depuis *La Curée* jusqu'à *La Bête humaine,* en passant par *Nana* et *Pot-Bouille* ; en circonscrivant soigneusement les péripéties de son récit dans l'espace (la région de Pont-de-l'Arche, rebaptisé Le Mesnil-Roy, dans le département de l'Eure, où habitait le romancier lorsqu'il a entamé la rédaction du *Journal*) et dans le temps (l'affaire Dreyfus) ; et en découvrant à ses lecteurs, avec une délectation jugée morbide, les sentines des classes dominantes. Car ce sont là, pour des lecteurs superficiels, des ingrédients caractéristiques de la littérature naturaliste, que Mirbeau se serait contenté d'exploiter plus systématiquement, voire plus « hystériquement » (?) que d'autres, et sans souci de les tempérer, à la différence de Zola, par des éclaircies de ciel bleu, de rêve ou de germinations futures, qui entretiennent quelques lueurs d'espoir. Entre Zola et Mirbeau, il n'y aurait donc que des différences de degré, et non de nature [2].

À vrai dire, la question serait plutôt de savoir si ce qui caractérise le naturalisme, c'est seulement le choix des sujets et des assaisonnements romanesques. Or, s'il est vrai que ces choix sont souvent révélateurs du projet de l'écrivain, il est clair que c'est avant tout le regard qu'il jette sur les êtres et les choses, ce sont les moyens qu'il se donne pour l'exprimer et pour rendre sensible à ses lecteurs sa vision toute personnelle, ce sont les présupposés philosophiques et littéraires de cette perception du monde, qui permettent seuls de caractériser sa manière. Alors seulement, si

1. Sur les idées esthétiques de Mirbeau en général, et sur sa critique du naturalisme en particulier, voir notre préface aux *Combats esthétiques* de Mirbeau (Nouvelles Éditions Séguier, Paris, 1993).

2. Sur les relations entre Mirbeau et Zola, voir les articles de Pierre Michel dans les *Cahiers naturalistes,* n° 64, 1990, pp. 7-77, et dans les *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 1, Angers, 1994, pp. 140-170.

on éprouve à tout prix la pressante nécessité — comme les historiens de la littérature, si faciles à brocarder —, on pourra se permettre de l'étiqueter, *volens nolens,* et de le classer par rapport aux « écoles » littéraires autoproclamées pour les besoins de la promotion des œuvres.

On constatera alors que le projet de Mirbeau, dans son célèbre *Journal* comme dans ses romans antérieurs, n'a pas grand-chose à voir avec celui des naturalistes et qu'il a pris le plus grand soin de multiplier les transgressions des codes romanesques propres à la vulgate naturaliste, comme cela apparaît clairement quand on étudie la genèse de l'œuvre et qu'on en compare la première version, pré-publiée en feuilleton dans les colonnes de *L'Écho de Paris* — du 21 octobre 1891 au 26 avril 1892 — et la mouture définitive de l'édition Fasquelle de 1900.

La première mention du futur *Journal* apparaît en février 1890, dans une lettre de Mirbeau à Émile Bergerat, où il fait allusion au « journal sincère de la fort jolie Célestine R. » [1]. On ne saurait affirmer pour autant que le romancier a réellement rencontré une chambrière prénommée Célestine, qui lui aurait confié son journal, comme il le prétendra, dix ans plus tard, dans l'avertissement au lecteur, qui est à prendre avec toutes les précautions d'usage. Car, même s'il s'est effectivement appuyé sur un de ces « documents humains » chers à Zola et aux naturalistes de stricte obédience, de toute évidence il ne lui est visiblement jamais venu à l'idée de s'effacer pour autant devant ses sources [2] : auteur d'un roman, c'est-à-dire une création de

1. Catalogue Jean Loize, n° 18, sans date (lettre recueillie dans le tome II de la *Correspondance générale* de Mirbeau, à paraître à l'Âge d'Homme, Lausanne, en 2004). Il convient de noter que, dans une fantaisie typiquement mirbellienne, intitulée « Le Cliché n° 27 », et parue le 18 avril 1881 dans *Le Gaulois* sous la signature de Tout-Paris, le chroniqueur parlait de sa bonne nommée Célestine. Dans *Le Calvaire* (1886), la chambrière de Juliette Roux s'appelait aussi Célestine. Ce nom a une valeur symbolique évidente, en même temps qu'il rappelle la célèbre *Celestina* de Rojas.

2. C'était déjà le cas dans *L'Abbé Jules* (1888), où Mirbeau s'inspirait de personnages réels, sans pour autant s'astreindre le moins du monde au respect d'une « vérité » historique, à laquelle il ne croit aucunement. Voir notre introduction au roman sur le site des Éditions du Boucher, ou dans le tome I de notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, paru chez Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, en 2000.

l'esprit, et non une expérimentation scientifique, il ne prétend nullement faire l'économie de l'œil et du « tempérament » uniques de l'artiste, indispensables à toute œuvre d'art, au profit d'un témoignage brut doté de toutes les vertus. Certes, dans son avertissement, il feint de regretter d'avoir « altér[é] la grâce un peu corrosive » et « diminu[é] la force triste » du pseudo-journal de la trop aguichante Célestine R., mais il ne s'agit bien entendu que d'une coquetterie d'artiste soucieux de se prémunir contre la trop facile accusation d'exagération, en même temps que de l'expression d'une méfiance tenace à l'endroit de la littérature, toujours soupçonnée de mutiler la vie en entreprenant de la faire entrer de force dans les lits de Procuste que sont les genres, les codes et les conventions littéraires. Cette horreur des artifices littéraires éclate dix-huit mois plus tard, dans une lettre à Claude Monet, alors que Mirbeau ahane sur son roman : « Je ne travaille pas beaucoup, le jardin m'absorbe beaucoup, et puis je suis dégoûté, de plus en plus, de l'infériorité du roman, comme manière d'expression. Tout en le simplifiant, au point de vue romanesque, cela reste toujours une chose très basse, au fond très vulgaire ; et la nature me donne, chaque jour, un dégoût plus profond, plus invincible, des petits moyens. D'ailleurs, c'est le dernier que je fais. » [1]

Pour lui, en effet, la forme romanesque a fait son temps, quoi que prétende Zola, et ses artifices mensongers lui paraissent désormais trop « vulgaires » pour répondre à ses exigences esthétiques. Tout en étant obligé par son incompréhensive compagne [2], afin d'assurer sa pitance, à rédiger à contre-cœur le feuilleton hebdomadaire, dont il se débarrasse avec un profond dégoût comme d'une salissante corvée [3], il rêve d'abolir « le

1. *Correspondance avec Claude Monet,* Éditions du Lérot, Tusson, 1990, p. 126.

2. Sur sa compagne, voir la monographie de Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau,* À l'Écart, Reims, 1994.

3. Aux relances continuelles de l'incompréhensive Alice, qui l'accuse de paresse, il répond par des « ruses enfantines » et oppose sa force d'inertie, forme de résistance passive. Désespérant d'en venir à bout, et de lui voir jamais achever l'œuvre entamée, elle va, en dernier recours, se plaindre à Valentin Simond, le directeur de *L'Écho de Paris,* et lui suggérer de feindre l'impatience et de menacer Octave de ne pas prépublier son roman en feuilleton s'il ne l'a pas livré « avant novembre » 1891 (rapporté par Edmond de Goncourt le 1er décembre 1891, dans son *Journal,* Robert Laffont, coll. Bouquins, t. III, Paris, 1989, p. 642).

cadre du roman » dans un ouvrage qui se réduirait à une suite d'« idées pures et de sensations ». Cette première mouture ainsi expédiée comporte quatorze chapitres, visiblement écrits au fil de la plume, sans plan préétabli et sans souci de respecter les codes romanesques en vigueur [1] :

— En intitulant *Journal* une juxtaposition de souvenirs jetés pêle-mêle sur le papier, sans les dater, il ne respecte pas le contrat tacite passé avec ses lecteurs sur la foi du titre. On comprend que nombreux soient les critiques et les traducteurs qui parlent de *Mémoires d'une femme de chambre,* plutôt que de *Journal,* alors qu'il s'agit de deux formes radicalement différentes : des *Mémoires* impliquent le bilan d'une vie, jugée et reconstituée, longtemps après les faits, et souvent à la lumière du présent, ce qui lui confère, rétrospectivement, un sens et une finalité, cependant qu'un *Journal,* au contraire, est supposé coller au plus près à l'événement, ce qui interdit toute distance, tend à mettre toutes choses sur le même plan, ne présente ni cohérence, ni continuité, et reste ouvert sur un futur incertain. Cette forme convient admirablement à une vision non finaliste de l'univers, qui est précisément celle de Mirbeau, comme nous avons pu le voir à propos de ses romans antérieurs [2]. Tout se passe comme si le romancier avait refusé de choisir entre ces deux formes narratives afin d'en faire apparaître le caractère conventionnel [3].

— En rapportant quantité de dialogues au style direct, et en reproduisant le langage parlé avec ses dialectalismes, ses incorrections, ses tics et ses silences, comme il l'a déjà fait dans ses

1. Mirbeau a rentabilisé son travail, selon une formule qu'il ne va cesser de perfectionner, en reprenant des textes parus antérieurement, notamment *Un cocher de maître,* publié en 1889 dans un ouvrage collectif, *Les Types de Paris.* Voilà qui en dit long sur son peu d'enthousiasme…

2. Le finalisme suppose que toute chose a une finalité, que ce soit celle de Dieu dans l'univers, ou celle du romancier, substitut de Dieu, dans son œuvre. Mirbeau ne croit pas en Dieu et n'entend évidemment pas, en en jouant le rôle à l'instar de Balzac, faire croire que l'univers a une fin, et par conséquent un sens. Avant Camus, il nous présente un monde « absurde », où rien ne rime à rien. Il est à noter que Mirbeau a déjà utilisé la forme du journal dans *La Maréchale* (1883) et dans *Sébastien Roch* (1890).

3. Il en sera de même d'Albert Camus dans *L'Étranger,* qui commence comme un journal (« Aujourd'hui Maman est morte ») et se poursuit comme un récit autobiographique écrit plusieurs mois après les faits.

romans « nègres », il tend à supprimer la barrière qui séparait le roman du théâtre, à atténuer « la distinction des genres » et à « repenser l'esthétique des genres littéraires », comme l'a justement noté Pierre Gobin [1].

— En refusant de s'astreindre à respecter scrupuleusement l'ordre chronologique des séquences que suppose un journal, et en entremêlant souvenirs, sensations présentes, réflexions et scènes rapportées, il brise la linéarité du récit traditionnel et fait éclater une nouvelle fois le caractère artificiel de la composition, à laquelle Zola était au contraire fort attaché.

— En prêtant à une vulgaire femme de chambre des analyses, des jugements, des souvenirs, et même des coquetteries de style, des imparfaits du subjonctif [2] à foison et d'improbables mots rares, qui appartiennent de toute évidence à l'écrivain et non au personnage, il transgresse, non seulement les habitudes culturelles de son lectorat [3], mais aussi le code de crédibilité romanesque, comme il le fera d'abondance dans *Le Jardin des supplices.*

— En accumulant les scènes choquantes ou caricaturales à souhait, il transgresse également, non seulement le code de bienséance, mais aussi le code de vraisemblance indispensable aux romans prétendument « réalistes », respectueux d'une supposée « réalité » objective. Pour Mirbeau, romancier impressionniste, chantre de Claude Monet et de Camille Pissarro, il n'existe aucune « réalité » en dehors de l'œil qui la perçoit et qui dicte à l'artiste et à l'écrivain des impressions toutes subjectives.

1. Pierre Gobin, « Un "Code" des postures dans les romans de Mirbeau », *in* Mitterand et Falkoner, *Lecture socio-critique du texte romanesque,* Toronto, Hakkert, 1975, pp. 189-206.

2. Il est à noter que, dans la version définitive, Mirbeau ajoutera systématiquement des imparfaits du subjonctif, histoire de bien souligner la littérarité d'un texte qui ne se conforme pas au code de la crédibilité romanesque.

3. Les habitudes des lecteurs, qui appartiennent presque exclusivement aux classes dominantes, sont doublement choquées : par le choix de l'héroïne, qui est issue des couches méprisées de la population, alors que l'écrasante majorité des romans et des pièces de théâtre de l'époque ne voient dans les domestiques que des utilités au service de héros appartenant à la noblesse ou à la bourgeoisie ; et, plus encore, par le fait qu'elle tienne la plume et devienne, ce faisant, un porte-parole de l'auteur, capable de réflexions et dotée d'un esprit critique dont les nantis font les frais.

— En refusant de doter la narratrice de l'omniscience du romancier balzacien et zolien, substitut de Dieu, et en n'offrant aucune garantie de sa véridicité — Célestine elle-même se méfie de son imagination et s'interroge sur la validité de son propre récit ! —, il introduit la suspicion au cœur même d'un genre qui, à l'âge du positivisme triomphant, se prétend au-dessus de tout soupçon et qui, avec Zola, aspire à la scientificité. C'est ainsi que Mirbeau frustre délibérément l'attente du lecteur, habitué à ce qu'on lui fournisse des certitudes et qu'on lui dévoile la clef de l'énigme, si énigme il y a, en se gardant bien d'affirmer que Joseph a violé et assassiné la petite Claire, et en laissant à sa chambrière la responsabilité d'une intime conviction, qui pourrait bien n'être due qu'aux emballements de son imagination [1].

De la Revue blanche *à l'édition Fasquelle*

Sans doute conscient d'avoir bâclé une besogne si malvenue, Mirbeau attendra huit ans avant de publier en volume un roman auquel, pendant des années, il ne travaille guère. C'est seulement à l'automne 1899, au terme de la bataille des dreyfusards pour la Justice et la Vérité, qu'il se décide enfin à relire et à remanier complètement son texte originel, sans doute à la demande de son ami Thadée Natanson [2], directeur de la dreyfusiste *Revue blanche.* C'est là en effet que paraît la deuxième mouture du *Journal d'une femme de chambre,* en dix livraisons bimensuelles, du 15 janvier au 1er juin 1900. Elles sont curieusement sous-titrées « Nouveaux fragments ». Comme nous l'avons vu à propos du *Jardin des supplices,* le mot « fragments » est révélateur d'une esthétique décadente, pour qui le morceau est intéressant

1. On est là aux antipodes du roman policier, qui entend, dans les dernières pages du récit, éclaircir tous les mystères accumulés à loisir et répondre à toutes les questions que le lecteur est susceptible de se poser. On imagine mal que Sherlock Holmes, Hercule Poirot ou le commissaire Maigret n'apportent pas, dans les dernières pages, la clef de l'énigme en révélant le nom de l'assassin.

2. Critique d'art et mécène, Thadée Natanson aidera Mirbeau à mettre au point sa dernière grande pièce, *Le Foyer* (1908), recueillie dans notre édition critique de son *Théâtre complet* (Eurédit, Cazaubon, 2003). Il a également donné un coup de main à Mirbeau pour *Les Affaires sont les affaires* (1903) et *La 628-E8* (1907).

en lui-même, indépendamment de l'ensemble dans lequel il prend place [1].

La version de la *Revue blanche* développe considérablement — par alluvions successives et mixage de textes [2] — et corrige sensiblement la mouture primitive de 1891-1892. Des paragraphes trop longs ont été coupés pour renforcer la lisibilité; de nombreuses répliques ont été ajoutées, d'autres ont été scindées, pour rendre les dialogues plus vivants ou plus percutants; quantité de points de suspension ont été semés tout au long du récit, qui introduisent le silence au cœur des dialogues, en appellent à l'imagination des lecteurs et renforcent l'impression d'émiettement et de discontinuité de la matière narrative. Par ailleurs, le romancier atténue certaines de ses audaces initiales pour faciliter la lecture, comme s'il craignait de n'être pas suivi par une partie de son lectorat : il situe plus précisément ses personnages dans l'espace et dans le temps, il date presque tous les chapitres, afin de mettre en lumière l'arrière-plan historique, il s'emploie à

1. Quant au qualificatif de « nouveaux », il renvoie, d'une part, à la version partielle parue dans *L'Écho de Paris* huit ans plus tôt, et à divers textes prépubliés entre 1890 et 1897 et insérés, plus ou moins artificiellement, dans la trame romanesque; mais aussi, d'autre part, au fait qu'au moment où paraît la première livraison, Mirbeau vient de publier deux autres « fragments », intitulés « Petite ville », dans *Le Journal* des 7 et 14 janvier 1900.

2. Mirbeau insère dans son récit nombre d'épisodes empruntés à des contes ou chroniques conçus indépendamment, comme il l'a déjà fait dans *Le Jardin des supplices*. Certains soulignent des perversions, qui apparaissent comme les effets pervers de lois et de mœurs contre-nature, qui compriment des aspirations sexuelles considérées comme saines et naturelles; c'est notamment le sens de l'épisode inaugural des bottines, reprise d'un « fragment », « Les Bottines », paru le 22 août 1893 dans *L'Écho de Paris,* et, sur le mode comique, de l'anecdote rabelaisienne du recteur de Port-Lançon en lutte contre le démon de la chair, parue, sous le titre « L'Étrange relique », le 4 août 1890 dans *L'Écho de Paris.* Quant à l'insertion de deux scènes parues dans *Le Journal* le 1er avril 1894 et le 19 mai 1895, « *Crescite* » et « Présentation », elle a pour fonction, d'une part, de rendre encore plus sensible et choquant le scandale permanent des bureaux de placement, et, d'autre part, de faire mieux ressortir le caractère révoltant de la criminelle exploitation, par des nantis à l'indéracinable bonne conscience, de pauvres bougres de prolétaires, soumis à leur bon vouloir homicide au point de condamner à mort leur progéniture. Ces additions ne sont donc nullement gratuites.

donner aux Lanlaire [1] davantage d'épaisseur et de surface sociale, il dote Célestine d'un passé plus consistant, qui permette de comprendre sa trajectoire, et il développe considérablement deux personnages entre lesquels Célestine se trouve prise comme dans un étau : le cocher Joseph, le tentateur à la démarche reptilienne, l'antisémite sanguinaire qui fait retentir l'appel du mal, et le capitaine Mauger, « grotesque et sinistre fantoche », grand mangeur d'insectes et de crapauds par devant l'Éternel, qui lui promet l'aisance bourgeoise dans la crapule, mais sans lui offrir la moindre garantie (il a en effet truandé Rose, sa gouvernante-maîtresse). Le fait que la chambrière se voie offrir un véritable choix renforce le pessimisme de la fin, où on la découvre, devenue maîtresse à son tour, dans le petit café de Cherbourg, reniant les valeurs mêmes qui sous-tendaient son dégoût et sa révolte. À défaut de restaurer totalement la crédibilité et la vraisemblance, quelque peu malmenées dans la version de *L'Écho de Paris,* Mirbeau a du moins tenté de donner plus de cohérence à son héroïne et de rendre son évolution un peu moins abrupte et un peu plus acceptable par ses lecteurs.

Enfin, en déplaçant de douze ans, de 1886 [2] à 1898, l'action principale du récit, il la fait coïncider avec l'affaire Dreyfus : le roman commence en septembre 1898, au lendemain du « suicide » du colonel Henry [3], qui relance l'Affaire, et s'achève dix mois plus tard, à la veille du procès en révision d'Alfred Dreyfus, à Rennes. La conjoncture historique où s'inscrit la trajectoire de Célestine permet au pamphlétaire dreyfusiste de multiplier les piques à destination des intellectuels anti-dreyfusards

1. Ils étaient appelés Laulaire dans la première version. Lanlaire évoque l'expression populaire, citée par Célestine, « Va te faire lanlaire », ce qui est symptomatique du refus, par Mirbeau, de toute illusion réaliste.

2. Cette date n'était pas explicitée : elle résulte du recoupement de diverses informations éparses au fil du texte.

3. Le colonel Henry a été retrouvé la gorge tranchée, le 31 août 1898, dans sa cellule du mont Valérien où il venait d'être incarcéré au lendemain de la découverte du « faux » destiné à charger le capitaine Dreyfus. Sa mort, suspecte autant que providentielle, a été qualifiée bien rapidement de suicide par les autorités militaires. Dès lors l'horizon commence à s'éclaircir pour les dreyfusistes, et la voie de la révision du procès Dreyfus semble enfin débloquée : la demande de révision déposée par Lucie Dreyfus sera déclarée recevable le 29 octobre suivant.

(Paul Bourget, François Coppée et Jules Lemaitre), de glisser des allusions assassines aux forfaitures du général Mercier, ministre de la Guerre lors de la première condamnation du capitaine Dreyfus, à la campagne de presse du bonapartiste clérical Granier de Cassagnac, ou aux élucubrations du magistrat liberticide Quesnay de Beaurepaire, et de stigmatiser les complots des nationalistes et antisémites (Déroulède, Drumont et Guérin), qui, à coups de gourdin et d'appels au meurtre, font peser sur le pays la menace d'un coup d'État rétrograde et sanglant, qui annihilerait le peu qui subsiste des conquêtes de la Révolution.

Si on compare la mouture de la *Revue blanche* à la troisième version, définitive, celle de l'édition Fasquelle, on constate que la principale transformation, opérée en l'espace de quelques mois, résulte de l'insertion, dans la trame du récit, de nombre d'épisodes nouveaux. Tout d'abord, celle des deux « fragments » prépubliés dans *Le Journal* en janvier 1900 : le chapitre II, consacré pour l'essentiel aux Lanlaire, et dont une partie seulement avait paru dans *L'Écho de Paris,* le 20 octobre 1891, renforce l'impression de misère affective et intellectuelle donnée par les maîtres ; et l'épisode du père Pantois (chapitre IV) souligne la sordide cruauté de Madame, et l'inhumaine faiblesse de Monsieur, qui en est complice. Le romancier complète les fragments en nous donnant le pedigree des maîtres et en nous expliquant l'origine, peu ragoûtante, de leur fortune. Il introduit aussi l'épisode inédit des doucereuses « recruteuses d'amour » et « marchandes de viande humaine », à l'air si respectable, qui viennent racoler à la porte des bureaux de placement (chapitre XV), ce qui parachève le parallélisme entre la domesticité et la prostitution, entre les tenancières de bureaux de placement et les maquerelles de maisons closes. Enfin, il ajoute un chapitre entièrement nouveau : le chapitre X.

Selon un procédé déjà mis en œuvre dans *Le Jardin des supplices,* il y amalgame deux récits complètement indépendants l'un de l'autre, et qui, de surcroît, n'ont pas le moindre rapport avec la chambrière-narratrice ; par-dessus le marché, les deux récits ne se situent ni à la même époque, ni dans le même pays… Dans « Un Dîner », paru dans *Le Journal* le 10 janvier 1897, il tournait en ridicule le snobisme d'écrivains prometteurs qui, tels Maupassant et Paul Bourget, voire son vieux confident Paul Hervieu,

dégradent leur talent au salissant contact du « monde ». Dans l'autre, « Intimités préraphaélites », paru, également dans *Le Journal,* le 9 juin 1895, il évoquait à sa manière le curieux pacte passé, un quart de siècle plus tôt, entre le poète Dante Gabriel Rossetti et son disciple, le peintre William Morris [1], pour la possession de la sculpturale Jane Burden, épouse du second et maîtresse du premier. Ces deux récits sont artificiellement cousus ensemble par le lien ténu que constitue la présence d'un invité de marque des snobs, l'écrivain uraniste Kimberly, visiblement inspiré d'Oscar Wilde [2], qui fait à ses hôtes le récit de ces intimités quintessenciées, procédé que Mirbeau réutilisera systématiquement, un an plus tard, dans *Les 21 jours d'un neurasthénique.*

Cette substantielle addition est une nouvelle occasion de tourner en ridicule les symbolistes et les préraphaélites, accusés d'empoisonner les esprits et de dévoyer la créativité de toute une génération d'artistes. Mais elle a aussi pour effet, délibéré, de briser l'unité du livre vers laquelle semblait s'efforcer le feuilleton de la *Revue blanche* : alors que le récit y était centré autour d'un personnage doté d'un tempérament hors pair, Célestine, et d'un problème social d'importance, la « servitude civilisée » [3], le nouveau chapitre X est un hors-d'œuvre sans le moindre rapport, ni avec la narratrice, ni avec la domesticité. Mirbeau en profite également pour porter de nouveau atteinte à l'unité de ton, déjà fort malmenée dans *Le Jardin des supplices* : à l'indignation succède l'ironie, au « réalisme » apparent la caricature appuyée, à la nausée l'amusement d'un esprit détaché. En outre, oubliant qu'il est supposé prêter sa plume à une femme de chambre, le romancier *himself* se substitue totalement à sa créature et ruine, ce

1. Mirbeau a consacré à William Morris un article nécrologique plutôt critique, « L'Homme au large feutre », dans *Le Gaulois* du 23 octobre 1896 (recueilli dans ses *Combats esthétiques,* Nouvelles Éditions Séguier, 1993, tome II, pp. 165-169).

2. Signalons que Mirbeau, malgré sa phobie de l'homosexualité masculine, a été l'un des rares écrivains français à avoir pris la défense d'Oscar Wilde, condamné au *hard labour,* dans deux articles du *Journal* : « À propos du *hard labour* » (16 juin 1895) et « Sur un livre » (7 juillet 1895).

3. Selon Camille de Sainte-Croix (*Revue blanche,* 1er septembre 1900, p. 72), *Le Journal* de Célestine est « l'épopée de la servitude humaine ». Cette belle formule fait écho à celle de Jules Lemaitre sur *Germinal,* « épopée de l'animalité humaine ».

faisant, toute crédibilité romanesque [1]. Cette désinvolture tend à laisser penser que Mirbeau, craignant d'être allé trop loin sur la voie des concessions aux exigences culturelles de ses lecteurs, souhaite réaffirmer ses prérogatives de romancier démiurge qui, sans se cacher, tire toutes les ficelles de ses fantoches, comme dans *Le Jardin des supplices.* On est bien alors aux antipodes du naturalisme zolien.

Dans *Le Journal d'une femme de chambre,* roman ambigu, l'auteur semble donc avoir oscillé entre des tentations difficilement compatibles : d'un côté, celle du rejet de toute règle et de l'affirmation de l'absolue liberté de l'artiste, dans la lignée de Rabelais et de Diderot ; et, de l'autre, le remords d'une transgression que la majorité des lecteurs de l'époque sont incapables d'accepter ; d'un côté, sa spontanéité anarchiste, qui l'incite à dynamiter les conventions, et, de l'autre, le souci d'être lu par le grand public, et donc d'être compris, pour être plus efficace ; d'un côté, le sarcasme envers les dogmes et les recettes romanesques qui ont fait leur preuve, et, de l'autre, les compromis incontournables d'un professionnel de la plume, habitué à slalomer entre les interdits et les *diktats* de ses patrons. Mais ne serait-ce pas précisément cette ambiguïté voulue qui, en déconcertant le lecteur et en insinuant le doute, constitue une des caractéristiques du romancier ?

« Complexe d'Asmodée » [2] & démystification

Le journal de Célestine n'est pas seulement un nouvel exemple de mise à mal des conventions littéraires : il est aussi un outil au service d'une entreprise de subversion des normes et de démystification de la société. Le fait même de donner la parole à une chambrière constitue déjà une transgression des codes littéraires en usage, en même temps que de la hiérarchie sociale, car

1. De la même façon, Mirbeau remplace systématiquement le passé composé, temps oral et non littéraire, par le passé simple, temps littéraire et écrit, ce qui contribue également à détruire la crédibilité. Dans *L'Étranger,* Camus procédera à l'inverse : il recourra systématiquement au passé composé pour manifester son refus des marques de littérarité.

2. L'expression de « complexe d'Asmodée » est empruntée à Arnaud Vareille (cf. « Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, p. 145).

une femme de chambre n'était pas censée prendre la plume, à une époque où la littérature apparaissait comme l'apanage des classes dominantes, supposées éduquées et cultivées. Mais il présente de surcroît l'avantage incomparable de nous faire percevoir les êtres et les choses par le trou de la serrure. Comme Célestine est généreusement dotée par son géniteur de qualités fort précieuses pour son propos — elle a du charme, conforme aux phantasmes bourgeois de l'époque, et qui ne manque pas d'opérer sur les hommes qu'elle sert et qui se montrent à nu devant elle; un regard fouineur et lucide qui ne laisse rien échapper des « bosses morales » de ses maîtres; et une plume acérée, apte à faire ressortir, en quelques traits aigus, les ridicules de ces fantoches odieux et sinistres que sont les bourgeois —, nous sommes autorisés à pénétrer avec elle au cœur de la réalité cachée de la société, dans les arrière-boutiques des nantis, dans les coulisses du théâtre du « beau » monde, dont elle nous révèle les dessous bien peu ragoûtants. Mirbeau-Célestine arrache avec jubilation le masque de respectabilité des puissants, fouille dans leur linge sale, débusque les canailleries camouflées derrière des « grimaces » qui ne trompent que les naïfs. En suivant la camériste dans son exploration des sentines des classes dominantes, nous ne pouvons que faire nôtre son constat lucide et vengeur, qui est aussi, bien sûr, celui de notre justicier : « Si infâmes que soient les canailles, ils ne le sont jamais autant que les honnêtes gens. » Nouvel Asmodée, il soulève avec dégoût les voiles qui cachent les turpitudes sociales, nous découvre l'envers du décor et nous invite à nous pencher avec lui sur le tréfonds de sanie du cœur humain, mis à nu sans souci de la pudeur, qui n'est jamais que le cache-sexe de l'hypocrisie [1]. Le roman est conçu comme une

1. Héroïne picaresque transmuée en procureur, Célestine est la digne continuatrice de Tout-Paris, qui, aux débuts des années 1880, dans les colonnes du *Gaulois,* « voit tout et raconte tout » et « va partout, à l'église, au théâtre, dans les salons et dans les bouges, sur les boulevards et dans les carrefours », et aussi celle du gentil diablotin aux pieds fourchus que Mirbeau faisait naguère pénétrer au cœur des mystères du monde dans ses *Chroniques du Diable* de 1885 (publiées par Pierre Michel en 1995, dans les Annales littéraires de l'Université de Besançon). Dans le tardif *Amour de la femme vénale* (publié par Pierre Michel, Indigo & Côté-Femmes, Paris, 1994), ce sera au tour des prostituées de nous révéler les hommes dans leur méduséenne nudité.

exploration pédagogique de l'enfer social, et Célestine, nouveau Virgile, a pour fonction de nous en faire traverser les cercles et de nous en exhiber les nauséeuses horreurs. Quelles sont-elles ?

Dans la jungle sociale

La première, c'est le règne de l'infrangible loi du plus fort, à tous les niveaux de la hiérarchie sociale : le darwinisme social, perpétuation de la loi de la jungle sous des formes à peine moins brutales, triomphe dans la société bourgeoise et dans l'économie capitaliste du XIXe siècle, mais il est bien souvent intériorisé par les victimes, qui, au lieu de se révolter comme elles le devraient contre le « talon de fer » des riches, selon la forte expression de Jack London, se résignent, ou bien se contentent de rébellions sans lendemain et sans perspectives, comme Célestine en fait la décourageante expérience. Il est vrai que, dans une société de classes où les dominés n'ont que le droit de se taire, où l'argent est devenu la valeur suprême, où tout est soumis à la loi de l'offre et de la demande, et où le prolétaire — ouvrier, domestique, prostituée ou professionnel de la plume — n'est qu'une marchandise qu'on échange, qu'on consomme, et qu'on jette après usage, toute récrimination contre les atteintes à ses droits théoriquement garantis par la loi est taxée d'« anarchie », comme le déclare cyniquement le juge de paix auprès duquel Célestine va naïvement porter plainte pour n'avoir pas perçu le salaire qui lui est dû. Mot ô combien révélateur d'un prétendu « ordre » social, foncièrement inique, que les anarchistes, précisément, auxquels Mirbeau s'est officiellement rallié depuis 1890, souhaitent jeter à bas !

Ce qui rend ce désordre social encore plus injustifiable, et partant inacceptable, c'est que les prédateurs et les parasites qui tiennent le haut du pavé, bien loin d'être les meilleurs et les plus méritants, comme le proclament les darwiniens apologistes du libéralisme économique, tels que Leroy-Beaulieu, nous donnent le piteux exemple d'êtres qui ne se définissent que négativement, par l'absence de toute sensibilité, de toute émotion esthétique, de toute espèce de conscience morale, de spiritualité et d'esprit critique. À l'instar de Flaubert et de Baudelaire, Mirbeau fait du bourgeois l'incarnation de la laideur morale, de la

bassesse intellectuelle et de la misère affective et sexuelle, dont les Lanlaire, au patronyme ridicule, sont les vivants prototypes.

L'une des turpitudes les plus révoltantes de la société bourgeoise du temps est la domesticité, forme moderne de l'esclavage, que Mirbeau-le-Justicier s'emploie donc à stigmatiser [1] : « On prétend qu'il n'y a plus d'esclavage… Ah ! voilà une bonne blague, par exemple… Et les domestiques, que sont-ils donc, sinon des esclaves ?…. Esclaves de fait, avec tout ce que l'esclavage comporte de vileté morale, d'inévitable corruption, de révolte engendreuse de haines. » (cf. p. 1405) Et les trafiquants d'esclaves modernes, les marchands de chair humaine de la si mal nommée « République », ce sont ces officines scandaleuses, mais légales, que sont les bureaux de placement, stigmatisés tout au long du chapitre XV, et qui sont relayés au besoin par des sociétés qui se prétendent « charitables » ou « philanthropiques », mais qui, en réalité, au nom de Dieu ou de l'amour du prochain, s'engraissent impunément et sans vergogne de la sueur et du sang des nouveaux serfs. Pour les historiens, le journal de Célestine est une mine d'informations précieuses pour la compréhension des rouages de ce phénomène de société. On est bien loin de l'image édulcorée de la domesticité donnée par Lamartine dans *Geneviève,* dont l'héroïne, dotée d'un nom symptomatique, s'épanouit dans le sacrifice voulu et la servitude revendiquée !

Le domestique nous est présenté comme un être déclassé et « disparate », voire comme « un monstrueux hybride humain », qui « n'est plus du peuple, d'où il sort », sans être pour autant

1. Ce faisant, il règle aussi des comptes avec son passé et se libère des rancœurs accumulées pendant les treize années où il a été lui aussi le domestique des grands. Il se venge de toutes les humiliations et avanies qu'il a subies en tant que « prolétaire de lettres », c'est-à-dire « ce qui, dans l'ordre de la domesticité, existe de plus réellement dégradant, de plus vil », comme il l'écrira dans son roman posthume et inachevé, *Un gentilhomme* (également mis en ligne par les Éditions du Boucher). De même que la chambrière perd son identité et doit endosser les noms que ses maîtres lui infligent comme autant de défroques douloureuses, symboles de son aliénation, de même l'écrivain stipendié perd tout droit sur ses propres œuvres, puisque tout ce qu'il écrit est signé d'un autre nom que le sien, comme Mirbeau le déplorait dès 1882 dans un conte fort amer, « Un raté » (recueilli dans notre édition des *Contes cruels* de Mirbeau, Librairie Séguier, Paris, 1990, Les Belles Lettres, Paris, 2000, tome II, pp. 423-428 et reproduit dans cette édition, p. 2678).

« de la bourgeoisie où il vit et où il tend ». L'instabilité est donc son lot, comme le met en lumière l'*incipit* du roman. À l'instar de Célestine, les femmes de chambre sont ballottées de place en place, au gré des caprices des maîtres, sans autre possibilité de promotion sociale que de devenir servantes-maîtresses, comme Rose auprès du capitaine Mauger, au risque de se laisser tromper par le miroir aux alouettes d'un testament en leur faveur. Elles sont de surcroît surexploitées économiquement : leurs gages, de dix à quarante francs (soit de trente à cent-vingt euros) sont dérisoires, alors qu'elles doivent être disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Par-dessus le marché, elles sont bien souvent traitées comme des travailleuses sexuelles à domicile : exutoires pour des maris frustrés, qui n'ont fait qu'un mariage d'argent, et/ou initiatrices pour les fils à déniaiser ou à retenir à la maison pour éviter la dilapidation du patrimoine. Cette exploitation sexuelle tend à rapprocher leur condition de celle des prostituées des maisons closes, et l'on conçoit que Célestine soit maintes fois tentée de franchir le pas et pèse les avantages et les inconvénients de la galanterie et des bordels. Les femmes de chambre sont également victimes d'humiliations constantes de la part de leurs maîtres, bardés d'une inébranlable bonne conscience, et qui traitent leur valetaille comme du cheptel.

Enfin, à l'exception de Célestine, qui, selon Mme Paulhat-Durand, « n'a pas les yeux dans [ses] poches », elles sont pour la plupart dominées idéologiquement par leurs employeurs, et partant incapables de se battre à armes égales, parce que hors d'état de trouver une nourriture intellectuelle qui leur ouvre des horizons nouveaux et leur laisse un espoir de révolte et d'émancipation. Aussi sont-elles condamnées à de dérisoires velléités de vengeance — cette « folie d'outrages » dont parle Célestine —, et oscillent-elles en permanence entre la soumission à des règles iniques qu'elles ont tendance à intérioriser et des formes de rupture, sans conséquences pour leurs maîtres, mais ruineuses pour celles qui, telle Célestine, rêvent de promotion et échafaudent des projets [1].

1. Mais, selon William, elle n'a pas « d'administration », c'est-à-dire qu'elle n'arrive pas aussi bien que les autres à refouler sa haine et à faire semblant.

En posant de la sorte le problème social de la servitude domestique à la Belle Époque, Mirbeau espère peut-être aider les opprimé(e)s à prendre conscience de leur misérable condition, quoique sans la moindre illusion sur leurs capacités d'action collective, mais il entend surtout susciter dans l'opinion publique un scandale tel qu'il oblige les gouvernants à intervenir pour mettre un terme à cette turpitude permanente [1]. En faisant de Célestine son porte-parole [2], en nous obligeant à « regarder Méduse en face » et, avant Bertolt Brecht, à découvrir la règle sous l'abus, et, sous le vernis des apparences et des habitudes, des horreurs sociales insoupçonnées, il exprime une nouvelle fois sa pitié douloureuse pour « les misérables et les souffrants de ce monde » auxquels il a donné son cœur, comme le lui écrit Zola [3], et il fait œuvre de justice sociale.

Il en va de même du combat dreyfusiste [4] qu'il poursuit par le truchement de la fiction romanesque. À travers le personnage du jardinier-cocher Joseph, membre actif de toutes les ligues antisémitiques de Haute-Normandie, Mirbeau s'emploie à discréditer les partisans du sabre et du goupillon. Car cet énigmatique et impénétrable Joseph, aux allures reptiliennes, est un sadique, qui jouit de faire durer l'agonie d'un canard, et Célestine, qui voit en lui le diable [5] avant de se laisser fasciner par lui et de se dire prête à le suivre « jusqu'au crime », s'est même convaincue qu'il a violé et assassiné la petite Claire. Le romancier nous incite à en conclure que les motivations des anti-dreyfusards s'enracinent

1. La conspiration du silence qui accueille le roman, comme dix ans plus tôt *Sébastien Roch* — les comptes rendus dans la grande presse sont rarissimes — a visiblement pour objectif d'empêcher le scandale d'éclater. Mais elle n'empêchera pas le succès de ventes.

2. Ce qui ne veut pas dire que tout ce qu'écrit Célestine reflète la pensée de l'auteur : comme dans *Le Jardin des supplices,* où Mirbeau mettait des articles de lui dans la bouche de la sadique Clara, il refuse d'opposer sa propre autorité aux préjugés qu'il combat, contribuant du même coup à introduire le soupçon dans le cadre habituellement rassurant du roman, et partant à inquiéter et à déstabiliser son lectorat.

3. Lettre d'Émile Zola à Mirbeau du 3 août 1900 (recueillie dans le tome X de sa *Correspondance,* CNRS, Paris-Montréal, 1995, p. 169).

4. Sur cet engagement dreyfusiste, voir notre recueil de ses articles de *L'Aurore* dans *L'Affaire Dreyfus,* Librairie Séguier, Paris, 1991.

5. Dans sa grande comédie de mœurs et de caractères, *Les Affaires sont les affaires* (1903), c'est le brasseur d'affaires Isidore Lechat qui apparaîtra comme le diable aux yeux des deux ingénieurs, Gruggh et Phinck.

dans le cerveau reptilien, que les nationalistes et les antisémites qui ne cessent de crier « Mort aux Juifs » ne sont que des assassins en puissance, et que le combat des dreyfusistes est bien celui des Lumières contre les ténèbres, de la pensée libre contre la part d'inhumain que tous les hommes, lointains descendants des grands fauves, portent en eux. De même, à travers l'enthousiasme bestial des domestiques réactionnaires pour les valeurs en toc de leurs maîtres qu'ils copient sans vergogne — l'armée, la monarchie, l'argent —, il nous fait comprendre que seuls les esprits bas, incultes, idéologiquement aliénés par le poids de leur servitude, peuvent encore se laisser leurrer par les grands mots, ô combien mystificateurs ! de « patrie », de « noblesse », de « religion » et d'« honneur ».

Un message ambigu

Il ne faudrait pas en conclure pour autant que le « message » politique — si tant est que le terme de « message » soit approprié à une œuvre de Mirbeau, ce qui est pour le moins douteux — est clair et univoque. Bien sûr, on subodore, au sens quasiment littéral du mot, la portée subversive d'un roman qui exhibe les fétides dessous des classes dominantes et qui démonte, pour un large public, les rouages d'une surexploitation, économique et sexuelle, de la domesticité féminine, dans une société d'oppression où le prolétaire et la femme sont réduits à l'état de marchandises. Les uns, Tartuffes de la bourgeoisie et de l'Église catholique, n'ont pas manqué de s'en indigner et ont tenté de camoufler hypocritement leur critique politique, évidemment conservatrice, derrière le reproche d'immoralité. Les autres, anarchistes, socialistes et progressistes de toutes obédiences, se sont réjouis, comme le critique de *L'Aurore,* que Mirbeau ait « mis à nu la plus hideuse de nos plaies sociales : la domesticité » [1], ou, comme le dramaturge Romain Coolus, qu'il ait appris « à ceux qui servent le mépris de ceux qu'ils servent » [2], ou encore, comme le romancier Camille de Sainte-Croix, que Mirbeau « s'attaque au principe même de nos décadences et le

1. A. Berthier, *L'Aurore,* 23 juillet 1900.
2. Romain Coolus, *Le Cri de Paris,* 29 juillet 1900.

dénonce fortement » dans l'espoir de « changer la face d'une civilisation » [1].

On ne saurait donc mettre en doute l'intention didactique et la volonté émancipatrice du romancier. Mais qu'en est-il du produit fini ? Il est douteux qu'il ait suscité un égal enthousiasme chez ceux qui demandent à la littérature engagée d'entretenir la flamme révolutionnaire des opprimés. Car *Le Journal d'une femme de chambre,* comme *Les Mauvais Bergers* [2], comme *Dans le ciel,* comme *Le Jardin des supplices,* est marqué au coin d'un pessimisme, confinant au nihilisme, qui semble plutôt de nature à décourager les énergies qu'à les galvaniser.

Tout d'abord, l'image qui y est donnée de la gent domestique n'a rien de gratifiant pour elle et ne lui laisse guère entrevoir des lendemains qui chantent. Atomisés, et de surcroît conditionnés par leurs maîtres et leurs complices ensoutanés, qui oblitèrent leur conscience de classe, les « gens de maison », comme on les appelait, empruntent aux nantis leurs vices et leurs préjugés, et sont majoritairement réactionnaires, à l'instar de Joseph ou de William. Au lieu d'unir leurs forces contre l'ennemi commun, ils passent une bonne part de leur temps à se jalouser et à se tirer dans les pattes, amoindrissant ainsi les potentialités de résistance. La haine de ceux qui leur sucent le sang, au lieu d'être le moteur d'une lutte émancipatrice et de déboucher sur une révolte collective, est soigneusement refoulée, par peur de perdre un emploi précieux, ou, on l'a vu, s'effiloche en de symboliques vengeances, comme celles dont se gargarise Célestine. Comme le dit le misérable jardinier qu'elle croise, ils n'ont « de courage que pour souffrir ».

Ensuite, et c'est pire encore, ils ne remettent pas en cause le système qui les écrase, comme on s'y attendrait, et nombreux sont ceux qui, tel William, considèrent avec fatalisme que « la vie, c'est la vie ». Même Célestine, qui est dotée d'un exceptionnel esprit critique — et pour cause ! — est fascinée par la richesse, accepte comme un état naturel la hiérarchie et l'autorité

1. Camille de Sainte-Croix, *Revue blanche,* 1er septembre 1900, p. 76.

2. Pièce en cinq actes, représentée en décembre 1897, et recueillie dans notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003.

(selon elle, la servitude, les domestiques l'ont « dans le sang »…) et n'a qu'une envie : devenir maîtresse à son tour et se venger sur ses bonnes des humiliations qu'elle a elle-même subies pendant tant d'années ! Dans le dernier chapitre, elle devient même, en toute connaissance de cause, la complice et l'épouse d'un homme qui est à ses yeux un assassin et un violeur, et met ses charmes au service de la cause nationaliste et anti-dreyfusarde que défend Joseph ! À quoi lui aura donc servi sa lucidité, qui tranchait si avantageusement sur la bestialité de la grosse Marianne ? Par son propre devenir, elle semble vouloir apporter une confirmation expérimentale de ce qu'elle affirmait dans la première version de son journal : « J'ai remarqué, écrivait-elle, que personne n'est dur au monde comme un domestique qui a eu de la veine et qui s'établit, ou comme un ouvrier qui devient patron. Plus ils ont enduré d'humiliations et connu de misères, et plus ils sont sans pitié pour les pauvres diables que la malechance amène sous leur coupe. On dirait qu'ils veulent en un coup se venger sur de plus malheureux de ce qu'ils ont souffert du fait des grands et des riches. » [1] Dès lors, si même elle se laisse entraîner par cette espèce de fatalité psycho-sociologique [2], qu'attendre, à plus forte raison, des autres domestiques, qui n'ont ni son intelligence critique, ni sa forte personnalité ? Et comment jamais espérer émanciper un prolétariat condamné d'avance, tant il apparaît impropre à toute autre chose que la servitude ?

Par ailleurs, même si certaines pages caricaturales à souhait font sourire — par exemple, l'anecdote du curé de Port-Lançon, ou les « intimités préraphaélites », ou certains dialogues entre Célestine et Monsieur, ou le récit du vol de l'argenterie des Lanlaire —, l'ensemble de l'œuvre est d'une telle noirceur, est imprégné d'un tel sentiment de l'universelle vanité, et baigne dans une telle atmosphère de pourrissement et de mort, qu'il n'est pas évident d'y trouver trace de cet « opium de

1. Ce passage, paru dans *L'Écho de Paris* du 2 février 1892, a malheureusement disparu dans la version définitive.

2. Elle emploie d'ailleurs à plusieurs reprises cette formule fataliste par excellence : « Ce qui devait arriver arriva. »

l'espérance » [1], pourtant si indispensable à ceux qui n'ont à perdre que leurs chaînes pour qu'ils entreprennent de se révolter. C'est que, comme dans ses romans antérieurs, le dégoût et la révolte de Mirbeau contre un ordre social inhumain où se perpétue l'esclavage (« chien de métier », comme dit notre femme de chambre) s'enracinent dans un écœurement existentiel qui perdure [2] : la pourriture morale des classes dominantes n'est jamais que le reflet de la pourriture universelle, d'où germe toute vie et dont l'espèce humaine elle aussi est issue (« chienne de vie », s'écrie Célestine). Comme l'écrit Serge Duret, le meilleur analyste du roman, « il s'exhale du *Journal d'une femme de chambre* une âcre odeur de décomposition des chairs et de corruption des âmes, qui place l'œuvre sous le signe de la mort » ; « la loi de l'entropie règne sur les corps », et nombre de personnages qui « perdent la substance vitale ou demeurent sous la constante menace d'une liquéfaction […] portent la mort en eux », aussi bien, selon sa classification, les « dilatés-liquéfiés », tels que Rose ou Marianne, que les « rétractés-desséchés » [3], dont Mme Lanlaire est le prototype.

« La mort était en moi »

Si roborative qu'apparaisse Célestine, par sa quête d'un ailleurs, par sa conception saine de la sexualité, par sa révolte contre l'hypocrisie et par son franc-parler, elle n'échappe pourtant pas au pourrissement environnant : à son tour contaminée, elle fait ce que le philosophe Comte-Sponville appellera « l'expérience du vide » [4], dans un « milieu de mornes fantoches » et dans un « abîme de sottises et de vilenies », où

1. L'expression est de Mirbeau lui-même, à propos de sa tragédie prolétarienne, *Les Mauvais Bergers,* sur un sujet proche de celui de *Germinal,* dans « Un mot personnel », *Le Journal,* 19 décembre 1897.

2. De 1890 à 1897, années au cours desquelles il élabore *Le Journal d'une femme de chambre,* Mirbeau traverse une grave crise existentielle, qu'il ne dépassera, à défaut de la résoudre, qu'à la faveur de son total engagement dans l'affaire Dreyfus.

3. Serge Duret, « Éros et Thanatos dans *Le Journal d'une femme de chambre* », Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 249, 250, 251 et 263.

4. André Comte-Sponville, *Traité du désespoir et de la béatitude,* PUF, Paris, 1984, tome I, p. 18.

elle a vu « défiler, dans un panorama monotone, les mêmes figures, les mêmes âmes, les mêmes fantômes ». Dotée par son géniteur d'une lucidité impitoyable, elle ne laisse rien subsister de ce à quoi se raccrochent dérisoirement les larves humaines : sa fonction, on l'a vu, est de démasquer, de subvertir et de mettre à nu. Inversant la relation établie par *Le Jardin des supplices,* où la souffrance et la mort étaient créatrices de vie et de beauté et où les « supplices » devenaient dialectiquement source de « délices », la narratrice du *Journal d'une femme de chambre* met l'accent sur la mort qui est à l'œuvre au sein même des forces de vie (« La mort était en moi », dit Georges, par exemple), et ce sont plutôt les « délices » qui nous apparaissent comme des « supplices ». Peut-on imaginer plus triste, par exemple, que les mornes étreintes de Lanlaire et de Marianne, ou celles de Rose et du capitaine Mauger, ou encore les crapuleuses consolations que trouve Célestine dans l'absinthe et dans les bras d'un anonyme garçon d'hôtel [1] ? Serge Duret n'a certes pas tort d'en conclure que « l'univers » du *Journal,* c'est un monde sans Dieu, sans espoir, sans grâce, sans rédemption, où, « sur les âmes damnées, sans partage, règne Satan, dont les attributs sont Éros et Thanatos » [2]. Bien avant Jean-Paul Sartre, qui l'a lu et qui a médité son exemple, Mirbeau s'emploie à susciter chez nous une véritable « nausée » existentielle.

On comprend que cette sensation d'étouffement et de révulsif dégoût que provoque la lecture n'ait pas eu l'heur de plaire à tous les compagnons en anarchie. Ainsi, le théoricien autodidacte Jean Grave, dont Mirbeau a préfacé, en 1893, *La Société mourante et l'anarchie* [3], regrette le nihilisme du roman, comme il a

1. C'est pourquoi, aux yeux de Romain Coolus, « rien n'est moins érotique » que le roman de Mirbeau, dans la mesure où l'image qui y est donnée du sexe ne peut que nous en détourner : « On sort de cette lecture assaini et moralisé, plein d'une salutaire indignation contre les aliénés de tout ordre, les sadiques et les érotomanes […]. Nous savons gré à l'auteur d'avoir eu le courage de nous dire la vérité, de nous la montrer dans toute sa tristesse et de ne pas nous avoir une fois de plus puérilement ménagés. » (Romain Coolus, « Un roman immoral », *Iris,* août 1900.)

2. Serge Duret, *op. cit.,* p. 263.

3. Préface recueillie dans les *Combats politiques* de Mirbeau, Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 127-132.

déjà déploré celui des *Mauvais Bergers* [1] : « C'est avec une impression de tristesse et de découragement qu'on ferme le livre, en se demandant si la pourriture et la gangrène ne finiront pas de nous dévorer. […] Le tissu d'abominations que nous dévoile Mirbeau n'est coupé d'aucune atténuation, d'aucune éclaircie permettant de respirer un peu à l'aise. » [2] Force est de constater le malentendu [3] apparu entre un écrivain avant toutes choses soucieux d'exprimer en artiste le monde tel qu'il le ressent douloureusement, et un promoteur de l'anarchie, désireux de susciter et d'entretenir la foi révolutionnaire qui soulève les montagnes — « il ne faut pas désespérer Billancourt », diront les communistes un demi-siècle plus tard. Il est clair que l'angoisse existentielle fait mauvais ménage avec le messianisme révolutionnaire, la lucidité avec l'engagement, et le pessimisme de la raison avec l'optimisme béat de la foi dans des lendemains qui risquent fort de déchanter…

En matérialiste convaincu [4], Mirbeau se méfie des idéaux homicides dénoncés jadis par l'abbé Jules. Aussi bien refuse-t-il de jouer le rôle d'un propagandiste de l'Idée, fût-elle libertaire, et, allergique à la langue de bois et aux discours incantatoires, anesthésiants et mystificateurs, se méfie-t-il comme de la peste des dogmes et des utopies, n'y voyant qu'un avatar de l'opium religieux. Sa seule mission d'artiste, c'est d'exprimer le monde, de rendre « la vie » telle qu'il la ressent, avec sa charge d'émotions à partager, et non de se poser en autorité alternative, en détenteur d'une Vérité à proclamer : il ne sera jamais de ces *mauvais bergers* dont il s'emploie au contraire à saper la néfaste emprise sur les larges masses. Loin d'être une faiblesse congénitale, l'ambiguïté même de son œuvre en général, et du *Journal*

1. Lettre de Jean Grave à Octave Mirbeau de janvier 1898 (recueillie dans notre édition de la *Correspondance Mirbeau-Grave,* Au Fourneau, Paris, 1994, pp. 86-87).

2. Jean Grave, *Les Temps nouveaux,* n° 18, août 1900, p. 96.

3. Sur ce malentendu, voir notre préface à la *Correspondance Mirbeau-Grave, loc. cit.,* pp. 7-14.

4. Voir l'article de Pierre Michel, « Le matérialisme de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, avril 1997, pp. 292-312 ; et l'essai de Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture,* Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 2001.

d'une femme de chambre en particulier, nous semble constituer au contraire une richesse essentielle [1].

Il apparaît néanmoins que, si morbide que soit l'atmosphère générale du livre, si gluants que soient les décors, si répugnants que soient les protagonistes, si décourageante que soit la perspective d'une humanité vouée sans rémission au pourrissement et au néant, Mirbeau a vibré d'une jouissance vengeresse et communicative à nous étaler sans fard les répulsifs dessous de la triste humanité et, comme l'écrit le critique de *L'Aurore,* à « nous faire partager son dégoût » pour « un monde qui s'en va à l'égout » [2]. On peut y voir le paradoxe de l'écriture-exutoire, qui transmue toutes choses. Mais c'est aussi une nouvelle illustration de la dialectique universelle déjà mise en lumière dans *Le Jardin des supplices* : ce qui devrait être source de déplaisir et d'écœurement se révèle tonique et jubilatoire ; de l'exhibition de nos tares naît un amusement contagieux ; du fond du désespoir s'affirme la volonté d'un mieux qui permette de supporter moins douloureusement une existence absurde ; la nausée n'est jamais que la première étape indispensable à l'« élévation » ; et Mirbeau, qui a subi l'influence de Baudelaire [3], ne nous enfonce, pédagogiquement, la tête dans la boue, la « charogne » et les « miasmes morbides », que pour mieux nous inciter à chercher ailleurs une

1. On retrouve une autre ambiguïté foncière dans la façon dont nous est dépeinte la sexualité des protagonistes : tantôt la recherche du plaisir nous est présentée comme fondamentalement saine (Célestine prend son plaisir où elle le trouve, et elle n'y voit aucun mal), tantôt elle donne lieu à des jugements plus compressifs, où se ressent « l'empreinte » de l'éducation jésuitique de Mirbeau (au collège de Vannes) ; quant à ce qu'on appelle les « perversions sexuelles », qui sont multiples et abondamment illustrées (saphisme, onanisme, pédérastie, pédophilie, fétichisme, sadisme), elles sont condamnées par Célestine comme des pratiques vicieuses et des « cochonneries » révélatrices de la pourriture sociale, mais cela ne l'empêche pas, par amour de la gaudriole, de rapporter avec complaisance les scènes lestes dont elle a été le témoin et les conduites déviantes, dans lesquelles elle-même a joué sa partie. La position du créateur n'est pas moins fluctuante que celle de sa créature. Sur cet aspect du *Journal* de Célestine, voir notre introduction au roman, dans le tome II de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, *loc. cit.*, 2001, pp. 359-363.

2. A. Berthier, art. cit.

3. Sur cette influence, voir Pierre Michel, « Mirbeau et le symbolisme », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, 1995, pp. 8-22, et notre introduction aux *Petits Poèmes parisiens* de Mirbeau, À l'Écart, Reims, 1994.

sérénité, voire un épanouissement spirituel, inaccessibles pour qui reste englué dans la routine quotidienne.

L'un des aspects les plus frappants de la manière dont Mirbeau réagit face à la menace et à l'angoisse de l'enlisement et de l'étouffement est la mise en lumière de l'ironie de la vie.

L'ironie de la vie

Pour un existentialiste avant la lettre tel que l'auteur du *Journal,* l'existence terrestre apparaît comme une farce sinistre. Sinistre, ô combien ! puisque la mort a partie liée avec le sexe [1] et qu'elle est partout présente et partout à l'œuvre. Farce, dans la mesure où, pour qui veut bien se donner la peine de se distancier par la force de la réflexion, tout se passe comme si une puissance sardonique se jouait des fantoches humains et s'amusait à tromper leur attente ou à leur infliger des souffrances incongrues ou des récompenses imméritées, tel un gamin qui prendrait plaisir à perturber le bon ordre d'une fourmilière et à affoler, ou à écraser, les pauvres fourmis, au gré de sa fantaisie [2]. Évidemment, pour un athée, cette farce sans farceur, ou ce crime [3] sans criminel, est la preuve même qu'il n'y a aucune providence, aucune harmonie pré-établie, aucune fatalité autre que la mortalité de notre condition, comme Voltaire s'était amusé à l'illustrer d'abondance dans *Candide* : l'univers est un chaos livré au hasard (Célestine parle de « l'offense des hasards »), sans rime ni raison, où, à l'instar de la femme de chambre, les pauvres humains errent à l'aventure, en quête de boussoles (les *mauvais bergers* de la politique, de la religion, de la presse ou de la pseudo-science [4]) qui, en fait, les égarent au lieu de les guider. Mais au lieu de s'en

1. « Un beau crime m'empoigne comme un beau mâle », confesse Célestine dans le dernier chapitre.

2. C'est la vision que donnait aussi le lycéen Arthur Rimbaud dans un de ses premiers poèmes, « Le Mal », rédigé au début de la guerre franco-prussienne de 1870. De son côté Guy de Maupassant ne pouvait imaginer Dieu que sous la forme d'un assassin « embusqué » qui s'amuserait à abattre tout ce qui vit.

3. C'est dans son roman de 1892-1893, *Dans le ciel* (également disponible sur le site des Éditions du Boucher), que Mirbeau écrivait que « l'univers est un crime ».

4. Mirbeau se méfie du scientisme, qui transforme la connaissance en acte de foi, la science en nouvel opium du peuple, et qui tend à faire du savant le prêtre de la République.

désespérer, autant trouver, sinon une consolation, du moins un dérivatif ou une compensation, dans la conscience amusée de l'universelle absurdité : l'humour est la plus efficace des formes de résistance de l'esprit aux forces disproportionnées qui nous écrasent.

Dans *Le Journal d'une femme de chambre,* c'est par les *mots* que Célestine, à l'instar de son créateur, se venge des *maux* qui l'accablent, et nous venge par la même occasion de nos propres misères. L'ironie qui est dans la vie se reflète dans sa façon de percevoir et de nous restituer les choses, en mettant en lumière leur tragique cocasserie, dont, à tout prendre, il vaut bien mieux rire que pleurer. Tout, dans la société où elle vit, donne l'impression d'aller à rebours du bon sens et de la logique, comme Mirbeau ne cesse de le répéter depuis son article à scandale sur le comédien, en 1882 [1]. De même que, dix-huit ans plus tôt, il voyait dans le triomphe des cabotins qui se pavanent sur le devant de la scène médiatique le symptôme le plus éclatant de la déliquescence sociale, de même, ici, au chapitre XVI, c'est le triomphe du cocher-piqueur Edgar, devenu le véritable maître chez son baron de patron, et autour duquel se déroulent « des intrigues, des machinations corruptrices, des flirts, comme autour d'une belle femme », qui témoigne du déboussolement d'une société où tout est cul par-dessus tête et où règne la plus totale confusion des valeurs, rendant le réel indéchiffrable [2] : « Quant aux journaux, en leur enthousiasme respectueux, ils en sont arrivés à ne plus savoir exactement lequel, d'Edgar ou du baron, est l'admirable piqueur ou l'admirable financier… Tous les deux, ils les confondent dans les mutuelles gloires d'une même apothéose. »

Le récit de Célestine offre nombre d'autres exemples, hétéroclites, de cette ironie de la vie, qui veut que les êtres et les choses ne soient jamais ce qu'ils devraient être, ni ce qu'ils seraient effectivement, s'il existait quelque part une autorité supérieure

1. Cet article, paru le 26 octobre 1882 dans *Le Figaro,* est recueilli dans notre édition des *Combats politiques* de Mirbeau, Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 43-50. Il a suscité un énorme scandale et a valu à son auteur d'être chassé du *Figaro.*

2. Sur cette impression de totale confusion des valeurs à la Belle Époque, voir l'essai de l'universitaire américaine Julia Przybos, *Zoom sur les décadents,* José Corti, Paris, 2002.

garante de la justice du monde et de la rationalité des lois. Ainsi, la richesse des Lanlaire est inversement proportionnelle à leurs mérites, mais le respect et la fascination qu'ils suscitent sont fonction de leurs millions qui, de notoriété publique, ont pourtant été mal acquis. Il en va de même dans les domaines les plus divers : la pauvre Marianne engrossée par son maître se sent très honorée et reconnaissante de lui avoir servi à assouvir bestialement des ardeurs éveillées par Célestine, laquelle, de son côté, garde un souvenir ému de sa sordide et précoce défloration par un vieillard puant au nom improbable, mais emblématique, de Cléophas Biscouille ; les invités des Charrigaud, au chapitre XV, bénéficient d'un respect et d'une aura proportionnels à leurs vices et à leurs tares, réels ou supposés, de même que Rose, saluée bien bas, sur le pavé du Mesnil-Roy ; les domestiques méprisent et exploitent sans vergogne les faiblesses des maîtres qui ont le malheur d'être bons avec eux, cependant qu'ils filent doux devant les plus crapuleux ; le saint homme, lecteur du polisson *Fin de siècle,* qui organise de pieux pèlerinages à Lourdes, en profite pour « rigoler aux frais de la chrétienté » ; les pseudo-patriotes et les cléricaux applaudissent aux forfaitures des grands chefs de l'armée et accablent un bouc émissaire dont le seul crime est d'être innocent sans l'autorisation expresse de ses supérieurs, etc. Bref, tout choque nos exigences d'intelligibilité et notre soif de justice.

Mais c'est surtout l'épilogue, dont Buñuel a trahi la signification, qui met le plus en lumière ce renversement de toutes les valeurs. Alors que Célestine nous est souvent apparue comme la digne créature du romancier, comme une révoltée précisément assoiffée de justice, elle a été peu à peu fascinée par « la beauté du diable » du brutal et impénétrable Joseph, non pas *malgré* ses soupçons, mais, bien au contraire, *parce qu'*elle s'est mis dans la tête qu'il avait bel et bien violé et assassiné la petite Claire [1] ! Après avoir revendiqué sa liberté, crié sa haine des bourgeois et proclamé les droits imprescriptibles des domestiques, la voilà qui

1. Dans *Le Jardin des supplices,* l'anonyme narrateur est battu aux élections, non pas par un politicien plus honnête que lui, mais au contraire par un gangster de la politique encore plus cynique que lui, qui crie haut et fort qu'il a volé. Le vol est devenu un argument électoral !

finit par épouser Joseph, qui bénéficie bourgeoisement de l'argent volé à ses maîtres, qui houspille ses bonnes et qui, on l'a vu, se dit prête à suivre son nouveau maître « jusqu'au crime » ! Pour ceux qui auraient souhaité un dénouement plus conforme à leur idéal de justice, cruelle doit être la déception de voir la rebelle et la justicière trouver une forme de bonheur dans la crapule et le crime… Ce dénouement est tellement inconfortable et déstabilisateur pour le lecteur que même Luis Buñuel, qui ne reculait pourtant pas devant les audaces et les provocations, ne l'a pas supporté et, en portant le livre à l'écran, a cru devoir transformer Célestine en une banale détective vengeresse attachée aux basques de Joseph et qui préfère se mettre en ménage avec le grotesque mangeur de putois.

En dépit de cette ironie de la vie, qui fait que rien n'a de sens et que rien ne semble valoir la peine de se battre, faute de perspective claire, Mirbeau n'en affirme pas moins avec constance des valeurs relatives qui lui servent tant bien que mal de boussole. Il cherche sa voie en tâtonnant, mais toujours en montant, selon le vœu d'André Gide : « L'harmonie d'une vie morale, c'est d'aller sans cesse du pire vers le mieux », écrivait-il pendant l'Affaire [1]. S'il sait fort bien d'où il vient — de la boue journalistique et de la prostitution politique —, il n'a qu'une idée fort approximative de ce qu'il souhaiterait mettre à la place et ne sait pas exactement où il va, car « le mieux » n'existe pas encore, mais est à construire avec les forces humaines. Il n'en poursuit pas moins son ascension vers plus de lumière, plus de justice, plus de bien-être, sans se faire pour autant la moindre illusion, et en se gardant comme de la peste de dessiner les contours de la cité idéale. Lucide, il reconnaît le *primat* de la nature (la loi du meurtre), de l'exploitation économique (le capitalisme) et de l'oppression sociale (dont la servitude domestique est la forme la plus visible). Mais parallèlement il n'en proclame pas moins, pour reprendre la distinction établie par André Comte-Sponville, la *primauté* de la culture, dans l'action politique comme dans la

1. « Palinodies », *L'Aurore,* 15 novembre 1898 (article recueilli dans *L'Affaire Dreyfus,* Librairie Séguier, Paris, 1991, p. 160). On trouve une formule voisine dans *La Duchesse Ghislaine,* roman « nègre » paru au début de 1886 et qui sera disponible à l'automne 2004 sur le site des Éditions du Boucher.

création littéraire, parce que seule elle permet d'envisager l'émancipation du genre humain, le progrès social, résultat de combats de longue haleine, et la liberté individuelle, sans laquelle n'existent que des « croupissantes larves » ou des troupeaux de moutons. Refusant toute utopie, il se bat, sans dogmes et sans prophétisme, pour les droits de toutes les victimes, sans pour autant les présenter comme des modèles, et contre toutes les formes d'oppression, sans faire croire qu'elles s'évanouiront comme par enchantement au lendemain du grand soir. C'est en regardant les choses en face qu'on peut envisager, petit à petit, de les transformer.

Ainsi, *Le Journal d'une femme de chambre* constitue tout à la fois un acte de justice, un tableau profondément vrai, sans concessions ni hypocrisie, de la société française de la prétendue Belle Époque, et une œuvre d'art dont le style est parvenu à la perfection formelle et à l'efficacité maximale au terme de neuf années de polissage. Mais il est aussi et surtout l'expression des choix éthiques, politiques et esthétiques d'un matérialiste convaincu qui, tout en doutant de toutes choses, et d'abord de lui-même, ne nous en donne pas moins une belle leçon de lucidité, de sagesse, de courage et de savoir-vivre, qui n'a rien perdu de son actualité.

PIERRE MICHEL

À Monsieur Jules Huret

Mon cher ami,

En tête de ces pages, j'ai voulu, pour deux raisons très fortes et très précises, inscrire votre nom. D'abord, pour que vous sachiez combien votre nom m'est cher. Ensuite — je le dis avec un tranquille orgueil —, parce que vous aimerez ce livre. Et ce livre, malgré tous ses défauts, vous l'aimerez, parce que c'est un livre sans hypocrisie, parce que c'est de la vie, et de la vie comme nous la comprenons, vous et moi… J'ai toujours présentes à l'esprit, mon cher Huret, beaucoup des figures, si étrangement humaines, que vous fîtes défiler dans une longue suite d'études sociales et littéraires. Elles me hantent. C'est que nul mieux que vous, et plus profondément que vous, n'a senti, devant les masques humains, cette tristesse et ce comique d'être un homme… Tristesse qui fait rire, comique qui fait pleurer les âmes hautes, puissiez-vous les retrouver ici…

Octave Mirbeau.
Mai 1900.

Ce livre que je publie sous ce titre : Le Journal d'une femme de chambre *a été véritablement écrit par Mlle Célestine R…, femme de chambre. Une première fois, je fus prié de revoir le manuscrit, de le corriger, d'en récrire quelques parties. Je refusai d'abord, jugeant non sans raison que, tel quel, dans son débraillé, ce journal avait une originalité, une saveur particulière, et que je ne pouvais que le banaliser en « y mettant du mien ». Mais Mlle Célestine R… était fort jolie… Elle insista. Je finis par céder, car je suis homme, après tout…*

Je confesse que j'ai eu tort. En faisant ce travail qu'elle me demandait, c'est-à-dire en ajoutant, çà et là, quelques accents à ce livre, j'ai bien peur d'en avoir altéré la grâce un peu corrosive, d'en avoir diminué la force triste, et surtout d'avoir remplacé par de la simple littérature ce qu'il y avait dans ces pages d'émotion et de vie…

Ceci dit, pour répondre d'avance aux objections que ne manqueront pas de faire certains critiques graves et savants… et combien nobles !…

O. M.

I

14 septembre.

Aujourd'hui, 14 septembre, à trois heures de l'après-midi, par un temps doux, gris et pluvieux, je suis entrée dans ma nouvelle place. C'est la douzième en deux ans. Bien entendu, je ne parle pas des places que j'ai faites durant les années précédentes. Il me serait impossible de les compter. Ah ! je puis me vanter que j'en ai vu des intérieurs et des visages, et de sales âmes… Et ça n'est pas fini… À la façon, vraiment extraordinaire, vertigineuse, dont j'ai roulé, ici et là, successivement, de maisons en bureaux et de bureaux en maisons, du Bois de Boulogne à la Bastille, de l'Observatoire à Montmartre, des Ternes aux Gobelins, partout, sans pouvoir jamais me fixer nulle part, faut-il que les maîtres soient difficiles à servir maintenant !… C'est à ne pas croire.

L'affaire s'est traitée par l'intermédiaire des Petites Annonces du *Figaro* et sans que je voie Madame. Nous nous sommes écrit des lettres, ç'a été tout : moyen chanceux où l'on a souvent, de part et d'autre, des surprises. Les lettres de Madame sont bien écrites, ça c'est vrai. Mais elles révèlent un caractère tatillon et méticuleux… Ah ! il lui en faut des explications et des commentaires, et des pourquoi, et des parce que… Je ne sais si Madame est avare ; en tout cas, elle ne se fend guère pour son papier à lettres… Il est acheté au Louvre… Moi qui ne suis pas riche, j'ai plus de coquetterie… J'écris sur du papier parfumé à la peau d'Espagne, du beau papier, tantôt rose, tantôt bleu pâle, que j'ai collectionné chez mes anciennes maîtresses… Il y en a même sur

lequel sont gravées des couronnes de comtesse… Ça a dû lui en boucher un coin.

Enfin, me voilà en Normandie, au Mesnil-Roy. La propriété de Madame, qui n'est pas loin du pays, s'appelle *Le Prieuré…* C'est à peu près tout ce que je sais de l'endroit où, désormais, je vais vivre…

Je ne suis pas sans inquiétudes ni sans regrets d'être venue, à la suite d'un coup de tête, m'ensevelir dans ce fond perdu de province. Ce que j'en ai aperçu m'effraie un peu, et je me demande ce qui va encore m'arriver ici… Rien de bon sans doute et, comme d'habitude, des embêtements… Les embêtements, c'est le plus clair de notre bénéfice. Pour une qui réussit, c'est-à-dire pour une qui épouse un brave garçon ou qui se colle avec un vieux, combien sont destinées aux malchances, emportées dans le grand tourbillon de la misère?… Après tout, je n'avais pas le choix; et cela vaut mieux que rien.

Ce n'est pas la première fois que je suis engagée en province. Il y a quatre ans, j'y ai fait une place… Oh! pas longtemps… et dans des circonstances véritablement exceptionnelles… Je me souviens de cette aventure comme si elle était d'hier… Bien que les détails en soient un peu lestes et même horribles, je veux la conter… D'ailleurs, j'avertis charitablement les personnes qui me liront que mon intention, en écrivant ce journal, est de n'employer aucune réticence, pas plus vis-à-vis de moi-même que vis-à-vis des autres. J'entends y mettre au contraire toute la franchise qui est en moi et, quand il le faudra, toute la brutalité qui est dans la vie. Ce n'est pas de ma faute si les âmes, dont on arrache les voiles et qu'on montre à nu, exhalent une si forte odeur de pourriture.

Voici la chose :

J'avais été arrêtée, dans un bureau de placement, par une sorte de grosse gouvernante, pour être femme de chambre chez un certain M. Rabour, en Touraine. Les conditions acceptées, il fut convenu que je prendrais le train, tel jour, à telle heure, pour telle gare; ce qui fut fait selon le programme.

Dès que j'eus remis mon billet au contrôleur, je trouvai, à la sortie, une espèce de cocher à face rubiconde et bourrue, qui m'interpella :

— C'est-y vous qu'êtes la nouvelle femme de chambre de M. Rabour ?

— Oui, c'est moi.

— Vous avez une malle ?

— Oui, j'ai une malle.

— Donnez-moi votre bulletin de bagages et attendez-moi là…

Il pénétra sur le quai. Les employés s'empressèrent. Ils l'appelaient « Monsieur Louis » sur un ton d'amical respect. Louis chercha ma malle parmi les colis entassés et la fit porter dans une charrette anglaise, qui stationnait près de la barrière.

— Eh bien… montez-vous ?

Je pris place à côté de lui sur la banquette, et nous partîmes.

Le cocher me regardait du coin de l'œil. Je l'examinais de même. Je vis tout de suite que j'avais affaire à un rustre, à un paysan mal dégrossi, à un domestique pas stylé et qui n'a jamais servi dans les grandes maisons. Cela m'ennuya. Moi, j'aime les belles livrées. Rien ne m'affole comme une culotte de peau blanche, moulant des cuisses nerveuses. Et ce qu'il manquait de chic, ce Louis, sans gants pour conduire, avec un complet trop large de droguet gris bleu, et une casquette plate, en cuir verni, ornée d'un double galon d'or. Non vrai ! ils retardent, dans ce patelin-là. Avec cela, un air renfrogné, brutal, mais pas méchant diable, au fond. Je connais ces types. Les premiers jours, avec les nouvelles, ils font les malins, et puis après ça s'arrange. Souvent, ça s'arrange mieux qu'on ne voudrait.

Nous restâmes longtemps sans dire un mot. Lui faisait des manières de grand cocher, tenant les guides hautes et jouant du fouet avec des gestes arrondis… Non, ce qu'il était rigolo !… Moi, je prenais des attitudes dignes pour regarder le paysage, qui n'avait rien de particulier ; des champs, des arbres, des maisons, comme partout. Il mit son cheval au pas pour monter une côte et, tout à coup, avec un sourire moqueur, il me demanda :

— Avez-vous au moins apporté une bonne provision de bottines ?

— Sans doute ! dis-je, étonnée de cette question qui ne rimait à rien, et plus encore du ton singulier sur lequel il me l'adressait… Pourquoi me demandez-vous ça ?… C'est un peu bête ce que vous me demandez-là, mon gros père, savez ?…

Il me poussa du coude légèrement et, glissant sur moi un regard étrange dont je ne pus m'expliquer la double expression d'ironie aiguë et, ma foi, d'obscénité réjouie, il dit en ricanant :

— Avec ça !… Faites celle qui ne sait rien… Farceuse va… sacrée farceuse !

Puis il claqua de la langue, et le cheval reprit son allure rapide.

J'étais intriguée. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Peut-être rien du tout… Je pensai que le bonhomme était un peu nigaud, qu'il ne savait point parler aux femmes et qu'il n'avait pas trouvé autre chose pour amener une conversation que, d'ailleurs, je jugeai à propos de ne pas continuer.

La propriété de M. Rabour était assez belle et grande. Une jolie maison, peinte en vert clair, entourée de vastes pelouses fleuries et d'un bois de pins qui embaumait la térébenthine. J'adore la campagne… mais, c'est drôle, elle me rend triste et elle m'endort. J'étais tout abrutie quand j'entrai dans le vestibule où m'attendait la gouvernante, celle-là même qui m'avait engagée au bureau de placement de Paris. Dieu sait après combien de questions indiscrètes sur mes habitudes intimes, mes goûts ; ce qui aurait dû me rendre méfiante… Mais on a beau en voir et en supporter de plus en plus fortes chaque fois, ça ne vous instruit pas… La gouvernante ne m'avait pas plu au bureau ; ici, instantanément, elle me dégoûta et je lui trouvai l'air répugnant d'une vieille maquerelle. C'était une grosse femme, grosse et courte, courte et soufflée de graisse jaunâtre, avec des bandeaux plats grisonnants, une poitrine énorme et roulante, des mains molles, humides, transparentes comme de la gélatine. Ses yeux gris indiquaient la méchanceté, une méchanceté froide, réfléchie et vicieuse. À la façon tranquille et cruelle dont elle vous regardait, vous fouillait l'âme et la chair, elle vous faisait presque rougir.

Elle me conduisit dans un petit salon et me quitta aussitôt, disant qu'elle allait prévenir Monsieur, que Monsieur voulait me voir avant que je ne commençasse mon service.

— Car Monsieur ne vous a pas vue, ajouta-t-elle. Je vous ai prise, c'est vrai, mais enfin, il faut que vous plaisiez à Monsieur…

J'inspectai la pièce. Elle était tenue avec une propreté et un ordre extrêmes. Les cuivres, les meubles, le parquet, les portes, astiqués à fond, cirés, vernis, reluisaient ainsi que des glaces. Pas de flafla, de tentures lourdes, de choses brodées, comme on en

voit dans de certaines maisons de Paris ; mais du confortable sérieux, un air de décence riche, de vie provinciale cossue, régulière et calme. Ce qu'on devait s'ennuyer ferme, là-dedans, par exemple ! … Mazette !

Monsieur entra. Ah ! le drôle de bonhomme, et qu'il m'amusa ! … Figurez-vous un petit vieux, tiré à quatre épingles, rasé de frais et tout rose, ainsi qu'une poupée. Très droit, très vif, très ragoûtant, ma foi ! il sautillait, en marchant, comme une petite sauterelle dans les prairies. Il me salua et avec infiniment de politesse :

— Comment vous appelez-vous, mon enfant ?

— Célestine, Monsieur.

— Célestine … fit-il … Célestine ? … Diable ! … Joli nom, je ne prétends pas le contraire … mais trop long, mon enfant, beaucoup trop long … Je vous appellerai Marie, si vous le voulez bien … C'est très gentil aussi, et c'est court … Et puis, toutes mes femmes de chambre, je les ai appelées Marie. C'est une habitude à laquelle je serais désolé de renoncer … Je préférerais renoncer à la personne …

Ils ont tous cette bizarre manie de ne jamais vous appeler par votre nom véritable … Je ne m'étonnai pas trop, moi à qui l'on a donné déjà tous les noms de toutes les saintes du calendrier … Il insista :

— Ainsi, cela ne vous déplaît pas que je vous appelle Marie ? … C'est bien entendu ? …

— Mais oui, Monsieur …

— Jolie fille … bon caractère … Bien, bien !

Il m'avait dit tout cela d'un air enjoué, extrêmement respectueux, et sans me dévisager, sans fouiller d'un regard déshabilleur mon corsage, mes jupes, comme font, en général, les hommes. À peine s'il m'avait regardée. Depuis le moment où il était entré dans le salon, ses yeux restaient obstinément fixés sur mes bottines.

— Vous en avez d'autres ? … me demanda-t-il, après un court silence, pendant lequel il me sembla que son regard était devenu étrangement brillant.

— D'autres noms, Monsieur ?

— Non, mon enfant, d'autres bottines …

Et il passa, sur ses lèvres, à petits coups, une langue effilée, à la manière des chattes.

Je ne répondis pas tout de suite. Ce mot de bottines, qui me rappelait l'expression de gouaille polissonne du cocher, m'avait interdite. Cela avait donc un sens?… Sur une interrogation plus pressante, je finis par répondre, mais d'une voix un peu rauque et troublée, comme s'il se fût agi de confesser un péché galant :

— Oui, Monsieur, j'en ai d'autres…

— Des vernies?

— Oui, Monsieur.

— De très… très vernies?

— Mais oui, Monsieur.

— Bien… bien… Et en cuir jaune?

— Je n'en ai pas, Monsieur…

— Il faudra en avoir… je vous en donnerai.

— Merci, Monsieur!

— Bien… bien… Tais-toi!

J'avais peur, car il venait de passer dans ses yeux des lueurs troubles… des nuées rouges de spasme… Et des gouttes de sueur roulaient sur son front… Croyant qu'il allait défaillir, je fus sur le point de crier, d'appeler au secours… mais la crise se calma, et, au bout de quelques minutes, il reprit d'une voix apaisée, tandis qu'un peu de salive moussait encore au coin de ses lèvres :

— Ça n'est rien… c'est fini… Comprenez-moi, mon enfant… Je suis un peu maniaque… À mon âge, cela est permis, n'est-ce pas?… Ainsi, tenez, par exemple je ne trouve pas convenable qu'une femme cire ses bottines, à plus forte raison les miennes… Je respecte beaucoup les femmes, Marie, et ne peux souffrir cela… C'est moi qui les cirerai vos bottines… vos petites bottines, vos chères petites bottines… C'est moi qui les entretiendrai… Écoutez bien… Chaque soir, avant de vous coucher, vous porterez vos bottines dans ma chambre… vous les placerez près du lit, sur une petite table, et, tous les matins, en venant ouvrir mes fenêtres… vous les reprendrez.

Et, comme je manifestais un prodigieux étonnement, il ajouta :

— Voyons!… Ça n'est pas énorme, ce que je vous demande là… c'est une chose très naturelle, après tout… Et si vous êtes bien gentille…

Vivement, il tira de sa poche deux louis qu'il me remit.

— Si vous êtes bien gentille, bien obéissante, je vous donnerai souvent des petits cadeaux. La gouvernante vous paiera, tous les mois, vos gages… Mais, moi, Marie, entre nous, souvent, je vous donnerai des petits cadeaux. Et qu'est-ce que je vous demande?… Voyons, ça n'est pas extraordinaire, là… Est-ce donc si extraordinaire, mon Dieu?

Monsieur s'emballait encore. À mesure qu'il parlait, ses paupières battaient, battaient comme des feuilles sous l'orage.

— Pourquoi ne dis-tu rien, Marie?… Dis quelque chose… Pourquoi ne marches-tu pas?… Marche un peu que je les voie remuer… que je les voie vivre… tes petites bottines…

Il s'agenouilla, baisa mes bottines, les pétrit de ses doigts fébriles et caresseurs, les délaça… Et, en les baisant, les pétrissant, les caressant, il disait d'une voix suppliante, d'une voix d'enfant qui pleure :

— Oh! Marie… Marie… tes petites bottines… donne-les moi, tout de suite… tout de suite… tout de suite… Je les veux tout de suite… donne-les moi…

J'étais sans force… La stupéfaction me paralysait… Je ne savais plus si je vivais réellement ou si je rêvais… Des yeux de Monsieur, je ne voyais que deux petits globes blancs, striés de rouge. Et sa bouche était tout entière barbouillée d'une sorte de bave savonneuse…

Enfin, il emporta mes bottines et, durant deux heures, il s'enferma avec elles dans sa chambre…

— Vous plaisez beaucoup à Monsieur, me dit la gouvernante en me montrant la maison… Tâchez que cela continue… La place est bonne…

Quatre jours après, le matin, à l'heure habituelle, en allant ouvrir les fenêtres, je faillis m'évanouir d'horreur, dans la chambre… Monsieur était mort!… Étendu sur le dos, au milieu du lit, le corps presque entièrement nu, on sentait déjà en lui et sur lui la rigidité du cadavre. Il ne s'était point débattu. Sur les couvertures, nul désordre; sur le drap, pas la moindre trace de lutte, de soubresaut d'agonie, de mains crispées qui cherchent à

étrangler la Mort… Et j'aurais cru qu'il dormait, si son visage n'eût été violet, violet affreusement, de ce violet sinistre qu'ont les aubergines. Spectacle terrifiant, qui, plus encore que ce visage, me secoua d'épouvante… Monsieur tenait, serrée dans ses dents, une de mes bottines, si durement serrée dans ses dents, qu'après d'inutiles et horribles efforts je fus obligée d'en couper le cuir, avec un rasoir, pour la leur arracher…

Je ne suis pas une sainte… j'ai connu bien des hommes et je sais, par expérience, toutes les folies, toutes les saletés dont ils sont capables… Mais un homme comme Monsieur?… Ah! vrai!… Est-ce rigolo, tout de même, qu'il existe des types comme ça?… Et où vont-ils chercher toutes leurs imaginations, quand c'est si simple, quand c'est si bon de s'aimer gentiment… comme tout le monde…

Je crois bien qu'ici il ne m'arrivera rien de pareil… C'est, évidemment, un autre genre ici. Mais est-il meilleur?… Est-il pire?… Je n'en sais rien…

Il y a une chose qui me tourmente. J'aurais dû, peut-être, en finir une bonne fois avec toutes ces sales places et sauter le pas, carrément, de la domesticité dans la galanterie, ainsi que tant d'autres que j'ai connues et qui — soit dit sans orgueil — étaient « moins avantageuses » que moi. Si je ne suis pas ce qu'on appelle jolie, je suis mieux; sans fatuité, je puis dire que j'ai du montant, un chic que bien des femmes du monde et bien des cocottes m'ont souvent envié. Un peu grande, peut-être, mais souple, mince et bien faite… de très beaux cheveux blonds, de très beaux yeux bleu foncé, excitants et polissons, une bouche audacieuse… enfin une manière d'être originale et un tour d'esprit, très vif et langoureux à la fois, qui plaît aux hommes. J'aurais pu réussir. Mais, outre que j'ai manqué par ma faute des occasions « épatantes » et qui ne se retrouveront probablement plus, j'ai eu peur… J'ai eu peur, car on ne sait pas où cela vous mène… J'ai frôlé tant de misères dans cet ordre-là… j'ai reçu tant de navrantes confidences!… Et ces tragiques calvaires du Dépôt à l'Hôpital auxquels on n'échappe pas toujours!… Et pour fond de tableau, l'enfer de Saint-Lazare!… Ça donne à réfléchir et à frissonner… Qui me dit aussi que j'aurais eu, comme femme, le même succès que comme femme de chambre?

Le charme, si particulier, que nous exerçons sur les hommes, ne tient pas seulement à nous, si jolies que nous puissions être… Il tient beaucoup, je m'en rends compte, au milieu où nous vivons… au luxe, au vice ambiant, à nos maîtresses elles-mêmes et au désir qu'elles excitent… En nous aimant, c'est un peu d'elles et beaucoup de leur mystère que les hommes aiment en nous…

Mais il y a autre chose. En dépit de mon existence dévergondée, j'ai, par bonheur, gardé en moi, au fond de moi, un sentiment religieux très sincère, qui me préserve des chutes définitives et me retient au bord des pires abîmes… Ah! si l'on n'avait pas la religion, la prière dans les églises, les soirs de morne purée et de détresse morale, si l'on n'avait pas la Sainte-Vierge et saint Antoine de Padoue, et tout le bataclan, on serait bien plus malheureux, ça c'est sûr… Et ce qu'on deviendrait, et jusqu'où l'on irait, le diable seul le sait!…

Enfin — et ceci est plus grave — je n'ai pas la moindre défense contre les hommes… Je serais la constante victime de mon désintéressement et de leur plaisir… Je suis trop amoureuse, oui, j'aime trop l'amour, pour tirer un profit quelconque de l'amour… C'est plus fort que moi, je ne puis pas demander d'argent à qui me donne du bonheur et m'entrouvre les rayonnantes portes de l'Extase… Quand ils me parlent, ces monstres-là… et que je sens sur ma nuque le piquant de leur barbe et la chaleur de leur haleine… va te promener!… je ne suis plus qu'une chiffe… et c'est eux, au contraire, qui ont de moi tout ce qu'ils veulent…

Donc, me voilà au *Prieuré,* en attendant quoi?… Ma foi, je n'en sais rien. Le plus sage serait de n'y point songer et de laisser aller les choses au petit bonheur… C'est peut-être ainsi qu'elles vont le mieux… Pourvu que, demain, sur un mot de Madame, et poursuivie jusqu'ici par cette impitoyable malchance qui ne me quitte jamais, je ne sois pas forcée, une fois de plus, de lâcher la baraque!… Cela m'ennuierait… Depuis quelque temps, j'ai des douleurs aux reins et au ventre, une lassitude dans tout le corps… mon estomac se délabre, ma mémoire s'affaiblit… je deviens, de plus en plus, irritable et nerveuse. Tout à l'heure, me regardant dans la glace, je me suis trouvé le visage vraiment

fatigué, et le teint — ce teint ambré dont j'étais si fière — presque couleur de cendre… Est-ce que je vieillirais déjà?… Je ne veux pas vieillir encore. À Paris, il est difficile de se soigner. On n'a le temps de rien. La vie y est trop fiévreuse, trop tumultueuse… on y est, sans cesse, en contact avec trop de gens, trop de choses, trop de plaisirs, trop d'imprévu… Il faut aller quand même… Ici, c'est calme… Et quel silence!… L'air qu'on respire doit être sain et bon… Ah! si, au risque de m'embêter, je pouvais me reposer un peu…

Tout d'abord, je n'ai pas confiance. Certes, Madame est assez gentille avec moi. Elle a bien voulu m'adresser quelques compliments sur ma tenue, et se féliciter des renseignements qu'elle a reçus… Oh! sa tête, si elle savait qu'ils sont faux, du moins que ce sont des renseignements de complaisance… Ce qui l'épate surtout, c'est mon élégance. Et puis, le premier jour, il est rare qu'elles ne soient pas gentilles, ces chameaux-là… Tout nouveau, tout beau… C'est un air connu… Oui, et le lendemain, l'air change, connu aussi… D'autant que Madame a des yeux très froids, très durs, et qui ne me reviennent pas… des yeux d'avare, pleins de soupçons aigus et d'enquêtes policières… Je n'aime pas non plus ses lèvres trop minces, sèches, et comme recouvertes d'une pellicule blanchâtre… ni sa parole brève, tranchante qui, d'un mot aimable, fait presque une insulte ou une humiliation. Lorsque, en m'interrogeant sur ceci, sur cela, sur mes aptitudes et sur mon passé, elle m'a regardée avec cette impudence tranquille et sournoise de vieux douanier qu'elles ont toutes, je me suis dit :

— Il n'y a pas d'erreur… Encore une qui doit mettre tout sous clé, compter chaque soir les morceaux de sucre et les grains de raisin, et faire des marques aux bouteilles… Allons! allons! C'est toujours la même chose pour changer…

Cependant, il faudra voir et ne pas m'en tenir à cette première impression. Parmi tant de bouches qui m'ont parlé, parmi tant de regards qui m'ont fouillé l'âme, je trouverai, peut-être, un jour — est-ce qu'on sait? — la bouche amie… et le regard pitoyable… Il ne m'en coûte rien d'espérer…

Aussitôt arrivée, encore étourdie par quatre heures de chemin de fer en troisième classe, et sans qu'on ait, à la cuisine, seulement songé à m'offrir une tartine de pain, Madame m'a

promenée, dans toute la maison, de la cave au grenier, pour me mettre immédiatement « au courant de la besogne ». Oh ! elle ne perd pas son temps, ni le mien… Ce que c'est grand, cette maison ! Ce qu'il y en a, là-dedans, des affaires et des recoins !… Ah bien ! merci !… Pour la tenir en état, comme il faudrait, quatre domestiques n'y suffiraient pas… En plus du rez-de-chaussée, très important — car deux petits pavillons, en forme de terrasse s'y surajoutent et le continuent —, elle se compose de deux étages que je devrai descendre et monter sans cesse, attendu que Madame, qui se tient dans un petit salon près de la salle à manger, a eu l'ingénieuse idée de placer la lingerie, où je dois travailler, sous les combles, à côté de nos chambres. Et des placards, et des armoires, et des tiroirs et des resserres, et des fouillis de toute sorte, en veux-tu, en voilà… Jamais, je ne me retrouverai dans tout cela…

À chaque minute, en me montrant quelque chose, Madame me disait :

— Il faudra faire bien attention à ça, ma fille. C'est très joli, ça, ma fille… C'est très rare, ma fille… Ça coûte très cher, ma fille.

Elle ne pourrait donc pas m'appeler par mon nom, au lieu de dire, tout le temps : « ma fille » par ci… « ma fille » par là, sur ce ton de domination blessante, qui décourage les meilleures volontés et met aussitôt tant de distance, tant de haines, entre nos maîtresses et nous ?… Est-ce que je l'appelle : « la petite mère », moi ?… Et puis, Madame n'a dans la bouche que ce mot : « très cher ». C'est agaçant… Tout ce qui lui appartient, même de pauvres objets de quatre sous, « c'est très cher ». On n'a pas idée où la vanité d'une maîtresse de maison peut se nicher… Si ça ne fait pas pitié…, elle m'a expliqué le fonctionnement d'une lampe à pétrole, pareille d'ailleurs à toutes les autres lampes, et elle m'a recommandé :

— Ma fille, vous savez que cette lampe coûte très cher, et qu'on ne peut la réparer qu'en Angleterre. Ayez-en soin, comme de la prunelle de vos yeux…

J'ai eu envie de lui répondre :

— Hé ! dis donc, la petite mère, et ton pot de chambre… est-ce qu'il coûte très cher ?… Et l'envoie-t-on à Londres quand il est fêlé ?

Non, là, vrai!… Elles en ont du toupet, et elles en font du chichi, pour peu de chose. Et quand je pense que c'est uniquement pour vous humilier, pour vous épater!…

La maison n'est pas si bien que ça… Il n'y a pas de quoi, vraiment, être si fière d'une maison… De l'extérieur, mon Dieu!… avec les grands massifs d'arbres qui l'encadrent somptueusement et les jardins qui descendent jusqu'à la rivière en pentes molles, ornés de vastes pelouses rectangulaires, elle a l'air de quelque chose… Mais à l'intérieur… c'est triste, vieux, branlant, et cela sent le renfermé… Je ne comprends pas qu'on puisse vivre là-dedans… Rien que des nids à rats, des escaliers de bois à vous rompre le col et dont les marches gauchies tremblent et craquent sous les pieds… des couloirs bas et sombres où, en guise de tapis moelleux, ce sont des carreaux mal joints, passés au rouge et vernis, vernis, glissants, glissants… Les cloisons trop minces, faites de planches trop sèches, rendent les chambres sonores, comme des intérieurs de violon… C'est toc et province, quoi!… Elle n'est pas meublée, pour sûr, comme à Paris… Dans toutes les pièces, du vieil acajou, de vieilles étoffes mangées aux vers, de vieilles carpettes usées, décolorées, et des fauteuils et des canapés, ridiculement raides, sans ressorts, vermoulus et boiteux… Ce qu'ils doivent vous moudre les épaules, et vous écorcher les fesses!… Vraiment, moi qui aime tant les tentures claires, les vastes divans élastiques où l'on s'allonge voluptueusement sur des piles de coussins, et tous ces jolis meubles modernes, si luxueux, si riches et si gais, je me sens toute triste de la morne tristesse de ceux-là… Et j'ai peur de ne pouvoir jamais m'habituer à si peu de confortable, à un tel manque d'élégance, à tant de poussières anciennes et de formes mortes…

Madame, non plus, n'est pas habillée comme à Paris. Elle manque de chic et ignore les grandes couturières… Elle est plutôt fagotée, comme on dit. Bien qu'elle affiche une certaine prétention dans ses toilettes, elle retarde d'au moins dix ans sur la mode… Et quelle mode!… Quoique ça, elle ne serait pas mal, si elle voulait; du moins, elle ne serait pas trop mal… Son pire défaut est qu'elle n'éveille en vous aucune sympathie, qu'elle n'est femme en rien… Mais elle a des traits réguliers, de jolis cheveux naturellement blonds, et une belle peau… une peau trop

fraîche, par exemple, et comme si elle souffrait d'une mauvaise maladie intérieure… Je connais ces types de femmes et je ne me trompe point à l'éclat de leur teint. C'est rose dessus, oui, et dedans, c'est pourri… Ça ne tient debout, ça ne marche, ça ne vit qu'au moyen de ceintures, de bandages hypogastriques, de pessaires, un tas d'horreurs secrètes et de mécanismes compliqués… Ce qui ne les empêche pas de faire leur poire dans le monde… Mais oui ! C'est coquet, s'il vous plaît… ça flirte dans les coins, ça étale des chairs peintes, ça joue de la prunelle, ça se trémousse du derrière ; et ça n'est bon qu'à mettre dans des bocaux d'esprit de vin… Ah ! malheur !… On n'a guère d'agrément avec elles, je vous assure, et ça n'est pas toujours ragoûtant de les servir…

Soit tempérament, soit indisposition organique, je serais bien étonnée que Madame fût portée sur la chose… Aux expressions de son visage, aux gestes durs, aux flexions raides de son corps, on ne sent pas du tout l'amour, et, jamais, le désir, avec ses charmes, ses souplesses et ses abandons, n'a passé par là… Des vieilles filles vierges, elle garde, en toute sa personne, je ne sais quoi d'aigre et de suri, je ne sais quoi de desséché, de momifié, ce qui est rare chez les blondes… Ce n'est pas Madame qu'une belle musique comme *Faust* — ah ! ce *Faust* ! — ferait tomber de langueur et s'évanouir de volupté entre les bras d'un beau mâle… Ah, non, par exemple ! Elle n'appartient pas à ce genre de femmes très laides, sur les figures de qui l'ardeur du sexe met parfois tant de vie radieuse, tant de séductions et tant de beauté… Après tout, il ne faut pas se fier à des airs comme celui de Madame… J'en ai connu de plus sévères et de plus grincheuses, qui éloignaient toute idée de désir et d'amour, et qui étaient de fameuses gourgandines, et qui faisaient les quatre cent dix-neuf coups, avec leur valet de chambre ou leur cocher…

Par exemple, bien que Madame se force pour être aimable, elle n'est sûrement pas à la coule, comme des fois j'en ai vu… Je la crois très méchante, très moucharde, très ronchonneuse ; un sale caractère et un méchant cœur… Elle doit être, sans cesse, sur le dos des gens, à les asticoter de toutes les manières… Et des « savez-vous faire ceci ? »… Et des « savez-vous faire cela ? » Ou bien encore : « Êtes-vous casseuse ?… Êtes-vous soigneuse ?… Avez-vous beaucoup de mémoire ? Avez-vous beaucoup d'ordre ? » Ça n'en finit pas… Et aussi : « Êtes-vous très

propre?… Moi, je suis exigeante sur la propreté… je passe sur bien des choses… mais sur la propreté, je suis intraitable… » Est-ce qu'elle me prend pour une fille de ferme, une paysanne, une bonne de province?… La propreté?… Ah! je la connais, cette rengaine. Elles disent toutes ça… et, souvent, quand on va au fond des choses, quand on retourne leurs jupes et qu'on fouille dans leur linge… ce qu'elles sont sales!… Quelquefois à vous soulever le cœur de dégoût…

Aussi, je me méfie de la propreté de Madame… Lorsqu'elle m'a montré son cabinet de toilette, je n'y ai remarqué ni petit meuble, ni baignoire, ni rien de ce qu'il faut à une femme soignée et qui la pratique dans les coins… Et ce que c'est sommaire, là-dedans, en fait de bibelots, de flacons, de tous ces objets intimes et parfumés que j'aime tant à tripoter… Il me tarde de voir Madame, toute nue, pour m'amuser un peu… Ça doit être du joli…

Le soir, comme je mettais le couvert, Monsieur est entré dans la salle à manger… Il revenait de la chasse… C'est un homme très grand, avec une large carrure d'épaules, de fortes moustaches noires, et un teint mat… Ses manières sont un peu lourdes, un peu gauches, mais il paraît bon enfant… Évidemment, ce n'est pas un génie comme M. Jules Lemaître, que j'ai tant de fois servi, rue Christophe-Colomb, ni un élégant comme M. de Janzé. — Ah, celui-là! Pourtant, il est sympathique… Ses cheveux drus et frisés, son cou de taureau, ses mollets de lutteur, ses lèvres charnues, très rouges et souriantes, attestent la force et la bonne humeur… Je parie qu'il est porté sur la chose, lui… J'ai vu cela, tout de suite, à son nez mobile, flaireur, sensuel, à ses yeux extrêmement brillants, doux en même temps que rigolos… Jamais, je crois, je n'ai rencontré, chez un être humain, de tels sourcils, épais jusqu'à en être obscènes, et des mains si velues… Ce qu'il doit en avoir un dessus de malle, le gros père!… Comme la plupart des hommes peu intelligents et de muscles développés, il est d'une grande timidité.

Il m'a examinée d'un air tout drôle, d'un air où il y avait de la bienveillance, de la surprise, du contentement… quelque chose aussi de polisson sans effronterie, de déshabilleur sans brutalité. Il est évident que Monsieur n'est pas habitué à des femmes de

chambre comme moi, que je l'épate, que j'ai fait, sur lui, du premier coup, une grande impression… Il m'a dit, avec un peu d'embarras :

— Ah !… ah !… c'est vous, la nouvelle femme de chambre ?…

J'ai tendu mon buste en avant, j'ai baissé légèrement les yeux, puis, modeste et mutine, à la fois, de ma voix la plus douce, j'ai répondu simplement :

— Mais oui, Monsieur, c'est moi…

Alors, il a balbutié :

— Ainsi, vous êtes arrivée ?… C'est très bien… c'est très bien…

Il aurait voulu parler encore… cherchait quelque chose à dire, mais, n'étant pas éloquent ni débrouillard, il ne trouvait rien… Je m'amusais vivement de sa gêne… Après un court silence :

— Comme ça, a-t-il fait, vous venez de Paris ?

— Oui, Monsieur…

— C'est très bien… c'est très bien.

Et s'enhardissant :

— Comment vous appelez-vous ?

— Célestine… Monsieur…

Par manière de contenance, il s'est frotté les mains, et il a repris :

— Célestine !… Ah ! ah !… C'est très bien… Un nom pas commun… un joli nom, ma foi !… Pourvu que Madame ne vous oblige pas à le changer… elle a cette manie…

J'ai répondu, digne et soumise :

— Je suis à la disposition de Madame…

— Sans doute… sans doute… Mais c'est un joli nom…

J'ai manqué éclater de rire… Monsieur s'est mis à marcher dans la salle, puis, tout d'un coup, il s'est assis sur une chaise, il a allongé ses jambes et, mettant dans son regard comme une excuse, dans sa voix, comme une prière, il m'a demandé :

— Eh bien, Célestine… car moi, je vous appellerai toujours Célestine… voulez-vous m'aider à retirer mes bottes ?… Ça ne vous ennuie pas, au moins ?

— Certainement, non, Monsieur…

— Parce que, voyez-vous… ces sacrées bottes… elles sont très difficiles… elles glissent mal…

Dans un mouvement que j'essayai de rendre harmonieux et souple, et même provocant, je me suis agenouillée en face de lui. Et pendant que je l'aidais à retirer ses bottes, qui étaient mouillées et couvertes de boue, j'ai parfaitement senti que son nez s'excitait aux parfums de ma nuque, que ses yeux suivaient, avec un intérêt grandissant, les contours de mon corsage et tout ce qui se révélait de moi, à travers la robe… Tout à coup, il murmure :

— Sapristi ! Célestine… Vous sentez rudement bon…

Sans lever les yeux, j'ai pris un air ingénu :

— Moi, Monsieur ?…

— Bien sûr… vous… Parbleu !… je pense que ce n'est pas mes pieds…

— Oh ! Monsieur !…

Et ce : « Oh ! Monsieur ! » était, en même temps qu'une protestation en faveur de ses pieds, une sorte de réprimande amicale — amicale jusqu'à l'encouragement — pour sa familiarité… A-t-il compris ?… Je le crois, car, de nouveau, avec plus de force, et, même, avec une sorte de tremblement amoureux, il a répété :

— Célestine !… Vous sentez rudement bon… rudement bon…

Ah mais ! il s'émancipe, le gros père… J'ai fait celle qui était légèrement scandalisée par cette insistance, et je me suis tue… Timide comme il est et ne connaissant rien aux trucs des femmes, Monsieur s'est troublé… Il a craint sans doute d'avoir été trop loin, et changeant d'idée brusquement :

— Vous habituez-vous ici, Célestine ?…

Cette question ?… Si je m'habitue ici ?… Voilà trois heures que je suis ici… J'ai dû me mordre les lèvres, pour ne pas pouffer… Il en a de drôles, le bonhomme… et vraiment il est un peu bête…

Mais cela ne fait rien… Il ne me déplaît pas… Dans sa vulgarité même, il dégage je ne sais quoi de puissant… et aussi une odeur de mâle… un fumet de fauve, pénétrant et chaud… qui ne m'est pas désagréable.

Quand ses bottes eurent été retirées, et pour le laisser sur une bonne impression de moi, je lui ai demandé, à mon tour :

— Je vois que Monsieur est chasseur… Monsieur a fait une bonne chasse, aujourd'hui ?

— Je ne fais jamais de bonnes chasses, Célestine, a-t-il répliqué, en hochant la tête… C'est pour marcher… pour me promener… pour n'être pas ici, où je m'ennuie…

— Ah ! Monsieur s'ennuie ici ?…

Après une pause, il a rectifié galamment :

— C'est-à-dire… je m'ennuyais… Car maintenant… enfin… voilà !…

Puis, avec un sourire bête et touchant :

— Célestine ?…

— Monsieur !

— Voulez-vous me donner mes pantoufles ?… Je vous demande pardon…

— Mais, Monsieur, c'est mon métier…

— Oui… enfin… Elles sont sous l'escalier… dans un petit cabinet noir… à gauche…

Je crois que j'en aurai tout ce que je voudrai de ce type-là… Il n'est pas malin, il se livre du premier coup… Ah ! on pourrait le mener loin…

Le dîner, peu luxueux, composé des restes de la veille, s'est passé sans incidents, presque silencieusement… Monsieur dévore, et Madame pignoche dans les plats avec des gestes maussades et des moues dédaigneuses… Ce qu'elle absorbe, ce sont des cachets, des sirops, des gouttes, des pilules, toute une pharmacie qu'il faut avoir bien soin de mettre sur la table, à chaque repas, devant son assiette… Ils ont très peu parlé, et encore, sur des choses et des gens de l'endroit qui sont pour moi d'un intérêt médiocre… Ce que j'ai compris, c'est qu'ils reçoivent très peu. D'ailleurs, il était visible que leur pensée n'était point à ce qu'ils disaient… Ils m'observaient, chacun, selon les idées qui les mènent, conduits, chacun, par une curiosité différente ; Madame, sévère et raide, méprisante même, de plus en plus hostile, et songeant, déjà, à tous les sales tours qu'elle me jouera ; Monsieur en dessous, avec des clignements d'yeux très significatifs et, quoiqu'il s'efforçât de les dissimuler, d'étranges regards sur mes mains… En vérité, je ne sais pas ce qu'ont les hommes à s'exciter ainsi sur mes mains ?… Moi, j'avais l'air de ne rien remarquer à leur manège… J'allais, venais digne, réservée, adroite et… lointaine… Ah ! s'ils avaient pu voir mon âme, s'ils

avaient pu écouter mon âme, comme je voyais et comme j'entendais la leur!…

J'adore servir à table. C'est là qu'on surprend ses maîtres dans toute la saleté, dans toute la bassesse de leur nature intime. Prudents, d'abord, et se surveillant l'un l'autre, ils en arrivent, peu à peu, à se révéler, à s'étaler tels qu'ils sont, sans fard et sans voiles, oubliant qu'il y a autour d'eux quelqu'un qui rôde et qui écoute et qui note leurs tares, leurs bosses morales, les plaies secrètes de leur existence, tout ce que peut contenir d'infamies et de rêves ignobles le cerveau respectable des honnêtes gens. Ramasser ces aveux, les classer, les étiqueter dans notre mémoire, en attendant de s'en faire une arme terrible, au jour des comptes à rendre, c'est une des grandes et fortes joies du métier, et c'est la revanche la plus précieuse de nos humiliations…

De ce premier contact avec mes nouveaux maîtres je n'ai pu recueillir des indications précises et formelles… Mais j'ai senti que le ménage ne va pas, que Monsieur n'est rien dans la maison, que c'est Madame qui est tout, que Monsieur tremble devant Madame, comme un petit enfant… Ah! il ne doit pas rire tous les jours, le pauvre homme… Sûrement, il en voit, en entend, en subit de toutes les sortes… J'imagine que j'aurai, parfois, du bon temps à être là…

Au dessert, Madame, qui durant le repas n'avait cessé de renifler mes mains, mes bras, mon corsage, a dit d'une voix nette et tranchante :

— Je n'aime pas qu'on se mette des parfums…

Comme je ne répondais pas, faisant semblant d'ignorer que cette phrase s'adressât à moi.

— Vous entendez, Célestine?

— Bien, Madame.

Alors, j'ai regardé, à la dérobée, le pauvre Monsieur qui les aime, lui, les parfums, ou du moins, qui aime mon parfum. Les deux coudes sur la table, indifférent en apparence, mais, dans le fond, humilié et navré, il suivait le vol d'une guêpe attardée au-dessus d'une assiette de fruits… Et c'était maintenant un silence morne dans cette salle à manger que le crépuscule venait d'envahir, et quelque chose d'inexprimablement triste, quelque chose d'indiciblement pesant tombait du plafond sur ces deux

êtres, dont je me demande vraiment à quoi ils servent et ce qu'ils font sur la terre.

— La lampe, Célestine!

C'était la voix de Madame, plus aigre dans ce silence et dans cette ombre. Elle me fit sursauter…

— Vous voyez bien qu'il fait nuit… Je ne devrais pas avoir à vous demander la lampe… Que ce soit la dernière fois, n'est-ce pas?…

En allumant la lampe, cette lampe qui ne peut se réparer qu'en Angleterre, j'avais envie de crier au pauvre Monsieur :

— Attends un peu, mon gros, et ne crains rien… et ne te désole pas. Je t'en donnerai à boire et à manger des parfums que tu aimes et dont tu es si privé… Tu les respireras, je te le promets, tu les respireras à mes cheveux, à ma bouche, à ma gorge, à toute ma chair… Tous les deux, nous lui en ferons voir de joyeuses, à cette pécore… je t'en réponds!…

Et, pour matérialiser cette muette invocation, en déposant la lampe sur la table, je pris soin de frôler légèrement le bras de Monsieur, et je me retirai…

L'office n'est pas gai. En plus de moi, il n'y a que deux domestiques, une cuisinière qui grinche tout le temps, un jardinier-cocher qui ne dit jamais un mot. La cuisinière s'appelle Marianne, le jardinier-cocher, Joseph… Des paysans abrutis… Et ce qu'ils ont des têtes!… Elle, grasse, molle, flasque, étalée, le cou sortant en triple bourrelet d'un fichu sale avec quoi l'on dirait qu'elle essuie ses chaudrons, les deux seins énormes et difformes roulant sous une sorte de camisole en cotonnade bleue plaquée de graisse, sa robe trop courte découvrant d'épaisses chevilles et de larges pieds chaussés de laine grise; lui, en manches de chemise, tablier de travail et sabots, rasé, sec, nerveux, avec un mauvais rictus sur les lèvres qui lui fendent le visage d'une oreille à l'autre, et une allure tortueuse, des mouvements sournois de sacristain… Tels sont mes deux compagnons…

Pas de salle à manger pour les domestiques. Nous prenons nos repas dans la cuisine, sur la même table où, durant la journée, la cuisinière fait ses saletés, découpe ses viandes, vide ses poissons, taille ses légumes, avec ses doigts gras et ronds comme des boudins… Vrai!… Ça n'est guère convenable… Le fourneau allumé

rend l'atmosphère de la pièce étouffante. Il y circule des odeurs de vieille graisse, de sauces rances, de persistantes fritures. Pendant que nous mangeons, une marmite où bout la soupe des chiens exhale une vapeur fétide qui vous prend à la gorge et vous fait tousser… C'est à vomir!… On respecte davantage les prisonniers dans les prisons et les chiens dans les chenils…

On nous a servi du lard aux choux, et du fromage puant;… pour boisson, du cidre aigre… Rien d'autre. Des assiettes de terre, dont l'émail est fendu et qui sentent le graillon, des fourchettes en fer-blanc complètent ce joli service.

Étant trop nouvelle dans la maison, je n'ai pas voulu me plaindre. Mais je n'ai pas voulu manger, non plus. Pour m'abîmer l'estomac davantage, merci!

— Pourquoi ne mangez-vous pas? m'a dit la cuisinière.

— Je n'ai pas faim.

J'ai articulé cela d'un ton très digne… Alors, Marianne a grogné :

— Il faudrait peut-être des truffes à Mademoiselle?

Sans me fâcher, mais pincée et hautaine, j'ai répliqué :

— Mais, vous savez, j'en ai mangé des truffes… Tout le monde ne pourrait pas en dire autant ici…

Cela l'a fait taire.

Pendant ce temps, le jardinier-cocher s'emplissait la bouche de gros morceaux de lard, et me regardait en dessous. Je ne saurais dire pourquoi, cet homme a un regard gênant… et son silence me trouble. Bien qu'il ne soit plus jeune, je suis étonnée de la souplesse, de l'élasticité de ses mouvements;… ses reins ont des ondulations de reptile… J'en arrive à le détailler davantage… Ses durs cheveux grisonnants, son front bas, ses yeux obliques, ses pommettes proéminentes, sa large et forte mâchoire, et ce menton long, charnu, relevé, tout cela lui donne un caractère étrange que je ne puis définir… Est-il godiche?… Est-il canaille?… Je n'en sais rien. Pourtant, il est curieux que cet homme me retienne de la sorte… À la longue, cette obsession s'atténue et s'efface. Et je me rends compte que c'est là encore un des mille et mille tours de mon imagination excessive, grossissante et romanesque, qui me fait voir les choses et les gens en trop beau ou en trop laid, et qui, de ce misérable Joseph, veut à

toute force créer quelqu'un de supérieur au rustre stupide, au lourd paysan qu'il est réellement.

Vers la fin du dîner, Joseph, sans toujours dire un mot, a tiré de la poche de son tablier *La Libre Parole,* qu'il s'est mis à lire avec attention, et Marianne, qui avait bu deux pleines carafes de cidre, s'est amollie, est devenue plus aimable. Vautrée sur sa chaise, ses manches retroussées et découvrant le bras nu, son bonnet un peu de travers sur des cheveux dépeignés, elle m'a demandé d'où j'étais, où j'avais été, si j'avais fait de bonnes places, si j'étais contre les Juifs?… Et nous avons causé, quelque temps, presque amicalement… À mon tour, j'ai demandé des renseignements sur la maison, s'il venait souvent du monde et quel genre de monde, si Monsieur faisait attention aux femmes de chambre, si Madame avait un amant?…

Ah! non, il fallait voir sa tête et celle de Joseph que mes questions interrompaient, par à-coups, dans sa lecture… Ce qu'ils étaient scandalisés et ridicules!… On n'a pas idée de ce qu'ils sont en retard, en province… Ça ne sait rien… ça ne voit rien… ça ne comprend rien… ça s'esbroufe de la chose la plus naturelle… Et, cependant, lui, avec son air pataud et respectable, elle, avec ses manières vertueuses et débraillées, on ne m'ôtera pas de l'esprit qu'ils couchent ensemble… Ah! non!… Il faut être vraiment privée pour se payer un type comme ça…

— On voit bien que vous venez de Paris, de je ne sais d'où?… m'a reproché aigrement la cuisinière.

À quoi Joseph, dodelinant de la tête, a brièvement ajouté :

— Pour sûr!…

Il s'est remis à lire *La Libre Parole…* Marianne s'est levée pesamment et a retiré la marmite du feu… Nous n'avons plus causé…

Alors, j'ai pensé à ma dernière place, à monsieur Jean, le valet de chambre, si distingué avec ses favoris noirs et sa peau blanche soignée comme une peau de femme. Ah! il était si beau garçon, monsieur Jean, si gai, si gentil, si délicat, si adroit, lorsque, le soir, il nous lisait *Fin de siècle,* qu'il nous racontait des histoires polissonnes et touchantes, qu'il nous mettait au courant des lettres de Monsieur… Il y a du changement, aujourd'hui… Comment cela est-il possible que j'en sois arrivée à m'échouer ici, parmi de telles gens, et loin de tout ce que j'aime?

J'ai presque envie de pleurer.

Et j'écris ces lignes dans ma chambre, une sale petite chambre, sous les combles, ouverte à tous les vents, aux froids de l'hiver, aux brûlantes chaleurs de l'été. Pas d'autres meubles qu'un méchant lit de fer et qu'une méchante armoire de bois blanc, qui ne ferme point et où je n'ai pas la place de ranger mes affaires… Pas d'autre lumière qu'une chandelle qui fume et coule dans un chandelier de cuivre… Ça fait pitié!… Si je veux continuer à écrire ce journal, ou seulement lire les romans que j'ai apportés et me tirer les cartes, il faudra que je m'achète, de mon propre argent, des bougies… car, pour ce qui est des bougies de Madame… la peau!… comme disait monsieur Jean… Elles sont sous clé.

Demain, je tâcherai de m'arranger un peu… Au-dessus de mon lit, je clouerai mon petit crucifix de cuivre doré, et je mettrai sur la cheminée ma bonne vierge de porcelaine peinte, avec mes petites boîtes, mes petits bibelots et les photographies de monsieur Jean, de façon à introduire dans ce galetas un rayon d'intimité et de joie.

La chambre de Marianne est voisine de la mienne. Une mince cloison la sépare et l'on entend tout ce qui s'y fait… J'ai pensé que Joseph, qui couche dans les communs, viendrait peut-être chez Marianne… Mais non… Marianne a longtemps tourné dans la chambre… Elle a toussé, craché, traîné des chaises, remué un tas de choses… Maintenant elle ronfle… C'est sans doute dans la journée qu'ils font ça!…

Un chien aboie, très loin, dans la campagne… Il est près de deux heures, et ma lumière va s'éteindre… Moi aussi, je vais être obligée de me coucher… Mais je sens que je ne pourrai pas dormir…

Ah! ce que je vais me faire vieille, dans cette baraque!… Non, là, vrai!

II

15 septembre.

Je n'ai pas encore écrit une seule fois le nom de mes maîtres. Ils s'appellent d'un nom ridicule et comique : Lanlaire… Monsieur et madame Lanlaire… Monsieur et madame va-t'faire Lanlaire !… Vous voyez d'ici toutes les bonnes plaisanteries qu'un tel nom comporte et qu'il doit forcément susciter. Quant à leurs prénoms, ils sont peut-être plus ridicules que leur nom et, si j'ose dire, ils le complètent. Celui de Monsieur est Isidore ; Euphrasie, celui de Madame… Euphrasie !… Je vous demande un peu.

La mercière, chez qui je suis allée tantôt pour un rassortiment de soie, m'a donné des renseignements sur la maison. Ça n'est pas du joli. Mais, pour être juste, je dois dire que je n'ai jamais rencontré une femme si rosse et si bavarde… Si ceux qui fournissent mes maîtres en parlent ainsi, comment doivent en parler ceux qui ne les fournissent pas ?… Ah ! ils ont de bonnes langues, en province !… Mazette !

Le père de Monsieur était fabricant de draps et banquier à Louviers. Il fit une faillite frauduleuse qui vida toutes les petites bourses de la région, il fut condamné à dix ans de réclusion, ce qui, en comparaison des faux, abus de confiance, vols, crimes de toute sorte qu'il avait commis, fut jugé très doux. Durant qu'il accomplissait sa peine à Gaillon, il mourut. Mais il avait eu soin de mettre de côté et en sûreté, paraît-il, quatre cent cinquante mille francs, lesquels, habilement soustraits aux créanciers ruinés, constituent toute la fortune personnelle de Monsieur… Et allez donc !… Ça n'est pas plus malin que ça, d'être riche.

Le père de Madame, lui, c'est bien pire, quoiqu'il n'ait point été condamné à de la prison et qu'il ait quitté cette vie, respecté de tous les honnêtes gens. Il était marchand d'hommes. La mercière m'a expliqué que, sous Napoléon III, tout le monde n'étant pas soldat comme aujourd'hui, les jeunes gens riches « tombés au sort » avaient le droit de « se racheter du service ». Ils s'adressaient à une agence ou à un monsieur qui, moyennant une prime variant de mille à deux mille francs, selon les risques du moment, leur trouvait un pauvre diable, lequel consentait à les remplacer au régiment pendant sept années et, en cas de guerre, à mourir pour eux. Ainsi, on faisait, en France, la traite des Blancs, comme en Afrique, la traite des Noirs ?… Il y avait des marchés d'hommes, comme des marchés de bestiaux pour une plus horrible boucherie ? Cela ne m'étonne pas trop… Est-ce qu'il n'y en a plus aujourd'hui ? Et que sont donc les bureaux de placement et les maisons publiques, sinon des foires d'esclaves, des étals de viande humaine ?

D'après la mercière, c'était un commerce fort lucratif, et le père de Madame, qui l'avait accaparé pour tout le département, s'y montrait d'une grande habileté, c'est-à-dire qu'il gardait pour lui et mettait dans sa poche la majeure partie de la prime… Voici dix ans qu'il est mort, maire du Mesnil-Roy, suppléant du juge de paix, conseiller général, président de la fabrique, trésorier du bureau de bienfaisance, décoré, et, en plus du *Prieuré* qu'il avait acheté pour rien, laissant douze cent mille francs, dont six cent mille sont allés à Madame, car Madame a un frère qui a mal tourné, et on ne sait pas ce qu'il est devenu… Eh bien… on dira ce qu'on voudra… voilà de l'argent qui n'est guère propre, si tant est qu'il y en ait qui le soit… Pour moi, c'est bien simple, je n'ai vu que du sale argent et que de mauvais riches.

Les Lanlaire — est-ce pas à vous dégoûter ? — ont donc plus d'un million. Ils ne font rien que d'économiser… et c'est à peine s'ils dépensent le tiers de leurs rentes. Rognant sur tout, sur les autres et sur eux-mêmes, chipotant âprement sur les notes, reniant leur parole, ne reconnaissant des conventions acceptées que ce qui est écrit et signé, il faut avoir l'œil avec eux, et, dans les rapports d'affaires, ne jamais ouvrir la porte à une contestation quelconque. Ils en profitent aussitôt pour ne pas payer, surtout les petits fournisseurs qui ne peuvent supporter les frais d'un

procès, et les pauvres diables qui n'ont point de défense… Naturellement, ils ne donnent jamais rien, si ce n'est, de temps en temps, à l'église, car ils sont fort dévots. Quant aux pauvres, ils peuvent crever de faim devant la porte du *Prieuré,* implorer et gémir. La porte reste toujours fermée…

— Je crois même, disait la mercière, que s'ils pouvaient prendre quelque chose dans la besace des mendiants, ils le feraient sans remords, avec une joie sauvage…

Et elle ajoutait, à titre d'exemple monstrueux :

— Ainsi, nous tous ici qui gagnons notre vie péniblement, quand nous rendons le pain bénit, nous achetons de la brioche. C'est une question de convenance et d'amour-propre… Eux, les sales pingres, ils distribuent, quoi?… Du pain, ma chère demoiselle. Et pas même du pain blanc, du pain de première qualité… Non… du pain d'ouvrier… Est-ce pas honteux… des personnes si riches?… Même que la Paumier, la femme du tonnelier, a entendu un jour Mme Lanlaire dire au curé, qui lui reprochait doucement cette crasserie : « Monsieur le curé, c'est toujours assez bon pour ces gens-là! »

Il faut être juste, même avec ses maîtres. S'il n'y a qu'une voix sur le compte de Madame, on n'en veut pas à Monsieur… On ne déteste pas Monsieur… Chacun est d'accord pour déclarer que Monsieur n'est pas fier, qu'il serait généreux envers le monde, et ferait beaucoup de bien, s'il le pouvait. Le malheur est qu'il ne le peut pas… Monsieur n'est rien chez lui… moins que les domestiques, pourtant durement traités, moins que le chat à qui on permet tout… Peu à peu, et pour être tranquille, il a abdiqué toute autorité de maître de maison, toute dignité d'homme aux mains de sa femme. C'est Madame qui dirige, règle, organise, administre tout… Madame s'occupe de l'écurie, de la basse-cour, du jardin, de la cave, du bûcher et elle trouve à redire sur tout. Jamais les choses ne vont comme elle voudrait, et elle prétend sans cesse qu'on la vole… Ce qu'elle a un œil!… C'est inimaginable. On ne lui pose pas de blagues, bien sûr, car elle les connaît toutes… C'est elle qui paie les notes, touche les rentes et les fermages, conclut les marchés… Elle a des roueries de vieux comptable, des indélicatesses d'huissier véreux, des combinaisons géniales d'usurier… C'est à ne pas croire… Naturellement, elle tient la bourse, férocement, et elle n'en dénoue les cordons

que pour y faire entrer plus d'argent, toujours… Elle laisse Monsieur sans un sou, c'est à peine s'il a de quoi s'acheter du tabac, le pauvre. Au milieu de sa richesse, il est encore plus dénué que tout le monde d'ici… Pourtant, il ne bronche pas, il ne bronche jamais… Il obéit comme les camarades. Ah ! ce qu'il est drôle, des fois, avec son air de chien embêté et soumis… Quand, Madame étant sortie, arrive un fournisseur avec une facture, un pauvre avec sa misère, un commissionnaire qui réclame un pourboire, il faut voir Monsieur… Monsieur est vraiment d'un comique !… Il fouille dans ses poches, se tâte, rougit, s'excuse, et il dit, l'œil piteux :

— Tiens !… Je n'ai pas de monnaie sur moi… Je n'ai que des billets de mille francs… Avez-vous de la monnaie de mille francs ?… Non ?… Alors, il faudra repasser…

Des billets de mille francs, lui, qui n'a jamais cent sous sur lui !… Jusqu'à son papier à lettre que Madame renferme dans une armoire, dont elle a, seule, la clef, et qu'elle ne lui donne que feuille par feuille, en grognant :

— Merci !… Tu en uses du papier… À qui donc peux-tu écrire pour en user autant ?…

Ce qu'on lui reproche seulement, ce que l'on ne comprend pas, c'est son indigne faiblesse et qu'il se laisse mener de la sorte par une pareille mégère… Car, enfin, personne ne l'ignore, et Madame le crie assez par-dessus les toits… Monsieur et Madame ne sont plus rien l'un pour l'autre… Madame, qui est malade du ventre et ne peut avoir d'enfants, ne veut plus entendre parler de la chose. Il paraît que ça lui fait mal à crier… À ce propos, il circule, dans le pays, une bonne histoire…

Un jour, à la confession, Madame expliquait son cas au curé et lui demandait si elle pouvait *tricher* avec son mari…

— Qu'est-ce que vous entendez par *tricher,* mon enfant ?… fit le curé.

— Je ne sais pas au juste, mon père, répondit Madame, embarrassée… De certaines caresses…

— De certaines caresses !… Mais, mon enfant, vous n'ignorez pas que… de certaines caresses… c'est un péché mortel…

— C'est bien pour cela, mon père, que je sollicite l'autorisation de l'Église…

— Oui!… oui!… mais enfin… voyons… de certaines caresses… souvent?…

— Mon mari est un homme robuste… de forte santé… Deux fois par semaine, peut-être…

— Deux fois par semaine?… C'est beaucoup… c'est trop… c'est de la débauche… Si robuste que soit un homme, il n'a pas besoin, deux fois par semaine, de… de… de certaines caresses…

Il demeura, quelques secondes, perplexe, puis finalement :

— Eh bien, soit… Je vous autorise… à de certaines caresses… deux fois par semaine… à condition toutefois… *primo…* que vous n'y prendrez, vous, aucun plaisir coupable…

— Ah! je vous le jure, mon père!…

— *Secundo…* que vous donnerez tous les ans une somme de deux cents francs… pour l'autel de la Très-Sainte-Vierge…

— Deux cents francs?… sursauta Madame… Pour ça?… Ah non!…

Et elle envoya promener le curé en douceur…

— Alors, terminait la mercière, qui me faisait ce récit… Pourquoi Monsieur est-il si bon, est-il si lâche envers une femme qui lui refuse non seulement de l'argent, mais du plaisir? C'est moi qui la mettrais à la raison, et rudement encore…

Et voici ce qui arrive… Quand Monsieur, qui est un homme vigoureux, extrêmement porté sur la chose, et qui est aussi un brave homme, veut se payer — dame, écoutez donc? — une petite joie d'amour, ou une petite charité envers un pauvre, il en est réduit à des expédients ridicules, des carottages grossiers, des emprunts pas très dignes, dont la découverte par Madame amène des scènes terribles, des brouilles qui, souvent, durent des mois entiers… On voit alors Monsieur s'en aller par la campagne et marcher, marcher comme un fou, faisant des gestes furieux et menaçants, écrasant des mottes de terre, parlant tout seul, dans le vent, dans la pluie, dans la neige… puis, rentrer le soir chez lui, plus timide, plus courbé, plus tremblant, plus vaincu que jamais…

Le curieux et le mélancolique aussi de cette histoire, c'est que, au milieu des pires récriminations de la mercière, parmi ces infamies dévoilées, ces saletés honteuses qui se colportent de bouche en bouche, de boutique en boutique, de maison en maison, je sens que, dans la ville, on jalouse les Lanlaire, plus encore qu'on

ne les mésestime. En dépit de leur inutilité criminelle, de leur malfaisance sociale, malgré tout ce qu'ils écrasent sous le poids de leur hideux million, c'est ce million qui leur donne, quand même, une auréole de respectabilité et presque de gloire. On les salue plus bas que les autres, on les accueille avec plus d'empressement que les autres… On appelle… avec quelle complaisance servile!… la sale bicoque où ils vivent dans la crasse de leur âme, le château… À des étrangers qui viendraient s'enquérir des curiosités du pays, je suis sûre que la mercière elle-même, si haineuse, répondrait :

— Nous avons une belle église… une belle fontaine… nous avons surtout quelque chose de très beau… les Lanlaire… les Lanlaire qui possèdent un million et habitent un château… Ce sont d'affreuses gens, et nous en sommes très fiers…

L'adoration du million!… C'est un sentiment bas, commun non seulement aux bourgeois, mais à la plupart d'entre nous, les petits, les humbles, les sans-le-sou de ce monde. Et moi-même, avec mes allures en dehors, mes menaces de tout casser, je n'y échappe point… Moi que la richesse opprime, moi qui lui dois mes douleurs, mes vices, mes haines, les plus amères d'entre mes humiliations, et mes rêves impossibles et le tourment à jamais de ma vie, eh bien, dès que je me trouve en présence d'un riche, je ne puis m'empêcher de le regarder comme un être exceptionnel et beau, comme une espèce de divinité merveilleuse, et, malgré moi, par-delà ma volonté et ma raison, je sens monter, du plus profond de moi-même, vers ce riche très souvent imbécile et quelquefois meurtrier, comme un encens d'admiration… Est-ce bête?… Et pourquoi?… pourquoi?

En quittant cette sale mercière et cette étrange boutique où, d'ailleurs, il me fut impossible de rassortir ma soie, je songeais avec découragement à tout ce que cette femme m'avait raconté sur mes maîtres… Il bruinait… Le ciel était crasseux comme l'âme de cette marchande de potins… Je glissais sur le pavé gluant de la rue, et, furieuse contre la mercière et contre mes maîtres, et contre moi-même, furieuse contre ce ciel de province, contre cette boue, dans laquelle pataugeaient mon cœur et mes pieds, contre la tristesse incurable de la petite ville, je ne cessais de me répéter :

— Eh bien!… me voilà propre… Il ne me manquait plus que cela… Et je suis bien tombée!…

Ah oui! je suis bien tombée… Et voici du nouveau.

Madame s'habille toute seule et se coiffe elle-même. Elle s'enferme à double tour dans son cabinet de toilette, et c'est à peine si j'ai le droit d'y entrer… Dieu sait ce qu'elle fait là-dedans des heures et des heures!… Ce soir, n'y tenant plus, j'ai frappé à la porte, carrément. Et telle est la petite conversation qui s'est engagée entre Madame et moi.

— Toc, toc!

— Qui est là?

Ah! cette voix aigre, glapissante, qu'on aimerait à faire rentrer, dans la bouche, d'un coup de poing…

— C'est moi, Madame…

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Je viens faire le cabinet de toilette…

— Il est fait… allez-vous-en… Et ne venez que quand je vous sonne…

C'est-à-dire que je ne suis même pas une femme de chambre, ici… Je ne sais pas ce que je suis ici… et quelles sont mes attributions… Et, pourtant, habiller, déshabiller, coiffer, il n'y a que cela qui me plaise dans le métier… J'aime à jouer avec les chemises de nuit, les chiffons et les rubans, tripoter les lingeries, les chapeaux, les dentelles, les fourrures, frotter mes maîtresses après le bain, les poudrer, poncer leurs pieds, parfumer leurs poitrines, oxygéner leurs chevelures, les connaître, enfin, du bout de leurs mules à la pointe de leur chignon, les voir toutes nues… De cette façon, elles deviennent pour vous autre chose qu'une maîtresse, presque une amie ou une complice, souvent une esclave… On est forcément la confidente d'un tas de choses, de leurs peines, de leurs vices, de leurs déceptions d'amour, des secrets les plus intimes du ménage, de leurs maladies… Sans compter que, lorsqu'on est adroite, on les tient par une foule de détails qu'elles ne soupçonnent même pas… On en tire beaucoup plus… C'est, à la fois, profitable et amusant… Voilà comment je comprends le métier de femme de chambre…

On ne s'imagine pas combien il y en a — comment dire cela? — combien il y en a qui sont indécentes et loufoques dans

l'intimité, même parmi celles qui, dans le monde, passent pour les plus retenues, les plus sévères, pour des vertus inaccessibles… Ah, dans les cabinets de toilette, comme les masques tombent!… Comme s'effritent et se lézardent les façades les plus orgueilleuses!…

J'en ai eu une qui avait un drôle de truc… Tous les matins, avant de passer sa chemise, tous les soirs, après l'avoir retirée, elle restait nue, à s'examiner des quarts d'heure, minutieusement, devant la psyché… Puis, elle tendait sa poitrine en avant, se renversait la nuque en arrière, levait d'un mouvement brusque ses bras en l'air, de façon que ses seins qui pendaient, pauvres loques de chair, remontassent un peu… Et elle me disait :

— Célestine… regardez donc!… N'est-ce pas qu'ils sont encore fermes?

C'était à pouffer… D'autant que le corps de Madame… oh! quelle ruine lamentable!… Quand, de la chemise tombée, il sortait débarrassé de ses blindages et de ses soutiens, on eût dit qu'il allait se répandre sur le tapis en liquide visqueux… Le ventre, la croupe, les seins, des outres dégonflées, des poches qui se vidaient et dont il ne restait plus que des plis gras et flottants… Ses fesses avaient l'inconsistance molle, la surface trouée des vieilles éponges… Et pourtant, dans cet écroulement des formes, une grâce survivait… douloureuse… ou plutôt le souvenir d'une grâce… la grâce d'une femme qui avait pu être belle autrefois et dont toute la vie avait été une vie d'amour… Par un aveuglement providentiel qui atteint la plupart des créatures vieillissantes, elle ne se voyait pas dans son irréparable flétrissure… Elle multipliait les soins savants, les coquetteries raffinées, pour appeler l'amour, encore… Et l'amour accourait à ce dernier appel… Mais d'où?… Ah! que c'était mélancolique!…

Quelquefois, juste avant le dîner, essoufflée, un peu honteuse, Madame rentrait…

— Vite… vite… Je suis en retard… Déshabillez-moi…

D'où revenait-elle, avec ce visage fatigué, ces yeux cernés, épuisée jusqu'à tomber, comme une masse, sur le divan du cabinet de toilette?… Et le désordre de ses dessous!… La chemise saccagée et salie, les jupons rattachés à la hâte, le corset de travers et délacé, les jarretelles libres, les bas tire-bouchonnés… Et les cheveux désondulés, à la pointe desquels frissonnaient

encore la raclure légère d'un drap, le duvet d'un oreiller!… Et la croûte de fard tombée, sous les baisers, de sa bouche, de ses joues, mettait à vif les meurtrissures et les plis de son visage, si cruellement, comme des plaies…

Pour essayer de détourner mes soupçons, elle gémissait :

— Je ne sais ce que j'ai eu… Cela m'a pris, tout d'un coup, chez la couturière… une syncope… On a été obligé de me déshabiller… Je suis encore toute malade…

Et, souvent, prise de pitié, je faisais semblant d'être la dupe de ces stupides explications…

Une matinée, tandis que j'étais auprès de Madame, on sonna. Le valet de chambre étant sorti, j'allai ouvrir… Un jeune homme entra… Aspect louche, sombre et vicieux… mi-ouvrier, mi-rôdeur… Un de ces êtres ambigus, comme on en rencontre, parfois, au bal Dourlans… et qui vivent du meurtre ou de l'amour… Il avait une figure très pâle, de petites moustaches noires, une cravate rouge. Ses épaules s'engonçaient dans un veston trop large et il se dandinait, selon les rites les plus classiques. Il commença par inspecter, avec des regards surpris et troubles, la richesse de l'antichambre, le tapis, les glaces, les tableaux, les tentures… Puis il me tendit une lettre pour Madame, en me disant d'une voix traînante, grasseyante, mais impérieuse :

— Y a une réponse…

Venait-il pour son compte?… N'était-ce qu'un commissionnaire?… J'écartai cette seconde hypothèse. Les gens qui viennent pour les autres ne mettent pas tant d'autorité dans leur façon d'être et de parler…

— Je vais voir si Madame y est… fis-je prudemment, en tournant la lettre dans mes mains.

Il répliqua :

— Elle y est… Je le sais… Et pas de blagues!… C'est urgent…

Madame lut la lettre… Elle devint presque livide, et, dans cet effroi subit, elle s'oublia jusqu'à balbutier :

— Il est là, chez moi?… Vous l'avez laissé seul, dans l'antichambre?… Comment a-t-il su mon adresse?

Mais, se remettant très vite, et d'un air détaché :

— Ce n'est rien… Je ne le connais pas… C'est un pauvre… un pauvre très intéressant… Sa mère va mourir…

Elle ouvrit en hâte son secrétaire d'une main tremblante, en retira un billet de cent francs :

— Portez-lui ça… vite… vite… le pauvre garçon !…

— Mâtiche !… ne pus-je m'empêcher de grincer, entre mes dents. Madame est bien généreuse, aujourd'hui… Et ses pauvres ont de la chance.

Et j'appuyai sur ce mot de « pauvre », avec une intention féroce…

— Mais, allez donc !… ordonna Madame, qui ne tenait plus en place…

Quand je rentrai, Madame, qui n'avait pas beaucoup d'ordre et qui, souvent, laissait traîner ses affaires sur les meubles, avait déchiré la lettre, dont les derniers menus morceaux achevaient de se consumer dans la cheminée…

Je n'ai donc jamais su au juste ce que c'était que ce garçon… Et je ne l'ai pas revu… Mais ce que je sais, ce que j'ai vu, c'est que Madame, cette matinée-là, avant de passer sa chemise, ne se regarda pas nue dans la psyché… et elle ne me demanda point, en remontant ses déplorables seins : « N'est-ce pas qu'ils sont encore bien fermes ? » Toute la journée, elle resta chez elle, inquiète et nerveuse, sous l'impression d'une grande peur…

À partir de ce moment, quand Madame était en retard, le soir, je tremblais toujours qu'elle n'eût été assassinée, au fond de quel bouge !… Et, comme nous parlions à l'office de mes terreurs, quelquefois, le maître d'hôtel, un petit vieux très laid, cynique, et qui avait sur le front une tache de vin, maugréait :

— Eh bien… quoi ?… Sûr que ça lui arrivera un jour ou l'autre… Qu'est-ce que vous voulez ?… Au lieu d'aller courir les souteneurs, cette vieille salope, pourquoi qu'elle ne s'adresse pas, dans sa maison, à un homme de confiance, de tout repos ?

— À vous, peut-être ?… ricanais-je…

Et le maître d'hôtel, se rengorgeant, parmi tous les pouffements de l'assistance, répliquait :

— Tiens !… Je l'arrangerais bien, moi, pour un peu de galette…

C'était une perle que cet homme-là…

Mon avant-dernière maîtresse, elle, c'était une autre histoire… Et ce que nous nous en faisions aussi une pinte de bon

sang, le soir, autour de la table, le repas fini!… Aujourd'hui, je m'aperçois que nous avions tort, car Madame n'était pas une méchante femme. Elle était très douce, très généreuse, très malheureuse… Et elle me comblait de cadeaux… Des fois, on est vraiment trop rosse, ça il faut le dire… Et ça ne tombe jamais que sur celles qui se montrèrent gentilles pour nous…

Son mari, à celle-là… une espèce de savant, un membre de je ne sais plus quelle Académie, la négligeait beaucoup… Non qu'elle fût laide, elle était, au contraire, fort jolie; non qu'il courût après les autres femmes; il était d'une sagesse exemplaire… Plus très jeune et, sans doute, peu porté sur la chose, ça ne lui disait rien, quoi!… Il restait des mois et des mois sans venir la nuit, chez Madame… Et Madame se désespérait… Tous les soirs, je faisais à Madame une belle toilette d'amour… des chemises transparentes… des parfums à se pâmer… et de tout… Elle me disait :

— Il viendra, peut-être, ce soir, Célestine?… Savez-vous ce qu'il fait, en ce moment?

— Monsieur est dans sa bibliothèque… Mon Dieu!…

Et elle soupirait :

— Il viendra peut-être, tout de même, ce soir…

J'achevais de la pomponner et, fière de cette beauté, de cette volupté, qui étaient un peu mon œuvre, je considérais Madame avec admiration. Je m'enthousiasmais :

— Monsieur aurait joliment tort de ne pas venir, ce soir, car, rien qu'à voir Madame, sûr que Monsieur ne s'embêterait pas… ce soir!

— Ah! taisez-vous… taisez-vous!… frissonnait-elle.

Naturellement, le lendemain, c'étaient des tristesses, des plaintes, des pleurs…

— Ah! Célestine!… Monsieur n'est pas venu, cette nuit… Toute la nuit, je l'ai attendu… et il n'est pas venu… Et il ne viendra jamais plus!

Je la consolais de mon mieux :

— C'est que Monsieur est sans doute trop fatigué avec ses travaux… Les savants, ça n'a pas toujours la tête à ça… Ça pense à on ne sait quoi… Si Madame essayait des gravures, avec Monsieur?… Il paraît qu'il y a de belles gravures, auxquelles les hommes les plus froids ne résistent pas…

— Non… non… à quoi bon?…

— Et si Madame faisait, tous les soirs, servir à Monsieur… des choses très épicées… des écrevisses?…

— Non! non!…

Elle secouait tristement la tête :

— Il ne n'aime plus, voilà mon malheur… Il ne m'aime plus…

Alors, timidement, sans haine, d'un regard plutôt implorant, elle m'interrogeait :

— Célestine, soyez franche avec moi… Monsieur ne vous a jamais poussée dans un coin?… Il ne vous a jamais embrassée?… Il ne vous a jamais…?

Non… cette idée!

— Dites-le-moi, Célestine?…

Je m'écriais :

— Bien sûr que non, Madame… Ah! Monsieur se moque bien de ça!… Et puis, est-ce que Madame s'imagine que je voudrais faire de la peine à Madame?…

— Il faudrait me le dire… suppliait-elle… Vous êtes une belle fille… Vos yeux sont si amoureux… vous devez avoir un si beau corps!…

Elle m'obligeait à lui tâter les mollets, la poitrine, les bras, les hanches. Elle comparait les parties de son corps aux parties correspondantes du mien, avec un tel oubli de toute pudeur que, gênée, rougissante, je me demandais si cela n'était pas un truc de la part de Madame et si, sous cette affliction de femme délaissée, elle ne cachait point l'arrière-pensée d'un désir pour moi… Et elle ne cessait de gémir.

— Mon Dieu! mon Dieu!… Pourtant… voyons… je ne suis pas une vieille femme… Et je ne suis pas laide… N'est-ce pas que je n'ai point un gros ventre?… N'est-ce pas que mes chairs sont fermes et douces?… Et j'ai tant d'amour… si vous saviez… tant d'amour au cœur!…

Souvent, elle éclatait en sanglots, se jetait sur le divan et la tête enfouie dans un coussin, pour étouffer ses larmes, elle bégayait :

— Ah! n'aimez jamais, Célestine… n'aimez jamais… On est trop… trop… trop malheureuse!

Une fois qu'elle pleurait plus fort qu'à l'ordinaire, j'affirmai brusquement :

— Moi, à la place de Madame, je prendrais un amant… Madame est une trop belle femme pour rester comme ça…

Elle fut comme effrayée de mes paroles :

— Taisez-vous… oh ! taisez-vous… s'écria-t-elle.

J'insistai :

— Mais toutes les amies de Madame en ont, des amants…

— Taisez-vous… Ne me parlez jamais de cela…

— Mais puisque Madame est si amoureuse !…

Avec une imprudence tranquille, je lui citai le nom d'un petit jeune homme très chic qui venait souvent à la maison… Et j'ajoutai :

— Un amour d'homme !… Et comme il doit être adroit, délicat avec les femmes !…

— Non… non… Taisez-vous… Vous ne savez pas ce que vous dites…

— Comme Madame voudra… Moi, ce que j'en fais, c'est pour le bien de Madame…

Et obstinée dans son rêve, pendant que Monsieur, sous la lampe de la bibliothèque, alignait des chiffres et traçait des ronds avec des compas, elle répétait :

— Il viendra, peut-être, cette nuit ?…

Tous les jours à l'office, durant le petit déjeuner, c'était l'unique sujet de notre conversation… On s'informait auprès de moi…

— Eh bien ?… Quoi ?… Est-ce que Monsieur a marché enfin ?

— Rien, toujours…

Vous pensez si c'était là un thème admirable pour les grasses plaisanteries, les allusions obscènes, les rires insultants… On faisait même des paris sur le jour où Monsieur se déciderait enfin à « marcher ».

À la suite d'une discussion futile où j'avais tous les torts, j'ai quitté Madame. Je l'ai quittée salement, en lui jetant à la figure, à sa pauvre figure étonnée, toutes ses lamentables histoires, tous ses petits malheurs intimes, toutes ses confidences par quoi elle m'avait livré son âme, sa petite âme plaintive, bébête et charmante, assoiffée de désirs… Oui, tout cela, je le lui ai jeté à la figure, comme des paquets de boue… Et j'ai fait pire… Je l'ai

accusée des plus sales débauches… des passions les plus ignobles… Ce fut quelque chose de hideux…

Il y a des moments où c'est en moi comme un besoin, comme une folie d'outrage… une perversité qui me pousse à rendre irréparables des riens… Je n'y résiste pas, même quand j'ai conscience que j'agis contre mes intérêts, et que j'accomplis mon propre malheur…

Cette fois-là, j'allai beaucoup plus loin dans l'injustice et dans l'insulte ignominieuse. Voici ce que je trouvai… Quelques jours après être sortie de chez Madame, je pris une carte postale et, de façon à ce que tout le monde pût la lire dans la maison, j'écrivis cette jolie missive… oui, j'eus l'aplomb d'écrire ceci :

« Je vous préviens, Madame, que je vous renvoie, en port payé, tous les soi-disant cadeaux que vous m'avez faits… Je suis une fille pauvre, mais j'ai trop de dignité — et j'aime trop la propreté — pour conserver les sales nippes dont vous vous êtes débarrassée, en me les donnant, au lieu de les jeter — comme elles le méritaient — aux ordures de la rue. Il ne faut pas que vous vous imaginiez, parce que je n'ai pas un sou, que je consente à porter sur moi, vos dégoûtants jupons, par exemple, dont l'étoffe est mangée et toute jaune, à force que vous y avez pissé dedans… J'ai l'honneur de vous saluer. »

C'était tapé, soit!… Mais c'était bête aussi, d'autant plus bête que, comme je l'ai déjà dit, Madame s'était toujours montrée généreuse envers moi, au point que ces affaires — que je me gardai bien de lui renvoyer d'ailleurs —, je les vendis le lendemain quatre cents francs à une marchande à la toilette…

N'était-ce point seulement la forme irritée du dépit où je me trouvais d'avoir quitté une place exceptionnellement agréable, comme on n'en rencontre pas beaucoup dans une existence de femme de chambre, une maison où il y avait tant de coulage… où l'on nous donnait tout à gogo… comme des princes?…

Et puis, zut!… on n'a pas le temps d'être juste avec ses maîtres… Et tant pis, ma foi! Il faut que les bons paient pour les mauvais…

Avec tout cela, que vais-je faire ici?… Dans ce trou de province, avec une pimbêche comme est ma nouvelle maîtresse, je n'ai pas à rêver de pareilles aubaines, ni espérer de semblables distractions… Je ferai du ménage embêtant… de la couture qui

m'assomme… rien d'autre… Ah ! quand je me rappelle les places où j'ai servi, cela rend ma situation encore plus triste, plus insupportablement triste… Et j'ai bien envie de m'en aller, de tirer ma révérence une bonne fois, à ce pays de sauvages…

Tantôt, j'ai croisé Monsieur dans l'escalier. Il partait pour la chasse… Monsieur m'a regardée d'un air polisson… Il m'a encore demandé :

— Eh bien, Célestine… est-ce que vous vous habituez ici ?…

Décidément, c'est une manie… J'ai répondu :

— Je ne sais pas encore, Monsieur…

Puis, effrontément :

— Et Monsieur… est-ce qu'il s'habitue, lui ?…

Monsieur a pouffé… Monsieur prend bien la plaisanterie… Monsieur est vraiment bon enfant…

— Il faut vous habituer, Célestine… Il faut vous habituer… sapristi !…

J'étais en veine de hardiesse… J'ai encore répondu :

— Je tâcherai, Monsieur… avec l'aide de Monsieur…

Je crois que Monsieur voulait me dire quelque chose de très raide. Ses yeux brillaient comme deux braises… Mais Madame est apparue en haut de l'escalier… Monsieur a filé de son côté, moi du mien… C'est dommage…

Ce soir, à travers la porte du salon, j'ai entendu Madame qui disait à Monsieur, sur ce ton aimable que vous pouvez soupçonner :

— Je ne veux pas qu'on soit familier avec mes domestiques…

Ses domestiques !… Est-ce que les domestiques de Madame ne sont pas les domestiques de Monsieur ?… Ah bien !… vrai !…

III

18 septembre.

Ce matin, dimanche, je suis allée à la messe.

J'ai déjà déclaré que, sans être dévote, j'avais tout de même de la religion… On aura beau dire et beau faire, la religion c'est toujours la religion. Les riches peuvent peut-être s'en passer, mais elle est nécessaire aux gens comme nous… Je sais bien qu'il y a des particuliers qui s'en servent d'une drôle de façon, que beaucoup de curés et de bonnes sœurs ne lui font pas honneur… Il n'importe. Quand on est malheureuse — et, dans le métier, on l'est beaucoup plus qu'à son tour — il n'y a encore que ça pour endormir vos peines… que ça… et l'amour… Oui, mais l'amour, c'est un autre genre de consolation… Aussi, même dans les maisons impies, je ne manquais jamais la messe. D'abord, la messe, c'est une sortie, une distraction, du temps gagné sur les ennuis quotidiens de la baraque… C'est surtout des camarades qu'on rencontre, des histoires qu'on apprend, des occasions de faire connaissance… Ah ! si j'avais voulu, à la sortie de la chapelle des Assomptionnistes, écouter de vieux messieurs très bien qui m'en chuchotaient, à l'oreille, de drôles de psaumes, je ne serais peut-être pas ici, aujourd'hui !…

Aujourd'hui, le temps s'est remis. Il fait un beau soleil, un de ces soleils brumeux qui rendent la marche agréable, et moins lourdes, les tristesses… Je ne sais pourquoi, sous l'influence de cette matinée bleu et or, j'ai dans le cœur presque de la gaieté…

Nous sommes à quinze cents mètres de l'église. Le chemin est gentil qui y conduit… une petite sente, ondulant entre des

haies… Au printemps, il doit y avoir tout plein de fleurs, des cerisiers sauvages et des épines blanches qui sentent si bon… Moi, j'aime les épines blanches… Elles me rappellent des choses, quand j'étais petite fille… À part ça, la campagne est comme toutes les campagnes… elle n'a rien d'épatant. C'est une vallée très large, et puis, là-bas, au bout de la vallée, des coteaux. Dans la vallée, il y a une rivière; sur les coteaux, il y a une forêt… tout cela couvert d'un voile de brume, transparente et dorée, qui cache trop à mon gré le paysage.

C'est drôle, je garde ma fidélité à la nature bretonne… Je l'ai dans le sang. Aucune ne me paraît aussi belle, aucune ne me parle mieux à l'âme. Même au milieu des plus riches, des plus grasses campagnes normandes, j'ai la nostalgie de la lande, et de cette mer tragique et splendide où je suis née… Et ce souvenir brusquement évoqué met un nuage de mélancolie dans la gaieté de ce joli matin.

En chemin, je rencontre des femmes et des femmes… Un paroissien sous le bras, elles vont aussi, comme moi, à la messe : cuisinières, femmes de chambre et de basse-cour, épaisses, lourdaudes et marchant avec des lenteurs, des dandinements de bêtes. Ce qu'elles sont drôlement torchées, dans leurs costumes de fêtes… des paquets!… Elles sentent le pays à plein nez, et l'on voit bien qu'elles n'ont point servi à Paris… Elles me regardent avec curiosité, une curiosité défiante et sympathique, à la fois… Elles détaillent, en les enviant, mon chapeau, ma robe collante, ma petite jaquette beige et mon parapluie roulé dans son fourreau de soie verte. Ma toilette de dame les étonne, et surtout, je crois, la façon coquette et pimpante que j'ai de la porter. Elles se poussent du coude, ont des yeux énormes, des bouches démesurément ouvertes, pour se montrer mon luxe et mon chic. Et je vais, me trémoussant, leste et légère, la bottine pointue, et relevant d'un geste hardi ma robe qui, sur les jupons de dessous, fait un bruit de soie froissée… Qu'est-ce que vous voulez?… Moi je suis contente qu'on m'admire.

En passant près de moi, j'entends qu'elles se disent, dans un chuchotement :

— C'est la nouvelle du *Prieuré*…

L'une d'elles, courte, grosse, rougeaude, asthmatique et qui semble porter péniblement un immense ventre sur des jambes

écartées en tréteau, sans doute pour le mieux caler, m'aborde en souriant, d'un sourire épais, visqueux, sur des lèvres de vieille licheuse.

— C'est vous, la nouvelle femme de chambre du *Prieuré*?… Vous vous appelez Célestine?… Vous êtes arrivée de Paris, il y a quatre jours?…

Elle sait tout déjà… elle est au courant de tout, aussi bien que moi-même. Et rien ne m'amuse, sur ce corps pansu, sur cette outre ambulante, comme ce chapeau mousquetaire, un large chapeau de feutre noir, dont les plumes se balancent dans la brise.

Elle continue :

— Moi, je m'appelle Rose… mam'zelle Rose… Je suis chez M. Mauger… à côté de chez vous… un ancien capitaine… Vous l'avez peut-être déjà vu?

— Non, Mademoiselle…

— Vous auriez pu le voir, par-dessus la haie qui sépare les deux propriétés… Il est toujours dans le jardin, en train de jardiner. C'est encore un bel homme, vous savez!…

Nous marchons plus lentement, car mam'zelle Rose manque d'étouffer. Elle siffle de la gorge comme une bête fourbue. À chaque respiration, sa poitrine s'enfle et retombe, pour s'enfler encore… Elle dit, en hachant ses mots :

— J'ai ma crise… Oh, ce que le monde souffre aujourd'hui… c'est incroyable!

Puis, entre des sifflements et des hoquets, elle m'encourage :

— Il faudra venir me voir, ma petite… Si vous avez besoin de quelque chose… d'un bon conseil, de n'importe quoi… ne vous gênez pas… J'aime les jeunesses, moi… On prendra un petit verre de noyau, en causant… Beaucoup de ces demoiselles viennent chez nous…

Elle s'arrête un instant, reprend haleine, et d'une voix plus basse, sur un ton confidentiel :

— Et tenez, mademoiselle Célestine… si vous voulez vous faire adresser votre correspondance chez nous?… Ce serait plus prudent… Un bon conseil que je vous donne… Mme Lanlaire lit les lettres… toutes les lettres… Même qu'une fois, elle a bien failli être condamnée par le juge de paix… Je vous le répète… Ne vous gênez pas.

Je la remercie et nous continuons de marcher… Bien que son corps tangue et roule, comme un vieux bateau sur une forte mer, Mlle Rose semble, maintenant, respirer avec plus de facilité… Et nous allons, potinant :

— Ah ! vous en trouverez du changement ici, bien sûr… D'abord, ma petite, au *Prieuré,* on ne garde pas une seule femme de chambre… c'est réglé… Quand ce n'est pas Madame qui les renvoie, c'est Monsieur qui les engrosse… Un homme terrible, M. Lanlaire… Les jolies, les laides, les jeunes, les vieilles… et, à chaque coup, un enfant !… Ah ! on la connaît, la maison, allez… Et tout le monde vous dira ce que je vous dis… On est mal nourri… on n'a pas de liberté… on est accablé de besogne… Et des reproches, tout le temps, des criailleries… Un vrai enfer, quoi !… Rien que de vous voir, gentille et bien élevée comme vous êtes, il n'y a point de doute que vous n'êtes pas faite pour rester chez de pareils grigous…

Tout ce que la mercière m'a raconté, Mlle Rose me le raconte à nouveau, avec des variantes plus pénibles. Si violent est le besoin qu'a cette femme de bavarder, qu'elle finit par oublier sa souffrance. La méchanceté a raison de son asthme… Et le débinage de la maison va son train, mêlé aux affaires intimes du pays. Bien que je sache déjà tout cela, les histoires de Rose sont si noires et si désespérantes ses paroles, que me revoilà toute triste. Je me demande si je ne ferais pas mieux de partir… Pourquoi tenter une expérience où je suis vaincue d'avance ?

Quelques femmes se sont jointes à nous, curieuses, frôleuses, accompagnant d'un : « Pour sûr ! » énergique, chacune des révélations de Rose qui, de moins en moins essoufflée, continue de jaboter :

— Un bien bon homme que M. Mauger… et, tout seul, ma petite… Autant dire que je suis la maîtresse… Dame !… un ancien capitaine… c'est naturel, n'est-ce pas ?… Ça n'a pas d'administration… ça n'entend rien aux affaires de ménage… ça aime à être soigné, dorloté… son linge bien tenu… ses manies respectées… de bons petits plats… S'il n'avait pas, près de lui, une personne de confiance, il se laisserait gruger par les uns, par les autres… Ce n'est pas ça qui manque ici, mon Dieu, les voleurs !

L'intonation de ses petites phrases coupées, le clignement de ses yeux achèvent de me révéler sa situation exacte dans la maison du capitaine Mauger…

— Dame!… N'est-ce pas?… Un homme tout seul, et qui a encore des idées… Et puis, il y a tout de même de l'ouvrage… Et nous allons prendre un petit garçon, pour aider…

Elle a de la chance, cette Rose… Moi aussi, souvent, j'ai rêvé de servir chez un vieux… C'est dégoûtant… Mais on est tranquille, au moins, et on a de l'avenir… N'empêche qu'il n'est pas difficile, pour un capitaine qui a encore des idées… Et ce que ça doit être rigolo, tous les deux, sous l'édredon!…

Nous traversons tout le pays… Ah vrai!… Il n'est pas joli… Il ne ressemble en rien au boulevard Malesherbes… Des rues sales, étroites, tortueuses, et des places où les maisons sont de guingois, des maisons qui ne tiennent pas debout, des maisons noires, en vieux bois pourri, avec de hauts pignons branlants et des étages ventrus qui avancent les uns sur les autres, comme dans l'ancien temps… Les gens qui passent sont vilains, vilains, et je n'ai pas aperçu un seul beau garçon… L'industrie du pays est le chausson de lisière. La plupart des chaussonniers, qui n'ont pu livrer aux usines le travail de la semaine, travaillent encore… Et je vois, dernière des vitres, de pauvres faces chétives, des dos courbés, des mains noires qui tapotent sur des semelles de cuir…

Cela ajoute encore à la tristesse morne du lieu… On dirait d'une prison.

Mais voici la mercière qui, sur le pas de sa porte, nous sourit et nous salue…

— Vous allez à la messe de huit heures?… Moi, je suis allée à la messe de sept heures… Vous n'êtes pas en retard… Vous ne voudriez pas entrer, un instant?

Rose remercie… Elle me met en garde contre la mercière, qui est une méchante femme et dit du mal de tout le monde… une vraie peste, quoi!… Puis elle recommence à me vanter les vertus de son maître et les douceurs de sa place… Je lui demande :

— Alors, le capitaine n'a pas de famille?

— Pas de famille?… s'écrie-t-elle, scandalisée… Eh bien, ma petite, vous n'y êtes pas… Ah! si, il en a une famille, et une propre!… Des tas de nièces et de cousines… des fainéants, des sans-le-sou, des traîne-misère… et qui le grugeaient… et qui le

volaient… fallait voir ça !… C'était une abomination… Aussi, vous pensez si j'y ai mis bon ordre… si j'ai nettoyé la maison de toute cette vermine… Mais, ma chère demoiselle, sans moi, le capitaine serait sur la paille, aujourd'hui… Ah ! le pauvre homme !… Il est bien content de ça, allez, maintenant…

J'insiste avec une intention ironique que, d'ailleurs, elle ne comprend pas :

— Et, sans doute, mademoiselle Rose, qu'il vous mettra sur son testament ?…

Prudemment, elle réplique :

— Monsieur fera ce qu'il voudra… il est libre… Bien sûr que ce n'est pas moi qui l'influence… Je ne lui demande rien… je ne lui demande même pas de me payer des gages… Aussi, je suis chez lui par dévouement… Mais il connaît la vie… il sait ceux qui l'aiment, qui le soignent avec désintéressement, qui le dorlotent… Il ne faudrait pas croire qu'il est aussi bête que certaines personnes le prétendent, Mme Lanlaire en tête… qui en dit des choses sur nous !… C'est un malin au contraire, mademoiselle Célestine… et qui a une volonté à lui… Pour ça !…

Sur cette éloquente apologie du capitaine, nous arrivons à l'église.

La grosse Rose ne me quitte pas… Elle m'oblige à prendre une chaise près de la sienne, et se met à marmotter des prières, à faire des génuflexions et des signes de croix… Ah, cette église ! Avec ses grossières charpentes qui la traversent et qui soutiennent la voûte chancelante, elle ressemble à une grange : avec son public, toussant, crachant, heurtant les bancs, traînant les chaises, on dirait aussi d'un cabaret de village. Je ne vois que des faces abruties par l'ignorance, des bouches fielleuses crispées par la haine… Il n'y a là que de pauvres êtres qui viennent demander à Dieu quelque chose contre quelqu'un… Il m'est impossible de me recueillir et je sens descendre en moi et sur moi comme un grand froid… C'est peut-être qu'il n'y a même pas un orgue dans cette église ?… Est-ce drôle ? Je ne puis pas prier sans orgue… Un chant d'orgue, ça m'emplit la poitrine, puis l'estomac… ça me rend toute chose… comme en amour. Si j'entendais toujours des voix d'orgue, je crois bien que je ne pécherais jamais… Ici, à la place de l'orgue, c'est une vieille dame, dans le chœur, avec des lunettes bleues et un pauvre petit châle noir sur les épaules, qui,

péniblement, tapote sur une espèce de piano, pulmonique et désaccordé… Et c'est toujours des gens qui toussotent et crachotent, un bruit de catarrhe qui couvre les psalmodies du prêtre et les répons des enfants de chœur. Et ce que cela sent mauvais!… odeurs mêlées de fumier, d'étable, de terre, de paille aigre, de cuir mouillé… d'encens avarié… Vraiment, ils sont bien mal élevés en province!

La messe tire en longueur et je m'ennuie… Je suis surtout vexée de me trouver au milieu d'un monde si ordinaire, si laid, et qui fait si peu attention à moi. Pas un joli spectacle, pas une jolie toilette où reposer ma pensée… où égayer mes yeux… Jamais je n'ai mieux compris que je suis faite pour la joie de l'élégance et du chic… Au lieu de s'exalter, comme aux messes de Paris, tous mes sens offensés protestent à la fois… Pour me distraire, je suis attentivement les mouvements du prêtre qui officie. Ah bien, merci! C'est une espèce de grand gaillard, tout jeune, de physionomie vulgaire, couleur de brique rose. Avec ses cheveux ébouriffés, sa mâchoire de proie, ses lèvres goulues, ses petits yeux obscènes, ses paupières cernées de noir, je l'ai bien vite jugé… Ce qu'il doit s'en payer, à table, de la nourriture, celui-là!… Et au confessionnal, donc… ce qu'il doit en dire des saletés et en trousser des jupons!… Rose, s'apercevant que je le regarde, se penche vers moi, et, tout bas, elle me dit :

— C'est le nouveau vicaire… Je vous le recommande. Il n'y en a pas comme lui pour confesser les femmes… M. le curé est un saint homme, bien sûr… mais on le trouve trop sévère… Tandis que le nouveau vicaire…

Elle claque de la langue et se remet en prière, la tête courbée sur le prie-Dieu.

Eh bien, il ne me plairait pas, le nouveau vicaire. Il a l'air sale et brutal… Il ressemble plus à un charretier qu'à un prêtre… Moi, il me faut de la délicatesse, de la poésie… de l'au-delà… et des mains blanches. J'aime que les hommes soient doux et chic, comme était monsieur Jean…

Après la messe, Rose m'entraîne chez l'épicière… En quelques mots mystérieux, elle m'explique qu'il faut être bien avec elle, et que toutes les domestiques lui font une cour empressée…

Encore une petite boulotte — décidément, c'est le pays des grosses femmes… Son visage est criblé de taches de rousseur, ses

cheveux, blond filasse, rares et ternes, laissent voir des parties de crâne, au sommet duquel se hérisse drôlement, et pareil à un petit balai, un chignon. Au moindre mouvement, sa poitrine, sous le corsage de drap brun, remue comme un liquide dans une bouteille… Ses yeux, bordés d'un cercle rouge, s'éraillent, et sa bouche ignoble transforme en grimaces le sourire… Rose me présente :

— Madame Gouin, je vous amène la nouvelle femme de chambre du *Prieuré…*

L'épicière m'observe avec attention et je remarque que son regard s'attache à ma taille, à mon ventre, avec une obstination gênante… Elle dit d'une voix blanche :

— Mademoiselle est chez elle, ici… Mademoiselle est une belle fille… Mademoiselle est parisienne, sans doute ?…

— En effet, madame Gouin, j'arrive de Paris…

— Ça se voit… ça se voit, tout de suite… Il n'y a pas besoin de vous regarder à deux fois… J'aime beaucoup les Parisiennes… elles savent ce que c'est que de vivre… Moi aussi j'ai servi à Paris, quand j'étais jeune… j'ai servi chez une sage-femme de la rue Guénégaud. Mme Tripier… Vous la connaissez peut-être ?…

— Non…

— Ça ne fait rien… Ah ! dame, il y a longtemps… Mais entrez donc, mademoiselle Célestine…

Elle nous fait passer, cérémonieusement, dans l'arrière-boutique où se trouvent déjà réunies, autour d'une table ronde, quatre domestiques…

— Ah ! vous en aurez du tintouin, ma pauvre demoiselle… gémit l'épicière en m'offrant un siège… Ce n'est pas parce que l'on ne me prend plus rien, au château… mais je puis bien dire que c'est une maison infernale… infernale… N'est-ce pas, Mesdemoiselles ?…

— Pour sûr !… répondent, unanimement, avec des gestes pareils et de pareilles grimaces, les quatre domestiques interpellées…

Mme Gouin poursuit :

— Merci !… je ne voudrais pas fournir des gens qui marchandent tout le temps et crient, comme des putois, qu'on les vole, qu'on leur fait du tort… Ils peuvent bien aller où ils veulent…

Le chœur des domestiques reprend :

— Bien sûr qu'il peuvent aller où ils veulent.

À quoi Mme Gouin, s'adressant plus particulièrement à Rose, ajoute d'un ton ferme :

— On ne court pas après, dites, mam'zelle Rose?… Dieu merci, on n'a pas besoin d'eux, n'est-ce pas?

Rose se contente de hausser les épaules et de mettre dans ce geste tout ce qu'il y a en elle de fiel concentré, de rancunes et de mépris… Et l'énorme chapeau mousquetaire, par le mouvement désordonné des plumes noires, accentue l'énergie de ces sentiments violents.

Puis, après un silence :

— Tenez!… Parlons point de ces gens-là… Chaque fois que j'en parle, j'ai mal au ventre…

Une petite noiraude, maigre, avec un museau de rat, un front fleuri de boutons et des yeux qui suintent, s'écrie au milieu des rires :

— Pour sûr, qu'on les a quelque part…

Là-dessus, les histoires, les potins recommencent… C'est un flot ininterrompu d'ordures vomies par ces tristes bouches, comme d'un égout… Il semble que l'arrière-boutique en est empestée… Je ressens une impression d'autant plus pénible que la pièce où nous sommes est sombre et que les figures y prennent des déformations fantastiques… Elle n'est éclairée, cette pièce, que par une étroite fenêtre qui s'ouvre sur une cour crasseuse, humide, une sorte de puits formé par des murs que ronge la lèpre des mousses… Une odeur de saumure, de légumes fermentés, de harengs saurs, persiste autour de nous, imprègne nos vêtements… C'est intolérable… Alors, chacune de ces créatures, tassées sur leur chaise comme des paquets de linge sale, s'acharne à raconter une vilenie, un scandale, un crime… Lâchement, j'essaie de sourire avec elles, d'applaudir avec elles, mais j'éprouve quelque chose d'insurmontable, quelque chose comme un affreux dégoût… Une nausée me retourne le cœur, me monte à la gorge impérieusement, m'affadit la bouche, me serre les tempes… Je voudrais m'en aller… Je ne le puis, et je reste là, idiote, tassée comme elles sur ma chaise, ayant les mêmes gestes qu'elles, je reste là à écouter stupidement ces voix aigres qui me font l'effet d'eaux de vaisselle, glougloutant et s'égouttant par les éviers et par les plombs…

Je sais bien qu'il faut se défendre contre ses maîtres… et je ne suis pas la dernière à le faire, je vous assure… Mais non… là… tout de même, cela passe l'imagination… Ces femmes me sont odieuses; je les déteste, et je me dis tout bas que je n'ai rien de commun avec elles… L'éducation, le frottement avec les gens chic, l'habitude des belles choses, la lecture des romans de Paul Bourget m'ont sauvée de ces turpitudes… Ah! les jolies et amusantes rosseries des offices parisiens, elles sont loin!…

C'est Rose qui décidément obtient le plus grand succès… Elle raconte avec des yeux papillotants et des lèvres mouillées de plaisir :

— Tout cela n'est rien auprès de Mme Rodeau… la femme du notaire… Ah! il s'en passe des choses chez elle…

— Je m'en doutais… dit l'une.

Une autre énonce, en même temps :

— Elle a beau être dans les curés… je l'ai toujours pensé que c'est une rude cochonne…

Tous les regards sont émerillonnés, tous les cous tendus vers Rose, qui commence son récit :

— Avant-hier, M. Rodeau était parti, soi-disant à la campagne, pour toute la journée…

Afin de m'édifier sur le compte de M. Rodeau, elle ouvre, en mon honneur, cette parenthèse :

— Un homme louche… un notaire guère catholique, que ce M. Rodeau… Ah! il y en a des micmacs dans son étude… à preuve que j'ai fait retirer par le capitaine des fonds qu'il y avait déposés… Oui, dame!… Mais ce n'est pas de M. Rodeau qu'il s'agit pour l'instant…

La parenthèse fermée, elle redonne à son récit un tour plus général :

— M. Rodeau était donc à la campagne… Qu'est-ce qu'il va faire si souvent à la campagne?… Ça, par exemple… on ne le sait pas… Il était donc parti à la campagne… Mme Rodeau fait aussitôt monter le petit clerc… le petit gars Justin… dans sa chambre… sous prétexte de la balayer… Un drôle de balayage, mes enfants!… Elle était quasiment toute nue, avec des yeux drôles, comme une chienne en chasse. Elle le fait venir près d'elle… l'embrasse… le caresse… et, disant qu'elle va lui chercher ses puces, voilà qu'elle le déshabille… Et alors, savez-vous

ce qu'elle a fait ?… Eh bien, tout à coup, elle s'est jetée dessus, cette goule-là, et elle l'a pris de force, oui, Mesdemoiselles… Et si vous saviez de quelle manière elle l'a pris ?…

— Comment qu'elle l'a pris ?… interroge vivement la petite noiraude, dont le museau de rat s'allonge et remue…

Toutes sont anxieuses… Mais, devenant sévère, pudique, Rose déclare :

— Ça ne peut pas se dire à des demoiselles !…

Des « ah ! » de désappointement suivent cette réponse. Rose continue, tour à tour indignée et émue :

— Un enfant de quinze ans… si c'est possible !… Et joli… joli comme un amour… et innocent, le pauvre petit martyr !… Ne pas respecter l'enfance… faut-il en avoir du vice dans le sang !… Paraît qu'en rentrant chez lui… il tremblait… tremblait… pleurait… pleurait… le chérubin… que c'était à vous fendre l'âme… Qu'est-ce que vous dites de ça ?…

C'est une explosion d'indignations, une avalanche de mots orduriers… Rose attend que le calme soit revenu… Elle poursuit :

— La mère est venue me conter la chose… Moi, je lui ai conseillé, vous pensez bien, d'actionner le notaire et sa femme.

— Pour sûr… ah ! pour sûr…

— Eh bien, la Justine hésite… parce que et parce qu'est-ce… Finalement, elle ne veut pas… J'ai idée que M. le curé, qui dîne toutes les semaines chez les Rodeau, est intervenu… Enfin, elle a peur… quoi !… Ah ! si c'était moi… Certes, j'ai de la religion… mais il n'y a pas de curé qui tienne… Je leur en ferais cracher de l'argent… des cents et des mille… et des dix mille francs…

— Pour sûr… ah ! pour sûr…

— Manquer une occasion comme ça ?… Malheur !

Et le chapeau mousquetaire claque comme une tente sous l'orage…

L'épicière ne dit rien… Elle a l'air gêné… Sans doute qu'elle fournit le notaire… Adroitement elle interrompt les imprécations de Rose.

— J'espère que mademoiselle Célestine voudra bien accepter un petit verre de cassis avec ces demoiselles ?… Et vous, mam'zelle Rose ?…

Cette invitation calme toutes les colères, et, tandis que d'un placard elle retire une bouteille et des verres que Rose dispose sur la table, les yeux s'allument et les langues passent, effilées, sur les lèvres gourmandes…

En partant, l'épicière me dit, aimable et souriante :

— Ne faite pas attention, parce que vos maîtres ne prennent rien chez moi… Il faudra revenir me voir…

Je rentre avec Rose qui achève de me mettre au courant de la chronique du pays… J'aurais cru que son stock d'infamies dût être épuisé… Nullement… Elle en trouve, elle en invente de nouvelles et de plus épouvantables… Ses ressources dans la calomnie sont infinies… Et sa langue va toujours, sans un arrêt… Tous et toutes y passent ou y reviennent. C'est étonnant ce qu'en quelques minutes on peut déshonorer de gens, en province… Elle me reconduit ainsi jusqu'à la grille du *Prieuré…* là, elle ne peut pas se décider à me quitter… parle encore… parle sans cesse, cherche à m'envelopper, à m'étourdir de son amitié et de son dévouement… Moi, j'ai la tête cassée par tout ce que j'ai entendu, et la vue du *Prieuré* me donne au cœur comme un découragement… Ah! ces grandes pelouses sans fleurs!… Et cette immense bâtisse qui a l'air d'une caserne ou d'une prison et où il me semble que, derrière chaque fenêtre, un regard vous espionne!…

Le soleil est plus chaud, la brume a disparu, et le paysage, là-bas, se fait plus net… Au-delà de la plaine, sur les coteaux, j'aperçois de petits villages qui se dorent dans la lumière, égayés de toits rouges; la rivière à travers la plaine, jaune et verte, luit çà et là en courbes argentées… Et quelques nuages décorent le ciel de leurs fresques légères et charmantes… Mais je n'éprouve aucun plaisir à contempler tout cela… Je n'ai plus qu'un désir, une volonté, une obsession, fuir ce soleil, cette plaine, ces coteaux, cette maison et cette grosse femme, dont la voix méchante m'affole et me torture.

Enfin, elle se dispose à me laisser… me prend la main et la serre, affectueusement, dans ses gros doigts gantés de mitaines. Elle me dit :

— Et puis, ma petite, vous savez, Mme Gouin, c'est une femme bien aimable… et bien adroite… Il faudra la voir souvent…

Elle s'attarde encore… et avec plus de mystère :

— Elle en a soulagé, allez, des jeunes filles!… Dès qu'on s'aperçoit de quelque chose… on va la trouver… Ni vu, ni connu… On peut se fier à elle… ça, je vous le dis… C'est une femme très… très savante…

Les yeux plus brillants, son regard attaché sur moi, avec une ténacité étrange, elle répète :

— Très savante… et adroite… et discrète!… C'est la Providence du pays… Allons, ma petite, n'oubliez pas de venir chez nous, quand vous pourrez… Et allez, souvent, chez Mme Gouin… Vous ne vous en repentirez pas… À bientôt… à bientôt!…

Elle est partie… Je la vois qui, de son pas en roulis, s'éloigne, longe, énorme, le mur, puis la baie… et brusquement s'enfonce dans un chemin où elle disparaît…

Je passe devant Joseph, le jardinier-cocher, qui ratisse les allées… Je crois qu'il va me parler, il ne me parle pas… Il me regarde seulement d'un air oblique, avec une expression singulière qui me fait presque peur…

— Un beau temps, ce matin, monsieur Joseph…

Joseph grogne je ne sais quoi entre ses dents… Il est furieux que je me sois permis de marcher dans l'allée qu'il ratisse…

Quel drôle de bonhomme, et comme il est mal appris… Et pourquoi ne m'adresse-t-il jamais la parole?… Et pourquoi ne répond-il jamais, non plus, quand je lui parle?…

À la maison, Madame n'est pas contente… Elle me reçoit très mal, me bouscule :

— À l'avenir, je vous prie de ne pas rester si longtemps dehors…

J'ai envie de répliquer, car je suis agacée, irritée, énervée… mais, heureusement, je me contiens… Je me borne à bougonner un peu.

— Qu'est-ce que vous dites?…

— Je ne dis rien…

— C'est heureux… Et puis, je vous défends de vous promener avec la bonne de M. Mauger… C'est une très mauvaise connaissance pour vous… Voyez… tout est en retard ce matin, à cause de vous…

Je m'écrie, en dedans :

— Zut!… zut!… et zut!… Tu m'embêtes… Je parlerai à qui je veux… je verrai qui me plaît… Tu ne me feras pas la loi, chameau…

Il a suffi que j'entende sa voix aigre, que je retrouve ses yeux méchants et ses ordres tyranniques, pour que fût effacée instantanément l'impression mauvaise, l'impression de dégoût que je rapportais de la messe, de l'épicière et de Rose… Rose et l'épicière ont raison; la mercière aussi a raison… elles ont toutes raison… Et je me promets de voir Rose, de la voir souvent, de retourner chez l'épicière… de faire de cette sale mercière ma meilleure amie… puisque Madame me le défend… Et je répète intérieurement, avec une énergie sauvage :

— Chameau!… chameau!… chameau!…

Mais j'eusse été bien mieux soulagée si j'avais eu le courage de lui jeter, de lui crier, en pleine face, cette injure…

Dans la journée, après le déjeuner, Monsieur et Madame sont sortis en voiture. Le cabinet de toilette, les chambres, le bureau de Monsieur, toutes les armoires, tous les placards, tous les buffets sont fermés à clé… Qu'est-ce que je disais?… Ah bien… merci!… Pas moyen de lire une lettre, et de se faire des petits paquets…

Alors, je suis restée dans ma chambre… J'ai écrit à ma mère, à monsieur Jean, et j'ai lu : *En famille…* Quel joli livre!… Et qu'il est bien écrit!… C'est drôle, tout de même… j'aime bien entendre des choses cochonnes… mais je n'aime pas en lire… Je n'aime que les livres qui font pleurer…

Au dîner, on a servi le pot-au-feu… Il m'a semblé que Monsieur et Madame étaient en froid. Monsieur a lu *Le Petit Journal* avec une ostentation provocante… Il froissait le papier, en roulant de bons yeux, comiques et doux… Même quand il est en colère, les yeux de Monsieur restent doux et timides. À la fin, sans doute pour engager la conversation, Monsieur, toujours le nez sur son journal, s'est écrié :

— Tiens!… Encore une femme coupée en morceaux…

Madame n'a rien répondu… Très raide, très droite, austère dans sa robe de soie noire, le front plissé, le regard dur, elle n'a pas cessé de songer… À quoi?…

C'est peut-être à cause de moi que Madame boude Monsieur…

IV

26 septembre.

Depuis une semaine, je ne puis plus écrire une seule ligne de mon journal… Quand vient le soir, je suis éreintée, fourbue, à cran… Je ne pense plus qu'à me coucher et dormir… Dormir!… Si je pouvais toujours dormir!…

Ah! quelle baraque, mon Dieu! Rien n'en peut donner l'idée.

Pour un oui, pour un non, Madame vous fait monter et descendre les deux maudits étages… On n'a même pas le temps de s'asseoir dans la lingerie, et de souffler un peu que… drinn!… drinn!… drinn!… il faut se lever et repartir… Cela ne fait rien qu'on soit indisposée… drinn!… drinn!… drinn!… Moi, dans ces moments-là, j'ai aux reins des douleurs qui me plient en deux, qui me tordent le ventre, et me feraient presque crier… drinn!… drinn!… drinn!… Ça ne compte pas… On n'a point le temps d'être malade, on n'a pas le droit de souffrir… La souffrance, c'est un luxe de maître… Nous, nous devons marcher, et vite, et toujours… marcher, au risque de tomber… Drinn!… drinn!… drinn!… Et si, au coup de sonnette, l'on tarde un peu à venir, alors, ce sont des reproches, des colères, des scènes.

— Eh bien?… Que faites-vous donc?… Vous n'entendez donc pas?… Êtes-vous sourde?… Voilà trois heures que je sonne… C'est agaçant, à la fin…

Et, le plus souvent ce qui se passe, le voici…

— Drinn!… drinn!… drinn!…

Allons bon!… Cela vous jette de votre chaise, comme sous la poussée d'un ressort…

— Apportez-moi une aiguille.

Je vais chercher l'aiguille.

— Bien !… apportez-moi du fil.

Je vais chercher le fil.

— Bon !… apportez-moi un bouton…

Je vais chercher le bouton.

— Qu'est-ce que c'est que ce bouton ?… Je ne vous ai pas demandé ce bouton… Vous ne comprenez rien… Un bouton blanc, numéro 4… Et dépêchez-vous !

Et je vais chercher le bouton blanc, numéro 4… Vous pensez si je maugrée, si je rage, si j'invective Madame dans le fond de moi-même ?… Durant ces allées et venues, ces montées et ces descentes, Madame a changé d'idée… Il lui faut autre chose, ou il ne lui faut plus rien :

— Non… remportez l'aiguille et le bouton… Je n'ai pas le temps…

J'ai les reins rompus, les genoux presque ankylosés, je n'en puis plus… Cela suffit à Madame… elle est contente… Et dire qu'il existe une société pour la protection des animaux…

Le soir, en passant sa revue, dans la lingerie, elle tempête :

— Comment ?… Vous n'avez rien fait ?… À quoi employez-vous donc vos journées ?… Je ne vous paie pas pour que vous flâniez du matin au soir…

Je réplique d'un ton un peu bref, car cette injustice me révolte :

— Mais, Madame m'a dérangée, tout le temps.

— Je vous ai dérangée, moi ?… D'abord, je vous défends de me répondre… Je ne veux pas d'observation, entendez-vous ?… Je sais ce que je dis.

Et des claquements de porte, des ronchonnements qui n'en finissent pas… Dans les corridors, à la cuisine, au jardin, des heures entières, on entend sa voix qui glapit… Ah ! qu'elle est tannante !

En vérité, on ne sait par quel bout la prendre… Que peut-elle donc avoir, dans le corps, pour être toujours dans un tel état d'irritation ? Et comme je la planterais là, si j'étais sûre de trouver une place, tout de suite…

Tantôt je souffrais plus encore que de coutume… Je ressentais une douleur si aiguë que c'était à croire qu'une bête me déchi-

rait, avec ses dents, avec ses griffes, l'intérieur du corps… Déjà, le matin, en me levant, à force d'avoir perdu du sang, je m'étais évanouie… Comment ai-je eu le courage de me tenir debout, de me traîner, de faire mon service ? Je n'en sais rien… Parfois, dans l'escalier, j'étais obligée de m'arrêter, de me cramponner à la rampe afin de reprendre haleine et de ne pas tomber… J'étais verte, avec des sueurs froides qui me mouillaient les cheveux… C'était à hurler… Mais je suis dure au mal, et j'ai cette fierté de ne jamais me plaindre devant mes maîtres… Madame me surprit, à un moment où je pensais défaillir. Tout tournait autour de moi, la rampe, les marches et les murs.

— Qu'avez-vous ? me dit-elle, rudement.

— Je n'ai rien.

Et j'essayai de me redresser.

— Si vous n'avez rien, reprit Madame, pourquoi ces manières-là ?… Je n'aime pas qu'on me fasse des figures d'enterrement… Vous avez un service très désagréable…

Malgré ma douleur, je l'aurais giflée…

Au milieu de ces épreuves, je repense toujours à mes places anciennes… Aujourd'hui, c'est celle de la rue Lincoln que je regrette le plus… J'y étais seconde femme de chambre et je n'avais, pour ainsi dire, rien à faire. La journée, nous la passions dans la lingerie, une lingerie magnifique, avec un tapis de feutre rouge, et garnie du haut en bas de grandes armoires d'acajou, à serrures dorées. Et l'on riait, et l'on s'amusait à dire des bêtises, à faire la lecture, à singer les réceptions de Madame, tout cela sous la surveillance d'une gouvernante anglaise, qui nous préparait du thé, du bon thé que Madame achetait en Angleterre, pour ses petits déjeuners du matin… Quelquefois, de l'office, le maître d'hôtel — un qui était à la coule — nous apportait des gâteaux, des toasts au caviar, des tranches de jambon, un tas de bonnes choses…

Je me souviens qu'un après-midi on m'obligea à revêtir un costume très chic de Monsieur, de Coco, comme nous l'appelions entre nous… Naturellement, on joua à toutes sortes de jeux risqués ; on alla même très loin dans la plaisanterie. Et j'étais si drôle en homme, et je ris tellement fort de me voir ainsi que, n'y

tenant plus, je laissai des traces humides dans le pantalon de Coco…

Ça c'était une place !…

Je commence à bien connaître Monsieur… On a raison de dire que c'est un homme excellent et généreux, car, s'il n'était point tel, il n'y aurait pas dans le monde de pire canaille, de plus parfait filou… Le besoin, la rage qu'il a d'être charitable le poussent à commettre des actions qui ne sont pas très bien. Si l'intention est louable, chez lui il n'en va pas de même, chez les autres, du résultat qui est souvent désastreux… Il faut le dire, sa bonté fut la cause de petites vilenies, dans le genre de celle-ci…

Mardi dernier, un très vieux bonhomme, le père Pantois, apportait des églantiers que Monsieur avait commandés, en cachette de Madame, naturellement… C'était à la tombée du jour… J'étais descendue chercher de l'eau chaude pour un savonnage en retard… Madame, sortie en ville, n'était pas encore rentrée… Et je bavardais à la cuisine, avec Marianne, quand Monsieur, cordial, joyeux, expansif et bruyant, amena le père Pantois… Il lui fait aussitôt servir du pain, du fromage et du cidre… Et le voilà qui cause avec lui.

Le bonhomme me faisait pitié, tant il était exténué, maigre, salement vêtu… Son pantalon, une loque ; sa casquette, un bouchon d'ordures… Et sa chemise ouverte laissait voir un coin de sa poitrine nue, gercée, gaufrée, culottée comme du vieux cuir… Il mangea avec avidité.

— Eh bien, père Pantois… s'écria Monsieur… en se frottant les mains… ça va mieux, hein ?…

Le vieillard, la bouche pleine, remercia :

— Vous êtes ben honnête, monsieur Lanlaire… Parce que, voyez-vous, depuis ce matin, quatre heures, que je suis parti de chez nous… j'avais rien dans le corps… rien…

— Eh bien, mangez, mon père Pantois… régalez-vous, nom d'un chien !…

— Vous êtes ben honnête, monsieur Lanlaire… Faites excuse…

Le vieux se taillait d'énormes morceaux de pain, qu'il était longtemps à mâcher, car il n'avait plus de dents… Quand il fut un peu rassasié :

— Et les églantiers, père Pantois ? interrogea Monsieur… Ils sont beaux, hein ?

— Y en a de beaux… y en a de moins beaux… y en a quasiment de toutes les sortes, monsieur Lanlaire… Dame !… on ne peut guère choisir… et c'est dur à arracher, allez… Et puis, monsieur Porcellet ne veut plus qu'on les prenne dans son bois… Faut aller loin, maintenant, pour en trouver… ben loin… Si je vous disais que je viens de la forêt de Raillon, à plus de cinq lieues d'ici ?… Ma foi, oui, monsieur Lanlaire…

Pendant que le bonhomme parlait, Monsieur s'était attablé auprès de lui… Gai, presque farceur, il lui tapa sur les épaules, et il s'exclama :

— Cinq lieues !… sacré père Pantois, va !… Toujours fort… toujours jeune…

— Point tant qu'ça, monsieur Lanlaire… point tant qu'ça…

— Allons donc !… insista Monsieur… fort comme un vieux Turc… et de bonne humeur, sapristi !… On n'en fait plus comme vous, aujourd'hui, mon père Pantois… Vous êtes de la vieille roche, vous…

Le vieillard hocha la tête, sa tête décharnée, couleur de bois ancien, et il répéta :

— Point tant qu'ça… Les jambes faiblissent, monsieur Lanlaire… les bras mollissent… Et les reins donc… Ah ! les sacrés reins !… Je n'ai quasiment plus de force… Et puis, la femme qu'est malade, qui ne quitte plus son lit… et qui coûte gros de médicaments !… On n'est guère heureux… on n'est guère heureux… Si, au moins, on vieillissait pas !… C'est ça, voyez-vous, monsieur Lanlaire… c'est ça qu'est le pire… de l'affaire…

Monsieur soupira, fit un geste vague, puis résumant philosophiquement la question :

— Hé oui !… Mais qu'est-ce que vous voulez, père Pantois ?… C'est la vie… On ne peut pas être et avoir été… C'est comme ça…

— Ben sûr !… Faut se faire une raison…

— Voilà !…

— Au bout le bout, quoi!… C'est-il pas vrai, dites, monsieur Lanlaire?

— Ah! dame!

Et, après une pause, il ajouta d'une voix devenue mélancolique :

— Tout le monde a ses tristesses, allez, mon père Pantois…

— Ben oui…

Il y eut un silence. Marianne hachait des fines herbes… La nuit tombait sur le jardin… Les deux grands tournesols, qu'on apercevait dans la perspective de la porte ouverte, se décoloraient, se noyaient d'ombre… Et le père Pantois mangeait toujours… Son verre était resté vide… Monsieur le remplit… et, brusquement, abandonnant les hauteurs métaphysiques, il demanda :

— Et qu'est-ce qu'ils valent, les églantiers, cette année?

— Les églantiers, monsieur Lanlaire?… Eh bien, cette année, l'un dans l'autre, les églantiers valent vingt-deux francs le cent… C'est un peu cher, je le sais ben… Mais j'peux pas à moins… En vérité du bon Dieu!… Ainsi… tenez…

En homme généreux et qui méprise les questions d'argent, Monsieur interrompit le vieillard, qui se disposait à se lancer dans des explications justificatives.

— C'est bon, père Pantois… Entendu… Est-ce que je marchande jamais avec vous, moi?… Et même, ce n'est pas vingt-deux francs que je vous les paierai, vos églantiers… c'est vingt-cinq francs… Ah!…

— Ah! monsieur Lanlaire… vous êtes trop bon…

— Non, non… Je suis juste… je suis pour le peuple, moi, pour le travail… sacrebleu!

Et, tapant sur la table, il surenchérit…

— Et ce n'est pas vingt-cinq francs… c'est trente francs, nom d'un chien!… Trente francs, vous entendez, mon père Pantois?…

Le bonhomme leva vers Monsieur ses pauvres yeux étonnés et reconnaissants, et il bégaya :

— J'entends ben… C'est un plaisir que de travailler pour vous, monsieur Lanlaire… Vous savez ce que c'est que le travail, vous…

Monsieur arrêta ces effusions…

— Et j'irai vous payer ça… voyons… nous sommes mardi… j'irai vous payer ça… dimanche ?… Ça vous va-t-il ?… Et, par la même occasion, ma foi, je prendrai mon fusil… C'est entendu ?…

Les lueurs de reconnaissance qui brillaient dans les yeux du père Pantois s'éteignirent… Il était gêné, troublé, ne mangeait plus…

— C'est que… fit-il timidement… enfin, si vous pouviez vous acquitter à nuit ?… Ça m'obligerait ben, monsieur Lanlaire… Vingt-deux francs, seulement… Faites excuse…

— Vous plaisantez, père Pantois !… répliqua Monsieur, avec une superbe assurance… Certainement, je vais vous payer ça, tout de suite… Ah, nom de Dieu !… Ce que j'en disais, moi… c'était pour aller faire un petit tour, par chez vous…

Il fouilla dans les poches de son pantalon, tâta celles de son veston et de son gilet, et simulant la surprise, il s'écria :

— Allons, bon !… Voilà encore que je n'ai pas de monnaie… Je n'ai que des sacrés billets de mille francs…

Dans un rire forcé et vraiment sinistre, il demanda :

— Je parie que vous n'avez pas de monnaie de mille francs, mon père Pantois ?

Voyant Monsieur rire, le père Pantois crut qu'il était convenable à lui de rire aussi… et il répondit, gaillard :

— Ha !… ha !… ha !… J'en ai même jamais vu de ces sacrés billets-là !…

— Eh bien alors… à dimanche !… conclut Monsieur.

Monsieur s'était versé un verre de cidre et il trinquait avec le père Pantois, lorsque Madame, qu'on n'avait pas entendue venir, entra brusquement, en coup de vent, dans la cuisine… Ah ! son œil en voyant ça… en voyant Monsieur attablé auprès du vieux pauvre, et trinquant avec lui !…

— Qu'est-ce que c'est ?… fit-elle, les lèvres toutes blanches.

Monsieur balbutia, ânonna :

— C'est des églantiers… tu sais bien, mignonne… des églantiers… Le père Pantois m'apportait des églantiers… Tous les rosiers ont été gelés, cet hiver…

— Je n'ai pas commandé d'églantiers… Il n'y a pas besoin d'églantiers ici…

Cela fut dit d'un ton coupant… Puis elle fit demi-tour, s'en alla en claquant la porte et proférant des paroles injurieuses… Dans sa colère, elle ne m'avait pas aperçue…

Monsieur et le pauvre vieux arracheur d'églantiers s'étaient levés… Gênés, ils regardaient la porte par où Madame venait de disparaître… puis ils se regardaient, l'un l'autre, sans oser se dire un mot. Ce fut Monsieur, qui, le premier, rompit ce silence pénible…

— Eh bien… à dimanche, père Pantois.

— À dimanche, monsieur Lanlaire…

— Et portez-vous bien, père Pantois…

— Vous, de même, monsieur Lanlaire…

— Et trente francs… Je ne m'en dédis pas…

— Vous êtes ben honnête…

Et le vieux, tremblant sur ses jambes, le dos courbé, s'en alla et se fondit dans la nuit du jardin…

Pauvre Monsieur!… il a dû recevoir sa semonce… Et quant au père Pantois, si jamais il touche ses trente francs… eh bien, il aura de la chance…

Je ne veux pas donner raison à Madame… mais je trouve que Monsieur a tort de causer familièrement avec des gens trop au-dessous de lui… Ça n'est pas digne…

Je sais bien qu'il n'a pas la vie drôle, non plus… et qu'il s'en tire comme il peut… Ça n'est pas toujours commode… Quand il rentre tard de la chasse, crotté, mouillé, et chantant pour se donner du courage, Madame le reçoit très mal.

— Ah! c'est gentil de me laisser seule, toute une journée…

— Mais, tu sais bien, mignonne…

— Tais-toi…

Elle le boude des heures et des heures, le front dur… la bouche mauvaise… Lui, la suit partout, tremble, balbutie des excuses…

— Mais, mignonne, tu sais bien…

— Fiche-moi la paix… Tu m'embêtes…

Le lendemain, Monsieur ne sort pas, naturellement, et Madame crie :

— Qu'est-ce que tu fais à tourner ainsi dans la maison, comme une âme en peine?

— Mais, mignonne…

— Tu ferais bien mieux de sortir, d'aller à la chasse… le diable sait où!… Tu m'agaces… tu m'énerves… Va-t'en!…

De telle sorte qu'il ne sait jamais ce qu'il doit faire, s'il doit s'en aller ou rester, être ici ou ailleurs! Problème difficile… Mais, comme dans les deux cas Madame crie, Monsieur a pris le parti de s'en aller le plus souvent possible. De cette façon, il ne l'entend pas crier…

Ah! il fait vraiment pitié!

L'autre matinée, comme j'allais étendre un peu de linge sur la haie, je l'aperçus dans le jardin. Monsieur jardinait… Le vent, ayant pendant la nuit couché par terre quelques dahlias, il les rattachait à leurs tuteurs…

Très souvent, quand il ne sort pas avant le déjeuner, Monsieur jardine; du moins, il fait semblant de s'occuper à n'importe quoi, dans ses plates-bandes… C'est toujours du temps de gagné sur les ennuis de l'intérieur… Pendant ces moments-là, on ne lui fait pas de scènes… Loin de Madame, il n'est plus le même. Sa figure s'éclaire, son œil luit… Son caractère, naturellement gai, reprend le dessus… Vraiment, il n'est pas désagréable… À la maison, par exemple, il ne me parle presque plus et, tout en suivant son idée, semble ne pas faire attention à moi… Mais, dehors, il ne manque jamais de m'adresser un petit mot gentil, après s'être bien assuré, toutefois, que Madame ne peut l'épier… Lorsqu'il n'ose pas me parler, il me regarde… et son regard est plus éloquent que ses paroles… D'ailleurs, je m'amuse à l'exciter de toutes les manières… et, bien que je n'aie pris à son égard aucune résolution, à lui monter la tête sérieusement…

En passant près de lui, dans l'allée où il travaillait, penché sur ses dahlias, des brins de raphia aux dents, je lui dis, sans ralentir le pas :

— Oh! comme Monsieur travaille, ce matin!

— Hé oui! répondit-il… ces sacrés dahlias!… Vous voyez bien…

Il m'invita à m'arrêter un instant.

— Eh bien, Célestine?… J'espère que vous vous habituez ici, maintenant?

Toujours sa manie!… Toujours sa même difficulté d'engager la conversation!… Pour lui faire plaisir, je répliquai en souriant :

— Mais oui, Monsieur… certainement… je m'habitue.

— À la bonne heure… Ça n'est pas malheureux enfin… ça n'est pas malheureux.

Il s'était redressé tout à fait, m'enveloppait d'un regard très tendre, répétait : « Ça n'est pas malheureux », se donnant ainsi le temps de trouver à me dire quelque chose d'ingénieux…

Il retira de ses dents les brins de raphia, les noua au haut du tuteur, et, les jambes écartées, les deux paumes plaquées sur ses hanches, les paupières bridées, les yeux franchement obscènes, il s'écria :

— Je parie, Célestine, que vous avez dû en faire des farces à Paris?… Hein, en avez-vous fait, de ces farces!…

Je ne m'attendais pas à celle-là… Et j'eus une grande envie de rire… Mais je baissai les yeux pudiquement, l'air fâché, et tâchant à rougir, comme il convenait en la circonstance :

— Ah! Monsieur!… fis-je sur un ton de reproche.

— Eh bien quoi?… insista-t-il… Une belle fille comme vous… avec des yeux pareils!… Ah! oui, vous avez dû faire de ces farces!… Et tant mieux… Moi, je suis pour qu'on s'amuse, sapristi!… Moi, je suis pour l'amour, nom d'un chien!…

Monsieur s'animait étrangement. Et sur sa personne robuste, fortement musclée, je reconnaissais les signes les plus évidents de l'exaltation amoureuse. Il s'embrasait… le désir flambait dans ses prunelles… Je crus devoir verser sur tout ce feu une bonne douche d'eau glacée. Je dis, d'un ton très sec et, en même temps, très noble :

— Monsieur se trompe… Monsieur croit parler à ses autres femmes de chambre… Monsieur doit savoir pourtant que je suis une honnête fille…

Très digne, pour bien marquer à quel point j'avais été offensée de cet outrage, j'ajoutai :

— Monsieur mériterait que j'aille tout de suite me plaindre à Madame…

Et je fis mine de partir… Vivement, Monsieur m'empoigna le bras…

— Non… non!… balbutia-t-il…

Comment ai-je pu dire tout cela, sans pouffer ?… Comment ai-je pu renfoncer dans ma gorge le rire qui y sonnait, à pleins grelots ?… En vérité, je n'en sais rien…

Monsieur était prodigieusement ridicule… Livide, maintenant, la bouche grande ouverte, une double expression d'embêtement et de peur sur toute sa personne, il demeurait silencieux et se grattait la nuque à petits coups d'ongle.

Près de nous, un vieux poirier tordait sa pyramide de branches, mangées de lichens et de mousses… quelques poires y pendaient à portée de la main… Une pie jacassait, ironiquement, au haut d'un châtaignier voisin… Tapi derrière la bordure de buis, le chat giflait un bourdon… Le silence devenait de plus en plus pénible, pour Monsieur… Enfin, après des efforts presque douloureux, des efforts qui amenaient sur ses lèvres de grotesques grimaces, Monsieur me demanda :

— Aimez-vous les poires, Célestine ?

— Oui, Monsieur…

Je ne désarmais pas… je répondais sur un ton d'indifférence hautaine.

Dans la crainte d'être surpris par sa femme, il hésita quelques secondes… Et soudain, comme un enfant maraudeur, il détacha une poire de l'arbre et me la donna… ah ! si piteusement !… Ses genoux fléchissaient… sa main tremblait…

— Tenez, Célestine… cachez cela dans votre tablier… On ne vous en donne jamais à la cuisine, n'est-ce pas ?…

— Non, Monsieur…

— Eh bien… je vous en donnerai encore… quelquefois… parce que… parce que… je veux que vous soyez heureuse…

La sincérité et l'ardeur de son désir, sa gaucherie, ses gestes maladroits, ses paroles effarées, et aussi sa force de mâle, tout cela m'avait attendrie… J'adoucis un peu mon visage, voilai d'une sorte de sourire la dureté de mon regard, et moitié ironique, moitié câline, je lui dis :

— Oh ! Monsieur !… Si Madame vous voyait ?…

Il se troubla encore, mais comme nous étions séparés de la maison par un épais rideau de châtaigniers, il se remit vite, et crâneur maintenant que je devenais moins sévère, il clama, avec des gestes dégagés :

— Eh bien quoi… Madame?… Eh bien quoi?… Je me moque bien de Madame, moi!… Il ne faudrait pas qu'elle m'embête, après tout… J'en ai assez… j'en ai par-dessus la tête, de Madame…

Je prononçai gravement :

— Monsieur a tort… Monsieur n'est pas juste… Madame est une femme très aimable.

Il sursauta :

— Très aimable?… Elle?… Ah, grand Dieu!… Mais vous ne savez donc pas ce qu'elle a fait?… Elle a gâché ma vie… Je ne suis plus un homme… je ne suis plus rien… On se fout de moi, partout dans le pays… Et c'est à cause de ma femme… Ma femme?… c'est… c'est… une vache… oui, Célestine… une vache… une vache… une vache!…

Je lui fis de la morale… je lui parlai doucement, vantant hypocritement l'énergie, l'ordre, toutes les vertus domestiques de Madame… À chacune de mes phrases, il s'exaspérait davantage…

— Non, non!… Une vache… une vache!…

Pourtant, je parvins à le calmer un peu. Pauvre Monsieur!… Je jouais de lui avec une aisance merveilleuse… D'un simple regard, je le faisais passer de la colère à l'attendrissement. Alors il bégayait :

— Oh! vous êtes si douce, vous… vous êtes si gentille!… Vous devez être si bonne!… Tandis que cette vache…

— Allons, Monsieur… Allons!…

Il reprenait :

— Vous êtes si douce!… Et cependant… quoi?… vous n'êtes qu'une femme de chambre…

Un moment, il se rapprocha de moi, et très bas :

— Si vous vouliez, Célestine?…

— Si je voulais… quoi?…

— Si vous vouliez… vous savez bien… enfin… vous savez bien?…

— Monsieur voudrait peut-être que je trompe Madame avec Monsieur? Que je fasse avec Monsieur des cochonneries?…

Il se méprit à l'expression de mon visage… et les yeux hors de la tête, les veines du cou gonflées, les lèvres humides et baveuses, il répondit d'une voix sourde :

— Oui, là !… Eh bien, oui, là !…

— Monsieur n'y pense pas ?

— Je ne pense qu'à ça, Célestine…

Il était très rouge, congestionné :

— Ah ! Monsieur va encore recommencer…

Il essaya de me saisir les mains, de m'attirer à lui…

— Eh bien, oui, là… bredouilla-t-il… je vais recommencer… Je… vais… recommencer… parce que… parce que… je suis fou de vous… de toi… Célestine… parce que je ne pense qu'à ça… que je ne dors plus… que je me sens… tout malade… Et ne craignez rien de moi… N'aie pas peur de moi… Je ne suis pas une brute, moi… je… je… ne vous ferai pas d'enfant… Diable non !… Ça… je le jure !… Je… je… nous… nous…

— Un mot de plus, Monsieur, et, cette fois, je dis tout à Madame… Et si quelqu'un vous voyait, en cet état, dans le jardin ?

Il s'arrêta net… Navré, honteux, tout bête, il ne savait plus que faire de ses mains, de ses yeux, de toute sa personne… Et il regardait, sans les voir, le sol à ses pieds, le vieux poirier, le jardin… Vaincu enfin, il dénoua, au haut du tuteur, les brins de raphia, se pencha à nouveau sur les dahlias écroulés… et triste, infiniment, et suppliant, il gémit :

— Tout à l'heure, Célestine… je vous ai dit… je vous ai dit cela… comme je vous aurais dit autre chose… comme je vous aurais dit… n'importe quoi… Je suis une vieille bête… Il ne faut pas m'en vouloir… il ne faut pas surtout en parler à Madame… C'est vrai, pourtant, si quelqu'un nous avait vus, dans le jardin ?…

Je me sauvai pour ne pas rire.

Oui, j'avais envie de rire… Et, cependant, une émotion chantait dans mon cœur… quelque chose — comment exprimer cela ?… — de maternel… Bien sûr que Monsieur ne me plairait pas pour coucher avec… Mais, un de plus ou de moins, au fond qu'est-ce que cela ferait ?… Je pourrais lui donner du bonheur au pauvre gros père qui en est si privé, et j'en aurais de la joie aussi, car, en amour, donner du bonheur aux autres, c'est peut-être meilleur que d'en recevoir, des autres… Même lorsque notre chair reste insensible à ses caresses, quelle sensation délicieuse et pure de voir un pauvre bougre dont les yeux se tournent, et qui se

pâme dans nos bras?… Et puis, ce serait rigolo… à cause de Madame… Nous verrons, plus tard.

Monsieur n'est pas sorti de toute la journée… Il a relevé ses dahlias et, l'après-midi, il n'a pas quitté le bûcher où, pendant plus de quatre heures, il a cassé du bois, avec acharnement… De la lingerie, j'écoutais avec une sorte de fierté les coups de maillet, sur les coins de fer…

Hier, Monsieur et Madame ont passé toute l'après-midi à Louviers… Monsieur avait rendez-vous avec son avoué, Madame avec sa couturière… Sa couturière!…

J'ai profité de ce moment de répit pour rendre visite à Rose, que je n'avais pas revue depuis ce fameux dimanche… Je n'étais pas fâchée non plus de connaître le capitaine Mauger…

Un vrai type de loufoque, celui-là, et comme on en voit peu, je vous assure… Figurez-vous une tête de carpe, avec des moustaches et une longue barbiche grises… Très sec, très nerveux, très agité, il ne tient pas en place, travaille toujours, soit au jardin, soit dans une petite pièce où il fait de la menuiserie, en chantant des airs militaires, en imitant la trompette du régiment…

Le jardin est fort joli, un vieux jardin divisé en planches carrées, où sont cultivées les fleurs d'autrefois, de très vieilles fleurs qu'on ne rencontre plus que dans de très vieilles campagnes et chez de très vieux curés…

Quand je suis arrivée, Rose, confortablement assise à l'ombre d'un acacia, devant une table rustique sur laquelle était posée sa corbeille à ouvrage, reprisait des bas, et le capitaine accroupi sur une pelouse, le chef coiffé d'un ancien bonnet de police, bouchait les fuites d'un tuyau d'arrosage qui s'était crevé la veille…

On m'accueillit avec empressement… et Rose ordonna au petit domestique, qui sarclait une planche de reines-marguerites, d'aller chercher la bouteille de noyau et des verres.

Les premières politesses échangées :

— Eh bien, me demanda le capitaine… il n'est donc pas encore claqué, votre Lanlaire?… Ah! vous pouvez vous vanter de servir chez une fameuse crapule… Je vous plains bien, allez, ma chère demoiselle.

Il m'expliqua que jadis Monsieur et lui vivaient en bons voisins, en inséparables amis… Une discussion à propos de Rose les

avait brouillés à mort… Monsieur reprochait au capitaine de ne pas tenir son rang avec sa servante, de l'admettre à sa table…

Interrompant son récit, le capitaine força en quelque sorte mon témoignage.

— À ma table!… Et si je veux l'admettre dans mon lit?… Voyons… est-ce que je n'en ai pas le droit?… Est-ce que cela le regarde?…

— Bien sûr que non, monsieur le capitaine…

Rose, d'une voix pudique, soupira :

— Un homme tout seul, n'est-ce pas?… c'est bien naturel.

Depuis cette discussion fameuse qui avait failli se terminer en coups de poing, les deux anciens amis passaient leur temps à se faire des procès et des niches… Ils se haïssaient sauvagement.

— Moi… déclara le capitaine… toutes les pierres de mon jardin, je les lance par-dessus la haie, dans celui de Lanlaire… Tant pis si elles tombent sur ses cloches et sur ses châssis… ou plutôt, tant mieux… Ah! le cochon!… Du reste, vous allez voir…

Ayant aperçu une pierre dans l'allée, il se précipita pour la ramasser, atteignit la haie avec des prudences, des rampements de trappeur, et il lança la pierre dans notre jardin de toutes ses forces. On entendit un bruit de verre cassé. Triomphant, il revint ensuite vers nous, et secoué, étouffé, tordu par le rire, il chantonna :

— Encore un carreau d'cassé… v'là le vitrier qui passe…

Rose le couvait d'un regard maternel. Elle me dit, avec admiration :

— Est-il drôle!… est-il enfant!… Comme il est jeune pour son âge!…

Après que nous eûmes siroté un petit verre de noyau, le capitaine Mauger voulut me faire les honneurs du jardin… Rose s'excusa de ne pouvoir nous accompagner, à cause de son asthme, et nous recommanda de ne pas nous attarder trop longtemps…

— D'ailleurs, fit-elle, en plaisantant… je vous surveille…

Le capitaine m'emmena à travers des allées, des carrés bordés de buis, des plates-bandes remplies de fleurs. Il me nommait les plus belles, remarquant chaque fois qu'il n'y en avait pas de pareilles, chez ce cochon de Lanlaire… Tout à coup, il cueillit

une petite fleur orangée, bizarre et charmante, en fit tourner la tige doucement dans ses doigts, et il me demanda :

— En avez-vous mangé ?…

Je fus tellement surprise par cette question saugrenue, que je restai bouche close. Le capitaine affirma :

— Moi, j'en ai mangé… C'est parfait de goût… J'ai mangé de toutes les fleurs qui sont ici… Il y en a de bonnes… il y en a de moins bonnes… il y en a qui ne valent pas grand-chose… D'abord, moi, je mange de tout…

Il cligna de l'œil, claqua de la langue, se tapa sur le ventre, et répéta d'une voix plus forte, où dominait l'accent d'un défi :

— Je mange de tout, moi !…

La façon dont le capitaine venait de proclamer cette étrange profession de foi me révéla que sa grande vanité, dans la vie, était de manger de tout… Je m'amusai à flatter sa manie…

— Et vous avez raison, monsieur le capitaine.

— Pour sûr… répondit-il, non sans orgueil… Et ce n'est pas seulement des plantes que je mange… c'est des bêtes aussi… des bêtes que personne n'a mangées… des bêtes qu'on ne connaît pas… Moi, je mange de tout…

Nous continuâmes notre promenade autour des plantes fleuries, dans les allées étroites où se balançaient de jolies corolles, bleues, jaunes, rouges… Et, en regardant les fleurs, il me semblait que le capitaine avait au ventre de petits sursauts de joie… Sa langue passait sur ses lèvres gercées, avec un bruit menu et mouillé…

Il me dit encore :

— Et je vais vous avouer… Il n'y a pas d'insectes, pas d'oiseaux, pas de vers de terre que je n'aie mangés. J'ai mangé des putois et des couleuvres, des rats et des grillons, des chenilles… J'ai mangé de tout… On connaît ça dans le pays, allez !… Quand on trouve une bête, morte ou vivante, une bête que personne ne sait ce que c'est, on se dit : « Faut l'apporter au capitaine Mauger. »… On me l'apporte… et je la mange… L'hiver surtout, par les grands froids, il passe des oiseaux inconnus… qui viennent d'Amérique… de plus loin, peut-être… On me les apporte… et je les mange… Je parie qu'il n'y a pas, dans le monde, un homme qui ait mangé autant de choses que moi… Je mange de tout…

La promenade terminée, nous revînmes nous asseoir sous l'acacia. Et je me disposais à prendre congé, quand le capitaine s'écria :

— Ah !… il faut que je vous montre quelque chose de curieux et que vous n'avez, bien sûr, jamais vu…

Et il appela d'une voix retentissante :

— Kléber !… Kléber !…

Entre deux appels, il m'expliqua :

— Kléber !… c'est mon furet… Un phénomène…

Et il appela encore :

— Kléber !… Kléber !…

Alors, sur une branche, au-dessus de nous, entre des feuilles vertes et dorées, apparurent un museau rose et deux petits yeux noirs, très vifs, joliment éveillés.

— Ah !… je savais bien qu'il n'était pas loin… Allons, viens ici, Kléber !… Psstt !…

L'animal rampa sur la branche, s'aventura sur le tronc, descendit avec prudence, en enfonçant ses griffes dans l'écorce. Son corps, tout en fourrure blanche, marqué de taches fauves, avait des mouvements souples, des ondulations gracieuses de serpent… Il toucha terre, et, en deux bonds, il fut sur les genoux du capitaine qui se mit à le caresser, tout joyeux.

— Ah !… le bon Kléber !… Ah !… le charmant petit Kléber !…

Il se tourna vers moi :

— Avez-vous jamais vu un furet aussi bien apprivoisé ?… Il me suit dans le jardin, partout, comme un petit chien… Je n'ai qu'à l'appeler… et il est là, tout de suite, la queue frétillante, la tête levée… Il mange avec nous… couche avec nous… C'est une petite bête que j'aime, ma foi, autant qu'une personne… Tenez, mademoiselle Célestine, j'en ai refusé trois cents francs… Je ne le donnerais pas pour mille francs… pour deux mille francs… Ici, Kléber…

L'animal leva la tête vers son maître ; puis il grimpa sur lui, escalada ses épaules et, après mille caresses et mille gentillesses, se roula autour du cou du capitaine, comme un foulard… Rose ne disait rien… Elle semblait agacée.

Alors, une idée infernale me traversa le cerveau.

— Je parie, dis-je tout à coup…, je parie, monsieur le capitaine, que vous ne mangez pas votre furet ?…

Le capitaine me regarda avec un étonnement profond, puis avec une tristesse infinie… Ses yeux devinrent tout ronds, ses lèvres tremblèrent.

— Kléber ?… balbutia-t-il… manger Kléber ?…

Évidemment, cette question ne s'était jamais posée devant lui, qui avait mangé de tout… C'était comme un monde nouveau, étrangement comestible, qui se révélait à lui…

— Je parie, répétai-je férocement, que vous ne mangez pas votre furet ?…

Effaré, angoissé, mû par une mystérieuse et invincible secousse, le vieux capitaine s'était levé de son banc… Une agitation extraordinaire était en lui…

— Répétez voir un peu !… bégaya-t-il.

Pour la troisième fois, violemment, en détachant chaque mot, je dis :

— Je parie que vous ne mangez pas votre furet ?…

— Je ne mange pas mon furet ? Qu'est-ce que vous dites ?… Vous dites que je ne le mange pas ?… Oui, vous dites cela ?… Eh bien, vous allez voir… Moi, je mange de tout…

Il empoigna le furet. Comme on rompt un pain, d'un coup sec il cassa les reins de la petite bête, et la jeta, morte sans une secousse, sans un spasme, sur le sable de l'allée, en criant à Rose :

— Tu m'en feras une gibelotte, ce soir !…

Et il courut, avec des gesticulations folles, s'enfermer dans sa maison…

Je connus là quelques minutes d'une véritable, indicible horreur. Tout étourdie encore par l'action abominable que je venais de commettre, je me levai pour partir. J'étais très pâle… Rose m'accompagna… Elle souriait :

— Je ne suis pas fâchée de ce qui vient d'arriver, me confia-t-elle… Il aimait trop son furet… Moi, je ne veux pas qu'il aime quelque chose… Je trouve déjà qu'il aime trop ses fleurs…

Elle ajouta, après un court silence :

— Par exemple, il ne vous pardonnera jamais ça… C'est un homme qu'il ne faut pas défier… Dame… un ancien militaire !…

Puis, quelques pas plus loin :

— Faites attention, ma petite… On commence à jaser sur vous dans le pays. Il paraît qu'on vous a vue, l'autre jour, dans le jardin, avec M. Lanlaire… C'est bien imprudent, croyez-moi… Il

vous enguirlandera, si ce n'est déjà fait… Enfin, faites attention. Avec cet homme-là, rappelez-vous… Du premier coup… pan!… un enfant…

Et comme elle refermait sur moi la barrière :

— Allons… au revoir!… Il faut, maintenant, que j'aille faire ma gibelotte…

Toute la journée, j'ai revu le cadavre du pauvre petit furet, là-bas, sur le sable de l'allée…

Ce soir, au dîner, en servant le dessert, Madame m'a dit très sévèrement :

— Si vous aimez les pruneaux, vous n'avez qu'à m'en demander… je verrai si je dois vous en donner… mais je vous défends d'en prendre…

J'ai répondu :

— Je ne suis pas une voleuse, Madame, et je n'aime pas les pruneaux…

Madame a insisté :

— Je vous dis que vous avez pris des pruneaux…

J'ai répliqué :

— Si Madame me croit une voleuse, Madame n'a qu'à me donner mon compte.

Madame m'a arraché des mains l'assiette de pruneaux.

— Monsieur en a mangé cinq ce matin… il y en avait trente-deux… il n'y en a plus que vingt-cinq… vous en avez donc dérobé deux… Que cela ne vous arrive plus!…

C'était vrai… J'en avais mangé deux… Elle les avait comptés!…

Non!… De ma vie!…

V

28 septembre.

Ma mère est morte. J'en ai reçu la nouvelle, ce matin, par une lettre du pays. Quoique je n'aie jamais eu d'elle que des coups, cela m'a fait de la peine, et j'ai pleuré, pleuré, pleuré… En me voyant pleurer, Madame m'a dit :

— Qu'est-ce encore que ces manières-là ?…

J'ai répondu :

— Ma mère, ma pauvre mère est morte !…

Alors, Madame, de sa voix ordinaire :

— C'est un malheur… et je n'y peux rien… En tout cas, il ne faut pas que l'ouvrage en souffre…

Ç'a été tout… Ah ! vrai !… La bonté n'étouffe pas Madame…

Ce qui m'a rendue le plus malheureuse, c'est que j'ai vu une coïncidence entre la mort de ma mère… et le meurtre du petit furet. J'ai pensé que c'était là une punition du ciel, et que ma mère ne serait peut-être pas morte si je n'avais pas obligé le capitaine à tuer le pauvre Kléber… J'ai eu beau me répéter que ma mère était morte avant le furet… Rien n'y a fait… et cette idée m'a poursuivie, toute la journée, comme un remords…

J'aurais bien voulu partir… Mais Audierne, c'est si loin… au bout du monde, quoi !… Et je n'ai pas d'argent… Quand je toucherai les gages de mon premier mois, il faudra que je paie le bureau, je ne pourrai même pas rembourser les quelques petites dettes contractées durant les jours où j'ai été sur le pavé…

Et puis, à quoi bon partir ?… Mon frère est au service sur un bateau de l'État, en Chine, je crois, car voilà bien longtemps

qu'on n'a reçu de ses nouvelles… Et ma sœur Louise?… Où est-elle maintenant?… Je ne sais pas… Depuis qu'elle nous quitta, pour suivre Jean Le Duff à Concarneau, on n'a plus entendu parler d'elle… Elle a dû rouler, par-ci, par-là, le diable sait où!… Elle est peut-être en maison; elle est peut-être morte, elle aussi. Et peut-être aussi que mon frère est mort…

Oui, pourquoi irais-je là-bas?… À quoi cela m'avancerait-il?… Je n'y ai plus personne, et ma mère n'a rien laissé, pour sûr… Les frusques et les quelques meubles qu'elle possédait ne paieront pas certainement l'eau-de-vie qu'elle doit…

C'est drôle, tout de même… Tant qu'elle vivait, je ne pensais presque jamais à elle… je n'éprouvais pas le désir de la revoir. Je ne lui écrivais qu'à mes changements de place, et seulement pour lui donner mon adresse… Elle m'a tant battue… j'ai été si malheureuse avec elle, qui était toujours ivre!… Et d'apprendre, tout d'un coup, qu'elle est morte, voilà que j'ai l'âme en deuil, et que je me sens plus seule que jamais…

Et je me rappelle mon enfance avec une netteté singulière… Je revois tout des êtres et des choses parmi lesquels j'ai commencé le dur apprentissage de la vie… Il y a vraiment trop de malheur d'un côté, trop de bonheur de l'autre… Le monde n'est pas juste.

Une nuit, je me souviens — j'étais bien petite, pourtant — je me souviens que nous fûmes réveillés en sursaut par la corne du bateau de sauvetage. Oh! ces appels dans la tourmente et dans la nuit, qu'ils sont lugubres!… Depuis la veille, le vent soufflait en tempête; la barre du port était toute blanche et furieuse; quelques chaloupes seulement avaient pu rentrer… Les autres, les pauvres autres se trouvaient sûrement en péril…

Sachant que le père pêchait dans les parages de l'île de Sein, ma mère ne s'inquiétait pas trop… Elle espérait qu'il avait relâché au port de l'île, comme cela était arrivé, tant de fois… Cependant, en entendant la corne du bateau de sauvetage, elle se leva toute tremblante et très pâle… m'enveloppa à la hâte d'un gros châle de laine et se dirigea vers le môle… Ma sœur Louise, qui était déjà grande, et mon frère plus petit la suivaient, criant :

— Ah! sainte Vierge!… Ah! nostre Jésus!…

Et elle aussi criait :

— Ah! sainte Vierge!… Ah! nostre Jésus!…

Les ruelles étaient pleines de monde : des femmes, des vieux, des gamins. Sur le quai, où l'on entendait gémir les bateaux, se hâtait une foule d'ombres effarées. Mais, on ne pouvait tenir sur le môle à cause du vent trop fort, surtout à cause des lames qui, s'abattant sur la chaussée de pierre, la balayaient de bout en bout, avec des fracas de canonnade… Ma mère prit la sente… « Ah! sainte Vierge!… Ah! nostre Jésus! »… prit la sente qui contourne l'estuaire jusqu'au phare… Tout était noir sur la terre, et sur la mer, noire aussi, de temps en temps, au loin, dans le rayonnement de la lumière du phare, d'énormes brisants, des soulèvements de vagues blanchissaient… Malgré les secousses… « Ah! sainte Vierge!… ah! nostre Jésus! »… malgré les secousses et en quelque sorte étourdie par lui, je m'endormis dans les bras de ma mère… Je me réveillai dans une salle basse, et je vis, entre des dos sombres, entre des visages mornes, entre des bras agités, je vis, sur un lit de camp, éclairé par deux chandelles, un grand cadavre… « Ah! sainte Vierge!… Ah! nostre Jésus! »… un cadavre effrayant, long et nu, tout rigide, la face broyée, les membres rayés de balafres saignantes, meurtris de taches bleues… C'était mon père…

Je le vois encore… Il avait les cheveux collés au crâne, et, dans les cheveux, des goémons emmêlés qui lui faisaient comme une couronne… Des hommes étaient penchés sur lui, frottaient sa peau avec des flanelles chaudes, lui insufflaient de l'air par la bouche… Il y avait le maire… il y avait M. le recteur… il y avait le capitaine des douanes… il y avait le gendarme maritime… J'eus peur, je me dégageai de mon châle, et, courant entre les jambes de ces hommes, sur les dalles mouillées, je me mis à crier, à appeler papa… à appeler maman… Une voisine m'emporta…

C'est à partir de ce moment que ma mère s'adonna, avec rage, à la boisson. Elle essaya bien, les premiers temps, de travailler dans les sardineries, mais, comme elle était toujours ivre, aucun de ses patrons ne voulut la garder. Alors, elle resta chez elle à s'enivrer, querelleuse et morne; et quand elle était pleine d'eau-de-vie, elle nous battait… Comment se fait-il qu'elle ne m'ait pas tuée?…

Moi, je fuyais la maison, tant que je le pouvais. Je passais mes journées à gaminer sur le quai, à marauder dans les jardins, à barboter dans les flaques, aux heures de la marée basse… Ou bien, sur la route de Plogoff, au fond d'un dévalement herbu, abrité du vent de mer et garni d'arbustes épais, je polissonnais avec les petits garçons, parmi les épines blanches… Quand je rentrais le soir, il m'arrivait de trouver ma mère étendue sur le carreau en travers du seuil, inerte, la bouche salie de vomissements, une bouteille brisée dans la main… Souvent, je dus enjamber son corps… Ses réveils étaient terribles… Une folie de destruction l'agitait… Sans écouter mes prières et mes cris, elle m'arrachait du lit, me poursuivait, me piétinait, me cognait aux meubles, criant :

— Faut que j'aie ta peau!… Faut que j'aie ta peau!…

Bien des fois, j'ai cru mourir…

Et puis elle se débaucha, pour gagner de quoi boire. La nuit, toutes les nuits, on entendit des coups sourds, frappés à la porte de notre maison… Un matelot entrait, emplissant la chambre d'une forte odeur de salure marine et de poisson… Il se couchait, restait une heure et repartait… Et un autre venait après, se couchait aussi, restait une heure encore et repartait… Il y eut des luttes, de grandes clameurs effrayantes dans le noir de ces abominables nuits, et, plusieurs fois, les gendarmes intervinrent…

Des années s'écoulèrent pareilles… On ne voulait de moi nulle part, ni de ma sœur, ni de mon frère… On s'écartait de nous dans les ruelles. Les honnêtes gens nous chassaient, à coups de pierre, des maisons où nous allions, tantôt marauder, tantôt mendier… Un jour, ma sœur Louise, qui faisait, elle aussi, une sale noce avec les matelots, s'enfuit… Et ce fut ensuite mon frère qui s'engagea mousse… Je restai seule avec ma mère…

À dix ans, je n'étais plus chaste. Initiée par le triste exemple de maman à ce que c'est que l'amour, pervertie par toutes les polissonneries auxquelles je me livrais avec les petits garçons, je m'étais développée physiquement très vite… Malgré les privations et les coups, mais sans cesse au grand air de la mer, libre et forte, j'avais tellement poussé, qu'à onze ans je connaissais les premières secousses de la puberté… Sous mon apparence de gamine, j'étais presque femme…

À douze ans, j'étais femme, tout à fait… et plus vierge… Violée ? Non, pas absolument… Consentante ? Oui, à peu près… du moins dans la mesure où le permettaient l'ingénuité de mon vice et la candeur de ma dépravation… Un dimanche, après la grand-messe, le contremaître d'une sardinerie, un vieux, aussi velu, aussi mal odorant qu'un bouc, et dont le visage n'était qu'une broussaille sordide de barbe et de cheveux, m'entraîna sur la grève, du côté de Saint-Jean. Et là, dans une cachette de la falaise, dans un trou sombre du rocher où les mouettes venaient faire leur nid… où les matelots cachaient quelquefois les épaves trouvées en mer… là, sur un lit de goémon fermenté, sans que je me sois refusée ni débattue… il me posséda… pour une orange !… Il s'appelait d'un drôle de nom : M. Cléophas Biscouille…

Et voilà une chose incompréhensible, dont je n'ai trouvé l'explication dans aucun roman. M. Biscouille était laid, brutal, repoussant… En outre, les quatre ou cinq fois qu'il m'attira dans le trou noir du rocher, je puis dire qu'il ne me donna aucun plaisir ; au contraire. Alors, quand je repense à lui — et j'y pense souvent — comment se fait-il que ce ne soit jamais pour le détester et pour le maudire ? À ce souvenir, que j'évoque avec complaisance, j'éprouve comme une grande reconnaissance… comme une grande tendresse et aussi, comme un regret véritable de me dire que, plus jamais, je ne reverrai ce dégoûtant personnage, tel qu'il était, sur le lit de goémon…

À ce propos, qu'on me permette d'apporter ici, si humble que je sois, ma contribution personnelle à la biographie des grands hommes…

M. Paul Bourget était l'intime ami et le guide spirituel de la comtesse Fardin, chez qui, l'année dernière, je servais comme femme de chambre. J'entendais dire toujours que lui seul connaissait, jusque dans le tréfonds, l'âme si compliquée des femmes… Et, bien des fois, j'avais eu l'idée de lui écrire, afin de lui soumettre ce cas de psychologie passionnelle… Je n'avais pas osé… Ne vous étonnez pas trop de la gravité de telles préoccupations. Elles ne sont point coutumières aux domestiques, j'en conviens. Mais, dans les salons de la comtesse, on ne parlait jamais que de psychologie… C'est un fait reconnu que notre

esprit se modèle sur celui de nos maîtres, et ce qui se dit au salon se dit également à l'office. Le malheur était que nous n'eussions pas à l'office un Paul Bourget, capable d'élucider et de résoudre les cas de féminisme que nous y discutions… Les explications de monsieur Jean lui-même ne me satisfaisaient pas…

Un jour, ma maîtresse m'envoya porter une lettre « urgente », à l'illustre maître. Ce fut lui qui me remit la réponse… Alors je m'enhardis à lui poser la question qui me tourmentait, en mettant, toutefois, sur le compte d'une amie, cette scabreuse et obscure histoire… M. Paul Bourget me demanda :

— Qu'est-ce que c'est que votre amie? Une femme du peuple?… Une pauvresse, sans doute?…

— Une femme de chambre, comme moi, illustre maître.

M. Bourget eut une grimace supérieure, une moue de dédain. Ah sapristi! il n'aime pas les pauvres.

— Je ne m'occupe pas de ces âmes-là, dit-il… Ce sont de trop petites âmes… Ce ne sont même pas des âmes… Elles ne sont pas du ressort de ma psychologie…

Je compris que, dans ce milieu, on ne commence à être une âme qu'à partir de cent mille francs de rentes…

Ce n'est pas comme M. Jules Lemaitre, un familier de la maison, lui aussi, qui, sur la même interrogation, répondit, en me pinçant la taille gentiment :

— Eh bien, charmante Célestine, votre amie est une bonne fille, voilà tout. Et si elle vous ressemble, je lui dirais bien deux mots, vous savez… hé!… hé!… hé!…

Lui, du moins, avec sa figure de petit faune bossu et farceur, il ne faisait pas de manières… et il était bon enfant… Quel dommage qu'il soit tombé dans les curés!…

Avec tout cela, je ne sais ce que je serais devenue dans cet enfer d'Audierne, si les Petites Sœurs de Pontcroix, me trouvant intelligente et gentille, ne m'avaient recueillie par pitié. Elles n'abusèrent pas de mon âge, de mon ignorance, de ma situation difficile et honnie pour se servir de moi, pour me séquestrer, à leur profit, comme il arrive souvent dans ces sortes de maisons, qui poussent l'exploitation humaine jusqu'au crime… C'étaient de pauvres petits êtres candides, timides, charitables, et qui s'étaient pas riches, et qui n'osaient même pas tendre la main aux

passants, ni mendier dans les maisons… Il y avait, quelquefois, chez elles, bien de la misère, mais on s'arrangeait comme on pouvait… Et au milieu de toutes les difficultés de vivre, elles n'en continuaient pas moins d'être gaies et de chanter sans cesse, comme des pinsons… Leur ignorance de la vie avait quelque chose d'émouvant, et qui me tire les larmes, aujourd'hui, que je puis mieux comprendre leur bonté infinie, et si pure…

Elles m'apprirent à lire, à écrire, à coudre, à faire le ménage, et, quand je fus à peu près instruite de ces choses nécessaires, elles me placèrent, comme petite bonne, chez un colonel en retraite qui venait, tous les étés, avec sa femme et ses deux filles, dans une espèce de petit château délabré, près de Comfort… De braves gens, certes, mais si tristes, si tristes!… Et maniaques!… Jamais sur leur visage un sourire, ni une joie sur leurs vêtements, qui restaient obstinément noirs… Le colonel avait fait installer un tour sous les combles, et là, toute la journée, seul, il tournait des coquetiers de buis, ou bien, ces billes ovales, qu'on appelle des « œufs », et qui servent aux ménagères à ravauder leurs bas. Madame rédigeait placets sur placets, pétitions sur pétitions, afin d'obtenir un bureau de tabac. Et les deux filles, ne disant rien, ne faisant rien, l'une, avec un bec de canard, l'autre avec une face de lapin, jaunes et maigres, anguleuses et fanées, se desséchaient sur place, ainsi que deux plantes à qui tout manque, le sol, l'eau, le soleil… Ils m'ennuyèrent énormément… Au bout de huit mois, je les envoyai promener, par un coup de tête que j'ai regretté…

Mais quoi!… J'entendais Paris respirer et vivre autour de moi… Son haleine m'emplissait le cœur de désirs nouveaux. Bien que je ne sortisse pas souvent, j'avais admiré avec un prodigieux étonnement les rues, les étalages, les foules, les palais, les voitures éclatantes, les femmes parées… Et quand, le soir, j'allais me coucher au sixième étage, j'enviais les autres domestiques de la maison… et leurs farces que je trouvais charmantes… et leurs histoires qui me laissaient dans des surprises merveilleuses… Si peu de temps que je sois restée dans cette maison, j'ai vu là, le soir, au sixième, toute les débauches, et j'en ai pris ma part, avec l'emportement, avec l'émulation d'une novice… Ah! que j'en ai nourri alors des espoirs vagues et des ambitions incertaines, dans cet idéal fallacieux du plaisir et du vice…

Hé oui!… On est jeune… on ne connaît rien de la vie… on se fait des imaginations et des rêves… Ah, les rêves! Des bêtises… J'en ai soupé, comme disait M. Xavier, un gamin joliment perverti, dont j'aurai à parler bientôt…

Et j'ai roulé… Ah! ce que j'ai roulé… C'est effrayant quand j'y songe…

Je ne suis pas vieille, pourtant, mais j'en ai vu des choses, de près… j'en ai vu des gens tout nus… Et j'ai reniflé l'odeur de leur linge, de leur peau, de leur âme… Malgré les parfums, ça ne sent pas bon… Tout ce qu'un intérieur respecté, tout ce qu'une famille honnête peuvent cacher de saletés, de vices honteux, de crimes bas, sous les apparences de la vertu… ah! je connais ça!… Ils ont beau être riches, avoir des frusques de soie et de velours, des meubles dorés : ils ont beau se laver dans des machins d'argent et faire de la piaffe… je les connais!… Ça n'est pas propre… Et leur cœur est plus dégoûtant que ne l'était le lit de ma mère…

Ah! qu'une pauvre domestique est à plaindre, et comme elle est seule!… Elle peut habiter des maisons nombreuses, joyeuses, bruyantes, comme elle est seule, toujours!… La solitude, ce n'est pas de vivre seule, c'est de vivre chez les autres, chez des gens qui ne s'intéressent pas à vous, pour qui vous comptez moins qu'un chien, gavé de pâtée, ou qu'une fleur, soignée comme un enfant de riche… des gens dont vous n'avez que les défroques inutiles ou les restes gâtés :

— Vous pouvez manger cette poire, elle est pourrie… Finissez ce poulet à la cuisine, il sent mauvais…

Chaque mot vous méprise, chaque geste vous ravale plus bas qu'une bête… Et il ne faut rien dire; il faut sourire et remercier, sous peine de passer pour une ingrate ou un mauvais cœur… Quelquefois, en coiffant mes maîtresses, j'ai eu l'envie folle de leur déchirer la nuque, de leur fouiller les seins avec mes ongles…

Heureusement qu'on n'a pas toujours de ces idées noires… On s'étourdit et on s'arrange pour rigoler de son mieux, entre soi.

Ce soir, après le dîner, me voyant toute triste, Marianne s'est attendrie, a voulu me consoler. Elle est allée chercher, au fond du

buffet, dans un amas de vieux papiers et de torchons sales, une bouteille d'eau-de-vie…

— Il ne faut pas vous affliger comme ça, m'a-t-elle dit… il faut vous secouer un peu, ma pauvre petite… vous réconforter.

Et m'ayant versé à boire, durant une heure, les coudes sur la table, d'une voix traînante et gémissante, elle m'a raconté des histoires sinistres de maladies, des accouchements, la mort de sa mère, de son père, de sa sœur… Sa voix devenait, à chaque minute, plus pâteuse… ses yeux s'humectaient, et elle répétait, en léchant son verre :

— Il ne faut pas s'affliger comme ça… La mort de votre maman… ah! c'est un grand malheur… Mais qu'est-ce que vous voulez?… nous sommes toutes mortelles… Ah! mon Dieu! Ah! pauvre petite!…

Puis, elle s'est mise tout à coup à pleurer, à pleurer et tandis qu'elle pleurait, pleurait, elle ne cessait de gémir.

— Il ne faut pas s'affliger… il ne faut pas s'affliger…

C'était d'abord une plainte… cela devint bientôt une sorte d'affreux braiment, qui alla grandissant… Et son gros ventre, et sa grosse poitrine, et son triple menton, secoués par les sanglots, se soulevaient en houles énormes…

— Taisez-vous donc, Marianne, lui ai-je dit… Madame n'aurait qu'à vous entendre et venir…

Mais elle ne m'a pas écoutée, et pleurant plus fort :

— Ah! quel malheur!… quel grand malheur!…

Si bien que, moi aussi, l'estomac affadi par la boisson et le cœur ému par les larmes de Marianne, je me suis mise à sangloter comme une Madeleine… Tout de même… ce n'est point une mauvaise fille…

Mais je m'ennuie ici… je m'ennuie… je m'ennuie!… Je voudrais servir chez une cocotte, ou bien en Amérique…

VI

1er octobre.

Pauvre Monsieur!… Je crois que j'ai été trop raide, l'autre jour, avec lui, dans le jardin… Peut-être ai-je dépassé la mesure?… Il s'imagine, tant il est godiche, qu'il m'a offensée gravement et que je suis une imprenable vertu… Ah! ses regards humiliés, implorants, et qui ne cessent de me demander pardon!…

Quoique je sois redevenue plus aguichante et gentille, il ne me dit plus rien de la chose, et il ne se décide pas davantage à tenter une nouvelle attaque directe, pas même le coup classique du bouton de culotte à recoudre… Un coup grossier, mais qui ne rate pas souvent son effet… En ai-je recousu, mon Dieu, de ces boutons-là!…

Et pourtant, il est visible qu'il en a envie, qu'il en meurt d'envie, de plus en plus… Dans la moindre de ses paroles éclate l'aveu… l'aveu détourné de son désir… et quel aveu!… Mais il est aussi de plus en plus timide. Une résolution à prendre lui fait peur… Il craint d'amener une rupture définitive, et il ne se fie plus à mes regards encourageants…

Une fois, en m'abordant avec une expression étrange, avec quelque chose d'égaré dans les yeux, il m'a dit :

— Célestine… vous… vous… cirez… très bien… mes chaussures… très… très… bien… Jamais… elles n'ont été… cirées… comme ça… mes chaussures…

C'est là que j'attendais le coup du bouton… Mais non… Monsieur haletait, bavait, comme s'il eût mangé une poire trop grosse et trop juteuse…

Puis il a sifflé son chien… et il est parti…

Mais voici ce qui est plus fort…

Hier, Madame était allée au marché, car elle fait son marché elle-même; Monsieur était sorti depuis l'aube, avec son fusil et son chien… Il rentra de bonne heure, ayant tué trois grives, et aussitôt monta dans son cabinet de toilette, pour prendre un tub et s'habiller, comme il avait coutume… Pour ça!… Monsieur est très propre, lui… et il ne craint pas l'eau… Je pensai que le moment était favorable d'essayer quelque chose qui le mît enfin à l'aise avec moi… Quittant mon ouvrage, je me dirigeai vers le cabinet de toilette… et, quelques secondes, je restai l'oreille collée à la porte, écoutant… Monsieur tournait et retournait dans la pièce… Il sifflotait, chantonnait :

Et allez donc, Mamz'elle Suzon!…
Et ron, ronron… petit patapon…

Une habitude qu'il a de mêler, en chantant, un tas de refrains…

J'entendis des chaises remuer, des placards s'ouvrir et se refermer, puis, l'eau ruisseler dans le tub, des « Ah! », des « Oh! », des « Fuuii! », des « Brrr! » que la surprise de l'eau froide arrachait à Monsieur… Alors, brusquement, j'ouvris la porte…

Monsieur était devant moi, de face, la peau toute mouillée, grelottante, et l'éponge, en ses mains, coulait comme une fontaine… Ah!… sa tête, ses yeux, son immobilité!… Jamais, je ne vis, je crois, un homme aussi ahuri… N'ayant point de manteau pour recouvrir la nudité de son corps, par un geste, instinctivement pudique et comique, il s'était servi de l'éponge comme d'une feuille de vigne. Il me fallut une forte volonté pour réprimer, devant ce spectacle, le rire qui se déchaînait en moi. Je remarquai que Monsieur avait sur les épaules une grosse touffe de poils, et la poitrine, tel un ours… Tout de même, c'est un bel homme… Mazette!…

Naturellement, je poussai un cri de pudeur alarmée, ainsi qu'il convenait, et je refermai la porte avec violence… Mais derrière la porte, je me disais : « Il va me rappeler, bien sûr… Et que va-t-il arriver?… Ma foi!… » J'attendis quelques minutes… Plus un

bruit… sinon le bruit cristallin d'une goutte d'eau qui, de temps en temps, tombait dans le tub… « Il réfléchit, pensais-je… il n'ose pas se décider… mais il va me rappeler »… En vain… Bientôt l'eau ruissela de nouveau… ensuite j'entendis que Monsieur s'essuyait, se frottait, s'ébrouait… et des glissements de savate traînèrent sur le parquet… des chaises remuèrent… des placards s'ouvrirent et se refermèrent… Enfin Monsieur recommença de chantonner :

Et allez donc, Mamz'elle Suzon !…
Et ron, ronron… petit patapon.

— Non, vraiment, il est trop bête !… murmurai-je, tout bas, dépitée et furieuse.

Et je me retirai, dans la lingerie, bien résolue à ne plus lui accorder jamais rien du bonheur que ma pitié, à défaut de mon désir, avait parfois rêvé de lui donner…

L'après-midi, Monsieur, très préoccupé, ne cessa de tourner autour de moi. Il me rejoignit à la basse-cour, au moment où j'allais porter au fumier les ordures des chats… Et comme, pour rire un peu de son embarras, je m'excusais de ce qui était arrivé le matin :

— Ça ne fait rien… souffla-t-il… ça ne fait rien… Au contraire…

Il voulut me retenir, bredouilla je ne sais quoi… Mais je le plantai, là… au milieu de sa phrase dans laquelle il s'empêtrait… et je lui dis, d'une voix cinglante, ces mots :

— Je demande pardon à Monsieur… Je n'ai pas le temps de parler à Monsieur… Madame m'attend…

— Sapristi, Célestine, écoutez-moi une seconde…

— Non, Monsieur…

Quand je pris l'angle de l'allée qui conduit à la maison, j'aperçus Monsieur… Il n'avait pas changé de place… Tête basse, jambes molles, il regardait toujours le fumier, en se grattant la nuque.

Après le dîner, au salon, Monsieur et Madame eurent une forte pique.

Madame disait :

— Je te dis que tu fais attention à cette fille…

Monsieur répondait :

— Moi ?… Ah ! par exemple !… En voilà une idée !… Voyons, mignonne… Une roulure pareille… une sale fille qui a peut-être de mauvaises maladies… Ah ! celle-là est trop forte !…

Madame reprenait :

— Avec ça que je ne connais pas ta conduite… et tes goûts.

— Permets… ah ! permets !…

— Et tous les sales torchons… et tous les derrières crottés que tu trousses dans la campagne !…

J'entendais le parquet crier sous les pas de Monsieur qui marchait, dans le salon, avec une animation fébrile.

— Moi ?… Ah ! par exemple !… En voilà des idées !… Où vas-tu chercher tout cela, mignonne ?…

Madame s'obstinait :

— Et la petite Jézureau ?… Quinze ans, misérable !… Et pour laquelle il a fallu que je paie cinq cents francs !… Sans quoi, aujourd'hui, tu serais peut-être en prison, comme ton voleur de père…

Monsieur ne marchait plus… Il s'était effondré dans un fauteuil… Il se taisait…

La discussion finit sur ces mots de Madame :

— Et puis, ça m'est égal !… Je ne suis pas jalouse… Tu peux bien coucher avec cette Célestine… Ce que je ne veux pas, c'est que cela me coûte de l'argent…

Ah ! non !… Je les retiens, tous les deux…

Je ne sais pas si, comme le prétend Madame, Monsieur trousse les petites filles dans la campagne… Quand cela serait, il n'aurait pas tort, si tel est son plaisir… C'est un fort homme, et qui mange beaucoup… Il lui en faut… Et Madame ne lui en donne jamais… Du moins, depuis que je suis ici, Monsieur peut se fouiller… Ça, j'en suis certaine… Et c'est d'autant plus extraordinaire qu'ils n'ont qu'un lit… Mais une femme de chambre, à la coule, et qui a de l'œil, sait parfaitement ce qui se passe chez ses maîtres… Elle n'a même pas besoin d'écouter aux portes… Le cabinet de toilette, la chambre à coucher, le linge, et tant d'autres choses, lui en racontent assez… Il est même inconcevable, quand on veut donner des leçons de morale aux autres et

qu'on exige la continence de ses domestiques, qu'on ne dissimule pas mieux les traces de ses manies amoureuses… Il y a, au contraire, des gens qui éprouvent, par une sorte de défi, ou par une sorte d'inconscience, ou par une sorte de corruption étrange, le besoin de les étaler… Je ne me pose pas en bégueule, et j'aime à rire, comme tout le monde… Mais vrai!… J'ai vu des ménages… et des plus respectables… qui dépassaient tout de même la mesure du dégoût…

Autrefois, dans les commencements, cela me faisait un drôle d'effet de revoir mes maîtres… après… le lendemain… J'étais toute troublée… En servant le déjeuner, je ne pouvais m'empêcher de les regarder, de regarder leurs yeux, leurs bouches, leurs mains, avec une telle insistance que Monsieur ou Madame, souvent, me disait :

— Qu'avez-vous?… Est-ce qu'on regarde ses maîtres de cette façon-là? Faites donc attention à votre service…

Oui, de les voir, cela éveillait en moi des idées, des images… comment exprimer cela?… des désirs qui me persécutaient le reste de la journée et, faute de les pouvoir satisfaire comme j'eusse voulu, me livraient avec une frénésie sauvage à l'abêtissante, à la morne obsession de mes propres caresses…

Aujourd'hui, l'habitude qui remet toute chose en sa place, m'a appris un autre geste, plus conforme, je crois, à la réalité… Devant ces visages, sur qui les pâtes, les eaux de toilette, les poudres n'ont pu effacer les meurtrissures de la nuit, je hausse les épaules… Et ce qu'ils me font suer, le lendemain, ces honnêtes gens, avec leurs airs dignes, leurs manières vertueuses, leur mépris pour les filles qui fautent, et leurs recommandations sur la conduite et sur la morale.

— Célestine, vous regardez trop les hommes… Célestine, ça n'est pas convenable de causer, dans les coins, avec le valet de chambre… Célestine, ma maison n'est pas un mauvais lieu… Tant que vous serez à mon service et dans ma maison, je ne souffrirai pas…

Et patati… et patata!…

Ce qui n'empêche pas Monsieur, en dépit de sa morale, de vous jeter sur des divans, de vous pousser sur des lits… et de ne vous laisser, généralement, en échange d'une complaisance brusque et éphémère, autre chose qu'un enfant… Arrange-toi,

après, comme tu peux et si tu peux… Et si tu ne peux pas, eh bien, crève avec ton enfant… Cela ne le regarde pas…

Leur maison!… Ah! vrai!…

Rue Lincoln, par exemple, ça se passait le vendredi régulièrement. Il ne pouvait pas y avoir d'erreur là-dessus.

Le vendredi était le jour de Madame. Il venait beaucoup de monde, des femmes et des femmes, jacasses, évaporées, effrontées, maquillées, Dieu sait!… Du monde très chouette, enfin… Probable qu'elles devaient dire, entre elles, pas mal de saletés et que cela excitait Madame… Et puis, le soir, c'était l'Opéra et ce qui s'ensuit… Que ce fût ceci, ou cela ou bien autre chose, le certain c'est que, tous les vendredis… allez-y donc!…

Si c'était le jour de Madame, on peut dire que c'était la nuit de Monsieur, la nuit de Coco… Et quelle nuit!… Il fallait voir, le lendemain, le cabinet de toilette, la chambre, le désordre des meubles, des linges partout, l'eau des cuvettes répandue sur les tapis… Et l'odeur violente de tout cela, une odeur de peau humaine, mêlée à des parfums… à des parfums qui sentaient bon, quoique ça!… Dans le cabinet de toilette de Madame, une grande glace tenait toute la hauteur du mur jusqu'au plafond… Souvent, devant la glace, il y avait des piles de coussins effondrés, foulés, écrasés, et, de chaque côté, de hauts candélabres, dont les bougies disparues avaient coulé et pendaient, en longues larmes figées, aux branches d'argent… Ah! il leur en fallait des micmacs à ceux-là! Et je me demande ce qu'ils auraient bien pu inventer, s'ils n'avaient pas été mariés!…

Et ceci me rappelle notre fameux voyage en Belgique, l'année où nous allâmes passer quelques semaines à Ostende… À la station de Feignies, visite de la douane. C'était la nuit… et Monsieur très endormi… était resté dans son compartiment… Ce fut Madame qui se rendit, avec moi, dans la salle où l'on inspectait les bagages…

— Avez-vous quelque chose à déclarer? nous demanda un gros douanier qui, à la vue de Madame, élégante et jolie, se douta bien qu'il aurait plaisir à manipuler d'agréables choses… Car il existe des douaniers, pour qui c'est une sorte de plaisir physique

et presque un acte de possession, que de fourrer leurs gros doigts dans les pantalons et dans les chemises des belles dames.

— Non… répondit Madame… Je n'ai rien.

— Alors… ouvrez cette malle…

Parmi les six malles que nous emportions, il avait choisi la plus grande, la plus lourde, une malle en peau de truie, recouverte de son enveloppe de toile grise.

— Puisqu'il n'y a rien ! insista Madame, irritée.

— Ouvrez tout de même… commanda ce malotru, que la résistance de ma maîtresse incitait visiblement à un plus complet, à un plus tyrannique examen…

Madame — ah ! je la vois encore — prit, dans son petit sac, le trousseau de clefs et ouvrit la malle… Le douanier, avec une joie haineuse, renifla l'odeur exquise qui s'en échappait, et, aussitôt, il se mit à fouiller, de ses pattes noires et maladroites, parmi les lingeries fines et les robes… Madame était furieuse, poussait des cris, d'autant que l'animal bousculait, froissait avec une malveillance évidente tout ce que nous avions rangé si précieusement…

La visite allait se terminer sans plus d'encombres, quand le gabelou, exhibant du fond de la malle un long écrin de velours rouge, questionna :

— Et ça ?… Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des bijoux… répondit Madame avec assurance, sans le moindre trouble.

— Ouvrez-le…

— Je vous dis que ce sont des bijoux. À quoi bon ?

— Ouvrez-le…

— Non… Je ne l'ouvrirai pas… C'est un abus de pouvoir… Je vous dis que je ne l'ouvrirai pas… D'ailleurs, je n'ai pas la clé…

Madame était dans un état d'extraordinaire agitation. Elle voulut arracher l'écrin litigieux des mains du douanier qui, se reculant, menaça :

— Si vous ne voulez pas ouvrir cet écrin, je vais aller chercher l'inspecteur…

— C'est une indignité… une honte.

— Et si vous n'avez pas la clé de cet écrin, eh bien, on le forcera.

Exaspérée, Madame cria :

— Vous n'avez pas le droit… Je me plaindrai à l'ambassade… aux ministres… je me plaindrai au Roi, qui est de nos amis… Je vous ferai révoquer, entendez-vous… condamner, mettre en prison…

Mais ces paroles de colère ne produisaient aucun effet sur l'impassible douanier, qui répéta avec plus d'autorité :

— Ouvrez l'écrin…

Madame était devenue toute pâle et se tordait les mains.

— Non ! fit-elle, je ne l'ouvrirai pas… Je ne veux pas… je ne peux pas l'ouvrir…

Et, pour la dixième fois au moins, l'entêté douanier commanda :

— Ouvrez l'écrin !

Cette discussion avait interrompu les opérations de la douane et groupé, autour de nous, quelques voyageurs curieux… Moi-même, j'étais prodigieusement intéressée par les péripéties de ce petit drame et, surtout, par le mystère de cet écrin que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vu chez Madame, et qui, certainement, avait été introduit dans la malle à mon insu.

Brusquement, Madame changea de tactique, se fit plus douce, presque caressante avec l'incorruptible douanier, et, s'approchant de lui de façon à l'hypnotiser de son haleine et de ses parfums, elle supplia tout bas :

— Éloignez ces gens, je vous en prie… Et j'ouvrirai l'écrin…

Le gabelou crut, sans doute, que Madame lui tendait un piège. Il hocha sa vieille tête obstinée et méfiante :

— En voilà assez, des manières… Tout ça, c'est de la frime… Ouvrez l'écrin…

Alors, confuse, rougissante, mais résignée, Madame prit dans son porte-monnaie une toute petite, une toute mignonne clé d'or, et, tâchant à ce que le contenu en demeurât invisible à la foule, elle ouvrit l'écrin de velours rouge, que le douanier lui présentait, solidement tenu dans ses mains. Au même instant, le douanier fit un bond en arrière, effaré, comme s'il avait eu peur d'être mordu par une bête venimeuse.

— Nom de Dieu !… jura-t-il.

Puis, le premier moment de stupéfaction passé, il cria avec un mouvement du nez, rigolo :

— Fallait le dire que vous étiez veuve !

Et il referma l'écrin, pas assez vite toutefois, pour que les rires, les chuchotements, les paroles désobligeantes, et même les indignations qui éclatèrent dans la foule, ne vinssent démontrer à Madame que « ses bijoux » avaient été parfaitement aperçus des voyageurs…

Madame fut gênée… Pourtant, je dois reconnaître qu'elle montra une certaine crânerie, en cette circonstance plutôt difficile… Ah ! vrai ! Elle ne manquait pas d'effronterie… Elle m'aida à remettre de l'ordre dans la malle bouleversée. Et nous quittâmes la salle, sous les sifflets, sous les rires insultants de l'assistance.

Je l'accompagnai jusqu'à son wagon, portant le sac où elle avait remisé l'écrin fameux… Un moment, sur le quai, elle s'arrêta, et avec une impudence tranquille, elle se dit :

— Dieu que j'ai été bête !… J'aurais dû déclarer que l'écrin vous appartenait.

Avec la même impudence, je répondis :

— Je remercie beaucoup Madame. Madame est très bonne pour moi… Mais moi, je préfère me servir de ces « bijoux-là »… au naturel…

— Taisez-vous !… fit Madame, sans fâcherie… Vous êtes une petite sotte…

Et elle alla retrouver, dans le wagon, Coco qui ne se doutait de rien…

Du reste, Madame n'avait pas de chance. Soit effronterie, soit manque d'ordre, il lui arrivait souvent des histoires pareilles ou analogues. J'en aurais quelques-unes à raconter qui, sous ce rapport, sont des plus édifiantes… Mais il y a un moment où le dégoût l'emporte, où la fatigue vous vient de patauger sans cesse dans de la saleté… Et puis, je crois que j'en ai dit assez sur cette maison, qui fut pour moi le plus complet exemple de ce que j'appellerai le débraillement moral. Je me bornerai à quelques indications.

Madame cachait dans un des tiroirs de son armoire une dizaine de petits livres, en peau jaune, avec des fermoirs dorés… des amours de livres, semblables à des paroissiens de jeune fille. Quelquefois, le samedi matin, elle en oubliait un sur la table, près de son lit… ou bien dans le cabinet de toilette, parmi les

coussins… C'était plein d'images extraordinaires… Je ne joue pas les saintes nitouches, mais je dis qu'il faut être rudement putain pour garder chez soi de pareilles horreurs, et pour s'amuser avec. Rien que d'y penser, j'en ai chaud… Des femmes avec des femmes, des hommes avec des hommes… sexes mêlés, confondus dans des embrassements fous, dans des ruts exaspérés… Des nudités dressées, arquées, bandées, vautrées, en tas, en grappes, en procession de croupes soudées l'une à l'autre par des étreintes compliquées et d'impossibles caresses… Des bouches en ventouse comme des tentacules de pieuvre, vidant les seins, épuisant les ventres, tout un paysage de cuisses et de jambes, nouées, tordues comme des branches d'arbres dans la jungle !… Ah ! non !…

Mathilde, la première femme de chambre, chipa un de ces livres. Elle supposait que Madame n'aurait pas le toupet de le lui réclamer… Madame le lui réclama pourtant… Après avoir fouillé ses tiroirs, cherché partout, en vain, elle dit à Mathilde :

— Vous n'avez pas vu un livre dans la chambre ?

— Quel livre, Madame ?

— Un livre jaune…

— Un livre de messe, sans doute ?

Elle regarda bien en face Madame, qui ne se déconcerta pas, et elle ajouta :

— Il me semble en effet que j'ai vu un livre jaune avec un fermoir doré sur la table, près du lit, dans la chambre de Madame…

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne sais pas ce que Madame en a fait…

— L'avez-vous pris ?…

— Moi, Madame ?…

Et avec une insolence magnifique :

— Ah ! non… alors ! cria-t-elle… Madame ne voudrait pas que je lise de pareils livres !

Cette Mathilde, elle était épatante !… Et Madame n'insista plus.

Et tous les jours, à la lingerie, Mathilde disait :

— Attention !… Nous allons dire la messe…

Elle tirait de sa poche le petit livre jaune et nous en faisait la lecture, malgré les protestations de la gouvernante anglaise qui bêlait : « Taisez-vous… vous êtes de malhonnêtes filles » et qui,

durant des minutes, l'œil agrandi sous les lunettes, s'écrasait le nez contre les images qu'elle avait l'air de renifler… Ce qu'on s'est amusé avec ça !

Ah ! cette gouvernante anglaise ! Jamais je n'ai rencontré dans ma vie une telle pocharde, et si drôle. Elle avait l'ivresse tendre, amoureuse, passionnée, surtout avec les femmes. Les vices qu'elle cachait à jeun sous un masque d'austérité comique se révélaient alors en toute leur beauté grotesque. Mais ils étaient plus cérébraux qu'actifs, et je n'ai pas entendu dire qu'elle les eût jamais réalisés. Selon l'expression de Madame, Miss se contentait de se « réaliser » elle-même… Vraiment, elle eût manqué à la collection d'humanité loufoque et déréglée qu'illustrait cette maison bien moderne…

Une nuit, j'étais de service, attendant Madame. Tout le monde dormait dans l'hôtel, et je restais, seule, à sommeiller pesamment dans la lingerie… Vers deux heures du matin, Madame rentra. Au coup de sonnette, je me levai et trouvai Madame dans sa chambre. Les yeux sur le tapis, et se dégantant, elle riait à se tordre :

— Voilà, une fois encore, Miss complètement ivre… me dit-elle…

Et elle me montra la gouvernante, vautrée, les bras allongés, une jambe en l'air, et qui, geignant, soupirant, bredouillait des paroles inintelligibles…

— Allons, fit Madame, relevez-la et allez la coucher…

Comme elle était fort lourde et molle, Madame voulut bien m'aider et c'est à grand-peine que nous parvînmes à la remettre debout.

Miss s'était accrochée les deux mains au manteau de Madame, et elle disait à Madame :

— Je ne veux pas te quitter… je ne veux plus jamais te quitter. Je t'aime bien… Tu es mon bébé. Tu es belle…

— Miss, répliquait Madame en riant, vous êtes une vieille pocharde… Allez vous coucher.

— Non, non… je veux coucher avec toi… tu es belle… je t'aime bien… Je veux t'embrasser.

Se retenant d'une main au manteau, de l'autre main elle cherchait à caresser les seins de Madame, et sa bouche, sa vieille bouche s'avançait en baisers humides et bruyants…

— Cochonne, cochonne… tu es une petite cochonne… Je veux t'embrasser… Pou!… pou!… pou!…

Je pus enfin dégager Madame des étreintes de Miss, que j'entraînai hors de la chambre… Et ce fut sur moi que se tourna sa tendresse passionnée. Bien que chancelant sur ses jambes, elle voulait m'enlacer la taille, et sa main s'égarait sur moi plus hardiment que sur Madame, et à des endroits de mon corps plus précis… Il n'y avait pas d'erreur.

— Finissez donc, vieille sale!…

— Non! non!… toi aussi… tu es belle… je t'aime bien… viens avec moi… Pou!… pou!… pou!…

Je ne sais comment je me serais débarrassée d'elle si, dès qu'elle fut entrée dans sa chambre, les hoquets n'eussent noyé, dans un flot ignoble et fétide, ses ardeurs obstinées.

Ces scènes-là amusaient beaucoup Madame. Madame n'avait de réelle joie qu'au spectacle du vice, même le plus dégoûtant…

Un autre jour, je surpris Madame en train de raconter à une amie, dans son cabinet de toilette, les impressions d'une visite qu'elle avait faite, la veille, avec son mari, dans une maison spéciale où elle avait vu deux petits bossus faire l'amour…

— Il faut voir ça, ma chère… Rien n'est plus passionnant…

Ah! ceux qui ne perçoivent, des êtres humains, que l'apparence et que, seules, les formes extérieures éblouissent, ne peuvent pas se douter de ce que le beau monde, de ce que « la haute société » est sale et pourrie… On peut dire d'elle, sans la calomnier, qu'elle ne vit que pour la basse rigolade et pour l'ordure… J'ai traversé bien des milieux bourgeois et nobles, et il ne m'a été donné que très rarement de voir que l'amour s'y accompagnât d'un sentiment élevé, d'une tendresse profonde, d'un idéal de souffrance, de sacrifice ou de pitié, qui en font une chose grande et sainte.

Encore un mot sur Madame… Hormis les jours de réception et des dîners de gala, Madame et Coco recevaient très intimement un jeune ménage très chic, avec qui ils couraient les théâtres, les petits concerts, les cabinets de restaurant, et même, dit-on, de plus mauvais lieux : l'homme très joli, efféminé, le visage presque imberbe; la femme, une belle rousse, avec des yeux

étrangement ardents, et une bouche comme je n'en ai jamais vu de plus sensuelle. On ne savait pas exactement ce que c'était que ces deux êtres-là… Quand ils dînaient, tous les quatre, il paraît que leur conversation prenait une allure si effrayante, si abominable que, bien des fois, le maître d'hôtel, qui n'était pas bégueule pourtant, eut l'envie de leur jeter les plats à la figure… Il ne doutait point du reste qu'il y eût, entre eux, des relations anti-naturelles, et qu'ils fissent des fêtes pareilles à celles reproduites dans les petits livres jaunes de Madame. La chose est, sinon fréquente, du moins connue. Et les gens qui ne pratiquent point ce vice par passion, s'y adonnent par snobisme… C'est ultra-chic…

Qui donc aurait pu penser de telles horreurs de Madame, qui recevait des archevêques et des nonces du pape, et dont *Le Gaulois,* chaque semaine, célébrait les vertus, l'élégance, la charité, les dîners *smart* et la fidélité aux pures traditions catholiques de la France ?…

Tout de même, ils avaient beau avoir du vice, avoir tous les vices dans cette maison-là, on y était libre, heureuse, et Madame ne s'occupait jamais de la conduite du personnel…

Ce soir, nous sommes restés plus longtemps que de coutume à la cuisine. J'ai aidé Marianne à faire ses comptes… Elle ne parvenait pas à s'en tirer… J'ai constaté que, ainsi que toutes les personnes de confiance, elle grappille de-ci, vole de-là, autant qu'elle peut… Elle a même des roueries qui m'étonnent… mais il faut les mettre au point… Il lui arrive de ne pas se retrouver dans ses chiffres, ce qui la gêne beaucoup avec Madame, qui s'y retrouve, elle, et tout de suite… Joseph s'humanise un peu, avec moi. Maintenant, il daigne me parler, de temps à autre… Ainsi, ce soir il n'est pas allé comme d'ordinaire chez le sacristain, son intime ami… Et, pendant que Marianne et moi, nous travaillions, il a lu *La Libre Parole…* C'est son journal… Il n'admet pas qu'on puisse en lire un autre… J'ai remarqué que, tout en lisant, plusieurs fois, il m'a observée avec des expressions nouvelles dans les yeux…

La lecture terminée, Joseph a bien voulu m'exposer ses opinions politiques… Il est las de la République qui le ruine et qui le déshonore… Il veut un sabre…

— Tant que nous n'aurons pas un sabre — et bien rouge — il n'y a rien de fait… dit-il.

Il est pour la religion… parce que… enfin… voilà… il est pour la religion…

— Tant que la religion n'aura pas été restaurée en France comme autrefois… tant qu'on n'obligera pas tout le monde, à aller à la messe et à confesse… il n'y a rien de fait, nom de Dieu!…

Il a accroché dans sa sellerie, les portraits du pape et de Drumont; dans sa chambre, celui de Déroulède; dans la petite pièce aux graines, ceux de Guérin et du général Mercier… de rudes lapins… des patriotes… des Français, quoi!… Précieusement, il collectionne toutes les chansons antijuives, tous les portraits en couleurs des généraux, toutes les caricatures de « bouts coupés ». Car Joseph est violemment antisémite… Il fait partie de toutes les associations religieuses, militaristes et patriotiques du département. Il est membre de la Jeunesse antisémite de Rouen, membre de la Vieillesse antijuive de Louviers, membre encore d'une infinité de groupes et de sous-groupes, comme Le Gourdin national, le Tocsin normand, les Bayados du Vexin… etc. Quand il parle des juifs, ses yeux ont des lueurs sinistres, ses gestes, des férocités sanguinaires… Et il ne va jamais en ville sans une matraque :

— Tant qu'il restera un juif en France… il n'y a rien de fait…

Et il ajoute :

— Ah, si j'étais à Paris, bon Dieu!… J'en tuerais… j'en brûlerais… j'en étriperais de ces maudits youpins!… Il n'y a pas de danger, les traîtres, qu'ils soient venus s'établir au Mesnil-Roy… Ils savent bien ce qu'ils font, allez, les vendus!…

Il englobe, dans une même haine, protestants, francs-maçons, libres-penseurs, tous les brigands qui ne mettent jamais le pied à l'église, et qui ne sont, d'ailleurs, que des juifs déguisés… Mais il n'est pas clérical, il est pour la religion, voilà tout…

Quant à l'ignoble Dreyfus, il ne faudrait pas qu'il s'avisât de rentrer de l'île du Diable, en France… Ah! non… Et pour ce qui est de l'immonde Zola, Joseph l'engage fort à ne point venir à Louviers, comme le bruit en court, pour y donner une conférence… Son affaire serait claire, et c'est Joseph qui s'en charge… Ce misérable traître de Zola qui, pour six cent mille francs, a livré

toute l'armée française et aussi toute l'armée russe, aux Allemands et aux Anglais!… Et ça n'est pas une blague… un potin… une parole en l'air : non, Joseph en est sûr… Joseph le tient du sacristain, qui le tient du curé, qui le tient de l'évêque, qui le tient du pape… qui le tient de Drumont… Ah! les juifs peuvent visiter *Le Prieuré…* Il trouveront, écrits par Joseph, à la cave, au grenier, à l'écurie, à la remise, sous la doublure des harnais, jusque sur les manches des balais, partout, ces mots : « Vive l'armée!… Mort aux juifs! »

Marianne approuve, de temps en temps, par des mouvements de tête, des gestes silencieux, ces discours violents… Elle aussi, sans doute, la République la ruine et la déshonore… Elle aussi est pour le sabre, pour les curés et contre les juifs… dont elle ne sait rien d'ailleurs, sinon qu'il leur manque quelque chose, quelque part.

Et moi aussi, bien sûr, je suis pour l'armée, pour la patrie, pour la religion et contre les juifs… Qui donc, parmi nous, les gens de maison, du plus petit au plus grand, ne professe pas ces chouettes doctrines?… On peut dire tout ce qu'on voudra des domestiques… ils ont bien des défauts, c'est possible… mais ce qu'on ne peut pas leur refuser, c'est d'être patriotes… Ainsi, moi, la politique, ce n'est pas mon genre et elle m'assomme… Eh bien, huit jours avant de partir pour ici, j'ai carrément refusé de servir, comme femme de chambre, chez Labori… Et toutes les camarades qui, ce jour-là, étaient au bureau, ont refusé aussi :

— Chez ce salaud-là?… Ah! non alors!… Ça, jamais!…

Pourtant, lorsque je m'interroge sérieusement, je ne sais pas pourquoi je suis contre les juifs, car j'ai servi chez eux, autrefois, du temps où on pouvait le faire encore avec dignité… Au fond, je trouve que les juives et les catholiques, c'est tout un… Elles sont aussi vicieuses, ont d'aussi sales caractères, d'aussi vilaines âmes les unes que les autres… Tout cela, voyez-vous, c'est le même monde, et la différence de religion n'y est pour rien… Peut-être, les juives font-elles plus de piaffe, plus d'esbroufe… peut-être font-elles valoir davantage l'argent qu'elles dépensent?… Malgré ce qu'on raconte de leur esprit d'administration et de leur avarice, je prétends qu'il n'est pas mauvais d'être dans ces maisons-là, où il y a encore plus de coulage que dans les maisons catholiques.

Mais Joseph ne veut rien entendre… Il m'a reproché d'être une patriote à la manque, une mauvaise Française, et, sur des prophéties de massacres, sur une sanglante évocation de crânes fracassés et de tripes à l'air, il est parti se coucher.

Aussitôt, Marianne a retiré du buffet la bouteille d'eau-de-vie. Nous avions besoin de nous remettre, et nous avons parlé d'autre chose… Marianne, de jour en jour plus confiante, m'a raconté son enfance, sa jeunesse difficile, et, comme quoi, étant petite bonne chez une marchande de tabac, à Caen, elle fut débauchée par un interne… un garçon tout fluet, tout mince, tout blond, et qui avait des yeux bleus et une barbe en pointe, courte et soyeuse… ah! si soyeuse!… Elle devint enceinte, et la marchande de tabac qui couchait avec un tas de gens, avec tous les sous-officiers de la garnison, la chassa de chez elle… Si jeune, sur le pavé d'une grande ville, avec un gosse dans le ventre!… Ah! elle en connut de la misère, son ami n'ayant pas d'argent… Et elle serait morte de faim, bien sûr, si l'interne ne lui avait enfin trouvé, à l'école de médecine, une drôle de place.

— Mon Dieu, oui… dit-elle… au Boratoire, je tuais les lapins… et j'achevais les petits cochons d'Inde… C'était bien gentil…

Et ce souvenir amène sur les grosses lippes de Marianne un sourire qui m'a paru étrangement mélancolique…

Après un silence, je lui demande :

— Et le gosse?… qu'est-ce qu'il est devenu?

Marianne fait un geste vague et lointain, un geste qui semble écarter les lourds voiles de ces limbes où dort son enfant… Elle répond d'une voix qu'éraille l'alcool :

— Ah! bien… vous pensez… Qu'est-ce que j'en aurais fait, mon Dieu?…

— Comme les petits cochons d'Inde, alors?…

— C'est ça…

Et, elle s'est reversé à boire…

Nous sommes montées, dans nos chambres, un peu grises…

VII

6 octobre.

Décidément, voici l'automne. Des gelées, qu'on n'attendait pas si tôt, ont roussi les dernières fleurs du jardin. Les dahlias, les pauvres dahlias témoins de la timidité amoureuse de Monsieur sont brûlés; brûlés aussi les grands tournesols qui montaient la faction à la porte de la cuisine. Il ne reste plus rien dans les plates-bandes désolées, plus rien que quelques maigres géraniums ici et là, et cinq ou six touffes d'asters qui avant de mourir, elles aussi, penchent sur le sol leurs bouquets d'un bleu triste de pourriture. Dans les parterres du capitaine Mauger, que j'ai vus, tantôt, par-dessus la haie, c'est un véritable désastre, et tout y est couleur de tabac.

Les arbres, à travers la campagne, commencent de jaunir et de se dépouiller, et le ciel est funèbre. Durant quatre jours, nous avons vécu dans un brouillard épais, un brouillard brun qui sentait la suie et qui ne se dissipait même pas l'après-midi… Maintenant, il pleut, une pluie glacée, fouettante, qu'active, en rafales, une mauvaise bise de nord-ouest…

Ah! je ne suis pas à la noce… Dans ma chambre, il fait un froid de loup. Le vent y souffle, l'eau y pénètre par les fentes du toit, principalement autour des deux châssis qui distribuent une lumière avare, dans ce sombre galetas… Et le bruit des ardoises soulevées, des secousses qui ébranlent la toiture, des charpentes qui craquent, des charnières qui grincent, y est assourdissant… Malgré l'urgence des réparations, j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir de Madame qu'elle fît venir le plombier,

demain matin… Et je n'ose pas encore réclamer un poêle, bien que je sente, moi qui suis très frileuse, que je ne pourrai continuer d'habiter cette mortelle chambre l'hiver… Ce soir, pour arrêter le vent et la pluie, j'ai dû calfeutrer les châssis avec de vieux jupons… Et cette girouette, au-dessus de ma tête, qui ne cesse de tourner sur son pivot rouillé et qui, par instants, glapit dans la nuit si aigrement, qu'on dirait la voix de Madame, après une scène, dans les corridors…

Les premières révoltes calmées, la vie s'établit monotone, engourdissante et je finis par m'y habituer peu à peu, sans trop en souffrir moralement. Jamais il ne vient personne ici; on dirait d'une maison maudite. Et, en dehors des menus incidents domestiques que j'ai contés, jamais il ne se passe rien… Tous les jours sont pareils, et toutes les besognes, et tous les visages… C'est l'ennui dans la mort… Mais je commence à être tellement abrutie, que je m'accommode de cet ennui, comme si c'était une chose naturelle. Même d'être privée d'amour, cela ne me gêne pas trop, et je supporte sans trop de douloureux combats cette chasteté à laquelle je suis condamnée, à laquelle, plutôt, je me suis condamnée, car j'ai renoncé à Monsieur, j'ai plaqué Monsieur définitivement. Monsieur m'embête, et je lui en veux de m'avoir, par lâcheté, débinée si grossièrement devant Madame… Ce n'est point qu'il se résigne ou qu'il me lâche. Au contraire… il s'obstine à tourner autour de moi, avec des yeux de plus en plus ronds, une bouche de plus en plus baveuse. Suivant une expression que j'ai lue dans je ne sais plus quel livre, c'est toujours vers mon auge qu'il mène s'abreuver les cochons de son désir…

Maintenant que les jours raccourcissent, Monsieur se tient, avant le dîner, dans son bureau, où il fait le diable sait quoi, par exemple… où il occupe son temps à remuer sans raison de vieux papiers, à pointer des catalogues de graines et des réclames de pharmacie, à feuilleter d'un air distrait, de vieux livres de chasse… Il faut le voir, quand j'entre, à la nuit, pour fermer ses persiennes ou surveiller son feu. Alors, il se lève, tousse, éternue, s'ébroue, se cogne aux meubles, renverse des objets, tâche d'attirer, d'une façon stupide, mon attention… C'est à se tordre… Je fais semblant de ne rien entendre, de ne rien comprendre à ses singeries puériles, et je m'en vais, silencieuse, hautaine, sans plus le regarder que s'il n'était pas là…

Hier soir, cependant, nous avons échangé les courtes paroles que voici :

— Célestine !…

— Monsieur désire quelque chose ?…

— Célestine !… Vous êtes méchante avec moi… Pourquoi êtes-vous méchante avec moi ?

— Mais, Monsieur sait bien que je suis une roulure…

— Voyons…

— Une salle fille…

— Voyons… voyons…

— Que j'ai de mauvaises maladies…

— Mais, nom d'un chien, Célestine !… Voyons, Célestine… Écoutez-moi…

— Merde !…

Ma foi, oui !… j'ai lâché cela, carrément… J'en ai assez… Ça ne m'amuse plus de lui mettre, par mes coquetteries, la tête et le cœur à l'envers…

Rien ne m'amuse ici… Et le pire, c'est que rien, non plus, ne m'y embête… Est-ce l'air de ce sale pays, le silence de la campagne, la nourriture trop lourde et grossière ?… Une torpeur m'envahit, qui n'est pas d'ailleurs sans charme… En tout cas, elle émousse ma sensibilité, engourdit mes rêves, m'aide à mieux endurer les insolences et les criailleries de Madame… Grâce à elle aussi, j'éprouve un certain contentement à bavarder, le soir, des heures, avec Marianne et Joseph, cet étrange Joseph qui, décidément, ne sort plus et semble prendre plaisir à rester avec nous… L'idée que Joseph est, peut-être, amoureux de moi, eh bien cela me flatte… Mon Dieu, oui… j'en suis là… Et puis, je lis, je lis… des romans, des romans et encore des romans… J'ai relu du Paul Bourget… Ses livres ne me passionnent plus comme autrefois, même ils m'assomment, et je juge qu'ils sont faux et en toc… Ils sont conçus dans cet état d'âme que je connais bien pour l'avoir éprouvé quand, éblouie, fascinée, je pris contact avec la richesse et avec le luxe… J'en suis revenue, aujourd'hui… et ils ne m'épatent plus… Ils épatent toujours Paul Bourget… Ah ! je ne serais plus assez niaise pour lui demander des explications psychologiques, car, mieux que lui, je sais ce qu'il y a derrière une portière de salon et sous une robe de dentelles…

Ce à quoi je ne puis m'habituer, c'est de ne point recevoir de lettres de Paris. Tous les matins, lorsque vient le facteur, j'ai au cœur comme un petit déchirement, à me savoir si abandonnée de tout le monde ; et c'est par là que je mesure le mieux l'étendue de ma solitude… En vain, j'ai écrit à mes anciennes camarades, à monsieur Jean surtout, des lettres pressantes et désolées ; en vain, je les ai suppliés de s'occuper de moi, de m'arracher de mon enfer, de me trouver, à Paris, une place quelconque, si humble soit-elle… Aucun, aucune ne me répond… Je n'aurais jamais cru à tant d'indifférence, à tant d'ingratitude…

Et cela me force à me raccrocher plus fortement à ce qui me reste : le souvenir et le passé. Souvenirs où, malgré tout, la joie domine la souffrance… passé qui me redonne l'espoir que tout n'est pas fini de moi, et qu'il n'est point vrai qu'une chute accidentelle soit la dégringolade irrémédiable… C'est pourquoi, seule dans ma chambre, tandis que, de l'autre côté de la cloison, les ronflements de Marianne me représentent les écœurements du présent, je tâche à couvrir ce bruit ridicule du bruit de mes bonheurs anciens, et je ressasse passionnément ce passé, afin de reconstituer avec ses morceaux épars l'illusion d'un avenir, encore.

Justement, aujourd'hui, 6 octobre, voici une date pleine de souvenirs… Depuis cinq années que s'est accompli le drame que je veux conter, tous les détails en sont demeurés vivaces en moi. Il y a un mort dans ce drame, un pauvre petit mort, doux et joli, et que j'ai tué pour lui avoir donné trop de caresses et trop de joies, pour lui avoir donné trop de vie… Et, depuis cinq années qu'il est mort — mort de moi — ce sera la première fois que, le 6 octobre, je n'irai point porter sur sa tombe les fleurs coutumières… Mais ces fleurs, que je n'irai point porter sur sa tombe, j'en ferai un bouquet plus durable et qui ornera, et qui parfumera sa mémoire chérie mieux que les fleurs de cimetière, le coin de terre où il dort… Car les fleurs dont sera composé le bouquet que je lui ferai, j'irai les cueillir, une à une, dans le jardin de mon cœur… dans le jardin de mon cœur où ne poussent pas que les fleurs mortelles de la débauche, où éclosent aussi les grands lys blancs de l'amour…

C'était un samedi, je me souviens… Au bureau de placement de la rue du Colisée où, depuis huit jours, je venais régulièrement, chaque matinée, chercher une place, on me présenta à une vieille dame en deuil. Jamais, jusqu'ici, je n'avais rencontré visage plus avenant, regards plus doux, manières plus simples, jamais je n'avais entendu plus entraînantes paroles… Elle m'accueillit avec une grande politesse qui me fit chaud au cœur.

— Mon enfant, me dit-elle, Mme Paulhat-Durand (c'était la placeuse) m'a fait de vous le meilleur éloge… Je crois que vous le méritez, car vous avez une figure intelligente, franche et gaie, qui me plaît beaucoup. J'ai besoin d'une personne de confiance et de dévouement… De dévouement!… Ah! je sais que je demande là une chose bien difficile… car, enfin, vous ne me connaissez pas et vous n'avez aucune raison de m'être dévouée… Je vais vous expliquer dans quelles conditions je me trouve… Mais ne restez pas debout, mon enfant… venez vous asseoir près de moi…

Il suffit qu'on me parle doucement, il suffit qu'on ne me considère point comme un être en dehors des autres et en marge de la vie, comme quelque chose d'intermédiaire entre un chien et un perroquet, pour que je sois, tout de suite, émue… et, tout de suite, je sens revivre en moi une âme d'enfant… Toutes mes rancunes, toutes mes haines, toutes mes révoltes, je les oublie comme par miracle, et je n'éprouve plus, envers les personnes qui me parlent humainement, que des sentiments d'abnégation et d'amour… Je sais aussi, par expérience, qu'il n'y a que les gens malheureux, pour mettre la souffrance des humbles de plain-pied avec la leur… Il y a toujours de l'insolence et de la distance dans la bonté des heureux!…

Quand je fus assise auprès de cette vénérable dame en deuil, je l'aimais déjà… je l'aimais véritablement.

Elle soupira :

— Ce n'est pas une place bien gaie que je vous offre, mon enfant…

Avec une sincérité d'enthousiasme qui ne lui échappa point, je protestai vivement :

— Il n'importe, Madame… Tout ce que Madame me demandera, je le ferai…

Et c'était vrai… J'étais prête à tout…

Elle me remercia d'un bon regard tendre, et elle reprit :

— Eh bien, voici… J'ai été très éprouvée dans la vie… De tous les miens que j'ai perdus… il ne me reste plus qu'un petit-fils… menacé, lui aussi, de mourir du mal terrible dont les autres sont morts…

Craignant de prononcer le nom de ce terrible mal, elle me l'indiqua, en posant sur sa poitrine sa vieille main gantée de noir… et, avec une expression plus douloureuse :

— Pauvre petit!… C'est un enfant charmant, un être adorable… en qui j'ai mis mes dernières espérances. Car, après lui, je serai toute seule… Et qu'est-ce que je ferai sur la terre, mon Dieu?…

Ses prunelles se couvrirent d'un voile de larmes… À petits coups de son mouchoir, elle les essuya et continua :

— Les médecins assurent qu'on peut le sauver… qu'il n'est pas profondément atteint… Ils ont prescrit un régime dont ils attendent beaucoup de bien… Tous les après-midi, Georges devra prendre un bain de mer, ou plutôt, il devra se tremper une seconde dans la mer… Ensuite, il faudra qu'on le frotte énergiquement, sur tout le corps, avec un gant de crin, pour activer la circulation… ensuite, il faudra l'obliger à boire un verre de vieux Porto… ensuite qu'il reste étendu, au moins une heure, dans un lit bien chaud… Ce que je voudrais de vous, mon enfant, c'est cela, d'abord… Mais comprenez-moi bien, c'est surtout de la jeunesse, de la gentillesse, de la gaieté, de la vie… Chez moi, c'est ce qui lui manque le plus… J'ai deux serviteurs très dévoués… mais ils sont vieux, tristes et maniaques… Georges ne peut les souffrir… Moi-même, avec ma vieille tête blanchie et mes constants habits de deuil, je sens que je l'afflige… Et ce qu'il y a de pire, je sens bien aussi que, souvent, je ne puis lui cacher mes appréhensions… Ah! je sais que ce n'est peut-être pas le rôle d'une jeune fille, telle que vous, auprès d'un aussi jeune enfant, comme est Georges… car il n'a que dix-neuf ans, mon Dieu!… Le monde trouvera, sans doute, à y redire… Je ne m'occupe pas du monde… je ne m'occupe que de mon petit malade… et j'ai confiance en vous… Vous êtes une honnête femme, je suppose…

— Oh!… oui… Madame… m'écriai-je, certaine à l'avance d'être l'espèce de sainte que venait chercher la grand-mère désolée, pour le salut de son enfant.

— Et lui… le pauvre petit, grand Dieu!… Dans son état!… Dans son état, voyez-vous, plus que des bains de mer, peut-être, il a besoin de ne rester jamais seul, d'avoir, sans cesse, auprès de lui, un joli visage, un rire frais et jeune… quelque chose qui éloigne de son esprit l'idée de la mort, quelqu'un qui lui donne confiance en la vie… Voulez-vous?…

— J'accepte, Madame, répondis-je, émue jusqu'aux entrailles… Et que Madame soit sûre que je soignerai bien M. Georges…

Il fut convenu que j'entrerais, le soir même, dans la place, et que nous partirions, le surlendemain, pour Houlgate où la dame en deuil avait loué une belle villa sur la plage.

La grand-mère n'avait pas menti… M. Georges était un enfant charmant, adorable. Son visage imberbe avait la grâce d'un beau visage de femme; d'une femme aussi, ses gestes indolents, et ses mains longues, très blanches, très souples, où transparaissait le réticule des veines… Mais quels yeux ardents!… Quelles prunelles dévorées d'un feu sombre, dans des paupières cernées de bleu et qu'on eût dites brûlées par les flammes du regard!… Quel intense foyer de pensée, de passion, de sensibilité, d'intelligence, de vie intérieure!… Et comme déjà les fleurs rouges de la mort envahissaient ses pommettes!… Il semblait que ce ne fût pas de la maladie, que ce ne fût pas de la mort qu'il mourait, mais de l'excès de vie, de la fièvre de vie qui était en lui et qui rongeait ses organes, desséchait sa chair… Ah! qu'il était joli et douloureux à contempler!… Quand la grand-mère me mena près de lui, il était étendu sur une chaise longue et il tenait, dans sa longue main blanche, une rose sans parfum… Il me reçut, non comme une domestique, presque comme une amie qu'il attendait… Et moi, dès ce premier moment, je m'attachai à lui, de toutes les forces de mon âme.

L'installation à Houlgate se fit sans incidents, comme s'était fait le voyage. Tout était prêt, lorsque nous y arrivâmes… Nous n'avions plus qu'à prendre possession de la villa, une villa spacieuse, élégante, pleine de lumière et de gaieté, qu'une large terrasse, avec ses fauteuils d'osier et ses tentes bigarrées, séparait de la plage. On descendait à la mer par un escalier de pierre, pratiqué dans la digue, et les vagues venaient chanter sur les premières marches, aux heures de la marée montante. Au

rez-de-chaussée, la chambre de M. Georges s'ouvrait par de larges baies, sur un admirable paysage de mer… La mienne — une chambre de maître, tendue de claire cretonne —, en face de celle de M. Georges, de l'autre côté d'un couloir, donnait sur un petit jardin où poussaient quelques maigres fusains et de plus maigres rosiers. Exprimer par des mots ma joie, ma fierté, mon émotion, tout ce que j'éprouvai d'orgueil pur et nouveau à être ainsi traitée, choyée, admise comme une dame, au bien-être, au luxe, au partage de cette chose si vainement convoitée, qu'est la famille… expliquer comment, par un simple coup de baguette de cette miraculeuse fée : la bonté, il arriva, instantanément que c'en fut fini du souvenir de mes humiliations passées, et que je conçus tous les devoirs auxquels m'astreignait cette dignité d'être humain, enfin conférée, je ne le puis… Ce que je puis dire, c'est que, véritablement, je connus la magie de la transfiguration… Non seulement le miroir attesta que j'étais devenue subitement plus belle, mais mon cœur me cria que j'étais réellement meilleure… Je découvris en moi des sources, des sources, des sources… des sources intarissables, des sources sans cesse jaillissantes de dévouement, de sacrifice… d'héroïsme… et je n'eus plus qu'une pensée : sauver à force de soins intelligents, de fidélités attentives, d'ingéniosités merveilleuses, sauver M. Georges de la mort…

Avec une foi robuste dans ma puissance de guérison, je disais, je criais à la pauvre grand-mère, qui ne cessait de se désespérer et souvent, dans le salon voisin, passait ses journées à pleurer :

— Ne pleurez plus, Madame… Nous le sauverons… Je vous jure que nous le sauverons…

De fait, au bout de quinze jours, M. Georges se trouva beaucoup mieux. Un grand changement s'opérait dans son état… Les crises de toux diminuaient, s'espaçaient; le sommeil et l'appétit se régularisaient… Il n'avait plus, la nuit, ces sueurs abondantes et terribles, qui le laissaient, au matin, haletant et brisé… Ses forces revenaient au point que nous pouvions faire de longues courses en voiture, et de petites promenades à pied, sans trop de fatigue… C'était, en quelque sorte, une résurrection… Comme le temps était très beau, l'air très chaud, mais tempéré par la brise de mer, les jours que nous ne sortions pas, nous en passions la plus grande partie, à l'abri des tentes, sur la terrasse de la villa,

attendant l'heure du bain, « de la trempette dans la mer », ainsi que le disait, gaiement, M. Georges… Car il était gai, toujours gai, et jamais il ne parlait de son mal… jamais il ne parlait de la mort. Je crois bien que, durant ces jours-là, jamais il ne prononça ce mot terrible de mort… En revanche, il s'amusait beaucoup de mon bavardage, le provoquait, au besoin, et moi, confiante en ses yeux, rassurée par son cœur, entraînée par son indulgence et sa gentillesse, je lui disais tout ce qui me traversait l'esprit, farces, folies et chansons… Ma petite enfance, mes petits désirs, mes petits malheurs, et mes rêves, et mes révoltes, et mes diverses stations chez des maîtres cocasses, ou infâmes, je lui racontais tout sans trop masquer la vérité car, si jeune qu'il fût, si séparé du monde, si enfermé qu'il eût toujours été, par une prescience, par une divination merveilleuse qu'ont les malades, il comprenait tout, de la vie… Une vraie amitié, que facilita sûrement son caractère et que souhaita sa solitude, et, surtout, que les soins intimes et constants dont je réjouissais sa pauvre chair moribonde amenèrent pour ainsi dire automatiquement, s'était établie entre nous… J'en fus heureuse au-delà de ce que je puis exprimer, et j'y gagnai de dégrossir mon esprit au contact incessant du sien.

M. Georges adorait les vers… Des heures entières, sur la terrasse, au chant de la mer, ou bien, le soir, dans sa chambre, il me demandait de lui lire des poèmes de Victor Hugo, de Baudelaire, de Verlaine, de Maeterlinck. Souvent, il fermait les yeux, restait immobile, les mains croisées sur sa poitrine, et croyant qu'il s'était endormi, je me taisais… Mais il souriait et il me disait :

— Continue, petite… Je ne dors pas… J'entends mieux ainsi ces vers… j'entends mieux ainsi ta voix… Et ta voix est charmante…

Parfois, c'est lui qui m'interrompait. Après s'être recueilli, il récitait lentement, en prolongeant les rythmes, les vers qui l'avaient le plus enthousiasmé, et il cherchait — ah! que je l'aimais de cela! — à m'en faire comprendre, à m'en faire sentir la beauté…

Un jour il me dit… et j'ai gardé ces paroles comme une relique :

— Ce qu'il y a de sublime, vois-tu, dans les vers, c'est qu'il n'est point besoin d'être un savant pour les comprendre et pour

les aimer… au contraire… Les savants ne les comprennent pas et, la plupart du temps, ils les méprisent, parce qu'ils ont trop d'orgueil… Pour aimer les vers, il suffit d'avoir une âme… une petite âme toute nue, comme une fleur… Les poètes parlent aux âmes des simples, des tristes, des malades… Et c'est en cela qu'ils sont éternels… Sais-tu bien que, lorsqu'on a de la sensibilité, on est toujours un peu poète ?… Et toi-même, petite Célestine, souvent tu m'as dit des choses qui sont belles comme des vers…

— Oh !… monsieur Georges… vous vous moquez de moi…

— Mais non !… Et tu n'en sais rien que tu m'as dit ces choses belles… Et c'est ce qui est délicieux…

Ce furent pour moi des heures uniques ; quoi qu'il arrive de la destinée, elles chanteront dans mon cœur, tant que je vivrai… J'éprouvai cette sensation, indiciblement douce, de redevenir un être nouveau, d'assister, pour ainsi dire, de minute en minute, à la révélation de quelque chose d'inconnu de moi et qui, pourtant, était moi… Et, aujourd'hui, malgré de pires déchéances, toute reconquise que je sois par ce qu'il y a en moi de mauvais et d'exaspéré, si j'ai conservé ce goût passionné pour la lecture, et, parfois, cet élan vers des choses supérieures à mon milieu social et à moi-même, si, tâchant à reprendre confiance en la spontanéité de ma nature, j'ai osé, moi, ignorante de tout, écrire ce journal, c'est à M. Georges que je le dois…

Ah oui !… je fus heureuse… heureuse surtout de voir le gentil malade renaître peu à peu… ses chairs se regonfler et refleurir son visage, sous la poussée d'une sève neuve… heureuse de la joie, et des espérances, et des certitudes que la rapidité de cette résurrection donnait à toute la maison, dont j'étais, maintenant, la reine et la fée… On m'attribuait, on attribuait à l'intelligence de mes soins, à la vigilance de mon dévouement et, plus encore peut-être, à ma constante gaieté, à ma jeunesse pleine d'enchantements, à ma surprenante influence sur M. Georges, ce miracle incomparable… Et la pauvre grand-mère me remerciait, me comblait de reconnaissance et de bénédictions, et de cadeaux… comme une nourrice à qui l'on a confié un *baby* presque mort et qui, de son lait pur et sain, lui refait des organes… un sourire… une vie.

Quelquefois, oublieuse de son rang, elle me prenait les mains, les caressait, les embrassait, et, avec des larmes de bonheur, elle me disait :

— Je savais bien… moi… quand je vous ai vue… je savais bien!…

Et déjà des projets… des voyages au soleil… des campagnes pleines de roses!

— Vous ne nous quitterez plus jamais… plus jamais, mon enfant.

Son enthousiasme me gênait souvent… mais j'avais fini par croire que je le méritais… Si comme bien d'autres l'eussent fait à ma place, j'avais voulu abuser de sa générosité… Ah! malheur!…

Et ce qui devait arriver arriva.

Cette journée-là, le temps avait été très chaud, très lourd, très orageux. Au-dessus de la mer plombée et toute plate, le ciel roulait des nuages étouffants, de gros nuages roux, où la tempête ne pouvait éclater. M. Georges n'était pas sorti, même sur la terrasse, et nous étions restés dans sa chambre. Plus nerveux que d'habitude, d'une nervosité due sans doute aux influences électriques de l'atmosphère, il avait même refusé que je lui lise des vers.

— Cela me fatiguerait… disait-il… Et, d'ailleurs, je sens que tu les lirais très mal, aujourd'hui.

Il était allé dans le salon, où il avait essayé de jouer un peu de piano. Le piano l'ayant agacé, tout de suite il était revenu dans la chambre où il avait cru se distraire, un instant, en crayonnant, d'après moi, quelques silhouettes de femmes… Mais il n'avait pas tardé à abandonner papier et crayons, en maugréant avec un peu d'impatience.

— Je ne peux pas… je ne suis pas en train… Ma main tremble… Je ne sais ce que j'ai… Et toi aussi, tu as je ne sais quoi… Tu ne tiens pas en place…

Finalement, il s'était étendu sur sa chaise longue, près de la grande baie par où l'on découvrait un immense espace de mer… Des barques de pêche, au loin, fuyant l'orage toujours menaçant, rentraient au port de Trouville… D'un regard distrait, il suivait leurs manœuvres et leurs voilures grises…

Comme l'avait dit M. Georges, c'est vrai, je ne tenais pas en place… et je m'agitais, je m'agitais… afin d'inventer quelque chose qui occupât son esprit… Naturellement, je ne trouvais rien… et mon agitation ne calmait pas celle du malade…

— Pourquoi t'agiter ainsi?… Pourquoi t'énerver ainsi?… Reste auprès de moi…

Je lui avais demandé :

— Est-ce que vous n'aimeriez pas être sur ces petites barques, là-bas?… Moi, si!…

— Ne parle donc pas pour parler… À quoi bon dire des choses inutiles… Reste auprès de moi.

À peine assise près de lui, et la vue de la mer lui devenant tout à coup insupportable, il m'avait demandé de baisser le store de la baie…

— Ce faux jour m'exaspère… cette mer est horrible… Je ne veux pas la voir… Tout est horrible, aujourd'hui. Je ne veux rien voir, je ne veux voir que toi…

Doucement, je l'avais grondé.

— Ah! monsieur Georges, vous n'êtes pas sage… Ça n'est pas bien… Et si votre grand-mère venait, et qu'elle vous vît en cet état… vous la feriez encore pleurer!…

S'étant soulevé un peu sur les coussins :

— D'abord, pourquoi m'appelles-tu « monsieur Georges »?… Tu sais que cela me déplaît…

— Je ne peux pourtant pas vous appeler « monsieur Gaston »!

— Appelle-moi « Georges » tout court… méchante…

— Ça, je ne pourrais pas… je ne pourrais jamais!

Alors il avait soupiré.

— Est-ce curieux!… Tu es donc toujours une pauvre petite esclave?

Puis il s'était tu… Et le reste de la journée s'était écoulé, moitié dans l'énervement, moitié dans le silence, qui était aussi un énervement, et plus pénible…

Après le dîner, le soir, l'orage enfin éclata. Le vent se mit à souffler avec violence, la mer à battre la digue avec un grand bruit sourd… M. Georges ne voulut pas se coucher… Il sentait qu'il lui serait impossible de dormir, et c'est si long, dans un lit, les nuits sans sommeil!… Lui sur la chaise longue, moi, assise

près d'une petite table sur laquelle brûlait, voilée d'un abat-jour, une lampe qui répandait autour de nous une clarté rose et très douce, nous ne disions rien… Quoique ses yeux fussent plus brillants que de coutume, M. Georges semblait plus calme… et le reflet rose de la lampe avivait son teint, dessinait, dans de la lumière, les traits de sa figure fine et charmante… Moi, je travaillais à un ouvrage de couture.

Tout à coup, il me dit :

— Laisse un peu ton ouvrage, Célestine… et viens près de moi…

J'obéissais toujours à ses désirs, à ses caprices… Il avait des effusions, des enthousiasmes d'amitié que j'attribuais à la reconnaissance… J'obéis comme les autres fois.

— Plus près de moi… encore plus près… fit-il.

Puis :

— Donne-moi ta main, maintenant…

Sans la moindre défiance, je lui laissai prendre ma main, qu'il caressa :

— Comme ta main est jolie!… Et comme tes yeux sont jolis!… Et comme tu es jolie, toute… toute… toute!…

Souvent, il m'avait parlé de ma bonté… jamais il ne m'avait dit que j'étais jolie — du moins, jamais il ne me l'avait dit avec cet air-là… Surprise et, dans le fond, charmée de ces paroles qu'il débitait d'une voix un peu haletante et grave, instinctivement je me reculai :

— Non… non… ne t'en va pas… Reste près de moi… tout près… Tu ne peux pas savoir comme cela me fait du bien que tu sois près de moi… comme cela me réchauffe… Tu vois… je ne suis plus nerveux, agité… je ne suis plus malade… je suis content… je suis heureux… très… très heureux…

Et m'ayant enlacé la taille, chastement, il m'obligea de m'asseoir près de lui, sur la chaise longue… Et il me demanda :

— Est-ce que tu es mal ainsi?

Je n'étais point rassurée. Il y avait dans ses yeux un feu plus ardent… Sa voix tremblait davantage… de ce tremblement que je connais — ah oui! que je connais! — ce tremblement que donne aux voix de tous les hommes, le désir violent d'aimer… J'étais très émue, très lâche… et la tête me tournait un peu…

Mais, bien résolue à me défendre de lui, et surtout à le défendre énergiquement contre lui-même, je répondis d'un air gamin :

— Oui, monsieur Georges, je suis très mal… Laissez-moi me relever…

Son bras ne quittait pas ma taille.

— Non… non… je t'en prie!… Sois gentille…

Et sur un ton, dont je ne saurais rendre la douceur câline, il ajouta :

— Tu es toute craintive… Et de quoi donc as-tu peur?

En même temps, il approcha son visage du mien… et je sentis son haleine chaude… qui m'apportait une odeur fade… quelque chose comme un encens de la mort…

Le cœur saisi par une inexprimable angoisse, je criai :

— Monsieur Georges! Ah! monsieur Georges!… Laissez-moi… Vous allez vous rendre malade… Je vous en supplie!… laissez-moi…

Je n'osais pas me débattre à cause de sa faiblesse, par respect pour la fragilité de ses membres… J'essayai seulement — avec quelles précautions! — d'éloigner sa main qui, gauche, timide, frissonnante, cherchait à dégrafer mon corsage, à palper mes seins… Et je répétais :

— Laissez-moi!… C'est très mal ce que vous faites-là, monsieur Georges… Laissez-moi…

Son effort pour me maintenir contre lui l'avait fatigué… L'étreinte de ses bras ne tarda pas à faiblir. Durant quelques secondes, il respira plus difficilement… puis une toux sèche lui secoua la poitrine…

— Ah! vous voyez bien, monsieur Georges… lui dis-je, avec toute la douceur d'un reproche maternel… Vous vous rendez malade à plaisir… vous ne voulez rien écouter… et il va falloir tout recommencer… Vous serez bien avancé, après… Soyez sage, je vous en prie! Et si vous étiez bien gentil, savez-vous ce que vous feriez?… Vous vous coucheriez tout de suite…

Il retira sa main qui m'enlaçait, s'allongea sur la chaise longue, et, tandis que je replaçais sous sa tête les coussins qui avaient glissé, très triste, il soupira :

— Après tous… c'est juste… Je te demande pardon…

— Vous n'avez pas à me demander pardon, monsieur Georges… vous avez à être calme…

— Oui… oui!… fit-il, en regardant le point du plafond où la lampe faisait un rond de mouvante lumière… J'étais un peu fou… d'avoir songé, un instant, que tu pouvais m'aimer… moi qui n'ai jamais eu d'amour… moi qui n'ai jamais eu rien… que de la souffrance… Pourquoi m'aimerais-tu?… Cela me guérissait de t'aimer… Depuis que tu es là, près de moi et que je te désire… depuis que tu es là, avec ta jeunesse… ta fraîcheur… et tes yeux… et tes mains… tes petites mains tout en soie, dont les soins sont des caresses si douces… et que je ne rêve que de toi… je sens en moi, dans mon âme et dans mon corps, des vigueurs nouvelles… toute une vie inconnue bouillonner… C'est-à-dire, je sentais cela… car, maintenant… Enfin, qu'est-ce que tu veux?… J'étais fou!… Et toi… toi… c'est juste…

J'étais très embarrassée. Je ne savais que dire; je ne savais que faire… Des sentiments puissants et contraires me tiraillaient dans tous les sens… Un élan me précipitait vers lui… un devoir sacré m'en éloignait… Et niaisement, parce que je n'étais pas sincère, parce que je ne pouvais pas être sincère dans une lutte où combattaient avec une égale force ces désirs et ce devoir, je balbutiais :

— Monsieur Georges, soyez sage… Ne pensez pas à ces vilaines choses-là… Cela vous fait du mal… Voyons, monsieur Georges… soyez bien gentil…

Mais, il répétait :

— Pourquoi m'aimerais-tu?… C'est vrai… tu as raison de ne pas m'aimer… Tu me crois malade… Tu crains d'empoisonner ta bouche aux poisons de la mienne… et de gagner mon mal — le mal dont je meurs, n'est-ce pas? — dans un baiser de moi!… C'est juste…

La cruelle injustice de ces paroles me frappa en plein cœur.

— Ne dites pas cela, monsieur Georges… m'écriai-je, éperdue… C'est horrible et méchant, ce que vous dites-là… Et vous me faites trop de peine… trop de peine…

Je saisis ses mains… elles étaient moites et brûlantes Je me penchai sur lui… son haleine avait l'ardeur rauque d'une forge :

— C'est horrible… horrible!

Il continua :

— Un baiser de toi… mais c'était cela ma résurrection… mon rappel complet à la vie… Ah! tu as cru sérieusement à tes

bains… à ton Porto… à ton gant de crin?… Pauvre petite!… C'est en ton amour que je me suis baigné… c'est le vin de ton amour que j'ai bu… c'est la révulsion de ton amour qui m'a fait courir, sous la peau, un sang neuf… C'est parce que ton baiser, je l'ai tant espéré, tant voulu, tant attendu, que je me suis repris à vivre, à être fort… car je suis fort, maintenant… Mais, je ne t'en veux pas de me le refuser… tu as raison de me le refuser… je comprends… je comprends… Tu es une petite âme timide et sans courage… un petit oiseau qui chante sur une branche… puis sur une autre… et s'en va, en moindre bruit… frroutt!

— C'est affreux ce que vous dites là, monsieur Georges.

Il continua encore, tandis que je me tordais les mains :

— Pourquoi est-ce affreux?… Mais non, ce n'est pas affreux… c'est juste. Tu me crois malade… Tu crois qu'on est malade, quand on a de l'amour… Tu ne sais pas que l'amour, c'est de la vie… de la vie éternelle… Oui, oui, je comprends… puisque ton baiser qui est la vie pour moi… tu t'imagines que ce serait peut-être, pour toi, la mort… N'en parlons plus…

Je ne pus en entendre davantage. Était-ce la pitié?… était-ce ce que contenaient de sanglants reproches, d'amers défis, ces paroles atroces et sacrilèges?… était-ce simplement l'amour impulsif et barbare qui, tout à coup, me posséda?… je n'en sais rien… C'était peut-être cela, tout ensemble… Ce que je sais, c'est que je me laissai tomber, comme une masse, sur la chaise longue, et soulevant dans mes mains la tête adorable de l'enfant, éperdument, je criai :

— Tiens, méchant… regarde comme j'ai peur… regarde donc comme j'ai peur!…

Je collai ma bouche à sa bouche, je heurtai mes dents aux siennes, avec une telle rage frémissante, qu'il me semblait que ma langue pénétrât dans les plaies profondes de sa poitrine, pour y lécher, pour y boire, pour en ramener tout le sang empoisonné et tout le pus mortel. Ses bras s'ouvrirent et se refermèrent, dans une étreinte, sur moi…

Et ce qui devait arriver, arriva…

Eh bien, non. Plus je réfléchis à cela, et plus je suis sûre que ce qui me jeta dans les bras de Georges, ce qui souda mes lèvres aux siennes, ce fut, d'abord et seulement, un mouvement impérieux, spontané de protestation contre les sentiments bas que Georges

attribuait — par ruse, peut-être — à mon refus… Ce fut surtout un acte de piété fervente, désintéressée et très pure, qui voulait dire :

— Non, je ne crois pas que tu sois malade… non, tu n'es pas malade… Et la preuve, c'est que je n'hésite pas à mêler mon haleine à la tienne, à la respirer, cette haleine, à la boire, à m'en imprégner la poitrine, à m'en saturer toute la chair… Et quand même tu serais réellement malade?… quand même ton mal serait contagieux et mortel à qui l'approche, je ne veux pas que tu aies de moi cette idée monstrueuse que je redoute de le gagner, d'en souffrir et d'en mourir…

Je n'avais pas non plus prévu et calculé ce qui, fatalement, devait résulter de ce baiser, et que je n'aurais point la force, une fois dans les bras de mon ami, une fois mes lèvres sur les siennes, de m'arracher à cette étreinte, et de repousser ce baiser… Mais voilà!… Lorsqu'un homme me tient, aussitôt la peau me brûle et la tête me tourne… me tourne… Je deviens ivre… je deviens folle… je deviens sauvage… Je n'ai plus d'autre volonté que celle de mon désir… Je ne vois plus que lui… je ne pense plus qu'à lui… et je me laisse mener par lui, docile et terrible… jusqu'au crime!…

Ah! ce premier baiser de M. Georges!… Ses caresses maladroites et délicieuses… l'ingénuité passionnée de tous ses gestes… et l'émerveillement de ses yeux devant le mystère, enfin dévoilé, de la femme et de l'amour!… Dans ce premier baiser, je m'étais donnée, toute, avec cet emportement qui ne ménage rien, cette fièvre, cette volupté inventive, dure et brisante, qui dompte, assomme les mâles les plus forts et leur fait demander grâce… Mais, l'ivresse passée, lorsque je vis le pauvre et fragile enfant, haletant, presque pâmé dans mes bras, j'eus un remords affreux… du moins la sensation, et, pour ainsi dire, l'épouvante que je venais de commettre un meurtre…

— Monsieur Georges… monsieur Georges!… Je vous ai fait du mal… Ah! pauvre petit!

Mais lui, avec quelle grâce féline, tendre et confiante, avec quelle reconnaissance éblouie, il se pelotonna contre moi, comme pour y chercher une protection… Et il me dit, ses yeux pleins d'extase :

— Je suis heureux… Maintenant, je puis mourir…

Et comme je me désespérais, comme je maudissais ma faiblesse :

— Je suis heureux… répéta-t-il… Oh! reste avec moi… ne me quitte pas de toute la nuit. Seul, vois-tu, il me semble que je ne pourrais pas supporter la violence, pourtant si douce, de mon bonheur…

Pendant que je l'aidais à se coucher, il eut une crise de toux… Elle fut courte heureusement… Mais si courte qu'elle fût, j'en eus l'âme déchirée… Est-ce qu'après l'avoir soulagé et guéri, j'allais le tuer, désormais?… Je crus que je ne pourrais pas retenir mes larmes… Et je me détestai…

— Ce n'est rien… ce n'est rien… fit-il, en souriant… Il ne faut pas te désoler, puisque je suis si heureux… Et puis, je ne suis pas malade… je ne suis pas malade… Tu vas voir comme je vais bien dormir contre toi… Car, je veux dormir, comme si j'étais ton petit enfant, entre tes seins… ma tête entre tes seins…

— Et si votre grand-mère me sonnait, cette nuit, monsieur Georges?…

— Mais non… mais non… grand-mère ne sonnera pas… Je veux dormir contre toi…

Certains malades ont une puissance amoureuse que n'ont point les autres hommes, même les plus forts. C'est que je crois réellement que l'idée de la mort, que la présence de la mort aux lits de luxure, est une terrible, une mystérieuse excitation à la volupté… Durant les quinze jours qui suivirent cette mémorable nuit — nuit délicieuse et tragique —, ce fut comme une sorte de furie qui s'empara de nous, qui mêla nos baisers, nos corps, nos âmes, dans une étreinte, dans une possession sans fin. Nous avions hâte de jouir, pour tout le passé perdu, nous voulions vivre, presque sans un repos, cet amour dont nous sentions le dénouement proche, dans la mort…

— Encore… encore… encore!…

Un revirement subit s'était opéré en moi… Non seulement, je n'éprouvais plus de remords, mais lorsque M. Georges faiblissait, je savais, par des caresses nouvelles et plus aiguës, ranimer pour un instant ses membres brisés, leur redonner un semblant de forces… Mon baiser avait la vertu atroce et la brûlure vivifiante d'un moxa.

— Toujours… toujours… toujours!…

Mon baiser avait quelque chose de sinistre et de follement criminel… Sachant que je tuais Georges, je m'acharnais à me tuer, moi aussi, dans le même bonheur et dans le même mal… Délibérément, je sacrifiais sa vie et la mienne… Avec une exaltation âpre et farouche qui décuplait l'intensité de nos spasmes, j'aspirais, je buvais la mort, toute la mort, à sa bouche… et je me barbouillais les lèvres de son poison… Une fois qu'il toussait, pris, dans mes bras, d'une crise plus violente que de coutume, je vis mousser à ses lèvres un gros, immonde crachat sanguinolent.

— Donne… donne… donne !

Et j'avalai le crachat, avec une avidité meurtrière, comme j'eusse fait d'un cordial de vie…

Monsieur Georges ne tarda pas à dépérir. Les crises devinrent plus fréquentes, plus graves, plus douloureuses. Il cracha du sang, eut de longues syncopes, pendant lesquelles on le crut mort. Son corps s'amaigrit, se creusa, se décharna, au point qu'il ressemblait véritablement à une pièce anatomique. Et la joie qui avait reconquis la maison se changea, bien vite, en une douleur morne. La grand-mère recommença de passer ses journées dans le salon, à pleurer, prier, épier les bruits, et, l'oreille collée à la porte qui la séparait de son enfant, à subir l'affreuse et persistante angoisse d'entendre un cri… un râle… un soupir, le dernier… la fin de ce qui lui restait de cher et d'encore vivant, ici-bas… Lorsque je sortais de la chambre, elle me suivait, pas à pas, dans la maison, et gémissait :

— Pourquoi, mon Dieu ?… pourquoi ?… Et qu'est-il donc arrivé ?

Elle me disait aussi :

— Vous vous tuez, ma pauvre petite… Vous ne pouvez pourtant pas passer toutes vos nuits auprès de Georges… Je vais demander une sœur, pour vous suppléer…

Mais je refusais… Et elle me chérissait davantage de ce refus… et aussi de ce qu'ayant accompli déjà un miracle, je pouvais en accomplir un autre, encore… Est-ce effrayant ? J'étais son dernier espoir !…

Quant aux médecins, mandés de Paris, ils s'étonnèrent des progrès de la maladie, et qu'elle eût causé en si peu de temps de tels ravages… Pas une minute, ni eux, ni personne, ne soupçon-

nèrent l'épouvantable vérité… Leur intervention se borna à conseiller des potions calmantes.

Seul, monsieur Georges demeurait gai, heureux, d'une gaieté constante, d'un inaltérable bonheur. Non seulement il ne se plaignait jamais, mais son âme se répandait, toujours, en effusions de reconnaissance. Il ne parlait que pour exprimer sa joie… Le soir, dans sa chambre, quelquefois, après des crises terribles, il me disait :

— Je suis heureux… Pourquoi te désoler et pleurer?… Ce sont tes larmes qui me gâtent un peu la joie… la joie ardente, dont je suis rempli… Ah! je t'assure que, de mourir, ce n'est pas payer cher le surhumain bonheur que tu m'as donné… J'étais perdu… la mort était en moi… rien ne pouvait empêcher qu'elle fût en moi… Tu me l'as rendue rayonnante et bénie… Ne pleure donc pas, chère petite… Je t'adore… et je te remercie…

Ma fièvre de destruction était bien tombée, maintenant… Je vivais dans un affreux dégoût de moi-même, dans une indicible horreur de mon crime, de mon meurtre… Il ne me restait plus que l'espoir, la consolation ou l'excuse que j'eusse gagné le mal de mon ami, et de mourir avec lui, en même temps que lui… Là où l'horreur atteignait son paroxysme, là où je me sentais précipitée dans le vertige de la folie, c'était lorsque monsieur Georges, m'attirant à lui de ses bras moribonds, collait sa bouche agonisante sur la mienne, voulait encore de l'amour, appelait encore l'amour que je n'avais pas le courage, que je n'avais même plus le droit — sans commettre un crime nouveau, et un plus atroce meurtre — de lui refuser…

— Encore ta bouche!… Encore tes yeux!… Encore ta joie!

Il n'avait plus la force d'en supporter les caresses et les secousses. Souvent, il s'évanouit dans mes bras…

Et ce qui devait arriver, arriva…

Nous étions, alors au mois d'octobre, exactement le 6 octobre. L'automne étant demeuré doux et chaud, cette année-là, les médecins avaient conseillé de prolonger le séjour du malade à la mer, en attendant qu'on pût le transporter dans le Midi. Toute la journée du 6 octobre, monsieur Georges avait été plus calme. J'avais ouvert, toute grande, la grande baie de la chambre, et, couché sur la chaise longue, près de la baie, préservé de l'air par de chaudes couvertures, il avait respiré, pendant quatre heures

au moins, et délicieusement, les émanations iodées du large… Le soleil vivifiant, les bonnes odeurs marines, la plage déserte, reconquise par les pêcheurs de coquillages, le réjouissaient… Jamais, je ne l'avais vu plus gai. Et cette gaieté sur sa face décharnée où la peau, de semaine en semaine plus mince, était sur l'ossature comme une transparente pellicule, avait quelque chose de funèbre et de si pénible à voir, que, plusieurs fois, je dus sortir de la chambre, afin de pleurer librement. Il refusa que je lui lise des vers… Quand j'ouvris le livre :

— Non! dit-il… Tu es mon poème… tu es tous mes poèmes… Et c'est bien plus beau, va!

Il lui était défendu de parler… La moindre conversation le fatiguait, et souvent amenait une crise de toux. D'ailleurs, il n'avait presque plus la force de parler. Ce qui lui restait de vie, de pensée, de volonté d'exprimer, de sensibilité, s'était concentré dans son regard devenu un foyer ardent où l'âme, sans cesse, attisait un feu d'une surprenante, d'une surnaturelle intensité… Ce soir-là, le soir du 6 octobre, il paraissait ne plus souffrir… Ah! je le vois encore, étendu, dans son lit, la tête haute sur l'oreiller, jouant, de ses longues mains maigres, tranquillement, avec les franges bleues du rideau et me souriant, et suivant toutes mes allées et venues de son regard qui dans l'ombre du lit, brillait et brûlait comme une lampe.

On avait disposé, dans la chambre, une couchette pour moi, une petite couchette de garde-malade et — ô ironie! afin, sans doute, de ménager sa pudeur et la mienne — un paravent, derrière lequel je pusse me déshabiller. Mais je ne couchais pas souvent dans la couchette; monsieur Georges voulait toujours m'avoir près de lui. Il ne se trouvait réellement bien, réellement heureux que quand j'étais près de lui, ma peau nue contre la sienne, nue aussi, mais hélas! nue comme sont nus les os.

Après avoir dormi deux heures, d'un sommeil presque paisible, vers minuit, il se réveilla. Il avait un peu de fièvre; la pointe de ses pommettes était plus rouge. Me voyant assise à son chevet, les joues humides de larmes, il me dit sur un ton de doux reproche :

— Ah! voilà que tu pleures encore!… Tu veux donc me rendre triste, et me faire de la peine?… Pourquoi n'es-tu pas couchée?… Viens te coucher près de moi…

J'obéis docilement, car la moindre contrariété lui était funeste. Il suffisait d'un mécontentement léger, pour déterminer une congestion et que les suites en fussent redoutables… Sachant mes craintes, il en abusait… Mais, à peine dans le lit, sa main chercha mon corps, sa bouche ma bouche. Timidement, et sans résister, je suppliai :

— Pas ce soir, je vous prie!… Soyez sage, ce soir…

Il ne m'écouta pas. D'une voix tremblante de désir et de mort, il répondit :

— Pas ce soir!… Tu répètes toujours la même chose… Pas ce soir!… Ai-je le temps d'attendre?

Je m'écriai, secouée de sanglots :

— Ah! monsieur Georges… vous voulez donc que je vous tue?… vous voulez donc que j'aie toute ma vie le remords de vous avoir tué?

Toute ma vie!… J'oubliais déjà que je voulais mourir avec lui, mourir de lui, mourir comme lui.

— Monsieur Georges… monsieur Georges!… Par pitié pour moi, je vous en conjure!

Mais ses lèvres étaient sur mes lèvres… La mort était sur mes lèvres…

— Tais-toi!… fit-il, haletant… Je ne t'ai jamais autant aimée que ce soir…

Et nos deux corps se confondirent… Et, le désir réveillé en moi, ce fut un supplice atroce dans la plus atroce des voluptés d'entendre, parmi les soupirs et les petits cris de Georges, d'entendre le bruit de ses os qui, sous moi, cliquetaient comme les ossements d'un squelette…

Tout à coup, ses bras me désenlacèrent et retombèrent, inertes, sur le lit; ses lèvres se dérobèrent et abandonnèrent mes lèvres. Et de sa bouche renversée jaillit un cri de détresse… puis un flot de sang chaud qui m'éclaboussa tout le visage. D'un bond, je fus hors du lit. En face, une glace me renvoya mon image, rouge et sanglante… Je m'affolai, et courant, éperdue, dans la chambre, je voulus appeler au secours… Mais l'instinct de la conservation, la crainte des responsabilités, de la révélation de mon crime… je ne sais quoi encore de lâche et de calculé… me fermèrent la bouche… me retinrent au bord de l'abîme où sombrait ma raison… Très nettement, très rapidement, je

compris qu'il était impossible que, dans l'état de nudité, dans l'état de désordre, dans l'état d'amour où nous étions, Georges, moi, et la chambre… je compris qu'il était impossible que quelqu'un entrât en cet instant, dans la chambre…

Ô misère humaine!… Il y avait quelque chose de plus spontané que ma douleur, de plus puissant que mon épouvante, c'étaient mon ignoble prudence et mes bas calculs… Dans cette terreur, j'eus la présence d'esprit d'ouvrir la porte du salon… puis la porte de l'antichambre… et d'écouter… Aucun bruit… Tout dormait dans la maison… Alors, je revins près du lit… Je soulevai le corps de Georges, léger comme une plume dans mes bras… J'exhaussai sa tête de façon à la maintenir droite dans mes mains… Le sang continuait de couler par la bouche, en filaments poisseux… j'entendais que sa poitrine s'évacuait par la gorge, avec un bruit de bouteille qu'on vide… Ses yeux révulsés ne montraient plus, entre les paupières agrandies, que leurs globes rougeâtres.

— Georges!… Georges!… Georges!…

Georges ne répondit pas à ces appels, à ces cris… Il ne les entendait pas… il n'entendait plus rien des cris et des appels de la terre :

— Georges!… Georges!… Georges!

Je lâchai son corps; son corps s'affaissa sur le lit… Je lâchai sa tête; sa tête retomba, lourde, sur l'oreiller… Je posai ma main sur son cœur… son cœur ne battit pas…

— Georges!… Georges!… Georges!…

L'horreur fut trop forte de ce silence, de ces lèvres muettes… de l'immobilité rouge de ce cadavre… et de moi-même… Et brisée de douleur, brisée de l'effrayante contrainte de ma douleur, je m'écroulai sur le tapis, évanouie…

Combien de minutes dura cet évanouissement, ou combien de siècles?… Je ne le sais pas. Revenue à moi, une pensée suppliciante domina toutes les autres : faire disparaître ce qui pouvait m'accuser… Je me lavai le visage… je me rhabillai… je remis — oui, j'eus cet affreux courage — je remis de l'ordre sur le lit et dans la chambre… Et quand cela fut fini… je réveillai la maison… je criai la terrible nouvelle, dans la maison…

Ah ! cette nuit !… J'ai connu, cette nuit-là, de tortures tout ce qu'en contient l'enfer…

Et celle d'aujourd'hui me la rappelle… La tempête souffle, comme elle soufflait là-bas, la nuit où je commençai sur cette pauvre chair mon œuvre de destruction… Et le hurlement du vent dans les arbres du jardin, il me semble que c'est le hurlement de la mer, sur la digue de l'à jamais maudite villa d'Houlgate.

De retour à Paris, après les obsèques de M. Georges, je ne voulus pas rester, malgré ses supplications multipliées, au service de la pauvre grand-mère… J'avais hâte de m'en aller… de ne plus revoir ce visage en larmes, de ne plus entendre ces sanglots qui me déchiraient le cœur… J'avais hâte surtout de m'arracher à sa reconnaissance, à ce besoin qu'elle avait, en sa détresse radotante, de me remercier sans cesse de mon dévouement, de mon héroïsme, de m'appeler sa « fille… sa chère petite fille », de m'embrasser, avec de folles effusions de tendresse… Bien des fois, durant les quinze jours que je consentis, sur sa prière, à passer près d'elle, j'eus l'envie impérieuse de me confesser, de m'accuser, de lui dire tout ce que j'avais de trop pesant à l'âme et qui, souvent, m'étouffait… À quoi bon ?… Est-ce qu'elle en eût éprouvé un soulagement quelconque ?… C'eût été ajouter une affliction plus poignante à ses autres afflictions, et cette horrible pensée et ce remords inexpiable que, sans moi, son cher enfant ne serait peut-être pas mort… Et puis, il faut que je l'avoue, je ne m'en sentis pas le courage… Je partis de chez elle, avec mon secret, vénérée d'elle comme une sainte, comblée de riches cadeaux et d'amour…

Or, le jour même de mon départ, comme je revenais de chez Mme Paulhat-Durand, la placeuse, je rencontrai dans les Champs-Élysées un ancien camarade, un valet de chambre, avec qui j'avais servi, pendant six mois, dans la même maison. Il y avait bien deux ans que je ne l'avais vu. Les premiers mots échangés, j'appris que, ainsi que moi, il cherchait une place. Seulement, ayant de chouettes extra pour l'instant, il ne se pressait pas d'en trouver.

— Cette sacrée Célestine ! fit-il, heureux de me revoir… toujours épatante !…

C'était un bon garçon, gai, farceur, et qui aimait la noce… Il proposa :

— Si on dînait ensemble, hein ?…

J'avais besoin de me distraire, de chasser loin de moi un tas d'images trop tristes, un tas de pensées obsédantes. J'acceptai…

— Chic, alors !… fit-il.

Il prit mon bras, et m'emmena chez un marchand de vins de la rue Cambon… Sa gaieté lourde, ses plaisanteries grossières, sa vulgaire obscénité, je les sentis vivement… Elles ne me choquèrent point… Au contraire, j'éprouvai une certaine joie canaille, une sorte de sécurité crapuleuse, comme à la reprise d'une habitude perdue… Pour tout dire, je me reconnus, je reconnus ma vie et mon âme en ces paupières fripées, en ce visage glabre, en ces lèvres rasées qui accusent le même rictus servile, le même pli de mensonge, le même goût de l'ordure passionnelle, chez le comédien, le juge et le valet…

Après le dîner, nous flânâmes quelque temps sur les boulevards… Puis il me paya une tournée de cinématographe. J'étais un peu molle d'avoir bu trop de vin de Saumur. Dans le noir de la salle, pendant que, sur la plaque lumineuse, l'armée française défilait, aux applaudissements de l'assistance, il m'empoigna la taille et me donna, sur la nuque, un baiser qui faillit me décoiffer.

— Tu es épatante… souffla-t-il… Ah ! nom d'un chien !… ce que tu sens bon…

Il m'accompagna jusqu'à mon hôtel et nous restâmes là, quelques minutes, sur le trottoir, silencieux, un peu bêtes… Lui, du bout de sa canne, tapait la pointe de ses bottines… Moi, la tête penchée, les coudes au corps, les mains dans mon manchon, j'écrasais, sous mes pieds, une peau d'orange…

— Eh bien, au revoir ! lui dis-je…

— Ah ! non, fit-il… laisse-moi monter avec toi… Voyons, Célestine ?

Je me défendis, vaguement, pour la forme… il insista :

— Voyons !… qu'est-ce que tu as ?… Des peines de cœur ?… Justement… c'est le moment…

Il me suivit. Dans cet hôtel-là, on ne regardait pas trop à qui rentrait le soir… Avec son escalier étroit et noir, sa rampe gluante, son atmosphère ignoble, ses odeurs fétides, il tenait de la maison de passe et du coupe-gorge… Mon compagnon toussa

pour se donner de l'assurance… Et moi, je songeais, l'âme pleine de dégoût :

— Ah !… dame !… ça ne vaut pas les villas d'Houlgate, ni les hôtels chauds et fleuris de la rue Lincoln…

À peine dans ma chambre, et dès que j'eus verrouillé la porte, il se rua sur moi et me jeta brutalement, les jupes levées, sur le lit.

Tout de même, ce qu'on est vache, parfois !… Ah, misère de nous !

Et la vie me reprit, avec ses hauts, ses bas, ses changements de visage, ses liaisons finies aussitôt que commencées… et ses sautes brusques des intérieurs opulents dans la rue… comme toujours…

Chose singulière !… Moi qui, dans mon exaltation amoureuse, dans une soif ardente de sacrifice, sincèrement, passionnément, avais voulu mourir, j'eus durant de longs mois la peur d'avoir gagné la contagion aux baisers de M. Georges… La moindre indisposition, la plus passagère douleur me furent une terreur véritable. Souvent, la nuit, je me réveillais avec des épouvantes folles, des sueurs glacées… Je me tâtais la poitrine, où par suggestion j'éprouvais des douleurs et des déchirements ; j'interrogeais mes crachats où je voyais des filaments rouges : à force de compter les pulsations de mes veines, je me donnais la fièvre… Il me semblait, en me regardant dans la glace, que mes yeux se creusaient, que mes pommettes rosissaient, de ce rose mortel qui colorait les joues de M. Georges… À la sortie d'un bal public, une nuit, je pris un rhume et je toussai pendant une semaine… Je crus que c'était fini de moi… Je me couvris le dos d'emplâtres, j'avalai toute sorte de médecines bizarres… j'adressai même un don pieux à saint Antoine de Padoue… Puis, comme, en dépit de ma peur, ma santé restait forte, que j'avais la même endurance aux fatigues du métier et du plaisir… cela passa…

L'année dernière, le 6 octobre, de même que tous les ans à cette triste date, j'allai déposer des fleurs sur la tombe de M. Georges. C'était au cimetière Montmartre. Dans la grande allée, je vis, devant moi, à quelques pas devant moi, la pauvre grand-mère. Ah !… qu'elle était vieille… et qu'ils étaient vieux aussi, les deux vieux domestiques qui l'accompagnaient. Voûtée,

courbée, chancelante, elle marchait pesamment, soutenue aux aisselles par ses deux vieux serviteurs, aussi voûtés, aussi courbés, aussi chancelants que leur maîtresse… Un commissionnaire suivait, qui portait une grosse gerbe de roses blanches et rouges… Je ralentis mon allure, ne voulant point les dépasser et qu'ils me reconnussent… Cachée derrière le mur d'un haut monument funéraire, j'attendis que la pauvre vieille femme douloureuse eût déposé ses fleurs, égrené ses prières et ses larmes sur la tombe de son petit-fils… Ils revinrent du même pas accablé, par la petite allée, en frôlant le mur du caveau où j'étais… Je me dissimulai davantage pour ne point les voir, car il me semblait que c'étaient mes remords, les fantômes de mes remords qui défilaient devant moi… M'eût-elle reconnue?… Ah! je ne le crois pas… Ils marchaient sans rien regarder… sans rien voir de la terre, autour d'eux… Leurs yeux avaient la fixité des yeux d'aveugles… leurs lèvres allaient, allaient, et aucune parole ne sortait d'elles… On eût dit de trois vieilles âmes mortes, perdues dans le dédale du cimetière, et cherchant leurs tombes… Je revis cette nuit tragique… et ma face toute rouge… et le sang qui coulait par la bouche de Georges. Cela me fit froid au cœur… Elles disparurent enfin…

Où sont-elles aujourd'hui, ces trois ombres lamentables?… Elles sont peut-être mortes un peu plus… elles sont peut-être mortes tout à fait. Après avoir erré encore, des jours et des nuits, peut-être qu'elles ont trouvé le trou de silence et de repos qu'elles cherchaient…

C'est égal!… Une drôle d'idée qu'elle avait eue, l'infortunée grand-mère, de me choisir comme garde-malade d'un aussi jeune, d'un aussi joli enfant comme était monsieur Georges… Et vraiment, quand j'y repense, qu'elle n'ait jamais rien soupçonné… qu'elle n'ait jamais rien vu… qu'elle n'ait jamais rien compris, c'est ce qui m'épate le plus!… Ah! on peut le dire maintenant… ils n'étaient pas bien malins, tous les trois… Ils en avaient une couche de confiance!…

J'ai revu le capitaine Mauger, par-dessus la haie… Accroupi devant une plate-bande, nouvellement bêchée, il repiquait des plants de pensées et des ravenelles… Dès qu'il m'a aperçue, il a quitté son travail, et il est venu jusqu'à la haie pour causer. Il ne

m'en veut plus du tout du meurtre de son furet. Il paraît même très gai. Il me confie, en pouffant de rire, que, ce matin, il a pris au collet le chat blanc des Lanlaire… Probable que le chat venge le furet.

— C'est le dixième que je leur estourbis en douceur, s'écrie-t-il, avec une joie féroce, en se tapant la cuisse et, ensuite, en se frottant les mains, noires de terre… Ah ! il ne viendra plus gratter le terreau de mes châssis, le salaud… il ne ravagera plus mes semis, le chameau !… Et si je pouvais aussi prendre au collet votre Lanlaire et sa femelle ?… Ah ! les cochons !… Ah !… ah !… ah !… Ça, c'est une idée !…

Cette idée le fait se tordre un instant… Et, tout à coup, les yeux pétillants de malice sournoise, il me demande :

— Pourquoi que vous ne leur fourrez pas du poil à gratter, dans leur lit ?… Les saligauds !… Ah ! nom de Dieu, je vous en donnerais bien un paquet, moi !… Ça, c'est une idée !…

Puis :

— À propos… vous savez ?… Kléber ?… mon petit furet ?

— Oui… Eh bien ?

— Eh bien, je l'ai mangé… Heu !… heu !…

— Ça n'est pas très bon, dites ?…

— Heu !… c'est comme du mauvais lapin.

Ç'a été toute l'oraison funèbre du pauvre animal.

Le capitaine me raconte aussi que l'autre semaine, sous un tas de fagots, il a capturé un hérisson. Il est en train de l'apprivoiser… Il l'appelle Bourbaki… Ça, c'est une idée !… Une bête intelligente, farceuse, extraordinaire et qui mange de tout !…

— Ma foi oui !… s'exclame-t-il… Dans la même journée, ce sacré hérisson a mangé du beefsteak, du haricot de mouton, du lard salé, du fromage de gruyère, des confitures… Il est épatant… on ne peut pas le rassasier… il est comme moi… il mange de tout !…

À ce moment, le petit domestique passe dans l'allée, charriant dans une brouette des pierres, de vieilles boîtes de sardines, un tas de débris, qu'il va porter au trou à ordures…

— Viens ici !… hèle le capitaine…

Et, comme sur son interrogation, je lui dis que Monsieur est à la chasse, Madame en ville, et Joseph en course, il prend dans la

brouette chacune de ces pierres, chacun de ces débris, et, l'un après l'autre, il les lance dans le jardin, en criant très fort :

— Tiens, cochon !… Tiens, misérable !…

Les pierres volent, les débris tombent sur une planche fraîchement travaillée, où, la veille, Joseph avait semé des pois.

— Et allez donc !… Et ça encore !… Et encore, par-dessus le marché !…

La planche est bientôt couverte de débris et saccagée… La joie du capitaine s'exprime par une sorte de ululement et des gestes désordonnées… Puis, retroussant sa vieille moustache grise, il me dit, d'un air conquérant et paillard :

— Mademoiselle Célestine… vous êtes une belle fille, sacrebleu !… Faudra venir me voir, quand Rose ne sera pas là… hein ?… Ça, c'est une idée !…

Eh bien, vrai !… Il ne doute de rien…

VIII

25 octobre.

Enfin, j'ai reçu une lettre de monsieur Jean. Elle est bien sèche, cette lettre. On dirait à la lire qu'il ne s'est jamais rien passé d'intime entre nous. Pas un mot d'amitié, pas une tendresse, pas un souvenir!… Il ne m'y parle que de lui… S'il faut l'en croire, il paraît que Jean est devenu un personnage d'importance. Cela se voit, cela se sent à cet air protecteur et un peu méprisant que, dès le début de sa lettre, il prend avec moi… En somme, il ne m'écrit que pour m'épater… Je l'ai toujours connu vaniteux — dame, il était si beau garçon! —, mais jamais autant qu'aujourd'hui. Les hommes, ça ne sait pas supporter les succès, ni la gloire…

Jean est toujours premier valet de chambre chez Mme la comtesse Fardin et Mme la comtesse est, peut-être, la femme de France dont on parle le plus, en ce moment. À son service de valet de chambre, Jean ajoute le rôle de manifestant politique et de conspirateur royaliste. Il manifeste avec Coppée, Lemaitre, Quesnay de Beaurepaire; il conspire avec le général Mercier, tout cela, pour renverser la République. L'autre soir, il a accompagné Coppée à une réunion de la Patrie Française. Il se pavanait sur l'estrade, derrière le grand patriote, et, toute la soirée, il a tenu son pardessus… Du reste, il peut dire qu'il a tenu tous les pardessus de tous les grands patriotes de ce temps… Ça comptera, dans sa vie… Un autre soir, à la sortie d'une réunion dreyfusarde où la comtesse l'avait envoyé, afin de « casser des gueules de cosmopolites », il a été emmené au poste, pour avoir conspué les sans-patrie, et crié à pleine gorge : « Mort aux

juifs!… Vive le Roy!… Vive l'Armée! » Mme la comtesse a menacé le gouvernement de le faire interpeller, et monsieur Jean a été aussitôt relâché… Il a même été augmenté par sa maîtresse, de vingt francs par mois, pour ce haut fait d'armes… M. Arthur Meyer a mis son nom dans *Le Gaulois…* Son nom figure aussi, en regard d'une somme de cent francs, dans *La Libre Parole,* parmi les listes d'une souscription pour le colonel Henry… C'est Coppée qui l'a inscrit d'office… Coppée encore, qui l'a nommé membre d'honneur de la Patrie Française… une ligue épatante… Tous les domestiques des grandes maisons en sont… Il y a aussi des comtes, des marquis et des ducs… En venant déjeuner, hier, le général Mercier a dit à Jean : « Eh bien, mon brave Jean? » Mon brave Jean!… Jules Guérin, dans *L'Anti-juif,* a écrit, sous ce titre : « Encore une victime des Youpins! », ceci : « Notre vaillant camarade antisémite, M. Jean…, etc. » Enfin, M. Forain, qui ne quitte plus la maison, a fait poser Jean pour un dessin, qui doit symboliser l'âme de la patrie… M. Forain trouve que Jean a « la gueule de ça! »… C'est étonnant ce qu'il reçoit en ce moment d'accolades illustres, de sérieux pourboires, de distinctions honorifiques, extrêmement flatteuses. Et si, comme tout le fait croire, le général Mercier se décide à faire citer Jean, dans le futur procès Zola pour un faux témoignage… que l'état-major réglera ces jours-ci… rien ne manquerait plus à sa gloire… Le faux témoignage est ce qu'il y a de plus chic, de mieux porté, cette année, dans la haute société… Être choisi comme faux témoin, cela équivaut, en plus d'une gloire certaine et rapide, à gagner le gros lot de la loterie… M. Jean s'aperçoit bien qu'il fait de plus en plus sensation, dans le quartier des Champs-Élysées… Quand, le soir, au café de la rue François-Ier, il va jouer « à la poule au gibier » ou qu'il mène, sur les trottoirs, pisser les chiens de Mme la comtesse, il est l'objet de la curiosité et du respect universels… les chiens aussi, du reste… C'est pourquoi, en vue d'une célébrité qui ne peut manquer de s'étendre du quartier sur Paris, et de Paris sur la France, il s'est abonné à *L'Argus de la Presse,* tout comme Mme la comtesse. Il m'enverra ce qu'on écrira sur lui, de mieux tapé. C'est tout ce qu'il peut faire pour moi, car je dois comprendre qu'il n'a pas le temps de s'occuper de ma situation… Il verra, plus tard… « quand nous serons au pouvoir », m'écrit-il, négligemment… Tout ce qui m'arrive, c'est

de ma faute… je n'ai jamais eu d'esprit de conduite… je n'ai jamais eu de suite dans les idées… j'ai gaspillé les meilleures places, sans aucun profit… Si je n'avais pas fait la mauvaise tête, moi aussi, peut-être serais-je au mieux avec le général Mercier, Coppée, Déroulède… et, peut-être — bien que je ne sois qu'une femme — verrais-je étinceler mon nom dans les colonnes du *Gaulois,* qui est si encourageant pour tous les genres de domesticité… Etc., etc.

J'ai presque pleuré, à la lecture de cette lettre car j'ai senti que monsieur Jean est tout à fait détaché de moi, et qu'il ne me faut plus compter sur lui… sur lui et sur personne!… Il ne me dit pas un mot de celle qui m'a remplacée… Ah! je la vois d'ici, je les vois d'ici, tous les deux, dans la chambre que je connais si bien, s'embrassant, se caressant… et courant, ensemble, comme nous faisions si gentiment, les bals publics et les théâtres… Je le vois, lui, en pardessus mastic, au retour des courses, ayant perdu son argent, et disant à l'autre, comme il me l'a dit, tant de fois, à moi-même : « Prête-moi tes petits bijoux, et ta montre, pour que je les mette au clou! » À moins que sa nouvelle condition de manifestant politique et de conspirateur royaliste ne lui ait donné des ambitions nouvelles, et qu'il ait quitté les amours de l'office, pour les amours du salon?… Il en reviendra.

Est-ce vraiment de ma faute, ce qui m'arrive?… Peut-être!… Et pourtant, il me semble qu'une fatalité, dont je n'ai jamais été la maîtresse, a pesé sur toute mon existence, et qu'elle a voulu que je ne demeurasse jamais plus de six mois, dans la même place… Quand on ne me renvoyait pas, c'est moi qui partais, à bout de dégoût. C'est drôle et c'est triste… j'ai toujours eu la hâte d'être « ailleurs », une folie d'espérance dans « ces chimériques ailleurs », que je parais de la poésie vaine, du mirage illusoire des lointains… surtout depuis mon séjour à Houlgate, auprès du pauvre M. Georges… De ce séjour, il m'est resté je ne sais quelle inquiétude… je ne sais quel angoissant besoin de m'élever, sans pouvoir y atteindre, jusqu'à des idées et des formes inétreignables… Je crois bien que cette trop brusque et trop courte entrevision d'un monde, qu'il eût mieux valu que je ne connusse point, ne pouvant le connaître mieux, m'a été très funeste… Ah! qu'elles sont décevantes, ces routes vers l'inconnu!… L'on va, l'on va, et c'est toujours la même chose…

Voyez cet horizon poudroyant, là-bas… C'est bleu, c'est rose, c'est frais, c'est lumineux et léger comme un rêve… Il doit faire bon vivre, là-bas… Vous approchez… vous arrivez… Il n'y a rien… Du sable, des cailloux, des coteaux tristes comme des murs. Il n'y a rien d'autre… Et, au-dessus de ce sable, de ces cailloux, de ces coteaux, un ciel gris, opaque, pesant, un ciel où le jour se navre, où la lumière pleure de la suie… Il n'y a rien… rien de ce qu'on est venu chercher… D'ailleurs, ce que je cherche, je l'ignore… et j'ignore aussi qui je suis.

Un domestique, ce n'est pas un être normal, un être social… C'est quelqu'un de disparate, fabriqué de pièces et de morceaux qui ne peuvent s'ajuster l'un dans l'autre, se juxtaposer l'un à l'autre… C'est quelque chose de pire : un monstrueux hybride humain… Il n'est plus du peuple, d'où il sort ; il n'est pas, non plus, de la bourgeoisie où il vit et où il tend… Du peuple, qu'il a renié, il a perdu le sang généreux et la force naïve… De la bourgeoisie, il a gagné les vices honteux, sans avoir pu acquérir les moyens de les satisfaire… et les sentiments vils, les lâches peurs, les criminels appétits, sans le décor, et, par conséquent, sans l'excuse de la richesse… L'âme toute salie, il traverse cet honnête monde bourgeois et rien que d'avoir respiré l'odeur mortelle qui monte de ces putrides cloaques, il perd, à jamais, la sécurité de son esprit, et jusqu'à la forme même de son moi… Au fond de tous ces souvenirs, parmi ce peuple de figures où il erre, fantôme de lui-même, il ne trouve à remuer que de l'ordure, c'est-à-dire de la souffrance… Il rit souvent, mais son rire est forcé. Ce rire ne vient pas de la joie rencontrée, de l'espoir réalisé, et il garde l'amère grimace de la révolte, le pli dur et crispé du sarcasme. Rien n'est plus douloureux et laid que ce rire ; il brûle et dessèche… Mieux vaudrait, peut-être, que j'eusse pleuré ! Et puis, je ne sais pas… Et puis, zut !… Arrivera ce qui pourra…

Mais il n'arrive rien… jamais rien… Et je ne puis m'habituer à cela. C'est cette monotonie, cette immobilité dans la vie qui me sont le plus pénibles à supporter… Je voudrais partir d'ici… Partir ?… Mais où et comment ? Je ne sais pas et je reste !…

Madame est toujours la même ; méfiante, méthodique, dure, rapace, sans un élan, sans une fantaisie, sans une spontanéité,

sans un rayon de joie sur sa face de marbre… Monsieur a repris ses habitudes, et je m'imagine, à de certains airs sournois, qu'il me garde rancune de mes rigueurs ; mais ses rancunes ne sont pas dangereuses… Après le déjeuner, armé, guêtré, il part pour la chasse, rentre à la nuit, ne me demande plus de l'aider à retirer ses bottes, et se couche à neuf heures… Il est toujours pataud, comique et vague… Il engraisse. Comment des gens si riches peuvent-ils se résigner à une aussi morne existence ?… Il m'arrive, parfois, de m'interroger sur Monsieur… Qu'est-ce que j'aurais fait de lui ?… Il n'a pas d'argent et ne m'eût pas donné de plaisir. Et puisque Madame n'est pas jalouse !…

Ce qui est terrible dans cette maison, c'est son silence. Je ne peux m'y faire… Pourtant, malgré moi, je m'habitue à glisser mes pas, à « marcher en l'air », comme dit Joseph… Souvent, dans ces couloirs sombres, le long de ces murs froids, je me fais, à moi-même, l'effet d'un spectre, d'un revenant. J'étouffe, là-dedans… Et je reste !…

Ma seule distraction est d'aller, le dimanche, au sortir de la messe, chez Mme Gouin, l'épicière… Le dégoût m'en éloigne, mais l'ennui, plus fort, m'y ramène. Là, du moins, on se retrouve, toutes ensemble… On potine, on rigole, on fait du bruit, en sirotant des petits verres de mêlé-cassis… Il y a là, un peu, l'illusion de la vie… Et le temps passe… L'autre dimanche, je n'ai pas vu la petite, aux yeux suintants, au museau de rat… Je m'informe…

— Ce n'est rien… ce n'est rien… me dit l'épicière d'un ton qu'elle veut rendre mystérieux.

— Elle est donc malade ?…

— Oui… mais ce n'est rien… Dans deux jours, il n'y paraîtra plus…

Et mam'zelle Rose me regarde, avec des yeux qui confirment, et qui semblent dire :

— Ah ! Vous voyez bien !… C'est une femme très adroite…

Aujourd'hui, justement, j'ai appris, chez l'épicière, que des chasseurs avaient trouvé la veille, dans la forêt de Raillon, parmi des ronces et des feuilles mortes, le cadavre d'une petite fille, horriblement violée… Il paraît que c'est la fille d'un cantonnier… On l'appelait, dans le pays, la petite Claire… Elle était un peu innocente, mais douce et gentille… et elle n'avait pas douze ans !… Bonne aubaine, vous pensez, pour un endroit comme

ici… où l'on est réduit à ressasser, chaque semaine, les mêmes histoires… Aussi, les langues marchent-elles…

D'après Rose, toujours mieux informée que les autres, la petite Claire avait son petit ventre ouvert d'un coup de couteau, et les intestins coulaient par la blessure… La nuque et la gorge gardaient, visibles, les marques de doigts étrangleurs… Ses parties, ses pauvres petites parties, n'étaient qu'une plaie affreusement tuméfiée, comme si elles eussent été forcées — une comparaison de Rose — par le manche trop gros d'une cognée de bûcheron… On voyait encore, dans la bruyère courte, à un endroit piétiné et foulé, la place où le crime s'était accompli. Il devait remonter à huit jours, au moins, car le cadavre était presque entièrement décomposé…

Malgré l'horreur sincère qu'inspire ce meurtre, je sens parfaitement que, pour la plupart de ces créatures, le viol et les images obscènes qu'il évoque, en sont, pas tout à fait une excuse, mais certainement une atténuation… car le viol, c'est encore de l'amour… On raconte un tas de choses… on se rappelle que la petite Claire était toute la journée, dans la forêt… Au printemps, elle y cueillait des jonquilles, des muguets, des anémones, dont elle faisait, pour les dames de la ville, de gentils bouquets; elle y cherchait des morilles qu'elle venait vendre, au marché, le dimanche… L'été, c'étaient des champignons de toute sorte… et d'autres fleurs… Mais, à cette époque, qu'allait-elle faire dans la forêt où il n'y a plus rien à cueillir?…

L'une dit, judicieusement :

— Pourquoi que le père ne s'est pas inquiété de la disparition de la petite?… C'est peut-être lui qui a fait le coup?…

À quoi, l'autre, non moins judicieusement, réplique :

— Mais s'il avait voulu faire le coup… il n'avait pas besoin d'emmener sa fille dans la forêt… voyons!…

Mlle Rose intervient :

— Tout cela est bien louche, allez!… Moi…

Avec des airs entendus, des airs de quelqu'un qui connaît de terribles secrets, elle poursuit d'une voix plus basse, d'une voix de confidence dangereuse…

— Moi… je ne sais rien… je ne veux rien affirmer… Mais…

Et comme elle laisse notre curiosité en suspens sur ce « mais… »

— Quoi donc ?… quoi donc ?… s'écrie-t-on de toutes parts, le col tendu, la bouche ouverte…

— Mais… je ne serais pas étonnée… que ce fût…

Nous sommes haletantes…

— Monsieur Lanlaire… là… si vous voulez mon idée, achève-t-elle, avec une expression de férocité atroce et basse…

Plusieurs protestent… d'autres se réservent… J'affirme que monsieur Lanlaire est incapable d'un tel crime et je m'écrie :

— Lui, seigneur Jésus ?… Ah ! le pauvre homme… il aurait bien trop peur…

Mais Rose, avec plus de haine encore, insiste :

— Incapable ?… Ta… ta… ta… Et la petite Jézureau ?… Et la petite à Valentin ?… Et la petite Dougère ?… Rappelez-vous donc ?… Incapable ?…

— Ce n'est pas la même chose… Ce n'est pas la même chose…

Dans leur haine contre Monsieur, elles ne veulent pas aller, comme Rose, jusqu'à l'accusation formelle d'assassinat… Qu'il viole les petites filles qui consentent à se laisser violer ?… mon Dieu, passe encore… Qu'il les tue ?… ça n'est guère croyable… Rageusement, Rose s'obstine… Elle écume… elle frappe sur la table de ses gosses mains molles… elle se démène, clamant :

— Puisque je vous dis que si, moi… Puisque j'en suis sûre, ah !…

Mme Gouin, restée songeuse, finit par déclarer de sa voix blanche :

— Ah ! dame, Mesdemoiselles… ces choses-là… on ne sait jamais… Pour la petite Jézureau… c'est une fameuse chance, je vous assure, qu'il ne l'ait pas tuée…

Malgré l'autorité de l'épicière… malgré l'entêtement de Rose, qui n'admet pas qu'on déplace la question, elles passent, l'une après l'autre, la revue de tous les gens du pays qui auraient pu faire le coup… Il se trouve qu'il y en a des tas… tous ceux-là qu'elles détestent, tous ceux-là contre qui elles ont une jalousie, une rancune, un dépit… Enfin, la petite femme pâle au museau de rat propose :

— Vous savez bien qu'il est venu, la semaine dernière, deux capucins qui n'avaient pas bon air, avec leurs sales barbes, et qui mendiaient partout ?… Est-ce que ce ne serait pas eux ?…

On s'indigne :

— De braves et pieux moines!… De saintes âmes du bon Dieu!… C'est abominable…

Et, tandis que nous nous en allons, ayant soupçonné tout le monde, Rose, acharnée, répète :

— Puisque je vous le dis, moi… Puisque c'est lui.

Avant de rentrer, je m'arrête un instant à la sellerie, où Joseph astique ses harnais… Au-dessus d'un dressoir, où sont symétriquement rangées des bouteilles de vernis et des boîtes de cirage, je vois flamboyer aux lambris de sapin le portrait de Drumont… Pour lui donner plus de majesté, sans doute, Joseph l'a récemment orné d'une couronne de laurier-sauce. En face, le portrait du pape disparaît, presque entièrement caché, sous une couverture de cheval pendue à un clou. Des brochures antijuives, des chansons patriotiques s'empilent sur une planche, et dans un coin la matraque se navre parmi les balais.

Brusquement, je dis à Joseph, sans un autre motif que la curiosité :

— Savez-vous, Joseph, qu'on a trouvé dans la forêt la petite Claire assassinée et violée?

Tout d'abord, Joseph ne peut réprimer un mouvement de surprise — est-ce bien de la surprise?… Si rapide, si furtif qu'ait été ce mouvement, il me semble qu'au nom de la petite Claire il a eu comme une étrange secousse, comme un frisson… Il se remet très vite.

— Oui, dit-il d'une voix ferme… je sais… On m'a conté ça, au pays, ce matin…

Il est maintenant indifférent et placide. Il frotte ses harnais avec un gros torchon noir, méthodiquement. J'admire la musculature de ses bras nus, l'harmonieuse et puissante souplesse de ses biceps… la blancheur de sa peau. Je ne vois pas ses yeux sous les paupières rabaissées, ses yeux obstinément fixés sur son ouvrage. Mais je vois sa bouche… toute sa bouche large… son énorme mâchoire de bête cruelle et sensuelle… Et j'ai comme une étreinte légère au cœur… Je lui demande encore :

— Sait-on qui a fait le coup?…

Joseph hausse les épaules… Moitié railleur, moitié sérieux, il répond :

— Quelques vagabonds, sans doute… quelques sales youpins…

Puis, après un court silence :

— Puuuu!… Vous verrez qu'on ne les pincera pas… Les magistrats, c'est tous des vendus.

Il replace sur leurs selles les harnais terminés, et désignant le portrait de Drumont, dans son apothéose de laurier-sauce, il ajoute :

— Si on avait celui-là?… Ah! malheur!

Je ne sais pourquoi, par exemple, je l'ai quitté, l'âme envahie par un singulier malaise…

Enfin, avec cette histoire, on va donc avoir de quoi parler et se distraire un peu…

Quelquefois, quand Madame est sortie et que je m'ennuie trop, je vais à la grille sur le chemin où Mlle Rose vient me retrouver… Toujours en observation, rien ne lui échappe de ce qui se passe chez nous, de ce qui y entre ou en sort. Elle est plus rouge, plus grasse, plus molle que jamais. Les lippes de sa bouche pendent davantage, son corsage ne parvient plus à contenir les houles déferlantes de ses seins… Et de plus elle est hantée d'idées obscènes… Elle ne voit que ça, ne pense qu'à ça… ne va que pour ça… Chaque fois que nous nous rencontrons, son premier regard est pour mon ventre, sa première parole pour me dire sur ce ton gras qu'elle a :

— Rappelez-vous ce que je vous ai recommandé… Dès que vous vous apercevrez de ça, allez tout de suite chez Mme Gouin… tout de suite.

C'est une véritable obsession, une manie… Un peu agacée, je réplique :

— Mais pourquoi voulez-vous que je m'aperçoive de ça?… Je ne connais personne ici.

— Ah! fait-elle… c'est si vite arrivé, un malheur… Un moment d'oubli… bien naturel… et ça y est… Des fois, on ne sait pas comment *ça s'arrive…* J'en ai bien vu, allez, qui étaient comme vous… sûres de ne rien avoir… et puis ça y était tout de même… Mais avec Mme Gouin on peut être tranquille… C'est une vraie bénédiction pour un pays qu'une femme aussi savante…

Et elle s'anime, hideuse, toute sa grosse chair soulevée de basse volupté.

— Autrefois, ici, ma chère petite, on ne rencontrait que des enfants… La ville était empoisonnée d'enfants… Une abomination!… Ça grouillait dans les rues, comme des poules dans une cour de ferme… ça piaillait sur le pas des portes… ça faisait un tapage!… On ne voyait que ça, quoi!… Eh bien, je ne sais si vous l'avez remarqué… aujourd'hui on n'en voit plus… il n'y en a presque plus…

Avec un sourire plus gluant, elle poursuit :

— Ce n'est pas que les filles s'amusent moins. Ah! mon Dieu, non… Au contraire… Vous ne sortez jamais le soir… mais si vous alliez vous promener, à neuf heures, sous les marronniers… vous verriez ça… Partout, sur les bancs, il y a des couples… qui s'embrassent, se caressent… C'est bien gentil… Ah! moi, vous savez, l'amour je trouve ça si mignon… Je comprends qu'on ne puisse pas vivre sans l'amour… Oui, mais c'est embêtant aussi d'avoir à ses trousses des *chiées* d'enfants… Eh bien, elles n'en ont pas… elles n'en ont plus… Et c'est à Mme Gouin qu'elles doivent ça… Un petit moment désagréable à passer… ce n'est pas, après tout, la mer à boire. À votre place, je n'hésiterais pas… Une jolie fille comme vous, si distinguée, et qui doit être si bien faite… un enfant, ce serait un meurtre…

— Rassurez-vous… Je n'ai pas envie d'en avoir…

— Oui… oui… personne n'a envie d'en avoir. Seulement… Dites donc?… Votre monsieur ne vous a jamais proposé la chose?…

— Mais non…

— C'est étonnant… car il est connu pour ça… Même, la matinée où il vous serrait de si près, dans le jardin?…

— Je vous assure…

Mamz'elle Rose hoche la tête.

— Vous ne voulez rien dire… vous vous méfiez de moi… c'est votre affaire. Seulement, on sait ce qu'on sait…

Elle m'impatiente à la fin… Je lui crie :

— Ah! ça! Est-ce que vous vous imaginez que je couche avec tout le monde… avec des vieux dégoûtants?…

D'un ton froid, elle me répond :

— Hé ! ma petite, ne prenez pas la mouche. Il y a des vieux qui valent des jeunes… C'est vrai que vos affaires ne me regardent point… Ce que j'en dis, moi, n'est-ce pas ?…

Et elle conclut, d'une voix mauvaise, où le vinaigre a remplacé le miel :

— Après tout… ça se peut bien… Sans doute que votre M. Lanlaire aime mieux les fruits plus verts. Chacun son idée, ma petite…

Des paysans passent dans le chemin, et saluent mam'zelle Rose avec respect.

— Bonjour, mam'zelle Rose… Et le capitaine, il va toujours bien ?…

— Il va bien, merci… Il tire du vin, tenez…

Des bourgeois passent dans le chemin, et saluent mam'zelle Rose avec respect.

— Bonjour, mam'zelle Rose… Et le capitaine ?

— Toujours vaillant… Merci… Vous êtes bien honnêtes.

Le curé passe dans le chemin, d'un pas lent, dodelinant de la tête. À la vue de mam'zelle Rose, il salue, sourit, referme son bréviaire et s'arrête :

— Ah ! c'est vous, ma chère enfant ?… Et le capitaine ?…

— Merci, monsieur le curé… ça va tout doucement… Le capitaine s'occupe à la cave…

— Tant mieux… tant mieux… J'espère qu'il a semé de belles fleurs… et que, l'année prochaine, à la Fête-Dieu, nous aurons encore un superbe reposoir ?…

— Bien sûr… monsieur le curé…

— Toutes mes amitiés au capitaine, mon enfant…

— Et vous de même, monsieur le curé…

Et, en s'en allant, son bréviaire ouvert à nouveau :

— Au revoir… au revoir… Il ne faudrait dans une paroisse que des paroissiennes comme vous.

Et je rentre, un peu triste, un peu découragée, un peu haineuse, laissant cette abominable Rose jouir de son triomphe, saluée par tous, respectée de tous, grasse, heureuse, hideusement heureuse. Bientôt, je suis sûre que le curé la mettra dans une niche de son église, entre deux cierges, et nimbée d'or, comme une sainte…

IX

28 octobre.

Un qui m'intrique, c'est Joseph. Il a des allures vraiment mystérieuses et j'ignore ce qui se passe au fond de cette âme silencieuse et forcenée. Mais sûrement, il s'y passe quelque chose d'extraordinaire. Son regard, parfois, est lourd à supporter, tellement lourd que le mien se dérobe sous son intimidante fixité. Il a des façons de marcher lentes et glissées, qui me font peur. On dirait qu'il traîne rivé à ses chevilles un boulet, ou plutôt le souvenir d'un boulet… Est-ce le bagne qu'il rappelle ou le couvent?… Les deux, peut-être. Son dos aussi me fait peur et aussi son cou large, puissant, bruni par le hâle comme un vieux cuir, raidi de tendons qui se bandent comme des grelins. J'ai remarqué sur sa nuque un paquet de muscles durs, exagérément bombés, comme en ont les loups et les bêtes sauvages qui doivent porter, dans leurs gueules, des proies pesantes.

Hormis sa folie antisémite, qui dénote, chez Joseph, une grande violence et le goût du sang, il est plutôt réservé sur toutes les autres choses de la vie. Il est même impossible de savoir ce qu'il pense. Il n'a aucune des vantardises, ni aucune des humilités professionnelles, par où se reconnaissent les vrais domestiques; jamais non plus un mot de plainte, jamais un débinage contre ses maîtres. Ses maîtres, il les respecte sans servilité, semble leur être dévoué sans ostentation. Il ne boude pas sur la besogne, la plus rebutante des besognes. Il est ingénieux; il sait tout faire, même les choses les plus difficiles et les plus différentes, qui ne sont point de son service. Il traite *Le Prieuré,*

comme s'il était à lui, le surveille, le garde jalousement, le défend. Il en chasse les pauvres, les vagabonds et les importuns, flaireur et menaçant comme un dogue. C'est le type du serviteur de l'ancien temps, le domestique d'avant la Révolution… De Joseph, on dit, dans le pays : « Il n'y en a plus comme lui… Une perle ! » Je sais qu'on cherche à l'arracher aux Lanlaire. De Louviers, d'Elbeuf, de Rouen, on lui fait les propositions les plus avantageuses. Il les refuse et ne se vante pas de les avoir refusées… Ah ! ma foi non… Il est ici, depuis quinze ans, il considère cette maison comme la sienne. Tant qu'on voudra de lui, il restera… Madame si soupçonneuse et qui voit le mal partout lui montre une confiance aveugle. Elle qui ne croit à personne, elle croit à Joseph, à l'honnêteté de Joseph, au dévouement de Joseph.

— Une perle !… Il se jetterait au feu pour nous, dit-elle.

Et, malgré son avarice, elle l'accable de menues générosités et de petits cadeaux.

Pourtant, je me méfie de cet homme. Cet homme m'inquiète et, en même temps, il m'intéresse prodigieusement. Souvent, j'ai vu des choses effrayantes passer dans l'eau trouble, dans l'eau morte de ses yeux… Depuis que je m'occupe de lui, il ne m'apparaît plus tel que je l'avais jugé tout d'abord à mon entrée dans cette maison, un paysan grossier, stupide et pataud. J'aurais dû l'examiner plus attentivement. Maintenant, je le crois singulièrement fin et retors, et même mieux que fin, pire que retors… je ne sais comment m'exprimer sur lui… Et puis, est-ce l'habitude de le voir, tous les jours ?… Je ne le trouve plus si laid, ni si vieux… L'habitude agit comme une atténuation, comme une brume, sur les objets et sur les êtres. Elle finit, peu à peu, par effacer les traits d'un visage, par estomper les déformations ; elle fait qu'un bossu avec qui l'on vit quotidiennement n'est plus, au bout d'un certain temps, bossu… Mais il y a autre chose : il y a tout ce que je découvre en Joseph de nouveau et de profond… et qui me bouleverse. Ce n'est pas l'harmonie des traits, ni la pureté des lignes qui crée pour une femme, la beauté d'un homme. C'est quelque chose de moins apparent, de moins défini… une sorte d'affinité et, si j'osais… une sorte d'atmosphère sexuelle, âcre, terrible ou grisante, dont certaines femmes subissent, même malgré elles, la forte hantise… Eh bien, Joseph dégage autour de

lui cette atmosphère-là… L'autre jour, je l'ai admiré qui soulevait une barrique de vin… Il jouait avec elle ainsi qu'un enfant avec sa balle de caoutchouc. Sa force exceptionnelle, son adresse souple, le levier formidable de ses reins, l'athlétique poussée de ses épaules, tout cela m'a rendue rêveuse. L'étrange et maladive curiosité, faite de peur autant que d'attirance, qu'excite en moi l'énigme de ces louches allures, de cette bouche close, de ce regard impressionnant, se double encore de cette puissance musculaire, de cette carrure de taureau. Sans pouvoir me l'expliquer davantage, je sens qu'il y a entre Joseph et moi une correspondance secrète… un lien physique et moral qui se resserre un peu plus tous les jours…

De la fenêtre de la lingerie où je travaille, je le suis des yeux, quelquefois, dans le jardin… Il est là, courbé sur son ouvrage, la face presque à fleur de terre, ou bien agenouillé contre le mur où s'alignent des espaliers… Et soudain il disparaît… il s'évanouit… Le temps de pencher la tête… et il n'y a plus personne… S'enfonce-t-il dans le sol?… Passe-t-il à travers les murs?… Il m'arrive, de temps en temps d'aller au jardin pour lui transmettre un ordre de Madame… Je ne le vois nulle part, et je l'appelle.

— Joseph!… Joseph!… Où êtes-vous?

Aucune réponse… J'appelle encore :

— Joseph!… Joseph!… Où êtes-vous?

Tout à coup, sans bruit, Joseph surgit de derrière un arbre, de derrière une planche de légumes, devant moi. Il surgit, devant moi, dans le soleil, avec son masque sévère et fermé, ses cheveux aplatis sur le crâne, la chemise ouverte sur sa poitrine velue… D'où vient-il?… D'où sort-il?… D'où est-il tombé?…

— Ah! Joseph, que vous m'avez fait peur…

Et sur les lèvres et dans les yeux de Joseph erre un sourire effrayant qui, véritablement, a des lueurs courtes, rapides de couteau. Je crois que cet homme est le diable…

Le viol de la petite Claire défraie toujours les conversations et surexcite les curiosités de la ville. On s'arrache les journaux de la région et de Paris qui le racontent. *La Libre Parole* dénonce nettement et en bloc les juifs, et elle affirme que c'est un « meurtre rituel… » Les magistrats sont venus sur les lieux… on a fait des enquêtes, des instructions; on a interrogé beaucoup de gens…

Personne ne sait rien… L'accusation de Rose, qui a circulé, n'a rencontré partout que de l'incrédulité : tout le monde a haussé les épaules… Hier, les gendarmes ont arrêté un pauvre colporteur qui a pu prouver facilement qu'il n'était pas dans le pays, au moment du crime. Le père, désigné par la rumeur publique, s'est disculpé… Du reste, on n'a sur lui que les meilleurs renseignements… Donc, nulle part, nul indice qui puisse mettre la justice sur les traces du coupable. Il paraît que ce crime fait l'admiration des magistrats et qu'il a été commis avec une habileté surprenante, sans doute par des professionnels… par des Parisiens… Il paraît aussi que le procureur de la République mène l'affaire mollement et pour la forme. L'assassinat d'une petite fille pauvre, ça n'est pas très passionnant… Il y a donc tout lieu de croire qu'on ne trouvera jamais rien et que l'affaire sera bientôt classée, comme tant d'autres qui n'ont pas dit leur secret…

Je ne serais pas étonnée que Madame crût son mari coupable… Ça, c'est comique, et elle devrait le mieux connaître. Elle est toute drôle, depuis la nouvelle. Elle a des façons de regarder Monsieur qui ne sont pas naturelles. J'ai remarqué que, durant le repas, chaque fois qu'on sonnait, elle avait un petit sursaut…

Après le déjeuner, aujourd'hui, comme Monsieur manifestait l'intention de sortir, elle l'en a empêché…

— Vraiment, tu peux bien rester ici… Qu'est-ce que tu as besoin d'être toujours dehors ?

Elle s'est même promenée avec Monsieur, une grande heure, dans le jardin. Naturellement, Monsieur ne s'aperçoit de rien ; il n'en perd pas une bouchée de viande, ni une bouffée de tabac… Quel gros lourdaud !

J'aurais bien voulu savoir ce qu'ils peuvent se dire, quand ils sont seuls, tous les deux… Hier soir, pendant plus de vingt minutes, j'ai écouté derrière la porte du salon… J'ai entendu Monsieur qui froissait un journal… Assise devant son petit bureau, Madame écrivait ses comptes :

— Qu'est-ce que je t'ai donné hier ?… a demandé Madame.

— Deux francs… a répondu Monsieur…

— Tu es sûr ?…

— Mais oui, mignonne…

— Eh bien, il me manque trente-huit sous…
— Ce n'est pas moi qui les ai pris…
— Non… c'est le chat…
Ils ne se sont rien dit d'autre…

À la cuisine, Joseph n'aime pas qu'on parle de la petite Claire. Quand Marianne ou moi nous mettons la conversation sur ce sujet, il la change aussitôt, ou bien il n'y prend pas part. Ça l'ennuie… Je ne sais pas pourquoi, cette idée m'est venue — et elle s'enfonce, de plus en plus dans mon esprit — que c'est Joseph qui a fait le coup. Je n'ai pas de preuves, pas d'indices qui puissent me permettre de le soupçonner… pas d'autres indices que mes yeux, pas d'autres preuves que ce léger mouvement de reprise qui lui échappa, lorsque, de retour de chez l'épicière, brusquement, dans la sellerie, je lui jetai pour la première fois au visage le nom de la petite Claire, assassinée et violée… Et cependant, ce soupçon purement intuitif a grandi, est devenu une possibilité, puis une certitude. Je me trompe, sans doute. Je tâche à me convaincre que Joseph est une « perle… » Je me répète que mon imagination s'exalte à de simples folies, qu'elle obéit aux influences de cette perversité romanesque, qui est en moi… Mais j'ai beau faire, cette impression subsiste en dépit de moi-même, ne me quitte pas un instant, prend la forme harcelante et grimaçante de l'idée fixe… Et j'ai une irrésistible envie de demander à Joseph :

— Voyons, Joseph, est-ce vous qui avez violé la petite Claire dans le bois ?… Est-ce vous, vieux cochon ?

Le crime a été commis un samedi… Je me souviens que Joseph, à peu près à la même date, est allé chercher de la terre de bruyère, dans le bois de Raillon… Il a été absent, toute la journée, et il n'est rentré au *Prieuré* avec son chargement que le soir, tard… De cela, je suis sûre… Et — coïncidence extraordinaire — je me souviens de certains gestes agités, de certains regards plus troubles, qu'il avait, ce soir-là, en rentrant… Je n'y avais pas pris garde, alors… Pourquoi l'eussé-je fait ?… Aujourd'hui, ces détails de physionomie me reviennent avec force… Mais, est-ce bien le samedi du crime que Joseph est allé dans la forêt de Raillon ?… Je cherche en vain à préciser la date de son absence… Et puis, avait-il réellement ces gestes inquiets,

ces regards accusateurs que je lui prête et qui me le dénoncent ?… N'est-ce pas moi qui m'acharne à me suggestionner l'étrangeté inhabituelle de ces gestes et de ces regards, à vouloir, sans raison, contre toute vraisemblance, que ce soit Joseph — une perle — qui ait fait le coup ?… Cela m'irrite et, en même temps, cela me confirme dans mes appréhensions, de ne pouvoir reconstituer le drame de la forêt… Si encore l'enquête judiciaire avait signalé les traces fraîches d'une voiture sur les feuilles mortes et sur la bruyère, aux alentours ?… Mais non… L'enquête ne signale rien de tel… elle signale le viol et le meurtre d'une petite fille, voilà tout… Eh bien, c'est justement cela qui me surexcite… Cette habileté de l'assassin à ne pas laisser derrière soi la moindre preuve de son crime, cette invisibilité diabolique, j'y sens, j'y vois la présence de Joseph… Énervée, j'ose, tout d'un coup, après un silence, lui poser cette question :

— Joseph, quel jour avez-vous été chercher de la terre de bruyère, dans la forêt de Raillon ?… Est-ce que vous vous le rappelez ?…

Sans hâte, sans sursaut, Joseph lâche le journal qu'il lisait… Son âme est bronzée désormais contre les surprises…

— Pourquoi ça ?… fait-il.

— Pour savoir…

Joseph dirige sur moi un regard lourd et profond… Ensuite il prend, sans affectation, l'air de quelqu'un qui fouillerait dans sa mémoire pour y retrouver des souvenirs déjà anciens. Et il répond :

— Ma foi !… je ne sais plus trop… je crois bien que c'était samedi…

— Le samedi où l'on a trouvé le cadavre de la petite Claire dans le bois ?… poursuis-je, en donnant à cette interrogation, trop vivement débitée, un ton agressif.

Joseph ne lève pas ses yeux de sur les miens. Son regard est devenu quelque chose de si aigu, de si terrible, que, malgré mon effronterie coutumière, je suis obligée de détourner la tête.

— C'est possible… fait-il encore… Ma foi !… je crois bien que c'était ce samedi-là…

Et il ajoute :

— Ah ! les sacrées femmes !… vous feriez bien mieux de penser à autre chose. Si vous lisiez le journal… vous verriez

qu'on a encore tué des juifs en Alger… Ça, au moins, ça vaut la peine…

À part son regard, il est calme, naturel, presque bonhomme… Ses gestes sont aisés, sa voix ne tremble plus… Je me tais… et Joseph, reprenant le journal qu'il avait posé sur la table, se remet à lire le plus tranquillement du monde…

Moi, je me suis remise à songer… Je voudrais retrouver dans la vie de Joseph, depuis que je suis ici, un trait de férocité active… Sa haine des juifs, la menace que sans cesse il exprime de les supplicier, de les tuer, de les brûler, tout cela n'est peut-être que de la hâblerie… C'est surtout de la politique… Je cherche quelque chose de plus précis, de plus formel, à quoi je ne puisse pas me tromper sur le tempérament criminel de Joseph. Et je ne trouve toujours que des impressions vagues et morales, des hypothèses auxquelles mon désir ou ma crainte qu'elles soient d'irrécusables réalités donne une importance et une signification que, sans doute, elles n'ont pas… Mon désir ou ma crainte?… De ces deux sentiments, j'ignore lequel me pousse…

Si, pourtant… Voici un fait… un fait réel… un fait horrible… un fait révélateur… Celui-là, je ne l'invente pas… je ne l'exagère pas… je ne l'ai pas rêvé… il est bien tel qu'il est… Joseph est chargé de tuer les poulets, les lapins, les canards. Il tue les canards, selon une antique méthode normande, en leur enfonçant une épingle dans la tête… Il pourrait les tuer, d'un coup, sans les faire souffrir. Mais il aime à prolonger leur supplice par de savants raffinements de torture; il aime à sentir leur chair frissonner, leur cœur battre dans ses mains; il aime à suivre, à compter, à recueillir dans ses mains leur souffrance, leurs frissons d'agonie, leur mort… Une fois, j'ai assisté à la mort d'un canard tué par Joseph… Il le tenait entre ses genoux. D'une main il lui serrait le col, de l'autre il lui enfonçait une épingle dans le crâne, puis tournait, tournait l'épingle dans le crâne, d'un mouvement lent et régulier… Il semblait moudre du café… Et en tournant l'épingle, Joseph disait avec une joie sauvage :

— Faut qu'il souffre… tant plus qu'il souffre, tant plus que le sang est bon au goût…

L'animal avait dégagé des genoux de Joseph ses ailes qui battaient, battaient… Son col se tordait, même maintenu par Joseph, en affreuse spirale… et, sous le matelas des plumes, sa

chair soubresautait… Alors Joseph jeta l'animal sur les dalles de la cuisine et, les coudes aux genoux, le menton dans ses paumes réunies, il se mit à suivre, d'un œil hideusement satisfait, ses bonds, ses convulsions, le grattement fou de ses pattes jaunes sur le sol…

— Finissez donc, Joseph, criai-je. Tuez-le donc tout de suite… c'est horrible de faire souffrir les bêtes.

Et Joseph répondit :

— Ça m'amuse… J'aime ça…

Je me rappelle ce souvenir, j'évoque tous les détails sinistres de ce souvenir, j'entends toutes les paroles de ce souvenir… Et j'ai envie… une envie encore plus violente, de crier à Joseph :

— C'est vous qui avez violé la petite Claire, dans le bois… Oui… oui… j'en suis sûre, maintenant… c'est vous, vous, vous, vieux cochon.

Il n'y a plus à douter. Joseph doit être une immense canaille. Et cette opinion que j'ai de sa personne morale, au lieu de m'éloigner de lui, loin de mettre entre nous de l'horreur, fait, non pas que je l'aime peut-être, mais qu'il m'intéresse énormément. C'est drôle, j'ai toujours eu un faible pour les canailles… Ils ont un imprévu qui fouette le sang… une odeur particulière qui vous grise, quelque chose de fort et d'âpre qui vous prend par le sexe. Si infâmes que soient les canailles, ils ne le sont jamais autant que les honnêtes gens. Ce qui m'ennuie de Joseph, c'est qu'il a la réputation et, pour celui qui ne connaît pas ses yeux, les allures d'un honnête homme. Je l'aimerais mieux franchement, effrontément canaille. Il est vrai qu'il n'aurait plus cette auréole de mystère, ce prestige de l'inconnu qui m'émeut et me trouble et qui m'attire — oui, là — qui m'attire vers ce vieux monstre.

Maintenant je suis plus calme, parce que j'ai la certitude, parce que rien ne peut m'enlever désormais la certitude que c'est lui qui a violé la petite Claire, dans le bois.

Depuis quelque temps, je m'aperçois que j'ai fait sur le cœur de Joseph une impression considérable. Son mauvais accueil est fini; son silence ne m'est plus hostile ou méprisant, et il y a presque de la tendresse dans ses bourrades. Ses regards n'ont plus de haine — en ont-ils jamais eu d'ailleurs? — et s'ils sont encore si terribles, parfois, c'est qu'il cherche à me connaître

mieux, toujours mieux, et qu'il veut m'éprouver. Comme la plupart des paysans, il est extrêmement méfiant, il évite de se livrer aux autres, car il croit qu'on veut le « mettre dedans ». Il doit posséder de nombreux secrets, mais il les cache jalousement, sous un masque sévère, renfrogné et brutal, comme on renferme des trésors dans un coffre de fer, armé de barres solides et de mystérieux verrous. Pourtant, vis-à-vis de moi, sa méfiance s'atténue… Il est charmant pour moi, dans son genre… Il fait tout ce qu'il peut pour me marquer son amitié et me plaire. Il se charge des corvées trop pénibles, prend à son compte les gros ouvrages qui me sont attribués, et cela, sans mièvrerie, sans arrière-pensée galante, sans chercher à provoquer ma reconnaissance, sans vouloir en tirer un profit quelconque. De mon côté, je remets de l'ordre dans ses affaires, je raccommode ses chaussettes, ses pantalons, rapièce ses chemises, range son armoire, avec bien plus de soin et de coquetterie que celle de Madame. Et il me dit avec des yeux de contentement :

— C'est bien, ça, Célestine… Vous êtes une bonne femme… une femme d'ordre. L'ordre, voyez-vous, c'est la fortune. Et quand on est gentille, avec ça… quand on est une belle femme, il n'y a pas mieux.

Jusque-là, nous n'avons causé ensemble que par à-coups. Le soir, à la cuisine, avec Marianne, la conversation ne peut être que générale… Aucune intimité n'est permise entre nous deux. Et, quand je le vois seul, rien n'est plus difficile que de le faire parler… Il refuse tous les longs entretiens, craignant sans doute de se compromettre. Deux mots par-ci… deux mots par-là… aimables ou bourrus… et c'est tout… Mais ses yeux parlent, à défaut de sa bouche… Et ils rôdent autour de moi, et ils m'enveloppent, et ils descendent en moi, au plus profond de moi, afin de me retourner l'âme et de voir ce qu'il y a dessous.

Pour la première fois, nous nous sommes entretenus longuement, hier. C'était le soir. Les maîtres étaient couchés. Marianne était montée dans sa chambre, plus tôt que de coutume. Ne me sentant pas disposée à lire ou à écrire, je m'ennuyais d'être seule. Toujours obsédée par l'image de la petite Claire, j'allai retrouver Joseph dans la sellerie où, à la lueur d'une lanterne sourde, il épluchait des graines, assis devant une petite table de bois blanc. Son ami, le sacristain, était là, près de lui, debout, portant sous

ses deux bras des paquets de petites brochures, rouges, vertes, bleues, tricolores… Gros yeux ronds dépassant l'arcade des sourcils, crâne aplati, peau fripée, jaunâtre et grenue, il ressemblait à un crapaud. Du crapaud, il avait aussi la lourdeur sautillante. Sous la table, les deux chiens, roulés en boule, dormaient, la tête enfouie dans leurs poils.

— Ah ! c'est vous, Célestine ? fit Joseph.

Le sacristain voulut cacher ses brochures… Joseph le rassura.

— On peut parler devant Mademoiselle… C'est une femme d'ordre…

Et il recommanda :

— Ainsi, mon vieux, c'est compris, hien ?… À Bazoches… à Courtain… à Fleur-sur-Tille… Et que ce soit distribué demain, dans la journée… Et tâche de rapporter des abonnements… Et, que je te le dise encore… va partout… entre dans toutes les maisons… même chez les républicains… Ils te foutront peut-être à la porte ?… Ça ne fait rien… Entête-toi… Si tu gagnes un de ces sales cochons… c'est toujours ça… Et puis rappelle-toi que tu as cent sous par républicain…

Le sacristain approuvait en hochant la tête. Ayant recalé les brochures sous ses bras, il partit, accompagné jusqu'à la grille par Joseph.

Quand celui-ci revint, il vit ma figure curieuse, mes yeux interrogateurs :

— Oui… fit-il négligemment, quelques chansons… quelques images… et des brochures contre les juifs, qu'on distribue pour la propagande… Je me suis arrangé avec les messieurs prêtres… je travaille pour eux, quoi ! C'est dans mes idées, pour sûr… faut dire aussi que c'est bien payé…

Il se remit devant la petite table où il épluchait ses graines. Les deux chiens réveillés tournèrent dans la pièce et allèrent se recoucher plus loin.

— Oui… oui… répéta-t-il… c'est pas mal payé… Ah ! ils en ont de l'argent, allez, les messieurs prêtres.

Et comme s'il eût craint d'avoir trop parlé, il ajouta :

— Je vous dis ça… Célestine… parce que vous êtes une bonne femme… une femme d'ordre… et que j'ai confiance en vous… C'est entre nous, dites ?…

Après un silence :

— Quelle bonne idée que vous soyez venue ici, ce soir… remercia-t-il… C'est gentil… ça me flatte…

Jamais je ne l'avais vu aussi aimable, aussi causant… Je me penchai sur la petite table, tout près de lui, et, remuant les graines triées dans une assiette, je répondis avec coquetterie :

— C'est vrai aussi… vous êtes parti, tout de suite, après le dîner. On n'a pas eu le temps de tailler une bavette… Voulez-vous que je vous aide à éplucher vos graines?

— Merci, Célestine… C'est fini…

Il se gratta la tête :

— Sacristi!… fit-il, ennuyé… je devrais aller voir aux châssis… Les mulots ne me laissent pas une salade, ces vermines-là… Et puis, ma foi, non… faut que je vous cause, Célestine…

Joseph se leva, referma la porte qui était restée entrouverte, m'entraîna au fond de la sellerie. J'eus peur, une minute… La petite Claire, que j'avais oubliée, m'apparut sur la bruyère de la forêt, affreusement pâle et sanglante… Mais les regards de Joseph n'étaient pas méchants; ils semblaient plutôt timides… On se voyait à peine dans cette pièce sombre qu'éclairait, d'une clarté trouble et sinistre, la lueur sourde de la lanterne… Jusque-là, la voix de Joseph avait tremblé. Elle prit soudain de l'assurance, presque de la gravité.

— Il y a déjà quelques jours que je voulais vous confier ça, Célestine… commença-t-il… Eh bien, voilà… J'ai de l'amitié pour vous… Vous êtes une bonne femme… une femme d'ordre… Maintenant, je vous connais bien, allez!…

Je crus devoir sourire d'un malicieux et gentil sourire, et je répliquai :

— Vous y avez mis le temps, avouez-le… Et pourquoi étiez-vous si désagréable avec moi?… Vous ne me parliez jamais… vous me bousculiez toujours… Vous rappelez-vous les scènes que vous me faisiez, quand je traversais les allées que vous veniez de ratisser?… Ô le vilain bourru!

Joseph se mit à rire et haussa les épaules :

— Ben oui… Ah! dame, on ne connaît pas les gens du premier coup… Les femmes, surtout, c'est le diable à connaître… et vous arriviez de Paris!… Maintenant, je vous connais bien…

— Puisque vous me connaissez si bien, Joseph, dites-moi donc ce que je suis…

La bouche serrée, l'œil grave, il prononça :

— Ce que vous êtes, Célestine ?… Vous êtes comme moi…

— Je suis comme vous, moi ?…

— Oh ! pas de visage, bien sûr… Mais, vous et moi, dans le fin fond de l'âme, c'est la même chose… Oui, oui, je sais ce que je dis…

Il y eut encore un moment de silence. Il reprit d'une voix moins dure :

— J'ai de l'amitié pour vous, Célestine… Et puis…

— Et puis ?…

— J'ai aussi de l'argent… un peu d'argent…

— Ah ?…

— Oui, un peu d'argent… Dame ! on n'a pas servi, pendant quarante ans, dans de bonnes maisons, sans faire quelques petites économies… Pas vrai ?

— Bien sûr… répondis-je, étonnée de plus en plus par les paroles et par les allures de Joseph… Et vous avez beaucoup d'argent ?

— Oh ! un peu… seulement…

— Combien ?… Faites voir !…

Joseph eut un léger ricanement :

— Vous pensez bien qu'il n'est pas ici… Il est dans un endroit où il fait des petits…

— Oui, mais combien ?…

Alors, d'une voix basse, chuchotée :

— Peut-être quinze mille francs… peut-être plus…

— Mazette !… vous êtes calé, vous !…

— Oh ! peut-être moins aussi… On ne sait pas…

Tout à coup, les deux chiens, simultanément, dressèrent la tête, bondirent vers la porte et se mirent à aboyer. Je fis un geste d'effroi…

— Ça n'est rien… rassura Joseph, en leur envoyant à chacun un coup de pied dans les flancs… c'est des gens qui passent dans le chemin… Et, tenez, c'est la Rose qui rentre chez elle… Je reconnais son pas.

En effet, quelques secondes après, j'entendis un bruit de pas traînant sur le chemin, puis un bruit plus lointain de barrière refermée… Les chiens se turent.

Je m'étais assise sur un escabeau, dans un coin de la sellerie. Joseph, les mains dans ses poches, se promenait dans l'étroite pièce où son coude heurtait aux lambris de sapin des lanières de cuir… Nous ne parlions plus, moi horriblement gênée, et regrettant d'être venue. Joseph visiblement tourmentée de ce qu'il avait encore à me dire. Au bout de quelques minutes, il se décida :

— Faut que je vous confie encore une chose, Célestine… Je suis de Cherbourg… Et Cherbourg, c'est une rude ville, allez… pleine de marins, de soldats… de sacrés lascars qui ne boudent pas sur le plaisir; le commerce y est bon… Eh bien, je sais qu'il y a à Cherbourg, à cette heure, une bonne occasion… S'agirait d'un petit café, près du port, d'un petit café, placé on ne peut pas mieux… L'armée boit beaucoup, en ce moment… tous les patriotes sont dans la rue… ils crient, ils gueulent, ils s'assoiffent… Ce serait l'instant de l'avoir… On gagnerait des mille et des cents, je vous en réponds… Seulement, voilà!… faudrait une femme là-dedans… une femme d'ordre… une femme gentille… bien nippée… et qui ne craindrait pas la gaudriole. Les marins, les militaires, c'est rieur, c'est farceur, c'est bon enfant… ça se saoule pour un rien… ça aime le sexe… ça dépense beaucoup pour le sexe… Votre idée là-dessus, Célestine?…

— Moi?… fis-je, hébétée.

— Oui, enfin, une supposition?… Ça vous plairait-il?…

— Moi?…

Je ne savais pas où il voulait en venir… je tombais de surprise en surprise. Bouleversée, je n'avais pas trouvé autre chose à répondre… Il insista :

— Ben sûr, vous… Et qui donc voulez-vous qui vienne dans le petit café?… Vous êtes une bonne femme… vous avez de l'ordre… vous n'êtes point de ces mijaurées qui ne savent seulement point entendre une plaisanterie… vous êtes patriote, nom de nom!… Et puis vous êtes gentille, mignonne tout plein… vous avez des yeux à rendre folle toute la garnison de Cherbourg… Ça serait ça, quoi!… Depuis que je vous connais bien… depuis que je sais tout ce que vous pouvez faire… cette idée-là ne cesse de me trotter par la tête…

— Eh bien? Et vous?…

— Moi aussi, tiens!… On se marierait de bonne amitié…

— Alors, criai-je, subitement indignée… vous voulez que je fasse la putain pour vous gagner de l'argent ?…

Joseph haussa les épaules, et, tranquille, il dit :

— En tout bien, tout honneur, Célestine… Ça se comprend, voyons…

Ensuite, il vint à moi, me prit les mains, les serra à me faire hurler de douleur, et il balbutia :

— Je rêve de vous, Célestine, de vous dans le petit café… J'ai les sangs tournés de vous…

Et, comme je restais interdite, un peu épouvantée de cet aveu, et sans un geste et sans une parole, il continua :

— Et puis… il y a peut-être plus de quinze mille francs… peut-être plus de dix-huit mille francs… On ne sait pas ce que ça fait de petits… cet argent-là… Et puis, des choses… des choses… des bijoux… Vous seriez rudement heureuse, allez, dans le petit café…

Il me tenait la taille serrée dans l'étau puissant de ses bras… Et je sentais tout son corps qui tremblait de désirs contre moi… S'il avait voulu, il m'eût prise, il m'eût étouffée, sans que je tentasse la moindre résistance. Et il continuait de me décrire son rêve :

— Un petit café bien joli… bien propre… bien reluisant… Et puis, au comptoir, derrière une grande glace, une belle femme, habillée en Alsace-Lorraine, avec un beau corsage de soie… et de larges rubans de velours… Hein, Célestine ?… Pensez à ça… J'en recauserons un de ces jours… j'en recauserons…

Je ne trouvais rien à dire… rien, rien, rien !… J'étais stupéfiée par cette chose, à laquelle je n'avais jamais songé… mais j'étais aussi, sans haine, sans horreur contre le cynisme de cet homme… Joseph répéta, de cette même bouche qui avait baisé les plaies sanglantes de la petite Claire, en me serrant avec ces mêmes mains qui avaient serré, étouffé, étranglé, assassiné la petite Claire dans le bois :

— J'en recauserons… je suis vieux… je suis laid… possible… Mais pour arranger une femme, Célestine… retenez bien ceci… il n'y en a pas un comme moi… J'en recauserons…

Pour arranger une femme !… Il en a, vraiment, de sinistres !… Est-ce une menace ?… Est-ce une promesse ?…

Aujourd'hui, Joseph a repris ses habitudes de silence… On dirait que rien ne s'est passé, hier soir, entre nous… Il va, il vient, il travaille… il mange… il lit son journal… comme tous les jours… Je le regarde, et je voudrais le détester… je voudrais que sa laideur m'apparût telle qu'un immense dégoût me séparât de lui à jamais… Eh bien, non… Ah! comme c'est drôle!… Cet homme me donne des frissons… et je n'ai pas de dégoût… Et c'est une chose effrayante que je n'aie pas de dégoût, puisque c'est lui qui a tué, qui a violé la petite Claire dans le bois!…

X

3 novembre.

Rien ne me fait plaisir comme de retrouver dans les journaux le nom d'une personne chez qui j'ai servi. Ce plaisir, je l'ai éprouvé, ce matin, plus vif que jamais, en apprenant par *Le Petit Journal* que Victor Charrigaud venait de publier un nouveau livre qui a beaucoup de succès et dont tout le monde parle avec admiration… Ce livre s'intitule : *De cinq à sept,* et il fait scandale, dans le bon sens. C'est, dit l'article, une suite d'études mondaines, brillantes et cinglantes qui, sous leur légèreté, cachent une philosophie profonde… Oui, compte là-dessus!… En même temps que de son talent, on loue fort Victor Charrigaud de son élégance, de ses relations distinguées, de son salon… Ah! parlons-en de son salon… Durant huit mois, j'ai été femme de chambre chez les Charrigaud, et je crois bien que je n'ai jamais rencontré de pareils mufles… Dieu, sait pourtant!

Tout le monde connaît de nom Victor Charrigaud. Il a déjà publié une suite de livres à tapage. *Leurs Jarretelles, Comment elles dorment, Les Bigoudis sentimentaux, Colibris et Perroquets* sont parmi les plus célèbres. C'est un homme d'infiniment d'esprit, un écrivain d'infiniment de talent et dont le malheur a été que le succès lui arrivât trop vite avec la fortune. Ses débuts donnèrent les plus grandes espérances. Chacun était frappé de ses fortes qualités d'observation, de ses dons puissants de satire, de son implacable et juste ironie qui pénétrait si avant dans le ridicule humain. Un esprit averti et libre, pour qui les conventions mondaines n'étaient que mensonge et servilité, une âme généreuse et

clairvoyante qui, au lieu de se courber sous l'humiliant niveau du préjugé, dirigeait bravement ses impulsions vers un idéal social, élevé et pur. Du moins, c'est ainsi que me parla de Victor Charrigaud un peintre de ses amis qui était toqué de moi, que j'allais voir quelquefois, et de qui je tiens les jugements qui précèdent et les détails qui vont suivre sur la littérature et la vie de cet homme illustre.

Parmi les ridicules si durement flagellés par lui, Charrigaud avait surtout choisi le ridicule du snobisme. En sa conversation verveuse et nourrie de faits, plus encore que dans ses livres, il en notait le caractère de lâcheté morale, de dessèchement intellectuel, avec une âpre précision dans le pittoresque, une large et rude philosophie et des mots aigus, profonds, terribles qui, recueillis par les uns, colportés par les autres, se répétaient aux quatre coins de Paris et devenaient, en quelque sorte, classiques tout de suite… On pourrait faire toute une étonnante psychologie du snobisme avec les impressions, les traits, les profils serrés, les silhouettes étrangement dessinées et vivantes que son originalité renouvelait et prodiguait, sans jamais se lasser… Il semble donc que, si quelqu'un devait échapper à cette sorte d'influenza morale qui sévit si fort dans les salons, ce fût Victor Charrigaud, mieux que tout autre préservé de la contagion par cet admirable antiseptique : l'ironie… Mais l'homme n'est que surprise, contradiction, incohérence et folie…

À peine eut-il senti passer les premières caresses du succès, que le snob qui était en lui — et c'est pour cela qu'il le peignait avec une telle force d'expression — se révéla, explosa, pourrait-on dire, comme un engin qui vient de recevoir la secousse électrique… Il commença par lâcher ses amis devenus encombrants ou compromettants, ne gardant que ceux qui, les uns par leur talent accepté, les autres, par leur situation dans la presse, pouvaient lui être utiles et entretenir de leurs persistantes réclames sa jeune renommée. En même temps, il fit de la toilette et de la mode une de ses préoccupations les plus acharnées. On le vit avec des redingotes d'un philippisme audacieux, des cols et des cravates d'un 1830 exagéré, des gilets de velours d'un galbe irrésistible, des bijoux affichants, et il sortit d'étuis en métal, incrustés de pierres trop précieuses, des cigarettes somptueusement roulées dans des papiers d'or… Mais, lourd de membres,

gauche de gestes, avec des emmanchements épais et des articulations canailles, il conservait, malgré tout, l'allure massive des paysans d'Auvergne, ses compatriotes. Trop neuf dans une trop soudaine élégance où il se sentait dépaysé, il avait beau s'étudier et étudier les plus parfaits modèles du chic parisien, il ne parvenait pas à acquérir cette aisance, cette ligne souple, fine et droite qu'il enviait — avec quelle violente haine — aux jeunes élégants des clubs, des courses, des théâtres et des restaurants. Il s'étonna, car, après tout, il n'avait que des fournisseurs de choix, les plus illustres tailleurs, de mémorables chemisiers, et quels bottiers… quels bottiers!… En s'examinant dans la glace, il s'injuriait avec désespoir.

— J'ai beau sur mes habits multiplier velours, moires et satins, j'ai toujours l'air d'un mufle. Il y a là quelque chose qui n'est pas naturel.

Quant à Mme Charrigaud, jusque-là simple et mise avec un goût discret, elle arbora, elle aussi, des toilettes éclatantes, fracassantes, des cheveux trop rouges, des bijoux trop gros, des soies trop riches, des airs de reine de lavoir, des majestés d'impératrice de mardi-gras… On s'en moquait beaucoup, et parfois cruellement. Les camarades, à la fois humiliés et réjouis de tant de luxe et de mauvais goût, se vengeaient en disant plaisamment de ce pauvre Victor Charrigaud :

— Vraiment, il n'a pas de chance pour un ironiste…

Grâce à d'heureuses démarches, d'incessantes diplomaties et de plus incessantes platitudes, ils furent reçus dans ce qu'ils appelaient, eux aussi, le vrai monde, chez les banquiers israélites, des ducs du Venezuela, des archiducs en état de vagabondage, et chez de très vieilles dames, folles de littérature, de proxénétisme et d'académie… Ils ne pensèrent plus qu'à cultiver et à développer ces relations nouvelles, à en conquérir d'autres plus enviables et plus difficiles, d'autres, d'autres et toujours d'autres…

Un jour, pour se dégager d'une invitation qu'il avait maladroitement acceptée chez un ami sans éclat, mais qu'il tenait encore à ménager. Charrigaud lui écrivit la lettre suivante :

« Mon cher vieux, nous sommes désolés. Excuse-nous de te manquer de parole, pour lundi. Mais nous venons de recevoir, précisément pour ce jour-là, une invitation à dîner chez les Rothschild… C'est la première… Tu comprends que nous ne pouvons pas la

refuser. Ce serait un désastre… Heureusement, je connais ton cœur. Loin de nous en vouloir, je suis sûr que tu partageras notre joie et notre fierté. »

Un autre jour, il racontait l'achat qu'il venait de faire d'une villa à Deauville :

— Je ne sais, en vérité, pour qui ils nous prenaient ces gens-là… Ils nous prenaient sans doute pour des journalistes, pour des bohèmes… Mais je leur ai fait voir que j'avais un notaire…

Peu à peu, il élimina tout ce qui lui restait des amis de sa jeunesse, ces amis dont la seule présence chez lui était un constant et désobligeant rappel du passé, et l'aveu de cette tare, de cette infériorité sociale : la littérature et le travail. Et il s'ingénia aussi à éteindre les flammes qui, parfois, s'allumaient en son cerveau, à étouffer définitivement dans le respect ce maudit esprit dont il s'effrayait de sentir, à de certains jours, les brusques reviviscences et qu'il croyait mort à jamais. Puis il ne lui suffit plus d'être reçu chez les autres, il voulut à son tour recevoir les autres chez lui… L'inauguration d'un petit hôtel qu'il venait d'acheter, dans Auteuil, pouvait être le prétexte d'un dîner.

J'arrivai dans la maison au moment où les Charrigaud avaient résolu qu'ils donneraient, enfin, ce dîner… Non pas un de ces dîners intimes, gais et sans pose, comme ils en avaient l'habitude et qui, durant quelques années, avaient fait leur maison si charmante, mais un dîner vraiment élégant, vraiment solennel, un dîner guindé et glacé, un dîner *select* où seraient cérémonieusement priées, avec quelques correctes célébrités de la littérature et de l'art, quelques personnalités mondaines, pas trop difficiles, pas trop régulières non plus, mais suffisamment décoratives pour qu'un peu de leur éclat rejaillît sur eux…

— Car le difficile, disait Victor Charrigaud, ce n'est pas de dîner en ville, c'est de donner à dîner, chez soi…

Après avoir longuement réfléchi à ce projet, Victor Charrigaud proposa :

— Eh bien, voilà !… Je crois que nous ne pouvons avoir tout d'abord que des femmes divorcées… avec leurs amants. Il faut bien commencer par quelque chose. Il y en a de fort sortables et que les journaux les plus catholiques citent avec admiration… Plus tard, quand nos relations seront devenues plus choisies et plus étendues, eh bien, sous les sèmerons, les divorcées…

— C'est juste… approuva Mme Charrigaud. Pour le moment, l'important est d'avoir ce qu'il y a de mieux dans le divorce. Enfin, on a beau dire, le divorce, c'est une situation.

— Il a au moins ce mérite qu'il supprime l'adultère, ricana Charrigaud… L'adultère, c'est si vieux jeu… Il n'y a plus que l'ami Bourget pour croire à l'adultère — l'adultère chrétien — et aux meubles anglais…

À quoi Mme Charrigaud répliqua sur un ton d'agacement nerveux :

— Que tu es assommant, avec tes mots d'esprit et tes méchancetés… Tu verras… tu verras que nous ne pouvons jamais, à cause de cela, nous faire un salon comme il faut.

Et elle ajouta :

— Si tu veux devenir vraiment un homme du monde, apprends d'abord à être un imbécile ou à te taire…

On fit, défit et refit une liste d'invités qui, après de laborieuses combinaisons, se trouva arrêtée comme suit :

La comtesse Fergus, divorcée, et son ami, l'économiste et député, Joseph Brigard.

La baronne Henri Gogsthein, divorcée, et son ami, le poète Théo Crampp…

La baronne Otto Butzinghen et son ami, le vicomte Lahyrais, *clubman, sportsman,* joueur et tricheur.

Mme de Rambure, divorcée, et son amie, Mme Tiercelet, en instance de divorce.

Sir Harry Kimberly, musicien symboliste, fervent pédéraste, et son jeune ami Lucien Sartorys, beau comme une femme, souple comme un gant de peau de Suède, mince et blond comme un cigare.

Les deux académiciens Joseph Dupont de la Brie, numismate obscène, et Isidore Durand de la Marne, mémorialiste galant dans l'intimité et sinologue sévère à l'Institut…

Le portraitiste Jacques Rigaud.

Le romancier psychologue Maurice Fernancourt.

Le chroniqueur mondain Poult d'Essoy.

Les invitations furent lancées et, grâce à d'actives entremises, acceptées, toutes…

Seule, la comtesse Fergus hésita :

— Les Charrigaud? dit-elle. Est-ce vraiment une maison convenable?… Lui, n'a-t-il pas fait tous les métiers à Montmartre, autrefois?… Ne raconte-t-on pas qu'il vendait des photographies obscènes, pour lesquelles il avait posé, avec des avantages en plâtre?… Et elle, ne courait-il pas de fâcheuses histoires sur son compte?… N'a-t-elle pas eu des aventures assez vulgaires avant son mariage? Ne dit-on point qu'elle a été modèle… qu'elle a posé l'ensemble? Quelle horreur! Une femme qui se mettait toute nue devant des hommes… qui n'étaient même pas ses amants?…

Finalement, elle accepta l'invitation quand on lui eut affirmé que Mme Charrigaud n'avait posé que la tête, que Charrigaud, très vindicatif, serait bien capable de la déshonorer dans un de ses livres, et que Kimberly viendrait à ce dîner… Oh! du moment que Kimberly avait promis de venir… Kimberly, un si parfait *gentleman,* et si délicat, et si charmant, tellement charmant!…

Les Charrigaud furent mis au courant de ces négociations et de ces scrupules. Loin de s'en formaliser, ils se félicitèrent qu'on eût mené à bien les unes et vaincu les autres. Il ne s'agissait plus maintenant que de se surveiller et, comme disait Mme Charrigaud, de se comporter en véritables gens du monde… Ce dîner, si merveilleusement préparé et combiné, si habilement négocié, c'était vraiment leur première manifestation dans le nouvel avatar de leur destinée élégante, de leurs ambitions mondaines… Il fallait donc que ce fût épatant…

Huit jours avant, tout était sens dessus dessous dans la maison. Il fallut, en quelque sorte, remettre à neuf l'appartement et que rien n'y « clochât ». On essaya des combinaisons de lumière et des décorations de table, afin de ne pas être embarrassé au dernier moment. À ce propos, M. et Mme Charrigaud se querellèrent comme des portefaix, car ils n'avaient pas les mêmes idées, et leur esthétique différait sur tous les points… elle inclinant à des arrangements sentimentaux, lui voulant que ce fût sévère et « artiste »…

— C'est idiot… criait Charrigaud… ils croiront être chez une grisette… Ah! ce qu'ils vont se payer nos têtes!…

— Je te conseille de parler, répliquait Mme Charrigaud, arrivée au paroxysme de la nervosité… Tu es bien resté le même

qu'autrefois, un sale voyou de brasserie… Et puis, j'en ai assez… j'en ai plein le dos…

— Eh bien, c'est ça… divorçons, mon petit loup, divorçons… Au moins, de cette façon, nous compléterons la série et nous ne ferons pas tache parmi nos invités.

On s'aperçut aussi que l'argenterie manquerait, qu'il manquerait de la vaisselle et des cristaux. Ils durent en louer, et louer des chaises également, car ils n'en avaient que quinze; encore étaient-elles dépareillées… Enfin, le menu fut commandé à l'un des grands restaurateurs du boulevard.

— Que ce soit ultra-chic, recommanda Mme Charrigaud, et qu'on ne reconnaisse rien de ce que l'on servira. Des émincés de crevettes, des côtelettes de foie gras, des gibiers comme des jambons, des jambons comme des gâteaux, des truffes en mousses, et des purées en branches… des cerises carrées et des pêches en spirale… Enfin tout ce qu'il y a de plus chic…

— Soyez tranquille, affirma le restaurateur. Je sais si bien déguiser les choses que je mets au défi quiconque de savoir ce qu'il mange… C'est une spécialité de la maison…

Enfin, le grand jour arriva.

Monsieur se leva de bonne heure, inquiet, nerveux, agité. Madame qui n'avait pu dormir de toute la nuit, fatiguée par les courses de la veille, par les préparatifs de toute sorte, ne tint pas en place. Cinq ou six fois, le front plissé, haletante, trépidante et si lasse qu'elle avait, disait-elle, le ventre dans les talons, elle passa la dernière revue de l'hôtel, dérangea et remit sans raison des bibelots et des meubles, alla d'une pièce dans l'autre, sans savoir pourquoi et comme si elle eût été folle. Elle tremblait que les cuisiniers ne vinssent pas, que le fleuriste manquât de parole et que les invités ne fussent point placés à table selon la stricte étiquette. Monsieur la suivait partout, vêtu seulement d'un caleçon de soie rose, approuvant ci, critiquant là.

— J'y repense… disait-il… Quelle drôle d'idée tu as eue de commander des centaurées pour la décoration de la table… Je t'assure que le bleu en devient noir à la lumière. Et puis, les centaurées, après tout, ça n'est que de simples bleuets… Nous aurons l'air d'aller cueillir des bleuets dans les blés…

— Oh! des bleuets!… Que tu es agaçant!

— Mais oui, des bleuets… Et les bleuets… Kimberly l'a fort bien dit l'autre soir, chez les Rothschild… ça n'est pas une fleur du monde… Pourquoi pas aussi des coquelicots ?…

— Laisse-moi tranquille… répondait Madame… Tu me fais perdre la tête, avec toutes tes observations stupides. C'est bien le moment, vrai !

Et Monsieur s'obstinait :

— Bon… bon… tu verras… tu verras… Pourvu mon Dieu ! que tout se passe à peu près bien sans trop d'accidents… sans trop d'accrocs… Je ne savais pas que d'être des gens du monde, cela fût une chose si difficile, si fatigante et si compliquée… Peut-être aurions-nous dû rester de simples voyous ?…

Et Madame grinçait :

— Parbleu ! je vois bien que cela ne te changera pas… Tu ne fais guère honneur à une femme…

Comme ils me trouvaient jolie et fort élégante à voir, mes maîtres m'avaient distribué aussi un rôle important dans cette comédie… Je devais d'abord présider le vestiaire et, ensuite, aider ou plutôt surveiller les quatre maîtres d'hôtel, quatre grands lascars, à favoris immenses, choisis dans plusieurs bureaux de placement, pour servir cet extraordinaire dîner.

D'abord, tout alla bien… Il y eut cependant une alerte. À neuf heures moins un quart, la comtesse Fergus n'était pas encore arrivée. Si elle avait changé d'idée et résolu, au dernier moment, de ne pas venir ? Quelle humiliation !… Quel désastre !… Les Charrigaud faisaient des têtes consternées. Joseph Brigard les rassura. C'était le jour où la comtesse présidait son œuvre admirable des « Bouts de cigares pour les armées de terre et de mer ». Les séances, parfois, finissaient très tard…

— Quelle femme charmante !… s'extasiait Mme Charrigaud, comme si cet éloge eût le pouvoir magique d'accélérer la venue de « cette sale comtesse » que, dans le fond de son âme, elle maudissait.

— Et quel cerveau !… surenchérissait Charrigaud, en proie au même sentiment… L'autre jour, chez les Rothschild, j'ai eu cette sensation qu'il fallait remonter au siècle dernier pour retrouver une si parfaite grâce, et une telle supériorité…

— Et encore ! surabondait Joseph Brigard… Voyez-vous, mon cher Monsieur Charrigaud, dans les sociétés égalitaires et démocratiques…

Il allait débiter un de ces discours mi-galants, mi-sociologiques qu'il aimait à colporter de salon en salon, lorsque la comtesse Fergus entra, imposante, majestueuse, dans une toilette noire brodée de jais et d'acier qui faisait valoir la blancheur grasse et la molle beauté de ses épaules. Et ce fut dans un murmure, dans un chuchotement d'admiration que l'on gagna cérémonieusement la salle à manger…

Le commencement du dîner fut assez froid. Malgré son succès, peut-être même à cause de son succès, la comtesse Fergus se montra un peu hautaine, du moins trop réservée. Il semblait qu'elle affectât d'avoir condescendu jusqu'à honorer de sa présence l'humble maison de « ces petites gens ». Charrigaud crut remarquer qu'elle examinait avec une moue discrètement, mais visiblement méprisante, l'argenterie louée, la décoration de la table, la toilette verte de Mme Charrigaud, les quatre maîtres d'hôtel, dont les favoris trop longs trempaient dans les plats. Il en conçut de vagues terreurs et des doutes angoissants sur la bonne tenue de sa table et de sa femme. Ce fut une minute horrible !…

Après quelques répliques banales et pénibles, échangées à propos de futiles actualités, la conversation se généralisa, peu à peu, et, finalement, s'établit sur ce que doit être la correction dans la vie mondaine.

Tous ces pauvres diables et diablesses, tous ces pauvres bougres et bougresses, oubliant leurs propres irrégularités sociales, se montrèrent d'une sévérité étrangement implacable envers les personnes chez qui il était permis de soupçonner, non pas même des tares ou des taches, mais seulement un manquement ancien à la soumission, au respect des lois mondaines, les seules qui doivent être obéies. Vivant, en quelque sorte, hors leur idéal social, rejetés, pour ainsi dire, en marge de cette existence dont ils honoraient, comme une religion, la correction et la régularité perdues, ils s'imaginaient, sans doute y rentrer en chassant les autres. Le comique de cela était vraiment intense et savoureux. De l'univers ils firent deux grandes parts : d'un côté, ce qui est régulier ; de l'autre, ce qui ne l'est pas ; ici, les gens que l'on peut recevoir ; là, les gens que l'on ne peut pas recevoir… Et ces deux grandes

parts devinrent bientôt des morceaux et les morceaux de menues tranches, lesquelles se subdivisèrent à l'infini. Il y avait ceux chez qui l'on peut dîner, et aussi chez qui l'on peut aller, seulement, en soirée… Ceux chez qui l'on ne peut dîner et où l'on peut aller en soirée. Ceux que l'on peut recevoir à sa table et ceux à qui l'on ne permet — et encore dans de certaines circonstances, parfaitement déterminées — que l'entrée de son salon… Il y avait aussi ceux chez qui l'on ne peut dîner et qu'on ne doit pas recevoir chez soi, et ceux que l'on peut recevoir chez soi et chez qui l'on ne peut dîner… ceux que l'on peut recevoir à déjeuner et jamais à dîner; et ceux chez qui l'on peut dîner à la campagne, et jamais à Paris, etc. Tout cela appuyé d'exemples démonstratifs et péremptoires, illustré de noms connus…

— La nuance… disait le vicomte Lahyrais, *sportsman, clubman,* joueur et tricheur… Tout est là… C'est par la stricte observance de la nuance qu'un homme est vraiment du monde ou qu'il n'en est pas…

Jamais, je crois, je n'ai entendu des choses si tristes. En les écoutant, j'avais véritablement pitié de ces malheureux.

Charrigaud ne mangeait point, ne buvait point, ne disait rien. Bien qu'il ne fût guère à la conversation, il en sentait, tout de même, comme un poids sur son crâne, la sottise énorme et sinistre. Impatient, fiévreux, très pâle, il surveillait le service, cherchait à surprendre, sur le visage de ses invités, des impressions favorables ou ironiques, et, machinalement, avec des mouvements de plus en plus accélérés, il roulait, malgré les avertissements de sa femme, de grosses boulettes de mie de pain entre ses doigts. Aux questions qu'on lui adressait, il répondait d'une voix effarée, distraite, lointaine :

— Certainement… certainement… certainement…

En face de lui, très raide dans sa robe verte, où rutilaient des perles d'acier vert, d'un éclat phosphorique, une aigrette de plumes rouges dans les cheveux, Mme Charrigaud se penchait à droite, se penchait à gauche, et souriait, sans jamais une parole, d'un sourire si éternellement immobile qu'il semblait peint sur ses lèvres.

— Quelle grue! se disait Charrigaud… quelle femme stupide et ridicule!… Et quelle toilette de chienlit! À cause d'elle, demain, nous serons la risée de tout Paris…

Et de son côté, Mme Charrigaud, sous l'immobilité de son sourire, songeait :

— Quel idiot, ce Victor !… En a-t-il une mauvaise tenue… Et on nous arrangera, demain, avec ses boulettes.

La discussion mondaine épuisée, on en vint, après une courte digression sur l'amour, à parler bibelots anciens. C'est là où triomphait toujours le jeune Lucien Sartorys, qui en possédait d'admirables. Il avait la réputation d'être un collectionneur très habile, très heureux. Ses vitrines étaient célèbres.

— Mais où trouvez-vous toutes ces merveilles ?… demanda Mme de Rambure…

— À Versailles… répondit Sartorys, chez de poétiques douairières et de sentimentales chanoinesses. On n'imagine pas ce qu'il y a de trésors cachés chez ces vieilles dames.

Mme de Rambure insista :

— Pour les décider à vous les vendre, que leur faites-vous donc ?

Cynique et joli, cambrant son buste mince, il répliqua, avec le visible désir d'étonner :

— Je leur fais la cour… et, ensuite, je me livre sur elles à des pratiques anti-naturelles.

On se récria sur l'audace du propos, mais comme on pardonnait tout à Sartorys, chacun prit le parti d'en rire.

— Qu'appelez-vous des pratiques anti-naturelles ?… interrogea, sur un ton dont l'ironie s'aggravait d'une intention polissonne, un peu lourde, la baronne Gogsthein, qui se plaisait aux situations scabreuses.

Mais, sur un regard de Kimberly, Lucien Sartorys s'était tu… Ce fut Maurice Fernancourt qui, se penchant sur la baronne, dit gravement :

— Cela dépend de quel côté Sartorys place la nature…

Toutes les figures s'éclairèrent d'une gaieté nouvelle… Enhardie par ce succès, Mme Charrigaud, interpellant directement Sartorys qui protestait avec des gestes charmants, s'écria d'une voix forte :

— Alors, c'est vrai ?… Vous en êtes donc ?

Ces paroles firent l'effet d'une douche glacée. La comtesse Fergus agita vivement son éventail… Chacun se regarda avec des airs gênés, scandalisés, où perçaient néanmoins, d'irrésistibles

envies de rire. Les deux poings sur la table, les lèvres serrées, plus pâle avec une sueur au front, Charrigaud roulait avec fureur des boulettes de mie de pain et des yeux comiquement hagards… Je ne sais ce qui fût arrivé, si Kimberly, profitant de ce moment difficile et de ce dangereux silence, n'avait raconté son dernier voyage à Londres…

— Oui, dit-il, j'ai passé à Londres huit jours enivrants, et j'ai assisté, mesdames, à une chose unique… au dîner rituel que le grand poète John-Giotto Farfadetti offrait à quelques amis, pour célébrer ses fiançailles avec la femme de son cher Frédéric-Ossian Pinggleton.

— Que ce dut être exquis!… minauda la comtesse Fergus.

— Vous n'imaginez pas… répondit Kimberly, dont le regard, les gestes, et même l'orchidée qui fleurissait la boutonnière de son habit, exprimèrent la plus ardente extase.

Et il continua :

— Figurez-vous, ma chère amie, dans une grande salle que décorent sur les murs bleus, à peine bleus, des paons blancs et des paons d'or… figurez-vous une table de jade, d'un ovale inconcevable et délicieux… Sur la table, quelques coupes où s'harmonisent des bonbons jaunes et des bonbons mauves, et au milieu une vasque de cristal rose, remplie de confitures canaques… et rien de plus… À tour de rôle, drapés en de longues robes blanches, nous passions lentement devant la table, et nous prenions, à la pointe de nos couteaux d'or, un peu de ces confitures mystérieuses que nous portions ensuite à nos lèvres… et rien de plus…

— Oh! je trouve cela émouvant, soupira la comtesse… tellement émouvant!

— Vous n'imaginez pas… Mais le plus émouvant… ce qui, véritablement, transforma cette émotion en un déchirement douloureux de nos âmes, ce fut lorsque Frédéric-Ossian Pinggleton chanta le poème des fiançailles de sa femme et de son ami… Je ne sais rien de plus tragiquement, de plus surhumainement beau…

— Oh! je vous en prie… supplia la comtesse Fergus… redites-nous ce prodigieux poème, Kimberly.

— Le poème, hélas! je ne le puis… Je ne saurais que vous en donner l'essence…

— C'est cela… c'est cela… l'essence…

Malgré ses mœurs où elles n'avaient rien à voir et rien à faire, Kimberly enthousiasmait follement les femmes, car il avait la spécialité des subtils récits de péché et de sensations extraordinaires… Tout à coup, un frémissement courut autour de la table, et les fleurs elles-mêmes, et les bijoux sur les chairs, et les cristaux sur la nappe prirent des attitudes en harmonie avec l'état des âmes. Charrigaud sentait sa raison fuir. Il crut qu'il était tombé subitement dans une maison de fous. Pourtant, à force de volonté, il put encore sourire et dire :

— Mais certainement… certainement…

Les maîtres d'hôtel achevaient de passer quelque chose qui ressemblait à un jambon et d'où s'échappaient, dans un flot de crème jaune, des cerises, pareilles à des larves rouges… Quant à la comtesse Fergus, à demi pâmée, elle était déjà partie pour les régions extra-terrestres…

Kimberly commença :

— Frédéric-Ossian Pinggleton et son ami John-Giotto Farfadetti achevaient dans l'atelier commun la tâche quotidienne. L'un était le grand peintre, l'autre le grand poète; le premier court et replet; le second maigre et long; tous les deux également vêtus de robes de bure, également coiffés de bonnets florentins, tous les deux également neurasthéniques, car ils avaient, dans des corps différents, des âmes pareilles et des esprits filialement jumeaux. John-Giotto Farfadetti chantait en ses vers les merveilleux symboles que son ami Frédéric-Ossian Pinggleton peignait sur ses toiles, si bien que la gloire du poète était inséparable de celle du peintre et qu'on avait fini par confondre leurs deux œuvres et leurs deux immortels génies dans une même adoration.

Kimberly prit un temps… Le silence était religieux… quelque chose de sacré planait au-dessus de la table. Il poursuivit :

— Le jour baissait. Un crépuscule très doux enveloppait l'atelier d'une pâleur d'ombre fluide et lunaire… À peine si l'on distinguait encore, sur les murs mauves, les longues, les souples, les ondulantes algues d'or qui semblaient remuer, sous la vibration d'on ne savait quelle eau magique et profonde… John-Giotto Farfadetti referma l'espèce d'antiphonaire sur le vélin duquel, avec un roseau de Perse, il écrivait, il burinait plutôt, ses éternels

poèmes; Frédéric-Ossian Pinggleton retourna contre une draperie son chevalet en forme de lyre, posa sur un meuble fragile sa palette en forme de harpe, et, tous les deux, en face l'un de l'autre, ils s'étendirent, avec des poses augustes et fatiguées, sur une triple rangée de coussins, couleur de fucus, au fond de la mer…

— Hum!… fit Mme Tiercelet dans une petite toux avertisseuse.

— Non, pas du tout… rassura Kimberly… ce n'est pas ce que vous pensez…

Et il continua :

— Au centre de l'atelier, d'un bassin de marbre où baignaient des pétales de rose, un parfum violent montait. Et sur une petite table, des narcisses à très longues tiges mouraient, comme des âmes, dans un vase étroit dont le col s'ouvrait en calice de lys étrangement verts et pervers…

— Inoubliable!… frissonna la comtesse d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine.

Et Kimberly, sans s'arrêter, narrait toujours :

— Au-dehors, la rue se faisait plus silencieuse, parce que déserte. De la Tamise venaient, assourdies par la distance, les voies éperdues des sirènes, les voix haletantes des chaudières marines. C'était l'heure où les deux amis, en proie au songe, se taisaient ineffablement…

— Oh! je les vois si bien!… admira Mme Tiercelet…

— Et cet « ineffablement », comme il est évocateur… applaudit la comtesse Fergus… et tellement pur!

Kimberly profita de ces interruptions flatteuses pour avaler une gorgée de champagne… puis, sentant autour de lui plus d'attention passionnée, il répéta :

— Se taisaient ineffablement… Mais ce soir-là John-Giotto Farfadetti murmura : « J'ai dans le cœur une fleur empoisonnée… » À quoi Frédéric-Ossian Pinggleton répondit : « Ce soir, un oiseau triste a chanté dans mon cœur »… L'atelier parut s'émouvoir de cet insolite colloque. Sur le mur mauve qui, de plus en plus, se décolorait, les algues d'or s'éployèrent, on eût dit, se rétrécirent, s'éployèrent, se rétrécirent encore, selon des rythmes nouveaux d'une ondulation inhabituelle, car il est

certain que l'âme des hommes communique à l'âme des choses ses troubles, ses passions, ses ferveurs, ses péchés, sa vie…

— Comme c'est vrai !…

Ce cri sorti de plusieurs bouches n'empêcha point Kimberly de poursuivre un récit qui, désormais, allait se dérouler dans l'émotion silencieuse des auditeurs. Sa voix devint, seulement, plus mystérieuse.

— Cette minute de silence fut poignante et tragique : « Ô mon ami, supplia John-Giotto Farfadetti, toi qui m'as tout donné… toi de qui l'âme est si merveilleusement jumelle de la mienne, il faut que tu me donnes quelque chose de toi que je n'ai pas eu encore et dont je meurs de ne l'avoir point… » — « Est-ce donc ma vie que tu demandes ? interrogea le peintre… Elle est à toi… tu peux la prendre… » — « Non, ce n'est pas ta vie… c'est plus que ta vie… ta femme ! » — « Botticellina ! !… cria le poète. » — « Oui, Botticellina… Botticellinetta… la chair de ta chair… l'âme de ton âme… le rêve de ton rêve… le sommeil magique de tes douleurs !… » — « Botticellina !… Hélas !… hélas !… Cela devait arriver. Tu t'es noyé en elle… elle s'est noyée en toi, comme dans un lac sans fond, sous la lune… Hélas ! hélas !… Cela devait arriver… » Deux larmes, phosphorescentes dans la pénombre, coulèrent des yeux du peintre. Le poète répondit : « Écoute-moi, ô mon ami !… J'aime Botticellina… et Botticellina m'aime… et nous mourons tous les deux de nous aimer et de ne pas oser nous le dire, et de ne pas oser nous joindre… Nous sommes, elle et moi, deux tronçons anciennement séparés d'un même être vivant qui, depuis deux mille ans peut-être, se cherchent, s'appellent et se retrouvent enfin, aujourd'hui… Ô mon cher Pinggleton, la vie inconnue a de ces fatalités étranges, terribles, et délicieuses… Fut-il jamais un plus splendide poème que celui que nous vivons ce soir ? » Mais le peintre répétait toujours, d'une voix de plus en plus douloureuse, ce cri : « Botticellina !… Botticellina !… » Il se leva de la triple rangée de coussins sur laquelle il était étendu, et marcha dans l'atelier, fiévreusement… Après quelques minutes d'anxieuse agitation, il dit : « Botticellina était Mienne… Faudra-t-il donc qu'elle soit, désormais, Tienne ? » — « Elle sera Nôtre ! répliqua le poète, impérieusement… Car Dieu t'a élu pour être le point de suture de cette âme étronçonnée qui est Elle et qui est moi !…

Sinon, Botticellina possède la perle magique qui dissipe les songes… moi, le poignard qui délivre des chaînes corporelles… Si tu refuses, nous nous aimerons dans la mort »… Et il ajouta d'un ton profond qui résonna dans l'atelier comme une voix de l'abîme : « Ce serait plus beau encore, peut-être. » — « Non, s'écria le peintre, vous vivrez… Botticellina sera Tienne, comme elle fut Mienne… Je me déchirerai la chair par lambeaux, je m'arracherai le cœur de la poitrine… je briserai contre les murs mon crâne… Mais mon ami sera heureux… Je puis souffrir… La souffrance est une volupté aussi ! » — « Et la plus puissante, la plus amère, la plus farouche de toutes les voluptés ! s'extasia John-Giotto Farfadetti… J'envie ton sort, va !… Quant à moi, je crois bien que je mourrai ou de la joie de mon amour, ou de la douleur de mon ami… L'heure est venue… Adieu ! »… Il se dressa, tel un archange… À ce moment, la draperie s'agita, s'ouvrit et se referma sur une illuminante apparition… C'était Botticellina, drapée dans une robe flottante, couleur de lune… Ses cheveux épars brillaient tout autour d'elle comme des gerbes de feu… Elle tenait à la main une clé d'or… Et l'extase était sur ses lèvres, et le ciel de la nuit dans ses yeux… John-Giotto se précipita et disparut derrière la draperie… Alors, Frédéric-Ossian Pinggleton se recoucha sur la triple rangée de coussins, couleur de fucus, au fond de la mer… Et, tandis qu'il s'enfonçait les ongles dans la chair, que le sang ruisselait de lui comme d'une fontaine, les algues d'or frémirent doucement, à peine visibles, sur le mur qui, peu à peu, s'enduisait de ténèbres… Et la palette en forme de harpe, et le chevalet en forme de lyre résonnèrent longtemps, en chants nuptiaux…

Kimberly se tut quelques instants… puis, durant que l'émotion, autour de la table, étranglait les gorges et serrait les cœurs :

— Voici pourquoi, acheva-t-il, j'ai trempé la pointe de mon couteau d'or dans les confitures que préparèrent les vierges canaques, en l'honneur de fiançailles telles que notre siècle, ignorant de la beauté, n'en connut jamais de si magnifiques.

Le dîner était terminé… On se leva de table dans un silence religieux, mais tout plein de frémissements… Au salon, Kimberly fut très entouré, très félicité… Tous les regards des femmes convergeaient, rayonnaient vers sa face peinte, et lui faisaient comme un halo d'extases…

— Ah ! je voudrais tellement avoir mon portrait par Frédéric-Ossian Pinggleton… s'écria fervemment Mme de Rambure… Je donnerais tout pour un tel bonheur…

— Hélas ! Madame, répondit Kimberly… depuis cet événement douloureux et sublime que j'ai conté, il est arrivé que Frédéric-Ossian Pinggleton ne veut plus, si charmants qu'ils soient, peindre des visages humains… il ne peint que des âmes…

— Comme il a raison !… J'aimerais tellement être peinte, en âme !…

— De quel sexe ? demanda, sur un ton légèrement sarcastique, Maurice Fernancourt, visiblement jaloux du succès de Kimberly.

Celui-ci dit simplement :

— Les âmes n'ont pas de sexe, mon cher Maurice… Elles ont…

— Du poil… aux pattes… chuchota Victor Charrigaud, très bas, de façon à n'être entendu que du romancier psychologue à qui il offrait, en ce moment, un cigare…

Et l'entraînant dans le fumoir :

— Ah ! mon vieux ! souffla-t-il… je voudrais pouvoir crier des ordures… à pleins poumons, devant tous ces gens-là… J'en ai assez de leurs âmes, de leurs amours verts et pervers, de leurs confitures magiques… Oui, oui… dire des grossièretés, se barbouiller de bonne boue bien fétide et bien noire, pendant un quart d'heure, ah ! comme ce serait exquis… et reposant… Et comme cela me soulagerait de tous ces lys nauséeux qu'ils m'ont mis dans le cœur !… Et toi ?…

Mais la secousse avait été trop forte et l'impression restait du récit de Kimberly… On ne pouvait plus s'intéresser aux choses vulgaires, terrestres… aux discussions mondaines, esthétiques, passionnelles… Le vicomte Lahyrais lui-même, *clubman, sportsman,* joueur et tricheur, sentait qu'il lui poussait partout des ailes. Chacun avait besoin de recueillement, de solitude, de prolonger le rêve ou de le réaliser… En dépit des efforts de Kimberly qui allait de l'une à l'autre, demandant : « Avez-vous bu du lait de martre zibeline ?… ah ! buvez du lait de martre zibeline… c'est tellement ravissant ! » la conversation ne put être reprise… si bien que l'un après l'autre, les invités s'excusèrent, s'esquivèrent. À onze heures, tout le monde était parti.

Quand ils se retrouvèrent, en face l'un de l'autre, seuls, Monsieur et Madame se regardèrent longtemps, fixement, hostilement, avant d'échanger leurs impressions.

— Pour un joli ratage, tu sais… c'est un joli ratage… exprima Monsieur.

— C'est de ta faute… reprocha aigrement Madame…

— Ah ! elle est bonne, celle-là…

— Oui, de ta faute… Tu ne t'es occupé de rien… tu m'as fait que rouler de sales boulettes de pain, entre tes gros doigts. On ne pouvait pas te tirer une parole… Ce que tu était ridicule !… C'est honteux…

— Eh bien, je te conseille de parler… riposta Monsieur… Et ta toilette verte… et les sourires… et tes gaffes avec Sartorys… C'est moi, peut-être ?… Moi aussi sans doute qui raconte la douleur de Pinggleton… moi qui mange des confitures canaques, moi qui peins des âmes… moi qui suis pédéraste et lilial ?…

— Tu n'es même pas capable de l'être !… cria Madame, au comble de l'exaspération…

Ils s'injurièrent longtemps. Et Madame, après avoir rangé l'argenterie et les bouteilles entamées, dans le buffet, prit le parti de se retirer en sa chambre, où elle s'enferma.

Monsieur continua de rôder à travers l'hôtel dans un état d'agitation extrême… Tout d'un coup, m'ayant aperçue dans la salle à manger où je remettais un peu d'ordre, il vint à moi… et me prenant par la taille :

— Célestine, me dit-il… veux-tu être bien gentille avec moi ?… Veux-tu me faire un grand, grand plaisir ?

— Oui, Monsieur…

— Eh ! bien, mon enfant, crie-moi, en pleine figure, dix fois, vingt fois, cent fois : « Merde ! »

— Ah ! Monsieur !… quelle drôle d'idée !… Je n'oserai jamais…

— Ose, Célestine… ose, je t'en supplie ! !…

Et quand j'eus fait, au milieu de nos rires, ce qu'il me demandait :

— Ah ! Célestine, tu ne sais pas le bien, tu ne sais pas la joie immense que tu me procures… Et puis, voir une femme qui ne soit pas une âme… toucher une femme qui ne soit pas un lys !… Embrasse-moi…

Si je m'attendais à celle-là, par exemple!…

Mais, le lendemain, lorsqu'ils lurent dans *Le Figaro* un article où l'on célébrait pompeusement leur dîner, leur élégance, leur goût, leur esprit, leurs relations, ils oublièrent tout, et ne parlèrent plus que de leur grand succès. Et leur âme appareilla vers de plus illustres conquêtes et de plus somptueux snobismes.

— Quelle femme charmante que la comtesse Fergus!… dit Madame, au déjeuner, en finissant les restes.

— Et quelle âme!… appuya Monsieur…

— Et Kimberly… Crois-tu?… en voilà un causeur épatant… et si exquis de manières!…

— On a tort de le blaguer… Après tout, son vice ne regarde personne… nous n'avons rien à y voir…

— Bien sûr…

Indulgente, elle ajouta :

— Ah! s'il fallait éplucher tout le monde!

Et, toute la journée, dans la lingerie, je me suis amusée à évoquer les histoires drôles de cette maison… et la fureur de réclame qui, depuis ce jour-là, prit Madame jusqu'à se prostituer à tous les sales journalistes qui lui promettaient un article sur les livres de son mari, ou un mot sur ses toilettes et sur son salon… et la complaisance de Monsieur qui n'ignorait rien de ces turpitudes et laissait faire. Avec un cynisme admirable, il disait : « C'est toujours moins cher qu'au bureau. » Monsieur, de son côté, était tombé au plus bas degré de l'inconscience et de la vileté. Il appelait cela de la politique de salon, et de la diplomatie mondaine.

Je vais écrire à Paris pour qu'on m'envoie le nouveau volume de mon ancien maître. Mais ce qu'il doit être moche dans le fond!

XI

10 novembre.

Maintenant, il n'est plus question de la petite Claire. Ainsi qu'on l'avait prévu, l'affaire est abandonnée. La forêt de Raillon et Joseph garderont donc leur secret, éternellement. De celle qui fut une pauvre petite créature humaine, il ne sera pas plus parlé désormais que du cadavre d'un merle, mort, sous le fourré, dans le bois. Comme si rien ne s'était passé, le père continue de casser ses cailloux sur la route, et la ville, un instant remuée, émoustillée par ce crime, reprend son aspect coutumier… un aspect plus morne encore, à cause de l'hiver. Le froid très vif claquemure davantage les gens dans leurs maisons. C'est à peine si, derrière les vitres gelées, on entrevoit leurs faces pâles et sommeillantes et dans les rues on ne rencontre guère que des vagabonds en loques et des chiens frileux.

Madame m'a envoyée en course, chez le boucher, et j'ai pris les chiens avec moi… Pendant que je suis là, une vieille entre timidement dans la boutique et demande de la viande, « un peu de viande, pour faire un peu de bouillon, au fils qui est malade ». Le boucher choisit, parmi des débris entassés dans une large bassine de cuivre, un sale morceau, moitié os, moitié graisse, et l'ayant pesé vivement :

— Quinze sous… annonce-t-il.

— Quinze sous! s'exclame la vieille. Ça n'est pas Dieu possible!… Et comment voulez-vous que je fasse du bouillon avec ça?…

— À votre aise… dit le boucher, en rejetant le morceau dans la bassine… Seulement, vous savez, je vais vous envoyer votre note aujourd'hui… Si demain, elle n'est pas payée… l'huissier!…

— Donnez… se résigne alors la vieille.

Quand elle est partie :

— C'est vrai, aussi… m'explique le boucher… Si on n'avait pas les pauvres pour les bas morceaux… on ne gagnerait vraiment pas assez sur une bête… Mais ils sont exigeants maintenant, ces bougres-là!…

Et, taillant deux longues tranches de bonne viande bien rouge, il les lance aux chiens.

Les chiens de riches, parbleu!… c'est pas des pauvres…

Au *Prieuré,* les événements se succèdent. Du tragique ils passent au comique, car on ne peut pas toujours frissonner… Fatigué des tracasseries du capitaine et sur les conseils de Madame, Monsieur a fini par « l'appeler au juge de paix ». Il lui réclame des dommages et intérêts pour le bris de ses cloches, de ses châssis, et pour la dévastation du jardin. Il paraît que la rencontre des deux ennemis dans le cabinet du juge a été quelque chose d'épique. Ils se sont engueulés comme des chiffonniers. Naturellement, le capitaine nie, avec force serments, avoir jamais lancé des pierres ou quoi que ce soit dans le jardin de Lanlaire; c'est Lanlaire qui lance des pierres dans le sien…

— Avez-vous des témoins?… Où sont vos témoins? Osez produire des témoins… hurle le capitaine.

— Les témoins? riposte Monsieur… c'est les pierres… c'est toutes les cochonneries dont vous ne cessez de couvrir ma propriété… c'est les vieux chapeaux… les vieilles pantoufles que j'y ramasse chaque jour, et que tout le monde reconnaît pour vous avoir appartenu…

— Vous mentez…

— C'est vous qui êtes une canaille… une crapule…

Mais, dans l'impossibilité où est Monsieur d'apporter des témoignages recevables et probants, le juge de paix, qui est d'ailleurs l'ami du capitaine, engage Monsieur à retirer sa plainte.

— Et du reste… permettez-moi de vous le dire… conclut le magistrat… il est bien improbable… il est tout à fait inadmissible

qu'un vaillant soldat… un officier intrépide qui a gagné tous ses grades sur les champs de bataille, s'amuse à lancer des pierres et de vieux chapeaux dans votre propriété, comme un gamin…

— Parbleu!… vocifère le capitaine… Cet homme est un infâme dreyfusard… Il insulte l'armée…

— Moi?

— Oui, vous!… Ce que vous cherchez, sale juif, c'est de déshonorer l'armée… Vive l'armée!…

Ils ont failli se prendre aux cheveux et le juge a eu beaucoup de peine à les séparer… Depuis, Monsieur a installé en permanence, dans le jardin, deux témoins invisibles derrière une sorte d'abri en planches où sont percés, à hauteur d'homme, quatre trous ronds, pour les yeux. Mais le capitaine averti s'est tenu tranquille et Monsieur en est pour ses frais…

J'ai vu le capitaine deux ou trois fois, par-dessus la haie… Malgré la gelée, il ne quitte pas de la journée son jardin où il travaille à toute sorte de choses, avec acharnement. Pour l'instant, il encapuchonne ses rosiers de gros bonnets de papier huilé… Il me conte ses malheurs… Rose souffre d'une attaque d'influenza, et dame… avec son asthme!… Bourbaki est mort… Il est mort d'une congestion pulmonaire, pour avoir bu trop de cognac… Vraiment, il n'a pas de chance… Et c'est sûrement ce bandit de Lanlaire qui lui jette un sort… Il veut en avoir raison, en débarrasser le pays, et il me soumet un plan de combat épatant…

— Voilà ce que vous devriez faire, mademoiselle Célestine… Vous devriez déposer contre Lanlaire… au parquet de Louviers… une plainte tapée pour outrages aux mœurs et attentat à la pudeur… Ça, c'est une idée…

— Mais, capitaine, jamais Monsieur n'a outragé à mes mœurs, ni attenté à ma pudeur…

— Eh bien?… qu'est-ce que ça fait?…

— Je ne peux pas…

— Comment… vous ne pouvez pas?… Rien n'est plus simple, pourtant… Déposez votre plainte et faites-nous citer, Rose et moi… Nous viendrons affirmer… certifier en justice que nous avons vu tout… tout… tout… La parole d'un soldat, en ce moment surtout, c'est quelque chose, tonnerre de Dieu!… Ce n'est pas de la… chose de chien… Et notez qu'après cela il nous

sera facile de faire revivre l'affaire du viol et d'englober Lanlaire dedans… Ça c'est une idée… Pensez-y, mademoiselle Célestine… pensez-y…

Ah ! j'ai beaucoup de choses, beaucoup trop de choses à quoi penser en ce moment… Joseph me presse de me décider… on ne peut pas attendre plus longtemps… Il a reçu de Cherbourg la nouvelle que la semaine prochaine doit avoir lieu la vente du petit café… Mais je suis inquiète, troublée… Je voudrais et je ne voudrais pas… Un jour cela me plaît, et, le lendemain, cela ne me plaît plus… Je crois surtout que j'ai peur… que Joseph ne veuille m'entraîner à des choses trop terribles… Je ne puis me résoudre à prendre un parti… Il ne me brutalise pas, me donne des arguments, me tente par des promesses de liberté, de belles toilettes, de vie assurée, heureuse, triomphante.

— Faut pourtant que je l'achète, le petit café… me dit-il… Je ne peux pas laisser échapper une occasion pareille… Et si la révolution vient ?… Pensez donc. Célestine… C'est la fortune, tout de suite… et qui sait ?… La révolution… ah ! mettez-vous ça dans la tête… il n'y a pas mieux pour les cafés…

— Achetez-le toujours. Si ce n'est pas moi… ce sera une autre…

— Non… non, faut que ce soit vous… Il n'y en a pas d'autre que vous… J'ai les sangs tournés de vous… Mais vous vous méfiez de moi…

— Non, Joseph… je vous assure…

— Si… si… vous avez de mauvaises idées sur moi…

À ce moment, je ne sais, non en vérité je ne sais où j'ai pu trouver le courage de lui demander :

— Eh bien, Joseph… dites-moi que c'est vous qui avez violé la petite Claire, dans le bois…

Joseph a reçu le choc, avec une extraordinaire tranquillité. Il a seulement haussé les épaules, s'est dandiné quelques secondes et, remontant son pantalon qui avait un peu glissé, il a répondu simplement :

— Vous voyez bien… quand je vous le disais !… Je connais vos pensées, allez… je connais tout ce qui se passe dans vos pensées…

Il a adouci sa voix, mais son regard est devenu si effrayant qu'il m'a été impossible d'articuler une parole…

— S'agit pas de la petite Claire… s'agit de vous…

Comme l'autre soir, il m'a prise dans ses bras…

— Viendrez-vous avec moi, dans le petit café ?

Toute frissonnante, toute balbutiante, j'ai trouvé la force de répondre :

— J'ai peur… j'ai peur de vous… Joseph… Pourquoi ai-je peur de vous ?

Il m'a tenue bercée, dans ses bras. Et, dédaigneux de se justifier, heureux peut-être d'augmenter mes terreurs, il m'a dit d'un ton paternel :

— Eh ben… eh ben… puisque c'est ça… j'en recauserons… demain…

Il circule en ville un journal de Rouen où il y a un article qui fait scandale, parmi les dévotes. C'est une histoire vraie, très drôle et pas mal raide qui s'est passée tout dernièrement à Port-Lançon, un joli endroit, situé à trois lieues d'ici. Le piquant, c'est que tout le monde en connaît les personnages. Voilà encore de quoi occuper les gens, pendant quelques jours… On a apporté le journal à Marianne, hier, et le soir, après le dîner, j'ai fait la lecture du fameux article à haute voix… Dès les premières phrases, Joseph s'est levé très digne, sévère, et même un peu fâché. Il déclare qu'il n'aime pas les cochonneries, et qu'il ne peut supporter qu'on attaque la religion, devant lui…

— C'est pas bien, ce que vous faites là, Célestine… c'est pas bien…

Et il est parti se coucher…

Je transcris ici, cette histoire. Elle m'a paru propre à être conservée… et puis j'ai pensé que je pouvais bien égayer d'un franc éclat de rire ces pages si tristes…

La voici.

M. le doyen de la paroisse de Port-Lançon était un prêtre sanguin, actif, sectaire, et son éloquence avait grande réputation dans les pays avoisinants. Mécréants et libres penseurs se rendaient à l'église, le dimanche, rien que pour l'entendre prêcher…

Ils s'excusaient de cette pratique en invoquant des raisons oratoires :

— On n'est pas de son avis, bien sûr, mais c'est tout de même flatteur d'entendre un homme comme ça…

Et ils enviaient, pour leur député qui ne soufflait jamais un mot, la « sacrée platine » qu'avait M. le Doyen. Son intervention dans les affaires communales, brouillonne et bruyante, gênait parfois le maire, irritait souvent les autres autorités, mais M. le Doyen avait toujours le dernier mot, à cause de cette « sacrée platine », qui rivait son clou à tout le monde. Une de ses manies était qu'on n'instruisait pas assez les enfants.

— Qu'est-ce qu'on leur apprend à l'école ?… On ne leur apprend rien… Quand on les interroge sur des questions capitales… c'est une vraie pitié… ils ne savent jamais quoi répondre…

De ce fâcheux état d'ignorance, il s'en prenait à Voltaire, à la Révolution française… au gouvernement, aux dreyfusards, non point au prône ni en public, mais seulement devant des amis sûrs, car, tout sectaire et intransigeant qu'il fût, M. le Doyen tenait à son traitement. Aussi, le mardi et le jeudi, avait-il accoutumé de réunir dans la cour de son presbytère le plus d'enfants qu'il pouvait, et là, durant deux heures, il les initiait à des connaissances extraordinaires et comblait de surprenantes pédagogies les lacunes de l'éducation laïque.

— Voyons… mes enfants… quelqu'un de vous sait-il, seulement où se trouvait jadis, le Paradis terrestre ?… Que celui qui le sait lève la main ?… Allons…

Aucune main ne se levait… Il y avait, dans tous les yeux, d'ardents points d'interrogation, et M. le Doyen, haussant les épaules, s'écriait :

— C'est scandaleux… Que vous enseigne-t-il donc, votre instituteur ?… Ah ! elle est jolie, l'éducation laïque, gratuite et obligatoire… elle est jolie !… Eh bien, je vais vous le dire, moi, où se trouvait le Paradis terrestre… Attention !

Et, catégorique non moins que grimaçant, il débitait :

— Le Paradis terrestre, mes enfants, ne se trouvait pas à Port-Lançon, quoi qu'on dise, ni dans le département de la Seine-Inférieure… ni en Normandie… ni à Paris… ni en France… Il ne se trouvait pas non plus en Europe, pas même en Afrique ou

en Amérique… en Océanie pas davantage… Est-ce clair?… Il y a des gens qui prétendent que le Paradis terrestre était en Italie, d'autres en Espagne, parce que dans ces pays-là il pousse des oranges, petits gourmands!… C'est faux, archi-faux, D'abord, dans le Paradis terrestre, il n'y avait pas d'oranges… il n'y avait que des pommes… pour notre malheur… Voyons, que l'un de vous réponde… Répondez…

Et comme aucun ne répondait :

— Il était en Asie… clamait M. le Doyen d'une voix retentissante et colère… en Asie où, jadis, il ne tombait ni pluie, ni grêle, ni neige… ni foudre… en Asie où tout était verdoyant et parfumé… où les fleurs étaient hautes comme des arbres, et les arbres comme des montagnes… Maintenant, il n'y a rien de tout cela en Asie… À cause des péchés que nous avons commis, il n'y a plus, en Asie, que des Chinois, des Cochinchinois, des Turcs, des hérétiques noirs, des païens jaunes, qui tuent les saints missionnaires et qui vont en enfer… C'est moi qui vous le dis… Autre chose!… Savez-vous ce que c'est que la Foi?… la Foi?…

Un des enfants, balbutiait, très sérieux, sur le ton d'une leçon récitée :

— La Foi… l'Espérance… et la Charité… C'est une des trois vertus théologales…

— Ce n'est pas ce que je vous demande, récriminait M. le Doyen. Je vous demande en quoi consiste la Foi?… Ah!… vous ne le savez pas non plus?… Eh bien, la Foi consiste à croire ce que vous dit votre bon curé… et à ne pas croire un mot de tout ce que vous dit votre instituteur… Car il ne sait rien, votre instituteur… et ce qu'il vous raconte, ce n'est jamais arrivé…

L'église de Port-Lançon est connue des archéologues et des touristes. C'est un des édifices religieux les plus intéressants de cette partie de la Normandie, où il en existe tant d'admirables… Sur la façade occidentale, au-dessus d'une porte centrale, en ogive, une rose s'épanouit, délicatement portée sur une arcature trilobée, à jour, d'une grâce et d'une légèreté infinies. L'extrémité du bas-côté septentrional, que longe une obscure venelle, est décorée d'ornementations plus touffues et moins sévères. On y remarque beaucoup de personnages singuliers, à face de démon, des animaux symboliques et des saints pareils à des

truands, qui, dans les dentelles ajourées des frises, se livrent à d'étranges mimiques… Malheureusement, la plupart sont décapités et mutilés. Le temps et la pudeur vandalique des desservants ont successivement endommagé ces sculptures satiriques, joyeuses et paillardes comme un chapitre de Rabelais… La mousse pousse, morne et décente, sur ces corps de pierre effritée où, bientôt, l'œil ne saura plus distinguer que d'irrémédiables ruines. L'édifice est partagé en deux parties par de hardies et minces arcades, et ses fenêtres, rayonnantes dans la face sud, sont flamboyantes dans le collatéral nord. La maîtresse vitre du chevet, en rosace immense et rouge, flamboie et fulgure, elle aussi comme un soleil couchant d'automne.

M. le Doyen communiquait directement de sa cour, plantée de vieux marronniers, dans l'église, par une petite porte basse, récente, qui s'ouvrait sur un des collatéraux, et dont il partageait la clé unique avec la supérieure de l'hospice, sœur Angèle. Aigre, maigre, jeune encore, d'une jeunesse revêche et fanée… austère et cancanière, entreprenante et fureteuse, sœur Angèle était la grande amie de M. le Doyen et sa conseillère intime. Ils se voyaient chaque jour, mystérieusement, préparant sans cesse des combinaisons électorales et municipales, se confiant les secrets dérobés des ménages port-lançonnais, s'ingéniant à éluder, par d'habiles manœuvres, les arrêtés préfectoraux et les règlements administratifs, au profit des intérêts ecclésiastiques. Toutes les vilaines histoires qui circulaient dans le pays venaient de là… Chacun s'en doutait, mais on n'osait rien dire, craignant l'intarissable esprit de M. le Doyen, ainsi que la méchanceté notoire de sœur Angèle qui dirigeait l'hospice à sa fantaisie de femme intolérante et rancunière.

Jeudi dernier, M. le Doyen, dans la cour du presbytère, inculquait aux enfants d'étonnantes notions météorologiques… Il expliquait le tonnerre, la grêle, le vent, les éclairs.

— Et la pluie?… Savez-vous bien ce que c'est que la pluie… d'où elle vient… et qui la fabrique? Les savants d'aujourd'hui vous diront que la pluie est une condensation de vapeur… Ils vous diront ceci et cela… Ils mentent… Ce sont d'affreux hérétiques… des suppôts du diable… La pluie, mes enfants, c'est la colère de Dieu… Dieu n'est pas content de vos parents qui, depuis des années, s'abstiennent de suivre les Rogations… Alors,

il s'est dit : « Ah ! vous laissez le bon curé se morfondre tout seul avec son bedeau et ses chantres sur les routes et dans les sentes. Bon… bon !… Gare à vos récoltes, sacripants !… » Et il ordonne à la pluie de tomber… Voilà ce que c'est que la pluie… Si vos parents étaient de fidèles chrétiens, s'ils observaient leurs devoirs religieux… il ne pleuvrait jamais…

À ce moment, sœur Angèle apparut au seuil de la petite porte basse de l'église… Elle était plus pâle encore que de coutume et toute bouleversée. Sur le serre-tête blanc, défait, sa cornette avait légèrement glissé, et les deux grandes ailes battaient, effrayées et désunies. En apercevant les élèves, rangés en cercle autour de M. le Doyen, son premier mouvement fut de rétrograder et de fermer la porte… Mais M. le Doyen, surpris de cette brusque entrée, de cette cornette de travers, de cette pâleur, s'avançait déjà à sa rencontre, les lèvres tordues et les yeux inquiets.

— Renvoyez ces enfants, tout de suite… supplia sœur Angèle… tout de suite… J'ai à vous parler…

— Oh… mon Dieu !… Que se passe-t-il donc ?… Hein ?… Quoi ?… vous êtes tout émue…

— Renvoyez ces enfants… répéta sœur Angèle… Il se passe des choses graves… très graves… trop graves.

Les élèves partis, sœur Angèle se laissa tomber sur un banc et, durant quelques secondes, d'un mouvement nerveux, elle mania sa croix de cuivre et ses médailles bénites qui sonnèrent sur la bavette empesée, dont était bardée sa poitrine plate d'inféconde femelle. M. le Doyen était anxieux… Il demanda d'une voix saccadée :

— Vite… ma sœur… parlez… Vous m'effrayez… Qu'est-ce qu'il y a ?

Alors, très brève, sœur Angèle dit :

— Il y a que, tout à l'heure, passant dans la venelle… j'ai vu, sur votre église… un homme tout nu !…

M. le Doyen ouvrit, en grimace, sa bouche qui demeura béante et toute convulsée… Puis, il bégaya :

— Un homme tout nu ?… Vous avez, ma sœur, vu… sur mon église… un homme… tout nu ?… Sur mon église ?… Vous êtes sûre ?…

— Je l'ai vu…

— Il s'est trouvé, dans ma paroisse, un paroissien assez éhonté… assez charnel… pour se promener, tout nu, sur mon église ?… Mais, c'est incroyable !… Ah ! ah ! ah !…

Son visage s'empourprait de colère ; sa gorge contractée râpait les mots.

— Tout nu, sur mon église ?… Oh !… Mais, dans quel siècle vivons-nous ?… Et que faisait-il, tout nu, sur mon église ?… Il forniquait peut-être ?… Il…

— Vous ne me comprenez pas… interrompit sœur Angèle… Je n'ai pas dit que cet homme tout nu fût un paroissien… puisqu'il est en pierre…

— Comment ?… Il est en pierre ?… Mais, alors, ce n'est plus la même chose, ma sœur…

Et, soulagé par cette rectification, M. le Doyen respira bruyamment…

— Ah ! quelle peur j'ai eue !

Sœur Angèle se fit agressive… Sa voix siffla entre ses lèvres plus minces et plus pâles.

— Alors… tout est bien… Et vous le trouvez moins nu, sans doute, parce qu'il est en pierre ?

— Je ne dis pas cela… Mais enfin, ce n'est plus la même chose…

— Et si je vous affirmais que cet homme en pierre est plus nu que vous le croyez… qu'il montre une… un… un instrument d'impureté… une chose terrible… énorme… une chose monstrueuse qui pointe ?… Ah ! tenez, monsieur le Curé, ne me faites pas dire de saletés…

Elle se leva, en proie à une agitation violente… M. le Doyen était atterré. Cette révélation le frappait de stupeur… Ses idées se brouillaient, sa raison s'égarait en un rêve d'atroce luxure et d'abominable enfer… Il balbutia, enfantin…

— Oh, vraiment ?… Une chose énorme… qui pointe… Oui ! oui !… C'est inconcevable… Mais, c'est très vilain, ça, ma sœur… Et vous êtes certaine… bien certaine… d'avoir vu… cette chose, énorme… pointer ?… Vous ne vous trompez pas ?… Ce n'est pas une plaisanterie ?… Oh ! c'est inconcevable…

Sœur Angèle frappa le sol du pied.

— Et, depuis des siècles qu'elle est là… souillant votre église… vous ne vous êtes aperçu de rien ?… Et il faut que ce soit

moi, une femme… moi, une religieuse… moi qui ai fait vœu de chasteté… il faut que ce soit moi qui dénonce ce… cette abomination… et qui vienne vous crier : « Monsieur le Doyen, le diable est dans votre église ! »

Mais M. le Doyen, aux paroles ardentes de sœur Angèle, avait vite reconquis ses esprits… Il prononça d'un ton résolu :

— Nous ne pouvons tolérer un tel scandale… Il faut terrasser le diable… Et je m'en charge… Revenez à minuit… quand tout le monde dormira à Port-Lançon… Vous me guiderez… Je vais prévenir le sacristain, afin qu'il se procure une échelle… Est-ce très haut ?…

— C'est très haut…

— Et vous saurez bien retrouvez la place, ma sœur ?

— Je la retrouverais, les yeux fermés… À minuit donc, monsieur le Doyen !

— Et que Dieu soit avec vous, ma sœur !…

Sœur Angèle se signa, regagna la porte basse et disparut…

La nuit était sombre, sans lune. Aux fenêtres de la venelle, la dernière lumière s'était depuis longtemps éteinte ; les réverbères, obscurs au haut de leur potence, balançaient leurs grinçantes et invisibles carcasses. Tout dormait dans Port-Lançon.

— C'est là… fit sœur Angèle.

Le sacristain appliqua son échelle contre le mur, près d'une large baie, à travers les vitraux de laquelle brillait, très pâle, la courte lueur de la lampe veillant au sanctuaire. Et l'église déchiquetait ses silhouettes tourmentées dans un ciel couleur de violette où, çà et là, tremblaient de clignotantes étoiles. M. le Doyen, armé d'un marteau, d'un ciseau à froid et d'une lanterne sourde, gravit les échelons, suivi de près par la sœur dont la cornette disparaissait sous les plis d'une large mante noire… Il marmottait :

— *Ab omni peccato.*

La sœur répondait :

— *Libera nos, Domine.*

— *Ab insidiis diaboli.*

— *Libera nos, Domine.*

— *A spiritu fornicationis.*

— *Libera nos, Domine.*

Arrivés à hauteur de la frise, ils s'arrêtèrent.

— C'est là… fit sœur Angèle… À votre gauche, monsieur le Doyen.

Et très vite, troublée par l'ombre, par le silence, elle chuchota :

— *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi.*

— *Exaudi nos, Domine,* répondit M. le Doyen, qui dirigea sa lanterne dans les entrecroisements de la pierre où grimaçaient, gambadaient d'apocalyptiques figures de démons et de saints.

Tout à coup, il poussa un cri. Il venait d'apercevoir, braquée sur lui, terrible et furieuse, l'impure image du péché…

— *Mater purissima… Mater castissima… Mater inviolata…* bredouillait la sœur, courbée sur l'échelle.

— Ah! le cochon!… le cochon!… vociféra M. le Doyen, en manière d'*Ora pro nobis*.

Il brandit son marteau, et, tandis que, derrière lui, sœur Angèle continuait de réciter les litanies de la sainte Vierge, et que le sacristain, arc-bouté au pied de l'échelle, soupirait de vagues et dolentes oraisons, il asséna sur l'icône obscène un coup sec. Quelques éclats de pierre le cinglèrent au visage, et l'on entendit un corps dur tomber sur un toit, glisser dans une gouttière, rebondir et retomber dans la venelle.

Le lendemain, sortant de l'église où elle venait d'entendre la messe, Mlle Robineau, une sainte femme, vit à terre, dans la venelle, un objet qui lui parut d'une forme insolite et d'un aspect bizarre, comme en ont, parfois, certaines reliques dans les reliquaires. Elle le ramassa, et l'examinant dans tous les sens :

— C'est probablement une relique… se dit-elle… une sainte, étrange et précieuse relique… une relique pétrifiée dans quelque source miraculeuse… Les voies de Dieu sont tellement mystérieuses!

Elle eut d'abord la pensée de l'offrir à M. le Doyen… Puis elle réfléchit que cette relique serait une protection pour sa maison, qu'elle en éloignerait le malheur et le péché. Elle l'emporta.

Arrivée chez elle, Mlle Robineau s'enferma dans sa chambre. Sur une table, parée d'une nappe blanche, elle disposa un coussin de velours rouge avec des glands d'or, sur le coussin, délicatement, elle coucha la précieuse relique. Ensuite elle couvrit le tout d'un globe de verre aussitôt flanqué de deux vases pleins de fleurs artificielles. Et s'agenouillant devant cet autel improvisé,

elle invoqua, avec ardeur, le saint inconnu et admirable à qui avait appartenu, en des temps probablement très anciens, cet objet profane et purifié… Mais, bientôt, elle ne tarda pas à se sentir troublée… Des préoccupations d'une précision trop humaine se mêlèrent à la ferveur de ses prières, à la joie pure de ses extases… Même des doutes terribles et lancinants s'insinuèrent en son âme.

— Est-ce bien, là, une sainte relique?… se dit-elle.

Et tandis qu'elle multipliait sur ses lèvres les *Pater* et les *Ave,* elle ne pouvait s'empêcher de penser à d'obscures impuretés et d'écouter une voix plus forte que ses prières, une voix qui venait d'elle, inconnue d'elle, et qui disait :

— Tout de même, ça devait être un bien bel homme!…

Pauvre demoiselle Robineau! On lui apprit ce que représentait ce bout de pierre. Elle faillit en mourir de honte… Et elle ne cessait de répéter :

— Et moi qui l'ai embrassée tant de fois!…

Aujourd'hui, 10 novembre, nous avons passé toute la journée à nettoyer l'argenterie. C'est tout un événement… une époque traditionnelle comme celle des confitures. Les Lanlaire possèdent une magnifique argenterie, des pièces anciennes, rares et de toute beauté. Elle vient du père de Madame qui la prit, les uns disent en dépôt, les autres en garantie d'une somme prêtée à un noble du voisinage. Il n'achetait pas que des jeunes gens pour la conscription, cet olibrius-là!… Tout lui était bon et il n'était pas à une escroquerie près. S'il faut en croire l'épicière, l'histoire de cette argenterie serait des plus louches, ou des plus claires, comme on voudra. Le père de Madame serait rentré dans ses fonds et, grâce à une circonstance que j'ignore, il aurait gardé l'argenterie par-dessus le marché… Un tour de filou épatant!…

Naturellement, les Lanlaire ne s'en servent jamais. Elle reste enfermée, au fond d'un placard de l'office, dans trois grandes caisses doublées de velours rouge et scellées au mur par de solides crampons de fer. Chaque année, le 10 novembre, on la sort des caisses et on la nettoie, sous la surveillance de Madame. Et on ne la revoit plus jusqu'à l'année suivante… Oh! les yeux de Madame devant son argenterie… devant le viol de son argenterie

par nos mains!… Jamais je n'ai vu dans des yeux de femme une telle cupidité agressive…

Est-ce curieux, ces gens qui cachent tout, qui enfouissent leur argent, leurs bijoux, toutes leurs richesses, tout leur bonheur, et qui, pouvant vivre dans le luxe et dans la joie, s'acharnent à vivre presque dans la gêne et dans l'ennui?

Le travail fini, l'argenterie verrouillée pour un an dans ses caisses, et Madame enfin partie avec la certitude qu'il se nous en est rien resté aux doigts, Joseph m'a dit d'un drôle d'air :

— C'est une très belle argenterie, vous savez, Célestine… Il y a surtout « l'huilier de Louis XVI ». Ah! sacristi… Et ce que c'est lourd!… Tout cela vaut peut-être vingt-cinq mille francs, Célestine… peut-être plus… On ne sait pas ce que ça vaut…

Et, me regardant fixement, pesamment, jusqu'au fond de l'âme :

— Viendrez-vous avec moi, dans le petit café?

Quel rapport peut-il bien y avoir entre l'argenterie de Madame et le petit café de Cherbourg?… En vérité, je ne sais pas pourquoi… les moindres paroles de Joseph me font trembler…

XII

12 novembre.

J'ai dit que je parlerais de M. Xavier. Le souvenir de ce gamin me poursuit, me trotte par la tête, souvent. Parmi tant de figures, la sienne est une de celles qui me reviennent le plus à l'esprit. J'en ai parfois des regrets et parfois des colères. Il était tout de même joliment drôle et joliment vicieux, M. Xavier, avec sa figure chiffonnée, effrontée et toute blonde… Ah! la petite canaille! Vrai! on peut dire de lui qu'il était de son époque…

Un jour, je fus engagée chez Mme de Tarves, rue de Varennes. Une chouette maison, un train élégant… et de beaux gages… Cent francs par mois, blanchie, et le vin, et tout… Le matin que j'arrivai, bien contente, dans ma place, Madame me fit entrer dans son cabinet de toilette… Un cabinet de toilette épatant, tendu de soie crème, et Madame une grande femme, extrêmement maquillée, trop blanche de peau, trop rouge de lèvres, trop blonde de cheveux, mais jolie encore, froufroutante… et une prestance, et un chic!… Pour ça, il n'y avait rien à dire…

Je possédais déjà un œil très sûr. Rien que de traverser rapidement un intérieur parisien, je savais en juger les habitudes, les mœurs, et, bien que les meubles mentent autant que les visages, il était rare que je me trompasse… Malgré l'apparence somptueuse et décente de celui-là, je sentis, tout de suite, la désorganisation d'existence, les liens rompus, l'intrigue, la hâte, la fièvre de vivre, la saleté intime et cachée… pas assez cachée, toutefois, pour que je n'en découvrisse point l'odeur… toujours la même!… Il y a aussi, dans les premiers regards échangés entre

les domestiques nouveaux et les anciens, une espèce de signe maçonnique — spontané et involontaire le plus souvent — qui vous met aussitôt au courant de l'esprit général d'une maison. Comme dans toutes les autres professions, les domestiques sont très jaloux les uns des autres, et ils se défendent férocement contre les intrusions nouvelles… Moi aussi, qui suis pourtant si facile à vivre, j'ai subi ces jalousies et ces haines, surtout de la part des femmes que ma gentillesse enrageait… Mais pour la raison contraire, les hommes — il faut que je leur rende cette justice — m'ont toujours bien accueillie…

Dans le regard du valet de chambre qui m'avait ouvert la porte chez Mme de Tarves, j'avais lu nettement ceci : « C'est une drôle de boîte… des hauts et des bas… on n'y a guère de sécurité… mais on y rigole tout de même… Tu peux entrer, ma petite. » En, pénétrant dans le cabinet de toilette, j'étais donc préparée — dans la mesure de ces impressions vagues et sommaires — à quelque chose de particulier… Mais, je dois en convenir, rien ne m'indiquait ce qui m'attendait réellement, là-dedans.

Madame écrivait des lettres, assise devant un bijou de petit bureau… Une grande peau d'astrakan blanc servait de tapis à la pièce. Sur les murs de soie crème, je fus frappée de voir des gravures du XVIIIe siècle, plus que libertines, presque obscènes, non loin d'émaux très anciens figurant des scènes religieuses… Dans une vitrine, une quantité de bijoux anciens, d'ivoires, de tabatières à miniatures, de petits saxes galants, d'une fragilité délicieuse. Sur une table, des objets de toilette, très riches, or et argent… Un petit chien, havane clair, boule de poils soyeux et luisants, dormait sur la chaise longue, entre deux coussins de soie mauve.

Madame me dit :

— Célestine, n'est-ce pas?… Ah! je n'aime pas du tout ce nom… Je vous appellerai Mary, en anglais… Mary, vous vous souviendrez?… Mary… oui… C'est plus convenable…

C'est dans l'ordre… Nous autres, nous n'avons même pas le droit d'avoir un nom à nous… parce qu'il y a, dans toutes les maisons, des filles, des cousines, des chiennes, des perruches, qui portent le même nom que nous.

— Bien, Madame… répondis-je.

— Savez-vous l'anglais. Mary?

— Non, Madame… Je l'ai déjà dit à Madame.

— Ah! c'est vrai… Je le regrette… Tournez-vous un peu, Mary, que je vous voie…

Elle m'examina dans tous les sens, de face, de dos, de profil, murmurant de temps en temps :

— Allons… elle n'est pas mal… elle est assez bien…

Et brusquement :

— Dites-moi, Mary… êtes-vous bien faite… très bien faite?

Cette question me surprit et me troubla. Je ne saisissais pas le lien qu'il y avait entre mon service dans la maison et la forme de mon corps. Mais, sans attendre ma réponse, Madame dit, se parlant à elle-même et promenant de la tête aux pieds, sur toute ma personne, son face-à-main.

— Oui, elle a l'air assez bien faite…

Ensuite, s'adressant directement à moi, avec un sourire satisfait :

— Voyez-vous, Mary, m'expliqua-t-elle, je n'aime avoir auprès de moi que des femmes bien faites… C'est plus convenable…

Je n'étais pas au bout de mes étonnements. Continuant de m'examiner minutieusement, elle s'écria tout à coup :

— Ah! vos cheveux!… Je désire que vous vous coiffiez autrement… Vous n'êtes pas coiffée avec élégance… Vous avez de beaux cheveux… il faut les faire valoir… C'est très important, la chevelure… Tenez, comme ça… dans ce goût-là…

Elle m'ébouriffa un peu les cheveux sur le front, répétant :

— Dans ce goût-là… Elle est charmante… Regardez, Mary… vous êtes charmante… C'est plus convenable.

Et, pendant qu'elle me tapotait les cheveux, je me demandais si Madame n'était point un peu loufoque, ou si elle n'avait point des passions contre nature… Vrai! Il ne m'eût plus manqué que cela.

Quand elle eut fini, contente de mes cheveux, elle m'interrogea :

— Est-ce là votre plus belle robe?…

— Oui, Madame…

— Elle n'est pas bien, votre plus belle robe… Je vous en donnerai des miennes que vous arrangerez… Et vos dessous?

Elle souleva ma jupe et la retroussa légèrement :

— Oui, je vois… fit-elle… Ce n'est pas ça du tout… Et votre linge… est-il convenable ?

Agacée par cette inspection violatrice, je répondis d'une voix sèche :

— Je ne sais pas ce que Madame veut dire par convenable…

— Montrez-moi votre linge… allez me chercher votre linge… Et marchez un peu… encore… revenez… retournez… Elle marche bien… elle a du chic…

Dès qu'elle vit mon linge, elle fit une grimace :

— Oh ! cette toile… ces bas… ces chemises… quelle horreur !… Et ce corset !… Je ne veux pas voir ça chez moi… Je ne veux pas que vous portiez ça chez moi… Tenez, Mary… aidez-moi…

Elle ouvrit une armoire de laque rose, tira un grand tiroir qui était plein de chiffons odorants, et dont elle vida le contenu, pêle-mêle, sur le tapis.

— Prenez ça, Mary… prenez tout ça… Vous verrez, il y a des points à refaire, des arrangements, de petits raccommodages… Vous les ferez… Prenez tout ça… il y a un peu de tout… il y a de quoi vous monter une jolie garde-robe, un trousseau convenable… Prenez tout ça…

Il y avait de tout, en effet… des corsets de soie, des bas de soie, des chemises de soie et de fine batiste, des amours de pantalons, de délicieuses gorgerettes… des jupons fanfreluchés… Une odeur forte, une odeur de peau d'Espagne, de frangipane, de femme soignée, une odeur d'amour enfin se levait de ces chiffons amoncelés dont les couleurs tendres, effacées ou violentes chatoyaient sur le tapis comme une corbeille de fleurs dans un jardin. Je n'en revenais pas… je demeurais toute bête, contente et gênée à la fois, devant ces tas d'étoffes roses, mauves, jaunes, rouges où restaient encore des bouts de ruban aux tons plus vifs, des morceaux de dentelles délicates… Et Madame remuait ces défroques toujours jolies, ces dessous à peine passés, me les montrait, me les choisissait, en me faisant des recommandations, en m'indiquant ses préférences.

— J'aime que les femmes qui me servent soient coquettes, élégantes… qu'elles sentent bon. Vous êtes brune… voici un jupon rouge qui vous ira à merveille… D'ailleurs, tout vous ira très bien. Prenez tout…

J'étais dans un état de stupéfaction profonde… Je ne savais que faire… je ne savais que dire. Machinalement, je répétais :

— Merci, Madame… Que Madame est bonne!… Merci, Madame…

Mais Madame ne laissait pas à mes réflexions le temps de se préciser… Elle parlait, parlait, tour à tour familière, impudique, maternelle, maquerelle, et si étrange!

— C'est comme la propreté, Mary… les soins du corps… les toilettes secrètes. Oh! j'y tiens, par-dessus tout… Sur ce chapitre, je suis exigeante… exigeante… jusqu'à la manie.

Elle entra dans des détails intimes, insistant toujours sur ce mot « convenable », qui revenait sans cesse sur ses lèvres à propos de choses qui ne l'étaient guère… du moins, il me le semblait. Comme nous terminions le tri des chiffons, elle me dit :

— Une femme… n'importe quelle femme, doit être toujours bien tenue… Du reste, Mary, vous ferez comme je fais : c'est un point capital… Vous prendrez un bain, demain… je vous indiquerai…

Ensuite, Madame me montra sa chambre, ses armoires, ses penderies, la place de chaque chose, me mit au courant du service, avec des réflexions qui me paraissaient drôles et pas naturelles…

— Maintenant, dit-elle… Allons chez M. Xavier… Vous ferez aussi le service de M. Xavier… C'est mon fils, Mary…

— Bien, Madame…

La chambre de M. Xavier était située à l'autre bout du vaste appartement; une coquette chambre, tendue de drap bleu relevé de passementeries jaunes. Aux murs, des gravures anglaises en couleur, représentant des sujets de chasse, de courses, des attelages, des châteaux. Un porte-cannes tenait le milieu d'un panneau, véritable panoplie de cannes avec un cor de chasse au milieu, flanqué de deux trompettes de mail entrecroisées… Sur la cheminée entre beaucoup de bibelots, de boîtes de cigares, de pipes, une photographie de joli garçon, tout jeune, sans barbe encore, physionomie insolente de gommeux précoce, grâce douteuse de fille, et qui me plut.

— C'est M. Xavier… présenta Madame.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier avec trop de chaleur, sans doute :

— Oh ! qu'il est beau garçon !

— Eh bien, eh bien, Mary ! fit Madame.

Je vis que mon exclamation ne l'avait pas fâchée… car elle avait souri.

— M. Xavier est comme tous les jeunes gens… me dit-elle. Il n'a pas beaucoup d'ordre… Il faudra que vous en ayez pour lui… et que sa chambre soit parfaitement tenue… Vous entrerez chez lui, tous les matins, à neuf heures… Vous lui porterez son thé… à neuf heures, vous entendez, Mary ?… Quelquefois M. Xavier rentre tard… Il vous recevra peut-être mal… mais, cela ne fait rien… Un jeune homme doit être réveillé à neuf heures.

Elle me montra où l'on mettait le linge de M. Xavier, ses cravates, ses chaussures, accompagnant chaque détail d'un :

— Mon fils est un peu vif… mais c'est un charmant enfant…

Ou bien :

— Savez-vous plier les pantalons ?… Oh ! M. Xavier tient à ses pantalons, par-dessus tout.

Quant aux chapeaux, il fut convenu que je n'avais pas à m'en occuper et que c'était le valet de chambre à qui appartenait la gloire de leur donner le coup de fer quotidien.

Je trouvai extrêmement bizarre que, dans une maison où il y avait un valet de chambre, ce fût moi que Madame chargeât du service de M. Xavier.

— C'est rigolo… mais ce n'est peut-être pas très convenable… me dis-je, parodiant le mot que répétait constamment ma maîtresse, à propos de n'importe quoi.

Il est vrai que tout me paraissait bizarre dans cette bizarre maison.

Le soir, à l'office, j'appris bien des choses.

— Une boîte extraordinaire… me dit-on. Ça étonne d'abord, et puis on s'y fait. Des fois, il n'y a pas un sou, dans toute la maison. Alors Madame va, vient, court, repart et rentre, nerveuse, exténuée, des gros mots plein la bouche. Monsieur, lui, ne quitte pas le téléphone… Il crie, menace, supplie, fait le diable dans l'appareil… Et les huissiers !… Souvent, il est arrivé que le maître d'hôtel fût obligé de donner de sa poche des acomptes à des fournisseurs furieux, qui ne voulaient plus rien livrer. Un jour de réception, on leur coupa l'électricité et le gaz… Et puis, tout

d'un coup, c'est la pluie d'or… La maison regorge de richesses. D'où viennent-elles ? Ça, par exemple, on ne le sait pas trop… Quant aux domestiques, ils attendent, des mois et des mois, leurs gages… Mais ils finissent toujours par être payés… seulement, au prix de quelles scènes, de quels engueulements, de quelles chamailleries !… C'est à ne pas croire…

Ah ! vrai !… J'étais bien tombée… Et telle était ma chance, pour une fois que j'avais de forts gages…

— M. Xavier n'est pas encore rentré cette nuit, dit le valet de chambre.

— Oh ! fit la cuisinière, en me regardant avec insistance, il rentrera peut-être, maintenant…

Et le valet de chambre raconta que, le matin même, un créancier de M. Xavier était venu encore faire du potin… Cela devait être bien malpropre, car Monsieur avait filé doux, et il avait dû payer une forte somme, au moins quatre mille francs…

— Monsieur était joliment furieux, ajouta-t-il. Je l'ai entendu qui disait à Madame : « Ça ne peut pas durer… Il nous déshonorera… il nous déshonorera !… »

La cuisinière, qui semblait avoir beaucoup de philosophie, haussa les épaules.

— Les déshonorer ? dit-elle en ricanant. Ils s'en fichent un peu… C'est de payer qui les embête…

Cette conversation me mit mal à l'aise. Je compris, vaguement, qu'il pouvait y avoir un rapport entre les chiffons de Madame, et M. Xavier… Mais, lequel, exactement ?

— C'est de payer qui les embête…

Je dormis très mal, cette nuit-là, poursuivie par d'étranges rêves, impatiente de voir M. Xavier…

Le valet de chambre n'avait pas menti. Une drôle de boîte, en vérité.

Monsieur était dans les pèlerinages… je ne sais pas quoi, au juste… quelque chose comme président ou directeur… Il racolait des pèlerins où il pouvait, parmi les juifs, les protestants, les vagabonds, même parmi les catholiques, et, une fois l'an, il conduisait ces gens-là à Rome, à Lourdes, à Paray-le-Monial, non sans tapage et sans profit, bien entendu. Le pape n'y voyait que du feu, et la religion triomphait. Monsieur s'occupait aussi d'œuvres charitables et politiques : Ligue contre l'enseignement

laïque… Ligue contre les publications obscènes… Société des bibliothèques amusantes et chrétiennes… Association des biberons congréganistes pour l'allaitement des enfants d'ouvriers… Est-ce que je sais?… Il présidait des orphelinats, des alumnats, des ouvroirs, des cercles, des bureaux de placement… Il présidait de tout… Ah! il en avait des métiers. C'était un petit bonhomme rondelet, très vif, très soigné, très rasé, dont les manières, à la fois doucereuses et cyniques, étaient celles d'un prêtre malin et rigolo. On parlait de lui et de ses œuvres, dans les journaux, quelquefois… Naturellement, les uns exaltaient ses vertus humanitaires et sa haute sainteté d'apôtre, les autres le traitaient de vieille fripouille et de sale canaille. À l'office, nous nous amusions beaucoup de ces querelles, quoique ce soit assez chic et flatteur de servir chez des maîtres dont on parle dans les journaux.

Toutes les semaines, Monsieur donnait un grand dîner suivi d'une grande réception, où venaient des célébrités de toute sorte, des académiciens, des sénateurs réactionnaires, des députés catholiques, des curés protestataires, des moines intrigants, des archevêques… Il y en avait un, surtout, qu'on soignait d'une façon spéciale, un très vieil assomptionniste, le père je ne sais qui, bonhomme papelard et venimeux qui disait toujours des méchancetés, avec des airs contrits et dévots. Et, partout, dans chaque pièce, il y avait des portraits du pape…

Ah! il a dû en voir des raides, dans cette maison, le Saint-Père.

Moi, il ne me revenait pas, Monsieur. Il faisait trop de choses, il aimait trop de gens. Encore ignorait-on la moitié des choses qu'il faisait et des gens qu'il aimait. Sûrement, c'était un vieux farceur.

Le lendemain de mon arrivée, comme je l'aidais dans l'antichambre à endosser son pardessus :

— Est-ce que vous êtes de ma Société, me demanda-t-il, la société des Servantes de Jésus?…

— Non, Monsieur…

— Il faut en être… c'est indispensable… Je vais vous inscrire…

— Merci, Monsieur… puis-je demander à Monsieur ce que c'est que cette Société?

— Une Société admirable, qui recueille et éduque chrétiennement les filles-mères…

— Mais, Monsieur, je ne suis pas une fille-mère…

— Ça ne fait rien… Il y a aussi les femmes qui sortent de prison… il y a les prostituées repenties… il y a un peu de tout… je vais vous inscrire…

Il retira de sa poche des journaux soigneusement pliés et me le tendit.

— Cachez ça… Lisez ça… quand vous serez seule… C'est très curieux…

Et il me prit le menton, disant avec un léger claquement de langue :

— Hé mais!… elle est drôlette, cette petite, elle est, ma foi, très drôlette…

Quand Monsieur fut parti, je regardai les journaux qu'il m'avait laissés. C'était le *Fin de siècle… Le Rigolo… Les Petites Femmes de Paris.* Des saletés, quoi!

Ah! les bourgeois! Quelle comédie éternelle! J'en ai vu et des plus différents. Ils sont tous pareils… Ainsi, j'ai servi chez un député républicain. Celui-là passait son temps à déblatérer contre les prêtres… Un crâneur, fallait voir!… Il ne voulait pas entendre parler de la religion, du pape, des bonnes sœurs… Si on l'avait écouté, on eût renversé toutes les églises, fait sauter tous les couvents… Eh bien, le dimanche, il allait à la messe, en cachette, dans des paroisses éloignées… Au moindre bobo, il faisait appeler les curés, et tous ses enfants étaient élevés chez les jésuites. Jamais, il ne consentit à revoir son frère qui avait refusé de se marier à l'église. Tous hypocrites, tous lâches, tous dégoûtants, chacun dans leur genre…

Madame de Tarves avait des œuvres, elle aussi : elle aussi présidait des comités religieux, des sociétés de bienfaisance, organisait des ventes de charité. C'est-à-dire qu'elle n'était jamais chez elle; et la maison allait comme elle pouvait… Très souvent, Madame rentrait en retard, venant le diable sait d'où, par exemple, ses dessous défaits, le corps tout imprégné d'une odeur qui n'était pas la sienne. Ah! je les connaissais, ces rentrées-là; elles m'avaient tout de suite appris le genre d'œuvres auxquelles se livrait Madame, et qu'il se passait de drôles de micmacs dans ses comités… Mais elle était gentille avec moi. Jamais un mot

brusque, jamais un reproche. Au contraire… Elle se montrait familière, presque camarade, au point que, parfois, oubliant, elle sa dignité, moi mon respect, nous disions ensemble des bêtises, et de raides… Elle me donnait des conseils pour l'arrangement de mes petites affaires, encourageait mes goûts de coquetterie, m'inondait de glycérine, de peau d'Espagne, m'enduisait les bras de *cold-cream,* me saupoudrait de poudre de riz. Et, durant ces opérations, elle répétait :

— Voyez-vous, Mary… il faut qu'une femme soit bien tenue… qu'elle ait la peau blanche et douce. Vous avez une jolie figure, il faut savoir l'entourer… Vous avez un très beau buste… il faut le faire valoir… Vos jambes sont superbes… il faut pouvoir les montrer… C'est plus convenable…

J'étais contente. Pourtant, au fond de moi, une inquiétude, d'obscurs soupçons demeuraient. Je ne pouvais oublier les histoires surprenantes que l'on me racontait à l'office. Quand j'y faisais l'éloge de Madame et que j'énumérais ses bontés pour moi…

— Oui… oui… disait la cuisinière, allez toujours… C'est la fin qu'il faut voir. Ce qu'elle veut, c'est que vous couchiez avec son fils… pour que ça le retienne davantage, à la maison… et que ça leur coûte moins d'argent, à ces grigous… Elle a déjà essayé avec d'autres, allez!… Elle a même attiré des amies chez elle… des femmes mariées… des jeunes filles… oui, des jeunes filles… la salope!… Seulement, M. Xavier n'y coupe pas… il aime mieux les cocottes, cet enfant… vous verrez… vous verrez…

Et, elle ajoutait, avec une sorte de regret haineux :

— Moi, à votre place… ce que je les ferais casquer!… Je me gênerais, peut-être.

Ces paroles me rendaient un peu honteuse vis-à-vis des camarades de l'office. Mais, pour me rassurer, j'aimais mieux croire que la cuisinière fût jalouse de l'évidente préférence que Madame me marquait.

J'allais, tous les matins, à neuf heures, ouvrir les rideaux et porter le thé chez M. Xavier… C'est drôle… j'entrais toujours dans sa chambre, avec un battement au cœur, une forte appréhension. Il fut longtemps, sans faire attention à moi. Je tournais de-ci… je tournais de-là… préparais ses affaires, sa toilette,

m'efforçant à paraître gentille et dans tout mon avantage. Lui ne m'adressait la parole que pour se plaindre, d'une voix grincheuse et mal réveillée, qu'on le dérangeât trop tôt… Je fus dépitée de cette indifférence et je redoublai de coquetteries silencieuses et choisies. Je m'attendais chaque jour à quelque chose qui n'arrivait pas, et ce mutisme de M. Xavier, ce dédain pour ma personne, m'irritaient au plus haut point. Qu'aurais-je fait, si cela que j'attendais fût arrivé?… Je ne me le demandais pas… Ce que je voulais, c'est que cela arrivât…

M. Xavier était réellement un très joli garçon, plus joli encore que ne le montrait sa photographie. Une légère moustache blonde — deux petits arcs d'or — dessinait, mieux que sur son portrait, ses lèvres dont la pulpe rouge et charnue appelait le baiser. Ses yeux d'un bleu clair, pailleté de jaune, avaient une fascination étrange, ses mouvements, une indolence, une grâce lasse et cruelle de fille ou de jeune fauve. Il était grand, élancé, très souple, d'une élégance ultra-moderne, d'une séduction puissante par tout ce qu'on sentait en lui de cynique et de corrompu. Outre qu'il m'avait plu dès le premier jour, et que je le désirais pour lui-même, sa résistance ou plutôt son indifférence, fit que ce désir devint, bien vite, plus que du désir, de l'amour.

Un matin, je trouvai M. Xavier réveillé, hors du lit, les jambes nues. Il avait, je me souviens, une chemise de soie blanche à pois bleus… Un de ses talons portant sur le rebord du lit, l'autre posé sur le tapis, il en résultait une attitude entièrement révélatrice, qui n'était pas des plus décentes. Pudiquement, je voulus me retirer… mais il me rappela :

— Eh bien… quoi?… Entre donc… Est-ce que je te fais peur?… Tu n'as donc jamais vu un homme?

Il ramena, sur son genou levé, un pan de sa chemise, et les deux mains croisées sur sa jambe, le corps balancé, il m'examina longuement, effrontément, pendant que, avec des mouvements harmonieux et lents, et rougissant un peu, je déposais le plateau sur la petite table, près de la cheminée. Et comme s'il me voyait réellement, pour la première fois :

— Mais tu es une très chic fille… me dit-il… Depuis combien de temps es-tu donc ici?

— Depuis trois semaines, Monsieur.

— Ça, c'est épatant!…

— Qu'est-ce qui est épatant, Monsieur ?

— Ce qui est épatant, c'est que je n'aie pas encore remarqué que tu fusses une si belle fille…

Il étira ses deux jambes, les allongea vers le tapis… se donna une claque sur les cuisses, qu'il avait blanches et rondes, aussi rondes et aussi blanches que des cuisses de femme…

— Viens ici !… fit-il…

Je m'approchai un peu tremblante. Sans une parole, il me prit par la taille, me renifla, me força à m'asseoir près de lui, sur le rebord du lit…

— Oh ! monsieur Xavier ! soupirai-je, en me débattant mollement… Finissez… je vous en prie… Si vos parents vous voyaient ?

Mais il se mit à rire :

— Mes parents… Oh ! tu sais… mes parents… j'en ai soupé…

C'était un mot qu'il avait comme ça. Quand on lui demandait quelque chose, il répondait : « J'en ai soupé. »

Et il avait soupé de tout…

Afin de retarder un peu le moment de la suprême attaque, car ses mains sur mon corsage devenaient impatientes, envahissantes, je questionnai :

— Il y a une chose qui m'intrigue, monsieur Xavier… Comment se fait-il qu'on ne vous voie jamais aux dîners de Madame ?

— Tu ne voudrais pas, mon chou… Ah ! non, tu sais… ils me rasent, les dîners de Madame.

— Et comment se fait-il, insistai-je, que votre chambre soit la seule pièce de la maison où il n'y ait pas de portrait du pape ?

Cette observation le flatta… Il répondit :

— Mais, mon petit bébé, je suis anarchiste, moi… La religion… les jésuites… les curés… Ah ! non… je les ai assez vus… J'en ai soupé… Une société composée de gens comme papa et comme maman ?… Ah ! tu sais… N'en faut plus !…

Maintenant, je me sentais à l'aise avec M. Xavier… en qui je retrouvais, avec les mêmes vices, l'accent traînant des voyous de Paris… Il me semblait que je le connaissais depuis des années et des années. À son tour, il m'interrogea :

— Dis-moi ?… Est-ce que tu marches avec papa… ?

— Votre père… m'écriai-je… simulant d'être scandalisée… Ah ! monsieur Xavier… un si saint homme !

Son rire redoubla, éclata tout à fait :

— Papa !… ah ! papa !… Mais il couche avec toutes les bonnes, ici, papa… C'est sa toquade, les bonnes. Il n'y a plus que les bonnes qui l'excitent. Alors, tu n'as pas encore marché avec papa ?… Tu m'épates.

— Ah ! non, répliquai-je… riant, moi aussi… Seulement, il m'apporte le *Fin de Siècle… Le Rigolo… Les Petites Femmes de Paris…*

Cela le mit en délire de joie, et pouffant davantage :

— Papa… s'écria-t-il… non… il est épatant, papa !…

Et, lancé, désormais, il débita sur un ton comique :

— C'est comme maman… Hier, elle m'a encore fait une scène… Je la déshonore, elle et papa… Ainsi, tu crois ?… Et la religion, et la société… et tout !… C'est tordant… Alors je lui ai déclaré : « Ma petite mère chérie, c'est entendu… je me rangerai… le jour où tu auras renoncé à avoir des amants… » Tapé, hein ?… Ça l'a fait taire… Ah ! non, tu sais… ils m'assomment, mes auteurs… J'en ai soupé de leurs histoires… À propos… tu connais bien Fumeau ?

— Non, monsieur Xavier.

— Mais si… mais si… Anthime Fumeau ?

— Je vous assure.

— Un gros… tout jeune… très rouge de figure… ultra-chic… les plus beaux attelages de Paris ?… Fumeau… voyons trois millions de rente… Tartelette Cabri ?… Mais si, tu le connais…

— Puisque je ne le connais pas.

— Tu m'épates !… Tout le monde le connaît, voyons… Le biscuit Fumeau, ah ?… Celui qui a eu son conseil judiciaire, il y a deux mois ? Y es-tu ?

— Pas du tout, je vous jure, monsieur Xavier.

— N'importe, petite dinde !… Eh bien, j'en ai fait une bonne avec Fumeau, l'année dernière… une très bonne… Devine quoi ?… Tu ne devines pas ?

— Comment voulez-vous que je devine, puisque je ne le connais pas ?…

— Eh bien, voilà, mon petit bébé… Fumeau, je l'ai mis avec ma mère… Parole !… C'était trouvé, hein ?… Et le plus drôle,

c'est que maman, en deux mois, a fait casquer Fumeau de trois cent mille balles… Et papa donc, pour ses œuvres !… Ah ! ils ont le truc !… Ils la connaissent !… Sans ça, la maison sautait. On était à bout de dettes… Les curés eux-mêmes ne voulaient plus rien savoir… Qu'est-ce que tu dis de ça, toi ?

— Je dis, monsieur Xavier, que vous avez une drôle de façon de traiter la famille.

— Que veux-tu ? mon chou… je suis anarchiste, moi… La famille, j'en ai soupé…

Pendant ce temps-là, il avait dégrafé mon corsage, un ancien corsage de Madame qui me seyait à ravir…

— Oh ! monsieur Xavier… monsieur Xavier… vous êtes une petite canaille… C'est très mal.

J'essayais, pour la forme, de me défendre. Tout à coup, il mit, doucement, sa main sur ma bouche :

— Tais-toi ! fit-il.

Et me renversant sur le lit :

— Oh ! comme tu sens bon ! chuchota-t-il… Petite putain, tu sens maman…

Ce matin-là, Madame fut particulièrement gentille avec moi…

— Je suis très contente de votre service, me dit-elle… Mary, je vous augmente de dix francs.

— Si, chaque fois, elle m'augmente de dix francs ?… songeai-je… Alors, ça va bien… C'est plus convenable…

Ah ! quand je pense à tout cela… Moi aussi, j'en ai soupé…

La passion ou plutôt la toquade de M. Xavier ne dura pas longtemps. Il eut vite « soupé de moi ». Pas une minute, du reste, je n'avais eu le pouvoir de le retenir à la maison. Plusieurs fois, en entrant dans sa chambre, le matin, je trouvai la couverture intacte et le lit vide. M. Xavier n'était pas rentré de la nuit. La cuisinière le connaissait bien et elle avait dit vrai : « Il aime mieux les cocottes, cet enfant… » Il allait à ses habitudes, à ses plaisirs coutumiers, à ses noces, comme auparavant… Ces matins-là, j'éprouvais au cœur un serrement douloureux, et, toute la journée, j'étais triste, triste !…

Le malheur, en tout cela, est que M. Xavier n'avait point de sentiment… Il n'était pas poétique comme M. Georges. En dehors de « la chose », je n'existais pas pour lui, et « la chose » faite… va te promener… il ne m'accordait plus la moindre atten-

tion. Jamais il ne m'adressa une parole émue, gentille, comme en ont les amoureux dans les livres et dans les drames. D'ailleurs il n'aimait rien de ce que j'aimais… il n'aimait pas les fleurs, à l'exception des gros œillets dont il parait la boutonnière de son habit… C'est si bon, pourtant, de ne pas toujours penser à la bagatelle, de se murmurer des choses qui caressent le cœur, d'échanger des baisers désintéressés, de se regarder, durant des éternités, dans les yeux… Mais les hommes sont des êtres trop grossiers… ils ne sentent pas ces joies-là… ces joies si pures et si bleues… Et c'est grand dommage… M. Xavier, lui ne connaissait que le vice, ne trouvait de plaisir que dans la débauche… En amour, tout ce qui n'était pas vice et débauche le rasait.

— Ah! non… tu sais… c'est rasant… J'en ai soupé de la poésie… La petite fleur bleue… faut laisser ça à papa…

Quand il s'était assouvi, je redevenais instantanément la créature impersonnelle, la domestique à qui il donnait des ordres et qu'il rudoyait de son autorité de maître, de sa blague cynique de gamin. Je passais sans transition de l'état de bête d'amour à l'état de bête de servage… Et il me disait souvent, avec un rire du coin de la bouche, un affreux rire en scie qui me froissait, m'humiliait :

— Et papa?… Vrai?… tu n'as pas encore couché avec papa?… Tu m'étonnes…

Une fois, je n'eus pas la force de dissimuler mes larmes… elles m'étouffaient. M. Xavier se fâcha :

— Ah! non… tu sais… Ça, c'est le comble du rasoir… Des larmes, des scènes?… Faut rentrer ça, mon chou… ou sinon, bonsoir… J'en ai soupé de ces bêtises-là…

Moi, quand je suis encore sous le frisson du bonheur j'aime à retenir dans mes bras longtemps, longtemps, le petit homme qui me l'a donné… Après les secousses de la volupté, j'ai besoin — un besoin immense, impérieux — de cette détente chaste, de cette pure étreinte, de ce baiser qui n'est plus la morsure sauvage de la chair, mais la caresse idéale de l'âme… J'ai besoin de monter de l'enfer de l'amour, de la frénésie du spasme, dans le paradis de l'extase… dans la plénitude, dans le silence délicieux et candide de l'extase… M. Xavier, lui, avait soupé de l'extase… Tout de suite, il s'arrachait à mes bras, à cette étreinte, à ce baiser qui lui devenait physiquement intolérable. Il semblait vraiment

que nous n'eussions rien mêlé de nous en nous… que nos sexes, que nos bouches, que nos âmes n'eussent pas été un instant confondus dans le même cri, dans le même oubli, dans la même mort merveilleuse. Et, voulant le retenir sur ma poitrine, entre mes jambes nerveusement nouées aux siennes, il se dégageait, me repoussait brutalement, sautait du lit :

— Ah ! non… tu sais… Elle est mauvaise…

Et il allumait une cigarette…

Rien ne m'était pénible comme de voir que je n'eusse pas laissé la moindre trace d'affection, pas la plus petite tendresse dans son cœur, bien que je me pliasse à tous les caprices de sa luxure, que j'acceptasse à l'avance, que je devançasse même toutes ses fantaisies… Et Dieu sait, s'il en avait d'extraordinaires, Dieu sait s'il en avait d'effrayantes !… Ce qu'il était corrompu, ce morveux !… Pire qu'un vieux… plus inventif et plus féroce dans la débauche qu'un sénile impuissant ou un prêtre satanique.

Cependant, je crois que je l'aurais aimé, la petite canaille, que je me serais dévouée à lui, malgré tout, comme une bête… Aujourd'hui, encore, je songe avec des regrets à sa frimousse effrontée, cruelle et jolie… à sa peau parfumée… à tout ce que sa luxure avait d'atroce et d'exaltant, tour à tour… Et j'ai souvent sur mes lèvres, où tant de lèvres depuis auraient dû l'effacer, le goût acide, la brûlure de son baiser… Ah ! monsieur Xavier… monsieur Xavier !

Un soir, avant le dîner, comme il rentrait pour s'habiller — Dieu qu'il était gentil en habit ! — et que je disposais avec soin ses affaires dans le cabinet de toilette, il me demanda sans un embarras, sans une hésitation, presque sur un ton impératif, de même qu'il m'eût demandé de l'eau chaude :

— Est-ce que tu as cinq louis ?… J'ai absolument besoin de cinq louis, ce soir. Je te les rendrai demain…

Précisément, Madame m'avait payé mes gages le matin… Le savait-il ?

— Je n'ai que quatre-vingt-dix francs, répondis-je, un peu honteuse, honteuse de sa demande, peut-être… honteuse surtout, je crois, de ne pas posséder toute la somme qu'il me demandait :

— Ça ne fait rien… dit-il… va me chercher ces quatre-vingt-dix francs… Je te les rendrai demain…

Il prit l'argent, me remercia par un : « C'est bon ! » sec et bref, qui me glaça le cœur. Puis, me tendant son pied, d'un mouvement brutal…

— Noue les cordons de mes souliers… ordonna-t-il, insolemment… Vite, je suis pressé…

Je le regardai tristement, implorant :

— Alors, vous ne dînez pas ici, ce soir, monsieur Xavier ?

— Non… je dîne en ville… Dépêche-toi…

En nouant ses cordons, je gémis :

— Alors, vous allez encore faire la noce avec de sales femmes ?… Et vous ne rentrerez pas de la nuit ?… Et moi, toute la nuit, je vais pleurer… Ça n'est pas gentil, monsieur Xavier…

Sa voix devint dure et tout à fait méchante.

— Si c'est pour me dire ça, que tu m'as prêté tes quatre-vingt-dix francs… tu peux les reprendre… Reprends-les…

— Non… non… soupirai-je… Vous savez bien que ce n'est pas pour ça…

— Eh bien… fiche-moi la paix !…

Il eut vite fini d'être habillé… et il partit sans m'embrasser, sans me dire un mot…

Le lendemain, il ne fut pas question de me rendre l'argent, et je ne voulus pas le réclamer. Ça me faisait plaisir qu'il eût quelque chose de moi… Et je comprends qu'il y ait des femmes qui se tuent de travail, des femmes qui se vendent aux passants, la nuit, sur les trottoirs, des femmes qui volent, des femmes qui tuent… afin de rapporter un peu d'argent et de procurer des gâteries au petit homme qu'elles aiment. Voilà qui m'est passé par exemple… Est-ce que, vraiment, cela m'est passé autant que je l'affirme ? Hélas, je n'en sais rien… Il y a des moments où, devant un homme, je me sens si molle… si molle… sans volonté, sans courage, et si vache… ah ! oui… si vache !…

Madame ne tarda pas à changer d'allures vis-à-vis de moi. De gentille qu'elle avait été jusqu'ici, elle devint dure, exigeante, tracassière… Je n'étais qu'une sotte… je ne faisais jamais rien de bien… j'étais maladroite, malpropre, mal élevée, oublieuse, voleuse… Et sa voix si douce, au début, si camarade, prenait maintenant un mordant de vinaigre. Elle me donnait des ordres sur un ton cassant… rabaissant… Finies les séances de chiffon-

nage, de *cold-cream,* de poudre de riz, et les confidences secrètes, et les recommandations intimes, gênantes au point que les premiers jours je m'étais demandé, et que je me demande encore, si Madame n'était point pour femme?… Finie cette camaraderie louche que je sentais bien, au fond, n'être point de la bonté, et par où s'en était allé mon respect pour cette maîtresse qui me haussait jusqu'à son vice… Je la rabrouai d'importance, forte de toutes les infamies apparentes ou voilées de cette maison. Nous en arrivâmes à nous quereller, ainsi que des harengères, nous jetant nos huit jours à la tête comme de vieux torchons sales…

— Pour quoi prenez-vous donc ma maison? criait-elle… Êtes-vous donc chez une fille, ici?…

Non, mais ce toupet!… Je répondais :

— Ah! elle est propre, votre maison… vous pouvez vous en vanter… Et vous?… parlons-en… ah! parlons-en!… vous êtes propre aussi… Et Monsieur donc?… Oh! là! là!… Avec ça qu'on ne vous connaît pas dans le quartier… et dans Paris… Mais ça n'est qu'un cri partout… Votre maison?… Un bordel… Et, encore, il y a des bordels qui sont moins sales que votre maison…

C'est ainsi que ces querelles allaient jusqu'aux pires insultes, jusqu'aux plus ignobles menaces; elles descendaient jusqu'au vocabulaire des filles publiques et des maisons centrales… Et puis, tout à coup cela s'apaisait… Il suffisait que M. Xavier fût repris pour moi d'un goût passager, hélas!… Alors recommençaient les familiarités louches, les complicités honteuses, les cadeaux de chiffons, les promesses de gages doublés, les lavages à la crème Simon — c'est plus convenable —, les initiations aux mystères des parfumeries raffinées… Madame réglait thermométriquement sa conduite envers moi sur celle de M. Xavier… Les bontés de l'une suivaient immédiatement les caresses de l'autre; l'abandon du fils s'accompagnait des insolences de la mère… J'étais la victime, sans cesse ballottée, des fluctuations énervantes par où passait l'intermittent amour de ce gamin capricieux et sans cœur… C'est à croire que Madame dût nous espionner, écouter à la porte, se rendre compte par elle-même des phases différentes que nos relations traversaient… Mais non… Elle avait l'instinct du vice, voilà tout… Elle le flairait à

travers les murs, à travers les âmes, ainsi qu'une chienne hume dans le vent l'odeur lointaine du gibier.

Quant à Monsieur, il continuait de sautiller parmi tous ces événements, parmi tous les drames cachés de cette maison, alerte, affairé, cynique et comique. Le matin, il disparaissait, avec sa figure de petit faune rose et rasé, ses dossiers, ses serviettes bourrées de brochures pieuses et d'obscènes journaux. Le soir, il réapparaissait, cravaté de respectabilité, bardé de socialisme chrétien, la démarche un peu plus lente, le geste un peu plus onctueux, le dos légèrement voûté, sans doute sous le poids des bonnes œuvres accomplies dans la journée… Régulièrement, le vendredi, c'était toujours, presque sans variantes, la même scène burlesque.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? faisait-il, en me montrant sa serviette.

— Des cochonneries… répondais-je, en riant.

— Mais non… des gaudrioles…

Et il me les distribuait, attendant pour se déclarer, que je fusse à point, et se contentant de me sourire d'un air complice, de me caresser le menton, de me dire, en passant sa langue sur ses lèvres :

— Hé !… hé !… Elle est très drôlette, cette petite…

Sans décourager Monsieur, je m'amusais de son manège et je me promettais bien de saisir l'occasion éclatante et prochaine de le remettre vivement à sa place.

Une après-midi, je fus très surprise de le voir entrer dans la lingerie où j'étais seule à rêvasser tristement sur mon ouvrage. Le matin, j'avais eu avec M. Xavier une scène pénible et l'impression n'en était pas encore effacée… Monsieur referma la porte doucement, déposa sa serviette sur la grande table, près d'une pile de draps, et, venant à moi, il me prit les mains, les tapota. Sous la paupière battante, son œil virait, comme celui d'une vieille poule, accouflée dans le soleil. Il était à mourir de rire.

— Célestine… dit-il… moi, j'aime mieux vous appeler Célestine… cela ne vous froisse pas ?

J'avais beaucoup de peine à ne pas éclater…

— Mais non, Monsieur… répondis-je, en me tenant sur la défensive.

— Eh bien, Célestine… je vous trouve charmante… voilà !

— Vrai, Monsieur ?

— Adorable, même… adorable… adorable !

— Oh ! Monsieur…

Ses doigts avaient quitté ma main… ils remontaient le long de mon corsage, chargés de désirs, et de là, ils me caressaient le cou, le menton, la nuque, de petits attouchements gras, mous et pianoteurs.

— Adorable… adorable !… soufflait-il.

Il voulut m'embrasser. Je me reculai un peu, pour éviter ce baiser :

— Restez, Célestine… je vous en prie… Je t'en prie !… Cela ne t'ennuie pas que je te tutoie ?

— Non, Monsieur… cela m'étonne.

— Cela t'étonne… petite coquine… cela t'étonne ?… Ah ! tu ne me connais pas !…

Il n'avait plus la voix sèche. Une bave menue moussait à ses lèvres.

— Écoute-moi, Célestine. La semaine prochaine je vais à Lourdes… oui, j'emmène à Lourdes un pèlerinage… Veux-tu venir à Lourdes ?… J'ai un moyen de t'emmener à Lourdes… Veux-tu venir ?… On ne s'apercevra de rien… Tu resteras à l'hôtel… tu te promèneras, tu feras ce que tu voudras… Moi, le soir, j'irai te retrouver dans ta chambre… dans ta chambre… dans ton lit, petite coquine ! Ah ! ah ! tu ne me connais pas… tu ne sais pas tout ce que je suis capable de faire. Avec l'expérience d'un vieillard, j'ai les ardeurs d'un jeune homme… Tu verras… tu verras… Oh ! tes grands yeux polissons !…

Ce qui me stupéfiait, ce n'était pas la proposition en elle-même — je l'attendais depuis longtemps —, c'était la forme imprévue que Monsieur lui donnait. Pourtant, je gardai tout mon sang-froid. Et désireuse d'humilier ce vieux paillard, de lui montrer que je n'avais pas été la dupe des sales calculs de Madame et des siens, je lui cinglai, en pleine figure, ces mots :

— Et M. Xavier ?… Dites donc, il me semble que vous oubliez M. Xavier ?… Qu'est-ce qu'il fera, lui pendant que nous rigolerons à Lourdes, aux frais de la chrétienté ?

Une lueur trouble… oblique… un regard de fauve surpris, s'alluma dans les ténèbres de ses yeux… Il balbutia :

— M. Xavier ?

— Hé oui !…

— Pourquoi me parlez-vous de M. Xavier ?… Il ne s'agit pas de M. Xavier… M. Xavier n'a rien à faire ici…

Je redoublai d'insolence…

— Votre parole ?… Non, mais ne faites donc pas le malin… Suis-je gagée, oui ou non, pour coucher avec M. Xavier ?… Oui, n'est-ce pas ?… Eh bien, je couche avec lui… Mais vous ?… Ah ! non… ça n'est pas dans les conventions… Et puis… vous savez, mon petit père… vous n'êtes pas mon type.

Et je lui éclatai de rire au visage.

Il devint pourpre, ses yeux flambèrent de colère. Mais il ne crut pas prudent d'engager une discussion, pour laquelle j'étais terriblement armée. Il ramassa avec précipitation sa serviette et s'esquiva, poursuivi par mes rires.

Le lendemain, à propos de rien, Monsieur m'adressa une observation grossière. Je m'emportai… Madame survint… Je devins folle de colère. La scène qui se passa entre nous trois fut tellement effrayante, tellement ignoble, que je renonce à la décrire. Je leur reprochai, en termes intraduisibles, toutes leurs saletés, toutes leurs infamies, je leur réclamai l'argent prêté à M. Xavier. Ils écumaient. Je saisis un coussin et le lançai violemment à la tête de Monsieur.

— Allez-vous-en !… Sortez d'ici, tout de suite… tout de suite, hurlait Madame, qui menaçait de me déchirer le visage avec ses ongles…

— Je vous raye de ma société… vous ne faites plus partie de ma société… fille perdue… prostituée !… vociférait Monsieur, en bourrant, de coups de poing, sa serviette…

Finalement, Madame me retint mes huit jours, refusa de payer les quatre-vingt-dix francs de M. Xavier, m'obligea à lui rendre toutes les frusques qu'elle m'avait données…

— Vous êtes tous des voleurs… criai-je… vous êtes tous des maquereaux !…

Et je m'en allai, en les menaçant du commissaire de police et du juge de paix…

— Ah ! c'est du potin que vous voulez. — Eh bien, allons-y, tas de fripouilles !

Hélas, le commissaire de police prétendit que cela ne le regardait pas. Le juge de paix m'engagea à étouffer l'affaire. Il expliqua :

— D'abord, Mademoiselle, on ne vous croira pas… Et c'est juste, remarquez bien… Que deviendrait la société si un domestique pouvait avoir raison d'un maître ?… Il n'y aurait plus de société. Mademoiselle… ce serait l'anarchie…

Je consultai un avoué : il me demanda deux cents francs. J'écrivis à M. Xavier : il ne me répondit pas… Alors je fis le compte de mes ressources… Il me restait trois francs cinquante… et le pavé de la rue.

XIII

13 novembre.

Et je me revois à Neuilly, chez les sœurs de Notre-Dame-des-Trentes-six-Douleurs, espèce de maison de refuge, en même temps que bureau de placement, pour les bonnes. C'est un bel établissement — mâtiche — à façade blanche, au fond d'un grand jardin. Dans le jardin orné, tous les cinquante pas, de statues de la Vierge, s'élève une petite chapelle toute neuve et somptueuse, bâtie avec l'argent des quêtes. De grands arbres l'entourent. Et, toutes les heures, on entend tinter les cloches… C'est si gentil d'entendre tinter les cloches… ça remue dans le cœur des choses oubliées et si anciennes!… Quand les cloches tintent, je ferme les yeux, j'écoute, et je revois des paysages que je n'ai jamais vus peut-être et que je reconnais tout de même, des paysages très doux, imprégnés de tous les souvenirs transformés de l'enfance et de la jeunesse… et des binious… et, sur la lande, au bord des grèves, des déroulées lentes de foules en fête… Ding… din… dong! Ça n'est pas très gai… ça n'est pas la même chose que la gaieté, c'est même triste au fond, triste comme de l'amour… Mais j'aime ça… À Paris, on l'entend jamais que la corne du fontainier et l'assourdissante trompette des tramways.

Chez les sœurs de Notre-Dame-des-Trente-six-Douleurs, on est logée dans des galetas de dortoirs, sous les combles; on est nourrie maigrement de viandes de rebut, de légumes gâtés, et l'on paie vingt-cinq sous par jour à l'Institution. C'est-à-dire qu'elles retiennent, quand elles vous ont placée, ces vingt-cinq sous sur vos gages… Elles appellent ça vous placer pour rien. En

outre, il faut travailler, depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, comme les détenues des maisons centrales… Jamais de sorties… Les repas et les exercices religieux remplacement les récréations… Ah! elles ne s'embêtent pas, les bonnes sœurs, comme dirait M. Xavier… et leur charité est un fameux truc… Elles vous posent un lapin, quoi!… Mais voilà… je serai bête toute ma vie… Les dures leçons de choses, les malheurs ne m'apprennent jamais rien, ne me servent de rien… J'ai l'air comme ça de crier, de faire le diable et, finalement, je suis toujours roulée par tout le monde.

Plusieurs fois, des camarades m'avaient parlé des sœurs de Notre-Dame-des-Trente-six-Douleurs :

— Oui, ma chère, paraît qu'il ne vient que de chics types dans la boîte… des comtesses… des marquises… On peut tomber sur des places épatantes.

Je le croyais… Et puis, dans ma détresse, je m'étais souvenue avec attendrissement, nigaude que je suis, des années heureuses, passées chez les petites sœurs de Pont-Croix… Du reste, il fallait bien aller quelque part… Quand on n'a pas le sou, on ne fait pas la fière…

Lorsque j'arrivai là, il y avait une quarantaine de bonnes… Beaucoup venaient de très loin, de Bretagne, d'Alsace, du Midi, n'ayant encore servi nulle part, et gauches, empotées, le teint plombé, avec des mines sournoises et des yeux singuliers qui, par-dessus les murs du couvent, s'ouvraient sur le mirage de Paris, là-bas… Les autres, plus à la coule, sortaient de place, comme moi.

Les sœurs me demandèrent d'où je venais, ce que je savais faire, si j'avais de bons certificats, s'il me restait de l'argent. Je leur contai des blagues et elles m'accueillirent, sans plus de renseignements, en disant :

— Cette chère enfant!… nous lui trouverons une bonne place.

Toutes, nous étions leurs « chères enfants ». En attendant cette bonne place promise, chacune de ces chères enfants était occupée à quelque ouvrage, selon ses aptitudes. Celles-ci faisaient la cuisine et le ménage : celles-là travaillaient au jardin, bêchaient la terre, comme des terrassiers… Moi, je fus mise tout de suite à la couture, ayant, disait la sœur Boniface, les doigts

souples et l'air distingué… Je commençai par ravauder les culottes de l'aumônier et les caleçons d'une espèce de capucin qui, dans le moment, prêchait une retraite à la chapelle… Ah ! ces culottes !… Ah ! ces caleçons !… Pour sûr qu'ils ne ressemblaient pas à ceux de M. Xavier… Ensuite, l'on me confia des besognes moins ecclésiastiques, tout à fait profanes, des ouvrages de fine et délicate lingerie, par quoi je me retrouvai dans mon élément… Je participai à la confection d'élégants trousseaux de mariage, de riches layettes, commandés aux bonnes sœurs par des dames charitables et riches qui s'intéressaient à l'établissement.

Tout d'abord, après tant de secousses, malgré la mauvaise nourriture, les culottes de l'aumônier, le peu de liberté, malgré tout ce que je pouvais deviner d'exploitation âpre, je goûtai une réelle douceur dans ce calme, dans ce silence… Je ne raisonnais pas trop… Un besoin de prier était en moi. Le remords, ou plutôt la lassitude de ma conduite passée m'incitait aux fervents repentirs… Plusieurs fois de suite, je me confessai à l'aumônier, celui-là même dont j'avais raccommodé les sales culottes, ce qui faisait naître en moi, tout de même, en dépit de ma sincère piété, des pensées irrévérencieuses et folâtres… C'était un drôle de bonhomme que cet aumônier, tout rond, tout rouge, un peu rude de manières et de langage, et qui sentait le vieux mouton. Il m'adressait des questions étranges, insistait de préférence sur mes lectures.

— De l'Armand Silvestre ?… Oui… Ah !… Eh, mon Dieu ! c'est cochon sans doute… Je ne vous donne pas ça pour *L'Imitation*… non… Mais ça n'est pas dangereux… Ce qu'il ne faut pas lire, ce sont les livres impies… les livres contre la religion… tenez, par exemple Voltaire… Ça, jamais… Ne lisez jamais du Voltaire… c'est un péché mortel… ni du Renan… ni de l'Anatole France… Voilà qui est dangereux…

— Et Paul Bourget, mon père ?…

— Paul Bourget !… Il entre dans la bonne voie… je ne dis pas non… je ne dis pas non… Mais son catholicisme n'est pas sincère… pas encore ; du moins il est très mêlé… Ça me fait l'effet, votre Paul Bourget, d'une cuvette… oui, là… d'une cuvette où l'on s'est lavé n'importe quoi… et où nagent, parmi du poil et de la mousse de savon… les olives du Calvaire… Il faut attendre,

encore… Huysmans, tenez… c'est raide… ah ! sapristi, c'est très raide… mais orthodoxe…

Et il me disait encore :

— Oui… Ah !… Vous faisiez des folies de votre corps ?… Ça n'est pas bien… Mon Dieu !… c'est toujours mal… Mais, pécher pour pécher, encore vaut-il mieux pécher avec ses maîtres… quand ce sont des personnes pieuses… que toute seule, ou bien avec des gens de même condition que soi… C'est moins grave… ça irrite moins le bon Dieu… Et peut-être que ces personnes ont des dispenses… Beaucoup ont des dispenses…

Comme je lui nommais M. Xavier et son père :

— Pas de noms… s'écriait-il… je ne vous demande pas de noms… ne me dites jamais de noms… Je ne suis point de la police… D'ailleurs, ce sont des personnes riches et respectables que vous me nommez là… des personnes extrêmement religieuses. Par conséquent, c'est vous qui avez tort… vous qui vous insurgez contre la morale et contre la société.

Ces conversations ridicules et surtout ces culottes dont je ne parvenais pas à effacer, dans mon esprit, l'importune et trop humaine image, refroidirent considérablement mon zèle religieux, mes ardeurs de repentie. Le travail aussi m'agaça. Il me donnait la nostalgie de mon métier. J'avais des désirs impatients de m'évader de cette prison, de retourner aux intimités des cabinets de toilette. Je soupirais après les armoires, pleines de lingeries odorantes, les garde-robes où bouffent les taffetas, où craquent les satins et les velours si doux à manier… et les bains où, sur les chairs blondes, moussent les savons onctueux. Et les histoires de l'office, et les aventures imprévues, le soir dans l'escalier et dans les chambres !… C'est curieux, vraiment… Quand je suis en place, ces choses-là me dégoûtent ; quand je suis sans place, elles me manquent… J'étais lasse aussi, lasse à l'excès, écœurée de ne manger depuis huit jours que des confitures faites avec des groseilles tournées, dont les bonnes sœurs avaient acheté un lot au marché de Levallois. Tout ce que les saintes femmes pouvaient arracher au tombeau d'ordures, c'était bon pour nous…

Ce qui acheva de m'irriter ce fut l'évidente, la persistante effronterie avec laquelle nous étions exploitées. Leur truc était simple et c'est à peine si elles le dissimulaient. Elles ne plaçaient

que les filles incapables de leur être utiles. Celles dont elles pouvaient tirer un profit quelconque, elles les gardaient prisonnières, abusant de leurs talents, de leur force, de leur naïveté. Comble de la charité chrétienne, elles avaient trouvé le moyen d'avoir des domestiques, des ouvrières qui les payassent et qu'elles dépouillaient, sans un remords, avec un inconcevable cynisme, de leurs modestes ressources, de leurs toutes petites économies, après avoir gagné sur leur travail… Et les frais couraient toujours.

Je me plaignis d'abord faiblement, ensuite plus rudement qu'elles ne m'eussent pas appelée, une seule fois, au parloir. Mais à toutes mes plaintes elles répondaient, les saintes nitouches :

— Un peu de patience, ma chère enfant… Nous pensons à vous, ma chère enfant… pour une place excellente… nous cherchons, pour vous, une place exceptionnelle… Nous savons ce qui vous convient… Il ne s'en est pas encore présenté une seule, comme nous la voulons pour vous, comme vous la méritez…

Les jours, les semaines s'écoulaient; les places n'étaient jamais assez bonnes, assez exceptionnelles pour moi… Et les frais couraient toujours.

Bien qu'il y eût une surveillante au dortoir, il s'y passait, chaque nuit, des choses à faire frémir. Dès que la surveillante avait terminé sa ronde et que tout semblait dormir, alors on voyait des ombres blanches se lever, glisser, entrer dans des lits, sous les rideaux refermés… Et l'on entendait de petits bruits de baisers étouffés, de petits cris, de petits rires, de petits chuchotements… Elles ne se gênaient guères, les camarades… À la lueur trouble et tremblante de la lampe qui pendait du plafond au milieu du dortoir, bien des fois, j'ai assisté à des scènes d'une indécence farouche et triste… Les bonnes sœurs, saintes femmes, fermaient les yeux pour ne rien voir, se bouchaient les oreilles pour ne rien entendre… Ne voulant point de scandale chez elles — car elles eussent été obligées de renvoyer les coupables — elles toléraient ces horreurs, en feignant de les ignorer… Et les frais couraient toujours.

Heureusement, au plus fort de mes ennuis, j'eus la joie de voir entrer dans l'établissement une petite amie, Clémence, que j'appelais Cléclé… et que j'avais connue dans une place, rue de l'Université… Cléclé était charmante, toute blonde, toute rose et délurée… et d'une vivacité, d'une gaieté!… Elle riait de tout,

acceptait tout, se trouvait bien partout. Dévouée et fidèle, elle n'avait qu'un plaisir : rendre service. Vicieuse jusque dans les moelles, son vice n'avait rien de répugnant, à force d'être gai, ingénu, naturel. Elle portait le vice comme une plante des fleurs, comme un cerisier des cerises… Son bavardage de gentil oiseau me fit oublier quelques jours mes embêtements, endormit mes révoltes… Comme nos deux lits étaient l'un près de l'autre, nous nous mîmes ensemble, dès la seconde nuit… Qu'est-ce que vous voulez ?… L'exemple, peut-être… et, peut-être aussi le besoin de satisfaire une curiosité qui me trottait par la tête, depuis longtemps… C'était, du reste, la passion de Cléclé… depuis qu'elle avait été débauchée, il y a plus de quatre ans, par une de ses maîtresses, la femme d'un général…

Une nuit que nous étions couchées ensemble, elle me raconta à voix basse, avec de drôles de chuchotements, qu'elle sortait de chez un magistrat, à Versailles :

— Figure-toi qu'il n'y avait que des bêtes dans la turne… des chats, trois perroquets… un singe… deux chiens… Et il fallait soigner tout ça… Rien n'était assez bon pour eux… Nous, tu penses, on nous collait de vieux rogatons, kif-kif à la boîte… Eux, c'étaient des restes de volaille, des crèmes, des gâteaux, de l'eau d'Évian, ma chère !… Oui, elles ne buvaient que de l'eau d'Évian, les sales bêtes, à cause de la typhoïde dont il y avait une épidémie, à Versailles… Cet hiver, Madame eut le toupet d'enlever le poêle de ma chambre pour l'installer dans la pièce où couchaient le singe et les chats. Ainsi, tu crois ?… Je les détestais, surtout un des chiens… une horreur de vieux carlin qui était toujours fourré sous mes jupons… bien que je le bourrasse de coups de pied… L'autre matin, Madame me surprit à le battre… Tu vois la scène… Elle me mit à la porte en cinq sec… Et si tu savais, ma chère, ce chien…

Dans un éclat de rire qu'elle étouffa sur ma poitrine, entre mes seins :

— Eh bien… ce chien… acheva-t-elle… il avait des passions comme un homme…

Non ! cette Cléclé !… ce qu'elle était rigolote et gentille !…

On ne se doute pas de tous les embêtements dont sont poursuivis les domestiques, ni de l'exploitation acharnée, éternelle,

qui pèse sur eux. Tantôt les maîtres, tantôt les placiers, tantôt les institutions charitables, sans compter les camarades, car il y en a de rudement salauds. Et personne ne s'intéresse à personne. Chacun vit, s'engraisse, s'amuse de la misère d'un plus pauvre que soi. Les scènes changent; les décors se transforment; vous traversez des milieux sociaux différents et ennemis; et les passions restent les mêmes, les mêmes appétits demeurent. Dans l'appartement étriqué du bourgeois, ainsi que dans le fastueux hôtel du banquier, vous retrouvez des saletés pareilles, et vous vous heurtez à de l'inexorable. En fin de compte, pour une fille comme je suis, le résultat est qu'elle soit vaincue d'avance, où qu'elle aille et quoi qu'elle fasse. Les pauvres sont l'engrais humain où poussent les moissons de vie, les moissons de joie que récoltent les riches, et dont ils mésusent si cruellement, contre nous…

On prétend qu'il n'y a plus d'esclavage… Ah! voilà une bonne blague, par exemple… Et les domestiques, que sont-ils donc, eux, sinon des esclaves?… Esclaves de fait, avec tout ce que l'esclavage comporte de vileté morale, d'inévitable corruption, de révolte engendreuse de haines… Les domestiques apprennent le vice chez leurs maîtres… Entrés purs et naïfs — il y en a — dans le métier, ils sont vite pourris, au contact des habitudes dépravantes. Le vice, on ne voit que lui, on ne respire que lui, on ne touche que lui… Aussi, ils s'y façonnent de jour en jour, de minute en minute, n'ayant contre lui aucune défense, étant obligés au contraire de le servir, de le choyer, de le respecter. Et la révolte vient de ce qu'ils sont impuissants à le satisfaire et à briser toutes les entraves mises à son expansion naturelle. Ah! c'est extraordinaire… On exige de nous toutes les vertus, toutes les résignations, tous les sacrifices, tous les héroïsmes, et seulement les vices qui flattent la vanité des maîtres et ceux qui profitent à leur intérêt : tout cela pour du mépris et pour des gages variant entre trente-cinq et quatre-vingt-dix francs par mois… Non, c'est trop fort!… Ajoutez que nous vivons dans une lutte perpétuelle, dans une perpétuelle angoisse, entre le demi-luxe éphémère des places et la détresse des lendemains de chômage; que nous avons la conscience des suspicions blessantes qui nous accompagnent partout, qui, partout, devant nous, verrouillent les portes, cadenassent les tiroirs, ferment à triple tour les serrures,

marquent les bouteilles, numérotent les petits fours et les pruneaux, et, sans cesse, glissent sur nos mains, dans nos poches, dans nos malles, la honte des regards policiers. Car il n'y a pas une porte, pas une armoire, pas un tiroir, pas une bouteille, pas un objet qui ne nous crie : « Voleuse !… voleuse !… voleuse ! » Ajoutez encore la vexation continue de cette inégalité terrible, de cette disproportion effrayante dans la destinée, qui, malgré les familiarités, les sourires, les cadeaux, met entre nos maîtresses et nous un intraversable espace, un abîme, tout un monde de haines sourdes, d'envies rentrées, de vengeances futures… disproportion rendue à chaque minute plus sensible, plus humiliante, plus ravalante, par les caprices et même par les bontés de ces êtres sans justice, sans amour, que sont les riches… Avez-vous réfléchi, un instant, à ce que nous pouvons ressentir de haines mortelles et légitimes, de désirs de meurtre, oui, de meurtre, lorsque pour exprimer quelque chose de bas, d'ignoble, nous entendons nos maîtres s'écrier devant nous, avec un dégoût qui nous rejette si violemment hors l'humanité : « Il a une âme de domestique… C'est un sentiment de domestique… » ? Alors que voulez-vous que nous devenions dans ces enfers ?… Est-ce qu'elles s'imaginent vraiment que je n'aimerais pas porter de belles robes, rouler dans de belles voitures, faire la fête avec des amoureux, avoir, moi aussi, des domestiques ?… Elles nous parlent de dévouement, de probité, de fidélité… Non, mais vous vous en feriez mourir, mes petites vaches !…

Une fois — c'était rue Cambon… en ai-je fait, mon Dieu ! de ces places — les maîtres mariaient leur fille. Il y eut une grande soirée, où l'on exposa les cadeaux, des cadeaux à remplir une voiture de déménagement. Je demandait à Baptiste, le valet de chambre, en manière de rigolade…

— Eh bien, Baptiste… et vous ?… Votre cadeau ?

— Mon cadeau ? fit Baptiste en haussant les épaules.

— Allons… dites-le !

— Un bidon de pétrole allumé sous leur lit… Le v'là, mon cadeau…

C'était chouettement répondre. Du reste, ce Baptiste était un homme épatant dans la politique

— Et le vôtre, Célestine ?… me demanda-t-il à son tour.

— Moi ?

Je crispai mes deux mains en forme de serres, et faisant le geste de griffer, férocement, un visage.

— Mes ongles… dans ses yeux ! répondis-je.

Le maître d'hôtel à qui on ne demandait rien et qui, de ses doigts méticuleux, arrangeait des fleurs et des fruits dans une coupe de cristal, dit sur un ton tranquille :

— Moi, je me contenterais de leur asperger la gueule à l'église, avec un flacon de bon vitriol…

Et il piqua une rose entre deux poires.

Ah oui ! les aimer !… Ce qui est extraordinaire, c'est que ces vengeances-là n'arrivent pas plus souvent. Quand je pense qu'une cuisinière, par exemple, tient, chaque jour, dans ses mains, la vie de ses maîtres… une pincée d'arsenic à la place de sel… un petit filet de strychnine au lieu de vinaigre… et ça y est !… Eh bien, non… Faut-il que nous ayons, tout de même, la servitude dans le sang !…

Je n'ai pas d'instruction et j'écris ce que je pense et ce que j'ai vu… Eh bien, je dis que tout cela n'est pas beau… Je dis que, du moment où quelqu'un installe, sous son toit, fût-ce le dernier des pauvres diables, fût-ce la dernière des filles, je dis qu'il leur doit de la protection qu'il leur doit du bonheur… Je dis aussi que si le maître ne nous le donne pas, nous avons le droit de le prendre, à même son coffre, à même son sang…

Et puis, en voilà assez… J'ai tort de songer à ces choses qui me font mal à la tête et me retournent l'estomac… Je reviens à mes petites histoires.

J'eus beaucoup de peine à quitter les sœurs de Notre-Dame-des-Trente-six-douleurs… Malgré l'amour de Cléclé, et ce qu'il me donnait de sensations nouvelles et gentilles, je me faisais vieille dans la boîte, et j'avais des fringales de liberté. Lorsqu'elles eurent compris que j'étais bien décidée à partir, alors les braves sœurs m'offrirent des places et des places… Il n'y en avait que pour moi… Mais, plus souvent — je ne suis pas toujours une bête, et j'ai l'œil aux canailleries… Toutes ces places, je les refusai ; à toutes, je trouvai quelque chose qui ne me convenait pas… Il fallait voir leurs têtes, aux saintes femmes… C'était risible… Elles avaient compté qu'en me plaçant chez de vieilles

bigotes, elles pourraient se rembourser, usurairement, sur mes gages, des frais de la pension… Et je jouissais de leur poser un lapin, à mon tour.

Un jour, j'avertis la sœur Boniface que j'avais l'intention de partir, le soir même. Elle eut le toupet de me répondre, en levant les bras au ciel :

— Mais, ma chère enfant, c'est impossible…

— Comment, c'est impossible ?…

— Mais, ma chère enfant, vous ne pouvez pas quitter la maison, comme ça… Vous nous devez plus de soixante-dix francs. Il faudra nous payer d'abord ces soixante-dix francs…

— Et avec quoi ?… répliquai-je. Je n'ai pas un sou… Vous pouvez vous fouiller…

La sœur Boniface me jeta un coup d'œil haineux, et, dignement, sévèrement, elle prononça :

— Mais, Mademoiselle… savez-vous bien que c'est un vol ?… Et voler de pauvres femmes comme nous, c'est plus qu'un vol… un sacrilège dont le bon Dieu vous punira… Réfléchissez…

Alors, la colère me prit :

— Dites donc ?… m'écriai-je… Qui vole ici de vous ou de moi ?… Non, mais vous êtes épatantes, mes petites mères…

— Mademoiselle, je vous défends de parler ainsi…

— Ah ! fichez-moi la paix, à la fin… Comment ?… On fait votre ouvrage… on travaille comme des bêtes pour vous du matin au soir… on vous gagne des argents énormes… vous nous donnez une nourriture dont les chiens ne voudraient pas… Et il faudrait vous payer par-dessus le marché !… Ah ! vous ne doutez de rien.

La sœur Boniface était devenue toute pâle… Je sentais qu'elle avait sur les lèvres des mots grossiers, orduriers, furieux, prêts à sortir… Elle n'osa pas les lâcher… et elle bégaya :

— Taisez-vous !… vous êtes une fille sans pudeur, sans religion… Dieu vous punira… Partez, si vous le voulez… nous retenons votre malle…

Je me campai toute droite devant elle, dans une attitude de défi, et la regardant bien en face :

— Ah ! je voudrais voir ça !… Essayez un peu de retenir ma malle… et vous allez voir rappliquer, tout de suite, le commissaire de police… Et si la religion, c'est de rapetasser les sales

culottes de vos aumôniers, de voler le pain des pauvres filles, de spéculer sur les horreurs qui se passent toutes les nuits dans le dortoir…

La bonne sœur blêmit. Elle essaya de couvrir ma voix de sa voix.

— Mademoiselle… mademoiselle…

— Avec ça que vous ne savez rien des cochonneries qui se passent toutes les nuits, dans le dortoir!… Osez donc me dire, en face, les yeux dans les yeux, que vous les ignorez?… Vous les encouragez, parce qu'elles vous rapportent… oui, parce qu'elles vous rapportent!…

Et trépidante, haletante, la gorge sèche, j'achevai mon réquisitoire.

— Si la religion, c'est tout cela… si c'est d'être une prison et un bordel?… eh bien, oui, j'en ai plein le dos de la religion… Ma malle, entendez-vous!… je veux ma malle… vous allez me donner ma malle tout de suite.

La sœur Boniface eut peur.

— Je ne veux pas discuter avec une fille perdue, dit-elle d'une voix digne… C'est bien… vous partirez

— Avec ma malle?

— Avec votre malle…

— C'est bon… Ah! il en faut des manières, ici, pour avoir ses affaires… C'est pire qu'à la douane…

Je partis, en effet, le soir même… Cléclé, qui fut très gentille, et qui avait des économies, me prêta vingt francs… J'allai retenir une chambre chez un logeur de la rue de la Sourdière… Et je me payai un paradis à la Porte-Saint-Martin. On y jouait *Les Deux Orphelines…* Comme c'est ça!… C'est presque mon histoire…

Je passai là une soirée délicieuse, à pleurer, pleurer, pleurer…

XIV

18 novembre.

Rose est morte. Décidément le malheur est sur la maison du capitaine. Pauvre capitaine!… Son furet mort… Bourbaki mort… et voilà le tour de Rose!… Malade depuis quelques jours, elle a été emportée avant-hier soir par une soudaine attaque de congestion pulmonaire… On l'a enterrée ce matin… Des fenêtres de la lingerie j'ai vu passer, dans le chemin, le cortège… Porté à bras par six hommes, le lourd cercueil était tout couvert de couronnes et de gerbes de fleurs blanches comme celui d'une jeune vierge. Une foule considérable — le Mesnil-Roy tout entier — suivait, en longues files noires et bavardes, le capitaine Mauger qui, très raide, sanglé dans une redingote noire, toute militaire, conduisait le deuil. Et les cloches de l'église, au loin tintant, répondaient au bruit des tintenelles que le bedeau agitait… Madame m'avait avertie que je ne devais pas aller aux obsèques. Je n'en avais, d'ailleurs, nulle envie. Je n'aimais pas cette grosse femme si méchante; sa mort me laisse indifférente et très calme. Pourtant, Rose me manquera peut-être, et, peut-être, regretterai-je sa présence dans le chemin, quelquefois?… Mais quel potin cela doit faire chez l'épicière!…

J'étais curieuse de connaître les impressions du capitaine sur cette mort si brusque. Et, comme mes maîtres étaient en visite, je me suis promenée, l'après-midi, le long de la haie. Le jardin du capitaine est triste et désert… Une bêche plantée dans la terre indique le travail abandonné. « Le capitaine ne viendra pas dans

le jardin, me disais-je. Il pleure, sans doute, affaissé dans sa chambre, parmi des souvenirs »… Et, tout à coup, je l'aperçois. Il n'a plus sa belle redingote de cérémonie, il a réendossé ses habits de travail, et, coiffé de son antique bonnet de police, il charrie du fumier sur les pelouses avec acharnement… Je l'entends même qui trompette à voix basse un air de marche. Il abandonne sa brouette et vient à moi, sa fourche sur l'épaule.

— Je suis content de vous voir, mademoiselle Célestine… me dit-il.

Je voudrais le consoler ou le plaindre… Je cherche des mots, des phrases… Mais allez donc trouver une parole émue devant un aussi drôle de visage… Je me contente de répéter :

— Un grand malheur, monsieur le capitaine… un grand malheur pour vous… Pauvre Rose!

— Oui… oui… fait-il mollement.

Sa physionomie est sans expression. Ses gestes sont vagues… Il ajoute, en piquant sa fourche dans une partie molle de la terre, près de la haie :

— D'autant que je ne puis pas rester, sans personne…

J'insiste sur les vertus domestiques de Rose :

— Vous ne la remplacerez pas facilement, capitaine.

Décidément, il n'est pas ému du tout. On dirait même, à ses yeux subitement devenus plus vifs, à ses mouvements plus alertes, qu'il est débarrassé d'un grand poids.

— Bah! dit-il, après un petit silence… tout se remplace…

Cette philosophie résignée m'étonne et même me scandalise un peu. J'essaie, pour m'amuser, de lui faire comprendre tout ce qu'il a perdu en perdant Rose…

— Elle connaissait si bien vos habitudes, vos goûts… vos manies!… Elle vous était si dévouée!

— Eh bien! il n'aurait plus manqué que ça… grince-t-il.

En faisant un geste, par quoi il semble écarter toute sorte d'objections :

— D'ailleurs, m'était-elle si dévouée?… Tenez, j'aime mieux vous le dire; j'en avais assez de Rose… Ma foi, oui!… Depuis que nous avions pris un petit garçon pour aider… elle ne fichait plus rien dans la maison… et tout y allait très mal… très mal… Je ne pouvais même plus manger un œuf à la coque cuit à mon goût… Et les scènes du matin au soir, à propos de rien!… Dès

que je dépensais dix sous, c'étaient des cris… des reproches… Et lorsque je causais avec vous, comme aujourd'hui… eh bien, c'en étaient des histoires… car elle était jalouse, jalouse… Ah ! non… Elle vous traitait, fallait entendre ça !… Ah ! non, non… Enfin, je n'étais plus chez moi, foutre !

Il respire largement, bruyamment, et, comme un voyageur revenu d'un long voyage, il contemple avec une joie profonde et nouvelle le ciel, les pelouses nues du jardin, les entrelacs violacés que font les branches d'arbres sur la lumière, sa petite maison.

Cette joie, désobligeante pour la mémoire de Rose, me paraît maintenant très comique. J'excite le capitaine aux confidences… Et je lui dis, sur un ton de reproche :

— Capitaine… je crois que vous n'êtes pas juste pour Rose.

— Tiens… parbleu !… riposte-t-il vivement… Vous ne savez pas, vous… vous ne savez rien… Elle n'allait pas vous raconter toutes les scènes qu'elle me faisait… sa tyrannie… sa jalousie… son égoïsme. Rien ne m'appartenait plus ici… tout était à elle, chez moi… Ainsi, vous ne le croiriez pas ?… Mon fauteuil Voltaire… je ne l'avais plus… plus jamais. C'est elle qui le prenait tout le temps… Elle prenait tout, du reste… C'est bien simple… Quand je pense que je ne pouvais plus manger d'asperges à l'huile… parce qu'elle ne les aimait pas !… Ah ! elle a bien fait de mourir… C'est ce qui pouvait lui arriver de mieux… car, d'une manière comme de l'autre… je ne l'aurais pas gardée… non, non, foutre !… je ne l'aurais pas gardée. Elle m'excédait, là !… J'en avais plein le dos… Et je vais vous dire… si j'étais mort avant elle, Rose eût été joliment attrapée, allez !… Je lui en réservais une qu'elle eût trouvée amère… Je vous en réponds !…

Sa lèvre se plisse dans un sourire qui finit en atroce grimace… Il continue, en coupant chacun de ses mots de petits pouffements humides :

— Vous savez que j'avais rédigé un testament où je lui donnais tout… maison… argent… rentes… tout ? Elle a dû vous le dire… elle le disait à tout le monde… Oui, mais ce qu'elle ne vous a pas dit, parce qu'elle l'ignorait, c'est que deux mois après, j'avais fait un second testament qui annulait le premier… et où je ne lui donnais plus rien… foutre !… pas ça…

N'y tenant plus, il éclate de rire… d'un rire strident qui s'éparpille dans le jardin, comme un vol de moineaux piaillants… Et il s'écrie :

— Ça, c'est une idée hein ?… Oh ! sa tête — la voyez-vous d'ici — en apprenant que ma petite fortune… pan… je la léguais à l'Académie française… Car, ma chère demoiselle Célestine… c'est vrai… ma fortune, je la léguais à l'Académie française… Ça, c'est une idée…

Je laisse son rire se calmer, et, gravement, je lui demande :

— Et maintenant, capitaine, qu'allez-vous faire ?

Le capitaine me regarde longuement, me regarde malicieusement, me regarde amoureusement… et il dit :

— Eh bien, voilà ?… Ça dépend de vous…

— De moi ?…

— Oui, de vous, de vous seule.

— Et comment ça ?…

Un petit silence encore, durant lequel, le mollet tendu, la taille redressée, la barbiche tordue et pointante, il cherche à m'envelopper d'un fluide séducteur.

— Allons… fait-il, tout d'un coup… allons droit au but… Parlons carrément… en soldat… Voulez-vous prendre la place de Rose ?… Elle est à vous…

J'attendais l'attaque. Je l'avais vue venir du plus lointain de ses yeux… Elle ne me surprend pas… Je lui oppose un visage sérieux, impassible.

— Et les testaments, capitaine ?

— Je les déchire, nom de Dieu !

J'objecte.

— Mais je ne sais pas faire la cuisine…

— Je la ferai, moi… je ferai mon lit… le vôtre, foutre !… je ferai tout…

Il devient galant, égrillard ; son œil s'émerillonne… Il est heureux pour ma vertu que la haie me sépare de lui ; sans quoi, je suis sûre qu'il se jetterait sur moi…

— Il y a cuisine et cuisine… crie-t-il d'une voix rauque et pétaradante à la fois… Celle que je vous demande… ah ! Célestine, je parie que vous savez la faire… que vous savez y mettre des épices, foutre !… Ah ! nom d'un chien…

Je souris ironiquement et, le menaçant du doigt, comme on fait d'un enfant :

— Capitaine… capitaine… vous êtes un petit cochon !

— Non pas un petit !… réclame-t-il orgueilleusement… un gros… un très gros… foutre !… Et puis… il y a autre chose… Il faut que je vous le dise…

Il se penche vers la haie, tend le col… Ses yeux s'injectent de sang. Et d'une voix plus basse il dit :

— Si vous veniez chez moi, Célestine… eh bien…

— Eh bien, quoi ?…

— Eh bien, les Lanlaire crèveraient de fureur, ah !… Ça, c'est une idée !

Je me tais et fais semblant de rêver à des choses profondes… Le capitaine s'impatiente… s'énerve… Il creuse le sable de l'allée, sous le talon de ses chaussures :

— Voyons, Célestine… Trente-cinq francs par mois… la table du maître… la chambre du maître, foutre !… un testament… Ça vous va-t-il ?… Répondez-moi…

— Nous verrons plus tard… Mais prenez-en une autre, en attendant, foutre !…

Et je me sauve pour ne pas lui souffler dans la figure la tempête de rires qui gronde en ma gorge.

Je n'ai donc que l'embarras du choix… Le capitaine ou Joseph ?… Vivre à l'état de servante maîtresse avec tous les aléas qu'un tel état comporte, c'est-à-dire rester encore à la merci d'un homme stupide, grossier, changeant, et sous la dépendance de mille circonstances fâcheuses et de mille préjugés ?… Ou bien me marier et acquérir ainsi une sorte de liberté régulière et respectée, dans une situation exempte du contrôle des autres, libérée du caprice des événements ?… Voilà enfin une partie de mon rêve qui se réalise…

Il est bien évident que cette réalisation, j'aurais pu la souhaiter plus grandiose… Mais, à voir combien peu de chances s'offrent, en général, dans l'existence d'une femme comme moi, je dois me féliciter qu'il m'arrive enfin quelque chose d'autre que cet éternel et monotone ballottement d'une maison à une autre, d'un lit à un autre, d'un visage à un autre visage…

Naturellement, j'écarte tout de suite la combinaison du capitaine… Je n'avais d'ailleurs pas besoin de cette dernière conversation avec lui, pour savoir quelle espèce de grotesque et sinistre fantoche, quel exemplaire d'humanité baroque il représente… Outre que sa laideur physique est totale, car rien ne la relève et ne la corrige, il ne donne aucune prise sur son âme… Rose croyait fermement sa domination assurée sur cet homme, et cet homme, la roulait!… On ne domine pas le néant, on n'a pas d'action sur le vide… Je ne puis non plus, sans suffoquer de rire, songer un seul instant à l'idée que ce personnage ridicule me tienne dans ses bras, et que je le caresse… Ce n'est même pas du dégoût que j'éprouve, car le dégoût suppose la possibilité d'un accomplissement. Or, j'ai la certitude que cet accomplissement ne peut pas être… Si par un prodige, par un miracle, il se trouvait que je tombasse dans son lit, je suis sûre que ma bouche serait toujours séparée de la sienne par un inextinguible rire. Amour ou plaisir, veulerie ou pitié, vanité ou intérêt, j'ai couché avec bien des hommes… Cela me paraît, du reste un acte normal, naturel, nécessaire… Je n'en ai nul remords, et il est bien rare que je n'y aie pas goûté une joie quelconque… Mais un homme d'un ridicule aussi incomparable que le capitaine, je suis sûre que cela ne peut pas arriver, ne peut pas physiquement arriver… Il me semble que ce serait quelque chose contre nature… quelque chose de pire que le chien de Cléclé… eh bien, malgré cela, je suis contente… et j'en éprouve presque de l'orgueil… De si bas qu'il vienne, c'est tout de même un hommage, et cet hommage me donne davantage confiance en moi-même et en ma beauté…

À l'égard de Joseph, mes sentiments sont tout autres. Joseph a pris possession de ma pensée. Il la retient, il la captive, il l'obsède… Il me trouble, m'enchante et me fait peur, tour à tour. Certes, il est laid, brutalement, horriblement laid, mais, quand on décompose cette laideur, elle a quelque chose de formidable qui est presque de la beauté, qui est plus que la beauté, qui est au-dessus de la beauté, comme un élément. Je ne me dissimule pas la difficulté, le danger de vivre, mariée ou non, avec un tel homme dont il m'est permis de tout soupçonner et dont, en réalité, je ne connais rien… Et c'est ce qui m'attire vers lui avec la violence d'un vertige… Au moins, celui-là est capable de beaucoup de choses dans le crime, peut-être, et peut-être aussi dans le

bien… Je ne sais pas… Que veut-il de moi ?… que fera-t-il de moi ?… Serais-je l'instrument inconscient de combinaisons que j'ignore… le jouet de ses passions féroces ?… M'aime-t-il seulement… et pourquoi m'aime-t-il ?… Pour ma gentillesse… pour mes vices… pour mon intelligence… pour ma haine des préjugés, lui qui les affiche tous ?… Je ne sais pas… Outre cet attrait de l'inconnu et du mystère, il exerce sur moi ce charme âpre, puissant, dominateur, de la force. Et ce charme — oui, ce charme — agit de plus en plus sur mes nerfs, conquiert ma chair passive et soumise. Près de Joseph, mes sens bouillonnent, s'exaltent, comme ils ne se sont jamais exaltés au contact d'un autre mâle. C'est en moi un désir plus violent, plus sombre, plus terrible même que le désir qui, pourtant, m'emporta jusqu'au meurtre, dans mes baisers avec M. Georges… C'est autre chose que je ne puis définir exactement, qui me prend tout entière, par l'esprit et par le sexe, qui me révèle des instincts que je ne me connaissais pas, instincts qui dormaient en moi, à mon insu, et qu'aucun amour, aucun ébranlement de volupté n'avait encore réveillés… Et je frémis de la tête aux pieds quand je me rappelle les paroles de Joseph, me disant :

— Vous êtes comme moi, Célestine… Ah ! pas de visage, bien sûr !… Mais nos deux âmes sont pareilles… nos deux âmes se ressemblent…

Nos deux âmes !… Est-ce que c'est possible ?

Ces sensations que j'éprouve sont si nouvelles, si impérieuses, si fortement tenaces, qu'elles ne me laissent pas une minute de répit… et que je reste toujours sous l'influence de leur engourdissante fascination… En vain, je cherche à m'occuper l'esprit par d'autres pensées… J'essaie de lire, de marcher dans le jardin, quand mes maîtres sont sortis, de travailler avec acharnement dans la lingerie à mes raccommodages, quand ils sont là… Impossible !… C'est Joseph qui possède toutes mes pensées… Et, non seulement, il les possède dans le présent, mais il les possède aussi dans le passé… Joseph s'interpose tellement entre tout mon passé et moi, que je ne vois pour ainsi dire que lui… et que ce passé, avec toutes ses figures vilaines ou charmantes, se recule de plus en plus, se décolore, s'efface… Cléophas Biscouille, M. Jean… M. Xavier… William, dont je n'ai pas encore parlé… M. Georges lui-même, dont je me croyais l'âme

marquée à jamais, comme est marquée par le fer rouge l'épaule des forçats… et tous ceux-là, à qui volontairement, joyeusement, passionnément, j'ai donné un peu ou beaucoup de moi-même… de ma chair vibrante et de mon cœur douloureux… des ombres, déjà!… Des ombres indécises et falotes qui s'enfoncent, souvenirs à peine, et bientôt rêves confus… réalités intangibles, oublis… fumées… rien… dans le néant!… Quelquefois, à la cuisine, après le dîner, en regardant Joseph et sa bouche de crime, et ses yeux de crime, et ses lourdes pommettes, et son crâne bas, raboteux, bosselé où la lumière de la lampe accumule les ombres dures, je me dis :

— Non… non… ce n'est pas possible… je suis sous le coup d'une folie… je ne veux pas… je ne peux pas aimer cet homme… Non, non!… ce n'est pas possible…

Et cela est possible, pourtant… et cela est vrai… et il faut bien, enfin, que je me l'avoue à moi-même… que je me le crie à moi-même… J'aime Joseph!…

Ah! je comprends maintenant pourquoi il ne faut jamais se moquer de l'amour… pourquoi il y a des femmes qui se ruent, avec toute l'inconscience du meurtre, avec toute la force invincible de la nature, aux baisers des brutes, aux étreintes des monstres, et qui râlent de volupté sur des faces ricanantes de démons et de boucs…

Joseph a obtenu de Madame six jours de congé, et demain, sous prétexte d'affaires de famille, il va partir pour Cherbourg… C'est décidé; il achètera le petit café… Seulement, pendant quelques mois, il ne l'exploitera pas lui-même. Il a quelqu'un là-bas, un ami sûr, qui s'en charge…

— Comprenez? me dit-il… Il faut d'abord le repeindre… le remettre à neuf… qu'il soit très beau, avec sa nouvelle enseigne, en lettres dorées : « À l'Armée Française! »… Et puis, je ne peux pas quitter ma place, encore… Ça, je ne peux pas…

— Pourquoi ça, Joseph?…

— Parce que ça ne se peut pas, maintenant…

— Mais, quand partirez-vous, pour tout à fait?…

Joseph se gratte la nuque, glisse vers moi un regard sournois… et il dit :

— Ça… je n'en sais rien… Peut-être pas avant six mois d'ici… peut-être plus tôt… peut-être plus tard aussi… On ne peut pas savoir… Ça dépend…

Je sens qu'il ne veut pas parler… Néanmoins, j'insiste :

— Ça dépend de quoi ?…

Il hésite à me répondre, puis sur un ton mystérieux et, en même temps un peu excité :

— D'une affaire… fait-il… d'une affaire très importante…

— Mais quelle affaire ?…

— D'une affaire… voilà !

Cela est prononcé d'une voix brusque, d'une voix où il y a, non pas de la colère… mais de l'énervement. Il refuse de s'expliquer davantage…

Il ne me parle pas de moi… Cela m'étonne et me cause un désappointement pénible… Aurait-il changé d'idée ?… Mes curiosités, mes hésitations l'auraient-elles lassé ?… Il est bien naturel, cependant, que je m'intéresse à un événement, dont je dois partager le succès ou le désastre… Est-ce que les soupçons que je n'ai pu cacher, du viol, par lui, de la petite Claire, n'auraient point amené, à la réflexion, une rupture entre Joseph et moi ?… Au serrement de cœur que j'éprouve je sens que ma résolution — différée par coquetterie, par taquinerie — était bien prise, pourtant… Être libre… trôner dans un comptoir, commander aux autres, se savoir regardée, désirée, adorée par tant d'hommes !… Et cela ne serait plus ?… Et ce rêve m'échapperait, comme tous les autres rêves ?… Je ne veux pas avoir l'air de me jeter à la tête de Joseph… mais je veux savoir ce qu'il a dans l'esprit… Je prends une physionomie triste… et je soupire :

— Quand vous serez parti, Joseph, la maison ne sera plus tenable pour moi… J'étais si bien habituée à vous maintenant… à nos causeries…

— Ah dame !…

— Moi aussi, je partirai.

Joseph ne dit rien… Il va, vient, dans la sellerie… le front soucieux… l'esprit préoccupé… les mains tournant un peu nerveusement, dans la poche de son tablier bleu, un sécateur… L'expression de sa figure est mauvaise… Je répète, en le regardant aller et venir…

— Oui, je partirai… Je retournerai à Paris…

Il n'a pas un mot de protestation… pas un cri… pas un regard suppliant vers moi… Il remet un morceau de bois dans le poêle qui s'éteint… puis, il recommence de marcher silencieusement dans la petite pièce… Pourquoi est-il ainsi ?… Il accepte donc cette séparation ?… Il la veut donc ?… Cette confiance en moi, cet amour pour moi qu'il avait, il les a donc perdus ?… Ou, simplement, redoute-t-il mes imprudences, mes éternelles questions ?… Je lui demande, un peu tremblante :

— Est-ce que cela ne vous fera pas de la peine, à vous aussi, Joseph… de ne plus nous voir ?…

Sans s'arrêter de marcher, sans me regarder même de ce regard oblique et de coin qu'il a souvent :

— Bien sûr… dit-il… Qu'est-ce que vous voulez ?… On ne peut pas obliger les gens à faire ce qu'ils refusent de faire… Ça plaît, ou ça ne plaît pas…

— Qu'est-ce que j'ai refusé de faire, Joseph ?…

— Et puis, vous avez toujours de mauvaises idées sur moi… continue-t-il, sans répondre à ma question.

— Moi ?… Pourquoi me dites-vous cela ?…

— Parce que…

— Non, non, Joseph… c'est vous qui ne m'aimez plus… c'est vous qui avez autre chose dans la tête, maintenant… Je n'ai rien refusé, moi… J'ai réfléchi, voilà tout… C'est assez naturel, voyons… On ne s'engage pas pour la vie, sans réfléchir… Vous devriez me savoir gré, au contraire, de mes hésitations… Elles prouvent que je ne suis pas une évaporée… que je suis une femme sérieuse…

— Vous êtes une bonne femme, Célestine… une femme d'ordre…

— Eh bien, alors ?…

Joseph s'arrête enfin de marcher et, fixant sur moi des yeux profonds… et encore méfiants… et pourtant plus tendres :

— Ça n'est pas ça, Célestine… dit-il lentement… ne s'agit pas de ça… Je ne vous empêche pas de réfléchir, moi… Parbleu !… réfléchissez… Nous avons le temps… et j'en recauserons, à mon retour… Mais ce que je n'aime pas, voyez-vous… c'est qu'on soit trop curieuse… Il y a des choses qui ne regardent pas les femmes… il y a des choses…

Et il achève sa phrase dans un hochement de tête… Après un moment de silence :

— Je n'ai pas autre chose dans la tête, Célestine… Je rêve de vous… j'ai les sangs tournés de vous… Aussi vrai que le bon Dieu existe, ce que j'ai dit une fois… je le dis toujours… J'en recauserons… Mais ne faut pas être curieuse… Vous, vous faites ce que vous faites… moi, je fais ce que je fais… Comme ça, il n'y a pas d'erreur, ni de surprise…

S'approchant de moi, il me saisit les mains :

— J'ai la tête dure, Célestine… ça, oui!… Mais ce qui est dedans, y est bien… On ne peut plus l'en retirer, après… Je rêve de vous, Célestine… de vous… dans le petit café…

Les manches de sa chemise sont retroussées, en bourrelets, jusqu'à la saignée : les muscles de ses bras, énormes, souples, huilés comme des bielles, faits pour toutes les étreintes, fonctionnent puissamment, allègrement, sous la peau blanche… Sur les avant-bras et de chaque côté des biceps je vois des tatouages, cœurs enflammés, poignards croisés, au-dessus d'un pot de fleurs… Une odeur forte de mâle, presque de fauve, monte de sa poitrine large et bombée comme une cuirasse… Alors, grisée par cette force et par cette odeur, je m'accote au chevalet où tout à l'heure, quand je suis venue, il frottait les cuivres des harnais… Ni M. Xavier, ni M. Jean, ni tous les autres, qui étaient, pourtant, jolis et parfumés, ne m'ont produit jamais une impression aussi violente que celle qui me vient de ce presque vieillard, à crâne étroit, à face de bête cruelle… Et, l'étreignant à mon tour, tâchant de faire fléchir, sous ma main, ses muscles durs et bandés comme de l'acier :

— Joseph… lui dis-je d'une voix défaillante… il faut se mettre ensemble, tout de suite… mon petit Joseph… Moi aussi, je rêve de vous… moi aussi, j'ai les sangs tournés de vous…

Mais Joseph, grave, paternel, répond :

— Ça ne se peut pas, maintenant, Célestine…

— Ah! tout de suite, Joseph, mon cher petit Joseph!…

Il se dégage de mon étreinte avec des mouvements doux.

— Si c'était, seulement pour s'amuser, Célestine… bien sûr… Oui mais… c'est sérieux… c'est pour toujours… Il faut être sage… On ne peut pas faire ça… avant que le prêtre y passe…

Et nous restons, l'un devant l'autre, lui, les yeux brillants, la respiration courte… moi, les bras rompus, la tête bourdonnante… le feu au corps…

XV

20 novembre.

Joseph, ainsi qu'il était convenu, est parti hier matin pour Cherbourg. Quand je suis descendue, il n'est déjà plus là. Marianne, mal réveillée, les yeux bouffis, la gorge graillonnante, tire de l'eau à la pompe. Il y a encore, sur la table de la cuisine, l'assiette où Joseph vient de manger sa soupe, et le pichet de cidre vide… Je suis inquiète et, en même temps, je suis contente, car je sens bien que c'est seulement d'aujourd'hui que se prépare, enfin, pour moi, une vie nouvelle. Le jour se lève à peine, l'air est froid. Au-delà du jardin, la campagne dort encore sous d'épais rideaux de brume. Et j'entends, au loin, venant de la vallée invisible, le bruit très faible d'un sifflet de locomotive. C'est le train qui emporte Joseph et ma destinée… Je renonce à déjeuner… il me semble que j'ai quelque chose de trop gros, de trop lourd, qui m'emplit l'estomac… Je n'entends plus le sifflet… La brume s'épaissit, gagne le jardin…

Et si Joseph n'allait plus jamais revenir ?…

Toute la journée, j'ai été distraite, nerveuse, extrêmement agitée. Jamais la maison ne m'a été plus pesante, jamais les longs corridors ne m'ont paru plus mornes, d'un silence plus glacé ; jamais je n'ai autant détesté le visage hargneux et la voix glapissante de Madame. Impossible de travailler… J'ai eu avec Madame une scène très violente, à la suite de laquelle j'ai bien cru que je serais obligée de partir… Et je me demande ce que je vais faire durant ces six jours, sans Joseph… Je redoute l'ennui

d'être seule, aux repas, avec Marianne. J'aurais vraiment besoin d'avoir quelqu'un avec qui parler…

En général, dès que le soir arrive, Marianne, sous l'influence de la boisson, tombe dans un complet abrutissement… Son cerveau s'engourdit, sa langue s'empâte, ses lèvres pendent et luisent comme la margelle usée d'un vieux puits… et elle est triste, triste à pleurer… Je ne puis tirer d'elle que de petites plaintes, de petits cris, de petits vagissements d'enfant… Cependant, hier soir, moins ivre qu'à l'ordinaire, elle me confie, au milieu de gémissements qui n'en finissent pas, qu'elle a peur d'être enceinte… Marianne enceinte!… Ça, par exemple, c'est le comble… Mon premier mouvement est de rire… Mais j'éprouve, bientôt, une douleur vive, quelque chose comme un coup de fouet au creux de l'estomac… Si c'était de Joseph que Marianne fût enceinte?… Je me rappelle que, le jour de mon entrée ici, j'ai tout de suite soupçonné qu'ils pussent coucher ensemble… Mais ce soupçon stupide, rien depuis ne l'a justifié : au contraire… Non, non, c'est impossible… Si Joseph avait eu des relations d'amour avec Marianne, je l'aurais su… Je l'aurais flairé… Non, cela n'est pas… cela ne peut pas être… Et puis, Joseph est bien trop *artiste* dans son genre… Je demande :

— Vous êtes sûre d'être enceinte, Marianne?

Marianne se tâte le ventre… ses gros doigts s'enfonçent, disparaissent dans les plis du ventre, comme dans un coussin de caoutchouc mal gonflé :

— Sûre?… Non… fait-elle… J'ai peur seulement.

— Et de qui pourriez-vous être enceinte, Marianne?

Elle hésite à répondre… puis, brusquement, avec une sorte de fierté, elle proclame :

— De Monsieur, donc!

Cette fois, j'ai failli étouffer de rire. Il ne manquait plus que ça à Monsieur… Ah! il est complet, Monsieur!… Marianne, qui croit que mon rire est de l'admiration, se met à rire, elle aussi…

— Oui… oui, de Monsieur…! répète-t-elle…

Mais comment se fait-il que je ne me sois aperçue de rien?… Comment!… Une telle chose, si comique, s'est passée, pour ainsi dire, sous mes yeux, et je n'en ai rien vu… rien soupçonné?… J'interroge Marianne, je la presse de questions… Et Marianne raconte avec complaisance, en se rengorgeant un peu :

— Il y a deux mois, Monsieur est entré dans la laverie où j'étais en train de laver la vaisselle du déjeuner. Il n'y avait pas longtemps que vous étiez arrivée ici… Et tenez, justement, Monsieur venait de causer avec vous, sur l'escalier. Quand il est entré dans la laverie, Monsieur faisait de grands gestes… soufflait très fort… avait les yeux rouges et hors la tête. J'ai cru qu'il allait tomber d'un coup de sang… Sans rien me dire, il s'est jeté sur moi, et j'ai bien vu de quoi il s'agissait… Monsieur, vous comprenez… je n'ai pas osé me défendre… Et puis, on a si peu d'occasions ici!… Ça m'a étonnée… mais ça m'a fait plaisir… Alors il est revenu, souvent… C'est un homme bien mignon… bien caressant…

— Bien cochon, hein, Marianne?

— Oh oui!… soupire-t-elle, les yeux pleins d'extase… Et bel homme!… Et tout!…

Sa grosse face molle continue de sourire bestialement… Et sous la camisole bleue débraillée, tachée de graisse et de charbon, ses deux seins se soulèvent, énormes, et roulent. Je lui demande encore :

— Êtes-vous contente au moins?

— Oui… je suis bien contente… réplique-t-elle. C'est-à-dire… je serais bien contente… si j'étais certaine de ne pas être enceinte… À mon âge… ce serait trop triste!

Je la rassure de mon mieux… et elle accompagne chacune de mes paroles d'un hochement de tête… Puis elle ajoute :

— C'est égal… pour être plus tranquille… j'irai voir Mme Gouin, demain…

J'éprouve une vraie pitié pour cette pauvre femme dont le cerveau est si noir, dont les idées sont si obscures… Ah! qu'elle est mélancolique et lamentable!… Et que va-t-il lui arriver aussi, à celle-là?… Chose extraordinaire, l'amour ne lui a pas donné un rayonnement… une grâce… Elle n'a pas ce halo de lumière que la volupté met autour des visages les plus laids… Elle est restée la même… lourde, molle et tassée… Et pourtant je suis presque heureuse que ce bonheur, qui a dû ranimer un peu sa grosse chair depuis si longtemps privée des caresses d'un homme, lui vienne de moi… Car, c'est après avoir excité ses désirs sur moi, que Monsieur est allé les assouvir, salement, sur cette triste créature… Je lui dis affectueusement :

— Il faut faire bien attention, Marianne… Si Madame vous surprenait, ce serait terrible…

— Oh ! il n'y a pas de danger !… s'écrie-t-elle… Monsieur ne vient que quand Madame est sortie… Il ne reste jamais bien longtemps… et lorsqu'il est content… il s'en va… Et puis, il y a la porte de la laverie qui donne sur la petite cour… et la porte de la petite cour… qui donne sur la venelle. Au moindre bruit, Monsieur peut s'enfuir, sans qu'on le voie… Et puis… qu'est-ce que vous voulez ?… Si Madame nous surprenait… eh bien… voilà !

— Madame vous chasserait d'ici… ma pauvre Marianne…

— Eh bien, voilà !… répète-t-elle, en balançant sa tête à la manière d'une vieille ourse…

Après un silence cruel, durant lequel je viens d'évoquer ces deux êtres, ces deux pauvres êtres en amour, dans la laverie :

— Est-ce que Monsieur est tendre avec vous ?…

— Bien sûr qu'il est tendre…

— Vous dit-il parfois des paroles gentilles ?… Qu'est-ce qu'il vous dit ?…

Et Marianne répond :

— Monsieur arrive… Il se jette sur moi, tout de suite… et puis il dit : « Ah ! bougre !… Ah ! bougre ! » Et puis, il souffle… il souffle… Ah ! il est bien mignon…

Je l'ai quittée le cœur un peu gros… Maintenant, je ne ris plus, je ne veux plus jamais rire de Marianne, et la pitié que j'ai d'elle devient un véritable et presque douloureux attendrissement.

Mais, c'est surtout sur moi que je m'attendris, je le sens bien. En rentrant dans ma chambre, je suis prise d'une sorte de honte et d'un grand découragement… Il ne faudrait jamais réfléchir sur l'amour. Comme l'amour est triste, au fond ! Et qu'en reste-t-il ? Du ridicule, de l'amertume, ou rien du tout… Que me reste-t-il, maintenant, de monsieur Jean dont la photographie se pavane, dans son cadre de peluche rouge, sur la cheminée ? Rien, sinon cette déception que j'ai aimé un sans-cœur, un vaniteux, un imbécile… Est-ce que, vraiment, j'ai pu aimer ce bellâtre, avec sa face blanche et malsaine, ces côtelettes noires d'ordonnance, sa raie au milieu du front ?… Cette photographie m'irrite… Je ne peux plus avoir devant moi, toujours, ces deux yeux si bêtes qui me regardent avec le même regard de larbin insolent et servile. Ah ! non… Qu'elle aille retrouver les autres, au fond de ma

malle, en attendant que je fasse de ce passé, de plus en plus détesté, un feu de joie et des cendres!…

Et je pense à Joseph… Où est-il à cette heure? Que fait-il? Songe-t-il seulement à moi? Il est, sans doute, dans le petit café. Il regarde, il discute, il prend des mesures, il se rend compte de l'effet que je produirai au comptoir derrière la glace, parmi l'éblouissement des verres et des bouteilles multicolores. Je voudrais connaître Cherbourg, ses rues, ses places, le port, afin de me représenter Joseph, allant, venant, conquérant la ville comme il m'a conquise. Je me tourne et me retourne dans mon lit, un peu fiévreuse. Ma pensée va de la forêt de Raillon à Cherbourg… du cadavre de Claire au petit café. Et, après une insomnie pénible, je finis par m'endormir avec l'image rude et sévère de Joseph dans les yeux, l'image immobile de Joseph qui se détache, là-bas, au loin, sur un fond noir, clapoteux, que traversent des mâtures blanches et des vergues rouges.

Aujourd'hui, dimanche, je suis allée, l'après-midi, dans la chambre de Joseph. Les deux chiens me suivent, empressés; ils ont l'air de me demander où est Joseph… Un petit lit de fer, une grande armoire, une sorte de commode basse, une table, deux chaises, tout cela en bois blanc; un porte-manteau qu'un rideau de lustrine verte, courant sur une tringle, préserve de la poussière, tel en est le mobilier. Si la chambre n'est pas luxueuse, elle est tenue avec un ordre, une propreté extrêmes. Elle a quelque chose de la rigidité, de l'austérité d'une cellule de moine dans un couvent. Aux murs peints à la chaux, entre les portraits de Déroulède et du général Mercier, des images saintes, non encadrées, des Vierges… une *Adoration des Mages,* un *Massacre des Innocents…* une vue du Paradis… Au-dessus du lit, un grand crucifix de bois noir, servant de bénitier, et que barre un rameau de buis bénit…

Ça n'est pas très délicat, sans doute… je n'ai pu résister au désir violent de fouiller partout, dans l'espoir, vague d'ailleurs, de découvrir une partie des secrets de Joseph. Rien n'est mystérieux dans cette chambre, rien ne s'y cache. C'est la chambre nue d'un homme qui n'a pas de secrets, dont la vie est pure, exempte de complications et d'événements… Les clés sont sur les meubles et

sur les placards; pas un tiroir n'est fermé. Sur la table, des paquets de graines et un livre : *Le Bon Jardinier…* sur la cheminée, un paroissien dont les pages sont jaunies, et un petit carnet où sont copiés différentes recettes pour préparer l'encaustique, la bouillie bordelaise, et des dosages de nicotine, de sulfate de fer… Pas une lettre nulle part; pas même un livre de comptes. Nulle part, la moindre trace d'une correspondance d'affaires, de politique, de famille ou d'amour… Dans la commode, à côté de chaussures hors d'usage et de vieux becs d'arrosage, des tas de brochures, de nombreux numéros de *La Libre Parole.* Sous le lit, des pièges à loirs et à rats… J'ai tout palpé, tout retourné, tout vidé, habits, matelas, linges et tiroirs. Il n'y a rien d'autre!… Dans l'armoire, rien n'est changé… elle est telle que je la laissai lorsque, voici huit jours, je la rangeai, en présence de Joseph… Est-il possible que Joseph n'ait rien?… Est-il possible qu'il lui manque, à ce point, ces mille petites choses intimes et familières, par où un homme révèle ses goûts, ses passions, ses pensées… un peu de ce qui domine sa vie?… Ah! si, pourtant… Du fond du tiroir de la table je retire une boîte à cigares, enveloppée de papier, ficelée par un quadruple tour de cordes fortement nouées… À grand-peine, je dénoue les cordes, j'ouvre la boîte et je vois sur un lit d'ouate cinq médailles bénites, un petit crucifix d'argent, un chapelet à grains rouges… Toujours la religion!…

Ma perquisition finie, je sors de la chambre, avec l'irritation nerveuse de n'avoir rien trouvé de ce que je cherchais, rien appris de ce que je voulais connaître. Décidément, Joseph communique à tout ce qu'il touche son impénétrabilité… Les objets qu'il possède sont muets, comme sa bouche, intraversables comme ses yeux et comme son front… Le reste de la journée, j'ai eu devant moi, réellement devant moi, la figure de Joseph, énigmatique, ricanante et bourrue, tour à tour. Et il m'a semblé que je l'entendais me dire :

— Tu es bien avancée, petite maladroite, d'avoir été si curieuse… Ah!… tu peux regarder encore, tu peux fouiller dans mon linge, dans mes malles et dans mon âme… tu ne sauras jamais rien!…

Je ne veux plus penser à tout cela, je ne veux plus penser à Joseph… J'ai trop mal à la tête, et je crois que j'en deviendrais folle… Retournons à mes souvenirs…

À peine sortie de chez les bonnes sœurs de Neuilly, je retombai dans l'enfer des bureaux de placement. Je m'étais pourtant bien promis de n'avoir plus jamais recours à eux… Mais, le moyen, quand on est sur le pavé, sans seulement de quoi s'acheter un morceau de pain?… Les amies, les anciens camarades? Ah ouitch!… Ils ne vous répondent même pas… Les annonces dans les journaux?… Ce sont des frais très lourds, des correspondances qui n'en finissent pas… des dérangements pour le roi de Prusse… Et puis, c'est aussi bien chanceux… En tout cas, il faut avoir des avances, et les vingt francs de Cléclé avaient vite fondu dans mes mains… La prostitution?… La promenade sur les trottoirs?… Ramener des hommes, souvent plus gueux que soi?… Ah! ma foi, non… Pour le plaisir, tant qu'on voudra… Pour l'argent? Je ne peux pas… je ne sais pas… je suis toujours roulée… Je fus même obligée de mettre au clou quelques petits bijoux qui me restaient, afin de payer mon logement et ma nourriture… Fatalement, la mistoufle vous ramène aux agences d'usure et d'exploitation humaine.

Ah! les bureaux de placement, en voilà un sale truc… D'abord, il faut donner dix sous pour se faire inscrire; ensuite au petit bonheur des mauvaises places… Dans ces affreuses baraques, ce ne sont pas les mauvaises places qui manquent, et, vrai! l'on n'y a que l'embarras du choix entre des vaches borgnes et des vaches aveugles… Aujourd'hui, des femmes de rien, des petites épicières de quat'sous… se mêlent d'avoir des domestiques, et de jouer à la comtesse… Quelle pitié! Si, après des discussions, des enquêtes humiliantes et de plus humiliants marchandages, vous parvenez à vous arranger avec une de ces bourgeoises rapaces, vous devez à la placeuse trois pour cent sur toute une année de gages… Tant pis, par exemple, si vous ne restez que dix jours dans la place qu'elle vous a procurée. Cela ne la regarde pas… son compte est bon, et la commission entière exigée. Ah! elles connaissent le truc; elles savent où elles vous envoient et que vous leur reviendrez bientôt… Ainsi, moi, j'ai fait sept places, en quatre mois et demi… Une série à la noire… des maisons impossibles, pires que des bagnes. Eh bien, j'ai dû payer au bureau trois pour cent, sur sept années, c'est-à-dire, en comprenant les dix sous renouvelés de l'inscription, plus de quatre-vingt-dix francs… Et il n'y avait rien de fait, et tout était à

recommencer!… Est-ce juste, cela?… N'est-ce pas un abominable vol?…

Le vol?… De quelque côté que l'on se retourne, on n'aperçoit partout que du vol… Naturellement, ce sont toujours ceux qui n'ont rien qui sont le plus volés et volés par ceux qui ont tout… Mais comment faire? On rage, on se révolte, et, finalement, on se dit que mieux vaut encore être volée que de crever, comme des chiens, dans la rue… Le monde est joliment mal fichu, voilà qui est sûr… Quel dommage que le général Boulanger n'ait pas réussi, autrefois!… Au moins celui-là, paraît qu'il aimait les domestiques…

Le bureau, où j'avais eu la bêtise de m'inscrire, est situé, rue du Colisée, dans le fond d'une cour, au troisième étage d'une maison noire et très vieille, presque une maison d'ouvriers. Dès l'entrée, l'escalier étroit et raide, avec ses marches malpropres qui collent aux semelles et sa rampe humide qui poisse aux mains, vous souffle un air empesté au visage, une odeur de plombs et de cabinets, et vous met, dans le cœur, un découragement… Je ne veux pas faire la sucrée, mais rien que de voir cet escalier, cela m'affadit l'estomac, me coupe les jambes, et je suis prise d'un désir fou de me sauver… L'espoir qui, le long du chemin, vous chante dans la tête, se tait aussitôt, étouffé par cette atmosphère épaisse, gluante, par ces marches ignobles et ces murs suintants qu'on dirait hantés de larves visqueuses et de froids crapauds. Vrai! je ne comprends pas que de belles dames osent s'aventurer dans ce taudis malsain… Franchement, elles ne sont pas dégoûtées… Mais qu'est-ce qui les dégoûte, aujourd'hui, les belles dames?… Elles n'iraient pas dans une pareille maison, pour secourir un pauvre… mais pour embêter une domestique, elles iraient le diable sait où!…

Ce bureau était exploité par Mme Paulhat-Durand, une grande femme de quarante-cinq ans, à peu près, qui, sous des bandeaux de cheveux légèrement ondulés et très noirs, malgré des chairs amollies, comprimées dans un terrible corset, gardait encore des restes de beauté, une prestance majestueuse… et un œil!… Mazette! ce qu'elle a dû s'en payer, celle-là!… D'une élégance austère, toujours en robe de taffetas noir, une longue chaîne d'or rayant sa forte poitrine, une cravate de velours brun autour du

cou, des mains très pâles, elle semblait d'une dignité parfaite et même un peu hautaine. Elle vivait collée avec un petit employé à la Ville, M. Louis — nous ne le connaissions que sous son prénom… C'était un drôle de type, extrêmement myope, à gestes menus, toujours silencieux, et très gauche dans un veston gris, râpé et trop court… Triste, peureux, voûté quoique jeune, il ne paraissait pas heureux, mais résigné… Il n'osait jamais nous parler, pas même nous regarder, car la patronne en était fort jalouse… Quand il entrait, sa serviette sous le bras, il se contentait de nous envoyer un petit coup de chapeau, sans tourner la tête vers nous, et, traînant un peu la jambe, il glissait dans le couloir comme une ombre… Et ce qu'il était éreinté, le pauvre garçon!… M. Louis, le soir, mettait au net la correspondance, tenait les livres… et le reste…

Mme Paulhat-Durand ne s'appelait ni Paulhat, ni Durand; ces deux noms, qui faisaient si bien accolés l'un à l'autre, elle les tenait, paraît-il, de deux messieurs, morts aujourd'hui, avec qui elle avait vécu et qui lui avaient donné les fonds pour ouvrir son bureau. Son vrai nom était Joséphine Carp. Comme beaucoup de placeuses, c'était une ancienne femme de chambre. Cela se voyait d'ailleurs à toutes ses allures prétentieuses, à des manières parodiques de grande dame acquises dans le service et sous lesquelles, malgré la chaîne d'or et la robe de soie noire, transparaissait la crasse des origines inférieures. Elle se montrait insolente, c'est le cas de le dire, comme une ancienne domestique, mais cette insolence elle la réservait exclusivement pour nous seules, étant, au contraire, envers ses clientes, d'une obséquiosité servile, proportionnée à leur rang social et à leur fortune.

— Ah! quel monde, Madame la comtesse, disait-elle, en minaudant… Des femmes de chambre de luxe, c'est-à-dire des donzelles qui ne veulent rien faire… qui ne travaillent pas, et dont je ne garantis pas l'honnêteté et la moralité… tant que vous voudrez!… Mais des femmes qui travaillent, qui cousent, qui connaissent leur métier, il n'y en a plus… je n'en ai plus… personne n'en a plus… C'est comme ça…

Son bureau était pourtant achalandé… Elle avait surtout la clientèle du quartier des Champs-Élysées, composée, en grande partie, d'étrangères et de juives… Ah! j'en ai connu là des histoires!…

La porte s'ouvre sur un couloir qui conduit au salon où Mme Paulhat-Durand trône dans sa perpétuelle robe de soie noire. À gauche du couloir, c'est une sorte de trou sombre, une vaste antichambre avec des banquettes circulaires et, au milieu, une table recouverte d'une serge rouge décolorée. Rien d'autre. L'antichambre ne s'éclaire que par un vitrage étroit, pratiqué en haut et dans toute la longueur de la cloison, qui la sépare du bureau. Un jour faux, un jour plus triste que de l'ombre tombe de ce vitrage, enduit les objets et les figures d'une lueur crépusculaire, à peine.

Nous venions là, chaque matinée et chaque après-midi, en tas, cuisinières et femmes de chambre, jardiniers et valets, cochers et maîtres d'hôtel, et nous passions notre temps à nous raconter nos malheurs, à débiner les maîtres, à souhaiter des places extraordinaires, féeriques, libératrices. Quelques-unes apportaient des livres, des journaux, qu'elles lisaient passionnément; d'autres écrivaient des lettres… Tantôt gaies, tantôt tristes, nos conversations bourdonnantes étaient souvent interrompues par l'irruption soudaine, en coup de vent, de Mme Paulhat-Durand :

— Taisez-vous donc, Mesdemoiselles… criait-elle… On ne s'entend plus au salon…

Ou bien :

— Mademoiselle Jeanne!… appelait-elle d'une voix brève et glapissante.

Mlle Jeanne se levait, s'arrangeait un peu les cheveux, suivait la placeuse dans le bureau d'où elle revenait quelques minutes après, une grimace de dédain aux lèvres. On n'avait pas trouvé ses certificats suffisants… Qu'est-ce qu'il leur fallait?… Le prix Monthyon alors?… Un diplôme de rosière?…

Ou bien on ne s'était pas entendu sur le prix des gages :

— Ah!… non… des chipies!… Un sale bastringue… rien à gratter… Elle fait son marché elle-même… Oh! là! là… quatre enfants dans la maison… Plus souvent!

Tout cela ponctué par des gestes furieux ou obscènes.

Nous y passions toutes, à tour de rôle, dans le bureau, appelées par la voix de plus en plus glapissante de Mme Paulhat-Durand, dont les chairs cireuses, à la fin, verdissaient de colère… Moi, je voyais tout de suite à qui j'avais à faire et que la place ne pourrait pas me convenir… Alors, pour m'amuser, au lieu de

subir leurs stupides interrogatoires, c'est moi qui les interrogeais les belles dames… Je me payais leur tête…

— Madame est mariée ?

— Sans doute…

— Ah !… Et Madame a des enfants ?

— Certainement…

— Des chiens ?

— Oui…

— Madame fait veiller la femme de chambre ?

— Quand je sors le soir… évidemment…

— Et Madame sort souvent le soir ?

Ses lèvres se pinçaient… Elle allait répondre. Alors, la dévisageant avec un regard qui méprisait son chapeau, son costume, toute sa personne, je disais d'un ton bref et dédaigneux :

— Je le regrette… mais la place de Madame ne me plaît pas… Je ne vais pas dans des maisons, comme chez Madame…

Et je sortais triomphalement…

Un jour, une petite femme, les cheveux outrageusement teints, les lèvres passées au minium, les joues émaillées, insolente comme une pintade et parfumée comme un bidet, me demanda après trente-six questions :

— Avez-vous de la conduite ?… Recevez-vous des amants ?

— Et Madame ? répondis-je, sans m'étonner et très calme.

Quelques-unes, moins difficiles, ou plus lasses ou plus timides, acceptaient des places infectes. On les huait.

— Bon voyage… Et à bientôt !…

À nous voir ainsi affalées sur les banquettes, veules, le corps tassé, les jambes écartées, songeuses, stupides ou bavardes… à entendre les successifs appels de la patronne : « Mademoiselle Victoire !… Mademoiselle Irène !… Mademoiselle Zulma !… » il me semblait, parfois, que nous étions en maison et que nous attendions le miché. Cela me parut drôle, ou triste, je ne sais pas bien, et j'en fis, un jour, la remarque tout haut… Ce fut un éclat de rire général. Chacune, immédiatement, conta ce qu'elle savait de précis et de merveilleux sur ces sortes d'établissements… Une grosse bouffie, qui épluchait une orange, exprima :

— Bien sûr que cela vaudrait mieux… On boulotte tout le temps, là-dedans… Et du champagne, vous savez, Mesdemoi-

selles… et des chemises avec des étoiles d'argent… et pas de corset!

Une grande sèche, très noire de cheveux, les lèvres velues, et qui semblait très sale, dit :

— Et puis… ça doit être moins fatigant… Parce que, moi, dans la même journée, quand j'ai couché avec Monsieur, avec le fils de Monsieur… avec le concierge… avec le valet de chambre du premier… avec le garçon boucher… avec le garçon épicier… avec le facteur du chemin de fer… avec le gaz… avec l'électricité… et puis avec d'autres encore… eh bien, vous savez… j'en ai mon lot!…

— Oh! la sale! s'écria-t-on, de toutes parts.

— Avec ça!… Et vous autres, mes petits anges… Ah! malheur!… répliqua la grande noire, en haussant ses épaules pointues.

Et elle s'administra, sur la cuisse, une claque…

Je me rappelle que, ce jour-là, je pensai à ma sœur Louise enfermée sans doute dans une de ces maisons. J'évoquai sa vie heureuse peut-être, tranquille au moins, en tout cas sauvée de la misère et de la faim. Et, dégoûtée plus que jamais de ma jeunesse morne et battue, de mon existence errante, de ma terreur des lendemains, moi aussi je songeai :

— Oui, peut-être que cela vaudrait mieux!…

Et le soir arrivait… puis la nuit… une nuit, à peine plus noire que le jour… Nous nous taisions, fatiguées d'avoir trop parlé, trop attendu… Un bec de gaz s'allumait dans le couloir… et, régulièrement, à cinq heures, par la vitre de la porte, on apercevait la silhouette un peu voûtée de M. Louis qui passait, très vite, en s'effaçant… C'était le signal du départ.

Souvent de vieilles racoleuses de maisons de passe, des maquerelles à l'air respectable et toutes pareilles, en douceur mielleuse, à des bonnes sœurs, nous attendaient à la sortie, sur le trottoir… Elles nous suivaient discrètement, et dans un coin plus sombre de la rue, derrière les obscurs massifs des Champs-Élysées, loin de la surveillance des sergents de ville, elles nous abordaient :

— Venez donc chez moi, au lieu de traîner votre pauvre vie d'embêtement en embêtement et de misère en misère. Chez moi, c'est le plaisir, le luxe, l'argent… c'est la liberté…

Éblouies par les promesses merveilleuses, plusieurs de mes petites camarades écoutèrent ces brocanteuses d'amour… Je les vis partir avec tristesse… Où sont-elles maintenant ?…

Un soir, une de ces rôdeuses, grasse et molle, que j'avais déjà brutalement éconduite, parvint à m'entraîner dans un café du Rond-Point où elle m'offrit un verre de chartreuse. Je vois encore ses bandeaux grisonnants, sa sévère toilette de bourgeoise veuve, ses mains grassouillettes, visqueuses, chargées de bagues… Avec plus d'entrain, plus de conviction que les autres jours, elle me récita son boniment… Et comme je demeurais indifférente à toutes ses blagues :

— Ah ! si vous vouliez, ma petite ! s'écria-t-elle… Je n'ai pas besoin de vous regarder à deux fois pour voir combien vous êtes belle, de partout !… Et c'est un vrai crime de laisser en friche et de gaspiller avec des gens de maison une telle beauté !… Belle… et je suis sûre… polissonne comme vous êtes, votre fortune serait vite faite, allez ! Ah ! vous en auriez un sac au bout de peu de temps !… C'est que, voyez-vous, j'ai une clientèle admirable… de vieux messieurs… très influents et très… très généreux… Le travail est quelquefois un peu dur… ça, je ne dis pas… Mais on gagne tant, tant d'argent !… Tout ce qu'il y a de mieux à Paris défile chez moi… des généraux illustres, des magistrats puissants… des ambassadeurs étrangers.

Elle se rapprocha de moi, baissant la voix…

— Et si je vous disais que le Président de la République lui-même… Mais oui, ma petite !… ça vous donne une idée de ce qu'est ma maison… Il n'y en a pas une pareille dans le monde… La Rabineau, ça n'est rien à côté de ma maison… Et tenez, hier, à cinq heures, le Président était si content qu'il m'a promis les palmes académiques… pour mon fils, qui est chef du contentieux dans une maison d'éducation religieuse, à Auteuil. Ainsi…

Elle me regarda longtemps, me fouillant l'âme et la chair, et elle répéta :

— Ah ! si vous vouliez !… Quel succès !…

Puis, sur un ton confidentiel :

— Il vient aussi chez moi, souvent, mystérieusement, des dames du plus grand monde… quelquefois seules, quelquefois avec leurs maris ou leurs amants. Ah! dame, vous comprenez, chez moi, il faut se mettre un peu à tout…

J'objectai un tas de choses, l'insuffisance de mon instruction amoureuse, le manque de lingerie de luxe, de toilettes… de bijoux… La vieille me rassura :

— Si ce n'est que ça!… dit-elle, il ne faut pas vous tourmenter… parce que, chez moi, la toilette, vous comprenez, c'est surtout la beauté naturelle… une bonne paire de bas, sans plus!…

— Oui… oui… je sais bien… mais encore…

— Je vous assure qu'il ne faut pas vous tourmenter… insista-t-elle avec bienveillance… Ainsi, j'ai des clients très chic, principalement les ambassadeurs… qui ont des manies… Dame! à leur âge et avec leur argent, n'est-ce pas?… Ce qu'ils préfèrent, ce qu'ils me demandent le plus, c'est des femmes de chambre, des soubrettes… une robe noire très collante… un tablier blanc… un petit bonnet de linge fin… Par exemple, des dessous riches, ça oui… Mais écoutez bien… Signez-moi un engagement de trois mois… et je vous donne un trousseau d'amour, tout ce qu'il y a de mieux, et comme les soubrettes du Théâtre-Français n'en ont jamais eu… ça, je vous en réponds…

Je demandai à réfléchir…

— Eh bien, c'est ça!… réfléchissez… conseilla cette marchande de viande humaine. Je vais toujours vous laisser mon adresse… Quand le cœur vous dira… eh bien, vous n'aurez qu'à venir… Ah! je suis bien tranquille!… Et, dès demain, je vais vous annoncer au Président de la République…

Nous avions fini de boire. La vieille régla les deux verres, tira d'un petit portefeuille noir une carte qu'elle me remit, en cachette, dans la main. Lorsqu'elle fut partie, je regardai la carte et je lus :

Madame Rebecca Ranvet
Modes.

J'assistai chez Mme Paulhat-Durand à des scènes extraordinaires. Ne pouvant malheureusement les conter toutes, j'en

choisis une qui peut passer pour un exemple de ce qui arrive, tous les jours, dans cette maison.

J'ai dit que le haut de la cloison, séparant l'antichambre du bureau, s'éclaire en toute sa longueur d'un vitrage garni de transparents rideaux. Au milieu du vitrage s'intercale un vasistas, ordinairement fermé. Une fois je remarquai que, par suite d'une négligence, que je résolus de mettre à profit, il était entrouvert… J'escaladai la banquette et, me haussant sur un escabeau de renfort, je parvins à toucher du menton le cadre du vasistas que je poussai tout doucement… Mon regard plongea dans la pièce, et voici ce que je vis.

Une dame était assise dans un fauteuil; une femme de chambre était debout, devant elle; dans un coin, Mme Paulhat-Durand rangeait des fiches, entre les compartiments d'un tiroir… La dame venait de Fontainebleau pour chercher une bonne… Elle pouvait avoir cinquante ans. Apparence de bourgeoise riche et rêche. Toilette sérieuse, austérité provinciale… Malingre et souffreteuse, le teint plombé par les nourritures de hasard et les jeûnes, la bonne avait pourtant une physionomie sympathique qui eût pu être jolie, avec du bonheur. Elle était très propre et svelte dans une jupe noire. Un jersey noir moulait sa taille maigre; un bonnet de linge la coiffait gentiment, en arrière, découvrant le front où des cheveux blonds frisottaient.

Après un examen détaillé, appuyé, froissant, agressif, la dame se décida enfin à parler.

— Alors, dit-elle, vous vous présentez comme… quoi?… comme femme de chambre?

— Oui, Madame.

— Vous n'en avez pas l'air… Comment vous appelez-vous?

— Jeanne Le Godec…

— Qu'est-ce que vous dites?…

— Jeanne Le Godec, Madame…

La dame haussa les épaules.

— Jeanne… fit-elle… Ça n'est pas un nom de domestique… c'est un nom de jeune fille. Si vous entrez à mon service, vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de garder ce nom de Jeanne?…

— Comme Madame voudra.

Jeanne avait baissé la tête… Elle appuya davantage ses deux mains sur le manche de son parapluie.

— Levez la tête… ordonna la dame… tenez-vous droite… Vous voyez bien que vous allez percer le tapis avec la pointe de votre parapluie… D'où êtes-vous ?

— De Saint-Brieuc…

— De Saint-Brieuc !…

Et elle eut une moue de dédain, qui devint bien vite une affreuse grimace… Les coins de sa bouche, l'angle de ses yeux se plissèrent comme si elle eût avalé un verre de vinaigre.

— De Saint-Brieuc !… répéta-t-elle… Alors vous êtes Bretonne ?… Oh ! je n'aime pas les Bretonnes… Elles sont entêtées et malpropres…

— Moi, je suis très propre, Madame, protesta la pauvre Jeanne.

— C'est vous qui le dites… Enfin, nous n'en sommes pas là… Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans.

— Vingt-six ans ?… Sans compter les mois de nourrice, sans doute ?… Vous paraissez bien plus vieille… Ce n'est pas la peine de me tromper…

— Je ne trompe pas Madame… J'assure bien à Madame que je n'ai que vingt-six ans… Si je parais plus vieille, c'est que j'ai été longtemps malade…

— Ah ! vous avez été malade ?… répliqua la bourgeoise avec une dureté railleuse… ah ! vous avez été longtemps malade ?… Je vous préviens, ma fille, que sans être pénible la maison est assez importante, et qu'il me faut une femme de très forte santé…

Jeanne voulut réparer ses imprudentes paroles. Elle déclara :

— Oh ! mais, je suis guérie… tout à fait guérie…

— C'est votre affaire… D'ailleurs, nous n'en sommes pas là… Vous êtes fille… mariée ?… Quoi ?… Qu'est-ce que vous êtes ?

— Je suis veuve, Madame.

— Ah !… Vous n'avez pas d'enfant, je suppose ?

Et comme Jeanne ne répondait pas tout de suite, la dame, plus vivement, insista :

— Enfin… avez-vous des enfants, oui ou non ?…

— J'ai une petite fille, avoua-t-elle timidement.

Alors, faisant des grimaces et des gestes comme si elle eût chassé loin d'elle un vol de mouches :

— Oh ! pas d'enfant dans la maison… cria-t-elle… pas d'enfant dans la maison… Je n'en veux à aucun prix… Où est-elle, votre fille ?

— Elle est chez une tante de mon mari…

— Et qu'est-ce que c'est que cette tante ?

— Elle tient un débit de boissons, à Rouen…

— C'est un triste métier… L'ivrognerie, la débauche, en voilà un joli exemple, pour une petite fille !… Enfin, cela vous regarde… c'est votre affaire… Quel âge a votre fille ?

— Dix-huit mois, Madame.

Madame sauta, se retourna violemment dans son fauteuil. Elle était outrée, scandalisée… Une sorte de grognement sortit de ses lèvres :

— Des enfants !… Je vous demande un peu !… Des enfants quand on ne peut pas les élever, les avoir chez soi !… Ces gens-là sont incorrigibles, ils ont le diable au corps !…

De plus en plus agressive, féroce même, elle s'adressa à Jeanne toute tremblante devant son regard.

— Je vous avertis, dit-elle, détachant nettement chaque mot… je vous avertis que, si vous entrez à mon service, je ne tolérerai pas qu'on vous amène, chez moi, dans ma maison, votre fille… Pas d'allées et venues dans la maison… je ne veux pas d'allées et venues dans la maison… Non, non… Pas d'étrangers… pas de vagabonds… pas de gens qu'on ne connaît point… On est bien assez exposée avec le courant… Ah ! non… merci !

Malgré cette déclaration peu engageante, la petite bonne osa pourtant demander :

— En ce cas, Madame me permettra bien d'aller voir ma fille, une fois… une seule fois… par an ?

— Non…

Telle fut la réponse de l'implacable bourgeoise. Et elle ajouta :

— Chez moi, on ne sort jamais… C'est un principe de la maison… un principe sur lequel je ne saurais transiger… Je ne paie pas des domestiques pour que, sous prétexte de voir leurs filles, ils s'en aillent courir le guilledou. Ce serait trop commode, vraiment. Non… non… Vous avez des certificats ?

— Oui, Madame.

Elle tira de sa poche un papier dans lequel étaient enveloppés des certificats jaunis, froissés, salis, et elle les tendit à Madame, silencieusement… d'une pauvre main frissonnante… Celle-ci, du bout des doigts, comme pour ne pas se salir, et avec des grimaces de dégoût, en déplia un qu'elle se mit à lire, à haute voix :

— « Je certifie que la fille J… »

S'interrompant brusquement, elle dirigea d'atroces regards vers Jeanne, anxieuse et de plus en plus troublée :

— La fille ?… Il y a bien la fille… Ah ça !… vous n'êtes donc pas mariée ?… Vous avez un enfant… et vous n'êtes pas mariée ?… Qu'est-ce que cela signifie ?

La bonne expliqua :

— Je demande bien pardon à Madame… Je suis mariée depuis trois ans. Et ce certificat date de six ans… Madame peut voir…

— Enfin… c'est votre affaire…

Et elle reprit la lecture du certificat :

— « … que la fille Jeanne Le Godec est restée à mon service pendant treize mois, et que je n'ai rien eu à lui reprocher sous le rapport du travail, de la conduite et de la probité… » Oui, c'est toujours la même chose… Des certificats qui ne disent rien… qui ne prouvent rien… Ce ne sont pas des renseignements, ça… Où peut-on écrire à cette dame ?

— Elle est morte…

— Elle est morte… Parbleu, c'est évident qu'elle est morte… Ainsi, vous avez un certificat, et précisément la personne qui vous l'a donné est morte… Vous avouerez que c'est assez louche…

Tout cela était dit avec une expression de suspicion très humiliante, et sur un ton d'ironie grossière. Elle prit un autre certificat.

— Et cette personne ?… Elle est morte aussi, sans doute ?

— Non, Madame… Mme Robert est en Algérie avec son mari, qui est colonel…

— En Algérie ! s'exclama la dame… Naturellement… Et comment voulez-vous qu'on écrive en Algérie ?… Les unes sont mortes… les autres sont en Algérie. Allez donc chercher des renseignements en Algérie ?… Tout cela est bien extraordinaire !…

— Mais, j'en ai d'autres, Madame, supplia l'infortunée Jeanne Le Godec. Madame peut voir… Madame pourra se renseigner…

— Oui ! oui ! je vois que vous en avez beaucoup d'autres… je vois que vous avez fait beaucoup de places… beaucoup trop de places même… À votre âge, comme c'est engageant !… Enfin, laissez-moi vos certificats… je verrai… Autre chose, maintenant… Que savez-vous faire ?

— Je sais faire le ménage… coudre… servir à table…

— Vous faites bien les reprises ?

— Oui, Madame…

— Savez-vous engraisser les volailles ?

— Non, Madame… Ça n'est pas mon métier…

— Votre métier, ma fille — proféra sévèrement la dame — est de faire ce que vous commandent vos maîtres. Vous devez avoir un détestable caractère…

— Mais non, Madame… Je ne suis pas du tout *répondeuse…*

— Naturellement… Vous le dites… elles le disent toutes… et elles ne sont pas à prendre avec des pincettes… Enfin… voyons… je vous l'ai déjà dit, je crois… sans être particulièrement dure, la place est assez importante… On se lève à cinq heures…

— En hiver aussi ?…

— En hiver aussi… Oui, certainement… Et pourquoi dites-vous : « En hiver aussi ?… » Est-ce qu'il y a moins d'ouvrage en hiver ?… En voilà une question ridicule !… C'est la femme de chambre qui fait les escaliers, le salon, le bureau de Monsieur… la chambre, naturellement… tous les feux… La cuisinière fait l'antichambre, les couloirs, la salle à manger… Par exemple, je tiens à la propreté… Je ne veux pas voir chez moi un grain de poussière… Les boutons des portes bien astiqués, les meubles bien luisants… les glaces bien essuyées… Chez moi, la femme de chambre s'occupe de la basse-cour…

— Mais, je ne sais pas, moi, Madame…

— Vous apprendrez !… C'est la femme de chambre qui savonne, lave, repasse — excepté les chemises de Monsieur —, qui coud… je ne fais rien coudre au-dehors, excepté mes costumes — qui sert à table… qui aide la cuisinière à essuyer la vaisselle… qui frotte… Il faut de l'ordre… beaucoup d'ordre… Je suis à cheval sur l'ordre… sur la propreté… et surtout sur la

probité… D'ailleurs, tout est sous clé… Quand on veut quelque chose, on me le demande… J'ai horreur du gaspillage… Qu'est-ce que vous avez l'habitude de prendre le matin ?

— Du café au lait, Madame…

— Du café au lait ?… Vous ne vous gênez pas. Oui, elles prennent toutes maintenant du café au lait… Eh bien, ce n'est pas mon habitude, à moi. Vous prendrez de la soupe… ça vaut mieux pour l'estomac… Qu'est-ce que vous dites ?…

Jeanne n'avait rien dit… Mais on sentait qu'elle faisait des efforts pour dire quelque chose. Elle se décida :

— Je demande pardon à Madame… qu'est-ce que Madame donne comme boisson ?

— Six litres de cidre par semaine…

— Je ne peux pas boire de cidre, Madame… le médecin me l'a défendu…

— Ah ! le médecin vous l'a défendu… Eh bien, je vous donnerai six litres de cidre. Si vous voulez du vin, vous l'achèterez… Ça vous regarde… Que voulez-vous gagner ?

Elle hésita, regarda le tapis, la pendule, le plafond, roula son parapluie dans ses mains, et timidement :

— Quarante francs, dit-elle.

— Quarante francs !… s'exclama Madame… Et pourquoi pas dix mille francs, tout de suite ?… Vous êtes folle, je pense… Quarante francs !… Mais, c'est inouï ! Autrefois, l'on donnait quinze francs… et l'on était bien mieux servie… Quarante francs !… Et vous ne savez même pas engraisser les volailles !… vous ne savez rien… Moi, je donne trente francs… et je trouve que c'est déjà bien trop cher… Vous n'avez rien à dépenser chez moi… Je ne suis pas exigeante pour la toilette… Et vous êtes blanchie, nourrie. Dieu sait comme vous êtes nourrie !… C'est moi qui fais les parts…

Jeanne insista :

— J'avais quarante francs dans toutes les places où j'ai été…

Mais la dame s'était levée… Et, sèchement, méchamment :

— Eh bien… il faut y retourner, fit-elle… Quarante francs !… Cette impudence !… Voici vos certificats… vos certificats de gens morts… allez-vous-en !

Soigneusement, Jeanne enveloppa ses certificats, les remit dans la poche de sa robe, puis, d'une voix douloureuse et timide :

— Si Madame voulait aller jusqu'à trente-cinq francs… pria-t-elle… on pourrait s'arranger…

— Pas un sou… Allez-vous-en!… Allez en Algérie retrouver votre Mme Robert… Allez où vous voudrez. Il n'en manque pas des vagabondes comme vous… on les a au tas… Allez-vous-en!…

La figure triste, la démarche lente, Jeanne sortit du bureau après avoir fait deux révérences… À ses yeux, au pincement de ses lèvres, je vis qu'elle était sur le point de pleurer.

Restée seule, la dame, furieuse, s'écria :

— Ah! les domestiques… quelle plaie!… On ne peut plus se faire servir aujourd'hui…

À quoi Mme Paulhat-Durand, qui avait terminé le triage de ses fiches, répondit, majestueuse, accablée et sévère :

— Je vous avais avertie, Madame. Elles sont toutes comme ça… Elles ne veulent rien faire et gagner des mille et des cents… Je n'ai rien d'autre aujourd'hui… je n'ai que du pire. Demain je verrai à vous trouver quelque chose… Ah! c'est bien désolant, je vous assure…

Je redescendis de mon observatoire, au moment où Jeanne Le Godec rentrait dans l'antichambre en rumeur.

— Eh bien? lui demanda-t-on…

Elle alla s'asseoir sur la banquette, au fond de la pièce, et la tête basse, les bras croisés, le cœur bien gros, la faim au ventre, elle resta silencieuse, tandis que ses deux petits pieds s'agitaient nerveusement, sous la robe…

Mais je vis des choses plus tristes encore.

Parmi les filles qui, tous les jours, venaient chez Mme Paulhat-Durand, j'en avais remarqué une, d'abord parce qu'elle portait une coiffe bretonne, ensuite parce que rien que de la voir, cela me causait une mélancolie invincible. Une paysanne égarée dans Paris, dans ce Paris effrayant qui sans cesse se bouscule et est emporté dans une fièvre mauvaise, je ne connais rien de plus lamentable. Involontairement, cela m'invite à un retour sur moi-même, cela m'émeut infiniment… Où va-t-elle?… D'où vient-elle?… Pourquoi a-t-elle quitté le sol natal? Quelle folie, quel drame, quel vent de tempête l'ont poussée, l'ont fait échouer sur cette grondante mer humaine, attristante épave?… Ces ques-

tions, je me les posais, chaque jour, examinant cette pauvre fille si affreusement isolée, dans un coin, parmi nous…

Elle était laide de cette laideur définitive qui exclut toute idée de pitié et rend les gens féroces, parce que, véritablement, elle est une offense envers eux. Si disgraciée de la nature soit-elle, il est rare qu'une femme atteigne à la laideur totale, absolue, cette déchéance humaine. Généralement, il y a en elle quelque chose, n'importe quoi, des yeux, une bouche, une ondulation du corps, une flexion des hanches, moins que cela, un mouvement du bras, une attache du poignet, une fraîcheur de la peau, où le regard des autres puisse se poser sans en être offusqué. Même chez les très vieilles, une grâce survit presque toujours aux déformations de la carcasse, à la mort du sexe, un souvenir reste dans la chair couturée, de ce qu'elles furent jadis… La Bretonne n'avait rien de pareil, et elle était toute jeune. Petite, le buste long, la taille carrée, les hanches plates, les jambes courtes, si courtes qu'on pouvait la prendre pour une cul-de-jatte, elle évoquait réellement l'image de ces vierges barbares, de ces saintes camuses, blocs informes de granit qui se navrent, depuis des siècles, sur les bras gauchis des calvaires armoricains. Et son visage?… Ah! la malheureuse!… Un front surplombant, des prunelles effacées comme par le frottement d'un torchon, un nez horrible, aplati à sa naissance, sabré d'une entaille, au milieu, et, brusquement, à son extrémité, se relevant, s'épanouissant en deux trous noirs, ronds, profonds, énormes, frangés de poils raides. Et sur tout cela, une peau grise, squameuse, une peau de couleuvre morte… une peau qui s'enfarinait, à la lumière… Elle avait, pourtant, l'indicible créature, une beauté que bien des femmes belles eussent enviée : ses cheveux… des cheveux magnifiques, lourds, épais, d'un roux resplendissant à reflets d'or et de pourpre. Mais, loin d'être une atténuation à sa laideur, ces cheveux l'aggravaient encore, la rendaient éclatante, fulgurante, irréparable.

Ce n'est pas tout. Chacun de ses gestes était une maladresse. Elle ne pouvait faire un pas sans se heurter à quelque chose; ses mains laissaient toujours retomber l'objet saisi; ses bras accrochaient les meubles et fauchaient tout ce qu'il y avait dessus… Elle vous marchait sur les pieds, vous enfonçait, en marchant, ses coudes dans la poitrine. Puis, elle s'excusait d'une voix rude, sourde, d'une voix qui vous soufflait au visage une odeur

empestée, une odeur de cadavre… Dès qu'elle entrait dans l'antichambre, c'était aussitôt parmi nous, comme une sorte de plainte irritée qui, vite, se changeait en récriminations insultantes et s'achevait en grognements. La misérable créature traversait la pièce sous les huées, roulait sur ses courtes jambes, renvoyée de l'une à l'autre comme une balle, allait s'asseoir dans le fond, sur la banquette. Et chacune affectait de se reculer, avec des gestes de significatif dégoût, et des grimaces qui s'accompagnaient d'une levée de mouchoirs… Alors, dans l'espace vide, instantanément formé, derrière ce cordon sanitaire qui l'isolait de nous, la morne fille s'installait, s'accotait au mur, silencieuse et maudite, sans une plainte, sans une révolte, sans même avoir l'air de comprendre que ce mépris s'adressât à elle.

Bien que je me mêlasse, quelquefois, pour faire comme les autres, à ces jeux féroces, je ne pouvais me défendre, envers la petite Bretonne, d'une espèce de pitié. J'avais compris que c'était là un être prédestiné au malheur, un de ces êtres qui, quoi qu'ils fassent, où qu'ils aillent, seront éternellement repoussés des hommes, et aussi des bêtes, car il y a une certaine somme de laideur, une certaine forme d'infirmités que les bêtes elles-mêmes ne tolèrent pas.

Un jour, surmontant mon dégoût, je m'approchai d'elle, et lui demandai :

— Comment vous appelez-vous ?

— Louise Randon…

— Je suis Bretonne… d'Audierne… Et vous aussi, vous êtes Bretonne ?

Étonnée que quelqu'un voulût bien lui parler et craignant une insulte ou une farce, elle ne répondit pas tout de suite… Elle enfouit son pouce dans les profondes cavernes de son nez. Je réitérai ma question :

— De quelle partie de la Bretagne êtes-vous ?

Alors, elle me regarda et, voyant sans doute que mes yeux n'étaient pas méchants, elle se décida à répondre :

— Je suis de Saint-Michel-en-Grève… près de Lannion.

Je ne sus plus que lui dire… Sa voix me repoussait. Ce n'était pas une voix, c'était quelque chose de rauque et de brisé, comme un hoquet… quelque chose aussi de roulant, comme un

gargouillement… Ma pitié s'en allait avec cette voix… Pourtant, je poursuivis :

— Vous avez encore vos parents ?

— Oui… mon père… ma mère… deux frères… quatre sœurs… Je suis l'aînée…

— Et votre père ?… qu'est-ce qu'il fait ?…

— Il est maréchal-ferrant.

— Vous êtes pauvre ?

— Mon père a trois champs, trois maisons, trois batteuses…

— Alors, il est riche ?…

— Bien sûr… il est riche… Il cultive ses champs… il loue ses maisons… avec ses batteuses il va, dans la campagne, battre le blé des paysans… et c'est mon frère qui ferre les chevaux…

— Et vos sœurs ?

— Elles ont de belles coiffes, avec de la dentelle… et des robes bien brodées.

— Et vous ?

— Moi, je n'ai rien…

Je me reculai pour ne pas sentir l'odeur mortelle de cette voix…

— Pourquoi êtes-vous domestique ?… repris-je.

— Parce que…

— Pourquoi avez-vous quitté le pays ?

— Parce que…

— Vous n'étiez pas heureuse ?…

Elle dit très vite d'une voix qui se précipitait et roulait les mots… comme sur des cailloux :

— Mon père me battait… ma mère me battait… mes sœurs me battaient… tout le monde me battait… on me faisait tout faire… C'est moi qui ai élevé mes sœurs…

— Pourquoi vous battait-on ?

— Je ne sais pas… pour me battre… Dans toutes les familles, il y en a toujours une qui est battue… parce que… voilà… on ne sait pas…

Mes questions ne l'ennuyaient plus. Elle prenait confiance…

— Et vous… me dit-elle… est-ce que vos parents ne vous battaient pas ?…

— Oh ! si…

— Bien sûr… C'est comme ça…

Louise ne fouilla plus son nez… et posa ses deux mains, aux ongles rognés, à plat, sur ses cuisses… On chuchotait, autour de nous. Les rires, les querelles, les plaintes empêchaient les autres d'entendre notre conversation…

— Mais comment êtes-vous venue à Paris ? demandai-je après un silence.

— L'année dernière… conta Louise… il y avait à Saint-Michel-en-Grève une dame de Paris qui prenait les bains de mer avec ses enfants… Je me suis proposée chez elle… parce qu'elle avait renvoyé sa domestique qui la volait. Et puis… elle m'a emmenée à Paris… pour soigner son père… un vieux, infirme, qui était paralysé des jambes…

— Et vous n'êtes pas restée dans votre place ?… À Paris, ce n'est plus la même chose…

— Non… fit-elle, avec énergie. Je serais bien restée, ça n'est pas ça… Seulement, on ne s'est pas arrangé.

Ses yeux, si ternes, s'éclairèrent étrangement. Je vis dans son regard briller une lueur d'orgueil. Et son corps se redressait, se transfigurait presque.

— On ne s'est pas arrangé, reprit-elle… Le vieux voulait me faire des saletés…

Un instant, je restai abasourdie par cette révélation. Était-ce possible ? Un désir, même le désir d'un ignoble et infâme vieillard, était allé vers elle, vers ce paquet de chair informe, vers cette ironie monstrueuse de la nature… Un baiser avait voulu se poser sur ces dents cariées, se mêler à ce souffle de pourriture… Ah ! quelle ordure est-ce donc que les hommes ?… Quelle folie effrayante est-ce donc que l'amour… Je regardai Louise… Mais la flamme de ses yeux s'était éteinte… Ses prunelles avaient repris leur aspect mort de tache grise.

— Il y a longtemps de ça ?… demandai-je…

— Trois mois…

— Et depuis, vous n'avez pas retrouvé de place ?

— Personne ne veut plus de moi… Je ne sais pas pourquoi… Quand j'entre dans le bureau, toutes les dames crient, en me voyant : « Non, non… je ne veux pas de celle-là »… Il y a un sort sur moi, pour sûr… Car enfin, je ne suis pas laide… je suis très forte… je connais le service… et j'ai de la bonne volonté. Si je

suis trop petite, ce n'est pas de ma faute… Pour sûr, on a jeté un sort sur moi…

— Comment vivez-vous ?

— Chez le logeur ; je fais toutes les chambres, et je ravaude le linge… On me donne une paillasse dans une soupente et, le matin, un repas…

Il y en avait donc de plus malheureuses que moi !… Cette pensée égoïste ramena dans mon cœur la pitié évanouie.

— Écoutez… ma petite Louise… dis-je d'une voix que j'essayai de rendre attendrie et convaincante… C'est très difficile, les places à Paris… Il faut savoir bien des choses, et les maîtres sont plus exigeants qu'ailleurs. J'ai bien peur pour vous… À votre place, moi, je retournerais au pays…

Mais Louise s'effraya :

— Non… non… fit-elle… jamais !… Je ne veux pas rentrer au pays… On dirait que je n'ai pas réussi… que personne n'a voulu de moi… on se moquerait trop… Non… non… c'est impossible… j'aimerais mieux mourir !…

À ce moment, la porte de l'antichambre s'ouvrit. La voix aigre de Mme Paulhat-Durand appela :

— Mademoiselle Louise Randon !

— C'est-y moi qu'on appelle ?… me demanda Louise, effarée et tremblante…

— Mais oui… c'est vous… Allez vite… et tâchez de réussir, cette fois…

Elle se leva, me donna dans la poitrine, avec ses coudes écartés, un renfoncement, me marcha sur les pieds, heurta la table, et roulant sur ses jambes trop courtes, poursuivie par les huées, elle disparut.

Je montai sur la banquette, et poussai le vasistas, pour voir la scène qui allait se passer alors. Jamais le salon de Mme Paulhat-Durand ne me parut plus triste : pourtant Dieu sait s'il me glaçait l'âme, chaque fois que j'y entrais. Oh ! ces meubles de reps bleu, jaunis par l'usure ; ce grand registre étalé, comme une carcasse de bête fendue, sur la table qu'un tapis de reps, bleu aussi, recouvrait de taches d'encre et de tons pisseux… Et ce pupitre, où les coudes de M. Louis avaient laissé, sur le bois noirci, des places plus claires et luisantes… et le buffet dans le fond, qui montrait des verreries foraines, des vaisselles d'héritage… Et sur la

cheminée, entre deux lampes débronzées, entre des photographies pâlies, cette agaçante pendule, qui rendait les heures plus longues, avec son tic-tac énervant… et cette cage, en forme de dôme, où deux serins nostalgiques gonflaient leurs plumes malades… Et ce cartonnier aux cases d'acajou, éraflées par des ongles cupides… Mais je n'étais pas là en observation pour inventorier cette pièce, que je connaissais, hélas ! trop bien… cet intérieur lugubre, si tragique, malgré son effacement bourgeois, que, bien des fois, mon imagination affolée le transformait en un funèbre étal de viande humaine… Non… je voulais voir Louise Randon aux prises avec les trafiquants d'esclaves…

Elle était là, près de la fenêtre, à contre-jour, immobile, les bras pendants. Une ombre dure brouillait, comme une opaque voilette, la laideur de son visage et tassait, ramassait davantage la courte, massive difformité de son corps… Une lumière dure allumait les basses mèches de ses cheveux, ourlait les contours gauchis du bras, de la poitrine, se perdait dans les plis noirs de sa jupe déplorable… Une vieille dame l'examinait. Assise sur une chaise, elle me tournait le dos, un dos hostile, une nuque féroce… De cette vieille dame, je ne voyais que son chapeau noir, ridiculement emplumé, sa rotonde noire, dont la doublure se retroussait dans le bas en fourrure grise, sa robe noire, qui faisait des ronds sur le tapis… Je voyais, surtout, posée sur un de ses genoux, sa main gantée de filoselle noire, une main noueuse d'arthritique, qui remuait avec de lents mouvements, et dont les doigts sortaient, rentraient, crispaient l'étoffe, pareils à des serres, sur une proie vivante… Debout, près de la table, très droite, très digne, Mme Paulhat-Durand attendait.

Ce n'est rien, n'est-ce pas ? la rencontre de ces trois êtres vulgaires, en ce vulgaire décor… Il n'y a, semble-t-il, dans ce fait banal, ni de quoi s'arrêter, ni de quoi s'émouvoir… Eh bien, cela me parut, à moi, un drame énorme, ces trois personnes qui étaient là, silencieuses et se regardant… J'eus la sensation que j'assistais à une tragédie sociale, terrible, angoissante, pire qu'un assassinat ! J'avais la gorge sèche. Mon cœur battit violemment.

— Je ne vous vois pas bien, ma petite, dit tout à coup la vieille dame… ne restez pas là… Je ne vous vois pas bien… Allez dans le fond de la pièce, que je vous voie mieux…

Et elle s'écria d'une voix étonnée :

— Mon Dieu !… que vous êtes petite !…

Elle avait, en disant ces mots, déplacé sa chaise, et me montrait, maintenant, son profil. Je m'attendais à voir un nez crochu, de longues dents dépassant la lèvre, un œil jaune et rond d'épervier. Pas du tout, son visage était calme, plutôt aimable. Au vrai, ses yeux n'exprimaient rien, ni méchanceté, ni bonté. Ce devait être une ancienne boutiquière, retirée des affaires… Les commerçants ont ce talent de se composer des physionomies spéciales, où rien ne transparaît de leur nature intérieure. À mesure qu'ils s'endurcissent dans le métier et que l'habitude des gains injustes et rapides développe les instincts bas, les ambitions féroces, l'expression de leur face s'adoucit, ou plutôt se neutralise. Ce qu'il y a de mauvais en eux, ce qui pourrait rendre les clients méfiants, se cache dans les intimités de l'être, ou se réfugie sur des surfaces corporelles, ordinairement dépourvues de tout caractère expressif. Chez cette vieille dame, la dureté de son âme, invisible à ses prunelles, à sa bouche, à son front, à tous les muscles détendus de sa molle figure, éclatait réellement à la nuque. Sa nuque était son vrai visage, et ce visage était terrible.

Louise, sur l'ordre de la vieille dame, avait gagné le fond de la pièce. Le désir de plaire la rendait véritablement monstrueuse, lui donnait une attitude décourageante. À peine se fut-elle placée dans la lumière que la dame s'écria :

— Oh ! comme vous êtes laide, ma petite !

Et prenant à témoin, Mme Paulhat-Durand :

— Se peut-il, vraiment, qu'il y ait sur la terre des créatures aussi laides que cette petite ?…

Toujours solennelle et digne, Mme Paulhat-Durand répondit :

— Sans doute, ce n'est pas une beauté… mais Mademoiselle est très honnête…

— C'est possible… répliqua la vieille dame… Mais elle est trop laide… Une telle laideur, c'est tout ce qu'il y a de plus désobligeant… Quoi ?… Qu'avez-vous dit ?

Louise n'avait pas prononcé une parole. Elle avait seulement un peu rougi, et baissait la tête. Un filet rouge bordait l'orbe de ses yeux ternes. Je crus qu'elle allait pleurer.

— Enfin… nous allons voir ça… reprit la dame dont les doigts, en ce moment, furieusement agités, déchiraient l'étoffe de la robe, avec des mouvements de bête cruelle.

Elle interrogea Louise sur sa famille, les places qu'elle avait faites, ses capacités en cuisine, en ménage, en couture. Louise répondait par des « Oui, dame ! », ou des : « Non, dame ! », saccadés et rauques… L'interrogatoire, méticuleux, méchant, criminel, dura vingt minutes.

— Enfin, ma petite, conclut la vieille, le plus clair de votre histoire c'est que vous ne savez rien faire… Il faudra que je vous apprenne tout… Pendant quatre ou cinq mois, vous ne me serez d'aucune utilité. Et puis, laide comme vous êtes, ça n'est pas engageant… Cette entaille sur le nez ?… Vous avez donc reçu un coup ?

— Non, Madame… je l'ai toujours eue…

— Ah ! ça n'est pas engageant… Qu'est-ce que vous voulez gagner ?

— Trente francs… blanchie… et le vin prononça Louise, d'une voix résolue…

La vieille bondit :

— Trente francs !… Mais vous ne vous êtes donc jamais regardée ?… C'est insensé !… Comment ?… personne ne veut de vous… personne jamais ne voudra de vous ? — si je vous prends, moi, c'est parce que suis bonne… c'est parce que, dans le fond, j'ai pitié de vous ! — et vous me demandez trente francs !… Eh bien, vous en avez de l'audace, ma petite… C'est, sans doute, vos camarades qui vous conseillent si mal… Vous avez tort de les écouter…

— Bien sûr, approuva Mme Paulhat-Durand. Elles se montent la tête, toutes ensemble…

— Alors !… offrit la vieille, conciliante… je vous donnerai quinze francs… Et vous paierez votre vin… C'est beaucoup trop… Mais je ne veux pas profiter de votre laideur et votre détresse.

Elle s'adoucissait… Sa voix se fit presque caressante :

— Voyez-vous, ma petite… c'est une occasion unique et que vous ne retrouverez plus… Je ne suis pas comme les autres, moi… je suis seule… je n'ai pas de famille… je n'ai personne… Ma famille, c'est ma domestique… Qu'est-ce que je lui demande à ma domestique ?… De m'aimer un peu, voilà tout… Ma domestique vit avec moi, mange avec moi… à part le vin… Ah ! je la dorlote, allez… Et puis, quand je mourrai — je suis très

vieille et souvent malade — quand je mourrai, bien sûr que je n'oublierai pas celle qui m'aura été dévouée, qui m'aura bien servie… bien soignée… Vous êtes laide… très laide… trop laide… Eh! mon Dieu, je m'habituerai à votre laideur, à votre figure… Il y en a de jolies qui sont de bien méchantes femmes et qui vous volent, c'est certain!… La laideur, c'est quelquefois une garantie de moralité, dans une maison… Vous n'amènerez pas d'hommes, chez moi, n'est-ce pas?… Vous voyez que je sais vous rendre justice… Dans ces conditions-là, et bonne comme je suis… ce que je vous offre, ma petite… mais c'est une fortune… mieux qu'une fortune… une famille!…

Louise était ébranlée. Certainement, les paroles de la vieille faisaient chanter des espoirs inconnus dans sa tête. Sa rapacité de paysanne lui montrait des coffres pleins d'or, des testaments fabuleux… Et la vie en commun, avec cette bonne maîtresse, la table partagée… des sorties fréquentes dans les squares et les bois suburbains, tout cela l'émerveillait… Tout cela lui faisait peur aussi, car des doutes, une invincible et originelle méfiance tachaient d'une ombre l'étincellement de ces promesses… Elle ne savait que dire, que faire… à quoi se résoudre… J'avais envie de lui crier : « Non!… n'accepte pas! » Ah! je la voyais, moi, cette existence de recluse, ces travaux épuisants, ces reproches aigres, la nourriture disputée, les os écharnés et les viandes gâtées jetés à sa faim… et l'éternelle, patiente, torturante exploitation d'un pauvre être sans défense. « Non, n'écoute plus, va-t'en!… » Mais ce cri qui était sur mes lèvres, je le réprimai :

— Approchez-vous un peu, ma petite… commanda la vieille… On dirait que vous avez peur de moi… Allons… n'ayez plus peur de moi… approchez-vous… Comme c'est curieux… il me semble que vous êtes déjà moins laide… Déjà je m'habitue à votre visage…

Louise s'approcha lentement, les membres raidis, diligente à ne heurter aucune chaise, aucun meuble… s'efforçant de marcher avec élégance, la pauvre créature!… Mais, à peine fut-elle près de la vieille que celle-ci la repoussa avec une grimace.

— Mon Dieu! cria-t-elle… mais qu'est-ce que vous avez?… Pourquoi sentez-vous mauvais, comme ça?… vous avez donc de la pourriture dans le corps?… C'est affreux!… c'est à ne pas

croire… Jamais quelqu'un n'a senti, comme vous sentez… Vous avez donc un cancer dans le nez… dans l'estomac, peut-être ?…

Mme Paulhat-Durand fit un geste noble :

— Je vous avais prévenue, Madame… dit-elle… Voilà son grand défaut… C'est ce qui l'empêche de trouver une place.

La vieille continua de gémir…

— Mon Dieu !… mon Dieu !… Est-ce possible ?… Mais vous allez empester toute ma maison… vous ne pourrez pas rester près de moi… Ah ! mais !… cela change nos conditions… Et moi qui avais, déjà, de la sympathie pour vous !… Non, non… malgré toute ma bonté, ce n'est pas possible… ce n'est plus possible !…

Elle avait tiré son mouchoir, chassait loin d'elle l'air putride, répétant :

— Non, vraiment, ce n'est plus possible !…

— Allons, Madame, intervint Mme Paulhat-Durand… faites un effort… Je suis sûre que cette malheureuse fille vous en sera toujours reconnaissante…

— Reconnaissante ?… c'est fort bien… Mais ce n'est pas la reconnaissance qui la guérira de cette infirmité effroyable… Enfin… soit !… Par exemple, je ne puis plus lui donner que dix francs… Dix francs, seulement !… C'est à prendre ou à laisser…

Louise qui avait, jusque-là, retenu ses larmes, suffoqua :

— Non… je ne veux pas… je ne veux pas… je ne veux pas…

— Écoutez, Mademoiselle… dit sèchement Mme Paulhat-Durand… Vous allez accepter cette place… ou bien je ne me charge plus de vous, jamais… Vous pourrez aller demander des places dans les autres bureaux… J'en ai assez, à la fin… Et vous faites du tort à la maison…

— C'est évident ! insista la vieille… Et ces dix francs, vous devriez m'en remercier… C'est par pitié, par charité que je vous les offre… Comment ne comprenez-vous pas que c'est une bonne œuvre… dont je me repentirai, sans doute, comme des autres ?…

Elle s'adressa à la placeuse :

— Qu'est-ce que vous voulez ?… Je suis ainsi… je ne peux pas voir souffrir les gens… je suis bête comme tout devant les infortunes… Et ce n'est point à mon âge que je changerai, n'est-ce pas ?… Allons, ma petite, je vous emmène…

Sur ces mots, une crampe me força de descendre de mon observatoire… Je n'ai jamais revu Louise…

Le surlendemain, Mme Paulhat-Durand me fit entrer cérémonieusement dans le bureau, et, après m'avoir examinée d'une façon un peu gênante, elle me dit :

— Mademoiselle Célestine… j'ai une bonne… très bonne place pour vous… Seulement, il faudrait aller en province… oh! pas très loin…

— En province?… Je n'y cours pas, vous savez…

La placeuse insista :

— On ne connaît pas la province… il y a d'excellentes places, en province…

— Oh! d'excellentes places… En voilà une blague! rectifiai-je… D'abord il n'y a pas de bonnes places, nulle part…

Mme Paulhat sourit, aimable et minaudière. Jamais je ne l'avais vue sourire ainsi :

— Je vous demande pardon, mademoiselle Célestine… Il n'y a pas de mauvaises places…

— Parbleu! je le sais bien… Il n'y a que de mauvais maîtres…

— Non… que de mauvais domestiques… Voyons… Je vous donne des maisons, tout ce qu'il y a de *meilleur,* ce n'est pas de ma faute si vous n'y restez point…

Elle me regarda avec presque de l'amitié :

— D'autant que vous êtes très intelligente… Vous représentez… vous avez une jolie figure… une jolie taille… des mains charmantes, pas du tout abîmées par le travail… des yeux qui ne sont pas dans vos poches… Il pourrait vous arriver des choses heureuses… On ne sait pas toutes les choses heureuses qui pourraient vous arriver… avec de la conduite…

— Avec de l'inconduite… voulez-vous dire…

— Ça dépend des façons de voir… Moi, j'appelle ça de la conduite…

Elle s'amollissait… Peu à peu, son masque de dignité tombait… Je n'avais plus devant moi que l'ancienne femme de chambre, experte à toutes les canailleries… En ce moment, elle avait des yeux cochons, des gestes gras et mous, ce lapement en quelque sorte rituel de la bouche, qu'ont toutes les proxénètes et

que j'avais observé aux lèvres de « Madame Rebecca Ranvet, Modes »… Elle répéta :

— Moi, j'appelle ça de la conduite.

— Ça, quoi ? fis-je.

— Voyons, mademoiselle… Vous n'êtes pas une débutante et vous connaissez la vie… On peut parler avec vous… Il s'agit d'un monsieur seul, déjà âgé… pas extrêmement loin de Paris… très riche… oui, enfin, assez riche… Vous tiendrez sa maison… quelque chose comme gouvernante… comprenez-vous ?… Ce sont des places très délicates… très recherchées… d'un grand profit… Il y a là un avenir certain, pour une femme comme vous, intelligente comme vous, gentille comme vous… et qui aurait, je le répète, de la conduite…

C'était mon ambition… Bien des fois, j'avais bâti de merveilleux avenirs sur la toquade d'un vieux… et ce paradis rêvé était là, devant moi, qui souriait, qui m'appelait !… Par une inexplicable ironie de la vie… par une contradiction imbécile et dont je ne puis comprendre la cause, ce bonheur, tant de fois souhaité et qui s'offrait, enfin… je le refusai net.

— Un vieux polisson… oh non !… je sors d'en prendre… Et ils me dégoûtent trop les hommes, les vieux, les jeunes, et tous…

Mme Paulhat-Durand resta, quelques secondes, interdite… Elle ne s'attendait pas à cette sortie… Retrouvant son air digne, austère, qui mettait tant de distance entre la bourgeoise correcte qu'elle voulait être et la fille bohème que je suis, elle dit :

— Ah ! ça, mademoiselle… que croyez-vous donc ?… pour qui me prenez-vous donc ?… qu'imaginez-vous donc ?

— Je n'imagine rien… Seulement, je vous répète que les hommes, j'en ai plein le dos… voilà !

— Savez-vous bien de qui vous parlez ?… Ce monsieur, mademoiselle, est un homme très respectable… Il est membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul… Il a été député royaliste, mademoiselle…

J'éclatai de rire :

— Oui… oui… allez toujours !… Je les connais vos Saint-Vincent-de-Paul… et tous les saints du diable… et tous les députés… Non, merci !…

Brusquement, sans transition :

— Qu'est-ce que c'est au juste que votre vieux? demandai-je… Ma foi… un de plus… un de moins… ça n'est pas une affaire, après tout…

Mais Mme Paulhat-Durand ne se dérida pas. Elle déclara d'une voix ferme :

— Inutile, mademoiselle… Vous n'êtes pas la femme sérieuse, la personne de confiance qu'il faut à ce monsieur. Je vous croyais plus convenable… Avec vous, on ne peut pas avoir de sécurité…

J'insistai longtemps… Elle fut inflexible. Et je rentrai dans l'antichambre, l'âme toute vague… Oh, cette antichambre si triste, si obscure, toujours la même!… Ces filles étalées, écrasées sur les banquettes… ce marché de viande humaine, promise aux voracités bourgeoises… ce flux de saletés et ce reflux de misères qui vous ramènent là, épaves dolentes, débris de naufrages, éternellement ballottés…

— Quel drôle de type, je fais!… pensai-je. Je désire des choses… des choses… des choses… quand je les crois irréalisables, et, sitôt qu'elles doivent se réaliser, qu'elles m'arrivent avec des formes précises… je n'en veux plus…

Dans ce refus, il y avait cela, certes, mais il y avait aussi un désir gamin d'humilier un peu Mme Paulhat-Durand… et une sorte de vengeance de la prendre, elle si méprisante et si hautaine, en flagrant délit de proxénétisme…

Je regrettai ce vieux qui, maintenant, avait pour moi toutes les séductions de l'inconnu, toutes les attirances d'un inaccessible idéal… Et je me plus à évoquer son image… un vieillard propret, avec des mains molles, un joli sourire dans sa face rose et rasée, et gai, et généreux et bon enfant, pas trop passionné, pas aussi maniaque que M. Rabour, se laissant conduire par moi, comme un petit chien…

— Venez ici… Allons, venez ici…

Et il venait, caressant frétillant, avec un bon regard de soumission.

— Faites le beau, maintenant…

Il faisait le beau, si drôle, tout droit sur son derrière, et les pattes de devant battant l'air…

— Oh! le bon toutou!

Je lui donnais du sucre… je caressais son échine soyeuse. Il ne me dégoûtait plus… et je songeais encore :

— Suis-je bête, tout de même!… Un bon chien-chien… un beau jardin… une belle maison… de l'argent, de la tranquillité, mon avenir assuré, avoir refusé tout cela!… et sans savoir pourquoi!… Et ne jamais savoir ce que je veux… et ne jamais vouloir ce que je désire!… Je me suis donnée à bien des hommes et, au fond, j'ai l'épouvante, — pire que cela — le dégoût de l'homme, quand l'homme est loin de moi. Quand il est près de moi, je me laisse prendre aussi facilement qu'une poule malade… et je suis capable de toutes les folies. Je n'ai de résistance que contre les choses qui ne doivent pas arriver et les hommes que je ne connaîtrai jamais… Je crois bien que je ne serai jamais heureuse…

L'antichambre m'accablait… Il me venait de cette obscurité, de ce jour blafard, de ces créatures étalées, des idées de plus en plus lugubres… Quelque chose de lourd et d'irrémédiable planait au-dessus de moi… Sans attendre la fermeture du bureau, je partis le cœur gros, la gorge serrée… dans l'escalier, je croisai M. Louis. S'accrochant à la rampe, il montait lentement, péniblement les marches… Nous nous regardâmes une seconde. Il ne me dit rien… moi non plus, je ne trouvai aucune parole… mais nos regards avaient tout dit… Ah! lui aussi, n'était pas heureux… Je l'écoutai, un instant, monter les marches… puis je dégringolai l'escalier… Pauvre petit bougre!

Dans la rue je restai un moment étourdie… Je cherchai des yeux les recruteuses d'amour… le dos rond, la toilette noire de Mme Rebecca Ranvet, Modes… Ah! si je l'avais vue, je serais allée à elle, je me serais livrée à elle… Aucune n'était là… Des gens passaient, affairés, indifférents, qui ne faisaient point attention à ma détresse… Alors, je m'arrêtai chez un mastroquet, où j'achetai une bouteille d'eau-de-vie, et, après avoir flâné, toujours hébétée, la tête lourde, je rentrai à mon hôtel…

Vers le soir, tard, j'entendis qu'on frappait à ma porte. Je m'étais allongée, sur le lit, à moitié nue, stupéfiée par la boisson.

— Qui est là? criai-je.

— C'est moi…

— Qui, toi?

— Le garçon…

Je me levai, les seins hors la chemise, les cheveux défaits et tombant sur mon épaule, et j'ouvris la porte :

— Que veux-tu ?…

Le garçon sourit… C'était un grand gaillard, à cheveux roux, que j'avais plusieurs fois rencontré dans les escaliers… et qui me regardait toujours, avec d'étranges regards.

— Que veux-tu ? répétai-je…

Le garçon sourit encore, embarrassé, et, roulant entre ses gros doigts le bas de son tablier bleu, taché de plaques d'huile, il bégaya :

— Mam'zelle… je…

Il considérait d'un air de morne désir, mes seins, mon ventre presque nu, ma chemise que la courbe des hanches arrêtait…

— Allons, entre… espèce de brute… criai-je tout à coup.

Et, le poussant dans ma chambre, je refermai la porte, violemment, sur nous deux…

Oh ! misère de moi… On nous retrouva, le lendemain, ivres et vautrés sur le lit… dans quel état mon Dieu !…

Le garçon fut renvoyé… Je n'ai jamais su son nom !

Je ne voudrais pas quitter le bureau de placement de Mme Paulhat-Durand sans donner un souvenir à un pauvre diable que j'y rencontrai. C'était un jardinier veuf depuis quatre mois et qui venait chercher une place. Parmi tant de figures lamentables qui passèrent là, je n'en vis pas une aussi triste que la sienne et qui semblât plus accablée par la vie. Sa femme était morte d'une fausse couche — d'une fausse couche ? — la veille du jour où, après deux mois de misère, ils devaient, enfin, entrer dans une propriété, elle comme basse-courière, lui comme jardinier. Soit malchance, soit lassitude et dégoût de vivre, il n'avait rien trouvé, depuis ce grand malheur : il n'avait même rien cherché… Et ce qui lui restait de petites économies avait vite fondu dans ce chômage. Quoiqu'il fût très défiant, j'étais parvenue à l'apprivoiser un peu… Je mets sous forme de récit impersonnel le drame si simple, si poignant qu'il me conta, un jour que, très émue par son infortune, je lui avais marqué plus d'intérêt et plus de pitié. Le voici.

Quand ils eurent visité les jardins, les terrasses, les serres et, à l'entrée du parc, la maison du jardinier, somptueusement vêtue de lierres, de bignones et de vignes vierges, ils revinrent l'âme en

attente, l'âme en angoisse, lentement, sans se parler, vers la pelouse où la comtesse suivait, d'un regard d'amour, ses trois enfants qui, chevelures blondes, claires fanfreluches, chairs roses et heureuses, jouaient dans l'herbe, sous la surveillance de la gouvernante. À vingt pas, ils s'arrêtèrent respectueusement, l'homme la tête découverte, sa casquette à la main, la femme, timide sous son chapeau de paille noire, gênée dans son caraco de laine sombre, tortillant, pour se donner une contenance, la chaînette d'un petit sac de cuir. Très loin, le parc déroulait, entre d'épais massifs d'arbres, ses pelouses onduleuses.

— Voyons… approchez… dit la comtesse avec une encourageante bonté.

L'homme avait la figure brunie, la peau hâlée de soleil, de grosses mains noueuses, couleur de terre, le bout des doigts déformé et luisant par le frottement continu des outils. La femme était un peu pâle, d'une pâleur grise sous les taches de rousseur qui lui éclaboussaient le visage… un peu gauche aussi et très propre. Elle n'osait pas lever les yeux sur cette belle dame qui, tout à l'heure, allait l'examiner indiscrètement, l'accabler de questions torturantes, lui retourner l'âme et la chair, comme les autres… Et elle s'acharnait à regarder ce joli tableau des trois *babies* jouant dans l'herbe, avec des manières contenues et des grâces étudiées déjà…

Ils avancèrent lentement, de quelques pas et tous les deux, d'un geste mécanique et simultané, ils se croisèrent les mains, sur le ventre.

— Eh bien ?… demanda la comtesse… vous avez tout visité ?

— Madame la comtesse est bien bonne… répondit l'homme… C'est très grand… c'est très beau… Oh ! c'est une superbe propriété… Par exemple, il y a du travail…

— Et je suis très exigeante, je vous préviens, très juste… mais très exigeante. J'aime que tout soit tenu dans la perfection… Et des fleurs… des fleurs… des fleurs… toujours… partout… D'ailleurs, vous avez deux aides, l'été ; un seul, l'hiver… C'est suffisant…

— Oh ! répliqua l'homme… le travail ne me gêne pas. Tant plus il y en a, tant plus je suis content. J'aime mon métier… et je le connais… arbres… primeurs… mosaïques et tout… Pour ce qui est des fleurs… avec de bons bras… du goût, de l'eau… un

bon paillis… et, sauf votre respect, madame la comtesse… Beaucoup de fumier et d'engrais, on a ce qu'on veut…

Après une pause, il continua :

— Ma femme aussi est bien active… bien adroite… et elle a de l'administration… Elle n'a pas l'air fort, à la voir… mais elle est courageuse, jamais malade, et elle s'entend aux bêtes comme personne… Là, d'où nous venons, il y avait trois vaches… et deux cents poules… Ainsi !

La comtesse fit un signe de tête approbateur.

— Le logement vous plaît ?

— Le logement aussi est très beau… C'est quasiment trop grand pour de petites gens comme nous… et nous n'avons pas assez de meubles pour le meubler… Mais on n'habite que ce qu'on habite, bien sûr… Et puis, c'est loin du château… Faut ça… Les maîtres n'aiment pas quand les jardiniers sont trop près… Et nous, on craint de gêner… De cette façon on est chacun chez soi… Ça vaut mieux pour tout le monde… Seulement…

L'homme hésita pris d'une timidité soudaine, devant ce qu'il avait à dire…

— Seulement… quoi ?… interrogea la comtesse, après un silence qui augmenta la gêne de l'homme.

Celui-ci serra plus fort sa casquette, la tourna entre ses gros doigts, pesa davantage sur le sol, et, s'enhardissant :

— Eh bien, voilà ! fit-il… Je voulais dire à madame la comtesse que les gages n'étaient pas assez forts pour la place. C'est trop court… Avec la meilleure volonté du monde, on ne pourra pas arriver… Madame la comtesse devrait donner un peu plus…

— Vous oubliez, mon ami, que vous êtes logé, chauffé, éclairé… que vous avez les légumes et les fruits… que je donne une douzaine d'œufs par semaine et un litre de lait par jour… C'est énorme…

— Ah ! madame la comtesse donne le lait et les œufs ?… Et elle éclaire ?

Et, comme pour lui demander conseil, il regardait sa femme, tout en murmurant :

— Dame !… c'est quelque chose… On ne peut pas dire le contraire… ça n'est pas mauvais…

La femme balbutia :

— Pour sûr… ça aide un peu…

Puis, tremblante et embarrassée :

— Madame la comtesse donne aussi, sans doute, des étrennes au mois de janvier et à la Saint-Fiacre ?

— Non, rien…

— C'est l'habitude, pourtant…

— Ça n'est pas la mienne…

À son tour, l'homme s'enquit :

— Et pour les belettes…, les fouines…, les putois ?

— Rien, non plus… je vous laisse la peau !…

Cela fut dit d'un ton sec, net, après quoi il n'y avait plus à insister… Et, tout à coup :

— Ah ! je vous préviens, une fois pour toutes, que je défends au jardinier de vendre ou de donner à quiconque des légumes. Je sais bien qu'il faut en faire trop pour en avoir assez… et que les trois quarts se perdent. Tant pis !… J'entends qu'on les laisse se perdre…

— Bien sûr… comme partout, quoi !…

— Ainsi, c'est entendu ?… Depuis quand êtes-vous mariés ?

— Depuis six ans… répondit la femme.

— Vous n'avez pas d'enfants ?

— Nous avions une petite fille… Elle est morte !

— Ah ! c'est bien… c'est très bien… approuva négligemment la comtesse… Mais vous êtes jeunes tous les deux… vous pouvez en avoir encore ?

— On ne le souhaite guère, allez, madame la comtesse… Mais dame ! on attrape ça plus facilement que cent écus de rente…

Les yeux de la comtesse étaient devenus sévères :

— Je dois encore vous prévenir que je ne veux pas, absolument pas d'enfants chez moi. S'il vous survenait un enfant, je me verrais forcée de vous renvoyer… tout de suite… Oh ! pas d'enfants !… Cela crie, cela est partout, cela dévaste tout… cela fait peur aux chevaux et donne des épidémies… Non, non… pour rien au monde, je ne tolérerais un enfant chez moi… Ainsi, vous voilà prévenus… Arrangez-vous… prenez vos précautions…

À ce moment, l'un des enfants, qui était tombé, vint se réfugier en criant et se cacher dans la robe de sa mère… Celle-ci le prit dans ses bras, le berça avec des paroles gentilles, le câlina,

l'embrassa tendrement, et le renvoya apaisé, souriant, avec les deux autres… La femme se sentit subitement le cœur bien gros… Elle crut qu'elle n'aurait pas la force de retenir ses larmes… Il n'y avait donc de joie, de tendresse, d'amour, de maternité que pour les riches?… Les enfants s'étaient remis à jouer sur la pelouse… Elle les détesta d'une haine sauvage, elle eût voulu les injurier, les battre, les tuer… injurier et battre aussi cette femme insolente et cruelle, cette mère égoïste qui venait de prononcer des paroles abominables, des paroles qui condamnaient à ne pas naître tout ce qui dormait d'humanité future, dans son ventre de pauvresse… Mais elle se contint, et elle dit simplement, sur un nouvel avertissement, plus autoritaire que les autres :

— On fera attention, madame la comtesse… on tâchera…

— C'est cela… car je ne saurais trop vous le répéter… C'est un principe chez moi… un principe avec lequel je ne transigerai jamais…

Et elle ajouta, avec une inflexion presque caressante dans la voix :

— D'ailleurs, croyez-moi… Quand on n'est pas riche… mieux vaut ne pas avoir d'enfants…

L'homme, pour plaire à sa future maîtresse, conclut :

— Bien sûr… bien sûr… Madame la comtesse parle bien…

Mais une haine était en lui. La lueur sombre et farouche qui passa comme un éclair dans ses yeux, démentait la servilité forcée de ces dernières paroles… La comtesse ne vit point briller cette lueur de meurtre, car, instinctivement, elle avait le regard fixé sur le ventre de la femme, qu'elle venait de condamner à la stérilité ou à l'infanticide.

Le marché fut vite conclu. Elle fit ses recommandations, détailla minutieusement les services qu'elle attendait de ses nouveaux jardiniers, et, comme elle les congédiait d'un hautain sourire, elle dit sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je pense que vous avez des sentiments religieux… Ici, tout le monde va, le dimanche, à la messe et fait ses Pâques… J'y tiens absolument…

Ils s'en revinrent, sans se parler, très graves, très sombres. La route était poudreuse, la chaleur lourde et la pauvre femme

marchait péniblement, tirait la jambe. Comme elle étouffait un peu, elle s'arrêta, posa son sac à terre et délaça son corset.

— Ouf!… fit-elle en aspirant de larges bouffées d'air…

Et son ventre, longtemps comprimé, se tendit, s'enfla, accusa la rondeur caractéristique, la tare de la maternité, le crime… Ils continuèrent leur chemin.

À quelques pas de là, sur la route, ils entrèrent dans une auberge et se firent servir un litre de vin.

— Pourquoi que tu n'as pas dit que j'étais enceinte? demanda la femme.

L'homme répondit :

— Tiens! pour qu'elle nous fiche à la porte, comme les trois autres…

— Aujourd'hui ou demain, va!…

Alors l'homme murmura entre ses dents :

— Si t'étais une femme… eh bien, tu irais, dès ce soir, chez la mère Hurlot… elle a des herbes!

Mais la femme se mit à pleurer… Et elle gémissait, dans ses larmes :

— Ne dis pas ça… ne dis pas ça… Ça porte malheur!

L'homme tapa sur la table, et il cria :

— Faut donc crever… nom de Dieu!…

Le malheur vint. Quatre jours après, la femme eut une fausse couche — une fausse couche? — et mourut en d'affreuses douleurs d'une péritonite.

Et quand l'homme eut terminé son récit, il me dit :

— Ainsi, me voilà tout seul, maintenant, je n'ai plus de femme, plus d'enfant, plus rien. J'ai bien songé à me venger… oui, j'ai songé longtemps à tuer ces trois enfants qui jouaient sur la pelouse… Je ne suis pas méchant pourtant, je vous assure, et pourtant, les trois enfants de cette femme, je vous le jure, je les aurais étranglés avec une joie…, une joie!… Ah! oui… Et puis, je n'ai pas osé… Qu'est-ce que vous voulez? On a peur… on est lâche… on n'a de courage que pour souffrir!

XVI

24 novembre.

Aucune lettre de Joseph. Sachant combien il est prudent, je ne suis pas trop étonnée de son silence, mais j'en souffre un peu. Certes, Joseph n'ignore point qu'avant de nous être distribuées les lettres passent par Madame, et, sans doute, il ne veut pas s'exposer et m'exposer à ce qu'elles soient lues ou seulement que le fait qu'il m'écrive soit méchamment commenté par Madame. Pourtant, lui qui a tant de ressources dans l'esprit, j'aurais cru qu'il eût trouvé le moyen de me donner de ses nouvelles… Il doit rentrer demain matin. Rentrera-t-il?… Je ne suis pas sans inquiétudes… et mon cerveau marche, marche… Pourquoi aussi n'a-t-il pas voulu que je connusse son adresse à Cherbourg?… Mais je ne veux pas penser à tout cela qui me brise la tête et me donne la fièvre.

Ici, rien, sinon moins d'événements toujours et plus de silence encore. C'est le sacristain qui, par amitié, remplace Joseph. Chaque jour, ponctuellement, il vient faire le pansage des chevaux et surveiller les châssis. Impossible de lui tirer une seule parole. Il est plus muet, plus méfiant, plus louche d'allures que Joseph. Il est plus vulgaire aussi, et il n'a pas sa grandeur et sa force… Je le vois très peu et seulement quand j'ai un ordre à lui transmettre… Un drôle de type aussi, celui-là!… L'épicière m'a raconté qu'il avait, étant jeune, étudié pour être prêtre et qu'on l'avait chassé du séminaire à cause de son indélicatesse et de son immoralité. — Ne serait-ce pas lui qui a violé la petite Claire dans le bois?… Depuis, il a essayé un peu de tous les

métiers. Tantôt pâtissier, tantôt chantre au lutrin, tantôt mercier ambulant, clerc de notaire, domestique, tambour de ville, adjudicataire du marché, employé chez l'huissier, il est depuis quatre ans sacristain. Sacristain, c'est être encore un peu curé. Il a, du reste, toutes les manières visqueuses et rampantes des cloportes ecclésiastiques… Bien sûr qu'il ne doit pas reculer devant les plus sales besognes… Joseph a le tort d'en faire son ami… Mais est-il son ami ?… N'est-il pas plutôt son complice ?

Madame a la migraine… Il paraît que cela lui arrive régulièrement tous les trois mois. Durant deux jours, elle reste enfermée, rideaux tirés, sans lumière, dans sa chambre, où seule Marianne a le droit de pénétrer… Elle ne veut pas de moi… La maladie de Madame, c'est du bon temps pour Monsieur… Monsieur en profite… Il ne quitte plus la cuisine… Tantôt, je l'ai surpris qui en sortait, la face très rouge, la culotte encore toute déboutonnée. Ah ! je voudrais bien les voir, Marianne et lui… Cela doit vous dégoûter de l'amour pour jamais…

Le capitaine Mauger qui ne me parle plus et me lance, derrière la haie, des regards furieux, s'est remis avec sa famille, du moins avec l'une de ses nièces, qui est venue s'installer chez lui… Elle n'est pas mal : une grande blonde, avec un nez trop long, mais fraîche et bien faite… Au dire des gens, c'est elle qui tiendra la maison et qui remplacera Rose dans le lit du capitaine. De cette façon, les saletés ne sortiront plus de la famille.

Quant à Mme Gouin, la mort de Rose aurait pu être un coup pour ses matinées du dimanche. Elle a compris qu'elle ne pouvait pas rester sans un grand premier rôle. Maintenant, c'est cette peste de mercière qui mène le branle des potins et qui se charge d'entretenir les filles du Mesnil-Roy dans l'admiration et dans la propagande des talents clandestins de cette infâme épicière. Hier dimanche, je suis allée chez elle. C'était fort brillant… toutes étaient là. On y a très peu parlé de Rose, et quand j'ai raconté l'histoire des testaments, ç'a été un éclat de rire général. Ah ! le capitaine avait raison quand il me disait : « Tout se remplace. »… Mais la mercière n'a pas l'autorité de Rose, car c'est une femme sur qui, au point de vue des mœurs, il n'y a malheureusement rien à dire.

Avec quelle hâte j'attends Joseph !… Avec quelle impatience nerveuse j'attends le moment de savoir ce que je dois espérer ou

craindre de la destinée!… Je ne puis plus vivre ainsi. Jamais je n'ai été autant écœurée de cette existence médiocre que je mène, de ces gens que je sers, de tout ce milieu de mornes fantoches où, de jour en jour, je m'abêtis davantage. Si je n'avais, pour me soutenir, l'étrange sentiment qui donne à ma vie actuelle un intérêt nouveau et puissant, je crois que je ne tarderais pas à sombrer, moi aussi, dans cet abîme de sottises et de vilenies que je vois s'élargir de plus en plus autour de moi… Ah! que Joseph réussisse ou non, qu'il change ou ne change pas d'idée sur moi, ma résolution est prise; je ne veux plus rester ici… Encore quelques heures, encore toute une nuit d'anxiété… et je serai enfin fixée sur mon avenir.

Cette nuit, je vais la passer à remuer encore d'anciens souvenirs, pour la dernière fois peut-être. C'est le seul moyen que j'aie de ne pas trop penser aux inquiétudes du présent, de ne pas trop me casser la tête aux chimères de demain. Au fond, ces souvenirs m'amusent, et ils renforcent mon mépris. Quelles singulières et monotones figures, tout de même, j'ai rencontrées sur ma route de servage!… Quand je les revois, par la pensée, elles ne me font pas l'effet d'être réellement vivantes. Elles ne vivent, du moins, elles ne donnent l'illusion de vivre, que par leurs vices… Enlevez-leur ces vices qui les soutiennent comme les bandelettes soutiennent les momies… et ce ne sont même plus des fantômes, ce n'est plus que de la poussière, de la cendre… de la mort…

Ah! par exemple, c'était une fameuse maison celle où, quelques jours après avoir refusé d'aller chez le vieux monsieur de province, je fus adressée, avec toutes sortes de références admirables, par Mme Paulhat-Durand. Des maîtres tout jeunes, sans bêtes ni enfants, un intérieur mal tenu, sous le chic apparent des meubles et la lourde somptuosité des décors… Du luxe et plus encore de coulage… Un simple coup d'œil en entrant et j'avais vu tout cela… j'avais vu, parfaitement vu, à qui j'avais affaire. C'était le rêve, quoi! J'allais donc oublier là toutes mes misères, et M. Xavier, que j'avais souvent encore dans la peau, la petite canaille… et les bonnes sœurs de Neuilly… et les stations crevantes dans l'antichambre du bureau de placement, et les longs jours d'angoisse, et les longues nuits de solitude ou de crapule…

J'allais donc m'arranger une existence douce, de travail facile et de profits certains. Tout heureuse de ce changement, je me promis de corriger les fantaisies trop vives de mon caractère, de réprimer les élans fougueux de ma franchise, afin de rester longtemps, longtemps, dans cette place. En un clin d'œil, mes idées noires disparurent et ma haine des bourgeois, comme par enchantement, s'envola. Je redevins d'une gaieté folle et trépidante, et, reprise d'un violent amour de la vie, je trouvai que les maîtres ont du bon, quelquefois… Le personnel n'était pas nombreux, mais de choix : une cuisinière, un valet de chambre, un vieux maître d'hôtel et moi… Il n'y avait pas de cocher, les maîtres ayant, depuis peu, supprimé l'écurie et se servant de voitures de grande remise… Nous fûmes amis tout de suite. Le soir même, ils arrosèrent ma bienvenue d'une bouteille de vin de Champagne.

— Mazette!… fis-je en battant des mains… on se met bien, ici.

Le valet de chambre sourit, agita en l'air musicalement un trousseau de clés. Il avait les clés de la cave; il avait les clés de tout. C'était l'homme de confiance de la maison…

— Vous me les prêterez, dites? demandai-je, en manière de rigolade.

Il répondit, en me décochant un regard tendre :

— Oui, si vous êtes chouette avec Bibi… Il faudra être chouette avec Bibi…

Ah! c'était un chic homme et qui savait parler aux femmes… Il s'appelait William… Quel joli nom!…

Durant le repas qui se prolongea, le vieux maître d'hôtel ne dit pas un mot, but beaucoup, mangea beaucoup. On ne faisait pas attention à lui, et il semblait un peu gâteux. Quant à William, il se montra charmant, galant, empressé, me fit sous la table des agaceries délicates, m'offrit, au café, des cigarettes russes dont il avait ses poches pleines… Puis m'attirant vers lui — j'étais un peu étourdie par le tabac, un peu grise aussi et toute défrisée — il m'assit sur ses genoux, et me souffla dans l'oreille des choses d'un raide… Ah! ce qu'il était effronté!

Eugénie, la cuisinière, ne paraissait pas scandalisée de ces propos et de ces jeux. Inquiète, rêveuse, elle tendait sans cesse le cou vers la porte, dressait l'oreille au moindre bruit comme si elle

eût attendu quelqu'un et, l'œil tout vague, elle lampait, coup sur coup, de pleins verres de vin… C'était une femme d'environ quarante-cinq ans, avec une forte poitrine, une bouche large aux lèvres charnues, sensuelles, des yeux langoureux et passionnés, un air de grande bonté triste. Enfin, du dehors, on frappa quelques coups discrets à la porte de service. Le visage d'Eugénie s'illumina; elle se leva d'un bond, alla ouvrir… Je voulus reprendre une position plus convenable, n'étant pas au fait des habitudes de l'office, mais William m'enlaça plus fort, et me retint contre lui, d'une solide étreinte…

— Ce n'est rien, fit-il, calmement… c'est le petit.

Pendant ce temps, un jeune homme entrait, presque un enfant. Très mince, très blond, très blanc de peau, sous une ombre de barbe — dix-huit ans à peine —, il était joli comme un amour. Il portait un veston tout neuf, élégant, qui dessinait son buste svelte et gracile, une cravate rose… C'était le fils des concierges de la maison voisine. Il venait, paraît-il, tous les soirs… Eugénie l'adorait, en était folle. Chaque jour, elle mettait de côté, dans un grand panier, des soupières pleines de bouillon, de belles tranches de viande, des bouteilles de vin, de gros fruits et des gâteaux que le petit emportait à ses parents.

— Pourquoi viens-tu si tard, ce soir? demanda Eugénie.

Le petit s'excusa d'une voix traînante :

— A fallu que j'garde la loge… maman faisait une course…

— Ta mère… ta mère… Ah! mauvais sujet, est-ce vrai au moins?…

Elle soupira et, ses yeux dans les yeux de l'enfant, les deux mains appuyées à ses épaules, elle débita d'un ton dolent :

— Quand tu tardes à venir, j'ai toujours peur de quelque chose. Je ne veux pas que tu te mettes en retard, mon chéri… Tu diras à ta mère que si cela continue… eh bien, je ne te donnerai plus rien… pour elle…

Puis, les narines frémissantes, le corps tout entier secoué d'un frisson :

— Que tu es joli, mon amour!… Oh! ta petite frimousse… ta petite frimousse… Je ne veux pas que les autres en aient… Pourquoi n'as-tu pas mis tes beaux souliers jaunes?… Je veux que tu sois joli de partout, quand tu viens… Et ces yeux-là… ces grands yeux polissons, petit brigand?… Ah! je parie qu'ils ont encore

regardé une autre femme ! Et ta bouche… ta bouche !… qu'est-ce qu'elle a fait cette bouche-là !…

Il la rassura, souriant, se dandinant sur ses hanches frêles…

— Dieu non !… ça, je t'assure, Nini… c'est pas une blague… maman faisait une course… là !… vrai !

Eugénie répéta, à plusieurs reprises :

— Ah ! mauvais sujet… mauvais sujet… je ne veux pas que tu regardes les autres femmes… Ta petite frimousse pour moi, ta petite bouche, pour moi… tes grands yeux pour moi !… Tu m'aimes bien, dis ?…

— Oh ! oui… Pour sûr…

— Dis-le encore…

— Ah ! pour sûr !…

Elle lui sauta au cou, et, la gorge haletante, bégayant des mots d'amour, elle l'entraîna dans la pièce voisine.

William me dit :

— Ce qu'elle en pince !… Et ce qu'il lui coûte gros, ce gamin… La semaine dernière, elle l'a encore habillé tout à neuf. C'est pas vous qui m'aimeriez comme ça !…

Cette scène m'avait profondément émue, et tout de suite je vouai à la pauvre Eugénie une amitié de sœur… Ce gamin ressemblait à M. Xavier… Du moins, entre ces deux jolis êtres de pourriture, il y avait une similitude morale. Et ce rapprochement me rendit triste, oh ! triste, infiniment. Je me revis dans la chambre de M. Xavier, le soir où je lui donnai les quatre-vingt-dix francs… Oh ! ta petite frimousse, ta petite bouche, tes grands yeux !… C'étaient les mêmes yeux froids et cruels, la même ondulation du corps… c'était le même vice qui brillait à ses prunelles et donnait au baiser de ses lèvres quelque chose d'engourdissant, comme un poison…

Je me dégageai des bras de William, devenu de plus en plus entreprenant :

— Non… lui dis-je, un peu sèchement… pas ce soir…

— Mais tu avais promis d'être chouette avec Bibi ?…

— Pas ce soir…

Et, m'arrachant à son étreinte, j'arrangeai un peu le désordre de mes cheveux, le chiffonnement de mes jupes, et je dis :

— Ah ! bien, tout de même !… ça ne traîne pas avec vous…

Naturellement, je ne voulus rien changer aux habitudes de la maison, dans le service. William faisait le ménage, à la va comme je te pousse. Un coup de balai par-ci, de plumeau par-là… ça y était. Le reste du temps, il bavardait, fouillait les tiroirs, les armoires, lisait les lettres qui, d'ailleurs, traînaient de tous les côtés et dans tous les coins. Je fis comme lui. Je laissai s'accumuler la poussière sur et sous les meubles, et je me gardai bien de rien toucher au désordre des salons et des chambres. À la place des maîtres, moi, j'aurais eu honte de vivre dans un intérieur pareillement torchonné. Mais ils ne savaient pas commander, et, timides, redoutant les scènes, ils n'osaient jamais rien dire. Si, parfois, à la suite d'un manquement trop visible ou trop gênant, ils se hasardaient jusqu'à balbutier : « Il me semble que vous n'avez pas fait ceci ou cela », nous n'avions qu'à répondre sur un ton où la fermeté n'excluait pas l'insolence : « Je demande bien pardon à Madame… Madame se trompe… Et si Madame n'est pas contente… » Alors, ils n'insistaient plus et tout était dit… Jamais je n'ai rencontré, dans ma vie, des maîtres ayant moins d'autorité sur leurs domestiques, et plus godiches!… Vrai, on n'est pas *serins,* comme ils l'étaient…

Il faut rendre à William cette justice qu'il avait su mettre les choses sur un bon pied dans la boîte. William avait une passion, commune à beaucoup de gens de service : les courses. Il connaissait tous les jockeys, tous les entraîneurs, tous les *bookmakers,* et aussi quelques gentilshommes très galbeux, des barons, des vicomtes, qui lui montraient une certaine amitié, sachant qu'il possédait, de temps à autre, des tuyaux épatants… Cette passion qui, pour être entretenue et satisfaite, demande des sorties nombreuses et des déplacements suburbains, ne s'accorde pas avec un métier peu libre et sédentaire, comme est celui de valet de chambre. Or, William avait réglé sa vie ainsi : après le déjeuner, il s'habillait et sortait… Ce qu'il était chic avec son pantalon à carreaux noirs et blancs, ses bottines vernies, son pardessus mastic et ses chapeaux… Oh! les chapeaux de William, des chapeaux couleur d'eau profonde, où les ciels, les arbres, les rues, les fleuves, les foules, les hippodromes se succédaient en prodigieux reflets!… Il ne rentrait qu'à l'heure d'habiller son maître, et, le soir, après le dîner, souvent, il repartait ayant, disait-il, d'importants rendez-vous, avec des Anglais. Je ne le revoyais que la nuit,

très tard, un peu ivre de cocktail, toujours… Toutes les semaines, il invitait des amis à dîner, des cochers, des valets de chambre, des gens de courses, ceux-ci, comiques et macabres avec leurs jambes torses, leurs genoux difformes, leur aspect de crapuleux cynisme et de sexe ambigu. Ils parlaient chevaux, turf, femmes, racontaient sur leurs maîtres des histoires sinistres — à les entendre, ils étaient tous pédérastes — puis, quand le vin exaltait les cerveaux, ils s'attaquaient à la politique… William y était d'une intransigeance superbe et d'une terrible violence réactionnaire.

— Moi, mon homme, criait-il… c'est Cassagnac… Un rude gars. Cassagnac… un luron… un lapin!… Ils en ont peur… Ce qu'il écrit, celui-là… c'est tapé!… Oui, qu'ils se frottent à ce lapin-là, les sales canailles!…

Et, tout à coup, au plus fort du bruit, Eugénie se levait, plus pâle et les yeux brillants, bondissait vers la porte. Le petit entrait, sa jolie figure étonnée de ces gens inaccoutumés, de ces bouteilles vidées, du pillage effréné de la table. Eugénie avait réservé pour lui un verre de champagne et une assiette de friandises… Puis, tous les deux, ils disparaissaient dans la pièce voisine…

— Oh! ta petite frimousse… ta petite bouche… tes grands yeux!…

Ce soir-là, le panier des parents contenait des parts plus larges et meilleures. Il fallait bien qu'ils profitassent de la fête, ces braves gens…

Un jour, comme le petit tardait, un gros cocher, cynique et voleur, qui était de toutes ces fêtes, voyant Eugénie inquiète… lui dit :

— Vous tarabustez donc pas… Elle va venir tout à l'heure, votre tapette.

Eugénie se leva, frémissante et grondante :

— Qu'est-ce que vous avez dit, vous?… Une tapette… ce chérubin?… Répétez voir un peu?… Et quand même… si ça lui fait plaisir à cet enfant… Il est assez joli pour ça… il est assez joli pour tout… vous savez?

— Bien sûr, une tapette… répliqua le cocher, dans un rire gras… allez donc demander ça au comte Hurot, là, à deux pas, dans la rue Marb…

Il n'eut pas le temps d'achever… Un soufflet retentissant lui coupa la parole…

À ce moment, le petit apparut derrière la porte… Eugénie courut à lui…

— Ah ! mon chéri… mon amour… viens vite… ne reste pas avec ces voyous-là…

Je crois tout de même que le gros cocher avait raison.

William me parlait souvent d'Edgar, le célèbre piqueur du baron de Borgsheim. Il était fier de le connaître, l'admirait presque autant que Cassagnac… Edgar et Cassagnac, tels étaient les deux grands enthousiasmes de sa vie… Je crois qu'il eût été dangereux d'en plaisanter et même d'en discuter avec lui… Quand il rentrait, la nuit, tard, William s'excusait en me disant : « J'étais avec Edgar. » Il semblait que d'être avec Edgar, cela vous constituât non seulement une excuse, mais une gloire.

— Pourquoi ne l'amènes-tu pas dîner, que je le voie, ton fameux Edgar ?… demandai-je un jour.

William fut scandalisé de cette idée… et il affirma, avec hauteur :

— Ah ! ça !… est-ce que tu t'imagines qu'Edgar voudrait dîner avec de simples domestiques ?

C'est d'Edgar que William tenait cette méthode incomparable de lustrer ses chapeaux… Une fois, aux courses d'Auteuil, Edgar fut abordé par le jeune marquis de Plérin.

— Voyons, Edgar, supplia le marquis… comment obtenez-vous vos chapeaux ?…

— Mes chapeaux, monsieur le marquis ?… répondit Edgar, flatté, car le jeune Plérin, voleur aux courses et tricheur au jeu, était alors une des personnalités les plus fameuses du monde parisien… C'est très simple… seulement, c'est comme le gagnant, il faut le savoir… Eh bien, voici… Tous les matins, je fais courir mon valet de chambre pendant un quart d'heure… Il sue, n'est-ce pas ?… Et la sueur, ça contient de l'huile… Alors, avec un foulard de soie très fine, il recueille la sueur de son front, et il lustre mes chapeaux avec… Ensuite, le coup de fer… Mais il faut un homme propre et sain… de préférence un châtain… car les blonds sentent fort quelquefois… et toutes les sueurs ne

conviennent pas… L'année dernière, j'ai donné la recette au prince de Galles…

Et comme le jeune marquis de Plérin remerciait Edgar, lui serrait la main à la dérobée, celui-ci ajouta confidentiellement :

— Prenez Baladeur à 7/1… C'est le gagnant, monsieur le marquis…

J'avais fini — c'est rigolo, vraiment, quand j'y pense — par me sentir flattée, moi aussi, d'une telle relation pour William… Pour moi aussi, Edgar, c'était alors quelque chose d'admirable et d'inaccessible, comme l'Empereur d'Allemagne… Victor Hugo… Paul Bourget… est-ce que je sais?… C'est pourquoi je crois bien faire en fixant, d'après tout ce que me raconta William, cette physionomie plus qu'illustre : historique.

Edgar est né à Londres, dans l'effroi d'un bouge, entre deux hoquets de whisky. Tout gamin, il a vagabondé, mendié, volé, connu la prison. Plus tard, comme il avait les difformités physiques requises et les plus crapuleux instincts, on l'a racolé pour en faire un groom… D'antichambre en écurie, frotté à toutes les roublardises, à toutes les rapacités, à tous les vices des domesticités de grande maison, il est passé *lad,* au haras d'Eaton. Et il s'est pavané avec la toque écossaise, le gilet à rayures jaunes et noires, et la culotte claire, bouffante aux cuisses, collante aux mollets, et qui fait aux genoux des plis en forme de vis. À peine adulte, il ressemble à un vieux petit homme, grêle de membres, la face plissée, rouge aux pommettes, jaune aux tempes, la bouche usée et grimaçante, les cheveux rares, ramenés au-dessus de l'oreille, en volute graisseuse. Dans une société qui se pâme aux odeurs du crottin, Edgar est déjà quelqu'un de moins anonyme qu'un ouvrier ou un paysan; presque un *gentleman.*

À Eaton, il apprend à fond son métier. Il sait comment il faut panser un cheval de luxe, comment il faut le soigner, quand il est malade, quelles toilettes minutieuses et compliquées, différentes selon la couleur de la robe, lui conviennent, il sait le secret des lavages intimes, les polissages raffinés, les pédicurages savants, les maquillages ingénieux, par quoi valent et s'embellissent les bêtes de course, comme les bêtes d'amour… Dans les bars, il connaît des jockeys considérables, de célèbres entraîneurs et des baronnets ventrus, des ducs filous et voyous qui sont la *crème* de

ce fumier et la *fleur* de ce crottin… Edgar eût souhaité devenir jockey, car il suppute déjà tout ce qu'il y a de tours à jouer et d'affaires à faire. Mais il a grandi. Si ses jambes sont restées maigres et arquées, son estomac s'est développé et son ventre bedonne… Il a trop de poids. Ne pouvant endosser la casaque du jockey, il se décide à revêtir la livrée du cocher…

Aujourd'hui, Edgar a quarante-trois ans. Il est des cinq ou six piqueurs anglais, italiens et français dont on parle dans le monde élégant avec émerveillement… Son nom triomphe dans les journaux de sport, même dans les échos des gazettes mondaines et littéraires. Le baron de Borgsheim, son maître actuel, est fier de lui, plus fier de lui que d'une opération financière qui aurait coûté la ruine de cent mille concierges. Il dit : « Mon piqueur ! », en se rengorgeant sur un ton de supériorité définitive, comme un collectionneur de tableaux, dirait : « Mes Rubens ! » Et, de fait, il a raison d'être fier, l'heureux baron, car, depuis qu'il possède Edgar, il a beaucoup gagné en illustration et en respectabilité… Edgar lui a valu l'entrée de salons intransigeants, longtemps convoités… Par Edgar, il a enfin vaincu toutes les résistances mondaines contre sa race… Au club, il est question de la fameuse « victoire du baron sur l'Angleterre ». Les Anglais nous ont pris l'Égypte… mais le baron a pris Edgar aux Anglais… et cela rétablit l'équilibre… Il eût conquis les Indes qu'il n'eût pas été davantage acclamé… Cette admiration ne va pas, cependant, sans une forte jalousie. On voudrait lui ravir Edgar, et ce sont, autour de ce dernier, des intrigues, des machinations corruptrices, des flirts, comme autour d'une belle femme. Quant aux journaux, en leur enthousiasme respectueux, ils en sont arrivés à ne plus savoir exactement lequel, d'Edgar ou du baron, est l'admirable piqueur ou l'admirable financier… Tous les deux, ils les confondent dans les mutuelles gloires d'une même apothéose.

Pour peu que vous ayez été curieux de traverser les foules aristocratiques, vous avez certainement rencontré Edgar, qui en est une des ordinaires et plus précieuses parures. C'est un homme de taille moyenne, très laid, d'une laideur comique d'Anglais, et dont le nez démesurément long a des courbes doublement royales et qui oscillent entre la courbe sémitique et la courbe bourbonienne… Les lèvres, très courtes et retroussées, mon-

trent, entre les dents gâtées, des trous noirs. Son teint s'est éclairci dans la gamme des jaunes, relevé aux pommettes de quelques hachures de laque vive. Sans être obèse, comme les majestueux cochers de l'ancien jeu, il est maintenant doué d'un embonpoint confortable et régulier, qui rembourre de graisse les exostoses canailles de son ossature. Et il marche, le buste légèrement penché en avant, l'échine sautillante, les coudes écartés à l'angle réglementaire. Dédaigneux de suivre la mode, jaloux plutôt de l'imposer, il est vêtu richement et fantaisistement. Il a des redingotes bleues, à revers de moire, ultra-collantes, trop neuves ; des pantalons de coupe anglaise, trop clairs ; des cravates trop blanches, des bijoux trop gros, des mouchoirs trop parfumés, des bottines trop vernies, des chapeaux trop luisants… Combien longtemps les jeunes gommeux envièrent-ils à Edgar l'insolite et fulgurant éclat de ses couvre-chefs !

À huit heures, le matin, en petit chapeau rond, en pardessus mastic aussi court qu'un veston, une énorme rose jaune à sa boutonnière, Edgar descend de son automobile, devant l'hôtel du baron. Le pansage vient de finir. Après avoir jeté sur la cour un regard de mauvaise humeur, il entre dans l'écurie et commence son inspection, suivi des palefreniers, inquiets et respectueux… Rien n'échappe à son œil soupçonneux et oblique : un seau pas à sa place, une tache aux chaînes d'acier, une éraillure sur les argents et les cuivres… Et il grogne, s'emporte, menace, la voix pituitaire, les bronches encore graillonnantes du champagne mal cuvé de la veille. Il pénètre dans chaque box, et passe sa main, gantée de gants blancs, à travers la crinière des chevaux, sur l'encolure, le ventre, les jambes. À la moindre trace de salissure sur les gants, il bourre les palefreniers ; c'est un flot de mots orduriers, de jurons outrageants, une tempête de gestes furibonds. Ensuite, il examine minutieusement le sabot des chevaux, flaire l'avoine dans le marbre des mangeoires, éprouve la litière, étudie longuement la forme, la couleur et la densité du crottin, qu'il ne trouve jamais à son goût.

— Est-ce du crottin, ça, nom de Dieu ?… Du crottin de cheval de fiacre, oui… Que j'en revoie demain de semblable, et je vous le ferai avaler, bougres de saligauds !…

Parfois, le baron, heureux de causer avec son piqueur, apparaît. À peine si Edgar s'aperçoit de la présence de son maître. Aux

interrogations, d'ailleurs timides, il répond par des mots brefs, hargneux. Jamais il ne dit : « Monsieur le baron. » C'est le baron, au contraire, qui serait tenté de dire : « Monsieur le cocher ! » Dans la crainte d'irriter Edgar, il ne reste pas longtemps, et se retire discrètement.

La revue des écuries, des remises, des selleries terminée, ses ordres donnés sur un ton de commandement militaire, Edgar remonte en son automobile et file rapidement vers les Champs-Élysées où il fait d'abord une courte station, en un petit bar, parmi des gens de courses, des *tipsters* au museau de fouine, qui lui coulent dans l'oreille des mots mystérieux et lui montrent des dépêches confidentielles. Le reste de la matinée est consacré en visites chez les fournisseurs, pour les commandes à renouveler, les commissions à toucher, et chez les marchands de chevaux, où s'engagent des colloques dans le genre de celui-ci :

— Eh bien, master Edgar ?
— Eh bien, master Poolny ?
— J'ai acheteur pour l'attelage bai du baron.
— Il n'est pas à vendre…
— Cinquante livres pour vous…
— Non.
— Cent livres, master Edgar.
— On verra, master Poolny…
— Ce n'est pas tout, master Edgar.
— Quoi encore, master Poolny ?
— J'ai deux magnifiques alezans, pour le baron…
— Nous n'en avons pas besoin.
— Cinquante livres pour vous.
— Non.
— Cent livres, master Edgar.
— On verra, master Poolny !

Huit jours après, Edgar a détraqué comme il convient, ni trop, ni trop peu, l'attelage bai du baron, puis ayant démontré à celui-ci qu'il est urgent de s'en débarrasser, vend l'attelage bai à Poolny, lequel vend à Edgar les deux magnifiques alezans. Poolny en sera quitte pour mettre, pendant trois mois, à l'herbage, l'attelage bai qu'il revendra, peut-être, deux ans après, au baron.

À midi, le service d'Edgar est fini. Il rentre, pour déjeuner, dans son appartement de la rue Euler, car il n'habite pas chez le baron, et ne le conduit jamais. Rue Euler, c'est un rez-de-chaussée écrasé de peluches brodées, aux tons fracassants, orné sur les murs de lithographies anglaises : chasses, *steeples,* cracks célèbres, portraits variés du prince de Galles, dont un avec une dédicace. Et ce sont des cannes, des whips, des fouets de chasse, des étriers, des mors, des trompes de mail, arrangés en panoplie, au centre de laquelle, entre deux frontons dorés, se dresse le buste énorme de la reine Victoria, en terre cuite polychrome et loyaliste. Libre de soucis, étranglé dans ses redingotes bleues, le chef couvert de son phare irradiant, Edgar vaque, alors, toute la journée, à ses affaires et à ses plaisirs. Ses affaires sont nombreuses, car il commandite un caissier de cercle, un *bookmaker,* un photographe hippique, et il possède trois chevaux, à l'entraînement, près de Chantilly. Ses plaisirs, non plus, ne chôment pas, et les petites dames les plus célèbres connaissent le chemin de la rue Euler, où elles savent que, dans les moments de dèche, il y aura toujours, pour elles, un thé servi et cinq louis prêts.

Le soir, après s'être montré aux Ambassadeurs, au Cirque, à l'Olympia, très correct sous son frac à revers de soie, Edgar se rend chez l'*Ancien,* et il se saoule longuement, en compagnie de cochers qui se donnent des airs de *gentlemen,* et de *gentlemen* qui se donnent des airs de cochers…

Et chaque fois que William me racontait une de ces histoires, il concluait, émerveillé :

— Ah ! cet Edgar, on peut dire vraiment que c'est un homme, celui-là !…

Mes maîtres appartenaient à ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde parisien ; c'est-à-dire que Monsieur était noble et sans le sou, et qu'on ne savait pas exactement d'où sortait Madame. Bien des histoires, toutes plus pénibles les unes que les autres, couraient sur ses origines. William, très au courant des potins de la haute société, prétendait que Madame était la fille d'un ancien cocher et d'une ancienne femme de chambre, lesquels, à force de grattes et de mauvaise conduite, réunirent un petit capital, s'établirent usuriers en un quartier perdu de Paris, et gagnèrent rapidement, en prêtant de l'argent, principalement

aux cocottes et aux gens de maison, une grosse fortune. Des veinards, quoi!…

Au vrai, Madame, malgré son apparente élégance et sa très jolie figure, avait de drôles de manières, des habitudes canailles qui me désobligeaient fort. Elle aimait le bœuf bouilli et le lard aux choux, la sale… et, comme les cochers de fiacre, son régal était de verser du vin rouge dans son potage. J'en avais honte pour elle… Souvent, dans ses querelles avec Monsieur, elle s'oubliait jusqu'à crier : « Merde! » En ces moments-là, la colère remuait, au fond de son être mal nettoyé par un trop récent luxe, les persistantes boues familiales, et faisait monter à ses lèvres, ainsi qu'une malpropre écume, des mots… ah! des mots que moi, qui ne suis pas une dame, je regrette souvent d'avoir prononcés… Mais voilà… on ne s'imagine pas combien il y a de femmes, avec des bouches d'anges, des yeux d'étoiles et des robes de trois mille francs, qui, chez elles, sont grossières de langage, ordurières de gestes, et dégoûtantes à force de vulgarité… de vraies pierreuses!…

— Les grandes dames, disait William, c'est comme les sauces des meilleures cuisines, il ne faut pas voir comment ça se fabrique… Ça vous empêcherait de coucher avec…

William avait de ces aphorismes désenchantés. Et comme c'était, tout de même, un homme très galant, il ajoutait en me prenant la taille :

— Un petit trognon comme toi, ça flatte moins la vanité d'un amant… Mais c'est plus sérieux, tout de même.

Je dois dire que ses colères et ses gros mots, Madame les passait toujours sur Monsieur… Avec nous, elle était, je le répète, plutôt timide…

Madame montrait aussi, au milieu du désordre de sa maison, parmi tout ce coulage effréné qu'elle tolérait, des avarices très bizarres et tout à fait inattendues… Elle chipotait la cuisinière pour deux sous de salade, économisait sur le blanchissage de l'office, renâclait sur une note de trois francs, n'avait de cesse qu'elle eût obtenu, après des plaintes, des correspondances sans fin, d'interminables démarches, la remise de quinze centimes, indûment perçus par le factage du chemin de fer, pour le transport d'un paquet. Chaque fois qu'elle prenait un fiacre, c'était des engueulements avec le cocher à qui, non seulement elle ne

donnait pas de pourboire, mais qu'elle trouvait encore le moyen de carotter… Ce qui n'empêche pas que son argent traînât partout avec ses bijoux et ses clés sur les tables de cheminées et les meubles. Elle gâchait à plaisir ses plus riches toilettes, ses plus fines lingeries : elle se laissait impudemment gruger par les fournisseurs d'objets de luxe, acceptait, sans sourciller, les livres du vieux maître d'hôtel, comme Monsieur, du reste, ceux de William. Et, cependant, Dieu sait s'il y en avait de la gabegie, là-dedans!… Je disais à William, quelquefois :

— Non, vrai! tu chipes trop… Ça te jouera… un mauvais tour…

À quoi William, très calme, répliquait :

— Laisse donc… je sais ce que je fais… et jusqu'où je peux aller. Quand on a des maîtres aussi bêtes que ceux-là, ce serait un crime de ne pas en profiter.

Mais il ne profitait guère, le pauvre, de ces continuels larcins qui, continuellement, en dépit des tuyaux épatants qu'il avait, allaient aux courses grossir l'argent des *bookmakers.*

Monsieur et Madame étaient mariés depuis cinq ans… D'abord, ils allèrent beaucoup dans le monde et reçurent à dîner. Puis, peu à peu, ils restreignirent leurs sorties et leurs réceptions, pour vivre à peu près seuls, car ils se disaient jaloux l'un de l'autre. Madame reprochait à Monsieur de flirter avec les femmes; Monsieur accusait Madame de trop regarder les hommes. Ils s'aimaient beaucoup, c'est-à-dire qu'ils se disputaient toute la journée, comme un ménage de petits bourgeois. La vérité est que Madame n'avait pas réussi dans le monde, et que ses manières lui avaient valu pas mal d'avanies. Elle en voulait à Monsieur de n'avoir pas su l'imposer, et Monsieur en voulait à Madame de l'avoir rendu ridicule devant ses amis. Ils ne s'avouaient pas l'amertume de leurs sentiments, et trouvaient plus simple de mettre leurs zizanies sur le compte de l'amour.

Chaque année, au milieu de juin, on partait pour la campagne, en Touraine, où Madame possédait, paraît-il, un magnifique château. Le personnel s'y renforçait d'un cocher, de deux jardiniers, d'une seconde femme de chambre, de femmes de basse-cour. Il y avait des vaches, des paons, des poules, des lapins… Quel bonheur! William me contait les détails de leur existence,

là-bas, avec une mauvaise humeur âcre et bougonnante. Il n'aimait point la campagne ; il s'ennuyait au milieu des prairies, des arbres et des fleurs… La nature ne lui était supportable qu'avec des bars, des champs de courses, des *bookmakers* et des jockeys. Il était exclusivement parisien.

— Connais-tu rien de plus bête qu'un marronnier ? me disait-il souvent. Voyons… Edgar, qui est un homme chic, un homme supérieur, est-ce qu'il aime la campagne, lui ?…

Je m'exaltais :

— Ah, les fleurs, pourtant, dans les grandes pelouses… Et les petits oiseaux !…

William ricanait.

— Les fleurs ?… Ça n'est joli que sur les chapeaux et chez les modistes… Et les petits oiseaux ? Ah ! parlons-en… Ça vous empêche de dormir le matin. On dirait des enfants qui braillent !… Ah ! non… ah ! non… J'en ai plein le dos, de la campagne… La campagne, ça n'est bon que pour les paysans…

Et se redressant d'un geste noble, avec une voix fière, il concluait :

— Moi, il me faut du sport… Je ne suis pas un paysan, moi… je suis un *sportsman*…

J'étais heureuse, pourtant, et j'attendais le mois de juin avec impatience. Ah ! les marguerites dans les prés, les petits sentiers, sous les feuilles qui tremblent… les nids cachés dans les touffes de lierre, aux flancs des vieux murs… Et les rossignols dans les nuits de lune… et les causeries douces, la main dans la main, sur les margelles des puits, garnis de chèvrefeuilles, tapissés de capillaires et de mousses !… Et les jattes de lait fumant… et les grands chapeaux de paille… et les petits poussins… et les messes entendues dans les églises de village, au clocher branlant, et tout cela, qui vous émeut et vous charme et vous prend le cœur, comme une de ces jolies romances qu'on chante au café-concert !…

Quoique j'aime à rigoler, je suis une nature poétique. Les vieux bergers, les foins qu'on fane, les oiseaux qui se poursuivent de branche en branche, les coucous dont on fait des pelotes jaunes, et les ruisseaux qui chantent sur les cailloux blonds, et les beaux gars au teint pourpré par le soleil, comme les raisins des très anciennes vignes, les beaux gars aux membres robustes, aux poitrines puissantes, tout cela me fait rêver des rêves gentils…

En pensant à ces choses, je redeviens presque petite fille, avec des innocences, des candeurs qui m'inondent l'âme, qui me rafraîchissent le cœur, comme une petite pluie la petite fleur trop brûlée par le soleil, trop desséchée par le vent… Et le soir, en attendant William dans mon lit, exaltée par tout cet avenir de joies pures, je composais des vers :

Petite fleur,
Ô toi, ma sœur,
Dont la senteur
Fait mon bonheur…

Et toi, ruisseau,
Lointain coteau,
Frêle arbrisseau,
Au bord de l'eau,

Que puis-je dire.
Dans mon délire ?
Je vous admire…
Et je soupire…

Amour, amour…
Amour d'un jour
Et de toujours !…
Amour, amour !…

Sitôt William rentré, la poésie s'envolait. Il m'apportait l'odeur lourde du bar, et ses baisers qui sentaient le gin avaient vite fait de casser les ailes à mon rêve… Je n'ai jamais voulu lui montrer mes vers. À quoi bon ? Il se fût moqué de moi, et du sentiment qui me les inspirait. Et sans doute qu'il m'eût dit :

— Edgar, qui est un homme épatant… est-ce qu'il fait des vers, lui ?…

Ma nature poétique n'était pas la seule cause de l'impatience où j'étais de partir pour la campagne. J'avais l'estomac détraqué par la longue misère que je venais de traverser… et, peut-être aussi, par la nourriture trop abondante, trop excitante de maintenant, par le champagne et les vins d'Espagne, que William me forçait à boire. Je souffrais réellement. Souvent, des vertiges me

prenaient, le matin, au sortir du lit… Dans la journée, mes jambes se brisaient; je ressentais, à la tête, des douleurs comme des coups de marteau… J'avais réellement besoin d'une existence plus calme, pour me remettre un peu…

Hélas!… il était dit que tout ce rêve de bonheur et de santé, allait encore s'écrouler…

Ah! merde! comme disait Madame…

Les scènes entre Monsieur et Madame commençaient toujours dans le cabinet de toilette de Madame et, toujours, elles naissaient de prétextes futiles… de rien. Plus le prétexte était futile et plus les scènes éclataient violentes… Après quoi, ayant vomi tout ce que leur cœur contenait d'amertumes et de colères longtemps amassées, ils se boudaient des semaines entières… Monsieur se retirait dans son cabinet où il faisait des patiences et remaniait l'harmonie de sa collection de pipes. Madame ne quittait plus sa chambre où, sur une chaise longue, longuement étendue, elle lisait des romans d'amour… et s'interrompait de lire, pour ranger ses armoires, sa garde-robe, avec rage, avec frénésie : tel un pillage… Ils ne se retrouvaient qu'aux repas… Dans les premiers temps, je crus, n'étant point au courant de leurs manies, qu'ils allaient se jeter à la tête assiettes, couteaux et bouteilles… Nullement, hélas!… C'est dans ces moments-là qu'ils étaient le mieux élevés, et que Madame s'ingéniait à paraître une femme du monde. Ils causaient de leurs petites affaires, comme si rien ne se fût passé, avec un peu plus de cérémonie que de coutume, un peu plus de politesse froide et guindée, voilà tout… On eût dit qu'ils dînaient en ville… Puis, les repas terminés, l'air grave, l'œil triste, très dignes, ils remontaient chacun chez soi… Madame se remettait à ses romans, à ses tiroirs… Monsieur à ses patiences et à ses pipes… Quelquefois, Monsieur allait passer une heure ou deux à son club, mais rarement… Et ils s'adressaient une correspondance acharnée, des *poulets* en forme de cœur ou de cocotte, que j'étais chargée de transmettre de l'un à l'autre… Toute la journée, je faisais le facteur, de la chambre de Madame au cabinet de Monsieur, porteuse d'ultimatums terribles, de menaces… de supplications… de pardons et de larmes… C'était à mourir de rire…

Au bout de quelques jours, ils se réconciliaient, comme ils s'étaient fâchés, sans raison apparente… Et c'étaient des sanglots, des « oh!… méchant!… oh! méchante! »… des : « c'est fini… puisque je te dis que c'est fini »… Ils s'en allaient faire une petite fête au restaurant, et, le lendemain, se levaient très tard, fatigués d'amour…

J'avais tout de suite compris la comédie qu'ils se jouaient à eux-même, les deux pauvres cabots… et quand ils menaçaient de se quitter, je savais très bien qu'ils n'étaient pas sincères. Ils étaient rivés l'un à l'autre, celui-ci par son intérêt, celle-là par sa vanité. Monsieur tenait à Madame qui avait l'argent, Madame se cramponnait à Monsieur qui avait le nom et le titre. Mais, comme, dans le fond, ils se détestaient, en raison même de ce marché de dupes qui les liait, ils éprouvaient le besoin de se le dire, de temps à autre, et de donner une forme ignoble, comme leur âme, à leurs déceptions, à leurs rancunes, à leurs mépris.

— À quoi peuvent bien servir de telles existences?… disais-je à William.

— À Bibi!… répondait celui-ci qui, en toutes circonstances, avait le mot juste et définitif.

Pour en donner l'immédiate et matérielle preuve, il tirait de sa poche un magnifique *impérialès,* dérobé le matin même, en coupait le bout, soigneusement, l'allumait avec satisfaction et tranquillité, déclarant, entre deux bouffées odorantes :

— Il ne faut jamais se plaindre de la bêtise de ses maîtres, ma petite Célestine… C'est la seule garantie de bonheur que nous ayons, nous autres… Plus les maîtres sont bêtes, plus les domestiques sont heureux… Va me chercher la fine champagne…

À demi couché dans un fauteuil à bascule, les jambes très hautes et croisées, le cigare au bec, une bouteille de vieux Martell à portée de la main, lentement, méthodiquement, il dépliait *L'Autorité,* et il disait, avec une bonhomie admirable :

— Vois-tu, ma petite Célestine… il faut être plus fort que les gens qu'on sert… Tout est là… Dieu sait si Cassagnac est un rude homme… Dieu sait s'il est en plein dans mes idées, et si je l'admire, ce grand bougre-là… Eh bien, comprends-tu?… je ne voudrais pas servir chez lui… pour rien au monde… Et ce que je dis de Cassagnac, je le dis aussi d'Edgar, parbleu!… Retiens bien

ceci, et tâche d'en profiter. Servir chez des gens intelligents et qui « la connaissent »… c'est de la duperie, mon petit loup…

Et, savourant son cigare, il ajoutait après un silence :

— Quand je pense qu'il est des domestiques qui passent leur vie à débiner leurs maîtres, à les embêter, à les menacer… Quelles brutes!… Quand je pense qu'il en est qui voudraient les tuer… Les tuer!… Et puis après?… Est-ce qu'on tue la vache qui nous donne du lait, et le mouton de la laine… On trait la vache… on tond le mouton… adroitement… en douceur…

Et il se plongeait, silencieusement, dans les mystères de la politique conservatrice.

Pendant ce temps-là, Eugénie rôdait dans la cuisine, amoureuse et molle. Elle faisait son ouvrage machinalement, somnambuliquement, loin d'eux, là-haut, loin de nous, loin d'elle-même, le regard absent de leurs folies et des nôtres, les lèvres toujours en train de quelques muettes paroles de douloureuse adoration :

— Ta petite bouche… tes petites mains… tes grands yeux!…

Tout cela souvent m'attristait, je ne sais pas pourquoi, m'attristait jusqu'aux larmes… Oui, parfois une mélancolie, indicible et pesante, me venait de cette maison si étrange, où tous les êtres, le vieux maître d'hôtel silencieux, William et moi-même, me semblaient inquiétants, vides et mornes, comme des fantômes…

La dernière scène à laquelle j'assistai fut particulièrement drôle…

Un matin, Monsieur entra dans le cabinet de toilette au moment où Madame essayait devant moi un corset neuf, un affreux corset de satin mauve avec des fleurettes jaunes et des lacets de soie jaune. Le goût, ce n'est pas ce qui étouffait Madame.

— Comment? dit Madame, d'un ton de gai reproche. C'est ainsi qu'on entre chez les femmes, sans frapper?

— Oh! les femmes? gazouilla Monsieur… D'abord tu n'es pas les femmes.

— Je ne suis pas les femmes?… qu'est-ce que je suis alors?

Monsieur arrondit la bouche — Dieu, qu'il avait l'air bête! — et, très tendre, ou, plutôt, simulant la tendresse, il susurra :

— Mais tu es ma femme… ma petite femme… ma jolie petite femme. Il n'y a pas de mal à entrer chez sa petite femme, je pense…

Quand Monsieur faisait l'amoureux imbécile, c'est qu'il voulait carotter de l'argent à Madame… Celle-ci, encore méfiante, répliqua :

— Si, il y a du mal…

Et elle minauda :

— Ta petite femme?… ta petite femme? Ça n'est pas si sûr que cela, que je sois ta petite femme…

— Comment… ça n'est pas si sûr que cela…

— Dame! est-ce qu'on sait?… Les hommes, c'est si drôle…

— Je te dis que tu es ma petite femme… ma chère… ma seule petite femme… ah!

— Et toi… mon bébé… mon gros bébé… le seul gros bébé à sa petite femme… na!…

Je laçais Madame qui, se regardant dans la glace, les bras nus et levés, caressait alternativement les touffes de poil de ses aisselles… Et j'avais grande envie de rire. Ce qu'ils me faisaient suer avec leur « petite femme », et leur « gros bébé! » Ce qu'ils avaient l'air stupide tous les deux!…

Après avoir pénétré dans le cabinet, soulevé des jupons, des bas, des serviettes, dérangé des brosses, des pots, des fioles, Monsieur prit un journal de modes, qui traînait sur la toilette, et s'assit sur une espèce de tabouret de peluche. Il demanda :

— Est-ce qu'il y a un rébus, cette fois?

— Oui… je crois, il y a un rébus…

— L'as-tu deviné, ce rébus?

— Non, je ne l'ai pas deviné…

— Ah! ah! voyons ce rébus…

Pendant que Monsieur, le front plissé, s'absorbait dans l'étude du rébus, Madame dit, un peu sèchement :

— Robert?

— Ma chérie…

— Alors, tu ne remarques rien?

— Non… quoi?… dans ce rébus?

Elle haussa les épaules et se pinça les lèvres :

— Il s'agit bien du rébus!… Alors, tu ne remarques rien?… D'abord, toi, tu ne remarques jamais rien…

Monsieur promenait dans la pièce, du tapis au plafond, de la toilette à la porte, un regard embêté, tout rond… excessivement comique…

— Ma foi, non!… qu'est-ce qu'il y a?… Il y a donc, ici, quelque chose de nouveau, que je n'aie pas remarqué… Je ne vois rien, ma parole d'honneur!…

Madame devint toute triste, et elle gémit :

— Robert, tu ne m'aimes plus…

— Comment, je ne t'aime plus!… Ça c'est un peu fort, par exemple!…

Il se leva, brandissant le journal de modes…

— Comment… je ne t'aime plus… répéta-t-il… En voilà une idée!… Pourquoi dis-tu cela?…

— Non, tu ne m'aimes plus… parce que, si tu m'aimais encore… tu aurais remarqué une chose…

— Mais quelle chose?…

— Eh bien!… tu aurais remarqué mon corset…

— Quel corset?… Ah! oui… ce corset… Tiens! je ne l'avais pas remarqué, en effet… Faut-il que je sois bête!… Ah! mais, il est très joli, tu sais… ravissant…

— Oui, tu dis cela, maintenant… et tu t'en fiches pas mal… Je suis trop stupide, aussi… Je m'éreinte à me faire belle… à trouver des choses qui te plaisent… Et tu t'en fiches pas mal… Du reste, que suis-je pour toi?… Rien… moins que rien!… Tu entres ici… et qu'est-ce que tu vois?… Ce sale journal… À quoi t'intéresses-tu?… À un rébus!… Ah! elle est jolie, la vie que tu me fais… Nous ne voyons personne… Nous n'allons nulle part… nous vivons comme des loups… comme des pauvres…

— Voyons… voyons… je t'en prie!… ne te mets pas en colère… Voyons!… D'abord, comme des pauvres…

Il voulut s'approcher de Madame, la prendre par la taille… l'embrasser. Celle-ci s'énervait. Elle le repoussa durement :

— Non, laisse-moi… Tu m'agaces…

— Ma chérie… voyons!… ma petite femme…

— Tu m'agaces, entends-tu?… Laisse-moi… ne m'approche pas… Tu es un gros égoïste… un gros pataud… tu ne sais rien faire pour moi… tu es un sale type, tiens!…

— Pourquoi dis-tu cela?… C'est de la folie. Voyons… ne t'emporte pas ainsi… Eh bien, oui… j'ai eu tort… J'aurais dû le

voir tout de suite, ce corset… ce très joli corset… Comment ne l'ai-je pas vu, tout de suite?… Je n'y comprends rien!… Regarde-moi… souris-moi… Dieu, qu'il est joli!… et comme il te va!…

Monsieur appuyait trop… il m'horripilait, moi qui étais pourtant si désintéressée dans la querelle. Madame trépigna le tapis et, de plus en plus nerveuse, la bouche pâle, les mains crispées, elle débita très vite :

— Tu m'agaces… tu m'agaces… tu m'agaces… Est-ce clair?… Va-t'en!

Monsieur continuait de balbutier, tout en montrant maintenant des signes d'exaspération :

— Ma chérie!… Ça n'est pas raisonnable… Pour un corset!… Ça n'a aucun rapport… Voyons ma chérie… regarde-moi… souris-moi… C'est bête de se faire tant de mal pour un corset…

— Ah! tu m'emmerdes, à la fin!… vomit Madame d'une voix de lavoir… tu m'emmerdes!… Va-t'en…

J'avais fini de lacer ma maîtresse… Je me levai sur ce mot… ravie de surprendre à nu leurs deux belles âmes… et de les forcer à s'humilier, plus tard, devant moi… Ils semblaient avoir oublié que je fusse là… Désireuse de connaître la fin de cette scène, je me faisais toute petite, toute silencieuse…

À son tour, Monsieur qui s'était longtemps contenu, s'encoléra… Il fit du journal de modes un gros bouchon qu'il lança de toutes ses forces contre la toilette… et il s'écria :

— Zut!… Flûte!… C'est trop embêtant aussi!… C'est toujours la même chose… On ne peut rien dire, rien faire sans être reçu comme un chien… Et toujours des brutalités, des grossièretés… J'en ai assez de cette vie-là… j'en ai plein le dos de ces manières de poissarde… Et veux-tu que je te dise?… Ton corset… eh bien, il est ignoble, ton corset… C'est un corset de fille publique…

— Misérable!…

L'œil injecté de sang, la bouche écumante, les poings fermés, menaçants, elle s'avança vers Monsieur… Et telle était sa fureur que les mots ne sortaient de sa bouche qu'en éructations rauques…

— Misérable!… rugit-elle, enfin… Et c'est toi qui oses me parler ainsi… toi?… Non, mais c'est une chose inouïe… Quand je l'ai ramassé dans la boue, ce beau monsieur panné, couvert de sales dettes… affiché à son cercle… quand je l'ai sauvé de la crotte… ah! il ne faisait pas le fier!… Ton nom, n'est-ce pas?… Ton titre?… Ah! ils étaient propres ce nom et ce titre, sur lesquels les usuriers ne voulaient plus t'avancer même cent sous… Tu peux les reprendre et te laver le derrière avec… Et ça parle de sa noblesse… de ses aïeux… ce monsieur que j'ai acheté et que j'entretiens!… Eh bien… elle n'aura plus rien de moi, la noblesse… plus ça!… Et quant à tes aïeux, fripouille, tu peux les porter au clou, pour voir si on te prêtera seulement dix sous sur leurs gueules de soudards et de valets!… Plus ça, tu entends!… jamais… jamais!… Retourne à tes tripots, tricheur… à tes putains, maquereau!…

Elle était effrayante… Timide, tremblant, le dos lâche, l'œil humilié, Monsieur reculait devant ce flot d'ordures… Il gagna la porte, m'aperçut… s'enfuit, et Madame lui cria, encore, dans le couloir, d'une voix devenue encore plus rauque, horrible…

— Maquereau… sale maquereau!…

Et elle s'affaissa sur sa chaise longue, vaincue par une terrible attaque de nerfs, que je finis par calmer en lui faisant respirer tout un flacon d'éther…

Alors, Madame reprit la lecture de ses romans d'amour, rangea à nouveau ses tiroirs. Monsieur s'absorba plus que jamais dans des patiences compliquées et dans la révision de sa collection de pipes… Et la correspondance recommença… D'abord timide, espacée, elle se fit bientôt acharnée et nombreuse… J'étais sur les dents, à force de courir, porteuse de menaces en forme de cœur ou de cocotte, de la chambre de l'une au cabinet de l'autre… Ce que je rigolais!…

Trois jours après cette scène, en lisant une missive de Monsieur, sur papier rose, à ses armes, Madame pâlit et, tout à coup, elle me demanda, haletante :

— Célestine?… Croyez-vous vraiment que Monsieur veuille se tuer?… Lui avez-vous vu des armes dans la main? Mon Dieu!… s'il allait se tuer?…

J'éclatai de rire, au nez de Madame… Et ce rire, qui était parti, malgré moi, grandit, se déchaîna, se précipita… Je crus que

j'allais mourir, étouffée par ce rire, étranglée par ce maudit rire qui se soulevait, en tempête, dans ma poitrine… et m'emplissait la gorge d'inextinguibles hoquets.

Madame resta un moment interdite devant ce rire.

— Qu'y a-t-il?… Qu'avez-vous?… Pourquoi riez-vous ainsi?… Taisez-vous donc… Voulez-vous bien vous taire, vilaine fille…

Mais le rire me tenait… Il ne voulait plus me lâcher… Enfin, entre deux halètements, je criai :

— Ah! non… c'est trop rigolo aussi, vos histoires… c'est trop bête… Oh! là là! Oh! là là!… Que c'est bête!…

Naturellement, le soir, je quittais la maison et je me trouvais, une fois de plus, sur le pavé…

Chien de métier!… Chienne de vie!…

Le coup fut rude et je me dis — mais trop tard — que jamais je ne retrouverais une place comme celle-là… J'y avais tout : bons gages, profits de toutes sortes, besogne facile, liberté, plaisirs. Il n'y avait qu'à me laisser vivre. Quelqu'une d'autre, moins folle que moi, eût pu mettre beaucoup d'argent de côté, se monter peu à peu un joli trousseau de corps, une belle garde-robe, tout un ménage complet et très chic. Cinq ou six années seulement, et qui sait?… on pouvait se marier, prendre un petit commerce, être chez soi, à l'abri du besoin et des mauvaises chances, heureuse, presque une dame… Maintenant, il fallait recommencer la série des misères, subir à nouveau l'offense des hasards… J'étais dépitée de cet accident, et furieuse; furieuse contre moi-même, contre William, contre Eugénie, contre Madame, contre tout le monde. Chose curieuse, inexplicable, au lieu de me raccrocher, de me cramponner à ma place, ce qui était facile avec un type comme Madame, je m'étais enfoncée davantage dans ma sottise et, payant d'effronterie, j'avais rendu irréparable ce qui pouvait être réparé. Est-ce étrange, ce qui se passe en vous, à de certains moments?… C'est à n'y rien comprendre!… C'est comme une folie qui s'abat, on ne sait d'où, on ne sait pourquoi, qui vous saisit, vous secoue, vous exalte, vous force à crier, à insulter… Sous l'empire de cette folie, j'avais couvert Madame d'outrages. Je lui avais reproché son père, sa mère, le mensonge imbécile de sa vie; je l'avais traitée comme on ne

traite pas une fille publique, j'avais craché sur son mari… Et cela me fait peur, quand j'y songe… cela me fait honte aussi, ces subites descentes dans l'ignoble, ces ivresses de boue, où si souvent ma raison chancelle, et qui me poussent au déchirement, au meurtre… Comment ne l'ai-je pas tuée, ce jour-là?… Comment ne l'ai-je pas étranglée?… Je n'en sais rien… Dieu sait pourtant que je ne suis pas méchante. Aujourd'hui, je la revois, cette pauvre femme et je revois sa vie si déréglée, si triste, avec ce mari si lâche, si mornement lâche… Et j'ai une immense pitié d'elle… et je voudrais qu'ayant eu la force de le quitter, elle fût heureuse, maintenant…

Après la terrible scène, vite, je redescendis à l'office. William frottait mollement son argenterie, en fumant une cigarette russe.

— Qu'est-ce que tu as? me dit-il, le plus tranquillement du monde.

— J'ai que je pars… que je quitte la boîte ce soir, haletai-je.

Je pouvais à peine parler…

— Comment, tu pars? fit William, sans aucune émotion… Et pourquoi?

En phrases courtes, sifflantes, en mimiques bouleversées, je racontai toute la scène avec Madame. William, très calme, indifférent, haussa les épaules…

— C'est trop bête, aussi! dit-il… on n'est pas bête comme ça!

— Et c'est tout ce que tu trouves à me dire?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus? Je dis que c'est bête. Il n'y a pas autre chose à dire…

— Et toi?… que vas-tu faire?

Il me regarda d'un regard oblique… Sa bouche eut un ricanement. Ah! qu'il fut laid, son regard, à cette minute de détresse, qu'elle fut lâche et hideuse, sa bouche!…

— Moi? dit-il… en feignant de ne pas comprendre ce que, dans cette interrogation, il y avait de prières pour lui.

— Oui, toi… Je te demande ce que tu vas faire…

— Rien… je n'ai rien à faire… Je vais continuer… Mais, tu es folle, ma fille… Tu ne voudrais pas!…

J'éclatai :

— Tu vas avoir le courage de rester dans une maison d'où l'on me chasse?

Il se leva, ralluma sa cigarette éteinte, et, glacial :

— Oh! pas de scènes, n'est-ce pas?… Je ne suis point ton mari… Il t'a plu de commettre une bêtise… Je n'en suis pas responsable… Qu'est-ce que tu veux?… Il faut en supporter les conséquences… La vie est la vie…

Je m'indignai :

— Alors, tu me lâches?… Tu es un misérable, une canaille, comme les autres, sais-tu? Le sais-tu?

William sourit… C'était vraiment un homme supérieur…

— Ne dis donc pas de choses inutiles… Quand nous nous sommes mis ensemble, je ne t'ai rien promis… Tu ne m'as rien promis non plus… On se rencontre… on se colle, c'est bien… On se quitte… on se décolle… c'est bien aussi. La vie est la vie…

Et, sentencieux, il ajouta :

— Vois-tu, dans la vie, Célestine, il faut de la conduite… il faut ce que j'appelle de l'administration. Toi, tu n'as pas de conduite… tu n'as pas d'administration… Tu te laisses emporter par tes nerfs… Les nerfs, dans notre métier, c'est très mauvais… Rappelle-toi bien ceci : « La vie est la vie! »

Je crois que je me serais jetée sur lui et que je lui aurais déchiré le visage — son impassible et lâche visage de larbin — à coups d'ongles furieux, si, brusquement, les larmes n'étaient venues amollir et détendre mes nerfs surbandés… Ma colère tomba, et je suppliai :

— Ah! William!… William!… mon petit William!… mon cher petit William!… que je suis malheureuse!…

William essaya de remonter un peu mon moral abattu… Je dois dire qu'il y employa toute sa force de persuasion et toute sa philosophie… Durant la journée, il m'accabla généreusement de hautes pensées, de graves et consolateurs aphorismes… où ces mots revenaient sans cesse, agaçants et berceurs :

— La vie… est la vie…

Il faut pourtant que je lui rende justice… Ce dernier jour, il fut charmant, quoique un peu trop solennel, et il fit bien les choses. Le soir, après dîner, il chargea mes malles sur un fiacre et me conduisit chez un logeur qu'il connaissait et à qui il paya de sa poche une huitaine, recommandant qu'on me soignât bien… J'aurais voulu qu'il restât cette nuit-là avec moi… Mais il avait rendez-vous avec Edgar!…

— Edgar, tu comprends, je ne puis le manquer… Et justement, peut-être aurait-il une place pour toi?… Une place indiquée par Edgar… ah! ce serait épatant.

En me quittant, il me dit :

— Je viendrai te voir demain. Sois sage… ne fais plus de bêtises… Ça ne mène à rien… Et pénètre-toi bien de cette vérité, que la vie, Célestine… c'est la vie…

Le lendemain, je l'attendis vainement… Il ne vint pas…

— C'est la vie… me dis-je…

Mais le jour suivant, comme j'étais impatiente de le voir, j'allai à la maison. Je ne trouvai dans la cuisine qu'une grande fille blonde, effrontée et folle… plus jolie que moi…

— Eugénie n'est pas là?… demandai-je.

— Non, elle n'est pas là… répondit sèchement la grande fille.

— Et William?…

— William non plus…

— Où est-il?

— Est-ce que je sais, moi?

— Je veux le voir… Allez le prévenir que je veux le voir…

La grande fille me regarda d'un air dédaigneux :

— Dites donc?… Est-ce que je suis votre domestique?

Je compris tout… Et comme j'étais lasse de lutter, je m'éloignai.

— C'est la vie…

Cette phrase me poursuivait, m'obsédait comme un refrain de café-concert…

Et, en m'éloignant, je ne pus m'empêcher de me représenter — non sans une douloureuse mélancolie — la joie qui m'avait accueillie dans cette maison… La même scène avait dû se passer… On avait débouché la bouteille de champagne obligatoire… William avait pris sur ses genoux la fille blonde, et il lui avait soufflé dans l'oreille :

— Il faudra être chouette avec Bibi…

Les mêmes mots… les mêmes gestes… les mêmes caresses… pendant qu'Eugénie, dévorant des yeux le fils du concierge, l'entraînait dans la pièce voisine :

— Ta petite frimousse!… tes petites mains!… tes grands yeux!

Je marchais toute vague, hébétée… répétant intérieurement avec une obstination stupide :

— Allons… C'est la vie… c'est la vie…

Durant plus d'une heure, devant la porte, sur le trottoir, je fis les cents pas, espérant… que William entrerait ou sortirait. Je vis entrer l'épicier… une petite modiste avec deux grands cartons… le livreur du Louvre… je vis sortir les plombiers… je ne sais plus qui… je ne sais plus quoi… des ombres, des ombres… des ombres… Je n'osai pas entrer chez la concierge voisine… Elle m'eût sans doute mal reçue… Et que m'eût-elle dit?… Alors je m'en allai définitivement, poursuivie toujours par cet irritant refrain :

— C'est la vie…

Les rues me semblèrent insupportablement tristes… Les passants me firent l'effet de spectres. Quand je voyais, de loin, briller sur la tête d'un monsieur, comme un phare dans la nuit, comme une coupole dorée sous le soleil, un chapeau… mon cœur tressautait… Mais ce n'était jamais William… Dans le ciel bas, couleur d'étain, aucun espoir ne luisait…

Je rentrai dans ma chambre, dégoûtée de tout…

Ah! oui! les hommes!… Qu'ils soient cochers, valets de chambre, gommeux, curés ou poètes, ils sont tous les mêmes… Des crapules!…

Je crois bien que ce sont les derniers souvenirs que j'évoque. J'en ai d'autres. Mais ils se ressemblent tous et cela me fatigue d'avoir à écrire toujours les mêmes histoires, à faire défiler, dans un panorama monotone, les mêmes figures, les mêmes âmes, les mêmes fantômes. Et puis, je sens que je n'y ai plus l'esprit, car, de plus en plus, je suis distraite des cendres de ce passé, par les préoccupations nouvelles de mon avenir. J'aurais pu dire encore mon séjour chez la comtesse Fardin. À quoi bon? Je suis trop lasse et aussi trop écœurée. Au milieu des mêmes phénomènes sociaux, il y avait là une vanité qui me dégoûte plus que les autres : la vanité littéraire… un genre de bêtise plus bas que les autres : la bêtise politique…

Là, j'ai connu M. Paul Bourget en sa gloire, c'est tout dire… Ah! c'est bien le philosophe, le poète, le moraliste qui convient à la nullité prétentieuse, au toc intellectuel, au mensonge de cette

catégorie mondaine, où tout est factice : l'élégance, l'amour, la cuisine, le sentiment religieux, le patriotisme, l'art, la charité, le vice lui-même qui, sous prétexte de politesse et de littérature, s'affuble d'oripeaux mystiques et se couvre de masques sacrés… où l'on ne trouve qu'un désir sincère… l'âpre désir de l'argent, qui ajoute au ridicule de ces fantoches quelque chose de plus odieux et de plus farouche. C'est par là, seulement, que ces pauvres fantômes sont bien des créatures humaines et vivantes…

Là, j'ai connu monsieur Jean, un psychologue, et un moraliste lui aussi, moraliste de l'office, psychologue de l'antichambre, guère plus parvenu dans son genre et plus jobard que celui qui régnait au salon. Monsieur Jean vidait les pots de chambre… M. Paul Bourget vidait les âmes. Entre l'office et le salon, il n'y a pas toute la distance de servitude que l'on croit !… Mais, puisque j'ai mis au fond de ma malle la photographie de monsieur Jean… que son souvenir reste, pareillement enterré, au fond de mon cœur, sous une épaisse couche d'oubli…

Il est deux heures du matin… Mon feu va s'éteindre, ma lampe charbonne, et je n'ai plus ni bois, ni huile. Je vais me coucher… Mais j'ai trop de fièvre dans le cerveau, je ne dormirai pas. Je rêverai à ce qui est en marche vers moi… Je rêverai à ce qui doit arriver demain… Au-dehors, la nuit est tranquille, silencieuse. Un froid très vif durcit la terre, sous un ciel pétillant d'étoiles. Et Joseph est en route, quelque part dans cette nuit… À travers l'espace, je le vois… oui, réellement, je le vois, grave, songeur, énorme, dans un compartiment de wagon… Il me sourit… il s'approche de moi, il vient vers moi… Il m'apporte enfin la paix, la liberté, le bonheur… Le bonheur ?

Je le verrai demain…

XVII

Voici huit mois que je n'ai écrit une seule ligne de ce journal, — j'avais autre chose à faire et à quoi penser —, et voici trois mois exactement que Joseph et moi nous avons quitté *Le Prieuré,* et que nous sommes installés dans le petit café, près du port, à Cherbourg. Nous sommes mariés; les affaires vont bien; le métier me plaît; je suis heureuse. Née de la mer, je suis revenue à la mer. Elle ne me manquait pas, mais cela me fait plaisir tout de même de la retrouver. Ce ne sont plus les paysages désolés d'Audierne, la tristesse infinie de ses côtes, la magnifique horreur de ses grèves qui hurlent à la mort. Ici, rien n'est triste; au contraire, tout y porte à la gaieté… C'est le bruit joyeux d'une ville militaire, le mouvement pittoresque, l'activité bigarrée d'un port de guerre. L'amour y roule sa bosse, y traîne le sabre en des bordées de noces violentes et farouches. Foules pressées de jouir entre deux lointains exils; spectacles sans cesse changeants et distrayants, où je hume cette odeur natale de coaltar et de goémon, que j'aime toujours, bien qu'elle n'ait jamais été douce à mon enfance… J'ai revu des gars du pays, en service sur des bâtiments de l'État… Nous n'avons guère causé ensemble, et je n'ai point songé à leur demander des nouvelles de mon frère… Il y a si longtemps!… C'est comme s'il était mort, pour moi… Bonjour… bonsoir… porte-toi bien… Quand ils ne sont pas saouls, ils sont trop abrutis… Quand ils ne sont pas abrutis, ils sont trop saouls… Et ils ont des têtes pareilles à celles des vieux poissons… Il n'y a pas eu d'autre émotion, d'autres épanchements d'eux à moi… D'ailleurs, Joseph n'aime pas que je me familiarise

avec de simples matelots, de sales Bretons qui n'ont pas le sou, et qui se grisent d'un verre de trois-six…

Mais il faut que je raconte brièvement les événements qui précèdent notre départ du *Prieuré*…

On se rappelle que Joseph, au *Prieuré,* couchait dans les communs, au-dessus de la sellerie. Tous les jours, été comme hiver, il se levait à cinq heures. Or, le matin du 24 décembre, juste un mois après son retour de Cherbourg, il constata que la porte de la cuisine était grande ouverte.

— Tiens, se dit-il… est-ce qu'ils seraient déjà levés?

Il remarqua, en même temps, qu'on avait dans le panneau vitré, près de la serrure, découpé un carré de verre, au diamant, de façon à pouvoir y introduire le bras. La serrure était forcée par d'expertes mains. Quelques menus débris de bois, des petits morceaux de fer tordu, des éclats de verre, jonchaient les dalles… À l'intérieur, toutes les portes, si soigneusement verrouillées, sous la surveillance de Madame, le soir, étaient ouvertes aussi. On sentait que quelque chose d'effrayant avait passé par là… Très impressionné — je raconte d'après le récit même qu'il fit de sa découverte aux magistrats —, Joseph traversa la cuisine, et suivit le couloir où donnent à droite, le fruitier, la salle de bains, l'antichambre; à gauche, l'office, la salle à manger, le petit salon, et, dans le fond, le grand salon. La salle à manger offrait le spectacle d'un affreux désordre, d'un vrai pillage… les meubles bousculés, le buffet fouillé de fond en comble, ses tiroirs, ainsi que ceux des deux servantes, renversés sur le tapis, et, sur la table, parmi des boîtes vides, au milieu d'un pêle-mêle d'objets sans valeur, une bougie qui achevait de se consumer dans un chandelier de cuivre. Mais c'était surtout à l'office que le spectacle prenait vraiment de l'ampleur. Dans l'office — je crois l'avoir déjà noté —, existait un placard très profond, défendu par un système de serrure très compliqué et dont Madame seule connaissait le secret. Là, dormait la fameuse et vénérable argenterie dans trois lourdes caisses armées de traverses et de coins d'acier. Les caisses étaient vissées à la planche du bas et tenaient au mur, scellées par de solides pattes de fer. Or, les trois caisses, arrachées de leur mystérieux et inviolable

tabernacle, bâillaient au milieu de la pièce, vides… À cette vue, Joseph donna l'alarme. De toute la force de ses poumons, il cria dans l'escalier :

— Madame!… Monsieur!… Descendez vite… On a volé… on a volé!…

Ce fut une avalanche soudaine, une dégringolade effrayante. Madame, en chemise, les épaules à peine couvertes d'un léger fichu. Monsieur, boutonnant son caleçon hors duquel s'échappaient des pans de chemise… Et, tous les deux, dépeignés, très pâles, grimaçants, comme s'ils eussent été réveillés en plein cauchemar, criaient :

— Qu'est-ce qu'il y a?… qu'est-ce qu'il y a?…

— On a volé… on a volé!…

— On a volé, quoi?… on a volé, quoi?

Dans la salle à manger, Madame gémit :

— Mon Dieu!… mon Dieu!

Pendant que, les lèvres tordues, Monsieur continuait de hurler :

— On a volé, quoi? quoi?

Dans l'office, guidée par Joseph, à la vue des trois caisses descellées… Madame poussa, dans un grand geste, un grand cri :

— Mon argenterie!… Mon Dieu!… Est-ce possible?… Mon argenterie!

Et, soulevant les compartiments vides, retournant les cases vides, épouvantée, horrifiée, elle s'affaissa sur le parquet… À peine si elle avait la force de balbutier d'une voix d'enfant :

— Ils ont tout pris!… ils ont tout pris… tout… tout… tout!… jusqu'à l'huilier Louis XVI.

Tandis que Madame regardait les caisses, comme on regarde son enfant mort, Monsieur, se grattant la nuque, et roulant des yeux hagards, pleurait d'une voix obstinée, d'une voix lointaine de dément :

— Nom d'un chien!… Ah! nom d'un chien!… Nom d'un chien de nom d'un chien!

Et Joseph clamait, avec d'atroces grimaces, lui aussi :

— L'huilier de Louis XVI!… l'huilier de Louis XVI!… Ah! les bandits!…

Puis, il y eut une minute de tragique silence, une longue minute de prostration; ce silence de mort, cette prostration des

êtres et des choses qui succèdent aux fracas des grands écroulements, au tonnerre des grands cataclysmes… Et la lanterne, balancée dans les mains de Joseph, promenait sur tout cela, sur les visages morts et sur les caisses éventrées, une lueur rouge, tremblante, sinistre…

J'étais descendue, en même temps que les maîtres, à l'appel de Joseph. Devant ce désastre, et malgré le comique prodigieux de ces visages, mon premier sentiment avait été de la compassion. Il semblait que ce malheur m'atteignît, moi aussi, que je fusse de la famille pour en partager les épreuves et les douleurs. J'aurais voulu dire des paroles consolatrices à Madame dont l'attitude affaissée me faisait peine à voir… Mais cette impression de solidarité ou de servitude s'effaça vite.

Le crime a quelque chose de violent, de solennel, de justicier, de religieux, qui m'épouvante certes, mais qui me laisse aussi — je ne sais comment exprimer cela — de l'admiration. Non, pas de l'admiration, puisque l'admiration est un sentiment moral, une exaltation spirituelle, et ce que je ressens n'influence, n'exalte que ma chair… C'est comme une brutale secousse, dans tout mon être physique, à la fois pénible et délicieuse, un viol douloureux et pâmé de mon sexe… C'est curieux, c'est particulier, sans doute, c'est peut-être horrible — et je ne puis expliquer la cause véritable de ces sensations étranges et fortes —, mais chez moi, tout crime — le meurtre principalement — a des correspondances secrètes avec l'amour… Eh bien, oui, là!… un beau crime m'empoigne comme un beau mâle…

Je dois dire qu'une réflexion que je fis transforma subitement en gaieté rigoleuse, en contentement gamin, cette grave, atroce et puissante jouissance du crime, laquelle succédait au mouvement de pitié qui, tout d'abord, avait alarmé mon cœur, bien mal à propos… Je pensai :

— Voici deux êtres qui vivent comme des taupes, comme des larves… Ainsi que des prisonniers volontaires, ils se sont volontairement enfermés dans la geôle de ces murs inhospitaliers… Tout ce qui fait la joie de la vie, le sourire de la maison, ils le suppriment comme du superflu. Ce qui pourrait être l'excuse de leur richesse, le pardon de leur inutilité humaine, ils s'en gardent

comme d'une saleté. Ils ne laissent rien tomber de leur parcimonieuse table sur la faim des pauvres, rien tomber de leur cœur sec sur la douleur des souffrants. Ils économisent même sur le bonheur, leur bonheur à eux. Et je les plaindrais ?… Ah ! non… Ce qui leur arrive, c'est la justice. En les dépouillant d'une partie de leurs biens, en donnant de l'air aux trésors enfouis, les bons voleurs ont rétabli l'équilibre… Ce que je regrette, c'est qu'ils n'aient pas laissé ces deux êtres malfaisants totalement nus et misérables, plus dénués que le vagabond qui, tant de fois, mendia vainement à leur porte, plus malades que l'abandonné qui agonise sur la route, à deux pas de ces richesses cachées et maudites.

Cette idée que mes maîtres auraient pu, un bissac sur le dos, traîner leurs guenilles lamentables et leurs pieds saignants par la détresse des chemins, tendre la main au seuil implacable du mauvais riche, m'enchanta et me mit en gaieté. Mais la gaieté, je l'éprouvai plus directe et plus intense et plus haineuse, à considérer Madame, affalée près de ses caisses vides, plus morte que si elle eût été vraiment morte, car elle avait conscience de cette mort, et cette mort, on ne pouvait en concevoir une plus horrible, pour un être qui n'avait jamais rien aimé, rien que l'évaluation en argent de ces choses inévaluables que sont nos plaisirs, nos caprices, nos charités, notre amour, ce luxe divin des âmes… Cette douleur honteuse, ce crapuleux abattement, c'était aussi la revanche des humiliations, des duretés que j'avais subies, qui me venaient d'elle, à chaque parole sortant de sa bouche, à chaque regard tombant de ses yeux… J'en goûtai, pleinement, la jouissance délicieusement farouche. J'aurais voulu crier : « C'est bien fait… c'est bien fait ! » Et surtout j'aurais voulu connaître ces admirables et sublimes voleurs, pour les remercier, au nom de tous les gueux… et pour les embrasser, comme des frères… Ô bons voleurs, chères figures de justice et de pitié, par quelle suite de sensations fortes et savoureuses vous m'avez fait passer !

Madame ne tarda pas à reprendre possession d'elle-même… Sa nature combative, agressive, se réveilla soudain en toute sa violence.

— Et que fais-tu ici ? dit-elle à Monsieur sur un ton de colère et de suprême dédain… Pourquoi es-tu ici ?… Es-tu assez ridicule avec ta grosse face bouffie, et ta chemise qui passe ?…

Crois-tu que cela va nous rendre notre argenterie? Allons… secoue-toi… démène-toi un peu… tâche de comprendre. Va chercher les gendarmes, le juge de paix… Est-ce qu'ils ne devraient pas être ici depuis longtemps?… Ah! quel homme, mon Dieu!

Monsieur se disposait à sortir, courbant le dos. Elle l'interpella :

— Et comment se fait-il que tu n'aies rien entendu?… Ainsi, on déménage la maison… on force les portes, on brise les serrures, on éventre des murs et des caisses… Et tu n'entends rien?… À quoi es-tu bon, gros lourdaud?

Monsieur osa répondre :

— Mais toi non plus, mignonne, tu n'as rien entendu…

— Moi?… Ce n'est pas la même chose… N'est-ce pas l'affaire d'un homme?… Et puis tu m'agaces… Va-t'en.

Et tandis que Monsieur remontait pour s'habiller, Madame, tournant sa fureur contre nous, nous apostropha :

— Et vous?… Qu'est-ce que vous avez à me regarder, là, comme des paquets?… Ça vous est égal à vous, n'est-ce pas, qu'on dévalise vos maîtres?… Vous non plus, vous n'avez rien entendu?… Comme par hasard… C'est charmant d'avoir des domestiques pareils… Vous ne pensez qu'à manger et dormir… Tas de brutes!

Elle s'adressa directement à Joseph :

— Pourquoi les chiens n'ont-ils pas aboyé? Dites… pourquoi?

Cette question parut embarrasser Joseph, l'éclair d'une seconde. Mais il se remit vite…

— Je ne sais pas, moi, Madame, dit-il, du ton le plus naturel… Mais, c'est vrai… les chiens n'ont pas aboyé. Ah! ça, c'est curieux, par exemple!…

— Les aviez-vous lâchés?…

— Certainement que je les avais lâchés, comme tous les soirs… Ça c'est curieux!… Ah! mais, c'est curieux!… Faut croire que les voleurs connaissaient la maison… et les chiens.

— Enfin, Joseph, vous si dévoué, si ponctuel, d'habitude… pourquoi n'avez-vous rien entendu?

— Ça, c'est vrai… j'ai rien entendu… Et voilà qui est assez louche, aussi… Car je n'ai pas le sommeil dur, moi… Quand un

chat traverse le jardin, je l'entends bien… C'est point naturel, tout de même… Et ces sacrés chiens, surtout… Ah! mais, ah! mais!…

Madame interrompit Joseph :

— Tenez! Laissez-moi tranquille… Vous êtes des brutes, tous, tous! Et Marianne?… Où est Marianne?… Pourquoi n'est-elle pas ici?… Elle dort comme une souche, sans doute.

Et sortant de l'office, elle appela dans l'escalier :

— Marianne!… Marianne!

Je regardai Joseph, qui regardait les caisses. Joseph était grave. Il y avait comme du mystère dans ses yeux…

Je ne tenterai point de décrire cette journée, tous les multiples incidents, toutes les folies de cette journée. Le procureur de la République, mandé par dépêche, vint l'après-midi et commença son enquête. Joseph, Marianne et moi, nous fûmes interrogés l'un après l'autre, les deux premiers pour la forme, moi, avec une insistance hostile qui me fut extrêmement désagréable. On visita ma chambre, on fouilla ma commode et mes malles. Ma correspondance fut épluchée minutieusement… Grâce à un hasard que je bénis, le manuscrit de mon journal échappa aux investigations policières. Quelques jours avant l'événement, je l'avais expédié à Cléclé, de qui j'avais reçu une lettre affectueuse. Sans quoi, les magistrats eussent peut-être trouvé dans ces pages le moyen d'accuser Joseph, ou du moins de le soupçonner… J'en tremble encore. Il va sans dire qu'on examina aussi les allées du jardin, les plates-bandes, les murs, les brèches des haies, la petite cour donnant sur la ruelle, afin de relever des traces de pas et d'escalades… Mais la terre était sèche et dure; il fut impossible d'y découvrir la moindre empreinte, le moindre indice. La grille, les murs, les brèches des haies gardaient jalousement leur secret. De même que pour l'affaire du viol, les gens du pays affluèrent, demandant à déposer. L'un avait vu un homme blond « qui ne lui revenait pas »; l'autre, un homme brun « qui avait l'air drôle ». Bref, l'enquête demeura vaine. Nulle piste, nul soupçon…

— Il faut attendre, prononça avec mystère le procureur en partant, le soir. C'est peut-être la police de Paris qui nous mettra sur la voie des coupables…

Durant cette journée fatigante, au milieu des allées et venues, je n'eus guère le loisir de penser aux conséquences de ce drame qui, pour la première fois, mettait de l'animation, de la vie dans ce morne *Prieuré.* Madame ne nous laissait pas une minute de répit. Il fallait courir-ci… courir-là… sans raison, d'ailleurs, car Madame avait perdu un peu la tête… Quant à Marianne, il semblait qu'elle ne se fût aperçue de rien, et que rien ne fût arrivé de bouleversant dans la maison… Pareille à la triste Eugénie, elle suivait son idée, et son idée était bien loin de nos préoccupations. Lorsque Monsieur apparaissait dans la cuisine, elle devenait subitement comme ivre, et elle le regardait avec des yeux extasiés…

— Oh! ta grosse frimousse!… tes grosses mains!… tes gros yeux!…

Le soir, après un dîner silencieux, je pus réfléchir. L'idée m'était venue tout de suite, et maintenant elle se fortifiait en moi, que Joseph n'était pas étranger à ce hardi pillage. Je voulus même espérer qu'entre son voyage à Cherbourg et la préparation de ce coup de main audacieux et incomparablement exécuté, il y eût un lien évident. Et je me souvenais de cette réponse qu'il m'avait faite, la veille de son départ :

— Ça dépend… d'une affaire très importante…

Quoiqu'il s'efforçât de paraître naturel, je percevais dans ses gestes, dans son attitude, dans son silence, une gêne inhabituelle… visible pour moi seule…

Ce pressentiment, je n'essayai pas de le repousser, tant il me satisfaisait. Au contraire, je m'y complus avec une joie intense… Marianne, nous ayant laissés seuls un moment dans la cuisine, je m'approchai de Joseph, et câline, tendre, émue d'une émotion inexprimable, je lui demandai :

— Dites-moi, Joseph, que c'est vous qui avez violé la petite Claire dans le bois… Dites-moi que… c'est vous qui avez volé l'argenterie de Madame…

Surpris, hébété de cette question, Joseph me regarda… Puis, tout d'un coup sans me répondre, il m'attira vers lui et faisant ployer ma nuque sous un baiser, fort comme un coup de massue, il me dit :

— Ne parle pas de ça… puisque tu viendras là-bas avec moi, dans le petit café… et puisque nos deux âmes sont pareilles!

Je me souvins avoir vu, dans un petit salon, chez la comtesse Fardin, une sorte d'idole hindoue, d'une grande beauté horrible et meurtrière… Joseph, à ce moment, lui ressemblait…

Les jours passèrent, et les mois… Naturellement, les magistrats ne purent rien découvrir et ils abandonnèrent l'instruction, définitivement… Leur opinion était que le coup avait été exécuté par d'experts cambrioleurs de Paris… Paris a bon dos. Et allez donc chercher dans le tas!…

Ce résultat négatif indigna Madame. Elle débina violemment la magistrature, qui ne pouvait lui rendre son argenterie. Mais elle ne renonça pas pour cela à l'espoir de retrouver « l'huilier de Louis XVI », comme disait Joseph. Elle avait chaque jour des combinaisons nouvelles et biscornues, qu'elle transmettait aux magistrats, lesquels, fatigués de ces billevesées, ne lui répondaient même plus… Je fus enfin rassurée sur le compte de Joseph… car je redoutais toujours une catastrophe pour lui…

Joseph était redevenu silencieux et dévoué, le serviteur familial, la perle rare. Je ne puis m'empêcher de pouffer au souvenir d'une conversation que, la journée même du vol, je surpris derrière la porte du salon, entre Madame et le procureur de la République, un petit sec, à lèvres minces, à teint bilieux, et dont le profil était coupant, comme une lame de sabre.

— Vous ne soupçonnez personne parmi vos gens? demanda le procureur… Votre cocher?

— Joseph! s'écria Madame scandalisée… un homme qui nous est si dévoué… qui depuis plus de quinze ans est à notre service!… la probité même, Monsieur le procureur… une perle!… il se jetterait au feu pour nous…

Soucieuse, le front plissé, elle réfléchit.

— Il n'y aurait que cette fille, la femme de chambre. Je ne la connais pas, moi, cette fille. Elle a peut-être de très mauvaises relations à Paris… elle écrit souvent à Paris… Plusieurs fois je l'ai surprise, en train de boire le vin de la table et de manger nos pruneaux… Quand on boit le vin de ses maîtres… on est capable de tout…

Et elle murmura :

— On ne devrait jamais prendre de domestiques à Paris… Elle est singulière, en effet.

Non, mais voyez-vous cette chipie ?…

C'est bien ça, les gens méfiants… Ils se méfient de tout le monde, sauf de celui qui les vole, naturellement. Car j'étais de plus en plus convaincue que Joseph avait été l'âme de cette affaire. Depuis longtemps je l'avais surveillé, non par un sentiment hostile, vous pensez bien, mais par curiosité, et j'avais la certitude que ce fidèle et dévoué serviteur, cette perle unique, chapardait tout ce qu'il pouvait dans la maison. Il dérobait de l'avoine, du charbon, des œufs, de menues choses susceptibles d'être revendues, sans qu'il fût possible d'en connaître l'origine. Et son ami le sacristain ne venait pas le soir, dans la sellerie, pour rien, et pour y discuter seulement sur les bienfaits de l'antisémitisme. En homme avisé, patient, prudent, méthodique, Joseph n'ignorait pas que les petits larcins quotidiens font les gros comptes annuels, et je suis persuadée que de cette façon, il triplait, quadruplait ses gages, ce qui n'est jamais à dédaigner. Je sais bien qu'il y a une différence entre de si menus vols et un pillage audacieux comme fut celui de la nuit du 24 décembre… Cela prouve qu'il aimait aussi à travailler dans le grand… Qui me dit que Joseph n'était pas alors affilié à une bande ?… Ah ! comme j'aurais voulu et comme je voudrais encore savoir tout cela !

Depuis le soir où son baiser me fut comme un aveu du crime, où sa confiance alla vers moi avec la poussée d'un rut, Joseph nia. J'eus beau le tourner, le retourner, lui tendre des pièges, l'envelopper de paroles douces et de caresses, il ne se démentit plus… Et il entra dans la folie d'espoir de Madame. Lui aussi combina des plans, reconstitua tous les détails du vol ; et il battit les chiens qui n'aboyèrent pas, et il menaça de son poing les voleurs inconnus, les chimériques voleurs, comme s'il les voyait fuir à l'horizon. Je ne savais plus à quoi m'en tenir sur le compte de cet impénétrable bonhomme… Un jour, je croyais à son crime, un autre jour à son innocence. Et c'était horriblement agaçant.

Comme autrefois, nous nous retrouvions, le soir, à la sellerie :

— Eh bien, Joseph ?…

— Ah ! vous voilà, Célestine !

— Pourquoi ne me parlez-vous plus ?… Vous avez l'air de me fuir…

— Vous fuir ?… moi… ? Ah ! bon Dieu !…

— Oui… depuis cette fameuse matinée…

— Parlez point de ça, Célestine… Vous avez de trop mauvaises idées.

Et triste, il dodelinait de la tête.

— Voyons, Joseph… vous savez bien que c'est pour rire. Est-ce que je vous aimerais si vous aviez commis un tel crime?… Mon petit Joseph…

— Oui, oui… vous êtes une enjôleuse… C'est pas bien…

— Et quand partons-nous?… Je ne puis plus vivre ici.

— Pas tout de suite… Il faut encore attendre…

— Mais pourquoi?

— Parce que… ça se peut pas… tout de suite…

Un peu piquée, sur un ton de légère fâcherie, je disais :

— Ça n'est pas gentil!… Et vous n'êtes guère pressé de m'avoir…

— Moi? s'écriait Joseph, avec d'ardentes grimaces… Si c'est Dieu possible!… Mais, j'en bous… j'en bous!…

— Eh bien alors, partons…

Et il s'obstinait, sans jamais s'expliquer davantage…

Tout naturellement, je songeais :

— C'est juste, après tout… S'il a volé l'argenterie, il ne peut pas s'en aller maintenant, ni s'établir… On aurait des soupçons peut-être. Il faut que le temps passe et que l'oubli se fasse sur cette mystérieuse affaire…

Un autre soir, je proposai :

— Écoutez, mon petit Joseph, il y aurait un moyen de partir d'ici… il faudrait avoir une discussion avec Madame et l'obliger à nous mettre à la porte tous les deux…

Mais il protesta vivement :

— Non, non… fit-il… Pas de ça, Célestine. Ah! mais non… Moi, j'aime mes maîtres… Ce sont de bons maîtres… Il faut bien quitter d'avec eux… Il faut partir d'ici comme de braves gens… des gens sérieux, quoi… Il faut que les maîtres nous regrettent et qu'ils soient embêtés… et qu'ils pleurent de nous voir partir…

Avec une gravité triste où je ne sentis aucune ironie, il affirma :

— Moi, vous savez, ça me fera du deuil de m'en aller d'ici… Depuis quinze ans que je suis ici… dame!… on s'attache à une maison… Et vous, Célestine… ça ne vous fera pas de peine?

— Ah! non… m'écriai-je, en riant.

— C'est pas bien… c'est pas bien… Il faut aimer ses maîtres… les maîtres sont les maîtres… Et, tenez, je vous recommande ça… Soyez bien gentille, bien douce, bien dévouée… travaillez bien… Ne répondez pas… Enfin, quoi, Célestine, il faut bien quitter d'avec eux… d'avec Madame, surtout…

Je suivis les conseils de Joseph et, durant les mois que nous avions à rester au *Prieuré,* je me promis de devenir une femme de chambre modèle, une perle, moi aussi… Toutes les intelligences, toutes les complaisances, toutes les délicatesses, je les prodiguai… Madame s'humanisait avec moi; peu à peu, elle se faisait véritablement mon amie… Je ne crois pas que mes soins seuls eussent amené ce changement dans le caractère de Madame. Madame avait été frappée dans son orgueil, et jusque dans ses raisons de vivre. Comme après une grande douleur, après la perte foudroyante d'un être uniquement chéri, elle ne luttait plus, s'abandonnait, douce et plaintive, à l'abattement de ses nerfs vaincus et de ses fiertés humiliées, et elle ne semblait plus chercher auprès de ceux qui l'entouraient que de la consolation, de la pitié, de la confiance. L'enfer du *Prieuré* se transformait pour tout le monde en un vrai paradis…

C'est au plein de cette paix familiale, de cette douceur domestique, que j'annonçai un matin à Madame la nécessité où j'étais de la quitter… J'inventai une histoire romanesque… je devais retourner au pays, pour y épouser un brave garçon qui m'attendait depuis longtemps. En termes attendrissants j'exprimai ma peine, mes regrets, les bontés de Madame, etc. Madame fut atterrée… Elle essaya de me retenir, par les sentiments et par l'intérêt… offrit d'augmenter mes gages, de me donner une belle chambre, au second étage de la maison. Mais, devant ma résolution, elle dut se résigner…

— Je m'habituais si bien à vous, maintenant!… soupira-t-elle… Ah! je n'ai pas de chance…

Mais ce fut bien pire quand, huit jours après, Joseph vint à son tour expliquer que, se faisant trop vieux, étant trop fatigué, il ne pouvait plus continuer son service et qu'il avait besoin de repos.

— Vous, Joseph?… s'écria Madame… vous aussi?… Ce n'est pas possible… La malédiction est donc sur *Le Prieuré…* Tout le monde m'abandonne… tout m'abandonne…

Madame pleura. Joseph pleura. Monsieur pleura. Marianne pleura…

— Vous emportez tous nos regrets, Joseph!…

Hélas! Joseph n'emportait pas que des regrets… il emportait aussi l'argenterie!…

Une fois dehors, je fus perplexe… Je n'avais aucun scrupule à jouir de l'argent de Joseph, de l'argent volé — non, ce n'était pas cela… quel est l'argent qui n'est pas volé? — mais je craignis que le sentiment que j'éprouvais ne fût qu'une curiosité fugitive. Joseph avait pris sur moi, sur mon esprit comme sur ma chair, un ascendant qui n'était peut-être pas durable… Et peut-être n'était-ce en moi qu'une perversion momentanée de mes sens?… Il y avait des moments où je me demandais aussi si ce n'était pas mon imagination — portée aux rêves exceptionnels — qui avait créé Joseph tel que je le voyais, s'il n'était point réellement qu'une simple brute, un paysan, incapable même d'une belle violence, même d'un beau crime?… Les suites de cet acte m'épouvantaient… Et puis — n'est-ce pas une chose vraiment inexplicable? — cette idée que je ne servirais plus chez les autres me causait quelque regret… Autrefois, je croyais que j'accueillerais avec une grande joie la nouvelle de ma liberté. Eh bien, non!… D'être domestique, on a ça dans le sang… Si le spectacle du luxe bourgeois allait me manquer tout à coup? J'entrevis mon petit intérieur, sévère et froid, pareil à un intérieur d'ouvrier, ma vie médiocre, privée de toutes ces jolies choses, de toutes ces jolies étoffes si douces à manier, de tous ces vices jolis dont c'était mon plaisir de les servir, de les chiffonner, de les pomponner, de m'y plonger, comme dans un bain de parfums… Mais il n'y avait plus à reculer.

Ah! qui m'eût dit, le jour gris, triste et pluvieux où j'arrivai au *Prieuré,* que je finirais avec ce bonhomme étrange, silencieux et bourru, qui me regardait avec tant de dédain?…

Maintenant, nous sommes dans le petit café… Joseph a rajeuni. Il n'est plus courbé, ni lourdaud. Et il marche d'une table à l'autre, et il trotte d'une salle dans l'autre, le jarret souple, l'échine élastique. Ses épaules qui m'effrayaient ont pris de la bonhomie; sa nuque, parfois si terrible, a quelque chose de paternel et de reposé. Toujours rasé de frais, la peau brune et

luisante ainsi que de l'acajou, coiffé d'un béret crâne, vêtu d'une vareuse bleue, bien propre, il a l'air d'un ancien marin, d'un vieux loup de mer qui aurait vu des choses extraordinaires et traversé d'extravagants pays. Ce que j'admire en lui, c'est sa tranquillité morale… Jamais plus une inquiétude dans son regard… On voit que sa vie repose sur des bases solides. Plus violemment que jamais, il est pour la famille, pour la propriété, pour la religion, pour la marine, pour l'armée, pour la patrie… Moi, il m'épate !

En nous mariant, Joseph m'a reconnu dix mille francs… L'autre jour, le commissariat maritime lui a adjugé un lot d'épaves de quinze mille francs, qu'il a payé comptant et qu'il a revendu avec un fort bénéfice. Il fait aussi de petites affaires de banque, c'est-à-dire qu'il prête de l'argent à des pêcheurs. Et déjà, il songe à s'agrandir en acquérant la maison voisine. On y installerait peut-être un café-concert.

Cela m'intrigue qu'il ait tant d'argent. Et quelle est sa fortune ?… Je n'en sais rien. Il n'aime pas que je lui parle de cela ; il n'aime pas que je lui parle du temps où nous étions en place… On dirait qu'il a tout oublié et que sa vie n'a réellement commencé que du jour où il prit possession du petit café… Quand je lui adresse une question qui me tourmente, il semble ne pas comprendre ce que je dis. Et dans son regard, alors, passent des lueurs terribles, comme autrefois… Jamais je ne saurai rien de Joseph, jamais je ne connaîtrai le mystère de sa vie… Et c'est peut-être cet inconnu qui m'attache tant à lui…

Joseph veille à tout dans la maison, et rien n'y cloche. Nous avons trois garçons pour servir les clients, une bonne à tout faire pour la cuisine et pour le ménage, et cela marche à la baguette… Il est vrai qu'en trois mois nous avons changé quatre fois de bonne… Ce qu'elles sont exigeantes, les bonnes, à Cherbourg, et chapardeuses, et dévergondées !… Non, c'est incroyable, et c'est dégoûtant…

Moi je tiens la caisse, trônant au comptoir, au milieu d'une forêt de fioles enluminées. Je suis là aussi pour la parade et pour la causette… Joseph veut que je sois bien frusquée ; il ne me refuse jamais rien de ce qui peut m'embellir, et il aime que le soir je montre ma peau dans un petit décolletage aguichant… Il faut allumer le client, l'entretenir dans une constante joie, dans un

constant désir de ma personne… Il y a déjà deux ou trois gros quartiers-maîtres, deux ou trois mécaniciens de l'escadre, très calés, qui me font une cour assidue. Naturellement, pour me plaire, ils dépensent beaucoup. Joseph les gâte spécialement, car ce sont de terribles pochards. Nous avons pris aussi quatre pensionnaires. Ils mangent avec nous et chaque soir se paient du vin, des liqueurs de supplément, dont tout le monde profite… Ils sont fort galants avec moi et je les excite de mon mieux… Mais il ne faudrait pas, je pense, que mes façons dépassassent l'encouragement des banales œillades, des sourires équivoques et des illusoires promesses… Je n'y songe pas, d'ailleurs… Joseph me suffit, et je crois bien que je perdrais au change, même s'il s'agissait de le tromper avec l'amiral… Mazette!… c'est un rude homme… Bien peu de jeunes gens seraient capables de satisfaire une femme comme lui… C'est drôle, vraiment… quoiqu'il soit bien laid, je ne trouve personne d'aussi beau que mon Joseph… Je l'ai dans la peau, quoi!… Oh! le vieux monstre!… Ce qu'il m'a prise!… Et il les connaît, tous les trucs de l'amour, et il en invente… Quand on pense qu'il n'a pas quitté la province… qu'il a été toute sa vie un paysan, on se demande où il a pu apprendre tous ces vices-là…

Mais où Joseph triomphe, c'est dans la politique. Grâce à lui, le petit café, dont l'enseigne : À L'ARMÉE FRANÇAISE ! brille sur tout le quartier, le jour, en grosses lettres d'or, le soir, en grosses lettres de feu, est maintenant le rendez-vous officiel des antisémites marquants et des plus bruyants patriotes de la ville. Ceux-ci viennent fraterniser là, dans des soûlographies héroïques, avec des sous-officiers de l'armée et des gradés de la marine. Il y a déjà eu des rixes sanglantes, et, plusieurs fois, à propos de rien, les sous-officiers ont tiré leurs sabres, menaçant de crever des traîtres imaginaires… Le soir du débarquement de Dreyfus en France, j'ai cru que le petit café allait crouler sous les cris de : « Vive l'armée! » et « Mort aux juifs! » Ce soir-là, Joseph, qui est déjà populaire dans la ville, eut un succès fou. Il monta sur une table et il cria :

— Si le traître est coupable, qu'on le rembarque… S'il est innocent, qu'on le fusille…

De toutes parts, on vociféra :

— Oui, oui!… Qu'on le fusille! Vive l'armée!

Cette proposition avait porté l'enthousiasme jusqu'au paroxysme. On n'entendait dans le café, dominant les hurlements, que des cliquetis de sabre, et des poings s'abattant sur les tables de marbre. Quelqu'un, ayant voulu dire on ne sait quoi, fut hué, et Joseph, se précipitant sur lui, d'un coup de poing lui fendit les lèvres et lui cassa cinq dents… Frappé à coups de plat de sabre, déchiré, couvert de sang, à moitié mort, le malheureux fut jeté comme une ordure dans la rue, toujours aux cris de : « Vive l'armée ! Mort aux juifs ! »

Il y a des moments où j'ai peur dans cette atmosphère de tuerie, parmi toutes ces faces bestiales, lourdes d'alcool et de meurtre… Mais Joseph me rassure :

— C'est rien… fait-il… Faut ça pour les affaires…

Hier, revenant du marché, Joseph, se frottant les mains, très gai, m'annonça :

— Les nouvelles sont mauvaises. On parle de la guerre avec l'Angleterre.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je. Si Cherbourg allait être bombardé ?

— Ouah !… ouah !… ricana Joseph… Seulement, j'ai pensé à une chose… j'ai pensé à un coup… à un riche coup…

Malgré moi, je frissonnai… Il devait ruminer quelque immense canaillerie.

— Plus je te regarde… dit-il… et plus je me dis que tu n'as pas une tête de Bretonne. Non, tu n'as pas une tête de Bretonne… Tu aurais plutôt une tête d'Alsacienne… Hein ?… Ça serait un fameux coup d'œil dans le comptoir ?

J'éprouvai de la déception… Je croyais que Joseph allait me proposer une chose terrible… J'étais fière déjà d'être de moitié dans une entreprise hardie… Chaque fois que je le vois songeur, mes idées s'allument tout de suite. J'imagine des tragédies, des escalades nocturnes, des pillages, des couteaux tirés, des gens qui râlent sur la bruyère des forêts… Et voilà qu'il ne s'agissait que d'une réclame, petite et vulgaire…

Les mains dans ses poches, crâne sous son béret bleu, il se dandinait drôlement…

— Tu comprends ?… insista-t-il. Au moment d'une guerre… une Alsacienne bien jolie, bien frusquée, ça enflamme les cœurs, ça excite le patriotisme… Et il n'y a rien comme le patriotisme

pour saouler les gens… Qu'est-ce que tu en penses ? Je te ferais mettre sur les journaux… et même, peut-être, sur des affiches…

— J'aime mieux rester en dame !… répondis-je, un peu sèchement.

Là-dessus, nous nous disputâmes. Et, pour la première fois, nous en vînmes aux mots violents.

— Tu ne faisais pas tant de manières quand tu couchais avec tout le monde… cria Joseph.

— Et toi !… quand tu… Tiens, laisse-moi, parce que j'en dirais trop long…

— Putain !

— Voleur !

Un client entra… Il ne fut plus question de rien. Et le soir, on se raccommoda dans les baisers…

Je me ferai faire un joli costume d'Alsacienne… avec du velours et de la soie… Au fond, je suis sans force contre la volonté de Joseph. Malgré ce petit accès de révolte, Joseph me tient, me possède comme un démon. Et je suis heureuse d'être à lui… Je sens que je ferai tout ce qu'il voudra que je fasse, et que j'irai toujours où il me dira d'aller… jusqu'au crime !…

Mars 1900.

« La Bonne » — Octave Mirbeau
La France — 28 juillet 1885

« Un fait divers »
paru sous le pseudonyme de Gardéniac
Le Gaulois — 25 avril 1882

(notes de Pierre Michel)

« La Bonne »

Ayant besoin d'une bonne pour faire mon petit ménage, j'allai, un jour, demander à la fermière, ma voisine [1], si elle ne connaissait pas une femme honnête et travailleuse qui pût remplir cet office.

— Des bonnes ! dit-elle, bien sûr il n'en manque pas. Il y a d'abord… voyons… il y a d'abord…

Bien que les bonnes ne manquassent pas, ainsi que la fermière l'assurait péremptoirement, l'excellente femme cherchait, et ne trouvait rien. Elle réfléchit, pendant cinq minutes, en répétant toujours : « Ben sûr qu'il n'en manque pas. » Enfin elle se décida à appeler à l'aide son mari qui, dans le hangar, attelait une grande charrette, en faisant : « Hue, dia, drrrrr ! » Le fermier quitta ses chevaux, vint lentement vers nous, en se grattant la nuque d'un air profond. Il dit :

— Pardié ! non, il n'en manque pas !

Et il s'abîma en des recherches mentales, évidemment compliquées et très pénibles, s'il fallait en juger par les diverses grimaces qui se succédèrent sur son visage, rouge et grumeleux comme un éclat de brique.

Nous nous taisions. La cour, incendiée de soleil, brûlait ; deux pigeons, se poursuivant, volaient d'un toit à l'autre ; sous le hangar, les chevaux, harcelés par les mouches et piqués par les

1. En 1885, Mirbeau se trouvait au Rouvray, près de Laigle, dans l'Orne.

taons, s'ébrouaient et, allongé sur un lit d'ordures humides, un cochon tout rose, assoupi, grognait en rêvant.

Le paysan avait croisé les bras et ses mains étaient à plat sous ses aisselles. Sans bouger, il articula :

— Ma femme, vois-tu, je pense à la Renaude.

— À la Renaude ? s'écria la fermière. C'est pourtant vrai, et moi qui n'y pensais pas.

Et, se tournant vers moi, elle ajouta en s'échauffant :

— C'est tout à fait vot'affaire ! Ah ! monsieur, une bonne fille, courageuse, dure à l'ouvrage, et honnête comme pas une dans la contrée… C'est franc, c'est solide.

— Eh bien ! vous m'enverrez la Renaude.

— Oui, monsieur, je vous l'enverrai.

Puis, comme prise subitement d'un scrupule :

— Mais faut que je vous dise, continua-t-elle d'un ton plus bas. Dans la ville, il y en a quelques-uns qui ne veulent pas de la Renaude, parce qu'elle a eu des malheux.

— Quels malheurs ? demandai-je.

— Oh ! de grands malheux… enfin des malheurs, conclut la fermière, d'un ton net, comme si ce mot « malheux » ne pouvait avoir qu'une signification connue et fatale.

*

* *

Le lendemain, de grand matin, une femme qu'accompagnait un petit enfant frappait à ma porte.

— C'est moi la Renaude, dit-elle en souriant et en faisant la révérence. On m'a commandé de venir vous trouver pour nous arranger. Et me voilà.

Elle me désigna l'enfant qui s'était pendu à ses jupes et me regardait d'un œil craintif :

— C'est mon Parisien. Dis bonjour au monsieur, Parisien.

Mais l'enfant, de plus en plus épeuré, s'était caché dans les jupons de la femme, qui murmura avec bonté, et comme si elle voulait l'excuser :

— C'est trop jeune, c'est pas encore instruit, ça a peur du monde, le pauvre petit !

Je tentai d'attirer l'enfant à moi, en lui parlant doucement, et en lui présentant un bouquet de cerises, que je venais de prendre dans un panier.

— C'est sans doute un enfant confié à votre garde? demandai-je à la Renaude.

— Mais non, monsieur, c'est mon garçon, répondit la femme avec un orgueil maternel, que justifiaient les joues bien rouges et bien luisantes du petit.

— Je croyais que vous l'aviez appelé tout à l'heure : le Parisien?

— Bien sûr que je l'ai appelé le Parisien, puisqu'il est né à Paris.

— Alors, vous êtes donc de Paris?

— Non, monsieur, ah non! Je suis d'ici, moi. Vous ne saviez pas?

La physionomie de la Renaude prit une expression de gravité et de tristesse profonde. Elle s'assit sur une chaise, lourdement. On eût dit qu'une fatigue, tout d'un coup, lui avait cassé les membres. Elle soupira.

— Tenez, monsieur, au risque de tout, il faut que je sois honnête avec vous et que je vous dise ce qui en est… J'ai eu des malheurs… de grands malheurs… Je ne suis pas mariée. Oui, je suis demoiselle, et pourtant cet enfant, cet enfant, c'est à moi. Oh! il n'y a pas de ma faute, je vous assure, monsieur! Voilà comment ce malheur m'est arrivé, aussi vrai que vous êtes un brave homme.

La Renaude avait assis son enfant sur ses genoux et, après l'avoir embrassé goulûment, après avoir lissé ses petits cheveux blonds, elle commença ainsi :

— Mon père était tombé malade, une paralysie, à ce que disaient les médecins. Le fait est qu'il ne remuait ni bras, ni jambes, et qu'il était comme mort dans son lit. Il y avait à la maison trois petites sœurs qui n'étaient pas en âge de travailler, et mon frère, parti pour l'armée, ne donnait plus de ses nouvelles. Il fallait nourrir tout ce monde, et nous étions bien pauvres, bien pauvres. Nous vivions tous avec ce que je gagnais, c'est-à-dire que j'allais en journée chez des dames pour coudre et faire la lessive, quand je pouvais quitter mon père et mes petites sœurs. Quinze sous par jour, pour cinq personnes, il n'y a pas de quoi

faire gras, je vous assure… Aussi nous ne mangions pas tous les jours, parce qu'il fallait d'abord que le père malade ne manquât de rien. Les dames chez qui j'allais s'intéressaient pourtant à notre misère et tâchaient de l'alléger le plus possible, sans cela, je crois que nous serions morts de faim… « Écoute, me dit l'une de ces dames, je vais faire mettre ton père à l'hospice, tes sœurs dans un orphelinat; quant à toi, ma petite, je t'ai trouvé une place à Paris, chez une de mes amies. Veux-tu aller à Paris? » Cela, m'ennuyait beaucoup de quitter mon père malade et mes sœurs toutes petites, mais je sentais qu'il le fallait, que tout le monde n'en serait que mieux, et j'acceptai la place. Mon paquet fut bien vite fait. Munie de toutes les recommandations possibles, de l'adresse de l'auberge où je devais descendre, car le train n'arrivait que fort tard dans la nuit à Paris, je partis, le cœur bien gros et les yeux bien rouges. Tout le temps que dura le trajet, je pleurai, je pleurai… Dans le grand wagon, mal éclairé, il n'y avait qu'une vieille dame en noir, qui pleurait aussi, un gros homme en blouse qui dormait, la tête couchée sur un paquet noué avec une serviette, et, par-dessus le dossier des banquettes, j'apercevais des figures de petits soldats, tout pâles, qui sans doute regagnaient le régiment… Je pensai à mon frère, qui ne nous écrivait plus et qui était peut-être mort bien loin… Il me fut impossible de dormir… Ah! comme le temps me parut long!… Qu'allait devenir mon père, à l'hospice? Et les petites sœurs, dans cet orphelinat dont je revoyais les murs hauts et sombres, et si tristes, si tristes! Et puis Paris, dont j'avais toujours entendu parler comme d'une chose terrible et qui tue les pauvres gens, Paris m'effrayait. Je me le représentais ainsi qu'une grande tombe pleine de feu et de fumée, dans laquelle on entre, et qui vous dévore. Je frissonnai à la pensée que j'allais être ensevelie là-dedans, pour toujours peut-être, et j'étais près de défaillir quand le train, après avoir sifflé longtemps, s'arrêta… C'était Paris… Une voûte énorme avec des choses noires dessous, toutes brouillées, et puis des lumières, très loin, qui n'éclairaient pas et qui ressemblaient à des étoiles ennuyées d'être tombées du ciel; et puis des gens, tout pâles, presque effacés, qui se pressaient, de gros paquets à la main; et puis des bruits, des appels, des souffles, des râles de bêtes invisibles, se tordant, sans doute, dans la nuit… Où aller?… Je demandai à un monsieur qui avait une

belle casquette brodée d'argent : « L'Hôtel de l'Ouest, s'il vous plaît. » Il me répondit : « À gauche, sur la place » et me tourna le dos… Tout effarée, j'allais, je venais, me butant aux gens, me cognant partout, risquant de me faire écraser par des voitures et des chevaux. Comment me trouvai-je sur une grande place ? Je n'en sais rien. C'était l'hiver, il faisait très froid, et la neige tombait… Mon Dieu ! est-ce que j'allais mourir ainsi ? Autour de moi, une place toute blanche, avec des maisons très hautes, et des lumières partout qui dansaient, pâles et tristes… Des voitures passaient aussi, chargées de malles… Je me mis à longer les maisons et à essayer de lire aux endroits éclairés par les réverbères, ce qu'il y avait d'écrit dessus. Je restai bien une heure, monsieur, à tourner de la sorte, dans le froid, dans la neige, dans le vent qui soufflait dur et me glaçait les os. Enfin, je pus lire avec joie, sur une grande façade, ces mots : Hôtel de l'Ouest.

La Renaude fit une pause, respira longuement, puis, poussant de nouveau un soupir douloureux, elle continua.

— Je demeurai longtemps avant de pouvoir trouver la sonnette. Pourtant j'y parvins et la porte s'ouvrit. Au bout d'un couloir, il y avait une espèce de chambre à demi éclairée par une petite veilleuse posée sur une table. Un grand garçon à moitié déshabillé se leva de dessus un lit en bâillant et se frottant les yeux. — « Vous êtes sans doute le monsieur d'ici, dis-je ! Je voudrais bien me coucher, car je suis très fatiguée. » Le garçon me regarda de coin, avec un mauvais sourire. Il prit une clé qui, sur une espèce de tableau, pendait accrochée, avec d'autres, au-dessous d'un numéro, puis il alluma une bougie. — « Venez », me dit-il. Je le suivis, un peu tremblante. Des escaliers, encore des escaliers ! Ça n'en finissait pas. Enfin il s'arrêta sur un palier, devant une porte qu'il ouvrit, et me fit passer devant lui. C'était une petite chambre, avec un petit lit de fer, et des chaises de paille, sous les combles. Le grand garçon déposa sa bougie sur une chaise, ferma la porte, après avoir écouté pendant quelques secondes, sur le palier… « T'as pas l'air d'avoir chaud, hé, la petite !… mais je vas te réchauffer, moi, tu vas voir ça. » Et il se mit à rire, le garçon débraillé, à me rire au visage… Ah ! quel rire… un rire de chien qui montre les crocs en grondant. Je crus qu'il fallait en faire autant, et moi aussi je ris, bien que j'eusse, alors, je vous assure, envie de pleurer… Il s'avança vers moi, me

prit par la taille et voulut m'embrasser. « Monsieur ! monsieur », criai-je en me débattant. « Tais-toi donc, imbécile », qu'il me dit. Je criai plus fort. « Veux-tu te taire, salope ! » Et il mit sa grosse main sur ma bouche… Alors, je me sentis soulevée brutalement, portée sur le lit… Je voulus résister, mais le grand garçon me broyait la bouche et les membres, de toute la pesanteur de son corps : « Ah ! salope ! ah ! salope ! », ne cessait-il de répéter… Puis il me sembla que je m'en allais, que je tombais dans un grand trou noir… Quand je revins à moi, le garçon était parti, la bougie brûlait tristement sur la chaise, et je vis, que j'étais toute déshabillée, que le lit était tout défait, et qu'il y avait du sang sur les draps… J'aurais pu me plaindre, dénoncer ce garçon, le faire arrêter… À quoi bon ? Tout le monde apprendrait que j'étais déshonorée… Peut-être que ma nouvelle maîtresse ne voudrait plus de moi… Je ne dis rien… Et ç'a été mon tort… Ma maîtresse était une vieille fille, désagréable, avare, tracassière, exigeante, et qui grognait toujours. On avait beau faire consciencieusement son service, elle n'était jamais contente. Sans cesse sur votre dos, avec cela, fouillant, furetant partout et, s'il manquait par hasard, un morceau de sucre ou une épingle, vous accusant de la voler et menaçant de la police… Je ne fus pas très heureuse avec elle… Ne voilà-t-il pas qu'au bout de quelques semaines, je m'aperçus que j'étais enceinte !… Ah ! monsieur ! vous dire toutes les transes, toutes les angoisses par lesquelles je passai, c'est impossible… Enceinte, moi ! et de ce garçon !… Ainsi le déshonneur, que j'avais voulu éviter, allait devenir public !… J'étais folle, je voulais me tuer… Dire cela à ma maîtresse, que j'étais enceinte, autant reprendre mes hardes tout de suite, et partir !… Je savais que la vieille ne me pardonnerait jamais… Mais où aller ?… Je pus, tant bien que mal, dissimuler ma grossesse. Pourtant le moment fatal arriva… Ah ! monsieur, quelle chose terrible !… Justement ma maîtresse entra dans ma chambre, au moment où les douleurs me faisaient pousser d'affreux cris : « Qu'est-ce que c'est, encore, que ces simagrées ! » me dit-elle… Je lui avouai tout, à travers mes sanglots, jurant que ce n'était pas de ma faute, la suppliant de me pardonner… Je crus que la vieille fille, à mes paroles, allait mourir d'indignation : « Misérable traînée, criait-elle, coquine, voleuse ; chez moi des saletés pareilles, chez moi ? Non ! non ! à la porte. Va-t'en ! » En deux minutes, elle fit mon

pauvre petit paquet, alla chercher elle-même une voiture, et me poussant par les escaliers, en me traitant de traînée, fille perdue, voleuse, elle me força à monter dans la voiture qui, sur son ordre, me conduisit à l'hôpital… C'est là que j'accouchai du Parisien, monsieur, de ce pauvre petit… Je l'aime bien tout de même… qu'est-ce que vous voulez!… ce n'est point de sa faute, à ce mignon… Dis, mon mignon.

La Renaude regarda douloureusement son enfant, et couvrit son visage de baisers. Elle poursuivit :

— Oui, depuis, monsieur, j'en ai connu de la misère! Et j'en ai fait des places! Un jour chez des rentiers, un autre jour chez des commerçants, des marchands de vin, des fois chez des mauvaises femmes — dame! je n'avais pas de quoi être bien fière, n'est-ce pas? —, enfin partout, j'ai roulé partout. Je ne restais nulle part, par exemple, car on me trouvait sotte, gauche, ne sachant rien. Aussitôt prise, aussitôt chassée! Et mon enfant que j'avais mis en nourrice, il fallait cependant bien gagner de quoi payer son entretien!… Au bout de quatre ans de cette vie épouvantable, bousculée, renvoyée d'un endroit dans l'autre, je me décidai à revenir chez nous. J'aimais encore mieux le mépris qui m'attendait dans mon pays, que l'affreuse existence que je menais chez ces étrangers. Et puis, je pensais qu'en me conduisant bien, en étant courageuse au travail, on finirait par oublier ma faute!… ma faute!…

— Eh bien? dis-je.

— Eh bien, monsieur, il y a encore beaucoup de bonnes gens, de braves gens du bon Dieu, qui croient que je suis une méchante femme, une rien du tout… Et pourtant, je vous jure, monsieur, je vous jure!…

Et la Renaude, pliée en deux, brisée par l'émotion, se mit à sangloter.

La France, 28 juillet 1885

« Un fait divers »

Monsieur est à ses affaires, à son cercle, à ses plaisirs. Madame est allée chez sa modiste, chez sa couturière ou chez son amant. S'il y a du beau soleil et du bon air, si elle se trouve jolie et heureuse, elle fera un tour au Bois. Elle a emmené Price avec elle; Price, cet amour de petit chien, qui s'ennuierait tant sans sa maîtresse, le cher ange, et qu'il serait cruel vraiment de laisser, pendant deux heures, le nez enfoui dans la ouate de son coussin; Price qu'on ne peut confier aux domestiques peu soigneux; Price, qu'il faut à chaque minute bourrer de friandises et de gâteries, de caresses et de petits mots tendres. Elle est si jolie, cette adorable bête, avec son museau fin, taché de feu, ses oreilles dressées et toujours frémissantes, son poil noir, luisant, tout parfumé à l'héliotrope, ses mouvements inquiets pareils à des frissons de fièvre, et ses yeux humides, qui semblent deux perles de jais et qui vous regardent, implorants, comme des yeux d'enfant malade. Elle a une façon si drôle et si dolente à la fois de se frotter à vous en jappant, de se rouler câlinement sur vos jupes, chaudes de la douce chaleur de votre corps, et, le col arrondi, le dos en boule, de lécher ses pattes nerveuses et minces comme des pattes de sauterelle! Comment résister à tant de grâces tristes, à tant de prières muettes?

Si madame emmène son Price, en revanche elle laisse à la maison sa petite Denise, un joli *baby* de quatre ans, avec de bonnes joues à peine roses, et de grands cheveux blonds, bouclés. Elle s'ennuierait peut-être avec sa mère, la chère enfant, dans les longues stations chez les fournisseurs. Des étoffes qu'on

déplie, des chapeaux qu'on essaie, ce n'est pas vraiment distraction de bébé. Et puis, les enfants, c'est embarrassant, absorbant, tyrannique. Ils ont un babillage qui fatigue, des volontés, des impatiences, des activités, des brusqueries auxquelles on ne peut se soustraire. Ils sont toujours dans vos jupes. Denise s'amusera bien mieux avec Clémence, qui l'aime et qui est aux petits soins pour elle. Clémence ira la promener au parc Monceau, et là elle rencontrera de petites amies, comme elle.

*

* *

— Comme tu es en retard, Clémence ! J'ai cru que tu ne viendrais pas, aujourd'hui.

— Parbleu ! c'est cette gosse, qu'il a fallu attifer ! On n'en finit jamais dans cette boîte.

Et le jeune homme et Clémence vont s'asseoir sur un banc, l'un près de l'autre, amoureusement. Pendant tout le trajet, pour arriver plus vite, Clémence a bousculé la petite Denise, dont les mains étaient embarrassées par son cerceau et par sa balle. L'enfant est toute rouge, et ses cheveux sont trempés de sueur. Maintenant elle la laisse jouer, courir à sa fantaisie ; à peine si de temps en temps elle la surveille d'un regard indifférent. Et pourtant des voitures passent, tout près, dans la grande allée, incessamment. Mais le jeune homme a pris la main de Clémence, et lui souffle dans le cou des mots qui lui font l'effet d'autant de baisers. Et elle oublie Denise, qui s'amuse beaucoup et pousse devant elle son cerceau, qui souvent bute contre la bordure des pelouses. Ce ne sont partout que des joies d'enfant, des parties désordonnées, épanouies gaiement dans la gaieté du bon soleil.

*

* *

Madame rentre à sept heures. Price trottinant devant elle, fait sonner joyeusement les grelots de son collier. Dans la maison, tout le monde est triste. Clémence pousse des cris affreux.

— Qu'y a-t-il ? demande madame.

On ne lui répond pas.

— Mais qu'est-il arrivé, et pourquoi ces cris ? répète madame.

Alors Clémence vient se précipiter aux genoux de sa maîtresse, les mains jointes.

— Ce n'est pas ma faute, madame; je vous jure que ce n'est pas ma faute! crie-t-elle à travers des sanglots. Mlle Denise n'a pas voulu m'écouter; j'ai couru après elle, et la voiture lui a passé sur le corps… Le cheval s'est emballé… [1] Je…

Madame est devenue toute pâle, et s'est évanouie…

Dans la chambre, le médecin, près du cadavre affreusement mutilé de la petite Denise; la mère, affaissée, sanglotante et presque folle, et, sur un petit meuble, une dépêche ouverte : c'est monsieur qui prévient qu'il ne rentrera pas pour le dîner.

Price, lui, s'est voluptueusement allongé sur son coussin, et à petits coups de langue, lentement, lisse ses pattes nerveuses et minces comme des pattes de sauterelles [2].

Le Gaulois, 25 avril 1882

1. C'est de cette façon que sera tuée, au Bois de Boulogne, en juin 1898, la petite fille du peintre Paul Helleu, ami de Mirbeau.

2. Les « pattes de sauterelles » annoncent les « pattes d'araignée » de Spy dans *Le Calvaire.*

Repères bibliographiques

Études du Journal d'une femme de chambre

— Ambra, Lucio d', *Le Opere e gli uomini*, Turin, Roux, 1904, pp. 213-223.

— Apter, Emily, « Fétichisme et domesticité : Freud, Mirbeau, Buñuel », *Poétique*, n° 70, avril 1987, pp. 143-166.

— Apter, Emily, *Feminizing the Fetish — Psychoanalysis and Narrative obsession in Turn-of-the-Century France,* Cornell University Press, Ithaca, 1991, pp. 176-183 et 192-209.

— Arnaud, Noël, préface et notes du *Journal d'une femme de chambre*, coll. Folio, Gallimard, Paris, 1984, pp. 7-27 et 489-507.

— Assante di Panzillo, Nathalie, *La Critique sociale et politique dans* Le Journal d'une femme de chambre *d'Octave Mirbeau : ou la chronique d'une mort romanesque annoncée,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Aix-en-Provence, 2000, 117 p.

— Badellino, Enrico, préface de *Il Diario di una cameriera,* Sonzogno, Milan, 1994, pp. V-XVI.

— Badaoui, Inan, *La Bourgeoisie du XIXe siècle à travers deux romans : « Pot-Bouille » et « Le Journal d'une femme de chambre »,* diplôme d'études supérieures dactylographié, Université de la Sorbonne, 1970.

— Baffeleuf, Stéphanie, *L'Hypocrisie sociale vue des coulisses — Écriture et subversion chez Mirbeau et Darien,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Limoges, 1996, 119 p.

— Birgand, Cécile, *L'Ambiguïté de l'image de la femme à travers trois héroïnes d'Octave Mirbeau : Célestine, Clara et Germaine*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Angers, 1998, 105 p.

— Bodard, Lucien, préface du *Journal d'une femme de chambre*, Livre de Poche, Paris, 1986, pp. V-XII.

— Boustani, Carmen, « L'entre-deux dans *Le Journal d'une femme de chambre* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 74-85.

— Calce, Filomena, « *Le Journal d'une femme de chambre* » *: étude de mœurs,* mémoire dactylographié pour la *tesi di laurea*, Istituto orientale, Naples, 1994, 225 p.

— Campagnoli, Ruggero, « L'Oggetto narcisista e l'identità fascista della cameriera di Mirbeau », Actes du séminaire de Malcesine, *Narciso allo specchio : dal mito al complesso,* Fasano, Schena, 1995, pp. 195-205.

— Carr, Reginald, « La Normandie dans *Le Journal d'une femme de chambre* », Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel de Crouttes, Éd. du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 69-80.

— Carrière, Jean-Claude, « L'adaptation du *Journal d'une femme de chambre* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, 1995, pp. 238-242.

— Ceccarelli, Maura, *Le strutture narrative nel « Journal d'une femme de chambre » di Octave Mirbeau, tesi di laurea* dactylographiée, Université de Rome La Sapienza, 1997, 103 p.

— Carrilho-Jézéquel, Maria de Conceição, « Rhétorique de la satire dans *Le Journal d'une femme de chambre* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 1, Angers, mai 1994, pp. 94-103.

— Carrilho-Jézéquel, Maria de Conceição, « La tentation du grotesque dans *Le Journal d'une femme de chambre* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, Angers, mai 1997, pp. 250-256.

— Cornille, Charles-Edmond, *Sur quelques dégénérés dans les œuvres d'Octave Mirbeau,* thèse de médecine, Faculté de médecine de Lille, 1920, pp. 31-37.

— Davoult, Gaétan, *L'Écriture du déchet dans « Le Journal d'une femme de chambre » d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université du Havre, 2002, 200 p.

— Davoult, Gaétan, « Déchet et corporalité dans *Le Journal d'une femme de chambre* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 11, Angers, à paraître en mars 2004.

— Doré, Isabelle, « *Le Journal d'une femme de chambre* » *: le roman de formation d'une femme,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Tours, 1991, 95 p.

— Duret, Serge, « Éros et Thanatos dans *Le Journal d'une femme de chambre* », Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 249-267.

— Duret, Serge, « *Le Journal d'une femme de chambre* ou la redécouverte du modèle picaresque », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, mai 1995, pp. 101-124.

— Duret, Serge, « *Le Journal d'une femme de chambre* : œuvre baroque ? », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, Angers, mai 1997, pp. 236-249.

— Duret, Serge, « L'Odyssée de la femme de chambre », *Europe,* n° 839, mars 1999, pp. 27-36.

— Edwards, Gwynne, « On Buñuel's *Diary of a Chambermaid* », *in Luis Buñuel : a Symposium*, Leeds, 1982, pp. 27-58.

— Eisenzweig, Uri, « Le Capitaine et la femme de chambre — L'Affaire Dreyfus et la crise de la vérité narrative », *Romantisme,* n° 84, octobre 1994, pp. 79-92.
— Froment, Stéphanie, *L'Univers social dans « Le Journal d'une femme de chambre » d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, 1998, Université de Nanterre.
— Gantrel, Martine, « Homeless Women : Maidservants in Fiction », *in* Suzanne Nash (ed.), *Home and its Dislocation in Nineteenth-Century France*, Albany (NY), 1993, pp. 247-263.
— Gauteur, Claude, « Mirbeau expurgé — À propos du *Journal d'une femme de chambre* », *Image et son,* décembre 1964, n° 179, pp. 15-23.
— Gemie, Sharif, « Mirbeau and the Politics of Misogyny », *Journal of European Studies,* n° XXXI, octobre 2001, pp. 71-98.
— Gobin, Pierre, « Un "Code" des postures dans les romans de Mirbeau », *in* Mitterand et Falkoner, *Lecture socio-critique du texte romanesque*, Hakkert, Toronto, 1975, pp. 189-206.
— Gruzinska, Aleksandra, « Humiliation, haine et vengeance : le rire de Célestine », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, mai 1997, pp. 223-235.
— Halpern, Joseph, « Desire and Mask in *Le Journal d'une femme de chambre* », *Kentucky Romance Quaterly,* n° 3, 1980, pp. 213-226.
— Helms, Robert, « Célestine Dismembered : the Octave Mirbeau Experience in English », *Clamor,* n° 3, Bowling Green, juin-juillet 2000, pp. 52-56.
— Journot, Nicolas, *Octave Mirbeau et la société française à travers « Le Journal d'une femme de chambre » (1900),* mémoire de maîtrise d'histoire, dactylographié, Université de Besançon, 1996, 108 p.
— Knudsen, Mette, *Samfundskritiske temaer : Octave Mirbeau's roman « Le Journal d'une femme de chambre » samt Renoir's og Luis Buñuel's på romanen baserede film,* Copenhague, 1972, mémoire universitaire dactylographié, 138 p.
— Kyria, Pierre, préface au *Journal d'une femme de chambre,* France-Loisirs, 1981, pp. 9-13.
— Lages Gomes Fernandes, Maria-Albertina, « Résonances de *Lazarillo de Tormes* dans *Le Journal d'une femme de chambre* », article dactylographié, juin 1999, 18 p.
— Lair, Samuel, « À propos d'une représentation dans l'œuvre d'Octave Mirbeau : la mort, de la sanction à la reconnaissance », Actes du colloque de Lorient sur *Les Représentations de la mort,* Presses universitaires de Rennes, 2002, pp. 213-222.
— Lair, Samuel, *Le Mythe de la Nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Brest, 2002, pp. 285-297.
— Le Bras, Nathalie, *L'Écriture pamphlétaire dans l'œuvre romanesque d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Strasbourg, juin 1999, 150 p.

— Lekszycka, Wanda, « El Escritor naturalista y el personaje de la sirvienta », *Universidad de la Habana*, vol. 229, La Havane, 1987, pp. 181-191.
— Lemarié, Yannick, « Les âmes ont du poil aux pattes », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 5, Angers, mai 1998, *passim*.
— Lemarié, Yannick, « Mirbeau et le cinéma — *Le Journal d'une femme de chambre* de Renoir », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 373-384.
— Leuwers, Daniel, « Commentaires » du *Journal d'une femme de chambre,* Livre de Poche, Paris, 1986, pp. 451-476.
— Lladó, Dolores Fernandez, « Introducción » à *Diario de una camarera,* Catedra, Madrid, 1993, pp. 9-31.
— Lloyd, Christopher, « Food and Decadent Culture : Huysmans and Mirbeau », *Romance Studies,* n° 13, hiver 1988, pp. 67-79.
— McCaffrey, Enda, « Le Nationalisme, l'ordre et *Le Journal d'une femme de chambre* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 99-105.
— Mercier, Michel, préface du *Journal d'une femme de chambre,* Garnier-Flammarion, Paris, 1983, pp. 5-25, et « Introduzione » à *Il Diario di una cameriera*, Sonzogno, Milan, 1988, pp. I-XXI.
— Michel, Pierre, « L'opinion publique face à l'Affaire, d'après Octave Mirbeau », n° spécial de *Littérature et nation,* comportant les Actes du colloque de Tours sur l'affaire Dreyfus et l'opinion publique, février 1997, pp. 151-160.
— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2001, t. II, pp. 339-368.
— Moukabari, Hanan, *Le Rire cruel dans* Le Journal d'une femme de chambre *d'Octave Mirbeau,* mémoire de DEA dactylographié, Grenoble, Université Stendhal, 1992, 63 p.
— Narjoux, Cécile, « La ponctuation ou la poétique de l'expression dans *Le Journal d'une femme de chambre* », *L'Information littéraire,* octobre 2001, pp. 36-45.
— Nivet, Jean-François, « *Le Journal d'une femme de chambre.* Année zéro », *Dix-neuf/Vingt*, Eurédit, Saint-Pierre-du-Mont, n° 10, septembre 2002 (daté d'octobre 2000), pp. 45-63.
— Pauget, Bertrand, *La Domesticité dans la littérature française de la seconde moitié du XIXe siècle (1865-1911),* mémoire de maîtrise d'histoire dactylographié, Université de Toulouse-le-Mirail, 1998, 119 p.
— Piercy, Elena Mara, *Domestiques au XIXe siècle : A Comparison of Historical and Literary Representations, honor thesis,* Arizona State University, Tempe, 1996, dactylographié, *passim.*
— Piton, Remy, « Luis Buñuel, Octave Mirbeau et l'histoire de France : *Le Journal d'une femme de chambre* », *Études de lettres,* Lausanne, janvier 1972, pp. 63-93.

— Pons, Maurice, « Un livre, un film : *Le Journal d'une femme de chambre* », *Les Temps modernes,* t. XIX, avril 1964, pp. 2288-2296.

— Quaruccio, Virginie, *La Passion de la femme*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Avignon, 1998, 122 p.

— Robiez, Isabelle, *La Servante dans « Pot-Bouille » d'Émile Zola et « Le Journal d'une femme de chambre » d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Lille-III, 1995, 105 p.

— Ros, Martin, postface de *Het dagboek van een kamermeisje*, Amsterdam, Uitgeverij De Arbeidspers, 1966, pp. 323-335 (en néerlandais).

— Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau satirique, les romans du tournant du siècle », *Vallès-Mirbeau — Journalisme et littérature, in Autour de Vallès*, n° 31, Saint-Étienne, décembre 2001, pp. 181-194.

— Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau excentrique », *Dix-Neuf/Vingt*, n° 10, octobre 2000 (parution septembre 2002), pp. 77-89.

— Sainte-Croix, Camille de, « *Le Journal d'une femme de chambre* », *Revue blanche*, 1er septembre 1900, pp. 72-79.

— Schmitt, Sabine, *La Domesticité en France sous le second Empire,* DES dactylographié, Université d'Aix-en-Provence, 1966, 165 p.

— Staron, Anita, « La servitude dans le sang. L'image de la domesticité dans l'œuvre d'Octave Mirbeau », à paraître dans les Actes du colloque de Lublin des 27-28 octobre 2003, *Statut et fonctions des domestiques dans les littératures romanes.*

— Tegyey, Gabriella, « Claudine et Célestine : le journal et son fonctionnement », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 86-98.

— Tesson, Charles, « Jean Renoir et Luis Buñuel — Autour du *Journal d'une femme de chambre* », *Nouvelles Approches de Jean Renoir,* Université Montpellier-III, 1995, pp. 39-61.

— Tylkowski, Nicole, *La Femme dans « Le Journal d'une femme de chambre »,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Nancy, 1991.

— Vanoye, Francis, « Trois femmes de chambre (note sur deux adaptations du *Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau) », Actes du colloque de Nanterre, *Relecture des « petits » naturalistes,* Université Paris-X, octobre 2000, pp. 451-455.

— Vanseveren, Marie-Pierre, Rombeaut, Albert, « La Malle-poste », *Revue des sciences humaines,* Lille, hiver 1979, pp. 137-148.

— Vareille, Arnaud, *Écriture romanesque et contestation sociale : l'évolution de la figure du réprouvé à la fin du XIXe siècle dans « Le Désespéré » de Léon Bloy, « Le Voleur » de Georges Darien et « Le Journal d'une femme de chambre » d'Octave Mirbeau*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Limoges, 1996, 97 p.

— Vareille, Arnaud, « Mirbeau l'obscène », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 101-123.

— Vicari, Séverine, *La Satire de la société dans « Le Journal d'une femme de chambre »,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Nancy, 1991, 119 p.
— Wagner, Klaus-Peter, « La réception cinématographique de la littérature de fin-de-siècle : Pierre Louÿs, Octave Mirbeau et le cinéma après 1945 », *Revue luxembourgeoise de littérature générale et comparée,* 1990, pp. 238-251.
— Walker, John, *L'Ironie de la douleur — L'Œuvre d'Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, Université de Toronto, 1954, pp. 281-309.
— Zieger, Karl, « Reflet des ruptures sociales dans la littérature fin-de-siècle : la représentation de l'antisémitisme dans *Le Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau et *Der Weg ins Freie* d'Arthur Schnitzler », tome III des Actes du colloque de Besançon *Les Limites de siècle,* Presses universitaires franc-comtoises, Besançon, 1999, pp. 653-665.
— Ziegler, Robert, « Anarchism as Fiction in Mirbeau's *Le Journal d'une femme de chambre* », *Romance quarterly,* automne 1996, vol. 43, n° 4, pp. 195-205.

Les 21 jours d'un neurasthénique

Les 21 jours d'un neurasthénique ou le défilé de « tous les échantillons de l'animalité humaine »

Mirbeau conteur

Bien avant d'entamer sous son propre nom la carrière littéraire que l'on sait, Mirbeau a été un grand journaliste, vivant de sa plume fort recherchée et collaborant, parallèlement ou successivement, à quantité de quotidiens différents [1]. Dans ses quelque deux mille articles, signés de son nom ou de divers pseudonymes [2], on peut distinguer trois formes principales de collaboration : les chroniques [3], les critiques artistiques [4], littéraires ou

1. On peut notamment citer *L'Ordre de Paris, Le Gaulois, Le Figaro, La France, L'Événement, Le Matin, le Gil Blas, L'Écho de Paris, L'Aurore* (pendant l'affaire Dreyfus), *L'Humanité* (en 1904), *Paris-Journal* (en 1910), et surtout *Le Journal* (de 1892 à 1902), auquel il a fourni une copie hebdomadaire grassement rémunérée (350 francs l'article, soit environ 1 050 euros) pendant près de dix ans.

2. Parmi ces pseudonymes, citons ceux d'Auguste, de Gardéniac, de Montrevêche, de Jean Maure, de Jacques Celte et de Jean Salt. Il a aussi rédigé des articles anonymes dans *L'Ordre de Paris* et signé ses *Chroniques du Diable* de *L'Événement* au moyen d'un dessin représentant un petit diable aux pieds fourchus (cf. P. Michel, *Chroniques du Diable,* Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1994).

3. Les chroniques politiques ont été recueillies par nos soins dans ses *Combats politiques* (Librairie Séguier, Paris, 1990) et *L'Affaire Dreyfus* (Librairie Séguier, Paris, 1991).

4. Elles ont été publiées par nos soins en trois volumes : *Combats esthétiques* (Nouvelles Éditions Séguier, Paris, 1993, deux volumes) et *Premières Chroniques esthétiques* (Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 1996).

musicales [1], et les contes [2]. À la différence de la plupart de ses contemporains, à commencer par Maupassant, qui ne voulaient rien perdre de leur production alimentaire et prenaient grand soin de recueillir chaque année en volume leurs chroniques ou leurs contes, Mirbeau n'a jamais eu ce souci : de son énorme production journalistique, il n'a publié en volume que les vingt et une *Lettres de ma chaumière,* parues chez Laurent en novembre 1885, et encore n'en a-t-il repris qu'une partie dans ses *Contes de la chaumière* de 1894, où il illustre notamment la misère matérielle, l'insensibilité du paysan normand, et plus généralement la dureté des relations humaines et des conditions sociales d'existence. Il considérait avec négligence, voire avec mépris, des productions qui avaient pour première fonction d'assurer sa pitance quotidienne.

En 1885, à l'époque où Mirbeau atteint une grande notoriété dans le monde de la presse et commence à y être fort apprécié sur le marché des cervelles humaines, le conte joue un rôle de premier plan dans les principaux quotidiens nationaux. Il constitue, pour les magnats avides de rentabiliser leur investissement, une manière de fidéliser la masse flottante des lecteurs en leur offrant un espace ludique et récréatif où chacun, sur deux ou trois colonnes, peut retrouver ses désirs, ses rêves, ses préjugés, ses habitudes et ses croyances. Autrement dit, dans une presse qui, à cette époque, est avant tout littéraire et divertissante, beaucoup plus qu'informative [3], le conte contribue à sécuriser le lectorat en lui renvoyant sa propre vision du monde et de la société. Il n'est donc pas question, en principe, de l'inquiéter, de le faire réfléchir, ni, *a fortiori,* de développer son esprit critique contre les valeurs de la République et les institutions sociales les plus respectées, à défaut d'être respectables. Il constitue donc bien

1. Voir notre édition de ses *Chroniques musicales,* Séguier-Archimbaud, Paris, 2001.

2. Ils ont été recueillis, pour l'essentiel, dans notre édition, en deux volumes, des *Contes cruels* (Librairie Séguier, Paris, 1990 ; Les Belles Lettres, Paris, 2000).

3. La plupart des quotidiens n'ont alors que quatre ou six grandes pages, dont une ou deux consacrées aux annonces et aux réclames. Les informations *stricto sensu* sont généralement reléguées dans les pages 2 et 3, et la première page est consacrée aux chroniques, aux contes et aux histoires drôles, appelées « nouvelles à la main ».

souvent, aux yeux d'un intellectuel libertaire comme Mirbeau, un nouvel opium du peuple.

Dès lors on se doute bien que *l'imprécateur au cœur fidèle* [1], qui est la plus vivante incarnation de l'intellectuel engagé dans les affaires de la cité et qui a mis sa plume redoutée au service de son idéal de justice et de vérité, va faire du conte, genre obligé pour qui vit de sa plume, une utilisation radicalement différente. De fait, il s'est employé à le subvertir, tout en en respectant l'apparence formelle et le format standard (trois cents lignes de journal). Non seulement il y aborde les thèmes qu'il ne cessera d'exploiter dans ses grandes œuvres en gestation — le sadisme, l'incommunicabilité, la guerre des sexes, la spirale de la violence, la souffrance existentielle, la tragique inconsistance des existences larvaires —, mais, bien avant *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre,* il y dresse aussi l'inventaire des infamies universelles et des turpitudes sociales. Ses contes sont ainsi le creuset dans lequel s'inscrivent les allusions polémiques et les critiques de la société du temps : il y met à mal le cléricalisme, le nationalisme, le revanchisme, l'antisémitisme, le colonialisme, et stigmatise ceux qu'il appelle les « âmes de guerre » [2]. Comme Voltaire, il ambitionne d'amener son lectorat à modifier certains de ses comportements, il espère faire jaillir l'étincelle dans les consciences, contribuer, fût-ce modestement, à faire évoluer les choses. Ainsi subverti, le conte cesse d'être un simple divertissement, pour devenir une entreprise didactique de démolition et de correction, que l'on pourrait rapprocher de la « moralité » [3] et de la « remontrance ».

Dès lors, il serait doublement contre-productif, pour lui, de renoncer à tirer un meilleur profit, pécuniairement parlant, de sa production alimentaire, d'une part, et, d'autre part, de ne pas l'utiliser comme une arme efficace dans les grands combats qu'il

1. C'est le sous-titre de la biographie d'*Octave Mirbeau,* par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, Paris, 1990, 1 020 p.

2. Deux de ses articles de *L'Humanité* s'intituleront précisément « Âmes de guerre » (ils sont reproduits dans notre édition des *Combats pour l'enfant,* Ivan Davy, Vauchrétien, 1990).

3. Mirbeau a intitulé *Farces et moralités* le recueil de ses six petites pièces en un acte, publiées par Fasquelle en 1904 (et recueillies dans le tome III de son *Théâtre complet,* Eurédit, Cazaubon, 2003).

a entrepris de mener pour la Justice dans tous les domaines. Aussi bien, à défaut de les rassembler tels quels en volumes portant le nom du conte liminaire, comme c'est l'usage, a-t-il inauguré une pratique originale, dont témoigne éloquemment cette nouvelle « monstruosité littéraire » [1] que constitue *Les 21 jours d'un neurasthénique.*

Collage romanesque

Les 21 jours d'un neurasthénique, qui paraît chez Fasquelle le 15 août 1901, marque en effet un nouveau pas dans la voie de la déconstruction, voire de la mise à mort, du roman dit « réaliste » dans la continuité de Balzac et de Zola. Il s'agit d'une œuvre narrative singulière, qui est bien de nature à déconcerter les lecteurs et les critiques littéraires attachés à la forme romanesque héritée du XIXe siècle. Mirbeau y pousse encore plus loin que dans *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre* son mépris pour la composition, à laquelle il préfère la simple juxtaposition arbitraire de séquences narratives étalées sur le temps d'une cure (d'où les *21 jours* du titre). De surcroît, atteint de ce que l'on appelle alors « neurasthénie », et qui est un symptôme de son mal-être existentiel, il y épanche « sa maladie dans le récit », comme l'écrit Monique Bablon-Dubreuil [2], ce qui a pour effet de transfigurer toutes choses — à commencer par la ville de Luchon [3] et le spectacle des Pyrénées, qui ne lui inspirent

1. L'expression est d'Antoine Adam, à propos du *Dom Juan* de Molière, qui n'obéit à aucun des canons du théâtre classique et en transgresse toutes les règles sacro-saintes. Je l'ai déjà appliquée au *Jardin des supplices,* paru en 1899.

2. Monique Bablon-Dubreuil, « Une fin-de-siècle neurasthénique : le cas Mirbeau », *Romantisme,* n° 94, décembre 1994, pp. 28-38. Cette transfiguration du réel sous le regard d'un observateur en proie à la maladie rapproche Mirbeau de Van Gogh, qu'il a découvert au lendemain de sa mort, dont il a été le premier à louer le génie, et dont il a acheté, dès 1891, deux toiles devenues, un siècle plus tard, les plus chères au monde : les *Iris* et les *Tournesols* (cf. note 2, p. 785).

3. Le nom de Luchon n'est jamais cité, histoire d'« éviter la fonction référentielle » et de « l'indifférencier », comme le note Arnaud Vareille (« Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien — La logique du lieu dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 153-154). Mais la station est parfaitement reconnaissable. C'est à Luchon précisément que Mirbeau a suivi une cure de vingt et un jours, en août 1897.

qu'« inexprimable angoisse », « morne tristesse » sans cause, mélancolie et, en guise de consolation, dérision assassine —, transgressant du même coup le code de la vraisemblance, le code de la crédibilité et l'exigence d'unité de ton.

Renouant avec une tradition qui remonte à Boccace et Marguerite de Navarre, et qui, en passant par Sterne et Diderot, se perpétuera jusqu'à Milan Kundera, Umberto Eco et Salman Rushdie, Mirbeau s'est en effet contenté de coudre, sans se soucier le moins du monde de coutures par trop visibles [1], une soixantaine de contes, ou de fragments de contes, parus dans la grande presse, parfois à deux, voire trois reprises, et sous des titres différents, entre 1887 et 1901 [2].

Ce qui est supposé lier tous ces récits, conçus indépendamment les uns des autres [3], c'est un séjour effectué par un inconsistant narrateur, nommé Georges Vasseur (mais son identité n'a aucune espèce d'importance : il n'est qu'une utilité transparente et caméléonesque [4]), dans une station thermale des Pyrénées, où le neurasthénique romancier a passé le mois d'août 1897, dans l'espoir d'y guérir, non pas sa névrose, mais un catarrhe de la gorge qui le menaçait de surdité. Sous les yeux de cet observateur au regard impitoyable (et pour cause !) défile une « insupportable collection de toutes les humanités », spécimens gratinés de « l'animalité humaine », grotesques ou inquiétants, maniaques, imbéciles, canailles, assassins et forbans de tout poil. Les uns sont de pures fictions, et avouées comme telles, et sont le plus souvent affublés de patronymes étrangers à

1. Il écrit par exemple, avec une totale désinvolture : « Justement, voici un portrait de lui que je retrouve dans mes notes »; ou bien : « C'est cette même année-là que »; ou bien : « Rencontré hier deux personnages »; ou bien encore : « Et voici M. Arthur Lebeau », qui arrive comme un cheveu sur la soupe. Et même, plus brutalement encore : « Premier récit », « Deuxième récit », etc. Il ne se met guère en frais, non plus, pour commenter les contes, se contentant le plus souvent de banalités en guise de liaison. Visiblement, il s'agit d'afficher l'arbitraire de la juxtaposition et, du même coup, de contester le principe même de la composition.

2. Cf. la liste de ces textes p. 1550.

3. C'était déjà le cas des trois parties du *Jardin des supplices* (voir notre préface au roman, disponible en libre téléchargement, sur le site des Éditions du Boucher).

4. Arnaud Vareille (art. cit., p. 161) voit en lui l'équivalent d'un guide touristique remplissant un « vide entre des récits seuls dignes d'intérêt ».

cet état civil auquel Balzac entendait faire concurrence, histoire de souligner l'intervention arbitraire du romancier démiurge : docteur Triceps, Jean Loqueteux, Jean Guenille [1], docteur Trépan, M. Tarte, Clara Fistule, Isidor-Joseph Tarabustin, baron Kropp, docteur Fardeau-Fardat, Parsifal, marquise de Parabole, etc. Les autres, comme dans les *interviews* imaginaires dont Mirbeau a le secret, sont empruntés au gotha de la Troisième République : on côtoie de la sorte des hommes politiques (l'inamovible et polyvalent ministre Georges Leygues, bon à tout, c'est-à-dire propre à rien ; Émile Ollivier [2], qui s'est lancé dans la guerre de 1870 « d'un cœur léger » ; Paul Deschanel, président de la Chambre aux manières élégantes d'un coiffeur) ; des militaires (le général Archinard, le conquérant du Soudan), ou des ténors du barreau (tel Me Du Buit, futur avocat de Jules Claretie dans la bataille du *Foyer* [3]). « Pour notre joie vengeresse », ils sont « dénoncés par leur nom propre », se réjouit Alfred Jarry [4]. Cette parade d'humanités dérisoires ou monstrueuses constitue « un véritable cinématographe des types qui défilent dans les villes d'eaux », note le critique de *L'Aurore* [5], séduit par la technique révolutionnaire du tout nouveau septième art. Chacun de ces êtres, qui semblent relever de la tératologie plus que de la sociologie et de la psychologie, est l'acteur ou le spectateur d'histoires *hénaurmes* et souvent atroces, où le cocasse le dispute à l'horrible et l'absurde au révoltant, où la caricature féroce à la Daumier ou à la Goya fait bon ménage avec l'humour noir à la Swift, où « le lyrisme ricane et la gaieté

1. Pour souligner le caractère délibérément non réaliste des noms choisis, Mirbeau fait dire au commissaire : « Et il s'appelle Jean Guenille ! … C'est admirable… C'est à mettre dans un livre… »

2. Cette évocation assassine d'Émile Ollivier vaudra à Mirbeau une provocation en duel de son fils, prompt à vouloir réparer l'outrage fait à son vieux père… Le romancier refusera naturellement de se battre et invoquera son droit de juger librement des événements historiques.

3. Cette grande comédie en trois actes sera finalement créée à la Comédie-Française en décembre 1908, par décision de justice, au terme d'une longue bataille politico-judiciaire. Elle est recueillie dans le tome IV de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, *loc. cit.*

4. La *Revue blanche,* 1er septembre 1901 (*La Chandelle verte,* Livre de Poche, Paris, p. 601).

5. *L'Aurore,* 19 août 1901.

broie le cœur », selon la mirbellienne et dialectique formule de Roland Dorgelès [1].

S'il nous livre en l'état ce nouveau *patchwork* déconcertant sans se soucier de lier dramatiquement les parties de ce récit à tiroirs [2] ni de leur imposer un cadre préétabli, ce n'est pas seulement pour rentabiliser, en gestionnaire avisé, des « fonds de tiroir », comme il l'a fait par exemple en publiant pendant des années des pièces détachées de *Dans le ciel,* roman resté inédit en volume [3]. C'est aussi et avant tout afin de rendre sensible, une quarantaine d'années avant les existentialistes, l'absurdité foncière d'un univers où rien ne rime à rien et qui échappe à toute velléité d'explication rationnelle [4]. Loin d'être gratuits, le chaos et la contingence d'un récit qui n'obéit à aucune nécessité interne, qui commence arbitrairement, qui s'arrête abruptement — comme *Le Calvaire* et *Dans le ciel* — et qui « pourrait être continué » sans dommage, selon le vœu d'André Gide, reflètent la contingence de la vie et l'universel chaos.

Le romancier entend aussi transgresser une nouvelle fois le code de la crédibilité romanesque [5], qui implique le respect de l'accord tacite passé avec le lecteur, n'y voyant qu'une *mystification.* Il ne se soucie donc nullement de justifier d'improbables

1. Roland Dorgelès, *Portraits sans retouches,* Albin Michel, Paris, 1952, p. 131. Ce texte de l'ancien président de l'Académie Goncourt a servi de préface à l'édition des *Œuvres illustrées* de Mirbeau parues, en dix volumes, de 1934 à 1936, aux Éditions Nationales, et a été reproduit en guise de préface à notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau (Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, trois volumes, Paris-Angers, 2000-2001).

2. Il arrive au romancier démiurge de prêter à un même personnage, par exemple la marquise de Parabole ou le marquis de Portpierre, des aventures qui, dans les contes originels, étaient arrivées à des personnages différents.

3. *Dans le ciel* est disponible, depuis octobre 2002, sur le site des Éditions du Boucher (http://www.leboucher.com/vous/mirbeau/dansleciel1.html).

4. Au début du chapitre X, le narrateur relève l'arbitraire du procédé mis en œuvre : « Mais voyez comme les choses s'arrangent dans les stations balnéaires, qui sont les seuls endroits du monde où se révèle encore l'action, si contestée ailleurs, de la divine Providence. » On ne saurait mieux contester le finalisme inhérent aux romans bien construits.

5. Une de ces transgressions consiste, dans le chapitre XXII, à mettre dans la bouche d'un cocher analphabète un récit écrit dans un style tout à fait littéraire… Il en allait de même dans *Le Journal d'une femme de chambre.*

confidences [1], ni de faire croire à la véracité des propos de ses fantoches, qui correspondent peut-être à ce qu'ils pensent *in petto,* mais que, dans la vie « réelle », ils n'auraient cure de crier sur les toits. Au-delà de l'apparence superficielle et mensongère des individus et des institutions — ce que Pascal appelait les « grimaces » [2] destinées à frapper et à duper l'imagination des faibles, et ce que le scrupuleux *gentleman*-cambrioleur [3] des *21 jours* nomme pompeusement « le fallacieux décor de nos vertus et de notre honneur » —, il s'attache à dégager leur vérité profonde, qui, en temps ordinaire, est soigneusement mise à l'abri des regards indiscrets. Les lecteurs savent pertinemment que le général Archinard, pour avoir conquis le Soudan à coups de massacres civilisateurs, n'a pas pour autant tapissé son appartement de cent neuf peaux de nègres exhibées comme des trophées; que Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, n'a pas réellement programmé, ni même « prévu », l'incendie de la Comédie-Française et ne distribue pas « chaleureusement » au premier venu les breloques de la Légion « d'honneur », comme on dit, comme s'il s'agissait de friandises pour enfants à amadouer [4]; ou qu'Émile Ollivier n'a pas pu tout oublier de sa responsabilité dans la débâcle de 1870

1. Le narrateur écrit, par exemple, au début du chapitre XXII : « Je ne vous dirai point par suite de quelles circonstances étranges je fus amené à recevoir, aujourd'hui, cette étrange confession. » Notons au passage que le mot « aujourd'hui » semble indiquer l'existence d'un journal intime, du genre de celui de Célestine dans *Le Journal d'une femme de chambre,* ce qui introduit une confusion générique supplémentaire. Sur cette confusion, voir notre introduction au *Journal,* disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher.

2. Le mot de « grimaces » est particulièrement apprécié de Mirbeau. En 1883, il a nommé *Les Grimaces* un pamphlet hebdomadaire de petit format, qui n'a vécu que six mois. Dans toute son œuvre il a entrepris de démasquer les puissants et de faire éclater l'apparence des respects immérités dont jouissent des institutions telles que l'armée, l'Église romaine, la prétendue « Justice » ou les gouvernements dits « républicains », etc.

3. Il convient de préciser qu'Arsène Lupin, le plus célèbre des *gentlemen*-cambrioleurs, ne naîtra, sous la plume de Maurice Leblanc, que quatre ans après *Les 21 jours*, en 1905.

4. Rappelons que Daniel Wilson, gendre du président de la République Jules Grévy, vendait naguère les croix de la Légion d'honneur dans une officine de l'Élysée. Le scandale du trafic des décorations a éclaté pendant l'automne 1887 et Grévy a été obligé de démissionner quelques mois plus tard.

et la perte de l'Alsace-Lorraine. Mais qu'importe ? Le récit n'est évidemment pas à prendre au pied de la lettre, et le romancier, loin de vouloir nous mener en bateau, prend bien soin au contraire de nous distancier d'emblée et de nous installer de plain-pied dans le registre de la farce et de l'énorme caricature : il n'a aucune prétention au « réalisme » [1]. Mais en prêtant à ses fantoches des propos ingénus ou absurdes et des attitudes grotesques ou odieuses, par-delà les personnalités mises en scène — car c'est du théâtre —, c'est l'ensemble des politiciens démagogues et irresponsables, ce sont les dérisoires breloques si cher cotées sur le marché et qui permettent d'acheter dévouements et complicités, c'est l'armée de guerre civile et de coups d'État, ce sont les atrocités des expéditions « anthropophagiques et coloniales » [2], c'est la « boucherie héroïque » de 1870, qu'il nous incite à regarder d'un œil neuf, affranchi des verres déformants du conditionnement social. Il fait ainsi craquer le vernis des faux respects qui nous aveuglent, il nous oblige à regarder Méduse en face, dans l'espoir de susciter chez une partie de son lectorat pas trop crétinisée — les ratés du conditionnement, ceux qu'il appelle des « âmes naïves » [3] —, une saine réaction d'horreur, qui pourrait être le premier pas vers une prise de conscience et, qui sait ? vers une action en vue de changer, sinon le monde, du moins la désastreuse organisation sociale [4].

Si « la ville d'eaux où séjourne le neurasthénique prend des proportions énormes pour contenir ses formidables et burlesques

1. Pour Mirbeau, écrivain impressionniste et lecteur de Schopenhauer, il n'existe pas de réalité « objective » indépendante de l'esprit qui la pense : comme le dit M. Tarte, enivré par le meurtre qu'il vient d'accomplir en toute impunité, « on a bien raison de dire que les paysages ne sont que des états de notre esprit ». Le peintre Lucien de *Dans le ciel,* inspiré de Vincent Van Gogh, avait déjà exprimé la même idée.

2. Sur la dénonciation de ces expéditions, voir notamment *Colonisons,* Van Balberghe, Bruxelles, 2003, et l'article cité d'Arnaud Vareille. L'anthropophagie coloniale est également évoquée dans un passage du *Jardin des supplices,* qui est un spécimen gratiné d'humour noir.

3. C'est-à-dire celles qui ont conservé quelques parcelles de l'innocence de l'enfant, celles qui n'ont pas encore été complètement polluées par les couches excrémentielles d'idées toutes faites que la culture du milieu accumule sur leur « nature ».

4. Ce sont précisément ces *âmes naïves* qui, au fil des mois, ont grossi peu à peu les très modestes rangs des premiers dreyfusards et qui ont rendu possible la révision du procès d'Alfred Dreyfus.

hôtes » — note justement le compagnon Alfred Jarry —, c'est parce que « la société tout entière se cristallise dans cette vingtaine de fripouilles, admirables à force d'ignominie, groupées autour de la buvette ». C'est en effet un microcosme, où l'on retrouve tout l'enfer de Dante, mais, ajoute-t-il, un enfer « terriblement perfectionné pour faire face à quelques siècles de vice de plus » [1]… Comme l'écrit Arnaud Vareille, « le récit est un guide de la société, même s'il en présente une vision parcellaire, partisane, discontinue » [2], et la ville d'eaux, véritable « zoo humain », est « un lieu d'expérimentation et d'observation, dont les conditions artificielles (le voyage, le lieu de cure) dans lesquelles sont placés les personnages assemblés miment au plus près leur environnement naturel (la ville, la société) » [3].

Une société en proie à la folie ou le grand « zoo humain »

Les 21 jours d'un neurasthénique, c'est d'abord, comme l'écrit Eugène Montfort, « le cri d'un homme blessé » [4] par une société en proie à la folie, où, selon l'aliéniste Triceps, tout le monde est fou [5] : aussi bien les « fous officiels » en quête de leur identité ou de leur pensée prétendument volées, ou qui thésaurisent des millions imaginaires, à l'instar de Jean Loqueteux, et qui sont, selon le narrateur, « une oasis en ce désert morne et régulier qu'est l'existence bourgeoise » [6], que les citoyens ordinaires, dûment crétinisés par la sainte trinité [7], et qui sont des fous d'autant plus dangereux qu'ils s'ignorent : ils se laissent, sans en avoir même

1. La *Revue blanche,* 1er septembre 1901.

2. Arnaud Vareille, « Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien — La logique du lieu dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, p. 148.

3. *Ibidem,* p. 149.

4. Eugène Montfort, *Revue naturiste,* 1er octobre 1901.

5. « Tout est névrose », décrète-t-il, et les génies eux-mêmes sont des fous…

6. Il explique qu'« eux seuls, dans notre société civilisée, ils conservent les traditions de la liberté spirituelle » et « seuls, ils savent ce que c'est que la divine fantaisie ». À l'instar des artistes, des vagabonds et des prostituées, ce sont des ratés du conditionnement, et à ce titre ils sont connotés positivement aux yeux de Mirbeau. Sur ce point, voir l'article de Pierre Michel, « Octave Mirbeau et la marginalité », *Recherches sur l'Imaginaire,* cahier n° 29, Université d'Angers, décembre 2002.

7. Cette sainte trinité est constituée de la famille, de l'école et de l'Église. Voir Octave Mirbeau, *Combats pour l'enfant, loc. cit.,* 1990.

conscience, aliéner et standardiser [1] par la presse, la mode ou la religion, et sont obsessionnellement en quête de richesses tout aussi imaginaires.

« La mort des uns… c'est la vie des autres » : tel est le principe darwinien de cette société bourgeoise et de cette économie capitaliste, « à l'appétit insatiable de qui il faut chaque jour apporter sa large portion d'âmes humaines », et qui sont en réalité restées primitives et soumises à la loi de la jungle, bien qu'elles se croient et se proclament civilisées, humaines et progressistes. Folle et monstrueuse est « la constitution même de la société », où les médecins trucident leurs clients, où la misère la plus sordide livre des enfants à la prostitution et des va-nu-pieds au crime et à l'échafaud, où des philanthropes s'enrichissent à force de filouteries, où des édiles avides de se dévouer provoquent la mort de leurs administrés, où des femmes vampires torturent sadiquement des proies consentantes, où l'on civilise à coups de fouet et de massacres [2], où l'on « organise administrativement des hécatombes de nouveau-nés », où l'on expédie à la boucherie de la guerre des centaines de milliers d'innocents [3], où la « Justice » envoie au bagne des gens suspects pour avoir montré trop d'émotivité, ou au contraire pas assez [4], où l'on décore des assassins, des médiocres et des rampants, où les électeurs acclament les politiciens qui les dupent le plus en leur faisant les promesses les plus folles, où le vol, bien loin d'être stigmatisé, est le moteur de la popularité [5] et « la principale

1. « Mon ami n'est pas un individu, mais une collectivité », constate le narrateur dès le début de son récit, en présentant une de ses connaissances.

2. « Je ne connais qu'un moyen de civiliser les gens, c'est de les tuer », déclare fièrement le général Archinard, interviewé par le narrateur… La citation est presque textuelle. En Irak, la clique de Bush junior apporte la « démocratie » à coup de bombardements et de massacres de civils : *nihil novi sub sole…*

3. « Et j'irai dire aux rois, aux empereurs, aux républiques, que c'en est fini de leurs armées, de leurs massacres… de tout ce sang, de toutes ces larmes, dont ils couvrent l'univers, sans raison », écrit celui qui a pour ambition de devenir un « danger social ».

4. On est proche, dans l'affaire Rouffat des *21 jours*, du cas de Meursault, de *L'Étranger,* condamné à mort pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère. Mais pour les lecteurs de l'époque, c'est évidemment à l'affaire Dreyfus que faisait penser l'affaire Rouffat.

5. Mirbeau a déjà développé cette idée dans « En mission », deuxième partie du *Jardin des supplices.*

préoccupation de l'homme », où de « parfaits gentilshommes », héritiers de « trois siècles de gloire et d'honneur », n'ont d'autre préoccupation que de « rouler royalement les gens », où des curés rackettent leurs misérables ouailles à coup de chantages et au nom de Dieu, où « des êtres humains crèvent de faim et de misère, alors que les produits alimentaires encombrent tous les marchés de l'univers », où tout s'achète et se vend — ou se vole, ce qui revient au même —, les honneurs et les femmes, le pouvoir et l'impunité, le succès et la respectabilité.

Tout n'y est qu'apparences mystificatrices, et tout continue d'y marcher à rebours du bon sens et de la justice, comme notre imprécateur n'a cessé de le proclamer depuis son scandaleux pamphlet d'octobre 1882 contre la société du spectacle, « Le Comédien » [1]. Il s'emploie donc, non seulement à nous en dévoiler les dessous fort peu ragoûtants [2], mais du même coup à nous faire partager son indignation de citoyen et d'« intellectuel », au sens que l'affaire Dreyfus a donné à ce mot [3], qui ne saurait se résigner — ni aux ignominies des hommes, ni à « la barbarie des lois qui ne protègent que les heureux » — et qui, en toute indépendance, crie haut et fort son dégoût. Son rôle n'est pas de « pérorer comme un socialiste » et de « montrer le vide des actes dans le vide des phrases », comme le dit le miché harponné par une misérable prostituée, mais tout simplement de faire éclater le scandale en permettant à tous de découvrir crûment une réalité sociale délibérément choquante [4] et que les nantis préfèrent ignorer, histoire de préserver leur confort intellectuel et leur bonne conscience.

1. Article recueilli dans ses *Combats politiques,* Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 43-50.

2. Célestine nous les dévoilait déjà dans *Le Journal d'une femme de chambre.*

3. L'intellectuel dreyfusard est un citoyen conscient de ses devoirs et doté d'une conscience éthique et politique : bénéficiant de privilèges intellectuels, de par sa position sociale, au lieu de les mettre au service des nantis et des oppresseurs de tout poil, il se sent solidaire des victimes. Ses idéaux sont la Justice et la Vérité.

4. D'où l'accusation d'obscénité qui lui est faite d'une façon récurrente depuis un siècle. Sur cet aspect, voir l'article d'Arnaud Vareille, « Mirbeau l'obscène », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 101-123.

Dérision et démystification

Dans son long combat contre une société d'oppression, criminelle et hypocrite, qui le révolte et dont il rêve le grand chambardement, les deux armes privilégiées par Mirbeau sont la dérision et la démystification.

Alors que l'habituelle subjectivité de ses récits et de ses chroniques suppose, à des degrés divers, l'adhésion, voire l'identification, du lecteur du narrateur ou au chroniqueur, et, à l'occasion, n'exclut pas le recours à la pitié, voire à la sensiblerie, moyen efficace de toucher les cœurs pas trop endurcis [1], la dérision, elle, exclut toute identification et tout effet larmoyant. Elle implique au contraire la distanciation, obtenue par l'ironie ou par l'humour — avec une prédilection pour l'humour noir ou grinçant. C'est à l'esprit des lecteurs que s'adresse notre libertaire, qui a la volonté affichée de les obliger à exercer leur liberté de jugement et à prendre position. Non pas en se soumettant moutonnièrement ou rhinocériquement [2] aux idées toutes faites dont on les matraque depuis des décennies. Mais sur la base de faits qu'ils découvrent sous un jour nouveau et qui constituent autant de révélations pour eux. La dérision a pour première fonction de saper cet obstacle, infranchissable pour le commun des mortels, que constitue la « respectabilité ». Aux yeux de Mirbeau, elle est « pure grimace », c'est-à-dire qu'elle en impose aux imbéciles par de faux-semblants, elle les trompe, elle les aveugle, pour mieux s'assurer de leur docilité. En faisant apparaître les puissants de ce monde dans leur hideuse nudité, en arrachant leur masque, en révélant leurs pensées sordides, en démystifiant les institutions les plus prestigieuses, telles que l'Armée ou l'Institut, l'Église catholique ou la « Justice », et les valeurs consacrées, telles que le patriotisme ou les décorations, le suffrage universel ou les millions mal acquis par les forbans des affaires, Mirbeau permet au lecteur d'ouvrir enfin les yeux et de juger sur la réalité

1. Cet appel à la pitié apparaît par exemple dans les séquences du père Rivoli et de la pitoyable « fille de joie ».

2. Les farces de Mirbeau, recueillies dans le tome III de son *Théâtre complet,* annoncent par bien des aspects celles d'Eugène Ionesco, et notamment *Rhinocéros.*

des choses, et non sur leur apparence trompeuse. *Les 21 jours* poursuit le combat qu'il a engagé depuis près de vingt ans, jusque dans *Le Journal d'une femme de chambre,* publié un an plus tôt, pour mettre à nu toutes les tares et toutes les « bosses morales » des classes dominantes.

Les *interviews* imaginaires, qui feront florès au *Canard enchaîné,* sont l'une des plus efficaces inventions de notre contempteur patenté des mœurs bourgeoises. Rien de tel que le déballage naïf des insanités et des monstruosités prêtées aux grands de ce monde, le général Archinard ou Georges Leygues, pour interdire désormais aux lecteurs point trop bornés d'être de nouveau dupes de leurs grimaces. Il en va de même de l'éloge paradoxal, illustré avant Mirbeau par Érasme, Rabelais, Montesquieu, Thomas de Quincey et Paul Lafargue : en prenant le contre-pied des valeurs admises et des habitudes de pensée, en faisant semblant de trouver excellent ce qui est évidemment absurde ou monstrueux (la propagande électorale la plus mensongère et éhontée, le massacre de prétendus « sauvages » au nom de la civilisation, ou le vol par tous les moyens, présenté comme la pierre angulaire de la société bourgeoise), il peut créer chez le lecteur de bonne foi le choc qui l'amènera à s'interroger sur les normes morales et sociales. L'humour, qui en est le principe, est donc potentiellement subversif.

Didactiquement, il met au jour les rouages cachés des « turpitudes sociales », notamment dans quatre épisodes significatifs.

— Celui du *gentleman*-cambrioleur, précurseur d'Arsène Lupin, nous démontre que toute la société contemporaine repose sur le vol, et qu'il est, par conséquent, plus honnête, pour qui a des « scrupules » [1], de voler ouvertement, en assumant courageusement le choix de son honorable profession, que d'occulter lâchement ses extorsions légalisées derrière le commode paravent des affaires ou de la politique, du journalisme ou de la vie mondaine.

1. *Scrupules* (1902) est le titre de la farce que Mirbeau a tirée de ce récit.

— Le destin pathétique d'un vieux paysan, le père Rivoli, qui n'a le droit, sous peine de ruineuses amendes, ni de réparer son mur qui menace ruine, ni de le laisser en l'état, souligne la monstruosité de réglementations absurdes et contradictoires et d'une bureaucratie homicide bardée de bonne conscience [1].

— Le témoignage du menuisier, dont le règlement hospitalier a tué les enfants, frappe d'infamie les politiciens natalistes qui, à l'instar du sénateur Piot, sont avides de disposer de chair à canon pour les prochains massacres et sont tout prêts à lui imposer de nouvelles taxes sous prétexte qu'il n'a plus d'enfants et qu'il se comporte donc en mauvais citoyen [2].

— Quant à la mésaventure cocasse de Jean Guenille, qualifié de « héros » pour avoir de son plein gré apporté au commissariat un portefeuille bourré de gros billets, mais que le commissaire expédie au Dépôt pour délit de vagabondage [3], comme s'il était un délinquant dangereux pour le prétendu « ordre social » (« Il faut que force reste à la loi »), elle est révélatrice d'un désordre foncier, où les pauvres n'ont d'autre droit que celui de s'écraser devant l'Autorité et de crever de faim et de misère [4].

Il apparaît alors que c'est au cœur même de la loi, et non dans ses marges, qu'est tapie l'injustice sociale : c'est dans la règle elle-même, et pas seulement dans son application, que résident l'abus et l'arbitraire ; c'est dans la généralité, et pas seulement dans l'exception, que gît la criminelle aberration de l'organisation sociale à subvertir. Mirbeau, anarchiste conséquent, nous oblige ainsi à découvrir qu'il ne s'agit nullement là de « bavures »

1. Cette bonne conscience homicide n'est pas l'apanage des riches : chaque « petit » qui possède un pouvoir, fût-il modeste, en est également bardé quand il l'exerce sur plus petit que lui.

2. À la fin de l'année 1900, Mirbeau a mené toute une campagne, d'inspiration néo-malthusienne, contre la politique nataliste mise en œuvre, dans une série de six articles du *Journal* intitulés « Dépopulation ».

3. La presse du 4 mai 1993 évoque un cas similaire : un athlète congolais a reçu en même temps une décoration, pour avoir sauvé, au péril de sa vie, une femme en train de se noyer, et un arrêté d'expulsion, parce qu'il était en situation irrégulière, bien que marié à une Française…

4. « Qu'est-ce que cela me fait, à moi, la richesse d'un pays où je n'ai qu'un droit, celui de crever de misère, d'ignorance et de servitude ? », déclare p. 1752 le menuisier des *21 jours.*

regrettables, comme disent euphémiquement les policiers qui viennent d'abattre à bout portant un jeune « basané » suspect, mais somme toute marginales et ne remettant pas fondamentalement en cause la société bourgeoise, mais que ces monstruosités sont au contraire le résultat logique, inéluctable, et sanctifié par la Loi, de la société capitaliste et du système politique prétendument « démocratique » que les riches ont mis en place pour mieux écraser les pauvres sous leur « talon de fer », selon l'éloquente expression de Jack London [1].

En mettant à nu les mécanismes des âmes en même temps que ceux des institutions, Mirbeau nous oblige à ouvrir les yeux et, du même coup, comme le théorisera Bertolt Brecht trente ans plus tard, à exercer notre libre-arbitre : si nous ne nous révoltons pas contre une société foncièrement pourrie et criminelle, alors nous en sommes complices, mais dorénavant en toute connaissance de cause et sans échappatoires. La bonne conscience ne serait plus, dorénavant, que de la mauvaise foi.

« L'horreur d'être un homme »

Il ne faudrait point pour autant en conclure que *Les 21 jours d'un neurasthénique* n'est qu'une œuvre de conscientisation, voire d'*agit-prop,* comme a tendance à le croire, par trop sommairement, le compagnon Jean Grave [2] : « Ces personnages sont fort peu sympathiques, cela s'explique ; ils sont des dirigeants, des notables, des gens bien posés dans leur monde. C'est comme critique de ce monde qu'ils sont intéressants à noter. » [3] Car, comme dans *Le Journal d'une femme de chambre,* Mirbeau ne stigmatise pas seulement les nantis, et n'incrimine pas seulement les structures sociales qui leur garantissent l'impunité. Hostile à toute espèce de manichéisme mutilant, il est bien convaincu que *tous* les hommes, y compris les victimes, sont déterminés par

1. Arnaud Vareille écrit à ce propos (art. cit., p. 160) que tous les récits « sont reçus comme allant de soi et vérifiant les principes mêmes sur lesquels s'est édifiée la IIIe République, et ce, malgré leur caractère aberrant, grotesque ou encore révoltant ».

2. Sur les relations entre Octave Mirbeau et Jean Grave, voir notre édition de leur *Correspondance,* Éditions du Fourneau, Paris, 1994.

3. *Les Temps nouveaux,* n° 26, octobre 1901, p. 688.

leurs instincts ataviques (la fameuse « loi du meurtre » illustrée paroxystiquement par *Le Jardin des supplices*), plus encore que par le conditionnement socio-culturel. Sous un vernis de civilisation, l'homme est par nature un grand fauve, dont les appétits, mal refoulés ou péniblement canalisés, refont surface à la première occasion, aussi bien chez un prolétaire comme Ives Lagoannec, ouvrier agricole et cocher, que chez un bon bourgeois apparemment respectable tel que M. Tarte, qui tous deux parviennent au comble de la volupté par la pratique du meurtre. Il n'est pas jusqu'au narrateur — personnage à qui l'on a coutume de faire *a priori* confiance et qui se donne souvent en exemple —, qui ne reconnaisse avoir eu du mal à résister à ces pulsions, puisqu'à deux reprises, par son silence, il se fait consciemment le complice d'assassins tout prêts à récidiver, et qu'il affirme, sans le moindre scrupule, « souffrir vraiment » de ne pas s'autoriser à supprimer « l'avorton » Tarabustin, comme l'envie l'en « tarabuste » si vivement. La Nature et la Société conjuguent leurs efforts pour mettre en œuvre l'inexorable « loi universelle de la destruction » affirmée par Joseph de Maistre, loi que rappelle également, dans un autre registre, l'épisode du hérisson et de la vipère. La condition humaine est donc bien, une nouvelle fois, au cœur des interrogations du neurasthénique romancier, qui, refusant de se voiler la face, nous en présente une vision lucide et désespérée [1].

Les hommes ne sont pas seulement soumis à la loi infrangible du meurtre. Ils sont aussi condamnés à la solitude et à l'incommunicabilité, à l'insatisfaction et à l'ennui [2], au mal-être et à

1. Voir l'essai de Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture,* Société Octave Mirbeau-Presses universitaires d'Angers, 2001.

2. « Les désirs satisfaits n'ont plus de joie pour nous… Et nous n'aimons rien autant que le rêve, qui est l'éternelle et vaine aspiration vers un bien que nous savons inétreignable », analyse le narrateur. Vision pascalienne de l'humaine condition, mais sans l'illusoire perspective du salut chrétien. Au-delà de la satire du monde des nantis, Mirbeau nous trace un noir tableau de « cette humanité vagabonde qui promène son ennui de néant en chaos », sans jamais trouver de « divertissement » réellement efficace pour chasser l'ennui, comme le narrateur en fait l'amer constat au début du chapitre XXIII.

l'angoisse existentielle ; ils sont en permanence tiraillés à hue et à dia, entre des « postulations », comme dit Baudelaire, simultanées et contradictoires qui les déchirent et les désaxent. Si la société est folle, la vie l'est tout autant. Si l'une éveille, chez les êtres sensibles, la pitié et la révolte, l'autre ne peut susciter, chez les êtres pensants, que « l'horreur d'être un homme », selon la formule du poète Leconte de Lisle que Mirbeau se plaît à citer. Et c'est précisément la conscience de cette « horreur », de l'infinie distance qui sépare la réalité de l'homme [1], au « cœur vide et plein d'ordure », selon l'expression de Pascal, de l'idéal auquel il aspire, confusément et désespérément, qui est à la racine de ce mal du siècle, que l'on a banalisé et médicalisé sous l'appellation de neurasthénie, et dont Mirbeau, au début de sa carrière journalistique, faisait jadis l'étiologie dans *Paris déshabillé* [2] (1880), les *Petits Poèmes parisiens* [3] (1882) et les *Chroniques du Diable* [4] (1884-1885).

Cette neurasthénie n'est pas seulement le fruit de l'infamie des hommes, ni le simple effet d'une mode, bien qu'il y ait effectivement des maladies « à la mode » et qui « se portent bien », comme Mirbeau l'a noté dans *Paris déshabillé* [5]. Elle résulte aussi de la prise de conscience du poids écrasant d'un univers sans rime ni raison, prison ou caveau où l'atmosphère est « irrespirable et mortelle » [6], et qui inspire une « incurable tristesse » et un « noir découragement » impossibles à fuir, fût-ce dans une station thermale ou au fin fond des montagnes

1. Cette réalité, pour le narrateur, c'est « le bruit des passions, des manies, des habitudes secrètes, des tares, des vices, des misères cachées, toutes choses par où je reconnais et par où j'entends vivre l'âme de l'homme […] en face de lui-même. »

2. Publié par Pierre Michel et Jean-François Nivet, aux Éditions de L'Échoppe, Caen, 1991.

3. Publiés par Pierre Michel aux Éditions À l'Écart, Reims, 1994.

4. Publiées par Pierre Michel, dans les Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1994.

5. Octave Mirbeau, *Paris déshabillé, loc. cit.,* p. 15.

6. « J'ai cette impression d'être enfermé vivant, non dans une prison, mais dans un caveau », note le narrateur. On peut relever ici l'influence d'Edgar Poe, qui était déjà sensible dans *Le Calvaire.*

ariégeoises [1]. Bref, une « nausée » pré-sartrienne, comme dans *Le Journal d'une femme de chambre.* Force est de reconnaître que cette nauséeuse lucidité face à l'inéluctable acheminement de toutes choses vers la mort ne fait pas bon ménage avec le volontarisme de l'intellectuel, soucieux d'apporter sa pierre à l'édifice du progrès moral et social [2]. Le dialogue final entre le narrateur et Roger Fresselou est en réalité un dialogue intérieur, où s'affrontent les deux facettes de l'écrivain : d'un côté, le nihiliste, qui a choisi de vivre comme un mort dans sa retraite de pierre [3], parce qu'il ne croit pas à la possibilité de parvenir au beau, au vrai ni au juste et qu'il ne juge pas l'homme corrigible ni la société amendable; de l'autre, l'écrivain engagé, qui a choisi de vivre parmi les pauvres hommes et l'agitation des foules moutonnières et manipulables, et qui a besoin de croire à la possibilité du progrès — ou de faire comme s'il y croyait — afin de justifier ses combats multiformes, ou tout simplement de rendre la vie supportable. Le romancier ne tranche pas et, devant cette aporie, nous laisse toute latitude de conclure comme nous l'entendrons — si tant est qu'une conclusion soit même possible ! À l'absence de toute signification de l'univers, il n'a garde de vouloir en substituer une : il se refuse toujours à être un berger, car pour lui, tous ceux qui prétendent éduquer et mener les hommes, et à qui il a dédié ironiquement son *Jardin des supplices,* ne sont et ne peuvent être que de mauvais bergers [4].

1. C'est l'amer constat que fait Roger Fresselou, dans le dernier chapitre des *21 jours* : « Eh bien, non, les hommes sont les mêmes partout… Ils ne diffèrent que par les gestes… Et, encore, du sommet silencieux où je les vois, les gestes disparaissent… Ce n'est qu'un grouillement de troupeau qui, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, s'achemine vers la mort… Le progrès, dis-tu ?… Mais le progrès c'est, plus rapide, plus conscient, un pas en avant vers l'inéluctable fin… Alors, je suis resté ici où il n'y a plus rien que des cendres, des pierres brûlées, des sèves éteintes, où tout est rentré, déjà, dans le grand silence des choses mortes. »

2. Sur cette contradiction, voir notre introduction au *Journal d'une femme de chambre.*

3. La retraite de Mirbeau se fait plutôt au milieu des fleurs, comme celle de son ami Claude Monet, ce qui le distingue sensiblement de Roger Fresselou.

4. Rappelons que la première grande pièce de Mirbeau, tragédie prolétarienne en cinq actes créée en décembre 1897, soit au début de l'affaire Dreyfus, s'intitule précisément *Les Mauvais Bergers.*

Le triomphe de l'humour

Mais, au moment même où semble triompher la mort et alors qu'il nous révèle les causes du mal qui le mine et qui rejaillit sur le monde entier, Mirbeau nous en apporte le remède : plus efficace que l'action politique, à laquelle il ne croit guère, car il est lucide et sans illusions sur les hommes et les institutions, il y a la transfiguration par l'art. Car c'est précisément en exprimant son irrépressible « dégoût pour la vie et pour les hommes », écrit André Beaunier, et en peignant au vitriol les fripouilles et les guignols qu'il exècre, avec une intensité prodigieuse, un « humour étonnant » et une « incomparable drôlerie » [1], qu'il parvient à dépasser le nihilisme, à rendre l'existence moins atroce, peut-être même, par la magie des mots, et malgré qu'il en ait, à lui donner une valeur, voire un « sens », qu'elle ne saurait avoir par elle-même. Alors que l'on devrait s'horrifier, trembler, hurler de rage et de désespoir, à la lecture de tant de monstruosités sociales et à l'évocation du néant et du chaos de la vie, « on se laisse au contraire entraîner » par une jubilation contagieuse, on « s'enfièvre » et on « éclate de rire », comme le note avec justesse Roland Dorgelès, « ravi » par « la mauvaise foi », « la verve débridée » et la truculence du romancier [2]. Les inventions burlesques [3], les rapprochements incongrus [4], les cocasseries verbales [5], l'absurdité de toutes choses, l'excès même de la caricature, tout contribue à nous faire sourire ou rire de réalités, sociales ou existentielles, qui, perçues sans être filtrées à travers le miroir, déformant mais roboratif, de l'humour et de l'ironie, nous paraîtraient insupportables.

Le pessimisme et le désespoir d'Octave Mirbeau s'avèrent paradoxalement toniques et jubilatoires ! Une fois de plus,

1. *Revue bleue,* 31 août 1901.

2. Roland Dorgelès, *Portraits sans retouches, loc. cit.*

3. Par exemple, celles de Clara Fistule ou de la famille Tarabustin.

4. Par exemple, « Jamais je n'aurais cru que le simple front d'un homme chauve pût contenir tant de provocations en si peu de cheveux. »

5. Par exemple, les énumérations au sein desquelles s'est glissé un intrus, telle celle relative au marquis de Portpierre, « content de son automobile, qui, parfois, écrasait sur les routes des chiens, des moutons, des enfants et des veaux ».

l'humour, qui est, dit-on, la politesse du désespoir, et la « sorcellerie évocatoire » [1] des mots, en transfigurant le monde tel qu'il le perçoit pour en dégager les côtés bouffons et risibles plutôt que d'avoir à en pleurer, constituent pour l'écrivain la plus efficace des thérapies, et, par la même occasion, fournissent aux lecteurs les armes dont ils ont besoin pour vivre un peu moins mal en affirmant par le rire, expression de leur lucidité, qu'ils sont supérieurs à cela même qui les écrase et qui les broie. De même que sur la pourriture éclosent les fleurs les plus somptueuses, comme Mirbeau l'a illustré dans *Le Jardin des supplices,* c'est du fond de la déréliction que s'élève un ricanement jouissif [2], expression de la résistance et de la force de l'esprit lucide. Quarante ans plus tard, Albert Camus fera sienne cette philosophie marquée au coin du stoïcisme et conclura son *Mythe de Sisyphe* par cette formule qui, du désespoir, devrait permettre de s'élever jusqu'à la béatitude dont parle André Comte-Sponville [3] : « Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

Pierre Michel

1. L'expression est de Baudelaire.

2. Pensons au rire sardonique de l'abbé Jules dans les dernières lignes du roman homonyme de 1888.

3. André Comte-Sponville, *Traité du désespoir et de la béatitude,* PUF, Paris, deux volumes, 1984.

Liste des textes de Mirbeau publiés dans la grande presse parisienne (1887-1901) et reproduits dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*

En suivant l'ordre d'apparition des séquences : « En voyage » (*Le Journal,* 1er septembre 1898 ; « En traitement » (I) (*Le Journal,* 8 août 1897) ; « Virtualités cosmogoniques » (*Le Journal,* 17 mai 1896) ; « L'Embaumeur » (*Le Journal,* 10 octobre 1897) ; « Lettre ouverte à Alphonse Allais » [1] (*Le Journal,* 29 avril 1896) ; « Chez les fous » (*L'Écho de Paris,* 2 juin 1891) ; « En traitement » (III) (*Le Journal,* 22 août 1897) ; « En traitement » (II) (*Le Journal,* 15 août 1897) ; « Le Cadre et le Ministre » (*Le Journal,* 11 mars 1900) ; « Instantané de ministre » (*Le Journal,* 25 mars 1900) ; « L'Orateur » [2] (*Le Journal,* 30 octobre 1892) ; « En wagon » (*Le Journal,* 20 septembre 1896) ; « Psychologie militaire » (*L'Aurore*, 6 juillet 1899) ; « Maroquinerie » (*Le Journal,* 12 juillet 1896) ; « Le Pont » (*Le Journal,* 26 mai 1895) ; « Le Bain » (*Gil Blas,* 10 mai 1887) ; « L'Oubli », (*Le Journal,* 6 février 1898) ; « La Bague » (*Le Journal,* 18 juin 1899) ; « Un peu de science » (*Le Journal,* 29 septembre 1896) ; « La Villa hantée » (*Le Journal,* 28 juin 1898) ; « Trop riche » (*Le Journal,* 20 juin 1897) ; « ? » (*L'Écho de Paris,* 3 octobre 1893) et « Notes de voyage » [3] (*Le Journal,* 18 août 1896) ; « Récit avant le gala » (*Le Journal,* 19 octobre 1896) ; « Le Petit Vicomte » (*Le Journal,* 3 janvier 1897) ; « Histoire de revenants » (*Le Journal,* 14 mars 1897) ; « Le Petit Pavillon » (*Le Journal,* 15 septembre 1895) ; extraits de *Mémoires de mon ami,* parus en feuilleton dans *Le Journal* en 1899 ; « Ce que disent les murs » (II) (*Le Journal,* 23 septembre 1900) ;

1. Mirbeau et Alphonse Allais étaient complices au *Journal* et se renvoyaient cocassement la balle pour monter des canulars. Le texte le plus allaisien de Mirbeau est le fameux « Concombre fugitif » paru le 16 septembre 1894.

2. Article paru sous le pseudonyme de Jean Maure.

3. Récit paru sous le pseudonyme de Jacques Celte.

« Ce que disent les murs » [1] (I) (*Le Journal,* 16 septembre 1900) ; « À Cauvin » [2] (*Le Journal,* 16 août 1896) ; « Trop riche » (*Le Journal,* 2 août 1896) ; « La Blouse et la Redingote » (*Le Journal,* 19 mai 1901) ; « Entre gentilshommes » (*Le Journal,* 26 mai 1901) ; « Un mécontent » (*L'Écho de Paris,* 17 mai 1889) et « Un ami du peuple » (*Gil Blas,* 11 octobre 1887) ; « Monsieur le duc d'Orléans » (*Le Journal,* 3 juin 1901) ; « La Croix de Binder » [3] (*Le Journal,* 9 juin 1901) ; « Le Choléra » (*L'Écho de Paris,* 6 septembre 1892) et « Un administrateur » (*Le Journal,* 5 août 1894) ; « Monsieur le Recteur » (*L'Écho de Paris,* 17 septembre 1889) ; « Scrupules » [4] (*Le Journal*, 26 janvier 1896) ; « Pour M. Lépine » [5] (*Le Journal,* 8 novembre 1896) ; « Dépopulation » (*Le Journal,* 25 novembre 1900) ; « Le Mur » (*L'Écho de Paris,* 20 février 1894) ; « Le Portefeuille » [6] (*Le Journal,* 23 juin 1901) ; « Une lettre » (*Le Journal,* 11 novembre 1900) ; « La Question sociale est résolue » (*Le Journal*, 19 septembre 1897) ; « Parquons les bigorneaux » (*Le Journal,* 9 août 1896) ; « Le Nid d'abeilles » (*Gil Blas,* 16 août 1887) et « Le Nid de frelons » [7] (*L'Écho de Paris,* 29 octobre 1889) ; « Un baptême » [8] (*L'Écho de Paris,* 7 juillet 1891) ; « Le Veuf » (*Le Gaulois,* 31 août 1887) et « Un passant » (*Le Journal,*

1. Il s'agit de textes écrits au cours d'un séjour dans une autre station de montagne, Interlaken.

2. Cauvin, victime d'une erreur judiciaire, venait d'être reconnu innocent après des années de bagne, comme Rouffat, d'où la dédicace du conte.

3. « La Blouse et la Redingote », « Entre gentilshommes », « Monsieur le duc d'Orléans » et « La Croix de Binder » auraient dû prendre place dans un grand roman inachevé, *Un gentilhomme* (disponible en libre téléchargement sur le site des Éditions du Boucher).

4. De ce conte, Mirbeau tirera une farce en un acte, également intitulée *Scrupules* ; elle sera représentée en 1902, sera traduite dans de très nombreuses langues, et connaîtra notamment un immense succès en Allemagne (elle est recueillie dans le tome III du *Théâtre complet* de Mirbeau, *loc. cit.*). Elle sera abondamment utilisée par des groupes libertaires pour leur *agit-prop.*

5. Lépine était le préfet de police de Paris. Le récit est clairement un appel lancé aux autorités administratives pour les alerter sur la misère prostitutionnelle. Mirbeau a réhabilité les prostituées et a revendiqué leurs droits dans un essai tardif, *L'Amour de la femme vénale,* Indigo & Côté Femmes, Paris, 1994 (texte retraduit du bulgare, en l'absence du texte français !).

6. De ce conte, Mirbeau tirera également une farce en un acte, intitulée aussi *Le Portefeuille,* qui sera représentée en 1902 et recueillie dans les *Farces et Moralités* en 1904 (tome III du *Théâtre complet, loc. cit.*).

7. L'épisode se déroule dans la maison même de Mirbeau à Kérisper, près d'Auray, où il habite en 1887-1888, et s'inspire de la folie et des propos incohérents de sa propre cuisinière bretonne, Marie-Anne, rebaptisée Mathurine.

8. Mirbeau a été le témoin de l'anecdote, qu'il rapporte à son ami Paul Hervieu, avant d'en tirer la matière d'un conte.

23 septembre 1894) ; « La Femme du peintre » (*L'Écho de Paris,* 6 août 1889) et « L'Enfant mort » (*Gil Blas,* 8 mai 1887) ; « En traitement » (IV) (*Le Journal,* 29 août 1897) ; « La Livrée de Nessus » (*Le Journal,* quatre livraisons, du 16 mai au 6 juin 1897) et « Le Petit Lièvre » (*L'Écho de Paris,* 30 mai 1893) ; « En traitement » (V) (*Le Journal,* 5 septembre 1897) et « Dans la montagne » (*Le Gaulois,* 6 août 1896) [1].

1. La plupart de ces textes ont été recueillis dans notre édition des *Contes cruels* de Mirbeau, publiés en deux volumes en 1990 à la Librairie Séguier (réédition Les Belles Lettres, Paris, 2000). On peut s'y reporter pour l'étude des variantes et de la genèse des *21 jours.*

I

L'été, la mode, ou le soin de sa santé, qui est aussi une mode, veut que l'on voyage. Quand on est un bourgeois cossu, bien obéissant, respectueux des usages mondains, il faut, à une certaine époque de l'année, quitter ses affaires, ses plaisirs, ses bonnes paresses, ses chères intimités, pour aller, sans trop savoir pourquoi, se plonger dans le grand tout. Selon le discret langage des journaux et des personnes distinguées qui les lisent, cela s'appelle un déplacement, terme moins poétique que voyage, et combien plus juste!… Certes, le cœur n'y est pas toujours, à se déplacer, on peut même dire qu'il n'y est presque jamais, mais on doit ce sacrifice à ses amis, à ses ennemis, à ses fournisseurs, à ses domestiques, vis-à-vis desquels il s'agit de tenir un rang prestigieux, car le voyage suppose de l'argent, et l'argent toutes les supériorités sociales.

Donc, je voyage, ce qui m'ennuie prodigieusement, et je voyage dans les Pyrénées, ce qui change en torture particulière l'ennui général que j'ai de voyager. Ce que je leur reproche le plus aux Pyrénées, c'est d'être des montagnes… Or, les montagnes, dont je sens pourtant, aussi bien qu'un autre, la poésie énorme et farouche, symbolisent pour moi tout ce que l'univers peut contenir d'incurable tristesse, de noir découragement, d'atmosphère irrespirable et mortelle… J'admire leurs formes grandioses, et leur changeante lumière… Mais c'est l'âme de cela qui m'épouvante… Il me semble que les paysages de la mort, ça doit être des montagnes et des montagnes, comme celles que j'ai là, sous les yeux, en écrivant. C'est peut-être pour cela que tant de gens les aiment.

La particularité de cette ville où je suis, et dont l'excellent Baedecker, pince-sans-rire allemand, chante en des lyrismes extravagants « la sublime beauté idyllique », tient en ceci, qu'elle n'est pas une ville. En général, une ville se compose de rues, les rues de maisons, les maisons d'habitants. Or, à X…, il n'y a ni rues, ni maisons, ni habitants indigènes, il n'y a que des hôtels… soixante-quinze hôtels, énormes constructions, semblables à des casernes et à des asiles d'aliénés, qui s'allongent les uns les autres, indéfiniment, sur une seule ligne, au fond d'une gorge brumeuse et noire, où toussote et crachote sans cesse, ainsi qu'un petit vieillard bronchiteux, un petit torrent. Ça et là, quelques étalages installés au rez-de-chaussée des hôtels, boutiques de librairies, de cartes postales illustrées, de vues photographiques de cascades, de montagnes et de lacs, assortiments d'alpenstocks et de tout ce qu'il faut aux touristes. Puis, quelques villas, éparpillées sur les pentes… et, au fond d'un trou, l'établissement thermal qui date des Romains… ah ! oui… des Romains !… Et c'est tout. En face de soi, la montagne haute et sombre ; derrière soi, la montagne sombre et haute… À droite, la montagne, au pied de laquelle un lac dort ; à gauche, la montagne toujours, et un autre lac encore… Et pas de ciel… jamais de ciel, au-dessus de soi ! De gros nuages qui traînent d'une montagne à l'autre leurs pesantes masses opaques et fuligineuses…

Si la montagne est sinistre, que dire de ces lac — oh ! ces lacs ! — dont le bleu faux et cruel, qui n'est ni le bleu d'eau, ni le bleu de ciel, ni le bleu de bleu, ne s'accorde avec rien de ce qui les entoure et de ce qu'ils reflètent ?… Ils semblent peints — ô nature ! — par M. Guillaume Dubufe [1], quand cet artiste, aimé de M. Leygues [2], s'élève jusqu'aux vastes compositions symboliques et religieuses…

Mais peut-être pardonnerais-je aux montagnes d'être des montagnes et aux lacs des lacs si, à leur hostilité naturelle, ils

1. Guillaume Dubufe (1853-1909), peintre académiste, spécialisé dans la peinture allégorique, et auteur notamment d'une *Apothéose de Puvis de Chavannes* (1899).

2. Georges Leygues (1857-1933), député du Lot-et-Garonne depuis 1885, est ministre de l'Instruction publique depuis le 1er novembre 1898. Une des têtes de Turc préférées du polémiste, qui voit en lui le symbole de la démagogie et de la médiocrité triomphante.

n'ajoutaient cette aggravation d'être le prétexte à réunir, dans leurs gorges rocheuses et sur leurs agressives rives, de si insupportables collections de toutes les humanités.

À X…, par exemple, les soixante-quinze hôtels sont surbondés de voyageurs. Et c'est à grand-peine que j'ai pu, enfin, trouver une chambre. Il y a de tout, des Anglais, des Allemands, des Espagnols, des Russes, et même des Français. Tous ces gens viennent là, non pour soigner leurs foies malades, et leurs estomacs dyspeptiques, et leurs dermatoses… ils viennent là — écoutez bien ceci — pour leur plaisir!… Et du matin au soir, on les voit, par bandes silencieuses ou par files mornes, suivre la ligne des hôtels, se grouper devant les étalages, s'arrêter longtemps à un endroit précis, et braquer d'immenses lorgnettes sur une montagne illustre et neigeuse qu'ils savent être là, et qui est là, en effet, mais qu'on n'aperçoit jamais, sous l'épaisse muraille plafonnante de nuages qui la recouvre éternellement…

Tout ce monde est fort laid, de cette laideur particulière aux villes d'eaux. À peine, une fois par jour, au milieu de tous ces masques épais et de tous ces ventres pesants, j'ai la surprise d'un joli visage et d'une svelte allure. Les enfants eux-mêmes ont des airs de petits vieillards. Spectacle désolant, car on se rend compte que partout les clauses bourgeoises sont en décrépitude; et tout ce qu'on rencontre même les enfants, si pauvrement éclos dans les marais putrides du mariage… c'est déjà du passé!…

Hier soir, j'ai dîné sur la terrasse de l'hôtel… À une table voisine de la mienne, un monsieur causait bruyamment. Il disait :

— Les ascensions?… Eh bien, quoi, les ascensions… je les ai toutes faites, moi qui vous parle… et sans guide!… Ici, c'est de la blague… Les Pyrénées, ça n'est rien du tout… ça n'est pas des montagnes… En Suisse, à la bonne heure!… Je suis allé trois fois au Mont-Blanc… comme dans un fauteuil… en cinq heures. Oui, en cinq heures, mon cher monsieur.

Le cher monsieur ne disait rien, il mangeait, le nez sur son assiette. L'autre reprenait :

— Je ne vous parle pas du Mont-Rose… ni du Mont-Bleu… ni du Mont-Jaune… ce n'est pas malin… Et tenez, moi qui vous parle, une année, au grand Sarah-Bernhardt, j'ai sauvé trois Anglais perdus dans la neige. Ah! si j'avais prévu Fachoda…

Il disait encore des choses que je n'entendais pas bien, mais où revenait sans cesse « Moi! moi! moi! » Puis il invectivait le garçon, renvoyait les plats, discutait sur la marque d'un vin, et, s'adressant de nouveau à son compagnon :

— Allons donc, allons donc!… Moi, j'ai fait plus fort. Moi, j'ai traversé, à la rame, en quatre heures, le lac de Genève, de Territet à Genève… Oui, moi… moi… moi!…

Ai-je besoin de vous dire que ce monsieur était un vrai Français de France?

La musique des Tsiganes m'empêcha d'en entendre davantage, car il y a aussi la musique des Tsiganes… Vous voyez que c'est complet…

Alors que puis-je faire de mieux, sinon vous présenter quelques-uns de mes amis, quelques-unes des personnes que je coudoie ici, tout le jour? Ce sont, pour la plupart, des êtres, ceux-ci grotesques, ceux-là répugnants; en général, de parfaites canailles, dont je ne saurais recommander la lecture aux jeunes filles. J'entends bien que vous direz de moi : « Voilà un monsieur qui a de drôles de connaissances », mais j'en ai d'autres qui ne sont pas drôles du tout, et dont je ne parle jamais, parce que je les chéris infiniment. Je vous prie donc, chers lecteurs, et vous aussi, lectrices pudiques, de ne pas m'appliquer le célèbre proverbe : « Dis-moi qui tu hantes… » Car ces âmes dont je vous montrerai les physionomies souvent laides, dont je vous raconterai les peu édifiantes histoires et les propos presque toujours scandaleux, je ne les hante pas, au sens du proverbe… Je les rencontre, ce qui est tout autre chose, et n'implique de ma part aucune approbation, et je fixe cette rencontre, pour votre amusement et pour le mien, sur le papier… Pour le mien!…

Ce préambule, afin de vous expliquer que mon ami Robert Hagueman n'est pas mon ami. C'est quelqu'un que j'ai connu, jadis, qui me tutoie, que je tutoie, et que je revois, de loin en loin, par hasard et sans plaisir.

Vous le connaissez aussi, d'ailleurs. Mon ami n'est pas un individu, mais une collectivité. Large feutre gris, veston noir, chemise rose et col blanc, pantalon blanc avec le pli médian bien marqué, souliers de cuir blanc, ils sont sur les plages et dans les

montagnes; ils sont, en ce moment, trente mille comme Robert Hagueman, dont on peut croire que le même tailleur a façonné les habits et les âmes — les âmes par-dessus le marché, bien entendu, car ce sont des âmes d'une coupe facile et d'une étoffe qui ne vaut pas cher.

Ce matin, comme je sortais de la buvette, j'aperçus mon ami Robert Hagueman. Toilette matinale d'une irréprochable correction, et qui n'étonnait pas les admirables platanes de l'allée, arbres éminemment philosophes, et qui en ont vu bien d'autres, depuis les Romains, fondateurs de bains élégants et capteurs de sources mondaines. Je feignis, tout d'abord, de m'intéresser passionnément aux manœuvres d'un cantonnier qui, armé d'une casserole, puisait de l'eau dans le ruisseau et la répandait ensuite à travers l'allée, sous le prétexte fallacieusement municipal de l'arroser… Et même, afin de donner à mon ami le temps de s'éloigner, j'engageai avec le cantonnier une conversation sur l'étrangeté pré-édilitaire de son appareil, mais Robert Hagueman m'avait aperçu, lui aussi.

— Ah! par exemple! fit-il.

Il vint à moi, plein d'effusion, et me tendant ses mains gantées de peau blanche :

— Comment, c'est toi?… Et qu'est-ce que tu fais par ici?

Il n'y a rien tant que je déteste comme de mettre les gens dans la confidence de mes petites infirmités. Je répondis :

— Mais je viens me promener… Et toi?

— Oh! moi! je viens suivre un traitement… C'est le médecin qui m'envoie ici… je suis un peu démoli, tu comprends…

L'entretien prit, tout de suite, un tour banal. Robert me parla de Paul Deschanel [1], qu'on attendait pour le lendemain; du Casino, qui n'était pas brillant cette année; du tir aux pigeons, qui ne marchait pas…, etc.

— Et pas de femmes, mon vieux, pas de femmes!… conclut-il. Où sont-elles, cette année? On ne sait pas… Sacrée saison, tu sais!…

1. Paul Deschanel (1856-1922), député de Nogent-le-Rotrou depuis 1885, élu président de la Chambre en juin 1898. Il deviendra président de la République en 1920 et devra démissionner pour des raisons psychiatriques.

— Mais tu as la montagne ! m'écriai-je… dans un enthousiasme ironique… c'est admirable, ici… c'est le Paradis terrestre. Regarde-moi cette végétation… ces phlox, ces leucanthèmes qui atteignent la hauteur des hêtres… et ces rosiers gigantesques qui semblent avoir été rapportés d'on ne sait quel pays de rêve, dans le chapeau de M. de Jussieu [1] !

— Ah ! que tu es jeune !

Je m'exaltai :

— Et les torrents, et les glaciers… Alors, tout cela ne te dit rien ?…

— Tu m'amuses… répondit Robert… Est-ce que vraiment j'ai l'air d'un bonhomme qui donne dans ces bateaux-là ? On ne me monte pas le coup avec les torrents !… Et qu'est-ce qu'elle a d'épatant, la montagne ?… C'est le Mont-Valérien, en plus grand, voilà tout, et en moins rigolo…

— Tu aimes mieux la mer, alors ?…

— La mer ? Ah ! qu'est-ce que tu dis là ?… Mais, mon petit, depuis quinze ans, tous les étés, je vais à Trouville… Eh bien, je peux me vanter d'une chose, c'est… de ne pas avoir regardé la mer une seule fois… Ça me dégoûte… Ah ! non… Je crois que j'ai autre chose dans la cervelle, que d'aller m'épater à ce que tu appelles les spectacles de la nature… J'en ai soupé, tu sais ?

— Enfin, tu es venu ici pour ta santé ?… Suis-tu, au moins, un traitement ?

— Sévèrement… fit Robert… Sans ça !…

— Et qu'est-ce que tu fais ?

— Comme traitement ?

— Oui.

— Eh bien, voilà… Je me lève à neuf heures. Promenade dans le parc autour de la buvette… Rencontre de celui-ci et de celle-là… on respire un peu… on raconte qu'on s'embête… on débine les toilettes… Cela me mène jusqu'au déjeuner… Après le déjeuner, partie de poker chez Gaston… À cinq heures, Casino… station autour d'un baccara sans entrain… des pontes

1. Bernard de Jussieu (1699-1777), célèbre botaniste, fut chargé par Louis XV de créer un jardin botanique au Trianon.

de quat'sous, une banque de famille… dîner… re-Casino… Et c'est tout… Et, le lendemain, ça recommence… Quelquefois un petit intermède avec une Laïs de Toulouse, ou une Phryné de Bordeaux… Oh ! là, là ! mon pauvre vieux !… Eh bien, le croirais-tu ? cette station si vantée, qui guérit toutes les maladies… ça ne me produit aucun effet… Je suis aussi démoli qu'à mon arrivée… De la blague, ces eaux thermales…

Il renifla l'air et il dit :

— Et toujours cette odeur !… Sens-tu ? C'est ignoble…

Une odeur d'hyposulfite, échappée de la buvette, circulait parmi les platanes…

Mon ami reprit :

— Ça sent comme… pardié !… ah ! quel souvenir… ça sent comme chez la marquise…

Et il se mit à rire bruyamment.

— Figure-toi… un soir…, nous devions, la marquise de Turnbridge et moi, dîner au restaurant… Tu te rappelles la marquise… cette grande blonde avec qui j'ai été deux ans ?… Non ?… Tu ne te rappelles pas ?… Mais, mon vieux, tout le monde sait ça, à Paris. Enfin, n'importe !…

— Qu'est-ce que c'était que cette marquise ? demandai-je.

— Une femme très chic… mon vieux… Ancienne blanchisseuse à Concarneau, elle était devenue, par la grâce de je ne sais plus qui, marquise, et marquise de Turnbridge, encore… Et une intellectuelle, je ne te dis que ça !… Eh bien, donc, au lieu de dîner au restaurant, comme c'était tout d'abord convenu, la marquise — une lubie — aima mieux dîner chez elle… Soit !… Nous rentrons chez elle… Mais, à peine la porte refermée, une odeur épouvantable nous suffoque dans l'antichambre : « Nom de Dieu !… dit la marquise… c'est encore ma mère… Jamais je ne la déshabituerai de ça… » Et, furieuse, elle se dirige vers la cuisine. La noble mère était là qui trempait une soupe aux choux… « Je ne veux pas que tu fasses la soupe aux choux chez moi… Je te l'ai dit vingt fois… ça empeste l'appartement… Et si j'avais ramené un autre homme que mon amant, de quoi aurais-je eu l'air, avec cette puanteur de cabinets ?… Est-ce compris, enfin ? » Et se retournant vers moi, elle ajouta : « On dirait, nom de Dieu ! que tout un régiment de cuirassiers est venu péter ici… »

Il devint tout mélancolique à ce souvenir… et il soupira :

— C'était tout de même une femme épatante… tu sais ?… Et d'un chic !…

Et il répéta :

— Eh bien, cette odeur qui vous poursuit ici… me rappelle la soupe aux choux de la mère Turnbridge… C'est la même chose…

— Le souvenir de la marquise devrait t'aider à la mieux supporter… dis-je.

Et, lui tendant la main :

— Allons, meilleure santé… J'interromps ton traitement…

— Dis donc, dis donc ? appela Robert.

Mais j'avais sauté dans la pelouse, et j'avais mis, entre mon ami et moi, l'épaisseur d'un énorme wellingtonia…

II

Ce soir, je suis allé au casino, je suis allé me traîner au Casino… Il faut bien attendre, quelque part, l'heure de se coucher…

Comme j'étais là, affalé dans le jardin, sur un banc, à regarder défiler les gens, un homme gros et gras, qui m'observait depuis quelque temps, vint à moi, tout à coup.

— Je ne me trompe pas ?… me dit-il… tu es bien Georges Vasseur ?

— Oui…

— Et moi ?… Tu ne me reconnais pas ?

— Non…

— Clara Fistule, mon vieux…

— Allons donc…

— Mais oui… mais oui… ah ! ça me fait un rude plaisir de te revoir…

Il me serra la main à la briser.

— Comment ? Tu ne savais pas ?… Mais je suis un personnage important ici… Je suis le directeur de la publicité… Parfaitement, mon vieux… À ta disposition, sapristi !…

Avec un enthousiasme amical, qui ne me toucha pas, d'ailleurs, il m'offrit ses services : l'entrée gratuite au Casino… au théâtre… un crédit au cercle… la table du restaurant, et des petites femmes…

— Ah ! nous allons nous amuser, ici !… s'écria-t-il… Et tu sais… tout à l'œil… Sacré Georges, va !… Du diable, si je m'attendais, par exemple !…

Je le remerciai vivement. Pour avoir l'air de m'intéresser à lui, je lui demandai.

— Et toi ?… Il y a longtemps que tu es ici ?

— Comme malade… depuis dix ans… répondit-il… comme fonctionnaire thermal, depuis quatre…

— Et tu es content ?…

— Ah ! mon vieux !…

Mais avant d'aller plus loin, je veux vous présenter Clara Fistule… Justement, voici un portrait de lui, que je retrouve dans mes notes.

« Aujourd'hui, reçu la visite de Clara Fistule.

Clara Fistule n'est pas une femme, ainsi que vous pourriez le croire au féminisme de son prénom. Ce n'est pas, non plus, tout à fait un homme ; c'est quelqu'un d'intermédiaire entre l'homme et le Dieu ; un interhomme, pourrait l'appeler Nietzsche. Poète, cela va sans dire. Mais il n'est pas que poète, il est sculpteur, musicien, philosophe, peintre, architecte, il est tout… "Je totalise en moi les multiples intellectualités de l'univers, déclare-t-il, mais c'est bien fatigant, et je commence à me lasser de porter tout seul le poids écrasant de mon génie." Clara Fistule n'a pas encore dix-sept ans, et, ô prodige ! il est depuis longtemps déjà descendu au fond de toutes choses. Il sait le secret des sources et le mystère des abîmes. *Abyssus abyssum fricat.*

Vous l'imaginez, sans doute, étrangement long et pâle, avec un front déformé par les secousses de la pensée, et des paupières brûlées par le rêve. Nullement : Clara Fistule est un gros, lourd et épais garçon, à forte carrure d'Auvergnat et dont les joues éclatent de santé rouge. Il ne se rend pas compte de la solidité matérielle de sa charpente et se croit volontiers "incorporel". Bien qu'il prêche l'insexuat et qu'il aille partout clamant "l'horreur d'être un mâle" et "l'ordure d'être une femme", il engrosse clandestinement toutes les fruitières de son quartier.

Vous avez certainement rencontré, aux expositions de peinture, à la Bodinière et à l'Œuvre [1], un être revêtu d'une longue

1. Fondée par Bodinier et située rue Saint-Lazare, la Bodinière servait de salle d'entraînement pour de jeunes acteurs. On y donnait aussi des expositions de peinture : Renoir, Chéret, Jeanne Gonzalès, Lépine et les « artistes de l'âme » y ont exposé leurs toiles. L'Œuvre est le théâtre symboliste fondé par Lugné-Poë en octobre 1893. On y a joué de nombreuses pièces d'Ibsen.

redingote-gaine couleur gris perle, la poitrine serrée dans un gilet de peluche cuivre, et le chef aux longs cheveux plats, coiffé d'un large chapeau de feutre noir, d'un chapeau presbytérien sur lequel s'enroule une cordelette serpent à sept glands, en souvenir des sept douleurs de la femme. C'est Clara Fistule. Comme vous le voyez, tout cela ne s'accorde pas très bien. Mais il ne faut pas demander de la logique aux génies de dix-sept ans qui ont tout vu, tout senti, tout compris.

Je reçus Clara Fistule dans mon cabinet de travail. Il commença d'abord par jeter un coup d'œil dédaigneux sur la décoration des murs, sur l'ingénieuse disposition de ma bibliothèque sur mes dessins… J'attendais un compliment.

— Oh ! moi, fit-il, ces choses-là ne m'intéressent pas… Je ne vis que dans l'abstrait.

— Vraiment ?… répondis-je un peu piqué… cela doit bien vous gêner quelquefois…

— Nullement, cher monsieur. La matérialité des meubles, la grossièreté inadéquate des décors muraux, me fut toujours une blessure… Aussi, je suis arrivé à me libérer des contingences… je supprime l'ambiance… je biffe la matière… Mes meubles, mes murs, ne sont que des projections de moi-même… J'habite une maison qui n'est faite que de ma pensée et que, seuls, les rayonnements de mon âme décorent… Mais il ne s'agit pas de cela… Je suis venu pour des choses plus graves.

Clara Fistule daigna pourtant s'asseoir sur le siège que je lui offrais, que je m'excusais de lui offrir, le sachant si peu en harmonie avec les irradiances de son derrière aérien.

— Mon cher monsieur, me dit-il, après un geste de condescendance un peu hautaine, je suis l'inventeur d'un nouveau mode de reproduction humaine.

— Ah !

— Oui… Cela s'appelle la Stellogenèse… C'est un genre de conception qui me tient fort à cœur… Je ne puis me faire à l'idée que moi… Clara Fistule… je sois engendré de la bestialité d'un homme et des complaisances prostitutionnelles d'une femme… Aussi, je n'ai jamais voulu reconnaître pour tels les deux abjectes créatures que la loi civile appelle : mes parents.

— Cela vous honore, approuvai-je…

— N'est-ce pas ?… Voyons, cher monsieur, il n'est pas admissible qu'un être d'intelligence, comme je suis, qu'un être tout âme, comme je suis, qu'un être enfin assez supérieur pour n'avoir gardé du corps humain que les strictes apparences nécessaires, hélas ! à un état social aussi imparfait que le nôtre, il n'est pas admissible, dis-je, qu'un tel être soit sorti des organes hideux qui, pour être des instruments d'amour, n'en sont pas moins des vomitoires de déjections… Si j'étais certain d'avoir dû la vie à une telle combinaison d'horreurs, je ne voudrais pas survivre un seul instant à ce déshonneur originel… Mais je crois que je suis né d'une étoile…

— Je le crois aussi…

— Je le crois d'autant plus que, la nuit, quelquefois, dans ma chambre, je répands autour de moi une clarté singulière…

— Mes compliments…

— Eh bien, monsieur, pour en finir, une bonne fois, avec cette erreur physiologique de la reproduction de l'homme par l'homme… j'ai fait une œuvre extraordinaire et fulgurante que j'appelle *Virtualités cosmogoniques…* C'est, si j'ose dire, une trilogie à laquelle j'ai donné, afin de la rendre plus sensible, trois modes d'expression : la sculpture, la littérature et la musique… Par la sculpture, je montre, au moyen de lignes géométriques et de courbes paralléloïdes, la trajectoire de l'œuf stellaire au moment précis et formidable où, touché par le pollen tellurique, il éclate en forme humaine… Le livre est la paraphrase rythmée de cette plastique, et la musique en est la condensation… orchestrée ou l'orchestration condensée. Vous voyez que, différente par l'expression, cette œuvre est une par la conception et la continuité du symbole… Or, je ne trouve personne pour l'éditer. En autres termes… voulez-vous me prêter vingt francs ? »

Là finissent mes notes sur Clara Fistule.

À force de lui prêter vingt francs, qu'il ne me rendait jamais, nous étions devenus amis… Et puis, un beau jour, je n'avais plus entendu parler de lui…

Comment pouvait-il se faire qu'il fût tombé, d'un si haut rêve, dans une réalité aussi décriée ? Je lui en exprimai mon étonnement.

— Oh ! tu me trouves changé ?… me dit-il… C'est vrai… Et c'est toute une histoire… Veux-tu que je te la raconte ?

Et sans attendre mon consentement, voici l'étrange récit qu'il me fit :

« Il y a une dizaine d'années, étant malade je fus envoyé à X… Assurément, cette réputation de grande guérisseuse, X… la mérite plus que toutes les autres stations du même genre, car, durant les six années consécutives que je vins demander la guérison à ses eaux, à son climat, au traitement de ses médecins, pas une seule fois je n'entendis parler de mort, pas une seule fois je n'appris qu'un malade fût mort. Oui, véritablement, la mort semblait avoir été supprimée de ce coin de la terre française… À la vérité, il arrivait quotidiennement que bien des personnes disparussent tout d'un coup… Et si vous vous informiez : "Elles sont parties hier", telle était la réponse invariable… Un jour, dînant avec le directeur de l'établissement, le maire de la ville et le tenancier du Casino, je m'émerveillai de ce persistant miracle, non, toutefois, sans émettre quelques doutes sur son authenticité.

— Vous pouvez vous renseigner, dirent-ils en chœur… Voilà plus de vingt ans que nous n'avons eu, ici, un enterrement… À telles enseignes, cher monsieur, que nous avons fait du personnel des pompes funèbres nos doucheurs… nos croupiers… nos chanteurs comiques… et que nous songeons maintenant à transformer notre cimetière en un superbe tir aux pigeons…

Ce fut seulement la dernière année de mon traitement que je connus le secret de cette extraordinaire immortalité… Voici comment :

Une nuit que je rentrais chez moi très tard, et que tout semblait dormir dans la ville immortelle et bienheureuse, je perçus, venant d'une rue transversale à celle que je suivais, des bruits insolites, bruits de voix essoufflées et chuchotantes, de pas pesants, de fardeaux sonores qui se seraient heurtés l'un contre l'autre… Je m'engageai dans la rue, qu'un seul réverbère éclairait à peine, à l'autre bout, d'une lueur trouble et tremblante. Et, avant que je pusse distinguer ce qui se passait, j'entendis nettement ceci :

— Mais, nom d'un chien!… taisez-vous donc… vous allez réveiller les étrangers!… Et si la fantaisie leur prenait de venir voir ce que nous faisons ici… eh bien, nous serions frais…

Je m'approchai, et voici l'étrange, l'inattendu, le lugubre spectacle que je vis : dix cercueils portés chacun par quatre hommes, dix cercueils se suivant à la file… et se perdant processionnellement dans l'ombre… Dans une ville où personne ne mourait, j'étais tombé sur un embarras de cercueils… Stupéfiante ironie!

Alors, je compris pourquoi, depuis vingt ans, on n'avait pas vu d'enterrement à X… On déménageait les morts à la cloche de bois!…

Furieux d'avoir été joué de la sorte par les autorités municipales et casinotiques, j'interpellai un des croque-morts dont la trogne luisait parmi cette nuit shakespearienne :

— Hé! l'ami… qu'est-ce que c'est?… demandai-je en lui montrant les cercueils.

— Ça? fit-il… c'est des malles d'étrangers qui partent.

— Des malles?… Ha! ha! ha!…

— Oui, des malles… Et nous les portons à la gare… à la grande gare.

Un sergent de ville, qui dirigeait la manœuvre, vint à moi.

— Retirez-vous, monsieur, pria-t-il poliment… Vous gênez ces hommes… Ils sont en retard… Ces malles — car ce sont des malles — sont fort lourdes… Et le train n'attend pas…

— Le train?… Ha! ha!… ha!… Et où va-t-il, ce train?

— Mais…

— Il va à l'Éternité, n'est-ce pas?

— L'Éternité? dit le sergent de ville, froidement… Je ne connais point ce pays-là…

Le lendemain, tu penses si je terrifiai le maire de la ville… le directeur de l'établissement… le tenancier du Casino, par cette aventure… Je les menaçai de tout dévoiler… Ils m'apaisèrent en m'offrant une somme d'argent considérable et en me nommant, avec un traité avantageux, l'agent exclusif de leur publicité… Et voilà!… »

Avec une gaieté tranquille, il me tapa sur les cuisses.

— Elle est bonne, hein?… fit-il.

Puis :

— À propos… as-tu un médecin ?…

— Oui.

— Fardeau-Fardat ?

— Non… Triceps… le docteur Triceps, mon ami…

— Ah ! tant mieux… Parce que Fardeau-Fardat… Tiens !… il faut encore que je te raconte cette histoire-là. Ah ! il y a des types, ici !… Et on n'a pas le temps de s'embêter une minute.

Et Clara Fistule entama un nouveau récit :

« Donc, j'avais été envoyé à X… Le jour même de mon arrivée, je me rendis chez le docteur Fardeau-Fardat, à qui j'avais été spécialement recommandé… Un petit homme charmant, vif et gai, de parole exubérante, de gestes cocasses et qui, néanmoins, donnait confiance.

Il m'accueillit avec une cordialité empressée et peu banale, et après m'avoir enveloppé des pieds à la tête d'un regard rapide :

— Ha ! ha ! fit-il… sang pauvre… poumons atteints ?… neurasthénique ?… alcoolique ?… syphilitique ? Parfaitement… Voyons ça… voyons ça… Asseyez-vous…

Et, durant qu'il cherchait je ne sais quoi parmi le désordre de son bureau, il interrogea, dans un petit rire sautillant, et sans me donner le temps de lui répondre :

— Hérédité déplorable ?… Famille de tuberculeux ?… de syphilitiques ?… Paternelle ?… Maternelle ?… Marié ?… Célibataire ?… Les femmes, alors… les petites femmes ! Ah ! Paris !… Paris !…

Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il recommença de m'interroger longuement, avec plus de méthode, m'ausculta minutieusement, mensura ma poitrine avec des gestes de tailleur, éprouva au dynamomètre ma force musculaire, nota, sur un petit carnet, mes réponses et mes observations ; puis brusquement, d'un air jovial :

— Avant tout… une question ?… En cas de mort, ici… vous feriez-vous embaumer ?

Je sursautai.

— Mais, docteur ?…

— Nous n'en sommes pas là, corrigea cet aimable praticien… Diable… mais enfin…

— Je croyais… dis-je, un peu effaré… je croyais qu'on ne mourait jamais, à X…?

— Sans doute… sans doute… En principe, on ne meurt pas ici… Mais enfin… un hasard… une malchance… une exception… vous admettrez bien une exception?… Vous avez quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de ne pas mourir ici… c'est entendu… Donc?…

— Donc… il est inutile de parler de cela, docteur…

— Pardon… fort utile, au contraire… pour le traitement… diable!

— Eh bien, docteur, si, par extraordinaire et pour cette fois seulement, je venais à mourir ici… non, je ne me ferais pas embaumer…

— Ah! ponctua le docteur… Vous avez tort… parce que nous avons un embaumeur étonnant… merveilleux… génial… Occasion, unique, cher monsieur… Il prend très cher… mais c'est la perfection. Quand on est embaumé par lui… c'est à se croire encore vivant… Illusion absolue… à crier… Il embaume… il embaume!!!

Et, comme je secouais toujours la tête pour exprimer un refus énergique :

— Vous ne voulez pas?… Soit… Ce n'est pas l'embaumement obligatoire, après tout…

Sur la page du carnet où il avait consigné toutes les observations qui avaient trait à ma maladie, il inscrivit au crayon rouge et en grosses lettres : "Pas d'embaumement", puis il rédigea une interminable ordonnance qu'il me remit en me disant :

— Voilà… Traitement sérieux… J'irai vous voir tous les jours, et même deux fois par jour.

Et, me serrant chaleureusement les mains, il ajouta :

— Bast!… au fond… vous avez bien fait… À demain…

Je dois dire que, peu à peu, je pris goût à ses soins ingénieux et dévoués. Son originalité, sa gaieté inaltérable, spontanée et parfois un peu macabre, m'avaient conquis. Nous devînmes d'excellents et fidèles amis.

Six ans après, un soir qu'il dînait chez moi, il m'apprit que j'étais définitivement guéri avec une joie tendre qui me toucha jusqu'au fond du cœur…

— Et vous savez ?… me dit-il… vous êtes revenu de loin, mon cher… Ah ! sapristi !

— J'étais très, très malade, n'est-ce pas ?…

— Oui… mais ce n'est pas cela… Vous rappelez-vous quand j'insistai tellement pour que vous vous fissiez embaumer ?

— Certes…

— Eh bien, si vous aviez accepté, mon cher ami… vous étiez un homme mort…

— Allons donc !… Et pourquoi ?…

— Parce que…

Il s'interrompit tout à coup… devint grave et soucieux durant quelques secondes… Et sa gaieté revenue :

— Parce que… les temps étaient durs alors… et il fallait vivre… En avons-nous embaumé de ces pauvres bougres… qui seraient, aujourd'hui… vivants comme vous et moi !… Qu'est-ce que vous voulez ?… La mort des uns… c'est la vie des autres…

Et il alluma un cigare. »

Clara Fistule se tut… Comme je restais interdit par cette confidence, il me dit encore :

— Charmant garçon, je t'assure… le docteur Fardeau-Fardat… Seulement, voilà… tu comprends… on n'est pas toujours sûr, avec lui… Il embaume… il embaume… C'est égal… avoue que tu me trouves changé ?

— Dame ! répliquai-je… Alors, plus de virtualités cosmogoniques… plus de stellogenèse ?…

— Tu parles !… fit Clara Fistule… Les enthousiasmes de la jeunesse… Ah ! c'est loin maintenant…

J'eus toutes les peines du monde, ce soir-là, à me débarrasser de mon ami, qui voulait m'entraîner à la salle de jeu… et me présenter des petites femmes… très chic.

— Un lapin, voyons !…

III

Bien sûr que le docteur Triceps ne vaut guère mieux que le docteur Fardeau-Fardat… mais Triceps est mon ami… Il y a si longtemps que je le connais!… Et puisqu'il est ici… puisque, après bien des aventures, il a fini par s'échouer dans cette ville d'eaux… autant lui qu'un autre… La mort n'en est pas à un médecin près…

Un type aussi, celui-là, comme dit Clara Fistule.

C'est un petit homme, médiocre, ambitieux, agité et têtu. Il touche à tout, traite de tout avec une égale compétence. C'est lui qui, en 1897, au Congrès de Folrath (Hongrie), découvrit que la pauvreté était une névrose. En 1898, il adressa à la Société de Biologie une communication très documentée, dans laquelle il préconisait l'inceste comme régénérateur de la race. L'année suivante, il m'arriva une histoire, assez peu commune, et qui me donna confiance en son diagnostic…

Un jour que j'étais descendu à la cave — Dieu sait pourquoi, par exemple —, je trouvai, au fond d'une vieille boîte d'épicerie, sous une couche épaisse de petit foin, dit d'emballage, je trouvai… quoi?… un hérisson. Roulé en boule, il dormait de ce profond, de cet effrayant sommeil hivernal, dont les savants ne nous ont point encore expliqué la morphologie — est-ce ainsi qu'il faut dire? La présence, dans une boîte d'épicerie, de cet animal, ne m'étonna pas autrement. Le hérisson est un quadrupède calculateur et fort « débrouillard ». Au lieu de chercher, pour l'hiver, un peu confortable abri sous un dangereux et aléatoire tas de feuilles ou dans le trou d'un vieil arbre mort, celui-ci

avait jugé qu'il serait plus au chaud et plus tranquille dans une cave. Notez, en outre, que, par un raffinement de confortable, il avait choisi, pour l'hivernage, cette boîte d'épicerie, parce qu'elle était placée contre le mur, à un endroit précis où passe le tuyau du calorifère. Je reconnus bien là un des *trucs* familiers aux hérissons, qui ne sont pas assez stupides pour se laisser mourir de froid, comme de vulgaires purotins.

L'animal, réveillé par moi progressivement, au moyen de passes savantes, ne parut pas non plus s'étonner outre mesure de la présence, dans la cave, d'un homme qui l'examinait indiscrètement, penché sur sa boîte. Il se déroula lentement, s'allongea peu à peu, avec des mouvements prudents, se dressa sur ses pattes basses, et s'étira comme fait un chat, en grattant le sol de ses ongles. Chose extraordinaire : quand je le soulevai et le pris dans ma main, non seulement il ne se roula pas en boule, mais il ne darda pas un seul de ses piquants et ne fronça point les plis barbelés de son petits crâne. Au contraire, à la façon dont il groïnait et faisait claquer sa mâchoire, à la façon aussi dont son nez farfouilleur frémissait, je vis qu'il exprimait de la joie, de la confiance et… de l'appétit. Pauvre petit diable! Il était pâle et, pour ainsi dire, étiolé, à la manière des salades qui sont restées longtemps dans un lieu obscur. Ses yeux, très noirs, brillaient de l'étrange éclat qu'ont les yeux des chlorotiques, et ses paupières humides, légèrement suintantes, révélaient à mon œil exercé d'étiologue une anémie avancée.

Je le montai dans la cuisine, et, tout de suite, il nous stupéfia par sa familiarité et ses aises d'être chez soi. Il reniflait comme un affamé vers les fricots qui mijotaient doucement sur le feu, et ses narines humaient, avec d'impératives délices, les odeurs de sauces qui passaient.

Je lui offris d'abord du lait, et il le but avidement. Ensuite, je lui présentai un morceau de viande, sur laquelle, dès qu'il l'eut flairée, il se précipita voracement, comme un tigre sur sa proie. Les deux pattes de devant croisées sur la viande, en signe de possession définitive, il la déchiquetait, de coin, en grognant, et son petit œil noir s'allumait de lueurs féroces. De menues lanières rouges pendaient à sa mâchoire, et son groin se barbouillait de sauce. En quelques secondes, la viande fut engloutie. Une pomme de terre eut le même sort; une grappe de raisins disparut

aussitôt qu'offerte. Il avala une tasse de café, à grandes gorgées retentissantes… Après quoi, repu, il se laissa tomber dans son assiette, et s'endormit.

Le lendemain, le hérisson était apprivoisé comme un chien. Dès que j'entrais dans la pièce où je lui avais fait une litière bien chaude, il marquait une joie excessive, venait à moi, et n'était heureux que lorsque je l'avais pris. Alors, caressant, ses piquants si bien couchés sur son dos qu'ils étaient doux ainsi qu'un pelage de chat, il poussait de petits cris sourds qui devinrent, en peu de temps, continus, monotones et endormeurs comme un ronronnement.

Oui, il faut que les naturalistes le sachent, ce hérisson ronronnait.

Comme il m'amusait beaucoup et que je commençais à l'aimer, je l'avais admis à l'honneur de ma table. On lui mettait une assiette à côté de la mienne, et il mangeait de tout, exprimant par de comiques colères son mécontentement, quand il voyait emporter un plat dont il n'avait rien goûté. Jamais je n'ai connu une personne aussi facile à nourrir. Viande, légumes, conserves, entremets, fruits, il n'était pas un mets qu'il refusât de manger. Mais il avait une préférence pour le lapin. Il le humait de loin. Ces jours-là, il devenait fou ; et on ne pouvait le rassasier. Il eut trois indigestions de lapin dont il faillit mourir, la pauvre bête, et auxquelles je dus opposer des remèdes énergiques et de solides purgations.

Le malheur voulut que, par faiblesse, par perversité, peut-être je l'accoutumasse aux boissons alcooliques. Quand il y eut goûté, il se refusa, avec un entêtement colérique, à en boire d'autres. Chaque jour, il avalait son verre de fine champagne, comme un homme. Il n'en éprouvait aucune gêne, aucun trouble, aucune ivresse. Buveur solide, il « portait la boisson », comme un vieux capitaine. Il prit aussi l'habitude de l'absinthe, et parut s'en trouver bien. Son pelage avait foncé, ses yeux ne pleuraient plus, toute trace d'anémie avait disparu. Et, quelquefois, je surprenais, dans son regard, d'étranges préoccupations, et comme des lueurs de luxures. Certain qu'il rentrerait à son gîte, par les belles nuits chaudes je le lâchais dans le bois, à l'aventure, et le matin, dès l'aube, il était là, près de la porte, attendant qu'on lui ouvrît.

Presque tout le jour, il dormait d'un sommeil de plomb, réparant ainsi ses débauches nocturnes.

Un matin, je le trouvai étendu sur sa litière. Il ne se leva pas à mon approche. Je l'appelai. Il ne bougea pas. Je le pris dans ma main; il était froid. Pourtant, il respirait encore… Oh! son petit œil, et le regard qu'il me lança, qu'il eut encore la force de me lancer, jamais je ne l'oublierai… ce regard presque humain, où il y avait de l'étonnement, de la tristesse, de la tendresse, et tant de choses mystérieuses et profondes que j'aurais voulu comprendre… Il respirait encore… Une sorte de petit râle, pareil au glouglou d'une bouteille qui se vide… puis deux secousses, un spasme, un cri, encore un spasme… Il était mort.

Je faillis pleurer…

Je le considérai bêtement dans ma main. Il ne portait aucune trace de violence sur son corps, flasque, maintenant, comme un chiffon; aucun symptôme apparent de maladie ne se révélait. La veille, il n'était point sorti dans le bois, et, le soir, il avait bu joyeusement, virilement, son verre de fine champagne. De quoi donc était-il mort? Pourquoi cette soudaineté?

J'envoyai le cadavre à Triceps qui l'autopsia. Et voici le petit mot bref que, trois jours après, je reçus :

Cher ami,

Intoxication alcoolique complète. Est mort de la pneumonie des buveurs. Cas rare, surtout chez les hérissons.

À toi.

Alexis Triceps.
D. m. p.

Vous voyez bien que mon ami Triceps n'est pas tout à fait une brute.

Brave Triceps!

Ah! ce voyage que je fis à X… pour des affaires de famille! Comme il y a longtemps déjà! Mes affaires réglées, je me souvins que j'avais un ami interne à l'asile des aliénés, et que cet ami n'était autre que Triceps. Je résolus de lui rendre visite. Il faisait un temps de chien, ce jour-là… L'air était glacé; des rafales furieuses de nord-ouest me cinglaient terriblement le visage. Au

lieu de m'échouer dans un café, je hélai un fiacre et me fis conduire à l'asile.

Le fiacre avait traversé les quartiers commerçants et les faubourgs populeux. Il roulait dans des banlieues mornes où, tout d'un coup, entre des terrains vagues, enclos de palissades goudronnées, surgissaient d'énormes et noirs bâtiments, hôpitaux, casernes et prisons, ceux-ci sommés de croix branlant au vent, ceux-là surélevés de lourds campaniles, autour desquels des corneilles à bec jaune croassaient sinistrement. Puis il s'engageait entre de hauts murs enfumés, de la pierre triste, épaisse, étouffante, percée çà et là de petits carrés vitreux, barrés de fer, et derrière laquelle l'on sentait de la souffrance, de la damnation et de la mort. Enfin, devant une porte en forme de voûte, peinte de gris sale et ferrée de gros clous à tête quadrangulaire, il s'arrêtait.

— C'est les fous… Nous sommes arrivés… dit le cocher.

J'hésitai, durant quelques secondes, à franchir le seuil redoutable. D'abord, je ne doutai point que j'allais être, par mon ami, accablé de demandes indiscrètes et de sollicitations de tout genre, ensuite, je me rappelai que je ne peux plus supporter le regard d'un fou. Le regard des fous m'effraie par la possibilité d'une contagion, et la vue de leurs longs doigts crispés, de leurs grimaçantes bouches me rend malade. Mon cerveau devient aussitôt la proie de leur propre délire; leur démence se communique instantanément à tout mon être; et j'éprouve à la plante des pieds comme un chatouillement douloureux et persécuteur qui me fait sautiller, dans les cours d'asile, ainsi qu'un dindon que de cruels gamins forcent à marcher sur une plaque de tôle rougie.

J'entrai pourtant. Le portier me remit aux mains d'un gardien, qui me fit traverser des cours, des cours, et encore des cours, par bonheur désertes, à cette heure; qui me fit suivre des couloirs et monter des escaliers, des escaliers, des escaliers. De temps en temps, sur les paliers, des portes vitrées laissaient entrevoir de grandes salles, des voûtes blanchâtres, et j'apercevais des bonnets de coton s'agiter étrangement sur des fronts pâles et plissés. Mais je m'efforçai de ne regarder que les murs et le plancher, sur lesquels, dans des carrés de lumière, il me semblait que passait l'ombre de mains tordues. Je ne sais comment je me trouvai dans une chambre très claire. Mon ami Triceps me sauta au cou et me dit :

— Ah ! par exemple !… Ah ! par exemple !… C'est toi ?… Ah ! tu tombes bien… tu ne pouvais pas mieux tomber… Quelle chic idée !…

Et, sans autres paroles de bienvenue, il débita :

— Écoute… tu vas me rendre un service, n'est-ce pas ?… Tiens, je viens de terminer un petit travail sur les « dilettantes de la chirurgie »… Tu ne sais pas ce que c'est, peut-être ?… Non ?… C'est une nouvelle folie qu'on vient de découvrir… Les types qui découpent les vieilles femmes en morceaux… ça n'est plus des assassins… c'est des dilettantes de la chirurgie. Au lieu de leur donner du couperet sur la nuque, on leur flanque des douches… Du service de Deibler [1], ils ont passé dans le mien… C'est comme ça… Tordant, hein ?… tordant !… Mais moi, ça m'est égal… J'ai fait un mémoire très documenté sur les dilettantes de la chirurgie… j'ai même — ça, c'est rigolo —, j'ai même trouvé la circonvolution cérébrale correspondant à cette manie… tu comprends ?… Alors, voilà, je vais présenter ce mémoire à l'Académie de médecine de Paris… Eh bien, il faut que tu intrigues pour m'obtenir un prix… un prix épatant… et les palmes académiques… Je compte sur toi… Tu verras Lancereaux, Pozzi, Bouchard, Robin, Dumontpallier [2]… tu les verras tous… je compte sur toi, hein ?… Du reste, j'allais t'écrire… Ah ! mon vieux, tu tombes bien… non, là, vrai… c'est de la chance…

Durant qu'il parlait, je l'observais. Il me semblait de taille encore plus exiguë, de crâne plus étroit, de barbe plus en pointe. Avec sa calotte de velours et sa blouse de toile bise, qui le gonflait comme un ballon, ses gestes saccadés, il ressemblait à un jouet d'enfant, comme on en voit aux boutiques des passagers.

1. Le bourreau Louis Deibler (1823-1904), titulaire d'une charge transmise de père en fils.

2. Étienne Lancereaux (1829-1910), président de l'Académie de médecine, a mené des recherches sur l'alcoolisme, le diabète et la syphilis. Samuel-Jean Pozzi (1846-1918), chirurgien, était, en 1901, professeur de clinique gynécologique à l'hôpital Broca. Charles Bouchard (1837-1905), membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, était un bactériologiste, professeur de pathologie. Albert Robin (1847-1928), membre de l'Académie de médecine depuis 1887, spécialiste de l'estomac, était le médecin personnel des Mirbeau. Victor-Amédée Dumontpallier (1826-1899), gynécologue, s'est aussi occupé d'occultisme.

— Et qu'est-ce que tu dis de ma chambre? me demanda-t-il brusquement. C'est gentil, ici, pas?… Je suis bien, ici?… Et ça?… qu'est-ce que tu dis de ça?

Alors il ouvrit la fenêtre et il m'indiqua :

— Ces arbres-là, tout près, et ces petites machines, blanches, c'est le cimetière… Ici… à droite, ces grandes maisons noires, c'est l'hôpital… À ta gauche… suis-moi bien… ça… les casernes de l'infanterie de marine… Tu ne peux pas bien voir la prison… mais dans la cour, tout à l'heure, je te la montrerai… Hein! on a de l'air, ici… c'est calme… c'est tranquille… Descendons… je vais te faire voir tout cela…

Nous descendîmes, en effet… On entendait sonner des cloches.

— Eh bien, tu en as de la veine!… me dit Triceps… voilà les fous qui vont dans les cours…

Et nous pénétrons dans une cour.

Quelques fous se promènent sous les arbres, tristes ou hagards; quelques fous sont assis sur des bancs, immobiles et têtus. Contre les murs, dans les angles, quelques fous sont prostrés. Il y en a qui gémissent; il y en a qui sont plus silencieux, plus insensibles, plus morts que des cadavres.

La cour est fermée, quadrangulairement, par de hauts bâtiments noirs, percés de fenêtres qui semblent, elles aussi, vous regarder avec des regards fous. Aucune échappée sur de la liberté et de la joie; toujours le même carré de ciel vide. Et l'on entend un sourd *lamento* de cris étouffés, de hurlements bâillonnés venant on ne sait de quelles chambres de torture, on ne sait de quelles invisibles tombes et de quelles limbes lointaines… Un vieillard saute, à cloche-pied, sur ses jambes débiles et tremblantes, le corps ramassé, les coudes plaqués aux hanches. Il y en a qui marchent très vite, emportés vers quels buts ignorés? D'autres se livrent avec eux-mêmes à des conversations querelleuses.

Dès qu'ils nous aperçoivent, les fous s'agitent, se groupent, chuchotent, délibèrent, discutent, dirigeant obliquement vers nous des regards sournois et méfiants. On voit aussitôt se lever, et remuer dans l'air, des gestes grimaçants, des mains très pâles qui ressemblent à des vols d'oiseaux effrayés. Les surveillants

passent parmi les groupes, et, bourrus, les exhortent au calme. Des colloques s'engagent.

— Est-ce le préfet ?

— Vas-y, toi…

— Non, toi…

— Il ne me comprend pas quand je lui parle.

— Il ne m'écoute jamais.

— Il faut pourtant demander qu'on ne nous serve plus des crapauds dans notre soupe.

— Il faut pourtant obtenir qu'on nous mène un peu dans la campagne.

— Vas-y, toi… Et parle-lui carrément, comme à un homme.

— Non, toi…

— J'y vais…

Quelques fous se détachent des groupes, s'avancent vers Triceps, exposent des réclamations judicieuses ou obscures sur la nourriture, la conduite des gardiens, l'injustice du sort. Les visages s'allument, les cous se tendent. Dans toutes ces pauvres prunelles effarées d'enfant, passent des lueurs d'espoir vague, tandis que le vieillard, indifférent à l'événement, continue de sauter à cloche-pied, sur ses jambes débiles, et qu'un jeune homme, les yeux pleins d'extase, bondit, les bras en avant, ouvrant et refermant de longues mains osseuses qui, sans cesse, étreignent le vide. Triceps, à toutes les réclamations, répond : « C'est entendu… c'est entendu. »

Il me dit :

— Ce sont de très bons diables… un peu toqués… N'aie pas peur.

Je réponds :

— Mais ils n'ont pas l'air plus fous que les autres… Je me faisais d'eux une autre idée. Je trouve que ça ressemble à la Chambre des députés, avec plus de pittoresque.

— Et plus de gaieté… Et puis, mon ami, tu vas voir, c'est très amusant… On ne sait pas où ces pauvres bougres ont l'esprit, quelquefois…

Il arrête un fou qui passe, et l'interroge :

— Pourquoi ne demandes-tu rien aujourd'hui, toi ?

Pâle, maigre, très triste, le fou esquisse un geste.

— À quoi bon ? fait-il.

— Tu es fâché ?… Tu fais ta tête ?

— Je ne suis pas fâché… Je suis triste.

— Il ne faut pas être triste… C'est très mauvais dans ton état… Dis-nous comment tu t'appelles ?

— Plaît-il ?

— Ton nom ? Dis-nous ton nom ?

Avec un air de douceur, le fou, doucement, reproche :

— Ce n'est pas bien de railler un pauvre homme. Vous savez mieux que personne que je n'ai plus de nom… Puis-je en faire juge monsieur ?… Monsieur est sans doute le préfet ?

Et sur un geste affirmatif de Triceps :

— Eh bien, je suis très content de cette circonstance… Voici, monsieur le préfet… J'avais un nom, comme tout le monde… C'était mon droit, n'est-ce pas ? Il me semble que ce n'était pas excessif, qu'en pensez-vous ?… En entrant ici, monsieur m'a pris mon nom…

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Pardon, pardon, je sais ce que je dis…

Et s'adressant à moi :

— Où monsieur a-t-il mis mon nom ?… Je l'ignore… L'a-t-il perdu ?… C'est possible… Je le lui ai réclamé plus de mille fois… Car, enfin, j'ai besoin de mon nom… Jamais il n'a voulu me le rendre… C'est très triste… Et je ne sais pas jusqu'à quel point monsieur avait le droit de me prendre mon nom ?… Il me semble que c'est un véritable abus de pouvoir… Vous devez comprendre, monsieur le préfet, combien cela est gênant pour moi… Je ne sais plus qui je suis… Je suis non seulement pour les autres, mais pour moi-même… un étranger… De fait, je n'existe plus… Figurez-vous que tous les journaux veulent écrire, depuis longtemps, ma biographie… Mais comment faire ?… La biographie de qui ?… de qui ?… Je n'ai plus de nom… Je suis célèbre, très célèbre, tout le monde me connaît en Europe… Mais à quoi me sert cette célébrité, puisqu'elle est, aujourd'hui, anonyme ?… Enfin, il doit y avoir un moyen de me faire rendre mon nom ?…

Je le rassure :

— Certainement… certainement… J'y penserai…

— Merci ! Et puisque vous êtes assez bon pour vous intéresser à moi, monsieur le préfet, puis-je vous demander un autre service ?… Car enfin, je suis la victime de choses extraordinaires,

auxquelles je ne croirais pas moi-même, si elles étaient arrivées à d'autres que moi…

— Parlez, mon ami.

Alors, d'une voix confidentielle :

— J'étais poète, monsieur le préfet, et j'avais un tailleur à qui je devais de l'argent… Il me fallait de beaux habits, fréquentant chez la marquise d'Espard, chez Mme de Beauséant, et devant épouser Mlle Clotilde de Grandlieu [1]… L'histoire est, tout au long, dans Balzac… Vous voyez que je ne mens pas… Ce méchant tailleur venait me relancer très souvent… Il réclamait son argent avec violence… Je n'en avais pas… Un jour qu'il se montrait plus menaçant que jamais, je lui offris, pour se payer, de prendre chez moi ce qu'il voudrait… une pendule — j'avais une très belle pendule —, des souvenirs de famille… enfin, ce qu'il voudrait… Or, savez-vous ce qu'il prit ?… C'est inconcevable… Il prit ma pensée… Oui, monsieur le préfet, ma pensée… comme, plus tard, monsieur devait me prendre mon nom… Vraiment, ai-je de la chance ?… Et que pouvait-il en faire, lui, un tailleur ?

— Mais comment vous êtes-vous aperçu que ce tailleur vous avait pris votre pensée ?… questionné-je.

— Comment ? Mais je l'ai vue, dans ses mains, monsieur le préfet… Il la tenait dans ses mains, monsieur le préfet… Il la tenait dans ses mains au moment où il me la prit.

— Comment était-elle ?

Le fou prend un air où se mêle une double expression d'admiration et de pitié tendre :

— Elle était, monsieur le préfet, comme un petit papillon jaune, très joli, très délicat, et qui bat de l'aile ; un petit papillon, comme il y en a sur les roses, dans les jardins, les jours de soleil… Je priai le méchant tailleur de me rendre ma pensée… Il avait de gros doigts, courts et malhabiles, des doigts brutaux, et j'avais

1. La marquise d'Espard, femme sans cœur et sans scrupules, est un personnage reparaissant de *La Comédie humaine* (notamment dans *L'Interdiction, Illusions perdues, Splendeurs et misères des courtisanes*). Madame de Beauséant est l'héroïne de *La Femme abandonnée* et apparaît dans *Le Père Goriot.* On rencontre Clotilde de Grandlieu dans *Splendeurs et misères des courtisanes.*

peur qu'il ne la blessât, elle, si légère, si fragile… Il la mit dans sa poche et s'enfuit en ricanant…

— C'est, en effet, une aventure extraordinaire.

— N'est-ce pas?… D'abord, j'écrivis au tailleur pour lui réclamer ma pensée, morte ou vive… Il ne me répondit pas… J'allai trouver le commissaire de police, qui me mit brutalement à la porte de chez lui et me traita de fou… Enfin, un soir, des gens de mauvaise mine pénètrent chez moi et me conduisirent ici… Voilà six mois que je suis ici… et que j'y vis, monsieur le préfet, parmi des êtres grossiers et malades, qui font des choses déraisonnables et effrayantes… Comment voulez-vous que je sois heureux?

Il tire de la poche de sa vareuse un petit cahier soigneusement enveloppé de papier, et, me le tendant :

— Prenez ceci… supplie-t-il… J'ai consigné, dans ceci, tous mes malheurs… Quand vous aurez lu, vous déciderez telles mesures de justice qu'il vous plaira.

— C'est entendu…

— Mais je n'espère rien, je dois vous le dire… Il y a des fatalités tellement étranges, tellement supérieures aux volontés humaines, qu'on ne peut rien contre elles.

— Oui… oui… je vous promets.

Après un court silence :

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose, à vous seulement?

— Dites!

— C'est très curieux.

Et tout bas :

— Il vient ici, quelquefois, un petit papillon… je ne sais trop pourquoi, car il n'y a pas de fleurs ici, et cela m'a longtemps inquiété… Il vient ici, quelquefois un petit papillon jaune… Il est pareil à celui que je vis, cet affreux jour, dans les grosses et malpropres mains du tailleur… Comme lui, il est délicat, frêle et joli… Et il vole gracieusement… C'est délicieux de le voir voler… Mais il n'est pas toujours jaune… Il est quelquefois bleu, quelquefois blanc, quelquefois mauve, quelquefois rouge… cela dépend des jours… Ainsi, il n'est rouge que quand je pleure… Cela ne me semble pas naturel… Et je crois bien… oui, je suis intimement convaincu que ce petit papillon…

Il se penche vers moi, et mystérieusement, ses lèvres presque collées à mon oreille :

— C'est ma pensée… Chut !…

— Vous croyez ?

— Chut !… Elle me cherche… elle me cherche depuis six mois. Ne le dites pas… ne le dites à personne… Ah ! quel chemin, la malheureuse !… Elle a peut-être traversé des mers, des montagnes, des déserts, des plaines de glace, avant de venir ici… cela me brise le cœur d'émotion… mais comment voulez-vous qu'elle me trouve, puisque je n'ai plus de nom ? Elle ne me reconnaît plus… J'ai beau l'appeler, elle me fuit… C'est évident… Et que feriez-vous à sa place ? Alors, elle s'en va… Voilà pourquoi monsieur a très mal agi.

Il se retourne brusquement.

— Et tenez, la voyez-vous… là-bas… au-dessus des arbres ?

— Je ne vois rien.

— Vous ne voyez rien ?… Tenez… là-bas… elle descend.

Le pauvre fou désigne dans l'espace un point imaginaire et vide :

— Elle est mauve aujourd'hui, toute mauve… Je reconnais son vol léger et fidèle… Elle me cherche… et nous ne nous joindrons plus jamais… Vous permettez ?

Il salue, s'éloigne, se dirige vers le point imaginaire. Durant quelques minutes il donne la chasse à un papillon invisible, court, tourne, pointe en avant et revient, fauchant l'air de ses bras. Puis il tombe haletant, épuisé, en sueur, au pied d'un arbre.

Triceps sourit et hausse les épaules :

— Bast !… Il n'est peut-être pas plus fou — il l'est peut-être moins, qui sait ? — que les autres poètes, les poètes en liberté qui prétendent avoir des jardins dans leur âme, des avenues dans leur intellect, qui comparent les chevelures de leurs chimériques maîtresses à des mâtures de navires… et qu'on décore, et auxquels on élève des statues… Enfin !…

Mais la vie de ces pauvres êtres m'est trop douloureuse. Je prie Triceps de m'arracher à ce spectacle horrible… Nous traversons des cours et des cours et des cloîtres tout blancs, et nous arrivons sur une sorte de terrasse où poussent quelques maigres fleurs, où deux cerisiers s'étiolent sous leurs longues larmes de gomme. De là, on découvre tout le tragique paysage de murs

noirs, de fenêtres louches, de jours grillés, de verdures grisâtres, tout ce paysage d'effroi social, de lamentations et de tortures, dans lequel on sent une pauvre humanité enchaînée souffrir, râler, mourir… Le cœur serré, une angoisse m'agrippant à la gorge, je reste silencieux avec la sensation sur toute ma personne de quelque chose d'inexprimablement lourd, d'intolérablement dément.

Alors, tout petit, bouffon, avec sa calotte de velours noir et sa blouse qui ballonne, Triceps me crie :

— Tiens, à ta gauche… la prison, mon vieux… Très chic… tu sais… dernier modèle…

Et il conclut en m'entraînant je ne sais où :

— Tu vois… on est bien ici… des fleurs, de l'horizon, de la verdure. C'est tout à fait la campagne!…

Et çà et là, au-dessus de murs gris, au-dessus de murs noirs, dans les chemins de ronde invisibles, d'invisibles soldats promènent l'éclair vif de leurs baïonnettes…

IV

Dans le jardin de l'hôtel, j'attends l'heure du dîner… Et je suis triste, triste, triste ! Triste de cette tristesse angoissante et douloureuse qui n'a pas de cause, non, en vérité, qui n'a pas de cause. Est-ce d'avoir évoqué ces cours d'asile, ces physionomies, si étrangement troublantes, des pauvres fous ?… Non… puisque je suis très triste depuis que je suis ici… Quand on sait pourquoi on est triste, c'est presque de la joie… Mais quand on ignore la cause de ses tristesses… il n'y a rien de plus pénible à supporter…

Je crois bien que cette tristesse me vient de la montagne. La montagne m'oppresse, m'écrase, me rend malade. Suivant l'expression de Triceps, chez qui je suis allé causer quelques minutes, je suis atteint de « phobie », la phobie de la montagne. Comme c'est gai !… Être venu ici chercher la santé, et n'y trouver que la phobie !… Et comment y échapper ?… Devant soi, derrière soi, au-dessus de soi, toujours des murs, et des murs et encore des murs qui vous séparent de la vie !… Jamais une éclaircie, une échappée d'horizon, une fuite vers quelques chose, et pas un oiseau… Si j'étais sentimental, je ne pourrais pas, plus malheureux que Silvio Pellico [1], chanter pour me distraire :

Hirondelle gentille
Qui voltige à la grille
Du prisonnier !…

1. Silvio Pellico (1789-1854), écrivain et patriote italien, passa huit années emprisonné au Spielberg, à Brno, de 1822 à 1830. Il a évoqué son séjour dans *Le Mie Prigioni* (1833), qui remporta un vif succès.

Non, rien que ces murs mornes et noirs où le regard se heurte sans pouvoir les franchir, où la pensée se brise sans pouvoir les traverser… Et pas de ciel non plus; jamais de ciel!… Comprenez-vous cette terreur?… Des nuages lourds, étouffants, qui tombent, qui tombent, couvrent les sommets, descendent dans les vallées, en rampant sur les pentes, qui disparaissent aussi, comme les sommets… Et ce sont les limbes… c'est le vide du néant… Plus impénétrable que le roc et le schiste, ce ciel, que n'ouvre jamais aucun rêve, m'affole… Il ne me parle que de désespoir, ne m'apporte que de persistants conseils de mort… Le suicide rôde partout ici, comme, ailleurs, la joie dans les prairies et dans les jardins… Et j'ai cette impression d'être enfermé vivant, non dans une prison, mais dans un caveau…

— Il faut vaincre cela… me dit Triceps… marche, marche… sapristi!

Il est étonnant… Mais où donc marcher?… Vers quoi marcher?… Vers qui marcher?

Plus je marche, plus se rétrécissent les murs, plus les nuages se condensent et descendent, descendent jusqu'à me toucher le crâne, comme un plafond trop bas… Et ma respiration s'accourcit, mes jarrets fléchissent et refusent de me porter, mes oreilles bourdonnent…

Je demande au guide :

— Pourquoi y a-t-il tant de grillons ici?… Ils m'agacent… On ne peut donc pas les faire taire?

Et le guide me répond :

— Il n'y a pas de grillons… C'est le sang de Monsieur qui chante!…

Et c'est vrai… Ce qui chante ainsi, autour de moi, c'est mon grillon, l'affreux grillon de la fièvre… Oui, je le reconnais, maintenant…

— Mais tais-toi donc… vilaine bête!

Et il chante plus fort… il m'emplit les oreilles de son bourdonnement grêle, qui se multiplie, à chaque effort que je fais…

La phobie et la fièvre!… Allons, c'est complet.

Puisque Triceps m'a dit de marcher, je marche encore…

L'étroite vallée devient un couloir, et le couloir une fente dans de la pierre… Pendant des heures et des heures, sur ma droite, c'est une muraille suintante, glaciale, et si haute que je n'en vois

pas la fin; un petit torrent ronchonne à ma gauche… Il est agaçant, ce petit torrent… je crois entendre un vieillard toussotant et grincheux… Ah! voici un pont, enfin… Cela va peut-être changer… Je traverse le pont… cela change, en effet, car maintenant j'ai la muraille suintante à ma gauche, et c'est à ma droite que ronchonne le petit torrent… Je marche… je marche… et ainsi, durant toute la journée…

De temps en temps, le guide me dit :

— Cet endroit s'appelle la rue d'Enfer…

Ou bien :

— Cet endroit, c'est la Porte de la Mort…

Il me cite des noms de pics, de ports, de cols. Et ces noms n'expriment jamais que des idées de damnation et de malédiction. De place en place, de petites croix de bois, pour rappeler aux passants le souvenir d'un ensevelissement sous la neige ou sous la pierre.

— Ici, périrent neuf chaudronniers qui se rendaient en Espagne… me dit encore le guide, car il comprend que je suis triste, et qu'il faut me distraire un peu.

— Mais les sommets… les sommets?… Je veux atteindre les sommets…

— Il n'y a pas de sommets…

Et il a raison, ce guide. Il n'y a jamais de sommets… Quand on croit avoir atteint un sommet, il se trouve qu'on est encore dans une prison, dans un caveau… Devant soi, les murs, plus terribles, plus noirs, d'un autre sommet… Et, de sommet en sommet, c'est vers plus de mort que l'on monte…

Je regarde le guide. Il est petit, souple, trapu… Mais il est triste aussi… Il n'y a pas de ciel dans ces yeux… Il n'y a que le reflet sombre et tout proche, et sans espoir, de ces murs entre lesquels nous marchons.

Ah! rentrons, rentrons…

Alors, j'ai fini par ne plus quitter le jardin de l'hôtel… Ce jardin est clos de murs, et les murs sont percés de fenêtres, et, derrière ces fenêtres, parfois, j'aperçois quelque chose qui me rassure et qui ressemble presque à de la vie… Oui, il y a, parfois, des visages à ces fenêtres… En ce moment, j'aperçois un monsieur qui se frise la moustache, un autre qui passe son smoking…

Et, ici, à gauche, une femme de chambre corsette sa maîtresse… Je me raccroche à ces visages et à ces images… Je me raccroche aux allants et venants qui passent dans le jardin, aux pauvres géraniums des massifs, aux bananiers frileux des pelouses, aux souliers jaunes, aux robes blanches, à l'habit obséquieux des garçons… Je me raccroche à tout cela pour me bien prouver à moi-même que c'est là de la vie, et que je ne suis pas mort…

Mais je suis pris par une autre mélancolie, la mélancolie des villes d'eaux, avec toutes ces existences disparates, jetées hors de chez soi… D'où viennent-elles? Ou vont-elles?… On ne le sait pas… et elles ne le savent pas elles-mêmes… En attendant de le savoir, elles tournent, pauvres bêtes aveuglées, le manège de leur ennui…

Et voici que la cloche sonne… La nuit est tombée… les salles s'illuminent… Arrivent des gens que je connais… Mais j'ai beau les connaître, ils me sont plus étrangers que si je ne les connaissais pas…

— Vous allez au Casino, ce soir?

— Parbleu! Et vous?

— Hélas!…

Ah! ne plus voir de montagnes!… Des plaines, des plaines, des plaines!

V

Monsieur Isidor-Joseph Tarabustin, professeur au lycée de Montauban, est venu avec sa famille passer une saison à X… M. Tarabustin souffre d'un catarrhe de la trompe d'Eustache; M. Tarabustin, d'une hydarthrose au genou; le fils, Louis-Pilate Tarabustin, d'une déviation du rachis : famille bien moderne, comme on voit. En plus de ces maladies, avouées et d'ailleurs respectables, ils en ont d'autres qui les atteignent aux sources mêmes de leur vie. De quelles hérédités impures, de quelles sales passions, de quelles avaricieuses et clandestines débauches, de quels cloaques conjugaux M. et Mme Tarabustin furent-ils, l'un et l'autre, engendrés, pour avoir abouti à ce dernier spécimen d'humanité tératologique, à cet avorton déformé et pourri de scrofules qu'est le jeune Louis-Pilate? Avec sont teint terreux et plissé, son dos en zigzag, ses jambes torses, ses os spongieux et mous, cet enfant semble avoir soixante-dix ans. Il a toutes les allures d'un petit vieillard débile et maniaque. Quand on est auprès de lui, on souffre vraiment de ne pouvoir le tuer. La première fois que je vis tous ces Tarabustin, j'eus l'idée d'aller à eux et de leur crier :

— Pourquoi venez-vous offusquer de votre triple présence, de l'immoralité de votre triple présence, la splendeur farouche des montagnes, et la pureté des sources?… Retournez chez vous… Vous savez bien qu'il n'y a pas d'eaux — si miraculeuses soient-elles — qui puissent jamais laver les pourritures séculaires de vos organes, et la crasse morale d'où vous êtes nés…

Mais je pense que M. Isidor-Joseph Tarabustin eût été fort étonné de l'éloquence de ce langage, et qu'il n'eût point obéi à cette injonction homérique.

Chaque jour, à des heures fixes, le matin, sur les allées ou sur les Quinconces, on rencontre, sortant du bain, solennel, méthodique, grand semeur de paroles et de gestes, M. Isidor-Joseph Tarabustin, qui promène ses courtes jambes, sa face bubonique et son ventre malsain. Sa famille l'accompagne, et, quelquefois, un ami, voisin de chambre, professeur comme lui, et dont la peau malade, farineuse, lui fait un visage de Pierrot morne, qui se serait poudré de cendres. Rien n'est beau comme de les voir côtoyer le lac et parler aux cygnes, tandis que le jeune Louis-Pilate leur jette des pierres… déjà!

— Je voudrais bien savoir pourquoi on appelle ces volatiles des cygnes? demande M. Isidor-Joseph Tarabustin.

À quoi l'ami répond avec un grincement :

— Ce sont des oies qui ont le cou trop long, voilà tout… Toujours l'amour du mensonge.

Le soir, avant de se coucher, M. Tarabustin flâne, majestueux, sur la route d'Espagne, jusqu'au « dernier bec de gaz de France ». Il dit, en enflant la voix : « Allons jusqu'au dernier bec de gaz de France! » Sa femme le suit, clopinant péniblement, molle, boursouflée de graisse jaune, et suivie elle-même de son fils qui choisit, pour y mettre le pied, les plus larges bouses, les plus gros tas de crottin, nombreux à cette heure, sur cette route où, dans la journée, passèrent tant d'attelages de bœufs et tant de chevaux… Arrivé devant le dernier bec de gaz de France, M. Tarabustin s'arrête, médite longuement, ou bien, selon les dispositions de son humeur, improvise des réflexions morales, de hautes pensées philosophiques, pour l'éducation de sa famille. Puis, il s'en retourne, lentement, à la ville, et il rentre dans la chambre, sans air et sans jour, qu'il a louée en une maison étroite, humide, malsaine, assombrie, même durant les plus clairs soleils, par une double rangée d'arbres. Et tous les trois, leurs lits se touchant, leurs poitrines échangeant familièrement le poison de leurs trois haleines, ils s'endorment… Quelquefois, lorsque leur fils dort, ils s'acharnent à de hideuses amours, et désolent, de leurs baisers malthusiens, le silence de la nuit.

Hier, sur la route d'Espagne, j'ai rencontré M. Isidor-Joseph Tarabustin. Il était arrêté au pied du dernier bec de gaz de France. Sa femme se tenait à sa droite, son fils à sa gauche. Et,

sur le fond des montagnes, dans le crépuscule que la lune argentait, cela faisait comme une scène étrange de la Passion, une parodie bouffonne du Calvaire.

Il ne passait plus personne sur la route, ni bêtes, ni gens. Au creux de l'étroite vallée, le torrent bouillonnait entre des éboulements de rocs, et roulait des cailloux avec des bruits d'harmonica. Et la lune glissait lentement sur le ciel dans l'échancrure de deux montagnes, de seconde en seconde moins noires, et voilées de brumes mauves.

Prévoyant que M. Isidor-Joseph Tarabustin allait proférer des paroles définitives, et désireux de les entendre, je me dissimulai derrière le talus de la route, afin de ne point effaroucher son éloquence.

— Rose… commanda tout à coup M. Tarabustin… et toi, Louis-Pilate… regardez, tous les deux, cet appareil… d'éclairage.

Et, d'un geste noble, il montrait le réverbère que, par une judicieuse économie, l'administration municipale n'avait point allumé, car il faisait clair de lune, ce soir-là.

— Regardez cet appareil reprit le professeur, et dites-moi ce que c'est.

Louis-Pilate haussa ses épaules torses. Rose répondit, en frictionnant son genou malade :

— Mais c'est un bec de gaz, mon ami.

— Un bec de gaz… un bec de gaz!… Sans doute, que c'est un bec de gaz… Mais ce n'est point un bec de gaz comme les autres… C'est quelque chose de très particulier et, le dirai-je, de très symbolique… Quand vous le regardez… voyons, ma chère Rose, et toi, Louis-Pilate, est-ce que vous n'éprouvez pas une sensation…, une émotion…, un frisson…, quelque chose enfin de fort, de puissant…, de religieux…, tranchons le mot… de patriotique?… Recueille-toi un instant, Rose… Louis-Pilate, descends dans ton âme… Alors, ça ne vous dit rien?…

Rose soupira, presque larmoyante :

— Et pourquoi veux-tu, Isidor-Joseph, que j'éprouve, devant ce réverbère, des sensations que je n'éprouve pas devant les autres?

— Parce que ce réverbère, ma chère femme, contient une idée… une idée sainte… une idée maternelle… un mystère…

que ne contient aucun autre réverbère… parce que… écoute-moi bien… parce que ce bec de gaz est le dernier bec de gaz de France, parce que, après lui… c'est la montagne… c'est l'Espagne… l'inconnu… comprends-tu ?… l'étranger, enfin… Parce que c'est la Patrie qui s'illumine tous les soirs pour la joie, pour la reconnaissance de nos cœurs, et qui semble nous dire : « Si tu m'aimes, tu n'iras pas plus loin ! » Voilà ce que c'est que ce bec de gaz…

Mme Tarabustin considéra longtemps ce bec de gaz, fit un violent effort pour éprouver la secousse divine, et, triste, accablée de n'être pas à l'unisson des sentiments qui gonflaient le cœur de son mari, elle gémit :

— Je n'ai pas ton intelligence, mon ami… Et je ne vois pas de si belles choses dans un simple réverbère… C'est un grand malheur… Pour moi, un bec de gaz est toujours un bec de gaz, même quand c'est le dernier bec de gaz de France…

La voix de M. Tarabustin prit un accent mélancolique.

— Hélas ! fit-il… Tu n'es qu'une femme… tu n'as pas, comme moi, pénétré dans la profondeur des choses… Les choses, ma pauvre amie, ne sont que des apparences sous lesquelles existent les symboles éternels… Le vulgaire ne perçoit que les apparences… Seuls, les grands esprits, comme moi, découvrent les symboles sous les apparences qui les cachent… Enfin !

Il y eut un silence.

L'haleine des Tarabustin profanait la pureté vivifiante du soir. Un parfum d'œillet sauvage, qui s'était aventuré jusqu'à eux, rebroussa chemin et se perdit dans la vallée. Les grillons s'étaient tus, à la voix du professeur, étonnés de cette discordance.

— Et toi, Louis-Pilate ?

Mais l'enfant écrasait sous sa semelle un ver luisant qui venait de s'allumer dans l'herbe… Il ne répondit pas.

Alors, découragé, M. Isidor-Joseph Tarabustin regarda, une dernière fois, fervemment, le dernier bec de gaz de France. Et il partit, suivi de sa femme, qui recommença de clopiner péniblement, et de son fils, qui se remit à patauger dans les bouses et les tas de crottin.

VI

Aujourd'hui, dans les jardins du Casino, tandis que, sous le kiosque, la musique jouait l'ouverture de *Sémiramis* — oh ! cette ouverture de *Sémiramis,* sautillante et persécutrice ! —, j'ai vu passer et repasser des gens et des gens, figures de toute sorte, que je connais ou que je reconnais, tous les genres de célébrité parisienne, M. Georges Leygues et son élégance provinciale, Maître du Buit [1], l'illustre avocat, M. Émile Ollivier [2], et des acteurs et des poètes, et des dentistes, et des grandes dames, et des petites femmes, tout cela bizarre et si triste !… Je les regarde avec avidité. Sur chacun de ces visages je mets une histoire ; souvenirs qui vont, pour une journée du moins, m'arracher à mon ennui, aux mornes ténèbres de mon ennui. Et c'est le général Archinard [3], la marquise de Parabole, le colonel de Présalé, et d'autres, d'autres encore, d'autres toujours…

Mais je m'attache particulièrement à M. Georges Leygues, car il ne m'inspire que de la gaieté.

1. Charles-Henri du Buit (né en 1837), célèbre avocat spécialisé dans les procès d'affaires : Union Générale, krach des métaux, Panama. Il sera l'avocat de Jules Claretie, contre Mirbeau, lors de la bataille du *Foyer,* en 1908.

2. Émile Ollivier (1825-1913), député républicain sous le Second Empire, s'est cependant rallié au régime impérial en 1869 et a été chargé de former le gouvernement en janvier 1870. Le 15 juillet suivant, il a déclaré qu'il acceptait la guerre « d'un cœur léger ».

3. Louis Archinard, né en 1850, général de brigade en 1896, s'est distingué lors de la conquête du Dahomey.

J'aime infiniment M. Georges Leygues et sa belle franchise méridionale, et cette sécurité dans les relations, si rare chez les politiciens, et qu'il a à un haut degré. On peut aimer M. Leygues les yeux fermés; c'est même la meilleure façon de l'aimer et de n'y avoir point de désillusions… C'est pour moi une joie délicate et forte, et toujours nouvelle, et, pour ainsi dire, nationale, de me trouver quelque part avec lui. J'admire comment l'habitude des ministères lui a fait, peu à peu, une âme d'indulgence et d'éclectisme dont on subit, malgré soi, le charme bigarré…

Un soir, dans les coulisses de l'Opéra, contant une anecdote, il commença ainsi :

— À cette époque, je n'étais pas encore ministre…

— À d'autres! protesta M. Gailhard [1].

M. Leygues sourit, et il reprit :

— Soit! À cette époque j'étais déjà ministre et clerc d'huissier dans le Tarn-et-Garonne.

Et il conta son anecdote.

Banale à l'excès, mais intarissablement oratoire, sa conversation arrache à tous ceux qui l'entendent cette exclamation flatteuse : « Quel joli causeur! » Et, en effet, ce surprenant personnage cause sur toutes choses avec une égale compétence. Jamais, je crois, je n'ai rencontré dans ma vie un homme dont la compétence fût aussi universelle. Mais c'est dans les questions d'art qu'il triomphe… Qui ne l'a pas entendu parler du sentiment décoratif de Flameng [2] n'a rien entendu… Et quand il part sur les beautés éducatrices de l'opéra-comique… ah! quelle merveille!

Un jour que je le félicitais — bas courtisan — de cette évidente supériorité :

— Non, me répondit modestement M. Leygues… je n'ai pas une supériorité.

— Oh! monsieur le ministre…

— Je les ai toutes.

— À la bonne heure.

1. Directeur de l'Opéra de Paris.

2. François Flameng (1834-1911), peintre académiste, auteur de portraits et de scènes d'histoire (*L'Appel des Girondins*).

— Mais je ne les ai pas en même temps… je les ai successivement… selon le ministère que je dirige.

— Et comme vous les avez tous dirigés, monsieur le ministre ?… m'inclinai-je très bas.

— Voilà… fit M. Leygues, avec une pirouette délicieuse qui me prouva que son jarret était aussi souple que son esprit.

Il est charmant…

Quand je dîne avec lui, chez des amis, et que je contemple son crâne d'ivoire patiné et sa moustache nationaliste, je me sens fier, vraiment, d'être contribuable. Et je songe :

— Dire que cet homme-là est celui sous qui la Comédie-Française a brûlé, sous qui, certainement, brûlera le Louvre !… Et il n'a pas d'orgueil… et il est comme tout le monde !…

Et donnant, un jour, à mes muettes pensées un corps verbal, j'exprimai tout haut :

— Car, enfin, monsieur le ministre, le Louvre brûlera, n'est-ce pas ?

C'était quelques semaines après la catastrophe du Théâtre-Français.

M. Leygues répondit, modeste :

— En ce qui concerne la Comédie, c'était prévu, et je n'y ai, croyez-le bien, aucun mérite. Mais les catastrophes de ce genre, de même que notre littérature classique, ont des traditions qui ne sauraient se rompre brusquement. Elles ne se suivent pas, mon cher monsieur, avec cette rapidité. Diable !… Elles obéissent à des lois, ou, si vous aimez mieux, à des rythmes de périodicité, comme les épidémies, les Expositions universelles, les grands gels, les grandes révolutions et les grandes guerres : rythmes dont nous ne connaissons pas bien la nature, mais qui n'en existent pas moins, et dont les manifestations sont calculées, presque mathématiquement, à quelques mois près. Nous avons donc, devant nous, plusieurs années de répit.

— Tant mieux… ah ! tant mieux !

— À cela, continua M. Georges Leygues, viennent s'ajouter des raisons purement matérielles, où je trouve, cela va sans dire, moins de sécurité, mais qui ont aussi leur petite importance… politique, si tant est que l'on puisse attribuer de l'importance, même politique, à des raisons exclusivement matérielles, par conséquent capricieuses et peu solides.

— Et ces raisons, mon cher ministre ?

Aimable — car inépuisable autant que documentée est son amabilité —, M. Georges Leygues répondit :

— Après chaque catastrophe semblable, on observe ceci : surveillance plus rigoureuse ; les pompiers présents ; vérification presque quotidienne des rideaux de fer, des grands secours, choses d'une contingence brutale, avec quoi l'on rassure les esprits grossiers. Allez donc leur parler de lois mystérieuses, de rythmes cosmiques ou autres, aux esprits grossiers ? Ils vous riront au nez. Nous autres, gens de réflexion et d'idéal, qui avons l'habitude des grands pensers, qui savons ce que c'est que les grandes harmonies mondiales, ce qui doit nous rassurer pleinement, quant à l'impossibilité d'un désastre prochain et pareil, c'est, je vous le répète, ses lois, ses rythmes, ses traditions. Or, la tradition — appelez-la du nom que vous voudrez — repousse de toutes ses forces invincibles l'idée immédiate d'un nouvel incendie. L'Odéon, peut-être ?… Et, encore, c'est si loin ! Il ne se trouve pas, certainement pas, dans le champ du rythme en question. Tranquillisez-vous donc, mon cher monsieur. Et pensons à autre chose.

— Voyons, monsieur le ministre, répliquai-je, quand nous sommes sous le coup d'un grand malheur personnel, quand, par exemple, nous avons perdu quelqu'un de cher, ou de l'argent, ou une place, nous avons l'habitude de beaucoup penser, de beaucoup nous souvenir, de faire minutieusement notre examen de conscience… de prendre, enfin, des résolutions de vie nouvelle et meilleure…

— « Alors, il revécut sa vie », comme disent les romanciers psychologues…

— Vous y voilà !… Eh bien, est-ce que la Comédie-Française ne pourrait pas, elle aussi, faire cet examen et prendre ces résolutions ? Je sais lui rendre justice… Elle a une vraie noblesse… une grande politesse… et même un ennui infiniment distingué, qui sont fort respectables et que, pour ma part, je ne juge pas indifférents. Mais elle immobilise le mouvement et glace la chaleur des chefs-d'œuvre… Des humanités différentes qu'elle incarne elle fait des mannequins pareils. Oh ! superbes, je vous l'accorde, et qui ont de belles manières… mais des mannequins, tout de même, où la vie est absente… Même dans les

moments de passion intense et frénétique, elle garde la raideur harmonieusement gourmée du geste : elle n'oublie pas, une minute, ce parler oratoire, cette diction traditionnelle, si paradoxale, qui arrête l'élan, tue l'émotion, et, par conséquent, l'art…

— C'est la marque du grand art, interjeta M. Leygues…

— Il n'y a pas de grand ou de petit art… Il n'y a pas d'art vieux ou d'art jeune… il y a l'art…

Après avoir proclamé cette profession de foi, je continuai :

— À la Comédie-Française, jamais rien de désordonné, de tumultueux ; jamais cet imprévu que la vie donne aux expressions du visage, aux gestes, aux cris… toujours le même tragique figé, toujours le même froid comique. On n'a jamais l'impression forte, nécessaire et émouvante, que ce soient des hommes, des femmes, réellement vivants, qui marchent, pleurent, ou souffrent, ou rient, sur cette scène glorieuse, mais bien des statues dont la voix — car ces statues parlent — est aussi froide et polie que le marbre dont elles sont faites. C'est une convention que je vous demande de substituer à une autre convention ? D'accord, et je sais que le théâtre ne vit que de conventions. Mais ces conventions, ne pourrait-on les rendre plus logiques et plus belles, en les rapprochant le plus possible de la nature, de la vie, en dehors de quoi il n'y a pas d'art… en dehors de quoi il n'y a rien… Non, m'échauffai-je, en répondant à un geste d'ailleurs vague, de M. Leygues, la Comédie-Française n'est pas réellement un théâtre ; c'est un musée… Notez que tous ces comédiens ont énormément de talent… Et s'ils ne l'emploient pas à quelque chose de plus auguste, la faute en est à l'éducation première qu'ils reçoivent…

— Alors, brûlons aussi le Conservatoire, s'écria joyeusement M. Leygues.

— Non, mon cher ministre, je ne demande pas qu'on brûle le Conservatoire. Mais si on pouvait le fermer, par hasard et pour toujours ?… Mais, rien que ce nom du Conservatoire… admirez ce qu'il signifie de vieilles choses posthumes, de vieilles formes délaissées, de vieilles poussières mortes…

M. Leygues réfléchissait. Un violent combat se livrait, en lui, entre les deux personnalités rivales qu'il représente. Il dit :

— Comme homme, je suis avec vous. Je vais même peut-être plus loin que vous… Car j'ai une audace incroyable… des opinions violentes, révolutionnaires, anarchistes… Mais l'homme n'est que la moitié de mon individu; je suis aussi ministre. Et, ministre, je ne saurais souscrire à ces opinions que je professe, homme… Non seulement je n'y puis souscrire, mais je dois les combattre… Et c'est, croyez-le, une chose bien douloureuse et, en même temps, bien comique, que cette lutte effroyable d'un homme et d'un ministre dans une même et seule personne… N'oubliez pas non plus que je représente l'État… que je suis l'État, et que l'État, sous peine de n'être plus l'État, ne peut autoriser qu'un certain degré d'art, ne peut pas permettre à l'art d'être total, ni au génie d'être contemporain. Pour l'État, le génie n'est officiellement le génie que s'il a été consacré par plusieurs siècles… Tant que le génie n'a pas été consacré par plusieurs siècles, l'État le traite en ennemi… Je me résume… Je vais, pour toutes ces raisons, être obligé de reconstruire la Comédie-Française dans son cadre et dans son esprit. Car il est clair, n'est-ce pas? que, en ce conflit homérique que je viens de vous décrire, c'est toujours le ministre qui l'emporte sur l'homme… Sans quoi, l'homme ne serait plus ministre… Et alors, qu'est-ce que je serais?…

Cette réflexion mélancolique me glaça, et, pensant à tout ce qu'un tel homme pouvait faire encore, je lui exprimai avec force mes craintes sur la fragilité du cabinet [1], et je blâmai, non sans énergie, l'acharnement de tant de gens à le vouloir renverser…

— Moi, dit M. Leygues avec indifférence, ces choses-là ne me touchent point… Et je m'en désintéresse absolument…

— Comment? m'écriai-je… Vous n'êtes point solidaire de votre cabinet?

— Je suis solidaire de tous les cabinets, riposta vivement le ministre. L'étant de tous, en général, je ne le suis d'aucun en particulier. Et c'est ce qui me permet d'avoir cette situation unique et comique, d'être le ministre éternel que je suis… Les ministères passent… je demeure… Les uns sont radicaux… les autres, opportunistes… ceux-là, nationalistes… d'autres encore,

1. Il s'agit du ministère Waldeck-Rousseau, qui dura trois ans et fut le plus long de la IIIe République (1899-1902).

socialistes… je demeure… Que ce soit Waldeck, Méline, Ribot, Dupuy, Millerand ou Déroulède [1]… il n'importe… Je demeure.

Logique, il ajouta :

— Par conséquent, il ne peut pas arriver que le Louvre brûle sous un autre ministère que le mien…

Après un court silence, où je lâchai la bride à mon admiration galopante :

— Ah ! monsieur le ministre, m'écriai-je. Ce ne sera pas une petite affaire, vous savez, que l'incendie du Louvre…

À quoi M. Leygues répliqua, solennellement :

— Il n'y a jamais de petites affaires… il n'y a que de grands ministres.

Et il vida une coupe de champagne.

On se leva de table. Je retrouvai plus tard, au fumoir, M. Leygues. Quoiqu'il fût fort entouré de gens à qui il distribuait, chaleureusement, la croix de la Légion d'honneur, je parvins à l'attirer dans un coin, et je lui dis encore :

— Vous m'avez très impressionné, tout à l'heure. En effet, je crois à votre inamovibilité ministérielle ; je suis convaincu que vous avez assez de ressources dans l'esprit et dans le cœur, assez d'indépendance pour qu'une simple question d'opinion politique ou sociale soit un obstacle à… comment dirai-je ?… à votre immortalité ministérielle.

— Parbleu ! Je suis doué d'une sorte de lévitation morale qui m'enlève et me fait planer au-dessus de ces choses futiles et ridicules…

1. Pierre Waldeck-Rousseau (1846-1904), député radical de Nantes, est président du Conseil depuis le 22 juin 1899 ; dreyfusard modéré, il a combattu les menées nationalistes et cléricales. Jules Méline (1838-1925), député des Vosges, républicain de droite, chantre du protectionnisme, président du Conseil au début de l'Affaire, souvent attaqué par Mirbeau pour son antidreyfusisme. Alexandre Ribot (1842-1923), député centre-gauche depuis 1878, a été deux fois président du Conseil, en 1893 et 1895. Charles Dupuy (1851-1923), député républicain conservateur, fut deux fois président du Conseil, notamment pendant l'Affaire, et fut souvent attaqué par Mirbeau dans ses chroniques de *L'Aurore.* Alexandre Millerand (1859-1943), député radical, puis socialiste indépendant, fut le premier socialiste à siéger dans un gouvernement bourgeois, le cabinet Waldeck-Rousseau. Paul Déroulède (1846-1943), leader nationaliste et antidreyfusard, a été condamné à dix ans de bannissement pour complot contre l'État.

— J'en suis sûr… Mais enfin, dans les événements humains, il faut bien accorder une part à l'imprévu. Il peut advenir une circonstance — improbable, certes, mais possible, après tout — où vous ne seriez plus ministre ?… Vous exprimiez, tout à l'heure, cette crainte.

— Manière ironique de parler, cher monsieur… En réalité je n'admets pas qu'une telle circonstance puisse arriver, elle ne peut pas arriver… Tenez ! ce qui peut arriver, c'est un ministère clérical… Eh bien, mais… je suis l'homme indispensable de cette combinaison nouvelle… J'ai, tout prêt, dans un tiroir de mon bureau, un projet de réforme sur l'enseignement… Il est admirable.

— Je n'en doute pas…

— Il est admirable en ceci que je donne aux Jésuites le monopole exclusif de l'enseignement à tous les degrés… J'en ai d'ailleurs un autre, par quoi, en vue d'une victoire républicaine, ce monopole exclusif… je le donne aux francs-maçons… car je suis persuadé qu'il existe aussi des francs-maçons… Alors, quoi ?… Vous voyez bien que la circonstance dont vous parlez est parfaitement inadmissible…

— Il faut tout admettre, monsieur le ministre… Un homme sage et prévoyant comme vous doit tout admettre…

— Eh bien ?

— Eh bien, comme vous, tout à l'heure, je me suis souvent demandé avec angoisse, je vous assure, avec douleur même, ce que vous pourriez bien être si, par la fatalité d'une circonstance quelconque, vous n'étiez plus ministre ?…

Je vis passer sur le front de M. Leygues un nuage… Et, quand le nuage eut passé :

— Ce que je serais ?… fit-il.

— Oui… oui… Oh, oui !

Enflant sa voix, les paumes aux hanches, la moustache plus aiguë, il dit majestueusement :

— Poète !… Et c'est bien plus beau !…

À ce moment, dans la pièce, j'entendis le bruit d'un objet qui se casse. C'était un buste de Victor Hugo qui, ayant entendu cela, était tombé de son socle et avait roulé de la cheminée sur le plancher, brisé en mille éclats… de rire.

VII

Et voici Maître du Buit.

Quelquefois, Me du Buit vient prendre son bain dans une cabine voisine de la mienne… Je l'entends qui s'entretient avec le garçon… Il dit :

— Il ne m'appartient pas… Des personnes plus autorisées… Et j'ajoute… Mon bain est froid… et j'ajoute… pas assez sulfureux… Nous sommes à un tournant de l'histoire… et qu'on me permette cette expression… à un virage dangereux de l'humanité… L'honneur de l'armée… Bétolaud… Ces écrivains… Imprescriptibles…

Il dit encore bien d'autres choses aussi admirables… Même, dans la plus humble fonction de ses plus humbles organes, il reste orateur… et s'affirme éloquent…

Un souvenir déjà lointain m'obsède… C'était au fameux procès de la Société des Métaux, un procès oublié aujourd'hui [1], car tout s'oublie, Me du Buit, avocat considérable, dont la tête glabre et bise semble être taillée dans la même matière que son nom, défendait, je crois, M. Secrétan. Et voici ce qu'il dit :

1. Ce procès — auquel Mirbeau a assisté — s'est déroulé en mai 1890. On y jugeait les spéculateurs qui s'étaient servis du Comptoir d'escompte pour accaparer le cuivre sur le marché mondial et faire monter les prix. Edmond Joubert, l'ancien patron de Mirbeau à l'époque des *Grimaces,* était impliqué dans l'affaire, mais a été acquitté : il avait acheté le silence de la presse française et autrichienne pour la modique somme de 200 000 francs (voir le *Journal des Goncourt,* coll. Bouquins, Robert Laffont, Paris, t. III, p. 415).

« Messieurs on nous reproche — tranchons le mot — on nous accuse d'avoir accaparé les cuivres… Les cuivres, messieurs ! (*Sardonique*) Accusation étrange en vérité. (*Il se dandine et regarde hardiment, bien en face, le ministère public.*) Foudroyante accusation, n'est-ce pas ?… Mais, messieurs, je vais, dis-je, d'un seul mot (*Il bouscule sa serviette bondée de paperasses.*)… Je vais, dis-je d'un seul mot, réduire en poussière (*Il frappe avec force sur la barre.*), anéantir… dissiper, les arguments sans valeur de nos adversaires… les soi-disant calculs… les soi-disantes preuves, entassées à plaisir par l'organe du ministère public… (*Subitement calme et bref.*) Une simple comparaison suffira… (*Une pause. Il se balance un instant, relève, d'un geste vif, jusqu'à l'aisselle, les plis flottants de sa manche, tend vers le plafond son index levé, se penche sur la barre, ployant en deux son corps, par un mouvement de guignol.*) Messieurs… (*D'une voix insinuante et très basse*) un laboureur… (*D'une voix plus accentuée et convaincue*) un agriculteur… (*D'une voix sonore et enthousiaste*) un cultivateur… (*D'une voix tonnante*) un paysan… (*Une pause. L'index levé tourbillonne dans l'air, frémit, s'arrête, puis, peu à peu, se déploie par mouvements saccadés.*), qui sème son blé… (*Enflant graduellement la voix*) qui fauche son blé… qui récolte son blé… qui bat son blé… qui engrange son blé… (*La voix a atteint son maximum d'intensité — elle faiblit et retombe, comme brisée, à des registres sourds.*) Oui, messieurs, peut-on dire… (*Même jeu que précédemment*) que ce paysan… ce cultivateur… cet agriculteur… ce laboureur… (*Même jeu encore*) qui a semé ce blé… qui a récolté ce blé… qui a battu ce blé… qui a engrangé ce blé… Oui, je le demande à toutes les consciences honnêtes… peut-on dire que ce cultivateur… que cet agriculteur… que ce laboureur… que ce paysan… ait accaparé ce blé qu'il a semé… qu'il a fauché… qu'il a récolté… qu'il a engrangé ? Ce blé qui est sa sueur, et permettez-moi de le dire ici sans crainte, comme sans faiblesse — son sang ? Non, messieurs… (*L'index a rejoint les doigts fermés de la main, et le bras s'abaisse et remonte, remonte et s'abaisse, frappant la barre, par coups réguliers, comme un marteau-pilon.*) On ne peut pas le dire… on ne doit pas le dire… on ne le dira pas !… (*Nouvelle pause, durant laquelle il s'éponge légèrement le front, puis, il se recule, lève les coudes, étend ses doigts allongés et écartés sur ses pectoraux.*) Car, remarquez-le bien, messieurs… juridiquement, civilement,

moralement, et j'ajouterai : légalement… oui, monsieur le procureur de la République, légalement, ce paysan… ce cultivateur… ce laboureur… cet agriculteur… qui a semé ce blé… »

Et Me du Buit continua, de la sorte, durant deux jours… Et telle fut la puissance de cette éloquence, que ce paysan…, ce laboureur…, cet agriculteur…, ce cultivateur, prit, à la fin, une consistance corporelle…, il emplit, à lui seul, la salle de sa présence exclusive et formidable. On ne vit plus que lui. Les monceaux de cuivre avaient disparu.

Les juges étaient émerveillés. Pendant les suspensions d'audience, les avocats, enthousiasmés, se répandaient dans les couloirs, criant leur admiration. On entendait des conversations comme celle-ci :

— Non, vraiment, c'est extraordinaire… Avez-vous jamais entendu plus étincelante plaidoirie ?

— Jamais… cela nous ramène aux grands jours de Berryer [1]… aux grandes luttes de Jules Favre [2]…

— Et ce que ça éclaire la question ! Bigre !… Non, mais la tête du ministère public ?… Avez-vous vu, hein ?… Croyez-vous qu'il s'amuse, le ministère public ?

Et les accusés, réconfortés, prenaient des airs inflexibles d'accusateurs…

Me du Buit, quelques semaines après, était nommé bâtonnier, par acclamation.

1. Pierre-Antoine Berryer (1790-1868), célèbre avocat et député légitimiste, très actif notamment sous la monarchie de Juillet.

2. Jules Favre (1809-1880), avocat et député républicain, membre du gouvernement de la Défense nationale en 1870, négociateur de l'armistice et de la paix de Francfort en 1871, fut souvent attaqué par Mirbeau dans les colonnes de *L'Ordre.*

VIII

J'ai revu, plusieurs fois, M. Émile Ollivier, toujours calme et souriant… Mais ce calme et ce sourire ne m'effraient plus, depuis que j'en sais la cause… depuis que leur secret me fut révélé…

Il y a de cela quatre ans…

C'était dans un wagon, naturellement… les genoux couverts d'un plaid quadrillé, le chef, d'une toque écossaise, de ces toques qui ressemblent à des bourdalous renversés, M. Émile Ollivier allait vers des destinations expiatoires et inconnues. Du moins, j'aimai à me figurer qu'il en fût ainsi…

Ce spectacle d'un Émile Ollivier que j'imaginai errant par le monde, sans s'arrêter jamais et partout maudit, d'un Émile Ollivier traversant les plaines, les montagnes, les forêts, les mers, quittant les railways pour les tramways, les tramways pour les paquebots, les paquebots pour les chameaux, les chameaux pour les traîneaux, sans cesse à la recherche d'un impossible silence et d'un plus impossible oubli, ce spectacle réjouit tout d'abord, je l'avoue, mon âme de patriote, assoiffée de justice — les âmes de patriotes sont toujours assoiffées de quelque chose —, et je songeai à l'Alsace-Lorraine, avec quelle pitié attendrie!

Lui aussi devait y songer et combien amèrement, le malheureux! Il était fort pâle, avec des paupières boursouflées d'insomnie et une expression de souffrance sur toute la face. Je lui sus gré de cette plastique, si parfaitement harmonieuse à ce que je supposais être l'état de son âme, et je ne pus m'empêcher d'en être ému, car je suis de ces patriotes, un peu fantaisistes, je le reconnais, et nullement cornéliens, en qui le patriotisme n'a pu

encore étouffer complètement les sentiments d'humanité généreuse et de miséricorde. Oui, cet homme — car n'est-ce point un homme, après tout ? — m'émouvait. Pensez donc ! Depuis trente ans qu'il voyage, sans une relâche, ici, sous les plus déments soleils, là, dans les glaces les plus implacables, ballotté par la terrible *Ananké,* d'un pôle à l'autre, éternellement !… Peut-on concevoir pire supplice ? Est-il, quelque part, destinée plus torturante ?… Ah ! le pauvre diable !…

Mon imagination, qui ne m'en fait jamais d'autres, allait, allait, et, violemment, me poussait aux nobles indulgences, aux plus complets pardons. J'en était arrivé à cette exaltation, à ce paroxysme de souhaiter, pour M. Émile Ollivier, la mort qui libéra Bazaine [1]. Et j'invoquais fiévreusement je ne sais quelle divinité abstraite, qui ne m'entendait pas :

— Il a assez marché, il a assez traîné sur la terre sa pauvre guenille. Grâce ! qu'il s'arrête enfin quelque part, n'importe où, ne fût-ce que sous l'ombre d'un saule, dans le coin d'un cimetière ignoré !…

Un banal incident de portière, à propos de quoi deux voyageurs disputaient pour savoir si elle devait être ouverte ou fermée, et qui nécessita notre intervention, nous lia fort à propos. Et, sans plus de cérémonies, nous nous présentâmes l'un à l'autre. Ah ! la vie !

— Charmé, monsieur…

— Enchanté, vraiment…

— Monsieur !

— Monsieur !

Mais, en dépit de ces salutations cordiales, il ne nous était pas possible de parler librement, tant que ces deux voyageurs, d'assez mauvais ton, du reste, seraient là, à nous espionner. Par bonne éducation, autant que par pitié, je ne voulais pas livrer aux quolibets grossiers de ces rustres, de ces franco-rustres, et, peut-être, à leur ignorante colère, ce personnage en toque écossaise, ce paria désarmé et douloureux, ce lamentable Juif-Errant de

1. Le maréchal Bazaine (1811-1888) fut, en 1873, condamné à mort — peine commuée par Mac-Mahon en vingt ans de détention —, pour trahison lors de la capitulation de Metz, le 27 octobre 1870 ; il s'est évadé du fort de l'île Sainte-Marguerite, en août 1874, et a fini ses jours en Espagne.

l'éternel Remords, dont il me semblait que j'avais, chevaleresquement, assumé la garde et soumissionné le respect. Et même, afin de détourner l'attention de ces gênants compagnons, à qui notre manège n'avait pas échappé et qui commençaient à considérer l'homme du désastre avec une évidente hostilité, je crus devoir, à plusieurs reprises et à haute voix, appeler celui-ci « Monsieur de Cœurléger », et, lui donnant la qualité temporaire de vigneron champenois, l'interroger sur la récolte des raisins : délicatesse dont son regard étonné m'apprit qu'il n'était point satisfait, au contraire.

À quelques stations de là, les deux voyageurs descendirent. Nous étions seuls, désormais, et nous avions des heures et des heures, et des nuits à rouler sur les rails, entre des paysages indifférents. Aussitôt mon attitude bienveillante s'efforça, par tous les modes du sourire, à inciter M. Émile Ollivier aux plus intimes confidences, et, l'âme toute pleine d'une exorable tristesse, je dis, à part moi :

— Parle, pauvre homme, et vide-toi le cœur, vide-le, tout entier… Il n'y a rien de si bon et qui calme mieux, quand on souffre… Et si tu veux pleurer, pleure… ah! pleure, je t'en prie… Ce n'est pas moi qui trouverai ridicules tes larmes!

Mais écoutait-il ce fervent langage intérieur?

Non, il ne l'écoutait pas, car voici comment il parla :

— Monsieur, j'ai lu les journaux de ce matin… Eh bien, cela ne va pas du tout… Cela va de mal en pis… Nous ne sommes pas gouvernés… Nous sommes moins gouvernés que les sauvages les plus nus du continent africain… Et, en vérité, je ne sais pas… non, je n'ose pas savoir, je ne veux pas savoir où nous allons… Il n'y a plus de principes en France, monsieur, plus de traditions, plus de religion, plus de morale, plus de respect des lois, plus de patriotisme, plus rien, plus rien… C'est monstrueux!…

— En effet, dis-je, déjà refroidi par ces paroles que je n'attendais pas d'une telle bouche.

M. Émile Ollivier continua :

— C'est monstrueux!… Un gouvernement de désordre et d'ignorance, recruté parmi les plus basses médiocrités provinciales; un Parlement de pirates à qui, par surcroît, il s'est constitué prisonnier; et le socialisme comme fond de tableau avec ses meurtres, ses émeutes, ses grèves, toutes ses violences

révolutionnaires, érigées en légalité!… Voilà ce que nous avons aujourd'hui… Si, du moins, il existait encore une réserve, une arrière-garde, dans le personnel politique… des hommes comme moi?… Ah! oui!… Partout des gens qui ne s'intéressent à rien d'autre qu'à leur fortune personnelle, qui ne pensent à rien d'autre qu'à leurs poches et à leurs ventre et qui ont oublié Lamartine… C'est abominable; cela ne s'était jamais vu, et je ne comprends pas comment la France les tolère plus longtemps… Non, vraiment, la patience de la France m'indigne et me révolte… Elle m'exaspère, me fait sortir hors de moi… Votre placidité m'étonne, vraiment…

Comme je ne disais rien, muet d'étonnement, il reprocha :

— Vous ne voyez donc pas ce que font ces criminels? Ils creusent l'abîme qu'on ne comblera plus… Encore quelques semaines de ce régime, quelques mois, tout au plus, et c'est… savez-vous ce que c'est?…

— Parlez! fis-je, de plus en plus glacé.

— Eh bien, c'est la banqueroute, cher et aveugle monsieur, et — écoutez-moi bien de vos deux oreilles, et retenez bien ce que je vais vous dire — c'est le démembrement de la patrie… de la patrie!… Est-ce clair?

— Vous êtes sévères, monsieur Émile Ollivier.

Ce nom de : Émile Ollivier, que je venais de proférer, rapproché de ce bout de phrase « démembrement de la patrie », qu'il venait — ô inconscience! ô impudeur! — de souligner si cruellement, retentit dans le wagon comme un écho tragique du passé. Et je frissonnai, à ce nom, de la tête aux pieds. Car, dans ce nom, au moment même où il était sorti de mes lèvres, j'avais perçu nettement, distinctement, et, pour ainsi dire, un à un, les grands cris de rage, les sanglots des veuves, les malédictions des mères, les hurlantes clameurs de la défaite.

Mais, de même qu'il n'avait rien entendu de mon implorante invitation à l'humilité et au repentir, de même, le nom de Émile Ollivier, brusquement jeté à sa face, ne lui apporta pas d'autre écho que celui de sa propre vanité et de son incommensurable orgueil. Il sourit à ce nom, se mira dans ce nom, comme dans un miroir de mensonge, se trouva beau, et il répondit, d'une voix emphatique :

— Non, je ne suis pas sévère… je suis juste et perspicace, voilà tout, et je suis patriote… Je suis un politique supérieur, moi, un homme d'État clairvoyant, qu'ont façonné les grands exemples de l'histoire, et les grandes luttes contemporaines où s'illustra mon nom… Je connais les hommes, mon cher monsieur, et comment on les dirige et gouverne… et je connais aussi la situation de l'Europe, ses ambitions effrénées, ses machinations secrètes, ce qu'elle attend de nos littératures corrompues, de notre art putride, ce qu'elle espère de notre légèreté et de notre ignorance… Et c'est pourquoi, je vous dis : « Nous allons à la conquête, au morcellement de la patrie… de-la-pa-trie !… »

Dans un magnifique mouvement oratoire, il enleva sa toque écossaise, qui roula parmi les journaux et brochures, sur les coussins, et il poursuivit :

— L'entente est faite entre les puissances… le partage consenti… Là-dessus, mes renseignement sont formels… J'ai fait ce que j'ai pu… Mais que pouvais-je sans mandat ? Je ne suis plus rien… Je n'ai plus rien que mon éloquence et mon génie politique… On ne m'a pas écouté… Aujourd'hui, on n'écoute plus le génie politique, et l'éloquence est méprisée… Voici donc ce qui est décidé… Ah ! comme mon cœur saigne !… L'Espagne s'annexera les Pyrénées ; l'Italie, Nice, la Savoie, et les Bouches-du-Rhône ; l'Allemagne prendra l'Alsace, la Lorraine et la Champagne… Quant à l'Angleterre, à l'insatiable Angleterre… parbleu, elle prendra…

Et il fit un geste qui cambriolait le globe…

Je ne l'écoutais plus ; je le regardais… Non, en vérité, il n'avait pas l'air de se jouer de moi, ni de se jouer, à soi-même, la comédie d'une aussi énorme et cynique mystification… En mettant au futur l'annexion à l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine, il ne croyait pas faire une plaisanterie insultante. Il était de bonne foi, et sincère, et, peut-être, enthousiastement patriote en son inconcevable aberration. Et il continuait de parler avec une réelle et chaude colère, des lueurs de prophète dans ses yeux. Il parlait de tout, jugeait de tout, condamnait tout, les hommes et les choses, sans une indulgence, sans une pitié, affolant son pessimisme accusateur à la griserie de son verbe lâché. Malgré moi, j'entendis encore cette phrase :

— En politique, on n'a pas le droit de se tromper… L'erreur est un crime, l'erreur est une trahison…

Si grande était ma stupéfaction que je ne songeai pas un seul instant à protester, à le rappeler à la pudeur de soi-même, à lui montrer le pilori, dont trente années d'oubli, mais non de pardon, n'ont pu le déclouer. Et pourquoi y eussé-je songé ? À quoi bon ?… Puisque, il n'y avait qu'une minute, rien qu'à entendre son nom, M. Émile Ollivier n'avait pas frissonné de honte, ni claqué des dents, de terreur ; puisqu'il ne s'était pas caché, sous sa couverture, la tête ; puisqu'il n'avait pas pensé à se fracasser la cervelle, en se jetant par la portière, dans la nuit…

Oui, à quoi bon ? Car je comprenais maintenant le secret effarant de cette attitude ; j'avais l'explication de cette affolante inconscience :

Monsieur Émile Ollivier avait tout oublié !

Devant un aussi étrange phénomène pathologique, ma colère se calma soudain ; et d'une voix douce, comme on parle aux malades et aux pauvres fous :

— Allons ! lui dis-je… Voici la nuit… Roule-toi dans tes couvertures, allonge-toi sur les coussins, tais-toi, surtout… et dors !

Hier, j'ai suivi sur les Allées M. Émile Ollivier, qui se promenait avec M. d'Haussonville [1]… Il était fort agité… Et je l'ai entendu, qui prophétisait encore les plus affreux malheurs sur la France…

— Je vous dis… mon cher collègue, que c'est, à brève échéance, le démembrement de la patrie… de-la-pa-trie…

— Il nous faut un Roi… argumentait M. d'Haussonville.

— Non… répliquait vivement M. Émile Ollivier… un Empereur.

1. Gabriel-Othenin d'Haussonville, né en 1843, député légitimiste en 1871, élu à l'Académie française en 1888, est l'auteur d'études littéraires et l'un des théoriciens de la charité comme remède à la question sociale. Il sera l'un des modèles du baron Courtin du *Foyer*.

Et M. d'Haussonville conciliait :

— Un Empereur-Roi…

À plusieurs reprises — car ses paroles ne me parvenaient pas toutes — M. Émile Ollivier criait, d'une voix acerbe :

— … de… la… pa-trie ! de… la… pa-trie !

IX

Clara Fistule est venu me voir ce matin. Entre autres histoires, il me raconte que le colonel baron de Présalé passe ici toutes ses journées et toutes ses nuits, à la table de baccara… L'administration du Casino tolère que le vaillant colonel se livre au petit jeu de la poussette… À chaque coup, elle lui accorde un louis, qu'elle rembourse ensuite aux banquiers…

— Qu'est-ce que tu veux ?… m'explique Clara fistule… Le respect de l'armée, d'abord… Et puis ça n'est pas une affaire… cela rentre dans les frais généraux…

Hier, comme son tableau gagnait, l'intrépide colonel poussa vivement sur le tapis, un billet de cent francs, et, lorsque son tour vint d'être payé :

— Tout va au billet… déclara-t-il, gaiement…

Le croupier hésita, ne sachant que faire…

— Mais, colonel ?… balbutia-t-il.

— Eh bien quoi ?… eh bien quoi ?… Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un billet de cent francs… nom de Dieu ?

Alors, le directeur des jeux, qui se trouvait précisément derrière l'héroïque soldat, se penchant vers lui, lui tapa discrètement sur l'épaule et lui dit tout bas :

— Attention, colonel… vous dépassez… vous dépassez…

— Vous croyez ?… fit le colonel… Ah ! bigre !…

Et s'adressant au croupier :

— Un louis, seulement, au billet… clampin…

Un vrai type de soldat, comme on voit…

Quelquefois, au plus fort de l'affaire Dreyfus, le colonel venait me rendre visite, le matin… Il entrait chez moi, toussant, crachant, sacrant… Et telles étaient nos conversations :

— Eh bien, colonel ?

— Eh bien, voilà !… Je me remets un peu, comme vous voyez… Mais j'ai passé par de rudes moments… Ah ! nom de Dieu !

— Votre patriotisme…

— Il ne s'agit pas de mon patriotisme… il s'agit de mon grade…

— C'est la même chose…

— Parfaitement, c'est la même chose…

— Eh bien ?

— Eh bien… j'ai cru, pendant quinze jours, qu'ils allaient me l'enlever, mon grade, ces types-là… parole d'honneur !…

— Enfin, aujourd'hui, ça va mieux ?… Vous êtes plus tranquille ?

— Plus tranquille… plus tranquille ?… Enfin… on respire un peu, voilà tout… Oui, mais faut voir… faut voir, nom de Dieu… !

Ici, le colonel devenait songeur, et, sous les broussailles remuées de ses sourcils, son regard semblait pénétrer l'avenir… Je lui demandai brusquement :

— Est-ce que vous allez recommencer, dans vos ordres du jour, à traiter les pékins de sales cochons… et parler encore de passer votre vaillante épée à travers le ventre des cosmopolites ?

— Fichtre !… vous en avez de bonnes, vous !… Je vais d'abord laisser pisser le mouton… S'il pisse bien, c'est-à-dire si le gouvernement [1] flanche… ah ! je vous réponds que je leur enverrai, par la gueule, des ordres un peu carabinés, à ces cosmopolites…

— Et s'il pisse mal, colonel ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends, si le gouvernement accentue sa fermeté, et qu'il prenne de sérieuses mesures défensives contre les excitations prétoriennes ?

1. Il s'agit du gouvernement dreyfusard de Waldeck-Rousseau, constitué six semaines avant le début du procès d'Alfred Dreyfus à Rennes.

— Alors, c'est différent… Motus, mon garçon… Ou bien je leur parlerai de mon respect pour cette garce de loi… de mon obéissance à cette vache de République… Suis-je soldat, oui ou non ?… Donc, la main dans le rang, et par le flanc gauche !…

Il ajoutait, mélancolique :

— Ah ! tout n'est pas rose dans le métier militaire… Il faut avaler son sabre, nom de Dieu !… plus souvent qu'on ne voudrait… Mais quoi !… on ne peut pas faire autrement… Le patriotisme…

— Le grade de colonel !…

— C'est la même chose…

— C'est juste…

Le brave colonel allait et venait dans la pièce, en mâchonnant un cigare dont il ne tirait que de vagues bouffées de fumée… Et il répétait entre chaque bouffée :

— La France est foutue, nom de Dieu !… la France est dans les griffes des cosmopolites…

— Vous avez toujours à la bouche ce mot de cosmopolites… Serait-il indiscret de vous demander ce que vous entendez exactement par là ?…

— Les cosmopolites ?

— Je vous en prie, colonel…

— Est-ce que je sais, moi ?… De sales bêtes…, de sacrés sales cochons de traîtres et de sans-patrie…

— Sans doute… mais encore ?

— Des vendus… des francs-maçons… des mouches à viande… des pékins, quoi !

— Précisez, colonel.

— De la fripouille, nom de Dieu !

Et le colonel rallumait son cigare, qui s'était complètement éteint sous l'averse furieuse de ces explications philologiques… Puis :

— Et qu'est-ce qu'on raconte ?… Que Galliffet [1] va supprimer l'uniforme dans l'armée ?… Connaissez ça, vous ?

1. Massacreur de la Commune de Paris, le général de Galliffet (1830-1909) venait d'être nommé ministre de la Guerre dans le cabinet Waldeck-Rousseau, le 22 juin 1899. Aux cris d'« Assassin » lancés par les députés socialistes, il avait répondu calmement : « Assassin ? Présent ! »

— Ma foi, non !…

— On dit qu'il va commencer, d'abord par le pantalon, qui serait *ad libitum,* pour la revue du 14 juillet ?… Pantalon blanc, pantalon bleu, pantalon à carreaux, pantalon de velours à côtes, culotte de bicyclette… Et pour les chefs, la haute forme serait obligatoire… Plus de plumes blanches… plus de panache ?… Elle est bonne… Autant supprimer l'armée, tout de suite… car qu'est-ce que l'armée ?… Le panache, nom de Dieu !… Et comment distinguerait-on désormais un civil d'un militaire ?…

— Il y a bien d'autres choses, colonel, par où les civils se distinguent des militaires !…

— Et qu'est-ce qu'on raconte encore dans les journaux ?… que Dreyfus est rentré en France ?…

— Certainement, colonel.

— Eh bien, elle est raide, celle-là… Elle est forte… ah ! elle est forte !

— Mais puisqu'il est innocent ?

— Innocent ?… Un juif… un sale youpin ? Vous en avez de bonnes !… Et quand cela serait ?… Qu'est-ce que ça fout ?… qu'est-ce que ça nous fout ?… Innocent !… Et puis après ?… Ça n'est pas une raison.

— Voyons… colonel !…

— Il n'y a pas de : « Voyons »… Dreyfus a-t-il été condamné ? Oui. Par des juges militaires ? Oui… Est-il juif ? Oui… Eh ! bien, qu'il nous fiche la paix… Ah ! si au lieu d'un gouvernement de cosmopolites, nous avions un gouvernement de vrais patriotes, ce qu'on le renverrait dans son île [1], ce bougre-là !… Une, deusse… une, deusse !… Arche !… Innocent… D'abord, un lascar qui se permet d'être innocent, sans l'ordre formel de ses chef, c'est une crapule, entendez-vous… un sale clampin… un mauvais soldat… Et quelle tête fait-il, ce misérable traître ?

— On a dit d'abord qu'il était très changé et très abattu…

— Comédie ! Est-ce qu'un innocent est jamais abattu ? Est-ce que je suis abattu, moi ? Allons donc !… Quand on est sûr de son innocence, on la crie, on la hurle, nom de Dieu ! On n'a pas peur, que diable ! On porte la tête haute… en soldat.

1. Il s'agit de l'île du Diable, au large de Kourou, en Guyane, où Dreyfus fut détenu quatre ans et demi.

— C'est précisément ce qui arrive pour Dreyfus, colonel…, car le premier renseignement n'était pas exact… La réalité est que Dreyfus se montre très ferme et prêt à la lutte…

— Un crâneur alors?… un rouspéteur?… Parbleu!… C'est bien ce que je disais… Quand on est innocent, on ne fait pas l'insolent ou le tranche-montagne… On attend, triste, tête basse, la main dans le rang, la bouche close… en soldat… Et puis, ça n'est pas tout ça… Innocent ou coupable, il est toisé… Il n'y a pas à revenir là-dessus… ou la France est archi-foutue… Ainsi, moi, tenez, voici ce qui m'est arrivé… Des amis à moi, des propriétaires de chevaux de courses, avaient l'autre jour engagé un match…, un match considérable, nom de Dieu!… Ils m'avaient choisi pour juge, à cause de mon intégrité bien connue… Nous allons à Maisons-Laffitte… Les chevaux courent… Que s'est-il passé? je n'en sais rien… Ai-je eu la berlue?… C'est possible… Toujours est-il que je donnai la première place au cheval arrivé le dernier… Mes amis réclamèrent, tempêtèrent, firent le diable…

— Eh bien, colonel?

— Eh bien, mon garçon, j'ai maintenu, mordicus, mon jugement… et je les ai envoyés promener, en leur disant : « Je me suis trompé, c'est vrai… je me suis fourré le doigt dans l'œil… je le reconnais… mais, foutez-moi la paix!… Si j'étais un civil, un sale pékin de cosmopolite, j'attribuerais le prix au cheval qui, vraiment, l'a gagné…, ou bien, j'annulerais l'épreuve… Mais je suis un soldat… et je juge en soldat. Discipline et infaillibilité… Je maintiens l'épreuve… Rompez!… » Et ils ont rompu…

— Pourtant, colonel…, la justice…

Le brave colonel haussait les épaules, puis, croisant ses bras sur sa poitrine étoilée de croix et capitonnée d'honneurs, il disait :

— La justice?… Regardez-moi un peu… Ai-je l'air d'un sale pékin, moi?… Nom de Dieu! Suis-je soldat, ou non?

— Ah! colonel, répliquai-je… je crains bien que vous le soyez plus que votre grade.

— C'est la même chose… criait le vaillant guerrier, qui se remettait à marcher dans la pièce, en giflant les meubles, en distribuant des bourrades aux chaises… et en hurlant à pleine gueule :

— Mort aux juifs!… Mort aux juifs!…

Ce soir, le colonel baron de Présalé a présidé le banquet offert par les coloniaux et les patriotes en traitement à X… au général Archinard, « notre hôte illustre », ainsi que dit *La Gazette des Étrangers…* C'est au restaurant du Casino que cet événement a eu lieu. Le banquet a été superbe, et que de toasts enflammés! Comme toujours, le colonel a été éloquent et bref.

— Vive la France, nom de Dieu! s'est-il écrié, en levant son verre…

Si nous n'avons pas, du coup, conquis l'Égypte, chassé les Anglais de Fachoda, les Allemands d'Alsace-Lorraine et les étrangers de partout… ça n'a pas été la faute des banqueteurs…

Il y a quelques années de cela, le général Archinard, désireux d'ajouter, à sa gloire de soldat, un peu de gloire littéraire, fit paraître dans *La Gazette européenne* une série d'articles, où il exposait ses plans de colonisation. Les plans étaient simples mais grandioses. J'y relevai les déclarations suivantes :

« Plus on frappera coupables ou *innocents,* plus on se fera aimer. »

Et ailleurs :

« Le sabre et la matraque valent mieux que tous les traités du monde. »

Et encore :

« … En tuant, sans pitié, un grand nombre. »

Ayant trouvé ces idées, non point nouvelles, mais curieuses en soi, je me rendis chez ce brave soldat, dans le but patriotique de l'interviewer. Ce n'est point chose facile de pénétrer jusqu'à cet illustre conquérant, et je dus parlementer longtemps. Par bonheur, je m'étais « en haut lieu » prémuni de lettres et de références devant lesquelles il n'y avait, même pour un héros de sa trempe, qu'à s'incliner. Le général n'opposa donc, pour la forme, qu'une résistance d'ailleurs assez molle, et il finit par me recevoir… Dieu sait si le cœur me battait fort, lorsque je fus introduit près de lui.

Je dois dire qu'il m'accueillit avec cette brusquerie charmante que, chez messieurs les militaires, on peut appeler de la cordialité. Cordialité joviale et ronde et plaisant à l'esprit d'un Français

qui a lu M. Georges d'Esparbès [1]. Vêtu d'un burnous rouge, il était assis sur une peau de tigre et fumait, à la mode arabe, un énorme narguilé. Sur son invitation brève comme un commandement, que j'eusse… une, deusse!… une, deusse!… à m'asseoir, sur une peau de simple mouton, en face de lui, je ne pus me défendre, en obtempérant à ses ordres, de ressentir une vive émotion; et, à part moi, je tirai, de la différence hiérarchique de ces fourrures, des philosophies grandioses, non moins que de peu consolantes analogies.

— Pékin?… Militaire…? Quoi?… Qu'est-ce que vous êtes?…

Telles furent les interrogations rapides et successives dont m'assaillit le général.

— Territorial [2]! répondis-je, conciliant.

Un : peuh! peut-être un : pouah! sortit de ses lèvres, dans un gargouillement de mépris, et j'aurais, certes, du seul fait de mon aveu centre-gauche et amphibologique, passé un mauvais quart d'heure, comme on dit, si une espèce de petit négrillon, bizarrement costumé, n'était entré, à ce moment, portant un plateau, sur lequel il y avait de nombreuses bouteilles et des verres. C'était l'heure tranquille où les héros vont boire.

Je me réjouis d'arriver à cette heure providentielle de l'absinthe.

— Gomme?… Curaçao?… Quoi?… me demanda abréviativement le glorieux soldat.

— Pure, général…

Et je vis, au sourire approbateur par quoi fut accueillie cette martiale déclaration, que je venais de me conquérir la bienveillance et, peut-être, l'estime du grand Civilisateur soudanais.

Tandis que le général préparait, selon des rites méticuleux, les boissons apéritives, j'examinai la pièce, autour de moi. Elle était très sombre. Des étoffes orientales ornaient les fenêtres et les portes d'une décoration un peu surannée, un peu trop rue du Caire, à mon goût du moins. Aux murs, des armes, en panoplie, des armes terribles et compliquées, reluisaient. Sur la cheminée,

1. Georges d'Esparbès (1864-1944), dessinateur, journaliste et romancier, spécialisé dans les récits de guerre.

2. C'est-à-dire réserviste, affecté à l'armée territoriale constituée en 1872.

entre deux vases où s'érigeaient, en guise de fleurs, des chevelures scalpées, la tête d'un jaguar empaillé mordait de ses crocs féroces une boule en verre au centre de laquelle le cadran d'une toute petite montre faisait les heures captives, transparentes et grossissantes. Mais ce qui attirait le plus mon attention, c'étaient les murs eux-mêmes. Sur toute leur surface, ils étaient tendus de cuir, d'un cuir particulier, de grain très fin, de matière très lisse et dont le noir, verdâtre ici, et là mordoré, m'impressionna, je ne sais pourquoi, et me causa un inexprimable malaise. De ce cuir, une étrange odeur s'exhalait, violente et fade à la fois, et que je ne parvenais pas à définir. Une odeur *sui generis,* comme disent les chimistes.

— Ah! ah! vous regardez mon cuir?… fit le général Archinard, dont la physionomie s'épanouit, soudain, tandis que ses narines dilatées humaient, avec une visible jouissance, le double parfum qui s'évaporait de ce cuir et de cette absinthe, sans se mélanger.

— Oui, général…

— Vous épate, ce cuir, hein?

— Il est vrai, général!…

— Eh bien, c'est de la peau de nègre, mon garçon.

— De la…

— … peau de nègre… Parfaitement… Riche idée, hein?

Je sentis que je pâlissais. Mon estomac, soulevé par un brusque dégoût, se révolta presque jusqu'à la nausée. Mais je dissimulai de mon mieux cette faiblesse passagère. D'ailleurs, une gorgée d'absinthe rétablit vite l'équilibre de mes organes.

— Riche idée, en effet… approuvai-je.

Le général Archinard professa :

— Employés de cette façon, les nègres ne seront plus de la matière inerte, et nos colonies serviront du moins à quelque chose… Je me tue à le dire… Regardez ça, jeune homme, tâtez-moi ça… Ça fait de la maroquinerie premier choix… Hein?… ils peuvent se fouiller, maintenant, à Cordoue, avec leur cuir…

Nous quittâmes nos fourrures et nous fîmes le tour de la pièce, en examinant minutieusement les bandes de cuir exactement jointes dont les murs étaient recouverts. À chaque minute, le général répétait :

— Riche idée, hein ?… Tâtez-moi ça… Joli… solide… inusable… imperméable… Une vraie mine pour le budget, quoi !

Et moi, affectant de vouloir m'instruire sur les avantages de cette corroierie nouvelle, je lui posai des questions techniques :

— Combien faut-il de peaux de nègres, général, pour tendre une pièce comme celle-là ?

— Cent neuf, à peu près, l'une dans l'autre… la population d'un petit hameau. Mais tout n'est pas utilisé, pensez bien… Il y a, dans ces peaux, principalement dans les peaux de femme, des parties plus fines, plus souples, avec quoi l'on peut fabriquer de la maroquinerie d'art… des bibelots de luxe… des porte-monnaie, par exemple… des valises et des nécessaires de voyage… et même des gants… des gants pour deuil… Ha ! ha ! ha !

Je crus devoir rire, moi aussi, bien que ma gorge serrée protestât contre ce genre de gaieté anthropophagique et coloniale.

Après une inspection détaillée, nous reprîmes position sur nos fourrures respectives, et le général, sollicité par moi à des déclarations plus précises, parla ainsi :

— Quoique je n'aime guère les journaux, d'abord, et ensuite les journalistes, je ne suis pas fâché que vous soyez venu… parce que vous allez donner à mon système de colonisation un retentissement considérable… Voici, en deux mots, la chose… Moi, vous savez, je ne fais pas de phrases, ni de circonlocutions… Je vais droit au but… Attention !… Je ne connais qu'un moyen de civiliser les gens, c'est de les tuer… Quel que soit le régime auquel on soumette les peuples conquis… protection, annexion, etc., etc., on en a toujours des ennuis, ces bougres-là ne voulant jamais rester tranquilles… En les massacrant en bloc, je supprime les difficultés ultérieures… Est-ce clair ? Seulement, voilà… tant de cadavres… c'est encombrant et malsain… Ça peut donner des épidémies… Eh bien ! moi, je les tanne… j'en fais du cuir… Et vous voyez par vous-même quel cuir on obtient avec les nègres. C'est superbe !… Je me résume… D'un côté, suppression des révoltes… de l'autre côté, création d'un commerce épatant… Tel est mon système… tout bénéfices… Qu'en dites-vous, hein ?

— En principe, objectai-je, je suis d'accord avec vous, pour la peau… mais la viande, général ?… que faites-vous de la viande ?… Est-ce que vous la mangez ?

Le général réfléchit pendant quelques minutes, et il répliqua :

— La viande ?… Malheureusement, le nègre n'est pas comestible ; il y en a même qui sont vénéneux… Seulement, traitée de certaine façon, on pourrait, je crois, fabriquer avec cette viande des conserves excellentes… pour la troupe… C'est à voir… Je vais soumettre au gouvernement une proposition dans ce genre… Mais il est bien sentimental, le gouvernement…

Et ici, le général se fit plus confiant :

— Ce qui nous perd, comprenez bien, jeune homme… c'est le sentiment… Nous sommes un peuple de poules mouillées et d'agneaux bêlants… Nous ne savons plus prendre des résolutions énergiques… Pour les nègres, mon Dieu !… passe encore… Ça ne fait pas trop crier qu'on les massacre… parce que, dans l'esprit du public, les nègres ne sont pas des hommes, et sont presque des bêtes… Mais si nous avions le malheur d'égratigner seulement un blanc ?… Oh ! la ! la !… nous en aurions de sales histoires… Je vous le demande, là, en conscience… Les prisonniers, les forçats, par exemple, qu'est-ce que nous en fichons ?… Ils nous coûtent les yeux de la tête, ils nous encombrent et ils nous apportent, quoi ?… quoi ?… Voulez-vous me le dire ?… Vous croyez que les bagnes, les maisons centrales, tous les établissements pénitentiaires ne feraient pas de merveilleuses et confortables casernes ?… Et quel cuir avec la peau de leurs pensionnaires !… Du cuir de criminel, mais tous les anthropologues vous diront qu'il n'y pas au-dessus… Ah ! ouitche !… Allez donc toucher à un blanc !…

— Général, interrompis-je, j'ai une idée… Elle est spécieuse, mais géniale.

— Allez-y !…

— On pourrait peut-être teindre en nègres les blancs, afin de ménager le sentimentalisme national…

— Oui… et puis…

— Et puis, on les tuerait… et puis, on les tannerait !…

Le général devint grave et soucieux.

— Non ! fit-il pas de supercherie… Ce cuir ne serait pas loyal… Je suis soldat, moi, loyal soldat… Maintenant, rompez… j'ai à travailler…

Je vidai mon verre, au fond duquel restaient encore quelques gouttes d'absinthe, et je partis.

Cela me fait tout de même plaisir, et me remplit d'orgueil, de revoir, de temps en temps, de pareils héros… en qui s'incarne l'âme de la patrie.

X

Décidément, la marquise de Parabole révolutionne le pays, la colonie étrangère, par ses toilettes, et le resplendissement de sa beauté… Je l'ai connue, je l'ai intimement connue, autrefois — mais en tout bien, tout honneur, comme vous allez voir… J'aurais peut-être pu renouer connaissance avec elle. L'idée ne m'en est même pas venue… À quoi bon?… Et je suis content que mon visage — car je la rencontre, matin et soir, à la buvette, aux Allées, au Casino — ne lui ait rien rappelé de nos intimités de jadis…

Divorcée de son premier mariage, veuve du second, je ne sais trop ce qu'elle fait maintenant, et de quoi elle vit et pourquoi elle s'appelle marquise de Parabole… Il m'importe peu de le savoir… Elle est fort entourée ici… toujours en fêtes et en excursions… et elle mène à sa suite un troupeau d'adorateurs où il y a de tous les échantillons de l'animalité humaine.

Mais voyez comme les choses s'arrangent dans les stations balnéaires, qui sont les seuls endroits du monde où se révèle encore l'action, si contestée ailleurs, de la divine Providence.

J'ai depuis quelques jours pour voisin de chambre, à l'hôtel, un monsieur d'aspect assez triste, ou plutôt très effacé… Quoique ses cheveux soient tout gris, gris comme son visage et comme son veston et, sans doute, comme son âme… quoique son dos se voûte et que ses jambes flageolent, on ne le sent pas très vieux… Il semble gauche, et maniaque… J'avais remarqué que, plusieurs fois, au dîner, dans la cour de l'hôtel, à la promenade, il m'observait avec une curiosité persistante… Cela

m'agaçait, bien que dans l'expression de ses yeux, lorsqu'il me regardait, je n'eusse rien vu de personnellement hostile… Je me disposais néanmoins à faire cesser cet état de choses, violemment, quand, hier, le monsieur fit, soudain, irruption dans ma chambre…

— Excusez-moi… me dit-il… mais c'est plus fort que ma volonté… Il faut que j'en aie, enfin, le cœur net… Vous connaissez, particulièrement la marquise de Parabole… Je vous ai souvent, très souvent, rencontré avec elle, au théâtre… au restaurant…

— Je l'ai connue, en effet… répliquai-je, froidement.

Et je crus devoir ajouter niaisement :

— En tout bien… tout honneur…

— Je le sais, monsieur.

Puis, après un petit silence, il se présenta :

— Je suis le premier mari de la marquise…

Je saluai et, ayant salué, je pris une attitude nettement interrogative.

— Voilà, monsieur… J'aime toujours la marquise… Je la suis partout où elle va… Je n'ose lui parler, ni lui écrire… Alors, j'ai pensé…

— À quoi, monsieur ?

Il parut, tout à coup, très embarrassé… Et il gémit :

— Ah ! monsieur… ma destinée a quelque chose de véritablement extraordinaire… Voulez-vous me permettre de vous raconter, d'abord, l'étrange histoire de mon mariage ?

Sur un geste de consentement :

« — La marquise, dit-il, était, quand je l'épousai, une petite femme rose et blonde, très singulière, vive et charmante petite bestiole qui sautait, de-ci de-là, comme un chevreau dans la luzerne, et babillait, comme un oiseau dans les bois au printemps. À vrai dire, ce n'était pas tout à fait une femme, ni tout à fait une bestiole, ni absolument un oiselet. C'était quelques chose de plus mécanique et de très particulier, qui, par le bruit, l'intelligence, l'étourderie bavarde, le caprice virevoltant, la manière d'être si loin de mes goûts, de mes sensations, de mon amour, tenait un peu de tout cela. Ce qu'il y avait de curieux en elle, c'était son âme, une toute petite âme, une âmelette, une

âme de mouche, taquine, chatouilleuse et vibrante, qui voletait sans cesse, en zigzags, autour de moi, et se cognait partout, avec des cris, des rires, à rendre fou.

Laure était ma sixième épouse… Oui, ma sixième, en vérité! Deux étaient mortes, je ne sais pourquoi; les autres m'avaient quitté, un beau soir… Pourquoi? je n'en sais rien non plus. Et ce que j'ignore plus encore, c'est la raison secrète et défavorable qui me poussa, impérieusement, à ce mariage, car je connaissais à l'avance ce qui m'y attendait.

Ma vie, monsieur, est un tissu, si j'ose dire, de contradictions… J'ai le sentiment que je suis l'être le plus accommodant du monde, à qui sont inconnues les bouderies, les taquineries, les mauvaises humeurs. Je n'ai de volonté, d'énergie, que pour plaire à qui m'entoure. Si déraisonnables soient-ils, je me plie à tous les caprices. Jamais une plainte, une dispute, une préférence, un ordre. Je me sacrifie — au point de m'annihiler complètement, d'imposer silence à mes désirs, à mes goûts — à ce que je crois être le bonheur de qui vit avec moi. Eh bien, malgré cette persistance héroïque dans l'effacement, il m'est impossible de garder une femme plus de trois mois. Au bout de trois mois, brunes ou blondes, petites ou grandes, corpulentes ou diaphanes, je les fatigue tellement, elles arrivent à me détester tant que, fuut!… fuut!… fuuut!… les unes meurent, et les autres s'en vont, sans raison. Sans raison, je le jure, ou, du moins, sans autre raison que, étant femmes et moi homme, nous sommes, sans doute, elles et moi, des êtres absolument antipodaux l'un à l'autre.

Oui, oui, je sais ce que l'on peut me dire… Évidemment, l'on m'accusera d'être le forgeron de mon propre malheur… Mais, voilà… Je ne puis supporter la solitude. Seul, je me crois perdu, et je deviens aussitôt la proie de douloureuses et insoutenables terreurs, qui me sont encore plus pénibles qu'une femme. Il faut, autour de ma vie, un bruit familier et quotidien. Qu'il soit musique ou grincement, il n'importe, pourvu qu'il soit et qu'il chasse les fantômes effrayants du silence.

Je vais dire une chose peu convenable. Je vous prie donc de m'excuser, car je serai bref et me garderai d'évoquer des images lascives.

La première nuit de mes noces, il m'arriva une étrange et désagréable aventure. Je communiais ma femme avec une ferveur

exaltée, quand, brusquement, d'un coup de rein, Laure rompit l'étreinte, et me jeta de côté sur le lit en poussant un cri :

— Mon Dieu ! que je suis oublieuse, fit-elle… Mon Dieu ! mon Dieu !… j'ai oublié ma prière à saint Joseph !

Sans remarquer mon étonnement, ni le désordre indécent et irrité de ma chair, elle se mit à genoux sur le lit, et, les cheveux défaits, la gorge nue, elle se signa :

— Ô saint Joseph, pria-t-elle, protégez petit père, petite mère, petite sœur… qu'ils soient heureux et vivent longtemps !… Protégez Plume et Kiki, mes chats bien-aimés, et aussi ce pauvre Nicolas (Nicolas était un perroquet), qui est si vieux, qui ne chante plus et que je ne voudrais pas voir mourir encore… Et puis, protégez aussi mon petit mari, afin qu'il ne me fasse pas de la peine.

Après quoi, reprenant une posture plus conjugale, elle me dit, avec un sourire :

— Na… c'est fait… Vous pouvez continuer, maintenant…

Mais le charme s'était envolé… Il me fut impossible de retrouver la minute adorable. Laure en conçut quelque dépit, qu'elle voulut me cacher, mais qui resta longtemps, dans la nuit, visible au coin de sa bouche.

Le lendemain, après le déjeuner, nous sortîmes dans la campagne. Elle fut charmante et gaie, et même un peu folle, mais sans outrance. Elle se roula dans l'herbe, tint des discours joyeux aux fleurs, aux oiseaux, aux insectes, fleur elle-même, et oiseau et insecte, tour à tour… Sa petite âme de mouche tourbillonnait dans le soleil, avec de menus ronflements… Dans un bois de châtaigniers, comme nous étions bien seuls, tous les deux, je l'embrassai… Il était déjà tard quand nous songeâmes au retour. Elle était un peu lasse, se taisait en marchant, appuyée à mon bras. Moi, j'échafaudais des palais de bonheur… silencieux aussi, de ce silence qui contient toutes les grandes paroles, toutes les grandes musiques, tous les grands tonnerres. Tout à coup, elle quitta mon bras, et vive, avec des mouvements menus et précieux, comme une pie qui saute dans l'herbe humide, le matin, elle s'engagea dans une sente qui, à droite, sur la route, descendait vers la vallée. Je criai :

— Mais où allez-vous donc par-là ?… Où allez-vous donc par-là ?

— Et elle continua de sautiller, légère, aérienne, dans la sente. Je la rejoignis.

— Ce chemin ne mène nulle part, ma chère petite âme… Il mène à la rivière…

Laure riposta :

— Eh bien, s'il mène à la rivière… nous passerons le pont.

— Mais il n'y a pas de pont…

— Il n'y a pas de pont?… Pourquoi dites-vous qu'il n'y a pas de pont?… Vous n'êtes pas gentil, vraiment… Et pourquoi y aurait-il un chemin, s'il n'y a pas de pont?… Ce chemin serait une chose ridicule…

Et sévère, tout à coup, la bouche impérieuse, elle dit :

— Je veux passer le pont, na!… Vous entendez?… Allez par le village, si cela vous plaît…

J'essayai doucement de la dissuader, mais elle m'imposa silence d'une voix si brève, si nette, si coupante, que je n'osai plus insister, et je suivis Laure dans la sente, parmi les grosses pierres qui nous meurtrissaient les pieds et les ronces de la haie qui déchiraient sa robe, au passage…

Au bas de la sente, la rivière coulait, large, profonde, fermée sur l'autre rive par un épais rideau de saules et d'aulnes qui faisaient sa surface d'un vert noir, d'un vert couleur d'abîme.

— Vous voyez bien! lui dis-je doucement, et sans reproche… Il n'y a pas de pont… Et vous allez être très lasse.

Elle plissa ses lèvres de dépit, ne répondit rien et resta quelques secondes à regarder l'eau verte, puis les aulnes et les saules de l'autre rive. Et nous rebroussâmes chemin, gênés tous les deux par je ne sais quoi de subitement plus lourd, oppressés tous les deux par la survenue d'un nouveau destin, qui rendait notre marche pesante et chancelante comme une montée de calvaire.

Comme Laure tirait la jambe, très fatiguée, je lui offris, à plusieurs reprises, l'appui de mon bras. Elle le refusa net :

— Non… non… Je ne veux pas votre bras… Je ne veux rien de vous… Vous êtes un méchant homme.

Le soir, ma femme ne parut pas à table et ne voulut pas me recevoir dans sa chambre, qu'elle avait verrouillée.

— Allez-vous-en… me dit-elle à travers la porte… je suis très malade… Je ne veux plus vous voir…

Vainement, je suppliai… vainement, avec une éloquence surprenante, je l'adjurai de me pardonner, si je lui avais involontairement causé de la peine… J'allai même jusqu'à m'excuser.

— Eh bien, oui ! criai-je en tordant la clef… de la porte… Eh bien, oui… il y avait un pont…

Elle demeura inflexible et têtue, répétant :

— Non… non… c'est fini… c'est trop tard !… Je ne veux plus vous voir… Allez-vous-en…

Je me retirai et passai la nuit dans les larmes.

— Mon Dieu ! me disais-je, en marchant dans ma chambre, encore une qui m'échappe… Et pourquoi ?… Et que se passe-t-il en elle ?… Ne peut-elle point me pardonner qu'il n'y ait point eu de pont sur la rivière ?… C'est possible… Déjà Clémence m'avait quitté, parce qu'un soir, en sortant du bal, il avait plu et que sa toilette fut perdue… Ou bien s'imagine-t-elle sincèrement, à cette heure, que c'est moi qui, par une cruauté raffinée, et par mon autorité bête de mari, alors qu'elle était très lasse, l'ai méchamment obligée à suivre la sente est à passer sur un pont que je savais ne pas exister ?… Je voudrais le savoir… Elle ne le sait peut-être pas elle-même…

Vraiment, ai-je de la chance ? »

Il se tut.

— Alors, lui demandai-je… vous avez divorcé ?

— Six mois après… oui… car j'étais trop malheureux…

— Elle se remaria ?

— L'année suivante, elle se remaria avec Joseph de Gardar, un charmant garçon, que je connaissais beaucoup…

Il ajouta, après une pause :

— Il en est mort…

— Ah !

— Mon Dieu, oui !

— Et comment cela ?

— Oh, monsieur, de la façon la plus comique !

Il eut un léger ricanement.

« — Voici l'anecdote, fit-il. Huit jours après leur mariage, comme ils achevaient de dîner, tous les deux, seuls, Laure dit à son mari :

— Mon ami, je voudrais que tu prennes un bain ?

L'œil de Gardar s'effara.

— Un bain ?… Maintenant ?… Et pourquoi ?

— Parce que je voudrais, mon ami.

— Suis-je donc sale ?

— Oh ! non… Mais je voudrais que tu prennes un bain, tout de suite.

— Voyons, c'est de la folie !… Ce soir, oui… Mais maintenant ?

— Oh ! je voudrais tant… tant… tant…

Elle joignait ses petites mains ; sa voix était suppliante.

— Ma chérie, c'est insensé ce que tu me demandes là… Et puis, je t'assure que c'est dangereux…

— Oh ! fais-moi ce plaisir… Je voudrais, mon chéri…

Elle vint s'asseoir sur ses genoux, l'embrassa tendrement, murmura :

— T'en prie… tout de suite !

Ils passèrent dans la salle de bains. Laure voulut préparer la baignoire elle-même et disposa sur une table des savons, des pâtes, des brosses, des gants de crin, des pierres ponce…

— Et c'est moi qui te frictionnerai… Tu verras comme c'est bon.

Lui, tout en se déshabillant, protestait encore, répétait :

— Quelle drôle d'idée !… Et puis, c'est très dangereux, comme ça, si vite… après le dîner… Tu sais, des gens en sont morts…

Mais elle riait d'un joli rire clair et sonore.

— Oh ! des gens… D'abord, quand on fait plaisir à sa petite femme, on ne meurt jamais.

Il s'acharnait :

— Et puis, je suis très propre… j'ai pris mon tub, ce matin… Je suis très propre.

— Allons ! allons ! ne faites pas le méchant.

Très étonné, il entra dans la baignoire, et se coula dans l'eau.

— Là ! fit Laure… Pas que c'est amusant ? Enfonce-toi bien, mon chéri… Là !… Encore !…

Au bout de quelques minutes, Joseph de Gardar éprouva un étrange malaise. Quoique l'eau fût très chaude, il lui semblait que ses jambes devenaient toutes froides. En même temps, il

suffoquait ; et sa tête, très rouge, brûlait… Ses oreilles bourdonnaient, comme assourdies par ces cloches sonnant à toute volée.

— Laure !… criait-il, Laure !… je me sens mal… très mal…

Puis subitement, ses yeux agrandis montrèrent le blanc de leurs globes renversés et striés de filets rouges. Il essaya de se soulever, ses mains battirent l'eau d'un mouvement faible et crispé, et il s'affaissa, glissant au fond de la baignoire dans un grand bouillonnement.

Laure, les lèvres un peu pincées, murmura :

— Ah ! mon chéri, ce n'est pas gentil, ce que tu fais là…

Et, fâchée, elle quitta le cabinet de toilette et s'alla coucher.

Le lendemain, le valet de chambre trouva son maître noyé dans la baignoire… naturellement. »

Le monsieur hocha la tête et il dit :

— Depuis… le diable sait ce qu'elle a fait… Et le diable, en ceci, c'est vous, moi… et les autres… tous les autres…

Il se tut à nouveau, gardant encore aux lèvres une sorte de grimace ricanante… Et comme il restait là, sans un geste :

— Eh bien, monsieur ?… demandai-je.

Il répondit :

— Eh bien, voilà !… Le service que je désirais solliciter de vous n'a plus aucune raison d'être. De parler d'elle, cela m'a soulagé de son désir… C'est même une chose extraordinaire qu'elle me soit devenue aussi brusquement indifférente. Excusez-moi, monsieur, et ne vous moquez pas trop de l'étrangeté de ma visite.

Il se leva, et je l'accompagnai jusqu'à la porte, où il se confondit encore en salutations.

Je passai le reste de la journée à rêver… à me souvenir… Souvenirs comiques, en vérité, tristes rêves !…

J'ai connu la marquise, alors qu'elle était la maîtresse de mon ami Lucien Pryant, un brave et charmant garçon, aujourd'hui célèbre, riche, décoré, et qui a fait une si belle, une si rapide carrière dans l'espionnage militaire.

Tous les deux, ils m'avaient mis, tout de suite, dans la confidence de leurs amours, non par élan d'amitié, comme vous pourriez le croire, mais parce qu'ils avaient jugé que je pouvais leur

être très utile… Et puis, j'ai vraiment des dispositions particulières pour jouer les confidents de… comédie…

Lucien était pauvre à l'époque dont je parle, n'ayant pas encore eu l'occasion de livrer aux puissances étrangères les secrets — les fameux secrets de Polichinelle — de nos armements, et les plans de notre Immobilisation [1]. De plus, il ne possédait qu'une misérable chambre, dans un triste hôtel meublé de la rue des Martyrs, quartier démodé, peu propre aux amours de ce genre…

— Tu comprends, me disait Lucien, je ne puis vraiment pas recevoir mon amie chez moi… C'est ignoble, chez moi. Des meubles en reps grenat, des fauteuils boiteux… Et si tu voyais mon lit… si tu voyais mon armoire à glace… Élégante, habituée au luxe, à tous les luxes, comme elle est, elle aurait vite fait de me lâcher… Il faut un joli cadre à l'amour!… Pense, mon cher, que je n'ai même pas de piano, et que les œuvres d'art qui décorent les murs de ma chambre ne sont que d'affreux chromos : *Le Retour du Marin, La Remise des Drapeaux,* un *Lièvre pendu par une patte,* ce qui ne doit rien suggérer à l'âme confortable et passionnée d'une femme qui possède, chez elle, des Maurice Denis [2] — car elle est très religieuse — et qui s'est fait faire son portrait par Boldini [3] — car elle est très… parfaitement!… C'est si bête de n'avoir pas un appartement, ouaté, chauffé, avec des tentures, des abat-jour roses… et des tapis qui ne salissent pas les petits pieds nus!… Et si tu savais combien, du fait de cette chambre ignoble… j'ai raté de magnifiques occasions, de merveilleux soldes, chez les femmes mariées!…

— Mais, répliquai-je… ton amie est veuve et libre… Pourquoi ne te reçoit-elle pas chez elle?

1. Allusion ironique aux documents livrés par Esterhazy à Schwartzkoppen. Le texte en est paru pendant l'affaire Dreyfus, trois semaines seulement après l'acquittement d'Esterhazy, qui avait poussé Zola, en désespoir de cause, à publier son célèbre « J'accuse » (13 janvier 1898).

2. Maurice Denis (1870-1943), peintre nabi à ses débuts, converti au catholicisme et théoricien du symbolisme.

3. Giovanni Boldini (1842-1931), peintre italien installé en France, spécialisé dans les portraits mondains. Il a notamment réalisé en 1880 un portrait d'Alice Regnault, future Mme Mirbeau.

— Elle ne peut pas, mon vieux… à cause des domestiques… Et puis elle est très lancée dans le monde catholique… Elle connaît de Mun [1] et Mackau [2]… Elle vendait au Bazar de la Charité…

Puis il ajouta, d'une voix suppliante :

— Ton appartement, à toi, est si joli… De l'anglais et du Louis XVI, comme chez elle… et si intime… si galant!… Comme nous nous aimerions là-dedans! Figure-toi que j'en suis à lui dire, à ma pauvre amie, qu'il m'est impossible de la recevoir chez moi… où vivent mon père, ma sœur et deux vieilles tantes paralytiques… C'est affreux!… Faudra-t-il donc que je manque encore cette occasion?… Ah! si tu voulais!…

À force de prières, je cédai. Trois fois par semaine, je livrai mon appartement aux libres amours de Lucien et de sa maîtresse. Je fis même très bien les choses. Je prêtai à Lucien mes babouches, mes chemises de nuit, ma parfumerie, la clé de ma bibliothèque secrète. J'eus aussi la délicatesse ingénieuse de commander, pour eux, les jours de rendez-vous, des en-cas élégants, réparateurs et substantiels : sandwiches, gâteaux au gingembre, porto, thé, etc. Je connus ainsi toutes leurs joies.

— Quel joli appartement vous avez!… me disait la marquise le soir, au restaurant, au théâtre, car — en dépit de M. de Mun, de M. de Mackau et du Bazar de la Charité, nous ne nous quittions plus… Quel goût charmant!… Il est fait pour l'amour!

— Vraiment?… Vous trouvez?… Vous êtes bien aimable…

— Mais, par exemple, votre cabinet de toilette…

— Il ne vous plaît pas!

— Ce n'est pas cela!… Voyons… vous n'avez pas un peu honte, avec ces peintures licencieuses?…

— Et vous?…

— C'est comme vos livres… Quelle horreur!…

— Vous les lisez donc?…

1. Albert de Mun (1841-1914), originaire de Rémalard, comme Mirbeau, a voulu mettre en œuvre la doctrine sociale de l'Église de Rome; il a été élu plusieurs fois député monarchiste de l'Orne.

2. Le baron de Mackau, né en 1829, a été lui aussi député de l'Orne; bonapartiste, il s'est ensuite rallié au boulangisme. Ce sont les chefs de file de la droite parlementaire.

— Enfin, vous avez un goût charmant!…

C'est ainsi que nous passions nos soirées à dire des choses graves et profondes.

Cela dura trois mois. Un jour, Lucien, pâle, défait, les larmes aux yeux, vint m'apprendre que tout était rompu, fini. Elle le trompait… Scène atroce, violente, horrible!… Au cours d'une explication, il avait dû casser trois de mes glaces et une quantité de menus bibelots très chers… Puis, il me remit la clé de mon appartement et s'en alla.

Je fus plusieurs années sans le revoir et je perdis de vue, tout à fait, la marquise de Parabole.

Je la rencontrai, un soir, dans une maison amie, chez une Autrichienne de Galata, qui recevait des gens bizarres et qui chantait du Schumann avec une voix blanche. L'exquis était que, dans cette maison amie, personne ne se connaissait, car les invités se renouvelaient sans cesse, étant principalement recrutés dans les colonies étrangères, et même dans les colonies pénitentiaires les plus élégantes de la capitale.

J'allai vivement vers Mme de Parabole. Elle était toujours jeune, belle, folle, séduisante, passionnée, un peu plus blonde qu'autrefois.

— Ah! comme il y a longtemps! m'écriai-je… Et qu'êtes-vous devenue… depuis la catastrophe?…

Mme de Parabole me regarda fixement, le front barré par un violent effort de se souvenir.

— Quelle catastrophe? fit-elle.

— Mais vous êtes bien madame de Parabole?

— Sans doute… Et vous, monsieur, qui êtes-vous?

— Georges Vasseur… déclarai-je en m'inclinant… Vous ne vous rappelez pas?…

— Pas du tout!…

— Et Lucien Pryant?

— Lucien Pryant?… Quel Lucien Pryant?… Attendez donc… Un petit blond?

— Non, madame, un grand brun…

— Je ne me souviens pas du tout!

— Un grand brun que vous avez passionnément aimé… pendant trois mois… chez moi… dans mon appartement… un appartement charmant?…

Mme de Parabole se recueillit, appela à elle tous ses souvenirs, passa en revue tous ses amants… tous les appartements de ses amants… Et elle dit avec une sincérité évidente et douloureuse :

— Non, en vérité… un grand brun… dans votre appartement… je ne vois pas cela du tout… Et je pense que vous êtes fou, monsieur !…

Huit jours après, je la retrouvai, dans une autre maison amie, chez une Chilienne du Canada, qui chantait du Schubert avec la voix et les gants d'Yvette Guilbert [1]… Elle m'aborda la première, empressée et souriante :

— Vous avez dû me croire folle… l'autre soir ?… Mais parfaitement, je me rappelle tout maintenant… Lucien Pryant !… Comment donc ?… Dieu qu'il était bête, le pauvre garçon !… Et comme nous l'avons trompé, tous les deux !

— Je l'ai trompé, moi ?… sursautai-je… Mais avec qui ?

— Avec moi, donc… Nos baisers… nos morsures… et mes cheveux ! Tu l'as donc oublié déjà, ingrat ?

Ce fut à mon tour d'être étonné.

— Vous faites erreur, madame… Ce n'est pas avec moi que vous avez trompé mon ami Lucien Pryant…

— Mais avec qui ?… Voyons !… vous étiez bien l'ami de Lucien Pryant ?

— Certes !

— Et je ne l'aurais pas trompé avec vous ?…

Elle eut une moue adorable, et des yeux incrédules…

— Alors, ce serait la première fois… Vous m'étonnez prodigieusement…

À ce moment, il se fit, dans le salon, une légère agitation. On annonçait que la maîtresse de maison allait chanter une romance de Schubert. Mme de Parabole me quitta.

Je ne l'ai pas revue…

Je ne l'ai revue qu'ici…

Peut-être lui parlerai-je demain…

1. Yvette Guilbert (1867-1944), chanteuse à succès, célèbre pour ses gants noirs, immortalisée par Toulouse-Lautrec.

XI

Je me promenais, avant le dîner, sur les Quinconces, avec Triceps. Nous croisâmes une femme, infiniment trop élégante, qui sortait de la buvette. Elle sourit à Triceps et dit :

— Bonsoir, vieux…

— Bonsoir, mon petit chat, répondit Triceps.

Elle passa, dans une houle de parfums…

— C'est Boule-de-Neige… m'expliqua Triceps… l'ancienne maîtresse du vieux baron Kropp… tu sais… qui est mort l'année dernière… le vieux baron Kropp… voyons?… Ah! mon cher, c'est à ne pas croire qu'il y ait des hommes comme ça!… Écoute…

Et Triceps, satisfait d'avoir à placer une histoire, me dit, en passant son bras sous le mien :

« Un matin, le vieux baron vint chez moi. Et sans préambule, il me demanda :

— Est-ce vrai, docteur, qu'il y a du fer dans le sang?

— C'est vrai…

— Ah!… je ne voulais pas le croire… Et comme la nature est compliquée!

Le vieux baron avait la lèvre tremblante et un peu baveuse. Ses yeux étaient presque morts… Et la peau de son cou faisait, sous le menton, comme une lâche cravate de chair molle. Il réfléchit un instant, puis :

— Il n'y en a pas beaucoup… beaucoup?… fit-il.

— Ah! dame!… répondis-je. Ça n'est évidemment pas une mine… comme celles de l'Ariège…

— Qu'entendez-vous par là ?…

— Je veux dire que, du sang d'un homme, on ne tirerait pas assez de fer pour — comment vous exprimer cela ? — pour construire, par exemple, une seconde tour Eiffel… Comprenez-vous ?

— Oui !… oui !… oui !…

Et le vieux baron rythma chacun de ces : "Oui…" d'un mouvement de tête approbateur et découragé… Il ajouta :

— D'ailleurs, je n'en demande pas tant…

Puis, après un court silence :

— Ainsi, vous croyez qu'on peut extraire du fer… un peu de fer… de mon sang ?… de mon sang ?

— Hé !… Pourquoi pas ?…

Le baron sourit, et il demanda encore :

— Croyez-vous aussi qu'il y ait de l'or, dans le sang ?

— Ah ! ça non… Et vous êtes vraiment exigeant, mon cher baron. Il n'y a de l'or que dans les dents… malades.

— Hélas ! docteur, je n'ai plus de dents, même malades, gémit le vieillard. Et, eussé-je des dents, et de l'or dans les dents, ça ne serait jamais que de l'or étranger, de l'or que je n'aurais pas fabriqué moi-même, de l'or qui ne serait pas de ma substance, en un mot. Alors, à quoi bon ? Ainsi, vous êtes sûr qu'il n'est pas, dans mon sang, de l'or ?

— Sûr…

Le baron soupira :

— C'est très fâcheux… Et vraiment, je le regrette… Parce que, voyez-vous, j'aurais mieux aimé de l'or que du fer pour ma bague…

Je n'insistai pas, sachant le baron un peu gâteux. Celui-ci reprit, en faisant claquer sa langue sur sa lèvre humide de salive :

— C'est que vous ne savez pas combien j'aime Boule-de-Neige. Je lui ai tout donné… des hôtels, des chevaux, des bijoux, des amants qui la font crier de bonheur… Elle a des draps de cinquante mille francs… Elle a tout ce qu'une femme peut avoir et peut rêver… Eh bien, je voudrais lui donner plus encore, lui donner ce qu'aucune femme n'a jamais eu… Oui, lui donner en une seule fois, et sous une forme matérielle, tangible, tout ce qui me reste de moelle et de sang… toute ma substance en un mot, enfermée dans un écrin qu'orneraient les plus beaux diamants de

la terre. Peu m'importe de mourir… Oui, mais aurai-je assez de sang pour cela ?

— On a toujours assez de sang pour cela, répondis-je négligemment. Du reste… on fait ce qu'on peut…

— Ah ! docteur !… je ne me sens pas bien…

Épuisé par tout ce que représentait d'efforts impuissants ce désir sénile, le vieux baron, devenu très pâle, s'évanouit. Je l'allongeai sur un divan, les pieds hauts, lui fis respirer des sels d'une âcreté violente, lui fouettai le visage avec la pointe d'une serviette mouillée… La syncope dura quelques minutes. Puis, quand il fut revenu à lui, j'ordonnai qu'on le reconduisît, soutenu aux aisselles par deux domestiques, jusqu'à sa voiture qui stationnait dans la rue… Il bredouillait, entre ses lèvres, qui avaient peine à se rejoindre :

— Ah !… Boule-de-Neige !… Boule-de-Neige !… je te donnerai…

Et, tassé sur les coussins, les jambes molles, la tête roulant sur sa poitrine, le vieux baron continuait de marmotter obstinément :

— Oui… c'est cela… toute ma substance… je te donnerai toute ma subst…

Le lendemain, il se rendit chez un chimiste très renommé pour sa science.

— Je voudrais, lui dit-il, que vous tiriez de mes veines assez de sang pour en extraire trente-cinq grammes de fer.

— Trente-cinq grammes ?… fit le chimiste, qui ne put réprimer sa stupéfaction… Diable !

— Est-ce trop ? demanda le baron avec inquiétude…

— C'est beaucoup…

— Je paierai ce qu'il faudra… Et si vous aviez besoin de tout mon sang, prenez-le…

— C'est que, objecta le chimiste, vous êtes bien vieux…

— Si j'étais jeune, répliqua le baron, ce n'est pas mon sang que je donnerais à ma Boule-de-Neige adorée… c'est autre chose…

Au bout de deux mois, le chimiste avait livré au baron un petit morceau de fer.

— Il ne pèse que trente grammes… lui dit-il.

— Comme c'est petit!… murmura le baron, dont la voix n'était plus qu'un souffle, et dont le visage semblait plus pâle qu'un suaire…

— Ah! dame! monsieur le baron… Le fer est lourd et ne fait pas un gros volume.

— Comme c'est petit!… comme c'est petit!

Et regardant, au bout de ses doigts qui tremblaient, la menue parcelle, de métal, il soupira :

— Ainsi, voilà toute ma substance!… Ça n'est pas beau… Et pourtant, il y a dans ce grain noir toute l'immensité de mon amour… Comme Boule-de-Neige sera fière de posséder un pareil bijou… un bijou qui est de la moelle… qui est du sang… qui est de la vie!… Et comme elle m'aimera!… et comme elle pleurera d'amour!

Il chuchota les dernières paroles, n'ayant plus la force de les prononcer à haute voix… et après s'être répété, intérieurement :

— C'est tout petit… et pourtant il n'y a pas, il n'y a jamais eu sur la terre, ni au cou d'une femme, ni au petit doigt de sa main, un aussi gros bijou…

Il s'endormit d'un sommeil agité et plein de cauchemars…

Quelques jours après, le baron agonisait, Boule-de-Neige était près de son lit, et elle regardait les choses autour d'elle, d'un regard d'ennui, d'un regard qui signifiait : "Le vieux me rase… Il n'en finit pas de mourir… Je voudrais bien être ailleurs…"

Un domestique apporta un écrin.

— Qu'est-ce que c'est?… interrogea le baron d'une voix haletante…

— C'est la bague… monsieur le baron.

À ce mot, le vieux moribond eut un sourire sur les lèvres et une lueur dans les yeux…

— Donne… Et toi, Boule-de-Neige, viens ici, près de moi… et écoute bien…

Avec effort, il ouvrit l'écrin, passa la bague à l'un des doigts de Boule-de-Neige, et il dit, d'une voix coupée de râles et de sifflements :

— Boule-de-Neige… regarde cette bague… Ce que tu vois là, c'est du fer… C'est du fer qui représente tout mon sang. On a ouvert et fouillé mes veines pour l'en extraire… Je me suis tué

pour que tu aies une bague, comme aucune femme n'en a jamais eu… Es-tu heureuse ?…

Boule-de-Neige considéra la bague avec un étonnement nuancé de mépris, elle dit simplement :

— Ah ! bien… mon vieux… tu sais… j'aurais mieux aimé une pendule. »

Et Triceps finit son récit avec un éclat de rire :

— Non… ce que cette Boule-de-Neige est rigolo !… Une nature !…

XII

J'ai fait, aujourd'hui, une découverte importante sur l'invulnérabilité du hérisson au venin de la vipère, et je vous demande, ô lecteurs futurs, la permission de m'en réjouir avec vous.

Cette invulnérabilité n'est pas due, comme le croient les naturalistes, lesquels ne voient jamais plus loin que le bout de leur scalpel, à des particularités physiologiques qui rendraient le hérisson constitutionnellement réfractaire aux intoxications vipérines ; elle vient uniquement de l'étonnante roublardise dont la nature doua ce petit quadrupède, et de la merveilleuse ingéniosité qu'il déploie dans la lutte pour la vie. Je le démontrerai tout à l'heure.

Si je ne fais point part de ma découverte à ce qu'on appelle le monde savant, c'est que je le sais par nature peu accueillant aux libres observateurs, et, par système, franchement hostile aux incursions des littérateurs dans le domaine de la science, qu'il considère comme son fief exclusif. Bien à tort, j'ose le dire. Pourtant, mes travaux antérieurs et mes subséquentes recherches devraient m'être une attestation sérieuse que je ne suis pas le premier venu, en cette partie de l'intelligence humaine. Faut-il rappeler que c'est moi qui déterminai la loi, si intéressante et si nouvelle, de l'ambulation chez les végétaux ? Quant à mes observations sur la bi-mentalité et l'autocriminologie de l'araignée, elles révolutionnèrent la physiologie de cet articulé aptère, au point que sir John Lubbock [1], à qui je les adressai, consignées

1. John Lubbock (1834-1913), naturaliste darwinien, auteur notamment d'une étude sur les instincts et l'intelligence des animaux.

dans un lumineux rapport, devint si furieux qu'il fallut toute l'habileté de M. le baron de Courcel [1], à cette époque notre ambassadeur à Londres, pour empêcher l'Angleterre de faire encore des bêtises en Égypte.

Il est heureux, cependant, que les simple poètes corrigent parfois les erreurs des savants, et je ne veux pas songer à l'affreuse nuit intellectuelle en laquelle nous resterions plongés si nous n'avions jamais que les savants pour nous expliquer le peu que nous savons des secrets de la nature. L'alchimiste Van Helmont [2], qui fut pour son temps un considérable savant, intuitif passionné autant qu'expérimentateur rigoureux, dota la science de la théorie de la génération spontanée. Voici, comment. Un soir, il mit dans son jardin, sous un pot de fleurs hermétiquement fermé, quelques noix sèches. Le lendemain, il souleva le pot, et vit des souris qui grignotaient les noix. Immédiatement, il en conclut que les souris naissaient des noix avec une spontanéité extraordinaire, et il porta cette bonne nouvelle aux Académies d'Europe enthousiasmées. Hélas ! presque toutes les expériences scientifiques présentent cette valeur-là : qu'elles sortent des bouillons de culture contemporains, ou des mystérieux athanors du moyen âge, elles sont toujours le mensonge, du moins au dire des Jésuites, les meilleurs éducateurs qui soient. Dans quelques années, nos fils riront des microbes de Pasteur comme nous rions des souris spontanées de Van Helmont, et les localisations cérébrales du docteur Charcot [3] leur paraîtront, peut-être, des cocasseries plus inacceptables que l'homuncule d'Arnaud de Villeneuve [4] et les crapauds essentiels de Brandt [5]. *Experientia fallax,* comme disait le vieil Hippocrate.

1. Alphonse de Courcel, né en 1835, décédé en 1935, est ambassadeur à Londres depuis 1898.

2. Jean-Baptiste Van Helmont (1577-1644), médecin et chimiste bruxellois. Il reconnut l'existence des gaz et du suc gastrique.

3. Jean-Martin Charcot (1825-1893) est surtout célèbre par ses travaux sur l'anatomo-pathologie du système nerveux et sur l'hystérie.

4. Arnaud de Villeneuve (vers 1240-1313), médecin et alchimiste catalan qui rechercha la pierre philosophale et fut excommunié.

5. Hennig Brandt, alchimiste hambourgeois, mort en 1692. Il découvrit le phosphore en cherchant lui aussi la pierre philosophale.

Cet après-midi, je suis allé me promener, avec mon ami Robert Hagueman, dans un bois… un ancien parc abandonné qui se trouve situé à quelques kilomètres de la ville, en un endroit de la vallée où, lasse de n'être qu'une fissure dans la montagne, elle s'élargit au point de donner l'illusion d'une petite plaine… Le bois, redevenu libre, presque vierge, est délicieux de silence et de fraîcheur. Des fleurs de toute sorte y poussent, jaunes, rouges, bleues, roses, et l'on voit enfin le ciel entre les branches.

Ayant longtemps marché, je me reposais au bord d'une clairière, le dos appuyé contre le tronc d'un hêtre. Tout près de moi, des ornithogales ouvraient au soleil leurs ombelles de fleurs blanches. Tout autour, des millepertuis décoraient l'ombre de leurs vives étoiles d'or… Et je ne pensais à rien, sinon à jouir du répit de douceur et de lumière que m'offrait cette nature. Roger Hagueman, lui, s'était endormi sur un lit de mousses. Ah! celui qui m'eût dit que j'étais sur le point de faire une découverte biologique importante, m'eût fort étonné!

Mon attention fut, tout à coup, requise par quelque chose de brillant qui se glissait entre les herbes et soulevait, comme d'un vif éclair argenté, le feuillage bas des millepertuis. Je reconnus une vipère, et je mentirais si je n'ajoutais pas : de l'espèce la plus dangereuse. Elle ne me voyait point, et s'ébattait librement, paresseusement, parmi les fleurs. Tantôt elle disparaissait, tantôt elle reparaissait, ici, droite comme une petite lame de poignard, là, ovale comme un bracelet, ou bien encore, ondulant comme un ruisselet d'eau claire, entre de la mousse. Mais quelque chose m'intrigua plus encore. Non loin de la vipère insoucieuse, j'aperçus un petit tas de feuilles sèches. Au premier abord, il n'offrait rien de particulier; à l'examiner mieux, il me sembla suspect. Il n'y avait pas la moindre brise, pas le moindre courant d'air sous le taillis : les petites graminées restaient immobiles. On eût dit que les feuilles des bouleaux, au-dessus, eussent été peintes. Et cependant ce tas de feuilles sèches bougeait; un mouvement léger, mais perceptible, de respiration l'animait… Il était vivant… Et d'être vivante ainsi, cette boule de feuilles sèches me donnait je ne sais quelle terreur… J'écarquillai les yeux pour la mieux voir, pour faire entrer mon regard sous la superposition de ces feuilles qui cachaient évidemment un mystère, un de ces mille crimes de la forêt meurtrière, mais quel?

Les animaux les plus obtus, les plus humbles insectes et les larves les plus dérisoires ont le flair merveilleux de ce qui les menace. Ils dépistent l'ennemi le mieux caché, avec une intelligence qui ne les trompe jamais, si elle ne les sauve pas toujours. L'ennemi qui était là, tapi dans les feuilles, ne devait pas menacer la vipère, sans quoi celle-ci ne se fût pas montrée si confiante, si indolente, dans un étirement d'une grâce si voluptueusement sinueuse, parmi les fleurs et les molles mousses. Je m'étais sans doute trompé; c'était mon imagination seule qui me faisait découvrir, maintenant, sous les innocentes feuilles, un museau vorace et deux yeux ardents. Je résolus d'attendre, derrière mon arbre, sans un geste, sans un mouvement, afin de ne pas effaroucher la vipère. Robert dormait toujours…

Et, tout à coup, tandis que la vipère, d'un rampement lent, frôlait le tas de feuilles, je vis une chose merveilleuse, un des drames les plus surprenants qu'il soit donné à l'homme de contempler. Les feuilles sèches volèrent à droite et à gauche, et un gros hérisson dardant ses piquants, allongeant son museau, apparut. Avec une rapidité, un bondissement d'attaque qu'il eût été impossible d'imaginer aussi lestes chez une bête d'aspect aussi lourd, le hérisson se précipita sur la vipère, l'engueula par la queue qu'il serra fortement, et se roula en boule, son corps tout entier préservé par les mille pointes dressées, comme des piquants de lance, de sa peau. Et il ne bougea plus.

Alors, la vipère souffla horriblement. Par des élans vigoureux qui la faisaient s'élancer toute droite et brillante comme un coup de couteau, elle essaya de se dégager de l'étreinte du hérisson. En vain, elle essaya de la mordre, précipitant sa gueule chargée de venin contre les piquants de l'ingénieux animal, où elle se déchirait. Toute sanglante, ses petits yeux crevés, elle continuait à se débattre et de mordre l'impénétrable armure du monstre, dans une fureur croissant avec les blessures. Cette lutte dura dix minutes. Enfin, dans sa rage à vouloir se dégager, elle se perfora le cerveau contre les inflexibles épées, et elle retomba, inerte, mince ruban gris taché de sang, près de la boule immobile.

Le hérisson attendit quelques instants. Puis avec une prudence, une circonspection vraiment admirables, il détendit ses piquants, risqua son museau, allongea à demi le corps, ouvrit ses deux petits yeux noirs, féroces et ricaneurs, sortit ses pattes. Puis,

quand il se fut bien rendu compte que la vipère était morte, il l'avala, en groïnant, comme un porc.

Après quoi, lourdaud, repu, il se traîna sur ses pattes courtes, et, fouillant la terre du groin, il se roula en boule, sur un tas de feuilles parmi lesquelles il disparut…

Au retour, Robert, qui n'avait pris aucun plaisir au récit du combat de la vipère contre le hérisson, m'étourdit d'histoires de femmes, de jeu, de chevaux. Je ne l'écoutais pas… Comme nous étions à quelque cent mètres de la ville, il me tira par le bras, et il me dit, en me désignant une jolie maison, bien placée à mi-côte, parmi des terrasses et de somptueux jardins :

— Tu connais ?

— Non…

— Mais, c'est la villa hantée, mon vieux… Comment tu ne connais pas ?… Une histoire épatante… Voici comment je l'ai apprise.

Et mon ami conta :

« Il y a deux ans, je voulais louer une villa ici… On me conseilla de m'adresser à l'un des notaires, maître Claude Barbot, qui en possédait quatre, les quatre plus belles et les mieux situées du pays. Cet officier ministériel me reçut avec force politesses, dont le caractère de jovialité un peu canaille me déplut tout de suite, infiniment.

C'était un petit homme chauve, de figure ronde et lippue sans sensualité, et dont le ventre bedonnait sous un gilet de velours à fleurs, défraîchi et de coupe ancienne. Tout en lui était rond comme sa figure, tout en lui était vulgairement jovial, sauf les yeux, dont les blanchâtres et troubles prunelles, cerclées de rouge, enchâssées dans un triple bourrelet graisseux de la paupière, suintaient, si j'ose dire, une expression assez sinistre. Mais cette expression, j'étais tellement habitué à la retrouver, à peu près pareille, dans tous les regards des hommes d'affaires, que je n'y pris pas d'autre attention que celle, indifférente et sommaire, que j'accorde aux regards des passants dans la rue. D'ailleurs, je n'avais pas à discuter des intérêts considérables avec ce tabellion de ville d'eaux. Tout au plus pouvait-il me carotter quelques

louis, même en admettant que nous tombions d'accord sur la location de sa villa.

En quelques mots, brefs et froids, je lui expliquai le but de ma visite.

— Ah! ah! fit-il en étalant sur ses cuisses courtes des mains potelées et velues — car si son crâne ne révélait pas trace de poils, il en poussait des touffes épaisses sur ses mains… — ah! ah!… l'on vient donc se reposer, tout l'été, dans les Pyrénées?… Excellente idée… Il n'y a pas de meilleur endroit, ni plus agréable ni plus sain…

— Je l'espère, déclarai-je bêtement, ne sachant que dire.

Le notaire accentua la déplaisante familiarité de ses phrases :

— Et l'on vient… ah! ah!… et l'on vient demander à maître Claude Barbot, ci-présent, de lui louer une de ses petites villas?… Parbleu! je crois bien… Ce sont les plus jolies et les plus confortables…

— Elles ont, du moins, cette réputation…

Décidément, je n'avais pas de chance dans le choix de mes réponses. Maître Barbot sourit :

— Et méritée, donc!… Eh bien, mais, il me semble que nous pouvons traiter cette affaire-là… Oui, oui, nous pouvons traiter cette affaire-là…

Le notaire se croisa les bras et se renversa l'échine sur le dossier balancé de son fauteuil.

— Voyons ça… voyons ça… dit-il… Et résumons la situation… Premier point… Êtes-vous marié?

— Non.

— Ah!… pas marié… très bien… très bien! Deuxième point… Avez-vous une habitude?… J'entends une connaissance… une petite amie, là, là… pour tout dire?…

Et, bonhomme, avec un sourire bienveillant, il ajouta :

— Mon Dieu! nous savons ce que c'est que la vie… La province n'est pas si arriérée qu'on le croit généralement… Il faut bien que jeunesse se passe… ici comme partout… Et nargue à la chambre des notaires!… Ah! ah!

Comme je ne répondais pas, étonné et choqué du tour que prenait la conversation, maître Barbot expliqua :

— Mon Dieu… si je vous pose ces questions, excusez-moi… C'est pour me rendre compte de ce qu'il vous faut… c'est par

sollicitude de propriétaire… Mes quatre villas, cher monsieur, sont aménagées en vue de certaines situations sociales… situations définies… ou pas définies, au choix… comprenez-vous ?… J'en ai une pour les vrais ménages : c'est la moins bien… une autre pour les ménages de passage, les ménages d'été : elle est mieux… une autre pour les hommes seuls : admirable, celle-là, cher monsieur… Et ainsi de suite… Vous comprenez, ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre… Alors… dans quelle catégorie dois-je ?…

— Je suis seul, affirmai-je.

— À la bonne heure… applaudit maître Barbot… Et vous avez choisi le vrai chemin… Vous avez donc droit à la plus belle de mes villas… Vous m'en voyez très heureux, car vous me plaisez beaucoup… beaucoup…

J'esquissai un vague geste de remerciement… Le notaire reprit :

— Cela vous étonne peut-être que je destine aux hommes seuls la plus belle, la plus complète, la plus luxueuse, la plus admirable de mes villas ?… C'est une idée à moi, et que je vous expliquerai tout à l'heure… en visitant, si vous le permettez…

Et son regard, blanchâtre et trouble, m'examinait, me fouillait. Je sentais réellement ce regard me palper, me soupeser, déterminer ma valeur sociale, morale et marchande. J'étais, dans le regard de cet homme, comme une pierre précieuse dans la main d'un juif.

À ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit et dans un chiffonnement de soie et de dentelles, dans un parfum violent de femme et de fleur, j'aperçus une chevelure rousse, une bouche rouge, l'éclair bleu de deux yeux adorablement ardents, une apparition éblouissante, miraculeuse de beauté, de jeunesse et d'amour, qui, à peine apparue, disparut en jetant ce cri : "Pardon !"

— Ma femme… expliqua négligemment maître Claude Barbot.

— Mes compliments ! fis-je, non encore revenu de la surprise où m'avait plongé la vision rapide de cette rayonnante créature, à peine entrevue dans l'entrebâillement d'une porte, vite ouverte et vite refermée… »

Robert se tut un instant :

— Ah! mon vieux… souffla-t-il… quand j'y repense!… Quels yeux!… Quelles lèvres!…

Puis il reprit :

« La villa me plut. Joliment plantée sur la montagne, entre des massifs d'arbres, entourée de jardins, d'une architecture sobre et svelte, maître Barbot n'en avait pas exagéré les mérites. L'intérieur était d'une décoration claire, vibrante, d'un luxe discret, qui laissait toute leur importance aux paysages de verdure, de montagne et de ciel, au milieu desquels elle s'élevait.

Je me souviens surtout de la chambre, une chambre jaune à meubles blancs, d'une douceur, d'une mollesse délicate et voluptueusement gaie, où les contours des objets, les tons de la chair acquéraient une extraordinaire finesse, une qualité de lumière indicible et pénétrante jusqu'au rêve. Quelques gravures licencieuses, des copies de Jules Romain, d'autres tout à fait obscènes, des Rops, je crois, ornaient les murs; et, ça et là, sur la cheminée, les étagères, les tables, d'impures figurines de Saxe, mettaient des grâces de joli péché…

C'est justement dans cette chambre que nous étions, maître Barbot et moi, quand, décidé à louer cette villa, je lui en demandai le prix.

— Cinquante mille francs, pas un sou de moins… déclara-t-il, d'une voix ferme.

Je sursautai. Mais le notaire m'invita à m'asseoir, et voici ce qu'il me dit, tandis que son regard blême était fixé sur moi, étrange, dominateur :

— Cinquante mille francs… cela vous paraît cher, au premier abord? Je le comprends… Mais je vais vous éclairer d'un mot… Cette villa est hantée…

— Hantée?… balbutiai-je.

— Parfaitement… Toutes les nuits, il y vient un fantôme… Oh! ce n'est pas un fantôme à tête de mort, à corps de squelette, et qui traîne des suaires, des ferrailles, des lueurs de lune, par les couloirs, sur le coup de minuit… Non… C'est un fantôme comme on n'en voit pas souvent, même en rêve, un adorable et merveilleux fantôme, à tête et à corps de femme, dont la chevelure rousse, les yeux bleus, la chair irradiante sous la transparence des batistes parfumées, feraient damner un saint… Ce fantôme a ceci de particulier qu'il connaît tous les secrets de l'amour et qu'il

en invente, et qu'il est discret, discret… Il vient quand on veut… il s'en va de même… Personne n'en sait rien… ni vu, ni connu… Enfin, c'est à prendre ou à laisser… Je loue la villa avec le fantôme… je ne la loue jamais sans lui… Si vous n'en voulez pas, je ne suis pas en peine… Non, je ne suis pas en peine, sacrédié!

Je regardai le notaire… Un sourire cynique bridait ses lèvres, éraillait ses prunelles, autour desquelles le cercle rouge s'avivait de suintements sanguinolents… Et je criai :

— Ce fantôme… je le connais, je l'ai vu… C'est…

Maître Barbot m'imposa silence par cette interruption violente :

— Un fantôme, voilà tout… Vous ne le connaissez pas, vous n'avez rien vu… C'est un fantôme comme tous les fantômes… Allons-nous-en… Vous réfléchirez en route…

Et, haussant les épaules, avec un air de mépris souverain, il dit encore :

— Ah! les imbéciles qui marchandent l'amour d'un fantôme… d'un pareil fantôme!… Oh! là là!… Et ça se vante de chercher des sensations rares, des voluptés inédites?… Littérateurs!… Allons-nous-en… »

Ayant terminé son récit, Robert tout à coup me demanda, en sautant de voiture.

— Et tu ne sais pas… qui habite, cette année, la villa hantée?… Mais, c'est Dickson-Barnell, le milliardaire américain… D'ailleurs, tu sais que nous dînons ce soir, avec lui… À tout à l'heure!…

Un charmant garçon que ce Dickson-Barnell…

Les présentations faites et quelques cocktails bus ensemble, avant le dîner, nous devînmes, tout de suite, les meilleurs amis du monde…

C'était du reste — il m'a paru tel au premier abord — un joyeux compagnon, d'une gaieté entraînante et franche… franche comme l'or. Cordialement, je m'empressai de le féliciter de sa gaieté.

— Une vertu bien rare, cher monsieur, et qui se perd, de jour en jour, chez nous… dis-je avec une solennité affectueuse et

dogmatique. Il n'y a plus, d'ailleurs, que les Américains pour être un peuple gai…

Dickson-Barnell approuva :

— En effet… dit-il… je suis gai, si tant est que je sache exactement ce que c'est que la gaieté. Mais cela ne veut pas dire que je sois heureux… Les moralistes ont raison, voyez-vous… Les riches ne peuvent pas être heureux… Le bonheur, c'est autre chose que la richesse… C'est même, je crois, le contraire.

Comme je m'étonnais de cette suite d'axiomes mélancoliques :

— Ah ! soupira-t-il… quand on est riche comme je suis, on a vu trop vite le fond de toutes choses… La vie devient quelque chose d'horriblement monotone, et sans imprévu… Les femmes, le vin, les chevaux, les voyages… les tableaux, les bibelots, si vous saviez combien l'on en ressent aussitôt l'écœurement… l'immense écœurement… l'immense vanité… *Vanitas vanitatum.*

J'étais décidé à flatter cet homme de toutes les manières, et je lui dis :

— Vous parlez d'or, monsieur.

— Dame ! répondit simplement le milliardaire, avec un geste dont je n'oublierai jamais la suprême mélancolie.

Et, après quelques minutes de silence, brusquement, il me demanda :

— Fumez-vous ?

— Volontiers…

Il me tendit un cigare haut comme un obélisque et qui resplendissait pareil à une colonne d'or dans le soleil.

— Fichtre ! admirai-je.

Dickson-Barnell sourit de ce sourire désenchanté et si amer qui, tant de fois, dut apparaître sur les lèvres du pessimiste Ecclésiaste. Et il m'expliqua :

— Oui, c'est une idée à moi. Ce cigare est fait tout entier avec des feuilles d'or contrôlé et poinçonné. J'en ai plein des caisses, des caisses aussi longues, aussi profondes que les divans dont il est parlé dans votre Baudelaire… Il m'avait semblé que fumer de l'or, ce serait le comble de la richesse. Eh bien ! il n'y a rien de si mauvais, mon cher monsieur… C'est absolument infumable…

Il eut un geste de découragement d'une telle amplitude qu'il embrassait réellement tout l'univers… Et il dit, sur un ton dont il

m'est impossible de rendre d'accent et le prolongement symboliques :

— Tout hélas ! est infumable…

Puis :

— C'est comme les femmes… Ah ! mon cher monsieur… je puis dire que je les ai eues toutes… et je puis dire que je n'ai rien eu du tout, rien que de la lassitude et du dégoût… Alors, j'ai voulu réaliser le rêve des poètes… J'ai voulu tenir dans mes bras les créatures de beauté et de chimère, les ultra-terrestres créatures telles qu'on les voit dans les poèmes. J'ai fait exécuter, par d'incomparables artistes, des femmes dont les chevelures étaient d'or vrai, les lèvres de corail pur, le teint d'une indiscutable pulpe de lys… les seins modelés dans de la neige véritable, etc., etc. Oui, mon cher monsieur… Eh bien…

— Eh bien ?

— C'était infumable…

Et il gémit :

— Oh ! être riche… être trop riche… funeste destin !… Et cette affreuse pensée qu'on peut tout avoir, à la minute même du désir, tout… même le génie littéraire… avec de l'argent !… Car j'ai aussi du génie littéraire… Je suis l'auteur d'une quantité de drames écrits par un jeune homme qui m'accompagne partout… Ces drames sont prodigieux et ils m'embêtent. Il n'y a rien d'aussi épouvantable que cela… parce que je ne sais pas moi-même à quel point je suis riche… J'ai beau, chaque jour, piquer des têtes dans la mer immense de ma richesse, jamais je n'ai pu en atteindre le fond. Connaissez-vous mes jardins ?

— Non… mais comme je voudrais les connaître !

— Ce sont des jardins de cinquante hectares, où toutes les fleurs de toutes les flores sont artificielles, et renferment de petites lampes électriques dans leurs calices. Le soir, quand la nuit vient, je tourne un bouton, et toutes les fleurs s'illuminent… C'est féerique, mon cher monsieur… et vous ne savez pas à quel point cela me dégoûte… Cela me dégoûte tellement que, dans mes palais, yachts, châteaux et villas, j'ai remplacé la lumière électrique par la lumière fumeuse et primordiale des oribus… Ah ! nom d'un chien, mon cher monsieur, ne devenez jamais riche…

Dickson-Barnell poussa un long soupir. Il se tourna et se retourna sur les coussins sans pouvoir trouver une position qui lui fût agréable. Et il poursuivit d'un ton lamentable :

— J'ai essayé de la science, de la philosophie, de la photographie et de la politique. J'ai lu, lu, lu des livres de toute sorte et de tout le monde. J'ai voulu soumettre, pour en extraire des idées et me les approprier, les œuvres de M. Paul Bourget [1], de M. René Doumic [2], de M. Melchior de Vogüé [3], au même procédé mécanique de concassement et de lavage que les blocs aurifères, dont on extrait l'or.

— Hélas ! interrompis-je… Il y a bien longtemps que ces livres ont passé par des cribles plus sévères que les vôtres. Et il n'en est resté, jusqu'ici, que de la matière inerte et du poids mort.

— Quand je vous le disais !… gémit l'infortuné Dickson-Barnell… Tout est infumable… Et tenez !… J'ai été en affaires avec le roi des Belges [4] — quel type aussi, celui-là ! — pour lui acheter la Belgique… Je pensais renouveler là les fastes et les farces des Empereurs romains… Nous étions presque d'accord, Léopold et moi… quand j'ai vu *Quo vadis ?* à la Porte-Saint-Martin [5]… Cela m'a dégoûté, à tout jamais, du néronisme… Tout est infumable !…

Le dîner fut morne… Robert Hagueman était sans entrain… Dickson-Barnell buvait comme un sourd, silencieusement… la face couperosée, l'œil injecté de sang… En vain Triceps déployait des grâces d'écureuil… et sautait d'un sujet à l'autre… Moi, je songeais à la lutte, dans la clairière fleurie, de la vipère et du hérisson… Comme nous nous levions de table :

1. Paul Bourget (1852-1935), romancier et psychologue mondain, auteur du *Disciple,* est devenu l'une des têtes de Turc de Mirbeau, jadis son ami.

2. René Doumic (1860-1937), professeur agrégé, critique littéraire traditionaliste de la *Revue des Deux Mondes,* auteur de nombreux ouvrages sur la littérature contemporaine. Il était très hostile à Mirbeau.

3. Melchior de Vogüé (1848-1910) représente la réaction idéaliste et néo-chrétienne au naturalisme et au positivisme ; il a contribué à faire connaître en France le roman russe.

4. Léopold II (1835-1909), roi des Belges depuis 1865, homme d'affaires sans scrupules. Mirbeau lui consacre un chapitre au vitriol dans *La 628-E8* (cf. p. *1984*).

5. Adaptation, par Moreau, du célèbre roman de Sienkiewicz (1895), représentée en 1901 au théâtre de la Porte Saint-Martin. L'action se situe à Rome sous le règne de Néron.

— Eh bien… dis-je à Dickson-Barnell… est-ce que la fantôme de la villa hantée… ah! ah!… est infumable, lui aussi?

— Infumable… bégaya le milliardaire américain d'une voix grasse.

Plus vague, avec un dandinement de pochard, il ajouta :

— Tout… tout est infumable…

Il essaya de se lever comme les autres… Ses jambes molles ne purent porter le poids de son corps… Il retomba comme une masse sur sa chaise… en bredouillant, avec une obstination d'ivrogne :

— Tout est infumable… in… fu… ma… ble!

Et il s'endormit…

Rober Hagueman dit, au fumoir :

— Il est joliment changé, ce pauvre Dickson-Barnell. Je l'ai connu épatant… autrefois… D'abord, il portait la boisson comme un foudre… Et puis, il ne se plaignait pas de la vie, comme un poète lyrique…

— Dame! à force d'être si riche, si longtemps riche… fit Triceps, on serait neurasthénique à moins.

Et Robert poursuivit :

— Vous vous souvenez sans doute — car ce fut un événement parisien — de ce qui lui arriva, une matinée qu'il conduisait son mail. Comme il rentrait chez lui, le mail, lancé au trot de ses quatre chevaux, heurta, dans le tournant, la grille de l'hôtel d'un coup si violent et si malencontreux que Dickson-Barnell fut projeté, ainsi qu'un paquet, sur le pavé de la cour et s'y écrasa. On le releva évanoui et dans un tel état de démolition qu'on le crut mort. Et comment n'eût-il pas été mort, en effet? Il avait le crâne fracturé en deux endroits, trois côtes enfoncées, les genoux déboîtés, une jambe broyée, et, par une large déchirure du ventre, le sang coulait à flots. À grand-peine, on parvint à le transférer dans son lit. Sur son passage, dans les escaliers et les vestibules, il laissait un sillage de sang, et les domestiques qui le portaient en étaient tout rouges… Appelé en hâte, le médecin, qui était un ami très cher de Dickson-Barnell, accourut, examina les plaies, fronça le sourcil, et procéda aux pansements urgents en attendant le chirurgien que, au premier aspect du blessé, il avait mandé aussitôt. — Est-ce qu'il est mort? demanda le secrétaire qui entra dans la chambre. — Pas encore! répondit le

médecin… mais… Et il hocha la tête d'un air qui voulait dire : — Mais c'est comme s'il l'était… — Mon Dieu! mon Dieu!… gémit le pauvre homme… À quoi le docteur répliqua, sévère : — Eh bien, master Winwhite… si votre maître vous entendait, il ne serait pas content… Le pansement terminé, le blessé revint à lui. Il regarda le médecin de ce regard net, précis et sondeur, avec quoi il regardait alors toutes gens et envisageait toutes choses dans la vie, eut conscience de la gravité de son cas, et d'une voix sèche, avec cette façon de parler abréviative qu'il avait : — Fichu? interrogea-t-il. — Probable, répondit le médecin qui, dans la fréquentation de son ami, avait acquis ce tour de langage télégrammatique et sommaire, dans lequel les mots inutiles et même les mots tout court n'ont pas de place, changés qu'ils sont en simples signes phonétiques, pour ainsi dire. — Très bien, fit Dickson-Barnell… Et sans autre attendrissement sur soi-même, en homme qui apprit à ne jamais récriminer sur un fait contre quoi l'on ne peut rien, il passa un trait noir sur sa vie, comme sur une mauvaise créance… — Pourtant, reprit le médecin, je crois qu'on peut tenter une opération… Voulez-vous? — Quelle? interrogea Dickson-Barnell. — Débrider le ventre largement… laver les intestins noyés de sang… recoudre… — Je vois… je vois…, interrompit vivement le blessé… Et, rapidement, il questionna : — Combien de chances, avec opération? — Deux sur dix. — Très bien… Combien de chances sans opération? — Aucune. — Opération… Cela avait été dit sans un geste, sans une plainte, sans un frisson de terreur, avec une tranquillité aussi parfaite que s'il se fût agi d'un achat de grains ou d'un ordre de Bourse. Mais, si brefs qu'ils fussent, les mots le fatiguaient, et puis il n'avait plus rien à dire. Quelques instants, il demeura silencieux, la physionomie calme sous le bandage qui lui entourait le crâne… Le chirurgien vint qui examina, à son tour, les blessures attentivement, et, après un court colloque entre les deux hommes de science, Dickson-Barnell demanda : — Il me faut une demi-heure, avant… Puis-je?… — Parfaitement, consentit le docteur… C'est le temps nécessaire aux préparatifs. — Très bien!… Master Winwhite?… Mon testament, *please*?… Master Winwhite retira du tiroir d'un meuble une large enveloppe cachetée de six cachets rouges, qu'il remit au mourant. Et durant que les médecins et leurs aides stérilisaient rapidement la

pièce voisine et y dressaient le lit de torture, Dickson-Barnell relut son testament, raya des paragraphes, rédigea des dispositions nouvelles, d'une main ferme, assurée, dont la souffrance ne put, une seule minute, faire dévier l'inébranlable volonté. Quand ce fut fini, il pria son ami le docteur de certifier, sur le testament, qu'il était sain d'esprit et dans toute la lucidité de son intelligence. Il exigea, en outre, que les deux aides apposassent leur signature au-dessous de celle du médecin, pour en bien attester l'inattaquable authenticité. Après quoi, l'enveloppe refermée et recachetée, il attendit le couteau… Vers le milieu de la nuit qui suivit l'opération, pris d'une fièvre intense et dévoré par la soif, Dickson-Barnell appela : — Winwhite ! — Monsieur ? — De l'eau… à boire ! — Non, monsieur. — Cinq cents dollars ! — Non, Monsieur. — Deux mille dollars. — Non monsieur. — Très bien… Le médecin, qui, sur une chaise longue étendu, sommeillait dans la chambre, entendant un bruit de voix, se réveilla, et vint au chevet du malade : — Vous voulez quelque chose ? demanda-t-il. — Oui… de l'eau… à boire ! — Non. — Vingt mille dollars ! — Non. — Cinquante mille dollars ! — Non. Alors, surpris de cette résistance, Dickson-Barnell dirigea vers son ami un regard extraordinaire, un regard qui, en vérité, évaluait, soupesait sa valeur marchande… — Cent mille dollars ! fit-il enfin, suprême enchère. — Non. — Très bien !… Il n'insista plus ; mais, apercevant sur une table, près de son lit, à portée de sa main, son lorgnon, il le prit et le porta à sa bouche. La fraîcheur du verre sembla le calmer un peu, et il s'assoupit…

Quand Robert eut fini de parler, Triceps écarta la portière qui séparait les deux salons. Et nous aperçûmes Dickson-Barnell, la tête roulant sur la poitrine, les lèvres molles, les bras pendants… toujours effondré, et ronflant sur sa chaise…

— C'est beau, un homme riche… fit Triceps.

Il referma la portière, prit un excellent cigare, l'alluma, et lançant en l'air des jets de fumée.

— Tout est infumable !… gémit-il, parodiant la voix du pauvre Dickson-Barnell.

XIII

Aujourd'hui, j'ai reçu de mon ami Ulric Barrière, qui voyage en Russie, une très longue lettre… Je détache de ces nombreux feuillets quelques pages impressionnantes que voici :

« … Dans les grandes villes, j'ai vu quelques beaux régiments de cavalerie. On les montre d'ailleurs avec ostentation aux étrangers, en ayant l'air de leur dire : "Hein ! voilà une terrible et brillante armée… Malheur à qui s'y frotterait !" En fait, ce ne sont pas des régiments de soldats, mais de clowns. J'ai assisté à plusieurs revues, et, chaque fois, j'ai eu l'impression d'être au cirque. Ces cavaliers sont étonnants ; ils font mille tours d'adresse, d'équilibre et de gymnastique avec une parfaite aisance, sur des chevaux dressés à ces jeux. Et cela brille, chatoie, fulgure. Je suis sûr que, chez Franconi [1], le succès en serait vif. Malgré l'apparat de ces manœuvres, je n'en ai pas rapporté l'impression d'une force, mais seulement d'une parade de théâtre. J'ai peur qu'il n'y ait rien derrière ce décor extravagant et bariolé. Et je ne sais si je dois m'en réjouir.

En rentrant, cet après-midi, à mon hôtel, par un des faubourgs de la ville, j'ai aperçu assis sur une borne de pierre, à l'angle d'une rue, un très vieux juif. Le nez crochu la barbe en fourche, l'œil miteux, couvert de guenilles puantes, et, malgré tout cela, très beau, il chauffait, au soleil, sa carcasse décriée… Un officier

1. Victor Franconi (1810-1897), célèbre écuyer, et son fils Charles, dirigeaient les Cirques d'Été et d'Hiver, que Mirbeau fréquentait jadis, en compagnie de Barbey d'Aurevilly.

passa, qui traînait sur la chaussée un grand sabre. Voyant le juif, il s'arrêta près de lui et, sans aucune provocation de celui-ci, par une simple distraction de brute, il se mit à l'insulter… Le vieux juif ne semblait pas l'entendre. Furieux de cette inertie qui n'était pas de la peur, pas même du dédain, l'officier souffleta le vieillard, de sa main gantée, avec une telle force que le pauvre diable fut projeté de sa borne sur le sol où il gigota, ainsi qu'un lièvre atteint d'un coup de feu. Quelques passants, bientôt une foule, s'étaient attroupés, heureux de l'aventure, autour du juif tombé, et ils disaient : "Hou! hou!", et ils lui donnaient des coups de pied, et ils lui crachaient dans sa barbe, ignoblement. Le juif se releva avec beaucoup de peine, étant très vieux, plus débile qu'un petit enfant, et, sans nulle colère dans ses yeux qui n'exprimaient que de la stupéfaction devant un acte d'une si inexplicable, d'une si illogique brutalité, il dit : "Pourquoi me bats-tu ?… T'ai-je fait tort en quelque chose ? As-tu à te plaindre de moi ?… Me connais-tu, seulement ?… Cela n'a pas le sens commun de me battre… Tu es donc fou ?" L'officier haussa les épaules et continua son chemin, suivi de toute la foule qui l'acclamait comme un héros… Quant au vieux juif, il reprit tranquillement sa place sur la borne… Je m'entretins avec lui : "Ils sont tous comme ça, me dit-il… Ils nous battent sans raison. Cet officier ne sait pas ce qu'il fait. Mais ce n'est pas un mauvais diable, après tout… Il pourrait me tuer… Personne ne lui dirait rien… au contraire, tout le monde le féliciterait. Et il aurait sans doute de l'avancement… Non, en vérité, ce n'est pas un mauvais diable…" »

. . . . . .

… « À mesure que l'on pénètre plus avant, dans le pays, loin des grands centres, des activités industrielles, on ne voit plus rien que de la misère, que de la détresse. Cela vous fait froid au cœur. Partout des figures hâves, des dos courbés, des échines dolentes et serviles. Quelque chose d'inexprimablement douloureux pèse sur la terre en friche, et sur l'homme aveuli par la faim. On dirait que, sur ces étendues désolées, souffle toujours un vent de mort. Les bois sombres où dorment les loups sont sinistres à regarder, et les petites villes silencieuses et mornes comme des cimetières. Nulle part on n'aperçoit plus de brillants uniformes, ni des

chevaux valseurs ; les cavaliers aux voltiges clownesques ont disparu. Je demande : "Et l'armée ?… Où donc est-elle, cette armée formidable ?" Alors, on me montre des êtres déguenillés, sans armes, sans bottes, la plupart ivres d'eau-de-vie ; ils errent par les chemins et, la nuit, rançonnent le paysan, dévalisent les isbas, mendiants farouches, vagabonds des crépuscules meurtriers. Et l'on me dit tout bas : "Voilà l'armée. Il n'y en a pas d'autre. On garde dans les villes, çà et là, de beaux régiments qui dansent et jouent de la musique, mais l'armée, c'est ces pauvres diables… Il ne faut pas trop leur en vouloir d'être ainsi… Car ils ne sont pas heureux, et on ne leur donne pas toujours à manger." Un autre m'a confessé : "Il n'y a pas d'armes, pas de munitions, pas d'approvisionnements dans les arsenaux et les magasins… On vend tout cela, le diable sait à qui, par exemple… on vend tout… ici." J'en ai fait, d'ailleurs, l'expérience, comme tu verras. »

. . . . . .

… « Depuis quelques semaines, je suis l'hôte du prince Karaguine… Son château est admirable. C'est une suite de monuments imposants, de cours d'honneur, de terrasses royales et de merveilleux jardins. La vie y est active, brillante, bruyante et nombreuse comme dans une ville. Il y a des écuries pour cent chevaux, une domesticité militairement disciplinée et chamarrée ainsi que des figurants de théâtre. La cuisine y est exquise, les vins rares, les femmes charmantes et qui ne pensent qu'à l'amour. Les terres qui dépendent du château s'étendent, plaines et forêts, sur un espace grand comme un petit royaume. Nous chassons beaucoup, et je ne crois pas qu'il existe, quelque part en France, même chez nos plus fastueux financiers, des chasses aussi bien peuplées de tous les gibiers connus. Chaque jour, c'est un véritable massacre, une émulation de destruction, des empilements rouges de bêtes tuées. Le soir, bals, comédies, flirts enragés, fêtes nocturnes dans les parcs et dans les jardins incendiés de clartés féeriques… Et cependant, je suis triste, triste, affreusement triste. Je ne puis me faire à cette folie d'élégance, de luxe, de plaisirs continus ; elle contraste si amèrement avec cette folie de misère qui est là, à deux pas de nous. Malgré la gaieté, les griseries qui m'arrachent si violemment à moi-même, il me semble que j'entends toujours quelque chose pleurer, autour

de moi… Je ne puis chasser ce remords que je sens là, sans cesse, ce remords de participer à ces ivresses faites de la torture de tout un peuple… Hier, durant la chasse, trois paysans ont été tués maladroitement : incident banal, d'ailleurs, et qui ne compte pas. On les a laissés sur place. Tandis qu'une armée de domestiques enlevaient soigneusement le gibier mort, les cadavres des trois paysans sont demeurés sur la mousse, dans la position tragique où le plomb des chasseurs les coucha. Ils ne seront pas ensevelis. "À quoi bon ? m'a dit le prince… sur une question que je jugeai à propos de lui faire. Les loups viendront les prendre, cette nuit… Quelle meilleure sépulture pour de telles gens ?" Et personne n'a plus parlé de cela… »

. . . . . .

… « Le jour où je suis arrivé au château, après avoir traversé des cours triomphales, passé sous des portiques, longé des colonnades, des bassins de marbre, je remarquai près du perron d'honneur — escaliers monumentaux, ornés de statues de porphyre rouge, de balustrades de malachite —, je remarquai une échoppe hideuse, faite de planches mal jointes et couverte, en guise de toit, de bourrées de bouleau. Elle était, sur la beauté de cette façade, comme un chancre sur un frais visage de femme. Voyant que je m'étonnais, le prince me dit : "Mais cette échoppe, c'est le plus clair de ma fortune… C'est là que je vends l'eau-de-vie à mes paysans… Tout le blé, toutes les pommes de terre de mon domaine passent là, transformés en alcool…" Et gaiement il ajouta : "Ah ! vous venez dans un pays d'ivrognes… Il n'y a pas de pires pochards que mes paysans… il y a des jours où tout le monde est saoul, sur mes terres… C'est curieux, vraiment, curieux à voir… Et puis, qu'est-ce que vous voulez ?… Plus ils boivent, plus je suis riche." Or, le prince passe pour le plus libéral des seigneurs… Non, vraiment, il a beaucoup fait pour les paysans… Il est même, en haut lieu, suspect d'être un révolutionnaire… Alors, que peuvent bien être ceux qui ne le sont pas ? »

. . . . . .

… « Une fois, nous nous aperçûmes qu'il n'y avait plus une seule cartouche dans la maison ; découverte d'autant plus fâcheuse qu'il devait y avoir, le lendemain, une grande chasse.

Envoyer chercher de la poudre à la ville, très éloignée du château, il n'y fallait pas songer, car un violent orage avait défoncé les routes la veille. Et tout le monde se désolait.

— Ma foi, dit le prince, allons jusqu'à l'arsenal… Nous y trouverons peut-être de la poudre…

— Comment ? m'écriai-je, légèrement ahuri, l'arsenal vend de la poudre ?

— Mais certainement, mon cher… de la poudre, des fusils, des canons, tout ce qu'on veut.

L'arsenal était à quelques kilomètres du château. Après le déjeuner nous nous y rendîmes, en flânant.

L'officier de garde nous reçut fort gracieusement. Sur la question du prince :

— Que je suis donc désolé ! s'excusa-t-il. Nous avons vendu, ce matin, le peu qui nous restait.

— Mais les gargousses ?… les obus ?…

— Vides, prince… absolument vides…

— Ah ! comme c'est ennuyeux !

L'officier réfléchit un instant.

— Ma foi ! fit-il… les hommes ont peut-être encore quelques cartouches dans leurs gibernes.

— Voyez donc cela, monsieur, pria le prince…

L'officier sortit. Au bout de quelques minutes, il revint, suivi d'un soldat qui portait une sorte de panier au fond duquel il avait réuni une centaine de cartouches, à peu près…

— C'est tout ce qui reste… dit l'officier… excusez-moi.

Le prince demanda :

— Combien, monsieur ?

— Dix roubles, prince.

— Bigre ! c'est un peu cher.

— Ah ! dame ! minauda l'officier… on n'a rien pour rien, ici…

Et s'adressant au soldat, il ordonna :

— Porte ces cartouches au château du prince Karaguine.

Comme nous revenions, le prince me confia :

— Charmant pays, n'est-ce pas ? Mais mon cher, vous auriez de quoi payer toute l'artillerie de notre petit père le Tsar… vous pourriez fort bien la remporter en France…

Je souris :

— Ce serait sans doute très cher.

Et le prince résuma flegmatiquement :
— Oh ! ça dépend des jours. »

. . . . . .

… « La princesse Karaguine est une femme ardente et souple, avec des yeux sauvages très beaux, et singulièrement passionnée pour les animaux. Elle passe une partie de son temps à l'écurie, parmi les étalons, dont elle caresse les reins flexibles et la robe luisante de frissons. Elle a toujours, qui la suivent, six énormes molosses blancs, forts et grondants comme des tigres… ce matin, je l'ai vue descendre de cheval, au retour de sa promenade coutumière. Aussitôt à terre, relevant d'un geste vif les pans de sa jupe, et la cravache à l'aisselle, elle a embrassé les museaux fumants de l'étalon. Et comme un peu d'écume de la bête lui était resté, dans ce baiser, près des lèvres, elle l'a avalé, d'un coup de langue, avec une sorte de gourmandise voluptueuse. Et j'ai cru voir passer, dans son œil clair, les farouches désirs de Pasiphaë… »

Le soir, je dînais au Casino, invité par Clara Fistule. Il y avait parmi les convives un comédien russe, du nom de Lubelski. Naturellement, nous parlâmes de son pays. Et comme j'avais l'esprit tout chaud encore de la lettre de mon ami Ulric Barrière, je crus devoir poser à l'homme bien informé, et je contai mille anecdotes. M. Lubelski ne disait rien. De temps en temps, il approuvait ce que je disais, par de légers mouvements de tête. Après le dîner, comme il avait beaucoup bu, sur une interpellation de Clara Fistule, voici ce qu'il dit :

« J'ai beaucoup connu l'empereur Alexandre III [1]. C'était un excellent homme, si tant est qu'on puisse dire d'un empereur qu'il soit un homme, un simple homme, comme vous, moi, et tout le monde. Diable ! je n'ai pas cette hardiesse. Enfin, c'était un excellent empereur, le vrai père de son peuple, et je ne suis pas fâché que votre République ait donné son nom à un pont de France. Voilà un pont qui doit, il me semble, relier l'une à l'autre

1. Alexandre III (1846-1894), tsar depuis 1881. Le récit de Mirbeau a paru lors de la visite en France de son successeur, Nicolas II.

des choses extraordinaires et mystérieuses. Prétendre que l'empereur Alexandre III fut mon ami, ce serait sans doute beaucoup dire. Il m'honora de sa bienveillance, telle est la vérité, et, dans bien des circonstances, il se montra généreux envers moi. J'ai de lui, non une tabatière, mais un porte-cigarettes en argent, à mon chiffre, incrusté de pierres bizarres, comme on en trouve dans les mines, près du pôle… Cela ne vaut pas grand-chose, et n'est guère beau. Je possède aussi, ma foi! une boîte d'allumettes, d'un métal inconnu qui sent le pétrole, et sur lequel il est impossible d'allumer quoi que ce soit. Mais la beauté de ces souvenirs impériaux ne réside pas dans leur plus ou moins de richesse, dans leur plus ou moins de valeur marchande; elle est tout entière dans le souvenir même, n'est-ce pas?

En Russie, j'occupais alors — je parle de six ans — une situation analogue, mais inférieure, s'entend, car il n'est qu'un Febvre [1] au monde — à celle que votre grand Frédéric occupa glorieusement, sous la monarchie de Napoléon III. C'est vous dire clairement que j'étais comédien. L'empereur Alexandre goûtait fort mon talent, fait d'élégance hautaine et de belle tenue, même dans l'émotion : quelque chose comme un Laffont [2] russe, si vous voulez. Il venait souvent m'entendre en mes meilleurs rôles et, quoiqu'il ne prodiguât pas les démonstrations, il daignait m'applaudir aux bons endroits. C'était un esprit cultivé, et je le dis sans courtisanerie, dans les ouvrages dramatiques que je jouais, il prenait goût aux belles scènes, sans avoir besoin de recourir au protocole, lequel, d'ailleurs, n'existe pas chez nous. Que de fois Sa Majesté me fit appeler auprès d'elle, et me félicita avec cet enthousiasme spécial et glacé que peut se permettre un empereur absolu, qui est tenu à beaucoup de réserves en toutes sortes de choses. En Russie, vous savez, on n'est pas du Midi, et le soleil ne rit pas plus dans les âmes que sur les bois de pins neigeux, hantés des loups. Il n'importe. L'empereur m'aimait au point que, non content de m'applaudir en

1. Frédéric Febvre, né en 1835, vice-doyen de la Comédie-Française, a pris sa retraite en 1893. Mirbeau a souvent tourné en ridicule « le grand Frédéric » dans ses chroniques, notamment dans plusieurs *interviews* imaginaires.

2. Pierre-Charles Laffont (1797-1873), acteur du Vaudeville, s'est distingué dans les rôles d'amoureux.

public, il voulait bien aussi me consulter, dans les grandes occasions, et seulement en ce qui regardait mon art, cela va de soi. Car, je l'ai déjà dit, il n'est qu'un Febvre au monde. C'est moi qui étais chargé d'organiser les représentations au Palais d'Hiver, et dans les autres résidences impériales, chaque fois que l'empereur y donnait des fêtes. Et mon crédit était tel que M. Raoul Gunzbourg commençait à me voir d'un mauvais œil, et me débinait perfidement auprès de votre défunt Sarcey [1], en prévision que l'idée me vînt, quelque jour, de risquer, moi aussi, une tournée franco-russe en France.

J'étais donc heureux, riche d'argent, de renommée, de relations, influent même, ou passant pour tel, ce qui vaut mieux que de l'être réellement, et, tous les soirs, avant de me coucher, je demandais aux saintes Images que ma vie continuât de la sorte, ayant su borner mes ambitions, et ne souhaitant pas d'autres biens que ceux dont je jouissais — ah ! si complètement ! »

Ici, la voix du narrateur devint grave, ses yeux devinrent tristes et, après s'être tu pendant quelques secondes, il continua :

« Orphelin et célibataire, je vivais avec ma sœur, une adorable gamine de quinze ans, qui était la joie de mon cœur, le soleil de ma maison. Je l'aimais au-delà de tout. Et comment ne pas aimer ce délicieux petit être, turbulent et joli, spirituel et tendre, enthousiaste et généreux, qui, sous le rire sonnant sans cesse à ses lèvres, vibrait à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand. En cette enveloppe frêle de rieuse gamine, on sentait battre une âme ardente, profonde et libre. Ces éclosions de l'héroïsme national ne sont pas rares, chez nous. Dans le silence étouffant qui pèse sur notre pays, dans l'immense soupçon policier qui l'enserre, le génie choisit parfois, pour y abriter, y dissimuler sa couvée, l'inviolable asile que doit être le cœur d'un enfant ou d'une petite fille. Ma sœur était vraiment de ces élues. Une seule chose me chagrinait en elle : l'extrême franchise de sa parole et l'indépendance frondeuse de son esprit qu'elle ne savait taire et

1. Francisque Sarcey (1827-1899), critique dramatique du *Temps,* représentait tout ce que Mirbeau abominait : le culte de la pièce bien faite et qui ne dérange pas la digestion.

cacher devant personne, même devant ceux-là en présence de qui il faut rester la bouche bien muette et l'âme bien close. Mais je me rassurais en me disant qu'à son âge ces petits écarts sont sans conséquence, bien que, chez nous, il n'y ait point d'âge pour la justice et pour le malheur.

Un jour, rentrant de Moscou où j'étais allé donner quelques représentations, je trouvai la maison vide. Mes deux vieux serviteurs se lamentaient, sur une banquette, dans l'antichambre.

— Où donc est ma sœur ? demandai-je.

— Hélas ! fit l'un d'eux, car l'autre ne parlait jamais, ils sont venus… et ils l'ont emmenée avec la nourrice… Dieu l'ait en pitié !

— Tu es fou, je pense ? criai-je… ou tu as trop bu ?… ou bien quoi ?… Sais-tu seulement ce que tu dis ?… Allons, dis-moi où est ma sœur ?

Le vieux leva vers le plafond sa triste face barbue :

— Je te l'ai dit, marmonna-t-il. Ils sont venus… et ils l'ont emmenée… le diable sait où !…

Je crus que j'allais m'évanouir de douleur. Pourtant, j'eus la force de me cramponner à une portière, et, violemment, j'articulai :

— Mais pourquoi ?… Voyons, pourquoi ?… Ils ont dit quelque chose ?… Ils ne l'ont pas emmenée comme ça, sans raison ?… Ils ont dit pourquoi ?…

Et le vieux, ayant secoué la tête, répliqua :

— Ils n'ont rien dit… ils ne disent jamais rien… Ils viennent, comme des diables, on ne sait d'où… Et puis, quand ils sont partis, il n'y a plus qu'à se frapper la tête contre les murs et à pleurer…

— Mais elle ? insistai-je… elle ?… Elle a bien dit quelque chose ? Voyons… elle a protesté ?… Elle les a menacés de moi, de l'empereur, qui est mon ami ?… Elle a bien dit quelque chose ?…

— Que veux-tu donc qu'elle ait dit, la chère âme ?… Et qu'est-ce qu'elle aurait pu dire ? Elle a joint ses deux petites mains, comme devant les saintes Images… Et puis voilà… Maintenant, toi, et nous deux, à qui elle était comme la vie… nous n'avons plus qu'à pleurer, tant que nous vivrons… Car elle est

partie pour là d'où l'on ne revient jamais… Dieu et notre père le Tsar soient bénis!

Je compris que je ne tirerais pas d'autres renseignements de ces résignées et fidèles brutes, et je sortis, dans la rue, courant aux informations. Je fus renvoyé d'administration en administration, de bureaux en bureaux, de guichets en guichets, et, partout, je me heurtai à des visages muets, à des âmes verrouillées, à des yeux cadenassés, comme des portes de prison… On ne savait pas… ou ne savait rien… on ne pouvait me dire quoi que ce soit… Quelques-uns m'engageaient à parler tout bas, à ne pas parler du tout, à rentrer chez moi, gaiement… Dans ma détresse, je pensai à solliciter une audience de l'empereur… Il était bon, il m'aimait. Je me jetterais à ses pieds, j'implorerais sa clémence… Et puis, qui sait?… cette sombre justice accomplie en son nom, il l'ignorait peut-être, il l'ignorait sûrement!…

Des officiers de mes amis, à qui j'allai demander conseil, me détournèrent vivement de cette idée :

— Il ne faut pas parler de ça… il ne faut pas parler de ça… Cela arrive à tout le monde. Nous aussi, nous avons des sœurs, des amies, qui sont là-bas… Il ne faut pas parler de ça…

Afin de me distraire de ma douleur, ils m'invitaient à souper, pour le soir… On se griserait de champagne, on jetterait des garçons de restaurant par les fenêtres… On déshabillerait des filles…

— Venez donc… mon cher, venez donc…

Braves amis!…

Ce n'est que le surlendemain que je pus joindre le directeur de la police. Je le connaissais beaucoup. Souvent, il me faisait l'honneur de me visiter, au théâtre, dans ma loge. C'était un homme charmant et dont j'admirais les manières affables, la conversation spirituelle. Aux premiers mots que je lâchai :

— Chut! fit-il d'un air contrarié… ne pensez plus à ça… Il y a des choses auxquelles il ne faut, auxquelles on ne doit jamais songer.

Et, brusquement, il me demanda force détails intimes sur une chanteuse française, acclamée, la veille, à l'Opéra, et qu'il trouvait très jolie.

Enfin, huit jours après ces terribles événements — un siècle, je vous assure… ah! oui un siècle d'angoisses, de mortelles souf-

frances, d'inexprimables tournures où je pensai devenir fou —, le théâtre donnait une représentation de gala. L'empereur me fit appeler par un officier de sa suite. Il était comme d'habitude, il était comme toujours, grave et un peu triste, d'une majesté un peu lasse, d'une bienveillance un peu glacée. Je ne sais pourquoi, de voir ainsi ce colosse — était-ce le respect, la peur, la notion enfin précisée de sa redoutable toute-puissance ? —, il me fut impossible d'articuler un mot, un seul mot, ce simple mot de "grâce !" qui, tout à l'heure, emplissait ma poitrine d'espoirs, frémissait à ma gorge, brûlait mes lèvres. J'étais véritablement paralysé, et comme vide, et comme mort…

— Mes compliments, monsieur… me dit-il… vous avez joué, ce soir, comme M. Guitry [1]…

Après quoi, m'ayant tendu sa main à baiser, il me congédia gracieusement. »

Le narrateur regarda sa montre, et compara l'heure qu'elle marquait avec celle de la pendule qui tictaquait, sur un petit meuble, près de lui, et il reprit :

« J'achève… Aussi bien, il n'est que temps, et ces souvenirs me dévorent le cœur… Deux années passèrent. Je ne savais toujours rien ; je n'avais toujours pu rien apprendre de cet effroyable mystère qui m'avait, tout d'un coup, enlevé ce que j'aimais le mieux dans le monde. Chaque fois que j'interrogeais un fonctionnaire, je ne tirais de lui que ce "chut !" vraiment terrifiant, avec quoi, au moment même de l'événement, partout, on avait accueilli mes supplications les plus pressantes. Toutes les influences que je tentai de mettre en campagne ne servirent qu'à rendre plus lourdes mes angoisses, et plus épaisses les ténèbres par où avait si tragiquement sombré la vie de la pauvre et adorable enfant que je pleurais… Vous devez penser si j'avais le cœur au théâtre, à mes rôles, à cette existence émouvante où je me passionnais tant, autrefois. Mais je ne songeai pas un instant,

1. Lucien Guitry (1860-1925), père de Sacha, un des plus célèbres acteurs de l'époque, jouait le principal rôle masculin dans *L'Affranchie* de Donnay, après avoir créé celui de Jean Roule, dans *Les Mauvais Bergers,* de Mirbeau, quelques semaines plus tôt.

si pénible qu'elle fût, à la quitter. Grâce à mon métier, j'étais en rapports quotidiens avec d'importants personnages de l'Empire que, peut-être, un jour, je pourrais intéresser utilement à mon affreux malheur. Et je m'y acharnai, en raison des espérances possibles, lointaines, dont, par eux, j'entrevoyais la lueur trouble et confuse. Quant à l'empereur, il me conservait la même bienveillance, glaciale. Lui aussi, on voyait qu'il souffrait d'un mal inconnu, avec un admirable courage silencieux. En examinant ses yeux, je sentais… ah ! je sentais fraternellement qu'il ne savait pas, qu'il ne savait rien, lui non plus, qu'il était triste de toute la tristesse infinie de son peuple, et que la mort rongeait, affaissait, peu à peu, vers la terre, sa puissante carrure d'impérial et mélancolique géant. Et une immense pitié montait de mon cœur vers le sien… Alors, pourquoi n'ai-je pas osé pousser le cri qui, peut-être, eût sauvé ma sœur ?… Pourquoi ?… Hélas ! je ne sais pas.

Après des jours et des nuits d'indicibles souffrances, ne pouvant plus vivre ainsi et décidé à tout risquer, j'allai chez le directeur de la police.

— Écoutez, déclarai-je fermement… je ne viens point vous apporter d'inutiles paroles… je ne vous demande pas la grâce de ma sœur, je ne vous demande même pas où elle est… Je veux seulement savoir si elle vit ou si elle est morte…

Le directeur eut un geste d'ennui.

— Encore !… fit-il… Et pourquoi toujours penser à cela, mon cher ?… Vous n'êtes guère raisonnable, en vérité… et vous vous donnez bien du mal inutilement… Voyons !… tout cela est loin, déjà… Faites comme si elle était morte…

— C'est précisément ce que je veux savoir… insistai-je… Ce doute me tue… Est-elle morte, ou vit-elle encore ?… Dites-le moi…

— Vous êtes étonnant, mon cher… Mais je n'en sais rien… Comment voulez-vous que je le sache ?…

— Informez-vous… après tout, c'est mon droit…

— Vous le voulez ?

— Oui, oui, oui, je le veux, criai-je…

— Eh bien, soit !… je m'informerai, je vous le promets…

Et il ajouta négligemment, en jouant avec un porte-plume d'or :

— Seulement, je vous engage, pour l'avenir, à concevoir de vos droits, mon cher, une idée un peu moins familière…

Six mois après cette conversation, un soir, au théâtre, dans ma loge, tandis que je m'habillais pour entrer en scène, un homme de la police me remettait un pli cacheté… Je le rompis fiévreusement. Le pli ne portait ni date, ni signature, et contenait ces mots tracés au crayon rouge : "Votre sœur existe, mais elle a les cheveux tout blancs."

Je vis les murs de la loge et les lumières et la glace tourner, tourner, puis disparaître… et je m'abattis, comme une masse inerte, sur le tapis… »

Le narrateur se leva. Il était un peu plus pâle, et courbé comme un malade… Et il chancelait… étourdi par la douleur, et peut-être aussi par le champagne, car rien ne pousse à boire comme l'émotion.

— Voilà cinq ans de cela!… dit-il encore… Et aujourd'hui la pauvre petite a juste vingt-trois ans… Et l'empereur est mort… Et il y a un autre empereur… Et rien n'est changé…

Après quoi, nous ayant serré la main, il prit congé de nous…

Nous avions l'âme étreinte par l'émotion, et la soirée eût pris fin d'une façon trop triste, si le père Plançon, régisseur du théâtre, qui avait dîné avec nous, n'avait eu l'idée de nous dérider un peu, en nous chantant quelques vieilles chansons de sa jeunesse… Il était de la bonne école dramatique… et il ne voulait point que le rideau tombât, au théâtre, comme dans la vie, sur les dénouements trop douloureux…

Pauvre père Plançon!… Durant qu'il chantait, d'une voix chevrotante, avec des gestes comme doivent en avoir les squelettes… le directeur du Casino me raconta sur lui l'histoire suivante :

« Un jour, le père Plançon fut solennellement mandé dans le cabinet de son directeur.

— Asseyez-vous, père Plançon, lui dit celui-ci… Et causons un peu, hein?

Le père Plançon était un petit bonhomme ratatiné, ridé, chauve, glabre de visage, dont les vêtements trop larges flottaient

sur un corps trop maigre, comme une draperie sur du vide. Il avait l'air fort misérable, mais l'habitude de la scène lui donnait une sorte de dignité caricaturale, de dérisoire importance, qui s'harmonisait le mieux du monde avec toute sa personne et relevait d'une pointe de comique douloureux l'aspect de sa pauvreté. Comme il était fort peu rétribué à son théâtre, il avait, pendant longtemps, adjoint à ses nobles fonctions de figurant le métier de fabricant de perruques, dans lequel, jadis, il se montrait habile et d'une impeccable honnêteté. Malheureusement, ce métier lui étant devenu trop difficile et pas assez lucratif, il l'avait abandonné.

— C'est dégoûtant, disait-il… On ne trouve plus que des cheveux noirs, et des cheveux de juive, encore… Il n'y a plus, nulle part, de cheveux blonds… et vraiment français… Et, vous savez, les cheveux noirs, décolorés, et les cheveux étrangers, ça se travaille mal… ça n'est pas mousseux… ça n'est pas souple… ça n'est pas ça, quoi!… Les dames ne veulent plus de mes perruques, et, ma foi, elles ont raison… Ça n'est plus des perruques…

Il faut dire aussi que sa main commençait à trembler; ses doigts s'engourdissaient sur les têtes de carton. Il ratait toutes ses perruques, lesquelles lui restaient pour compte. Alors, il s'était fait agent d'assurances. Mais il n'assurait pas grand-chose, le pauvre vieux Plançon… Et c'était toujours la misère.

Le père Plançon s'assit en face de son directeur, selon les règles de la plus stricte mise en scène. Le corps penché en avant, les jambes écartées à l'angle voulu, le coude droit un peu relevé, la main à plat sur sa cuisse, il demanda :

— Suis-je bien ainsi, monsieur le directeur? Suis-je dans la tradition?

— Parfait… approuva le directeur.

— Alors, monsieur le directeur, je vous écoute.

Et le directeur parla ainsi :

— Père Plançon, il y a juste aujourd'hui quarante-deux ans que vous appartenez au théâtre de l'*Athenaeum Dramatique.* Ça ne vous rajeunit pas, mon pauvre vieux… ni moi non plus, d'ailleurs, ni le théâtre… mais qu'est-ce que vous voulez?… c'est la vie… Vous êtes un excellent brave homme, ça oui!… Vous avez toujours tenu votre emploi avec honneur… Tout le monde

vous estime ici… Enfin, vous êtes une conscience, mon père Plançon… Est-ce vrai, ça ?…

— J'ai travaillé, monsieur le directeur, déclara le bonhomme.

Et ce "j'ai travaillé" prit dans sa bouche un extraordinaire accent lyrique.

Le directeur acquiesça :

— Ah ! si vous avez travaillé !… Je crois bien… Pour dire : "Madame est servie…" il n'y avait pas, il n'y aura jamais votre pareil… C'est évident… Toute la critique est d'accord… Même quand vous n'aviez rien à dire, que vous n'aviez qu'à porter un plateau, éteindre une lampe, épousseter un fauteuil, introduire le petit vicomte dans la chambre de la marquise, c'était épatant… c'était composé… c'était ça, quoi ! Un grand artiste, mon père Plançon, tout simplement… Des rôles modestes, c'est possible… mais un grand artiste, vous étiez un grand artiste… Pas d'erreur là-dessus…

— La nature, monsieur le directeur… j'ai étudié la nature… expliqua le vieux figurant qui, se rengorgeant à ce compliment, tenta de redresser sa taille un peu voûtée.

Et il ajouta :

— La nature et la tradition… tel fut mon secret…

— Mais oui, mais oui !… Ah ! des domestiques comme vous, on n'en fait plus, aujourd'hui… La graine en est perdue, au théâtre, comme à la ville, d'ailleurs. Allez donc demander ça à des jeunes gens de maintenant !… Ah ! bien, oui… Donc, voici ce que j'ai décidé… On donnera, le mois prochain, votre représentation de retraite… On jouera : *Gloire et Patrie,* votre meilleur rôle… Ça vous va, hein ?… Ça vous chatouille dans votre amour-propre ?…

Sur un geste dont il ne voulut pas comprendre l'expression douloureuse :

— Mais si… mais si… insista le directeur… et c'est tout naturel !… Sacré père Plançon ! Quand, au deux, vous ouvrez les portes du salon, et que vous lancez votre : "Madame la comtesse est servie !", c'est rudement empoignant, vous savez… c'est une page… ça vous prend là, il n'y a pas à dire… ça vous prend là.

Et le directeur se frappait la poitrine, violemment, à la place du cœur.

Mais, en dépit de ces souvenirs glorieux, le père Plançon était devenu tout triste. Il n'avait pas prévu qu'un jour viendrait où il serait obligé d'abandonner le théâtre, comme il avait abandonné les perruques. Et cette idée le bouleversait, non point à cause de la misère noire où il allait entrer désormais, mais parce que le théâtre était sa vraie vie, et qu'au-delà du théâtre il ne voyait nul horizon, il ne voyait que ténèbres et mort. Il bégaya, atterré par les paroles de son directeur, mais avec des gestes scéniques et conformes à la situation :

— Alors… le mois prochain ? Rêvé-je ?… Déjà !…

— Comment, déjà ?… Après quarante-deux ans de travail, de bons et loyaux services, vous appelez ça déjà ? Voyons, voyons, mon père Plançon… vous aurez deux cents francs sur la représentation… deux cents francs… Ah ! ah ! c'est gentil, ça ?… Et puis, après, bonsoir les amis… la liberté, le repos, la campagne… Vous irez planter vos choux.

Et gaiement :

— En a-t-il de la veine, ce sacré père Plançon !… Et dans *Gloire et Patrie,* encore… c'est-à-dire le triomphe… Disparaître dans le triomphe, avec deux cents balles… Et il n'a pas l'air content !… Mais qu'est-ce qu'il vous faut, nom d'un chien ?

Le directeur marchait dans la pièce en agitant les bras, et répétant :

— Qu'est-ce qu'il lui faut ?… Non, mais le voilà buté… Ah ! ces sacrés grands artistes !… tous les mêmes…

Après quelques secondes de silence émouvant, pendant lesquelles l'angoisse lui serrait la gorge, le père Plançon dit d'une voix douce et résignée :

— Eh bien, soit, monsieur le directeur… Seulement, voilà… Je vais vous demander une grâce, une toute petite grâce que vous ne pouvez pas me refuser… Le jour de ma représentation de retraite… je voudrais, eh bien oui, là… je voudrais jouer le petit vicomte…

Le directeur sursauta :

— Vous êtes fou, archifou, s'écria-t-il. Mais c'est impossible… Le petit vicomte ?… Un sale rôle, une panne, indigne de votre talent… Non pas… jamais je ne permettrai ça… Je veux que vous fassiez dans le public une impression inoubliable, mon père Plançon, entendez-vous ?… Je veux que dans cinquante, cent,

trois cents ans, on dise : "Il n'y avait que le père Plançon pour lancer : 'Madame la comtesse est servie!'" Mais c'est votre gloire que je défends contre vous-même… Oh! les cabots, les cabots, les sales cabots!… On leur apporte le succès évident, l'acclamation certaine, dix, quinze, vingt rappels… et la fortune par-dessus le marché… Et ils aiment mieux courir je ne sais quelles stupides aventures… Le petit vicomte! Non!… non, c'est trop bête…

— Monsieur le directeur!…

— Non…

— Monsieur le directeur, écoutez-moi, supplia le vieux figurant, qui s'était levé, lui aussi, et tendait vers son directeur des bras rythmiques… Je vous fais juge de ma situation, monsieur le directeur, je remets entre vos mains mon honneur professionnel… Mais écoutez-moi, au nom du ciel… Il faut que je vous confie ça… Le petit vicomte, il y a plus de dix ans que je l'étudie, que je le compose, que je le vis, chez moi, en cachette, tous les soirs… ce rôle n'a que dix lignes… Mais il est admirable, et j'ai trouvé des effets, des effets!… Ah! si vous vouliez!… Ce serait le couronnement de ma carrière. Le public verrait là un des côtés inconnus de mon talent… Monsieur le directeur, laissez-moi jouer le petit vicomte…

— Non… non… et non!… Est-ce clair?

— Monsieur le directeur, je vous en supplie!…

— Non, vous dis-je!… C'est inutile…

— Monsieur le directeur, j'abandonnerais plutôt mes deux cents francs…

— Ah! fichez-moi la paix, père Plançon… vous me rasez, à la fin… Allons, ouste, ouste!…

Et, brutalement, il le congédia.

Le père Plançon était infiniment malheureux. Chaque jour, il venait au théâtre, rôdait sur la scène et dans les couloirs, inquiet, silencieux, hamlétique, presque. Lorsque ses camarades lui adressaient la parole, à peine s'il leur répondait. Et il monologuait en lui-même :

— Le petit vicomte!… C'est à n'y rien comprendre… Me refuser une chose si simple, et qui eût été si belle, une chose qui, pour moi, serait la gloire, qui, pour le public et pour Sarcey, serait une révélation!… Qu'est-ce que cela pourrait bien lui faire à cette canaille, à cette grosse canaille, qui s'est engraissée de mon

talent, de mes veilles?… Ah! je n'ai pas eu de chance!… Et personne ne saura jamais ce qu'il y avait en moi, ce qu'il avait, là, sous ce crâne…

Il croyait à une cabale, à une conspiration, et il regardait tout le monde d'un regard méfiant, d'un regard où, vainement, il cherchait à insinuer une expression méchante et vengeresse, le lamentable et doux bonhomme.

Enfin, le grand jour arriva. Jusqu'au dernier moment, le père Plançon avait espéré, au fond de lui-même, un miracle. Et ce fut le cœur bourrelé, les larmes dans les yeux, qu'il vit la toile se lever, lentement, implacablement, sur le premier acte de *Gloire et Patrie.*

Le vieux bonhomme n'apparaissait qu'à la fin du deuxième acte. Le moment venu, il entra sur la scène, avec majesté, perruque blanche et bas noirs, ouvrit noblement les deux battants de la porte, par où la salle à manger s'éclaira des lumières de ses cristaux et des reflets de son argenterie, et, de ce ton solennel et chevrotant qu'il avait, il annonça :

— Madame la comtesse est servie!

Tout à coup, rêves refoulés, ambitions étouffées, tout cela dont l'amertume avait empoisonné sa vie, se leva, gronda dans son âme. En une seule fois, dans une minute d'exaltation suprême, il voulut protester contre son passé de rôles humbles, et muets, apparaître enfin, éloquent, dominateur, terrible, apothéotique. Des lambeaux de drames, des répliques violentes, des apostrophes éperdues, d'angoissants trémolos, et des prisons, et des palais, et des souterrains, et des dagues, et des arquebuses lui revinrent au souvenir, en foule, pêle-mêle, enflammés et torrentueux comme des laves. Il sentit rugir et bondir dans son âme les rugissantes et fraternelles âmes des Frédéric Lemaître, des Mélingue, des Dumaine, des Mounet-Sully, des Coquelin [1]. L'ivresse le saisit, l'affola, le poussa aux héroïsmes les plus extravagants. Et, redressant sa taille courbée de vieux serviteur,

1. Frédéric Lemaître (1800-1876) est le plus grand acteur de l'époque romantique. Étienne Mélingue (1808-1875) est un populaire acteur de boulevard. Louis-François Dumaine (1831-1893) également. Jean Mounet-Sully (1841-1916), acteur tragique de la Comédie-Française. Constant Coquelin (1841-1909) a fait sa carrière à la Comédie-Française; il incarne le cabotinisme aux yeux de Mirbeau.

rejetant en arrière sa tête sur laquelle la perruque blanche s'horrifia, ainsi qu'un feutre vengeur, la poitrine haletante et sifflante, la main gauche battant sur son cœur, la droite tendue comme une loyale épée, vers les invités, il clama d'une voix rauque, d'une voix cassée par l'émotion de se révéler, enfin, devant les foules, un héros :

— Oui, madame la comtesse est servie !… Mais, auparavant, général, laissez-moi vous le dire en face… Celui qui insulte une femme est… un lâche !

Puis il s'effaça pour laisser passer les invités consternés.

Un tonnerre d'applaudissements éclata dans la salle. Les spectateurs, exaltés par cette sortie vigoureuse et sublime, rappelèrent le père Plançon, frénétiquement. Mais le rideau resta obstinément baissé, malgré les cris, le trépignements, les enthousiastes bravos qui se prolongèrent durant une partie de l'entracte.

Quant au père Plançon, ses camarades l'entouraient, l'accablaient de reproches.

— Que vous est-il donc arrivé, père Plançon ? disait la grande coquette… Mais vous êtes donc devenu fou ?… Ou bien êtes-vous malade ?…

— Non, madame la marquise, répondit noblement le père Plançon… Et ne me parlez plus jamais de votre honneur… Il n'y a pas deux honneurs… il n'y a que de braves gens…

Puis, ayant levé vers les frises un doigt attestateur, il disparut à travers les ténèbres des décors… »

Et le père Plançon chantait toujours…

XIV

Après le déjeuner, je suis allé faire un tour au cercle. Et je m'abrutissais dans la lecture des journaux, quand, tout d'un coup, un monsieur entra bruyamment, et, m'ayant aperçu, poussa un cri de joie…

— Parsifal!… m'écriai-je… mon vieux Parsifal!…

— Eh bien?… il faut venir ici, pour te rencontrer, toi?…

Et il m'embrasse tendrement. Parsifal n'est pas un mauvais diable, dans le fond…

— Et c'est ainsi que tu veilles sur moi? me dit-il, ses effusions terminées. Voyons… depuis combien de temps?

C'était vrai… il y avait bien cinq ans que je ne l'avais vu…

— Tu sais… ce n'est pas chic, mon vieux… ajouta-t-il, en me bourrant de joyeux coups de poing… Parole, c'est honteux…

Parsifal n'était pas trop changé… pas trop vieilli.

— Que fais-tu maintenant?… lui demandai-je.

— Un peu de tout… répondit-il… ce que je trouve à faire… je fais de la publicité dans les journaux… je place du vin de Champagne… Je suis secrétaire d'un vélodrome… et Poidatz [1] m'a mis dans l'affaire de ses théâtres populaires… Tout cela n'est pas très riche… Le meilleur et le plus sûr de mon histoire… c'est que, par Rouvier [2]… notre vieux Rouvier… j'ai obtenu, le mois dernier…

1. Henry Poidatz, banquier et courtier en publicité, était le maître du *Matin* depuis 1897. Il y a lancé, en faveur des théâtres lyriques nationaux, une souscription qui fut un échec. Mirbeau, lui, s'est effectivement battu pour les théâtres populaires.

2. Maurice Rouvier (1842-1911), député opportuniste, fut plusieurs fois ministre des Finances et président du Conseil. Il était lié au grand capital et a été compromis dans le scandale de Panama.

une place de correcteur d'épitaphes, pour les cimetières de la Seine… Oui, mon cher… c'est moi, maintenant, qui mets des *deleatur* sur les tombes!… Qu'est-ce que tu veux?… Six mille par an… c'est toujours ça de pris…

— Et tu as renoncé, définitivement, à la politique?

— Il le fallait bien… j'étais brûlé… brûlé… brûlé… vois-tu!… C'est ce qui m'embête le plus… Et pourtant…

Avec un mouvement comique, il me désigna ses poches :

— J'avais quelque chose là [1]!…

Il soupira longuement…

— Je n'ai pas de veine…

— Et ta femme? m'enquis-je, après un petit silence.

Parsifal, sur un geste, comme s'il voulait rejeter loin, très loin de lui, une chose importune…

— Ma femme, dit-il… mais elle est morte, mon vieux… il y a deux ans. Une congestion pulmonaire l'emporta… trop tard, hélas! car c'est à celle que je dois tous mes malheurs… Elle ne put jamais rien comprendre à la politique…

Ces souvenirs l'avaient sans doute attristé… Il s'assit près de moi, prit un journal… et se tut…

Moi, je pensais au passé… au passé de Parsifal… et je le revoyais, ce brave Parsifal… quand, un matin de novembre, je me rappelle, il était entré chez moi, pâle, défait, et me suppliant de le sauver… Il était alors député du Nord–Nord-Ouest… Je le reçus amicalement, comme de coutume, et avec un sourire opportuniste, car j'était depuis longtemps habitué à ses façons d'agir :

— Encore une crapulerie, sans doute? fis-je.

— Naturellement, répondit Parsifal… Quoi d'autre pourrait m'amener chez toi, à cette heure?

— Eh bien! parle.

Car je le tutoie. Je le tutoie, bien qu'il ne soit pas, à proprement dire, mon ami. Non. Mais il est quelques chose de pire. Il m'a été légué par Gambetta dans des circonstances que je vais

1. C'est ce qu'aurait déclaré le poète André Chénier en montant à l'échafaud.

conter, et vous devez comprendre qu'un legs de Gambetta est sacré pour moi, bigre !

Au moment de mourir, Gambetta me fit appeler, et voici ce qu'il me déclara, d'une voix qui avait déjà le lointain de la cantonade, de la dernière cantonade :

— Je te lègue Parsifal… Parsifal n'est pas un chien, comme tu pourrais croire… C'est un député de ma bande… Il représente ma politique, dans le Nord–Nord-Ouest… Je te dis cela, parce que tu n'es pas très au courant de mes petites affaires, hé !…

L'illustre homme d'État n'en menait pas large… on sentait que sa fin était proche… Après une pause de quelques secondes, il reprit, d'une voix moins méridionale, car la mort unifie tous les accents :

— Je te lègue Parsifal… Bien que ce soit une affreuse canaille, comme le furent, hélas ! quelques-uns de mes amis… au fond, tout de même, ça n'est pas un mauvais diable… Veille sur lui… tu me feras plaisir… D'ailleurs, il a une femme qui… une femme que…

Et le pauvre grand homme mourut sur cet inachèvement…

Qu'avait-il voulu dire par là ?… Ma foi ! Je ne le sais pas encore… D'autant que, ayant pris possession de mon legs, je ne tardai pas à reconnaître que, si Parsifal était bien réellement une canaille affreuse, sa femme, laide, acariâtre et tyrannique, n'était pas du tout de ces femmes dont un amateur moribond peut vous dire à l'oreille qu'elles sont qui… qu'elles sont que… Non, en vérité, elle n'avait rien, rien de ce que de tels conjonctifs en suspension sur le rêve laissent supposer de folâtreries, d'intimités polissonnes, à des hommes qui… à des hommes que… Non, en vérité !

Selon les intentions de l'illustre testateur, je veillai sur Parsifal, et, cinq fois, grâce aux relations disons charnelles, que j'entretiens avec la bonne d'un vieux magistrat, très obscène, je fus assez heureux pour retirer Parsifal des griffes de la Justice au moment précis où le brave législateur du Nord–Nord-Ouest allait être condamné à des peines aussi variées qu'infamantes, plus infamantes même que variées, car il s'agissait toujours de dix ans de réclusion. Il m'arriva un jour de le sauver du bagne perpétuel : ah ! ce ne fut pas sans peine. L'habileté de mes manœuvres, visiblement inspirées par l'invisible esprit du grand

mort, fit que la situation politique de Parsifal, non seulement ne fut pas atteinte par ces frasques, mais qu'elle grandit d'année en année, jusqu'au jour où Parsifal, ayant cru pouvoir échapper à ma vigilance, et « voler », c'est bien le cas de le dire, de ses propres ailes, elle s'effondra dans le mépris…

Ceci posé, et ayant donné la parole à Parsifal, celui-ci me dit :

— Eh bien, voilà les bêtises qui recommencent, donc ?… Arton [1] parle cette fois… il parle trop… il parle même de moi… Il n'est question, partout, que des quarante-sept mille cinq cents francs que ce diable d'homme me versa, en deux paiements consécutifs et réguliers, ès mains…

— Oui, en effet, il en est question…

— Et avec quelle froideur tranquille tu accueilles cette infamie… ces potins antédiluviens et périmés ? Mais tu ne sais donc pas la situation que cela me fait dans mon ménage ?

— Ton ménage… répliquai-je prudhommesquement… cela n'a pas d'importance… C'est la situation que cela va te créer dans le pays qui est embêtante…

— Ah ! le pays !… je me fiche un peu du pays… déclara Parsifal sur un ton de mépris admirable… Mais il y a ma femme… Ma femme n'est pas une entité négligeable, une abstraction, comme le pays… Et les reproches, et les scènes, et les histoires ?… Ah ! ce n'est pas fini…

— Ta femme discutai-je… ça n'est pas sérieux… Qu'est-ce qu'elle peut dire ?… Comment peut-elle te reprocher une concussion dont elle-même profita par des toilettes plus riches, un intérieur plus soigné, et par la vie plus facile que représente, dans un ménage comme le sien, l'aubaine imprévue de quarante-sept mille cinq cents francs ?… Mais elle est ta complice, ta femme…

— Tu n'y es pas du tout, mon pauvre ami. Et tu parles comme un économiste… Ma femme n'a profité de rien… Ah ! ça,

1. Émile Arton (1850-1905) est un des principaux protagonistes du scandale politique de Panama. Il a été condamné à cinq ans de prison le 23 mai 1893, par contumace, pour corruption de députés (les fameux « chéquards »). Extradé d'Angleterre, il fut rejugé… et acquitté, le 25 février 1897 ! Ses aveux déclenchèrent de nouvelles poursuites contre plusieurs députés panamistes, qui n'en furent pas moins acquittés eux aussi, le 30 décembre 1897 et le 3 mars 1898.

crois-tu, franchement, que j'aurais été assez bête pour donner à ma femme… là, voyons, quarante-sept mille cinq cents francs ?… Tu ne l'as donc jamais regardée ?… Mais je ne lui ai rien donné du tout, à ma femme… Cet argent, je l'ai mangé avec des femmes un peu plus chouettes que la mienne… Et c'est bien ce qu'elle me reproche… et c'est bien de cela qu'elle enrage…

— Tu lui as donc avoué avoir touché ces quarante-sept mille cinq cents francs ?

— Dame !… Il y a des preuves accablantes… évidentes… des reçus de moi… Autant tout de suite que plus tard.

— C'est idiot… D'abord, qui te prouve qu'on tiendra compte des aveux d'Arton ?… Cette vieille affaire n'intéresse plus, ne passionne plus personne… Qui te prouve aussi qu'Arton aura fait réellement des révélations ? Enfin, toi, si malin, et qui n'en es pas à un mensonge près… pourquoi diable avouer ? Mais il faut toujours nier, nier contre l'évidence, nier contre la preuve… Cela laisse, quelles que soient les preuves, de l'incertitude dans l'esprit des gens… Ah ! Parsifal !… Parsifal !… Je ne te reconnais plus…

— Tu as raison… Mais, que veux-tu ?… Devant une femme furieuse, on perd la tête… Parbleu !… des Parlements, des tribunaux, je les eusse dominés… Devant le pays, devant la Justice, je me suis déjà tiré de pas plus difficiles… Mais une femme, mais ma femme ?… Conçois-tu ?

— Alors ?

— Alors, après mon aveu, j'ai fait la bête, tu comprends… J'ai commencé par affirmer que cette somme, je l'avais donnée à des pauvres, à des grèves, à la souscription Floquet [1]… Ça n'a pas pris, d'autant que Floquet n'était pas mort à cette époque, et que lui-même… Ah ! le pauvre Floquet !… Ensuite, j'ai déclaré que j'aurais rougi d'apporter dans mon ménage, si austère, si estimé, l'impur argent de la honte, de ma conscience vendue, de mon déshonneur… Tout, plutôt que cela !… Ah ! si tu avais vu la tête

1. Charles Floquet (1826-1896) fut député de 1871 à 1893, président de la Chambre pendant sept ans et président du Conseil en 1888. La souscription à laquelle il est fait allusion visait à lui édifier un monument en plein Paris, ce dont Mirbeau s'était gaussé le 22 novembre 1896 dans *Le Journal,* écrivant notamment qu'avec son âme « falote et suffrage-universalisée », Floquet constituait « un parfait modèle pour un sculpteur officiel ».

que faisait ma femme… Non, vraiment, ce que les femmes se moquent de ces grands sentiments-là… c'est effrayant, mon pauvre vieux… La mienne suffoquait de rage… Elle hurlait : « Canaille ! bandit !… tu touchais des quarante-sept mille cinq cents francs… vendu… traître… espion… et moi, je n'en ai pas eu un centime !… Quarante-sept mille cinq cents francs… et je me privais de tout !… Et j'économisais sur mes chapeaux, mes robes, sur la bougie, sur le gaz, sur la boucherie !… Et je refusais toutes les invitations !… Et je n'ai pas été une fois à l'Élysée… ni au gala de l'Opéra… ni nulle part… Et je restais là, parmi mes meubles fanés, comme une bête malade, dans un coin… Ah ! la crapule !… la crapule !… la sale crapule !… Dire qu'il y a plus de cinq ans que je désirais un salon anglais… qu'il le savait, le misérable voleur !… et qu'il n'a pas eu le cœur de me le payer sur les quarante-sept mille francs qu'il touchait !… Ah ! c'est comme ça !… Eh bien, à la prison, escroc !… au bagne, forçat !… Oui, oui, le bagne, le bagne, tu entends. Et c'est moi qui t'y pousserai, au bagne ! » Enfin, tu vois cela d'ici… Les glaces, les bibelots, la vaisselle, le portait de Félix Faure [1], le buste de la République, la photographie du Tsar, celles de Méline et de Mme Adam [2], tout y a passé… La maison, c'est un pillage… Heureusement qu'il n'y en avait pas pour cher…

Et, faisant une pirouette, il ajouta d'une voix comiquement égayée :

— Pas pour quarante-sept mille cinq cents francs, hé !

Telle est la perversité de Parsifal qu'il souriait, avec complaisance et cordialité, en me racontant cette tragédie, car ce n'est pas un mauvais diable dans le fond. Gambetta avait vu clair dans son âme.

— Ce n'est pas tout, poursuivit-il, en se rengorgeant et cherchant en mes yeux, une expression admirative… Ces quarante-sept mille cinq cents francs vont mettre la Justice, et, du même

1. Félix Faure (1841-1899) a été élu président de la République le 17 janvier 1895. Mirbeau l'a vigoureusement attaqué pendant l'affaire Dreyfus — tout comme le protectionniste et conservateur Jules Méline.

2. Juliette Adam (1836-1936) dirigeait la revancharde *Nouvelle Revue* ; elle avait été l'égérie de Gambetta ; Mirbeau l'a mise en scène dans son roman « nègre » *La Belle Madame Le Vassart,* où il l'a rebaptisée Mme Hervé (de la Moselle).

coup, ma femme, sur la piste des autres concussions dont je n'hésitai pas à charger ma conscience… Et quand ma femme aura appris que, durant quinze ans de législation, j'ai touché… oui, mon vieux… j'ai touché deux cent quatre-vingt-quatorze mille francs ?… que l'Italie, la Turquie, la Russie, l'Angleterre, la Bulgarie, la Roumanie, la principauté de Monaco, etc., etc. me font des mensualités épatantes… et que, de tout cet argent, pas un centime… non, parole d'honneur !… pas même un bouquet de violettes de deux sous… n'est allé à ma femme… crois-tu que cela va être rigolo ?… Et pourquoi aurais-je apporté même un centime dans un ménage où je vis si peu… où je ne mange pas deux fois la semaine… où je ne reçois pas mes amis ?… Voyons, là, est-ce juste ?…

— Et maintenant, que vas-tu faire ?… Divorcer ?

— Mais je ne peux pas… mais elle ne veut pas… Et c'est par là que ma situation se complique… Ma femme est furieuse… elle me déteste… oui… mais au fond, elle m'admire… Jamais elle ne m'a autant admiré que maintenant… Elle se dit : « Puisqu'il a touché, il touchera encore… C'est à moi de surveiller le pot-de-vin, d'empêcher qu'il le porte ailleurs que chez moi. » Sa grande colère, ses menaces, c'est du décor tout simplement… Sa petite comédie finie, elle remisera son décor… pour tendre sa bourse.

— Eh, bien, alors, il n'y a rien de perdu…

— Tout est perdu, au contraire… Ma vie est perdue… Car, pour toucher des quarante-sept mille francs qu'il faudrait désormais partager avec ma femme… ah ! non, par exemple !… J'aime mieux ne rien toucher du tout…

Je ne savais que lui dire, son cas me paraissait insoluble.

— Déjeune avec moi, proposai-je… nous trouverons peut-être une idée au dessert.

Et, d'un doigt inspiré, je lui montrai, sur le mur, le portrait de Gambetta, qui semblait nous sourire, et dont la belle figure qui… la belle figure que…

Parsifal, près de moi, avait laissé retomber le journal sur ses genoux, et, comme s'il eût évoqué, en même temps que moi, tous ces souvenirs, il dit, dans une sorte de long soupir :

— Ah ! oui… malgré tout… c'était le bon temps…

Non, en vérité, Parsifal n'est pas un mauvais diable…

Nous sortîmes ensemble, et, durant un quart d'heure, nous nous promenâmes dans les jardins du Casino. Tout à coup, dans une allée, j'aperçus un vieillard qui causait, d'une façon animée, avec un petit groom du restaurant. Je reconnus Jean-Jules-Joseph Lagoffin… et je me mis à trembler comme si j'eusse été pris de fièvre subite.

— Allons-nous en… dis-je à Parsifal… Allons-nous-en, tout de suite!

— Qu'est-ce que tu as? fit celui-ci, ne comprenant rien à mes terreurs… Est-ce Arton, encore?

— Allons-nous-en…

Et je l'entraînai vivement dans une autre allée, au bout de laquelle je savais qu'il y avait une porte de sortie… sur la campagne.

Très intrigué, Parsifal insista pour connaître la cause de mon trouble… Je refusai de la lui dire… mais vous la comprendrez, chères lectrices, quand vous aurez appris ce que c'était que ce Jean-Jules-Joseph Lagoffin… Voici :

Ayant subi d'importantes pertes dans des affaires malheureusement moins certaines et tout aussi honorables que les syndicats du Panama, des Chemin de fer du Sud [1] et autres, force me fut, un jour, de « faire argent de tout », comme on dit. Je diminuai mon train de maison et réduisis ma domesticité au strict nécessaire — je veux dire à un valet de chambre et à une cuisinière — , sans que, d'ailleurs, l'économie me parût bien notable, ces braves serviteurs s'étant mis aussitôt, à eux deux, à me voler autant que les cinq que j'avais congédiés. Je vendis chevaux et voitures, ma collection de tableaux et de faïences persanes, une partie de ma cave, hélas! et mes trois serres, lesquelles étaient garnies de plantes rares et magnifiques. Enfin, je me décidai à mettre en location un petit pavillon, un délicieux petit pavillon, indépendant de la propriété, et que j'avais spécialement aménagé

1. Allusion au scandale financier qui, en 1896, a éclaboussé Edmond Magnier, sénateur du Var et patron de *L'Événement* — auquel Mirbeau a collaboré sous pseudonyme de 1884 au début de 1886.

pour des visites mystérieuses qui me coûtaient fort cher, et que je dus supprimer aussi. Par sa position isolée dans le parc et son ameublement confortable, ce pavillon pouvait fort bien convenir à un villégiaturiste de n'importe quel sexe, qui, durant trois mois d'été, eût désiré y peupler son célibat ou y cacher son adultère.

Alléchées par des annonces dans ce sens, beaucoup de personnes — étranges, ma foi, et fort laides — vinrent, à qui je vantai l'excellence et la sécurité de cette retraite — extérieurement tapissée de vignes vierges —, car, pour l'intérieur, ce n'était point l'habitude — oh ! non ! — qu'on y vît des feuilles de vigne, et encore moins des vierges. Mais ces personnes se montrèrent si exigeantes quant aux réparation à faire — ne voulaient-elles pas qu'on portât la cave au grenier, et le grenier à la cave ? — que je ne pus m'entendre avec elles. Et je désespérais de louer jamais ce pavillon — car la saison s'avançait — lorsque, une après-midi, un petit monsieur, très rasé, très droit, très poli et déjà vieux, se présenta, le chapeau à la main, pour visiter. Il avait des vêtements d'une coupe ancienne et qui ne faisaient pas un pli, une longue chaîne de montre chargée de breloques bizarres, et une perruque d'un blond verdâtre dont l'architecture démodée rappelait les plus mauvais jours de notre histoire orléaniste.

Ce petit monsieur trouva tout admirable… admirable !… et ne cessa de s'extasier en termes si complimenteurs, que je ne savais, vraiment, comment lui répondre. Dans le cabinet de toilette, devant les peintures licencieuses qui ornent les panneaux alternant avec les glaces, sa perruque eut un mouvement d'oscillation, presque de tangage, et il fit :

— Ah ! ah !

— C'est de Fragonard, expliquai-je, ne sachant pas si ce « Ah ! ah ! » contenait une réprobation ou marquait un contentement. Mais je fus vite fixé.

— Ah ! ah ! répéta-t-il… de Fragonard ?… vraiment ?… Admirable !

Et je vis ses petits yeux se plisser étrangement sous l'influence d'une sensation non équivoque.

Après un court silence, qu'il employa à un examen plus détaillé des panneaux, il dit :

— Eh bien… entendu… Je prends ce pavillon admirable.

— Et si discret… ajoutai-je sur un ton confidentiellement égrillard, tandis que, par la fenêtre ouverte, je désignais, d'une geste éloquent, le haut, l'épais, l'impénétrable rideau de verdure qui nous entourait de tous les côtés.

— Et si discret… parfaitement !

Devant l'enthousiasme respectueux et probablement « folichon » de cet accommodant locataire, je crus devoir, sous divers ingénieux prétextes, et sans nulle objection de sa part, majorer de quelques centaines de francs le prix, déjà exorbitant, que j'avais fixé dans les annonces. Mais ceci n'est qu'un incident sans importance, et, si j'en parle, c'est uniquement pour rendre hommage à la parfaite bonne grâce de ce petit monsieur qui se déclara, au surplus, enchanté de mes façons d'agir envers lui.

Nous rentrâmes à la maison où je m'empressai de rédiger un court bail, sous seing privé, par quoi je fus amené à lui demander ses nom, prénoms et qualités. Je sus ainsi qu'il s'appelait Jean-Jules-Joseph Lagoffin, ancien notaire à Montrouge. Je le priai ensuite, pour la bonne correction de l'acte passé entre nous, de me dire s'il était marié, veuf ou célibataire. Sans me répondre, il aligna devant moi, sur la table, une rangée de billets de banque, ce qui m'obligea, sans plus, à lui donner quittance de son argent et de mes questions. « Évidemment, pensai-je, il est marié… Seulement, il ne veut pas l'avouer, à cause… de Fragonard. »

Alors, je le regardai davantage. Je regardai ses yeux qui eussent, peut-être, exprimé de la douceur, s'ils avaient exprimé quelque chose. Mais ils n'exprimaient rien, tant ils étaient morts, en ce moment, morts autant que la peau du front et des joues, laquelle, molle, plissée et toute grise, semblait avoir été cuite et recuite, à petit feu, dans de l'eau bouillante.

Après avoir accepté, par politesse, un verre d'orangeade, Jean-Jules-Joseph Lagoffin partit avec force remerciements, salutations et révérences, en me prévenant qu'il viendrait — si cela ne me dérangeait pas — qu'il viendrait, le lendemain même, s'installer dans le petit pavillon, dont, sur sa prière, je lui remis une des clefs.

Le lendemain, il ne vint pas ; le surlendemain, il ne vint pas davantage. Huit jours, quinze jours s'écoulèrent, sans que j'entendisse parler de lui. C'était curieux, mais explicable, après tout. Il était peut-être tombé malade. Mais il m'eût écrit, son

excessive politesse m'en était le garant. Peut-être, la compagne qu'il devait amener dans le petit pavillon avait-elle, au dernier moment, refusé de venir ? Ceci me sembla davantage plausible, car je ne doutais pas un instant que Jean-Jules-Joseph Lagoffin n'eût loué cet admirable et discret pavillon en vue d'une compagne quelconque, ses yeux bridés à l'éblouissante vision des Fragonard et le mouvement désordonné de la perruque m'étant une indication formelle de ses intentions luxurieuses. Et je jugeai que je n'avais pas à me préoccuper outre mesure qu'il vînt ou qu'il ne vînt pas, puisque j'étais payé, payé généreusement, payé au-delà de mes espoirs.

Un matin, j'allais donner de l'air aux pièces du petit pavillon, resté fermé depuis la visite de Jean-Jules-Joseph Lagoffin. Je traversai l'antichambre, la salle à manger, le salon, et, sur le seuil du cabinet, je poussai un cri et reculai d'horreur.

Sur des coussins, un corps nu, un cadavre de petite fille, était étendu, effrayamment raide, les membres tordus et convulsés, comme ceux d'un supplicié de la torture.

Appeler au secours, appeler me gens, appeler tout le monde, tel fut mon premier mouvement, quand, soudain, la première impression d'épouvante passée, je réfléchis qu'il valait mieux d'abord examiner les choses par moi-même, tout seul, sans témoins. J'eus même la précaution de refermer à triple tour la porte d'entrée du pavillon.

C'était bien une petite fille de douze ans à peine, une petite fille avec des formes grêles de jeune garçon. Elle portait à la gorge des marques de doigts strangulateurs ; sur la poitrine et sur le ventre, de longues, de fines, de profonde déchirures, faites avec des ongles, ou plutôt, avec des griffes pointues et coupantes. Sa face gonflée était toute noire. Sur une chaise, des vêtements de pauvresse, une pauvre petite robe effrangée et boueuse, des jupons en loques étaient rangés presque minutieusement. Et sur le marbre de la toilette, j'aperçus, dans une assiette, un reste de pâté, deux pommes vertes, dont l'une avait été grignotée comme par des dents de souris, et une bouteille de vin de Champagne vide.

Il n'y avait rien de changé dans les autres pièces que j'examinai l'une après l'autre. Chaque meuble, chaque chose étaient à leur place coutumière.

Alors, rapidement, fiévreusement, sans ordre, je songeai :

— Avertir la police, la Justice ?… Jamais… Les juges viendraient, et je ne saurais quoi leur dire… Dénoncer Jean-Jules-Joseph Lagoffin ?… Évidemment, cet homme ne m'avait pas dit son véritable nom, et je n'avais pas besoin d'aller à Montrouge pour savoir qu'il n'y habitait point… Alors quoi ?… Ils ne me croiraient pas… Ils croiraient que c'est une défaite… Ils ne pourraient pas admettre que cet homme qui avait commis cet abominable crime, à deux pas de chez moi, dans une étrange maison qui m'appartenait, je ne l'eusse pas vu, pas entendu… À d'autres !… On ne se moque pas de la Justice à ce point… Alors, méfiants, avec des regards de hyène, ils m'interrogeraient, et, fatalement, je tomberais dans le guet-apens de leurs questions insidieuses et louches… Ils iraient fouiller ma vie, toute ma vie… Fragonard m'accuserait, Fragonard crierait l'impudicité de mes plaisirs, la honte coutumière de mes luxures… Ils voudraient savoir le nom de toutes celles qui sont venues ici, de toutes celles qui pourraient être venues ici, de toutes celles qui ne sont pas venues ici… Et les saletés des domestiques chassés, du grainetier que j'ai quitté, du boulanger que j'ai convaincu de faux poids, du boucher à qui j'ai renvoyé sa viande empoisonnée… et tous ceux qui seraient prêts, sous la protection du juge, à me salir de la boue de leurs vengeances et de leurs rancunes !… Et finalement, un beau jour, devant mes réticences, l'embarras de mes réponses, ma peur des scandales, qu'ils prendraient pour des aveux, ils m'empoigneraient… Ah ! non… pas de juges… pas de gendarmes… pas de police ici !… Rien… Rien qu'un peu de terre sur ce pauvre petit cadavre, un peu de mousse sur la terre, et le silence, le silence, le silence… sur tout cela !

Je pris la robe effrangée et boueuse, les jupons en guenilles, et j'en enveloppai, comme d'un suaire, le corps de la petite inconnue… Puis, après avoir vérifié que tout, dans le pavillon, était clos hermétiquement, clos aux curiosités indiscrètes ou fortuites de mes domestiques, je sortis. Durant toute la journée, j'errai autour du pavillon, attendant que la nuit vînt.

Ce soir-là, c'était la fête du village. J'y envoyai mes gens, et quand je fus seul, bien seul, je me mis à ensevelir la petite dans le parc, profondément, au pied d'un hêtre…

Oui ! oui ! Le silence, le silence, le silence, et la terre, la terre, la terre sur tout cela !…

Deux mois après, dans le parc Monceau, je rencontrai Jean-Jules-Joseph Lagoffin. Il avait toujours la même peau molle, le même regard mort, la même perruque d'un blond verdâtre. Il suivait une petite bouquetière qui vendait aux passants des fleurs de soleil. Près de moi, un sergent de ville se dandinait en regardant une bonne… Mais la stupidité de son visage me fit rebrousser chemin… Je prévis les complications inextricables, les quoi ?… les qu'est-ce ?…

— Ma foi ! qu'ils s'arrangent, me dis-je. Ça n'est pas mon affaire…

Et, lestement, je m'enfuis dans la direction contraire à celle du sergent de ville, de Jean-Jules-Joseph Lagoffin et de la petite bouquetière… qu'un autre peut-être enfouira dans son parc, sous un hêtre, la nuit !…

Nous arrivâmes, Parsifal et moi, devant la porte de l'hôtel, sans avoir dit un mot. Parsifal avait oublié ma terreur… et il songeait… Il songeait sans doute au passé, car, en me quittant, il me serra la main, et il me dit :

— Oui… oui… mon vieux… c'est vrai… c'était le bon temps.

XV

J'ai souvent rêvé ces rêves.

Je suis dans une gare, je dois prendre le train. Le train est là, grondant devant moi. Des gens que je connais et que j'accompagne montent dans les wagons avec aisance. Moi, je ne puis pas… Ils m'appellent… Je ne puis pas; je suis cloué au sol. Les employés passent, me bousculent et me pressent : « Montez donc ! mais montez donc ! » Je ne puis pas… Et le train s'ébranle, s'enfuit, disparaît. Les disques ricanent de mon impuissance; une horloge électrique se moque de moi. Un autre train arrive, puis un autre… Dix, vingt, cinquante, cent trains se forment pour moi, s'offrent à moi, successivement… Je ne puis pas… Ils s'en vont, l'un après l'autre, sans qu'il m'ait été possible d'atteindre soit le marchepied, soit la poignée de la portière. Et je reste toujours là, les pieds cloués au sol, immobile, furieux, devant des foules dont je sens peser sur moi les mille regards ironiques.

Ou bien je suis à la chasse… Dans les bruyères et dans les luzernes, à chaque pas se lèvent bruyamment des perdreaux… J'épaule mon fusil, je tire… mon fusil ne part pas… mon fusil ne part jamais… J'ai beau presser la gâchette. En vain… Il ne part pas… Bien souvent les lièvres s'arrêtent dans leurs courses, et me regardent curieusement… les perdreaux s'arrêtent dans leur vol devenu immobile, et me regardent aussi… Je tire… mon fusil ne part pas; il n'est jamais parti.

Ou bien encore, j'arrive devant un escalier… C'est l'escalier de ma maison… Il faut que je rentre chez moi. J'ai cinq étages à

monter… Je lève une jambe, puis l'autre… et je ne monte pas… Je suis retenu par une force incoercible, et je ne parviens pas, malgré des efforts violents, à poser mes pieds sur la première marche de l'escalier… Je piétine, je piétine, je m'épuise en mouvements d'inutile ascension. Mes jambes vont, l'une après l'autre, avec une rapidité vertigineuse… Et je n'avance point… La sueur ruisselle sur mon corps… La respiration me manque… Et je n'avance point… Et brusquement, je me réveille, le cœur battant, la poitrine oppressée, la fièvre dans toutes mes veines, où le cauchemar galope… galope.

Eh bien, je suis à X… comme dans ces cauchemars. Vingt fois j'ai voulu partir, et je n'ai pas pu. Une sorte de mauvais génie, qui s'est pour ainsi dire substitué à moi, et dont la volonté implacable m'incruste de plus en plus profondément en ce sol détesté, m'y retient, m'y enchaîne… L'annihilation de ma personnalité est telle que je me sens incapable du petit effort qu'il faudrait pour boucler ma malle, sauter dans l'omnibus, et de l'omnibus dans le train libérateur qui m'emmènerait vers les plaines… les plaines, les bonnes plaines, où tout est remuant et vivant, les herbes, les arbres, les grandes lignes onduleuses des horizons, et les petits villages, et les villes espacées, dans les verdures, et les routes dorées au soleil, et les douces rivières qui ne sont pas, elles, ces affreux torrents, bougons et poussifs…

Ici, le ciel se plombe davantage, s'appesantit, si lourd, sur mon crâne, que j'en sens, réellement, physiquement, le poids immémorial et l'inexorabilité cosmique… Loin que j'aie trouvé à X… un peu plus de santé, au traitement de ses eaux, au humage de ses vapeurs sulfureuse, à la mystification commerciale que sont ces sources fameuses, je suis envahi, conquis par la neurasthénie… je subis, un à un, tous les tourments de la dépression nerveuse et de l'affaiblissement mental. Aucun visage, aucun souvenir ne me sont plus un repos, une distraction, une halte dans l'ennui qui me ronge. Je ne puis plus travailler. Aucun livre ne m'intéresse. Rabelais, Montaigne, La Bruyère, Pascal… et Tacite, et Spinoza, et Diderot, et d'autres… dont j'ai apporté les œuvres vénérées… pas une fois je ne les ai ouverts… pas une fois je n'ai demandé à leur génie un réconfort et l'oubli d'être là… Et Triceps m'agace avec son agitation perpétuelle et ses histoires…

Et tous les jours, à toutes les heures, des gens s'en vont, et d'autres arrivent… Et ce sont les mêmes falotes images qui reviennent, les mêmes faces mortes, les mêmes âmes errantes et les mêmes tics, les mêmes alpenstocks et les mêmes jumelles photographiques ou télescopiques, braquées sur les mêmes lourds nuages, derrière lesquels tous ces gens espèrent découvrir les montagnes illustres dont Baedecker décrit la splendeur horrifique, et que nul n'a jamais vues, et dont ce serait vraiment une admirable ironie qu'elles n'existassent point, bien que, sur la foi mystificatrice des hôteliers, des guides et des compagnies de chemins de fer, des générations entières eussent défilé devant leur imposture géographique… Ah ! comme je le voudrais ! Mais, il ne se peut pas, hélas ! que tant d'Administrations réunies aient tant d'esprit…

Comme cela doit être doux et consolateur d'être malade parmi des choses claires, mouvantes, lointaines, dans des lumières argentées, sous ces grands ciels légers, capricieux et profonds, où les jolis nuages passent, glissent, disparaissent, et reviennent, ainsi que les jolies pensées qui traversent sans cesse le ciel léger, capricieux et profond d'un cerveau ami… d'être malade — ah ! vous ne sentez pas votre bonheur —, dans un pays méprisé des Baedecker, inconnu des touristes, des alpinistes, des stratégistes… dans un pays où il n'y a pas — ô joie merveilleuse ! — de points de vue !…

Les points de vue, connaissez-vous quelque chose qui soit plus horripilant, plus agressivement insupportable ?… Les points de vue, où l'on voit, agglutinée en cristallisations lentes, en stalactites prodigieuses, la sottise énorme et pareille et toujours suintante de tous ceux-là qui les visitèrent. Tenez, jadis, il y avait à Douarnenez un vieux chêne, et, près du vieux chêne, un vieux puits en ruine et tari… Il y avait aussi à Douarnenez une mer émouvante et de la lumière infinie, à travers les brumes délicieusement roses, ou dorées, ou grises sur la mer… Mais personne n'allait jamais voir la mer, car la mer n'était pas le point de vue classique et recommandé de Douarnenez… Tout le monde se dirigeait en processions admiratives vers le vieux chêne et vers le vieux puits… On se disait entre soi : « Avez-vous vu le superbe point de vue de Douarnenez ?… » Et les peintres l'illustrèrent. Plus de vingt mille s'assirent à quelques mètres du vieux chêne,

et, impitoyablement, ils le peignirent… On le voyait aussi, dans des boutiques, sur des galets, sur des coquilles nacrées, sur des boîtes… Il est mort, dégoûté de sa gloire, et, surtout, d'avoir, pendant cinquante ans, entendu les mêmes stupidités… Les chênes meurent, au moins… mais les montagnes?

Ce n'est que le soir, à l'hôtel, dans ma chambre, que je me reprends à vivre un peu, car le soir les murs s'animent… ils parlent… ils ont des voix, des voix humaines… et ces voix, enfin vibrantes, m'apportent le bruit des passions, des manies, des habitudes secrètes, des tares, des vices, des misères cachées, toutes choses par où je reconnais et par où j'entends vivre l'âme de l'homme… Non plus de l'homme en face de la montagne invisible et décevante, mais de l'homme en face de soi-même… Les murs tressaillent de toute l'humanité qu'ils abritent, et qui m'arrive, en quelque sorte, filtrée, débarrassée de ses mensonges, de ses poses… Heures précieuses qui m'arrachent à mon accablement, à ma solitude, et qui me replongent dans ce comique immense et fraternel de la vie!…

Il est dix heures. Les Tziganes ont fini de racler leurs lamentables violons. Peu à peu, le hall de l'hôtel se vide. On a baissé l'électricité, et sa lumière plus jaune brouille les pavots *modern-style* de la frise. Chacun rentre dans sa chambre. Ah! les pauvres smokings, et les pauvres toilettes claires des élégantes de Toulouse, de Bordeaux ou de Leipzig! Cela défile comme à un enterrement. Si les digestions ont été mornes et sans joie, la nuit s'apprête à être lourde et sans amour. On va dormir comme on est resté éveillé, pesamment. En ces endroits-là, le sommeil a la pesanteur étouffante et noire dans des montagnes. Car la montagne est partout. Elle est dans votre chambre fermée, aux rideaux tirés; elle est en vous, elle emplit vos rêves de sa masse ténébreuse… Et quels pauvres êtres vont naître, cette nuit, des étreintes flasques de cette humanité vagabonde qui promène son ennui de néant en chaos?

Dans les couloirs circulent encore d'étranges odeurs qui font qu'on reconnaît, mieux peut-être que par la langue qu'elles parlent, la nationalité des femmes qui ont passé par là. Et les ascenseurs montent et descendent, les portes claquent et se verrouillent, les parquets craquent, les sonneries électriques font

rage. Enfin, tout s'apaise. Et du haut en bas de l'immense caserne, les murs commencent de chuchoter.

Mes voisins de droite ne sont arrivés que de la veille, et je ne les ai pas encore vus. À leur accent précieux et chantant on sent tout de suite qu'ils sont de Genève. Être de Genève et venir ici se retremper des Alpes, dans des Pyrénées!… C'est à n'en pas douter, tant on les perçoit laids et hostiles l'un à l'autre, le mari et la femme. Les voix ne sont plus jeunes; elles ne sont pas très vieilles non plus. Des voix de quarante-cinq ans, à peu près, dont l'habitude de se parler toujours a rendu le timbre sonore et agressif. Elles sont antipathiques comme les voix réelles, comme les voix nues qui ne se sentent pas écoutées. Oh! que de rancœur dans ces voix!

Tout d'abord, je n'entends pas ce qu'elles disent, car le silence de l'hôtel n'est pas encore assez profond. Il y a encore toute sorte de vibrations discordantes dans ce silence, qui fait les voix des murs moins nettes et moins hardies. Chez mes voisins, c'est une espèce de petit ronflement, de ronronnement plutôt, continu et inexpressif, qu'accompagnent des bruits de pas glissés, de malles ouvertes et refermées, heurts de je ne sais quoi contre des porcelaines. Puis quelques mots se détachent et m'arrivent, plus distincts. C'est la femme qui parle, qui parle, qui parle. On dirait qu'elle raconte une histoire, et qu'elle n'est pas contente. Elle parle… parle… parle… Au tumulte des phrases, dont beaucoup m'échappent, aux suffocations de la voix, aux indignations qui éclatent ça et là, suivies de brusques arrêts, cela doit être une histoire épouvantable. J'ai le sentiment que j'ai entendu des voix pareilles, quand elles narraient les péripéties d'un crime. Et l'accent de Genève perd de sa cadence et de son rythme traînant. Des aigreurs maintenant s'y insinuent, qui changent en glapissement sa sonorité disparue. Et l'amertume crispe les mots, la colère les fait siffler. Ce n'est plus une voix de Genève, c'est une voix de partout. Il semble que, pour arriver jusqu'à moi, la voix s'effile, s'amincit, s'aiguise, se lamine entre les briques de la cloison.

Alors, j'écoute, attentif.

Et je comprends que cette dame est furieuse contre sa femme de chambre. D'après ce que je puis suivre du récit, qui s'accélère et qui halète, entre la fuite des mots, il est arrivé à cette dame une

chose incroyable et terrible : la femme de chambre n'était pas là quand sa maîtresse est rentrée, avant le dîner, pour s'habiller. Elle l'a fait demander partout, et personne n'a su où était la femme de chambre. Elle n'est revenue qu'à sept heures et demie!… Et ce sont des « cette fille! », des « cette sale fille! », des « cette abominable gredine! », prononcés sur un ton de dégoût tel qu'on ne s'imaginerait pas qu'il est question d'une créature humaine, mais bien d'une bête ignoble, d'une maladie, ou d'une ordure. Et la voix dit, comme répondant à une objection que je n'ai pas entendue :

— Ce n'est pas vrai… Je lui avais dit d'être là à six heures. Et quand même j'aurais oublié de le lui dire, est-ce que ce n'est pas son métier d'être là, sans cesse, à toute heure du jour et de la nuit, à ma disposition? Je ne comprends pas que tu la défendes, et que tu manques à ce point de dignité… C'est honteux… Mais, toi, d'abord…

Mes voisins ont évidemment changé de position, je ne perçois plus que des choses confuses, brouillées, bourdonnantes.

Enfin, au bout d'un instant :

— Sans doute… sans doute… fait la voix du mari, qui semble venir maintenant d'un autre point de la chambre.

— Eh bien, alors, réplique la voix de la femme. Pourquoi m'as-tu dit cela? Tu as l'air de croire que je ne sais pas ce que je fais?…

J'entends des pas lourds qui longent la cloison et vont, ensuite, s'éloignant… puis la voix de l'homme, mais si indistincte, qu'elle n'est plus qu'une sorte de roulement monotone et prolongé, quelque chose comme : ou-ou-ou-ou-ou…

Ce à quoi la femme répond, d'une voix qui traverse la cloison ainsi qu'un bruit strident de toile qu'on déchire :

— Non, non, j'en ai assez… Je ne veux plus de cette coquine chez moi, de cette salle fille chez moi. Je la mets à la porte. Elle partira demain matin. Quand je pense que j'ai été obligée de recoudre moi-même… moi-même, entends-tu… mes jarretelles? C'est intolérable…

La voix du mari fuit encore, en même temps que m'arrive le bruit d'une montre qu'on remonte :

— Ou-ou-ou-ou-ou.

— Quoi?… qu'est-ce que tu dis?… Tu es fou, je pense…

Bien que j'aie collé mon oreille contre la cloison, il m'est impossible de saisir la réponse. Je comprends, pourtant, au balancement bonhomme de ce bruit, que la voix plaide en faveur de la femme de chambre :

— Ou-ou-ou-ou-ou !

— Non, non… et non, glapit la voix de la femme. Elle partira demain matin.

— Ou-ou-ou-ou…

— Son voyage ? lui payer son voyage ? Vraiment, tu n'y songes pas ?

— Ou-ou-ou-ou…

— Elle s'arrangera. Je la renvoie… pour une faute grave, très grave… Elle s'arrangera.

— Ou-ou-ou-ou-ou…

— Mais tu est fou ? Je ne veux pas d'excuses. Je n'accepterais pas d'excuses…

— Ou-ou-ou-ou-ou…

— Ah ! je voudrais voir ça !

— Ou-ou-ou-ou-ou…

— Fiche-moi la paix !… Tais-toi !… Couche-toi !…

Ici le silence… et bientôt des bruits de choses remuées… de soies qui tombent… de verres qui tintent… de brocs qu'on vide… d'objets qu'on place et qu'on déplace sur le marbre de la toilette.

Mais, au bout de quelques minutes, sur un nouvel ou-ou-ou du mari, la femme répond plus aigre, encore :

— C'est inutile… Il n'y a pas de pire fille que cette fille… Une dame serait malade, est-ce que tu crois que cette fille veillerait, jour et nuit, derrière la porte ? Ah bien, oui !

— Ou-ou-ou-ou…

— Si… je te dis que si !…

— Ou-ou-ou.

— Et d'abord, c'est extraordinaire que tu la défendes ainsi ? Pourquoi la défends-tu ainsi ?

— Ou-ou-ou ?

— Oh ! toi… avec tes passions !

— Ou-ou-ou… ou-ou ?

— Oui, toi… Parbleu!… il y a longtemps que je m'en doutais… Eh bien, vous ne ferez plus vos saletés ensemble… Du moins, vous ne les ferez plus chez moi!…

— Ou-ou-ou.

— Laisse-moi tranquille… Ne me parle plus… déshabille-toi…

— Ou-ou!

— Zut! crotte!

Nouveau silence. Mais l'on sent que le mari et en proie à une agitation… Il va et vient, dans la pièce, en grognant…

Tout à coup, la voix de la femme :

— Ah bien, merci!… Il y a au moins huit jours que tu ne t'es lavé les pieds… Comme c'est amusant de coucher avec un pareil homme!…

— Ou-ou-ou…

— Non, laisse-moi tranquille!…

— Ou-ou-ou…

— Laisse-moi tranquille!…

Puis encore des va-et-vient… des chaises qu'on déplace, le lit qui craque… et le silence… le silence plus morne de tout ce que j'ai entendu.

Puis, après quelques minutes de ce silence… la voix de la femme, moins aigre… plus enfantine…

— Non… laisse-moi… Pas ce soir… tu ne le mérites pas, ce soir… Tes mains… voyons!…

Puis de petits cris… de petits baisers… des baisers mous… des respirations soufflantes… tantôt alternées… tantôt unies… Et la voix de la femme, douce, très douce :

— Mon chéri… Oh! oui… comme ça… Ah! Dieu!…

Puis après quelques secondes, encore, presque un grand cri… et ces mots de reconnaissance éperdue :

— Mon petit homme… mon petit homme… mon petit homme!

XVI

Ce matin, sortant du bain, j'ai rencontré Triceps, qui accompagnait un monsieur d'aspect chétif, et un peu gauche… Il m'aborda :

— Permets-moi de te présenter monsieur Jules Rouffat… un de mes clients, arrivé hier soir, avec une recommandation de mon ami le docteur Huchard… Tel que tu le vois, M. Rouffat sort du bagne où il a passé sept ans… par erreur… Oui, mon vieux… Ça ne le rajeunit pas… dame!…

M. Rouffat sourit, d'un sourire timide :

— Et toi… ça doit t'intéresser, un innocent? C'est, un peu, ta partie…

J'échangeai avec le client de Triceps une poignée de main, et quelques politesses de circonstances.

Malgré sa timidité et sa gaucherie, j'observai que M. Rouffat cherchait à prendre un air d'importance, un air pas comme tout le monde… Maintenant qu'il était libre, il était visible que cela ne le désobligeait pas autrement, d'avoir été au bagne. Au contraire, il semblait en tirer de l'orgueil et s'y élire une personnalité. Comme des baigneurs passaient auprès de nous, M. Rouffat, avec une grosse voix et des manières ostentatoires, dit, de façon à être entendu d'eux :

— Oui, monsieur, je suis la victime d'une erreur judiciaire. Et j'ai vécu — vécu? — au bagne sept ans!… C'est à ne pas croire…

Alors Triceps me demanda :

— Est-ce que tu rentres à l'hôtel?

— Oui…

— Eh bien, allons-y ensemble… M. Rouffat va te conter son histoire… Elle est épatante, mon vieux… Un fameux sujet, pour un article…

À l'hôtel, je fis monter du porto et des sandwiches… Et, après s'être légèrement réconforté, M. Rouffat commença ainsi :

« Un matin, comme je faisais ma promenade habituelle sur la route des Trois-Fétus, je remarquai, non sans surprise, à quelques centaines de mètres de moi, sur la berge, un groupe de paysans, parmi lesquels se démenait un gendarme et gesticulaient trois messieurs vêtus de redingotes noires et sévèrement coiffés de chapeaux de haute forme. Tout ce monde se tenait en rond, le cou tendu, la tête penchée vers quelque chose que je ne voyais pas. Une voiture, sorte de landau de louage, très vieille et comme il n'y en a plus que dans les provinces décentralisées, stationnait sur la route, en face du groupe. Ce rassemblement insolite m'intrigua, car la route était ordinairement déserte, et l'on n'y rencontrait que des rouliers, de loin en loin, et de vagues bicyclistes. C'est à cause de sa solitude que je l'avais choisie, et aussi parce qu'elle était bordée de vieux ormes qui ont cette chance unique, invraisemblable, de croître librement et de n'être jamais mutilés par l'administration des ponts et chaussées. À mesure que j'avançais, le groupe s'animait davantage, et le cocher de landau était entré en colloque avec le gendarme.

— Quelque affaire litigieuse de bornage, sans doute, me dis-je… ou bien, un duel empêché, peut-être ?

Et je m'approchai du groupe, intérieurement chatouillé par l'espoir que se vérifiât cette dernière hypothèse.

J'habitais le village des Trois-Fétus depuis peu de temps, et n'y connaissais personne, étant très timide, par nature, et fuyant, par principe, le commerce des hommes, où je n'ai jamais trouvé que duperie et malheur. Hormis cette matinale et quotidienne promenade sur cette route peu fréquentée, je restais, tout le jour, enfermé dans ma maison, à lire des livres aimés, ou bien occupé à biner les planches de mon modeste jardin, que de hauts murs et un épais rideau d'arbres protégeaient contre la curiosité des voisins. Non seulement je n'étais pas populaire dans le pays, mais, à vrai dire, j'y étais totalement inconnu, sauf du facteur, avec qui il avait bien fallu que j'entrasse en relations suivies, à cause des

signatures qu'il réclamait souvent de moi, et des erreurs qu'il commettait, sans cesse, dans son service. Tout ceci, n'est-ce pas? pour l'intelligence de mon récit, et non pour la sotte vanité de parler de ma personne et de me vanter niaisement de telle ou telle façon d'être. Ah Dieu! non.

Je m'approchai donc du groupe, avec les manières silencieuses et prudentes dont s'accompagnent les moindres actes de ma vie; et, sans éveiller l'attention d'aucun, tant j'avais mis de discrétion, et, si j'ose dire, de sourdine, à me mêler d'une chose où je n'avais que faire, je pénétrai au milieu de ces gens bizarres qui regardaient, sur la berge, je ne savais quoi… Et un affreux spectacle, auquel je n'avais nullement songé, s'offrit à moi… Sur l'herbe, un cadavre était étendu, un cadavre de pauvre, à en juger par les sordides guenilles qui lui servaient de vêtements; son crâne n'était qu'une bouillie rouge, et si aplati qu'il ressemblait à une tartine de fraises. L'herbe était foulée, piétinée, à la place où le cadavre reposait; sur la pente du talus, quelques petits morceaux de cervelle pourprée tremblaient comme des fleurs à la pointe d'un chardon.

— Mon Dieu! m'écriai-je.

Et pour ne pas tomber — tant je me sentais défaillir — je dus rassembler le peu de forces qui me restaient, et m'accrocher désespérément à la tunique du gendarme.

Je suis un pauvre homme, et je ne peux supporter la vue du sang. Mes veines se vident instantanément, ma tête tourne, tourne, et bourdonne; mes oreilles ronflent comme des vols de moustiques; mes jambes amollies chancellent, et je vois danser devant moi des myriades d'étoiles rouges et d'insectes aux cornes de feu; il est rare que ce malaise ne se termine pas par un évanouissement. Lorsque j'étais jeune, il n'était même pas nécessaire que je visse du sang, il suffisait que j'y pensasse, pour tomber aussitôt en syncope. L'idée seule — non, pas même le spectacle —, l'idée seule d'une maladie ignoble, ou d'une opération douloureuse, provoquait, en moi, un arrêt subit de la circulation, une courte mort, avec la suppression totale de la conscience. Aujourd'hui, encore, je m'évanouis, quand me revient le souvenir d'un oiseau inconnu, dont on me servit, un soir, la chair dégoûtante et pourrie.

Devant le cadavre, par un raidissement de ma volonté, par une violente concentration de toutes mes énergies, je ne défaillis pas complètement. Mais j'étais devenu très pâle; mes tempes, mes mains, mes pieds s'étaient glacés du froid de la mort; et une sueur abondante ruisselait sur tout mon corps. Je voulus me retirer.

— Pardon… me dit un des hommes à redingote noire, en posant rudement sa main sur mon épaule… Qui êtes-vous?

Je me nommai.

— Où demeurez-vous?

— Aux Trois-Fétus.

— Et pourquoi êtes-vous ici?… que faites-vous ici?

— Je me promenais sur la route, selon mon habitude de tous les jours… J'ai vu un groupe de personnes sur la berge… J'ai voulu savoir. Mais cela me fait trop d'effet… Je m'en vais.

Il désigna le cadavre d'un geste bref :

— Connaissez-vous cet homme?

— Nullement, balbutiai-je… Et comment le connaîtrais-je?… Je ne connais personne ici… Je suis ici depuis peu de temps…

L'homme en redingote me foudroya d'un regard en zigzag, d'un regard aveuglant et pareil à un éclair…

— Vous ne connaissiez pas cet homme? Et quand vous l'avez aperçu, vous êtes devenu tout pâle?… Vous avez failli tomber?… Et vous pensez que c'est une chose naturelle?

— Je suis ainsi… ça n'est pas de ma faute… Je ne puis voir le sang, ni la mort… Je m'évanouis à propos de tout et de rien… C'est un phénomène physiologique…

L'homme noir ricana, et il dit :

— Allons bon… la science, maintenant… Je m'y attendais, quoique ce moyen de défense soit un peu usé… L'affaire est claire, désormais… La preuve est là…

Et, s'adressant au gendarme, il commanda :

— Empoignez cet homme…

En vain j'essayai de bégayer quelques protestations, dans ce genre :

— Mais je suis un brave homme, je suis un pauvre homme… Je n'ai jamais fait de tort à personne… Je m'évanouis pour rien… pour rien… Je suis innocent…

Elles ne furent pas entendues. Le monsieur en redingote s'était remis à considérer le cadavre d'un œil profond et vengeur, et le gendarme, pour me faire taire, me bourrait le dos de coups de poing.

Mon affaire était claire, en effet. Elle fut, du reste, vivement menée. Durant les deux mois que prit l'instruction, je ne pus expliquer, d'une façon satisfaisante, ma pâleur et mon trouble, à la vue du cadavre. Toutes les démonstrations que j'en donnai allaient, paraît-il, à l'encontre des théories criminalistes les plus certaines. Loin de me servir, elles renforçaient de preuves nouvelles "le faisceau" de preuves évidentes, tangibles, irréfutables, que l'on avait de mon crime… Mes dénégations étaient jugées, par la presse, par les psychologues de la presse judiciaire, comme un rare endurcissement. On me trouva lâche, vil, incohérent et maladroit; on dit de moi que j'étais un assassin vulgaire et pas du tout sympathique. On réclama ma tête tous les jours.

À l'audience, le village des Trois-Fétus, tout entier, déposa contre moi. Chacun parla de mes louches allures, de mon insociabilité, de mes promenades matinales furtives, évidemment combinées en vue du crime que je devais commettre avec un tel raffinement de férocité. Le facteur prétendit que je recevais beaucoup de correspondances mystérieuse, des livres à couverture bizarre, d'insolites paquets. Il y eut une sensation d'horreur au banc des jurés et parmi la foule, lorsque le président me reprocha qu'on eût saisi chez moi des livres tels que : *Crime et Châtiment, Le Crime et la Folie,* les œuvres de Goncourt, de Flaubert, de Zola, de Tolstoï. Mais tout ceci n'était rien, en réalité, rien que des circonstances adventices, de menues accusations qui venaient s'ajouter à ce grand cri d'aveu qu'était ma pâleur.

Et ma pâleur confessait tellement le crime, elle le clamait si haut, que mon avocat lui-même ne voulut pas plaider mon innocence — si formellement démentie par ma pâleur. Il plaida l'irresponsabilité, la manie furieuse, le meurtre involontaire; il déclara que j'étais atteint de toutes les démences, que j'étais un mystique, un érotomane, un dilettante de la littérature. Dans une péroraison sublime, il adjura les jurés de ne pas prononcer contre moi le verdict de mort, et il demanda, avec des larmes admirables — avec quelles admirables larmes de pitié! — il demanda que se

refermât, désormais, sur ma folie dangereuse, la porte de torture, l'oubli du cabanon !

Je fus condamné à mort, aux applaudissements de tout le monde… Mais il arriva que M. le Président de la République voulut bien changer l'échafaud en bagne perpétuel… Et j'y serais encore à ce bagne, si, l'année dernière, le véritable assassin, poussé par le remords, n'avait publiquement confessé son crime et mon innocence… »

S'étant tu, M. Rouffat se regarda, avec complaisance, dans la glace… « Oui, en vérité, semblait-il se dire, je suis une bien noble victime… Et voilà des aventures qui n'arrivent pas à tout le monde… » Puis il nous raconta, en termes prolixes et châtiés, ses sept années de tortures.

Je le plaignis beaucoup. Et voulant le réconforter, en associant à ses propres malheurs les malheurs de toutes les pauvres victimes de la justice humaine, je lui dis tendrement :

— Hélas ! monsieur… Vous n'êtes pas le seul sur qui se soit acharnée une société qui ne vit que d'erreurs, quand ce n'est pas de crimes volontaires… L'infortuné Dreyfus en a fait, lui aussi, l'épouvantable expérience…

À ce nom de Dreyfus, les yeux de M. Rouffat s'allumèrent d'une lueur de haine farouche…

— Oh ! Dreyfus… dit-il aigrement… Ça n'est pas la même chose…

— Et pourquoi ?

— Parce que Dreyfus est un traître, monsieur… et parce qu'il est odieux, souverainement criminel, que ce misérable n'ait pas été, pour l'honneur de la Justice, de la religion et de la patrie, jusqu'au bout de son trop doux supplice !…

Triceps se tordait de rire dans son fauteuil.

— Ah ! tu vois, cria-t-il… Quand je te le disais…

M. Rouffat s'était levé. Il me regarda hostilement, avec des regards presque provocants… Et il s'en alla, en proférant :

— Vive l'armée ! Mort aux juifs…

Lorsque M. Rouffat fut parti, nous restâmes, quelques secondes, à nous regarder, ahuris, Triceps et moi.

— En voilà une canaille!… m'écriai-je, ne pouvant maîtriser plus longtemps l'indignation qui bouillonnait en moi…

— Non… fit Triceps… un fou! Moi je ne suis pas dreyfusard, et j'ai le droit de ne pas l'être… parce que cela nuirait à ma clientèle… tu comprends?… Mais lui?… je te dis que c'est un fou…

Et il partit sur son thème favori de la folie… Et d'observations en observations, et d'histoires en histoires, voici celle que Triceps, entre autres, me raconta, afin de me bien prouver que M. Rouffat était fou, que j'étais fou moi-même, que tout le monde était fou :

« Jean Loqueteux, fatigué d'avoir longtemps marché, s'assit sur la berge de la route, la tête à l'ombre d'un orme communal, les pieds dans le fossé qui gardait, d'une averse récente, une fraîcheur humide. En ce moment, le soleil tapait dur sur la route redevenue sèche, et la chaleur était étouffante. Jean Loqueteux enleva de dessus son dos sa besace toute pleine de cailloux, compta les cailloux, en les alignant près de lui, sur l'herbe, les remit en place avec gravité et respect, et il se dit :

— Le compte y est bien… j'ai toujours mes dix millions… et c'est curieux, vraiment… j'ai beau les donner à tout le monde — car je ne suis pas un mauvais riche, moi, un avare! — il n'en manque jamais un seul… Dix millions… c'est bien ça!…

Il soupesa la besace, s'essuya le front, et il gémit :

— Mais que c'est lourd à porter, dix millions!… Mes épaules en sont toutes meurtries, et mes reins n'en peuvent plus… Si j'avais encore ma femme, elle m'aiderait, parbleu!… Mais elle est morte, elle est morte d'être trop riche… Et mon fils aussi est mort, d'on ne sait quoi… Je suis tout seul pour ce fardeau… Ce n'est pas assez… Il faudra que j'aie une petite voiture que je tirerai moi-même… ou que je ferai tirer par un chien… Mon Dieu! que je suis las!… On ne se doute pas de ce que les millionnaires sont, parfois, de pauvres bougres… et à plaindre, à plaindre… Ah! Seigneur Jésus, qu'ils sont à plaindre!… Ainsi, moi, j'ai dix millions… C'est sûr, puisque je les sens, là, dans ma besace… Eh bien! n'empêche que me voilà sur la route… comme un vagabond… C'est à n'y rien comprendre…

Il caressa ses pieds nus et gonflés par la marche à la fraîcheur des herbes mouillées…

— Vrai ! fit-il encore… il y a des moments où j'aimerais mieux être un pauvre homme, comme j'en rencontre tant par les chemins… un pauvre diable de mendigot… n'avoir pas un sou sur moi… et vivre de la charité des passants… Ma foi, oui !…

Jean Loqueteux était presque nu, à force d'être vêtu de guenilles… non, pas même de guenilles, mais de lambeaux d'ordure, d'effilochages, que la crasse agglutinait. Sa peau apparaissait, rouge et gercée, entre les déchirures, les effrangements de sa veste. Il avait des brins de paille, des brins de laine, des brins de plume dans sa barbe, qui ressemblait à l'ébouriffement d'un nid de moineaux.

Ayant fouillé dans sa poche, il en sortit une croûte de pain, dure et noire comme un morceau de charbon, et il la mangea lentement, méthodiquement. Sous ses dents, le pain faisait un bruit de cailloux qu'on casse.

Et, de temps en temps, il s'interrompait de manger, et il disait, la bouche pleine, les gencives saignantes :

— Voilà… je n'y comprends rien… J'ai dix millions… Ils sont là, toujours à portée de ma main ; j'y peux puiser, tant que je veux… Et je serais bien bête de n'y pas puiser, puisqu'ils se renouvellent à mesure que je les dépense… Quand il n'y en a plus, il y en a encore, il y en a toujours… J'en fais des largesses aux pauvres de la route… aux petits soldats en promenade… aux vieillards qui se navrent sur le pas de leurs portes… aux jolies filles qui vont chantant le long des haies… Je les jette aux quatre coins du ciel et de la terre… Je n'en vois jamais la fin… Eh bien, jamais je n'ai pu me procurer d'autre pain que celui que je mange ici… Vrai ! il n'est pas bon. Il sent la boue et la sueur… il sent le fumier… Il sent je ne sais quoi… Et les cochons eux-mêmes n'en voudraient pas… Il y a là quelque chose que je ne m'explique point… un malentendu auquel je ne comprends rien…

Il hochait la tête, tâtait sa besace, et, entre deux coups de dents, il répétait :

— Enfin, j'ai dix millions, c'est sûr… les voilà… je les tâte… Être si riche… et ne pas même manger à sa faim !… Ça, c'est fort… Ne pas pouvoir dormir dans un lit, non plus… dans une maison, à l'abri du soleil ou de la gelée… et toujours rebuté des autres hommes, et mordu par les chiens, quand je m'approche

d'une habitation… Ça, c'est fort, aussi… ça n'est pas croyable… Et, vrai! le monde ne va pas comme il faudrait.

Ayant fini de manger, il s'étendit sur le rebord du fossé, sa besace entre les jambes, et il s'endormit d'un sommeil tranquille et profond.

Ce jour-là, Jean Loqueteux fut ramassé par des gendarmes en patrouille sur la route où il s'était endormi, rêvant, sans doute, de palais merveilleux et d'opulentes tables, chargées de victuailles et de pain blanc. Et comme il n'avait point de papiers, comme ses propos attestaient une incohérence inhabituelle à ce genre de va-nu-pieds, les gendarmes le traitèrent d'ivrogne, le jugèrent dangereux, assassin peut-être, et sûrement incendiaire, et, finalement, l'emmenèrent à la ville, où il fut jeté au poste, brutalement, en attendant mieux. Après avoir subi divers interrogatoires, et de méticuleuses enquêtes sur son passé, il fut conduit en prison, où il tomba malade, et, de là, à l'hospice, où il faillit mourir. Sa santé revenue, le médecin établit, dans une consultation savante, le dérangement des facultés mentales du pauvre diable, et conclut à son admission immédiate dans une maison de fous. Jean Loqueteux resta doux et poli, tenta de se disculper, du mieux qu'il put, en parlant de ses dix millions, en termes modestes et choisis, offrit de consacrer une grosse somme à une œuvre de bienfaisance. On ne l'écouta pas, et même on le fit taire avec plus de rudesse qu'il n'eût convenu, et, un matin, les lourdes portes de l'asile se refermèrent sur lui.

Dans sa nouvelle carrière de fou — de fou officiel —, Jean Loqueteux se montra infiniment doux, serviable, utile et sensé. Séquestré, d'abord, dans le quartier des fous tranquilles, après deux années d'observation pendant lesquelles nulle crise de démence dangereuse ne se manifesta, on le laissa, pour ainsi dire, libre; j'entends qu'on en fit une sorte de domestique, et qu'on l'accabla de travaux de toute sorte. On l'employait même, parfois, au dehors, à des besognes délicates, auxquelles s'attachait de la responsabilité morale, et il s'en acquittait au mieux, avec intelligence et probité.

Dans les premiers temps de son internement, il parlait souvent de ses dix millions avec des airs entendus, discrets et prometteurs. Quand il voyait un de ses camarades malheureux, ou lorsqu'il l'entendait se plaindre de n'importe quoi, il lui disait :

— Ne pleure pas… aie courage… Le jour où je serai sorti d'ici, j'irai chercher mes dix millions, et je t'en donnerai un…

Il en avait ainsi distribué plus de cent… Mais bientôt cette manie diminua, diminua, et finit par disparaître, au point qu'il ne se laissait plus prendre aux pièges que le directeur de l'asile et moi tendions à sa raison. Si le directeur, habilement, par de subtils retours, ramenait ses souvenirs à la cause de son ancienne folie, Jean Loqueteux souriait, haussait les épaules, semblait dire : « Oui, j'ai été fou, autrefois… j'ai cru à la réalité de ces dix millions… mais, aujourd'hui, je sais bien que ce n'étaient que des cailloux. » Durant plusieurs années, pas une fois il ne se démentit.

Tout le monde le crut guéri, et il fut question de lui rendre la liberté. Lui-même, avec des accents touchants et de touchantes prières, l'avait mainte fois sollicitée, repris de la nostalgie des routes, des granges où l'on couche, le soir, des berges herbues où la lassitude vous anuite, sous le féerique baldaquin des ciels étoilés. Mais j'hésitais encore.

Un matin, je fis appeler Jean Loqueteux, pour une dernière épreuve. Le directeur m'assistait, plus grave que de coutume, et quelques employés de l'asile avaient été aussi convoqués.

— Jean Loqueteux, dis-je, je vais vous signer votre *exeat*… Mais, auparavant, j'ai quelques questions à vous poser. Tâchez d'y bien répondre…

Les fous ont quelquefois d'admirables divinations. Jean Loqueteux perçut une hostilité dans mon regard, il sentit que tous ces gens étaient réunis, là, pour le faire tomber dans une embûche… Alors, il eut une idée.

— Monsieur le docteur, me dit-il… je voudrais vous parler, à vous seul, une seconde…

Et quand les autres se furent éloignés :

— Monsieur le docteur, reprit-il… Il faut que je parte d'ici… et je sens que vous ne le voulez pas… Eh bien, si je pars… écoutez-moi bien… je vous donnerai un million…

— Vraiment ?…

— Je vous le jure, monsieur le docteur… Et si un million ne suffit pas… eh bien ! je vous en donnerai deux…

— Où sont-ils, vos millions, mon pauvre Loqueteux ?

— Ils sont, monsieur le docteur, dans un endroit que je sais… au pied d'un arbre, sous une grosse pierre… Et ils doivent en avoir fait, des petits, depuis le temps!… Mais, chut!… voilà monsieur le directeur qui revient… et qui nous écoute…

Et, le soir même, Jean Loqueteux réintégrait le quartier des fous, et il gémissait avec ses camarades :

— Je suis trop riche… On m'en veut. Je suis trop riche… »

Triceps s'interrompit :

— Sapristi!… Et ma consultation, que j'oubliais…

Il se leva, fit une pirouette, prit son chapeau, et il dit, avec un rire de sonnerie électrique :

— Bast!… Ils sont bien tranquilles, au moins, pendant ce temps-là… Et parodiant la voix et les gestes de M. Rouffat, il cria :

— Vive l'armée! Mort aux juifs!

Et il sortit dans un tourbillon.

XVII

On parle beaucoup ici, depuis quelques jours, du marquis de Portpierre. Et l'administration des bains se fait une sérieuse réclame sur son nom… Le marquis gagne de grosses sommes au baccara, au poker, au tir aux pigeons… Son automobile attire des foules chaque fois qu'il sort… Enfin son existence de fêtes et de chic produit une véritable sensation… Clara Fistule m'assure qu'on l'héberge pour rien à l'hôtel, et qu'on l'entretient au Casino.

— Un si grand nom… pense donc! m'explique-t-il… une si grosse situation politique et mondaine!… Et bon garçon, si tu savais!… Et pas fier…

On dit aussi qu'il est venu à X… pour être à proximité de l'Espagne, où il doit avoir de fréquentes et décisives entrevues avec M. le duc d'Orléans [1]… On annonce même l'arrivée très prochaine de M. Arthur Meyer [2], qui est l'ami du marquis, et un peu l'intendant de ses affaires de Bourse et de ses plaisirs…

Voici ce que je sais du marquis de Portpierre.

Un dimanche matin, j'arrivais avec un ami à Norfleur. Norfleur est une petite ville normande, extrêmement pittoresque, et qui a conservé, presque intact, son caractère ancien. Bâtie en

1. Philippe Robert d'Orléans (1869-1926), fils du comte de Paris, est, depuis septembre 1894, le prétendant des monarchistes au trône de France. Il vit en Espagne et s'est distingué par son manifeste antidreyfusard de septembre 1898.

2. Arthur Meyer (1844-1924) est le directeur du *Gaulois,* quotidien monarchiste et mondain. Mirbeau a été jadis son secrétaire (à partir de l'automne 1879) et a fait de ce juif antisémite une de ses têtes de Turc préférées au cours de l'Affaire.

croissant, au fond de la joie vallée de la Trille, un peu au-dessus des vastes prairies fiévreuses dont les nappes toujours verdissantes s'étendent vers l'ouest, elle est dominée à l'est et au nord par des coteaux boisés d'une souple et molle ondulation. On peut y admirer encore les restes d'une très vieille abbaye, toute une longue rangée d'arceaux gothiques qui demeurent debout, grâce au lierre qui les soutient, et une fort belle église, à peine restaurée, du XVe siècle. La Trille, avec ses bords plantés de peupliers, lui fait une ceinture légère de frissons aériens, et d'eau pleine de reflets délicats… Telle je l'avais vue, il y a vingt ans, telle je la revoyais, ce matin-là, avec ses mêmes rues étroites et malpropres, ses mêmes maisons à haut pignon ardoisé, un peu plus vieilles seulement, un peu plus tassées, un peu plus branlantes… et aussi avec sa même humanité qui somnole dans les mêmes crasses que jadis… Norfleur n'a rien sacrifié au progrès qui, peu à peu, transforma les bourgs et les villes autour d'elle… À l'exception d'une pauvre scierie mécanique, laquelle, d'ailleurs, chôme la moitié de l'année, nulle industrie n'est venue troubler son existence monotone et silencieuse de petits cultivateurs agressifs et têtus.

Pourtant, sur la place de la mairie, se tenait, ce jour-là, une foule nombreuse de paysans endimanchés venus pour entendre la messe et causer, ensuite, de leurs petites affaires. La foule était plus agitée que de coutume et plus bourdonnante, car on se trouvait alors en pleine effervescence électorale… Par les passions qu'elles réveillent, les intérêts qu'elles flattent ou qu'elles contrarient, seules, les élections pouvaient donner à la ville l'illusion éphémère du mouvement et de la vie. Les murs étaient couverts d'affiches bleues, jaunes, rouges, vertes, et quelques groupes stationnaient, çà et là, devant elles, menton levé, œil rond, bouche close, mains croisées derrière le dos, sans une parole, sans un geste qui exprimât une opinion ou une préférence… À l'un des coins de la place, des paysannes attendaient le client, accroupies devant les paniers, pleins de volailles maigres, ou bien assises devant de petits étalages de légumes qu'un soleil déjà ardent fanait… Et des camelots promenaient, sur des éventaires roulants, des marchandises inexplicables et de préhistoriques mercerie…

L'ami qui m'accompagnait me montra pérorant, gesticulant, au milieu d'un groupe plus nombreux, plus animé, l'un des candidats, le marquis de Portpierre, gros propriétaire terrien, célèbre dans toute la Normandie, pour son existence fastueuse, et, à Paris, pour la parfaite correction de sa livrée et de ses attelages. Membre du Jockey-club, homme de cheval, de chiens et de filles, tireur aux pigeons coté, antisémite notoire et royaliste militant, il appartenait à ce qu'au dire des gazetiers il y a de mieux dans la société française…

Ma surprise fut grande de le voir vêtu d'une longue blouse bleue et coiffé d'une casquette en peau de lapin. On m'expliqua que c'était son uniforme électoral et que cela le dispensait de toute autre profession de foi… Il ressemblait, d'ailleurs, à un vrai maquignon. Rien, dans son allure, n'indiquait que ce fût là un costume accidentel; rien, non plus, dans sa physionomie, rougeaude et vulgaire, mais narquoise et rusée, ne le distinguait des autres croquants et ne révélait en lui ce que les anthropologues de journaux appellent « la race ».

Je l'examinai passionnément.

Personne ne devait être plus dur et plus malin en affaires, savoir mieux maquiller un cheval ou une vache, entonner plus de litres de vin, durant les débats d'un marché, être plus expert en toutes les roueries des champs de foire… Comme je passais près de lui, je l'entendis qui criait, au milieu des rires :

— Mais oui… mais oui… le gouvernement est une vache. Nous le mènerons loin je vous en réponds… Ah! nom de Dieu!… mes enfants…

Il était vraiment à son aise, sous la blouse de paysan, affectait une cordialité bruyante, une sorte de débraillé bon enfant, un merveilleux cynisme de camaraderie, riait ci, s'indignait là… et toujours à propos, prodiguait les poignées de main, les tutoiements, tapait sur les épaules et sur les ventres, faisait sans cesse la navette de la place, où il se dépensait en paroles drôles, au café de l'Espérance, où il se dépensait en petits verres. Et il brandissait, superbement, un lourd bâton normand, de cornouiller, que nouait, à son poignet droit, une forte courroie de cuir noir…

— Ah! nom de Dieu!…

Il faut dire que le marquis de Portpierre était chez lui, à Norfleur, qu'il considérait comme son fief, et où son esprit de ruse,

son génie du maquignonnage, son habileté à « mettre les gens dedans », lui avaient valu une popularité énorme. Il avait si bien conquis le pays par ses qualités de rondeur crapuleuse qui lui eussent fait jeter des pierres ailleurs, que nul ne songeait à s'étonner des transformations brusques que, lors des périodes électorales, il opérait en sa toilette. Tout le monde, au contraire, en était heureux et on disait de lui :

— Ah ! c'est un bon enfant, M. le marquis. En voilà un qui n'est pas fier !… En voilà un qui aime le cultivateur !

Nul ne s'étonnait, non plus, qu'il eût conservé les privilèges et les honneurs que s'attribuaient les grands seigneurs d'autrefois, comme, par exemple, celui-ci… Tous les dimanches, à la fin de la messe, le suisse venait se poster à l'entrée de la petite chapelle « réservée au château », et, lorsque le marquis sortait, suivi de sa famille et de sa livrée, le suisse, superbe avec son chapeau à plumes et son baudrier de soie rouge, le précédait à distance solennelle, l'accompagnait jusqu'à sa voiture, bousculant chaises et gens, frappant les dalles de l'église de sa canne à pomme d'or… et criant :

— Allons… place… place pour M. le marquis !…

Et tout le monde était content, le marquis, le suisse et la foule…

— Ah ! on pouvait aller loin pour en voir des marquis comme ça…

On était content aussi de son château, dont la façade de pierre blanche et les hauts toits d'ardoise dominaient la ville entre le moutonnement des hêtres, sur le coteau ; content de son automobile qui, parfois, écrasait sur les routes des chiens, des moutons, des enfants et des veaux ; content des murs hérissés de culs de bouteilles qui entouraient son parc ; content de ses gardes qui, par trois fois, abattirent dans les fourrés d'affreux braconniers, surpris en flagrant délit de molester les lapins et les lièvres. Et je crois qu'on eût été plus content encore, si M. le marquis eût daigné faire refleurir toutes les belles coutumes aristocratiques d'autrefois, comme par exemple la bastonnade. Mais M. le marquis ne daignait pas… Il était bien trop moderne pour cela… et puis, disons-le, il craignait les juges, tout marquis qu'il était. En résumé, le plus honnête homme du monde et qui n'avait point volé sa popularité…

Les paysans passent, d'ordinaire, pour être malins et rusés ; les candidats, très souvent, pour être stupides. On a écrit là-dessus des romans, des comédies, des traités de science sociale, des statistiques qui, tous, ont confirmé ces deux vérités. Or, il arrive que ce sont les candidats stupides qui, toujours, *roulent* les paysans malins. Ils ont, pour cela, un moyen infaillible qui ne demande aucune intelligence, aucune étude préparatoire, aucune qualité personnelle, rien de ce qu'on exige du plus humble employé, du plus gâteux serviteur de l'État. Le moyen est tout entier dans ce mot : promettre… Pour réussir, le candidat n'a pas autre chose à faire qu'à exploiter — exploiter à coup sûr — la plus persistante, la plus obstinée, la plus inarrachable manie des hommes : l'espérance. Par l'espérance, il s'adresse aux sources mêmes de la vie ; l'intérêt, les passions, les vices. On peut poser en principe absolu l'axiome suivant : « Est nécessairement élu le candidat qui, durant une période électorale, aura le plus promis et le plus de choses, quelles que soient ses opinions, à quelque parti qu'il appartienne, ces opinions et ce parti fussent-ils diamétralement opposés à ceux des électeurs. » Cette opération que les arracheurs de dents pratiquent journellement sur les places publiques, avec moins d'éclat, il et vrai, et plus de retenue, s'appelle pour le mandant : « dicter sa volonté », pour le mandataire : « écouter les vœux des populations »… Pour les journaux, cela prend des noms encore plus nobles et sonores… Et tel est le merveilleux mécanisme des sociétés politiques que voilà déjà plusieurs milliers d'années que les vœux sont toujours écoutés, jamais entendus, et que la machine tourne, tourne, sans la plus petite fêlure à ses engrenages, sans le moindre arrêt dans sa marche. Tout le monde est content, et cela va très bien comme cela va.

Ce qu'il y a d'admirable dans le fonctionnement du suffrage universel, c'est que, le peuple étant souverain et n'ayant point de maître au-dessus de lui, on peut lui promettre des bienfaits dont il ne jouira jamais, et ne jamais tenir des promesse qu'il n'est point, d'ailleurs, au pouvoir de quelqu'un de réaliser. Même il vaut mieux ne jamais tenir une promesse, pour la raison électorale et suprêmement humaine qu'on s'attache de la sorte, inaliénablement, les électeurs, lesquels, toute leur vie, courront après ces promesse, comme les joueurs après leur argent, les amoureux

après leur souffrance. Électeurs ou non, nous sommes tous ainsi… Les désirs satisfaits n'ont plus de joies pour nous… Et nous n'aimons rien autant que le rêve, qui est l'éternelle et vaine aspiration vers un bien que nous savons inétreignable.

L'important, dans une élection, est donc de promettre beaucoup, de promettre immensément, de promettre plus que les autres. Plus les promesses sont irréalisables et plus solidement ancré dans la confiance publique sera celui qui les aura faites. Le paysan veut bien donner sa voix, c'est-à-dire aliéner ses préférences, sa liberté, son épargne entre les mains du premier imbécile ou du premier bandit venu; encore exige-t-il que les promesses qu'il reçoit, en échange de tout cela, en vaillent la peine… Il en réclame pour sa confiance, éternelle comme son destin d'être dupé.

— Que veut le paysan? me disait, un jour, un député, en veine de franchise. Il veut des promesses, voilà tout. Il les veut énormes, déraisonnables, et en même temps claires… Il ne demande pas qu'on les réalise, sa voracité bien connue ne va pas jusque-là; il exige seulement de les comprendre. Il est heureux si elles ont trait à sa vache, à son champ, à sa maison. Et s'il peut en parler, le soir, à la veillée, le dimanche, devant le porche de l'église ou au cabaret, comme d'une chose qui pourrait arriver et n'arrivera jamais, il se tient pour satisfait. On peut alors l'écraser d'impôts, doubler les charges qui pèsent sur lui… Lui, sourit d'un air fin, et à chaque contribution nouvelle, à chaque nouvelle tracasserie administrative, il se dit : « C'est bon… c'est bon… allez toujours… J'avons un député qui fera cesser, bientôt, tous ces micmacs. Il l'a promis! »

C'est ainsi qu'il était arrivé, jadis, au marquis de Portpierre, une aventure électorale bien amusante.

Dans sa circonscription se trouvait un canton très éloigné du château, où son influence personnelle était moins directe, et, si j'ose dire, moins quotidienne. Il faut même l'avouer, une forte opposition s'était formée contre lui, qui ne menaçait en rien sa situation politique, mais qui l'ennuyait tout de même… Cette opposition, il l'avait vaincue en promettant solennellement d'obtenir de l'administration qu'on construirait, au chef-lieu, qui la réclamait en vain, depuis longtemps, une halte de chemin de fer. Les années passèrent, les législatures aussi, et la halte

promise ne se faisait point… ce qui n'empêchait pas le marquis d'être toujours réélu.

Une fois, voyant que leur député ne leur en parlait plus, des paysans vinrent en délégation demander respectueusement des nouvelles de la halte, ajoutant que l'adversaire avait également promis d'en obtenir une…

— La halte ? s'écria le marquis… Comment ?… vous ne le savez pas ? Mais c'est fait, mes braves gens… on commence la semaine prochaine. On a eu de la peine, allez… avec cette vache de gouvernement… qui ne veut rien faire pour le cultivateur…

Ils objectèrent que cela ne paraissait pas naturel… qu'on n'avait commencé aucun tracé… que pas un seul ingénieur n'avait été vu dans le pays… Mais le marquis n'était pas embarrassé pour si peu :

— Une halte… vous comprenez, mes braves… ça n'est pas une affaire… ça n'est rien du tout… Et les ingénieurs ne se dérangent pas pour si peu… Ils ont des plans… ils font les tracés dans les bureaux… Mais je vous le dis, c'est entendu… on commence la semaine prochaine…

En effet, cinq jours après, au petit jour, les paysans virent arriver un tombereau plein de pierres… puis un tombereau plein de sable…

— Ah ! ah ! c'est notre halte, firent-ils… Il n'y a plus à douter… monsieur le marquis avait raison…

Et ils allèrent porter dans l'urne leur bulletin habituel…

Deux jours après l'élection, un charretier vint qui rechargea le tombereau de pierres, puis le tombereau de sable… Et comme il s'en allait :

— Mais c'est notre halte !… crièrent le paysans.

Le charretier fouetta ses chevaux, et dit :

— Paraît qu'on s'est trompé… c'est pour un autre département…

Aux élections suivantes, les électeurs du canton réclamèrent leur halte, plus violemment que de coutume… Alors le marquis eut un geste grandiose :

— Une halte ! cria-t-il… Qui parle de halte ? Que voulez-vous faire d'une méchante halte ?… Peuh ! Les haltes ne sont plus en rapport avec les besoins modernes… C'est une gare, qu'il vous faut… Voulez-vous une gare ? Parlez !… Une grande gare… une

belle gare… une gare vitrée avec des horloges électriques… des buffets… des bibliothèques?… Vive la France!… Et si vous voulez des embranchements, dites-le moi… Vive la France!…

Les paysans se dirent :

— Une grande gare?… Bien sûr que ça vaudrait mieux…

Et ils renommèrent, une fois de plus, le marquis…

Le matin dont je parle, comme, à un moment, M. le marquis sortait du café de l'Espérance, suivi d'une bande de paysans qui, du revers de la main, s'essuyaient encore les lèvres humides de vin bleu, son concurrent vint à passer… C'était un pauvre diable, très maigre, très pâle, le visage boutonneux, qu'on sentait très pauvre, et qui avait eu l'idée bizarre de se présenter contre le marquis, comme candidat socialiste… Ancien instituteur dans le département, révoqué par M. Georges Leygues, pour avoir affiché — trop tôt, le pauvre! — la Déclaration des droits de l'homme sur les murs de sa classe… il avait été choisi par le comité d'action révolutionnaire comme le candidat de toutes les réformes, de toutes les protestations, de toutes les revendications. Très intelligent, très convaincu, très dévoué « à l'idée », il ne payait malheureusement pas de mine. Et sa figure ne répondait nullement aux déclarations fières et violentes de ses affiches… Pour honorer ses électeurs, il avait mis ses plus beaux habits… Une redingote noire, fripée, élimée, de coupe très ancienne, dont s'exhalait une désagréable odeur de naphtaline, et que n'en rongeaient pas moins, en beaucoup d'endroits, de voraces colonies de mites… Un chapeau haut de forme, terni, jauni aux bords luisants, au ruban moiré de graisse, couronnait sa toilette piteuse… Il était seul… tout seul… et, sentant une hostilité contre lui, d'un œil embarrassé et timide, il cherchait, parmi la foule, ses amis qui, sans doute, n'étaient point encore arrivés…

De la pointe de son bâton normand, avec un air goguenard, le marquis, aussitôt, le désigna aux gens qui l'accompagnaient…

— Regardez-moi ce mirliflor?… cria-t-il avec un gros rire où la haine grimaçait… Et ça se dit socialiste!… Ah! malheur!…

Il y eut quelques rires sournois, d'abord, puis quelques murmures…

— Oh! là! là! là!…

Le marquis de Portpierre, lui, était bien d'aplomb sur ses gros souliers ferrés, sa casquette en peau de lapin crânement posée en arrière, sur sa nuque… Et le vent ballonnait sa blouse qui, par une échancrure, sur le haut de la poitrine, laissait voir les pointes d'un foulard rouge. Il continua :

— Et ça vient faire le monsieur ici… le gommeux… étaler son luxe… insulter le peuple avec des habits de prince!… Regardez-moi ça!… Ah! nom de Dieu!… C'est honteux…

Deux cents regards enveloppèrent le pauvre candidat d'une haine méprisante et ricanante… Le marquis, encouragé, d'une voix plus forte cria :

— Et où a-t-il volé cette redingote?… Et ce chapeau, qui l'a payé?… L'Allemagne en sait quelque chose… Les fripouilles… les sales fripouilles!…

Les murmures grandirent, s'enflèrent… Un charron, les bras nus jusqu'au coude, énorme sous le tablier de cuir qui lui cachait les jambes, clama :

— Bien sûr… c'est un traître…

Et quelques voix hurlèrent :

— À bas le traître!…

Le marquis poursuivit, en prenant à témoin sa blouse bleue, sa casquette en peau de lapin, ses souliers ferrés, son bâton noueux :

— Est-ce que les vrais amis du peuple s'habillent en redingote… comme les étrangers… les rastaquouères, les juifs? Est-ce que j'ai une redingote, moi… et un tube à huit reflets?… Voyons, vous autres?…

— Vive monsieur le maquis!…

— Je porte la blouse du paysan, moi… la blouse du brave paysan de France… la blouse de l'honnêteté et du travail… la blouse de l'épargne française…

— Vive monsieur le marquis!…

— Et je ne me crois pas déshonoré pour cela… N'est-ce pas, vous autres?

— Vive… vive monsieur le marquis!…

— Tandis que ce sale gommeux… ce cosmopolite… ce socialiste…

— Oui!… Oui!… Oui!…

— … ose venir ici… outrager à la misère du peuple…

— Oui… Oui… C'est cela…

— … du brave cultivateur… qui est l'âme de la France… qui est la France!… Ah! nom de Dieu!…

— À bas les traîtres!…

L'infortuné candidat s'était arrêté… Il ne comprenait rien à cette explosion de haines contre lui… D'abord, il examina sa redingote pour voir si, réellement, elle était une insulte au peuple… Puis il voulut parler, protester… Mais les voix couvrirent sa voix :

— À bas les traîtres!

— Retourne en Allemagne.

— En Angleterre…

— Oui… Oui… À bas les vendus!… À bas les traîtres!…

Et comme des poings se levaient, sur lui, menaçants, il s'enfuit, poursuivi par les huées de toute la ville.

Alors, le marquis, triomphant, rentra, au café de l'Espérance, et, au milieu des enthousiasmes et des acclamations, il commanda de nouvelles bouteilles, en frappant de son bâton les tables de marbre et en criant :

— C'est vrai aussi… nom de Dieu!… Un salaud de cosmopolite… Puis il brandit en l'air son verre plein :

— À la blouse de la France… mes amis!… Respect à la blouse de la France!…

L'aventure du pauvre candidat socialiste m'avait donné un désir plus vif de connaître davantage le marquis de Portpierre… Je m'informai et j'appris bientôt quantité de choses remarquablement drôles… On n'avait d'ailleurs qu'à laisser parler les gens du pays, qui étaient intarissables en anecdotes; ce parfait gentilhomme était lui-même intarissable en actions de toute sorte, où le comique se mélangeait agréablement au sinistre, comme il convient… Et je sentais que moins ces aventures dénotaient de scrupules, plus on l'aimait… Vraiment, sa popularité grandissait avec sa canaillerie, laquelle avait du moins ce mérite, bien français, d'être une canaillerie inventive et joviale…

Le marquis était très jaloux de ses chasses, dont il confiait la garde à des hommes forts, brutaux, querelleurs, de mine rébarbative, et qu'il ne faisait point bon rencontrer la nuit, dans les

bois. Il les choisissait de préférence parmi les sous-officiers, d'anciens chaouchs familiers avec les tortures des bagnes, et pour qui la vie d'un homme ne compte pas… Aussi étaient-ils redoutés… Il les payait bien, d'ailleurs, leur accordait de riches primes sur chacune de leurs prises, et veillait paternellement à ce qu'il ne manquât jamais d'eau-de-vie dans leurs celliers.

— Il faut, disait-il, les maintenir dans un constant état de bonne chaleur alcoolique… De cette façon, ils ne boudent point à la besogne, et, à l'occasion, n'hésitent point à vous abattre un homme comme un lapin…

Car il estimait que tout était permis contre les braconniers. Son principe était qu'on les traquât et traitât comme putois, fouines, renards, loups, et autres bêtes puantes… Du reste, à la suite de drames équivoques et d'exécutions sanglantes, qui lui valurent dans le pays un surcroît de popularité et d'amour, les braconniers n'osaient plus guère s'aventurer sur une propriété si terriblement, si héroïquement gardée… Ils savaient ce qui les attendait.

— Tiens!… approuvait-on… les lièvres, les faisans, les chevreuils, les lapins… c'est-il oui ou non… à monsieur le marquis?… Pourquoi qu'ils ne les laissent pas tranquilles… ces bêtes?… Tant pis pour eux…

Les exploits du marquis de Portpierre n'avaient pas tous ce caractère sinistre. Il savait aussi manier la farce et se servir de l'ironie.

Le jour de l'ouverture de la chasse, chaque année, il envoyait, avant l'aube, ses gardes battre les chasses communes, voisines de sa terre, de telle sorte que le gibier effrayé se réfugiât dans ses remises et dans ses bois, où on le laissait bien tranquille, où on veillait sur lui, comme sur un ami, ce jour-là… Et les pauvre chasseurs de Norfleur, après s'être harassés toute la journée, dans les trèfles et dans les luzernes, après avoir arpenté et battu, motte à motte, sillon à sillon, roncier à roncier, guérets, chaumes et boqueteaux, rentraient le soir, chez eux, découragés, fourbus et bredouilles. Et ils gémissaient, en raccrochant au clou leur fusil vierge de poudre, et leur carnier vide :

— Mauvaise année… mauvaise année… Il n'y a rien… rien… rien…

Et comme, le lendemain, au marché, ils se désolaient de ce fâcheux état de choses devant le marquis, celui-ci, très sérieux, expliquait…

— Qu'est-ce que vous voulez?… Avec cette saleté de Gouvernement… et cette vache de République… rien en m'étonne plus…

Une fois l'an, le marquis invitait les principaux bourgeois de Norfleur, qui s'en montraient très fiers, à une grande chasse au lapin… Mais le matin même, il avait soin de faire fureter par ses gardes tous les terriers, et capturer tous les lapins, qu'on relâchait le lendemain… Le soir, au dîner qui terminait habituellement cette petite fête de famille, le marquis s'excusait auprès de ses hôtes déconfits et déçus :

— Je suis désolé, vraiment… Et je n'y comprends goutte… Mais le lapin… il n'y a rien de plus capricieux que cet animal-là… Un jour, on marche dessus, à pleines bottées… et puis… le jour suivant… va te promener… il n'y a plus personne… C'est rudement malin… c'est fameusement contrariant… allez… ces vermines-là…

Et les bourgeois oubliaient un peu leur déconvenue, en buvant du champagne…

Le marquis se montrait également impitoyable pour sa pêche, bien qu'il ne pêchât jamais, mais uniquement afin d'affirmer, dans un temps où ils étaient si fort méconnus, les droits fondamentaux, les droits sacrés de l'autorité et de la propriété… Il possédait, de l'autre côté de la ville, et ne formant point corps avec son domaine, trois prairies qu'un petit bout de rivière traversait. Cette rivière d'eau claire et chantante, que n'empoisonnait nulle usine, était renommée pour la qualité de ses écrevisses… Défense sévère était faite de s'en approcher, et, afin que personne n'en ignorât, un écriteau en aval, un autre en amont, délimitaient la zone interdite aux pêcheurs… Une après-midi qu'il rentrait au château, par la vallée, revenant de voir quelques bœufs à l'engrais, il aperçut, assis au bord de la rive, sous un saule, et posant des balances à écrevisses, le père Franchart était un très vieux et doux homme, hâlé de peau, tout blanc de cheveux, et qui, voilà plus de quinze ans, avait eu le bras gauche broyé dans l'engrenage d'un moulin… Infirme, ne pouvant plus travailler, il vivait de menues industries bizarres, de la

charité publique, et aussi de la pêche aux écrevisses, quand il n'avait rien d'autre à faire… Mais de tout cela, il vivait fort mal…

Le marquis piqua tout droit vers le père Franchart et l'aborda joyeusement :

— Bonjour, père Franchart… Toujours d'aplomb ?… Ça va comme vous voulez ?

— Point fort… monsieur le marquis… point fort… Ah ! ma foi non… répondit le bonhomme, en enlevant son chapeau dans un mouvement précipité de salutation.

— Allons donc ! riposta le marquis… vous vous plaignez toujours… Et vous êtes droit et robuste, comme un chêne…

Le père Franchart hocha sa vieille tête…

— Ah ! Comme un chêne… Croyez pas ça, monsieur le marquis… Ah ! bon Dieu… il s'en faut…

Le marquis avait écarté ses jambes moulées dans des molletières de peau de daim, et la paume gauche sur sa hanche, giflant de la main droite, avec sa canne, les herbes autour de lui… il s'écria d'une voix amicale :

— Sacré père Franchart, va !… Puis :

— Et la pêche ?… Ça marche ?…

— Vous êtes bien honnête, monsieur le marquis… Tout doucement… Je ne suis pas mécontent aujourd'hui…

— Ah ! Ah !… Tant mieux… tant mieux, sapristi !… Et vous en avez pris beaucoup, des écrevisses ?

— Ma foi !… peut-être deux cents, monsieur le marquis… peut-être plus…

— Sacré mâtin !… Et des belles ?

— Il n'y a pas plus beau, monsieur le marquis ?…

— Et qu'est-ce que ça vaut, les écrevisses ?

— Des écrevisses… comme ça… monsieur le marquis… ça vaut bien cent sous le cent… Ça ferait donc dix francs…

— Nom d'un chien !… Fameuse journée, père Franchart… ça va faire bouillir la marmite… hein ?

— Ah ! dame, monsieur le marquis… il y a bien, bien longtemps que ça ne m'est arrivé…

Le marquis toucha du bout de sa canne l'épaule du vieux… et il dit :

— Puisqu'elles sont si belles… vos écrevisses… j'ai bien envie de vous les prendre…

— À votre service, monsieur le marquis…

— Montrez-les moi…

Alors, il aperçut, à demi caché dans l'herbe, et appuyé contre le saule, un sac de toile bise que nouait, dans le haut, un lien de roseau… Le père Franchart atteignit le sac, rompit le lien, l'ouvrit tout grand… Et des écrevisses, d'un bronze luisant, remuèrent, grouillèrent parmi des feuilles d'orties, fraîchement coupées… Le marquis s'écria :

— Sacré père Franchart!… Est-il adroit ce vieux bougre-là!… C'est vrai qu'elles sont belles. Eh bien… entendu… je les prends…

Il se saisit du sac, prestement le renversa au-dessus de l'eau, en lui imprimant de petites secousses, et les écrevisses, une à une, deux à deux, vingt à vingt tombèrent… tombèrent toutes dans la rivière avec un claquement mouillé… Durant quelques secondes, elles flottèrent à la surface, et disparurent au fond de l'eau… Bientôt il ne resta plus que les feuilles d'orties que le courant vite emporta.

— Sacré père Franchart!… répéta le marquis, en rejetant contre le saule, dans l'herbe, le sac vide…

Le père Franchart était muet de stupéfaction… Sans une parole, sans un cri, sans un geste, il regardait le marquis… Il le regardait, de ses yeux ronds… où deux larmes… deux pauvres larmes montèrent tout à coup, et se perdirent dans les rigoles de son vieux visage parcheminé…

Le marquis les vit-il couler?… Peut-être. Et voici ce qu'il dit en partant, d'un ton moitié menaçant, moitié jovial :

— Vous savez, mon père Franchart… quand je vous y repincerai, à me subtiliser mes écrevisses, ce sera une autre musique… Sacré bonhomme! Au revoir… Portez-vous bien…

L'anecdote, le soir même, circula dans Norfleur… On se tordit de rire…

— Est-il farce, monsieur le marquis! est-il bon enfant!

Voilà quelques années de cela, un brave homme, du nom de Chomassus, vint à Norfleur et acquit une petite propriété voisine

de celle du marquis. Ce Chomassus, facteur [1] aux Halles de Paris, s'était récemment retiré des affaires, et voulait finir ses jours, avec sa femme, dans la poésie et dans le calme des champs… Gros homme, bien nourri, mais lourd de ventre, d'allures peu élégantes, il semblait aussi timide. Flairant qu'il pouvait y avoir, pour lui, quelque chose à glaner dans ce voisinage, le marquis aussitôt se mit en rapport avec l'excellent Chomassus…

Un jour que l'ancien facteur aux Halles était venu surveiller les travaux de réparation et d'aménagement qu'il faisait dans la maison d'habitation, laquelle était très vieille, le marquis se présenta à lui, tout d'un coup.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, excusez ma démarche… Mais vous allez être mon voisin… peut-être mon ami… J'en suis, ma foi, très content… Et je viens, sans façon, vous souhaiter la bienvenue dans notre pays… un fameux pays, vous savez ?

Chomassus fut très flatté de ces avances. Il remercia humblement, en termes embarrassés mais reconnaissants… Le marquis ajouta en lui serrant la main à la briser :

— Et puis… ne vous gênez pas… sapristi !… Disposez de moi pour tout ce dont vous aurez besoin ici… Et ne craignez pas de m'embêter…

Comme l'ancien facteur aux Halles, ému de cette cordialité un peu bruyante mais si franche, se dépensait en reconnaissances éperdues :

— C'est tout naturel, mon cher… rassura le marquis… voyons… entre gentilshommes, sapristi !

Alors, timidement, presque honteusement, le brave Chomassus répliqua :

— C'est que… je ne suis pas gentilhomme, moi… monsieur le marquis… Il s'en faut de beaucoup, même !

1. Les facteurs aux Halles, habilités par le tribunal de commerce, étaient chargés de la vente, en gros et à la criée, des denrées alimentaires. Jusqu'en 1878, à Paris, ils avaient le droit de vendre leur charge, et leur nombre était limité, ce qui leur garantissait de bons revenus.

À quoi le marquis, répondit :

— Qu'est-ce que vous dites là, mon cher?… On est gentilhomme… quand on a du cœur… et vous avez du cœur… sacré mâtin!… Ça se voit tout de suite…

Le temps que dura sa visite, il l'accabla de bourrades amicales et familières, de protestations joyeuse qui donnaient confiance. Aussi, rentré chez lui, le soir, le bon commerçant disait à sa femme, avec enthousiasme :

— Ça va bien… tout va bien… Nous avons pour voisin un marquis qui n'est pas fier. Ah! nom d'un chien!… le bon garçon. Ça fait plaisir qu'il y ait des marquis comme ça…

Chaque fois que Chomassus venait se rendre compte de l'état des travaux, il était sûr de recevoir la visite du marquis, toujours gai de paroles, exubérant de gestes cordiaux. Les poussières de plâtre et la peinture fraîche ne l'effrayaient point. Il voulait tout voir.

— Mais c'est très chic, ici, mon cher. Ça se dessine. Ah! vous en avez du goût… Vous savez que je suis jaloux de votre château. Il fait du tort au mien…

— Oh! mon château! s'excusait Chomassus.

— Mais oui… mais oui… Sapristi, mon cher, si ça n'est pas là un château… qu'est-ce que c'est?

Il lui donnait des conseils pour les plantations, lui indiquait les meilleurs fournisseurs de la ville, le mettait au courant des habitudes, des mœurs du pays.

— Et vous savez… les élections municipales ont lieu l'année prochaine. Je compte absolument sur vous… Vous êtes en tête de ma liste… Si… si…, j'y tiens… Et nous en ferons voir de drôles à cet ignoble gouvernement de trahison. Car vous êtes du parti des braves gens, vous, des vrais Français, du parti du Bon Dieu… nom de Dieu!… Le Bon Dieu n'est pas un cosmopolite, lui… c'est un Français…

Un jour, il voulut l'emmener déjeuner au château. Chomassus hésitait. Le marquis insista avec véhémence :

— Sans façon, mon cher, sans façon. Sapristi! c'est bien le moins, entre gentilshommes… Et puis, la marquise, à qui je ne cesse de parler de vous, désire beaucoup faire votre connaissance.

En dépit de sa timidité, Chomassus finit par accepter… Mais il n'était pas sans crainte, n'ayant jamais mangé chez des marquis… Comment se tiendrait-il à table ? Ne serait-il pas ridicule ? Et la marquise ? Et ces grands diables de larbins ? Le cœur lui battait très fort quand il pénétra dans le vestibule, tout garni de vieilles tapisseries…

Le déjeuner fut excellent, et d'une gaieté comme jamais encore le pauvre homme n'en avait senti passer sur lui, entrer en lui, l'effusion chaude et cordiale. La marquise se montra d'une grâce simple, accueillante, le mit à son aise tout de suite. Elle s'intéressa vivement à Mme Chomassus, à la famille Chomassus, aux amis de la famille Chomassus.

Et tout ce qu'il voyait l'amollissait ; les tapisseries des murs, les argenteries des buffets… un splendide trumeau, en face de lui, qui représentait une éblouissante féerie de fleurs et de fruits… et les deux valets de pied qui ne cessaient de lui verser du vin, décanté dans des aiguières d'argent ciselé. Et, au comble de la joie, il se disait :

— Ah ! j'ai tout de même de la veine d'être venu dans ce pays… Et ce n'est pas si difficile que ça, de manger chez des marquis… Du diable, si jamais j'eusse pensé finir mes jours de simple facteur aux Halles dans les châteaux, avec l'amitié de la noblesse.

Déjà il rêvait orgueilleusement à des choses extravagantes, à de prodigieux honneurs et de plus prodigieux plaisirs.

Au café, le marquis, négligemment, demanda à Chomassus :

— Naturellement, vous avez vos voitures ?

— Non, répondit-il, je n'en ai pas… je ne compte pas en avoir… Le marquis, scandalisé, sursauta :

— Comment ?… fit-il. Mais, il vous faut des voitures… Un peu honteux, rougissant, Chomassus expliqua :

— Une petite charrette, avec un âne… pour les provisions… cela nous suffira.

— C'est impossible… déclara impérieusement le marquis. Je ne permettrai pas ça… Il vous faut une victoria et un coupé…

— C'est que…

— Voyons, mon cher… vous ne pouvez faire moins… Chomassus, ébranlé, murmura :

— Vous croyez ?…

— Absolument indispensable, mon cher. Et tenez… ma foi, tant pis!… vous me plaisez tellement, je suis tellement heureux que vous soyez mon voisin… que je veux faire, pour vous, un sacrifice.

— Oh! monsieur le marquis!

— Un très gros sacrifice… J'ai un coupé et une victoria presque tout neufs, dernier modèle, admirable fabrication… Si la marquise y consent, eh bien, mon cher, je vous les cède…

— Oh! monsieur le marquis!

— Entre gentilshommes… que diable! Ces voitures m'ont coûté cinq mille francs pièce. Et c'est à peine si elle ont roulé. Je vous les cède à deux mille chaque… C'est fou… Bast!… Qu'est-ce que cela fait?… Et puis… quand je vous verrai dedans, avec Mme Chomassus, je pourrai encore m'imaginer qu'elles sont à moi… Je vais vous les montrer tout à l'heure. Pas de voitures, mon cher?… Mais qu'est-ce qu'on dirait de vous, dans le pays?… Halte-là!… Et j'ai aussi deux excellents carrossiers, que je veux vous céder pour rien… pour presque rien…

Il lui tapa sur l'épaule :

— Un attelage épatant, mon cher!… Que voulez-vous? ça me fait plaisir… Je suis comme ça, moi… Dans la vie… parbleu!… on n'a pas tant d'occasions de rendre service à de braves gens.

Et le visage épanoui, avec des gestes affectueux, il ajouta :

— Retenez bien ceci : les choses qu'on donne à des amis sont cent fois plus agréables que celles qu'on en reçoit… Voilà comme je suis.

Chomassus « n'en revenait pas ». Il dodelinait de la tête… et il répétait :

— Enfin… monsieur le marquis… si vous croyez?…

— Parbleu!… si je crois?… Encore un verre de cette fine champagne… Et aux remises, mon cher… Vous allez être épaté… je vous en réponds…

Tout à coup, il devint soucieux… et, regardant sa femme qui feuilletait un journal :

— À moins, dit-il… que la marquise ne s'y oppose?… Car ces deux admirables voitures je les destinais, plutôt, à son service…

Aimable et souriante, la marquise répondit :

— Pour un autre… je dirais non… tout de suite… mais, pour monsieur Chomassus… il n'y a rien que je ne fasse…

Chomassus était de plus en plus troublé… Certes, cela l'ennuyait un peu de s'encombrer de deux voitures aussi somptueuses. Cela nécessiterait l'entretien d'un cocher… la nourriture de deux chevaux… un surcroît d'impôts… C'était bien lourd, pour lui, peut-être, trop luxueux… Mais comment refuser une telle occasion, et si délicatement offerte ?… Il eût fallu être le dernier des goujats…

— Vraiment, madame la marquise… vous me comblez… remercia Chomassus d'une voix que l'émotion… le désir d'être galant… la fierté… l'orgueil… faisaient légèrement trembler…

— Bah ! dit le marquis… entre gentilshommes !…

Puis :

— Venez, mon cher…

Et ils quittèrent le salon, au bras l'un de l'autre…

Le marquis possédait un très vieux coupé et une plus vieille victoria, dont il cherchait à se débarrasser depuis plus de dix ans… mais en vain. C'étaient des voitures de forme démodée et ridicule, et comme on en peut voir dans les gravures sportives du commencement de l'Empire. Elles étaient absolument incapables de service. Les ressorts usés et faussés ne pouvaient plus soutenir les caisses disjointes, à moitié pourries d'ailleurs. Véritablement, elles ne tenaient debout que par un prodige. Au moindre mouvement des roues ces antiques véhicules disloqués se balançaient de droite et de gauche, comme font les petits vieillards qui dodelinent de la tête en marchant. Au trot de chevaux elles eussent décrit des courbes folles, se fussent livrées à de vertigineux tangages, ainsi que des ivrognes. Le drap des coussins, jadis bleu, avait pris un ton neutre, allant du jaune pisseux au vert fané, une sorte de gris ignoble que l'on sentait fait de poussières immémoriales et d'usures invétérées. Les cuirs, brûlés, avaient l'inconsistance, la molle fragilité de l'amadou. Les glaces des portières ne fonctionnaient plus de même que les stores. À force de brossages et de frottages demi-séculaires, les passementeries avaient, pour ainsi dire, disparu. Les tresses de soie montraient l'armature de corde ; les boutons, au creux des capitons, n'étaient plus que de petites mèches ternes… Le pire rôdeur de voitures n'eût pas voulu de celles-là pour les fiacres de nuit qui stationnent aux abords des gares, ou roulent, étranges fantômes véhiculaires, dans les bas quartiers de la ville.

En vain, le marquis les avait offertes, pour des prix dérisoires, à tout le monde. Durant plusieurs années, elles avaient figuré, comme *occasions exceptionnelles,* aux annonces des journaux spéciaux qui, sous prétexte d'élevage, d'acclimatation et de vie élégante, poussent leurs abonnés aux combinaisons industrieuses, aux échanges les plus imprévus… où l'on voit des gens très riches, et de la plus grande noblesse, essayant de se « carotter » l'un l'autre, demandant à troquer une paire de cochinchinois fauves contre un piano d'Érard, des dictionnaires Larousse contre des oignons de tulipes, de vieux scapulaires graisseux contre des mandolines, des chapelets bénits par le pape contre des poneys d'Irlande, sans défauts et bien mis, etc. Dès qu'un acheteur ou un échangeur alléché par les descriptions enthousiastes et fallacieuses de l'annonce, ou par de peu véridiques photographies, se présentait au château pour examiner les voitures, il s'enfuyait à la première inspection, quelquefois, en protestant vivement.

— Ah! non… disait-il… On ne se fait pas de ces blagues-là, entre gentilshommes… On ne se fiche pas du monde… avec cette impudence.

Et il partait furieux.

Aussi le marquis, désespérant de vendre jamais ses maudites voitures, en l'état lamentable où elles se trouvaient, avait-il pris le parti de les faite réparer succinctement par le charron du pays, et il avait chargé le peintre de leur donner le maquillage d'un léger coup de peinture. Puis, il les avait recouvertes de housses vénérables, les laissait dormir dans une remise, attendant l'occasion de les placer à quelqu'un, avantageusement.

— Car, disait-il souvent, l'occasion ne manque jamais, de « rouler » royalement les gens… Il suffit « d'avoir l'estomac », de l'attendre.

Toute la vie, il avait mis en pratique ce sage aphorisme, et s'en était bien trouvé. Aussi, dès qu'il eut rencontré l'excellent Chomassus, il avait senti tout de suite, avec ce flair spécial du gentilhomme, que ce brave homme-là était l'occasion attendue…

Comme ils se dirigeaient vers les remises, d'un pas gai, bras dessus bras dessous, le marquis se mit à étourdir plus encore, de paroles, de gestes, de tapes sur l'épaule et d'histoires drôles, l'ancien facteur aux Halles, déjà préparé à toutes les capitula-

tions par un bon repas, par le sourire si exquis de la marquise, par la cordialité si avenante, si *bon enfant* du marquis, et surtout par les trois siècles de gloire et d'honneur que représentait si bellement ce moderne et parfait gentilhomme.

Et, tout en marchant, tout en écoutant le marquis, Chomassus admirait les grandes pelouses onduleuses, les mosaïques de fleurs, les énormes massifs d'arbres, au loin, les communs, élégantes constructions de pierre blanche et de brique rose, dont les toits historiés, campanilés, s'effilaient gracieusement sur le ciel, et tout ce qu'une telle propriété évoquait, en son âme d'humble commerçant parisien, de gloire, de faste, de volupté… En longeant l'emplacement d'un tennis, le marquis lui demanda :

— Vous aimez le tennis?… Et Mme Chomassus l'aime aussi, sans doute?… Je vous préviens que la marquise y est très forte… vous ne la gagnerez pas facilement.

Puis, l'emplacement dépassé :

— Ah! mon cher, s'écria-t-il, je suis vraiment heureux que vous profitiez de cette « occasion exceptionnelle »… Il faut que ce soit vous, par exemple… Sapristi… est-ce curieux que vous m'ayez tapé dans l'œil, de cette façon-là!… Qu'est-ce qu'il y a donc en vous pour que vous fassiez de moi ce que vous voulez?… La séduction, voilà… Sacré Chomassus!… On n'a pas le temps de s'en garer… que… pan… ça y est!… Et pourtant, je ne suis pas commode à émouvoir, moi… Je ne suis pas un jobard… je la connais dans les coins… Mais avec vous… pas moyen, nom de Dieu!…

Chomassus l'interrompait de temps en temps pour le remercier :

— Ah! monsieur le marquis… monsieur le marquis… répétait-il d'une voix balbutiante.

Et le marquis répliquait :

— C'est vrai, ça… vous avez le charme… On ne peut rien vous refuser… Et voilà…

Un moment, il dit :

— Par exemple, ce qui m'ennuie un peu… c'est que tout le monde va être jaloux de vous dans le pays, mon cher…

— De moi?… bégaya le pauvre homme.

— Mais oui, de vous… Vous comprenez… ces admirables voitures… je les ai refusées à tout le monde… pour cinq mille

francs… et je vous les donne, à vous, pour deux mille !… Ils vont être furieux. Après tout, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Vous vous en foutez, hein ?… Et vous savez, mon cher ?… Ce sont des voitures historiques.

L'homme ouvrit une bouche affreusement béante… Ses yeux s'agrandirent.

— Historiques ?… fit-il… Allons donc…

— Mais oui… Elles ont eu l'honneur… mais jurez-moi que vous n'en soufflerez mot à personne… à personne… bigre !…

— Je le jure !

Ce serment, il l'avait prononcé d'une voix faible et timide, non qu'il eût l'idée de le trahir jamais… mais ce mot : « historique »… avait quelque chose de si mystérieux, de si solennel, qu'il était troublé plus encore… et que les voitures maintenant prenaient la proportion de voitures de sacre. Le marquis poursuivit, sur un ton confidentiel :

— Elles ont eu l'honneur… Il y a cinq mois… d'aller chercher et de reconduire au Havre… M. le duc de d'Orléans… Chut… sacristi !… M. le duc d'Orléans, qui voulut bien venir, dans le plus grand secret [1], passer quelques jours chez moi.

De plus en plus étonné… étonné jusqu'à l'affolement, Chomassus bégayait :

— M. le duc d'Orléans ?… Ah ! par exemple !… M. le duc d'Orléans ?… Ainsi !

— Parfaitement, mon cher… lui-même… Je vous présenterai quand il reviendra… Mais pas un mot !…

— Oh ! monsieur le marquis.

— Et savez-vous ce qu'il m'a dit, M. le duc d'Orléans ?… Il m'a dit : « Je suis tellement content de vos magnifiques voitures, mon cher marquis, que je n'en veux point d'autres, lorsque je rentrerai parmi mon peuple… » Et savez-vous ce que j'ai répondu à M. le duc d'Orléans ?… Je lui ai répondu : « Monseigneur… ce serait pour mes voitures un honneur éternel… mais vous ne pouvez pas faire cela… Ce n'est pas en voiture que vous

1. La loi du 23 juin 1886 interdisait l'accès du territoire aux membres des familles ayant régné sur la France. Le duc d'Orléans avait été condamné à deux ans de prison, le 12 février 1890, pour avoir enfreint cette loi — mais le gouvernement avait préféré l'expulser.

devez rentrer parmi votre peuple… c'est à cheval, Monseigneur… à cheval!… » C'est bien aussi votre sentiment, Chomassus?

— Parfaitement… parfaitement… monsieur le marquis… À cheval… évidemment…

— Parbleu… j'en étais sûr…

Il continua :

— Alors, M. le duc d'Orléans m'a pris la main, l'a serrée dans sa main royale, et m'a dit… tout tremblant d'émotion : « Oui, oui… c'est à cheval que je dois rentrer parmi mon peuple… Vous avez raison… Vous êtes un bon serviteur! » Hein! qu'en pensez-vous?… Les voilà, vos voitures…

On approchait des communs… Le marquis s'arrêta et, posant sa main sur l'épaule de Chomassus, il dit :

— Des voitures presque royales… en avez-vous de la veine, mon vieux Chomassus?…

Chomassus ne savait plus exactement où il en était… Des trônes, des empires, des panaches, des manteaux de pourpre… des hermines… des sceptres… dansaient dans sa tête des sarabandes effrénées… Et, comme le marquis continuait de le secouer par épaule, il soupira :

— Jamais, monsieur le marquis… jamais je n'oserai monter là-dedans…

— Allons donc, mon cher… allons donc, encouragea le marquis… Et vous y serez épatant… Et Mme Chomassus aussi, y sera épatante… Laissez-moi faire… Je veux que vous étonniez le pays par votre chic…

Un palefrenier se montra :

— Ouvre la remise… commanda le marquis… la remise des voitures de M. le duc d'Orléans…

Chomassus était fort ému. Son cœur battait avec violence.

Il était ému, et son cœur battait à l'idée qu'il allait, enfin, voir et toucher ces fameuses voitures qui n'avaient, il est vrai, conduit qu'un prétendant, mais qui avaient bien failli nous ramener un roi. Il essayait de se représenter ces voitures « qui étaient presque un trône », ces voitures merveilleuses, dont il s'en était fallu si peu qu'elles eussent roulé de Boulogne à Paris, au milieu du tumulte exalté, des acclamations délirantes de tout un peuple… Elles devaient être magnifiques et toutes dorées, avec des

panneaux peints d'emblèmes redoutables… des sièges larges et hauts, recouverts, comme un lit de reine, de housses brodées de fleurs de lys… et, derrière, de grands diables d'heiduques, poudrés, chamarrés d'or, couturés d'or, la tête ornée du lampion, les mollets marquants, des mollets de gladiateur sous la douceur caressante du bas de soie. Et les lanternes ciselées, sans doute, comme les pendules de M. de Camondo [1]!… Et les ressorts souples, agiles, berceurs, qui se recourbent en col de cygne!… Pour le faste et pour la splendeur carrossière, il les assimilait, ces voitures, à l'éblouissante calèche du duc de Brunswick [2], que, jadis, il avait tant admirée à l'Hippodrome, quand, au trot de ses quatre chevaux caracolant, elle venait déposer, sur la piste, de mauves gymnastes et des clowns vieux rose, étoilés d'argent… Elles lui rappelaient aussi l'imposante, l'architecturale beauté des corbillards empanachés, chargés d'attributs symboliques et de fleurs rares… qui mènent, vers des sépultures sculptées par M. Saint-Marceaux [3], des généraux glorieux ou des banquiers milliardaires.

Et lui qui, jusqu'ici, s'était cru un bon républicain, qui avait toujours voté pour M. Goblet [4], il se découvrait, tout à coup, une âme monarchiste. Oui, le salut de la France… le salut du commerce français étaient là… Il fallait revenir aux traditions décoratives, aux cours en fêtes, aux uniformes éclatants à toutes les folies des luxes somptuaires… à la Royauté… ou bien, ma foi!… à l'Empire… En cette minute, il eut un violent mépris pour l'effacement bourgeois de l'apparat républicain… Il sentit profondément, en bon patriote parisien, la ridicule pauvreté… la

1. Isaac de Camondo, richissime collectionneur, avait prêté, lors de l'exposition rétrospective de l'art français de 1900, au Petit Palais, une superbe pendule ornée des *Trois grâces* de Falconet.

2. Le duc Charles-Frédéric de Brunswick (1804-1873), chassé par ses sujets en 1830, avait partagé sa vie excentrique de débauché à scandales entre Paris et Londres.

3. Charles-René de Saint-Marceaux (1845-1915), sculpteur spécialisé dans les monuments funéraires (de Tirard, Alexandre Dumas, l'abbé Miroy, etc.).

4. René Goblet (1828-1905), député de la Somme, puis sénateur de la Seine, a été président du Conseil en 1886 et plusieurs fois ministre, notamment de l'Instruction publique, des Affaires étrangères et de l'Intérieur. Il avait notamment interdit la pièce tirée de *Germinal,* suscitant la protestation de Mirbeau.

pauvreté anticommerciale des landaus de M. Émile Loubet [1]… « Landaus de noces », ricanait-il intérieurement…

Voitures de noces, aussi, celles qu'il allait voir, dans une minute… Mais quelles noces !… Les noces de la France et de son roi, tout simplement…

Malgré la hauteur inhabituelle où les voitures du marquis avaient véhiculé ses pensées, Chomassus ne perdait point le sentiment de sa propre humilité. Il était naturellement accessible aux grandes choses ; mais il était timide, et il se défiait de soi… Il se disait :

— Le marquis est bien gentil pour moi… Il est parfait pour moi… Il me donne pour un prix dérisoire — c'est certain —, pour deux mille francs… des voitures historiques que se disputeraient tous les grands musées de l'Europe… C'est là un honneur considérable, et il me rend très fier… Mais je suis un homme pratique, moi… J'ai le sens des opportunités… Qu'est-ce que je vais faire de ces voitures-là ?… Jamais je ne pourrai… jamais je n'oserai m'en servir… Moi encore… peut-être ?… Mais ma femme ?… Rouge de figure, grosse de ventre et de poitrine comme est Mme Chomassus… il n'y a pas à y songer… Cela m'ennuie beaucoup… Ah ! s'il voulait, ce marquis si bon, et qui me veut tant de bien… s'il voulait me donner une charrette anglaise… ou, ma foi… un petit tonneau… en bois verni… avec un petit poney bien facile à conduire ?… J'aimerais mieux cela… cela ferait bien mieux mon affaire…

Comme il réfléchissait à ces choses, et le voyant songeur, très grave, un pli au front, le marquis le bouscula un peu :

— Eh bien… eh bien ?… À quoi pensez-vous donc, Chomassus ?… interrogea-t-il.

Chomassus répondit :

— Je pense, monsieur le marquis… voilà… je pense que, dans notre position… un petit tonneau, en bois verni, avec un petit poney, bien facile à conduire…

Mais le marquis l'interrompit d'un sonore éclat de rire, et le secouant par l'épaule, avec une rudesse amicale :

1. Émile Loubet (1838-1929), député, puis sénateur de la Drôme, radical modéré, a été élu président de la République le 18 février 1899. C'est lui qui a gracié Dreyfus après le procès de Rennes.

— Sacré Chomassus!… fit-il… est-il drôle, cet animal-là… Une occasion… unique… exceptionnelle?… Que diable… laissez-vous conduire par moi, mon cher… Je sais ce qu'il vous faut… Attention!… C'est le moment…

C'était le moment, en effet…

Débarrassées de leurs housses de toile, les voitures, enfin étaient là… dans toute leur majesté historique, devant lui…

D'abord, il « n'en crut pas ses yeux »…

— Le marquis se trompe, sûrement, se dit-il… Ces vieux sabots démolis… ces fiacres antédiluviens et qu'on sent usés de partout… il ne se peut pas que ce soient là… les voitures… les admirables voitures de Monsieur le duc d'Orléans… Non… ce n'est pas possible…

L'œil plus rond, la bouche tordue d'une grimace, il examinait les voitures avec un prodigieux étonnement… et son regard, de plus en plus étonné, allait ensuite vers le marquis, comme pour solliciter une protestation, ou, tout au moins, une explication… Mais la physionomie du marquis n'exprimait rien de pareil… Bien d'aplomb sur les jambes, les paumes aux hanches, les coudes écartés, il se dandinait avec aisance — une aisance tout aristocratique — et il souriait, comme quelqu'un qui prend plaisir à se retrouver devant quelque chose de très beau.

— Eh bien, mon vieux Chomassus… interrogea le marquis, que dites-vous de mes voitures?… Sont-elles assez épatantes?…

Comme Chomassus interdit ne répondait point avec la hâte qu'il faut :

— Vous ne les trouvez pas épatantes, Chomassus?

— Si… si… s'empressa de balbutier le pauvre homme… épatantes!…

— Dernier modèle, mon cher… Il n'y en a peut-être pas vingt comme ça, dans la circulation…

— Ah!… vous croyez?…

— Mais, naturellement, mon cher…

Chomassus s'enhardit jusqu'à saisir la poignée d'une portière, et à secouer la voiture, à petits coups secs… Les ressorts grincèrent… la caisse craqua… Il lui sembla que la voiture allait lui tomber sur la poitrine.

— Hein ?… Ces ressorts ?… s'écria le marquis… Un acier épatant… C'est doux… c'est de l'huile… Vous savez, mon cher, on est là-dedans comme dans son lit…

— Ah !… vous croyez ?…

— Mais naturellement…

Puis, changement de ton :

— Ah ça, mais… Chomassus… pourquoi toutes ces questions ?… Regardez-moi un peu, bien en face… Ai-je l'air d'un monsieur qui fourre les gens dedans ?… Entre gentilshommes — apprenez ça — on ne se fait jamais de ces blagues-là… mon cher…

Chomassus s'excusa humblement et, tout en s'excusant, il ouvrit la portière… L'intérieur lui parut encore plus pauvre, plus délabré que l'extérieur… Et il murmura :

— Les garnitures sont bien fanées, il me semble ?…

— Fanées ?… s'exclama le marquis… Vous êtes fou, mon cher… Mais c'est tout neuf… c'est vert… voilà tout… vert Empire… La dernière mode…

— Ah !…

— Le dernier cri…

— Ah !…

En prononçant ce « Ah », il souleva le tapis qui garnissait le fond du coupé… Alors, il aperçut deux petites barres de fer, grossièrement forgées, ajustées en croix, et destinées à préserver le bois, pourri, disjoint, émietté, d'une chute irrémédiable…

— Voyez donc, monsieur le marquis… implora Chomassus… voyez donc ça…

Le marquis ne fut pas une seconde embarrassé :

— Ça ?… fit-il… mais c'est la croix de Binder…

— La ?…

— … croix de Binder, ineffable Chomassus… Vous ne connaissez pas la croix de Binder ?…

— Monsieur le marquis ?… supplia le pauvre facteur aux Halles.

— La dernière nouveauté de Binder… La marque indéniable… la signature, quoi ! Ah !… ah ! ah !… ce pauvre Chomassus… en a-t-il des choses à apprendre encore !…

Le marquis referma la portière.

— Et vous en avez une veine, vous!… cria-t-il… Et vous savez… mes armes, sur les panneaux… vous pouvez vous en servir… je vous en donne l'autorisation formelle… Ah! nom de Dieu!… sacré Chomassus!… Venez voir les chevaux maintenant…

Chomassus vit les chevaux et les acheta. Il vit aussi les harnais et les acheta également; mais les chevaux se brisèrent les genoux à la première sortie; les harnais, dont le cuir était pourri, s'émiettèrent comme de la peau morte sur une plaie… Quant aux voitures, il dut remplacer, d'abord les roues, puis le train, puis la caisse. Il en eut pour neuf mille cinq cents francs…

Et il se disait :

— C'est égal… j'aurais mieux aimé un petit tonneau, en bois verni, avec un petit cheval…

Il redevenait républicain modéré, en avait assez des marquis, des pompes royales… des voitures de luxe… des croix de Binder… songeait avec tendresse à M. Goblet. Et, le cœur meurtri par son aventure, souvent il rageait :

— Si c'est ainsi que la monarchie fait marcher le commerce… eh bien, merci!

Il lui arriva même cette disgrâce suprême que tout le monde, à Norfleur, lui riait au nez…

— Est-il farce, monsieur le marquis!… Est-il bon enfant!

Exclamation que je retrouve ici, dans la bouche de Clara Fistule, de Triceps, de tout le monde; que j'entends à l'hôtel, qui héberge gratuitement le marquis de Portpierre, au Casino, qui l'entretient de plaisirs coûteux… et de plaques de mille francs… Et, en le voyant passer, insolent de gaieté, de familiarité, et de bonheur, je songe toujours au candidat socialiste, si pauvre, si râpé, si maigre, sur la détresse de qui, au milieu de la place de Norfleur, tombaient si drus, si insultants, les : « À bas les vendus » de ce gentilhomme, maquignon, escroc et patriote…

XVIII

Rencontré, hier, deux personnages assez inquiétants : un maire breton, M. Jean Le Tregarec ; un *clubman* parisien, M. Arthur Lebeau.

Le maire d'abord.

Sur la côte bretonne, entre Lorient et Concarneau, est un village, Le Kernac.

Des dunes plates, mouvantes, où croissent de maigres pissenlits et des pavots cornus, séparent Le Kernac de la mer. Une crique, bien abritée des vents de sud-ouest par de hautes murailles de rocs rouges et carrés, pourvue d'une estacade et d'un quai, sert d'abri aux chaloupes de pêche, aux petits caboteurs fuyant le gros temps. Derrière le village, aux rues resserrées et dévalantes, les terrains ont un aspect désolé. Ce sont, dans une sorte de cuvette, formée par de circulaires coteaux de landes, des prairies marécageuses où, même par les secs étés, l'eau stagne, huileuse et noire. De ces prairies montent des émanations pestilentielles. L'humanité qui vit là, dans de sordides taudis, imprégnés de l'odeur des saumures et des pourritures de poisson, est chétive et douloureuse : homme pâles et rabougris ; femmes spectrales, d'une lividité de cire. On ne rencontre que des dos voûtés, d'ambulants cadavres, et, sous les coiffes, dans des visages blancs et fripés, de hagardes prunelles où brille l'éclat vitreux des fièvres. Tandis que l'homme, dans sa chaloupe mal gréée, court la mer, à la poursuite de l'improbable sardine, la femme cultive comme elle peut la terre marécageuse et le coteau de landes au-dessus, où, ça et là, entre les touffes des ajoncs,

apparaissent de tristes emblaves, ainsi que, sur des crânes de vieilles, des plaques de peau dartreuse. Il semble qu'une fatalité irrémédiable pèse sur ce coin de terre maudit, et, par les mornes soirs, par les soirs silencieux, on croit voir la mort passer dans l'air. C'est à l'automne, surtout, que la fièvre ravage cette population misérable. Les êtres se recroquevillent davantage, se décolorent, se dessèchent, et meurent, pareils à des plantes malades frappées par un vent mauvais.

En cette atmosphère de cimetière, en cette irrespirable nature, il n'y avait que deux hommes qui se portassent bien : le curé et le maire.

Le curé, ou plutôt le recteur, comme on dit en Bretagne, était un homme sec et sanguin, d'une activité incessante, et qui prenait la religion et son sacerdoce au sérieux. Contrairement à la majorité de ses collègues bretons, que l'on trouve toujours, lorsqu'on leur rend visite, en train de mettre du vin en bouteille ou de trousser une fille, il était sobre, chaste, et menait une vie d'ascète… Et quel administrateur!… Avec la complicité du maire, son ami, et en tondant chaque jour, au moyen de quêtes ingénieuses et de dîmes effroyables, sur la misère des pauvres gens du Kernac, il était parvenu à bâtir, sans l'aide du Département et de l'État, une belle église en pierre blanche, avec un portail sculpté et un clocher à jour, sommé d'une immense croix d'or. Et c'était un spectacle imprévu que la richesse de ce temple au milieu de la désolation indicible de ce pays… Le curé ne s'en tenait pas là. Toutes les semaines, au prône, sans se lasser jamais, il réclamait de la ferveur de ses paroissiens, ou il arrachait à leurs craintes — car on le savait vindicatif et tout-puissant — des sacrifices nouveaux, de plus en plus lourds. Un dimanche, il monta en chaire, brandissant la bannière de la sainte Vierge.

— Regardez cette bannière, s'écria-t-il d'une voix furieuse… est-ce pas une honte? Regardez-ça… Est-ce une bannière?… La soie en est pourrie, les franges usées et les glands dédorés… la hampe ne tient plus… Il n'y a plus trace, nulle part, de broderies… Et quant à l'image de la sainte Vierge… bernique!… Tu n'en voudrais pas, toi, Charles Le Teur, pour panser ta jument… et toi, Joséphine Briac, pour récurer tes chaudrons… Ah! ça vous est égal, à vous, pendant que vous vous gobergez dans l'abondance et dans le luxe, ça vous est égal, misérables pécheurs, que

la sainte Mère de Dieu, le jour des processions et des grandes fêtes paroissiales, se promène, au milieu de vous, vêtue de sales guenilles et le derrière à l'air !… Eh bien, il faut que ça finisse… La Vierge en a assez de votre coupable indifférence et de vos ignobles péchés… Elle veut une bannière neuve, vous entendez… une bannière éclatante… tout ce qui se fait de mieux… une bannière d'au moins deux cents francs… Écoutez-moi bien… et retenez mes paroles, si vous ne voulez pas que les plus affreux malheurs fondent sur vous, sur vos champs… sur vos barques… si vous ne voulez pas être changés en raies… en crapauds… en piternes… en chiens de mer… Écoutez-moi… Toi, Yves Legonnec, tu donneras cent sous… Qu'est-ce que tu dis ?… Rien ?… À la bonne heure… Tu économiseras sur tes soûleries, cochon !… Toi, Rose Kerlaniou… cent sous aussi… Et si je te repince à faire encore des saletés, derrière le môle, avec le gars Kerlaux… ce ne sera pas cent sous… ce sera dix francs… Toi, la mère Milliner, tu donneras le veau qui t'est né hier soir… Et ne me regarde pas comme ça, vieille voleuse… parce que, si tu t'entêtes, ce n'est pas le veau seulement, que tu donneras… c'est la vache… Jules, Pierre et Joseph Le Ker, vous m'apporterez le produit d'une pêche… Et qu'elle soit bonne… Pas de vieilles ni de tacots, mes gars… Du solide… du turbot et de la sole… C'est compris, hein ?…

Et, durant plus d'un quart d'heure, il distribua ainsi à chacun sa part contributive, soit en argent, soit en denrées : mottes de beurre, sacs de pomme de terre ou de grain, mêlant les ordres les plus formels aux invectives les plus outrageantes…

Un vieux douanier, qui passait pour esprit fort, et qui se tenait debout, contre un pilier, dans le bas de la nef, se croyant épargné par le terrible recteur, se mit à rire, discrètement, dans sa grosse moustache et sa longue barbiche, qu'il avait très blanches… Le rire n'échappa point au prêtre qui, tout à coup, désignant le douanier, de son bras tendu, au bout duquel la bannière s'agitait et claquait comme une voile de barque dans la tempête :

— Toi, la barbiche… cria-t-il… tu as tort de rire… Et puisque tu te permets, insolente ganache, de rire d'une façon aussi indécente, dans la maison du Bon Dieu… tu donneras vingt francs…

Et comme le douanier protestait :

— Oui, vingt francs, barbiche du diable!… répéta le curé, d'une voix plus retentissante… Et fais bien attention à ce que je vais te dire… Si ces vingt francs, tu ne me les apportes pas, ce soir, après les vêpres… ton affaire est claire… Je te dénonce au procureur de la République… pour avoir volé — il n'y a pas encore une semaine — des épaves trouvées en mer… Ah! ah! tu ne ris plus, vieille barbiche… Tu ne t'attendais pas à celle-là barbiche de l'enfer?

Et se signant :

— *In nomine patris et filii et spiritus sancti… Amen!* dit-il.

Puis il descendit de la chaire, et regagna l'autel, en faisant claquer la bannière, au-dessus des têtes consternées…

Tel était Monsieur le Recteur du Kernac…

Le maire — M. Jean Le Tregarec — avait un autre galbe.

Ancien sardinier de Concarneau, il avait gagné, rapidement, une jolie fortune, et s'était retiré au Kernac, où il possédait quelques terres et une confortable maison, sur le coteau, le seul coin riant du pays, le seul où il y eût quelque chose qui ressemblât à des arbres, à de la verdure, à des fleurs, à un peu de vie. Les germes mortels de la malaria n'atteignaient pas à la hauteur où se dressait cette maison heureuse, et le vent du large ne laissait de son passage que la santé de sa forte salure et de ses vivifiants arômes.

Ce maire était un très excellent homme : du moins, il passait pour tel dans le pays. Il se dévouait immensément. De même que le recteur avait bâti une belle église, en en pierre blanche, de même le maire édifia une magnifique mairie Louis XIII, puis une superbe maison d'école Louis XVI, où jamais aucun enfant ne fréquentait. Il dut aussi interrompre la construction d'une élégante fontaine Renaissance, car les fonds manquaient, et l'on s'aperçut qu'il n'y avait pas d'eau.

La commune était obérée, pliait sous le poids de ses dettes. Les gens étaient écrasés d'impôts, de centimes additionnels, de charges multiples; mais ils considéraient leur maire comme un saint, comme un héros, et cela soulageait un peu leurs souffrances. Lui, se réjouissait dans ses bonnes œuvres, et il vivait en paix avec sa conscience, dans l'amour de ses concitoyens.

N'ayant plus aucun édifice à élever pour le bonheur du peuple, il songeait philanthropiquement à de vagues catastrophes, où il pût montrer toutes les bontés de son âme.

— Si une épidémie effroyable pouvait fondre tout à coup sur le village ? se disait-il… Oh ! comme je les soignerais, comme je les frictionnerais… Ils meurent, c'est vrai… mais ils meurent l'un après l'autre, avec une régularité monotone… S'ils pouvaient mourir, dix, vingt, trente d'un seul coup ?… Oh comme je pourrais employer mon activité, mes qualités d'organisateur, mes tendresses pour ces pauvres diables !

En ces moments-là, il sentait battre dans sa poitrine l'âme d'un Jules Simon [1].

Un jour son rêve se précisa ; c'était en 1885, alors que le choléra dévastait Marseille et Toulon. Le maire se promenait un matin sur le quai du Kernac, et sa pensée, franchissant les mers et les continents, se pavanait parmi les cholériques de là-bas. Il évoquait les hôpitaux encombrés, les rues mornes, l'effroi des habitants, les corps tordus par l'horrible mal, le manque de cercueils, les grands feux qui brûlaient sur les places publiques, et se disait :

— Ont-ils de la chance, les maires de là-bas !… Moi, jamais je n'aurai de ces chances-là… Et que font-ils ? Rien… Ils perdent la tête, voilà tout. Ce ne sont pas de organisateurs. Ah ! qu'il me vienne une bonne épidémie, et l'on verra. On ne me connaît pas encore… Et qu'est ce que je demande ?… Rien… Je n'ai pas d'autre ambition que celle d'être utile… La croix de la Légion d'honneur me suffira…

À ce moment, une chaloupe de Quiberon entra dans le port et vint s'amarrer au quai, contre la cale où le maire, arrêté, songeait à ces charitables songes. Et tout à coup, il sursauta.

— Oh ! mon Dieu ! cria-t-il.

Dans le fond de la chaloupe, un matelot était couché sur un paquet de filets, paraissant en proie à un mal indicible. Les jambes tordues, les bras crispés, le corps, tout entier, secoué par les hoquets, il poussait d'étranges plaintes, et d'étranges jurons. Le maire, très ému, interpella le patron de la chaloupe :

1. Jules Simon (1814-1896), politicien républicain conservateur, ancien président du Conseil, confit dans une pseudo-philanthropie que Mirbeau a démystifiée et vilipendée maintes fois.

— Mais cet homme est malade?… Cet homme a le choléra?…

— Le choléra? dit le patron, en haussant les épaules… Ah! oui… un drôle de choléra… Il est saoul, le cochon…

Le matelot continuait à se plaindre. Un spasme le prit. Il se souleva un peu sur ses poings et, la bouche ouverte, la tête ballante, la poitrine ébranlée par des efforts intérieurs, il laissa échapper un long vomissement.

— Vite… vite… du secours! vociféra le maire… C'est le choléra… je vous dis que c'est le choléra… Le choléra est au Kernac…

Quelques hommes s'approchèrent… D'autres s'enfuirent… Le maire commanda :

— De l'acide phénique!… Des étuves!… Qu'on allume des feux sur le quai…

Et malgré les protestations du patron qui répétait : « Puisque je vous dis qu'il est saoul », le maire sauta dans la chaloupe.

— Aidez-moi… aidez-moi… N'ayez pas peur…

On souleva le matelot, on le débarqua. Porté par trois hommes, sous la conduite du maire, il fut promené, par toutes les rues du village, jusqu'à l'hospice.

— Qu'est-ce qu'il a?… Qu'est-ce qu'il y a?… demandaient les femmes en voyant passer ce cortège insolite.

Et le maire répondait :

— Ça n'est rien… rentrez chez vous… Ça n'est rien… N'ayez pas peur… C'est le choléra!

Les femmes, plus livides, à cette nouvelle, se répandaient à travers le village, clamant, avec des grimaces d'effroi :

— Le choléra!… le choléra!… le choléra est ici!

Et pendant que tout le monde fuyait, le maire commandait d'une voix retentissante :

— Qu'on aille prévenir le recteur… Qu'il fasse sonner les cloches… Qu'on verse du chlore dans les rues… N'ayez pas peur… Qu'on allume des feux, comme à Marseille…

À l'hospice, le maire voulut soigner lui-même le malade… Il le débarrassa de ses vêtements, le nettoya de ses ordures… Et comme les sœurs étaient un peu pâles, il les réconfortait :

— Vous voyez?… Je n'ai pas peur… Il ne faut pas avoir peur… Ça n'est rien… Je suis là…

Puis il étendait le corps dans un lit bassiné, le frictionna longtemps avec une brosse, lui posa, au long des flancs, sous les pieds, aux aisselles, sur le ventre, des briques chaudes.

Le matelot grognait, se démenait, repoussait les briques qui lui brûlaient la peau, exhalait des plaintes colères, mêlées à de gros jurons.

— Les crampes… voilà les crampes… Du rhum, vite… ordonna le maire… Qu'on m'apporte une bouteille de rhum… Il n'est que temps… N'ayez pas peur…

Il introduisit entre les dents du patient le goulot de la bouteille pleine de rhum. D'abord, le pochard parut ravi. Un expression de joie illumina sa figure.

— Na… vous voyez? fit le maire. Il revient à lui… Ça va mieux… Il n'y a que le rhum!… nous le sauverons… Aidez-moi.

Et, d'un mouvement rapide, il redressa la bouteille toute droite, le goulot profondément enfoncé dans la bouche du matelot.

Tout à coup, celui-ci suffoqua. Il fit de grands gestes. Un spasme lui secoua la gorge. Le liquide rejeté coula par la bouche, par le nez, avec un bruit de râles et d'étranges sifflements.

— Allons… bois donc… avale, sacré mâtin, dit le maire qui enfonça la bouteille plus avant dans la bouche…

Mais l'œil se convulsait, se renversait sous la paupière. Les membres rigides se détendirent, les gestes cessèrent… Le matelot était mort étouffé par le rhum.

— Trop tard… prononça le maire d'une voix navrée… Sacré mâtin!

Ce soir-là, le tambour de la ville parcourut les rues du Kernac, et, tous les vingt pas, après un roulement, il lisait la proclamation suivante :

Aux habitants du Kernac
Mes chers concitoyens,
Mes chers administrés,

Le choléra est dans nos murs.
Il a déjà fait de nombreuses victimes.

Qu'on se rassure. Votre maire ne vous abandonnera pas. Il s'installe en permanence à la mairie, prêt à tous les événements, et bien résolu à vous disputer au fléau. Comptez sur moi.

Vive Le Kernac !

Mais les rues étaient désertes, et, déjà, tous les habitants claquaient des dents au fond de leurs taudis fermés.

Et voici M. Arthur Lebeau, le *clubman* parisien.

Une nuit de l'hiver dernier, je dormais profondément, quand je fus réveillé en sursaut par un grand bruit : quelque chose comme la chute d'un meuble dans la pièce voisine. En même temps, la pendule sonna quatre heures et mon chat se mit à miauler lamentablement. Je sautai à bas du lit et, vivement, sans précautions, avec un courage qu'explique seule l'ardeur de mes convictions conservatrices, j'ouvris la porte et pénétrai dans la pièce. Elle était tout éclairée, et ce que j'aperçus d'abord, ce fut un monsieur, fort élégant, en tenue de soirée, décoré, ma foi ! et qui bourrait d'objets précieux une jolie valise en cuir jaune. La valise ne m'appartenait pas, mais les objets précieux étaient bien à moi, ce qui me parut une opération contradictoire et malséante, contre laquelle je me disposai à protester. Bien que je ne connusse pas du tout ce monsieur, il avait pourtant un visage qui m'était familier, et comme on en rencontre sur les boulevards, au théâtre, dans les restaurants de nuit, un de ces visages corrects et soignés qui vous font dire de ceux à qui ils appartiennent : « Ça doit être un homme de cercle ! » Prétendre que je n'eusse pas le moindre étonnement de voir chez moi, à quatre heures du matin, un monsieur en habit, et que je n'avais pas convié à y venir, cela serait exagéré. Mais cet étonnement ne se doublait d'aucun autre sentiment, frayeur ou colère, dont s'accompagnent ordinairement ces visites nocturnes. L'air d'élégance et de bonne humeur et de ce *clubman* m'avait tout de suite rassuré, car, je dois le confesser, je ne m'attendais à rien de tel, et je craignais plutôt de me trouver face à face avec une horrible brute de cambrioleur, et qu'il fallût me livrer contre lui à des actes de violence défensive pour lesquels je ne me sens pas d'inclination et dont on ne sait pas toujours comment ils finissent.

À ma vue, l'élégant inconnu s'était interrompu dans son travail, et, avec un sourire d'une ironie bienveillante, il me dit :

— Excusez-moi, monsieur, de vous avoir si impoliment réveillé… Mais ce n'est pas tout à fait de ma faute. Vous avez des meubles bien sensitifs, vraiment, et que l'approche de la plus légère pince-monseigneur fait aussitôt tomber en pâmoison…

Je vis alors que la pièce était toute bouleversée : des tiroirs ouverts et vidés, des vitrines fracturées, un petit secrétaire Empire, où je cache mes valeurs et mes bijoux de famille, piteusement renversé sur le tapis… Un vrai pillage enfin… Et, pendant que je faisais ces constatations, le trop matinal visiteur continuait, de sa voix bien timbrée :

— Oh ! ces meubles modernes… Comme ils ont l'âme fragile, n'est-ce pas ? Je crois qu'ils sont atteints, eux aussi, de la maladie du siècle, et qu'ils sont neurasthéniques, comme tout le monde…

Il eut un petit rire discret et charmant, qui ne me blessa pas et où se révélait, à tout prendre, un homme de la meilleure éducation. Je me décidai à intervenir.

— À qui ai-je l'honneur de parler ? fis-je, en suivant d'un regard moins inquiet les manœuvres du nocturne visiteur, tandis qu'un courant d'air, produit par les portes ouvertes, agitait ridiculement les pans de ma chemise.

— Mon Dieu ! répondit ce parfait *gentleman* sur un ton dégagé, mon nom vous serait peut-être en ce moment une trop vive surprise… D'ailleurs, ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux réserver, pour une occasion moins étrange, une présentation que je souhaite prochaine et que, d'ailleurs, je puis vous l'avouer, je ne cherchais nullement aujourd'hui. Je voudrais, si vous y consentez, garder le plus strict incognito, jusqu'à nouvel ordre.

— Soit, monsieur… Mais tout ceci ne m'explique pas…

— Ma présence chez vous, à une heure aussi exagérée, et dans ce désordre ?

— C'est cela… Et je vous saurais gré…

— Comment donc ! acquiesça l'élégant inconnu. Votre curiosité est fort légitime, et je ne songe pas à m'y soustraire… Mais, pardon ! Puisque vous désirez que nous fassions un petit bout de causerie, ne pensez-vous pas qu'il serait prudent à vous de passer une robe de chambre… Votre déshabillé me navre… Il fait froid

ici… et l'on a vite attrapé cette maudite influenza [1], en ces temps bizarres.

— Fort juste… Veuillez donc m'excuser une minute…

— Faites, monsieur, faites…

Je gagnai mon cabinet de toilette où j'endossai rapidement une robe de chambre, et je revins auprès de l'inconnu qui, durant ma courte absence, avait tenté de remettre un peu d'ordre dans la pièce encombrée de ses effractions.

— Laissez, monsieur, laissez, je vous prie… Mon valet de chambre rangera tout cela demain…

Je lui offris un siège, j'en pris un moi-même, et, ayant allumé un cigare, je lui dis, sur un ton encourageant :

— Monsieur, je vous écoute…

Le *clubman* eût pu se recueillir, comme font tous les héros de roman avant de conter leur histoire. Il évita cette banalité et, tout de suite, il commença :

— Monsieur, je suis un voleur… un voleur professionnel… disons le mot, si vous voulez, un cambrioleur… Vous l'aviez, sans doute, deviné ?

— Parfaitement…

— Cela fait honneur à votre perspicacité… Donc, je suis un voleur. Je ne me suis décidé à embrasser cette position sociale qu'après avoir bien constaté que, dans les temps troublés où nous vivons, elle était encore la plus franche, la plus loyale, la plus honnête de toutes… Le vol, monsieur — et je dis le vol, comme je dirais le barreau, la littérature, la peinture, la médecine —, fut une carrière décriée, parce que tous ceux qui s'y destinèrent jusqu'ici n'étaient que d'odieuses brutes, de répugnants vagabonds, des gens sans élégance et sans éducation. Or, je prétends lui redonner un lustre auquel il a droit et faire du vol une carrière libérale, honorable et enviée. Ne nous payons pas de mots, monsieur, et envisageons la vie telle qu'elle est. Le vol est l'unique préoccupation de l'homme. On ne choisit une profession — quelle qu'elle soit, remarquez bien — que parce qu'elle nous permet de voler — plus ou moins — mais enfin de voler quelque chose à quelqu'un. Vous avez l'esprit trop avisé, vous savez trop

1. En décembre 1891 et janvier 1892, une épidémie d'influenza avait fait des centaines de victimes à travers la France et désorganisé la vie sociale.

bien ce que cache le fallacieux décor de nos vertus et de notre honneur, pour que je sois forcé d'appuyer mon dire d'exemples probatoires et de concluantes énumérations…

Ces paroles me flattaient trop dans mes prétentions — d'ailleurs, justifiées — à la psychologie, et à la connaissance des sciences sociales, pour que je ne les accueillisse point par un « Évidemment ! » péremptoire et supérieur. L'élégant cambrioleur, encouragé, poursuivit avec des gestes plus intimes et confidentiels :

— Je ne veux vous parler que de ce qui me concerne… Mais les sales besognes que, nécessairement, je dus accomplir, les ruses maléficieuses, les ignobles tromperies, les faux poids, les coups de Bourse… les accaparements… répugnèrent vite à mon instinctive délicatesse, à ma nature franche, empreinte de tant de cordialités et de tant de scrupules… Je quittai le commerce pour la finance. La finance me dégoûta… Hélas ! je ne pus me plier à lancer des affaires inexistantes, à émettre de faux papiers et de faux métaux, à organiser de fausses mines, de faux isthmes, de faux charbonnages… Penser perpétuellement à canaliser l'argent des autres vers mes coffres, à m'enrichir de la ruine lente et progressive de mes clients, grâce à la vertu d'éblouissants prospectus et à la légalité de combinaisons extorsives, me fut une opération inacceptable, à laquelle se refusa mon esprit scrupuleux et ennemi du mensonge… Je pensai alors au journalisme… Il ne me fallut pas un mois pour me convaincre que, à moins de se livrer à des chantages pénibles et compliqués, le journalisme ne nourrit pas son homme… Et puis, vraiment, j'étais exposé quotidiennement à des contrats trop salissants. Quand je pense que les journaux, aujourd'hui, ne sont fondés que par des commerçants faillis ou des financiers tarés, qui croient — et qui d'ailleurs y réussissent — éviter ainsi de finir leurs jours dans les maisons centrales et dans les bagnes… non, vraiment, je ne pus me faire à cette idée. Sans compter qu'il est fort pénible à des personnes comme moi, qui possèdent une certaine culture, d'être l'esclave de sots ignorants et grossiers dont la plupart ne savent ni lire, ni écrire, sinon leurs signatures, au bas d'ignobles quittances… Alors j'essayai de la politique…

Ici, je ne pus m'empêcher de pousser un rire sonore qui menaça de s'éterniser…

— C'est cela, approuva le séduisant *gentleman*… N'en disons pas autre chose… Je pensai ensuite à devenir un homme du monde… un véritable homme du monde… Je suis joli garçon, j'ai de la séduction naturelle et acquise… de l'esprit… une santé de fer… infiniment d'élégance… Rien ne m'était plus facile que de me faire recevoir de l'Épatant, du cercle de la rue Royale… et d'être invité aux soirées carminales de M. de Montesquiou [1]… Mais j'avais trop de scrupules… Tricher au jeu, aux courses, tirer un cheval… meubler de jeunes cocottes… en démeubler de vieilles… vendre mon nom, mes influences mondaines, au profit d'un nouveau kina, d'un banquier douteux, d'un chemisier réclamiste, d'un fabricant d'automobiles… d'un usurier ou d'une jolie femme?… Ma foi non! Bref, j'épuisai ainsi tout ce que la vie publique ou privée peut offrir de professions sortables et de nobles carrières à un jeune homme actif, intelligent et délicat comme je suis. Je vis clairement que le vol — de quelque nom qu'on l'affuble — était le but unique et l'unique ressort de toutes les activités, mais combien déformé, dissimulé et, par conséquent, combien plus dangereux! Je me fis donc le raisonnement suivant : « Puisque l'homme ne peut pas échapper à cette loi fatale du vol, il serait beaucoup plus honorable qu'il le pratiquât loyalement et qu'il n'entourât pas son naturel désir de s'approprier le bien d'autrui d'excuses pompeuses, de qualités illusoires et de titres redondants dont la parure euphémique ne trompe plus personne. » Alors, tous les jours, je volai, je pénétrai, la nuit, dans les intérieurs riches; je prélevai, une fois pour toutes, sur les caisses d'autrui, ce que je juge nécessaire à l'expansion de mes besoins, au développement de ma personnalité humaine. Cela me demande quelques heures chaque nuit, entre une causerie au club et un flirt au bal. Hormis ce temps, je vis comme tout le monde… Je suis d'un cercle assez chic et bien-pensant; j'ai de belles relations. Le ministre m'a décoré tout récemment… Et quand j'ai fait un bon coup, je suis accessible à toutes les générosités. Enfin, monsieur, je fais loyalement, directement, ce que le

1. Robert de Montesquiou (1855-1921), poète — auteur des *Hortensias bleus,* des *Chauves-souris* et des *Roseaux pensants* — et mondain célèbre par son dandysme et ses réceptions somptueuses. Il a servi de modèle au Des Esseintes de Huysmans et au Charlus de Proust. Mirbeau l'a fréquenté un temps, à partir de 1892.

monde pratique par des détours tortueux et des voies d'autant plus ignominieuses que… Enfin, ma conscience délivrée ne me reproche plus rien, car, de tous les êtres que je connus, je suis le seul qui ait courageusement conformé ses actes à ses idées, et adapté hermétiquement sa nature à la signification mystérieuse de la vie…

Les bougies pâlissaient, le jour entrait par les fentes des persiennes. J'offris à l'élégant inconnu de partager mon déjeuner du matin, mais il objecta qu'il était en habit, et qu'il ne voulait pas m'offusquer par une telle incorrection.

Arthur Lebeau est un causeur charmant… Je jouis vraiment beaucoup de sa grâce et de son esprit… Malheureusement, il n'est à X… qu'en passant… huit jours à peine. Mais il reviendra plus tard…

— Je suis fort occupé… En ce moment… je n'ai pas le temps… me dit-il…

Et comme je lui demande s'il exerce ici son métier…

— Non, me répond-il… Ici je me repose… Ici… je vis de leurs rentes…

XIX

Nous avons dîné, hier, chez Triceps : dîner offert en l'honneur de son ami et protecteur, le docteur Trépan. Il y avait dix convives, tous riches, tous heureux. Durant le repas, et après le repas, nous n'avons naturellement parlé que de la misère humaine. C'est une sorte de joie sadique qu'ont les riches de pleurer, après boire et quand ils sont bien gorgés de sauces, sur les pauvres… Il n'y a rien comme les mets abondants et épicés, les vins rares, les fruits merveilleux, les fleurs et les argenteries, pour nous inspirer des émotions socialistes. La discussion, commencée dans la philosophie, a peu à peu dégénéré en anecdotes… Et chacun a raconté son histoire…

L'un, un écrivain connu, gros homme, rouge et lippu, à oreilles cornues de faune, dit :

« L'avenue de Clichy, à une heure de la nuit. Il pleut. La boue grasse du pavé rend la marche difficile et glissante. L'avenue est presque déserte. De rares passants passent, la figure enfouie dans les collets relevés des paletots; de rares fiacres roulent à vide, ou bien emportent on ne sait quoi vers on ne se sait où; de rares femmes arpentent les trottoirs qui luisent comme de pâles lumières, sous la lune.

— Monsieur… monsieur… venez chez moi…

Appels mêlés de jurons obscènes et de menaces. Puis des silences… et des fuites… et des retours. Cela vient, tourne, s'efface, disparaît, revient et s'abat, ainsi que des corbeaux sur un champ où il y a une charogne.

De place en place, il ne reste d'ouvert que des boutiques de marchands de vins, dont les devantures allumées trouent de clartés jaunes la masse d'ombre des maisons endormies. Et des odeurs d'alcool et de musc — crime et prostitution — circulent dans l'air par bouffées fraternelles.

— Monsieur… monsieur… venez chez moi…

Depuis cinq minutes, une femme me suit, que je ne vois pas, et dont j'entends seulement, derrière moi, le piétinement obstiné et la voix qui chuchote ce monotone et suppliant refrain :

— Monsieur… monsieur… venez chez moi…

Je m'arrête sous un réverbère. La femme aussi s'arrête, mais en dehors du rayonnement lumineux. Je puis, néanmoins, l'examiner. Elle n'est point belle, ah! non, ni tentante, et elle repousse, de toute la distance de son navrement, l'idée du péché. Car le péché, c'est de la joie, de la soie, du parfum et des bouches fardées, et des yeux en délire, et des cheveux teints, et de la chair parée comme un autel, lavée comme un calice, peinte comme une idole. Et c'est aussi de la tristesse riche, du dégoût opulent, du mensonge somptueux, de l'ordure en or et en perles. Elle n'a rien de tel à m'offrir, la malheureuse. Vieille de misère plus que d'âge, flétrie par la faim ou les lourdes ivresses cuvées dans les bouges, déformée par l'effroyable labeur de son tragique métier, obligée, sous la menace du coup de couteau, de marcher, de marcher toujours, dans la nuit, vers le désir qui rôde et qui cherche, renvoyée du souteneur qui la dépouille au policier qui la rançonne, du garni à la prison, elle est douloureuse à voir. Un léger caraco de laine recouvre sa poitrine; des jupons boueux lui battent aux jambes, un immense chapeau la coiffe, dont les plumes fondent sous la pluie; et sur son ventre elle tient ses mains croisées, deux pauvres mains rougies de froid — oh! pas obscènes — deux pauvres mains maladroites de froid et noueuses, que d'antiques mitaines gantent jusqu'aux doigts. N'étaient l'heure, le lieu, et l'accent de son appel, je la prendrais pour quelque servante sans place, et non pour une rôdeuse de trottoirs. Sans doute elle se méfie de sa laideur, elle a conscience du peu de volupté qu'offre son corps, car elle s'efface de plus en plus sous mon regard, elle interpose des ténèbres et des ténèbres entre son visage et moi, et, semblant demander l'aumône, plutôt que

d'offrir du plaisir, c'est d'une voix timide, tremblante, presque honteuse, qu'elle répète :

— Monsieur… monsieur… venez chez moi… monsieur… je ferai tout ce que vous voudrez… Monsieur… monsieur!

Comme je ne réponds pas, non par dégoût ni dédain, mais parce que, dans l'instant même, je regarde, avec compassion, un collier de corail qui lui entoure le cou d'une ligne rouge sinistrement, elle ajoute, tout bas, sur un ton de plus douloureuse imploration :

— Monsieur… si vous aimez mieux… Monsieur?… J'ai chez moi une petite fille… Elle a treize ans, monsieur… et elle est très gentille… Et elle connaît les hommes comme une femme… Monsieur… Monsieur… je vous en prie… Venez chez moi… Monsieur… monsieur!…

Je lui demande :

— Où demeures-tu?

Et, vivement, me désignant une rue, en face, qui s'ouvre sur l'avenue, en mâchoire d'ombre, en gueule de gouffre, elle répond :

— Tout près… tenez, là… à deux pas d'ici… Vous serez bien content, allez!

Elle traverse la chaussée, courant, pour ne pas donner à ma réflexion le temps de changer, à ce qu'elle croit être mon désir le temps de se glacer… Je la suis… Ah! la pauvre diablesse!… À chaque pas qu'elle fait, elle retourne la tête, afin de bien s'assurer que je ne suis pas parti, et elle sautille dans les flaques, énorme et ronde, comme un monstrueux crapaud… Des hommes, qui sortent d'un cabaret, l'insultent en passant… Nous nous engouffrons dans la rue… Elle devant, moi derrière, nous marchons vers quelque chose de plus en plus noir…

— C'est là… fait la femme… Tu vois que je ne t'ai pas menti…

Elle pousse une porte seulement entrebâillée. Au fond d'un couloir étroit, une petite lampe à pétrole, dont la mèche fume et vacille, fait s'agiter sur les murs des lueurs de crime, des ombres de mort. Nous entrons… Mes pieds foulent des choses molles, mes bras frôlent des choses visqueuses…

— Attends un peu, mon chéri… L'escalier est si traître!

L'assurance l'a reprise. Elle comprend qu'elle ne doit plus s'humilier, qu'elle n'est peut être plus si laide, puisque je suis là, qu'elle me tient, qu'elle a conquis, ramené un homme, un homme qu'il s'agit de garder par des mots de caresses, d'exciter à la générosité par des promesses d'amour… D'amour!… Je ne suis plus le "Monsieur" hésitant qu'elle implorait, tout à l'heure; je suis le "chéri", l'aubaine attendue, celui qui apporte, peut-être, de quoi manger pour le lendemain, ou de quoi se payer la crapuleuse ivresse par quoi la faim s'oublie, et tout, et tout, et tout!…

Elle allume un bougeoir, à la flamme tordue de la lampe, et, m'indiquant le chemin, elle me précède dans l'escalier. L'ascension est rude. La malheureuse monte avec peine, avec effort; elle souffle, siffle et râle; de sa main libre, elle ne sait que faire, comme d'un paquet trop lourd.

— Ne t'impatiente pas, chéri… C'est au deuxième…

Et la lampe est gluante, les murs suintent et suppurent, les marches de bois craquent sous les pieds; il faut raffermir son estomac contre les nausées que soulèvent d'intolérables odeurs de boues ramenées avec les hommes, de crasses dont l'humidité exaspère la virulence, de déjections mal closes; sur les paliers, à travers les portes, on entend des voix qui rient, qui crient, qui prient, des voix qui marchandent, qui menacent, qui exigent, des voix obscènes, des voix saoules, des voix étouffées… Oh! ces voix! La tristesse de ces voix, en ce lieu de nuit, de terreur, de misère et de… plaisir!

Enfin nous sommes arrivés. La clef a grincé dans la serrure, la porte a grincé sur ses gonds, et nous voilà dans une petite pièce où il n'y a qu'un fauteuil de reps vert, déchiré et boiteux, et qu'une sorte de lit de camp sur lequel une vieille qui dormait s'est dressée, au bruit, comme un spectre, et me dévisage de ses yeux ronds, jaunes, étrangement fixes, et pareils à ceux des oiseaux qui veillent, dans les bois, la nuit… En face de la fenêtre, des linges sèchent sur une corde tendue d'un mur à l'autre.

— Je t'avais dit d'enlever ça, reproche la femme à la vieille, qui fait entendre une sorte de grommellement et retire les linges qu'elle dépose en tas sur le fauteuil.

Une porte encore, et c'est la chambre… Et nous sommes seuls. Je demande :

— Qui est cette vieille?

— C'est celle qui me prête la petite, mon chéri…

— Sa mère ?

— Oh ! non ! J'sais pas où elle l'a prise. Je ne l'ai que depuis hier… Elle n'a pas eu de chance, la pauvre femme !… Ah ! vrai ! Elle n'est guère heureuse, elle, non plus… Son fils est à La Nouvelle… C'était mon amant autrefois… Il a estourbi c't'horloger de la rue Blanche, tu sais bien, c't'horloger ?… Ses filles sont en maison… et ne lui donnent rien… Faut bien qu'elle vive aussi !… Hein ! crois-tu ?…

Puis :

— Seulement, elle amène la petite ici… parce que chez elle… ah ! si tu voyais ça ?… C'est si pauvre, si pauvre !…

La chambre est à peine meublée, et révèle une indicible détresse… Les fenêtres sont sans rideaux, la cheminée sans feu. L'humidité décolle des murs le papier qui, ça et là, retombe, par plaques, ainsi que des lambeaux de peau morte… Il fait froid… La femme s'excuse…

— C'est que je n'ai pas de bois… ni de charbon… L'hiver est arrivé si vite !… Et puis voilà un mois que les agents sont venus… Ils m'ont emballée… Il n'y a que trois jours qu'ils m'ont relâchée, crois-tu ?

Et elle ajoute :

— Si seulement j'avais eu vingt francs à leur donner, ils m'auraient laissée tranquille… Ah ! les chameaux !… Non, là ! vrai ! il y en a qui demandent "un bonheur"… d'autres veulent de l'argent… Moi, ils me demandent toujours de l'argent. Ça ne devrait pas être permis…

Au fond de la pièce, un grand lit s'étale, avec deux oreillers exhaussés sur un traversin… À côté un autre lit, plus petit, où j'aperçois, émergeant des couvertures, un ébouriffement de chevelure blonde, et, dans ce blond, une mince figure pâle qui dort.

— C'est la petite, mon chéri… Mets-toi à ton aise… Je vais la réveiller… Ah ! tu vas voir ce qu'elle est vicieuse et adroite… Tu sera bien content, va…

— Non… non… laisse-la.

— Ah ! tu sais… elle ne va pas avec tout le monde… elle ne va qu'avec les Messieurs qui sont généreux…

— Non… laisse-la dormir…

— Comme tu voudras, mon chéri…

Elle n'a pas conscience du crime qu'elle me propose, et mon refus l'étonne plutôt… Lorsqu'elle voulait réveiller l'enfant, je l'ai observée. Sa main n'a pas tremblé; elle n'a pas éprouvé au cœur cette commotion vasculaire qui fait descendre le sang, et pâlir le visage. Je lui demande :

— Et si la police la trouvait chez toi?… Sais-tu que c'est la Cour d'assises, la maison centrale?

La femme fait un geste vague, et elle dit :

— Ah! bien… qu'est-ce que tu veux?

Mais devant mon air grave et triste, elle a perdu confiance de nouveau. Elle n'ose point se regarder dans la glace; elle n'ose point, non plus, se montrer à moi-même dans la lueur pauvre du bougeoir… Et l'eau dégoutte de son chapeau, ainsi que d'un toit mouillé… Elle a posé le bougeoir sur la cheminée, et elle est venue, près du grand lit, dans la pénombre, où elle s'apprête à se déshabiller.

— Non, lui dis-je… Inutile… Je ne veux pas de toi, non plus.

Et je lui mets dans la main deux pièces d'or, deux pièces d'or qu'elle tourne, retourne, soupèse et qu'elle considère ensuite, d'un regard hébété, sans rien dire.

Moi aussi, je n'ai rien à lui dire. Et que lui dirais-je? Lui prêcher le repentir, les beautés de la vertu? Des mots, des mots, des mots!… Ce n'est pas elle, la coupable. Elle est telle exactement que l'a voulue la société, à l'insatiable appétit de qui il faut, chaque jour, apporter sa large portion d'âmes humaines… Lui parler de haine, de révolte?… À quoi bon?… Des mots encore… La misère est bien trop lâche; elle n'a pas la force de brandir un couteau, ni d'agiter une torche sur l'égoïste joie des heureux… Mieux vaut donc que je me taise!… D'ailleurs, je ne suis pas venu ici pour pérorer comme un socialiste. L'heure n'est pas aux déclamations vaines, qui ne remédient à rien et ne font que montrer davantage le vide des actes dans le vide des phrases… Je suis venu pour voir, et j'ai vu… Il ne me reste plus qu'à partir… Bonsoir!…

L'enfant dort toujours dans son lit, nimbée de blond. Les possessions d'impubère ont déjà flétri sa bouche, pourri son haleine, et mis des éraillures au coin de ses yeux fermés. Dans la pièce voisine, j'entends la vieille qui rôde et qui traîne ses savates sur le

plancher craquant. La femme a caché ses deux pièces d'or sous le traversin, et elle me dit tout bas :

— La vieille va être furieuse que tu n'aies pas été avec la petite… Donne-lui quelque chose pour qu'elle ne me prenne pas tout ce que tu m'as donné… C'est une méchante vieille, et rosse, rosse… Ah! vrai… Et puis attends que je t'éclaire, monsieur… L'escalier est si traître!… »

Et voici ce que dit un autre :

« L'autre jour, j'avais, chez moi, un ouvrier menuisier qui était venu réparer ma bibliothèque. C'est un homme très intelligent et qui aime à causer. Pendant qu'il travaillait :

— Est-ce que vous avez des enfants? lui demandai-je.

— Non… me répondit-il durement…

Et après une pause, d'une voix plus douce :

— Je n'en ai plus… J'en ai eu trois… Ils sont tous morts…

Il ajouta, en hochant la tête :

— Ah! ma foi! quand on voit ce qui se passe… et la peine qu'on a dans la vie… ça vaut peut-être mieux pour eux, qu'ils soient morts… les pauvres petits bougres… Au moins, ils ne souffrent pas.

J'insistai un peu cruellement :

— Est-ce qu'il y a longtemps que le dernier est mort?

— Dix ans, fit-il.

— Et depuis?…

— Depuis, vous comprenez que ni moi, ni ma femme, nous n'en avons pas voulu d'autres… Ah! non, par exemple…

Je lui expliquai l'admirable mécanisme de la loi Piot, et comme quoi, étant assez mauvais patriote pour n'avoir pas, ou pour n'avoir plus d'enfants vivants… il serait passible d'un impôt, s'il arrivait que cette loi fût votée…

Il ne parut pas très étonné, ayant pris l'habitude de considérer la vie en philosophe :

— Je m'attends à tout des lois, me dit-il, sans aigreur… Une loi, parbleu!… je sais ce que c'est… Je sais que ça n'est jamais pour nous autres… Les lois sont toujours faites pour les riches contre les pauvres… Mais, tout de même… celle dont vous me

parlez… elle est vraiment un peu forte… Car, si je n'ai plus d'enfants… c'est de leur faute…

— De leur faute?… À qui?…

— Mais aux autorités… à l'État… je ne sais pas, moi, à tous les bonshommes qui sont chargés de fabriquer les lois, à tous ceux là qui sont chargés de les appliquer… C'est bien simple… et ça n'est pas nouveau… L'État — il faut lui rendre cette justice — protège les volailles, les taureaux, les chevaux, les chiens, les cochons, avec une émulation merveilleuse, et une très savante entente du progrès scientifique. On a trouvé, pour ces divers et intéressants animaux, des modes d'élevage d'une hygiène parfaite. Sur tout le territoire français, il existe — à ne plus les compter — des sociétés d'amélioration pour les différentes races de bêtes domestiques. Celles-ci ont de belles étables… de belles écuries… de belles volières… de beaux chenils… bien aérés… bien chauffés…, et pourvus non seulement du nécessaire… mais d'un grand luxe… On les entretient dans une salubrité constante et rigoureuse… purs de tous germes malfaisants et de contagions morbides, par des lavages quotidiens, par des désinfections rationnelles, à l'acide phénique, borique, etc. Moi, qui vous parle, j'ai construit des poulaillers qui sont de vrais palais… C'est très bien… Je ne suis pas jaloux des soins méticuleux dont on entoure les bêtes… Qu'on les couronne même dans les concours… qu'on les prime… qu'on leur donne des sommes d'argent, dans les comices agricoles, je l'admets… Selon moi, tous les êtres vivants ont droit à de la protection, à autant de bonheur qu'on peut leur en procurer… Mais je voudrais que les enfants — les enfants des hommes — ne fussent pas, comme ils le sont, systématiquement écartés de tous ces bienfaits… bestiophiliques… Eh bien, il paraît que c'est impossible. Un enfant, ça ne compte pour rien… Cette vermine humaine peut crever, et disparaître… Il n'importe… On organise même administrativement, des hécatombes de nouveau-nés… comme si nous étions menacés d'un dangereux pullulement de l'espèce… Et les dirigeants, les maîtres de cette belle société — qui sont, sinon la cause première, du moins les continuateurs indifférents du mal qu'ils dénoncent avec un patriotisme si indigné — se plaignent amèrement du nombre sans cesse décroissant des enfants qu'ils empêchent de naître, ou qu'ils tuent, sitôt nés, par les procédés

les plus sûrs et les plus rapides… Car la véritable infanticide, c'est cette société, si terrible aux filles-mères qui ne peuvent nourrir leurs enfants… Il faut la voir adjurer les familles de prolifier tant et plus, ou bien les menacer de peines fiscales très sévères quand elles s'avisent enfin de rester stériles, ne voulant pas qu'il sorte d'elles des créatures impitoyablement vouées à la misère et à la mort… Eh bien, non… on ne veut plus rien savoir…

Il avait dit tout cela sur un ton tranquille, et tandis que, à califourchon sur le haut d'une échelle double, il sciait avec méthode et lenteur une planchette de bois… La planchette sciée, il se croisa les bras et me regarda en hochant la tête :

— Voyons, monsieur, fit-il… est-ce pas vrai, ce que je dis là ?… Et qu'est ce qu'ils nous chantent, avec leur sacrée dépopulation ?… Quand tous ces beaux farceurs auront fait leur examen de conscience et qu'ils auront reconnu loyalement que le mal n'est pas en nous… mais dans la constitution même de la société… dans la barbarie et dans l'égoïsme capitaliste des lois qui ne protègent que les heureux… alors, on pourra peut-être causer… D'ici là, nous continuerons à jeter au vent qui la dessèche la graine humaine et les germes de vie… Qu'est-ce que cela me fait, à moi, la richesse et la gloire d'un pays où je n'ai qu'un droit, celui de crever de misère, d'ignorance et de servitude ?…

Je lui demandai alors pourquoi et comment ses trois enfants étaient morts.

— Comme ils meurent tous ou presque tous chez nous, me répondit-il… Ah ! cette histoire est courte, et c'est l'histoire de tous mes camarades… De l'une à l'autre, la forme de misère peut varier quelquefois, mais le fond est le même… Je vous ai dit, tout à l'heure, que j'ai eu trois enfants… Tous les trois, ils étaient sains, forts, bien constitués, aptes à vivre une bonne vie, je vous assure… Les deux premiers, nés à treize mois de distance l'un de l'autre, sont partis de la même façon… Chez nous, il est rare que la mère puisse nourrir de son lait sa progéniture… Alimentation mauvaise ou insuffisante… tracas de ménage… travail, surmenage… enfin, vous savez ce que c'est… Les enfants furent mis au biberon… Ils ne tardèrent pas à dépérir… Au bout de quatre mois, ils étaient devenus assez chétifs et malades pour nous

inquiéter… Le médecin me dit : “Parbleu ! c’est toujours la même chose… le lait ne vaut rien… le lait empoisonne vos enfants.” Alors je dis au médecin : “Indiquez-moi où il y a de bon lait, et j’irai en acheter.” Mais le médecin secoua la tête, et il répondit : “Il n’y a pas de bon lait à Paris… Envoyez votre enfant à la campagne.” Je confiai le gosse à l’Assistance publique, laquelle le confia à une nourrice percheronne… Huit jours après, il mourait… Il mourait, comme ils meurent tous, là-bas, du manque de soins, de la férocité paysanne… de l’ordure… Mon troisième, je le gardai à la maison… Il vint très bien… C’est vrai qu’à ce moment ma femme et moi nous gagnions de bonnes journées, et que l’argent ne manquait pas… Il était gras, rose, ne criait jamais… Impossible de voir un enfant plus fort et plus beau… Je ne sais comment il attrapa une maladie des yeux qui régnait dans le quartier, en ce temps-là… Le médecin me dit qu’il fallait le mettre à l’hôpital… Il y avait un hôpital spécial à cette maladie-là. Oh ! c’est pas les hôpitaux qui manquent !… Le petit guérit ; mais le jour où la mère était partie pour le ramener, elle le trouva la mine défaite, et se tordant dans d’affreuses coliques… Il avait gagné la diarrhée infantile… On ne le soignait d’ailleurs pas… La mère s’en étonna… Un espèce d’interne, qui se trouvait là, dit : “On ne soigne ici que les maladies des yeux… Si vous voulez qu’on le soigne pour la diarrhée… emmenez-le dans un autre hôpital.” La mère eut beau prier, supplier, menacer, ce fut en vain… Elle prit son pauvre enfant dans ses bras pour le conduire dans un hôpital qu’on lui désigna… Il passa durant le trajet… Et voilà !… Et on vient me dire encore : “Faites des enfants, nom de Dieu !… faites des enfants…” Ah ! non… je sors d’en prendre…

Et haussant les épaules, il dit, d’une voix plus forte :

— Ils sont épatants, ces beaux messieurs… Au lieu de chercher des trucs pour augmenter la population, ils feraient bien mieux de trouver le moyen d’augmenter le bonheur dans la population… Oui… mais ça… ils s’en fichent !…

Quand il eut fini son ouvrage, il considéra les volumes rangés sur les rayons de la bibliothèques :

— Voltaire… fit-il… Diderot… Rousseau… Michelet… Tolstoï… Kropotkine… Anatole France… Oui, tout ça, c’est

très beau… Mais à quoi ça sert-il… L'idée dort dans les livres… La vérité et le bonheur n'en sortent jamais…

Il ramassa ses outils, et s'en alla, triste… triste… »

Un troisième, qui était un propriétaire foncier de Normandie, raconta :

« Le père Rivoli a un mur. Ce mur longe une route. Et il est fort délabré. Les pluies et la pioche du cantonnier en ont miné la base ; les pierres, déchaussées, ne tiennent plus guère, et des brèches s'ouvrent. Il est pourtant joli, avec son aspect de vieille ruine. Quelques iris en couronnent le faîte, des linaires, des capillaires, des joubarbes poussent dans les fentes ; quelques pavots aussi, se pavanent, frêles, entre les interstices des moellons. Mais le père Rivoli n'est pas sensible à la poésie de son mur, et, après l'avoir longuement examiné, après avoir fait remuer les pierres branlantes, comme les dents dans la mâchoire d'un pauvre homme, il se décide enfin à le réparer.

Il n'a pas besoin du maçon, car il a fait tous les métiers, dans sa vie. Il sait battre le mortier comme il sait raboter une planche, forger un bout de fer, équarrir un chevron. Et puis, le maçon, ça coûte cher et ça n'avance pas dans le travail. Le père Rivoli achète un peu de chaux, un peu de sable, réunit sur la route, au pied de son mur, quelques moellons, trouvés dans son clos, et le voilà qui se met en train de travailler.

Mais à peine, un matin, a-t-il lancé une demi-truellée de mortier pour boucher le premier trou, et caler la première pierre, que, tout à coup, derrière lui, il s'entend héler d'une voix sévère :

— Eh bien, père Rivoli, qu'est-ce que vous faites là ?

C'est l'agent voyer, en tournée matinale. Il porte sur son dos une carnassière bondée d'instruments de géométrie, et, sous son bras, deux nivelettes peintes en blanc et en rouge…

— Ah ! ah ! dit-il de nouveau, après s'être campé, sur la berge, en statue terrible du Règlement administratif… Ah ! ah ! à votre âge… on se met, encore, en contravention ?… Voyons, qu'est-ce que vous faites là ?

Le père Rivoli s'est détourné et il dit :

— Eh ben… je répare mon mur… Vous voyez qu'il fout le camp de partout…

— Je le vois… répond l'agent voyer… Mais avez-vous une autorisation ?

Le père Rivoli s'effare et se lève, en maintenant de ses deux mains ses reins raidis.

— Une autorisation, que vous dites ?… Mon mur est-il à moi ?… J'ai-t'y besoin d'une autorisation pour faire de mon mur ce qui me plaît… le fiche par terre ou le redresser, si c'est mon idée ?…

— Ne faites pas le malin, vieux sacripant… Vous savez de quoi il retourne…

— Enfin… s'obstine le père Rivoli… c'est-y à moi, ce mur, oui ou non ?

— Ce mur est à vous… mais il est sur la route… Et vous n'avez pas le droit de réparer un mur qui est à vous, et qui est sur une route…

— Mais vous voyez bien qu'il ne tient plus debout, et que, si je ne les répare pas, il va tomber, comme un homme mort…

— C'est possible… ça ne me regarde pas… Je vous dresse procès-verbal, *primo,* pour avoir réparé votre mur sans autorisation ; *secundo,* pour avoir, également, sans autorisation, déposé des matériaux sur une voie publique. Vous en avez pour une pièce de cinquante écus d'amende, hé ! hé ! mon père Rivoli… Ça vous apprendra à faire l'ignorant…

Le père Rivoli ouvre, toute grande, sa bouche édentée et noire comme un four… Mais sa stupéfaction est telle qu'il ne peut articuler une seule parole. Ses yeux virent dans leurs orbites ainsi que de minuscules toupies. Au bout d'une minute, il gémit, en empoignant sa casquette, d'un geste de découragement profond :

— Cinquante écus !… Si c'est possible… Jésus Dieu ?

L'agent voyer continue :

— Et ce n'est pas tout… Vous allez réparer votre mur…

— Non, non… je ne le réparerai pas… Il ne vaut pas cinquante écus… Il arrivera ce qui voudra…

— Vous allez réparer votre mur, poursuit le fonctionnaire d'un ton impératif… parce qu'il menace ruine, et qu'il endommagerait la route en tombant… Et retenez bien ceci : si votre mur tombait, je vous dresserais un nouveau procès-verbal, et vous en auriez, cette fois, pour cent écus d'amende…

Le père Rivoli s'affole :

— Pour cent écus!… Ah! malheur! Dans quel temps est-ce que je vivons?

— Mais auparavant, écoutez-moi bien… Vous allez, sur du papier timbré de douze sous, demander au préfet une autorisation…

— J'sais point écrire…

— Ce n'est point mon affaire… Enfin, voilà… j'ai l'œil…

Le père Rivoli rentre chez lui. Il ne sait quelle résolution prendre; mais il sait aussi que l'administration ne badine pas avec les pauvres gens. S'il répare son mur, c'est cinquante écus d'amende; s'il ne le répare pas, c'est cent écus… On l'oblige à réparer son mur, et on le lui défend en même temps. Dans tous les cas, il est en faute, et il doit payer… Ses idées s'embrouillent. Il a mal à la tête. Et sentant, dans toute leur étendue, son impuissance et sa détresse, il soupire :

— Et le député, l'autre jour, m'a dit que je suis souverain… que rien ne se fait que par moi, et que je fais ce que je veux…

Il va demander son avis à un voisin qui connaît la loi, étant conseiller municipal.

— C'est comme ça, père Rivoli… lui dit celui-ci d'un air d'importance. Il faut en passer par là… Et comme vous ne savez point écrire, je veux bien vous obliger de ce petit service… Je vais vous rédiger votre demande…

La demande est partie. Deux mois se passent… Le préfet ne répond pas… Les préfets ne répondent jamais… Ils font des vers, ils flirtent avec les femmes de receveurs d'enregistrement, ou bien ils sont à Paris, où ils passent leurs soirées à l'Olympia, aux Ambassadeurs. Chaque semaine l'agent voyer s'arrête devant la maison du père Rivoli.

— Eh bien… cette autorisation?

— Rien encore.

— Il faut envoyer une lettre de rappel…

Les lettres de rappel vont rejoindre, dans la tombe des bureaux, parmi d'inviolables poussières, la demande écrite sur papier timbré. Tous les jours le père Rivoli guette le facteur sur la route. Jamais le facteur ne s'arrête à sa porte. Et les brèches du mur s'agrandissent; les pierres s'en détachent et roulent sur la berge, le mortier s'effrite, se soulève de plus en plus, car il est

venu, pendant ce temps, une forte gelée; et les plaies gagnent, rongent, de leurs lèpres, ce pauvre mur à demi écroulé.

Une nuit de grand vent, il s'est écroulé, tout à fait. Le père Rivoli a constaté le désastre, le matin, dès l'aurore. Dans sa chute, le mur a entraîné les espaliers du clos qui donnaient de si beaux fruits à l'automne. Et rien ne défend plus la demeure du pauvre homme; les voleurs et les vagabonds peuvent, à toute minute, entrer, poursuivre les poules, voler les œufs… Et l'agent voyer est venu, terrible :

— Ah!… vous voyez bien ce que je vous disais… il est tombé, parbleu!… Allons! je vais vous dresser procès-verbal…

Le père Rivoli pleure :

— C'est-y de ma faute? c'est-y de ma faute? Puisque vous m'avez empêché de le réparer!

— Allons, allons… après tout, ce n'est pas une grosse affaire… Avec les cinquante écus de la première amende, ça ne vous fera que cent cinquante écus et les frais… Vous pouvez bien payer ça.

Mais le père Rivoli ne peut pas payer ça. Toute sa fortune est dans son clos, et dans ses deux bras qui font vivre son clos de leur continuelle fatigue. Le bonhomme devient sombre… Il ne sort plus de sa maison où, toute la journée, il reste assis, devant l'âtre sans feu, la tête dans sa mains. L'huissier est venu, deux fois. Il a saisi la maison, il a saisi le clos. Dans huit jours, on va vendre tout cela… Alors, un soir, le père Rivoli quitte sa chaise et l'âtre sans feu, redescend au cellier, silencieux, sans lumière… À tâtons, parmi les pipes de cidre vides, et les outils de travail, et les paniers, il cherche une grosse corde qui lui sert à rouler ses fûts de boisson… Et puis il remonte dans son clos.

Au milieu du clos est un grand noyer qui étend ses branches noueuses et solides au-dessus de l'herbe, parmi le ciel que nacrent les premiers rayons de lune. Il attache la corde à une des branches hautes, car il a grimpé dans l'arbre au moyen d'une échelle, et il est monté de fourche en fourche; puis il noue la corde autour de son cou et se laisse tomber, d'un bloc, dans le vide… La corde, en glissant, a crié sur la branche, la branche a fait entendre un léger craquement…

Le lendemain, le facteur apporte l'autorisation du préfet… Il voit le pendu qui se balance, au bout de la corde, dans le clos, parmi les branches de l'arbre où deux oiseaux s'égosillent. »

Puis un quatrième raconte :

« Un soir, tard, après une journée infructueuse, Jean Guenille se décida à rentrer chez lui… Chez lui!… Il appelait ainsi un banc qu'il avait choisi dans le square de la place d'Anvers, et sur lequel, depuis plus d'un mois, il dormait, avec la voûte d'un marronnier pour baldaquin… À ce moment précis, il se trouvait sur le boulevard, devant le Vaudeville, où la concurrence, de soir en soir plus nombreuse, son peu d'agilité à se remuer, la malchance aussi, lui avaient valu une soirée dérisoire… deux sous et encore deux sous étrangers qui n'avaient pas cours…

— Donner deux mauvais sous à un pauvre bougre comme moi… un millionnaire!… si ça ne fait pas pitié…

Il revoyait le monsieur… un beau monsieur, bien nippé… cravate blanche… plastron éblouissant… canne à béquille d'or… Et Jean Guenille haussait les épaules, sans haine.

Ce qui l'ennuyait le plus, c'était de regagner la place d'Anvers… C'était bien loin et il tenait à "son chez lui", à son banc. Il n'y était pas trop mal, après tout, et il était assuré de n'y être pas dérangé… car il connaissait les agents qui avaient fini par le prendre en pitié, et le laissaient dormir à sa guise…

— Sacristi!… dit-il… voilà une mauvaise journée… Depuis trois semaines… je n'en ai pas eu une si mauvaise… Et l'on a raison de dire que le commerce ne va plus… Si c'est la faute aux Anglais… comme on le prétend… sacrés Anglais… que le diable les emporte!…

Il se mit en marche, n'ayant pas perdu l'espoir de rencontrer, en chemin, un monsieur charitable, ou un pochard généreux qui lui donnerait deux sous… deux vrais sous, avec quoi il pourrait acheter du pain, le lendemain matin…

— Deux sous… deux vrais sous… ce n'est pourtant pas le Pérou!… se disait-il encore tout en marchant lentement… car, outre sa fatigue, il avait une hernie qui le faisait souffrir plus que l'ordinaire.

Et, comme il marchait depuis un quart d'heure, désespérant de rencontrer le monsieur providentiel, il sentit, tout à coup, sous ses pieds, quelque chose de mou… D'abord, il pensa que ça pouvait être une ordure… Et puis, ensuite, il réfléchit que ça pouvait être quelque chose de bon à manger… Est-ce qu'on sait jamais ? Le hasard n'aime guère les pauvres, et il ne leur réserve pas souvent des surprises heureuses… Pourtant, il se souvenait, un soir, avoir trouvé, dans la rue Blanche, un gigot de mouton, tout frais, un magnifique et énorme gigot, tombé, sans doute, de la voiture d'un boucher… Ce qu'il avait sous les pieds, à cette heure, ce n'était pas, bien sûr, un gigot… c'était peut-être une côtelette… un morceau de foie, un cœur de veau…

— Ma foi !… se dit-il… faut voir ça tout de même…

Et il se baissa pour ramasser l'objet qu'il tenait sous ses pieds…

— Hein ! fit-il… quand il l'eut touché… c'est pas des choses qui se mangent… Je suis volé…

La rue était déserte… Nul sergot faisant sa ronde… Il s'approcha d'un bec de gaz pour se rendre compte de ce qu'il avait dans la main…

— Ah bien par exemple !… ça, c'est plus fort… murmura-t-il, tout haut.

C'était un portefeuille de maroquin noir, avec des coins d'argent… Jean Guenille l'ouvrit, en examina l'intérieur… Dans un des compartiments il trouva une liasse de billets… dix billets de mille francs attachés par une épingle.

— Ça, par exemple !… répétait-il…

Et, dodelinant de la tête, il ajoutait :

— Quand je pense qu'il y a des gens qui ont des portefeuilles comme ça dans leurs poches… et dans leurs portefeuilles, des dix mille francs !… Si ça ne fait pas pitié…

Il fouilla les autres compartiments du portefeuille… Il n'y avait rien… Pas une carte… pas une photographie… pas une lettre… pas un indice, par où l'on pût connaître le propriétaire de cette fortune… qu'il avait là… dans la main.

Et, refermant le portefeuille, il se dit :

— Eh bien, merci !… Va falloir que je porte ça au commissaire de police. Ça va me déranger de ma route… je suis déjà bien… bien fatigué… Non, vraiment… je n'ai pas de chance, ce soir…

La rue était de plus en plus déserte… Nul passant ne passait… Nul sergot faisant sa ronde…… Jean Guenille rebroussa chemin, et se rendit au commissariat de police le plus prochain…

Jean Guenille eut beaucoup de peine à pénétrer jusqu'au magistrat… Ses vêtements en loques, la peau décharnée et cendreuse de son visage, firent qu'on le prit, tout d'abord, pour un malfaiteur. Et peu s'en fallut qu'on ne se ruât sur lui… et qu'on ne le bouclât au poste… Mais, à force de douceur, d'insistance tranquille, il obtint enfin la faveur d'être introduit dans le bureau de M. le commissaire de police…

— Monsieur le commissaire de police, salua Jean Guenille, je vous apporte une chose que j'ai trouvée, sous mon pied, tout à l'heure, dans la rue…

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est ça, monsieur le commissaire… répondit le pauvre hère, en tendant, du bout de ses doigts osseux, le portefeuille…

— Bien… bien… Et naturellement… il n'y a rien dans ce portefeuille ?

— Voyez vous-même, monsieur le commissaire…

Celui-ci ouvrit le portefeuille, sortit la liasse des billets… les compta… Et les yeux tout ronds de surprise :

— Mais dites donc… mais dites donc ? s'écria-t-il… Il y a dix mille francs !… Mais sapristi !… c'est une somme énorme… une somme… énorme… Non d'un chien !…

Jean Guenille restait très calme… Il prononça :

— Quand je pense qu'il y a des gens qui ont des dix mille francs dans leurs portefeuilles… ça fait pitié !

Le commissaire ne cessait de considérer le vagabond, avec une expression dans les yeux… une expression bizarre, où il y avait plus d'étonnement encore que d'admiration.

— Et c'est vous qui avez trouvé ça ?… Mais, sapristi… vous êtes un honnête homme… un brave homme… Vous êtes un héros… il n'y a pas à dire… vous êtes un héros.

— Oh ! monsieur le commissaire…

— Un héros… je ne m'en dédis point… Car, enfin… vous auriez pu… Enfin, mon brave homme… vous êtes un héros, quoi !… C'est un acte splendide que vous faites là… un acte

héroïque… Je ne trouve pas d'autre mot… vous méritez le prix Montyon [1]… Comment vous appelez-vous ?

— Jean Guenille… monsieur le commissaire.

Le commissaire leva vers le plafond enfumé de son bureau deux bras attestateurs :

— Et il s'appelle Jean Guenille !… C'est admirable… C'est à mettre dans un livre… Votre profession ?

— Hélas ! répondit le mendiant… je n'ai aucune profession…

— Comment, pas de profession ?… Vous vivez de vos rentes ?

— De la charité publique, monsieur le commissaire… Et, vraiment, puis-je dire que j'en vis ?

— Ah ! diable ! Ah ! diable !… Je crains bien que les choses ne se gâtent un peu… Ah ! diable !

Ici, le commissaire esquissa une grimace, et, d'une voix moins enthousiaste :

— Enfin… vous êtes un mendiant ?

— Dame… monsieur le commissaire.

— Oui !… oui !

Le commissaire était devenu grave… Après un petit silence :

— Votre domicile ?… interrogea-t-il à nouveau.

Jean Guenille répondit, découragé :

— Comment voulez-vous que j'aie un domicile ?

— Vous n'avez pas de domicile ?

— Hélas ! non…

— Vous n'avez pas de domicile ?… Vous voulez rire, mon brave homme ?

— Je vous assure que non…

— Mais vous êtes forcé d'avoir un domicile… forcé par la loi [2].

— Et par la misère… je suis forcé de n'en pas avoir… Je n'ai pas de travail… Je n'ai aucune ressource. Et, quand je tends la main… on me donne des sous étrangers… Par surcroît… je suis vieux et malade… J'ai une hernie…

1. Prix de vertu attribué par l'Académie française au pauvre ayant accompli l'action la plus vertueuse. Il a été instauré, par testament, par un millionnaire « philanthrope », Jean-Baptiste de Montyon (1733-1820).

2. L'article 269 du Code pénal faisait du vagabondage un délit.

— Une hernie… une hernie !… C'est très bien… Là n'est pas la question… Vous avez une hernie… mais vous n'avez pas de domicile… Vous êtes en état de vagabondage… Vous êtes, tout simplement, passible du délit de vagabondage [1]… Ah ! mais !… ah ! mais !… Et s'il n'y a pas de lois pour les héros… il y en a contre les vagabonds… Je suis forcé d'appliquer la loi, moi… Cela me gêne… cela m'ennuie… parce que… ce que vous avez fait… c'est très bien… Mais… que voulez-vous ?… La loi est la loi… il faut que force reste à la loi… Diable de sacré bonhomme !… Quelle idée, aussi !…

Pendant qu'il parlait, il faisait sauter dans sa main le portefeuille… Et il continuait :

— Voilà ce portefeuille ?… D'accord… À votre place, et dans votre situation, il n'y en a peut-être pas beaucoup qui l'eussent rapporté… J'en conviens… Je ne veux pas prétendre que vous ayez été un imbécile, de le rapporter, ce portefeuille… Non… au contraire… Votre action est fort méritoire… elle est digne d'une récompense… Et cette récompense… que je ne juge pas inférieure à cent sous… vous l'aurez sans doute, dès que nous aurons retrouvé — si nous la retrouvons jamais — la personne à qui appartient ce portefeuille et les dix billets de mille francs qu'il contient… Oui, mais il ne s'ensuit pas pour cela que vous ayez un domicile… et tout est là, Jean Guenille… Comprenez-moi bien… Il n'existe pas, dans le Code, ni ailleurs, un article de loi qui vous oblige à retrouver, dans la rue, des portefeuilles garnis de billets de banque… Il y en a, au contraire, un qui vous force à avoir un domicile… Ah ! vous eussiez mieux fait, je vous assure, de trouver un domicile, plutôt que ce portefeuille…

— Alors ?… demanda Jean Guenille.

— Alors, répondit le commissaire… Voilà… Vous allez coucher au poste cette nuit… et demain, je vous enverrai au Dépôt [2]…

1. La loi du 27 mai 1885 prévoyait de trois à six mois de prison pour les sans domicile fixe, considérés comme dangereux pour l'ordre social (article 270 du Code pénal).

2. Les Dépôts de mendicité, établissements publics départementaux placés sous la surveillance de l'Assistance publique, recevaient les condamnés pour mendicité ; ils y étaient astreints au travail.

Et il sonna… Deux sergents se présentèrent… Le magistrat fit un geste… Et, tandis qu'ils emmenaient Jean Guenille au poste, celui-ci gémissait :

— Ça, par exemple!… Vraiment, je n'ai pas de chance, aujourd'hui… Ces sacrés bourgeois, je vous demande un peu, est-ce qu'ils ne feraient pas mieux de garder leurs portefeuilles dans leurs poches?… Ça fait pitié!… »

Enfin un cinquième dit :

— Vous m'excuserez si mon écrit est moins gai… On vient d'évoquer de la misère comique… voici de la misère tragique… Elle est tout aussi douloureuse… bien qu'elle ne fasse pas rire…

Et, il commença :

« Un matin, un homme d'une cinquantaine d'années, très pauvrement vêtu, à l'aspect maladif et délabré, aux gestes exaltés, aux propos incohérents, vint sonner à ma porte. Après quelques explications, qui terrifièrent la domestique et qu'elle ne comprit point, il demanda à me voir… Les domestiques n'ont pas le sens du mystère, elles n'aiment point les pauvres gens, et elles redoutent les figures souffrantes, les figures farouches… On lui dit que je n'étais pas chez moi… que je ne rentrerais que fort tard… et que, peut-être… sûrement… je ne rentrerais pas du tout… L'homme parut, un moment, déconcerté, mais il n'insista pas, et il s'en alla, sans rien dire…

Une demi-heure après, il revenait sonner à ma porte… L'expression de son visage n'était plus, paraît-il, la même… Elle était calme, presque joyeuse… Il sourit à la domestique, et son sourire était plein de douceur et de bonté… D'une voix extrêmement polie, il dit :

— Vous lui donnerez ces quatre feuilles que je viens d'écrire, en bas, chez la concierge… Vous les lui donnerez, dès qu'il rentrera… N'oubliez pas… c'est de la plus haute importance…

Plus bas, presque mystérieusement, il ajouta :

— Il s'agit du bonheur de l'humanité. Vous voyez combien cela est urgent… Mais chut!… N'en parlez pas à la cuisinière… Les cuisinières, ce sont des fourneaux… Elles se moquent du bonheur de l'humanité…

En même temps il remettait, une à une, ces quatre feuilles de papier, couvertes d'une écriture large, écartée, fiévreuse, tantôt

très ferme, tantôt tremblée… sans aucune rature… L'encre par endroits, n'en était pas encore séchée.

— Chut!… fit-il de nouveau… Je compte sur vous…

Et, très vite, sans autres commentaires, il dégringola l'escalier.

L'invité tira de la poche de son smoking un petit rouleau de papier, qu'il déplia :

— S'il y a parmi nous des gens de goût, des gens vertueux et des vaudevillistes, je les prie de ne pas écouter… Voici cette lettre…

Et il lut :

Monsieur,

Ah! je la connais bien la raison… la raison qui fait que vous ne ma comprenez pas… que vous ne m'aimez pas… que vous ne m'aimerez jamais, et que tous, tant que vous êtes, vous me laisserez périr sur l'échafaud, ou crever dans les bagnes, froidement, sans un regard de pitié sur moi, sans même un regard de curiosité sur moi…

Vous autres, messieurs, vous êtes des gars sains et vigoureux… vous avez la peau solide, les yeux purs, et les bras longs… et du ventre. Ah! oui, du ventre… Mais cela ne fait rien… Moi aussi, j'ai du ventre… Dieu sait pourtant!

Vous autres, messieurs, vous êtes nés… vous vous êtes développés dans les contrées adorables où la nourriture pousse partout, où même il ne pousse que de la nourriture… Et les muscles pleins de force, les veines pleines de sang bien chaud, les poumons pleins d'air purifié, vous arrachant à l'extase et à la fertilité de vos sites, vous êtes venus apporter à Paris cet idéal si beau, qui sent si bon l'herbe fraîche de la prairie, l'arôme des sources, le calme, le silence des forêts profondes… les étables et le foin… oh! le foin! À Paris… pour dompter Paris, que, permettez-moi de vous le dire, vous connaissez si peu.

Parisien, ah! je donnerais beaucoup, moi (je n'ai rien)… pour ne pas l'être, pour ne l'avoir jamais été… Peut-être aurais-je l'air un peu moins lugubre…, peut-être souffrirais-je un peu moins et aurais-je un peu plus de cheveux sur la tête… Et peut-être aussi, n'étant pas né à Paris, serais-je né quelque part, comme vous tous!… À moins, toutefois, que je ne sois né nulle part, ce qui eût été une fameuse chance pour moi…

Car moi, je suis l'enfant de Paris… sorti de flancs miséreux… et de races dégénérées… J'ai eu pour père le crime, et pour mère la

misère… Mes amis d'enfance à moi avaient nom Bibi Sapeur, La Gousse, Titi et Trompe-la-Mort… Plusieurs de ces pauvres gueux sont morts dans les bagnes, d'autres sur l'échafaud… et je sens qu'une mort semblable m'est réservée, peut-être !… Jusqu'à onze ans, je n'ai pas vu un champ de blé… une petite source… une belle forêt… Je n'ai vu que des couteaux, des yeux furieux… des mains rouges… les pauvres mains !… rouges d'avoir tué…, des mains pâles… les pauvres mains !… pâles d'avoir volé… Et que pouvaient-elles faire d'autre ?

Mes yeux à moi, dans l'emportement, dans la colère et dans la faim… et dans l'amour aussi… ont le reflet de ces couteaux de mon enfance et font penser à la guillotine… Et mes mains… ah ! mes mains… elles ont tout vu… et d'avoir vu tant de choses terribles, tristes ou douloureuses… elles sont restées des mains crispées… des mains hagardes… et qui ne peuvent plus travailler.

J'ai passé dans les usines et dans les ateliers de Paris… et j'ai soulevé des fardeaux, et j'ai mis du bleu sur des poteaux… et j'ai étouffé dans la fumée… et je suis descendu dans des puits… et je n'ai pas mangé à ma faim, et je n'ai trouvé, parmi mes compagnons, personne pour m'aimer… On n'a pas le temps… et le travail rend le cœur dur… et fait qu'on se déteste les uns les autres…

Plus tard, à trente ans, j'ai pénétré dans une maison où les choses n'allaient pas ainsi… Là, c'était une maison bourgeoise… Là il ne fallait pas voyouter… Là, il y avait un maître… au lieu de deux cents… Là, il fallait obéir… Je me suis résigné… J'ai dompté mes nerfs… les beaux jours ont fait le reste… Comme c'était à la campagne, je me suis attardé, je me suis attendri en promenades dans les champs et dans les forêts… et j'ai parlé aux petites sources… aux fleurs sur les talus des routes, et dans les prairies… Et déjà vieux par la misère, fatigué par le travail, j'ai eu des rêves jeunes, comme on en a à seize ans…

Et puis je suis revenu à Paris… et j'ai flâné dans les rues, le soir, au cabaret… Dans les bouges… et j'ai enfin trouvé des camarades… C'étaient de braves et honnêtes gens, des demi-ivrognes, des ivrognes accomplis… des demi-souteneurs, des souteneurs accomplis… tristes et rigolos… charitables et féroces… et que j'aimais parce que, eux, du moins… ils avaient un cœur.

Oui, mais tout cela n'est pas vivre…

Sentir les choses et promener sa misère de là à là, du soir au matin, du marchand de vins à la prison, ça n'est pas vivre…

Et voilà maintenant ce que je veux faire : à moins qu'on ne me haïsse au point de me séquestrer dans une maison de fous… dans un bagne… ou dans un hôpital…

Je veux, enfin, devenir un danger social…

Et j'irai, moi, pour le peuple de Paris et pour les paysans que j'aime, j'irai, moi… oui… j'irai rendre visite à tous les députés et à tous les électeurs, fussent-ils cent millions, et je leur demanderai s'ils n'ont pas enfin fini de se foutre de notre gueule à tous.

Pour le peuple de Paris, et pour les paysans que j'aime, j'irai… oui… j'irai trouver Loubet; je l'obligerai à me suivre chez tous les mastroquets de la rue de la Roquette, de la rue de Charonne, du faubourg Antoine, un jour de paie… Et je l'emmènerai à toutes les mairies où sont affichées les demandes d'emploi, et je le ferai entrer dans les taudis, où les gueux dodelinent leurs pauvres têtes malades…

Pour le peuple de Paris… et pour les paysans que j'aime… j'irai… oui… j'irai inviter le roi des Belges, le prince de Galles et tous les rois, et tous les riches et tous les heureux, à venir avec moi, dans les maisons publiques de Montmartre, dans les prisons, au Dépôt… pour qu'ils aient honte de leurs richesses et de leur bonheur… et pour qu'ils apprennent à aimer les filles et à chérir les souteneurs, et tous les braves cœurs contre qui ils dressent des lois, des limiers de police, des échafauds, alors qu'ils devraient leur élever des palais, des statues.

Pour le peuple de Paris et pour les paysans que j'aime, j'irai… oui, j'irai inviter galamment M. Georges Leygues et M. Roujon [1] *à me suivre dans les théâtres de Paris, au musée du Louvre… et dans les Académies, et dans les Sorbonnes… Ça fait pitié!*

Et j'irai à Rome pour dire au pape que le peuple de Paris et les paysans que j'aime ne veulent plus de son Église, de ses prêtres et de ses prières… Et j'irai dire aux rois, aux empereurs, aux républiques, que c'en est fini de leurs armées, de leurs massacres… de tout ce sang, de toutes ces larmes, dont ils couvrent l'univers, sans raison…

Et je promènerai mon couteau et mes mains rouges sur toutes ces faces, dans tous ces ventres.

Et ainsi sera accompli mon rôle de danger social…

1. Henry Roujon (1853-1914) est alors le directeur des Beaux-Arts. Mirbeau l'a fréquenté à ses débuts, alors qu'il collaborait à *La République des Lettres* sous le pseudonyme d'Henry Laujol. Il l'accuse maintenant d'avoir trahi ses idéaux de jeunesse et d'avoir la mentalité d'un « fonctionnaire ».

J'ai le très ferme espoir de vous voir bientôt, un jour que vous ne serez pas surchargé de besogne, que vous rentrerez chez vous de bonne heure, et que vous ne serez pas trop pressé…

Je n'aime pas trop les gens pressés.

Le narrateur replia la terre, la remit dans sa poche… Il y eut un silence, et je sentis comme un petit vent froid qui me passait sur la nuque…

Triceps, tout à ses devoirs de maître de maison, n'avait pas prononcé une parole durant tous ces récits… Mais il n'était pas homme à ne point en tirer des conclusions scientifiques.

— Mes amis, dit-il, j'ai écouté attentivement vos histoires. Et elles me confirment davantage dans l'opinion que, depuis longtemps, depuis le congrès de Folrath, surtout, je me suis faite de la misère humaine. Tandis que vous prétendiez que la pauvreté était le résultat d'un état social défectueux et injuste, moi, j'affirmais qu'elle n'était pas autre chose qu'une déchéance physiologique individuelle… Tandis que vous prétendiez que la question sociale ne pourrait être résolue que par la politique, l'économie politique, la littérature militante, moi je criais bien haut qu'elle ne pouvait l'être que par la thérapeutique… Mais c'est évident… il n'y a plus de doute… Ah ! la science, quelle merveille !… Vous savez à la suite de quelles expériences rigoureuses, inflexibles, nous fûmes, quelques scientistes et moi, amenés à décréter que le génie, par exemple, n'était qu'un affreux trouble mental ?… Les hommes de génie ?… Des maniaques, des alcooliques, des dégénérés, des fous… Ainsi nous avions cru longtemps que Zola, par exemple, jouissait de la plus forte santé intellectuelle ; tous ses livres semblaient attester, crier cette vérité… Pas du tout… Zola ? Un délinquant… un malade qu'il faut soigner, au lieu de l'admirer… et dont je ne comprends pas que nous n'ayons pu obtenir encore, au nom de l'hygiène nationale… la séquestration dans une maison de fous… Remarquez bien, mes amis, que ce que je dis de Zola, je le dis également d'Homère, de Shakespeare, de Molière, de Pascal, de Tolstoï… Des fous… des fous… des fous… Vous savez aussi que les soi-disant facultés de l'esprit, les soi-disant vertus morales dont l'homme est si fier et que — ô stupide ! — nous nous acharnons à développer par l'éducation… oui, enfin… l'intelligence, la

mémoire, le courage, la probité, la résignation, le dévouement, l'amitié, etc., etc., ne sont que des tares physiologiques graves… des déchéances… des manifestations, plus ou moins dangereuses, de la grande, de l'unique, de la terrible maladie contemporaine : la névrose ?… Eh bien, un jour je me posai la question suivante : « Qu'est-ce que la pauvreté. »… D'abord, je raisonnai, et je me dis : « Voyons… voyons… débarrassons-nous de tous les lieux communs, de tous les clichés que depuis des siècles et des siècles se passent et se repassent littérateurs, poètes, philosophes… Comment, dans un temps de production et de surproduction tel que le nôtre, peut-il arriver qu'il y ait encore des pauvres ?… Est-il concevable, est-il admissible, qu'à une époque où l'on fabrique trop de drap, trop de velours, trop de soie et de cotonnade, l'on rencontre des gens misérablement vêtus ?… Que des êtres humains crèvent de faim et de misère, alors que les produits alimentaires, les denrées de toute sorte, encombrent tous les marchés de l'univers ?… Par quelle anomalie — inexplicable au premier abord, semble-t-il — voyons-nous, parmi tant de richesses gaspillées, parmi tant d'abondance inutilisée, des hommes qui s'obstinent, qui s'acharnent à rester pauvres ? »… La réponse était facile : « Des criminels ?… Non… Des maniaques, des dégénérés, des aberrants, des fous ?… Oui… Des malades, enfin… Et je dois les guérir !… »

— Bravo !… bravo !… applaudit quelqu'un.

Un autre cria :

— Ah, ah !… À la bonne heure !

Triceps, encouragé, reprit :

— Les guérir ?… Sans doute ?… Mais il fallait faire passer ce raisonnement du domaine de l'hypothèse dans celui de l'expérimentation rigoureuse… des marécages de l'économie politique, des tourbières de la philosophie, dans la terre végétale de la science… Un jeu, pour moi, vous allez voir… Je me procurai une dizaine de pauvres offrant toutes les apparences de la plus aiguë pauvreté… Je les soumis à l'action des rayons X… Écoutez bien… Ils accusèrent, à l'estomac, au foie, aux intestins, des lésions fonctionnelles qui ne me parurent pas suffisamment caractéristiques et spéciales… Le décisif fut une série de taches noirâtres qui se présentèrent au cerveau et sur tout l'appareil cérébro-spinal… Jamais, je n'avais observé ces taches sur les

cerveaux des malades riches, ou seulement aisés… Dès lors, je fus fixé, et je ne doutai pas un instant que, là, fût la cause, de cette affection démentielle et névropathique : la Pauvreté…

— De quelle nature étaient ces taches ? demandai-je.

— Semblables à celles que les astronomes relevèrent à la périphérie de l'astre solaire… répondit Triceps, imperturbablement… Avec cette particularité, toutefois… qu'elles avaient une apparence d'induration cornée… Et remarque, mon ami, comme tout s'enchaîne… comme une découverte en amène une autre ?… Astre et cerveau, comprends-tu ?… J'avais désormais dans la main, non seulement la solution de la question sociale, mais la solution autrement importante d'un problème que je cherchais depuis quinze ans : l'unification des sciences.

— Admirable !… Et alors ?…

— Je n'ai pas le temps de vous donner de ces taches une description physiologique complète… Ce serait d'ailleurs trop ardu pour vous… Contentez-vous de savoir qu'après de patientes analyses histologiques, j'en déterminai exactement la nature… Le reste n'était plus rien, pour moi… Je séquestrai mes dix pauvres dans des cellules rationnelles appropriées au traitement que je voulais appliquer… Je les soumis à une alimentation intensive, à des frictions iodurées sur le crâne, à toute une combinaison de douches habilement sériées… bien résolu à continuer cette thérapeutique jusqu'à guérison parfaite… je veux dire jusqu'à ce que ces pauvres fussent devenus riches…

— Eh bien ?

— Eh bien !… au bout de sept semaines… l'un de ces pauvres avait hérité de deux cent mille francs… un autre avait gagné un gros lot au tirage des obligations de Panama… un troisième avait été réclamé par Poidatz, pour rendre compte, dans *Le Matin,* des splendides représentations des théâtres populaires… Les sept autres étaient morts… Je les avais pris trop tard !…

Brusquement, il fit une pirouette, et il cria :

— Névrose ! névrose ! névrose !… Tout est névrose !… La richesse… voyez Dickson-Barnell… c'est aussi une névrose… Parbleu !… mais c'est évident… et le courage, donc ?… Ah ! mes enfants !… De la bière ?… de la chartreuse ?… des cigares ?…

XX

Je me suis lié avec M. Le Trégarec, ce maire breton, dont je vous ai déjà parlé. Il vient me voir tous les jours… C'est un brave homme, dont j'aime la constante gaieté… Il me raconte des histoires de son pays… Et vraiment il a une façon, sincère et comique de dire : « C'était l'année du choléra au Kernac… », qui ne me lasse jamais. Et comment ne serait-il pas sincère et comique, puisque, du fait de « cette épidémie », qui se borna au décès d'un marin pochard, mon ami Le Trégarec a été décoré.

Parmi les nombreux récits dont il voulut bien bercer mon ennui, en voici trois qui ont, il me semble, un goût de terroir bien particulier.

Premier récit :

Jean Kerkonaïc, capitaine de douanes, sa pension de retraite liquidée, désira finir ses jours dans sa Bretagne, qu'il avait quittée très jeune, mais dont le souvenir lui était resté vivace au cœur, partout où il avait traîné son pantalon bleu à bande rouge. Il choisit un endroit pittoresque sur les bords de la rivière de Goayen, entre Audierne et Pontcroix, y bâtit une petite maison. Sa petite maison était toute blanche, dans les pins, à quelques pas de la rivière, laquelle était toute verte à cause des herbes marines qui, à marée basse, la recouvraient comme un pré. À marée haute, c'était un fleuve immense qui coulait entre de hauts coteaux plantés, ici de chênes trapus, et là de pins noirs.

En prenant possession de son domaine, le capitaine se dit :

— Enfin, je vais donc pouvoir travailler les bigorneaux à mon aise.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler aux savants que « bigorneau » n'est autre que le sobriquet de ce minuscule mollusque que notre grand Cuvier appelle, on ne sait pourquoi : *turbo littoral.* J'ajouterai pour les personnes qui ignorent la faune marine, et se moquent des embryologies, que le bigorneau est ce petit coquillage, gastéropode et escargotoïde, que l'on sert, en guise de hors-d'œuvre, sur toutes les tables des hôtels bretons, et que l'on mange, en l'arrachant de sa coquille, au moyen d'une épingle vivement actionnée dans un sens giratoire et tourbillonnaire. Je ne sais si je me fais bien comprendre.

Travailler les bigorneaux était une idée qui, depuis longtemps, obsédait le brave capitaine Kerkonaïc; au dire de ceux qui le connaissent, c'était même la seule idée qui jamais eût hanté sa cervelle, car c'était un excellent homme selon les Évangiles.

Il avait toujours été *frappé,* disait-il, de l'excellence comestible de ce mollusque, mais aussi de son exiguïté, qui en rend l'emploi, dans l'alimentation, difficile et fatigant. Or, le capitaine ambitionnait que le bigorneau ne restât pas une fantaisie locale de table d'hôte, qu'il devînt un objet de consommation générale, comme, par exemple l'huître, qui ne le valait pas, non, qui-ne-le-valait-pas. Ah! si le bigorneau pouvait atteindre seulement le volume, non exagéré, pensait-il, de l'escargot terrien et mangeur de salades! Quelle révolution! C'est la gloire, tout simplement, et qui sait?… la fortune. Oui, mais comment faire?

Et il se disait, l'excellent douanier, en se promenant à marée basse sur les grèves, en barbotant sur les flaques rocheuses où s'agrippe le bigorneau, dont il ne se lassait pas d'étudier les mœurs à la fois vagabondes et sédentaires, et qu'il examinait au double point de vue physiologique de l'élasticité cellulaire de la coquille et de ses facultés possibles à l'engraissement, il se disait :

— Enfin, on engraisse les bœufs, les porcs, les volailles, les huîtres et les chrysanthèmes. On leur donne des proportions anormales, des développements monstrueux et qui épatent la Nature… Et le bigorneau seul, parmi les êtres organisés, serait inapte à ces cultures intensives, réfractaire au progrès?… Ça n'est pas possible.

Tout entier à son idée, il en oubliait de surveiller les côtes, les déchargements de bateaux, les expériences hebdomadaires du canon porte-amarre. Aussi la contrebande ne se cachait plus, et les marins s'appropriaient les riches épaves trouvées en mer… Les temps revenaient des antiques franchises, et les âges d'or des libertés édéniques refleurissaient joyeusement dans le pays.

Une nuit qu'il avait accompagné en mer des pêcheurs, ceux-ci ramenèrent dans leur chalut le cadavre d'un homme en partie dévoré et dont les cavités thoracique et stomacale étaient remplies de bigorneaux. Les bigorneaux grouillaient comme des vers dans les chairs décomposées, ils se collaient par grappes frénétiques aux ossements verdis, occupaient le crâne décervelé, dans lequel des armées d'autres bigorneaux continuaient d'entrer, en se bousculant, par les orifices rongés des narines et des yeux. Et ce n'étaient pas de petits bigorneaux pareils à ceux, maigres et rachitiques, que l'on cueille au flanc des rochers, parmi les algues. Non, c'étaient d'énormes et opulents bigorneaux, de la grosseur d'une noix, des bigorneaux replets et ventrus dont le corps charnu débordait la coque nacrée, laquelle s'irisait splendidement sous la lumière de la lune.

Ce fut, pour le douanier, une révélation soudaine, et il s'écria avec enthousiasme :

— Je vois ce qu'il faut… Il faut de la viande!

Il rapporta chez lui, le lendemain, une provision de ces mollusques pris parmi les plus gros et aux parties les plus nourrissantes du cadavre, les fit cuire, les mangea. Il les trouva tendres, fondant dans la bouche, d'une saveur délicieuse. Une simple aspiration des lèvres les détachait de leur coque, si facilement que la manœuvre trop lente et difficultueuse de l'épingle devenait inutile.

— C'est de la viande qu'il leur faut! se répétait-il. C'est évident…

Le capitaine Kerkonaïc se garda bien de parler à quiconque de sa découverte, et, toute la nuit, il rêva de bigorneaux exorbitants et démesurés, de bigorneaux jouant et se poursuivant sur la mer, paraissant et disparaissant dans des bouillonnements d'écume, comme des baleines.

Ce n'est que quelques années après, son service terminé, et lorsqu'il eut bâti sa maison, qu'il commença ses expériences. Il

choisit dans la rivière un emplacement fait de trous rocheux, bien capitonné d'algues, et il y installa des parcs semblables à ceux que l'on établit en Hollande pour les huîtres, une suite d'espaces rectangulaires circonscrits par des murs cimentés, bas, garnis chacun d'une vanne, afin de retenir l'eau à marée basse, ou de l'écouler selon les besoins de l'élevage. Ensuite il peupla ces parcs de jeunes bigorneaux, alertes, de belle venue, soigneusement triés parmi ceux qui lui parurent avoir « le plus d'avenir ». Enfin, chaque jour, il leur distribua de la viande.

Pour nourrir ses bigorneaux, il se fit braconnier. Toutes les nuits, à l'affût, il tua lapins, lèvres, perdrix, chevreuils, qu'il jetait ensuite, par quartiers saignants, dans ses parcs. Il tua les chats, les chiens rôdeurs, toutes les bêtes qu'attirait l'odeur de la pourriture ou qu'il rencontrait à portée de son fusil. Quand un cheval, une vache crevaient dans le pays, il les achetait, les dépeçait, les entassait, os, muscles et peau, dans ses carrés de pierre, vite devenus un intolérable, un suffocant charnier. Chaque jour, la pourriture montait, montait, empestant l'air, soufflant la mort sur Pontcroix et sur Audierne. Des paysans qui demeuraient à quelques kilomètres de là furent pris, tout à coup, de maladies inconnues, et périrent dans d'atroces souffrances. Des mouches promenaient la mort parmi les bestiaux, à travers les landes, sur les coteaux, dans les prés. Les chevaux bronchaient sur la route, effrayés par l'infâme odeur, et ne voulaient plus avancer, ou bien s'emportaient. Personne ne venait plus rôder sur les bords de la rivière.

On se plaignait… mais en vain…

Quant au capitaine, il devint farouche, ainsi qu'une bête. Il ne quittait plus ses parcs, où, dans la pourriture jusqu'au ventre, il remuait avec des crocs les charognes, sur lesquelles les bigorneaux pullulèrent. Plusieurs semaines se passèrent, durant quoi on ne le vit ni à Audierne, ni à Pontcroix où il avait coutume d'aller, le samedi, faire ses provisions. Mais l'on ne s'inquiéta pas : « Il mange ses charognes, disait-on, pour faire des économies. »

Un jour, pourtant, quelqu'un se décida à se rendre au parc. La petite maison blanche, entre les pins, était tout ouverte.

— Hé ! capitaine ?

Personne ne répondit.

Le visiteur descendit vers le parc, toujours criant :

— Hé ! capitaine ?

Mais personne ne répondit.

Et quand il fut près du chantier, le visiteur recula d'horreur.

Sur une pyramide de charognes verdissantes, d'où le pus ruisselait en filets visqueux, un homme qu'on n'eût pu reconnaître, car son visage était entièrement dévoré par les bigorneaux, qui avaient vidé ses yeux, rongé ses narines et ses lèvres.

C'était le capitaine Jean Kerkonaïc. Il avait raison… C'est de la viande qu'il leur faut !…

Deuxième récit :

Mme Lechanteur, veuve d'un commerçant honorablement connu dans le quartier des Halles, avait quitté Paris, au début de l'été, avec sa fille, frêle et délicate enfant de seize ans, un peu triste, un peu souffrante même, et pour laquelle le médecin avait recommandé un repos de plusieurs mois au grand air, en pleine vie champêtre.

— De préférence la Bretagne… avait-il ajouté… Et pas tout à fait sur la côte… et pas… tout à fait… dans la campagne… entre les deux…

Après avoir longtemps cherché un endroit qui lui plût et qui convînt à sa fille, elle avait fini par trouver, à trois kilomètres de la ville d'Auray, sur les bords du Loch, une maison charmante et très ancienne, enfouie dans la verdure, avec une belle échappée sur l'estuaire. Ce qui l'avait décidée, c'est qu'il n'y avait pas de landes alentour, de ces landes mornes comme elle en avait tant vu dans la campagne de Vannes et le pays Gallo. Et puis, le gardien qui l'accompagnait dans sa visite domiciliaire lui avait fait remarquer, en ouvrant les volets, que, du salon, aux heures du flot, on voyait passer des bateaux, toutes les chaloupes du Bonno, petit port de pêche, situé, près de là, au confluent du Loch et de la rivière de Sainte-Avoye.

— Et des légumes ?… Est-ce qu'il y a beaucoup de légumes dans le jardin ? demanda Mme Lechanteur.

— Beaucoup de haricots, et un peu de salade… répondit le gardien…

Quelques jours après, elle était installée à Toulmanac'h… Ainsi se nommait la propriété…

En partant de Paris, Mme Lechanteur avait congédié ses domestiques, se disant qu'en Bretagne elle en aurait autant qu'elle voudrait, de tous les genres et à meilleur compte. Sur la foi de quelques historiographes, peu véridiques, elle avait émis cette vérité :

— Ce sont des gens fidèles, vertueux, désintéressés, qu'on paie très peu et qui ne mangent rien, des gens d'avant la Révolution… des perles!…

Cependant, au bout d'un mois, quel désenchantement!… Elle avait eu douze bonnes, cuisinières et femmes de chambre, qu'elle avait été forcée de renvoyer, à peine arrivée… Les unes volaient le sucre, le café; les autres dérobaient le vin et s'ivrognaient comme des brutes… Celle-ci était plus insolente qu'une poissarde; elle avait surpris celle-là avec le garçon de la ferme voisine… Et toutes exigeaient de la viande, du moins à un repas… De la viande, en Bretagne!… La dernière était partie volontairement, parce que, étant d'une congrégation, elle ne pouvait, sous peine de péché mortel, parler à un homme, même pour les besoins du service, cet homme fût-il le facteur, le boulanger ou le boucher. Et Mme Lechanteur se désolait… Obligée le plus souvent de faire sa cuisine, de balayer sa chambre, elle ne cessait de soupirer et de répéter :

— Quelle plaie, mon Dieu!… quelle plaie!… Et ce sont des Bretonnes?… Ça, des Bretonnes?… Jamais de la vie…

Elle alla conter ses peines à l'épicière d'Auray, chez qui, tous les trois jours, elle faisait ses provisions… Et quand elle eut épuisé toutes les histoires de ses bonnes, elle demanda :

— Voyons, madame, vous ne connaîtriez pas quelqu'un?… une bonne fille?… une vraie Bretonne?

L'épicière hocha la tête :

— C'est bien difficile, madame… bien difficile… Le pays est très ingrat pour la domesticité…

Et, baissant les yeux, d'un air modeste, elle ajouta :

— Depuis surtout qu'il y a de la troupe ici… La troupe, voyez-vous… ce n'est pas mauvais pour le commerce… mais, pour la vertu des demoiselles… ah! madame, ce n'est rien que de le dire…

— Je ne puis pourtant pas me passer de bonne! s'écria Mme Lechanteur, qui désespérait.

— Sans doute… sans doute… madame… C'est bien désagréable… Mon Dieu!… j'en connais une, Mathurine Le Gorrec… une bonne fille… excellente cuisinière… quarante-quatre ans… Seulement… voilà elle n'a pas bien sa tête… Oui… elle est un peu toquée… comme beaucoup de vieilles filles d'ici… À son âge, ça se comprend. Très douce avec cela. Ah!… pas méchante du tout… Elle est restée dix ans chez Mme de Créac'hadic… votre voisine, sur la rivière…

— Mais si elle est folle? interrogea avec effroi Mme Lechanteur. Comment voulez-vous que je lui confie ma maison?…

— Folle n'est pas le mot… répliqua l'épicière… Elle est faible… un peu faible de tête… voilà tout… Elle a quelquefois… vous comprenez… des idées… pas comme tout le monde… Mais c'est une brave fille… bien adroite… et douce… douce comme un agneau… Pour la douceur, madame peut être tranquille… Il n'y a pas au-dessus…

— Oui… mais j'aimerais mieux, tout de même, qu'elle ne fût pas folle… Avec les fous… on ne sait jamais… Enfin… envoyez-la… je verrai… Et pour le prix?…

— Dame!… c'est quinze francs… je crois…

— Ah! ce n'est pas donné ici, les domestiques!

Et Mme Lechanteur regagna Toulmanac'h, disant pour se rassurer :

— Faible de tête? Ce n'est pas une grosse affaire… Et puisqu'elle est douce!… Et, sans doute, je pourrai l'avoir pour dix francs.

Le lendemain Mathurine le Gorrec se présentait à Toulmanac'h, au moment où Mme Lechanteur et sa fille achevaient de déjeuner.

— Bonjour, madame… C'est sans doute votre fille, cette belle demoiselle-là… Bonjour, mademoiselle!

Mme Lechanteur examina Mathurine. Celle-ci avait un aspect avenant, propre, l'air doux, le visage souriant, les yeux un peu étranges et fuyants. Elle portait la coiffe des femmes d'Auray; un petit châle violet couvrait ses épaules; une coquette guimpe de lingerie ornait son corsage. Sans doute, l'examen fut favorable, car Mme Lechanteur demanda avec sympathie :

— Alors, ma fille, vous désirez entrer ici comme cuisinière ?

— Mais oui, madame… Avec une belle dame comme vous, avec une belle demoiselle comme ça, vous devez être de bons maîtres… Moi, j'aime les bons maîtres…

— Vous avez été, m'a-t-on dit, dix ans chez Mme de Créac'hadic ?

— Dix ans, oui, madame… une bien bonne dame… et très riche… et très jolie… Elle avait un râtelier en or… Elle le mettait dans un verre d'eau, le soir… C'était très joli, très riche… Une bien bonne dame… Madame a sans doute aussi un râtelier en or, comme Mme de Créac'hadic ?

— Non, ma fille, répondait en souriant Mme Lechanteur… Que savez-vous faire en cuisine ?

Mais les yeux de Mathurine étaient fixés sur le parquet, obstinément. Tout à coup, elle se baissa, s'agenouilla et ramena, au bout de ses doigts, un fragment d'allumette, qu'elle montra à Mme Lechanteur.

— C'est une allumette, ça, madame, dit-elle… C'est très dangereux… Ainsi, madame, au Guéméné, un jour… c'est très vrai ce que je dis à madame… ce n'est pas un conte… Au Guéméné, une fois, un homme avait posé une allumette, près d'un paquet de tabac… L'allumette prit feu, le paquet de tabac prit feu, l'homme prit feu… la maison prit feu… Et l'on a retrouvé l'homme sous les cendres, avec deux doigts de moins… C'est très vrai…

— Oui… Mais que savez-vous faire en cuisine ?

— Madame, je prends deux oreilles de cochon, deux pieds de cochon, du persil haché… Et je fais cuire longtemps, longtemps… C'est un commandant de marine, qui avait été au Sénégal, qui m'a appris cela… C'est très doux… et ça cuit, madame, comme du beurre, comme de la paille… C'est très doux…

Elle regardait tout autour d'elle, avec des yeux papillotants :

— Ah ! mais… l'habitation est très jolie ici… Il y a des bois… Seulement, je tiens à prévenir madame que les bois sont très dangereux… Il y a des bêtes dans les bois… Ainsi, madame — ce que je dis, madame, c'est très vrai, ce n'est pas un conte —, ainsi, mon père, un soir, dans un bois, vit une bête… Oh ! mais une bête extraordinaire… Elle avait un museau long, long comme

une broche, une queue comme un plumeau, et des jambes, madame, des jambes comme des pelles à feu… Mon père n'a pas bougé, et la bête est partie… mais si mon père avait bougé, la bête l'aurait avalé… C'est très vrai!… Et c'est toujours comme ça, dans les bois.

Et elle se signa, comme pour écarter les maléfices des bois, dont on apercevait, par la fenêtre, les moutonnements de verdure…

— Est-ce que vous n'avez jamais été malade? interrogea Mme Lechanteur, inquiète de ces propos incohérents.

— Jamais, madame… Ainsi, la sonnette de Mme de Créac'hadic m'est tombée sur la tête… c'est très vrai, ce que je dis à madame… eh bien, je n'ai rien eu à la tête… et c'est la sonnette qui n'a plus sonné, plus jamais… ce n'est pas un conte.

Elle parlait d'une voix douce et chantante. Et cette douceur et ce chantonnement tranquillisaient un peu la pauvre veuve, en dépit de ce que ce verbiage avait de décousu et d'incohérent… Et puis, Mme Lechanteur était lasse de n'avoir pas un moment de répit, impatiente de jouir des plaisirs de la campagne, d'avoir quelqu'un qui pût garder, elle absente, la maison. Justement, ce jour-là, elle avait projeté de faire une excursion en rivière, de s'arrêter à Port-Navalo, de visiter les dolmens de Gavrinis, le golfe si gai du Morbihan, l'île aux Moines, la côte d'Arradon. Elle avait loué un bateau, qui l'attendait… L'heure de la marée pressait. Elle engagea Mathurine. Et, après lui avoir donné les ordres pour le dîner, elle partit. On verrait plus tard.

Il était huit heures du soir, quand, délicieusement fatiguées et ravies de leur promenade, elles débarquèrent, non loin de leur propriété, masquée à cet endroit par une élévation verdoyante de la rive.

— Je suis curieuse de savoir, dit gaiement Mme Lechanteur, comment notre Mathurine se sera tirée de son dîner… Nous allons peut-être manger des choses extraordinaires.

Puis, reniflant légèrement :

— Comme ça sent le roussi! fit-elle.

En même temps, au-dessus des arbres, dans le ciel, elle vit une colonne de fumée épaisse et noire qui montait, et il lui sembla entendre des clameurs, des cris effarés, des appels sinistres de voix humaines.

— Mais que se passe-t-il donc ? se demanda-t-elle, inquiète… On dirait que c'est à Toulmanac'h…

Vite, elle escalada la rive, coupa par le bois, courut… Les clameurs se rapprochaient, les cris se faisaient plus distincts… Et tout à coup, aveuglée par la fumée, étourdie, bousculée, elle se trouva dans la cour, et poussa un cri d'horreur… De Toulmanac'h, il ne restait plus rien, rien que des murs effondrés, des poutres embarrassées, des cendres qui fumaient.

Calme, souriante, avec sa coiffe blanche, son petit châle et sa guimpe bien propre, Mathurine était auprès de sa maîtresse.

— C'est très curieux, madame, dit-elle… C'est un nid d'abeilles, figurez-vous… un nid d'abeilles… Ainsi !…

Et comme Mme Lechanteur restait là, muette, les yeux fixes, ne comprenant pas, Mathurine poursuivit de sa voix chantante :

— C'est un nid d'abeilles… Madame veut bien que je lui raconte. C'est très curieux… Quand madame a été partie, j'ai visité la maison… Je suis montée au grenier… un bien beau grenier, qu'avait Madame… Dans un trou du mur, il y avait un nid d'abeilles. C'est très méchant, cela, madame, ça pique, ces petites bêtes… Au Guéméné, quand on trouve un nid d'abeilles, dans un mur, on l'enfume… Et toutes les abeilles meurent, et elles ne piquent plus. Alors j'ai apporté un fagot… j'ai mis le feu au fagot… le fagot a mis le feu au mur, qui était en planches… le mur a mis le feu à la maison, qui est vieille. Et voilà, il n'y a plus de nid d'abeilles, il n'y a plus de maison, il n'y a plus rien… C'est très curieux…

Mme Lechanteur n'entendait pas… Et, soudain, elle poussa un soupir, battit l'air de ses mains, et défaillit, toute pâle, entre les bras de Mathurine.

Troisième récit :

Comme l'enfant paraissait très faible, la mère ne voulut pas attendre ses relevailles, pour qu'on le baptisât. Elle s'était pourtant bien promis d'assister à cette cérémonie, de conduire elle-même, à l'église, sa fille, pomponnée de rubans blancs. Mais des petits êtres comme ça, c'est si fragile, ça n'a que le souffle ; on ne sait pas ce qui peut arriver, d'un moment à l'autre. S'ils meurent, encore faut-il qu'ils meurent chrétiens, et qu'ils aillent, tout droit,

dans le paradis où sont les anges. Et sa fille pouvait mourir. Elle avait déjà, en naissant, le teint plombé des vieilles gens, une peau fripée, des rides au front. Elle ne voulait pas boire, et toujours, grimaçante, elle criait. Il fallait se faire une raison. On chercha, dans le voisinage, un parrain, une marraine de bonne volonté, et l'on se dirigea, une après-midi, vers Sainte-Anne d'Auray, la paroisse, où l'un des vicaires avait été, le matin même, prévenu par le facteur.

Pauvre baptême, en vérité, aussi morne que l'enterrement d'un vagabond. Une vieille voisine obligeante portait l'enfant, empaqueté dans ses langes, et qui criait sous un voile de hasard. Le parrain, en veste bleue, bordée de velours, la marraine, avec sa plus coquette coiffe, venaient derrière; le père suivait, embarrassé dans son antique redingote, étroite et trop luisante. Il n'y avait pas de parents, pas d'amis, pas de biniou, pas de gais rubans, pas de cortège joyeux processionnant à travers la lande en fête. Il ne pleuvait pas, mais le ciel était tout gris. Une indicible tristesse planait sur les ajoncs défleuris, sur les brandes rousses.

Le vicaire n'était point arrivé quand ils se présentèrent à l'église. Il fallut attendre. Le parrain et la marraine s'agenouillèrent devant l'autel de Sainte-Anne, et marmottèrent des oraisons; la vieille berçait l'enfant qui se plaignait, mêlant ses prières aux refrains endormeurs; le père regarda les colonnes, les voûtes, tout cet or, tout ce marbre, surgi de la croupissante misère d'un pays désolé, comme sous la baguette d'une fée. Prosternées sous les cierges, la face presque collée aux dalles polychromes, des femmes priaient. Et des bruits de lèvres, pareils à de lointains chants de caille dans les prairies soirales, et des tintements de chapelets et des glissements de rosaires, s'égrenaient, se répondaient parmi le silence de la morne et fastueuse basilique.

Enfin le vicaire arriva, en retard d'une heure, tout rouge, nouant avec impatience les cordons de son surplis… il était de mauvaise humeur, comme un homme brusquement dérangé de son repas… Après avoir jeté un regard dédaigneux sur le modeste compérage qui ne lui promettait pas de grasses prébendes, il s'adressa, hostile, au père :

— Comment t'appelles-tu?

— Louis Morin…

— Louis Morin ?… Morin ça n'est pas un nom d'ici ?… Louis Morin ?… Tu n'es pas d'ici ?

— Non, monsieur le vicaire.

— Es-tu chrétien, seulement ?

— Oui, monsieur le vicaire…

— Tu es chrétien… tu es chrétien… et tu t'appelles Morin ?… Et tu n'es pas d'ici ? Hum ! Hum ! Ce n'est pas clair… Et d'où es-tu ?

— Je suis de l'Anjou…

— Enfin, c'est ton affaire… Et qu'est-ce que tu fais ici ?

— Depuis deux mois, je suis gardien de la propriété de M. Le Lubec…

Le vicaire haussa les épaules, grogna…

— M. Le Lubec ferait bien mieux de faire garder sa propriété par des gens d'ici… et ne pas empoisonner le pays d'étrangers… de gens d'on ne sait d'où ils sont… car enfin je ne te connais pas, moi !… Et ta femme ?… Es-tu marié, seulement ?

— Mais oui, je suis marié, monsieur le vicaire. Je vous ai fait remettre mes papiers, pour l'acte, par le facteur.

— Tu es marié… tu es marié… c'est facile à dire… Tes papiers ? c'est facile à faire. Enfin, nous verrons ça… Et pourquoi ne t'aperçoit-on jamais à l'église ?… Tu ne viens jamais à l'église, ni toi, ni ta femme, ni personne de chez toi ?…

— Ma femme a toujours été malade, depuis que nous sommes ici ; elle n'a pas quitté le lit, monsieur le vicaire… Et il y a beaucoup de travail à la maison.

— Tu es un impie, voilà tout… un hérétique… un *montagnard…* Et ta femme aussi !… Si tu avais brûlé une douzaine de cierges à notre bonne mère sainte Anne, ta femme n'aurait point été malade. C'est toi qui soignes les vaches, chez M. Le Lubec ?

— Oui, monsieur le vicaire, sauf votre respect.

— Et le jardin ?

— C'est moi aussi, monsieur le vicaire.

— Bon… Et tu t'appelles Morin ?… Enfin, ça te regarde.

Puis, brusquement, il ordonna à la vieille d'enlever le bonnet de l'enfant et sa bavette…

— Est-ce une fille, un garçon ?… Qu'est-ce que c'est que cet enfant ?

— C'est une fille, la chère petite, chevrota la vieille, dont les doigts malhabiles ne parvenaient pas à dénouer les brides du bonnet, une fille du bon Dieu, la pauvre petite enfant!…

— Et pourquoi crie-t-elle ainsi?… Elle a l'air malade… Enfin, ça la regarde… Dépêche-toi…

Le bonnet enlevé, l'enfant apparut avec son crâne glabre, plissé, marqué, de chaque côté du front, de deux meurtrissures bleuâtres. Le vicaire vit les deux meurtrissures, et il s'écria :

— Mais elle n'est pas venue naturellement, cette fille-là?

Alors le père expliqua :

— Non, monsieur le vicaire… La mère a failli mourir… On lui a mis les fers… Le médecin parlait d'avoir l'enfant par morceaux… Pendant deux jours nous avons été bien inquiets…

— Et lui a-t-on administré le *baptême de la famille,* au moins?

— Bien sûr, monsieur le vicaire. On craignait de ne pas l'avoir vivante.

— Et qui le lui a administré, le baptême de la famille?… La sage-femme?

— Oh! non! monsieur le vicaire… C'est le docteur Durand…

À ce nom, le vicaire s'emporta :

— Le docteur Durand? Mais tu ne sais donc pas que le docteur Durand est un hérétique, un montagnard?… qu'il s'ivrogne et vit en concubinage avec sa bonne?… Et tu crois qu'il a baptisé ta fille, le docteur… Durand?… Triple imbécile!… Sais-tu ce qu'il a fait, ce monstre, ce bandit, le sais-tu?… Eh bien, il a mis le diable dans le corps de ta fille… Ta fille a le diable dans le corps… C'est pour ça qu'elle crie… Je ne peux pas la baptiser…

Il se signa et murmura quelques mots latins, d'une voix si colère qu'ils ressemblaient à des jurons. Comme le père demeurait ébahi, la bouche ouverte, les yeux ronds, ne disant rien :

— Et qu'as-tu à me regarder avec cet air d'imbécile?… grogna le vicaire… Je te dis que je ne peux pas baptiser ta fille… As-tu compris?… Remmène-la d'où elle vient… Une fille en qui le diable habite!… Ça t'apprendra à ne pas appeler le docteur Marrec… Tu peux aller soigner tes vaches… Morin, Durand, Enfer et Cie…

Louis Morin ne trouva à prononcer que ces mots, tandis que, obstinément, il tournait et retournait dans ses mains son chapeau :

— C'est incroyable… c'est incroyable… Comment faire?… Mon Dieu, comment faire?

Le vicaire réfléchit un moment et, d'une voix redevenue plus calme :

— Écoute, fit-il… Il y a un moyen… peut-être… Je ne peux pas baptiser ta fille tant qu'elle aura le diable dans le corps… Mais je peux, si tu y tiens, lui enlever le diable du corps… Seulement, c'est dix francs…

— Dix francs?… s'exclama Louis Morin, consterné. Dix francs? C'est bien cher… c'est trop cher…

— Eh bien, mettons cinq francs, parce que tu es un pauvre homme… Tu me donneras cinq francs… Puis, à la récolte, tu me donneras un boisseau de pommes de terre, et, au mois de septembre, douze livres de beurre… Est-ce entendu comme ça?

Morin se gratta la tête, durant quelques minutes, perplexe…

— Et vous la baptiserez par-dessus le marché?

— Et je la baptiserai par-dessus le marché… Ça va-t-il?

— C'est bien des frais… murmura Morin… bien des frais…

— Acceptes-tu?

— Eh bien, oui… Seulement, tout de même, c'est bien des frais…

Alors, le vicaire, prestement, passa ses mains sur la tête de l'enfant, lui tapota le ventre, bredouilla des mots latins, esquissa, dans l'air, des gestes étranges.

— Allons! fit-il, maintenant le diable est parti… On peut la baptiser…

Puis, reprenant les mots latins, il aspergea d'eau le front de la petite fille, lui mit un grain de sel dans la bouche, se signa, et gaiement :

— Allons! fit-il encore. Maintenant, elle est chrétienne, elle peut mourir…

Ils revinrent à travers la lande, tête basse, silencieux, en proie à de vagues terreurs. La vieille marchait devant, portant l'enfant, qui criait toujours; le parrain, la marraine venaient derrière; Morin suivait à distance. Le soir tombait, un soir brumeux, tout plein de formes errantes, un soir spectral que dominait, du haut de la tour, l'ironique et miraculeuse image de sainte Anne, protectrice des Bretons.

Et lorsque mon nouvel ami, la maire du Kernac, est parti, je m'acharne, afin d'éloigner de moi, de reculer un peu la hantise des montagnes, je m'acharne à rester, par le souvenir, dans cette Bretagne, bien morne aussi pourtant, dans cette Bretagne dont il vient de me retracer des paysages et des figures, et que je connais pour y avoir vécu longtemps… Et d'autres paysages me reviennent à l'esprit… d'autres figures… Je m'y arrête longtemps…

C'est ainsi qu'à Vannes, un jour de sortie, près du collège des Jésuites, je rencontrai un petit monsieur, d'une cinquantaine d'années, qui conduisait par la main, tendrement, un jeune garçon de douze ans. Du moins, je les gratifiai chacun de cet âge. J'ai cette manie de toujours donner un âge aux gens que je frôle un instant et que, sans doute, je ne reverrai jamais plus. Cette manie, je la pousse si loin que, ne me contentant pas de mes propres suppositions, je demande aux amis qui m'accompagnent :

— Dites-moi, regardez cette personne qui passe… Quel âge lui donnez-vous ?… Moi, je lui donne tant…

Nous discutons.

Une fois son âge établi, il me plaît imaginer sur son existence des choses particulièrement affreuses et dramatiques. Et il me semble ainsi que les inconnus me sont moins inconnus.

On s'amuse comme on peut.

Le petit monsieur de cinquante ans était voûté, cassé, très maigre, un peu gauche d'allures. Il paraissait doux et triste.

Le jeune garçon de douze ans avait un visage dur et joli, des yeux très beaux et méchants, une grâce souple et douteuse de courtisane. Il marchait avec une élégante aisance qui rendait plus timides, plus maladroites et — comment dirais-je ? — plus attendrissantes les manières du père. Car je fus convaincu que c'étaient le père et le fils, bien qu'il n'existât entre eux aucune ressemblance physique, aucune affinité morale.

Ils étaient en deuil : le père, tout de noir vêtu, comme un prêtre ; l'enfant, avec un simple brassard de crêpe noué sur la manche de sa veste de collégien.

Je n'eus pas le temps de les examiner en détail. Eux montaient la rue qui va vers le centre de la ville ; moi, je descendais au port, où je devais m'embarquer pour Belle-Île. Et puis j'étais occupé par cette idée que la chaloupe m'attendait, que l'heure de la

marée pressait. Ils passèrent indifférents à mon regard, ils passèrent comme passent tous les passants. Et cependant, à les voir passer, je fus pris d'une mélancolie et presque d'une souffrance ; oui, une souffrance, je me rappelle. Je n'en aurais pu déterminer la cause. Du reste, je ne la cherchai point.

Souvent, dans les gares et sur les paquebots, et dans ces gares plus moroses que sont les hôtels des villes de passage comme celle où je suis, il m'arrive d'éprouver une tristesse vague et poignante à la vue de ces mille inconnus qui vont on ne sait où et que la vie, pour une seconde, rapproche de moi. Est-ce bien de la tristesse ? N'est-ce point plutôt une forme aiguë de la curiosité, une sorte d'irritation maladive de ne pouvoir pénétrer l'ignoré de ces destinées nomades ? Et ce que je crois surprendre, sur l'énigme des physionomies, de douleurs vagues et de drames intérieurs, n'est-ce point l'ennui, tout simplement, l'ennui universel, l'ennui inconscient que ressentent les gens jetés hors du chez soi, les gens errants à qui la nature ne dit rien, et qui semblent plus effarés, plus déshabitués, plus perdus que les pauvres bêtes, loin de leurs horizons coutumiers ?

Il y avait quelque chose de plus intense, de plus aigu, en même temps, dans le sentiment qui m'avait remué l'âme, à la vue du petit monsieur et de son fils ; il y avait réellement une souffrance, c'est-à-dire la transmission rapide, électrique, d'une souffrance qui était en lui à une pitié qui était en moi. Mais quelle souffrance et quelle pitié ? Je l'ignorais.

Quand ils eurent passé et fait une trentaine de pas, je me retournai pour les regarder encore. Quelques promeneurs, qui se trouvaient alors entre eux et moi, me les cachèrent en partie, et, dans les créneaux formés par les épaules et les chapeaux de ces promeneurs, je ne distinguai plus que le dos du petit monsieur, un dos accablé, aux angles tristes, aux omoplates remontées, un dos implorant, un dos pathétique, le dos d'un homme qui a toujours pleuré.

J'en eus le cœur serré.

Je songeai d'abord à les suivre, mu par je ne sais quel élan d'incertaine compassion, et peut-être aussi par un instinct de cruauté. Puis, sans me dire que cela serait bien ou mal, je continuai de descendre la rue, machinalement. Bientôt, j'aperçus les mâtures des bricks et leurs coques noirâtres ; un cotre appa-

reillait, balançant dans l'air sa brigantine toute rose. De bonnes odeurs de coaltar me vinrent aux narines, mêlées aux émanations iodées de la marée montante. Et je ne pensai plus au petit monsieur, emporté avec les autres dans le grand tourbillon de l'oubli. À ce moment même, il m'eût été impossible de retrouver, je crois, le dessin de ce dos qui m'avait tant ému…

Pourtant, vers le soir, étendu sur le panneau de la chaloupe qui m'emmenait à Belle-Île, la tête appuyée contre un paquet de cordages, me revint la vision du petit monsieur en deuil, mais lointaine et brouillée, et je me contentai de me dire, sans attacher à ces paroles intérieures la moindre idée de pitié :

— C'est un veuf, sans doute… Et lui, l'enfant, il ressemble à la morte… Elle devait avoir vingt ans…

Je ne me demandai pas où il était maintenant, ce qu'il faisait, s'il pleurait tout seul, dans une chambre d'hôtel ou dans un coin de wagon. Et je m'endormis, bercé délicieusement par le remous de la mer, sur laquelle on eût dit que la lune avait jeté un immense filet de lumière, aux mailles étincelantes et serrées.

Trois mois après, je les revis. C'était dans un wagon. J'allais à Carnac. Et eux, où allaient-ils ? Le petit monsieur occupait un coin du wagon, à ma droite, et son fils, un autre coin, en face de lui. Il me sembla que le premier était plus voûté, plus cassé, plus maigre, plus gauche, et je crus remarquer que le second avait embelli, et que ses yeux étaient devenus plus méchants encore. Je voulus examiner, plus attentivement que l'autre fois, le visage du père ; mais il se déroba à mes regards, et il feignit de s'intéresser au paysage : des pins, encore des pins, et d'étroits, de désolés, de mortuaires horizons de landes. L'enfant s'agitait nerveusement et me regardait d'un œil oblique. Tout à coup, il monta sur les coussins, ouvrit la portière, se pencha hors du wagon. Le père effrayé, poussa un cri :

— Albert !… Albert !… ne fais pas cela, mon enfant… tu pourrais tomber.

L'enfant répondit, d'un ton sec, avec une grimace méchante des lèvres :

— Je ferai cela… je ferai cela… Tu m'ennuies.

Le père s'était levé, avait tiré un foulard de soie noire d'un petit nécessaire de voyage.

— Eh bien, mon enfant, dit-il doucement… au moins, mets ce foulard autour de ton cou… L'air est vif, aujourd'hui… Je t'en prie, mets ce foulard…

L'enfant haussa les épaules.

— Tiens… des poules… fit-il en suivant dans le ciel gris un vol de corbeaux.

— Ça n'est pas des poules, mon enfant, expliqua le petit monsieur. C'est des corbeaux.

L'enfant répondit durement :

— Et si je veux que ça soit des poules, moi, na!… Laisse-moi tranquille…

Et il se mit à tousser.

Effaré, le petit monsieur fouilla dans le nécessaire.

— Albert!… ton sirop, mon enfant… ton sirop… bois ton sirop… Tu me fais trembler…

L'enfant prit la bouteille, la lança par la portière, et avec un mauvais rire :

— Tiens, le voilà, ton sirop!… Va le chercher si tu veux…

Alors, le père se tourna vers moi, les yeux implorants. Ah! quelle figure de martyr! Des joues creusées, des rides profondes, et deux grandes prunelles rondes, humides, cerclées de rouge, et une barbe courte, sale, grise, comme il en pousse sur la peau rigide des morts.

Je me levai à mon tour et refermai la portière d'un geste impérieux. L'enfant se rencogna, en maugréant, dans l'angle du wagon. Le père me remercia d'un regard douloureux et bon… Comme je le touchais presque, je me penchai vers lui, et tout bas :

— Vous n'avez que lui? demandai-je.

— Oui… fit-il, péniblement.

— Et… il… ressemble… à la morte?

Le petit monsieur rougit…

— Oui… oui… hélas!

— Elle devait avoir vingt ans?

Je vis de l'épouvante en ses yeux; un tremblement secoua ses pauvres jambes grêles et osseuses… Il ne répondit rien.

Jusques à la station de Carnac, nous n'échangeâmes plus une parole. Le train filait dans un grand espace dénudé, une plaine biblique, avec des lointains d'Orient, d'un mystère poignant…

J'aurais voulu, cependant, parler au petit monsieur, lui dire des choses consolantes, je ne sais quoi d'affectueux. De savoir que quelqu'un sur la terre avait pitié de lui, cela lui eût été une douceur. Peut-être eût-il mieux supporté sa lourde vie !

En vain, je cherchai…

Je descendis du wagon sans me retourner. Et le train continua sa marche, emportant le petit monsieur, que je ne reverrai plus jamais… Oh ! si j'avais pu trouver le mot qu'il fallait à sa douleur !… Mais qui donc, jamais, l'a trouvé, cet insaisissable mot ?

Après avoir, pendant quatre heures, marché dans les landes et sur la grève, j'entrai dans une petite auberge, où je mangeai des huîtres fraîchement pêchées, et bus un pot de cidre. Des femmes me servaient, comme on en voit dans les tableaux de Van Eyck. C'était la même gravité douce, la même noblesse d'attitude, la même beauté ample du geste… Et un silence !

La maison était propre, les murs blanchis à la chaux. Au-dessus de la cheminée, il y avait un panneau de boiserie ancienne, et sur la table de la cheminée, deux grosses coques d'oursins qui ressemblaient à l'Alhambra. J'oubliai le siècle, j'oubliai la vie, la douleur humaine, j'oubliai tout, et je passai là une heure délicieuses et sans remords.

C'est cette même année-là que j'allai passer trois jours à l'île de Sein.

L'île de Sein n'est séparée du continent que par quelques milles. De la pointe du Raz et de la côte de Beuzec, on aperçoit, par les temps clairs, ses dunes plates, mince trait jaune sur la mer, et la colonne grise de son phare. En cet espace marin, un peu sinistre, l'Océan est semé de récifs hargneux, dont les pointes apparaissent, même par le calme, presque toujours frangées d'écume, et les nombreux courants qui, sur le vert des eaux, tracent des courbes laiteuses, font de ces parages une route dangereuse aux navires. À marée basse, les récifs, plus découverts, relient, en quelque sorte, d'un noir chapelet de roches, les falaises tourmentées de la côte aux tristes sables de l'île. On dirait une longue jetée que les lames auraient, ça et là, rompue.

Misérable épave de terre, perdue dans ce remous de mer qu'on appelle l'Iroise, et chaque jour minée par lui, l'île de Sein,

par la pauvreté indicible de son sol et les mœurs primitives de ses habitants, semble au voyageur qui y débarque un pays plus lointain que les archipels du Pacifique, et plus dépourvu que les atolls des mers du Sud. Et, pourtant, sur ce sable et ces rocs, ces cailloux et ces galets, vit une population de près de six cents âmes, disséminées en de sordides hameaux. Quelques carrés de pommes de terre, et de maigres choux, de petits champs de sarrasin, tondus et pelés comme le crâne d'un teigneux, composent l'unique culture de l'île, laissée aux soins des femmes. L'arbre y est inconnu, et l'ajonc est le seul végétal arborescent qui consente à vivre dans cet air iodé, sous les constantes rafales du large. À l'époque de sa floraison, il répand un parfum de vanille sur les odeurs de crasse humaine, de varech pourri et de poisson séché, dont s'empuantit l'atmosphère en toute saison.

Autour de l'île, les basses sont poissonneuses, et abondent en congres et en homards. Petits, malingres, les hommes, à mufle de marsouin, pêchent. Quelquefois, ils vont vendre leur poisson à Audierne et à Douarnenez. Mais, la plupart du temps, ils l'échangent avec des *steamers* anglais contre du tabac et de l'eau-de-vie. Lorsque, par les trop grosses mers, ils se voient forcés de rester à terre, ils se saoulent. Ivresses souvent terribles et qui, sans raison, arrachent des poches les couteaux. Les femmes, en plus des semences et des récoltes dont elles ont la charge, et qui se font, comme elles peuvent, à la grâce de la nature, travaillent aux filets. Lentes, longues et pâles, de persistantes consanguinités les ont affinées jusqu'à les rendre jolies, mais de cette joliesse morbide que donne la chlorose. Les teints nacrés, les teints de fleurs étiolées, qui révèlent les pâleurs du sang et les décompositions séreuses, n'y sont point rares. Avec leur costume de drap sombre aux coupes carrées, leurs coiffes anciennes sur les bandeaux plats, avec leurs longs cous nus, tiges menues et flexibles, qui se dressent hors des fichus en cœur, elles ressemblent à des vierges de vitrail.

La plupart d'entre elles n'ont pas vu le continent. Beaucoup ne sont pas allées plus loin que le petit port d'où, chaque jour, les pêcheurs partent. Des formes de la vie, elles ne connaissent que ce que leur pauvre île en recèle, que ce que les naufrages, si fréquents sur cette mer de rocs, en déposent sur les plages, que ce qu'en apporte le cotre qui, trois fois par semaine, fait le service

postal entre Audierne et Sein : menus objets de consommation nécessaire, brimborions de toilette, par quoi la curiosité de ce qu'elles ignorent n'est guère satisfaite. Lorsque, il y a une trentaine d'années, un homme qui était parti seul depuis longtemps revint au pays avec un chien, ce fut une épouvante parmi les femmes. Elles crurent que c'était le diable, et se réfugièrent dans l'église en poussant des cris de détresse. Il fallut que le recteur pratiquât des exorcismes bizarres et trempât le chien dans l'eau bénite pour qu'elles voulussent bien sortir de l'église, où elles s'étaient barricadées. Mais de tels accidents sont rares dans l'existence toujours pareille de l'île, où la hardiesse des colonisateurs n'est point allée jusqu'à l'introduction d'une vache ou d'un cheval, ou d'une bicyclette.

Aussi, ce n'est pas sans terreur que la pensée des femmes traverse la bande d'eau qui les sépare de la Vie, et que, par les ciels clairs, elle suit la tache bleue, déchiquetée, de cette terre inconnue et mystérieuse où sont les villes, les forêts, les prairies, les fleurs et les oiseaux autres que les mouettes coutumières et les pétrels migrateurs.

Les vieux, qui sont trop vieux pour pêcher encore, et qui, chaque jour, restent assis au seuil des maisons, devant la mer, parlent quelquefois. Ils ont vu, pendant qu'ils étaient au service de l'État, des choses extraordinaires et qui peuvent à peine se concevoir : ils ont vu des chevaux, des ânes, des vaches, des éléphants, des perroquets et des lions. Par des mimiques désordonnées et des cris imitateurs, ils s'efforcent à les décrire, à les rendre sensibles. L'un d'eux racontait :

— Figurez-vous une bête… une bête grosse comme mille rats… Eh bien, là-bas, c'est un cheval… un cheval, rappelez-vous bien… On monte dessus… ou bien on y attache une espèce de maison qui a des roues et qu'on appelle une diligence… Et ça vous mène loin, loin… en un rien de temps…

— Nostre Jésus! faisaient les femmes, en se signant, comme pour écarter d'elles la peur d'images diaboliques.

Mais ces formes aiguës ne prenaient aucun caractère précis dans leur esprit incapable d'imaginer au-delà de certaines lignes, de certaines mouvements, lesquels se ramènent toujours, à peine grossis, à peine déformés, aux lignes des choses, aux mouvements des êtres qu'elles ont vus, parmi lesquels elles vivent.

Un jour, une de ces femmes, dont la poitrine était rongée par un cancer, se décida, sur le conseil du recteur, à partir en pèlerinage pour Sainte-Anne d'Auray. Bien que l'administration maritime entretienne dans l'île un chirurgien pour qui un séjour de trois ans tient lieu de deux campagnes lointaines et de je ne sais combien de blessures, c'est le recteur qui est le vrai médecin. Or, le recteur avait épuisé sur la pauvre femme toute la série de ses emplâtres, de ses adjurations et de ses herbes caustiques, et il avait jugé que sainte Anne seule pouvait, si elle voulait, avoir raison de ce mal obstiné. La malade s'embarqua, un matin, sur le petit cotre, dans un tel état d'anxiété de ce qu'elle allait voir, qu'elle en oublia, durant la route, les horribles douleurs qui tenaillaient sa chair empoisonnée. Mais, à peine sur le quai d'Audierne, tout à coup, elle poussa des cris d'épouvante et se jeta la face contre terre, criant :

— Nostre Jésus!… Que de diables… que de diables!… Ils ont des cornes… Sainte Vierge, ayez pitié de moi!…

Elle avait vu qu'on embarquait des bœufs dans une goélette. En troupeau, le museau baveux, ils meuglaient, en fouettant l'air de leur queue… Et la malheureuse répétait :

— Nostre Jésus! Ils ont des cornes, comme des diables… ils ont des cornes!…

On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce n'étaient point là des diables, mais bien d'inoffensives bêtes comme il y en a, partout, sur le continent, et dont le père Milliner disait que, loin de manger les hommes, c'étaient, au contraire, les hommes qui les mangeaient, avec des choux et des pommes de terre… Elle se releva, non encore rassurée, et fit quelques pas avec prudence, étonnée de la nouveauté du spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Et voilà que de l'autre côté du port, sur les hauteurs de Poulgouazec, elle aperçut un moulin à vent dont les grandes ailes, actionnées par une forte brise, tournaient, tournaient dans le ciel… Elle pâlit, se laissa tomber de nouveau, et, le front contre le sol, les bras et les jambes écartés, battant les dalles du quai, elle se mit à hurler :

— La croix de Notre-Seigneur qui tourne… tourne… la croix de Notre-Seigneur qui est folle. Je suis en enfer… grâce… grâce… au secours!

Depuis ce temps, lorsque, par-delà l'eau bleue, ou verte, ou grise, elle suit la ligne sinueuse de la terre bretonne qui se violace dans le lointain, elle se signe aussitôt, s'agenouille sur le galet de la grève, et remercie le ciel, en une fervente action de grâces, de l'avoir délivrée des démons, de l'enfer, de ce dérisoire et sinistre enfer où Satan force la sainte croix de Notre-Seigneur à tourner, tourner, sans cesse, sous le vent continu des blasphèmes et du péché.

XXI

Journée maussade aujourd'hui. Mais je la supporte presque allègrement, car je me dis, je me répète que je n'ai plus que deux jours à passer ici. Et puis l'illustre peintre Barnez, Guillaume Barnez, est venu me voir… Sa prétentieuse nullité, sa vanité incommensurable me sont toujours une joie nouvelle.

C'est à Barnez que cette aventure arriva… Il est bon qu'elle figure, plus tard, dans sa biographie.

Vers le soir Mme Barnez eut une dernière convulsion, poussa un dernier râle, mourut… Et longtemps, devant le pâle cadavre qui se glaçait, l'illustre peintre demeura anéanti, les yeux fous, ne comprenant pas, ne pouvant croire que la mort fût venue, comme ça, si vite, lui ravir sa femme… En trois jours, emportée!… En trois jours, elle si belle, d'une chair si glorieuse, d'un dessin si correct, si Renaissance!… En trois jours, elle qui posait, avec de si admirables, de si académiques mouvements, les impératrices, les courtisanes, les nymphes, les martyres… elle qui lui avait valu une médaille d'honneur pour sa *Mort d'Agrippine*!… En trois jours!… Il n'y avait pas une semaine qu'elle était là, couchée sur la table à modèle, parmi des soies jaunes, et des coussins écarlates, posant une Cléopâtre… oui, une Cléopâtre, avec laquelle il eût certainement conquis un siège à l'Institut!… Et Barnez revoyait la raideur des bras pendants et cerclés d'or, la lourdeur foisonnante des chevaux épars, le ventre radieux, les seins éblouissants, le rebondissement merveilleux des hanches, le satinage des jambes… En trois jours, tout cela éteint, tout cela perdu, tout cela disparu!… C'était affreux, impossible!

— Mathilde!… ma petite Mathilde! gémissait le malheureux… parle-moi… Ça n'est pas vrai, dis, que tu es morte?… Tu poses pour une Ophélie, pour une Juliette, n'est-ce pas?… Mais tu n'es pas morte… tu vis… ah! parle-moi…

Mais, sur ses lèvres, il sentit le froid des lèvres mortes, un froid qui le brûla comme un fer rouge. Alors il s'affaissa, le long du lit, enfouit sa tête dans les draps, sanglota :

— Mon Dieu! mon Dieu!… Elle ne pose pas.

Il ne voulut de personne pour veiller sa femme et consigna sa porte aux consolations importunes. Seul, il procéda à la toilette funèbre; seul, il disposa sur le lit les fleurs, les grappes odorantes de lilas blancs, les roses blanches, les grands lis blancs, les boules de neige. Parée d'une robe blanche et sur la blanche jonchée couchée, Mathilde semblait dormir.

L'année précédente, Barnez avait perdu un enfant, son fils unique, un enfant joufflu, rose, potelé, délicieux, qui déjà posait comme un petit homme, pour les Amours et pour les Anges. Et voilà qu'on lui arrachait sa femme, maintenant!… Désormais, il ne lui restait plus personne à aimer et il était seul, si seul que la pensée de la mort lui fut, un instant, consolante… À quoi bon vivre? Et pour qui, mon Dieu? Et pourquoi?… Tout s'écroulait… tout… jusqu'aux égoïstes jouissances de l'art, jusqu'à ce délicieux martyre de créer; jusqu'à ces enthousiasmes divins, ces sublimes folies qui, d'un ton de chair, d'un reflet d'étoffe, d'un coup de soleil sur la mer, d'un lointain perdu dans les brumes, font surgir, surgir et palpiter, les poèmes du rêve éternel… les médailles, les commandes de l'État, les décorations, les prix forts… Pendant quelques minutes, il eut l'idée de faire un double cercueil au fond duquel il pourrait, lui aussi, s'allonger à côté de sa chère femme… Sa chère femme… sa Cléopâtre… son Agrippine… sa Niobé, sa Reine de Saba!… Mon Dieu!… mon Dieu!… Et lui, son petit Georges, qui, tout nu, tout bouclé de blond, une rose au bec, un carquois en sautoir, sortait si délicieusement des enroulements de banderoles fleuries… ou qui volait, dans des fonds d'ocre, avec des ailes bleues!… Mon Dieu!… mon Dieu!…

Dans la nuit, succombant à la fatigue, aux brisements de l'émotion, il s'endormit… Quand il se réveilla, le soleil inondait la chambre mortuaire de clartés joyeuses… vibrantes. Barnez se

repentit de s'être laissé engourdir par le sommeil. Il s'accusa même :

— Et j'ai dormi!… Pendant qu'elle… Ah! ma bien-aimée, pardon! C'est vrai pourtant qu'elle est morte… Que vais-je devenir? Je n'ai plus rien, rien… La peinture?…

Il fit un geste de colère, de menace.

— La peinture… Ah! oui, la peinture!… Je lui ai sacrifié l'amour de ma femme, de mon fils… Si, au lieu d'être peintre, j'avais été avocat, comptable, tailleur, n'importe quoi… ces deux êtres chéris que j'ai perdus, que j'ai tués — car je les ai tués — vivraient encore… Non, non, plus de peinture, jamais… Je brise ma palette…

Très pâle, les paupières gonflées, Barnez regarda sa femme, longuement, douloureusement.

— Misérable!… je suis un misérable!… Je n'ai pas su, je n'ai pas su… les aimer, sanglotait-il.

Mais, peu à peu, ses yeux perdirent leur expression de douleur, et, peu à peu, le regard, tout à l'heure angoissé et humide, eut cette concentration, cette tension de toutes les forces visuelles qui font brider, dans un clignement féroce, l'œil du peintre, quand il se trouve en présence d'une nature qui l'intéresse. Et il s'écria :

— Quel ton!… ah! sacristi! quel ton!

Traçant, ensuite, avec le doigt, un lent cercle isolateur qui enveloppait le front, la joue et une portion de l'oreiller, il se tint ce discours :

— La beauté de ça… hein? Non, mais, l'étrange de ça!… la finesse, la délicatesse, la modernité de ça?… Mazette!… il n'y a pas à dire… c'est du Manet!…

Il touchait le nez, dont les narines pincées n'étaient plus que deux petites taches violettes.

— Le ton de ça?… C'est inouï!

Il indiquait l'ombre sous le menton, une ombre transparente, d'un rose bleu, infiniment délicat :

— Et ça?… Ah! nom d'un chien!… Est-ce fin?… Un nuage, quoi!…

Son doigt revenait au front, aux cheveux, à l'oreiller.

— Et le rapport de ça… Et l'arrangement de ça?… Non! mais c'est épatant!

D'un large mouvement circulaire, sa main se promenait sur la robe, sur le drap chargé de fleurs…

— Et les blancs de ça ?… Nom de nom !… C'est superbe ! Et ce que c'est moderne ! Et ce que ça leur ficherait un coup, au Salon !…

Une fleur, glissant sur le bord du drap, tomba sur le tapis. Barnez la ramassa, la remit en place, redonna de l'air ça et là aux autres fleurs… Puis il se recula, cligna de l'œil, mesura, de ses deux mains, l'espace que le motif prendrait dans la toile, et il dit :

— Une toile de trente… Ça irait comme un gant… comme un gant…

Son pied battait la mesure, sa tête, balancée de droite à gauche, marquait les mouvements d'un rythme cocasse, et il chantait :

— Comme un gant, comme un gant… Carolus-Duran [1]…

Ayant installé un chevalet dans la chambre, il se mit à travailler avec acharnement. Durant toute la journée, on n'entendit, près du corps inerte, verdissant parmi les bottelées de fleurs, que le tapotement de la brosse sur la toile, et, de temps à autre, le chant d'une monotone et incohérente scie d'atelier que Barnez fredonnait, d'habitude, pour accompagner son travail :

Monsieur Bonnat dit à Monsieur Gérôme [2],
Monsieur Bonnat dit à Monsieur Gérôme :
Jaune de chrome !…
Et tra déri, déra… Tra la la la la la !

Le lendemain matin, dès le jour apparu, il avait repris son travail, se hâtant, fiévreux, maugréant contre le menton de Mathilde, dont il ne pouvait « attraper la valeur ».

1. Carolus-Duran (1837-1917), peintre académique, spécialisé dans les portraits mondains, et auteur notamment de la *Dame au gant* (1869, Musée d'Orsay). Souvent tympanisé par Mirbeau, qui voyait en lui un vulgaire tapissier.

2. Léon Bonnat (1833-1922) spécialisé dans les portraits à la ressemblance photographique, et Léon Gérôme (1824-1904) auteur de toiles antiques, extrêmement hostile aux impressionnistes, sont deux gloires de l'Institut et, à ce titre, souvent moqués par Mirbeau.

— Mais avec quoi est-il fait, ce sacré menton ?… Et puis, tout fiche le camp… Hier c'était lilas, aujourd'hui c'est orangé… Mes rapports n'y sont plus… Allons, bon !… du vert, maintenant… Ah ! ma pauvre Mathilde… tu ne poses plus comme autrefois !… pauvre mignonne… ta joue gauche qui ne tourne pas… et les contours qui se raidissent… Nom d'un petit bonhomme ! que c'est embêtant… Ces choses-là… ça devrait s'enlever dans la séance… Tiens !… c'est pas mal, ça !… Zut !… je n'ai plus de cadmium…

Et fouillant dans sa boîte, il se reprit à fredonner d'une voie rageuse :

Monsieur Bonnat dit à Monsieur Gérôme,
Monsieur Bonnat dit à Monsieur Gérôme :
Cadmiôme !…
Et tradéri, déra…

Barnez fut interrompu par l'entrée soudaine du valet de chambre.

— Eh bien ?… qu'y a-t-il ?… Je t'ai défendu de me déranger.

Le valet répondit gravement :

— Monsieur, c'est les Pompes funèbres !

Barnez éclata :

— Les Pompes funèbres ?… Quelles Pompes funèbres ?

— Mais Monsieur sait bien…

— Ah ! oui, c'est vrai… Envoie-les au diable…

— Mais, Monsieur, répliqua le larbin… c'est pour Madame !

— Eh bien, quoi… Madame !… Je n'ai pas fini. Il me faut encore deux heures… Occupe-les, les Pompes funèbres… donne-leur à boire… fais-leur visiter l'atelier… Ou plutôt non… écoute…

Il fit signe à son domestique d'approcher, et gaiement, avec une grimace gamine sur ses lèvres, une grimace où se trouvait tout entier le bohème qu'il avait été jadis, il recommanda :

— Tu leur diras, aux Pompes funèbres, qu'ils se sont trompés de maison ; et que c'est dans la rue à côté.

Et il se remit à peindre.

Le soir, au retour de l'enterrement, Barnez s'enferma dans la chambre. Et longtemps, l'œil sombre, le front plissé, la tête dans les mains, il resta, prostré, devant la toile, tout ce qui lui restait désormais de sa chère Mathilde. Au bout d'une heure, comme la nuit venait, il se leva :

— Ah ! Je vois bien tout ce qu'il y aurait encore à faire, soupira-t-il… Ça n'y est pas… Mais quoi !

Et regardant le lit vide, où quelques fleurs, oubliées, tristement se fanaient, il ajouta, avec un regard suprême :

— Il me faudrait la nature !

Depuis ce temps, Guillaume Barnez est tout triste. Il me confie ses découragements :

— Je ne peux plus travailler, me dit-il. Et si je n'avais pas de vieilles toiles, dans mon atelier, je ne sais pas, en vérité, comment je vivrais… Tu te rappelles mon *Souper chez Néron* ?… Oui… Eh bien, avant de venir ici, je l'ai vendu à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, pour des *Noces de Cana* !… Et puis… qu'est-ce que tu veux ?… l'Art est perdu, maintenant… Il n'y en a que pour les Monet… pour les Renoir… pour les Cézanne… C'est honteux !… Ah ! ma pauvre Mathilde a bien fait de mourir…

J'essaie de le consoler :

— Tu te plains ?… Et tu es toujours l'illustre peintre Guillaume Barnez. Et tu viens d'être nommé à l'Institut !

— Illustre ?… parbleu ! Certainement, je suis illustre… Je suis illustre plus que jamais… Seulement quand, par hasard, une de mes toiles passe dans une vente, à l'Hôtel Drouot… eh bien, elle est adjugée dix-sept francs… avec le cadre… Je te dis que l'Art est perdu… perdu… perdu !…

Et, sur cette prophétie lugubre, il me quitte…

Quelques minutes plus tard, ému, malgré tout, par la situation de Guillaume Barnez, que j'avais connue, jadis, si brillante, je montais m'habiller pour le dîner. Quelqu'un, derrière moi, dans l'escalier, m'appela :

— Monsieur Georges ?… Hé !… chez monsieur Georges… je vous prie ?…

Je me retournai. C'était M. Tarte, M. Tarte lui-même, en tenue de cheval, et qui, fringant, fredonnant, une fleur d'arnica à

la boutonnière de son pardessus mastic, rentrait d'une excursion au port de Vénasque.

— Hé ! bonsoir… me salua-t-il… Je suis fort content de vous voir, cher monsieur Georges… fort content, en vérité…

Et serrant, à la briser, ma main dans ses mains gantées de peau de chien, il répéta, souriant :

— Fort content… fort content… Ah ! vous n'imaginez pas à quel point vous m'êtes sympathique, mon cher monsieur Georges… Non, là, vraiment… vous m'êtes un ami… un véritable ami… D'ailleurs, aujourd'hui… j'aime tout le monde… Vous entendez… j'aime tout le monde !…

Ces effusions de M. Tarte m'étonnèrent grandement. Il n'était point dans ses habitudes de les prodiguer de la sorte. Bien au contraire.

C'était un petit homme sec, nerveux, maniaque, de geste fébriles, de voix insolente, et qui s'irritait à propos de tout et de rien. Il était, pour ainsi parler, le cauchemar de l'hôtel. Pas un repas qui ne fût troublé par ses discussions, ses incessantes récriminations. Il ne trouvait jamais rien de bien, il se plaignait du pain, du vin, du bifteck, des garçons, de ses voisins. Ses exigences acrimonieuses s'étendaient même sur le système des *water-closets,* qu'il ne jugeait pas assez perfectionné. Il nous était à tous un supplice quotidien. Et voilà que tout à coup, il se montrait d'une gaieté affectueuse, débordante, et que son visage, toujours plein de colère, rayonnait, tel celui d'un amoureux ou d'un héritier…

Que lui était-il donc arrivé ?… Est-ce que les excursions dans la montagne noire et caverneuse adoucissent les mœurs ?… Cela m'intrigua, de savoir la cause de cette brusque transformation.

— Alors, joyeuse excursion, monsieur Tarte ? demandai-je.

— Excellente, cher monsieur Georges… excellente… oh ! excellente.

Et comme nous étions, à ce moment, arrêtés devant sa chambre, M. Tarte me dit :

— Voulez-vous me faire un grand, grand plaisir ?… Entrez chez moi une minute… oh ! une minute seulement, cher monsieur Georges… car il faut que je vous raconte mon excursion… que je raconte à quelqu'un mon excursion… à quelqu'un de cher… comme vous… Je vous en prie !

J'aime les originaux, les extravagants, les imprévus, ce que les physiologistes appellent les dégénérés… Ils ont, du moins, cette vertu capitale et théologale de n'être pas comme tout le monde… Un fou, par exemple… J'entends un fou libre, comme nous en rencontrons quelquefois… trop rarement, hélas ! dans la vie… mais c'est une oasis en ce désert morne et régulier qu'est l'existence bourgeoise… Oh ! les chers fous, les fous admirables, êtres de consolation et de luxe, comme nous devrions les honorer d'un culte fervent, car eux seuls, dans notre société servilisée, ils conservent les traditions de la liberté spirituelle, de la joie créatrice… Eux seuls, maintenant, ils savent ce que c'est que la divine fantaisie…

Vous pensez si j'acceptai l'offre que me faisait M. Tarte.

— Mais comment donc ?… Enchanté, monsieur Tarte…

Et je pénétrai, avec lui, dans sa chambre.

Avec empressement, il me désigna un siège, aussi confortable que le permet l'état de la civilisation et du mobilier pyrénéens. Et lui-même s'enfonça, s'engloutit dans un fauteuil.

— Ah ! monsieur, cher monsieur Georges, s'exclama-t-il en s'allongeant voluptueusement… vous ne sauriez croire à quel point je suis heureux… heureux… heureux ! Maintenant, je puis respirer… J'ai un poids de moins sur le cerveau, sur le cœur, sur la conscience… Oui, j'ai en moins, sur le crâne, le poids de la Maladetta et de toute la chaîne des Monts-Maudits. Je suis libre, enfin je me sens léger, volatil, impondérable, si j'ose ainsi dire… Il me semble que je viens de sortir d'un long, angoissant, infernal cauchemar, et que, autour de moi, au-dessus de moi, en moi, c'est la lumière… la lumière… la lumière… Enfin, j'ai reconquis la lumière…

— Et que vous est-il donc arrivé de si extraordinaire ? Quel événement merveilleux ? Quel miracle ?

La face toute heureuse, les bras mollement balancés en dehors des accoudoirs du fauteuil, s'étirant comme un chat dans une détente délicieuse de tous ses organes, M. Tarte répondit :

— Cher monsieur Georges… ah ! cher monsieur Georges… j'ai tué un homme !

Et, sur son visage et dans sa voix, il y avait une expression de soulagement, de délivrance, une ivresse d'âme exorcisée.

— J'ai tué un homme… j'ai tué un homme !…

Sur un mouvement de surprise que je ne pus réprimer, M. Tarte m'imposa silence d'un geste de la main :

— Ne vous récriez pas… fit-il, ne m'interrompez pas… et laissez-moi vous raconter cette joie libératrice qui m'échut aujourd'hui, d'avoir tué — ah ! comparez la douceur fontaine de ce mot — d'avoir tué… un homme !…

Et, en petites phrases courtes, heurtés, saccadées, il parla ainsi :

— Mon cher monsieur Georges, je souffre d'une pharyngite chronique… Elle a, jusqu'ici, résisté à tous les traitements… Cette année, mon médecin m'ordonna les humages de X… Vous savez ce que c'est ?… Il paraît que c'est miraculeux… Bref, je vins humer ici… La première fois que j'entrai dans la salle de humage, l'appareil qui m'était prescrit était déjà occupé… Il y avait un monsieur… Le nez, la bouche, le menton enfouis dans l'embouchure du tube, il humait avec conviction. Je ne le voyais pas bien… Je ne voyais de lui qu'un immense front, chauve et montueux, et pareil à une route de sable jaune entre deux berges de cheveux roux… Tel que je le voyais, il me parut d'une vulgarité dégoûtante… Je dus attendre trois quarts d'heure… Cela m'impatienta, et je me promis d'arriver plus tôt le lendemain… Le lendemain, quand j'arrivai, le monsieur était là… Le jour suivant, j'avançai mon heure… Encore lui… « Ah ! c'est très fort… m'écriai-je, il ne quitte donc jamais le tube ? » Et j'éprouvai contre cet homme une haine violente… terrible… vous ne pouvez pas vous imaginer… Cette haine grandit, s'exaspéra de jour en jour, car — vous ne me croirez pas, et cependant rien n'est plus vrai — pas une fois, durant vingt-cinq jours, non, pas une seule fois, je ne trouvai l'appareil libre… La première chose que j'apercevais en entrant dans la salle, c'était ce front… Et ce front semblait me narguer… rire de moi… Oui, en vérité, il riait de moi… Jamais je n'aurais cru que le simple front d'un homme chauve pût contenir tant de provocations en si peu de cheveux… Ce front m'obséda… Je ne vis plus que lui, partout… Plusieurs fois, il me fallut me raisonner, me retenir, pour, armé d'un marteau, d'une massue, ne pas frapper ce front obstinément ironique et ricanant… Ma vie devint intolérable. Ah ! cher monsieur Georges, j'ai connu, durant ces vingt-cinq jours, l'étrange et douloureux supplice de ne penser qu'à tuer cet homme, et de ne pas

oser… Le meurtre était en moi… à l'état de désir vague, mais non à l'état d'acte résolu… C'est une horrible souffrance… C'est dans ces conditions morales, et aussi pour échapper, ne fût-ce que quelques heures, à cette obsession affolante du meurtre, que je décidai de faire l'excursion du port de Vénasque… Je partis donc, ce matin. J'avais un bon guide… un bon cheval… le ciel était un peu voilé ; à mesure que je montais, il se dégageait de ses brumes… se faisait radieux… éblouissant… Mais la montagne est terrible… Elle n'éveille que des idées de désolation et de mort… Loin de me distraire de mes préoccupations, elle en augmentait la puissance sinistre… À un certain endroit, l'idée me vint, véritablement providentielle, de quitter la route connue, la route des touristes, et d'atteindre un sommet où la neige étincelait dans le soleil… J'abandonnai mon cheval à la garde du guide, et seul, avec rage, j'attaquai une sorte de sente dans le roc, qui montait, à pic, au bord d'un gouffre… Rude ascension… Vingt fois, je pensai rouler dans le gouffre… Je m'acharnai… Quand, tout à coup, je me trouvai face à face, et poitrine à poitrine, avec un homme qui descendait l'étroite sente… Ah ! jour de Dieu !… C'était mon homme… l'homme du tube… Mon sang ne fit qu'un tour dans mes veines… À ce point précis de notre rencontre, le passage était si étroit qu'il était impossible à deux hommes de le franchir de front sans s'aider mutuellement, et avec quelles précautions !… « Donnez-moi votre main, dis-je à l'homme… et prenez bien garde… car l'endroit est dangereux, et profond l'abîme… on n'en remonte pas ! » Et, comme il me tendait sa main, l'imbécile, le triple imbécile, d'une poussée, d'une chiquenaude, je lui fis perdre l'équilibre. Il tomba… « Ah ! mon Dieu ! » s'écria-t-il. « Bonsoir, bonsoir, bonsoir ! » Je le vis rouler, rebondir d'un roc à l'autre… Et il disparut dans l'abîme… On a bien raison de dire que les paysages ne sont que des états de notre esprit… Car, aussitôt, la montagne me parut resplendissante de beautés inconnues… Oh ! l'enivrante journée !… Quel apaisement !… Quelle sérénité !… Et comme il monte des abîmes une musique surhumainement délicieuse.

M. Tarte se leva :

— Comme cela, voyez-vous, me dit-il après un court silence, c'est net, c'est propre… Je n'ai pas de sang aux doigts, ni de cervelle sur mes habits… Et l'abîme est discret… Il ne va pas

raconter ses petites histoires à tout le monde. Je suis heureux… heureux… je respire… Ouf!…

Puis, regardant sa montre :

— Mais il est tard… Allez vous habiller, car je compte être joyeux ce soir… très joyeux… Oui, cher monsieur Georges, ce soir… du champagne à flots… des petites femmes… Ohé!… Ohé!…

— Et demain?… fis-je.

— Demain?… Eh bien, demain, je ne verrai plus ce front… et je humerai la guérison avec tranquillité… À tout à l'heure!…

Et, doux, souriant, brave homme, M. Tarte m'accompagna jusqu'à la porte.

XXII

Je ne vous dirai point par quelle suite de circonstances étranges je fus amené à recevoir, aujourd'hui, cette étrange confession, que je publie uniquement pour son grand intérêt dramatique. Je ne suis pas un dénonciateur, et j'ai toujours eu pour principe — et je m'en suis toujours applaudi — de laisser la justice se débrouiller, toute seule, parmi les crimes qu'elle est chargée de rechercher et de punir. Je n'entends pas me faire son pourvoyeur… bien au contraire… Qu'elle se débrouille donc avec Ives Lagoannec, comme avec M. Jean-Jules-Joseph Lagoffin… Il va sans dire que j'ai changé les noms de cette histoire… Précaution superflue, d'ailleurs, car l'homme qui me la conta est désormais, grâce à moi, en sûreté…

Voici donc cette confession :

Je m'appelle Ives Lagoannec. Avec un tel nom, de quel pays voulez-vous que je sois, sinon de Bretagne? Je suis né dans les environs de Vannes, en Morbihan — hihan! hihan! — qui est tout ce qu'il y a de plus bretonnant dans toute la Bretagne. Mon père et ma mère étaient de petits cultivateurs, très malheureux, très pieux et très sales. Ivrognes aussi, cela va de soi. Les jours de marché, on les ramassait dans quel état, mon Dieu!… le long des chemins. Et bien des fois ils passèrent la nuit à dormir et à vomir au fond des fossés. Selon la coutume du pays, je grandis dans l'étable, avec les cochons et les vaches, comme Jésus. J'étais tenu si malproprement, j'avais sur moi tant et tant d'ordures accumulées que, lorsque mon père venait, le matin, nous réveiller, les animaux et moi, il fallait quelques minutes

avant de me distinguer des bouses. On m'éleva dans toutes sortes de superstitions. Je connus par leurs noms les diables de la lande, les fées de l'étang et de la grève. Avec le *Pater et l'Ave,* quelques cantiques en l'honneur de sainte Anne, et l'histoire miraculeuse de saint Tugen [1], c'est tout ce que je connus. J'appris aussi à honorer le Révérend Père Maunoir [2] qui, par une simple imposition de la main sur la langue des étrangers, leur inculquait le don de la langue bretonne, ainsi qu'il appert d'une fresque remarquable que tout le monde peut voir en la cathédrale de Quimper-Corentin… Je puis dire, non sans orgueil, que j'étais un des enfants les mieux instruits et les plus savants de la contrée

Tout le long du jour, jusqu'à l'âge de quinze ans, je gardai, dans la lande, un petit cheval roux, un petit cheval fantôme, sur le museau duquel, à force de se frotter aux ajoncs, avaient poussé deux longues moustaches grises. Et trois brebis, noires comme des démons, avec des yeux rouges et aussi de longues barbiches pointues de vieux bouc me suivaient en clopinant et bêlant. C'est le cas de se demander de quoi tout cela vivait. De l'air du temps, sans doute… à la grâce de Dieu, probablement, car, pour ce qui est de l'herbe, il n'y en avait ni gras ni lourd dans la lande, je vous assure.

Enfin, j'étais un garçon bien obéissant et bien respectueux, craignant Dieu, respectant le diable, et toujours seul. Jamais une pensée mauvaise, comme en ont tant d'autres enfants, n'était entrée dans ma cervelle. Pour être tout à fait juste, je devrais dire que jamais aucune pensée, de quelque nature qu'elle fût, n'était entrée dans ma cervelle… pas même le soir où, ma mère étant morte, mon père fit venir ma sœur, qui était mon aînée, dans son lit… Ne vous récriez point, et ne croyez pas que c'est là une dépravation de l'instinct, une débauche contre-nature… Non… c'est l'habitude chez nous, et ça n'empêche pas de vivre en braves gens, de faire ses dévotions et de suivre les pèlerinages…

1. Saint breton, honoré dans une chapelle située entre Audierne et la pointe du Raz. Un grand pardon s'y déroulait le dimanche précédant le 24 juin. Il était censé guérir de la rage.

2. Julien Maunoir (1626-1686), jésuite quimpérois, auteur de cantiques en breton et d'une *Vie de Saint Corentin.*

Au contraire… Mon père eut de ma sœur deux enfants qui furent mes frères aussi bien que mes neveux… Ils ne vécurent que peu de mois… Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, qui n'a aucun rapport avec la suite de mon histoire… Et qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?…

Comme tout le monde, je fis mon service militaire, et j'eus bien de la peine à apprendre quelques mots de français, car je ne parlais que le breton… de quoi je tirai beaucoup d'avanies et beaucoup de horions. Quant à lire et à écrire, ça, par exemple, en dépit de mes efforts et de mon application, il me fallut y renoncer… Pour m'être obstiné à ce travail, tout ce que je gagnai, en fin de compte, ce fut une espèce de fièvre cérébrale dont je faillis mourir et dont je sens bien, parfois, qu'il m'est resté dans le crâne quelque chose de pas naturel. Mais je garde de ma convalescence, à l'hôpital de Brest, et d'une certaine sœur Marie-Angèle, dont les mains blanches retinrent mon âme qui voulait s'envoler hors de moi, un souvenir charmant et très doux. J'y pense souvent, comme à ce grand cygne que je vis, un soir d'hiver, passer au-dessus de la lande… une fée peut-être… et peut-être l'âme d'une sainte, comme l'était cette si jolie sœur Marie-Angèle qui me sauva de la mort…

Il n'y a pas d'exemple qu'au sortir de l'armée, un Breton se trouvant dans les conditions où j'étais, ne se fasse domestique. La Bretagne est la terre classique du servage. Elle sert Dieu, la patrie et les bourgeois… Je me fis donc domestique.

J'entrai, comme second charretier, dans une grande ferme, près de Quimper. C'est là qu'il m'arriva une aventure assez singulière et que je pourrais appeler l'aventure du petit lièvre. J'ai toujours eu l'idée qu'elle avait eu un rapport indirect avec ma destinée… même une influence sur ma destinée. Voici ce que c'est.

Un soir, Jean, ouvrier comme moi à la ferme, revenait, ses outils sur l'épaule, des champs où, toute la journée, il avait durement travaillé. Il entra triomphalement dans la cour, agitant au bout de ses mains quelque chose qui gigotait. Il commençait à faire nuit ; on ne distinguait plus nettement les objets.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda le maître, qui se lavait les mains à la pompe.

— C'est un petit lièvre que j'ai pris dans la haie du Clos-Sorbier, répondit Jean.

— Sacré Jean!… fit le maître… Et qu'est-ce que tu veux en faire, de ce lièvre?

— Je veux l'élever, donc!

Et il demanda :

— Vous me permettez bien, le maître, de mettre mon petit lièvre dans le clapier, à côté des lapins… et de tirer une goutte de lait, le matin, pour le faire boire?

— C'est la maîtresse que ça regarde, mon garçon…

— Oh! la maîtresse voudra bien…

Moi, sous le hangar, je dételais les chevaux. Je murmurai d'une voix mauvaise :

— Pardi!… Il rapporterait le loup-garou, ou bien la piterne, qu'on le remercierait encore, ce chameau-là… Si c'était moi?… Ah! malheur!

Je bourrai mes chevaux, et lançai un gros juron.

— Allons! dit le maître… voilà Ives encore jaloux… Tais-toi, animal. Tu sais que je n'aime pas ça, et je commence à en avoir assez de tes manières.

Je m'exaspérai, et d'un ton aigre :

— Mes manières… Je dis une chose juste, et vous ne me faites pas peur…

Le maître haussa les épaules et ne me répondit pas, et, tandis que, sous le hangar, je continuais de maugréer, il entra dans la maison où la soupe du soir attendait, fumante, sur la table. Je ne tardai pas à venir, ayant rentré mes chevaux… Jean vint ensuite, après avoir disposé un coin vide du clapier, pour son petit lièvre. Le repas fut silencieux. J'avais un air grognon et farouche… Jean, le visage très doux, rêvait, sans doute, aux gentillesses des petites bêtes… Quand nous gagnâmes nos lits, je m'approchai de Jean et lui dis, très bas, les dents serrées :

— Je te ferai ton affaire… va… tu verras…

Jean, très calme, répondit :

— Je ne te crains point…

Et je compris, enfin, pourquoi je détestais Jean… Je le détestais parce qu'il était sympathique à tout le monde, dans la ferme et dans le pays. Doux, complaisant, de gestes moins lourds que les autres, courageux au travail, les hommes et les femmes

l'aimaient. Je ne pouvais supporter cette supériorité, moi que, je ne sais pourquoi, tout le monde détestait… Chaque bonne parole, chaque compliment retentissaient en coups sourds, de haine, dans mon cœur… Bien souvent, je lui avais cherché des querelles qu'il évitait avec une ironie charmante. Bien souvent j'avais cherché à l'attendre le dimanche soir, quand il revenait de la ville, à me jeter sur lui, à lui fracasser le visage avec des pierres… Mais je redoutais les suites du meurtre. Je n'osais pas non plus aller trop loin dans l'insulte, sachant que le maître n'hésiterait pas entre Jean et moi.

Ce soir-là, dans l'écurie, sur mon grabat, je m'étendis plus mordu que jamais par la haine. Ma poitrine grondait comme une machine trop chauffée, et je serrais les draps de mon lit, avec des gestes d'étrangleur… Des images de meurtre me poursuivirent toute la nuit, et je ne pus dormir… Oh! tuer Jean!… Il me semblait que toute douleur eût soudain disparu de mon âme… Tuer Jean!… Oh! tuer Jean!… Il me semblait que je pourrais, après cela, aimer les autres, que je pourrais peut-être aimer mes chevaux, mes bons chevaux que je bourrais de coups, depuis que Jean m'avait versé dans le cœur le poison de l'universelle haine. Oh! tuer Jean!… Au lieu de repousser les rouges images, les rouges et fugaces images de mort qui passaient devant moi, dans les ténèbres de l'écurie, je m'efforçais de leur donner une forme moins vague, un corps haï, la forme et le corps de Jean égorgé à mes pieds et râlant… Et j'en éprouvais un soulagement momentané… Ce fut comme une goutte d'eau fraîche sur les lèvres d'un voyageur mourant de soif… Oh! tuer Jean!

Le petit lièvre grandissait… Chaque fois que Jean revenait des champs, il allait porter un peu de lait à l'animal et remettre de la paille fraîche dans le clapier. Il lui disait des choses douces et de petites chansons naïves, comme à un enfant… À la ferme, on aimait le lièvre, parce qu'on aimait Jean… Tout le monde demandait à Jean :

— Eh bien?… Et ton petit lièvre?

Jean répondit avec un bon sourire :

— Il vient bien… il boit bien… il a des yeux bien éveillés…

Moi, je détestais le lièvre, parce que je détestais Jean. Chaque fois qu'on parlait du lièvre, devant moi, je me sentais comme une

affreuse brûlure dans la poitrine… Et ces soirs-là, en allant nous coucher, je disais à Jean :

— Canaille ! Tu verras que je te ferai ton affaire…

Une nuit, ne pouvant plus rester dans mon lit, je me levai, j'allumai la lanterne de l'écurie, et sortis dans la cour… J'étais nu-pieds, en chemise… Je longeai le bâtiment où Jean dormait, à cette heure, m'arrêtai quelques secondes près de la fenêtre derrière laquelle était Jean, puis je continuai ma route. Les chiens de garde vinrent me flairer et, me connaissant, n'aboyèrent pas. J'aurais bien voulu leur donner des coups de pied, mais je craignis le bruit de leurs plaintes dans la nuit. Pourquoi ? Je n'en sais rien… Je ne savais pas où j'allais et ce que je voulais. Arrivé près du clapier, je m'arrêtai de nouveau… puis je m'agenouillai… Je me couchai sur la terre, au ras d'un petit grillage à travers lequel passaient des brins de paille, et des mèches d'herbe que la lanterne éclairait… Et je criai, entre mes dent, où la voix s'étouffait :

Canaille !… Sale canaille !…

J'ouvris le grillage, écartai la paille et les herbes, plongeai ma main dans le trou…

— Je te trouverai bien… va !… Tu as beau te cacher… je te trouverai bien, sale canaille !…

Ma main tâtonna quelque temps et ramena enfin quelque chose de chaud et de mou, une boule fauve que je présentai à la lumière de la lanterne… le petit lièvre…

— Ah ! ah !… C'est toi !… C'est bien toi…

Et ma voix s'étranglait, très basse, très rauque…

— Oui, c'est bien toi… Enfin !… Dis-moi que tu es Jean, sale bête !…

Le petit lièvre avait ses oreilles couchées… Je ne voyais dans son pelage hérissé que la pointe de son museau qui remuait, et son œil noir, où la vie semblait chavirer, sous un grand vent d'effroi.

— Dis-moi que tu es Jean ?… répétai-je… Jean… Jean… Jean !…

J'approchai le lièvre plus près encore de la lanterne.

— Que je te voie… que je te voie mourir !… Jean… Jean… Car tu es bien Jean, dis ?… Je te reconnais. Tu es Jean… Que je te voie mourir !

Et j'empoignai le lièvre sous la gorge :

— Ah ! ah !… Il y a longtemps que je veux te faire souffrir… il y a longtemps que je veux te faire mourir… Car tu es Jean… tu es son âme, son âme que je hais… que je hais…

Et je serrai le lièvre sous la gorge.

La tête de l'animal sembla grossir démesurément… Son œil jaillit de l'orbite… Il essaya de me déchirer la main avec ses pattes… longtemps il se débattit sous mes doigts… Et à mesure que sa vie s'éteignait, que ses mouvements devenaient plus faibles, je criais :

— Ah ! enfin ! Je te tiens… Jean. J'ai ta vie misérable… Tu ne me feras plus souffrir… Et jamais plus personne ne t'aimera… jamais plus…

Des frissons de volupté me couraient par tout le corps… Véritablement je crus défaillir, inondé par un flot brusque de joie trop forte…

Quand le petit lièvre fut mort, je le rejetai dans le clapier, fermai le grillage et rentrai dans l'écurie où je me couchai… Les membres brisés, le cerveau vide, je m'endormis profondément comme un homme sans remords… comme un homme délivré.

Le lendemain, je pus regarder Jean, d'un regard tranquille, sans haine… Et depuis cette nuit-là, pas une seule fois il ne m'arriva de me montrer brutal et méchant envers mes chevaux, du moins tant que je restai à la ferme.

Je n'y restai pas longtemps.

J'entrai ensuite chez un notaire de Vannes… puis chez un médecin de Rennes… Rien de particulier à dire, sinon qu'on y fut content de moi. À la vérité, j'étais ponctuel, sobre, soumis, de bonne conduite… et je suppléais à mon ignorance totale du service bourgeois par des trucs d'ingénieuse mnémotechnique. Pas une fois, je ne fus repris de cette crise de haine et de meurtre qui m'avait tant fait souffrir à la ferme de Quimper. C'est à croire que le petit lièvre n'était autre que le diable, et qu'ayant étranglé le diable, j'avais tué, du même coup, les mauvais désirs qu'il me suggérait… Mais je ne gagnais que très peu d'argent et je n'avais qu'une idée, me rapprocher de Paris, où l'on disait que, dans les places, il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser de l'or et de l'or, à poignées…

Après le médecin de Rennes, qui, en sa qualité de président de la congrégation de Saint-Yves, ordonnait à ses malades plus de prières que de purgations, ce fut une riche dame veuve, à Laval. Je ne demeurai là qu'un mois, car, étant très avare et très dévote, elle nous laissait crever de faim, pieusement… De Laval, dont je n'ai pas autre chose à raconter, je passai au Mans, chez un ingénieur — ah ! le pauvre homme, qu'il était cocu ! —, et du Mans, à Chartes, chez un évêque… Cela ne vous paraîtra pas croyable, et pourtant rien n'est plus vrai. À cette époque j'étais vierge… Les femmes ne me disaient rien, et je ne disais rien aux femmes. Mais la cuisinière de l'évêque, une grosse dondon à triple gorge et à quadruple ventre, se chargea de m'apprendre, un soir d'orage, ce que c'est que l'amour, après m'avoir forcé à boire, coup sur coup, cinq verres de chartreuse, dont je fus si malade que je pensai étouffer… Par la suite, elle s'acharna sur moi, cette vieille vampire, avec une voracité tellement gloutonne, que je serais sûrement mort d'épuisement, si je n'avais pris le parti de m'enfuir, un beau matin… Elle avait un truc vraiment peu ordinaire… Avant de faire l'amour, elle se signait trois fois, et elle m'obligeait à me signer aussi, comme lorsqu'on entre dans une chapelle bénite… Ainsi, vous croyez ? Enfin, de Chartres, j'arrivai à Paris, dans un bureau de placement… Je crus, cette fois, que j'avais conquis le monde.

Vous le voyez, je suivais mon idée et je faisais la ligne, sans m'écarter, à droite ou à gauche, du but suprême où rayonnait la Fortune…

En ces diverses étapes, je formais et j'acquérais la science de mon métier, au point que, débarquant à Paris, je pouvais servir, je ne dis pas chez des princes et des ducs, mais dans de braves maisons bourgeoises aussi bien comme cocher que comme valet de chambre.

Le surlendemain de ma triomphale entrée dans la capitale, je fus présenté à un vieux petit monsieur, tout en deuil, à qui il venait d'arriver un affreux malheur. Son cocher — le cocher que je devais remplacer — avait assassiné sa femme, dans des conditions mystérieuses, et pour des raisons toujours inconnues des magistrats, à l'heure qu'il est. Il me raconta ce tragique événement avec beaucoup de discrétion et de tristesse. Il avait une figure un peu ridée et très sournoise, un long pardessus ouaté

comme une douillette de prêtre, et ses mains très blanches faisaient, en remuant, un petit bruit d'osselets. Comme il lisait mes certificats, qui étaient excellents, il me dit en hochant la tête, et avec de l'effarement dans son regard :

— Les siens aussi étaient parfaits…

Il ajouta timidement :

— Vous comprenez, il me faut des renseignements précis et sérieux sur les serviteurs que j'engage… Car, maintenant, je suis tout seul… Et si je tombais encore sur un assassin, ce n'est plus ma femme… c'est moi qui serais assassiné… Ah! Ah!… vous comprenez… Je ne peux prendre, comme ça, le premier venu…

— Monsieur peut croire que je ne suis pas le premier venu… déclarai-je… Un domestique qui serait le premier venu n'aurait pas servi chez un évêque…

— Sans doute… sans doute… Mais que sait-on?

Et son regard semblait vouloir pénétrer en moi… descendre en moi… jusqu'au fond de l'âme…

— Et puis voilà, objecta-t-il après un silence… vous êtes Breton. L'autre aussi était Breton… Vous avouerez que ce n'est guère encourageant.

— Mais monsieur sait, répondis-je avec une assurance dont je fus moi-même tout étonné… monsieur sait que si tous les Bretons ne sont pas des domestiques… tous les domestiques sont Bretons…

— Oui… oui… mais ça n'est pas une raison… Je suis tout seul, maintenant; je suis très vieux… j'ai… j'ai… beaucoup de choses chez moi… Montrez-moi vos mains.

Je lui tendis mes mains. Il les examina attentivement, mesura pour ainsi dire la longueur des doigts, l'écartement du pouce, en fit jouer les jointures… Et il dit :

— Elles n'ont pas mauvais air… elles n'ont pas l'air terrible… Ce sont des mains…

— Des mains de travailleur… déclamai-je fièrement…

— Oui… oui… oui… Enfin, nous verrons… nous réfléchirons…

Ni les certificats, ni l'examen médical, ni le minutieux interrogatoire qu'il me fallut subir ne furent jugés suffisants. Le petit monsieur désira envoyer à toutes les personnes chez qui j'avais servi un questionnaire très détaillé sur mon caractère, mon état

mental, mes qualités évidentes, mes défauts possibles, mes dispositions au meurtre, ataviques ou autres, etc. Je n'avais rien à redouter de cette enquête et je m'y prêtai de la meilleure grâce du monde, car vous pensez bien que j'avais négligé de compter parmi mes références celles du fermier de Quimper… Mais, au fond de moi-même, énervé par ces défiances, horripilé par cette sorte d'espionnage physiologique, auquel, comme un criminel, j'avais dû me soumettre, je sentais, pour la seconde fois se lever des pensées obscures et de troubles désirs, dont il me semblait qu'ils exhalaient une odeur âcre et forte, grisante et terrible.

Huit jours après cette entrevue, le petit monsieur me fit prévenir que je pouvais arriver chez lui avec mes bagages et prendre immédiatement possession de mon service de cocher.

J'y allai tout de suite…

Mon nouveau maître habitait, dans la rue du Cherche-Midi, une très ancienne maison qui, malgré d'annuelles réparations, gardait un aspect fort délabré. Lui-même était un vieux maniaque. Il collectionnait — je vous demande un peu — des éteignoirs!

Vous ai-je dit que mon maître s'appelait le baron Bombyx? Je m'aperçus tout de suite qu'il était avare et méticuleux. Bien que sa maison se composât d'une gouvernante, d'un valet de chambre et d'une cuisinière, il ne voulut laisser à personne le soin de m'installer. Il me montra l'écurie et la vieille jument blanche, une bête déjà bien lasse et qui tremblait sur ses jambes arquées…

— Elle s'appelle Fidèle… me dit-il… Ho! ho! Fidèle… Ho! ho!

Et lui caressant la croupe, il entra dans le box.

— C'est une bonne jument… elle est très douce… Je l'ai depuis dix-neuf ans… Ho! Fidèle… n'est ce pas, Fidèle?

Fidèle tourna la tête vers son maître et lécha la manche de son pardessus.

— Vous voyez?… un mouton… Seulement, elle a une manie… elle n'aime pas qu'on l'étrille de droite à gauche… elle veut qu'on l'étrille de gauche à droite… Comme ça, tenez…

Le baron, avec sa main allant et venant sur le ventre de la bête, imitait le mouvement de l'étrille.

— C'est une manie… Il suffit de la connaître… De gauche à droite, vous vous rappellerez?

J'examinai les jambes de Fidèle, raidies et déformées par des éparvins.

— Elle doit boiter, cette jument-là ? demandai-je.

— Un peu… répondit le baron… elle boite un peu, c'est vrai… Dame, elle n'est plus jeune… Mais elle n'a pas un service dur… Je la ménage…

Je fis une grimace et pris une voix grognonne :

— C'est ça… elle ne tient pas debout… C'est un vieux carcan… Et puis, si elle se fiche par terre, monsieur le baron dira que c'est de ma faute… Ah ! je connais le truc…

Mon maître me regarda de coin, en clignant de l'œil, et il dit :

— Il ne s'agit pas de ça… Elle ne bute jamais…

— Non… c'est moi qui bute, peut-être… grommelai-je entre mes dents…

Je me sentais très libre, très à mon aise, avec ce pauvre homme qui m'avait, du premier coup, livré toute sa faiblesse. Et j'éprouvais comme un violent plaisir à le dominer par l'insolence et par la peur. Je vis dans ses yeux passer quelque chose comme un reproche… Mais il n'osa pas répondre à ma grossièreté. Il sortit du box, qu'il referma.

— Ho ! ho !… Fidèle… Ho !… ho !…

Et nous allâmes dans la remise.

Sous une housse de lustrine grise, dormait une vieille berline, comme je me rappelais en avoir vu parfois, dans mon enfance, emporter des caricatures de marquises, sur les routes de là-bas… Dans un coin étaient empilées des caisses vides d'épicerie et des boîtes de fer-blanc, vides aussi et bosselées. Je fus humilié. Certes, je n'espérais pas entrer du premier coup, dans une maison ultra-chic, revêtir de somptueuses et correctes livrées, et mener des pur-sang de vingt mille la paire, mais je n'avais pas, non plus, compté, à Paris, m'enterrer dans ces poussières anciennes, rétrograder vers un passé disparu. Depuis huit jours que je me promenais par la ville, aux endroits les plus élégants, bien des idées, bien des ambitions m'étaient venues, et je sentais battre en moi une âme moderne…

Je me consolai en pensant qu'il fallait bien commencer par quelque chose… prendre, pour ainsi dire, l'air de ce pays nouveau, et je me promis à moi-même de ne pas rester longtemps

dans cette bicoque… Je soulevai la housse et jetai sur la voiture un coup d'œil méprisant.

— Ça n'est pas, non plus, une jeunesse… dis-je… Ah! mazette, non…

Le vieux Bombyx n'eut pas l'air d'avoir entendu cette réflexion. Il ouvrit une porte.

— Voici la sellerie, fit-il.

C'était une pièce très étroite, pavée de carreaux de brique, lambrissée de sapin verni, déverni, plutôt… Les harnais, posés sur des chevalets, semblaient parler, entre eux, de choses suranées. L'air humide avait terni les cuirs et noirci les boucles de métal… Un petit poêle, qu'on n'allumait pas, et dont le tuyau crevé traversait le mur, donnait la réplique à une chaise dépaillée, à qui manquaient les traverses du dossier. Sur une planche, couverte d'un papier goudronné, était rangée la livrée de l'ancien cocher.

— Je vous prie de l'essayer, me dit mon maître.

— C'est que, objectai-je, je n'aime pas beaucoup entrer dans les habits d'un autre.

— Une livrée, déclara le baron, ça n'est pas des habits… C'est à tout le monde et ça n'est à personne… Celle-ci est, d'ailleurs, presque neuve. Il ne l'avait pas mise plus de dix fois, quand…

Il n'acheva pas la phrase, que coupa un pli grimaçant de sa bouche…

— N'importe! insistai-je… je n'aime pas ça, surtout quand…

— Je l'ai fait passer à l'étuve…

Et, après quelques secondes de silence, il ajouta d'une voix moins timide :

— Je désire que vous l'usiez… On n'y voit plus les taches de sang… Je ne puis pourtant pas acheter tous les jours des livrées neuves… Chacun va selon ses moyens…

— Enfin! soit, concédai-je… Mais monsieur le baron doit comprendre que ça n'est guère engageant… Encore, s'il n'avait pas été un assassin!…

— Il était très propre… répliqua le baron… Allons… essayez la livrée… Elle doit aller à merveille…

Ayant examiné ma taille, la largeur de mes épaules, il répéta :

— Elle doit vous aller… elle vous ira certainement…

Je pris la livrée et la dépliai. C'était une tenue bien modeste et avec laquelle il n'y avait pas moyen de faire le faraud : veston de droguet bleu, gilet bleu, pantalon bleu avec un passepoil rouge, casquette de cuir verni, ornée d'un galon d'or. Il y avait aussi un gilet d'écurie, à raies rouges et noires. Tout cela, en effet, était propre et comme neuf. À peine si je remarquai sur le drap, aux coudes du veston, aux genoux du pantalon, des places plus luisantes.

J'essayai la livrée.

— Je vous l'avais bien dit, s'écria le baron… Elle vous va admirablement… elle vous va mieux qu'à lui… elle semble taillée exprès pour vous.

— Je ne trouve pas… dis-je

— Qu'est ce que vous ne trouvez pas ? Elle est tout à fait à votre mesure… Mais regardez-vous dans la glace… Le veston n'a pas un pli… il vous moule… Le pantalon tombe très bien, très droit… C'est merveilleux…

Alors, d'une voix lente et grave, je prononçai :

— Je n'ai pas besoin de me regarder dans la glace… Cette livrée me va très bien au corps, possible… mais c'est à l'âme qu'elle ne va pas du tout !…

Le vieux baron maîtrisa l'effroi qui, soudain, était apparu dans ses yeux :

— Qu'entendez-vous dire par là ?… Pourquoi me dites-vous cela ?… Vos paroles n'ont aucun sens…

— Les paroles ont toujours un sens, monsieur le baron… Et si les miennes n'en avaient pas, vous ne trembleriez point de peur en ce moment, comme vous faites… hé ?…

— Moi ?… Ta ta ta ta !… Tous les Bretons sont un peu toqués…

Mais il avait résolu de fermer ses oreilles aux voix qui, à cette minute même, j'en suis sûr, se multipliaient en lui et lui disaient, et lui criaient : « Cet homme a raison… Achète-lui une livrée toute neuve… Brûle celle-ci en qui, malgré l'étuve et les acides du teinturier, habite un démon… n'en garde même pas les cendres… » Et, brusquement, avec des geste fébriles, qui faisaient craquer les jointures de ses longues mains blanches, il me dit :

— Venez, maintenant, que je vous montre votre chambre.

La chambre se trouvait au-dessus de l'écurie, et à côté du grenier. On y accédait par un petit escalier de bois, où traînaient toujours des brindilles de paille et des poussières de foin. Un vrai galetas que cette chambre, et dont un chien n'aurait pas voulu pour sa niche. Tout de suite je me dis : « Attends un peu que j'aie levé dans le quartier une jolie petite femme de chambre… une jolie petite fruitière… une jolie petite n'importe quoi… et tu verras si je pose longtemps là-dedans ! » Une couchette de fer avec un matelas sordide, deux tabourets paillés, une table de bois blanc supportant une cuvette ébréchée, composaient le mobilier. Pas de placard : une simple penderie au-dessus de laquelle était fixée une tringle de fer, où, sur des anneaux, courait un rideau de vieille indienne usée et pourrie, à palmes rouges ; sur un escabeau, près du lit, trônait un vase de nuit, en grès brun, et qui avait été jadis, je pense, un pot à beurre. Et l'odeur du purin montait entre les fentes du plancher.

— Eh bien, vous voilà chez vous, me dit le vieux Bombyx. Ça n'est pas luxueux, mais il ne vous manque rien.

Il allait partir, quand, tout à coup :

— Ah ! J'ai oublié de vous dire… C'est moi qui fais les achats d'avoine, de paille et de foin… vous n'avez pas à vous en occuper… vous n'avez pas le sou du franc [1] sur les fournitures de l'écurie… vous n'avez que vos gages… C'est un principe… ici…

Et il sortit de la chambre.

Je me jetai sur la couchette. Il se passait en moi quelque chose de bizarre et d'effrayant. À la minute même où j'avais revêtu la livrée de l'ancien cocher, j'avais senti sur ma peau comme une démangeaison… Puis, cette démangeaison, peu à peu, entrait en moi, s'imprégnait en moi, descendit dans ma chair, au plus profond de mes organes, et elle se faisait brûlure… En même temps, d'étranges pensées, troubles encore, montaient à mon cerveau, qui semblait se gonfler de brouillards rouges et de vapeurs de sang…

— Vieux grigou… hurlai-je… c'est toi qu'on aurait dû tuer…

1. C'est-à-dire 5 % sur toutes les fournitures.

Je me levai… j'arrachai violemment mes habits, et je marchai, tout nu, dans la chambre, longtemps… Puis ma fièvre finit par se calmer… j'accrochai la livrée au porte-manteau de la penderie… revêtis mes habits à moi… et j'allai retrouver Fidèle, dans l'écurie :

— Ho ! ho ! Fidèle !… Ho ! ho !…

C'est dans ces conditions singulières que je pris mon service chez le vieux baron Bombyx… service peu accablant et facile et qui me laissait, je dois le dire, beaucoup de liberté. Je n'avais qu'à soigner Fidèle, laver la voiture, astiquer les harnais. Deux fois par semaine, le matin, je conduisais la gouvernante au marché, chez les fournisseurs et, le dimanche, à la messe. Il était rare que nous sortions du quartier. Durant les huit mois que je demeurai dans cette place, nous ne passâmes que huit fois les ponts.

En revanche, tous les huit jours, le samedi, durant trois longues heures, je les promenais, la gouvernante et le baron, au pas, dans les bois de Sceaux…

Ces courses ne m'amusaient pas, car j'avais à subir bien des avanies. Cette vieille jument boiteuse, qui semblait venir, directement, des pâturages symboliques de l'Apocalypse, cette antique voiture plus apocalyptique encore que la jument, ma livrée, aussi, dont la casquette trop large me couvrait entièrement les oreilles et la nuque, et, sur le fond grisâtre de la garniture à petites fleurettes, ces deux étranges visages, l'un — celui de la gouvernante — mol et boursouflé, perdu dans les fanfreluches d'une mode caricaturale et disparue, l'autre — celui du baron — sec et pâle, avec des yeux toujours effarés, sortant du velours passé de la douillette, comme de son écrin noir un tout petit ivoire, jauni et frotté par les siècles… tout cela excitait les rires des passants dans la rue. On nous suivait, on nous lançait des acclamations grotesques… Les *lazzi* insultants pleuvaient sur nous, comme sur des masques crottés, un jour de carnaval pluvieux et sale… Ma dignité eut beaucoup à souffrir de ce ridicule, et plus encore de ce ridicule que de ma livrée ; je détestai le baron, qui avait la cruauté de me l'imposer.

Jamais je ne pénétrais dans les appartements de M. le baron. Ils étaient, paraît-il, remplis de vitrines dans lesquelles il rangeait soigneusement, méthodiquement, par époques et par pays, ses éteignoirs. Au dire des gens du quartier, il y en avait pour

plusieurs millions… Des millions d'éteignoirs!… Et il en achetait toujours!… La matinée, ce n'étaient qu'allées et venues de brocanteurs. À midi, après son déjeuner, le baron sortait, toujours seul, toujours à pied, et il courait jusqu'à six heures les boutiques de ferraille, les magasins de curiosités… Je ne le voyais qu'à sept heures, tous les matins… Il venait passer l'inspection de l'écurie, et se rendre compte par lui-même « où en était l'avoine ». Puis il caressait la croupe de la jument :

— Ho! ho!… Fidèle… Ho! ho!…

Et il s'en allait, sans jamais m'adresser la parole… non par mépris, mais par crainte plutôt, et pour ne point rencontrer mes regards qui — je l'avais remarqué — le troublaient d'étrange façon.

La cuisinière et le valet de chambre m'avaient très mal accueilli dès la première fois. C'étaient de vieilles gens, à face humble, à dos courbés, à gestes de dévots. Je sentis, tout de suite, que ce devaient être de profondes canailles, qu'ils s'entendaient merveilleusement pour voler le patron et mettre la maison — éteignoirs à part — en coupe réglée. Les heures des repas étaient pénibles… Nous mangions silencieusement, à la hâte, nous disputant les morceaux et la bouteille de vin avec des expressions et des mouvements de bêtes ennemies. Et, dans leurs faces vermoulues, poussiéreuses, comme les lambris, les solives et les escaliers de cette maison, se levaient, de temps en temps vers moi, des regards de haine, des regards d'une haine si amère et, en même temps, si lourde, que j'avais peine, vraiment, à en supporter le poids…

Mais c'était surtout ma livrée qui m'exaspérait le plus et me rejetait, le plus violemment, à la porte de moi-même. Quand je l'avais sur la peau — et, par une anomalie étrange, par une invincible perversité, je ne voulais plus la quitter, même en dehors de mon service —, je n'étais plus réellement moi-même. Un autre se substituait à moi, un autre entrait en moi, s'infiltrait en moi, par tous les pores de mon derme, s'éparpillait en moi, pareil à une substance dévoratrice, subtil et brûlant comme un poison… Et cet autre, c'était, à n'en pas douter l'ancien cocher, le cocher assassin, dont l'âme de meurtre était restée dans les habits que je portais. De quoi était formée cette âme? Je tentai vainement de le savoir… Était-ce un gaz?… un liquide?… un mucilage?…

une réunion d'invisibles organismes ?… J'essayai de tout pour la tuer !… Je me ruinai en benzine, en camphre, en poudre insecticide, en lavages de pétrole, en pulvérisations savantes des plus sûrs antiseptiques. Rien n'y fit. L'âme résista à toutes les expériences. Et, ô prodige terrible ! ô mystère affreux !… le drap ne fut pas brûlé par une infusion prolongée dans de l'acide sulfurique, tant cette âme obstinée avait imprégné l'étoffe de son immortalité. Non seulement le drap ne fut pas brûlé, mais l'âme y gagna d'être plus active, plus ardente, plus virulente. Je la nourrissais, je la fortifiais de ce qui aurait dû la tuer… Dès lors, je l'abandonnai et m'abandonnai moi-même à son destin.

Pourtant, une fois encore, je voulus lutter. Comme le baron était venu, à son heure habituelle, visiter l'écurie et caresser la jument dans son box :

— Ho ! ho !… Fidèle !… ho ! ho !… je lui dis, d'une voix ferme :

— Monsieur le baron a tort de ne pas me donner une autre livrée…

Et j'accentuai, en faisant un geste que j'essayai de rendre mystérieux et troublant, et grave aussi :

— Il a tort… Que monsieur le baron comprenne enfin qu'il a tort…

— Est-ce qu'elle est usée, déjà ? demanda-t-il.

Je regardai fixement le vieux Bombyx, et secouant la tête :

— Non, répondis-je. Cette livrée ne s'usera jamais… elle ne peut pas s'user…

Je sentis qu'un petit frisson courait sous sa longue douillette. Ses paupières battirent comme des persiennes secouées par le vent… Il dit :

— Qu'est ce que cela signifie ?… Pourquoi me dites-vous cela ?

— Je dis cela à monsieur le baron parce qu'il faut que monsieur le baron le sache… Il y a une âme dans la livrée. Il est resté une âme dans la livrée.

— Il est resté… quoi ?… quoi ?…

— Une âme, je vous dis, une âme… C'est assez clair…

— Vous êtes fou…

— Que monsieur le baron me permette de lui répondre avec tout le respect que je lui dois… C'est monsieur le baron qui est fou…

J'avais parlé lentement, affirmativement, j'essayais de dominer ce vieil homme par des regards impétueux. Le baron détourna la tête, et, saisi d'un petit tremblement, il ramena sur sa maigre poitrine les pans lâchés de sa douillette. Et il dit d'une voix timide :

— Ne parlons plus de cela, mon ami. C'est inutile… quand elle sera usée, je vous en donnerai une autre :

Il eut un pâle sourire et il ajouta :

— Vous êtes trop coquet, vraiment… Et je ne suis pas assez riche… Diable!

Alors je n'insistai plus. Mais, reprenant une physionomie hostile :

— Soit! criai-je. Comme monsieur le baron voudra… Et, s'il nous arrive un malheur, c'est monsieur le baron qui l'aura voulu… Au diable!

Je saisis la fourche et remuai violemment la paille du box…

— Ho! ho! tourne Fidèle!… Ho! ho!… Fidèle!… Ho! ho!… sacrée rosse!

La paille volait aux dents de la fourche; quelques parcelles de crottin frais allèrent éclabousser la douillette du baron. Et la pauvre Fidèle, étonnée de cet emportement, piétina de ses sabots raidis le dallage dur de l'écurie et se rencogna dans l'angle de la mangeoire, en me regardant d'un œil inusité, comme on regarde les fous dans les asiles…

Le baron m'arrêta. Et il me demanda :

— De quel malheur parlez-vous?

Dans sa terreur, il eut pourtant la force de hausser les épaules. Et je répliquai :

— Est-ce que je sais, moi?… Est ce qu'on sait?… Avec une âme de démon comme celle-là… Au diable!… au diable!…

Le vieux Bombyx jugea prudent de quitter l'écurie. Il fit bien. Car, à cette minute même, je sentais, réellement, physiquement, l'âme de l'ancien cocher s'agiter en moi, descendre en moi, se couler dans mes membres, et, au bout de mes mains, pénétrer dans le manche de la fourche, qu'elle gonflait comme un autre bras, de l'invincible, du torturant, du rouge désir de tuer…

Redouté de mon maître, repoussé des gens de l'office et chassé de moi-même, je ne tardai pas à devenir une profonde crapule, et cela sans efforts, sans luttes intérieures, tout naturellement. Paresseux insigne, effronté menteur, chapardeur, ivrogne, coureur de filles, j'eus tous les vices, toutes les débauches, les pratiquais avec une science merveilleuse de leurs pires secrets, comme s'ils m'eussent été une habitude déjà longue. Il me semblait que j'étais né avec ces terribles et ignoble instincts que, pourtant, je venais d'hériter avec la livrée de l'autre. Ah! le temps était loin où, chez le brave notaire de Vannes, serviteur inquiet et plein de zèle, je tremblais de ne jamais remplir assez rigoureusement mes devoirs, où je me tuais pour ne pas laisser un grain de poussière sur la robe du petit cheval, où je dépensais des forces de débardeur à frotter des cuivres, à faire reluire, par exemple, l'acier d'un mors, anciennement gravé par la rouille. Mais il ne restait plus rien de ce petit homme actif, laborieux, dévoué et timide que j'étais, quand j'étais moi-même.

Maintenant, mon service, pourtant si facile et rétribué au-delà de ce que j'avais espéré, je le négligeais complètement. Fidèle était mal tenue, sale, les jambes jamais faites, la tête malpropre, comme celle de quelqu'un qui reste huit jours sans se raser. D'innombrables équipes de vermines habitaient sa crinière et sa queue que j'avais pris le parti de ne jamais plus peigner ni laver. La plupart du temps, j'oubliais de lui donner à manger. Il n'était pas rare que huit jours passassent sans que je fisse, sur elle, le simulacre d'un pansement. Il m'arriva même de la blesser au genou, d'un coup d'étrille, que je lui donnai sans raison. Le genou enfla. Le vétérinaire déclara que c'était un accident très grave, et prescrivit des ordonnances que je me gardai bien d'exécuter. De quoi je me félicitai, car la pauvre bête guérit plus vite, sans doute de n'avoir pas été soignée. Il faut toujours s'en remettre à la nature, voyez-vous… Elle seule sait exactement ce qu'il y a dans le genou des vieilles juments, comme dans l'esprit obstiné des vieux Bombyx et aussi, et surtout, dans la mystérieuse livrée des cochers…

Ma vie, vous la voyez d'ici, je suppose, et sans qu'il soit besoin de la narrer en ses détails. La nuit, chez les filles, de qui je sus, promptement et sans éducation préalable, tirer de notables profits; le jour, chez les marchands de vins, où mon temps

s'écoula à jouer au zanzibar [1], avec d'étranges compagnons, rôdeurs de faubourgs, écumeurs de banlieues, pas mal sinistres, qui venaient voir s'il n'y avait point de bons coups à préparer dans le quartier. Braves types d'ailleurs, généreux à leur manière, et rigolos, ils ne tarissaient pas de m'amuser, avec leurs vieux complets anglais à carreaux, leurs casquettes à côtes de drap clair, et leurs bijoux, dont chacun avait une histoire sanglante ou d'amour. Tout de suite, ils avaient compris que j'étais quelqu'un de « leur bord ». Et ils parlaient devant moi, à cœur ouvert, en amis, en frères.

— Ce quartier est admirable… disaient-ils. Nul autre ne possède de pareils trésors. C'est plein de vieilles demoiselles, dames et veuves, seules ou mal gardées, dévotes en diable, chez qui l'on peut honnêtement travailler, rafler de vrais sacs et d'abondantes monnaies qui ne doivent rien à personne. C'est plein aussi de très curieux vieillards, rentiers, collectionneurs, avares et maniaques de tous genres, où la récolte serait bonne. Seulement, voilà, les vieux, on n'en finit jamais de les estourbir… Le surin s'ébrèche sur leurs os… Ils ont un sacré cuir, dont on ne peut pas venir à bout. C'est le diable à tuer!

Ils racontaient de sauvages histoires, d'horribles et lentes agonies de vieux, dans le farfouillement du couteau; épouvantables boucheries, crimes atroces, évoqués avec des voix grasses, ricanantes et qui, loin de me faire frissonner d'horreur, m'exaltaient plus que des poèmes et des musiques un artiste, me soûlaient plus que l'alcool un ivrogne, me faisaient monter au cerveau l'ardente fumée des ivresses de sang.

Plusieurs fois, les coudes sur la table, le menton tout dégouttant de vin dans les mains, graves et tranquilles, nous philosophions sur le moyen de nous introduire, la nuit, chez le vieux Bombyx…

— Je le connais… Ce qu'il doit avoir la peau dure, celui-là! Ah! malheur! c'est tanné!… disait l'un.

— Faudrait partager avec le valet de chambre… et il n'a point une gueule d'honnête homme… disait l'autre.

1. Jeu de dés qui se joue dans les débits de boissons.

— Y a du pour… y a du contre!… disait un troisième. C'est chanceux.

Et un quatrième me disait :

— Ses éteignoirs!… Qu'est ce que tu veux que nous fichions de ses éteignoirs?

Ce projet, pourtant, me souriait. Vingt fois je le remis en discussion, quand l'absinthe flambait dans les yeux de mes doux amis. Néanmoins, il en resta là.

Si le vieux baron, maniaque et méticuleux comme il était, se montra content de mes services, ah! vous devez bien le penser… Il enrageait. Seulement, il n'osait pas me faire la moindre observation. À sa petite tournée réglementaire dans l'écurie, le matin, je sentais qu'il s'était bien promis de m'adresser des reproches, toute sorte de reproches… Mais, dès son entrée, je le regardais d'un œil si dur que je lui renfonçais immédiatement dans la bouche les paroles prêtes à en sortir. Alors, il tournait et retournait dans le box, mal à l'aise, avec de pauvres gestes gauches, et il balbutiait, d'une voix tremblante, quelques mots incohérents :

— Très bien… c'est très bien… Ah! ah!… bon crottin… un peu sec… mais bon tout de même… bon, bon crottin…

Pour augmenter son trouble, je criais :

— Il n'y a plus d'avoine…

— Comment? il n'y a plus d'avoine?… vous en êtes sûr?… Pourtant il doit y en avoir encore pour douze jours…

Et je grognais :

— Ah! ah!… est-ce que M. le baron s'imagine que je la mange, son avoine?

— Bien… bien… bien… Je me suis sans doute trompé… je vais écrire, aujourd'hui… Bon crottin… très bon crottin… un peu noir… mais bon… bon

Finalement, caressant, à sa coutume, la croupe de la jument, il disait :

— Pauvre Fidèle!… Ho! ho! Fidèle!

Et il s'en allait de son pas vacillant et menu…

Un matin, j'étais rentré ivre et je m'amusais — histoire de rire — à peindre en rouge la crinière et la queue de Fidèle. Le patron apparut.

Le premier moment d'étonnement passé, il eut la force de me demander :

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Ce qui me plaît… répondis-je… Et de quoi te mêles-tu, vieux grigou ?… Moi, à mon écurie… toi, à tes éteignoirs !… Est-ce compris ? Allons… oust !

Le vieux baron appela à lui tout son courage et il me déclara solennellement :

— Votre service ne me plaît pas… Je vous donne vos huit jours… Vous partirez dans huit jours…

— De quoi ?… de quoi ?… Répète un peu… Non, là… répète pour voir.

Je cherchai ma fourche… Mais Bombyx avait disparu. Je lui criai, tandis qu'il filait dans la cour :

— C'est bon… c'est bon… Moi aussi j'en ai assez de ta baraque… J'en ai assez de ton sale mufle… Entends-tu ?… Hé ! hé !… Entends-tu, vieux fourneau ?

Alors je quittai l'écurie, m'habillai à la hâte et sortis… Une vraie bordée, et qui dura trois jours et trois nuits.

Ce ne fut que le quatrième jour que, très ivre, pouvant à peine me tenir sur mes jambes, je réintégrai la maison de la rue du Cherche-Midi, au petit matin… Je dus attendre, assis sur le trottoir, parmi les ordures, que la porte s'ouvrît… Je n'avais pas d'autre idée que de me coucher, cuver mon vin, dormir des heures, des heures et des heures… Non, en vérité, je n'en avais pas d'autre… Et quelle autre idée pouvais-je avoir avec une telle ivresse qui liquéfiait mon cerveau et me soulevait l'estomac en lourdes houles de nausées ?…

Je trouvai la porte de ma chambre fermée à clef, la porte du grenier ouverte… Je pénétrai dans celui-ci et, d'un bloc, je me laissai tomber sur les bottes de foin, qui me parurent un lit moelleux et charmant.

Je n'étais pas là depuis dix minutes, que le vieux Bombyx montra, dans le rectangle de la porte, sa silhouette courbée, cassée, tout en angles étranges. Il venait chercher une botte de foin, pour Fidèle et je compris que c'était lui qui, durant ces trois jours d'absence, faisait mon service… Cette constatation m'amusa.

Il ne m'avait pas vu, il ne savait pas que j'étais rentré… Et, grognant tout seul des injures à mon adresse, sans doute :

« Bandit!… Misérable ivrogne!… Assassin! », il s'approcha de moi, si près que sa main me frôla.

Instantanément je fus dégrisé… Je sentis qu'une joie immense, presque voluptueuse, pénétrait en moi, coulait en moi, je ne sais quoi de puissant qui rendait à mes membres leur souplesse et leur force. Je saisis la main du vieux, je l'attirai près de moi, d'un coup sec. Il tomba en poussant un cri… Mais de ma main restée libre, j'avais pris une poignée de foin que je lui enfonçai dans la bouche. Et, me révélant d'un bond, et tenant sous mes genoux le maigre vieillard, je lui serrai, autour du cou, mes deux mains, où il me sembla que toutes les forces éparses dans la terre venaient d'affluer…

Je restai ainsi longtemps, longtemps, car je me rappelais les paroles de mes amis : « Les vieux, c'est le diable à tuer! » Puis, quand ce fut fini, j'empilai sur le cadavre des bottes et des bottes, et de la paille… Et soulagé, heureux, je m'allongeai sur la pile, où je m'endormis d'un sommeil profond et très doux… sans rêves.

XXIII

Avant de quitter les Pyrénées et Clara Fistule, et Robert Hagueman, et Triceps, tous ces pauvres êtres ridicules ou misérables, qui ne m'ont pas un instant distrait de mon ennui, j'ai voulu voir mon ami Roger Fresselou, qui habite, depuis des années et des années, un petit village dans la montagne ariégeoise, le Castérat.

Voyage long et pénible. Après six jours de marches rudes et de pénibles ascensions, éreinté, courbaturé, j'arrivai au Castérat, à la tombée de la nuit. Figurez-vous une trentaine de maisons groupées sur un étroit plateau qu'environne, de tous côtés, un immédiat horizon de montagnes noires et de pics neigeux. Tout d'abord, l'aspect en est grandiose, surtout si la brume recule un peu l'horizon, l'opalise et le recouvre de poudre d'or. Mais cette impression disparaît vite, et, devant ces hautes murailles, l'on se sent aussitôt envahi par une morne tristesse, par une inexprimable angoisse de prisonnier.

À l'altitude où le village est bâti, les arbres ont cessé de croître, et nul autre oiseau ne se montre que le lourd lagopède aux pattes emplumées. Le sol schisteux ne nourrit que quelques touffes de rhododendrons très maigres, et, ça et là, des carlinas qui n'ouvrent qu'au plein soleil de midi leurs grandes fleurs jaunes aux dards pointus et blessants. Sur les pentes du plateau, vers le nord, pousse une herbe courte, ronde et grisâtre, que paissent, durant l'été, les troupeaux de vaches, de chèvres et de moutons, dont on entend sans cesse tinter les clochettes, tintement pareil à celui que, dans nos campagnes, égrène la tintenelle du prêtre qui va, le soir, portant le viatique aux malades. Rien n'est triste, rien

n'est moins fleur, comme les quelques fleurs qui se hasardent à vivre dans cette nature ingrate et sans joie; de pauvres plantes chétives, aux feuilles velues, blanchâtres, et dont les corolles squarreuses ont le ton décoloré, l'opacité vitreuse de prunelles mortes. L'hiver, avec ses amoncellements de neige, sa ceinture de précipices emplis de neige, sépare le village du reste du monde, du reste de la vie. Les troupeaux ont fui vers les vallées basses; les hommes valides sont partis chercher ailleurs, quelquefois très loin, du travail ou des aventures; le courrier lui-même n'arrive plus… Pendant des mois et des mois, on est sans nouvelles de ce qui se passe au-delà de cette neige infranchissable. Il ne reste plus de vivant, d'à peine vivant, que quelques vieillards et les femmes et les enfants terrés dans les maisons comme les marmottes dans leurs trous. Ils n'en sortent guère que pour aller, le dimanche, entendre la messe dans l'église, une sorte de petite tour carrée, qui s'ébrèche de partout, et aux flancs de laquelle se colle un appentis de bois, en forme de grange. Ah! le son de la cloche étouffé dans la neige!

C'est là pourtant que, depuis vingt ans, habite mon ami Roger Fresselou. Une petite maison à toit plat, un petit jardin de rocs, et, comme voisins, de rudes hommes silencieux et jaloux, tristes et grognons, vêtus de bure vierge, coiffés de la bonnette, et avec qui Roger n'a que très peu de communication.

Comment s'est-il échoué là? Comment, surtout, peut-il vivre là?

En vérité je n'en sais rien, et lui-même ne le sait pas davantage, j'imagine. Chaque fois que je lui ai demandé la raison de cet exil, il m'a répondu, en hochant la tête : « Qu'est-ce que tu veux?… Qu'est-ce que tu veux?… », sans s'expliquer autrement.

Chose curieuse : Roger n'a que très peu vieilli. Il n'a pas un seul cheveu gris, ni une seule ride à son visage. Mais c'est à peine si je le reconnais sous son vêtement de montagnard. Ses yeux se sont éteints; il n'en sort aucune lueur, jamais. Et son visage a pris le ton cendreux du sol. C'est un autre homme et qui ne ressemble plus à celui que j'ai connu. Une vie toute nouvelle et que j'ignore est en lui. Je cherche vainement à le déchiffrer.

Autrefois, je l'ai connu enthousiaste, de passions vives et charmant. Il n'était pas d'une gaieté exubérante en paroles et en

gestes, et sa mélancolie était celle de tous les jeunes gens qui ont goûté au poison des métaphysiques. Dans notre petit cénacle, à Paris, on n'augurait pas mal de son avenir. Il avait donné à de jeunes revues des études littéraires qui, sans être absolument des chefs-d'œuvre, attestaient de sérieuses qualités, un sens curieux de la vie, un visible effort vers le grand. Par son esprit clair et la forme robuste, carrée, de son style, il était de ceux qui ne devaient pas tarder à s'évader des chapelles étroites où se rapetissent les talents, pour conquérir le vrai public. En art, en littérature, en philosophie, en politique, il ne manifestait aucune intransigeance de sectaire, bien qu'il se maintînt ferme dans la révolte et dans la beauté. Rien de morbide en lui, pas de hantises anormales, ni de perversions d'intellect. Son intelligence se tenait sur de solides assises… Et nous apprenions, quelques mois après, qu'il vivait dans la montagne.

Depuis que je suis avec Roger, nous n'avons pas, une seule fois, parlé littérature. À plusieurs reprises, j'ai voulu amener la conversation sur ce sujet qu'il aimait autrefois, mais il l'a, tout de suite, détournée avec un air de mauvaise humeur. Il ne s'est informé de personne, et, à des noms prononcés par moi avec insistance, des noms jadis chers et maintenant glorieux, il n'a pas eu une petite secousse intérieure, pas même un furtif clignement des paupières. Je n'ai pas senti en lui l'amertume d'un regret. Il semble avoir oublié tout cela, et que ses anciennes passions, ses anciennes amitiés ne sont plus que des rêves, à tout jamais effacés! De mes travaux, de mes espérances en partie réalisées, en partie déçues, il ne m'a pas soufflé mot. Du reste, dans sa maison, j'ai vainement cherché un livre, un journal, une image quelconque. Il n'y a rien, et son intérieur est aussi dénué de vie intellectuelle que celui des montagnards.

Hier, comme je le harcelais, une dernière fois, pour connaître le secret de cet inexplicable renoncement, il m'a dit :

— Qu'est-ce que tu veux?… Qu'est-ce que tu veux?… Le hasard m'a conduit ici, pendant une vacance d'été… Le pays m'a plu à cause de sa détresse indicible… ou, du moins, j'ai cru qu'il me plaisait… J'y suis revenu l'année suivante, sans projets… Je voulais y passer quelques jours seulement… J'y suis resté vingt

ans!… Et voilà!… Il n'y a pas autre chose… C'est très simple, comme tu vois…

Ce soir, Roger m'a demandé :

— Penses-tu quelquefois à la mort?

— Oui… ai-je répondu… Et cela m'effraie… et je m'efforce de repousser l'effrayante image…

— Cela t'effraie?…

Il a haussé les épaules, et il a continué :

— Tu penses à la mort… et tu vas, et tu viens… et tu tournes sur toi-même… et tu t'agites dans tous les sens?… Et tu travailles à des choses éphémères?… Et tu rêves de plaisir, peut-être — et peut-être de gloire?… Pauvre petit!…

— Les idée ne sont pas des choses éphémères, ai-je protesté… puisque ce sont elles qui préparent l'avenir, qui dirigent le progrès…

D'un geste lent, il m'a montré le cirque des montagnes noires :

— L'avenir… le progrès!… Comment, en face de cela, peux-tu prononcer de telles paroles, et qui n'ont pas de sens?…

Et, après une courte pause, il a continué :

— Les idées!… Du vent, du vent, du vent… Elles passent, l'arbre s'agite un moment… ses feuilles frémissent… Et puis, elles ont passé… l'arbre redevient immobile comme avant… Il n'y a rien de changé…

— Tu te trompes… Le vent est plein de germes, il transporte les pollens, charrie les graines… il féconde…

— Alors, il crée les monstres…

Nous sommes restés un moment silencieux…

Du cirque des montagnes noires, en face de nous, autour de nous, de ces implacables murailles de roc et de schiste, il m'est venu comme une pesante oppression, comme un étouffement… J'avais réellement sur ma poitrine, sur mon crâne, la lourdeur de ces blocs… Roger Fresselou a repris :

— Quand l'idée de la mort s'est, tout d'un coup, présentée à moi, j'ai, en même temps, senti toute la petitesse, toute la vanité de l'effort dans lequel, stupidement, je consumais ma vie… Mais j'ai atermoyé… je me suis dit : « J'ai pris le mauvais chemin… il y a peut-être autre chose à faire que ce que je fais… L'art est une corruption… la littérature un mensonge… la philosophie une mystification… Je vais me rapprocher des hommes simples, des

cœurs frustes et vierges… Il existe, sans doute, quelque part, dans des endroits purs, loin des villes, une matière humaine d'où l'on peut faire jaillir de la beauté… Allons-y… cherchons-là !… » Eh bien, non, les hommes sont les mêmes partout… Ils ne diffèrent que par les gestes… Et, encore, du sommet silencieux où je les vois, les gestes disparaissent… Ce n'est qu'un grouillement de troupeau qui, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, s'achemine vers la mort… Le progrès, dis-tu ?… Mais le progrès c'est, plus rapide, plus conscient, un pas en avant vers l'inéluctable fin… Alors, je suis resté ici où il n'y a plus rien que des cendres, des pierres brûlées, des sèves éteintes, où tout est rentré, déjà, dans le grand silence des choses mortes !…

— Pourquoi ne t'es pas tué ?… ai-je crié, énervé par la voix de mon ami, et gagné, moi aussi, par l'horrible obsession de la mort qui flotte sur les monts, autour des pics, plane sur les gouffres et m'arrive, comme autant de glas, du tintement des clochettes qui se multiplie sur les pentes du plateau…

Roger a répété d'une voix tranquille :

— On ne tue pas ce qui est mort… Je suis mort depuis vingt ans que je suis ici… Et toi aussi, depuis longtemps tu es mort… Pourquoi t'agiter de la sorte ?… Reste où tu es venu !…

J'ai commandé le guide qui doit me ramener vers les hommes, la vie, la lumière… Dès l'aube, demain, je partirai…

« Les Corneilles » — Octave Mirbeau
Gil Blas — 25 octobre 1887

« Tatou » — Octave Mirbeau
Le Journal — 24 mai 1896

« La Vache tachetée » — Octave Mirbeau
Le Journal, 20 novembre 1898

« En attendant l'omnibus ! » — Octave Mirbeau
Le Journal, 27 septembre 1896

(notes de Pierre Michel)

« Les Corneilles »

C'est, dans la vaste lande de Kernouz [1], une toute petite maison, si petite et si basse que du haut de la lande, vers Baden, on ne l'aperçoit point. Car elle est sombre comme le terrain avec lequel elle se confond, et dans l'étendue désolée, elle ne produit pas plus d'effet qu'un bouquet d'ajoncs. Pas un arbre alentour, pas une autre maison, pas une silhouette qui monte, pas un bloc de rochers, dont la masse tourmentée ajoute encore du mystère au mystère si pénétrant des landes armoricaines ; pas d'autres bruits, non plus, que le bruit du vent, que les cris des pluviers voyageurs et les plaintes des goélands qui tournoient dans l'air. Pourtant, le spectacle est inoubliable, qu'on embrasse du seuil de cette maison, surtout aux heures apaisées où le soleil se couche.

Devant, se déroule la lande, la lande plate, lointaine, presque noire, d'un noir de velours sur lequel frisent de lourdes lueurs indécises ; la lande creusée par les rades du Morbihan, déchiquetée par de petites anses, traversée par de larges rivières qui s'entrecroisent et qui reflètent les nuages embrasés et mouvants du ciel. On dirait des lacs magiques, hantés de poissons monstrueux et de barques bizarres ; des gouffres de lumière, de miraculeux fleuves de pourpre et d'or, dont les mille bras enlacent l'âpre terre inféconde. À droite, par-delà des alternances de sol obscur et d'eau brillante, tout noir entre le ciel et la mer, apparaît

1. À proximité d'Auray (département du Morbihan), où Mirbeau s'est installé en juillet 1887.

Locqmariaker, qui semble un colossal navire au mouillage ; puis c'est l'étroit goulet du Morbihan, par où l'océan se voit, dans une fuite radieuse, bientôt évanouie derrière la pointe effilée de Port-Navalo, dont le phare se dresse, mince ligne blanchissante, dans la vapeur rose et pulvérulente. À gauche, fermant l'horizon, les coteaux d'Arzon, de Sarzeau, noyés de brumes qui contournent le golfe et vont rejoindre la campagne de Vannes, large espace où des forêts, des villages, des clochers, de mornes plaines, des gorges rocheuses se devinent confusément, parmi l'ombre descendue.

Souvent, je venais dans la lande de Kernouz, et chaque fois, je passais devant la petite maison, qui m'attirait. Un homme était toujours assis sur une grosse pierre, apportée, là, près du seuil, en guise de borne. Il était coiffé du béret des marins, portait sur la poitrine un tricot en laine bleue, et son visage était très beau. On le devinait jeune encore, malgré les rides qui le creusaient, et l'air de profonde tristesse qui le ravageait. Jamais, à mon approche, il ne se détournait. Immobile, le menton dans les mains, il regardait les choses devant lui. Quelquefois, je vis deux petites corneilles, voleter autour de lui, en poussant des cris, puis s'abattre sur ses épaules et le becqueter de leur bec rouge. Alors l'homme les prenait tour à tour, les posait sur son poing, et les caressait, doucement. Et, elles, enflant leurs plumes, rentrant leur cou, se taisaient, heureuses d'être caressées [1].

Je m'informai dans le pays. Aucun de ceux de Baden, de Larmor, de Calino ne savait son nom. Il était venu là, un beau jour, on ignorait d'où ; il ne parlait à personne, marchait dans la lande, parcourait les petites grèves, vivait de pain dur qu'il achetait, tous les dimanches, à Baden, et de moules qu'il ramassait sur les rochers, à l'heure de la basse mer. Une fois, irrité de ce mystère, de ce silence qu'il considérait comme du mépris, un méchant gars de Boulvern l'avait insulté. L'homme avait passé sans tourner la tête. C'était tout ce qu'on savait. Le bruit qui s'accréditait dans les villages, proche la lande de Kernouz, c'est que l'homme était un voleur qui se cachait.

1. Mirbeau avait ainsi ramené deux petites corneilles de Belle-Isle à sa maison de Kérisper, près d'Auray.

Je revins plus souvent auprès de la maison. Enfin, un soir, j'abordai, sous un prétexte absurde, le mystérieux personnage. Il me reçut avec politesse, et même je fus un peu étonné, un peu gêné par l'aisance de son langage. Ce soir-là nous causâmes de choses indifférentes. La petite maison devint alors le but de mes promenades quotidiennes, et l'homme ne tarda pas à me charmer véritablement. Il me disait des choses, comme seuls les grands artistes et les grands poètes peuvent en dire, ayant vécu les merveilleuses vies de la pensée. La nature l'enthousiasmait, il en parlait avec une émotion presque religieuse, avec des tendresses emportées d'amant. Je ne pouvais plus me passer de lui. Instamment je le priai de venir me voir, mais il refusa, presque effrayé.

— Non, non… me dit-il, je ne puis pas… je ne veux pas… il ne le faut pas…

Et l'œil égaré, un tremblement dans les membres, il ajouta :

— Et vous, je vous en prie, ne revenez plus jamais… Je ne veux aimer personne… Tenez, quand je suis arrivé ici, il y avait, près de la maison, un pin, un pauvre pin, rabougri, à moitié mort, dont les branches pourrissaient. Un coup de vent le terrassa… Puis des hommes sont venus qui l'ont emporté dans une grande charrette… Si vous saviez quelle souffrance ç'a été pour moi!… Non, je ne veux plus rien aimer, des hommes que la mort guette, des choses que la ruine menace [1]… J'ai perdu mon père, ma mère, mes deux frères; j'ai perdu ma femme, morte dans mes bras… Laissez-moi seul avec ma lande, mes horizons, mon ciel, seules choses que je puisse aimer, car je n'aurai pas la torture de les voir disparaître et mourir. Tout cela vivra tant que je vivrai, et cela vivra encore sur moi quand mon corps reposera là.

En ce moment, les deux petites corneilles vinrent, battant de l'aile, s'abattre sur les épaules de l'homme. Alors il les prit, comme je l'avais vu faire déjà, tour à tour les posa sur son poing, et doucement il les caressa.

— Mais ces corneilles, lui dis-je, vous les perdrez aussi. Un chasseur les tuera, un épervier les déchirera, ou bien un jour, prises de la nostalgie des grands espaces, elles s'enfuiront…

1. Il aspire au renoncement des bouddhistes. Le Nirvana, extinction du désir, se révèle malheureusement inaccessible aux misérables humains.

— C'est vrai, fit l'homme!… Imbécile qui n'y songeait pas!

Et brusquement, il les étreignit dans ses mains crispées et les étouffa.

Puis il rentra dans la maison et ferma la porte.

Je restai quelques instants seul, pensif.

Devant moi la lande se déroulait, la lande plate, lointaine, presque noire, d'un noir de velours sur lequel frisaient de sourdes lueurs indécises, la lande creusée par les rades, déchiquetée par de petites anses, traversée par de larges rivières qui s'entrecroisaient et reflétaient les nuages embrasés et mouvants du ciel… Et une immense mélancolie tombait du ciel silencieux.

Gil Blas, 25 octobre 1887

« Tatou »

La placeuse, Mme Bellord, paquet de chair croulante et sourire baveux de proxénète, m'amena, un jour, pour garder mes vaches, une pauvre petite enfant douce, câline et silencieuse, et qui avait des gestes précis et charmants de jeune bête.

— Ça a vu de la misère, cette petite vermine-là, me dit Mme Bellord, ça a vu de tout !… Vous pourrez la mettre à toutes les sauces…

Bien que Mme Bellord ne se recommandât pas à moi par une harmonie dans l'image, je pris l'enfant. Et l'enfant m'intéressa au point que je ne tardai pas à la délivrer des rudes travaux de la basse-cour. Je l'installai dans la maison, comme on installe un bibelot précieux, un oiseau rare, ou un petit chien, ou un gros chat, et aussi pour le plaisir de contempler ses gestes et ses yeux. Elle allait et venait dans la maison, sans faire autre chose que des gestes et de me regarder. Presque jamais, elle ne me parlait avec sa voix, qu'elle avait, d'ailleurs, un peu rude : elle ne me parlait qu'avec ses yeux, deux grands yeux candides qui, toujours, fixés sur moi, ne me disaient que de l'adoration et de la soumission.

Elle s'appelait Tatou.

Tatou ! un nom étrange et lointain, nom qui sentait la paillote, le bananier et le pamplemousse, et dont elle ne savait d'où il lui venait, ni qui le lui avait donné. Car elle ne savait rien d'elle-même sinon qu'elle s'appelait Tatou !

Je ne puis concevoir encore pourquoi elle s'appelait ainsi, car rien, dans son visage, ne justifiait qu'elle dût porter ce nom étrange et lointain auquel, seules, doivent répondre les petites créatures aux seins de bronze vert, qui, toutes nues, barbotent à

l'ombre des palétuviers, par-delà les océans et les mers de feu. Son visage n'était pas un visage inconnu, c'était un visage de chez nous, quelque chose comme un visage de petite Bretonne qui a vu la tristesse des bois de pins, les grèves qui pleurent et les pardons dans la lande. Mais elle ne savait pas ce que c'est que les bois de pins, les grèves, ni la lande. Car elle ne savait rien, sinon qu'elle s'appelait Tatou !

D'où elle venait ? Elle ne le savait pas, non plus.

Elle se souvenait — et c'était, en elle, incomplètes et fuyantes images — d'avoir été conduite, toute petite, d'avoir grandi — oh ! si peu ! — dans de très vieilles maisons, dont elle ne pouvait pas m'expliquer si c'étaient des prisons ou des hospices. Elles étaient pleines, ces maisons, de petits êtres vagues comme elle, et venus de tous les points de la misère humaine. Il en mourait beaucoup. Chaque jour, on voyait de menus cercueils cheminer parmi les cierges tremblants et les monotones prières, vers le cimetière. Chaque nuit, dans les salles, du fond des lits blancs, de petites âmes s'envolaient. Mais il en arrivait d'autres, il en arrivait toujours et de partout, avec de petites mains pâles, de grands yeux fanés et des faces de souffrance. Jamais les lits ne chômaient, non plus que les cercueils… Et les croix de bois noir se serraient de plus en plus dans le cimetière. Dans ces maisons, il y avait aussi des femmes au visage de cire, des femmes sévères, dont les longues robes noires traînaient sur les dalles, et dont les coiffes blanches battaient sur leur front, et dont les lèvres étaient desséchées par le souffle continu des oraisons, ainsi qu'une plate-bande de fleurs par le vent de nord-est. De ces grandes maisons où, jour et nuit, l'on entendait les sons des cloches, de leurs couloirs nus, de leurs cours claustrées, de leurs charmilles en terrasse, de leurs salles aux murs de pierre grise, de leurs chapelles, qui avaient gardé un peu de terreur, mais de terreur vague, comme ses souvenirs, de terreur brouillée comme les visages que ces souvenirs évoquaient en larmes.

À force de l'interroger, je finis par comprendre encore que, sortie de ces maisons très vieilles, elle avait été, dans des familles, employée à des besognes répugnantes et trop lourdes pour ses bras débiles. Ici, elle avait été souillée par des vieillards ; là, battue par d'affreuses mégères. Mais elle n'avait gardé dans son

âme, ni la tache des souillures, ni la haine des coups. Rien ne mordait sur le cristal pur de son âme [1].

*

* *

Au bout d'un an, Tatou s'ennuya. Quelquefois, je la surprenais en train de pleurer.

— Pourquoi pleures-tu ? lui demandais-je.

— Parce que je suis triste.

— Et pourquoi es-tu triste ?

— Je ne sais pas…

— C'est que tu ne m'aimes plus, Tatou !

— Oh ! si !… oh ! si !… Je vous aime bien. Mais j'aime bien aussi mon pays !…

— Ton pays ?… Comment peux-tu l'aimer, puisque tu l'ignores ?

— C'est peut-être pour cela que je l'aime… Je voudrais y retourner…

— On ne peut pas retourner là d'où on n'est peut-être pas venu…

— Si, si… Et c'est pour cela que je suis triste… et c'est pour cela que je pleure…

Un jour, elle me dit encore :

— J'ai rêvé, cette nuit, de mon pays… C'est un pays tout blanc… tout en ciel, et en musique… Laissez-moi partir…

— Mais où iras-tu ?

— J'irai devant moi, vers l'Orient, jusqu'à ce que je trouve mon pays…

J'essayai de la distraire ; je lui donnai des rubans et des étoffes ; je lui donnai une chèvre blanche, dont le poil était doux comme de la soie… Mais elle ne toucha ni aux rubans ni aux étoffes, et elle égara la chèvre, un soir, dans le bois.

Tatou dépérissait. Ses gestes se saccadaient, ses grands yeux candides s'emplissaient de fièvre. Elle s'alita.

J'étais désespéré.

1. Elle est parvenue à cet état de total renoncement auquel aspirait l'homme aux corneilles.

Une nuit que je la veillais, elle prit ma main et me dit d'une voix faible, d'une voix mourante :

— Vous êtes bon de m'avoir laissé partir… Voilà plus de deux mois que je marche, que je marche, que je marche… vers mon pays…

Il n'y avait plus de fièvre dans ses yeux… Ses gestes avaient recouvré leur grâce précise et charmante… Mais je sentais que c'était la fin de cette petite vie. Je voulus ramener les couvertures sur son corps, et je lui caressai le front.

— Ne parle pas, Tatou… Cela te fait mal… Endors-toi… lui dis-je.

Mais elle ne m'obéit pas, et elle reprit d'une voix encore plus faible, et pure comme le souffle de la brise dans une nuit d'été sur une fleur.

— Vous êtes bon… et je vous aime bien… Je croyais que je n'arriverais jamais… Je me sentais lasse!… Pensez donc? Depuis deux mois que je marche, jour et nuit… vers mon pays!… Mais, hier, j'ai entrevu, là-bas, mon pays… Encore quelques minutes, et je serai arrivée!… C'est un beau pays, allez… Il est tout blanc… et l'on n'en voit pas la fin… Comme je serai bien, là!…

J'avais le cœur brisé et prêt à défaillir :

— Tatou!… Tatou!… implorai-je… Ne parle pas ainsi…

— Il est tout blanc!… fit Tatou. Oui. Enfin… je suis arrivée!… je…

Sa tête roula sur l'oreiller.

Elle était morte, sans un cri, sans une plainte. Seulement, j'avais senti dans sa main, qui tenait ma main, comme une légère secousse, la secousse de la mort qui passait.

Le Journal, 24 mai 1896

« La Vache tachetée »

Depuis un an que le malheureux Jacques Errant [1] avait été jeté dans un cachot noir comme une cave, il n'avait vu âme qui vive, hormis des rats et son gardien qui ne lui parlait jamais. Et il ne savait pas, et il ne pouvait pas savoir de quoi il était accusé, et s'il était accusé de quelque chose.

Il se disait souvent :

— C'est curieux qu'on m'ait retiré de la circulation sans me dire pourquoi, et que, depuis un an, je sois toujours en quelque sorte suspendu à la terreur d'un procès dont j'ignore la cause [2]. Il faut que j'aie commis, sans m'en douter, un bien grand crime!… Mais lequel?… J'ai beau chercher, fouiller ma vie, retourner mes actions dans tous les sens, je ne trouve rien… Il est vrai que je suis un pauvre homme, sans intelligence et sans malice… Ce que je prends pour des actes de vertu, ou simplement pour des actes permis, ce sont peut-être de très grands crimes…

Il se rappelait avoir sauvé, un jour, un petit enfant qui se noyait dans la rivière; un autre jour, ayant très faim, il avait donné tout son pain à un misérable qui se mourait d'inanition sur la route.

— C'est peut-être cela! se lamentait-il. Et peut-être que ce sont là des choses monstrueuses et défendues!… Car enfin, si je n'avais pas commis de très grands crimes, je ne serais pas, depuis un an, dans ce cachot!…

1. Même refus de tout réalisme que dans le choix des noms de Jean Guenille ou Jean Loqueteux des *21 jours.*

2. Comment ne pas penser au *Procès* de Kafka?

Ce raisonnement le soulageait, parce qu'il apportait un peu de lumière en ses incertitudes, et parce que Jacques Errant était de ceux pour qui la justice et les juges ne peuvent pas se tromper et font bien tout ce qu'ils font.

Et quand il était repris, à nouveau, de ses angoisses, il se répétait à lui-même :

— C'est cela!… c'est cela!… Parbleu, c'est cela!… ou autre chose que je ne connais pas… car je ne connais rien, ni personne, ni moi-même. Je suis trop pauvre, trop dénué de tout pour savoir où est le bien, où est le mal… D'ailleurs, un homme aussi pauvre que je suis ne peut faire que le mal!…

Une matinée, il s'enhardit jusqu'à interroger son gardien… Ce gardien était bon homme, malgré son air farouche. Il répondit :

— Ma foi!… Je pense qu'on vous aura oublié ici…

Il se mit à rire bruyamment, d'un rire qui souleva ses longues moustaches, comme un coup de vent soulève les rideaux d'une fenêtre entrouverte.

— J'en ai un, reprit-il, le numéro 814; il est au cachot depuis vingt-deux ans, comme prévenu!

Le gardien bourra sa pipe méthodiquement, et, l'ayant allumée, il continua :

— Qu'est-ce que vous voulez? Les prisons regorgent de monde en ce moment, et les juges ne savent plus où donner de la tête… Ils sont débordés!…

Jacques Errant demanda :

— Que se passe-t-il donc? Est-ce qu'il y a une révolution?

— Pire qu'une révolution… Il y a des tas d'effrontés et dangereux coquins qui s'en vont proclamant des vérités, par les chemins!… On a beau les juger tout de suite, ceux-là, et tout de suite les condamner, il en vient toujours! Et l'on ne sait pas d'où ils sortent!…

Et, lançant une bouffée de fumée, il conclut :

— Ah! tout cela finira mal!… tout cela finira mal!

Le prisonnier eut un scrupule :

— Moi aussi, questionna-t-il, non sans une terrible angoisse, j'ai, peut-être, par les chemins et sans le savoir, proclamé une vérité?

— C'est peu probable! répliqua le gardien, en hochant la tête… Car vous n'avez point une mauvaise figure… Il se peut

que vous soyez un assassin, un faussaire, un voleur. Ce qui n'est rien, en vérité, ce qui est même une bonne chose… Mais si vous aviez fait ce que vous dites, il y a longtemps que vous auriez été jugé et mis à mort…

— On les condamne donc à mort, ceux qui vont proclamant des vérités [1] ?

— Tiens !… Parbleu !… Il ne manquerait plus qu'on les nommât ministres ou archevêques… ou qu'on leur donnât la croix de la Légion d'honneur !… Ah ! çà !… D'où venez-vous ?

Un peu rassuré, Jacques Errant murmura :

— Enfin !… pourvu que je n'aie pas proclamé une vérité quelque part… C'est l'essentiel…

— Et que vous n'ayez pas non plus une vache tachetée !… parce que voilà encore une chose qui n'est pas bonne par le temps qui court…

Le gardien parti, Jacques songea :

— Il ne faut pas que je sois inquiet… Je n'ai jamais proclamé de vérité… jamais je n'ai eu de vache tachetée… Je suis donc bien tranquille !

Et ce soir-là, il dormit d'un sommeil calme et heureux.

Le dix-septième jour de la seconde année de sa prévention, Jacques Errant fut extrait de son cachot et conduit entre deux gendarmes dans une grande salle où la lumière l'éblouit au point qu'il manqua défaillir… Cet incident fut déplorable, et le malheureux entendit vaguement quelques personnes murmurer :

— Ce doit être un bien grand criminel !…

— Encore un qui aura proclamé une vérité !…

— Il a plutôt l'air de celui qui possède une vache tachetée…

— Il faudrait le livrer à la justice du peuple !

— Regardez comme il est pâle !

— À mort !… À mort !… À mort !… [2]

Et comme Jacques reprenait ses sens, il entendit un jeune homme qui disait :

— Pourquoi criez-vous contre lui ? Il semble pauvre et malade.

1. Le texte a été écrit en pleine affaire Dreyfus : Zola et le colonel Picquart ont été précisément condamnés à la prison pour avoir « proclamé des vérités ».

2. Cris entendus lors du procès d'Émile Zola, en février 1898.

Et Jacques vit des bouches se tordre de fureur, des poings se lever… Et le jeune homme, frappé, étouffé, couvert de sang, fut chassé de la salle, dans un grand tumulte de meurtre.

— À mort !… À mort !… À mort !…

Derrière un immense Christ tout sanglant, et devant une table en forme de comptoir, il y avait des hommes assis, des hommes habillés de rouge et qui portaient sur la tête des toques étrangement galonnées d'or.

— Jacques Errant, prononça une voix qui sortait, nasillante et fêlée, de dessous l'une de ces toques, vous êtes accusé de posséder une vache tachetée. Qu'avez-vous à répondre ?

Jacques répondit doucement et sans embarras :

— Monsieur le juge, comment serait-il possible que je possédasse une vache tachetée ou pas tachetée, n'ayant ni étable pour la loger, ni champ pour la nourrir ?

— Vous déplacez la question [1], reprocha sévèrement le juge, et, par là, vous montrez un rare cynisme et une détestable perversité… On ne vous accuse pas de posséder soit une étable, soit un champ, quoique, en vérité, ce soient là des crimes audacieux et qualifiés que, par un sentiment d'indulgence excessive, la Cour ne veut pas relever contre vous… Vous êtes accusé seulement de posséder une vache tachetée… Qu'avez-vous à répondre ?

— Hélas ! protesta le misérable, je ne possède pas cette vache-là, ni aucune autre vache que ce soit !… Je ne possède rien sur la terre… Et je jure, en outre, que jamais, à aucun moment de ma vie, je n'ai, de par le monde, proclamé une vérité…

— C'est bien ! grinça le juge d'une voix tellement stridente que Jacques crut entendre se refermer sur lui la porte de la prison éternelle… Votre affaire est claire… et vous pouvez vous asseoir !…

Vers la nuit, après bien des paroles échangées entre des gens qu'il ne connaissait pas, et où sans cesse revenaient son nom et la vache tachetée, parmi les pires malédictions, Jacques fut condamné à cinquante années de bagne pour ce crime irréparable et monstrueux de posséder une vache tachetée qu'il ne possédait pas.

1. « La question ne sera pas posée », répétait le juge Delegorgue lors du procès Zola…

La foule, déçue de cette sentence, qu'elle trouvait trop douce, hurla :

— À mort !… À mort !… À mort !…

Elle faillit écharper le pauvre diable que les gendarmes eurent toutes les peines du monde à protéger contre les coups [1]. Parmi les huées et parmi les menaces, il fut reconduit dans sa cellule, où le gardien l'attendait :

— Ma tête est toute meurtrie ! dit Jacques Errant accablé… Comment se fait-il que moi, qui ne possède quoi que ce soit dans le monde, je possède une vache tachetée, sans le savoir…

— On ne sait jamais rien !… déclara le gardien, en bourrant sa dernière pipe de la nuit… Vous ne savez pas pourquoi vous avez une vache tachetée… Moi, je ne sais pas pourquoi je suis geôlier, la foule ne sait pas pourquoi elle crie : « À mort !… » et la terre pourquoi elle tourne !…

Et il se mit à fumer, silencieusement, sa pipe…

Le Journal, 20 novembre 1898

1. Pendant le procès Zola, ce sont ses amis — parmi lesquels Mirbeau — qui devaient protéger l'auteur de *J'accuse* de la fureur de la foule.

« En attendant l'omnibus »

Depuis une heure, sur les boulevards, à une station, j'attendais l'omnibus de Batignolles-Montparnasse. J'avais un rendez-vous d'affaires important et pressé, un rendez-vous, ma foi ! qu'il m'eût été désastreux de manquer, car toute ma petite fortune acquise à force de privations et d'économies y était en jeu. Mais mes moyens ne me permettent pas de prendre un fiacre, et me le permettraient-ils que je n'en prendrais pas davantage. Je trouve que c'est du gaspillage. Quand je pense qu'il existe des gens assez dépensiers, des pères de famille même, pour se payer des fiacres, alors que Paris tout entier est couvert de lignes d'omnibus, eh bien ! cela ne me donne pas une haute idée de leurs vertus domestiques.

J'attendais donc l'omnibus. Et je l'attendais bien respectueux de tous les règlements administratifs, bien soumis à toutes les formes de l'autorité, tâchant de refréner mes impatiences et de faire taire ces révoltes, évidemment ataviques, qui, depuis une heure que j'attendais, recommençaient à gronder en moi, et dont je rougis que la civilisation républicaine, non moins que la constante pratique du suffrage universel, n'aient point encore aboli les barbares vestiges. Oui, je m'efforçais de faire taire ces révoltes, car ne doutez pas un instant que je ne sois cet inénarrable, cet ovin et bovin personnage de comédie — allez ! allez ! moquez-vous ! — qu'on appelle un brave électeur, un honnête contribuable français, et que la France qui possède, de ce bipède, les plus parfaits exemplaires, est, à juste titre, si fière de montrer aux étrangers turbulents.

J'attendais donc l'omnibus, ayant le numéro : 364 998, un joli numéro, n'est-ce pas ? et grâce auquel je risquais, si je m'obstinais à attendre — et je m'y obstinai crânement —, de n'arriver à mon rendez-vous que dans un mois ou deux. Avec l'admirable système des Compagnies de transports parisiens, lesquelles ne transportent guère que trois sur cent des personnes qui demandent à être transportées, on a vu de ces choses surprenantes. On a vu fréquemment ceci : des rues, vers lesquelles on allait, démolies et reconstruites durant l'espace d'une attente à la station, si bien que, lorsqu'on arrivait enfin, on ne retrouvait plus ni les rues, ni les gens, et que ces derniers avaient eu le temps, soit de faire fortune ou faillite, et de se retirer à la campagne, également riches et heureux, comme il convient !

J'attendais donc l'omnibus. La pluie tombait drue et froide, actionnée par le vent qui soufflait du nord-ouest, et la faisait pénétrer en vous comme une multitude de petites aiguilles de glace. Nous pataugions dans la boue, inexprimablement. Toutes les dix minutes, l'omnibus passait, complet. Et les conducteurs, sur la plate-forme, les cochers sur leurs sièges, et jusqu'aux contrôleurs, derrière leurs guichets, se tordaient de rire à voir cette foule chaque fois déçue, se ruer autour de l'omnibus, comme un raz de marée, et se retirer ensuite — ah ! si piteusement !… Il fallait entendre avec quelle joie moqueuse ces puissants fonctionnaires criaient : « Complet ! » comme pour mieux nous faire sentir le ridicule de notre situation. Quelques récriminations partaient bien, d'ici et de là, mais si timides que ce n'est pas la peine de les mentionner. En somme, l'attitude de la foule était excellente, et telle qu'on doit l'attendre de bons Français qui votent et qui paient l'impôt.

Une fois, un petit pâtissier, qui portait sur sa tête une énorme architecture de friandises, descendit de l'impériale, et l'on appela les numéros.

— Numéro 66 !

Numéro 66 !… Et moi, j'avais le 364 998 !

J'avisai un contrôleur, et, la tête découverte, l'échine arquée, la bouche humble, afin de bien affirmer mon respect de la casquette galonnée, je lui demandai :

— Monsieur le contrôleur, j'ai le numéro 364 998… Puis-je espérer prendre bientôt l'omnibus ?

À quoi le contrôleur répondit :

— Ah bien ! mon petit père, vous pouvez espérer le prendre à Pâques ou à la Trinité…

Et, comme il avait l'air de se moquer de moi, je crus devoir, pour l'amadouer et en manière d'excuses, ajouter :

— Ce n'est pas que je m'impatiente, monsieur le contrôleur… mais j'ai un rendez-vous très pressé !… Cela ne fait rien, j'attendrai, j'attendrai !…

J'attendais donc l'omnibus. La foule, à chaque seconde, grossissait, débordait maintenant sur le boulevard et dans la rue voisine. Déjà, des accidents nombreux, causés par l'encombrement des voitures et des gens assaillant les voitures, avaient été signalés. On avait relevé six personnes écrasées et je ne sais plus combien d'autres avec de simples fractures aux jambes, aux bras et au crâne. Une boutique de pharmacien, en face, ne désemplissait pas de blessés. Beaucoup aussi se plaignaient, courtoisement d'ailleurs, d'avoir été dévalisés, qui de leurs montres, qui de leurs porte-monnaie, qui de leurs mouchoirs. Et d'étranges rôdeurs chuchotaient dans l'oreille des femmes des paroles abominables. Enfin, la congestion pulmonaire, mise en belle humeur par cette bise humide et glacée, se promenait de visage en visage, comme une abeille de fleur en fleur. Et je plaignais, non pas la foule qui attendait l'omnibus, mais cette excellente Compagnie d'omnibus qui, faute de voitures, de chevaux, de conducteurs et de cochers, faisait attendre la foule, bien tranquille dans son monopole [1] et protégée contre les réclamations possibles, hélas ! mais rares, heureusement, par toutes les forces administratives de la République, et aussi, et surtout, disons-le à notre orgueil, par toutes les tolérances individuelles de ces bons, respectueux, soumis citoyens et citoyennes français que nous nous plaisons d'être — admirable bétail humain à qui jamais l'idée ne viendra de se rebeller contre quelque chose, contre quoi que ce soit.

1. Mirbeau est hostile à tous les monopoles et partisan de la concurrence, favorable aux consommateurs et aux usagers.

Et, alors, il se passa un fait véritablement inconcevable, tellement inconcevable que j'hésite à le relater. L'omnibus arrivait, complet comme toujours. Tout à coup un jeune homme, écartant la foule, escalada la plate-forme, malgré les cris du contrôleur, et grimpa lestement sur l'impériale.

— Complet ! complet ! hurlèrent le conducteur, le contrôleur, l'inspecteur et le cocher.

— Complet ! complet ! grognèrent les voyageurs tassés à l'impériale, sous leurs parapluies.

— Complet ! complet ! vociféra la foule, devenue tout à coup menaçante et qu'exaspérait un tel acte d'insubordination.

— Vous n'avez pas le droit d'être là !… Descendez !

— Qu'il descende !… qu'il descende !

— Faites-le descendre !… Tirez-le par les basques de son habit, par les oreilles…

Le conducteur avait, lui aussi, grimpé sur l'impériale, et il sommait le jeune homme de descendre. Mais celui-ci resta calme et il dit :

— Non, je ne descendrai pas… Qu'est-ce qu'il y a sur votre omnibus ?… Il y a écrit en grosses lettres rouges : Montparnasse-Batignolles, n'est-ce pas ?

— Il ne s'agit pas de cela…

— Je vous demande pardon… Il ne s'agit que de cela… Votre omnibus mène aux Batignolles… J'y vais moi-même… Il passe… je le prends… Laissez-moi tranquille.

— Mais puisqu'il est complet, andouille !

— Cela ne me regarde pas… Vous avez un monopole… Par cela même, vous vous engagez, virtuellement à me conduire, à conduire tout le monde sur tous les points de votre parcours… Que vos omnibus soient complets ou non, ce n'est pas mon affaire, et je n'ai pas à le savoir… Arrangez-vous comme vous le voudrez… Ayez cent mille voitures, s'il le faut… Mais conduisez-moi là où vous et moi nous allons… C'est mon droit… Je le réclame… et je ne descendrai pas.

— Ah ! tu ne descendras pas !… menaça le conducteur… Eh bien ! tu vas voir ça… espèce de saligaud !

— Je réclame un droit que j'ai… Je ne vous insulte pas, je pense… Faites de même !

— Eh bien ! tu vas voir, pourri, saleté, anarchiste !

— Oui, oui, enlevez-le ! crièrent les voyageurs de l'impériale.

— Enlevez-le, enlevez-le ! Jetez-le par-dessus la galerie ! ordonna la foule.

Et le conducteur aidé du contrôleur et de l'inspecteur, aidé des voyageurs de l'impériale, de l'intérieur et de la plate-forme, aidé de la foule, qui avait pris d'assaut l'omnibus, aidé de douze gardiens de la paix survenus au bruit de la bagarre, se rua courageusement sur le jeune homme, qui, en un instant, étouffé, déchiré, aveuglé, mis en pièces et tout sanglant, fut jeté comme un paquet sur le trottoir.

Nous applaudîmes frénétiquement à cet acte de justice, à cette conquête du règlement sur les principes révolutionnaires, et, le calme s'étant rétabli, les voyageurs ayant repris chacun sa place, l'omnibus s'en alla, symbole de la paix sociale, affirmation triomphante de la hiérarchie… J'appris, depuis, que ce jeune homme, qui avait voulu un moment troubler la belle harmonie des administrations de notre République, n'était pas un Français !… Cela ne m'étonna pas, et j'aurais bien dû m'en douter…

J'attendais donc toujours l'omnibus.

Depuis longtemps, l'heure était passée de mon rendez-vous, et je n'avais plus qu'à rentrer chez moi ; d'autant que la pluie redoublait et me trempait jusqu'aux os. Mais je voulais attendre encore, par respect, par soumission, par protestation contre cet acte inouï de révolte qu'avait commis ce jeune étranger… Je vis des gens entrer dans des restaurants, puis en sortir… Je vis des gens entrer dans des théâtres, puis en sortir… Je vis des magasins s'éteindre et se fermer des cafés… et je vis aussi les passants se faire plus rares… Enfin, le dernier omnibus arriva, toujours complet ! C'est alors, seulement, que je me décidai à rentrer chez moi.

Et pendant que je marchais, le long des rues silencieuses, heureux de cette réconfortante journée où s'était affirmée, avec tant d'éclat, la victoire du règlement administratif, je songeais à cette parole de M. Georges Auriol [1] :

1. Georges Auriol (1863-1938), chansonnier et journaliste, auteur de contes humoristiques.

— Les Français ont pris la Bastille, c'est possible… Mais ils ne sont pas fichus de prendre l'omnibus Madeleine-Bastille…

Hum ! hum ! Qu'a-t-il voulu dire par là ?

Le Journal, 27 septembre 1896

Repères bibliographiques

Études sur Les 21 jours d'un neurasthénique

— Bablon-Dubreuil, Monique, « Une fin-de-siècle neurasthénique : le cas Mirbeau », *Romantisme,* n° 94, décembre 1994, pp. 28-38.

— Fouano, Rodolphe, préface des *21 jours d'un neurasthénique,* Éditions de Septembre, Paris, 1990, pp. 5-8.

— Gorsse, Pierre de, « Les vingt et un jours d'Octave Mirbeau à Luchon », *Revue de Comminges,* Tarbes, 3e trimestre 1966, pp. 163-176.

— Grommes, Wieland, « Nachwort » (postface) de *Nie wieder Höhenluft* (traduction allemande des *21 jours d'un neurasthénique*), Manholt, Brême, octobre 2000, pp. 378-399.

— Huzarski, Jerzy, « Oktawiusz Mirbeau », préface de *Kartki z notatnika nerwowca,* traduction polonaise des *21 jours d'un neurasthénique,* Varsovie, Odrozdenie, 1910, pp. I-XXIII ; reprise de l'étude critique parue en juin-juillet 1910 dans *Wolne Slowo,* n° 86 à 91 (en polonais).

— Juin, Hubert, préface des *21 jours d'un neurasthénique,* UGE, 10/18, Paris, 1977, pp. 7-38.

— Lair, Samuel, « Destins du conflit chez Octave Mirbeau, des *Vingt et un Jours* à *La 628-E8* », *in* Actes du colloque de Lorient sur le conflit, Presses universitaires de Rennes, 2003.

— Le Bras, Nathalie, *L'Écriture pamphlétaire dans l'œuvre romanesque d'Octave Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Strasbourg, juin 1999, 150 p.

— Le Poncin, Marion, *La Ville d'eaux dans « Mont-Oriol » de Maupassant, « La Doulou » de Daudet et « Les 21 jours d'un neurasthénique » de Mirbeau,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université Paris IV-Sorbonne, 1995.

— Lloyd, Christopher, « Mirbeau's Hedgehog », *Nineteenth Century French Studies,* automne 1992, pp. 149-167.

— Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, préface et introductions thématiques aux *Contes cruels* de Mirbeau, 2 volumes, Séguier, Paris, 1990, et Les

Belles Lettres, Paris, 2000 (t. I, pp. 7-31, 50-54, 246-248, et t. II, pp. 10-14, 160-164 et 420-422).
— Michel, Pierre, « De l'anarchisme à la mort du roman », préface aux *21 jours d'un neurasthénique,* Éditions du Passeur, Nantes, 1998, pp. 7-14.
— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2001, t. III, pp. 9-16.
— Moukabari, Hanan, *L'Esthétique de la cruauté dans les œuvres narratives d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Toulouse-le-Mirail, décembre 1999, 534 pages, *passim.*
— Roussel, Lucie, *Exorcisme et paradoxes : Mirbeau en proie à l'imaginaire fin-de-siècle dans « Les 21 jours d'un neurasthénique »,* mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Metz, juin 2003, 103 p.
— Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau excentrique », *Dix-Neuf/Vingt*, n° 10, octobre 2000 (parution septembre 2002), pp. 77-89.
— Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau satirique, les romans du tournant du siècle », *Vallès-Mirbeau — Journalisme et littérature, in Autour de Vallès,* n° 31, Saint-Étienne, décembre 2001, pp. 181-194.
— Roy-Reverzy, Éléonore, « Mirbeau et le roman : de l'importance du fumier — De *Dans le ciel* aux *21 jours d'un neurasthénique* », *Lettres actuelles,* numéro spécial « Octave Mirbeau », Mont-de-Marsan, à paraître en 2004.
— Vareille, Arnaud, « Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien — La logique du lieu dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, mars 2002, pp. 145-169.
— Wagniart, Jean-François, « Les représentations de l'errance et des vagabonds dans l'œuvre d'Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 306-315.
— Walker, John, *L'Ironie de la douleur — L'Œuvre d'Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, Université de Toronto, 1954, pp. 309-316.
— Ziegler, Robert, « The Landscape of Death in Octave Mirbeau », *L'Esprit créateur,* vol. XXXV, n° 4, hiver 1995, pp. 71-82.
— Ziegler, Robert, « Jeux de massacre », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 172-182.
— Ziegler, Robert, « Naturalism as Paranoia in Octave Mirbeau », *French Forum,* printemps 2002, vol. 27, n° 2, pp. 49-63.

La 628-E8

La 628-E8 : de l'impressionnisme à l'expressionnisme

Entre Monet et Van Gogh

Monet et Van Gogh sont, avec Rodin, les artistes dont l'influence a été la plus forte sur la vision du monde de Mirbeau.

Un peintre impressionniste tel que Claude Monet, dont Octave Mirbeau était depuis 1885 l'ami le plus fidèle et le chantre attitré [1], jetait sur sa toile des taches de couleur au moyen desquelles il tentait de restituer l'impression, ou l'émotion, toutes subjectives, que faisait sur lui le paysage devant lequel il se trouvait et qu'il avait observé avec une acuité exceptionnelle, à un certain moment, sous un certain angle, sous un certain éclairage et dans un certain état d'esprit. Pour rendre l'instantanéité en même temps que la permanence des choses, et partant leur essence, il lui est arrivé plusieurs fois de peindre le même motif — peupliers, meules, cathédrale de Rouen ou Westminster — dans des dizaines de toiles, sous des éclairages différents, qui étaient fonction de l'heure, de la saison, des « météores », comme dit Mirbeau, et de la lumière.

Un peintre pré-expressionniste tel que Vincent Van Gogh, plus radical, ne se contentait pas de tamiser ses sensations et émotions à travers le filtre de son tempérament et de ses humeurs du moment : selon Mirbeau, qui a été le premier à lui

1. Voir sa *Correspondance avec Claude Monet,* Le Lérot, Tusson, 1990.

consacrer un article dans la grande presse et à acheter ses toiles [1], il projetait hors de lui « sa personnalité », qui « débordait en illuminations ardentes sur tout ce qu'il voyait, sur tout ce qu'il touchait, tout ce qu'il sentait », et il forçait la nature « à s'assouplir, à se mouler aux forces de sa pensée, à le suivre dans ses envolées, à subir même ses déformations si caractéristiques » [2]. Mais Monet et Van Gogh avaient ceci de commun qu'ils étaient immobiles devant le motif, le chevalet bien planté dans la terre, et au besoin solidement arrimé pour résister aux aléas climatiques, à la pluie et aux bourrasques, comme Monet en a fait l'expérience à Belle-Isle en 1886 ou en Norvège en 1895, et c'est le paysage qui se modifiait sous leurs yeux au fil des heures ou des saisons.

Si Octave Mirbeau est un écrivain nourri de culture classique, il n'en est pas moins délibérément moderne [3]. Il fait partie, comme ses amis peintres, de ces chercheurs de neuf dont il a été l'apologiste et le promoteur, et comme eux il a tenté de créer de nouvelles ressources à son art afin d'exprimer des sensations nouvelles procurées par un monde en perpétuelle transformation. On peut dire de lui qu'il a réalisé en quelque sorte, dans son œuvre littéraire, et avec l'outil des mots, la synthèse de ce que Monet et Van Gogh [4] réalisaient au moyen des couleurs, et qu'il a combiné à sa manière, aussi « caractéristique » et reconnaissable que celle des deux peintres, l'impressionnisme classique et équilibré de l'un et l'expressionnisme échevelé de l'autre. Ce n'est donc évidemment pas un hasard si des sous-chapitres de *La 628-E8* leur sont précisément consacrés. Mais, avec ce nouvel opus,

1. Les *Iris* et les *Tournesols,* qu'il a achetés 600 francs en 1891 (soit 1 800 euros) et qui ont été revendus plus de 82 millions d'euros en 1987…

2. Octave Mirbeau, « Vincent Van Gogh », *L'Écho de Paris,* 31 mars 1891 (article recueilli dans ses *Combats esthétiques,* Nouvelles Éditions Séguier, Paris, 1993, t. I, p. 442, et reproduit dans cette édition, p. 911).

3. Voir notre article, « Mirbeau et le concept de modernité », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 11-22.

4. Rappelons que Mirbeau s'est largement inspiré de Van Gogh pour imaginer le peintre Lucien de *Dans le ciel,* roman publié en feuilleton en 1892-1893 (et disponible sur le site des Éditions du Boucher — http://www.leboucher.com/vous/mirbeau/dansleciel1.html).

publié en novembre 1907 chez Fasquelle, après une pré-publication partielle dans *L'Auto* [1] et dans *L'Illustration* [2], il introduit un élément fondamentalement nouveau dans la perception et la restitution du monde extérieur par l'artiste : la vitesse. Que se passe-t-il en effet lorsque, au lieu d'être immobile, l'artiste est librement lancé à pleine vitesse sur les routes et qu'il voit « les arbres qui galopent » et les paysages qui défilent à vive allure et qui fuient sur les bas-côtés ? Cette révolution dans la façon de sentir le monde et de s'y insérer est liée à l'automobile, dont Mirbeau a été l'un des premiers praticiens et l'un des premiers chantres et en laquelle il prétend paradoxalement voir « une maladie, une maladie mentale ».

Un « roman » de l'automobile

Elle présente l'extraordinaire privilège d'associer la plus totale liberté à la vitesse, qui transfigure le monde, qui entraîne un « continuel rebondissement sur soi-même » et qui est une source de « vertige » : « Les objets paraissent animés d'étranges grimaces et de mouvements désordonnés — note le romancier Marc Elder à propos de *La 628-E8* —; par un mouvement étourdissant, une trépidation continue, par le rythme, la hâte de la succession des paysages, des idées au hasard », Mirbeau « arrive à donner l'impression de vitesse, de la course, pendant trois cents pages à travers villes et campagnes » [3]. Quand l'observateur se déplace ainsi à toute allure — encore qu'elle nous paraisse toute relative, un siècle plus tard : 55 kilomètres à l'heure ! —, c'est tout son être qui en est radicalement modifié, c'est toute sa perception du monde qui en est bouleversée. Il ne se contente plus d'ausculter scientifiquement les choses, comme Claude Monet,

1. « Des canaux de Hollande aux rives du Rhin », publication en six livraisons, du 30 décembre 1905 au 11 février 1906.

2. « Les Animaux sur la route », 15 décembre 1906. Selon un procédé déjà mis en œuvre dans *Le Jardin des supplices, Le Journal d'une femme de chambre* et *Les 21 jours d'un neurasthénique,* Mirbeau y insère des textes plus anciens (par exemple, le récit des « grandes coutumes » du roi Glé-Glé, le sous-chapitre sur les poules et le salut par l'inceste, ou l'anecdote du *boy* chinois).

3. Marc Elder, « Octave Mirbeau », *Grande Revue,* 25 mai 1913, p. 317.

et de les exprimer telles qu'elles lui apparaissent, dans leur essence même, à un moment donné [1] ; il les rend telles que son « tempérament » unique les a transfigurées, sous le double effet de la vitesse et de ses humeurs changeantes au gré des vents : c'est ce que Jacques Noiray [2] appelle « du lyrisme cosmique ». Dès lors, par une pente insensible, il semble bien qu'on soit passé de l'impressionnisme classique de ses premiers romans à ce qui ressemble fort à de l'expressionnisme. Et la révolution du regard, propre aux impressionnistes, se double ici d'une révolution de l'être lui-même, en proie à ce que Mirbeau — et, après lui, Claude Pichois [3] — appelle une « volupté cosmique » : « […] peu à peu, j'ai conscience que je suis moi-même un peu de cet espace, un peu de ce vertige… Orgueilleusement, joyeusement, je sens que je suis une parcelle animée de cette eau, de cet air, une particule de cette force motrice qui fait battre tous les organes, tendre et détendre tous les ressorts, tourner tous les rouages de cette inconcevable usine : l'univers [4]… Oui, je sens que je suis, pour tout dire d'un mot formidable : un atome… un atome en travail de vie. » [5]

1. Sur l'analyse de l'impressionnisme par Mirbeau, voir la préface de ses *Combats esthétiques* (*loc. cit.*), ainsi que les articles sur Monet qui y sont recueillis. Pour le critique, c'est à travers les apparences que des peintres comme Monet ou Cézanne permettent de dégager l'essence des choses.

2. Voir Jacques Noiray, *Le Romancier et la Machine,* José Corti, Paris, 1981-1982 (t. I, p. 77 et t. II, p. 389).

3. Voir Claude Pichois, *Vitesse et vision du monde,* La Baconnière, Neuchâtel, 1973 (surtout pp. 82-84, 89 et 93-94).

4. Dans *Dans le ciel*, l'univers était assimilé à un « crime ». Mais dans les deux cas, c'est « inconcevable », car, pour Mirbeau, totalement et irréductiblement athée, il n'y a, bien sûr, ni criminel, ni industriel.

5. Il explique ainsi son amour pour l'auto : « Le goût que j'ai pour l'auto, sœur moins gentille et plus savante de la barque, pour le patin, pour la balançoire, pour les ballons, pour la fièvre aussi quelquefois, pour tout ce qui m'élève et m'emporte, très vite, ailleurs, plus loin, plus haut, toujours plus haut et toujours plus loin, au-delà de moi-même, tous ces goûts-là sont étroitement parents… Ils ont leur commune origine dans cet instinct, refréné par notre civilisation, qui nous pousse à participer aux rythmes de toute la vie, de la vie libre, ardente, et vague, vague, hélas ! comme nos désirs et nos destinées… »

Ce « roman » de l'automobile qu'est *La 628-E8* peut apparaître alors comme la réalisation tardive, et vigoureusement actualisée, d'un vague projet remontant à 1891 et évoqué jadis dans une lettre à Claude Monet, précisément, alors que Mirbeau ahanait sur la première mouture du *Journal d'une femme de chambre* et qu'il sentait douloureusement la nécessité de dépasser le genre romanesque, trop vulgaire à ses yeux et qui avait fait son temps : « Je suis dégoûté, de plus en plus, de l'infériorité des romans, comme manière d'expression. Tout en le simplifiant, au point de vue romanesque, cela reste toujours une chose très basse, au fond, très vulgaire; et la nature me donne, chaque jour, un dégoût plus profond, plus invincible, des petits moyens […]. Je vais me mettre à tenter du théâtre, et puis à réaliser, ce qui me tourmente depuis longtemps, une série de livres d'idées pures et de sensations, sans le cadre du roman. Le théâtre, si j'y réussis, fera passer ces livres qui ne se vendront pas à cent exemplaires. » [1]

De la fiction de l'auto à l'autofiction

De fait, « le cadre du roman » a bel et bien disparu dans *La 628-E8,* et le récit est bien constitué par la juxtaposition « d'idées pures et de sensations ». Mais ce que ne prévoyait pas l'écrivain, seize ans avant la publication de son livre, c'est que ces idées et ces sensations seraient aussi radicalement conditionnées par le nouvel outil mis à sa disposition par le progrès technologique en général, et, en particulier, par des techniciens de génie tels que Fernand Charron [2], constructeur de la *628-E8,* auquel il rend un vibrant hommage, contraire aux usages littéraires, et à qui précisément l'ouvrage est dédié, en guise de provocation à l'encontre du Gotha des Lettres.

1. *Correspondance avec Monet,* p. 126. « Avec *La 628-E8,* l'impressionnisme a, selon moi, son chef-d'œuvre », écrit pour sa part Luigi Campolonghi dès la parution du volume (art. cit., p. 221).

2. Sur l'Angevin Fernand Charron, voir l'article d'Alain Gendrault, « Octave Mirbeau et Fernand Charron », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, 1995, pp. 221-226.

Poursuivant sa remise en cause radicale des ingrédients du roman « réaliste » à la française, Mirbeau s'engage dans une voie nouvelle et crée un étrange objet littéraire sans précédent. De nouveau, en lieu et place d'un récit soigneusement composé, à l'instar des romans de Balzac et de Zola, il nous livre un *patchwork* de textes plus ou moins arbitrairement cousus les uns aux autres, comme il l'a déjà fait dans *Le Jardin des supplices, Le Journal d'une femme de chambre* et *Les 21 jours d'un neurasthénique* [1], et sans davantage se soucier de cacher les coutures. Ainsi, au milieu de l'évocation de la Belgique, de la Hollande et du Rhin allemand, il case en tout arbitraire quantité de passages qui lui tiennent à cœur, mais qui n'ont rien à voir avec les pays traversés : qu'il s'agisse des pogroms de Juifs en Russie ou de son ami fictif, le spéculateur et rêveur Weil-Sée [2], de Paul Bourget ou d'Anna de Noailles, de sa dernière rencontre avec Maupassant ou de l'anecdote du *boy* chinois de Batavia (déjà racontée vingt-deux ans plus tôt…), des « grandes coutumes » au Dahomey ou encore du « caoutchouc rouge » au Congo, il ne se soucie guère d'en justifier l'insertion dans le cours de son récit. Si les passages sur Monet et Van Gogh ont un lien avec les lieux évoqués, Zaandam et Breda, en revanche les trois sous-chapitres sur Balzac arrivent véritablement comme un cheveu sur la soupe, et le lien imaginé — la découverte, dans une librairie de Cologne de la *Correspondance* du romancier — est aussi artificiel que celui qui était supposé justifier, en tout arbitraire, l'insertion du chapitre X du *Journal d'une femme de chambre* : Mirbeau ne se soucie visiblement pas de légitimer sérieusement leur présence. La seule unité, en ce cas, est celle de la personnalité et du ton de

1. Voir nos introductions à ces trois romans sur le site des Éditions du Boucher (http://www.leboucher.com/vous/mibeau/romans.html).

2. Il s'agit d'un personnage fictif et caricatural, pour lequel Mirbeau a emprunté des traits à son ami Thadée Natanson, jadis directeur de la défunte *Revue blanche* et collectionneur d'art, dont la collection sera bien dispersée, comme celle de Weil-Sée, pour cause de ruine, mais un an seulement après la parution de *La 628-E8*. Le nom dont Mirbeau l'a affublé est la synthèse du nom de deux dramaturges amis de Mirbeau : René Weil, *alias* Romain Coolus (qui accompagne précisément Mirbeau en Hollande) et Edmond Sée.

l'auteur-narrateur — et encore : car que faut-il penser du récit des « grandes coutumes » par une prostituée dahoméenne exilée en France et rencontrée à Anvers ?

Autre transgression du code romanesque : on n'y trouve plus de personnages *stricto sensu,* c'est-à-dire des êtres fictifs placés au centre du récit ; c'est dorénavant la personnalité de l'écrivain qui envahit tout le champ, sans avoir besoin de s'encombrer de porte-parole peu crédibles, comme dans *Le Journal d'une femme de chambre* ou *Le Jardin des supplices,* ou de se cacher derrière des masques faciles à percer, comme dans les romans dits « autobiographiques » [1]. Dès lors, tous les événements, vécus ou imaginaires, sont réfractés à travers son « tempérament », qui apparaît précisément, selon la belle expression de Roland Dorgelès, comme « une étrange machine à transfigurer le réel » [2], ce dont témoigne notamment l'évocation semi-canularesque de la Belgique, et particulièrement de sa dérisoire capitale, qui souleva l'ire de l'*intelligentsia* bruxelloise. Du même coup, l'identification traditionnelle du lecteur au héros de roman est exclue : il est, au contraire, dûment distancié par le recours systématique à la dérision. À l'émotion, qui naît d'un élan de la sensibilité, se substitue une connivence purement intellectuelle ; et, à la sympathie du narrateur pour des êtres humains qui souffrent, succède un humour parfois féroce et ricanant, comme si Mirbeau avait « pris le parti de se moquer du monde » — et, au premier chef, de ses lecteurs — « après avoir pris au tragique ses misères », comme l'écrira André Dinar [3].

1. C'est-à-dire les trois premiers romans que Mirbeau a signés de son nom : *Le Calvaire* (1886), *L'Abbé Jules* (1888) et *Sébastien Roch* (1890). Ils sont tous les trois disponibles sur le site des Éditions du Boucher (http://www.leboucher.com/vous/mirbeau/romans.html).

2. Roland Dorgelès, préface des *Œuvres illustrées* de Mirbeau, aux Éditions Nationales (1934) (elle est reproduite dans le tome I de notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2000).

3. André Dinar, *Les Auteurs cruels,* Mercure de France, Paris, 1942, p. 104.

Pour comble de provocation, le véritable héros du récit, ce n'est même pas un être humain, mais une machine : sa voiture C.-G.-V. (Charron-Girardot-Voigt) ! C'est elle, en effet, qui, en permettant la découverte du monde en toute liberté, bouleverse, on l'a vu, la perception du monde qu'en a le narrateur, et par conséquent la nôtre, et qui nous aide du même coup à nous débarrasser de nos œillères et de nos préjugés : de fait, la voiture rapproche les peuples et les cultures antagonistes, facilite leur compréhension réciproque, et contribue de la sorte à la réconciliation franco-allemande, dont Mirbeau se réjouissait si vivement pendant l'été 1905… Il est clair que cette apologie d'une machine dotée de toutes les vertus vaut condamnation sans rémission de l'espèce humaine.

De surcroît, Mirbeau supprime de son livre toutes les péripéties romanesques, sans lesquelles il ne saurait pourtant y avoir de roman digne de ce nom, et conséquemment tout nœud dramatique et tout dénouement : le récit pourrait être poursuivi sans dommage au-delà du franchissement de la frontière franco-allemande par la C.-G.-V. du romancier. Et surtout, comble de transgression du pacte romanesque, d'entrée de jeu est éveillée la suspicion du lecteur sur le récit qui va suivre : « Est-ce bien un journal ? Est-ce même un voyage ? / N'est-ce pas plutôt des rêves, des rêveries, des souvenirs, des impressions, des récits, qui, le plus souvent, n'ont aucun rapport, aucun lien visible avec les pays visités, et que font naître ou renaître en moi, tout simplement, une figure rencontrée, un paysage entrevu, une voix que j'ai cru entendre chanter ou pleurer dans le vent ? / Mais est-il certain que j'aie réellement entendu cette voix, que cette figure, qui me rappela tant de choses joyeuses ou mélancoliques, je l'aie vraiment rencontrée quelque part ; et que j'aie vu, ici ou là, de mes yeux vu, ce paysage, à qui je dois telles pages d'un si brusque lyrisme, et qui, tout à coup — par suite de quelles associations d'idées ? —, me fit songer au botanisme académique de M. André Theuriet ? » Ce faisant, Mirbeau porte un nouveau coup à la prétendue objectivité scientifique du roman balzacien et zolien, et fait un nouveau pas vers l'idéalisme subjectif à la Marcel Proust, comme l'a justement noté Claude Pichois. Le monde extérieur a-t-il une existence indépendante de la perception subjective que nous en avons, et qui fluctue en fonction de

nos humeurs, de nos états d'âme (c'est-à-dire, en fin de compte, de l'état de notre estomac [1], selon un matérialiste radical comme Mirbeau [2]), ou de la vitesse qui altère nos sensations ? En obligeant un lectorat « misonéiste », comme il aime à qualifier tous les réfractaires à la nouveauté, à se poser cette question si dérangeante, il sape d'un seul coup deux illusions très généralement répandues et entretenues par le roman post-balzacien : d'une part, la confiance dans la parole du narrateur-auteur chargé de l'exprimer au moyen du langage, et, d'autre part et surtout, la croyance en l'existence objective de ce que nous imaginons être « le réel ». Quand il écrit, par exemple : « Tous les êtres et toutes les choses n'ont pas d'autre vieillesse que la nôtre, puisque, quand nous mourons, c'est toute l'humanité, et c'est tout l'univers qui disparaissent et meurent avec nous », il se situe dans le droit fil d'un de ses maîtres de prédilection, Schopenhauer, pour qui « s'impose à nous le sentiment que le monde n'est pas moins en nous que nous ne sommes en lui, et que la source de réalité réside au fond de nous-mêmes » [3]. Par-delà la tradition « réaliste », Mirbeau ouvre ainsi la voie à la modernité. « Révolution copernicienne à rebours », comme le dira André Gide… mais en parlant de Marcel Proust ! Du roman de l'auto à l'autofiction…

1. Mirbeau écrit, par exemple : « C'est que je suis homme, comme tout le monde, et que rien des infirmités, des incohérences, des erreurs humaines, ne m'est étranger. De même que tous mes semblables — qui se vantent, avec un si comique orgueil, de n'être que cœur, cerveau, et tout ailes —, j'ai un estomac, un foie, des nerfs, par conséquent des digestions, des mélancolies et des rhumatismes, sur lesquels le soleil et la pluie, le plaisir et la peine exercent des influences ennemies. Ce que M. Paul Bourget appelle des "états de l'esprit", ce n'est jamais que des "états de la matière", qui affectent diversement notre sensibilité morale, notre imagination, le mouvement et la direction de nos idées, comme les météores, qui passent sur la mer, en changent, mille fois par jour, la coloration et le rythme. » Au chapitre V, Mirbeau ajoute, non sans une jubilatoire provocation : « Constipé, le divin Platon devient aussitôt une brute quinteuse et stupide. L'intestin commande au cerveau. »

2. Voir l'article de Pierre Michel, « Le matérialisme de Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 292-312.

3. Schopenhauer, *Métaphysique de l'amour — Métaphysique de la mort*, UGE, 10/18, Paris, 1980, p. 133.

Autofiction

Le terme d'autofiction, justement, a été créé par le romancier et universitaire Serge Doubrovsky et apparaît, pour la première fois et par la bande, en 1977, sur la quatrième de couverture de son roman *Fils* : « Fiction d'événements et de faits strictement réels, si l'on veut, autofiction. » Le mot a été forgé sur celui d'autobiographie, mais pour établir une claire distinction d'avec le genre autobiographique, illustré notamment par le modèle que constituent *Les Confessions* de Rousseau, histoire de brouiller les pistes et de contribuer de la sorte à effacer les frontières entre les genres narratifs. Comme l'autobiographie, l'autofiction implique l'identité de trois instances : celle du romancier, dont le nom apparaît sur la couverture du livre; celle du narrateur, qui dit « je »; et celle du personnage, dont nous sont rapportées, après coup, aventures et mésaventures. Mais, différence majeure, dans une autobiographie, comme dans toute biographie qui se respecte, les événements rapportés sont supposés avoir réellement eu lieu [1]. Dans une autofiction, au contraire, les faits relatés et les personnages sont d'entrée de jeu présentés comme relevant, en partie au moins, de la fiction [2], ce qui laisse à l'auteur-narrateur les mêmes droits et la même latitude qu'à un romancier. Mais alors éclate la contradiction entre, d'une part, la réalité objective de l'instance narrative, qui se met elle-même en scène et qui est une personne en chair et en os, dotée d'un état civil vérifiable, et qui, en l'occurrence, jouit d'une célébrité à l'échelle de l'Europe [3], et, d'autre part, le caractère partiellement fictif des

1. Cela ne veut pas dire pour autant que le récit soit véridique et que tout soit parfaitement avéré : en effet, la mémoire est sélective et peut comporter des défaillances, le souvenir peut être embelli ou déformé, et les faits peuvent acquérir, dans leur reconstitution *a posteriori,* un sens apparent qui a échappé au personnage lorsqu'il les a vécus, ce qui laisse subsister le soupçon d'une déformation, qu'elle soit volontaire ou inconsciente.

2. Ce qui, corollairement, ne veut pas dire qu'ils soient tous purement imaginaires.

3. Mirbeau est alors devenu extrêmement célèbre, ses œuvres sont traduites dans toutes les langues européennes, ses pièces sont jouées dans tous les théâtres, ses avis sont régulièrement sollicités par la presse, et il est devenu très riche grâce à sa plume.

événements auxquels participe un personnage qui porte le même nom que l'auteur [1] : on étiquette « roman » ce qui a toutes les apparences d'un récit autobiographique. Comment et pourquoi un romancier avoué tel que Mirbeau fait-il de sa propre personne un personnage de roman et transfigure-t-il des séquences de sa propre vie en matériaux romanesques ?

Au premier abord, cette œuvre, qui n'est donc pas un roman *stricto sensu*, se présente comme le « journal » d'un voyage en automobile — la fameuse *628-E8*, numéro d'immatriculation de la Charron de Mirbeau achetée en 1902 — à travers la Belgique, la Hollande et l'Allemagne de Guillaume II, voyage que Mirbeau a effectivement effectué en 1905 [2], en compagnie de sa femme Alice et d'un trio d'amis [3]. Cependant, il est clair, pour qui connaît le grand pamphlétaire, qu'il ne faut surtout pas s'attendre de sa part à un reportage à la manière de son ami Jules Huret, qui, avec force *interviews,* graphiques et données statistiques aussi objectives et complètes que souhaitable, vient précisément de faire paraître les deux volumes de son *En Allemagne,* pré-publié en feuilleton dans les colonnes du *Figaro.* L'on ne saurait davantage y trouver les rassurants clichés du touriste pressé, quoique consciencieux et armé de son Baedeker, dont il entend précisément se gausser. On s'attend en revanche à y goûter les *impressions* de voyage d'un esprit artiste, dans la lignée de Heinrich Heine, *impressions* que la magie du style aura pour fonction, voire pour mission, de nous suggérer et de nous faire partager, de la même manière que le métier de Monet, si parfaitement maîtrisé, nous aide à percevoir le monde des apparences à travers le regard, unique, d'un artiste qui voit, sent, et comprend ce que le *profanum vulgus* jamais ne verra, ne sentira ni ne comprendra.

1. Ainsi, fictive est évidemment la rencontre avec Weil-Sée, personnage de fiction; fictive aussi est très certainement la scène du repas funèbre à Bruxelles; de même la longue conversation avec le baron von B…

2. À la différence de ce qu'il affirme dans son récit, il a fait ce voyage en deux temps, du 16 avril au 25 mai 1905 : il est repassé par Paris, en revenant des Pays-Bas, avant de repartir pour l'Allemagne.

3. Le dramaturge Romain Coolus, et deux acteurs, Abel Tarride et Marthe Régnier, qui avaient joué *Les Affaires sont les affaires* dans la tournée Hertz de 1904. Le Gerald du récit n'est qu'un personnage fictif.

Et de fait, ce sont bien des impressions toutes personnelles qui nous sont retranscrites dans le désordre du parcours automobilistique — « L'automobile, c'est le caprice, la fantaisie, l'incohérence, l'oubli de tout » —, mais, pour notre jubilation, ô combien retravaillées dans le sens de la caricature et de la cocasserie ! À tel point que le doute, insinué par l'auteur lui-même dès les premières lignes, ne manque pas de saisir le lecteur, quand il est confronté peu après à une capitale de pacotille et à des Belges encore plus farcesques et grotesques que dans les multiples histoires où les Français ont l'habitude de les dauber [1]. Ce doute ne peut qu'être renforcé par la curieuse image que le romancier-narrateur-personnage donne parfois de lui-même, à contre-emploi : il se laisse naïvement voler par son chauffeur comme au coin d'un bois, il prétend ne voir que de la mort dans les toiles de ses peintres préférés et brûle allègrement tout ce qu'il a toujours adoré, et il lui arrive même de se muer en écraseur sans scrupules au nom du Progrès sacralisé… On a bien du mal à reconnaître dans ce mufle [2] le Mirbeau justicier des arts et des lettres, le vaillant dreyfusard, l'intrépide défenseur des opprimés et des exclus, qui pointent néanmoins leur nez dans les pages sur les pogroms de Russie ou les Boers d'Afrique australe, sur Félix Vallotton ou sur Vincent Van Gogh. Quel est donc cet individu disparate, ce monstre composite, où le Mirbeau bien connu se double d'un *horla* beaucoup moins fréquentable, et où le dédoublement semble menacer l'intégrité du moi ?

En fait, ce Mirbeau-personnage ne fait pas exception à la règle établie par Mirbeau-romancier, grand lecteur de Dostoïevski, qui ne croit ni à l'unité mythique du moi, ni à la possibilité de la connaissance du psychisme humain. Pour lui, l'homme est en proie à une « bousculade folle d'incohérences, de contradictions, de vertus funestes, de mensonges sincères, de vices ingénus, de sentimentalités naïves », qui le rendent « si douloureux et si comique… et si fraternel » [3]. En mettant en lumière le magma de

1. On serait tenté de rapprocher Mirbeau du peintre belge James Ensor (1860-1949), mais, curieusement, il s'avère qu'il n'a rien écrit sur lui.

2. Le narrateur se qualifie lui-même de « goujat », lors de l'aventure galante de son ami Gerald.

3. Octave Mirbeau, *Lettre à Léon Tolstoï,* À l'Écart, Reims, 1991, p. 15.

ses propres contradictions, comme il l'a fait de ses personnages de pure fiction, Mirbeau-romancier s'inscrit donc dans la continuité des grands Russes, avec cette différence, par rapport à ses romans antérieurs, qu'il ne se contente pas de voir les choses avec la distance d'un romancier omniscient et en utilisant le truchement de personnages fictifs : il s'implique, il prêche d'exemple, et par conséquent il s'expose. Du même coup, c'est son autorité d'écrivain qui se trouve remise en cause : comment, en effet, faire confiance à un « auteur » qui avoue aussi ingénument ses faiblesses et ses contradictions et qui adopte, par rapport à lui-même, un tel regard ironique ? Plus audacieux que Rousseau, qui n'avouait les fautes de Jean-Jacques que pour mieux démontrer qu'il était, tout bien pesé, le meilleur de tous les hommes ayant jamais existé, l'autorité du biographe purificateur compensant largement les faiblesses du personnage, Mirbeau, dans son autofiction, prend plus de risques, puisque ce sont et l'homme et l'écrivain qui ont de bonnes chances de se trouver discrédités. En fait, par-delà la sienne propre, c'est toute autorité que remet en cause notre impénitent libertaire. Mirbeau n'a que mépris pour les vendeurs d'orviétan et pour tous ceux qui prétendent posséder la clef du Bonheur, du Salut ou de la Vérité. Et il se méfie comme de la peste des « mauvais bergers » [1] de tout poil qui ont la prétention suspecte de guider les hommes [2]. En refusant d'être lui-même un berger alternatif digne de foi, il pousse son anarchisme radical jusqu'à ses conséquences extrêmes. En déconcertant un lectorat en quête de réponses toutes faites, en frustrant son attente, et en ébranlant toutes ses certitudes sans rien lui proposer à la place, il contribue à faire table rase de tous ses préjugés et, partant, à l'émanciper intellectuellement.

1. Mirbeau a intitulé *Les Mauvais bergers* sa tragédie prolétarienne représentée dix ans plus tôt, en décembre 1897 (elle est recueillie dans le tome I de notre édition critique de son *Théâtre complet,* Eurédit, Cazaubon, 2003).

2. Voir notamment son ironique et vengeresse dédicace du *Jardin des supplices* (1899), également disponible sur le site des Éditions du Boucher.

« Diminuer arithmétiquement la douleur du monde »

Incarnation de l'écrivain engagé, Mirbeau met en effet une nouvelle fois sa plume au service de ses grands idéaux de Vérité, de Liberté, de Paix et de Justice [1], et il entend bien, avec *La 628-E8* comme dans tout le reste de son œuvre, aider dans la mesure de ses moyens à « diminuer arithmétiquement la douleur du monde », selon la belle formule d'Albert Camus. C'est ainsi qu'il attire l'attention de ses lecteurs sur les monstrueux pogroms dont sont victimes, dans l'indifférence générale, les Juifs sujets de « notre ami », le tsar de toutes les Russies [2] ; ou qu'il leur fait découvrir à quel prix il leur est loisible de consommer, pour leurs imperméables ou les pneus de leurs automobiles, du caoutchouc africain rougi du sang des esclaves de « notre ami » le roi des Belges [3] ; ou encore qu'il leur révèle les richesses, source de prospérité et, partant, de paix, de notre « ennemi » l'Allemagne, avec laquelle nous ferions mieux de nous entendre, tant les économies de la France et de l'Allemagne sont complémentaires. Mais il ne prétend nullement pour autant apporter une vérité toute mâchée, et il demande d'autant moins à être cru sur parole qu'il avoue être saisi parfois par le démon de la contradiction [4] et qu'il

1. Rappelons que la Vérité et la Justice étaient les deux valeurs cardinales des dreyfusards.

2. Mirbeau s'est opposé, dès 1892, à l'alliance contre-nature entre l'autocratie tsariste et la République française. Il a écrit plusieurs chroniques et récits — dont certains ont été insérés en 1901 dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* — pour faire connaître les monstruosités du sanguinaire régime russe. En 1905, il a fait activement partie de la Société des Amis du peuple russe et, au cours de réunions publiques, a dénoncé l'emprunt russe et stigmatisé le rouble « taché de sang ».

3. Le journaliste Adam Hochschild, dans *Les Fantômes du roi Léopold* (Belfond, Paris, 1998), évalue à dix millions le nombre d'Africains qui auraient péri, victimes du *caoutchouc rouge*, entre 1880 et 1920, soit la moitié de la population initiale du Congo, propriété personnelle du roi Léopold II. Cette estimation est jugée très excessive par beaucoup, mais elle donne une idée de l'ampleur de la tragédie dévoilée par Mirbeau au grand public.

4. Mirbeau l'avoue en effet : « Qu'un homme, au contraire, m'impatiente, ou qu'une femme prétentieuse et littéraire commence de disposer ses phrases, je me sens pris aussitôt d'une envie furieuse de les contredire, et même de les injurier. Ils peuvent soutenir les opinions qui me sont le plus chères, je m'aperçois aussitôt que ce ne sont plus les miennes, et mes convictions les plus ardentes, dans leur bouche, je les déteste. Je ne me contredis pas ; je les contredis. Je ne leur mens pas ; je m'évertue à les faire mentir… »

est sans la moindre illusion sur les hommes [1] : il entend seulement semer le doute, éveiller le questionnement. Bien avant Gide, et plus encore que Villiers de L'Isle-Adam, il est un « inquiéteur ». Et le solipsisme inaugural et méthodique que nous évoquions plus haut est en soi une source d'inquiétude, puisqu'il remet en cause les présupposés du roman et les préjugés culturels des lecteurs.

Automobile et progrès

L'automobile n'est pas seulement la véritable héroïne de l'autofiction mirbellienne. Elle est aussi le sujet de réflexion proposé aux lecteurs, invités à s'interroger sur le progrès, ou prétendu tel. Pour Mirbeau, à lire sa longue lettre-préface, elle semble dotée de toutes les vertus. En rapprochant les hommes et les cultures, elle contribue en effet à « la sociabilité universelle » et à l'établissement de la paix. Elle crée aussi des emplois et contribue à élever le niveau de vie. Elle bouleverse les sensibilités, et participe donc d'une véritable révolution culturelle, sociale et économique, comme le proclame un automobiliste passionné : « L'automobilisme est un progrès, peut-être le plus grand progrès de ces temps admirables »; il fait déjà vivre 200 000 ouvriers, et, dans un avenir proche, il sortira les villages de leur isolement, multipliera les échanges, et réanimera, d'« une vie inconnue, inespérée », « des régions mornes ».

Certes. Mais avec Mirbeau rien n'est simple, et le doute, en permanence, s'insinue au sein de ces dithyrambes qui, lus au premier degré, pourraient paraître sans nuances. Car enfin, cet automobiliste novateur, qui vante les « miracles » de sa machine, vient d'écraser une petite fille, et le « progrès » dont il se targue fait, de son propre aveu, une terrible consommation de vies humaines : « Un progrès ne s'établit jamais dans le monde, sans

1. « Notre optimisme aura beau inventer des lois de justice sociale et d'amour humain, les républiques auront beau succéder aux monarchies, les anarchies remplacer les républiques, tant qu'il y aura des hommes sur la terre, la loi du meurtre dominera parmi leurs sociétés, comme elle domine parmi la nature. » Son pessimisme est la conséquence d'une lucidité impitoyable. Voir Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture,* Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 2001.

qu'il en coûte quelques vies humaines », dit-il cyniquement pour sa justification. Quant à Mirbeau-personnage, on l'a vu, sous l'effet du vertige provoqué par « la vitesse névropathique, qui emporte l'homme à travers toutes ses actions et ses distractions », il en vient à perdre tous ses repères éthiques et à tenir, *in petto,* de bien étranges propos : « Il ne faut pas que leur stupidité [celle des villageois rétrogrades] m'empêche d'accomplir ma mission de progrès… Je leur donnerai le bonheur malgré eux ; je le leur donnerai, ne fussent-ils plus au monde ! — Place ! Place au Progrès ! Place au Bonheur ! / Et pour bien leur prouver que c'est le Bonheur qui passe, et pour leur laisser du bonheur une image grandiose et durable, je broie, j'écrase, je tue, je terrifie ! »

Le progrès technique se révèle donc, à l'usage, terriblement ambivalent. En même temps qu'il permet un prodigieux essor économique, dont les effets sont bénéfiques au plus grand nombre, il déchaîne une course aux armements [1] aux conséquences effroyables, et il donne aux desservants de son culte, les ingénieurs, « une puissance intangible » qui leur permet, en toute impunité, de conduire le monde à la destruction : « Les ingénieurs sont une sorte d'État dans l'État, dont l'insolence et la suffisance croissent en raison de leur incapacité. Une caste privilégiée, souveraine, tyrannique, sur laquelle aucun contrôle n'est jamais exercé et qui se permet ce qu'elle veut ! Quand, du fait de leur incurie notoire, ou de leur entêtement systématique, une catastrophe se produit, […] ce n'est jamais sur eux que pèsent les responsabilités… Ils sont inviolables et sacro-saints. » [2] Cette impunité dont ils jouissent est d'autant plus menaçante que, comme le constate Mirbeau, écologiste avant la lettre, à propos des canaux d'Amsterdam, « on a beau faire, il y a toujours un moment où la nature secoue formidablement le joug de l'homme ».

Il ne saurait donc être rangé parmi les partisans aveugles d'une modernité technologique supposée *a priori* bienfaisante et

1. Mirbeau l'a déjà évoquée et stigmatisée dans *Le Jardin des supplices.*
2. Octave Mirbeau, « Questions sociales », *Le Journal,* 26 novembre 1899.

inoffensive. Il est trop lucide pour se boucher les yeux devant les risques qu'un progrès matériel mal contrôlé fait courir à l'humanité. Et surtout il sait que, dans la société capitaliste, sous la domination d'une bourgeoisie dépourvue de scrupules et de pitié — *les affaires sont les affaires*, pour Léopold II comme pour Isidore Lechat ! —, les découvertes les plus prometteuses sont vouées à servir avant tout les intérêts d'une caste féroce de privilégiés qu'il va s'employer à démasquer et à stigmatiser. Pour lui, il est clair que le progrès scientifique et technique ne peut être un facteur d'émancipation et de paix que s'il s'accompagne d'un réel progrès social.

Ce sont précisément les deux faces, complémentaires et indissociables, de ce progrès, le musée et la machine, qui, comme l'a bien vu Claude Foucart, rendent possible une « expérience humaine à laquelle se soumet l'écriture » [1]. Le musée « est l'autre monde, celui de l'émotion poussée à son paroxysme », « la découverte d'une sensation extrême qui échappe à la parole » et qui « arrache » le visiteur « aux objets et lui donne ainsi l'impression d'un vécu nouveau » [2]. Quant à la machine, grâce à la vitesse, elle rend possible « ce heurt des sensations qui provoque la découverte d'un univers qui échappe à l'attraction perfide des miasmes, de la boue, pour devenir "météores" » [3]. Le musée et la machine, par des biais différents, et à des moments différents, contribuent ainsi à une « expérience individuelle qui échappe aux réalités de la science pour devenir libération de l'esprit par l'imagination » [4]. En allant de la sorte, avec les moyens que le progrès technique — la machine — et le progrès social — le musée — mettent à la disposition de l'homme moderne, à la découverte de lui-même, qui, en dernier ressort, est bien la matière de son livre, Mirbeau, quoique revendiqué par Marinetti et les futuristes [5], s'inscrit en réalité dans la continuité

1. Claude Foucart, « Le musée et la machine : l'expérience critique dans *La 628-E8* », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers, 1992, p. 269.

2. *Ibidem,* p. 273 et p. 274.

3. *Ibid.,* p. 276.

4. *Ibid.*

5. Sur ce point, voir l'article d'Anne-Cécile Thoby, « *La 628-E8* : opus futuriste ? », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, 2001, pp. 106-120.

toute classique de Montaigne et de Rousseau, deux de ses maîtres à penser, dont il se revendiquait déjà dans ses lointains articles de *L'Ordre*, du *Gaulois* et de *L'Événement.*

Avec l'assommé contre l'assommeur

Comme dans toute son œuvre, Mirbeau se livre à une entreprise de mise à nu des hideurs sociales porteuses de convulsions [1], affirme clairement son parti pris pour les opprimés (« puisque le riche — c'est-à-dire le gouvernant — est toujours aveuglément contre le pauvre, je suis, moi, aveuglément aussi, et toujours, avec le pauvre contre le riche, avec l'assommé contre l'assommeur, avec le malade contre la maladie, avec la vie contre la mort ») et démystifie tout ce qu'un vain peuple crétinisé respecte aveuglément, à commencer par les gouvernants de ce monde et les Cours bouffonnes dont, bravant le ridicule, les monarques croient devoir s'entourer [2]. Le plus vilipendé d'entre eux est Louis XIV, le prétendu « Roi Soleil », admirablement dépiédestalisé et désacralisé dans un passage d'une éloquence stupéfiante, où Bossuet est mâtiné de Zola, que lui inspire la ville plus que morte de Rocroi. Le voyage en automobile à travers les paysages et les villes de Belgique et d'Allemagne constitue une excellente occasion pour recueillir quantité d'anecdotes significatives sur le compte du « *businessking* » Léopold II, roi des Belges et propriétaire du Congo, qu'il assimile à Isidore Lechat, l'affairiste de la grande comédie de Mirbeau *Les Affaires sont les affaires* [3], et du *Kaiser* Guillaume II, « Surempereur » qu'il ose comparer au père Ubu d'Alfred Jarry. À la différence d'un histo-

1. Il note par exemple que « les ordures sociales et les reliefs du plaisir des riches menacent les sociétés d'une fermentation inapaisable de la misère ».

2. « Sérieusement, est-ce que les Cours d'Autriche, d'Allemagne, d'Espagne, avec la bouffonnerie de leur cérémonial, la splendeur carnavalesque de leurs déguisements, ne vous paraissent pas maintenant de stupides décors de théâtre, de lamentables mises en scène, pour représentations d'hippodrome ?… » (cf. p. 1990).

3. Grande comédie de mœurs et de caractères, dans la continuité de Molière, *Les Affaires sont les affaires*, créée à la Comédie-Française en avril 1903, a été le plus grand succès théâtral du début du XXe siècle, notamment en Allemagne, où dix troupes différentes ont donné la pièce dans cent trente villes différentes (il est donc tout à fait possible qu'on l'ait jouée à Krefeld le jour où Mirbeau a traversé la ville). Le texte est recueilli dans le tome II du *Théâtre complet* de Mirbeau (*loc. cit.*).

rien attaché à vérifier ses sources et à confronter prudemment les témoignages, il se délecte d'anecdotes qu'il juge significatives, même si elles ont de bonnes chances d'être controuvées [1]. Car ce qui lui importe le plus, ce n'est pas la vérité superficielle de faits qui restent à interpréter, et le sont souvent d'une façon tendancieuse ou arbitraire [2], c'est la vérité profonde des êtres telle qu'elle est occultée par les *grimaces* de respectabilité des nantis aux « rêves d'autruches ». Et c'est précisément cette vérité-là que la littérature met à jour, à travers des types tels que Lechat ou Ubu, mais à laquelle un historien, tenu en bride par le respect de faits têtus, mais forcément partiels, ne pourra jamais accéder.

La littérature n'est pas pour autant la panacée, et elle est elle-même suspecte. Notre grand démystificateur ne se contente pas de tourner au passage en dérision Guy de Maupassant devenu écrivain mondain, Paul Bourget à la psychologie en toc, André Theuriet le botaniste de salon, et la prétentieuse princesse Anna de Noailles [3], « idole » entourée de « prêtresses », il égratigne aussi sans complexe deux géants mythiques de notre littérature du XIXe siècle, bien convaincu de la nécessité d'en finir avec « le déplorable préjugé du grand homme », qui « doit être un personnage sympathique, comme au théâtre » et « n'est véritablement un grand homme qu'à la condition qu'on fasse le silence sur ses faiblesses, et qu'on le diminue de tout ce qu'il eut d'humain », tandis que, au contraire, « c'est par ses péchés qu'un grand homme nous passionne le plus ».

Alors que Victor Hugo, devenu le poète quasiment officiel de la République, a eu droit à des obsèques solennelles suivies par un million de personnes et est désormais l'objet d'un véritable culte, relayé par toutes les écoles de France et de Navarre, Mirbeau, grand déboulonneur d'idoles par-devant l'Éternel,

1. Certaines anecdotes relatives à Guillaume II sont attribuées à von B…, député au *Reichstag,* c'est-à-dire von Bunsen, que Mirbeau a effectivement rencontré sur la Côte d'Azur en 1889 et dont il a rapporté les propos littéraires dans « Quelques opinions d'un Allemand » (*Le Figaro,* 4 novembre 1889). Mais en 1905, lors du voyage de Mirbeau en Allemagne, le baron von Bunsen est mort depuis plusieurs années…

2. « Le trait le plus mince… le plus mince… pourvu qu'il soit bien réel et humain… je le préfère à l'évolution, thèse, antithèse, synthèse de trois époques de philosophie », déclare le baron von B… (cf. p. 2185)

3. Elle n'est pas nommée, mais elle est facilement reconnaissable.

s'interroge sur sa nocivité sociale [1] : « Ah ! je me demande souvent, malgré toute mon admiration pour la splendeur de son verbe [2], si Victor Hugo ne fut point un grand Crime social ? N'est-il pas, à lui seul, toute la poésie ? N'a-t-il pas gravé tous nos préjugés, toutes nos routines, toutes nos superstitions, toutes nos erreurs, toutes nos sottises, dans le marbre indestructible de ses vers ? » Le génie indéniable et l'admirable verbe sonore du poète ne feraient-ils donc que cacher le vide de la pensée et le conformisme de l'être ?

Quant à Balzac, ce qui l'intéresse le plus chez lui, ce n'est pas sa gigantesque œuvre romanesque, « œuvre de critique sociale pessimiste » et de « divination universelle », qu'il admire sans réserves [3], certes, mais à laquelle il tourne le dos quand il s'agit de créer son œuvre personnelle. C'est au contraire la personnalité de l'écrivain, y compris ses naïvetés, ses faiblesses, ses vices, ses illusions, ses indélicatesses, sa « jactance énorme », et plus particulièrement le lamentable et mortel fiasco de son mariage avec Mme Hanska, à travers le récit duquel on entend comme un écho de l'enfer conjugal où se débat depuis vingt ans le romancier-chauffeur [4]. C'est cet enfer qui lui inspire des aphorismes témoignant de son pessimisme résigné, par exemple : « Les années qu'on a vécues paraissent, à distance, de plus en plus belles à mesure qu'en nous s'affaiblit avec l'expérience, et s'éteint avec l'illusion, la faculté d'espérer le bonheur. »

Comique, amer & grinçant

Cette démystification systématique et émancipatrice est en effet imprégnée d'une pensée lucide et radicalement pessimiste.

1. Voir l'article de Pierre Michel, « Victor Hugo vu par Octave Mirbeau », *Revue de philologie,* Actes du colloque *Victor Hugo,* Université de Belgrade, octobre 2002, pp. 37-45.

2. Mirbeau lui a consacré une flamboyante chronique nécrologique dans *La France* du 24 mai 1885.

3. « […] si belle qu'elle soit, son œuvre est peut-être ce qui nous intéresse le moins en lui », déclare Mirbeau-narrateur, non sans provocation.

4. Voir la postface, par Pierre Michel et Jean-François Nivet, de notre édition de *La Mort de Balzac,* parue aux Éditions du Lérot en 1989 et rééditée en 1999 aux Éditions du Félin-Arte. Voir aussi la biographie, par Pierre Michel, d'*Alice Regnault, épouse Mirbeau,* À l'Écart, Reims, 1994.

Mirbeau n'a de foi ni en l'homme, ni en l'organisation sociale, ni en l'action politique [1], et il a senti, malgré une quête et un rêve d'absolu qui le rapprochent de Vincent Van Gogh, et malgré son enthousiasme pour les innovations facteurs de progrès dans tous les domaines, les limites indépassables de la création artistique et littéraire et de la recherche scientifique et technologique. Mais ce pessimisme foncier, qui confine souvent au nihilisme, et ce scepticisme radical à l'égard de tous les systèmes philosophiques [2], Mirbeau parvient une nouvelle fois à les transmuer, par la magie de la mise en forme, au point de nous faire sourire ou rire des choses les plus tristes, parce qu'il sait que, même si une « histoire est triste, comme toutes les histoires tristes, elle a sa part de comique, un comique amer et grinçant, qui est bien ce qu'il y a de plus tragique dans le monde » [3]. Cocasserie de ses créations verbales (« leitmotivait », « chromophage », « dindonner ») et grammaticales (« plus bougeant », « en beaucoup plus hippodrome », « très duc, très cardinal »); jeux de mots (Rocroi, « chef-lieu de rétrécissement » plutôt que « d'arrondissement », « je me gondolais » en parlant de Venise, où il n'a jamais mis les pieds); énumérations où se glisse un intrus (« Elle était couperosée, flasque, minaudière et pessimiste »); détournements de citations (« Qu'est-ce que le travail?… Rien?… Que doit-il être?… Rien… »); rapprochements saugrenus (« les ânes et les mulets sont seuls à mériter une appellation trop souvent déshonorée : ce sont des hommes », cependant que les cochons sont « de braves anachorètes dans leurs bauges » et que les

1. Il écrit par exemple, à propos du colonialisme anglais : « Aucune politique, aucune loi, même aucun livre, n'a le pouvoir de transformer d'un coup les hommes. »

2. « Et si le sublime leur en échappait, n'avais-je point — pourquoi ne pas l'avouer? — la ressource de les en faire rire? / Il en est ainsi de nos enthousiasmes, de la plupart de nos amitiés, ainsi des rêves de notre jeunesse. Il en est ainsi de bien des grands hommes, et de bien des chefs-d'œuvre… Il n'en va pas autrement pour les modes qui, hier exaltées, tombent demain dans le ridicule et la caricature. / Les systèmes de philosophie, dans la tête des hommes, et les plumes d'oiseau, sur celle de leurs femmes, ont le même sort… »

3. Il écrit aussi : « On ne perçoit d'abord que le comique des choses; ce n'est qu'à la réflexion que le tragique apparaît. » Pour lui, comique et tragique sont inextricablement entremêlés et ne constituent que les deux faces d'une même « réalité » perçue sous un angle différent et avec un regard différent. Voir sa dédicace à Jules Huret du *Journal d'une femme de chambre.*

enclos des dindons sont des « sortes d'Académies »); ironie assassine (« Merveilleux instinct maternel des mères » qui appellent leurs enfants « juste pour qu'ils se précipitent sous les véhicules »; « Chefs-d'œuvre : monnaie qui n'a pas cours à l'Académie »; ou encore, de ce qu'un piano porté par un camélidé égaré dans la forêt de Saint-Germain sorte incongrûment « une valse de M. Gounod », le narrateur ne tire « aucune conséquence sur l'infériorité esthétique du chameau »); animalisation des hommes en général, et des politiciens en particulier, assimilés à des oies (lesquelles, après avoir sauvé le Capitole, « pourraient bien sauver le Vatican »); paradoxes (« les vieux porcs ont un goût très vif de la propreté », « les oies ont une sagesse forte, tenace, tranquille », « de toutes les bêtes de la route » l'automobiliste « est la pire »); goût rabelaisien de l'exagération poussée jusqu'à l'*hénaurme* (pensons par exemple aux quatre pneus qui éclatent « de rire » à la sortie de Bruxelles, ou à cette impressionnante automobile belge au moteur dérisoirement petit, ou encore à ce pitoyable caissier retenu, dans son envie pourtant impérieuse de se carapater avec la caisse, par la perspective décourageante d'une longue retraite à Bruxelles, morne ville [1] : « J'aime mieux rester honnête homme »…); dérision distanciée avec laquelle sont perçues toutes choses, de la langue belge au *modern-style* et à l'école de Düsseldorf, en passant par le « monumentalisme hyperbolique » de la *Gründerzeit,* l'homosexualité [2] à l'allemande ou les toilettes à la française, et qui n'épargne nullement le romancier-narrateur-personnage lui-même, dont la feinte naïveté ou les déplorables faiblesses avouées ne manquent pas de faire sourire : tout est mis en œuvre pour faciliter l'assimilation, par le truchement du rire, de réflexions qui ne sont rien moins que réjouissantes. De sorte que, une fois de plus, la lecture se révèle roborative, et d'autant plus stimulante que nous sommes constamment emportés, sans avoir le temps de souffler, par l'incessant mouvement de la C.-G.-V. et par le non moins incessant travail de réflexion de l'auteur, qui se

1. La réserve qu'il émet peu après constitue en réalité le coup de pied de l'âne : « Après tout, on peut aimer Bruxelles. Il n'y a là rien d'absolument déshonorant. »

2. Ce mot savant, forgé par le sexologue Krafft-Ebing, est alors de création toute récente.

plaît à nous bousculer et à sauter d'un sujet à l'autre avec une confondante *maestria*.

En même temps qu'il bouleverse et dépasse le genre romanesque, Mirbeau nous donne une belle leçon de vie et nous administre, en guise de remède au néant de l'existence et au chaos des sociétés, une efficiente potion philosophique à base de détachement [1], mâtiné d'hédonisme, et de rire, parfois grinçant, mais toujours sain. C'est cette richesse qui a échappé aux commentateurs, misonéistes ou malveillants, qui ont affecté de prendre *La 628-E8* en général pour un guide de voyage aspirant à la fiabilité, et les chapitres sur Balzac en particulier pour un récit prétendument authentique de l'agonie du concurrent de l'état civil, et qui se sont ensuite scandalisés et inscrits en faux contre les allégations calomnieuses du polémiste mystificateur à l'égard de la pauvre Belgique, qui n'en peut mais, et de l'infidèle Mme Hanska, qui n'a plus que sa fille octogénaire pour défendre son honneur posthume. C'est ce que n'ont pas davantage compris de beaux esprits tels que l'ingrat Remy de Gourmont — pour qui ce n'est que « de la littérature de sport » [2]… —, ou un autre ingrat, Valery Larbaud — qui n'y voit que « de la pornographie du plus bas étage » [3] –, ou encore le délicat André Gide, qui se plaît à se représenter Mirbeau comme « un enfant qui écrit tout chaud, sans réfléchir » [4]… Un semblable aveuglement est sidérant, en vérité !

Force est de constater que ses contemporains étaient, pour la plupart, bien en peine de comprendre ce qu'il y avait de neuf, en même temps que d'éminemment classique, dans l'entreprise

1. Le fictif Weil-Sée parle ainsi du « nihilisme parfait de l'indifférence absolue ». Cette « indifférence absolue », dont rêve Mirbeau sans jamais pouvoir y parvenir, va au-delà de l'ataraxie des stoïciens et des épicuriens antiques et se rapproche du nirvana des bouddhistes. Rappelons que Mirbeau a fait paraître en 1885, dans *Le Gaulois,* de pseudo-*Lettres de l'Inde* précisément signées Nirvana (elles ont été publiées par mes soins aux Éditions de l'Échoppe, Caen, en 1991).

2. Cité par Paul Léautaud, *Journal littéraire,* Éditions du Mercure de France, 1954, t. II, p. 83. Mirbeau a pris la défense de Remy de Gourmont en 1891, quand celui-ci a été licencié de la Bibliothèque nationale à cause de son article provocateur intitulé « Le Joujou patriotisme ».

3. *Correspondance Larbaud-Marcel Ray,* Gallimard, Paris, 1980, t. I, p. 244. Mirbeau a voté pour Valery Larbaud pour le prix Goncourt 1908.

4. André Gide, *Journal,* Gallimard, Pléiade, Paris, p. 255.

d'un écrivain décidément rebelle à tout étiquetage réducteur et mutilant. À leur décharge, force est de reconnaître que le regard de nombre de ses lecteurs a été fâcheusement obscurci ou détourné de l'essentiel par le triple scandale occasionné par *La 628-E8* lors de sa parution.

Un triple scandale

• *Le scandale de* La Mort de Balzac

En apprenant, par la lecture du *Temps,* le thème du chapitre sacrilège consacré à Balzac et à sa femme, la fille d'Éveline Hanska, Anna Mniszech, sort de sa retraite du couvent des dames de la Croix, rue de Vaugirard, pour « protester de la façon la plus énergique contre les calomnies abominables de M. Mirbeau » [1] et pour exiger de l'écrivain qu'il « efface ces pages de [son] œuvre », sous peine d'être poursuivi en « diffamation » [2]. Bien qu'assuré par son avocat de gagner l'hypothétique procès, Mirbeau accepte pourtant, la mort dans l'âme, de renoncer à publier le chapitre litigieux [3], obligeant les employés des Éditions Fasquelle à débrocher en catastrophe les 11 000 exemplaires déjà tirés pour en extraire les pages 387 à 439, avant de rebrocher [4]…

Comment expliquer pareille attitude, si contraire aux habitudes du vieux lutteur ? Une première explication est d'ordre psychologique : Mirbeau écrit peu après à son ami Thadée Natanson, modèle de Weil-Sée, qui l'a aidé à corriger son livre et a soutenu son moral souvent défaillant, qu'il était alors « malade », « exténué de fatigue » au point de vouloir s'en « aller au bout de la terre, et au bout de la vie », et qu'il s'est « laissé aller à la dérive » et a « renoncé à tout » [5]. C'est tout à fait plausible. Une deuxième explication, également plausible, et nullement incompatible avec la première, est d'ordre moral : un refus de céder à la prière d'Anna Mniszech aurait pu être mal

1. *Le Temps,* 9 novembre 1907.
2. *Gil Blas,* 13 novembre 1907.
3. Naturellement, nous avons restauré ce mémorable chapitre à son emplacement initial. De même dans notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau.
4. Voir le *Journal littéraire* de Paul Léautaud, *loc. cit.*, t. II, p. 84.
5. Lettre à Thadée Natanson du 15 novembre 1907 (collection P.-H. Bourrelier).

interprété et qualifié de « vilaine action », et, face à une très vieille dame qui défend l'honneur de sa mère, le justicier, accusé de diffamation aurait vraiment été à contre-emploi et aurait écorné son image, comme ses amis n'ont pas dû manquer de le lui faire remarquer. Une troisième hypothèse, de l'ordre de la poétique, est judicieusement émise par Marie-Françoise Montaubin [1], sans que nous puissions juger de sa validité : puisque le chapitre par lequel le scandale est arrivé proposait une poétique allant « dans le sens d'une décomposition », « s'acharner à sauver ce passage eût été aussi en nier en quelque manière la poétique pour revenir aux principes contre lesquels Mirbeau se dresse dès les premières pages, logique, continuité, anecdote bien léchée ».

Une autre question se pose à propos de ce chapitre hors-d'œuvre : pourquoi Mirbeau a-t-il décidé de rapporter, quinze ans après les avoir entendus, à ce qu'il prétend, d'hypothétiques propos tenus dans l'atelier d'Auguste Rodin par le sénile peintre Jean Gigoux, plus de quarante ans après les faits, propos qui, aux dires des balzaciens, notamment Marcel Bouteron, seraient pures calembredaines ? Plus généralement, au-delà du cas particulier des galipettes de Mme Hanska en contrepoint de la putréfaction sur pied du grand romancier, se pose la question du statut et de la valeur de nombre d'anecdotes, fort improbables, voire carrément farfelues, qu'affectionne le romancier. On y sent bien un légitime désir de démythifier la grande Histoire mensongère, de provoquer les imbéciles, de choquer la bonne conscience ou les préjugés de ses lecteurs, et aussi une jubilation manifeste à se payer leur tête, ou à les laisser dans une incertitude douloureuse. Il nous semble cependant qu'existe une raison plus essentielle. Aux yeux de Mirbeau, peu importe que l'anecdote soit controuvée, pour peu qu'elle permette de mettre en lumière des vérités qui lui sont chères et que l'on tient trop souvent sous le boisseau des préjugés et du politiquement correct. En l'occurrence, il s'agit de la guerre des sexes et de l'abîme d'incompréhension qui les sépare (les Balzac reviennent d'Ukraine « mariés et ennemis » pour s'être dupés l'un l'autre) ; de la contestation de

1. Marie-Françoise Montaubin, « Mort de Balzac », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 267-280.

ces lits de Procuste que sont la « bienséance » et la « vraisemblance », auxquelles il fait la nique ; et de la parenté étroite qui lie le sexe et la mort, l'amour et la destruction, l'instinct génésique et la pourriture, et qui a déjà été illustrée dans *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre*. On pourrait ajouter encore que, à travers Mme Hanska, il règle certainement ses comptes, une nouvelle fois [1], avec son incompréhensive épouse, l'ex-théâtreuse Alice Regnault, comme s'il subodorait par anticipation les plus ignominieuses trahisons de sa mémoire qu'elle ne manquera pas de multiplier, au lendemain de sa mort [2] : nouvelle illustration du paradoxe d'Oscar Wilde sur la vie qui imite l'art…

• *Le scandale des Belges*

Outre Quiévrain, les chapitres d'humeur sur la Belgique, caricaturaux et injustes, personne n'en disconviendra, mais qui n'étaient évidemment pas à prendre au premier degré, ont suscité une flambée de colère patriotique, et notamment de virulentes répliques, dépourvues de toute espèce d'humour, fût-il belge, de la part de Pierre Broodcorens et de Maurice de Waleffe [3] : sans le vouloir, ni même s'en rendre compte, ils semblent apporter de la sorte une éclatante et expérimentale confirmation aux assertions du polémiste… Le seul à raison garder, avec le silencieux Verhaeren et l'embarrassé Maurice

1. Il l'a déjà fait, à la faveur d'un pseudonyme ignoré d'Alice, dans un article incroyablement gynécophobique, « Lilith », paru le 20 novembre 1892 dans *Le Journal*, et, par le truchement d'une fiction, dans une longue nouvelle, *Mémoire pour un avocat*, parue dans le même *Journal* pendant l'automne 1894 (et recueillie dans le tome II de ses *Contes cruels*, Librairie Séguier, Paris, 1990, Les Belles Lettres, Paris, 2000).

2. Elle fera fabriquer, par le renégat Gustave Hervé, un faux « Testament politique d'Octave Mirbeau » ; elle vendra toute sa bibliothèque et toute sa correspondance avec les plus grands artistes et écrivains du temps ; elle mettra également en vente toute sa collection de tableaux et de statues ; et elle léguera toute sa fortune à l'Académie des Sciences qu'il n'a jamais cessé de tympaniser… En 1923, Sacha Guitry consacrera une de ses pièces, *Un sujet de roman,* au couple Mirbeau et à cette trahison posthume (pièce reprise au Palais-Royal en 2001).

3. Voir Pierre Broodcorens, *in La Belgique artistique et littéraire,* février 1908, pp. 302-316, et Maurice de Waleffe, « M. Octave Mirbeau et les Belges », *La Revue,* 1er mars 1908, pp. 60-66.

Maeterlinck [1], est un professeur de l'Université de Bruxelles, Pol Errera, qui constate, à juste titre, que les Français sont « bien plus malmenés que les Belges, dans *La 628-E8* » [2]. Il n'a certes pas tort. Car si les Belges, transfigurés par le regard mirbellien, ne sont que gentiment ridicules, et si de surcroît le romancier fait son *mea culpa* et reconnaît avoir été injuste à leur égard, les Français, eux, apparaissent à la fois stupides, sales, rétrogrades et odieux, et Mirbeau ne songe pas un instant à battre sa coulpe pour autant… Et nombre de Français, à commencer par les enragés du patriotisme, sont tout aussi dépourvus de cet « antiseptique » qu'est l'humour que leurs chatouilleux voisins du Nord. D'où un troisième scandale.

• *Le scandale des « patriotes »*

Ce qui scandalise les nationalistes, soiffards et hâbleurs, toujours avides de « Revanche », comme s'il s'agissait d'un match de foot, ce sont évidemment les chapitres sur l'Allemagne, pour laquelle Mirbeau a les yeux de Voltaire pour l'Angleterre. Bien qu'il trace de l'ubuesque et mégalomaniaque Guillaume II *bifrons* un portrait démystificateur en diable et qu'il ne manque pas de souligner le côté féodal de la société wilhelminienne et l'autocratisme du pouvoir impérial, il nous présente le deuxième *Reich* comme un pays prospère, propre, ordonné, dynamique, accueillant, ouvert à l'art d'avant-garde, et doté des « assurances ouvrières les plus libérales du monde », qui fait avantageusement contraste avec une France passéiste, « misonéiste », engluée dans la routine et l'immobilisme, et réfractaire à l'art moderne autant qu'à l'hygiène la plus élémentaire [3]. Au moment où, selon les revanchards, en retard — ou en avance — d'une guerre, il conviendrait au contraire de mobiliser la ferveur patriotique des Français contre les « mauvais Allemands » en vue de leur arracher l'Alsace et la Lorraine dans une guerre sacralisée, notre

1. Voir sur ce point l'article de Pierre Michel, « Maeterlinck et *La 628-E8* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 239-247.

2. *La Revue,* 1er mars 1908, p. 66.

3. Il évoque par exemple « la tare héréditaire où se reconnaît un véritable Français de France : la malpropreté monarchique et catholique, à qui Louis XIV donna le caractère d'une vertu et la force d'émulation d'un concours ».

pacifiste invétéré plaide, une nouvelle fois, pour l'amitié entre deux nations qui, complémentaires l'une de l'autre, pourraient ensemble assurer tout à la fois la paix et le progrès matériel et moral de deux peuples [1]. Cette alliance lui semble de loin préférable à l'alliance contre-nature passée depuis quinze ans avec la sanglante autocratie tsariste, dont il a déjà révélé les terrifiantes et grotesques coulisses dans *Les 21 jours d'un neurasthénique.*

Pour aggraver son cas, il nous présente de l'Alsace une vision radicalement différente de celle véhiculée par l'habituelle propagande revancharde. Au lieu d'un peuple uni dans la résistance contre l'occupant teuton, il évoque une germanisation fort avancée, à laquelle ne s'opposent guère, pour la forme, que « quelques familles bourgeoises », dépourvues d'influence et de crédit. Et au lieu de la régression sociale que l'on prétend, l'occupation allemande est présentée comme un appréciable progrès en termes d'hygiène et d'urbanisation… Pour que l'opposition entre les deux pays dont il souhaite la réconciliation et l'amitié soit mise davantage en lumière, la dernière page du récit nous présente un tableau des plus contrastés entre la douane allemande propre, active, où les automobilistes sont respectés et traités humainement, et une douane française bureaucratique et tracassière, qui n'est qu'« un trou puant, un cloaque immonde, un amoncellement de fumier », et où les voyageurs sont « accueillis comme des chiens »… Vingt et un ans après le sulfureux chapitre II du *Calvaire* sur la débâcle de l'armée de la Loire, Mirbeau persiste et signe, aggravant son cas aux yeux des patriotes de carnaval dont il se gausse.

Ce triple scandale, qui s'ajoute à toutes les rancunes et incompréhensions accumulées par Mirbeau au cours de ses trente-cinq années de batailles ininterrompues, a empêché nombre de lecteurs de porter sur *La 628-E8* le jugement serein que cet ouvrage novateur eût mérité. Cela n'a pas empêché le volume de bien se vendre : du vivant de Mirbeau, 43 000 exemplaires seront écoulés. Si l'on songe qu'il ne s'agit pas d'un roman, que ce drôle

1. Mirbeau développe les mêmes analyses dans son article de 1907 sur la *Salomé* de Richard Strauss (recueilli dans ses *Chroniques musicales,* Séguier-Archimbaud, Paris, 2001), et dans un article paru le 14 juillet 1907 dans la *Neue freie Presse* de Vienne.

d'objet littéraire ne s'inscrit dans le cadre d'aucun genre existant, qu'il est amputé d'un chapitre fort attendu, et qu'il est précédé d'une fâcheuse et sulfureuse réputation, force est de convenir que ce résultat est inespéré : on est loin des « cent exemplaires » pronostiqués dans la lettre à Claude Monet de 1891 ! Peut-être faut-il y voir la preuve que l'on trouve dans le lectorat de l'époque un peu moins de « croupissantes larves » et un peu plus d'« âmes naïves » encore accessibles à l'humour et à la raison que notre nihiliste n'avait tendance à le croire…

Pierre Michel

À Monsieur Fernand Charron [1]

À qui dédier le récit de ce voyage, sinon à vous, cher Monsieur Charron, qui avez combiné, construit, animé, d'une vie merveilleuse, la merveilleuse automobile [2] *où je l'accomplis, sans fatigue et sans accrocs ? Cet hommage, je vous le dois, car je vous dois des joies multiples, des impressions neuves, tout un ordre de connaissances précieuses que les livres ne donnent pas, et des mois, des mois entiers de liberté totale, loin de mes petites affaires, de mes gros soucis, et loin de moi-même, au milieu de pays nouveaux ou mal connus, parmi des êtres si divers dont j'ai mieux compris, pour les avoir approchés de plus près, la force énorme et lente qui, malgré les discordes locales, malgré la résistance des intérêts, des appétits et des privilèges, et malgré eux-mêmes, les pousse invinciblement vers la grande unité humaine.*

Oui, ce qui est nouveau, ce qui est captivant, c'est ceci. Non seulement l'automobile nous emporte, de la plaine à la montagne, de la montagne à la mer, à travers des formes infinies, des paysages

1. L'Angevin Fernand Charron (1866-1921) était représentant de cycles anglais quand il s'associa avec un commerçant en bois des îles, Laiton Girardot, et un rentier, Émile Voigt, tous les trois anciens coureurs cyclistes, pour constituer, en novembre 1897, une société de fabrication d'automobiles, C.-G.-V. La première année d'exploitation, ils produisirent 75 voitures, plusieurs centaines les années suivantes. En 1904, C.-G.-V. faisait un chiffre d'affaires de 4 millions de francs, disposait d'une usine de 10 000 mètres carrés à Puteaux, d'un garage de 3 000 mètres carrés avenue de la Grande-Armée, assurant ainsi l'exposition et la vente de ses modèles.

2. C'est-à-dire la 628-E8, qui donne son titre au livre. Elle faisait 30 CV et avait coûté 25 000 francs de l'époque — soit environ 75 000 euros.

contrastés, du pittoresque qui se renouvelle sans cesse; elle nous mène aussi à travers des mœurs cachées, des idées en travail, à travers de l'histoire, notre histoire vivante d'aujourd'hui…

Du moins, on est si content qu'on croit vraiment que tout cela est arrivé. Et puis, pour nous les rendre supportables et sans remords, ne faut-il pas anoblir un peu toutes nos distractions?

*
* *

Il y a six ans, je me rappelle, parti, un matin, d'Aurillac, sur une des premières automobiles que vous ayez construites, j'arrivai, le soir, vers quatre heures, en plein Jura, à Poligny.

C'était la fin d'un jour de marché. Tout était calme dans les rues. Nul bruit dans les cabarets, à peu près vides. Bêtes et gens s'en allaient pacifiquement, qui à l'étable, qui au foyer. Quelques groupes restaient encore à deviser sur la place, où les petits marchands avaient démonté et repliaient leurs étalages… Rien qu'à la traverser, la ville me fut sympathique. Elle avait un air de décence, de bonne santé, de bon accueil, très rare en France.

Dans l'auberge où je descendis, je m'attablai entre deux paysans, très beaux, très forts, les cheveux drus et noirs sur une puissante tête carrée, le masque modelé en accents énergiques; singulièrement avenants. Ils parlaient de leurs affaires, et moi, tout en mangeant de savoureuses truites, arrosées d'un excellent vin d'Arbois, je les écoutais parler. Comme ils n'avaient rien du nationalisme sectaire et méfiant, avec lequel, d'ordinaire, les paysans reçoivent ce qu'ils appellent les étrangers, ils permirent fort gentiment que je prisse part à leur conversation.

Ils se montrèrent parfaits techniciens agricoles, curieux de progrès, informés au-delà des choses de leur métier. Je n'avais plus, devant moi, l'Auvergnat, âpre et rusé, bavard et superstitieux, ignorant et lyrique, que j'avais quitté le matin même, non sans plaisir, je l'avoue; je voyais enfin des hommes, calmes, réfléchis, réalistes, précis, qui ne croient qu'à leur effort, ne comptent que sur lui, savent ce qu'ils veulent, ont le sentiment très net de leur force économique, exigent qu'on respecte en eux la dignité sociale et humaine du travail. Aucune trace de superstition en leurs discours, et, ce qui me frappa beaucoup, pas le moindre misonéisme. Ils n'eurent pas une parole de haine contre

l'automobilisme. Au contraire. Ils admiraient grandement cette nouveauté, lui faisaient crédit de n'être encore qu'un sport — un sport expérimental — aux mains des riches, et ils en attendaient des applications démocratiques, avec confiance.

À plusieurs reprises, ils marquèrent cette fierté que, de tous les départements français, le leur fût celui où l'instruction s'était le plus développée.

L'un d'eux me dit :

— Chez nous, tous, nous désirons apprendre. Malheureusement, on ne nous apprend pas grand-chose. Nous n'avons pas, bien sûr, l'ambition de devenir des savants, comme Pasteur [1]. Mais nous voudrions connaître l'indispensable. Or, l'instruction qu'on nous donne est, tout entière, à réformer. C'est l'instruction cléricale qui persiste, hypocritement, dans l'instruction laïque. On nous farcit toujours l'esprit de légendes dont nous n'avons que faire… Mais nous continuons à ignorer les plus simples éléments de la vie : par exemple, ce que c'est que l'eau que nous buvons, la viande que nous mangeons, l'air que nous respirons, la semence que nous confions à la terre…, en bloc, tous les phénomènes naturels, et nous-mêmes… Alors, comme nos anciens, nous cheminons, à tâtons, dans la routine, et nous ne sommes pas capables de tirer parti des immenses richesses qui sont, partout, dans la nature, à portée de la main.

L'autre, qui approuvait, dit à son tour :

— Les socialistes nous prêchent sans cesse l'émancipation, l'affranchissement… J'en suis, parbleu !… Mais, l'affranchissement, l'émancipation de quoi, si tout d'abord on n'affranchit et on n'émancipe notre cerveau ?

Je compris très bien que le passé n'avait plus aucune prise sur ces hommes conscients et qu'ils défendraient, avec une volonté tenace et une tranquille assurance, les conquêtes, les pauvres petites conquêtes, matérielles et morales, qu'ils avaient su, tout seuls, arracher à la société et au sol ingrat de leurs montagnes…

Et tel était le miracle… En quelques heures, j'étais allé d'une race d'hommes à une autre race d'hommes, en passant par tous les intermédiaires de terrain, de culture, de mœurs, d'humanité qui les relient et les expliquent, et j'éprouvais cette sensation — tant il me semblait

1. Louis Pasteur (1822-1895), le célèbre biologiste, était jurassien et avait passé toute son enfance à Arbois.

que j'avais vu de choses — d'avoir, en un jour, vécu des mois et des mois.

Et cette sensation que, seule, l'automobile peut donner — car les chemins de fer, qui ont leurs voies prisonnières, toujours pareilles, leurs populations parquées, toujours pareilles, leurs villes encloses que sont les chantiers et les gares, toujours pareilles, ne traversent réellement pas les pays, ne vous mettent point en communication directe avec leurs habitants —, cette sensation, tout à fait nouvelle, que de fois j'en goûtai la force et le charme, au cours de ce voyage exquis, où je retrouve constamment mon admiration et, je puis le dire, ma reconnaissance, pour cette maison roulante idéale, cet instrument docile et précis de pénétration qu'est l'automobile, et surtout — puisqu'il faut bien finir par tout ramener à soi — l'automobile créée par vous, cher Monsieur Charron, pour mes curiosités et mes vagabondes rêveries…

*
* *

C'est pour cela que j'aime mon automobile. Elle fait partie désormais de ma vie; elle est ma vie, ma vie artistique et spirituelle, autant et plus que ma maison. Elle est pleine de richesses, sans cesse renouvelées, qui ne coûtent rien que la joie de les prendre au passage, ici, là, partout où m'entraînent la fantaisie de voir et le désir d'étudier. J'y sens vivre les choses et les êtres avec une activité intense, en un relief prodigieux, que la vitesse accuse, bien loin de l'effacer. Elle m'est plus chère, plus utile, plus remplie d'enseignements que ma bibliothèque, où les livres fermés dorment sur leurs rayons, que mes tableaux, qui, maintenant, mettent de la mort sur les murs, tout autour de moi, avec la fixité de leurs ciels, de leurs arbres, de leurs eaux, de leurs figures… Dans mon automobile j'ai tout cela, plus que tout cela, car tout cela est remuant, grouillant, passant, changeant, vertigineux, illimité, infini… J'entrevois, sans en être troublé, la dispersion de mes livres, de mes tableaux, de mes objets d'art; je ne puis me faire à l'idée, qu'un jour, je ne posséderai plus cette bête magique, cette fabuleuse licorne qui m'emporte, sans secousses, le cerveau plus libre, l'œil plus aigu, à travers les beautés de la nature, les diversités de la vie et les conflits de l'humanité.

Eh bien, faut-il vous le dire, cher monsieur Charron? J'ai beaucoup hésité, avant d'inscrire votre nom en tête de ce petit volume… J'avoue que, durant quelques heures, j'ai manqué de courage… Voilà

un bien gros mot, n'est-ce pas, pour une chose pourtant bien naturelle et bien simple… C'est que je connais les hommes de mon temps, surtout de mon milieu. Leur bienveillance si connue, leur indomptable morale et l'intransigeance de leurs vertus, m'ont positivement effrayé… Mais le sentiment très vif que j'ai de ma liberté, l'horreur, non moins vive, que j'ai des usages reçus et des pratiques courantes, mon immoralité, pour tout dire, eurent vite fait de surmonter cette terreur passagère et absurde… Si on les écoutait, ces braves gens-là, on ne ferait jamais rien de ce que l'on veut et de ce qui vous plaît… Laissons-les dire…

Laissons-les dire, mais profitons de cette circonstance pour risquer quelques observations…

*
* *

Auparavant, une petite anecdote, voulez-vous ?… Elle a sa philosophie…

Vous savez que j'ai collaboré, durant neuf ans, au Journal [1]*… Comment ai-je pu, sans rien abandonner de mes idées, sans hypocrisie et sans intrigues, me maintenir aussi longtemps dans cette feuille publique ?… Ce n'est pas ici le lieu de le dire, et d'ailleurs, je l'ignore.*

Un jour, j'envoyai un article, où, à propos d'une découverte scientifique récente, je me plaisais à montrer les résultats d'utilité sociale qu'elle pouvait donner dans l'avenir. M. Eugène Letellier [2] en fut fort offensé… Il me dit :

— Je ne puis publier votre article.

— Pourquoi donc ?

— Mais, mon cher monsieur, vous voulez me retirer le pain de la bouche ?

Je n'avais pas cette idée. C'eût été, d'ailleurs, une opération pénible, pour laquelle je ne me sentais aucun goût… Je répondis simplement :

1. *Quotidien à fort tirage,* Le Journal *fut fondé en 1892 avec des capitaux fournis par des entrepreneurs compromis dans le scandale de Panama. Mirbeau y collabore de 1892 à 1902.*

2. *Eugène Letellier, commanditaire du* Journal, *est le modèle principal d'Isidore Lechat, le brasseur d'affaires de* Les Affaires sont les affaires. *Il était surnommé « Papa Nama » par les rédacteurs du* Journal…

— Je ne comprends pas…

— Mais c'est de la publicité ! s'écria M. Eugène Letellier… de la publicité de première page !… Je pourrais bien tirer de votre article cinq mille francs…

— Sept mille ! appuya l'administrateur, qui assistait à l'entrevue…

— Et vous vous imaginiez que j'allais… comme ça… de gaieté de cœur…

— Pardon ! interrompis-je… pourriez-vous me dire, monsieur, quels sont, dans votre esprit, les sujets d'article qui ne touchent pas à la publicité ?

M. Eugène Letellier réfléchit longuement… Cette question l'embarrassait beaucoup… Enfin, il se décida à répondre :

— Il y en a… je vous assure… il y en a… il y en a des masses…

— Lesquels ?

— Mon Dieu !… tenez… vous pouvez parler de littérature — à condition, bien entendu, que vous ne citiez aucun nom d'auteur, aucun titre d'ouvrage… Mais oui… nous sommes un journal littéraire, n'est-ce pas ?… Et l'art, mon cher monsieur — l'art en général, naturellement —, voilà encore un sujet d'article… Je ne prétends pas que ce soit le rêve… non… Moi, l'art, vous savez !… Enfin, avec du talent…

Et, tout à coup, se frappant le front…

— Ah !… La pornographie ?… Admirable !… Illimité !… La pornographie, pour un écrivain qui a de l'imagination… eh bien, mais… voilà… Ah !…

Je ne voulus, par aucun commentaire, amoindrir la majesté de cette exclamation… Je me contentai de regarder, avec plus d'attention encore, M. Eugène Letellier… Il était beau… il était puissant… il était le siècle… Le pauvre homme !

Et, plus tard, je compris que la République eût mis, sur la poitrine de cet éducateur des foules, le signe rouge de cet honneur… qui est d'ailleurs légion, lui aussi…

*

* *

L'époque, cher Monsieur Charron, est terriblement réfractaire à l'admiration que nous devons aux choses du progrès, à la reconnaissance que nous devons aux hommes qui travaillent, luttent et

trouvent. Admiration et reconnaissance, on ne les comprend et ne les accepte que si elles sont tarifées et rétribuées selon des prix courants, proportionnés à l'enthousiasme avec lequel on les exprime. La presse est devenue si universellement vénale, elle oblige tellement toutes les choses de la vie à verser dans sa caisse, pour être reconnues valables, un impôt de plus en plus lourd, qu'un écrivain, aujourd'hui, sous peine de se déshonorer, n'a plus le droit de signaler une découverte scientifique importante, ou de confesser un plaisir, une émotion, si cette émotion, ce plaisir lui viennent d'un objet fabriqué et qui se vend. Pour un temps, dont on aperçoit, d'ailleurs, la fin prochaine, il peut encore — sauf dans Le Journal, *bien entendu — admirer un livre, un tableau, une statue, dire, à peu près librement, ses impressions sur ce qu'on appelle une œuvre de l'imagination. Classification vraiment arbitraire et comique, car j'ai toujours pensé que les statues, les tableaux, les livres se vendent avec plus d'âpreté encore que les machines; et les machines m'apparaissent, bien plus que les livres, les statues, les tableaux, des œuvres de l'imagination. Quand je regarde, quant j'écoute vivre cet admirable organisme qu'est le moteur de mon automobile, avec ses poumons et son cœur d'acier, son système vasculaire de caoutchouc et de cuivre, son innervation électrique, est-ce que je n'ai pas une idée autrement émouvante du génie humain, de sa puissance imaginative et créatrice, que si je lis un livre de M. Paul Bourget, ou considère un tableau de M. Detaille [1], une statue de M. Denys Puech [2] ? Est-ce que le moindre mécanisme, qui transporte l'énergie motrice, la chaleur, la parole, l'image, par des minces réseaux de fils métalliques, ou par d'invisibles ondes, n'implique pas une plus grande somme d'études, d'observations, d'efforts, de facultés supérieures ?… Et cependant, le livre banal, infiniment inutile, de M. Paul Bourget, la statue — si l'on peut dire — de M. Denys Puech, le tableau — euphémisme — de M. Detaille, il est admis, il est honorable, élégant, que je puisse les vanter tant que je voudrai, et tout le monde me louera d'avoir débité, à leur propos, les sottises esthétiques qui fermentent sous le crâne d'un critique d'art. Mais il*

1. *Édouard Detaille (1848-1912), célèbre peintre pompier, spécialisé dans les panoramas et les toiles patriotiques; la plus célèbre est* Le Rêve, *que Mirbeau a tournée en ridicule le 23 juillet 1889 dans les colonnes de* L'Écho de Paris.

2. *Denys Puech (1854-1942), statuaire académique constamment tympanisé par Mirbeau, qui le considère comme un industriel, et non comme un artiste.*

me sera formellement interdit de décrire une machine qui, comme l'automobile, par exemple, bouleverse déjà, et bouleversera bien davantage les conditions de la vie sociale.

Eh bien, je proteste, de toutes mes forces, contre cette conception éducatrice des journaux qui leur permet — parce que c'est de l'art — de vous raconter, en quatre colonnes, le dernier vaudeville des Variétés, et qui fait que nous ne savons rien, jamais rien — parce que c'est du commerce — des travaux admirables par lesquels tant de savants obscurs s'acharnent à conquérir, pour nous, chaque jour, un peu plus de bonheur…

*
* *

Cette liberté, je ne la revendique pas, cher Monsieur Charron, pour déclarer, tout de go, que vous avez inventé l'automobile. Mais, de vous y être passionné, l'automobilisme vous doit beaucoup. Parmi les constructeurs français — j'ai plaisir à le reconnaître — vous êtes certainement celui qui apporta le plus de progrès notables à cette industrie. Ingénieux, pratique et tenace, vous n'avez cessé de chercher et de trouver des améliorations, vous n'avez cessé de créer des dispositifs, adoptés universellement aujourd'hui, grâce à quoi nos moteurs ont atteint ce degré de presque-perfection où nous les voyons en ce moment. Et ce qui m'étonne le plus, et dont je vous loue infiniment, c'est que vous vous soyez aussi préoccupé de leur donner une forme harmonieuse, et de doter la machine, comme un objet d'art, de sa part de beauté.

Je vous ai suivi, avec un intérêt grandissant, depuis le jour où, dans les sous-sols de l'avenue de la Grande-Armée — vous n'aviez pas d'usine en ce temps-là —, vous convoquiez quelques personnes à venir voir les pièces du premier châssis que vous alliez monter… J'en étais… Je me souviens qu'un curieux personnage, un Américain, qui n'est pas un inconnu et qui est roi, comme pas mal de citoyens de sa république, roi de l'Acier, M. Schwab [1]*, pour tout dire, en était aussi… Je le vois encore, prenant chaque pièce, successivement, et après l'avoir examinée, soupesée, éprouvée, flairée, disant :*

— Ça, c'est de l'acier… À la bonne heure !… Voilà de l'acier !…

1. Président de la compagnie Carnegie. D'après L'Aurore *du 9 août 1901, les appointements annuels de Schwab dépassaient les 5 millions de francs, soit environ 750 000 euros.*

Si bien qu'avant de s'en aller il vous commanda deux châssis pour lui, dix autres pour des Américains, des rois de quelque chose évidemment, dont il vous donna les noms et les adresses.

Et il ajouta :

— S'ils n'en veulent pas… tant pis pour eux!… Je les prendrai, moi… Marchez!… Marchez!… Ça, c'est de l'acier…

Et moi, qui ne suis roi de rien, entraîné par l'exemple de M. Schwab, j'en commandai un, également.

— Bon!… s'écria M. Schwab… Parfait!… Et si, au dernier moment, vous n'en voulez pas, non plus… je le prends… C'est de l'acier!

*
* *

Lors de ce voyage que j'entreprends de raconter ici, M. Schwab me rappelait cette journée, un soir que je le vis entrer dans Delft, où moi-même je venais d'arriver…

Ce fut une soirée assez comique, vraiment, et bien américaine.

Après le dîner, durant lequel nous avions beaucoup parlé de nos autos — car entre autres bienfaits de l'automobilisme, il est remarquable que le cours habituel de nos conversations sur l'immortalité de l'âme et sur les femmes en ait été si radicalement modifié — nous sortîmes. Et nous nous promenâmes par la ville.

Curieuse et délicieuse ville, et si lointaine!

La lune éclairait d'une lueur, aux éclats de nacre, les canaux encaissés, les ponts qui les enjambent d'une arche unique, les arbres grêles qui les bordent comme des rideaux de dentelle. Et les découpages, sur le ciel, des hauts pignons, prenaient des aspects d'un romantisme suranné et charmant… Puis, entre des espaces bleus, d'énormes tours surgissaient tout à coup dans la nuit argentée… Je dis qu'elles surgissaient; elles avaient plutôt l'air d'être tombées du ciel, ayant gardé l'obliquité de leur chute sur le sol. Et nous longions ensuite des palais, sombres et muets, où la lumière dessinait, çà et là, l'ogive d'une porte, l'intervalle d'un créneau, des plaques de vitraux treillissés… Personne dans les rues, presque pas de lumières aux fenêtres… des boutiques endormies dont le rayonnement semblait se rétrécir, s'affaiblir et mourir, comme celui des lampes qui vont s'éteindre dans un sanctuaire… Et, brusquement, nous respirions, parmi l'âcre odeur des eaux enfermées dans la pierre, de violents

parfums de jacinthes qui montaient, vers nous, de barquettes pleines de fleurs, amarrées au quai et attendant le marché du lendemain.

Nous ne parlions pas… M. Schwab fumait avec effort un de ces détestables cigares, comme n'en fument que les milliardaires… Et moi, transporté dans ce décor nocturne du moyen âge, il me semblait que j'étais loin de tout, loin des aciers et des rois de l'acier… si loin, si loin, si loin !

Mais M. Schwab n'avait pas quitté le siècle, lui, ni l'Amérique, ni même l'avenue de la Grande-Armée… Il s'acharnait à tirer sur son cigare, qui laissait une affreuse odeur, derrière lui… Et cela faisait exactement le bruit que font les carpes dans un bassin, quand elles viennent respirer, le museau hors de l'eau, l'air des beaux soirs d'été. Je l'entendais, dans l'intervalle de ces bruits, qui disait :

— Ce petit Charron… Hein ? C'est un gaillard !… Il sait ce que c'est que l'acier…

Deux femmes, en longues mantes noires, passèrent près de nous, avec des pas feutrés, silencieuses comme des vols de chauves-souris… D'où venaient-elles ?… Où allaient-elles ?… Était-ce même des femmes ?… N'était-ce pas plutôt des âmes, des âmes anciennes, les âmes nocturnes de tout ce passé ?… Je vis leurs manteaux se fondre dans la nuit…

M. Schwab ne les avait pas regardées… Il poursuivait :

— Vous savez… en Amérique… ce petit Charron, il serait roi aussi… roi de l'automobile…

Et alors, au loin, très loin, ce fut comme un son de cloche, un tout petit son de cloche, d'un timbre unique, sans vibration prolongée, un son pareil au chant si joli, si mélancolique du crapaud, dans les jardins étouffants d'août… Puis d'autres sons de cloche, aussi lointains, à l'est, à l'ouest, se répondirent… Je crus voir des intérieurs de couvents, des cloîtres, des visages blêmes sous des voiles, des mains jointes, des cierges… Et, près de moi, une voix que je n'écoutais plus, et dont il ne me venait que des paroles coupées par le silence que ces petits sons de cloche, là-bas, partout, rendaient si émouvant, si mystérieux, une voix disait :

— Carburateur… boîte de vitesse… boîte d'embrayage… magnéto… acier… acier… acier… acier…

Et ce mot « trust… trust… trust… » qui vibrait, me chatouillait, m'agaçait l'oreille, comme un bourdonnement d'insecte :

— Pruut… Pruut… Pruut !…

Nous ne rentrâmes que fort tard à l'hôtel.

J'ai pensé que cela vous amuserait de savoir que vous aviez préoccupé l'esprit d'un homme tel que M. Schwab, au point que, dans un soir calme de Hollande, parmi le décor d'une vieille ville, illustrée de tant de souvenirs et qui, depuis Guillaume le Taciturne [1], n'a guère changé, il vous ait sacré Roi de l'Automobile !…

Octave Mirbeau

1. *Guillaume le Taciturne (1533-1584),* stathouder *de Hollande à partir de 1573, fut assassiné à Delft par un fanatique catholique.*

I

Le départ

Avis au lecteur

Voici donc le Journal de ce voyage en automobile à travers un peu de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne, et, surtout, à travers un peu de moi-même.

Est-ce bien un journal ? Est-ce même un voyage ?

N'est-ce pas plutôt des rêves, des rêveries, des souvenirs, des impressions, des récits, qui, le plus souvent, n'ont aucun rapport, aucun lien visible avec les pays visités, et que font naître ou renaître en moi, tout simplement, une figure rencontrée, un paysage entrevu, une voix que j'ai cru entendre chanter ou pleurer dans le vent ?

Mais est-il certain que j'aie réellement entendu cette voix, que cette figure, qui me rappela tant de choses joyeuses ou mélancoliques, je l'aie vraiment rencontrée quelque part ; et que j'aie vu, ici ou là, de mes yeux vu, ce paysage, à qui je dois telles pages d'un si brusque lyrisme, et qui, tout à coup — par suite de quelles associations d'idées ? —, me fit songer au botanisme académique de M. André Theuriet [1] ?

1. André Theuriet (1833-1907), écrivain prolifique et soporifique, d'inspiration académique, auteur de recueils poétiques et de romans, où il évoque surtout la vie de province. Botaniste amateur, il manifeste pour la nature un amour que Mirbeau juge superficiel.

Il y a des moments où, le plus sérieusement du monde, je me demande quelle est, en tout ceci, la part du rêve, et quelle, la part de la réalité. Je n'en sais rien. L'automobile a cela d'affolant qu'on n'en sait rien, qu'on n'en peut rien savoir. L'automobile, c'est le caprice, la fantaisie, l'incohérence, l'oubli de tout… On part pour Bordeaux et — comment ?… pourquoi ? — le soir, on est à Lille. D'ailleurs, Lille ou Bordeaux, Florence ou Berlin, Buda-Pesth ou Madrid, Montpellier ou Pontarlier…, qu'est-ce que cela fait ?…

L'automobile, c'est aussi la déformation de la vitesse, le continuel rebondissement sur soi-même, c'est le vertige.

Quand, après une course de douze heures, on descend de l'auto, on est comme le malade tombé en syncope et qui, lentement, reprend contact avec le monde extérieur. Les objets vous paraissent encore animés d'étranges grimaces et de mouvements désordonnés… Ce n'est que peu à peu qu'ils reprennent leur forme, leur place, leur équilibre. Vos oreilles bourdonnent, comme envahies par des milliers d'insectes aux élytres sonores. Il semble que vos paupières se lèvent avec effort sur la vie, comme un rideau de théâtre sur la scène qui s'illumine… Que s'est-il donc passé ?… On n'a que le souvenir, ou plutôt la sensation très vague, d'avoir traversé des espaces vides, des blancheurs infinies, où dansaient, se tordaient des multitudes de petites langues de feu… Il faut se secouer, se tâter, taper du pied sur le sol, pour s'apercevoir que votre talon pose sur quelque chose de dur, de solide, et qu'il y a autour de vous, devant vous, des maisons, des boutiques, des gens qui passent, qui parlent, qui s'empressent… On ne se ressaisit bien que le soir, tard, après dîner. Encore vous reste-t-il une sorte d'agitation nerveuse qui décuplera et grossira vos rêves de la nuit.

— Alors, me direz-vous, c'est le journal d'un malade, d'un fou, que vous allez nous donner ?

Hélas !…, cher monsieur Thureau-Dangin [1], quel homme — même parmi ceux qui ont le moins de génie — peut se vanter de n'être ni fou, ni malade ?

1. Paul Thureau-Dangin (1837-1913), historien catholique et orléaniste, élu en 1893 à l'Académie française contre Zola, fut l'auteur d'une monumentale *Histoire de la monarchie de Juillet.*

*
* *

Au gré de souvenirs qui ne sont peut-être que des rêves, et de rêves qui ne sont peut-être que des impressions réelles, il est possible, après tout, que je vous mène de Cologne à Rotterdam, de Rotterdam à Hambourg, de Hambourg à Anvers, d'Anvers à Delft, de Delft au Helder, du Helder à Brême et à Düsseldorf, et que, pour arriver à ces différentes étapes, nous passions par l'Amérique, la Russie, la Chine, les lacs d'Afrique, les montagnes glacées des solitudes polaires. Mais ne vous y fiez point. En tout cas, n'attendez pas de moi des renseignements historiques, géographiques, politiques, économiques, statistiques, des documents parlementaires, édilitaires, militaires, universitaires, judiciaires… Non que je les méprise, croyez-le bien… Mais où et comment eussé-je pu les recueillir ? Il faut habiter un pays, vivre parmi ses institutions, ses usages quotidiens, ses mœurs et ses modes, pour en sentir les bienfaits ou les outrages… Or, je n'ai pu que rouler sur ses routes, comme un boulet sur la courbe de sa trajectoire.

Que les démographes et les sociologues laissent donc ici toute espérance ! Je n'ai point la prétention de leur offrir un ouvrage sérieux et copieux, comparatif de l'état des peuples, énumérateur de leurs richesses, annonciateur de leurs destinées, et qui — pour peu qu'en plus de ces connaissances respectables et chimériques je connusse intimement la concierge ou la corsetière de Madame de X… — me vaudrait les éloges de l'Institut, et, peut-être, ce prix — ah ! que j'ai souvent souhaité — ce prix qui répond au très gracieux, au très galant, au très décoratif nom de Reine Pou !

*
* *

Je sais des gens qui ont le don d'écrire, en marge de leurs guides, au jour le jour, leurs émotions de voyage, ou ce qu'ils croient être leurs émotions ; qui vont, de salle en salle, dans les musées, un stylographe d'une main, un carnet de l'autre, le *Baedecker* en poche, les yeux ailleurs et l'esprit nulle part ; qui font arrêter la voiture devant une ruine historique, un point de vue recommandé, l'emplacement d'un ancien champ de bataille,

pour enregistrer aussitôt une « idée et sensation », qui n'est le plus souvent que la réminiscence d'une lecture de la veille ; qui ne s'endorment jamais sans avoir inscrit scrupuleusement le compte détaillé de leurs enthousiasmes, en même temps que de leurs dépenses.

Par exemple, ceci, que j'ai lu sur un carnet oublié par un touriste dans une chambre d'hôtel :

« Visité le château de Chambord (voir description dans *Baedecker…*). On ne bâtit plus comme ça… Oublié les hontes du présent (Combes, Pelletan, Jaurès, Hervé [1])… Vécu toute la journée parmi les nobles gloires du passé (François Ier, Diane de Poitiers, duchesse d'Étampes)… Me sens consolé, et meilleur… (à développer)… Donné deux francs au gardien, ce que ma femme trouve excessif… Acheté pour douze sous de cartes postales illustrées (montrer combien ces cartes postales grèvent aujourd'hui le budget d'un voyage). »

Ces gens-là, je les vénère. Peut-être connaissent-ils des joies supérieures que j'ignore. Mais je tiens à les ignorer, me contentant des miennes, dont je ne sais pas d'ailleurs si ce sont des joies.

*
* *

J'écrirai donc ceci au hasard de mes souvenirs et de mes rêves, sans trop distinguer entre eux. Vous y verrez souvent, j'imagine, des contradictions qui choqueront votre âme délicate et

1. Émile Combes (1835-1921) a été président du Conseil de mai 1902 à janvier 1905 et a mené une vigoureuse lutte anticléricale que Mirbeau a applaudie et soutenue. Camille Pelletan (1846-1915), député radical, ministre de la Marine dans le ministère Combes, s'est distingué dans la lutte contre le cléricalisme et pour la séparation des Églises et de l'État. Jean Jaurès (1859-1914), député de Carmaux, fondateur de *L'Humanité* en 1904, chef de file du nouveau Parti socialiste créé en 1905, admiré par Mirbeau depuis l'affaire Dreyfus. Gustave Hervé (1871-1944), agrégé d'histoire, représente alors la tendance révolutionnaire du Parti socialiste ; il a fait six ans de prison pour ses articles antimilitaristes (parus notamment dans *La Guerre sociale,* qu'il dirige) ; mais il se convertira au bellicisme en 1914 et concoctera, en février 1917, le « faux patriotique » présenté comme un prétendu « Testament politique d'Octave Mirbeau » ; par la suite il créera un parti fasciste et pro-nazi.

ordonnée, exaspéreront votre esprit, si plein de forte logique… Qu'y faire ? C'est que je suis homme, comme tout le monde, et que rien des infirmités, des incohérences, des erreurs humaines, ne m'est étranger. De même que tous mes semblables — qui se vantent, avec un si comique orgueil, de n'être que cœur, cerveau, et tout ailes —, j'ai un estomac, un foie, des nerfs, par conséquent des digestions, des mélancolies et des rhumatismes, sur lesquels le soleil et la pluie, le plaisir et la peine exercent des influences ennemies. Ce que M. Paul Bourget appelle des « états de l'esprit », ce n'est jamais que des « états de la matière », qui affectent diversement notre sensibilité morale, notre imagination, le mouvement et la direction de nos idées, comme les météores, qui passent sur la mer, en changent, mille fois par jour, la coloration et le rythme. Selon que mes organes fonctionnent bien ou mal, il m'arrive de détester, aujourd'hui, ce que j'aimais hier, et d'aimer, le lendemain, ce que, la veille, j'ai le plus violemment détesté. Loin de m'en plaindre, je m'en réjouis car c'est cela qui donne à la vie son intérêt innombrable… « Il y a quelque chose que je préfère à la beauté, c'est le changement », écrit Ernest Renan, à moins que ce ne soit M. Maurice Barrès.

Enfin, je tâcherai de suivre, en toutes choses, le conseil de ce Boileau, si sottement calomnié, et qui veut qu'un beau désordre soit un effet de l'art.

Comme il doit être content, aujourd'hui, ce Boileau !

*
* *

La vitesse

Il faut bien le dire — et ce n'est pas la moindre de ses curiosités — l'automobilisme est donc une maladie, une maladie mentale. Et cette maladie s'appelle d'un nom très joli : la vitesse. Avez-vous remarqué comme les maladies ont presque toujours des noms charmants ? La scarlatine, l'angine, la rougeole, le béribéri, l'adénite, etc. Avez-vous remarqué aussi que, plus les noms sont charmants, plus méchantes sont les maladies ?… Je m'extasie à répéter que la nôtre se nomme : la vitesse… Non pas la vitesse mécanique qui emporte la machine sur les routes, à travers pays et pays, mais la vitesse, en quelque

sorte névropathique, qui emporte l'homme à travers toutes ses actions et ses distractions… Il ne peut plus tenir en place, trépidant, les nerfs tendus comme des ressorts, impatient de repartir dès qu'il est arrivé quelque part, en mal d'être ailleurs, sans cesse ailleurs, plus loin qu'ailleurs… Son cerveau est une piste sans fin où pensées, images, sensations ronflent et roulent, à raison de cent kilomètres à l'heure. Cent kilomètres, c'est l'étalon de son activité. Il passe en trombe, pense en trombe, sent en trombe, aime en trombe, vit en trombe. La vie de partout se précipite, se bouscule, animée d'un mouvement fou, d'un mouvement de charge de cavalerie, et disparaît cinématographiquement, comme les arbres, les haies, les murs, les silhouettes qui bordent la route… Tout, autour de lui, et en lui, saute, danse, galope, est en mouvement, en mouvement inverse de son propre mouvement. Sensation douloureuse, parfois, mais forte, fantastique et grisante, comme le vertige et comme la fièvre.

Par exemple, je vais à Amsterdam… Quand j'ai un ennui, un dégoût, simplement, pour ne plus entendre parler de M. Willy [1] et de M. Bernstein [2], je vais à Amsterdam. Je décide que j'y resterai huit jours, huit jours d'oubli, huit jours de joie… Il me faut huit jours, bien pleins, pour revoir, un peu superficiellement, mais avec calme, cette admirable ville. Si huit jours ne me suffisent pas, j'en prendrai quinze… Je suis libre de moi, de mon temps… Rien ne me retient ici; rien ne me presse là-bas.

Et je pars.

J'arrive à Amsterdam… Malgré la douceur de ma C.-G.-V., et l'élasticité moelleuse, berceuse, de ses uniques ressorts, j'arrive, un peu moulu d'avoir traversé les infâmes pavés, les offensants et barbares pavés de la Belgique, où succombèrent tant de pauvres châssis, mal préparés à affronter ces obstacles de pierre qui font, des routes flamandes, quelque chose comme d'interminables moraines… Donc, j'arrive, un matin, car je suis allé coucher à

1. Henri Gauthier-Villars, dit Willy (1859-1931), époux de Colette, journaliste boulevardier, a signé de son nom quantité de romans écrits par des « nègres ».

2. Henry Bernstein (1876-1953), jeune dramaturge à succès, auteur de : *Le Détour, Le Bercail, La Rafale, La Griffe, Samson,* etc. Mirbeau le considère comme un arriviste sans scrupules et un requin de la scène.

La Haye, où j'ai revu le Vivier et ses Cygnes, où j'ai respiré ce calme doux, ce calme doré qui doit me guérir de toute vaine agitation… Enfin… enfin… me revoici à Amsterdam… Je suis content… Décidément, huit jours, quinze jours… ce n'est pas assez… Je resterai trois semaines.

Je dis à mon mécanicien :

— Brossette, mon ami… nous resterons un mois ici… Peut-être plus.

Brossette sourit et répond :

— Entendu, monsieur… Alors, faut descendre les bagages ?… Tous ?

— Tous, tous, tous… Je crois bien…

— Entendu, monsieur…

— Et vous, mon bon Brossette… congé… Je n'ai pas besoin de la voiture ici…

Le sourire de Brossette s'accentue…

— Bon !… bon !… fait-il… En tout cas, j'attendrai monsieur, ce soir, pour les ordres.

— Mais non, mais non… Couchez-vous… Amusez-vous…

Et il se rend au garage.

À peine sorti de la voiture, la douche prise, le corps, des pieds à la tête, frotté à l'essence de sauge et de romarin, souple, gai, le jarret solide, je vais par la ville… Lentement, d'abord… en bon promeneur qui veut jouir des choses qu'il retrouve, qu'il aime… Ah ! quelle ville !… Quelle joie !… Quelle tranquillité en moi !… Pour la cent-millième fois, avec des phrases que je connais et que vous connaissez si bien, je bénis l'invention de l'automobile et ses incomparables bienfaits… Je me dis :

— Quelle merveille ! On part quand on veut. On s'arrête où l'on veut. Plus de ces horaires tyranniques, qui vous arrachent du lit trop tôt, qui vous font arriver à des heures stupides de la nuit, dans des gares boueuses et compliquées. Plus de ces promiscuités, en d'étroites cellules, avec des gens intolérables, avec les chiens, les valises, les odeurs, les manies de ces gens… Viendrais-je si souvent à Amsterdam, s'il me fallait subir, toute une nuit, en un wagon, l'horreur de ces voisinages et le danger de ces haleines, quand on a l'air vivifiant de la prairie, de la forêt ? Oh non !… Et les flâneries libres, les belles, les délicieuses flâneries !… Le polder, le polder !…

Et, en me disant cela, sans m'apercevoir de rien, à chaque pas qui me pousse et qui m'entraîne, je vais plus vite… encore plus vite… Mes reins ont des élasticités de caoutchouc neuf; mes semelles, sur les pavés, les trottoirs, rebondissent, devant moi, derrière moi, comme des balles de tennis… Je cours pour les rattraper… Je cours… je cours…

Je commence par les musées, n'est-ce pas?… par ces musées magnifiques où, devant le génie de Rembrandt et de Vermeer, je suis venu oublier les Expositions parisiennes, les pauvres esthétiques, essoufflées et démentes, de nos esthéticiens… Des salles, des salles, des salles, dans lesquelles il me semble que je suis immobile, et où ce sont les tableaux qui passent avec une telle rapidité que c'est à peine si je puis entrevoir leurs images brouillées et mêlées… Et l'instant d'après, sans trop savoir ce qui m'est arrivé, je me trouve longeant les canaux, les canaux aux eaux mortes, bronzées et fiévreuses, où glissent, pareilles aux jonques chinoises, ces massives et belles barques néerlandaises qui laissent tomber, sur la surface noire, le reflet vert, acide et mouvant de leurs proues renflées.

Maintenant, me voici sur des places, dans des rues, dans des ruelles, qui se croisent et s'entrecroisent, ces rues si prodigieusement colorées, où défilent, défilent des maisons en porte-à-faux, d'un dessin si souple, de hautes façades, étroites et pointues, qui se penchent les unes sur les autres, s'étranglent les unes entre les autres, s'écrasent les unes contre les autres. Deux fois, trois fois, j'ai traversé le Dam… Je vais toujours, et, devant les glaces des magasins, je me surprends à regarder passer une image forcenée, une image de vertige et de vitesse : la mienne.

Et ce sont des jardins, avec des massifs de tulipes… d'énormes monuments de brique… des banques comme des citadelles, la Bourse, toute rouge, encore des canaux, des canaux, des ponts, des ponts, et encore des maisons qui dansent et croulent, et, à deux enjambées de la *Kalverstraat,* c'est le petit béguinage catholique, invisible, silencieux, tout à fait perdu au milieu des boutiques vivantes et trafiquantes, avec sa minuscule église, ses étroits jardins triangulaires, si tristes d'être sans verdure et sans fleurs, ses petites maisons à pignon vert, au seuil desquelles, accroupies et tassées sous leurs coiffes plates, l'on voit prier, et dodeliner de la tête, des vieilles très anciennes, qui ne

vous regardent pas, qui ne regardent jamais rien, qui n'ont jamais rien regardé…

Je vais toujours… Ah ! c'est le port…

Le soir est venu… Il souffle un vent humide et très froid. Je n'aperçois dans la brume que des feux rouges, jaunes, verts, qui clignotent, très pâles, sur le canal… Les sirènes ne discontinuent pas de crier, comme des chiens perdus dans la nuit. Alors, je m'enfonce dans les quartiers presque inconnus de ce port, où se cachent d'affreux bouges, des musicos hurlants, toute une Inde étrange, boueuse et glacée, un carnaval mi-septentrional, mi-javanais, qui vous racle les nerfs de ses musiques aigres et traînantes, vous prend à la gorge, par ses odeurs de salure marine, de goudron, d'alcool, d'opium, de pétrole, d'oripeaux fétides, de chairs noires ou cuivrées, où, ici et là, autour d'un bras levé, d'une cheville en l'air, reluit une cercle d'or… Que sais-je ?…

Car tout est nouveau, à Amsterdam, tout vous arrête, à ses aspects multiples, tragiques et lointains… Mais je ne m'arrête pas… je ne m'arrête nulle part… Je bouscule une négresse qui s'est accrochée à moi, et, de ses grosses lèvres rougies de bétel, me souffle au visage, avec des paroles de luxure, une odeur de mort… Et je vais… je vais sans savoir où je vais… Je garde le souvenir vague de brasseries obscures et profondes, en voûte de chapelle, où des visages d'ombre et de silence regardent des foules qui passent, sans cesse, en cortèges noirs, sous des lumières aveuglantes, comme des projections de lanterne magique… Et puis rien… rien que des choses qui glissent… qui fuient… qui tournoient comme des ondes… et se balancent comme des vagues…

Rentré à l'hôtel, exténué, fourbu, la tête éclatant sous la pression de tout ce que j'y ai entassé d'images tronquées, qui cherchent vainement à se rejoindre, je n'ai plus qu'une obsession : m'en aller, m'en aller… Oh ! m'en aller…

Brossette est là qui m'attend… Il cause avec le portier. Il fait le héros… Avec des gestes imitatifs, il décrit des virages, des vitesses extravagantes, raconte des voyages admirables qu'il n'a jamais accomplis, et où son sang-froid, son audace, sa science de mécanicien m'ont sauvé de la mort… Je suis si heureux de le voir là que j'ai envie de l'embrasser.

— Eh bien, mon bon Brossette… La voiture est prête ?

— Oui, monsieur.

— Alors… demain matin… sept heures précises, Brossette… Nous partons… nous partons…

Brossette ne s'étonne pas… Il a l'habitude de ces brusques sautes dans mes résolutions… Pourtant, il ne peut s'empêcher — mais avec discrétion — de manifester son contentement… Je sais qu'il n'aime pas Amsterdam. Il m'a dit, un jour de spleen :

— Ça n'est pas une ville pour un chauffeur…

Il préfère Trouville, Dieppe, Monte-Carlo, Ostende… Ça, c'est des garages… Il préfère surtout l'avenue de la Grande-Armée, la vraie patrie du chauffeur.

Il me demande :

— Alors, monsieur rentre à Paris ?

— Oui, oui… Et d'un trait, Brossette… d'un trait…

— Monsieur a raison.

En se retirant, il hausse les épaules :

— Que monsieur ne me parle pas d'un pays où on tire l'essence à même un tonneau.

Et puis, lui aussi, sans doute, a le vertige, quand il n'est plus sur sa machine, la main au volant… C'est là que le calme rentre dans son âme, et dans la mienne…

Il savait si bien à quoi s'en tenir, ce malin de Brossette, qu'en dépit de mes ordres, il n'a descendu de l'auto que ma valise…

Ah ! comment faire pour attendre à demain ? Car je sens que je ne dormirai pas… Malgré le calme de cet hôtel, tous mes nerfs vibrent et trépident… Je suis comme la machine qu'on a mise au point mort, sans l'éteindre, et qui gronde…

Le garage

Charles Brossette ? Il vaut la peine d'une digression…

Mais avant que de parler de lui, je dois dire un mot du milieu où naquit et se développa cette nouvelle forme zoologique : le mécanicien.

L'automobilisme est un commerce en marge des autres, un commerce qui ressemble encore un peu à celui des tripots et des restaurants de nuit. À son début, il ne s'adressait exclusivement qu'au monde du plaisir et du luxe. Il groupa donc, fatalement, automatiquement, autour de lui, le même personnel, à peu près : fêtards décavés, gentilshommes tire-sous, pantins sportifs,

échappés des albums de Sem [1], cocottes allumeuses et proxénètes, toute cette apacherie brillante, toute cette pègre en gilets à fleurs, qui vit des mille métiers obscurs, inavouables, que produisent la galanterie et le jeu, et dont les cabinets de toilette, les cercles, sont les ordinaires bureaux. Les « grands noms de France », soutiens des religions mortes et des monarchies disparues, qui rougiraient de pratiquer des commerces licites, s'adonnent le plus volontiers du monde aux pires commerces clandestins, pourvu que leur élégance n'en souffre pas trop, publiquement, et que s'y rassurent leurs principes traditionnels. Car il est faux de dire qu'ils déchoient, ces gentilshommes; ils continuent. Ils se ruèrent donc sur l'automobilisme avec frénésie. Tel duc, tel vicomte, qui gagnait péniblement sa vie, en procurant à des Américains, à des banquiers enrichis, de vieux meubles truqués, d'antiques bibelots maquillés, des tableaux contestables, et, à l'occasion, des demoiselles à coucher ou à marier, se mirent à brocanter des automobiles, à décorer, de leur présence rétribuée, des garages qui se constituèrent, un peu partout, pour l'exploitation — que dis-je? —, pour le détroussement du client nouveau.

Ces garages formèrent des équipes de mécaniciens. Ils leur inculquèrent d'assez vagues connaissances sur la conduite et l'entretien des moteurs; ils leur apprirent, surtout, à les détraquer, adroitement, comme le cocher de grande maison détraque un attelage, pour avoir à le remplacer et réaliser aussi de forts bénéfices sur la vente de l'un et l'achat de l'autre. Ils leur enseignèrent d'admirables méthodes, les trucs les plus variés, qui permissent de centupler la fourniture de l'outillage, des accessoires, de voler sur l'huile et sur l'essence, d'exploiter la fragilité des pneumatiques, comme le cocher dont je parle vole sur l'avoine, le fourrage, la paille… Ce fut une école de démoralisation, où, s'entraînant l'un l'autre, le vieux lascar stimulant le néophyte timide, chacun perdit, peu à peu, le sens proportionnel de l'argent, la plus élémentaire notion de la valeur réelle de la camelote brute ou travaillée. Et ce fut si fou que ce qui coûtait,

1. Pseudonyme sous lequel Georges Goursat, né en 1863, publie ses caricatures de célébrités dans *Le Gaulois* et *Le Journal,* avec une prédilection pour les sportifs, les acteurs et les mondains.

ailleurs, deux sous, valut, ici, sans qu'on s'étonnât trop, vingt francs. J'ai le souvenir d'une note où un lanternier d'automobile me comptait cent francs une simple soudure de phare qui en valait bien trois… Tel accessoire, coté, en ces temps héroïques, quatre-vingts francs, est coté sept francs aujourd'hui dans les catalogues — illustrés par Helleu [1] — des maisons les plus chères. Le reste, à l'avenant.

Ils ne risquaient rien, ni le mécanicien, ni le garage, car ils tablaient, à coup sûr, sur l'ignorance du client, à qui il suffisait, pour qu'il se tût, qu'on lui lançât à propos une belle expression technique :

— Mais, monsieur, c'est le train baladeur. C'est l'arbre de came… C'est le cône d'embrayage… C'est le différentiel… Le différentiel, monsieur… pensez donc !

Contre de si terribles mots, que vouliez-vous qu'il fît ?… Qu'il payât… Et il payait… Il se montrait même assez fier d'avoir acquis le droit de dire à ses amis :

— Je suis ravi de ma machine… Elle va très bien… Hier, j'ai eu une panne de différentiel…

Aujourd'hui que le commerce de l'automobilisme se développe de tous côtés, amène une concurrence formidable, tend à rentrer dans les conditions normales des autres commerces, les garages voudraient bien refréner le mal qu'ils ont déchaîné… Ainsi les escrocs arrivés, les cocottes vieillies aspirent à l'honorabilité d'une existence décente et régulière. Dans l'espoir de faire disparaître une partie de ces abus qui finissaient par les discréditer, eux aussi, la chambre syndicale des constructeurs d'automobiles a décidé de refuser impitoyablement, aux mécaniciens, des commissions sur les réparations des voitures qu'ils mènent. On commence, un peu partout, à prendre des précautions, pour ramener à des pourcentages avouables le taux de ces bénéfices usuraires. On voit, dans les garages, ceux qui furent les plus acharnés, hier, à inculquer aux mécaniciens les meilleurs procédés de brigandage, leur prêcher, aujourd'hui, d'un ton

1. Paul Helleu (1859-1925), peintre et graveur, ami de Monet et de Mirbeau, spécialiste de la pointe-sèche, peintre des élégances parisiennes ; un des modèles de l'Elstir de Proust.

convaincu, les beautés de la modération et du désintéressement, le respect enthousiaste de la morale. Les garages leur crient :

— Il n'est que d'être honnête, mes amis, et d'avoir une conscience pure.

Reste à savoir si des gens habitués à des gains qui, pour être immoraux, n'en ont pas moins augmenté leur vie, élargi leur bien-être, fondé une caste, enviée des autres travailleurs, y renonceront facilement.

Un jour, Brossette, avec qui je discutais de ces choses, me dit :

— Eh bien, quoi, monsieur?… Quoi donc?… Tout ça c'est des histoires de riches… Alors?

Et pourtant Brossette est conservateur, nationaliste, clérical. En dehors de *L'Auto* [1], il ne lit que *La Libre Parole* [2]… Encore aujourd'hui, il croit fermement à la trahison de Dreyfus, comme un brave homme.

Mon chauffeur

Brossette — Charles-Louis-Eugène Brossette — est né en Touraine, dans un petit village, près d'Amboise. Jusqu'à vingt ans, il a travaillé, chez son père, maréchal-ferrant, et là, il a pris, en même temps que le goût des chevaux, le goût de « la mécanique » : les deux choses qui ont fait sa vie. Son service militaire terminé, son père, un des plus parfaits ivrognes de la région, étant mort, le jeune Charles Brossette est entré, comme charretier, dans une grande ferme, puis, comme cocher, chez des bourgeois riches. Il aimait bien les chevaux, les connaissait à merveille, les menait et les soignait de même, mais il détestait la livrée. Ses divers patrons souffraient de ce qu'il fût toujours « ficelé comme quat'sous ». Il n'a pas changé, d'ailleurs.

1. Quotidien sportif, fondé en 1900 par Henri Desgrange pour concurrencer *Le Vélo,* dreyfusard. Il a organisé le premier Tour de France cycliste en 1903. Mirbeau y a donné dix articles, de 1903 à 1906. D'autres écrivains de renom y ont collaboré : Maurice Barrès, J.-H. Rosny, Henri de Régnier, Tristan Bernard, Maurice Leblanc, etc.

2. Quotidien nationaliste, antisémite et antidreyfusard, fondé et dirigé, depuis 1892, par Édouard Drumont.

Lorsqu'on commence à parler de l'automobile, Brossette comprend aussitôt qu'il y a quelque chose à faire « là-dedans ». Il a des économies — car, contrairement aux lois de l'hérédité, il est sobre et même un peu avare — et il s'en vient à Paris, pour apprendre ce nouveau métier, dans un garage. Il est intelligent, adroit; il s'y passionne. Ce lourdaud de province en remontre bien vite aux lascars parisiens les plus délurés. Il va d'usine en usine, de garage en garage, se familiarise avec tous les types de voiture, conduit des cocottes, des boursiers, des ducs, fait des voyages, prend part à des enlèvements de jeunes filles et à des épreuves de tourisme.

Il revenait d'Amérique, un peu désillusionné, quand je le rencontrai, lui cherchant une voiture, moi, un mécanicien. Au cours de nos pourparlers, je lui demandai son opinion sur l'Amérique.

— Rien d'épatant, monsieur, me répondit-il. L'Amérique? Tenez… c'est Aubervilliers… en grand!

L'observation était, sans doute, un peu courte. Elle m'amusa. J'engageai Brossette.

J'eus d'abord de la peine à m'habituer à lui… Et puis, je m'y habituai, comme à un vice.

Brossette est le produit du garage.

Il ne sait pas très bien distinguer entre ce qui m'appartient et lui appartient, et confond volontiers ma bourse avec la sienne. Depuis trois ans, l'extraordinaire, c'est que le réservoir d'essence de ses voitures, grâce à une fatalité diabolique, a sans cesse des trous, des trous invisibles, par où la motricine coule et fuit, et qu'on ne peut pas arriver à boucher… Exemple fâcheux, et contagion plus rare, le réservoir d'huile imite son voisin à la perfection.

À chaque fin de mois, lorsque Brossette m'apporte son livre, la même conversation s'engage, chaque fois, entre nous…

— Voyons, Brossette, je n'y comprends rien. Le mardi 17, vous me marquez cinquante-cinq litres d'essence…

— Sans doute…

— Bon. Le mercredi 18, encore cinquante-cinq litres…

— Bien sûr…

— Bon… Mais rappelez-vous… Le mercredi, nous ne sommes pas sortis…

— Évidemment… sans ça!…

— Et je vois que, le jeudi 19, c'est encore cinquante-cinq litres…

— Naturellement… Monsieur sait bien… Ce sacré réservoir!

— Et l'huile? Vous ne me ferez jamais croire…

— Le réservoir aussi!… C'est facile à comprendre. Ils fuient… Tout s'en va…

— Réparez-les, sapristi!

— Mais je ne fais que ça, monsieur! Je m'y tue… je m'y tue… On ne peut pas!

Il m'est pénible de prendre ce brave garçon en flagrant délit de mensonge et de vol… Et puis, quoi?… Tout ça, c'est des histoires de riches… Je me tais et je paie…

D'ailleurs, Brossette a des vertus qui font que je lui pardonne ces pratiques professionnelles. C'est un excellent compagnon de route, gai, débrouillard, attentif sans servilité, et, hormis ces légères fantaisies de comptabilité, très fidèle. Il m'amuse, et avec lui je jouis de la plus complète sécurité. Il a un sang-froid imperturbable, de la prudence, et, quand il le faut, de la hardiesse. Il ignore la fatigue, et, dans toutes les circonstances, garde sa belle humeur… Il faut le voir aux prises avec les agents cyclistes et les gendarmes, qu'il étourdit de sa gentillesse pittoresque, ce qui fait qu'il passe, presque toujours indemne, au travers des contraventions les mieux établies…

Et puis, il aime sa machine; il en est fier; il en parle comme d'une belle femme.

Le mois dernier, nous revenions de Bordeaux, la nuit. Entre Blois et Chartres « nous avions crevé »… quatre fois…; au-delà de Versailles, tout près de Ville-d'Avray, pour la cinquième fois, un pneu éclata. J'étais énervé, pressé de rentrer. En outre, j'avais vraiment pitié de ce pauvre Brossette.

— Tant pis! lui-dis je… Marchons comme ça!…

Il avait arrêté la voiture :

— Non, monsieur, c'est impossible… fit-il. Ça fatigue trop le différentiel…

Et il se mit à travailler, en aidant son courage d'une chanson.

Les mécaniciens exercent sur l'imagination des cuisinières et des femmes de chambre un prestige presque aussi irrésistible que les militaires. Ce prestige a une cause noble : il vient du métier

même, qu'elles jugent héroïque, plein de dangers et qu'elles comparent à celui de la guerre. Pour elles, un homme toujours lancé à travers l'espace, comme la tempête et le cyclone, a vraiment quelque chose de surhumain. Elles se rappellent avoir vu des gravures où des anges guerriers soufflaient dans les longues trompettes, pour exciter la frénésie meurtrière des armées, ou bien des petits dieux joufflus dont l'haleine soulevait la mer, culbutait les forêts, emportait les montagnes, comme des fétus de paille… Je pense qu'elles se font une idée semblable du mécanicien d'automobile.

Pourtant, Brossette n'est pas beau. Son aspect n'a rien d'exaltant et qui puisse éveiller, dans l'esprit, de telles allégories, de tels prodiges. Il a le dos voûté, la poitrine plate, les jambes maigres et un peu cagneuses. On dirait que sa moustache, très courte, est rongée par la pelade. N'était un sourire assez joli, qui lui donne parfois une expression de joviale malice, un air de gaieté spirituelle et farceuse, son visage n'offrirait aucun charme spécial à l'amour. Sa tenue lâchée, ses vêtements le plus souvent sales et fripés, sa casquette enfoncée en arrière, sur la nuque, sa démarche lourde et raide d'ouvrier, n'excitent pas aux rêves de volupté et de gloire…

Eh bien ! il n'y en a que pour lui, à l'office.

La cuisinière l'adore, et la femme de chambre en est folle. On le soigne comme un pacha ; on le dorlote comme un enfant. L'une le gorge de petits plats amoureusement mijotés, et de friandises ; l'autre n'est occupée qu'à tenir sa garde-robe, son linge… Il est comblé de cadeaux de toute sorte, et mes boîtes de cigares y passent, l'une après l'autre. Lui, se laisse faire, gentiment, gaiement, sans trop d'empressement, en homme blasé de toutes ces faveurs. Ménager de ses forces et de sa moelle, Brossette n'a pas un tempérament d'amoureux. De l'amour, il aime surtout les blagues un peu grasses, qui n'engagent à rien, et les petits profits. Il se passe volontiers du reste.

Tout cela ne va pas, bien entendu, sans de terribles scènes de jalousie. Souvent les deux rivales se menacent, se prennent aux cheveux. Il y a de tels fracas dans la batterie de cuisine et dans la vaisselle, que, pour mettre d'accord ces enragées, souvent je suis obligé de les mettre à la porte… Et puis cela recommence avec

les autres… J'ai cru qu'en éloignant Brossette de la maison, j'y ramènerais le calme… Je lui ai dit :

— Écoutez, Brossette… vous êtes assommant… Vous mettez tout sens dessus dessous, chez moi. Je n'ai plus de maison. Dorénavant, vous logerez et vous prendrez vos repas dehors.

Et lui, philosophe, m'a répondu :

— Monsieur a bien raison… Au moins, je pourrai lire *L'Auto* à mon aise… Mais, allez!… ça ne changera rien à rien… Elles en veulent, monsieur… Ah! ces sacrées femmes, ce qu'elles sont embêtantes!…

En voyage, il est bombardé de lettres… À peine s'il les lit, en haussant les épaules… Il n'y répond jamais… Mais il écrit copieusement à des amis, à qui il raconte des aventures émouvantes, des prouesses de plus en plus extraordinaires, et il tient pour eux un livre de « moyennes », jamais atteintes, ai-je besoin de le dire?

Ce que j'admire en Brossette, c'est la puissance de sa vue, qui lui permet d'apercevoir, à des kilomètres de distance, le moindre obstacle sur la route; ce que j'admire surtout, c'est le sens étonnant, mystérieux, qu'il a de l'orientation. Cette faculté, qui semble un prodige, on peut l'expliquer, on l'explique, par des raisons physiques, très claires, chez les pigeons, les canards sauvages, les hirondelles… Mais comment l'expliquer chez Brossette? Et lui qui aime tant à se vanter de tout, il est, sur ce point, d'une modestie qui me surprend… Il n'y pense pas… n'en parle pas… Il est comme ça… il a toujours été comme ça, voilà… Je l'observe souvent. Le dos rond, la main touchant à peine le volant, la figure grave et plissée, surveillant tour à tour le graisseur, le voltmètre, le manomètre, la campagne… l'oreille attentive aux moindres bruits du moteur, il va, sans s'inquiéter jamais de la borne indicatrice, du poteau, dont les flèches montrent le chemin… Aux carrefours, il dresse un peu plus la tête… Il regarde l'horizon, flaire le vent, puis il s'engage résolument dans l'une des quatre ou six routes qui sont devant lui… C'est toujours la bonne… Il n'arrive pour ainsi dire pas qu'il se trompe…

Il y a deux ans de cela… Nous revenions de Marseille. Nous nous étions arrêtés à Lyon, un jour… Brossette se montrait

particulièrement gai… jamais je ne l'avais vu si gai. Je lui en fis la remarque.

— C'est la machine, monsieur… Elle va comme un ange… Ça me fait plaisir.

Nous quittâmes Lyon, au petit matin. Je pensais rentrer par Dijon où j'avais l'intention de déjeuner chez un ami… Je m'aperçus bientôt que nous n'étions pas sur la route… Mais Brossette me dit avec une tranquille assurance :

— Que monsieur ne se fasse pas de mauvais sang!… Ça va bien. Ça va très bien.

Il était tellement sûr de son fait que je n'osai pas insister davantage… Pourtant, je ne cessai de me répéter à moi-même : « Nous ne sommes pas sur la route… Nous ne sommes pas sur la route. »

Le temps était très frais… presque froid. Pas de soleil dans le ciel… pas de brume, non plus… une atmosphère limpidement grise, subtilement argentée, où toutes les choses prenaient des colorations délicates… J'avais le cœur réjoui… La machine était ardente, excitée par une carburation régulière et forte… Et nous allions… nous allions… C'étaient des paysages, des villages, des villes, des côtes que nous passions à toute vitesse, et dont j'étais bien sûr que nous ne les avions jamais rencontrés; du moins, jamais rencontrés entre Lyon et Dijon… Deux heures… trois heures… quatre heures… Aux formes des terrains, au type des visages, je sentais que nous nous approchions de la Touraine, que nous étions, peut-être, en Touraine, que peut-être nous l'avions déjà dépassée.

Il fallut faire de l'essence, dans un bourg. Je consultai la carte… Parbleu! qu'est-ce que je disais?… Triomphalement, je montrai la carte à Brossette, heureux de le prendre, une fois, en défaut.

— Encore quatre heures de ce train-là, Brossette… et nous sommes à Bordeaux. Nous courons vers l'ouest, mon ami… nous y courons, comme l'avenir…

Mais Brossette hocha la tête :

— Comme monsieur se tourmente, fit-il… Puisque je dis à monsieur! Ces routes-là… j'irais les yeux fermés… Monsieur me connaît…

— La carte, Brossette… voyez la carte!

— Ah ! la carte !

Et, jetant sur le trottoir le dernier bidon d'essence vidé, il haussa les épaules, dans un mouvement de souverain mépris… Puis il se toucha le front.

— La carte ! répéta-t-il… la voilà la carte… le Taride… l'État-Major… c'est là !…

Nous repartîmes… J'étais résigné à tout, même à franchir l'Atlantique, au besoin, si telle était la fantaisie de mon ami Brossette.

Une heure après, à l'entrée d'un village, nous stoppions, le long d'un grand mur, au milieu duquel s'ouvrait une porte, peinte en gris et armée de lourdes traverses de fer… Au-dessus de la porte, était écrit, en lettres noires presque effacées, et surmonté d'une croix de pierre, ce mot : *Asile.* Brossette était vivement descendu de la voiture, et sonnait à la porte…

— Que monsieur ne s'inquiète pas !… Je reviens tout de suite…

J'étais tellement stupéfait que je ne pensai pas à lui demander d'explications… D'ailleurs, la porte aussitôt ouverte, Brossette avait disparu…

Quel asile ?… Pourquoi cet asile ?… qu'allait-il faire en cet asile ?… Est-ce que mon mécanicien était devenu subitement fou ?

Par l'entrebâillement de la porte, j'aperçus des jardins et, au fond, une grande maison toute blanche… Des vieilles gens formaient des groupes devant la maison. Des vieilles gens se promenaient, à petits pas, dans les allées du jardin…

Brossette reparut bientôt, le visage tout épanoui. Il soutenait une très vieille femme, grosse, courte, toute ridée, toute courbée, qui marchait péniblement, en s'aidant d'un bâton. Il la conduisit près de moi, et me dit, en me regardant d'un regard qui demandait pardon, en même temps qu'il s'illuminait de bonheur :

— Fallait pourtant bien, monsieur, que je vous fasse connaître maman… C'est maman, monsieur !

Et s'adressant à la vieille :

— Tiens, maman… C'est monsieur… Dis bonjour à monsieur !

La vieille sembla d'abord consternée de nos peaux de loup, de nos lunettes relevées sur la visière de nos casquettes… Tout

rond, hagard, son œil allait de moi à son fils, qu'en vérité elle ne reconnaissait pas, sous cette vêture où s'ébouriffaient des poils blancs et noirs… Enfin, elle chevrota, indignée :

— Si c'est Dieu possible!… Ah! ah!… Des masques!… Des masques!…

Brossette éclata d'un bon rire, d'un rire plein de tendresse :

— Maman! Oh! maman!… Ca t'épate, hein?… Et tiens… ça… c'est une automobile… C'est moi, ton fils… qui la conduis… Regarde un peu… T'en as peut-être jamais vu, ma pauvre maman, des automobiles?… Attention…

Il mit le moteur en marche, le fit ronfler épouvantablement. La vieille, effrayée, voulut rentrer. Elle criait :

— Si c'est Dieu possible!… Si c'est Dieu possible!

Brossette l'apaisa, en l'embrassant et en lui glissant deux louis dans la main.

— Allons, dis adieu à monsieur… Faut que nous partions… Mais nous reviendrons dans quelque temps… Nous reviendrons te voir, encore une fois…

Il confia sa mère à une surveillante qui attendait, près de la porte, l'embrassa de nouveau, tendrement…

— Porte-toi bien, maman…

Et il sauta dans la voiture :

— Soixante-dix-sept ans, monsieur!… Et maligne… maligne!… Vous comprenez?… toute seule à son âge… Alors, je l'ai mise là… on la soigne bien… elle est heureuse…

Puis :

— Monsieur a été bon pour moi… Je remercie bien monsieur… Vrai!… monsieur est un bon garçon…

Il ajouta, après avoir vérifié son graisseur :

— Si monsieur a faim, nous pouvons aller déjeuner à Amboise… C'est à dix minutes d'ici…

En traversant le village, lentement, il reconnaissait les maisons… appelait les gens.

— Tiens!… C'est Prosper… Bonjour, Prosper!… Voilà la forge du père… Maintenant, c'est un café… Tenez, monsieur, *À Tivoli…* oui, c'est là qu'elle était… Eh bien, mon vieux Vazeilles… tu en as un fameux coup de soleil… Ça, c'est mon oncle… ce petit gros, devant l'épicier… Bonjour, mon oncle!…

Ému et glorieux, il se dressait, se carrait dans l'automobile.

Lorsque nous eûmes dépassé la dernière maison, il se retourna vers moi, et me dit « en donnant ses gaz » :

— Joli patelin, n'est-ce pas ?… Il n'a pas changé…

Ce mois-là, en examinant son livre, je constatai, sans trop de surprise et sans la moindre irritation, que le bon Brossette avait largement rattrapé les quarante francs donnés à sa mère. Je dois dire, à son honneur, qu'il y avait eu lutte. Des surcharges toutes fraîches indiquaient visiblement qu'il ne s'était décidé que tard, à cette restitution… Je lui en sus gré. Mais l'habitude avait été plus forte que la reconnaissance… Une fois de plus, son intérêt triomphait de son émotion. Après tout, n'avait-il pas raison ?… Tout ça, n'est-ce pas ? c'est des histoires de riches…

Brave Brossette !…

Frontières

Ce n'est pas sans appréhension que, par un beau matin d'avril 1905, nous démarrâmes, mes amis et moi, sur notre merveilleuse, ardente et souple C.-G.-V.

Pas très loin de Saint-Quentin, où nous devions faire le petit pèlerinage obligatoire aux pastels de La Tour, on nous jeta des pierres… À La Capelle, des gendarmes, embusqués derrière des verres d'absinthe, dans un cabaret, nous arrêtèrent et réclamèrent les papiers de la voiture, avec des airs menaçants. Après une discussion interminable où, une fois de plus, j'admirai la belle tenue, le beau langage, l'impeccable logique des autorités françaises, deux contraventions, en dépit de la verve de Brossette, nous furent dressées, la première pour excès de vitesse, la deuxième parce que le numéro, à l'arrière, le *628-E8,* avait, sur la route, recueilli un peu de poussière qui le cachait en partie. Il faut bien que les gendarmes égayent un peu leurs mornes stations dans les cafés… Comme nous arrivions à Givet, place forte élevée contre les incursions des Belges, un gamin, du haut d'un talus, fit rouler, sous les roues de la voiture, une grosse bille de bois, qui nous obligea, pour l'éviter, à un dangereux dérapage…

Et nous étions en France, dans la douce France, la France du progrès, de la générosité et de l'esprit ! Prémices réconfortantes ! Qu'allait-il advenir de nous, en Hollande, pensaient mes amis, et surtout en Allemagne, où il est reconnu, par les plus doctes

historiens de *La Patrie* [1], que les êtres informes qui peuplent ces deux pays, ne sont encore que des sauvages ?…

J'avais beau les rassurer… Ils n'étaient pas si tranquilles.

On leur avait dit :

— Ah ! vous allez en avoir des embêtements !… En Hollande, les Bataves vous regardent comme des bêtes curieuses et malfaisantes, s'ameutent, s'excitent, dressent des embûches… Et c'est la culbute dans le canal… Pour l'Allemagne, c'est un pays encore plus dangereux… Rappelez-vous la guerre de 70… Ce qui va vous arriver… c'est effrayant !

On leur avait conté de terrifiantes anecdotes sur l'hostilité des populations, l'implacable rigueur des règlements, la tyrannie sanguinaire des autorités… Il semblait qu'il fût plus facile et moins périlleux de pénétrer à La Mecque, à Peterhof [2] ou à Lhassa, qu'à Cologne et à Essen…

— Et les routes !… Quelque chose d'affreusement préhistorique… Pas de vicinalités, dans ces pays-là… pas de ponts et chaussées !… Admettons, pour un instant, que les populations ne vous massacrent point ; que vous sortiez à peu près intacts, votre automobile et vous, des griffes de l'autorité… jamais vous ne sortirez de ces routes-là… Des cloaques… des fondrières… des abîmes… L'accident certain… la prison probable… la mort possible… Voilà ce qui vous attend… Mais vous ne connaissez pas les Allemands. Tenez, pendant la guerre, nous avons dû loger, à la campagne, un escadron de uhlans… Savez-vous ce qu'ils faisaient ?… Ils mangeaient le cambouis de nos voitures… Mais oui… tel est ce peuple, mon cher…

Si bien qu'ils avaient hésité longtemps à m'accompagner, dans ce voyage, qui, pour toutes sortes de raisons, leur tenait à cœur… Aussi, avant de partir, s'étaient-ils munis copieusement de toutes les recommandations politiques, diplomatiques, militaires et douanières… Nous avions un portefeuille bourré de certificats, d'attestations, et d'admirables lettres d'une très belle

1. Quotidien nationaliste, antidreyfusard et antisémite, dont la direction politique est assurée par Lucien Millevoye — abondamment tourné en ridicule par Mirbeau dans ses articles dreyfusards de *L'Aurore*.

2. Ville proche de Saint-Pétersbourg, où réside la famille du tsar. Elle fut fondée en 1711 par Pierre le Grand.

écriture, ornées de cachets rouges imposants. Les papiers hollandais disaient : « Nous prions les autorités, etc. » Les papiers allemands disaient : « Ordre est donné aux autorités. » Il y avait là une nuance plutôt rassurante… Mais, le moment venu de les mettre à l'épreuve, qu'allaient-ils peser, devant tant de barbarie ?…

La douane allemande

Ce qui nous arriva, quand nous franchîmes la frontière allemande, à Elten…

Nous venions de passer un mois merveilleux, un mois enchanté, en Hollande, encore tout émus de ses paysages de ciel et d'eau, de ses villes penchées, de ses musées. Il ne nous était rien arrivé de fâcheux, au contraire. Ici un accueil réservé et, au fond, bienveillant ; là, une hospitalité enthousiaste. Même en Frise, où une automobile est une bête presque inconnue, où la curiosité hollandaise se montre parfois gênante, nous n'avions suscité qu'une sorte d'étonnement respectueux… Du moins, cet étonnement, c'est ainsi que je me plus à le qualifier… Quand on file sur les routes frisonnes, on voit, à chaque minute, passer des hommes au visage placide, qui mènent ces admirables chevaux, dont la peinture hollandaise consacre les belles formes rondes, de ces chevaux très noirs, à la haute encolure, à la robe luisante, qui s'accordent si bien avec le paysage et décorent nos corbillards parisiens avec tant de majesté… Ils s'arrêtaient pour nous considérer, laissant s'emballer leurs bêtes surprises… Je garde le souvenir de celui que nous fîmes, en cornant, se retourner de loin, et qui, sans plus se soucier de son cheval parti et galopant, à fond de train, dans le polder, demeura pétrifié d'admiration, immobile au bord de la route, son chapeau à la main…

Je me rappelais aussi qu'à Edam, ayant laissé l'automobile à la garde de Brossette, pour prendre le coche d'eau qui mène à Volendam, nous avions été entourés, subitement, par les habitants de tout le village… Il y avait là de jolies filles souriantes, parées de bijoux et de dentelles ; il y avait surtout des hommes, dont l'aspect nous inquiéta. Ces colosses, calmes et rasés, très beaux sous leurs bonnets de peau de mouton et dans leurs amples culottes bouffantes, me faisaient penser à ces paysans héros, leurs ancêtres, qui boutèrent, hors de leur République,

notre bouillant Louis XIV, ses fringantes cavaleries, ses infanteries si bien dressées, ses cuisines et ses dames, non sans garder quelques bannières et drapeaux, et quelques canons historiés. Et je m'imaginai qu'ils examinèrent ces trophées du même regard fier et conquérant dont leurs descendants examinaient notre machine… À notre retour de Volendam, j'appris, de Brossette, qu'il avait été traité royalement et que ces braves gens lui avaient offert un banquet.

— Seulement, expliqua Brossette… j'ai dû en promener quelques-uns,… les notables de l'endroit… et y aller d'une conférence sur le mécanisme…

— Vous savez donc le hollandais ? lui demandai-je…

— Non, monsieur… Mais il y a les gestes… C'est égal… ce sont des types, vous savez !… Et je ne m'y fierais pas…

Oui, mais l'Allemagne ?… Ses douaniers rogues, ses terribles officiers, son impitoyable police ? Les épreuves allaient maintenant commencer. Je regrettai, ah ! combien je regrettai, à ce moment, de n'avoir pas l'âme chimérique de M. Déroulède [1], pour, d'un geste, rayer à jamais de la carte du monde ce barbare pays !

Nous arrivâmes, venant d'Arnheim, vers quatre heures de l'après-midi, à Elten. Je cherchai longtemps où pouvait bien être la douane… On m'indiqua un petit bâtiment, modeste et familial, que nous eûmes la surprise de trouver vide… Je heurtai les portes et appelai vainement, plusieurs fois… À grand-peine, je finis par découvrir une bonne femme, assise, dans le coin d'une pièce, et qui reprisait pacifiquement des bas… Elle avait de larges lunettes, un visage vénérable et très doux. Elle était sourde. Près d'elle, un chat jaune dormait, roulé en boule sur un vieux coussin… Un pot de terre chantait sur la grille d'un fourneau. J'eus beau inspecter la pièce, pas le moindre appareil de force, nulle part… pas de râtelier avec sa rangée de fusils… nul casque à pointe… pas même un portrait de l'Empereur Guillaume, aux murs… Je crus que je m'étais trompé. Avec

1. Paul Déroulède (1846-1914), poète et politicien nationaliste et antidreyfusard, fondateur de la Ligue des Patriotes en 1882. Mirbeau s'est battu en duel avec lui, en 1883, et n'a cessé de démystifier son pseudo-patriotisme de carnaval et de coup d'État.

beaucoup de difficultés, je mis la bonne femme au fait de ce qui m'amenait.

— Oui… Oui, fit-elle, en se levant pesamment… c'est bien ici…

Elle posa ses lunettes et son ouvrage sur une table encombrée de paperasses, de registres, de livres à souche. Le chat réveillé s'étira voluptueusement… Elle dit en souriant :

— Un beau temps pour voyager… Na!… Venez avec moi… C'est à deux pas…

Nous traversâmes la rue. Elle me fit entrer dans un cabaret où un gros homme, très rouge de figure et très court de cuisses, fumait sa grande pipe, assis devant une chope de bière… Quoiqu'il fût tout seul, il semblait s'amuser extraordinairement. Peut-être songeait-il à nos défaites, à ses victoires? Car, à quoi peuvent bien songer les Allemands? — La femme lui dit quelques mots.

— Ah! ah! fit le gros homme… Très bien… très bien! Nous allons voir ça…

Je remarquai alors qu'il était coiffé, assez comiquement, d'une casquette anglaise, qui lui collait au crâne, et que ses vêtements, déteints, ne rappelaient l'uniforme que par deux ou trois boutons de cuivre et par un liseré, où le rouge ancien reparaissait, ça et là, à de longs intervalles… Nous sortîmes.

Il tourna autour de la voiture, l'examina avec une curiosité réjouie… Brossette le suivait, prêt à ouvrir les coffres à la première réquisition… Moi, j'extrayais de ma poche le fameux portefeuille… Et tel fut le dialogue qui s'engagea entre un citoyen français et un douanier allemand :

— Ça va bien, hein?

— Assez bien…

— Ça va vite?

— Assez vite, oui.

— Trente kilomètres?

— Oh! Plus… plus…

— Sacristi!… C'est joli… c'est joli…

Il passa la main sur la poire de la trompe, gonfla ses joues, souffla :

— Beuh? Beuh?…

— Oui…

— C'est joli… Et vous allez à Krefeld ?

— Non… à Düsseldorf ?

— À Düsseldorf ?… Sapristi !… Alors, dépêchez-vous… Houp !… Houp !… Houp !…

Il me frappa amicalement sur l'épaule :

— Français, hein ?…

— Oui…

Il me serra fortement la main, et, m'indiquant la route :

— Düsseldorf… la première à droite… À Emmerich, vous passez le Rhin, sur le bac… Houp ! Houp !

Je demandai :

— La route est mauvaise, hein ?

— Mauvaise ?… C'est comme du parquet ciré… Houp !

Avant de virer, selon les indications du douanier, je me retournai… Je le vis planté au milieu de la route, qui agitait en l'air sa casquette, en signe de bon voyage.

Nous fûmes longtemps à revenir de notre étonnement.

— Ça doit cacher quelque chose de terrible, dit l'un de nous… Attention, Brossette… Et pas si vite !

C'est ainsi que nous entrâmes en Allemagne.

Vers Rocroy

Pour l'instant, nous n'avons même pas franchi la frontière belge, et nous roulons toujours vers Givet.

Première journée désagréable.

Après Compiègne, le vent s'était levé brusquement, un vent du nord, âpre et dur, qui gênait beaucoup notre marche, et faisait tournoyer vers nous, sur la route, de petits cyclones de poussière… Tant que nous eûmes à longer l'Oise, à la quitter pour la retrouver ensuite, avec la fraîcheur de sa vallée, la surprise de ses ports charmants, et le mouvement de sa batellerie, cela alla très bien. Mais au-delà de Saint-Quentin, où notre patriotisme se contenta d'admirer La Tour et ne songea pas une minute, hélas ! à donner le moindre souvenir à M. Anatole de La Forge [1], le

1. Anatole de La Forge (1820-1892), a organisé avec succès la défense de Saint-Quentin en octobre 1870, en tant que sous-préfet de l'Aisne. Il fut ensuite député radical et présida la Ligue des Patriotes à ses débuts.

paysage devint morose. Nous aussi. Presque rien que des champs de betteraves, à peine ensemencés… Il semblait que la campagne se fripât, se ratatinât, se décolorât, sous la sécheresse du vent… Elle était laide à voir, comme une chambre dont on n'a pas fait la toilette depuis longtemps… Peu de villages, pas de villes, sauf Guise qui ne me parut pas être l'Eldorado industriel célébré par le bon Fournière [1] et créé par le bon Godin [2]. De loin en loin, des hameaux endormis, des fermes ensommeillées; ici, une pauvre briqueterie; là, une distillerie abandonnée… et la route, la route monotone, inactive, presque déserte. Nous ne rencontrâmes guère que ces hautes et lourdes voitures de liquoristes, qui s'en allaient, dans un bruit de bouteilles secouées, porter aux rares humains de ces régions la tristesse, la maladie et la mort.

Moins un pays travaille, et plus l'on dirait qu'on rencontre de ces assommoirs ambulants. Cela tient, sans doute, à ce qu'on ne rencontre qu'eux.

Je remarquai que presque tous les vieux châteaux sont désertés… Ils ne nourrissaient plus leur homme. Quelques-uns servent, pour les pauvres gens, de sanatoria, ou de colonies de vacances; ils sont revenus au peuple, et c'est ce qu'ils avaient de mieux à faire. Les autres tombent en ruine et meurent dans leur cercle de ronces. Personne n'en veut plus. Le temps est dur à l'oisiveté des hobereaux. Les jours de marché, et le dimanche, à l'heure de la messe, on les voit encore se pavaner à la ville, avec des culottes de velours usé, des cravaches, des bottes, des éperons qu'ils font toujours sonner fièrement sur les trottoirs. Mais ils n'ont plus de cheval, car l'avoine est chère; et ils n'ont plus rien, car, pour avoir quelque chose, il faut le gagner au travail. Ils se contentent de ces simulacres de luxe et de chic, où ils trouvent encore de quoi alimenter leur orgueil déchu, et leur foi chimérique… Heureux pourtant, quand, au retour de la foire, sur la route, ils rencontrent un paysan qui consent à les ramener, chez eux, dans sa carriole, avec son porc!… Je parle surtout de la

1. Eugène Fournière (1857-1914), écrivain socialiste, élu député de Vervins en 1898, auteur d'œuvres sociologiques et de pièces de théâtre.

2. Jean-Baptiste Godin (1817-1888), industriel d'appareils de chauffage, a fondé à Guise, en 1888, un vaste familistère d'ouvriers inspiré de son idéal fouriériste; auteur d'ouvrages sur la politique du travail et la mutualité sociale.

Bretagne, du Perche, du Nivernais, où il y a encore des châteaux, plus sales que des porcheries, habités par des hobereaux, plus dénués que des mendiants… Mais ici il semble qu'il n'y ait même plus de hobereaux, retournés avec leur cravaches, leurs éperons, leur Roi et leur Dieu, dans le grand tout du passé.

Quelquefois, sur une hauteur, se dresse encore un château tout neuf, de brique et de pierre, avec des tours, des tourelles, des créneaux. Soyez sûr qu'il appartient à un cordonnier heureux, à un épicier enrichi, parvenus enfin à réaliser le rêve anachronique et seigneurial qui hanta leur esprit de prolétaire…

Une ville morte

Rocroy, nom sonore qui semble claironner, à lui seul, toute la jeune gloire de Louis XIV.

J'ai vu bien des villes mortes — elles ne sont pas rares en France —, mais d'aussi mortes que Rocroy, il n'est pas possible qu'il y en ait, nulle part, dans le monde. Rocroy est plus qu'une ville morte, c'est un cimetière; plus qu'un cimetière, c'est le cimetière d'un cimetière, si une telle chose peut se concevoir. L'administration des Ponts et chaussées qui, par pudeur nationale, sans doute, a voulu épargner aux voyageurs étrangers l'affligeant spectacle de cette déchéance, a déclassé la route qui mène à Rocroy. Rien ne mène plus à Rocroy qu'un chemin ensablé, cahoteux, que personne ne prend, et où poussent librement des herbes grisâtres : l'ancienne route. La nouvelle le contourne à quelques kilomètres, et s'en va desservant des villages plus vivants et de moins mornes campagnes. Pourtant, Rocroy subsiste encore sur les cartes, par habitude, je pense, peut-être par charité, comme, dans les budgets de l'État, subsistent parfois des crédits alloués à des services supprimés, ou à des personnes disparues… Je ne puis me faire à l'idée que le gouvernement trouve des fonctionnaires assez dénués, pour les envoyer — sous-préfets, juges, percepteurs, etc. — dans cette nécropole. J'imagine qu'on les recrute — et avec peine encore — parmi les anciens concierges de châteaux historiques et les gardiens de cimetières désaffectés… Quant aux quelques figurants, chargés de représenter l'indigène, d'où viennent-ils? De quels hôpitaux?… De quelles morgues?… De quels musées de cire?

Et remarquez que, par une audacieuse ironie, Rocroy tient, dans notre système de géographie départementale, l'emploi de chef-lieu d'arrondissement… C'est chef-lieu de rétrécissement qu'il faudrait dire…

Nous y arrivâmes par hasard, ou plutôt par erreur, car, malgré Brossette, que son instinct ne trompe jamais, je m'acharnai à croire que le dit chemin cahoteux devait être un raccourci, et qu'à le prendre nous économiserions de la route et du temps, pour gagner Fumay.

Hélas! ce fut Rocroy.

Mais je ne regrette rien. Les spectacles agréables ne nous sont pas seuls utiles, et nous avons appris, depuis l'histoire romaine, que rien n'exerce l'esprit, n'élève le cœur, comme de méditer sur des ruines.

Rocroy a encore ses remparts et ses deux portes. Bien qu'ils aient été construits par Vauban, qui avait pourtant de l'imagination et le goût du pittoresque, ils n'ont rien de terrible, rien de décoratif, non plus. La ville n'est, pour ainsi dire, qu'une place, une petite place lugubre et muette, fort sale, autour de laquelle des maisons, qui n'ont même pas le prestige des architectures anciennes, se délabrent, s'excorient, s'exfolient, ainsi que de pauvres visages, atteints de dermatose. Cela est noir, galeux, effrayamment vide. Je ne me rappelle pas y avoir vu un arbre, une fontaine, un kiosque. On y chercherait vainement, même sur une boutique ou sur un café, le souvenir du grand Condé [1]… Ah! les Espagnols peuvent venir à Rocroy, sans la moindre humiliation. Rien n'y évoque plus la mémorable frottée qu'ils y reçurent; aucun trophée à la mairie, aucun canon sur les remparts… Mais que viendraient faire à Rocroy les Espagnols? Ils ont aussi des villes mortes, chez eux, de vieilles villes sarrasines, des villes de porcelaine que le soleil, chaque matin et chaque soir, anime de reflets enflammés et merveilleux.

Quand nous traversâmes cette place, nous vîmes quelques fantômes assis sur des chaises et sur des bancs, au seuil des

1. Le grand Condé remporta à Rocroy une importante victoire sur les Espagnols le 19 mai 1643, soit cinq jours seulement après la proclamation de Louis XIV, alors âgé de cinq ans.

portes, devant les boutiques, dont la plupart, d'ailleurs, étaient closes. Ils ne remuaient pas, ne parlaient pas, ne regardaient pas. Le bruit de l'automobile ne leur fit même pas lever la tête.

Dans les plus petits villages, perdus au fond des terres, un chien étranger, un chemineau qui passe, une voiture d'ambulant, un vol d'oies sauvages, est un événement considérable. À plus forte raison, une auto… On s'inquiète, on s'assemble autour de ces choses inhabituelles, qui, pour un instant, rompent la monotonie de ces existences enfermées.

À Rocroy, ils ne s'inquiétaient de rien, ne regardaient rien, si parfaitement immobiles que nous eûmes la pensée que c'étaient des mannequins d'étoupe, et que, si nous les avions effleurés d'une chiquenaude, ils fussent tombés sur le trottoir, avec un bruit mou… Notre surprise s'augmenta à découvrir que les devantures des boutiques s'ornaient d'enseignes telles que celles-ci : « Épicerie parisienne… Boulangerie parisienne… Charcuterie parisienne… ». J'ignore l'idée que ces spectres se font de Paris, si Paris, pour eux, symbolise la vie ou la mort… Ce que je sais, c'est que tout était parisien, à Rocroy, et que tout était mort.

On ne perçoit d'abord que le comique des choses; ce n'est qu'à la réflexion que le tragique apparaît.

Il ne nous fallut pas longtemps pour sentir que cette ruine et que cette mort étaient bien la parfaite et douloureuse image de la ruine et de la mort que fut l'œuvre politique et militaire de Louis XIV, œuvre à jamais néfaste, que, plus tard, vint achever Napoléon, dont, par un prodige, la France n'est pas morte, mais qui pèse toujours sur elle d'un poids si lourd et si étouffant…

Aujourd'hui, de probes et sagaces historiens entreprennent de réviser l'histoire de ce siècle abominable que, dans les écoles démocratiques et les salons libéraux, on appelle toujours le grand siècle. Vraiment, nous n'avons plus à avoir honte du nôtre, quoi qu'en aient les Académies, gardiennes sévères des mensonges du passé.

Que sont nos vices, notre corruption, notre vénalité, que sont nos pauvres petits Panamas, si on les compare aux vices, aux corruptions, aux concussions, aux trahisons de cette cour fameuse qu'on nous donne encore pour le modèle de l'honneur, du patriotisme, de l'élégance et de la vertu? À peine des farces de collégien… Ma pensée allait, avec une sorte de reconnaissante

piété, vers nos bons radicaux et radicaux-socialistes qui, comme la noblesse d'alors, forment la classe privilégiée d'aujourd'hui, celle qui, éternellement, sous des titres différents, mais avec des appétits égaux, se rue, dit-on, à la même curée des honneurs et de l'argent… Quelles braves gens ! Et comme je les aime !… Ils sont affables, polis, modérés dans l'expression publique de leurs passions, ennemis du scandale qui est toujours laid, des intrigues trop bruyantes qui sont parfois dangereuses. Excellents patriotes, fermes capitalistes, intermédiaires habiles entre l'épargne et les banques, propriétaires orthodoxes, qui donc pourrait mieux défendre les immortels principes de la conservation sociale, répartir plus équitablement, entre les grosses affaires qu'ils protègent, et les menus besoins des pauvres qu'ils administrent, la manne des budgets ?… En outre, ils ont de l'éducation, de la décence et de la vertu, une culture moyenne qui les rend aptes à toutes les médiocrités éclatantes et fructueuses, un raffinement de mœurs qui fait leur commerce agréable et sans surprises, des habitudes électorales qui les mêlent au peuple, qui apprennent, même au plus grincheux, la bienveillance et la familiarité envers les petits…

Ah ! comme ils ont bonne figure, à les comparer, en leur sévère habit noir, à ces grands seigneurs, vêtus de soies et de dentelles, brutaux et goujats, ignorants et voleurs, domestiques et proxénètes, dont l'élégance si vantée, si regrettée, consistait à se roter au visage l'un de l'autre, donner audience déculottés sur leurs chaises percées, se barbouiller de sauces comme les chiens qui fouillent du nez dans leur pâtée, cultiver, bactériologistes sans le savoir, d'immondes vermines sous leurs perruques : charniers ambulants, ambulantes ordures, qui laissaient de leur passage dans les couloirs de Versailles, de Meudon, du Petit-Luxembourg, une persistante odeur de musc et de merde… Prestigieux serviteurs de la monarchie et de la religion, ils ne pensaient qu'à trafiquer de leurs fonctions, piller le trésor, les tailles, les gabelles, les magasins publics, tricher au jeu, trahir leur pays, mener leurs femmes, leurs filles, leurs maîtresses, au lit royal, leurs fils au lit des augustes sodomites de la Maison de France, et, mieux que sur les champs de bataille où ils se battaient, d'ailleurs, comme des lions, leur fierté chevaleresque s'exaltait à présenter le pot de

chambre au Roi, à changer ses chemises, ses chausses, ses draps, souillés par les déjections de ses purgatifs…

Règne monstrueux et fétide, dont l'odeur de latrines, de bordel, vous prend à la gorge, et vous fait tourner, soulever le cœur, jusqu'au vomissement!… Ni la beauté des palais, ni la grâce des jardins et des parcs, ni la gloire de La Rochefoucauld, de Pascal, de La Bruyère, de Corneille, de Racine, de Molière, ni le puissant génie constructeur de Colbert, ni — ce qui est plus beau et plus grand que tout cela — la force accusatrice des aveux, des portraits de l'immortel Saint-Simon, ne sauraient en effacer les hontes et les crimes.

Et comme je n'oubliais pas que nous étions à Rocroy, je m'arrêtai plus complaisamment à la physionomie du grand Condé qui, au dire de l'Histoire, fut la plus pesante, la plus stupide, la plus héroïque brute de ce siècle de brutes, qui vendit toujours son épée au plus offrant, qui la vendit même à la France… Ô gloire de Chantilly [1]!

En sortant de Rocroy, où, parmi tant de morts, m'étaient revenus tant de souvenirs d'un passé détesté, avec quelle ferveur je me plongeai à nouveau — c'est une image — dans le bain de vos vertus rafraîchissantes et hygiéniques, bons radicaux et radicaux-socialistes de notre temps, si paisible et si raffiné!… Avec quelle joie purifiante, avec quelle dévotion consolatrice je me plus à évoquer vos vertueux hauts-de-forme et vos honnêtes habits noirs… à évoquer encore, à évoquer toujours, groupées autour de M. Fallières [2] — c'était alors M. Loubet [3] — dans les appartements enfin aérés, enfin désinfectés de Rambouillet, les élégances de notre Cour contemporaine!… Qu'il me parut rassurant, M. Loubet! — c'est aujourd'hui M. Fallières, bon gros vigneron de notre terroir méridional. — Qu'elles me parurent charmantes, émouvantes, antiseptiques, vos élégances nouvelles,

1. Condé a pris possession, en 1643, du château de Chantilly et y a fait exécuter de grands travaux par Le Notre, Mansard et La Quintinie.

2. Armand Fallières (1841-1931), sénateur du Lot-et-Garonne, élu président de la République le 17 janvier 1906, par 449 voix contre 371 à Paul Doumer, candidat de la droite.

3. Émile Loubet (1838-1929), sénateur radical de la Drôme, deux fois président du Conseil, a été élu président de la République le 18 février 1899, par la majorité dreyfusiste, par 483 voix contre 179 au conservateur et protectionniste Méline.

bons radicaux et radicaux-socialistes! La belle affaire qu'un esprit vil, frivole et chagrin observe, si mal à propos, tout ce qu'elles doivent encore aux parfumeries des salons de coiffure, à la coupe familiale des coupeurs de la Belle-Jardinière!…

*
* *

La mort de Rocroy a gagné la campagne qui l'environne, comme la gangrène d'un membre gagne le membre voisin… L'impression en est sinistre… On croit qu'on va respirer, on étouffe plus encore. Avant de retrouver la vie balsamique de la terre, la splendeur de la forêt, le tumulte de la Meuse, au long des ardoisières de Fumay, il nous faut traverser un large plateau, sorte de zone funéraire, où le sol est pierreux, lugubrement stérile. Là, ne poussent que des herbes sèches et décolorées, de maigres bouleaux qui ne dépassent pas la taille d'un arbuste nain, et, çà et là, des ajoncs qui n'ont pas une fleur… Ensuite, c'est une joie à pousser des hosannas, c'est comme une résurrection, lorsque nous rejoignons, par les lacets des Ardennes, la rivière mouvementée, et que nous entendons la sirène des remorqueurs qui entraînent les longs trains de bateaux… Et tout reverdit, tout miroite, tout sent bon, tout travaille, le sol fleuri, les arbres bourgeonnés, les eaux, les coteaux, les maisons, les hommes, le ciel; tout est féerique jusqu'à Givet.

Une ville forte

Quelle folle terreur ont donc su nous inspirer les Belges, que Givet soit une telle forteresse?

La ville disparaît presque sous l'accumulation des défenses militaires… Forts tapis au haut des pics, terrasses armées, enceintes bastionnées, casemates blindées, fossés remplis d'eau, pont-levis, mâchicoulis, échauguettes, demi-lunes, chemins de ronde, tout ce qu'inventa, pour la sécurité des frontières, la science ancienne et moderne de la fortification, Givet en est pourvu… Par les poternes et les chemins couverts, on s'attend à voir, tout d'un coup, débusquer des hommes d'armes, bardés de fer… Ah! les Belges doivent être fiers d'être Belges, en regardant Givet… Ils savent ainsi tout ce que leur puissance militaire a de redoutable… J'imagine aisément que Givet soit, pour eux, la

meilleure école où se fortifie leur arrogance nationale. Le dimanche, les pères doivent conduire leurs enfants à Givet, et je les entends qui leur disent :

— Voyez, comme nous faisons trembler le monde !

De son côté, un officier français, devant qui je m'étonnais de ce luxe guerrier, m'a expliqué ceci :

— Il ne faut plus, au cours des luttes futures, qu'on puisse encore s'écrier : « Ah ! voici les Belges. Nous sommes foutus ! »

Et que de casernes !… Quelles immenses esplanades pour l'évolution des troupes !… Que de soldats !

J'ai vu défiler des bataillons et des bataillons d'infanterie. En tenue de campagne et clairon sonnant, sans doute ils revenaient d'une reconnaissance, peut-être d'un combat. Et j'ai admiré leur allure martiale, leur souple entraînement… Nous sommes bien gardés, allez !… Tout me fait croire aujourd'hui que, devant un tel déploiement de forces, un tel hérissement de défenses, l'armée belge nous laissera tranquilles, désormais.

« Si tu veux la paix… », dit la Sottise des nations.

On rêve pour Nancy le tiers seulement des travaux patriotiques exécutés à Givet… Il est vrai que, là-bas, ce ne sont que les Allemands…

Une famille d'automobilistes

Revenus de notre surprise, bien sûrs de n'être pas dérangés par une attaque soudaine des corps d'armée belges, nous passâmes la soirée assez gaiement, dans un hôtel propre, très recommandé par le *Touring Club,* où l'on nous servit de la cuisine simple et modeste, de la cuisine de siège. Les truites de la Meuse, annoncées sur la carte, furent, au dernier moment, remplacées par une plus humble friture de gardons, et l'on substitua de la charcuterie au rosbif promis ; tout cela de si bonne grâce que nous fûmes enchantés de notre dîner.

Près de nous, était attablée toute une famille : le père et la mère, la fille, le fils. Ils étaient arrivés, un peu avant nous, en automobile aussi… Partis de Paris, depuis trois jours, ils avaient été arrêtés, dans des endroits peu habitables, par toute sorte d'accidents… Ils en parlaient avec aigreur… La mère, surtout, se plaignait amèrement de la machine :

— Ce n'est rien… ce n'est rien… expliquait le père. Elle est un peu paresseuse, c'est vrai… Elle va s'échauffer…

Elle insistait :

— Je t'ai toujours dit que tu aurais dû acheter une Charron, comme les Levasseur, ou une Panhard, comme les Tripier… Ce ne sont pourtant pas des imbéciles, eux!… Ah! c'est agréable, d'avoir tout le temps des pannes!

— Elle va s'échauffer… je te répète qu'elle va s'échauffer… Il faut qu'elle se fasse… Mais naturellement… Tu n'es pas raisonnable… Voyons, c'est comme des chaussures neuves… elles ne vont bien au pied qu'au bout de huit jours… Ah! les femmes… la lune, tout de suite!

— Eh bien, moi, je te dis que nous n'arriverons jamais à Bruxelles, avec ce sabot-là…

Il se mit à rire bruyamment, se tourna vers nous, comme pour en appeler à notre témoignage :

— Sabot!… Une Brulard-Taponnier, douze chevaux!… Ah! ah! ah!…

— Tu verras… tu verras!…

Elle était couperosée, flasque, minaudière, et pessimiste. Pour bien prouver qu'elle était venue en automobile, elle avait conservé ses terribles lunettes bien en vue sur son chapeau de feutre beige. Lui, gros, court, la joue ronde et rasée, la barbe en pointe, jovial, vulgaire, et brave homme, arborait orgueilleusement une casquette russe, ornée des insignes du *Touring.* Impossible d'être plus gauche, plus sottement fagotée que la fille. Sans fraîcheur, sans grâce, les oreilles livides et comme décollées, le cheveu pauvre, elle montrait déjà, sur le devant de la bouche, une denture toute gâtée… Quant au fils, le front bas, le menton fuyant, jaune et très maigre, le corps aveuli par des habitudes solitaires, il était totalement abruti… Famille bien française, comme on voit.

En voyage, nous ne cessons, nous autres de France, de nous moquer des familles allemandes, anglaises, italiennes, que nous rencontrons sur notre route, et qui, souvent, nous donnent l'exemple de la santé physique et de la bonne éducation. Avec une joie féroce et un imbécile orgueil, nous nous complaisons à relever, toujours à notre avantage, ce que nous appelons leurs ridicules, leurs tares, qui ne sont, peut-être, que des vertus…

Mais il est entendu que rien n'est beau, élégant, pétulant, spirituel, rien n'est intelligent que de France. Les grands hommes d'autre part ne sont que de plats copistes, de honteux plagiaires. Dickens doit tout à Alphonse Daudet, Tolstoï à Stendhal… Ibsen est, tout entier, dans *La Révolte* [1] de Villiers de L'Isle-Adam… Qu'eût été Goethe sans Gounod et sans Thomas [2]?… Et pour ce qui est de Henri Heine, ne parlons pas, voulez-vous?… de ce vil espion pensionné par Guizot… L'âme française, je la retrouve, toute, dans cette exclamation de Brossette qui, un jour, à Koenigsberg, me disait :

— Les Allemands, monsieur?… quel peuple de sauvages!… Ils ne comprennent pas un mot de français…

Ah! si pourtant nous songions quelquefois à mirer, dans nos familles à nous, nos infériorités de race, nos descendances d'alcooliques, de syphilitiques, notre lourdeur, notre stupidité haineuse ou jobarde?

Cette fois, en considérant cette famille de mon pays, attablée près de nous, j'y songeai, avec quelle douloureuse humilité!

Ils allaient en Belgique. Jamais encore ils n'étaient sortis de France, et l'idée que, le lendemain matin, pour la première fois, ils franchiraient une frontière, entreraient dans un pays qui ne serait plus la France, cette idée-là les impressionnait, les troublait au-delà de tout… Ils ne savaient pas trop s'ils devaient avoir peur, ou se réjouir…

Après le dîner, la table desservie, le père s'entretint longuement, avec le patron de l'hôtel, des industries du pays; la mère tira de son sac un jeu de cartes et fit une patience; la jeune fille feuilleta le *Baedecker,* et le fils, écroulé sur la chaise, bouche ouverte et bras pendants, s'endormit profondément.

1. Drame en un acte composé par Villiers en 1869, refusé au Gymnase, représenté au Vaudeville le 6 mai 1870, éreinté par la critique, et retiré de l'affiche après cinq représentations. Il traite de la vaine tentative d'émancipation d'une femme mariée.

2. Allusion au *Faust* de Gounod et à *Mignon* d'Ambroise Thomas, les opéras les plus célèbres du répertoire français de l'époque. Mirbeau s'est méchamment gaussé du *Faust* de Gounod, pour mieux glorifier César Franck (voir ses *Chroniques musicales,* Séguier, Paris, 2002).

Tout à coup la jeune fille demanda :

— Mère !… qu'est-ce que c'est que le Manneken-Piss ?

— Veux-tu bien te taire ?… chuchota la mère, en glissant vers nous un regard inquiet… Veux-tu bien ne pas dire de ces choses-là, petite malheureuse ?

Mais la jeune fille appuya, ingénument :

— Quelles choses ?… Puisque c'est dans le *Baedecker* !

— Ça n'est pas convenable, là !

— Pourquoi ?

— Parce que…

— Alors, on ne verra pas le Manneken-Piss ?

— Si, tu le verras… Tu le verras avec ta mère… Seulement, tais-toi !

Et le père continuait de s'instruire auprès du patron de l'hôtel.

— Nous avons ici, énumérait ce dernier, de très beaux calcaires… une importante fabrique de colle forte… des tanneries…

— Des tanneries ?… Ah !… c'est intéressant… Et la conserve ?

— Non, nous n'avons pas ça… Par exemple, nous avons aussi une belle usine de caoutchouc…

— Bigre !… Ah ! dites-moi ?… Et pas de conserve ?… C'est curieux !…

À cette insistance, nous comprîmes que le gros monsieur avait, quelque part, un établissement de conserves… Malgré son air bonhomme, avait-il dû en empoisonner des gens ! Et, peut-être, avait-il élevé ses enfants avec ses produits, ce qui expliquait leur teint terreux et maladif… Satisfaits de ce renseignement et de ces hypothèses, nous allions nous retirer, quand le mécanicien entra, en cotte de travail, les mains toutes noires de graisse…

— Ah ! Ferdinand, dites-moi ?… La voiture ?… Ça va, hein ?… Nous partons demain, à huit heures, mon garçon… huit heures précises. Dites-moi ?… Faites le plein d'essence… Voyons… Namur ?… Soixante kilomètres, à peu près, hein ? Non… le demi-plein… Ce sera assez…

Le mécanicien parut gêné, se gratta la tête :

— C'est que… dit-il… voilà… la machine ne va pas du tout… Elle n'embraye plus…

— Sacristi !… Dites-moi ?… Ça n'est pas grave ?

— Hé!… monsieur… c'est embêtant…

Toute la famille, même le fils réveillé, tendait le col vers le mécanicien.

— Comment?… Qu'est-ce que vous dites?… Une machine toute neuve!

— Bien sûr… mais monsieur doit comprendre… du moment qu'elle n'embraye plus…

— Je comprends… certainement, je comprends… mais… dites-moi? Ce n'est pas une raison… Voyez ça… travaillez…

— Mauvais travail… Ici, il n'y a pas de fosse… Et puis, il fait trop noir… Demain matin, nous verrons ça… Ah! j'ai bien peur…

— Mais non… mais non… Huit heures, hein?… Ah!… Dix litres seulement… Nous remplirons après la frontière…

Il prononça « la frontière » avec un accent majestueux. Le mécanicien parti, il se promena quelques minutes dans la salle, le front plissé… Mais, pour dissimuler ses préoccupations, les pouces aux entournures du gilet, et balançant la tête, il faisait :

— Peuh! peuh! peuh!… Peuh! peuh!

La mère avait un sourire méchant… Elle dit :

— Tu verras… tu verras!

La fille demanda :

— Père… qu'est-ce que c'est : « Elle n'embraye plus »?

— Mon enfant, c'est…

Il resta court, chercha une explication, et n'en trouvant pas :

— C'est rien… fit-il, rien du tout… Un peu de graissage… il n'y paraîtra plus…

— Oui! oui… compte là-dessus… ricana la mère, en se levant.

Et nous allâmes nous coucher.

Le lendemain matin, dans la cour de l'hôtel, ce fut une scène tragique.

La famille, harnachée pour le voyage, était réunie autour de la Brulard-Taponnier, douze chevaux… Nous arrivâmes juste au moment où Brossette, à qui son collègue avait demandé aide, sortait de dessous la voiture.

— Eh bien? interrogea le monsieur, qui avait mis ses derniers espoirs dans la science de notre mécanicien…

— Eh bien… répondit-il en s'époussetant… rien à faire… Le cône est faussé, le cuir est brûlé… Faut qu'elle aille à l'usine.

Ils furent tellement consternés, tous les quatre, qu'ils ne songèrent même pas à protester, à s'indigner. Le silence qui suivit cette sentence fut quelque chose de poignant… J'eus pitié d'eux… Vraiment, ils avaient l'air de condamnés à mort.

Ferdinand s'approcha de son maître. Son expression de fourberie me frappa. Il fut verbeux.

— Je l'avais bien dit à monsieur, hier soir… Ah! c'est très embêtant… J'vas ramener la sacrée machine à Paris, et je viendrai retrouver monsieur en Belgique, où que monsieur me dira… Vrai!… on peut appeler ça de la guigne… Monsieur, lui, va prendre le chemin de fer pour quelques jours, cinq… six jours… huit jours au plus… le temps des réparations, quoi!… À moins que monsieur ne préfère m'attendre ici… C'est, comme de juste, à la disposition de monsieur…

Le patron de l'hôtel, qui circulait autour de la voiture, lança négligemment :

— Il y a de bien belles promenades, dans les environs… Bons chevaux… Voitures confortables… Prix modérés…

Après un nouveau silence, le monsieur regarda Ferdinand d'un regard timide et suppliant :

— Vous êtes bien sûr?… Il n'y a pas un moyen?… Dites-moi?… pas un moyen?

— Que monsieur demande à mon collègue!…

Brossette, qui se lavait les mains à la pompe, tourna la tête, répéta :

— Rien à faire…

Ferdinand rajusta le capot du moteur. Ils le considéraient comme s'ils eussent encore espéré un miracle… Mais le moteur resta silencieux…

— Ah! c'est complet, fit, dans un serrement des lèvres, la femme dont la couperose, sous le voile, s'accentuait de barres violacées… Elle est jolie, la Brulard-Taponnier, douze chevaux!… Elle est jolie!

De plus en plus hébété, le monsieur soupira :

— Arriver à Bruxelles en chemin de fer!… Dites-moi?… C'est raide…

La fille avait des larmes dans les yeux. Adieu, peut-être, le Manneken-Piss!… Le fils ouvrait et refermait la portière d'un geste colère et stupide…

En écoutant le bruit doux et régulier de notre moteur que Brossette venait de mettre en marche, le monsieur, dans sa détresse, s'enhardit jusqu'à m'adresser la parole :

— Vous avez de la chance… Ah! vous avez de la chance…

— Monsieur a une bonne voiture, voilà… rectifia aigrement la femme… Monsieur n'a pas une Brulard-Taponnier, douze chevaux!…

Notre *628-E8* partit dans un démarrage que, malicieusement, Brossette s'était appliqué à faire foudroyant.

— Pauvres gens!… dis-je à Brossette, quand nous fûmes sortis de la ville.

Brossette, d'abord, ne répondit rien. Puis, haussant les épaules et ne pouvant retenir un petit rire que je voyais se tordre, au coin de sa bouche :

— De bonnes poires, monsieur!… La voiture n'a rien, vous savez!… Seulement, Ferdinand est jaloux de sa femme… Ça le travaille… ça le travaille… Il veut rentrer pour la surprendre… Et comme ils n'y connaissent rien…

J'adressai de vifs reproches à Brossette, pour s'être fait le complice d'une si mauvaise action.

— Oh! moi, monsieur… bien sûr que je donne tort à Ferdinand… Ces choses-là, ça se fait pas… Mieux vaut être cocu… je lui ai dit… Il s'est entêté… Tout de même, je pouvais pas refuser ce service à un copain… Et puis, on n'est pas poires comme ces gens-là!

L'air piquait; le matin était exquis, odorant… Un gros bateau remontait la Meuse, dans un clapotement rouge… Nous marchions vivement… Peu à peu, je sentais mon indignation faiblir. Quand nous nous arrêtâmes, devant la douane, les mauvais instincts, qui travaillent l'âme de l'automobiliste, avaient fait leur œuvre. Et c'est avec une sorte de joie méchante, de plaisir barbare, que j'aimai à me représenter, dans la cour de l'hôtel, groupée autour de la machine silencieuse, cette famille désemparée, à qui le patron de l'hôtel continuait de dire, sans doute :

— Il y a de bien belles promenades, dans les environs!…

II

Bruxelles

Il y a de quoi s'irriter d'avoir roulé, depuis la frontière, sur d'infâmes pavés, sur d'immenses vagues de pavés, d'avoir traversé le Borinage noir et fumant au soleil, avec des éclats de métaux, et qui, toutes les nuits, incendie la nuit de ses bouillonnements de forge et de ses flammes d'enfer, pour n'aboutir qu'à cette ville si parfaitement inutile, si complètement parodique : Bruxelles. Bruxelles !

Vraiment, il est insupportable, et même un peu humiliant de se sentir dans cette capitale des sociétés de tramways du monde entier, reine de l'industrie des asperges précoces, des endives amères et des raisins de serre sans goût, quand Bruges en dentelles, Liège en acier, Louvain en prières, Gand d'autrefois, avec ses rues si anciennes, ses pignons peints, ses toits coloriés et tout ce que disent les façades de ses églises, tout ce que chuchotent les vieux murs au bord du canal; quand les formidables quais d'Anvers, Mons où grouillent les gueules farouches, Charleroi et ses montagnes de crassiers que franchissent les petits chemins de fer aériens, Furne où les processionnaires du Saint-Sang défilent, portant des croix de fer, lourdes comme leurs péchés, quand tout ce pittoresque, tout cet art, tout ce mouvement tragique du travail, tout ce tumulte de la Meuse et de l'Escaut, tout ce silence mortuaire des béguinages, tous ces souvenirs de kermesses et de massacres, ne sont qu'à quelques tours de pneus d'ici.

Et justement Bruxelles !

Enfin j'y suis… Il faut bien que j'y reste, ne fût-ce que pour panser mes côtes meurtries et mes reins brisés par tant de ressauts et de cahots, sur ces routes de supplice…

*
* *

Après tout, on peut aimer Bruxelles. Il n'y a là rien d'absolument déshonorant.

Je sais des gens, de pauvres gens, des gens comme tout le monde, qui y vivent heureux, du moins qui croient y vivre heureux, et c'est tout un.

J'ai conté, jadis, je crois, l'histoire de cet ami, interne dans une maison de fous en province, qui, de sa chambre, n'ayant pour spectacle que les casernes, à droite; à gauche, la prison et une usine de produits chimiques; en face, l'hôpital et le lycée; rien que de la pierre grise, des chemins de ronde, des préaux nus, des cours sans verdure, des fenêtres grillées, me montrait, avec attendrissement, au-dessus d'un mur, un petit cerisier tortu, malade, la seule chose qui fût à peine vivante, au milieu de ce paysage de damnation, et me disait :

— Regarde, mon vieux… On est bien ici, hein ?… C'est tout à fait la campagne.

Il y a des gens qui croient que Bruxelles, c'est tout à fait la ville.

J'en sais même qui voudraient y vivre, qui regrettent de ne pas y vivre, par exemple ces gais notaires de nos provinces économes, ces financiers bons enfants de la rue Lepelletier qui, actuellement, au Dépôt, à Gaillon, à Poissy, à Clairvaux, se reprochent amèrement de n'avoir pas su mettre au point — au point légal — ces dangereuses opérations de l'abus de confiance et du faux. Mais l'espèce en devient de plus en plus rare. Et depuis la réforme du régime des prisons, préfèrent-ils à Bruxelles ce Fresnes humanitaire, où le confort et l'hygiène ne sont pas illusoires, où le travail semble récréatif et moralisateur, où le *modern style* des cellules, des préaux, des parloirs, est supportable, sobre, et ne donne pas de cauchemars : la première prison où l'on cause.

*
* *

On peut ne pas aimer Bruxelles. C'est d'ailleurs le cas de beaucoup de Bruxellois et non des moindres.

Voyez le roi Léopold [1] qui n'y est jamais, qui multiplie les occasions de n'y jamais rester, qui est partout, en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, qui est en chemin de fer, en yacht, en automobile, mais jamais en Belgique.

— C'est ainsi, confessait-il gaiement, un soir d'Élysée-Palace, à un de mes amis, lequel sait parler aux rois, c'est ainsi que j'ai pu garder la vivacité de mon esprit, la sûreté de mon goût, et cette jeunesse qui impressionne tant les femmes… Et puis, que voulez-vous ?… J'ai de si grosses affaires, dans tant de pays…

— Même en Belgique, sire…

— Oui… je sais bien… faisait-il en hochant la tête… en Belgique, j'ai un peuple… Mais j'ai aussi, ailleurs, une fortune énorme, qui me cause beaucoup de tracas… Il faut bien que je l'administre…

Voyez tous les poètes, tous les écrivains, tous les artistes bruxellois et ixellois qui, dès l'âge le plus tendre, en cohortes serrées, s'empressent de déserter leur capitale, et s'en viennent à Paris, afin, sans doute, d'y apporter un peu de cet accent savoureux qui manque encore à notre littérature, et d'y gagner rapidement cette consécration décorative et lucrative qui manque tant à la leur…

Et comme ils ont raison !

*
* *

Ils ont raison, car presque tout me paraît ridicule à Bruxelles, me donne et leur donne envie de rire, mais d'un rire terne, d'un rire sans éclats, de ce rire glacial, douloureux qui rend tout à coup si triste, si triste, triste comme son ciel d'hiver, ses

1. Léopold II (1835-1909), roi des Belges depuis 1865, s'est enrichi, d'une part, grâce aux revenus de l'immense domaine royal, d'autre part, grâce à la surexploitation homicide du Congo, qui lui appartenait personnellement (cf. note 2, p. 1986).

boulevards circulaires, les livres de M. Edmond Picard [1], les poèmes de M. Ivan Gilkin[2], les couvertures de M. Deman [3], les meubles de M. Vandevelde [4].

Pourtant, Bruxelles est comique. Il n'y a pas à dire, il est extrêmement comique, n'est-ce pas, cher monsieur Camille Lemonnier [5], qui fûtes, tour à tour, avec une ardeur égale et avec un égal bonheur, Alfred de Musset, Byron, Victor Hugo, Émile Zola, Chateaubriand, Edgar Poe, Ruskin, tous les préraphaélites, tous les romantiques, tous les naturalistes, tous les symbolistes, tous les impressionnistes, et qui, aujourd'hui, après tant de gloires différentes et tant d'universels succès, mettez vos vieux jours et vos toujours jeunes œuvres sous la protection du naturisme, et de son jeune chef, M. Saint-Georges de Bouhélier [6]?

*
* *

Au temps de sa splendeur, au temps où les ducs de Bourgogne y étalaient leur luxe barbare et magnifique, où les infants et les archiducs y commandaient pour le compte de l'Empereur ou du roi d'Espagne, Bruxelles fut la ville éclatante de drap d'or,

1. Edmond Picard, né en 1836, avocat et écrivain belge, engagé à l'extrême gauche, auteur de recueils poétiques et de romans, notamment *L'Amiral* (1883) et *Le Juré* (1885); il a aussi fondé en 1881, avec Octave Maus, un hebdomadaire artistique d'avant-garde, *L'Art moderne,* qui a reproduit plusieurs fois des chroniques esthétiques de Mirbeau.

2. Iwan Gilkin, né en 1858, poète belge, fondateur de *La Jeune Belgique* en 1881, auteur de *La Nuit* (1897), *Le Cerisier fleuri* (1899), *Prométhée* (1900), *Jonas* (1900) et *Savonarole* (1906).

3. Edmond Deman, courageux et modeste éditeur bruxellois, a notamment publié Mallarmé, Maeterlinck et, surtout, Verhaeren.

4. Henri-Clément Van de Velde (1863-1957), a commencé comme peintre néo-impressionniste, puis s'est tourné vers la décoration et a composé des meubles et des papiers peints; il a beaucoup utilisé la courbe et les arabesques.

5. Camille Lemonnier (1845-1913), romancier bruxellois, directeur de la revue *L'Actualité,* auteur, à ses débuts, de romans d'inspiration naturaliste : *Un Mâle* (1885), , *L'Hystérique* (1885), *Madame Lupar* (1888)…

6. Saint-Georges de Bouhélier (1876-1947), fils du journaliste Edmond Lepelletier, poète, théoricien du naturisme et fondateur de la *Revue naturiste,* grand admirateur de Mirbeau. Auteur notamment d'*Églé* (1897), de *La Tragédie du nouveau Christ* (1901) et des *Chants de la vie ardente* (1902).

de velours, de soies, de fourrures, la poétique et amoureuse ville des dentelles, qui sont le luxe le plus joliment féminin, l'art le plus exquisément valet de la sensualité. Ce fut la capitale du bien vivre, du bien boire, où bourgeois cossus, riches marchands, ribaudes étoffées, s'amusaient grassement et cognaient leurs danses titubantes aux murs des rues étroites, où les étrangers les plus opulents se sentaient pauvres et dénués devant tant de somptuosités et tant de ribotes…

De cette vie pittoresque et forcenée il ne demeure pour témoins que la Maison de ville, trop regrattée, trop redorée, Sainte-Gudule au nom joli, mais dont pas une femme ne voudrait pour patronne, le Manneken-Piss, tristement anachronique, et quelques ruelles aux pignons penchés, aux noms sonores de mangeailles.

Maintenant, il n'y a plus que des femmes qui sont presque jolies, presque bien mises, nymphes grassouillettes du Parc, de la Monnaie et de la Cambre, des messieurs presque élégants, qui font l'ornement de Spa, la parure de Blankenberghe, et la royale gloire d'Ostende. Il n'y a plus que de faux cigares de la Havane qui, tous, viennent d'Anvers et de Hambourg, et d'affreuses dentelles fausses, d'affreuses dentelles mécaniques, bien que cent maisons de lingerie se disputent — comme jadis cent villes de la Grèce faisaient d'Homère — le piètre honneur d'avoir fourni le trousseau de la princesse Stéphanie [1].

Et il n'y a plus, à Bruxelles, que des boursiers sans carnet, les fondateurs des XX [2] sans tableaux, les inventeurs du *modern style* sans clients, çà et là, quelques critiques d'art symbolistes, hélas! sans emploi, quelques poètes aigris de n'avoir pu partir pour ailleurs, mélancoliques laissés pour compte de la littérature, de l'art, de la brasserie, et ce qui est pire que tout cela — oh!

1. La princesse Stéphanie, née en 1864, est la fille du roi Léopold II. En 1881, elle a épousé l'archiduc autrichien Rodolphe, suicidé à Mayerling en 1889, et s'est remariée en 1900 avec le comte Elemer Lonyay, malgré l'opposition de son père.

2. Fondé à Bruxelles en 1883, le Cercle des XX, dont Octave Maus était le secrétaire, organisait des expositions annuelles de peintres d'avant-garde. En 1893, il s'est dissous, pour être remplacé par le Salon de la Libre Esthétique (qui, en 1906, a organisé une exposition de Fauves).

comme je comprends mieux tous les jours, cher Baudelaire, ton sarcasme douloureux [1] ! — des Bruxellois.

*
* *

Sous l'Empire qui fut le second et qui sera le dernier — car nous n'avons rien à redouter d'un prince [2] qui a pu vivre vingt ans avenue Louise —, Bruxelles était encore quelque chose… On le dit du moins… Aujourd'hui, ce n'est plus rien.

Ah ! comme ils furent bien inspirés, le jour où ils chassèrent Victor Hugo de chez eux [3] !… Quel bonheur, en quelque sorte providentiel, pour le grand poète, et pour nous ! Il y eût sûrement perdu tout son génie ; nous, nous eussions perdu toute sa gloire, insuffisamment remplacée par celle de M. Viélé-Griffin [4].

D'ailleurs, jamais ils n'ont pu garder un exilé de choix. Il leur fallait des proscrits à leur taille, de pauvres petits proscrits de rien du tout… C'est Boulange, Boulange, Boulange, c'est Boulange qu'il leur faut [5] !… Oui, il leur fallait le général Boulanger… Ils l'ont eu… Ils étaient fiers de ses bottes dévernies et de sa plume blanche maculée de la boue du nationalisme… Ils l'entouraient de prévenances, lui envoyaient des fleurs, lui jouaient de la musique de M. Gevaert [6]… Et voilà qu'au bout de très peu de temps, écœuré de la rue Montagne-de-la-Cour, du bois de la

1. Baudelaire a passé presque deux ans (de la fin avril 1864 à mars 1866) à Bruxelles. Il a écrit force mal de la Belgique. Selon lui, « les Belges sont bêtes, menteurs et voleurs »…

2. Le prince Victor, né en 1862, petit-fils de Jérôme Bonaparte et prétendant bonapartiste, vivait à Bruxelles depuis son expulsion de France, en 1886.

3. Victor Hugo a fait de très nombreux séjours en Belgique, notamment du 11 décembre 1851 à la fin juillet 1852, puis d'avril à octobre 1856, de mars à septembre 1861, puis tous les ans jusqu'en 1871. Il en a été chassé le 30 mai 1871, par un décret de Léopold II, pour avoir proposé d'héberger chez lui des proscrits de la Commune.

4. Francis Viélé-Griffin (1864-1937), poète américain d'expression française, fondateur des *Entretiens politiques et littéraires* en 1890, auteur en particulier de *La Chevauchée de Yeldis,* que Mirbeau a ridiculisé le 10 juin 1900 dans les colonnes du *Journal.*

5. Célèbre refrain du chansonnier Paulus, remontant au 14 juillet 1886.

6. Auguste Gevaert (1828-1908), compositeur belge, auteur de nombreux opéras-comiques et de cantates ; également musicologue.

Cambre, n'en pouvant plus d'ennui et de dégoût, le pauvre diable finit par se brûler ce qui lui restait de cervelle [1]… Celui-là aussi!… Alors qui?

Je ne crois pas qu'il existe, aujourd'hui, dans n'importe quel pays, à Aurillac et au Puy, pas même à Briançon, de caissiers assez dépourvus pour prendre leur retraite à Bruxelles. À preuve cette confidence, émouvante et douloureuse, que me fit, un soir, un honorable préposé à la caisse d'un grand établissement de crédit français :

— Plusieurs fois, monsieur, m'avoua ce sage, j'ai songé à me sauver avec la caisse… Que voulez-vous?… J'ai trop de famille, et pas assez d'appointements… Je n'arrive pas… je n'arrive pas à nouer les deux bouts… Ah! cela m'était bien facile, je vous assure… Du samedi soir au lundi matin… j'avais tout le temps, vous comprenez!… Mais je me suis dit : « Il va falloir vivre à Bruxelles désormais… Ma foi, non… J'aime mieux rester honnête homme. »

Et il soupira profondément…

*
* *

Malgré toute ma bonne volonté — car il est bien évident, n'est-ce pas, que je suis sans parti pris, touchant Bruxelles —, il m'est impossible de trouver, à ces rangées de petits hôtels et à ces parcs minuscules, de caractère. Ils ne paraissent faits que pour démontrer que Londres est une belle ville unique. De-ci, de-là, des constructions neuves, de larges voies moroses, où le Roi s'acharne à engloutir les millions de ses filles, évoquent la triste richesse de Berlin… Mais Bruxelles, avec ses gardes civiques, n'est pas la capitale d'un Empire de canons et d'affaires, où subsistent encore le souvenir d'un grand Frédéric, et le charme de son dix-huitième siècle truqué.

1. Le général Boulanger s'est brûlé la cervelle sur la tombe de sa maîtresse, Marguerite de Bonnemains, au cimetière d'Ixelles, le 30 septembre 1891. Il vivait en exil à Bruxelles depuis qu'il avait été contraint de fuir la France, en avril 1889. Mirbeau avait dès 1886 dénoncé le péril boulangiste.

Non, Bruxelles est bien la capitale comique, la capitale d'opérette, la capitale de Vandepereboom [1] !

*
* *

Derrière le Musée, dans une rue que bordent de maigres acacias, j'ai remarqué, à travers sa grille, entre cour et jardin, une maison, trop petite assurément pour y loger Little-Tich [2]… Devant la maison, un bassin rond, et guère plus grand qu'une assiette, d'où s'élancent deux fleurs d'arum, et qu'enjambe, on ne sait pourquoi, un pont arqué, peint en vert. Quelques plantes, qui gardèrent leur secret, se dessèchent au bas des murs, le long desquels la clématite et la vigne vierge refusent obstinément de grimper. On aperçoit à droite quelque chose de fauve, de roussi et de pelé qui fut peut-être, jadis, une pelouse.

Le propriétaire de cette villa a deux cygnes, l'un blanc, l'autre noir, mais le bassin est si étroit, et si peu profonde l'eau, que les deux malheureux volatiles, dans l'impossibilité de se baigner, se sont réfugiés sur le pont. C'est là que, affalés, étalés, tantôt le bec sous l'aile, tantôt le col allongé vers l'eau, ils passent leurs journées à dormasser, à rêvasser des lacs bleus et d'étangs pleins de roseaux…

Je ne veux pas dire que ceci soit un trait de bucolique spécial à Bruxelles. On peut le rencontrer, l'observer dans toutes les banlieues, à Chatou, au Vésinet, sans doute, non moins qu'à Villeneuve-Saint-Georges et à Choisy-le-Roi, partout, autour des villes, où l'homme qui se retire des affaires a des désirs plus vastes que sa maison, son jardin et son bassin, et croit se créer un univers, en faisant souffrir les bêtes et les plantes…

Ce qui me fait supposer que Bruxelles n'est pas une ville, mais la banlieue d'une ville qu'on construira peut-être un jour…

Espérons… Espérons !…

1. Allusion probable à Jules Vandenpeereboom, né en 1843, président du Conseil de janvier à juillet 1899 ; il suscita une violente opposition de la gauche par son projet de réforme partielle du mode de scrutin.

2. Nain exhibé dans les cirques.

*
* *

J'ai été chercher, à la gare, des bagages que nous avions fait expédier par le train.

Au-dessus d'une porte, j'ai lu cette inscription, en deux langues, encore :

Sortie des voyageurs sans bagages, et des autres aussi.

*
* *

Nous avons été recevoir, à la gare, un ami qui arrive d'Amsterdam… Et nous attendons le train sur le quai.

Un employé nous dit :

— Ici, savez-vous, c'est les Belges.

Il nous indique un autre point du quai :

— Là… savez-vous… c'est les autres!

*
* *

Le même soir, au coin d'une rue, une femme — une Flamande assez fraîche de visage, mais massive et pesante — racole un passant. La conversation s'engage; le passant demande :

— Et où demeures-tu?

La femme répond avec orgueil :

— Rue Montagne-de-la-Cour.

Le passant objecte :

— C'est trop loin.

Alors, la femme :

— Viens donc!… J'ai une belle chambre, sais-tu… bien *ridonnée…* Tu verras, Manneke, comme elle est *ridonnée…* Je *tapisse* partout.

*
* *

Gérald B…, un de nos compagnons, nous raconte qu'il a passé la nuit chez une des plus jolies cocottes de Bruxelles…

— Très jolie, ma foi!… et bonne fille… Et un appartement d'un goût… qui m'a beaucoup gêné… Au moment du grand délire, la jolie cocotte se met à pousser des soupirs, des soupirs,

et, tout d'un coup, elle s'écrie : « Il y a du bon… sais-tu… il y a du bon ! »

*
* *

Il circule dans Bruxelles beaucoup d'automobiles, et qui, toutes, semblent des engins formidables. La plupart simulent — à ne pas s'y méprendre — nos plus illustres marques françaises. En dépit de leur apparence de monstres, elles ne vont pas vite, elles vont très lentement, elles ne vont pas du tout.

— Par prudence, m'explique-t-on… Les Belges sont des mécaniciens très sages… Sans ça !

Ce matin, j'ai vu, arrêtée devant la porte d'un petit hôtel que décorent — comme tous les petits hôtels — des vitraux, des mosaïques, des cuivres vernis, dessinés par M. Théo Van Rysselberghe [1], j'ai vu une de ces voitures monstrueuses, plus monstrueuse encore que toutes celles que j'ai vues jusqu'ici… Un frisson m'a secoué tout le corps, rien qu'à considérer le redoutable capot qui protège le moteur… C'est un prodigieux cube de tôle, flanqué de sirènes de paquebot, armé de phares lenticulaires, gigantesques. En outre, un projecteur électrique, capable d'éclairer toute la Belgique nocturne, est fixé à la barre de direction. Je me dis avec un sentiment d'épouvante, où il entre, d'ailleurs, beaucoup d'admiration :

— Une machine d'au moins cinq cents chevaux… Ces Belges, qui n'ont l'air de rien, sont inouïs…

Très impressionné, je m'approche de cette terrible machine de guerre. Elle est au repos… elle dort… Ah ! j'aime mieux ça… Le mécanicien, non plus, n'est pas là… quelle imprudence !… Sans doute, il boit, dans un bar voisin, de la bière qui n'est pas de la bière, à moins que ce soit du gin qui n'est même pas de l'eau-de-vie de pommes de terre… Enfin, il n'est pas là… J'ai alors la curiosité de soulever cet effarant capot… C'est comme si je tenais dans mes mains une bombe, garnie de sa mèche allumée. Le cœur me bat, me bat…

1. Théo Van Rysselberghe (1862-1926), peintre belge néo-impressionniste et décorateur, ami de Van de Velde. Il a exposé au Salon de la Libre Esthétique, et a été lié à Verhaeren, Maeterlinck et Viélé-Griffin.

D'abord, je ne vois rien, rien que le vide… Puis, à force de regarder je finis par apercevoir une espèce de minuscule mécanisme, monocylindrique, de la grosseur d'une tasse à café chinoise, et dont la force ne doit pas excéder un cheval et demi…

Le mécanicien revient. Il a un visage d'orgueil… il me regarde avec pitié. Puis il se met à tourner la manivelle… Je m'en vais…

Une heure après, je repasse par cette rue, devant le petit hôtel. Le mécanicien tourne toujours, sans succès, la manivelle… Tête nue, le visage dégouttant de sueur, ses habits à terre, il tourne… tourne… tourne!…

*
* *

Après des révolutions, dans le genre des nôtres bien entendu, ils ont été chercher, pour l'installer dans cette capitale nulle, une dynastie de principicules allemands, matinés de quoi?… de d'Orléans [1].

Les drôles de gens!

Il n'est pas moins admirable qu'ils poursuivent l'effort paradoxal de se faire une nationalité autonome avec des résidus de tant de races si mal amalgamées, de même qu'ils s'acharnent à se faire une langue officielle avec un patois.

Qu'on parle flamand en Flandre, wallon en Wallonie, mais, je vous en prie, monsieur Picard, qu'ils continuent de parler, à Bruxelles, ce belge que vous parlez si bien!

Car si toute la Belgique est merveilleusement flamande, Bruxelles n'est que belge, irréparablement belge. Nulle part ailleurs, on ne rencontre plus d'effigies en pierre, en marbre, en bronze, en saindoux, en pain d'épices, de ce lion qui n'est ni héraldique, ni zoologique, de ce lion qui n'est pas méchant, qui n'est pas un lion, pas même un caniche, qui ressemble si fort au lion des grands Magasins du Louvre, et à qui est réservé, sans

1. Le premier roi des Belges, en 1831, fut Léopold Ier (1790-1865), prince de Saxe-Cobourg. En secondes noces, il épousa en 1832 Louise-Marie d'Orléans, fille aînée de Louis-Philippe et mère de Léopold II. Quand il collaborait à *L'Ordre de Paris* — de la fin 1872 au début 1877 —, Mirbeau faisait des orléanistes sa tête de Turc privilégiée.

doute, le destin léopoldien de devenir, un jour, l'enseigne des grands Magasins du Congo.

« L'union fait la force », répète partout l'inscription bilingue. C'est l'union de toutes les imitations qui fait la force de leur comique.

*
* *

Cependant Bruxelles ne semble se douter de rien de tout cela, ni de cette drôlerie éparse, obsédante, ni de ce que fut le Bruxelles d'autrefois. Et cette espèce de toute petite grande ville a l'air encore assez satisfait de n'être que le Bruxelles d'aujourd'hui, et se trouve — c'est le plus comique — à son avantage.

S'il est un Bruxelles charmant, et dont on puisse s'éprendre — après tout, pourquoi pas ? —, je suis bien sûr, au moins, que c'est un Bruxelles qu'on ne voit point. Le voyageur, qui passe quelque part, ne voit jamais que ce qui se voit. Les âmes cachées dans les villes, comme les fleurs qui se cachent dans les prairies, sont toujours les plus jolies. Ah ! je voudrais bien voir ce qui se cache à Bruxelles…

Cherchons toujours…

Le Roi en est…

Nous sommes descendus à l'hôtel Bellevue. On le répare. De la cave au grenier, on le remet à neuf. Les couloirs sont obstrués par des planches, des échelles, des tréteaux. De gros madriers soutiennent les plafonds qui croulent. On nage dans les platras, dans les gravats ; on bute sur des pots de colle. Ça va être, paraît-il, une orgie de confort moderne. Du moins, l'annoncent en anglais, en allemand, en russe, en français, de petites notices, bien en vue dans les chambres.

Les garçons vous disent avec des airs avisés, et pour vous donner confiance :

— Le Roi en est.

Parbleu ! Le Roi est de tout, en Belgique ; seulement, il n'est jamais en Belgique. D'ailleurs, dans quelques jours, lorsque je

paierai ma note à la caisse, je m'apercevrai bien que le Roi en est… Il en est même trop.

En attendant, on rencontre, dans l'hôtel, plus de peintres, de fumistes, de plombiers, de menuisiers, de tapissiers, que de voyageurs… À peine quatre ou cinq Américaines qui vont en Hollande, ou qui en reviennent, elles ne savent pas au juste ; à peine trois pauvres Anglais, qui, demain matin, se rendront au champ de bataille de Waterloo.

Le service est complètement désorganisé. On ne peut rien avoir, pas même d'eau. Ce matin, en guise de petit déjeuner, j'ai eu une conversation avec le garçon.

— Monsieur va sans doute à Ostende ?

— Non, mon ami… Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je n'irai point à Ostende.

— Monsieur a tort… monsieur devrait y aller… Il faut avoir vu cela… C'est curieux… Depuis l'abolition des jeux, nous avons, au casino d'Ostende, quatre tables de roulette et trente-deux de baccara… Elles travaillent nuit et jour, monsieur… Je ne parle pas des petits chevaux, pour les petites gens… Il y en a !… Il y en a !… Et les femmes… les femmes !… Ah !… monsieur sait sans doute que, maintenant, Ostende doit rester ouvert toute l'année ?… Du moment que les jeux sont supprimés, il n'y a plus à se gêner, n'est-ce pas ?

Puis, discrètement :

— Le Roi en est !

Et, comme je ne dis mot, le garçon explique :

— Oh ! Il ne s'en cache pas… Il s'en moque, allez, de ce qu'on peut penser ou ne pas penser de lui… C'est un type… Et pourvu que la galette soit au bout !… Bras dessus, bras dessous, il se promène, sur la digue, avec Marquet, le directeur du Casino… En voilà un qui a de la veine ! Il n'y a pas si longtemps, il était garçon… petit garçon… à la buvette de la gare de Namur… Bien des fois, il m'a servi une tasse de café, entre deux trains… Il n'était pas fier, alors… Et le voilà maintenant presque ministre… plus que ministre… associé du Roi…

Je suis sorti.

Devant l'hôtel, sur le parvis de l'hôtel, j'aperçois une jeune femme très jolie, infiniment gracieuse, qui joue avec ses deux petites filles. La jeune femme, très élégante, est tout en blanc,

souple, mol et léger ; les deux petites filles, en blanc aussi, jambes nues, avec d'immenses chapeaux de paille et de dentelles… Toutes les trois, elles jouent à se poursuivre, autour d'une caisse verte où fleurit un grand laurier rose. Très raide, très digne, tout en noir, la gouvernante s'est assise sur un banc, près de la porte, un paquet d'ombrelles et de manteaux sur les genoux, un livre, non ouvert, à la main. Elles attendent, sans doute, une voiture commandée qui ne vient pas plus que n'est venu mon déjeuner… Le portier, tout galonné d'or, inspecte la place et les rues d'un air inquiet.

Je m'arrête à considérer cette jeune femme, qui est bien plus enfant que ses deux petites filles. Je n'ai jamais vu de si beaux cheveux blonds, blonds comme à certains jours, est blonde cette mer si merveilleusement blonde du Nord. Je n'ai jamais vu une nuque mieux infléchie, d'une pulpe plus soyeuse. Les yeux bleus sont d'une candeur puérile, adorable. Ah ! comme ils ignorent Nietzsche, et comme leur est indifférent ce Rembrandt, dont la *Ronde de Nuit* leur est inexplicable et ridicule, puisqu'on n'y voit pas des petites filles qui dansent, le soir, dans un jardin… Chaque mouvement du buste, des bras, des jambes qui, souvent, se devinent sous la batiste brodée de la robe, chaque balancement des hanches, chaque pli de la jupe est une élégance, une caresse, une invention de beauté, une fête émouvante de la vie. Bien qu'elle soit fine de lignes, d'apparence presque délicate, on la sent ronde et ferme avec une peau qui, certainement, irradie de la lumière, comme, au crépuscule, ces grands iris blancs de Florence…

Tout à coup, elle pousse un petit cri d'oiseau, s'arrête de courir, se hausse sur la pointe de ses souliers mordorés, allonge divinement les bras, tend son buste élastique, et prend je ne sais quoi sur une branche du laurier.

Les deux petites trépignent, tapent dans leurs mains :

— Donne… donne… maman.

Et je vois dans sa main, gantée de suède du même blond que les cheveux, une coquille de petit escargot, sèche et vide.

— Ah ! le pauvre petit !… Il est mort… dit-elle avec un air de consternation délicieuse… Il est mort !

Je crois bien qu'il est mort, le pauvre escargot… Il est mort depuis des millions d'années, car c'est un escargot fossile… Avec

des précautions infinies, des tendresses maternelles, qui furent des prodiges de grâce sculpturale, elle remet la coquille, dans la fourche d'une branche. Elle semble lui dire :

— Dors, petit, dors !

Puis elle recommence de courir, de poursuivre les deux filles, en criant :

— Jeanne… Gabrielle… mes amours… Le gros lion… le gros lion… le gros lion !

Comme Jeanne, Gabrielle, faisant semblant d'avoir peur, se mettent à pleurer pour rire, la jeune femme se baisse, s'accroupit, attire dans ses bras les enfants qu'elle dévore de caresses et de baisers :

— Ô les petites bébêtes aimées !… les chères bébêtes adorées !

Il ne m'a pas échappé que, se sentant regardée, admirée, elle a prodigué peut-être pour le portier de l'hôtel, peut-être pour le passant qui passe, peut-être pour moi aussi, le charme multiple de ses gestes, la grâce glissée ou appuyée de ses œillades. Mais je n'en tire aucune vanité, aucun espoir. Je connais ces coquetteries et jusqu'où elles vont, ou, plutôt, jusqu'où elles ne vont pas.

Du reste, il serait tout à fait surnaturel que, dans un hôtel de Bruxelles, il pût m'arriver des aventures qui ne me sont jamais arrivées dans aucun hôtel du monde.

N'y pensons plus, comme chante M. Gounod, et allons bravement voir le Manneken-Piss, puisque c'est par là que tout finit, ici…

Tout de même, le soir, j'ai voulu m'informer auprès du garçon :

— C'est une dame de Paris… explique-t-il… elle vient quelquefois… elle se fait appeler Madame X…, mais nous savons que ce n'est pas son nom…

— Ah !

— Oui…

Il s'approche de moi, et tout bas, avec une sorte de gravité confidentielle :

— Le Roi en est !…

L'accent belge

Leurs théâtres, sauf le théâtre du Parc, qui est tout à fait français, c'est presque la Comédie-Française, presque l'Opéra, presque les Nouveautés, presque l'Olympia, mais avec l'accent. Or, cet accent est triste et comique, à la façon d'un air faux.

Non seulement les ingénues, les grandes coquettes, les jeunes premières, les vieilles dernières, les amoureux, les pères nobles, les chanteuses, les choristes, les souffleurs, régisseurs, décorateurs, les gymnastes, les montreurs de phoques et les écuyères, ont cet accent sans accent qui fait rire et qui fait pleurer aussi, mais — chose fantastique — les danseuses également, les danseuses surtout qui, ne pouvant mettre l'accent dans leur bouche, l'introduisent dans leurs jambes, dans leurs bras, dans leurs sourires, dans leurs exercices de désarticulation, dans toutes leurs poses, jusque dans le frémissement aérien des tutus envolés.

*
* *

Je suis allé au Palais de Justice, où ils ont entassé pêle-mêle, tant qu'ils ont pu, des souvenirs de monuments sur des monuments de souvenirs, pour n'aboutir qu'à un monument d'une laideur invraisemblable. Ils y ont empilé de l'assyrien sur du gothique, du gothique sur du thibétain, du thibétain sur du Louis XVI, du Louis XVI sur du papou… C'est tellement laid, que ça en devient beau…

On y jugeait un pauvre diable de Français qui, ne pensant pas à mal, et pour s'emparer de son argent, dont elle ne faisait rien, avait étranglé une vieille dame de Bruxelles. Sa mine réjouie, bonasse, naïve me frappa. M. Edmond Picard le défendait, car, non seulement M. Edmond Picard écrit, mais il parle aussi le belge le plus pur et le plus châtié.

Quand le président lut, avec l'accent qui, cette fois, me parut d'un comique étrangement sinistre, l'arrêt qui le condamnait au bagne perpétuel, le client de M. Edmond Picard se mit à rire, à se tordre de rire. À plusieurs reprises, il applaudit frénétiquement.

Le soir, il a dit à son avocat, qui lui reprochait sa conduite inconvenante :

— Je ne croyais plus que c'était vrai… Je m'imaginais qu'on m'avait amené au théâtre, pour me distraire un peu, et me faire

voir les meilleurs comiques de l'endroit. J'étais content… Je m'amusais… Ah ! je m'amusais !… Que voulez-vous ? J'aime les imitations…

Et il a ajouté, déçu :

— Alors, c'est pas imité ?… Ce juge, c'était bien un juge ?… Et vous, vous êtes bien un avocat ?… Et moi, je suis bien un assassin ?… Ah vrai !…

Le repas de funérailles

Il m'a bien fallu aller à l'enterrement de Mme Hoockenbeck, la femme de mon ami Hoockenbeck. Il me savait à Bruxelles. D'ailleurs, un enterrement belge, je n'y eusse point manqué pour un empire.

Mon ami Hoockenbeck, commerçant réputé — il a brillamment réussi dans ses affaires —, homme politique important — il est député —, protecteur des arts — il est de toutes les sociétés artistiques qu'invente et préside M. Octave Maus [1] —, mon ami Hoockenbeck est bien le type de ces pauvres diables dont on dit qu'ils « n'existent pas ». Et si mon ami Hoockenbeck « n'existe pas » à Bruxelles, je vous laisse à imaginer… Hoockenbeck n'a jamais eu une opinion, ni un goût, ni une habitude, ni même une manie capable de résister, plus de cinq minutes, à une autre qu'on lui ait, je ne dis pas opposée, mais proposée. Rien de plus facile que de le faire varier, surtout dans les questions qui lui tiennent le plus à cœur : *la pôlitiq,* et l'art indépendant. Par exemple, il se montre intraitable quant aux calembours. Il fait des calembours inlassablement, insupportablement. Cela vient de son bon naturel. Il aime faire rire. Et, comme il n'a pas toujours le choix, c'est de lui-même, le plus souvent, qu'il fait rire. Moi, qui n'ai pas une âme pure, il m'a beaucoup fait pleurer. Avec cela bavard, fatigant, médisant, curieux, vaniteux, au moins autant, à lui seul, que tous les autres hommes. Son seul avantage sur eux, c'est qu'il est tout cela plus ingénument… Hoockenbeck est peut-être le seul homme au monde à qui, pas une fois, je n'aie

1. Octave Maus (1856-1919), avocat et critique d'art bruxellois, fondateur de *L'Art moderne* en 1881, créateur du Cercle des XX, puis du Salon de la Libre Esthétique. Il est le principal défenseur, en Belgique, de la peinture nouvelle, impressionniste, néo-impressionniste, symboliste et « fauve ».

pu adresser la parole sérieusement ; le seul aussi qu'il m'ait été impossible d'écouter sans en être agacé jusqu'à la crise de nerfs… Au demeurant, je l'aime bien.

Sa femme a toujours été aussi insignifiante que son visage, aussi neutre que le blond éteint de ses cheveux. Jamais je ne lui ai entendu dire une parole juste, exprimer une idée, un sentiment quelconque. Banale, jusqu'à en être exceptionnelle. Je l'aimais bien aussi.

J'ai trouvé le pauvre Hoockenbeck en larmes, désespéré. Il faisait peine à voir. Il reniflait, pleurait, m'embrassait, multipliait tellement les démonstrations de sa douleur, que je le regardais, parfois, à la dérobée, avec la crainte d'une farce, encore.

Il voulut absolument m'amener devant le cercueil, et me fit, en hoquetant, le récit de la mort de sa femme :

— Une tumeur à la matrice !… Oui… oui… Auriez-vous jamais cru ça, à la voir ? Moi… jamais, jamais, je ne m'étais aperçu de rien… Et elle… ah !… elle ne m'avait jamais rien dit… Elle était si brave !

Et il sanglota :

— Ma pauvre Louise ! Quelle perte pour moi !… Elle aimait tant… an… s'amuser !… Nous devions aller à Paris… oh ! oh !… le mois prochain… Elle voulait retourner à l'abbaye de Thélème… à l'abbaye… hi ! hi !… de Thélème… Pauvre Louise !… Ouh ! ouh !… Elle était si brave ! Et maintenant… voilà !… Une tumeur à la matrice… Et voilà. Non… non… jamais… je ne…

Sur quoi, mon ami Hoockenbeck eut une redoutable crise de sanglots, durant laquelle je me surpris à jouer, par contenance, avec la frange d'argent du drap mortuaire… Puis, tout à coup, je le vis se précipiter sur le tapis, à plat ventre, et partir à se claquer la fesse, comme s'il eût voulu se corriger de sa douleur, ou se punir de n'en être pas assez abîmé…

— Elle était si brave !… Elle était si brave !

Il fallut lui tamponner les tempes, le frictionner, le faire boire, enfin, le coucher sur un divan et lui tenir les mains jusqu'à ce qu'il se fût, comme un petit enfant, apaisé.

Heureusement, d'autres visiteurs survinrent. Il se remit tout à fait pour les recevoir, et, tandis qu'il recommençait de pleurer sur leurs joues, je m'esquivai.

Le lendemain, il y eut une messe magnifique, mais une messe belge… Un latin, d'un sonore ! Et un français, d'un belge !… Au cimetière, oraisons funèbres en belge, condoléances en belge. Je me rappelle qu'au milieu du discours pathétique d'un vieux petit blond, chauve, étrangement sphérique, qui, tout pâle, suait à grosses gouttes, et dont la voix tonnait en belge, toujours en belge, je poussai un cri qui fit qu'on se retourna, et dus enfoncer mon mouchoir dans ma bouche. J'ai gardé l'espoir qu'on s'était mépris au sens de mes larmes…

Après la cérémonie, je ne pus refuser l'invitation de Hoockenbeck qui insista, en pleurant, pour me garder à dîner.

Je pensais dîner en tête-à-tête avec lui. Ma surprise fut grande de trouver dans le salon, où l'on avait débarrassé, à la hâte, la chapelle ardente, une société nombreuse. Une odeur de fleurs fanées, d'encens, une autre, équivoque, persistaient, qui étaient affreusement pénibles.

On me présenta à des tantes, à des cousines de Louvain, à des nièces de Liège, à des amis d'Anvers, à une famille de Verviers, et à nombre de Bruxellois. Les hommes en habit, cravatés de blanc ; les femmes en robe de soie. D'une, corpulente et fardée, le corsage était ouvert. Tout ce monde avait une expression singulière, gênée : une expression d'attente. Dans ces occasions-là, on ne sait jamais quelle contenance garder. La mesure juste y est fort délicate. Après tout, un dîner, même un dîner d'enterrement, ce n'est pas un enterrement… Ce n'est pas, non plus, un dîner ordinaire…

Repas copieux, succulent, arrosé de ces bourgognes et de ces bordeaux comme il n'en fermente que chez nous, mais comme on n'en élève qu'en Belgique. Il commença tristement. Un oncle colossal évoqua, d'une voix funèbre, l'enfance de la défunte. Insensiblement, de souvenirs en souvenirs, on en vint aux historiettes attendries qui firent doucement pleurer, puis aux anecdotes gaies qui firent rire un peu, puis aux grasses plaisanteries qui firent pouffer de rire.

— Elle était si brave !… répétait, tantôt sur le mode douloureux, tantôt sur le mode joyeux, mon ami Hoockenbeck, qui, d'ailleurs, parlait peu et buvait beaucoup.

À une plaisanterie plus salée, Hoockenbeck, voulant s'empêcher de rire, avala de travers une grosse bouchée de homard, et,

de peur qu'il n'étouffât, chacun se mit à lui bourrer le dos de coups de poing. À partir de ce moment, l'animation s'accentua et, bientôt, l'enterrement dégénéra en kermesse. Les trognes des hommes s'enluminaient de rouges violents ; les yeux des femmes s'emplissaient de lueurs troubles. Et les coq-à-l'âne, les jeux de mots, les histoires épicées de partir, se croiser, rebondir d'un bout de la table à l'autre bout. Et, sous la table, Dieu sait ce qui se passait ! Une grosse cousine appuyait, avec une persistance de plus en plus frénétique, son pied sur le mien… Des couples disparaissaient, revenaient…

— On n'enterre pas tous les jours une femme pareille… tonitruait l'oncle colossal… une femme pareille !

Et, dodelinant de la tête, la langue déjà épaisse, Hoockenbeck bégayait :

— Elle était si brave !… si bra… a… ve !…

Malgré les vins, malgré les sauces, malgré les parfums évaporés des peaux moites, l'odeur des fleurs fanées, et l'autre, s'acharnaient. Mais la gaieté d'aucun n'en paraissait retenue.

Quand je voulus rentrer, Hoockenbeck s'excusa — il me sembla que c'était à regret — de ne pas me reconduire. Mais son beau-frère, un capitaine revenu du Congo (il n'était malheureusement pas en uniforme), prétendit que l'air lui ferait du bien… Aidé d'un jeune ménage de Liège, il triompha aisément des scrupules du veuf qui, généralement rubicond et couperosé, était devenu violet, à force de congestion.

Nous partîmes à cinq.

Que faire à Bruxelles, vers dix heures de la nuit, sinon la tournée traditionnelle dans les cafés ? De brasseries en brasseries, de cafés en cafés, notre bande grossissait d'amis rencontrés… On s'attendrissait :

— Ah ! mon pauvre vieux !

— Ah ! la pauvre Louise !

— Comme ça… si vite ?… qu'est-ce qu'il y a eu donc ?

— Une tumeur à la matrice… Auriez-vous cru ça, à la voir ?…

Hoockenbeck avait parfois des remords.

— Si elle nous voyait !… disait-il timidement.

À quoi le capitaine répliquait :

— Allons donc ! Louise était une excellente femme… Elle aimait à s'amuser, sans en avoir l'air. Comme elle serait contente, d'être au milieu de nous !

— Elle était si brave… leitmotivait, d'une voix de plus en plus pâteuse, le malheureux veuf…

Il arriva, à la fin, qu'ayant épuisé tous les cafés et tous les bouges, nous échouâmes dans un restaurant de nuit… Il était bruyant… Des femmes dégrafées, des jeunes gens ivres, chantaient, dansaient aux sons de la musique des *laoutars* roumains.

— Du champagne ! du champagne ! commanda Hoockenbeck qui, entré dans la salle, sa cravate dénouée, et son chapeau de travers, prit la taille d'une petite brune… Mais je crois bien que ce fut seulement pour assurer son équilibre… En suite de quoi, il alla rouler sur une banquette…

À six heures du matin — j'ai honte de l'avouer, mais il faut bien l'avouer —, je me réveillai dans un fiacre, à la porte de mon hôtel. Le veuf ronflait à mes côtés. Je sortis sans bruit, et donnai l'adresse d'Hoockenbeck au cocher. Je ne m'aperçus que plus tard que je m'étais trompé : c'était l'adresse d'un mauvais lieu.

Brave Hoockenbeck ! Il y est peut-être encore…

Vive l'armée belge !

Le plus comique — tout est toujours le plus comique en Belgique —, c'est l'armée belge. L'armée belge est bien plus terrible à voir que l'armée allemande, non par le nombre de ses soldats, mais par la chamarrure de ses uniformes. Elle rappelle — en beaucoup plus hippodrome — les plus splendides moments de l'Épopée napoléonienne. Il ne lui manque que ses guerres et ses victoires, et Monsieur d'Esparbès [1], pour les chanter. Les Belges n'ont pas osé aller jusque-là…

Sur la place de l'Hôtel de Ville, ce matin, six soldats, des cavaliers. Gros, gras, lourds, la moustache longue et épaisse, le torse bombé sous un dolman vert que passementent, sur la poitrine,

1. Georges d'Esparbès (1863-1944), dessinateur, journaliste, et romancier, auteur d'écrits chantant l'épopée napoléonienne (*La Légende de l'aigle,* 1893) et la gloire militaire : *Le Régiment* (1898), *La Légion étrangère* (1901), etc.

sur les flancs et dans le dos, d'énormes brandebourgs orange, les manches tellement galonnées qu'on ne sait jamais si on a affaire à des caporaux ou à des généraux, le pantalon amarante, très collant aux cuisses, et tire-bouchonné sur la botte, le bonnet de police avec des brandebourgs aussi, crânement posé sur l'oreille… Et tellement martiaux, tellement conquérants qu'on dirait qu'ils ont vaincu le monde!… J'ai cru voir des survivants de l'immortelle garde impériale… Ils étaient six.

La foule, heureuse, toute fière, entoure ces six cavaliers… D'après ce que j'entends autour de moi, il paraît que c'est la petite tenue… et presque la tenue de corvée… Un bourgeois dit à un ami étranger qu'il promène par la ville :

— Et si tu les voyais en grande tenue, sais-tu?…

Quelque temps après, le même bourgeois, tout rayonnant d'enthousiasme, dit encore :

— Cent mille hommes comme ça… tu penses!

Ma complice

Je n'ai passé à Bruxelles qu'une bonne journée : celle qu'y a passée Mme B…, arrivant de Monte-Carlo pour aller à Ostende. C'est toujours un plaisir que de la voir et de l'entendre rire.

J'ai pu lui parler de Bruxelles, à mon aise, et c'est sa complaisance qui est un peu responsable du souvenir que j'ai gardé de ce dernier séjour.

Elle possède à merveille la coquetterie de donner, en riant à tout ce qu'ils disent, de l'orgueil aux plus sots, comme si elle ne savait pas du tout qu'elle arrive à être encore un peu plus jolie quand elle rit, que ses yeux s'approfondissent et jouent, à la façon du velours sous la pesée du doigt, et que sa lèvre, non contente de se soulever sur les dents qu'elle a, découvre encore la surprise et le délice d'une gencive de chatte. Si je n'étais guéri d'aimer l'amour, et capable en tous cas de m'éprendre d'autre chose qu'une femme laide, j'envierais l'ami qui est si amoureux d'elle, et l'envierais plus qu'elle, qui ne sait que s'en moquer.

Ce n'est sans doute pas cette pauvre jolie petite Mme B… qui a inventé l'accent belge, l'accent belge de Bruxelles, surtout; ni elle qui est responsable de l'art belge, ou des modes belges, ou des mœurs belges, ou des imitations belges, ni de l'aspect comique et cossu des Bruxellois et de leurs Bruxelloises. Mais, à coup sûr, si

les compatriotes de M. Francis de Croisset [1], né Wiener, me demeurent tellement comiques, ou, ce qui revient au même, sont aussi comiques, c'est que je n'ai poussé si fort leurs ridicules que pour entendre encore, entendre toujours glousser de rire, et pleurer de rire, et s'étouffer à rire, et chanter à force de rire, cette jolie petite Mme B…, dont le naturel a le goût exquis de l'eau très pure, et dont l'absence d'hypocrisie eût ravi Stendhal, aux Italiennes de qui elle ressemble.

De sorte que, si ces pages ont un sort heureux, si elles demeurent quelques jours, si on m'accuse d'avoir calomnié Bruxelles, s'il m'est désormais interdit de m'y montrer, sans risquer de me faire lapider, c'est votre faute, vous avez beau rire, vous avez bien raison de rire, ce sera votre faute, Madame…

Au cabaret

Nous fûmes, un soir, dans un de ces cabarets à bonne chère de la rue Chair-et-pain ou de la rue des Harengs, les hôtes d'une bande de Bruxellois…

Ai-je besoin de dire que ce sont d'excellents garçons, et qu'ils ont le cœur sur la main ? Après tout, ce n'est point de leur faute, s'ils sont de Bruxelles… D'une amabilité bruyante, quasi marseillaise, mais sans le pittoresque, sans la grâce piquante, fleurie, de Marseille, ils s'intitulent les Parisiens de Bruxelles, ou les Bruxellois de Paris… je ne sais plus au juste.

Ce soir là, nous étions, moi particulièrement, j'étais las de musées et las de galeries, las de la plus belle peinture, même las de la peinture flamande et des plus purs Hollandais… Je ne pouvais plus entendre, sans devenir aussitôt neurasthénique et chromophage, les noms vénérés de Van Eyck, de Jordaens, de Rubens, de Bouts. Volontiers, j'eusse donné, sinon un Vermeer de Delft — j'ai horreur de l'exagération —, mais peut-être quatre

1. Francis de Croisset (1877-1937), de son vrai nom Francis Wiener, jeune écrivain belge ambitieux, qui avait réussi à arracher à Mirbeau une préface à ses *Nuits de quinze ans* en 1899, grâce à une lettre de recommandation rédigée par Clemenceau pour se débarrasser de lui… Auteur du *Paon* (1905) et de *Nous avons fait un beau voyage.*

Memling, et sûrement l'œuvre entier de Wiertz [1], de Gallait [2], de Leys [3], de Van Beers, de Jef Lambeaux [4], des deux Stevens [5] et de Rops [6], et encore celui de Henri de Groux [7] ajouté à celui de Knopff [8], et bien d'autres avec, ah ! je vous le jure, sans compter, bien entendu, les lanternes japonaises de M. Théo Van Rysselberghe, pour manger tranquillement, et que je n'entendisse pas parler d'art, et pas parler de Paris… de Paris, surtout… de Paris… Mais les Bruxellois, quand ils se mettent en frais, et pour bien étaler leur culture, et pour bien montrer qu'ils sont de Bruxelles, n'ont que deux sujets de conversation : l'art et Paris… Paris et l'art…

Par malheur, ce soir-là, nos hôtes étaient particulièrement amateurs d'art, et amateurs de Paris, et particulièrement prolixes. Au bout de cinq minutes, à peine avions-nous touché aux hors-d'œuvre — comment s'y prirent-ils ? —, ils avaient fini par me dégoûter de leur musée, qui est un admirable musée de province, par me dégoûter de tous les musées, aussi bien ceux de Dresde et de Berlin que de La Haye, de Madrid et de Florence…

1. Antoine Wiertz (1806-1865), peintre belge, auteur de toiles colossales : *Combat autour de Patrocle* et *La Révolte des anges*.

2. Louis Gallait (1810-1887), peintre d'histoire, élève de Delaroche, auteur notamment de *L'Abdication de Charles-Quint* (1841) et de *La Peste de Tournai* (1882).

3. Jean-Auguste-Henri Leys (1815-1869), peintre anversois, auteur de toiles et de fresques historiques relatifs à la Belgique.

4. Jef Lambeaux (1852-1908), sculpteur anversois, auteur de *Martyr, Diane, Le Baiser, La Séduction.*

5. Alfred Stevens (1828-1906), peintre bruxellois, ami de Baudelaire et de Manet, surdécoré par Léopold II, auteur de toiles de genre, et aussi d'un ouvrage, *Impressions sur la peinture* (1886), dont Mirbeau s'est jadis moqué, à l'instigation de Félicien Rops. Son frère Joseph Stevens (1819-1892), peintre animalier, s'est spécialisé dans les chevaux et les scènes de cirque.

6. Félicien Rops (1833-1898), peintre, dessinateur et graveur belge installé en France, était jadis fort admiré de Mirbeau ; auteur de lithographies à sujets érotiques, souvent considérés comme pornographiques, où le romancier retrouvait les tortures de l'amour.

7. Henry de Groux (1867-1930), peintre belge à tendances symbolistes, dont Mirbeau a jadis admiré le *Christ aux outrages* (1891) et *Zola aux outrages* (1898).

8. Fernand Khnopff (1858-1921), peintre symboliste belge, membre des XX, auteur d'une *Sphynge* (1884), *Un Ange* (1886), *Memories* (1889), *En souvenir d'œuvres rêvées et perdues* (1903), *Souvenirs de Bruges* (1904)…

Quant à Paris, chaque fois que ce nom sortait de leur bouche, l'effet en était tel que je me mettais à aboyer douloureusement, comme un chien devant qui l'on joue du piano… Faut-il tout avouer ? Ils avaient fini par me dégoûter de leur cuisine merveilleuse…

Ils énuméraient, comme un vieux soldat ses campagnes, les premières parisiennes où ils avaient été, où ils iraient, revenaient des vernissages, des grandes ventes, du Salon des Indépendants, retourneraient à d'autres salons, d'autres vernissages, d'autres grandes ventes, au Grand Prix, aux dernières premières de la saison, au Salon d'automne, chez les Bernheim, chez Vollard, chez Moline, chez Durand-Ruel [1]… J'avais honte d'ignorer jusqu'aux neuf dixièmes des Parisiens illustres qu'ils tutoyaient, et plus des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des auteurs dont ils citaient, par cœur, des pages entières, en prose libre et en vers libérés…

J'aurais bien voulu m'en aller…

Mais c'étaient nos hôtes, et nous étions définitivement attablés.

À des huîtres, nourries des plus grasses algues de la Zélande, avaient succédé des poissons dont la chair exhalait toute la forte saveur de la mer du Nord ; aux pièces de boucherie ruisselantes de jus, flanquées de pâtes rissolées, toutes sortes de volatiles dorés, craquants, débordant de truffes par tous les bouts ; à des légumes rares, choux maritimes, jets de houblon, qui avaient pompé les plus subtils arômes de la terre et les éthers les plus parfumés des terreaux, des montagnes d'écrevisses, des lacs de crème, des pâtisseries des *Mille et une Nuits.* Et encore des fruits, qui avaient dû mûrir en paradis, s'ajoutaient à des fromages, qui avaient dû pourrir en enfer. Les meursault, les haut-brion, les château-laffitte, les clos-vougeot, les chambolle-musigny, les ruchotte, les romanée dont s'enorgueillit la cave du professeur

1. Alexandre Bernheim (1839-1915) et ses deux fils Josse (1870-1941) et Gaston (1870-1953) ; Ambroise Vollard (1868-1939), Lucien Moline et Paul Durand-Ruel (1831-1922) sont des marchands de tableaux parisiens qui ont aidé à la promotion des peintres impressionnistes et post-impressionnismes.

Albert Robin [1], des champagnes plus durs que l'acier-nickel, les eaux-de-vie mieux que centenaires, toutes les liqueurs de la Hollande, tous les tord-boyaux de l'Angleterre et de l'Amérique ne faisaient qu'exciter la verve esthétique et le parisianisme pourtant si exalté de nos hôtes, tandis que, l'abrutissement me gagnant, je ne trouvais même plus la force d'exprimer, pas même la faculté de sentir toute l'horreur que l'art m'inspirait, et Paris, donc… ah ! Paris !

Je ne songeais plus à m'en aller… je ne songeais plus à rien…

Au fond de la petite salle, à la peinture écaillée, aux lambris dévernis, parmi une tablée de Flamands, dont je regardais s'empourprer les visages, comme des pignons de brique sous le soleil couchant, un couple ne cessait de s'embrasser, de s'embrasser à perdre haleine, de s'embrasser toujours, de s'embrasser encore… Ah ! ils ne parlaient pas d'art, ceux-là… Ils ne parlaient pas d'art, et pas de Paris, je vous assure… Les heureuses gens !… Et comme je les enviais… non de s'embrasser… mais de se taire !… Je m'attachai désespérément au spectacle qu'ils me donnaient comme on s'attache à une image quelconque, aux fleurs d'un tapis, aux rais de lumière d'une persienne, à la promenade d'une mouche sur un mur blanc, pour chasser, loin de soi, une idée pénible, et qui revient, et qui s'obstine…

Elle était presque trop blonde, presque trop rose, presque trop grasse, de ce gras fleuri de rose et malsain qu'ont les bons pâtés de Strasbourg, et elle s'enroulait à un joli gars, aux yeux les plus noirs, sec et bistré comme un Espagnol… Pendant que leurs amis mangeaient avec une gloutonnerie silencieuse, eux ne faisaient que s'enlacer, s'enlaçaient si bien qu'ils semblaient tourner, tourner… Hors des longs gants de Suède, retroussés, les menottes, un peu courtes et potelées, pas jolies, sensuelles, mais d'une sensualité un peu grossière, ces menottes, où jouaient les feux d'un rubis, se crispaient, pour ajouter encore au goût du baiser, sur un brin de moustache, sur les épaules, la nuque, le col,

1. Le professeur Albert Robin (1847-1928), membre de l'Académie de médecine, spécialiste de l'estomac, lié d'amitié avec de nombreux écrivains, était l'ami et le médecin personnel de Mirbeau, qui lui dédiera *Dingo*.

dans les cheveux épais du garçon, dont les mains, aussi, s'égaraient sous les jupons, comme au bord d'une kermesse de Rubens. Et cela n'était pas très impudique, à force de franchise, de naïveté et de maladresse…

Personne, d'ailleurs, ne prenait garde au couple énamouré, ni leurs compagnons qui n'en perdaient pas une bouchée, ni mes amis accablés, ni nos hôtes infatigables, ni la caissière penchée sur ses additions, ni le vieux maître d'hôtel, à l'habit crasseux et trop large, au crâne luisant, aux cheveux gris envolés, qui circulait, pesamment, entre les tables, portant les plats… Oh ! ce vieux domestique de *La Joie fait peur* [1] !

Quand la petite enragée s'arrêtait pour reprendre son souffle, on percevait à son cou l'éclat d'une croix en brillants… Elle se tapotait vivement les cheveux, au bord du chapeau, suçait, non moins vivement, une patte d'écrevisse, et remontait, ensuite, d'un geste bref, ses gants au-dessus de ses coudes… Puis ils s'enlaçaient à nouveau, avec plus de hardiesse, aussi libres que s'ils eussent été seuls, dans une chambre… Leurs mains cachées sous la table travaillaient à des caresses invisibles, mais précises… J'admirais que, gauche et lourde, elle ne fût gracieuse et légère que dans le baiser… Ils ne disaient toujours rien, non plus que leurs compagnons, comme si les mots dussent contrarier les joies, également passionnées, également fugaces, de la gueule et de l'amour…

Et j'entendais la caissière, très pâle et très hautaine, sous ses bandeaux noirs, répéter, en écrivant sur un gros registre, comme les mots d'une dictée :

— Quatre homards grillés… quatre bécassines au champagne.

Et j'entendais le vieux maître d'hôtel crier, d'une voix cassée :

— Les cigares… voilà, monsieur…

Et j'entendais nos Bruxellois, de plus en plus enthousiastes, clamer, l'un :

— Paris !… Paris !… Paris !

1. Comédie en un acte de Delphine de Girardin, créée à la Comédie-Française en 1854. On y voit un vieux domestique, Noël, qui refuse de croire à la nouvelle de la mort de son maître au cours d'un combat en Afrique. De fait, le « mort » reparaît bel et bien.

L'autre :

— L'art !… l'art !… l'art !

Un troisième, rythmer cette phrase, où M. Camille Lemonnier *avère,* comme ils disent, une autobiographie, si poétiquement juste :

— « Et depuis lors, mon âme se volatilise, parmi la gracilité mouvante des roseaux, et la frivolité des libellules. »

Et j'entendais une voix furieuse s'élever du fond de moi-même :

— Zut ! Zut ! Zut !…

Si bien que, vers deux heures du matin, étourdi, exténué, le cerveau affreusement liquéfié, le cœur chaviré, les jambes titubantes, je me couchai, aussi informé des choses de Paris que le moindre d'entre ces Parisiens de Bruxelles, ou de ces Bruxellois de Paris… je ne sais pas encore…

Et plus compétent en art
Que leur monsieur Edmond Picard,
Et plus aussi, mon cher Mendès [1]*,*
Que votre Dujardin-Beaumetz [2]
Qui n'est pas de Bruxelles, mais
Qui, dans un discours belgifique,
Reconcentra les esthétiques
De la France et de la Belgique.

Et voyant que je parlais en vers… en vers belges, je m'endormis rageusement…

1. Catulle Mendès (1841-1909), poète d'insparation parnassienne, critique littéraire et théâtrale, auteur de nombreux romans épicés, dont *Zo'har* (1886) et *Méphistophéla* (1890).

2. Henri-Charles-Étienne Dujardin-Beaumetz, peintre militaire entré en politique, fut député radical de l'Aude et secrétaire d'État aux Beaux-Arts.

III

Chez les Belges

Catholicisme

Ce n'est pas en passant quelques jours dans un pays qu'on peut juger de ses mœurs, de ses tendances, de ses idées, de ses institutions. Les observations y sont forcément rapides et superficielles ; elles ne portent que sur un ordre de choses infiniment restreint, et d'ailleurs peu important. On n'atteint pas l'âme intime, l'âme secrète, l'âme profonde d'un pays, à moins d'y vivre de sa vie… Il faut donc se contenter des apparences, qui trompent souvent. En considération de quoi, je prie les lecteurs de me pardonner le ton parfois frivole et injuste de ces pages.

Pourtant, dès que vous entrez en Belgique, vous êtes frappé par cette sorte de malaria religieuse qui y règne. Elle attriste singulièrement ce petit pays… C'est peut-être cela qui rend si noires ces verdures de la campagne belge que détestait tant Baudelaire… De même que dans notre sauvage et dolente Bretagne, où l'esprit religieux a en quelque sorte tout pétrifié, de même que dans le Tyrol autrichien, où à chaque tournant de route, à chaque carrefour, partout, se dressent des images de sainteté qui pourraient servir à l'administration vicinale de bornes kilométriques, de même, en Belgique, la superstition religieuse est souveraine maîtresse des âmes, des paysages et des lois. Je ne parle pas seulement des couvents qui y pullulent, comme, en Allemagne, les casernes ; je ne parle pas de ces béguinages, qui ne sont d'ailleurs plus que des souvenirs, gardés seulement par Gand et par Bruges, pour les badauds du pittoresque et les moutons de

Panurge du tourisme. Je parle de tout ce pays, sur qui le catholicisme étend son ombre épaisse et malsaine. Dans les chemins, dans les sentes et dans les villes, on rencontre, par milliers, de ces figures de foi têtue, de ces figures de prières, agressives et sombres, telles qu'elles sont peintes dans les triptyques des primitifs flamands. Les siècles ont passé sur elles, les progrès et la science ont passé sur elles, sans en adoucir les angles durs et obtus.

Je me souviens qu'il y a plusieurs années, pris d'un malaise subit dans une auberge de village, je demandai qu'on allât me chercher un médecin, à la ville voisine, qui était Gand.

— Ah! Seigneur Jésus, s'écria la bonne, en me voyant très pâle… Il va peut-être mourir… Dites une prière, bien vite, monsieur… Dites une prière… Et attendez-moi…

Elle sortit précipitamment, sans m'apporter d'autres secours.

Quelques minutes après, je vis entrer, introduit dans ma chambre par la petite bonne, un gros prêtre, essoufflé d'avoir trop couru… Il voulut, à toute force m'administrer l'extrême-onction. Et comme je refusais de me munir des sacrements de l'Église, il insista avec violence et ne se retira qu'après avoir appelé, sur ma tête de mécréant, toutes les malédictions du ciel et toutes les fureurs de l'enfer.

Partout des processions, des sons de cloche, des cérémonies cultuelles, extravagantes et moyenâgeuses, des églises pleines et chantantes, des décors d'autels dans les chambres privées, des dos courbés, des mains jointes… et des prêtres insolents, paillards et pillards, et de terribles évêques, avec des faces d'Inquisition. Partout, aussi, cette littérature dont l'érotisme mystique s'associe si bien aux ferveurs pieuses et les exalte [1]… Qui n'a pas assisté aux fêtes du Saint-Sang, dans Furne, devenu, ces jours-là, un véritable asile d'aliénés, ne peut concevoir à quels dérèglements, à quelles démences, la religion, ainsi enseignée, peut conduire la pauvre âme des hommes…

1. Thème traité par le poète flamand Georges Rodenbach (1855-1898), ami et admirateur de Mirbeau, dans sa pièce en vers, *Le Voile,* créée à la Comédie-Française en mai 1894.

C'est ce carillonneur de Rodenbach [1] — personnage d'ailleurs historique — qui gravait sur l'airain sonore et bénit de ces cloches les plus monstrueuses obscénités… (Il paraît que ces cloches illustrées, on peut les voir à Bruges, si l'on a quelques hautes références ecclésiastiques…) C'est Philippe II, couvrant son carnet d'imaginations démoniaques, alors qu'entouré de ses évêques, de ses moines, de ses bourreaux, une nonne sur les genoux, il faisait couler le sang et tenailler la chair des hérétiques, dans les chambres de torture…

Les centres ouvriers eux-mêmes, les cités industrielles, où souvent grondent la révolte et l'émeute, n'échappent pas toujours à la contagion. J'ai vu autrefois, à Gand, une grève. Ce n'étaient point des flots de peuple lâchés et battant, avec des clameurs de mer soulevée, les murs de la ville… C'était une procession religieuse qui défilait silencieusement, avec des attributs religieux, des bannières ecclésiales, des oriflammes, des femmes déguisées en Saintes-Vierges, des enfants, en petits anges frisés… Et je me souviendrai toujours de cet ouvrier, à la gueule farouche, qui marchait devant la foule, portant je ne sais quoi, qui ressemblait à un ostensoir…

La Belgique ne peut pas éliminer le sang espagnol qui coule dans ses veines…

Démocrates de Gand

Un charmant ami de Maeterlinck, retrouvé à Bruxelles, nous conte cette anecdote :

Gand a chez nous la spécialité des émeutes bizarres. Vous souvenez-vous de celles qui eurent lieu, en Belgique, il y a quelque douze ans? Le peuple réclamait le suffrage universel [2]. Il voulait, lui aussi, être souverain. Cela lui était venu, tout d'un coup, on ne sait pourquoi. Il avait déjà un Roi constitutionnel et trouvait, sans

1. Allusion au *Carillonneur,* roman de Georges Rodenbach paru en 1897, où l'on voit le carillonneur Joris obsédé par les représentations érotiques ornant la grande cloche de la cathédrale de Bruges, à laquelle il finira par se pendre.

2. Allusion aux manifestations ouvrières qui eurent lieu en juillet 1892 après le rejet du suffrage universel par la Chambre nouvellement élue. Pour finir, la révision constitutionnelle fut votée, et le suffrage universel instauré.

doute, que cela ne suffisait pas à son bonheur. Il en voulait d'autres, beaucoup d'autres, des rois en habit civil, et il les voulait de son choix. Le peuple, donc, descendit en armes dans la rue et se livra aux vociférations d'usage. Les bourgeois, protégés par les troupes, s'amusèrent à ces spectacles qu'ils croyaient sans danger.

À Gand, les choses semblèrent, durant quelque temps, tourner au tragique. Cris, barricades, rixes sanglantes, coups de revolver, charges de cavalerie, décharges de mousqueterie, rien ne manqua à la fête, pas même les morts. Ordinaire apothéose… Ces escarmouches menaçant de se prolonger, on convoqua la garde civique. J'en faisais partie. Force me fut de me ranger sous le drapeau de l'ordre, parmi les défenseurs de la société. Dans ma compagnie, nous n'étions que deux bourgeois authentiques, un peintre de mes amis, et moi. Le reste ?… ouvriers, petits employés, commis de magasins ; tous, ou presque tous, en parfaite communion d'idées avec les émeutiers. Dans le rang, ils discutaient, entre eux, à voix basse, et ce mot de « suffrage universel » revenait, sans cesse, sur leurs lèvres.

Ils se promettaient bien, ils juraient, si on leur commandait de tirer sur le peuple, de tirer en l'air.

— Ils ont raison, disait l'un, ils combattent pour notre bonheur.

— Mieux que cela, appuyait un autre… pour notre souveraineté…

— Oui, oui !… Tous, nous voulons être souverains, comme en France.

— Imposer notre volonté, comme en France.

— Dicter nos lois, comme en France.

— Patience !… Encore quelques jours, et nous serons les maîtres de tout, comme en France.

Un autre disait :

— On peut commander tout ce qu'on voudra. Je ne tirerai pas… D'abord, parce que ce n'est point mon idée, ensuite parce que mon frère est avec ceux qui se battent pour notre souveraineté. Je me serais bien battu, moi aussi… mais j'ai une femme, deux enfants…

— Moi aussi, je me serais bien battu… mais le patron, qui n'est pas pour le peuple, m'aurait mis à la porte, et je n'aurais

plus d'ouvrage… Oui, mais, quand nous serons souverains, c'est nous qui mettrons les patrons à la porte…

Un petit homme, qui n'avait encore rien dit, se mit, tout à coup, à répéter, plusieurs fois, en me criblant de regards aigus, sautillants et menaçants :

— Moi, je sais bien pour qui je voterai…

Et, comme je restais muet, dans mon rang…

— Oui, oui… Vous voudriez que je vote pour vous… Mais je ne suis pas un imbécile… Je ne voterai pas pour vous… Je sais bien pour qui je voterai… Je voterai pour quelqu'un… Et quand j'aurai voté pour celui que je sais… ah ! ah ! ah !… Je sais ce que je dis… Et vous… Vous ne dites pas ce que vous savez…

— Au moins, pensais-je… ils ne tireront pas.

Notre capitaine se promenait devant le front de la compagnie, inquiet, nerveux, l'oreille ouverte aux clameurs encore lointaines de l'émeute. De temps en temps, des cavaliers traversaient la place, au galop. Les boutiques se fermaient ; de pâles bourgeois rentraient chez eux, en hâte, essoufflés. Peu à peu, le grondement populaire se fit plus proche ; les cris, les vociférations, les appels, plus distincts. Deux coups de feu claquèrent, comme deux coups de fouet dans une bagarre de voitures… Le capitaine se tourna vers nous. C'était un marchand de cravates de la ville… Il avait une figure toute ronde et rose, un gros ventre pacifique, des yeux doux…

— Mes enfants, nous dit-il… ça se gâte… Ils vont être là, dans quelques minutes… Qu'est-ce que vous voulez ?… Je vais être obligé de faire les sommations légales et de commander le feu… C'est très embêtant… car je les connais… ce sont des enragés… ils ne m'écouteront pas… Tirer sur des gens de la ville, des gens qu'on connaît… c'est très embêtant. D'un autre côté, il faut bien que force reste à la loi… Il le faut… C'est très embêtant… Si encore ils avaient exposé tranquillement leurs revendications !… Le roi est un brave homme, les ministres sont de braves gens… Eux aussi, parbleu, sont de braves gens… On se serait arrangé, bien ou mal… Enfin, ça n'est pas tout ça… Le devoir avant tout… C'est très embêtant… Soldats… écoutez-moi bien… Il faut faire le moins de malheur qu'on pourra… Quand je commanderai le feu, le premier rang ne tirera pas… Il n'y aura que le second rang qui tirera… Et encore est-il nécessaire que le second

rang tire tout entier ?… Non… non… En somme, il ne s'agit que de les effrayer… Trois, quatre morts… trois, quatre blessés… C'est très embêtant… mais ce n'est pas une grosse affaire… Et ça suffira peut-être à les arrêter, ces bougres-là… Voyons, vous, là-bas, dans le second rang, attention !… Fixe !… Y a-t-il, parmi vous, dix hommes… bien décidés à lâcher leur coup sur le peuple, à mon commandement ?… Y en a-t-il cinq seulement ?… Voyons, voyons, sacristi !… Y en a-t-il quatre ?… quatre ?… Répondez !

Et à ma stupéfaction, de la droite à la gauche du rang, j'entendis sur chaque lèvre, voltiger sur chaque lèvre, rebondir de lèvre en lèvre, ce mot :

— Moi… moi… moi… moi… moi !…

Sur les cinquante hommes que nous étions dans le rang, deux seulement s'étaient tus… Deux seulement étaient froidement résolus, non seulement à ne pas tirer sur des hommes, mais à lever la crosse en l'air, aussitôt parti l'ordre de mort… Et ces deux hommes, ce n'étaient point des prolétaires, c'étaient les deux bourgeois de la compagnie, mon ami le peintre et moi…

Heureusement qu'ils tirèrent fort mal… Il n'y eut que dix pauvres diables de tués, et douze de blessés !…

Constantin Meunier [1]

Revu toute la journée — une journée triste et pluvieuse — des œuvres de Constantin Meunier.

Constantin Meunier est un artiste intéressant et méritoire. Par son talent, par sa belle vie sans défaillance, il a droit au respect de tous. De son œuvre, se dégage une forte signification humaine.

Comme tant d'autres, qui y trouvèrent fortune et profit, il eût pu faire des Dianes cireuses, d'onduleuses Vénus et de voluptueuses faunesses. Il eût pu élever, aussi bien que d'autres, des monuments en sucre ou en saindoux, à la mémoire des grands hommes de Bruxelles, et peupler le bois de la Cambre de toute

1. Constantin Meunier (1831-1905), peintre et sculpteur du Borinage révélé par Mirbeau. D'inspiration naturaliste, il a surtout sculpté des hommes au travail : mineurs, débardeurs, marteleurs, verriers, faucheurs…

une foule de peintres, de poètes, d'orateurs et de militaires… Mais il avait un idéal plus fier.

Né au milieu d'un pays de travail et de souffrance, vivant dans une atmosphère homicide, ayant toujours sous les yeux le lugubre spectacle de l'enfer des mines, le drame rouge de l'usine, il fit des ouvriers.

Il les peignit d'abord ; ensuite, il les modela.

Ardemment, il se passionna à leurs labeurs, à leurs misères, à leurs révoltes. Il comprit la rude beauté tragique de leurs torses, la musculature contractée, violente de leurs gestes, la tristesse haletante, farouche, durcie de leurs faces souterraines. Il tenta de styliser, de ramener vers la simplicité linéaire du drapement antique, leurs tabliers de cuir, leurs bourgerons collants, leurs pauvres hardes de travail. Et surtout il s'émut — car il était infiniment bon, et il rêvait toujours de justice —, de ce que contient d'injustice sociale, d'âpre exploitation capitaliste et politique, la destinée de ces parias, à qui il est dévolu de ne trouver leur maigre existence quotidienne que dans l'effroi, ou dans l'usure lente d'un métier, auprès de quoi le bagne semble presque une douceur.

De tout cela il sut tirer des accents assez nobles, des apparences sculpturales assez fortes, de la pitié. On lui doit trois œuvres presque entièrement belles : une *Figure de paysanne,* au visage usé, aux yeux morts, aux seins taris ; le *Cheval de mine* ; la *Femme au grisou,* cette dernière, surtout, d'une composition ample et simple, d'un métier plus serré. C'est déjà beaucoup.

Malheureusement, venu trop tard à la sculpture, qui est un art très difficile, ennemi du trucage et du trompe-l'œil, Constantin Meunier, en dépit de ses dons réels, de sa passion, de sa forte compréhension de la vie ouvrière, ne connut pas très bien son métier. Son modelé est pauvre, parfois désuni, sa forme souvent lourde, ses plans pas assez nombreux, pas assez colorés, ses contours secs… Il ne sait pas toujours combiner avec harmonie un monument, architecturer un ensemble, grouper des figures… On sent trop l'effort en tout ce qu'il fait. La souplesse qui donne la vie, le mouvement à la matière, est peut-être ce qui lui manque le plus. Seul, le morceau vaut ce qu'il vaut, et, le plus souvent il n'a qu'une valeur — par conséquent, une illusion — de littérature.

*
* *

On m'a raconté le drame suivant :

La Ligue des Droits de l'homme que préside, avec tant de fermeté et un si beau dévouement, M. Francis de Pressensé [1], institua une commission chargée d'élever, à la grande mémoire d'Émile Zola, un monument [2]. Cette commission choisit, pour l'exécuter, Constantin Meunier. Mais celui-ci hésita longtemps, émit des scrupules. Il était souffrant, se trouvait bien vieux, avait encore une œuvre importante à terminer, cette œuvre dont nous avons admiré, à nos expositions, de nombreux fragments, et qu'il eût bien voulu voir se dresser sur une des places publiques de Bruxelles, avant de mourir. Sur des instances réitérées, flatteuses pour lui, à coup sûr, mais maladroites, car lui seul était en mesure de savoir ce qu'il pouvait ou ne pouvait pas entreprendre —, il finit par accepter cette lourde mission, mollement, à la condition qu'on lui adjoignît un collaborateur français, qui fut aussitôt désigné, ou plutôt qui se désigna lui-même : M. Alexandre Charpentier [3].

Au bout d'une très longue année, Constantin Meunier et M. Alexandre Charpentier présentèrent à la commission une maquette, pas très heureuse, dit-on. Elle fut jugée insuffisante. Les deux artistes avouaient d'ailleurs qu'ils n'en étaient pas contents. Ils comprirent qu'ils devaient chercher et trouver autre chose…

Le monument était tel. Un Émile Zola debout, oratoire, dramatique, étriqué, en veston d'ouvrier, en pantalon tire-

1. Francis de Pressensé (1853-1914), journaliste dreyfusard, élu député socialiste en 1902, et vice-président de la Ligue des droits de l'homme fondée pendant l'affaire Dreyfus. Il a participé, aux côtés de Mirbeau, à nombre de meetings dreyfusistes, notamment en décembre 1898 à Toulouse.

2. Instituée le 27 octobre 1902, elle était présidée par F. de Pressensé, Mirbeau étant vice-président. On y trouvait également l'éditeur de Zola, Georges Charpentier, le colonel Picquart, l'architecte Frantz Jourdain, l'économiste Yves Guyot, Georges Clemenceau, etc. Mirbeau s'y est en vain battu pour que le monument fût confié à Aristide Maillol.

3. Alexandre Charpentier (1856-1909), sculpteur naturaliste, avait déjà réalisé une médaille offerte à Zola grâce à une souscription à laquelle avait participé Mirbeau. Celui-ci trouvait son inspiration d'une « correction ennuyeuse et froide ».

bouchonné, un Zola sans noblesse et sans vie propre, où rien ne s'évoquait de cette physionomie mobile, ardente, volontaire, timide, si conquérante et si fine, rusée et tendre, joviale et triste, enthousiaste et déçue, et qui semblait respirer la vie, toute la vie, avec une si forte passion. Derrière ce Zola, banal et pauvre, une Vérité nue étendait les mains. À droite, un mineur ; à gauche, une glèbe. L'invention était quelconque. On voit qu'elle ne dépassait pas la mentalité des artistes officiels. Et tout cela se groupait assez mal.

— Sapristi ! dit M. Alexandre Charpentier, devant cette découverte un peu tardive… Voilà qui est ennuyeux… Car ils ont raison… Ça ne vaut rien du tout… J'ai idée que c'est la Vérité qui nous gêne… Elle est très jolie… mais pas à sa place, derrière Zola… Il faut absolument la mettre devant… Qu'en dites-vous ?

— Essayons de la mettre devant… consentit Constantin Meunier.

— Essayons.

Placée devant, la Vérité produisit un effet plus déplorable encore. Et puis elle annulait la glèbe, le mineur.

— Diable ! s'écrièrent, avec un ensemble plus parfait que leur œuvre, les deux artistes terrifiés…

Et ils réfléchirent longuement.

— Si on l'habillait ?… proposa Constantin Meunier,

— La Vérité ?

— Oui… Eh bien, quoi ?

— Une Vérité habillée ?… Ce ne serait plus la Vérité… Non… Essayons à droite.

— Essayons… acquiesça Constantin Meunier.

On transporta la Vérité à droite… Mais…

— Non, non… quelle horreur !… Enlevez…

Constantin Meunier se cache la face… Tout se déséquilibre du monument… Tout s'effondre… tout fiche le camp, comme on dit dans les ateliers.

Le problème devenait de plus en plus ardu.

— Alors, à gauche, invita, pour la deuxième fois, M. Alexandre Charpentier.

Le pauvre Constantin Meunier n'avait plus la foi. Il répondit, mollement :

— Essayons à gauche.

On transporta la Vérité à gauche.

— Impossible !

Tel fut le cri que poussèrent simultanément Constantin Meunier et M. Alexandre Charpentier.

Hélas ! ni devant, ni derrière, ni à droite, ni à gauche… Situation douloureuse et sans issue. Ce qu'elle dut en entendre, la Vérité, comme toujours !

Au cours de leurs travaux, les deux sculpteurs avaient eu des mésententes assez pénibles. Cette dernière aventure n'était point pour les dissiper. Ceux qui connaissent le cœur des hommes, surtout le cœur des artistes, qui sont deux fois des hommes, peuvent se faire une idée de ce qui se passa entre Constantin Meunier et M. Alexandre Charpentier. Ils en arrivèrent, dans leurs rapports, à une tension telle, que l'artiste belge, irrité de l'ingérence dominatrice de son collaborateur, et pensant que son influence avait pu être déprimante, finit par se priver de ses services. Peut-être eût-il dû commencer par là.

Resté seul, le pauvre grand sculpteur fut bien embarrassé. Faut-il croire, comme d'aucuns l'affirment, que l'atmosphère de Bruxelles, aujourd'hui, est funeste à toute création artistique ? Ou bien, Constantin Meunier était-il trop vieux ? Manquait-il de cette ardeur d'imagination qui tant de fois corrigea ce que son métier avait d'insuffisant ? Il essaya quantité de combinaisons qui ne réussirent point. Finalement, après des jours d'efforts, après des luttes douloureuses avec son œuvre et avec lui-même, il en vint à cette conclusion stupéfiante : que, esthétiquement, du moins, les deux figures de la Vérité et Zola s'excluaient, qu'il fallait choisir entre la Vérité et Zola et ne plus tenter de les associer l'une à l'autre, en bronze. Et il choisit Zola, réservant la Vérité pour une destination inconnue.

On prétend que l'irritation, le chagrin, l'état de lutte constante où il avait dû se mettre vis-à-vis de M. Alexandre Charpentier, la déception, tout cela ne fut pas étranger à sa mort, qui arriva peu après [1]. Et le monument d'Émile Zola, en dépit des oppositions

1. Constantin Meunier est décédé le 4 avril 1905, à Ixelles.

de la famille de Constantin Meunier, revint à M. Alexandre Charpentier, qui y travaille seul, désormais. Où en est-il ? Comment est-il ? Je n'en sais rien, n'étant pas dans le secret des dieux [1].

Cette histoire est triste, et, comme toutes les histoires tristes, elle a sa part de comique, un comique amer et grinçant, qui est bien ce qu'il y a de plus tragique dans le monde. Mais, quand on y regarde de près, elle est très caractéristique, et, aussi, très harmonieuse avec la vie.

Avant de se pacifier dans l'immortalité, la destinée d'Émile Zola aura été étrangement tourmentée. Comme tous les hommes de génie — surtout les hommes d'un génie rude, tenace et humain —, Zola a créé, toujours, autour de lui, de la tempête. Il n'est pas étonnant que la bourrasque souffle encore.

Son œuvre fut décriée, injuriée, maudite, parce qu'elle était belle et nue, parce qu'au mensonge poétique et religieux elle opposait l'éclatante, saine, forte vérité de la vie, et les réalités fécondes, constructrices, de la science et de la raison.

On le traqua, comme une bête fauve, jusque dans les temples de justice. On le hua, on le frappa dans la rue, on l'exila [2] : tout cela parce qu'au crime social triomphant, à la férocité catholique, à la barbarie nationaliste, il avait voulu, un jour de grand devoir, substituer la justice et l'amour.

Sa mort fut un drame épouvantable et stupide [3]. Lui qui, devant les rugissements des hommes, devant leurs foules ivres de meurtre, avait montré un cœur si intrépide, un si magnifique et tranquille courage, il n'a rien pu contre l'imbécillité lâche et sournoise des choses, car l'on dirait que les choses elles-mêmes ont de la haine, une haine atroce, une haine humaine, contre ce qui est juste et beau.

1. Alexandre Charpentier mourra à son tour, en 1909, sans avoir terminé son œuvre.

2. Allusion aux cris de mort qui accueillirent Zola lors de son procès, en février 1898, à sa condamnation à un an de prison ferme, le 18 juillet suivant, à Versailles, et à son exil en Angleterre, d'où il n'est revenu que le 5 juin 1899.

3. Zola est décédé asphyxié, le 29 septembre 1902, à Paris, dans son appartement de la rue de Bruxelles. On a tendance à penser aujourd'hui qu'il s'agissait d'un assassinat camouflé en suicide.

Et voilà un sculpteur, deux sculpteurs, dont les intentions ne peuvent être, une minute, suspectées, qui aimèrent Zola, qui l'admirèrent, et qui, parce qu'ils furent impuissants à interpréter le génie d'une œuvre et l'héroïque beauté d'un acte [1], s'écrient, dans leur langage d'artistes fourvoyés :

— Décidément, la Vérité et Zola ne sont pas d'ensemble.

Je sais bien que le fait, en lui-même, est assez mince, et qu'il ne faut voir dans ces paroles qu'un mauvais calembour, en argot de métier…

Pourtant, ce soir-là, à la suite de ce récit, je rentrai à l'hôtel affreusement triste et découragé. Je passai une nuit fort agitée et fiévreuse. Dans mes cauchemars, je ne voyais partout que des places publiques, des squares, des jardins, où des foules forcenées érigeaient au Mensonge, à la Haine, au Crime, à la Stupidité, des monuments formidables et dérisoires [2].

Heureusement, le lendemain, Bruxelles me reprenait. Je revis, en sortant, la jolie femme au laurier-rose, plus candide, plus enfant que jamais… Elle ne jouait plus au gros lion avec ses petites filles ; elle jouait au méchant tigre. Et les Bruxellois eurent vite fait de chasser les fantasmes de la nuit, et de m'entraîner, à nouveau, dans la ronde de leur comique.

Sur les ponts
De Bruxelles…

Qu'est-ce que je chantais là, mon Dieu ?… À Bruxelles, il n'y a pas de ponts… Ils avaient bien, autrefois, une rivière, une rivière que, par esprit d'imitation et pour justifier leur parisianisme, ils avaient appelée, en réformant l'orthographe : la Senne. Mais, depuis longtemps, ils l'ont enfouie sous terre et recouverte d'une voûte… Peut-être aussi, est-ce pour ne pas faire concurrence au Manneken-Piss, dont le pipi puéril leur suffit, suffit à leur amour de l'eau, à leur amour des reflets dans l'eau…

1. Allusion à l'article de Zola, « J'accuse », paru le 13 janvier 1898 dans *L'Aurore.*

2. Allusion à la souscription lancée par les antidreyfusards pour ériger un monument au colonel Henry, auteur du « faux patriotique » destiné à accabler l'innocent Dreyfus.

Un industriel

J'ai vu un grand industriel. Il était d'ailleurs tout petit, ainsi qu'il arrive souvent des grands écrivains, des grands artistes, des grands avocats, des grands médecins… Il était tout petit, très rouge de visage, très blond de barbe et de cheveux, et bedonnant, avec une très grosse chaîne, ou plutôt un très gros câble d'or, en guirlande sur son ventre.

— Ça va très mal… ça va très mal… gémit-il… On ne peut plus travailler tranquillement… Toujours des grèves!… Quand l'une cesse, l'autre commence… Pourquoi, mon Dieu, pourquoi?… Ah! je ne sais pas ce que va devenir notre industrie, notre pauvre industrie… Elle est bien malade…

Et brusquement :

— C'est de votre faute!… crie-t-il.

— De ma faute?… À moi?

— Oui, oui… Enfin, de la faute des socialistes… des anarchistes français… Mais oui… Vous ne connaissez pas nos ouvriers, à nous… De braves gens… De très braves gens… Au fond, ils ne veulent rien… ne demandent rien… sont très contents de ce qu'ils gagnent. Ils ne gagnent pas grand-chose, c'est vrai. Mais ça leur suffit… Du reste, qu'est-ce qu'ils feraient de plus d'argent?… Rien… rien… rien… Vous allez rire. L'année dernière, j'ai donné vingt francs à un ouvrier qui avait sauvé la vie à ma fille… ma fille unique… tombée dans le canal… Savez-vous ce qu'il a fait de ses vingt francs? Il a acheté un samovar, mon cher monsieur, un samovar!… Il est vrai que c'est un Russe… N'importe.

Et il répète, en levant les bras au ciel :

— Un samovar!… Un samovar! Et ils sont tous comme ça!… Parbleu! ils se mettent bien en grève, de temps en temps, comme les autres… Que voulez-vous?… c'est la mode, aujourd'hui, dans le monde ouvrier… Du moins, chez nous, les grèves ne sont pas sérieuses… des grèves pour rire… Quelques jours de flâne… et puis à l'ouvrage!… Nos grèves?… C'est la forme moderne de la kermesse… Oui, mais, dès que nos ouvriers sont en grève, arrivent, on ne sait d'où… des tas de socialistes… d'anarchistes… enfin des Français… Ils gueulent : « Debout! Debout!… Sus aux patrons!… Mort au capital!… » Ils excitent à la violence, à

l'émeute, au pillage. Et voilà nos bons petits agneaux belges, changés, aussitôt, en bêtes féroces françaises… Alors, tout va mal… le gâchis, quoi!… Nous sommes bien obligés, parfois, d'augmenter les salaires… Or, augmenter les salaires, savez-vous ce que c'est? C'est ruiner notre industrie, tout simplement… Oui, monsieur, notre industrie… vous ruinez notre industrie, tout simplement… Ah! sans vous!…

Je voulus expliquer à mon interlocuteur que nos grands industriels du Nord formulaient les mêmes éloges sur le désintéressement de leurs ouvriers, et les mêmes plaintes contre les excitateurs belges. C'est beaucoup plus facile que de rechercher les vraies causes d'une évolution, disons, pour ne pas les vexer, d'une maladie économique, et d'y remédier. Je tâchai de lui faire comprendre que, tant que les conditions du travail ne seraient pas réorganisées sur des bases plus justes, il en serait toujours ainsi… Mais le petit grand industriel s'obstine à ne pas entendre raison.

Il proteste, s'agite, trépigne, crie :

— Non, non… Il n'y a pas d'évolution économique, pas de maladie économique… Il n'y a rien d'économique. Il y a le travail… Le travail est le travail… Qu'est-ce que le travail?… Rien… Que doit-il être?… Rien… Je ne connais que ce principe-là… Mais, laissez-moi donc tranquille… Non, non. Il y a vous, vous!… Vous, vous avez toujours été les propagandistes de l'esprit révolutionnaire parmi les peuples… C'est dégoûtant… Ah! je sais bien ce que vous rêvez… je vois bien ce que vous attendez… La Belgique aux Français, hein?

— Et vous la France aux Belges, hein?

Le petit grand industriel me considère alors d'un œil singulièrement brillant :

— Hé!… Hé! fait-il en claquant de la langue… Ne riez pas… Dites donc! Dites donc!… Avec nos bons, nos excellents amis les Allemands? Hé! hé!… Mais dites donc!… Ah! ah!…

Puis, il se hausse sur la pointe des pieds, atteint de la main mon épaule, où il tape, le bon Belge, de petits coups protecteurs :

— Hé! hé!… dites-moi donc!… Ce serait une fameuse chance, pour vous!…

Waterloo

Le même jour, je suis allé visiter le champ de bataille de Waterloo. Peut-être ai-je été poussé inconsciemment à cette absurde visite, par cette idée, non moins absurde, de m'habituer tout de suite à l'idée de la défaite, de la dénationalisation, de la belgification, qu'évoque en moi le nom seul de Waterloo.

Mais je n'ai rien vu, au champ de bataille de Waterloo… Au champ de bataille de Waterloo, près de l'auberge de Belle-Alliance, où quelques excursionnistes anglais échangeaient de petits cailloux jaunes contre de petits cailloux noirs, je n'ai vu, debout sur une table, les jambes bottées, sur la tête un panama en bataille, aux yeux une énorme lorgnette, je n'ai vu que M. Henry Houssaye [1], qui regardait… quoi?

Des corbeaux volaient ici et là, dans la morne plaine… Et je me dis mélancoliquement :

— Il les prend encore pour des aigles.

Au musée

Je ne dirai rien des visites que j'ai faites aux Musées. Je veux garder secrètes en moi, au plus profond de moi, les jouissances et les rêveries que je vous dois, ô Van Eyck, ô Jordaens, ô Rubens, ô Teniers, ô Van Dyck!… Je veux, en admirateur respectueux, soucieux de votre immortel repos, vous épargner toutes les sottises, épaisses, gluantes, que sécrètent hideusement les critiques d'art, lorsqu'ils se trouvent en présence des œuvres d'art, de n'importe quelles œuvres d'art, sottises indélébiles qui, bien mieux que les poussières accumulées et les vernis encrassés, encrassent à jamais vos chefs-d'œuvre, et finissent par vous dégoûter de vous-mêmes… Ah! c'est bien la peine que vous ayez été de grands hommes et de braves gens!

1. Henry Houssaye (1848-1911), fils d'Arsène Houssaye, critique et historien, a notamment consacré quatre volumes à l'année 1815, dont l'un s'intitule précisément *Waterloo* (1899). Il a également prononcé, le 28 juin 1904, un grand discours lors de l'inauguration du monument de Gérôme à *L'Aigle blessé,* sur le champ de bataille de Waterloo. Mirbeau lui a consacré une chronique ironique, sous la forme d'une *interview* imaginaire, intitulée « À Waterloo », dans *Le Journal* du 6 septembre 1896.

Un soir, au Musée de La Haye, j'ai vraiment entendu l'*Homère* [1] de Rembrandt me dire :

— Éloigne de moi — ah ! je t'en supplie, toi qui sembles m'aimer silencieusement — éloigne de moi tous ces sourds bourdonnements de moustiques, toutes ces douloureuses piqûres de mouches, qui rendent ma vie si intolérable, dans ce musée, et qui font que je regrette souvent — je t'en donne ma parole d'honneur — de n'avoir pas été peint par M. Dagnan-Bouveret [2]… Car, si j'avais été peint par M. Dagnan-Bouveret, comprends-tu ?… tout ce qui se dit de moi aurait sa raison d'être… Et je n'en souffrirais pas… Tiens ! regarde cette grosse dame… oui, là-bas… à gauche… cette grosse dame en rose… devant le Vermeer… Tout à l'heure, elle rassemblait autour de moi toute sa famille — quatre petits garçons, quatre petites filles, et autant de neveux et de nièces — et elle disait à tout ce monde, en me désignant de la pointe d'une aiguille à chapeau : « Examinez bien ce vieux-là, mes enfants. Comme il ressemble à votre grand-père ! » Et les enfants de s'écrier, en tapant dans leurs mains : « C'est vrai !… Grand-papa… grand-papa ! » Eh bien, j'aime mieux ça. Je ne sais pas pourquoi… ça m'a fait plaisir… oui, ça m'a ému, de savoir que je ressemble à quelqu'un, à quelqu'un de vivant, même à quelqu'un de Bruxelles… car, sûrement, elle est de Bruxelles, la grosse dame en rose… Mais si tu avais entendu, l'autre jour, M. Thiébaut-Sisson [3] ! Alors je ne ressemblais plus à rien… Et M. Mauclair [4], donc !… N'affirmait-il pas que je suis « de la peinture statique » ? Quelle pitié, mon Dieu… quelle pitié !

1. Toile peinte en 1663, et commandée par le marquis Antonio Ruffo, qui ne l'apprécia pas et la retourna à l'artiste…

2. Pascal-Adolphe-Jean Dagnan-Bouveret (1852-1929), peintre à tendances réalistes, auteur de portraits, de scènes religieuses, et surtout de « bretonneries » moquées par Mirbeau : *Le Pain bénit, Bretonnes au pardon…*

3. Thiébault-Sisson, critique d'art du *Temps,* peu compréhensif à l'égard de la peinture nouvelle ; Mirbeau l'a souvent pris à partie.

4. Camille Mauclair (1872-1945), pseudonyme de Camille Faust, poète symboliste, romancier, critique d'art d'une extrême prolixité, auteur notamment du *Soleil des morts* et de *La Ville lumière* (1903), qui a failli obtenir le premier prix Goncourt ; souvent ridiculisé par Mirbeau à cause de son arrivisme et de son incompréhension de l'impressionnisme.

Est-ce curieux !… Est-ce humiliant, pour notre mentalité, qu'il existe encore au XXe siècle tant de gens assez oisifs, assez pauvres d'idées, assez dénués du sens de la vie, assez peu respectueux du sens de la beauté, pour se donner la mission ridicule d'expliquer des choses que d'ailleurs on n'explique point, auxquelles ils ne comprennent et ne comprendront jamais rien, quand il est si facile de laisser chacun jouir de ce qu'il a devant les yeux, librement, à sa façon !

Mais voilà… Tout homme a, dans le cœur, un Mauclair qui sommeille.

Si, du moins, il sommeillait toujours, ce sacré Mauclair-là… N'est-ce pas, mon pauvre Homère [1] ?

Il fait de la race

Les Belges sont grands éleveurs de poules et aussi de lapins. Ils ont fabriqué une espèce de lapin qui se nomme d'un nom grandiose : le géant des Flandres, et qui, pour un lapin, animal généralement peu lyrique, est bien un géant, plus qu'un géant, un véritable monstre. Le géant des Flandres arrive à peser jusqu'à vingt-deux livres de viande.

Mais c'est surtout la poule qui constitue, pour la Belgique, un commerce intéressant et très prospère. Il faut le reconnaître, les Belges sont des maîtres incomparables, en aviculture.

Parmi les élevages, très nombreux autour de Bruxelles, j'en ai visité un qu'on m'avait spécialement recommandé. Il appartient à M. de S… Mi-paysan, mi-hobereau, d'accueil un peu rude, mais bon homme au fond, M. de S…, après quelques minutes, finit par se familiariser jusqu'à l'indiscrétion, jusqu'aux bourrades joyeuses, aux tapes sur le ventre. Et son rire est quelque chose de si assourdissant que, chaque fois qu'il rit, on est instinctivement porté à se boucher les oreilles, comme au passage d'une locomotive qui siffle.

Son installation est merveilleuse. Rien n'y est laissé au hasard… Tout y est combiné, prévu, réglementé, discipliné :

1. Allusion à un vers d'Horace, dans son *Art poétique* : « *Quandoque bonus dormitat Homerus* » (« Il arrive de temps à autre au bon Homère de sommeiller »).

nourriture, soins, hygiène, exercice physique, sélection en vue de l'amélioration constante et du plus parfait bonheur de la race… Je n'ai jamais vu que, nulle part, on en ait fait autant pour les hommes.

— Je suis sévère…, confesse M. de S…, ça oui… mais je ne les embête pas… Il ne faut jamais embêter les bêtes… Il faut qu'elles s'amusent, au contraire… Quand elles ne s'amusent pas, elles dépérissent… Et alors bonsoir les œufs!…

Ils ont deux espèces de poules, en Belgique : la Coucou de Malines, et la Campine. Produit très bien fixé d'un croisement de la Brahma herminée avec la Campine, la Coucou de Malines est résistante, grosse, un peu lourde de formes, d'un joli gris caillouté, d'une chair abondante et délicate. Elle est essentiellement commerciale. On en expédie dans le monde entier. La Campine est la poule nationale. On raconte qu'il y a plus d'un siècle, la race en était à peu près perdue; du moins elle s'était astucieusement dispersée parmi d'autres races. Peu à peu, on l'a reconstituée dans toute sa pureté originelle. Elle est petite, mais extrêmement élégante, vive et jolie. M. Paul Bourget dirait qu'elle a des allures aristocratiques. Svelte et un peu piaffeuse, telle du moins que je la connais, je crois qu'il serait plus juste de lui attribuer des airs de petite cocotte, de cocodette. Un mantelet blanc, délicieusement blanc, accompagne sa robe blanche et noire, très collante au corps, et qui dessine les formes avec une grâce un peu hardie… Une crête effilée, d'un rouge vif, la coiffe d'une façon exquisément insolente. Comme notre Bresse, elle a des pattes bleues, ce qui est un signe de bonne naissance. Le sang bleu, toujours.

— Une pondeuse admirable, s'extasiait notre hobereau… la meilleure, la plus régulière de toutes les pondeuses… avec ses petites mines évaporées…

Et, tout en me promenant à travers ses parquets, propres, luisants, luxueux, pareils aux villas de Saint-Germain et de L'Isle-Adam, il me confiait, en termes prolixes, ses idées sur l'élevage…

Comme j'admirais la vitalité, la robustesse, la belle humeur de ses bêtes :

— Ah! voilà!… professait-il. Il faut être impitoyable et scientifique… Je suis impitoyable et scientifique… J'élimine les coqs qui ne chantent pas bien… dont la voix n'est pas assez sonore et

retentissante… Tout est là, mon cher monsieur… J'ai observé que, plus un coq chante fort, plus il est ardent et, par conséquent, apte à la reproduction. Une belle voix, chez les coqs, de même que chez les hommes, annonce toujours… enfin, vous savez ce que je veux dire…

— Alors, les ténors ?… ne pus-je m'empêcher de remarquer… Dites donc, voilà un point de vue nouveau.

— Non, pas les ténors, naturellement. Les ténors sont des lavettes… Ah ! ah ! ah !… Les ténors, à la broche !… Dans la marmite, les ténors !… Bien entendu, je ne conserve que les barytons… les barytons sérieux, bien gorgés… Allez ! les poules ne s'y trompent pas… Elles savent parfaitement que plus un coq barytonne, mieux elles seront servies, plus leurs œufs seront gros, abondants… et plus vigoureux leurs petits… car tout s'enchaîne, dans la nature… Tenez, j'ai fondé à Bruxelles un Club, chargé de propager, à travers le monde, ces vérités biologiques… Un succès fou, mon cher monsieur… Nous avons maintenant des journaux, des conférences, des laboratoires… beaucoup d'argent… Nous organisons des expositions épatantes… avec des concours de chant… Un vrai conservatoire… mais pas de musique… ah ! ah !… non, sacré mâtin !… un conservatoire de… enfin vous savez ce que je veux dire… C'est passionnant.

Il m'apprit qu'il n'y avait qu'un seul moyen de reconstituer une race dégénérée : l'inceste.

— Ainsi vous prenez, je suppose, deux cochins fauves… Ils ont des tares inadmissibles, ignobles, dégoûtantes, criminelles, telles, par exemple, que des plumes grises, noires ou blanches… des culottes étriquées, pas assez bouffantes… des queues trop longues… Enfin, il reste en eux des mélanges anciens, des influences disparates… Eh bien, vous les isolez dans un parquet… Bon… Ils ont des couvées… Bon !… Vous sélectionnez, sans faiblesse, la poule et le coq, c'est-à-dire le frère et la sœur que vous mettez carrément à la reproduction… Et ainsi de suite, de couvées en couvées… Peu à peu, les influences étrangères s'atténuent, les mélanges disparaissent… Après cinq, six générations, vous avez retrouvé tous les caractères bien définis, toutes les vertus ataviques, toute la pureté première de la race. Ah ! c'est passionnant.

Il ajouta :

— Pour les hommes, ma foi!… je n'ai point essayé…

Et il me poussa du coude légèrement :

— Hé! hé! Dites donc? Faudrait peut-être essayer ça… en France, où la race s'en va… s'en va…

Je vis, dans un parquet, des oiseaux extraordinaires que, tout d'abord, je pris pour des rapaces. Droits comme des hommes et juchés sur de hautes pattes sèches, nerveuses, armées de terribles éperons, le poitrail bombant, serré dans un justaucorps de plumes bleuâtres, la queue courte, pointue, relevée à la manière d'un sabre, l'œil féroce, le bec recourbé, coupant, comme celui des vautours, ils me firent l'effet de ces reîtres querelleurs, qui, pour un rien, tiraient l'épée, et vous étendaient, d'un coup d'estoc, sur la berge des routes.

— Des Combattants de Bruges… expliqua, en haussant les épaules, le hobereau… Rien du tout… rien du tout… Oui, ils font les fendants… ça a l'air de quelque chose… et, au fond, des couillons, mon cher monsieur, les pires couillons du monde. Ne me parlez pas de ces épateurs, qu'un rouge-gorge mettrait en déroute et qu'il faut élever dans du coton…

Nous marchions toujours, de parquets en parquets, et, toujours, le grand aviculteur, parlait, parlait, expliquait, commentait :

— L'hôpital! me dit-il, tout à coup.

Il s'arrêta, me montra un grand espace, divisé en cinq ou six compartiments, enclos de grillages, où s'élevaient, bien exposées au soleil, de vraies maisonnettes. Une forte odeur d'acide phénique montait du sol soigneusement ratissé… Quelques poules se promenaient, l'aile basse, de l'allure triste, lente et cassée qu'ont les vieilles bonnes femmes, dans la campagne. J'en vis qui boitillaient, qui sautillaient sur leurs pattes, entourées de linges de pansement. D'autres, hottues, les plumes ternes et bouffantes, la crête décolorée, restaient immobiles, sans rien voir de ce qui se passait autour d'elles. D'autres encore, accroupies en rang, sur l'herbe sulfatée, dodelinaient de la tête et se racontaient de petites histoires, parlaient, sans doute, de leurs maladies, comme font les convalescents, assis, dans le jardin de l'hospice, sur des bancs, un jour de soleil.

Et M. de S… me conta ceci :

— Un matin, j'apprends par mon chef basse-courier, que j'ai deux poules diphtériques… Comment avaient-elles pu attraper cette contagion ici, où, chaque jour, les parquets, le sol, les mangeoires, l'eau, la nourriture même, tout enfin est désinfecté?… Je me le demande encore… Mais il n'y avait pas à s'y tromper; elles étaient diphtériques… Ah! sacristi!… Immédiatement, j'ordonne de les isoler dans une de ces maisonnettes que vous voyez… Et on les soigne… Trois fois par jour, un employé venait avec un petit attirail d'infirmier… Il commençait par racler, avec un grattoir, le gosier des poules, enduisait, ensuite, à l'aide d'un pinceau, les plaies à vif, d'une bonne couche de pétrole, et comme il faut soutenir les malades, durant l'évolution de cette maladie, qui est très déprimante, il leur entonnait deux ou trois boulettes d'une composition spéciale et tonique… Ce régime leur était extrêmement pénible et douloureux. Mais quoi? Elles avaient beau protester, il fallait bien en passer par là… Or, voici ce qu'elles imaginèrent… C'est à ne pas croire! Moi-même, j'eusse traité de blagueur celui qui m'eût rapporté la chose, si je n'en avais pas été, une dizaine de fois, le témoin stupéfait… Du plus loin qu'elles voyaient venir leur bourreau, avec sa trousse, elles essayaient aussitôt de se mettre sur leurs pattes, battaient de l'aile, affectaient la plus folle gaieté, puis, se précipitant aux mangeoires garnies d'un peu de millet, elles faisaient semblant de manger… Oui, mon cher monsieur, avec une ostentation comique, elles faisaient semblant de manger, goulûment. Et, regardant l'employé, en dessous, d'un air malin, elles semblaient lui dire : « Tu vois, nous avons grand appétit… nous sommes tout à fait guéries… Remporte donc ton grattoir, ton pinceau au pétrole, et tes boulettes »… Ah! les roublardes!… C'est passionnant…

— Dire, m'écriai-je, que j'ai été puni, au collège, de huit jours de cachot pour avoir écrit, dans un discours français, ces mots sacrilèges : « l'intelligence des bêtes »!

— Tiens! moi aussi, dans un thème latin, s'exclama l'aviculteur… chez les Jésuites…

Et son gros rire fit s'agiter toute la basse-cour…

Je n'étais pas au bout de mes surprises…

Au centre d'un parquet, un petit homme, enveloppé d'une longue blouse de toile écrue, un tablier blanc noué autour des reins, la tête coiffée d'une calotte ronde — tout à fait l'air classique d'un interne — disposait sur une table, méthodiquement, des pots, des fioles, des bandes, des rouleaux de ouate hydrophile, et faisait flamber de fins instruments d'acier dans un récipient de métal.

— Pourquoi est-ce ?… demandai-je.

L'aviculteur parut un moment gêné :

— Pour rien… pour rien… répondit-il.

Puis, tout à coup :

— Bah !… vous avez l'air d'un brave homme… Seulement, pas un mot à personne, hein ?… Eh bien, voilà… Il arrange les poules pour une prochaine exposition… Il les met au point réglementaire…

Et, son caractère joyeux reprenant le dessus :

— Il fait de la race… ajouta-t-il, dans un rire sonore. Vous comprenez ?… J'ai des sujets qui ont des qualités… mais qui ont aussi des tares… On n'est pas parfait, que diable !… Alors, j'augmente les qualités, et je détruis les tares… Je rajeunis les éperons trop vieux… Je peins en rose ou en bleu, selon l'espèce, les pattes jaunes… Je teins les plumes défectueuses… Je supprime des doigts, ou j'en rajoute, suivant le cas… Je retaille les crêtes mal faites et les mets à l'ordonnance. Très délicat, très compliqué, vous savez ?… Enfin, voilà !… Que voulez-vous ?… Il faut bien faire comme tout le monde… Si je vous disais qu'il y a deux ans, à Liège, j'ai enlevé le Grand Prix d'honneur, avec un mauvais lot de cochins fauves, entièrement passés au carbonyle ?… Le diable m'emporte !… Ah ! c'est passionnant.

Sur cette étrange confidence, nous terminâmes notre visite.

Roi d'affaires

Dînant chez des amis de la Colonie étrangère, je demandai à un Belge notoire, qui passe pour presque tout savoir des choses de Bruxelles, surtout les choses scandaleuses, de me conter quelques anecdotes caractéristiques, sur le roi Léopold.

Le Belge notoire sourit, et il me dit :

— Oh! ce n'est pas la peine… Vous le connaissez mieux que moi… Léopold, c'est Isidore Lechat [1]…

Et finement :

— Un Lechat mieux léché, par exemple… corrigea-t-il.

— Bon! répliquai-je… Isidore Lechat… C'est entendu… Mais cela ne me dit rien de précis… J'entends toujours, quand on parle du Roi : « Le Roi est ceci… Le Roi est cela »… mais d'histoires qui illustrent ces vagues affirmations, pas la moindre. Ou bien alors, ce sont des histoires qui courent les rues, les théâtres, les boudoirs, les restaurants de Paris, et que je ne puis vraiment prendre au sérieux… Non, je voudrais des faits positifs… des traits de caractère… du document, enfin… Un homme pareil!… Il doit y en avoir d'admirables, d'extraordinaires, par milliers…

Alors, ils se mirent à bavarder sur le Roi, avec abondance…

Mais on ne sait jamais rien… Les gens passent près de vous, les choses arrivent et défilent autour de vous; personne n'a d'yeux, personne n'a d'oreilles…

Ils restèrent, comme de coutume, dans des généralités lyriques qui ne m'apprirent rien d'autre, sur ce personnage passionnant, que leur propre opinion, laquelle, faut-il le dire, m'était fort indifférente.

Je sus, ainsi, ce que je savais déjà depuis longtemps, que le Roi est fin, rusé, retors, voluptueux, sans le moindre scrupule ni la moindre pitié. Il est horriblement âpre et avare, mégalomane aussi, par surcroît, d'une mégalomanie singulière qui le pousse à bâtir, à bâtir des maisons, des palais, des boutiques, sans autre but que de faire de Bruxelles une ville monumentale, dans le genre de New York et de Chicago. Projet absurde, car il n'a sans doute pas réfléchi que c'est à des Belges — à des Belges de Bruxelles — qu'il s'adresse, non à des Américains. Pour satisfaire en même temps à son avarice, à ses plaisirs, à sa mégalomanie, il ne pense qu'à conquérir de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent. Tous les moyens lui sont bons, principalement les pires. Son imagination, en affaires, est inépuisable et

1. Le célèbre brasseur d'affaires sans scrupules de la plus célèbre des comédies de Mirbeau, *Les Affaires sont les affaires* (1903).

merveilleuse. Il roule les gens, et même les peuples, avec une maestria souveraine. Les bons tours ne lui font jamais défaut. Il a beau le vider, son sac en est toujours plein. Ses filles [1], qu'il a dépouillées en un tour de main, en savent quelque chose. L'Angleterre et l'Allemagne, qui ne sont point pourtant des gogos faciles *à mettre dedans,* ont connu, à leurs dépens, cette supériorité prestidigitatrice, lors des fameuses négociations du Congo [2]… De son trône, il a fait une sorte de comptoir commercial, de bureau d'affaires, comme il n'en existe nulle part de mieux organisé, et où il brasse de tout, où il vend de tout, même du scandale. Dans un autre temps, cet homme-là eût été un véritable fléau d'humanité, car son cœur est absolument inaccessible à tout sentiment de justice et de bonté. Sous des dehors polis, aimables, spirituels, élégamment sceptiques, familiers même, il cache une âme d'une férocité totale, qu'aucune douleur ne peut attendrir… Ce qu'il a fait souffrir sa femme [3], ses filles, on ne le saura sans doute jamais… Ah! les pauvres créatures! Et on les enviait!… Ce fut une stupeur, dans toute la Belgique, quand on apprit que la Reine — la meilleure, la plus douce, la plus résignée des femmes — était morte, seule, toute seule, abandonnée comme une pauvresse, dans cette triste résidence de Spa. Le Roi, lui, était à Paris… Il vint sans hâte, en rechignant, enterra sa femme, sans cérémonie, vite, vite, et, la formalité accomplie, le soir même, il s'empressa de reprendre le train pour Paris et de retourner à ses plaisirs… On ne lui sut, en cette circonstance, aucun gré de son manque d'hypocrisie… Je pense qu'on eut le plus grand tort, car il est beau que les hommes — fussent-ils rois — se montrent tels qu'ils sont. Il estima peut-être assez son

1. Léopold II avait un fils — mort en 1869 — et trois filles : Louise, née en 1858, Stéphanie, née en 1864, et Clémentine, née en 1872.

2. Léopold II a procédé en plusieurs étapes. Il a d'abord créé une association pour l'exploration de l'Afrique, en septembre 1876, organisé quatre expéditions, de 1877 à 1880, créé un Comité d'études du Haut-Congo, puis une Association internationale du Congo, chargée de faire admettre sa souveraineté sur le bassin du Congo. Il y est parvenu lors de la Conférence africaine de Berlin, dont l'acte général, le 26 février 1885, mit fin à l'Association internationale en constituant l'État indépendant du Congo, sous la souveraineté personnelle du roi des Belges.

3. La reine Marie-Henriette, archiduchesse d'Autriche, née en 1836, est décédée en 1902. Elle avait été accusée de soutenir le parti catholique et vivait retirée à Spa.

peuple, pour ne point lui donner la comédie d'une douleur bourgeoise qu'il ne ressentait pas; explication trop idéaliste à laquelle le Belge notoire ne voulut pas souscrire. Non, ce jour-là, on ne vit sur la figure du Roi que l'ennui, l'agacement d'avoir été dérangé pour si peu de chose… Cette messe mortuaire, vite expédiée pourtant, ne valait pas la déception d'un rendez-vous d'affaires manqué, ou d'un déjeuner remis, au Pavillon d'Armenonville.

La femme du Belge notoire dit à son tour :

— Indulgent pour lui même, le Roi est implacable aux autres. Sa Cour est gourmée, raide, d'un protocole compassé et vieillot, d'une hiérarchie surannée et comique… Il y veut de la vertu et de la religion… On s'y ennuie mortellement… Peu lui importe. Sa vie à lui n'est pas là… Il ne vient à sa Cour que pour se reposer de ses fatigues parisiennes et se mettre au vert… Nous lui servons de temps de carême… D'ailleurs, outre cette cure d'hygiène dont nous faisons tous les frais, je crois que son malfaisant égoïsme s'amuse énormément à voir les autres se dessécher d'ennui… Ah! vous n'avez pas idée de ce qu'est une fête à la Cour du roi Léopold, ce vieux marcheur, cet ami de tous les plaisirs… On y a toujours l'air d'enterrer quelqu'un…

J'objectai :

— Mais il a la réputation d'être charmant, galant avec les femmes…

— Avec les femmes des autres pays, parbleu!… s'écria la dame courroucée… Mais nous?… Ah! nous!… Il n'a qu'une joie… une joie infernale : nous embarrasser, nous blesser, nous mortifier… Il ne nous montre que de l'ironie, et… le dirai-je?… du mépris… oui, c'est cela, du mépris…

— Cependant… commençai-je à insinuer… la…

La dame du Belge notoire me coupa violemment la parole :

— Je sais ce que vous voulez dire… vous vous trompez… Elle n'est pas belge… elle n'est pas belge… Elle est… enfin, elle n'est pas belge [1]…

1. Allusion à Cléo de Mérode (1881-1966), danseuse, qui fut une des lionnes de la Belle Époque. Elle est alors la maîtresse attitrée du roi des Belges, affublé dès lors du sobriquet de Cléopold.

Et elle poursuivit :

— Je ne l'ai jamais vu que méchant avec les femmes belges… d'une grossièreté d'âme qu'il sait, mieux que personne, orner d'un badinage léger, d'une drôlerie piquante, mais qui ajoute encore à la cruauté de la blessure… Que faire ?… Lui répondre ?… se fâcher ?… Il se venge aussitôt sur les maris, car il dispose des places, des honneurs… Alors, on se tait, on sourit, on accepte toutes les humiliations… Il faut bien vivre… Tenez… voici un trait, tout récent, de son caractère, ce qu'on se plaît à appeler son esprit… Au dernier bal de la Cour, je me trouvais, dans un petit salon, avec une de mes amies, la comtesse de M… C'est une charmante femme, veuve depuis quatre ans… assez jolie… enfin pas très jolie… très bonne, par exemple, très en train… et dont l'existence est un peu libre, je le reconnais… un peu libre… Mais quoi !… Elle fait ce qu'elle veut, et ce qu'elle fait ne regarde qu'elle, après tout. La veille, au bal du Cercle de la Noblesse, la comtesse avait beaucoup dansé avec M. de K… qui passe, à tort ou à raison, pour être son ami… Mais enfin, elle avait dansé décemment, et personne n'avait trouvé à y redire… Voyons, monsieur, je vous le demande… si M. de K… est son amant, rien de plus naturel qu'elle danse avec lui…

— Évidemment…

— Et s'il ne l'est pas ?…

— Rien de plus naturel encore, approuvai-je… pour qu'il le devienne…

— Évidemment…

Elle s'aperçut que cet adverbe, ainsi placé, était peut-être un peu vif. Aussi s'empressa-t-elle de reprendre son récit.

— Nous étions donc toutes les deux à nous morfondre dans ce petit salon, quand le Roi, après le défilé du corps diplomatique, y entra. Rien ne l'assomme, ne le dispose mal, comme cette cérémonie qu'il déteste… Il vint vers nous… Je suis obligée d'avouer qu'en dépit des années, le Roi a toujours une belle allure… de la sveltesse… de la grâce… Enfin, il est très bien… Mais à ses petits yeux bridés, effrayants quand on les regarde de près, à un certain pli de la bouche, je sais lorsqu'il est en veine de méchanceté… Il y était…

— Eh bien, madame, dit-il, en abordant la comtesse… vous amusez-vous, aujourd'hui ?…

— Oui, Sire, beaucoup… répondit-elle, en faisant une profonde révérence.

— Pas tant qu'hier… pas tant qu'hier, n'est-ce pas?

Mon amie s'embarrassa, balbutia :

— Comment, Sire?…

— On m'a dit, appuya le Roi… on m'a dit que vous aviez beaucoup dansé, hier… au Cercle de la Noblesse… beaucoup dansé… Avec qui avez-vous donc tellement dansé?

Ma pauvre amie rougit :

— Mais, Sire, bégaya-t-elle… je… je… ne sais plus…

— Ah!… Bien… bien…

Et, se retournant vers moi, brusquement, il me dit :

— Et, vous, madame?… Est-il indiscret aussi de vous demander avec qui vous avez dansé?

Le Roi attendit ma réponse… Comme je me taisais, il salua, et, riant d'un petit rire méchant qui nous couvrit de confusion, s'éloigna lentement.

La dame semblait outrée, en racontant cette anecdote. Elle finit sur cette conclusion d'une énergie un peu rude :

— Tout ce que vous voudrez… C'est un mufle!…

Alors, un haut fonctionnaire belge protesta doucement :

— On le calomnie beaucoup… Nous avons une tendance fâcheuse à exiger des rois qu'ils soient au-dessus, ou en dehors de l'humanité… Mais non… Ils sont des hommes comme les autres… Léopold est un homme comme tout le monde… voilà tout… Il a nos défauts, nos désirs, nos passions, nos méchancetés, nos vices, peut-être aussi — qui sait? — nos qualités. Pourquoi voulez-vous que son ménage, par exemple, fût meilleur que les vôtres?… Et qu'il pratiquât des vertus assommantes et pompeuses que vous avez le bon esprit de répudier pour vous-mêmes? Vous lui reprochez l'ennui de sa Cour? Où pensez-vous qu'on s'amuse, qu'on puisse s'amuser quelque part à Bruxelles?… L'ennui de sa Cour?… Mais c'est l'ennui de Bruxelles, mais c'est Bruxelles… Tout Roi qu'il est, il n'y peut rien… Il fait ce que nous faisons tous, selon nos moyens et nos préférences… quand il s'embête chez lui, il va s'amuser ailleurs. Et il a raison… Pour les dames belges, on ne peut pourtant pas l'obliger, par la Constitution, à coucher avec elles toutes!

Ici, il y eut une explosion de fureurs que je néglige de vous décrire, parce que vous devez vous l'imaginer sans peine, et aussi parce qu'elle fut sans effet sur le haut fonctionnaire, qui n'en continua pas moins son panégyrique :

— Moi, je sais au Roi un gré infini de ne pas prendre au sérieux sa royauté, il aura beaucoup servi — beaucoup plus que les anarchistes — à démontrer aux peuples que la Royauté, dans notre temps, est une chose tout à fait inutile, tout à fait démodée, presque aussi grotesque que ces vieilles armures de chevaliers qui meublent encore, ça et là, les antichambres et les couloirs, dans quelques châteaux de cordonniers enrichis… Elle ne devrait plus exister que dans les opérettes, encore que les librettistes estiment que le thème en est bien usé. Sérieusement, est-ce que les Cours d'Autriche, d'Allemagne, d'Espagne, avec la bouffonnerie de leur cérémonial, la splendeur carnavalesque de leurs déguisements, ne vous paraissent pas maintenant de stupides décors de théâtre, de lamentables mises en scène, pour représentations d'hippodrome ?… Quand je rencontre Léopold, il ne me donne jamais l'impression que c'est le Roi des Belges. Je me dis : « Ah ! voilà le président du Conseil d'administration de la Belgique ! »… Et cela suffit bien, je vous assure, aux exigences de ma fierté nationale… Et puis, je l'aime, moi, cet homme-là… Il a de l'esprit, un à-propos charmant, de la modération… En voulez-vous une preuve ?… Il fut un temps où tous les kiosques de journaux et de fleuristes, toutes les devantures des librairies, des papeteries, étaient pleins de cartes postales, représentant — Dieu sait en quelles postures ! — le Roi et Mlle Cléo de Mérode. Je me souviens d'en avoir vu d'absolument obscènes… Cela l'agaçait beaucoup et ce qui l'agaçait plus encore que l'intention de lèse-majesté qu'elles affichaient si audacieusement, c'était leur sottise lourde et grossière… Quoiqu'il ne se soit jamais plaint, l'étalage en fut interdit sévèrement, mais non la vente, qui continua sous le manteau, comme on disait du temps d'Andréa de Nerciat [1].

1. Andréa de Nerciat (1739-1800), romancier libertin, auteur notamment de *Félicia, ou mes fredaines* (1778) et du *Diable au corps* (1803).

Le haut fonctionnaire s'interrompit pour me demander :

— Vous connaissez, à coup sûr, M. B…, votre compatriote ?

— Le sosie du Roi ?

— Oui.

— Je crois bien… même taille, même élégante allure, même barbe carrée, mêmes yeux… C'est extraordinaire !

— Vous le connaissez… Bon… Eh bien, un jour, l'année dernière, à Ostende, le Roi se promenait sur la digue… avec quelques amis… Il se mêle tellement à la foule, qu'on n'y fait pour ainsi dire pas attention… Quand il passa près de moi, j'étais arrêté devant un kiosque qui, exceptionnellement, était couvert, de la base au faîte, de ces cartes dont je vous ai parlé… Quel ne fut pas mon étonnement de voir, tout à coup, le Roi se retourner, quitter son groupe, se diriger vers le kiosque !

— Bonjour, bonjour, cher monsieur C…, me dit-il, de sa voix la plus aimable, en m'apercevant… Ah ! ah ! je suis content de vous voir… On m'a dit que vous aviez gagné, hier, au Cercle… une grosse somme… une très grosse somme…

— Mon Dieu, Sire… c'est vrai… J'ai été assez heureux… assez heureux…

— Tant mieux… tant mieux… Il faut gagner de l'argent, cher monsieur C…, beaucoup d'argent.

Il acheta un journal qu'il mit dans la poche de son pardessus… et, levant la tête, il considéra toutes ces cartes, dont la moins inconvenante le représentait avec, sur ses genoux, Mlle Cléo de Mérode, presque nue, et qui lui tirait la barbe. J'étais anxieux, quoique assez amusé, je dois le dire.

Son examen terminé, il me montra ces ordures, avec une parfaite aisance, et, du ton le plus naturel :

— Ce kiosque, hein ?… fit-il. Croyez-vous ?… Ah ! ce pauvre B… !… Au fond, ça doit bien l'ennuyer, toutes ces cochonneries. Je sais qu'il doit venir à Ostende, ces jours-ci… Faites donc enlever ça, discrètement…

Et m'ayant serré la main, il alla rejoindre ses amis.

L'anecdote eut du succès.

— C'est assez joli !… murmurait-on, en approuvant par de petits mouvements de tête… ça n'est pas mal…

Seule la femme du Belge notoire ne désarma pas. Elle regarda, avec une expression de haine, le haut fonctionnaire qui mainte-

nant se taisait et piquait, du bout des doigts, une praline de chocolat, dans une bonbonnière… puis, haussant les épaules si fort qu'une rose, détachée de son corsage, roula sur le tapis :

— Oh ! vous… d'abord… grinça-t-elle.

On ne parla plus du Roi… On parla de Paris et on parla d'art, et on parla d'art et de Paris, de Paris et d'art.

Naturellement !…

Naturellement aussi, je m'esquivai du mieux que je pus.

Le caoutchouc rouge [1]

Je m'arrête devant une petite boutique, dont l'étalage est étrange : des pyramides de petites meules, petits cubes, petits cylindres, petits parallélépipèdes, petits pains d'une matière mate, alternativement grise et noire. Rien d'autre. Pas d'indication. Aucune étiquette. Le front collé à la vitre, je distingue, dans le magasin, un homme épais, en redingote, qui, cigare aux dents, lit un journal. L'enseigne porte ce seul nom, écrit en rouge : « Blothair et Cie » [2].

J'entre ; j'interroge :

— Qu'est-ce que cela ?

L'homme en redingote s'est levé. Il pose le journal sur une chaise, son cigare sur le bord d'une table, s'incline, sourit et dit :

— Des échantillons de caoutchouc, monsieur.

La boutique est vide. Aux murs, des armoires fixes, en acajou ciré, fermées. À droite, une table, où se répètent les échantillons de la vitrine. À gauche, un comptoir, avec des registres. Au fond, une porte ouverte, par où j'entrevois une sorte d'arrière-boutique, encombrée de manteaux de pluie, de sections de câbles,

1. L'expression « caoutchouc rouge » est la traduction de *Red Rubber,* ouvrage anti-esclavagiste d'E. D. Morel, paru à Londres en 1906. Dans son essai *Les Fantômes du roi Léopold* (Belfond, Paris, 1998), le journaliste Adam Hochschild évalue à 10 millions le nombre d'Africains qui auraient péri, victimes du « caoutchouc rouge », entre 1880 et 1920, soit la moitié de la population initiale du Congo belge…

2. Émile Van Balberghe (*La Réforme,* 16 décembre 1898, p. 21) note que le nom de Blothair fait « sans aucun doute allusion » à Hubert Lothaire (1865-1929), officier belge accusé d'avoir fait pendre un trafiquant d'armes anglais et acquitté le 3 août 1896.

de joints de machines, de socques, d'enveloppes, et d'enveloppes de pneus, et toute une famille de chiens, dont quelques-uns, renversés, laissent voir, sous le ventre, une petite plaie ronde, aux lèvres de métal. Tout cela est vieux, *usagé,* comme on dit.

Désignant les pyramides de la vitrine et de la table, je demande :

— Congo, n'est-ce pas ?

— Oui, fait l'homme simplement, mais avec une expression d'orgueil.

Cette vitrine a l'air inoffensif ; la boutique est d'aspect placide. Pourtant, peu à peu, ces échantillons me fascinent. J'en arrive à ne pouvoir plus détacher mes yeux de ces morceaux de caoutchouc. Pourquoi n'y a-t-il pas d'images explicatives, de *photos,* dans cette vitrine ?… Mon imagination a vite fait d'y suppléer.

Je songe aux forêts, aux lacs, aux féeries de ce paradis de soleil et de fleurs… Je songe aux nègres puérils, aux nègres charmants, capables des mêmes gentillesses et des mêmes férocités que les enfants. Je me rappelle cette phrase d'un explorateur : « Ils sont jolis et doux comme ces lapins qu'on voit le soir, au bord des bois, faisant leur toilette, ou jouant parmi les herbes parfumées. » Ce qui, d'ailleurs, ne l'empêchait pas de les tuer… J'en vois montrer en riant leurs dents éclatantes et se poursuivre, s'exalter aux sons de leurs fifres et des tambours profonds. Je vois les bronzes parfaits des corps féminins, et les petits courir, dont le ventre bombe. Je vois de grands diables, aussi beaux que des statues antiques, sourire à un pagne, à des verroteries ; tendre les bras vers des liqueurs ; se pousser, trépigner autour des montres, des phonographes, de toute la pauvre camelote que nous fabriquons pour eux ; se cambrer, se dandiner, comme s'ils se moquaient de nous, ou se moquaient d'eux-mêmes ; remuer la tête comme des enfants gênés. Je vois, à leurs femmes, sensibles aux caresses des blancs, le geste gauche d'une paysanne qu'un citadin fait rougir d'aise.

Et voici que, tout à coup, je vois sur eux, et qui les menace, le fouet du trafiquant, du colon et du fonctionnaire. Je n'en vois plus que conduits au travail, revolver au poing, aussi durement traités que les soldats dans nos pénitenciers d'Afrique, et revenant du travail harassés, la peau tailladée, moins nombreux qu'ils n'étaient partis. Je vois des exécutions, des massacres, des

tortures, où hurlent, pêle-mêle, sanglants, des athlètes ligotés et qu'on crucifie, des femmes dont les supplices font un abominable spectacle voluptueux, des enfants qui fuient, les bras à leur tête, leurs petites jambes disjointes sous le ventre qui proémine. Nettement, dans une plaque grise, dans une boule noire, j'ai distingué le tronc trop joli d'une négresse violée et décapitée, et j'ai vu aussi des vieux, mutilés, agonisants, dont craquent les membres secs. Et il me faut fermer les yeux pour échapper à la vision de toutes ces horreurs, dont ces échantillons de caoutchouc qui sont là, si immobiles, si neutres, se sont brusquement animés.

Voilà les images que devraient évoquer presque chaque pneu qui passe et presque chaque câble, gainé de son maillot isolant. Mais on ne sait pas toujours d'où vient le caoutchouc. Ici, on le sait : il vient du Congo. C'est bien le *red rubber,* le caoutchouc rouge. Il n'en aborde pas, à Anvers, un seul gramme qui ne soit ensanglanté.

Dans l'Amérique tropicale, en Malaisie, aux Indes, l'exploitation des plantes à caoutchouc n'est qu'une industrie agricole. Au Congo, c'est la pire des exploitations humaines. On a commencé par inciser les arbres, comme en Amérique et en Asie, et puis, à mesure que les marchands d'Europe et l'industrie aggravaient leurs exigences, et qu'il fallait plus de revenus aux compagnies qui font la fortune du roi Léopold, on a fini par arracher les arbres et les lianes. Jamais les villages ne fournissent assez de la précieuse matière. On fouaille les nègres qu'on s'impatiente de regarder travailler si mollement. Les dos se zèbrent de tatouages sanglants. Ce sont des fainéants, ou bien ils cachent leurs trésors. Des expéditions s'organisent qui vont partout, razziant, levant des tribus. On prend des otages, des femmes, parmi les plus jeunes, des enfants, dont il est bien permis de s'amuser, pour s'occuper un peu, ou des vieux, dont les hurlements de douleur font rire. On pèse le caoutchouc devant les nègres assemblés. Un officier consulte un calepin. Il suffit d'un désaccord entre deux chiffres, pour que le sang jaillisse et qu'une douzaine de têtes aillent rouler entre les cases.

Et il faut toujours plus de pneus, plus d'imperméables, plus de réseaux pour nos téléphones, plus d'isolants pour les câbles des machines. Aussi, de même qu'on incise les végétaux, on incise les

déplorables races indigènes, et la même férocité, qui fait arracher les lianes, dépeuple le pays de ses plantes humaines.

Au diable les Anglais, qui sont des jaloux, et qui ne pardonnent pas au roi Léopold de les avoir dupés et volés ! Au diable les barbouilleurs de papier, faiseurs d'embarras ! Si du sang nègre poisse à tous nos pneus, à tous nos câbles, la belle affaire ! Pouvons-nous mieux associer les races inférieures à notre civilisation, les mêler de plus près aux besoins de notre commerce et de notre vie ?… Et puis, les palais de Léopold, ses fantaisies, ses voyages, ses voluptés, sont coûteux. Ne faut-il pas aussi augmenter les dividendes des actionnaires, payer les journaux, pour qu'ils se taisent, intéresser le Parlement belge, pour qu'il vote, désintéresser les autres gouvernements, pour qu'ils ferment les yeux sur ces atrocités ?

C'est égal. Quand je rencontrerai encore le roi Léopold, traînant la jambe dans Monte-Carlo, dans Trouville, ou rue de la Paix, quand je verrai son œil briller, sous le verre, à contempler les écrins d'un bijoutier, à détailler le corsage ou les lèvres d'une femme qui passe, quand je reverrai la compagne trop mûre d'une demoiselle très jolie parler, à l'oreille du souverain, dans un restaurant des Champs-Élysées, je penserai à cette vitrine-ci, et je n'aurai plus envie de rire…

— Nous avons aussi du bien bel ivoire… me dit l'homme en redingote, en me reconduisant jusqu'à la porte.

Remords

Je m'aperçois que moi, qui reproche si amèrement aux Français leur ironie agressive et leur injustice envers les autres peuples, je viens de me montrer bien français envers les Belges.

Parce qu'ils ont Bruxelles ?

N'avons-nous pas Toulouse ? N'avons-nous pas l'esprit de Toulouse, qui caricature l'esprit de la France, au moins autant que l'esprit de Bruxelles, celui de la Belgique ?

Les Belges, sans doute, ont des ridicules, comme nous en avons, comme en ont tous les peuples. Ils ont aussi des qualités, des vertus, que beaucoup n'ont pas, et que je souhaiterais aux Français, si orgueilleux de leurs frivolités et de leurs vaines richesses. Ils travaillent. Ils savent réveiller les vieilles cités de leur torpeur ancienne. Même Bruges sort, enfin, de son long

silence mystique. Le bruit des marteaux, le sifflement des usines dominent aujourd'hui le chant de ses carillons et le chuchotement mortuaire de ses béguinages. En dépit de toutes ses tares religieuses, un frémissement de vie nouvelle secoue et anime ce petit pays. Enfin M. Edmond Picard et M. Camille Lemonnier ne sont pas plus la Belgique, que M. Drumont [1] et M. Bourget ne sont la France.

Et puis, je n'oublie pas que j'aime Maurice Maeterlinck, que j'aime Émile Verhaeren, que j'ai aimé Franz Servais [2], le doux et tendre Rodenbach. Et de ce dernier voyage dans Bruxelles, et de tout ce que j'y ai rencontré, de tout ce que j'y ai coudoyé, je les aime plus encore et les admire avec une foi plus haute. Ils ne doivent rien à la France, qui, au contraire, fut heureuse de les accueillir, de les honorer et de s'en honorer. Et Bruxelles, dont ils ne sont pas, dont ils ne pouvaient pas être, qu'ils ont traversé en passant, ne leur a rien enlevé, non plus, de leur génie. Ils sont de chez eux, car ils ont su incarner dans leurs œuvres si différentes, avec une force et une grâce très rares, l'âme même des pays où ils sont nés.

Maeterlinck, je l'ai trouvé à Gand, au bord du canal, et j'ai retrouvé aussi, dans les eaux mortes du canal, tous les mirages, tous les reflets, toutes les féeriques mélancolies de sa jeunesse. Et, dans le jardin de la maison familiale, j'ai revu la ruche, d'où partirent les divines abeilles, qui allèrent butiner les belles fleurs de sagesse et de vie [3].

Verhaeren, j'ai entendu sa voix éloquente, son verbe emporté, dans le vent qui souffle sur les dures plaines de l'Escaut… et j'ai cueilli, aux vieilles portes des demeures flamandes, aux vieux bahuts flamands de ses villages, ses beaux vers sculptés d'une gouge si sûre, d'un ciseau si puissant et si passionné.

1. Édouard Drumont (1844-1917), journaliste antisémite et nationaliste, fondateur de *La Libre Parole,* auteur de *La France juive,* ignoble compilation qui, en 1886, a contribué à l'expansion de l'antisémitisme en France. Mirbeau l'a vigoureusement attaqué au cours de l'Affaire et dans le numéro de *L'Assiette au beurre* qu'il a entièrement réalisé en avril 1902.

2. Franz Servais, né à Hall en 1846, mort à Asnières en 1901, musicien belge, auteur de *L'Apollonide* (1899).

3. Allusion à deux œuvres célèbres de Maeterlinck : *La Vie des abeilles* (1901) et *La Sagesse et la Destinée* (1898).

J'ai cherché, comme s'il était encore vivant, Franz Servais, dans la campagne abondante des environs de Hall et les tristes rues d'Ixelles. Je l'ai entendu rire joyeusement, et s'attarder à parler de la musique de Liszt, et de la part d'inspiration flamande qu'il y a dans celle de Beethoven, et, une fois encore, de cet admirable poème de *Jeanne d'Arc,* qu'il allait noter et qu'il a remporté.

Et j'ai surpris Rodenbach dans une vieille maison dentelée de Bruges, aux intimités silencieuses, assis, derrière ce transparent qui vaporise les figures, écoutant chanter les carillons, et pleurer l'âme des hommes, regardant glisser les cygnes sur les eaux bronzées du Lac d'Amour…

Ils sont de chez eux, parce qu'il faut toujours à la pensée un point d'appui, un tremplin sûr, pour, de là, s'élancer et se disperser à travers l'humanité. Ils sont de chez eux, et ils sont de chez nous, et ils sont de partout, comme ces êtres privilégiés qui ont su donner une vérité, une émotion, une forme éternelle de beauté au monde qui s'en réjouit…

*
* *

Et peut-être que ma mauvaise humeur — qu'ils me pardonneront pour l'amour de Maeterlinck, de Verhaeren, de Franz Servais et de Rodenbach — tient uniquement à ce fait puéril, que nous avons été forcés de gravir et dégringoler trop souvent, malgré nous, la rue Montagne-de-la-Cour, et de tourner, beaucoup plus longtemps que n'aurions voulu, dans le bois de la Cambre… Il n'en faut pas plus…

À peine, en effet, au bout de huit jours, avions-nous achevé de circuler dans Bruxelles, qu'au moment de partir, en plein boulevard Anspach, nos quatre pneus éclatèrent à la fois.

J'ai tout de même pensé, en dépit de mes remords, que ça avait dû être de rire.

IV

Anvers

Vers le port

Un monsieur avait fait je ne sais quoi de contraire aux lois de la Principauté de Monaco; car il n'y a pas seulement des roulettes et des cocottes, dans la Principauté de Monaco, il y a aussi — la Justice me pardonne! — des lois. Peut-être, ce monsieur avait-il eu l'indiscrétion de gagner une trop grosse somme au Trente-et-quarante; peut-être s'était-il permis de mettre en doute les vertus princières de l'océanographie [1]; peut-être avait-il attribué un caractère expiatoire aux appareils sismographiques, dont la générosité du Prince a doté chaque coin de rue à Monte-Carlo. Toujours est-il qu'un matin il vit entrer dans la chambre de son hôtel le commissaire de police, qui, solennellement, au nom de Son Altesse Sérénissime, lui signifia un arrêté d'expulsion. Après quoi, le commissaire, selon l'usage, ajouta :

— Vous avez vingt-quatre heures, pour gagner la frontière.

Le monsieur répliqua, en souriant :

— Oh!… cinq minutes me suffiront…

Il n'y a guère plus de distances en Belgique qu'en Monaco. Ce qui fait qu'ici on y est plus sensible, c'est l'état chaotique de la vicinalité. Et j'invoque Léopold, avec quelle ferveur!

1. Allusion au prince de Monaco Albert Ier (1848-1922), qui a créé à Paris, en 1906, un institut d'océanographie, et, à Monaco, un célèbre musée océanographique.

— Ô Léopold, supplié-je, souverain maître de la Commission, du Courtage et de la Banque, Prince du Négoce, Roi d'affaires et des affaires, incomparable *Businessking,* toi qui comprends si bien, pour ton propre compte, toutes les nécessités économiques de la vie moderne, Roi vert galant, qui, si bien aussi, sais semer l'or et les roses sur toutes les routes de Cythère, ne pourrais-tu distraire quelques-uns de tes scandaleux profits sur les sables d'Ostende et les nègres du Congo en faveur de tes routes métropolitaines, qui vous rompent côtes et reins, aussi cruellement que les phrases artistiques de M. Edmond Picard vous meurtrissent le cerveau ? Vaine prière.

Même il me semble qu'une voix ironique, une voix bien connue des cabinets particuliers de chez Paillard [1], me répond :

— Pourquoi veux-tu que je donne des routes à ces Belges dont je suis le Roi toujours absent ?… Fais comme moi… Les routes de France sont magnifiques…

Alors, nos quatre pneus, sur les injonctions énergiques de Brossette, ayant fini de rire, nous filons sur Anvers. Ai-je besoin de répéter que ce sont toujours les mêmes pavés, en vagues de pierre dure ?… Mais, au risque de casser nos ressorts et d'éventrer notre carter sur ces rudes obstacles, nous faisons, dans la joie de quitter Bruxelles, du cinquante-cinq de moyenne. Il nous faudra trois quarts d'heure pour atteindre Anvers… Et pourtant je m'irrite que le moteur ne tourne pas assez fort et que de la campagne flamande, qui, de sa fertilité plate, nourrit un peuple industrieux, les arbres, les maisons basses, les verdures noires, les petits villages coloriés et réguliers, ne passent pas assez rapidement, au gré de mon désir, impatient d'un port…

Près de Malines, ô joie ! des équipes d'ouvriers travaillent à enlever les pavés… Nous allons dorénavant, je suppose, rouler sur la soie élastique d'un macadam tout neuf… Et voilà que, brusquement, une violente secousse nous a jetés les uns contre les autres. La voiture s'est enfoncée, jusqu'aux moyeux, dans un bourbier. Elle rage, gronde et fume, impuissante… Une conduite

1. L'un des meilleurs restaurants de Paris. Il était situé à l'angle du boulevard des Italiens et de la Chaussée-d'Antin.

d'eau, crevée, a, en cet endroit, amolli, affaissé le sol, et transformé la route en un lac de boue gluante et profonde… Il nous faut l'aide, un peu humiliante, de deux chevaux, tirant à plein collier, pour arracher la voiture de cette fondrière…

Et les pavés reprennent leurs ondulations suppliciantes…

Ah! ces routes!… ces routes!

Heureusement que la bonne C.-G.-V. est résistante à miracle et si bien assemblée, que pas un boulon ne manque, après ce raid audacieux… pas un n'est desserré… Furieuse d'avoir dû demander du secours au cheval, on ne peut pas la maîtriser. Il y a des moments où elle ne tient plus au sol… Elle vole, vole dans l'air comme un ballon… Nous serons au port, dans quelques minutes… à moins, que nous ne soyons, gisant sur la route, broyés et le ventre ouvert!…

Un port

Spectacle merveilleux que celui d'un grand port, et toujours nouveau! Monde effarant où tout l'univers tient à l'aide entre les docks d'un bassin, où, dans un prodige de couleur, s'entrechoquent les réalités implacables de l'argent, du commerce, de la guerre, et les féeries les plus délicieuses! Masses noires et roulantes qui portent dans leurs soutes l'imagination, le génie, la fécondité, l'ordure, les richesses, la mort de toute la terre!… Tumulte, sur les eaux clapotantes, des petits remorqueurs enragés et des lourds chalands, autour desquels les mouettes blanchissent et jaillissent, comme des flocons d'écume autour d'un récif! Sur les quais, parmi les ballots, les tonnes de graisse et de saindoux, les laines et les peaux, aux odeurs de pourriture, grouillement des torses nus, ployant sous le faix, et des pauvres gueules contractées de fatigue et de révolte! Travail des machines qui, sans cesse criant, soulèvent et promènent dans l'espace, au bout de leurs bras de fer, les charges pesantes, molles comme des nuées!… Silhouettes légères, aériennes, des voilures, des mâtures. — « Tes cheveux sont des mâtures… Ta robe glisse sur la pelouse du jardin, comme une petite voile rose, sur la mer… »

Et entre tout cela qui grince, qui halète, qui hurle et qui chante, l'entassement muet d'une ville, et la vaporisation, dans le

ciel, de coupoles dorées, de flèches bleues, de tours, de cathédrales, d'on ne sait quoi… Au-delà, encore, l'infini… avec tout ce qu'il réveille en nous de nostalgies endormies, tout ce qu'il déchaîne en nous de désirs nouveaux et passionnés!

*
* *

Il n'y a pas de port dont je ne sois touché… Même, les tout petits m'enchantent qui sont perdus, comme des nids de courlis, au fond rocheux des criques, et d'où à peine une barque met à la voile… Mon cœur saute et bondit dans les grands… Les fleuves qui sont humains s'y unissent à la mer surnaturelle.

Les plus grandes villes me sont presque toujours de très petits mondes fermés… Un moment vient bien vite où je m'y sens en prison… et m'y cogne aux murs… J'étouffe dans la montagne; son atmosphère m'est irrespirable, ses nuages, qui dérobent toujours la vue des cimes et le ciel, m'écrasent comme de lourdes, comme d'épaisses plaques de plomb. La forêt m'étreint le cœur, m'angoisse, me serre la gorge jusqu'au sanglot… Je ne puis supporter cette sorte de terreur religieuse qu'elle accumule sous ses voûtes et qui emplit ses ténèbres, où, parfois, des bêtes nocturnes hurlent à la mort…

Mais il n'est pas de quai, de jetée, de môle, d'embarcadère, il n'est pas, comme ils disent ici, de *piers,* au long desquels des bateaux se balancent, où je ne me sente vraiment au bord de l'univers, et joyeux, et libre, et léger… Les coups de sifflet qui font vibrer les vitrages des gares, même gigantesques, ne sont que des avertissements sans éclat; ils ne parlent pas assez à mon imagination… L'appel des sirènes a une autre signification, une autre éloquence, une portée plus haute. Quand il s'amplifie dans les ports, il a la sonorité, la profondeur, l'émotion poignante des nouvelles qui arrivent du bout du monde, et, chaque fois que j'en ai entendu durer les accents, j'ai entendu leur répondre, du plus lointain de moi, mon avidité insatiable des mers inconnues, des paysages de feu et de glace, des flores, des faunes, des humanités que je voudrais connaître et que je ne connaîtrai, sans doute, jamais :

Le chant des sirènes enfièvre, jusqu'au délire, ma curiosité du monde entier…

Bateaux

Mais l'aspect seul des bateaux me donne une satisfaction complète et plus douce.

Je les aime tous.

C'est la plus hardie des machines humaines, celle qui a naturellement le plus d'élégance. Je pense souvent, avec tendresse, à l'âme intrépide et charmante de celui — dont l'histoire n'a pas retenu le nom — qui, un jour, assis au bord d'un étang et voyant voguer sur l'eau une adorable petite sarcelle à tête rouge, inventa la barque.

Ah ! il eut raison de l'inventer, la barque, ce gentil inconnu, car je crois bien que c'est moi qui l'eusse inventée, tant je l'aime… Et qu'on ne se récrie pas !… J'ai bien, étant enfant, sans connaître un mot de physique et de géologie, sans rien savoir du fameux principe des *vases communicants,* inventé les fontaines jaillissantes. Et comme, tout heureux, avec la foi candide de l'ignorance, je tâchais d'expliquer, sommairement, cette découverte à mon professeur :

— Mais c'est le puits artésien !… s'écria celui-ci, avec une expression de pitié méprisante que je n'oublierai jamais… Petit imbécile, va !… Et Moïse, qui faisait jaillir les eaux, dans le désert, du bout de sa baguette ? Qu'en fais-tu, de Moïse ?… Et la poudre, l'as-tu aussi inventée, la poudre ?… Tu me copieras mille fois cette phrase : « J'ai inventé les puits artésiens. »

C'est à ce pensum, sans doute, que je dois de ne pas avoir, plus tard, inventé la poudre… J'eus trop de honte.

*
* *

Le goût que j'ai pour l'auto, sœur moins gentille et plus savante de la barque, pour le patin, pour la balançoire, pour les ballons, pour la fièvre aussi quelquefois, pour tout ce qui m'élève et m'emporte, très vite, ailleurs, plus loin, plus haut, toujours plus haut et toujours plus loin, au-delà de moi-même, tous ces goûts-là sont étroitement parents… Ils ont leur commune origine dans cet instinct, refréné par notre civilisation, qui nous pousse à

participer aux rythmes de toute la vie, de la vie libre, ardente, et vague, vague, hélas ! comme nos désirs et nos destinées…

*
* *

La locomotive qui me fut chère, jadis, je ne l'aime plus. Elle est sans fantaisie, sans grâce, sans personnalité, trop asservie aux rails, trop esclave des stupides horaires et des règlements tyranniques. Elle est administrative, bureaucratique ; elle a l'âme pauvre, massive, sans joies, sans rêves, d'un fonctionnaire qui, toute la journée, fait les mêmes écritures sur le même papier et insère des fiches, toujours pareilles, dans les cases d'un casier qui ne change jamais. Sur ses voies clôturées, entre ses talus d'herbe triste, elle me fait aussi l'effet d'un prisonnier, à qui il n'est permis de se promener que dans le chemin de ronde de la prison.

Trop gauche pour plier ses grossiers assemblages, ses articulations raidies, à la jolie courbe des virages, trop lourde, trop vite essoufflée pour escalader les pentes, elle s'enfonce, pour un rien, dans les tunnels, comme un rat peureux dans les ténèbres de son terrier.

Elle n'est pas si vieille pourtant, et ce n'est déjà plus rien. De même que tant de formes régressives, qui ne correspondent plus aux besoins de l'homme nouveau, elle doit fatalement disparaître… Mais dans combien de siècles ?

Soyons justes envers elle. Elle eut son heure de gloire, et, quand on va de Zurich à Innsbruck, traîné par elle, à travers les hardis défilés de l'Arlberg, sa gloire dure encore. Il est vrai que la plus grande part en revient aux ingénieurs audacieux qui surent tailler, pour elle, dans la roche, au flanc des gorges, des chemins là où jadis n'osaient pas s'aventurer les chamois et les pâtres…

*
* *

L'homme ne s'est vraiment surpassé que quand il a construit des machines qu'il a pu douer de la vertu de se mouvoir librement, à l'heure de son besoin, à la minute même de son caprice. Telle l'auto.

Les ballons, que je connais mal, presque aussi mal que M. Santos-Dumont [1], mais beaucoup mieux que M. Lebaudy [2], font encore trop songer aux bêtes disproportionnées, où la nature bégayait ses essais d'expression. Ces monstres d'avant l'histoire, dont nous avons encore une survivance, de plus en plus déchue, parmi ces curieux animaux qu'on appelle les nationalistes (voir Millevoye [3], Déroulède), devaient faire de grands bonds inutiles, et leur stupidité seule les empêchait de s'étonner de leur maladresse énorme.

L'auto, elle, commence à prendre toute la beauté souple des êtres construits raisonnablement, raisonnablement équilibrés, et dont les organes répondent aux nécessités des fonctions.

*
* *

Ici, pourtant, indignons-nous un peu.

Il y a d'irritants imbéciles, assez dépourvus d'imagination et de goût, pour jucher sur un châssis de voiturette je ne sais quelle singerie de chaises à porteurs; d'autres, non moins irritants et non moins imbéciles, que hantent orgueilleusement des réminiscences de carrosses vitrés, conservés dans les *armerias* royales, et que l'on vit encore, il y a quelques années, servir aux carnavaleries des hippodromes… Il y a des autos, grossièrement accroupies comme des Bouddhas, boursouflant de hideuses bedaines sur des membres grêles d'insectes… Il y a eu, il reste des radiateurs mal attachés que l'auto semble perdre, en route, comme un pauvre cheval de corrida, ses intestins… Il y a des capots parcimonieux, qui n'enferment pas tout le moteur et font croire à de l'inachèvement. Il y en a, il y en a même beaucoup, qui ressemblent à des garde-manger ambulants, d'autres à des cercueils déjà

1. Alberto Santos-Dumont (1858-1937), astronaute brésilien. Le 12 novembre 1906, il a établi, au bois de Boulogne, un record du monde, avec une envolée de 220 mètres à bord d'un aéronef.

2. Paul Lebaudy (1858-1937), richissime industriel du sucre, a fait construire, par l'ingénieur Julliot, toute une série de dirigeables.

3. Lucien Millevoye, journaliste nationaliste, rédacteur en chef de *La Patrie,* député de Paris, antidreyfusard. Il s'était jadis ridiculisé en accusant Clemenceau, sur la base d'un faux, d'avoir touché 20 000 livres des services secrets britanniques.

rongés des vers, d'autres encore à de menus monuments funéraires, prématurément édifiés pour y recevoir les membres mutilés de leurs infortunés conducteurs… et encore d'autres, dont l'ambition, peu éclatante, se borne à simuler, en vue d'on ne sait quelle analogie, un modeste tuyau de poêle couché… Il y en a dont l'emphase, tout italienne, et, nous l'avons vu, toute bruxelloise, est comique, à développer l'envergure d'une cloche à gaz autour de chambres vides où ne détonne pas seulement la puissance de huit chevaux de fiacre. Il y a aussi des voitures qui, au repos, paraissent logiques, stables, depuis l'avant courbé à souhait, jusqu'à l'arrière arrondi en poupe de chaland, et qui, quand la machine les emporte, sursautent, tressautent, se désunissent et ferraillent lugubrement, de ce fait seul que leur maître, mal à propos ambitieux, n'a pas compris l'irréparable faute d'équilibre et de goût qu'est un porte-à-faux. C'est le même, entrepreneur enrichi, commissionnaire heureux, qui croit étaler un faste seigneurial, en installant au volant de son auto un mécanicien rasé, botté, sanglé, affublé dérisoirement d'un haut-de-forme, d'une livrée de cocher resplendissante et obscène…

Quant à la voiture électrique, elle n'est qu'un leurre, ne sachant pas encore où loger sa force…

Et je n'ai pas un lit où reposer ma tête…

*
* *

Mais, enfin, il faut bien le dire, une forme s'établit, surtout en France, qui a ce qu'il convient pour nous satisfaire.

Si je suis sensible, par exemple, à la belle ligne, à la belle courbe, si pleine, si modelée, si parfaitement harmonieuse du capot de la Charron, c'est qu'il enferme toute la machine et lui applique son épiderme exact. Je ne le suis pas moins à l'agencement du moteur, à l'enroulement étudié des volutes de cuivre, au quadruple embranchement de l'admission si pratiquement mécanique et si joliment ornemental, à tout le dispositif assemblant les métaux les plus propres à leur objet, à la distribution anatomique des pièces qui, non seulement fait vivre le moteur et captive sa fougue, mais encore lui donne une beauté véritable.

Oui, une beauté, cher monsieur Mauclair de la Lune…

S'il y a une beauté des êtres et des objets qui soit n'importe quoi d'autre que le fait de répondre pleinement, exclusivement, à leur destin ou à leur emploi… alors, monsieur Mauclair, je suis comme vous, je ne sais pas ce que c'est que la beauté.

L'esthétique des objets d'art est infiniment plus mystérieuse et, par conséquent, infiniment plus confuse… Mais c'est le propre de toute magie qu'il lui faille un grimoire.

*
* *

Entre les machines que la sensibilité, que l'imagination de l'homme a créées pour s'affranchir de ses mille servitudes et se rapprocher de l'élément, c'est donc la barque et l'auto que je préfère.

Emporté par l'une ou par l'autre, je goûte la même volupté cosmique; la même ivresse m'exalte… À leur bord, je suis au bord de l'espace. Chaque tour de roue, comme chaque coup de l'hélice, ou le simple effort de la voile, sous la poussée du vent, multiplie à l'infini les circonférences d'air ou d'eau, concentriques à mon regard, avec sa portée pour rayon, et leur addition vertigineuse fait ma notion de l'espace mouvant…

Alors, peu à peu, j'ai conscience que je suis moi-même un peu de cet espace, un peu de ce vertige… Orgueilleusement, joyeusement, je sens que je suis une parcelle animée de cette eau, de cet air, une particule de cette force motrice qui fait battre tous les organes, tendre et détendre tous les ressorts, tourner tous les rouages de cette inconcevable usine : l'univers… Oui, je sens que je suis, pour tout dire d'un mot formidable : un atome… un atome en travail de vie…

*
* *

Il m'enchante que les formes de l'auto et de la barque s'apparentent; que le vent coupe, en marche, les mots toujours si inutiles, comme la mer impose le silence; que marin et chauffeur n'aient pas en commun que le goût de se taire, qu'il leur faille encore, à l'un, au volant de sa machine, comme à l'autre, à la barre de son navire, le même esprit de décision rapide devant l'obstacle soudain qui se dresse, la même froide tranquillité

devant la mort. Et il me plaît que, dans leurs yeux, l'observation continue des espaces approfondisse la même qualité de couleur, aiguise la même sûreté de vision…

Et la sirène dans la campagne, la sirène dans la montagne, presque aussi émouvante que sur la mer et dans les ports, la sirène dont l'avertissement prolongé apprend aux bêtes peureuses, aux villages en émoi, aux voitures somnolentes, aux humanités hostiles, que les routes sont faites pour que tout y passe, même la tempête, même le progrès, qui est une tempête, puisqu'il est une révolution !

La ville

Après avoir longtemps longé les méandres de la Senne — la route et l'eau se fuyaient, se rattrapaient, comme des enfants se poursuivent en jouant —, après avoir traversé quelques petites villes indifférentes, des villages presque morts, une campagne triste et noire, toute grondante de vent, après avoir brûlé Malines et ses fondrières de boue, franchi les forts qui défendent Anvers, ralenti dans les faubourgs, nous ne nous sommes arrêtés qu'au milieu de la ville, place de Meir, pour déjeuner.

Si l'on devait juger de la beauté d'une ville, par l'excellence de ses restaurants, Anvers serait bien en dessous de Bruxelles. À Anvers qui, pourtant, est extrêmement riche, où la vie bourgeoise est, dit-on, intense et fastueuse, où, tous les jours, arrivent quantité de voyageurs, pour de là se disperser aux quatre coins du globe, les restaurants sont quelconques, les hôtels aussi. Pas de confortable, pas de luxe; le nécessaire à peine. Des repas vite préparés, vite avalés, et l'on s'en va. On dirait à voir leur agitation que les Anversois n'ont pas le temps de manger. Agitation moins badaude, moins musarde, moins bavarde, moins littéraire, plus expressive qu'à Bruxelles.

La place de Meir est noire de monde en mouvement. Foules pressées qui ne s'attardent pas aux boutiques, aux menus incidents de la rue, qui se croisent, se mêlent, disparaissent, et se reforment sans cesse… Elles vont au travail, aux affaires… Cela rappelle, avec moins de fébrilité trépidante, l'activité de Londres, dans les rues de la Cité, ou, mieux, celle plus calme, plus pesante de Berlin, dans la *Friedrichstrasse.* Peu de caractère dans les types, au premier abord. En vain, je cherche, parmi les femmes, les

beautés grasses, les beautés blondes, la luxuriance, l'épanouissement lyrique des chairs de Rubens… Mais cela ne se voit pas tout de suite, cela se voit surtout au village, à la campagne, au seuil des portes, et j'ai remarqué, à quelques exceptions près, que les villes, surtout les villes de travail et de richesses, qui, comme Anvers, sont des déversoirs de toutes les humanités, ont vite fait d'unifier, en un seul type, le caractère des visages… Il semble maintenant que, dans les grandes agglomérations, tous les riches se ressemblent, et aussi tous les pauvres.

Il ne faut pas grand-chose pour que la badauderie reprenne le dessus, en cette foule qui paraît si affairée. Il suffit d'une automobile, arrêtée devant un restaurant. Dois-je croire qu'il y ait ou qu'il passe, à Anvers, si peu d'automobiles, que la nôtre y soit un spectacle à ce point nouveau, ou si rare ? Ce serait surprenant. Elle fait sensation, il n'y a pas à dire ; elle fait même scandale. On la regarde, avec une sorte de curiosité troublée, comme une bête inconnue, dont on ne sait si elle est douce ou méchante, si elle mord ou se laisse caresser. Des gamins, d'abord, comme partout, puis des femmes, s'approchent, s'interrogent d'un regard à la fois inquiet et réjoui. Cela forme déjà un groupe nombreux qui se tient encore à distance de la machine, respectueusement… Chacun se dit :

— Si, tout d'un coup, elle allait rugir, partir, se ruer sur nous !…

Puis, au bout de quelques minutes, c'est une véritable foule qui, d'instant en instant, grossit, grossit. On s'enhardit jusqu'à la toucher, jusqu'à vouloir faire jouer la manette des vitesses, celle du frein, la pédale d'embrayage, jusqu'à soulever les ouvertures du capot. Bientôt, on ne distingue plus les têtes confondues, on ne voit que des ondulations, des remous, une surface mouvante, houleuse, d'où s'élèvent des murmures…

Brossette a fort à faire. Je crains qu'il ne laisse échapper quelque parole trop vive, quelque geste inopportun. Et alors que va-t-il arriver ? On ne sait jamais avec les foules, plus impressionnables, plus nerveuses, plus folles que les femmes. Lui-même, autant que sa machine, est l'objet de la curiosité générale. Comme le vent était froid, ce matin, il a endossé sa peau de loup. Et cette peau de loup, sur le dos d'un homme étonne prodigieusement. Les uns rient et se moquent, les autres se scandalisent,

d'autres encore ont presque peur. On n'a jamais vu une créature humaine habillée comme une bête… Tous, ils veulent tâter la peau, pour voir si elle est vivante, passer leurs mains sur les poils, pour voir si vraiment ces poils sont bien les poils de cet homme étrange et fabuleux… Un loustic, au milieu des rires, demande à Brossette s'il mange des vaches et des moutons vivants, et pourquoi il ne marche pas à quatre pattes, comme un chien, au lieu de faire le beau, sur deux, comme un homme… Ah! enfin! l'esprit parisien, je le retrouve donc sur ces bords de l'Escaut, qui furent nôtres… Je le retrouve en toute sa pureté traditionnelle de misonéisme et de blague… Et je le retrouverai bien mieux encore, ce soir, au théâtre, dans une revue satirique : *Tout Anvers à l'envers,* qui semble, obscénités en moins, avoir été composée, écrite, mise en scène par un monsieur de Gorsse [1] du cru… Et c'est probablement tout ce qu'Anvers a gardé de nous, de notre influence si courte, de notre domination si éphémère, bien que Lazare Carnot, qui le gouverna, n'eût point la réputation d'un esprit très parisien, ni d'un vaudevilliste des boulevards extérieurs…

Je ne sais comment tout cela va finir, comment nous allons pouvoir remonter en voiture, au milieu de cette foule qui semble toujours grossir, grossir, et qui devient plus nerveuse. Je m'en inquiète auprès du patron du restaurant… Il est souriant, empressé, fier de nous recevoir dans son établissement. Il me dit :

— Rien… rien… ne craignez rien… Ils s'amusent… Ils n'en voient pas souvent… ou alors de toutes petites machines de rien du tout… vous comprenez?… Braves gens… braves gens…

Et, se grattant la tête, il ajoute, avec une grimace :

— Tout de même… votre mécanicien ferait bien de retirer ça… oui… enfin… sa peau, là!… Ah! sa peau!… C'est cette peau, voyez-vous… c'est cette peau…

Il sort, agite sa serviette, dit quelques paroles à la foule, puis, à un moment donné, comme il se trouve tout près de Brossette, il

1. Henry de Gorsse, né en 1868, critique dramatique nationaliste à *La Patrie,* prolifique auteur de revues, opérettes et saynètes, qui ont remporté de grands succès, notamment *L'Auréole, Caillette* et *Le Mari de Loulou.*

ne peut s'empêcher, lui aussi, avec combien de précautions cérémonieuses et comiques, de toucher cette peau, de palper cette peau… Ah! cette peau!

Cette curiosité, parfois gênante, ne va plus nous quitter désormais… Elle nous suivra, dans toute la Hollande, sauf à Amsterdam, à La Haye, et elle atteindra son paroxysme à Volendam où, pourtant, les hommes, des colosses à la face de brique, au regard doux, sont coiffés de hauts bonnets de fourrures, comme des Tcherkesses…

*
* *

Je n'aime plus les vieilles villes, ni les vieux quartiers puants des vieilles villes, ni les vieilles ruelles obscures qui dégringolent les unes dans les autres, ni les vieux pignons gothiques où s'exerce l'érudition hebdomadaire des sociétés d'art départemental qui, le dimanche, s'en vont grattant et regrattant les portes jadis sculptées, les chambranles et les poutres aux historiages disparus… Je n'aime plus les vieux porches s'ouvrant sur des cours en ruine qui ne virent jamais le soleil et, des fleurs, ne connurent que la mousse et le lichen… Et je n'aime plus les vieux ponts sous lesquels dorment des eaux noires et putrides. Si le pittoresque m'en plaît tout d'abord; si je suis tout d'abord séduit par le dessin souple et compliqué de ces arabesques, par cette patine, faite de crasses accumulées, que le temps polit et modela; si ce faux « sentiment artiste » que je dois à une éducation régressive, me retient quelques minutes devant ce spectacle de la détresse, de la déchéance, et de la mort, un autre sentiment — un sentiment de révolte et de dignité humaine — m'en éloigne bien vite avec horreur. Car j'y vois le triomphe de l'ordure, de la maladie, de la paresse, où croupit toute la poésie du passé, où s'étiolent misérablement les réalités du présent…

Est-ce curieux, est-ce décourageant, cette persistance de la poésie à n'aimer que ce qui est morbide, ce qui est vieux, ce qui est mort, et à condamner, au nom d'une beauté imbécile et stérile, le jeune et magnifique effort que font les hommes d'aujourd'hui, pour soumettre à une domination créatrice l'élément indompté et toutes les farouches forces que la nature n'employait qu'à la destruction?

Quand vous franchissez les gorges de la Romanche, et que vous apercevez, tapie sur le bord du torrent, au fond d'un abîme de roches, cette toute petite usine qui a capté la chute d'eau, qui l'a transformée en énergie motrice, en lumière, en source infinie de travail qu'elle distribue par des réseaux de fils de cuivre, à travers tout un vaste pays, est-ce que vous n'éprouvez pas une émotion autrement poignante, est-ce que vous ne sentez pas une poésie autrement grandiose que devant quelques pierres effritées ?

Mais non, la poésie nous tient et nous tiendra encore longtemps, car elle fait partie des éléments qui constituent notre race latine et catholique. Et voyez. Dès qu'il s'agit de jeter bas un pâté de vieilles maisons pourries, de mettre la pioche dans des ruelles emplies de l'ordure des siècles, pour y faire pénétrer l'air, la lumière, la santé, alors ce ne sont que protestations, cris, fureurs. Des sociétés de protection artistique, historique, se forment, des commissions bourdonnent et travaillent, les journaux se livrent aux propagandes les plus folles, s'excitent l'un l'autre, le radical, le socialiste, le royaliste, à préserver, contre ce qu'ils appellent un acte de vandalisme, ce qu'ils appellent aussi les trésors de notre patrimoine national. Finalement, l'administration recule devant le danger électoral qu'il y a toujours, en France, à tenter d'accomplir une œuvre d'assainissement. Pour honorer la poésie, l'art et l'histoire, elle conservera ces redoutables foyers d'infection. Elle fera mieux : elle nommera, pour les conserver, un conservateur.

Ah ! Je me demande souvent, malgré toute mon admiration pour la splendeur de son verbe, si Victor Hugo ne fut point un grand Crime social ? N'est-il pas, à lui seul, toute la poésie ? N'a-t-il pas gravé tous nos préjugés, toutes nos routines, toutes nos superstitions, toutes nos erreurs, toutes nos sottises, dans le marbre indestructible de ses vers ?

*
* *

Je ne vous mènerai donc point dans le vieil Anvers, pas même au Musée Plantin, où nous laisserons ces ribambelles d'Anglais parcourir interminablement les interminables galeries, en écoutant le gardien raconter la vie et les travaux de cet imprimeur fameux, comme ils écoutèrent le guide qui leur fit compter, sur

les doigts, les échos non moins fameux des grottes de Han, et aux champs de bataille de Waterloo, l'historien médaillé qui leur enseigna l'histoire de Napoléon, enfin vaincu par les Belges. Brûlons aussi la cathédrale où je m'irrite que Rubens s'ennuie, sur ces murs sombres et froids, derrière ces rideaux tirés de lustrine verte, autant qu'au Jardin Zoologique, ces pauvres condors, qui, pour faire plaisir à Leconte de Lisle, et pour authentifier ses vers, dorment, non plus dans l'air glacé des Andes, mais dans leurs cages,

… les ailes toutes grandes [1].

Et nous irons, si vous voulez, au Musée, une autre fois, le jour prochain peut-être, où je me sentirai disposé à vous confier mes rêveries sur Rubens, sur ce Rubens abondant, éclatant, magnifique, dont M. Ingres — ô ma chère Hélène Fourment [2] ! — écrivait qu'il n'était que le « boucher ivre », le charcutier, tout barbouillé de graisse et de sang, de la peinture.

Traversons rapidement, sans trop nous y arrêter, la ville neuve, ses larges voies vivantes et remuantes, ses jardins que la Hollande, toute proche, embellit de ses plus belles tulipes, de ses plus beaux narcisses ; filons sur les boulevards, vite, vite, car rien ne m'y retient. Il me tarde d'être au port d'où m'arrivent déjà, à pleines bouffées, les bonnes, les fortes, les délicieuses, les enivrantes odeurs de salure et de coaltar.

Anvers est une grande ville. Ce serait même la seule véritable grande ville belge, si ce n'était, en réalité, une ville allemande. Allemands, tous les gros armateurs, les gros banquiers, les gros marchands, les ingénieurs ; allemandes, les maisons de courtage, les maisons d'arbitrage, les compagnies d'assurances maritimes, de navigation, d'émigration ; allemand, tout ce qui entreprend quelque chose et travaille à s'enrichir, tout ce qui dresse un plan,

1. Extrait du *Sommeil du condor,* dans les *Poèmes barbares* (1862-1878) de Leconte de Lisle (1818-1894).

2. Hélène Fourment (1614-1673) fut la deuxième femme de Rubens et son modèle préféré.

lave une épure, combine des chiffres, brasse les affaires et l'argent.

Du moins, l'affirment avec ostentation, avec éclat, les enseignes dorées qui resplendissent aux façades des maisons, et les maisons elles-mêmes, les gares, certains monuments publics qui affichent cet orgueilleux monumentalisme que l'Allemagne a pris à l'Amérique, et dont l'Amérique, peu à peu, dote toutes les capitales modernes, sauf Paris qui, artiste, élégant, arbitre du goût, s'obstine à multiplier, en nos rues, l'aspect alourdi, parodique, d'un dix-huitième siècle de pacotille et de caricature.

C'est à Anvers, dans un immeuble d'affaires, que j'ai vu, pour la première fois, en Belgique, ces ascenseurs allemands, sorte de trottoirs roulants, perpendiculaires, que l'on prend en marche, que l'on quitte en marche et qui, sans s'arrêter jamais, mènent jusqu'au toit et redéposent à la rue, dans un vertige, ces gens agités qui accourent de la Bourse ou qui s'y ruent.

Le Roi a obtenu des millions pour fortifier Anvers. Ces fortifications ont de la prestance. Les Belges en sont très fiers. Ils prétendent que la ville est imprenable. Le malheur est qu'elle est déjà prise. Je veux croire que les uhlans auraient plus de peine à y pénétrer que dans Nancy. Mais pourquoi feraient-ils cette folie inutile d'y pénétrer par la force ? Leurs familles y pullulent, y dominent, solidement installées en des places où la garde civique ne les délogera pas facilement.

Mais voici des rues noires, des chaussées que l'on dirait faites avec de la poussière de charbon ; des maisons crasseuses, saurées, une foule de petits cabarets louches, de petites auberges borgnes, de petites boutiques, d'étranges petits comptoirs, tassés les uns contre les autres… tout un mouvement trépidant de tramways qui cornent, de locomotives qui sifflent, de lourds camions… Et des figures boucanées, des figures exilées, des figures d'autre part, de nulle part et de partout… des entassements de sacs, des piles de caisses, des barriques roulantes… et des douaniers, affairés, méfiants, martiaux, qui, contre de pauvres choses mortes, lancent leurs sondes, comme des baïonnettes, en vertu de ce principe que le commerce, c'est la guerre…

Et tout cela sent la suie, le poisson salé, l'alcool, la bière, l'huile grasse, le bois neuf, le vieux cuir et l'orange…

Et voici les docks, par-dessus lesquels des vergues et des mâts se balancent, le long desquels de grosses cheminées développent, sur le ciel, la noire chevauchée de leurs fumées… et, de place en place, par un échappement de lumière, entre de lourds madriers, entre de grosses silhouettes sombres, voici clapoter, moutonner, les eaux jaunissantes de l'Escaut.

C'est le port.

Sur les quais

Moins joyeux et divers, moins bigarré que Marseille, le port d'Anvers est presque aussi imposant — pas aussi féerique et sinistre — que le monstre Hambourg. Mais il n'est qu'un Hambourg.

Nul port n'a sa couleur extraordinaire, sa variété, son étendue, son machinisme, ni ses puissantes avenues d'eau que bordent, jusqu'à l'infini, comme d'immenses arbres d'hiver, les navires. Aucun n'a ses venelles tortueuses, par où il se divise, se répand, en canaux innombrables, dans la ville, et longeant des parcs, des pelouses, des palais, des talus fleuris, va rejoindre la belle nappe tranquille de l'Alster. Aucun n'a ses recoins mouvants où l'Elbe, si difficile à discipliner, s'infiltre, s'étrangle et rugit de ne pouvoir conquérir toute la terre. Nulle part, ces colossales silhouettes imprévues, ces îles flottantes, ces jardins magiques suspendus dans la brume, ces énormes et interminables villes que sont les docks, et cette impressionnante falaise rouge que font tout à coup surgir, dans le brouillard, les hautes maisons de brique d'Altona. Nulle part, ces nuits fantastiques qu'éclaire toute une prodigieuse constellation d'astres signaux, de phares, de projecteurs, de feux électriques, multicolores, de hublots embrasés… J'y ai, sur un petit yacht très rapide de la *Hambourg-America,* voyagé tout un jour et tout un soir, et je n'en ai vu qu'une partie infime. Nul grand port anglais ne m'a donné, autant que Hambourg, la sensation écrasante, presque douloureuse, du formidable…

L'horloge monumentale de Saint-Pierre, à Beauvais, est si compliquée qu'elle renferme quatre-vingt-dix mille pièces mécaniques, et ces quatre-vingt-dix mille pièces sont mises en mouvement par un simple petit poids de cuivre, qui pèse cinquante grammes… Ici, c'est un tout petit homme, un tout petit et très

vieux homme, presque aussi petit, presque aussi vieux et guère plus lourd que le poids de l'horloge de Beauvais, M. Ballin [1], dont le génie est l'âme motrice de ce gigantesque instrument de diffusion commerciale. À lui tout seul, M. Ballin a plus fait pour la grandeur, pour la richesse allemandes, que les canons de Moltke [2], les mensonges de Bismarck, l'universelle agitation de Guillaume II.

Après Hambourg, Anvers a de quoi aussi nous satisfaire et nous divertir.

On y débarque à quai des denrées du monde entier. Le double réseau du chemin de fer et du fleuve canalisé y fait rythmiquement, comme aux battements d'un organe d'échanges, l'échange des ballots de laine, des métaux, de l'ivoire, contre les vêtements, les jouets et les machines; des fruits, des plantes exotiques, des épices, des pétroles, des tonnes de caoutchouc, des bois précieux contre les calicots coloriés, les parfumeries et les verroteries chères aux nègres… Des vaisseaux frais, pimpants, partent gaiement, comme en sifflant d'aise, et des coques boursouflées, exténuées, rongées par les fucus et les pousse-pied, rentrent en geignant, qui vont aller s'étendre, dans les bassins, pour se refaire… De même les marins… Ils sont partis, eux aussi, la tête pleine de l'espoir de l'inconnu et des aventures… Ils sont allés vers le prodige… Beaucoup sont restés… On en voit qui reviennent qu'on ne reconnaît plus, qui ne reconnaissent plus rien et personne… qui ne se reconnaissent pas eux-mêmes… Ils sont étrangers.

*
* *

Les ports sont l'image la plus parfaite, la plus exacte du rêve de l'homme. Ils le contiennent, et ils l'emportent, tout entier, vers toutes les chimères… Rêve de bonheur, espoir de fortune,

1. Albert Ballin (1857-1918), armateur de Hambourg, fut directeur général d'une des plus importantes compagnies de navigation du monde, la *Hamburg Amerika Line.* Il n'est pas « très vieux », puisqu'il n'a que cinquante ans en 1907.

2. Helmuth von Moltke (1800-1891), maréchal allemand, fut l'organisateur de la victoire prussienne lors de la guerre de 1870. Il a assuré pendant trente et un ans la direction du haut état-major.

oubli des déchéances, illusion de l'aventure, rajeunissement des énergies malchanceuses… Le départ fait joyeuses les pires détresses… car, pour les malades, le remède n'est jamais là où ils souffrent… il est là-bas… C'est qu'on a l'espace devant soi et pour soi… et, qu'ayant l'espace, on a le temps aussi, et qu'au bout de l'espace et du temps cela ne peut être que le bonheur… Le voyage est un engourdissement, un sommeil que peuplent les songes heureux… Mais un rien vous réveille et fait s'envoler les songes… Il suffit de la première forme rencontrée en ce vague énorme qui vous berce; il suffit de la première ville où l'on atterrit, du premier visage humain où se confrontent à nouveau nos égoïsmes implacables… Et quand on arrive, c'est la réalité qui vous reprend, partout… partout… partout…

*
* *

Les membres que, de tous côtés, en grinçant, les grues agitent, multiplient l'effort des bras humains. Les manœuvres, les dockers aux poitrines velues, aux dos écrasés, aux yeux hagards, à la face de bêtes fourbues, qui paraissent condamnés à quelque vain supplice de l'antiquité, déchargent les cales, qu'ils vont remplir, pour les décharger et les remplir, sans relâche. C'est à croire que les bateaux ne font le tour du monde que pour occuper interminablement leur effort de farouches Danaïdes.

Tapirs

Il y a mieux qu'une odeur de mer sur ces quais… On y respire les Îles et tout un fiévreux parfum d'Afrique. On voit passer des nègres qui grelottent, des oiseaux qui secouent, parmi des cris rauques, une infinité de couleurs, des troupes de singes, curieux, bavards, où nous aimons toujours à mirer nos grimaces, des animaux de toute sorte.

J'ai assisté au débarquement de vingt tapirs. Admirables bêtes et bien modernes, quoique l'on sente qu'elles se sont arrêtées dans leur évolution, dont l'idéal terminus est peut-être le porc et peut-être l'éléphant. Ils ne paraissaient étonnés ni de la foule, ni de la ville… Ils ne paraissaient étonnés de rien. Ils considéraient tout avec une tranquillité pesante, une assurance impassible et dure. On eût dit de vingt directeurs de banque — tout un conseil

d'administration — revenant d'un voyage d'études, d'une exploration économique, et qui rentraient dans leurs bureaux, plus lourds d'affaires nouvelles.

Minstrels

Entourés de badauds, ouvriers, commis, petits marmitons de bord, deux nègres… deux pauvres nègres, en habit noir, chapeau de haute forme, comiquement cabossé, foulard rouge autour du cou. L'un dansait, l'autre chantait.

Il chantait :

Dans mon pays, il y a des forêts,
Dans les forêts, il y a des arbres,
Dans les arbres, il y a des branches,
Dans les branches, il y a des oiseaux,
Et dans les oiseaux, il y a une musique,
Une espèce de petite flûte qui fait : « Pipi… pipi… pipi… »

L'Évangéliste

On m'a montré, assis sur une pile de bagages, devant un *steamer* en partance, un compatriote. C'est un missionnaire. Barbu, botté, sanglé de cuir, coiffé d'un trop hâtif casque colonial, la soutane graisseuse et retroussée comme une capote de soldat, il s'initie au mécanisme d'un revolver Browning, dont l'étui est fixé à sa ceinture, près d'un chapelet à gros grains. Sa figure bronzée est énergique, ses yeux rieurs sont très doux. Quand il rit, il ouvre une bouche de scorbutique, toute noire et sans dents. Un brave homme, sûrement, et qui a plutôt l'air d'un bandit que d'un apôtre… Cela me rassure. Je l'aborde. Nous causons… Il part pour les îles Fidji… il emporte avec lui toute une cargaison de gramophones.

— Vous n'imaginez pas, me dit-il, comme ces bougres de nègres-là sont bornés, têtus!… C'est curieux… je ne peux pas arriver à les évangéliser… J'ai essayé de tout… Rien… rien… n'y fait… Des murs… Le bon Dieu, la Vierge, saint Joseph, les joies du Paradis?… Ah! bien oui… Ce qu'ils s'en foutent… vous n'avez pas idée… J'en ai vu des nègres, dans ma vie… j'en ai vu, mais de ce numéro-là… jamais… Croiriez-vous que l'alcool, ou

rien… c'est kif-kif ?… Et pourtant, Dieu sait si c'est une excellente méthode de conversion !… Ah ! parbleu, ils se saoulent comme des cochons… Et puis, un point, c'est tout… Mécréants après comme avant… Ça, vous savez, c'est inouï… c'est même unique… Alors, ce coup-ci… je vais essayer le gramophone… Ma foi, oui !… Qu'est-ce que je risque ? Il paraît, du reste, que le gramophone opère de vrais miracles… J'ai, en Afrique, un ami, à qui ça réussit merveilleusement… Et pas d'ennuis, pas de fatigues… pas de catéchisation… Il rassemble ses nègres autour de l'instrument, et au bout de la troisième plaque… pan… ils sont chrétiens… La grâce, ça leur vient en écoutant chanter le gramophone… Ah ! ah ! ah !… Ça ne m'étonne qu'à moitié… J'ai toujours remarqué que les nègres raffolent de musique et de chansons. Enfin, je vais bien voir si, avec les marches militaires de la garde républicaine, les valses de Strauss, les chansonnettes d'Yvette Guilbert [1], et le *bel canto* de M. Caruso [2], je serai plus heureux qu'avec le bon Dieu, la promesse du Paradis, et les petits verres de rhum. En tout cas…

Il se met à rire d'un rire franc, sonore :

— En tout cas, reprend-il, je ne serai pas reparti là-bas, pour rien… Et je vous donne ma parole d'honneur que, si je n'arrive pas à les convertir… Et même, si j'y arrive… dites donc !… ah ! ah !… ils me les paieront, ces gramophones, et un prix… ah ! ah !… un vrai prix… Qu'est-ce que je risque ? J'en emporte mille que je dois à la générosité d'une vieille douairière très pieuse… Ah ! la brave femme, la sainte femme !…

Il insère son revolver dans l'étui, et faisant tournoyer son chapelet où des croix, des cœurs de Jésus, des médailles bénites s'entrechoquent :

— C'est heureux, conclut-il, que, de temps en temps nous rencontrions des âmes généreuses, des âmes comme ça… parce que la religion, voyez-vous… dans ce temps-ci… ça devient un sale métier… ah ! sacristi… un bien sale métier ! Enfin, voilà…

1. Yvette Guilbert (1867-1944), la plus célèbre des chanteuses de café-concert de l'époque, immortalisée par Toulouse-Lautrec.

2. Enrico Caruso (1873-1921), le plus grand ténor italien de l'époque ; il a triomphé surtout dans les opéras de Verdi et de Donizetti ; il s'est produit à Paris en 1905, au théâtre Sarah-Bernhardt.

Émigrants

Des ouvriers de Hongrie, de Roumanie, des paysans serbes, des prolétaires bulgares, dont le goût s'apparente à celui des nègres, des troupes de chanteurs russes s'embarquent pour l'Amérique… Leur lassitude, déjà, fait de la peine… Des femmes éclatantes et vermineuses, en loques rouges, avec de pauvres bijoux de cuivre, traînent, comme des baluchons, des enfants qui pleurent de fatigue, de faim, d'étonnement. On se demande ce que tout cela va devenir, et s'ils arriveront jamais au bout de l'exil… On les fait descendre brutalement, on les empile, comme des marchandises qu'ils sont, au fond des cales, et, durant des jours et des nuits, ils seront entassés là, pêle-mêle, dans la puanteur de leur misère et de leur crasse, sans air, presque sans lumière, à peine nourris, soumis à la discipline la plus dure… Ils n'auront même pas cette sorte de répit qu'est le voyage; ils ne connaîtront pas cette sorte d'engourdissement, cet anesthésique, qu'apporte aux plus désespérés ce vague énorme, berceur, de l'infini de la mer et du ciel.

Mais les pires émigrants sont ces juifs de tous pays, cherchant, une fois de plus, un coin de terre, qu'ils n'ambitionnent pas hospitalier, mais où ils puissent s'affranchir, un peu, du mépris qui les suit, et rompre les chaînes de cet affreux boulet d'infamie, qu'ils traînent partout… J'en ai suivi une troupe en sombres guenilles, qu'aucun spectacle ne laissait indifférents, et qui gesticulaient avec vivacité… Malgré leur détresse, on devinait en eux un amour de la vie, une intelligence de la vie, quelque chose d'ardent, de fort, de tenace qu'on ne voit presque jamais au visage des autres hommes… On sentait vraiment, rien qu'à les considérer, tout ce qu'on détruit bêtement d'énergie utile, de travail ingénieux, de progrès, en les massacrant, dans les pays barbares, comme la Russie, en les boycottant, dans les pays civilisés, comme la France.

Et je me disais :

— C'est douloureux et absurde, sans doute; cela étreint le cœur et confond la raison… Mais qu'y faire? Le juif pauvre paie pour le juif riche… le juif ostentatoire, insolent, voluptueux, conquérant, qui, de plus en plus, perd toutes les vertus anciennes de la race… Ce n'est même plus sous son nom, dont il a honte et qu'il renie, c'est maintenant, sous des noms d'emprunt, des noms

ronflants et qui n'ont pas d'odeur, qu'il travaille à la dépossession, à la ruine des autres… Il met la main sur tout, il marche sur tout, piétine sur tout. Dès qu'il s'installe quelque part, ce n'est pas seulement pour s'y faire une place, ce qui serait légitime, c'est pour en chasser tout le monde… Il a inventé des philosophies, des morales, où les vertus les plus indispensables à l'homme, la conscience, la foi à la parole donnée, sont bafouées et traitées de préjugés et de sottises… « Je me fous de tout », telle est sa devise… On le déteste, mais on le redoute aussi, car, dans une société uniquement fondée sur la puissance de l'argent, son argent le protège.

Les haines qu'il déchaîne ne lui sont pas encore préjudiciables, à lui, elles s'émoussent et se brisent sur sa cuirasse d'or. Elles n'atteignent en plein cœur, en pleine vie, que les petits, que les pauvres, comme toujours. On se venge sur eux, innocents, des excès de ce brigand, qui semble — à l'exemple des aristocraties déchues, dont, par de honteuses alliances, il s'efforce de redorer les blasons ternis, de remplir les coffres vides — n'avoir rien appris et tout oublié. Lui qui, jadis, tout au long de sa belle et terrible histoire, fut un des plus nobles éléments du progrès humain, lui qui se devait à soi-même et devait à sa race, toujours proscrite, d'être l'éternel révolté, le voilà devenu le complice et, le plus souvent, le trésorier de toutes les réactions, même de la réaction antisémite, la plus hideuse, la plus barbare de toutes… Et c'est pourquoi, ces malheureux, chargés de ses crimes à lui, partent à la recherche d'un pays libre — en existe-t-il? —, où d'être juif cela ne soit pas une irrémédiable honte.

Et de ces pauvres diables que j'écoutais parler, avec une pitié amère, combien, de continents en continents, poursuivront leur course errante, sans un seul des cinq sous [1], leur espoir, dont continue de les leurrer la Providence qu'ils se sont inventée?… Sur mille, un reviendra à bord d'un paquebot magnifique, dans une cabine dorée, il reviendra ostentatoire, insolent, conquérant, et il trahira ses anciens compagnons de misère, et contribuera à faire pire leur infortune éternelle.

1. Dans *Les Cinq Sous de Lavarède,* de Paul d'Ivoi (1894), le héros, pour prouver sa capacité d'économie, devait faire le tour du monde avec cinq sous afin de pouvoir recueillir un riche héritage conditionnel.

Pogromes

Sur un sac de hardes, un peu à l'écart, un homme était assis qui retint, un peu plus longtemps, mon attention. C'était un vieillard. Sa barbe descendait très bas. Comme la plupart de ses compagnons, il était vêtu d'une longue redingote, sorte de lévite, qui avait été noire, et, comme eux, il portait une casquette à visière, mais la sienne était en drap. Il ne parlait à personne et regardait devant soi… à la façon de ceux qui regardent en eux-mêmes. Son visage fermé exprimait plus de détresse qu'aucun visage même de vieux en larmes, et toute la fatigue du malheur humain. Cependant, ses yeux avaient conservé une jeunesse et une douceur émouvantes. Je me reprochais mon indiscrétion, mais sans parvenir à me détacher de cette figure en ruines où brillait ce regard jeune.

Il mit quelque temps à me voir, et puis se prit à me considérer. Je redoutai une apostrophe, au moins une grimace, et ce que je redoutai surtout, quand il se souleva, ce fut de le perdre. Mais il sourit et, ravi, j'entendis sa voix chanter :

— Bonjour, mossié!…

Je lui tendis la main. Il frissonna. Sa main molle resta quelques secondes dans la mienne, avec gaucherie, et je fus si ému, que je n'entendis pas ce qu'il me dit tout d'abord. J'écoutais, comme on écoute le bruit du vent, le bruit de la mer, ce parler où les *r* roulaient et où chantaient les finales… Il se comparait à Job et répétait :

— Yobb! Yobb!…

Je m'assis près de lui, sur une malle de bois noir que rayaient deux bandes de peau de cochon.

Où avait-il appris le français?

Jeune avocat, ayant, contre le gré de ses parents, épousé une fille pauvre, il avait dû, à la suite d'une altercation avec un magistrat antisémite, quitter la petite ville russe où il gagnait péniblement sa vie. Il était venu en France, avec sa femme et trois enfants qu'il avait déjà… Ses yeux brillaient en parlant de Paris. En dépit des promesses, il n'avait pu trouver une situation sortable… Le ménage s'était installé dans les environs de l'Hôtel-de-Ville, et vivait mal de petits commerces variés, entre autres, du commerce des *confetti.*

— Qui n'a pas ses *confetti* ? scandait sa voix, à contretemps…

Ce cri et sa gaieté apprise étaient ridicules, sur ce quai, parmi cette foule en guenilles, et ces bateaux en partance…

— Qui n'a pas ses *confetti* ?

J'en étais mal à l'aise.

Un associé « pas juif, non, mossié », rencontré « boulévard Ornano », l'avait volé, et un mardi gras pluvieux achevait sa ruine. Fatigué de lui faire crédit, le logeur, un jour d'hiver, arrachait sa porte, et, aidé de deux camelots, tirait du lit la femme enceinte, culbutait les enfants, jetait tout le monde à la rue.

Il avait bien porté plainte, mais, devant le tribunal, le logeur, qui avait amené des témoins, eut, tout de suite, raison de lui qui n'en avait pas. Les pauvres gens n'ont jamais de témoins… Il fallut se désister pour éviter une condamnation.

— J'ai pleuré dé la rage, j'ai pleuré, mossié…

Cet homme qui, depuis, avait dû connaître tant de misères, de deuils, de ruines, de violences, ce pitoyable monument d'infortune s'arrêtait complaisamment aux moindres détails de cette injustice.

— En France, mossié !… En France !… Ach !…

Un peu de bave salissait le coin de ses lèvres. Son haleine me repoussait. Et cette insistance me troubla jusqu'à l'angoisse.

Il avait quitté Paris pour retourner en Russie, grâce à l'aide d'une bonne œuvre israélite, et il était parvenu à s'établir marchand d'habits, dans une petite ville de Sud. Son commerce lui donnait à peine de quoi vivre, mais il vivait heureux, entre sa femme et six enfants… Cela dura seize années.

Je me souviens qu'à cet endroit de son récit, il s'était tu subitement… Et il regardait… Un vaisseau passait en sifflant : des mouchoirs s'agitaient à bord… que regardait-il donc, au loin ?

Il avait pu faire venir auprès de lui le frère de sa femme, qui était rabbin, et, depuis, tout ce qu'il arrivait à mettre de côté, on le forçait à le dépenser pour l'éducation de ses cinq fils… Deux devaient être « advocats », un docteur « dé la médicine », les deux plus jeunes « inginieurs. » La fille travaillait « à la brodérie », il me parut qu'il souriait presque, mais une grimace tordit son visage où son nez si long se fronça tout entier.

— Pourquoi faire, Mossié ?… Ach ! Pourquoi faire ?… Bêtise !

Un soir — c'était tout au début de la Révolution [1], la ville était depuis des mois en état de siège, toute la famille mourait de faim —, un soir de sabbat, le gouverneur autorisa les boutiques juives à rester ouvertes jusqu'à dix heures. Tout le quartier s'était réjoui. Comme on était à la veille d'une fête orthodoxe, peut-être pourraient-ils enfin gagner quelque argent ?… On avait davantage soigné les étalages, et fait des frais de lumière pour attirer les clients… Tout à coup, à neuf heures un quart, « un quart après neuf, mossié, juste un quart », une bande de soldats fit irruption dans la petite rue où était sa boutique, et une volée de balles brisa toutes les vitres.

— Pourquoi ? Ach !… Pourquoi ?

Son fils le plus jeune — et sa main sale, aux ongles noirs, tremblait, en figurant la taille du petit —, un garçon, « tellement spirituel », était tombé dans ses bras, en vomissant du sang, et, chargé de ce cadavre, le père avait vu un dragon ivre enfoncer deux doigts dans les yeux du fils aîné, du fils « qui devait être advocat, mossié… advocat ! » Et il s'était évanoui.

Quand il revint à lui, il avait la barbe arrachée, une oreille décollée d'un coup de sabre, mais c'était surtout son menton qui était douloureux… Il faisait noir dans la boutique ; il trébuchait sur des corps, et il ne s'arrêtait de pousser des cris que pour écouter les salves qui s'éloignaient, et les gémissements qui semblaient sortir de la rue, qui semblaient sortir du plancher, de dedans les murs, de dessous la terre. À la lueur d'une chandelle, il avait pu constater qu'il ne restait pas un vêtement aux étalages. Les pillards avaient tout saccagé, tout pris… Sur les degrés du comptoir, au fond de la boutique, parmi des tiroirs vides, des tiroirs brisés, des choses piétinées et sanglantes, sa femme gisait, qui lui parut tout d'abord évanouie.

— J'ai baissé les jupes, ajouta-t-il, tout bas… Et ses yeux se fermèrent.

1. Allusion aux mouvements insurrectionnels qui se sont déclenchés dans tout l'empire tsariste au cours de l'année 1905, après le massacre de manifestants pacifiques lors du fameux « dimanche rouge », le 22 janvier.

Puis, encore plus bas :

— Elles étaient rélévées, mossié !… Une femme dé plus qué cinquante ans !…

Il reconnut alors qu'elle était morte, étranglée, les yeux ouverts.

Il me regarda un instant, sans rien dire… Une vague de sang courut sous sa peau jaunâtre, qui en fut à peine rougie… Je revis la grimace qui faisait remonter la barbe et fronçait le nez… et il recommença de parler de sa femme, de sa femme bien aimée.

— Uné femme tellément brave… tellément économe !…

Il s'animait. Son haleine devenait insupportable. Je remarquai qu'il parlait presque sans colère et comme sans douleur… Peut-être n'avait-il plus la force d'en exprimer !… Et ce furent mes yeux que je sentis se remplir de larmes…

— C'était pas assez… Ils ont pris les corps… ils ont pas voulu rendre les corps, enterrés, la nuit, morts et blessés, pêle-mêle, on né sait où… Ils ont massacré des juifs, et ils ont pillé, pendant sept jours… Nous pouvions pas résister… Comment aurions-nous pu, mossié ? Et ils nous giflaient… et ils donnaient des coups dans lé ventre… et ils crachaient encore sur nous… Pourquoi ?… Ach !… Pourquoi ?…

Des incendies s'allumèrent qu'on n'éteignait pas… La plus grande partie du pauvre quartier fut détruite… Un de ses enfants mourut, encore, à l'hôpital, d'un coup de talon de botte qui lui avait fendu le crâne… Et de neuf qu'ils étaient auparavant, à peu près heureux dans leur misère, ils quittèrent à cinq cette ville maudite, dépouillés de tout, en deuil pour jamais…

— Vous né savez pas comme ces soldats sont méchants, mossié… comme ils sont méchants… méchants.

J'écoutai le récit des misères, des iniquités, des privations et des longues pérégrinations, de ville en ville, de villes interdites aux juifs, en villages d'où on les chassait à coups de pierres, à coups de faux… Il ne savait plus de quoi ni comment ils avaient vécu, durant ce temps affreux… Enfin, le vieux vagabond put trouver un emploi dans une petite banque… chez un coreligionnaire… Des enfants qui lui restaient, ses deux fils, dont l'un s'était marié et avait une petite fille, travaillèrent, à la gare, comme porteurs…

— Si faibles, mossié, si faibles… et malades !…

La fille se mit à vendre des oranges et de l'ail…

— Des oranges!… des oranges!… La pauvre Sarah!

Mais ils le désolaient. Tous étaient affiliés au *Bound* [1], en révolte ouverte contre le gouvernement et la société.

— Rouges, rouges, mossié… tous rouges!… Ach!

Quand il s'entêtait, dans d'interminables discussions, à répéter que les juifs sont noirs par vocation, qu'ils doivent être noirs, c'était le rabbin qui venait au secours des enfants.

— Oui, disait-il, les juifs sont noirs de nature, mais quand on les fait bouillir, ils deviennent rouges… rouges comme des écrevisses…

Et le rabbin riait un peu, heureux de sa comparaison.

— Ça dévait mal finir… Ça a mal fini… Lé gouvernément a tant dé fusils, et même les canons… Et eux, ils montraient les *révolves,* les pauvres *révolves…* Bêtise! Pour un sergent dé ville blessé, un mossié général qui saute dé la voiture [2], cent juifs tués… trois cents juifs avec du sang!…

Un soir qu'il aidait son patron à faire des comptes avec un gentilhomme venu pour traiter une affaire… ils avaient entendu des salves de coups de fusil, au loin d'abord, puis proches… puis tout près, dans la rue… et une volée de balles, au travers des vitres en éclat, avait sifflé dans la pièce, qui était un premier étage…

— Une autre ville, mossié… mais les mêmes balles… les mêmes balles!

Ils se jetèrent à plat-ventre, essayèrent de gagner, en rampant la chambre voisine qui donnait sur la cour. Une nouvelle volée de projectiles abattit la suspension. Dans les ténèbres, ils entendaient le pas des soldats résonner sur les marches de l'escalier. Des clameurs… des coups sourds…

— Ouvrez!… Ouvrez!

Et la porte, que le patron avait barricadée, céda sous l'effort des crosses de fusil… Un sous-officier brandissait une lanterne… Des soldats se précipitèrent qui hurlaient comme des sauvages…

1. Le *Bund,* fondé en 1897, regroupait les socialistes juifs de l'empire russe.

2. Allusion aux nombreux attentats terroristes commis depuis 1902 contre des ministres, des généraux et des responsables de la répression : Trepov, Sipiaguine, Plehve, le grand-duc Serge, le prince Nakachidze…

Le gentilhomme criait qu'on ne pouvait pas tuer, comme ça, des créatures humaines. Il s'était fait reconnaître, réussissait à glisser un billet de cent roubles dans la main du sous-officier qui l'emmena. Et, à ce moment, pendant que des soldats tentaient d'enfoncer le coffre-fort, le vieux avait senti, dans son cou, la pointe d'une baïonnette.

Il écarta son foulard, pour me montrer la cicatrice.

— Pourquoi jé suis pas mort?… Ach! pourquoi? Ces *dragonns,* mossié, et ces gendarmes… (il prononçait *djandarmms*)… Ach! c'est pire que des animaux féroces… On les saoule, Dieu sait avec quoi… Et alors ils se jettent sur les femmes… ils se jettent sur les enfants… Ils ne peuvent même plus distinguer un juif d'une autre personne, ni une femme d'un jeune garçon… C'est affreux, mossié… Et toujours tuant, trouant, ils rient tellément!…

À l'hôpital, il avait appris que ses deux fils avaient été fusillés, dans la gare même, par les troupes mandées pour aider au massacre… Son beau-frère le rabbin avait été arraché de chez lui… On l'avait conduit en prison… Depuis, il n'avait jamais eu de ses nouvelles.

— Là-bas… mossié… là-bas… dans la neige… dans la mine!…

Il apprit aussi, quelque temps après, que sa fille, la pauvre Sarah, on l'avait retrouvée, sur sa voiturette, morte parmi des légumes, des fruits écrasés, et qu'ils avaient eu le courage d'enfoncer ses jambes coupées dans son ventre ouvert… Pourquoi cette voisine lui avait-elle raconté cette horreur? Il l'eût ignorée… Et maintenant, il aurait ce cauchemar devant les yeux, toujours, toujours, jusqu'à son dernier soupir!… Il ajouta encore que sa belle-fille avait succombé, des suites d'un coup de crosse de fusil dans la poitrine…

— Pourquoi jé suis pas mort, moi lé plus vieux?… Pourquoi j'ai *survi* à tout cela?… Ach!… Bêtise…!

De tous les siens, il ne lui était resté que sa petite-fille, la petite Sonia…

— Jolie, mossié, jolie!… Et ses petites mains, et sa petite bouche dans ma barbe… Ach!… Et ses yeux!…

C'était la fille de son fils préféré.

— Pourquoi je préférais?

Ce n'était plus à moi qu'il parlait, mais à lui-même… Et il ne se répondit que par un essai de sourire… De nouveau, il regardait au loin… Et je l'entendis dire timidement, sans me regarder, que ce fils s'appelait Jacob. Il répéta lentement le mot : « Yacobb », en balançant la tête, et comme s'il eût voulu le caresser de ses lèvres qui tremblaient :

— Yacobb !… Yacobb !…

Ma gorge se séchait… Mais tel était mon ahurissement devant cette succession, devant cette invraisemblable accumulation de crimes, qu'en vérité il me sembla que je ne les sentais plus.

Il avait emporté sa petite-fille, et c'était un miracle qu'il fût, enfin, parvenu, entre tant de miséreux inoccupés, à trouver du travail, au fond d'un autre gouvernement, dans un hôtel, où il faisait les commissions et aidait, parfois, la caissière, dans ses comptes.

Là, aussi, tout allait mal… Des grèves… des incendies dans la campagne… des perquisitions… des rafles… des meurtres… les rues pleines de soldats, pleines de bandes de pillards. Des cosaques fouaillant les foules avec leur nagaïka [1], plus terrible que le fer des sabres et la baïonnette des fusils… On annonçait partout le « pogrome ». Deux mois, il avait attendu, dans les transes. Il ne vivait plus… Non qu'il eût peur pour lui. C'est à cause de la petite Sonia qu'il tremblait… Arrivait-il des soldats ? Il tremblait. À chaque attentat, il tremblait… Un bruit inaccoutumé dans la rue, une porte poussée trop violemment… des pas, dans la nuit… il tremblait… Dès qu'on l'envoyait en ville, il courait à la maison — un sale taudis, où il laissait Sonia à la garde d'une voisine, la veuve d'un sergent de ville tué par les rouges… Enfin, les nouvelles sinistres se précisèrent… Un soir, il apprenait à l'hôtel que la ville était fermée.

— Alors, voilà… Encore une fois…

Ce soir-là, dans la grande salle du restaurant, des voyageurs assemblés se désolaient de ne pouvoir partir. Ils se rassuraient pourtant, en voyant, à une table, boire et causer tranquillement quatre officiers de dragons, des « mossié » de Pétersbourg, des

1. Petit fouet en cuir, utilisé par les cosaques, et qui se portait suspendu au poignet gauche par une lanière.

officiers de la garde, dont l'un, le plus jeune, était, disait-on, un grand-duc, un cousin de l'Empereur.

Soudain, une détonation, un coup de revolver, fit taire toutes les conversations… Et ce fut dans un grand silence angoissant que, la minute d'après, éclata le crépitement d'une fusillade, qui paraissait lui répondre. Les officiers continuaient de boire, de causer, comme si rien ne se fût produit… À leur table, à l'écart, ils mêlaient leurs têtes… Aux autres tables, des gens anxieux les désignaient. Quelqu'un osa leur adresser la parole… Ils répondirent poliment, par des gestes évasifs, en gens qui ne savent rien. Aucune provocation, aucune ironie… de l'indifférence… Des femmes criaient… Un enfant s'étant mis à pleurer, le vieux avait voulu courir à sa petite-fille… Mais, de nouveau, un coup de revolver fit taire tout le monde. Dans la rue, les volets des boutiques se fermaient, claquaient sinistrement… Des gens passaient en fuyant, des gens clamaient Dieu sait quoi!… Personne n'avait encore osé, dans la salle, reprendre la parole, que cent nouveaux coups de fusil partaient à la fois… Puis, au dehors, des galops de chevaux, des cliquetis d'armes… des ordres, des vociférations…

Un homme qu'on eût dit de cire, tête nue, les vêtements en lambeaux, pénétra, en chancelant, dans le restaurant. On l'entoura… S'appuyant à une table, avec effort, il dit que le massacre était organisé, qu'on menait les soldats à l'assaut des boutiques juives, des maisons juives… On prenait l'argent, les valeurs, les objets de prix… on prenait les femmes, on tuait… on jetait les cadavres mutilés, par les fenêtres, dans la rue…

Et, tout à coup, l'homme qui parlait, se tut… tourna sur lui-même, et s'abattit sur le parquet, en entraînant, de ses doigts crispés, la nappe chargée de vaisselle.

C'est alors seulement qu'on vit que sa chemise était ensanglantée, et que du sang, encore, en longs filaments noirâtres, poissait à ses cheveux, à sa barbe…

Des cris d'horreur… des protestations indignées, s'élevèrent… Les quatre officiers avaient disparu.

Au cours de la soirée tragique, les pillards, malgré le planton de service, envahirent le restaurant; mais la nuit même, le colonel ordonna de rapporter à l'hôtel une part de butin, des caisses de vin de Champagne, toutes sortes de victuailles, que les hommes avaient volées…

Le pauvre vieux, profitant d'une accalmie, avait pu courir jusque chez lui… Le pavé était couvert de culots de cartouches… Des ivrognes ronflaient au travers des cadavres… Des blessés se tordaient et gémissaient; d'autres rampaient pour gagner un abri… Un jeune homme, à barbe rousse, le visage broyé, essayait de boire, comme un chien la boue rouge du ruisseau… Mais il ne s'arrêtait pas, et courait, courait…

Enfin il avait trouvé sa petite Sonia, endormie, et, penché sur son matelas, « sans faire du bruit », il avait pleuré, pleuré, jusqu'à ce qu'il fît grand jour.

— C'est la dernière fois que j'ai pleuré dans ma vie, mossié!…

La fusillade reprit le lendemain… Le gouverneur avait défendu de tirer sur les pharmacies et l'hôpital, mais les chefs n'étaient plus maîtres de la troupe. Il y eut des scènes d'une horreur sauvage…

— On né peut pas croire, mossié!…

Vers midi, l'artillerie d'une ville voisine amena ses canons. Les notables juifs, mandés au château du gouverneur, entendirent que la ville serait rasée, s'ils refusaient de livrer les terroristes du *Bound…* Ils se lamentèrent, sans pouvoir rien faire…

— Quoi faire?… Dites, mossié…

Deux notables furent gardés en otages et pendus, le soir même, dans la cour de la prison…

— Nous avions compté sur les « artilléristes », qui sont plus éclairés, moins méchants… Ach!… Bêtise…

Le canon gronda durant deux jours…

Le vieux s'était arrêté… Lui aussi semblait fatigué de raconter toutes ces horreurs… Il ne parlait plus que d'une voix molle, un peu basse comme lointaine… Et il regardait le sol à ses pieds, ou, plutôt, il ne regardait rien…

Je pris sa main… Il ne bougea pas… Je serrai sa main… Alors il leva vers moi ses yeux, et me sourit, d'un sourire hébété…, mais sa main restait molle et froide dans la mienne, comme la main d'un mort… il ne la retira que pour tracer, par terre, avec la pointe de son parapluie en loques, le plan de la maison où il s'était réfugié.

La façade s'élevait sur la rue; au milieu s'ouvrait la porte cochère, épaisse, massive, avec de lourdes pattes et de gros clous de fer… De chaque côté, un bâtiment perpendiculaire à la

façade limitait la cour dont le quatrième côté était fermé par un jardin. De par où que l'on sortît, c'était s'exposer à une mort certaine.

Dans la maison, habitaient une quarantaine de pauvres gens, qui mirent leurs provisions en commun… Mais, la première fois qu'une femme alla chercher de l'eau au puits, qui était au fond de la cour, elle tomba sous les balles… Dans les maisons voisines aussi, les puits étaient interdits et gardés par des sentinelles… Les malheureux connurent les tortures de la soif… Par exemple, ils souffraient moins de la faim… On les autorisait à manger… Vers le cinquième jour, on put espérer que le calme allait renaître… Les soldats avaient dû quitter le jardin… on n'en voyait plus autour des puits. En ville, la fusillade s'apaisait.

— Boire, mossié!… Boire, boire!

Ils étaient ivres de soif; ils étaient fous de soif…

— Boire!… Boire!

Deux hommes eurent le courage de s'avancer, avec des seaux, jusqu'à la margelle du puits. Toutes les faces étaient tendues vers eux, dans un ravissement d'espoir… Ils accrochèrent les seaux. Le bruit de la chaîne qui descendait était une musique…

— Nous l'écoutions descendre… descendre… Ach!

Mais, comme les porteurs s'en revenaient avec leur charge, les dragons, qui s'étaient dissimulés jusque-là, se montrèrent tout à coup… Ils tuèrent d'un coup de carabine l'un des hommes, et l'autre, épouvanté, s'enfuit, en laissant tomber le seau, dont l'eau se répandit dans la cour…

— Nous connaissions le mort. Tous aimaient un garçon si brave… Mais… c'est terrible, il faut bien lé dire… c'est l'eau qu'on régrettait.

Le soir, les puits étaient remplis de boue, de fumier, d'immondices de toute sorte. On y jeta aussi le cadavre du pauvre garçon…

Alors, une folie gagna les assiégés… Ils s'assemblèrent dans la cour, y passèrent la nuit à gémir, à prier, à hurler, à dormir, à s'enlacer…

— Je n'ai jamais rien vu dé si triste, mossié… jamais rien dé pareil…

Au matin — leur présence fut-elle signalée?… ou bien n'était-ce qu'une patrouille qui faisait sa ronde? — toujours est-il qu'on

entendit des pas de chevaux dans la rue, et, bientôt, des coups furieux ébranler la porte cochère, qui ne fut pas longtemps à céder… Un cheval, d'un bond, traversa les décombres, portant un officier qui s'arrêta, à quelques mètres des prisonniers terrifiés, et, revolver au poing, hurla l'ordre habituel :

— Haut les mains!…

Le vieux crut devoir m'expliquer :

— Les officiers et les sergents dé ville, ils crient toujours : « Bras en l'air!… En haut les mains! » parce qu'ils ont peur des *révolves,* et des bombes… Alors, ils crient : « Bras en l'air!… En haut les mains! »…

Toutes les mains se dressèrent… Seule, la petite Sonia qui n'avait pas compris… qui ne pouvait pas comprendre, qui ne savait rien que sourire, regardait l'officier, en souriant, ses petites mains baissées… Son grand-père voulut l'avertir d'un geste :

— Comme ça… Comme ça!

Et le vieillard imitait de ses mains tremblantes le geste sauveur.

Il n'eut pas le temps. Déjà l'officier visait l'enfant et, malgré le cri d'horreur qui emplit la cour, l'abattait…

J'entends encore, j'entendrai longtemps, j'entendrai toujours, la voix étranglée du vieillard :

— D'un coup dé son *révolve,* mossié!…

Elle ne poussa pas un cri. Elle eut quelques contractions, gratta le pavé du bout de ses petits doigts… Un petit peu de sang sur elle… un petit peu de sang autour d'elle… Et ce fut fini… Comme un petit oiseau…

— J'étais seul, tout seul, dans la vie… J'étais seul sur la terre…

Je compris qu'il eût bien voulu pleurer… Il ne le pouvait pas… Il se mordit les lèvres… sa barbe remonta, par de légers soubresauts, son nez se fronça… Mais il ne pleurait pas… La source de ses larmes était, en lui, à jamais tarie…

Il répéta, en réunissant ses mains :

— Uné pétite chose… comme ça… pétite… pétite… rien, mossié… rien… comme un petit oiseau… Ach!…

Balançant la tête, il dit, après un silence :

— Pourquoi jé pars?… Jé né sais pas… Pourquoi jé vais là-bas?… Ach!… Jé né sais pas!

Il dit encore :

— Bêtise !… Bêtise !

Je considérais le malheureux et me sentais incapable de l'effort qu'il eût fallu pour en détacher mes yeux… Je me sentais encore plus incapable de la moindre parole… J'étais saturé d'horreur… L'horreur me paralysait… Et puis à quoi bon parler ? Que pouvais-je dire qui n'eût pas été ridicule et glacé devant un si affreux exemple du malheur humain ? Le vieux juif ne me demandait ni une consolation, ni une pitié… Il ne me demandait rien ; il ne me demandait rien que de me taire…

À la fin, je le vis rougir, baisser la tête, la détourner… Il avait honte de ne pouvoir pleurer, peut-être, de ne pouvoir plus jamais pleurer… Des sanglots m'étreignaient la gorge, des larmes me montaient aux yeux.

Et pour qu'il ne vît pas mes larmes, moi aussi je me détournai…

Prostitution

En longeant les boulevards — boulevards encombrés, trépidants — que sont ces quais, je me suis rappelé le port d'Anvers, il y a une trentaine d'années, les ruelles tortueuses, où la prostitution, en chemise rose, en jupons étoilés, vivait comme au Havre, à Marseille, à Toulon, sur le pas des portes. De grosses femmes hébétées et fardées, une fleur de papier dans les cheveux, attendaient le client, assises sur des chaises, ou bien dormassaient, le menton appuyé sur leurs bras nus… Je me suis rappelé la difficulté d'accéder jusqu'aux bassins, le défaut d'air, de lumière de ces bouges, leur désordre puant, la misère et la saleté.

À cette époque, ce n'était déjà plus les splendeurs orientales du Rideck, que je n'ai pas connues, dont Anvers fut si fier, dont quelques vieux Anversois m'ont parlé, avec de lyriques enthousiasmes…

— Tout s'en va, monsieur… Hélas ! tout s'en va…

Il paraît que la municipalité en faisait les honneurs aux étrangers de distinction, comme nous faisons aux délégations anglaises, italiennes, norvégiennes, aux étudiants, aux blanchisseuses des pays amis, aux rois des pays alliés, les honneurs de notre Louvre, de notre Sorbonne, de notre Opéra, de nos Acadé-

mies… Dès qu'un personnage célèbre, un prince plus au moins couronné, débarquait à Anvers, vite au Rideck!… C'était le complément obligé des banquets et de toutes fêtes. Même le dimanche, après dîner, des familles entières, pères, mères, filles et garçons, nièces et cousins, et leurs camarades, et leurs bonnes, venaient s'y promener, sans gêne, en leurs plus riches atours… On disait aux enfants : « Si vous êtes bien sages toute la semaine, si vous travaillez avec assiduité, on vous mènera, dimanche, au Rideck! » La messe, les vêpres, des gâteaux et le Rideck, voilà ce qu'on pouvait appeler un beau dimanche… Nul ne songeait à s'en offenser… Bien au contraire…

Le Rideck, c'étaient des petites boutiques, pittoresquement aménagées, où l'on vendait des produits exotiques, des petits cafés où l'on dansait des danses nègres, au son des banjos… et des petites cases où l'on vendait de la chair jaune, rouge, cuivrée, noire et même blanche. Et quels parfums!… Les jours de visites, on s'arrangeait pour que tout cela fût décent et ressemblât à quelque exposition coloniale.

— Colonisons… Il en restera toujours quelque chose…

Je n'ai pas vu ces spectacles familiaux. Je n'en parle que sur la foi des souvenirs évoqués par des notables d'Anvers… Mais j'ai vu — je m'en souviens avec une grande tristesse — j'ai vu, la nuit, dans les rues chaudes, la pantomime de la luxure internationale et son avidité effrénée qui bousculait, en criant, les filles de toutes races… J'ai vu des matelots de tous pays, bras noués, entre les murs des ruelles, braillant et courant, comme de grands enfants fous… Je ne les ai pas vus qu'à Anvers, je les ai vus à Hambourg, au Havre, à Marseille, et, le samedi soir, je les ai vus surtout à Toulon. Tous les mêmes, d'où qu'ils viennent, tous pareils avec leurs mufles de poisson sur leurs cous nus… Et, dans les taudis pleins de fumées sonores, j'ai vu les brutes affalées, ceux qui n'avaient plus la force de boire… ceux qui n'avaient plus la force d'embrasser et de se battre… et des colosses endormis, débraillés, la tête roulant sur les genoux compatissants d'une négresse, qu'ornait, dans les cheveux, un peigne doré, et qu'habillait, aux reins, une mince écharpe de gaze rouge.

Je me rappelle, en ce temps-là, une négresse. C'était une Dahoméenne, de Kotonou. Son corps long, fin et souple, d'un noir profond, avait des transparences d'or. Elle reposait sur un

matelas de soie jaune, nue, toute frottée de parfums violents qui vous prenaient à la gorge. Un gros dahlia pourpre fleurissait sa chevelure laineuse. Des anneaux de cuivre cerclaient ses bras. Et son rire était d'une blancheur aveuglante. Des coutelas à manche de bois peint, des masques de féticheurs, deux petites idoles de terre bleue, une cruche à long bec, couverte de dessins enfantins, ornaient l'étroite chambre… Elle savait un peu de français, n'ayant pas connu de l'Europe que les bouges d'Anvers… Toute jeune, elle avait servi, à Bordeaux, dans la famille d'un armateur, puis à Paris, dans une maison publique… Un commissionnaire en viande humaine l'avait emmenée à Anvers… Il y faisait trop froid. Il y faisait trop gris. Elle ne s'y plaisait pas.

Près d'elle, un soir de mélancolie sinistre, j'essayais d'évoquer son pays, les sanglants mystères de la brousse, les rudes chemins semés d'épines où les amazones courent, pieds nus, pour s'entraîner à la douleur, les plaines toutes rouges, les maisons de boue rose, les palais et les temples avec leurs toits plats, pavés de crânes humains. Mais c'était très difficile. Curieuse, indiscrète et bavarde, elle ne me laissait pas un instant de répit… Elle me racontait toutes sortes d'histoires ridicules que, d'ailleurs, j'avais peine à suivre et à comprendre. Des souvenirs de Paris, surtout, tantôt puérils, tantôt obscènes, des attrapades, des batteries avec ses camarades de prostitution… Enfin, elle parla de son pays pour m'en décrire, comme elle pouvait, les splendeurs regrettées… C'était une nuit d'été, étouffante… La fenêtre était ouverte… J'entendais, tandis qu'elle parlait, des musiques bizarrement ululantes, qui venaient d'un taudis voisin…

De tout son verbiage inutile, sans couleur, sans accent, sans imprévu, je n'ai retenu que ceci, que je traduis, ou plutôt que je commente fidèlement :

— Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'est le palais de notre grand roi, à Kotonou… Ce palais est d'une beauté inouïe, et tous vos monuments, à côté de lui, ne sont que de misérables cahutes… Il a de grands murs épais, tout roses. Presque pas de fenêtres. On y pénètre par une porte basse, en demi-cercle, que gardent des guerrières, effrayamment tatouées… Ce qu'il a surtout de remarquable, c'est le toit… un toit plat entièrement couvert, ou mieux, entièrement pavé de têtes coupées… C'est un travail minutieux, très difficile… Il y faut d'habiles artistes qui

sachent arranger ces têtes comme de la marqueterie, comme de la mosaïque… Le Roi, qui est lui-même un artiste et qui possède un goût merveilleux, exige que ce soit très beau, et très bien fait, de façon que la pluie ne tombe jamais dans son palais… Il veut, sous peine de mort, que ces têtes soient aussi imperméables que la tuile d'Europe, ou le chaume de la paillote indoue. L'aspect en est vraiment féerique, le soir, au soleil couchant, et l'odeur délicieuse… Par les vents du Nord, elle se répand sur la ville, comme une pluie de parfums. Mais ce genre de toiture, quoi qu'on fasse, n'est pas très solide. Du moins, elle ne dure pas longtemps. Soit que les têtes se désagrègent sous l'action de la putréfaction, soit que les vautours parviennent à en chaparder quelques-unes, des fissures ne tardent pas à se produire, par où la pluie s'infiltre et s'égoutte dans l'intérieur du palais… Alors, notre grand Roi envoie par tout le royaume ses féticheurs les plus fidèles. Le visage couvert de leurs masques horrifiants, à corne rouge, un lourd coutelas en main, ils crient, ils hurlent : « Le toit du Roi se dépave!… Le toit du Roi se dépave!… » Aussitôt les massacres s'organisent… Les poitrines des sujets viennent, d'elles-mêmes, s'offrir au couteau… Partout, la terre, pourtant si rouge, de notre pays rougit encore sous les flots de sang. « Le toit du Roi se dépave!… » Et le palais reprend bien vite un aspect tout neuf, éclatant, vraiment royal…

Elle était toute triste, maintenant. Sans doute, sa pensée était envolée, là-bas; son idéal — tout le monde a son idéal — l'avait reprise et reconquise… Elle marchait le long des fossés qui entourent sa belle ville de Kotonou… Les chacals glapissaient autour d'elle… Et elle respirait délicieusement l'odeur natale qui monte des charniers…

J'allumai une cigarette… Elle se taisait et ne regardait plus rien… Je restai là à considérer ce corps de bronze précieux, étendu sur le matelas de soie jaune. Le gros dahlia pourpre qui fleurissait sa chevelure laineuse se fanait, devenait tout noir… Et j'écoutais les musiques qui s'aigrissaient dans les bouges… les dévalées de matelots ivres, les chants, les cris, les colères, les batailles sauvages de la rue… Car il faut toujours à la débauche, comme à la royauté, des gestes de meurtre et beaucoup de sang…

Il ne reste presque plus rien de tout cela, aujourd'hui… Ces quartiers immondes ont été en partie démolis. À la place où étaient ces ruelles, s'élèvent des maisons d'affaires, à enseignes dorées… Et l'on a bâti des docks, dans lesquels s'empilent d'autres marchandises.

Anvers prospère

Il a prospéré continûment, grâce à son puissant outillage économique, à son sens pratique du commerce servi par toutes sortes d'adjuvants, tels que les sociétés d'études coloniales et les banques qui pullulent et travaillent; grâce à la pénétration chaque jour plus profonde, à l'organisation chaque jour plus méthodique, du continent africain qui ouvre, au trafic, des marchés nouveaux, à l'aventure guerrière, un champ plus vaste, où toutes les violences individuelles, administratives, sont d'autant mieux tolérées qu'elles ont pour complices l'ignorance des uns et le silence de tout le monde… Il a prospéré aussi, grâce à sa situation avancée dans les terres, comme tous les grands ports, abrités sur les fleuves, prospèrent au détriment des rades et des havres inutiles.

Marseille n'a pas diminué, Le Havre n'a pas été battu par Rouen pour d'autres raisons. Pour la même raison, Paris un jour battra Rouen, et Lyon sera peut-être, un jour plus lointain, le plus grand port français. J'entrevois très bien le jour merveilleux, le jour de féerie scientifique, où Bâle, qui est déjà le plus grand marché de poisson de mer, deviendra le plus grand port de l'Europe, quand, aidés des Allemands, les Suisses auront fait franchir, en tunnels, en ascenseurs, leurs montagnes aux fleuves et aux canaux et amené, enfin, en dépit des anciennes plaisanteries d'opérette, une colossale flotte marine dans leur République.

*
* *

Là-bas, à l'embouchure de l'Escaut, c'est en vain que Flessingue s'épuise à vouloir devenir, même à demeurer un port. Les Hollandais n'ont pas épargné l'argent. Les bassins ont été agrandis; d'autres ont été creusés. Tout y est pourvu des dernières inventions de la science… Vous pressez un bouton électrique, et, à un kilomètre de là, des écluses s'entrouvrent aussitôt,

mais pour ne laisser passer que de l'eau et, quelquefois, que du vent… On a jeté dans la mer un môle magnifique, de hautes terrasses de granit blanc, auxquelles on accède par de splendides escaliers de temple babylonien… On s'attend toujours à y voir apparaître, cuirassée d'or et voilée d'argent, Sémiramis. Mais un port n'est pas un décor d'opéra ; les bassins et les môles, si formidables qu'ils soient, ne suffisent pas à créer un port. Il y faut aussi des bateaux. Et pour qu'il y ait des bateaux, il faut tout un mécanisme financier et commercial qui manque douloureusement à Flessingue… Aussi, l'herbe pousse autour des bassins, l'herbe pousse sur le môle. Les grues, aux longs bras inemployés, se rouillent… Et les docks sont vides… En vain les phares fouillent la mer, et les pilotes y font la chasse… En vain, sitôt que paraît au large un mât, une volute de fumée, une forme grise, on s'apprête… Et l'espoir, mille fois déçu, renaît… Toute la ville accourt sur le môle… On escalade joyeusement les marches de pierre… On braque des lorgnettes, on agite des mouchoirs. On crie :

— Cette fois, c'est pour Flessingue !

— Anvers est perdu ! C'est bien pour Flessingue…

— Vive Flessingue !

— À bas Anvers !…

Le navire approche, s'engage dans la passe :

— Le voilà !… le voilà !

— Je vous dis que c'est pour Flessingue.

Mais non… Le navire a passé… C'est toujours pour Anvers…

Les navires ont l'air de se moquer de ces foules entassées sur le môle de ce port maudit, où il n'entre guère que le petit bateau de Breschens, qui amène, deux fois par semaine, les touristes étrangers qui viennent visiter la Zélande, les parcs de Goès, le marché de Middelbourg et ses belles filles rieuses, à la coiffe dorée, aux bras trop rouges…

En haut du môle, dominant la mer et gardant l'Escaut, le superbe amiral Ruyter, en bronze, ne commande plus qu'à des souvenirs… Il a l'air de se dire, mélancoliquement :

— Ah ! si j'avais encore ma flotte, qui défit si bien les Français !…

Oui… mais voilà, il n'a plus de flotte, le pauvre amiral Ruyter… Il n'a plus rien que sa gloire… et les deux pauvres

bachots de Breschens et de Terneusen… Et encore, ils sont Belges!…

Il est vrai que Flessingue est un port de pêche ravissant, avec sa flottille serrée de barques aux voiles rouges et son pittoresque marché de crevettes…

Toute la richesse d'Anvers n'a pas sa grâce.

V

En Hollande

Fantômes

Je serais un pauvre homme, je me sentirais presque aussi dénué de sensibilité et d'imagination qu'un auteur dramatique de ce temps, si je disais que je suis entré en Hollande sans angoisse.

Bien au contraire, le cœur me battait fort et, longtemps avant la frontière, mes yeux s'ouvraient tout grands, vers l'horizon désiré. J'étais très ému, il ne m'en coûte rien de l'avouer. Et, voyez l'ironie des choses, je roulais sans m'en douter, depuis une dizaine de kilomètres, sur la terre néerlandaise, que j'étais toujours dans l'attente du choc. Aux tristes emblaves, aux sables stériles, aux boqueteaux chétifs que nous traversions, comment l'eussé-je reconnue ? Nous serions peut-être arrivés à Dordrecht, nous croyant toujours en Belgique, si un paysan, interrogé, ne m'eût crié, avec un orgueil farouche et d'une voix violente, en frappant le sol de ses lourds sabots :

— *Nidreland !… Nidreland !*

Ah ! il avait bien sa patrie à la semelle de ses sabots, celui-là !

Il nous fallut faire demi-tour et regagner la frontière pour nous mettre en règle avec la douane, que j'avais si lestement brûlée. On ne badine pas avec la douane en Hollande.

Je n'en étais que plus impatient de franchir cette zone sans caractère et de revoir le pays clair et uni, conquis sur l'eau, c'est-à-dire sur l'élément le plus fuyant, le plus cruellement impitoyable ; impatient de retrouver ces villages vernis et fleuris,

réfugiés sur les digues, comme des inondés qui se pressent sur les hauts talus des champs, et ces villes lustrées qui débordent d'abondance, et l'immensité translucide de ces ciels mouvants, et ce printemps si vert, avec son soleil pâle et son éclatante passementerie de tulipes.

J'eus beaucoup de peine à faire comprendre au douanier ma distraction. C'était un colosse, avec un poitrine plate et un ventre proéminent. Il portait un haut képi bleu, mathématiquement cylindrique. Fort de ce képi, il m'expliqua que les frontières étaient des frontières, qu'on n'entrait pas en Hollande comme dans un moulin. Sans aucun respect pour les recommandations, pour tous les papiers réglementaires dont j'étais muni, il fouilla la voiture de fond en comble, me fit déposer une grosse somme d'argent. Finalement, en roulant de gros yeux, il déclara qu'il en référerait au ministre des Digues.

Le ministre des Digues!… Quel délicieux pays!…

J'appris qu'un Américain, qui s'était présenté à la douane sans papiers, était retenu à l'auberge du village et gardé comme un prisonnier. On avait consigné sa machine. Depuis six jours, se saoulant et dormant, dormant et se saoulant, il attendait que le ministre des Digues voulût bien lui envoyer les autorisations nécessaires… Son mécanicien, un gai lascar de Paris, vint nous voir… Je l'exhortai à la patience…

— Oh! fit-il, j'suis pas pressé… Le patelin n'est pas joli… joli… mais j'couche avec la femme du douanier… C'est bien son tour, dites?…

*
* *

Depuis que j'étais venu en Hollande, pour la première fois, il y avait tant d'années… tant d'années… que je n'osais plus les compter… Les années qu'on a vécues paraissent, à distance, de plus en plus belles à mesure qu'en nous s'affaiblit avec l'expérience, et s'éteint avec l'illusion, la faculté d'espérer le bonheur. Du moins, à présent, saurai-je comment les pays vieillissent… Hélas!… ils vieillissent à mesure que nous vieillissons. Tous les êtres et toutes les choses n'ont pas d'autre vieillesse que la nôtre… Ils n'ont pas, non plus, d'autre mort que la nôtre,

puisque, quand nous mourons, c'est toute l'humanité, et c'est tout l'univers qui disparaissent et meurent avec nous.

Si l'on n'avait pas appris l'art cruel de faire des miroirs, et que les femmes dussent passer leur vie au bord des rivières, chacun de nous ne verrait vieillir que les autres… Il se croirait toujours le jeune homme qui courait follement au bonheur ou même l'enfant, le petit enfant qui ne pensait qu'à jouer, dont les larmes coulaient pour un rien, et pour un rien, aussi, étaient séchées. Chaque âge, n'étant plus que l'adolescence — sans amertume — d'un autre âge, nous resterons perpétuellement adolescents… Mais, pour n'être pas détrompés, il faudrait ne retourner jamais, à quinze ans d'intervalle, dans un pays où l'on aurait vécu trop heureux… C'est alors qu'apparaissent, dans une mélancolie amère, toutes nos rides, tous nos cheveux blancs, et tout ce qui s'est flétri en nous.

Il n'est pas de miroir d'une eau plus pure, partant plus implacable.

*
* *

Je ne me doutais pas de cela — du moins, je ne pensais pas à cela — quand l'idée me vint de retourner en Hollande, et je m'imaginais joyeusement que j'allais la revoir, comme autrefois, mirer sa blonde jeunesse, son luxe paisible et mon bonheur, dans l'eau toujours pareille de ses canaux.

C'est au printemps aussi que nous étions partis naguère, tout au début du printemps, d'un printemps alerte et doux, dont il nous semblait que son enchantement devait durer toute la vie. Je m'en souviens bien, et je sais maintenant d'où venait mon illusion et ce qui l'excuse.

Tout le temps de notre voyage, nous étions remontés toujours vers le nord, au-devant de la floraison des lilas. Avant de partir, nous en avions respiré à Paris les derniers bouquets, et, à mesure que nous avancions sur la route, ils avaient recommencé de fleurir… Ils fleurissaient, fleurissaient devant nous, et refleurissaient, sans se lasser.

— C'est le printemps!… c'est toujours le printemps!… ne cessaient-ils de nous dire, au passage, dans les petites cours, dans

les petits jardins, sur le rebord des fenêtres où leurs tiges coupées trempaient dans l'eau d'un pot bleu…

Et ils avaient beau se faner, nous les retrouvions plus loin, plus jeunes, plus frais, leurs brins à peine entrouverts…

— C'est le printemps!… c'est toujours le printemps!…

Pour des êtres jeunes et heureux, qui ne croient qu'au miracle — puisqu'ils sont eux-mêmes le miracle — et qui ne veulent écouter aucune des voix de la vie, l'illusion naîtrait d'un moindre prodige…

Et maintenant?… Je n'étais plus très rassuré…

Allais-je, avant d'aborder à Dordrecht — que nous appelions Dordt —, réentendre la sonorité des quais du Rhin, où grouilleraient les ateliers des armateurs et se répercuteraient les coups de marteau des deux rives? Cette terrasse de l'hôtel, d'où l'on voit si bien le soleil se coucher dans le fleuve et le fleuve s'endormir dans la nuit, existait-elle encore? Reverrais-je une petite place de Rotterdam, dont le clair de lune adoucirait aussi tendrement le ton des pierres? Et, à Delft, où les pignons de brique, les vieilles tours penchées, les portes s'ouvrant sur les clairs jardins, les eaux et les visages répètent, sans cesse, le nom magique de Vermeer… à Delft, sur le canal encaissé, le canal ombragé, à peine ombragé des pousses roses d'un tout jeune printemps, retrouverais-je ces jolies barques, toutes pleines de fleurs, pensées en mottes, tulipes en boules rondes, guirlandes de narcisses, qui glissaient mollement, l'une derrière l'autre, remorquées par une petite paysanne blonde, et qui souriait? Recevrais-je encore ce coup de foudre, qui, à La Haye, me fit m'agenouiller devant Rembrandt, comme à Amsterdam j'eus le cœur défaillant, les yeux en larmes, la première fois que j'entendis ces voix divines qui faisaient pénétrer en moi le surhumain génie de Beethoven? Rembrandt et Beethoven… les deux ferveurs de ma vie!…

Je me demandais tout cela… Et que ne me demandais-je pas encore?

*
* *

Mais cette fois-ci, comme je vous l'ai dit, nous ne sommes pas entrés en Hollande par le fleuve et ses méandres autour des neuf îles de la Zélande. Nous n'avions plus, pour nous attrister de

poésie et de souvenirs, les hantises de l'eau et ses amollissants mirages. Nous sommes entrés par la route, par le solide support de la route. Il n'en fallut pas moins — tant pleurer est le propre de l'homme —, il n'en fallut pas moins le rebondissement de la voiture sur un dos d'âne et sur un caniveau, pour me réveiller de ces souvenirs et faire s'effacer leurs dolentes images, et aussi l'image — qui les contenait toutes — du vieux bateau, qui, si lentement, si rêveusement, nous porta d'Anvers à Rotterdam… jadis!…

Par bonheur, il n'est pas de mélancolie dont ne triomphe l'ardent plaisir de la vitesse…

Maintenant, je vois les bandes des cultures virer… La plaine paraît mouvante, tumultueuse, paraît soulevée en énormes houles, comme une mer. Que dis-je?… La plaine paraît folle de terreur hallucinée… Elle galope et bondit, s'effondre tout à coup dans les abîmes, puis remonte et s'élance dans le ciel… Et elle tourne, tourne, entraînant dans une danse giratoire ses longues écharpes vertes, et ses voiles dorés… Les arbres, à peine atteints, fuient en tous sens, comme des soldats pris de panique…

Le lilas André Theuriet

Quand on va lentement à pied, même en voiture, chaque arbre sur la route est un petit événement. On l'accoste, on reconnaît son essence, on le salue, on lui parle… On dit :

— C'est un chêne!

— Ah! voici un orme… un peuplier… un platane.

— Tiens! un sycomore… qu'est-ce qu'il fait là?

Et l'on sort de son ombre pour entrer dans une ombre nouvelle…

Il vous revient des histoires amusantes…

Un jour — la vie a de ces rencontres —, je me promenais avec M. André Theuriet, au Jardin d'acclimatation. M. Theuriet — on le sait — est l'Amant de la nature. Mieux que personne au monde, il connaît les bois et les sous-bois. C'est même par là qu'il est entré dans la littérature, à l'Académie, dans l'Immortalité… J'étais fier, vous pensez, de marcher aux côtés d'un tel homme, parmi toutes ces choses qu'il connaît si bien… Et j'allais en

apprendre, des mystères!… Tout à coup, M. Theuriet s'arrêta devant un groupe d'arbustes.

— Ah! ah!… fit-il.

Et il parut intrigué…

Nous étions au commencement du printemps. À peine si ces arbustes avaient des feuilles… M. Theuriet était donc très intrigué devant ces arbustes… Il dit :

— C'est curieux… Je ne connais pas ça…

Il prit une branche dans sa main, l'inclina, en examina longuement l'écorce, les bourgeons prêts à éclater… J'admirais sa grâce de botaniste.

— Tiens! tiens!… fit-il encore…

Puis, après un nouvel et plus scrupuleux examen, pour lequel il eut recours à un lorgnon qu'il posa, avec des gestes méthodiques, sur son nez… il dit :

— Voilà qui est fort!… Ah! par exemple… Figurez-vous, mon cher… Non, en vérité, je ne connais pas ces arbustes-là… C'est bien étrange.

Il lâcha la branche, qui alla rejoindre les autres, et il reprit :

— Je ne les connais pas… Ça doit être une nouveauté… une importation… récente… Je ne serais pas étonné que cette importation nous vînt de… de… Ah! c'est curieux… c'est extraordinaire… c'est à ne pas croire!

Et se retournant vers moi :

— Pas besoin de vous demander, à vous? Une importation… comment sauriez-vous?

J'étais ahuri…

— Mais, monsieur Theuriet… m'écriai-je… ce sont…

Je m'arrêtai… car j'avais honte de faire honte à l'Amant de la nature.

— Naturellement… ricana M. Theuriet… Ce sont… ce sont… Vous ne savez pas…

Je m'armai de courage, et criai :

— Mais, monsieur Theuriet, ce sont des lilas… des lilas, monsieur Theuriet… des lilas!

L'Amant de la nature me regarda sévèrement :

— Des lilas?… Vous vous moquez de moi… fit-il.

Puis il haussa les épaules… puis il se mit à rire :

— Des lilas ?… C'est idiot !… ah ! ah ! ah !… Et c'est à moi que… Mais, mon cher, vous ne savez donc pas qu'il y a un lilas qui porte mon nom ?… Il y a le lilas André Theuriet, mon cher… un lilas à fleurs doubles…

Je crois bien que M. André Theuriet en a ri longtemps. Et j'en ris encore, moi aussi, car j'ai lu souvent que, lorsque l'Académie travaille au dictionnaire, et qu'elle discute sur un nom de plante, elle dit :

— Ça regarde Theuriet… laissons faire Theuriet… C'est notre botaniste…

*
* *

Les haies aussi vous arrêtent… On sourit aux aubépines, aux églantines. Elles vous rappellent mille petits événements puérils et charmants, des visages déjà lointains, des noms depuis longtemps oubliés. On s'attendrit… Parfois, pour fleurir sa marche, on les cueille…

De l'auto, c'est à peine si on a le loisir de comparer entre eux les feuillages différents. Et l'on ne voit pas les fleurs des haies… et l'on ne se souvient pas des histoires de M. André Theuriet… Ces arbres qui fuient, ce sont des arbres, sans plus… et ils galopent, galopent… Qu'importe qu'ils s'appellent chêne, acacia, orme ou platane ? Ils galopent, voilà tout… Ils accourent vers nous, se précipitent vers nous, dans un vertige. On dirait — tellement ils ont peur et ne savent plus ce qu'ils font — qu'ils vont entrer dans la voiture et la traverser. Ils ont tellement peur qu'ils ne sont même plus de la matière : ils sont devenus des reflets, des ombres, et qui galopent. La plaine aussi s'immatérialise, emportée dans un galop surnaturel… Et voici des vallons, des gorges rocheuses, des montagnes… des forêts… Au galop !… Au galop ! À peine entrevus, aussitôt dépassés. Au galop !… A-t-on le temps de penser, de rêver, de pleurer ? Au galop les petites joies attendrissantes, les petites douleurs qui larmoient et où se complaît l'enfantillage des souvenirs !… D'ailleurs, sont-ce des joies, des douleurs, des souvenirs ?… On ne sait pas… on ne le sait pas plus que, des arbres, on ne sait s'ils sont ormes, peupliers, hêtres ou sophoras… On ne sait rien… À peine sait-on que l'air qui

fouette le visage, et qu'on avale, avec toutes sortes de poussières, on s'en grise, et qu'on est ivre, comme tout l'univers!…

Vincent Van Gogh et Bréda

La route d'Anvers à Bréda n'est ni meilleure ni pire que la plupart des routes de Belgique. Elle leur ressemble par sa monotonie. Ainsi s'explique — car il n'eût pas suffi de ma rêverie — que je n'aie point reconnu la Hollande, dans cette Belgique continuée… Ce n'est rien que de la terre plate, grisâtre, où tout ce qui pousse est chétif, où la lumière lourde et opaque est celle de tous les pays à qui l'eau manque. Rien n'est triste comme la traversée de ces champs sans sève et de ces petits bois mal venus, dont on rencontre pas mal de bouquets…

— Assez bien de bouquets… diraient nos excellents amis les Belges, auxquels, même en Hollande, il m'arrive de penser encore en riant…

Bréda — dont le nom évoque, assez comiquement et à la fois, une excellente race de pondeuses, une race aussi, sinon de cocottes, du moins de lorettes, Gavarni [1] et Guys [2], Stevens et Grévin [3], les *Lances* de Vélasquez [4], les chansons de Nadaud [5], une certaine qualité d'esprit, de gaieté Second Empire, « Ah! c'était le temps où… », et Villemessant [6] et Dinochau [7] et Carjat [8] — Bréda est une ville tout à fait quelconque et tellement insignifiante qu'il m'affole de penser qu'elle ne soit pas belge…

1. Bréda est le nom d'un quartier parisien proche de Notre-Dame de Lorette, dans le IXe arrondissement, et fréquenté par les lorettes; il a été évoqué par le dessinateur et caricaturiste Paul Gavarni (1804-1866).

2. Constantin Guys (1802-1892), auteur de scènes de la vie parisienne et de la vie galante, était fort admiré de Baudelaire, qui voyait en lui « le peintre de la vie moderne ».

3. Alfred Grévin (1827-1892), dessinateur et costumier, a fondé le musée de cire qui porte son nom en 1882; il publiait tous les ans un *Almanach des Parisiennes.*

4. *Les Lances,* ou *La Reddition de Bréda,* grande toile de Vélasquez, peinte vers 1635, est conservée au musée du Prado, à Madrid.

5. Gustave Nadaud (1820-1893), célèbre chansonnier, auteur notamment des *Deux notaires* et des *Deux gendarmes.*

6. Jean-Hippolyte de Villemessant (1812-1879) est le fondateur du *Figaro.*

7. Jean-Édouard Dinochau (1829-1879) est un restaurateur.

8. Étienne Carjat (1828-1906) était un caricaturiste et un photographe.

Je ne la mentionnerais pas si, dans sa cathédrale, l'emphase tout italienne d'un sculpteur bolonais ne s'était avisée de faire, au-dessus d'un tombeau, porter les armoiries de je ne sais quel petit prince de Nassau, tout simplement, par Régulus, Jules César, Annibal et Philippe de Macédoine [1].

Au sortir des musées et des cathédrales belges, j'étais un peu las, non seulement de la grandiloquence italienne qui s'y boursoufle, mais même de la magnificence flamande, parfois écrasante, et je ne demandais qu'à me reposer parmi les nuances et la discrétion hollandaises. J'aspirais à ce repos comme on attend un bain, vers la fin d'un voyage qui dure. Il me fallait surtout me purifier de toutes sortes de blagues, de toutes sortes d'excès, avant que de pouvoir me plonger dans le délice de Vermeer et la splendeur de Rembrandt. C'est dans cette disposition d'esprit que cet Italien flagorneur — les guides ont beau dire que ce n'est pas Michel-Ange — m'a agacé, choqué… J'aurais dû en rire…

Mais je pardonne à Bréda, en raison d'un détail de son histoire qui m'émeut et qu'elle ignore.

Bréda est la ville où naquit Vincent Van Gogh. Il l'habita quelque temps, en sa première jeunesse. On rêve pour ceux qu'on admire et qui marquèrent leur trace dans la vie, d'un peu de génie, d'un peu de grâce, d'un effort humain autre que celui des autres hommes, on rêve d'un joli décor à leur naissance. Je crois à l'influence profonde et secrète du milieu sur la direction et la destinée d'un esprit; je crois que les choses natales laissent une empreinte durable sur le cerveau, et qu'il est très difficile de s'en affranchir, plus tard, quand elles furent mauvaises. Je fus assez étonné de ne trouver aucune affinité entre Vincent Van Gogh et Bréda. Il est vrai que, tant qu'il y vécut, il ne songea pas une minute à devenir l'artiste original et violent qu'il fut. Ennuyeuse et morne, entourée de paysages aux lignes étriquées, aux formes pauvres, Bréda n'avait pas su lui révéler sa vocation. Il y était quelque chose comme instituteur, un instituteur libre. Il

1. Il s'agit du mausolée du comte Enghelbrecht II de Nassau et de son épouse, en marbre et en albâtre, exécuté vers 1504 par Tommaso Vincidor de Bologne. Régulus, César, Annibal et Philippe de Macédoine — qui symbolisent respectivement la Magnanimité, la Force, la Persévérance et la Prudence — sont représentés un genou à terre et supportent une dalle de marbre noir sur laquelle figure l'armure du gisant.

parlait aux enfants qu'il assemblait dans la rue, même aux hommes, et il leur prêchait la morale protestante, relevée de tout ce que son âme imaginative et tourmentée contenait déjà d'élans passionnés vers le grand et vers le beau… Et puis il était parti, découragé de son impuissance et de l'inutilité des paroles…

J'aurais voulu avoir des renseignements sur ce moment de la vie de Van Gogh, ou bien, à défaut de renseignements parlés, voir sa maison, et, de sa maison, les premiers spectacles qui s'offrirent à lui et qui l'émurent… Je m'informai… À mes questions, les gens s'ébahirent :

— Vous dites ?… Comment dites-vous ?… Vincent Van Gogh ?… Un peintre ?… Vous ne vous trompez pas de nom ?… À Bréda ?… Vous ne confondez pas avec Amsterdam ?… Attendez donc…

Personne ne savait.

J'expliquai que ça avait été un grand et douloureux artiste… qu'il était mort, encore jeune, en France… qu'il n'y avait pas longtemps de cela… Et, m'animant devant ces mines étonnées, j'expliquai qu'il était célèbre en France, en Allemagne… même en Hollande… qu'il y avait des tableaux de lui au musée de Rotterdam… Et j'insistais :

— Voyons !… Au musée de Rotterdam… ah !

— C'est bien possible, me répondit-on… Van Gogh ?… Non, ça ne nous dit rien. Il y a tant de peintres et tant de musées, en Hollande !

Je m'efforçai de leur rappeler son visage tragique, son front obstiné, ses yeux ivres de penser et de regarder, sa courte barbe blonde.

— Des barbes blondes… ça n'est pas ce qui manque ici…

Je m'acharnai sottement :

— Enfin… souvenez-vous… Il était bon avec les enfants… il leur parlait…

Mais ils ne m'écoutaient plus… Ils s'éloignèrent de moi, en me regardant avec méfiance.

Pauvre Vincent !… Il n'eût pas été humilié de l'ignorance de ses compatriotes… Il ne chercha pas la gloire… il chercha quelque chose de plus impossible : l'absolu. Et il en est mort…

J'appris, à Rotterdam, qu'un parent très proche de Van Gogh vivait à Bréda, entouré de la plus belle collection qui soit de ses œuvres. Seulement, il ne porte pas le nom de Van Gogh.

Voilà pourquoi « Van Gogh, ça ne leur disait rien ».

J'ai une autre impression.

Deux semaines après, je sortais du musée de La Haye où j'avais passé presque toute la journée. J'étais ivre de Vermeer, ivre surtout Rembrandt… La tête me tournait. L'*Homère* et, davantage, le portrait du frère de Rembrandt me poursuivaient… Ce visage si prodigieusement humain, à la fois si dur et si doux, si mélancolique et si obstiné, cette effigie, aux plans si larges et sûrs, plus vivante que la vie, ce front encore tout chaud de la double pensée qui l'anima et qui le modela, et ces yeux où l'on voit tout ce qu'ils ont regardé!… Le génie de Rembrandt est si fort qu'il en devient douloureux… On ne peut en supporter le premier choc, sans un grand bouleversement. J'avais besoin de me remettre de mon émotion… Je longeai quelque temps les bords du Vivier. Je me promenai sous les arbres de cette place où tout s'apaise, devient doux, silencieux, glissant, comme ces eaux dorées qui la baignent… Et je rentrai dans la ville…

Comme je flânais à travers la rue, j'avisai une petite boutique, devant laquelle de grandes affiches mobiles annonçaient une exposition des œuvres de Van Gogh… Je me dis :

— Non… non… pas aujourd'hui… Ce serait une trahison… Je reviendrai demain…

Et, en disant cela, je pénétrai machinalement dans la boutique.

Le soir commençait à venir… Il n'y avait plus personne, qu'un employé qui dormait, la tête appuyée sur une pile de catalogues… Sur les murs gris, une vingtaine de tableaux, peut-être. Au centre de la pièce, une sorte de divan circulaire, d'un rouge affreux, du milieu duquel jaillissait une colonne drapée que terminait un ridicule petit palmier dans un pot de céramique.

Je m'assis, et je regardai… Je regardai longtemps… Je regardai sans fatigue, intéressé…

Je sentais bien que d'autres tableaux, même parmi ceux qu'on appelle de bons tableaux, m'eussent fait fuir. Je les eusse consi-

dérés comme une profanation… Oui, oui, j'étais bien sûr qu'il m'eût été impossible de les regarder…

Je regardais toujours…

Et un calme, une sécurité — plus que cela — une sorte de joie nouvelle, entraient en moi…

C'étaient des paysages de printemps, des paysages du Midi… des vergers… des moissons dorées ondulant sous le vent… Et des ciels étrangement mouvants, où des formes vagues de grands animaux, des femmes couchées, s'allongeaient, s'émiettaient, reprenaient d'autres formes… Et des figures tourmentées, parmi lesquelles celle du peintre, d'un accent si tragique… celle aussi du bon père Tanguy [1], souriante, avec sa vareuse brune, son tablier vert, ses deux grosses mains de travail… Et des fleurs, d'adorables fleurs, tulipes, glaïeuls, roses, iris, soleils, d'une vie, d'un éclat, d'une caresse, d'un rayonnement extraordinaires…

Ces toiles, je ne les détaillais pas comme je fais en ce moment, même d'une façon si sommaire… C'est l'ensemble des formes, c'étaient les taches de lumière qu'elles faisaient sur les murs, qui me retenaient et me charmaient…

Je me disais :

— Ce que j'ai là, devant moi… c'est une autre sensibilité, une autre recherche… c'est autre chose… c'est un autre art… moins écrit, moins solide, moins profond, moins somptueux, que celui dont je viens de recevoir une commotion si violente… Évidemment, je vois, parfois, dans ces toiles, un grimace douloureuse, parfois j'y sens une impuissance consciente à réaliser, par la main, complètement, l'œuvre que le cerveau a conçue, cherchée, voulue. Et, cette grimace, je ne la vois, cette impuissance, je ne la sens, peut-être, que parce que j'ai connu tous les doutes, tous les troubles, toutes les angoisses de Vincent Van Gogh, et cette faculté cruelle d'analyse, et cette dureté à se juger soi-même, et cette existence toujours vibrante, toujours tendue, à bout de nerfs, et cet effort affolant, torturant, où il se consuma.

1. Le père Tanguy (1825-1894), ancien communard et anarchiste, était marchand de couleurs rue Clauzel et recevait souvent, en échange de sa marchandise, des toiles des peintres qui se réunissaient chez lui. C'est à lui que Mirbeau a acheté les *Iris* et les *Tournesols* de Van Gogh. Au lendemain de sa mort, en février 1894, c'est Mirbeau qui a organisé une vente de tableaux pour venir en aide à sa veuve.

D'ailleurs, qui sait, qui saura jamais à quoi se vérifie la réalisation complète, en une œuvre d'art ? N'est-ce pas dans les créations de ses dernières années, dans ce que certains critiques appellent grossièrement ses ébauches, que Rembrandt est allé le plus loin, le plus haut, dans la science et dans le génie ?… Mais de ces toiles qui sont là, devant moi, rayonnantes sur ces murs gris, ce que je sais c'est, qu'en dépit de leurs discordances, de leur inachèvement, de leur brutalité, c'est le seul art que mes nerfs surexcités, que mes yeux, toujours emplis des plus belles visions, puissent supporter, aujourd'hui. Après Rembrandt, qui bouleverse comme un phénomène de la nature, on peut s'arrêter à Van Gogh, qui inquiète et qui enchante… Et la preuve c'est que je suis là, encore, que je regarde, et que je suis content.

Je ne quittai la petite boutique que quand le soir fut tout à fait venu…

Sur les Hollandais

À une dizaine de kilomètres au-delà de Bréda, c'est enfin la Hollande… la Hollande d'eau et de ciel, la Hollande infiniment verte, infiniment gris-perle, où plus jamais n'osera s'aventurer le moindre souvenir de Belgique. Les routes se font douces, élastiques, sans poussière, avec leur pavage uni et lavé de briques sur champ. Elles sont plantées magnifiquement d'arbres gigantesques, des ormes, des platanes, des blancs de Hollande, dont on voit très bien que les racines plongent au plus profond d'un sol riche où l'humus ne leur a pas plus manqué que l'eau. Des bandes de vanneaux, de sansonnets voyagent dans l'air, des bandes de canards voyagent sur l'eau… Et l'eau est partout… On la voit sourdre sous les nappes de verdure, comme, sous la couche des cendres qui le recouvre, on voit sourdre la rougeur d'un brasier…

Dans la traversée des polders, sur les digues, il faut aller doucement. Elles sont étroites, le plus souvent bordées de petits canaux en contrebas, coupées de petites passerelles en dos d'âne et de petits ponts-levis qu'on n'aperçoit que lorsqu'on est dessus. Chaque fois que vous rencontrez un cheval, un de ces beaux chevaux à l'encolure guerrière, arrêtez la machine, et mieux, descendez-en, pour porter secours au charretier ou au cavalier, car le cheval est partout le même stupide animal, et, ici, son danger

s'accroît de sa masse, et du peu de place que le fameux ministre des Digues accorde à ses caracolades.

Il n'existe pas d'autre règlement, sur la circulation automobile, que celui que vous établissez vous-même, en vue de votre propre sécurité. En Hollande, l'important est d'entrer… Une fois cette difficulté levée, vous faites ce que vous voulez… Vous tombez même dans le canal, si tel est votre plaisir… Personne n'y voit le moindre inconvénient et ne vous en saura mauvais gré, à condition toutefois que vous vous en retiriez, mort ou vif, votre machine et vous, à vos frais. Il suffit d'ailleurs du plus léger dérapage, ou que votre mécanicien ait, en de certains endroits, une seconde de distraction. Car les routes, à chaque instant, cessent brusquement, à pic, devant le fleuve, ou devant le canal qu'il vous faut traverser sur des bacs à vapeur, puissants et rapides…

Cette façon de voyager en auto, lente, interrompue par toute sorte d'arrêts, est d'abord irritante. Brossette maugrée à toutes les minutes, il s'écrie : « Sale pays ! »… Et puis il s'y fait, et puis l'on s'y fait. Cela devient vite un repos, même un plaisir. On se mêle ainsi beaucoup mieux à la vie des choses et à celle des gens. Ce qui est charmant et nouveau, en ce pays, c'est que, partout, même sur la route, on est en contact perpétuel avec ses habitants. On les voit vivre et on vit avec eux… On est chez eux…

*
* *

Sous sa face tranquille, avec ses gestes mesurés, le Hollandais est rude et violent. Il aime aussi la moquerie, l'ironie. Mais quand on n'est pas un Anglais, et qu'on s'habille comme tout le monde, on s'en accommode assez bien. Au besoin, il saura être complaisant sans servilité, et gaiement accueillant, s'il ne lui en coûte rien. Par exemple, évitez de vous promener vêtus de peaux de bêtes. Les peaux de bêtes excitent d'abord sa curiosité, et sa curiosité peut devenir agressive et méchante. Il m'est arrivé à Rotterdam, où pourtant débarquent des gens de tous pays et de tous costumes, à Leuwarden aussi, d'être suivi, dans la rue, par une foule de quinze cents personnes, hommes, femmes et enfants. Ils commençaient par rire et se moquer, et bientôt, s'énervant l'un l'autre, finissaient par me lancer des boules de papier et des pelures d'orange. Or de l'orange à la pierre, il n'y a

pas très loin. Ce furent des moments extrêmement désagréables, et qui me rappelèrent la sortie des réunions publiques, au temps de l'affaire Dreyfus. Ce n'est pas que le Hollandais soit misonéiste et routinier, à la façon du Français, et qu'il s'étonne, outre mesure, des choses dont il n'a pas l'habitude. Au contraire, il accepte facilement un progrès, surtout quand il est d'intérêt général. Mais il a des manies, des mœurs parfois bizarres auxquelles il tient. Il faut les connaître et ne jamais contrarier son esthétique populaire, d'ailleurs harmonieuse. Et on l'aime, et il nous aime à sa façon, qui n'est pas la nôtre, mais dont la rudesse ne manque ni de bonhomie, ni de pittoresque.

En Hollande, il n'y a ni charbon, ni bois, ni pierre, ni métaux, ni fruits. Ce n'est que de l'eau. Les petits vallonnements des environs d'Arnheim, qu'on franchit facilement, à la quatrième vitesse accélérée, et la forêt d'Appeldoorn, avec ses arbres de haute futaie, y font l'effet d'étrangers. Ils annoncent déjà l'Allemagne. Là, l'homme est moins actif; il m'a paru moins fort, moins beau. C'est une autre race. Le vrai Hollandais, c'est le Hollandais du polder et du canal. La lutte qu'il livre sans cesse aux caprices, aux sournoiseries, aux violences de l'eau, l'a rendu industrieux, patient, énergique, rusé. De cette force dévastatrice, il a su faire un admirable outillage économique, une richesse énorme, et une émouvante beauté. Il en est très fier. Un gros entrepreneur d'Amsterdam me disait :

— En Italie, à la Martinique, ils ont la chance d'avoir des volcans… Et qu'est-ce qu'ils en font?… Rien… absolument rien… De la ruine et de la mort, monsieur… C'est pitoyable… Ah! si nous les avions, ces volcans-là!… Notre eau et ces volcans-là, monsieur!… ah! vous verriez… vous verriez!… Quelles tristes gens!…

— Que feriez-vous des volcans?… lui demandai-je.

— Je n'en sais rien… la question ne se pose pas chez nous… Soyez sûr que nous en ferions quelque chose… Tenez, c'est comme votre vent, dans le Midi, le mistral… Oui… Eh bien! qu'est-ce que vous en faites?… Rien, non plus… Pourtant, je me suis laissé dire qu'on sait parfaitement où il se forme… Rien de plus facile alors que de le capter et de s'en servir… Mais non… vous le laissez souffler où il veut, comme il veut… C'est de la gâcherie, monsieur… de la vraie gâcherie…

Mais je crois bien qu'il se moquait de moi…

Ce terrible élément de l'eau, le Hollandais a pu l'assouplir, le domestiquer, le faire servir docilement à toutes les nécessités, à tous les décors de son existence. L'eau est non seulement la parure de la Hollande ; non seulement elle est le grand moyen de circulation, et, en quelque sorte, le système vasculaire du pays ; non seulement elle est la rue, la route, le chemin de traverse, la voie qui, par mille dérivations, fait communiquer entre eux les grands centres, les villages, les hameaux, les fermes, les masures, les étables isolées dans le polder, les châteaux, les jardins, les parcs, échelonnés le long des digues ; elle fait aussi office d'engrais merveilleux, de basse-cour pour les canards dont il y a partout d'immenses élevages ; elle sert de bornage, de délimitation cadastrale ; elle sépare et identifie les propriétés. Sur la pittoresque route de Groningue à Zwolle, j'ai longé toute une série de petits villages, où chaque maison, chaque champ, chaque jardin est entouré d'eau, comme, ailleurs, de murs, de haies, de grillages. On se croit, tout d'un coup, transporté au temps des habitations lacustres. Rien n'est joli, et étrange, et miroitant, comme cette succession de palafittes multipliés par leurs reflets, où l'on voit travailler durement et passer l'eau sur des barquettes légères, des troupes de femmes, en courtes et lourdes robes de bure, le corsage avivé d'une broderie rouge, la tête ornée de petits casques plats, dont le métal poli brille au soleil.

La grande passion de l'homme, en Hollande, c'est le travail. De Bréda au Helder, de Walcheren au Texel, tout le monde, hommes, femmes, enfants, travaille d'un travail âpre continu. On travaille à l'eau, à la terre, aux digues, aux ports, aux navires, aux fleurs. Rien n'est perdu. De la moindre chose, on sait faire une source d'enrichissement. Le jour que nous passâmes à Leuwarden, on avait vendu, sur le marché, cent vingt mille œufs de vanneaux. Ils savent organiser et développer, comme celle de la poule, la ponte de cet oiseau farouche.

Il n'est pas jusqu'au touriste, de plus en plus nombreux, qui ne soit pressuré, vidé, desséché… Comme il est ravi du voyage, il paie et ne dit mot.

Un jour, à Utrecht, en me remettant sa note, où s'additionnaient, se multipliaient les chiffres les plus fantastiques, l'hôtelier me dit, avec un sourire :

— Monsieur verra que nous ne sommes plus au temps de Voltaire…

— Pourquoi… de Voltaire ?… fis-je… Quel rapport ?

— Mais oui… monsieur… de Voltaire… qui disait… monsieur sait bien… qui disait : « Pays de canaux, de canards et de canailles. » Ah ! nous l'avons toujours sur le cœur, ce mot-là…

— Je vois… et sur la note, hein ?

Canailles ?… Non pas… Commerçants ? Oui… Et n'est-ce pas un peu la même chose ? Ils ont, comme on dit, le commerce dans la peau. Aucun peuple n'est mieux doué pour les affaires, et pour la banque… Ils mettent, à drainer l'or, la même ingéniosité tranquille et tenace qu'à drainer l'eau du polder…

On sait qu'ils furent les premiers navigateurs européens à pénétrer utilement en Chine. Avant tous pourparlers, les Chinois, redoutant en eux des ennemis de leur religion, les obligèrent à marcher, à cracher sur le crucifix, ce qu'ils firent sans la moindre hésitation. Après quoi, rassurés, les Célestes les autorisèrent à pénétrer dans le pays, et à y commercer à leur guise.

Race forte et dure, réaliste et laborieuse, dominée, en toutes choses, par l'intérêt qui ignore le scrupule et éloigne le sentiment. Quoi qu'en pensent certains politiques, elle ne se laissera jamais violenter, absorber par l'Allemagne… La Hollande n'est pas au bout de son histoire.

Le Hollandais est un bon colonisateur. Il a su tirer, de ses magnifiques établissements dans l'Inde, des profits considérables. Mais il a trouvé, là-bas, peu à peu, son maître, dans le Chinois. À Java, le Chinois sourcille de partout, s'infiltre et s'étale partout… C'est une sorte d'eau envahissante, conquérante, que le Hollandais ne peut pas endiguer et qui menace de le submerger…

Un ancien consul, retiré à Arnheim, M. X…, m'a conté cette anecdote caractéristique :

À Canton — il y a vingt ans de cela —, M. X… avait à son service un boy chinois, d'une intelligence, d'une souplesse, d'une fidélité extraordinaires… Valet de chambre, secrétaire, cuisinier,

tailleur, bottier, musicien et poète, ce boy était tout… tout ce qu'on voulait…

— Je l'aimais beaucoup, me dit M. X…, et lui paraissait s'être attaché à moi, pour la vie… Une perle!…

Un jour, le consul fut envoyé à Batavia [1], chargé par le gouvernement d'une affaire importante. Sachant combien il tenait à cet excellent serviteur, des amis lui conseillèrent de le laisser à la maison…

— Aussitôt là-bas… il sera circonvenu, pris, embauché par des compatriotes… Vous ne le reverrez plus…

Son boy? La fidélité même… Allons donc!… Les autres boys, peut-être… mais le sien?… C'était absurde… Il l'emmena. À Batavia, au débarquement, il laissa son petit bonhomme se débrouiller avec les bagages, et lui recommanda de les apporter au palais du gouverneur, où il devait loger, durant son séjour, et où il se rendit sans plus tarder. Deux heures, trois heures, quatre heures se passèrent… Pas de boy… Qu'était-il donc arrivé?… Il envoya aux informations : pas de boy… Très inquiet, M. X… allait prier le gouverneur de mettre sur pied la police, quand, vers le soir, un commissionnaire nègre vint apporter les bagages et une lettre. La lettre était du boy… Il y expliquait, avec beaucoup de regrets, qu'il était obligé de quitter son service, vu qu'il était installé horloger, dans un beau quartier de Batavia… Horloger?… Déjà!… C'était une plaisanterie, sans doute… M. X… courut à l'adresse indiquée. Il entra dans une petite boutique, et vit, assis devant l'établi, la loupe à l'œil, le boy, qui, avec une aisance parfaite, examinait le mécanisme d'une montre…

— Tu es fou!… cria M. X… Qu'est-ce que cela veut dire?…

Alors, le boy raconta que, durant qu'il attendait les bagages, un vieux Chinois l'avait abordé… Ils avaient longtemps causé, discuté…

— Qu'est-ce que tu veux faire? avait dit le vieux Chinois… Veux-tu être tailleur… cuisinier… médecin… horloger?… Quoi?… Dis ce que tu veux…

1. Ancien nom de Djakarta, à l'époque de la colonisation hollandaise.

Bref, le boy avait choisi l'horlogerie… Et le vieux Chinois venait de l'installer dans cette boutique, où il était sûr de faire fortune… M. X… était stupéfait. Il ne trouva à dire que ceci :

— Mais tu connais donc l'horlogerie ?

Et le boy répondit d'un air tranquille :

— Faut bien… Un vrai Chinois doit tout connaître.

Gorinchem

La première joie que je devais connaître, en Hollande, cette fois-ci, ce fut d'apercevoir cette petite ville de Gorinchem que je n'oublierai plus, petite ville presque inconnue des touristes, et qui, de très loin, de l'autre côté de l'eau — c'est le Rhin et la Meuse qui coulent là, confondus —, me parut si pimpante et me ravit bien davantage dès que nous eûmes circulé, quelque temps, lentement, dans ses rues étroites, pleines de promeneurs… J'en étais enchanté, comme un enfant d'un joujou. Elle avait bien l'air d'un joujou luisant, tout neuf — quoiqu'elle fût très vieille — et sa nouveauté, c'était sa propreté…

En Hollande, les vieilles choses, vieux monuments, vieilles maisons, ne m'attristent jamais. On ne voit pas leurs fissures, leurs lézardes, et ces plaies qu'avivent sans cesse les entassements de poussière corrosive. Elles n'offrent point l'aspect délabré de ruines. À force de soins, elles conservent une belle vie de jeunesse et de santé. Un peu plus tassées que les neuves, un peu plus penchées, et voilà tout… Elles rappellent ces jolis vieillards, qui eurent la politesse de se garder de la déchéance, dont le visage paraît plus frais, plus riant, sous les cheveux blanchis, et qui enseignent aux jeunes gens l'indulgence et le sourire. La coquetterie est la grande vertu des vieilles gens.

Délicieuse petite vieille, que Gorinchem !… On pouvait, de l'auto, sans effort, toucher les façades peintes, lavées, vernies. Les rues, où nous glissions entre ces habitations à pignons historiés, étaient lavées aussi, lavées comme les carreaux des intérieurs que peignit Pieter de Hoogh [1], et dallées, me sembla-t-il, de ces mêmes mosaïques de couleur, dont beaucoup de maisons

1. Pieter de Hoogh, ou Hooch (1629-1684), peintre hollandais spécialisé dans les petites toiles d'intérieurs.

avaient leurs façades revêtues. Et des étalages de fruits exotiques, des vitrines où se montraient des dentelles, des draps brodés, de lourds bijoux d'argent, paraient les devantures d'un luxe choisi… C'était la première petite ville des Pays-Bas qui mirât dans ses canaux sa coquetterie, avec placidité…

Nous nous arrêtâmes chez un pâtissier pour y boire du thé, mais surtout pour nous arrêter, pour prendre pied dans la ville.

Les gens allaient et venaient, nous regardaient et regardaient la machine, silencieusement. Faces débonnaires et un peu lourdes, je les avais déjà vues dans ces gravures anciennes qui représentent des amateurs de tulipes. Ils ne savaient pas trop s'ils devaient admirer, mépriser, s'indigner… Après avoir regardé l'auto, ils se regardaient entre eux, et puis ils s'en allaient, sans avoir exprimé le moindre sentiment. Et d'autres les remplaçaient qui se livraient à la même mimique. Il y avait des femmes blondes, aux cheveux tirés; il y en avait de très noires, avec des yeux en amande, et des teints où le jaune de l'Extrême-Orient luttait avec le rose d'Europe… Des pêcheurs rentraient ou sortaient, poussant des petites voitures dont les unes contenaient des paquets de filets bruns, et les autres de grandes mannes remplies de saumons. Un gamin, à la porte, nous offrait des cartes postales : des églises aux tours penchées, des moulins à vent… des canaux, encombrés de barques. Il ne se passait rien que de monotone et de quotidien. La vie coulait, devant nous, comme chaque jour, devant cette boutique, elle coule douce, paisible, avec son petit bruit de sabots sur les dalles de la rue. Et, pourtant, je me sentais parfaitement, enthousiastement heureux. J'avais, en moi, une joie violente de cette douceur, de ce bruit de sabots, de ce silence des visages, de cette jolie fille aux bras nus qui nous servait sans empressement, de ce thé qui était très mauvais, de ces tasses de Chine qui ne venaient même pas des fabriques de Delft, de cette écœurante odeur de cacao qui flottait dans la boutique, de ces maisons en face, petites maisons naïves, comme on en voit, comme on en achète, pour les arbres de Noël, dans les magasins de jouets, à Nuremberg… Il me semblait que c'était le bonheur, et que j'eusse vécu là le reste de ma vie. Impression qui n'était pas nouvelle en moi. Chaque fois que je m'arrête quelque part, n'importe où, et qu'il y a un peu d'eau,

des arbres, et, entre les arbres, des toits rouges, un grand ciel sur tout cela, et pas de souvenirs… j'ai peine à m'en arracher.

Il me fallut faire un effort pour me lever et partir…

La découverte de Claude Monet

Pour la première fois, je considérai, sans y retrouver les anciennes images d'un bonheur devenu si amer, ces canaux où vient se glacer et mourir la vigueur du Rhin. J'admirai délicieusement les petits ponts, enjambant les filets d'eau, où l'élan de leur arche unique de bois se referme par son reflet; petits ponts tout ronds, comme sont ceux du Japon, sur les estampes, et qui, partout, en Hollande, protègent et défendent chaque maison… Et les petites grilles, basses, ouvragées, qui s'ouvrent sur les petits parterres de ces fleurs qui ont un éclat unique, en ce pays mouillé, où la lumière irisée les imprègne, les caresse et les aime. Dans la traversée des villages, parfois, nous apercevions des jardinières, tuyautant aux fenêtres, derrière le transparent qui les vaporise, des collerettes brodées de narcisses, de jacinthes, de tulipes…

Pour la première fois aussi, je redevenais sensible à cet aspect oriental, extrême-oriental, qu'ont la plupart des villes et des villages hollandais, sans qu'on sache précisément de quels éléments il est fait.

C'est à la fois l'art du Japon qu'ils évoquent, et l'art primordial de la Chine, mais aussi l'art des Indes, et toute la magie des continents baignés d'eau, et des Îles, que la marine néerlandaise hante depuis des siècles, comme si les navigateurs avaient rapporté de ces contrées qui sont au-delà des mers lointaines, avec leurs denrées qui les enrichirent, un émouvant rappel de leurs aspects.

Le développement des influences qui conduisent l'évolution de la pensée dans le temps, n'est si difficile à saisir que parce que l'oscillation des idées, qui est purement intelligible, dévie souvent, du fait d'accidents qui ne sont que mécaniques… J'ai souvent pensé, dans ce voyage, à cette journée féerique où Claude Monet, venu en Hollande, il y a quelque cinquante ans, pour y peindre, trouva, en dépliant un paquet, la première estampe japonaise qu'il lui eût été donné de voir. Son émotion devant cet art merveilleux, où toute vie, tout mouvement, tout modelé

tiennent dans un trait — art qu'il ignorait, d'ailleurs, comme tout le monde, à cette époque, mais dont il avait en lui la prescience, en quelque sorte fraternelle — cette émotion-là, vous la devinez.

Son bouleversement, sa joie étaient tels, qu'il ne pouvait exprimer, par des phrases, ce qu'il ressentait; il ne pouvait plus l'exprimer que par des cris.

— Ah!… ah!… Nom de Dieu!… faisait-il… Nom de Dieu!…

Ce juron contenait tout l'infini de son admiration.

Et c'est à Zaandam que ce miracle se passait, Zaandam, avec son canal, ses navires à quai, débarquant des cargaisons de bois de Norvège, sa flottille serrée de barques, aux proues renflées comme des jonques, ses ruelles d'eau, ses cahutes roses, ses ateliers sonores, ses maisons vertes, Zaandam, le plus japonais de tous les décors de Hollande.

Il faudrait ignorer, non seulement les tableaux de Claude Monet, mais ceux des pairs qu'il a parmi ses contemporains et ses cadets, et jusqu'aux noms, alors inconnus, d'Hokousaï [1], d'Outamaro [2] et d'Hiroschigè [3], pour douter de la fièvre dans laquelle il courut à la boutique d'où lui venait ce paquet… Vague petite boutique d'épicerie, où les gros doigts d'un gros homme enveloppaient — sans en être paralysés — deux sous de poivre, dix sous de café, dans de glorieuses images rapportées de l'Extrême-Orient, au fond de quelque cale de navire, avec des épices!… Bien qu'il ne fût pas riche, en ce temps-là, Monet était bien résolu à acheter tout ce que l'épicerie contenait de ces chefs-d'œuvre… Il en vit une pile, sur le comptoir. Son cœur bondit… Et puis, il vit l'épicier qui servait une vieille femme, détacher une feuille de la pile… Il se précipita :

— Non… non… cria-t-il… je vous achète ça… je vous achète tout ça… tout ça…

1. Katsushika Hokusai (1760-1849) a dessiné des milliers de scènes de la vie quotidienne, et a peint aussi des paysages.

2. Kitagawa Utamaro (1753-1806) a consacré des milliers d'estampes au quartier des plaisirs de Tokyo.

3. Hichirijusai Utajawa, dit Hiroshige (1797-1858), a surtout peint des paysages; il a réalisé quelque 8 000 estampes représentant les plus beaux sites du Japon. C'est Edmond de Goncourt qui a contribué à les faire connaître en France.

L'épicier était brave homme. Il crut avoir à faire à un original… Et puis, ces papiers coloriés ne lui coûtaient rien : il les avait par-dessus le marché… Comme on donne à un enfant qui pleure, pour l'apaiser, une image, il donna la pile à Monet en riant, et se moquant un peu :

— Prenez… prenez… dit-il… Ah ! vous pouvez bien les prendre… Ça ne vaut rien… Ça n'est pas solide… J'aime mieux ce papier-là, moi…

Se tournant vers la cliente :

— Et vous ? Ça ne vous fait rien, non plus, hein ?

— Moi ?… Ah ! Dieu de Dieu !…

Il prit une feuille de papier jaune, avec quoi il enveloppa le morceau de fromage qu'avait acheté la vieille femme.

Rentré chez lui, fou de joie, Monet étala « ses images ». Parmi les plus belles, les plus rares épreuves, qu'il ne savait pas être d'Hokousaï, d'Outamaro, des femmes à leur toilette, des femmes au bain, des mers, des oiseaux, des arbres fleuris, il en vit une qui représentait un troupeau de biches, et qui lui paraissait être une des plus étonnantes merveilles de cet art étonnant. Il sut, plus tard, qu'elle était de Kôrin [1]…

Ce fut le commencement d'une collection célèbre, mais surtout d'une telle évolution de la peinture française, à la fin du XIXe siècle, que l'anecdote garde, en plus de sa saveur propre, une véritable valeur historique. Ceux qui voudront étudier sérieusement cet important mouvement de l'art, qu'on appela du nom d'impressionnisme, ne peuvent la négliger…

Aujourd'hui qu'on célèbre tant d'anniversaires, inutiles et ridicules, ne pourrait-on célébrer avec une pompe particulière l'anniversaire de cette journée émouvante et féconde, où un grand artiste français se rencontra, pour la première fois, à Zaandam, avec une petite estampe japonaise ?…

Le port, patrie du peintre

Je crois bien que, nulle part ailleurs, l'émotion de Claude Monet n'eût été plus forte. C'est que l'art extrême-oriental, on le voit apparaître partout, en Hollande, et sortir, on dirait, de l'eau.

1. Ogata Kôrin (1658-1712), peintre, calligraphe et graveur japonais.

Il est vrai que dans les ports d'Occident — et toute la Hollande n'est qu'un grand port — les bateaux rapportent avec eux des parcelles, des éclats de l'Orient, et de ses créations qui sont obligées de lutter, de subtilité comme de splendeur, avec la lumière même.

Venise, vêtue de drap noir, regorgeait de ces richesses transmarines, et son climat n'eût peut-être pas suffi, seul, à produire, pour l'enchantement du monde, les yeux de Titien.

Le hasard uniquement fit que Rubens n'ouvrit pas les siens à Anvers [1], où commerçait, avec l'Europe, de toutes les marchandises d'outre-mer, la plus grande flotte marchande du monde. Ses parents l'y ramenèrent de bonne heure, et il y a passé la partie de sa vie peut-être la plus féconde. De sorte qu'il tira des quais fameux de l'Escaut, outre l'arrangement des lignes et l'ampleur ornementale de ses compositions, une part au moins de la magnificence dont il distribua, entre les souverains et les belles femmes de son temps, les éblouissantes effigies.

Même Marseille — « porte de l'Orient », écrit Puvis de Chavannes —, Marseille, où naquit Monticelli [2], valut à ce peintre l'étrange grouillement de sa palette, où les fruits rouges, les soies orientales, les coquillages nacrés s'écrasent parmi les eaux bleues et parmi ces noirs puissants et dorés, qui font frissonner les bassins, pleins de navires…

Est-il possible aussi que personne n'ait pu se défendre de croire qu'il abordait au Japon, de ceux qui, au crépuscule du matin, sont entrés dans le fjord de Kristiania [3] ?

*
* *

Je suis convaincu qu'un grand port, quel qu'il soit, où qu'il soit, est, par excellence, un lieu d'élection pour la naissance, la

1. Le père de Rubens, échevin d'Anvers, dut fuir sa ville à cause de son attachement à la cause des orangistes; c'est pourquoi le peintre est né en Westphalie, en 1577.

2. Adolphe Monticelli (1824-1886), peintre marseillais, pré-impressionniste, à tendances expressionnistes, auteur de paysages et de natures mortes. Il a fortement influencé Gustave Moreau et Van Gogh.

3. Ancien nom d'Oslo. Monet a passé plusieurs mois près d'Oslo pendant l'hiver 1895.

formation, l'éducation d'une âme d'artiste. Un artiste qui est né dans un port, qui y a vécu son enfance et sa première jeunesse, parmi la variété, l'imprévu, l'enseignement sans cesse renouvelé de ses spectacles, est, forcément, en avance sur celui qui naquit, au fond des terres, dans un village de silence et de sommeil, ou dans l'étouffante obscurité d'un faubourg de la ville. Son imagination, surexcitée par tout ce qui passe et se passe autour de lui, s'éveille plus tôt. Son cerveau travaille davantage et plus vite, et sans trop de luttes… Il s'habitue à voir et, voyant, à comprendre. Sa pensée qui n'est pas bornée par un mur, « le mur de la maison Meyer », ou par un coteau, est libre de vagabonder à travers l'espace, comme ces jolies mouettes qui hantent le vaste ciel, et qui n'ont d'autre limite à leurs désirs, que la fatigue de leurs ailes… Il englobe, dans un regard, plus de choses d'ici et de là-bas, plus de visages d'ici et de là-bas, plus de vie universelle. À son insu, et comme mécaniquement, le mouvement des barques sur la mer, de la mer contre les jetées, le rythme de la houle, l'entrée des navires dans les bassins, l'oscillation des mâts pressés que relie la courbe molle des cordages, les voiles qui fuient, qui dansent, qui volent, les volutes des fumées, toutes les silhouettes des quais grouillants, lui enseignent, mieux qu'un professeur, l'élégance, la souplesse, la diversité infinie de la forme. Sans le savoir, il emmagasine des sensations multiples qui ne s'effaceront plus, qu'il retrouvera, plus tard, et dont il fera vivre un visage, un torse de femme, l'ondulation d'une jupe, la flexion d'une hanche, le balancement d'une branche… Car il y a de tout cela dans un port… Il y a de tout et il y a tout, dans un port.

*
* *

Et, une fois de plus, ma rêverie aboutit à Rembrandt.

Rembrandt n'est pas né dans un grand port, c'est vrai… Mais son nom est inséparable de celui d'Amsterdam, où il vécut tant d'années, et y trouva l'emploi de ses dons, en leur toute-puissance… Amsterdam, dont les habitants sont vêtus de noir, comme ceux de Venise, avec le même orgueil et un goût pareil des accents éclatants et des ornements lourds. Dans l'une et l'autre ville, le soleil fait la même féerie avec le ciel et avec l'eau qui divise les maisons, jusqu'à ce que l'humidité se condense en

brouillard, pour lui dérober la cité aquatique et la restituer à l'obscurité, sur qui le triomphe de l'astre n'aura que plus de splendeur. Je ne voudrais pas penser que Rembrandt eût pu naître en quelque petite ville endormie dans les terres, sans jamais voir le soleil dorer des quais, dorer les eaux noires des bassins, dorer l'atmosphère profonde, « l'obscure clarté » qui grouille entre les coques des navires… Peut-être que ce qu'il eût tiré de lui-même eût suffi pour émerveiller les humains. Mais je m'exalte à découvrir, dans son œuvre, la conception, non seulement des images, mais des couleurs les plus somptueuses, issues de la rencontre de son génie avec le luxe d'un grand port, infini jusque dans la variété de ses misères, à Amsterdam surtout, le plus oriental des ports d'Occident, Amsterdam et sa sombre population juive.

Fermant les yeux à l'ardeur insoutenable du couchant, vers où nous courions, je songeais à la fin douloureuse du héros [1], de ce Rembrandt des dernières années, enchaîné par la misère, en proie au malheur, expiant, lui aussi, peut-être, le crime d'avoir osé dérober au ciel, pour nous, le feu divin de sa lumière…

La digue

Depuis Gorinchem, c'est presque, jusqu'à Dordrecht, une succession de villages délicieux, dont je ne sais pas les noms, mais dont la traversée dure, peut-être, trois fois plus que celle de Paris. Du haut de la digue surélevée, étroite, nos regards penchent dans l'intérieur des maisons en contre-bas. Devant tous les seuils, lavés, polis, les paires de sabots sont rangées, sabots légers de saule. Avant d'entrer, les habitants ne manquent jamais de se déchausser, et ce sont des pas feutrés qui glissent, comme pour ne laisser après eux aucune trace, même de son, sur les parquets et les dalles qu'on voit briller, au passage… Un rideau radieux, un cuivre, des assiettes fleuries, des étains pansus, un bonnet qui étincelle animent ces réduits presque tous pareils… Armées de

1. Pour payer ses dettes, Rembrandt fut obligé de vendre aux enchères tous ses biens mobiliers, en 1657, puis sa maison, en 1658, ce qui lui interdisait de vendre lui-même ses toiles.

longs bâtons que termine un gros bouchon de linge mouillé, des femmes lavent les façades, avec acharnement ; d'autres astiquent les portes, soigneusement vernies, et frottent les cuivres qui les ornent. Les cuisines, en forme de guérites, sont séparées de la maison, afin qu'aucune besogne malpropre ne puisse la souiller… Et cela fait songer, je ne sais pourquoi, à de la dentelle, rehaussée, mais à peine, de fils de métal… Ce qui est charmant, c'est que, derrière chaque maison, comme nous avons chez nous une écurie et une remise, ils ont une sorte de petit port, qui a dérivé l'eau du polder, avec deux ou trois bachots à l'amarre, qui leur servent pour la coupe des osiers et des joncs, et pour les voyages, par les mille petites routes liquides, à travers la plaine verte…

Je me rappelle, au détour d'une ruelle où commençait un jardin, fleuri de fritillaires, avoir vu s'accroupir une paysanne à la peau fraîche, et son geste qui retroussait du linge blanc. Je l'avais vue déjà, cette même paysanne, dans un tableau…

Tous les aspects du pays et du peuple hollandais, ses maisons comme ses costumes, ses cabarets comme ses moulins, qui pompent et disciplinent l'eau innombrable du polder, ont, même pour ceux qui les ignorent, le charme du déjà vu. D'eux tout nous est familier, grâce à leurs peintres qui les ont présentés, avec amour, à tout l'univers…

Les petites gens et les paysans de Russie devront, à Dostoïevski et à Tolstoï, une notoriété pareille. Il se peut que Camille Pissarro, et que Cézanne, qui ne chercha jamais, pourtant, le détail de mœurs, l'anecdote qui passe, vaillent aux villages, aux visages, aux coteaux, aux belles ondulations de la campagne française, une popularité qui ne sera pas moins universelle que la gloire de leurs peintres. Ainsi, grâce à Watteau et à Renoir, les femmes, telles qu'ils les ont vues dans les rues de Paris, ou assises sur les gazons de ses jardins, sous l'ombre ensoleillée de ses parcs, dureront, moins fragiles, plus vivantes que les Tanagréennes [1], aussi immortelles que les cavaliers des frises grecques…

1. Tanagra, ville antique de Béotie, est célèbre pour ses statuettes en terre cuite, notamment de femmes, découvertes dans les années 1870.

Le soleil échancrait déjà l'horizon, quand nous nous trouvâmes, tout à coup, devant Dordrecht qui, au sortir de tant de villages minuscules, nous parut immense. Sa majesté, elle la devait surtout à l'heure qui amplifie les formes, en les confondant dans une masse bleue… La Meuse — ou plutôt la Merwede — était encombrée, comme la rue d'une grande ville, avant le dîner. Le bac ne traversait pas… Il nous fallut attendre une heure, pendant laquelle nous vîmes les navires perdre peu à peu l'éclat de leurs couleurs, jusqu'à devenir tout à fait noirs, et tendre, sur le ciel, où le jour très lentement se mourait, l'envergure de leurs énormes ailes ténébreuses… Les coques de chalands émergeaient de l'eau, à qui elles semblaient peser. Des remorqueurs, qui sifflaient interminablement, entraînaient des trains entiers dans leur sillage… À force de s'allumer de toute part, la ville devint un brasier dont les flammes atteignaient la hauteur des maisons… Le vent, qui venait de se lever, commença de souffler, comme pour attiser le feu et préparer la forge qu'il fallait au travail d'on ne savait quel surhumain forgeron…

Soir à Dordrecht

Une fois ou deux, en route, parmi tant de souvenirs, ceux qui m'attendrissaient, ceux aussi qui m'irritaient à force d'amertume, une fois ou deux m'était revenue en mémoire la dimension extraordinaire des soles où avaient mordu les dents de notre appétit, à Dordt… Comme elle riait, notre jeunesse!…

C'était sur la terrasse d'un hôtel, au bord des eaux, où le soleil jouait, où les navires viraient comme des animaux familiers, où tout l'appareil d'un commerce actif et sonore ne semblait en travail que des préparatifs d'une fête… la nôtre, sans doute.

Gorinchem, le prodige de cette ville en flammes, au soleil couchant et qui s'était éteinte presque tragiquement, m'avaient fait tout oublier, mais, jusque-là, je n'avais été impatient que de retrouver les traces de mon bonheur d'autrefois…

Entre mille images qui fuyaient, j'avais peine à en retenir quelques-unes qui se laissassent préciser… Je sens sur mon épaule le poids et la tiédeur d'une tête, dont l'effort du vent happe les cheveux et leur parfum, mais m'en laisse ma part… Je souris à l'hésitation de deux pieds nus, auxquels il faut une serviette pour oser se poser sur le tapis sordide des chambres d'hôtel. Quelle vertu

donnent à la valse de *Faust,* tout simplement, un clair de lune sur le fleuve et mon cœur content? Aucun cri de Tristan, aucune plainte de Mélisande ne m'ont causé plus d'émotion que ces trois pauvres violons, où bêlait, si lamentablement, la musique de Monsieur Gounod… Je ris d'un mensonge inventé pour que je tourne la tête et ne voie pas un rouleau de faux cheveux qu'on détache, et d'un de ces ordres, si durs, de la pudeur, qui vous priveraient, si on obéissait, du spectacle intime le plus doux, gestes secrets et charmants, dont toutes vos veines battent et qu'on n'oserait nommer… Je vois les gares où l'on s'embarque, les gares aussi où l'on revient, et ces quais, enfin, où l'on regrette même le terrible mouchoir qu'aucune main, fût-elle perfide, n'agite plus… Je retiens, une seconde, l'éclat de deux genoux polis et la courbe tendue d'un sein… une épaule ronde parfumée chaleureusement, le duvet de sa cheville… J'attends des larmes qui vont couler sur un visage tout pâle et silencieux de bonheur… Me reviennent en tête, et y précipitent à flots mon sang, des furies de caresses, après quoi l'on se croyait de force, même qu'on chancelât, à défier l'univers, à en triompher avec tous ses héros et ses monstres pêle-mêle… Je songe aussi à des riens dont on riait aux larmes, à des moins que rien qui déchaînaient des tempêtes… et à ces après-midi de fatigue, où on se laissait aller à l'ennui, qu'elle définissait : « L'indifférence à ma vie, comme à ma mort. »

Mais, malgré mon désir de mélancolie, je sens que tout cela est loin, bien loin, que tout ce passé se fane et s'efface… Au fond de moi-même, je m'aperçois que, de tous ces souvenirs, qu'une hypocrite et sotte manie de littérature voudrait amplifier en douleurs, il m'en reste un de vraiment vivant, et tout proche, et si vulgaire : la fermeté savoureuse de vos chairs, soles magnifiques, qu'on mangeait si gaiement, à la terrasse de cet hôtel, au bord de l'eau.

C'était, c'est encore l'hôtel Bellevue, un peu plus vieux, un peu plus tassé, lui aussi… Je reconnus le même tapis, sur les marches si raides de l'escalier; aux fenêtres, les mêmes rideaux; dans la salle à manger, qui sert, en même temps, d'office, de caisse, de salon, et de restaurant, les mêmes meubles… Suivi de l'hôtelier qui nous retenait — le même hôtelier aussi, je crois bien —, je courus jusqu'à la terrasse… La nuit était complète, sans la fissure

d'une lumière, et les eaux silencieuses. De toutes petites vagues venaient clapoter, chuchoter au bord… C'est à peine si je parvins à distinguer des feux qui se mouvaient dans le lointain… De gros nuages cachaient la lune, et faisaient le fleuve tout noir, confondu avec le noir de la terre… Pas le moindre violon… Aucune valse, même de *Faust,* pour m'attendrir… Tout était donc bien mort!…

Revenu dans la salle à manger, j'étonnai le maître d'hôtel, en criant d'une voix forte :

— Des soles… des soles, comme autrefois!…

Il n'y avait même plus de soles…

Mes compagnons, dont j'avais excité l'appétit par des descriptions enthousiastes, insistèrent vainement près du patron…

Il n'y avait plus de soles… il n'y avait plus rien.

Force fut de se contenter de saumon fumé et de sardines de conserves.

Mais quelles sardines!… Elles nous parurent extraordinairement exquises… Pimentées, condimentées, nous n'en avions jamais mangé de pareilles. Les soles furent oubliées… L'un de nous s'extasia :

— Il n'y a que la Hollande pour préparer de tels poissons… Vive la Hollande!

Et, appelant le maître d'hôtel :

— Où fabrique-t-on, ces admirables, ces merveilleuses, ces uniques sardines?… demanda-t-il… J'en veux commander des caisses, des wagons, des bateaux! Je veux épater la France, et la faire rougir de son ignorance sardinière… À Rotterdam?… À Maastricht?… À La Haye?… À Batavia?… Où?… Où?

Le maître d'hôtel redressa sa taille, et, avec dignité :

— Nous les faisons venir de Bordeaux… dit-il…

*
* *

Comme nous finissions de dîner, une société d'Anglais vint prendre le thé, dans une encoignure dont notre table était voisine. Les hommes en smoking, les femmes décolletées… En face de nous, une toute jeune *lady,* blonde, se levait, allait, venait, et même quand elle était assise, cinq minutes, ne tenait plus en place. Ses doigts jouaient avec son éventail, avec une cigarette à

bout d'or, avec ses bagues, avec ses cheveux. Un collier sursautait à son cou, et je découvris que ses pieds, sous le fauteuil, ne s'arrêtaient pas de déchausser, pour les rechausser, des pantoufles argentées où s'impatientait la soie de ses bas blancs… À des mots qui faisaient rire plus haut les hommes, et baisser les joues de ses amies, ce n'est pas assez dire que la petite agitée rougissait ; un flot de sang la parcourait toute, une vague rouge se levait à l'épaule, couvrait tout ce qu'on voyait de sa peau, pour s'en venir mourir à la racine de ses cheveux plus blonds… Mon regard rencontra, tout à coup, dans le sien, l'angoisse de ne pas retrouver, au bout de l'orteil désespéré, la pantoufle qui avait fait trop loin la culbute. La dame rougit plus fort, et son sang parut si bien en mouvement, que je me figurai plus rose, presque rouge, son bas blanc, où le pied se crispait, jusqu'à ce qu'il disparût dans la pantoufle d'argent, enfin reconquise…

Cette nuit-là, je dormis d'un sommeil profond, sans rêves…

Dordrecht

Ce fut, le lendemain matin, la musique au timbre monotone de la pluie sur les vitres, qui nous réveilla.

Le joli Dordt s'était évanoui et je contemplai, en bâillant, une ville ennuyeuse et crottée, où je me rappelai — pourquoi éclataije de rire subitement ? — qu'Ary Scheffer [1] était né…

Quand on va par ses rues, cuirassé de caoutchouc contre la pluie, elle ne paraît pourtant ni sans charme, ni sans caractère, cette ville trempée d'eau, les pieds dans ses canaux, et toute traversée, tout environnée de routes fluviales… On y distingue, mais amorties, des traditions magnifiques d'autrefois… Dans des maisons à pignons qui abritaient beaucoup d'activité, et où le luxe avait tant de morgue, il semble que ne vive plus personne… Dans ses églises, avant que la foi catholique n'ait eu le temps de les achever, c'est la Réforme qui s'est installée… Sa simplicité sévère, hargneuse, atteste plus d'orgueil que les pompes des rites orientaux qu'elle en a chassés. Mais sa superbe ne dédaigne pas

1. Ary Scheffer (1795-1858), peintre romantique français, d'origine hollandaise, auteur de toiles de genre, de portraits et de scènes historiques fortement pathétiques. Sa toile la plus célèbre est *Francesca da Rimini* (1822).

un peu de confort. Sur les dalles où la piété païenne s'agenouillait devant les Images, on a rangé des sièges en quantité, où la raison puisse s'installer comme il faut, afin de s'examiner librement. Mais rien ne meurt que peu à peu. La *Groote-kerke* est une cathédrale d'autrefois… Seulement, elle est tout à fait nue… Les stalles sont, pourtant, toujours là, que les gouges des artisans ingénieux du seizième siècle ont fouillées dévotement. La grille de cuivre qui enveloppe le chœur, la rampe qui grimpe à la chaire, semblent encore faites de rayons divins, voire de rayons de soleil, mais de rayons qui auraient fleuri.

Ces cuivres et ces arabesques m'en évoquent d'autres; des rampes, des balustres, des lustres, des volutes et tous ces enroulements, et tous ces déroulements qui courent, à présent, dans le monde entier, sous le nom de *modern-style,* nom anglais d'une manie où les Belges ne sont parvenus qu'en partant de ces cuivres hollandais, en les torturant et les déformant affreusement…

Mais où sont, dans les bars et les hôtels palaces, aux devantures des parfumeries, des charcuteries, des crémeries et des confiseries, dans les demeures des financiers allemands, des poètes viennois, des esthètes des Flandres et des cocottes de Lyon, cuivres rouges et cuivres d'or, où sont la bonhomie souriante, la courbe harmonieuse, l'honnêteté solide et réjouie des charmants cuivres hollandais?

Et me revoici dans la rue, où la pluie a balayé les derniers passants. Des groupes de ménagères, de servantes, se sont réfugiés sous le marché. En mantes noires, en coiffes désamidonnées, hottues, bossues et caquetantes, elles se pressent l'une contre l'autre, comme des poules sous l'auvent de la basse-cour mouillée. Toutes les maisons, où s'avivent les plaies anciennes, pleurent; tous les ponts, aux arches de guingois, qui s'étagent dans la perspective, pleurent aussi; tout pleure. L'eau des canaux, sous les gouttes de l'averse qui s'acharne, semble dégager des bulles de gaz, comme d'une mare putride. Derrière les grilles des jardinets, les fleurs humiliées, fripées, penchent des airs moroses, et à travers les vitres qui ruissellent et se brouillent on voit, ça et là, remuer, comme dans une brume épaisse, de vagues formes d'êtres humains… On dirait des ombres, des fantômes du passé.

Heureusement, tout n'est pas du passé, tout n'est pas mort à Dordrecht, et c'est avec une joie « bien moderne » que j'ai vu vivre les machines et se tordre la vapeur sous la pluie. Une activité qui ne bavarde point, comme les commères du marché, mais besogne, anime étrangement les quartiers neufs et les quais. Sans en avoir l'air, Dordrecht commerce de tout, avec toute la terre. C'est, au carrefour de ses fleuves, une des plus importantes gares d'eau de l'Allemagne. Ce que les artères des canaux et des rivières ne charrient pas jusqu'à son port, elle le fabrique, le malaxe, le forge, l'ajuste elle-même : poissons fumés et salés, cacaos et tabacs, charbons de Belgique, d'Allemagne et d'Angleterre, outils qui seront maniés partout, machines à construire des machines, vaisseaux qui feront — combien de fois ? — le tour du monde. Et tout cela se prépare, se camionne, vogue, débarque et s'embarque, parmi les coups de sifflet et les coups de marteau, le vacarme des tôles, le grincement des poulies, et les hurlements qui n'en finissent pas des sirènes.

On dirait que toute cette eau dans laquelle elle baigne, la ville vivante la dilate en vapeur, et, quand elle en a utilisé la force expansive et laborieuse, qu'elle la laisse retomber en pluie, sans s'arrêter de travailler, sur la ville morte.

Le musée des Boers

Nous n'avons vu à Dordrecht qu'un musée, mais qui m'a assez remué, pour m'empêcher d'entrer dans aucun autre : le musée des Boers.

Ceux-là aussi, au moins autant que le maître de *La Mort de Marie,* Pourbus ou les Breughel, Jean Steen ou van Ostade, Cuyp ou van Goyen [1], sont bien de Hollande et de l'école hollandaise. Malgré le temps, le climat, le sol, l'adaptation aux habitudes nouvelles, ils ont gardé le même visage dur et tranquille, la même stature robuste de leurs frères métropolitains, avec quelque

1. Franz Porbus le vieux (1540-1580) et Franz Porbus le jeune (1570-1622) étaient anversois. Pieter Bruegel, ou Breughel, le Vieux (1530-1600) et Johann Bruegel, dit de Velours (1568-1625), étaient bruxellois. Jan Steen (1626-1679) était de Leyde. Adriaen van Ostade (1610-1685) et Isack van Ostade (1621-1657) étaient d'Amsterdam, quoique nés à Lübeck. Albert Cuyp (1605-1691), le peintre des vaches, était de Dordrecht. Jan van Goyen (1596-1656) s'était fixé à La Haye.

chose en plus de l'allure souple et déliée des *cow-boys.* Leur œuvre, bien que très différente, est une expression au moins aussi significative de la physionomie d'un peuple.

Cette poignée de familles hollandaises emporta jusqu'au bout de l'Afrique toutes les vertus qui ont fait la fortune de leurs compatriotes néerlandais, plus exactement, qui les ont faits riches : le sang-froid, la ténacité, la hardiesse. Mais, puritains, les Boers ne les employèrent qu'à vivre dignement, rudement, pauvrement. Ils ne mélangèrent pas, ou à peine, leur sang au sang des autres races, et ils se tinrent à l'écart des coureurs de fortune, des chercheurs d'aventures, qu'attirent toujours les pays qui recèlent de l'inconnu. Au Cap, ils trouvèrent un désert, où ils purent prêcher, défricher à leur aise, et qui eût sans doute tenté les solitaires d'un Port-Royal. Le fait est que des protestants français, victimes de la révocation de cet Édit fameux, qui est un geste, déjà, de la haine des tyrans pour les idéologues, vinrent participer à leur vie agricole, à la même austérité religieuse. On voudrait croire que ces pasteurs vertueux n'ignoraient pas, du moins n'ignorèrent pas toujours qu'ils méditaient, labouraient sur des trésors, mais qu'ils les méprisèrent.

Les méprisèrent-ils ? Ou bien ne surent-ils pas les exploiter ?

Si l'histoire qu'on m'a contée est vraie, ce sont les banques de Hollande qui, trop timides cette fois, ou pas assez confiantes dans le succès, auraient cédé aux *brookers* et *promotors* anglais les dossiers de ces mines, pour la conquête de quoi l'impérialisme financier de la plus grande Bretagne devait, quelques années plus tard, massacrer leurs nationaux…

Pauvres Boers ! C'est à peine si quelques spéculateurs malchanceux déplorent aujourd'hui leur dépossession et leur défaite… À vrai dire, on n'en parle plus… Ils sont complètement oubliés, oubliés comme un mauvais mélodrame qui n'a pas réussi. De cette épopée grandiose qui fit courir, par le monde, un long frisson d'enthousiasme, il ne reste plus que ce petit musée… C'est déjà quelque chose… Mais personne n'y vient. J'ai eu beaucoup de peine à en trouver le gardien. Il était, dans une cour, un tablier de jardinier autour des reins, et, sur la tête, un bonnet de peau de lapin, en train de relever des oignons de jacinthes. Il m'a considéré avec surprise, et même avec un peu d'effroi, comme un phénomène surnaturel…

— Vous comprenez… me dit-il, s'excusant de son accueil… voilà plus de trois mois que je n'ai vu, ici, un visage humain… L'été… de loin en loin… un Anglais… et c'est tout… Et c'est toujours un Anglais qui s'est trompé… Il me demande où sont les Rembrandt. Oui, monsieur, les Rembrandt… Ici!

D'un air navré, il me montre une table de bois noirci, sur laquelle, parmi de la poussière, s'empilent des cartes postales et des catalogues illustrés qu'on ne vend jamais…

— Mon Dieu, oui!… Voilà!… C'est comme ça…

Ensuite, avec amertume, il me raconte, qu'au moment de l'ouverture du musée, on lui avait donné, pour attirer les visiteurs par une mise en scène bien couleur locale, un vaste chapeau boer, une sorte de veste kaki, et des guêtres de cuir… Au moins, ç'avait de l'allure…

— Et j'avais une cartouchière sur la poitrine… Maintenant, soupire-t-il… je n'ai même pas, comme tous mes collègues, une casquette galonnée…

Il se tait et puis reprend :

— Il y a, tout près d'ici, sur une place… une espèce de baraque, où l'on exhibe des nègres qui avalent des sabres et qui mangent de la bourre de mouton… Eh bien, elle ne désemplit pas…

J'ai retenu le geste qui accompagna cette plainte, un geste qui en disait beaucoup plus long, sur la frivolité des foules et l'ingratitude de l'histoire, que tout un discours.

Il dit encore :

— Le président Krüger [1] est passé, un jour, par Dordrecht… Eh bien, monsieur, il n'est même pas venu au musée. Le président Krüger!… Parfaitement!… Ah! ah! ah!

Dans cette solitude, où nos pas sonnaient lugubrement, où le jour crasseux enveloppait les objets comme d'un voile funèbre, j'avais le cœur serré. Et je me disais :

— Pourtant, la résistance acharnée de ces rudes fermiers, qui prétendaient ne tirer de la terre que le seul or du blé et n'y enfoncer que le soc de la charrue, valait bien au gardien de ces

1. Homme politique sud-africain (1825-1904), fondateur du Transvaal en 1852, dirigea la guerre des Boers contre la Grande-Bretagne entre 1899 et 1902.

glorieux souvenirs une casquette ornée de quelques galons et méritait mieux que l'indifférence générale… Elle ne semble pas seulement digne d'admiration, parce que, soldats, ils défendirent intrépidement leur liberté, elle me paraît d'un héroïsme presque surhumain, parce que, surtout apôtres, ils se dévouèrent à préserver l'humanité de cet alcoolisme, pire que l'autre, que propage l'abus de l'or… Ils gardèrent l'or enfoui au profond du sol, comme on enfouit profondément des charognes, afin de ne pas infecter l'air qu'on respire, et ne pas empoisonner les hommes par des contagions mortelles… Ils recelèrent l'or, non pour en jouir à la façon des avares, mais pour en détruire, en les étouffant, les germes de folie et de mort… Recel — pour peu qu'il fût conscient — absurde, sans doute, mais sublime!

Voilà jusqu'où s'en allait mon imagination, à considérer les cartes, les plans, les trophées, les portraits des anciens en longues redingotes presbytériennes, les attelages de bœufs, les fermes, les bibles, les physionomies rigides, et tout ce qui évoque la grandeur épique de ces armées en vestons, de ces milices paysannes, victorieuses des armées en uniformes, laborieusement organisées pour le désastre…

Mais le premier moment donné au sentimentalisme, au culte ancestral des héros, je me pris à réfléchir…

Entre tous les enseignements que suggère l'histoire des Boers, le plus raisonnable, le plus utile, ne peut-on le tirer de la déraison, de l'inutilité de leur résistance?… Au Cap, aucune milice, même d'anges à trompettes et de saints miraculeux, n'eût réussi à détourner l'avarice, la cupidité, la frénésie des humains, de ces territoires de crime et de folie où de l'or se cache… Il leur faut leur poison, qui les fait vivre jusqu'à ce qu'il les tue. Combien de millions et de millions s'entre-massacreront, toujours, pour posséder l'or, en déposséder les autres, et s'en griser, jusqu'à l'hébétement de la folie et la fureur du crime! Combien de pauvres et gentils rêveurs mourront à la peine, qu'on traitera de bandits, parce qu'ils auront voulu guérir l'inguérissable humanité de son plus cher délire!… Aucune politique, aucune loi, même aucun livre, n'a le pouvoir de transformer d'un coup les hommes. Même aucun martyr — si douloureux soit-il — n'est fécond. Et quand il se hausse jusqu'à devenir un grand exemple qui dure à travers les siècles, alors c'est bien pis, il devient

criminel… Il a fallu le terrible juif Paul, pour brandir et dresser sur le monde la croix sanglante du doux juif Jésus, et les seuls vrais morceaux que fidèles et juifs aient recueilli de cet emblème d'amour, ce furent les potences et les bûchers : « Race maudite, s'écrie Schopenhauer, elle a empêtré l'humanité d'un Dieu ! »

Si jamais nous nous délivrons de l'or et des maux qu'il engendre ; si un jour nous renonçons à l'or — et j'entends la richesse individuelle —, ce ne sera pas par dégoût du pouvoir qu'a l'or de changer les hommes en bêtes (alchimie qu'exprime déjà la fable de Circé), ce ne sera pas par sagesse, par vertu, par dignité, ce sera par force. On peut concevoir que, dans l'évolution économique des temps, ce métal perde sa valeur d'échange, représentative de nos passions, de nos ambitions, de nos intérêts, de nos énergies, de nos paresses, et que nous trouvions, enfin, le moyen de vivre autrement — un moyen plus rationnel, moins compliqué, comme celui de puiser à même, pour nos besoins et pour nos joies, dans les inépuisables réserves du trésor commun… Hélas ! ce ne sera pas demain…

Et voici qu'un portrait du bonhomme Krüger, qui n'est pas venu au musée de Dordrecht, et que la petite reine de Hollande [1], qui sait ce que c'est que de souffrir, a reçu comme un grand-papa malheureux, voici que ce portrait me fait songer de nouveau, avec sa face placide et rusée, et son collier de barbe de bon semeur de tulipes, que ce sont des Hollandais, peuple de thésauriseurs, de spéculateurs, peuples de bons vivants aussi, qui ont produit ces ascètes et ces contempteurs de l'or, là-bas, au bout de cette Afrique qui regorge d'or et de diamants…

Mais n'est-ce pas une race ou un peuple, à tout le moins une minorité disparate, réduite au seul négoce, et dont une même perpétuelle injustice cimente la solidarité — les juifs encore, pour tout dire — qui a enfanté un Karl Marx, spéculateur aussi, et des plus audacieux, acheteur — à quel découvert ? à terme de combien de siècles ? et contre la somme des capitaux coalisés — du bonheur que rêve le prolétariat universel ?

1. Wilhelmine (1880-1962), reine des Pays-Bas, décida d'envoyer, en 1900, un navire de guerre recueillir P. Krüger.

*
* *

Au sortir du musée boer dont, à la grande joie du gardien, redevenu optimiste, j'emporte, plein mes poches, des souvenirs, en cartes postales coloriées : rondes des jolies filles de Marken, pêcheurs de Volendam, coiffés de leur bonnet de peau de mouton, moulins de Vormerveer (car, pour ce qui est des Boers, des paysages transvaaliens, des batailles, des mines, de Krüger et de Dewet [1], il n'y en a point, étant invendables), je recommence à dévaler par la ville. Un moment, je m'arrête devant l'Ary Scheffer, en bronze, de la *Scheffersplein,* et il ne me paraît ni froid, ni ennuyeux. Autant qu'on peut retrouver, dans du métal coulé, l'expression d'un visage humain, j'ai senti qu'il y avait là, sous ce crâne, une intelligence vive, un goût joli, élégant, de la forme, et j'ai rougi de mon éclat de rire de tout à l'heure… Il s'en est fallu peut-être de peu — de génie, sans doute — pour qu'Ary Scheffer ne fût devenu un grand peintre… En tous cas, j'ai mieux goûté le charme de sa gravité, et j'ai songé à ce qui en demeure, dans le charmant sourire que sa petite-fille hérita de Renan [2]…

La pluie, dont les réserves semblaient garnir jusqu'aux profondeurs du ciel, a cessé de tomber. Même du soleil se montre, entre les nuages. Le ciel redevient immense et léger. Nous avons vu, alors, un Dordt pimpant, coquet. La nouvelle lumière mitige l'aspect sombre et sévère que les rues de la vieille ville ont gardé du moyen âge. On y distingue enfin la grâce hollandaise, la fraîcheur qu'elles ont, par endroits, et où l'abondance des fleurs contribue. Les canaux s'animent, les rues se repeuplent, et aussi les maisons, d'où les spectres du passé semblent être partis… Ce contraste a un charme brusque et vif, auquel on s'attarde, avec un nouveau désir de flânerie… Devant les habitations, aux toits en escalier, dont le temps a vêtu les murs de couches de poussière, qu'il patine depuis des siècles, les jardinets sont comme en

1. Christian-Rodolphe de Wet, né en 1854, fut le plus audacieux des généraux boers et tint tête à Kitchener, avant de mettre fin à la guerre, le 31 mai 1902.

2. Ernest Renan (1823-1892) a épousé en 1856 la nièce d'Ary Scheffer.

prison. Derrière les grilles ouvragées, aux lances héraldiques, les fleurs d'aujourd'hui semblent gardées par des hallebardiers d'autrefois… Du haut des ponts surélevés, l'eau des canaux n'a presque plus rien de liquide, à force d'immobilité, que sa demi-transparence. Et, à contempler sa profondeur, l'on en vient à imaginer qu'elle s'enfonce, à l'infini, mais que ce n'est plus dans l'espace, que c'est dans le temps…

Le soleil printanier a beau mettre sa coquetterie à ne vouloir sécher que si lentement la jolie ville, si joliment mouillée, il faut partir… Une petite fille nous offre des œufs de vanneau que nous achetons et que nous mangerons en chemin.

Et la *628-E8* démarre dans la boue glissante, plus d'une fois dérape… Mais le sol s'essore dans la campagne. On oublierait l'averse, n'était le nombre des flaques où se reflètent le bleu céleste et des bouts de nuages nacrés, comme en autant d'éclats d'un grand miroir qui, en tombant du ciel, se serait brisé sur la route…

Rotterdam

De ce court voyage de Dordrecht à Rotterdam je ne me rappelle rien, sinon que l'auto allait, glissait, sans heurts, sans secousses, et comme allégée des servitudes de la pesanteur. Elle me donnait une joie qui n'est ni la joie de bondir, ni la joie de patiner, mais qui ressemble à l'une et l'autre. Elle m'emportait avec une extraordinaire allégresse, et, vraiment, je me sentais doué de son élasticité. On eût dit que, pour se faire plus douce et pour aller plus vite, elle courait, de toutes ses forces, pieds nus, sur la route.

Et voici que, tout à coup, en haut d'une petite côte qui, en ce pays, nous sembla être une montagne himalayenne, par-delà un pont énorme, nous nous trouvâmes devant une espèce de falaise, ou plutôt devant un pan de mur de rêve, formé d'on ne sait quel amoncellement de briques multicolores, de fragments de verre colorié, d'éclaboussures de soleil, au pied duquel venait battre, comme une mer déchaînée, le furieux tumulte d'une ville en travail et d'un port en fièvre. Falaise ou pan de mur de rêve, il nous fallut quelques minutes pour reconnaître que nous étions en face de la ville neuve de Rotterdam.

À peine entrés dans Rotterdam, nous y avons été enveloppés aussitôt d'un mouvement, d'une agitation que les sirènes sur le canal, les sifflets des locomotives sur les voies ferrées, le roulement des fourgons sur les pavés, faisaient retentir à l'infini… Mais nous fûmes enveloppés bien davantage par la population, qui nous environna de faces bouche bée, de gestes qui puérilement cherchaient à s'instruire au contact d'un cuivre, au contact, aussitôt rompu, du radiateur, éprouvaient les *pneus,* appuyaient sur les garde-crotte. L'ébahissement de cette foule, qui souriait ou s'assombrissait, mais demeurait silencieuse, nous enserra si bien, que nous dûmes nous arrêter.

Pour bruyante et remuante qu'elle fût, Rotterdam me parut bien plutôt une ville sauvage et lointaine. Au plus plaisant, au plus riche milieu de l'Europe, ses habitants avaient l'air de Lapons ahuris. À tout le moins, ils n'avaient jamais vu ou ne voyaient que rarement d'autos… Cette population, habituée à tous les vacarmes, à toutes les étrangetés de la vie cosmopolite, au spectacle du commerce mondial et de travaux surhumains, s'affolait autour de notre machine, sans paroles.

Les dames n'oublient en aucune circonstance de s'apprêter pour les regards, et tous les regards leur plaisent, excepté qu'elles y voient durer l'hébétement. Les nôtres se remuaient sur leurs coussins, assez mal à leur aise, en apercevant — vision de terreur — de rudes mains se coller aux vitres, s'y promener. Ma voisine ferma les yeux… Ses gants tremblaient.

Cette foule muette, dans cette ville en fièvre et pleine de tapage, c'était la population laborieuse qu'on n'entend point dans une usine assourdissante. La civilisation assouplit, polit les instincts et les énergies dont elle n'utilise que la force vive, pour ses fins obscures… Mais n'accumule-t-elle pas artificiellement des éléments qu'elle déforme en les comprimant, et dont la déflagration multipliera, dans une circonstance donnée, la redoutable puissance inerte?

À force de coups de trompe, Brossette parvenait péniblement à se frayer un chemin dans la masse que le capot fendait lentement… Nous voyions passer, sans bruit, derrière les vitres, un monde de têtes levées, de bouches ouvertes, qui, même quand le flot se fut refermé, ne s'abaissèrent pas, ne se refermèrent pas.

Pas d'autos, partant pas de garage. J'eus beaucoup de peine à en trouver un… C'était, dans un quartier malpropre de la périphérie, une sorte de hangar où l'on avait remisé des caisses vides, un vieux camion hors d'usage, des voiles de barque roulées autour de mâts pourris.

Brossette était consterné.

— Ça ! un pays ?… fit-il, en se grattant la tête… Oh ! là ! là !…

Nous n'y étions arrivés, d'ailleurs, que lentement, péniblement… Les enfants se collaient sur les marchepieds, s'agglutinaient au capot, et il fallut les faire tomber, en les secouant, comme les grappes d'insectes rôtis qu'on détache la nuit du radiateur…

Un spéculateur

Si j'ai mal vu Rotterdam, si je n'ai même pu qu'entrevoir son port, c'est que, dans le hall de l'hôtel, à peine au sortir de table, j'ai rencontré mon ami Weil-Sée [1], mon meilleur ami, mon cher Weil-Sée, que, depuis des années, je n'avais pas revu…

Nous nous sommes embrassés à plusieurs reprises… Mon ami Weil-Sée est un des rares hommes que j'embrasse et qui m'embrasse, et nous nous embrassons, depuis une quarantaine d'années, toutes les fois que nous nous séparons ou retrouvons, c'est-à-dire tous les cinq ou six ans.

— Vous ici ?… Vous ici ?…

Et j'essuyai, à la dérobée, la plus mouillée de mes joues…

Il me considérait en souriant, mais sans répondre…

— Vous n'êtes donc plus à Grenoble ? Je vous croyais à Grenoble riche… heureux ?… Et votre usine d'énergie électrique ?… Vous n'êtes donc plus marchand d'énergie ?

1. Pour le personnage fictif de Weil-Sée, Mirbeau a emprunté des traits à son ami Thadée Natanson (1868-1951), spéculateur malheureux, qui corrigera le texte de *La 628-E8* et co-signera *Le Foyer.* Quant au nom, il est composé de celui de deux autres amis de Mirbeau, tous deux auteurs dramatiques, et juifs comme les Natanson : René Weil, alias Romain Coolus (1868-1952), qui accompagne précisément Mirbeau en Hollande, et Edmond Sée (1875-1959), auteur de *L'Indiscret* et des *Miettes.*

À toutes mes questions, il secouait la tête, et il souriait.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Je connais trop mon ami Weil-Sée pour imaginer qu'il pût vivre en Hollande, n'importe où d'ailleurs, sans motifs sérieux… Je savais sa sagesse à trouver du plaisir en tout, mais à le trouver, principalement dans un frémissement d'activité toujours nouvelle. S'il était en Hollande, ce ne pouvait être que pour quelque découverte fabuleuse, pour quelque colossale entreprise.

— Qu'est-ce… qu'est-ce que vous faites ici ?

Et je répétai :

— Vous n'êtes donc plus marchand d'énergie à Grenoble ?

— Non… se décida-t-il à me répondre enfin… Je ne suis plus marchand d'énergie. Je place des risques… je place des risques… ici… à Rotterdam… des risques, mon cher.

D'un autre, j'eusse pu croire à quelque bouffonnerie, et même — à considérer ses yeux un peu fixes et le sourire durable que la mauvaise qualité de ses dents ne parvenait pas à gâter — à de la folie. Mais il ne m'est jamais arrivé de douter de mon ami Weil-Sée, de la solidité de son intelligence. Je l'écoutais avidement, en me laissant entraîner vers sa table, au fond de la salle, ou plutôt, je le suivais, sans même en avoir été prié, car Weil-Sée a une telle horreur de la violence qu'il n'oserait pas entraîner son meilleur ami par le bras, fût-ce vers un trésor.

Ces « risques » dont il me parlait, ces « risques » qu'il plaçait, je compris bien vite que c'étaient les maisons, les récoltes, les automobiles, les chevaux de courses, les tableaux de maîtres, les bateaux, les meubles, les ouvriers, qu'il assurait contre les accidents et même contre les assurances… Agent d'assurances… voilà… il était tout simplement agent d'assurances… Mais, avec mon ami Weil-Sée, rien n'est jamais simple. J'entrevis aussitôt des spéculations ingénieuses et formidables.

Il m'expliqua avec animation :

— Assurances contre l'incendie, les accidents, le vol, les naufrages, la pluie, la grêle, les sauterelles… sans doute… Que voulez-vous ? Il faut vivre… Mais le nouveau, l'important, mon cher, ce sont les assurances et les réassurances que j'établis contre le mensonge, la vérité, la stérilité et la fécondité, contre la maladie — toutes les maladies —, contre la débauche et contre la vertu, contre la guerre et contre la paix, contre les monarchies et

contre les républiques, contre l'ennui… la stupidité des fonctionnaires et la tyrannie des lois, contre la trahison, l'amour, la littérature…

Je crois bien qu'il parla encore de réassurances contre le doute, les désillusions, puis encore de bourses d'assurances, de risques des risques, de mutualité individualiste, d'individualisme collectiviste et, toujours et à tout propos, de la statistique…

Dans toutes les conversations de ce philosophe, le passé de l'humanité, l'avenir du monde, évoluent aisément. Je croyais entendre débiter le prospectus d'un Crédit International de l'Ataraxie universelle. Mais ce que je me rappelle le mieux, c'est que son regard lucide était bordé de paupières d'un rouge de sang, comme en ont certaines figures de Poussin; que son nez s'était encore allongé, depuis notre dernière rencontre; que sa barbe, qui fut châtaine quand j'étais blond, se désargentait, jaunissait autour des lèvres minces, sur lesquelles je voyais, avec confiance, à coups de paroles et jets de salive, se construire le bonheur de l'humanité… Qu'importait alors que certains chiffres, les milliards surtout, eussent une si mauvaise odeur?…

À tout petits pas, nous étions arrivés jusqu'à sa table, auprès d'un de ces verres où je lui vois boire, depuis quelque quarante ans, ce même thé blond, dont un fleuve a passé par son corps.

Une fois de plus, Weil-Sée me démontra qu'il allait incessamment faire cette fortune mondiale, qu'il lui fallait…

— Tout simplement, mon cher, pour arriver, entre autres, à décupler la puissance du microscope et en construire un qui grossisse l'objet soixante mille fois… soixante mille fois, c'est absolument indispensable. Mais ce n'est pas tout… Il me faudrait aussi des températures… ah! des températures à cuire, en bloc et en douze heures, l'univers, comme une plaque de céramique…

Je me fie, sans restriction, à l'intelligence de mon ami Weil-Sée… Je le suivais admirablement, et j'étais convaincu, au point de prêter serment, qu'il ne disait rien qui ne fût vrai ou qui n'importât… Mais, quand je ne l'entends plus, je suis incapable d'expliquer ce qu'il m'a dit, et en quoi consistent ses projets et son métier…

— Vous sentez bien, n'est-ce pas? Ce n'est plus que quelques mois de patience… pfuut!… quelques mois…

Sur quoi, ayant écarté des piles de catalogues — personne ne lit autant de catalogues —, de livres, de denrées, de graines, de plantes, d'instruments, de machines, il prit du papier quadrillé, et se mit à dessiner, pour achever de me convaincre, des diagrammes et des graphiques…

Dans son visage malmené, couturé, je cherchais quelque chose, mais quoi?… quelque chose qui restât des traits de l'enfant que j'avais vu arriver au collège, du fond de la Dalmatie… quelque chose de son nez aquilin, de l'expression de ses yeux tellement doux, de l'arc ingénu de sa lèvre, et même de ses boucles autour d'un front énorme et bombé… Mais tout cela était si fané, si racorni! Je me rappelais comme son intelligence, tout de suite, avait fait merveille, parmi nous… Il s'était révélé aussitôt élève prodige… Nos professeurs lui prédisaient le plus bel avenir… Et voilà où il en était, son avenir!…

— Vous comprenez?… entendais-je, durant ces rappels de souvenirs… ce qui serait important, encore, c'est de pouvoir s'enfoncer dans la terre, un peu… je ne crois pas qu'on ait été au-delà de quelque deux mille mètres… Et dessous… dessous… réfléchissez!…

Il s'arrêta.

— Dessous… ce sont évidemment… il ne se peut pas que ce ne soient point des métaux inconnus… de fantastiques métaux…

Ses yeux brillaient :

— Et avec des propriétés, mon cher!

À mesure qu'il parlait, sa fortune prospérait, et il arrachait un secret de plus à la nature…

Il avait beau vieillir, le pauvre Weil-Sée, il ne changeait pas…

Très jeune, je l'avais rencontré à Manchester, passionné de géologie et cherchant, en même temps, des capitaux pour une fabrique d'armes tellement redoutables, que c'en était fini de la guerre… C'était lui, pourtant, qui m'avait aidé à supporter les plus dures journées de cet hiver 70-71, où, sous les ordres de Chanzy, les loqueteux que nous étions fuyaient de tous les côtés de la Loire… Ah! sa tendresse et sa gaieté, durant ces affreuses semaines!… Je ne l'avais plus retrouvé qu'à la Bourse, à son retour du Paraguay, enthousiaste du caoutchouc… à la Bourse,

dont il fut, plus tard, au krach de Bontoux [1], une des innombrables victimes.

— Comprenez… mon cher… que ce qu'il me faut… c'est une fortune… mais une fortune, tellement folle, qu'elle rende les autres fortunes impossibles… comme il a fallu les trusts, pour voir la fin de l'industrie privée…

Depuis le krach, il avait cherché et découvert du graphite en Sibérie, de l'étain en Espagne, du fer en Australie, du manganèse en Transylvanie, du cuivre en Roumanie et jusqu'à du pétrole en Galicie, mais toujours trop tôt… Aucune banque ne voulait croire en lui… Son imagination, sa culture générale, l'énormité de son lyrisme idéologique terrifiaient aussi les gens d'affaires…

— C'est peut-être un bien que je n'aie pas réussi trop jeune… Car, à présent que je sais…

Et son geste avait une telle ampleur, qu'il semblait vraiment razzier l'univers…

Je savais, moi, que, las de ne pouvoir arriver à y exploiter une montagne d'or, il avait, dans les années 90, quitté Le Cap, justement sur le bateau qui avait amené, dans la colonie, Cécil Rhodes [2], mourant… Puis, en quête d'une source d'énergie, qui lui permît de poursuivre des expériences de thermochimie, je crois, pour lesquelles il se passionnait, il avait cherché du charbon en Amérique, avait dû revendre à vil prix un charbonnage extraordinaire, qu'il n'avait pas le moyen de mettre en exploitation, et il était venu, dans le Sud-Est de la France, s'intéresser à l'industrie naissante des centrales hydroélectriques, la dernière à laquelle je l'eusse vu prendre part à Grenoble…

Il admirait que les circonstances l'eussent fait renoncer…

— À toutes ces affaires… médiocres… vraiment médiocres.

Je protestai.

1. Allusion au krach de l'Union Générale, fin janvier 1882, qui ruina des milliers de petits épargnants. Eugène Bontoux (1820-1904) fut alors condamné à cinq ans de prison — peine réduite à deux ans en appel — et à 3 000 francs d'amende. Rappelons que Mirbeau a été coulissier à la Bourse en 1881-1882.

2. Cecil Rhodes (1853-1902), hommes d'affaires anglais, promoteur de l'expansion coloniale britannique en Afrique, et dont le nom a été donné à la Rhodésie, est mort au Cap en 1902.

— Non… non… je vous assure… très, très médiocres.

Il admirait surtout que les mêmes circonstances l'eussent enfin amené à choisir la riche, industrieuse, économe et féconde Hollande pour y fonder…

— Ah! ça… ça en vaut la peine… quelque chose comme la Bourse des Bourses, où l'on ne spéculera plus… enfantillage!… sur les chances de l'activité, de la production contemporaines — aucun intérêt! —, mais véritablement, sur des probabilités pures… sur des futuritions… et à Rotterdam… Rotterdam… épatant!… Rotterdam… mon cher, qui n'est pas seulement la première place de commerce de la Hollande… Rotterdam, à qui j'assigne…

De son index replié, il frottait activement son nez…

— À qui j'assigne, entre les ports du monde, la plus puissante virtualité spécifique de spéculation.

Et il éternua sept fois de suite, car c'était une de ses particularités d'éternuer abondamment, sans se laisser distraire de son discours…

— Il ne s'agira plus, continuait-il entre les derniers éternuements, de la hausse ou de la baisse… atchi!… des stocks des marchandises du monde… ou du cours de quelques milliards de fonds publics… qu'est-ce que c'est que ça?… Mais non… Il s'agit, comprenez bien… d'une sorte… mettons, si vous voulez… de Bourse… d'Agence, de Tribunal, où s'arbitrera et se compensera le malheur humain… qui fera équilibre à toutes les mauvaises chances du calcul des probabilités, et où viendront successivement s'amortir les inévitables crises des évolutions futures…

Or, je ne me demandais même pas, en l'écoutant, s'il arriverait jamais à posséder cette fortune qu'il poursuivait depuis si longtemps, en vain, mais seulement — considérant son pauvre dos qui se voûtait — je déplorais, à part moi, qu'il dût lui rester si peu d'années pour en jouir…

— Écoutez, me dit-il enfin, très tard, tandis que le dernier garçon resté pour nous servir sommeillait lourdement, sur une chaise, sa serviette entre les jambes…, écoutez… Il y a des années que je n'en ai dit autant à personne… Avec mes Hollandais… je sais aussi…

Et il sourit finement :

— Je sais aussi me taire, diable !… ou ne parler que chiffres… Mais je veux vous confier encore, à vous, un secret… Il y a eu des gens pour douter de mon avenir… En général, personne n'a guère cru en moi… Vous-même… Mais si… Laissez donc !… qu'est-ce que ça fait ?… Tenez… vous rappelez-vous ?…

Il éclata de rire, d'un rire qui ressemblait à un éternuement…

— … Vous rappelez-vous Charlotte qui prétendait que j'étais un pauvre garçon… qui n'arriverait jamais à rien ?… Ah ! ah !… Oui… Et Noémie ?…

Il rit plus fort.

— Noémie, qui m'a quitté, parce que je n'avais plus le sou ?… Crevant, hein ?… Plus le sou. Avec ce front-là ?…

Il se gifla le front, fouilla ensuite dans sa poche, en ramena quelques pauvres florins, qu'il fit rouler sur la table :

— Plus le sou ? Tordant !… tordant !

Puis :

— Il y en a même qui me reprochent de rêver… d'être insouciant… léger… trop peu pratique… de mettre, en toutes choses… comment appellent-ils cela ?… de l'exagération… oui, mon cher, de l'exagération !…

Et il avoua, dans une nouvelle bordée de rires, qu'il avait été, parfois, de ceux-là…

— Tout le monde disait : « Il rêve… il rêve !… » Pour rien… à propos de tout… Et je me reprochais de rêver… je m'en voulais de rêver… Je m'en voulais de m'absorber si longtemps à voir couler un fleuve, passer une femme, flamber un foyer… tandis que des projets tambourinaient à mes tempes… ou, simplement, de contempler, toute une soirée, mon papier, sans y toucher… Et mes journées… mes nuits, à bâtir des impossibilités prodigieuses, en chantant à tue-tête !… J'en vins à me refuser cette volupté du rêve… comme j'ai su renoncer à l'éther, au haschisch, aux femmes, et même au tabac… J'en vins — c'est affreux — j'en vins à accuser, de ce détestable et délicieux penchant pour la rêverie, le pire et le plus exquis des stupéfiants… à en accuser ce geste de maman…

Il me sembla que ce mot faisait trembler ses vieilles lèvres.

— J'ai tant hérité d'elle !… oui… ce geste où je l'ai vue si souvent s'oublier, des heures durant, à ouvrir et refermer, les yeux perdus, ouvrir et refermer, pauvre maman !… deux cents fois de

suite, peut-être, le fermoir d'un bracelet d'or, à son bras… Les idiots!… L'idiot que j'étais!

Il hurla et il cracha… je puis bien dire qu'il cracha dans mon oreille.

— Eh bien! tout ce que la fortune… n'importe quelle fortune… peut donner… je l'ai déjà, puisque je l'ai imaginé. Et ma tête me donne encore une avance, inintégrable en chiffres, sur tous les milliardaires des deux Amériques… Tout… je l'ai possédé, possédé… écoutez-moi… possédé!…

Il appuya encore sur le mot… et, m'attirant à lui — décidément, trop de thé finissait par l'enivrer —, il ajouta encore plus confidentiellement :

— Qu'est-ce que c'est que posséder?… Posséder, c'est comprendre… ou, si vous aimez mieux… imaginer. À notre ploutocratie misérable, voici que succède une *gnosticratie*!…

— Quoi?

— Une gnosticratie… vous comprenez?… gnosticratie.

Est-ce que je comprenais?… Bah!

— Une gnosticratie qui mènera, sans doute, enfin, la pensée au nihilisme parfait de l'indifférence absolue, où les arrière-neveux… de nos arrière-neveux… Mais c'est évident… Pour moi, j'aurai tout compris…

Il me sourit :

— Ou j'aurai cru que j'ai tout compris.

Il éclata de rire.

— C'est tout à fait la même chose…

Ce n'est pas sans inquiétude que je le vis se lever, crier :

— Qui donc aurait raison contre moi?… Je récuse tous les juges… tous… même le plus vieux juif… là-haut…

Son index se tendait vers le plafond.

— Même le plus vieux juif… je lui défends d'avoir raison contre moi… Lui?

Il haussa les épaules, avec l'expression du plus complet dédain…

— Voyons!… il pouvait continuer à penser, à rêver le monde, pendant l'éternité des éternités… Et il l'a créé?… L'imbécile!… Et il l'a créé tel qu'il est encore?… Et pour la misère de quelques milliards de siècles?… Inimaginable!… Et qu'est-ce qu'il a

maintenant, avec cet univers sur les bras ?… Rien… plus rien… plus rien… C'est bien fait !…

Il donna un grand coup de poing sur la table, et le garçon, réveillé en sursaut, accourut :

— Du thé !… commanda mon ami Weil-Sée, subitement radouci…

*
* *

Mes compagnons avaient à voir des amis, établis dans une propriété des environs. J'en profitai pour passer quelques jours avec mon ami Weil-Sée. Il tenait absolument à me montrer Rotterdam, à m'en expliquer le mécanisme jusque dans ses rouages les plus intimes… Il arriva, naturellement, que Weil-Sée me mena partout, sauf à Rotterdam… Il trouvait que, pour n'avoir pas vu assez de ciels et d'eaux de Hollande, je n'avais pas vu la Hollande, et que, n'ayant pas vu la Hollande, je ne pouvais rien comprendre à Rotterdam… En bac, en bateau, en voiture, en chemin de fer, il me promena sur tous les bras de la Meuse, sur tous les canaux qui mènent de la Meuse au Rhin, sur tous les bras du Rhin et sur la mer, entre le ciel et l'eau, et ce fut surtout, hélas ! sur des ponts… J'ai passé des journées sans voir le ciel, sans oser regarder les eaux, sur tous les ponts des routes, des villes, et sur ceux qui osent chevaucher la mer… De Rotterdam, nous n'avons vu que l'immense pont qui enjambe la ville, on dirait, dans toute sa largeur.

De ces quelques jours, il ne me reste que d'intolérables sensations de vertige. Le vertige, en Hollande ? Eh bien, oui ! Ai-je rêvé ? Rêvé-je encore ?

Je me demande aujourd'hui si ce n'était point la seule présence de Weil-Sée, sa voix lointaine, ses gestes saccadés, ses grimaces extra-humaines, l'immensité de ses illusions, qui amplifiaient ainsi, déformaient ainsi, les choses autour de lui… Je crois, en vérité, je crois qu'il avait cette puissance extraordinaire de communiquer son malaise, sa peine, son vertige, sa torture, à la matière la plus inerte… À son contact, la nature elle-même s'affolait…

Là, le col tendu vers des viaducs de chemins de fer, nous voyions des wagons filer si haut, au-dessus de nos têtes, qu'il

fallait deviner leur vacarme qui s'enfuyait… Ailleurs, nous dominions — le cœur m'en tourne — des trains de bateaux qui paraissaient des barques, des barques qui paraissaient des mouches… Et je fermais les yeux… Ici, c'était l'effroi que le bachot où nous dansions, une catastrophe d'arches et de piliers rompus l'anéantît; là, l'angoisse que ne cédât le tablier de métal, dont les courbes semblaient des rebondissements de palets sur l'eau, ce tablier si fragile qu'il s'agitait au vent et résonnait, en tous ses assemblages, sous notre poids… Je me souviens de ponts, où j'eusse donné des millions d'hectares de ciel de Hollande pour un bon kilomètre solide de grand-route de Beauce. Et pour ajouter à l'horreur de cette impression, les coups de sifflet éclataient, au-dessus de nous, comme l'annonce d'un malheur, et l'on entendait, en dessous, alterner et se répondre des lamentations de sirènes. Je voulais me persuader que je résistais aux forces qui tiraient mes entrailles, mon cœur, comme avec des cordes, chatouillaient mes chevilles, irritaient la moelle de mes tibias, et un frisson me parcourait à sentir que je « ne pesais plus »… Un dégoût de vivre, pire que la peur de mourir, me tenait suspendu en l'air… Non, en vérité, je ne *pesais* plus… Quand sur les remblais, les digues, et puis à rouler sur la brique ferme, j'avais repris, peu à peu, mon poids et ma raison, je goûtais comme le délice d'une convalescence, à suivre les enroulements de nuages, au ciel, à plonger mes yeux dans la transparence des eaux, au ras du sol… Et du vertige, je parlais légèrement, ainsi qu'on médit d'un ami…

— J'envie, me disait mon ami Weil-Sée, ceux qui ignorent le vertige, mais je les plains aussi… Quelle idée peuvent-ils avoir de l'enfer et comment pensent-ils qu'on ait pu l'imaginer?

Cette idée le fit longuement ricaner… Puis, il continua :

— Il est certain que la damnation, c'est d'être, éternellement, les talons cherchant une paroi qui fuit, au point de se sentir invinciblement attiré… de se sentir tomber dans un gouffre, dont on sait qu'on n'atteindra jamais le fond.

À mon tour, j'évoquais le vertige, à bord d'un ballon captif dont la nacelle résiste à la corde et au vent, et se couche; sur les falaises des côtes bretonnes qu'on sent glisser sous ses semelles, quand on se penche vers la mer; sur un balcon où l'on est monté, en riant, et dont le parapet est trop bas de cinq centimètres; sur

les échelles des échafaudages dont on tient les montants embrassés une éternité, et dont il m'est arrivé de mordre… oui… de mordre, à m'en casser les dents, les barreaux.

— Mon cher Weil-Sée, un jour, au Mont-Vallier, j'avais eu la folie de suivre un ami sur un sentier qu'au bout de dix minutes je sentis — je n'aurais pas baissé les yeux pour un empire — se rétrécir jusqu'à devenir plus étroit que mes semelles… Je m'arrêtai enfin et mis bien une demi-heure — comme un petit équilibriste japonais au sommet d'une pyramide de tonneaux — à me retourner, et le double de temps à me coucher ventre contre terre. Mon ami, mon bourreau avait le courage de se moquer de moi… Je n'avais pas, moi, seulement la force de souhaiter sa mort… Et, à plat ventre, déchirant ma joue collée à la montagne, pour ne pas apercevoir le précipice, j'ai mis le temps d'une autre vie à refaire le chemin parcouru…

— Ce n'est rien… dit Weil-Sée, en montrant ses dents noires… le Mont-Vallier, ce n'est rien… Vous n'avez pas suivi, comme moi, les torrents des Alpes, à flanc de montagne, le long de parois qui semblent de marbre poli ou de boue schisteuse, dans des gouffres au profond desquels le ciel ne paraît plus qu'un tout petit ruisseau bleu… Voilà le vertige…

Et il poursuivit, après un instant de silence, ricanant :

— C'est parce que je sais ce que c'est que le vertige… que je comprends quel tremblement dut agiter le pauvre Jésus aux jointures des genoux et du bassin, quand Satan l'a tenté.

Les juifs sont très préoccupés de Jésus… Weil-Sée aimait à en parler; il en parlait à propos de tout… Au fond, il était fier d'avoir un Dieu dans sa famille. Il reprit :

— Le Malin — c'est bien le sobriquet qu'il mérite — avait mené Jésus sur la montagne, et, sous prétexte de lui offrir le monde, c'est un gouffre qu'il lui montrait… Or, ce qu'il y eut de divin dans le refus, ce n'est pas d'avoir refusé l'offre dérisoire d'un monde — quel monde, qui déjà ne lui appartienne, peut-on offrir à un Jésus ou à un Spinoza? — Non… le divin… écoutez-moi… c'est d'avoir, sur la montagne, au bord du gouffre, refusé, du bras tentateur, l'appui…

Il prit un air dégagé — nous étions, en ce moment, sur la terre ferme — et il ajouta le plus gaiement du monde :

— Pour moi… je suis persuadé que je n'irai pas en enfer… Oh ! ce n'est point que je croie tellement à l'enfer… Ce n'est pas non plus que j'aie une telle confiance dans la vertu de mes actions… ni dans la justice de ce Dieu qui, après avoir crée le monde, en six jours, à la diable, a fait annoncer partout — forfanterie ! — qu'il le jugerait en un seul, comme on expédie les petits délits de police, au début des audiences correctionnelles… Du moins, Dieu sait-il très bien qu'ayant connu toutes les sortes de vertige, ce vertige infernal ne pourrait plus avoir de nouveauté pour moi, et, par conséquent, ne me serait pas un supplice… Alors ?… À quoi bon ?… Ah ! ah ! ah !…

Et sans autre transition, il me parla de la Réforme dans les Pays-Bas, de la Réforme en Allemagne, de la Réforme en soi, et du rôle qu'y jouèrent les Iconoclastes, secte admirable, qu'il regrettait chaque fois qu'il visitait une exposition de peintures.

*
* *

C'est pour avoir trop écouté mon ami Weil-Sée que je n'ai rien vu du port de Rotterdam. Pourtant, je m'étais bien promis de le visiter longuement, et Weil-Sée m'avait bien promis de me l'expliquer de même. Tout ce que j'en sais, tout ce que, sans doute, j'en saurai jamais, c'est « qu'on y voit circuler les produits des colonies du monde entier ». Puissance d'évocation qu'ont toujours eue certaines phrases qu'il prononce !… Tous les autres ports que j'ai vus, depuis, me paraissent petits, étroits, inanimés. Le seul port qui puisse m'impressionner désormais, c'est ce port de Rotterdam, que je n'ai pas vu, que je n'ai pas besoin de voir, que je ne verrai ni n'oserai aller voir jamais, ce port de Rotterdam, dont je sais seulement, dont Weil-Sée m'a dit brièvement, en passant, « que les produits des colonies du monde entier y circulent » !…

*
* *

Il y a des hommes ainsi faits que je n'ai pas la force de leur résister, que l'idée même ne m'en viendrait pas… Mon ami Weil-Sée est de ceux-là. Qu'on rie, si l'on veut, de mon esclavage ; c'est pour moi le seul aspect du bonheur. Mais c'est trop peu dire

que je ne résiste pas à ceux qui me plaisent; je ne sais, non plus, leur parler, ni parler devant eux… C'est pourquoi, peut-être, aucun personnage ne m'émeut autant que Cordélia [1]. Seulement j'admire que cette malheureuse fille puisse en dire autant qu'elle en dit… Il est vrai que c'est du théâtre.

Qu'un homme, au contraire, m'impatiente, ou qu'une femme prétentieuse et littéraire commence de disposer ses phrases, je me sens pris aussitôt d'une envie furieuse de les contredire, et même de les injurier. Ils peuvent soutenir les opinions qui me sont le plus chères, je m'aperçois aussitôt que ce ne sont plus les miennes, et mes convictions les plus ardentes, dans leur bouche, je les déteste. Je ne me contredis pas; je les contredis. Je ne leur mens pas; je m'évertue à les faire mentir… Je me sens en joie, en verve. Si je pouvais avoir de la haine, vraiment de la haine, je crois bien que j'aurais — pauvre de moi! — du génie… Au lieu qu'un sourire, qui me séduit, ne m'inspire pas un mot… et mes yeux — que des yeux ennemis font étinceler — se baissent devant un regard dont ils aiment la lucidité ou la douceur… Alors, je demeure silencieux… je me sens stupide. C'est ma façon de m'abandonner. L'être qui me plaît parle pour lui et pour moi. Quoi qu'il dise… peu importe que je n'aie jamais pensé comme lui… je suis heureux. Et, à me persuader que la bouche amie décide, à l'instant, de ce que je pense et de ce que je suis, je n'ai plus qu'à l'écouter… J'écoute, je ne parle plus… Combien d'attentes j'ai dû décevoir! Combien, souvent, j'ai dû paraître sot!… Ce sont, pourtant, sans aucun doute, les moments où j'ai le mieux compris ce que je pouvais comprendre, et mon silence n'était que l'hébétude de l'intelligence satisfaite…

Mes cher amis… mes charmantes amies… tous mes bien aimés, vous tous qui vous êtes, hélas! détachés de moi, vous surtout dont je me suis détaché, de combien de reniements, de combien de lâchetés vous êtes responsables… et, je puis bien vous le dire, de combien de larmes! Car, pauvres imbéciles que

1. C'est la troisième fille du roi Lear, dans la tragédie homonyme de Shakespeare : quoique déshéritée injustement par son père, elle lui reste fidèle et, nouvelle Antigone, l'accompagne sur les routes, quand il est chassé par ses deux filles aînées. Elle meurt étranglée.

vous êtes, vous avez toujours ignoré la belle source de tendresses qu'il y avait en moi.

*
* *

Un soir, mon ami Weil-Sée me mena le long d'un quai désert, dans un club de la ville, où je fus accueilli avec beaucoup de cordialité ; du moins, Weil-Sée me l'assura.

Les membres du cercle — armateurs, banquiers, marchands — étaient réunis dans une salle dont le pourtour seul était meublé de banquettes, devant lesquelles, à intervalles réguliers, étaient fixés des guéridons. Tout le milieu restait vide, et les lustres de cuivre se reflétaient dans le miroir du parquet. Les places étaient occupées, d'ailleurs silencieusement, chacune, par un buveur, devant qui se dressait un pot de bière. Au-dessus de chaque buveur, un petit nuage de fumée s'épaississait, tous les petits nuages alimentant la nuée centrale, dont les bords légers s'enroulaient et bleuissaient par-dessus les lumières. Chaque buveur avait, aux dents, une pipe à peu près pareille, un peu longue. Toutes les pipes ne fumaient pas absolument en même temps, mais il y en avait toujours un certain nombre qui quittaient ensemble des bouches en même temps fumantes, ou revenaient en même temps reprendre, entre les dents, la place un instant occupée par le pot de bière… À de certains moments, des chocs de grès sur le marbre, des claquements de lèvres, des crachats, des remuements de pieds, des quintes de toux, cédaient à la parole gutturale de l'un ou de l'autre des membres du cercle, qu'on écoutait assez longuement, jusqu'à ce que ses derniers mots arrivassent à se fondre dans un *tutti* de rires. Et Weil-Sée allait, de l'un à l'autre, souple, insinuant, avec des complaisances, des humilités, des servilités, qui m'attristèrent un peu.

Mes deux voisins m'adressaient, de loin en loin, la parole à voix basse. L'un avait une trogne cuite au vent et au soleil, des tons d'un beau vieux pot de faïence ; un épais collier de barbe jaunâtre lui faisait, autour du cou, comme un foulard. L'autre était un tout petit vieillard, occupé surtout à hausser sa petite personne et son menton minuscule au-dessus du bord de la table. Il se redressait à chaque instant, pour éviter, à la fois, que le fourneau de sa pipe ne vînt s'appuyer sur le guéridon, ou ne dépassât

son crâne nu, mais duveté… Pour un sourire, il avait toujours la précaution de retirer sa pipe, et son sourire paraissait le sourire édenté d'un tout petit enfant. Il ne faisait pour ainsi dire que sourire… Weil-Sée m'apprit que c'était un des hommes les plus riches, un des spéculateurs les plus hardis, les plus implacables, les plus heureux de la place, celui qui avait ruiné le plus de familles, en Hollande.

La soirée se prolongea de la sorte, sans incidents notables, fastidieusement. J'avais peine à croire que tous les désirs du lucre, toutes les passions de l'argent, se cachassent sous ces faces tranquilles…

Sur le tard, nous vîmes, avec satisfaction, s'avancer, porté par un laquais en livrée, mais moustachu, un plateau étageant une colline pyramidale d'œufs de vanneau.

La colline fut, en un instant, rasée… Des gestes menus et pressés dépouillaient les œufs de leurs coquilles, avec le bruit qu'eussent fait les dents d'une assemblée de rats.

Le plaisir que j'aurais eu à savourer, seul, les blancs opalins, et les jaunes un tantinet boueux, fut gâté par la curiosité muette mais indiscrète avec laquelle le chœur des mangeurs m'observait.

Ce fut après ce repas d'un seul plat qu'une longue barbe blanche m'apostropha… C'était un discours. Il était prononcé en français, mais un français mêlé d'expressions qu'avaient dû laisser les armées de Louis XIV, dans le delta de la Meuse et du Rhin… On accueillit aimablement tout ce que je dis en réponse. Mon voisin de droite me serra la main avec émotion; mon voisin de gauche, le petit vieux, sourit. Mais je ne sus qu'à la sortie, par mon ami Weil-Sée, que j'avais parlé beaucoup trop vite… et que les Hollandais — même les plus familiers avec notre langue — n'avaient absolument rien compris à mes paroles.

— Tant mieux! ajouta-t-il… tant mieux!… Cela arrive souvent… en tout… partout… Mais oui… Les mots que nous comprenons, non plus, ne sont que des signes… Tenez!… ah! ah! c'est très drôle… En Afrique, un jour, je fus invité par une espèce de roi nègre, à une espèce de banquet… Ignorant sa langue et ne voulant pas fatiguer inutilement mon imagination par un toast improvisé, je récitai, avec des beaux gestes… et une voix musicale… une page de *Salammbô*… Tout simplement… Ce fut un enthousiasme… du délire… Ils pleuraient tous d'émotion, de

joie… Ils m'embrassaient. Le roi m'accorda tous les territoires que je lui demandais… et même d'autres que je ne lui demandais pas… Il chanta, il dansa… Voyez-vous, mon cher, quand on comprend, on est triste… et on est méchant.

*
* *

Jamais, je n'aurais osé m'avouer à moi-même que j'eusse pu regretter mes compagnons, encore moins me lasser de l'éloquence de Weil-Sée, ou du soin qu'il prenait de mon plaisir, cet excellent, ce parfait ami… Cependant quel soupir de soulagement je poussai… quel cri de délivrance, quand la Charron me les ramena ! Jamais je ne vis avec plus d'aise nos dames descendre de l'auto, la tête enveloppée du voile, ou traînant, derrière elles, quelque écharpe de tulle, comme une allusion encore à la poussière de la route… J'étais impatient de repartir ; j'étais surtout pressé de leur raconter mon ami Weil-Sée, de les émerveiller de ses projets, de ses aperçus, de sa vie vagabonde… Et si le sublime leur en échappait, n'avais-je point — pourquoi ne pas l'avouer ? — la ressource de les en faire rire ?

Il en est ainsi de nos enthousiasmes, de la plupart de nos amitiés, ainsi des rêves de notre jeunesse. Il en est ainsi de bien des grands hommes, et de bien des chefs-d'œuvre… Il n'en va pas autrement pour les modes qui, hier exaltées, tombent demain dans le ridicule et la caricature.

Les systèmes de philosophie, dans la tête des hommes, et les plumes d'oiseau, sur celle de leurs femmes, ont le même sort…

*
* *

Ma dernière journée, je la donnai tout entière à mon ami Weil-Sée.

Il fut amer et triste, triste peut-être à penser que le lendemain matin je l'aurais quitté, pour combien d'années ?

Il me parla en termes vagues, heurtés, douloureux, de toutes les amitiés sans courage qu'il avait dû laisser le long de la route… de l'ironie, de l'égoïsme, chez les meilleures, de la pitié offensante, chez les pires. Et voilà… Il était fatigué de se sentir toujours si seul… fatigué de sentir quelquefois, souvent, qu'il n'était

même pas, à soi-même un « compagnon »… Et quand la vieillesse viendrait tout à fait ?…

— Il y a des moments où je ne m'aime plus… Je ne m'intéresse plus, des moments où je ne me comprends pas plus qu'on ne me comprend… Je suis peut-être un raté ?…

Et il me regarda longuement, anxieusement, attendant une réponse… Je haussai les épaules, pour le rassurer.

Au Musée, où il me mena, il demeura tout à fait silencieux et agacé. Il me laissa admirer, sans aucun commentaire, les deux grands Van Gogh, *Le Moulin dans le polder, L'Allée,* qui ont, déjà, la majesté souriante, la tranquille éternité des vieux chefs-d'œuvre. Pendant que je les considérais et les opposais aux bestiaux ennuyeux de Mauve [1], Weil-Sée gardait aux lèvres un pli dur, et comme la grimace d'une tristesse qui non seulement se refusait à parler, mais ne trouvait rien à dire. Un moment, ce pli se tordit tellement au coin de sa bouche, que je crus que le pauvre diable allait fondre en larmes… Je songeai que j'avais été, pour lui, un moment d'exaltation, d'oubli, de répit, dans sa vie, et que, moi parti, il allait peut-être retomber plus profondément dans les affres de la solitude et… qui sait ?… de la désespérance.

— Mais non… mais non… me disais-je, pour ne pas trop m'attendrir… Je me trompe… Il est nerveux, ce matin, c'est peut-être le temps… Weil-Sée ? Allons donc ! Son imagination lui tient lieu de tout… de femme, de famille, d'amis, de fortune, de succès, de bonheur… Oui… oui… il est heureux…

Et tout d'un coup, le secouant joyeusement :

— Ah ! mon vieux Weil-Sée !… mon vieux Weil-Sée !

Sans proférer une parole, mon pauvre cher Weil-Sée continua d'aller par les salles, ne voyant rien, ne regardant rien, ni les visiteurs, ni les tableaux, ne voyant et ne regardant que lui-même, je suppose…

Il ne s'arrêta que devant *L'Âge de pierre,* de Rodin ; il s'y arrêta de longues minutes… Il s'asseyait auprès, tournait autour, les mains derrière le dos, s'adossait à un mur, clignait de l'œil, et, de

1. Anton Mauve (1838-1888), peintre impressionniste hollandais, auteur de marines et de paysages champêtres. Van Gogh a fréquenté son atelier et subi son influence. Le musée de Rotterdam possède deux de ses toiles : *Le Potager* et *Vaches à l'ombre.*

temps en temps, avec un sourire préoccupé, venait passer une paume, lentement, doucement, sur la patine du bronze. Il ne me confia aucune impression. J'en avais le cœur serré.

Le soir, tard, je le reconduisis jusque chez lui… Il habitait une petite rue déserte, une petite rue voisine du Jardin Zoologique…

Il avait toujours, sous divers prétextes, évité de me montrer sa chambre. J'imaginai le désordre, la saleté, toutes les choses bizarres qui traînaient là, échantillons de minerais, instruments de mathématiques, cartes, photographies de Cranach et de Rembrandt, épinglées aux murs, et le Cézanne, seul tableau qu'il eût gardé de sa collection, depuis longtemps dispersée [1], et qui l'accompagnait partout…

Nous étions devant sa porte, et il ne se décidait pas à sonner.

— Voyez-vous… me dit-il, tout à coup… Nous n'arriverons à rien… Nous sommes un siècle perdu… un siècle mort… si les hommes comme vous… mais oui!… Laissez donc la littérature… ses inutilités… ses frivolités… sa bêtise encrassante… Entrez résolument dans…

Sur le trottoir opposé, près d'un réverbère, dont la lueur courte et tremblotante donnait à la rue comme un aspect de bouge, une femme passait et repassait que Weil-Sée ne voyait point, mais qui me préoccupait… Comment eût-il deviné que notre présence dans cette rue déserte et morne, à une heure si tardive, pût gêner quelqu'un?… Pourtant elle gênait probablement le couple, qu'après deux essais infructueux la promeneuse du trottoir venait de former avec un passant, replet, courtaud, dont je vis luire, dans l'ombre, le chapeau haut-de-forme.

Weil-Sée continuait :

— Croyez-moi… lancez-vous dans les spéculations supérieures… abordez le vaste champ des futuritions. Le passé est mort… le présent agonise, et demain il sera mort aussi… L'avenir… toujours l'avenir… rien que l'avenir… les hypothèses… les probabilités… ce qu'ils appellent l'irréalisable… à la bonne heure!… Travaillez… Le monde… le monde…

1. Thadée Natanson possédait une importante collection, notamment des toiles de Vallotton, Roussel, Bonnard et Vuillard (cf. note 1 p. 2243), qu'il devra disperser en juin 1908.

La femme avait entraîné son compagnon dans l'invisible, au fond de la rue.

Et Weil-Sée parlait, parlait… parlait… Mais son verbe n'était plus le même… Il s'enflait bien, un moment, mais pour retomber ensuite, flasque et mou, comme un ballon qui se dégonfle…

Depuis dix minutes, j'entendais des mots énormes s'élever, puis crever, s'évanouir, quand l'homme replet de tout à l'heure revint à passer, mais seul, de l'autre côté de la rue… Il marchait vite, la figure cachée dans le col relevé de son pardessus… Un reflet sur le devant, puis un reflet sur le derrière de son chapeau… et il disparut sans avoir, une seule fois, tourné la tête…

— La gnosticratie… mon cher… savez-vous bien que cette gnosticratie…

Ce fut alors que passa, en face de nous, toujours sous le même bec de gaz, l'active promeneuse qui se dandinait… Elle ne se doutait pas que nous décidions, en ce moment, du sort de l'humanité… En pleine lumière, je la vis seulement essuyer ses doigts avec son mouchoir… Et puis, peu à peu, tout doucement, elle fut absorbée par la nuit…

Canaux d'Amsterdam

Je ne vous dirai pas qu'Amsterdam est la Venise du Nord. D'abord parce que j'ai naturellement horreur de ces façons de parler, et puis parce que je n'en sais rien, n'étant jamais allé à Venise.

— Comment, monsieur ?… me dit un jour une dame offensée par cette cynique déclaration… Est-ce possible ?

Et, déçue, toute triste, languissante, elle ajouta :

— Vous n'avez donc jamais aimé ?

— Pas à Venise… non, madame… pas à Venise…

— Ah ! monsieur… je vous plains… On n'aime bien qu'à Venise…

Me plaignit-elle ?… Je crois plutôt qu'elle me méprisa…

Dois-je dire — c'est peut-être le moment — que je me gondolais ?

Ce sont des raisons de cet ordre-là qui m'ont toujours empêché d'aller à Venise.

Manet, en haine de l'école de 1830, ne consentit jamais à mettre les pieds dans la forêt de Fontainebleau. Rien que le nom

de Barbizon, de Marlotte, lui donnait de furieux accès de rage. Chose à peine croyable, il refusa plusieurs fois l'invitation de Mallarmé de l'aller voir au pont de Valvins. Mais il alla à Venise. Non seulement, il y alla ; il y peignit. Moi, si je n'ai jamais été à Venise où, pourtant, j'aurais aimé rendre visite à Titien et au Tintoret, chez eux, j'en accuse, en plus des conversations dans le genre de celle que je viens de rapporter, toute une iconographie crapuleuse et une non moins crapuleuse bibliothèque musicale et poétique. Peut-être n'y avait-il qu'un moyen de me laver de ces propos, de toutes ces mélodies, et de tant de motifs pour journaux mondains, illustrés par M. Pierre Lafitte [1] et Cie, c'était d'aller à Venise. Mais chaque fois que je suis arrivé à en prendre la résolution, j'ai eu tellement peur de ne rencontrer, sur la lagune, que des amants du répertoire de M. Donnay [2], ou des paysages de M. Ziem [3], ou des ritournelles de M. Gounod, que j'ai toujours préféré retourner, une fois de plus, sur le Dam.

*
* *

Quand on ne les connaît pas bien, et si l'on n'a point le sens aigu des variétés et des différences, tous les quais et tous les canaux d'Amsterdam se ressemblent.

— C'est effrayamment monotone… s'écrie la dame citée plus haut.

Or, je suis allé assez souvent à Amsterdam, pour comprendre, à ma très grande joie, que rien n'est plus divers et plus bougeant qu'Amsterdam ; que, non seulement aucun reflet des maisons dans ses canaux pareils, mais qu'aucune de ses maisons pareilles ne se ressemblent. Chaque portion de canal est un paysage différent de murs, de pignons, de chalands, de fenêtres fleuries ;

1. Patron de presse, Pierre Lafitte, né en 1872, ancien journaliste à *L'Écho de Paris* et grand amateur de cyclisme, a fondé plusieurs magazines illustrés : *Je sais tout, Fémina, Femmes et châteaux*, puis, en 1910, *Excelsior*.

2. Maurice Donnay (1859-1945), auteur dramatique à succès, auteur notamment de *Lysistrata* (1893), *Le Torrent* (1899), *L'Autre danger* (1902), *Le Retour de Jérusalem* (1904)…

3. Félix Ziem (1821-1911), paysagiste pré-impressionniste, auteur de quelque cinq mille toiles, représentant notamment des vues de Venise, de Constantinople et de l'Orient.

chaque maison a son visage propre, sa structure individuelle, selon le degré d'affaissement des pilotis qui la soutiennent… Et, surtout, c'est un autre paysage de ciel, dont on dirait que les Hollandais ont mis, chaque fois, sous verre, la patine prodigieuse.

*
* *

Au bord des canaux d'Amsterdam, et sur leurs ponts, depuis que je m'attarde à imaginer le tain de vase profonde de ces miroirs qui meurent, je sens que monte jusqu'à moi une odeur qui devient, chaque année, plus forte et plus fétide. À mon dernier voyage, en plein été, c'était, le soir, une puanteur dont le souvenir me poursuit.

Je sais le pouvoir de l'imagination sur les sens, sur les nerfs. C'est à ce dernier voyage que j'ai appris cette chose effrayante : on n'avait pas curé les canaux d'Amsterdam, depuis trois cents ans. Et, rien que de l'avoir appris, il me sembla, tout à coup, qu'une épouvantable odeur me faisait tourner le cœur, et je grelottai la fièvre, durant huit jours, dans ma chambre d'hôtel d'où je voyais passer, sur le canal, les noirs chalands, flotter au-dessus des eaux, au ras des eaux du canal, de longues images grimaçantes, de longs spectres verts.

La *dame de la mer* [1] trouve l'eau lourde dans les fjords… Si elle était venue à Amsterdam, qu'eût-elle dit de l'eau des canaux? Elle est de plomb… Une sorte de graisse purulente, une sorte de mucus qu'elle a sécrété, mousse, tournoie, ondoie à sa surface.

L'eau encore, même l'eau boueuse, on peut l'agiter; les coques des chalands la font sans cesse mouvoir, la décapent pour un instant; les courants de mer qu'on arrive à y précipiter la renouvellent un peu, la rafraîchissent… Mais la vase? Mais ces vases séculaires, ces lents et continuels déversements d'égouts, ces dépôts de tant de millions de vies humaines qui se stratifient au fond?… Comment s'en débarrasser? Déjà, les miasmes traversent les boues et l'eau, envoient crever à la surface leurs bulles d'infection. Qu'on remue ce lit profond de pourritures, où le moindre caillou qui tombe délivre les fièvres captives, qu'on le

1. Allusion à Ellida, l'héroïne de *La Dame de la mer* d'Ibsen (1888). Elle vit au bord de l'océan et a la nostalgie de la haute mer, qui symbolise l'évasion et l'idéal.

drague, qu'on l'expose à l'air, et c'est la ville, c'est le pays entier, ce sont les pays voisins, c'est toute l'Europe empoisonnée… C'est la peste, le choléra, ce sont peut-être des fièvres inconnues, c'est la mort sur le monde !

Les Hollandais ont tout prévu, sauf cela. Ils se croient à l'abri de toutes surprises derrière leurs remparts d'eau. Ils n'ont qu'à rompre une digue pour noyer d'un seul coup leurs envahisseurs. Mais que l'eau découvre son lit de bourbes, et c'est fini d'eux. L'eau se venge d'avoir été domptée, immobilisée, écrasée entre des murs de pierre. Elle est faite pour courir, s'épandre et chanter sur les cailloux d'or. Chaque fois qu'elle croupit quelque part, elle devient mortelle… On a beau faire, il y a toujours un moment où la nature secoue formidablement le joug de l'homme…

Habituons-nous aussi à cette idée que notre sort, même le sort de l'homme de génie qui emporte la pensée au-delà des horizons sensibles, veut que ses excréments, veut que ses organes vitaux soient une infection et une honte. La légende qui nous raconte que les cadavres des saints embaumaient est digne de l'Immaculée-Conception. Inventions misérables ! Tous les cadavres puent ; tous les corps humains puent.

Lecteur, le divin Platon allait chaque jour à la selle, ignoblement, comme il faut qu'y aille, chaque jour, ta bien-aimée. Si elle n'y va pas, le cher cœur, elle ne t'aimera plus… Constipé, le divin Platon devient aussitôt une brute quinteuse et stupide. L'intestin commande au cerveau… Quant à cette putréfaction que les villes font sous elles, elle menace toutes les agglomérations, à la façon, songes-y bien, dont les ordures sociales et les reliefs du plaisir des riches menacent les sociétés d'une fermentation inapaisable de la misère.

Ici, cette pourriture demeure, pullule dans les rues, sous une lame d'eau qu'elle refoule et amincit, chaque jour, chaque heure, davantage. Plus on tarde à y remédier, plus le danger grandit. Mais quoi faire ?… On est impuissant. Des commissions s'assemblent et travaillent, des rapports s'ajoutent à des rapports, les projets chimériques s'empilent sur les projets irréalisables ; les parlements légifèrent. Duquel, entre ces systèmes, de laquelle, entre ces utopies proposées, viendra donc le salut ?… On ne sait pas… Ce qu'on sait, c'est que les ouvriers de la redoutable entre-

prise périront tous, comme périrent tous les soldats qui, au début de la colonisation, remuèrent les terres homicides de la Guyane.

En attendant, Amsterdam s'épanouit au soleil du printemps. Les tons délicats de ses rues jouent avec les eaux noires des canaux, avec les ciels rares qui achèvent son délice. Ses habitants prospèrent ; ils donnent l'exemple de l'activité et de l'emploi judicieux des richesses ; ils demandent à une centaine de sectes religieuses de leur enseigner la voie qui conduit le plus sûrement à Dieu… Ils cultivent les tulipes, les narcisses, et les beaux lis de l'Extrême-Orient, taillent le diamant, spéculent sur les marchandises lointaines, entassent l'or, rêvent d'un plus immense polder, pour remplacer le *Zuydersee* desséché… Et, minute à minute, les vases mortelles se déposent, se superposent les unes aux autres, s'accumulent…

Et quand elles affleureront à la surface ?…

Foire aux fromages

À l'entrée du bourg de Purmerend, sur une riante, grouillante petite place, au bord du canal, nous sommes arrêtés par les apprêts d'une foire aux fromages… Une longue file de chalands, pleins de ces boules rouges ou violacées qu'on appelle des têtes de nègres, s'amarrent le long des quais, où, de place en place, avec cette cargaison, l'on construit de petits monticules, semblables à ces pyramides de boulets louisquatorziens que nous voyons encore dans les arsenaux maritimes. C'est assez étrange, et très gai de couleur. La lumière du matin fait vibrer les feuillages, joyeusement. L'air, où circule une odeur aigrelette, est d'une grande transparence. Les contours des objets, des fromages, comme des visages, des maisons vernies, des arbres, des bateaux, ont la même netteté, la même sécheresse jolie…

De ces bateaux, qu'on dirait remplis de joujoux neufs, les débardeurs lancent, comme on jongle, les sphères colorées à des gars, à des filles qui, toujours jonglant, les relancent, les unes à des marchands qui en dressent des tas devant leurs tentes, les autres à des voituriers qui en remplissent, jusqu'au bord, leurs voitures.

Des paysannes — presque toutes ont les tempes ornées de coquilles d'or, ou portent le casque doré sous le bonnet de dentelles —, des paysans, en pantalons courts, en sabots clairs, ont,

en se renvoyant ces ballons ronds et rouges, des figures rondes et rouges, si bien que, parfois, nous pourrions croire qu'ils jouent à la balle, avec leurs propres têtes, et que nous assistons au dernier acte d'une opérette féerique, ou encore à un ballet de jongleurs au bord de l'eau.

*
* *

La *628-E8* dut manœuvrer avec précaution entre ces obstacles et ces jeux. Heureusement, nous étonnions la foule, au moins autant qu'elle nous amusait. Elle ne se livra à aucune démonstration. Même, tout à coup, à la suite d'une légère détonation du carburateur, sur les bateaux, sur les tas, dans les voitures, à bout de bras, et, je crois bien, en l'air, un millier de sphères colorées s'immobilisèrent…

Sur un coup de frein, la circonférence d'une roue se fit un instant tangente à celle d'un de ces ballons qui avait roulé jusqu'à nous… La seconde d'après, un bond du moteur détruisait ce concept géométrique, dont il ne resta plus sur le sol qu'un peu de pâte rouge, aplatie.

Et, de loin, en nous retournant, nous vîmes toutes les balles et, je crois bien, toutes les têtes aussi, reprendre, à la fois, leur vol et leurs paraboles…

« Fromages, mirages… », dirait Jean Dolent [1].

La porte entrebâillée

Depuis le début de notre voyage — aveu pénible pour un Français —, il ne nous est arrivé aucune aventure dans un hôtel, j'entends, aucune aventure galante. Gérald B…, celui, de nous, qui a le plus voyagé, et qui, d'ailleurs, est Anglais, prétend que, dans les hôtels, il n'arrive jamais rien.

— Je vous assure, répète-t-il… rien… rien… jamais rien… sauf, bien entendu, ce qui peut arriver à chacun sur un trottoir ou dans un cabaret de nuit… Les Allemandes, les Anglaises qui

1. Jean Dolent (1835-1909), romancier et amateur d'art, ami du peintre Eugène Carrière, auteur notamment de *L'Insoumis* (1872), *Monstres* (1896). Mirbeau s'amuse ici à parodier *Monstres* — juxtaposition, qu'il juge inepte, de notes elliptiques, de phrases incongrues et de séquences insignifiantes.

voyagent seules, lorsque le roman sentimental ou la bouteille de gin, le souvenir d'un opéra, d'un officier, ou tout simplement d'un commis de magasin, agite leur imagination, et qu'elles ont besoin d'aide, sonnent le garçon d'étage… Considérez-vous comme une aventure l'offre de la servante de l'hôtel dans les petites villes de Serbie, de Roumanie ?…

— Alors, en Serbie ?

— Oui… en Bulgarie, en Hongrie aussi… Mais cela fait partie de leur service, comme le cirage des chaussures incombe au conducteur du *sleeping…* Un trait… je me rappelle un seul trait qui vaille d'être rapporté… Et encore !… C'était en Transylvanie, au pays de l'or. Nous étions, en été, au petit jour, après une nuit passée en wagon, et avant de repartir en voiture, descendus dans un hôtel, pour y refaire un peu notre toilette… Deux filles nous servaient… L'une, geignant, suppliait en mauvais allemand, qu'on acceptât ses offres, criait qu'elle était pauvre, qu'elle n'avait vraiment rien… Pour nous prouver, sans doute, son dénuement, tout à coup elle souleva crânement le cache-misère dont, en hâte, à notre arrivée, au saut du lit, elle s'était enveloppée, toute nue… Sa hardiesse ne manquait pas de grâce… Elle était grande, bien faite… de belles lignes… un joli grain de peau… Mais nous étions trop nombreux… Je lui en fis la remarque : « Qu'est-ce que ça fait ?… répondit-elle. Tous… tous… tous… Je suis si pauvre ! » Pendant ce temps-là, l'autre ne disait rien, souriait en continuant son ouvrage. À peine débarbouillés, mal brossés… nous prenions la fuite… Je n'ai jamais eu d'autre aventure…

Pourtant, un soir, à La Haye, après dîner, Gérald B…, qui, pendant le repas, avait paru rêveur, préoccupé, nous avoua, à peine les dames parties, qu'il s'était trompé, et qu'il pouvait arriver, qu'il arrivait parfois des aventures, à un voyageur, dans les hôtels… Il avait des scrupules à parler, mais nous l'aidâmes à trouver de quoi les apaiser…

— Eh bien, voilà ! C'est assez drôle, du reste…

Il était rentré à l'hôtel, vers cinq heures. En voulant ouvrir la porte de sa chambre, il s'étonna qu'elle fût entrebâillée. Et, la porte poussée, il s'étonna bien davantage, en voyant, devant l'armoire à glace, une chemise lentement se hisser, se plisser sur une croupe féminine, découvrir le rein, les omoplates et, à la fin,

s'élever, avec précaution, sans en déranger l'ordonnance blonde, au-dessus des ondulations de la coiffure. Rien de plus rouge que le visage de la dame sans chemise, quand elle s'était, tout à coup, instinctivement, retournée, au léger grincement de la porte.

— Monsieur!… Oh! Me… Monsieur! cria-t-elle, pas trop haut cependant, et sans trop de colère, tandis que ses doigts s'embarrassaient et embarrassaient leurs bagues dans les dentelles…

Ce qui était vraiment le plus délicieux à regarder, c'est que, au plus fort de son trouble, elle ne parvenait pas à vêtir seulement, de ce nuage de batiste qui s'enroulait à son bras, ses seins nus… Tout le corps était d'une blancheur dorée, éblouissante, sauf la taille où le corset avait mis, en la serrant, comme des morsures et des pinçons, et les jambes où la peau transparaissait, par les fines mailles de deux bas de soie noire à jours…

Notre ami avait refermé, verrouillé la porte.

— Monsieur!… Oh! Me… Monsieur!…

Sans répondre à la voix qui tremblait — tremblait-elle vraiment? — il se rapprocha, à pas de loup, de la glace, qui, loin d'offrir un voile à la pudeur de la dame, ne la dévêtait que davantage…

— Me… Monsieur!… Non… non… Soyez gentil!… Non… je… je… Allez-vous-en… je… vous supplie!

Des bras suppliants sont débiles. Les bras de notre ami l'avaient prise, enserrée, l'entraînaient vers le lit, tout couvert de robes, de corsages, de gants, de chiffons, de lingeries parfumées que, l'un après l'autre, il envoyait promener à travers la chambre, sans un mot… Et la dame ne pouvait crier, mais à peine, et de plus en plus bas, que :

— Me… Monsieur!… Ah!… Ah!… Me… Me…

Puis, il sentit qu'une étreinte répondait à ses étreintes, que des caresses répondaient à ses caresses… Et la voix, peu à peu voilée, et puis rauque, enfin haletante et pâmée, balbutiait :

— Ah! mon chéri!… mon chéri!

Gérald en riait encore quand il eut regagné sa chambre, voisine de celle de la dame, et y fut tombé dans un fauteuil, où il s'endormit jusqu'au dîner.

Son récit terminé, il nous dit :

— Je comprends que je me sois trompé de chambre… Mais, elle ?… Pourquoi la sienne, juste à ce moment pathétique, était-elle entrebâillée ?…

Nous allions nous livrer gaiement à diverses hypothèses, quand nous vîmes Gérald tout à coup rougir, ah ! rougir comme avait dû rougir la dame en chemise, ou plutôt sans chemise. Mais il ne rougissait pas seul. Un couple pénétrait dans le restaurant, où nous nous étions attardés à fumer. Une femme, d'à peine vingt-cinq ans, blonde, les joues en feu, toute scintillante de jais, et ramenant, par contenance, la gaze verte qui se gonflait à son épaule, s'avançait, incertaine, hésitante. Un homme énorme, beaucoup plus âgé, très haut de taille, gros, gras, glabre, l'air malsain, l'air bourru, l'air fourbe aussi, la suivait, ouvrant de grands pas, et se dandinant ridiculement sur des hanches trop fortes de vieille femme… Un œillet, d'un pourpre noir, s'empâtait à la boutonnière de son smoking…

— Avancez donc, ma chère ! fit-il en russe, d'une voix dure.

La table voisine de la nôtre portait une corbeille de roses rouges, et un maître d'hôtel s'empressait auprès des arrivants pour les y conduire. La dame, visiblement, répugnait à aller jusque-là… Elle tournait la tête vers l'autre bout de la salle, où, par une baie ouverte, l'on apercevait une sorte de petit jardin de palmiers, illuminé de girandoles ; un jet d'eau sortait d'un amas de petites roches en carton, que tapissaient des fougères stérilisées.

— Non, ce n'est pas la peine… fit encore le mari… Il y a un courant d'air… avancez donc…

Ce fut lui qui insista encore pour qu'elle s'assît à la place qui, justement, nous faisait face… Un mot bref, détaché d'une voix coupante, obligea le colosse à se taire, à courber sa tête teinte… Il s'effaça, en laissant, enfin, sa femme, prendre l'autre chaise et nous dérober sa rougeur.

Dans ces circonstances-là, je m'intéresse surtout aux maris ; et c'est le meilleur moyen que j'aie de trouver des excuses à leurs femmes. Dans la face énorme et molle de celui-ci, le menton saillait. Il était, sinon absolument sourd, du moins très dur d'oreille, ce qui le forçait à pencher souvent, vers sa compagne, le masque rasé, plaqué de deux bandeaux trop noirs, et dont un monocle détruisait seul la ressemblance avec celui d'un cocher

de maison cossue. Ses gros doigts, courts et boullus, très blancs, étaient gainés de bagues, où des feux étincelaient. En parcourant le menu, il haussait les épaules, parlait fort, maugréait, semblait mâcher ses mots comme de la viande trop dure.

D'elle, qui nous tournait le dos, je remarquai seulement, sous les cheveux ondulés qui la couronnaient comme d'une tiare légère, une rigole qui se creusait à partir de la nuque, détail que Gérald, tout à l'heure, dans l'intime description de son inconnue, nous avait donné.

Notre ami, très gêné, fit observer tout à coup, à voix basse, combien nos cigares faisaient de fumée… Il y avait, dans ses paroles, une insistance suppliante. De temps en temps, le gros monsieur, sans nous regarder, mais avec ostentation, agitait l'air du plat de ses mains gantées d'or et de pierreries, et soufflait bruyamment :

— Pfouou!… Pfouou!…

Ah! s'il n'y avait eu que le gros monsieur!… Nous nous levâmes, sans plus parler… Les autres défilèrent avant moi, devant la table aux roses… Pas un, je l'avoue à notre honte, n'eut le bon goût ni la force de résister au désir de retourner la tête. Et moi, plus goujat que tous, sans même me donner l'excuse de la liberté du voyage, bravant les regards de la dame et le monocle furieux du mari, je me retournai aussi brusquement, m'arrêtai quelque secondes, sous prétexte d'épousseter les revers de mon smoking, où un peu de cendre de cigare était tombé, et je vis, avec une sorte de joie jalouse et basse, le joli visage blond s'empourprer… Tout au plus ne cédai-je pas à la tentation de dire, en passant :

— Me… Monsieur…

Dehors, je complimentai Gérald, qui avait retrouvé toute son assurance. Après nous avoir traités de « cochons », pour la forme, il nous avoua :

— C'est curieux… Vous savez que, si elle n'avait pas rougi en me voyant dans la salle… je crois, ma parole, que je ne l'eusse pas reconnue! Dame, habillée, n'est-ce pas?… Mais qu'est-ce que ça peut bien être que ces types-là?… Il faudra que je le demande au portier…

Hymne à la paix et à La Haye

Je comprends qu'on ait choisi la Hollande et, dans la Hollande, La Haye, pour y installer ce tribunal arbitral qui, un jour, en dépit des plaisanteries et des dénégations pessimistes, se substituera au bon plaisir des Empereurs, des Rois, des Parlements, pour connaître des querelles internationales, leur trouver des solutions qui ne seront plus des massacres, et, enfin, établir la paix, je ne dis pas entre les hommes, mais entre les peuples.

Il est certain que la Hollande et, parmi toutes les villes de Hollande, que La Haye, possèdent un charme, une vertu — pas encore pacifistes, peut-être —, mais singulièrement pacifiants. On peut y rêver de choses merveilleuses, on peut y rêver le bonheur universel, comme dans un beau parc, le soir après dîner…

Cette vertu de la Hollande, ce charme de La Haye, j'en ai subi, bien des fois, les influences sédatives, et d'autres, comme moi, qui étaient plus agités, plus malades que moi, les ont subies également. C'est délicieux. La douceur du sol uni, sa claire et profonde monotonie que rompent et diversifient, à l'infini, l'immense lumière du ciel et les reflets de l'eau confondus, l'absence de tout appareil guerrier, le spectacle d'une vie à la fois active et très calme, d'où tout effort douloureux semble être banni, l'énergie tranquille des visages, le silence des polders et des canaux, tout cela vous prend, vous subjugue, vous conquiert. Jamais rien qui grince et qui menace… Et la terre, si âpre autre part, l'eau, si terrible partout, se font dociles aux mains de l'homme qui leur demande son pain et ses joies.

En bons égoïstes, en sages privilégiés de la fortune, ne cherchez pas trop à briser cette surface riante qui recouvre, peut-être, comme partout, des haines farouches, bien des luttes fratricides, une fermentation sociale qui, à Amsterdam, à Rotterdam, principalement, s'échauffe et bout dans les bas-fonds de la misère et du travail. Contentez-vous, comme toujours, des apparences qui rassurent, et, comme toujours faites-en des réalités. Que vous importe, si elles mentent?… Il sera toujours temps de vous réveiller de vos rêves d'autruches.

*
* *

Que de fois je suis venu ici, déprimé, surmené, les nerfs tendus et vibrants, par conséquent prédisposé à toutes les impulsions mauvaises ! Et, après deux jours passés à La Haye, où ce qui reste d'un peu sauvage, d'un peu inquiétant dans le caractère hollandais disparaît, après deux jours de flânerie devant le Vivier, le Palais de Rembrandt, que gardent les cygnes, le Palais de la Petite Reine douloureuse, où ne veille aucun soldat, après deux jours de promenades, le long de ces jolies rues, de ces jolis jardins, si joliment fleuris, à travers cette belle campagne verte qui s'étale autour de la ville, comme un doux et somptueux tapis, voici que s'opère en moi la détente miraculeuse… Tout s'apaise, âme, muscles, nerfs et cerveau. Je suis heureux de vivre, sans hâtes fébriles, sans désirs brusques et sursautants. Avec une tranquillité complète, je jouis de toute cette mélancolie qui m'entoure et me pénètre, non point la mélancolie amère comme le fiel où elle alla chercher son nom, mais cette mélancolie rayonnante que, jeune, j'ai tant de fois connue aux approches de l'amour, et que donnent aussi les quelques instants de parfait bonheur, dont tout homme, même le plus dénué, garde en soi, au fond de soi, sans savoir d'où il est venu, le souvenir miséricordieux et lointain : peut-être un paysage entrevu le soir après une journée de marche fatigante; peut-être le regard d'espoir d'un malade aimé, peut-être moins encore…

Comment ne pas croire à l'amour, à la fraternité de l'avenir, quand, sur toutes les routes, sur toutes les digues, de La Haye à Haarlem, vous ne rencontrez que des visages heureux, que des chapeaux, des corsages, des mains, des bicyclettes, des voitures, fleuris de tulipes, de narcisses et de jacinthes; que des sentiers d'eau argentée où, entre des rives rouges, des rives pourprées, des rives d'or, les barques glissent silencieusement, chargées de leurs moissons rouges, de leurs moissons pourprées, de leurs moissons d'or ?… Un jour, nous avons croisé un petit détachement de fantassins… Ils chantaient, avec des accords délicieux, des chansons idylliques, des sortes de lieds d'amour… Et des tulipes, comme dans les vases de la maison, trempaient leurs tiges au goulot du canon des fusils.

La paix rayonne tellement partout, elle habite si bien ces demeures lustrées et souriantes, qui s'espacent dans les verdures de ce continuel jardin qu'est la Hollande… et je la sens si forte en

moi, que je ne veux même pas me demander à qui appartiennent toute cette abondance et toute cette richesse du sol, de l'eau et de la mer, dont la Hollande regorge… Et je ne veux pas savoir, non plus, ce que cache, à Amsterdam, par exemple, cette Bourse toute rouge, dont les murs hauts, les créneaux, les meurtrières évoquent les citadelles de guerre et les châteaux de rapines d'autrefois.

*
* *

Nous avons revu le mari de la dame à la chemise… Interrogé par Gérald, le portier nous apprend qu'il s'appelle le comte K…, qu'il est Russe…, délégué au Congrès de la Paix…, enfin quelque chose comme ça… Et il raconte :

— C'est un monsieur pas commode… Il grogne toujours… et d'une violence!… Chaque fois qu'il sort en ville, il a de mauvaises affaires avec quelqu'un. L'autre soir, au théâtre, il a souffleté le contrôleur. Hier, il a pris à la gorge, dans sa boutique, un boutiquier. Ce matin même… monsieur ne sait pas?… on a eu toutes les peines à l'empêcher de jeter par la fenêtre le valet de chambre de l'étage… Enfin, il a lancé une carafe de vin à la tête du maître d'hôtel… le pauvre diable est très blessé… Il ne peut dire un mot qui ne soit une injure, faire un geste qui ne soit un coup de poing… Le patron voudrait bien le renvoyer… Mais quoi! il dépense beaucoup… Et ce serait peut-être des histoires… des complications internationales.

— La guerre parbleu!

— Hé!… on ne sait pas.

Après un petit silence, Gérald demande encore :

— Et sa femme?

Le portier, qui est un homme superbe, musclé et râblé comme un athlète, sourit. Il lisse ses moustaches, claque de la langue, redresse son cou de taureau, où je vois des tendons se bander comme des cordes. Il ne répond pas tout de suite. Un moment, j'admire sa force et l'or qui resplendit à sa casquette, au col de sa redingote, aux revers de ses manches…

Puis, avantageux et rêveur, il murmure :

— Dame!… avec un homme comme ça… vous pensez bien!…

VI

La faune des routes

Ce printemps dernier, allant à Grenoble, par les Grands-Goulets, nous fûmes arrêtés, à quelques kilomètres au-delà de Pont-en-Royans, par un troupeau de deux mille moutons, qu'on menait dans les hauts pâturages, et qu'il nous fallut suivre, pas à pas, jusqu'au Villard-de-Lans. En ces régions difficiles, où les routes, souvent dangereuses, toujours étroites, très rares d'ailleurs, ne se croisent presque jamais, où un carrefour est un scandale, impossible de traverser une telle masse. Les pâtres, disons-le, ne mettaient aucune complaisance à nous faciliter le passage. Ils s'amusaient même beaucoup de notre déconvenue. Ils s'en seraient amusés bien davantage, s'ils avaient su que des amis nous attendaient à Grenoble, et que, pour nous être arrêtés trop longtemps, dans Valence, devant l'infortuné Émile Augier, de Mme la duchesse d'Uzès [1], nous étions fort en retard. Peut-être le savaient-ils, car les pâtres savent tout, étant sorciers.

Suivant l'exemple de leurs maîtres, les chiens, visiblement, encourageaient le troupeau à ne pas se garer, et, à leur mauvaise volonté, vraiment humaine, ils ajoutaient la joie, humaine aussi, de se tourner de temps en temps, vers nous, et de nous insulter par un aboiement. Tel le charretier, le doux charretier des belles

1. La duchesse d'Uzès (1847-1933) fut la « pompe à phynances » du mouvement boulangiste ; elle s'occupait aussi de bonnes œuvres et de sculpture. C'est sous le nom de Manuela qu'elle a notamment réalisé, à Valence, où il a été inauguré en 1897, le monument à Émile Augier (1820-1889), dramaturge bourgeois, natif de cette ville.

routes de France, qui, ayant placé sa voiture, comme une barricade, en travers du chemin, ne livre le passage que pour se donner le plaisir de vous lancer un outrage obscène, qu'accompagne presque toujours un fort claquement de fouet : geste imbécile, purement animal, grâce à quoi il espère effrayer, faire s'emballer et culbuter, comme un cheval, l'automobile ; grâce à quoi aussi, il s'imagine — ce qui soulage sa haine — qu'il nous a cassé « la gueule ».

Jamais je ne pestai autant que ce jour-là.

La machine retenue grondait, chauffait, fumait horriblement, et, malgré un copieux graissage, je n'étais pas sans inquiétude au sujet des cylindres.

J'ai, pour les animaux, une tendresse de neurasthénique et de misanthrope. Leurs souffrances me font horreur. Mais je crois bien que j'eusse foncé, de toute la force de nos quarante chevaux, dans le troupeau, et fait une bouillie sanglante de ces moutons, si je n'eusse prudemment réfléchi qu'une telle opération entraînait, pour la machine et pour nous, de sérieux dommages. Je me contentai de lâcher les cris sauvages de la sirène. Criminellement, je me disais que les bêtes seraient prises de panique et que, affolées, bondissantes, sautant, pêle-mêle, par-dessus les parapets, elles rouleraient au fond des précipices, où le torrent les emporterait… Adieu ! adieu !

Il n'en fut rien.

La sirène et ses plus stridents, ses plus déchirants appels, multipliés par les échos de la montagne, demeurèrent sans effet sur des animaux, habitués sans doute à de plus terribles bruits d'avalanches.

Alors, je pris le parti plus sage de regarder.

On eût dit que ces deux mille moutons se portaient et que leur masse, qui bêlait lamentablement, était suspendue. Elle ne bougeait qu'aux bords, ne semblait même pas toucher terre de ses milliers de pattes fragiles… Cependant leur piétinement faisait, sur le terrain, le bruit d'un roulement continu de tonnerre. Je remarquai aussi que ce fracas imite de loin le ronflement d'une auto pas très bien mise au point.

Les troupeaux de moutons ont, avec l'auto, une autre ressemblance : ils soulèvent autant de poussière et dégradent autant les routes.

Ceux-là se défendent par leur masse, qui est un obstacle infranchissable, comme une inondation, une coulée de lave qui marche… une ruée de pierres qui tombe…

Dans certains pays, le Nivernais, le Bourbonnais, le Morvan, l'Auvergne, la Bretagne, les routes sont des écuries, des bergeries, des porcheries, des étables, des basse-cours, des clapiers, tout ce que vous voudrez, sauf des routes. Parfois, elles remplacent aussi l'aire des granges. Non contents d'y faire camper et gambader leurs bêtes, les paysans y installent leurs machines. Un jour, en Auvergne, nous fûmes arrêtés par une batteuse mécanique et ses accessoires qui barraient la route, en toute sa largeur. Les paysans refusèrent de nous livrer passage. Et ils s'interrompirent de travailler, pour nous regarder en riochant.

— Vous n'avez pas le droit d'arrêter la circulation, dis-je…

— J'avons l'droit d'battre l'blé… où qu'ça nous plaît…

— Battez-le chez vous, dans le cour de votre ferme.

— Ça nous encombre… Et puis nous sommes chez nous ici… D'où qu'vous êtes, vous?

Un autre, les bras passés entre les dents de sa fourche, ricana :

— Il n'est p'tête seulement pas du département…

Un troisième dit :

— Allons… passe-nous la gerbe…

Et ils se remirent au travail… Avaient-ils lu Barrès?

J'avisai un vieil homme que, à sa barbiche militaire et à la plaque qu'il portait au bras, je reconnus pour être le garde champêtre… Il avait écouté ce dialogue, sans rien dire, en hochant un peu la tête… Je le sommai de faire son devoir.

— Bien sûr… bien sûr!… fit-il… J'vas vous dire, mon cher monsieur… Ces gens-là ont raison… Faut bien qu'ils battent leur blé, ces gens-là… ha!… ha!… ha! L'blé, c'est la nourriture du pauv'monde…

Il ne voulut pas entendre nos protestations.

— Tenez, mon cher monsieur… Redescendez jusqu'au pays… Prenez à droite… et puis encore à droite… au coin d'un petit café… Rémongeat, qu'on l'appelle…, le café Rémongeat… oui… Et puis vous suivrez tout droit… À deux kilomètres, p'tête trois… vous verrez un lavoir, sus vot'gauche… Prenez à droite du lavoir… Et puis toujours tout droit, jusqu'à la route…

L'chemin n'est point trop bon… il n'est point trop mauvais, non plus… Il est comme ça… quoi!…

Il nous fallut bien en passer par là…

— Toujours sus vot'droite!… répéta le garde champêtre, pendant que nous faisions marche arrière… Y a pas à s'tromper…

Le chemin était affreux, hérissé de culs de bouteilles, encombré de cailloux coupants… J'y laissai deux pneus.

Le paysan n'a pas encore compris, ne comprendra probablement jamais que les routes ont été construites pour qu'on y circule d'un point à un autre. Il s'imagine, de bonne foi, peut-être, qu'elles ne sont faites que pour lui, pour les différents besoins de son exploitation et les services de ses élevages. Les gendarmes, les gardes champêtres, les agents voyers, les maires, les préfets et les ministres se l'imaginent aussi. Il est donc bien entendu qu'on doit y rencontrer, comme dans l'arche de Noé, toutes les bêtes de la création, et leur fumier.

Excellent terrain d'observation pour un chauffeur qui a du loisir, et qui veut étudier ce que j'appellerai : la faune des routes…

*
* *

Rien de plus divers que la façon des animaux de se comporter au passage des autos. Elle instruit sur leur caractère et le degré de leur intelligence. Or il s'en faut que le classement, qui en résulte, corresponde aux idées qui ont cours, encore moins aux vieux dictons et aux métaphores populaires.

Le cheval, à propos de qui, il me faut bien répéter, pour la cent millionième fois, l'agaçante parole de Buffon, le cheval, « la plus noble conquête de l'homme », qui voit, sans s'émouvoir, son camarade d'attelage tomber, expirer à ses côtés, le cheval est stupide. Pourtant, s'il croise une charrette d'équarrisseur, où se dressent, en l'air, les quatre sabots d'un compagnon mort, aussitôt il se met à trembler, frissonne, s'emballe. Au dire des naturalistes les plus experts, on ne saurait voir dans ce trouble la manifestation d'une sensibilité altruiste, ni la peur égoïste de la mort, mais seulement une protestation olfactive, la révolte inconsciente de l'odorat. Le cheval a peur de l'odeur, peur de la couleur, de la lumière, de l'ombre, de son ombre, de l'ombre de

celui qui le mène ; il a peur d'un bout de papier, d'un sac d'avoine tombé, d'un morceau de verre qui brille, d'une lueur de lune dans une flaque d'eau, d'un reflet de feuille qui bouge, ou de nuage qui chemine sur la route. Le cheval a toutes les phobies. Il a même toutes les autophobies, et à un degré de morbidité que n'a peut-être pas atteint M. Émile Loubet, lequel, avec un si bel à-propos et autant de fureur prophétique, fulminait, contre les automobiles, les mêmes fâcheuses malédictions que fulmina M. Thiers contre les chemins de fer… Ah ! ces grands hommes !

Ce n'est que quand la machine, qu'il n'a ni devinée ni prévue — je parle du cheval —, le frôle, qu'il fait un écart, se cabre, rompt son attelage, et renverse choses, gens, voiture et lui-même, dans le fossé. Ainsi que le lièvre, qui n'est dangereux qu'à soi-même, mais qui ne hante pas les routes, le cheval a cette infériorité physiologique de ne rien voir devant soi. Il ne voit que ce qui est à droite, ou à gauche, comme un politicien de la Chambre. Pour qu'il marche sans accrocs et sans dommages, il faut qu'il ne voie rien du tout… Bandez-lui complètement les yeux, et, d'un pas égal, d'une allure somnolente, cet Amour à quatre pattes ira toujours, et il tournera, par exemple, des heures, des heures et des heures, la roue d'un manège sans s'arrêter jamais, sans jamais se révolter.

On ne rencontre pas, en chauffant, d'animal — l'homme et même le cycliste compris — qui soit plus dangereux, et dont il faille se méfier davantage. Chaque fois que j'aperçois, sur la route, ce périlleux imbécile, je ralentis toujours, et souvent je m'arrête, car on ne sait quelles frasques, quelles extravagances meurtrières peuvent bien lui passer par la tête. Sa stupidité fait penser à celle d'une caste, naguère omnipotente, à qui, dans sa déchéance actuelle, il ne reste plus, pour se donner encore l'illusion de la puissance et de la vie, que la faculté de caracoler. On s'applaudit de voir qu'elle sera bientôt dépossédée.

Le cheval n'est qu'un mécanisme — un vieux mécanisme — remonté pour piaffer et faire la bête… la bête de luxe et de cirque, si ses formes sont belles… ou la bête de somme, car il est fort… fort comme un cheval.

*
* *

Près de Grenoble, dans la descente de Sassenage, nous vîmes venir, de loin, vers nous, une lourde charrette. Comme le cheval paraissait s'effrayer — bien qu'il eût fort à faire d'arc-bouter ses sabots sur le sol poussiéreux et de tirer à plein collier, car la côte est rude —, je mis la machine tout au bord du talus de droite, et l'arrêtai. La voiture portait un chargement de tuiles. Étendu, tout de son long, le conducteur dormait, le ventre contre les tuiles, le menton appuyé sur un sac d'avoine. Il ne se réveilla qu'aux appels réitérés de la trompe. Il n'avait pas les guides à portée de la main, ni le fouet. Il souleva seulement un peu la tête et montra une des plus pesantes faces de brute que jamais il m'ait été donné de rencontrer.

— Hue! fit-il, d'une voix graillonneuse d'alcool et de sommeil…

Le charretier chercha vainement les guides, en ramant de la main droite, et, se soulevant un peu plus, il s'appuya sur ses coudes… Je l'entendis grogner je ne sais quoi. Livré à son seul instinct de cheval, le cheval mena, naturellement, la voiture sur le talus de gauche.

— Hue donc!… fit à nouveau le charretier, sans bouger davantage…

Les roues s'engagèrent sur le talus, derrière lequel le terrain descendait presque à pic, jusqu'au fond de la vallée… Je vis la voiture pencher, pencher, puis se renverser lentement. L'homme avait pu sauter à terre… Mais les tuiles gisaient sur le sol, brisées, en miettes…

— Nom de Dieu! jura l'homme. Nom de Dieu de nom de Dieu!

Il commença par lancer, d'un geste furieux, sa casquette contre le tas de tuiles. Ensuite, il s'en prit à son cheval qu'il roua de coups, puis à nous, à qui il eût bien voulu en faire autant.

— Ah! salauds!… ah! salauds!

Il fit claquer son fouet :

— Attends un peu!… ah! salauds!

Il fallut le tenir en respect, relever le cheval, déblayer un peu la route… Voyant son impuissance, il avait pris le parti de s'asseoir sur le talus, et, tandis que chaque mot détachait de sa barbe et de ses cils des flocons de poussière, il gémissait :

— J'suis écrasé… J'vas mourir… qu'on me foute une indemnité!

Il était complètement ivre.

*
* *

Je me rappelle qu'une nuit, nous allions de Dordrecht à Rotterdam… Nuit émouvante!… Nous allions lentement, silencieusement. Et nous écoutions l'eau, l'eau infinie de Hollande, sourdre et chanter, partout, autour de nous. Nos phares qui éclairaient magiquement la brume où tourbillonnaient des poussières d'or, d'argent, d'émeraude et de rubis, où passaient des insectes nocturnes, des papillons de feu; nos phares qui parfois, éclairaient un coin de canal, et des silhouettes d'ombres glissant sur le canal, éclairèrent, subitement, l'effort d'un cheval blanc qui amenait à nous, de Rotterdam à Dordrecht, sans doute, une très grosse voiture de déménagement. À peine avions-nous distingué le charretier endormi profondément sur son siège, que le cheval, effrayé par les lumières — car la lumière l'effraye comme les ténèbres — se retourna brusquement, et faisant faire sur la digue, par bonheur très large à cet endroit, demi-tour à la voiture, remporta le mobilier à notre suite, vers Rotterdam, d'où il devait venir… Son maître ne s'était pas réveillé. La secousse du virage lui avait même davantage calé la tête sur un paquet d'oreillers, et les reins sur un paquet de matelas. Il dormait, comme sur son lit, confortablement, bouche ouverte, ventre ballant, jambes écartées… Et les guides étaient enroulées à son poignet pendant.

Nous ne pûmes nous empêcher de rire aux éclats, en songeant à la tête ahurie qu'il ferait, après s'être réveillé, peut-être, une fois ou deux, sur la grande route enténébrée, partout pareille, lorsqu'il se retrouverait, le matin, avec sa voiture, son mobilier et son cheval, à Rotterdam, d'où il avait dû partir la veille.

Ainsi vont les réformes sociales qui sont de pauvres chevaux à qui tout fait peur, et dont les conducteurs sont toujours endormis… Elle partent, un beau soir, ardentes, fringantes… Le moindre incident de route leur fait rebrousser chemin… et elles reviennent, le matin, au point d'où elles étaient parties.

*
* *

Le paysan breton, celui du Morbihanais et du pays gallo, a une peur spéciale de l'automobile. Il y voit certainement une œuvre du diable, sinon le diable en personne. Dès qu'il en aperçoit une, il marmotte aussitôt des prières. S'il est à pied, il s'agenouille et joint ses mains tremblantes. Il invoque saint Yves, qui donne la richesse, et saint Tugen, qui guérit de la rage, car il n'y a pas encore de saints, en Bretagne, qui préservent de l'automobile. S'il est à cheval, il descend précipitamment, et, la face toute pâle, claquant des dents, mais toujours priant, il se met à l'abri, derrière sa monture, dont il se sert, selon la circonstance, comme d'un bouclier ou d'un rempart.

Une fois, pas très loin de Vannes, sur la route de Larmor, un paysan était ainsi caché, presque accroupi, derrière son cheval… C'était un tout petit cheval de la lande, à longs poils rouges, et barbu comme une chèvre. Il se démenait, ruait, hennissait. L'homme, qui s'accrochait à lui, criait, implorait, suppliait :

— Nostre Jésus!… Ah! nostre Jésus!… Ho!… Ho!… Ho donc!

Aussi effrayé de la mimique de son maître que des ronflements de l'auto, le petit cheval finit par détacher une ruade plus violente, qui atteignit le paysan et l'envoya rouler dans le fossé…

Nous eûmes beaucoup de peine à nous emparer du blessé, pour le conduire à l'hôpital de Vannes. En dépit de sa jambe cassée, il luttait contre nous, désespérément, s'imaginant que nous voulions l'emmener en enfer… Et, afin d'éloigner de lui le démon, il hurlait, très vite :

— Ah! sainte Vierge!… Ah! bonne mère sainte Anne… Ah! nostre Jésus.

Quant au petit cheval, il avait franchi, d'un bond, le mur de pierre de la route… Et il galopait, à travers la lande en rumeur, suivi de quatre petites vaches folles et de deux moutons noirs, éperdus…

*
* *

Les vaches, les bœufs peuvent aller de pair avec les chevaux. Cependant, il semble qu'il y ait, comme entre le prolétaire des villes et celui des champs, une sorte d'avantage intellectuel au profit du rustre, plus lourd, moins déluré, mais plus avisé.

Une vache ou deux, surprises, une bande de bœufs qui vont à l'herbage ou à l'abattoir, auront l'air gauche et comique à détaler pesamment et leur gros derrière à se lever, se trémousser, et leur queue ridicule, à battre l'air, devant le moteur qui les pousse. Ils vous mèneront peut-être loin ainsi. Mais même une troupe de veaux, très longtemps poursuivis, tourneront toujours dans un chemin, dans une brèche de la haie, dans un champ, où ils se remettront bien vite de leur émoi, et vous regarderont passer avec une curiosité un peu tremblante, une gentillesse étonnée… J'ai remarqué que les vaches ont, en général, une certaine sagesse. Elles ne perdent complètement la tête que si, parmi elles, un cheval vient leur communiquer sa peur stupide.

Les chèvres, nerveuses, au point que leur lait donne, parfois, dit-on, des convulsions aux petits enfants, les chèvres ne s'affolent que si elles sont attachées, leur petit près d'elles. Alors, désarmées, elles tirent sur leurs entraves, tournent autour du piquet, de la longueur de leur chaîne, en bondissant et secouant leurs cornes, s'élancent, retombent, cabriolent et dégringolent… Libres, d'un bond leste et précis, sans trop de terreur, elles grimpent sur le haut de talus, où, se sentant en sécurité, elles se mettent aussitôt à grignoter les pousses tendres des broussailles.

Beau thème pour un discours académique sur les vertus éducatrices de la liberté.

On sait les profondes méditations des chats, le magnétisme baudelairien de leurs prunelles, et leur agilité à se tirer des pas les plus difficiles… Dès le premier jour, ils ont reconnu, dans l'auto, un danger nouveau, et, tout de suite, sans bruit, sans éclat, ils l'ont évité!… On en rencontre peu sur les routes, qui ne sont pas un bon terrain pour leurs affaires, toujours un peu mystérieuses… Ils préfèrent les endroits touffus et obscurs. Parfois, de très loin, ils sortent de la haie, avec prudence, et traversent la route, en rampant, un mulot vivant entre leurs dents. Le plus souvent, dans les villages, assis sur leur derrière, au seuil des

portes, ils suivent, d'un regard rêveur, faussement distrait, la voiture qui passe, comme ils suivent, en l'air, le vol d'un papillon…

Bien rares les chauffeurs qui les peuvent prendre en défaut…

Les jeunes cochons, si roses, si gais, si jolis, accompagnent l'auto, en galopant joyeusement sur les berges. Ils ne traversent jamais… C'est une joie de la route que de voir ces petits êtres charmants se suivre et nous suivre — frise délicieusement enfantine —, le groin en avant, les oreilles battantes, la queue qui frétille… Aussi gras, joufflus, et plus roses que ces Amours qui, sur les plafonds, les tapisseries, les boîtes de chocolat, sortent du déroulement des banderoles, des conques fleuries, des corbeilles enrubannées. Ah!… petits cochons… petits cochons!… C'est aussi une tristesse de se dire que toute cette jeunesse, toute cette joliesse, toute cette gaieté sautillante, finiront, bientôt, en eau de boudin…

Ces animaux, dits inférieurs, donnent vraiment de beaux exemples au cheval qui n'en profite pas. Peut-être est-ce la servitude trop étroite où il est retenu, peut-être l'éducation absurde de l'homme qui l'abrutit à ce point? J'ai bien peur que, même libre, dans ses prairies d'origine, il sache plus mal se défendre, et qu'il n'emploie sa force qu'à des sottises encore plus grossières… Sa masse de viande, son énorme charpente, ne sont-elles pas à la merci d'un loup, d'une petite panthère, d'un minuscule rat?

*
* *

L'âne n'est pas moins tenu de court, ni le mulet… Mais quelle différence! Comme ils savent, l'âne et le mulet, juger la stupidité de leurs maîtres, leur ignorance pénible, leurs fantaisies inexplicables, leurs exigences contradictoires! Et surtout, comme ils savent y résister avec un admirable courage… le courage de la raison!

L'incohérence leur est odieuse. Tous les deux, ils sont épris de logique et de réalités, ce qui fait croire qu'ils sont inéducables… Au lieu de toutes les manifestations de l'effroi des chevaux, de leurs brusques écarts, de leurs hallucinations subites, de leurs tête-à-queue, arcs-boutements, ruades, galopades, reculs, toute la comédie vaine et bruyante, les ânes passent tranquillement, de

leur petit trot raisonnable, regardent la machine sans peur, comme sans extase, infiniment moins puérils, beaucoup plus dignes… et, au fond, blagueurs!… Ça ne les épate pas!… Mieux que les chevaux, qui ont des nerfs féminins, qu'un rien agace et décontenance, ils savent très bien tenir tête à l'affolement de leurs conducteurs, voire des conductrices, quand elles sautent à terre si mal à propos, et, tout simplement, ils se retournent, pour considérer, en souriant d'un air malicieux, le vol effaré des jupons.

Bêtes d'une admirable sagesse, dont la tête est solide, le pied sûr, le caractère digne et bon, qui connaissent la fragilité des enfants et qui la respectent, jusqu'à se laisser torturer, sans autre révolte qu'un léger mouvement des oreilles, par leurs petites mains cruelles…

De tous les quadrupèdes — je parle de ceux qui hantent les routes, car il ne m'a pas été donné d'y rencontrer des éléphants ni des lions —, les ânes et les mulets sont seuls à mériter une appellation trop souvent déshonorée : ce sont des hommes.

Ce seraient des hommes, si les hommes n'étaient pas hélas! des chevaux…

*
* *

Les chiens ont contre eux leur fidélité et la bêtise de leur maître, et je ne sais pas ce qui leur est le plus funeste. Ils ne redoutent rien du cher homme, jusqu'au moment où celui-ci les extermine. Et encore à ce moment suprême, avant que de rendre l'âme, lui prouvent-ils, une dernière fois, leur tendresse imbécile, en le remerciant d'un regard mourant, et en lui léchant les mains… Ils s'élancent au-devant des voitures parce qu'ils veulent défendre leurs maîtres, et les biens de leurs maîtres, contre les dangers imaginaires, car cette fameuse tendresse du chien ne s'emploie qu'à inventer mille périls, et à y trouver l'occasion d'aboyer, d'aboyer sans cesse, contre quelqu'un, contre quelque chose, contre rien du tout. Je ne puis supposer que leur flair, si impeccable, les trompe au point de prendre le radiateur d'une auto pour le derrière d'un ami… Non… Il y a donc ceci que les chiens songent moins à éviter la machine qu'à charger contre elle,

pour aboyer, et que cette fâcheuse habitude les fait toujours virer à temps, pour tomber sous les roues…

— Ah ! la chale bête ! dit Brossette.

Ils ne sont pas nombreux à s'être aperçus que les autos vont plus vite que les chevaux, et même qu'elles ne sont pas des chevaux… Cependant, j'ai cru remarquer, qu'aujourd'hui, autour des grandes villes, et sur les routes particulièrement fréquentées, ils commencent à acquérir un semblant d'éducation. Ils deviennent prudents ; ils réfléchissent. J'en vois en qui se révèlent, encore obscurément, il est vrai, le sens de la vie, de leur vie de chien, et le sentiment plus net des réalités… Peut-être arriveraient-ils à être tout à fait sages et pratiques, à se débarrasser complètement de leurs fantasmes, s'il n'y avait pas le maître, s'il n'y avait pas la fidélité vouée au maître. C'est leur grand malheur…

Il est bien évident que, neuf fois sur dix, l'homme est entièrement responsable de l'écrasement du chien. Le chien est-il parvenu à se mettre en sûreté d'un côté de la route, que, bien vite, l'homme l'appelle, comme si, d'être près de l'homme, cela suffisait à tout, pour le chien… L'homme l'appelle avec une autorité impérieuse, glapissante, comme on voit les mères appeler leurs enfants, dans les rues, juste pour qu'ils se précipitent sous les véhicules. Merveilleux instinct de l'amour maternel des mères, accouplé à leur sottise ! Le chien, qui se plaît aux caresses plus qu'un homme, et aux coups mieux qu'une femme, accourt à l'appel. Peut-être a-t-il vu le danger ? Il n'importe. Il accourt, puisqu'il est fidèle, et, en accourant, il se fait écraser. Naturellement. D'ailleurs, que peut-il arriver d'autre, lorsqu'on se dévoue à un homme, à une femme, à un principe, au lieu de suivre sa vie, et au point de leur sacrifier, comme le chien, ses idées, ses goûts, sa personnalité ?

Le chien est donc écrasé. Et, devant le petit tas sanglant, pendant que l'automobile roule, au loin, déjà perdue dans son nuage de poussière l'homme, au lieu d'accuser son orgueil, sa propre maladresse, maudit le progrès, la science, le monde entier.

— Ah ! les automobiles ! Quel désastre !… quelle folie !… quel crime !

Il jure qu'il va prendre un fusil et faire, désormais, la chasse à « ces outils » de malheur.

— Deux hommes… dix hommes… vingt hommes pour mon chien !

Richard III avait déjà dit, dans un accès de folie : « Mon royaume pour un cheval ! »

Le pauvre Brossette fait grande attention. Du plus loin qu'il voit un chien, invariablement, quelque pays qu'il parcoure, il lui crie, dans le patois des bords de la Loire :

— Moussu !… Moussu !

Il ne l'injurie jamais avant de l'avoir évité ou écrasé. Après quoi, il maugrée, en serrant les dents :

— Ah ! la chale bête !

Ce qui donne à ce pur Tourangeau — et seulement, dans ces moments tragiques — une prononciation étonnamment auvergnate.

Mais, c'est le prix de l'effort qu'il vient de faire, l'expression de sa joie ou de son dépit.

Hélas ! trop souvent, l'appellation : « Moussu !… Moussu ! » est aussi inutile que la précaution d'une charmante femme qui, maternelle aux poules, ne peut s'empêcher, dès qu'elle en aperçoit, de taper dans ses mains, du fond de la voiture, s'imaginant qu'en plus du grondement des gaz et des appels de la trompe, ce bruit étouffé instruit, à vingt mètres, les bêtes, du danger qui les menace.

— Moussu, moussu ! crie Brossette au chien.

Mais il est, d'une part, improbable que l'animal entende et, au surplus, impossible que, sauf aux bords de la Loire, il comprenne…

— Ploc ! Ploc ! Ploc ! fait la dame.

Mais autant en emporte le vent…

Efforts stériles ! Brossette n'y tient pas et ne s'y tient pas. Il ralentit et, au besoin, s'arrête. C'est la méthode à laquelle nous devons d'avoir très peu de meurtres à nous reprocher. Elle n'est malheureusement pas infaillible. Il y faudrait, si peu que ce soit, la collaboration du chien. Il faudrait surtout qu'elle ne fût point, dans la plupart, des cas, annihilée par la stupidité du maître.

Heureusement, automobiliste prudent, j'en suis encore à pouvoir compter mes victimes.

*
* *

Un monsieur âgé, comme nous sortions de Moerbeke, allait, à tout petits pas, d'un côté de la route. Son chien, un chien minuscule, tout à fait comique d'avoir, à quatorze centimètres de terre, une petite crinière de lion et une houppette au bout de la queue, trottinait sur l'autre accotement. Très dur d'oreille, sans doute, le vieux monsieur n'entendit la corne de l'auto que très tard. Aussitôt, il siffla son chien. Le chien, voyant venir l'auto, hésita tout d'abord, et, afin de bien montrer le danger de la traversée, il poussa quelques grêles aboiements. Mais les vieux messieurs, si parfaitement lâches devant leur femme ou leur bonne, se vengent intrépidement sur leurs chiens, dont ils exigent une obéissance passive. Donc, le vieux monsieur siffla le chien, pour la seconde fois, et plus énergiquement. Alors, sans hésiter davantage, le pauvre cabot déguisé bondit à l'appel de son âne, pardon! de son cheval de maître.

— Moussu! Moussu! cria Brossette.

— Ploc! Ploc! Ploc! fit la dame.

Brossette n'avait pas achevé de pousser ce cri, la dame de taper dans ses mains, que le pneu avait fait du chien, de sa crinière et de sa houppette, un tout petit pâté.

— Ah! la chale bête!

Je descendis pour mêler mes condoléances à la douleur du vieux monsieur. Il ne voulut rien entendre. À peine s'il me regarda. Épouvanté, désespéré, à la vue de cette galette de poils noirs, qu'un peu de sang rougissait, il ne cessait de répéter :

— Ah! bien, merci!… Ah! bien, merci!… Il est mort… Oui… Oui… Il est bien mort!… Et que va dire Rébecca? Comment faire? Mon Dieu! Ah! mon Dieu!… Comment faire?…

Et comme je lui offrais de le reconduire à la maison, avec la dépouille de son chien :

— Non… non!… Chez moi?… Non… non… C'est affreux!… Je ne peux plus rentrer chez moi… Je ne peux plus rentrer chez moi. Ah! bien, merci!…

La tête penchée, les mains aux cuisses, il tournait, maintenant, autour de ce rond noir, qui avait été un chien, son chien… le chien de Rébecca… et il gémissait :

— Ah ! ah ! ah !… qu'est-ce que je vais devenir ?… Où aller ?… Où aller ?… Je ne peux plus rentrer chez moi…

*
* *

Et voici le meurtre d'un autre, le grand chien d'une petite bergère.

Son souvenir m'a poursuivi, cruellement, plusieurs jours… Et aujourd'hui qu'il me revient, je ne puis me défendre encore d'une tristesse, qui m'est presque douloureuse.

Pauvre chien, à longs poils argentés, comme en ont ceux de notre Brie, et dont les yeux devaient refléter une bêtise attendrissante… qu'il était beau !

C'était sur la route de Leyde à Haarlem.

Nous étions partis de grand matin, et voulions d'abord aller voir, à Endegeest, qui est entre Leyde et la mer, la maison où avait bien pu habiter Descartes. La notoriété de Endegeest est limitée ; nous nous étions perdus. Assez insouciants du prodige qu'est ce philosophe, les paysans nous regardaient, en riant, sans nous répondre. Peut-être, tout simplement, parce que nous prononcions mal ce nom de Endegeest… À Endegeest même, aucun ne pouvait nous désigner la maison de Descartes… Et quant à Descartes… c'était bien pire… Son nom avait, à jamais, disparu des souvenirs de ce petit pays… Plusieurs nous adressèrent à l'asile d'aliénés, dont l'architecture, toute neuve, est une des curiosités de la ville.

— Peut-être que là… Oui, il y a des chances.

D'autres nous renvoyèrent au meilleur hôtel…

— Il y a beaucoup de monde, en ce moment… Hé ! hé !…

Ils s'interrogeaient :

— Descartes ?… Tu connais ce Descartes ?

— Attends un peu… Descartes ?… Non… ma foi, non… Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est mort ! répondis-je.

— Ah ! bien, alors… c'est au cimetière…

Et tous, de rire…

Un monsieur très bien, et, sûrement, d'une culture supérieure, absolument muet sur Descartes, d'ailleurs, nous engagea fort d'aller, à quelques kilomètres, visiter la maison où vécut Spinoza.

Il expliqua :

— Spinoza… mon Dieu!… c'était un philosophe… un philosophe fameux. Il est mort… Évidemment, il est mort… comme tout le monde… Mais ça ne fait rien… On a fait de sa maison… un musée… un musée très curieux… Vous y verrez de vieilles savates, en feutre…, des savates portées par lui… et des verres de lunettes… car il était aussi opticien… des verres de lunettes polis par lui… C'est amusant… c'est même très intéressant… Et puis, beaucoup d'autres choses… Spinoza… la maison Spinoza… Vous vous rappellerez?…

Redoutant les aventures, connaissant le genre d'émotion que procurent les vieilles savates des grands hommes, un peu las de musées et pressés d'arriver à Haarlem, où Franz Hals [1] nous attendait, et où nous devions visiter un établissement d'horticulture, nous reprîmes la grande route…

Je songeais à Descartes, au mouvement de ses pensées qu'aucun importun ne devait troubler, en ces contrées paisibles. Je songeais à ses méditations sur les bêtes et à la peine avec laquelle La Fontaine acceptait sa théorie du mécanisme animal… Qui fut pour elles plus sévère? Le savant qui leur refusait rigoureusement l'intelligence, même la sensibilité, ou le plus charmant de nos poètes que leur spectacle émerveilla, mais qui ne leur fit parler que la langue de nos vices et de notre sottise?

Ma rêverie se perdait, au loin, dans le polder, au-dessus duquel des vols de vanneaux tournaient. Il s'étendait à l'infini, avec ses rares peupliers, hauts et graciles, ses troupeaux, les routes brillantes de ses eaux qui se croisent, et ses vannes qu'actionnent de tout petits moulins à vent… Puis le polder finit, la digue devint une route; apparurent des petits bouquets de bois et des champs de sable, diaprés de tulipes et de narcisses, dont la magnificence — je ne suis pas fâché d'en convenir — ne fait pas oublier celle de nos coquelicots et de nos sanves sauvages.

Tout à coup, à notre gauche, je distinguai le menu troupeau — deux vaches et trois moutons — que gardait une petite bergère blonde, jolie malgré sa taille carrée et son court jupon, aux plis

1. Franz Hals (1580-1666), né à Anvers, est venu à Haarlem vers 1591-1592. Le musée de la ville possède nombre de ses toiles : *Les Gardes civiques, Les Régents et les Régentes,* et plusieurs *Banquets d'officiers du corps des archers.*

lourds… Un grand chien, disproportionné, était paisiblement couché de l'autre côté de la route… Il avait l'air de dormir… Sa tête barbue reposait entre ses pattes allongées…

Le malheur voulut que la fillette aperçût la voiture, se dressât, groupât son petit monde, se retournât en quête du chien, et, comme nous allions passer — pas très vite, pourtant —, l'appelât.

— Ploc ! Ploc ! Ploc ! fit la dame.

— Moussu ! Moussu ! cria Brossette.

Mais rien n'empêcha le stupide héros de la fidélité de traverser la route, si près de nous qu'en dépit du plus violent tour de volant, il disparut, engouffré sous le carter.

J'éprouvai une forte secousse… J'entendis comme un craquement d'os, sous les roues… puis la voix funèbre de Brossette :

— Ah ! la chale bête !

Je vois encore — je verrai longtemps — ce beau chien, son grand corps velu se remettre debout, anguleux, tout désarticulé, et partir à tourner sur lui-même, comme font les autres qui servent aux expériences de vivisection. Puis il trouva la force de s'arc-bouter, d'occuper, un moment, tout l'horizon, avant de retomber, sans un cri. Et il ne fut plus, sur la route, qu'une menue chose plate et inerte, une chose sans relief, sans plus de relief qu'une ombre.

Immobilisée par la terreur, la petite bergère blonde n'avait pas bougé… Elle avait des yeux énormes, et serrait les dents… Frappée de stupeur, elle ne voyait même pas les deux vaches et les trois moutons qui galopaient, effarés, à travers un carré de jacinthes défleuries…

Depuis, nous ne devions plus en écraser… c'est-à-dire qu'il ne devait plus s'en rencontrer, sous nos roues, ou que leurs maîtres les épargnèrent…

*
* *

Les poules sont absurdes.

Elles sont même, à elles seules, tout l'absurde. On ne saurait trouver, dans le monde animal, un pire exemple du déséquilibre mental.

Les poules n'ont d'excuse que leur voracité, car c'est la seule passion qui les occupe, bien plus que leur lubricité. Auprès d'elles, les porcs — braves anachorètes dans leurs bauges — sont sobres et chastes. Aucun carnassier n'est plus sanguinaire. Sanguinaires elles le sont au point, qu'entre elles, elles s'arrachent leurs plumes, pour y boire le sang dont ces tubes sont pleins ; sanguinaires au point que, dès que perle, à la crête, à la patte, à quelque partie que ce soit de leur corps, une goutte rouge, elles élargissent la plaie, et s'entre-dévorent… Aucun épervier n'est plus rapace que ces petits monstres dont la tête n'est qu'un bec, dont les yeux ronds sont plus cruels que ceux de l'oiseau de proie, et qui portent, mais sans les avoir faites, les plus jolies robes qu'on puisse imaginer. Elles se laissent écraser pour la joie de picorer, un instant de plus, sur le sol nu de la route, on ne sait quoi, le crottin laissé, de place en place, par les chevaux, la bouse des vaches, le plus souvent les seuls cailloux.

On dirait qu'elles ne traversent, car rien ne les sollicite de l'autre côté, que pour le plaisir de se confronter au radiateur. Si, par hasard, elles l'ont évité, ce n'est que pour mieux se fracasser contre un poteau télégraphique, un tronc d'arbre, un pan de mur, s'empêtrer dans les broussailles de la haie, où j'en ai vu laisser toutes leurs plumes et se briser les pattes. Pour fuir, elles s'étirent tellement sur leurs bouts d'ailes, qu'on dirait qu'elles vont continuer à quatre pattes, quand le péril réveille, au moment suprême, l'instinct de la race, et refait, pour une seconde, d'une volaille, un oiseau… Mais, à peine ont-elles tiré de l'aile jusqu'à l'abri, qu'un seul grain d'avoine, ou un moucheron aperçu sur un brin d'herbe, leur fait oublier tout le drame. Elles ne s'en souviendront même pas demain, ni dans quelques minutes. Elles picorent… Elles sont semblables à la femme de l'Écriture qui, au sortir d'un repas, essuyait ses lèvres, et disait ensuite : « Je n'ai pas mangé. »

Il y a de grosses poules qui ont nourri, élevé des générations, qui devraient connaître la vie, en ayant connu tous les dangers, et qui n'ont rien appris, et qui sont plus obtuses que leur dernière couvée, et, à mesure qu'elles vieillissent, plus voraces et plus obscènes. Grasses, pesantes, elles marchent avec effort, en se dandinant, les pattes écartées, comme font les femmes qui ont le ventre trop lourd. Au bord des poulaillers, elles me font l'effet de

ces vieilles proxénètes, qu'on voit rôder à la sortie des ateliers, des magasins. Je les écrase, sans la moindre pitié, et Brossette, qui a un sens très vif des analogies — lui pardonnent les Anglaises ! — leur crie : « Putain ! », expression affable encore auprès du terrible vocable : « Cocotte ! »

Les mâles, eux, ne vivent que d'amour et de guerre. Ils sont soudards, criards, ridicules, prétentieux, dégoûtants, comme toutes les bêtes… à femmes. Se battant quand ils ne font pas l'amour, faisant l'amour quand ils ne se battent pas, combien en avons-nous écrasés, en cette double posture !…

Comme Wallenstein [1], qui « avait cela de commun avec les lions », dit Schiller, j'ai horreur du cri du coq. Dès le matin, ils claironnent une chanson monotone et stupide qui me réveille et qui m'irrite… S'ils n'étaient pas si bien mis — avec trop d'éclat, pourtant —, ah ! comme on les détesterait !

Les Gaulois, bavards, vantards, paillards, pillards, braillards, guerriers et militaristes, ne pouvaient mieux choisir leur emblème.

*
* *

Les canards sont bien mieux doués. Il m'est agréable de rendre hommage à leurs vertus. Quoiqu'on leur ait enlevé tous moyens de défense en les tenant éloignés des rivières et des étangs où ils voguent avec une aisance et une grâce merveilleuses, ils s'arrangent… C'est toujours à l'écart que leurs petites troupes humiliées boitracaillent. Ils n'occupent jamais le milieu des routes, sachant parfaitement qu'ils n'ont rien à craindre sur les bas côtés… Les canards savent beaucoup de choses… Il n'arrive pour ainsi dire pas qu'on en écrase…

Ni de dindons non plus.

Les dindons sont bien gardés… Ils répugnent, d'ailleurs, à se commettre avec la gent prolétarienne des routes… C'est dans les

1. Wallenstein (1583-1634), généralissime des armées impériales, assassiné après avoir été déclaré traître par l'empereur Ferdinand II, est le héros d'une trilogie dramatique de Schiller, composée entre 1796 et 1799.

enclos, sortes d'Académies, qu'ils se gonflent d'orgueil, comme des poètes, des artistes, à leur aise.

*
* *

Mais ce sont les oies que je voudrais réhabiliter.

Je n'ai jamais tant regretté de n'être pas Plutarque, pour conter, comme il faudrait, la vie de ces bêtes illustres. Je ne m'étonne plus, maintenant, qu'on leur ait confié la garde du Capitole… Elles méritaient cet honneur.

Les plus belles oies nous viennent de Toulouse, comme M. Pedro Gailhard [1], comme la plupart des gros ténors et des grands hommes politiques de notre République. Elles ont su inspirer aux dessinateurs japonais les plus admirables chefs-d'œuvre; et les robinets des baignoires, les postes d'eau, les lavabos, les bras des fauteuils Empire, ont popularisé leurs formes décoratives. Elles n'ont qu'une infériorité, qu'elles portent, d'ailleurs, avec une très belle ironie, celle de fournir aux hommes ces plumes avec lesquelles ils écrivent tant de mensonges et tant de sottises. En revanche, on leur doit le duvet et les pâtés de Strasbourg.

Les oies ont une sagesse forte, tenace, tranquille. Leur prudence est faite d'imagination, de hardiesse et de ruse. Leur incorruptible vigilance sauva Rome. Peut-être le Pape, au lieu de s'en remettre à des apaches français et à des cardinaux espagnols [2] du soin de veiller sur l'Église romaine menacée, eût-il sagement agi en faisant appel à l'intelligence avisée d'un simple concile d'oies. Ayant sauvé le Capitole, elles pouvaient bien sauver le Vatican.

La tête perchée sur un très long cou, elles se sont, de bonne heure, habituées à considérer les choses de haut et de loin. Si elles ont du goût pour les idées générales, pour les vastes ensembles, elles ne dédaignent pas, non plus, le détail particulier, mais ne s'attardent jamais aux mille puérilités, aux mille stupidités où

1. Né à Toulouse, Pedro Gailhard (1848-1918), ancienne basse chantante, a dirigé l'Opéra de Paris de 1884 à 1907.

2. Allusion notamment à Merry del Val (1865-1930), cardinal espagnol, secrétaire d'État du pape Pie X, qui eut à régler le problème posé par la loi de Séparation des Églises et de l'État.

se complaît la vie des autres volailles. Rien ne les étonne et ne les effraie ; rien ne leur échappe. Sachant maîtriser leurs nerfs, elles sont, en toutes circonstances, harmonieuses et logiques. Mieux que toutes les bêtes et, par conséquent, mieux que nous les hommes, elles connaissent la valeur sociale de la discipline. Bien avant M. Jules Guesde [1], elles ont pu, sans congrès, sans scandales, sans batailles, unifier leur socialisme. Car les oies sont socialistes… Il n'y a même que les oies qui le soient d'une manière intégrale. Jusqu'ici, on n'a pu relever la moindre dissidence dans leurs rangs, si parfaitement organisés, où elles gardent un contact très étroit, heureuses dans une égalité absolue.

Un de mes amis possède, dans sa propriété, une sorte de petit étang, qu'il a peuplé de toutes sortes d'oiseaux d'eau. On y remarque deux oies de Siam, fort majestueuses, dont la blancheur est éclatante et dont la tête s'orne d'étranges caroncules orangées. Ce petit monde vit, séparé par espèces, sans jamais se mêler. Ils ne se battent pas, mais ils refusent énergiquement de se connaître et de s'entraider. Un jour, mon ami introduisit, sur l'étang, deux couples de bernaches, que les naturalistes appellent des « oies Cravant ». Rien, dans leur taille, leur forme, leur plumage, n'indique aux profanes que les bernaches soient des oies. Les deux siamoises, qui n'en avaient pourtant jamais vu, ne s'y trompèrent point. Elles les accueillirent aussitôt, avec un vif empressement, comme des personnes qu'elles reconnurent pour être de leur famille, les installèrent, les mirent au fait de toutes choses. Et, depuis, elles ne se quittèrent plus…

Sur la route — j'en appelle au témoignage de tous les chauffeurs —, quand passe une auto, immanquablement, les oies s'écartent sans désordre, sans le moindre signe de terreur. Elles s'alignent, l'une près de l'autre, sur le bord de la berge, et, fâchées, un peu, très dignes encore que boiteuses, elles disent leur fait à ces importuns qui les dérangent, mais ne les ont pas « épatées ».

Je n'ai jamais pu passer, en auto, devant une troupe d'oies, sans me sentir gêné, humilié, par leurs moqueries. Elles m'intimi-

1. Jules Guesde (1845-1922) représente la tendance marxiste du Parti socialiste unifié nouvellement créé, en 1905. Mirbeau voit en lui un collectiviste dogmatique, et lui a naguère reproché son coupable retard à entrer dans la lutte dreyfusiste.

dent, car, à leur voix sifflante, je comprends très bien que ce sont des moqueries qu'elles m'adressent, non des grossièretés. Les oies ne sont jamais grossières. On néglige les grossièretés ; seule l'ironie est pénible.

Mais que disent les oies, quand je passe ?…

*
* *

J'ai parlé avec attendrissement des jeunes cochons, si jolis… Notons ceci, loyalement, sur les vieux porcs…

On ne connaît pas bien les vieux porcs. Ces animaux, qui, au rebours de ce que l'on pense généralement, ont un goût très vif de la propreté et ne se vautrent dans les flaques boueuses que parce qu'ils sont tourmentés du besoin de se baigner, hantent peu les routes, sinon au retour des foires. On ne les voit guère qu'au bord des mares et dans les fossés, où ils barbotent avec volupté et se réjouissent de leur humidité fangeuse. Se réjouissent-ils autant qu'on le croit ?… J'ai toujours admiré leur petit œil malicieux, intelligent et si vif… Ils semblent dire, car ils ont aussi de la bonhomie, de l'indulgence, comme tous ceux qui sont gras :

— Parbleu ! nous qui adorons la propreté, tu penses si nous préférerions un bon tub, avec de la belle eau claire, parfumée au benjoin… Nous autres, vieux cochons, ne rêvons que de mousses de savon, de pâtes d'amande, de frictions au gant de crin, de pédicures… Mais tu vois… on ne nous donne que ça !… Il faut bien s'en contenter…

Ils semblent dire encore :

— C'est dommage que les hommes, en France, soient si sales… qu'ils aient vraiment le goût de la saleté… Ils ne se doutent même pas que, propres comme des cochons d'Alsace ou d'Angleterre, nous sommes bien meilleurs à manger et valons beaucoup plus d'argent.

Si, exceptionnellement, en traversant la route, ils se font écraser, croyez alors qu'ils se vengent. Il n'y a pas d'exemple que l'auto ne capote sur leur masse de lard et de viande, et ne fasse, instantanément, une même horrible bouillie de l'homme et du cochon…

*
* *

C'est tout à fait par hasard que j'ai vu, sur nos routes, des chameaux… Les chameaux sont très rares en France — je le dis au propre, bien entendu. Si j'en juge par celui que, deux ou trois fois, je rencontrai, dans la forêt de Saint-Germain, ils semblent absolument indifférents à l'automobile. Conduit par un chamelier du Pecq, pelé, galeux et triste comme tous les fatalistes, il allait de son grand pas allongé et mou. Un jour, il transportait, à Poissy, un lit, une armoire, des matelas; un autre jour, à Maisons-Laffitte, qui est une colonie moins pénitentiaire, un piano et deux fauteuils Louis XVI… C'était, si j'ose dire un chameau déménageur… Quand il croisa l'automobile, il ne la regarda même pas… Mais, fait singulier, le piano secoué résonna, et il me sembla qu'il jouait, tout naturellement, une valse de M. Gounod…

Je n'en tirai, d'ailleurs, aucune conséquence sur l'infériorité esthétique du chameau…

*
* *

Il paraît — c'est notre charmant Capus [1] qui l'affirme — qu'on peut forcer des lièvres en auto, mais seulement de nuit. Une fois pris dans les rais du phare, il ne leur vient même pas à l'idée qu'ils puissent en sortir. Ils courent, droit, devant le moteur, jusqu'à ce qu'on les prenne, sans tenter, un seul instant, de rentrer dans l'obscurité des champs et des bois. Encore un joli thème à développer sur l'éblouissement que donnent aux littérateurs les succès éphémères, et qui les mène à la catastrophe…

Mais j'imagine que Capus a dû faire des chasses dans le Midi, qui est la route du Blésois, ou dans le Blésois, qui est la route du Midi…

1. Alfred Capus (1858-1922), ancien complice de Mirbeau à l'époque des *Grimaces* (1883), humoriste et auteur dramatique, fut directeur du *Figaro* et académicien…

En Allemagne, la nuit, traversant des bois, j'ai souvent rencontré des lapins, des foules énormes de lapins, et jamais je n'en ai capturé ni écrasé. Ils étaient charmants — bien que ce fussent des lapins d'Allemagne —, charmants à jouer, tout blancs sur la route, blanche de la lumière du phare. Ils allaient, venaient, bondissaient, gambadaient, tenaient de curieux conciliabules, et ne se décidaient à fuir, en montrant la blanche houppette de leur derrière, que lorsque la voiture était sur eux…

Oui, mais — me pardonnent les lapins de France — en Allemagne, ce sont de fameux lapins.

*
* *

Marsiens…

La nuit est complète, plus une âme sur la route, ni même un spectre de voiture. Plus un village éclairé, plus une maison vivante. Les abois des chiens se sont apaisés. Ceux de nous, qui ne dorment pas dans la voiture, se traînent sur la berge, lamentablement, pour se réchauffer. Les phares trouent le sol de trous noirs, teignent les simples ondulations en précipices, et grandissent nos ombres démesurément. Brossette travaille, s'acharne. Une enveloppe trouée, une chambre à air éclatée, se tordent dans le fossé… Nous avons le sentiment d'être des victimes, et le souvenir, seulement, d'avoir eu très faim…

Enfin, le quatrième pneu remis, nous repartons et montons une côte très rude.

Bientôt une lueur, une sorte d'aurore, mais froide, apparaît à l'horizon, s'épand et, peu à peu, occupe tout le ciel. Ce n'est sûrement pas le jour, mais, sans doute, la naissance d'un astre qui monte sur la nuit pour la dissiper… Un astre, en effet, un astre prodigieux!… Brusquement, il surgit sur la crête, énorme, aveuglant, éblouissant, éclaboussant, roule vers nous, au ras de la terre. Il ronfle, crache le tonnerre, et, dans une nuée de poussière d'or, entraîne, avec des gémissements de sirène, des cris, des rires de femmes, sans rien d'autre de visible que des éclats de cuivre, et des bouts de voiles couleur de lune… Et comme un éclair, il passe, remmenant avec lui les ténèbres qu'il a, un instant, déchirées… Puis, une nouvelle lueur au ciel, et, sur la route,

une trombe pareille de lumière qui ne laisse encore que la nuit, pour sillage à sa course… Puis une autre… puis d'autres…

Nous avons franchi la côte… C'est maintenant, autant qu'on peut le deviner par l'ombre moins dense, par plus de silhouettes vagues, et par plus de ciel, c'est maintenant un large plateau. Des bruits sourds, des gémissements lointains, des ronflements étouffés, des voix de métal à peine distinctes ; plus près, des détonations, des crépitements ! Et partout des astres, des astres qui courent, galopent, roulent, bondissent, se croisent, ont l'air de chevaucher des vagues… s'allument tout à coup, au haut d'une colline, et, derrière un pli de terrain, tout à coup s'éteignent… On dirait que les astres sont tombés du ciel sur la terre…

Arrêtés de nouveau, nous entendons une sorte de halètement, puis des claquements de quelque chose en quoi nous devinons plutôt une bête qu'une machine… Ce ne peut être une auto, cette fois… car ce bruit est sans lumière. Rien ne s'éclaire autour de ce bruit qui se rapproche… Si, pourtant… un tout petit point de feu pâle, semblable à une luciole qui voyage dans l'ombre d'un oranger… Et, subitement, à notre gauche, nous voyons, tressautant sur la route, comme un coléoptère géant, pétant, pétaradant, une motocyclette, qui porte, agrippé à la selle, un être couché, qui n'a plus rien d'humain, une grosse larve, avec une peau de reptile noire et lisse…

Et voici que nos phares, soudainement, ont fait surgir des ténèbres, devant nous, penchés sur une voiture énorme, éteinte et morte, deux hommes, de la couleur des arbres et de l'horizon… Je dis deux hommes : deux Marsiens, peut-être… Leurs formes sont sans aspérités, enfermées dans de longs sacs-maillots, qui les gantent des pieds à la tête et des doigts aux épaules. Du visage, ils ne laissent paraître qu'un petit triangle, un loup de chair, au-dessus duquel tremblent, en feu, les antennes de métal de leurs lunettes… Ils barrent la route… Deux bras s'agitent. La *628-E8* stoppe.

L'un est petit… Il a la tête enfouie dans le capot gigantesque de la voiture. Il ne se dérange pas… L'autre, très long, très mince, s'est redressé… Il tient une tige d'acier que le mouvement de ses mains fait parfois étinceler. Il me demande, avec un accent russe, si je ne pourrais pas lui prêter une épingle, une épingle de cravate, et ce qu'il aimerait, c'est qu'elle fût en or…

Surpris d'abord, je comprends à la fin qu'il s'agit de déboucher un bec de phare… Mais pourquoi en or?… À ce moment, une motocyclette, comme un insecte dément, le frôle, de si près, que j'ai cru que son vêtement, au moins, avait dû être arraché… Mais il le secoue sans hâte, en riant, et il regarde la motocyclette disparue dans la nuit, avec le regret, peut-être, de n'avoir pas eu le temps de lui demander une épingle de cravate en or…

Nous les laissons sur la route, sans qu'ils aient rien fait pour nous retenir, salués du plus grand, et toujours sans que le petit ait seulement dit un mot et détourné la tête du mécanisme, où il ne cessait de maintenir ses doigts, grave, sérieux, avec l'entêtement d'un ivrogne, dont rien ne parvient à distraire les mains du tablier d'une servante…

*
* *

J'ai gardé, pour la fin, le cycliste.

Dès qu'un homme — fût-il le plus charmant homme du monde — enfourche une bicyclette, on peut dire que, de ce fait seul, il devient un cheval, avec tous les caprices, toutes les sottises, toutes les caracolades encombrantes et folles, tous les dangers mortels du cheval… mais combien plus dangereux! Aux dangers du cheval qu'il fait siens, le cycliste en ajoute de personnels, qui sont consacrés, légalisés, intangibles, pour cette raison qu'en plus du cheval qu'il est devenu, il est aussi, la plupart du temps, électeur… Fort de ce privilège, il ne se range jamais… N'est-il pas souverain, cet animal? Tout ne lui appartient-il pas?… La route, la fortune politique du député qu'il nomme, la majorité du gouvernement qu'il soutient?… De même que le cabaretier, qui débite la maladie et la mort, en petits verres, et sur qui repose tout le système social, il ne faut pas qu'on embête le cycliste. Son importance tracassière, sa dignité agressive s'en prend à tout le monde, aux piétons, aux voitures, aux autos, aux bêtes… C'est le maître, le seul maître de la route… On le voit, devant le moteur, qui, les mains dans les poches, la casquette collée à la nuque, fait des effets de torse et de jambes, s'amuse à décrire des courbes, des spirales, des zigzags, exercices inutiles et vexatoires, au cours desquels il lui arrive, comme au chien, de

tomber sous les roues… Et alors, c'est toute une histoire, qui vous vaut des mois de prison et d'énormes indemnités.

Il n'y a pas si longtemps, c'est le cycliste qu'on accablait de toutes les malédictions dont on accable l'automobiliste aujourd'hui… Il devrait y avoir entre eux une sorte de fraternité, de solidarité routière. Or, le cycliste est devenu le pire ennemi du chauffeur. Il s'associe à la haine du paysan, et au besoin la provoque. J'en ai vu qui, devant une auto, semaient négligemment de gros clous, et s'esclaffaient de rire, s'ils entendaient un pneu éclater…

Plus je vais dans la vie, et plus je vois clairement que chacun est l'ennemi de chacun. Un même farouche désir luit dans les yeux de deux êtres qui se rencontrent : le désir de se supprimer. Notre optimisme aura beau inventer des lois de justice sociale et d'amour humain, les républiques auront beau succéder aux monarchies, les anarchies remplacer les républiques, tant qu'il y aura des hommes sur la terre, la loi du meurtre dominera parmi leurs sociétés, comme elle domine parmi la nature. C'est la seule qui puisse satisfaire les convoitises, départager les intérêts…

Mais un cycliste solitaire, — si malfaisant qu'il soit, — ce n'est rien, auprès d'une bande de cyclistes… Quand ils tiennent la route, c'est fini des piétons, des voitures, des autos… Vous n'avez plus qu'à rentrer chez vous…

J'aime mieux la batteuse à blé qui barre les routes d'Auvergne ; j'aime mieux les deux mille moutons dans les gorges des Grands-Goulets.

*
* *

On m'a dit, à Karlsruhe, le dicton des officiers de cavalerie allemands :

— D'abord, il y a Dieu, le Père… Et puis il y a l'officier de cavalerie… Et puis, il y a la monture de l'officier de cavalerie. Et puis, il n'y a rien…

Ici une longue de suite de points. Et le dicton reprend :

— Et puis, il n'y a rien… Et puis, il n'y a rien… Et puis, il y a l'officier d'infanterie…

Pour classer les bêtes de la route, par ordre de mérite, je propose le dicton suivant :

— D'abord, il y a l'Oie, la Mère… Et puis, il y a le canard… Et puis, il y a l'âne et le mulet… Et puis, il y a le cochon… Et puis, il n'y a rien… Et puis, il n'y a rien…

Ici une longue suite de points…

— Et puis, il y a la vache… Et puis, il y a le chien… Et puis, il y a le maître du chien…

Encore des points…

— Et puis, il y a la poule… Et puis, il y a le cheval… Et puis, il y a le charretier… Et puis, il n'y a rien…

Encore une très longue suite de points…

— Et puis, il y a le cycliste !

*
* *

Il y a le cycliste… C'est entendu…

Mais il y a aussi l'automobiliste…

Ayons le courage de le confesser. Peut-être, de toutes les bêtes de la route, est-ce la pire.

Je le sens par moi-même. Quand, les pieds au sol, et la tête calme, il m'arrive de faire mon examen de conscience, je suis épouvanté d'être, parfois, cette bête-là…

Et pourtant, cher monsieur Bourget, dans la tenue générale de mon existence, je ne suis pas un snob qu'exalte le spectacle de la richesse, ni un méchant qu'offense le spectacle de la misère. Sans pose, sans littérature, sans arrière-pensée d'ambition, puisque je n'en attends aucune place, aucun mandat, aucune décoration — j'ai grand-pitié du malheur humain. Chaque jour, de plus en plus, je m'indigne que — quelle que soit l'étiquette, même la plus rouge, sous laquelle ils arrivent au pouvoir —, les hommes de pouvoir, par seul amour du pouvoir, fassent de l'inégalité sociale, soigneusement cultivée, une méthode toujours pareille de gouvernement, et qu'ils maintiennent, avec âpreté, dans les conditions du plus dur, du plus injuste esclavage, un prolétariat douloureux qui travaille à la richesse d'un pays, sans qu'on l'admette jamais à y participer. Et puisque le riche — c'est-à-dire le gouvernant — est toujours aveuglément contre le pauvre, je suis, moi, aveuglément aussi, et toujours, avec le pauvre contre le riche, avec l'assommé contre l'assommeur, avec le malade contre la maladie, avec la vie contre la mort. Cela est peut-être un peu

simpliste, d'un parti pris facile, contre quoi il y a sans doute beaucoup à dire… Mais je n'entends rien aux subtilités de la politique. Et elles me blessent comme une injustice.

Eh bien, quand je suis en automobile, entraîné par la vitesse, gagné par le vertige, tous ces sentiments humanitaires s'oblitèrent. Peu à peu, je sens remuer en moi d'obscurs ferments de haine, je sens remuer, s'aigrir et monter en moi les lourds levains d'un stupide orgueil… C'est comme une détestable ivresse qui m'envahit… La chétive unité humaine que je suis disparaît pour faire place à une sorte d'être prodigieux, en qui s'incarnent — ah! ne riez pas, je vous en supplie — la Splendeur et la Force de l'Élément. J'ai noté, plusieurs fois, au cours de ces pages, les manifestations de cette mégalomanie cosmogonique.

Alors, étant l'Élément, étant le Vent, la Tempête, étant la Foudre, vous devez concevoir avec quel mépris, du haut de mon automobile, je considère l'humanité… que dis-je?… l'Univers soumis à ma Toute-Puissance? Pauvre Élément d'ailleurs, à qui il suffit d'une petite charrette en travers du chemin, pour qu'il s'arrête, désarmé et penaud… Pauvre Toute-Puissance qu'une pierre sur la route fait culbuter dans le fossé!

Il n'importe… il n'importe.

Puisque je suis l'Élément, je n'admets pas, je ne peux pas admettre que le moindre obstacle se dresse devant le caprice de mes évolutions. Non seulement, il n'est pas de la dignité d'un Élément qu'il s'arrête, s'il ne le veut pas, mais il est absolument dérisoire et inconvenant qu'une vache, un paysan qui se rend au marché, un charretier qui va livrer à la ville des sacs de farine ou de charbon, que tous ces gens qui accomplissent de basses besognes quotidiennes, l'obligent de ralentir sa marche invincible et dominatrice.

— Rangez-vous… Rangez-vous… C'est l'Élément qui passe!

Et non seulement je suis l'Élément, m'affirme l'Automobile-Club, c'est-à-dire la belle Force aveugle et brutale qui ravage et détruit, mais je suis aussi le Progrès, me suggère le Touring-Club, c'est-à-dire la Force organisatrice et conquérante qui, entre autres bienfaits civilisateurs, ripolinise les pensions de famille, perdues au fond des montagnes, et distribue des cabinets à l'anglaise, avec la manière de s'en servir, dans les petits hôtels des provinces les plus reculées…

— Place donc au Progrès!… Place! Place!

Ah! bien oui!

Aux cris de la sirène, les hommes sortent de leurs maisons, quittent leurs champs, s'assemblent, me maudissent, me montrent le poing, brandissent des faux et des fourches, me jettent des pierres. Depuis Jésus, c'est toujours la même histoire. On se dévoue, pour les hommes. Et ils vous lapident, la veulerie des temps ne permettant plus qu'ils vous crucifient!

N'est-ce pas la chose la plus déconcertante, la plus décourageante, la plus irritante que cette obstination rétrograde des villageois, dont j'écrase les poules, les chiens, quelquefois les enfants, à ne pas vouloir comprendre que je suis le Progrès et que je travaille pour le bonheur universel? Dégoûté de cet accueil, furieux de cette incompréhension, je pourrais bien les abandonner à leur sort ridicule, respecter leur morne repos, passer dans leurs villages et sur leurs routes avec une lenteur régressive, une modération de vieille diligence… Mais non… Il ne faut pas que leur stupidité m'empêche d'accomplir ma mission de Progrès… Je leur donnerai le bonheur, malgré eux; je le leur donnerai, ne fussent-ils plus au monde!…

— Place! Place au Progrès! Place au Bonheur!

Et pour bien leur prouver que c'est le Bonheur qui passe, et pour leur laisser du Bonheur une image grandiose et durable, je broie, j'écrase, je tue… Je terrifie! Tout fuit, éperdu, devant moi… Les poteaux télégraphiques eux-mêmes sont pris de panique; les arbres ont le vertige… l'épilepsie semble convulser les maisons… Dans les champs, je vois les chevaux, à la charrue, se cabrer aussi follement que les chevaux de pierre de Coustou [1], rompre l'attelage, galoper en secouant leurs crinières horrifiées. Les vaches culbutent dans les fossés… Et derrière le Jupiter, assembleur de poussières, que je suis, la route se jonche de voitures brisées et de bêtes mortes…

— Plus vite! Encore plus vite… C'est le Bonheur!

1. Allusion aux *Chevaux de Marly,* chef-d'œuvre de Guillaume Coustou (1677-1746).

Le jour où je rentrai, enfin, de mon voyage, par la triste Argonne et les lugubres déserts de la Champagne Pouilleuse, je vis entre La Ferté-sous-Jouarre et Meaux, je vis, de loin, un groupe de gens qui s'agitaient étrangement… Quelqu'un se détacha du groupe et me fit signe d'arrêter…

Une automobile, défoncée, tordue, gisait sur le milieu de la route… À quelques pas, sur la berge, une petite paysanne de douze ans à peine gisait aussi, la poitrine broyée, la face toute sanglante… Penchée sur elle, une femme tentait de la rappeler à la vie… Elle criait :

— Madeleine!… Ma petite Madeleine!

Je m'approchai, examinai l'enfant, pratiquai sur le thorax des injections d'éther et de caféine, vainement, hélas!

— Elle est morte, dis-je à la mère.

Ses cris devinrent déchirants. Alors, le maître de l'automobile renversée s'approcha à son tour. Il n'avait aucune blessure, lui… Il était nu-tête, ayant perdu sa casquette dans la bagarre. Un peu de poussière blondissait sa barbe noire… Il dit :

— Ne vous désolez pas, ma brave femme. Sans doute, ce qui arrive est fâcheux, et, peut-être, eût-il mieux valu que je n'eusse pas tué votre enfant… Je compatis donc à votre douleur… J'y ai d'ailleurs quelque mérite, car, étant assuré, l'aventure, pour moi, est sans importance et sans dommage… Réfléchissez, ma brave femme. Un progrès ne s'établit jamais dans le monde, sans qu'il en coûte quelques vies humaines… Voyez les chemins de fer, les sous-marins… je pourrais vous citer des exemples encore plus concluants… Parlons de ce qui nous occupe… Il est bien évident, n'est-ce pas?… que l'automobilisme est un progrès, peut-être le plus grand progrès de ces temps admirables… Alors, élevez votre âme au-dessus de ces vulgaires contingences. S'il a tué votre fille, dites-vous que l'automobilisme fait vivre, rien qu'en France, deux cent mille ouvriers… deux cent mille ouvriers, entendez-vous?… Et l'avenir?… Songez à l'avenir, ma brave femme! Bientôt s'établiront partout des transports en commun. Vous verrez des petits pays, aujourd'hui isolés, sans la moindre communication, reliés, demain, à tous les centres d'activité… Vous verrez se produire de nouveaux échanges, surgir de nouvelles sources de richesses, toute une vie inconnue, inespérée, ranimer des régions mortes… Dites-vous bien que votre

fille s'est sacrifiée pour cela… que c'est une martyre… une martyre du progrès… Et vous serez tout de suite consolée… Maintenant, je vais prendre votre nom et votre adresse… Dès ce soir, j'écrirai à ma Compagnie d'assurances. C'est une excellente Compagnie… Elle vous offrira une petite indemnité… une indemnité, en rapport, bien entendu, avec votre situation sociale, qui me paraît plutôt médiocre… Enfin, soyez tranquille, elle fera les choses convenablement… Le plus à plaindre, c'est moi… Regardez ma voiture… Il va falloir que je prenne le chemin de fer, pour rentrer à Paris, ce qui est toujours pénible, pour un véritable automobiliste, comme je suis… Moi aussi je m'en console, en me disant que je travaille pour le progrès, et pour le bonheur universel… Adieu!

Je ne voulus pas infliger à un si parfait chauffeur l'humiliation de rentrer à Paris en chemin de fer. Je lui offris une place dans ma voiture.

Et, comme la mère, toujours penchée sur le cadavre de son enfant, continuait de sangloter :

— Ah! me dit, tristement, cet éminent collègue, en s'installant, près de moi, le plus confortablement possible… nous aurons bien de la peine à inculquer la véritable notion du progrès… à ces pauvres gens-là… Ils ont la tê…

Il n'acheva pas sa phrase, qui devait se compléter ainsi : « Ils ont la tête trop dure! » Peut-être, craignit-il que la petite paysanne, étendue sur la route, ne lui donnât un trop facile démenti…

Il était temps que je partisse… Depuis que je sentais le sol, sous mes pieds, mes idées d'automobiliste se brouillaient… Et déjà je commençais à me demander, non sans quelque terreur, si, réellement, j'étais bien le Progrès et le Bonheur.

Un instant encore… et j'eusse certainement ajouté, au dicton des bêtes de la route :

— Et puis, il n'y a rien… Et puis, il n'y a rien… Et puis, il y a l'automobiliste!…

VII

Bords du Rhin

Les lecteurs se rappellent, peut-être, de quelle façon inattendue nous franchîmes la frontière allemande, à Elten, et l'accueil de ce douanier paternel qui, derrière nous, agitait sa casquette, en signe de bon voyage.

Nous allions, vous vous souvenez, à Düsseldorf.

Nous avions quitté les chemins briquetés de Hollande. Le pays était toujours très plat, très vert, mi-polders, mi-champs de cultures, avec, çà et là, de petits villages tranquilles, entourés joliment de bouquets de bois, et de petites maisons basses — fermes et laiteries — aux façades chaulées, aux toits de tuiles dont le rouge jouait discrètement, sous un ciel gris perle, très profond et très doux.

Ce n'était plus la Hollande et ce n'était pas encore l'Allemagne. C'était un reste de Hollande dans très peu d'Allemagne, quelque chose d'intermédiaire qui donnait au paysage je ne sais quoi de plus gentiment mélancolique, un charme de chose très jeune ou très ancienne — je ne saurais dire —, assez émouvant.

Et la route unie, sans une courbe, sans un ressaut, invitait à la vitesse.

Nul obstacle nulle part. Pas un caniveau, pas un dos d'âne : une piste bien entretenue de vélodrome. Scrupuleusement, les voitures que nous dépassions tenaient leur droite, et les charretiers, attentifs à leurs chevaux, nous saluaient au passage, sans servilité, presque en camarades.

Brossette me dit :

— Quel dommage, monsieur, que nous soyons en Allemagne !

— Pourquoi donc, Brossette ?

— Parce que je n'aime point ces gens-là… Et puis, monsieur, parce que voilà une route épatante où nous ferions facilement du quatre-vingt-dix… plus, peut-être…

Et, après un silence :

— C'est curieux!… Monsieur est bien sûr, au moins, que nous sommes en Allemagne?

— Voyons!… Et la frontière?… Tout à l'heure?

Il haussa les épaules.

— Ça? Une frontière?… Oh! là! là!… Givet, oui… voilà une frontière… Mais du moment que monsieur est sûr!

Et il grogna :

— Sale pays, tout de même!

Nous marchions lentement, comme dans une forêt enchantée, une forêt pleine d'embûches, de traquenards, de dangers, une forêt pleine d'ours, de tigres et de lions… Anxieux, nous interrogions l'horizon… Nous fouillions du regard, à droite et à gauche, la campagne, avec la peur de voir tout à coup surgir le casque à pointe du Règlement, avec la terreur de tout ce que devait cacher d'inconnu, de barbare, ce calme insidieux.

Et la *628-E8* était impatiente. On la sentait, toute frémissante d'élans retenus… Elle semblait encapuchonner son capot, comme un ardent étalon son encolure, sous le mors qu'il mâche et qui le maîtrise. On eût dit vraiment qu'elle tirait sur le volant, comme un cheval sur ses guides… Je vis à l'horloge municipale d'un village qu'il était quatre heures et demie. Nous avions plus de deux cents kilomètres à faire, avant d'atteindre Düsseldorf, où nous eussions bien désiré arriver avant la nuit.

Pourquoi, à ce moment, songeai-je à la guerre de 70? Pourquoi justement, au lieu de ses horreurs, me revient à l'esprit cet épisode intime et consolant qu'au retour mon père m'avait conté?

Il avait dû loger, pendant un mois, un général prussien, son état-major et sa suite. Très discret, d'une éducation parfaite, d'une bonne grâce très délicate, ce général n'avait pris de notre propriété que ce qui était indispensable à lui et à ses services. Il s'efforçait, par tous les moyens, de rendre moins humiliante, moins pénible, cette occupation, et il veillait à ce que rien — autant que cela était possible — ne fût changé des habitudes de

la maison. Il se conduisait comme un hôte bien élevé, non comme un conquérant.

Un matin, il se fit annoncer chez mon père :

— Je viens d'apprendre, monsieur, lui dit-il, que vous avez un fils à l'armée de la Loire ?… Est-ce vrai ?

— Oui.

— Avez-vous de ses nouvelles ?

— Je n'en ai plus depuis longtemps déjà.

— Depuis quand, exactement ?

— Depuis Patay… soupira mon père.

— Ah !…

Puis :

— Voulez-vous me permettre de m'informer ?… Moi aussi, monsieur, j'ai des enfants… Je sais… Je sais… Cela ne vous désobligera pas que…

— Je vous en serai reconnaissant, au contraire… J'avoue que j'ai de grandes inquiétudes…

Le général demanda quelques renseignements complémentaires… et, saluant :

— À bientôt, j'espère…

Quelques jours après, il se présentait à nouveau… Il était tout souriant :

— J'ai de nouvelles de monsieur votre fils… Il est au Mans… Il se porte très bien… Je suis heureux d'avoir pu…

Puis :

— Je crois que nous touchons au terme de cette affreuse chose…

Puis encore :

— Voulez-vous me permettre de vous serrer la main ?

J'entendais encore mon père me dire qu'il n'avait jamais été plus touché par la bonté d'un homme, et que, jamais, il n'avait serré une main française avec autant de joie qu'il étreignit cette main allemande… C'est que mon père était, lui aussi, un brave homme… Dieu merci, il n'avait rien d'un héros de théâtre.

Sous l'impression de ce souvenir, je m'exaltai :

— Ma foi ! tant pis… m'écriai-je tout à coup… Arrivera ce qui pourra… Allons-y, Brossette, allons-y !

L'air était frais, la carburation excellente. La bonne C.-G.-V., lâchée, bondit et roula comme une trombe sur la route.

— L'accélérateur, Brossette!… Nous verrons bien…

— Sale pays! répéta Brossette, en réglant ses gaz et donnant méthodiquement de l'avance à l'allumage.

En quelques minutes, nous fûmes à Emmerich, où nous traversâmes le Rhin, sur un bac à vapeur très puissant; en quelques autres, à Clèves, dont nous escaladâmes les rues sinueuses et montueuses, à la grande joie des promeneurs — c'était un dimanche — et sous la conduite d'un petit pâtissier, très fier d'être monté sur le marchepied, et qui nous mit gentiment sur notre chemin, de l'autre côté de la ville.

Ah! quelle route!

Quelle route que cette route où nous mena le petit pâtissier de Clèves, la plus belle de ces belles routes du Rhin, construites par Napoléon, pour les affreux défilés de la guerre, et où, maintenant, passe ce que l'automobilisme apporte avec lui de civilisation moins rude, de sociabilité universelle et d'avenir pacificateur.

Elle était, cette route, bordée d'une double rangée de magnifiques ormes, avec du printemps, très tendre, très jeune, entre les branches, une poussière de printemps, à peine rose, à peine verte, à la pointe de leurs branches; elle était large, étalée, comme notre avenue des Champs-Élysées, douce et unie comme si elle eût été tendue de soie, et toute droite, si droite qu'on n'en voyait pas le bout, sinon, là-bas, tout là-bas, aux confins du ciel, un tout mince ruban jaune, un tout petit trait de pastel jaune que nous ne pouvions jamais atteindre… Et le soleil de cette fin de journée faisait avec les entrelacs de l'ombre, comme un tapis, tel que n'en tissèrent jamais les plus subtils artisans de la Perse.

Sur ce sol merveilleux, la machine, emportée au rythme d'un ronflement léger, régulier, infiniment doux — bruit d'ailes ou souffle de vent lointain — glissait, volait, ainsi qu'un oiseau rapide qui rase la surface immobile d'un lac.

Brossette ne disait plus rien, ne répondait plus à mes questions. Il était grave, regardait la route d'un œil légèrement bridé, et il écoutait chanter la belle chanson des cylindres.

*
* *

Les champs me frappèrent par leur terre grasse, leur air cossu, leurs belles cultures, l'abondance de leurs troupeaux. Les villages, très propres, les seuils lavés, les fenêtres claires, les portes aux cuivres luisants avaient un aspect d'aisance tranquille. Partout cela sentait le travail, la sécurité, la richesse, je ne dis pas le bonheur, car le bonheur, c'est autre chose. Il ne se voit pas tout de suite aux yeux des hommes, comme le bien-être aux fenêtres des maisons. Il ne se voit qu'à la longue, il ne se voit pas souvent, il ne se voit presque jamais.

Nous prîmes de « la benzine » dans une petite ville dont je n'ai pas retenu le nom, ville de cinq mille habitants à peu près, rebâtie, presque toute neuve, avec des rues larges, coupées de places ombragées, et des maisons où semblait régner un confort solide. Deux ponts, l'un tout neuf, l'autre très vieux, enjambaient, le premier, d'une seule courbe, le second, de deux arches gothiques, les deux bras d'une rivière, que bordaient de petites industries, qu'à leur air actif et coquet l'on pressentait prospères.

Comme dans toute l'Allemagne, les édifices administratifs s'imposaient aux contribuables par leur monumentalité un peu effrayante, d'un goût horrible souvent, d'une opulence orgueilleuse et bien assise, toujours. Je m'étonnais grandement de voir, dans un endroit si peu important, tant de magasins de toute sorte, des boutiques de luxe, des soies drapées, des velours à traîne, des maroquineries étincelantes, des bijoux, des étalages de victuailles enrubannées, des charcuteries architecturales, ornées, comme des églises un jour de fête. Partout l'abondance, la sensualité, la richesse.

Et je me disais :

— Ces objets ne sont pas là pour le simple plaisir de la montre. Il y a donc, dans ce petit pays, des gens qui les désirent et qui les achètent.

Je me disais encore, non sans mélancolie :

— Comme je suis loin de la France, des petites villes de France, de leurs rues mortes, de leurs maisons lézardées, de leurs boutiques sordides et fanées!… Chez nous, on ne travaille qu'à Paris, dans quelques grands centres, quelques villes du Nord, et dans le Sud-Est… Le reste s'étiole et meurt chaque jour. D'immenses richesses dorment inexploitées, partout. Qui donc, par exemple, songe à arracher aux Pyrénées le secret de leurs

métaux? Qui donc oserait confier des capitaux improductifs à cette jeunesse hardie qui, faute de trouver chez elle l'emploi de son activité et de sa force, est contrainte de s'expatrier et de travailler à l'enrichissement des autres pays?… Comme je suis loin ici, de ces bons Français, rentiers et gogos, qui se disent toujours la lumière et la conscience du monde, et que je vois perpétuellement assis au seuil de leurs boutiques, devant la porte de leurs demeures, abrutis et amers, crevant de leur paresse, s'appauvrissant de leur épargne, passant leurs lourdes journées à s'envier, se diffamer les uns les autres! Nul effort individuel, nul élan collectif… Quand je reviens dans des régions traversées quelques années auparavant, je les retrouve un peu plus sales, un peu plus vieilles, un peu plus diminuées; et chacun s'est enfoncé, un peu plus profondément, dans sa routine et dans sa crasse. Ce qui tombe n'est pas relevé. On met des pièces aux maisons, comme les ménagères en mettent aux fonds de culotte de leur homme. On ne crée rien. C'est à peine si on redresse un peu ce qui est par trop gauchi, si on remplace aux toits les ardoises qui manquent, les portes pourries, les fenêtres disloquées… N'ayant rien à faire, rien à imaginer, rien à vendre, rien à acheter, ils économisent… Sur quoi, mon Dieu?… Mais sur leurs besoins, leurs joies, leur dignité humaine, leur instruction, leur santé… Affreuses petites âmes, que ce grand mensonge antisocial, l'épargne, a conduites à l'avarice, qui est, pour un peuple, ce que l'artériosclérose est pour un individu. Ce n'est pas de leurs bas de laine que la France a besoin, mais de leurs bras, de leur cerveau, de leur travail et de leur joie… Et ce n'est pas leur faute, après tout… On ne leur a jamais dit : « Vivez! Travaillez! » On leur a toujours dit : « Épargnez! » Ils épargnent…

J'évoquai la petite ville où je suis né, et que j'avais revue, quelques mois auparavant… Oh! comme elle pesa à mon enfance! Quels souvenirs d'ennui mortel j'en ai gardés! Et comme elle fatigue encore, souvent, mes nuits des cauchemars persistants qu'elle m'apporte! Quelle cure longue et pénible il m'a fallu suivre, pour me laver de tous les germes mauvais qu'elle avait déposés en moi! Eh bien, je l'ai revue… Depuis cinquante ans, rien n'y est changé. Ni les êtres, ni les choses. Pas une maison nouvelle ne s'est élevée; pas une industrie — si petite soit-elle — ne s'y est fondée. Sur la rivière, le même moulin broie toujours la

même farine… Ce sont les mêmes boutiques avec les mêmes enseignes, et, je crois bien, les mêmes marchandises. On ne peut pas dire que les gens y soient morts… car les fils, ce sont les pères… Et j'ai retrouvé les mêmes visages tristes, les mêmes tics d'autrefois, la même lourdeur sommeillante, la même morne stupidité… On me dit : « Vous savez bien… un tel est parti depuis quinze ans… Il a on ne sait quelle fabrique à Madagascar!… C'était sûr qu'il tournerait mal!… »

Il n'y a que les cabarets qui donnent à cela l'illusion de la vie. Et c'est de la mort!

Ah! oui! combien j'ai douce souvenance!…

*
* *

Nous repartîmes.

Gorgée d'essence neuve, la machine avait encore gagné en force et en vitesse. Ce n'était plus une machine, c'était l'Élément lui-même, non pas l'Élément aveugle et brutal qui hurle, fracasse, et détruit tout ce qu'il touche, mais l'Élément soumis, discipliné, qui conquiert le temps, l'espace, le bonheur humain, l'avenir; l'Élément qui obéit, comme un petit enfant, aux mains savantes, à la volonté supérieure de l'homme.

Brossette me dit :

— Alors, monsieur, cette fois, nous sommes bien en Allemagne?…

— En Prusse, même… en Prusse Rhénane, mon bon Brossette…

Je lui montrai un poteau indicateur, sur lequel était écrit, en gros caractères noirs, à la suite d'une flèche, ces mots : *Krefeld… 50 kilomètres.*

— Épatant!… fit-il… Mais c'est un pays épatant!… Et si nous marchons toujours de ce train-là… monsieur… bien sûr que nous serons à Berlin… avant l'armée française!

*
* *

Je m'étais bien promis de m'arrêter à Krefeld. Je voulais y visiter quelques-unes de ces belles manufactures qui produisent

du velours de coton, pour le monde entier… Mais quoi ! Düsseldorf n'était qu'à quarante kilomètres… Rien ne m'obligeait, ce soir-là, au contraire, tout me déconseillait de pousser jusqu'à Düsseldorf, sinon l'impérieux besoin, l'impérieux et stupide besoin de conquérir des kilomètres, encore. Je brûlai Krefeld, dont le développement économique, le mouvement et la vie me parurent une chose prodigieuse… Affaires et plaisirs, tout y était… Ville charmante, propre, colorée. Les rues étaient pleines de monde… Et ce monde semblait joyeux… Une foule gaie, voilà un spectacle rare…

Qu'on excuse ce souvenir personnel… Moi aussi, je m'amusai à voir que, ce soir-là, on jouait *Les Affaires sont les Affaires,* au théâtre municipal…

À quelques kilomètres au-delà de Krefeld, un petit incident de route que je note, parce qu'il est caractéristique des mœurs allemandes, m'a laissé, dans l'esprit, en même temps qu'une légère impression de remords, une impression aussi de douceur très douce et très jolie.

Devant nous, un petit cheval trottinait, traînant une petite charrette vernie que conduisait une jeune paysanne. Le cheval prit peur — les chevaux sont partout les mêmes — et, les oreilles dressées, se mit brusquement au galop. J'arrêtai la machine, mais l'animal effrayé ne se calma point. Il gagnait à la main, comme disent les cochers. Au risque de se tuer, la jeune fille sauta maladroitement de la voiture, et roula sur la route… Je me précipitai à son secours, aidai à la relever… Elle était blonde, très fraîche, presque luxueusement habillée…

Dès qu'elle fut debout, elle s'efforça de sourire… s'excusa :

— C'est ce vilain petit cheval… Mon Dieu, qu'il est bête !… Il a peur de tout… Excusez bien.

Je lui demandai si elle était blessée, si elle souffrait.

— Non… non… fit-elle doucement… oh ! non !… Je n'ai rien… Excusez, n'est-ce pas ?

Elle avait relevé sa jupe avec décence et découvert à l'un de ses genoux une écorchure légère. Je courus chercher, dans ma trousse de pharmacie, un peu d'eau oxygénée, avec quoi je lavai la plaie, qui saignait à peine… Elle protestait, et riait, comme si on l'eût chatouillée :

— Ce n'est rien… ce n'est rien… Tiens, mais ça pique…

Et, de plus en plus rieuse :

— C'est ce maudit cheval… répéta-t-elle… Et comme je suis fâchée de vous causer tant d'embarras !

Brossette avait ramené le cheval, le calmait par de bonnes paroles… Comme nous aidions la jeune paysanne à remonter en voiture :

— Je suis bien reconnaissante… bien reconnaissante… disait-elle.

Et avec un regard suppliant :

— Ah ! monsieur, ne parlez pas de ça… Ne le dites à personne… Parce que, si on savait, chez nous… eh bien, jamais plus, je ne pourrais aller, toute seule, à Krefeld, avec mon petit cheval…

Elle avait pris les guides :

— Là ! là !… Tu vas te tenir tranquille, maintenant… Petit imbécile !… Excusez encore… Excusez bien…

Une demi-heure après, nous franchissions le Rhin, sur l'immense pont de Düsseldorf.

Düsseldorf

Donc, la première ville d'Allemagne où nous séjournâmes un peu, ce fut — je ne m'en vante pas — Düsseldorf. Et, dès mon arrivée, je regrettai de ne m'être pas arrêté à Krefeld.

Nous descendîmes, ainsi qu'il convient, au *Bradenbrager-Hof.*

Tout ce que je dirai de cet hôtel peut s'appliquer exactement à la ville, à toute la ville neuve, du moins, qui est, comme on sait, la ville, par excellence, du *modern-style.* Quand j'aurai décrit l'hôtel, j'aurai décrit la ville, ses rues, ses maisons chamarrées, ses boutiques luxueuses… sauf le Rhin, le large et beau Rhin qui s'obstine à repousser la collaboration de M. Vandevelde, et à conserver un style très ancien. En simplifiant, de la sorte, ma besogne, cela me permettra, par la suite, de ne pas prolonger en moi et en vous, chers lecteurs, cette espèce de cauchemar affolant qu'infligèrent à notre imagination, passionnée de belles lignes et de belles formes, tant de Belges exaspérés et novateurs… Car — à quoi bon vous le cacher ? — nous nous heurtons, partout ici, au lyrisme décoratif de M. Vandevelde. Après avoir mis à l'envers les maisons et les meubles de la pauvre Belgique, il est venu s'installer à Weimar… C'est de là qu'il déverse,

sur toute l'Allemagne, les produits de ses fantaisies carnavalesques qui l'ont enfin amené à découvrir la quadrature du cercle et la circonférence du carré.

*
* *

Maupassant possédait, entre autres curiosités, un valet de chambre qui le servit fidèlement. C'était d'ailleurs un domestique fort avisé en toutes choses. Il avait de la littérature. Un jour, il dit à son maître, sur un ton grave et réservé :

— J'ai lu ce matin l'article de monsieur… Il est bien…

— Ah ! je vois qu'il ne te plaît pas…

— Mon Dieu !…

— Que lui reproches-tu ?

— Je dois le dire à monsieur… Monsieur manque quelquefois de chic pour ses qualificatifs… Ils sont trop simples… Ils ne peignent pas assez exactement les objets… Ainsi dans l'article de ce matin, monsieur dit d'une orchidée qu'elle est belle. Sans doute, une orchidée est belle… Mais ce n'est pas la beauté… la beauté vague, qui fait le caractère de l'orchidée… L'orchidée, monsieur, est étrange, maladive, perverse, fallacieuse, déconcertante… Moi, j'aurais écrit : « la déconcertante orchidée »… Je dis ça à monsieur…

— Mais tu as raison… avoua Maupassant, que les réflexions de son valet de chambre amusaient toujours. Sais-tu que tu es épatant ?…

— Oh ! monsieur !

— Mais si… Et où as-tu appris tout ça ?

Alors, il se rengorgea, et, très sérieux :

— Monsieur, répondit-il… monsieur sait bien qu'avant de servir chez monsieur, j'ai servi trois ans chez un poète belge !…

Et après un petit silence, négligemment :

— Monsieur n'oublie toujours pas mes palmes pour le 1er janvier ?…

Modern-style

Le *Bradenbrager-Hof,* qui, je ne sais pourquoi, m'a rappelé le valet de chambre de Maupassant, est un de ces grands hôtels, comme on en trouve dans les moindres villes d'Allemagne, et

comme nous n'en avons qu'à Paris et dans quelques villes d'eaux, un de ces caravansérails nouveaux et art nouveau d'Occident, construits par les Belges et les Suisses, pour les habitudes de confort des Américains et des Anglais… Des salons, plus ou moins Louis XV et Louis XVI, y alternent avec des fumoirs de paquebot. Rien n'y est plus droit, plus d'équerre, plus d'aplomb. Tout ce qui est rond y devient carré, tout ce qui est carré y devient rond. Je veux dire que rien n'y est rond, ni carré, ni ovale, ni oblong, ni triangulaire, ni vertical, ni horizontal. Tout tourne, se bistourne, se chantourne, se maltourne; tout roule, s'enroule, se déroule, et brusquement s'écroule, on ne sait pourquoi ni comment. Ce ne sont que festons de cuivre verni, qu'astragales de bois teinté, ellipses de faïence polychrome, volutes de grès flammé, trumeaux de cuir gaufré, frises de nymphéas hirsutes, de pavots en colère et de tournesols juchés sur les moulures des stylobates, comme des perroquets sur leurs perchoirs… Des larves plates et minces dorment à l'entrée des serrures; des embryons, des têtards montent, se glissent en ondulations visqueuses, le long des portes, des fenêtres, des tiroirs, des chanfreins. Les cheminées sont des bibliothèques; les bibliothèques, des paravents; les paravents, des armoires; et les armoires, des canapés. L'électricité jaillit aussi bien des parquets que des plafonds, d'ampoules de cristal taillé en fleurs de rêve ou en bêtes de cauchemar; elle court, chahute, bostonne, virevolte, cakewalke, dans les girandoles et les lustres, qui ont la danse de Saint-Guy. Les meubles ont l'air d'avoir bu, et semblent inviter la livrée aux pires excès d'acrobatie. Et, pour qu'on ne s'y trompe pas, sur les façades dissymétriques, creusées de trous profonds et renflées de bosses énormes où toutes les matières connues, juxtaposées, se neutralisent et s'annulent, les balustrades des balcons sont soutenues par des sarabandes frénétiques de points d'interrogation.

Ces sortes d'hôtels, si hostiles par tous les détails de leur esthétique, ont du moins ceci de précieux, qu'ils offrent au voyageur le plus délicat et le plus raffiné les plus complètes ressources de toilette et d'hygiène. En procédant à un minutieux lavage, dans un cabinet muni de tous les appareils désirables d'hydrothérapie, je ne pouvais m'empêcher de songer que, par là encore, j'étais bien loin de notre belle France où, presque partout, même dans les plus grandes villes, les hôtels conservent jalousement les

habitudes de la race, la tare héréditaire où se reconnaît, mieux que par son esprit, un véritable Français de France : la malpropreté. Malpropreté monarchique et catholique, à qui Louis XIV donna le caractère d'une vertu, et la force d'émulation d'un concours. Chamfort ne raconte-t-il pas qu'un gentilhomme, ayant observé que les abords du palais de Versailles étaient empuantis d'urine, ordonna à ses domestiques et à ses vassaux de « pisser » abondamment autour de son château ?

Que de fois, arrivant le soir, dans un hôtel de Normandie, par exemple, j'ai dû m'enfuir devant les saletés de la chambre, les draps douteux, les poussières accumulées des rideaux, les crasses pullulantes des tapis, et, surtout, devant ces odeurs ammoniacales qui, des couloirs, par les fentes des portes, s'infiltrent, pénètrent, imprègnent tous les objets !… Que de fois me suis-je résigné à coucher dans mon auto, comme un forain dans sa roulotte, à l'entrée des villes, sous les arbres des promenades, et, mieux, en plein champ, où l'on respire un air moins mortellement humain !…

Et je me souvenais qu'un jour, dans une ville du Morvan, descendu à l'hôtel, un petit hôtel coquet, récemment remis à neuf, selon l'Évangile du *Touring-Club,* je m'étonnai de voir combien étaient ignominieusement tenus ces réduits intimes, aux lambris de faïence, qui, pourtant, s'il fallait en croire la marque de fabrique, arrivaient directement d'Angleterre. Vivement, je me plaignis au patron, qui me répondit d'un air découragé :

— Ah ! ne m'en parlez pas, monsieur…

— Mais si… mais si… au contraire, je veux vous en parler…

— Que voulez-vous ? Ce n'est pas de ma faute, je vous assure… Je veille pourtant, je veille… Mais les Français, qui savent tant de choses, ne savent pas c…. Ça ils ne le savent pas !… Ce sont des cochons, monsieur…

Il s'emporta :

— Vous avez bien vu ?… J'ai collé des affiches… des affiches, où j'explique la façon de se servir de ces appareils… Eh bien, non… Ils ne veulent pas… Ils montent toujours dessus… C'est dégoûtant !…

Et il ajouta, car ce Morvandiau était, malgré tout, optimiste :

— Peut-être qu'avec tous ces sports… oui, enfin… avec l'automobile, apprendront-ils à c… comme tout le monde. J'ai

confiance dans les sports, monsieur… Mais, sapristi!… il y a à faire… il y a à faire…

— À faire autrement, grommelai-je.

Mon ami von B…

Bien que notre C.-G.-V. fût douce au possible et nous transportât comme sur une pile de coussins, on aspire au repos, après dix heures de route. Il semble cependant qu'on ne sente vraiment sa fatigue qu'en s'enfonçant dans les tapis crème et les tapis roses de ces vestibules où tout tourne et qui fulgurent d'éclats.

Comme je titubais sur des rosaces lie-de-vin, et tâchais de me retenir à des dossiers belliqueux, j'eus la surprise de reconnaître mon ami von B…, un Allemand que j'ai souvent rencontré en Allemagne, mais plus encore à Paris.

— J'arrive d'Essen, en auto, me dit von B… Dînons ensemble.

Je ne pouvais trouver meilleur compagnon, ni personne de mieux informé des choses d'Allemagne, et qui sût mieux les exprimer, en excellent français.

J'acceptai avec joie.

Mon ami, le baron von B…, en véritable Allemand, est un philosophe, grand amateur de musique, à moins que ce ne soit un musicien, grand amateur de philosophie. On ne sait jamais, avec les Allemands. Pourtant il n'est pas qu'amateur de philosophie; il l'a professée jadis, avec succès, dans une célèbre université, et, jeune encore, il a pris sa retraite, pour vivre sa philosophie dans le monde. C'est un personnage singulier, tout à fait fin, et qui n'a pas usurpé sa réputation de causeur brillant. Tout au plus pourrait-on lui reprocher un peu trop de bavardage… Je ne sais si ce sont ses études ou ses travaux, quelque fonction que j'ignore, ou tout simplement sa naissance, qui lui donnent accès près de l'Empereur. Je crois lui avoir entendu dire qu'il avait été son condisciple, à l'université de Bonn… Mais, tant d'Allemands, et même tant de Français, se vantent d'avoir été les condisciples de l'Empereur, à l'université de Bonn, que cela ne serait pas une explication de l'intimité qui existe entre Guillaume et mon ami von B… Von B… aime l'Empereur, ou plutôt l'homme privé qu'est l'Empereur; du moins, il l'affirme. Mais il juge l'Empereur

très librement, parfois très sévèrement. Il y a donc tout profit à l'entendre.

Ajouterai-je — et il aura tout de suite conquis vos sympathies — que c'est un automobiliste fervent, un automobiliste de la première heure ?

Vingt minutes après notre rencontre, nous étions attablés.

*
* *

Je réclamai de la cuisine allemande. Le maître d'hôtel suisso-italien qui, dans cette salle effrayamment belge, vint nous présenter un menu, décoré de femmes laurées à la Böcklin [1], et imprimé en lettres d'un gothique hargneux, parut fort scandalisé. Von B… vint à son secours, en m'expliquant qu'il n'existe pas de cuisine allemande, sinon chez quelques très vieilles familles poméraniennes, et que, dans aucun hôtel, dans aucun restaurant allemand, on ne peut se faire servir autre chose que de la mauvaise cuisine française.

Il me dit en riant :

— Mais, mon cher, vous ne savez donc pas que l'Allemagne est, peut-être, le seul pays du globe où il soit tout à fait impossible de manger… par exemple… de la choucroute ?

Ce soir-là, en fait de produits allemands, l'Allemagne ne députa à notre dîner que deux de ces longues bouteilles de vin du Rhin, penchées dans des seaux à glace, et dont les goulots d'or bruni affleuraient à la nappe.

Je commençai par vanter l'accueil que reçoivent ici les automobilistes ; ensuite, je m'extasiai sur les belles routes, ces admirables routes dont on m'avait fait si peur en France. Von B… répondit :

— Il n'y a qu'en France, d'où nous arrivent relativement peu de touristes, lesquels sont pour la plupart des Belges, des Anglais, des Américains, qu'on ignore ces choses-là… Il est parfaitement

1. Arnold Böcklin (1827-1901), peintre suisse d'inspiration romantique tardive, auteur notamment de *L'Île des morts* — qui a inspiré Rachmaninov — et de *Vita somnium breve*.

exact que, chez nous, on n'embête pas les touristes par des règlements prohibitifs. On m'assure pourtant qu'il en est de terribles… Mais on se garde bien de les appliquer. La circulation est absolument libre, mieux encore, elle est protégée… On a l'ordre d'être extrêmement aimable, et cet ordre, venant de haut, est toujours et partout obéi. Je sais aussi — il m'en a quelquefois parlé — que l'Empereur rêve de doter l'Allemagne entière de routes pareilles à celles du Rhin, de faire, en quelque sorte, de l'Allemagne, la plus belle piste automobile du monde… Oh! sous ce rapport, il a d'autres idées que M. Loubet. Votre excellent M. Loubet en est venu à trouver que même le cheval est un véhicule de progrès bien trop hardi, bien trop moderne; il préfère s'en tenir désormais aux mules des chansons castillanes. L'âge aidant, nous le verrons peut-être dans une petite voiture à âne. Son attitude agressive envers l'automobilisme est celle d'un petit bourgeois borné, peureux, misonéiste. Guillaume, lui, a parfaitement compris qu'il y a là une industrie énorme, dont les bénéfices sont incalculables, qu'il se doit, comme chef de l'État, de l'encourager, de la protéger et, s'il le peut, de l'accaparer, pour le bien de son pays. Cela n'est pas douteux. Mais il y a autre chose. Malgré nos assurances ouvrières qui sont, je crois bien, les plus libérales du monde — et ce n'est pas beaucoup dire —, malgré notre transformation économique, nous sommes restés, par bien des côtés, un pays féodal, un pays de castes. La noblesse y tient toujours le haut du pavé, et aussi la richesse, qui est une sorte de noblesse aussi puissante et plus active que l'autre. Il n'y a pas que les officiers qui, sur notre sol asservi, fassent sonner insolemment leurs éperons et leurs sabres. Au village, le hobereau est maître; à l'usine, le patron tient ses ouvriers comme des serfs… Nous avons — ce que l'on ne croirait plus possible que dans les opérettes —, nous avons une loi de lèse-majesté.

Ici, von B… pouffa de rire :

— Remarquez que, cette loi, les magistrats l'appliquent férocement, plus encore par conviction que par courtisanerie… Voilà pourquoi, en plus des idées de conquêtes commerciales, caressées par l'Empereur, les automobilistes ont raison chez nous… Ils ont raison comme la voiture de maître a raison du fiacre, comme le militaire a raison du pékin… Ce sont les barons de la route. La route leur appartient par droit féodal, comme elle

appartient chez vous aux charretiers, par droit électoral. Et puis, l'Allemand, qui est pourtant un très brave homme, n'a aucune sympathie pour l'écrasé. L'écrasé a toujours tort, n'étant le plus souvent qu'un infirme, un pauvre diable, rien du tout. D'ailleurs, je dois dire que l'accident est infiniment plus rare ici, où il n'y a pas de règlement, qu'en France, où il y en a tant, et de si vexatoires.

Il conta :

— Figurez-vous, mon cher… l'année dernière, à Paris, en haut de l'avenue de Friedland, une jeune fille, traversant la chaussée, glissa sur le pavé et tomba sous les roues de mon automobile. Je me précipitai; je la relevai. Elle était très pâle, toute maculée de boue. Heureusement, elle n'avait rien… rien… Tout à fait rassuré, je remontais dans la voiture, quand la mère, qui se démenait sur le trottoir, cria : « Non… non… arrêtez-le!… Un agent!… Un agent! » La jeune fille déclara bravement que c'était de sa faute… qu'elle avait été imprudente… qu'elle avait glissé… qu'elle n'avait rien, etc. La mère tirait sa fille par le bras; elle clamait, furieuse : « Tais-toi donc!… Mais tais-toi donc!… Qui te demande quelque chose? » Et elle s'adressa à la foule, assemblée subitement autour de nous, et qui n'avait rien vu : « Oui! oui! », dit la foule, donnant instinctivement raison à la mère… Un agent survint. Malgré les déclarations réitérées de cette jeune fille, éprise de justice, procès-verbal me fut aussitôt dressé… Quinze jours après, on me condamnait à douze cents francs de dommages et intérêts… Mais je ne regrette rien, car il me fut donné, à cette occasion, de relever un trait de votre caractère imaginatif, romanesque, qui m'a beaucoup amusé. En sortant de l'audience, un avocat, derrière moi, disait le plus sérieusement du monde : « Cette déposition de la jeune fille est louche… Il y a sûrement quelque chose là-dessous… Ce doit être l'amant! » C'est égal, en Allemagne, une telle condamnation était impossible…

La conversation dévia. Nous en vînmes à parler des constructeurs d'automobiles, de la fabrication automobile. Il dit :

— Quand on a vu chez nous l'essor que prenait cette industrie — vous l'avez créée, mais elle vous échappera, un jour ou l'autre, parce que vous êtes un drôle de peuple, séduisant en diable, mais peu tenace et léger —, l'Empereur a tout fait pour la

développer également en Allemagne. Il n'est pas de choses qui ne l'intéressent, et il voudrait que l'Allemagne fût la première en tout, partout et toujours. Cela le pousse parfois à des actes désordonnés et vraiment comiques. Il est comme ces parents qui n'ont de cesse que leurs enfants aient tous les prix de leur classe, dussent-ils les abrutir, pour le restant de leur vie… Ce n'est pas, quoi qu'on dise, l'argent qui nous manque, et vous êtes les premiers, sans le savoir, probablement, à donner à nos banques tout l'argent qu'elles veulent bien prendre aux vôtres; ce n'est pas la force motrice, que nous avons à bien meilleur marché que vous; ce n'est pas, non plus, la persévérance ni même l'entêtement familier à nos têtes carrées… Non, c'est quelque chose de particulier, d'inimitable et d'un peu fluide, comme dirait votre Rostand. La spontanéité imaginative, le goût, l'esprit… Oui, voilà… vous avez du goût et de l'esprit… Vos ouvriers sont spirituels, et, spirituels, ils sont adroits… En France, c'est un de mes plaisirs que de causer avec eux… Tenez… nos chauffeurs… ce sont parfois, rarement, des espèces d'ingénieurs vaniteux et gourmés, le plus souvent des domestiques… Vos chauffeurs, à vous, ce sont de véritables compagnons de route, alertes et gais… Ah! si nous avions des ouvriers, comme les vôtres, je vous assure que vous n'en mèneriez pas large, en France.

Pour répondre à des compliments si flatteurs, et que ma modestie jugeait exagérés, j'eusse voulu parler de Wagner, de Bismarck et de Nietzsche. Le moment eût paru propice pour une apologie de Goethe, de Heine, de Beethoven ou de Schiller… Je n'étais pas en verve. Je me bornai à louer, assez gauchement, le *Pisporter* et les voitures allemandes.

— Sans doute, acquiesça von B… nous avons, non pas de bonnes voitures, mais une bonne voiture… Nous avons la Mercédès… J'ai une Mercédès… Il faut bien!…

Après un temps :

— Il faut bien! répéta-t-il, non sans mélancolie… La Mercédès est vite, solide, un peu grossière de mécanique, trop compliquée… Les pannes en sont terribles… Au bout de six mois d'usage, elle se dérègle, et fait un bruit de ferrailles… et aussi — c'est peut-être ce nom espagnol qui me le suggère — un bruit de castagnettes fort désagréable… Enfin, elle est bonne… On lui doit certains progrès, d'ingénieux dispositifs, dont les construc-

teurs français ont tiré profit. L'allumage, par exemple, y est excellent ; les roulements en sont célèbres… Tous comptes faits, elle ne vaut pas certainement vos grandes marques, ce qui, avec sa cherté, explique son succès chez vous… Elle ne vaut pas la massive et robuste Panhard, la Renault, la Dietrich, ni l'admirable C.-G.-V., si souple, si endurante et si simple, avec son mécanisme bien portant et joli, le fini merveilleux de son travail, sa régularité de marche si tenace, ses organes toujours frais et ardents, même après les plus folles randonnées… Oh ! je la connais bien !… J'ai l'honneur d'être grand ami de la princesse de Hohenlohe, qui possède deux C.-G.-V. Elle me prend quelquefois à son bord. C'est un enchantement… L'hiver dernier, nous sommes allés du fond de la Silésie — et par quelles routes ! — jusqu'à Cannes, sans accroc… Je rêve de cette voiture-là, qui, par surcroît, est belle comme un bel objet d'art.

— Mais, dis-je, il vous est facile de transformer ce rêve en une solide réalité de cinquante chevaux…

— Non… ce n'est pas facile… répliqua von B… La princesse, elle, parbleu ! est assez grande dame pour qu'on lui permette de se fournir où elle veut… Mais, moi ?… Au Château, mon cher, on voit d'un très mauvais œil les produits de provenance française… Tenez… la jeune femme du *Kronprinz* a fait scandale [1], à Berlin. Vous savez qu'elle a été élevée par sa mère, la grande-duchesse Anastasie de Russie [2], presque complètement en France. Quatre mois de l'année à Cannes, où les Mecklembourg possèdent une propriété magnifique… trois mois à Paris, le reste en Russie et en Allemagne… en Allemagne, le moins possible. La grande-duchesse, qui a de la tête et ses préférences, raffole de la rue de la Paix. On a eu beau lui faire des représentations, c'est à Paris qu'elle a commandé le trousseau de mariage de sa fille… L'Empereur fut outré… Il ne dissimula aucunement sa colère et son dépit, si bien que la petite princesse, qu'on avait joyeusement

1. Le *Kronprinz* Guillaume, né en 1882, a épousé en 1905 Cécile de Mecklembourg-Schwerin.

2. La grande-duchesse Anastasie, née en 1860, était la nièce du tsar Alexandre II ; elle avait épousé en 1879 le grand-duc Frédéric-François de Mecklembourg-Schwerin.

accueillie tout d'abord, pensa perdre de sa popularité. Après des scènes de famille, un peu humiliantes, dit-on, elle a dû promettre de s'habiller dorénavant, des pieds à la tête, à Berlin. Je plains la charmante enfant. Elle a infiniment de grâce. On va la fagoter.

— Bah ! m'écriai-je, Paris valant bien une messe, la couronne impériale d'Allemagne…

— Ne vaut pas, interrompit vivement von B…, qu'on soit condamnée à un cordonnier allemand, quand on a le pied joli…

Un soir, à table, un gros financier allemand vantait, devant ses convives français, avec un enthousiasme choquant, la supériorité morale, commerciale, militaire, scientifique de son pays. Eut-il conscience de son mauvais goût devant tous les visages qui se glaçaient ?… Voulut-il se faire pardonner ? Il prit tout à coup, à la pointe de son couteau, le menu morceau d'un exquis camembert, et dit, en souriant :

— Par exemple… nous n'avons pas chez nous de pareils fromages. Sous le rapport des fromages, je concède que vous nous êtes très supérieurs…

Von B… est un peu, mais avec plus de grâce, comme cet Allemand, et comme beaucoup d'étrangers qui, au fond, méprisent la France pour sa frivolité agressive et vantarde, et qui l'admirent seulement — en la méprisant toujours — pour l'élégance de ses femmes, de ses modes, pour la qualité unique de ses plaisirs et de sa corruption. Patriote, quoi qu'on dise, je me serais bien gardé de lui enlever cette dernière illusion.

Le restaurant se vidait… Et, comme on nous apportait une troisième bouteille d'un vin de Moselle mousseux, je vis, à une table voisine de la nôtre, devant un général superbe, raide, monocle à l'œil, éclatant, très rouge d'être sanglé, plus rouge d'avoir énormément bu, je vis deux officiers, deux capitaines de cavalerie, qui, en s'inclinant, venaient de faire sonner leurs talons. Et je le regardai, le vieux brave, qui, sans broncher, les laissait plus d'une minute dans une humiliante immobilité, le coude levé à hauteur de la tempe, les fesses indécemment tendues au bord du dolman bleu de ciel. Après quoi, d'un geste sec, il les congédia.

Alors, je dis à von B… :

— Mon ami… parlez-moi de l'Empereur d'Allemagne.

Le Surempereur

— L'Empereur ? me dit von B… après un temps, et avec une légère grimace… Ma foi ! je me sens fort embarrassé pour vous parler de lui… Si bien qu'on croie connaître un homme — surtout un homme de ce calibre-là —, on ne le connaît jamais complètement, et l'on risque d'être injuste envers lui… Et puis… diable !

Il tira de la glace la bouteille en robe de buée, remplit nos verres de ce vin pétillant qui fait, dans la bouche, comme un joli petit bruit de mer sur les galets, et il reprit :

— Voyez-vous, mon cher, pour comprendre notre Empereur, il faut savoir, il ne faut jamais perdre de vue qu'il date de la *Gründerzeit…* et que nous, nous n'en datons plus… du moins, pas tous.

— De la… ? Comment dites-vous ?… De la… ? fis-je, après avoir vidé mon verre.

— *Gründerzeit…* la *Gründerzeit…* l'époque des fondateurs, des vainqueurs — excusez-moi — de 71. Les fondateurs de 71, ce furent, peut-être, des colosses, mais, à coup sûr, des parvenus. Ils étaient partis pour la frontière Prussiens et pauvres ; ils s'en revinrent de Paris Allemands et milliardaires… Rien ne développe les pires instincts comme le triomphe. Il nous emplit de nous-mêmes et nous empêche de penser… La Victoire n'a pour fils que des brutes. Songez aux armées de Napoléon, surtout à tant de ces colonels de trente ans, de la fin de l'Empire, aux douteux demi-soldes, qui, pour n'avoir pas eu le temps de passer maréchaux, crevèrent aventuriers… Nous sommes faits pour réfléchir… L'habitude du malheur force l'homme à se replier sur soi… C'est en ce sens qu'il est une école d'intelligence et de générosité… Quelqu'un qui réussit — même un philosophe — cesse de penser… En 71, c'était un peuple tout entier, habitué à recevoir des coups, qui rentra ivre de la nouveauté d'en avoir donné… J'admire les hommes qui résistent à l'infortune ; j'admire bien davantage ceux qui résistent au succès… ce sont des héros. N'oubliez donc pas que ces vainqueurs s'en revenaient de France, non seulement glorieux, mais milliardaires.

L'ère des milliards date de 71… C'est un mot qui n'était pas en usage… Le milliard des émigrés?… Oui, je sais bien… Mais ce milliard des émigrés, ce n'était pas un milliard, ce n'était que beaucoup de millions… Le milliard n'est véritablement entré dans la langue courante que depuis le traité de Francfort [1]. Une aventure pareille!… Songez donc! On perdrait la tête à moins… Alors, on se mit à faire l'Allemagne, à la construire… Chez nous, on n'est pas économe… on aime à manger bruyamment, à beaucoup boire… et on aime à bâtir. On mangea, on but, Dieu sait!… Et puis on bâtit!… On construisit des forts et des canons; des ports, des navires et des canons; des routes, des canaux et des canons… et puis des casernes, et puis des usines, et puis des palais, et toujours des canons. On rebâtit, du nord au sud, Berlin. Il fallait bien une capitale pour l'Empire qu'on venait de se donner… On rebâtit, du nord au sud, toute l'Allemagne… Il fallait bien des villes en harmonie avec la capitale qu'on bâtissait… Et l'on ne s'est pas arrêté de bâtir… On bâtit toujours, et de plus en plus grand. Le goût des statues colossales, des universités géantes, des gares-forteresses, des postes babyloniennes, des boutiques-cathédrales, des brasseries Walhalla, des casernes-abbayes, tout ce monumentalisme hyperbolique date de la *Gründerzeit*… Si la *Gründerzeit* disparaît peu à peu de l'âme des hommes, elle survit dans l'âme des pierres… Et Guillaume II, à qui ne manque plus, dans sa garde-robe, que l'uniforme du dieu Mercure, à qui le caducée irait bien mieux que les sabres et les aigles d'or de ses casques, date pourtant, lui aussi et tout entier, de ces années de mégalomanie, de ces ivresses de parvenus, avec leur enflure, leur tapage, leur clinquant, et leur grandeur de camelote. Il était bien jeune en 70, mais, quand on n'a pas en soi de quoi les refaire, on garde, toute sa vie, les idées qu'on vous a mises en tête avant vingt ans.

1. Signé le 10 mai 1871, il prévoyait notamment le paiement, par la France, d'une indemnité de guerre de 5 milliards de francs. Le « milliard des émigrés » était une indemnité allouée par Louis XVIII aux nobles émigrés, dépossédés de tout ou partie de leurs biens pendant la Révolution.

Von B… respira, un moment. J'admirais son endurance à dire tant de paroles. Il continua en souriant :

— Le vieux Guillaume [1]… « l'inoubliable grand-père »… oui… ah ! je me souviens… On avait eu beau le couronner Empereur à Versailles, il était rentré à Berlin bon roi de Prusse, comme devant… Ce n'était qu'une espèce de hobereau heureux, dont Napoléon III avait fait un conquérant malgré lui… Il faut dire qu'il était bien servi… Roon [2], Roon, surtout — on ne parle que de Bismarck et de Moltke, mais il faut que vous lisiez Roon… celui qui mettait Bismarck en avant, le dirigeait, et ne se défiait que de son ivrognerie… Quelqu'un, ma foi, de génie !… Oui, Guillaume était mieux que bien servi… Ce maître, après tout débonnaire, avait des domestiques ambitieux. Ils lui avaient déjà apporté d'assez bonnes affaires… J'entends : les duchés, Sadowa [3]… Ces succès lui suffisaient, car ce brave homme n'a jamais fait figure de conquérant ; du conquérant, il n'avait pas l'âme sauvage et violente. Savez-vous qu'il ne passa le Rhin qu'en rechignant ?… C'était trop… Il avait peur… Savez-vous aussi que bombarder Paris lui parut une énormité ?… Bombarder Paris !… Il aurait mieux aimé rentrer chez lui… Il fallut le prier, le supplier, lui arracher, tout au moins, par ruse, l'ordre de tirer le premier coup de canon… Oh ! ce n'est pas lui qui eût jamais pensé à des milliards !… Ce n'est, d'ailleurs, qu'à force de champagne — ça, c'est la vérité — que Bismarck se monta, peu à peu, jusqu'au chiffre qui devait étonner le monde et qui, tout d'abord, lui semblait, à lui-même, chimérique… Mais oui, mon cher, toute l'histoire est à refaire… Je vous assure… toute l'histoire de ces hommes et de ce temps… et de tous les temps, le diable m'emporte ! S'il n'avait pas été le parfait ivrogne qu'il fut, je me demande ce qu'aurait bien pu faire Bismarck… Il n'avait de hardiesse que dans le vin… Le bon hobereau de Guillaume laissa

1. Le *Kaiser* Guillaume Ier (1797-1888).

2. Le *Feld-Marschall* von Roon (1803-1879) fut ministre de la Guerre et de la Marine à partir de 1859 et, à ce titre, responsable de la réforme de l'armée ; puis il fut, en 1873, président du ministère d'État prussien.

3. Il s'agit des duchés du Schleswig et du Holstein, peuplés d'Allemands, et conquis sur le Danemark en 1864. C'est à Sadowa que l'armée prussienne mit en déroute l'armée autrichienne, le 3 juillet 1866.

donc travailler ses serviteurs : les vieux domestiques finissent souvent par commander… Mais le succès ne le changea pas… Il y a comme cela, dans pas mal de familles, de ces grands-pères qui ont fait fortune, pour ainsi dire, malgré eux, et qui continuent de fumer la même pipe et de boire la même bière qu'ils aimaient à l'époque des débuts…

Il ne s'interrompit pas de parler, pour me verser à boire…

— Le curieux, voyez-vous, c'est que notre vieux « inoubliable grand-père » n'a eu que tard son « fils à papa »… Il ne l'a trouvé qu'à la troisième génération… Le pauvre Fritz [1] n'eut pas le temps, s'il en avait eu l'envie, de profiter de l'aventure de 70, d'en jouir… On le connaît peu… et c'est dommage… Une belle figure, en somme… Il était de goûts modestes, timide, très sérieux, cultivé, aimé des écrivains, des artistes… Il ne voulait déjà pas aller à Sadowa, et, quand il y fut, presque à son corps défendant, il s'y révéla grand capitaine… Destinée curieuse!… De cet humanitaire — excusez ce mot horrible —, de cet homme qui détestait la guerre, la fatalité n'a fait qu'un guerrier… Ce simple et ce doux accomplit aussi, en 70, plus de besogne qu'il ne fit de bruit… Il était ennemi du tapage, du faste… Et, s'il est vrai, comme on le raconte un peu dramatiquement, qu'une vaincue, vengeant sur lui les siens, l'empoisonna, je parie que ça n'aura pas été une cocodette, ni même une cocotte… Sa femme, de sentiments très nobles, influa aussi beaucoup sur lui… En bonne fille de la reine Victoria, elle ne demandait qu'à vivre bourgeoisement…

Von B… haussa un peu le ton :

— Par exemple, son fils ne lui a jamais été tendre. Vous avez vu?… Il lui a campé sa statue, comme en pénitence, à la porte d'un musée… On dirait que Guillaume II n'a jamais songé qu'à rabaisser le rôle de son père, de Sadowa à Wissembourg… On dirait qu'il ne l'a mis sur ce cheval tranquille, entre cette ruelle et ce pont, que pour ne lui laisser rien plus à conquérir, devant la

1. Le fils aîné de Guillaume Ier, Frédéric III (1831-1888) a épousé la fille de la reine Victoria en 1858. Il a participé à la bataille de Sadowa et à la guerre contre la France (en particulier il était à Wissembourg et à Sedan). Mais il était surtout avide de préserver les chances de la paix. Il n'a régné que trois mois.

postérité, qu'une cimaise… Frédéric ne parlait jamais de ses campagnes… En avait-il honte ?… En tout cas, les braillards de 71 lui surent toujours mauvais gré de ce silence, de cette retenue… Guillaume lui-même ne peut encore accepter que son père ne lui ait point fait assez honneur… Il rougit de lui, et le pousse hors de l'histoire, comme d'autres mauvais fils renvoient et claquemurent, dans sa chambre, la vieille maman qu'ils ne veulent point laisser voir, parce qu'elle n'est pas assez bien mise. À moins qu'il ne s'agisse d'une rancune pire… et qu'il ne reproche à la mère son sang, au père son imprudence, à tous les deux le rachitisme dont son orgueil souffre cruellement… Oh ! je l'ai bien souvent senti… Ce silencieux et ce réservé, ce n'était pas le père qu'il fallait à ce fils fanfaron ; ce malade couronné n'était pas l'Empereur que voulait la *Gründerzeit…* Pas plus le fils que la nation, froissés dans leur pire orgueil, n'ont pu pardonner sa simplicité et son cancer à ce héros pacifique… C'est donc Guillaume II qui est vraiment, avec l'éclat et le bruit qu'il fallait à la *Gründerzeit,* le premier nouvel Empereur d'Allemagne… Il se carre sur le trône impérial, qu'il n'a pas conquis… qu'on n'a même pas conquis pour lui… Bénéficiaire, sans coup férir, d'une épopée, il caracole sur les champs de manœuvres, pour se persuader et faire croire que l'épopée continue… C'est bien… comprenez-vous ? « Sa Majesté le Fils aux papas. »

Von B… s'arrêta un instant, et, comme effrayé de ce qu'il avait osé dire, ajouta, plus lentement :

— Mon cher, il y a, en Guillaume, deux êtres très différents et qui semblent s'exclure : l'homme, qui est charmant et que j'aime beaucoup ; l'empereur, que je déteste, car je le juge détestable. Je le vois moins depuis quelques années. Il me gêne de plus en plus… Et je crains bien que l'empereur ne finisse par me détacher, tout à fait, de l'homme… J'en aurai de la tristesse. L'homme est agréable, séduisant, très gai, très simple, très loyal, très généreux, et il est fidèle à ses amis… Oui… — cela vous semble un paradoxe —, il a des amis, de vrais amis, dont quelques-uns, des gens obscurs, désintéressés et qui, comme moi, n'attendent rien de sa toute-puissance.

Il dit textuellement :

— *C'est un bon garçon… un bon garçon allemand !…* Vous voyez ça ?…

Et il poursuivit :

— À l'entendre, dans l'intimité, causer familièrement, sans morgue, sans apparat, le corps renversé sur le dossier d'un fauteuil bas, les jambes haut croisées, fumant sa pipe et riant aux éclats, on ne pourrait jamais s'imaginer que c'est là cet autocrate redoutable, encombrant et falot, qui emplit, qui surmène, qui terrorise l'Europe et le monde du fracas de sa personnalité.

S'étant reculé pour donner à sa chaise, sur laquelle il se balançait, plus de champ, il fit encore une digression :

— Étrange bonhomme !… Ce Guillaume II intime, fils d'une Anglaise, c'est encore un jeune patricien anglais, qui a passé par Bonn, au lieu d'avoir passé par Oxford, et qui fait son possible pour demeurer un homme de sport. S'il pouvait, je crois bien qu'il monterait en course, ou concourrait pour des prix de canotage. Mais son britannisme est trop mêlé ; ce n'est que de l'anglomanie. L'oncle [1] rit un peu de ces prétentions et le neveu enrage. D'ailleurs, du sport ?… comment ferait-il ?

Ici, von B… parla plus bas :

— Il a mille ingéniosités pour dissimuler le bras qui ne lui a pas poussé tout à fait… Mais, que voulez-vous ?… Regardez-le, regardez même ses photographies, il a beau prendre et faire prendre toutes les précautions, pour que cela ne se voie pas… c'est…

Et il susurra le mot dans mon oreille :

— C'est un manchot honteux… mais c'est un manchot !…

Il s'arrêta un instant sur ce mot, pour me le laisser savourer. Et, à la joie dont son visage s'éclaira, je sentis, en dépit de ses déclarations précédentes, toute la haine qu'il avait pour l'Empereur… Il dit alors, d'un ton plus détaché :

— Il a une culture intellectuelle assez étendue, mais des plus vagues. Contrairement au personnage de Molière qui avait des clartés de tout [2], Guillaume a des ombres de tout. Il ne connaît bien d'une façon précise et détaillée — c'est là un trait important

1. C'est-à-dire le roi d'Angleterre Édouard VII (1841-1910), deuxième enfant de la reine Victoria.

2. Il s'agit de Clitandre, dans *Les Femmes savantes* de Molière (acte I, scène 3). La citation est approximative, car Clitandre ne parle pas de lui, mais des femmes, auxquelles il reconnaît le droit d'avoir « des clartés de tout ».

de son caractère et de sa politique — que la géographie, car la géographie, c'est le commerce… Autrefois, c'était une joie de discuter avec lui une question de littérature, de philosophie, de morale. Il ne nous imposait nullement ses idées, qui, vous n'en doutez pas, sont réactionnaires et des plus bourgeoises; il acceptait, tout naturellement, qu'on ne fût pas de son avis. Il se plaisait même aux controverses les plus vives, et, quand il se sentait battu, jamais il n'eût songé à vous lancer sa couronne impériale à la tête, comme dernier argument, pour avoir raison. Je suppose qu'il se rattrapait ensuite sur ses généraux et ses ministres.

Von B… ricana et choisit longuement un énorme cigare parmi les boîtes que le maître d'hôtel venait de dresser, en pile imposante, sur la table, l'alluma et continua :

— Depuis quelque temps, il a un peu, il a même beaucoup changé. Son agitation s'exaspère, les grimaces, les tics de son visage deviennent presque douloureux. Il a maintenant, en parlant, une sorte de retournement convulsif de la main qu'accompagne un claquement des doigts, dont la répétition est pénible. Son rire, jadis si éclatant, a je ne sais quel timbre faux qui vous trouble et vous gêne… Enfin, il montre moins de tolérance, moins de gentillesse envers ses amis. L'empereur déborde sur l'homme. C'en est fini de nos intimités… Quelques éclaircies, çà et là, mais elles durent peu. On a dit de lui, au début, qu'au rebours de Fénelon, il avait une main de velours dans un gant de fer; ce doit être encore cet enfant terrible de Maximilien Harden [1], qui ne *débine* tant son Empereur que parce qu'il en attend trop, ou le *Simplicissimus* [2], l'ennemi intime de Guillaume, et qui lui reproche surtout de n'être pas Guillaume le Taciturne. En réalité, il arrive trop souvent, à présent, que la main durcisse jusqu'à paraître d'acier, et qu'il change de gants encore plus que d'uniformes… J'attribue ce changement à trois causes principales : les tracas, les désillusions de sa politique étrangère,

1. Maximilien Harden (1861-1927), journaliste allemand, fondateur de la *Zukunft* (« l'avenir ») en 1892, condamné en 1900 à six mois de prison ferme pour crime de lèse-majesté, accusé de malhonnêteté par les socialistes. C'est lui qui, en 1907, lancera contre l'entourage de l'empereur la retentissante affaire dont il sera question plus loin, dans « Berlin-Sodome » (cf. p. 2258).

2. Hebdomadaire satirique de l'éditeur Langen, fondé en 1896, d'orientation anticléricale et antimilitariste, et pour cela victime de nombreuses condamnations.

son état de maladie, qui le préoccupe plus qu'on ne croit, l'influence sourde, mais lente et tenace, qu'exerce sur lui, malgré lui, l'Impératrice [1]. L'Impératrice a toujours détesté cette sorte de laisser-aller bohème qui, chez l'Empereur, où deux mondes opposés sont souvent en conflit, se mêlait, quelquefois, aux raideurs de l'esprit féodal qu'elle nous accusait de pervertir. Oh! elle n'est pas des plus intelligentes, ni des plus sympathiques. Je la tiens pour la personne la plus ennuyeuse qui soit dans le monde. Mon Dieu! je n'exige pas d'une femme qu'elle soit belle; je lui demande d'être gracieuse. Or l'Impératrice manque totalement de ce qui est le plus nécessaire à son sexe, de ce qui fait toute la femme : le charme. Elle a de la vertu… elle est la vertu, et, comme la vertu, elle est triste, un peu bornée, revêche, sectaire, par conséquent sans bonté. Plus qu'à son éducation religieuse, plus qu'à ce qu'il croit être la nécessité politique, Guillaume doit à sa femme cette espèce de piétisme absurde qui donne, souvent, à ses discours une note si comique et si fausse. Elle nous fait beaucoup regretter cette vieille et douce Augusta [2] — vertueuse, elle aussi, mais plus humainement —, à qui votre Jules Laforgue disait des choses si jolies et lisait des vers français — du Baudelaire, je crois… il n'alla pas jusqu'à Verlaine —, qui eussent fait mourir de honte notre Impératrice d'aujourd'hui… Un détail, inconnu chez vous… et qui vous amusera… L'Impératrice s'est attribué, dans l'État, une mission bureaucratique assez singulière… Elle est le censeur des pièces qu'on représente au *Schauspielhaus* de Berlin. Et je vous assure qu'elle remplit ses fonctions en conscience. Ainsi… tenez… elle raye impitoyablement, sur tous les manuscrits, le mot : *Amour,* qui lui paraît de la dernière inconvenance. Elle ne le tolère — probablement par résignation nationale — que dans les drames de Schiller, et aussi dans les œuvres françaises que jouent, sur le Théâtre Impérial, les tournées de Coquelin, lequel est au *Schloss* presque aussi national que Schiller. Et puis, d'être dit en français, peut-être que ce mot indécent offre moins de dangers pour la vertu alle-

1. Augusta-Victoria, princesse de Schleswig-Holstein, née en 1858, a épousé le futur Guillaume II en 1881 et lui a donné sept enfants.

2. L'impératrice Augusta (1811-1890) était l'épouse de Guillaume Ier et la mère de Frédéric III.

mande… Elle a une autre manie, dont on rit beaucoup, entre soi, à Berlin… Quand, par hasard, elle va visiter un musée, elle exige que toutes les nudités des tableaux et des statues soient enlevées, ou voilées, sur son passage…

— Elle « aime des tableaux couvrir les nudités »… déclamai-je.

À quoi von B… riposta :

— Mais, rendons-lui cette justice, elle n'a pas d'« amour pour les réalités »… On raconte même, sur sa vie conjugale, certains détails qui enchanteraient l'âme puritaine de votre monsieur Bérenger [1]… On raconte… Mais ça… comment savoir ?…

Il conclut :

— Avec une pareille conception de la vie, de la littérature et de l'art, vous pensez si l'on s'amuse à la cour. Rien d'assommant comme ces fêtes, ces réceptions, d'un faste si lourd et glacé, d'une étiquette si rigide, d'un ridicule si funèbrement chamarré. Ce qui n'empêche nullement les plus féroces intrigues, et les passions les plus effrénées… Peut-être, de toutes les cours d'Europe, la cour de Berlin est-elle la plus corrompue… Et vous voyez qu'on n'arrive pas toujours à étouffer les énormes scandales qui éclatent… Ah ! mon cher…

Je m'apprêtais à recueillir d'amusantes et très sales histoires. Mais von B…, par pudeur nationaliste, peut-être, se déroba et il reprit :

— Il faudrait, pour animer une cour comme la nôtre, une femme qui ait un peu de ce mélange, difficile à définir, de grâce et de fierté… et que vous appelez… l'allure… de l'allure.

Et il fit, en répétant le mot, claquer deux doigts en l'air.

— La pauvre femme en manque, à un point !… Je ne puis pas vous dire. Mais c'est quelque chose qui ne court pas les rues, ni même les palais… quelque chose de très différent de la morgue, quelque chose qui s'accommode parfaitement de simplicité, et que la moindre affectation détruit… une grâce cavalière faite, avant tout, de naturel… Même en dépit de la guillotine, Marie-Antoinette est ridicule, et, surtout, elle est crispante, grinçante,

1. René Bérenger (1830-1915), sénateur inamovible depuis 1875, s'est rendu célèbre par la campagne menée contre la liberté des mœurs, qui lui a valu le sobriquet de Père-la-pudeur.

exaspérante… La véritable allure est un air d'autorité qui ne s'oublie jamais, mais une autorité qui ne se laisse voir que si elle ne se montre pas… Il y faut de la grandeur avec de l'aisance, du caractère, une certaine énergie, et le don de trouver toujours les attitudes heureuses, sans jamais les composer… C'est encore comme le laisser-aller d'une nature qui sent sa supériorité, et, dédaigneuse de s'incliner devant l'opinion, ne se plie qu'à la conquérir… L'éducation peut y suppléer : elle ne la remplace pas… Ce n'est rien de savoir se garder aussi exactement de la platitude que de cette enflure qu'on appelle, chez vous, le cabotinage… L'allure ? Combien de princes en manquent, pendant que des ouvriers l'improvisent !… Tenez, votre ami Stéphane Mallarmé en avait à revendre, dont la dignité charmeresse, indulgente à tous, n'était sévère que pour soi. Notre vieille Augusta, qui vient des ducs de Weimar, en eut à sa façon, cet après-midi de juillet 70, quand sous les Tilleuls pavoisés, reconduisant le roi Guillaume à la gare de *Friederichstrasse,* d'où il allait partir pour la frontière, elle pleurait, abandonnée sur les cousins de la calèche de gala, et dérobait, sous un mouchoir, à la foule qui l'acclamait, les larmes qu'elle ne retenait pas… Les Danoises aussi ont de l'allure, qui furent élevées à Copenhague et à Amelienborg, si simplement : la Dagmar [1], par instants, terrible, épouse d'un butor, mère d'un imbécile ; et sa sœur d'Angleterre, plus douce, plus dame, impeccablement élégante, dont la situation, aux côtés d'un viveur, fut souvent difficile. Elles ont une grâce vraiment impériale, qui ne se dément pas.

— Et la Palatine [2], si laide !… Elle en fit voir, à tenir tête aux amants de son mari, aux maîtresses et aux jésuites de son beau-

1. Dagmar, née en 1847, est le quatrième enfant du roi Christian IX de Danemark ; elle a épousé en 1866 le futur tsar Alexandre III. « Le butor » est Alexandre III (1845-1894), et « l'imbécile » est le tsar Nicolas II (1868-1918), couvert de sang, que Mirbeau n'a cessé de stigmatiser. La « sœur » de Dagmar est la princesse Alexandra, née en 1844, femme du roi d'Angleterre Édouard VII, le « viveur », qu'elle a épousé en 1863.

2. La princesse Palatine Charlotte-Élisabeth de Bavière (1652-1722) était laide, grosse et d'allure masculine. Elle avait épousé en 1671 le frère de Louis XIV, Philippe d'Orléans, qui préférait les hommes.

frère… Le soufflet qu'elle donna, en plein Versailles, à son fils, quand il accepta d'épouser une bâtarde du Roi [1], a de l'allure.

— Je crois bien!… Mais cette créole de Joséphine, voluptueuse, bien mieux que jolie, hardie, souvent peuple, qui fut à tout le monde et à Barras, publiquement, en même temps qu'à Bonaparte, avait, pour n'être pas née archiduchesse, autrement d'allure que la fade Marie-Louise… On peut être fagotée, et en avoir… Notre Impératrice est fagotée, Dieu sait!… mais elle n'en a point… Je sais bien que ce n'est pas beaucoup plus qu'une nuance… Et, cependant, c'est une nuance que chacun sent, un air qui n'échappe pas même aux gens les plus simples, et qui les conquiert… Ainsi, voyez, l'an dernier, l'excellente femme a passé quelques semaines au château de K… Pour plaire, sans doute, à son conquérant professionnel de mari, elle s'est mis en tête de conquérir le pays, hobereaux, bourgeois et paysans… ouvriers et pauvresses… Elle faisait des visites, en recevait beaucoup, ne dédaignait pas d'entrer au village, d'adresser, aussi gentiment qu'elle pouvait, la parole aux femmes, aux enfants, aux filles des rues et des champs… Et je vous laisse à penser les secours aux malades, les cadeaux, les friandises!… Eh bien, on ne lui a su gré de son effort que médiocrement… Elle n'a conquis personne… Sur la fin de son séjour, il m'est arrivé d'interroger, un matin, une commère, qui tricotait sur le pas de sa porte : « Eh bien? vous êtes contente?… Votre Impératrice, vous l'avez vue?… Elle vous a parlé? » — « Eh! oui. Oh! oui! » — « C'est une bonne impératrice, hé? » La paysanne arrêta ses aiguilles et me considéra : « Quoi donc? insistai-je… Ce n'est pas une bonne impératrice? » — « Bonne?… bonne? Oh! si… elle est très bonne… mais impératrice… » Elle se remit à tricoter : « Impératrice… répéta-t-elle en secouant la tête… elle ne peut pas!… »

Nous avions fini par rester presque seuls dans cette salle de restaurant où, sous la lumière des lampes voilées, les spires des lambris, les enroulements hélicoïdaux des plafonds prenaient des

1. Fils de la Palatine, le duc d'Orléans (1674-1723), futur Régent, a épousé Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, en 1692, au grand mécontentement de sa mère.

apparences de fantastiques reptiles. Le vieux général, dont le visage avait passé du rouge écarlate au violet d'apoplexie, et qui avait eu beaucoup de peine à reboucler son ceinturon, venait de quitter sa table. Au dehors, sur le boulevard, nous entendions, les pas cadencés d'un régiment en marche. Von B…, qui jusque-là avait parlé bas, haussa le ton :

— Je ne vous dirai rien du goût artistique de Guillaume… vous le connaissez… Et, d'ailleurs, il a fait se tordre de rire toute l'Europe. Le bon Allemand, qui, pourtant, ne brille pas par le goût, n'en est pas encore revenu. Berlin est une ville sans tradition d'art. Du moins, elle avait ce mérite d'être quelconque, une bonne grosse ville de province, à peine enjolivée, çà et là, par un petit souvenir de votre merveilleux dix-huitième siècle. Frédéric le Grand avait fait venir de Paris quelques notables architectes qui construisirent deux ou trois palais élégants, et une équipe de ces jardiniers de génie qui surent embaucher les saisons, et assigner leur tâche, pour l'éternité, aux gazons et aux arbustes verts. Que Berlin n'en est-il resté là ?… Hélas ! Depuis la *Gründerzeit,* et, surtout, depuis Guillaume, nous avons maintenant un art national, qui fait la risée universelle. Nous avons le style Guillaume II, comme vous avez le style Chauchard [1] et le style Dufayel [2]. En outre des rues dont les maisons ressemblent à des orgues colossales, et dont vos rues Turbigo et Réaumur ont pris le modèle à notre *Friederichstrasse,* nous avons, entre autres architectures, entre autres monuments d'une laideur qu'on eût pu croire inatteignable, nous avons le gigantesque porphyre de Bismarck, et, au *Tiergarten* [3], qui n'était pas si beau, cette allée de la Victoire, où l'on voit souvent l'Empereur passer en revue la horde carnavalesque de ses ancêtres de marbre [4]. Je dois dire que la ville s'était rebiffée contre le projet impérial, qui consistait

1. Alfred Chauchard (1821-1909) était le fondateur des magasins du Louvre ; il a légué à l'État sa riche collection de tableaux.

2. Georges Dufayel (1855-1916) était le propriétaire des grands magasins qui portaient son nom et qui ont disparu en 1940 ; il a promu la vente à crédit.

3. Le *Tiergarten,* « Parc zoologique », est le nom d'un quartier nord de Berlin, où se trouve un beau parc. Une colonne de la Victoire, haute de 67 mètres, y commémore les victoires remportées sur le Danemark, l'Autriche et la France.

4. Allusion aux 32 statues de ses ancêtres Hohenzollern qui bordent l'allée de la Victoire, laquelle traverse le quartier de *Tiergarten.*

à enlaidir notre Bois de Boulogne d'un régiment de statues. Bravement, elle avait refusé tous les crédits que l'Empereur lui demandait… Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu, afin d'éviter à Berlin cette horreur caricaturale et funèbre. Mais, pour en finir, Guillaume paya de ses deniers — et, personnellement, il n'est pas si riche — l'exécution de ce projet burlesque, qui lui était cher, parce qu'il en avait conçu tout seul l'ordonnance et réalisé tous les dessins… Croiriez-vous que, dans un pays où elles sont l'objet d'un véritable culte, l'Empereur déteste les fleurs?… Oui, mon cher, il les a en horreur… De les voir, aussi bien dans les jardins qu'aux fenêtres des maisons, et même représentées dans les œuvres d'art, cela lui est une sensation presque douloureuse.

— Pourquoi?… Les juge-t-il dangereuses, comme les socialistes?

— Non… il les trouve laides… Comme il trouve laides les statues de Rodin, les chairs les plus glorieuses de Renoir… Il préférerait qu'on décorât nos pelouses et nos parcs de massifs de sabres, de corbeilles d'obus, de plates-bandes de baïonnettes et de canons… Je vais vous raconter une autre anecdote… Un monsieur très riche légua à la ville de Berlin cette fontaine monumentale qui est à *Schlossplatz.* Je lui trouve du style, une éloquence à la Puget; la fonte en est fort belle. Évidemment, c'est ce que nous avons de mieux, dans le genre, à Berlin. Le maire, selon les formes cérémonielles prescrites, invita l'Empereur à l'inauguration. Celui-ci, qui avait soulevé les plus mauvaises chicanes, accumulé toutes les difficultés administratives et juridiques pour que le legs ne fût pas accepté, refusa brutalement, presque grossièrement, l'invitation. Il ne pouvait admettre qu'on osât édifier, dans Berlin, un monument dont il n'eût pas eu seul l'idée et, de ses mains, dressé le plan, modelé la maquette. Cela lui semblait une atteinte injurieuse à son autorité, presque un crime de lèse-majesté. Son irritation était extrême. Je le voyais beaucoup à cette époque. Plusieurs fois, il me parla de cette affaire qui avait le don de l'exaspérer et qui, durant huit jours, prima toutes les autres affaires de l'État. Un soir, il s'écria, en français, car, chaque fois qu'il prononce un gros mot, c'est toujours en français : « Cette fontaine… comprends bien… je m'en fous… je m'en fous… je m'en fous… Mais je te dis que c'est une

conspiration des socialistes. » J'essayai de le calmer, de le raisonner… Il m'imposa silence : « Parbleu !… je sais… toi aussi, tu es socialiste… Tout le monde est socialiste, aujourd'hui… Ah ! mais, qu'ils prennent garde ! » Il s'en fallut de peu qu'il ne me fît jeter à la porte… Le jour de l'inauguration, quel ne fut pas l'étonnement de la foule, quand, tout à coup, elle vit apparaître l'Empereur, le visage sombre et menaçant, la moustache plus provocante que jamais ! Il se précipita sur l'estrade, interrompit le brave homme qui, à ce moment pathétique, célébrait les vertus du donateur, et il dit a peu près ceci : « Un mauvais esprit souffle sur la ville… Le socialisme relève la tête [1]… Je ne le tolérerai point… Il faut qu'on sache bien que j'ai fait construire, à son intention, en plein cœur de Berlin, une immense caserne, remplie de troupes loyales et de mes fidèles canons… Si les socialistes bougent, je n'hésiterai pas, pour la sauvegarde de la patrie allemande, à les foudroyer… Qu'ils se le tiennent pour dit… je les foudroierai… J'en ai assez !… » Il regarda la fontaine et, haussant les épaules, il murmura, de façon à n'être entendu que des dignitaires de l'estrade : « Quant à cette fontaine… elle est ridicule… ridicule… puut !… ridicule ». Après quoi il s'en alla, en tempête, comme il était venu, laissant la foule stupéfaite de cette extraordinaire algarade… Le singulier est que l'aventure se répandit fort peu… même en Allemagne. On en parla discrètement, entre soi, et tout bas… Elle ne passa pas la frontière… C'est que, nous autres Allemands, nous avons une sorte de pudeur nationale, stupide d'ailleurs, qui fait que nous couvrons de notre manteau les ridicules de l'Empereur, comme les fils de Noé, l'indécente nudité de leur père.

Après une pause, il ajouta :

— On s'imagine que ses frasques sont longuement méditées, qu'il en calcule, qu'il en dose l'effet théâtral, à froid, pour mieux frapper l'imagination de ses sujets et des peuples… C'est une erreur… Je ne prétends point qu'il ne songe pas à abuser de sa puissance. En cela, il est homme, comme tous les autres hommes. Mais je vous assure qu'il est beaucoup moins comédien

1. Aux élections législatives de 1903, les socialistes avaient notablement progressé, obtenant plus de 3 millions de voix et 83 députés (au lieu de 2 millions de suffrages et de 58 élus lors du précédent scrutin).

qu'on ne suppose. Il n'obéit jamais qu'à son impulsion du moment — il en a de généreuses — et il est incapable d'y résister, quitte à s'en repentir, cruellement, par la suite… Il y a beaucoup de neurasthénie dans son cas. De même que tous les neurasthéniques, l'Empereur montre, jusque dans ses actes les plus déséquilibrés, une certaine logique, une logique à rebours… Ainsi, on le blâme, par exemple, pour une décision artistique : il passe immédiatement une revue. On crie : il peint un tableau. On le siffle : il fait un opéra. On se plaint : il se déguise en musulman et s'en va pèleriner en Terre sainte. On le blague dans un journal illustré : il exige aussitôt qu'on découvre, pour le lendemain, le remède de la tuberculose. Vous me répondrez que ce sont là jeux dangereux, de la part d'un homme de qui dépend la sûreté d'un grand Empire?… Sans doute… Mais il en a de plus dangereux encore, et que je vais vous dire, si vous n'êtes pas fatigué…

*
* *

Je n'étais pas fatigué; du moins, je ne sentais pas ma fatigue. Voulant profiter des bonnes dispositions de von B… que quatre bouteilles de vin de Moselle et du Rhin invitaient aux pires confidences, je l'engageai fort à continuer. Je jouissais de savoir ce qu'un Allemand éclairé, sans trop de parti pris, sans trop d'aveuglement nationaliste, pense de son Empereur et de son Allemagne…

Von B… alluma donc un nouveau cigare, comme font, à un moment intéressant de leur récit, tous les conteurs expérimentés, et il poursuivit :

— Voulez-vous la vérité?… toute la vérité?… Eh bien, on n'aime plus l'Empereur chez nous… On n'y croit plus… On le redoute, voilà tout… et c'est ce qui fait qu'on le tolère encore. Il fatigue, il énerve, il décourage, il surmène, il embête… eh bien, oui, voilà… il embête tout le monde, depuis le Premier ministre, obligé à ne pratiquer jamais que la politique du mensonge — et la mauvaise foi finit par dégoûter même un Premier ministre [1] —, jusqu'au dernier des soldats, qui sent son

1. Depuis 1900, le chancelier est Bernhard von Bülow (1849-1929), qui restera au pouvoir jusqu'en juillet 1909.

fusil, son sac lui peser plus lourdement aux épaules, et qui commence à s'en plaindre… L'Europe aussi, où il se voit de plus en plus isolé, en a assez, je vous assure. Et non seulement l'Europe, mais le monde entier, que Guillaume obsède, décidément, comme un cauchemar. Nous sommes, nous, un peuple de braves gens, très travailleurs, très pacifiques; du moins, nous le sommes redevenus. On se dégrise. Par exemple, nous avons pris au sérieux notre prospérité, et, comme le progrès ne nous fait pas peur, nous avons doté notre pays d'un outillage industriel incomparable. Pour la maintenir, cette prospérité, pour l'augmenter progressivement, nous entendons être tranquilles chez nous. Or, nous ne vivons que dans la crainte des complications imbéciles et permanentes que peut susciter, tous les jours, à toutes les heures, un homme brouillon, sans cesse agité, et qui n'est pas maître de ses nerfs… C'est intolérable… Ce que l'on reproche, ce que la nouvelle génération reproche surtout à l'Empereur, c'est d'être une fausse étiquette, trop voyante, collée, mal à propos, sur la bonne vieille bouteille allemande. Il ne lui ressemble plus; elle ne lui ressemble plus. On commence à rire, à présent, des prétentions de la *Gründerzeit,* de l'art éclaboussant, mégalomaniaque, qui vient d'elle et qui pèse sur nous. Une génération arrive aux affaires, sur qui Nietzsche aura eu autrement d'influence que Wagner, une génération d'hommes plus subtils, amis de la paix, renonçant aux conquêtes impossibles, raffinés, et qui pourront changer une mentalité, héritée des fiers-à-bras de 71… La force ne prime jamais le droit qu'un temps donné, car le droit finit toujours par être la force… C'est peut-être nos petits-fils qui vengeront vos grands-parents… Pour le moment, encore, nous vivons, perpétuellement à l'envers de nous-mêmes; je veux dire que nous devons aimer ce que nous détestons, et détester ce que nous aimons le mieux… Nous aimons la France, nous l'aimons d'autant plus qu'à aucun point de vue — je parle de l'essentiel —, nous ne la redoutons… Et dans les journaux qu'anime l'esprit de Guillaume, il n'est jamais question que de la prendre à la gorge.

— Querelles d'amoureux!… Elles ne vous frappent que parce que Guillaume est empereur.

— Naturellement, riposta von B… Je ne reproche rien d'autre… Notez que lui-même… Mais, quand il est en croisière, dès qu'un yacht français est signalé quelque part,… c'est plus fort que lui… il faut qu'il l'aborde… qu'il y invite, y soit invité… Mon cher, s'il avait rencontré, dans ses promenades marines, Gallay et la Merelli [1]… je crois, ma parole d'honneur, qu'il fût allé leur faire sa cour!… Ah! que ne ferait-il point pour dîner, à l'Élysée, entre la barbiche de M. Millies-Lacroix [2] et la large face luisante de M. Ruau [3]?… Les Français, d'ailleurs — est-ce amusant? — sont-ils assez empoisonnés par leur vieux sang monarchique!… Je suis sûr que M. Étienne [4] lâcherait avec enthousiasme son Gambetta, le prince de Rohan [5], son duc d'Orléans, pour notre Guillaume… Et M. Massenet, M. Saint-Saëns [6], et tous?… Quels beaux vieux chambellans ils feraient, à notre cour!… Humiliés, courbés, et si fiers d'avoir une clé dans le dos… une clé de sol, naturellement!…

Il se mit à rire et reprit :

— Ce qu'il y a de plus grave, voyez-vous, c'est que nous commençons à nous rendre parfaitement compte qu'avec son activité fiévreuse, trépidante, incohérente, il en arrivera bien vite à surmener l'Allemagne, en attendant qu'il l'accule à quelque gigantesque krach, dont nous aurons bien de la peine à nous relever…

— Vous êtes pessimiste…

— Je suis clairvoyant… et je trouve inutile de me fermer les yeux, comme exprès… Lorsque vous avez parcouru l'Allemagne,

1. Alfred Gallay, né en 1845, est l'auteur d'opérettes et de comédies. La Merelli est une comédienne.

2. Raphael Millies-Lacroix, sénateur des Landes depuis 1897, est alors ministre des Colonies dans le cabinet de Clemenceau, qui le surnommait « le nègre ».

3. Joseph Ruau, né en 1865, député radical de Saint-Gaudens, a été ministre de l'Agriculture de 1905 à 1909.

4. Eugène Étienne (1844-1921), député opportuniste d'Oran depuis 1881, est à la tête du puissant lobby colonial; il a été ministre de l'Intérieur en 1905 et ministre de la Guerre en 1906. Dans ses *Grimaces,* Mirbeau avait jadis stigmatisé ses malhonnêtetés, ce qui lui avait valu de se battre en duel avec lui, le 7 août 1883.

5. Alain-Charles de Rohan a été député monarchiste du Morbihan de 1876 à sa mort, en 1914.

6. Mirbeau était plutôt critique pour la musique de Jules Massenet (1842-1912) et de Camille Saint-Saëns (1835-1921). Voir ses *Chroniques musicales* (Séguier, Paris, 2002).

en visitant nos villes, nos campagnes, nos usines, je suis sûr que vous vous êtes dit : « Quel pays prospère, heureux, riche ! » Et vous nous avez enviés. Certes, la façade est belle. Mais entrez dans la maison. Vous ne tarderez pas à y voir des lézardes, des fissures, des fléchissements. Elle craque en bien des endroits. Pourquoi ?… En dépit de toutes ses tares, l'Empereur est intelligent, mais ce n'est qu'un homme intelligent. Quand on assume cette tâche absurdement surhumaine de se faire le maître absolu des autres hommes, il faut plus que de l'intelligence, du génie ; plus que du génie, de la divinité. Or, nos philosophes nous ont depuis longtemps démontré qu'il n'y a plus de dieux. Je dois à Guillaume cette justice qu'il a compris, comme tout le monde, que l'industrie et le commerce sont, en quelque sorte, les organes de la vie, le système vasculaire d'un peuple. Ce qu'il n'a pas compris, c'est, pour que ces organes fonctionnent bien, qu'il faut leur éviter les à-coups, les ébranlements nerveux, les émotions perpétuelles, et aussi les aliments trop forts. On meurt de ne pas avoir assez de sang ; on meurt, et plus brutalement, d'en avoir trop. La congestion est pire que l'anémie. Et l'Allemagne, en ce moment, est congestionnée… L'Empereur a affolé l'industrie allemande en la faisant se ruer, vertigineusement, à toutes les conquêtes économiques. Pour que l'Allemagne fût, comme je vous l'ai dit, la première de sa classe, il l'a forcée à produire, produire sans cesse, produire encore, produire toujours. Les produits s'entassent dans les magasins, engorgent docks et greniers, s'écoulent difficilement… Il en reste des stocks énormes… Je ne vous raconterai point la désastreuse affaire de ce que nous appelons : les Aciers russes [1]… Elle est trop connue… Voici un exemple plus humble, mais également caractéristique. Jaloux du succès mondial de vos vins de Bordeaux, de Bourgogne, de Champagne, vous savez avec quelle *furia* Guillaume a poussé nos propriétaires terriens et nos paysans à la culture de la vigne. Il l'a protégée de toutes les manières et dans tous les pays… Il s'est même fait placeur en vins, courtier, agent de publicité, restaura-

1. Il y a eu une grave crise de l'acier, au lendemain de la surproduction conjoncturelle liée à l'Exposition universelle de 1900, et les prix se sont effondrés. Les métallurgistes allemands ont alors constitué un syndicat de l'acier, le *Stahlverband,* destiné à prévenir la surproduction et à garantir des prix décents.

teur… À Paris, en 1900, dans ce fameux restaurant allemand, c'était, on peut dire, l'Empereur lui-même qui — encore un uniforme! — une serviette sous le bras, le tablier de lustrine noire aux cuisses, venait vous offrir la carte de ses vins… Vous avez sûrement admiré ces immenses coteaux qui, tout le long du cours sinueux de la Moselle, étagent leurs magnifiques vignobles, et, devant ce spectacle impressionnant, vous vous êtes écrié : « Voilà de quoi saouler toute l'Allemagne et aussi tout l'univers! » Le malheur est que la mévente, qui sévit chez vous, sévit aussi chez nous… Et le vin emplit nos chais encombrés. Les propriétaires s'inquiètent, les paysans se lamentent. L'Empereur a beau prendre des mesures tyranniques, comme, par exemple, de restreindre, dans certains restaurants, le débit de la bière, prohiber complètement les vins français dans les mess d'officiers, rien n'y fait… Notre situation économique se traduit donc par ce mot : surproduction. En vain, Guillaume parcourt les mers sur son cuirassé, comme autrefois votre Mangin [1] parcourait, dans sa roulotte, tous les villages de France; en vain, débite-t-il les plus extraordinaires boniments, multiplie-t-il les démonstrations les plus théâtrales et, quelquefois, les pires menaces, pour attirer les chalands et placer ses produits, la surproduction augmente, et nous en serons bientôt réduits à cette douloureuse alternative : ou bien arrêter la production, et c'est la ruine… ou bien la continuer, et c'est la ruine encore… Remarquez que nos banques sont engagées dans ces affaires jusqu'à la garde; que nous ne sommes pas, comme vous, un peuple de timides gagne-petit, un peuple d'épargne avaricieuse, que nous jouissons largement de la vie, dépensons ce que nous gagnons… Par conséquent, nous ne pourrons amortir, avec des sacs d'écus économisés, la lourdeur d'une crise financière… À moins…

Et ici, von B… me regarda en souriant drôlement…

— À moins que la France, la généreuse France, comme en ces dernières années, ne veuille bien venir encore à notre secours, et rétablir, pour un temps, l'équilibre ébranlé de nos finances.

S'interrompant brusquement, il me frappa sur l'épaule.

1. Bonimenteur mort en 1864, et qui était célèbre par sa voiture tirée par quatre chevaux et par son orgue de barbarie. Il vendait des crayons à travers la France.

— Car vous êtes de bonnes poires [1]… fit-il, en faisant sonner dans la salle déserte un large rire. Avouez que vous êtes de bonnes poires!…

Je répliquai :

— Mais, mon cher, nous n'avons rien à gagner à un krach allemand… Nous avons tout à y perdre… Une Allemagne ruinée, ce serait un malheur universel… Laissez-moi vous dire ceci. Puisqu'il est bien entendu que nous ne sommes, nous autres Français, que des prêteurs d'argent — on nous appelle les usuriers du monde —, puisque, d'autre part, par paresse, par timidité, par manque d'outillage… et par excès de richesses, nous avons renoncé à toutes conquêtes, et même à toutes concurrences industrielles —, pourquoi ne serait-ce pas nous qui donnerions à l'Allemagne l'argent dont elle a besoin? L'Allemagne est honnête, travailleuse, persévérante; elle accomplit un effort immense, digne d'admiration… Elle mérite d'être soutenue dans cet effort, qui est un effort de civilisation. Outre qu'il est immoral et honteux que nos milliards servent, dans la chère Russie, à l'œuvre abominable que vous savez… Ce serait, je crois, pour nous, une bonne opération financière…

— Ma foi!… vous avez raison… avoua von B… J'ai trop bu. Ce sacré vin me fait dire des bêtises…

Sur quoi, il remplit son verre et le mien…

Je lui demandai :

— Croyez-vous à la guerre? Croyez-vous que l'Empereur pense à la guerre?

— Jamais de la vie, répondit von B… d'une voix forte… Ça, jamais!… Malgré tous ces uniformes, en dépit de toutes les fanfares de sa parole Guillaume n'est pas un guerrier… C'est un militaire, ce qui est très différent… Il n'est même pas brave… Il a cela de commun avec votre Napoléon que le bruit des canons faisait suer de peur…

— Hé! mais… dites donc?… Ce n'est pas une raison…

— Non, mais non… Ses discours, ses frasques, ses menaces? Encore un truc… commercial… Il épouvante, parfois, l'Europe, uniquement pour rassurer nos gros usiniers qui vivent de l'arme-

1. Allusion aux emprunts russes, que Mirbeau n'a cessé de dénoncer depuis 1893.

ment… maintenir une industrie colossale, entretenir un outillage formidable, dont une paix sans nuages serait la ruine… Et puis, comment voulez-vous ?… Guillaume sait très bien que l'Allemagne ne peut pas acquérir plus de gloire militaire qu'elle en a… Mais…

Il se mit à pouffer de rire.

— Je ne serais pas surpris qu'il rêvât un peu de gloire navale… Hé ! hé !… Une guerre navale, peut-être y a-t-il songé ?… Heureusement, l'Angleterre…

Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Ubu ! C'est Ubu !

Von B…, très au courant de notre littérature, approuva fort cette exclamation…

— Mais oui, mon cher… c'est Ubu… Ubu est d'ailleurs l'image la plus parfaite qu'on nous ait encore donnée des Empereurs, des Rois, et, disons-le, de tous ceux qui, à un titre quelconque, se mêlent de gouverner les hommes… Et si, vous le voulez bien, nous allons porter la santé de M. Alfred Jarry…

Ce que nous fîmes… Après quoi, il réfléchit, une seconde, et il dit encore :

— Il y a encore une autre raison qui empêchera toujours l'Empereur de déclarer la guerre : il en redoute le résultat. Certes, notre armée est forte, la plus forte du monde… Elle est exercée, entraînée, tout ce que vous voudrez… Nos arsenaux sont pleins, notre armement complet… nos forteresses en état : c'est entendu. Par malheur, nous n'avons plus d'officiers, ou, plutôt, nous n'avons que des officiers de parade, qui, ressemblent beaucoup à ces godelureaux jolis de votre Second Empire, que nous avons vus à Metz et à Sedan. Ils ne travaillent pas et ne s'occupent que de leurs plaisirs : le jeu, les femmes, et même les hommes… Vous ne pouvez imaginer la corruption qui règne parmi eux… De temps en temps, on voit disparaître brusquement un lieutenant promis au plus bel avenir, un général fort bien en cour, un courtisan de marque, un ministre qui paraissait solide… Ce n'est pas la femme… presque jamais la femme qu'il faut chercher… Quant au haut commandement, il est médiocre, pour ne pas dire détestable. Il est aux mains de généraux de cour, gorgés d'honneur et d'argent, que les pires intrigues, les plus sales marchandages, les plus laides débauches ont amenés à la

fortune… Et encore, ces généraux, ce n'est rien… Songez à cette chose affolante : Guillaume, en cas de guerre, ne laissant à personne le soin de commander ses armées… Car il a aussi des plans de guerre, comme il a des plans de statues, de tableaux, d'opéras, des plans de tout…

Ici, von B… eut une expression de terreur comique. Il s'était tu un instant, mais pour mieux rassembler sa voix qui s'éraillait :

— Et alors, mon cher, s'écria-t-il, nous serions battus, par la Suisse… par la Suisse… je vous dis… par la Suisse!

Comme je riais d'un rire qui se refusait à accepter une telle prophétie :

— Par moins que la Suisse… insista-t-il… Vous ne le croyez pas?… Mais pensez donc… Aux manœuvres, où tout est prévu, où la mise en scène est réglée d'avance, où l'Empereur doit toujours être victorieux, eh bien! ces mauvais généraux ont toutes les peines du monde à ne pas le battre. Ils suent sang et eau pour ne pas le cerner, même en plaine… J'ai assisté à quelques-unes de ces manœuvres… C'est d'une bouffonnerie!… Ah! mon cher, j'ai, là-dessus, les histoires les plus désopilantes… Par la Suisse, entendez-vous?…

Une gorgée de vin le calma. Son visage reprit un air sérieux :

— Et puis, voyez-vous… aujourd'hui, il souffle un mauvais vent sur les Empereurs et sur les armées… Même chez nous, le soldat commence à réfléchir, à sentir le dégoût de son métier. Malgré la dureté de la discipline, on parle dans les casernes; ce n'est pas, je vous assure, pour y exalter le métier des armes et y glorifier la guerre. Pris entre la Russie et la France, comment échapperions-nous à ce grand mouvement dont le monde tout entier tressaille?… Oh! je ne suis pas assez bête pour croire… Non… non… Et pourtant!… J'ignore la destinée parlementaire du socialisme allemand, et m'en inquiète, d'ailleurs, fort peu… Il y a tant de hasards dans les élections, tant de contingences mystérieuses qui en faussent la portée [1]!… Mais je constate qu'il fait, chaque jour, des progrès dans les masses populaires et, aussi, parmi la jeunesse bourgeoise éclairée…

1. Les élections législatives de 1907 ont vu un recul des socialistes.

— Vous êtes donc socialiste, maintenant?… crus-je devoir lui demander.

— Mon cher, je suis toujours socialiste, le soir, après dîner, affirma von B… solennellement.

Et il continua :

— Le jour où le socialisme voudra bien répudier cette sorte de sentimentalisme nationaliste, qui l'enchaîne encore à de regrettables préjugés, il accomplira de grandes choses en Allemagne et dans le monde. Ah! le beau moment pour le désarmement! Le Peuple qui, aujourd'hui, jetterait bas les armes serait à jamais béni. Il faut être un homme politique, c'est-à-dire ne rien comprendre aux aspirations de son temps, pour redouter les conséquences de cette délivrance qui serait saluée avec enthousiasme — que les Empereurs le veuillent ou non — par toutes les nations…

Il s'exaltait et, à mesure qu'il s'exaltait, sa voix s'embarrassait, s'empâtait dans les grands mots sonores, et il n'arrivait que difficilement à les prononcer. Il eut beaucoup de peine à achever sa tirade.

Je n'en tombai pas moins d'accord avec lui sur l'aveugle absurdité des hommes politiques.

— Sans doute, approuvai-je, les hommes politiques ne comprennent rien à ce que vous dites, et ils n'y comprendront jamais rien. Ils comprennent, pourtant, qu'ils sont intéressés à ce que continue cette effroyable gabegie militaire. Si les peuples en meurent, eux, ils en vivent… Alors?

— Alors… allons nous coucher… et rêvons!… fit von B…, qui se leva pesamment, non sans avoir constaté que la bouteille était vide.

Il prit mon bras, dont il lui fallait l'appui, et, tout en marchant, il se remit à parler. Cet homme ne pouvait pas ne pas parler.

— Ils n'ont même pas l'air de se douter que le temps de la politique est fini… Vous savez qu'il y a des organes qui survivent aux fonctions qu'ils assuraient…

— Les survivances, oui…

— Tout le mal vient aujourd'hui de cette survivance des souverains et des hommes politiques… Je ne parle pas du roi d'Angleterre… Mais… même notre Empereur n'est plus maître de conduire son peuple… Maximilien Harden a bien tort de lui

reprocher d'aboyer tant pour mordre si peu… Vraiment, pensez-vous qu'il soit libre d'aller jusqu'au bout de ses projets ?… L'empereur d'Autriche… oui, le vénérable empereur d'Autriche… est moins souverain dans son empire que… que…

— Que son cousin de Monaco, sur son rocher à roulettes ?…

— Vous riez ?… Mais beaucoup moins… Le tsar de toutes les Russies n'a guère plus à dire que le prince de Bulgarie… Le mikado, lui-même… Sans aller si loin…

Et von B… se retint mal au velours insidieux d'un fauteuil…

— Sans aller si loin, vos hommes politiques à vous, les plus conscients de l'évolution actuelle, mettez les moins inconscients, vos socialistes, ne savent même pas où les entraînera, demain, la masse ouvrière dont ils ne sont que les porte-parole embarrassés… Il y a deux ans, ils ignoraient radicalement — je veux dire comme les radicaux — les destinées du syndicalisme [1]… Les plus malins sont ceux qui arrivent, non pas à conduire le flot de leurs électeurs, mais à distinguer, quelques semaines d'avance, entre les courants où le prolétariat bouillonne, celui qui les emportera…

— Alors ?… alors ?… répétai-je sans que ma fatigue trouvât rien de plus significatif à formuler… Alors ?

Décidément, un tonneau de vin du Rhin n'eût pas détrempé les muscles de la langue de von B… Il répondit :

— Alors à quoi bon ces organes inutiles ?… ce poids mort ?… À quoi bon ces appendices ?

Et il éclata de rire…

Je riais de le voir rire.

— Vous voulez qu'on nous en opère ?

— Hé !… Hé !… La médecine a fait son temps. L'avenir est à la chirurgie…

Il eut un hoquet…

— À la chirurgie !… Je ne crois plus du tout à la médeci… i… ne… mais… je… humpph !… je crois à la chirurgie…

1. La C.G.T. a été fondée en 1895. En 1906, la ligne révolutionnaire y a triomphé, et la charte d'Amiens a adopté la grève générale comme moyen d'action et affirmé l'indépendance syndicale par rapport au tout nouveau Parti socialiste.

— L'antisepsie à la dynamite [1] ?… m'écriai-je, en l'entraînant à mon bras…

Il me força de m'arrêter, prononça lentement :

— L'anarchiste est un chirurgien… un chirurgien malgré lui…

— Vous vous disiez socialiste ?

— Je suis toujours socialiste, après dîner… mais…

Il me désigna, au-dessus de la porte, du restaurant le cadran d'un cartel à enluminures, où des aiguilles de cuivre se contorsionnaient…

— Il est trois heures du matin, mon cher…

Nous étions, en causant, arrivés dans le hall de l'hôtel… Tout y était éteint. Le crépuscule matinal commençait de recréer, dans la pénombre, les formes redoutables des meubles et des ornements… Von B… s'arrêta encore. La clarté du jour naissant tirait des larmes de nos yeux las.

— Ah !… Et puis… s'écria von B… tout à coup, en bâillant longuement, toutes les phrases ne valent pas une anecdote heureuse… En avons-nous dit des bêtises… des bêtises… des généralités prétentieuses, vides, inutiles, si chères à l'esprit allemand !

Un nouveau bâillement me fit bâiller… Il poursuivait en s'étirant :

— Le trait le plus mince… le plus mince… pourvu qu'il soit bien réel et humain… je le préfère à l'évolution, thèse, antithèse et synthèse de trois époques de philosophie…

Il sourit et ses yeux s'animèrent :

— Écoutez !… Je vous aime beaucoup… Je m'en vais vous dire une chose, que je n'ai encore jamais répétée… une chose inouïe… voulez-vous ?…

Je m'assis à son côté, dans un box d'acajou, sur les coussins de cuir d'un divan, dont le jour attendrissait la rougeur orangée…

— C'est une histoire qui m'a été livrée, une nuit, après boire, à Friedrichsruhe [2], par Bismarck, déchu… C'est vous dire qu'on peut y ajouter foi. Personne n'avait le vin plus brutal et plus sincère… À peine le vieux chancelier l'eut-il contée qu'il me parut, à une contraction de tous les plis de son masque, qu'il eût bien

1. Allusion à la vague d'attentats anarchistes des années 1892-1894.

2. Village du Schleswig-Holstein, où Bismarck s'est retiré après sa démission forcée de 1890.

voulu, pourtant, la ravaler… Il n'était pas homme à regretter rien qu'il eût fait, même une sottise… Et, trop ennemi des mots inutiles, il ne me demanda même pas, après coup, le secret… Cependant, chaque fois que j'ai voulu la dire, j'ai revu, dans leurs poches plissées, ses yeux ardents, et je me suis tu… Elle m'échappe, ce soir, je le sens… Ma foi!… profitez-en…

Sa main étreignit mon genou :

— Vous ne savez pas quel a été, interrogea-t-il lentement… le premier acte d'autorité de Guillaume II?…

Ce ne pouvait être pour attendre ma réponse qu'il s'était arrêté.

— En tout cas, vous savez avec quelle anxiété Guillaume — alors fils du prince héritier et si loin du trône où son grand-père se pétrifiait — épia les progrès de la maladie de son père, à San Remo [1]?… Vous vous rappelez sa fièvre parricide pendant les Cent jours du règne de notre Fritz, à Potsdam, où on avait ramené le cancéreux couronné? Ah! il y avait longtemps que Guillaume avait échappé à ses parents… Bismarck le leur avait pris… Un jeu, n'est-ce pas? pour le vieux diplomate, chez qui l'énergie… farouche, se doublait de la plus belle astuce… Bismarck excitait, contre le couple impérial, l'ardeur impatiente du jeune homme… Depuis toujours, il haïssait férocement et redoutait celle qu'il appelait « l'Étrangère », et ses idées anglaises. Il haïssait également et ne redoutait pas moins le libéralisme, la loyauté de Frédéric III… Le plus beau, c'est qu'il ne pouvait prévoir les progrès que ferait, plus tard, dans l'imagination de son trop docile élève, l'appétit de toute-puissance qu'il s'appliquait à dérégler en lui… Pas un acte, pas un écrit, pas une parole du père que le chancelier n'apprît au fils à critiquer… Quant à l'influence de sa mère, on la lui démontrait funeste… antinationale… Les rapports, entre l'Impératrice Victoria et son fils, étaient donc des plus tendus… et des plus amers. Elle n'ignorait pas qu'il avait placé des espions jusque dans la chambre de l'infortuné malade… Tel ambassadeur d'à présent était déjà chargé, par Guillaume, d'une mission moins décorative, plus délicate, au chevet du moribond, dont l'agonie lui marchandait le trône…

1. C'est en janvier 1887 que Frédéric III, gravement malade, se réfugia Villa Lirio, à San Remo. Il ne rentra à Berlin, après la mort de son père, que l'année suivante.

C'est ainsi qu'il apprit l'existence d'un journal que son père tenait depuis des années… Frédéric avait le goût d'écrire. Vous avez lu la lettre à Bismarck, à son avènement, son journal de 70-71, et la relation de son séjour à Suez, lors de l'inauguration du canal?… Je ne dis pas qu'il eût beaucoup de talent, et que ces écrits soient des chefs-d'œuvre… Du moins, ils témoignent d'intentions méritoires… La peur de ce journal secret hantait d'effroi le jeune Guillaume. Peut-être sa conduite y était-elle jugée?… Peut-être des volontés dangereuses y étaient-elles inscrites?… Il ne pensait qu'au moyen de s'emparer de ces papiers… Or l'Impératrice sut, avant la fin, les mettre à l'abri… Trompant la surveillance, pourtant minutieuse, de son fils, elle les avait fait passer en Angleterre… à la Reine, sa mère, ou à son frère, le Prince de Galles… je ne me souviens plus exactement… À peine, au bord du lit, où l'agonisant venait d'expirer, Guillaume se redressa-t-il Empereur, qu'il réclama le *Mémorial.* L'Impératrice feignit l'ignorance… Il insista… Il parla en maître… Il donna à sa mère l'ordre de lui obéir… Elle persista dans son système… Elle ne savait pas… Elle ne savait rien… Guillaume en vint à la menacer, brutalement, de sa colère… À ses yeux secs, les larmes de sa mère paraissaient un stratagème. Plus elle résistait, plus il s'exaspérait, car il lui semblait qu'il fallait mesurer à l'entêtement de l'Impératrice l'importance des documents… En réalité, il ne pouvait supporter que, dans la première heure d'un règne si fiévreusement attendu, quelqu'un, si grand fût-il, osât lui résister… La colère emporta cet Empereur d'un jour, jusqu'à la pire démence… Il se dit qu'après tout sa mère n'était qu'une princesse de la maison dont il devenait le chef, la colonelle d'un de ses régiments, sa sujette!… « Eh bien, ordonna-t-il, violet de fureur, vous garderez les arrêts, madame… les arrêts forcés… jusqu'à ce que vous m'ayez obéi… Oui… oui… je vous mets aux arrêts… aux arrêts forcés. » En arrivant, deux heures après, à Potsdam, Bismarck trouve le palais environné d'escadrons de cavalerie en armes. L'Empereur lui apprend comment il vient de répondre à la désobéissance de sa mère… Il est encore très exalté, trouve son idée admirable : « Et qu'elle ne compte pas sur un mouvement de pitié, sur un attendrissement… non… non… jusqu'à ce qu'elle m'ait obéi… vous entendez, monsieur le chancelier?… jusqu'à ce qu'elle m'ait

obéi ! » Le chancelier reconnaissait qu'il eût pris peur, s'il n'avait appliqué toute son énergie à trouver, dans l'instant, des arguments assez forts — et pourtant respectueux — pour empêcher que durât, une minute de plus, cette bouffonnerie macabre, capable de peser sur tout le règne qui commençait. À distance, ce qui l'étonnait encore le plus, c'est qu'il eût pu s'empêcher d'éclater de rire, au nez de son souverain… « Je crois bien, me disait Bismarck, que le jeune homme avait voulu m'épater… Flanquer l'Impératrice… l'Impératrice douairière… l'Impératrice, sa mère, aux arrêts, le jour même de la mort de l'Empereur !… Ça, c'était colossal… *kolossal* !… » L'élève était allé, comme il arrive, beaucoup trop loin. Il fallut recourir à un silence déférent pour marquer qu'on n'approuvait pas, démontrer ensuite qu'il y avait une façon de procéder plus rigoureuse et plus efficace… Pourquoi ne pas couper plutôt les vivres à l'Impératrice ?… suspendre les apanages ?… « Je connais Sa Majesté, disait Bismarck bonhomme. Elle a de l'orgueil… Les arrêts forcés, elle peut s'y entêter… les accepter comme une sorte de martyre… Mais l'argent, Sire… l'argent ?… Qui donc résiste à l'argent ? » Il fit valoir aussi, avec beaucoup de tact, les représentations probables de l'Angleterre : « Est-ce bien le moment, Sire ? »… L'Empereur, qui avait fini par s'apaiser, goûta le conseil… Les arrêts de l'Impératrice furent levés… Les officiers remmenèrent leurs cavaliers au quartier… Et Guillaume ne fut plus qu'aux détails des obsèques et du deuil, qu'il voulait fastueux !…

— Mais la fin de l'histoire ? demandai-je.

— La lutte entre l'Impératrice et son fils dura plusieurs mois… Il en fallut au moins six…

Von B… se souleva, pour éviter le soleil qui venait de pénétrer violemment dans le hall.

— Il en fallut au moins six… répéta-t-il… pour que l'Empereur obtînt son manuscrit et l'Impératrice son argent… Ah ! c'était une gaillarde !…

Je le vis taper du pied :

— Ne voilà-t-il pas, fit-il encore, un début digne de cet Empereur qui, désespérant d'atteindre jamais à la gloire d'avoir fait un Bismarck, discerna que la gloire d'oser le renvoyer était la seule qu'on pût mettre en balance ?

Il ajouta :

— Que risquait-il, après tout ?… L'Allemagne était faite.

Et tout à coup :

— Dites-moi, mon cher ?… Si nous prenions notre café au lait… avec du miel… avec du miel ?… Ils ont, ici, un miel de Westphalie !…

L'école de Düsseldorf

Je dois des excuses à Düsseldorf.

C'est une très belle ville. Elle n'offre aucun pittoresque aux amateurs de vieilles ruines, de vieilles églises gothiques, de vieilles rues enchevêtrées et puantes… Elle n'a que de la richesse et du luxe. Mais elle en a beaucoup ; elle en a même trop. Par exemple, l'arrangement de ses parcs, de ses balcons, la grâce de ses jardins où les verdures, les fleurs et les bassins se combinent en décors merveilleux, vous font vite oublier le *modern-style* des magasins et des maisons. Et le Rhin y est magnifiquement impressionnant. Dans les quartiers commerçants, les étalages sont d'une rare somptuosité. Étoffes, fourrures, bijoux, argenteries, victuailles, parées comme les victimes des sacrifices antiques, vous arrêtent à chaque pas. C'est la ville des grands couturiers, des grands modistes, des grands tailleurs.

Au centre de ce pays de fer, qui sait si bien cacher, sous les fleurs, le noir et tragique effort du travail, on se sent vraiment en pleine richesse allemande, en pleine vie plantureuse allemande. Le faste en apparaît parfois fatigant, d'une sensualité un peu bien lourde. Mais j'ai souvent trouvé, à l'empressement démonstratif, à la rondeur accueillante de ces manieurs de millions et de canons, une sorte de charme à la fois effarant et persuasif, et leur vulgarité n'a rien d'antipathique ni de banal. On les sent d'ailleurs terribles. J'ai rencontré là plus d'un Isidore Lechat.

Von B…, très lié avec la plupart des gros industriels de la région, m'a introduit dans quelques intérieurs de la ville et de la campagne. La décoration en est d'un goût déplorable. Elle coûte très cher ; voilà, en plus de ce goût, tout ce que l'on en peut dire. Du reste, personne ne lui demande autre chose. Plus un objet coûte cher, plus il révèle bruyamment qu'il coûte cher, et plus ils sont fiers de lui… Américains en cela ; américains aussi dans leur façon de s'habiller et de se raser la face… Von B… affirme qu'en

affaires ils sont encore plus hardis que les Américains, et d'une gaieté aussi imprévue. Il me raconte que, l'année dernière, il avait mené un Français de ses amis aux usines de M. Ehrhardt [1], le célèbre fondeur de canons de Düsseldorf, le rival de Krupp…

— Ah ! ah ! fit M. Ehrhardt, en serrant la main du Français… Vous venez voir mes pianos ?

— Comment… vos pianos ?

— Mais oui… Érard [2]… Érard… votre Érard… Seulement, moi, c'est une autre musique… Ah ! ah ! ah !… Passez donc !

Il me raconte aussi cette anecdote :

Von B… a un ami américain. Comme la plupart des Américains, celui-ci est d'origine allemande. Il y a trois ans, cet ami vint à Paris… Il s'en alla trouver H…, le grand tapissier… Il lui dit, sans autre préambule :

— Vous allez me construire un hôtel à Londres, très beau, tout ce qu'il y a de plus beau. Quand, le 4 mai de l'année prochaine, j'arriverai à Londres, je veux trouver tout prêt : meubles, tableaux, domestiques, chevaux, voitures, automobiles… même mon dîner… Que je n'aie à m'occuper de rien… pas même d'acheter des cure-dents… Vous avez compris ?

— Oui…

— Combien ?

— Mais, balbutia le tapissier abasourdi… je… je voudrais savoir ce que vous aimez… ce que…

— Je ne sais pas ce que j'aime… interrompit l'Américain… je n'ai pas le temps de le savoir… Si je le savais, je ne vous chargerais pas… Dépêchons-nous… je suis pressé… Combien ?

— Dix millions… à peu près, risqua le grand tapissier qui avait repris un peu, et même beaucoup d'assurance…

— Pas à peu près… Exactement… Vite… Combien ?

— Dix millions, alors !

— *All right…* voici un chèque de quatre millions… Quand vous aurez besoin du reste… vous câblerez ! Le 4 mai, hein ?… Soyez exact… Au revoir !

1. Ehrhardt est un industriel de l'armement, qui n'a reçu que fort peu de commandes du gouvernement impérial, infiltré par son concurrent Krupp.

2. Sébastien Ehrhardt (1752-1831) était un célèbre facteur de piano.

Et von B… me dit :

— Ici, ils n'en sont pas encore là… mais ils y viennent… Je crois d'ailleurs que, malgré les mœurs particulières à chaque pays, les manies que donne l'argent sont partout les mêmes… Il y a une sorte d'uniforme moral que portent tous les spéculateurs milliardaires.

Le luxe extravagant de ces maisons m'étonna. Je garderai longtemps, entre autres souvenirs, le souvenir de certains plafonds où toute l'École de Düsseldorf [1] s'est réunie pour accumuler les plus invraisemblables horreurs… Car il y a toujours une École de Düsseldorf. C'est, autant que j'aie pu comprendre, une collectivité, une espèce de syndicat de peintres, dont on ne connaît pas les noms, et qui s'acharnent aux plus singuliers travaux, dans les hôtels de la ville et les châteaux des environs… Si vous demandez :

— De qui est ce tableau ?… ce plafond ?… cette grande fresque ?

On vous répondra invariablement :

— C'est de l'École de Düsseldorf…

Dans le cabinet d'un gros métallurgiste, j'ai vu un portrait de Bismarck, en général, casqué, botté, immense, énorme, avec des reflets mauves, des reflets jaunes, des reflets verts, roses, lilas, plaqués, maçonnés sur la figure, la tunique, le casque et les bottes… Et le vieux Bismarck arrivait ainsi à ressembler étonnamment à cette jolie Madame Roger-Jourdain [2], dont Albert Besnard fit un portrait si frissonnant…

J'aurais bien voulu savoir de qui était ce Bismarck à reflets.

— C'est de l'École de Düsseldorf…

Je ne pus tirer rien de plus de mon gros métallurgiste.

Pourquoi notre Académie des Beaux-Arts — ah ! on ne peut jamais retrouver le nom d'aucun de ses membres — ne se

1. École de peinture remontant à la création de l'Académie de la ville, en 1767. Dans le dernier quart du siècle, c'est la tendance « nazaréenne » qui y a triomphé, avec Knauss, Vautier et les frères Achenbach.

2. Allusion au célèbre portrait de Mme Roger Jourdain — épouse du peintre — réalisé par Albert Besnard (1849-1934) et exposé au Salon de 1886 (actuellement au musée d'Orsay). À l'époque Mirbeau avait fait de cette toile un éloge mitigé, s'étonnant précisément « des reflets jaunes » qui ne s'expliquaient pas.

constituerait-elle pas franchement en société anonyme d'exploitation artistique?… Cela faciliterait beaucoup les transactions entre amateurs, et simplifierait la besogne des pauvres critiques d'art…

L'Empereur ne vient plus jamais à Düsseldorf. Il n'y est pas populaire, et chacun parle de lui assez librement. On ne lui pardonne pas son ingratitude envers Bismarck, qui est vénéré, ici, où tout le monde vous dit :

— Bismarck, monsieur, mais c'est l'âme même de l'Allemagne!

Le théâtre repopulateur

Nous sommes allés au théâtre. On y joue *Monna Vanna* [1], de Maurice Maeterlinck. Vous savez le prodigieux triomphe, en Allemagne, de cette belle tragédie. On n'en compte plus les représentations, et son succès y dure toujours. Elle est interprétée avec soin, mais sans verve. La mise en scène en est somptueuse, mais sans goût. Les couleurs y hurlent; le clinquant des accessoires vous aveugle. Ce n'est pas de la figuration, c'est de la fulguration.

Nous avons eu beaucoup de peine à trouver des places. Salle bondée, archicomble, comme on dit chez nous. Foule recueillie, plus que recueillie, extatique, comme, dans une chapelle de couvent, un chœur de moines, la nuit du vendredi saint. Je n'ai jamais vu une attention aussi religieuse, de tels regards de prières, simultanément braqués sur la scène, comme sur un tabernacle, au moment où resplendit le mystère de l'Incarnation… Jamais, dans une salle, pleine à en éclater, je n'ai entendu un si impressionnant silence.

Von B… me dit, dans un entracte :

— Vous assistez là, mon cher, à un des spectacles les plus curieux qui puissent se voir en Allemagne… Et ce qui se passe ici, à Düsseldorf, se passe, à cette même heure, dans plus de quarante villes, où l'on joue, ce soir, *Monna Vanna…* Savez-vous ce qui fait, au fond, le succès sans précédent de cette tragédie? Je

1. Tragédie en trois actes et en prose, créée par Georgette Leblanc au théâtre de l'Œuvre le 17 mai 1902, et qui a obtenu un grand succès en Allemagne.

vais vous le dire… C'est tout ce qu'il y a de plus allemand… Au second acte, Monna Vanna entre dans la tente de Prinzivalle « nue sous le manteau »…

Il s'était tu.

— Eh bien ? dis-je.

— Voilà !… « nue sous le manteau »… voilà tout !… Je ne prétends point que mes compatriotes ne soient pas sensibles à la suprême beauté du drame, à son admirable, son incomparable lyrisme… Non, certes… Quoi qu'on dise, l'Allemand aime la grandeur dans une œuvre de l'imagination. Quoi qu'il dise lui-même, il est beaucoup plus attaché qu'il ne croit au romantisme, et ce merveilleux romantisme, épuré de ses scories anciennes, le ravit… De plus, il est passionné de théâtre, de théâtre français, surtout. Oui, mais, ici… il y a quelque chose de plus… Monna Vanna est « nue sous le manteau ». Veuillez bien noter ceci. Si, d'un geste hardi, tout à coup, elle rejetait le manteau ; si un accident de mise en scène — que le spectateur n'attend pas, d'ailleurs — la dévêtait, et qu'elle apparût, dans sa nudité rayonnante, sur les fonds rouges de la tente, parmi les peaux de bêtes du lit… il serait fort offensé, protesterait, et son exaltation tomberait aussitôt… Oui, mais Monna Vanna est « nue sous le manteau »… Cela lui suffit… Et croyez bien que, pour notre bon Allemand, « sous le manteau » Monna Vanna est infiniment plus nue que « sans le manteau ». Avez-vous remarqué cette hypertension des regards, dilatés comme sous l'influence de la belladone, et si étrangement immobiles ?… Avez-vous remarqué, surtout, que quelques hommes, pour mieux isoler, pour mieux concentrer, pour mieux caresser, pour mieux réaliser l'image, ont fermé les yeux ?… Tout ce qu'il y a de passion voilée, de désirs contenus et violents dans l'âme de l'Allemand, s'est exalté à ce fait que Monna Vanna est « nue sous le manteau »… Volupté permise, luxure tolérée qui décuple, comme dans un rêve, la puissance de la vision intérieure !… Et vous allez voir, tout à l'heure, une chose encore bien plus curieuse et qui ne s'est jamais vue, je crois, en Allemagne… Aucun de ces spectateurs ne songera à souper, après le théâtre. Ils en ont perdu le boire et le manger… Ils vont rentrer chez eux, en hâte, le corps en feu, et, pleins de l'image de Monna Vanna « nue sous le manteau », ils vont doter la patrie allemande d'un petit Allemand, confectionné

selon les meilleures recettes de l'Anthropogénie… Ah ! mon cher, on ne peut savoir à quel point une femme, qui, d'ailleurs, n'est pas du tout « nue sous le manteau », peut augmenter, en un soir, la population d'un grand pays, comme l'Allemagne… Les statisticiens nous le diront, peut-être, un jour…

Et il ajouta :

— Je ne comprends pas du reste que, chez vous comme chez nous, il y ait tant de solennels idiots pour vouloir proscrire du théâtre, du livre, du tableau, les images voluptueuses… Même ce qu'ils appellent la pornographie devrait être respecté, entretenu, protégé, comme une force, comme une vertu nationale, puisqu'elle facilite le rapprochement des sexes… Mais les pires agents de dépopulation, ce sont tous ces sénateurs Bérenger, protecteurs du triste et stérile onanisme…

— Alors, dis-je, vous êtes, vous aussi, pour la repopulation ?

— Moi ? fit von B… vivement. Mais, je m'en fous complètement, mon cher…

Une soirée au music-hall

Foule énorme à l'*Apollo-Theater,* où l'élément militaire domine. On ne voit que des uniformes ; on n'entend que des petits bruits de sabres.

Sur la scène, c'est le défilé accoutumé des équilibristes à paillettes et des jongleurs en habit noir, des acrobates japonais, familles anglaises, chanteuses viennoises, danseuses espagnoles, tableaux vivants, cinématographes, gommeuses françaises, qui promènent dans les capitales de quoi satisfaire la moyenne des aspirations amoureuses et artistiques de nos contemporains.

Notre loge est voisine d'une grande loge, occupée par des officiers.

Longs, minces, parfumés, un peu maquillés, sanglés dans leurs tuniques, le cou étranglé par le carcan rouge, bleu ou jaune du collet, ils ont des mines insolentes et efféminées. Leur façon de se dandiner sur des hanches trop fortes rappelle beaucoup celle des jolis petits professionnels qu'on voit rôder, sur nos boulevards, devant le Grand-Hôtel et le Café de la Paix. Ils affectent de se désintéresser de ce qui se passe sur la scène, de se montrer blasés sur toutes choses. Ils ne boivent pas, ne fument pas, et promènent des gestes las, au bout de leurs gants blancs…

Un moment, il nous regardent en riochant, dévisagent nos femmes avec une grossièreté tellement appuyée, que l'un de nous ne peut s'empêcher de faire tout haut une observation brève, mais cinglante comme une gifle. Cris, tapages, provocations… Le pauvre von B… est obligé d'intervenir. Il le fait, d'ailleurs, avec une telle autorité que ces messieurs se taisent, et, peu après, quittent la salle, en se trémoussant des fesses…

— Voilà notre armée ! dit von B…

— Voilà les armées, rectifiai-je…

Et je contai à von B… une scène analogue, plus écœurante peut-être, que nous eûmes, durant l'affaire Dreyfus, dans une salle de l'Hôtel d'Angleterre, à Rouen, où une dizaine d'officiers français, espoir de la patrie et orgueil des salons, ne craignirent pas d'insulter, grossièrement, deux dames [1]…

Souvenirs et rêveries dans Cologne

De Cologne, je ne dirai rien, sinon que, pour y arriver, le voyage fut extrêmement pénible. Partout, on réparait, on raccordait, on élargissait les routes. Ce n'étaient que tas de terre et tas de pierres, ornières et fondrières. Trois fois — humiliation ! — je dus recourir à la collaboration du cheval, pour sauver la *628-E8,* embourbée. L'entrée des villages, des bourgs, des petites villes était presque constamment barrée. On nous obligeait à les contourner par des chemins, à peine tracés dans des terrains humides, glaiseux, défoncés, où c'est un miracle que la voiture ne soit pas restée. Dans les parties refaites, le service de la vicinalité — imagination satanique ! — avait disposé de gros pavés carrés, de place en place et de telle manière que, pour les éviter et pour éviter le « panache » mortel, nous devions exécuter de dangereux exercices, que je ne puis mieux comparer qu'à la danse des poignards ou des œufs. Devant tous ces obstacles, Brossette retrouvait son nationalisme, encore plus sectaire et bavard. Il ne cessait de maugréer entre ses dents serrées : « Sale pays ! » et tout ce que cette exclamation appelait de commentaires imprécatoires.

1. C'était le 11 février 1899 ; « les deux dames » étaient Alice Mirbeau et l'épouse de l'universitaire Louis Havet.

Le fait est que sa place au volant n'était pas une sinécure. Le malheureux avait les poignets rompus, et suait à grosses gouttes. Mais il trouvait tant et de si légitimes occasions d'injurier l'Allemagne que sa haine n'en perdait pas une seule, et qu'il y retrempait son courage et son adresse.

Pour comble de malchance, von B…, qui par amitié — ah! que le diable emporte son amitié! — avait tenu à nous accompagner, eut une « panne d'essence », la terrible, l'insoluble panne des Mercédès, ce qui nous immobilisa deux longues heures, en pleine campagne, et pour rien : car, après ces deux heures de travail, Brossette, appelé en consultation, déclara qu'il fallait démonter toute la tuyauterie et, probablement, toute la carrosserie… Que faire? Abandonner, sans secours, sur la route, ce compagnon malgré nous? C'était bien tentant, mais, hélas! impossible. On prit le parti de remorquer, à la corde, la Mercédès, jusqu'à Cologne, d'où nous étions éloignés d'une vingtaine de kilomètres.

*
* *

C'est dans un état d'esprit voisin de la fureur que nous traversâmes Bonn… Je regrette maintenant d'avoir été si injuste envers cette ville. Je devais tout lui pardonner, même nos déceptions de touristes, pour cette gloire à jamais émouvante, pour cette gloire immortelle d'avoir vu naître Beethoven. Je n'y songeai pas un instant. Dois-je dire que Bonn elle-même ne fit rien pour me le rappeler? Ce n'est pas une raison — pas même une excuse — de n'avoir montré que du mépris pour ces rues, dont je raillai la propreté glaciale, ces jardins qui, eux, me rappelèrent les plus mauvais jours de l'histoire du Vésinet, et ses mornes pelouses et ses ridicules jets d'eau; pour ces monuments, à qui je reprochai aigrement de suer le pédantisme et l'ennui; pour cette université surtout, qui, de tant de jeunes Allemands, ivres de bière et couturés de cicatrices, fait tant de vieux docteurs chauves, tant de vieux docteurs ès on-ne-sait-quoi!

Honteux, dans sa voiture, que nous menions à la laisse, comme un petit chien, von B…, lui non plus, ne songea pas à Beethoven. Et il ne reconnut point sa jeunesse qui le saluait, au passage, sur le seuil des brasseries, lui souriait, fraîche et toute

blonde, penchée au balcon des fenêtres en fleurs… Ah! pauvre « Vieil Heidelberg » [1]!

*
* *

Il était tard quand nous pénétrâmes enfin, lanternes allumées, dans Cologne. Le soir, les détails se resserrent, se fondent dans la masse. Des villes et des paysages, il ne reste plus que des silhouettes monochromes. J'eus l'impression que j'arrivais à Pontoise, au crépuscule. Le pont, le fleuve, les tours, les maisons en escalade, tout y était. Mais la hâte, l'activité, le mouvement de la foule, l'absence de magistrats promenant leurs familles, de bourgeois prenant le frais à la bouche des caniveaux, de boutiquiers qui se caressent le ventre, devant leurs boutiques, dissipèrent vite cette illusion patriotique.

Nous descendîmes de voiture, devant l'hôtel du Dôme qu'écrase, de son ombre, la plus colossale, la plus colossalement laide cathédrale du monde.

Le dîner fut mauvais et parfaitement maussade. Nous eûmes un von B… transformé, quinteux, querelleur, avec l'exclusivisme, les préjugés, la suffisance agressive d'un bon Allemand, abonné à la *Gazette de la Croix.* Il railla âprement le socialisme, défendit la cathédrale de Cologne, « qui est la plus belle cathédrale du monde », les Mercédès, « qui sont les meilleures automobiles du monde », l'Empereur Guillaume, « qui est le plus génial Empereur du monde », le goût de Berlin, « qui est le goût le plus admirable du monde », enfin, la vertu allemande, « qui est la plus solide vertu du monde »… Et il revenait à la cathédrale, avec une sorte d'hostilité comique, la bouche pleine de nourritures et de bredouillements :

— La plus belle…, vous entendez…, la plus belle du monde!

Moi, de mon côté, puérilement, je m'acharnais :

— La plus laide… la plus laide… la plus laide du monde!

1. C'est le titre d'une pièce en cinq actes de Wilhelm Meyer-Foerster, créée au Théâtre Antoine le 29 janvier 1906. En Allemagne, cette évocation nostalgique de la jeunesse estudiantine avait remporté un immense succès.

Je ne voulus même pas excepter celle de Prague, qui au moins, proclamai-je avec un pompeux lyrisme, « a cette beauté de dresser sa masse énorme sur les hauteurs du Radchin, et de se refléter, le soir, avec les palais qui l'entourent, dans les eaux embrasées de la Moldau ».

— La Moldau ! criait von B… en haussant les épaules… la Moldau n'est belle qu'à Dresde, n'est belle que quand elle est allemande, et qu'elle s'appelle l'Elbe… Et le Rhin ?… Ah ! ah !… Le Rhin ?… Vous n'en parlez pas, du Rhin ?

Je sentis s'engouffrer, en moi, comme un grand vent, l'âme de M. Déroulède.

— Le Rhin ? déclama l'âme de M. Déroulède… Mais, mon pauvre von B…, il a tenu dans notre verre [1] !

Jusqu'au doux Gerald qui, avec une persistance d'ivrogne, revendiquait la suprématie de Westminster et de la Tamise sur toutes les cathédrales et tous les fleuves du monde !

Si bien que nous allâmes nous coucher, mécontents les uns des autres, furieux les uns contre les autres, et contre nous-mêmes…

Ô Goethe ! si tu nous avais entendus !… Et toi, Heine, quelles figures de grimaces ta forte et délicieuse ironie eût ajouté à cette collection hilarante de marionnettes, qu'est ton *École de Souabe* [2] !

*
* *

Je dormis fort mal, énervé, cauchemardé par le voisinage de cette cathédrale, sur laquelle — c'est ce qui m'irrite le plus en elle — le temps, qui use tout, s'use sans parvenir à en user qu'à peine la pierre dure. Ni la pluie, ni le soleil, ni le gel, ni le vent qui apporte les poussières corrosives, ne peuvent en adoucir les

1. Allusion au Rhin allemand, célèbre poème d'Alfred de Musset, écrit en 1841 en réponse à la chanson de Becker. Il commence par : « Nous l'avons eu, votre Rhin allemand, / Il a tenu dans notre verre. »

2. Dans les *Reisebilder,* parus entre 1826 et 1830 (en 1834 en France). Mirbeau admirait Heinrich Heine (1799-1856), dont l'humour et l'ironie pourfendaient l'hypocrisie sociale, et qui a contribué au rapprochement entre la France et l'Allemagne.

angles coupants et les lignes sèches, en modeler les découpures plates et les pleins affreusement rigides. Dans mon sommeil, son poids m'étouffait, m'écrasait; et, du parvis jusqu'à la pointe de ses flèches, mille formes tranchantes, mille figures, aux profils d'inquisiteurs, se détachaient, entraient en moi, comme autant d'instruments de torture… Je me réveillais, en sursaut, tout haletant, les tempes glacées.

Le lendemain matin, je ne me sentis nullement disposé à revoir Cologne, ses églises, ses ponts, ses musées, et même son jardin zoologique, où, pourtant, je me souvenais d'avoir passé d'amusantes journées, parmi des bêtes splendides, et d'avoir interviewé un énorme oiseau, de la tribu des longirostres, qui ressemblait étonnamment à M. Maurice Barrès, en habit d'académicien… De tout cela, j'étais las, jusqu'au dégoût.

En voyage, il y a des moments où les plus magnifiques musées ne vous disent plus rien; des moments où l'on ne ferait point un pas pour découvrir le plus émouvant chef-d'œuvre. L'art vous fatigue, vous énerve, comme les caresses d'une femme, après l'amour. Au sortir d'un musée, où je viens de me gorger d'art, comme au sortir d'un lit, où j'ai cru épuiser toutes les joies — toutes les joies? — de la possession, je n'éprouve plus qu'un besoin, mais un besoin impérieux : marcher, marcher, et fumer, fumer des cigarettes, afin de mettre de la distance et un nuage entre ces mêmes décevantes illusions et moi.

Jamais non plus, autant que ce matin-là, je ne détestai cette manie traditionnelle qui nous pousse, à peine arrivés dans une ville, à nous précipiter dans ses musées, c'est-à-dire à nous inquiéter des morts, avant de nous mêler aux vivants. Et je me disais, en marchant, je me disais et me redisais tout haut, comme pour mieux m'affermir dans mes résolutions :

— Non… non… je n'irai pas au musée… Je n'irai pas…

Absolument comme un enfant, qui se dit :

— Non… je n'irai pas à l'école aujourd'hui… Non… non… je n'irai pas…

Je le connaissais, d'ailleurs, ce musée… L'idée de passer et de repasser devant les de Bruynn le Vieux [1], les maître Guillaume,

1. Barthélémy de Bruyn, peintre originaire d'Anvers, a vécu à Cologne de 1520 à 1560; le musée de Cologne possède son portrait d'un certain Browiller.

les Grünewald [1], et le maître Inconnu [2], ne me tenait point. Même, la *Vierge à la fleur de haricot,* et le maître de *La Passion de Lyversberg,* et le maître de *La Glorification de la Vierge,* et le maître de *L'Auteur de Saint Barthélemy,* et le maître des *Demi-Figures…* et tous les autres maîtres du Tombeau, de la Couronne d'épines, de la Lance, des Clous, de l'Éponge, du Roseau, des Olives, du Calvaire, ne m'attiraient pas davantage. Non que je n'aimasse plus ces peintres ingénus de la vieille École de Cologne [3]. Je les aimais toujours, mais je ne les aimais pas à ce moment de vague à l'âme, où je n'aimais rien. Ou plutôt je ne m'aimais plus en eux. Ils m'étaient vraiment aussi indifférents que les maîtres modernes, le maître de la *Femme au tub,* le maître de *La Passion et la Mort de M. Félix Faure* [4]*,* le maître de *L'Immaculée Conception de la vierge Otero* [5]*.* J'aimais mieux les débardeurs des quais du Rhin et les paysans qui amenaient, au marché de la ville, des troupeaux de cochons et des charretées de choux.

Je flânai sur les quais et dans les rues, sans but précis, essayant de m'intéresser au mouvement de la vie, dans cette cité opulente et active, où le catholicisme, plus agressif que celui des Flandres, m'obséda de ses tours, de ses flèches, de ses croix, de ses cloches, non moins que de ses moines, qu'on rencontre partout, traînant leurs robes brunes, leurs sandales, sur les pavés, et quêtant aux portes… Et puis, je m'arrêtai devant une belle boutique de libraire. Parmi beaucoup de livres français qui y étaient étalés, au milieu de ces auteurs inconnus en France, qui représentent la littérature française à l'étranger, par des couvertures illustrées, dont la hideur m'est intolérable, je remarquai la *Correspondance*

1. Mathias Grünewald (vers 1460-après 1529), peintre allemand à l'inspiration étrange, pré-expressionniste, auteur d'un célèbre retable destiné au couvent d'Issenheim, et de plusieurs *Crucifixion* ; Huysmans lui a consacré une importante étude en 1905.

2. Le musée de Cologne possède plusieurs œuvres attribuées à des maîtres inconnus : notamment le retable de Saint Barthélémy et le retable de Saint Thomas.

3. École de peinture des XIVe et XVe siècles, caractérisée par son mysticisme.

4. Félix Faure (1841-1899), élu président de la République en 1894, est mort en 1899 dans les bras de sa « connaissance », Mme Steinheil. Mirbeau l'a beaucoup attaqué pendant l'Affaire.

5. Caroline Otero (1868-1965), dite « la belle Otero », était une danseuse et une horizontale de haut vol, d'origine espagnole, fort recherchée sur le marché des femmes.

de Balzac, en son édition in-8. Je l'achetai et rentrai à l'hôtel. Et, tout de suite, je sentis que j'avais gagné quelque chose à ma promenade. Désormais, j'avais de quoi alimenter mon esprit, durant cette journée, que je prévoyais ennuyeuse et sans joies : j'avais Balzac, dont le nom seul, à cette devanture de libraire, avait fait s'évanouir brusquement la cathédrale de Cologne, l'Allemagne, l'illusion des musées, et mes fantasmes. Comme je me hâtais, la pluie se mit à tomber, lente et fine, achevant de donner à la ville, un aspect de mélancolie funèbre.

L'après-midi, je laissai mes compagnons sortir, et je m'enfermai, dans ma chambre, avec Balzac.

[La vie de Balzac ? Un permanent foyer de création, un perpétuel, un universel désir, une lutte effroyable. La fièvre, l'exaltation, l'hyperesthésie constituaient l'état normal de son individu. Pensées, passions grondaient en lui comme des laves en bouillonnement, dans un volcan. Il menait de front quatre livres, des pièces de théâtre, des polémiques de journal, des affaires de toutes sortes, des amours de tout genre, des procès, des voyages, des bâtisses, des dettes, du bric-à-brac, des relations mondaines, une correspondance énorme, la maladie.

Après avoir recréé le monde, Balzac ne s'est pas reposé le septième jour.]

Avec Balzac [1]

J'adore Balzac. Non seulement j'adore l'épique créateur de *La Comédie humaine,* mais j'adore l'homme extraordinaire qu'il fut, le prodige d'humanité qu'il a été.

Sa vie — du moins par ce que l'on en connaît — ressemble à son œuvre. On peut même dire qu'elle la dépasse. Elle est énorme, tumultueuse, bouillonnante. C'est un torrent qui a roulé de tout. Malheureusement, on la connaît peu… Bien des années de cette vie nous échappent, sûrement les plus intéressantes, puisque ce furent celles que Balzac se plut à dissimuler le mieux.

1. Ce sous-chapitre ainsi que les deux suivants, ont été supprimé par Mirbeau, à la veille de la publication du volume, à la demande expresse de la fille de Mme Hanska (cf. p. 1878).

Ainsi, nous lui connaissons quelques liaisons qui furent célèbres. Mais les autres ?… Mais toutes les autres ? Car ce fut un grand conquérant d'âmes.

Il était courtaud, boulot, bedonnant, très laid : l'allure épaisse d'un chantre d'église. La première impression en était désagréable. Mme Hanska [1] a dit que, lorsqu'elle le vit pour la première fois, elle eut honte de son enthousiasme et ne pensa qu'à fuir… Quoi ! C'était là cet homme sublime, ce héros ?

Comme tous ceux qui écrivent beaucoup, Balzac parlait peu… Mais, dès qu'il parlait, le charme opérait. Il y avait, dans sa parole, une telle autorité, une telle séduction, qu'on oubliait très vite ses disgrâces physiques. L'esprit rayonnait des yeux et donnait au visage de la beauté. Il avait conscience de sa force fascinatrice, comme il avait conscience de son génie. C'était, d'ailleurs, la même chose… Balzac créait de l'amour comme il créait un livre. Pas plus que les idées, les femmes ne pouvaient lui résister. Pourtant, j'ai sur lui ce détail intime et un peu ridicule, que la nature l'avait parcimonieusement armé pour l'amour. Il est d'autant plus beau que, n'ayant pas — ou si peu — de quoi satisfaire les femmes, il lui ait été donné, plus qu'à aucun autre, la vertu délicate et rare de les exalter.

Quelqu'un qui a souvent rencontré Balzac me disait : « Quand on parlait femmes, il se gonflait d'orgueil et faisait la roue, comme un dindon… Mais il ne racontait jamais rien. » Malgré son infatuation, parfois comique, Balzac était infiniment discret. Il poussa la discrétion sur sa vie sentimentale jusqu'au mensonge, jusqu'au mystère, jusqu'aux complications un peu naïves du mélodrame. Il se vantait d'être chaste, pour mieux dérober ses vices et ses bonnes fortunes. Afin qu'on n'en retrouvât plus les traces, il effaçait les pas derrière lui. Cette discrétion, si rare chez un homme de lettres — mais Balzac n'était point un homme de lettres et, si belle qu'elle soit, son œuvre est peut-être ce qui nous intéresse le moins en lui —, nous irrite beaucoup, parce qu'elle nous le cache davantage. Lui, dont

1. Éveline Rzewuska, noble polonaise, épouse du comte Hanski. Elle est née en Ukraine en 1800 et décédée à Paris en 1882. Elle a correspondu avec Balzac à partir du 7 novembre 1832 et, veuve en 1841, a fini par l'épouser, le 14 mars 1850.

la gloire européenne avait popularisé les traits, partout, il eut le pouvoir de se rendre, quand il le voulait, invisible.

Il déroulait les curiosités, dépistait les espionnages, se servant de ses amis, sans qu'ils se doutassent du rôle qu'il leur faisait jouer. Il avait le génie de la police, comme il avait le génie de l'amour, comme il avait le génie de tout. Un jour, il partait, ou, plus exactement, il disparaissait de Paris. Et on ne savait plus absolument rien de lui. Où était-il? S'enfermait-il pour travailler? Avait-il entrepris un voyage d'enquête pour ses livres? Poursuivait-il une intrigue amoureuse?… une affaire?… Plutôt une intrigue, car ses voyages d'enquête et ses déplacements d'affaires étaient moins mystérieux. Il en parlait. On les connaît presque tous, entre autres ce fameux voyage en Sardaigne [1], d'où il rapporta ces pyrites, à propos desquelles il rêva une fortune de milliardaire. Son absence durait un an, deux ans. Et puis, un beau soir, sans que personne de son entourage fût prévenu, il reparaissait soudainement. On le revoyait à l'Opéra, avec son habit bleu, sa canne [2] dont il disait — le dindon — que la pomme avait été ciselée dans l'or fondu des bracelets de ses amies… Il semblait reprendre une conversation interrompue la veille, était au courant des moindres potins de salon ou de journal, de tout ce qui s'était passé quand il n'était pas là… De son absence, pas un mot. Il affectait de ne rien comprendre aux allusions, d'ailleurs discrètes, qu'on y faisait.

On a prétendu qu'il y avait peu de sincérité et beaucoup de mise en scène en tout cela; qu'il aimait à jouer cette comédie pour les autres et pour lui-même; qu'il en tirait une sorte de mystère, par conséquent de l'importance. Peut-être bien. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut aussi des drames.

*
* *

De tout ce qui a été écrit sur cet homme extraordinaire, nous n'avons pour ainsi dire qu'une quantité énorme de travaux

1. Balzac est allé en Sardaigne du 20 mars au 6 juin 1838. Il espérait remettre en exploitation des mines argentifères abandonnées.

2. Canne à pommeau d'or semée de turquoises, que Balzac s'est fait faire en août 1834.

bibliographiques, et des jugements littéraires — ce n'est pas ce que je recherche —, mais nous n'avons rien qui soit réellement une biographie. On ne peut donner comme tels les livres de Gautier [1] et de Gozlan [2], qui racontèrent ce qu'ils virent, ne virent sûrement pas grand-chose : de l'extériorité, des gestes superficiels, des manies, avec quoi ils composèrent des anecdotes qui nous amusent et ne nous apprennent rien.

Gautier et Gozlan n'étaient pas des amis de Balzac, qui n'avait pas d'amis. Laurent Jan [3] non plus, qui fut pourtant celui que le Maître préféra. C'étaient de jeunes séides, des admirateurs fervents, mais intimidés, que le grand homme intéressa un peu, dit-on, à ses œuvres, pas du tout à son existence, et à qui le respect eût fermé les yeux et clos la bouche, s'ils avaient vu quelque chose d'anormal et d'énorme en leur dieu.

Mme Surville [4] n'a laissé sur son frère que quelques pages insignifiantes, une apologie froide, banale, où nous n'avons pas une seule note à prendre, pas un seul document à retenir. Elle avait reçu, pourtant, bien des confidences. Quand il en avait trop gros sur le cœur, à de certains moments trop heureux ou trop tragiques de sa vie, comme cette première entrevue, à Neuchâtel, avec Mme Hanska, ou bien cette naissance et cette mort mystérieuse de son dernier enfant [5], Balzac, en dépit de sa force de renfermement, éprouvait le besoin de s'épancher… Mais en qui ? Sa mère ? Elle lui était fort à charge, ne l'obsédait que de questions d'argent. Sa sœur ? Malgré l'hypocrite tendresse de ses dédicaces, il ne l'aimait pas, et elle non plus, au fond, ne l'aimait pas… Mais il était sûr d'elle, sûr qu'elle saurait garder un secret, ne fût-ce que pour l'honneur de la famille… Et puis, il n'avait qu'elle… Et puis, habitude d'enfance, sans doute… C'était une

1. Théophile Gautier (1811-1872) a écrit une notice sur Balzac.

2. Léon Gozlan (1803-1866), auteur des *Émotions de Polydore Marasquin* (1857), a écrit un livre de souvenirs sur *Balzac, Les Jardies. Balzac en pantoufles* (1865).

3. Laurent Jan (1808-1877), dessinateur et écrivain, très lié à Balzac. Il s'est chargé de la défense des intérêts du romancier, pendant son séjour en Ukraine, et s'est montré très actif au lendemain de sa mort.

4. Laure de Balzac (1800-1871), sœur cadette du romancier, a épousé l'ingénieur Surville. Elle a publié une notice sur son frère en 1858 : *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance.*

5. Enfant prénommé Victor-Honoré, mort-né à Dresde en 1846.

petite âme bourgeoise, très honnête, peu sensible, qui faisait ce qu'elle pouvait. Mais elle ne pouvait rien comprendre à une telle âme, si distante de la sienne ; elle ne pouvait rien comprendre à ce génie, dont les hardiesses visionnaires, l'immoralité l'épouvantaient. Du reste, Balzac ne lui demanda pas de comprendre, de partager ses chagrins ou ses bonheurs, pas plus qu'on ne demande au vase de savoir pourquoi on le remplit de poisons ou de parfums.

Mme Surville sut ainsi beaucoup de choses, en gémit, en souffrit, et se tut.

Un seul homme pouvait, devait écrire une vie de Balzac : M. de Spoelberch de Lovenjoul [1]. Tout ce qui existe de documents, sa piété fureteuse, sa curiosité passionnée l'ont rassemblé. Il a des trésors. Il les garde. Et cette vie prodigieuse, unique, dont lui seul connaît ce qui en demeure d'attestations certaines et d'authentiques témoignages, il ne l'a pas écrite ; il ne l'écrira pas. De temps en temps, il en détache de menus fragments, il en agite de pauvres petites images, comme pour mieux aguicher notre curiosité, avec l'intention, peut-être ironique, de ne la satisfaire jamais. Allusions, réticences, commencements, inachèvements qui nous agacent et, après nous avoir surexcités au plus haut point, nous laissent encore plus ignorants, plus cruellement déçus.

Jeu dangereux. L'imagination rôde autour des grands hommes, ardente, féroce, carnassière. Elle ne se contente pas des bavardages, maigres os qu'on jette à sa faim. Elle s'acharne à vouloir déterrer le gros morceau. Et, un jour, elle le « mangera », mais à sa façon. Un jour (pour ne pas continuer des métaphores désobligeantes envers une aussi noble faculté), elle inventera — c'est son métier — elle inventera des légendes, mille fois plus préjudiciables que la réalité, à la gloire qu'on aura voulu préserver du mépris des sots, par le silence ou par le mensonge.

Peut-être que M. de Spoelberch de Lovenjoul, qui est un homme honorable, une nature modeste, un écrivain de peu de

1. Écrit en mars 1906 (note d'Octave Mirbeau). Charles de Spoelberch de Lovenjoul (1836-1907), richissime collectionneur belge, qui a légué toute sa documentation sur Balzac à l'Institut de France a publié en 1888 une *Histoire des œuvres d'Honoré de Balzac.*

force, ne se juge pas de taille à écrire une vie de Balzac. Je voudrais le rassurer. Personne n'attend de lui une œuvre d'art. On ne lui demande que des documents utiles à l'histoire de la littérature, ce qui est peu de chose, utiles à l'histoire de l'humanité, ce qui est tout. D'autres feront le reste.

Mais non. Je crois plutôt que M. de Spoelberch de Lovenjoul a, comme tout le monde, presque tout le monde, le déplorable préjugé du grand homme. Le grand homme doit être un *personnage sympathique,* comme au théâtre. Le grand homme n'est véritablement un grand homme qu'à la condition qu'on fasse le silence sur ses faiblesses, et qu'on le diminue de tout ce qu'il eut d'humain. Ainsi de Verlaine, qu'on nous présente aujourd'hui comme une sorte de brave bourgeois, régulier, comme un de ces excellents radicaux-socialistes, ennemis de la bohème, qui paient bien leurs contributions et font l'ornement de la respectabilité française. Pour qu'un grand homme entre, par la bonne porte, dans la postérité, il faut le parer de vertus bien décentes et bien basses, et de ces héroïsmes grossiers qui enchantent la foule. Il lui faut, comme au chrétien qui veut entrer dans le Paradis, toutes les comédies sacramentelles de l'extrême-onction, et l'absolution, par la crapule, de ses péchés.

Or c'est par ses péchés qu'un grand homme nous passionne le plus. C'est par ses faiblesses, ses ridicules, ses hontes, ses crimes et tout ce qu'ils supposent de luttes douloureuses, que Rousseau nous émeut aux larmes, et que nous le vénérons, que nous le chérissons, de tous les respects, de toutes les tendresses qui sont dans l'humanité.

*
* *

Nous ne devons point soumettre Balzac aux règles d'une anthropométrie vulgaire. L'enfermer dans l'étroite cellule des morales courantes et des respects sociaux, c'est ne rien comprendre à un tel homme, c'est nier, contre toute évidence, le prodige, l'exception qu'il fut. Nous devons l'accepter, l'aimer, l'honorer tel qu'il fut.

Tout fut énorme en lui, ses vertus et ses vices. Il a tout senti, tout désiré, tout réalisé de ce qui est humain. Il fut Bianchon, Vandenesse, Louis Lambert ; il fut aussi Rubempré ; il fut même

Vautrin. Il ne faut pas s'indigner, pas s'étonner surtout si ses curiosités, disons passionnelles, s'affranchissant parfois, comme la nature elle-même, de ce qu'on appelle les lois de la nature — laquelle n'a pas de lois —, s'en allèrent chercher des voluptés ou des dégoûts — des sensations —, dont nous retrouvons çà et là, dans ses livres, des traces discrètes mais certaines, et que nous pourrions, paraît-il, retrouver mieux expliquées dans une correspondance tombée aux mains de M. de Spoelberch de Lovenjoul. Michel-Ange, Shakespeare, Goethe, des rois, des empereurs, des papes, des cardinaux, des académiciens, des frères ignorantins diraient-ils que c'est là une exception ?

Nous coudoyons, dans la vie de tous les jours, des gens dont nous connaissons les « fureurs secrètes » et à qui, selon leur rang social, nous ne témoignons pas moins d'estime, d'amitié, de respect. Oscar Wilde [1] n'inspire plus de colère, même aux sectaires de la vertu. Tous n'ont plus, pour lui et pour son martyre, que de la pitié douloureuse.

La vie de Balzac ? Un permanent foyer de création, un perpétuel, un universel désir, une lutte effroyable. La fièvre, l'exaltation, l'hyperesthésie constituaient l'état normal de son individu. La pensée, les passions grondaient en lui, comme des laves en activité dans un volcan. Avec une aisance qui confond — une aisance, une force d'élément —, il menait de front quatre livres, des pièces de théâtre, des polémiques de journal, des affaires de toutes sortes, des amours de tout genre, des procès, des voyages, des bâtisses, des dettes, du bric-à-brac, des relations mondaines, une correspondance énorme, la maladie.

Balzac écrit : « Le docteur Dubois frémissait de ma vie. » Et, au milieu de tout cela, on ne constate pour ainsi dire pas un affaissement, un découragement, un doute, un arrêt. Il va toujours, plus ardent, plus précis à mesure qu'il va. L'esprit infatigable soutient le corps surmené ; il le relève, défaillant. Loin d'être accablé, écrasé par les besognes du présent, aux courtes heures du repos, il conçoit avec une lucidité merveilleuse les besognes de l'avenir. Balzac ne s'est pas reposé le septième jour. Quel exemple pour nos chétives neurasthénies ! Et il n'a vécu que cinquante et un ans !… Et non seulement il a accompli une

1. Oscar Wilde (1854-1900) avait été condamné au *hard labour* pour homosexualité en 1895.

œuvre prodigieuse, mais il en a rêvé, mais il en a préparé une plus prodigieuse encore. Il a laissé des projets, parfaitement débrouillés, de livres, de pièces, d'affaires, que trois cents ans de vies humaines ne suffiraient pas à réaliser. Quand on lit ces émouvantes, ces stupéfiantes *Lettres à l'Étrangère,* quand on se penche au bord de ce gouffre, quand on regarde, quand on entend bouillonner, au fond, l'existence surhumaine de cet homme, on est pris de vertige. Et l'on ne s'étonne plus que son cerveau ait pesé si lourd et qu'il soit mort d'une hypertrophie du cœur.

*
* *

L'Académie n'a pas voulu de Balzac [1].

M. Dupin [2] disait à Victor Hugo :

— Comment ? Balzac, d'emblée, à l'Académie ? Vous n'avez pas réfléchi… Est-ce que cela se peut ?… Mais c'est que vous ne pensez pas à une chose : il le mérite.

Il le méritait ; et aux yeux de MM. de Barante, Salvandy, Vitet, de Noailles, de Ségur, Saint-Aulaire, Lebrun, Patin, Pongerville, Villemain, Tissot, Scribe, Viennet [3], etc., c'était, en effet, impardonnable.

1. Il s'est présenté le 11 janvier 1849, au siège de Chateaubriand, et n'a obtenu que les voix de Lamartine et de Hugo.

2. Dupin aîné (1783-1865), avocat, député libéral, puis orléaniste, président de la Chambre, élu à l'Académie en 1832.

3. Guillaume Prosper de Barante (1782-1866), ancien préfet, ambassadeur, historien orléaniste, élu à l'Académie en 1826. Narcisse Achille de Salvandy (1795-1856), ministre de l'Instruction publique sous Louis-Philippe, élu en 1836. Ludovic Vitet (1802-1873), journaliste, député, vice-président du Conseil d'État, élu en 1845. Paul de Noailles (1802-1885), ambassadeur, élu en 1848. Philippe-Paul de Ségur (1780-1873), auteur d'une histoire de la Grande Armée, élu en 1830. Louis de Saint-Aulaire (1778-1854), préfet, député, ambassadeur, auteur d'une *Histoire de la Fronde,* élu en 1841. Pierre-Antoine Lebrun (1785-1873), poète et auteur tragique néo-classique, élu en 1828. Henri Patin (1793-1873), latiniste et helléniste, élu en 1842. Jean-Baptiste-Aimé de Pongerville (1792-1870), poète classique, élu en 1830. Abel-François de Villemain (1790-1870), universitaire, critique néo-classique, ministre de l'Instruction publique, vilipendé par Baudelaire. Pierre-François Tissot (1768-1854), ancien babouviste, latiniste, élu en 1833. Eugène Scribe (1791-1861), prolifique auteur dramatique, selon un modèle immuable de pièces bien faites, élu en 1834. Jean-Pons-Guillaume Viennet (1777-1868), auteur de tragédies néo-classiques, élu en 1830.

Mais le méritait-il vraiment ? Comment, en quelque sorte, légitimer une telle œuvre, si subversive, si dissolvante, si immorale ? Comment couvrir de ce respectable habit vert un homme qui, monarchiste, catholique, mais emporté par la puissance de la vérité au-delà de ses propres convictions, bouleversait si audacieusement l'organisation politique, économique, administrative de notre pays, étalait toutes les plaies sociales, mettait à nu tous les mensonges, toutes les violences, toutes les corruptions des classes dirigeantes, et, plus que n'importe quel révolutionnaire, déchaînait dans les âmes « les horreurs de la révolution » ? Est-ce que cela se pouvait ?

Et puis encore, Balzac avait mauvaise réputation. Il n'administrait pas son nom et son œuvre en bon père de famille. Ce n'était même pas un bohème — et l'on sait qu'un bohème est inacadémisable —, c'était quelque chose de bien pis.

L'Académie admet qu'on soit ivrogne, débauché, voleur, parricide, athée, et même qu'on ait du génie, pourvu que l'on soit très duc, très cardinal, ou très riche, pourvu aussi que cela ne se sache pas, ou qu'elle soit seule à le savoir. Indulgente au mal qu'on ignore, elle est impitoyable au malheur qui se sait. Elle ne pouvait ignorer que Balzac fût affreusement gêné dans ses affaires. Il avait eu des entreprises désastreuses, avait failli sombrer dans une faillite retentissante. Il avait des dettes, des dettes vilaines qu'il se tuait à payer et dont, en fin de compte, il est mort. Comme un sanglier, au milieu des chiens, il fonçait sur toute une meute de créanciers, avides et bruyants. Cela manquait par trop d'élégance.

Aucun respect de la propriété, d'ailleurs. Généreux et fastueux, comme tous ceux qui n'ont rien, l'argent ne lui tenait point aux doigts, l'argent des autres. Il achetait des bijoux, des vieux meubles historiques, des terrains, des maisons de ville, des maisons de campagne, s'offrait, au mois de janvier, des paniers de fraises, des corbeilles de pêches, qu'il dévorait, dit un chroniqueur du temps, avec une « gourmandise pantagruélique ». Il paraît que « le jus lui en coulait partout ». Est-ce que M. Viennet, poète obscur, vénérable et facétieux, se livrait à de telles débauches, lui ?… Il mangeait à son dessert des figues sèches, comme tout le monde.

— Qu'il paie d'abord… qu'il vive petitement… nous verrons ensuite, disait M. Viennet.

Balzac n'a pas payé… Il n'a payé qu'en chefs-d'œuvre : monnaie qui n'a pas cours à l'Académie.

*
* *

Ses affaires ? On s'en est beaucoup moqué ; on s'en moque encore. De la naïveté, peut-être ; de l'indélicatesse, qui sait ? En tout cas, de l'ignorance et de la féerie. C'est le point faible, la fêlure dans cette organisation si robuste. D'ailleurs, comment attendre quelque chose de sérieux de quelqu'un qui fait des romans ?

M. de Rothschild [1], qu'il voyait fréquemment, et dont nous est resté, dans son Nucingen, un si surprenant et inoubliable portrait, s'en amusait comme d'une bonne farce. Les plus indulgents, ses admirateurs mêmes, plaidaient que Balzac était un grand constructeur de chimères ; pour parler plus prosaïquement, un fou. D'autres commentaient cette image par ce mot : un faiseur.

Les gens de finance sont en général fort bornés, et orgueilleux avec médiocrité. Ils manquent de culture, d'imagination, de générosité d'esprit, dans un métier où il en faut beaucoup. Ils n'ont que de la routine dans une aventure où il n'en faut pas du tout. Concevoir une affaire, c'est concevoir un poème. L'homme d'affaires qui n'est pas, en même temps, un idéaliste, un poète, ce n'est rien… rien qu'un escroc, la plupart du temps.

Balzac était poète. Il avait la passion des belles et grandes ordonnances ; il ne suivait pas les idées, il les devançait. De même qu'il lui suffisait d'un mot pour reconstituer, dans sa vérité logique, tout un être humain, de même il lui suffisait d'un fait, quelquefois d'un menu fait, pour découvrir et créer d'un coup le drame d'une affaire. Il la concevait, la débrouillait, la bâtissait, avec la même imagination puissante, la même faculté de divination, la même netteté carrée que ses livres.

1. James de Rothschild (1792-1868), fondateur de la banque Rothschild de Paris, consul d'Autriche, fut le banquier de la monarchie de Juillet.

Il eût étonné et fait réfléchir des hommes moins prévenus, moins bassement théoriques que des financiers, par l'abondance, la justesse de ses renseignements techniques, la connaissance et souvent la prescience de la valeur géologique, économique, des divers pays de l'Europe. Chimériques, sans doute, étaient ses affaires, en cela surtout qu'elles venaient toujours trop tôt. Quand on veut de la gloire immédiate ou de l'argent, il faut toujours venir après… après quelqu'un. Le génie sème et passe. L'habileté reste, attend et récolte. Balzac a semé, souvent sa semence fut bonne. Beaucoup, parmi ses affaires dont on riait, d'autres, plus tard, les ont réalisées. Épilogue connu.

Cette œuvre, qui est un œuvre d'âpre psychologie et, en dépit de son culte pour l'argent, une œuvre de critique sociale pessimiste, est, en même temps, une œuvre de divination universelle. Solidement établie sur le contemporain, elle engage et prédit l'avenir. Balzac est aussi à l'aise dans demain que dans aujourd'hui. Ses conceptions financières feraient honneur à un économiste révolutionnaire. Il entrevoit des directions nouvelles au mouvement des fonds d'État, des solutions hardies aux problèmes agraires. Il rédige des dispositifs pratiques, ingénieux, sur des sociétés de secours mutuels, comme par exemple la Société des Gens de Lettres, qui est sortie de son cerveau. (Elle semble, d'ailleurs, l'avoir bien oublié, car elle refusa, du génie d'Auguste Rodin [1], son effigie, comme l'Académie avait refusé, du génie de Victor Hugo, sa personne.) Il rêve et prépare toute une révolution de la librairie, par la création du livre à bon marché. Son sens de la vie, de l'orientation de la vie, lui fait découvrir, avant tout le monde, la valeur spéculative des terrains, dans certains quartiers de Paris, alors déserts, et maintenant devenus le centre de l'activité et de la richesse. Il se réjouit d'avoir acheté un bout de terrain à Sèvres. Plus de quinze ans avant l'établissement des chemins de fer en France, il écrit : « Nous aurons, un jour, un chemin de fer entre Paris et Brest. Et l'on construira une gare

1. C'est le 6 juillet 1891 que Rodin a reçu de la Société des Gens de Lettres (SGL), la commande d'une statue de Balzac dont était initialement chargé Chapu, mort avant de l'avoir achevée. Elle ne sera terminée que très tardivement et exposée au Salon de 1898, où elle fera scandale. La SGL la refusera.

tout près de ma maison. Faites comme moi, achetez… achetez!… » Sa maison, c'était les Jardies. La gare y est. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que, plus tard, aux Jardies, M. Rouvier [1], M. Étienne, M. Thomson, M. Joseph Reinach, célébreraient un culte, et que ce culte ne serait pas celui de Balzac, mais celui de Gambetta.

Des moralistes ont voulu prouver que Balzac avait inventé, de toutes pièces, des mœurs, des compartiments sociaux, tout un monde artificiel — le monde de Balzac, comme on l'appela, pour l'opposer au monde de la réalité —, que toute une catégorie d'ambitieux, d'aigrefins, d'aventuriers séduits par les vices brillants, l'amoralité triomphante de son œuvre, s'étaient en quelque sorte moulé l'âme sur celle de ses imaginaires héros. C'est une sottise. Il ne les avait pas inventés, il les avait prévus, comme il avait prévu aussi Wagner et le wagnérisme, comme il avait, malgré ses notions confuses de l'art, entrevu ces hauteurs où resplendit, aujourd'hui, le nom d'Auguste Rodin.

On m'a conté qu'un jour, causant avec des amis, Balzac imaginait, en riant — riait-il autant qu'on veut bien le croire? — un moyen sûr, rapide, de gagner beaucoup d'argent, assez d'argent pour fonder un grand journal, un journal d'influence et d'intérêts, tel qu'il en avait eu souvent la hantise. — Rien de plus simple, expliquait-il, et à la portée de toutes les intelligences. Il s'agirait de faire paraître une petite feuille hebdomadaire, qu'on appellerait *Le Journal des Médecins.* Cette feuille ne contiendrait rien d'autre que la liste des morts de la semaine, avec le nom du médecin en regard de chaque mort. On la distribuerait dans les rues, comme un prospectus… Vous voyez d'ici les médecins… Ce serait énorme.

Et Balzac riait, à grands éclats, de cette invention.

Or, quelques années après, un Américain, à bout de ressources, qui ignorait absolument cette boutade de Balzac,

1. Maurice Rouvier (1842-1911), député opportuniste, plusieurs fois président du Conseil, en 1887 et en 1905, lié aux milieux d'affaires. Gaston Thomson, né en 1845, député de Constantine et ministre de la Marine en 1905. Joseph Reinach (1856-1921), ancien député opportuniste des Basses-Alpes, historien de l'affaire Dreyfus — qui l'a rapproché de Mirbeau. Tous étaient de fervents gambettistes.

réalisait cette idée de Balzac. Elle fut le point de départ d'une des plus grosses fortunes, et d'un des plus grands journaux du monde.

*
* *

Les bruits les plus fâcheux circulaient sur Balzac, colportés et grossis par ses ennemis. Non seulement il était Rubempré et Vautrin, il était aussi Mercadet. Des éditeurs, des imprimeurs, des directeurs de journaux se plaignaient vivement de sa mauvaise foi, de son habileté scabreuse. Ces pauvres gens pleuraient d'avoir été « roulés » par lui avec la plus étonnante maestria. Ils l'accusaient d'indélicatesse, parce que, connaissant comme un avoué toutes les roueries de la procédure, il se défendait, souvent victorieusement, contre leur rapacité. Ne racontait-on pas aussi qu'il vivait de ses maîtresses ? N'affirmait-on pas qu'il avait emprunté, d'une façon frisant l'escroquerie, une très grosse somme d'argent à Mme D…, la femme d'un imprimeur qui l'adorait ? Ne disait-on pas enfin qu'il devait, avant son mariage, près de deux cent mille francs à Mme Hanska ?

Il y avait un peu de vrai dans toutes ces histoires malsonnantes, mais du vrai mal compris, du vrai déformé, comme toujours. Il ne s'en est pas caché. Les *Lettres à l'Étrangère,* qui, malgré les beaux cris d'amour, les beaux cris d'orgueil, les exaltations de la confiance en soi, les débordements d'une personnalité ivre d'elle-même, et malgré cette jactance énorme, qui le fait se gonfler jusqu'à la bouffonnerie, sont le plus émouvant, le plus angoissant martyrologe qui se puisse imaginer d'une vie d'artiste, ces lettres contiennent des aveux, voilés, il est vrai, des histoires obscures, sans doute, mais reconnaissables pour qui connaît un peu l'existence secrète de Balzac. Il y est souvent question d'une « dette sacrée ». Ne serait-ce point une allusion au prêt de Mme D… ? Nous pouvons tout croire d'un homme dont la vie a été l'argent, l'argent partout, l'argent toujours : « L'argent, écrit Taine, fut le persécuteur et le tyran de sa vie ; il en fut la proie et l'esclave, par besoin, par honneur, par imagination, par espérance. Ce dominateur et ce bourreau le courba sur son travail, l'y enchaîna, l'y inspira, l'y poursuivit dans son loisir, dans ses réflexions, dans ses rêves, maîtrisa sa main, forgea sa poésie,

anima ses caractères, et répandit sur toute son œuvre le ruissellement de ses splendeurs. » Le ruissellement de ses douleurs aussi et de ses hontes.

Qu'on se reporte un instant à ces lettres, où l'auteur de *La Comédie humaine* évoque un prodigieux enfer du travail et de l'argent ; qu'on se rappelle les nécessités terribles, les terribles échéances où chaque fin de mois l'accule ; l'huissier à ses trousses, sa mère qui le harcèle, l'avenir engagé, les déchirements de son foie et les étouffements de son cœur ; le roman qu'il doit livrer pour le lendemain ; ses nuits, au sortir d'un dîner mondain ou d'un soir d'Opéra, passées à écrire, à écrire, à écrire ! À propos de *Modeste Mignon,* il annonce joyeusement à son amie : « Encore soixante-dix feuillets de mon écriture… Ce sera fini demain. » Dans ce labeur de forçat, dans ce qui eût été, pour tout autre, un délire épuisant, il ne perd pas pied une seule minute. Il conserve, intacte, la maîtrise de son cerveau. Il songe à tout, aux plus petites choses. Il crayonne de malicieux portraits, raconte avec enjouement des anecdotes spirituelles, sur la princesse Belgiojoso, Mme de Girardin, la comtesse Potocka [1]. Il se promet d'aller, le lendemain, chez le joaillier, voir où en est la bague commandée pour sa chère Constance Victoire et dont il a donné le dessin. Il se charge de l'achat de ses gants, de l'emplette de mille menus bibelots. Avec une netteté, un sens pratique et retors d'homme d'affaires et d'homme de loi, il soumet à sa Line un plan complet de réorganisation de sa fortune, lui explique, avec une compétence d'agronome, quel parti nouveau elle peut tirer de ses terres incultes, lui indique, avec une clairvoyance de banquier, un placement plus judicieux de son argent. Il la guide dans son procès, dans ses revendications, dans la situation embrouillée et difficile où l'a laissée la mort de son mari, et cela en un pays dont il connaît à peine les mœurs et les formes judiciaires.

1. Christine Trivulzio, princesse Belgiojoso (1808-1871), patriote italienne exilée en 1831 à Paris, où elle tenait un salon fort couru et subventionnait des journaux. Delphine Gay, épouse d'Émile de Girardin (1804-1855), femme de lettres, auteur notamment de *La Canne de M. de Balzac* (1836) et d'une pièce à succès, *La Joie fait peur* (1854). La comtesse Anna Potocka (1776-1867), nièce du maréchal Poniatowski, vivait à Paris et y tenait un salon ; elle a laissé des *Mémoires.*

Qu'on se rappelle encore les espoirs obstinés, les rêves grandioses de la moisson future, toute proche, la confiance presque sauvage qu'il a en son génie. Et voyez-le faire, le plus loyalement du monde, la balance entre ses dettes d'aujourd'hui et ses triomphes assurés de demain. Que sont ses dettes ?… Rien. Que pèsent ses dettes ? Rien, en vérité, mais rien, rien !… N'a-t-il pas son œuvre, chaque jour agrandie, chaque jour plus populaire, qui lui réserve des millions ?… N'a-t-il pas ses affaires qui lui représentent des milliards ? Alors il prend, comme il peut, où il peut, de légères avances sur cette fortune certaine, avances qu'il remboursera, plus tard, demain, ce soir, peut-être au centuple…

Et les chimères se pressent, montent, de partout, l'enveloppent de leurs caresses et chantent autour de lui. Leurs voix le bercent et le raniment. Il en oublie sa détresse ; il en oublie jusqu'aux affreuses douleurs qui lui écartèlent les os de la poitrine. Elle et lui, elle, la Line, la Linette, et le cher Minou, lui, le bon, le grand, le sublime Noré. Ils touchent enfin au bonheur si longtemps attendu… Ils auront un palais, comme des rois, vivront dans un merveilleux décor d'art, de fêtes, de domination ; ils verront Paris, l'univers à leurs pieds. Est-ce pour quelques misérables cent mille francs qu'il va ralentir, arrêter l'essor de son génie, renoncer à ses magnifiques créations, voler à l'amour qui s'y exalte, voler au monde qui s'en éblouit, une gloire dont il se sent tout rempli, mais à qui il faut donner à manger de l'argent, de l'argent encore, et toujours de l'argent ?

La femme de Balzac

Et me voici au drame le plus et aussi le moins connu de la vie de Balzac : son mariage. Bien que nous soient encore obscurs certains épisodes de cet extraordinaire roman d'amour qui fut, en même temps que la méprise de deux cœurs trop littéraires, la chute finale de deux ambitions pareillement déçues, j'y ajouterai, peut-être, quelques éclaircissements. Je m'empresse de dire à qui je les dois : au peintre Jean Gigoux [1], qui fut mêlé très intimement, aussi intimement que Balzac, à la vie de Mme Hanska. Pour

1. Jean Gigoux (1806-1894), peintre bisontin, que Mirbeau a rencontré à la fin de sa vie chez Heredia et chez Rodin. Auteur notamment de *La Mort de Léonard de Vinci* (1835), de *La Mort de Manon Lescaut,* de portraits et de lithographies.

authentifier certains faits graves dont un, au moins, de la plus grande horreur tragique, je n'ai, il est vrai, que des confidences parlées. Mais pourquoi voulez-vous que les confidences parlées soient moins véridiques que les confidences écrites ? Elles ont, au contraire, toutes chances de l'être davantage. Jean Gigoux était très vieux quand il me les fit, très désillusionné. Il n'avait plus d'orgueil. J'ai toujours pensé qu'il lui avait fallu un grand courage, ou un grand cynisme — ce qui est souvent la même chose — pour aller jusqu'au bout de sa confidence.

Tout le monde sait comment Balzac connut Mme Hanska. En somme l'histoire la plus banale : une lettre d'admiration enthousiaste, trouvée par lui chez Léon Gosselin, son éditeur, le 28 février 1832. Elle venait du fond de la Russie, était signée : *L'Étrangère.* Balzac était très vaniteux, il avait tous les grands côtés, si l'on peut dire, de la vanité ; il en avait aussi tous les petits. Cette lettre le ravit, exalta immensément son amour-propre d'homme et d'écrivain. Malheureusement, nous n'avons pas cette lettre… On suppose que Balzac la brûla, avec beaucoup d'autres, de même origine, à la suite d'un drame violent survenu en 1847, croit-on, entre Mme Hanska et lui [1]. Ce que nous savons de cette lettre, c'est par Balzac lui-même, qui a dit, à Mme Surville, à quelques amis, qu'elle était admirable, qu'elle révélait « une femme extraordinaire ». Ce fut en vain qu'il s'ingénia à en découvrir l'auteur. Sept mois après, il en recevait une autre… Celle-là, nous l'avons. Elle est bien romantique, bien emphatique et bien sotte, et, déjà, elle glisse fâcheusement de la littérature dans l'amour.

Il y est écrit, textuellement, ceci :

« Vous devez aimer et l'être : l'union des anges doit être votre partage; vos âmes doivent avoir des félicités inconnues; l'Étrangère vous aime tous les deux et veut être votre amie… Elle aussi sait aimer; mais c'est tout… Ah ! vous me comprendrez ! »

1. De février à avril 1847, Mme Hanska est venue à Paris. La servante-maîtresse de Balzac, surnommée la Chouette, menaça de livrer à la publicité les lettres de l'Étrangère à Balzac qu'elle avait subtilisées.

Plus loin :

« Votre carrière est brillante, semée de fleurs suaves et embaumées. »

On lui offrait, cette fois, un moyen, un peu mystérieux, de correspondre. Beaucoup eussent jeté ces lettres au panier, car je suppose qu'en ce temps-là les correspondantes littéraires, semblables à celles d'aujourd'hui, n'étaient, le plus souvent, que de très vieilles femmes hystériques ou réclamières… Balzac conserva pieusement ces lettres, y répondit.

Au cours de cette correspondance, il apprit, non sans une joie enivrée, que l'Étrangère était une grande dame… Naturellement, elle était jeune, belle, comtesse, « colossalement riche », mariée à un homme qu'elle n'aimait pas, supérieure par l'intelligence et par le cœur à toutes les autres femmes. Cet esprit si averti, si aigu, si profondément humain, croyait, avec une ferveur théologale, aux grandes dames. Comme M. Paul Bourget, à qui ce trait commun suffit pour vouer à Balzac une admiration passionnée [1], et pour se croire lui-même un Balzac, il raffolait de titres et de blasons. Tout de suite, il se mit à aimer, éperdument, la grande dame inconnue. Tout de suite, pour conquérir son estime, pour émouvoir sa sensibilité, il étala devant elle sa vie difficile, lui confia ses projets, ses rêves, ses rancœurs, ses luttes incessantes, le long martyre de son génie. Son imagination aidant, il bâtit, sur la fragilité distante de cet amour, le plus merveilleux de ses romans, et peut-être, déjà, la plus solide de ses affaires.

Barbey d'Aurevilly, qui aimait toujours à parler de Balzac et de ce qui avait rapport à Balzac, m'a fait de la comtesse Hanska ce portrait. Elle était d'une beauté imposante et noble, un peu massive, un peu empâtée. Mais elle savait conserver dans l'embonpoint un charme très vif, que pimentaient un accent étranger délicieux et des allures sensuelles « fort impressionnantes ». Elle avait d'admirables épaules, les plus beaux bras du monde, un teint d'un éclat irradiant. Ses yeux très noirs, légèrement

1. Paul Bourget a consacré un article à Balzac, au début de sa carrière, en 1876, et Mirbeau l'avait alors apprécié (cf. p. 2247).

troubles, inquiétants; sa bouche épaisse et très rouge, sa lourde chevelure, encadrant de boucles à l'anglaise un front d'un dessin infiniment pur, la mollesse serpentine de ses mouvements, lui donnaient à la fois un air d'abandon et de dignité, une expression hautaine et lascive, dont la saveur était rare et prenante. Très intelligente, d'une culture étendue mais souvent brouillée, trop « littéraire » pour être émouvante, trop mystique pour être sincère, elle aimait, dans la conversation, s'intéresser aux plus hautes questions, où se révélait l'abondance de ses lectures bien plus que l'originalité de ses idées. Elle n'était ni spirituelle ni gaie et manifestait, en toutes choses, une grande exaltation de sentiments. Au vrai, un peu déséquilibrée et ne sachant pas très bien ce qu'elle voulait…

— En somme, me disait d'Aurevilly, telle quelle, elle valait la peine de toutes les folies.

Il ne l'avait connue qu'après la mort de Balzac, et pas longtemps. Il m'avoua que la continuelle présence de Jean Gigoux dans la maison de la rue Fortunée sa vulgarité conquérante d'homme à femmes, son cynisme à se vautrer dans les meubles de Balzac, son affectation de rapin à « cracher sur ses tapis », lui furent vite une chose intolérable, odieuse… À peine présenté chez Mme de Balzac, il ne reparut plus chez elle. Mais, jusqu'à la fin de sa vie, il avait conservé, de cette figure entrevue, un souvenir impressionné.

Nous ne connaissons guère Mme Hanska que par les lettres de Balzac, car je veux négliger ici les indications qui me viennent de Jean Gigoux (elles pourraient paraître suspectes et d'une psychologie bien courte). Et encore, nous ne pouvons pas toujours nous fier à Balzac, qui ment souvent, comme tous les amoureux. Sa folle vanité le porte, à son insu, aux exagérations les moins acceptables. Il a la manie de ne nous montrer jamais Mme Hanska qu'à travers lui-même. Et puis, n'a-t-on pas prétendu que les *Lettres à l'Étrangère* étaient un document par endroits, fort discutable? N'a-t-on pas affirmé que Mme Hanska, après la mort de Balzac, en avait fait ou refait les parties d'amour? Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans cette accusation. Elle me paraît, à moi, bien risquée. Les raisons qu'on en donne ne m'ont point convaincu, car tout se tient dans ces lettres. Elles sont d'une si belle et forte coulée, elles marquent une telle empreinte personnelle, qu'on ne

saurait admettre la possibilité d'une révision ultérieure. Quoi qu'il en soit, nous sommes réduits, quant à cette figure et à son caractère vrai, à des références mal contrôlées, et, pire, à de simples hypothèses. Si proche de nous, pourtant, un voile nous la cache qui ne sera pas levé de sitôt.

On peut reconstituer l'état d'esprit de Mme Hanska, lorsqu'elle résolut d'écrire sa première lettre à Balzac. Reléguée au fond de l'Ukraine, avec un mari plus âgé qu'elle, peu sociable et préoccupé seulement d'intérêts matériels, elle s'ennuyait. Seule, ou à peu près, dans cette sorte d'exil, au milieu d'un pays puéril et barbare, elle ne trouvait pas à occuper son imagination ardente et son cœur passionné. C'était la femme incomprise et sacrifiée. À défaut d'action sentimentale, elle lisait beaucoup et rêvait plus encore. Et, de lectures en rêveries, elle se sentait très malheureuse.

Les écrivains français, qui sont ceux qui savent le plus et le mieux parler d'amour, l'attiraient particulièrement, et par-dessus tous les autres ce Balzac, dont elle avait compris tout de suite le génie, et dont la célébrité, avec tout ce qu'elle comportait alors d'un peu scandaleux, l'enflamma. Très vivement, elle s'éprit de cette existence parisienne, voluptueuse, aventureuse et surmenée, qu'il peignait avec de si éclatantes couleurs; elle s'extasia devant ces figures de femmes, cœurs de feu, cœurs de larmes, cœurs de poison, où elle retrouvait, en pleine action, dans des décors d'une fièvre si chaude, tous ses rêves, et ce furieux élan de vie, de toute vie, qui se brisait sans cesse aux murs de ce vieux château silencieux et froid, aux faces et aux surfaces mortes de ses moujiks et de ses étangs. Donc, ce qui la poussa d'abord vers Balzac, ce fut son désœuvrement sentimental, ce fut sa reconnaissance étonnée pour un homme qui précisait, qui résumait si bien tous les intimes enivrements, tous les secrets désirs de la femme; ce fut aussi quelque chose de plus vulgaire — il est permis de le supposer —, un instinct de *bas bleu* qui espère profiter de l'illustration d'un grand poète, en engageant avec lui une correspondance que la postérité recueillera peut-être. Le cas n'est point rare, et il est presque toujours fâcheux. Que pouvons-nous attendre d'émouvant, d'élégant, de naturel, de quelqu'un qui pose devant un tel objectif?

Pourtant, il n'est point douteux que Mme Hanska et Balzac se sont passionnément aimés et que leur amour a dépassé, du moins au début, l'attrait piquant d'une correspondance mystérieuse, les calculs de l'intérêt, les combinaisons d'une mutuelle ambition. Tout cela ne viendra qu'après.

Comment ne se seraient-ils pas aimés ? Pour entretenir, pour exalter leur amour, ils avaient deux toniques puissants, deux excitants admirables : l'imagination et la distance. Depuis 1833, date de leur première rencontre à Neuchâtel, qui fut d'une mélancolie si comique, jusqu'en 1848, date du dernier voyage en Russie de Balzac, ils ne se sont vus que quatre fois. Quatre fois en quinze ans ! Trois fois à Wierzchownia, une fois à Paris où, après la mort de son mari, Mme Hanska est venue, avec sa fille, faire un court séjour, sous un nom d'emprunt [1]… Pour des êtres qui vivaient surtout par le cerveau, quel meilleur moyen que l'absence d'éterniser un sentiment qui ne résiste pas, d'ordinaire, aux désenchantements quotidiens de la présence, aux brutalités du contact ?

Durant ces visites, la désillusion ne vient pas, ne peut pas venir. Balzac ne veut rien compromettre et il est sous les armes. Il se surveille, il se maîtrise. Il met un frein aux débordements de sa personnalité ; il adoucit la rugosité de son caractère, ses manies. Il se fait câlin, félin, très tendre, enfant. Il est charmant et soumis. Et il est malheureux aussi, car, en plus de l'admiration et de la tendresse, il demande de la pitié. On le méconnaît, on le calomnie, on le persécute, lui qui n'est que grandeur, sublimité, génie ! Il sait être gai à l'occasion, mélancolique quand il faut l'être, à l'heure de ces crépuscules russes, si pénétrants et si profonds !… Avec son habileté coutumière, par de beaux cris, il sait exploiter tous les attendrissements d'une âme éprise et conquise. Même dans leurs moments d'exaltation, ils ne se livrent jamais, et toujours ils se mentent. N'est-ce donc point là le parfait amour ?

Lorsque Balzac part, lorsqu'ils se quittent — pour combien de temps, hélas ! —, ils n'ont pas connu une seule minute de lassitude, de déception. Au contraire. L'absence va redonner plus de

1. En 1845. Ce séjour a duré un mois. Mais elle est revenue en 1847, ce que Mirbeau ne semble pas prendre en compte.

jeunesse, plus de force à la passion. Tous les deux, dans l'attente héroïque de se retrouver, ils vont faire une provision nouvelle de joies, de chimères, d'espérances. Et les lettres recommencent, plus pressées, plus ardentes, avec çà et là, des brouilles légères, de petites coquetteries, pas sérieuses, pas douloureuses, et qui ne font que suralimenter leur adoration. Après ce repos, cette halte, Balzac reprend plus intrépidement que jamais son collier de misère, sa vie haletante, son terrible labeur de forçat… et ses maîtresses. N'est-il pas merveilleux de penser que ce grand amour n'ait nui en rien à ses autres amours ? De même qu'il écrivait quatre livres à la fois, de même il pouvait aimer quatre femmes en même temps. Il était assez riche d'imagination pour les aimer toutes !…

Nous pouvons préciser le jour et même l'instant où l'idée d'épouser Mme Hanska s'empara résolument de l'esprit de Balzac. Tel que vous le connaissez, vous ne serez pas étonnés que cette idée lui vienne dès qu'il aura été mis, très vaguement d'ailleurs, au courant de la situation de l'Étrangère, et de ce qu'il peut en tirer. Il y a bien un mari. Mais le mari ne l'embarrasse pas… Il le supprime d'un trait, tout de suite. Il met sur le mari un *deleatur,* comme sur une faute typographique.

Dans une lettre, où il a conté à sa sœur. Mme Surville, avec un enthousiasme de tout jeune gamin, l'entrevue de Neuchâtel, il écrit : « Et je ne parle pas des richesses colossales… Qu'est-ce que c'est que cela devant un tel chef-d'œuvre de beauté ? » Il y revient, pourtant, quelques lignes plus bas, ébloui… Et plus loin encore : « Pour notre mari, comme il s'achemine vers la soixantaine, j'ai juré d'attendre, et *elle* de me réserver sa main, son cœur… » Deux mois plus tard, à Genève, où il a suivi le couple, et où il est resté cinq semaines, le mariage est tout à fait décidé… Depuis, ils en parlent souvent, dans leurs lettres. Ce sont, à chaque page, des allusions à cette échéance sans cesse reculée ; ce sont les plans détaillés d'une union qui semble, d'ailleurs, avoir été beaucoup plus désirée de Balzac que de Mme Hanska.

Naturellement, il faut bien attendre que ce bon M. Hanski disparaisse. Son état de santé permet, du reste, de supposer qu'on n'attendra pas longtemps. M. Hanski, averti, ne met point d'opposition à ces projets posthumes. On prétend même qu'il les approuve, sinon qu'il les encourage. En dépit de son caractère

difficile et de ses aspirations peu littéraires, ce Cosaque accommodant est au mieux avec Balzac et s'honore d'être son ami. Balzac l'a conquis, lui aussi, peut-être par sa science agronomique… M. de Spoelberch de Lovenjoul possède et a publié une lettre, où ce gentilhomme exprime à l'auteur de *La Comédie humaine* son estime et son admiration.

Quoique Balzac soit de bien courte noblesse, l'autre est assez flatté de savoir qu'un tel personnage le remplacera un jour, sinon dans le cœur de sa femme, qu'il n'a jamais eu, du moins dans son lit. Il y a dans toute cette histoire des dessous comiques que, malheureusement, l'on connaît mal.

C'est ainsi qu'à Neuchâtel, le jour de la rencontre, Mme Hanska est assise, comme il est convenu, sur un banc de la promenade avec son mari et ses enfants. Pour se faire reconnaître, elle doit tenir, sur ses genoux, un roman de Balzac, bien en vue. Le livre y est, mais l'émotion de la pauvre femme est telle qu'elle ne s'aperçoit pas qu'elle l'a entièrement caché sous une écharpe. Un homme petit, gros, très laid, passe et repasse. « Oh ! mon Dieu, se dit Mme Hanska, pourvu que ce ne soit pas lui ! » Elle a vu enfin sa maladresse… Elle découvre le livre… L'homme aussitôt l'aborde… Elle dit, toute pâle, dans un cri de désespoir : « C'est lui !… C'est lui !… » Et quelques instants après, « à l'ombre d'un grand chêne », pendant que M. Hanski s'en est allé on ne sait où, ils échangent le premier baiser et le serment de fiançailles !

Naturellement aussi, on attendra que Balzac ait payé ses dettes, rétabli ses affaires… Le temps de quelques mois, parbleu ! Mais que d'accrocs, que de désillusions successives !… Elles vont de mal en pis, ses affaires… Malgré les calculs optimistes, les chiffres mirobolants, où Balzac essaie de se leurrer, de la leurrer, les dettes s'ajoutent aux dettes ; les difficultés s'accumulent sur les difficultés : chaque jour, un obstacle nouveau. Mais il ne démord point de ses espérances ; pas une seconde la confiance ne l'abandonne. En vue du mariage, toujours prochain, pour orner sa maison qu'il veut fastueuse et royale, il a acheté, à crédit le plus souvent, de merveilleux meubles, des tableaux de vieux maîtres italiens, des tapis précieux, qu'il revend ensuite à perte, pressé qu'il est toujours par d'immédiats besoins d'argent. De son cabinet de Paris, il surveille et dirige les

intérêts de Mme Hanska, s'inquiète du rendement de sa fortune, comme si elle était déjà sienne. Quels rêves de splendeur! quelles géniales combinaisons! quelles affaires n'a-t-il pas dû bâtir, sur cette richesse et sur l'éclat de ce nom étranger qu'il va bientôt imposer à l'admiration de Paris!

De son côté, Mme Hanska rêve d'une vie nouvelle, élargie. Elle a toujours les yeux tournés vers ce Paris où son ami vit et travaille, se débat, souffre et attend, vers ce Paris où sa beauté, sa supériorité intellectuelle, son aventure romanesque et le grand nom de Balzac lui assurent une place exceptionnelle, privilégiée, retentissante… L'existence morne qu'elle mène là-bas lui pèse de plus en plus. Elle a besoin d'action, d'expansion, grisée par la promesse de cette royauté féminine que Balzac agite sans cesse devant elle… Et son miroir lui dit, chaque jour, qu'elle vieillit un peu plus, que sa beauté ici se flétrit, là qu'elle s'alourdit dans la graisse. Il n'est que temps… Si intelligente qu'elle soit, Paris, du fond de ses terres lointaines, lui apparaît, comme à ces petits ambitieux de province, la ville unique, la ville féerique, où l'on peut puiser de tout, à pleines mains : plaisirs, triomphes, domination. Car c'était le temps romantique où tous les désirs gravissaient la butte Montmartre et, en voyant la ville étendue au-dessous d'eux, s'écriaient : « Et maintenant, Paris, à nous deux! » [1]

Pour hâter ce moment de la délivrance et de la conquête, elle aide Balzac de sa bourse. Mais que peut cette aide qui vient, comme toutes les autres, tomber vainement dans un gouffre sans fond?

Il semble pourtant, sans qu'on en démêle bien la cause profonde, qu'il y ait eu souvent et de tout temps, même au temps des premiers bonheurs, comme des arrêts subits à la poussée de ses élans, et que des hésitations, sinon des pleurs, traversent parfois, d'un vol inquiet, les si beaux rêves de la vie promise.

Un peu avant février 1848, Balzac, trompant ses créanciers, a pu mettre une somme importante à l'abri de leurs revendications, toujours en vue de son mariage. Cette somme, sur les

1. Ce défi de Rastignac clôt *Le Père Goriot*.

conseils du baron de Rothschild, il l'a convertie en actions du Chemin de fer du Nord. Mais la fatalité le poursuit. Survient la Révolution, qui emporte tout. Les valeurs de Bourse sont tombées à rien. Il est ruiné. Ce fut un moment terrible et qui faillit l'abattre. Mais, ramassant les débris de cette fortune, prenant ci, prenant là, engageant davantage un avenir engagé de tous les côtés, il n'hésite plus, il part pour la Russie. Il comprend nettement, cette fois, que tout est fini, qu'il est perdu, qu'il ne lui reste plus qu'une ressource : se marier. Coûte que coûte, il faut qu'il revienne à Paris avec une femme, c'est-à-dire avec une fortune. On peut chiffrer l'illusion vers laquelle il marchait. Rencontrant Victor Hugo, la veille même de son départ, il lui dit :

— Oui, je vais en Russie… une affaire… J'en rapporterai dix millions.

Durant les vingt mois que dura cette absence, que se passa-t-il entre Mme Hanska et lui? On ne le sait pas bien, ou plutôt on l'ignore totalement. Je crois que M. de Spoelberch de Lovenjoul ne possède, sur cette période, aucun document. Jean Gigoux lui-même ne m'en a parlé qu'en termes vagues. Ses souvenirs étaient très confus, disait-il. Il semble d'ailleurs que, dans son intimité avec Mme Hanska, Gigoux ne se soit jamais beaucoup préoccupé des choses du passé, et qu'il ait borné ses curiosités, presque uniquement pittoresques ou galantes, aux événements du présent, et encore à ceux seulement où il eut sa part d'action. Il croyait pourtant avoir entendu dire à Mme Hanska que Balzac avait eu beaucoup de peine à la décider. Elle avait réfléchi, voulait renoncer à une union qui avait subi tant d'entraves et ne la tentait plus. Il paraît aussi que Balzac avait énormément changé. Il perdait de sa séduction, de sa gentillesse, montrait une autorité despotique, de bizarres manies qui l'effrayaient. Son masque tombé, il devenait rude et violent. Et puis, il était très malade. Il avait eu, là-bas, des crises au foie, au cœur. La déchéance morale, la destruction physiologique commençaient… Enfin l'entourage de Mme Hanska la détournait de ce mariage. On prétend même que l'Empereur [1] y avait mis son *veto*… Ah! la pauvre femme était bien revenue de tous ses rêves!

1. Le tsar de Russie était alors Nicolas Ier (1796-1855).

Il faut croire que la tenace éloquence de Balzac, ou peut-être la pitié de Mme Hanska, avait été plus forte que tout. Je me souviens, comme j'émettais cette hypothèse de la pitié, que Gigoux leva les bras au plafond et qu'il dit avec un dur sourire ironique :

— La pitié de Mme Hanska ?… Ah ! mon cher !

Moi, je n'en sais rien… Mais je sais qu'il y avait des choses que Jean Gigoux ne pouvait pas comprendre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, un soir du mois de mai 1850, Balzac rentrait à Paris, marié. Marié et presque mourant…

*
* *

M. de Spoelberch de Lovenjoul raconte que, ce soir-là, vers minuit, Balzac et sa femme descendirent de voiture, très fatigués, très énervés par le voyage, devant le n° 12 de l'avenue Fortunée.

De Russie, il avait écrit à sa mère une longue et minutieuse lettre, dans laquelle il annonçait la date et l'heure de son retour et lui recommandait de mettre les choses en ordre, en fête, dans la maison. Il voulait que tout y fût gai et souriant pour les accueillir, les meubles, les bibelots à leur place… des lumières et des fleurs partout… un souper joliment préparé. Il la priait en outre de rentrer chez elle, car il désirait ne lui présenter sa belle-fille que le lendemain, solennellement. Il attachait beaucoup d'importance à ces formes protocolaires. Mme de Balzac exécuta ponctuellement les ordres de son fils. Sa mission terminée, elle se retira, laissant la maison parée, les fleurs, le souper, à la garde d'un domestique, qu'elle-même avait engagé pour la circonstance et qui se nommait François Munck.

Ils arrivent. Ils voient la maison tout illuminée. Ils sonnent. Rien ne leur répond. Ils sonnent encore. Rien. Toutes les fenêtres brillent ; on aperçoit des fleurs, dans la lumière. Une grosse lampe éclaire les marches du perron… Mais rien ne bouge. Tout cela est immobile, silencieux, plus effrayant que si tout cela était noir. Que se passe-t-il donc ? Balzac a peur. Il appelle, crie, frappe à grands coups contre la grille. Rien toujours. Quelques passants attardés, croyant à un accident, à un crime, se sont assemblés, offrent leur aide. Ils unissent leurs efforts, leurs poings, leurs cris. En vain… Pendant ce temps-là, le cocher a déchargé les bagages sur le trottoir. La nuit est fraîche. Mme de

Balzac a froid. Elle ramène plus étroitement sur elle les plis de son manteau, se promène en tapant du pied sur le pavé. Elle s'impatiente. Balzac s'agite. Allant de l'un à l'autre, il explique aux passants :

— C'est incroyable… Je suis M. de Balzac… Cette maison est ma maison… Je reviens de voyage… Nous sommes attendus. Ah ! je n'y comprends rien !…

L'un propose d'aller requérir un serrurier. Justement il en connaît un dans une rue voisine… Il s'appelle Marminia… C'est un bon serrurier…

— Soit, consent Balzac, qui trouve pourtant ce moyen de rentrer chez soi un peu humiliant… Un serrurier… c'est cela… Car enfin M. de Balzac ne peut rester dans la rue à une pareille heure de la nuit.

Et, tandis qu'on attend le serrurier, on frappe toujours à la porte ; on essaie de jeter des petits cailloux contre les fenêtres, on crie :

— Hé ! hé ! ouvrez donc !… C'est nous !… Je suis M. de Balzac !…

Inutilement.

D'autres passants arrivent. Mme de Balzac s'est assise sur une malle, très lasse, la tête dans ses mains, Balzac va, vient, explique toujours :

— Je suis M. de Balzac… Je n'aurais jamais cru… C'est extraordinaire !

Enfin on amène le serrurier, qui enfonce la grille… Suivi de ses amis nocturnes, qui tiennent à le protéger contre on ne sait quoi, Balzac traverse la petite cour très vite, entre dans la maison. Et alors s'offre à ses yeux le plus surprenant spectacle. Le valet de chambre, François Munck, est devenu subitement fou. Il a saccagé le souper, éparpillé et cassé la vaisselle. Les meubles dansent dans les pièces ; les fleurs partout jonchent les parquets. Une bouteille brisée achève de répandre, sur le tapis, un liquide mousseux. Et le malheureux se livre à mille extravagances. On s'empare de lui, on le maintient et on l'enferme à clé dans une petite chambre. Il se laisse faire sans trop de résistance et il rit plus qu'il ne se défend. Le calme revenu, Balzac remercie ses vaillants amis, s'excuse, les reconduit, fait rentrer les bagages dans la cour, et se couche. Il étouffe, il a la fièvre. Affalée, dans

un coin de la chambre, et de plus en plus énervée, Mme de Balzac ne songe même pas à quitter son manteau de voyage, et pleure « toutes les larmes de son corps ».

Ce petit drame l'impressionna vivement. Elle y vit les plus mauvais présages.

Hélas! une réalité plus douloureuse, qu'ils n'avaient pas osé s'avouer encore, avait précédé ces présages de malheur. Ce n'étaient plus des présages; c'était le fait brutal, inexorable, d'une situation définie.

Ils revenaient mariés et ennemis.

De tout ce grand amour, qu'avaient surexalté quinze ans d'absence, il avait suffi de quelques mois de vie commune pour qu'il ne restât plus rien… plus rien que de la déception, de la rancune et de la haine. On peut dire que leur véritable séparation date seulement de cet instant où ils entrèrent, rivés l'un à l'autre, dans la maison.

Des scènes, intimes, tragiques, des querelles domestiques qui suivirent cette lamentable arrivée au foyer, nous ne connaissons absolument rien… Elles durent être violentes et honteuses. Mais pas un document n'en demeure. S'il en exista jamais, ils ont certainement disparu dans le tri sévère que Mme de Balzac fit des papiers du grand homme après sa mort. Trois ans auparavant, Balzac avait brûlé toutes les lettres de Mme Hanska. Acte impulsif d'amoureux, sans doute. C'était maintenant à Mme Hanska de détruire les lettres de Balzac. Acte de prudence réfléchie, peut-être. Sa mémoire bénéficiera-t-elle de cette regrettable absence de renseignements?… S'en aggravera-t-elle, au contraire? Je ne puis le juger.

Je ne puis que me référer aux souvenirs de Jean Gigoux. Là, ils sont précis, et ils ont la valeur de témoins. Ce que j'y trouve, c'est que Balzac et sa femme ne se pardonnèrent point de s'être mutuellement trompés. Balzac savait maintenant que sa femme n'était point aussi riche qu'il le croyait… De la liquidation de ses affaires, de ses procès, elle avait, en somme, sauvé peu de chose, presque rien. Presque rien pour Balzac. Et ce mariage auquel il s'était, pour ainsi dire, férocement accroché, comme à sa dernière ressource, ce mariage qu'il avait pensé être le salut, la fin de ses embarras, l'apothéose de sa vie, n'était, en définitive, qu'un embarras et une charge de plus. Belle encore, sans doute,

et remarquablement douée par l'esprit. Mais qu'est-ce que cela, devant un tel effondrement de ses espérances ?… Ce n'était pas de la beauté, ni de l'esprit, qu'il était allé chercher là-bas, au fond de cette sauvage Ukraine… C'était de l'argent, toujours de l'argent… Et il n'y avait plus d'argent, du moins plus assez d'argent… Alors, tout était à recommencer.

Et elle ?… Voilà donc où aboutissaient les promesses de triomphes mondains, de gloire littéraire, de vie adulée, enivrée, les rêves de domination universelle, par quoi, durant quinze ans, on l'avait engourdie, leurrée, volée et finalement enchaînée à un cadavre !… Ils aboutissaient à cette maison gardée par un fou, à cette maison disparate et désordonnée, comme l'existence même de son propriétaire…, à cette maison qui criait la hâte, la fièvre d'une vie de fille ou de bohème, le luxe précaire, les sursauts de l'au jour le jour, la misère du lendemain, à cette maison avec ses pièces, ici pleines d'un bric-à-brac parfois douteux et truqué, là vides, désolées, et où était figurée à la craie, sur les murs nus, la place des meubles vendus, ou des meubles à acheter… Ils aboutissaient à cet homme, ridiculement laid, isolé de tout et de tous, traqué par toute sorte de créanciers, sans amis, sans liens de famille, ruiné d'argent, perdu de santé, dont la grosse chair sentait déjà la pourriture et la mort !… Avec quelle amertume elle dut se reprocher cette phrase de sa première lettre : « L'union des anges doit être votre partage », qui avait été le point de départ de tout ce malheur !…

Ils s'étaient dupés l'un l'autre, l'un par l'autre, ayant cru, sincèrement, qu'on peut transformer, en élans spirituels, en exaltations amoureuses, ce qu'il y a de plus vulgaire et de plus précis dans le désir humain… Et quinze ans… quinze ans de projets, de rêves, d'idéal fou, de mensonges, pour constater, en un jour, cette double méprise et cette double chute !…

Dès lors, ce fut fini.

Huit jours après leur arrivée à Paris, excédés de reproches, fatigués de dégoûts, ils résolurent de vivre à part, dans la maison, sachant mettre plus de distance, d'une chambre à l'autre, qu'il n'y en avait de Paris à Wierzchownia. Et ils ne se rencontrèrent plus, même aux repas.

D'ailleurs, Balzac était presque toujours alité. Un cercle de fer se resserrait, de plus en plus, sur sa poitrine. Il passait ses nuits à

suffoquer, cherchant vainement, devant la fenêtre ouverte, à happer un peu de cet air qui ne pouvait plus dilater ses poumons. Ses jambes enflaient, suintaient; l'œdème gagnait le ventre, le thorax. Il ne se plaignait pas, ne désespérait pas. Confiant, comme il avait attendu la fortune, il attendait la guérison, pour se remettre au travail, avec une jeunesse, une énergie, un immense besoin de créer, qui le soutinrent jusqu'à l'agonie. Au milieu de la putréfaction de ses organes, le cerveau demeurait sain, intact. L'imagination y régnait en souveraine immaculée. Il ne cessait de faire des projets, des projets, des plans de livres, des plans de comédies, accumulait des matériaux pour l'œuvre à venir… Il n'avait rien perdu de sa fécondité merveilleuse. Chaque jour, il demandait à son médecin, le fidèle Nacquart :

— Pensez-vous que demain je puisse reprendre la besogne?… Hâtez-vous! Il le faut!… Il le faut!…

Mme de Balzac, elle, inquiète, nerveuse, désemparée, courait la ville. Elle avait retrouvé des parents polonais, des amis russes. Un jour, dans un de ces salons où elle fréquentait, elle rencontra le peintre Jean Gigoux, qui lui offrit de faire son portrait. Il était très beau : il avait les muscles durs, la joie bruyante, de longues moustaches de guerrier gaulois. Elle se donna à lui rageusement, furieusement.

La mort de Balzac

Je laisse à Jean Gigoux le soin de raconter la mort de Balzac, en cette terrible journée du 18 août 1850. Ce récit, le voici, tel que je le tiens de lui, tel que je l'ai noté, le soir même, en rentrant chez moi. Je n'y change rien… Je ne le brode, ni ne le charge, ni ne l'atténue.

C'était dans son atelier, parmi toutes les belles choses, toutes les belles œuvres qu'il avait rassemblées. Il me dit :

— Victor Hugo a raconté dans *Choses vues* la mort de Balzac. Ces pages sont extrêmement belles et poignantes. Je n'en connais pas de plus puissamment tragiques, mais elles sont un peu inexactes, en ce sens qu'elles ne montrent pas encore assez l'abandon dans lequel mourut le grand écrivain. Peut-être Hugo, qui admirait, qui aimait beaucoup Balzac, a-t-il reculé devant l'horreur de la vérité… La vérité vraie est que Balzac est mort abandonné de tous et de tout, comme un chien!

À ce mot de « chien », un grand épagneul roux, qui dormait, roulé en boule sur le tapis, remua la queue et tourna la tête vers son maître.

— Non!… non!… fit celui-ci, qui se pencha pour caresser le poil soyeux de l'animal, sois tranquille, mon garçon… tu ne crèveras pas comme Balzac, toi!… On te fermera les yeux, à toi!…

Et il reprit :

— Hugo prétend avoir été reçu dans la maison par Mme Surville. Il prétend qu'il s'est entretenu quelques minutes avec M. Surville, qu'il a vu Mme de Balzac au chevet de son fils agonisant. Or j'affirme que ni Mme Surville, ni M. Surville, ni Mme de Balzac mère ne vinrent, ce soir-là, à l'hôtel de l'avenue Fortunée. La vieille femme que Hugo a prise pour la mère était une simple garde… et Dieu sait ce qu'elle gardait! Il y avait aussi un vieux domestique, paresseux et roublard, celui-là même qui dit à Hugo : « Monsieur est perdu et Madame est rentrée chez elle. » Ils n'étaient presque jamais dans la chambre du moribond. Ils n'y étaient même pas au moment précis où Balzac rendit le dernier soupir… Ni famille, ni amis… Gozlan, je me rappelle, était absent de Paris… On oublia de prévenir Gautier et Laurent Jan… Aucun éditeur ne fut averti, aucun journal… Le jour du 18 août 1850… je vous en donne ma parole d'honneur… il n'est venu chez Balzac que deux personnes : Nacquart, son médecin, dans la matinée, et Hugo, le soir, à neuf heures… J'en oublie une troisième : Mme Victor Hugo, qui, l'après-midi, demanda Mme de Balzac et ne fut pas reçue.

— Et vous?… interrompis-je.

— Oh! moi!… fit Jean Gigoux.

Il haussa les épaules, lissa ses longues et fortes moustaches.

— Moi!… répéta-t-il, attendez… j'aurai aussi mon compte!…

Il continua :

— Vous savez que Balzac était rentré de Russie très malade, perdu. Il avait une artériosclérose — ce qu'on appelait en ce temps-là une hypertrophie du cœur — que lui avaient valu son travail fou, et quelque chose de plus fou encore que son travail, l'abus qu'il faisait du café. Aggravée par le chagrin, la maladie avait marché rapidement. C'était effrayant à voir. Il souffrait, comme un damné, de la poitrine, des reins, du cœur. Il ne

pouvait absolument pas respirer : l'asphyxie, il n'y a pas d'autre mot. Et il enflait comme une outre… Chaque jour on le ponctionnait. Mais il arriva bientôt que les ponctions ne le soulagèrent plus… Le trocart criait, grinçait dans la chair des jambes devenue dure. Imperméable, sèche et très rouge, pareille à du « lard salé », a dit le docteur Louis… On ne peut pas se figurer ! Le 17 août, dans la journée, il fut administré, et les trois chirurgiens qui le soignaient…

Levant ses mains vers le plafond, et les laissant ensuite retomber sur ses cuisses lourdement, il répéta :

— Qui le soignaient !… qui le soignaient !… ah !… Enfin !… les trois chirurgiens qui le soignaient, avec le bon Nacquart, se retirèrent, en recommandant qu'on ne les dérangeât plus, désormais, quoi qu'il pût arriver !… Il n'y avait plus rien à faire… Balzac s'en allait, mourait par le bas, mais le haut, la tête, restait toujours bien vivant… La vie était si fortement ancrée en ce diable d'homme, qu'elle ne pouvait même pas se décider à quitter un corps presque entièrement décomposé… Et il y avait, dans toute la maison, une affreuse odeur de cadavre… Croiriez-vous que, quand je repense à cette journée-là, cette odeur me revient, que je ne puis m'en débarrasser… après tant d'années ?… Mais vous savez tout cela !… Ce n'est pas ce que je veux vous dire…

Il se tut quelques secondes. Puis :

— Écoutez… Ce que je vais vous dire, je ne l'ai encore raconté à personne… Si, à Rodin… Je l'ai raconté à notre ami Rodin, un jour que j'étais allé dans sa petite maison du boulevard d'Italie, voir une esquisse de son *Balzac…* Eh bien ! promettez-moi que ce que je vais vous dire, vous ne l'écrirez pas, du moins que vous ne l'écrirez pas, moi vivant… Après… ma foi… ce que vous voudrez !…

Un peu timide, un peu gêné, il ajouta :

— Il est bon, peut-être, qu'on sache, un jour… ce qui est arrivé…

Et il poursuivit :

— Dans la matinée du 18, Nacquart revint. Il resta plus d'une heure au chevet de son ami. Balzac étouffait… Pourtant, entre ses étouffements, il put demander à Nacquart : « Dites-moi la vérité. Où en suis-je ?… » Nacquart hésita… Enfin, il répondit :

« Vous avez l'âme forte… Je vais vous dire la vérité… Vous êtes perdu !… » Balzac eut une légère crispation de la face ; ses doigts égratignèrent la toile du drap… Il fit simplement : « Ah !… » Puis, un peu après : « Quand dois-je mourir ?… » Les yeux pleins de larmes, le médecin répliqua : « Vous ne passerez peut-être pas la nuit. » Et ils se turent… En dépit de ses souffrances, Balzac semblait réfléchir profondément… Tout à coup, il regarda Nacquart, le regarda longtemps, avec une sorte de sourire résigné, où il y avait pourtant comme un reproche. Et il dit, dans l'intervalle de ses halètements : « Ah ! oui !… je sais… il me faudrait Bianchon… Il me faudrait Bianchon… Bianchon me sauverait, lui ! » Son orgueil de créateur ne faiblissait pas devant la mort. Toute sa foi dans son œuvre, il l'affirmait encore dans ces derniers mots, qu'il prononça avec une conviction sublime : « Il me faudrait Bianchon !… » À partir de ce moment, la crise s'atténua, mollit peu à peu. Il parut respirer moins douloureusement… Nacquart était au courant des dissentiments du ménage. Voyant le malade plus calme, espérant peut-être un attendrissement, il demanda : « Avez-vous une recommandation à me faire ?… quelque chose à me confier ?… Enfin, désirez-vous quelque chose ?… » À chaque question, Balzac secouait la tête et répondait : « Non !… je n'ai besoin de rien… je ne désire rien… » Nacquart insista : « Vous ne voulez voir… personne ?… — « Personne ! » À aucun moment, au cours de cette visite, il ne parla de sa femme. Il semblait qu'elle n'existât plus pour lui… qu'elle n'eût jamais existé… Comme Nacquart allait partir, Balzac demanda du papier, un crayon… D'une main tremblante, il traça une dizaine de lignes. Mais il était si faible que le crayon lui glissa des doigts… Il dit : « Je crois que je vais m'endormir… je terminerai cela… quand je me sentirai un peu plus fort… » Et il s'assoupit. Qu'avait-il écrit ? À qui avait-il écrit ? On ne retrouva jamais cette feuille, qui eut le sort de beaucoup d'autres, qu'on ne retrouva pas non plus…

Pendant qu'il parlait, Gigoux, qui était un peu cabotin, comme tous les conteurs, me considérait du coin de l'œil, essayant de surprendre mes impressions, au besoin de les provoquer. Il n'avait point l'habitude des récits dramatiques. Sa grosse verve joyeuse, commune et brutale, s'y trouvait mal à l'aise.

Pourtant, il me parut sincère, ému. Je ne l'en écoutai pas moins, impassible, sans l'interrompre.

À ce moment, il se tut, reprit haleine, passa plusieurs fois la main sur son front, et, d'une voix un peu plus basse, un peu moins hardie :

— Ce matin-là, poursuivit-il, j'étais venu de très bonne heure chez Mme de Balzac. Je la trouvai dans une sorte de grand peignoir rouge, les bras nus, et déjà toute coiffée. Elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle m'avoua qu'elle n'avait pas osé entrer dans la chambre du malade… que Nacquart y était en ce moment, qu'elle ne savait que faire, qu'elle était très malheureuse : « Il est si dur pour moi, gémit-elle… J'ai peur de le voir… » Elle semblait fort surexcitée et, en même temps, très abattue. Je lui conseillai de se montrer, ne fût-ce que quelques minutes, au chevet de son mari… Elle répliqua : « Il ne fait même pas attention à ma présence. Il m'humilie… Non! non! c'est trop affreux!… » Et brusquement, en larmes : « Vous n'allez pas encore me laisser seule, toute la journée, comme hier?… J'ai failli devenir folle… » Doucement, je lui reprochai son obstination à ne vouloir recevoir personne, surtout les anciens familiers de Balzac. Je tâchai de lui faire sentir combien son attitude serait mal jugée : « On soupçonne vos dissentiments, mais on ne les sait pas si profonds… C'est maladroit, je vous assure… Croyez-vous que les amis ne jaseront pas?… ne jasent pas déjà?… Même pour les domestiques… » Elle s'irrita : « Ces gens m'agacent… Je n'ai besoin que de vous… je ne veux voir que vous!… Ah! et puis, vous aussi, tenez, vous m'agacez… Je ne vous aime plus! » Il était près de midi quand Nacquart, sortant de chez le moribond, la fit demander. Elle ne resta que quelques minutes avec lui et rentra très pâle, très vite, dans la chambre, où elle s'affala sur un fauteuil : « Il paraît que c'est pour aujourd'hui! », fit-elle brièvement. Et, la tête un peu penchée, son beau front tout plissé, les yeux vagues, elle joua avec les effilés de son peignoir rouge : « Il s'est endormi, dit-elle encore… Tant mieux s'il ne souffre plus!… » Tout à coup, tapant sur les bras du fauteuil : « Ah! ce Nacquart! je le déteste… je le déteste… » J'étais horriblement gêné. Il ne me venait à l'esprit que des mots bêtes, des phrases banales, toutes faites, comme on en adresse aux gens qui ne vous sont de rien… Que nous avons peu

d'imagination, dans ces moments-là, ou peu de sensibilité!… Est-ce curieux!… Faisant allusion à la couleur éclatante de son peignoir, je ne trouvai que ceci : « Vraiment, ma chère amie, vous êtes bien trop en rouge, aujourd'hui. » Étonnée, elle répliqua vivement : « Pourquoi? Il n'est pas encore mort!… » Elle fit servir un déjeuner auquel elle ne toucha point et que moi, je l'avoue à ma honte, je dévorai avec appétit. Il était d'ailleurs exécrable… Nous parlions peu… Elle allait de son fauteuil à la fenêtre, revenait de la fenêtre à son fauteuil, tantôt limant ses ongles avec rage, tantôt poussant des soupirs. Moi, j'essayais de démêler la qualité de son émotion… Ce n'était pas de la douleur, pas même du chagrin, ni du remords, j'en suis sûr. C'était quelque chose comme de l'ennui… Ce qui la préoccupait le plus, c'était tout ce qu'elle aurait à faire après la mort… Elle ne cessait d'y penser et de répéter entre de longs soupirs : « Comment vais-je me tirer de tout cela?… Je ne sais pas, moi!… Un homme pareil! si illustre!… Ça va en être, des histoires et des cérémonies!… Ici, je suis toute dépaysée… Ah! ces journées! ces journées!… » Elle redoutait infiniment Victor Hugo. Elle l'avait vu cinq ou six fois. Sa politesse si grave, sa violente admiration pour Balzac, et son regard profond, qui pénétrait jusqu'à l'âme secrète, lui faisaient peur. Il serait là, sûrement… Il lui parlerait! « Comment ferai-je?… Non!… non!… je ne pourrai jamais! » Et elle limait ses ongles avec plus de frénésie… Dans l'après-midi, nous apprîmes par la garde que Balzac était entré en agonie. Depuis qu'il s'était réveillé de son assoupissement, il n'avait plus sa connaissance. Ses yeux étaient grands ouverts, mais il ne voyait plus rien. Il râlait, d'un grand râle sourd qui, parfois, lui soulevait la poitrine, à la faire éclater. Le plus souvent, il demeurait calme, la tête enfouie dans l'oreiller, sans le moindre mouvement… N'eussent été le bruit de sa gorge et le gargouillement de son nez, on l'eût cru déjà mort. Le drap était tout mouillé de la sueur soudaine, fétide, qui lui ruisselait du visage et de tout le corps. La garde conta : « Monsieur a, au bout de chaque doigt, une énorme goutte de sueur que le drap pompe et qui se renouvelle sans cesse… On dirait qu'il se vide, surtout par les doigts… C'est extraordinaire!… » Elle n'avait jamais vu ça. Elle dit : « Ah! Madame fera bien de ne pas entrer… Vrai! c'est pas engageant, pour une dame!… J'en ai veillé, vous pensez!…

Mais des comme Monsieur!… Oh! là! là!… Et j'ai beau mettre du chlore!… » Elle dit aussi : « Il me faudra une paire de beaux draps, tout à l'heure, pour que je fasse la toilette. Le valet de chambre n'en a plus que de vieux… » Et comme la pauvre femme, épouvantée de tous ces détails, répétait : « La toilette! mon Dieu! c'est vrai! la toilette!… », la garde la rassurait d'un affreux sourire : « Oh! Madame n'a pas besoin d'être là… Que Madame ne se tourmente pas… Ce n'est rien, j'ai l'habitude, allez! » La journée passa ainsi, lugubre et lente, éternelle. Il ne me fut pas permis de sortir, d'aller à mes affaires, à mon atelier, où j'avais donné un rendez-vous important… Chaque fois que j'en émettais le désir, elle s'accrochait à moi, poussait de petits cris : « Non! non!… Ne me laisse pas toute seule, ici… Ton atelier!… Reste avec moi, je t'en prie!… » Si la garde se présentait pour demander quelque chose qui lui manquait ou pour nous tenir au courant des progrès de l'agonie, elle se bouchait les oreilles, ne voulant rien entendre. Elle la pria même de ne revenir que « quand tout serait fini ». La sorte d'enfant tardif, d'animal hébété, que peut devenir une femme qui, comme Mme de Balzac, avait la réputation — exagérée, d'ailleurs — d'être une créature supérieure, énergique, brillante, je n'aurais jamais cru que cela fût possible à ce point! Car j'ai toujours vu, au contraire, les femmes plus fortes que les événements et donnant aux hommes l'exemple du courage, de l'endurance, de la maîtrise de soi… Elle, elle n'était plus rien… plus rien… Ce n'était plus un être de raison, ce n'était pas même une folle, pas même une bête… Ah! quelle pitié… ce n'était rien… Vaincue par la fatigue, engourdie par la chaleur de cette chambre fermée, elle consentit à s'étendre sur la chaise-longue, où elle sommeilla, d'un sommeil pénible, troublé, jusqu'à la nuit… J'avais pris un livre : *Le Médecin de Campagne,* je me souviens… un exemplaire décousu, déchiré, sali à force d'avoir été lu et relu… Mais, faut-il vous le dire? j'étais totalement abruti, aussi incapable de lire n'importe quoi que de penser à quoi que ce soit. Je n'éprouvais qu'une sensation, l'ennui de ne savoir que faire, de ne savoir que dire, l'ennui d'être là… Surtout, je souffrais cruellement de ne pouvoir pas fumer… Et, dans cette maison en plein Paris, où, plus délaissé qu'une bête malade au fond d'un trou, dans les bois, mourait le plus grand génie du siècle, j'écoutais, sans être impressionné par

l'atrocité de ce drame, j'écoutais l'immense, le lugubre silence que troublait seulement, de loin en loin, le bruit humain, l'unique bruit humain de deux immondes savates, traînant, derrière la porte, dans le couloir…

Gigoux s'arrêta. Il semblait fatigué… Peut-être hésitait-il à en dire davantage. Ce vieil homme que j'avais connu toujours si sceptique dans la vie, si dépourvu de préjugés, sauf dans son art, qui faisait du cynisme une sorte de parure intellectuelle, et comme une loi morale de l'existence, était, devant moi, timide, incertain, pareil à un petit enfant pris en faute. Et maintenant, il détournait la tête, pour ne pas rencontrer mon regard… Je crus qu'il n'oserait plus, qu'il ne pourrait plus parler… Je lui sus gré de l'effort douloureux que, visiblement, il dut faire, afin de reprendre et achever son récit… Enfin, il se décida :

— À dix heures et demie du soir, exactement, on frappa deux coups violents à la porte de la chambre : « Madame!… Madame!… » Je reconnus la voix aigre, la voix glapissante de la garde. « Madame!… Madame!… », répéta la voix. Et quelques secondes après : « Venez, Madame! venez!… Monsieur passe!… » Puis encore deux coups, si rudement portés que je crus que la serrure avait cédé et que la garde entrait dans la chambre… Nous nous étions dressés sur le lit… Et, le cou tendu, la bouche ouverte, immobiles, nous nous regardions, sans une parole… Vivement, elle avait glissé une jambe hors des draps, comme pour se lever : « Attendez! », fis-je, en la retenant par les poignets… Pourquoi attendre? attendre quoi?… J'avais murmuré cela, tout bas, machinalement, bêtement, sans que cela correspondît à aucune idée, à aucune intention de ma part… J'aurais pu aussi bien dire : « Dépêchez-vous!… » Mais la voix s'était tue. Il n'y avait plus personne derrière la porte. Et, déjà, j'entendais les deux savates s'éloigner, dans le couloir, en claquant… puis une porte, plus loin, s'ouvrir… une porte se refermer… puis le silence!… Ses cheveux, libres, couvraient son visage comme un voile de crêpe, roulaient en ondes noires sur ses épaules, d'où la chemise avait glissé… Elle chuchota enfin : « C'est stupide! c'est stupide!… J'aurais dû répondre… que va-t-elle penser?… Non, vraiment c'est trop bête!… » Mais elle ne bougeait toujours pas, la jambe toujours hors des draps… Et elle répétait, d'une voix à peine perceptible : « C'est stupide!…

Pourquoi m'avez-vous empêchée, retenue ? » Et moi, obstinément, je disais : « Attendez !… Elle reviendra !… » — « Non ! non !… elle vous sait ici… J'aurais dû répondre… Et maintenant… » — « Elle reviendra… Attendez !… » En effet, au bout de dix minutes, qui nous parurent des heures et des heures, et des siècles, la garde revint… Deux coups contre la porte, comme la première fois… Et : « Madame !… Madame !… » Puis : « Monsieur a passé !… Monsieur est mort !… »

Ici le vieux peintre s'interrompit, et, hochant la tête :

— Laissez-moi, dit-il, vous confesser une chose inouïe… une chose inexplicable… Ce n'est pas pour m'excuser, pour me défendre… C'est… Enfin, voilà !… Je vous assure que ce « Monsieur est mort ! » n'évoqua en moi, tout d'abord, rien de précis, rien de formidable, surtout… Je n'y associai pas l'idée de Balzac… Je n'y vis pas se dresser, soudainement, la colossale figure de Balzac, les yeux clos, la bouche close, refroidie à jamais… Non… J'étais tellement hors de moi-même, hors de toute conscience… de toute vérité… j'étais noyé en de telles ténèbres morales, que cette nouvelle, criée derrière cette porte et dont le monde entier, demain, allait retenir, ne m'impressionna pas plus que si j'eusse appris qu'un homme quelconque… un homme inconnu était mort… Je ne me dis pas : « Balzac est mort !… » Je me demandai plutôt : « Qui donc est mort ?… » Mieux, je ne me demandai rien du tout… Par un exceptionnel phénomène d'amnésie, j'oubliais réellement que j'étais, à l'instant même où il mourait, dans la maison, dans le lit, avec la femme de Balzac !… Comprenez-vous ça ?…

Il eut un sourire amer, un geste presque comique, qui exprimait l'étonnement de « n'avoir pas compris ça » et il continua :

— Au cri de « Monsieur est mort ! » elle s'était levée, d'un bond, et s'était mise à courir dans la chambre, pieds nus, sans savoir, elle aussi, ce qu'elle faisait, et où véritablement elle était… « Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémissait-elle… c'est de votre faute !… c'est de votre faute !… » Elle allait d'un fauteuil à l'autre, d'un meuble à l'autre, soulevait et rejetait mes vêtements épars, les siens tombés sur les tapis, culbutait une chaise, se cognait à une table, où l'on n'avait pas enlevé la desserte du dîner… Et les glaces multipliaient son image affolée, de seconde en seconde plus nue… Les coups redoublèrent, plus sourds, la

voix appelait plus glapissante : « Madame!… Madame!… Eh! Madame!… » Je vis qu'elle allait sortir dans cet état de presque complète nudité… Je criai : « Où allez-vous?… Habillez-vous un peu, au moins… Et puis, calmez-vous!… » Je me levai, l'obligeai à mettre ses bas, à revêtir une sorte de peignoir blanc, très sale, que j'avais trouvé dans le cabinet de toilette… Comme elle voulait sortir encore : « Et tes cheveux?… voyons!… arrange tes cheveux!… » Elle sanglotait, se lamentait : « Ah! pourquoi l'ai-je suivi?… Je ne voulais pas… je ne voulais pas… C'est lui… tu le sais bien!… Et toi?… pourquoi es-tu venu aujourd'hui?… C'est de ta faute… Et cette vieille-là?… Que va-t-elle croire?… Mon Dieu! Mon Dieu!… Et ma fille [1]?… ma pauvre enfant!… C'est horrible!… Je ne pourrai jamais!… » Pourtant, elle ramena ses cheveux, les tordit, les fixa sur la nuque, en un gros paquet, d'où de longues mèches s'échappaient… « Non! non!… je ne veux pas… je ne veux pas y aller… je ne veux pas le voir… Emmène-moi en Russie… tout de suite… tout de suite… emmène-moi, dis?… » Et, sur de nouveaux coups frappés à la porte, sur de nouveaux appels, presque injurieux, le peignoir mal agrafé, la tête tout ébouriffée, sans pantoufles aux pieds, elle se précipita, en criant : « Oui! oui!… c'est moi!… je viens!… je viens!… » Je me recouchai. Allongé sur la couverture, les jambes nues, le poitrail à l'air, les bras remontés et ramenés sous la nuque, sans songer à rien… sans l'émotion de ce qui venait de se passer, sans la terreur de ce voisinage de la mort, longtemps, je considérai mes orteils, à qui j'imprimais des mouvements désordonnés et des gestes de marionnettes… Le silence de la maison avait je ne sais quoi de si lourd, de si peu habité, qu'il ne me semblait pas réel… Avec cela, m'arrivaient aux narines des odeurs d'amour, d'écœurantes odeurs de nourriture aussi, et de boisson, que la chaleur aigrissait… Mes vêtements, des jupons traînaient sur les fauteuils, pendaient des meubles, jonchaient le tapis, en

1. Il s'agit d'Anna Hanska, qui a épousé le comte Georges Mniszech le 13 octobre 1846, et qui était surnommée Zéphirine. C'est elle qui, cinquante-sept ans plus tard, exigera de Mirbeau qu'il supprime ces chapitres douloureux pour elle.

un désordre tel et si ignoble que, n'eût été la splendeur royale du lit, n'eussent été les cuivres étincelants de la psyché, je me serais cru échoué, après boire, au hasard d'une rencontre nocturne, chez une racoleuse d'amour… Pour compléter l'illusion, à ma gauche, par la porte du cabinet de toilette, j'apercevais une bouilloire qui chauffait sur une petite lampe… Je restai ainsi cinq heures, durant lesquelles, pour me prouver que tout n'était pas mort dans la maison, je cherchais à percevoir, çà et là, dans un demi-assoupissement, le bruit de chuchotements, d'allées et venues, le long du couloir. Cela n'était pas gai, certes ; cela n'était pas non plus très pénible… Au fond, je n'étais pas fâché d'être libre, je jouissais presque d'être seul. Quand Mme de Balzac rentra, j'avais donné un peu d'air à la chambre et m'étais rhabillé… Elle était extrêmement pâle, défaite. Ses paupières gonflées et très rouges montraient qu'elle avait dû beaucoup pleurer : « C'est fini, dit-elle… Il est mort… Il est bien mort !… » Elle se laissa tomber sur le bord du lit, se couvrit la figure de ses mains, soupira : « C'est effrayant !… » Et, toute secouée par un long frisson, elle répéta : « C'est effrayant !… c'est effrayant ce qu'il sent mauvais !… » Elle ne me donna aucun détail. À toutes mes questions, elle ne répondit que par des plaintes… des plaintes brèves, agacées… Elle avait un pli amer, presque méchant, au coin de la bouche. Et la bouche, d'un dessin si joliment sensuel, prenait alors une expression vulgaire, basse, qui avait quelque chose de répugnant… Je lui demandai si elle avait fait prévenir la famille : « Demain… demain… dit-elle. À cette heure, comment voulez-vous ?… » Sa voix, toute changée, sans cet accent chantant qui me plaisait en elle, devenait agressive… En me regardant, en regardant le lit, le désordre de la chambre, elle eut comme un haut-le-cœur… Je crus qu'elle allait éclater en larmes, ou en fureur. Je l'aidai à s'étendre sur le lit : « Vous aurez, demain, une journée fatigante… beaucoup de monde… beaucoup à faire… Reposez-vous… tâchez de dormir… » — « Oui… oui, fit-elle, je suis brisée… » Il était quatre heures du matin ; le petit jour allait paraître… Doucement, tendrement, je lui dis : « Vous ne m'en voudrez pas de vous quitter… Soyez gentille. Il le faut… Ce ne serait pas convenable qu'on me vît chez vous à pareille heure !… » Je m'attendais à une scène, à des larmes. Elle ne protesta pas, ne chercha pas à

me retenir… « Oui, vous avez raison, approuva-t-elle sur un petit ton sec… c'est mieux ainsi… Allez-vous-en!… » Et comme je ne partais pas encore, cherchant je ne sais quoi dans la chambre : « Allez-vous-en!… Eh bien? allez-vous-en!… », répéta-t-elle d'une voix plus dure, en se tournant du côté du mur, avec une affectation qui m'étonna… Elle refusa mon baiser : « C'est bien! c'est bien!… laissez-moi, je vous en prie… » Était-ce la fatigue? Était-ce le dégoût? Ou bien quoi?… Je dis : « Alors, à bientôt!… » — « Comme vous voudrez! », fit-elle. Je sortis… Personne dans le couloir. Aucun bruit dans la maison… Une lampe achevait de brûler sur une petite table. Sa lueur tremblante faisait mouvoir de grandes ombres sur les murs. En passant devant la chambre de Balzac, je faillis me heurter à une chaise sur laquelle la garde avait empilé des paquets de linge souillés, qui dégageaient une abominable odeur de pourriture. Je m'arrêtai pourtant… j'écoutai… Rien!… Un craquement de meuble… ce fut tout!… J'eus une secousse au cœur, et comme un étranglement dans la gorge… Un instant je songeai à entrer; je n'osai pas… Je songeai aussi à aller chercher ma boîte de couleurs et à faire une rapide esquisse du grand homme, sur son lit de mort… Cette idée me parut impossible et folle… « Non! non! pas moi!… me dis-je, ce serait une trop sale blague!… » Alors, je descendis l'escalier lentement, sur la pointe des pieds… En bas, c'était la cuisine. Elle était entrouverte, éclairée. Des bruits de voix en venaient : la voix de la garde, la voix du vieux valet de chambre… Ils soupaient, gaiement, ma foi!… En m'approchant, j'eusse pu entendre ce qu'ils disaient. Je n'osai pas non plus, dans la crainte qu'ils ne parlassent de moi… de nous… Les autres domestiques étaient rentrés chez eux, sans doute, et dormaient… Là-haut, Balzac était seul, tout seul!… Une fois dans la rue je poussai un long soupir de délivrance, j'aspirai l'air frais du matin, avec délices, et j'allumai un cigare.

Se levant tout à coup, Jean Gigoux marcha dans l'atelier, la tête basse, les mains derrière le dos… marcha longtemps dans l'atelier… Et, s'arrêtant devant moi, il me dit :

— Et voilà comment Balzac est mort… Balzac!… vous entendez?… Balzac!… Voilà comment il est mort!…

Puis il se mit à marcher… Après un court silence :

— C'est drôle, fit-il… Je ne suis pourtant pas un méchant homme, je ne suis pas une canaille, une crapule… Mon Dieu ! je suis comme tout le monde… Eh bien ! je n'ai vraiment compris que plus tard… beaucoup plus tard… Certes, cette journée-là, cette nuit-là, j'ai eu de la gêne, de l'embêtement… je ne sais pas… du dégoût… Je sentais que ce n'était pas bien… Oui, mais ça ?… ça ?… l'ignominie ?… Non !… Je vous donne ma parole d'honneur, ce n'est que plus tard… Qu'est-ce que vous voulez ?… On aime une femme, on se laisse aller… et c'est toujours, toujours, de la saleté !… Ah !… et puis, est-ce que vraiment je l'aimais ?…

Il écarta les bras, les ramena vivement le long de son corps, en faisant claquer ses mains sur ses cuisses :

— Ma foi !… je n'en sais plus rien !…

Haussant les épaules, il ajouta :

— L'homme est un sale cochon… voilà ce que je sais… un sale cochon !…

Il tourna quelque temps dans l'atelier, tapotant les meubles, dérangeant les sièges, grommelant :

— Balzac !… Balzac !… Un Balzac !…

Puis il revint s'asseoir, brusquement, sur le fauteuil, en face de moi :

— Quant à Mme de Balzac…

Il appuya sur chaque mot, avec une ironie pesante, qui me choqua un peu…

— Quant à Mme de Balzac, répéta-t-il… le lendemain, elle s'était reprise… oh ! tout à fait… Elle fut très digne… très noble… très douloureuse… très littéraire… Épatante, mon cher… Andromaque elle-même, quand elle perdit Hector… Elle m'émerveilla et toucha tout le monde par la correction tragique, par la beauté de son attitude… Quelle ligne !… Ah ! quelle ligne pour un Prix de Rome !… On l'entoura, on la plaignit… vous pensez !… Le plus comique, c'est, je crois bien, qu'elle fut sincère dans sa comédie… La considération, les respects, les hommages lui redonnaient de la douleur et de l'amour. Je n'en revenais pas, moi, pourtant revenu de tant de choses, déjà !… Ah ! ces obsèques !…

Il eut un sourire presque gai :

— Mon cher, figurez-vous, le ministre Baroche [1], qui représentait le gouvernement et cheminait, dans le convoi, près de Victor Hugo, lui dit : « Au fond, ce M. de Balzac était, n'est-ce pas, un homme assez distingué?… » Hugo regarda ce ministre — qui a une si belle presse dans *Les Châtiments* —, il le regarda, ahuri, scandalisé, et répondit : « C'était un génie, monsieur, le plus grand génie de ce temps… » Et il lui tourna le dos. Hugo a raconté cela quelque part… Rien n'est plus vrai. Je me trouvai à côté de lui quand cette petite énorme scène se passa… Mais ce que Hugo ne sut peut-être jamais, c'est que le ministre Baroche, s'adressant à son autre voisin qui avait, je me rappelle, de très beaux favoris, lui dit tout bas, à l'oreille : « Ce M. Hugo est encore plus fou qu'on ne pense… »

Et Gigoux se mit à rire franchement, d'un de ces rires comme il en avait, même très vieux, de si sonores.

Il ajouta :

— Aussi, plus tard, il en a pris pour son grade… Il ne l'a pas volé, hein?…

Il dit encore :

— Ah! savez-vous ce détail?… Quand, le lendemain de la mort, les mouleurs vinrent pour mouler le visage de Balzac, ils furent obligés de s'en retourner… bredouilles, mon cher… La décomposition avait été si rapide que les chairs de la face étaient toutes rongées… Le nez avait entièrement coulé sur le drap…

Les femmes allemandes et M. Paul Bourget

Ce même soir, von B… nous emmena souper chez un riche industriel de ses amis… Ce n'était point une réception priée. Il n'y avait là que des intimes, six ménages qui avaient l'habitude de se réunir tous les soirs. Les hommes, un peu lourds de manières, peut-être, mais fort intelligents et accueillants; les femmes, pas

1. Jules Baroche (1802-1870), député de Rochefort en 1847, ministre de l'Intérieur de 1850 au coup d'État du 2 décembre 1851, puis président du Conseil d'État. Hugo ne lui pardonnait pas d'avoir osé lui répondre à la Chambre, le 18 juillet 1851, lorsqu'il avait ridiculisé « Napoléon le Petit ». Il l'évoque souvent dans *Les Châtiments* (1853), écrivant, entre autres aménités : « Baroche, dont le nom n'est plus qu'un vomitif. »

très jolies, pas très élégantes, mais toutes charmantes, non point à la façon des femmes de Paris, mais charmantes, d'un charme plus sérieux, plus profond, et plus lent, qui ne vient point de leurs toilettes, ni de leur coquetterie, qui vient d'elles-mêmes, de leur naturel et de leur esprit.

La maison est fort joliment arrangée, un peu comme un intérieur anglais, où le luxe, le confort correspondent si bien aux besoins de la vie quotidienne… Les meubles, quelques-uns trop massifs, d'autres trop étriqués, ne satisfaisaient pas toujours mon goût de la sobriété et de la ligne. Je dois dire pourtant qu'ils étaient réduits au minimum de laideur que comporte le *modern-style…* Ce ne fut qu'une impression momentanée, car les meubles ont ce mystère familier, qu'ils prennent très vite le visage et l'âme de leurs propriétaires. Par exemple, je fus ravi de ne voir aux murs que des tableaux français, choisis avec une décision d'art très hardie et très sûre : de très beaux paysages de Claude Monet, de puissantes natures mortes de Cézanne, les plus admirables nus de Renoir. La salle à manger est ornée d'exquis panneaux de Vuillard. Dans le cabinet de travail, des décorations de Pierre Bonnard, sobres, substantielles, harmonieuses, avec ce goût si aigu, si incisif, de l'observation des formes en mouvement, et cette qualité de matière, cette richesse de couleur, qui n'appartiennent qu'à lui. Çà et là, des Van Gogh, des Vallotton, extraordinairement expressifs, des Roussel [1], légers, fluides, dignes de Corot et de Poussin. Un grand Courbet — paysage de roches jurassiennes — occupe magnifiquement la place d'honneur, dans le salon. Toute une suite de pastels de Lautrec, quelques-uns très libres, des aquarelles, des dessins de Guys et de Forain [2] égaient le lumineux escalier, ainsi que le palier du premier étage. Sur des colonnes et des socles, sur les cheminées et les meubles, des marbres et des bronzes de Rodin, de délicieux

1. Édouard Vuillard (1868-1940), Pierre Bonnard (1867-1947), Félix Vallotton (1868-1925) et Ker-Xavier Roussel (1867-1944) font partie du groupe des Nabis, post-impressionnistes, dont Thadée Natanson et Mirbeau ont été les promoteurs.

2. Jean-Louis Forain (1852-1931), peintre et caricaturiste du groupe impressionniste, influencé par Degas, Manet et les estampes japonaises. Mirbeau l'a bien connu à ses débuts, mais l'affaire Dreyfus les a séparés (le peintre était très violemment antidreyfusard).

bois de Maillol. Je vis que ce choix, ni le snobisme, ni la mode, ni le désir d'étonner, ne l'avaient imposé, mais une préférence esthétique très raisonnée, très intelligemment expliquée, surtout par les femmes… Il fallait donc que je vinsse en Allemagne, pour avoir la joie de voir, ainsi compris, ainsi fêté, ce que j'aimais, et, pour toute une soirée, sentir ce plaisir si rare, même en France, d'être en communion de goûts et de pensées avec les êtres qui vous entourent…

Comme je m'attardais à regarder une très importante toile de Vallotton : des *Femmes au Bain,* notre hôtesse me dit :

— Je suis choquée de voir que M. Vallotton n'a pas encore conquis, chez vous, la situation qu'il mérite et qu'il commence à avoir en Allemagne. Ici, nous l'aimons beaucoup ; nous le tenons pour un des artistes les plus personnels de sa génération. C'est vraiment un maître, si ce mot a encore un sens, aujourd'hui. Son art, très réfléchi, très volontaire, très savant, un peu farouche, ne tend pas à nous émouvoir par les petits moyens sentimentaux. On le sent à l'étroit, et comme mal à l'aise, dans les sujets intimes. Mais comme il se développe, comme il s'amplifie dans les grands ! Ce qui me plaît si fort en lui, c'est cette constante et claire recherche de la ligne, des combinaisons synthétiques de la forme, par où il atteint très souvent à la grande expression décorative. Je trouve qu'il y a, en lui, la force sévère, la tenue puissante des grands classiques. Sa sécheresse linéaire, qu'on lui reproche si injustement, à mon sens, est, peut-être, ce qui m'impressionne le plus dans son œuvre… Elle a quelque chose de mural… Pourquoi ne lui donne-t-on pas, chez vous, à exécuter de vastes fresques ? Aucun autre artiste n'y réussirait davantage… Mais c'est un art perdu, aujourd'hui, je sais bien… Il ne s'accorde plus à notre civilisation bibelotière et compliquée.

Les femmes cultivées, les femmes dites intellectuelles, sont assommantes. Je les fuis comme la peste. Rien ne m'est plus odieux que leur bavardage, où s'étale, bouffonne et dindonne, une prétention à l'esprit, au savoir, à l'originalité de la pensée, qui n'est le plus souvent que l'apanage des ignorants et des sots. Elles ne peuvent avoir de l'intelligence avec simplicité. Le talent n'est, chez elles, que l'aggravation de la sottise… Nous avons, en France une femme, une poétesse, qui a des dons merveilleux, une sensibilité abondante et neuve, un jaillissement de source,

qui a même un peu de génie [1]… Comme nous serions fiers d'elle!… Comme elle serait émouvante, adorable, si elle pouvait rester une simple femme, et ne point accepter ce rôle burlesque d'idole que lui font jouer tant et de si insupportables petites perruches de salon! Tenez! la voici chez elle, toute blanche, toute vaporeuse, orientale, étendue nonchalamment sur des coussins… Des amies, j'allais dire des prêtresses, l'entourent, extasiées de la regarder et de lui parler.

L'une dit, en balançant une fleur à longue tige :

— Vous êtes plus sublime que Lamartine!

— Oh!… oh!… fait la dame, avec de petits cris d'oiseau effarouché… Lamartine!… C'est trop!… C'est trop!

— Plus triste que Vigny!

— Oh! chérie!… chérie!… Vigny!… Est-ce possible?

— Plus barbare que Leconte de Lisle… plus mystérieuse que Maeterlinck!

— Taisez-vous!… Taisez-vous!

— Plus universelle que Hugo!

— Hugo!… Hugo!… Hugo!… Ne dites pas ça!… C'est le ciel!… c'est le ciel!…

— Plus divine que Beethoven!…

— Non… non… pas Beethoven… Beethoven!… Ah! je vais mourir!

Et, presque pâmée, elle passe ses doigts longs, mols, onduleux, dans la chevelure de la prêtresse qui continue ses litanies, éperdue d'adoration.

— Encore! encore!… Dites encore!

Ces façons sont inconnues de la femme allemande. Chez elle, on sent que la culture n'est pas une chose exceptionnelle, ni de métier, qu'elle n'est pas une aventure, une religion, et — qu'on me permette ce mot peu galant — une blague. La femme allemande ne cherche pas à nous étonner, à nous éblouir; elle cherche à s'instruire un peu plus, à comprendre un peu plus, au contact des autres. Elle a de la sincérité, du naturel, de la passion, de l'intelligence — ce qui est une grande séduction — et, comme elle appartient à une race douée au plus haut point de l'esprit

1. Il s'agit d'Anna de Noailles (1876-1933), auteur de *Cœur innombrable* (1901), *Le Visage émerveillé* (1904), *La Domination* (1905).

critique, il arrive que, sans le vouloir, elle nous embarrasse souvent, jusque dans les choses que nous croyons le mieux connaître. Ce que j'apprécie surtout, en Allemagne, ce que je considère comme la plus précieuse de toutes les élégances féminines, c'est que la femme la plus solidement instruite sait rester femme, n'être jamais pédante. Ses devoirs d'épouse, de mère, de maîtresse de maison, ne l'humilient pas, ne lui causent ni gêne, ni ennui, ni dégoût. Elle les concilie très bien avec ses désirs, sa passion de culture intellectuelle. J'ai même remarqué qu'elle met à remplir ses devoirs plus d'honnêteté, de rigueur, plus de joie, parce qu'elle en comprend mieux le sens supérieur ; plus de grâce aussi, parce qu'elle en sent davantage la beauté pénétrante et forte. Je n'ai jamais aussi bien compris qu'une femme intelligente, qui sait être intelligente, n'est jamais laide. Et je crois bien que c'est ici que j'ai contracté cette sorte de haine, ou de pitié, je ne sais, pour la très belle femme qui s'obstine à ne vouloir nous charmer que par sa beauté inutile, et par ses robes de Doucet, et par ses chapeaux de Reboux [1].

Cette soirée, dans cette maison, nous fut un délice. Les femmes savaient tout, parlaient de tout — même des choses françaises, frivoles ou sérieuses —, avec une précision, une justesse, et des détails qui allèrent jusqu'à nous stupéfier. Comme j'étais encore tout frissonnant de mes souvenirs sur Balzac, je mis la conversation, le plus naturellement du monde, et avec l'espoir sans doute, d'un petit succès, sur notre grand romancier. Oh ! ma surprise, et — pourquoi ne pas l'avouer ? — ma déception de voir qu'elles le connaissaient aussi bien, sinon mieux que moi !… Pas dans sa vie, peut-être, mais dans son œuvre. Aucun des personnages de *La Comédie humaine* ne leur était étranger… Elles en commentaient la signification, le caractère, la portée sociale, avec un sens très averti des passions humaines, et sans la moindre pruderie.

L'une dit :

— Bien qu'il y ait, dans ses livres, un fatras mélodramatique qui me fatigue quelquefois, et qu'il peigne des mœurs — les

1. Jacques Doucet (1853-1929), célèbre couturier et collectionneur. Reboux est un chapelier chic de la rue de la Paix.

mœurs parisiennes — qui ne nous sont pas toujours très familières, Balzac est, de tous vos écrivains — de tous les écrivains, je pense — celui qui me semble avoir exprimé la vie — non pas seulement individuelle, mais la vie universelle — avec le plus de vérité et le plus de puissance… Goethe me paraît tout petit, tout menu, à côté de ce géant. Certes son intelligence est incomparable. Mais qu'est l'intelligence de Goethe, auprès de cette intuition prodigieuse, par laquelle Balzac peut recréer tout un monde et le monde ?… Il est un peu désespérant… La vie, non plus, n'est guère belle, même chez nous, où l'hypocrisie nous tient lieu de vertu… C'est pour cela qu'on ne le comprend pas toujours très bien en Allemagne… Nous nous vantons de n'aimer que les méthodes expérimentales, mais nous sommes, plus qu'on ne croit, encore asservis aux dogmes du vieux romantisme de Schelling [1]… Malgré nos savants, toute métaphysique n'est pas morte, chez nous… Quoi qu'on dise, croyez-moi, la vie nouvelle qu'apporta Nietzsche, n'a pas germé partout, sur la terre allemande.

Puis, ce fut le tour de Renan, de Taine, de Zola, de Flaubert… de tous, et même — dégringolade ! — de M. Paul Bourget.

Elles étaient curieuses — comme d'un petit jeu de société, j'imagine — de savoir ce que je pensais de M. Paul Bourget… Est-ce que, vraiment, je pensais quelque chose de M. Paul Bourget ? Bah…

Je répondis :

— J'ai connu Bourget autrefois [2]… Je l'ai beaucoup connu… Nous étions fort amis. Cela me gêne un peu, pour en parler… Et puis, il a pris par un chemin… moi par un autre… Mais il y a si longtemps de cela qu'il me semble bien qu'il est mort…

1. Friedrich-Wilhelm Schelling (1775-1854), philosophe allemand, partisan de l'idéalisme subjectif à ses débuts, puis de l'idéalisme objectif. Auteur notamment de : *Le Moi comme principe de la philosophie* (1795), *Le Système d'idéalisme transcendantal* (1800) et *Philosophie et religion* (1804).

2. Mirbeau et Bourget ont été liés d'amitié de 1876 à 1886. La rupture s'est produite publiquement le 11 mai 1889, à la suite d'un article de Mirbeau, « Manuel du savoir écrire », où il ridiculisait le réclamisme de Bourget, mais sans jamais le nommer.

Je mis un temps, comme à la Comédie, et :

— C'était un garçon intelligent… déclarai-je, sur un ton d'oraison funèbre.

Elles se récrièrent… J'insistai bravement :

— Je vous assure… intelligent… très intelligent… Tenez, c'est peut-être Bourget qui a le mieux senti Balzac… qui en a le mieux parlé [1]… Il était très jeune, alors… et charmant… Il avait une certaine générosité d'esprit… sauf que, déjà, il n'aimait pas les pauvres… Oh ! il avait les pauvres en horreur… Il ne les trouvait pas dignes de la littérature… ni de l'humanité… Étant plus jeune que moi, il me protégeait, m'éduquait, me tenait en garde contre ce qu'il appelait les emballements un peu trop naïfs, un peu trop grossiers aussi, de ma nature… Un jour que nous remontions les Champs-Élysées, il me dit : « Laissez donc les pauvres… ils sont inesthétiques… ils ne mènent à rien. » Et, me montrant les beaux hôtels qui, de chaque côté, bordent l'avenue : « Voilà, cher ami… C'est là !… » Ah ! si j'avais su profiter de ses leçons… Enfin, il était charmant… Depuis, la vie, n'est-ce pas ?… toutes sortes d'ambitions…

— Il est si ennuyeux !… s'écria une dame, avec une conviction qui nous fit tous éclater de rire…

— Enfin, comment est-il ?… demanda une autre dame… Est-il vrai que les femmes françaises raffolent de lui ? Je ne puis le croire…

— Mon Dieu !… elles ont peut-être raffolé de lui, autrefois. Oh ! autrefois… Tout est possible. Il le croyait, d'ailleurs… Mais Bourget a cru à tant de choses… auxquelles il ne croyait pas… ! Maintenant, il est gras, un peu bouffi, et il est très, très vieux… Il ne flirte plus guère qu'avec Joseph de Maistre, M. de Bonald, la monarchie, le pape [2]…

1. Dans un article, « Roman de la vie de Balzac », paru le 24 décembre 1876 dans *La République des Lettres* dirigée par Catulle Mendès.

2. Bourget s'est officiellement rallié au catholicisme et à la monarchie dans son roman *L'Étape* (1902). Joseph de Maistre (1753-1821), auteur des *Considérations sur la France* (1796), *Du pape* (1819) et des *Soirées de Saint-Pétersbourg* (1821), et Joseph de Bonald (1754-1840), auteur de *La Théorie du pouvoir politique et religieux* (1796), sont les théoriciens contre-révolutionnaires de la monarchie absolue et du catholicisme ultramontain le plus intolérant.

— Pauvre garçon!… gémit la dame, avec une voix et une mine également compatissantes.

— Ne le plaignez pas… Il y a là aussi des dessous à chiffonner… Il est vrai que ce ne sont plus ceux de la dame au corset noir.

Un souvenir, alors, me revint :

— Le vieux père Augier [1], qui était un bourgeois impénitent, m'a fait, sur Bourget, un mot qui le biographie assez bien… Il est pittoresque, mais un peu vulgaire… Je n'ose…

— Dites… dites!…

— Eh bien, Augier m'a dit… il me l'a même dit en vers : « Votre Bourget, mon cher, mais c'est un cochon triste!… » Je rapportai le mot à Bourget… Il s'en montra ravi…

— À cause de « triste »?… sans doute…

— Non… à cause de « cochon »… C'était bien plus avantageux pour un romancier psychologue…

— Cela est très drôle… Mais vous ne nous avez toujours pas dit comment il est?…

— Je vais, si vous le permettez, vous raconter encore une histoire… La dernière fois que je vis Bourget, c'était à Cannes, comme vous devez le penser… Maupassant nous avait invités à déjeuner sur son yacht… En me voyant, attendant, moi aussi, sur la jetée, le canot du *Bel Ami,* Bourget ouvrit les bras, s'exclama : « Vous?… Ah! que je suis heureux!… Il y a tellement longtemps!… Cela me fait une telle joie de vous revoir!… Toute ma jeunesse! »… Et il m'embrassa, le cher Bourget… Après quoi : « Vous savez?… Vous allez être très étonné… Vous verrez un Maupassant transformé… oh! transformé! » L'orgueil riait par tous les plis de sa face… Il me confia : « Vous savez?… Je l'ai enfin amené à la psychologie, oui, mon cher, à la psychologie! »… C'était, en effet, l'année où le pauvre Maupassant écrivait *Notre Cœur* [2], hélas!… Bourget remarqua mon peu

1. Émile Augier, dramaturge bourgeois et « à thèses », a écrit plusieurs de ses pièces en vers, le plus souvent très plats et prosaïques.

2. Dernier roman de Maupassant, paru en 1890. Il y fait l'analyse de la coquette moderne, incarnée par Michèle de Burne, et y expose une conception pessimiste de l'amour. On y trouve un personnage de romancier psychologue, Lamarthe, visiblement inspiré de Bourget.

d'enthousiasme… Il me le reprocha : « Comment ? fit-il… ce n'est donc pas une chose énorme… énorme ? » — « Si… si… dis-je…, oh ! si ! » — « Mais c'est le plus grand événement de ce temps… Quel malheur que Taine soit mort ! Comme il eût aimé cela ! » Il ajouta : « Ç'a été dur !… Maintenant, Dieu merci, c'est fait !… ». Sur le *Bel Ami,* nous trouvâmes M. Jacques Normand [1], M. Henry Baüer [2], M. Valentin Simond [3], alors directeur de *L'Écho de Paris,* et ce bon docteur Cazalis [4], qui songeait déjà à guérir les rhumatismes aixois par la méthode préraphaélite… Le déjeuner fut morne, morne… Maupassant ne disait pas un mot… Il était si affreusement triste, il nous regardait avec des regards si étranges, si étrangement lointains, que je ne pus m'empêcher de lui demander : « Qu'est-ce que tu as ?… Es-tu malade ?… » Il se décida enfin à répondre : « Non… Je ne suis pas malade… seulement… voilà… tu comprends ?… Hier… tiens !… à la place où tu es, il y avait la princesse de Sagan [5]… là, où est Baüer, la comtesse de Pourtalès [6]… Qu'est-ce que tu veux ? » J'étais, en effet, très étonné… mais pas de cet étonnement admiratif que m'avait promis Bourget… Maupassant avait levé ses bras vers le plafond d'acajou verni, puis les avait laissés retomber, avec accablement… Maintenant, le coude sur la table, la tête appuyée sur sa paume, l'œil cerclé de rouge, et déjà tout brouillé par la buée trouble de cette folie qui devait bientôt l'emporter, il répéta, en bredouillant : « Qu'est-ce que tu veux ?… qu'est-ce que tu veux ?… » Puis : « Ces femmes-là… je

1. Jacques Normand, né en 1848, poète et dramaturge, a collaboré avec Maupassant pour *Musotte* (1891).

2. Henry Bauër (1851-1915), journaliste grassement payé de *L'Écho de Paris* auquel collabore alors Mirbeau, défenseur de l'avant-garde.

3. Valentin Simond (décédé en 1900) a fondé *L'Écho de Paris* en 1884 ; c'est son fils Henri qui lui a succédé.

4. Le Dr Henri Cazalis (1840-1909), grand ami de Mallarmé, a écrit, sous le pseudonyme de Jean Lahor, des recueils poétiques et philosophiques, notamment *L'Illusion,* imprégnés de pessimisme ; il a, dix ans plus tôt, soigné Alice Mirbeau à Aix-les-Bains.

5. La princesse de Sagan, fille du baron Seillère, a épousé en 1858 le prince de Sagan, un Talleyrand, considéré comme l'arbitre des élégances parisiennes ; elle est décédée en 1905.

6. La comtesse de Pourtalès, décédée en 1910, était célèbre pour son esprit.

les adore… parce que, mon vieux, vois-tu ?… elles ont quelque chose que les autres n'ont pas, et qu'avaient nos aïeules… nos chères aïeules… l'amour de l'amour ! » Tous, nous avions le cœur serré, sauf Bourget qui, s'adressant à Maupassant, lui demanda : « Et *Notre Cœur* ?… Où en êtes-vous ? » Et, comme Maupassant ne répondait pas, faisait un geste vague : « Quel beau titre ! s'écria Bourget, qui nous prit à témoins… Vous verrez… ce sera le plus merveilleux livre !… Un livre extraordinaire ! » Il eut le courage, ou l'inconscience, d'appuyer plus lourdement : « Il me le doit… car c'est moi qui l'ai amené à la psychologie… N'est-ce pas, Maupassant ?… c'est moi ? Dites que c'est moi ? » Alors, Maupassant hocha la tête, et il se mit à rire, d'un rire pénible qui me fit l'effet d'une sonnerie électrique qui se déclenche… Jamais, rien de si douloureux…, de si funèbre… Voilà donc où il en était, ce rude garçon, que, tant de fois, sur les berges de la Seine, bras nus, maillot collant, j'avais vu manier l'aviron avec un si bel entrain de joyeux canotier !… Ce furent d'atroces moments… Je fis tout pour abréger cette angoissante visite. On nous débarqua à Antibes… Bourget voulut, à toutes forces, me reconduire jusqu'au train qui me ramenait à Nice… Comme nous nous quittions, je lui frappai sur l'épaule, et je lui dis : « Ah ! oui !… vous l'avez amené à la psychologie… Il y est, le pauvre bougre… il y est en plein !… Mes compliments, mon cher Bourget… » Depuis, je ne l'appelle plus « mon cher Bourget », ni même « Bourget », je ne l'appelle plus du tout… Car je ne l'ai jamais revu… C'est le général Mercier [1] qui l'a revu…

Nos colonies

Le lendemain, von B… rentrait à Berlin par le chemin de fer ; sa Mercédès aussi… Nous, nous filions sur Mayence…

1. Le général Auguste Mercier (1833-1921) était ministre de la Guerre au début de l'affaire Dreyfus, à l'automne 1894. Il porte une double responsabilité dans la condamnation de l'innocent : à l'insu de la défense, il a communiqué un « dossier secret » aux membres du conseil de guerre ; et il a couvert le premier faux concocté par le colonel Henry. Il a été élu sénateur de Loire-Inférieure en 1900, mais ses collègues lui battaient froid.

À Mayence, nous avons rencontré un certain docteur Herrergerschmidt, le vieil Allemand classique, comme il s'en trouve encore, dans les stations de la Suisse, l'Allemand à longue redingote, à barbe broussailleuse, et à lunettes rondes. Mais je constate que la race s'en perd, de plus en plus.

Épigraphiste de son métier, le docteur a rapporté de Tunisie de très belles pierres puniques, à moins qu'elles ne fussent phéniciennes — il n'est pas encore fixé — et qui offrent, pour l'Histoire, un intérêt capital, en ce sens qu'elles sont absolument indéchiffrables…

— Indéchiffrables, répète-t-il, avec admiration… C'est là le plus beau !

Il en a fait don au musée de Francfort, qui les a refusées…

— Oui, monsieur, refusées… Ce sont des ânes !…

Il consent à me les céder pour pas très cher… pour presque rien…

— De si belles inscriptions !… Syriaques, qui sait ?… ou, peut-être, persanes ?… Pour quelques marks !…

Mais je refuse, moi aussi… Le docteur n'insiste pas davantage, hausse les épaules, et :

— Bêtise !… fait-il simplement… Bêtise !

Il connaît beaucoup le Maroc, pour avoir placé à Tanger, et même à Fez, assure-t-il, un lot important de machines à coudre et à écrire… « pas puniques, pas phéniciennes,… non… allemandes, monsieur… Ah ! ah ! ah !… De la bonne fabrication allemande !… » Il s'écrie :

— Très beau, le Maroc !… Un pays très beau… Et les Marocains, de très braves gens, monsieur… de si excellentes gens !… Ah ! les braves gens !…

Nous parlons de la toute récente frasque de l'empereur Guillaume, son débarquement à Tanger [1]… Le docteur dit :

1. Le 31 mars 1905, Guillaume II a débarqué à Tanger pour affirmer sa volonté de considérer le Maroc comme un État souverain, alors que les accords de la France avec l'Angleterre et l'Espagne lui donnaient carte blanche pour prêter au Maroc une assistance créant une dépendance de fait. Cela a débouché sur la conférence d'Algésiras (du 16 janvier au 7 avril 1906), qui reconnaissait à la France une position privilégiée.

— À quoi bon faire des choses si inutiles?… Toutes ces démonstrations bruyantes… théâtrales… Ah! je n'aime pas ça… Oui… je sais, l'honneur national?… Mais l'honneur national, monsieur, c'est le commerce… Et le commerce allemand va très bien au Maroc… Il va très bien, très bien… parce que nous avons, au Maroc, des agents admirables… admirables… oui, monsieur… les meilleurs agents du monde… les Français!…

Un rire agite, dans tous les sens, tous les longs poils de sa barbe… Et il reprend sur un ton où l'ironie est restée :

— J'aime beaucoup les Français… Vous autres Français… vous avez de grandes… grandes qualités… des qualités brillantes… énormes… vous êtes… vous êtes…

Il cherche à définir ce que nous sommes, nous autres Français… à citer des exemples caractéristiques de nos si brillantes qualités; et, ne trouvant ni définition, ni exemples, il s'en tient, décidément, à sa première affirmation, si vague :

— Enfin… vous avez de grandes qualités, ah!… Mais, excusez-moi… vous n'êtes pas toujours faciles à vivre… Autoritaires en diable… tracassiers, agressifs, chercheurs de noises et de querelles… un peu pillards… hé!… hé!… et même cruels… — je parle, dans vos colonies, vos protectorats… partout où vous avez un établissement, une influence quelconque… — est-ce vrai?… Enfin, on vous déteste… on vous a en horreur!… Hein?… Vous en convenez?… C'est très triste…

Voyant que je ne réponds pas, il va, il va, le bon docteur.

— Alors, les indigènes ne pensent qu'à se soustraire à votre autorité… à ruiner, s'ils le peuvent, votre influence… Et s'ils trouvent une bonne occasion — on trouve toujours une bonne occasion — de vous embêter, de vous massacrer, de vous supprimer… Dame! écoutez donc?… Ne vous fâchez pas, monsieur… Nous causons, n'est-ce pas?… Je fais de l'histoire… Je fais votre histoire… votre histoire coloniale… et même votre histoire nationale… Si elle a été souvent glorieuse — mais qu'est-ce que la gloire, mon Dieu? — elle n'a pas été toujours bien généreuse… Toutes ces querelles… toutes ces guerres… tout ce sang… au long des siècles!… Enfin, n'importe… J'aime beaucoup les Français… Nous leur devons la grandeur allemande… On ne peut pas oublier ça!… Ah! ah!… Et tenez… je suppose… au Maroc… parfaitement… au Maroc, il y a aussi des

Allemands… Les Allemands sont lourds, bêtes, ridicules… Ils boivent de la bière et mangent des saucisses fumées… Je sais… je sais bien… Mais ils sont gentils avec le Marocain… Ils respectent ses mœurs, ses coutumes, sa religion, son droit à rester un être humain… Ils l'aident, à l'occasion, et, au besoin, le défendent, sans l'exciter ostensiblement contre les autres… Ils lui donnent confiance… Et, comme il y a toujours quelque chose à faire, au Maroc, quelque chose à y vendre… hé, mon Dieu, c'est l'Allemand qui profite tout naturellement des bonnes dispositions de l'indigène, et de sa haine contre les Français… Voyez-vous… ça n'est pas plus compliqué que ça!… La diplomatie, monsieur… quelle sottise!… Moi, j'aurais été l'Empereur, je ne me serais mêlé de rien. J'aurais dit, en fumant tranquillement ma bonne pipe de porcelaine : « Laissons faire les Français… Ils travaillent pour nous… » Et, là-dessus, j'aurais pris un grand verre de cette bière excellente, qui nous rend stupides et si lourds…

Tout à coup, il embrouille encore plus sa barbe, dont les mèches dorées se projettent de tous les côtés.

— Tenez! propose-t-il… Nous allons faire un pari… c'est cela… un petit pari… Nous allons parier mes très belles pierres puniques contre ce que vous voudrez… ce que vous voudrez, ah!… Nous allons parier que, si les Français quittaient le Maroc, et qu'il ne restât plus, au Maroc, avec les Marocains, que des Allemands… il n'y aurait plus d'embêtements… plus de grabuges, d'anarchie, de guerres, de massacres… plus rien… Le Maroc redeviendrait, subitement, une sorte de Paradis terrestre… Vous ne voulez pas?… Non? Vous avez raison…

Puis, après un petit silence :

— Vous ne voulez pas non plus, décidément, de mes inscriptions puniques, phéniciennes, syriaques ou persanes?… Allons, monsieur, cent marks?… Non plus?… Dommage… dommage!…

Strasbourg

Après avoir traversé le Rhin à Kehl, en dépit de nos lettres de recommandation et de nos beaux cachets rouges, nous avons dû passer par de longues et coûteuses formalités douanières. Absolument libre en Allemagne, la circulation automobile subit en Alsace des règlements vexatoires, qui ont pour résultat de gêner

beaucoup le commerce alsacien. Les hôteliers, les marchands, et surtout les propriétaires de ces luxueux garages installés dans les villes, supplient le gouvernement de rapporter des mesures qui les ruinent, en éloignant, de plus en plus, les automobilistes de ces régions admirables, hier encore très fréquentées pour la joie et au bénéfice de tout le monde. Mais le gouvernement reste sourd à ces doléances. Il a encore de la défiance, une sorte de rancune sourde contre ce pays.

Je n'avais pas revu Strasbourg depuis 1876. Faut-il dire que je ne l'ai pas reconnue ? À l'exception du quartier de la cathédrale, et de ce vieux quartier si pittoresque qu'on appelle la petite France, rien d'autrefois n'est resté. Et encore, ces derniers vestiges, où nous nous retrouvons, vont bientôt disparaître. La pioche y est déjà. Aujourd'hui Strasbourg est une ville magnifique, spacieuse, et toute neuve, la ville des belles maisons blanches et des balcons fleuris. Nous n'en avons pas une pareille en France. Les larges voies des nouveaux quartiers, luisantes comme des parquets suisses, les universités monumentales, tous ces palais élevés à l'honneur des lettres, des sciences, et des armes aussi, par lesquels l'Allemagne s'est enfoncée jusqu'au plus profond du vieux sol français, ces jardins merveilleux, ce commerce actif qui, partout, s'épanouit en banques énormes, en boutiques luxueuses, et cette armée formidable qui veille sur tout cela, doivent faire réfléchir bien douloureusement ceux qui gardent encore, au cœur, d'impossibles espérances. Ah ! je plains le pauvre Kléber qui assiste, sur sa place, impuissant et en bronze, au développement continu d'une cité à qui il a suffi d'infuser du sang allemand pour qu'elle acquît aussitôt cette force et cette splendeur. Telle fut, au moins, ma première impression.

Je n'ai pas la prétention, en traversant une ville, de juger de sa mentalité. Un voyageur est dupe de tant d'apparences ! Et tant de choses lui échappent !… Mais j'ai longuement causé avec un Alsacien très intelligent, qui ne se paie pas de mots. Il m'a dit :

— Strasbourg est complètement germanisée… Quelques familles bourgeoises résistent encore. Mais leur résistance se borne à ressasser, en français, d'anciens souvenirs, le soir, autour de la lampe… Elles n'ont ni influence, ni crédit. N'oubliez pas, non plus, que le prêtre, en ce pays très catholique, s'est fait tout de suite l'agent le plus ardent, le plus écouté de la conquête

définitive. Par intérêt, par politique, le prêtre est devenu profondément, agressivement allemand. Il n'a même pas attendu le dernier chant du coq gaulois, pour renier sa patrie !… Au vrai, il n'y a plus ici que très peu d'Alsaciens, noyés sous un flot d'Allemands qui, après l'annexion, sont venus en Alsace, comme on va aux colonies, prospecter des affaires et chercher fortune. Ce n'est pas la crème de l'Allemagne. Nos fonctionnaires, tous allemands aussi, ne sont pas, non plus, la crème des fonctionnaires. Beaucoup avaient de vilaines histoires, là-bas… Au lieu des les mettre en prison, on les a mis en Alsace… Et ils espèrent se faire pardonner, en affichant un zèle exagéré… Ils sont rigoureux, formalistes, très durs, et nous tiennent sous une tutelle un peu humiliante… Par exemple, nous avons ce qu'il y a de mieux comme armée… Sous ce rapport, on n'a pas lésiné, pas marchandé… vingt mille hommes !… Les meilleurs, les plus solides régiments de tout l'Empire… Oh ! nous n'en sommes pas très fiers… Je dois dire pourtant que les militaires ont beaucoup perdu de leur arrogance, de leur morgue… Les officiers sont affables, se mêlent davantage à la vie générale, vivent en bonne harmonie avec l'élément civil… Beaucoup sont riches et font de la dépense… Et puis, les musiques, qui se prodiguent dans les squares et sur les places, sont excellentes…

Comme je lui parlais de l'énorme développement de la ville :

— Oui !… fit-il assez vaguement… C'est surtout un décor, derrière lequel il y a bien de la misère… pour ne rien exagérer, bien de la gêne. Quoique l'Alsace ait un sol fertile, et qu'elle soit, pour ainsi dire, la seule province agricole de tout l'Empire, nous n'en sommes pas plus riches pour cela. La crise économique, qui frappe les centres industriels de la métropole, nous atteint, nous aussi… Les impôts nous écrasent… La vie est horriblement chère, quarante-cinq pour cent de plus qu'autrefois… Matériellement, nous ne sommes donc pas très heureux… Moralement, politiquement, nous restons, sous l'autorité de l'Allemagne, ce que nous étions sous celle de la France : soumis, passifs, et mécontents… On se trompe beaucoup en France sur la mentalité et la sentimentalité de l'Alsacien. Il n'est pas du tout tel que vous le croyez, tel que le représentent de fausses légendes, et toute une littérature stupidement patriotique… L'Alsacien déteste les Allemands, rien de plus exact… Vous en concluez

qu'il adore les Français… Grave erreur! S'il est vrai que dans l'imagerie populaire et les dictons familiers d'un pays se voie et se lise l'expression de ses sentiments véritables, vous serez fixé tout de suite quand vous saurez, de quelle façon peu galante et pareille, l'Alsacien traite les Allemands et les Français. Il dit des Allemands qu'ils sont des *schwein,* des porcs; il appelle les Français, des « welches »…

Je croyais avoir entendu : des belges. Je lui en fis la remarque.

— Welches… belges…, c'est le même mot, répondit-il. Et croyez que, dans son esprit, ceci n'est pas moins injurieux que cela. Au fond, ça lui est tout à fait indifférent d'être Allemand ou Français… Ce qu'il voudrait, c'est être Alsacien… Ce qu'il rêve?… Son autonomie… Seulement, saurait-il s'en servir?… J'ai bien peur que non… Un esprit de discipline traditionnel, atavique, le fait obéir, en rechignant, obéir tout de même, tantôt à la France, tantôt à l'Allemagne… Mais, livré à lui-même, je crains qu'il ne se perde dans toutes sortes de querelles intestines. Je ne crois pas qu'il sache, qu'il puisse se conduire tout seul… Il a besoin qu'on le mène par la bride… Fâché, il devient vite agressif, abondamment injurieux… Si vous connaissiez son patois!… Oh! bien plus riche en couleurs que l'argot parisien… Excellent homme, d'ailleurs, qu'il faut aimer, car il a de fortes qualités…

Il sourit, et je pus constater que son sourire n'avait aucune amertume.

— Je vous dis mes craintes… Craintes toutes idéales, n'est-ce pas? Car l'autonomie de l'Alsace, voilà une question qui n'est pas près de se poser…

Il ajouta :

— Peut-être, de devenir Allemands, y avons-nous gagné un peu de dignité humaine… Tenez, sous l'Empire, Colmar était ignoblement sale, puante, décimée par la fièvre typhoïde. Elle n'avait pas d'eau, et en réclamait, à grands cris, mais vainement, depuis plus de cent ans. Le lendemain même de la conquête, le premier acte du gouvernement allemand a été d'amener, du Honach, d'abondantes sources d'une eau excellente, avec laquelle on a inondé et purifié la ville… Oui, les Allemands nous ont appris la propreté et l'hygiène, ce qui n'est pas négligeable, et l'insouciance de l'avenir, ce qui nous a fait une âme moins

sordide et moins âpre. L'Allemand — je ne dis pas le juif allemand — l'Allemand ignore l'économie. Il est, non pas fastueux — car le faste suppose une imagination dans le goût, ou une ostentation dans la personnalité, que l'Allemand n'a pas —, mais très dépensier. Il dépense tout ce qu'il a, et souvent plus que ce qu'il a, au fur et à mesure de ses désirs et de ses caprices, presque toujours enfantins et coûteux. Un détail assez curieux… À Berlin — je dis Berlin, c'est toute l'Allemagne que je pourrais dire —, le jour même des vacances, plus de deux cent mille familles quittent la ville… Elles vont s'abattre un peu partout, mais particulièrement en Suisse… Vous avez dû les rencontrer, au bord de tous les lacs, au sommet de toutes les cures d'air… Ces braves gens, un peu naïfs, un peu bruyants, un peu encombrants, emportent avec eux tout l'argent qu'ils ont chez eux… Soyez sûr qu'ils ne rentreront à la maison que lorsqu'ils auront usé jusqu'à leur dernier pfennig… Aussi les universités, les collèges, les pensions, qui connaissent ces mœurs-là, obligent-ils les pères de famille à payer, avant de partir, la future année scolaire de leurs enfants… Sans cela… cette fameuse instruction!…

Il se mit à rire.

— Eh bien, nous devenons, un peu, comme ça…

— En somme? quoi? interrogeai-je… vous n'êtes pas trop malheureux, sous le régime allemand?

Il répondit simplement :

— Mon Dieu!… On vit tout de même… Quand on ne peut pas être soi… d'être ceci, ou bien cela… Turc, Lapon, ou Croate… allez… ça n'a pas une grande importance…

— Et la Lorraine?

— Ça, c'est une autre histoire… Elle est restée française, jusque dans le tréfonds de l'âme… Sourires ou menaces, rien n'entame ce vieux sentiment, obstiné et profond… comme l'espérance…

Berlin-Sodome

Comme nous allions quitter Strasbourg, pour parcourir l'Alsace, au moment même de nous installer dans l'auto, nous vîmes accourir, épanoui d'aise, toujours aussi peu soigné, fatiguant sa barbe et polissant son front, mon ami Albert D… Il paraissait essoufflé mais ravi de la rencontre. Il promenait en

Allemagne ce vêtement et un chapeau qui ne sont pas, depuis quelque quinze ans, indifférents qu'aux saisons, comme je le croyais, qui le sont aussi aux latitudes et aux frontières, j'eus la surprise de le constater…

— Enfin, s'écria-t-il, après s'être incliné devant les dames, enfin!… Je trouve des Français… je trouve des Parisiens, des êtres simples, candides… des êtres normaux et vertueux… Laissez-moi vous regarder!

Ses lèvres s'avançaient pour rire; il ne criait pas moins fort que rue Laffitte ou rue Richepanse, lorsqu'il parle d'art, et ne forçait pas moins sa voix jusqu'au fausset.

— Oui, mes amis, j'arrive de Berlin… Vous n'avez pas été, cette fois-ci, jusqu'à Berlin?… Allez à Berlin… allez-y… il faut absolument aller à Berlin… Il faut le voir, le revoir… C'est prodigieux… *kolossal!*… comme ils disent… Allez-y!…

Et, me prenant par le bras comme pour m'y entraîner, il parlait toujours :

— Toutes les fois que j'y reviens, j'y ai une surprise nouvelle… C'est que j'ai connu Berlin en 56, moi… Une grande ville de province, pleine de soldats, triste, l'air pauvre. À présent, le luxe s'y étale… brououu… Et le dévergondage!… Brououu!… Ah! *Kolossal!…*

Ses yeux se bridaient dans la grimace qu'il faisait en riant, et il baissait la voix en m'emmenant à l'écart avec Gerald :

— Des pédérastes! des pédérastes!… Tous pédérastes!… Les plus grands seigneurs, les officiers, les ministres, les artistes, les chambellans… et les généraux, et les grands écuyers, et les ambassadeurs… tous!… tous!… Scandales sur scandales [1]…

1. Allusion au grand scandale suscité par les révélations du journaliste et pamphlétaire Maximilien Harden (1861-1927) sur l'entourage du *Kaiser,* en juin 1907 (soit deux ans après le voyage de Mirbeau en Allemagne…). Convaincu d'homosexualité, le principal conseiller de Guillaume II, le prince Philip von Eulenburg (1847-1921), tomba en disgrâce, ainsi que le comte Kuno Moltke et le comte Hohenau. Effrayé par l'ampleur du discrédit, le *Kaiser* en arriva même à exiger de la police une liste de toutes les personnalités fréquentant la cour et soupçonnées d'homosexualité… Des poursuites seront engagées contre Eulenburg en novembre 1907, mais aussitôt suspendues; et Moltke intentera à Harden un procès en diffamation en janvier 1908, soit après la parution de *La 628-E8.*

procès sur procès… disparitions sur disparitions… *Kolossal!*… D'ailleurs, vous avez bien lu, en première page du *Temps,* qui n'en peut mais, ces télégrammes officiels, concernant des personnages de cour, de là-bas? Ça dépasse en pornographie les annonces de quatrième page, qui font la fortune du *Journal*!…

Il sautillait sur ses vieilles bottines déformées par la goutte, et se tapait les cuisses, comme un enfant qui vient de faire une *bonne blague* à son professeur :

— Et savez-vous qu'il s'est formé une ligue de ces messieurs, en vue d'obtenir l'abrogation d'articles gênants du code, qui les empêchent de… de…

Et, frottant alternativement son nez et son front, il se mit à pouffer de rire, au grand dommage de mes joues et de mes narines…

— Oui, mon cher, une ligue… une ligue des Droits de l'homme et du pédéraste… une ligue avec ses statuts, ses commissions, ses assemblées générales… brououu!… des assemblées en rond, je suppose… C'est *kolossal*!… Vous voyez qu'ils ne s'en cachent pas… Au contraire… Ils ont eu successivement le bien-être… la richesse… le luxe… Il leur manquait la dépravation… Maintenant, ils en ont leur mesure… il ne leur manque plus rien… C'est l'aboutissement fatal des armes victorieuses, le couronnement de la *Gründerzeit…* Voilà, maintenant, qu'ils dépassent les peuples qui ont une histoire… Ah!… ah!… Et ils en sont assez fiers!… Ils m'ont scandalisé… positivement scandalisé, moi! Scandaliser un Parisien, ça n'est pas rien!… Et ils étaient aux anges de ma figure ahurie!… Il fallait les voir!… *Kolossal!*… Et, pourtant, nous ont-ils dit assez de fois que nous étions Babylone!… À en croire leurs pasteurs, ils ne nous ont fait la guerre que pour étouffer ces germes de vice, brûler Paris qui empoisonnait le monde!… Eh bien… ils font mieux que nous… Ils sont Sodome… Sodome-sur-la-Sprée. Naturellement, la province suit le mouvement; les officiers et les hauts fonctionnaires le propagent… Il y a Sodome-sur-la-Sprée… Mais il y a Sodome-sur-le-Main, Sodome-sur-l'Oder, et Sodome-sur-l'Elbe, et Sodome-sur-le-Weser, et Sodome-sur-l'Alster, et Sodome-sur-le-Rhin… Ah! ah!… sur-le-Rhin, mon cher.

Comme il n'oublie jamais de manifester son nationalisme, il ajouta :

— Quand nous avons été vicieux, nous autres — nous ne le sommes plus guère, la mode en est passée —, nous l'avons été légèrement, gaiement… Les Allemands, eux, qui sont pédants, qui manquent de tact, et ignorent le goût, le sont — comment dire ? — scientifiquement… Il ne leur suffisait pas d'être pédérastes… comme tout le monde… ils ont inventé l'*homosexualité…* Où la science va-t-elle se nicher, mon Dieu ? Ils font de la pédérastie, comme ils font de l'épigraphie. Ils savent qui a été l'amant de Wagner, et de qui Alcibiade et Shakespeare ont été les maîtresses. Ils écrivent des livres sur les amours de Socrate, et sur celles d'Alexandre le Grand… Ils ont relevé, sur les vieilles pierres, tous les noms de tous les mignons de tous les pharaons de toutes les dynasties… Pédérastes avec emphase, sodomites avec érudition !… Et, au lieu de faire l'amour entre hommes, par vice, tout simplement, ils sont *homosexuels,* avec pédanterie… Allez à Berlin, je vous dis… allez revoir Berlin… Ça vaut le voyage…

Nous lui avions tous serré la main, tour à tour, sans qu'il s'arrêtât de parler, de crier et de rire, et nous étions déjà loin, que nous le voyions s'agiter encore, et nous désigner, du doigt, Berlin, à qui nous tournions le dos…

Les deux frontières

Nous nous sommes promenés, pendant cinq jours, à travers l'Alsace, ses cultures d'orge et de vignes, ses houblonnières en guirlandes, ses belles forêts de sapins, ses montagnes, aux contours élégants, aux pentes molles, aux tons très doux de vieux velours… Quelle lumière attendrie ! Quels ciels légers, mouvants ! Il me semblait reconnaître les transparences infinies de la Hollande. La nature, heureuse d'ignorer les limites qui séparent les hommes et qui leur imposent, tantôt ici et tantôt là, en avant ou en arrière, leurs sottes querelles, est bien la même qu'autrefois… Nous nous sommes arrêtés dans ces petites villes Louis XIV, que gardent souvent des portes plus anciennes, dont les beffrois, aux faîtes élancés de tuiles vertes, et les façades peintes, à fresque rose, sont comme des souvenirs de cette vieille Allemagne, qu'elles sont redevenues, sans qu'elles en sachent rien…

Dans une de ces petites villes, nous manquons d'essence… On nous dit :

— Vous en trouverez chez le pharmacien.

Mais le pharmacien n'en a plus… Il vient de vendre son dernier litre à des Anglais…

— Vous trouverez cela chez le médecin, renseigne-t-il…

Le médecin est sorti, en tournée de visites. Il n'y a plus à la maison qu'une petite bonne. Elle nous mène dans un cellier où j'aperçois un tonneau, plein de « benzine », et un gros bidon d'huile.

— Prenez ce qu'il vous faut…

Elle ne sait même pas ce que cela vaut… Sur mon instance :

— À votre idée… fait-elle en souriant…

Elle n'est pas jolie, pas même blonde; et elle n'a pas ce costume dont Henner [1] nous a dégoûtés, et dont, après la guerre, des trafiquants actualistes de bière et de femmes affublèrent, dans leurs brasseries, tant de jolies filles de Montmartre et de Mont-rouge.

Dans une « restauration », où nous avons fort mal déjeuné, on nous a servi je ne sais quoi :

— Plat allemand! salue l'un de nous.

— Alsacien, monsieur, riposte vivement l'aubergiste.

Et, comme on nous en apporte un autre :

— Plat français!… Ah! ah! crié-je, avec un geste à la Déroulède.

— Alsacien! alsacien! rectifie, sur un ton irrité et plus rude, l'aubergiste qui nous tourne le dos.

Et j'ai cru voir, sur ses lèvres, le mot : « Welches! »… Il ne l'a pas prononcé.

C'est ainsi, en flânant, que nous arrivâmes, un soir, tard, à la frontière, à Grand-Fontaine, je crois, joli village égrené en coquets chalets dans un vert repli des Vosges. Il était huit heures et demie… Et nous avions l'idée folle d'aller coucher à Baccarat… Pourquoi, mon Dieu? Le douanier activa les formalités.

1. Jean-Jacques Henner (1829-1905), peintre alsacien, spécialiste de nus féminins traités à la façon du Corrège et dont Mirbeau n'appréciait pas le style.

Malgré l'heure tardive, il ne fit aucune difficulté pour nous rembourser notre dépôt.

— J'ai justement, aujourd'hui, de l'argent français, nous dit-il. Je pense que vous aimerez mieux ça…

Le bureau était très propre, bien rangé; les hommes, très astiqués, dans leur vareuse verte. Ils nous souhaitèrent bon voyage.

À Raon-la-Plaine, douane française, nous fûmes accueillis comme des chiens. Un trou puant, un cloaque immonde, un amoncellement de fumier : telle était notre frontière, à nous… Ce que nous vîmes des maisons, nous parut misérable et sordide. Des gens hurlaient dans un café…

Petit, maigre, le képi enfoncé de travers sur la nuque, une cravate bleue roulée en corde autour du cou, la vareuse débraillée, dégoûtante de graisse, un douanier s'était précipité au-devant de la voiture, en agitant une lanterne… Il nous interrogea, sur un ton impératif, presque grossier.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ces malles?… ces paquets?

— Rien… des effets.

— Que vous dites?… Faudra voir ça!… Mais il est trop tard… À c't'heure, bonsoir!… Demain.

J'entrai dans le bureau, pour me plaindre au chef… Une pièce en désordre… un parquet gluant de saletés… Il n'y avait pas de chef… Un homme dormait sur un banc, la tête sur un sac… Il poussa un grognement, puis un juron, au bruit de la porte ouverte… Dehors, les gens étaient sortis du café… entouraient l'automobile, nous regardaient hostilement, des êtres chétifs, terreux, la bouche mauvaise, les yeux sournois…

Je décidai de rebrousser chemin jusqu'à Grand-Fontaine, pour y passer la nuit…

Le lendemain matin, il nous fallut subir la visite. Le douanier s'acharna à la rendre la plus ignominieuse qu'il put. Il bouscula nos effets dans les malles, brisa un flacon dans un nécessaire, inventoria, pièce par pièce, les outils du mécanicien… Jusqu'à un kodak qu'il fallut enlever de son étui, pour voir ce qu'il y avait au fond. Cela dura une heure… Je rédigeai une réclamation… Mais où vont les réclamations?…

Enfin, il nous permit de partir… furieux de n'avoir rien trouvé de suspect, heureux, tout de même, de nous avoir embêtés…

Comme nous dépassions la dernière maison de cet ignoble village, une pierre, lancée, on ne sait d'où, vint briser une des glaces de l'automobile… J'en fus quitte pour une écorchure légère à la joue.

— Allons! dis-je… Pas d'erreur!… Nous sommes bien en France.

— Sale pays!… maugréa Brossette.

Mais je pense qu'il parlait seulement de Raon-la-Plaine…

Paris–Cormeilles-en-Vexin, 1905-1907.

« Réflexions d'un chauffeur » — Octave Mirbeau
L'Auto — 6 septembre 1903

Notre éminent confrère Octave Mirbeau est chauffeur et chauffeur pratiquant : à ce titre, il attrape parfois des contraventions qui, comme toutes les contraventions ou la plupart des contraventions, sont ridicules quand elles ne sont pas injustes.

Nous apprenions ces jours-ci qu'il avait eu des démêlés récents avec un de nos pandores et de suite l'idée nous est venue de lui demander quelles réflexions lui avait suggérées sa dernière contravention. M. Octave Mirbeau nous a fort aimablement répondu et l'on verra par les lignes qui suivent que, comme tout bon chauffeur qui se respecte, il a eu à souffrir des fantaisies abusives de MM. les gendarmes, des excès d'autorité des maires, et qu'il connaît sur le bout du doigt toutes les questions relatives à la circulation automobile.

Quand nous voudrons crier bien haut et nous défendre, nous irons désormais demander à M. Octave Mirbeau un bon coup d'épaule qu'il ne nous refusera jamais, nous en sommes certains.

NDLR

« Réflexions d'un chauffeur »

Sainte-Geneviève (par Vernon)

Comme tout chauffeur qui se respecte, j'ai eu souvent à subir les imbéciles tracasseries des maires; souvent, j'ai été la victime de leurs ineptes arrêtés, et, pas une fois, j'en fais le serment, avec justice. Tout récemment encore, j'ai eu des contraventions de la commune de Saint-Germain. Mais qu'allais-je faire dans cette galère, mon Dieu! de la commune de Saint-Germain, où M. le maire continue à se livrer, contre les chauffeurs, aux pires excès de sa monomanie autophobique? Malgré des explications précises, irréfutables, j'ai été condamné par un juge grincheux et tardigrade, exact pendant du maire, au maximum de la peine. Et cela grâce à ce dogme républicain de l'Infaillibilité, de la Toute-Puissance du gendarme, lequel, en dépit de ses tares et de nos chansons, est cru de la justice, même contre les témoignages les plus probants, même contre les évidences. C'est à croire que nous vivons en Russie.

*
* *

Voici, entre mille, un exemple à quoi se révèlent, en toute leur splendeur nationale, cette infaillibilité, et cette Toute-Puissance du gendarme français :

Un matin — c'était un délicieux matin de lumière rose et de brume dorée — je passais à allure très modérée sur la route entre Mantes et Rosny. De loin, j'aperçus entre les arbres — ô poésie! — un gendarme. Ce gendarme se démenait fort avec sa monture.

La monture était rétive, et le pauvre Pandore n'en menait pas large. Pour ne pas tomber, il s'était désespérément accroché au cou de son cheval qui, reculant, ruant, pétaradant, menaçait à chaque seconde de le jeter dans le fossé. Ce n'était pas précisément, comme vous le voyez, l'image antique du Centaure. Plus tard, j'appris à Mantes que ce cheval et ce gendarme étaient fort connus de la ville pour ne pouvoir jamais s'incorporer l'un à l'autre. En passant devant ce drame, je ralentis encore l'allure de ma voiture. Le gendarme eût pu m'en savoir gré. Mais le gendarme est sans pitié, surtout quand il est sans arçons. À quinze jours de là, je reçu un papier timbré. Furieux d'avoir été surpris en cette posture de mauvais cavalier, le gendarme m'avait dressé procès-verbal, affirmant dans son style légendaire que je faisais sur la route *au moins quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure.* Ô féconde imagination! ô romantisme échevelé du gendarme!… J'eus beau représenter au juge que ma voiture, étant une Panhard huit chevaux, très lourde — elle pèse 1 000 kg — avec un pignon de chaînes à onze dents, ne pouvait fournir une vitesse de plus de 28 kilomètres, rarement atteinte, d'ailleurs; j'eus beau expliquer que le gendarme se trouvait dans une situation physique et morale où il avait bien autre chose à faire que de chronométrer l'allure de ma voiture, rien n'y fit. Je fus condamné, cette fois, au minimum de la peine, car il se trouva que le juge de paix était exceptionnellement un homme intelligent et libéral, convaincu comme moi de l'absurdité du règlement. Mais, ce règlement, il était forcé — bien à regret — de l'appliquer.

*
* *

Le vrai, le seul danger de l'automobile n'est pas dans l'automobile. Il est dans le gendarme. Et, bien plus que par la sardine blanche et le jaune baudrier, le gendarme se reconnaît surtout en ceci, qu'il se moque totalement de la police de roulage, et que, jamais, il n'en applique les règlements. Occupé à dresser les procès-verbaux contre les automobiles, il laisse voituriers, charretiers, rouliers, etc., parfaitement libres de faire ce qu'ils veulent sur les routes et des routes. Le gendarme est leur père. Alors que voitures, charrettes, lourds camions s'en vont au diable, seuls, on voit souvent ce spectacle touchant et qui rassure : le gendarme

fraternise, au cabaret, le petit verre en main, avec les voituriers, charretiers, rouliers, etc. Encombrant et barrant les routes, ne se rangeant jamais, tenant toujours leur gauche, dormant à poings fermés dans leurs voitures, ces derniers sont un danger perpétuel, un obstacle permanent, la continuelle menace de l'accident qui brise, blesse ou tue. Heureux encore quand, après avoir démoli votre voiture, et vous avoir rompu les os, ils ne vous insultent pas. Mais qu'importe au gendarme ? D'un regard approbateur, souriant, attendri, il suit la longue file zigzagante des convois abandonnés de leurs convoyeurs, et qui souvent à hue et à dia, livrés à la seule fantaisie du cheval, animal généralement stupide, presque toujours inéducable, têtu, lourdaud, infiniment plus dangereux que l'automobile qui est un organisme ardent et généreux, mais aussi un instrument merveilleux d'obéissance et de souplesse.

Il ne faut pourtant pas trop en vouloir aux gendarmes. Les gendarmes sont ce que les maires en font. Quand un maire a bu, tous les gendarmes sont ivres.

Je connais un maire, le maire de Vernon, pour ne pas le nommer, qui n'a jamais pris un arrêté spécial à la circulation des automobiles, qui, jamais, à l'entrée et à la sortie de la ville, n'a inscrit d'ordres rogues et menaçants sur des poteaux, qui n'est ni autoritaire, ni tracassier, qui soumet les chauffeurs au simple droit commun. Jamais, dans Vernon et sur le territoire de la commune, un procès-verbal n'a été dressé contre personne. Le gendarme n'y est pas hargneux et littéraire. Or, Vernon est une ville par où passent, je le crois bien, toutes les automobiles de France. Eh bien, jamais, il n'y a eu le moindre accident. Chacun sait gré au maire de son intelligente tolérance, et tout y va le mieux du monde. La population est contente, car elle sait que les automobiles ne lui apportent pas que de la poussière : elles lui laissent de la vie, des profits, un supplément de gains et de richesse. Elles donnent à Vernon, qui les aime et les accueille, ce qu'elles refusent et ce qu'elles refuseront de plus en plus à Saint-Germain, qui les déteste et les persécute. Mais le maire de Vernon est une exception. Et, il me plaît d'autant plus de lui rendre hommage que, dans notre démocratie, il est infiniment rare de rencontrer un homme, et surtout un homme investi d'un pouvoir quelconque, qui soit respectueux de la liberté… des autres…

*
* *

Il ne faut pas trop espérer que l'excellente circulaire du président du Conseil refroidisse l'ardeur anti-automobiliste des maires. Ce n'est pas un désir de protection administrative, c'est tout simplement un grossier instinct de réaction qui les mène. Tout progrès les offusque. Ils ont la haine du *nouveau,* qui peut changer la crasse de leurs habitudes. Ils sont pareils à M. Édouard Drumont, patriote français, chrétien suave, qui crie aux paysans : « Tirez des coups de fusil sur les chauffeurs, et tuez-en tant que vous voudrez… Cela ne peut être qu'agréable au Seigneur ! »

Pourtant, contre la mauvaise volonté, l'obscurantisme, l'ignorance, la lourde et navrante stupidité des maires, nous aurons désormais un secours auprès des préfets. Je ne m'emballe pas sur l'esprit de progrès des préfets, mais enfin, il faut espérer qu'ils auront une autre mentalité que les maires, et que nous aurons bientôt fini avec cette guerre sauvage, qui, non seulement tyrannise l'individu, mais finirait, à la longue, par mettre un sérieux obstacle au développement d'une industrie admirable qui fait vivre — et bien vivre — tant de gens de chez nous.

OCTAVE MIRBEAU
L'Auto, 6 septembre 1903

Repères bibliographiques

Études sur La 628-E8 *et* La Mort de Balzac

— Angenot, Marcel, *À propos d'un pamphlet,* Vromant, Bruxelles, 1911, 15 p.
— Asholt, Wolfgang, « De la statue à *La Mort de Balzac* : les Balzac de Mirbeau », *Littérature et nation,* n° 17, Université de Tours, octobre 1997, pp. 99-115.
— Campolonghi, Luigi, « *La 628-E8* di Ottavio Mirbeau », *Il Lavoro,* 26 novembre 1907 (repris par Carlo Cordié, dans *Nuova antologia,* avril-juin 1996, pp. 214-221).
— Cavalieri, Raffaella, « Una nuova percezione del mondo attraverso un automobile. *La 628-E8* di Octave Mirbeau », préface de Octave Mirbeau, *Viaggio in automobile attraverso il Belgio e l'Olanda,* Città di Castello, Edimond, 2003.
— Cavalieri, Raffaella, « L'automobile, nouvelle héroïne romanesque — De Mirbeau à Pirandello et Bontempelli », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, Angers, mars 2003, pp. 124-130.
— Dufief, Pierre, « Octave Mirbeau, un romancier automobiliste en 1900 », *in* Actes du colloque *L'Automobile avant 1960,* IUT du Mans, 1991, pp. 61-66.
— Foucart, Claude, « Le musée et la machine : l'expérience critique dans *La 628-E8* », *in* Actes du colloque *Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 269-280.
— Gendrault, Alain, « Octave Mirbeau et Fernand Charron », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 2, Angers, mai 1995, pp. 221-226.
— Gruzinska, Aleksandra, « Octave Mirbeau's Mme Hanska in *La Mort de Balzac* », *in Nineteenth Century French Studies,* n° 3, vol. 15, 1987, pp. 302-314.
— Juin, Hubert, préface de *La 628-E8*, UGE, 10/18, Paris, 1977, pp. 5-31.
— Lair, Samuel, *Le Mythe de la Nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Brest, 2002, pp. 331-334.

— Lloyd, Christopher, « Travelling Man : Octave Mirbeau and *La 628-E8* », *in Occasional Papers in Literary and Cultural Studies,* n° 2, ESRI, University of Salford, mars 1994.
— Maurice, René, *La Fugue à Bruxelles. Proscrits, exilés, réfugiés et autres voyageurs,* Le Félin, Paris, 2003, pp. 277-286.
— McCaffrey, Enda, « *La 628-E8* : la voiture, le progrès et la post-modernité », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, mai 1999, pp. 122-141.
— Michel, Pierre, « Mirbeau et le concept de modernité », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, mai 1997, pp. 11-32.
— Michel, Pierre, « Introduction » à *La 628-E8*, *in Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2001, t. III, pp. 269-277.
— Michel, Pierre, « Maeterlinck et *La 628-E8* », *Cahiers Octave Mirbeau,* Angers, n° 9, mars 2002, pp. 239-247.
— Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, « Une publication scandaleuse », postface de *La Mort de Balzac,* Le Lérot, Tusson, 1989, pp. 57-71 (réédition en mai 1999, aux Éditions Arte-Éditions du Félin, pp. 93-118).
— Montaubin, Marie-Françoise, « Mort de Balzac », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 267-280.
— Nivet, Jean-François, « Octave Mirbeau sur la route », préface de *Les Animaux sur la route,* Séquences, Rezé, 1999, pp. 11-22.
— Rodriguez Reyes, Pilar, « Le Port, patrie du peintre : l'esthétique de l'eau chez Monet et Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, mai 1997, pp. 141-151.
— Roulx, Didier de, *La 629-E9,* Éditions de la Jeune École, Paris, 1923, 212 p. (à la manière de…).
— Roy-Reverzy, Éléonore, « *La 628-E8* ou la mort du roman », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, mai 1997, pp. 257-266.
— Soncini Fratta, Anna, « *La 628-E8* d'Octave Mirbeau : quand les Belges font peur aux Français », *in France-Belgique 1848-1914,* Labor, Bruxelles, pp. 427-437.
— Thoby, Anne-Cécile, « *La 628-E8* : opus futuriste ? », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 106-120.
— Van Balberghe, Émile, « Un sadisme colonial », postface au *Caoutchouc rouge,* Libraires momentanément réunis, Bruxelles, 1994, pp. 11-29.
— Walker, John, *L'Ironie de la douleur — L'Œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Toronto, 1954, pp. 379-398.
— Ziegler, Robert, « The Landscape of Death in Octave Mirbeau », *L'Esprit créateur,* hiver 1995, pp. 71-82.
— Ziegler, Robert, « Object Loss, Fetishism and Creativity in Octave Mirbeau », *Nineteenth Century French Studies,* nos 3-4, volume XXVII, printemps-été 1999, pp. 402-415.

Dingo

Dingo : de la fable à l'autofiction

Un chien mythique

Dingo, qui paraît chez Fasquelle le 2 mai 1903, après une prépublication grassement rémunérée [1] dans *Le Journal,* est le dernier roman de Mirbeau publié de son vivant [2] — si tant est qu'on puisse baptiser « roman » un récit hybride où la fable est mâtinée d'autofiction.

L'écrivain a travaillé de longues années sur cette œuvre ultime, véritable « testament littéraire et biographique », selon Samuel Lair [3], dont il a ouvert le chantier au lendemain de la longue bataille du *Foyer* [4], mais que son état de santé, de plus en plus chancelant, lui a interdit d'achever. De sorte que, histoire de boucler la boucle ou ironie de la vie, c'est son ami et disciple

1. D'après Paul Léautaud, Mirbeau aurait, en un an, touché 50 000 francs, soit 150 000 euros, dont la moitié environ rémunère la publication en feuilleton (*Journal littéraire,* Mercure de France, Paris, t. XIX, 1955, p. 145).

2. *Un gentilhomme,* roman inachevé, a été publié par sa veuve en 1920 (il est disponible sur le site des Éditions du Boucher — http://www.leboucher.com/vous/mirbeau/romans.html).

3. Samuel Lair, *Le Mythe de la Nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Brest, 2002, p. 336.

4. Sur « La bataille du *Foyer* », voir l'article de Pierre Michel, dans la *Revue de l'histoire du théâtre,* 1991, n° 3, pp. 195-230, et notre introduction à la pièce, dans le tome IV du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003.

Léon Werth qui, devenu secrétaire particulier de l'ancien secrétaire de Dugué de la Fauconnerie et d'Arthur Meyer [1], a dû, à des conditions que nous ignorons, faire le « nègre » pour le compte de l'ancien « nègre » de Dora Melegari et d'André Bertéra [2] : « Mirbeau qui, à cette époque, ne pouvait plus ni composer, ni écrire, me demanda amicalement de terminer le livre », expliquera Werth au collectionneur acquéreur du manuscrit complet de *Dingo* [3]. Et il précisera quatorze ans plus tard : « *Dingo,* inachevé, ne pouvait paraître. J'en écrivis de toutes pièces les dernières pages. Je m'efforçai de faire du Mirbeau qui ne fût point pastiche, qui ne fût point à la manière de… et de renoncer à tout trait, à tout accent, qui me fût personnel. Je le fis avec joie, parce que j'aimais Mirbeau. J'aurais eu pudeur à faire allusion à cela, si Mirbeau, cinquante fois, devant des tiers, n'avait proclamé cette "attribution d'origine" et rendu public ce que j'avais fait pour lui. Plus exactement, la preuve d'amitié que je lui avais donnée. » [4] Il lui est d'autant plus facile de faire « du Mirbeau » qu'il insère, dans « les dernières pages », de larges extraits de textes antérieurs de Mirbeau [5] et que, pour une bonne part, il se contente de

1. Dugué de la Fauconnerie a été, de 1872 à 1877, le premier employeur de Mirbeau, qu'il a embauché comme secrétaire particulier et a introduit à *L'Ordre de Paris.* Mirbeau a notamment rédigé pour lui la brochure à succès *Les Calomnies contre l'Empire* (le texte en est reproduit dans les *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, pp. 190-206). Arthur Meyer était le directeur du *Gaulois,* et Mirbeau a été à son service de 1879 à 1882. Cette expérience de secrétaire particulier a servi au romancier pour la rédaction d'*Un gentilhomme.*

2. Cinq des romans écrits par Mirbeau comme « nègre » pour le compte de Dora Melegari et d'André Bertéra, et signés respectivement des pseudonymes de Forsan et d'Alain Bauquenne, sont accessibles sur le site des Éditions du Boucher : *L'Écuyère, La Maréchale, La Belle Madame Le Vassart, Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine.*

3. Lettre du 1er mars 1935 (ancienne collection Daniel Sickles).

4. Papier conservé dans les archives du Dr Claude Werth.

5. Selon une pratique bien rodée, remontant au *Jardin des supplices* et au *Journal d'une femme de chambre* et poussée à son paroxysme dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* (voir nos introductions à ces trois romans sur le site des Éditions du Boucher), Mirbeau insère en effet dans le texte de son roman des « fragments » de textes antérieurs, conçus indépendamment et sans rapport avec l'œuvre où ils prennent place : par exemple, « Mon jardinier » (*L'Écho de Paris,* 1er août 1893), « Le Paysan » (*Paris-Journal,* 6 mars 1910), « Célébrons le code » (*L'Humanité*, 6 novembre 1904), « Un zèbre » (*Le Journal,* 23 juillet 1899), et « Sur les animaux » (*Paris-Journal,* 19 février 1910). Il y a aussi réutilisation très partielle de « Propos de l'instituteur » (*L'Humanité,* 30 août 1904).

mettre en forme des épisodes que le grand écrivain lui a rapportés de vive voix, tels que l'accident d'Alice et la mort de Dingo, dont le récit est tout à fait conforme à celui que le romancier en faisait dans ses lettres de l'époque [1].

L'idée de faire d'un chien fabuleux un véritable héros de roman est sans doute très ancienne, puisque, lors de son séjour à Audierne, en 1884 [2], Mirbeau écrit à un ami qu'il « possède un chien tout à fait mystérieux et dont l'immoralité est prodigieuse ». Volé en Norvège et acheté à un paysan breton, ce chien mythique est judicieusement nommé Canard, parce qu'« il plonge comme ces volatiles et qu'il rapporte des mulets, des turbots et même des langoustes »… « D'un naturel doux et affectueux » — ce qui ne l'empêche pas d'avoir « failli étrangler un ivrogne » et rompre « les os du chien du maire » —, il semble « très heureux de partager [la] solitude » de l'écrivain exilé, dont il sera dorénavant « un compagnon précieux » [3]. Peu après, dans une de ses *Lettres de ma chaumière* de 1885, Mirbeau évoquera son ancien complice, disparu sans laisser de traces, dans une nouvelle intitulée « Les eaux muettes », où il chantera les exploits de ce « serviteur attentif, ingénieux, désintéressé et fier », qui était doté d'une « épaisse crinière d'or fauve » et d'« yeux jaunes terribles et doux », « pareils à ceux des lions », et qui, déjà, « comprenait toutes choses » [4]. Ce Canard, qui par bien des côtés rappelle les « bons chiens » chantés par Baudelaire, mais dont les yeux jaunes et terribles ont quelque chose de surnaturel, voire de diabolique [5], est l'ancêtre direct de Dingo,

1. C'est au milieu du chapitre VIII que commence la partie rédigée par Léon Werth. Les points de suspension, caractéristiques de l'écriture mirbellienne, y sont sensiblement moins nombreux, surtout dans les séquences narratives, d'où ils ont presque complètement disparu, et les dialogues n'y reproduisent pas la langue parlée avec autant de « naturel » que dans les sept premiers chapitres. Le style y est aussi moins personnel — et pour cause ! — et l'humour moins vachard.

2. Il y fuit l'amour dévastateur qui l'a soumis pendant près de quatre ans à la « goule » Judith Vimmer et qui lui a inspiré le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire* (1886), où elle est rebaptisée Juliette Roux.

3. Lettre de Mirbeau à Alfred Capus, février 1884, *in Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, tome I, pp. 339-340.

4. *Lettres de ma chaumière,* Laurent, Paris, 1885 (mais daté de 1886), p. 93.

5. On retrouvera ce trait chez Dingo, dont « l'infernale adresse », qui a « quelque chose de surnaturel », incite le jardinier Thuvin à conclure que « c'est le diable ».

canidé à la double nature, qui tient à la fois du loup et du chien, tout en n'étant ni l'un ni l'autre, selon une étymologie de la plus totale fantaisie.

En faisant d'un chien le héros éponyme du roman, après avoir élevé sa propre automobile au niveau d'une héroïne romanesque dans *La 628-E8* [1], Mirbeau poursuit sa mise à mort de la forme romanesque héritée du XIXe siècle, avec ses ingrédients obligés que sont le romanesque, la composition [2], le code de vraisemblance et le code de crédibilité [3], en même temps qu'il manifeste une nouvelle fois sa méfiance et sa déception d'idéaliste impénitent à l'égard de l'indécrottable espèce humaine vouée dans son esprit à une condamnation radicale : « *Dingo* est l'histoire d'un chien. Ça me changera des hommes », écrivait-il à Francis Jourdain [4]. Mais le recours au chien présente bien d'autres intérêts pour le romancier : il symbolise la fidélité et le dévouement ; il est prêt à se battre, au péril de sa vie, pour défendre ses maîtres ou le troupeau dont il a la garde ; animal domestiqué par l'homme, il incarne la double postulation des êtres humains, déchirés entre nature et culture, instincts et contraintes de l'organisation sociale. À tous ces titres, il peut apparaître comme un double fraternel de l'écrivain, l'imprécateur au cœur fidèle [5], qui n'a cessé de se dévouer pour ses amis (Claude Monet, Camille Pissarro, Auguste Rodin, Marcel Schwob, Remy de Gourmont, Maurice Maeterlinck, Marguerite Audoux et beaucoup

1. *La 628-E8* est également disponible sur le site des Éditions du Boucher.

2. La trame romanesque est, une nouvelle fois, réduite à une simple juxtaposition arbitraire d'épisodes, sans le moindre souci de la « composition », et au risque d'oublier son héros pendant plusieurs chapitres, ou au contraire de lui abandonner la direction du récit, comme le note Enda McCaffrey (art. cit.).

3. Il transgresse délibérément le code de crédibilité en nous rapportant des dialogues (par exemple, ceux de Dingo avec Miche ou les Bas Rouges), auxquels il n'a pas assisté, ou en lisant dans les pensées de son chien comme autrefois dans celles de l'abbé Jules ; et le code de vraisemblance en prêtant à un dingo des pensées et des réactions humaines : nous sommes d'entrée de jeu dans l'univers de la fable, où les animaux sont anthropomorphisés, et non dans celui du réalisme. Sur la contestation des codes romanesques et la contribution de Mirbeau au dépassement du genre prétendument « réaliste » et à la mise à mort du roman, voir nos introductions à tous ses romans antérieurs, sur le site des Éditions du Boucher.

4. *Cahiers d'aujourd'hui*, n° 9, 1922, p. 179.

5. *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle,* tel est le titre de la biographie de l'écrivain, par Pierre Michel et Jean-François Nivet (Librairie Séguier, Paris, 1990).

d'autres), qui s'est battu toute sa vie, bec et ongles, pour défendre les valeurs éthiques, esthétiques et politiques qu'il a faites siennes [1] — au point d'être comparé par un obscur littérateur, Joseph Roger, au chien des Baskerville de Conan Doyle [2] —, et qui, libertaire convaincu, a toujours eu la nostalgie d'un état de nature idéalisé en paradis perdu, tout en se frayant, dans le monde des hommes dénaturés et au sein d'un ordre social honni, un chemin tortueux vers le succès littéraire, la reconnaissance sociale et la richesse matérielle.

Mais parvenu au dernier décours de sa vie, presque constamment malade, déçu dans ses espérances les plus tenaces, aigri à force de désillusions cruelles et devenu misanthrope pour avoir trop aimé les hommes [3], le vieux lutteur n'est plus vraiment en état de continuer à faire trembler, avec la seule arme de sa plume, les grimaciers des lettres et des arts et les forbans de la politique et des affaires : il a besoin d'un substitut mythique [4] pour poursuivre son œuvre de justicier et de vengeur des opprimés de tout poil. Ce sera le rôle dévolu à Dingo : « Tel maître, tel chien », observe le notaire Anselme Joliton. On comprend, dès lors, que *Dingo* puisse apparaître d'abord comme un acte de vengeance : « Avec des "mots", [Mirbeau] se venge de tous les "maux" qu'il a subis au contact de la vulgarité, de l'incompréhension, de la sottise, de la perfidie » [5], observe Jules Bois — et du même coup nous venge nous aussi, lecteurs, qui avons vécu et souffert

1. Voir ses *Combats pour l'enfant,* Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, ses *Combats politiques,* Librairie Séguier, Paris, 1990, *L'Affaire Dreyfus,* Librairie Séguier, Paris, 1991, *L'Amour de la femme vénale,* Indigo & Côté Femmes, Paris, 1994, ses *Combats esthétiques,* 2 volumes, Nouvelles Éditions Séguier, Paris, 1993, et ses *Premières Chroniques esthétiques,* Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 1996.

2. Voir l'article de Pierre Michel, « Mirbeau en chien des Baskerville », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, 2003, pp. 267-271.

3. « Hélas ! j'ai eu dans ma vie assez d'amis, d'excellents, fidèles et très chers amis, pour savoir que l'amitié humaine n'est le plus souvent que la culture d'une domination ou l'exploitation usuraire d'un intérêt, d'une candeur, d'une confiance », déplore le narrateur au début du chapitre IV.

4. Le caractère mythique de Dingo n'exclut pas les observations fidèles du comportement des chiens, comme l'a noté le vétérinaire Michel Contart (« Dingo vu par un vétérinaire cynophile », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, pp. 142-168).

5. Jules Bois, *Les Annales,* 18 mai 1913, p. 422.

comme lui et qui pouvons trouver, dans la verve rabelaisienne de ses caricatures jouissives, dans ses galéjades jubilatoires, dans son humour ravageur, de quoi panser nos blessures et transmuer nos frustrations en délectations qui n'ont rien de morose [1]. « Mirbeau tient enfin sa vengeance », constate également André Dinar, qui voit en Dingo un « vengeur symbolique » [2], face à tous les moutons humains. Ce chien supérieurement intelligent [3], dans lequel se mire le romancier, et auquel il « prête instinctivement ses pensées secrètes, ses désirs, ses aspirations, ses inquiétudes, ses tares », comme l'écrit l'anarchiste Victor Méric [4], ce chien qui est « l'image-miroir de son âme », selon Reginald Carr [5], loin de n'être qu'un vulgaire ornement de salon ou qu'une consolation pour âmes esseulées, devient le « démystificateur », celui qui « lève les masques » [6], comme jadis le petit Diable aux pieds fourchus de *L'Événement* [7], ou Célestine, la femme de chambre du *Journal.* Ou comme Mirbeau lui-même qui, dans toute son œuvre, a mis en place un dispositif littéraire qu'Arnaud Vareille a judicieusement baptisé le « complexe d'Asmodée » [8], par référence au *Diable boiteux* de Lesage.

1. Il est clair que, si nous applaudissons aux exploits de Dingo comme les enfants quand Guignol rosse les gendarmes, nous avons affaire à un récit qui n'a plus rien à voir avec la tradition romanesque du XIXe siècle, qui se prétendait « réaliste ».

2. André Dinar, *Les Auteurs cruels*, Mercure de France, Paris, 1942, pp. 106.

3. Samuel Lair écrit à ce propos : « Loin de se dresser l'un contre l'autre, l'instinct enfante l'intelligence, et les forces dionysiaques contenues dans la personnalité du chien se concilient harmonieusement avec la finesse apollinienne. » (Thèse citée, p. 346.)

4. Victor Méric, *La Guerre sociale,* 25 juin 1913.

5. Reginald Carr, *Anarchism in France — The Case of Octave Mirbeau,* Manchester University Press, 1977, p. 150.

6. Pierre Dufief, « Le monde animal dans l'œuvre d'Octave Mirbeau », *in Octave Mirbeau,* Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, p. 282.

7. Dans les *Chroniques du Diable* de 1885 (éditées par Pierre Michel, en 1994, dans les Annales littéraires de l'Université de Besançon).

8. Arnaud Vareille, « Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, p. 145. Dingo et le braconnier Victor Flamant sont étrangers aux milieux où ils sont condamnés à vivre, comme les domestiques, les prostituées, les vagabonds ou les fous, ce qui leur permet de n'en être pas dupes : ils peuvent alors servir de révélateurs.

Une satire sociale

Il s'ensuit que, comme le romancier l'annonçait à Georges Pioch en août 1911, *Dingo* est bien avant tout « un livre de satire sociale » [1], où il peut exercer librement « ses dons exceptionnels de virulence et de causticité », selon le célèbre critique Paul Souday [2]. Au service de cette satire sociale, qui passe par le truchement d'un rire libérateur, Mirbeau met en œuvre tout un arsenal de procédés de distanciation destinés à toucher l'esprit du lecteur et à éveiller sa conscience critique : dans un univers de fantaisie, mais qui n'en ressemble pas moins beaucoup au nôtre [3], et où tout continue de marcher à rebours du bon sens et de la justice, comme il ne cesse de le proclamer depuis son scandaleux article de 1882 sur « Le Comédien » [4] et comme on l'a vu dans *Le Jardin des supplices* et *Les 21 jours,* se conjuguent la farce et l'amplification à la façon de Rabelais, pour mieux faire ressortir l'absurdité des hommes et des institutions, la caricature au vitriol à la Daumier, pour rendre plus sensible leur férocité, et l'humour noir dévastateur à la Swift, pour créer un choc pédagogique et susciter une réaction de l'esprit. Sous le regard impitoyable de l'observateur venu de la ville, le village de Cormeilles-en-Vexin, où il a passé quatre ans de sa vie, de 1904 à 1908, et qu'il rebaptise Ponteilles-en-Barcis, apparaît comme un microcosme où sont savoureusement concentrées, pour notre édification autant que pour notre délectation, toutes les pourritures et toutes les hideurs, celles des corps, et plus encore celles des âmes, les « laideurs morales » des individus et les turpitudes sociales et institutionnelles qu'il entend stigmatiser. Misonéisme, xénophobie, lâcheté, sottise, ignorance crasse, superstition, hypocrisie, sournoiserie, cruauté, âpreté au gain poussée à l'occasion jusqu'au matricide (lequel n'est pas mal jugé, pour peu qu'il soit perpétré avec « du tact »…), les habitants de Ponteilles,

1. Georges Pioch, « Une visite à Octave Mirbeau », *Gil Blas,* 11 août 1911.

2. Paul Souday, *Les Livres du temps,* Émile Paul, Paris, 1929, p. 152.

3. La charge et le grossissement des traits permettent de mieux faire apparaître ce qui, sans cela, risquerait de passer inaperçu.

4. Cet article, recueilli dans ses *Combats politiques* (*loc. cit.*), a valu à Mirbeau d'être chassé du *Figaro,* fin octobre 1882. Il y dénonce la cabotinocratie et les grimaces et faux-semblants d'une société décadente.

paysans et notables, apparaissent comme autant de spécimens d'humanité sordide, qui cumulent les vices et les tares : « Je n'ai pas pris mon parti de la méchanceté et de la laideur des hommes. J'enrage de les voir persister dans leurs erreurs monstrueuses, de se complaire à leurs cruautés raffinées… Et je le dis », confiait le romancier, amer et irréconcilié, au journaliste Louis Nazzi, alors qu'il ahanait sur son roman [1]. Faut-il s'étonner, dès lors, si, un quart de siècle après le départ précipité du *gentleman farmer* venu, plein d'illusions, apporter le progrès aux ruraux et jouer le rôle de Voltaire à Ferney, « Cormeilles-en-Vexin hait encore Octave Mirbeau », comme le note le journaliste Jacques Lombard, en reportage à Cormeilles pour le compte de *Paris-Soir* [2] ?

Il ne faudrait pas en conclure pour autant que le millionnaire rouge, perpétuellement déçu par une humanité larvaire dont il s'obstinait à trop attendre, nonobstant sa lucidité sans failles et son pessimisme radical [3], s'est contenté de régler bassement quelques comptes avec une bande de « lourdauds rétrogrades ». Car, par-delà les fantoches gratinés qu'il voue au pilori d'infamie, c'est une nouvelle fois l'organisation sociale, pathogène et homicide, qu'il entend démasquer et contre laquelle il nous invite à nous révolter : indifférence des politiciens démagogues, qui laissent prospérer la misère et l'ignorance du plus grand nombre pour mieux l'asservir; effets pervers du protectionnisme à la Méline [4], qui maintient des prix élevés pour les prolétaires des villes et entretient l'arriération des prolétaires des champs; inhumanité et arbitraire de ce qu'il est convenu d'appeler la « Justice », inflexible pour les gueux, tels que l'impécunieux Piscot, et douce aux nantis, notaires frauduleux ou politiciens vénaux, auxquels elle garantit l'impunité; culte de la sacro-sainte petite propriété et sacralisation du veau d'or, qui déshumanisent

1. Louis Nazzi, *Comoedia,* 25 février 1910.

2. Jacques Lombard, « Vingt-cinq ans après *Dingo,* Cormeilles-en-Vexin hait encore Octave Mirbeau », *Paris-Soir,* 11 septembre 1932.

3. Sur le pessimisme de Mirbeau, voir l'essai de Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture,* Société Octave Mirbeau-Presse de l'Université d'Angers, 2001.

4. Républicain conservateur, plusieurs fois ministre de l'Agriculture, président du Conseil pendant l'affaire Dreyfus, Jules Méline (1838-1925) a mené une politique protectionniste favorable aux paysans aisés et riches, qui lui vouaient un véritable culte. Mirbeau l'a dénoncée à maintes reprises.

les relations sociales et qui sont à l'origine de la plupart des délits et des meurtres, pur produit d'une société inégalitaire; cléricalisme camouflé d'une école prétendument laïque, mais qui est en réalité soumise aux intérêts des possédants, et qui n'est pas même fichue de désaliéner les enfants en leur inculquant les rudiments d'une vision matérialiste du monde, débarrassée des plus grossières superstitions; dévoiement de la science en un scientisme foireux, ersatz des anciennes religions, où prospèrent les charlatans et les faux savants tels que Legrel…

Dans la lignée des cyniques grecs, « falsificateurs » de la monnaie politique, qui faisaient du chien une référence, voire un modèle, parce qu'il ne s'embarrasse pas des hypocrites règles morales et sociales, Mirbeau-romancier démystifie la prétendue « civilisation » dont se gargarisent les politiciens en campagne : conditionnés et abêtis par l'Église catholique, la pseudo-République et la presse abrutissante, qui conjuguent leurs efforts pour les maintenir dans la crasse de la servitude, les paysans du Vexin sont bien plus « sauvages » que « les sauvages du centre africain » massacrés par la colonne « républicaine » de Voulot et Chanoine, que les Tasmaniens exterminés par les colons anglais au nom du « progrès », ou que les Chinois, héritiers d'une culture millénaire, décimés et pillés par les soudards de l'Europe [1] au nom de la défense de la « civilisation occidentale et chrétienne ». Une fois de plus, son dégoût viscéral pour cet univers de larves, de canailles et de maniaques, sous-produit d'une organisation sociale criminelle et criminogène, débouche sur la révolte. Mais, paralysé par la maladie, et bien en peine d'agir par lui-même, le justicier en est dorénavant réduit à se contenter d'une révolte par procuration : *Dingo* constitue une manière de portrait du vieux lion fatigué en jeune chien, et peut, du même coup, apparaître comme une métaphore des combats de l'écrivain engagé.

1. Allusion à l'expédition internationale de 1900, ou guerre des Boxers, à laquelle est supposé avoir participé Pierre Piscot. Mirbeau l'a stigmatisée dans plusieurs articles, notamment « Sur un vase de Chine » (*Le Journal,* 4 mars 1901; recueilli dans ses *Combats esthétiques,* tome II, *loc. cit.,* pp. 289-293).

L'autofiction

Mais ce roman en forme de fable présente l'originalité de placer au centre d'un récit, qui n'est en effet qu'une fiction, le romancier lui-même, comme il l'a déjà fait dans *La 628-E8* (1907), inaugurant un nouveau genre que l'universitaire et romancier Serge Doubrovky ne baptisera « autofiction », à son propre usage, que soixante-deux ans plus tard [1], tout en reconnaissant que la chose existait bien avant le mot ! Il a forgé ce néologisme d'« autofiction » sur celui d'« autobiographie », mais pour distinguer nettement ce genre de fiction du genre autobiographique illustré par *Les Confessions* de Rousseau, contribuant de la sorte à brouiller les pistes et à effacer les frontières entre des genres narratifs traditionnellement bien distincts. Comme nous l'avons vu à propos de *La 628-E8,* l'autobiographie et l'autofiction ont ceci en commun qu'elles impliquent l'identité de trois instances : celle du romancier, dont le nom apparaît sur la couverture du livre ; celle du narrateur, qui dit « je » ; et celle du personnage, dont, longtemps après les faits, nous sont rapportées les mésaventures. Mais, différence majeure, dans une autobiographie, les événements rapportés sont supposés avoir réellement eu lieu, même s'il arrive à la mémoire du narrateur de déformer, de confondre, voire d'oublier. En revanche, dans une autofiction, « variante post-moderne de l'autobiographie », selon Serge Doubrovsky, les faits relatés s'inscrivent d'entrée de jeu dans ce qui nous est présenté comme une fiction, ce qui laisse à l'auteur-narrateur les mêmes droits et la même latitude qu'à un romancier, sans que le lecteur puisse toujours distinguer la « relation de faits et gestes réels » advenus à l'auteur-narrateur et le « récit fictif » [2] d'aventures prêtées au personnage qui porte le même nom que l'auteur. Ce panachage générique ne peut que susciter doutes et interrogations dans l'esprit du lecteur, car il y a une contradiction éclatante entre la réalité objective de l'instance narrative, qui est en l'occurrence un écrivain célèbre et reconnu dans toute l'Europe, et le caractère fictif, au moins en partie, des

1. Le terme d'autofiction apparaît, pour la première fois et par la bande, en 1977, sur la quatrième de couverture d'un roman de Serge Doubrovsky, *Fils* : « Fiction d'événements et de faits strictement réels, si l'on veut, autofiction. »

2. Serge Doubrovsky, « Pourquoi l'autofiction ? », *Le Monde,* 29 avril 2003.

événements auxquels est mêlé Mirbeau en tant que personnage ; entre l'étiquette de « roman » figurant sur la couverture du volume et un récit à la première personne qui a toutes les apparences d'une autobiographie, puisque l'auteur s'y met lui-même en scène. Si, longtemps après Mirbeau, « cet indépassable entre-deux du récit référentiel et de la narration fictive, cette intertextualité constitutive et sans cesse oscillante », ont connu tant de succès, dans le dernier quart du vingtième siècle, selon Serge Doubrovsky, il convient probablement d'y voir le reflet d'une époque où le sujet traditionnel se déconstruit dans une « pluralité de récits fragmentaires », où l'on ressent « l'impossibilité d'une saisie totalisante de soi, logique et chronologique », et où l'on ne peut plus accorder confiance aux « idéologies collectives sécurisantes » [1]. Même s'il est risqué, à cent ans de distance, de prétendre plaquer sur une œuvre de 1913 une analyse qui est fonction d'une situation historique postérieure sans rapport évident avec celle de la Belle Époque, force est de constater que, de fait, Mirbeau s'est toujours refusé à donner du psychisme humain en général, et du sien en particulier, une vision qui se prétende « totalisante » et illusoirement clarifiante [2] ; qu'il n'a adhéré à aucune idéologie sécurisante, et que, bien au contraire, il a constamment mis en garde contre toutes les illusions idéologiques, y compris celles des anarchistes auxquels il s'était pourtant rallié [3] ; et qu'il a déconstruit et fragmenté [4] systématiquement ses dernières œuvres romanesques, depuis *Dans le ciel* [5] (1892-1893) jusqu'à *Dingo,* vingt ans plus tard.

1. Serge Doubrovsky, art. cit.

2. Cela n'empêchait pas Mirbeau d'éprouver ce que Samuel Lair a appelé « la tentation de la totalité », parce qu'il avait envie de tout embrasser (« D'Octave à Mirbeau : la tentation de la totalité », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, pp. 32-56).

3. Voir notamment sa première grande pièce, *Les Mauvais Bergers* (1897), où l'anarchiste Jean Roule devient lui-même un de ces *mauvais bergers* que dénonce le dramaturge.

4. Des extraits du *Jardin des supplices* et du *Journal d'une femme de chambre* ont été précisément publiés dans la presse sous le titre de « Fragments », révélateur d'une conception décadente de l'écriture. Voir nos introductions à ces deux romans, sur le site des Éditions du Boucher.

5. *Dans le ciel* est disponible, depuis octobre 2002, sur le site des Éditions du Boucher (http://www.leboucher.com/vous/mirbeau/dansleciel1.html).

Ce n'est donc certainement pas un hasard si, bien avant l'époque où Serge Doubrovsky croit pouvoir situer l'apparition de l'autofiction — dans un roman de Colette paru en 1928, *La Naissance du jour* —, Mirbeau a recouru à une forme narrative nouvelle, accordée à sa propre vision non finaliste du monde [1], et qui, à défaut de nom, avait un bel avenir devant elle. Étudions-la de plus près, afin de faire le départ entre le réel et le fictif, et surtout pour essayer de comprendre les raisons qui l'ont poussé à recourir à ce mélange détonant de roman et d'autobiographie.

Refus de tout réalisme

Dans son ultime roman, nombre de traits renvoient à la « vraie vie » du romancier qui, comme à l'accoutumée, s'appuie sur le vécu et l'observation pour compenser le manque d'imagination dont, dans *Dingo* précisément, il prétend souffrir : il a bien habité boulevard Delessert à Paris, villégiaturé à Noirmoutier en 1886 et possédé alors une chatte du nom de Miche ; il a bien été propriétaire, par épouse interposée, d'un bel hôtel XVIIIe siècle à Cormeilles-en-Vexin ; il y a bien employé un misérable ouvrier agricole du nom de Piscot, qui était effectivement le père de onze enfants, et à qui est arrivée la pédagogique et pathétique mésaventure rapportée au chapitre VI ; il en a bien été chassé par l'hostilité d'une population xénophobe et misonéiste, qui ne lui pardonnait pas d'être étranger au village ; et, surtout, il a bien possédé pendant plusieurs années un chien du nom de Dingo, auquel il était extrêmement attaché, comme au plus fidèle et au plus humain de ses amis, auquel il prêtait des capacités stupéfiantes, et qui est mort de la jaunisse, après dix-sept jours d'une interminable agonie, veillé jour et nuit par son maître, au cours d'une villégiature des Mirbeau à Veneux-Nadon, en Seine-et-Marne, quelques semaines après le grave accident de voiture réellement advenu à Alice Mirbeau et relaté dans le dernier chapitre. Est-ce à dire pour autant que tous les faits rapportés dans Dingo soient avérés ? Il n'en est rien, bien sûr, et le romancier se

1. Pour Mirbeau, totalement athée et radicalement matérialiste, l'univers n'obéit à aucune finalité, et rien n'y a de sens. Voir notamment *Dans le ciel*.

garde bien de laisser s'installer une telle illusion dans l'esprit du lecteur :

— nombre de personnages sont de toute évidence de pures fictions, tels l'excentrique sir Edward Herpett, supposé avoir fait cadeau du nouveau-né à son ami Mirbeau, ou le faux savant Édouard Legrel, éleveur d'araignées, ou le « vieux zèbre » [1] Pierre Barque, peintre de lièvres et de homards et parasite attitré, sans qu'il soit possible un seul instant de les prendre pour des personnes réelles ;

— aux modèles vivants offerts par le microcosme de Cormeilles et dont le romancier s'est effectivement servi pour peindre les habitants du village, il prête des aventures totalement imaginaires : ainsi, le « vrai » Piscot n'a jamais mis les pieds en Chine, et la mère du cabaretier Jaulin-Tondu (primitivement nommé Retondu), n'ayant jamais habité Cormeilles, n'a pas pu y être été assassinée par son fils ;

— il tire d'une seule personne, prise comme modèle référentiel, le notaire et ancien maire de Cormeilles, Me Daniaud, deux personnages bien distincts et dûment différenciés — le maire, Théophile Lagniaud, et le notaire, Anselme Joliton —, selon un procédé qui relève de l'art du romancier et non de l'enquête journalistique ;

— les événements les plus marquants rapportés dans le roman, tels que l'assassinat et le viol de la petite Radicet, ou le carapatage du notaire Joliton avec les économies de ses clients et le suicide subséquent de sa femme neurasthénique, ne sont pas attestés dans la presse de Pontoise et sont à coup sûr fictifs eux aussi, même s'il n'est pas exclu que le romancier se soit inspiré de faits divers advenus dans une autre région. Quant aux exploits cynégétiques de Dingo, ils sont, naturellement, de la plus haute fantaisie : il est clair d'emblée que ce chien fabuleux appartient à l'univers du mythe, ou relève d'une mystification — ce qui revient pratiquement au même —, sans qu'il soit toujours aisé de déceler la part de grossissement spontané de l'œil d'un romancier

1. Dans un roman « nègre » de 1884, *La Belle Madame Le Vassart,* un personnage secondaire, Joviac, mettait déjà des « zèbre » à toutes les sauces.

expressionniste [1], celle de la galéjade destinée à se payer la tête du lecteur [2], celle du genre héroï-comique et de la farce, qu'il affectionne tout particulièrement pour les effets comiques qu'il en tire, et celle de l'affabulation didactique, indispensable à un conte philosophique à la façon du XVIIIe siècle. Quoi qu'il en soit, ces prouesses, présentées comme surnaturelles par Piscot, révèlent chez notre romancier un total mépris pour les conventions de la vraisemblance ;

— enfin, le Dingo historique n'a jamais posé les pattes à Cormeilles, pour la bonne raison qu'il est mort, on l'a vu, à Veneux-Nadon, près de Fontainebleau, en octobre 1901, soit trois ans avant l'achat du château du Vexin où il est supposé être arrivé à l'âge de quelques jours, au terme d'un voyage qui, dans la réalité, l'eût réduit prématurément à l'état de cadavre… La chronologie est donc complètement brouillée, et, s'il est éminemment probable que Mirbeau rapporte nombre des observations qu'il a pu faire sur son chien et certaines de ses aventures, il les a situées dans un autre contexte géographique et social : il a donc mixé des souvenirs d'époques différentes, et les a assaisonnés en y allant de son imagination — portée à la cocasserie et à l'amplification —, comme l'aurait fait n'importe quel romancier. Ajoutons que, par-dessus le marché, à en croire de multiples témoignages, qui, à défaut de nous préciser la race du « vrai » Dingo, convergent du moins sur ce point, il n'était à coup sûr pas un dingo, ce qui n'empêchait pas son maître de lui prêter des aventures fabuleuses, histoire d'interloquer un auditoire suspendu à ses lèvres [3]…

Impossible, donc, de prendre le récit au pied de la lettre et de le juger à l'aune d'une « réalité » supposée objective à laquelle le

1. Sur l'expressionnisme mirbellien, voir notre introduction à *La 628-E8* (p. 1855).

2. La question se posait déjà dans *Le Jardin des supplices,* conformément au vœu de Flaubert, rêvant d'une œuvre où le lecteur, totalement déconcerté, ne saurait pas à quoi s'en tenir (voir notre introduction à ce roman).

3. Voir par exemple le témoignage de Jules Renard, dans son *Journal* : « Quand Mirbeau parle de son chien, dit [Lucien] Guitry, il prétend que c'est un chien de race préhistorique, qui tuerait deux cents moutons en une nuit et les mangerait » (Pléiade, Paris, 1986, p. 558).

romancier aurait souhaité coller au plus près. Aussi Roland Dorgelès est-il habilité à voir en Mirbeau, au terme de son enquête à Cormeilles-en-Vexin, « l'homme qui a inventé la réalité ». Formule oxymorique frappante, qu'il explique en ajoutant : « Dans Dingo, rien n'est exact, mais tout est juste » [1] : ce que disant, il dissocie soigneusement la vérité humaine et sociale, la seule qui intéresse le romancier, du respect aveugle, superficiel et mutilant, pour les boutons de guêtres et les « petits faits vrais » chéris des naturalistes et dont il se gausse. Le romancier ne se soucie aucunement, en effet, de « copi[er] servilement comme font les naturalistes » [2], qui « rapetiss[e]nt » et « rédui[sen]t toutes choses et tous êtres à de pauvres constatations » [3] : il est un artiste, donc un créateur. Non pas, bien sûr, un substitut de Dieu *omnipotens* à la façon de Balzac, qui entendait concurrencer l'état civil et tirer des milliers de vies du néant, mais, comme nous l'avons vu à propos du *Jardin des supplices,* un simple démiurge, qui organise, amalgame, triture, interprète et exprime à son gré, en vue des objectifs qui sont les siens, les éléments empruntés à la vie en général, et à la sienne en particulier, pour en tirer, après un « travail de distillation » qu'il compare à la « cristallisation » stendhalienne [4], une œuvre éminemment personnelle. Se construire en tant que personnage, au lieu de se contenter de reproduire les pauvres événements d'une vie ordinaire, cela permet d'aller bien au-delà des limites du vécu et des anecdotes le plus souvent insignifiantes qu'il comporte, et cela ouvre à la réflexion des horizons nouveaux.

On comprend, dès lors, que Mirbeau, à la différence des naturalistes de stricte obédience, ne se soucie nullement de conférer à ses récits des « effets de réel », comme on dit, puisqu'ils ne seraient à ses yeux que des mystifications faisant croire à la réalité de ce qui n'est pas. Dans *Dingo,* cette volonté de se démarquer

1. Roland Dorgelès, préface du *Calvaire,* Éditions Nationales, Paris, 1934, p. XIX (préface reproduite dans le tome I de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2000).

2. *Combats esthétiques,* Nouvelles Éditions Séguier, Paris, 1993, tome I, p. 156.

3. *Ibidem,* p. 143.

4. *Ibidem,* p. 160.

nettement du réalisme vulgaire — tant au sens philosophique du terme que dans son acception littéraire — prend des formes classiques chez Mirbeau : la caricature (pensons à « la belle Irma » au « tempérament amoureux des plus violents » et à la houle déferlante de ses seins, ou au maire au « sourire de propagande électorale », ou à la laideur hugotique de la voisine de Noirmoutier) ; l'invention saugrenue (par exemple, le « Manuel théorique et pratique de la digestion du cafard — *blatta orientalis* » —, ou « l'histoire musculaire de l'araignée », ou encore la recette du lait concocté par Pouillaud à destination des crèches, débarrassé de sa crème, mais généreusement enrichi de craie, d'eau de mare, de cervelle de mouton et de germes de la tuberculose…) ; l'ironie et la dérision (parlant de « combativités » qu'il qualifie mécaniquement de « généreuses », il feint de justifier l'adjectif en ajoutant : « car il est bien entendu, n'est-ce pas?… que toutes les combativités sont généreuses ») ; la fausse naïveté (« Dingo n'avait pas lu Tacite… du moins pas encore ») ; et le grossissement « hénaurme » à la manière de Rabelais, à l'occasion des exploits cynégétiques de Dingo ou des conséquences de la disparition du notaire Vertbled [1].

Le narrateur n'en affirme pas moins, contre toute évidence, et sans le moindre souci d'être cru : « Je n'invente pas des histoires romanesques ; je raconte des choses que j'ai vues. » De fait, les « choses » qu'il est supposé avoir « vues », selon les exigences du roman expérimental, sont si peu plausibles, et sont narrées avec une telle désinvolture [2] et un tel dédain de la crédibilité romanesque, qu'elles ne peuvent que renforcer le doute dans l'esprit du lecteur, au risque d'achever de le déconcerter : l'apparente mystification semble bien être alors la forme achevée de la démystification du roman prétendument « réaliste » et qui devrait plutôt être qualifié d'« illusionniste », selon la formule de Maupassant [3].

1. On trouvait déjà un grossissement comparable dans *L'Abbé Jules,* à propos du mandement de l'évêque.

2. Une des formes prises par cette désinvolture, mais ce n'est pas la seule, est la fréquente interpellation du lecteur.

3. Dans la préface de son roman *Pierre et Jean* (1888).

Dédoublement

Par ailleurs, il est notable que l'image donnée de lui-même par le romancier est, par bien des côtés, à l'opposé de son image de marque habituelle, comme c'était déjà le cas dans *La 628-E8.* Certes, Mirbeau-personnage a hérité de Mirbeau-romancier un certain nombre de caractéristiques qui sont destinées à faciliter l'identification : il est un écrivain engagé, sensible et doté d'un cœur d'apôtre [1], soucieux de Justice et de Vérité, défenseur des misérables et des opprimés tels que Piscot, chantre des animaux en général et de « la vie harmonieuse » des chiens en particulier, méfiant à l'égard de toute autorité, à commencer par les représentants de la force publique et de la « Justice »; il est révolté contre toutes les formes d'oppression, d'aliénation et d'obscurantisme, spontanément protestataire comme le jeune Dingo en qui il sent une âme fraternelle, et, comme lui, pessimiste face à la malignité humaine et à la malfaisance sociale; il est radicalement matérialiste et farouchement attaché à toutes les libertés, allergique aux politiciens de toute obédience, aux académiciens, aux gens de Lettres, aux snobs et aux vaudevillistes, mais charmé par les « délicieux cancres de collège » ou par les « fautes de dessin », et « passionnément » intéressé par les *endehors* et les marginaux [2] tels que le braconnier Victor Flamant [3]; et, *last but not least,* il est un admirateur patenté de Rousseau, Stendhal, Tolstoï et Thomas Hardy.

Mais, à côté de ces traits conformes à ce que nous savons de l'écrivain, que de caractères inattendus, où Mirbeau-personnage est à contre-emploi de Mirbeau-romancier! Il se dit plein de « tares » bien « cachées », s'avouant du même coup vicieux et hypocrite; il s'avère souvent irritable et injuste avec ceux qui le servent, notamment avec le jardinier Thuvin, qui l'exaspère en lui révélant les délits commis par Dingo, et il se comporte « grossièrement » avec lui, tout prêt à le punir sévèrement pour

1. « J'ai la manie de l'apostolat », affirme le narrateur au début du chapitre VII.

2. Sur le goût de Mirbeau pour les marginaux, voir l'article de Pierre Michel, « Mirbeau et la marginalité », *Recherches sur l'imaginaire,* Presses de l'Université d'Angers, n° 29, 2003, pp. 93-102.

3. Victor Flamant, seul personnage reparaissant des romans de Mirbeau, est aussi le double humain de Dingo, à l'instar de Mirbeau lui-même.

avoir eu raison contre lui; vaniteux et phraseur, il souhaite donner de lui « une idée avantageuse » en prononçant « des grands mots » qui « ne signifient rien du tout »; il est peu charitable et ne donne pas un sou au pauvre vagabond, portant ainsi, de son propre aveu, une part de responsabilité dans le crime que celui-ci va commettre; il se présente comme susceptible d'une « exaltation sanguinaire » fort inattendue [1] et qui ne le distingue plus des spectateurs de la chasse à courre qu'il entend pourtant vilipender; particulièrement naïf, le grand démystificateur se laisse duper par les grimaces de charlatans tels qu'Herpett et Legrel, ou par l'amitié superficielle de l'écrivain Dalant, et avoue refuser souvent de regarder en face une vérité qui le blesse, ce qui donne au lecteur le sentiment roboratif de se sentir à bon compte supérieur à l'auteur, qu'il a tendance à identifier au personnage; quoique matérialiste, il n'est pas imperméable aux superstitions du milieu rétrograde où il vit, et, quoique libertaire, il prêche le respect dû à la force publique; et le pourfendeur des idéaux homicides, stigmatisés jadis dans *L'Abbé Jules,* est devenu un idéaliste fervent, soucieux de « sauvegarder la morale ». Quant à l'anarchiste impénitent, au philosophe cynique contempteur des pseudo-valeurs et des lois oppressives de la société bourgeoise et de la civilisation occidentale, voilà qu'il s'est mué en un apologiste de la France radicale de la Troisième République et que, dans des « discours de distribution des prix », nouvel adepte de la langue de bois des politiciens en campagne, il chante ses « justes lois » et ses « bienfaits moraux » [2]…

Comble de la palinodie apparente : le rousseauiste qui, par la voix de l'abbé Jules, avait jadis présenté les animaux comme un modèle de beauté et d'harmonie, n'est plus qu'un mauvais

1. C'était déjà le cas dans *La 628-E8.*

2. « […] j'essayai de lui démontrer qu'il avait quitté pour jamais la brousse australienne, qu'il vivait maintenant en France, dans la douce France, dans l'admirable France du radical-socialisme, soumis aux mœurs égalitaires, à la discipline sociale, aux lois harmonieuses — les justes lois — qui font de notre patrie la meilleure, la plus glorieuse, la "plus rigolote" aussi de toutes les patries, les autres patries, lesquelles ne sont que d'insignifiants groupements d'êtres inférieurs, un ramassis de peuples tristes et idiots… Je lui expliquai qu'il me devait, qu'il devait à la République, qu'il se devait à soi-même d'accepter loyalement et sans arrière-pensée les bienfaits moraux de notre civilisation, comme il avait accepté sans la moindre hésitation ses bienfaits matériels » (cf. p. 2428).

maître acharné à dénaturer son chien pour en faire « un homme » et un « bon citoyen » respectueux des lois (« Je ne lui demandais pourtant que peu de chose, je ne lui demandais, à ce chien, que de devenir un homme. C'était si facile, il me semble »), et il n'hésite pas, pour mieux l'aliéner, à pratiquer le conditionnement que Mirbeau-romancier, intellectuel libertaire, a toujours dénoncé : « Doucement, par des détours insidieux, sans le heurter trop vivement dans ses habitudes et dans ses idées, je tentai de l'amener à une conception moins hasardeuse, plus policée de la vie… de la vie européenne, dont je me gardai bien, d'ailleurs, de lui tracer un tableau véridique. En bon historien idéaliste, je sus rester dans la limite des généralités vagues, consolantes et enchanteresses » (cf. p. 2428).

Cet autoportrait-charge de Mirbeau en forme de déboulonnage apparaît comme une sorte de règlement de comptes avec lui-même, que l'on peut rapprocher, par certains aspects, de celui qu'entreprendra Albert Camus dans *La Chute* : la mauvaise conscience de l'ancien « prolétaire de lettres » [1] parvenu au faîte de la gloire et de la richesse et devenu châtelain n'y est sans doute pas étrangère. À la faveur de l'autofiction et de sa transformation en personnage de roman, *Dingo* nous présente donc deux Mirbeau bien distincts, ou deux faces opposées et contradictoires du même Mirbeau, dédoublement qui contribue peut-être à menacer l'intégrité du moi comme chez Doubrovsky [2], mais qui est aussi symptomatique de sa vision du psychisme humain. Le romancier ne croit pas, en effet, à l'unité mythique du moi, telle qu'elle apparaît à travers les romans des psychologues « en toc » tels que Paul Bourget, sa tête de Turc, et pas davantage à la possibilité de la connaissance rationnelle de la psyché [3] : on peut y voir le fruit de la « révélation », un quart de siècle plus tôt, de la

1. La formule apparaissait dans *Les Grimaces* du 15 décembre 1883.

2. « L'intégrité du moi est difficile à préserver quand coexistent, sous le même nom, la personne, l'écrivain et le personnage, dont les destinées sont sensiblement différentes », écrit Marie-France Lamoine-Franc dans sa thèse sur l'autofiction chez Doubrovsky (*L'Expérience romanesque de Serge Doubrovsky,* thèse dactylographiée, Université d'Angers, 1996, p. 212).

3. Sur l'irrationalisme de Mirbeau, voir l'article de Pierre Michel, « Mirbeau et la raison », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, 1999, pp. 4-31.

psychologie des profondeurs de Dostoïevski, dont témoignaient déjà *Le Calvaire* et *L'Abbé Jules.* Pour lui, l'homme, loin d'être un animal raisonnable, clair et cohérent, est tiraillé à hue et à dia par des postulations simultanées, il est en proie à une « bousculade folle d'incohérences, de contradictions, de vertus funestes, de mensonges sincères, de vices ingénus, de sentimentalités naïves », qui le rendent « si douloureux et si comique… et si fraternel » ; de sorte que de vouloir appliquer de la « mesure » et de la « logique » à ce qui n'est que « folie » fait de ce qu'il appelle « l'art latin » un art « incomplet, quand il n'est pas faux » [1], comme il l'écrit à Léon Tolstoï en 1903. En mettant en lumière le magma de ses propres contradictions, par le truchement de l'autofiction, comme il l'a fait de ses personnages de pure fiction tels que Jean Mintié, l'abbé Jules ou Célestine, Mirbeau-romancier s'inscrit donc dans la continuité des grands Russes.

Il y a cependant, par rapport à ses romans antérieurs, une différence notable que nous avons déjà notée à propos de *La 628-E8,* et qui constitue sans doute l'intérêt majeur de l'autofiction mirbellienne : comme il ne se contente pas de voir les choses avec la distance d'un romancier omniscient et en passant par l'intermédiaire de personnages fictifs et qu'il semble s'impliquer personnellement, puisqu'il se met en scène, du même coup il s'expose bien davantage en tant qu'auteur. C'est son autorité même d'écrivain qui risque d'être remise en cause, car on n'a guère envie de faire confiance à un « auteur » qui avoue aussi ingénument ses faiblesses, ses naïvetés et ses contradictions, et qui adopte, par rapport à lui-même, un regard pareillement ironique et sans illusion ni aménité. Plus audacieux que Rousseau, qui était porté à excuser un peu trop facilement les fautes avouées de Jean-Jacques, il encourt le risque de discréditer tout à la fois l'homme et l'écrivain. Il pousse si loin l'autodérision que le justicier des Lettres, en qui tant de jeunes du début du siècle voyaient un Maître, semble parfois se considérer comme un *minus habens,* tout juste bon à se mettre à l'école de son propre

1. Octave Mirbeau, *Lettre à Léon Tolstoï,* À l'Écart, Reims, 1991, pp. 15-16.

chien, pour prendre « des leçons de nature », comme le note Robert Ziegler [1] : « Dingo, étant plus intelligent que moi, résistait », écrit admirativement le narrateur, qui décide désormais de « [s'] y fier aveuglément », au point, par exemple, de se détourner « de l'homme envers qui Dingo montrait de la méfiance, de la haine » et d'accepter, « sans discussion, celui à qui Dingo manifestait de l'amitié »…

Dès lors, ce n'est plus seulement sa propre autorité qu'il remet en cause : c'est le principe même de l'Autorité qu'il sape. Par opposition à tous ceux, politiciens, religieux, historiens ou scientifiques foireux du genre de Legrel, qui prétendent posséder la clef du Bonheur, du Salut ou de la Vérité, il se refuse à prêcher quoi que ce soit et nous invite à nous méfier comme de la peste de tous les « mauvais bergers », fussent-ils étiquetés anarchistes et animés des meilleures intentions du monde, comme Jean Roule [2]. Une nouvelle fois, il s'amuse à déconcerter ses lecteurs et à ébranler toutes leurs certitudes, mais sans rien leur proposer à la place et sans apparaître comme une autorité alternative : faire table rase de tous leurs préjugés semble être, à ses yeux, la condition nécessaire et suffisante de leur émancipation intellectuelle.

Si Mirbeau se contente d'inquiéter en posant des questions sans formuler de réponses, c'est aussi parce qu'il sait que toute réalité, humaine ou sociale, ne peut être que contradictoire et qu'il est plus sensible que tout autre aux contradictions dialectiques à l'œuvre dans l'univers et déjà illustrées dans *Le Jardin des supplices* et *La 628-E8.* C'est pourquoi il lui arrive souvent, quand il formule une idée ou un jugement, d'envisager en même temps toutes les objections recevables qu'on peut lui adresser, et parfois même, cas extrême, de brûler ce qu'il vient d'adorer. Certains seraient tentés d'en conclure que, dans ces conditions, la sagesse serait de se taire, faute de certitudes, et c'est bien, en effet, ce qu'il se dit parfois à lui-même. Mais un professionnel de la plume

1. Robert Ziegler, « L'art comme violence dans *Dingo* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 7, Angers, 2000, p. 58.

2. Jean Roule est le meneur des grévistes qu'il conduit au massacre, dans *Les Mauvais Bergers*, tragédie prolétarienne en cinq actes, que Mirbeau a fait représenter au théâtre de la Renaissance en décembre 1897.

comme lui est, de son propre aveu, un « irréparable bavard », incapable de taire ses enthousiasmes ou ses dégoûts [1]… Si donc il utilise l'écriture, en écrivain moderne qu'il est, c'est pour rendre sensible la fondamentale ambivalence de toutes choses, au lieu de n'en donner qu'une vision unilatérale, mutilante et mensongère. La forme dialoguée, qu'il affectionne particulièrement dans ses articles, permet, comme chez Diderot, d'exprimer tout à la fois les deux faces de lui-même et les aspects contradictoires des choses, comme on l'a vu dans le dernier chapitre des *21 jours d'un neurasthénique.* Dans *Dingo,* la dualité de Mirbeau-personnage a également cette valeur pédagogique : elle lui permet, en particulier, de mettre en lumière les apories du naturisme.

Les apories du naturisme

À la société qui fabrique des larves, qui écrase, mutile, dénature et tue, on pourrait être tenté, comme Mirbeau lui-même dans *L'Abbé Jules,* d'opposer, dans une perspective rousseauiste, une « nature » supposée bonne et propice au libre épanouissement de l'individu, et dont Legrel chante les prodiges [2] (« On ne sait pas assez ce dont la nature est capable », ne cesse-t-il de répéter) ; et, à l'homme corrompu et émasculé par la société, de préférer, comme les cyniques grecs, le chien soumis à la seule loi de la nature, gouverné par ses instincts, et symbole de pureté, de beauté et de fidélité à soi-même. Surtout un chien tel que Dingo, « animal réfractaire à la classification par espèces », et qui, au lieu de n'être qu'une copie conforme fabriquée en série, est tout à la fois, selon Pierre Dufief, « un individu unique », un « modèle esthétique » contrastant avec la laideur ambiante des humains, et, plus encore, « le seul vrai pédagogue », dans la mesure où, nonobstant les efforts de son maître à contre-emploi,

1. Voir par exemple son article sur Félix Vallotton en janvier 1910 : « Le mieux serait d'admirer ce qu'on est capable d'admirer, et, ensuite, de se taire… ah !! oui, de se taire. Mais nous ne pouvons pas nous taire. Il nous faut crier notre enthousiasme ou notre dégoût… Nous sommes d'irréparables bavards… » (*Combats esthétiques, loc. cit.,* tome II, p. 496).

2. Mais comme le personnage est une caricature de faux savant, cette formule sans cesse répétée, mais jamais argumentée ni illustrée, en est totalement discréditée : Mirbeau se dissocie nettement de ce naturisme aveugle, qui se réduit à un acte de foi.

il n'a pas été vraiment « déformé par l'éducation, le dressage de l'homme », et a pu jouir librement « de l'espace et du soleil » [1], conformément à un idéal pédagogique inspiré directement de l'*Émile.* Sa vie sauvage, qui ignore les masques et les « grimaces » [2], l'hypocrisie sournoise et l'idéalisme mensonger et meurtrier des hommes, tranche avantageusement sur l'existence dérisoire des larves humaines de Ponteilles-en-Barcis. Par son truchement, Mirbeau se livre à ce que les cyniques grecs appelaient la « falsification » des valeurs, des croyances et des institutions sociales, c'est-à-dire la mise en lumière de leur absurdité et de leurs aberrations par une espèce de contrefaçon, manière de démontrer par l'absurde la nécessité d'un retour à une éthique naturelle [3]. Selon cette analyse, le véritable porte-parole de Mirbeau-romancier ne serait donc pas Mirbeau-personnage, mais son chien, et ce qui importerait le plus, ce ne seraient pas les discours de l'un, mais les actes de l'autre ; entre l'homme et l'animal, les rôles auraient donc été intervertis, puisque c'est le chien qui instruit son maître, après s'être émancipé de sa tutelle intellectuelle, et qui a pour mission de l'aider à se « diriger dans la vie ».

Faut-il pour autant en conclure, avec Ernest Seillère, que « le chien Dingo, c'est à peu près le bon sauvage imaginé par le Naturisme mystique depuis la Renaissance : c'est la bonté, une certaine sorte de bonté du moins, affirmée avec la beauté chez un être qui sort directement des mains de la déesse Nature sans avoir subi les dépravations de la culture » [4] ? L'ennui, pour cette interprétation naturiste, c'est que Dingo n'est pas seulement un de ces « bons chiens » chantés par Baudelaire, compagnons de misère des poètes et des marginaux, modèles de pitié pour les

1. Pierre Dufief, art. cit., pp. 283, 288 et 287.

2. Le mot *grimaces,* polysémique, est souvent employé par Mirbeau, qui a précisément intitulé *Les Grimaces* un hebdomadaire de combat qu'il a fondé et dirigé pendant six mois, en 1883. Le sens le plus fréquent est celui de Pascal : il s'agit des apparences trompeuses destinées à frapper l'imagination des faibles afin de mieux les asservir.

3. Le nom même donné par Mirbeau à son chien et qui, dans le langage populaire, désigne des personnes à la cervelle un peu fêlée, fait de Dingo l'équivalent d'un fou, c'est-à-dire d'un de ces *endehors* et marginaux qui ont échappé à l'« éducastration » programmée et sont aptes à voir les choses sous un jour différent.

4. Ernest Seillère, *Réalisme et naturisme dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* étude manuscrite, s. d., Bibliothèque de l'Institut, f. 63.

humbles et les souffrants de ce monde, et dotés de surcroît d'un flair infaillible capable de déceler d'emblée les imbéciles, les malfaisants et les sépulcres blanchis, tels que Jules Claretie [1], derrière leurs « grimaces » avantageuses. Il est aussi un grand carnassier, qui a autant besoin de carnage que de liberté et de grand air, et qui ne tue pas seulement pour se nourrir — ce qui, chez les hommes, constituerait une circonstance atténuante —, mais aussi et surtout par plaisir; et il se révèle, à l'usage, aussi incapable de refréner ses instincts de meurtre, dès qu'il sent ou aperçoit un mouton, qu'un « honnête » notaire de province, dans le monde de Mirbeau, de résister à la tentation de décamper avec la caisse…

Ne conviendrait-il pas alors, comme le suggère Paul Souday, de voir au contraire dans *Dingo* « la démonstration par l'absurde des principes sociaux que l'abbé Jules, disciple éperdu de Jean-Jacques, avait criés à l'étourdie » [2]? De fait, en mettant en lumière la toute-puissance de l'instinct (Dingo refuse de devenir un homme et reste un dingo, c'est-à-dire un fauve, vorace et impitoyable aux moutons), et le caractère irréversible des déformations infligées par la société (les habitants de Ponteilles, refusant tout progrès émancipateur, restent des hommes, c'est-à-dire des animaux dénaturés, méchants, mesquins, stupides et malfaisants), Mirbeau semble plaider contre lui-même et donner des verges pour se faire battre.

Au-delà même du constat d'échec du naturisme, on pourrait aussi se demander s'il ne va pas jusqu'à remettre radicalement en cause, comme illusoire, l'action entreprise par les anarchistes en vue de changer les mentalités et de forger un « homme nouveau ». Ne ferait-il pas également, du même coup, le constat de la vanité de son propre combat d'écrivain novateur, soucieux de changer le regard de ses contemporains et d'éveiller leur conscience? Avec *Dingo,* Mirbeau aboutit à la même aporie que les philosophes cyniques de l'Antiquité : la loi de la société, c'est l'écrasement des faibles et des honnêtes gens par des prédateurs

1. Claretie était l'administrateur de la Comédie-Française auquel Mirbeau s'est opposé lors de la bataille du *Foyer,* en 1908. Il s'en est vengé dans un chapitre supprimé, « Dingo chez Claretie », que nous avons reproduit en annexe (cf. p. 2548).

2. Paul Souday, *La Revue universelle,* 7 mai 1913.

et des pirates sans scrupules, et il en est justement révulsé ; mais la loi de la nature, c'est aussi celle du plus fort, c'est l'infrangible « loi du meurtre », qu'il a abondamment illustrée dans *Le Jardin des supplices* et *Les 21 jours d'un neurasthénique.* Certes, entre deux maux, on peut choisir le moindre, et préférer les chiens, à l'instar de la romancière Rachilde, qui constate que Dingo, si cruel qu'il soit, « n'est au fond qu'un bon chien », alors que « l'homme le plus dangereux peut avoir l'air d'un bon homme » [1] et n'en est que plus menaçant. Mais cela ne permet pas pour autant d'échapper au dilemme. L'être lucide, qui refuse d'être une larve, et qui ne peut pas davantage être un dingo, est aussi coincé que Mirbeau-personnage qui, tout au long du récit, oscille entre le regret de n'avoir pas assez « éduqué », si j'ose dire, et entravé Dingo sur la voie du meurtre, et de devoir en conséquence assumer la responsabilité pécuniaire de tous ses ravages, et celui de l'avoir, au contraire, dévoyé, dépravé, et finalement tué [2], sous prétexte de l'humaniser et de le socialiser, de lui apprendre les bonnes manières et de l'adapter aux nécessités de la vie sociale [3].

Entre les deux abîmes du meurtre — au nom de l'instinct et de la Nature, ou au nom de la loi et de la Civilisation —, comment se maintenir sur l'étroite ligne de crête sans céder au vertige ? Mirbeau-romancier étant trop prudent pour nous fournir un modèle de comportement clef en main, il appartient à chacun de ses lecteurs d'essayer, comme Mirbeau-personnage, et au risque de perpétuellement se tromper lui aussi, de trouver un

1. Rachilde, *Mercure de France*, 16 juin 1913, pp. 804-805.

2. « On ne prend pas un chien de la brousse, sir Edward Herpett, pour en faire un chien d'appartement », écrit le narrateur après la mort de Dingo. C'est sa fidélité contre-nature à son maître et à sa maîtresse alitée qui apparaît comme la cause majeure de sa mort.

3. « Je m'en rends compte aujourd'hui, j'avais tort. Et tout cela était de ma faute. J'avais tort de vouloir inculquer à Dingo des notions humaines, des habitudes de vie humaine, comme s'il n'y eût que des hommes dans l'univers et qu'une même sensibilité animât indifféremment les plantes, les insectes, les oiseaux, tous les animaux et nous-mêmes » (cf. p. 2327). Voir aussi : « Pourtant, je le dois confesser, mon respect de son individu n'allait tout de même pas jusqu'à tolérer le libre exercice de ses dangereux instincts et les mœurs guerrières de sa race. Du moins, devais-je tenter par tous les moyens de les discipliner, de les affiner, — soyons francs — de les annihiler peu à peu complètement » (cf. p. 2426).

équilibre entre les exigences de la vie et celles de la société [1], de canaliser les pulsions naturelles sans les détruire ni les dévoyer, bref, en adaptant la formule de notre anarchiste à propos de l'État, de réduire ce qu'on appelle « la civilisation » à son « minimum de malfaisance » [2]. Cela n'a rien d'évident, et c'est à coup sûr plus facile à écrire qu'à mettre en œuvre. Mais c'est là toute la douloureuse grandeur d'être un homme digne de ce nom — c'est-à-dire un chien, pour l'auteur de *Dingo* ! — que de devoir assumer pleinement sa double nature, et d'être, comme Mirbeau et Dingo, déchiré entre des postulations contradictoires, et, comme l'abbé Jules, condamné perpétuellement à l'insatisfaction ou au remords.

Pierre Michel

1. Samuel Lair écrit pour sa part que Mirbeau est « désireux de réaliser l'harmonie de l'individu et de la société, de l'intériorité et des exigences collectives, de la littérature et de la vie » (thèse citée, p. 345).

2. Octave Mirbeau interviewé par G. Picard, dans *Le Gaulois* du 25 février 1894.

Au Professeur ALBERT ROBIN [1]
Témoignage d'affection et de reconnaissance

O. M.

1. Albert Robin (1847-1928), professeur de clinique thérapeutique, membre de l'Académie de médecine depuis 1887, spécialiste de l'estomac, était l'ami et le médecin traitant de Mirbeau.

I

Il y a quelques années — exactement neuf années, un mois et cinq jours —, la veille de Pâques, au matin, Vincent Péqueux, dit La Queue, qui fait le service des messageries entre la gare de Cortoise et le village de Ponteilles-en-Barcis [1], où j'habitais alors, me livra, venant de Londres, une boîte. De sapin grossièrement barbouillé de noir, son couvercle percé de deux ouvertures grillagées, cette boîte avait un aspect funèbre. Volontiers, on l'eût prise pour un menu cercueil d'enfant, ou pour un capot défraîchi d'automobile, ou encore pour un de ces consternants emballages dans lesquels les horticulteurs japonais expédient leurs pivoines en Europe.

Pendant que j'examinais avec méfiance ce curieux objet, Vincent Péqueux, dit La Queue, me présenta une feuille et une sorte de registre ouvert.

— Tenez!… Signez là…, fit-il… Le port est payé… tout est payé… Moi, avec votre permission, je vais dire deux mots à la cuisinière… hein?…

1. Cortoise n'est autre que Pontoise, et Ponteilles-en-Barcis est évidemment Cormeilles-en-Vexin. Pour 100 000 francs (environ 300 000 euros), Alice Mirbeau, épouse Mirbeau, y a acheté, le 25 mars 1904, en l'étude de Me Huguenot, notaire à Paris, un hôtel du XVIIIe siècle entouré d'un magnifique parc de 15 hectares. Les Mirbeau s'y sont installés dans le courant du mois de mai 1904 — soit près de trois ans après la mort de Dingo! — et y sont restés quatre ans, partageant leur vie entre le Vexin et Paris.

Il me laissa ses paperasses. Bien que la journée commençât à peine, il était déjà très gai… pas tout à fait ivre, mais en bonne voie de le devenir.

— Oh! se rappela-t-il soudain… J'ai encore pour vous, là-bas… à la gare, des poules… Ma foi, oui!… Trois forts paniers, vous savez… Et pas de place sous la bâche… Ma foi, non!… Je vous les apporterai ce soir, ou demain… Ah! sacristi, pas demain, c'est Pâques… Enfin, un de ces jours… J'ai recommandé au chef des bagages de leur donner à boire et à manger… Un bon garçon… je lui offrirai, sur votre compte, un petit verre pour la peine, pas vrai?… Ne vous inquiétez pas…

Je ne m'inquiétais pas, du moins je ne m'inquiétais pas de cela. Fasciné par cette étrange boîte, je cherchais ce qu'elle pouvait bien contenir, et vraiment je ressemblais à ce paysan qui, ayant reçu par hasard une lettre, la considère avec terreur, la tourne, la retourne, la soupèse dans sa main, la montre à tous ses voisins, s'écrie : « Tiens!… tiens!… qu'est-ce qui m'envoie une lettre?… Ah! Bon Dieu, qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre? » et ne se décide pas à l'ouvrir.

Moi, non plus, je ne pouvais me décider à ouvrir la boîte, pour voir ce qu'il y avait dedans.

La feuille d'envoi mentionnait bien ceci : « Chien vivant. » Mais, en plus de mon nom et de mon adresse, elle n'indiquait que le nom et l'adresse de la maison anglaise de Messageries chargée de l'expédition. Rien d'autre. Rien d'autre que des rangées de chiffres en diagonale; ici et là, des opérations d'arithmétique, auxquelles je ne comprends jamais rien. Et puisque tout était payé…

Tout était payé, sans doute; c'est ce qui me paraissait le plus louche. De qui me venait ce chien? Et pourquoi un chien, un chien qu'on insistait à qualifier de vivant? Quelle bêtise!

Je me pris à crier tout à coup, en levant les bras au ciel :

— Il n'eût plus manqué, parbleu, que ce chien fût un chien crevé…

J'étais intrigué, un peu énervé… Enfin, je n'avais commandé de chien à personne, je n'en attendais de personne, je n'en voulais de personne. Un de ces merveilleux chiens d'Irato, en porcelaine blanche, à la bonne heure!… Mais un vrai chien… un chien en chair et en os?…

De sombres histoires de *résurrectionnistes* me revinrent à l'esprit… Je pensai :

— Si j'allais trouver dans cette boîte, au lieu d'un chien vivant, des tronçons de corps humain ?

Mon imagination ne m'en fait jamais d'autres. Des tronçons de corps humain !

Je frissonnai pour la forme et aussi parce qu'il m'est agréable de frissonner. Mais, repoussant aussitôt cette idée romantique et peu cordiale, je finis par ne plus redouter au pire qu'une de ces mystifications macabres, où excellent, après boire, certains Anglais inventifs et lugubres… humoristes, comme on dit.

J'ai l'horreur des mystifications et je manque de l'esprit qu'il faut pour en rire. Je me disposais donc à refuser sévèrement ce colis et la chose morte ou vive qu'il contenait, lorsque Vincent Péqueux, dit La Queue, revint goguenard de la cuisine, où, pour entretenir sa gaieté, il était allé boire son verre traditionnel de vin blanc.

— Patron… s'écria-t-il… vous savez ?… j'en retiens un petit…

Et, riant, il essuya ses moustaches au revers de cuir de sa manche. Malgré ce geste poli, l'atmosphère, tout autour de lui, était imprégnée d'une forte senteur d'ail et d'alcool.

Je ne voulus pas rendre ce loustic plus longtemps témoin de mes tergiversations. Sans contrôler la contenance de la boîte, j'apposai ma signature sur le registre, que je lui rendis. Il approuva :

— Bon… bon !… Quant à vos poules, ne vous tourmentez pas… Un jour ou l'autre, vous les aurez… On les a rangées, à l'ombre, sur le quai… Elles regardent passer les trains, comme les promeneurs du dimanche… Ça les distrait un peu, quoi !… Dites donc, patron… mon petit pourboire, s'il vous plaît…

Je lui donnai quelques sous…

— Ça va bien… ça va bien… Ne vous tourmentez pas, allez.

Il partit et, vite, je déclouai le couvercle de la boîte. Je n'étais pas très rassuré. Les outils tremblaient dans ma main.

Bientôt, j'aperçus, gisant sur de la paille hachée — sorte de boule fauve et molle — un très jeune chien, ou plutôt un tout petit *chiot,* si jeune, si petit, qu'il n'avait pas la force de se tenir

sur ses pattes. Je le délivrai de son cachot… Dieu ! qu'il était grotesque à voir !

Figurez-vous un museau de vieux petit fonctionnaire… tenez, d'employé aux contributions… tout plissé de mauvaise humeur ; une tête beaucoup trop grosse, beaucoup trop lourde pour le corps ; un corps vaguement ébauché ; des yeux à peine ouverts, à peine visibles dans la fente des paupières boursouflées. Sur le ventre rose, plein, glabre, tacheté de roux, un reste séché de cordon ombilical se tortillait comme un ver… Un chien au maillot, si j'ose m'exprimer ainsi. J'étais furieux.

Soit ironie, négligence ou routine, l'expéditeur, en guise de provisions de bouche pour le voyage, peut-être en guise de hochet, avait dérisoirement placé à portée des dents et des pattes du pauvre animal, qui ne pouvait jouer ni manger et qui d'ailleurs n'avait pas de dents, un formidable os de gigot, luisant comme un morceau d'ivoire, et une énorme tranche de pain aussi dure que du ciment. Il paraissait affamé et, plus encore qu'affamé, indigné par l'inconvenance d'un régime alimentaire tel qu'on le pratique dans les maisons de bienfaisance. Dois-je noter, pour compléter la comparaison, que les parois et le fond de la boîte étaient tout souillés de déjections ? Il s'en exhalait une odeur écœurante de lait aigre, de sérosités fermentées, particulière aux enfants charitablement élevés dans les crèches.

Dès que je l'eus caressé — oh, bien timidement, et cela me fut désagréable, car j'ai une répulsion physique invincible pour tous les nouveau-nés —, il se mit à trembler, puis à pousser des plaintes et des cris de protestation… Des cris de protestation, je dis bien. Cette précocité si rare m'émerveilla.

Respectueusement, je le déposai sur le sol, où ses cris redoublèrent. Et, vraiment, je ne pus m'empêcher de rire de ses mines revendicatrices, de son tapage irrité. Croyez bien qu'il n'y avait nulle moquerie, en dépit du ridicule équipage dans lequel m'arrivait ce petit pensionnaire, mais de la sympathie et de l'admiration pour lui.

Je l'avoue, l'idée seule que cet embryon protestât déjà, et si spontanément, et sans aucune littérature, contre la stupidité, la malignité, la malpropreté des hommes ou contre leurs caresses, m'enflamma. Oui, j'avoue que ce pessimisme, en quelque sorte prévital, me réjouit dans mon pessimisme invétéré et fit que je

m'intéressai davantage au sort de cet être larvaire qui, encore noyé dans les limbes et sans l'avoir jamais vu, allait entrer dans le monde avec une conception de l'humanité si parfaitement conforme à la mienne.

Spectacle émouvant et nouveau.

Un savant — je dis, bien entendu, un vrai savant —, qui en eût été le témoin averti, n'eût point manqué d'écrire sur son carnet de notes cette observation psycho-systématique, capable de révolutionner toutes nos idées sur les chiens, et aussi, je pense, sur les hommes :

« Le chien naît misanthrope. »

Quant à notre petit animal, il ne consentit à s'apaiser que lorsqu'on lui eut apporté une jatte de lait frais, qu'il se mit à boire avec une avidité d'ivrogne, si tant est qu'il existe des ivrognes qui boivent du lait avec l'avidité d'un chien…

Le surlendemain seulement, je reçus une très longue lettre explicative. Elle était signée : « Sir Edward Herpett ». Ah ! comment n'avais-je pas tout d'abord songé à sir Edward Herpett ? Mais je songe si peu à lui…

Sir Edward Herpett est un de mes amis, un ami de tout repos, un de ces excellents, de ces précieux amis, comme j'en ai beaucoup à Paris, beaucoup à Londres, Rome, Berlin, New York et aussi, je suppose, à Calcutta. Entendez qu'il ne me fatigue pas de son amitié et que je ne l'accable pas de la mienne. À peine si je le connais… Je le connais si peu que, s'il m'arrive — oh ! une fois tous les cinq ou six ans — de penser à lui, il ne m'arrive pas toujours de reconstituer son visage… Un visage, autant qu'il m'en souvienne, très régulier, très rouge, entièrement rasé, sans la moindre expression caractéristique par où il puisse se distinguer d'un autre visage ami… un de ces froids portraits britanniques qu'on voit, toujours le même, sous les dénominations les plus diverses, dans les magazines illustrés de la plus grande Bretagne.

Un soir de mai, je l'ai rencontré à Londres, dans un club de vieux savants en tous genres, et ce que je me rappelle le mieux de lui, c'est que, ce soir-là, nous nous sommes grisés très confortablement, en l'honneur de la science.

Voici que, grâce à une photographie fortuitement retrouvée par mon valet de chambre au fond d'un tiroir, le visage si impersonnel de mon ami maintenant me revient et se reprécise à quelques détails près… Mais non, mais non, pas si impersonnel que je le croyais.

Un charmant garçon, vraiment, ce qu'on appelle dans les bars de chez nous un véritable *gentleman.* Des cheveux blonds collés au crâne et séparés par une raie médiane qui les divise en deux parties symétriques, également plates et luisantes; des yeux légèrement bridés dont on ne sait s'ils sont clairs, foncés, gais ou tristes; des narines pincées au bas d'un nez droit et fin; une lèvre supérieure retroussée sur des dents pas très blanches et dont quelques-unes sont baguées d'or. Sir Edward Herpett, dont la tête petite se perche sur le col, comme un gobe-mouche au haut d'un roseau, est exagérément haut de jambes, et ses bras maigres d'orang-outang, attachés par de gros nœuds à des épaules tombantes, se terminent par deux fortes mains couleur de brique. Linge éblouissant, vêtements amples, coupés avec chic, bottines épaisses en cuir jaune sortant d'un pantalon relevé jusqu'à la cheville, courte badine en jonc de Java. Les journaux disent d'Herpett qu'il est très élégant, et d'une élégance strictement appropriée à ses occupations du moment. Il est aussi très entraîné à tous les sports, cela va de soi : boxe, golf, tennis, ski, toboggan, yachting, etc. Et, bien qu'il vive dans les courants d'air les plus violents, qu'il soit presque toujours nu-tête, surtout quand il pleut et que le vent souffle en cyclone, des casquettes, des casquettes pour toutes les circonstances de la vie d'un Anglais.

Pour le moral, voici : amateur de bibelots chers et laids, de collections scientifiques et anecdotiques, curieux de toutes les excentricités coloniales, il passe pour très riche, très curieux et très savant. Pas un coin du globe qu'il n'ait exploré, comme tous les Anglais, d'ailleurs. En ce moment, je sais qu'il explore les cocotiers de Monte-Carlo. Oui, oui, je le revois. Il a la manie des lointaines études biologiques, linguistiques, sismographiques, océanographiques, anthropologiques, je ne sais plus trop. Pourtant, on m'a cité le titre d'un de ses ouvrages : *La Dentition des Grands Singes,* grâce à quoi on pourrait peut-être spécialiser la

nature de ses recherches : ouvrage considérable, textuellement copié dans Huxley [1].

Or, après un silence de sept années, sir Edward m'annonçait, dans sa lettre, ceci :

Il débarquait d'Australie. Il en rapportait, outre un gros travail économique — c'est peut-être un économiste — sur la production agricole, minière, industrielle du groupement australien, une chienne sauvage capturée par lui dans la brousse. Le soir même de son arrivée en Angleterre, cette chienne sauvage, capturée par lui, mettait bas clandestinement, comme une pauvre domestique séduite, six petits chiens.

Désireux de m'être agréable, et pour se rappeler à mon souvenir, mon ami Herpett s'empressait donc de m'offrir un de ces petits chiens — le plus beau — pour mes Pâques… Il en offrait un autre — le plus beau aussi, naturellement — à Sa Majesté Édouard VII [2], pour ses Pâques… Un autre encore — toujours le plus beau — à je ne sais plus quel établissement zoologique : Anvers, Rotterdam, Amsterdam, Hambourg ou Cologne, pour ses Pâques… Un chien de sa chienne, pour nos Pâques!… Non que sir Herpett soit religieux ou antireligieux… Il a de l'élégance et il sait vivre, voilà tout.

Avec une complaisance un peu lourde, il insistait sur l'originalité, la rareté, l'exceptionnelle valeur du cadeau et me donnait ces renseignements édifiants. Ne connaissant pas très bien l'anglais, surtout l'anglais d'Edward Herpett, je les traduis, comme je peux.

« Je dois tout d'abord vous prévenir, écrivait cet obligeant ami qui, non content de m'envoyer un chien, poussait la bonne grâce jusqu'à me conter son histoire, m'expliquer son mécanisme et la manière de m'en servir… je dois vous prévenir que ces chiens ne

1. Thomas Huxley (1825-1895), zoologiste anglais, évolutionniste fervent, spécialiste des singes anthropoïdes, auteur notamment de *Place de l'homme dans la nature* (trad. fr. 1891). Il est le grand-père d'Aldous Huxley.

2. L'ex-prince de Galles, viveur impénitent, a succédé en 1901 à sa mère Victoria. Il est mort en 1910.

sont pas, du moins ne sont plus, à proprement parler, des chiens. Par une habitude séculaire et aussi, je suppose, par une illusoire ressemblance, ils tiennent toujours un peu du chien… un peu du renard, du renard de Guinée, mais plus grands que ce dernier. Ils tiennent surtout du loup, du loup de Russie, à ce détail près que, n'ayant ni son pelage gris ni son échine basse, ils rappellent, sans l'excuse de la faim et même sans un goût très violent pour la viande, sa férocité carnassière. Il n'est pas douteux qu'ils aient été réellement, complètement, des chiens, autrefois, en ces temps ténébreux où la science balbutiait ses timides essais de classification. Heureusement, de même que les modes, les méthodes changent, les moyens d'investigation se perfectionnent. Chaque jour, avec la vie plus profondément pénétrée, la science évolue, se transforme, nous transforme et son domaine sans cesse s'élargit. Rien n'est immuable. Tel qui était poisson jadis est devenu oiseau; tel qui fut singe est aujourd'hui pape, roi, ministre, général ou philosophe. Depuis soixante ans, il semble absolument démontré que ces chiens, qui, auparavant, étaient bien des chiens, ne sont plus des chiens, plus du tout. Des naturalistes très respectables — et, ma foi, qu'est-ce qu'il risquait?… il me citait l'infortuné Gray, Neyring, Pelzeln, Hardwick et d'autres [1] — prétendent que c'est une espèce intermédiaire, quoique autonome, entre le chien et le loup et qu'on nomme le dingo… opinion adoptée au fameux congrès de Palmerston, malgré de très acharnées et très rares dissidences sans aucune autorité, par conséquent sans la moindre importance… Ne nous y arrêtons pas. Physiologiquement, histologiquement, ostéologiquement, odontologiquement, paléontologiquement, historiquement, je dirais même : philologiquement, la question est tranchée. Ni chiens, ni loups : des dingos. J'ai appris à Melbourne, d'un Hollandais professeur de langue malaise, que dingo est un vocable nègre qui, précisément, signifie : ni chien, ni loup.

1. John Gray (1800-1875) fut directeur du département de zoologie du British Museum. Hardwick est un botaniste qui a donné son nom à une légumineuse.

Avouez que voilà une langue ingénieuse, concise, pittoresque et qui dit bien ce qu'elle veut dire…

Vous aurez donc un dingo, cher ami; ce qui est très confortable, croyez-moi… Je puis vous le prédire avec certitude, les dingos seront tout ce qu'il y a de mieux porté à notre prochaine saison de Londres. Désormais, on ne pourra plus prétendre à être un véritable *gentleman,* si l'on ne promène derrière soi, au lieu d'un petit fox irlandais, un dingo. Et je vais vous confier une chose que je n'ai encore dite à personne : Sa Majesté Édouard VII a daigné me promettre qu'Elle remplacerait désormais par son dingo cet éternel et insupportable lord Ponsomby, qui la suit partout, comme un chien. »

Ici, mon ami Herpett voulait bien quitter les régions ingrates de la science et ses lourds adverbes, pour s'élever sur des adjectifs ailés jusqu'aux sommets du plus pur lyrisme.

« Ces animaux, continuait-il, sont extraordinaires et magnifiques. Vêtus d'or et de feu, avec des dessous de bistre clair, hardis, fiers, très souples, les muscles puissants, la mâchoire terrible, la tête allongée que surmontent deux oreilles pointues toujours dressées, la queue touffue, traînant à terre majestueusement, comme un gros boa de zibeline, ou bien, tout à coup, sous l'empire de la passion, se relevant en panache éclatant, ils sont la gloire du jardin zoologique de Melbourne. Ils sont aussi la terreur de l'élevage dans les prairies australiennes. Par les nuits sans lune, par les froides nuits sans lune de ce curieux continent, il n'est pas rare que les dingos se réunissent en bande, dix, quinze, souvent moins, jamais plus. En quelques heures, ils abattent trois cents, cinq cents moutons et autant de bœufs, cela pour le plaisir, par gaieté naturelle, en artistes du massacre, comme des hommes. Mais plus artistes que les hommes, conséquemment plus généreux, plus désintéressés, ils ne mangent pas leurs victimes. Étant d'un naturel très sobre, ils se contentent des petits lapins marsupiaux qui minent le sol australien et de ces minuscules kangourous qui, à chaque pas, sautillent dans l'herbe, comme les sauterelles dans nos prés. On m'affirme qu'en excellents tacticiens, avant de se jeter sur les troupeaux, ils se ruent sur les chiens et même sur les hommes qui les gardent. En un tour de

gueule, ils ont vite fait de les mettre hors de défense et de combat. Après quoi, ils peuvent travailler, sans être dérangés, tout à leur aise.

Discrétion admirable que devraient bien imiter nos petits fox-terriers si bruyants, si agaçants et si délicieux, les dingos n'aboient jamais. Ils ont déjà planté leurs crocs au bon endroit dans la gorge de l'ennemi, que celui-ci ne les a pas entendus venir, qu'il n'a perçu ni un frôlement dans les feuilles ni le moindre bruit d'herbe foulée. Ils ont le secret, presque surnaturel en vérité, de rendre à leur passage plus silencieuse la brousse épaisse et serrée, plus muet le sol sous le bond de leur course rapide, ardente et légère. De leur présence toujours cachée, de leur invisible cheminement, jamais aucune trace, même d'odeur, même de son, ce qui en fait les plus redoutables d'entre les "hôtes de ces bois". Il est vrai que les dingos sont, avec les colons, les seuls animaux féroces de ces contrées pacifiques et — veuillez le remarquer, c'est très important — les seuls aussi, avec les colons toujours, ai-je besoin de le dire ?… qui n'aient pas une origine marsupiale. Je vous répète donc que les dingos n'aboient jamais : ils hurlent. Et seulement dans les circonstances graves de leur vie aventureuse et forcenée. Je vous assure, cher ami, que ce hurlement qu'il m'a été donné deux fois d'entendre à la nuit tombante, au bord du désert rouge, alors que le vent faisait siffler comme des locomotives l'écorce arrachée des eucalyptus et que dans les arbres le lampfing jacass riait de son rire démoniaque, est mille fois plus sinistre que le hurlement des loups. J'ai connu là des minutes d'effroi que plus jamais je ne pourrai oublier. »

J'aurais bien voulu savoir comment, avec sa lourdeur européenne, mon ami sir Edward Herpett avait pu surprendre et capturer de si subtils animaux dans cette brousse de spinifex, impénétrable à un lapin, même à un Anglais. Par malheur — modestie ou lacune —, la lettre n'en disait mot.

Quelques phrases encore que je passe, quelques renseignements insignifiants que je supprime, et la lettre reprenait ainsi son cours imperturbable :

« L'occasion me vint, plus vite que je l'eusse souhaité, de vérifier, par moi-même, la plupart de ces détails biographiques. Au

retour, durant la traversée, ma chienne — je continue à l'appeler hérétiquement une chienne pour la clarté de ces notes indispensables — ma chienne donc, trompant la vigilance du boy malais à qui je la confiais durant la nuit, se précipita un matin — il pouvait être trois heures du matin — vers l'arrière-pont où se trouvent les cages à poules et le parc à moutons. On la surprit au moment où, ayant exterminé toutes ces bêtes en un rien de temps, elle achevait de les aligner sur le plancher par espèces et par rangs de taille, l'une contre l'autre, méthodiquement, ainsi qu'on fait sur la pelouse d'un parc pour le gibier abattu, le soir d'une chasse. Le tableau, mon cher ! Ils connaissent le tableau ! Des bêtes ! Ils pratiquent nos plus anciennes, nos plus élégantes habitudes de vénerie. Des sauvages ! Comme c'est troublant, n'est-ce pas ? Et surtout, comme c'est important pour l'histoire des origines de la civilisation ! Le tableau ! Ah ! je ne voulais pas y croire… C'était trop imprévu, je ne voulais pas y croire. J'étais tellement ahuri par cet incident que je ne démêlais pas bien encore les idées qu'il devait me suggérer par la suite. Vous pensez si cet intermède cynégétique divertit les passagers. Ce qui les divertit plus encore, je dus payer une indemnité de quatre cent cinquante-cinq livres à l'administration du bord ; car, j'ai oublié de vous le dire, outre les poules et les moutons, ma chienne avait étranglé quantité d'oiseaux bizarres, précieux, enfermés dans de solides cages d'osier et destinés au *Zoological Garden* de Londres, entre autres un Ichtyète Jokowuru, oiseau de proie rarissime, qui porte une espèce de longue chevelure en éventail, un bec charnu de juif et une énorme barbe, broussailleuse et sale, qui font ressembler cet étrange animal à saint Jean-Baptiste. Mon premier mouvement avait été, je l'avoue, de la colère et de « l'embêtement ». Je me reprochai fort mon imprudence. Mais quoi ? Cette chienne était si douce, si caressante, si gentille avec tout le monde ! Elle faisait la joie du bord, en particulier des femmes, à qui toute la journée je devais raconter l'histoire, les mœurs des dingos, les péripéties scientifiques par où ils avaient passé. Cela me rendait populaire. Ma foi, je la laissai libre d'aller et de venir sur le pont. Comment prévoir une telle aventure ? J'aurais dû lui mettre une muselière, objecta le capitaine. Fort bien. Eût-elle accepté une pareille entrave à sa liberté ? Rien n'est moins sûr. Et puis, tout d'un coup, je ne regrettai rien. Non seulement je ne regrettai rien de

ce qui était arrivé, j'en éprouvai une fierté infinie, car, enfin, je compris que ce jour-là j'avais fait une observation scientifique capitale. Herbert Spencer, en juillet 1873, découvrit dans la danse du scalp des Fidjiens l'origine de la musique, du drame, et même de la biographie [1]. La même année, dans je ne sais plus laquelle des pratiques fétichistes et anthropophagiques des mêmes Fidjiens, il découvrit l'origine de la carte de visite. C'était un record. Moi, je venais de découvrir, dans le geste d'un chien, quelque chose de bien plus considérable au point de vue sociologique. Je venais de découvrir tout simplement l'origine du tableau de chasse. Et je pensai que je n'avais pas payé assez cher cette gloire!… À la relâche que nous fîmes à New York, je m'empressai d'adresser à mon club une triomphante dépêche, par laquelle j'annonçais que j'avais battu le record d'Herbert Spencer… Mais vous savez, mon ami, la jalousie des savants!… »

Venait ensuite un passage, tout de mélancolie :

« Hélas! les jours des dingos sont comptés. Bientôt cette merveilleuse race n'existera plus. Elle a déjà complètement disparu de la Terre de Van Diemen. Dans l'Australie proprement dite, elle va diminuant d'année en année. Les colons, qui ont presque entièrement ravagé ces incomparables forêts d'eucalyptus, uniques dans le monde, et, poussés par une folie sauvage de destruction, détruit cette innocente curiosité botanique : le cappari, arbre paradoxal, *rigolo,* comme vous dites, je crois, en français, d'où coule, des blessures qu'on fait à son écorce, une espèce de gomme qui ressemble au macaroni et en a le goût… ces affreux colons mènent contre les dingos une guerre exterminatrice, la même que les Yankees firent aux Peaux-Rouges. Il faut regretter que, dans notre siècle, la beauté cède partout le pas à l'utilita-

1. Allusion ironique à la première partie, consacrée aux « Institutions cérémonielles », des *Principes de sociologie,* dont la traduction, par Alcan, a paru en 1910. Herbert Spencer (1820-1902), célèbre philosophe anglais, évolutionniste, auteur en particulier de *Premiers principes* (1862). Il a soutenu la thèse de la complexification croissante des phénomènes de la nature et a rattaché les phénomènes psychologiques et sociologiques aux phénomènes naturels.

risme imbécile et passager et qu'un des plus intéressants exemplaires de la zoologie soit menacé de disparaître, pour permettre à de gros hommes ignorants, sans délicatesse, de frigorifier encore plus de moutons et de conserver dans des boîtes en fer-blanc de plus innombrables culottes de bœuf. En vérité, je ne sais pas où les savants, disons les hardis pionniers de la science, pourront aller désormais, sur un globe dépeuplé de sa faune et rasé de sa flore, surprendre les mystères de la vie. Tenez, supposons un instant que les dingos eussent été complètement détruits, quand je vins en Australie… Eh bien, la science serait peut-être à jamais privée de cette découverte : l'origine du tableau de chasse, dont j'aime à croire que vous comprenez toutes les conséquences, malgré le silence intéressé qui se fait autour d'elle… Quant aux dingos, dans quelques années nous ne les retrouverons plus que dans les jardins d'acclimatation, où ils perdent très vite de leur magnificence originelle, où s'appauvrissent, s'étiolent, jusqu'à s'effacer totalement, les caractères spécifiques d'une race qui n'avait pas dit son dernier mot et qui n'était point au bout de son histoire. Alors les dingos redeviendront des chiens comme tous les chiens domestiques. Quelle pitié ! Imaginez leur navrement… Imaginez le mien, si un beau matin je me réveillais dans un arbre, le corps entièrement velu, avec quatre pattes et une queue prenante, en train d'éplucher une orange ou de grignoter une noix… Infortunés dingos !… À travers des grillages, dans des niches ou sur de mornes pelouses désherbées, nous les verrons, dépouillés de leurs belles formes et de leur fière allure, avec des oreilles cassées et des queues amoindries, malades, galeux, stériles, déchus, jusqu'au jour prochain où nous ne les verrons plus du tout. Ces choses-là me font toujours un peu pleurer. Croyez-vous que, parfois, je m'attendris sur la disparition du plésiosaure, et que — je vais vous paraître un peu trop sentimental, excusez-moi — je regrette, comme un ami qui a mal tourné, ce fameux diplodocus devenu, ainsi qu'un tableau de M. Cormon [1] ou une statue de M. Frémiet [2], un vulgaire objet de musée ?… C'était bien la peine qu'ils aient été une si prodigieuse

1. Fernand Cormon (1845-1924), peintre spécialisé dans les scènes préhistoriques.

2. Emmanuel Frémiet (1824-1910) était un sculpteur animalier.

mystification de la nature ! Heureusement, il nous reste encore quelques survivances humaines, sur lesquelles nous pouvons étudier avec fruit les formes de la Préhistoire. Heureusement aussi — et mon désir de vous plaire s'en exalte —, tout cela donne du prix au dingo que je vous envoie. Élevez-le bien, surveillez-le bien, étudiez-le bien, gardez-le bien et aimez-moi ! »

Pour ne pas me laisser sur une impression trop triste, ce délicat mais prolixe ami plaçait ici, ingénieusement, un souvenir qui vous amusera :

« Cela me rappelle ce chien sauvage de l'Alaska… vous savez, ces chiens trapus, touffus, tout noirs, dont le pelage est huileux et laineux et dont l'encolure épaisse se recourbe comme celle des chevaux frisons. Les connaissez-vous ? J'en sais peu d'aussi sympathiques et industrieux. Je ne suis pas très sûr que ces chiens soient tout à fait sauvages, mais j'affirme qu'ils sont tout à fait des chiens, aucun Congrès n'ayant jusqu'ici décidé qu'ils puissent être autres. Curieuse particularité anatomique, on remarque à la jointure postérieure des os de leur crâne un énorme muscle bombant, extrêmement mobile, qui se tend, se détend, s'actionne comme des bielles et leur sert à soulever dans la gueule des poids très lourds. Ce qui n'est pas moins curieux, ils ne vivent que de poisson. On raconte qu'ils creusent la glace jusqu'à l'eau. Accroupis des journées entières au fond de leur trou transparent, le nez au ras du courant, ils attendent le passage d'un brochet, d'une carpe, d'une truite, d'un saumon, qu'ils attrapent, sans jamais les rater, avec la dextérité surprenante d'un phoque. Plus adroits qu'Herbert Spencer, qui fut, en même temps que le plus fameux philosophe, le pêcheur de saumon le plus fameux du Royaume-Uni, ils prennent de la sorte jusqu'à deux cents kilos de poisson par jour. Ils en font d'énormes provisions, qu'ils gardent dans un autre trou creusé de leurs pattes, bien à l'abri de toute corruption aérienne, et ils viennent en manger aux heures régulières de la faim. Malheur à ceux, hommes ou bêtes, qui découvriraient leur cachette et tenteraient de la cambrioler ! Depuis longtemps, je désirais posséder un de ces animaux extraordinaires. Je fis part de ce désir à mon correspondant de là-bas, où j'ai quelques intérêts. Six mois après, un

beau jour, j'appris par un message administratif qu'un chien m'attendait à la gare. J'allai, comme il convient à un tel personnage, le recevoir solennellement. Son accueil fut simple, cordial, des plus empressés. En une minute de caresses et de causerie familière — venant de l'Alaska, il comprenait fort bien l'anglais, naturellement —, nous devînmes aussitôt les meilleurs amis du monde. Je n'en avais pas moins apporté, par prudence, une forte chaîne et un solide collier que cet animal libre se laissa mettre au cou très docilement. Je n'étais pas fâché de lui faire au débotté les honneurs de la capitale ; je voulais surtout, dès le début, l'intimider par notre organisation policière. Nous rentrâmes à pied, flânant dans les rues, dans les squares, dans les parcs, comme deux paisibles bourgeois. J'étais ravi du chien et le chien paraissait ravi de moi. J'admirai son caractère calme, souple et gai et la force spontanée de ses facultés d'assimilation. Rien ne l'étonnait. N'ayant pourtant jamais connu que les lacs gelés, les solitudes rocheuses et forestières couvertes de neige, nullement emprunté, il se montrait bien moins surpris qu'un paysan du Yorkshire, au spectacle si brillant, si bruyant, si nouveau qu'il avait sous les yeux. Un régiment de *highlanders* passa et ne l'effaroucha point. Dans un square où une grande foule s'était assemblée, il entendit une très vieille femme, hissée sur un banc, qui prêchait à des eunuques du Soudan l'excellence des doctrines malthusiennes, et ne s'émut pas davantage. À tous les promeneurs que nous rencontrions, il semblait dire, en flairant leurs mollets : "Bonjour, Monsieur… Bonjour, Madame… Bonjour, Mademoiselle." Nulle incongruité nulle part. Sa bonne humeur amicale, son urbanité faisaient sensation parmi les chiens, à qui, sans restriction de race et de sexe, il prodiguait abondamment les gestes courtois que vous savez, qui sans doute sont de tous les pays, comme l'amour… Une seule chose m'inquiétait. Comment nourrir cet ichtyophage ? Je ne suis pas avare et ne mesure la nourriture à personne. J'avoue pourtant que l'idée de ne servir à ce monsieur que de la carpe ou du saumon m'ennuyait un peu… "Bah ! me disais-je, tout cela s'arrangera." Comme nous passions dans *Old Bond Street,* devant un de ces magnifiques étalages à poisson qui sont l'orgueil de Londres, comme les architectures de saucisses et de jambons sont l'orgueil des cités allemandes, je ressentis tout à coup au poignet et dans le bras une secousse

violente, si violente que je crus qu'on me les arrachait. Je poussai un cri de douleur. Et, dans le même temps, car j'avais lâché la chaîne, je vis mon chien qui avait bondi sur l'étal, entre deux icebergs de belle glace blanche, engueuler, telle une plume, un gigantesque saumon d'au moins trente livres, s'enfuir, disparaître avec sa proie, son collier, sa chaîne, au coin d'une rue… Plus jamais je ne l'ai revu. La police fouilla Londres, fouilla la banlieue de Londres, fouilla l'Angleterre… Rien… Ah! ne me parlez pas de Sherlock-Holmes, qui échoua piteusement dans ses recherches, lesquelles finirent par me coûter quinze cents livres… Aucune trace, nulle part, de mon chien. Le seul résultat de tout ceci, c'est que, malgré les *embrocations,* tous les remèdes de cheval qui me furent appliqués, je restai avec un bras inerte et douloureux, durant quatre longues semaines… Au Club, sir Thomas Lavenett, qui a fait de si remarquables travaux sur le sens de l'orientation chez les pigeons voyageurs, m'expliqua, au moyen de graphiques et de diagrammes, que ce diable de chien, après de longs voyages, de port en port, de paquebot en paquebot, de randonnées en randonnées à travers les plus extravagants pays, était sûrement retourné dans l'Alaska… Je le crois… ma foi! je le crois. Je le crois, parce que sir Thomas Lavenett est une autorité scientifique des plus respectables et surtout parce qu'en fait de roublardise, de connaissance de la vie, d'habitudes civilisées, de notions géographiques, militaires, culinaires, policières, rien ne m'étonne plus désormais des chiens sauvages. »

Et, revenant aux dingos pendant quatre longues pages encore, sir Edward terminait enfin son interminable épître, ainsi :

« Au demeurant gentils, d'humeur allègre, très doux à l'homme, pourvu que l'homme ne les embête pas… comprenez-moi bien, ne-les-em-bê-te-pas!… »

Pendant que je lisais non sans quelque effarement cette lettre, le petit chien jappait à mes pieds et s'efforçait vainement de téter le bout de mes pantoufles. En dépit de son irritation à ne pouvoir traiter mes chaussures comme des mamelles nourricières, en dépit même de ses méfaits ancestraux, et bien qu'il me fût surabondamment prouvé par tant de Compétences scientifiques que

ce chien n'était pas, du moins n'était plus jusqu'à nouvel ordre, un chien… il ne m'effraya pas. D'abord, dans mes jours heureux, dans mes jours de soleil, je suis de ceux qui pensent que l'hérédité n'est pas un principe rigide, que beaucoup d'êtres vivants y échappent, qu'en tout cas, elle peut être combattue victorieusement par l'éducation. Et puis, sans doute, comme voyageur, sir Herpett exagérait un peu et, comme ami, il se plaisait à me mystifier. Et puis, ce petit chien était si petit, si petit… Vraiment, j'avais bien le temps de m'alarmer.

Je l'adoptai donc définitivement, et le baptisai aussitôt : Dingo, du nom de sa race.

Comme je procédais sommairement à cette cérémonie, une voix cria dans le jardin :

— Patron !… Hé !… Patron !

Je reconnus la voix avinée de Vincent Péqueux, dit La Queue.

— Eh bien ? demandai-je, en me penchant par la fenêtre ouverte, qu'est-ce qu'il y a encore ?

Je reçus cette réponse :

— J'apporte vos poules. Il y en a quatre de crevées… le coq aussi… ne vous inquiétez pas…

II

Je l'élevai sans trop de peines et sans alertes. Une constitution robuste, un formidable appétit, un ardent désir de vivre, de se dépêcher de vivre, de se dépenser à vivre, hâtèrent son développement, qui fut rapide. Dingo poussa, d'un jet vigoureux, comme un sauvageon d'églantier.

Depuis le jour où, un peu dégoûté de lui et ne sachant par quel bout le prendre, je l'avais retiré de sa boîte, mon sentiment sur l'esthétique des petites bêtes avait bien changé.

L'enfance de l'animal est un délice, un perpétuel enchantement. Plus encore que sa fraîcheur adorable de matin, ce sont les disproportions de ses formes et leur apparent désaccord, « ses fautes de dessin », dirait l'École des Beaux-Arts, son aspect radieusement caricatural qui me ravissent et qui rendent si émouvants, pour moi, barbare, cette fleur d'esquisse, ce prestige tout neuf d'une chose qui commence. D'autre part, les petits animaux n'apportent pas dans la maison une insupportable tyrannie, ni dans les cœurs le désarroi des transes quotidiennes. Ils sont de tout repos, discrets, joyeux, bien portants, respectent nos méditations, notre travail, notre sommeil, ne crient jamais, ne réclament jamais rien, ni qu'on les berce, ni qu'on les baigne, ni qu'on les fouette, ni qu'on demeure, des nuits et des jours, fiévreusement penché sur leur niche. Et ils n'accueillent pas nos soins, nos caresses, nos anxiétés qu'avec des grimaces. Oh! ces douloureuses grimaces, qui font d'un enfant que l'homme a

conçu dans l'inquiétude, la maladie, la misère ou la haine, une sorte de minuscule vieillard, rabougri et hargneux !

Exquis et cocasse à regarder, parce qu'encore disproportionné dans ses formes — j'y insiste —, gauche dans ses membres avec gentillesse, si spirituellement « mal dessiné », dessiné comme une petite image de pierre, au portail d'une église gothique, Dingo avait toujours la tête beaucoup trop grosse, beaucoup trop lourde, pour cette raison, je pense, que c'est à la tête, qui ensuite les répartit avec justice, qu'affluent toutes les énergies nerveuses et sanguines d'un corps. Il l'avait si grosse qu'il semblait gêné par elle, uniquement gouverné par elle, incliné par elle, comme par un poids étranger, vers le sol. Il l'avait si lourde, que parfois, s'aidant de ses pattes malhabiles, il cherchait à se l'arracher et à la poser par terre, pour ensuite courir plus librement. Savait-il que des saints renommés en avaient usé de la sorte avec la leur ?

Malgré cette préoccupation hagiographique, sa physionomie commençait à se dégager des hésitations, des incohérences de l'ébauche initiale, à prendre un caractère que je ne pourrais pas bien définir d'un mot, qui était, qui allait être plutôt de la gravité, de la gaieté, de la malice, une sorte d'effronterie bizarre et gracieuse… Quoi encore ?… De la cruauté, peut-être ?… Peut-être de la bonté ?… Enfin quelque chose d'impétueux et de calme à la fois, quelque chose de comique et de noble, de candide et de rusé… je ne sais trop… ce que vous voudrez, après tout.

N'ayant pas encore assez de muscles, il avait les nœuds des articulations trop saillants, la peau mal tendue sur l'ossature, ici plissée, lâche et flottante, là trop ajustée, trop étroite, comme si elle n'eût pas été taillée pour lui et qu'on l'eût achetée dans un magasin de confections, au petit bonheur. Il avait les pattes trop fortes, pareilles à celles des jeunes lions ; les oreilles trop molles, trop ouvertes, intérieurement bourrées de peluches protectrices et passagères qui, à chaque pointe, s'ébouriffaient en aigrettes, comme chez les guépards. Sa queue était ridicule, une queue de rat filiforme et vermiculaire. Mais on y sentait sourdre, tout au long, un foisonnement de poils, légers comme un duvet, fins comme le gazon qui sort de terre, et elle promettait bientôt de devenir un magnifique objet. Aucun doute que, sous le nez, le menton, au bas du poitrail, il ne lui vînt de la barbe, comme à un vieux sculpteur. Sa démarche restait toujours vacillante, désunie.

Il s'irritait de glisser comme un rustre sur les parquets cirés, de buter au moindre obstacle, à la moindre inégalité du terrain. Et il zigzaguait en courant, tel un gamin qui aurait trop bu. Mais quel délicieux gamin, ingénu, effronté, cordial, roublard, n'ayant peur de rien et de personne… Et si drôle.

Je m'étonnai que, vis-à-vis de moi, vis-à-vis des familiers de la maison, il ne gardât rien de la méfiance farouche qu'ont toujours les bêtes sauvages — et comme elles ont raison ! — au contact des humains. Quant aux passants, il se tenait fermement à leur égard sur le pied, sur les quatre pieds, d'une réserve prudente et soupçonneuse. Non qu'il redoutât les hommes, ah ! parbleu non ! Nous avons vu déjà qu'il n'en pensait rien de bon.

Dingo en était alors, si je puis ainsi dire, à cette période éruptive, à ce moment critique du bourgeonnement où, sous la peau de l'animal, comme sous l'écorce du jeune arbre, les afflux de sève fermentent, bouillonnent, se concrètent en bosses, en plis et vont jaillir de partout en germes éclatés. Avec un intérêt passionné, je surveillais les moindre incidents de sa croissance, de même qu'au printemps on surveille à la pointe des tiges les efflorescences d'une plante, pour épier ce qui va naître d'elle. Sans jamais m'en lasser, je m'amusais à sa gaieté désordonnée qui pouvait paraître souvent de la folie, mais que dominait, que dirigeait une raison d'être supérieure, inconnue de lui, raison d'équilibre physiologique, d'ajustage mécanique, de canalisation vasculaire, d'endurance. J'applaudissais à sa joie de destruction, si touchante, à sa férocité dans le déchirement, si naïve, par quoi, à son insu, s'entraînaient dans le sens de sa destinée les forces naissante, encore mal distribuées, de ses organes.

C'est ainsi qu'il réglait par ses divers jeux, qu'il mettait au point, mécanicien inconscient, la puissance d'étreinte de sa mâchoire, le fonctionnement musculaire de ses épaules, de son encolure, la souplesse de ses jarrets et de ses reins, en déchiquetant, avec des grondements déjà terribles, le cuir des chaussures, en rongeant le pied des fauteuils, des lits, des tables, les bas de portes, avec un acharnement de fauve affamé, en emportant dans sa gueule, comme de pesantes dépouilles conquises à la bataille tout ce qu'il pouvait atteindre de fourrures, de vêtements de laine, de chapeaux emplumés, de gants, de brosses de crin, de peignes d'écaille, de bibelots d'ivoire, de corne et d'os, où son

flair retrouvait à travers l'espace et à travers le temps, avec l'odeur originelle, l'originelle haine des bêtes, des parcelles de bêtes, que ces choses avaient été jadis. Et je jouissais infiniment, comme devant l'un des plus impressionnants spectacles de la nature, à suivre les progrès de ce lent et sûr travail, les épisodes de ce drame grandiose et obscur, où pourtant j'apercevais, clairement défini, le but vital pour lequel les gestes, les mouvements, les ruées soudaines de l'instinct et leurs nécessaires violences acquéraient, pour la défense et pour l'attaque, une force, une élasticité, une grâce aussi et une précision de jour en jour plus marquées. Il avait l'air de jouer au méchant tigre, de même qu'un enfant, dont la conscience s'éveille, commence à jouer, tout naturellement, au soldat ou au brigand.

Dès qu'il fut davantage en possession de soi-même et maître à peu près de ses organes, Dingo m'émerveilla par une faculté prodigieuse et comique d'adaptation au milieu nouveau où l'avait transplanté l'ingéniosité de notre ami, sir Edward Herpett.

Bien qu'il ne connût absolument rien de la civilisation européenne ni d'aucune autre civilisation, il en accepta immédiatement les douceurs, et même il les revendiqua bruyamment, avec une âpre autorité.

Sans qu'il eût été encouragé par mes conseils et par de préalables conférences sur l'esthétique de la décoration et du mobilier, il choisissait, pour s'étendre, dormir, s'y caresser, les soies les plus douces, les plus mols velours et les plus harmonieux tapis. Ce sauvage enfant de la brousse avait une préférence obstinée pour les bergères, pour les chaises-longues Louis XVI et leurs coussins gonflés de duvet. À s'y enfoncer, il montrait une volupté en quelque sorte provocante. En revanche, il détestait l'Empire, non par esprit de parti, je suppose — heureusement son adaptation n'alla pas jusqu'à l'opinion politique —, mais comme dénué de confortable, et par trop voyant. Il avait particulièrement horreur du rouge vif et du vert cru. Cela devint si évident, si persistant que je n'hésitai pas à me débarrasser — j'en demande pardon à M. Frédéric Masson [1] — d'un canapé Empire, ayant, comme il

1. Frédéric Masson (1847-1923), historien bonapartiste, auteur de nombreux livres sur Napoléon. Il a jadis collaboré à *L'Ordre* aux côtés de Mirbeau et y a défendu lui aussi un bonapartisme populaire et révolutionnaire.

convient, appartenu sinon à Napoléon, du moins à quelqu'un de ses frères, de ses femmes, de ses maréchaux ou de ses cuisiniers, et à propos de quoi la mauvaise humeur de Dingo avait fini par me gagner.

Un jour que la querelle avait été plus vive qu'à l'ordinaire, je me dis :

— Dingo a raison. Ce vert acide qui pique les yeux, ces lignes rigides de lit de camp, ce dossier droit qui brise les reins et endolorit les omoplates, cette impersonnalité bureaucratique, cette raideur disciplinaire de salle de police, décidément, ça n'est pas beau. Et que le diable emporte aussi ces accumulations de bronzes ridicules, ces palmes, ces lyres, ces lions, ces torches et tous ces emblèmes de comice agricole, où nous accrochons, Dingo, son poil encore tendre, moi, mes vieux fonds de pantalon. Je vais m'en défaire.

Je le vendis en effet à un ministre radical-socialiste, qui adorait l'Empire, je veux dire le style Empire, et « seulement — rectifiait cet homme d'État — dans l'ameublement, diable »!

Dingo fut ravi. Il s'empressa de manifester sa satisfaction en dévorant une sorte de grand divan en belle peau de cochon, confortablement capitonné, par quoi j'avais aussitôt remplacé le canapé qu'il détestait. Il en eut une telle indigestion et fut si malade que je pensai le perdre.

Il avait, en toutes choses, des idées exclusivement réalistes. Contrairement aux défunts poètes symbolistes qui, par une ironie vengeresse du sort, sont devenus académiciens, *bookmakers,* critiques de théâtre, placiers d'automobiles, réparateurs de porcelaines, il se refusait avec la plus belle énergie à vivre, dans un « chenil d'ivoire », d'abstractions prosodiques et — autant que cela fût possible à un chien — d'idéales chevauchées avec des crémières neurasthéniques, d'immatérielles amours avec des fruitières de rêve [1]. Non… Il était très fermement résolu à n'exiger de la vie que ce qu'à un chien d'esprit sain, de forte santé, ennemi des théories préconçues, elle peut apporter de jouissances moins raffinées sans doute, vulgaires, grossières à

1. Allusion à *La Chevauchée de Yeldis,* de Francis Viélé-Griffin (1893), que Mirbeau a ridiculisé dans un article au titre ironique, paru dans *Le Journal* du 10 juin 1900, « Le Chef-d'œuvre ».

coup sûr, mais tangibles et certaines. Aussi repoussait-il, comme illogique et stérile, la conception de l'Art pour l'art, condamnée d'ailleurs avant lui par les meilleurs esprits. Il ne séparait pas le bien-être de la beauté. Il entendait que le beau fût utile et que l'utile fût beau. Et, pour lui, la beauté des choses, c'était leur comestibilité. Par exemple, il ne lui suffisait pas qu'un tapis persan fût reconnu par d'infaillibles experts pour de la belle époque d'Aubusson. Il fallait en plus qu'il le jugeât assez bien conservé, assez riche en haute laine, pour qu'il prît plaisir à se coucher dessus ; il fallait surtout qu'il pût en avaler, facilement, la matière précieuse, si telle était son humeur du moment.

Comprenez-moi, je vous prie.

Jamais Dingo ne me fit, ne fit à personne de confidences intellectuelles sur la formation de ses idées et le développement de sa vie morale. Vous me direz qu'il était bien trop jeune. Ce n'est pas une raison. Il n'y a que les jeunes gamins pour cultiver ce genre de divertissement morose, et ils finissent toujours par se noyer dans le biberon sans fond de leur âme. Dingo était bien trop avisé pour cela. Je ne voudrais donc pas affirmer que ce furent réellement là ses pensées profondes, ses pensées de derrière la tête. Je ne voudrais pas non plus calomnier son bon goût, au point de prétendre qu'il employât couramment, dans la conversation, ce fatigant, cet éternel vocable : la beauté, si inlassablement galvaudé par les collégiens, les architectes et les femmes de lettres, dans leurs banquets de corps, et qui ne signifie rien… rien du tout. C'est moi seul, je le confesse, qui, par une sotte et orgueilleuse manie d'anthropomorphisme — non dans une intention d'imposture — me plais à tirer des actes d'un chien ce commentaire humain, dans l'impuissance où je suis à en concevoir un autre, honnêtement canin. Je dois aussi à Dingo cette justice — et je m'empresse de la lui rendre — que, s'il eut jamais ces idées et s'il employa ce malencontreux vocable, ce fut toujours avec une parfaite ingénuité. Car tout en lui me démontre qu'il ne haïssait rien tant que le pédantisme des psychologues, des sociologues, des idéologues littéraires, non moins que la prétentieuse absconsité chère aux critiques d'art.

D'ailleurs, comme vous le verrez, par la suite, il me donna de bien autres sujets d'étonnement.

Sur la nourriture, il était inflexible et — qu'on me pardonne ce mot qui, appliqué à un chien pourra paraître bien irrespectueux pour la Royauté, pour l'Empire, pour la République et pour tous les systèmes de gouvernement qui en dérivent — traditionaliste. Oui, Dingo était traditionaliste — en cuisine, du moins. Il n'admettait aucune synthèse, aucune chimie alimentaires. Avec dégoût, avec indignation même, il repoussait tout lait qui ne fût pas très pur, à qui manquât ce que mon pharmacien appelait son « coefficient de buthyrification », toute soupe qui n'eût pas été confectionnée selon les règles, hélas ! perdues, de la plus parfaite cuisine française d'autrefois. Quant à ces biscuits *modern-style,* composés, sous prétexte d'hygiène et de commodité domestiques, d'on ne sait quelles grattures toxiques, ma foi, il en riait. Bien que les observateurs prétendent que les chiens ne rient jamais, je vous assure qu'il en riait. Certes, il ne riait pas à la manière des hommes qui se tordent de rire, qui se tiennent les côtes de rire : gestes qui lui eussent été difficiles et probablement répugnants. Mais il avait un rire sévère, un peu morne, un rire immobile… le rire classique des augures et des grands comiques.

Au fait, on ne pouvait pas le tromper. Il flairait, de très loin, dans sa pâtée, l'odeur suspecte, l'ingrédient étranger, s'arrêtait net dans son élan, s'allongeait ensuite sur le ventre, les pattes de devant croisées l'une sur l'autre, la tête dédaigneusement levée vers le plafond et ne bougeait plus. À mes appels, il ramenait en arrière ses oreilles brusquement couchées, se fouettait les flancs par de lents mouvements de sa queue — ce qui était le signe d'un grave mécontentement, au rebours des mouvements précipités qui étaient un signe de joie —, et ne bougeait pas davantage. Si, agacé, je l'amenais de force, en le traînant par la peau du cou, devant sa pâtée, si je lui disais sur un ton impératif : « Allons, Dingo, mange… mais mange donc… sacré nom d'un chien ! », il secouait la tête comme un enfant qui refuse d'obéir. Je crois aussi qu'il ne me pardonnait pas ce jurement… Le « sacré nom d'un chien » l'offusquait, lui semblait aussi blasphématoire qu'à une dévote le « sacré nom de Dieu » d'un vieux général boulangiste.

— Voyons, mon petit Dingo, reprenais-je sur un ton complètement changé, un ton doucement suppliant… mange… je veux que tu manges… Pour me faire plaisir…

Il fallait le voir alors se remettre debout, plisser son front maussade, trépigner, gratter le tapis, renverser sur la nappe de linoléum son assiette ou son bol d'un coup de patte bref et sans réplique. Et il s'en allait, lentement, en affectant de regarder à droite, à gauche, il ne savait quoi, avec un air détaché, un air d'être ailleurs, très loin de sa pâtée et de moi.

Ce qui ne l'empêchait pas, quand il découvrait dans le bois, sous un tas de feuilles mortes, ou bien enfouies profondément dans la terre, d'innommables ordures, de s'y délecter avec gloutonnerie.

Chaque fois qu'il m'arrivait de le surprendre en l'un de ces ignobles festins, je lui disais, avec un chagrin amical, dans l'espoir de lui donner de la honte et du remords :

— Ah ! Dingo !… toi !… toi si bien élevé ! ah ! fi… que c'est laid ! que c'est vilain !

Et je lisais sa réponse dans ses yeux étonnés :

— Eh bien ?… quoi ?… Ce n'est pas de la nourriture… c'est de la chasse. J'appelle nourriture ce que tu me donnes… chasse ce que je trouve… Et tu sais, ce n'est pas fameux ce que tu me donnes… c'est toujours la même chose… Avec ça que tu manges des choses propres, toi… et qui sentent bon… Tiens, justement… le fromage de ce matin…

Que pouvais-je dire ? C'était là répondre… Et, précocité merveilleuse, il n'avait pas encore six mois !

En quelques heures, il apprit la propreté corporelle et la pratiqua minutieusement, jusque dans les plus intimes détails, comme une demoiselle d'Opéra. Mais passons.

J'avais remarqué que Dingo apprenait très facilement, sans le moindre effort, tout ce qu'il jugeait devoir lui être agréable et utile dans la vie. Pareil en ceci aux cancres, aux délicieux cancres de collège, tout ce qui lui déplaisait, c'est-à-dire tout ce qui ne correspondait pas à sa sensibilité, à sa mentalité de chien — Dieu sait que ce n'était pas rare ! —, aucune force humaine, ni la sévérité, ni la ruse, n'était capable de le lui faire accepter. Vous ne me croirez pas : il simulait l'incompréhension pour n'avoir point à obéir, et qu'on ne pût vraiment pas lui savoir mauvais gré de ses résistances.

Si parfois il affectait de ne pas comprendre, ce n'était pas, à la façon des critiques, pour en tirer vanité et s'en faire un surcroît de réputation et d'honneur, mais pour qu'on le laissât tranquille, qu'on lui permît de vivre, à l'abri de nos sottises, selon ses goûts, une vie normale, une vie harmonieuse de chien. Comme il avait au fond de l'amour-propre et de la franchise, il ne s'obstinait pas longtemps dans ce rôle d'idiot, qui du reste ne lui seyait pas du tout. Ce n'était donc qu'une boutade passagère. Elle l'amusait un moment, et puis, tout de suite, il en avait honte, la sentait dégradante. Alors, tandis que je lui débitais des discours pédagogiques, Dingo, la tête obliquement penchée, ses prunelles réfugiées sous l'angle des paupières que bridait un petit rire ironique, me regardait avec une malice déconcertante qui, me troublant beaucoup, éteignait vite l'ardeur de mes improvisations oratoires. S'il eût pu s'exprimer dans la langue académique de M. Jean Richepin [1], il m'eût certainement dit :

— Oui, vieux dab… oui… oui… jaspine, tu m'intéresses!…

Le plus humiliant, c'est qu'il faisait mieux que le dire, il le mimait. Et ses gestes avaient une éloquence plus expressive, plus précise que nos paroles.

— Sacré gosse! C'est qu'il ne veut rien savoir!… résumait la cuisinière, Marie Toton, qui était de Montrouge.

Laurent Thuvin, le jardinier, jaloux de Dingo, craignant en outre que la venue dans la maison de ce curieux petit animal, trop choyé par nous, ne causât quelque tort à ses enfants, prophétisait en haussant les épaules :

— Ce chien-là?… Buuu!… Ce chien-là… Monsieur… il est indécrottable… Monsieur n'en fera jamais rien… jamais rien.

Il ajoutait sournoisement, car c'était un brave homme :

— Monsieur aura bien des ennuis avec cette bête étrangère, bien des ennuis… toute sorte d'ennuis… Je sais ce que je dis…

— Qu'est-ce qu'il y a encore?… Voyons…

— Il y a… il y a… qu'il me fait tourner en bourrique. Il gratte mes semis… saccage mes plants… retourne le terrain de mes couches et de mes châssis… Ah! par exemple, que Monsieur ne

1. Jean Richepin (1849-1926), dont la langue, truculente et volontiers argotique, n'a rien d'« académique », n'en a pas moins été élu à l'Académie française en 1908.

me demande pas des melons, cette année, ni de l'aubergine… ni de la tomate, ni de la tétragone… Il n'y a plus rien… Ce chien-là?… Buuu!… C'est pire que la grêle, la cochenille et la cuscute. Tenez, aussi vrai qu'il y a un Dieu… j'aimerais mieux avoir dans mon jardin des courtilières… Ma foi, oui!… Ah! si j'étais que Monsieur!… je le dis carrément à Monsieur… ce chien-là?…

— Eh bien?

— Eh bien… je l'néyerais… ah!

— Comment?… qu'est-ce que vous dites? Vous êtes fou.

Thuvin baissait la tête. Par-dessus sa tête, il étendait à plat ses deux grosses mains gercées, couleur de terre, et les faisait battre, comme des ailes de pigeon : un geste qu'il avait pour exprimer un sentiment d'humilité gouailleuse.

— Peut-être que je suis fou… ronchonnait-il en se dandinant… peut-être que je ne suis pas fou… C'est comme Monsieur voudra… Mais si j'étais que Monsieur… Ce chien-là… je…

S'interrompant brusquement au souvenir d'un crime récent de Dingo, il criait :

— Si au moins, sauf le respect de Monsieur, il ne pissait pas sur mes glaïeuls… Monsieur doit se rappeler… J'ai dit à Monsieur, il n'y a pas longtemps : « Je ne sais pas ce qu'il y a cette année sur mes glaïeuls. On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a un contact sur mes glaïeuls… » Eh bien, je l'ai trouvé, le contact… pas plus tard que ce matin. C'est lui qui pissait sur mes glaïeuls… Si c'est pas malheureux, tout de même… Ce chien-là!… Ah! là là…

Ne croyez pas que j'en fusse quitte à si bon compte. Longtemps encore les reproches succédaient aux récriminations, les idées générales aux anecdotes. Car les jardiniers sont extrêmement bavards et ils n'en finissent jamais de nous conter des histoires.

Je m'en rends compte aujourd'hui, j'avais tort. Et tout cela était de ma faute.

J'avais tort de vouloir inculquer à Dingo des notions humaines, des habitudes de vie humaine, comme s'il n'y eût que des hommes dans l'univers et qu'une même sensibilité animât indifféremment les plantes, les insectes, les oiseaux, tous les animaux et nous-mêmes. Heureusement, Dingo, étant plus

intelligent que moi, résistait. Il savait très bien ce qui convenait à la nourriture de son corps et de son esprit, ce que nous avons de commun avec les bêtes, et ce qui nous en sépare éternellement. Il savait aussi que, s'il m'eût obéi, il n'eût été ni un chien, ni un homme, rien qu'une espèce d'être vague, désarmé, désorbité, un fantoche absurde, aussi fantoche que Dieu, lequel n'a ni queue ni tête, puisqu'il est théologiquement démontré qu'il n'a ni commencement ni fin.

Cette résistance de Dingo, cette énergie à défendre sa personnalité, irritantes d'abord, firent bientôt que je mêlai, à mon admiration et à ma tendresse pour lui, du respect.

À vivre avec les animaux, à les observer journellement, à noter leur volonté, l'individualisme de leurs calculs, de leurs passions et de leurs fantaisies, comment ne sommes-nous pas épouvantés de notre cruauté envers eux? Se peut-il que les mœurs des fourmis et des abeilles, ces merveilleux organismes que sont la taupe, l'araignée, le tisserand cape-de-more, ne nous fassent pas réfléchir davantage aux droits barbares que nous nous arrogeons sur leur vie? Tous les animaux ont des préférences, c'est-à-dire le jugement critique qui pèse le pour et le contre, le pire et le mieux, leur fait choisir, avec infiniment plus de sagesse et de précision que nous, entre les êtres et les choses, la chose ou l'être qui s'adapte le mieux aux exigences de leurs besoins physiques et de leurs qualités morales. En les torturant, en les massacrant, comme nous faisons tous, pour notre nourriture, pour notre parure, pour notre plaisir et pour notre science si incertaine, au lieu de les associer à nos efforts, savons-nous bien ce que nous détruisons, en eux, de vie complémentaire de la nôtre, par bien des côtés supérieure à la nôtre, en tout cas, aussi respectable que la nôtre? Et jamais un seul instant, nous ne songeons que c'est de l'intelligence, de la sensibilité, de la liberté que nous tuons, en les tuant.

Fait indéniable, au bord duquel nous devrions nous arrêter, la sueur au front, le cœur serré par l'angoisse. Les chiens qui ne savent rien, comprennent ce que nous disons, et nous, qui savons tout, nous ne sommes pas encore parvenus à comprendre ce qu'ils disent. Non seulement ils comprennent, mais ils parlent. Ils parlent entre eux; ils parlent aux autres bêtes; ils nous parlent. Et, tandis que, malgré tant d'expériences et tant de travaux, nous

n'avons jamais pu rien déchiffrer de leur langage, eux, spontanément, ils ont, du moins en ce qui les intéresse, tout déchiffré du nôtre. Sans jamais les avoir appris, ils parlent le français, l'anglais, l'allemand, le russe, et le groënlandais et l'indoustani, le télégut, le bas breton et le bas normand, tous les patois et tous les argots.

Quand je disais négligemment, sans me retourner vers lui : « Dingo ne se promènera pas avec moi aujourd'hui… Dingo restera à la maison », il protestait vivement d'abord, se plaignait ensuite, pleurait quelques instants et il se couchait, la tête attristée, sur le tapis. Si, au contraire, sur le même ton neutre, je disais : « Dingo se promènera aujourd'hui avec moi », alors il se levait d'un bond, en poussant des cris de joie. Il me tirait par la manche, par les pans de mon vêtement, m'entraînait vers la porte. Et ses cris joyeux voulaient dire :

— Qu'est-ce que tu fais ? Mais dépêche-toi donc !… Nous ne partons pas pour la Chine. Allons, voyons, viens… mais viens donc !

J'avais inventé un petit jeu qui l'amusait beaucoup et où il se montrait fort adroit. Je faisais rebondir des balles en caoutchouc, presque jusqu'au plafond et, à la retombée, il les recevait dans sa gueule. Il y avait huit balles rangées dans une corbeille de vannerie, sur une petite table du vestibule.

— Va me chercher tes balles…, commandais-je au moment où il y pensait le moins.

Lestement, Dingo partait et venait me les mettre, une à une, dans la main. S'il en manquait, il n'avait de cesse qu'il ne les eût retrouvées dans le coin d'une pièce ou sous un meuble. Non seulement Dingo parlait, mais il calculait, sans que je l'eusse dressé au calcul.

Admirable sensibilité du chien !

J'ai eu un petit griffon — un délicieux petit griffon — à qui je pense toujours, comme à un ami perdu, comme au plus fidèle, au plus tendre de mes amis perdus.

Bien que sa face fût toute noire et son poil noir, tout frisé, frisé comme une chevelure d'ange, on le nommait Pierrot. Mais ce n'était point le Pierrot lugubre, tragique, douloureux, chapardeur et farceur, de la comédie italienne et de notre pantomime. Et ce n'était pas non plus, comme je l'ai dit, un griffon. Je ne sais

pas ce que c'était. C'était un exquis petit animal, pas joli, plus que joli, vif et joyeux et sans cesse pétillant et sans cesse caressant, tout grâce, tout caresses, tout amour. Il s'était fait une toute petite âme, soyeuse et frisée comme son corps, mais blonde, et délicate et un peu frivole et si inventive, en constant désir de plaire, de la plus gentille, de la plus imprévue cocasserie qui se pût voir. À force d'ingéniosité, pour me rendre orgueilleux de lui comme d'un objet unique, il s'était fait aussi une race à lui, à lui tout seul.

Voici trente ans qu'il est mort… et dans quelles circonstances, grand Dieu!

Nous passions une saison à Noirmoutier. Nous y avions fait connaissance d'une dame très laide, si laide que je renonce à vous décrire l'énormité, l'hyperbolisme, l'hugotisme de cette laideur, si laide que je n'ai jamais eu la curiosité — désireux qu'elle restât un mythe — de demander qui elle était, d'où elle venait, de quelles amours tératologiques et contradictoires elle avait bien pu naître. Un soir, elle était arrivée, comme ça… comme arrivaient toutes les autres femmes, sans être annoncée par de mauvais présages. Et l'île tout entière en avait frémi de malaise et d'horreur… C'était, du reste, un défi injurieux, douloureux aussi, aux lois du rythme, de l'équilibre, de la proportion et de la mécanique. Tout le monde l'évitait, la redoutait, comme un scandale de la nature. Nul doute, pourtant, que, dans une autre époque, on eût fait de sa laideur une divinité, et qu'on lui eût donné à manger, dans les temples, des enfants, des colombes et des vierges. Étant toujours seule, repoussée, honnie et maudite, elle s'était accrochée à nous, comme un naufragé s'accroche, avec toute la laideur crispée du désespoir, aux épaves qui flottent sur la mer.

Je supportais difficilement sa présence, je n'arrivais même pas toujours à admettre sa possibilité. Mais enfin, je supportais l'une et j'admettais l'autre, par miséricorde chrétienne. Et cette miséricorde chrétienne aidant, peu à peu je sentis mon âme s'élever encore plus haut dans le sacrifice, jusqu'à la sublime ivresse du martyre. Du martyre!

Un soir, tous les deux, nous étions assis l'un près de l'autre sur un banc de pierre, dans le jardin. Et nous ne parlions pas. Comment expliquer cela? Tout à coup, dans un mystérieux et violent

suffoquement de tendresse, je me jetai aux pieds de la dame, je l'attirai vers moi et la tenant étroitement serrée contre ma poitrine, je pleurai. Nous pleurâmes, nous pleurâmes longtemps, sur cette laideur sacrée, qui la rejetait hors l'humanité, hors l'animalité… j'allais dire, ingrat, hors l'amour !

Pierrot, lui, se refusait à la voir. Énergiquement. Non qu'il fût insensible ni méchant… Ah ! le pauvre Pierrot ! Mais il ne pouvait pas. Il avait lutté, il avait fait tout ce qu'il avait pu, pour être gentil avec elle, pour s'apitoyer sur une telle disgrâce. Réellement, c'était plus fort que lui, plus fort que sa délicatesse et que sa pitié. Non, non, il ne pouvait pas. Il lui manquait ces dons également divins : la miséricorde chrétienne ou le sadisme. Et puis, à sa première rencontre avec elle, il avait eu une crise épileptiforme et failli devenir fou. Quand elle arrivait chez nous, qu'il apercevait de loin sa silhouette sur la plage, sur la dune ou dans le bois, il s'en allait en poussant des cris.

Notre habitation tournait, si j'ose dire, le dos à la mer. Nous n'avions devant nous jusqu'à la ligne d'horizon que des dunes plates, en sillons réguliers. Pour les rendre encore plus tristes, de loin en loin se promenaient, comme de grosses dames en deuil, des touffes noirâtres de chênes verts.

Un canal, dont on n'aperçoit pas les eaux encaissées, relie, à travers les dunes creusées par lui, le bourg de Noirmoutier à la mer ; ce qui fait ressembler cette partie de l'île vendéenne à un paysage hollandais, comme, sur la côte, les poivriers, les mimosas, les séneçons maritimes et une vague odeur de bouillabaisse évoquent le souvenir de quelque petite crique méditerranéenne.

Un après-midi, je travaillais… C'est-à-dire, par la fenêtre grande ouverte, je regardais passer au creux de la dune, à cet endroit plantée de pommes de terre, les voiles blanches, les voiles rousses des bateaux qui s'en allaient au large ou qui rentraient au port. Je ne voyais pas les bateaux, je ne voyais que les voiles. Et ces voiles avaient l'air de fendre le sol, de le labourer, de biner les sillons. Ce n'étaient plus des focs que la brise gonflait et poussait, c'était des socs. Et je méditais profondément sur cette ingénieuse application de la barque de pêche à la culture des légumes. Près de moi, roulé en boule sur un fauteuil, Pierrot, que ces hautes questions agricoles n'intéressaient pas, dormait. Il dormait d'un

sommeil heureux, rêvant sans doute à des choses très jolies, à une très jolie chienne caniche, toute blanche, toute poudrée que, chaque matin, une petite cocotte de Nantes, blonde et teinte et tout habillée de froufrous blancs, elle aussi, menait par un ruban rose, en guise de laisse, sous le bois d'oliviers de la villa voisine de notre maison. Mais peut-être rêvait-il à quelque chose d'encore plus joli. Peut-être, ayant le cœur très pur, ne rêvait-il à rien. Et les invisibles bateaux labouraient toujours les champs de pommes de terre.

Brusquement, la dame entra. Elle entra sans prévenir, en coup de vent, comme le malheur.

— C'est moi ! minauda-t-elle.

Comme si nous pouvions nous y tromper.

Brutalement réveillé, mon pauvre petit Pierrot eut devant soi, en plein devant soi, le visage de la dame, et son nez en corne de lune, et sa bouche velue, et le paquet d'algues de ses cheveux. Il se dressa horrifié, chercha à fuir, mais comme il fallait passer devant elle, frôler sa jupe, risquer de recevoir une caresse peut-être, il ne put s'y résoudre. Alors il voulut protester par de farouches aboiements contre ce cauchemar qui se substituait à ses jolis rêves. Hélas ! il n'eut que le temps d'ouvrir sa petite gueule qui resta muette et raidie. Frappé au cœur comme par une balle, il tourna, tourna sur lui-même, roula du fauteuil sur le plancher, où je le vis s'abattre, la langue pendante, les yeux révulsés.

— Regardez donc votre chien, dit la dame… Il est tout drôle.

Tout drôle… Je crois bien… Mon pauvre petit Pierrot était mort !

Quand je pense à la sensibilité peut-être excessive de ce délicieux petit Pierrot, je pense aussi à toutes les laideurs physiques et morales que, sans en être mortellement offensés, nous supportons d'un cœur tranquille, non par courage, non par un noble esprit de tolérance, mais parce que nous ne les sentons pas. Hélas ! nous ne sentons rien, nous ne sentons jamais rien.

Et nous appelons cela de la supériorité humaine !

III

Les chiens ne vivent pas longtemps, mais, afin de vivre beaucoup, ils brûlent les étapes de la vie, et ils courent très vite, comme des fous, vers la vieillesse et vers la mort.

Un moment, je craignis que Dingo, à l'exemple des hommes, n'eût une adolescence un peu indécise, un peu « ingrate », comme disent les mères de famille. J'attendais aussi, non sans anxiété, cette redoutable crise de croissance qui, sous le nom vague de « la maladie », arrête plus ou moins dangereusement, trouble et menace le développement des jeunes chiens. Par bonheur, il n'en fut rien. Sa jeunesse se montra aussi vivace que l'avait été son enfance. Dingo avait bien trop gardé en lui les saines allégresses de la nature, il était bien trop pur de tout contact humain, bien trop vierge de toute civilisation, pour être atteint déjà par leurs pourritures, leurs contagions mortelles, leurs déchéances.

En grandissant, il acquit rapidement une imposante, une sculpturale, une éblouissante beauté, devint en tous points semblable au portrait physique qu'en avait tracé à l'avance sir Edward Herpett, mon véridique ami.

Si je ne comprenais pas tous ses besoins, j'avais du moins compris qu'il lui fallait de la liberté, de l'espace et du soleil. Aussi, lui avais-je donné tout l'enclos, qui mesurait vingt hectares, pour le déploiement de ses courses et la fougue de ses ébats sportifs. Mes fleurs souffraient bien un peu de cette tolérance, mais lui en profitait abondamment en se faisant des muscles, du sang et de la

hardiesse. D'ailleurs, peu à peu, il ne me fut pas difficile de lui apprendre à les respecter.

Fort, musclé comme un athlète antique, élégant, souple et délié comme un magnifique éphèbe, il portait haut l'orgueil de sa tête. Toute la vigueur de sa race respirait à l'aise dans un large poitrail cuirassé d'or. Et sa queue éployée, mais à un autre endroit, lui faisait comme un panache de jeune guerrier. Ses narines très noires, étrangement mobiles, semblaient aspirer toutes les odeurs, flairer toutes les existences qui sont éparses dans l'air, les champs et les bois. Avec cela enjoué, câlin, très tendre, enthousiaste, lyrique même, sans jamais cette servilité rampante, cette docilité d'esclave qui rend toujours un peu trop humiliée, un peu basse l'affection que les chiens nous témoignent.

Ses yeux m'impressionnaient à un point que je ne saurais dire.

Ils étaient à la fois graves et rieurs, terribles et très doux, mobiles comme des astres et fixes comme des gouffres. Ils étaient tout cela, et ils étaient plus que tout cela et ils étaient bien autre chose encore. Le trouble qu'ils causaient à l'âme venait, je crois, de cette inexpression hallucinante qu'ont certains yeux de fous, certains yeux de mineurs, certains reflets dans l'eau, certains reflets de ciel, de feu, de foules, de chairs maquillées et de cheveux teints qui composent la surface des pierres précieuses… inexpression formidable qui, avec un peu d'imagination neurasthénique, contient et projette sur nous, en rayons multicolores, avec toutes les expressions de la vie visible, toutes les expressions centuplées de la vie qui se cache dans l'inconnu.

Je ne sais, en vérité, comment expliquer cela ; car, enfin, je suis un esprit fort et, chacun le sait, ennemi de toutes les superstitions et de toutes « les croyances ». J'en suis à me dire que cette magie, dont les sorciers animent le marc de café, habitait les yeux de Dingo. Marie Toton, qui croyait à la toute-puissance des cartes, des lignes de la main, aux prédictions somnambuliques, à saint Antoine de Padoue, à tous les jeux, grands et petits, de la bonne aventure, disait que du marc de café les yeux de Dingo avaient la couleur profonde, les translucidités mystérieuses, les épaisses ténèbres, le sens ou, plutôt, le caractère surnaturel. À force qu'elle le dît et le redît, je ne pouvais, malgré moi, sans

vertige et sans angoisse, supporter longtemps leurs regards, des regards aigus et pesants à la fois qui, me semblait-il, pénétraient en moi, s'enfonçaient en moi, dépouillaient de leurs mensonges mes pensées les plus secrètes, de leurs ignominies mes désirs les plus bas, me vidaient l'âme jusqu'à la vase.

Je dois vous paraître et j'avoue que je me parais à moi-même bien ridicule, à faire revivre ainsi, sur les suggestions d'une cuisinière, dans l'œil d'un chien — pourquoi pas dans une bille d'agate, une boule de cornaline et dans un petit morceau de jade ? — tant de choses en allées, tant de spectres à jamais disparus avec les vieux grimoires : magie, sorcellerie, surnature, extra-nature, âme, Dieu lui-même. Mais qui donc, s'il n'est pas une brute insensible, a pu considérer de sang-froid, sans terreur, l'œil d'un chien, voire l'œil d'une mouche ou d'un vaudevilliste ? Qui donc a pu en soutenir les regards vivants, sans se dire avec désespoir qu'on ne sait rien, qu'on ne saura jamais rien, qu'on ne pénètre, qu'on ne pénétrera jamais rien de tout ce qui nous entoure ? Et ne rien savoir, ne rien pénétrer, cette nuit, cette affreuse et cruelle nuit qui submerge nos sens et notre esprit, n'est-ce pas là tout le mystère ? Il n'y a pas de mystère dans la vie, pas plus de mystère dans l'œil d'un chien que dans le marc de café, cher à ma cuisinière, et dans les reflets irisés où les perles se caressent. Il n'y a que l'ignorance de la vie, de la vie que, faute de la comprendre, les poètes ont peuplée de songes puérils et de mensonges à dormir debout.

Je désirais que Dingo prît contact avec la population de Ponteilles-en-Barcis, s'en fît connaître, sinon aimer, et, dans ce but, j'obligeai Marie, quand elle allait aux provisions, de l'emmener partout avec elle.

Du premier jour, on l'avait assez mal accueilli, d'abord parce qu'il m'appartenait, ensuite à cause des incertitudes un peu effrayantes de son état civil.

— Ce chien est drôle !… Il est même… drôle… Il ne me revient pas…, avait dit le maire, M. Théophile Lagniaud, à qui d'ailleurs rien ne revenait jamais, sauf ses repas, ce qui rendait son commerce pénible, parfois humide, toujours mal odorant.

— Je me méfierais de ce chien-là…, avait déclaré l'épicière, Mme Amélie Tourteau, qui boitait de la jambe droite, louchait de l'œil gauche, n'entendait que d'une oreille, « la bonne, heureusement », expliquait-elle.

Et menaçant Dingo, d'un doigt que parfumait le hareng saur, elle avait ajouté :

— Tu sais, toi !

Pour lui donner et se donner à elle-même, plus de prestige, Marie, imprudente et bavarde, avait raconté — Dieu sait avec quelle richesse de détails ! — que Dingo n'était pas un chien, mais une espèce de bête féroce des plus dangereuses… qu'il arrivait de loin… de très loin… de l'autre côté des océans… du bout du monde, quoi !… enfin d'un pays… où jamais personne n'avait osé s'aventurer… et qui était plein de lions, de tigres, de serpents, de piternes et de rhinocéros.

— Dans ce pays-là, avait-elle insisté, pour en faire mieux sentir toute l'horreur sauvage… il paraît qu'il y a autant de bêtes féroces qu'il y a de moineaux chez nous dans un cerisier… C'est comme ça, ma chère dame !

Sur quoi, l'épicière avait joint les mains, comme pour écarter d'elle des maléfices :

— Si c'est Dieu possible !… avait-elle gémi… Qu'est-ce que c'est donc que ce pays-là ?

Et Marie avait répondu :

— Ma foi !… ce pays-là… ils l'appellent… Comment qu'ils l'appellent déjà ?… Attendez donc !… Ils l'appellent… L'Autre… L'Autre… L'Autre Alasie, je crois bien…

— Ainsi !… Ainsi !

Et elle avait levé ses yeux plus terrifiés vers le plafond, d'où pendaient des cervelas en guirlande sur des cordes.

Le garde champêtre, le père Cornélius Fiston, qui écoutait cette leçon de géographie, s'était écrié, lui, en reculant instinctivement, et sans perdre de vue les mouvements de Dingo :

— Ah ! ça ne m'étonne pas !… avec un œil comme ça !… Brououuu !

Et il pensait :

— Ah bien, merci !… s'il faut qu'un jour je verbalise contre ce paroissien-là !… Ah bien, merci.

Surexcités par les propos inconsidérés de la cuisinière, tous ils remarquèrent que Dingo n'était point, en effet, comme les autres chiens, qu'il se tenait vis-à-vis des gens sur une réserve farouche, qui ne présageait rien de bon. Un jour, on sut qu'il avait refusé un os, un bel os, que lui avait jeté la bouchère, dans un accès de générosité propitiatoire. Un autre jour, on sut aussi qu'il n'avait même pas voulu flairer un morceau de sucre que, pour l'attendrir, lui offrait l'épicière, d'une main tremblante et avec un air de lui dire :

— Tu vois, je te donne un morceau de sucre. Je n'en ai jamais donné à personne… pas même à un petit enfant… souviens-toi que je t'en ai donné un, à toi…

Refuser un morceau de sucre… un chien!… On n'avait jamais vu ça… Alors, ils s'émurent grandement.

De terribles histoires, que rien ne justifiait encore, commencèrent de circuler sur son compte, les mêmes, ou à peu près, qui avaient circulé sur le mien, dès mon arrivée dans le village.

D'ailleurs, on s'émouvait de tout à Ponteilles-en-Barcis. Comme chez les peuplades sauvages primitives, les choses y prenaient instantanément — les choses, les bêtes, et les gens — un caractère de déformation démesurément tragique.

Ponteilles-en-Barcis, qui domine tout le vaste et gras plateau du Barcis, les jolies et vertes vallées de la Biorne, de la Siorne et de la Viorne, est bâti de chaque côté de la route de Paris à Compiègne, sur une longueur interminable de huit cents mètres. Ce n'est qu'une rue, une rue très sale, horriblement dure et cahoteuse, où s'accumulent les bouses, les crottins et les fientes, où les ordures ménagères s'éternisent au creux des pavés. À gauche, à droite, de petites venelles s'amorcent à la rue, mais, dégoûtées de leurs impuretés, elles vont se perdre tout de suite dans les champs.

De vieux bâtiments affaissés, lézardés — étables, écuries, bergeries, dont les murs, sous prétexte de fenêtres, ne sont percés que d'étroites barbacanes, greniers à fourrage entièrement aveugles, en haut desquels, devant une lucarne avancée, une poulie pend, qui grince au vent comme une girouette, maisons sordides, dont les portes charretières s'ouvrent sur des cours où les tas de fumier fument et croupissent dans un bain de purin — longent ces bandes de terre battue, ourlées de chardons, de culs de

bouteilles, d'excréments humains, que l'administration municipale nomme des trottoirs, et montrent irrévérencieusement leur derrière aux passants. De petites boutiques, la plupart sans devantures ni étalages, quelques habitations bourgeoises, guère plus somptueuses, mais mieux élevées, entre autres celles du maire M. Théophile Lagniaud, du notaire Me Anselme Joliton, de Mme Irma Pouillaud, veuve d'un riche laitier, montrent leur devant et, rompant la triste et indécente monotonie de ce paysage de pierres accroupies, s'entourent de verdures fanées et d'arbres mal venus qui ne parviennent ni à l'ennoblir ni à l'égayer.

À l'exception de ces bourgeois, ne vivent à Ponteilles que des cultivateurs de la terre, population inquiète, sournoise, hargneuse et blême, sur qui pèse, depuis d'immémoriales années, un sinistre héritage de déchéance alcoolique et de tuberculose. Les visages creusés, où sur les pommettes fleurissent les fleurs pourprées, les fleurs rosâtres de la pourriture ou de la mort; les dos hottus, les ossatures rongées par la nécrose n'y sont pas exceptionnels. Si vous traversez le village l'après-midi, vous entendez toujours, derrière les portes, des poitrines haleter et siffler, des toux déchirantes. En semaine, Ponteilles semble inhabité. Dans la journée, on n'y rencontre — car hommes, femmes, bêtes et enfants travaillent aux champs — que quelques commerçantes, si l'on peut dire, qui ont l'air d'être toujours en faillite ou en grève, deux ou trois ouvriers du bois, du fer, de la pierre, désœuvrés et seuls, allant au cabaret ou bien en revenant. On y voit surtout des poules, des troupes d'oies et de dindons, des cochons et deux très vieux chiens sourds, presque aveugles, dévorés de gales rouges, qui, pour n'être pas à la charge de leurs maîtres, s'en vont quêter leur vie aux ordures abondantes de la rue.

Régulièrement, sur le coup de deux heures, le maire, M. Théophile Lagniaud, sort de chez lui.

Vous saurez tout de suite que M. le maire est un bon radical. Je veux dire qu'il n'admet que les gouvernements basés sur la propriété individuelle inviolable, l'armée inviolable, le mariage inviolable, la peine de mort inviolable, les pratiques religieuses inviolables et surtout sur l'inviolabilité des prohibitions douanières. Il veut donc bien servir la République, mais une République qu'il appelle « la République des paysans », une

République admirable où les paysans — et sous ce terme il englobe tous ceux qui possèdent peu ou beaucoup de terres, les bourgeois, les nobles et même les paysans — n'auraient à subir aucune charge, à payer aucun impôt.

— Rien que des privilèges, dit-il, car la terre est sacrée.

Ainsi se trouve-t-il passionnément d'accord avec tous les ministères qui, sous les étiquettes les plus différentes, se succèdent au pouvoir.

M. Théophile Lagniaud est corpulent et négligé. Ayant le poil très noir, il semble porter toute sa barbe qu'il ne rase qu'une fois par semaine, le dimanche, pour se rendre à la messe de huit heures. Sur la tête, un chapeau de paille en forme de cloche ; sur le dos, une sorte de blouse en toile bleue, très lâche, une blouse de pêcheur à la ligne, qui laisse voir la chemise bouffant hors de la ceinture de son pantalon, bleu aussi ; aux pieds, des espadrilles blanches, et le sourire de la propagande électorale sur les lèvres. Une fois sorti de chez lui, il traverse lentement le pays d'un bout à l'autre bout. Il contemple avec délices la belle ordonnance, hume avec force les odeurs de sa rue, dont l'assainissement est borné aux seules pluies d'orage, peu fréquentes en ces régions. Il salue avec bienveillance les poules, les oies, fait : « Ah ! Ah ! mes braves », aux dindons, congratule les cochons de leur engraissement progressif : « Mais dites donc… mais dites donc, mes enfants », éloigne prudemment du bout de sa canne les deux pauvres chiens rhumatisants qui le suivent, contents de voir un être humain, s'arrête à toutes les boutiques, où il recueille de la bouche des boutiquières les potins locaux et débite de mornes propos galants. Arrivé devant la mairie, il se souvient, tout à coup, qu'il est au plus mal avec l'instituteur — un anarchiste, parbleu ! et peut-être un satyre —, qui fait en même temps fonction de secrétaire, et dont il demande, en vain, depuis deux ans, le déplacement. Ce n'est pas que M. Théophile Lagniaud ait peur… mais il n'aime pas se trouver seul à seul en présence de quelqu'un avec qui il est au plus mal. On ne sait jamais ce qui peut en advenir.

— Pas d'histoires ! Oh ! pas d'histoires.

Telle est la devise de M. le maire.

Si la chaleur n'est pas trop accablante, il continue donc son chemin et pousse sur la route de Cortoise jusqu'au kilomètre 18, d'où il découvre la plaine chargée de moissons.

Et il se dit :

— Quel beau pays! Quel riche pays! Comme le blé est fort cette année! Comme l'épi en est lourd et serré! Et pas une avoine de roulée! C'est magnifique… Et la betterave qui s'annonce si bien! Jamais, je crois, je n'ai vu le regain aussi dru depuis les temps les plus prospères de l'Empire. Allons… Allons! je suis un bon maire.

Les jambes écartées, les deux mains posées sur la béquille de sa canne, il continue de rêver.

— Quel beau pays!… Ah! il nous faudrait peut-être un chemin de fer. Ah! si nous avions un chemin de fer! un tout petit chemin de fer! Mais ils n'en veulent pas à Ponteilles. Et, réflexion faite, moi non plus, je n'en veux pas. C'est-à-dire je ne sais pas encore si j'en veux ou si je n'en veux pas. En réalité, je ne veux que ce que veut la majorité… et ce qu'elle ne veut pas, je n'en veux pas, bien entendu. Je veux être tranquille… Pas d'histoires! voilà ce que je veux… Évidemment un chemin de fer, ce seraient des embêtements pour moi… un surcroît de responsabilités. Cela amènerait des étrangers, des Parisiens… On ne serait plus chez soi… Et, peut-être, construirait-on des usines… des usines, grand Dieu! de sales usines, par conséquent des grèves… des gendarmes, la troupe, des collisions. Je serais bien obligé d'arbitrer, de concilier, de résister, enfin, d'intervenir… Non, non… pas de chemin de fer à Ponteilles… Restons comme nous sommes. Quel beau pays! Il y a cent ans, est-ce qu'il y avait des chemins de fer? Non. Et le monde n'en allait pas moins bien ni moins vite… Enfin, sapristi! ça n'a pas empêché quatre-vingt-neuf… Et cependant…

Par-delà la plaine où, grâce à l'administration providentielle de M. Théophile Lagniaud, les moissons s'apprêtent à verser tout l'or de leurs gerbes dans les bas de laine du pays, en face de lui, sur le coteau mi-champs, mi-bois, passe à ce moment un train de la ligne C.-B.-C. Compiègne-Beauvais-Cortoise. M. le maire s'attarde à regarder la longue traînée que la locomotive laisse derrière elle. La journée est calme. Aucun vent; il ne souffle qu'une brise légère et très douce qui fait se caresser entre elles et

chanter toutes les choses de la nature. Et la vapeur s'allonge toujours, demeure longtemps au-dessus du sol, sans s'effilocher. On dirait que le train glisse sous une voûte de soie dont le soleil avive la blancheur nacrée.

Ce poétique et moderne spectacle fait réfléchir M. le maire. Du bout de sa canne — signe de préoccupation intellectuelle —, il décapite quelques petites fleurs de géranium sauvage qui ont bien de la peine à pousser sur les berges de la route. Il pense :

— Sans doute… Sans doute… Ah! il est bien certain qu'un chemin de fer… Un chemin de fer, parbleu… Il y a du pour et du contre.

Il est tiraillé dans tous les sens, par des désirs, par des idées qui se contrarient et s'annulent.

— Tout cela est bien compliqué. Ah! que c'est difficile! Encore, si j'y gagnais quelque chose. Si, par exemple, quelqu'une de mes terres se trouvait sur le parcours de la ligne projetée. Je serais exproprié. Un franc… un franc dix le mètre. Hé! Hé! Mais je n'ai pas le moindre champ sur le parcours de la ligne projetée… Je ne serais donc pas exproprié. Ce serait cet animal de Peleux, mon adjoint… qui serait exproprié! Ça… je ne peux l'admettre… Ce serait une injustice… et une inconvenance… Voyons… voyons… ne nous emballons pas… Examinons les choses froidement… Oui, il y a plus de contre que de pour… Dans l'intérêt du pays que j'administre si habilement, il n'y a même que du contre… que du contre… Je vais réunir le Conseil municipal, provoquer une pétition des habitants, afin que ma responsabilité personnelle soit dégagée… Oui, mais…

La vapeur a fini par se dissoudre dans l'air, par disparaître complètement. Et l'on n'entend plus le murmure du train qui roule. Le coteau est redevenu immobile, silencieux, avec ses carrés dorés que font les champs, ses losanges d'ombre bleue que font les petits bois… Et les villages… qu'est-ce qu'ils ont de plus maintenant? Rien… rien. Les voilà qui dorment de leur sommeil habituel… Ils ne se sont pas réveillés au bruit qu'a fait le train en passant près d'eux… Alors?

Alors le maire s'est raffermi dans son idée première. Il se dit maintenant :

— Après tout, un chemin de fer… peuh!… D'ici, parbleu, c'est très joli… Mais on n'en voit pas les tracas d'ici… les

ennuis… le trouble quotidien qu'il apporterait dans notre vie municipale… si calme.

Se découvrant tout à coup une âme humanitaire :

— Sans compter les accidents… ajoute-t-il vivement… les télescopages… les garde-barrières en bouillie… Frououou!… Ce serait affreux.

Et il conclut énergiquement :

— Pas de chemin de fer.

Entièrement rasséréné, M. Théophile Lagniaud remonte vers le bourg et siffle, en marchant, des airs joyeux.

Le père Cornélius Fiston, anciennement cantonnier, promu maintenant à la dignité de garde-champêtre, rôde autour des débits de boissons, dans l'espoir d'un petit verre. Apercevant M. Théophile Lagniaud, il accourt vers lui.

— Ah! te voilà, fait celui-ci sur un ton un peu sévère.

— Comme vous voyez, monsieur le maire.

— Tu n'es donc pas aux champs?

— Comme vous voyez, monsieur le maire…

— Mais, dis-moi?… Toujours pas de contravention?

— Dame!

— Pourquoi, nom d'un chien! Pourquoi?

Le garde champêtre balance la tête… se tourne à droite, à gauche, et :

— Dame! répète-t-il, sans plus…

— Tu n'oses pas?

— Oh! proteste le père Fiston qui, se redressant fièrement, caresse avec un geste militaire, la barbiche blanche que, pour mieux marquer son autorité, il a laissé pousser, depuis qu'il assume le bon ordre du village et la tranquillité des champs…

— Si… si… insista le maire… Je te connais… Tu n'oses pas… Écoute-moi… J'ai vu le sous-préfet hier… Ah! tu sais… il n'est pas content, le sous-préfet. Il m'a fait des reproches… comme c'est agréable, hein!… Il m'a dit : « En voilà une commune!… Jamais de contraventions, dans cette commune-là!… C'est scandaleux… ah! mais!… ah! mais!… » Il a raison le sous-préfet. D'abord, il a toujours raison. Ça n'est pas naturel… Écoute-moi… Il me faut des contraventions… il m'en faut au moins une… Arrange-toi…

Le père Fiston semble très ennuyé… Il balbutie :

— J'dis pas « non », monsieur le maire… j'dis pas « non ». Une contravention… j'entends bien. Contre quoi ?

— Contre ce que tu voudras…

— Bon… Bon !… Contre qui ?

— Contre qui tu voudras…

— J'entends bien.

— Tiens !… s'il y avait moyen… l'instituteur !… Ah ! ah ! Ce serait fameux…

Le garde champêtre a un sursaut…

— L'instituteur ?… s'écrie-t-il, terrifié… monsieur Piquenard ?

— Oui… Eh bien ?…

— Ah ! sacristi !

— Ça t'embête ?

— Non… Mais l'instituteur, monsieur le maire !…

— Eh bien, alors, vieux capon… contre une automobile.

— Ça… j'dis pas « non »…

— Écoute-moi… Il m'en faut une demain… enfin, un de ces jours… cette semaine…

Le père Fiston voudrait bien dire quelque chose. Les mots ne lui viennent pas à la bouche. Il ne lui vient que des grimaces.

— J'vas vous expliquer, monsieur le maire… se décide-t-il brusquement… Vous m'aviez promis un képi… ah !

— La commune n'a pas d'argent ! répond le maire, d'une voix aigre.

— Oh ! un képi ! ça ne ruinera pas la commune… Et puis vous m'avez promis… il y a déjà trois ans… rappelez-vous bien. Vous m'avez dit, quand vous m'avez nommé… vous m'avez dit, devant M. Peleux… « Père Fiston, on te donnera un képi ! » C'est vrai aussi… de quoi qu'on a l'air, devant les d'linquants, avec ce vieux chapeau ?… Non, regardez ça, monsieur le maire…

Il se décoiffe, et montre un chapeau dont la paille, décollée ici, rongée là, laisse entrer à qui mieux mieux le soleil, la pluie, la poussière, les fourmis, les mouches.

— Voyons… Vous êtes juste, pourtant… C'est-y une coiffure pour un garde champêtre ?

Le visage du maire s'est éclairé d'un sourire malin.

— Il est coquet, ce vieux brigand-là… Tu penses donc encore aux femmes, polisson ?

— Oh ! oh !… hoquette le vieux, moitié rieur, moitié scandalisé…

— C'est bon ! c'est bon !… Au fait, un képi… Tu as raison… J'en demanderai un pour toi au garde du château de la Mouillerie… Es-tu content ?… Sacré Fiston, va !… Une contravention, hein ?… Au revoir.

Puis M. le maire, après avoir recommencé ses divers colloques avec les poules, les oies, les dindons et les boutiquières, rentre chez lui, à petits pas… Il est satisfait de sa personne, de son administration vigilante, de son parler autoritaire et quand même bienveillant… Car, ce n'est qu'avec les poules, les oies, les dindons, les cochons, avec le père Fiston et avec lui-même qu'il ose parler d'une façon aussi crâne, afficher cette autorité. Il est enchanté aussi que l'heure soit venue d'arroser ses salades et la corbeille de pétunias qui se navre sur la pelouse roussie devant sa maison.

La grille de mon enclos, séparé de l'agglomération par des prairies et l'épais massif d'un quinconce, ainsi que la maison du jardinier, donnent sur un élargissement de la rue, qui à cet endroit forme une place assez spacieuse. L'église est un peu plus loin, à droite, flanquée du presbytère. Elle a dû être très belle, il y a huit cents ans. Mais au cours des siècles et des révolutions, elle a perdu successivement son clocher, son chœur, une partie de sa nef, toutes les sculptures de son portail, toutes les chimères de ses gargouilles… Ce n'est plus qu'un hangar qui, chaque jour, s'effrite davantage et croule de partout. Pourtant, deux figuiers presque aussi vieux qu'elle, presque aussi délabrés, montent toujours la garde sur l'emplacement où, jadis, fut son portique. Une mare, alimentée par l'égout de ce qui reste des toits et par les eaux usées du boucher, baigne le côté de la partie nord, presque sur toute sa longueur. Les soirs d'été, il s'en exhale une odeur fétide.

— Ah ! mon cher monsieur, m'avait dit le curé, le jour qu'il vint me faire sa visite de bienvenue… Si vous voyiez l'intérieur de mon église ? Elle n'a même plus de toiture… aujourd'hui… Croiriez-vous que les pigeons fientent sur le tabernacle !… Ah ! ah ! ah ! Une église qui a une si belle histoire !…

Et il suffoquait d'indignation.

— Hélas!… déclamai-je, sur un rythme mélancolique, hélas, monsieur le curé, il fiente sur le tabernacle comme il pleut sur la ville…

Je vois encore ce brave et naïf bonhomme lever vers le plafond, ses petits bras grêles et crier, en dodelinant de la tête…

— C'est ça!… c'est ça… Ah! c'est bien ça!… Quel siècle, mon cher monsieur… Quel siècle!… Des pigeons… c'est-à-dire les colombes de l'arche… autrefois, ils apportaient le rameau d'olivier… et maintenant, ils apportent ce que vous savez!… Quel siècle!

Il avait sans doute attribué à ma citation parodique, dont je déplore le mauvais goût et le manque de générosité, un sens sévèrement théologique, peut-être une allusion politique… A-t-il réfléchi depuis? M'a-t-il gardé rancune, pour avoir refusé de reconstruire de mes deniers cette chère et malheureuse église?… Il ne m'a plus jamais reparlé et, par la suite des temps, il est devenu mon plus cruel ennemi, dans le village.

Donc l'église est à droite. À gauche, la mairie; les écoles sont installées dans un grand bâtiment qui, jusqu'au siècle dernier, fut un grenier à sel. Les paysans ne semblent pas lui avoir gardé rancune. Malgré l'affaissement des murs et le gondolement des toits très hauts, il conserve toujours ses belles lignes sobres et la belle ordonnance de son style Louis XIV.

L'église et la mairie sont les seuls monuments qui, à Ponteilles, témoignent encore d'une vie ancienne. On y chercherait vainement, autre part, le moindre vestige du passé; ni un calvaire, ni une petite image de pierre dans une niche, ni les restes d'une fontaine, ni une fenêtre à meneaux moulurés, ni une porte ogivale, au fond d'une cour, pas même le traditionnel pigeonnier. Tout cela, depuis longtemps, a disparu. Rien n'est demeuré de ces prieurés et de ces monastères, dont fut couvert ce pays du Barcis qui, au dire des historiens, fut, avec le Valois et le Vexin, le berceau de notre bel art gothique. Ce passé, on ne le retrouve plus que dans les âmes, qui n'en ont gardé soigneusement que l'ignorance superstitieuse et les laideurs morales.

De l'autre côté de la place, juste en face de ma grille, Jaulin annonce au public sa double qualité de maréchal et de cabaretier, par une double enseigne : une sorte d'écusson formé de fers à cheval, qui surmonte la forge, une branche de houx, fichée

dans le mur au-dessus de la porte du cabaret, où l'on accède par un perron de cinq marches. Entre cette porte et la forge, une fenêtre, derrière laquelle s'aperçoivent, reposant sur des copeaux de papier vert, quelques boîtes de conserves, dont le soleil a mangé les enluminures, deux bocaux pleins de café grillé et cinq oranges en pyramide, apprend encore que Jaulin est aussi, au besoin, épicier. Enfin, dans des caisses disloquées, deux pauvres lauriers-roses, malades, très jaunes, hépatiques, semblent vouloir escalader le perron, et rentrer à toute force dans cette maison où l'on boit tant, pour y étancher leur soif éternelle, insuffisamment calmée par ce qu'y laissent les chiens, en passant. Un épigraphiste subtil pourrait lire l'enseigne que fit peindre, en lettres vermillon, le prédécesseur de Jaulin : *Au nez rouge.* Mais Jaulin est un cabaretier sérieux et il a de la tenue. Certes, il ne repousse pas les ivrognes qui le font vivre, mais il ne les attire pas non plus, par d'aussi cyniques promesses et d'aussi pittoresques aveux. Il a badigeonné l'enseigne, pas assez toutefois pour qu'elle ne reparaisse un peu, les jours de pluie, sous la mince couche de chaux qui la recouvre. D'ailleurs, il faut rendre cette justice aux gens de Ponteilles que, s'ils boivent beaucoup, ils boivent presque silencieusement. Ils ont l'ivresse morne et têtue. Les querelles, les batteries sont rares.

Jaulin n'a pas de prénom — du moins, aucun ne l'appelle par son prénom, qui, du reste, avouons-le, est : Évariste. Même pour ses camarades d'enfance, Jaulin est Jaulin, brièvement, simplement, comme Dieu est Dieu.

Comme Dieu aussi, c'est un personnage important. De beaucoup le plus important personnage de Ponteilles.

Son cabaret étant le plus achalandé, il exerce une grosse influence politique et morale sur ses compatriotes. Malheur au maire qui ne serait pas d'accord avec lui! Il ne tenait d'ailleurs qu'à Jaulin d'être maire. Il préféra s'effacer et disposer clandestinement de la puissance que donne dans les petits villages cette magistrature souveraine, sans en assumer les responsabilités publiques et les tracas. Radical, cela va sans dire, et même méliniste [1], ce qui ne s'exclut pas, ce qui au contraire se corrobore.

1. C'est-à-dire partisan de Jules Méline (1838-1925), politicien républicain conservateur, deux fois président du Conseil, et chantre du protectionnisme favorable aux paysans.

Jaulin mène le pays. Il le mène, le verre en main.

En dehors de cette attitude symbolique et professionnelle qui éblouit toujours les électeurs, depuis qu'il y a un suffrage universel et qui se saoule, il eût suffi des seules vertus de Jaulin, pour le désigner au choix de tout le monde. Il est gai, dans un pays où tous sont tristes. Dans un pays où tous sont méchants et jaloux, il est bon enfant. Il entend et pratique les affaires merveilleusement, selon la méthode paysanne, qui est, non de les résoudre, mais de les embrouiller. Il aime à rendre service, quand il ne lui en coûte rien. Et il jouit, sans faste, sans orgueil et sans vantardise d'une heureuse aisance, acquise on ne sait trop comment, car ce n'est tout de même pas son débit, ni sa forge, ni les cinq oranges de son étalage qui ont pu lui gagner les terres qu'il possède et l'argent placé sur hypothèques chez les divers notaires de la région, hormis, bien entendu, chez celui de Ponteilles. On dit que, pour obliger les gens… — oh! rien que pour les obliger —, il fait l'usure… Mais si peu!… Et toujours en ami!… Ces menues affaires-là, il les traite négligemment, comme « par-dessous la jambe », au milieu des bouteilles vidées en riant. Il est vrai que Jaulin est doué d'une incomparable, d'une prodigieuse faculté d'absorption. Huit litres de vin, dix petits verres, cinq absinthes, dites *vitriolées,* avalés coup sur coup, le laissent parfaitement calme, parfaitement conscient et lucide, jamais incommodé, alors que, depuis longtemps, les camarades ont roulé sous la table, ivres-morts. Mais Jaulin n'abuse pas de cette supériorité. Il a vraiment de la modération. Personne ne peut dire que, dans aucune circonstance, il ait dépassé le 15 pour 100 [1].

Un homme de belle taille, gras, fortement membré, l'air fin et rusé sous sa constante bonne humeur, très méfiant sans qu'il y paraisse à son visage, qui serait agréable, s'il n'était grêlé de petite vérole. Son sourire est doux et clair, sa voix aussi retentissante que son enclume, et son enclume retentit moins souvent que sa voix. Une chose étonne de lui. Avec les bourgeois, il semble timide, gêné, maladroit. Il bredouille, quand il leur parle; il s'embarrasse, quand ils lui parlent.

1. Depuis 1886, l'intérêt des prêts était libre en matière commerciale. Mais le délit d'usure subsistait en matière civile, où le taux d'intérêt ne devait pas dépasser 4 %.

— Timide ? Lui ! Ah ! ne croyez pas ça. Il fait la bête… prétend Lucien Piscot, le seul ami que j'aie à Ponteilles, et dont je dirai deux mots tout à l'heure.

Je ne partage pas l'avis de Piscot, qui a la psychologie courte et bornée. Je suis persuadé au contraire que les bourgeois, quoiqu'il ne les aime pas, en imposent beaucoup à Jaulin, de même que les nobles en imposent encore beaucoup aux bourgeois, tailleurs, restaurateurs, bijoutiers, carrossiers, en dépit de ce qu'il leur en a toujours cuit. Cet homme si hardi, si clairvoyant avec ses inférieurs ou ses pareils, éprouve cette faiblesse assez commune qu'un rien le décontenance, l'annihile avec les autres. Il croit à la nécessité des anciennes hiérarchies sociales. Il en souffre, mais il y croit, malgré lui et contre lui.

Des anecdotes — quelques-unes tragiques — abondent sur ce personnage intéressant. On se les répète un peu bas, comme on se raconte des histoires impressionnantes, dont on ne peut pas savoir si elles sont très belles ou très sinistres. D'ailleurs, dans toute admiration villageoise, j'ai remarqué qu'il entre pour une grande part de la peur.

Quand, au moyen d'arguments dont je ne puis garantir la douceur persuasive ni la tendresse filiale, Jaulin eut décidé sa vieille mère à lui donner, par avance et par acte dûment notarié, « son petit bien », il commença par vendre la maison qu'elle habitait à l'entrée du pays depuis son mariage, et il la recueillit chez lui. Elle était alors âgée de quatre-vingt-quatre ans, se portait bien, mais, maniaque comme toutes les vieilles gens, elle se plaignait sans cesse de maladies, d'infirmités qu'elle n'avait point ; d'être sourde, bien que le moindre cheminement de souris le long d'une plinthe la réveillât brusquement ; d'être faible sur ses jambes, bien qu'elle trottinât du matin au soir dans sa maison ou qu'elle fût en courses inutiles dans le village…

— Et maligne !… Et exigeante !… Et querelleuse !… Une vraie teigne !

Ainsi Jaulin parachevait le portrait de sa mère, dans l'intimité.

Ses amis objectaient naïvement :

— Ça va être bien des tracas pour toi…

Mais, en bon fils, il répondait :

— Qu'est-ce que vous voulez?… Il faut bien… Elle n'a plus guère la tête à elle, la pauv'vieille… Elle me fait trembler, quoi!… Au moins, comme ça… je pourrai la surveiller de près…

Il lui aménagea un petit coin, au-dessus de la forge, dans un vaste grenier qu'encombraient de vieilles ferrailles, de vieilles pièces de bois, de vieux paniers, qui servait aussi de resserre hivernale pour la provision des pommes de terre et des oignons. Le vent sifflait sous les tuiles qui manquaient par endroits, et le plancher, par endroits déshourdé, laissait monter les âcres, les pesantes et dangereuses odeurs de la forge. Ce grenier n'était éclairé, à peine, que par une lucarne ronde percée dans la toiture, trop haut pour qu'on pût y atteindre de la main : elle donnait vainement sur les champs. Une fenêtre, ou plutôt une porte pleine sans appui ni balcon s'ouvrait de l'autre côté, dans le vide, sur la rue. Un escalier aux marches rudes, étroites, branlantes conduisait à ce que Jaulin appelait trop pompeusement « la chambre de la vieille », dont une paillasse sordide, une table boiteuse, un pot ébréché composaient le sommaire mobilier. Les chevrons, avec des clous enfoncés dedans, remplaçaient pour les vêtements, pour le linge, l'armoire et les penderies absentes.

La mère Jaulin devait se lever à tâtons, se coucher dans l'obscurité, car on lui avait sévèrement interdit toute lumière, par crainte du feu. À midi, on lui portait dans une sale écuelle une dégoûtante soupe au lard, dont les chiens n'eussent certainement pas voulu. C'était tout. Ainsi avait été réglé, sans autres complications, le cours de sa vie nouvelle.

Un jour qu'elle reprochait à sa bru de la laisser mourir de faim, celle-ci dit :

— Vous êtes sujette aux coups de sang… Faut faire attention à vot'manger. Ah ben!… Si vous alliez crever d'un coup de sang?… Voyez-vous ça… non mais, voyez-vous ça?…

Les lèvres affreusement pincées, elle ajouta, plus bas…

— C'est ben assez bon pour une vieille carne comme vous…

Jaulin eût mis plus de ménagements dans ses observations. Il avait de l'éducation. Mais Mme Jaulin jeune, petite femme noiraude et sèche, à museau de rat, ne posait pas à la mijaurée, pas plus qu'elle ne dissimulait la haine violente qu'elle avait toujours eue pour sa belle-mère.

— T'as tort… t'as tort… disait Jaulin, bonhomme… On peut penser ce qu'on veut, bien sûr… Mais il ne faut point parler comme ça. Les paroles… C'est dangereux… Plus tard… on ne sait jamais!…

Dans ces combles obscurs, si glacés l'hiver et l'été si étouffants, les jours, les nuits aussi, se suivaient et se ressemblaient. Ne sachant que faire et ne pouvant pas dormir, la vieille parlait toute seule, parlait… parlait… soupirait, se lamentait, maugréait, tempêtait contre « ses enfants ». Quand elle avait trop froid, elle essayait de se réchauffer, en s'accroupissant contre les briques d'une cheminée dont le coffre traversait le grenier. Mais les briques étaient rarement chaudes, les jours seulement où l'on avait allumé la forge.

Plusieurs fois, on l'entendit de la rue, qui criait… qui criait.

— Quoi donc qu'elle a, la mère Jaulin, à gueuler comme ça?… demandait-on.

Jaulin alors expliquait, en haussant tristement les épaules :

— Ah! ne m'en parlez pas… Elle déménage tout à fait, quoi!… Elle est folle… Tout à fait folle… Elle nous cause bien du tintouin, allez!… bien du tintouin… Enfin, ce n'est pas de sa faute… L'âge… n'est-ce pas?

Et personne désormais ne fit plus attention aux cris qui venaient du grenier.

Le jour de la première communion de Clémentine, la dernière des trois filles de Jaulin, il y eut chez celui-ci force réjouissances, auxquelles exceptionnellement la grand-mère fut invitée. Elle refusa avec colère et dignité. Même elle repoussa ce jour-là toute nourriture, aggrava d'elle-même les rigueurs de sa réclusion et, comme on prie fervemment, tout ce long après-midi de bombances, elle appela sur la tête de l'enfant les plus terribles malheurs. Certes, elle détestait son fils, sa bru, tout le monde. Mais elle détestait plus encore sa petite-fille, dressée à lui tirer la langue, à « lui faire les cornes », chaque fois qu'elle la rencontrait.

Au début de son internement, Jaulin avait laissé à sa mère un peu de liberté. Elle pouvait sortir de sa prison, une fois la semaine. Au risque de se casser les reins, elle avait descendu le noir et mortel escalier, était allée, à quelques maisons de là, rendre visite à la mère Chandru, une vieille de son âge, paralysée

des jambes, coiffée toujours d'un madras noir à pois blancs, que, par les jours de soleil, on étendait sur un matelas, le long du trottoir, devant sa porte. Les deux vieilles bavardaient de leurs misères, de leurs infirmités, de la méchanceté des gens. Et elles finissaient toujours, à propos de rien, par se disputer, s'injurier, se menacer. C'était la joie des gamins. Ils s'attroupaient autour d'elles, criaient, trépignaient, dansaient, les excitaient :

— Kiss!… Kiss!… faisaient-ils.

Alors la fureur des deux vieilles réconciliées se tournait contre ces féroces gamins qui, de plus en plus exaltés par les grimaces, les gesticulations et l'impuissante colère de leurs victimes, s'enhardissaient jusqu'à leur jeter au visage des boulettes de papier et des épluchures de légumes…

— Kiss!… Kiss!…

Si bien que Jaulin coupa court à ces scènes scandaleuses — qui, d'ailleurs, ne scandalisaient personne — en interdisant désormais toute sortie à sa mère.

De deux mois, on ne la revit plus au village. De deux mois aucun bruit de voix, aucun cri ne parvint plus du mystérieux grenier dans la rue.

Quand, étonné de ce brusque silence, on demandait des nouvelles :

— Elle va bien, renseignait Jaulin… Elle profite bien!

Et c'était vrai… Phénomène inexplicable. Au lieu de dépérir rapidement à ce régime de famine, de terreur, de constante dépression morale, la recluse engraissait… Elle engraissait comme une poularde gavée. Chaque jour, la bru constatait avec stupéfaction que le visage perdait peu à peu ses tons terreux, remplacés par une sorte de pâleur rose, comme en ont les plantes qui poussent dans l'obscurité des caves. Et non seulement elle engraissait, elle rajeunissait.

Le cabaretier n'en revenait pas. Souvent, il demandait à sa femme :

— Enfin… c'est pas naturel… Quelqu'un lui donne donc à manger?

— Non, bien sûr… ripostait celle-ci. Qui veux-tu qui lui donne à manger?… Mais elle a le diable dans le corps. Ah! tu verras!… tu verras!… Des années que je te dis… des années et des années…

Les volets du débit fermés, les clients partis, et seuls en face l'un de l'autre, ils devenaient soucieux, ne parlaient presque plus, poursuivis par des pensées communes qu'ils n'osaient pourtant pas se communiquer. Et, tout à coup, rompant un silence qui le gênait, Jaulin s'écriait :

— On ne m'ôtera tout de même pas de l'idée que quelqu'un lui donne à manger…

Mais Mme Jaulin ne répondait pas, se contentant de hausser ses épaules maigres et pointues.

Un matin que Jaulin par hasard ferrait un cheval, il leva les yeux en l'air et il vit sa mère qui, ayant ouvert la porte du grenier, se penchait pour regarder dans la rue.

Et il eut une idée…

— Tiens!… Tiens!… se dit-il.

L'après-midi, il obligea la vieille à faire une promenade dans le pays.

Presque tendrement :

— Il y a longtemps que tu n'es sortie, maman… observa-t-il… Il fait beau… Cela te fera du bien… Si tu veux, Estelle ira avec toi… ou bien Clémentine, hein?

— Je n'ai besoin de personne, ronchonna la bonne femme… Je sortirai bien toute seule…

— Tu sais!… je dis ça…

— Oui… Oui… fiche-moi la paix…

Dès qu'elle fut partie, il monta au grenier avec quelques outils, se mit en devoir de desceller les deux pierres qui formaient le seuil de la porte… Puis, avec précaution, il creusa le ciment en dessous, de façon à donner au seuil une pente légère et du ballant. Il avait la figure plus grave qu'à l'ordinaire et les outils tremblaient un peu dans sa main…

Comme il s'acharnait à cette besogne, maître Peleux, l'adjoint, vint à passer, qui menait à Cortoise une voiture de foin. Il interpella Jaulin :

— T'es donc maçon, à c't'heure?

Jaulin répondit :

— Faut bien… J'répare le seuil de la porte… Il n'est point tant solide… Et la pauv'vieille pourrait bien se casser la gueule un jour ou l'autre. Elle est si imprudente!…

— C'est ça… c'est ça… ricana maître Peleux qui, sans autre raison peut-être que la joie d'avoir deviné les intentions secrètes de Jaulin, lesquelles lui rappelaient sans doute des souvenirs personnels analogues, cingla d'un fort coup de fouet les jambes de son limonier.

Deux jours après, un régiment de dragons, qui s'en allait faire une campagne de grèves dans le Nord [1], traversa le village. On était rentré des champs pour le voir. Tout le monde était aux portes, aux fenêtres, dans la rue. La chemise largement ouverte sur sa poitrine rouge et poilue, la casquette en bataille, Jaulin chauffait l'enthousiasme populaire, car c'était un ardent patriote. Et les clairons sonnaient, les chiens aboyaient, le pied des chevaux sur le pavé faisait un roulement sourd et profond qu'accompagnaient des cliquetis de sabres, de clairs tintements de métal heurté.

Du fond de son grenier, entendant ces bruits inaccoutumés, la mère Jaulin se dirigea vers la porte, l'ouvrit, posa ses deux pieds sur le seuil qui se déroba. Sans avoir eu le temps de se retenir aux montants, elle tomba dans le vide, vint se fracasser le crâne sur un pavé, aux pieds de son fils…

— Là ! Qu'est-ce que je disais ? fit Jaulin, en se penchant sur le corps de sa mère… Sacrée imprudente, va !

La vieille ne remuait plus. Le sang coulait par une oreille et par le nez, abondamment.

— Je crois bien qu'elle est morte… murmura Jaulin, après l'avoir examinée d'un regard rapide.

Il dit encore :

— Tenez… le sang qui poisse… C'est signe qu'elle est morte…

Il ajouta avec effort et comme pour s'obliger à parler :

— En voilà une histoire !… Ah ! ben… Ah ! ben !… Je l'avais pourtant assez prévenue, bon Dieu !

D'un geste décent, il baissa les jupes qui, s'étant retroussées dans la chute, découvraient les cuisses de l'agonisante.

Le régiment passé, on la porta à grand-peine dans le café.

1. Il y eut une longue grève des mineurs du Nord dans les semaines qui suivirent la catastrophe de Courrières, qui fit plus de mille morts le 10 mars 1906. Elle fut durement réprimée par le gouvernement Sarrien, constitué le 14 mars.

— Elle est morte, allez!… répéta Jaulin… Elle est bien morte!

Il était très pâle… Quelques gouttes de sueur roulaient sur son front. La poitrine oppressée, il soupira par trois fois :

— Ah! la pauv'vieille!

Mais la pauv'vieille n'était pas tout à fait morte. De sa gorge, de son nez, sortait, avec les petits caillots noirs, un bruit de râle, comme un bruit de bouteille qui se vide… Elle avait la vie si dure, la mère Jaulin, qu'elle mit encore deux longs jours à mourir sans avoir repris connaissance, sans avoir rouvert les yeux.

À l'enterrement, que suivit tout le village, le maire en tête, le conseil municipal en cortège, Jaulin eut une belle contenance. Il n'exagéra ni la douleur ni la joie. Il fut très bien.

Grâce à maître Peleux, l'adjoint, qui raconta sa conversation avec le cabaretier, tout le monde savait à quoi s'en tenir sur l'accident de la mère de Jaulin… Mais quoi, après tout?… Quatre-vingt-quatre ans! C'était vraiment de l'indiscrétion… Et une charge si lourde!… Et puis la chose avait été faite si discrètement!… Au fond, Jaulin y gagna un surcroît d'estime!…

— Sacré Jaulin! dit maître Peleux… Il est futé ce bougre-là!…

Et M. Théophile Lagniaud, plus raffiné, qui, dans les circonstances solennelles, n'aimait ni les vulgarités de langage ni les propos violents, songeait en rentrant chez lui :

— Oui… Oui. Il a du tact…

Ce n'est que le soir, après le travail et à la rentrée des troupeaux, que ce morne village de Ponteilles s'anime un peu. Et encore, il ne s'anime que sur ce large emplacement compris entre la maison de Jaulin et la grille de mon enclos. C'est là que parfois se forment quelques groupes d'hommes, là que se promènent, en cheveux, en tabliers multicolores et bras noués, les filles en quête d'amoureux, en désir de maris, là aussi que les chiens se donnent rendez-vous.

Dingo venait souvent à la grille. Assis sur son derrière, il s'intéressait au mouvement de la rue, aux chevaux harassés et poudreux, aux vaches lourdes de lait. Les moutons surtout le surexcitaient étrangement. Quand ils défilaient en bon ordre, sous la garde du berger qui marchait devant et de ses chiens qui flanquaient le troupeau, le maintenaient en colonne serrée, il ne

pouvait se défendre d'une exaltation mauvaise. Derrière les barreaux de la grille, agité, nerveux, humant à pleines narines l'odeur forte de suint qui emplissait la rue, il s'essayait à des bonds de gymnaste, à des élans de fauve. Et ses yeux, qu'attisaient la violence de sa haine et les lueurs du soleil couchant, brûlaient comme deux petits brasiers.

Pour les gens, s'il ne les aimait pas, il aimait les voir passer, mais sans démonstration. Je suis sûr que son pessimisme prenait un âpre plaisir à se cultiver, en observant ces allures sournoises et lassées, ces dos pesants, ces visages méchants, dont la fatigue augmentait encore l'expression haineuse et cupide.

Et puis, il y avait les chiens.

Ce qui l'avait attiré là, tout d'abord, c'étaient les chiens.

Il y en avait de toutes les formes, de toutes les origines, des grands et des petits, des blancs et des noirs, des rouges, des fauves, des bleus, des gris; des jeunes ardents et folâtres, des vieux mornes et affalés; les uns bien vêtus et gras comme des bourgeois riches, les autres couverts de guenilles, maigres et galeux comme des mendiants; ceux-ci, hargneux, turbulents et batailleurs, ceux-là, bons enfants, calmes et endormis; tous obscènes, d'ailleurs, offensant la morale, toutes les pudeurs, enfreignant la loi des sexes, publiquement, avec la plus merveilleuse sérénité.

Il y avait des chiens de chasse à poil ras, des épagneuls et des griffons à barbes crottées; des braconniers aussi qui, sous une apparence de gaucherie débonnaire, dissimulaient leur qualité redoutable. Il y avait des bergers honorables, de respectables gardiens de maisons et de voitures, des rôdeurs et des fricoteurs, des nomades louches dont on ne sait ce qu'ils font et de quoi ils vivent; chiens sans race et sans métier, ou plutôt bâtards de toutes races, déserteurs de tous métiers, moitié caniches et moitié dogues, faux Danois et faux Terre-Neuve, lévriers courts sur pattes, bassets qui semblaient perchés sur des échasses : caricatures lamentables, réductions bouffonnes de loups, d'hyènes et de lions. Il y en avait dont les faces camuses de bulls anglais s'encadraient de longues oreilles retombantes aux bords dentelés par les chancres; il y en avait avec de tout petits museaux de rat, enfouis dans d'énormes crinières ébouriffées. Tel roulait, ainsi que roule une boule lancée sur une pente inégale; tel autre

avançait par brusques saccades, par gestes mécaniques, comme une marionnette. Et des chiennes efflanquées, plus débraillées et abruties que des filles à soldats, allaient se frotter aux mâles, en laissant traîner comme d'ignobles jupons, dans la boue et le fumier, leurs mamelles flasques, taries et lubriques… Population hétérogène, composée d'éléments contradictoires, de mélanges dissociés, s'augmentant chaque jour des produits de ces rencontres hasardeuses qui font les difformités et les monstres, comme au Moyen Âge ces populations humaines qui grouillaient dans les villages abbatiaux, soumis tour à tour à la domination paillarde, à la terreur violatrice des moines, des routiers, des seigneurs et des évêques.

Ce qui dominait pourtant parmi ces chiens, c'était ce qu'on appelle en Beauce : Les Bas-Rouges.

Admirables animaux, pour la plupart très forts, très sains, très grands, bien pris dans leur justaucorps noir et collant, dont le museau allongé, le coin de l'œil, les pattes sèches et nerveuses, l'écusson du derrière sous la queue coupée s'avivent d'une belle couleur feu.

Et sur la place, devant ma grille, autour des deux pauvres lauriers-roses de Jaulin, cela menait un épouvantable vacarme. Quelquefois de véritables batailles s'engageaient, à la suite desquelles il avait fallu achever les blessés.

Dans l'espoir qu'il en résulterait, peut-être, un malheur pour Dingo, l'obstiné Thuvin, qui suivait toujours son idée, lui avait ouvert la grille, et lui avait dit :

— Va jouer avec les Bas-Rouges.

Mais les Bas-Rouges et Dingo ne s'étaient pas reconnus pour des frères. Après s'être observés sans bienveillance, flairés sans joie, après de courts conciliabules qui n'avaient abouti à rien de précis, ils comprirent tout de suite qu'ils étaient différents, qu'ils n'auraient jamais rien à se dire. Dingo fut sincèrement déçu. Il avait été beaucoup frappé par la beauté musclée de ces colosses, et il eût été heureux de leur manifester sa sympathie. Il ne le put pas. De leur côté, les Bas-Rouges étaient visiblement intimidés, ou plutôt choqués par l'exotisme de ce chien qui sentait un peu le loup :

— Méfions-nous… Il sent le loup !

Tel avait été, dès le premier contact, le mot d'ordre qui circulait de Bas-Rouge à Bas-Rouge et s'était vite transmis d'eux à tous les autres chiens.

Les Bas-Rouges étaient très graves, très disciplinés, un peu tristes, ennemis des vains amusements, réfractaires à toute fantaisie. Lourdement, mais sans bassesse, ils s'enorgueillissaient d'être des fonctionnaires, des gardiens sévères de l'ordre établi. N'admettant que le principe d'autorité, observant strictement l'exactitude, la consigne, la tempérance, hormis dans les choses de l'amour, ils ne pouvaient rien comprendre à Dingo, qui, sous sa grâce brillante et hardie, était pur encore et cachait, sous l'apparence d'une élégante frivolité, d'ardentes passions individualistes, d'énergiques vouloirs, des combativités généreuses — car il est bien entendu, n'est-ce pas ?… que toutes les combativités sont généreuses. Pieusement, jalousement, les Bas-Rouges gardaient, comme un dépôt sacré et comme l'honneur même de leur race, cette hérédité de bêtes soumises et façonnées à l'homme par de longs servages, tandis que Dingo, brisant la mince couche de civilisation sous laquelle j'avais tenté de comprimer ses élans, semblait retrouver de jour en jour plus fougueuse, plus déchaînée, cette violence d'indépendance, dont des siècles de liberté, loin de l'homme et de ses lois, en pleine nature sauvage, avaient en quelque sorte pétri sa chair et fait bouillonner son sang.

Pourtant, avant de constater définitivement leur antipathie réciproque, je suppose qu'une dernière conversation s'engagea un soir entre les Bas-Rouges et Dingo. Il fallait en finir. Dingo n'était pas chien à vivre sur des doutes, à se contenter d'à peu près hypocrites. Il aimait les situations claires et définies. Comme les grands et même les petits orateurs parlementaires, il ne haïssait rien tant que l'équivoque…

— Dissipons l'équivoque !… disent les grands et même les petits orateurs parlementaires.

— Une fois pour toutes, il faut que je dissipe cette fameuse équivoque !… disait également Dingo.

Il demanda donc aux Bas-Rouges :

— Enfin… Qu'est-ce que vous faites ?

Les Bas-Rouges répondirent avec fierté :

— Nous gardons les troupeaux…

— Ah ! fit Dingo, que ce début indisposa. Quels troupeaux ?

Les Bas-Rouges sont patients. Ils expliquèrent :

— Les vaches… quelquefois… dans les champs. Le plus souvent, les moutons… dans les chaumes, dans les jachères, le long des talus et des berges, sur les routes… au parc, aussi, la nuit.

Au mot de « moutons », Dingo avait vivement dressé l'oreille… Il s'écria, scandalisé :

— Les moutons ?… Vous gardez les moutons ?… C'est vrai, ça ?

Les Bas-Rouges répétèrent :

— Sans doute, les moutons… C'est un noble métier, tu sais ?… Et il donne du mal… Peu de chiens en sont capables… Il y faut un apprentissage difficile, de l'endurance, de l'autorité… un esprit de justice… du coup d'œil…

Dingo interrompit, sans dissimuler plus longtemps son dégoût :

— Eh bien, c'est du propre !… Ah ! je vous conseille de vous en vanter !…

Très calmes, très dignes, les Bas-Rouges dédaignèrent cette observation de Dingo. Ils interrogèrent, à leur tour :

— Et toi ?… Qu'est-ce que tu fais ?

Dingo, d'un ton coupant, répondit :

— Ce qu'il me plaît… Ça ne regarde personne…

— Bon !… concédèrent les Bas-Rouges… Et d'où viens-tu, au juste ?… Tu n'es sûrement pas d'ici ?

— D'où il me plaît… Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

Les Bas-Rouges ricanèrent :

— Oui… Oui… tu es un chien de luxe… un chien de bourgeois… Tu paies dix francs, au percepteur, le droit de ne pas travailler… Oui… Oui… c'est bien cela… Tu lèches les assiettes de ton maître, hein ?… Et tu finis les sauces dans les plats, à la cuisine… Joli métier, mon vieux !… Tu as raison d'en être fier… Et sans doute que toute la journée tu dors sur de la plume et sur de la soie, dans des niches d'acajou… tandis que nous autres, sous la pluie, dans le vent, et dans le froid, nous veillons sur le bien du maître ?

Dingo crut flairer l'envie, cette basse envie démocratique des âmes inférieures, qui, pour n'avoir pu se hausser aux joies de la richesse, aux voluptés du luxe, prétendent les mépriser et se

donnent ainsi facilement des airs de renoncement, des semblants de vertu. Il s'emporta :

— Eh bien, moi, je ne suis pas un gardien de prison… Je n'appartiens à personne, moi… Ce sont les autres… ce sont mes maîtres qui m'appartiennent… Regardez-moi donc un peu… Est-ce que j'ai laissé couper ma queue et mutiler mes oreilles, à l'exemple de ces valets d'antichambre qui se rasent les moustaches, afin de mieux étaler devant tout le monde leur état de servitude ?

Sûrs de leur supériorité morale, les Bas-Rouges ne s'offensèrent pas de cette attaque emphatique et injuste. Ils redemandèrent encore à Dingo :

— Tout cela est très bien… Mais qu'est-ce que tu fais ?…

Dingo hérissa son poil… Un feu sombre brilla dans ses yeux…

— Quand je serai tout à fait grand, menaça-t-il, vous verrez ce que je ferai… Vous entendrez parler de moi, je vous en réponds, gros lourdauds…

Son attitude devint plus agressive encore. Il ajouta, en retroussant ses lèvres et découvrant ses crocs :

— Ah ! vous gardez les moutons ?… Eh bien, moi, je les égorge… Voilà plus de mille ans que je les égorge… entendez-vous ? Et j'égorge aussi les chiens qui les gardent…

Les Bas-Rouges eurent sans doute pitié de la jeunesse de Dingo… Ils ne relevèrent pas le défi :

— Peuh… firent-ils simplement… Faudra voir.

L'échine arquée, la queue droite, les oreilles dressées et frémissantes, Dingo tourna très lentement, à tout petits pas courts, autour des Bas-Rouges, immobiles.

— Vous verrez !… gronda-t-il… Adieu !

— Adieu donc !

— Brutes ! pensa Dingo, en s'éloignant.

Et il alla lever la patte contre un pilier de la grille.

— Apache ! pensèrent les Bas-Rouges.

Et successivement ils vinrent contre le même pilier imiter le geste de Dingo.

Ils se méprisèrent, sans même songer à se battre, ce qui est, pour les natures chevaleresques d'hommes et de chiens, la forme la plus méprisante du mépris.

À partir de ce jour, quand ils se rencontrèrent dans la rue ou dans la campagne, ils ne se regardèrent même pas, ne s'évitèrent même pas. Ils s'ignorèrent.

Dingo préféra les petits roquets, venus on ne sait d'où, nés on ne sait comment, au hasard des chemins, des passages de roulottes bohémiennes, de cirques forains… les petits roquets irrespectueux, effrontés, têtus et comiques, avec des queues ridicules, en trompette, en tire-bouchon, en éventail, en plumeau, ou pas de queue du tout, velus là où il eût fallu être glabres, glabres là où il eût été décent d'être velus… les petits roquets pillards, paillards et braillards, qui parlent argot, ont le goût de la bataille, de l'escalade, de l'engueulade et de la chapardise.

Il s'amusa un moment de leurs jeux de gamins cocasses et de voyous débraillés.

Bons enfants, en somme, serviables et rigolos. Mais ils étaient trop petits, trop agressivement petits, pour que Dingo songeât à s'en faire de sérieux camarades et d'utiles amis. Et surtout, ils aboyaient trop, vraiment, ils l'étourdissaient, le fatiguaient de leur verve de paillards, de leurs histoires toujours les mêmes et de leur excessive impudeur. Quand il avait passé une heure avec eux, il se sentait très mal à la tête. Et il rentrait, mécontent d'eux et de lui.

Ils restèrent bien ensemble, mais se fréquentèrent peu… « Bonjour ! Bonsoir ! » en passant. Une petite blague en passant. Ce fut tout.

Alors, dégoûté de ces expériences sentimentales à l'extérieur, Dingo décida qu'il exercerait davantage ses dons de tendresse, qu'il dépenserait exclusivement sa force d'aimer à la maison, envers les familiers de la maison.

IV

Bien qu'il me connût, évidemment, jusque dans mes tares les mieux cachées, je suis sûr que Dingo m'aimait beaucoup. Il m'aimait noblement, sans lécheries, sans traîtrises et jamais je n'ai senti, dans l'expression de sa tendresse toujours un peu fière, une diminution, un oubli de sa personnalité. Il m'aimait, homme, comme j'eusse souhaité que m'aimassent, chiens, bien des amis. Hélas! j'ai eu dans ma vie assez d'amis, d'excellents, fidèles et très chers amis, pour savoir que l'amitié humaine n'est le plus souvent que la culture d'une domination ou l'exploitation usuraire d'un intérêt, d'une candeur, d'une confiance.

Il me semble qu'il était reconnaissant de mes efforts, même de mes maladresses à le comprendre. Je crois — l'ai-je cru vraiment? — qu'il ne me jugeait point que sur les résultats parfois médiocres, rarement heureux, de ma conduite envers lui. Avec une délicate indulgence, un esprit de justice ignoré des hommes, il tenait grand compte de mes intentions, n'eussent-elles abouti à rien qui lui plût ou qu'il désirât, eussent-elles avorté le plus misérablement du monde. Oui, je le crois, mais je n'en sais rien, car on ne sait jamais rien. Le crime, l'impardonnable crime des amitiés humaines, c'est, par l'habitude douloureuse que nous en avons, qu'elles nous font aussi douter du désintéressement des chiens.

Mais, qu'ai-je à rechercher plus longtemps le pourquoi de son amitié, de nos amitiés, de l'amitié ? Dingo m'aimait parce qu'il m'aimait, parce que c'était sa destinée de m'aimer… Moi ou un autre, qu'importe, pourvu qu'il aimât quelqu'un… Voilà tout.

Il aimait surtout ma femme [1]. Les femmes ont pour les bêtes des caresses plus douces, des prévenances plus intelligentes, des soins plus spontanés, plus ingénieux, plus précis que les nôtres. Plus près que nous de l'animal — je le proclame à leur gloire —, communiant plus étroitement avec la nature, elles en devinent, elles en ressentent mieux que nous les besoins secrets et, de même que la nature, elles sont tourmentées par l'incessant, par l'immense, par le nécessaire désir de créer toujours et de toujours détruire… Création, destruction, le rythme même de la vie.

Et puis c'est une loi merveilleuse de cette merveilleuse nature, que les sexes, même les moins faits pour se joindre, exercent l'un sur l'autre, fatalement, à leur insu, une force d'attraction, de gravitation, en quelque sorte cosmique. Ainsi les animaux mâles s'avouent dominés davantage par la femme ; les femelles par l'homme.

Il aimait les enfants, avait conscience de leur fragilité, et jouait avec eux, sans brusquerie, sur le tapis des chambres et sur les pelouses du jardin. Il prenait bien garde à ne pas les casser… Il les maniait — si j'ose dire — comme un collectionneur, de précieux bibelots…

Si, dans l'émulation du jeu, gamins et gamines s'excitaient parfois jusqu'à la cruauté, Dingo se contentait de les avertir par un petit coup de patte, ou par un grondement léger qui n'avait rien que de débonnaire et de paternel.

Il aimait Miche.

Miche était une petite chatte de trois mois, émouvante de gentillesse, de grâce sensuelle, délicieusement maniaque, déjà onduleuse, coquette et, avec des yeux verts, verts comme deux petites lunes d'avril, toute noire, d'un beau noir profond et lustré, où le

1. L'ex-theâtreuse Alice Regnault (1849-1931), qu'Octave Mirbeau a épousée, à Londres, le 25 mai 1887, en catimini.

ciel reflétait sa lumière soyeuse et changeante. Dingo l'avait, pour ainsi dire, élevée. Du moins il s'était élevé avec elle. Et il la défendait âprement, même contre nos caresses trop rudes, même contre sa mère, une mauvaise mère qui, trop tôt reprise par l'amour, l'abandonnait des journées et des nuits, ne rentrait, épuisée de ses débauches nocturnes, de plus en plus dégoûtée de ses fonctions maternelles, que pour feuler contre elle et pour la battre.

Dingo et Miche couchaient ensemble. Ici, je prie les personnes vertueuses et les honorables sénateurs, si naturellement portés aux soupçons les plus injurieux, de ne pas entendre cette expression au sens inconvenant qu'on lui attribue généralement… je veux dire qu'ils couchaient dans le même panier. C'était un spectacle infiniment joli que de voir Miche dormir pelotonnée contre le ventre de Dingo, et Dingo attentif à ne risquer aucun mouvement brusque, qui pût réveiller Miche, même lorsqu'il éloignait les mouches bourdonnant autour d'eux. Si quelqu'un entrait dans la pièce où ils reposaient, même au moindre bruit dans le couloir voisin, Dingo se levait aussitôt, montait la garde devant le panier, avec une attitude défensive à l'énergie de laquelle on ne pouvait se méprendre.

Ce n'est pas assez dire que Dingo aimait Miche; il l'adorait. Il l'adorait au point de s'oublier totalement en elle, de négliger ses repas, ses jeux, ses promenades pour elle; au point de se rendre complètement esclave des devoirs quelquefois comiques, la plupart du temps inutiles, toujours touchants, qu'il avait joyeusement mais sérieusement assumés envers elle. Et Miche avait mis en Dingo une confiance si absolue qu'elle se laissait sans peur traîner par la queue à travers les chambres, qu'elle se laissait, avec un plaisir un peu pervers, engloutir toute la tête dans cette gueule déjà terrible, mais où les crocs savaient se faire, pour elle, caressants comme des doigts très doux.

Jamais je n'ai vu une amitié aussi vigilante, aussi passionnée, entre deux bêtes de races ennemies, d'autant plus passionnée, semble-t-il, que la nature les pousse à se haïr davantage. En les regardant, j'ai mieux compris la force impérieuse et si triste de certaines amours que nous appelons avec légèreté antinaturelles et monstrueuses, comme s'il y avait quelque chose d'antinaturel dans cette nature qui parfois se plaît aux jeux les plus déconcer-

tants, pour mieux affirmer, je suppose, la puissance de son désordre et aussi pour « épater le bourgeois… » Entendez, je vous prie, par bourgeois, ce dieu si imperfectible et si lourdaud, ce dieu d'opérette que nous nous sommes, un beau matin et à notre image — pauvres inventeurs sans imagination et sans grâce —, inventé.

Il aimait — et par là, mieux que par les commentaires physiologiques des savants, mieux que par la dignité de son affection, je compris que Dingo n'était réellement pas un chien — il aimait les gens mal mis, les pauvres gens. Riches habits, visages florissants de santé mal acquise, gros ventres gonflés de bonheur épais ne l'éblouissaient pas. Ils le laissaient parfaitement indifférent, sinon dédaigneux. Du poète illustre, du glorieux écrivain, de l'artiste à succès il n'avait pas l'âme servile, ni l'échine constamment humiliée devant les grands de ce monde. Est-ce parce qu'il montrait de la générosité d'esprit et paraissait sensible aux belles choses, qu'il se gardait comme d'une vilenie d'admirer l'homme riche, qui en est souvent la négation, qui en est presque toujours la profanation ? Bien que je le croie, je n'irai pas jusqu'à l'affirmer. « On vit toujours, parmi les grands, une merveilleuse émulation de bassesses », écrit Tacite… C'est entendu. Et on la vit aussi souvent parmi les petits. Mais Dingo n'avait pas lu Tacite… du moins, pas encore. D'autre part, une manie que je lui reprochais quelquefois, parce que j'y voyais une contradiction, me déroutait. Il recherchait extrêmement la société des dames élégantes. Même les plus sottes, même les plus ridiculement entichées de richesses, de noblesse, de préjugés sociaux, même les très vieilles avec d'outrageants maquillages, il en raffolait.

— Un snob ! me disais-je, chagriné de découvrir en Dingo des tares d'hommes de lettres, si vulgaires et si répugnantes.

Et plus elles étaient élégantes et plus son plaisir était vif à se montrer empressé, les caresser, se faire caresser, se rouler à leurs pieds, dans leurs jupes. Leurs froufrous, leurs chiffons, leurs dessous, leurs parfums l'attiraient invinciblement… Avec elles, il n'était plus Dingo, il n'était rien, rien que ce personnage imbécile du théâtre moderne : l'amant ! Ah ! le pauvre Dingo ! Son plaisir allait quelquefois jusqu'à une sorte de folie épileptiforme, jusqu'à une exaltation passionnelle, d'où il sortait haletant, brisé,

comme, d'une nuit d'amour, le héros des nouvelles de M. Maizeroy [1].

Non, il y avait là autre chose que du snobisme.

Un savant de mes amis expliquait ainsi ce phénomène :

— Ne vous cassez donc pas la tête, mon cher… Le cas de Dingo est simple, et il est fréquent… Il aime ces odeurs-là…, c'est-à-dire, ces odeurs-là agissent sur son système nerveux, comme la valériane sur le système nerveux des chats…

— Fort bien… Mais comment expliquez-vous son amour pour les pauvres? Est-ce qu'il aime aussi les pauvres pour leur seule odeur?

— Mais naturellement, répliqua sans le moindre embarras mon savant ami… Il aime tout ce qui sent mauvais…

Je n'invente pas des histoires romanesques; je raconte des choses que j'ai vues.

Loin de hérisser son poil, bomber l'échine, montrer des crocs menaçants, comme font les autres chiens, à la vue d'un misérable en guenilles, Dingo l'accueillait avec plus que de la bienveillance, plus que de la sympathie; il lui faisait fête. Quand mendiants, chemineaux, vagabonds affamés sonnaient à la grille, il accourait au-devant d'eux, les encourageait à entrer, les accompagnait jusqu'à la cuisine et, Marie les ayant réconfortés de son mieux, il les reconduisait avec mille gentillesses, en gambadant, en agitant son panache doré, joyeusement. Il avait alors un léger roulement de la gorge, une sorte de ronron très doux, par quoi il exprimait sa satisfaction et qui voulait dire, du moins l'interprétais-je ainsi :

— Allons, braves gens, bon voyage! bon courage!… Et surtout, ne manquez pas de revenir… Revenez encore plus nus, encore plus guenilleux, encore plus maigres et affamés… si c'est possible… C'est ainsi qu'on vous aime. Revenez, revenez!

Deux de ces vagabonds, amenés par Dingo, revinrent en effet… Ils revinrent une nuit d'hiver… une nuit qu'il n'y avait plus personne à la maison, et ils la cambriolèrent, de fond en comble… Dingo ne fut ni surpris ni indigné. Il avait, sur ces actes violents, d'autres idées que nous.

1. René Maizeroy (1856-1918), baron Toussaint de son vrai nom, ancien officier, romancier érotico-mondain qui a servi de modèle pour le *Bel Ami* de Maupassant. Mirbeau le méprisait cordialement.

Et j'ai encore vu ceci :

Nous nous promenons, Dingo et moi, sur la route. La journée est lourde d'orage. La chaleur durcit la terre, brûle les herbes sur les berges et sur les talus. Les fleurs ont l'air de mourir, d'être mortes. Les plus robustes couchent leurs tiges amollies, leurs corolles refermées parmi les pierres. Aux arbres, les feuilles pendent desséchées, presque roussies. Une odeur de sable vitrifié circule dans l'atmosphère embrasée. On étouffe en marchant, comme dans un four de potier.

Le cantonnier qui épluche l'accotement avec son couteau, comme une salade, me dit :

— Le bain chauffe, monsieur… le bain chauffe…

Et Dingo, derrière moi, sur mes talons, la tête basse, haletant d'avoir trop couru, tire une langue très longue, très rouge, d'où tombent des gouttes de sueur.

Nous montons une côte raide, raboteuse, dont le sol rouge semble une coulée de fonte sous l'implacable soleil. Je vois de nombreux escadrons de fourmis traverser la chaussée, se hâter vers des razzias et des massacres.

À quelques pas devant nous, un petit homme déjà vieux, et qui boite, la poitrine sanglée d'une bricole de cuir, un mouchoir bleu lui couvrant la nuque, traîne péniblement une charrette à bras chargée d'une vieille malle, d'un bois de lit, d'un matelas, toute sa richesse sans doute. La misère l'a chassé de quelque part et il va quelque part, comme tout le monde, vers une autre misère… Nous le dépassons.

— Bon Dieu ! souffle-t-il, sans se tourner vers moi… Bon Dieu, qu'il fait chaud !

Il s'arrête un moment, pour reprendre haleine et il essuie du revers de sa manche poussiéreuse son front ruisselant de sueur.

Dingo, lui aussi, s'est arrêté, les yeux fixés sur le petit homme qui continue de geindre. Il semble réfléchir profondément. Et, peu à peu, il oublie son essoufflement, ne sent plus sa fatigue. Il se redresse, les oreilles hautes, sa queue bat, époussette l'air par mouvements précipités. Puis, gravement, il vient près de l'homme, se range tout contre l'homme, de façon que ses flancs touchent les jambes du pauvre diable. Il a l'air de lui dire :

— Fais-moi un peu de place que je t'aide…

L'homme sourit et rajuste la bricole sur sa poitrine.

— Attends, mon garçon… attends un peu… murmure-t-il.

Sa figure est ravagée, mais point méchante… Ce n'est qu'une pauvre figure, grisâtre, abêtie par la fatigue, sur laquelle le malheur a creusé, de sa gouge, comme dans du bois vermoulu, des trous rugueux.

Le col tendu en avant, les genoux pliés, il démarre, ébranle la voiture qui, après un léger balancement, se remet à rouler sur la route.

Tâchant de régler son pas sur le pas de son compagnon d'attelage, dont il imite drôlement, exagérément, l'effort, Dingo, les pattes vigoureusement agrippées au sol, bande ses muscles, gonfle son poitrail, comme s'il tirait, lui aussi, de toutes ses forces, sur la charrette.

— Hue!… Hue! fait l'homme, amusé.

— Oua! Oua! fait Dingo, intrépide.

Ils atteignent ainsi le sommet de la côte.

Maintenant, il n'y a plus qu'à descendre. À quatre cents mètres, le bourg de Montbiron étale ses toits rouges, ses toits bleus, ses façades blanches, ses façades jaunes, effile son clocher d'ardoise dans la verdure plus fraîche, entre les peupliers. C'est là peut-être que l'homme va… du moins, c'est là qu'il va pouvoir se reposer un peu. Il est donc arrivé, peut-être pas au terme, mais sûrement à une étape du voyage. Alors Dingo le quitte et revient reprendre sa place derrière moi, heureux d'avoir rempli sa tâche fraternelle, sa bonne tâche de chien de renfort.

— Adieu! fait-il.

C'est ainsi que je traduis le petit bruit qui sort de sa gorge.

— Ah! le bougre! fait l'homme. Tu es un bougre…

Et telle est la vertu sédative d'un acte de bonté, même vaine, que cet effort dans le vide, qui m'a rappelé l'empressement comique d'Auguste [1] dans les intermèdes de l'Hippodrome, a paru soulager le miséreux qui repart en souriant à Dingo. Et moi, repoussant la grotesque image du clown un instant évoquée, je m'attendris…

Ah! comme je m'attendris sur l'homme et sur le chien!

1. Type de clown introduit par Guyon en 1878, à l'Hippodrome.

Nous restons quelques secondes à suivre de l'œil l'homme et la voiture qui vont tortillant, dévalant, s'éloignant allègrement.

Mais voici que de gros nuages noirs ont envahi le ciel et voilé le soleil. Quelques gouttes de pluie tombent sur la route… Un roulement de tonnerre encore lointain se fait entendre. Et le vent qui vient vers nous commence à coucher, dans la vallée, la cime des peupliers.

— Allons, Dingo, rentrons…

Dingo ne peut se décider à rebrousser chemin. Il regarde toujours la voiture qui n'est plus maintenant qu'un point gris sur la route et qui se confond enfin avec les premières maisons de Montbiron.

Le lendemain, dès l'aube, le bruit circule qu'un horrible crime a été commis la veille au soir, à Montbiron. C'est le laitier, Antoine Maugendre, qui en a porté la nouvelle à Ponteilles. On raconte qu'une enfant de douze ans, la petite Marguerite Radicet, fille du coquetier Charles Radicet, a été violentée, puis assassinée — d'autres prétendent assassinée, puis violentée — par un chemineau à qui M. Radicet a donné l'hospitalité.

— Voilà ce que c'est que de faire du bien !

Telle est la première opinion qui s'exprime sur cette affaire, un peu partout. D'autres déclarent :

— Les chemineaux… tous ceux qui n'ont pas un pays à eux… tous ceux qui ne paient pas de contributions, dans un pays à eux… on devrait les envoyer à Cayenne… tous… tous…

On ne connaît pas bien encore les détails du crime… on sait que la petite est morte… on ne sait pas au juste si l'assassin a été arrêté… Les uns disent : oui ; les autres : non. Le père Cornélius Fiston, très ému à la pensée que « ça aurait pu arriver à Ponteilles », s'écrie, la sueur au front :

— Ah ! si ça s'était passé ici… Ah bien merci ! Ah ! nom d'un chien !

Radicet est connu de tout Ponteilles. Chaque mercredi, il y vient, avec sa voiture à bâche verte, acheter aux cultivateurs œufs, beurre, fromages, volailles et gibiers.

À chaque incendie, vol, ou meurtre, on fait à Ponteilles un examen approfondi de la conscience des victimes ou des criminels. Peut-être sir Edward Herpett eût-il découvert là l'origine de l'oraison funèbre. Dieu sait si l'on parle de Radicet !

Un homme brutal, assure-t-on, très actif, extrêmement dur en affaires, extrêmement filou… et riche… riche!… On se remémore, en effet, qu'il possède une grande partie du territoire de Montbiron et qu'il achète toujours des près, des champs et des maisons… On ne l'aime pas, on le jalouse pour son constant bonheur, pour les occasions exceptionnelles qui se sont offertes à lui d'augmenter son avoir.

— Ah! il en a eu de la chance, ce bougre-là!… Il n'y en a eu que pour lui!

Et les histoires de marchés, de marchés!… Il y en a de drôles, il y en a de tristes, il y en a de tout à fait sinistres. On insiste particulièrement sur la manière dont il a administré la fortune de trois neveux, ses pupilles, qu'il a dépouillés en un tour de main, sans qu'on pût lui demander des comptes.

Mais quelqu'un à qui est arrivé un grand malheur est toujours sympathique. On est reconnaissant à Radicet de souffrir; car on suppose qu'il souffre, malgré la dureté de son cœur. Hier encore, c'était : « cette crapule de Radicet » avec de l'envie et de la haine dans les yeux… Ce matin, c'est : « ah! ce pauvre Radicet! » avec des visages faussement éplorés…

Quelqu'un dit :

— Ah! ce pauvre Radicet!… Un homme si à son aise!… Et mercredi dernier, il était là comme d'habitude, ma foi!… Je lui ai parlé… Je lui ai vendu quatre lapins… Et aujourd'hui!… Ah! Ah! Ah!… Qu'est-ce qui aurait jamais pensé ça?…

Et, se rappelant que Radicet, qui n'était point généreux d'ordinaire, lui a offert une tournée chez Jaulin, il s'attendrit.

— Oui! Oui! confirme Jaulin; à tout prendre, ce n'est pas un mauvais garçon… Il a bien mené ses affaires… Il a du mérite…

Une femme soupire :

— Douze ans!… Si c'est Dieu possible!… Et à Montbiron! Puis elle lève les bras au ciel et répète :

— À Montbiron… où ce n'est pourtant pas les créatures qui manquent… bon Dieu! Douze ans! Faut-il en avoir du vice! Je vous demande un peu!…

Une autre confie :

— Tenez!… ma fille… elle a douze ans, aussi, n'est-ce pas? Oui… Eh bien, elle est femme… Puisque je vous le dis… Je l'étais bien à treize ans, moi…

Et elle ajoute :

— Si la petite Marguerite allait être enceinte de ça…

On rit à cette idée ; on s'esclaffe de rire ; on se récrie à force de rire.

— Puisqu'elle est morte, voyons !…

— Ah ! tant mieux pour elle… Parce que d'être enceinte à cet âge-là…

— Elle est morte… on vous dit… morte !…

— Je pense bien… Tout de même… Je l'étais à treize ans, moi !

Et chacune de se dire, avec des détails comiques et scabreux, l'âge auquel elles ont senti qu'elles étaient devenues femmes… pour de bon.

Une vieille, très excitée, s'écrie au milieu de l'approbation générale :

— Ce bandit-là !… on devrait l'écharper… lui couper tout…

Énorme, en mantelet de soie noire, en chapeau à coques rouges, son paroissien à la main, déjà prête pour la messe de huit heures, Mme Irma Pouillaud, la belle Irma Pouillaud, est très entourée, car c'est la grande amie de la famille Radicet. Elle donne des détails intimes :

— Oh ! vous savez… Marguerite avait des écrouelles… La pauvre petite… Elle était souvent malade… Je le disais toujours à la mère : « Elle n'est pas faite pour vivre longtemps… » C'est égal… c'est bien triste pour des parents… surtout une mort comme ça !…

M. Théophile Lagniaud, qui va de groupe en groupe, interroge :

— Alors ?… C'est vrai ?… Elle a été violée ?… violée ?… enfin… violée ?… tout à fait ?…

— Bien sûr…

— Tiens !… Tiens !… Tiens !…

— Oh ! vous savez, observe Mme Irma Pouillaud… Ça devait finir comme ça… Les parents ne la surveillaient pas… Toujours partis… toujours à courir les marchés…

Et M. Lagniaud, songeant sans doute à sa fille Thérèse, qui est aux anciennes Ursulines de Cortoise, murmure :

— Mais dites donc… Mais dites donc… son frère ?…

— Le petit Auguste ?

— Oui… le petit Auguste Radicet… Eh bien, mais… il est seul héritier maintenant?… Hé! Hé! ça va faire un beau parti…

— Oh! vous savez… répond Mme Irma Pouillaud… on exagère… on exagère beaucoup la fortune des Radicet… Et puis, il a aussi des écrouelles… des plaies au bras… des plaies à la jambe… Il n'est pas fort du tout… Je ne sais pas ce qu'ils ont, ces enfants, à être si malsains…

On se lamente, on s'indigne, on potine, on s'amuse.

Des mères, subitement effarées, font rentrer, à grands coups de poings, leurs fillettes dans la maison…

— Oh! le monstre!… Il n'aurait qu'à revenir…

Chez Jaulin, on boit ferme et l'on parle haut. On parle de Radicet, naturellement, de la petite Radicet, des crimes en général. On parle surtout de l'orage qui a duré toute la nuit, rempli la mare et couché par terre quelques avoines. Maître Peleux voit une correspondance entre le tonnerre et les crimes. Il appuie cette opinion de météréologie criminelle d'une histoire d'autant plus impressionnante que personne n'y comprend rien.

Justement, c'est un dimanche. L'orage a cessé, le ciel lavé est redevenu clair et beau. Et Montbiron n'est qu'à trois kilomètres de Ponteilles. Si on allait à Montbiron? Un crime dont on connaît si bien la victime, voilà une aubaine rare pour un petit pays où il n'arrive jamais rien… Un crime, comme on en lit tous les jours dans *Le Petit Parisien* [1]… Songez donc! Et puis, cet assassin… comme il doit être effrayant!… Si on pouvait le voir!… Oui, oui… il faut aller à Montbiron…

Beaucoup s'y rendent avec leurs beaux habits, leurs belles robes, comme à une fête… Bras dessus, bras dessous, filles et garçons s'en vont courant, riant et chantant… Sur la route, on cueille des fleurs, des brins d'avoine, dont on orne corsages et chapeaux. Et les moissons, à droite, à gauche, continuent de pousser; sur les bords du chemin, les pommes continuent de mûrir aux pommiers. Rien ne s'interrompt de pousser et de mûrir. Et tout s'est rafraîchi, tout a reverdi. Une brume légère remplit d'or la vallée et poudre les coteaux, au loin.

1. Quotidien populaire à très fort tirage, où les faits divers occupaient une grande place.

Moi-même, envahi par une curiosité dont je ne m'explique pas très bien la cause, aiguillonné par un pressentiment encore obscur mais lancinant, je me décide tout d'un coup, l'après-midi, à partir pour Montbiron. Dingo m'accompagne. En montant la côte, je dis à Dingo, à l'endroit même où le petit vieux, épuisé de fatigue, s'est arrêté :

— Tu te rappelles ?… Le petit vieux que tu as aidé ?… C'était là…

Dingo ne m'écoute pas. Il bondit dans l'herbe du fossé et pourchasse les insectes.

À chaque pas, nous croisons des gens qui reviennent de Montbiron ; d'autres nous dépassent qui y vont en hâte. À la place même où nous l'avons trouvé la veille, en train d'éplucher l'accotement, le cantonnier me salue, au passage. Mais il est en habit du dimanche.

— Un fameux bain, cette nuit, me dit-il… Un fameux bain !

Décidément, il aime cette image.

Un philosophe, ce vieux bonhomme. Les bruits de fêtes ne le retiennent pas à la ville. Comme s'il n'était rien arrivé, il est venu voir si l'orage n'a pas dégradé sa route et bouché les fossés. D'ailleurs, les jours de repos, c'est toujours sur la route, dans son cantonnement, qu'il se repose. Pour être heureux, il lui suffit de s'asseoir sur une borne ou sur un mètre de cailloux, ou bien de s'adosser dans l'herbe, au talus, et de regarder sa route, de regarder les gens et les choses qui passent sur sa route.

Je lui demande :

— Avez-vous vu, hier, un malheureux qui traînait une voiture à bras ?… Un petit homme qui boitait ?

— C'est bien possible, me répond-il… Il passe tant de choses ici !

Et montrant à Dingo un point précis de la route :

— Tiens, mon garçon… ce matin, il a passé un lièvre… un gros lièvre d'au moins huit livres… Ah ! mais oui !… Ah ! mais oui !

Il dodeline de la tête et ajoute, pour moi :

— Il passe de tout, n'est-ce pas ?

Montbiron est en rumeur. Des groupes nombreux, agités, stationnent et pérorent dans les rues. Les cafés sont pleins, les

boutiques bruyantes. On dirait que c'est jour d'élection ou de première communion, car toutes les fêtes se ressemblent au village. Une marchande de gaufres a eu l'idée ingénieuse d'installer un éventaire à l'entrée de la place de la mairie, où une foule énorme se presse et gronde.

— Les belles gaufres!… Les belles gaufres!

Nous allons jusqu'à la maison du crime, la dernière maison sur la route de Compiègne. Les portes en sont fermées, les volets clos. Un chien aboie dans la cour, derrière ces murs; des vaches meuglent dans les étables qui longent la rue. Et dans la rue des groupes vont, viennent, regardent en l'air et s'en retournent. Par ce que se disent les promeneurs, j'apprends qu'on a vu Radicet le matin en conférence avec les gendarmes, puis avec le médecin et les juges de Cortoise. Il était à peu près comme tous les jours. Il a dit :

— Pourquoi qu'on l'a laissé entrer?… Pourquoi qu'on l'a laissé entrer, nom de Dieu!

Et puis il est parti en voiture, dans sa voiture à bâche verte, pour le marché de Cour-sur-Viorne.

Je reviens sur la place de la Mairie. L'assassin est bien arrêté. Il n'a fait aucune résistance. Il n'a pas songé à nier. On ne le connaît pas. C'est un vagabond.

Au boucher, qui me donne ces renseignements, je demande :

— Comment est-il?

Le boucher me regarde du coin de l'œil, hausse les épaules et répond :

— Il est… il est… c'est un vagabond… quoi? C'est pas le président de la République… bien sûr!

Je tiens aussi du pharmacien — un pharmacien de première classe, ex-interne des hôpitaux de Paris — que le juge d'instruction interroge l'assassin en ce moment dans la prison. Le pharmacien est bon enfant; il a de la légèreté, une certaine grâce parisienne. Il me dit :

— Vous ne connaissez pas la prison… Une petite cave… toute noire… sous la Justice de Paix… où le greffier range ses légumes d'hiver… Ah! la province!… C'est tordant…

Je demande encore :

— Et l'assassin?… Comment est-il?

— Ma foi ! répond le pharmacien… C'est rien… rien du tout… Un chemineau qui passait… D'ailleurs, je ne l'ai pas vu…

Je me faufile à travers la foule, tenant Dingo de court, par sa laisse. Çà et là, des cris se font entendre :

— À mort ! À mort !

Les bouches sont veules, les cris sont mous, espacés, guère plus menaçants que les appels monotones de la marchande à l'éventaire, qui là-bas ne cesse de chanter :

— Les belles gaufres ! Les belles gaufres !

On crie, parce que c'est l'usage de crier en ces occasions exceptionnelles, et aussi parce que c'est la seule façon de s'amuser un peu. Mais je sens bien que le sentiment général est l'indifférence. En somme, il n'a rien volé, cet assassin, pas même une poule, pas même un lapin. Il ne s'est pas attaqué, comme tant d'autres, à la propriété… On crie, mais on ne lui en veut pas trop. Et puis, on est content qu'il fasse beau, qu'il y ait un crime de cette importance dramatique dans la ville. Ça distrait et ça fait marcher le commerce. Et demain, le nom de Montbiron s'étalera dans tous les journaux de Paris, sera glorieux. Dingo, lui aussi, semble s'amuser. Il est à l'aise dans cette foule. Avec une étonnante adresse, il circule, se glisse entre les jambes serrées, comme entre les touffes d'acacias et de myrtes de la brousse australienne.

Je reconnais des gens de Ponteilles : Tapotin le menuisier, avec son petit garçon, qui suce un gros sucre d'orge et, insatiable de plaisirs, demande à son père de le mener aux chevaux de bois ; Mme Amélie Tourteau, l'épicière, qui achète des cartes postales pour ses cousines de Paris : une rue de Montbiron où l'on aperçoit distinctement la maison des Radicet ; le fils de Mme Irma Pouillaud, venu passer son dimanche chez sa mère, un jeune homme employé à la Samaritaine, joli avec ses petites moustaches noires retroussées, son veston collant, son panama rabattu sur les yeux, et qui, un kodak à la main, attend impatiemment que l'assassin sorte de la mairie pour le « prendre ». Et près de moi, à ma gauche, je vois osciller, au-dessus des têtes, les coques [1] rouges de la belle Irma… Jaulin m'accoste. Il est en

1. Nœuds de ruban.

tenue de chasseur : toile brune et jambières de cuir jaune. Il me dit :

— Un beau temps, Monsieur… Ça fait plaisir. Après l'orage de cette nuit, fallait ça pour le blé.

Sans transition, il ajoute :

— Ah ! le pauvre Radicet !… Quel malheur, hein !… Un homme de mérite, allez !

J'arrive ainsi derrière le jeune Pouillaud, qui brandit toujours son kodak, jusqu'au perron de l'Hôtel de ville. L'appariteur, en grand uniforme — je veux dire un képi galonné d'argent sur la tête, une blouse bleue que serre, aux reins, une ceinture de gymnaste ou de pompier —, en fait dégager les abords… Il renseigne Jaulin :

— L'assassin a tout avoué… Il s'appelle Coquereux, qu'il dit… Joseph Coquereux… C'est un tuilier… On va l'emmener à Beauvais…

Quelques minutes passent !… Quelques cris : « À mort ! À mort ! » se perdent dans le remous de la foule. Mais la foule est chaste. Sur la nature du crime, nulle allusion inconvenante, nulle plaisanterie équivoque. Et le nom de Coquereux, qui va de bouche en bouche, fait comme un léger bourdonnement. Brusquement, des cris s'élèvent :

— L'assassin ! L'assassin !

En effet, au haut des marches, un petit vieux, vêtu de loques comme un mendiant, paraît entre deux gendarmes, les poignets liés derrière le dos… À sa boiterie, à sa misère, je reconnais l'homme de la route. Et il est si petit, si maigre, il boite si fort, il se montre si modeste, il s'efface tellement entre les gendarmes, qu'il se fait un grand silence dans la foule désappointée… C'est vrai qu'il n'a l'air de rien… de rien du tout… Un pauvre visage quelconque, un peu effaré devant tant de monde… une peau grise, fripée, qu'une courte barbe semble couvrir de cendres, des yeux morts qui ne se posent nulle part, ni sur personne, des yeux qui n'ont pas de regards… Et c'est tout. Les épaules étroites, la poitrine rentrée, pas très pâle, pas même tremblant, maladroit et gauche seulement, il bute en descendant sur les marches. On n'en revient pas. Ça, un violenteur de petites filles ?… Ça, un meurtrier ? Ce qu'on avait rêvé grand, musclé, farouche et

beau… oui, beau… et terrible à vous secouer le corps de frissons… c'est ça… ce n'est que ça?…

— Pas possible! murmure, près de moi, Mme Irma Pouillaud… Ce vieux-là?… allons donc!… Comment aurait-il pu?… Oh! vous savez, c'est très difficile de violer une petite fille… On croit ça… mais c'est très difficile.

Quelqu'un observe :

— Vous verrez qu'on le graciera encore…

— Bien sûr! répond un autre… Du reste, si on l'exécute, ce sera encore pour Beauvais… Nous pouvons nous fouiller, nous!

Mme Amélie Tourteau soupire :

— C'est vrai, pourtant!… Je voudrais tant voir la guillotine… Tourteau l'a vue, lui, à Paris… Il dit que c'est quelque chose…

— Oh! vous savez, riposte Mme Irma Pouillaud… Un petit vieux comme ça… Ça ne doit faire aucun effet…

Mais Mme Tourteau s'obstine :

— Ça ne fait rien… Une fois… pour voir…

Dingo, lui aussi, a reconnu l'assassin. D'un brusque mouvement d'épaules, d'une forte secousse de la tête, il se débarrasse de son collier et s'élance. En deux bonds, il est près de l'homme. Comme s'il comprenait ce qui se passe, ce qui se dit autour de nous, ce qui menace son ami, pris d'une grande pitié, il lui lèche ses mains enchaînées, lui caresse les jambes, se hausse jusqu'à son menton comme s'il voulait l'embrasser, lui donne enfin, de toutes les manières qu'il peut, un témoignage public de sa sympathie scandaleuse.

Un des gendarmes demande à l'assassin :

— C'est à vous, ce chien-là?

Celui-ci regarde Dingo, ne le reconnaît pas pour son compagnon de la veille.

— Non… Mais non, s'excuse-t-il humblement…

— Alors, qu'est-ce que c'est que ce chien-là?… insiste le gendarme.

Le petit vieux balbutie :

— Je ne sais pas, moi… Monsieur le gendarme.

Essayant vainement de se soustraire aux caresses de Dingo, il crie, il glapit :

— Mais va-t'en, va-t'en donc, vilaine bête… sale bête!

— Hum!… Hum! ronchonne le gendarme, de plus en plus méfiant… Ça n'est pas clair…

Il bouscule le prisonnier, s'apprête à rudoyer Dingo… Je ne veux pas le renier, je ne veux pas qu'on le batte… Je le revendique pour mien.

— Laissez ce chien. Il est à moi, dis-je en agitant le collier, la chaîne.

Un moment je pense à raconter aux gendarmes l'incident de la veille. Mais cela va sûrement compliquer les choses. Peut-être m'impliquera-t-on dans cette affaire?… Non… Non… Les gendarmes, je les connais… Autrefois, je leur achetais le fumier de la gendarmerie et ils me volaient indignement sur le mélange et sur le transport. Je les ai quittés, ces braves serviteurs de la loi, ces intrépides gardiens de la morale et de la propriété, comme des fournisseurs malhonnêtes. Depuis, ils ne me saluent plus. Ils sont furieux contre moi. Par deux fois, ils m'ont dressé d'injustes contraventions, pour infraction au règlement sur la police des routes. J'ai comparu, grâce à eux, devant le juge de paix… Il y en avait un qui ne pouvait pas se tenir à cheval… Un jour, je passe devant lui en automobile. Le cheval a peur, fait un écart, et le gendarme, désarçonné, tombe sur la route… Naturellement, il me dresse procès-verbal… À l'audience, je raconte cette scène et je conclus : « Si ce gendarme ne peut pas monter à cheval, je demande qu'on le mette à pied… Je veux dire, gendarme à pied. » On a ri, on s'est moqué du gendarme, j'ai été acquitté… Je me souviens de ces aventures et de ces démêlés… Non… Non… je ne dirai rien… Les gendarmes me regardent, regardent Dingo, regardent l'assassin, se regardent laborieusement; ils cherchent quel bon tour ils pourraient me jouer… quelle vengeance ils pourraient tirer de moi… Alors, sans plus m'occuper d'eux, j'appelle Dingo.

— Allons! Dingo… viens ici…

Mais, autour de moi, on murmure… On commente, d'une façon pénible pour moi et pour Dingo, l'acte inqualifiable du chien et ma forfanterie.

— Parbleu! fait une voix de Ponteilles, un chien comme ça!

Une autre voix profère, une voix de lettré sans doute :

— Qui se ressemble…

Mme Irma Pouillaud n'ose rien dire. Elle me dévisage avec une expression de complet mépris.

Je suis tenté de crier à tous ces gens réunis sur la place :

— Dingo a raison… Oui, ce misérable assassin est moins criminel que vous tous… moins ignoble que vous tous… Vous êtes ignobles, tous… tous… tous!

Je recule devant le scandale et, malgré mon indignation — cette indignation qui fait le discours —, je ne me sens pas en veine oratoire. Je me contente d'appeler Dingo pour la seconde fois de l'appeler d'une voix plus tendre, approbatrice.

— Viens, Dingo… mon cher petit Dingo… Viens donc…

J'ai beaucoup de difficultés à le reprendre. Il ne veut absolument pas quitter son ami. Enfin, les gendarmes et l'assassin enchaîné pénètrent dans la foule… disparaissent dans la foule. De loin en loin, j'entends : « À mort! À mort! » Est-ce contre Dingo qu'ils crient?… Est-ce contre moi?… Est-ce contre l'assassin?… On ne peut pas le savoir. Alors, je gagne une petite ruelle déserte avec mon chien, qui tire violemment sur sa laisse et que j'ai bien de la peine à maintenir.

Au retour, tout le long de la route, je songeai à Mme Irma Pouillaud. Je ne pouvais éloigner de moi cette image plutôt déplaisante. J'avais beau faire, je revoyais toujours, non plus le modeste et piteux assassin qui s'en allait vers sa destinée, mais les formes énormes de Mme Irma Pouillaud et ce chapeau à coques rouges qui, se balançant au-dessus de la foule, finissait par la symboliser en quelque sorte dans mon esprit.

Mme Irma Pouillaud était une femme redoutable par l'ampleur démesurée de ses joues, de ses seins, de ses hanches, de ses fesses, et très populaire. Veuve d'un laitier tuberculeux, qui fonda la fameuse laiterie dite « des Cultivateurs syndiqués », elle avait quitté le commerce à la mort de son mari et, depuis ce temps-là, vivait bourgeoisement, en dame, dans la plus belle maison de Ponteilles, d'une fortune âprement acquise, heureusement réalisée. Le faste de sa maison était proverbial. On admirait qu'elle y eût installé une baignoire pour elle toute seule. Elle ne s'y lavait pas, d'ailleurs; elle y lavait seulement son linge. Ménage, cuisine, lessive, raccommodages, elle faisait tout par elle-même, n'ayant jamais consenti à prendre de domestiques

dans la crainte d'être volée par eux. Depuis trois mois, « par charité », disait-elle, elle avait recueilli une petite parente, orpheline et très pauvre. La vérité est que, « pour le vivre et pour le couvert », elle s'en servait comme d'une domestique et lui imposait les plus durs travaux.

— Qu'elle gagne seulement ce qu'elle me mange, expliquait l'ancienne laitière… Je ne lui en demande pas plus…

Et si la petite parente travaillait beaucoup, au-delà de ses forces, il n'arrivait jamais qu'elle mangeât à son appétit.

Mais la véritable cause de la popularité de Mme Irma Pouillaud, ce n'était pas uniquement sa baignoire, c'était sa richesse : quinze mille francs de rentes, qui ne faisaient que s'arrondir chaque année.

C'est que feu Pouillaud avait mis son commerce sur un bon pied. Moyennant de durs traités avec les paysans, il accaparait tout le lait de la région, le transformait mécaniquement en on ne savait quel breuvage à l'usage des crémeries parisiennes, de quelques hôpitaux, de quelques crèches, de quelques sociétés d'assistance maternelle. Il prélevait d'abord toute la crème, qu'il vendait à part, additionnait d'eau, d'eau de mare, le liquide déjà dépouillé de toutes ses vertus, y mêlait de la craie, un peu de cervelle de mouton, un peu de matière buthyrique. Et, avec ce qui tombait dans les cuves de sa tuberculose, cela faisait du lait. Il gagnait à ces ingénieuses pratiques cent pour cent, davantage peut-être.

On a beau être populaire et respecté, on est toujours, quand on réussit, jalousé par quelqu'un. Grâce à des dénonciations anonymes, mais précises, tous les ans, après analyse de son lait, cet habile commerçant était condamné par le tribunal correctionnel de Cortoise à des amendes variant entre cent et cinq cents francs. Même, la dernière fois, les juges crurent devoir ajouter cinq jours de prison avec sursis. Cela ne troublait en rien l'impassible Pouillaud. Tous comptes faits, il avait décidé que mieux valait continuer à frelater son lait et subir ces condamnations périodiques plutôt que de se résigner à d'insignifiants bénéfices en ne le frelatant plus. Pouillaud, qui avait des notions très saines, très pratiques sur la vie, avait fini d'ailleurs par considérer ces amendes comme une dépense nécessaire de publicité. Observez, à sa décharge, que ces incidents judiciaires ne l'atteignaient

nullement dans sa réputation établie d'honnête homme et d'habile trafiquant. Après chaque jugement, on disait :

— Enfin… quoi?… c'est du commerce… Si on ne peut plus faire de commerce, maintenant!…

Pouillaud fut fort regretté, car un homme riche est toujours un ornement pour un pays. Il eut de magnifiques obsèques. On fit venir de Cortoise, pour le conduire au cimetière, un char de première classe, orné de draperies brodées et de plumets blancs. Et, bien qu'il n'eût jamais rien donné, dans sa vie, à quiconque et pour quoi que ce fût, on le pleura… Entendez ce verbe, je vous prie, dans son sens imagé.

Aujourd'hui, retirée des affaires, sa veuve élevait des cobayes pour son plaisir, non pour le leur, car elle les vendait à l'Institut Pasteur… Elle les élevait pour s'occuper, disait-elle, et aussi, par la même occasion, pour en tirer quelques menus profits. Je dois dire à sa louange qu'elle ne les falsifiait point.

Elle était fort dévote et, malgré l'envahissement de la graisse, douée d'un tempérament amoureux des plus violents, que l'âge, au lieu de le refroidir, exaltait, paraît-il. On chuchotait, sans jamais mêler à ces histoires une pensée de déconsidération, qu'elle se montrait quotidiennement galante avec des charretiers bien musclés, dont elle avait d'ailleurs vérifié l'agrément et l'endurance du temps de son mari…

— Dame!… Une veuve, n'est-ce pas?… Et d'une si forte santé!

Et comme, au surplus, elle avait été jadis, en sa jeunesse, très fraîche de visage et très rose de peau, qu'elle s'habillait toujours de soie noire et qu'elle se coiffait de larges chapeaux à coques rouges, on l'appelait dans le pays, en dépit des ravages du temps, la belle Irma…

Sans autres incidents que ces souvenirs accordés à la belle Irma, nous rentrons à la maison. Dingo, qui m'a suivi sans entrain, est triste. Miche elle-même est impuissante à lui redonner de la gaieté. Il ne s'amuse de rien. Il s'éloigne de la table durant le repas, avec affectation, et refuse obstinément de manger. Toute la soirée, il est demeuré à l'écart, sans bouger, le corps étendu sur un tapis et la tête allongée sur ses pattes, comme s'il dormait.

De quoi est-il triste ?… D'avoir quitté son ami ? De n'avoir pas été reconnu, d'avoir été renié par lui devant les gendarmes ?

Je ne sais pas.

J'avais été très frappé par cette affaire. Le moment venu, je ne pus résister à la curiosité de me rendre à Beauvais pour y suivre les débats de ce qu'on appelait, dans les journaux, l'affaire Coquereux. Je n'étais pas bien sûr que le petit homme, malgré ses aveux, ne fût point innocent. J'ai une telle méfiance de l'appareil judiciaire, une telle répugnance pour ces faces indifférentes qu'ont les juges, un tel effroi de ces faces mornes, têtues qu'ont les jurés devant un problème humain, que je crois toujours, par une sorte de protestation instinctive, à l'innocence des pires criminels. Et puis, dans la circonstance, l'affectueuse pitié que Dingo avait témoignée au misérable bonhomme et l'indicible misère de ce dernier entretenaient mes doutes.

À la Cour d'assises, je retrouvais Coquereux tel que je l'avais vu sur la route, tel que je l'avais vu à Montbiron sur les marches de l'Hôtel de ville… si neutre, si modeste ! Il me parut seulement un peu moins maigre. Était-ce un effet de la lumière dans la salle ? Son visage avait quelque chose de reposé ; il était moins gris, moins cendreux. Je m'aperçus alors qu'il l'avait fait raser, par décence, sans doute, et par politesse. Hormis ce léger détail, je vis tout de suite qu'il ne songeait pas à se composer une physionomie, une attitude.

J'ai retenu le récit qu'il fit de son crime, la candeur de sa voix, la sobriété de ses gestes. Voici ce qu'il dit :

— Je me rendais à Compiègne, traînant mes meubles dans une voiture… J'avais trouvé de l'ouvrage à l'année, dans une tuilerie… Je suis tuilier de mon état, monsieur le juge… La journée avait été dure… il faisait une chaleur… une chaleur… une chaleur !… Jamais je n'avais eu si chaud… et, en arrivant à Montbiron, j'étais fatigué… fatigué…

Ici le président l'interrompit. Il dit, d'une voix joviale, au milieu des rires de l'auditoire.

— Accusé… la suite de votre histoire, dément complètement cette affirmation… Continuez.

Coquereux regarda le président, ne comprit pas cette plaisanterie et il continua :

— Et puis, je souffrais beaucoup de ma jambe… J'ai des varices, sauf vot'respect, monsieur le juge… Et puis, voilà qu'une pluie d'orage se met à tomber… qui me trempe jusqu'aux os… J'aurais bien voulu m'arrêter à Montbiron… Mais, je n'avais pas d'argent… Je connais les auberges… on m'aurait fermé la porte. Et puis, j'avais bien vu, en entrant dans l'village, c'qu'y avait d'écrit sur le mur. Ils avaient mis d'abord : « Il n'existe pas à Montbiron d'asile de nuit pour voyageurs indigents », et puis : « Avis : les bons de pain sont supprimés. » Quoi faire, mon Dieu !… Pardi… avec du beau temps, j'aurais pas été embarrassé… Je me serais couché dans le fossé… Mais, avec une pluie pareille… Ah ! sans ça !…

— Au fait ! Au fait ! grimaça le président, que ces préliminaires visiblement agaçaient… Vous êtes à Montbiron… c'est entendu… Alors ?

Après quelques hésitations, car cette nouvelle interruption lui avait fait perdre le fil de son discours, il reprit :

— Comme je sortais du pays, sur ma gauche voilà que j'aperçois une grande cour de ferme… des granges… des magasins… des greniers… « Sapristi ! que je me dis… ça ferait bien mon affaire… » Ma foi ! j'entre dans la cour… et je demande l'hospitalité pour le reste de la journée et pour la nuit… « Je suis bien fatigué… que je dis… J'ai des varices… Et cette sacrée pluie !… » La patronne, une bien brave femme, monsieur le juge… me mène dans une espèce de grand grenier… où il y avait des paniers… et, dans un coin, par terre, de la paille… « Tenez… que dit la patronne… installez-vous… » Comme de juste, j'avais remisé ma voiture dans la cour, sous un hangar… Je ne pensais qu'à dormir… Je me couchai sur la paille… Je ne sais pas l'heure qu'il était… le jour avait baissé, et la pluie tombait encore… Il pouvait être, dans les sept heures et demie, huit heures… quand je fus réveillé par une voix… « Hé ! l'homme… Hé ! l'homme ! », que faisait la voix… Alors, je vis devant moi, une petite fille de dix, douze, quinze ans… je ne pouvais pas bien distinguer… Elle avait une grande blouse rose… un grand col blanc… Une natte lui pendait dans le dos… Et elle tenait, dans ses mains, une soupière qui fumait… « V'là de la soupe », qu'elle me dit… « Levez-vous et mangez… » Je me mis sur mon séant… et me frottai les yeux… pour mieux voir la petite. Elle

était gentille… Je ne la voyais pas bien… Mais elle était très gentille… une petite frimousse très gentille… Moi, j'aime les enfants, monsieur le juge… Les enfants… ça me fait de l'effet au cœur… Ma foi… oui!… Je suis comme ça… Je lui dis, sans mauvaise intention, bien sûr… « Pose donc ta soupière… là-bas… sur les paniers… et viens me faire mignon… » — « Ah! non! », qu'elle me dit. — « Pourquoi? », que je lui dis — « Vous êtes trop laid », qu'elle me dit… Cette gamine!… voyez-vous ça?… C'est vrai que je ne suis pas beau… Je suis vieux… J'ai des varices… Je me mets à rire… « La drôle de petite enfant! », que je dis… Bien sûr, je n'étais pas fâché… J'aime les enfants, monsieur le juge… les petites filles surtout… J'en ai eu deux… Il y a bien longtemps… Elles sont mortes… Ah! sans ça…

Il avait débité tout cela sans gestes, les yeux presque constamment baissés, et d'une voix humble, monotone, que l'âge, plus que l'émotion, faisait trembler. Et il était resté court, il s'était tu. On ne lui voyait plus les yeux. Il semblait s'être endormi, comme bercé par le chantonnement de sa voix…

— Eh bien!… fit le président… Qu'est-ce que vous attendez?… Est-ce que vous dormez?… Vous en étiez à… Où en étiez-vous? allons, continuez…

Le petit homme leva les paupières. Il ne regarda rien, ni la Cour, ni les bancs des juges, ni le public entassé sur les gradins. Il regarda seulement du coin de l'œil les gendarmes qui lui donnaient quelques bourrades dans le dos, comme pour le réveiller… Alors il reprit :

— J'aime les enfants… monsieur le juge…

— Vous l'avez déjà dit cent fois… C'est entendu… interrompit encore le président, qui, les deux poings au bras du fauteuil, se tournait et se retournait sur son siège avec impatience… Nous allons voir comment vous les aimez!…

— Les petites filles… surtout!… appuya l'accusé… Je la prends par le bras, pour l'embrasser gentiment… comme un père embrasse ses enfants… Mais, la voilà qui se met à crier… à crier… et elle laisse tomber la soupière, qui se brise sur ma jambe, ma jambe malade, comme de juste… « Sacrée petite maladroite! », que je lui dis… Elle se met à crier plus fort… plus fort… à crier comme si on l'étranglait… « Mais tais-toi donc! », que je lui dis… « Pourquoi cries-tu comme ça? ». Et comme elle

criait toujours, je lui mets la main sur la bouche… pour l'empêcher de crier… Alors, elle me mord la main, la petite enragée… elle me mord jusqu'au sang… « Ah ! la mauvaise enfant ! », que je dis… « la mauvaise enfant !… » Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, monsieur le juge ?

Et il montra sa main gauche, sur laquelle deux cicatrices blanches apparaissaient au creux de la paume…

Le président bondit sur son siège.

— Accusé ! s'écria-t-il, je vous défends de m'interpeller… C'est indécent.

Humble et calme et la main tendue vers eux, Coquereux se tourna vers le banc des jurés :

— Je le demande à messieurs les jurés, qui sont de vrais bons pères de famille… Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? Je l'ai prise par le cou, comme de juste… je l'ai serrée un peu… pas beaucoup… un peu seulement… Un cou de fillette, pensez bien… j'en avais pas gros dans la main… Comme une petite branche de coudrier, dans la main… Je ne voulais pas lui faire du mal, à cette petite… J'aime les enfants… Mais elle se débattait, elle essayait de me griffer les yeux, avec ses doigts. J'ai serré plus fort, comme de juste… enfin jusqu'à ce qu'elle ne fasse plus un mouvement… « La voilà redevenue sage », que je me dis… Et j'ai retiré mes mains de dessus son cou… Vous ne me croyez pas, messieurs les jurés… Et, pourtant, c'est la vérité… La voilà qui tombe, comme une masse, sans un cri, en travers de mes jambes… la tête et les mains, dans la paille… Je crus d'abord que c'était une farce à elle, comme de juste… « Hé ! petite… allons, petite, que je lui dis… Viens me faire mignon ! » Elle ne bouge pas… elle ne répond pas… Et elle n'a jamais plus bougé… Ma foi !… elle était morte…

Un cri d'horreur souleva, dans l'auditoire, toutes les poitrines.

— Silence ! cria le président.

Et, s'adressant à l'assassin :

— Elle était morte… bon ! constata-t-il… Elle était bien morte… très bien !… Après ?… que s'est-il passé ?

— J'ai eu du deuil, monsieur le juge…

— Ce n'est pas ce que je vous demande… Que s'est-il passé ?… Répondez.

Il hésitait à répondre… Il n'avait pas de honte… Mais je pense qu'il cherchait une formule convenable, qui ne blessât la pudeur de personne. Cet assassin n'était pas un pornographe. Il baissait pudiquement les yeux et à plusieurs reprises se passa les doigts sous le nez. Et il balbutia :

— Elle était en travers de moi… comme de juste… Alors… Eh bien oui, là ! je me suis contenté…

Et il ajouta comme pour atténuer l'effet de cette réponse discrète et pour en appeler à la pitié du public…

— On est veuf… on est pauvre… On a pas souvent l'occasion…

— Allez vous asseoir…

Et le petit homme, au milieu des cris de protestation de l'auditoire qui voulait la mort, ne fut condamné qu'à vingt ans de travaux forcés…

En sortant de la Cour d'assises, je fis d'amères réflexions sur moi et sur Dingo.

Quand j'avais rencontré le petit homme sur la route, traînant sa voiture, si je lui avais donné quelque argent — ce qu'humainement, j'aurais dû faire —, il eût sûrement trouvé un abri, autre part que chez les Radicet, et j'eusse ainsi évité — pour quelques sous — ces deux choses également déplorables, le crime d'un homme et la mort d'une petite fille… Comment n'y avais-je pas songé ?… Cette idée tardive me causa beaucoup de remords…

Quant à Dingo, je ne sais plus que penser de lui et de cette psychologie fameuse que je vantais à tout le monde. Ce qui m'inquiétait, ce n'était pas tant son goût d'immoralisme que cette erreur de perspicacité qui l'avait fait se jeter dans les bras d'un criminel si peu prestigieux. Pouvais-je admettre à sa décharge que ce geste, en apparence scandaleux, correspondît à un désir d'évangélisation ? C'était bien improbable… Alors, quoi ?… Je voulus me rassurer par ce fait que les jurés, qui sont « de vrais bons pères de famille », avaient ressenti eux aussi, à un degré moindre que Dingo, mais ressenti tout de même, de la pitié pour cet assassin, puisque, pouvant le condamner à mort, ils trouvaient à son crime des circonstances atténuantes… Mais au fond, je n'étais pas très tranquille…

Je me tire des cas difficiles en me disant que la question qui m'embarrasse dépasse l'entendement humain. Cela concilie mon peu d'imagination et ma paresse… Je ne cherchais donc pas à approfondir celle-là davantage. D'ailleurs, au fond, elle ne m'intéressait que médiocrement; mais une autre question se dressait, plus angoissante.

Allais-je désormais ne plus me fier au jugement de Dingo?… Et comment ferais-je pour me diriger dans la vie?…

Je dois dire que, jusqu'ici, en dehors de cette immoralité, de cette amoralité sociale, qu'il partageait d'ailleurs avec beaucoup de grands philosophes et sur laquelle par conséquent on pouvait discuter, sa connaissance de l'âme humaine, sa clairvoyance en toutes choses tenaient vraiment du prodige. J'avais fini par m'y fier aveuglément. Je me détournais de l'homme envers qui Dingo montrait de la méfiance, de la haine. J'acceptais, sans discussion, celui à qui Dingo manifestait de l'amitié. On me reprochait quelquefois mes brusques sautes d'affection. On me disait :

— Comme tu es drôle!… Pourquoi as-tu rompu avec un tel?…

Je répondais simplement :

— Dingo ne l'aime pas…

Et ma conscience était en paix.

Fallait-il donc maintenant que ma conscience fût à jamais troublée et que je m'obligeasse, à cause de lui, à reviser le procès de toutes mes amitiés perdues?

La vérité est que Dingo sentait ce qu'il y avait de mauvais, de putride dans l'âme des hommes, comme il reniflait l'odeur des petits cadavres d'animaux enfouis profondément dans la terre… Mais, aimant la pourriture, peut-être négligeait-il, détestait-il ceux qui n'en portaient pas l'odeur…

Quand je repense à tout cela, je me demande si j'ai eu raison de l'écouter et de lui sacrifier avec tant de légèreté tant de choses et tant de gens que j'aimais…

Même, en admettant qu'il ne se trompât point, m'a-t-il épargné du moins les démarches humiliantes, les ridicules sentimentaux, les déceptions, les erreurs, et toute cette tristesse affreuse des reniements, des trahisons?… Je n'ose répondre à cette terrible question… Je n'en sais rien… je n'en veux rien savoir…

Ce que je sais, c'est que, grâce à lui, je suis enfin parvenu à cet admirable état, à cet état divin d'insociabilité, dont les philosophes pessimistes et les poètes décadents disent que c'est un état de parfait bonheur.

Parfait bonheur, soit… mais bonheur souvent bien douloureux.

Toutes les fois où, par un sot esprit de contradiction et aussi par une sotte protestation d'homme qui ne veut pas se laisser mener par les caprices et les billevesées d'un chien, toutes les fois où je m'acharnai à résister aux avertissements de Dingo, j'eus lieu de m'en repentir cruellement.

Il s'ensuivit de pénibles histoires que je vous demande la permission de raconter.

V

Le notaire de Ponteilles avait un nom charmant et qui lui allait si bien ! On l'appelait maître Anselme Joliton. Naturellement, j'étais au mieux avec lui.

Dans les petits pays, et aussi dans les grands — mais surtout dans les petits —, le notaire est toujours populaire. Il représente quelque chose de plus qu'un homme, quelque chose de plus qu'une institution ; il représente les champs, les prairies, les bois, les moissons et les maisons ; il représente l'héritage, le mariage ; il représente l'argent ; il représente la propriété, enfin… Il unit la terre à la terre, l'argent à l'argent, transmet la terre et l'argent de l'un à l'autre, d'une famille à l'autre famille, du mort au vivant et il fait fructifier l'argent pour ensuite le changer en terres, donnant à l'argent plus d'argent que n'en donne l'État. C'est une sorte de providence panthéistique, de divinité mythologique et locale. Et son étude, remplie de cartons poussiéreux et de vénérables paperasses, est un temple vers quoi convergent tous les intérêts, tous les désirs, toutes les espérances, toutes les passions, tous les crimes secrets d'un petit pays.

Dans les petits pays, comme Ponteilles, si jalousement fermés aux « étrangers », un notaire a beau venir de loin, de très loin, il n'est jamais considéré comme un « étranger ». Les paysans l'acceptent tout de suite. Non seulement ils l'acceptent, mais le jour même où il est venu, sans savoir, sans se demander d'où il est venu, ils le consacrent comme étant du sol, depuis toujours, comme étant de leur sol, dont, par une fiction exceptionnelle, ils

imaginent qu'il est sorti, tout armé de ses panonceaux, pour le bonheur, c'est-à-dire pour l'enrichissement de tout le monde.

Méfiants envers leurs pères, leurs mères, leurs enfants et envers eux-mêmes, méfiants envers les animaux et les choses et envers l'ombre des choses, les paysans accordent au notaire une confiance illimitée. Cette confiance, constitutionnelle, congénitale, rien ne l'ébranle, ni les disparitions, ni les fuites, ni les catastrophes. Ruinés par celui qui est parti, ils se mettent aussitôt en devoir de se faire ruiner par celui qui arrive.

Outre ce symbole merveilleux de la propriété qu'incarne dans les campagnes un notaire, il incarne encore un autre prodige non moins merveilleux, par où se révèlent mieux encore la divinité de son origine et la toute-puissance de ses surnaturelles fonctions : il écrit et il parle un jargon mystérieux, à quoi personne ne comprend jamais rien… Moins encore qu'au latin de la messe. Le paysan croit en Dieu, parce que Dieu parle en latin ; il croit au notaire, parce que le notaire écrit en jargon.

Le paysan est ainsi fait que, s'il comprend, il discute. S'il discute, sa cupidité s'éveille aussitôt et s'exalte. Il devient alors intraitable. Impossible de s'entendre avec lui. S'il ne comprend pas, on peut le mener là où l'on veut, car jamais il n'avouera qu'il n'a pas compris. Son amour-propre est celui d'un enfant stupide et têtu.

J'ai vu, dans cet ordre de choses, des choses extrêmement comiques ou, ce qui revient au même, extrêmement tristes. J'ai vu un notaire lire à un paysan, très méfiant, très processif, la formule d'une quittance. Elle était tellement embrouillée, tellement enchevêtrée d'articles du Code, de lois, d'arrêts de cour, de commentaires juridiques, de vocables périmés, si totalement incompréhensible que la tête m'en tournait… À chaque phrase de ce jargon affolant, le notaire s'interrompait de lire. Et il demandait au paysan :

— Vous avez bien compris ?

— Oui… Oui…

— Vous comprenez bien ? Vous comprenez bien tout ?

Le front barré, l'esprit tendu jusqu'à la congestion, les oreilles bourdonnantes, suant de partout à grosses gouttes, abruti, ahuri, le paysan ne comprenait rien, absolument rien, à tout ce verbiage de procédure, qu'on ne comprenait pas déjà, du temps de

Louis XIV où on l'inventa. Il répondit les lèvres serrées, l'œil hagard :

— Pardi… bien sûr que je comprends…

Le notaire appuya avec un plaisir démoniaque :

— C'est grave, vous savez… très grave… Je vais vous relire ce passage, particulièrement grave… Parce que je ne veux pas que vous veniez me dire plus tard… que vous n'avez pas compris… Faites attention… Pesez la valeur de chaque mot, cherchez le sens de chaque phrase… Je relis…

Le paysan avait l'air d'un noyé…

— Pas la peine… pas la peine… dit-il… Je comprends, allez!

Le notaire s'obstina. J'admirais sa force de tortionnaire.

— Réfléchissez encore… Allons, je relis…

— Non… non… Puisque je comprends…

— Alors, signez.

Le paysan eut comme un grand froid au cœur, comme un tremblement de la voix, de la main, des paupières, des jambes. Il sentait bien que mettre son nom ou la croix de Notre-Seigneur sur du papier timbré, au bas d'un acte qui engage et sur quoi on ne pourra plus revenir, c'était l'événement le plus grave qui pût lui arriver dans la vie… Il prit la plume… ce n'est pas assez dire… il se jeta sur la plume que lui tendait le notaire… Et il signa… Il signa en haut, en bas, parapha à droite, reparapha à gauche et resigna, intersigna, contresigna avec une sorte d'acharnement sauvage… Il fallut lui arracher la plume des mains, il fallut lui arracher des doigts la minute de la quittance, car il eût signé toute la journée.

Il eût signé l'abandon de son champ, le don de sa vache, de sa récolte, de sa maison, l'empiétement des bornages sur ses terres; il eût signé son dépouillement en faveur du voisin, ou des pauvres, il eût signé sa ruine totale… sa mort!

Il était très pâle. Quand il eut fini de signer, il dit au notaire, qui lui faisait toujours remarquer la gravité de ce qu'il venait de faire…

— J'ai compris… j'ai bien compris, allez!… Et quand même… Je sais ben que vous ne voudriez pas me foutre dedans…

Maître Anselme Joliton était notaire à Ponteilles depuis douze ans. Il avait succédé à maître Léonce Vertbled. Selon le rythme

habituel, maître Vertbled, après vingt années d'exercice loyal et de confiance universelle, était parti un matin d'avril — ô joies du printemps — avec tout l'argent déposé dans son étude, tout l'argent de la Fabrique, dont il était le trésorier, tout l'argent d'un certain baron de Vissepet dont il gérait les propriétés, pour le compte de qui il touchait fermages, arrérages et redevances, et qui se tua, le pauvre baron, découragé à la pensée qu'il devrait désormais les toucher lui-même, ce dont il ne se sentait pas capable… Le plus douloureux, ce n'était pas ce que maître Vertbled emportait, c'était ce qu'il laissait… Non seulement maître Vertbled était un génial voleur, c'était un puissant ironiste. Il laissait une situation tellement inextricable, au point de vue des attributions hypothécaires, et même des origines de la propriété dans tout le canton, qu'il en résulta de nombreux procès, dont quelques-uns se plaident encore, se plaideront longtemps, se plaideront peut-être toujours. Presque tout le pays fut ruiné, plus que ruiné, bouleversé de fond en comble. Il semblait qu'une révolution sociale fût passée sur lui. Par suite de faux, par suite de manœuvres frauduleuses, comme on n'en avait pas encore vu jusqu'ici, il arriva que certains furent dépouillés de terres qu'ils possédaient de père en fils, légitimement. D'autres se virent attribuer des terres qu'ils ne possédaient pas. Personne ne savait plus ce qu'il avait ou ce qu'il n'avait pas. Effroyable gabegie, dont on ignore à l'heure actuelle si l'on sortira un jour.

C'est dans ces conditions difficiles que maître Anselme Joliton, clerc principal dans une petite ville de la Touraine, arriva, inconnu à Ponteilles. Il ne fut pas accueilli à coups de fourche; on le reçut comme un sauveur.

Un moment, on avait même craint qu'il n'arrangeât la situation extraordinaire laissée par maître Vertbled, qu'il remît les choses à leur vraie place, les propriétés à leurs véritables propriétaires. Par bonheur, il n'en fut rien. Cette situation, il la compliqua encore. Cela lui valut d'emblée la confiance de tout le monde.

Durant douze ans d'ailleurs, il se montra digne de cette confiance.

On se disait ce qu'on s'était dit de maître Vertbled, ce qu'on s'était dit du prédécesseur de maître Vertbled, ce qu'on s'était dit

de tous les notaires qui, depuis qu'il y a des notaires, s'étaient succédé à Ponteilles…

— Au moins, celui-là… à la bonne heure !

Celui-là était comme les autres… Il attendait patiemment que les bas de laine, si bien vidés par maître Vertbled, se fussent remplis à nouveau pour maître Anselme Joliton. En effet, peu à peu, ils se remplissaient automatiquement, selon des lois mécaniques très bien connues. Car il est sans exemple — je parle d'après les statistiques les plus pessimistes — il est sans exemple qu'un bas de laine de paysan, même arrivé au suprême degré de la platitude, ne se regonfle et ne soit plein à craquer, au bout de douze ans. Et cela, en dépit des mauvaises récoltes, des grands gels, des sécheresses, des grêles, des invasions de chenilles, de campagnols et de phylloxéra, en dépit des incendies, des épidémies, des guerres, des Panamas, des Fiscalités les plus féroces, des catastrophes en tout genre…

Maître Anselme Joliton était un homme de quarante-cinq ans, rondelet, grassouillet, obséquieux. Il avait conservé la mode ancienne des redingotes noires très longues et des cravates blanches. Un chapeau haut de forme en feutre mat couvrait en toutes saisons, à toutes heures du jour même les plus matinales, sa tête ronde, strictement rasée, qu'encadraient sur la nuque, d'une oreille à l'autre, des boucles de cheveux châtains, prématurément mêlés de cheveux gris. La mine papelarde, le nez charnu, l'oreille plate et détachée, la peau d'une graisse un peu jaune, la bouche toute mouillée de politesses, toute fleurie de sourires, le linge douteux, il avait l'air d'un chanoine. Un chanoine parfois un peu triste. Marié, sans enfants, on ne voyait jamais sa femme qui, malade, disait-on, d'une neurasthénie incurable, passait ses journées à pleurer, étendue sur une chaise longue, dans sa chambre, dont les persiennes restaient toujours fermées. Il vivait modestement. La domesticité se composait d'une femme de ménage et du second clerc, qui s'initiait aux mystères du notariat, en balayant la maison et cirant les chaussures, en s'occupant du cheval et de la voiture. Il s'occupait aussi du jardin… Ah ! Ce n'était pas l'existence que maître Anselme Joliton avait rêvée. Il eût aimé recevoir des amis… donner quelques dîners intimes à des clients importants et sympathiques. Bien à regret, il avait dû renoncer à ces joies, justement à cause de sa pauvre, de sa chère

malade, incapable de diriger la maison et qui ne voulait voir personne.

— Une vie brisée… soupirait-il… Par malheur, on ne me laisse pas l'espoir du moindre changement… C'est bien triste… Mais chacun a sa croix sur la terre…

Et il ajoutait, en rassemblant dans son regard résigné toutes les mélancolies qui sont éparses dans la vie :

— Tout de même… Je n'ai pas eu de chance… Nous aurions pu être heureux… Ma femme était si bonne musicienne… Elle joue du piano, comme un ange…

Au moins une fois par semaine, il allait à Paris, très luisant, très pommadé, très brossé, sous le bras une lourde serviette de maroquin, bourrée de papiers. Comme on le plaisantait sur ces très fréquents voyages, il répondait avec une expression de lassitude et d'ennui :

— Les affaires!… ah! les affaires!… Le travail… je n'ai plus que ça… Que voulez-vous?

On sut plus tard — trop tard — que les affaires de maître Anselme Joliton — histoire banale — c'était une petite téléphoniste qu'il entretenait d'amour et de quatre-vingt-dix francs par mois… Une petite femme de seize ans, sa payse de la Touraine, qu'il trompait d'ailleurs avec des dames plus élégantes des Folies-Bergère, de l'Olympia et du bal Tabarin.

Je lui avais remis de l'argent pour des placements hypothécaires, de magnifiques placements sur une non moins magnifique usine de cyanure d'or, installée en Touraine — la seule de ce genre qui existât en France — et dont maître Joliton avait dans son étude, sur les murs tendus de pékin vert, un plan au lavis bleu et une photographie alléchante.

Il venait souvent me voir… oh! en voisin, seulement, en bon voisin. Nous parlions de toutes sortes de choses… de sa femme qui n'allait jamais mieux, de l'usine de cyanure d'or qui allait de mieux en mieux. Et nos conversations finissaient régulièrement par un couplet de maître Anselme Joliton sur l'immoralité des temps :

— Ah! monsieur, gémissait-il, quels temps nous traversons!… Nous nageons dans l'immoralité, monsieur!… Monsieur, l'immoralité coule à pleins bords…

Quand il était assis, son ventre qui bombait douillettement, entre ses cuisses courtes, comme un gros coussin entre les accotoirs d'un fauteuil massif, invitait au respect, à la sécurité, au repos. On avait envie de se coucher dessus. Quand il était debout, maître Joliton ne cessait de me saluer jusqu'à terre. Il s'extasiait :

— Ah ! Monsieur… Comme vous êtes beau ! Comme vous êtes intelligent !… L'intelligence même, monsieur… Et quel génie vous avez, monsieur !… Vous ne pouvez pas savoir à quel point je profite de tout ce que vous dites… Où trouvez-vous tout ce que vous dites ?… C'est prodigieux… Et quelle splendide propriété !… Et votre cuisinière, monsieur !… Quelle admirable cuisinière ! Et ce chien donc !… Ah ! Ah !… quel chien !… Quel chien superbe !… D'ailleurs, tel maître… tel chien… C'est évident.

Et il s'inclinait. Et il souriait. Et de sourire et de s'incliner, la salive lui venait à la bouche, aux coins de laquelle elle moussait avec un petit bruit musical.

J'étais un peu confus, mais flatté. Peu habitué aux compliments, je me rengorgeais. Je me disais :

— Voilà donc enfin quelqu'un de bien poli… Quelqu'un de bien agréable à voir, à entendre… et qui sait ce que c'est que les hommes… On a plaisir vraiment à confier de l'honneur, des secrets, et même de l'argent à un tel notaire !… Il réhabilite la profession… Ah ! celui-là !… À la bonne heure !

À mesure que je le considérais, que je le détaillais, mon lyrisme s'exaltait… Je me disais encore :

— Quelle bonne figure !… Quelle figure éclairée, honnête et si modeste !… Et ce ventre… Ah ! ce ventre avec cette belle courbe, calme, pleine, magistrale… Qu'il est donc vénérable !

Et je songeais, avec presque de l'attendrissement, à cette magnifique usine de cyanure d'or, dont j'allais revoir, de temps en temps, dans le cabinet de maître Joliton, le plan bleu, si bleu, bleu comme le ciel.

Malgré les sourires, les humilités, les courbettes, les gestes onctueux, malgré cette usine de cyanure d'or et malgré l'admiration éperdue que maître Joliton professait pour Dingo, Dingo détestait le notaire. N'étant pas homme, homme de lettres surtout, il n'avait aucune vanité, du moins, aucune de leurs vanités.

Il se méfiait des vains éloges et des compliments grossiers. Dès qu'il flairait, dès qu'il apercevait le notaire, il prenait une attitude nettement agressive. Il ne le quittait plus des yeux, et je vous assure que ses yeux étaient terriblement sévères. Si, par courtisanerie envers moi, le notaire s'essayait à caresser le chien, le chien aussitôt hérissait les poils de son échine, furieusement montrait les crocs, faisait entendre un grognement qui disait bien ce qu'il voulait dire, au sens de quoi maître Joliton ne pouvait pas se méprendre.

— Qu'il est amusant!… admirait-il, un peu pâle… Dieu! que vous avez donc un chien amusant!… En vérité, je n'ai jamais vu un chien si amusant.

Et, habilement, il mettait une chaise, une petite table, entre lui et Dingo, tout en disant :

— J'adore les chiens… En Touraine, j'ai connu un chien… pas aussi beau… pas aussi beau, naturellement… enfin, un chien dans son genre… en moins beau, en beaucoup moins beau… Et même, il ne lui ressemblait pas du tout… C'était en 1884… Un jour, ou plutôt, un soir…

Un grondement, plus fort que les autres, interrompait à propos le récit à peine commencé. Et, bien à l'abri derrière le rempart de la table, le pauvre notaire, dont le regard inquiet voyageait de Dingo à moi, répétait :

— Ah! regardez-le… Ah! Ah! Ah!… Qu'il est amusant!

Pendant plus de six mois que dura ce manège presque quotidien, il me fut impossible — par la sévérité et par la douceur — d'amener Dingo au respect que méritait un homme qui s'exprimait en termes si choisis sur son compte et sur le mien. Au contraire, la haine du chien s'accentuait à chaque visite du notaire. Et je vis bien que c'était là un parti pris, contre lequel il n'y avait pas à lutter.

Je n'avais pas encore, à ce moment-là, expérimenté la perspicacité de Dingo. J'en étais réduit à la mienne. Elle m'a beaucoup trompé… Je blâmai énergiquement mon chien. Pour éviter un malheur irréparable qui eût mis en deuil le notariat national et l'usine de cyanure d'or, je dus consigner Dingo dans une chambre fermée, toutes les fois que maître Joliton venait chez moi.

Quand on sonnait à la grille :

— Enfermez le chien… commandais-je. C'est peut-être le notaire.

Et un beau jour, par un merveilleux matin d'avril, j'appris que maître Anselme Joliton, de même que maître Léonce Vertbled, était parti, dans la nuit, emportant mon argent, tout l'argent du pays. Il ne laissait, pour nous consoler, que les plans au lavis bleu de l'usine de cyanure d'or, sa femme neurasthénique, *La Mort de Marceau,* et le portrait de Mme Récamier…

Alors, ce fut quelque chose de tout à fait hideux.

Réveillé, en sursaut, par cette nouvelle, le village poussa un long hurlement. Il se porta en masse devant l'étude du notaire, contre laquelle furent lancés, avec les injures les plus violentes, des pierres, des culs de bouteilles, des morceaux de fer ramassés dans la rue. S'excitant l'un l'autre et ayant brisé toutes les vitres, ils pénétrèrent dans la maison, qu'ils voulurent mettre au pillage. Il n'y avait rien… rien que les cartons et les paperasses. Mais leurs grosses mains, leurs mains furieuses se retirèrent d'elles-mêmes et comme subitement effrayées à l'idée de violer ces choses si sacrées. Il y avait aussi Mme Joliton… Elle s'était levée au bruit, se présentait au haut de l'escalier, les cheveux dénoués, épars sur la poitrine, presque nue, hagarde.

Ils crièrent :

— Notre argent!… Nos terres!… Nos maisons!…

Le bourrelier, Joseph Velu, lui jeta à la face :

— C'est toi qui as ruiné ton mari… catin… c'est toi!… Notre argent, tout de suite!

Elle ne savait rien… ne comprenait rien… et son visage était comme un visage que la raison n'habite plus.

Elle aussi criait :

— Qu'est-ce que vous dites?… Qu'est-ce que vous dites?… Je ne sais pas ce que vous dites.

Velu s'avança jusqu'à elle, la menaça du poing. Un autre la tira par les cheveux.

— Ta dot!… Nous voulons ta dot, entends-tu! Tu va nous rendre ta dot… et tes bijoux…

Elle n'avait pas de dot… Elle n'avait pas de bijoux… Elle n'avait rien… À elle toute seule, elle était plus misérable, plus

pauvre, plus dépouillée de tout que ces forcenés qui hurlaient contre elle… Elle répétait, sans comprendre :

— Ma dot… Une dot… Qu'est-ce que vous dites!… Qu'est-ce que vous dites?

Et puis, tout à coup, elle s'affaissa, s'évanouit. Velu qui, parvenu derrière elle, lui avait asséné un coup de poing sur la nuque, crut, la voyant tomber, qu'il l'avait tuée. Il s'enfuit… Et tous, pris de peur, s'enfuirent avec lui…

M. Théophile Lagniaud ne parut point à cette scène et se barricada dans sa chambre. Dès qu'il avait entendu hurler les gens, le père Cornélius Fiston était parti en courant, pour les champs…

Le lendemain, au petit jour, le curé trouva Mme Joliton noyée dans la mare, près de l'église. Des grenouilles nageaient, sur l'eau bourbeuse, autour d'elle… Il se signa, comme pour appeler sur ce cadavre de suicidée — mais sans y croire — le pardon de Dieu et il s'en alla à toutes jambes prévenir le maire…

Comment Dingo connut-il la fuite de maître Anselme Joliton?… Je n'en sais rien… Mais, sûrement, il la connut.

Ce beau jour-là, son agitation fut inhabituelle. Je remarquai qu'il avait dans la physionomie, l'attitude, les gestes, quelque chose d'important, de supérieur et en même temps quelque chose d'ironique et de fiévreux que je ne lui avais jamais vu. Il allait sans répit, de moi, qui tempêtais furieusement contre tous les notaires du monde, à la cuisinière, dont les économies avaient sombré dans la catastrophe… et qui pleurait sa misère, effondrée, au coin de la cuisine, sur une chaise, un panier de pois, qu'elle n'écossait point, entre les jambes…

Et il ne cessait de nous parler…

Il me disait… il me disait certainement :

— Tu vois… Ah! tu vois!… Je savais bien… Et pourtant, je ne suis qu'un chien… je ne devrais pas savoir ce que c'est qu'un notaire, puisque nous n'en avons pas, nous autres… Ah! non, par exemple!… Ah! vous voulez des notaires, vous, les hommes… Te voilà bien avancé, maintenant… Mais tu n'en veux faire, jamais, qu'à ta tête.

Je gémissais :

— Comment se douter, mon pauvre Dingo?… Il était si poli… si poli… Il t'aimait tant.

— Justement, voyons… Tu es donc bête ?

— Ah ! Dingo !… Mon argent !… Mon argent !…

Je lui criais cela, comme s'il pouvait me le rendre.

Mais Dingo, impitoyablement répondait :

— Il court, ton argent… C'est bien fait aussi… M'écouteras-tu, désormais ? Ou bien continueras-tu à m'enfermer dans un cabinet noir… à me mettre en pénitence, comme un marmot qui n'a pas voulu apprendre sa leçon, chaque fois que je te dévoile l'âme d'un homme… chaque fois que je t'avertis d'un danger ?… C'est inouï, vraiment !… Et tu n'as pas même voulu que je lui saute à la gorge…

— C'est vrai… C'est vrai.

— Que je le morde aux mollets…

— C'est vrai… C'est vrai.

— Un sale notaire comme ça !

— C'est vrai… C'est vrai… Je m'en repens, va !

— Il est bien temps… Et tu recommenceras à la première occasion…

— Non. Non… je t'assure…

— Nous verrons bien…

Il disait à la cuisinière :

— Pourquoi gémis-tu ?… De quoi te plains-tu ?… Ton argent ?… Ah ! ton argent… Mais qu'est-ce que cela peut bien te faire ?… Puisque, dès demain, tu vas te remettre à économiser sur tes joies, imbécile… sur celles des tiens, égoïste… pour donner encore au premier notaire qui te le demandera, cet argent, ce tout petit peu d'argent, rudement gagné, et dont il est dit que tu ne jouiras jamais, jamais… jamais !… Est-ce que j'économise, moi ?

— Toi, parbleu ! pleurait la cuisinière… tu n'as pas d'argent…

— Heureusement… ripostait Dingo.

— Toi, tu n'es qu'un chien…

— Tiens !… bien sûr… Je m'en applaudis tous les jours… depuis que je connais les hommes…

Il nous disait encore, à Marie et à moi, bien d'autres choses, que je n'ai pas entendues, que j'ai parfaitement comprises, et que je ne rapporterai pas de peur que vous ne me preniez pour un imposteur, un sot ou un poète…

Pourtant, je dois rapporter encore ceci :

Quand il eut appris le suicide de Mme Joliton, Dingo se mit à gémir, à pleurer. Et Marie, qui était une bonne femme, une de ces excellentes femmes dont on dit qu'elles ne tueraient pas une mouche, s'écria en dansant de joie à cette nouvelle :

— C'est bien fait… c'est bien fait… ça lui apprendra…

VI

Pierre Piscot vient faire des journées chez moi, autant qu'il veut. Le jardinier l'emploie à lier les salades, sarcler les semis, désherber les plates-bandes et ratisser les allées. L'hiver, il ébranche les arbres, casse le bois, ramasse les feuilles, fume le jardin et le laboure. C'est un bon ouvrier. Il a une spécialité amusante qui fait la joie de Dingo. Personne ne prend les taupes aussi adroitement que lui. Ne lui parlez pas de les prendre au piège. Il méprise les pièges, « car les taupes ont du vice », et elles savent très bien les éviter et les tourner. À cinq heures, à dix heures du matin, à cinq heures du soir, qui sont les heures réglementaires où les taupes voyagent dans les galeries et cherchent leur nourriture souterraine, il surveille les taupinières, l'œil attentif, la bèche bien en main. Quand la taupe « fouille », il attend patiemment qu'elle affleure le sol ameubli. D'un coup de louchet vivement et sûrement donné, il la fait sauter en l'air et l'assomme, si Dingo ne l'a pas tuée d'un coup de dent. Il vend un sou la peau au chiffonnier de Cortoise et mange la viande, dont il prétend que « c'est régalant, avec des petits oignons ». Il mange d'ailleurs bien d'autres choses qu'on n'a pas coutume de manger, chez les bourgeois « qui ne savent pas ce qui est bon », les rats « que c'est un délice », les hérissons « que c'est comme du veau », les couleuvres « que c'est comme du dinde », les belettes « qu'on dirait du canard ». Ces aubaines sont rares… La plupart du temps, il ne mange pas à sa faim. Il est vrai que souvent il boit plus qu'à sa soif.

Piscot plaît beaucoup à Dingo. De tous les habitants de Ponteilles, Piscot est le seul bipède avec qui Dingo entretienne un commerce d'amitié. À cause des taupes, je suppose… peut-être aussi à cause de son incurable misère… Quand Piscot est chez moi, Dingo ne le quitte pas, s'empresse autour de lui, lui parle sans cesse.

— Prends donc ton louchet… et allons faire sauter les taupes…, semble-t-il lui dire.

Il l'aide encore à toutes sortes de choses… Par exemple, il l'aide à pousser la brouette, de la même façon idéale et généreuse qu'il aida le vieux petit chemineau à tirer la voiture, chargée de meubles, sur la route.

La première fois qu'il vint au jardin, Piscot se montra très gentil avec Dingo, très familier avec moi. Il ne me parla pas à la troisième personne. Je remarquai avec surprise qu'il avait de la bonne humeur, une sorte de franchise aisée et bavarde, qui contrastait fort avec les attitudes mornes, les mines renfrognées, sournoises et muettes de ses compatriotes. Nous causâmes, sans la moindre gêne, comme des amis… Il ne manquait pas d'une certaine verve pittoresque et mêlait dans ses récits l'argot des villes au patois paysan. Il me dit :

— Eh bien, monsieur ?… C'est-y que vous vous habituez chez nous ?

Je répliquai sans entrain :

— Mais oui… Mais oui… Le pays est beau…

— Oh ! pour ça… c'est un beau pays… Et riche… riche !…

Il attira mon attention sur sa cotte de travail, en lambeaux, sur son pantalon, où les rapiècements faisaient une mosaïque compliquée, multicolore.

— On le croirait pas à me voir, hein ? observa-t-il sans amertume, presque gaiement… C'est, pourtant, comme ça… Riche, riche… Oh ! c'est un beau pays…

— Un beau pays, répétai-je en écho.

Et je corrigeai aussitôt cet éloge…

— Je n'en dirai pas autant des habitants… Ils ne sont guère aimables, les habitants… Sapristi, Piscot, ils ne sont guère accueillants, vos compatriotes…

Les yeux pleins de malice, Piscot sourit finement :

— Vous avez vu ça… tout de suite ?

— Écoutez donc !… À moins d'être aveugle et sourd…

— C'est vrai, avoua-t-il… C'est, ma foi, bien vrai… Est-ce pas malheureux tout de même ?… Je leur dis toujours : « … Mais, gourdes que vous êtes, pourquoi que vous taquinez les étrangers ?… C'est bête !… Les étrangers… ça fait travailler le pays… ça fait la fortune du pays… » Eh bien, monsieur, ils ne peuvent pas… C'est plus fort qu'eux… Ils ne peuvent pas… C'est vrai qu'ils n'ont besoin de personne, riches comme ils sont…

— Vous vous trompez… protestai-je vivement… Chacun dans la vie a besoin de chacun…

— Je ne dis pas… je ne dis pas… Après tout, vous avez raison…

Et brusquement, il se mit à rire :

— Vous avez raison, répéta-t-il… Ainsi, votre propriété, à ma connaissance… elle a été revendue six fois… C'est fameux… parce que voilà ce qui se passe… Le type qui l'achète l'arrange à son goût, comme de juste… C'est-à-dire qu'il fout tout par terre… Alors, c'est le maçon, le menuisier, le charpentier, le peintre… Aussitôt que c'est fini, le type s'en dégoûte et s'en va… Arrive un autre type… Naturellement, ça ne lui plaît pas… À son tour, il démolit tout ce que l'autre a fait… Et voilà le maçon qui rapplique… le menuisier aussi, et le charpentier, et le peintre… On remet les choses dans l'état où elles étaient avant… Et, ainsi de suite, à chaque nouveau propriétaire… Et vous-même… Ah ! ils sont rigolos… Oui, mais en fin de compte, c'est de l'argent pour le pays… Eh bien, à Ponteilles, ils ne comprennent pas ça…

Ici, il entama sa profession de foi… Il déclara :

— Moi, j'aime bien que les étrangers viennent s'établir chez nous… Ça me fait plaisir de causer avec les étrangers… J'en pense ce que je veux, bien sûr… Mais les taquiner, comme on fait ici ?… C'est stupide… surtout ceux qui ont de la galette… C'est-il pas vrai, voyons ? Tenez… il y a quelques années, le baron Larpenteur… vous savez… du château de la Mouillerie… Oui… Eh ben, il avait loué pour une créature de Paris le petit pavillon de feu la mère Blomet… Si vous aviez vu ça !… Tous les jours du potin… des charivaris avec des chaudrons, des casseroles… Moi qui vous parle, j'allais travailler au jardin, chez la créature… Je m'en foutais un peu… Sans compter qu'elle payait *recta* et qu'elle trouvait toujours tout bien… Ce n'était pas une

mauvaise bougresse, allez!… À preuve qu'elle a donné deux cents balles au curé pour l'église… Et le maire l'a estampée de je ne sais plus combien pour le bureau de bienfaisance, à ce qu'il dit… Il a eu raison… L'argent est l'argent… Qu'il soit gagné avec les mains ou bien, sauf vot'respect, avec autre chose… c'est de l'argent, ni plus ni moins… Moi je dis que tous les métiers sont bons, quand ils sont bons… Qu'est-ce que ça peut faire? Ah! ils ne sont pas malins à Ponteilles… Ils retardent, quoi!… Des paysans!

Haussant les épaules, il prononça ce mot de paysan sur un ton de pitié méprisante, pour qu'il fût bien entendu que lui, Pierre Piscot, n'appartenait pas à cette classe de lourdauds rétrogrades. Pourtant, il chercha à les excuser :

— J'vas vous dire… C'est pas qu'ils soient méchants, dans le fond… C'est pas, non plus, qu'ils soient bons… bons!… Mais qu'est-ce que vous voulez?… Ça n'est jamais sorti de son trou… Ça n'a pas voyagé… Ça n'a rien vu… Ça ne sait rien de rien… Ça ne veut pas s'instruire… Moi qui vous parle, c'est pas la même chose. Je suis à la hauteur, moi… J'en ai vu du pays, moi! J'en connais des patelins, et des pas ordinaires… Moi qui vous parle, monsieur, j'ai fait l'expédition de Chine avec les gars russes, les gars allemands [1]… tout le monde vous le dira, ici… Alors, vous comprenez?

Il était tout fier de me donner sur sa vie ce détail considérable.

Je lui demandai ses impression sur la Chine.

— Peuh! fit-il… Un pays comme les autres… à part les maisons qui ont des cornes à tous les coins… à part aussi les habits… Ils sont habillés comme des femmes, ces sacrés Chinois-là… jusqu'à des nattes de cheveux qu'ils ont dans le dos, censément comme les gamines de chez nous… Et des gueules jaunes… jaunes… comme si qu'ils auraient tous, sauf vot'respect… les

1. Allusion à la guerre des Boxers, consécutive à l'assassinat de l'ambassadeur d'Allemagne à Pékin, en juin 1900, et au siège des légations étrangères par les nationalistes chinois. Une expédition internationale, commandée par le maréchal allemand von Waldersee, aboutit à la libération des légations le 14 août 1900, au saccage du Palais d'été, et à des sanctions sévères contre la Chine. Mirbeau avait alors stigmatisé le comportement barbare des soudards européens censés défendre « la civilisation ».

coliques du *miserere*… Et y a de l'eau!… Y a de l'eau!… Bon Dieu, qu'y a de l'eau!

De lui-même, il me conta sa campagne :

— C'est bien simple… On pillait, voilà… Tout le monde pillait… On pillait… On pillait… Soldats, officiers, généraux. Et les curés, donc… Dans ce sacré pays-là, faut vous dire qu'il y a autant de curés que de Chinois… Y en a… Y en a!… et des lascars qui n'ont pas froid aux yeux, je vous en réponds… Je m'en rappelle un… un grand sec… avec des bottes… et une barbe… Oh! là! là! Il avait un gros revolver à la ceinture de sa soutane, et une croix en pierre violette sur la poitrine… de la *métisse,* qu'ils appellent ça… On le voyait partout… On ne voyait que lui… C'était le plus enragé… « Allons, mes enfants, qu'il disait en tapant des mains, travaillons… travaillons. » Et il nous donnait sa bénédiction par-dessus le marché… Paraît que c'était un évêque… Bon bougre, d'ailleurs… On pillait tout, les maisons, les boutiques, les jardins… des espèces d'églises qu'ils ont là-bas… Cette guerre-là, monsieur, c'était pas une guerre, c'était un vrai déménagement… Quoique ça, on s'est bien amusé des fois… On leur envoyait des coups de baïonnette dans le ventre, aux magots… C'est rien que de le dire… Ils ne se défendaient seulement pas… Et à l'eau… à l'eau!… Au bord des fleuves, on jouait à les noyer, comme des petits chiens… Écoutez… je ne suis pas méchant… tenez, je ne ferais pas de mal à une mouche… mais des gueules jaunes comme ça… Qu'est-ce que vous voulez? C'est tout de même pas des hommes, dites…

Un souvenir désagréable lui fit se gratter vivement la tête et ramena une grimace sur sa face, tout à l'heure égayée…

— J'ai pas eu de chance, gémit-il… Bon Dieu que j'ai été bête!… Moi, je me disais : « Les femmes, pour la rigolade, ça va bien… L'argent… les belles pièces de soie… pour le solide… ça va bien aussi… » Mais ces grandes bêtes en bronze… ces gros bonshommes en bronze et en bois peint… ventrus, laids, mal fichus… des saletés, des inventions quoi! Ça ne me revenait pas… Je ne pillais pas ça. « Ah! mes pauvres gars, que je disais aux camarades, vous vous éreintez… et vous perdez votre temps… Qu'est-ce que vous allez faire de ces cochonneries-là?… » Eh bien, monsieur, j'aurais pu me faire une fortune… une fortune. Au lieu de ça… Ah! je n'ai pas de chance…

Il était devenu mélancolique à remuer ces souvenirs. Les deux bras croisés sur le manche de sa bêche, il songea quelques instants, en se répétant obstinément :

— Je n'ai pas de chance… D'abord, je n'ai jamais eu de chance, jamais eu de chance, jamais… nulle part…

Et il reprit :

— Not'capitaine avait vendu à des juifs qui suivaient le corps expéditionnaire… ces cochonneries-là que la compagnie avait pillées… On ne pouvait pas tout envoyer en France, n'est-ce pas?… On fit la répartition de l'argent aux hommes… C'était quelque chose… des trente francs… des quarante… des cinquante francs… Et vous pensez bien que le capitaine, un galopin à la coule, neveu d'un ministre, à ce que je me suis laissé dire… ne s'oubliait pas… le bougre!… Moi, je n'ai rien eu… Voici pourquoi… Les camarades criaient en me montrant du doigt au capitaine : « Pas lui! Pas lui! Il n'a pas voulu piller. » — « C'est vrai?… », que me demande le capitaine. Il avait l'air furieux. Je crus, ma parole, qu'il allait me fout'au bloc… — « Mon capitaine, que je dis en cherchant à m'excuser… je ne savais pas, moi… Si j'avais su!… » — « C'est bon… C'est bon… Ton bec! », que dit le capitaine. Il me tourna le dos, et il commanda au sergent-major qui faisait la distribution, assis devant une petite table avec des fleurs peintes : « Rien pour ce clampin-là!… » Je fus rayé de la liste… Plus tard, un camarade, un Parisien, me dit : « Du moment que les curés pillaient comme des anges… tu aurais dû comprendre, espèce de gourde, qu'il y avait du bon!… » C'est vrai… Ah! j'ai été bête… Je ne retrouverai jamais ça!…

Il soupira longuement et il ajouta :

— C'est comme la médaille… Tous ceux qui étaient là-bas l'ont eue, la médaille… Moi! rien du tout. Je l'attends encore… J'en ai parlé aux gendarmes de Montbiron… « C'est un oubli… faut réclamer », qu'ils m'ont répondu. J'ai réclamé… Rien… Un oubli… Ah! oui… on ne m'ôtera pas de l'idée que, si on ne m'a pas donné la médaille, c'est que je n'ai pas pillé…

Et il se remit au travail.

Un matin, je trouve Piscot, qui, accroupi sur le sol, « éclaircit » une planche de carottes. Il est de mauvaise humeur… Il me raconte que, voilà déjà plus d'un an, on lui a

accordé une prime de quinze francs, pour avoir donné à la Patrie huit enfants, sept garçons et une fille. Or, il ne peut pas toucher la prime. Chaque fois qu'il réclame, on le renvoie sans argent. Ce n'est pas qu'on refuse de le payer, mais on exige qu'il apporte des certificats… des papiers… un tas de pièces justificatives qu'il ne peut se procurer et qui, du reste, lui coûteraient bien plus cher que ce que la prime lui rapporterait. Il me dit :

— Qu'est-ce que vous pensez de ça?… C'est tout de même fort… Pas plus tard qu'hier soir, en sortant d'ici, j'ai rencontré M. Lagniaud : « Eh bien, ma prime de quinze francs? », que je lui ai demandé… Alors, M. Lagniaud m'a tapé sur l'épaule… m'a ri au nez : « Sacré Piscot! qu'il a fait… il est bon enfant!… » Et puis, il m'a planté là… C'est tout de même drôle, à la fin des fins… C'est comme leur bureau de bienfaisance… En v'là une boutique!… Oh! pour le pain de quatre livres, je le touche régulièrement, l'hiver, tous les dimanches… Oui, c'est vrai… Mais on ne peut seulement pas le manger… Une fois, il y avait bien une livre de crottes de souris, dans leur pain de quatre livres… Ma foi!… je l'ai jeté aux oiseaux… Vous me croirez, si vous voulez, monsieur… Les oiseaux… ils ont gobé les crottes et laissé le pain…

Il maugrée quelques instants et reprend avec plus d'amertume :

— Quant à la galette… bonsoir!… Jamais de galette!… J'ai demandé un secours en argent… Oh! là là!… monsieur, je leur aurais dit : « M….! », sauf votre respect, qu'ils ne m'auraient pas plus mal reçu… Ah! ils m'embêtent… Vous savez… je leur dirai : « M….! », oui, je leur dirai… Tout de même!…

Il redresse fièrement la tête, et d'une voix solennelle :

— Tout de même!… continue-t-il… Je suis le plus pauvre du pays… Je suis même le seul pauvre du pays… Pour la purée… à moi le pompon. C'est-à-dire que tout l'argent du bureau de bienfaisance devrait être à moi. Dame! écoutez donc!… Oui, mais l'argent, ils le donnent à un tas de galvaudeux qui n'en ont pas besoin… C'est-y vrai ce qu'on m'a dit?… On m'a dit que le maire payait les gages de sa cuisinière avec l'argent du bureau de bienfaisance.

— Je n'en sais rien, mon pauvre Piscot… On dit aussi que les académiciens entretiennent leur domesticité avec le Prix Monthyon…

Après une seconde de réflexion :

— Le Prix Monthyon!… fait-il… mais dites donc?… mais dites donc? J'ai entendu parler de ça… On dit que c'est pas mauvais… Ouat!… ça doit être comme ma prime, allez!…

Et il conclut, en haussant les épaules :

— Tout ça va mal!… tout ça va très mal… Pour être volés dans les grandes largeurs… voyez-vous… il n'y a encore que les pauv'bougres…

Ce n'est point l'habitude de Piscot qu'il se plaigne aussi amèrement. En général, il est plutôt insouciant. Et il accepte les choses — même les pires — avec résignation. Peut-être a-t-il bu la veille, plus que de raison. Cela lui fait une âme brouillée et violente.

Je lui promets de parler au maire du bureau de bienfaisance et de sa prime de quinze francs, je lui promets de parler aux académiciens du Prix Monthyon. Mais il a déjà tout oublié. Sa physionomie est redevenue fataliste, normale.

— Nom d'un chien!… s'écrie-t-il… y en a-t-il de la vermine, cette année, dans les carottes!

Et souriant, d'un bon sourire de philosophe qui ne s'étonne plus de rien, il résume ainsi le débat :

— Y en a partout, quoi… C'est pas l'embarras…

Pierre Piscot a trente-huit ans… Robuste, quoique très maigre, jovial, quoique très pauvre, mais jovial à la façon des paysans, dont les joies enfermées apparaissent rarement à la surface de leurs yeux. Il est grand, sec, d'un blond terne, la face grise et tavelée, barrée par une moustache du même ton, mais plus claire que la peau. Ayant le buste trop court, les jambes et les bras trop longs, il marche dégingandé, comme un faucheux.

En semaine, il travaille comme quatre; le dimanche, il se saoule comme dix. Mais on n'a jamais vu que son ivresse fût ni querelleuse ni méchante. Le travail lui a courbé le dos, déformé en gros nœuds de branche les articulations de l'épaule et du poignet, durci les mains comme de la pierre. L'ivrognerie lui a fait une expression d'enfant, d'enfant flétri et farceur. Les uns l'estiment, car il est complaisant, très doux, toujours prêt à rendre

service, à donner un coup de main, et l'on ne se gêne point pour exploiter jusqu'à l'indiscrétion cette tendance généreuse de son caractère.

D'autres, en parlant de Piscot, hochent la tête :

— Pas mauvais garçon, oh ! pas mauvais garçon… Mais… mais… mais…

Sans formuler une accusation précise, ils laissent entendre qu'il faut se méfier de lui. Ils commentent volontiers un vol important, commis, il y a cinq ans, chez le boulanger. Il n'y a pas de preuves contre lui, il n'y a que de fortes présomptions et dans l'esprit des gens les présomptions deviennent vite des certitudes.

— Ce qu'il y a de sûr, expliquent-ils, c'est que, après le vol, durant huit jours, Piscot et sa femme n'ont point dessoûlé. De qui tenait-il cet argent ?… Il prétend que c'est un artiste, dont il a porté l'attirail toute une semaine à travers champs, qui lui a donné cinquante francs… À d'autres !… Cinquante francs pour une semaine, un artiste ?… Un crève-la-faim ?… Allons donc… Et puis, un artiste… ils ont dû faire le coup ensemble… probable !… Mais en le surveillant de près, en le tenant de court, on peut s'arranger avec lui… Ce n'est pas un mauvais garçon.

Ceux envers qui Piscot a prodigué son inlassable complaisance expliquent à leur tour :

— Pour le vol, il y a quelque chose qui n'est pas clair… c'est évident… D'ailleurs, c'était au boulanger à ne pas se laisser voler… Nous, Piscot ne nous a jamais rien pillé… S'il a fait tort à quelques-uns, par-ci, par-là : une poule à la Noël… un peu de bois… des fruits dérobés dans les jardins… voilà-t-il pas de quoi crier ! Ce n'est pas de sa faute après tout… Il n'est guère heureux non plus… Et puis, quand on a une verminée d'enfants qui se glissent partout, comme des rats, il faut s'attendre à bien des micmacs… On peut dire ce qu'on voudra… ce n'est pas un mauvais garçon…

Et comme au surplus, malgré ses airs fendants, malgré les entêtements qui le prennent quelquefois sans raison, il est timide et ne sait pas se défendre, on lui repasse, pour le payer de ses journées, de ses services, de sa réputation douteuse, toutes les mauvaises pièces du pays. C'est peut-être à cette purification monétaire qu'il doit, en dépit des pires soupçons, de « n'être pas très mal vu » à Ponteilles…

Journalier de son état, Piscot va là où il y a de l'ouvrage — du gros ouvrage, s'entend —, car, il le reconnaît avec bonne grâce, pour les travaux qui demandent de la finesse, il n'y a pas la main. Quinze jours chez l'un, huit jours chez l'autre, il attrape tout ce qu'il peut. Les opinions politiques et religieuses ne lui en imposent pas. Il les a toutes et successivement, selon les personnes qui l'emploient… Un jour, clérical, et, le lendemain, franc-maçon, cela ne l'embarrasse pas. Par exemple, les élections, voilà un bon temps pour Piscot. Vivent les élections!… Il promet sa voix à tous les candidats dont il distribue les bulletins et colle les affiches, mais il ne vote, honnêtement, que pour celui qui lui a donné le plus d'argent. Pas exigeant, du reste. Ces jours-là, dans les grandes années d'enthousiasme national, il lui est arrivé de gagner, en plus des petits verres, jusqu'à trente francs, jamais plus. Et il est content. La destinée, qui lui fut toujours rude, l'a rendu philosophe.

Piscot gagne trois francs par jour : c'est un prix fait et il s'y tient, sauf le dimanche, où, naturellement il ne gagne rien du tout et boit la majeure partie de ce qu'il gagne durant la semaine : un prix fait aussi. C'est un homme d'habitudes, de tradition : il a la tradition dans le sang. Du temps de défunt son père, on faisait comme ci, on faisait comme ça. Quand son intérêt immédiat n'est pas en jeu, il n'est pas, dans Ponteilles, de pire conservateur. Ah! ne lui parlez pas des nouvelles méthodes de travail… des machines… des sacrées machines qui font du tort à l'ouvrier… Ne lui parlez pas non plus des engrais chimiques, qui brûlent le sol et n'en font que de la cendre…

— De la saleté! De la poison!… Du fumier de vache pour les terres légères, du fumier de cheval pour les terres fortes… À la bonne heure… Je ne connais que ça…

Ce n'est pas lui qui jamais rêverait aux belles promesses des révolutions sociales… Dans les conversations politiques, chez Jaulin, il dit ce qu'avait dit, toute sa vie, défunt son père, à qui cela semble n'avoir pas beaucoup réussi.

— Avant toute chose… il faut des pauvres et des riches…

De penser à la venue d'une société où il n'y eût pas de riches et pas de pauvres, cela l'effare :

— Qu'est-ce que je ficherais, moi, là-dedans?… s'écrie-t-il.

La richesse des riches lui semble la seule garantie possible de la vie des pauvres.

Le malheureux est marié — il s'est marié à vingt-deux ans — et vous savez déjà qu'il a pris au sérieux la question de la repopulation, huit enfants… Huit enfants, tous bien portants, les dents longues, le ventre affamé et qui sont à peu près nus sous leur crasse et sous leurs guenilles…

Un jour que Piscot est venu se plaindre au maire de ses charges trop lourdes :

— Qu'est-ce que tu veux, mon gars?… objecte le maire… C'est dégoûtant aussi : huit enfants…

Piscot s'excuse humblement, pris d'une pudeur soudaine.

— Ben oui! ben oui!… Qu'est-ce que vous voulez?… Caresser sa femme tous les soirs… et un petit coup de fion, de temps en temps… On pense moins, pendant ce temps-là, à sa misère… Et puis, je vais vous dire… La bourgeoise… elle en veut… elle en veut…

— Alors, on fait attention, bougre de maladroit… Est-ce que j'ai huit enfants, moi?…

— Vous! pardi! vous êtes riche!

On s'imagine aisément ce que peuvent être pour une femme la surveillance, l'entretien de huit enfants. Retenue tout le jour à la maison, elle ne peut travailler, du moins d'un travail productif. Car pour le travail, elle en aurait plus qu'elle en peut humainement supporter, si depuis longtemps elle n'avait pris le sage parti de ne pas travailler du tout. La peau terreuse, la mâchoire édentée, le cheveu pauvre et rare, le ventre énorme et lourd, comme si elle était toujours enceinte, telle est Mme Piscot, la Piscote, comme on l'appelle. Elle ne se plaint pas souvent non plus, ne soupçonnant pas que la vie puisse être autre que ce qu'elle est. Au pire de ses détresses, elle dit ce que dit Piscot : « Avant toute chose, il faut des pauvres et des riches… » Elle ne se plaint même pas des saouleries de son homme; et elle aussi se saoule chaque fois qu'elle en trouve l'occasion… On l'aide bien un peu, mais si peu. Quelques nippes pour elle, pour les enfants, quelques fagots, quand il fait trop froid; quand ils ont trop faim, quelques légumes et, de loin en loin, quelques restes de viande qui se gâtent… Après tout, mieux vaut encore les donner à quelqu'un, que de les jeter sur le fumier… L'odeur qu'elle

dégage est épouvantable ; elle laisse derrière elle, dans la rue, comme un sillage, comme une traînée de pourriture… Piscot a fini par s'y habituer. Il trouve même que c'est une bonne odeur, une odeur qui convient aux femmes.

Ainsi, voilà dix êtres humains, obligés de vivre, se nourrir, s'habiller, acheter et réparer des outils, se saouler, avec trois francs par jour, et cela, dans un petit pays, où, faute d'initiative administrative, d'intelligence, de moyens pratiques de circulation, tout est hors de prix.

Dans les petits pays, on ne veut pas le croire, l'existence est beaucoup moins facile, beaucoup plus dure aux pauvres gens qu'à Paris. Chaque objet de consommation y arrive, préalablement grevé des gains de trois ou quatre intermédiaires. Un sou de fil s'y paie deux sous… quatre sous de pétrole y valent six sous. Il n'est pas rare que les choses les plus indispensables y soient de vingt-cinq pour cent plus chères et cent pour cent plus mauvaises. La plupart du temps, elles manquent…

Rien de plus aisé à démontrer. Deux exemples, pris entre cent autres, y suffiront.

Quelques jours après mon installation dans ce village, j'allai chez Jaulin.

En outre des divers métiers que j'ai déjà énumérés, Jaulin vend de l'essence pour les automobiles qui passent. Du moins, deux vieux bidons rouillés, généralement vides, attestent sur le trottoir, devant la forge, cette prétention illusoire ; car il n'en vend jamais. Ou bien il n'en a pas « pour le moment »… ou bien, quand par hasard il en a, elle est beaucoup trop chère et les chauffeurs s'en vont, en lui riant au nez…

Je dis à Jaulin :

— Jaulin, voulez-vous que je prenne mon essence chez vous ?… toute mon essence ?

Jaulin répond sans enthousiasme :

— Mon Dieu !… si ça peut vous rendre service…

— Qu'est-ce que vous la faites payer ?

Il réfléchit longuement et :

— Ma foi !… voilà… Pour tout le monde, c'est cinquante-deux centimes et demi… Pour vous… si vous m'en prenez

beaucoup… par exemple, une caisse… pour vous… Eh bien… voyons… voyons…

Il caresse son menton, où la barbe pas rasée bruit comme la soie du cochon sous le couteau du charcutier. Et, la bouche tordue de grimaces, il se livre silencieusement à des calculs laborieux.

— Eh bien, pour vous, reprend-il, ce sera cinquante-deux centimes… Ah !

J'objecte froidement :

— Elle vaut partout trente-huit centimes…

Jaulin sourit, hausse les épaules.

— Trente-huit centimes… oui… oui… on m'a dit ça. Mais, j'vas vous expliquer… Mon essence, je la prends chez Théodore… de Montbiron, qui la prend chez Émile… de Cortoise… Bon… Émile, lui, la prend chez Fouillard, de Maisons-Laffitte, qui la prend chez Tricot, de Neuilly… qui la prend à l'usine…

— Eh bien… pourquoi ne la prenez-vous pas directement à l'usine ?

— À l'usine ? crie Jaulin qui secoue la tête et proteste…

— Eh bien ?

— Ça se peut pas… J'vas vous expliquer… Théodore est mon beau-frère. Émile est cousin de Fouillard… Fouillard a épousé la fille de Léon Papit… et Tricot est un enfant du pays… Ça s'arrange bien comme ça… Et il faut qu'ils gagnent, tous ces gens-là… voyons ! Et puis, c'est de la riche essence, vous savez ! Y a pas meilleur, quoi !… Et en me prévenant un mois, un bon mois à l'avance… à cause du port… Voyez-vous, c'est le transport qui nous gruge. Nous n'avons pas de chemin de fer ici…

— C'est très malheureux…

— Oh ! vous savez… Y a du pour et du contre…

À ce moment, la voiture de Vincent Péqueux, dit La Queue, revenant de la gare de Cortoise s'arrête devant le cabaret…

— J't'apporte un colis, dit La Queue à Jaulin… et un vrai colis, tu sais !

— C'est-y l'essence ?

— C'est ton beau-père, mon vieux…

— Le père Michel ?

— Lui-même, en personne… répond La Queue, en ricanant… J'l'ai trouvé au carrefour de Beuzemond, assis sur une

borne… Il paraissait bien fatigué. Ma foi, j'l'ai fait monter… Ça vaut un verre, pas vrai ?

— Tiens ! tiens !… le père Michel… murmure Jaulin, qui paraît ennuyé… C'est ma foi vrai…

En effet, un petit vieillard descend avec beaucoup de difficultés de l'intérieur de la voiture. Il semble cassé en deux et tout engourdi sur ses jambes. Il a sa veste de droguet noir, par-dessus sa veste une blouse bleue, toute neuve, qui fait des plis raides et des cassures luisantes. Ses oreilles et son cou sont enveloppés dans une sorte de foulard noir que maintient un chapeau de feutre, à fond plat…

Jaulin l'accueille froidement. Il ne l'a même pas aidé à descendre de la voiture.

— Eh bien, quoi donc ?… C'est vous, père Michel ?… D'où ça que vous venez ?… Du diable, par exemple, si on vous attendait ce matin… Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Le vieux est pâle, autant qu'un paysan peut paraître pâle, dont la peau est tannée, gaufrée, corroyée par le hâle et par les années. Il tremble, comme s'il avait très froid, les deux mains appuyées sur la béquille d'un bâton de merisier.

— Je sais pas c'que j'ai, répond-il… Je sais pas ce qui m'a pris, tout à l'heure… J'ai la fièvre… Ça me vionde dans la tête… L'estomac aussi… Enfin, ça ne va pas…

— Vous vous plaignez toujours, père Michel…

Le vieux ronchonne :

— Je me plains… je me plains… Heu !… heu !… Bien sûr que je me plains !…

— C'est rien du tout… Et justement vous avez de la veine… Y a de la salade de bœuf ce matin… Sacré père Michel, vous aimez bien ça, la salade de bœuf… Vous allez vous faire une bonne petite salade de bœuf… avec de l'ail et du cornichon… Ça vous remettra… Entrez donc !

Je songe à la porte du grenier, d'où la vieille mère est tombée. Il me semble que cette salade de bœuf et cette porte appartiennent à un même ordre de faits et de sentiments familiaux. J'y songe d'autant plus qu'en ce moment Jaulin a une bonne figure hospitalière et souriante.

Mais le vieux a protesté.

— Non… Non… gémit-il… j'ai la fièvre…

— Justement…

— Non ! que j't'dis…

— Alors un petit verre de rhum ?

— Non… non… ça me vionde… ça me vionde là-dedans !…

— Eh bien, mon père Michel… si vous ne voulez pas de salade de bœuf… ni un verre de rhum, si vous préférez vous mettre sur mon lit… à votre aise !

— Oui, j'aime mieux ça… Quelques minutes… Ah ! qu'est-ce que j'ai ?…

— Vous savez le chemin… Vot'fille est en haut…

— Bon ! Bon, bon !

Et le vieux se met à monter les marches du perron, appuyé fortement d'une main sur sa canne, l'autre main se cramponnant à la rampe. Sa poitrine siffle, son front est en sueur. Il murmure des choses qu'on n'entend pas.

Jaulin s'est retourné vers moi, pour reprendre la conversation interrompue :

— Il paraît bien malade, votre beau-père… lui dis-je…

Mais il haussa les épaules.

— C't'homme-là ?… fait-il… Ouatt !… C'est un chêne… Il a plus de malice que de mal, allez !… Alors, pour l'essence ?

— Eh bien, nous verrons une autre fois…

— C'est ça !… À une autre fois !

Et, tandis que je m'éloigne, Jaulin et Vincent Péqueux, dit La Queue, qui a donné à boire à ses chevaux, entrent dans le café en se bourrant les côtes de coups de poing, joyeusement.

J'ai déjà dit qu'avec sa très antique diligence peinte en jaune, Vincent Péqueux, dit La Queue, deux fois par jour fait le service des voyageurs et des messageries entre Ponteilles et la gare de Cortoise : dix kilomètres. En toutes saisons, même au plus brûlant de l'été, Vincent porte une casquette russe en cuir et une courte veste, en cuir également, doublée de peau de mouton. Il se plaint d'avoir trop chaud, mais il n'a pas songé jusqu'ici à changer de casquette et à vêtir une blouse légère. C'est lui qui emporte et rapporte le courrier. À force de s'arrêter en route à tous les bouchons, à tous les cafés, de se faire offrir des petits verres par les voyageurs et de prendre les commissions de tout le

monde, il manque souvent le train. Et, quand il a trop bu, il égare les sacs de correspondance et les colis postaux.

— Ah ! vous savez… Vincent a encore perdu le courrier, aujourd'hui…

— Sacré Vincent !

On en rit.

Le maire rencontre Vincent :

— Eh ben, quoi, mon gars ?… Le courrier ?

— Ah ! c'est curieux… je ne sais pas ce que j'en ai fait, monsieur Lagniaud…

Et avec une certaine importance :

— Le troisième, cette semaine… monsieur Lagniaud… C'est drôle tout de même… On le retrouvera, allez…

— Sacré Vincent !… dit le maire, en lui donnant de joyeuses bourrades… Bien sûr, on le retrouvera.

Et il l'emmène boire un coup chez Jaulin.

Quelquefois, on le retrouve dans un bouchon, on le ramasse dans un fossé, sur la route. Le plus souvent, on ne retrouve rien.

S'il a des colis trop encombrants à la gare, il attend quelquefois huit jours, dix jours avant de les rapporter à leurs destinataires, il attend que sa vieille patache retourne à vide à Cortoise. Ou bien, il finit par les confier, pour un petit verre, au meunier de Boissy-sur-Venette, à un charretier quelconque, qui souvent les égare à son tour. Il en manque en moyenne quatre sur dix…

— Eh bien, Vincent ?… Mon colis ?… demande Mme Tourteau, l'épicière.

— Ne vous inquiétez pas, M'ame Tourteau… vot'colis… il est à la gare…

— Bon… Bon… Sacré Vincent !

Le jour où il fut question de faire passer la nouvelle ligne d'Amiens par Ponteilles, la municipalité et toute la population protestèrent énergiquement…

— Ça se peut pas… à cause de Vincent… Si nous avions un chemin de fer, qu'est-ce que Vincent deviendrait ? Ses voitures ? Ses chevaux ? On ne peut pas faire ça à Vincent…

Ainsi leur esprit de solidarité se trouve aisément d'accord avec leur paresse héréditaire, la peur qu'ils ont de rompre des habitudes très anciennes, la haine qu'ils professent instinctivement pour tout ce qui est nouveau.

Alors, aux gains des quatre intermédiaires, il faut ajouter le prix des messageries, les pertes de temps, les oublis, les erreurs continuelles de ce sacré Vincent… Voilà comment ils résolvent les problèmes économiques dans ce village.

Mais revenons à notre Pierre Piscot…

Il faut connaître la maison de Piscot. Écrasée entre les gros murs d'une bergerie et d'une grange, en plein nord, c'est une masure à peine couverte, mal fermée, une toute petite masure en ruines où s'infiltre le purin de la bergerie, où s'accumulent les poussières malsaines de la grange et où les huit enfants s'entassent dans un coin sur de la paille, comme des lapins dans un clapier. Jamais je n'ai vu rien de si sale, de si puant… Mais, que voulez-vous ? La femme n'a pas le temps de balayer, de frotter, de nettoyer, d'aller au lavoir. Elle n'a le temps de rien, car il faut bien bavarder avec les voisines et se conter les histoires du pays. Et puis, quand on est trop pauvre, rien ne sert à rien et on glisse chaque jour un peu plus bas dans la paresse, un peu plus profond dans l'ordure. Cette maison n'a même pas de jardin, l'indispensable jardin où Pierre, en rentrant de sa journée, pourrait cultiver quelques pommes de terre, quelques plants de salade et deux ou trois vieilles fleurs égayantes : au printemps, une ravenelle, une couronne impériale ; l'été, un soleil ou un pâle rosier.

Comme je l'exhortais, pour combattre l'influence délétère de son intérieur sur la santé des enfants, et pour ses joies, et pour sa dignité d'homme, à se créer un jardinet, dans le petit terrain encombré d'ordures de toutes sortes qui est derrière sa maison, il répondit avec un geste de lassitude :

— Du travail en plus ?… Ah ! ma foi, non !… C'est pas la peine… Nous sommes à l'air, toute la journée, dans les jardins et dans les champs. Et puis… vous savez… les fleurs, c'est très joli, pour sûr… mais c'est pas ça qui me donnera cinq cent francs de rentes…

Parler de la qualité sédative des fleurs, de leur vertu moralisatrice à qui n'a pas de pain, à qui tout manque, je compris que c'était un peu bête. Et puis, il y a des grâces d'état pour les pauvres… Chez les pauvres gens, je crois que l'ordure est l'antidote de l'ordure. Il me souvient qu'en épointant des perches, Piscot, d'un coup de serpe maladroit, se fit une entaille profonde à la

jambe droite. Il refusa obstinément les soins du médecin. Il appliqua sur la blessure un emplâtre de bouse de vache mélangée à de l'urine humaine. Au bout d'une semaine, la plaie était cicatrisée ; au bout de deux, elle était entièrement guérie…

Le mois dernier, en se levant, un matin, Piscot ressentit à l'œil droit et à la tempe d'intolérables douleurs. Il n'en vint pas moins travailler chez moi, comme de coutume. Quoiqu'il ne se plaignît point, étant très dur au mal, je remarquai qu'il souffrait beaucoup. Il avait le globe de l'œil très rouge, la paupière supérieure enflée.

— C'est rien… c'est rien… fit-il… Une bête qui m'a piqué… probable… C'est peut-être aussi une dent… ça va passer…

Le soir, le mal empira. Dans la nuit, Piscot eut une crise si violente que, pour la première fois de sa vie, il se mit à se démener, à hurler, sous l'atrocité de la douleur…

— Ça me mange là-dedans… ça me dévore… criait-il… ça me fouille derrière l'œil, avec un couteau !

Le lendemain, il ne put pas travailler et resta au lit. J'eus beaucoup de peine à obtenir qu'il voulût bien se soigner. Et j'appelai le docteur Lebriche, de Montbiron, qui avait dans le pays grande réputation. C'était l'homme des cas difficiles, des situations désespérées. Jusqu'à Cortoise, les confrères avaient recours à ses lumières.

Court sur jambes, l'omoplate gauche fortement déviée, la barbe toute grise, que la fumée de cigarette teignait en acajou, et soufflant très fort, le docteur Lebriche entra. Il commença par retirer le cache-nez de laine noire dont il avait la tête enveloppée. Il me parut désagréablement impressionné par la pauvreté du logis. Mais, m'ayant aperçu dans un coin de la chambre, il se rassura.

— Voyons ça… Voyons ça…, fit-il…

Il examina longtemps l'œil de Piscot, souleva et baissa à plusieurs reprises la paupière enflée, appuya de toute la force de son pouce sur l'arc de sinus frontal.

Piscot hurlait :

— Oh !… oh !… ça me pouille là-dedans… derrière l'œil… ça me mange… ça me mange…

— C'est drôle, disait le docteur Lebriche. C'est très drôle… Ah ! mais c'est très drôle.

Et comme, sur sa demande, Piscot racontait, tant bien que mal, avec effort, ce qu'il ressentait, le docteur Lebriche s'écria tout d'un coup, en se tapant la cuisse :

— Mais sapristi… c'est ce que j'ai… c'est ce que j'ai…

À chaque plainte de Piscot, prodigieusement étonné, prodigieusement intéressé, le bon docteur contrôlait sur son œil à lui, sur sa tempe, sur son sinus frontal, les dires du malade, et il répétait :

— Mais oui ! mais oui !… c'est ça… c'est ce que j'ai…

Avidement, il interrogea Piscot :

— Et dites-moi… qu'est-ce que vous faites pour ça ?

— Rien…

— Ah !… avez-vous consulté déjà un médecin ?

— Non…

— C'est fâcheux… c'est fâcheux !… Alors, vous ne savez pas ce que vous avez ?

— Non…

— Non ?… Sacristi ! moi non plus, je ne le sais pas… Vous avez ce que j'ai… voilà ce que je sais !

Il réfléchit quelques secondes, puis avec un geste vague :

— Mettez des compresses émollientes sur la partie douloureuse, ordonna-t-il… ça ne peut pas vous faire du mal… Voilà cinq ans que j'en mets, quand j'ai ma crise… Pas de viande, hein ? Et surtout pas d'alcool… Du lait… du lait stérilisé, hein ?…

Et il ajouta, en rédigeant l'ordonnance :

— Ça vient tout d'un coup… ça part de même… Huit jours… quinze jours au plus. Enfin, essayez toujours de ça !…

Il dodelinait de la tête, d'une façon qui ne donnait pas confiance.

En le reconduisant à sa voiture, je demandai au docteur Labriche :

— Vous ne redoutez pas une mauvaise piqûre… une infection ?…

— Non… non… non…

— En somme, qu'a-t-il ?

Il écarta le bras et inclina son corps.

— Ma foi, je n'en sais rien… Il a ce que j'ai…

Piscot ne comprit pas la suprême beauté de cette consultation. Il n'en retint que ceci : « Pas d'alcool, surtout. »

Aussi, dès que je fus parti, il envoya sa femme en hâte chez Jaulin chercher un litre de trois-six [1].

Quatre jours après, il ne souffrait plus. Il était complètement guéri et complètement ivre.

Durant ces quatre jours, il n'avait pas dessoûlé…

Un jour, Piscot achète à Toutlemal, marchand de nouveautés dans la Grande-Rue à Montbiron, une cotte de travail. Elle coûte neuf francs. Dépense énorme, mais comment l'éviter? Il est presque tout nu, le pauvre Piscot.

Bien que très gras, avec des bajoues retombantes et un épais bourrelet de chair en guise de cou, Toutlemal est un homme d'initiative et d'activité comme s'il était maigre : un bon commerçant. Avec un ventre avancé, il est presque tout entier perdu dans une blouse blanche très large, en forme de cloche, qui ne laisse voir qu'un peu de son pantalon gris clair, collant et tirebouchonnant sur des chaussures énormes et noueuses. Toutlemal, qui sait par où on prend les femmes, n'a pas que son magasin, un beau magasin dont l'enseigne : « Au Progrès » brille en lettres d'or sur fond noir, au-dessus de la devanture. Mais les femmes ne peuvent pas souvent venir au magasin; il faut donc que le magasin aille vers les femmes. Il possède aussi une voiture-étalage.

Si vous êtes allé par la route, à Compiègne, vous l'avez certainement rencontrée. Basse, très longue, mal équilibrée sur ses deux roues, elle est attelée d'un très vieux cheval blanc, qui fléchit sur ses boulets et porte au garrot une énorme tumeur violacée. Un tout petit âne étique trottine à ses côtés, dont le cuir roussâtre et bourru est, par le frottement continuel du collier et de la croupière trop lâches, rouge de plaies suintantes. Un chien suit, un petit toutou jaune, à la queue retroussée, qui de temps en temps vient gambader devant le cheval et l'âne et les excite de ses aboiements, comme si les mouches qui les couvrent, qui les piquent et tourbillonnent sans cesse à leurs oreilles ne suffisaient pas amplement à cette besogne. Couronnant l'équipage, une

1. Alcool très fort dépassant les 80°.

bande de calicot répète en lettres rouges, l'enseigne du magasin de Montbiron : « Au Progrès ». À demi couché sur une banquette basse qui avance sur les brancards, Toutlemal, les guides lâches en main, dort ou lit le journal. Et ils vont ainsi, le cheval, l'âne, l'homme et le chien, à travers la région, de villages en hameaux, de foires en marchés, éblouir les femmes de leurs belles marchandises : étoffes de laine, coupons de soie, dentelles, fichus à fleurs, châles et manteaux qui, de chaque côté, à l'arrière de la voiture, sur des cordes tendues se balancent joliment aux cahots du chemin. Dans les centres importants, Toutlemal a soin de faire annoncer ses passages sensationnels par le tambour de ville.

Justement à cette époque, Piscot est tambour de ville à Ponteilles. Par six fois, il a tambouriné pour le compte du marchand de nouveautés, et à raison de dix sous par fois. S'il ne sait pas lire, Piscot connaît assez d'arithmétique pour établir son compte.

Il se dit :

— Je dois neuf francs au marchand de nouveautés… Bon… Le marchand de nouveautés me doit trois francs… Bon… C'est donc six francs que je dois au marchand de nouveautés… Car de neuf que je dois, retirer trois qu'il me doit… il en reste six.

Et, par un excès de scrupule qui l'honore, Piscot compte et et recompte sur ses doigts.

— Six francs… C'est bien ça… Pas d'erreur…

Le calcul est impeccable… Mais Toutlemal ne l'entend pas ainsi. Il a une façon à lui de compter. Le moment de régler venu, il dit à Piscot :

— Tu me dois neuf francs… est-ce vrai ?

— Oui, monsieur Toutlemal… Et vous, vous me devez trois francs… C'est bien ça ?

— C'est bien ça.

— Alors ?

— Alors, paie-moi neuf francs.

— Ah ! non… vous ne voudriez pas…

— Écoute un peu… Quand tu m'auras payé les neuf francs que tu me dois… moi, je te paierai les trois francs que je te dois… Enfin, voyons, est-ce juste ?

Piscot ne se laisse pas démonter. Il répond…

— C'est mon calcul qui est le bon, monsieur Toutlemal… Puisque je vous dois neuf francs et que vous m'en devez trois, il est bien plus simple que je vous donne six francs tout de suite… Et l'on est quitte, ensemble…

— Mais non… mais non!…

— Ça se comprend… De neuf, retirer trois… Qu'est-ce qu'il reste? Comptez vous-même…

Le front tout plissé, le marchand de nouveautés se livre à de profondes réflexions et à de non moins profonds calculs qui n'aboutissent à rien. Puis :

— Enfin, bougre d'entêté, me dois-tu neuf francs?

— Oui… Oui… Et vous, me devez-vous trois francs?

— Oui…

— Eh bien?

— Eh bien! paie-moi neuf francs…

— Six francs…

— Non… non… neuf francs… C'est toi qui me dois le premier…

— Mais sacré mâtin! Monsieur Toutlemal… De neuf, retirer trois…

— Retirer trois… retirer trois… Qu'est-ce que ça me fait… Me dois-tu neuf francs?

Piscot s'agace et s'entête de plus en plus. Toutlemal également. Ils en arrivent très vite à se dire des gros mots, à se menacer. Finalement, le marchand de nouveautés jure qu'il va de ce pas chez l'huissier…

Fort de son droit et de son calcul, Pierre riposte :

— Tous les huissiers que vous voudrez!… Je me fous des huissiers… Je me fous de vous… Je dois neuf francs…

— Eh bien!… paie.

— Ah! zut…

Après avoir attentivement écouté l'histoire de cette querelle, l'huissier balance la tête, se promène de long en large dans son étude, et il dit au marchand de nouveautés :

— Résumons… résumons… ça me paraît grave cette affaire-là! Il faut que ça soit clair. Si j'ai bien compris… Piscot vous doit neuf francs… C'est bien ça, hein?

— Neuf francs, oui… c'est bien ça.

— Vous, vous devez trois francs à Piscot.

— Trois francs… oui…

— Et le sacré Piscot ne veut vous payer que six francs…

— Voilà tout !

— Eh bien !… c'est une affaire qui ne peut pas s'arranger… Au juge de paix !

Et l'huissier se frotte les mains. Et le marchand de nouveautés aussi.

— Tant mieux… tant mieux… crie ce dernier… Et marchez… marchez… Ah ! l'animal ! il va voir !

Et l'huissier marche… non seulement il marche, mais il court… non seulement il court, mais il galope.

Au bout de trois mois, Piscot doit cent dix-sept francs, en plus du capital de neuf francs et des intérêts…

— Bon ! Bon ! se dit Toutlemal… Ça va bien… ça va bien…

Il sent que l'huissier est en verve et qu'il ne s'arrêtera plus…

Chaque fois qu'il reçoit du papier timbré Piscot, sans même le regarder, sans se le faire lire ou expliquer par un voisin, le pose discrètement sur la cheminée où la pile bleue s'élève et grossit chaque jour. En montrant la pile aux gens qui viennent chez lui, il s'écrie dans un haussement d'épaules :

— Tenez !… regardez-moi ça… sont-y bêtes !… sont-y bêtes !

Il ne répond à aucune des convocations du juge de paix.

— Qu'ils s'arrangent, fait-il doucement… Moi, n'est-ce pas ? c'est bien simple… Je dois neuf francs… On me doit trois francs… Je ne sors pas de là…

Il est bien tranquille, quoique le juge de paix prenne jugement sur jugement contre Piscot.

On l'a saisi, parce que cela augmente les frais. On a renoncé à le vendre, parce que la maison et les meubles, si l'on peut dire, appartiennent, par contrat de mariage, à la femme… et puis parce que l'on ne tirerait pas un sou des meubles. Mais les frais montent, montent toujours et c'est ce qu'il faut.

Ce qui est plus sérieux, les oppositions pleuvent chez toutes les personnes qui emploient ou pourraient employer Piscot. Il en rit d'abord et dit en se claquant la cuisse :

— C'est ça… c'est ça !… Va toujours, bougre d'âne !

Mais les personnes qui emploient Piscot s'inquiètent. Elles redoutent les responsabilités. Elles expliquent :

— Tu es un bon garçon… un bon travailleur… Tu as besoin de vivre comme tout le monde… C'est sûr. Mais, qu'est-ce que tu veux, mon gars ?… L'huissier… le papier timbré… la justice… Brououu !… Ah ! non, tu sais !… Pas de ça chez nous… On ne te chasse pas, tu comprends ?… ne va pas croire qu'on te chasse, au moins ?… Mais, tout de même, nous ne pouvons plus t'employer… Va travailler ailleurs…

— Voyons ! a beau répéter Piscot pour la millième fois… Je dois neuf francs…

— Je dis pas non… je dis pas non… C'est malheureux… Mais va travailler ailleurs…

Ils ne veulent rien entendre…

Maintenant, il n'a presque plus d'ouvrage… seulement des bricoles, à peine payées, en passant… de loin en loin, une journée… une demi-journée, dont on lui retient la moitié, par peur de la justice.

Et les enfants crient, la femme se lamente et les bat, et la voilà enceinte de son neuvième enfant. Quoi faire, quand on n'a plus rien à faire ? Piscot se saoule plus souvent qu'à l'ordinaire. Car, si on lui refuse du travail, on ne lui refuse jamais un petit verre. Le paysan a bon cœur. C'est même devenu une sorte d'amusement que de saouler Piscot et de lui faire raconter son éternelle histoire.

— Sacré Pierre… Il est rigolo cet animal-là… !

On le rencontre en semaine, traînant son long corps de faucheux dans la rue, zigzaguant sur le trottoir, se retenant aux murs et se parlant à lui-même.

— Enfin, c'est tout de même épatant, mon vieux Piscot… Tu dois neuf francs…

Il en doit plus de deux cents à l'heure présente… Et les frais courent toujours…

Dingo savait certainement ces histoires, comme il savait toutes les histoires du pays, toutes les histoires que nous ignorions. Lui seul connaissait Piscot jusqu'au fond de l'âme. Il ne l'abandonna pas, soit esprit de justice, sentiment de pitié ou goût du pittoresque. Il avait choisi, entre tous les habitants de Ponteilles, pour son meilleur camarade, ce Piscot si lamentable et si bon garçon. Quand il sortit de l'enclos, ce fut pour courir chez Piscot qui ne venait presque plus chez moi, où il était sûr pourtant de trouver

de l'ouvrage. Mais ses malheurs l'avaient rendu méfiant et paresseux. Il avait donc encore de l'ouvrage, mais il n'avait plus de cœur à l'ouvrage.

Au risque des commentaires les plus désobligeants et bien qu'on pût l'accuser de ne pas tenir son rang, Dingo ne dédaignait pas d'accompagner Piscot au cabaret, quand celui-ci avait trop de peine, ou aux champs, quand il se décidait à travailler. Et il lui contait des histoires comiques, uniquement, j'imagine, pour faire oublier sa détresse au pauvre gueux. De son côté, Piscot, dont le chien était devenu le seul confident, lui disait :

— Enfin, mon vieux Dingo, c'est tout de même embêtant… Comprends-tu ça, toi ? Écoute bien… J'dois neuf francs…

Souvent aussi, on voyait Dingo devant la misérable masure, qui jouait avec les enfants. Il raffolait de ces enfants, surtout des plus petits, à qui il pardonnait leurs puces, leurs poux, toute cette affreuse teigne dont ils étaient dévorés, jusqu'à en prendre sa part. Il leur apprenait des amusements ingénieux et variés, sans que jamais il leur fît sentir toute la distance sociale qui le séparait d'eux. Mais il se trouva tout de suite à l'étroit et mal à l'aise dans ce taudis obscur, encombré de misère… à l'étroit aussi et gêné dans ce triste espace de terre battue, malpropre, dans ce renfoncement ignoble de murs suintants et moussus, que le soleil ne venait jamais égayer. Alors, un après-midi, Dingo amena les enfants chez moi. Il prit d'abord le plus petit qu'il remorqua, qu'il entraîna très doucement vers la maison, par un pan de sa robe dans la gueule. Ensuite, il alla de la sorte chercher le second, puis le troisième, et laissa les autres, qu'il aimait bien, mais qu'il jugeait sans doute assez grands pour se tirer d'affaire et s'amuser entre eux… D'ailleurs, ils n'étaient pas souvent là. Ils couraient la campagne, rapinaient dans les jardins, les poulaillers, mendiaient aux portes, afin de rapporter le soir à la maison de quoi ne pas absolument mourir de faim.

Et ce furent désormais, sur le gazon des pelouses, entre les trois petits et Dingo, parmi les scabieuses, les marguerites, les sauges, les fleurs de salsifis sauvages, d'interminables parties, des cris, des chants, des ébats, des embrassades, des dégringolades, des luttes joyeuses et forcenées, des grondements pour rire, des déchirements pour être heureux. Les trois petits tiraient Dingo

par les oreilles, la queue, sans que jamais il se rebiffât. Ils montaient à califourchon sur son dos, avec une branche fleurie dans leur main comme un fouet.

— Hue!… Hue!… criaient-ils…

Par farce, Dingo les renversait sous lui, les maintenait entre ses pattes et, les prenant à la gorge, il essayait, comme à Miche, d'engloutir leur tête dans sa gueule et, à force de les lécher, il nettoyait leurs mains noires et leur figure crasseuse…

Parfois, Miche venait assister à ces ébats sans y prendre part. Assise sur son derrière, elle regardait gravement toute cette joie bruyante et, de temps en temps, elle giflait, d'un coup de patte, un bourdon qui bourdonnait sur une touffe de trèfle rouge dans la pelouse…

Sur le soir, la Piscote, les jambes cassées, le ventre plus lourd, venait chercher ses enfants. Émue d'abord de ce spectacle familial, elle disait de Dingo :

— Au moins, celui-là… ce n'est qu'un chien, mais il a du cœur.

Et comme les enfants s'attardaient, ne voulaient pas rentrer, criaient à Dingo : « Encore! Encore! », elle les bousculait brutalement et finissait par les rouer de coups, en glapissant :

— Sale vermine… voulez-vous rentrer?

Mais Dingo mettait vite un terme à cette explosion d'autorité maternelle. Une fois, il la mordit à la main, une autre fois au mollet… Elle se contenta de grogner :

— Vermine!… Sale vermine!… Toi aussi tu n'es qu'une vermine…

Elle ne savait pas dire autre chose.

Et ils s'en allaient pleurant, traînant leurs pieds nus et ce qui restait de leurs guenilles dans le ruisseau municipal, tandis que Piscot, rentré du cabaret, affalé sur les marches de la masure, ne cessait de se répéter, très ivre ou très triste, les deux quelquefois :

— C'est tout de même drôle!… Enfin… je dois neuf francs…

VII

En dépit de ses qualités généreuses, de son altruisme si touchant, Dingo — je le compris tout de suite — entendait garder jusque dans l'effusion son indépendance et sa personnalité. Certes, il m'était agréable — jusqu'à un certain point et seulement dans la conversation — qu'il se différenciât de ses congénères en restant « un chien libre ». Humble et rampant, je l'eusse moins estimé. Pourtant, je le dois confesser, mon respect de son individu n'allait tout de même pas jusqu'à tolérer le libre exercice de ses dangereux instincts et les mœurs guerrières de sa race. Du moins, devais-je tenter par tous les moyens de les discipliner, de les affiner, — soyons francs — de les annihiler peu à peu complètement.

J'ai la manie de l'apostolat, c'est-à-dire j'aime à me mêler d'un tas de choses qui ne me regardent pas. J'aime aussi — et l'un ne va jamais sans l'autre — à prononcer des grands mots, des mots de penseur, dont je sais qu'ils ne signifient rien du tout, mais qui me subjuguent quand même et me donnent de ma personne une idée avantageuse. Ce que j'aime surtout, c'est qu'aucun incident fâcheux ne vienne déranger le cours de ma vie, en apparence si tourmentée, en réalité si paisible.

Souvent, je me disais :

— Ce Dingo, je l'affectionne certainement… Et il m'amuse beaucoup… Il m'amuse, mais il m'inquiète… J'ai toujours peur qu'il m'arrive bien des ennuis avec lui… Il est parfois si déconcertant!… Pour lui, pour moi, pour notre tranquillité à

tous les deux, il est nécessaire, il est urgent que je lui inculque un autre idéal…

Ce mot magique d'idéal, d'autant plus magique que personne jusqu'ici n'a pu le définir exactement, n'a pu savoir à quelle nécessité intellectuelle, à quel besoin moral de nos âmes, de nos sociétés et de nos littératures il peut bien correspondre, aurait dû me rassurer. Je le répétais souvent pour me donner confiance et pour en tirer, comme d'un talisman, je ne sais quel miracle…

— Oui… Oui… Un autre idéal!… Un autre idéal!… Un idéal quelconque!…

J'avais beau le redire toute la journée, le mâcher, le remâcher dans ma bouche comme une viande savoureuse, au fond, il ne me rassurait pas du tout, ce mot magique. Je me souvenais de tous les ravages que l'idéal avait causés dans l'âme des hommes, de l'abêtissement où il avait conduit jadis certains de mes jeunes amis… Oui, mais c'étaient des poètes, de pauvres petits diables de poètes, qu'un rien affole et détraque, tandis que Dingo…

Bien des menus faits, des observations renouvelées m'avertissaient chez lui d'un prompt, d'un désolant retour à l'atavisme australien… J'avais remarqué souvent son émotion frissonnante lorsque, encore tout petit, il se trouvait brusquement en présence d'une poule. En apercevant un mouton, il tremblait, non de peur, mais de mauvais désir; il tremblait comme s'il eût été pris tout d'un coup d'un accès de fièvre meurtrière. À la vue d'un bœuf, il s'agitait étrangement, piétinait le sol avec impatience, puis, tout d'un coup, son corps se ramassait, ses muscles se bandaient comme pour un mouvement d'élan furieux.

— Dingo!… Dingo!… criais-je, en le rappelant à la civilisation…

Il retenait encore son élan, de mauvaise grâce, d'ailleurs. Et, de ses rencontres avec les bêtes, il gardait toute la journée un souvenir passionné, une agitation nerveuse qui me préoccupaient fort pour l'avenir. Car je sentais bien que le moment où il ne le retiendrait plus, cet élan sauvage, était tout proche… Et alors?…

Un jour, ivre d'espace ou bien lancé à la poursuite d'un gibier imaginaire, il faisait par bonds impétueux, jusqu'à perte de souffle, vingt fois, trente fois le tour de l'enclos. Un autre jour, ne l'ayant pas vu de toute la journée et craignant de l'avoir perdu, je le découvrais enfin, le soir, sous une touffe d'arbustes, le corps

allongé, raidi, vibrant comme celui d'un tigre à l'affût, avec toutes les violences, toutes les ivresses de la chasse et de la guerre dans les yeux.

— De l'idéal!… Ah! oui, de l'idéal!… Il n'est que temps… Allons… allons… il n'est que temps…

Mais quel idéal?… J'étais embarrassé et perplexe… Il y en a tellement et de tant de sortes… La guerre aussi est un idéal… et même le plus fameux… Ah! c'était bien difficile…

Je me décidai enfin à ceci. Doucement, par des détours insidieux, sans le heurter trop vivement dans ses habitudes et dans ses idées, je tentai de l'amener à une conception moins hasardeuse, plus policée de la vie… de la vie européenne, dont je me gardai bien, d'ailleurs, de lui tracer un tableau véridique. En bon historien idéaliste, je sus rester dans la limite des généralités vagues, consolantes et enchanteresses. À mon grand étonnement, Dingo ne parut pas en être impressionné.

— Si c'est tout ce que tu m'offres? semblait-il me dire… Eh bien, mon vieux…

Un matin que nous nous promenions ensemble calmement, j'essayai de lui démontrer qu'il avait quitté pour jamais la brousse australienne, qu'il vivait maintenant en France, dans la douce France, dans l'admirable France du radical-socialisme, soumis aux mœurs égalitaires, à la discipline sociale, aux lois harmonieuses — les justes lois — qui font de notre patrie la meilleure, la plus glorieuse, la « plus rigolote » aussi, de toutes les patries, les autres patries, lesquelles ne sont que d'insignifiants groupements d'êtres inférieurs, un ramassis de peuples tristes et idiots… Je lui expliquai qu'il me devait, qu'il devait à la République, qu'il se devait à soi-même d'accepter loyalement et sans arrière-pensée les bienfaits moraux de notre civilisation, comme il avait accepté sans la moindre hésitation ses bienfaits matériels. Enfin, je l'adjurai de se conduire désormais en bon citoyen. Et je lui donnai du bon citoyen cette définition forte, concise, que, depuis les temps les plus reculés de l'histoire, en donnèrent tour à tour les majorités régnantes, toujours si dissemblables et toujours si pareilles : « Hors de nous, il n'est que de mauvais citoyens. »

Hélas! ce discours de distribution de prix, que j'agrémentai de citations heureuses et de récits controuvés, ne produisit sur

Dingo aucun effet : ni persuasion, ni attendrissement. Presque insolent, très distrait au moins, il ne m'écouta même pas. Pendant que je débitais noblement ces nobles phrases, l'œil dur, le front plissé, les oreilles frémissantes, il suivait le cheminement dans l'herbe d'un coléoptère corseté de bleu.

Je crois… je croyais, à ce moment, au prestige de la parole humaine, à la puissance de ses vertus éducatrices. Je ne me lassai point et redoublai d'efforts. Les arguments les plus décisifs, je les employai jusqu'à l'étourdir ; les proposopées les plus éloquentes, empruntées aux chefs-d'œuvre de notre littérature journalistique et tribunitienne, je les lui adressai de ma voix la plus vibrante. Dieu sait avec quel art, avec quelle netteté dialectique je sus établir une distinction entre les droits merveilleux que lui conférait sa naturalisation récente et les non moins merveilleux devoirs auxquels l'astreignait le choix qu'il avait consenti, ou plutôt que sir Edward Herpett, son répondant, avait consenti pour lui de la France… Tout échoua. Chaque jour, un symptôme plus grave, une constatation plus effarante vinrent me démontrer la parfaite inutilité de mes leçons. Et, loin de s'atténuer avec l'éloquence, de s'adoucir avec l'âge, les passions originelles de Dingo prirent une forme plus précise, un caractère de combativité plus audacieuse.

Il n'y avait pas à se le dissimuler plus longtemps, c'était la faillite de l'Idéal.

Je ne lui demandais pourtant que peu de chose, je ne lui demandais, à ce chien, que de devenir un homme. C'était si facile, il me semble. Il s'y refusa obstinément.

Et ce qui devait arriver arriva.

Un soir, rentrant de Paris, où j'avais passé la journée à démontrer, dans un Congrès international, devant des Allemands, des Norvégiens, des Russes, des Anglais, des Espagnols, des Magyars et des Valaques, l'indiscutable supériorité de la langue française sur tous les patois du globe, j'appris que Dingo avait, d'un coup de dent, cassé les reins de mes deux chats.

J'eus froid au cœur…

— Et Miche ?… demandai-je vivement au jardinier, qui me contait prolixement les horribles détails de ce double meurtre…

— Oh ! Miche !… répondit le jardinier… Dingo a joué avec elle comme d'habitude… Tenez… en ce moment… ils doivent

être tous les deux sur la terrasse à faire mille folies… à me briser mes rosiers et mes clématites… Sacré Dingo!… Ah! ça ne m'étonne pas… Je l'avais dit à Monsieur…

Je pensai qu'il y avait eu entre les chats et Dingo, à propos de Miche, un drame de famille… Peut-être Dingo n'était-il pas si coupable qu'on le croyait… Il n'était pas impossible, au contraire, qu'il eût agi héroïquement, chevaleresquement. Et puis, je venais de remporter un grand succès au Congrès international de langue française… Enfin, je ne sais pas, ce soir-là, j'étais accessible à toutes les indulgences, à tous les optimismes. Tout en regrettant sincèrement mes deux vieux chats, je ne voulus pas m'émouvoir outre mesure. En somme, le jardinier n'avait rien vu du drame même. Il n'avait vu que les cadavres des chats. Qui prouvait que ce fût Dingo qui eût tué? Mais ce bon Thuvin avait l'âme d'un juré de Versailles. Il ne cessait de répéter :

— C'est lui, monsieur… C'est lui… J'en mets la main au feu…

Et secouant la tête, et tordant sa casquette dans cette main promise au bûcher comme un vieux morceau de bois :

— C'est mauvais… c'est mauvais… affirmait-il… Les chats… mon Dieu… je m'en fiche et je pense bien que Monsieur s'en fiche aussi… Mais c'est mauvais… Enfin, Monsieur est le maître… Monsieur fera ce qu'il voudra… Tant pis pour Monsieur… Ce chien-là…

Et il me quitta maugréant, et vouant Dingo à tous les diables de l'enfer.

Sur la terrasse, en effet, je trouvai Dingo qui jouait avec Miche fort gaiement. Aucun remords, aucune honte de son crime, chez l'un; aucune douleur, chez l'autre. Il semblait que rien ne se fût passé d'anormal quelques heures auparavant.

Dès qu'ils m'eurent aperçu, ils vinrent à moi et me prodiguèrent leurs tendresses accoutumées. Dingo me sautait au cou, Miche se frottait à mes jambes, en miaulant de joie…

— Eh bien, c'est du joli!… Ah! du joli! dis-je à Dingo. Te voilà assassin, maintenant?… Tu veux donc que je t'attache à ta niche pour le reste de tes jours?…

Mais ils avaient déjà tout oublié. D'ailleurs, ils ne pouvaient prendre au tragique des reproches et des menaces auxquels je

mêlais des caresses involontaires. Et, se bousculant, me bousculant, ils me suivirent dans ma chambre, où ils continuèrent leurs jeux, sur le tapis.

La semaine d'après, nous devions passer la journée chez les Legrel qui habitent, neuf mois de l'année, une petite propriété dépendant de la commune de Sazy-sur-Viorne, à six kilomètres au-delà de Ponteilles. Legrel désirait voir Dingo, dont je lui avais parlé avec enthousiasme. Il avait donc été convenu que je le lui amènerais.

Vous connaissez certainement de nom Édouard Legrel et, de réputation au moins, ses beaux et hardis travaux sur la myologie de l'araignée, travaux dont je ne sais pas exactement en quoi ils sont si beaux et si hardis et qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier. Mais ce que vous ne connaissez pas, c'est l'être exquis qu'est ce grand naturaliste. Avec sa grosse tête ébouriffée de cheveux roux, sa petite moustache rude qui ne dépasse pas le coin de ses lèvres charnues, ses yeux étonnés d'un bleu profond et mouillé qui répandent sur tout le visage leur douceur infinie, il est impossible d'exprimer plus de bonté et de la bonté plus qu'humaine, de la bonté animale. J'aime aussi la gaucherie ingénue de son corps, la candeur de ses gestes et ses longues jambes maigres qui lui font une marche et une démarche toujours un peu comiques, de même que ses longs bras qui fauchent l'air et que terminent des mains effilées, déliées, très souples, « des mains d'opérateur », disait sa femme avec orgueil.

Depuis plus de vingt ans que je fréquente Legrel, je ne l'ai jamais vu, à Paris comme à la campagne, qu'avec d'immenses chapeaux de feutre gris, cabossés, à très larges bords et des paletots sacs, amples, dont les poches, on ne sait comment, au cours des promenades, engloutissent automatiquement quantité d'objets bizarres, souvent malpropres, toujours inutiles. Modeste, très réservé, très effacé, extrêmement timide, scrupuleux à ne jamais blesser personne, il ne vit, loin de toutes sollicitations, de toutes intrigues, que pour les joies silencieuses du travail, et l'orgueil des découvertes scientifiques… orgueil strictement intérieur, car jamais il ne lui arrive de parler de ses travaux, de se vanter de ses découvertes, dont quelques-unes, paraît-il, furent capitales.

Cela seul suffit à expliquer qu'il n'ait pu encore obtenir le moindre honneur, la moindre distinction officielle, qu'il n'ait été chargé d'aucune mission par un gouvernement républicain qui ne s'intéresse, dans les sciences comme dans les arts, qu'aux individualités médiocres, routinières, réclamières et protégées… Est-il besoin de dire — car ceci découle naturellement de cela — que les grandes revues à inspiration et commandite académiques ont toujours refusé de lui ouvrir leurs portes orthodoxes et sacrées, qu'elles ne mentionnent ses travaux qu'avec des réserves agressives et une sorte de respect qu'elles s'acharnent à rendre cruellement ironique et rabaissant ? Nous ignorerions encore certaines de ses plus importantes études, si des périodiques anglais, allemands, américains, si des revues françaises indépendantes, comme *La Revue des Idées,* n'avaient accueilli, avec l'empressement qu'elle mérite, sa collaboration glorieuse. Enfin, présenté à l'Académie des Sciences, on lui préféra une première fois le prince de Monaco [1], une deuxième fois le prince Roland Bonaparte [2].

Un jour, à propos de ce que j'appelais « ce scandale », il me dit en riant mélancoliquement, car jamais aucun fiel n'entre dans cette âme indulgente et simple :

— Encore un prince à passer… le duc d'Orléans, peut-être… Et ce sera peut-être mon tour.

À quoi j'objectai, sur le même ton :

— Mais, mon cher Legrel, soyez sûr qu'après le duc d'Orléans, on découvrira bien, pour vous le préférer, un Rothschild quelconque qui aura doté un quelconque observation d'une lunette, d'un pluviomètre… est-ce que je sais ?… d'une

1. Albert Ier de Monaco (1848-1922), océanographe, a fait des recherches sur la faune marine et a fondé l'Institut océanographique de Monaco en 1906 ; il a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences, pour la section géographie et navigation, le 27 avril 1891, par 38 voix, contre 9 au général de Tillo, 2 à Nansen et une à Schweinfurth.

2. Roland Bonaparte (1858-1924), petit-fils de Lucien Bonaparte, ancien officier, auteur d'études botaniques et ethnographiques, a été élu à l'Académie des sciences le 4 février 1907, par 37 voix, contre 18 à Tannery, 6 à Carpentier, 4 à Teisserenc de Bort et 3 à Cornil.

simple lorgnette… Et après ce Rothschild, un autre Bischoffsheim [1], qui aura donné à notre chère France un vieux sismographe hors d'usage…

Cette idée l'inquiéta un peu… Il y sourit cependant :

— Tiens!… C'est vrai!… Je n'y pensais pas…

Et, bonhomme, mais d'une bonhomie un peu crispée, il ajouta :

— On aura raison, après tout… Je ne sais pas pourquoi je m'occupe de ces bêtises-là… Vraiment, ce n'est pas une ambition bien noble… Je me la reproche souvent… Ah! si je n'avais pas de famille!… Ce que j'en fais, c'est pour ma famille, vous le sentez bien…

Mme Legrel ne se résignait pas aussi facilement que son mari. Elle avait pour lui une tendresse exaltée, une admiration véhémente, excessive…

— Non… non… s'écriait-elle… Tu dois persister… Tu le dois pour toi-même… pour ta fille et pour moi… pour tes amis, si vaillants… pour la science!

— Mais la science n'a rien à voir là-dedans, ma chérie…

Mme Legrel sursautait.

— Comment? elle n'a rien à voir là-dedans!… Comment!… tu ne serais pas de l'Académie, toi?… Mais songe donc!… C'est impossible… Je te dis que ce serait trop scandaleux…

Et, s'adressant à moi, pour m'entraîner dans la complicité de ses protestations :

— N'est-ce pas?… Il faut qu'il en soit… Dites-le lui, vous… Il le faut à tout prix… Seulement, voilà… il ne sait pas s'y prendre… Il ne sait rien faire pour cela… Quel homme!… Moi, non plus, d'ailleurs… Oh! ce n'est pas indifférence, vous pensez bien… Mais vraiment… je ne sais pas… je n'ose pas… j'ai peur de lui faire du tort… Enfin, je ne sais pas… C'est inouï!

Et, tapant le plancher d'un pied colère, elle criait :

— Enfin, comment tous ces gens-là font-ils?… Et que font-ils?… que font-ils?

— Des choses pas très belles, allez, ma chère amie… disais-je.

1. Raphael Bischoffsheim (1823-1906), banquier, viveur impénitent, député des Alpes-Maritimes, a doté les observatoires français; c'est précisément Roland Bonaparte qui lui a succédé à l'Académie des sciences.

— Pas très belles… pas très belle !… Enfin, quoi ?… quoi ?

Et cette femme si pure, de si forte vertu, sans aucune ambition pour elle-même, on la devinait capable d'actes plus que hardis ; car elle ne vivait que pour la gloire de son mari. Elle y eût sacrifié, sans hésitation, jusqu'à la paix de sa conscience.

Legrel, doucement, essayait de la calmer.

— Pourquoi te faire tant de mal, ma chérie ?… Réfléchis un peu… Connais-tu beaucoup de gens aussi heureux que nous ?… Nous ne manquons de rien… Nous avons tout… Je ne sais pas comment tu t'arranges… c'est un miracle… Mais avec notre petite fortune… tu nous as toujours fait l'existence la plus riante, la plus abondante. Grâce à ton génie de maîtresse de maison, nous avons l'air de posséder tout simplement cent mille francs de rentes… Mais oui… je suis un ignoble capitaliste… Regarde mon laboratoire… il est merveilleusement installé… Je peux travailler sans soucis, sans dérangement… tant que je veux, à quoi je veux… Nous sommes entourés d'amis fidèles… de jeunes gens très gentils, de grande valeur… qui me défendent comme des lions… Veux-tu me dire ce que nous aurions de plus, avec l'Académie ?…

Était-il bien sincère dans ce détachement ? Je me le suis souvent demandé.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après une courte pause, où je voyais des ombres ternir un peu la limpidité de ses yeux, il soupirait :

— L'Académie… Évidemment… évidemment… En principe, c'est très beau… Mais, dans la pratique… Et puis, aujourd'hui, va… ça n'est guère enviable.

Mme Legrel ne se rendait pas… Elle ripostait…

— Tout ce que tu voudras !… C'est possible… Mais puisqu'il y a une Académie, je veux que tu en sois… il faut que tu en sois. Enfin, voyons… pourquoi y aurait-il une Académie, si tu n'en es pas ?…

Il insistait avec une tendresse presque triste :

— Ton amour pour moi fait que tu exagères l'importance de ces honneurs… Dis-toi bien ceci, ils n'en ont aucune, du moins ils n'en ont pas une très grande… Vraiment, on peut bien s'en passer… Ne nous occupons plus, je t'en prie… n'encombrons

plus notre vie de ces petites vanités… *vanitas vanitatum*… comme dit le poète… Et le poète a raison…

S'efforçant de paraître gai, il ajoutait avec une indulgence, où perçait malgré lui l'aigreur de ses déceptions :

— Laissons cela à ces pauvres princes, à ces infortunés barons de la Finance… Ils en ont plus besoin que moi… je t'assure… En somme, c'est un idéal respectable qui les pousse, eux… Mais oui… ne ris pas… respectable… Ils comprennent très bien que les titres de noblesse et que l'argent… ce n'est tout de même pas ça… qui fait l'intérêt d'une belle vie… Tiens… C'est comme la croix [1]…

Il se levait, et marchait dans la pièce, en faisant de grands gestes…

— La croix! Buuuu!… Ah! la croix!… veux-tu que je te dise ce que j'en pense, de la croix… c'est de l'enfantillage, ma chérie… Pire que cela… du totémisme… Allons travailler…

Pauvre Legrel!… Bien qu'il crût devoir chaque fois protester contre elles, il était très fier des insistances de sa femme, qui entretenait sa foi en son génie, fier surtout de son désintéressement, par quoi il s'estimait exceptionnel et même admirable, au-dessus des petites ambitions, des petites faiblesses des autres. Il avait donc dans le monde de la science, même parmi ses ennemis, une réputation de grand individualiste, de grand lutteur, dont il aimait à se parer et à laquelle lui, sa femme, ses amis et moi-même nous croyions fermement, comme nous croyions fermement à son génie.

Il disait toujours, avec une conviction ardente :

— Luttons, mes amis… luttons… La vie n'est qu'une lutte continuelle.

Sa femme lui disait, quand elle le voyait affaissé ou las :

— Toi qui es un lutteur!… Je ne te comprends pas…

Ah! comme je les aimais tous les deux!

Ils avaient une petite fortune que Mme Legrel avait apportée en mariage. Elle l'administrait avec beaucoup d'intelligence et

1. Allusion à la croix de la Légion d'honneur, que Mirbeau a toujours tournée en dérision, d'autant plus qu'elle avait été mise à l'encan par Daniel Wilson, gendre du président de la République Jules Grévy obligé de démissionner en 1888.

d'adresse. Leur intérieur était sans luxe, plein de confort et de gaieté. Recevant sans pose, mais avec largesse, des disciples, des amis heureux de se grouper autour du grand savant, ils trouvaient encore le moyen de faire du bien autour d'eux. J'ai su que, bien des fois, ils avaient aidé discrètement quelques jeunes gens qui, sans protections, sans autres ressources que leur foi en la science et en Legrel, avaient embrassé cette carrière encombrée, ardue, si fertile en déceptions de toute sorte. Ils vivaient donc tous les trois, Legrel, sa femme, leur fille Irène, une adorable enfant de treize ans, dans la plus étroite, la plus tendre des unions. Et ils eussent joui d'un bonheur complet si, de temps en temps, les injustices, les passe-droits, les attaques jalouses n'accumulaient dans l'âme de Mme Legrel des colères, des amertumes, que la philosophie du savant ne parvenait pas à calmer et à endormir.

Mme Legrel n'était pas jolie, mais elle avait une activité physique, une vivacité spirituelle, une sorte de charme ingénu et rude, une si grande puissance d'énergie et un dévouement si continu, si passionné, qu'elle s'en trouvait, même aux yeux de nous tous, pour ainsi dire embellie. Legrel adorait sa femme. Il adorait aussi sa maison, pour tous les sourires que sa femme y prodiguait, pour le calme moral qu'il y goûtait. Elle était située au milieu d'un beau jardin. C'était une ancienne maison de paysan, intérieurement appropriée sans trop de frais aux besoins nouveaux d'une vie bourgeoise. Pour en cacher les murs de meulière rugueuse et triste, on l'avait presque entièrement tapissée de plantes grimpantes : clématites, vignes vierges, bignonias aux longs cornets orangés, corchorus du Japon aux étoiles d'or, polygonums envahissants, qui partout dressaient leurs belles grappes blanches. Chaque fenêtre avait un balcon et de chaque balcon retombaient, comme d'une jardinière, des capucines et des pélargoniums, dont les longues pousses avivaient le feuillage de couleurs éclatantes. Au bas du jardin, la Viorne roulait sur des cailloux bronzés ses eaux claires, peu profondes entre les bords surélevés, couverts d'iris et de grands inulas dont les capitules jaunes se mêlaient aux hampes des sagittaires de la Chine. Un peu au-delà de la Viorne, sur la pente du coteau, le village de Sazy étageait ses maisons rustiques, qu'entouraient de charmants vergers.

C'est dans cette jolie maison que Legrel travaillait le mieux : travail incessant, coupé quelquefois de courtes promenades dans le jardin et plus rarement, quand elles étaient indispensables à ses recherches, d'excursions botaniques et zoologiques dans les environs. Il sortait peu de son enclos. Le soir, après le dîner, il se délassait de ses préoccupations, de ses fatigues, de « ses luttes » parmi les douceurs de la vie de famille et, comme il y avait souvent du monde à la maison, parmi les joies de l'amitié. En ces moments de détente, d'étirement spirituel, il était très gai, très enfant, aussi enfant que sa fille Irène. Il s'amusait à des choses puériles, aux petits événements de la contrée, où il ne connaissait personne, aux vicissitudes des récoltes, à la vache qui avait vêlé, aux poules d'un voisin qui avaient été écrasées par une automobile. Si un lapin s'était par hasard fourvoyé jusqu'au potager, il y en avait pour trois jours à deviser sur ce cas extraordinaire. Quand ils étaient seuls, il faisait avec sa femme d'interminables parties de dames, ou bien il initiait sa fille à construire des portiques de temples assyriens avec des dominos.

Mais à quoi Legrel travaillait-il ?… En réalité, je ne l'ai jamais bien su… Ce que je sais, ce que nous savons tous, c'est que Legrel, par des expériences dynamométriques, a calculé et évalué au poids la force musculaire de l'araignée. Ce que je sais encore, c'est qu'il découvrit, chez l'araignée, un muscle « compensateur », qu'on ne connaissait pas, qu'il avait baptisé : le muscle legreloïdien, fait énorme, prétend-il dans un de ses ouvrages, et qui doit très prochainement révolutionner toutes les données que nous avons sur l'anatomie générale.

Un jour que je m'entretenais avec M. Giard [1] des travaux de Legrel :

— Quel fumiste ! s'écria cet authentique homme de science, en éclatant de rire… Tout cela est idiot…

Je ne tirai aucune conséquence fâcheuse de cette opinion, pourtant si spontanée, car je me rappelais, fort à propos pour la réputation de mon ami, cette parole de sir Edward Herpett : « … Ah ! vous savez, mon cher… la jalousie des savants !… »

1. Alfred-Mathieu Giard (1846-1908), zoologiste darwinien, dont les recherches ont permis de comprendre la nature des caractères secondaires. Il a fondé à Wimereux un laboratoire de zoologie maritime.

À l'exception de sa femme, chargée du soin glorieux d'en faire le ménage tous les matins, personne n'entrait jamais, pas même ses jeunes disciples, dans le laboratoire de Legrel : un grenier transformé en une vaste pièce très claire, meublé de vitrines, les unes contenant des appareils, des instruments de toute sorte, les autres des collections d'insectes, de minéraux, d'escargots préhistoriques recueillis dans le pays. Une bibliothèque garnissait les murs de gros livres et d'épais dossiers, classés dans des chemises de parchemin étiquetées avec soin par Mme Legrel. Puis, çà et là, des estampes coloriées, des moulages, représentant, grossis au microscope, les systèmes vasculaires et nerveux d'insectes rares… Une table de verre, qu'on appelait « la table opératoire », chargée de microscopes, de trousses, de bocaux avec des liquides colorés, occupait le milieu de la pièce, sous une verrière pratiquée dans le plafond et garnie d'un vélum transparent. C'est là qu'il disséquait, qu'il vivisectait ses petites bêtes.

— Si vous pouviez le voir découper une fourmi ou un puceron !… C'est admirable… s'extasiait Mme Legrel… Et, chose curieuse… à table, il ne peut même pas découper un poulet… Expliquez-moi ça, vous !

Au laboratoire attenait une autre pièce, plus vaste encore, où sous des cloches de verre Legrel élevait, selon leurs besoins, leurs habitudes différentes, les exigences de leur climat, de leur habitat d'origine, d'innombrables tribus d'araignées. Il y en avait de toutes les grosseurs, de toutes les couleurs, de toutes les mœurs et de tous les pays. La plupart, cadeaux envoyés en hommage par des correspondants enthousiastes qu'il avait jusque dans les plus lointaines, les plus bizarres régions du globe.

Une seule chose me chagrinait en Legrel. Il ne me parlait jamais de ses travaux et chaque fois que j'y faisais allusion, que j'y prenais de l'intérêt, il détournait tout de suite, quelquefois un peu rudement, la conversation. Était-ce défiance de moi, ou dédain de mon ignorance en ces matières, ou jalousie de quelques petits succès que j'avais eu la chance d'obtenir ? Je ne pouvais pas admettre un instant cette supposition malséante, qui était le renversement de toutes les idées que je me faisais sur le caractère de mon ami ?… Timidité alors ?… Modestie ?… Non plus… Plusieurs fois, à des paroles qui lui étaient échappées, j'avais parfaitement senti qu'il avait au fond l'orgueil de son

savoir, la conscience de sa valeur. Vraiment, je ne savais à quoi attribuer cette discrétion, je ne veux pas dire outrageante, mais qui me blessait un peu.

Il est vrai qu'il ne me parlait pas plus de mes travaux que des siens. Jamais il ne m'avait exprimé son opinion sur un de mes livres, une de mes pièces. Je suis sûr qu'il ne les aimait pas. Mais ne pas les aimer au point de n'en parler jamais, cela m'était affreusement pénible et me jetait souvent en de profonds découragements. Je ne pouvais non plus rien savoir de sa pensée par Mme Legrel, pour qui rien ni personne n'existaient en dehors de son mari et qui n'arrivait pas à concevoir qu'on pût s'intéresser dans la vie à autre chose qu'aux muscles de l'araignée. De chacune de mes visites, de moins en moins fréquentes d'ailleurs depuis quelques années, je rapportais un redoublement d'angoisses et de doutes sur mon art et sur moi-même. Les huit jours qui suivaient, j'étais le plus malheureux des hommes, dégoûté de moi, dégoûté de tout, incapable de travail et d'espoir.

— Non… non… plus jamais, je ne retournerai chez ce Legrel… me promettais-je. Je l'aime bien… Je l'admire de toutes mes forces… je l'admire tellement, que je ne sais même pas pourquoi je l'admire… mais il me déprime trop… Il finirait par m'affoler… Non, non… plus jamais… plus jamais…

Heureusement je ne tardais pas à me rassurer, me disant que, en dépit de son génie scientifique, en dépit de la grandeur morale de son esprit, Legrel avait, de son éducation première, gardé en littérature, en art, une sorte de goût vraiment trop glacé de rigidité scolastique et tous ces préjugés universitaires qui sont la négation de ce que j'aime. Je me rassurais surtout en me souvenant de certains jugements assez étonnants qu'il portait sur Rousseau, Stendhal, Tolstoï, Flaubert, Thomas Hardy [1], sur tous les maîtres que je chéris et envers qui il ne professait qu'une estime médiocre, pour ne pas dire moins…

— Tout cela est pathologique… grimaçait-il, sans jamais illustrer d'un exemple, d'une critique développée, d'un commentaire quelconque, cette opinion sommaire.

1. Thomas Hardy (1840-1928) est nouvellement entré dans le Panthéon littéraire de Mirbeau, qui a découvert *Jude l'obscur* en 1900.

Mais je crois bien qu'il ne les avait pas lus, qu'il n'avait jamais rien lu qui ne concernât point l'histoire musculaire de l'araignée.

Il n'avait lu que M. Faguet [1], il n'aimait que M. Faguet « pour sa vision nette des êtres et des choses » et « pour sa forte santé morale ». Mais il l'aimait en bloc, se gardant bien d'expliquer le pourquoi de cette préférence et en quoi la vision de cet écrivain honorable et très répandu était si nette, et si forte sa santé morale. Il disait aussi de M. Paul Bourget [2] qu'il avait « une certaine culture scientifique » et que sa frivolité mondaine s'en trouvait parfois ennoblie. Il disait encore bien d'autres choses.

Au fond, ce grand spécialiste, cet observateur si aigu de la vie de l'araignée, ce chercheur de muscles inédits se trompait du tout au tout, du moins s'illusionnait, comme un poète, sur la vie en général et sur les hommes en particulier. Legrel n'était pas un artiste au sens où nous entendons ce mot; ce n'était pas non plus un penseur; c'était un savant. Et peut-être — j'admire que je puisse émettre aujourd'hui cette supposition sacrilège sans en être troublé — n'avait-il du savant que la puérilité souvent comique et la candeur bouffonne. Ne les comprenant pas, il méprisait toutes les œuvres d'imagination et de sensibilité, celles qui n'ont pas, pour s'étayer, le support direct, visible, grossièrement affecté et rugueux de la science.

J'essaie en ce moment de me rappeler ses conversations sur la littérature, l'art, et sur la vie, je cherche une idée forte ou curieuse, un point de vue original, l'élan d'une intelligence, la preuve d'une personnalité, enfin quelque chose… une impression, une sensation tirée de lui-même, une observation qui ne lui vînt pas des livres ou des autres. Et j'ai beau me souvenir et j'ai beau fouiller mes souvenirs, je ne trouve rien qui mérite d'être retenu. Non, en vérité, rien, rien… rien. Il était si modeste!

1. Émile Faguet (1847-1916), professeur à la Sorbonne, historien de la littérature hostile aux Lumières, critique dramatique au *Journal des Débats*; il a été antidreyfusard.

2. Paul Bourget (1852-1935), romancier mondain et réactionnaire aux prétentions de psychologue, est une des têtes de Turc préférées de Mirbeau depuis un quart de siècle; il incarne tout ce que Mirbeau déteste : le snobisme et la vulgarité, l'intellectualisme et le réclamisme, l'égoïsme du parvenu et la prétention du faux savant.

Je me hâte de dire que cela ne nuisait pas aux sentiments que j'avais voués à Legrel. Malgré la différence de nos tempéraments, j'avais pour Legrel une amitié qui était maintenant plus que de l'amitié : de la vénération. Je ne me disais pas encore que, lorsqu'on n'aime plus quelqu'un, on prend souvent le parti de le vénérer. C'est plus facile.

Nous fûmes reçus avec l'empressement, la cordialité habituels. Et Dingo eut tous les honneurs de la réception.

— Dieu ! qu'il est beau !… s'écria Legrel.

— Comme il a l'air doux et intelligent !… dit Mme Legrel.

— Ah ! père… j'en voudrais un comme lui, dit Irène Legrel.

Elle me demanda :

— D'où ça vient-il, ces chiens-là ?

— D'Australie, chère petite…

Elle battit des mains :

— Tu entends, père… d'Australie… Il vient d'Australie… Alors, tu peux bien en demander un pour moi à M. Barclett, qui t'a déjà envoyé des araignées…

Legrel fit une légère grimace. Il répondit très vite, sur un ton un peu ennuyé :

— Nous verrons… nous verrons.

Choyé, caressé, conscient de l'admiration qu'il provoquait, Dingo fut particulièrement aimable avec nos hôtes. En psychologue averti, il s'attacha tout d'abord à conquérir les bonnes grâces d'Irène, ce qui fut facile. Il ne la quittait pas, jouait avec elle doucement, respectueusement, comme eût fait un petit camarade bien élevé. Et à chaque caresse, à chaque gambade, à chaque manifestation de la joie affectueuse de Dingo, Irène exultait. Elle tapait dans ses mains et sautait des deux jambes en même temps, comme un oiseau…

— Père… père… Regarde-le… Regarde ses oreilles… sa belle queue… Et comme il est gentil… C'est un amour… Tu veux m'en donner un… dis ?… Un tout pareil ?… Ah ! Oui, père, n'est-ce pas ?…

— Mon enfant, ce n'est pas un chien pour les petites filles…

— Oh ! père… j'aimerais tant qu'il joue avec mon mouton !

Legrel avait pris la tête du chien, lui avait ouvert la mâchoire, compté les dents. Puis, après un examen solennel, minutieux,

des dessous de la paupière, du palais, des ergots, il s'était tourné vers moi :

— Exact… très exact… tout ce qu'il y a de plus exact… professa-t-il. Je n'aurais jamais cru qu'un dingo aussi brusquement arraché à son milieu s'humanisât de la sorte!… Il n'est pas méchant avec les autres bêtes?…

Je voulus conserver à Dingo son auréole intacte.

— Du tout… du tout… affirmai-je… La douceur même…

— Très intéressant… vous savez?…

— Vous ai-je dit que, grâce à lui… ou plutôt grâce à sa mère… nous avons retrouvé l'origine du tableau de chasse?

— Mais non… Ah bah!

— Oui, mon cher, l'origine du tableau de chasse…

Je dus conter l'anecdote à Legrel, qui s'en montra très frappé.

— Ah! mais!… Ah! mais!… fit-il.

Puis aspirant l'air avec ses lèvres disposées en sifflet, il répéta :

— Très intéressant… très… très intéressant!

Dingo étonna, ravit tout le monde par sa bonne éducation, l'élégance de sa tenue, sa discrétion, son tact. Correctement, il suivait les allées, même les sentiers les plus étroits, prenant bien soin de ne pas marcher sur les plates-bandes, évitant de heurter les plantes, surtout de les arroser comme font les autres chiens, même les mieux dressés. Mme Legrel me confia ceci :

— Je puis vous le dire maintenant, j'avais une peur pour le jardin… une peur!… J'en tremblais. Mais il est inouï, ce chien… Il comprend tout… Vous avez dû avoir beaucoup de mal à le dresser ainsi.

— Nullement, répondis-je, heureux de tous les éloges dont on comblait Dingo… Cela lui est naturel… Il est comme ça…

— Ah! c'est inouï!… réitéra Mme Legrel. C'est vraiment inouï!

— Mais pas du tout… affirma Legrel… Il est comme ça… La nature!… La nature!…

Et s'adressant encore à moi :

— Très intéressant… très important même… capital… On ne sait pas assez ce dont la nature est capable…

Je jugeai cette réflexion un peu naïve, un peu faible pour un si grand savant. Mais quoi!… Toujours la même attitude sans doute. Et peut-être aussi que Legrel, par bonté d'âme, voulait se

mettre à notre portée, ne pas trop nous humilier, ne pas nous trop écraser de sa supériorité. Je lui en voulus tout de même un peu de cette banalité et du ton sacerdotal sur lequel il l'avait proférée.

Nous nous promenâmes dans le jardin. Au choix des plantes, à leur disposition, je reconnaissais partout le goût de Mme Legrel. Elle avait le goût des décorations florales de plein air, comme elle avait le goût des arrangements intérieurs. Il était délicieux ce jardin, tout fleuri d'espèces vivaces, avec des coins abandonnés où les plantes sauvages poussaient librement leurs touffes primitives et amies.

— Père, dit Irène… si on menait Dingo voir mon mouton ?

— Oui, ma chérie, après le déjeuner, consentit Legrel.

Irène fut contente :

— C'est ça… Après déjeuner. Nous leur ferons faire une bonne partie à Dingo et au mouton.

Legrel m'expliqua que son ami, le célèbre naturaliste et philosophe sir John Lubbock [1] avait envoyé tout dernièrement à Irène un mouton extraordinaire dont la tête toute noire, lisse et luisante comme un masque de satin, sortait d'un gros paquet de laine blanche et si longue qu'elle traînait à terre et le recouvrait entièrement, ainsi qu'une jupe. Magnifique exemplaire d'une race presque entièrement disparue, même au Thibet, dont il est originaire.

— Les Anglais sont tentés de le reproduire à cause de sa laine, ajouta-t-il. Je le tenterais bien aussi. Mais nous n'avons que la femelle… Pour le moment, c'est la joie de la maison et la toquade de cette demoiselle… J'avoue que moi-même il m'intéresse, ce gaillard-là… On vous le montrera après le déjeuner…

Le déjeuner fut simple et exquis, comme toujours. Legrel était assez gourmand ; aussi sa femme ne dédaignait pas de surveiller la cuisine, au besoin de mettre aux casseroles sa main experte et savante. Il fut aussi très gai. Jamais, je crois, je n'avais vu Legrel d'aussi belle humeur. Contrairement à ses habitudes, Dingo se tenait fort discrètement aux côtés d'Irène qui, de temps en

1. John Lubbock (1834-1913), conservateur du *British Museum,* auteur d'études sur les fleurs, les fruits et les insectes ; darwinien convaincu ; il a également écrit *Les Plaisirs de la vie* (1887).

temps, lui octroyait, avec une caresse et une parole gentille, de petits morceaux de viande. En outre, notre grand naturaliste semblait ce jour-là vouloir se départir de sa réserve coutumière. Il nous raconta, sur les insectes des particularités curieuses, d'ailleurs très connues.

— Hier, dit-il, j'ai vu une chose admirable… Je ne pense pas qu'on l'ait encore observée… C'est très important, vous allez voir. Je traversais une petite pelouse dans le jardin… Il soufflait de l'ouest un vent assez violent… Une guêpe s'envola de l'herbe à mes pieds, une guêpe commune, remarquez bien, une *Vespa germanica,* tout simplement… Elle emportait dans ses pattes une mouche, dont les ailes déployées, comme deux petits voiles, offraient une grande résistance au vent… La guêpe volait difficilement, avec effort… Elle n'avançait pas… Que fit-elle ?… Je vous le donne en mille… Elle fit ce que bien des hommes n'eussent pas osé faire en pareille circonstance.

J'avoue que je me représentais difficilement un homme en pareille circonstance, c'est-à-dire s'envolant du gazon, avec une mouche, aux ailes éployées, dans ses pattes. Mais je me gardai bien d'en faire la remarque à Legrel, qui continua :

— Mon cher, voici ce que fit cette vespide… Elle se laissa tomber à terre, en parachute, très doucement, scia, vous entendez bien, scia les deux ailes de la mouche qui étaient un obstacle à son vol… Et elle s'envola de nouveau avec sa proie… allègre… Est-ce confondant ?

Et, prenant un air rêveur, profond, il répéta sa phrase favorite :

— On ne sait pas assez ce dont la nature est capable…

Mme Legrel se tourna vers moi, le visage épanoui.

— Comment peut-il voir toutes ces choses-là ?… admira-t-elle. C'est inouï…

J'osai objecter, car cette phrase sur la nature m'avait encore agacé :

— Mais, mon cher Legrel… cette vespide si intelligente… pourquoi s'obstinait-elle à voler contre le vent ?… Elle n'avait qu'à prendre le vent…

À ce moment, la cuisinière apportait un poulet, loyalement cuit à la broche et arrosé de beurre grésillant, selon la tradition d'autrefois. Cette diversion permit à Legrel de ne pas répondre

immédiatement. Il avait levé les yeux vers le plafond, sans doute pour chercher dans les hauteurs l'inspiration de sa réponse, quand tout à coup je vis son front se plisser, ses yeux se noyer d'ombre. Et, se servant de ses poings fermés arrondis en tube comme d'une lunette d'approche, il s'écria :

— Tiens!… tiens!… tiens!… par exemple! Mais qu'est-ce que c'est?… Regarde donc… qu'est-ce que c'est?

Et il montra à sa femme une grosse araignée, qui courait sur une moulure de la corniche.

— Toi qui as de bons yeux, Irène, dit-il encore à sa fille… Lui vois-tu des cornes?

Irène s'était levée vivement, s'était rapprochée de l'endroit où l'araignée faisait ses évolutions.

— Oui, père, répondit-elle… Je crois bien qu'elle a des cornes…

— Deux?…

— Au moins deux.

Legrel se leva à son tour. Il frappa un grand coup de poing sur la table.

— C'est ça… C'est bien ça!… cria-t-il… Une gasteracanthe… Mais, sacristi!… On a donc ouvert la porte du laboratoire?

— Mais non… affirma Mme Legrel, qui avait pâli et dont le visage était tout bouleversé. Mais non… Je t'assure. Je suis sortie la dernière, ce matin… J'ai fermé la porte…

Legrel grogna :

— Enfin les gasteracanthes ne traversent pas les murs comme des fantômes…

— Je parie que c'est encore ce menuisier… s'écria Mme Legrel… Il aura laissé du jour sous la porte… Ah! ces ouvriers!… Il faudrait tout faire soi-même… Mais ce n'est peut-être pas une gasteracanthe, mon ami… Irène… tu es sûre qu'elle a des cornes?

— Sûre, petite mère… elle a deux cornes…

— Alors c'est bien une gasteracanthe, soupira la pauvre femme, désespérée. D'ailleurs, je ne sais pas ce qu'elles ont dans le corps, les gasteracanthes… Elles ont vraiment le diable dans le corps… Toujours sorties!

Brusquement, la voix de Legrel s'enfla comme un coup de vent. La salle en fut ébranlée; les vitres tremblèrent. Et il me sembla que les arbres tressaillaient dans le jardin.

— Qu'on ferme la fenêtre… ordonna-t-il… les portes… Qu'on bouche la cheminée… vite!… vite!…

Nous étions tous debout, Dingo très excité, la cuisinière embarrassée, avec son poulet au bout de ses bras, et, le menton pareillement levé, nous tendions vers le même point du plafond des regards anxieux, effarés. L'araignée courait toujours sur la corniche. Tantôt elle disparaissait au creux de la moulure, tantôt elle surgissait de l'ombre, plus loin, dans un rond de lumière. Crispés, très pâles, les paupières battantes, le cœur sautant dans la poitrine, nous la suivions, comme sur le môle d'un port de pêche la foule, angoissée, suit les mouvements d'une petite barque qui lutte contre la tempête et qui tout à coup va sombrer dans les brisants. Legrel poussa un cri, un cri rauque, tragique, qui résonna dans la salle, comme sur les quais, dans les ruelles du port, résonnent les appels sinistres de la trompe du canot de sauvetage.

— Elle a des cornes… Elle a des cornes… Je vois ses cornes…

Il commanda à sa femme :

— L'escabeau… vite!

À sa fille :

— Ton filet à papillons.

Puis il se ravisa :

— Non… non… on lui casserait les pattes… peut-être les cornes… Que personne ne bouge!… Pas de bruit, surtout… pas d'allées et venues… Laissez-moi faire…

Heureusement, au bout de dix minutes, l'araignée finit par prendre le parti de descendre le long du mur, charmée sans doute par Legrel, qui ne cessait de siffler, très bas, un air mélancolique et monotone, qui me rappela le chant plaintif que les pâtres tirent de leurs flûtes dans les montagnes. Et Legrel cueillit délicatement avec son mouchoir l'araignée tout étourdie de musique.

Après l'avoir examinée minutieusement, il eut un soupir de soulagement :

— Elle n'a rien… Les pattes sont intactes… les cornes aussi… le céphalothorax aussi… Ah ! la mâtine… elle m'a donné chaud…

Pendant qu'il allait la réintégrer sous sa cloche de verre, Mme Legrel, tout émue de ce drame, s'excusait :

— Je suis bien contrariée… Le poulet va être froid… Ah ! c'est très ennuyeux… Mais vous pensez… une gasteracanthe !… Je le connais, n'est-ce pas ?… Il en eût été malade, le pauvre garçon…

Le déjeuner s'acheva dans un peu de gêne. Quoi que nous fissions, il nous fut impossible de retrouver la gaieté, la confiance amicale du début. Legrel avait repris son attitude hermétique de savant. Mme Legrel était encore toute préoccupée de la négligence de ce menuisier, qui avait mis la science en péril et failli amener une véritable catastrophe. Quant à Dingo, saturé de caresses, fatigué d'émotions, engourdi de friandises, il dormait allongé sous la table, comme un ivrogne. Malgré nous, de temps en temps nos regards à tous allaient simultanément vers le plafond et suivaient les moulures de la corniche. Nos imaginations étaient hantées d'araignées gigantesques et monstrueuses. Nous en voyions courir partout, surgir de partout. Je crus en apercevoir une qui traversait à grandes enjambées le lac de sirop d'une tarte aux prunes.

— Là !… Là !… criai-je…

— Quoi !… Quoi !… Mais quoi donc !…

— Une araignée… une araignée !…

Ce n'était rien, ce n'était qu'une ombre, l'ombre d'une toute petite feuille, que la brise, entrant par la fenêtre ouverte, projetait de la corbeille et faisait mouvoir sur la pâtisserie.

— Ah ! vous m'avez fait peur… dit Legrel, qui avait pâli à nouveau.

Je pensai que je pourrais redonner quelque intérêt à la conversation, en posant à Legrel des questions sur les gasteracanthes, leurs mœurs vagabondes et leur goût pour la musique. Mais celui-ci simula de ne pas m'avoir entendu. Il dit à sa femme, d'une voix énervée :

— Cette tarte est détestable.

Elle répondit, tristement, en s'excusant :

— C'est pourtant moi qui l'ai faite, mon ami…

— Je ne dis pas le contraire, insista-t-il. Je dis qu'elle est détestable. Voilà tout.

Je me sentis devenir furieux. Oui, vraiment, j'éprouvai contre Legrel une haine subite, violente. Je ne pouvais lui pardonner d'éluder une fois de plus, et si grossièrement, sa réponse à des questions naturelles, polies. Je ne pouvais lui pardonner non plus d'adresser à sa femme un reproche injuste, stupide; car la tarte était délicieuse.

— Elle est délicieuse… délicieuse… délicieuse… clamai-je sur un ton agressif… Elle est extraordinaire, cette tarte… Elle est inouïe…

Legrel me regarda à la dérobée, avec des yeux un peu méchants, puis haussa légèrement les épaules.

J'avais envie, j'avais besoin, un besoin physique, de l'injurier. Je sus me contenir. Mais du fond de mes plus lointains souvenirs, rapprochant, arbitrairement d'ailleurs, certaines paroles de certains gestes, certains actes de certaines expressions du visage de mon ami, je pris plaisir — un plaisir vengeur — à me dire à moi-même :

— Il ne me répond pas… parce qu'il ne sait pas, parbleu!… Je suis sûr qu'il ne connaît même pas les araignées… qu'il ne connaît rien… rien… rien… Un savant?… Lui?… allons donc!… Un bluffeur!… Rien… rien… rien… ce n'est rien… moins que rien… Le dessous de rien… Sa réserve?… mais c'est à mourir de rire… Sa réserve… C'est qu'il ne sent rien… qu'il ne sait rien… qu'il n'a rien à dire… Et ses dégoûts pour les honneurs… pour l'Académie?… Ah! parlons-en de ses dégoûts… Pour l'Académie… Il crève d'envie d'en être… de jalousie de ne pas en être… Et toutes les infamies qu'il commet pour en être!… Hypocrite… Farceur… Ignorant… Fumiste… Crapule!…

Cette énumération d'épithètes injurieuse ne s'arrêta pas là. J'épuisai tout ce qu'en contient le vocabulaire poissard et j'en inventai de nouvelles. On eût dit que tout le monde, autour de la table, écoutât, dans un silence consternant, rouler en moi ce flot de mots orduriers. Seule, Mme Legrel était visiblement absorbée par d'autres préoccupations. Elle grignotait et regrignotait sans cesse de petits morceaux de cette tarte si décriée par son mari et, s'efforçant de rassembler sur un même point toutes les subtilités

de son odorat et de son goût, elle cherchait à se rendre compte de ce qui y manquait et à savoir pourquoi elle était détestable, cette délicieuse tarte aux prunes.

Mais je me repentis bien vite de toutes mes pensées méchantes et de ces frénétiques outrages. Je considérai Legrel qui à ce moment pelait silencieusement une pêche. Toute la bonté, toute la pureté, toute la droiture de sa grosse face naïve et la clarté de ses yeux, son dos rond, les trois dents qui lui manquaient sur le devant de la bouche… tout cela m'attendrit aux larmes. J'eus honte de moi. Ah! comme j'aurais voulu lui demander pardon, l'embrasser. Ah! mon pauvre cher!… Ah! mon pauvre grand Legrel!…

Ce fut un soulagement général, quand Irène, qui se tournait et se retournait impatiente sur sa chaise, exhaussée par un gros dictionnaire de zoologie, se leva, appela Dingo, toujours allongé sous la table, et, le couvrant de caresses, lui dit :

— Mon petit Dingo, maintenant nous allons voir mon mouton, pas?… Il est sous la charmille, attaché à un piquet, le pauvre… Il nous attend… Tu vas être gentil avec mon mouton… dis?… Tu sais… je t'aime bien… mais j'aime bien aussi mon mouton… Tu vas voir comme il est drôle!… comme il est intelligent!… Et puis, il est bien plus petit que toi…

Pour lui donner confiance sans doute, Dingo lécha la main d'Irène, avec la grâce élégante d'un jeune snob qui, dans un salon, baise le poignet d'une dame.

— Eh bien… c'est ça… dit Legrel… Allons voir le mouton.

Et il donna le signal du départ, non sans avoir scrupuleusement examiné toute la pièce, du stylobate à la corniche, et vérifié, même sous la table, qu'il ne s'y cachait pas la moindre araignée.

Plantée sur toute la largeur du jardin, la charmille le bornait à l'ouest et donnait sur les cultures séparées de lui par un mur très ébréché et moussu, petit mur charmant que décorait naturellement une abondante flore saxatile. La charmille était vaste, droite, feuillue et très vieille, avec des bancs de pierre de loin en loin, entre les fûts des troncs. Par la baie de ciel ogival qui la limitait tout au fond, on voyait, au-delà d'un moutonnement de verdures argentées, pointer dans la lumière un petit clocher.

Nous marchions lentement, silencieusement, religieusement sous la voûte des feuillages comme dans une nef d'église. Legrel avait pris mon bras et s'y appuyait d'une façon doucement pesante. Il était un peu congestionné et un peu gêné. Visiblement, il éprouvait le besoin de me montrer plus d'affection que jamais.

— Ah ! mon vieil ami… mon vieil ami !… me disait-il de temps en temps.

Je sentais bien qu'il cherchait à me dire autre chose. Je sentais aussi qu'il ne trouvait pas ce qu'il eût voulu me dire. Et c'était infiniment touchant. Sans doute, durant ce déjeuner, il s'était passé en lui ce qui s'était passé en moi. Il avait eu de la haine contre moi, il m'avait injurié tacitement, mais violemment, comme je l'avais fait moi-même. Et il s'en repentait. Et, sous l'influence de ce repentir qu'activaient toutes les douceurs d'une digestion heureuse, ses yeux débordaient de tendresse, de cette tendresse véhémente qu'il n'arrivait pas à exprimer par des paroles. Et il n'arrivait qu'à répéter chaque fois en y mettant plus de force, plus d'émotion et plus d'embarras :

— Mon vieil ami !… Ah ! mon vieil ami !

Pour se donner une contenance plus aisée, il évitait de piétiner les insectes, m'en nommait parfois quelques-uns — qu'est-ce qu'il risquait ? — et il affectait de suivre avec intérêt leurs évolutions dans l'herbe. Mais, réellement, il ne suivait que les remords de son âme. J'avais envie de pleurer. Moi aussi j'aurais voulu lui dire des choses enthousiastes et je ne pouvais que répéter à son exemple :

— Mon ami… ah !… mon vieil ami.

Irène, coiffée d'un grand chapeau de paille, d'où s'envolaient les longues et légères traînées d'un voile de gaze bleue, nous précédait avec sa mère. Et Dingo marchait aux côtés d'Irène, qui s'amusait à mettre dans la gueule du chien des branches mortes que celui-ci emportait, déchiquetait comme une proie, en secouant la tête et en grondant.

Soudain, il s'arrêta, laissa tomber la branche à terre et, tête haute, corps frémissant, narine brûlante, œil en feu, dressa ses oreilles.

— Dingo ! appelai-je d'une voix impérieuse… Dingo ! Ici…

C'est que, pour la première fois de la journée, je venais d'avoir conscience de mon imprudence et de ma légèreté. C'est que je comprenais un peu tard ce qui allait arriver, ce qui ne pouvait pas ne pas arriver. J'eus peur. Mon cœur se serra. Je sentis une sueur me mouiller le front : j'apercevais, à cent mètres de là… tourner et bondir autour de son piquet, le mouton de sir John Lubbock.

— Dingo ! Dingo !

J'avais hurlé cet appel de toutes les forces de mon désespoir et de ma terreur.

Joyeuse, battant des mains, Irène s'était tournée vers nous :

— Il l'a vu !… Il l'a vu !… criait-elle.

Je hurlai encore :

— Dingo ! Dingo !

Mais Dingo ne m'écoutait pas, ne voulait pas m'écouter. Lancé en une course folle dans l'allée, il diminuait, diminuait, à chaque foulée… et ne paraissait pas plus gros qu'un lièvre.

De plus en plus amusée, Irène dansait et tapait des mains.

— Il l'a vu !… Il l'a vu ! Père… père… regarde… Il l'a vu… Qu'il est gentil !

— Ah ! mon Dieu ! gémit Mme Legrel qui avait mis son lorgnon devant ses yeux.

— Pourvu que !…

Legrel n'acheva pas. Il lui sembla comme à moi que Dingo s'était rué sur le mouton… et qu'ils roulaient tous les deux, boule blanche et boule jaune confondues dans l'allée, là-bas…

Je m'étais mis à courir, à galoper, multipliant vainement les appels d'une voix qui se voilait, s'enrouait, ne sortait plus de ma gorge. Et Legrel me suivait de près, agitant ses grands bras. Et Mme Legrel courait aussi, derrière son mari, essoufflée, gémissante. Et son grand chapeau défait lui battait aux épaules. Les cheveux épars dans le vent, Irène courait derrière sa mère. Comprenant maintenant le drame horrible qui se jouait au bout de l'allée, elle criait, pleurait, suppliait, comme si Dingo eût pu l'entendre.

— Non, Dingo… Non, mon petit Dingo… sois gentil… Non… non… Je t'en prie…

Quand j'arrivai enfin, haletant, suffoqué par la course, voici ce que je vis : Dingo avait renversé le mouton. Entièrement couché sur lui, il le maintenait serré aux flancs, au ventre, entre ses

cuisses. Et sa mâchoire lui fouillait la gorge, avec rage. Il y avait des gouttes de sang sur l'herbe. Des gouttes de sang avaient jailli sur le tronc des arbres… Déjà le mouton ne se débattait plus… et la queue de Dingo battait, en signe d'une joie féroce, d'une sauvage victoire… À coups de pieds, à coups de canne, à coups de pierre, j'eus beaucoup de peine à lui faire lâcher prise. Je me penchai sur le mouton. Le sang coulait abondamment par la gorge déchirée et les artères ouvertes. J'essayai de le mettre debout, de le ranimer… Il était mort, bien mort.

Legrel à son tour et Mme Legrel examinèrent la blessure, soulevèrent la tête qui retomba sur l'herbe, inerte et molle.

— Oui ! fit Legrel… il est bien mort !

Et Mme Legrel répéta en écho :

— Il est bien mort…

Nous étions si consternés par la rapidité, par l'horreur de ce meurtre, que nous restions là, courbés autour de la victime, sans un geste, sans une parole. Ne sachant que faire, ne sachant que dire, j'invectivai contre Dingo, qui s'était éloigné, le museau tout rouge, en grognant, non toutefois sans surveiller, d'un œil mécontent et attentif, ce que nous allions faire de sa proie. Lui seul n'avait pas perdu la tête dans cette catastrophe.

Et Legrel ne disait toujours rien. Et Mme Legrel considérait le cadavre de ses yeux agrandis, tout ronds, horrifiés. Et la pauvre petite Irène, très pâle, se mordait les lèvres, cruellement, pour ne pas éclater en sanglots devant nous, tandis que des hoquets soulevaient sa poitrine à la briser.

Je ne sais plus les choses folles que je débitai, les promesses folles que je fis, les terribles menaces que je proférai contre Dingo, les excuses éperdues par où je m'humiliai et j'humiliai, avec moi, toute la nature. Cela était si excessif, si disproportionné, cela dénotait un tel désarroi mental que Legrel et sa femme finirent par s'émouvoir. Peut-être redoutèrent-ils de me voir tomber en démence tout à coup. Peut-être eurent-ils l'idée d'un suicide, dont mon désespoir exalté, mes paroles incohérentes pouvaient vraiment évoquer l'image sinistre chez des âmes simplistes. Ce furent eux — les braves gens — qui entreprirent de me calmer, de me consoler. Oubliant leur peine et leur rancune, ils m'entourèrent de leur affection bruyante et désordonnée. Toutes les banalités enfantines, les condoléances

bébêtes que nous suggère le spectacle de la douleur, ils ne m'en épargnèrent aucune. Hélas! quand je repense parfois à la mort du mouton de sir John Lubbock, je ne puis me défendre d'un rire amer et comique. Il me semble bien que ni eux ni moi ne fûmes sincères en cette occasion tragique.

— Ce n'est pas de votre faute, mon ami… me dit Mme Legrel…

— Allons! allons! calma Legrel, ce n'est de la faute de personne…

Et Mme Legrel reprit :

— Qu'est-ce que vous voulez?… C'est un malheur sans doute… mais un malheur comme il en arrive tous les jours à ces pauvres moutons… Après tout, ce n'était qu'un mouton… voilà ce qu'il faut se dire…

— Un ovidé… professa Legrel… un simple ovidé…

Comme si de le ramener à son impersonnalité zoologique, cela fût moins douloureux, cela fût en quelque sorte professionnel, scientifique, de l'avoir perdu…

Il alla même plus loin pour me mettre à mon aise et m'enlever tout remords.

— Bah! fit-il presque gaiement… Cela ne fait rien… cela ne fait rien… Au contraire…

Irène, à bout de courage, s'était effondrée sur un banc de pierre et, la tête dans ses mains, elle pleurait, sanglotait, suffoquait de douleur. Sa mère l'emmena.

— On t'en donnera un autre, ma chérie!… un bien plus joli…

— On t'en donnera deux, surenchérit Legrel.

Il regarda longtemps Irène qui s'éloignait, la tête penchée sur la poitrine de la bonne Mme Legrel…

— Pauvre petite! soupira-t-il… Elle est si nerveuse!… Elle m'inquiète parfois… Bah! il n'y paraîtra plus demain.

Je le vois encore, je le verrai toute ma vie, lorsque nous rentrâmes. Il cherchait des paroles amies et, n'en trouvant pas qu'il n'eût dites au moins cent fois, il essayait — ah! si franchement — de dériver vers n'importe quoi le cours de mes idées et il me disait, bégayant :

— Dans la vie, voyez-vous, on n'a jamais que des ennuis… Tenez… moi… j'ai bien de la peine avec mes araignées. C'est bien plus difficile à élever que des moutons… Croiriez-vous,

mon cher, qu'il m'est souvent arrivé, sous une cloche où j'en avais mis huit, de n'en plus trouver le lendemain qu'une seule… Et dans quel état! Grand Dieu!… Elles s'étaient toutes entre-dévorées…

Je crus qu'il allait conclure par sa phrase sur la nature. Il me l'épargna.

Je voulus abréger notre visite. Ce fut en vain qu'ils insistèrent pour nous retenir à dîner. Je ne pouvais plus vivre en face de ces excellentes gens, à qui je venais de causer une telle affliction et qui par surcroît s'en excusaient.

Au moment de partir, Legrel me demanda, pour bien me prouver qu'il ne me tenait pas rigueur de la mort du mouton :

— Alors?… Quand revenez-vous?… On se voit si peu… Voyons… dimanche… Ça vous va-t-il?… Nous comptons sur vous, dimanche… Est-ce dit?

Il me fallut bien accepter.

Legrel voulut mettre le comble à ses bonnes grâces :

— Et je vous montrerai mon laboratoire… si cela peut vous intéresser… Il est assez curieux…

Tâchant de sourire, il ajouta :

— Par exemple… je ne vous promets pas les araignées… D'ici dimanche, elles se seront peut-être toutes mangées… À dimanche.

— À dimanche, confirma Mme Legrel… D'ailleurs, on vous écrira pour que vous n'oubliiez pas.

Ah! notre retour avec Dingo qui, assis sur les coussins de la voiture en face de nous, froidement, sans remords, se léchait le poitrail, où des gouttes de sang étaient restées.

Nous ne reçûmes pas la lettre promise. Et ce dimanche-là nous n'allâmes pas chez les Legrel. Nous n'y sommes jamais plus allés…

J'ai rencontré Legrel bien des fois depuis cette journée fatale… Il est toujours aimable et gentil. Il m'accueille avec la même cordialité. Mais, je le sens, c'est fini… Quelque chose de nous est mort avec le mouton de M. John Lubbock.

Irène s'est mariée, il y a six mois. Je l'ai appris par les journaux… Elle a épousé un jeune savant du plus grand avenir, un naturaliste qui a déjà publié un ouvrage très remarquable et qui a fait sensation : « Manuel théorique et pratique de la digestion du

cafard (*blatta orientalis*). » Nous n'avons pas été invités à son mariage, un beau mariage pourtant, dont M. Perrier [1], qui était l'un des témoins, a dit plaisamment que c'était le mariage du cafard et de l'araignée.

1. Edmond Perrier (1844-1921), zoologiste évolutionniste, directeur du Museum national d'histoire naturelle.

VIII

Les événements allaient se précipiter coup sur coup avec une rapidité foudroyante. Et dès lors je ne vécus plus que dans le cauchemar.

Je rentrais de Paris, vers cinq heures du soir. Thuvin m'attendait devant sa porte. Avec une animation inhabituelle et beaucoup de gestes, il racontait au père Cornélius Fiston des histoires sans doute terribles ; car à chaque parole, à chaque geste, le garde champêtre sursautait et une expression d'effroi crispait son visage. Dès qu'il eut aperçu la voiture, le jardinier accourut au-devant de moi.

— Un malheur !… Monsieur… un grand malheur !… m'annonça-t-il d'une voix qui sonnait le glas de quelque chose, de quelqu'un, comme une tintenelle de bedeau.

J'avais bien remarqué son trouble, son effarement, ses yeux un peu hagards. Cela présageait un malheur, en effet. Mais les malheurs de Thuvin, j'en connaissais par expérience, depuis longtemps, les futilités cancanières. Et puis j'étais de mauvaise humeur. Je le reçus fort mal.

— Ah ! vous me chantez toujours la même chose… reprochais-je avec brutalité… Vous êtes assommant… Dingo a encore pissé sur vos glaïeuls ?… C'est entendu… Laissez-moi tranquille.

Cet homme acharné ne se formalisa pas. Il savait qu'il avait la conscience pure, la vérité pour lui. Sans se rebiffer, il dit d'une voix lente, très solennelle, en détachant chaque mot, chaque syllabe de chaque mot :

— Monsieur, le poulailler est détruit…

— Quoi ?… qu'est-ce que vous dites ?… Le poulailler ?… vous êtes fou ?

Nullement intimidé, il répéta fermement :

— Je dis à Monsieur que le poulailler est détruit… Je ne sais si je me fais bien comprendre de Monsieur… Il n'y a plus de poulailler… Plus une poule, plus un poulet… plus un poussin, dans le poulailler… plus rien… plus rien… plus rien.

— Dingo ?… demandai-je, la gorge serrée.

— Dingo !… Oui…

Ayant respiré très fortement, il expliqua après un court silence qui me parut infiniment tragique :

— Les dindons, eux… ah ! je ne sais pas comment… ont échappé au massacre… Ils se sont ensauvés dans le bois… Ils perchent dans les arbres… bon !… Mais…

Il prit un temps, secoua la tête et il dit encore :

— Si ce n'est pas pour aujourd'hui… allez, ce sera pour demain… Que Monsieur vienne avec nous… Il faut que Monsieur voie comment son chien travaille… Ah ! il travaille bien, là !…

Il ouvrit la portière, m'aida à descendre et m'entraîna vers la basse-cour. En dépit de ma mauvaise humeur, je subissais l'autorité évidente de cet homme.

Il marchait très vite ; j'avais peine à le suivre. Son sécateur et sa serpette faisaient en se heurtant dans la poche de son tablier un petit bruit qui m'agaçait. Des arbres voisins, les paons vinrent s'abattre autour de nous, et se mirent à nous suivre, en cortège.

— Tenez… fit-il, c'est comme ceux-là… Ah ! ils n'en ont pas pour longtemps…

Certes, je ne pensais pas à innocenter Dingo complètement, mais j'étais bien décidé aussi à ce que cet insupportable Thuvin eût sa part — la plus grande part — dans ce drame dont j'ignorais encore les péripéties.

Je le réprimandai sévèrement, au hasard :

— Pourquoi aussi avez-vous laissé ouvertes les portes de la basse-cour ?… Je passe ma vie à vous le défendre… Mais, naturellement, vous n'en tenez aucun compte…

Le jardinier haussa les épaules, avec plus de pitié que d'irrespect. Il sentait combien cette observation était malveillante et

injuste, combien surtout elle était inutile. Il répondit dignement, mais avec force :

— Ouvertes… fermées… qu'est-ce que ça fait à un chien comme ça ?… Ah ! les portes ne l'embarrassent guère… ni les murs. Il s'en faut… il s'en faut bien. Monsieur va voir…

C'était quelque chose d'horrible, en effet, ce que je vis et comme je n'eusse pas osé l'imaginer, moi qui pourtant ne recule pas devant l'horrible. Toutes les poules étranglées, éventrées, toutes les poules mortes, déjà raidies, étaient rangées, comme pour une exposition, côte à côte, méthodiquement, par rangs de taille, sous le hangar bouleversé de la basse-cour. Il y en avait cent. Les unes semblaient intactes, sauf leurs plumes qui étaient farouchement rebroussées et mouillées de bave sanglante. Des autres, aplaties, tordues, en bouillie, les entrailles sortaient et dévidaient sur le sable leurs anneaux ronds, ainsi que des pelotes de laine emmêlées par un chat. Les mangeoires renversées, les pondoirs arrachés de leurs crochets, les abreuvoirs siphoïdes roulant à terre et achevant de répandre leur eau, avec un petit bruit sinistre d'agonie, et les grillages tordus et les perchoirs brisés… tout cela ajoutait à la désolation du spectacle. On eût dit qu'une grande force de destruction, un formidable cyclone, une invasion de bêtes forcenées avaient passé par là.

Thuvin attendit que l'horreur de ce spectacle eût bien pénétré en moi ; puis, lorsqu'il me jugea monté au point d'indignation qu'il fallait :

— Voilà ! fit-il… Je n'ai touché à rien… à rien… J'ai voulu que Monsieur voie la belle ouvrage de son chien… Eh bien, la voilà !

Je ne pus m'empêcher de pousser ce cri désespéré :

— Le tableau de chasse… Lui aussi.

Il n'y avait plus à douter, plus à espérer. Dans un éclair de désastre, j'eus la divination du futur. Le malheur était sur Dingo et sur nous. Le malheur était sur Ponteilles. Le malheur était sur le monde.

Comme je restais muet, glacé d'épouvante — n'exagérons rien —, comme j'étais très ennuyé, Thuvin, moitié content, parce qu'il triomphait, moitié triste, parce que c'était un bon serviteur, disait :

— Ça devait arriver, un jour ou l'autre. Ah ! ça devait arriver… Et qu'est-ce que Monsieur va faire de Dingo, maintenant ?

Je ne me demandais pas ce que j'allais faire de Dingo ; je me demandais plutôt ce que j'allais faire de Thuvin, coupable du plus grand des crimes : d'avoir eu raison contre moi.

Avec une merveilleuse injustice, je me disposais à prendre contre lui les mesures les plus sévères, quand un détail que nous n'avions encore remarqué ni l'un ni l'autre me frappa de stupéfaction et d'admiration.

Au milieu de ce carnage, sur le sol jonché de débris, rougi de sang, çà et là ouaté de plumes arrachées, dont quelques-unes soulevées par le vent voletaient dans l'air en flocons légers comme de la graine sèche de tremble, j'aperçus de place en place des œufs qui arrondissaient leur blancheur ovale, immaculée. Étonnant prodige : pas un seul de ces œufs pondus sous la pression féroce de la mâchoire de Dingo n'était cassé, n'était même taché. Leur coquille si fragile restait intacte, éblouissante sur le champ de massacre, comme s'ils eussent été posés par une main délicate sur un coquetier…

— Oh ! oh ! oh !… suffoquait Thuvin, que cette infernale adresse de Dingo terrifiait.

Ces œufs le fascinaient. Il y voyait quelque chose de surnaturel, une preuve du diable. Plié en deux, la bouche ronde, les sourcils remontés jusqu'au haut du front, les paumes à plat sur ses cuisses tremblantes, il ne pouvait détacher ses regards de ces œufs qui l'affolaient et dont il n'eût voulu manger pour rien au monde. Et il gémissait :

— C'est le diable, Monsieur… Je vous jure que c'est le diable !… Ah ! qu'est-ce qui va encore arriver ?

En me retournant brusquement, je vis Dingo à vingt pas de nous. Il devait être là depuis quelques minutes. Assis sur son derrière, bien tranquille, il nous regardait du coin de l'œil et il regardait les poules mortes, d'un air satisfait et en vérité ironique. Non seulement il ne semblait pas se douter du crime qu'il avait commis et le regretter, mais visiblement il en était fier. Qu'on me permette cette expression familière — la seule qui puisse peindre exactement son attitude — il rigolait. Cette bravade m'irrita au plus haut point. Est-ce que sincèrement elle m'irrita ? Je n'en suis pas très sûr.

En tout cas, pour sauvegarder la morale, je criai d'une voix molle :

— Misérable!… Ah! misérable!

Puis je courus sur lui, brandissant un râteau qui se trouvait contre un arbre, à portée de ma main.

Mais Dingo se leva sans hâte, se dirigea vers le petit mur du fond, qui donnait sur le bois et, le franchissant d'un bond léger, il disparut sous les feuilles, dans le taillis.

— Monsieur voit… dit Thuvin… Les portes… les murs… Monsieur voit… il s'en fout…

— Tout cela est de votre faute… répliquai-je… Désormais, je vous engage à faire attention…

Et je pris congé du jardinier, en lui tournant le dos grossièrement.

Ce soir-là, Dingo ne rentra pas à la maison. Je sus qu'il avait passé toute la nuit à rôder autour des sapins, où les dindons s'étaient perchés.

Deux jours après, le jardinier vint encore au-devant de moi. Il s'arrachait les cheveux de colère et de douleur.

— Les dindons, Monsieur!… Ah! je l'avais dit à Monsieur… tous, tous, tous!… Et les paons!… nos paons si beaux!… tous, tous, tous!… C'est à vous crever le cœur… Et mes lapins de Sibérie… les pauvres petits lapins blancs, que Monsieur m'avait donnés… tous, tous, tous!…

— Que voulez-vous que j'y fasse? me contentai-je de répondre.

Et je le laissai à ses lamentations. D'ailleurs, je commençais à m'y faire, je commençais à m'habituer aux crimes de Dingo.

Et ce fut bientôt le tour des canards, des oies de Siam, des cygnes blancs, des cygnes noirs, des bernaches, sarcelles et de tous ces jolis volatiles qui ornaient la pièce d'eau.

Puis les bêtes du voisin y passèrent, et toutes celles du voisin de mon voisin.

En un mois, Dingo avait ravagé tous les poulaillers, tous les clapiers, toutes les volières, toutes les cages, toutes les mares du village. Un mois seulement et je crois bien que, de toutes les bêtes vivantes du village, il ne restait plus que les habitants.

Il y eut de terribles tragédies.

Comme je sortais de chez moi un après-midi, par la grille qui donne sur la grand-place, je vis que Ponteilles était en rumeur. À ce rassemblement inusité, à cette effervescence, je compris tout de suite qu'il s'agissait de Dingo. Heureusement, Dingo ne m'avait pas accompagné. Il était resté dans mon cabinet de travail, près de Miche qui avait grand mal au cœur, pour avoir dévoré une musaraigne le matin. Que serait-il advenu, s'il m'eût accompagné ? Je ne puis penser à cela sans un frisson.

Une grosse dame, une dame énorme et furibonde en qui je reconnus la belle Irma Pouillaud, pérorait, gesticulait violemment parmi d'autres femmes, des gamins, des chiens rassemblés. Dès qu'elle m'eut aperçu, elle resta d'abord interdite de ma présence et comme suffoquée de mon audace, puis elle se précipita sur moi, en agitant une écumoire de cuivre rouge, encore toute poisseuse de sirop de groseille. Elle était habillée à son ordinaire d'une vieille robe de soie noire, avec un tablier de cotonnade bleue, tout taché du jus des groseilles et dont un des coins se relevait sur ses hanches formidables. Comment ne pas rire à la vue de cette monstrueuse poitrine, de ce triple menton, de ces joues empourprées de colère et de couperose et de ce crâne dénudé d'où s'élançaient deux petites mèches grisâtres, en vrille ?

— Ah ! c'est vous ! glapit-elle.

Elle s'enhardit jusqu'à me tutoyer :

— Ah ! c'est toi !… toi !… ah ! te voilà ! Tu tombes bien, chameau, assassin… cochon !

S'excitant à ses propres injures, elle voulait me frapper… le voulait-elle vraiment ?… de son écumoire. Je reculai vivement, non par peur de l'écumoire. Mais je crus… ma parole d'honneur, je crus que, dans l'effort de son bras levé, le corsage de la dame allait soudainement éclater et que je serais roulé, emporté, englouti, dans le torrent de ses seins débordés. Elle hurlait :

— Mes cobayes !… Je veux mes cobayes… entends-tu ?… Tu vas me rendre mes cobayes…

Ses cobayes, maintenant… Allons, bon !

Tout à coup attendrie :

— J'élevais des cobayes, monsieur, pleura-t-elle, en hachant ses mots… de pauvres petits cobayes… pour l'Institut Pasteur… C'était la curiosité du pays… Si vous les aviez vus, dans leur

grande cage, sur la pelouse du jardin… au soleil!… Ah! si vous les aviez vus!… C'était si gentil, si gentil…

Et elle s'adressait à tous :

— N'est-ce pas! N'est-ce pas?… Ils poussaient comme des anges, les amours… Ah! les pauvres petites bêtes…

Elle souffla un peu. Je ne disais rien, je ne savais que dire. Et, d'ailleurs, quoi dire devant une si sincère douleur? Je n'avais qu'à la respecter par mon silence. Elle reprit d'une voix qui recommençait à s'aigrir, mais d'où l'attendrissement n'était pas encore tout à fait parti :

— J'en avais deux cents, monsieur… Qu'est-ce que je dis?… plus de deux cents… n'est-ce pas, m'ame Patard!… Elle peut vous le répéter, m'ame Patard… plus de deux cents.

— Pour sûr… acquiesça Mme Patard… plus de deux cents…

— Et des frisés, monsieur… des angoras… des jaune et blanc… des blanc et noir… des tout blancs… des tout jaunes, des tout noirs… Oui, monsieur… Et je n'en ai plus… Ils sont tous morts… tous tués… C'est une vraie boucherie… Qu'est-ce que je vais devenir, maintenant?… Et l'Institut Pasteur… qu'est-ce qu'il va devenir lui aussi?… Plus de cobayes! Oh! oh!… tous tués… tous morts… tous, tous!

Brusquement, l'écumoire redevint menaçante, les seins s'enflèrent sous le corsage, comme de grosses houles comprimées entre les murs d'un môle.

— Et c'est cet abominable chien!… Non… Non, on n'a pas le droit d'avoir un chien comme ça!… On n'a pas le droit!… Vous entendez, assassin!… On n'a pas le droit… On le tuera, votre chien… Je le tuerai, moi… Oui, oui, je le tuerai… chameau!

Pendant ce temps-là, la cuisinière du curé accourut. C'était une petite femme noiraude, et dont la paupière révulsée, paralysée, lui faisait sur la face comme une plaie. Des bras maigres, secs, couleur de cuivre rouge, sortaient de ses manches retroussées. Elle ne courait pas, elle dansait comme une sorcière, s'adressait à tous. Et des clefs tintaient dans la poche de son tablier soulevé.

— Ma pie!… hurlait-elle… Ma pie!… Une pie si tellement apprivoisée… qui chantait les vêpres!

Et elle prit à témoin Mme Pouillaud :

— Vous l'avez entendue cent fois, Mme Pouillaud…

Et comme je souriais, à force de stupéfaction :

— Oui… qui chantait les vêpres… hérétique… et qui criait : « À bas la République!… » Une pie si instruite… si tellement mignonne.

— Mes cobayes… Mes cobayes, appelait sans cesse Mme Pouillaud, qui ne voulait pas distraire l'attention de la foule au profit de la pie du curé.

Mais la cuisinière hurlait plus fort :

— Ma pie!… Ma pie!

Une autre pleurait :

— Mes petites souris blanches!

Une autre encore, en fausset :

— Mon écureuil! mon écureuil!

Le groupe des femmes avait grossi autour de moi. Des visages indignés se montraient aux fenêtres, entre des pots de fleurs. Sur le pas des portes, on gesticulait. Les gamins, soufflant dans leurs mains en cornet, faisaient :

— Hou!… Hou!… Hou!

Des hommes en tricot de laine, le cou nu, le ventre serré par un tablier de cuir, sifflaient :

— Étranger!… L'étranger!… Le sale étranger!

Les chiens aboyaient :

— Oua!… Oua!… Oua!

Et, dominant tous ces bruits, la voix de Mme Irma Pouillaud :

— Mes cobayes… Mes cobayes!

Et, dominant celle de Mme Irma Pouillaud, la voix plus stridente de la cuisinière du curé :

— Ma pie!… Ma pie!

Un caillou lancé je ne sais d'où, par je ne sais qui, effleura le bord de mon chapeau. Je vis une fourche osciller par-dessus les têtes, ses dents briller dans le soleil.

J'eus beaucoup de peine à me débarrasser de ces femmes, de ces chiens, de ces gamins et de la foule qui s'ameutait de plus en plus contre moi.

Et cela finit, comme finissent toutes ces histoires tragiques, comme finissent toutes les révolutions : amicalement. Je payai.

Le lendemain de bon matin, je reçus la visite de M. Théophile Lagniaud.

Je ne doutai pas un instant qu'il ne vînt m'apporter les revendications et les plaintes des habitants de Ponteilles, à propos de mon chien. Mais je connaissais assez M. le Maire pour savoir qu'il ne serait question au cours de cette visite ni de mon chien, ni des revendications, ni des habitants de Ponteilles. Jamais il n'abordait de front un fait, une affaire ou une idée. Il tournait, tournait autour avec une lenteur prudente et une abondante prolixité, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le moyen d'en parler d'une manière évasive et même de n'en pas parler du tout, tout en en parlant. Quand il n'avait pas trouvé ce moyen, il ne pensait plus qu'à trouver le moyen de s'en aller, qu'il ne trouvait jamais qu'au bout d'une heure ou deux. Et afin que vous ne puissiez soupçonner qu'une grave question l'eût amené chez vous, il ne cessait de répéter :

— Je passais… Je suis entré… Il y a si longtemps que je n'ai eu le plaisir de causer avec vous… Je suis entré… Voilà !

Nous échangeâmes quelques paroles insignifiantes et courtoises, quelques vagues souhaits sur nos santés réciproques, quelques pronostics, ni bons, ni mauvais, sur la récolte prochaine. Et quand cela fut fini, quand ce sujet eut été épuisé, nous le reprîmes sous une autre forme. M. Lagniaud était gêné, comme toujours, et comme toujours souriant. La tête un peu baissée, il était assis à l'extrême bord du fauteuil et, les coudes aux cuisses, il pétrissait d'une main molle son chapeau entre ses mollets écartés.

— Je passais… Je vous sais matinal… alors, voilà !

Bien qu'il se fût toute sa vie ingénié à ce qu'aucune expression ne vînt dénoncer la moindre pensée, le moindre désir sur sa physionomie, ce perpétuel sourire qu'il avait le rendait avenant, sympathique. Mais un homme habitué à l'observation humaine n'eût pas été long à découvrir, derrière ce sourire volontairement inexpressif, tout un fonds de ruses médiocres et même de fortes préoccupations ambitieuses. Il connaissait admirablement, jusque dans le tréfonds de leurs âmes ténébreuses, les paysans. Et son succès auprès d'eux, il le devait à ce qu'il était bien résolu à ne jamais les froisser, à entrer dans toutes leurs manies croupissantes, dans toutes leurs passions haineuses et cupides, qu'il flattait, qu'il exaltait, d'autant plus qu'il simulait quelquefois de les combattre.

En politique, il était radical et, si on le poussait un peu, radical-socialiste, ma foi ! Pourquoi pas ? D'ailleurs il admirait fervemment Méline et son œuvre économique. Il allait à la messe, communiait à Pâques pour plaire à sa femme et pour plaire à tout le monde, surtout à ceux qui l'attaquaient ; il défendait l'idée de la propriété individuelle, avec une férocité meurtrière, si toutefois M. Lagniaud eût été capable de commettre un meurtre autrement qu'en pensée et en souriant.

L'existence de M. Lagniaud était simple. Elle n'avait pas d'histoire, pas d'autre histoire que des histoires rassurantes. Elle s'écoulait harmonieusement, sans autres accidents que du bonheur, un constant bonheur. En apparence du moins, car ce qui se passe dans l'âme des gens heureux, ce n'est pas toujours du bonheur. Et ils ne savent pas ce que c'est, et ils croient souvent que c'est du malheur.

M. Lagniaud « était un enfant du pays ».

Fils d'un gros cultivateur de Ponteilles, le jeune Théophile avait reçu exceptionnellement un commencement d'instruction. Mis au collège de Beauvais, il avait poussé ses études sans éclat et bravement jusqu'à la troisième. Ensuite de quoi il avait été renvoyé pour des faits sur lesquels la famille garda le plus strict secret. Comme il ne montrait aucun goût pour la culture, il fut placé en apprentissage, à Cortoise, chez un de ses oncles qui fabriquait des paniers, des séchoirs, des éclisses, toute sorte d'appareils qui servent à l'industrie fromagère. Il fut actif, ingénieux, discipliné, empressé de plaire — il avait déjà son sourire — et, à la mort de son oncle, qui était veuf et sans enfants, il hérita de la petite usine. Il avait alors vingt ans. Grâce à cette industrie qu'il sut développer, il se tint en contact permanent, par de fréquentes visites commerciales, avec les paysans de la région, épousa à vingt-quatre ans une jeune fille des environs de Dieppe, affligée d'une coxalgie, qui ne lui apporta pas moins de six belles mille livres de rentes et dont il eut une fille scrofuleuse, aux trois quarts idiote. À quarante ans, riche, considéré, décoré du mérite agricole, il revendit son usine. Il vint s'installer à Ponteilles, où il se fit bâtir la plus importante maison du pays. Son père était mort, sa ferme louée avantageusement. D'autres terres qu'il acquit à bon compte furent louées également. Il n'avait plus qu'à se laisser vivre. Ce qu'il fit, et la vie qu'il mena était en apparence

oisive, mais en réalité très laborieuse. Deux ans après, il était nommé maire, ensuite conseiller d'arrondissement, président d'un comité électoral. Sans l'avouer, il ambitionnait le Conseil général, la députation, tout, il ambitionnait tout, sans jamais cesser de sourire, même à ses ennemis, car un homme si parfaitement heureux a toujours des ennemis.

— Je passais… Alors, je suis entré… Voilà! répétait M. Lagniaud, pour la dixième fois…

Dingo somnolait, étendu sur le divan, fatigué peut-être de tous ses crimes. M. Lagniaud ne le regarda pas, affecta de ne pas le regarder, car un regard — si indifférent qu'il fût — de M. Lagniaud sur Dingo aurait pu me donner une indication sur le but de sa visite. Avec un intérêt exagéré, il regarda Miche qui, près de moi sur mon bureau, était immobile comme une statuette de bronze noir et songeait, les yeux mi-clos :

— Je passais… et savez-vous une idée qui m'est venue?

— Enchanté de la connaître…

— Oui… une excellente idée, je crois… excellente… Alors, vous me permettez de vous en faire part?

— Je vous en prie…

— C'est que, vraiment je n'ose pas… je n'ose plus…

— Allez donc!

— Eh bien, je me décide…

Dingo réveillé se mit à s'étirer, en bâillant bruyamment. Puis, sans s'occuper de M. Lagniaud, il alla gratter à la porte qui donnait sur la terrasse.

Pour ne pas être forcé de le voir, le maire poussa son fauteuil face au mur, de manière à tourner le dos au chien. Miche, d'un bond leste, sauta sur le tapis et suivit Dingo. Je leur ouvris la porte et ils disparurent en courant.

M. Lagniaud avait le menton et les yeux méditativement levés vers le plafond.

Quand je fus revenu à ma place, le maire, dérangé par ce petit incident, resta silencieux quelques secondes. Il cherchait à renouer le fil cassé de son discours.

— Eh bien? dis-je… Votre idée, mon cher maire?

— Ah! Oui… c'est juste… Eh bien voilà ce que c'est… Nous allons avoir dans un mois et demi la distribution des prix, à notre École… Oui… j'ai pensé… et je puis vous le dire… le Conseil

municipal a pensé… nous avons tous pensé… vous comprenez ?… Enfin, nous serions heureux si vous vouliez bien présider cette petite solennité laïque…

Il appuya sur le mot, en le répétant :

— Laïque… remarquez… laïque… tout ce qu'il y a de plus laïque… Et en outre, si vous vouliez prononcer, à cette occasion, un de ces discours… un de ces discours…

Ne trouvant pas d'épithète assez forte pour qualifier comme il convenait ce discours futur, il se frotta les mains vigoureusement, comme s'il avait des joies immenses en perspective…

— Oui… Oui… un de ces discours… mettons, pour ne pas être trop gourmands… une allocution… une de ces allocutions… comme vous seul… Ah ! cher monsieur, quel plaisir !… Quel honneur pour nous !… J'insiste encore, sur le caractère de la solennité… tout ce qu'il y a de plus laïque…

Il ajouta, en s'inclinant légèrement :

— La population tout entière, dont je suis ici l'interprète… le faible interprète, hélas ! la population tout entière, qui vous aime… qui vous estime… vous serait infiniment reconnaissante…

Quoi qu'il fît, il y avait une pointe d'ironie dans son sourire et dans sa voix. Une petite lueur jaune, un rayon trouble brillaient au coin de ses yeux.

Après l'espèce d'émeute qui, la veille sur la place, avait si bien mis à nu les sentiments de la population de Ponteilles à mon égard, venir me parler de sa reconnaissance, de son affection, c'était un peu bien hardi, un peu bien excessif. Je flairais un traquenard, un guet-apens, dont monsieur le maire pourrait se laver facilement au cas qu'il réussît. Peut-être était-ce simplement, un détour tortueux pour aborder cette question du chien qu'il ne voulait pas, à son habitude, aborder franchement ? Sans doute, il espérait que j'allais protester contre l'attitude de la population et, d'incidence en incidence, en arriver à me dire les choses qu'il désirait me dire, qu'il était chargé de me dire évidemment. Je répondis avec beaucoup de naturel, en simulant les plus profonds regrets :

— Ah ! mon cher maire ! Combien j'eusse été heureux de manifester publiquement, moi aussi, mes sentiments affectueux envers cette vaillante population de Ponteilles… que j'estime…

que j'aime… Mais, impossible!… Je dois m'absenter… Un voyage indispensable… indispensable…

— C'est fâcheux… très fâcheux, dit le maire déçu.

— Fâcheux pour moi… surtout… Remettons cela à l'année prochaine… si vous le voulez bien…

— Oui… oui, certainement… c'est fâcheux… Voyons… voyons… Si j'insistais encore…?

— Vous me donneriez encore de plus pénibles regrets… voilà tout.

— Excessivement fâcheux…

Et il se tut. Le silence qui suivit fut un peu gênant. La tête un peu plus baissée, les coudes plus lourdement appuyés sur ses cuisses, le maire donnait, en le tapotant, les formes les plus étranges, les plus imprévues à son chapeau. Il avait repris son sourire.

Après quoi, nous échangeâmes à nouveau des paroles insignifiantes et courtoises, de vagues souhaits sur nos santés réciproques, quelques pronostics ni bons ni mauvais sur la récolte prochaine. Et, voyant qu'il n'y avait plus à retrouver une conversation définitivement égarée, il se décida à prendre congé.

Je vis que le maire, en sortant de chez moi, allait, non pas directement, mais en faisant de nombreux détours, chez Jaulin, où l'attendaient quelques personnalités importantes de la commune.

— Eh bien?… Eh bien?… demanda-t-on.

— Je lui ai rivé son clou… répondit le maire… Ça n'a pas traîné… Et voilà ce que j'ai décidé… Aujourd'hui même, je vais faire prendre par l'adjoint un arrêté obligeant les chiens — sauf les chiens de berger, les chiens de ferme, les chiens de garde — à porter des muselières sous peine d'amende.

— Sous peine de confiscation… fit une voix…

— Oui, oui… sans doute… mais plus tard… Attendons… attendons… N'allons pas si vite!…

Jaulin versa du vin blanc et ils trinquèrent.

Le soir même, je rencontrai le père Cornélius Fiston, sortant par la petite porte de la grille. Il avait, sous le bras, enveloppés dans du papier, des salades et un chou que lui avait donnés en cachette le jardinier. Se croyant en faute, le vieux garde champêtre voulut m'éviter, chercha à s'esquiver. Je l'appelai.

— Hé, père Fiston… lui dis-je amicalement… vous savez… le jardin est à vous… J'ai prévenu Thuvin… Tout ce que vous voudrez. Et tenez…

Je lui mis dans la main une pièce de vingt francs.

— C'est Dingo qui vous les offre… père Fiston… C'est Dingo… Rappelez-vous.

Il était stupéfait, ahuri. Ses regards vacillants allaient de moi à la pièce qu'il avait dans la main. Et ses paupières battaient et ses gros doigts tremblaient, comme s'il venait d'être frappé d'un étourdissement.

— C'est Dingo… père Fiston…

Il ne pouvait pour ainsi dire pas parler. Et il hoquetait :

— Ah ! sacristi ! ah ! sacristi !… à la bonne heure !

Dès le lendemain en effet, l'arrêté de l'adjoint — car afin de justifier cette signature insolite, le maire était parti la veille au soir pour Cortoise — fut tambouriné dans tout le village par le père Cornélius Fiston, puis affiché dans un cadre grillagé à la porte de la mairie. De cet arrêté, il s'ensuivait que tous les chiens du pays, à l'exception de Dingo, qui n'était d'ailleurs désigné que par une allusion incompréhensible, étaient exonérés de la muselière. Bien qu'il fût nul, on le célébra par une approbation générale.

Et il arriva aussitôt une chose épouvantable.

En dépit de l'arrêté de l'adjoint, et comme si le malheur n'eût attendu que lui pour se manifester, on apprit brusquement ceci : toute la campagne, les campagnes avoisinantes étaient terrorisées. Bientôt fermes, champs, prairies, boqueteaux se couvrirent de cadavres et de blessés : moutons égorgés dans leurs parcs, cochons râlant au fond des fossés, chèvres expirant sur le talus des routes, au bout de leur piquet, vaches attaquées dans les pâtures, ânes éclopés, chevaux rompant leurs entraves et galopant, crinière horrifiée, à travers la plaine. Quelques-uns, plus stupides que les autres, s'allèrent noyer au loin, dans la Viorne. On raconta que trois poulains de demi-sang, trois magnifiques antenais, avaient disparu par les trous béants des carrières de marne.

Jamais personne n'avait rien vu de pareil depuis la guerre.

Dans le premier moment, on crut à une bande de loups. Et puis un cri s'éleva sur la campagne :

— Dingo !… Dingo ! Dingo !

D'une lieue à la ronde, chaque jour m'arrivèrent les plus sinistres récits et des réclamations folles, des paroles fiévreuses, des menaces, des procès et des procès, des cris de mort.

Un jour, c'était une vieille sorcière d'un hameau voisin qui venait se plaindre à moi, menaçante ou pleurarde, impérieuse ou suppliante selon le cas, et qui me disait :

— C'te nuit, ma vache a avorté, de la frayeur de vot'chien… Aussi vrai que le bon Dieu existe!… Je le prouverai… là, j'ai des témoins… Elle est ben bas, ma vache… Elle va crever, pour sûr… Bon Dieu de bon Dieu!… Si c'est pas malheureux!… Une si belle vache… qui donnait vingt litres par jour… Et je n'avais qu'elle pour vivre…

Celle-ci, si tassée, si ratatinée que le nez, les yeux, le menton, tout le visage avaient presque entièrement disparu, n'étaient plus rien… rien que des plis rugueux, accidents difformes, végétations cornées, bosses de la peau couleur de terre.

— Le lait s'est aigri dans le pis de ma vache. Du vinaigre. C'est plus que du vinaigre, son lait… Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, à c't'heure? Elle n'est plus bonne que pour l'équarrisseur…

Je revois encore une grande blondine, le nez crochu qui coulait comme une fontaine et dont les lèvres étaient pour ainsi dire avalées par une bouche sans gencives et sans dents. Elle criait :

— Mon viau est mort… un viau si bien grainé qui m'avait coûté tant d'argent, et tous les œufs de mes poules… L'vétérinaire m'a bien dit que c'est vot'chien… vot'sacré chien de malheur… qui lui a tourné les sangs… Si c'est Dieu possible!… J'l'avais vendu quatre-vingts francs au boucher d'Ambleville… Il devait venir l'prendre, à c'matin… Et voilà, il est mort!… Et mon p'tit gars qu'est à l'armée… Je lui avais promis cent sous, à mon p'tit gars… Qu'est-ce qu'il va penser de ça, lui?… J'peux même plus payer le percepteur… Avec quoi que j'paierais, maintenant que mon viau est mort… On va me saisir… Et mon petit gars… On va m'saisir… oh! oh! oh!…

La maladie de la vigne, des pommes de terre, la grêle, le vent d'orage qui couche les récoltes et déracine les arbres, cette épidémie de scarlatine et de suette militaire qui sévissait aux Quatre-Fétus, on les attribuait à la perversité, à l'influence démoniaque de Dingo. Leurs petits malheurs de famille, leurs

déceptions, leurs coups manqués, la baisse du foin, l'enchérissement du pétrole et du sucre, les paysans en rendaient responsable le pauvre Dingo, comme s'il n'avait pas assez de ses propres crimes. Il faut que les hommes, les paysans, surtout, qui sont toujours menés par l'idée de la divinité et qui n'admettent point la puissance et l'anonymat de l'élément, incarnent dans une figure haïe leurs mécomptes et leurs misères. Le curé parlait enfin d'organiser des processions pieuses, pour délivrer le pays de l'esprit du diable, qui s'était réfugié dans Dingo.

Je connus enfin ce que c'est que la popularité et quelle sueur mortelle dut baigner le corps de Jésus, défaillant sous les outrages, à toutes les stations du chemin de la Croix. Je n'osai plus sortir de chez moi, traverser le village, me montrer aux gens. Quand j'étais obligé d'aller à Paris, je gagnais, au bout de l'enclos, une vieille porte condamnée depuis des années et perdue dans les ronces et les rejets épineux d'acacias. Par des détours fatigants, évitant tout ce qui pouvait ressembler à des hommes, je retrouvais la route de Cortoise ou de Montbiron, où je prenais le train.

Quant à Dingo, je l'enchaînais dans une chambre comme dans une prison. Inutiles précautions, peines perdues ! Comment faisait-il ? De même que Latude [1], il trouvait le moyen de s'évader des endroits les mieux fermés. Et laissant là chaîne, collier, prison, sans bruit, caché à tous les yeux, il profitait d'un relâchement de surveillance pour descendre, sortir, gagner la campagne, où souvent il restait trois ou quatre jours, sans que j'eusse de lui d'autres nouvelles que les recrudescences de clameurs et les cris de mort.

Piscot avait du bon sens, de l'imagination et une certaine aptitude à l'ironie. Il se refusait à tenir pour possible que ce fût Dingo qui causât ces dévastations. Chez Jaulin, il le défendait courageusement, contre les buveurs indignés.

— Allons donc ! allons donc !… faisait-il… Une bête si douce !… Je le connais bien, voyons.

1. Jean-Henri Latude (1725-1805), aventurier, fut emprisonné à Vincennes, à la Bastille et à Bicêtre pendant environ 3 ans, entre 1749 et 1784 ; il s'est évadé à trois reprises, en 1750, 1756 et 1765.

Il croyait, lui, à l'existence quelque part d'un animal fabuleux, d'une piterne, d'une espèce de dragon, avec une bouche de feu, une longue queue garnie de suçoirs, des ailes griffues, des pattes ailées, comme il y en avait autrefois du temps des dieux et comme il en avait vu en Chine. Il parlait de s'armer, de fouiller les bois, les carrières abandonnées, les ruines du château de Reverchemont. Les autres haussaient les épaules par bravade, riaient, un peu pâles pourtant.

— Ah ! sacré Piscot !

— Puisque j'en ai vu en Chine comme ça…

— Allons donc ! allons donc !… sacré Piscot !

— Oui, oui… rigolez… Vous avez tout de même peur.

Au fond, il n'était pas fâché que tant de catastrophes s'abattissent sur des gens qui le laissaient croupir dans la plus noire misère et lui refusaient du travail. Il espérait bien, dans le fond de son âme, que Dingo fût la cause de ces désastres, et il l'aimait davantage pour le mal qu'il faisait à « tous ces salauds-là ».

Il raillait, blaguait, s'amusait. Mais à la fin on le renvoyait un peu rudement à l'huissier, au juge de paix, au marchand de nouveautés. Est-ce qu'on a le droit de parler, quand on doit à tout le monde ?

— Enfin quoi !… expliquait Piscot, repris par sa marotte… C'est pourtant simple… J'dois neuf francs…

Quant au garde champêtre, à qui je faisais porter clandestinement des salades et toutes sortes de légumes, il racontait avec des détails tragiques qu'il avait « raté ce sacré chien, d'une seconde ».

— Ma foi ! oui… Une seconde de plus… il y était !…

Et les journaux de la région s'en mêlèrent. On put y lire d'éloquents rapprochements historiques entre Dingo et les seigneurs de l'Ancien Régime, qui buvaient le sang des paysans. On put y admirer des appels enflammés à la démocratie insultée, maltraitée par un chien de bourgeois. D'ailleurs, qu'est-ce que je faisais dans ce pays ? Quelle ambition saugrenue, quel intérêt secret m'y avaient amené ?… Je n'avais donc pas un pays à moi ?… Je n'étais donc né nulle part ?… Et puis… et puis est-ce qu'on ne savait pas très bien que je recevais souvent des personnages louches, mystérieux, des personnages qui parlaient des langues étrangères ?…

Quant à Dingo, il restait calme au milieu de cette tempête, méprisant ces insinuations et ces calomnies, indifférent à la haine qu'il déchaînait contre lui et contre moi, heureux, de plus en plus heureux. Ce qui m'irritait le plus en cette attitude effrontée, ce que je ne pouvais pas lui pardonner, c'est que, non seulement il ne dissimulait pas ses mauvais coups, ne les regrettait point, mais au contraire qu'il s'en vantait, qu'il en était fier. Au fond, peut-être ne lui reprochais-je pas ses crimes, mais la manière dont il les accomplissait. C'est qu'il ne semblait pas se douter un instant de la situation intolérable où me mettaient toutes ces folies et de ce que j'y perdais chaque jour de tranquillité morale et de considération. Le plus grave aussi, c'est que rien ne diminuait mon attachement et — comment en étais-je tombé à cet état d'impuissance ? — mon respect pour lui.

Je le vois encore sur la terrasse, après le dîner, humant à pleines narines les odeurs qui circulent dans les nuits d'été et qui apportent aux chiens les nouvelles de la plaine et des bois. Je suis sûr qu'il songeait d'un cœur réjoui aux campagnes du lendemain. Je suis sûr aussi qu'il les racontait à Miche, à sa petite amie Miche, qui exprimait son enthousiasme par des rampements onduleux, par des étirements lascifs autour de ce grand corps, allongé sur les marches encore chaudes du perron, puis par des bondissements frénétiques, que rendaient impressionnants, comme un rite démoniaque ou comme une danse sacrée, son pelage noir, les signes cabalistiques de sa queue et ses yeux de jade vert, fantastiquement illuminés par la lune.

Je le vois encore au retour de ses expéditions, dont il sortait indemne à force de ruse, de courage, d'audace et d'esprit. La gueule encore bourrée de plumes baveuses ou de la laine sanglante des moutons, il débordait de joie bruyante, de gaieté ivre, de tendresse exaltée envers tout le monde. Il me léchait les pieds, les mains, se frottait à mes jambes, me sautait au menton, à la poitrine, comme pour me remercier, m'étreindre, m'embrasser. Et il me parlait… me parlait. Et je l'entendais vraiment, qui me disait :

— Ah ! je me suis bien amusé, aujourd'hui !… Quelle bonne journée, si tu savais !… Je vais te raconter ça, tout à l'heure… C'est d'un comique ! Ne fais donc pas la tête !… Qu'est-ce que tu

as?… Puisque je te dis que je me suis follement amusé… Allons, voyons… caresse-moi… Pourquoi ne me caresses-tu pas?…

Je voulais l'envoyer à tous les diables, prononcer un discours irrité. Finalement, je passais ma main sur son beau poil doré, qui sentait l'herbe, la terre grasse… et le sang.

— Ah! Dingo… Dingo!…

Et se renversant sur le dos, les pattes en l'air, et Miche comme une balle entre ses pattes, il se roulait avec volupté sur le plus beau de mes tapis persans…

IX

Les paysans veillèrent davantage sur leurs bestiaux. Quand ils allaient travailler aux champs, ils s'armaient de vieux fusils, comme jadis au temps des invasions de loups. Et ils essayèrent de traquer Dingo, avec acharnement.

Dingo n'était pas un fou. Il savait très bien ce qu'il faisait et se montrait prudent, jusque dans les pires audaces. Se voyant épié, il ne se laissa plus approcher, se tint dans la campagne à distance des coups de fourches, des coups de feu, qui ne l'atteignirent point et des coups de main, auxquels il sut échapper avec un sang-froid étonnant. Il cheminait invisible dans cette grande plaine découverte, contournait la lisière des blés, se perdait dans l'ombre des meules, dans les petits bouquets de bois qui abritent les fermes contre les vents du nord-ouest. Et là, l'œil au guet, les oreilles à l'écoute, il attendait que l'occasion se présentât de faire un bon coup. Il avait peu de patience et les bons coups devenaient rares; ils ne valaient pas la peine qu'il s'exposât pour un résultat si mince — un jeune lapin, ou un vieux rat — à des dangers qui eussent fini par lui être mortels à la longue. Il le comprit tout de suite et sortit moins souvent, ne sortit plus du tout de l'enclos. Alors, pour se distraire et, qui sait?… pour déshabituer les paysans de leur surveillance, il se mit à entreprendre l'éducation de Miche.

Ce fut un temps de répit, qui me permit de régler quelques-unes de ces irritantes, de ces désastreuses affaires, qu'il m'avait

mises sur les bras. Et je pus croire que nos misères étaient passées.

Miche ayant été délaissée de bonne heure par sa mère, j'ai dit que Dingo s'était en quelque sorte chargé d'elle. Jusqu'ici il s'était borné à la défendre surtout contre des dangers imaginaires et à jouer avec elle. Cela ne lui parut pas suffisant. Il jugea que le moment était enfin venu de lui apprendre la vie, sérieusement. Elle y avait, d'ailleurs, de remarquables dispositions. Mais, de même que j'avais voulu traiter Dingo comme un homme, Dingo voulait traiter la petite chatte comme une chienne. De là un malentendu qui s'affirma dès le premier jour de leçon et fit que bientôt ils allèrent chacun de son côté à leurs plaisirs, à leurs affaires, à leurs passions, à leurs instincts. Et ils ne se trouvèrent plus d'accord qu'en ce qu'ils pouvaient comprendre d'eux-mêmes, qu'en ce qui leur était commun à l'un et à l'autre.

Je dois dire que, le pacte conclu, ils ne s'en aimèrent que mieux; car leur amitié reposait désormais sur quelque chose de défini.

Les chats ont d'autres idées que les chiens sur la vie et ils exercent leurs facultés différentes, différemment. La témérité de Dingo, sa soudaineté d'entreprise, sa joie des découvertes, des aventures lointaines, même ce que son astuce avait toujours d'emporté, d'héroïque, n'étaient point le fait de Miche. Elle ne pouvait pas admettre qu'on fût sans cesse en état de conquête et de violence.

Le chat est infiniment prudent, perpétuellement inquiet, réfléchi, calculateur, sédentaire. Au lieu de brusquer sa jouissance, il la prépare, l'entretient, la caresse, la file lentement, avec une véritable science d'amoureux ou d'artiste. Il n'a pas de souffle pour courir et se battre, rien que des nerfs pour sentir fortement et de l'imagination pour illimiter son champ d'action. Il opère, comme si c'était tout l'univers, dans un espace restreint, tout près de sa maison. Il est patient, comme ceux qui ont beaucoup médité, il est paresseux aussi, c'est-à-dire qu'il peut vivre en lui-même, sur lui-même, des jours et des jours et, pelotonné sur un coussin ou sur une table, immobile comme un bibelot de bronze, rêver des rêves merveilleux que nous ne connaissons pas.

Miche n'avait encore exploré que les alentours immédiats de l'habitation, les petites touffes d'arbustes fleuris, les massifs de

fusains, d'aucubas, où il ne se passe que peu de drames, et des drames ordinaires. Elle se plaisait surtout aux dessous plus impressionnants des épicéas, qui, à eux seuls, lui représentaient toute la forêt et dont les aiguilles tombées font, sur le sol abrité, de beaux tapis fauves et moelleux. Pas d'autres grand événement qu'un mulot surpris çà et là, qu'un petit rouge-gorge qui, un matin, avait exercé, amusé ses jeunes griffes.

Elle n'avait pas non plus osé se risquer jusque dans l'intérieur du potager. Pourtant ses vieux murs, pleins de trous moussus, d'antres secrets, la brousse des pois, les guirlandes entrelacées des haricots, les arroches pourpées, splendides et droites comme des futaies au soleil couchant, tout cela devait renfermer tant de vies pullulantes et désirables. Mais la présence d'hommes barbus, dont elle n'avait point l'habitude, et puis les rangées de cloches éclaboussées de soleil, les châssis, les serres, les outils en mouvement, les gestes violents des jardiniers, les gerbes d'eau retombant sur les plantes, lui faisaient peur. Elle venait quelquefois considérer ce spectacle, à la fois terrible et tentant, du haut d'un pan de mur, bien dissimulée dans l'ombre d'une chélidoine. Si son imagination l'attirait là, sa prudence lui conseillait de ne pas sauter le mur, de ne pas s'aventurer à travers ces merveilles, avant d'avoir reconnu ce qu'elle pouvait en tirer d'avantages précis, ce qu'elle pouvait aussi en craindre de dangers certains. Pourtant elle avait vu à plusieurs reprises un chat gris et noir, le chat du voisin, à l'affût sous les asperges ou bien glisser dans les rayons des planches. Et elle n'avait pu s'empêcher de remarquer qu'il était très gras.

Le jour qu'il fut convenu que Dingo commencerait l'instruction pratique de Miche, celle-ci insista — vous sentez bien que ce n'est là qu'une supposition, d'ailleurs plausible — pour qu'il la menât d'abord au potager. Dingo s'y refusa. Il détestait le jardinier, qui ne lui pardonnait pas le meurtre de ses lapins blancs et qui toujours l'avait durement chassé du jardin. Dingo ne s'en était pas ému; car, avec son esprit clair, il s'était rendu compte immédiatement qu'il n'y avait rien à faire pour lui dans ce jardin; il l'abandonnait généreusement à la goinfrerie des moineaux et des merles. Au contraire, Miche pensait qu'il y avait beaucoup à faire pour elle.

— Il y a tant de cachettes!… disait-elle, émerveillée…

— Mais non… mais non… répondait Dingo… Au jardin, on est surveillé, pourchassé… On n'y a pas une minute de tranquillité… C'est embêtant… Et puis quoi?… un potager?… Mais, ma petite, ce n'est bon que pour les végétariens… Écoute… je vais te mener dans le bois… Là au moins on est seul… on est libre… Rien à craindre… Là, il y a de la viande… de la viande de toute sorte… Ah! tu verras des choses bien plus belles… Viens…

Et Miche le suivait en rechignant. Elle ne le comprenait pas toujours, mais elle avait pour lui — autant qu'un chat puisse respecter quelqu'un ou quelque chose — un certain respect.

Elle marchait derrière Dingo, d'un pas très allongé et très lent, s'attardait aux mille frivolités du chemin : insectes traversant les allées, grimpant aux arbres, bourdonnant dans l'air. Puis tout à coup elle s'arrêtait, inquiète de ce qu'elle voyait, frissonnant au moindre bruit. La peur agitait ses muscles, faisait courir des moires sur sa fourrure. Et sa queue battait l'air en rapides mouvements de fauve. Dès qu'elle eut franchi l'espace familier, elle se mit à miauler sur un ton suppliant, comme pour demander à Dingo de la reconduire à la maison.

D'impatience, Dingo piétinait, grattait le sol. De menus cailloux volaient au loin sous la ruée de ses pattes.

— Que tu es assommante, Miche!… Pourquoi ne viens-tu pas?

Miche miaulait toujours et, secouée de frissons, les prunelles tout ouvertes, elle regardait à sa droite, à sa gauche, devant, derrière elle, et sans doute elle pensait qu'elle était bien petite, bien trop petite pour ce grand espace dont Dingo lui ouvrait les perspectives infinies, inconnues, effrayantes.

— Tu as peur. Pourquoi as-tu peur? De quoi as-tu peur? Puisque je suis avec toi, voyons!

Miche se rassurait un peu… Mais, au lieu de reprendre sa marche, la voilà qui lustrait, à petits coups de sa langue son poil, dont le frôlement des herbes au bord de l'allée avait dérangé l'harmonie lisse et terni les reflets brillants.

— Viens donc! répétait Dingo… viens donc!

Elle semblait ne pas le voir, ne pas l'entendre, heureuse aussi de le taquiner un peu.

— Viens donc!… sacrée petite chatte!

Enfin, elle repartait d'elle-même, marquant bien qu'elle n'obéissait pas aux instances de Dingo; elle repartait d'un pas de plus en plus lent, s'arrêtait encore, puis repartait à nouveau, le corps si allongé, qu'on eût pu croire qu'elle rampait.

Ils mirent plus d'une heure à gagner dans le bois une clairière, dont les graminées étaient hautes comme des seigles et d'où l'on pouvait voir, y aboutissant, quatre routes anciennement tracées, maintenant envahies par des rejets de trembles, d'acacias, de vernis du Japon, par toutes sortes d'herbes et de broussailles.

Au centre de la clairière, se dressait un très vieux sorbier, qu'enlaçait depuis la base, qu'étouffait presque, jusqu'au faîte, une clématite sauvage. Cela bouffait, cela retombait, cela traînait à terre comme une immense jupe à volants, ornée de jolies houppes plumeuses; cela faisait un fourré impénétrable, sauf aux lapins dont on apercevait les coulées, déjà élargies par Dingo. En haut, deux branches du sorbier seulement sortaient de la touffe, portant des feuilles maigres, un peu fanées, et des ombrelles de graines rouges.

— Nous allons entrer là-dessous, dit Dingo… Tu vas voir comme tu vas t'amuser là-dessous!…

Mais Miche, assise sur son derrière, suivait entre les branches, dans l'air tamisé, de son œil plus vert, à la fois grave, craintif, clignotant et charmé, le vol déconcertant d'un papillon.

— Laisse donc les papillons, ordonna Dingo… Les papillons, ça n'est pas sérieux… Viens vite… C'est magnifique… Puisque je te le dis.

Les chats adorent l'ombre, le dédale des petites sentes couvertes, des broussailles mystérieuses où l'on se cache si bien, où l'on observe si bien, confondu avec la nature, tout ce qui se passe en elle, autour de soi. Et puis le papillon avait disparu. Et puis dans le ciel, très loin, entre et par-delà les troncs du bois et ses hautes ramures, elle ne voyait plus passer que des hirondelles qui semblaient des ombres, de toutes petites ombres de feuilles remuées par le vent. Elle aiguisa ses griffes au tronc d'un hêtre mort, qui s'avançait dans la clairière, se gratta le cou, le dessous de la gorge, lissa encore le poil de sa queue, et prudemment, suivant Dingo, elle entra sous la clématite par la coulée. L'herbe y était rare, décolorée, le sol noir et mou, tapissé comme de terreau. Ça et là, quelques brindilles séchées, quelques graines

rouges, tombées du sorbier, partout une odeur forte, chaude, enivrante, qui étourdissait un peu. Miche se sentait fatiguée. Elle ne savait plus si elle devait trembler encore ou bien être heureuse. Prenant le meilleur parti, elle se roula voluptueusement sur une touffe d'herbes, étira longuement ses membres avec la grâce onduleuse et cambrée d'une femme qui se réveille, et tout à coup se redressant, l'échine en arc, ronronnant, elle vint se caresser aux jambes de Dingo.

— À la bonne heure!… fit Dingo… Est-ce que tu crois que j'aurais voulu te faire une sale blague?… Maintenant, attention, ma petite! Ça va commencer.

Ils se dissimulèrent, du mieux qu'ils purent, entre les rayures, les retombées, les enchevêtrements des lianes, et tous les deux, l'un près de l'autre, l'un contre l'autre, le ventre pareillement au sol, les pattes de devant repliées, le jarret prêt à la détente, ils ne bougèrent plus. Ils avaient mi-clos leurs paupières pour éteindre la flamme de leurs yeux, qui eût pu dénoncer leur présence aux rôdeurs.

Et Dingo admirait la précision, la souplesse des mouvements de Miche. En professeur vaniteux, il en attribuait le mérite à ses leçons.

Quelques oiseaux passèrent loin d'eux et disparurent. Deux pigeons ramiers tournoyèrent autour du sorbier, et disparurent; un troglodyte farfouilla, comme une souris, entre les lianes traînantes et disparut. Et le bois se remplit du bruit léger des feuilles, du sourd bourdonnement des insectes invisibles. Cela donnait une vie plus impressionnante et comme une forme au silence.

— Attention!… dit Dingo.

Deux merles venaient de s'abattre au haut des branches sur le sorbier.

Simultanément, Miche et Dingo levèrent la tête; Dingo un peu indifférent, car c'était pour lui menu gibier; Miche ardente de curiosité et de convoitise, car jamais encore elle n'avait eu affaire à de si gros oiseaux. Elle pesa de tout son corps, se tassa sur le sol et, sous elle, ses griffes s'ouvrirent, se refermèrent. Elle essayait sa force, les articulations de ses organes, révisait sa mise au point, comme on fait d'une machine avant la marche.

La branche sur laquelle les deux merles s'étaient posés se balançait sous leur poids. Il y avait le mâle, reconnaissable à son

plumage plus noir, à son bec jaune, et la femelle plus svelte, plus grise. La gorge en l'air, les yeux bridés, Miche ouvrit plusieurs fois sa fine gueule rose, comme pour un miaulement de joie, comme pour un miaulement d'appel, mais aucun son n'en sortit.

La femelle avait gagné la branche inférieure, plus grosse. Elle tourna, tourna, toute pétillante et se retourna, repassa son bec sur l'écorce, comme un couteau sur une meule, se retourna encore, descendit sur la touffe, s'engagea sous la touffe et, s'aidant parfois de la pointe de ses ailes, dégringola de liane en liane jusqu'au tapis de terreau, qu'elle atteignit dans un demi-vol et sur lequel elle se mit à danser, en en faisant le tour.

Dingo et Miche ne perdirent aucun de ses mouvements. Leur cœur battait très vite et ils avaient l'air grave de deux vieux messieurs qui, au théâtre, bien calés dans leurs fauteuils, regardent danser une danseuse.

Au plus haut de la plus haute branche du sorbier, le mâle, les plumes bouffantes, surveillait le bois.

Dingo avait choisi, pour se cacher, une place d'où l'on pouvait bondir, au besoin d'où l'on pouvait s'enfuir facilement devant un ennemi imprévu et près de laquelle les graines rouges étaient plus abondantes. Deux fois déjà, le merle était venu, en sautillant, picorer au petit tas, à la portée des griffes de Miche. Et Miche n'avait pas bougé. Au contraire, au lieu de détendre ses pattes, elle les avait rentrées davantage sous son ventre et serré plus étroitement ses griffes au bout de ses pattes. Il semblait qu'elle eût le corps plus mou, plus ramassé et comme plus fortement incrusté au sol. De ses yeux obliquement fermés, il ne filtrait qu'une toute petite raie de lumière. On eût dit qu'elle dormait.

Le chien était étonné, déçu, un peu humilié. Comment n'avait-elle pas bondi sur le merle ? Qu'attendait-elle ? Elle ne retrouverait peut-être plus une occasion pareille… Mais il n'osait remuer. Il n'osait rien dire, dans la crainte d'effaroucher l'oiseau. Il profita d'un moment où, effrayé par on ne sait quoi, le merle s'envola brusquement et se posa sur un moignon du sorbier.

— Tu vois, Miche ! … Pourquoi n'as-tu pas sauté dessus ? … Il va t'échapper…

Miche répondit, en faisant la moue :

— Laisse-moi tranquille… Je m'amuse comme il me plaît… Tiens ! le revoilà !

En effet, le merle rassuré plongea de l'arbre et revint picorer au tas de graines. Du bout de sa queue, toujours frétillante, il effleura presque les oreilles de Miche.

Alors, voyant qu'elle ne bougeait toujours pas, se disant que peut-être elle avait peur, que peut-être elle attendait qu'il lui donnât la leçon définitive, Dingo s'élança et happa l'oiseau dans sa gueule.

Miche, furieuse, crut que l'oiseau était mort :

— Brutal ! dit-elle… Pourquoi as-tu fait cela ?

Mais Dingo, qui savait respecter la fragilité des œufs de poules, savait aussi respecter l'organisme plus fragile encore des petits oiseaux. Miche put constater que les ailes du merle battaient dans la gueule du chien, que ses yeux bien vivants, ses yeux bordés de jaune, n'exprimaient seulement qu'une affreuse épouvante. Dingo vint reprendre sa place près de Miche et doucement, délicatement, avec d'infinies précautions, il déposa le merle devant elle, en ayant soin de le maintenir du bout de sa patte.

En haut du sorbier, le mâle, affolé, poussait des cris de douleur. Il s'envolait sur l'arbre voisin, puis revenait au sorbier. Il semblait appeler au secours toutes les bêtes cachées, toutes les bêtes libres du bois.

— Eh bien ! dit Dingo… Qu'est-ce que tu attends ? Prends-le… Tue-le !…

Miche ne voulait pas paraître émue. Elle l'était cependant à défaillir. Ses yeux, grands ouverts maintenant, exprimaient, à considérer l'oiseau, comme une volupté profonde, féroce et très douce et brusquement se détournaient de lui avec une indifférence hypocrite.

— Mais tue-le donc… déchire-le… tout de suite…

Miche étendit la patte et saisit mollement l'oiseau dans ses griffes, Dingo s'était reculé pour la laisser libre de ses mouvements. Il répéta encore :

— Tue-le donc !…

— Laisse-moi… Tais-toi… Tu détruis tout mon plaisir…

Mais Dingo ne voulait pas se taire… Il expliquait :

— Mais comprends… Comprends donc… Ce qui est amusant, c'est de sentir des ailes frémissantes et qui vous chatouillent la barbe… C'est de sentir dans sa gueule un cœur qui bat encore,

qui bat très vite, un cœur vivant, et de l'arrêter, comme une pendule, d'un coup de dent… de sentir un petit corps qui se débat, qui est tout chaud… où les crocs enfoncent et d'où l'on fait gicler le sang avec la vie… Ah ! tu ne sais pas t'y prendre…

Miche était femme, comme toutes les chattes.

Mais, à l'encontre des femmes, elle n'était pas bavarde. Elle ne répondit rien. La patte sur le dos du merle, elle pensait en regardant Dingo avec mépris…

— Et lui ?… Il ne sait pas ce qu'il dit… Cet imbécile de chien n'a que des sens grossiers, des sens de lourdaud et de brute… Il prend, il tue, et c'est fini… La volupté, c'est de prolonger la jouissance en soi, en prolongeant, en augmentant indéfiniment la souffrance chez les autres… Ce qui est bon, ce n'est pas seulement de faire souffrir, c'est de voir souffrir, c'est de voir mourir, petit à petit, lentement, atrocement… C'est de se remplir les yeux, les nerfs, de toutes les images, de toutes les secousses d'une belle agonie… Tuer tout de suite ?… La belle affaire… Et après ?… Et quand on n'a plus devant soi qu'un cadavre insensible, inerte et glacé comme une pierre ?… C'est bien la peine !… Ces chiens sont ridicules.

Soudain, elle bondit, saisit l'oiseau dans sa petite gueule, le lança en l'air, comme elle eût fait d'une souris et, le rattrapant de la pointe de ses griffes, elle le coucha à terre, se coucha près de lui, s'étira, miaulant doucement. Elle avait l'air de l'appeler, de l'aimer, de lui dire :

— Petit ! Petit !… Venez… venez…

L'oiseau avait une telle terreur qu'il restait immobile, qu'il ne songeait pas plus, libre, à s'envoler, qu'il n'avait songé, sous les griffes, à se débattre…

— Petit ! Petit !… venez… venez !

Longtemps, elle joua avec lui, comme avec une pelote de laine. Étendue sur le côté, maintenant l'oiseau à peine, elle l'obligeait à sautiller devant elle, le ramenait, le relâchait, le giflait gentiment.

— Petit ! Petit ! Venez !…

Et brusquement dans un bruit d'ailes, le merle s'échappa, s'envola, remonta de liane en liane jusqu'au sommet extérieur de la touffe. Et tous les deux, le mâle éperdu, la femelle ravie, ils

disparurent, en poussant de longs cris de fête, ne laissant dans le bois qu'un sillage léger.

Dingo et Miche étaient consternés. Ils avaient beau regarder d'un même mouvement le haut du sorbier, regarder autour d'eux… il n'y avait plus de merles nulle part, il n'y avait plus rien, plus rien que les deux pigeons ramiers, qui revinrent tournoyer très haut au-dessus du sorbier et qui, à leur tour, s'évanouirent dans une rapide plongée aérienne.

— Petite imbécile ! dit Dingo.

— C'est de ta faute, répondit Miche qui, un peu confuse et vexée et, surtout, boudant, s'éloigna de Dingo et feignit de s'intéresser vivement à une grosse chenille brune qui passait.

Ils s'en allèrent penauds et un peu vite.

Miche s'attarda bien encore au long du chemin. Cette fois, ce ne fut pas pour taquiner Dingo de sa coquetterie et de ses petites farces. Elle était vraiment très fatiguée, très agacée, énervée surtout par les émotions de cette sotte journée. Ses nerfs vibraient jusqu'à lui arracher de petits cris. Et puis elle ne pouvait pas, réellement, marcher du train dont la menait Dingo, qui ne savait pas mesurer la force des autres et qui croyait que tout le monde était aussi infatigable que lui ; si bien que Miche se sentit, tout d'un coup, très mal à l'aise. Tout se mit à tourner en elle, autour d'elle et, perdant conscience, elle se tordit dans l'herbe, en proie à des violentes convulsions, l'écume aux dents.

Dingo ne savait que faire. Il s'affola. En quelques bonds il fut à la maison, n'y trouva que la cuisinière à qui, la tirant par son tablier, il se mit à raconter toutes sortes de choses compliquées, que celle-ci ne comprit pas.

Miche ne rentra que deux heures après, étourdie, brisée par sa crise.

— Où donc est Miche ?… demandions-nous au moment de dîner. Qu'est-ce que tu as fait de Miche ?… Dingo !

Dingo très agité se mit à chercher et la découvrit sous un canapé, où elle s'était endormie d'un sommeil profond. Elle refusa de quitter son coin, où l'ombre et le silence lui faisaient du bien.

D'autres expéditions de ce genre ne furent pas plus heureuses. Et un soir sur la terrasse, Miche dit à Dingo :

— Écoute, Dingo… Tu es bien gentil… Tu fais pour moi tout ce que tu peux… Je t'en suis reconnaissante… Mais, je vais te dire… Nous n'avons pas les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes habitudes… Cela tient, sans doute, à ce que tu es un gros chien, moi une petite chatte… Enfin, tu me gênes… J'aime à être seule, quand je travaille… Et je sens aussi que tu t'irrites de ce qui m'amuse… Nous ne serions jamais heureux, comme ça… Eh bien, allons à nos affaires, chacun de notre côté… toi où cela te pousse… moi où cela me chante… Nous n'en serons pas moins bons camarades… veux-tu ?

Dingo se montra vexé tout d'abord. Il bouda. Mais il était bon garçon. Et puis, à la réflexion, ce qu'il appelait l'entêtement, la frivolité, la paresse de Miche le mettaient hors de lui. Il en perdait ses moyens.

— C'est vrai, pensa-t-il… Elle ne prend jamais les choses au sérieux.

Il sacrifia donc assez facilement sa vanité blessée et son inutile prestige de professeur.

— Eh ! bien, c'est entendu, dit-il… Par exemple, je ne sais pas comment tu t'en tireras toute seule, ma pauvre petite. Mais, puisque tu le veux !… Il va de soi que, quand tu auras besoin de moi…

Très tendre, il ajouta :

— On se verra tout de même le soir… et quand on restera à la maison, hein ?

— Tiens !… Bien sûr…

Jamais elle n'eut pour lui tant de gentillesses, tant de grâce enveloppante et gamine. Ce fut au point que Dingo un peu grisé, oubliant sa race, tenta quelques gestes trop hardis, disproportionnés à la taille de Miche.

— Ah ! non ! Ça, non ! fit Miche, choquée sans doute, mais au fond égayée par ce brusque retour de la contre-nature.

À partir de ce jour, elle s'absenta souvent. Souvent, elle passait la nuit dehors et ne rentrait qu'au petit matin, mouillée de rosée, un peu lasse et défaite. Où allait-elle ? Que faisait-elle ?

Les chats ne sont pas vantards, comme les chiens et comme les hommes ; ils ne racontent jamais leurs histoires.

On venait de finir la moisson. Seules restaient encore debout quelques orges dans la plaine nue et dorée, que rayaient d'un vert plus vif les champs de betteraves et les regains de luzerne. Les paysans travaillaient aux meules. On les voyait s'élever de place en place, par groupes, pareilles aux *wigwams* [1] des nègres, aux paillotes hindoues. Et cela symbolisait au mieux la civilisation en cette partie du Barcis.

Dingo ne savait plus trop à quoi occuper ses journées. Il rôdait dans le bois, triste et désemparé, et sur les pelouses il s'efforçait vainement à se distraire en traquant les taupes. Le reste du temps, il dormait. Ah ! il était bien déchu de ses anciennes gloires, le pauvre Dingo !

On en causait toujours au village, sans bienveillance certes, mais avec une haine qui mollissait. Il pouvait croire que les temps héroïques étaient passés.

À quelques jours de là, je revis Piscot. Il était à la fois joyeux et inquiet. Il me parla avec l'animation de ceux qui, racontant un beau spectacle, sont glorieux d'en pouvoir témoigner :

— Ce chien est épatant… Monsieur… Si vous l'aviez vu ce matin… Dans la plaine… Ah ! j'ai bien cru qu'ils l'auraient…

Et la voix de Piscot tremblait un peu, d'une émotion presque attendrie. Il avait eu peur pour Dingo. Il continua :

— Sacré chien… Il pouvait bien être une pièce de onze heures. On venait d'travailler aux meules. On était bien dix à douze, sans m'compter. On s'était couché autour des meules… Y en avait qui dormaient… Y en avait qui causaient… Y en avait qui… enfin… Alors quelqu'un dit : « Ah ! v'là le chien… » On le voyait à peine. Il était loin… il n'avançait pas vite… y's'promenait… quoi. Cependant, on l'voyait qui tournait la tête à droite et à gauche… — « Sacristi », dit l'un… « Nom de Dieu… », dit l'autre… Alors les v'là qui, à quatre pattes, font le tour de la meule pour se cacher, pour que Dingo puisse pas les voir… Le vent venait contre eux… Le chien pouvait pas les flairer… « Nom de Dieu… », dit l'un. Moi, j'étais avec eux… Je pouvais

1. Le *wigwam* est la hutte des Amérindiens du Nord, et non « des nègres »…

rien dire… Alors, quand le chien fut à dix mètres, je me levai… Mais v'là qu'y me reconnaît. J'aurais voulu pouvoir y dire : « Va-t'en… va t'en… » Mais, qu'est-ce que vous voulez?… Il vient vers moi. Les autres se lèvent et font un cercle. Et v'là le chien qui est dedans… Alors ils se mettent tous à gueuler. Ils l'insultent : « Cochon… On va te prendre… Salaud… » et tout… quoi. Le chien était pas épaté. Il était calme. Il les regardait tous l'un après l'autre… Ma parole… il semblait s'en foutre comme d'une guigne… et il avait un air malin… Ah! c'est un chien épatant… « Ah! on va t'avoir, salaud, ah! t'es pris, cette fois… », qu'y disaient… Et alors ils rétrécissaient le cercle autour du chien, qui les regardait toujours… Et ils criaient tous… et ils avaient ramassé leurs fourches… et ils se serraient de plus en plus autour de Dingo, qui avait le cul contre la meule. Si bien que le gars Roussain se penche… il fait un mouvement pour l'attraper au collier… Mais Dingo, comme une balle qui rebondit, lui saute par-dessus la tête. Il était déjà hors du cercle que l'autre avait pas encore eu le temps de se redresser et qu'il faisait encore le mouvement de l'empoigner au cou… Je rigolais… ah! je rigolais en voyant Dingo s'en aller, en voyant leurs gueules à eux… Ah! leurs gueules… Et les v'là qui deviennent comme fous… Ils ramassent des pierres, des mottes, des bouts de bois… Ils les lui jettent après… « Nom de Dieu », dit Roussain… « Fils de garce », dit un autre… Mais Dingo, après un petit galop, s'était arrêté, s'était retourné, et il les regardait avec un air… avec un air!…

Et Piscot se tapa la cuisse :

— J'ai jamais vu… non… j'ai jamais vu une chose pareille… Ils le prendront jamais… jamais… Monsieur…

Un dimanche matin, Jaulin demanda à me voir. Il me faisait bonne figure quand je le rencontrais, mais je n'ignorais pas qu'il disait à toute occasion beaucoup de mal de moi, qu'il attisait les rancunes, la haine des autres contre moi. Il ne me pardonnait pas que j'eusse fait venir mon essence du dehors, au lieu de l'acheter chez lui.

Je le reçus amicalement. Son air d'exceptionnelle gravité me frappa. Il avait le nez froncé, les lèvres étrangement serrées et ses beaux habits des jours de fête. Les bras ballants, la tête haute, il

affectait une sorte de majesté revendicatrice, que je ne lui connaissais pas encore et qui ne lui allait pas très bien. Comme il demeurait tout près de chez moi, il était venu sans chapeau. Je compris que cet homme allait prononcer tout à l'heure des paroles définitives.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jaulin ?

Je lui tendis la main. Il hésita à la prendre… la prit tout de même, de mauvaise grâce.

Si son port était ferme et assuré, sa voix ne l'était guère. Elle tremblait un peu. Jaulin, qui était né cafetier, n'était pas devenu orateur. Mis en demeure de parler, il paraissait ému, surtout embarrassé. Je crois que son chapeau lui eût été à ce moment d'un grand secours.

Après avoir bégayé longtemps, il répondit :

— Monsieur… il y a… il y a… que… que… que… ça ne peut plus durer !…

Pour bien se caler, il écarta les jambes, pesa de tout son poids sur le parquet, se redressa encore et, ne trouvant plus rien à dire, il répéta :

— Que… que… que… ça ne peut plus durer comme ça !

Je lui offris un siège. Il secoua la tête noblement… Est-ce que les choses allaient prendre une tournure tragique ?

— Qu'est-ce qui ne peut plus durer, Jaulin ?

Il avait serré ses lèvres, en bourrelet, davantage. Il fit effort pour les desserrer et les mots qu'il comprimait dans sa bouche explosèrent avec un bruit inconvenant.

— Vot'chien… na !

J'attendais des explications. Il ne les formula pas. Au bout de quelques secondes d'un silence gênant pour nous deux, je lui demandai encore :

— C'est tout ce que vous avez à me dire, Jaulin ?

— C'est tout, oui…

— Alors ?

— Non… c'est pas tout… C'est-à-dire que… voilà… je suis chasseur.

— Eh bien ?

— Je suis chasseur… C'est-à-dire que… l'association fraternelle des chasseurs de la commune… oui… enfin… ils m'ont

délégué. (Il prononçait : *délayé.*) « Tu lui diras, qu'y m'ont dit… tu lui diras que ça… que ça ne peut plus durer comme ça. »

Après un nouvel effort et de plus comiques grimaces, il ajouta :

— Et je vous l'dis!… Voilà…

Il me tourna le dos, se cogna contre un fauteuil, faillit tomber sur le parquet glissant et disparut.

Malgré la vertu comique de cette conférence, je n'eus pas envie de rire. Je m'étais absenté durant huit jours et je me doutais bien que, pendant cette absence, il avait dû se passer quelque chose de nouveau. Quoi?… Je l'ignorais. À la maison, non plus, on ne savait rien. J'avais remarqué, il est vrai, que Dingo était plus vif, plus gai et cette bonne humeur, je l'attribuais à la joie de mon retour. J'interrogeai Piscot, qui me raconta, avec une véritable admiration, ce qui suit :

— Ce chien-là, Monsieur, est épatant!… commença-t-il, en se donnant des claques sur les cuisses. Il est retourné dans la plaine et il a détruit toutes les compagnies de perdreaux…

— Comment?… protestai-je… C'est impossible… c'est fou!

— Impossible?… Ah! vrai!… vous ne connaissez donc pas vot'chien?… Rien n'est impossible pour Dingo… Tenez… moi… on me dirait qu'il a saigné Jaulin, qu'il en fait des saucisses, du boudin, du fromage de cochon… ma foi! je le croirais… Ah! c'est un chien épatant!

— Des perdreaux?… Mais non… mais non… C'est absurde… On vous a conté des balivernes… Les braconniers ont panneauté la plaine… voilà tout…

— Les braconniers?… De la belle ouvrage comme ça?… allons donc…

Et, avec de grands gestes imitatifs, il expliqua :

— Voilà comment il s'y prend, ce sacré Dingo… Vous comprenez… que maintenant que tout est par terre dans la plaine, le gibier se montre davantage… Dingo le voit ou il le sent… et ce qu'il sent de loin, cet animal-là… c'est épatant!… Alors, il court dessus… La compagnie se lève et va se remiser plus loin, dans les chaumes… Dingo ne lui laisse pas le temps de souffler. Il la relance… elle se remise… il la relance encore… dix fois, vingt fois, s'il le faut… Tant et si bien, qu'à la fin les perdrix esquintées s'accouplent dans le chaume, ne veulent plus rien savoir et se

laissent égorger, comme des saintes… Dans les petits pays, on connaît le gibier, comme on connaît les gens… On connaissait six compagnies, sur les terres de la commune… il y en avait même une de vingt-deux… Le soir, les chasseurs allaient les voir, les compter… et ils se disaient : « Ça va bien !… ça va bien ! » Eh bien à c't'heure, il n'y en a pus… il n'y a pus rien !… Ah ! il est épatant, ce chien-là.

— Piscot… jamais vous ne me ferez croire…

— Écoutez, Monsieur…

Et Piscot se rapprocha de moi, l'œil allumé, la voix plus basse, confidentielle :

— Je vais vous le dire à vous… J'sais que vous ne me dénoncerez pas… J'travaillais l'aut'matinée à faire des liens, tout près de la ferme de Joseph Rentoilé… J'avais suivi la manœuvre de Dingo… Et, en dedans de moi, je criais : « Hardi, mon gars !… Hardi !… » Qu'est-ce que ça me fait que Dingo détruise les perdreaux ? Est-ce que je chasse… moi ? Le soir venu, sans avoir l'air de rien, je suis allé par où Dingo avait passé… Eh bien, j'ai ramassé cinq perdreaux… Oui, monsieur, aussi vrai que vous êtes là, cinq perdreaux… et des forts, et qu'avaient de l'aile, pourtant… Comme vous n'étiez pas chez vous, ma foi !… je les ai portés chez M. Lagniaud, not'maire… M. Lagniaud m'a dit : « Mais, mon vieux Piscot, c'est défendu de vendre du gibier avant l'ouverture de la chasse. — Bien sûr, monsieur Lagniaud, que je lui ai dit… et de le manger aussi. — Sacré Piscot !… qui m'a dit encore… Mais de le vendre… c'est plus délinquant. » Ma foi, on a ri… Ça fait que je lui ai rabattu cinq sous… Je les ai laissés pour dix sous pièce… Il était bien content, car en ce moment il a son neveu et sa nièce de Paris… Oui, monsieur, cinq perdreaux !…

— Mais c'est effrayant !

— Et les lièvres, donc !… Il les prend à la course, les lièvres, et rondement… Ça ne traîne pas… Un vrai plaisir que de le voir après un lièvre !… Des lièvres, il n'y en a pas non plus… Pour tout dire, il n'y a pus rien de rien… Ah ! c'est un chien épatant !

J'étais devenu soucieux. Tout était donc à recommencer. Une sorte de lassitude, de découragement, m'envahissait l'âme. Et je gémis :

— Allons, bon !… Allons, bon !

Je revis le village en rumeur, les foules menaçantes, les procès, les chantages et les seins débordés de Mme Irma Pouillaud. Après un petit silence, je soupirai :

— Ils sont furieux, hein ?…

— Furieux ? s'écria Piscot, en pouffant de rire… Faut voir ça !… Non !… Songez donc… Ils avaient déjà fabriqué leurs cartouches… et, je crois bien, le diable m'emporte, graissé leurs bottes… Y'ne causaient que de la chasse… Ils se promettaient un bon temps… Et puis, va t'promener, pus rien. La compagnie de vingt-deux… il faudra qu'ils aillent la lever dans le ventre du maire !

Piscot continuait de rire.

— Hier, poursuivit-il, sans remarquer ma mélancolie, c'était à payer sa place… Ici, vous savez… ils ont une société de chasse… Et des embarras… je vous demande un peu… Tout comme des marquis, monsieur… Et sévères au pauv'monde ! C'est rien de le dire… C'est Jaulin qui est le président… le trésorier… je ne sais pas, moi…, qui est tout, quoi !… Hier soir, ils se sont réunis chez lui… Y en a qu'étaient venus enquêter déjà. Nicolas Fourbi, lui, avait sa carnassière… Ah ! ils en ont dit des paroles et des paroles…

— Enfin, que s'est-il passé ?

Piscot avait confiance en moi, et puis il savait bien que je le récompenserais de ses informations.

— Y en a qui ont dit qu'il fallait vous dénoncer au sous-préfet. Ç'a été plutôt froid. L'sous-préfet… ils n'ont pas confiance… Y en a un qui a dit qu'il fallait mieux tuer vot'chien !… Ça, ç'a été bien accueilli : « Oui, oui, qui z'ont tous dit… il faut le tuer, il faut le tuer. »

S'interrompant, malicieusement, il observa :

— Dame, écoutez donc… ça leur ferait toujours une pièce de gibier.

Et il reprit :

— Quant au maire, lui, d'abord il n'a rien dit… Il remuait la tête, et on ne savait pas si c'était pour oui, si c'était pour non… Il ne voulait pas se compromettre… On sentait tout de même qu'il était pour les chasseurs… quoiqu'il ne chasse pas ici… Non, il chasse sur les terres de sa femme, du côté de Dieppe, à ce que je crois… Enfin, il était tout de même pour eux… Mais il n'était

pas non plus contre vous… C'est-à-dire qu'il était contre vous, sans y être… vous comprenez… À la fin des fins, il a dit qu'il ne fallait pas d'histoires, pas de scandales… que vous aviez les ministres dans vot'manche… qu'enfin ce qu'il fallait faire, c'était de donner une boulette, une bonne boulette à vot'chien… « On n'sait jamais, qu'il a dit, qui qu'a donné une boulette à un chien… » Moi, à vot'place, je me méfierais!…

X

Et voilà — comble de la contradiction et de l'horreur ! — qu'il devint antimilitariste.

Oui, ce guerrier farouche et cruel, ce pillard, ce massacreur, qui eût dû tant aimer la guerre et les militaires, voilà qu'il était devenu tout d'un coup un antimilitariste des plus dangereux. Pas théoricien, non. Mais homme, ou plutôt chien d'action, d'action directe.

N'allez pas croire qu'il fût affilié à un groupement anarchiste, qu'il collât des affiches sur des murs [1], ou qu'il prît la parole dans les meetings révolutionnaires. Il agissait, voilà tout, et il agissait en solitaire, à sa façon, une façon moins compliquée, plus simpliste et qui « rendait » davantage : sans explications, sans phrases, résolument, Dingo sautait à la gorge de tous les militaires qu'il rencontrait sur son chemin. Plus ils étaient chamarrés, emplumés, éclatants, de haut grade, plus son élan était vigoureux.

Comment expliquer cela ?

Longtemps, je fus troublé, je l'avoue. Mon matérialisme — que je supposais si solidement établi — faillit céder, devant un tel prodige. J'en arrivai presque à croire que Dingo était réellement un être mystérieux, une force inconnue, un fléau de Dieu, lâché

1. Allusion à diverses affiches antimilitaristes apposées par des syndicalistes révolutionnaires, notamment le 22 mars 1910, « À bas Biribi ». Cela leur a valu chaque fois de lourdes condamnations à la prison.

sur la terre, et même, comme le disait le curé avec une apparence de raison, une des deux incarnations du diable dans le pays, moi étant l'autre.

J'appris plus tard, par bonheur, la cause de cette évolution. Elle n'avait rien de surnaturel, de diabolique, ainsi que vous le verrez.

Dans le village, vivait, exerçant la principale profession de bourrelier, un certain Velu, Joseph Velu.

Par une antinomie dont on s'amusait, ce Velu était complètement chauve. Sournois, méchant, coléreux, et d'ailleurs conseiller municipal, et pour le surplus sacristain de la paroisse, il avait une figure blanchâtre, grimaçante, toute fripée. Ses omoplates remontées lui faisaient comme un sac de troupier sur le dos. Il se cognait les genoux en marchant, et ses mollets, à partir des genoux rapprochés, formaient un A majuscule aux jambages écartés. Hideux et grotesque bonhomme.

C'était son amusement d'effrayer les enfants et les animaux et, au besoin, quand il pouvait, de leur faire du mal. On le détestait. On l'accusait de passions anormales (dame ! un sacristain !) et des mille petits méfaits qui troublent quotidiennement la tranquillité de presque tous les villages : par exemple, au moyen de procédés captieux, d'attirer chez soi les chats, les poules, les oies, de les tuer et de les fricasser en ragoût. Malheureusement, on ne l'avait jamais pris en flagrant délit d'attentat à la pudeur et de vol… Il savait, du reste, habilement détourner les soupçons sur Piscot, qui, étant le plus pauvre et même le seul pauvre du village, devait être tout naturellement le plus vicieux.

Mais, tout en le détestant, comment ne pas, dans le fond, respecter un homme qui se différenciait de ses concitoyens, en ceci qu'il était toujours habillé en militaire. Ancien brigadier aux tringlots [1], depuis qu'il avait quitté le service, c'est-à-dire depuis dix ans, on ne l'avait jamais vu qu'en militaire. En militaire, dans sa boutique où il achevait d'user au travail ses uniformes décolorés. En militaire aussi, mais plus éclatant, le dimanche, à la

1. Soldats du train des équipages chargés d'assurer l'approvisionnement des troupes.

promenade, à l'église, au cabaret, au Conseil municipal, ou bien assis sur le pas de sa porte, ou bien sonnant les cloches de l'Angélus, servant la messe, accompagnant le curé, lorsque celui-ci s'en allait dans la campagne porter le viatique aux mourants.

Ordinairement, Velu se coiffait d'un modeste bonnet de police. Dans les circonstances solennelles, il couronnait son uniforme de tringlot d'un vieux casque de pompier, auquel il avait adjoint une longue queue de cheval, car, à ses divers métiers, à toutes ses fonctions honorifiques, il ajoutait cette fonction plus désintéressée et cet honneur plus héroïque d'être capitaine de pompiers. Capitaine et pompier honoraire, cela va de soi, la municipalité n'ayant jamais trouvé dans son budget de quoi acheter une pompe ni faire venir l'eau qui, depuis le déluge, manquait à la commune. En parlant de cette question des eaux, dont on se préoccupait à chaque séance du Conseil, Velu disait :

— L'adduction des eaux!… Il faut en finir avec l'adduction des eaux!

L'on n'en finissait jamais. Mais il suffisait que Velu répétât souvent « l'adduction des eaux », pour devenir capitaine de pompiers orateur. De fait, il tenait, de la noblesse de ce vocable et de la façon magistrale dont il le prononçait, un certain prestige.

Nous passions quelquefois, Dingo et moi, devant la boutique de Velu. Dingo et Velu se regardaient sans bienveillance. Le chien faisait toujours entendre un sourd grognement à la vue du bourrelier et le bourrelier, à la vue de Dingo, marmottait je ne sais quelles basses injures, qu'il agrémentait des plus horribles grimaces. Sans se connaître davantage, sans s'être parlé autrement, ils se haïssaient le plus cordialement du monde.

Un soir, paraît-il, pour marquer définitivement son mépris au bourrelier, Dingo, en passant, leva la patte sur un beau collier de cheval, tout neuf, qui séchait devant la porte sur le trottoir et il inonda d'un jet puissant, corrosif, la peau de mouton teinte en bleu, les glands de laine rouge et les grelots de cuivre qui harnachaient ce magnifique objet. Velu devint furieux. Mais il savait se maîtriser, en vue d'une vengeance plus éclatante. Il se leva, le dos courbé, sournoisement, silencieusement, alla chercher dans l'arrière-boutique un baquet plein d'eau de savon, où Mme Velu avait lavé son linge et il en lança le contenu, impétueusement, sur le pauvre Dingo.

— Pour toi!… fit-il, simplement, en ricanant.

Affreusement mouillé, le poil collé au corps, sa belle queue touffue amincie en corde, les yeux brûlés par la potasse, profondément humilié, Dingo s'enfuit et rentra à la maison, poursuivi par les rires méchants du bourrelier. Il se sentait ridicule. Mais il n'avait rien oublié. Le soir, sur la terrasse, il songea à sa revanche.

Le lendemain, dès l'aube, il était embusqué devant la boutique de Velu. Quand celui-ci, en pantalon rouge, en veste bleue, les paupières encore bouffies de crapuleux sommeil et sa vieille pituite lui raclant la gorge, vint ouvrir les volets, Dingo s'élança d'un bond si furieux, que Velu n'eut que le temps de se retourner, et il lui enfonça dans le derrière tous les crocs de sa mâchoire, avec rage. Velu hurla de douleur.

— Au secours! au secours! appela-t-il.

Mais Dingo avait disparu.

Dans une autre circonstance, tout le monde, au village, eût été heureux de l'acte de Dingo. Malheureusement, ses crimes antérieurs avaient comblé la mesure. On était de plus en plus monté contre lui, chacun se solidarisait avec le bourrelier, comme devant un danger public. Velu exploita facilement ces dispositions pour susciter un soulèvement général contre moi et contre Dingo.

Afin d'éviter une jacquerie, peut-être, force me fut de verser à Velu la grosse indemnité qu'il me réclama, relativement à son pantalon. D'autant que son derrière enfla, qu'il eut la fièvre, qu'il fut obligé de garder le lit pendant deux semaines.

Depuis ce temps, Dingo avait pris en haine tous les militaires et même ce placide garde champêtre, qui n'avait de très peu militaire qu'un képi, un vieux képi vert, déformé, aplati, sans galons, que lui avait donné le garde d'un château voisin.

Je voulus encore une fois prendre Dingo par la douceur, le raisonner. Peines perdues. Je songeai alors aux grands moyens correctionnels. Mais, à la première tentative de répression, il fit entendre un grognement si expressif, me dévoila de tels crocs, que je ne poussai pas plus loin l'expérience.

Alors, devant cette obstination que rien ne pouvait vaincre, devant les clameurs redoublées des paysans et les menaces grandissantes, je compris qu'il me serait impossible, désormais, d'habiter là. Et pour sauver la vie de mon chien, la mienne, ce qui

restait de ma bourse, je résolus de vendre ma propriété et de quitter le pays.

Dois-je avouer qu'il ne m'en coûta que de l'argent ?

À la réflexion, je n'étais pas fâché de m'évader pour toujours de cet infâme endroit, où, même avant l'arrivée de Dingo, j'avais été accueilli hostilement, sans raison, contre toute raison, rien que sous la poussée de ce nationalisme local qui rend les paysans plus sauvages que les sauvages du centre africain. Ces visages fermés ou bien ces regards moqueurs et ces lèvres farouches m'avaient fait comprendre tout de suite que je ne serais jamais, pour ces gens-là, quoi que je fisse, qu'un étranger. Et ce furent bientôt des histoires, qui se colportèrent de bouche en bouche, sur mes origines, qu'ils ignoraient, sur mon existence ancienne, ma vie actuelle, qu'ils ne connaissaient pas davantage. Tout ce que l'imagination curieuse, haineuse, d'un paysan peut inventer de calomnies déshonorantes, d'invraisemblables crimes, d'injurieux mensonges, on me l'attribua, pas seulement à moi, à mes domestiques aussi, aux amis qui venaient me voir, aux indifférents qui ne faisaient que passer dans ma maison. J'étais en butte sans cesse aux tracasseries des mauvais voisinages, aux petites rapines, aux discussions sans fin sur les bornages qu'ils savaient exacts, aux intimidations de toute nature, au boycottage. Plus une seule minute de paix, là où j'étais venu chercher la paix. Impossible de trouver dans le pays des ouvriers pour couper mes foins. Tous, sous divers prétextes, ils refusaient de travailler pour moi. J'étais bien forcé d'avoir recours aux chemineaux belges, à des ouvriers de rencontre et de hasard. Alors, ils m'accusaient de mépriser ceux du pays, d'attirer les galvaudeux et les étrangers. L'étranger ? toujours l'étranger ! Refrain barbare, refrain éternel du paysan… Mes foins coupés, bottelés, il m'était interdit de les vendre. Personne n'en voulait, même à des prix inférieurs, à des prix ridicules. Au café, le dimanche, ils se réjouissaient de mon embarras. Et ils disaient, en se tapant la cuisse, en se frottant les mains :

— Ses foins sont pourris… Ses foins sont pourris !… Il n'a pas où les rentrer… Bonne affaire !

J'étais venu, sans aucune ambition, je vous assure, plein de bonne volonté, désireux d'être utile, avec l'idée de me faire le

collaborateur, le défenseur de leurs travaux, de leurs peines, de leurs espérances. Ah! mes illusions d'apôtre! Au bout de six mois, dégoûté, écœuré, je m'étais complètement désintéressé de qui ne songeait qu'à me persécuter, bien résolu à vivre à part, à vivre pour moi-même, pour moi seul, à m'isoler de leurs sottes querelles, de leurs stupides haines.

Ah! que je vous raconte une histoire.

Ils n'avaient pas d'eau. Rien que des puits souillés, des mares fétides, que les premiers jours de l'été tarissent. Dès mon arrivée, j'avais été frappé par cette incurie administrative. Je voulus faire comprendre au maire que c'était là une condition de vie déplorable et honteuse. Le maire m'écouta gouailleur :

— Ils n'ont jamais eu d'eau…, me dit-il… Bah! Ils ont tout de même vécu… Et puis, l'eau… ça coûte de l'argent… Et nous n'avons pas d'argent non plus… pas d'argent à gaspiller comme ça…

J'offris mon concours. Je crus pouvoir promettre au maire qu'il n'en coûterait rien à la commune. Le maire souriait malicieusement, et ce sourire, je le traduisais ainsi :

— Oui… Oui… mon garçon. Je te vois venir. Tu voudrais bien ma place…

J'allais expliquer la chose à un ministre qui était mon ami.

— C'est entendu, me dit le ministre… Mais que le maire fasse établir tout de suite un devis. Je veux savoir à quoi je m'engage…

Je rapportai, triomphalement, cette réponse au maire.

— Bon! Bon!… fit-il en se grattant la tête d'un air soucieux… Un devis… C'est ça…

Le devis n'arrivait jamais… Chaque fois que je rencontrais le maire, je lui demandais :

— Et ce devis? Pressez-vous… vous savez que les ministres ne sont pas éternels…

— Ça va bien!… Ça va bien… On y pense…

Cela dura un an… Le ministre tomba… Et jamais plus il ne fut question de l'eau.

Je sais seulement que le maire expliquait, par la suite, avec un air fier :

— Il voulait, cet animal-là, m'embarquer, embarquer la commune dans une sale affaire… Oui… mais je suis plus malin que lui!…

Je voyais souvent l'instituteur. C'était un homme juste et instruit. Il avait conscience de ses devoirs et de sa mission. Comme il n'était ni du pays, ni curé, ni notaire, il avait à subir la même haine, les mêmes vexations que moi.

Il me disait :

— Je ne peux plus vivre ici… J'aime mieux abandonner l'enseignement et m'en aller n'importe où, travailler à n'importe quoi… On me reproche, à la préfecture, mes classes mal tenues, le manque de résultats. Ah! je voudrais bien l'y voir, le préfet!… Les parents me confient leurs enfants pendant trois mois de l'année et l'hiver seulement… ils me les retirent au printemps, dès qu'ils ont besoin d'eux pour garder leurs vaches, leurs oies, leurs dindes… Cela, pour économiser un petit domestique. Ils n'apprennent que peu de choses, et le peu qu'ils ont appris, ils l'oublient aussitôt… L'année suivante, c'est à recommencer, dans les mêmes conditions… Et ainsi de suite… si bien que, quand ils quittent l'école tout à fait, beaucoup ne savent même pas lire… Et ils s'en vont grossir la masse des illettrés… Dame! Rien d'étonnant, avec ces méthodes de lecture, compliquées, baroques, absurdes, dont nous sommes bien obligés de nous servir, afin de ne pas indisposer contre nous leurs auteurs : gros personnages de l'Université, simples inspecteurs primaires, bien plus préoccupés de leurs bénéfices de librairie que de l'instruction des enfants… et qui font bloc contre toute amélioration, contre tout progrès… Pensez qu'avec ces méthodes-là… il nous faut plus d'une année pour apprendre à lire à un enfant d'intelligence moyenne… Or, je vous l'ai dit… nous ne l'avons jamais trois mois de suite… Quelle folie! Dès le début, je me suis immédiatement rendu compte de l'état de croupissement intellectuel où les gens vivent ici… J'ai pensé que je pourrais peut-être, en dépit de l'ankylose de leurs cerveaux, révéler à ces hommes… je ne sais pas… un peu de propreté morale, un peu de dignité humaine. J'ai tenté de les réunir, le soir, et de leur inculquer, dans des causeries familières, quelques notions élémentaires sur la vie. Ils ne sont pas venus… Et le préfet, à qui j'avais été dénoncé, m'a fait comprendre durement que ce n'était pas mon

affaire… Alors, je me suis tenu tranquille… Et le résultat, le voici… J'ai quelquefois, l'hiver, une dizaine de gosses à mes classes… L'été, je n'en ai pas du tout… Le maire me fait la mine ; le curé prêche contre moi, à son prône… Je passe pour un anarchiste dangereux… et pour un violenteur de petits garçons… On dit de ma femme que c'est une putain, une voleuse… tout cela parce que nous avons voulu élever le niveau moral de ce pays, et que nous n'allons pas à l'église… Je m'attends, tous les jours, aux plus dégoûtantes accusations, et, à la façon dont nous sommes défendus par les pouvoirs publics, rien ne m'assure que je puisse en sortir victorieux et sans tache. Voilà ma vie… la vie de beaucoup de mes collègues… J'ai demandé mon déplacement… On ne répond pas… Je suis allé voir le ministre… il ne m'a pas reçu… Ah ! non, j'en ai assez !… Plutôt la misère totale !…

Je me souviens que cette conversation, l'instituteur me la tenait, un soir, dans le jardin, où nous nous promenions, après le dîner, tristement. Le village tout entier dormait, tassé dans sa crasse, bercé pas ses rêves atroces.

Je répondis au malheureux homme :

— Je sens profondément vos dégoûts et votre désarroi moral… Ils sont les miens… Mais, nous devons être quand même indulgents à ces pauvres brutes… Songez donc !… Il n'y a pas si longtemps, pas cent vingt ans, qu'ils étaient opprimés, dévorés, réduits à beaucoup moins que des animaux de basse-cour par les seigneurs, les évêques, les moines, les abbayes, le fisc du roi… À leur insu, il leur est resté comme une terreur de ces siècles épouvantables… Ils gardent, même dans l'émancipation, la méfiance, l'affolement des bêtes traquées… Les évolutions sont si lentes qu'il n'est pas surprenant qu'ils voient encore, dans celui qui est mieux mis, plus instruit, plus policé qu'eux, l'ennemi d'autrefois… C'est de l'atavisme… Et puis…

Après avoir fait un retour sur moi-même, sur les préjugés, les haines de classe, les habitudes orgueilleuses qu'on ne peut pas toujours effacer de sa vie privilégiée, après avoir embrassé, dans un éclair de la pensée, tout l'abaissement, toute la hideur de ce règne bourgeois qui dure depuis la Révolution, j'ajoutai :

— Et puis, il n'ont pas toujours tort, allez !…

— Allons donc ! riposta l'instituteur… Ils savent très bien qu'ils sont tout, aujourd'hui, qu'ils ont tout !… On ne fait des lois

que pour eux… des lois criminelles, sauvages. C'est pour eux qu'on maintient le pain cher, la viande hors de prix… qu'on affame l'ouvrier… le petit employé… le petit contribuable, succombant de plus en plus sous le poids de l'impôt!… Dame! Ils sont la masse électorale… C'est bien le moins qu'on nous dépouille pour les enrichir… Tenez!

Et il me montrait le tas des maisons endormies, toutes noires, sous le ciel sans lune :

— Oui, ce village qui a l'air d'une ruine… qui sent la crasse et le fumier… ce village sordide qui pue la misère… eh bien, il crève d'or… Ils sont tous riches ici… stérilement riches… Ils dorment sur leurs sacs d'écus, cachés dans des paillasses et gagnés au détriment de tout le monde. Ah! tenez…. ils n'ont même pas la rude avarice de ceux qui peinent; ils n'ont que la cupidité de ceux qui spéculent. Ce qu'ils font, c'est engranger leur blé, créer la famine et attendre la hausse. Et si les tous petits fermiers vendent leur récolte, chaque année, c'est qu'ils ont besoin d'argent tout de suite…

— Avons-nous le droit d'être sévères?… lui répondis-je. Au fond, sans le savoir, ils prennent leur revanche. Et les bénéfices d'usure qu'ils espèrent ou qu'ils cherchent n'atteindront jamais le taux des dîmes qu'ils ont payées pendant des siècles. Allez… classe à classe, ils ne sont pas encore à jeu… Il n'est pas d'usure qui puisse les rembourser… Pour des siècles, ils restent les créanciers de toutes les castes…

Nerveusement, il m'interrompit :

— Ta… ta… ta… je les connais, allez! les paysans… J'en suis!

Je souffrais comme lui, des mêmes choses que lui. Je ne répondis rien.

Piscot, qui m'avait défendu jusque-là, après l'histoire de Velu était devenu tiède à mon égard et même franchement hostile. Un soir qu'il était venu, en se cachant, me demander un secours, il s'excusa de sa conduite, naïvement :

— Ça me fait du tort, vous comprenez!… Faut bien, dans ma position, que je dise, que je fasse comme tout le monde. Sans ça… quoi?

Je n'oublierai jamais son regard humble, touchant, d'esclave, quand il me dit :

— Sans ça… je n'aurais plus de considérations dans le pays !

J'en aurais pleuré de pitié.

J'étais donc parti sans regrets et même avec un sentiment de soulagement, de délivrance. Les premiers jours, il me sembla que je goûtais, comme après une maladie, les joies infiniment douces d'une convalescence. Je sus gré à Dingo de m'avoir révélé la nécessité de ce départ, d'en avoir hâté, même au prix d'un dur sacrifice d'argent, la résolution définitive.

Et puis, dois-je l'avouer ?… au fond de moi même je découvris, non sans une certaine mélancolie d'ailleurs, que ses crimes ne m'indignaient pas comme il eût fallu. Le soir, à table, chez des amis, j'aimais à conter ce que j'appelais ses fredaines, indulgemment et même avec un certain orgueil. Pour un peu, la chaleur de la conversation aidant, je les eusse volontiers prises à mon compte.

Était-ce parce que Dingo m'avait vengé de cette haine, que j'avais subie si longtemps ? Je n'en sais rien… Mais non… je crois qu'il y avait autre chose, dans cette bienveillance coupable que je lui témoignais. Il y avait peut-être une triste affinité. Je me suis souvent demandé s'il n'avait pas réveillé en moi cette manie, cette exaltation sanguinaire qui dort obscurément au fond de l'âme de tous les braves gens.

XI

J'habitais alors le boulevard Delessert, à l'entrée des jardins du Trocadéro. Il y a un peu de tout dans les jardins du Trocadéro : des statues dorées, des bassins fleuris, des temples exotiques, toute une population de nourrices, de militaires et de petits rentiers dodus, qui ne donne aucunement l'idée des pays vierges. Mais il y a aussi de pauvres arbres, de vastes allées, des sentes abruptes qui semblent découpées dans du carton, tout un décor de théâtre, assez médiocre d'ailleurs, mais qui pouvait donner à Dingo l'illusion de la brousse et de l'espace. Je résolus de l'y laisser libre, d'autant que, de mon cabinet de travail, il m'était loisible de le surveiller un peu et de suivre ses évolutions.

La présence presque continuelle dans le jardin de cette bête effarante et magnifique y avait attiré naturellement de nombreux escarpes, voleurs de chiens. C'était une belle capture, mais difficile. Je connaissais assez Dingo, sa méfiance, les ressources infinies de sa ruse, pour ne rien craindre de leurs pauvres traquenards. Avec une habileté insouciante, sans se donner le moindre mal, il déjouait toutes leurs combinaisons, échappait à toutes leurs embûches. Cette lutte entre Dingo et les escarpes était devenue la joie des promeneurs. On s'en amusait comme d'un spectacle. Et très vite Dingo acquit dans le quartier la réputation d'un grand acteur comique. Ils employèrent vainement tous les moyens d'avoir raison de lui, même la gourmandise, qui perd si facilement les chiens, et surtout l'amour, qui détraque si bien les hommes. Mais Dingo n'était ni un chien ni un homme.

Sinon le goût du meurtre, il n'avait rien de leurs lourdes passions et de leurs appétits.

Plus résistant que saint Antoine, il dédaignait la séduction des chiennes amoureuses, en toilette lascive de péché, et n'acceptait pas non plus la viande qu'on lui tendait de loin.

Dingo consentait à m'accompagner dans Paris. J'ai tort de dire m'accompagner, car s'il voulait bien sortir avec moi, c'était à la condition de choisir lui-même sa promenade. Il m'entraînait dans les plus lointains quartiers, se dirigeant où bon lui semblait et complètement indocile à mes ordres. Quand j'arrêtais une voiture, Dingo parfois sautait sur les coussins, s'installait et, assis à côté de moi sur son train de derrière, la tête haute, reniflante et mobile, s'intéressait à tous les mouvements de la rue. Mais le plus souvent, il voulait flâner, courir ou bondir et se refusait absolument à monter en voiture. Je l'appelais :

— Dingo… Dingo… monte… allons… monte…

Mais lui ne bougeait pas. Ses quatre pattes semblaient cramponnées au sol. Si je m'approchais de lui, si j'essayais de le prendre par son collier, il reculait de quelques pas, et, s'arrêtant de nouveau, semblait dire :

— Non… je ne monterai pas… je ne veux pas de ta voiture…

Je voulus ruser. J'entrai dans un bureau de tabac, où tout naturellement Dingo me suivit. Là, je le pris par son collier. Il s'avoua vaincu et se laissa conduire docilement. Il n'aimait pas, comme la plupart des chiens, les luttes inutiles et n'éprouvait pas le besoin de se faire traîner quand on l'avait saisi.

Mais il me fut dès lors impossible de le faire entrer dans aucun bureau de tabac ou dans aucune boutique. Il se méfiait. J'ignore s'il pensait que toutes les boutiques ne servaient qu'à appréhender les chiens. Mais il jugeait plus prudent de n'y pas pénétrer. Dès que je posais la main sur un bec-de-cane, Dingo reculait.

Un jour d'hiver, humide et froid, il avait eu un irrésistible besoin d'espace. Il partait dans une fuite violente et s'engageait dans les rues transversales. Je finis par le perdre. C'était dans le quartier du Champ-de-Mars. Je le cherchai longtemps. Je prévins le commissaire de police et vers le soir je rentrai chez moi éreinté,

triste, comme si un ami m'avait abandonné. J'espérais un peu, connaissant son sens merveilleux de la direction, le retrouver à la maison. Il n'y était pas. Et le lendemain se passa sans qu'il revînt.

Le surlendemain, je reçus une lettre signée Lina Lauréal, de l'Odéon… naturellement. J'y apprenais que Dingo l'avait suivie dans la rue et n'avait pas voulu la quitter, comme elle rentrait chez elle. S'excusant de ne pouvoir le ramener elle-même, elle m'invitait à venir le reprendre.

Je me méfiais un peu. Lina Lauréal…? Bien que de l'Odéon, était-ce une chanteuse de beuglant? Ou bien une petite grue espérant que le maître d'un si beau chien serait un client généreux? Enfin, j'allai à l'adresse que la lettre indiquait : rue Clauzel. Je me demandais en chemin comment Dingo avait pu, du Champ-de-Mars, gagner cette rue de Montmartre…

C'était une de ces maisons dont chaque étage est sous-loué en garni. Dès la porte franchie, on sent le bois moisi, la crasse et l'humidité gluante. L'escalier est noir. La concierge est à l'entresol, dans une sorte de réduit encombré, au plafond bas, dont la seule fenêtre prend l'air sur l'escalier et où pèse une constante odeur de soupe aux choux. Sur le poêle de fonte, mijote on ne sait quel ragoût, qui semble à demeure.

— Au cinquième… quatrième porte à droite, répond une aigre voix invisible.

Je monte l'escalier, en tâtant tantôt la rampe et tantôt le mur. J'hésite au cinquième, sur le palier où des carrefours de couloirs aboutissent. Enfin, je frappe à la porte. La voix de Dingo me répond. J'entends un bruit d'étoffes remuées. Une jeune femme en peignoir m'ouvre la porte. Une autre est à coudre, assise sur le tapis, qui, par places, a perdu sa laine et ne montre plus qu'une surface sale et jaunie, comme une vieille toile de sac. Dingo a bondi, et, les pattes dressées jusqu'à mes épaules, me caresse, me lèche en poussant des cris joyeux. Il est inutile que je me présente. Dingo s'est chargé de la présentation.

Des jupes, des corsages d'un jaune trop éclatant ou d'un mauve trop violet sont posés un peu partout, sur la table, sur les chaises, sur le tapis. La chambre est carrelée et un mansardement très oblique laisse dans un triste demi-jour les objets qui ne sont pas en face de la fenêtre. Le lit, pas fait, est recouvert d'un édredon qui passe au travers d'une guipure en coton son rouge

décoloré. On y voit le creux que vient de laisser le corps de Dingo.

Près de la glace de la cheminée, des photographies sont posées en éventail sur un appareil en fil de fer. D'autres sont insérées dans la rainure du cadre de la glace. Quelques-unes portent des dédicaces. Ce sont des souvenirs de camarades, vieux cabots aux faces couturées, aux rictus en bonne place, jeunes actrices à grands chapeaux, vieilles actrices aux têtes rondes qui ressemblent à de vieux grimes. À la place d'honneur : Coquelin [1] et Guitry [2].

On m'offre un fauteuil, un de ces fauteuils Empire, comme il n'en existe plus que dans les chambres meublées. Je m'assieds. Il fait froid dans cette pièce. La cheminée est fermée par un panneau couvert de papier peint à sujet. Et, comme on n'a pas ouvert la fenêtre, l'air est à la fois épais et glacial. On sent cette odeur de garni, odeur combinée d'acajou, de chanvre et de pétrole.

Je l'avoue, je suis un peu déçu. J'avais vaguement imaginé un intérieur de petite grue, des meubles clairs et comme en papier, enfouis sous des chiffons roses et des dentelles fausses, une glace sous une écharpe de tulle, une coiffeuse avec les brosses, les limes et le bâton de rouge alignés comme à la parade. J'espérais avoir à me défendre contre une amabilité trop familière. Et je tombe sur deux pauvres filles dans une pauvre chambre. La pitié… je n'y avais pas pensé. Et j'en voulais un peu à Lina Lauréal de mêler une tristesse à ma joie de retrouver Dingo.

Lina Lauréal est blonde, d'un blond trop blond, d'un blond teint. Pas encore coiffée, elle est fortement maquillée. Les yeux sont d'une grande douceur. Elle a certainement été jolie. Elle le serait encore, n'était la déformation de son menton amolli, de ses paupières battantes, de son visage tiré. Son peignoir, qui fut élégant, est trop large pour elle et a perdu chez les revendeuses la richesse de sa soie et l'éclat de sa couleur.

1. Constant Coquelin (1841-1909), célèbre acteur de la Comédie-Française, souvent tympanisé par Mirbeau, qui a fini cependant par se réconcilier avec lui en 1903, lors de la fondation de la maison de retraite pour vieux comédiens.

2. Lucien Guitry (1860-1925), célèbre acteur de boulevard, père de Sacha, a créé le rôle de Jean Roule dans *Les Mauvais Bergers,* en 1897.

La sœur de Lina Lauréal cousait toujours sans prononcer une parole. Quand elle levait les yeux, elle jetait sur Lina, sur Dingo ou sur moi un regard fixe et distrait, comme si elle fût étonnée qu'il y eût dans la vie d'autres tâches que celle de la couture. Elle était très maigre, très brune, avec une mince figure de rat.

Lina Lauréal, tout en caressant l'échine de Dingo, me raconta leur rencontre, d'une voix rapide et sautillante, qui souvent s'élargissait en intonations de théâtre. Parfois, elle était interrompue par une quinte de toux, sèche et saccadée. Dépassant le haut de son peignoir, un placard de coton iodé couvrait sa poitrine. Maintenant que j'étais assis en face d'elle, que j'apercevais, hors du peignoir flottant, sa nuque amaigrie, ses mains fragiles et mal lavées, ses poignets presque décharnés sous la peau presque transparente, je n'avais plus de doute sur sa maladie. Et il me sembla que sa sœur, quand Lina toussait, jetait sur elle un regard apitoyé.

— Je passais rue Le Peletier, dit Lina Lauréal, quand le chien est venu vers moi… il me regardait… il remuait la queue… je l'ai caressé… j'adore les bêtes… Il n'avait pas l'air d'un chien perdu… oh, pas du tout… J'ai regardé de tous les côtés… je pensais apercevoir son maître… Mais personne… Le chien venait avec moi… J'étais bien étonnée… Je lui ai dit doucement : « Va-t'en, va-t'en, cherche ton maître… » Mais il se posait devant moi, il levait la tête… On aurait dit qu'il voulait me parler. Et quand je marchais, il me suivait, ou plutôt il allait devant moi, il tournait la tête pour ne pas me perdre… Quand nous sommes arrivés devant la maison, je ne savais pas trop que faire… L'empêcher de monter? J'avais peur qu'on le mène à la fourrière. Et puis, il avait peut-être faim. Je ne lui ai rien dit… je ne l'ai pas appelé. Mais il a monté l'escalier avec moi. Et une fois dans la chambre, il a été si gentil, si obéissant… Je lui ai rapporté, de la crémerie où je prends mes repas, des os et du pain… j'en ai fait une pâtée… Il l'a mangée et puis il s'est couché sur le lit… Comme il est caressant… j'aime tant les animaux… J'en ai eu… Oh! des chats… Seulement, avec les tournées… on est obligé de les laisser… Mais si vous saviez comme il est intelligent, ce chien…

— Je sais… je sais…

— Tiens… c'est vrai… je suis bête… Mais il est si intelligent… J'aurais dû vous le ramener… Mais j'avais tant à faire… Une tournée à préparer… Nous partons dans quatre jours…

Elle parlait avec volubilité. Les mots filaient chassés les uns par les autres. Mais ce bavardage ne m'agaçait pas. Sa voix avait un charme enfantin. Elle parlait aussi vite que les petites filles qui *déquillent* avant de jouer. Les sons se suivaient, inutiles et multipliés, comme s'ils n'avaient pas de sens précis, comme si elle avait appris par cœur ce qu'elle disait… Elle me raconta une histoire bébête et tragique de chat trouvé, semblable au récit qu'une petite bonne ensommeillée invente distraitement pour endormir un enfant.

Elle toussa plus violemment et son visage se congestionna.

— Mais n'êtes-vous pas un peu malade ? lui demandai-je. N'est-il pas imprudent de vous exposer aux fatigues d'une tournée ?

— Mais les tournées, c'est ce qu'il y a de meilleur pour moi… Je voudrais bien être toujours en tournée… les wagons sont chauffés et dans les hôtels on mange si bien…

Elle parlait sans l'ombre d'ironie. Je saisis toute la misère de sa vie dans ces deux mots : les wagons, les hôtels. Elle ne les redoute pas, elle les espère.

— Et on travaille… ajouta-t-elle avec ferveur.

Elle se leva, prit dans un tiroir un fichu de laine qu'elle posa sur ses épaules.

J'avais envie de l'interroger, de l'aider… Mais elle ne se plaignait pas. Quelle pudeur ou quelle lâcheté nous fait détourner les yeux devant la misère, comme nous éviterions, surprenant la nudité d'une femme, d'y faire une allusion triviale ? Ai-je eu peur d'engager ma responsabilité, de franchir la distance qui me séparait et me protégeait de cette étrangère ? Je ne sais. Tandis que Lina Lauréal croisait son fichu sur sa poitrine, je ne songeais qu'à sa tuberculose et à sa pauvreté, et cependant je lui demandai sur le ton le plus aimablement lointain :

— Vous n'avez pas joué à Paris ?

— Comment… me répondit-elle, mais si… j'ai été à l'Odéon… mais je n'y ai pas joué… personne n'y joue… Mais j'ai fait une saison au théâtre Moncey… C'est moi qui ai créé Irène dans *La Girandole.*

Sans que je lui eusse posé d'autres questions, elle m'énuméra, avec cette rage attentive que mettent les comédiens petits et grands à parler de leur métier, tous les rôles qu'elle avait joués, qu'elle jouait, qu'elle jouerait…

Je profitai d'un court silence pour la remercier encore de sa gentillesse avec Dingo.

Cependant, Dingo allait de Lina Lauréal à sa sœur, posait son museau sur les robes de théâtre et aussi s'avançait vers la porte, devant laquelle il attendait avec impatience. Lorsque je voulus partir, il sauta devant Lina Lauréal, la caressant, essayant avec ses pattes d'atteindre à ses épaules et de se dresser assez haut pour lui lécher le visage. Il prenait congé et semblait la remercier. Elle lui parla comme une petite fille parle à sa poupée. Était-ce pour sa misère ou pour sa gentillesse qu'il l'avait, entre tous les passants, choisie, comme il avait, à Ponteilles, choisi Piscot et ses enfants?

Dans la rue, je pensais tristement à cette pauvre fille qui promenait sa tuberculose de gare en gare, d'hôtel en hôtel, du théâtre de quartier aux théâtres municipaux, qui n'avait chaud que dans les wagons de deuxième classe et qui ne mangeait à sa faim que dans les restaurants à prix fixe voisins des gares. Et je m'imaginais aussi ces nuits après les spectacles, quand la troupe s'est disloquée, ces nuits avec le vieil acteur, laid comme un crapaud, dont on a pitié et non pas envie, mais qui tout de même peuple la solitude d'une chambre d'hôtel.

Je fus tiré de mes pensées moroses par Dingo qui, tout au long du chemin, se montra joyeux, obéissant et tendre.

Pendant quelque temps d'ailleurs, il fut d'une sagesse exemplaire. Il semblait avoir compris les dangers de Paris. Il se promenait dans les jardins du Trocadéro, mais était inquiet quand il ne m'apercevait pas à la fenêtre de mon cabinet. S'il sortait avec moi, il était docile. Parfois, cependant, il s'écartait pour suivre une nourrice poussant une voiture d'enfant. À cet amour des enfants qu'il avait déjà à Ponteilles, il avait ajouté une tendresse manifeste pour les nourrices, pour toutes les nourrices. Aimait-il en elles les compagnes naturelles des petits enfants, s'amusait-il de leurs grands rubans qui pendent jusqu'à terre ou goûtait-il leur cordialité campagnarde? Son antimilitarisme n'avait pas

diminué. Son horreur des uniformes était la même. Il grondait sourdement chaque fois qu'il rencontrait un officier ou un soldat, un garde municipal, un sergent de ville ou un employé d'octroi.

Dingo faisait de méritoires efforts pour devenir un chien, un vrai chien, un chien qui ne prend d'autres plaisirs, sinon ceux que lui permet son maître. Il tenta de tuer en lui le dingo, le vieil homme. Parfois, dans la rue, un irrésistible élan l'emportait. Il semblait pris de vertige. D'un bond, il s'éloignait, il fuyait. Puis, brusquement, les pattes raidies, il s'arrêtait et enfin revenait à moi d'une démarche lente et sage. La tête basse, l'œil résigné, il allait derrière moi, comme un soldat dans le rang, comme un écrivain qui met ses pas dans les pas de ses ancêtres. Il s'asservissait au devoir, au devoir d'être un chien comme les autres. Il était devenu un chien de devoir. Il me suivait religieusement. Il ne levait la patte que là où d'autres avaient déjà levé la patte. Et encore il boudait contre son plaisir. Il levait la patte avec décence et résignation. Il semblait me dire :

— Vois… je suis un pauvre chien qui lève la patte… mais sans ostentation… je reste au long des murs le temps qu'il faut… pas plus. Je ne prends plus un malsain plaisir à flairer et renifler… Sitôt ma patte baissée, je reviens près de toi… Un chien domestique… je deviens un chien domestique…

Je l'avais emmené sur les boulevards extérieurs. Quatre moutons allaient vers l'abattoir, menés par un homme en blouse et par un chien de berger, qui tournait autour d'eux, comme autour d'un vrai troupeau; quatre moutons si effarés par les cornes des tramways, par le bruit des voitures, par tant et tant de passants, qu'ils avaient d'eux-mêmes renoncé à fuir et qu'ils allaient droit devant eux, serrés les uns contre les autres, comme s'ils n'étaient qu'une seule bête. Leurs quatre dos faisaient une seule masse zigzagante.

Dingo s'élança.

— Dingo!… Dingo!…

Il s'arrêta et tourna vers moi sa tête. Comme un chien d'évangile, qui confesserait son indignité, et semblait dire :

— Je ne peux pas… je ne peux pas… C'est plus fort que moi.

Il repartit et déjà je pensais au mouton d'Irène Legrel.

Heureusement, une voiture lui barra le passage. J'eus le temps de l'atteindre, de le prendre au collier, de lui passer une laisse.

Alors, il n'essaya pas de m'échapper. Mais il ne pouvait me suivre. Je tirai sur la laisse. Il se fût plutôt laissé étrangler. Et, la langue pendante, les jambes tremblantes, le souffle bruyant et rapide, il regardait d'un œil égaré les moutons qui s'éloignaient.

J'étais allé à la poste de la place du Trocadéro recommander une lettre. Dingo m'avait accompagné jusqu'à la porte du bureau. Mais il n'entra pas. Il avait gardé son horreur des boutiques et des magasins. Je dus faire la queue devant un guichet. Je restai un bon quart d'heure à contempler l'employé, qui pesait les lettres et les frappait d'un timbre à date avec une violence précise et comme s'il accomplissait une œuvre de vengeance…

Lorsque je sortis du bureau, je sifflai Dingo, que je ne voyait pas. À l'autre bout de la place, il y avait un attroupement. Un peu inquiet, j'allai dans cette direction. Des gens discutaient autour de Dingo, d'un sergent de ville et d'un homme, qui essuyait avec son mouchoir sa gorge ensanglantée. J'entendais ces phrases :

— Quand on a des bêtes, on les garde…

— Moi, je l'aurais descendu à coups de revolver…

— Si ç'avait été un enfant, il l'aurait tué…

Je traversai le cercle des curieux et m'approchai du sergent de ville qui disait :

— Il est tombé sur le manche…

Et comme, autour de lui, on murmurait, il ajouta :

— Puisque je vous dis que c'est un voleur de chiens… je le connais… allez… Aujourd'hui, je l'ai surveillé… je l'ai vu qui appelait le chien…

Il raconta que l'homme avait tiré de sa poche des morceaux tout découpés de viande crue. Dingo les avait flairés avec dédain, à distance, sans les toucher même du bout de son museau. L'homme avait essayé de le saisir par son collier. Dingo s'était soulevé d'un bond si violent que l'homme fut renversé. Alors, il avait planté ses crocs dans la gorge et n'avait lâché prise que lorsque l'agent l'eut arraché en le tirant à plein bras.

Dès que l'agent eut terminé son récit, la foule changea de sentiment. Dingo n'était plus une bête féroce qui attaquait les promeneurs paisibles. C'était un brave chien qui se défendait et qui défendait la propriété contre les bandits. C'était un conservateur, presque un agent.

— S'il y avait beaucoup de chiens comme ça, disait un garçon livreur, y aurait peut-être moins de voleurs…

— Les bêtes sont plus courageuses que le monde, disait une grosse femme chargée de paquets.

Une jeune modiste, qui portait un énorme carton à chapeaux, caressait le dos de Dingo qui, un peu inquiet au milieu de l'attroupement, tournait la tête vers l'un et vers l'autre, et semblait, pour un instant, avoir perdu son élasticité musculaire et son esprit de décision.

Quant au voleur, immobile devant l'agent, il donnait d'inutiles explications, comme s'il eût voulu se convaincre lui-même. On ne l'écoutait même pas. Il n'était d'ailleurs pas autrement troublé. Il était plutôt déçu. N'était le sang qui coulait de sa gorge et tachait ses vêtements, on l'aurait pris, à le voir s'éponger avec un mouchoir crasseux, pour un homme qui se repose après une course trop violente. C'était un pauvre diable, à peine loqueteux, coiffé d'une casquette anglaise, grise et plate, chaussé de vieux souliers pointus, d'anciens souliers de bal. Ses mollets étaient serrés dans des jambières aux torsades inégales. Il portait une petite moustache tombante, qui recouvrait complètement sa lèvre supérieure. Il avait sur son visage déçu et jaune cette moue singulière, cette expression de dégoût qui est la marque de ceux qui luttent dans la vie sans rien espérer de meilleur.

L'agent le prit par la manche et lui dit :

— Suivez-moi au commissariat.

Et s'adressant à moi, il ajouta très poliment :

— Il faudrait aussi que vous veniez avec le chien, pour témoigner.

L'homme s'apprêtait à obéir. Il s'épongeait la gorge sans se plaindre, avec la tranquillité d'un soldat qui, blessé sur le champ de bataille, se félicite d'avoir échappé à la mort.

— Mais il faudrait auparavant, dis-je à l'agent, aller chez un pharmacien…

— Pourquoi ?…

L'homme saignait si abondamment que son mouchoir était rouge et qu'il devait le tordre pour s'en servir à nouveau. On voyait sur son cou deux minces ouvertures béantes, angulaires, qu'avaient laissées les crocs de Dingo.

— Mais vous voyez bien que cet homme est blessé…

— Il en a vu d'autres… répondit l'agent. Il n'a pas tout le mal qu'il mérite…

La foule même trouvait mon intervention déplacée. Elle voulait prompte justice et ne pas se disperser avant d'avoir assisté au dernier acte : la punition du coupable. Je dus insister. L'homme, lui, était résigné. Le pharmacien ou le commissaire… qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ? Il était pris.

J'avais passé une laisse à Dingo. Il nous suivait docilement. Parfois, il s'approchait de son voleur, le flairait, ou bien, le museau levé, portait vers lui des yeux redevenus tendres et mouillés. Il semblait lui dire :

— Que d'histoires… Je ne t'en veux pas, moi… Il ne fallait pas me toucher… c'est entendu… Mais j'ai su me défendre. C'est fini. Qu'est-ce qu'il nous veut à tous, l'homme au képi ?…

L'agent, tout en maintenant l'homme, fit un geste pour caresser Dingo. Mais Dingo grogna et montra les dents. L'agent insista, avec l'assurance d'un agent qui défend les bons chiens contre les voleurs et qui conduit à la fourrière les mauvais chiens. Dingo grogna plus fort.

— Non, il vaut mieux le laisser, dis-je à l'agent. Il vous mordrait…

— Je comprends, fit-il en riant, il croit que tout le monde est des voleurs…

Lorsque l'homme fut pansé, nous allâmes au commissariat. Trois ou quatre personnes attendaient en présence du secrétaire et du brigadier. Mais nous étions des visiteurs de marque. On nous fit entrer immédiatement dans le bureau du commissaire.

L'agent voulut donner quelques explications. Mais le commissaire ne l'écouta pas. Il venait d'apercevoir Dingo. Et s'adressant à moi, il dit, portant à sa bouche le bout de son porte-plume :

— Oh ! le beau chien…

Le commissaire était gagné. Il admirait Dingo. À peine avait-il fait attention au voleur. Cependant il s'approcha de lui et, de deux doigts dégoûtés, il appuya sur le pansement, deux fois, comme s'il faisait les cornes.

— Oh, rien du tout… une piqûre… Il n'a pas ce qu'il mérite.

Je me souvins que l'agent avait prononcé les mêmes paroles et j'admirai cette unité d'esprit qui est la force même de la police.

Le commissaire avait des yeux bouffis derrière son lorgnon et une lourde moustache poivre et sel. Désignant le voleur, il me dit :

— Oh ! ce gaillard-là, je le connais…

Et sans transition :

— Qu'est-ce que c'est que ce chien-là ?…

Je lui dis que c'était un dingo.

Il voulut des explications sur les dingos. Il faisait de visibles efforts pour s'exprimer avec élégance et distinction devant le propriétaire d'un aussi beau chien. Il me parla de l'Australie, m'apprit qu'un de ses amis y était parti autrefois pour y coloniser.

— Il a peut-être un dingo… il a peut-être un dingo… C'était un garçon très brillant. Nous avons fait notre droit ensemble…

Et le commissaire mettait dans ces mots : faire son droit, mille sous-entendus. Faire son droit… avoir été étudiant, cela créait immédiatement une complicité familière entre les commissaires de police, les jurisconsultes, les savants, les propriétaires de beaux chiens, les beaux chiens eux-mêmes, une complicité dont on écartait le petit monde des simples agents et des voleurs de chiens.

— Quand je faisais mon droit, monsieur, j'ai trouvé un soir un magnifique lévrier russe, qui s'était égaré… Je l'ai emmené au café, où mes amis et moi avions l'habitude de jouer aux cartes… Je l'ai gardé chez moi deux jours. Une petite affiche jaune posée sur un mur m'apprit l'adresse et le nom de sa propriétaire. Oh ! vous savez… une dame épatante… et puis tout… elle avait un hôtel. Eh bien, monsieur, cette femme qui recevait chez elle des ducs… des princes… elle était en carte… en carte. Eh bien, j'ai arrangé la chose. Vous voyez qu'il est quelquefois utile de perdre son chien…

Et il répéta, en souriant avec fatuité :

— Oui… oui… j'ai arrangé la chose…

Il se souvint que le voleur était là et dit à l'agent :

— Au dépôt, ce soir…

J'intercédai.

— Oh ! impossible, monsieur… cheval de retour… Pas intéressant, pas intéressant du tout.

L'agent avait emmené le voleur.

Le commissaire me dit :

— Vous n'aurez aucun ennui… aucun. Seulement, pour la régularité des choses… un petit certificat de vétérinaire, constatant qu'il n'est pas enragé.

Et, tapant doucement la table du bout des doigts, il scanda les mots :

— Un petit certificat… un tout petit certificat… Voilà… D'ailleurs, je vais vous donner l'adresse d'un vétérinaire. Il a l'habitude… Un drôle de bonhomme…

Puis il me parla de littérature.

Je sortis, suivi de Dingo, tandis que le commissaire répétait :

— Oh ! le beau chien… Oh ! le beau chien…

Le vétérinaire habitait une petite rue de Passy. Je sonnai à une porte au rez-de-chaussée. Je fus introduit dans un couloir, où pendaient deux blouses blanches et qu'ornaient seulement une tête de cerf naturalisée et un cor de chasse. Puis je passai dans le cabinet du praticien, petite pièce tendue d'un papier rouge fleur-delysé. Une table-banque était au milieu. Au long d'un des murs s'alignaient des cages et des caisses bourrées de paille. Un panier à provisions était entrouvert près de la table et un chat, un chat inquiet et miaulant, en sortait, s'avançait avec hésitation, comme s'il eût marché sur des morceaux de verre, et venait se poser en boule dans un des angles de la pièce. La fenêtre donnait sur un jardin, orné d'une minuscule pelouse centrale et planté de quelques fusains maladifs. Là aussi des cages étaient alignées sur un étage de caisses. Et à travers les barreaux, on apercevait des chiens enveloppés de pansements, des chiens en traitement, qui ne s'intéressaient plus à rien et que le pas d'un garçon sur le gravier ne réveillait pas de leur engourdissement.

Le vétérinaire regardait par la fenêtre, quand la porte s'entrouvrit pour nous livrer passage. Il eut tout juste le temps de s'asseoir à son bureau et de feuilleter quelques papiers d'un air très absorbé. C'était un gros homme qui portait sur sa jaquette noire une blouse d'hôpital, très ouverte, presque rejetée en arrière. Son énorme visage rasé, en forme de poire, était rose, rose et non pas rouge, d'un rose uni et transparent, comme les couleurs qui recouvrent un ballon en gutta. Il avait trois mentons. Il avait aussi trois nuques, qui se plissaient en accordéon par dessus le faux-col bas.

Il se souleva sur sa chaise et grommela :

— Vous désirez ?…

— Je voudrais un certificat…

— Ah, oui, la rage… fit-il avec une sorte de colère, la rage… bien… bien… C'est un chien ?… Une chienne ?… Un chien… bien…

Il prit une feuille de papier à en-tête et commença à griffonner, en murmurant :

— Je soussigné… déclare… avoir examiné… et qu'il n'est pas atteint de la rage…

La main très appuyée, il signa, puis éloigna de lui la feuille de papier.

Il n'avait pas regardé Dingo. J'étais un peu étonné. Dingo aussi sans doute, car il grattait le plancher avec ses pattes de devant, comme s'il avait une réclamation à formuler.

Le vétérinaire tourna les yeux vers lui et sembla presque effrayé. J'observais le mouvement de ses yeux qui roulaient dans l'arcade comme des billes et j'eus moi-même un instant d'inquiétude. Le vétérinaire venait-il de découvrir que Dingo était enragé ?

— Qu'est-ce que c'est que ce chien-là ?… me dit-il. Mais c'est un loup…

Je dus à nouveau expliquer ce qu'était un dingo.

Il alla jusqu'à une petite bibliothèque, y prit un dictionnaire et l'ouvrit à l'article Dingo.

— Tiens, tiens… Australie… Étonnant… je ne savais pas.

Et il ajouta avec joie, piquant l'index sur une ligne :

— Et tenez… ça y est… Ils n'ont pas la rage… Mais c'est évident…

Puis, me tendant le certificat, il me dit brusquement :

— Est-ce que vous en avez vu des chiens enragés… vous ? Ah ! leurs certificats… leurs autopsies… leurs livres, leurs leçons de clinique… Mais il n'y a pas de chiens enragés… Il n'y en a pas… monsieur… et pour une excellente raison, c'est que la rage n'existe pas…

Il s'aperçut de ma stupéfaction et continua :

— Je sais bien… ils y croient tous… ou ils font semblant d'y croire, à Alfort, à Lyon, à Toulouse… Mais c'est un bluff… un simple bluff… Il n'y a pas de chiens enragés…

Je hasardai une pauvre interruption :

— Et l'Institut Pasteur…

— Une belle blague… monsieur… ils soignent la rage, parce qu'ils l'ont inventée et qu'ils ne veulent pas faire faillite. L'Institut Pasteur a décidé que les chiens auraient la rage, comme les gouvernements ont décidé qu'il fallait une religion au peuple… Une blague. Ah !… Ah !… Ah !… Ah !… C'est ça : une religion au peuple… Il y a des chiens qui mordent, parce qu'ils sont méchants. Il n'y a pas de chiens enragés… Tenez… Vous croyez peut-être que je nie la rage pour vous épater. Eh bien, j'habite à la campagne, au Raincy… Voilà dix ans que je recueille tous les chiens sans maître, tous les chiens qui tirent la langue et qui baissent la queue, tous les chiens dont le poil pèle. J'ai recueilli des chiens qu'on disait enragés, des chiens que la police voulait abattre, ou des chiens qu'on m'amenait, pour les tuer… Jamais d'accident… je n'ai jamais eu d'accident. Les chiens n'ont pas la rage… pas plus que les hommes. Ils ont une affection épileptiforme qui la simule… épilepsie essentielle, jacksonienne [1], larvée… Mais la rage… vous me faites rire avec la rage. Ils ont tous les symptômes de l'épilepsie ; ils bavent… ils se mordent la langue… ils ont des convulsions. Et c'est tout… Je n'ai jamais eu l'ombre d'un accident. Une seule fois, une tante de ma femme a été mordue par un de mes chiens… Elle est morte deux jours après… mais du charbon, et elle avait quatre-vingt-quatre ans. Ah ! dame… les chiens ont le charbon, comme les mouches. Mais la rage… allons donc… Épileptiforme… vous dis-je, une affection épileptiforme…

Et il me fit payer très cher son certificat.

Désormais, je surveillai Dingo de très près. Je le gardai à la maison et ne l'autorisai plus qu'à de courtes promenades hygiéniques, où je l'accompagnais sans le quitter des yeux. Le plus souvent d'ailleurs, je le tenais en laisse. Dingo, au début de cette vie sédentaire, avait soigneusement inspecté les différentes pièces de l'appartement, il avait même essayé d'utiliser l'antichambre comme lieu de récréation. Mais il avait bien vite

1. Par référence à John Jackson (1834-1911), neurologue spécialiste de l'épilepsie, qui a donné son nom à un syndrome de paralysie de la langue et de la mâchoire.

compris que l'antichambre était trop petite et il s'était résigné à l'immobilité d'un chien d'appartement. Mais il y avait dans sa résignation de l'humiliation et une sorte de dégoût paresseux. Puisque c'en était fini des grandes promenades en liberté et des aventures dans Paris, il semblait que Dingo ne voulût plus bouger du tout et qu'il prît même un plaisir maladif à rester couché, toujours couché, en long ou en rond, mais couché obstinément, comme un chien qui a renoncé à toutes les joies, sauf à celle de dormir. Il n'avait plus d'appétit. Il laissait tous les aliments qu'on lui offrait et ne s'éveillait même pas de sa torpeur, quand on lui tendait un morceau de viande crue.

Cette vie casanière l'avait rapproché de Miche. Elle était aussi heureuse à Paris qu'à Ponteilles. Elle dormait sur les tapis comme elle dormait dans l'herbe. Et elle, qui s'éloignait dans la campagne pour de grandes expéditions, qui chassait les oiseaux dans les bois, les mulots et les musaraignes dans les prés et qui passait ses nuits Dieu sait où, acceptait sans aucun regret cette vie nouvelle de chatte d'appartement et ne s'aventurait même pas sur le palier.

Sans doute, elle ne comprenait pas la tristesse de Dingo, qui, le plus souvent, ne jouait avec elle que par politesse et courtoisie. Chaque jour, avant le déjeuner, elle l'obligeait à une poursuite dans l'antichambre et dans les pièces dont la porte était ouverte. Elle venait à Dingo, lui donnait un coup de patte, faisait un bond à faible distance et recommençait jusqu'à ce qu'il eût consenti. Mais il ne jouait qu'avec mollesse, distraitement, et parfois s'arrêtait brusquement, les yeux ailleurs, la tête tournée de côté, comme s'il eût cherché par-delà les murs un espace libre où jouer pour de bon, où détendre ses muscles librement, violemment.

Un jour, Miche ne réussit pas à convaincre Dingo, qui se coucha devant un fauteuil, sur le flanc, les pattes allongées, tout à plat. Miche tourna autour de lui, avança son museau vers la gueule, puis le dos, puis le ventre de Dingo, comme si elle voulait se renseigner sur sa santé, comme un médecin examine un malade, comme une mère pose la main sur le front d'un enfant, pour savoir s'il a la fièvre. Puis elle sauta sur le fauteuil, s'y étendit, une de ses pattes dépassant le siège. Sa queue se

déployait au ras de l'étoffe en larges mouvements indulgents et majestueux. Elle semblait lui dire :

— Mais remue-toi… Tu dors toujours… tu es toujours couché… À Ponteilles, tu étais assommant, mais tu étais bien plus gentil…

Et Dingo semblait répondre :

— Remuer… Où ça ?… les rues de Paris, ce n'est déjà pas si drôle. Mais je n'y vais même plus…

— Tu ne t'intéresses à rien…

— Je suis enfermé…

— Eh bien, dans la maison ?…

— Quoi… dans la maison ?… Je ne peux pourtant pas m'amuser comme toi avec une bobine ou une pelote de fil… Ce n'est pas mon affaire… Il n'y a rien ici…

— Comment, il n'y a rien ?…

— Il n'y a pas de bêtes…

— Comment, il n'y a pas de bêtes ?… Mais c'en est plein… Tu n'as donc jamais pensé aux fourrures…

— Mais si… j'y ai pensé, j'y pense tout le temps… Mais c'est toujours fermé…

Dès lors, Dingo alla chaque jour flairer à la porte de la penderie où les fourrures étaient enfermées. Il faisait entendre un grognement plaintif, grattait avec ses pattes le plancher, comme s'il eût voulu creuser un trou, et plantait ses crocs dans les moulures de la porte.

Un jour, on oublia de la fermer. Dingo entra avec précaution, comme s'il eût guetté une proie vivante. Il renifla l'odeur fauve et poivrée des fourrures. Il y avait là des zibelines, des chinchillas, des visons, des renards bleus, de l'astrakan, des loutres. Il hésita. La chasse était magnifique. Mais par quoi commencer ? Enfin, il saisit une étole de zibeline, la traîne dans l'appartement et la déchiquette avec des mouvements saccadés de la tête. Il joue avec la fourrure comme avec une bête qui pendrait dans sa gueule et qu'il agiterait dans l'espace, à droite, à gauche, de haut en bas. Il a des grognements de menace, de colère et d'ivresse aussi. Car Dingo est à la chasse. Les fourrures sont des bêtes vivantes, elles ont gardé l'odeur de la bête vivante. Dingo les déchiquette, les balance et les traîne. Sans doute le sang va jaillir et aussi les viscères gluants et mous, dont l'odeur et la saveur ne

sont parfaites qu'à l'instant où ils sortent du ventre entrouvert par les crocs. Dingo va d'une proie à l'autre, d'une bête à l'autre, d'une ivresse à l'autre. Il apporte ses victimes au beau milieu du salon, qui devient un champ de carnage. Il a traité comme des lapins ou des rats les étoles de zibeline. Maintenant il traîne, happé dans sa gueule, un long manteau de loutre, où ses pattes s'embarrassent. Alors Dingo a trouvé un adversaire digne de lui. Il desserre l'étreinte de sa gueule, fonce sur le manteau étalé à terre, le saisit à nouveau et le mord avec une agitation si féroce que ses mâchoires et ses pattes ont des contractions convulsives.

Miche sur un fauteuil est absolument immobile. Ses pattes de devant sont un peu ployées. Elle est rassemblée en boule. Ses yeux verts contemplent avec une volupté grave les fourrures étalées au tapis du salon et Dingo lui-même, dont la rage carnassière s'exaspère à mesure que ses proies, davantage déchiquetées, augmentent de nombre et diminuent de grandeur.

C'est alors que j'entrai dans le salon. Je n'ai point à dire ma stupéfaction et ma fureur. J'allai vers Dingo prêt à le frapper, à me venger, à venger les fourrures. Mais Dingo s'allongea sur le manteau de loutre et son grognement furieux m'invita à la prudence. Il montrait les crocs et défendait sa chasse.

Je ramassai les autres fourrures et les empilai dans un coin et, n'osant frapper Dingo qui continuait à grogner, je l'insultai…

Enfin Dingo, haletant, retourna près du fauteuil de Miche, qui semblait lui dire :

— C'est bien embêtant… c'est bien embêtant…

Décidément la vie avec Dingo était aussi impossible à Paris qu'à Ponteilles. D'ailleurs, je commençais à me demander si la faute en était à Dingo. À Ponteilles, ses crimes n'étaient-ils pas justifiés par la méchanceté des paysans, leur rapacité, leur bêtise ? À Paris, sa responsabilité était bien plus atténuée encore. Son premier acte de violence, Dingo l'avait accompli pour se défendre contre un voleur. Et si ses instincts de chasse et de meurtre l'avaient poussé au massacre des fourrures, il serait injuste cependant de nier que ce luxe humain avait pour lui le caractère d'une provocation véritable. Si l'accaparement des blés nous paraît un crime, que pouvait penser Dingo de tous ces chinchillas, loutres, hermines, astrakans et renards inutilement

enfermés dans une penderie? Non, tout cela n'était pas de la faute de Dingo, c'était de la faute des hommes. Et de la mienne surtout. À Paris, je l'avais négligé, je l'avais laissé dépérir dans une triste oisiveté, je l'oubliais à la maison sous le prétexte d'aller voir des amis. Des amis! Et je remplissais les devoirs… quels devoirs! d'une vie de Parisien.

C'est pourquoi l'idée me vint de voyager.

Dingo et moi nous parcourûmes la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, dans l'espoir que les incidents de route, la nouveauté, la variété des spectacles adouciraient ses instincts barbares et formeraient sa jeunesse. D'abord il me fit honneur. Sa beauté, sa belle tenue, sa gentillesse avec les enfants surexcitèrent au plus haut point la curiosité des étrangers, attirèrent sur moi le respect collectif des villes où nous passions. Partout, je reçus les visites les plus flatteuses : fonctionnaires de la police, artistes, savants, barnums, photographes, vieilles demoiselles. Les reporters m'arrachèrent des *interviews* qui, reproduites quelquefois dans les journaux de Paris, me valurent de la considération, et, bien qu'il n'y fût jamais question de moi ni de mes livres, que tous les hommages allassent au seul Dingo, ajoutèrent grandement à ma réputation d'écrivain. Ah! si j'avais su profiter de cette aubaine et — n'est-ce pas le cas de le dire? — utiliser cyniquement cette réclame, quel personnage illustre, quel grand homme je fusse sûrement devenu!

Au cours de ce voyage, Dingo me révéla des facultés prodigieuses que j'ignorais encore en lui. Des facultés, dirai-je, de navigateur. Aussitôt descendu de voiture devant l'hôtel, et, pendant que je discutais avec l'hôtelier sur le choix d'une chambre, Dingo me quittait furtivement. Il se dirigeait vers la ville, s'engageait dans la ville. Il commençait par marcher avec prudence, avec lenteur, attentif, la tête haute, et il s'arrêtait aux carrefours des grandes voies pour humer le vent, noter en sa mémoire des points de repère, établir des points d'orientation. Peu à peu il accélérait son allure, traçait alors de grands cercles autour de l'hôtel qu'il avait choisi comme centre de ses randonnées, lesquelles allaient s'élargissant jusque vers la campagne, et, dans le sens inverse, se rétrécissaient de la campagne à l'hôtel, si bien qu'au bout de deux heures, lorsqu'il rentrait, il connaissait la

ville, en tous ses coins et recoins, et pouvait m'en faire les honneurs avec une assurance tranquille de vieux guide.

J'étais heureux… Je ne redoutais plus les catastrophes. Je me disais que, dans les villes, les bêtes — je parle au propre, non au figuré — sont rares, exceptionnelles, cachées. La tentation éloignée, conquis à d'autres préoccupations, Dingo ne songerait plus à ses cruelles et néfastes manies. Hélas! je ne savais pas tout ce que peuvent contenir de bêtes inattendues les repaires d'une grande cité. Et je comptais sans le flair détesté, sans le flair miraculeux de cet apache de Dingo.

Je ne ferai pas l'énumération de tous ses massacres. Ils furent nombreux et affreux, parfois d'un comique imprévu, d'une irrésistible fantaisie.

À Nuremberg, dans une ruelle obscure, près du château, il égorgea deux faisans dorés, ou plutôt dédorés, qu'élevait tendrement, en son échoppe, un très vieux cordonnier. Je vois toujours à Francfort la petite gazelle que Dingo étrangla dans l'arrière-boutique d'un revendeur juif et la jeune fille qui pleurait sur le cadavre, encore orné au cou d'un ruban bleu, tout maculé de sang… Et le kangourou — un kangourou! — qu'il tua dans un petit restaurant d'Altona… Et les perroquets de Dresde!… Les deux balbuzards de Düsseldorf!… Le sanglier de Munich!… Et ce contrôleur de chemin de fer qui, à Lucerne, sans ma vigoureuse intervention, eût payé de sa vie l'imprudence qu'il avait commise en voulant conduire, brutalement, Dingo au fourgon des chiens!… Puis-je oublier aussi qu'au jardin d'acclimatation de Cologne, que j'avais eu l'idée stupide de lui faire visiter, Dingo était entré — comment y parvint-il? — dans une volière pleine de flamants roses, les massacra tous et fit s'envoler d'autres oiseaux rares, qui se brisèrent la tête aux grillages?

J'offris de payer le double, le triple des indemnités qu'on me réclamerait…

Et pour sauver Dingo une fois de plus de la fourrière et de la mort, je pris la fuite, le soir même de ce drame, et, laissant là mon voyage, je rentrai à Paris découragé.

XII

À Paris, Dingo redevint triste. Il ne sut plus que faire. Trop de gens, trop de maisons, de rues encombrées, plus assez d'espaces et de grands horizons. Il languissait, s'étiolait, ne montrait aucun empressement à sortir, dormait presque tous les jours, roulé en boule, sur des coussins. Les promenades à travers les foules lui étaient devenues un supplice. Quand je l'obligeais à m'accompagner, il ne me suivait plus qu'à regret, tête basse, l'œil maussade, d'un pas lent et dolent.

Le printemps venu, craignant qu'il ne tombât malade, je louai une maison rustique, dans un joli village, ou plutôt à l'écart d'un joli village, Veneux-Nadon, près de Fontainebleau. Le jardin donnait sur la forêt, dont il était en quelque sorte le prolongement. Nulle clôture, nulle barrière ne l'en séparait… La solitude y était charmante. De longs, longs silences, et tout d'un coup, les voix du vent dans les arbres, des voix qui emplissaient les hautes voûtes, les vastes nefs de la forêt, comme des chants d'orgues qu'aurait animés le génie d'un Beethoven.

Instantanément, Dingo fut gai, actif, plus tendre aussi. Il semblait m'être reconnaissant de l'avoir amené là, où il pourrait vivre, respirer, courir, être heureux. Malgré les guinguettes éparses dans les futaies, malgré les affiches de publicité qui parsèment les clairières, encombrent les ronds-points, font de ces bois sacrés comme une sorte d'immense agence, où se brassent

les affaires de M. Dufayel [1], je suis sûr que Dingo connut, savoura cette sensation nouvelle et forte d'avoir retrouvé le pays natal.

Désormais, il vécut presque exclusivement dans la forêt. Comment vécut-il ? Je ne le sus jamais bien. On le vit souvent très loin de la maison, sur le territoire de Melun, de Barbizon, de Marlotte, de Nemours, de Samois, filer rapidement, le nez au ras du sol, entre les troncs d'arbres. Un garde me dit :

— Il chasse on ne sait quoi… des fantômes… il a l'air d'un chien fou…

Un autre me conta :

— Il s'attaque dans la forêt à tout ce qu'il trouve : aux branches tombées, à de vieux ossements qu'il déterre, à de vieilles chaussures, de vieux torchons qu'il secoue, qu'il déchire dans sa gueule en grondant, et qu'il emporte comme une proie au fond des fourrés.

Moi-même, une après-midi, je l'aperçus, au haut d'un rocher. Il était tout rouge dans le soleil, et il hurlait à pleine gorge, il hurlait des appels rauques, des appels joyeux, des appels sans fin aux dingos inconnus et fraternels de l'Australie.

Dans ses courses vertigineuses, il ne nous oubliait pas. Cinq jours, six jours d'absence, et il revenait tout à coup, rapportant dans ses poils des odeurs puissantes de terreau, de fleurs sauvages et de feuilles mortes. C'étaient alors des gambades, des gentillesses, des caresses éperdues, un délire de joie. Il semblait qu'il ne voulût plus jamais nous quitter. Après s'être attendri, reposé, gavé de bonne nourriture, il repartait.

Je connaissais dans le village un braconnier. On l'appelait Victor Flamant. Il habitait, à deux cents mètres du bourg, une cabane faite de planches pourries, disjointes, à peine couverte, et il vivait là, dans la plus horrible misère, avec ses cinq enfants. Je lui avais acheté quelquefois du gibier et l'avais employé à des

1. Georges Dufayel (1855-1916), promoteur de la vente à crédit, possédait une chaîne de grands magasins.

travaux de labour dans le jardin. Ce Flamant m'intéressait passionnément.

Vêtu d'une blouse et d'un pantalon d'un brun lavé et, sous la blouse, d'un tricot de laine fauve, coiffé d'une casquette dont la peau de lapin usée lui moulait le crâne, une cravate lâche, en corde rouge, autour du cou, il était de petite taille, sec, osseux, couleur d'écorce et de sous-bois. Ses yeux, des yeux très clairs, d'un gris très clair, mais fixes et ronds, étaient sans aucun rayonnement et pareils aux yeux des oiseaux nocturnes que blesse la lumière du jour. Sa face pointue, montée sur un col mince et long, était pour ainsi dire rongée, comme une plaie, par une barbe très courte, d'un gris roussâtre. Il avait des allures prudentes, obliques, l'oreille attentive, inquiète, un nez extrêmement mobile, dont les narines battaient sans cesse au vent comme celles des chiens. Ainsi que les animaux habitués à ramper, à se glisser dans le dédale des fourrés, il ondulait du corps en marchant. Ses chaussures ne faisaient aucun bruit sur le sol. On eût dit qu'elles étaient garnies d'ouate et de feutre. Enfin, il représentait pour moi quelque chose de plus ou de moins qu'un homme, quelque chose en dehors d'un homme, quelque chose dont je n'avais pas l'habitude et qui me hantait : un être de silence et de nuit.

Il était haï, redouté de tous. Personne ne lui parlait jamais et il ne parlait à personne. Chacun s'écartait de lui. La terreur qu'il répandait était telle que, non seulement les gens du pays ne lui parlaient pas, mais qu'ils évitaient de parler de lui. On disait seulement : « Il a été en justice. » J'appris qu'il avait été condamné plusieurs fois pour délits de braconnage. Il y avait aussi une histoire de garde assassiné. Flamant avait été arrêté, aucune preuve ne fut relevée contre lui. On le relâcha.

Lui ne se disculpait pas. Il ne disait rien. Non par ruse de paysan, mais par une sorte de fierté morne, où il y avait autant de tristesse que de dédain. Et d'ailleurs ce n'était pas un paysan, cet homme de la forêt qui avait dressé sa cabane de planches pourries dans un communal, près de la berge. Dans le village, où le garde champêtre et la gendarmerie pourchassaient les Romanichels et les roulottiers, on respectait le droit qu'il avait pris d'occuper ce bout de terrain.

J'aimais Flamant pour son apparence sauvage, pour sa vie solitaire, pour le mépris et pour la peur qu'avaient de lui les paysans et les boutiquiers. J'avais essayé en vain de causer avec lui. Je ne sais s'il comprit ou non ma sympathie. Mais il ne répondit à mes questions les plus amicales que par des « oui » ou des « non ». À peine me montrait-il un peu plus de confiance qu'aux paysans du village. Il avait consenti à venir travailler chez moi. C'était tout. Quand je lui parlais, il me regardait de ses yeux ronds et clairs, avec une expression de tristesse profonde, presque animale. Je ne sus rien de lui, sinon qu'il aimait ses enfants. Ces gosses sans mère, mal tenus, débraillés, chapardeurs, étaient souvent embrassés par leur père. Il ne les frappait jamais. Parfois, il les regardait se rouler dans l'herbe autour de la cabane. Souvent, ils venaient se jeter dans ses jambes et jouaient à cache-cache derrière lui.

On le voyait peu. Sans doute, la nuit, il braconnait, et le jour il se reposait. C'est pourquoi il refusait de venir chez moi régulièrement. Il refusait simplement, sans penser même à donner une excuse ou une explication.

Quand il travaillait dans le jardin, Dingo lui tenait volontiers compagnie. Mais il ne lui prodiguait pas d'inutiles marques de tendresse. Dingo respectait le silence de Flamant. Il ne jappait pas, il ne sautait pas. Il se posait près de lui. Si Flamant poussait au fond du jardin une brouette chargée de mauvaises herbes, Dingo le suivait avec calme, attendait qu'il l'eût déchargée et revenait avec lui, la gueule entrouverte, l'air sage. Un jour que Flamant, avec une serpe, s'entailla légèrement la peau d'un doigt, Dingo vint lécher le sang de la blessure.

Par une calme soirée, j'étais descendu jusqu'à la Seine. J'entendis des sons bizarres que le vent, par bribes, m'apportait. Ils venaient de la cabane de Flamant. Je m'approchai. Immobile, dans l'obscurité, j'écoutai. Quelqu'un jouait de l'accordéon. Mais qui? Était-ce bien d'un accordéon que venait cette musique? L'accordéon est un instrument pour polkas dans les bals, un orgue de barbarie timide; sa sonorité est mal posée, comme la voix d'un adolescent qui mue. Mais les sons que j'entendais étaient pleins comme les sons d'un orgue. S'ils devenaient plus rapides, leur sautillement était allègre et libre. C'était une musique humaine et profonde comme celle de

Moussorgski [1]. On eût dit qu'elle enlevait au paysage son caractère familier et qu'elle l'éloignait dans l'espace. Étais-je bien sur la lisière de Fontainebleau ? N'étais-je pas plutôt un voyageur en exploration ayant marché des jours et des nuits dans un désert et qui, brusquement, retrouvait tous les soucis, toutes les angoisses mystérieuses et les humbles joies des autres hommes ?

J'entrai dans la cabane. Flamant était assis sur un escabeau, les yeux calmes et levés au plafond, le buste remué d'un mouvement de balancier.

— Qu'est-ce que vous jouez-là ?… lui demandai-je.

— Je m'amuse… répondit-il.

J'insistai :

— Mais, enfin, de qui est cette musique ?

— De personne…

— Mais qui donc vous a appris ?…

— Personne… je m'amuse…

Et je ne pus tirer de lui d'autres mots que ceux-ci :

— Je m'amuse…

Un jour que je passais à Fontainebleau avec Dingo, je fus hélé de la terrasse d'un café. Je me retournai. Et parmi les têtes de rentiers locaux, de cyclistes s'épongeant, d'automobilistes poussiéreux, je reconnus, dressé devant sa chaise et me faisant des signes cordiaux et comiques, mon ami Pierre Barque.

— Eh ! vieux zèbre, me cria-t-il…

Il y avait bien six ans que je ne l'avais vu. Il me serra la main si fort que je faillis pousser un cri de douleur.

— Comment… c'est toi ? Quelle chance… Ah ! vieux zèbre !…

Vieux zèbre, c'était le mot familier de mon ami Pierre Barque, qui lui servait à désigner à la fois ses amis, les grands peintres, les grands poètes, les grands généraux et les garçons de café complaisants.

Il répéta :

— Vieux zèbre, va…

1. Modeste Moussorgski (1839-1881) est surtout connu en France par son opéra tiré de Pouchkine, *Boris Godounov,* créé à Saint-Petersbourg en 1874.

Il n'y avait place en sa figure pour aucune amertume, pour aucune souci, j'allais dire pour aucune pudeur. Il était petit et corpulent. Son visage était rond, terriblement rond, franc, terriblement franc. Il y avait dans la cordialité de Pierre Barque quelque chose d'absolu et de démesuré. On comprenait qu'en lui enlevant sa cordialité, on lui enlèverait aussi la vie. Barque était cordial, comme l'eau est mouillée, comme la pierre est dure. Ah! que je l'ai souvent envié! Que j'ai envié son calme moral et sa force d'âme et ses chansons! Car il chantait toujours… Je me souviens qu'il avait, durant l'espace d'une année, perdu successivement son père, sa mère, ses deux sœurs, une maîtresse qu'il adorait, trois mille francs de rente engagés dans une spéculation hasardeuse et, loin de se laisser abattre par le malheur, il savait, au contraire, y puiser une gaieté plus bruyante. À chaque coup du destin, il disait :

— Soyons un zèbre, nom d'un chien!

Je lui demandai :

— Pourquoi ne te voit-on plus? Qu'est-ce que tu deviens?

— Ce que je deviens… Tu ne sais pas?… Elle est bonne celle-là… Ah! par exemple, elle est très bonne… Tu ne sais pas?

— Mais non!

— Ta parole?

— Je t'assure.

— Mais j'ai quitté les affaires.

Ces simples mots : « J'ai quitté les affaires », prononcés par Pierre Barque, avaient un accent, une sonorité toute particulière. Barque est bavard, et les affaires, telles qu'il les entend, sont un merveilleux sujet de conversation. Les affaires l'occupent, mais sans danger aucun, puisqu'il y gagne et n'y perd jamais d'argent. Barque n'a jamais songé à fonder une société de mines ou à bâtir une ville dans l'Afrique du Sud. Les affaires qu'il propose sont, comme lui-même, modestes et cordiales. On les tient tout entières dans sa main, comme on peut suivre, d'un trait à l'autre, sa figure sympathique et sans mystère. Elles n'exigent pas de grands capitaux, ne ruinent pas des sociétés adverses. Elles doivent tout à l'ingéniosité de l'idée, à la solidité de la combinaison. Il n'est pas nécessaire, pour réaliser les affaires de Pierre Barque, de louer un bureau au rez-de-chaussée sur la cour, d'engager une

dactylographe et un groom. On les noue, on les traite, on les dénoue au café.

Barque, autrefois, avait toujours une affaire en train. Il ne disait pas :

— Tu devrais bien m'offrir l'apéritif…

Il ne disait pas non plus :

— Prête-moi vingt francs.

Il glissait son bras sous le bras d'un ami, l'entraînait au café le plus proche et lui disait :

— Asseyons-nous là… je vais te raconter la combinaison…

Et quand il avait exposé la combinaison, quand l'ami avait payé les consommations, Barque ajoutait :

— Je vais télégraphier pour le droit d'option… Passe-moi un louis… je n'ai pas de monnaie…

Pierre Barque m'a proposé autrefois l'achat d'un Stradivarius, qui appartenait à un de ses amis, musicien d'orchestre. Un Américain, que Barque avait connu aux Folies-Bergère, et qui était l'intermédiaire d'un roi du métal, était prêt à acheter ce Stradivarius à n'importe quel prix. Il m'a proposé l'achat d'un jardinet de dix mètres, sur la Butte-Montmartre, naturellement situé à l'intersection de deux rues projetées.

— En plein maquis… vieux zèbre… on l'aurait pour une croûte de pain, et tu parles d'une expropriation!…

Un petit café où Barque avait coutume de jouer à la manille pouvait être aussi l'objet d'une opération magnifique…

— C'est un zinc, un simple zinc… On aurait le fonds pour le prix des canettes et des siphons. Et dans un an le métro passera devant… Le métro… On revendrait le prix qu'on voudrait…

Mais le plus souvent, il s'agissait d'un tableau ancien.

— Ancien… j'n't'… dis qu'ça… Chez la veuve d'un capitaine en retraite… Elle le donnerait pour mille francs.

D'une pesée sur mon épaule, Barque, sans un mot, m'avait fait asseoir sur la chaise à côté de la sienne. Dingo s'installa près de moi.

— Et que fais-tu maintenant? demandai-je.

Avec orgueil, il me répondit :

— Je suis peintre…

— Allons donc!

Il eut des airs de doux reproche, des regards amicalement étonnés.

— Tu ne sais donc pas, fit-il en se rengorgeant, que j'ai obtenu cette année au Salon une troisième médaille ! Voyons… Voyons… c'était dans tous les journaux…

Je m'excusai, comme je pus, maladroitement, du reste. Et sentant que je l'avais peiné en ignorant sa gloire nouvelle, je m'écriai enthousiaste :

— Oh ! ce vieux zèbre… Est-il assez épatant !

— Ce vieux zèbre !… répéta, la figure tout épanouie, mon ami Pierre Barque, qui se mit à me tapoter les genoux, geste par où s'exprimait le meilleur et le plus tendre de son émotion.

Après quoi, il travailla d'une main adroite et savante l'absinthe que le garçon venait de verser dans son verre.

Quand il en eut savouré, selon ses rites, quelques gorgées :

— Es-tu content ? lui demandai-je.

— Mais oui… mais oui… toujours content.

— Et qu'est-ce que tu peins ?

— Des fleurs, des bêtes, des gens, des arbres, des ciels… je peins de tout.

— Ce vieux zèbre !

— Ça t'épate, hein ? Au fond, tu ne te doutais pas que je deviendrais, comme tout le monde, un artiste. Allons, avoue-le. Ça ne m'humilie point. Et tu sais, ça ne chôme pas, chez moi, les tableaux. Aussitôt faits, aussitôt vendus. Je ne te dirai pas que ça enfonce Botticelli et ce zèbre de Vélasquez… non, bien sûr… mais ça vaut bien Jean Béraud [1]. Ce que je réussis le mieux, ce sont les lièvres, mon vieux lapin ! Tu vois cela, hein ? Des lièvres pendus à un clou, par la patte de derrière, sur un fond de serviette éponge… Je puis en faire dix par jour… et je les vends deux louis pièce… Avec ça, on est un zèbre dans la vie.

Et il m'appliqua une forte claque sur la cuisse.

Puis il se renversa sur sa chaise, la maintenant en équilibre instable sur les deux pieds de derrière, et il s'écria en désignant Dingo :

1. Jean Béraud (1849-1936), auteur de scènes de la vie parisienne, et de scènes religieuses, tournées en ridicule par Mirbeau, où il accommode le Christ au goût du jour.

— Ah ! qu'il est beau… c'est un zèbre.

Il passa sa main sur l'échine, puis sur la tête de Dingo, qui accueillit cette caresse cordiale et tapotée avec une remarquable indifférence. Dingo, d'ordinaire, manifestait ses sentiments, et ses sentiments étaient violents, prompts et sans nuances. Il aimait ou détestait, grognait ou jappait, montrait les dents ou léchait. Mais Pierre Barque eût pu le caresser une journée entière, sans que Dingo s'en aperçût. Ainsi, je l'avais vu un jour, immobile sous la pluie. Les petites tapes amicales de Pierre Barque ne le troublaient pas davantage que les gouttes de pluie.

Par politesse, je reprochai à Pierre Barque de n'être pas venu me voir, de ne m'avoir même pas écrit.

— Ah ! mon vieux, me répondit-il, ce n'est pas mon fort… Quant à venir te voir, je vais te dire… Depuis que je suis un artiste, c'est à peine si je passe trois mois de l'année à Paris… Les autres mois, je voyage…

— Et où vas-tu ?

— Partout !…

— Ça doit te coûter cher ?

— Pas un sou, mon vieux… je vais te dire… j'ai horreur des hôtels… On y mange mal et on y est très mal couché… et l'on n'y voit que des raseurs… Jamais je ne fourre le pied dans un hôtel… Non, je descends chez des amis, chez de vieux zèbres d'amis.

— Mazette ! Tu dois avoir beaucoup d'amis.

— Oui. Et quand je n'ai pas d'amis dans un pays… tu vas voir… Je suis un artiste, c'est vrai… Mais je suis resté un homme d'affaires…

Les joues gonflées, les yeux diminués, il éclata de rire :

— Je débarque dans une ville, je n'y connais personne… Suis-moi bien… La première chose que je fais, c'est d'aller immédiatement au meilleur café de l'endroit…

Il s'interrompit un instant. Son visage exprimait toujours une irrésistible hilarité.

— Je vois une bonne tête de consommateur… J'ai l'habitude des visages humains… Au bout de cinq minutes, je sais leur histoire par A plus B, s'ils sont mariés ou célibataires, riches ou pauvres, généreux ou avares, s'ils ont des bonnes…

Il hésita, cherchant son mot :

— Des bonnes… des bonnes salaces ou d'infâmes torchons de cuisinières. L'examen passé, carrément je vais à celui que j'ai choisi… Je lui tape sur la cuisse et je lui dis : « Toi, tu es un zèbre… » Je l'étourdis de paroles, de chansons, de flatteries… « Et je ferai ton portrait… » Si bien que le soir, je suis installé chez lui et que sa maison est la mienne… Deux jours après, tout est à moi, même sa femme, s'il est marié, ou sa bonne, s'il ne l'est pas… Et voilà ce que c'est que d'être un zèbre !

Pierre Barque commanda une seconde absinthe.

— Mais j'y pense, fit-il tout à coup… ce matin, j'ai donné congé de mon appartement, parce que je désire changer de quartier, et après-demain on vend mes meubles… Est-ce que tu pourrais me donner l'hospitalité pour deux ou trois semaines ?

— Tu sais… enfin, je…

Il ne me laissa pas le temps de trouver une phrase.

— Mais non… mais non… je ferai ton portrait…

— Tu es bien gentil… mais…

— Et celui de Dingo…

— Enfin… viens…

— Ah ! vieux zèbre !

Il ne voulut pas s'apercevoir de mon peu d'enthousiasme. Il poursuivit :

— Ta cuisinière est bonne au moins ?

— Dame… tu sais…

— Et ton valet de chambre… est-ce qu'il vole les cigares ?

— Heu… heu… je ne m'y fie pas.

J'ajoutai :

— Tu sais que je suis marié.

Alors le brave garçon me tapa de nouveau sur les genoux et il me dit en accentuant son rire :

— Oh, les vrais amis, les vieux amis… jamais… Vieux zèbre… va.

Il empoigna la carafe et il laissa tomber l'eau, goutte à goutte, dans l'absinthe qui surnageait.

Le soir même, il arrivait chez moi avec ce qu'il appelait ses malles :

— Tu vois, mon vieux… Je ne fais pas d'histoires, moi… Je suis gentil avec les amis. Je suis un zèbre… moi !

Pierre Barque s'installa. Le matin, il descendait en pantoufles et en chemise de nuit prendre son chocolat. Il beurrait ses tartines avec le même soin qu'il préparait ses absinthes au café. Il les beurrait, comme un garçon honnête qui a sa conscience pour lui. C'était un véritable travail d'art. Il beurrait son pain comme un ouvrier habile ripoline une planchette. Enfin, il montrait un goût très vif pour la vie de famille. Si ma femme tardait à descendre, il posait sa tartine sur la table, allait dans l'antichambre et, appuyé à la pomme de la rampe, il criait dans l'escalier :

— Hé, la bourgeoise… y a plus moyen ?…

Il imitait les cris d'animaux, tous les cris d'animaux. Il jouait avec la vaisselle, les couteaux, les fourchettes. Il savait, en pliant sa serviette, lui donner à volonté l'aspect d'une tête de cochon ou d'un prédicateur dans sa chaire. Au dessert, il dessinait, avec son crayon, des rébus grivois sur la nappe.

Il remplit la maison d'une si terrible gaieté que nous en étions réduits, ma femme et moi, à espérer, à désirer, à souhaiter un malheur, n'importe lequel, un incendie, une ruine, une mort.

Un jour que Flamant travaillait au jardin, Pierre Barque tomba en admiration devant lui.

— Ah ! le gaillard… me dit-il, un portrait épatant !…

Il alla à Flamant, qui bêchait, et se posa devant lui, comme un officier qui surveille un soldat en corvée. Et du ton cordial et crâne qui lui était familier, il lui dit :

— Hé, mon brave… ah… ah… vous allez poser pour moi… Veinard… va… comme les jolies femmes.

Flamant se redressa, s'appuya sur sa bêche et regarda simplement Barque de ses yeux gris, sans colère d'ailleurs et comme s'il n'avait pas compris, comme s'il avait dédaigné de comprendre. La sueur coulait en larges gouttes sur son front et brillait sur ses joues rongées par la barbe. Il ne répondit pas, regarda Pierre Barque encore, cracha dans ses doigts et reprit sa bêche.

Barque revint vers moi, un peu gêné, et me dit :

— Pas commode, le bougre… pas causeur…

Après le déjeuner, Pierre Barque me disait :

— Allons… aujourd'hui… ton portrait.

Je prétextais une excuse.

— Alors Dingo…

Mais Dingo n'était jamais là.

Pierre Barque se décidait quand même à aller travailler dans la forêt. Il choisissait un motif, après avoir longuement regardé dans sa main ployée en longue-vue. Mais le motif ne lui servait que d'inspiration. Il peignait non pas les rochers et les arbres, mais des marines, avec une mer grise ou bleue et des bateaux à voiles. D'autres jours, il peignait des lièvres, sur le fameux fond de serviette éponge, ou des homards, de magnifiques homards rouges sur une nappe ou sur un plat. Et il me disait :

— Tu crois que je ne suis pas mieux là qu'enfermé dans un atelier ?… Ah ! ils ont raison, les bonshommes du plein air…

Un jour, cependant, Dingo consentit à nous accompagner. Barque commença aussitôt son portrait. Il eut quelque peine à ne pas lui faire le poil d'un lièvre. Barque avait l'habitude du poil de lièvre. Ce fut d'abord sur la toile la tache énorme d'un chien-lièvre. Avec des coulées de jaune de chrome, Barque éclaira le ton. Dingo tenait maintenant du canari.

Barque s'était reculé pour mieux juger de l'effet…

Dingo s'approcha et vint flairer la toile.

— Comment trouves-tu ça, mon vieux zèbre de Dingo ?… demanda Pierre Barque, le visage épanoui.

Dingo flairait, flairait toujours. Soudain, il saisit la toile dans sa gueule et l'agita violemment, comme il avait fait autrefois des fourrures qu'il déchiqueta. Barque cria.

— Sacré zèbre… veux-tu !…

Il voulut lui arracher la toile. Mais déjà Dingo avait fui. Barque courut derrière lui, ses pinceaux et sa palette à la main.

— Sacré cochon !… hurlait-il.

Mais Dingo avait disparu dans la forêt, emportant la toile.

Il ne revint que deux jours après. Barque était parti.

Par une fraîche matinée, où le soleil oblique piquait les plantes encore humides, Flamant bêchait dans le jardin. Il enfonçait la bêche d'un petit coup sec du pied. Bêchage du matin, exercice rapide et souple. Flamant parfois se redressait et, appuyé à sa bêche, regardait devant lui un peu fixement, on ne savait où. Il semblait de bonne humeur. D'autres jours, je l'avais vu, par le plein soleil, enfoncer la bêche lourdement, du poids de tout son corps, comme si tout son corps allait pénétrer dans la terre par la fente qu'il venait de creuser. Ce matin-là, il avait l'air seulement

de diriger sa bêche, avec la liberté d'un bon mécanicien qui règle une machine.

Dingo vint près de Flamant et s'étendit, devant lui, les deux pattes en avant. Il était rentré, la veille au soir, après une fugue de trois jours. Flamant, qui ne parlait jamais, lui parla :

— Tu as chassé… hein?…

Dingo dressa les oreilles.

— Tu les connais, toi, les bonnes places!… Tu sais où sont les lièvres… Dingo remua la queue.

Et Flamant répéta plusieurs fois :

— Tu les connais… toi… les bonnes places…

Il laissa sa bêche plantée en terre, s'approcha de Dingo, se courba vers lui, lui saisit la tête entre ses deux mains, brusquement. D'une voix un peu voilée, les yeux tout près des yeux de Dingo, il lui disait :

— Ah, sacré chien!…

Il venait d'apercevoir à l'angle des mâchoires une petite touffe de poils plus grise, agglutinée de salive et de sang, mêlée aux poils de Dingo :

— C'est du lièvre… ça, dit-il, c'est du lièvre…

On eût dit qu'il se découvrait avec Dingo une parenté. L'un et l'autre, ils savaient attraper les bêtes. Flamant les guettait. Dingo les forçait. Un semblable instinct les rapprochait. Ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, de ces chasseurs à carnassière et cartouchière qui chassent le dimanche, comme on pêche à la ligne. Ils chassaient, quand il leur plaisait, pour eux-mêmes.

Depuis deux jours, Dingo a disparu. Je suis habitué à ses fugues. Je ne m'inquiète pas. J'irai, sans lui, voir la chasse à courre dont parle tout le village et qui ramène les gens riches dans le pays.

De même qu'une fête votive ou les péripéties des manœuvres militaires, cela a mis en rumeur ce coin ordinairement si calme et si plein de silence. Toute la forêt retentit de l'aboi des chiens, du galop des chevaux et du son du cor. Elle est envahie… Elle crie, elle appelle, elle hurle… J'ai vu passer, emportés dans un galop, des messieurs très élégants, de belles et souples brutes humaines, vêtues de rouge, comme les bourreaux anciens. Et j'ai vu passer aussi, les unes à cheval, bien cambrées sur la selle, les autres mollement étendues sur les coussins de leur automobile, des femmes

jolies, des petites femmes blondes et roses, aux prunelles douces, et qui, le soir, langoureuses, pâmées, chuchotent des mots d'amour et parlent, parlent de leur âme… ah! oui, de leur âme blessée, de leur âme meurtrie, de leur pauvre âme assoiffée d'idéal!… les chers cœurs. Et j'ai vu passer encore, endimanchées et fébriles, des familles entières de petits bourgeois, et des paysans, et des ouvriers qui sont venus, en foule, de la ville, des villages voisins, attirés par les promesses d'un double spectacle : contempler de près des personnes riches dans le brillant exercice de leur richesse, et, peut-être, assister à la mort, au dépècement de quelque chose de vivant par des chiens…

Quelques-uns se sont arrêtés devant l'auberge des Plâtreries… C'est un bon endroit, et l'hallali y sonne souvent. Ces braves gens mêlés, oisifs et prolétaires, sont impatients, anxieux. Les petits trépignent, les grands ont des figures graves. Joies de carnassiers, admiration servile devant le luxe et ses manifestations meurtrières, je ne surprends rien d'autre sur ces visages… Une jeune fille dit :

— Pourvu qu'on le prenne au milieu de la Seine… c'est bien plus beau!

— Oui… le soir… avec des torches!… accentue la mère.

Un gamin aux joues boutonneuses, aux jambes torses, dit ensuite :

— Moi… je voudrais qu'on fît la curée dans la forêt… L'année dernière, nous ne l'avons pas vue…

Le père — un excellent homme — s'inquiète de savoir où aura lieu l'hallali. Il ne veut pas se priver et priver sa progéniture de ce qui est le plus beau dans une chasse… la bête forcée… les chiens fouillant les entrailles chaudes de la bête, les valets fouaillant les chiens… la mort… le sang… les lambeaux de viande rouge.

— Avec des torches…, répète la mère.

— Oui… oui… avec des torches.

Et, tous les quatre, l'oreille aux aguets, la bouche sèche, les yeux luisants, ils suivent les appels, les clameurs, les hurlements de la chasse… Tantôt elle se rapproche…

— Ah! la voilà!… la voilà! Elle vient par ici.

Tantôt elle s'éloigne…

— Ah! zut!…

Et toutes les mines s'allongent, déçues et hideuses…

Un ouvrier, tout blanc de poussière de plâtre, dit avec désespoir :

— Il est bien capable d'aller se faire prendre là-bas, aux étangs, cette saleté-là !…

« Cette saleté-là », c'est le cerf, derrière lequel hurlent soixante gueules de chiens.

On se rassure entre soi…

— Mais non !… Mais non !…

Mais non, le cerf ne leur fera pas « cette sale blague » de mourir aux étangs… Il mourra, là, devant eux, en pleine Seine.

— Avec des torches !… Avec des torches ! s'obstine la grosse dame.

— Certainement, car c'est un bon cerf, soucieux des plaisirs du peuple, que diable !

Et devant moi, de l'autre côté du fleuve qui la réflète, la forêt étage somptueusement, déroule comme une magnifique tapisserie ses houles d'or et ses moutonnements pourprés… La chasse est loin maintenant. Ce n'est plus, sous cette riche parure, qu'un petit cri là-bas… que de petites clameurs indistinctes, étouffées, des souffles qui vont s'éteignant, très loin, sous les futaies…

Je me souviens que, la veille, je me suis promené dans la forêt et que j'ai aperçu dans une allée une bande de cerfs et de biches qui broutaient l'herbe, tranquillement, sans se douter de ce qui les menaçait. C'était le soir avant le coucher du soleil. Un soir immobile, où pas une feuille ne bougeait. Toute la forêt semblait de feu, de soufre et de sang aussi. Les troncs des arbres s'enlevaient, colonnades énormes et toutes noires, sur les pentes rouges, et les feuilles tombées rendaient sourd, comme un épais tapis, le bruit de mes pas. Et caché derrière le fût d'un hêtre, longtemps j'avais admiré la beauté libre de ces animaux, leur souplesse nerveuse, leur élégance fine. Et je me sens triste davantage, à la pensée que c'est peut-être une de ces belles créatures pacifiques que j'ai vues et que j'ai aimées qui fuit, en ce moment, affolée, devant les chiens, devant les cors, devant les brutes en habit rouge, devant les douces femmes blondes…

Les promeneurs arrivent sans cesse, emplissent la route…

— Où est la chasse ?… Où est la chasse ? Nous avons perdu la chasse…

Le boucher, qui a fini sa tournée dans les bourgs avoisinants, arrête sa voiture. On voit aller et venir son tablier blanc taché de sang. Et ses bras nus s'agitent parmi la foule. Car c'est une foule maintenant. Une foule qui s'impatiente davantage, qui s'exaspère. Des propos s'échangent, plus nerveux, des probabilités se colportent. On discute. On dit du cerf que « c'est un cochon » et que c'est mal à lui d'être parti si loin. On proclame que telle place est meilleure que telle autre. Le boucher énonce :

— L'endroit est bon… Je vous dis que l'endroit est bon.

— Savoir… Savoir.

— Sur dix cerfs… il y en a huit qui viennent se faire prendre ici…

Et voilà que, tout à coup, et peu à peu, la voix de la forêt se réveille et gronde. Les voix des chiens se rapprochent, à chaque seconde plus rauques, plus terribles. Le cor fait rage. On entend ici et là des appels, de grandes clameurs et des galops et des roulements.

— Elle revient… elle revient…

Le boucher triomphe.

— Puisque je vous dis qu'il n'y a pas un meilleur endroit… Tenez!

Et montrant le fleuve, à droite, il crie :

— Tenez!… le voilà…

En effet, j'ai entendu comme la chute d'une grosse pierre dans le fleuve. Je distingue des bouillonnements… des remous blanchâtres qui vont s'élargissant. Tout en avant, une sorte de branchage semble flotter sur l'eau. Dans la lumière atténuée du soir tombant, on croirait qu'on a jeté dans le fleuve un débris de bois mort et qu'un chien s'est mis à la nage, pour le rapporter dans sa gueule. On dirait que le vent seul et le balancement de l'eau agitent cette ramure dépouillée. Mais bientôt, au-dessus de l'eau blanche de remous, j'aperçois un angle noir : le dos du cerf. Un chien, d'une nage saccadée, la gueule levée, le poursuit, un seul chien tout d'abord. Une meute cependant est arrivée jusqu'à la rive, mais n'est pas encore à l'eau. Je ne puis encore distinguer le chien, le meilleur de la meute, sans doute. Mais le boucher dit, dans un groupe :

— Ah! mais… c'est le chien de Veneux-Nadon…

Et bientôt, moi aussi, j'ai reconnu Dingo. Je l'appelle… Je ne me suis jamais indigné de ses meurtres et de ses chasses. Mais, en cet instant, j'ai honte de lui. Dingo complice des habits rouges et des femmes roses! Je l'appelle… Mais il ne m'entend pas. Il est tout entier à sa poursuite. Il frappe l'eau maintenant avec une sorte de rage. Il avance, le cou tendu. Le cerf nage moins vite. La meute a rejoint et se presse derrière Dingo, comme si elle était une seule bête, plaquant sur le fleuve son dos onduleux et contracté.

Alors, c'est le délire, la bousculade, des cris, des vociférations, des voix furieuses d'hommes encourageant les voix hurlantes des chiens… Et des cavaliers débouchant de tous les côtés. Les sabots des chevaux sonnent sur la route empierrée. D'autres chevaux se cabrent parmi des voitures. On agite des mouchoirs, des chapeaux… Des gestes violents, des gestes crispés. On dirait un massacre, un pillage, le sac d'une ville conquise, tant tous ces bruits, toutes ces voix, tous ces gestes ont un caractère de sauvagerie, d'exaltation homicide.

Et je ne vois plus bien ce qui se passe. De temps en temps, sur la surface blanche, je vois encore le cerf qui s'engourdit dans le froid de l'eau. Et je vois autour de lui les gueules féroces des chiens, au-dessus de l'eau… Et je vois un piqueur qui a détaché une barque de la rive, et qui, conduit par un rameur en habit rouge, s'avance sur le cerf, la dague au point.

Les cris redoublent, des cris de victoire forcenés.

Et tout près de moi, une femme du peuple, une paysanne, regardant les piqueurs, regardant les cavaliers, regardant les douces femmes et la foule, crie, en leur montrant le poing, d'une voix de sublime haine :

— Ah! les salauds!…

J'eus beaucoup de peine à retrouver Dingo qui, les poils trempés, se promenait avec agitation dans la foule. Un piqueur me dit :

— Ah! c'est votre chien… Eh bien, il est propre… C'est lui qui a mené la chasse. On a tout fait pour l'éloigner… On lui a même tiré des coups de carabine… Mais ouatt… Ah! sacré nom de Dieu!…

Je l'interrompis :

— Mais dites donc… vous jurez… Dans une aussi grande maison ?…

Je passai une corde au collier de Dingo et je l'emmenai. Il marchait, tête baissée et langue pendante. Mais parfois, tirant sur la laisse et flairant rageusement, il semblait vouloir s'élancer pour une poursuite nouvelle.

XIII

Ma femme conduisait elle-même une jument assez douce, mais qui devenait folle, si, les guides se prenant sous sa queue, on les dégageait avec brusquerie. Un jour que la bête allait au pas sur une route boisée, les guides, que ma femme tenait distraitement, glissèrent. Le domestique qui avait accompagné ma femme, et qui pourtant avait été averti du défaut de la jument, saisit les guides à pleines mains et les tira rudement à lui. La bête s'emballa et vint heurter du poitrail le parapet du pont, qui joignait, par-dessus la ligne du chemin de fer, les deux tronçons de la route. Ma femme et le domestique furent jetés hors de la voiture. Le domestique glissa de son long sur la route et ne fut pas blessé. Mais ma femme, lancée contre le parapet, eut quatre côtes brisées, des escarres au bras et à l'épaule et des contusions à la tête.

Dingo, rentrant à la nuit tombante, se précipita, comme d'habitude, vers la chambre de ma femme. Elle était étendue sur le lit. Autour d'elle des linges sanglants, des cuvettes rouges. Penchés sur elle, un chirurgien qui pansait ses plaies béantes, et moi, tout pâle, défaillant, qui aidais le chirurgien… Dingo s'était arrêté, comme cloué, au seuil de la porte. Étonné d'abord, puis méfiant, il nous examina, le chirurgien et moi, d'un regard soupçonneux et sévère. Soudain, comme s'il eût compris, il poussa un cri et sauta, pour mieux voir, sur un fauteuil en face du lit. Oh ! le regard de Dingo ! Jamais regard humain n'exprima plus de tristesse, plus de douleur.

Pendant trois semaines, jour et nuit, il ne bougea pas de son fauteuil. Il restait là sans remuer, sans manger, sans dormir, les oreilles dressées, la tête immobile, obstinément tendue vers la malade. Parfois, au petit matin, lorsqu'on venait ouvrir les fenêtres, il s'assoupissait, sommeillait quelques minutes d'un sommeil agité, plein de rêves pénibles. Il était doux, plus doux, avec les gens de la maison. On eût dit qu'il les remerciait des soins qu'ils donnaient à sa maîtresse. Mais, depuis l'accident, il manifestait envers le valet de chambre une haine violente. Une fois, il s'élança sur lui avec fureur, le mordit cruellement aux jambes, au poignet, au bras… Il fallut le lui arracher. Comment savait-il que c'était à cet homme, à l'imprudence de cet homme, que ma femme devait d'avoir été blessée, d'avoir failli mourir ?

De même qu'il repoussait toute nourriture, il refusait toutes promenades. Je le traînai de force, au bout d'une chaîne, dans le jardin. D'un mouvement d'épaules, d'une secousse de sa tête, il se débarrassa de son collier, et, en quelques bonds, il regagna la chambre de la malade. Je lui montrai une poule, un mouton. Ses oreilles se dressèrent, son œil un instant parut s'animer. Il fit un mouvement comme pour s'élancer. Mais il ne bougea pas et resta près de moi, l'échine courbe, les pattes rapprochées.

Je l'obligeai à me suivre en plein cœur de la forêt. Deux fois, au cours de ces promenades, nous rencontrâmes Flamant. Dingo tira sur sa chaîne, s'approcha de lui et lui lécha les mains. Mais dès que Flamant se fut éloigné, Dingo m'échappa et courut reprendre sa place, au fauteuil, en face du lit.

Pendant deux mois, ma femme eut une fièvre violente. Les médecins ordonnèrent le repos le plus absolu et me défendirent même de rester avec elle plus d'une heure ou deux par jour. Je ne voulais pas m'éloigner de la maison. Je me sentais incapable de tout travail et je passais mes journées à errer de long en large, à fumer des cigarettes, d'innombrables cigarettes que je jetais, sitôt allumées. Tous les planchers de toutes les pièces en étaient couverts.

Depuis six mois que nous étions installés à Veneux-Nadon, tous nos amis étaient venus nous voir. La maison n'avait cessé d'être bruyante et gaie. On dressait pour les repas la table dans le jardin et la nappe à carreaux brillait sous le soleil à travers les feuilles. L'après-midi, nous faisions des promenades en forêt :

nous partions pleins de cet optimisme et de cette espérance vagues que la campagne donne aux gens de la ville. Au retour de ces expéditions, il semblait que la maison rustique nous accueillît avec cordialité, comme une parente de province.

Après l'accident, quelques-uns de nos amis vinrent prendre des nouvelles. Ils firent quelques pas avec moi dans le jardin. Je les vois encore regardant, d'un œil méfiant, vers la maison, comme si elle cachait un malheur prochain. Et ils me regardaient moi-même avec une sorte d'étonnement et de gêne, comme si je portais sur le visage les traces d'une infirmité à son début.

D'autres écrivirent. Je répondis. Ils n'écrivirent plus. Je compris qu'être malheureux, c'est être infidèle à ses amis… Je n'avais plus d'amis… Je n'avais jamais eu d'amis.

J'étais seul… séparé de ma femme par la cloison d'une chambre, plus douloureusement seul que si elle avait été absente et soignée loin de moi.

C'est alors que j'écrivis à mon ami, le grand romancier Georges Dalant. Lui partagerait ma solitude. Il était vraiment l'ami des mauvais jours, celui qui vient quand les autres s'évadent. Ainsi, les médecins, quand toutes les drogues ont échoué, essaient le médicament héroïque. Je ne pouvais soupçonner Dalant que d'éprouver une joie à se sacrifier et je ne pouvais lui reprocher que l'excès de sa gratitude envers moi. J'avais eu la chance d'aider à ses débuts. Et les manifestations de sa reconnaissance auraient paru maladives à quiconque ignorait sa sensibilité.

Sa sensibilité… On disait qu'elle était exquise, quand on ne disait pas surexquise. Les journaux parlaient de la sensibilité de Dalant. Elle alimentait la rubrique des échos. On lui prêtait des traits de sensibilité, comme on prête à d'autres des traits d'esprit. Sa sensibilité était contrôlée, brevetée.

Je reçus de Dalant une longue lettre, sensible… ah! sensible! Mais il ne vint que la semaine suivante. J'étais allé l'attendre à la gare. Comme il descendait de son compartiment, il portait déjà en lui le plus secourable attendrissement. Il s'attendrit sur la maladie de ma femme, sur la fidélité de Dingo, sur ma solitude. Il s'attendrit… Je m'attendris. Il avait ce visage sans larmes, mais prêt aux larmes, qui est le signe même de la pitié qui se contient.

Je l'avoue, je m'étais parfois demandé si la sensibilité de Dalant n'était pas simplement littéraire. Mais j'avais écarté ce doute comme un fidèle écarte une pensée diabolique. J'avais aussi remarqué l'indifférence que Dingo témoignait à Dalant. Mais j'accusais Dingo de manquer de finesse et de ne pas comprendre la sensibilité plus qu'humaine de mon ami Dalant.

Il passa toute la journée avec moi. Il mit, à me consoler, une sorte de génie inventif et appliqué. Pour trouver des consolations nouvelles, il allait jusqu'à imaginer des malheurs nouveaux, des complications au besoin mortelles. Il y montra, d'ailleurs, le tact le plus subtil. Il procédait par enveloppements et tout à coup il attaquait, ferme et net, de toute sa pitié, comme un escrimeur qui se fend.

Pour la première fois, j'eus le sentiment de sa férocité. Il était tendre comme les commères sont bavardes, comme certaines gens vous rendent des services, simplement pour connaître vos malheurs et vous humilier. Il était venu pour évaluer ma faiblesse et ma souffrance. Sa pitié était une expertise. Je le sentais bien, maintenant que j'en étais le sujet et non plus seulement le spectateur. Pendant qu'il parlait, son visage, d'ordinaire amolli d'une perpétuelle émotion, se fixait parfois, se tendait comme pour une besogne. Et son regard se posait sur moi furtivement, de biais, avec une expression singulière… Où donc avais-je vu un semblable regard ? C'était dans un hôpital, un infirmier donnant à un malade des soins répugnants et n'ayant qu'un petit éclair de vengeance au coin de la paupière. Je compris aussi que Dalant ne me pardonnait pas les services que j'avais pu lui rendre. Il était heureux d'exercer sa pitié sur moi.

Quand il voulut partir, je ne fis aucune tentative pour le retenir. Il répéta plusieurs fois :

— Tout ira bien… vous verrez… Je reviendrai la semaine prochaine.

Il ne revint pas.

À rester immobile dans la chambre, Dingo tomba malade. Le globe de ses yeux, les muqueuses de sa gueule, ses paupières se marquèrent vite de taches jaunes et brunes. Il vomit du sang. Le vétérinaire déclara :

— Votre chien est atteint d'une jaunisse qui ne pardonne pas… On en sauve un sur mille… Moi je n'en ai jamais sauvé… Au bout du onzième jour, ils meurent.

Je pensais au Dingo bondissant et affectueux qui se jetait sur moi, comme pour m'étreindre, au Dingo souple et cruel qui plantait ses crocs dans la chair vivante des moutons et des poules. Maintenant, il restait couché sur le tapis, et sa tête, comme si son poids l'eût entraînée, posait obliquement sur le plancher. Sa maigreur était effrayante. Son corps était réduit à un pauvre squelette. Les beaux muscles, jadis élastiques et fermes, se rétractaient aux pointes de ses os saillants. Et les poils de sa queue fauve, qui s'élargissait en panache, étaient flétris et rapprochés, comme les fibres d'une perruque. La tête paraissait énorme au bout du corps diminué. Et la nuit, Dingo, couché sur son matelas, prenait, dans la mauvaise lueur de la veilleuse, l'aspect fantastique d'une bête en carton, d'un jouet d'enfant pauvre, jeté aux ordures et qu'un chiffonnier, à l'aube, d'un coup de crochet, enfouit dans sa hotte.

Il se laissait soigner : il s'abandonnait complètement aux soins qu'on lui donnait. Il livrait ses pattes, sa tête, chaque place de son corps, sans hésitation et sans réserve. Si on le lavait, si on lui donnait un médicament, ses yeux dociles et tendus, par un peu d'inquiétude, regardaient ailleurs, comme pour ne pas voir le danger, comme s'il eût voulu obéir plus absolument. Mais, aussitôt après, il me regardait avec une expression de reconnaissance très douce et très triste. Puis il remuait faiblement la queue et retournait se coucher, d'un mouvement sans cesse interrompu, d'un mouvement en zigzag, comme si le poids de son corps l'eût entraîné tantôt à droite, tantôt à gauche.

À force de soins, je le gardai vivant jusqu'au dix-septième jour. Ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, je veillais ma femme endormie, à demi couché près de son lit, dans un grand fauteuil. Dingo reposait sur un matelas, à mes pieds. Sa respiration était courte, haletante; la fièvre le faisait trembler. Mais comme il avait dépassé le onzième jour, je gardais encore de l'espoir… Il poussait de petites plaintes; je lui lavai doucement la gorge, la bouche, les lèvres qu'infectaient de longues baves jaunâtres. Cela parut un instant le soulager. Et brusquement, trouvant — par quel miracle de tendresse! — la force de se mettre debout, et tendant

vers moi, comme des bras, ses deux pauvres pattes molles, il se haussa jusqu'à ma poitrine… Après quoi, il s'affaissa lourdement, la tête sur mes genoux, mort.

Ma femme ne s'était pas réveillée. Alors, dans la pâle lueur de la veilleuse, jusqu'au matin, je revis, comme une obsession, la boîte de sapin noirci, le menu cercueil d'enfant, d'où j'avais tiré Dingo, si petit, si petit, si drôle, si drôle… Et longtemps, longtemps, silencieusement, je pleurai.

Nous portons en nous, par hérédité et par éducation, une telle foi dans l'immortalité de l'âme que, devant un cadavre humain, nous résistons toujours au spectacle qu'il nous présente. La mort humaine nous paraît un mensonge. Mais nos relations avec les animaux ne sont faussées par aucune formule imbécile touchant l'éternité de la personne. Les plus spiritualistes des vieilles filles acceptent l'idée qu'un chien mort ne soit plus…

Je ne voulais pas que ma femme vît le cadavre de Dingo. Je le transportai dans ma chambre. Quand je revins, ma femme dormait encore, de ce sommeil, comme attentif, des malades. Pour combien de jours était-elle encore immobile dans ce lit ?

Dingo mort… ma femme malade. Des imbéciles ne comprendront pas que ces deux tristesses aient pu habiter en moi toutes les deux. Un chien… Qu'est-ce que la mort d'un chien ?

Je ne sais ce qu'est la mort d'un chien. Mais je sais que Dingo est mort.

Les idées les plus sottes me passent par la tête. Je n'ai pas la force d'accepter, sans commentaire, la nécessité de cette mort. J'en arrive à me dire qu'il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi. Pour la même raison, d'autres pensent devant un mort : « Il est au ciel… » Il faut que tout soit pour le mieux… Que serait devenu Dingo, avec son appétit de meurtre, ses besoins de carnage ?… Je vois des poulaillers entrouverts, des poules étendues, le cou mou, comme une corde oubliée sur le sol… et des paysans qui poursuivent Dingo, l'attrapent et le torturent. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi… On ne prend pas un chien de la brousse, sir Edward Herpett, pour en faire un chien d'appartement… Il tuait les poules… Mais il m'aimait et je l'aimais… Sa tendresse valait mieux que celle d'un homme… il m'aimait pour m'aimer… Et maintenant que ses paupières couvrent à demi ses yeux vitreux, je me souviens du Dingo dont tout

le corps frissonnait de joie quand je m'approchais pour le caresser…

Le lendemain, au petit matin, j'allai chez Flamant. Il rentrait de la forêt, redresser ses collets, hélas ! vides. Ses chaussures, son pantalon étaient trempées de rosée.

— Dingo est mort, dis-je.

— Ah !… s'écria Flamant, qui, laissant tomber à terre ses collets, sursauta et dont la pitié acheva de s'exprimer dans un geste.

Je lui demandai :

— Flamant… voulez-vous m'aider à l'enterrer ?

Sans répondre, il prit sa pioche, une pelle, et me suivit.

Je le menai au bout du jardin, à la place que j'avais choisie pour la sépulture de Dingo.

— Là… au pied de ce chêne, Flamant.

Flamant approuva :

— Oui, là… il sera bien.

Quand la fosse fut creusée, nous allâmes chercher Dingo. Avec des mains délicates, des mouvements pieux et très doux, Flamant déposa le cadavre sur une brouette. Et le braconnier l'ayant conduit lentement, près du trou, l'inhuma comme il eût fait d'un être très cher. Puis il recouvrit le trou de plaques de gazon, qu'il avait levées sur une pelouse.

— Merci, Flamant, dis-je… Vous êtes un brave homme.

Je lui serrai la main, y glissai quelques pièces d'or.

Flamant me les rendit, et secouant la tête, tristement, il dit :

— Non, monsieur, non… ça, je ne peux pas… je ne le connaissais pas beaucoup, c'est vrai… Mais il était si beau !… Et puis, qu'est-ce que vous voulez ?… Quand je travaillais chez vous, il ne me quittait pas… Il se couchait dans l'allée, en face de moi, et il me regardait… Des fois, il est venu me lécher la main… Voyez-vous, ça… Non, non… je ne pourrais pas !

Et sa voix trembla d'émotion. Jamais Flamant n'en avait tant dit. Il rechargea les outils sur son épaule, s'en alla de son pas silencieux, et il disparut bientôt derrière la maison.

« Dingo chez Claretie »

(notes de Pierre Michel)

Probablement écrit au lendemain de la bataille du Foyer [1]*, fin 1908 ou début 1909, cet épisode, qui devait trouver sa place dans le chapitre V de* Dingo*, est resté dans les cartons de l'écrivain. Pourquoi a-t-il renoncé à le publier, alors qu'il manifestait à l'égard de Claretie une telle soif de vengeance qu'il espérait qu'il en mourrait en lisant ce passage, comme il l'écrit à Maurice de Féraudy [2] ? Il n'est pas impossible qu'il y ait trouvé, surtout cinq ans après la fin de l'affaire, trop de personnalités et trop d'allusions polémiques liées à une période révolue pour que ce chapitre présente un intérêt général. Surtout, il ressort d'une lettre de Féraudy à Mirbeau (coll. Pierre Michel), qu'en 1912, le romancier, grâce à l'efficace intercession du comédien, a fini par se réconcilier avec l'administrateur : le temps semble avoir apaisé bien des rancunes. Bref, la vengeance n'est plus à l'ordre du jour, et le chapitre a été purement et simplement supprimé. La version que nous donnons est celle du manuscrit Werth, où cet épisode occupe les pages 29 à 33.*

1. Le Foyer, *grande comédie de mœurs et de caractères, n'a été représentée à la Comédie-Française, le 8 décembre 1908, qu'après un procès, gagné par Mirbeau, contre la Maison de Molière et son administrateur, Jules Claretie.*

2. *Sociétaire de la Comédie-Française, qui a créé et interprété 1 300 fois le rôle d'Isidore Lechat dans* Les Affaires sont les affaires.

Deux ans plus tard — excusez le bond chronologique —, en me promenant, un jour, avec Dingo dans Paris, je me rappelai tout d'un coup que j'avais à parler à M. Jules Claretie [1] d'une affaire urgente qui traînait, comme toutes les affaires urgentes qu'on a avec M. Jules Claretie, depuis des années et des années… J'allai donc avec mon chien à la Comédie-Française. Un bonheur inespéré voulut que je fusse reçu immédiatement… Quand il eut appris que, par discrétion et par respect pour ce lieu auguste, j'avais laissé Dingo chez la concierge, la bonne Mme Leclerc, M. Jules Claretie exigea qu'il fût introduit dans son cabinet.

— C'est votre chien, me dit-il, la maison est donc à lui.

M. Jules Claretie souriait de ce bon, de cet encourageant, de cet attendrissant sourire qu'il a, en toutes circonstances. Mais jamais, je crois bien, je ne l'avais vu plus affable, plus bienveillant, plus accueillant. Et cela avec un tel excès, une telle exagération, que je me pris à douter du succès de ma démarche… Fallait-il attribuer cet accueil superlativement exceptionnel à la nouveauté de cette visite ? Mon chien le changeait, peut-être un peu, des auteurs dramatiques, des comédiennes, des académiciens, et des ministres, et des députés, et des sénateurs, et des rapporteurs du budget des Beaux-Arts, et des soiristes, et des échotiers, et, en général, de tous les fonctionnaires et de tous les

1. Administratreur de la Comédie-Française depuis 1885.

journalistes, envers qui, depuis longtemps, M. Claretie a épuisé tout ce qu'il possède d'esprit louangeur, de soumission, de respect, de promesse… et de loges…

Bien qu'il fît très chaud, M. Jules Claretie avait le crâne coiffé de sa célèbre calotte de drap bleu, doublée de cuir. Un plaid écossais recouvrait ses jambes frileuses; sa redingote noire, trop large, accusait davantage, par de grands vides, l'effacement de ses épaules, étriquait sa poitrine, où pourtant la légion d'honneur resplendissait, comme un disque de soleil couchant… En dépit de ce sourire, il avait une toute petite figure, un peu effarée; malgré ce soleil couchant, il avait une toute petite figure très pâle… car il ne sait jamais ce qui peut bien lui arriver, quand il reçoit quelqu'un… Et sa barbe effilée, du même ton livide que sa peau, amenuisait encore ce visage si menu qui, dans la vaste pièce, aux persiennes fermées, à cause du soleil, semblait une toute petite lune — une lunette — asymétrique et verdâtre.

Il salua cordialement l'entrée de Dingo, qu'amenait la concierge, Mme Leclerc.

— Ah! voilà donc ce beau chien!… Quel beau chien! fit, par trois fois, et de confiance, M. Jules Claretie, qui, assis très bas, à son bureau, devant un rempart de journaux froissés, n'avait pu voir entrer Dingo, que, d'autre part, la jupe de Mme Leclerc dissimulait entièrement.

Et, pour bien démontrer sa qualité d'administrateur général du Théâtre-Français, il eut une citation classique, qui échappe, en ce moment, à mon souvenir, mais dont je me rappelle très bien qu'elle ne s'accordait pas du tout aux circonstances…

Quand j'eus conduit Dingo près de lui, et que je lui eus présenté, selon les formes les plus scéniquement protocolaires, il dit avec conviction, avec une chaleureuse conviction, comme s'il se fût agi d'une pièce de M. Paul Hervieu [1] :

— Remarquable! Ah! remarquable!

Dingo ne quittait pas des yeux M. Jules Claretie… Vraiment, il le fouillait des yeux… et ses yeux prenaient, de seconde en

1. Paul Hervieu (1856-1915), romancier (*Flirt, L'Armature*) et dramaturge à succès (*La Loi de l'Homme, Les Tenailles*) a été pendant longtemps l'ami et le confident de Mirbeau. Les deux hommes se sont éloignés à partir de 1905.

seconde, une expression inquiétante, qui, de l'étonnement, d'abord, passa très vite à la colère. Aux avances si flatteuses, aux politesses si exquises, il répondit par un grognement léger, mais significatif.

J'étais stupéfait, indigné aussi.

— Allons, Dingo… dis-je sévèrement. En voilà des manières ! Qu'est-ce qui te prend ?

Mais M. Jules Claretie, dont l'indulgence bien connue va jusqu'à l'oubli total des injures, m'apaisait, d'un geste onctueux de la main :

— Laissez !… Laissez donc !… suppliait cet homme généreux.

Dans un sentiment délicat, pour détourner mon courroux, il me demanda très vite :

— Ah ! il s'appelle Dingo ?… Joli nom… très joli nom… Dingo !… D… I… N…, n'est-ce pas ?… Très curieux !… Et quelle couleur ! Quelle couleur chaude !… Un Ziem !… Il est remarquable…

Et, sans aucune préparation, il me conta une anecdote sur un chien d'Alexandre Dumas fils — un chien remarquable, aussi. Je ne me rappelle plus très bien l'enchaînement dramatique de cette anecdote… Jules Claretie a le génie des anecdotes… Je me rappelle seulement qu'il y était question de la guerre… du siège de Paris… des avant-postes… d'espions prussiens… Naturellement, le chien d'Alexandre Dumas fils — pouvait-il moins, pour un chien de théâtre ? — avait sauvé la patrie et, en même temps, retrouvé dans un fourgon de l'ennemi, une pièce en cinq actes de son maître… Cette pièce — remarquable — première version de *L'Étrangère* — avait été dérobée sur l'ordre de Bismarck, par Mme de Païva [1]… je n'affirme pas… mais je crois bien que c'était Mme de Païva… Enfin, quelque chose dans ce goût héroïque, parisien, et si simple… Le chien avait-il été fusillé ?… Je n'en sais plus rien… Ce que je sais, c'est que, son récit terminé, M. Jules Claretie s'était écrié :

— Ah ! les braves chiens !

Il avait dû être fusillé.

1. La Païva (1819-1884), grande horizontale du Second Empire.

Comme Dingo grognait toujours, et que je le réprimandais durement :

— Mais non ! intervint encore M. Jules Claretie, avec son inlassable bonté… Je l'aime ainsi… Il est fier… Il a l'air d'un soldat. Et il vous va si bien ! C'est étonnant, comme il vous va bien !

Je ne savais si je devais prendre ce trait pour un compliment, ou pour une ironie, quand, tout à coup, M. Jules Claretie m'interrogea :

— A-t-il fait la guerre de 70 ?

Je répondis, un peu gêné :

— Hélas ! non… Mais il a une excuse. À cette époque, comme l'agneau de la fable, il n'était pas né…

— Comme l'agneau de la fable… répéta M. Jules Claretie, épanoui. Comme l'agneau de la fable !… C'est charmant ! Mais vous savez tout, mon cher Mirbeau… Vous êtes extraordinaire… Vous savez tout !… Alors, il n'était pas né ?… C'est juste… c'est juste !…

J'ajoutai humblement :

— D'ailleurs, il est australien.

— Australien ?

M. Jules Claretie s'était rebiffé… Oh ! discrètement… mais enfin rebiffé… Je vis dans son œil, je sentis dans sa voix passer comme un reproche, tout au moins comme une restriction… oh ! amicale !

— Australien ! Ah ! c'est curieux !… À son air brave, je l'aurais cru français.

Et, brusquement, tapant dans ses mains, il s'écria…

— Mais il l'est… il l'est. Puisqu'il est à vous !

Malgré moi, bien malgré moi, je ne pouvais m'empêcher de penser à Me Anselme Leribeau [1]… Me Anselme Leribeau m'avait déjà dit : « Tel maître, tel chien ! »…

J'acceptai cette subtilité juridique. Je crus devoir même appuyer lâchement, car je pensais aussi à mon affaire urgente :

— Et bon Français… Ça !

1. Premier nom du notaire Joliton de *Dingo*.

— Bravo!… acclama M. l'administrateur général, dont les applaudissements furent si nourris, si enthousiastes, que, véritablement, je crus qu'il allait crier : « Bis!… Bis! »

J'aurais bien voulu parler de cette affaire urgente qui m'avait amené dans ce cabinet… Mais comment, à quoi l'amorcer?… Je dus expliquer, par le menu, les origines de Dingo, ses habitudes, ses préférences, ses hauts faits de guerre et d'amour… À chaque phrase, M. Jules Claretie hochait la tête, m'interrompait :

— Intéressant!… faisait-il… très intéressant!

À des choses tout à fait ordinaires, il avait la complaisance de s'exalter :

— Ça, c'est admirable!… admirable!…

Ou bien encore :

— Mais c'est du document… du vrai document! Si vous m'y autorisez, j'en ferai *Une Vie à Paris… Une Vie de chien à Paris.* C'est Voltaire, tout simplement… *Le Huron*! Mais oui!…

Il me souriait, souriait à Dingo, souriait à Voltaire. Et avec sa petite main, sèche et souple, il traçait dans l'air, sur des échines imaginaires de bêtes, de gens, de longs gestes caresseurs. Et il disait :

— D… I… N… n'est-ce pas?… Remarquable!

À ce moment précis, Dingo gronda d'une façon terrible. Je n'eus que le temps de le saisir par le collier, de le maintenir fermement, entre mes jambes, car je crois… oui, je crois, qu'il se fût rué sur M. Jules Claretie… Et alors?… Ah! j'en frissonne encore!

Heureusement, je pus éviter une catastrophe, dirais-je, nationale.

M. Jules Claretie avait légèrement rapproché son fauteuil du bureau… Il était devenu encore plus petit, plus mince, plus pâle. Son menton ne dépassait pas la table de son bureau… Il avait l'air d'un encrier de verre posé au bord de la table de son bureau… Mais il souriait toujours, à peine si ce sourire se nuança d'une grimace qui s'effaça aussitôt.

L'occasion me parut propice d'adresser à Dingo, ce discours, nullement préparé, je vous assure… Je parlai d'abondance, car mon cerveau était d'accord avec mon sens :

— Écoute-moi, Dingo, ce que tu fais là est très mal… Voilà comment tu reconnais l'accueil empressé, l'hospitalité exquise, et

si cordiale de cet homme ?… C'est très mal… Tu sembles ne pas savoir du tout, que cet homme est Jules Claretie… Jules Claretie, nom d'un chien !

Ici, un grondement de protestation. Enflant la voix, j'appuyai :

— Oui, Jules Claretie… la gloire de la France… l'honneur de l'humanité…

J'allais certainement un peu loin… Bah !

Les grondements s'accentuèrent, redoublèrent.

Je n'en continuai pas moins, en adoucissant ma voix :

— Voyons, Dingo… mon petit Dingo ! Toi qui te vantes de si bien connnaître les hommes ! Reviens à la raison… à ta raison… à ce flair impeccable qui, tant de fois, me dévoila la grandeur d'âme des uns, et les turpitudes des autres !… Je te dis que cet homme, qui est là, devant toi… est un brave homme…

Les grondements se déchaînèrent et prirent l'accent strident du rire… Ma parole d'honneur !… Je ne me laissai pas impressionner, et dominant le vacarme :

— Oui, un brave homme, répétai-je… le plus brave homme de tous les braves gens qui sont sur la terre… Je te dis qu'il est loyal, dévoué, désintéressé, généreux, fidèle… qu'il ignore les reniements, les perfidies, les trahisons… et les basses intrigues, les hideuses souplesses, les moyens tortueux, et toutes les hypocrisies, toutes les tartufferies du mensonge… Je te dis qu'il a le cœur pur de ce dépôt de vases puantes que donnent les rancunes et les sourdes haines accumulées… Mais regarde donc, une bonne fois, ce visage clair que la franchise et la fierté illuminent… En voilà un du moins qui n'a pas volé les honneurs exceptionnels, sous le poids desquels fléchissent ses pauvres petites épaules… Ils lui sont dessus, tout naturellement, sans qu'il eût jamais à courber l'échine, pour les atteindre… Ils lui sont venus comme les abeilles vont à la ruche, comme le ver va au fruit, comme les mouches vont au cadavre, comme les égouts de la ville vont à la rivière… Tout cela, n'est-ce pas ? pour te faire comprendre leur caractère de spontanéité… Et ce n'est pas tout… Si, dans sa vie invraisemblablement heureuse, il a souffert quelquefois, ç'a été par excès de bonté, par sa folie de justice, par son respect à la parole donnée, par toutes les merveilleuses vertus qui lui font négliger ses propres intérêts, pour ne s'attacher qu'aux intérêts qu'on lui a confiés… Ils sont en bonnes mains, va ! Ah ! si tu

savais, en dépit des sales pamphlétaires, si tu savais le quart du bien qu'il a fait, cet homme-là!… et son amour pour les petits, pour les désarmés, sa bravoure devant les puissants et les hommes en place, son culte pour le génie mort, le soutien qu'il a donné aux nobles efforts des vivants!… Rappelle-toi Becque… le pauvre grand Becque, poursuivi par l'odieuse haine de Sarcey [1], et à qui Jules Claretie redonna, dans sa détresse le goût de travailler et de vivre… Mais qu'ai-je à parler de Becque?… Je m'égare…

— Le fait est… souriait M. Jules Claretie, à qui le souvenir de Becque, inopportunément rappelé, était peut-être pénible [2]… Ne parlons plus jamais de Becque… voulez-vous?

Je n'arrivais pas à convaincre Dingo, dont, à mesure que je me dépensais en éloquence, les grondements augmentaient de fréquence et de sonorité… Et malgré ce rappel de Becque, M. Jules Claretie était calme, plus que calme… il était content. Aux paroles apologétiques que je prononçais, son sourire avait quelque chose d'heureux, de modestement, mais pleinement heureux, qui me causait une très douce émotion… Lui aussi, dans le fond, était ému… Il ne put s'empêcher de me dire, avec des larmes de bonheur!

— Voilà ma récompense, mon cher Mirbeau… Vous me donnez ma récompense… Merci! Merci!

Je voulus frapper un dernier coup — un grand coup — sur l'esprit de Dingo :

— Écoute encore, Dingo… Ce que je t'ai dit de Jules Claretie, c'est très beau, n'est-ce pas?… Oui… Eh bien, ce n'est rien, rien du tout auprès de ce qui me reste à te dire… Sa frivolité délicieuse, qui donne tant de charmes, tant de sécurité, à ses relations, tant d'unité à son administration?… Je ne t'en parlerai pas… Son génie littéraire?… Je n'en parlerai pas davantage… On ne le discute même plus aujourd'hui… Pamphlétaires et

1. Francisque Sarcey, célèbre critique du *Temps,* incarnait la sottise et la suffisance bourgeoises aux yeux de Mirbeau.

2. Le dramaturge Henry Becque accusait Jules Claretie d'avoir fort mal traité ses pièces et de ne jamais tenir ses engagements.

braves gens… amis et ennemis sont d'accord [1]… Non, ce n'est pas cela… Sais-tu bien ce qu'il est encore, cet homme ?… Ce qu'il incarne ?… Il incarne la Patrie, Dingo… Oui, la Patrie !… Il est, à lui tout seul, toute la Patrie !… Si tu veux ne plus gronder, comme tu fais… eh bien, je te mènerai au musée Carnavalet… Tu y verras — non point la redingote de Napoléon — non… mais écoute-moi bien… tu y verras la capote de garde-national de Jules Claretie… Et pas seulement sa capote de garde-national… tu verras son bidon, ses godillots, son sabre, son fusil !… Ah ! les Allemands n'en menèrent pas large avec lui !… Ce que ces glorieuses reliques, étalées dans un musée officiel, supposent de hauts faits d'armes, de victoires inconnues, que nous connaîtrons peut-être, un jour… sens-tu cela ?… Réfléchis une minute… une seule minute… Crois-tu donc que c'est par hasard si des dépouilles de nos maréchaux, de nos généraux, de toutes nos gloires militaires, de toutes nos douleurs patriotiques, le musée Carnavalet n'a conservé, pour les symboliser et pour les exalter, que la capote de garde-national de notre Jules Claretie ?… Et toutes les espérances futures qu'évoquent ces godillots, sans cesse en marche, vers la reconquête ?… Et ce fusil, pointé vers l'est ?… Et ce sabre ?… ce sabre que nous pourrions appeler le sabre de notre père ?… Comment, cela ne te dit rien ?… Ah ! Dingo, je te croyais plus de sensibilité, plus d'élan !… Faut-il donc que j'aie à rougir de toi, maintenant ?… Tiens, laisse-moi te raconter encore une histoire… Elle est digne des Romains…

L'enthousiasme m'emportait… Le chef découronné de la calotte de drap bleu, doublée de cuir, Jules Claretie s'était mis debout, comme pour écouter la *Marseillaise…* Alors je contai, comme on entonne un refrain patriotique, je contai à Dingo, lequel, à cette minute poignante, déconcerté, ahuri, ne savait plus que penser de Jules Claretie, je contai cette anecdote, héroïque et sublime :

— Une année, Dingo, Jules Claretie fut invité à un congrès de journalistes qui se tenait en Allemagne… Comprimant les bonds de son cœur, refoulant ses dégoûts, bravement, il y alla… il y

1. Ils sont en effet d'accord pour dire que l'œuvre immense de Claretie ne vaut strictement rien…

parla… il y mangea… Un matin que les congressistes passaient à Brême, ville libre, une députation vint les inviter à boire un vin d'honneur, au buffet de la gare… Tous descendirent du train… Seul Jules Claretie ne descendit pas, ne voulut pas descendre… Et il se rencogna dans le wagon, avec une sombre énergie. Ses collègues avaient beau lui dire : « Monsieur Claretie, venez donc !… C'est un vin d'honneur ! »… Mais Claretie répondit : « Tant que l'Alsace et la Lorraine, et le Rhin, tout le Rhin, ne nous auront pas été rendus… moi, Jules Claretie, dont la capote de garde-national est au musée Carnavalet, jamais, non, jamais je ne boirai un vin d'honneur — un vin de déshonneur, Messieurs ! — dans un buffet de gare allemande, avec des Allemands !… Vive la France, mes amis ! »… Et il se cacha la face dans le *Berliner Tageblatt* [1], qu'il avait à la main.

— C'est vrai ! dit Claretie, redevenu très grave.

— Le plus beau, vois-tu, mon petit Dingo, c'est que, depuis quinze jours, ce patriote admirable, aux frais de la princesse d'Allemagne, et à Berlin, et à Francfort, et partout, buvait le vin allemand, mangeait le pain allemand, acceptait des places gratuites dans les théâtres allemands, dans les chemins de fer allemands — à tous les banquets, à toutes les fêtes… Mais un vin d'honneur, le matin, dans la gare d'une ville libre, en passant ! Ça, il ne pouvait pas !… Il a dit plus tard, en racontant ce fier épisode : « Encore si leur vin d'honneur avait été du Chambertin, ou du Château-Laffite ! » Cornélien, n'est-ce pas ?

— C'est pourtant vrai, répéta Jules Claretie, dont la petite figure pâle rayonnait de tous les entraînements du patriotisme… Ah ! comme ces souvenirs me font du bien… me rafraîchissent l'âme !… Savez-vous que Michelet, dans son dernier volume de l'*Histoire de la Révolution,* m'a appelé « ce fier et chaleureux jeune homme ! » Savez-vous que Victor Hugo, dans une lettre à Paul Meurice, m'a appelé : « Le jeune homme ! » Michelet et Victor Hugo. Toute ma jeunesse !… Et vous, mon cher Mirbeau, toute ma maturité !… Merci, à tous trois…

Et il me serra la main avec attendrissement.

1. Quotidien berlinois.

C'est là, durant cette étreinte, qui se prolongea, que les hurlements de Dingo — car c'étaient maintenant de vrais hurlements — atteignirent leur maximum d'intensité… Je n'eus pas trop de toute ma force pour maintenir Dingo qui se débattait, comme un furieux, entre mes jambes serrées… Je le verrai toujours dans sa frénésie… Un chien enragé n'eût pas été plus effrayant… La mâchoire, grand ouverte, entre les crocs de laquelle coulaient des baves jaunâtres, l'œil injecté de sang, le col tendu, tous ses muscles en mouvement, il cherchait à s'échapper de l'étau, à bondir, à dévorer… Et mes forces faiblissaient… Je crus tout perdu… Alors j'employai le grand moyen… Il était peut-être excessif pour un chien… Mais dans un cas pareil! Et puis, qu'est-ce que je risquais?

— Voyons, Dingo, tais-toi… Mais tais-toi donc!… Je t'assure que c'est intolérable de crier de la sorte… Si tu te tais, si, au lieu de hurler contre ce brave homme, comme un pamphlétaire, tu te fais doux et gentil avec lui, comme un journaliste de théâtre… peut-être… je n'affirme rien… peut-être te commandera-t-il, pour l'anniversaire de Brieux, un à-propos, en un acte et en vers? Il ne te le jouera pas, c'est entendu… Mais il te le commandera… Et il te promettra, pour ne pas le jouer, Monsieur Jacques Fenoux et la belle Cécile Sorel [1]. Il te commandera même une pièce en trois, quatre ou cinq actes… Il ne la jouera pas davantage… Il jouera de l'Alexandre Dumas… ou du Legouvé [2]… Oui, en vers, va!… en vers de Jules Bois [3]… Tu ne veux pas?… Eh bien en prose, alors, en prose de Paul Hervieu!…

La colère de Dingo était telle, sa haine de Jules Claretie atteignait un tel paroxysme que je fus obligé d'interrompre mon discours. Jugeant la situation dangereuse, je me levai, maintenant, de toutes mes forces, ce fou furieux, par son collier. Jules Claretie se leva aussi… Alors je me disposai à prendre congé…

1. Jacques Fenoux, acteur tragique de la Comédie-Française. Cécile Sorel (1869-1966) venait d'entrer à la Comédie-Française en 1903.

2. Ernest Legouvé (1807-1903), poète classique, élu à l'Académie française en 1856.

3. Jules Bois (1871-1941), poète occultiste.

Tout cela n'arrangeait pas mes affaires urgentes… J'allais en avoir encore, pour des années et des années, avant de pouvoir en parler… avant même de pouvoir être reçu dans ce cabinet !

— Excusez-moi, et pardonnez-lui… Il n'a pas l'habitude… Il vous prend pour Albert Carré [1]… balbutiai-je, en m'humiliant de mon mieux, devant cet homme qui avait, pour ainsi dire, mes destinées entre ses mains.

— Mais non… mais non !… protestait-il… J'aime ce chien… Il a le goût de l'indépendance, ce qui est, je vous assure, un spectacle tout nouveau pour moi… DIN, n'est-ce pas ?… Remarquable !

Et il souriait toujours… Il souriait à Dingo ; je crois même qu'il souriait à Voltaire, qui paraissait content dans son sommeil de bronze… Il souriait à Molière, à Carlier qui entra, à Prudhon qui sortit, à Le Bargy qui était à Londres, à Silvain, qui gueulait en Égypte, à Duflos [2], qui était en Belgique ; il souriait aux manuscrits épars sur sa table… il souriait à toute la vie…

Et comme il connaît ses classiques, qu'il les arrange Dieu sait comment !, et au besoin qu'il les virilise, il me dit, en me reconduisant tous les deux, jusqu'à la porte, moi très courbé, Dingo hurlant toujours, il me dit :

— Il est charmant, il est charmant, il est charmant !

Je me suis souvent rappelé cette visite, où je maltraitai si fort ce pauvre Dingo, pour son irrespect, hélas si prophétique. Je lui en demande pardon.

Par quelle mystérieuse prescience avais-tu donc senti, mon bon Dingo, plusieurs années à l'avance, tous les démêlés ignominieux que j'aurais avec ce brave homme de brave homme, et tout le mal qu'il me ferait ?

1. Albert Carré dirigeait alors l'Opéra-Comique.

2. Acteurs et administratifs de la Comédie-Française. Eugène Silvain devait initialement créer le rôle d'Isidore Lechat, mais le jouer comme un tragédien. Raphaël Duflos a créé le rôle de Lucien Garraud des *Affaires.* Prudhon est secrétaire général de la Maison de Molière.

Repères bibliographiques

Études sur Dingo

— Bonneel, Odile, « Histoire de bêtes : Dingo, Miraut et Fido, ou trois destins de chiens », *Bulletin des amis de Louis Pergaud,* n° 31, 1995, pp. 32-53.

— Contart, Michel, « Dingo vu par un vétérinaire cynophile », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, mai 1999, pp. 142-168.

— Dufief, Pierre-Jean, « Le monde animal dans l'œuvre d'Octave Mirbeau », *in Octave Mirbeau,* Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 281-293.

— Kálai, Sándor, « *Dingo*, d'Octave Mirbeau, et *Niki*, de Tibor Déry », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 11, Angers, à paraître en mars 2004.

— Lair, Samuel, *Le Mythe de la Nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Brest, 2002, t. II, pp. 335-356.

— Lair, Samuel, « Jean-Jacques et *le petit rousseau* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 31-50.

— Lloyd, Christopher, « Octave Mirbeau et Jack London fabulistes : de *Dingo* à *Croc-blanc* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 4, Angers, 1997, pp. 281-291.

— McCaffrey, Enda, « The Caninisation of Literature : Octave Mirbeau's *Dingo* », *in Nineteenth Century French Studies*, à paraître en 2004.

— McCaffrey, Enda, « Le portrait d'un artiste en jeune chien — Incarnation et mouvement dans *Dingo* d'Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 7, Angers, avril 2000, pp. 66-74.

— Michel, Pierre, « Octave Mirbeau à Cormeilles-en-Vexin et à Triel », *Vivre en Val d'Oise,* n° 19, Saint-Ouen-l'Aumône, avril 1993, pp. 50-53.

— Michel, Pierre, « Un chapitre inédit de *Dingo* : "Dingo chez Claretie" », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 1, Angers, mai 1994, pp. 193-209.

— Michel, Pierre, « Mirbeau et le langage des chiens », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, Angers, mai 1999, pp. 238-240.

— Michel, Pierre, « Mirbeau le cynique », *Dix-neuf/Vingt,* n° 10, Eurédit, Saint-Pierre-du-Mont, octobre 2000, pp. 11-24.
— Michel, Pierre, « Introduction », *in Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2001, t. II, pp. 615-628.
— Michel, Pierre, « L'autofiction dans *Dingo* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 8, Angers, avril 2001, pp. 121-134.
— Palacio, Jean de, « Léon Werth, doublure, continuateur ou *alter ego* ? Sur une préface d'O. Mirbeau », *Dix-neuf/Vingt,* n° 10, Eurédit, Saint-Pierre-du-Mont, septembre 2002 (daté d'octobre 2000), pp. 65-75.
— Roy-Reverzy, Éléonore, « Le mythe de la nature dans l'œuvre de Mirbeau », dans les Actes du colloque de Clermont-Ferrand *Mythes de la décadence,* Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2001, pp. 23-36.
— Walker, John, *L'Ironie de la douleur — L'Œuvre d'Octave Mirbeau,* thèse dactylographiée, Université de Toronto, 1954, pp. 414-433.
— Ziegler, Robert, « L'Art comme violence dans *Dingo* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 7, Angers, avril 2000, pp. 51-65.

Un gentilhomme

Du prolétaire au *Gentilhomme*

L'expérience d'un « prolétaire de lettres »

De 1872 à 1885, Octave Mirbeau a mené la vie difficile d'un de ces « prolétaires de lettres » que, dans ses fameuses *Grimaces* de 1883, il appelait à « serrer leurs rangs et [à] poursuivre sans trêve leurs revendications contre les représentants de l'infâme capital littéraire » [1]. Il faisait en effet partie de ces milliers de jeunes gens ambitieux et souvent déclassés, issus de la France profonde et « montés » à Paris pour participer à la « bataille littéraire » [2] avec leur plume pour seul « outil » de travail et pour seule arme. Mais, à la différence de la très grande majorité de ses frères de misère, il possédait par bonheur une plume exceptionnelle, dont témoignent, dès sa prime jeunesse, ses ébouriffantes *Lettres à Alfred Bansard des Bois* [3]. Son style, reconnaissable entre tous [4], son

1. *Les Grimaces,* 15 décembre 1883, p. 1019. L'article est signé du pseudonyme transparent d'Auguste.

2. C'est sous ce titre, *La Bataille littéraire,* que Philippe Gille, critique littéraire au *Figaro,* a recueilli ses chroniques pendant plusieurs années, de 1889 à 1893. L'expression apparaissait déjà dans l'article des *Grimaces* cité note 1. Mirbeau y parlait aussi de « l'outil de la plume ».

3. Publiées par Pierre Michel aux Éditions du Limon, Montpellier, 1989, ces lettres ont été recueillies dans le premier volume de la *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, pp. 45-160.

4. Dans son premier article sur Vincent Van Gogh, dans *L'Écho de Paris* du 31 mars 1891, Mirbeau écrira : « Van Gogh a eu, à un degré rare, ce par quoi un homme se différencie d'un autre : le style […], c'est-à-dire l'affirmation de la personnalité » (cf. *Combats esthétiques* d'Octave Mirbeau, Nouvelles Éditions Séguier, Paris, 1993, tome I, pp. 442-443 et p. 916 de cette édition).

humour dévastateur, son ironie assassine, son sens étonnant de la formule percutante, du dialogue vivant et des répliques saisissantes, sa capacité à extraire de chaque homme ce qu'il porte en lui de grotesque ou de pitoyable, le prédisposaient favorablement à un travail de polémiste, cependant que son immense culture et son insatiable curiosité le rendaient apte à intervenir dans tous les domaines.

On comprend que l'ancien député bonapartiste de l'Orne, Dugué de la Fauconnerie, voisin et client du Dr Ladislas Mirbeau de Rémalard, dans le Perche, ait vite pressenti les immenses potentialités du jeune Octave, Rastignac mâtiné de Bovary, qui se morfondait dans la caverneuse étude de Me Robbe, tout en rêvant de retrouver les plaisirs offerts par la Babylone moderne, sans cesser pour autant de caresser de tout autres ambitions [1]. C'est donc Dugué qui, le premier, l'embauche comme secrétaire particulier et, à ce titre, lui laisse rédiger, non seulement une partie de sa correspondance, comme c'est le cas pour le narrateur d'*Un gentilhomme,* mais aussi ses proclamations électorales et ses discours aux comices agricoles ou au conseil général de l'Orne. Surtout, il lui a mis le pied à l'étrier en lui confiant la rédaction des éditoriaux, anonymes ou signés de son nom, dans *L'Ordre de Paris,* le quotidien de l'Appel au Peuple [2]; dont il a pris la direction fin 1872, afin de développer la propagande impérialiste à travers une multitude de journaux de province qui les reproduisaient et en assuraient la répercussion.

Le jeune secrétaire a apporté une contribution importante à la propagande de l'Appel au Peuple, puisque les bonapartistes ont remporté, en 1873 et 1874, une série impressionnante d'élections partielles, laissant craindre aux républicains et aux deux factions royalistes une restauration de l'Empire par la voie du suffrage universel lors des élections législatives suivantes, qui, du coup, sont constamment retardées. C'est cette crainte, on le sait,

1. Sur le jeune Octave, voir Pierre Michel, « Octave Mirbeau de Rémalard », dans les Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, pp. 19-34.

2. C'est le nom pris par le parti bonapartiste, qui en appelle constamment au peuple pour qu'il tranche souverainement, dans un référendum constitutionnel, entre l'Empire, la République et la Monarchie.

qui précipite le ralliement des orléanistes à la République conservatrice [1] et l'instauration de la République, par la bande et à une voix de majorité, à la faveur du fameux amendement Wallon [2], fin janvier 1875…

Là-dessus se produit le mini-coup d'État du 16 mai 1877 : renvoi brutal du républicain modéré Jules Simon, remplacé par l'orléaniste duc de Broglie à la présidence du Conseil. La majorité conservatrice de l'Ordre Moral, groupée autour du président-maréchal Mac Mahon, et à laquelle s'est rallié l'Appel au Peuple, non sans arrière-pensées, n'a évidemment pas manqué de comprendre l'utilité d'une plume d'une aussi redoutable efficacité que celle du jeune Mirbeau. C'est le baron de Saint-Paul, tout-puissant dans son fief de l'Ariège, qui l'a pris à son service, le faisant nommer chef de cabinet du préfet à Foix, puis, après le retour des républicains au pouvoir, en décembre 1877, l'impose comme rédacteur en chef de *L'Ariégeois,* où Octave s'amuse pendant un an à esbaudir un modeste lectorat de quelques centaines de personnes [3], avec le sentiment de perdre son temps, et une seule envie : regagner Paris le plus vite possible.

La Babylone moderne

Après un détour par l'Espagne voisine, c'est chose faite en 1879, où il entre au service du nouveau directeur du *Gaulois,* Arthur Meyer, bonapartiste qui vient de se rallier au légitimisme. Séduit par son « âme volcanique », Meyer l'emploie à son tour comme secrétaire particulier et lui confie la rédaction d'articles d'ethnologie parisienne signés Tout-Paris [4]. Mirbeau y fait

1. En échange de ce ralliement, les orléanistes ont obtenu l'instauration d'un Sénat garant de l'ordre social. Cent vingt-huit ans plus tard, cette survivance anachronique de la sainte alliance des conservateurs de tout poil n'a rien perdu de sa nocivité.

2. Le 30 janvier 1875, par 354 voix contre 353, la Chambre a voté à la sauvette un amendement présenté par le député Wallon qui introduisait le mot « République » dans un texte constitutionnel.

3. Voir ses *Chroniques ariégeoises,* L'Agasse, La Barre, 1999.

4. Mirbeau n'est pas pour autant le seul signataire de ces chroniques, et il est parfois difficile de lui en attribuer à coup sûr la paternité. Un choix de plusieurs centaines de ces articles est consultable dans le Fonds Mirbeau de la Bibliothèque universitaire d'Angers.

également ses débuts comme chroniqueur polyvalent et comme conteur, sous son nom ou sous pseudonyme [1].

En 1883, alors qu'il s'endette d'importance et a besoin de rentrées rapides d'argent, pour les beaux yeux de Judith Vimmer [2], voilà que Mirbeau passe au service d'un banquier, Edmond Joubert, vice-président de la Banque de Paris et des Pays-Bas, qui, pour promouvoir ses affaires et avoir les moyens d'exercer des pressions sur les puissants du moment, a besoin d'un organe de presse qui seconde ses projets : ce sera un hebdomadaire petit format, à succès et à scandale, *Les Grimaces,* ancêtre du *Canard enchaîné,* qui se distinguera en apportant quantité de preuves de la collusion entre affairistes et politiciens opportunistes, « bande de joyeux escarpes » que notre pamphlétaire à gages accuse d'avoir fait main basse sur la France. Malheureusement ces *Grimaces* développeront également une idéologie antisémitique nauséabonde, pour laquelle Mirbeau fera son *mea culpa* un an exactement après le vingt-sixième et dernier numéro de cette éphémère revue à couverture de feu [3]. Cet antisémitisme de commande [4], vite renié, s'explique, selon toute vraisemblance, par la concurrence entre Paribas et la banque Rothschild, que la *vox populi* accusait d'être la cause majeure, fin janvier 1882, du célèbre krach de la banque de Bontoux, l'Union Générale, qui avait entraîné la ruine de centaines de milliers de petits épargnants. Il s'inscrivait de surcroît dans une tradition très bien ancrée, hélas ! dans le mouvement ouvrier et à gauche ou à l'extrême gauche de l'échiquier politique : pour nombre de

1. Il y fait notamment paraître, en 1882, sous le pseudonyme de Gardéniac, des *Petits Poèmes parisiens,* dont j'ai publié une anthologie (À l'Écart, Reims, 1994).

2. Sur sa liaison avec Judith, qui lui a inspiré le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire* (1886), voir notre introduction à ce roman, « Du calvaire à la rédemption », p. 4 dans cette édition.

3. Dans un article paru dans *La France* le 14 janvier 1885 et intitulé « *Les Monach* et les Juifs » (*Les Monach* est le titre d'un roman de Robert de Bonnières qui vient alors de paraître).

4. Les années précédentes, Mirbeau avait publié dans *Le Gaulois* une série de chroniques philosémitiques commandées par Arthur Meyer. Voir l'article de Pierre Michel, « Mirbeau philosémite », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, Angers, 1999, pp. 207-233.

socialistes et anarchistes de toute obédience, en effet, « juiverie » rimait souvent avec « oligarchie » et l'antisémitisme apparaissait inséparable de l'anticapitalisme. Il n'en reste pas moins que les articles antisémites, aussi odieux que stupides, que Mirbeau a signés ou a laissé paraître dans *Les Grimaces* ont pesé très lourd sur sa conscience torturée, et il n'a pas eu trop de ses grands combats politiques et esthétiques [1], ni de sa courageuse intervention dans l'affaire Dreyfus [2], quinze ans plus tard, pour faire oublier les lâches compromissions de ses débuts dans l'arène politique. On comprend qu'il ait éprouvé le lancinant besoin, sinon de justifier l'injustifiable, du moins de faire comprendre à ses lecteurs la logique pernicieuse d'un prolétariat pas tout à fait comme les autres et qui s'apparente fâcheusement à la prostitution. De fait, dès l'époque des *Grimaces* et dans nombre de chroniques des années suivantes, il compare le journaliste à la prostituée et ne cesse de répéter qu'il « se vend à qui le paye » [3]. Faut-il s'étonner, dès lors, s'il va se faire le défenseur attitré des pauvres filles dites, par antiphrase, « de joie », notamment dans une œuvre posthume, *L'Amour de la femme vénale* [4] ?

En même temps qu'il fait le domestique, en tant que secrétaire particulier condamné à s'adapter aux vices de ses maîtres successifs — comparaison filée dans *Un gentilhomme* —, et qu'il fait le trottoir, en tant que journaliste voué à toutes les basses

1. Voir ses *Combats politiques,* Librairie Séguier, Paris, 1990, et ses *Combats esthétiques, loc. cit.,* deux volumes.

2. Voir ses articles de *L'Aurore* recueillis dans *L'Affaire Dreyfus,* Librairie Séguier, Paris, 1991. Entre autres actions courageuses de Mirbeau, signalons qu'il a payé de sa poche, le 8 août 1898, l'amende de 7 555,25 francs, à laquelle avait été condamné Émile Zola pour son *J'accuse,* paru dans *L'Aurore* le 13 janvier précédent.

3. « Le Chantage », *Les Grimaces,* 29 septembre 1883. Mirbeau ajoute : « Il est devenu machine à louange et à éreintement, comme la fille publique machine à plaisir; seulement celle-ci ne livre que sa chair, tandis que celui-là livre toute son âme. Il bat son quart dans ses colonnes étroites — son trottoir à lui — accablant de caresses et de gentils propos les gens qui veulent bien monter avec lui, insultant ceux qui passent indifférents à ses appels, insensibles à ses provocations. »

4. Publié par mes soins aux Éditions Indigo & Côté Femmes, Paris, 1994. Il s'agit d'un bref essai sur la prostitution, dont le texte français est inconnu et que j'ai fait traduire du… bulgare ! Le seul texte connu est en effet une traduction bulgare publiée en 1922 à Plovdiv.

besognes qu'on lui inflige dans les quotidiens où il assure sa pitance quotidienne, le jeune Mirbeau fait ses premières armes littéraires en tant que « nègre » : il compose, pour différents commanditaires, des romans [1], des contes [2], de fascinantes *Lettres de l'Inde* [3], et sans doute aussi des comédies, que je n'ai malheureusement pas identifiées, faute de pistes. Rédigées avec une facilité étonnante, et probablement très bien payées, ces œuvres lui ont à coup sûr permis de mener une vie assez fastueuse, si l'on en juge par quelques factures de l'époque conservées dans les archives de l'écrivain, à la Bibliothèque de l'Institut. Mais elles lui ont aussi laissé un goût d'amertume, car un « nègre » n'a aucun droit de paternité sur les créations de son esprit et se trouve démuni de tout moyen de faire reconnaître sa valeur d'écrivain. Dès 1882 il s'en plaint, dans un conte nourri de ses propres expériences de la négritude et amèrement intitulé « Un raté », par le truchement de son personnage Jacques Sorel : « […] toute mon existence a été ainsi la proie des autres. Je voudrais aujourd'hui reprendre mon bien ; je voudrais crier : "Mais ces vers sont à moi ; ce roman publié sous le nom de X… est à moi ; cette comédie est à moi." On m'accuserait d'être fou, ou un voleur. » [4]

1. Cinq de ces romans ont été publiés par mes soins en annexe de mon édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau (Buchet/Chastel, Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2000-2001, trois volumes) : *L'Écuyère, La Maréchale, La Belle Madame Le Vassart, Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine.* Ils seront prochainement disponibles sur le site des Éditions du Boucher.

2. Notamment *Amours cocasses* et *Noces parisiennes,* republiés par mes soins chez Nizet, Paris, 1995.

3. Mirbeau les a rédigées pour le compte de François Deloncle et les a publiées en 1885, en deux séquences : la première, signée Nirvana, a paru dans les colonnes du *Gaulois,* et la seconde, signée N., dans celles du *Journal des débats.* Je les ai publiées en volume en 1991, aux Éditions de l'Échoppe, Caen.

4. « Un raté », *Paris-Journal*, 19 juin 1882 ; recueilli dans notre édition des *Contes cruels* de Mirbeau, Librairie Séguier, Paris, 1990, et Les Belles Lettres, Paris, 2000, tome II, p. 426 et reproduit en annexe p. 2678. Sur la négritude de Mirbeau, voir aussi l'article de Pierre Michel, « Quand Mirbeau faisait le "nègre" » , dans les Actes du *Colloque Octave Mirbeau,* pp. 81-101.

Un gentilhomme

Un gentilhomme est visiblement né du souvenir de cette lancinante frustration d'écrivain en même temps que du désir de faire comprendre, par le canal de la fiction, les sinuosités de son itinéraire politique. Le romancier y met en scène un nouveau raté de l'écriture [1], qui, comme lui, a été le secrétaire particulier d'employeurs successifs et a dû, avec souplesse, se plier à leurs exigences, flatter leurs lubies ou leurs préjugés, et rédiger à leur demande des écrits variés, aux orientations politiques les plus diverses. De même que son créateur, selon toute vraisemblance, ce raté, qui découvre l'existence d'un homonyme, symptôme de la perte de son identité, a fini par produire « mécaniquement », pour des mobiles strictement alimentaires, et sans investir quoi que ce soit de sa personne, les commandes qu'on lui passait selon les directives de ses maîtres. Mais — différence de taille entre le créateur et sa créature [2] —, il est « médiocre », de son propre aveu, et dépourvu, non seulement de talent, mais aussi de véritable personnalité. Si sa médiocrité explique sans doute ses difficultés à trouver de nouveaux employeurs, au risque de mourir littéralement de faim et d'être sur le point de prostituer son corps à de vieux messieurs des plus respectables [3] — ce qui constitue, par la même occasion, une explication simple et acceptable de la prostitution de sa plume, perçue comme un moindre mal —, l'absence de tempérament personnel et la plasticité de son moi constituent un avantage dans la lutte pour la vie, puisqu'il peut se couler sans difficulté dans les défroques successives qu'on lui impose. Sans grand risque de se tromper, on peut supposer que

1. On en retrouvera encore un dans son roman *Dans le ciel* (1892-1893) ; il portera le prénom prédestiné de Georges.

2. On peut relever des différences comparables dans des romans pourtant qualifiés d'autobiographiques tels que *Le Calvaire* et *Sébastien Roch.* Même s'il a prêté à ses personnages nombre d'expériences et de sensations personnelles, Mirbeau se distingue fondamentalement de Jean Mintié et de Sébastien Roch dans la mesure où il est parvenu, par la force de sa personnalité et la thérapie de l'écriture, à dépasser des traumatismes dont ses personnages sont à jamais les prisonniers et les victimes impuissantes.

3. Mirbeau fustige souvent ces messieurs respectables et hypocrites fort friands de chairs fraîches, notamment dans *La Maréchale, Vieux ménages* et *Le Foyer.*

Mirbeau a pu monnayer ses talents à un prix bien supérieur à celui des prestations de l'insipide Charles Varnat [1], mais que, en contrepartie, encombré d'exigences éthiques et animé de passions et de dégoûts témoignant d'une forte personnalité, il a eu beaucoup plus de mal que son double à se plier à tous les *diktats* de ses patrons. D'où son départ de *L'Ordre de Paris* début 1877, de *L'Ariégeois* en janvier 1879, de *L'Illustration* et du *Figaro* en 1882 et des *Grimaces,* en janvier 1884 [2]. Cela explique très certainement aussi pourquoi, dans ses éditoriaux de *L'Ordre de Paris,* il a tenté de donner du bonapartisme une image populaire, libérale et progressiste, de nature à susciter l'adhésion d'un nombre croissant d'électeurs ouvriers et paysans, lors même que l'Appel au Peuple s'alliait aux couches les plus conservatrices au sein de l'Ordre Moral. Mais ce que sa conscience gagnait d'un côté, en lui permettant d'exprimer autant que faire se pouvait des opinions pas trop éloignées des siennes, elle le perdait de l'autre, puisqu'il se faisait en toute connaissance de cause le complice d'une manipulation de l'opinion publique qu'il ne se pardonnera que difficilement [3].

Le projet d'*Un gentilhomme,* qui constitue, tout comme *Le Calvaire* et *Sébastien Roch,* un nouvel exemple de thérapie par l'écriture, est donc certainement très ancien. Mais, pour qu'il commence à prendre forme, il a fallu que Mirbeau songe à combiner la peinture de ce prolétaire-domestique-prostitué d'un genre tout particulier à deux autres thèmes qui lui tiennent à cœur.

Tout d'abord, l'étude de la grande propriété et de l'évolution de la vieille noblesse *latifundiste.* C'est ainsi que, vers le 20 mars 1895, répondant au reporter du *Figaro* Jules Huret, qui

1. Il est à noter que ce nom est fort rarement cité (six occurrences seulement, dont cinq en quelques lignes), comme s'il n'avait aucune importance, et qu'il n'apparaît que tardivement et par la bande, au cours d'un dialogue, comme celui de Meursault dans *L'Étranger.*

2. Sur ces différents points, voir les chapitres V, VI, VII et VIII de la biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle,* par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, Paris, 1990, 1 020 p.

3. Sur cet aspect de ses articles de l'époque, voir Pierre Michel, « Mirbeau et l'Empire », dans les Actes du colloque de Tours, *L'Idée impériale en Europe*, *Littérature et Nation*, n° 13, 1994, pp. 19-41.

l'interroge sur son travail, il annonce *En mission,* première mouture de la deuxième partie du *Jardin des supplices,* avant d'ajouter : « Vous seriez bien gentil, en même temps, d'annoncer la publication des *Mémoires d'une femme de chambre* et de *Les Vaines Semences,* roman sur la grande propriété. » [1] En l'absence de toute précision, nous ne saurions garantir qu'il s'agit bien de la première formalisation de ce qui deviendra *Un gentilhomme,* mais c'est assez vraisemblable : le titre évoque le désenchantement du narrateur au terme de sa longue expérience de « prolétaire de lettres »; et le sujet annoncé — « la grande propriété » — devait visiblement être traité dans *Un gentilhomme,* dont le protagoniste principal, le marquis d'Amblezy-Sérac, est précisément un grand propriétaire terrien du Calvados.

Ensuite, l'évocation du coup du 16 mai 1877, auquel il a été étroitement mêlé, et qui est pour lui une excellente occasion d'évoquer un quart de siècle de l'histoire de la France moderne, en mettant notamment à profit « l'herbier humain » — selon l'expression qu'il emploie dans *Un gentilhomme* — constitué au cours de toutes ces années où il a mis sa plume au service de la réaction. Pour cette entreprise d'une ampleur incomparable, son modèle n'est autre que celui de son maître Tolstoï dans *La Guerre et la Paix,* qu'il présentait ainsi à son ami et confident Paul Hervieu en juillet 1885 : « Avez-vous lu *La Guerre et la Paix* de Tolstoï? Quel admirable livre et quel génie que ce Russe! J'en suis tout émerveillé. Figurez-vous la vie russe, toute la vie russe, vie civile au pays, vie militaire dans les camps, pendant les campagnes de Napoléon Ier. Les empereurs, les maréchaux, les ministres, les prêtres, les grands seigneurs, les gommeux, les jeunes filles, les femmes, les soldats, les officiers, les usuriers, les paysans, les originaux, les francs-maçons, les bourgeois, les fous, les domestiques, les mendiants, les criminels, chaque personnage, si peu important qu'il soit, est vu, rendu, avec une netteté, une vérité, une intelligence, une grandeur véritablement inoubliables. Le cerveau de cet homme est prodigieux, il embrasse

1. Collection Pierre Michel. La lettre sera recueillie dans le tome II de la *Correspondance générale* de Mirbeau (à paraître à l'Âge d'Homme, Lausanne, en 2004).

toute la vie, et il n'a pas une minute, une seule minute de défaillance. C'est confondant. » [1] Or, en 1902, voici comment il présente son projet à Claretie, l'administrateur de la Comédie-Française, qui a reçu quelques mois auparavant sa grande comédie *Les Affaires sont les affaires* : « Je m'attelle à un roman très gros, très lourd, trop lourd pour moi, peut-être. Mais je me sens du courage, et je vais tenter cet effort. / Je voudrais montrer tout l'effort du parti catholique depuis le 16 mai [1877]. Politique, finances, religion, antisémitisme, Congrégations. Deux cents personnages… une action grouillante… sans théories. Rien que des récits et des types… tous les types ! Vous voyez quelles difficultés j'assume ! » [2] Si brève que soit cette évocation, elle confirme que Mirbeau s'est fixé comme objectif de réaliser, pour la France du dernier quart du XIXe siècle [3], l'équivalent de ce qu'a réalisé Tolstoï pour la Russie du premier quart. Vaste entreprise, s'il en est !

Pourtant, de ce grand œuvre ne subsisteront que les trois premiers chapitres, publiés par Alice Mirbeau en 1920 chez Flammarion ; quant au récit des préparatifs, du déroulement et des conséquences du 16 mai jusqu'à l'affaire Dreyfus, qui eût demandé un nombre impressionnant de volumes, il se limite aux premières semaines du mois de mars 1877, soit deux mois avant le coup d'État mac-mahonien du 16 mai ! Comment ne pas penser à la désinvolture de Sterne, dont *La Vie et les opinions de Tristram Shandy* s'achève alors que le héros est encore au berceau, avant même d'avoir eu une vie et des opinions ?…

Un roman inachevé

À en croire la « note de l'éditeur » qui précède l'édition posthume du roman, « le maître [y] travaillait quand la mort vint le

1. *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003, tome I, pp. 411-412.

2. Lettre à Jules Claretie du 2 septembre 1902 (University of Texas Library, Austin).

3. En octobre 1903, Mirbeau confirme cet objectif dans un entretien au journaliste autrichien, Lothar : « On y verra un noble qui se donne à la politique, épouse une Juive de Berlin et passe par toutes les étapes du boulangisme, du dreyfusisme, etc. » (propos rapportés dans *Le Figaro* du 10 octobre 1903).

surprendre ». La formule est doublement erronée : d'une part, elle laisse à penser que Mirbeau, pendant que se déroulait, dans les tranchées une des plus atroces tragédies du siècle, s'amusait à des jeux littéraires, ce qui était à mille lieues de ses préoccupations ; d'autre part, elle fait croire qu'il s'agit de l'ultime projet romanesque du grand écrivain, alors que, on l'a vu, il est bien antérieur à *La 628-E8* (1907) et à *Dingo* (1913). De fait, dès 1901, *Le Journal* en publie coup sur coup quatre chapitres : « La Blouse et la Redingote », le 19 mai, « Entre gentilshommes », le 27 mai, « M. le duc d'Orléans », le 2 juin, et « La Croix de Binder », le 9 juin. Or, chose curieuse, ces épisodes n'apparaissent pas dans la version publiée par les soins d'Alice Mirbeau ! La raison en est qu'Octave a jugé bon de les exploiter sans plus attendre, en les insérant dans cette œuvre à tiroirs que sont *Les 21 jours d'un neurasthénique,* qui paraissent en août 1901. Tout se passe comme s'il commençait à douter de sa capacité à venir à bout d'un roman au-dessus de ses forces — « très lourd, trop lourd pour moi, peut-être », écrira-t-il à Claretie quelques mois plus tard — et dont il préfère récupérer des chapitres pour les réemployer au mieux, comme il l'a déjà fait de *Dans le ciel,* autre roman qui laisse une impression d'inachèvement et qu'il n'a pas davantage jugé bon de publier. Pourquoi cet abandon ?

Force est de constater, en premier lieu, que l'entreprise dans laquelle il s'est imprudemment lancé est éminemment différente, par sa démesure, de tout ce qu'il a tenté jusqu'à présent : tous ses romans antérieurs étaient relativement courts, centrés autour d'un personnage à travers les yeux duquel toutes les choses sont perçues [1], et généralement concentrés dans le temps et limités dans l'espace. L'impressionnisme littéraire d'un romancier habitué à voir le monde à travers le trou de la serrure [2], et pour lequel le microcosme d'un village, d'un collège ou de l'office

1. Cette subjectivité n'implique pas forcément que les personnages principaux soient également les narrateurs : dans *L'Abbé Jules,* le narrateur est le neveu du frénétique abbé ; dans *Sébastien Roch,* le récit est à la troisième personne dans plus des trois quarts du roman ; mais dans ces deux romans c'est néanmoins, le plus souvent, la vision de Jules et de Sébastien qui nous est communiquée.

2. Arnaud Vareille a très justement parlé à ce propos de « complexe d'Asmodée ». Voir son article « Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien », dans les *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 9, Angers, 2002, pp. 145-169.

d'une maison bourgeoise, présente plus d'attraits que les grandes fresques épiques, ne le prédispose guère aux vastes synthèses qu'implique le grand projet évoqué dans sa lettre à Claretie.

D'autre part, pour faire vivre « deux cents personnages » empruntés à tous les milieux de la politique, de la finance et du clergé, n'eût-il pas été nécessaire de renoncer à la subjectivité d'un narrateur unique, qui, à la différence d'Asmodée, ne saurait s'introduire partout, ni sonder les reins et les cœurs, pour en revenir au bon vieux romancier omniscient, ersatz de Dieu, qui voit tout, et qui fait miraculeusement pénétrer son lecteur en tous lieux et en toutes âmes, comme le diablotin aux pieds fourchus des *Chroniques du Diable* [1] ? Or Mirbeau s'était lancé dans un récit à la première personne, conforme à son génie, et rédigé par un double auquel il prêtait beaucoup de lui-même — notamment sa serviabilité et son dévouement, auxquels deux de ses anciens patrons, Dugué de la Fauconnerie et Arthur Meyer, rendront hommage. Dans ces conditions, il a vite dû se rendre compte qu'il se fourvoyait.

Une deuxième explication peut être fournie par l'allure balzacienne ou zolienne des premiers chapitres, où le narrateur apparaît soucieux, avant que ne démarre l'intrigue proprement dite, de tout disposer et de présenter les personnages et la situation dans laquelle ils sont impliqués de la façon la plus complète et la plus compréhensible possible, alors que, précisément, toute l'évolution romanesque de Mirbeau, de *Dans le ciel* aux *21 jours d'un neurasthénique* en passant par *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre,* a été dans le sens de la rupture avec une conception du roman qu'il juge mystificatrice : celle qui véhicule l'illusion rationaliste et l'illusion finaliste [2] consistant à faire croire que tout est clair, que tout a un sens, que tout peut donc s'expliquer, et que le romancier, substitut de Dieu, a le

1. Chroniques parues dans *L'Événement* en 1885. J'en ai publié une anthologie, parue en 1994 dans les Annales littéraires de l'Université de Besançon (elle est encore disponible auprès de la Société Octave Mirbeau).

2. Sur ces illusions combattues par Mirbeau, voir Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture,* Société Octave Mirbeau-Presses de l'Université d'Angers, 2000, pp. 32-42.

pouvoir de rendre le monde, conforme à ses propres fins, totalement intelligible. Il est significatif à cet égard que, sur le point d'en finir avec sa longue introduction, il écrive froidement, à l'instar de Balzac dans *Le Père Goriot* : « J'aurais bien voulu terminer là tous ces préambules et entrer immédiatement dans l'action. » Ce qui implique une « action », avec une intrigue et des péripéties s'enchaînant inéluctablement, et des « préambules », permettant de rendre les événements rapportés totalement intelligibles au lecteur. Mirbeau se trouvait désormais en porte à faux avec lui-même.

Il se trouve de surcroît que les deux personnages principaux des trois seuls chapitres rescapés du naufrage, le narrateur Charles Varnat et le marquis d'Amblezy-Sérac, le gentilhomme du titre, nous apparaissent l'un et l'autre comme des énigmes vivantes, dépourvues de la moindre personnalité : l'un parce que la souplesse exigée par son statut de prolétaire l'a privé de tout droit à être lui-même, et l'autre parce qu'il est un *patchwork* vivant, fait de pièces et de morceaux mal ajustés, et un véritable caméléon, qui change d'apparences en fonction du public auquel il s'adresse, au point que le narrateur est bien en peine de définir ce personnage composite et inconsistant, qui le fascine autant qu'il lui répugne. Dès lors il y a une contradiction évidente entre l'annonce d'un récit qui prétend tout embrasser et tout expliquer et une longue entrée en matière, qui programme d'entrée de jeu la déception de l'attente du lecteur, puisqu'aucun des mystères ne sera jamais éclairci. Il s'avère que la psychologie des profondeurs, à l'instar de celle mise en œuvre par les romanciers russes, qui laissent subsister le mystère des sombres replis de l'âme, est difficilement compatible avec « l'art latin » de Balzac et Zola, que Mirbeau critique, dans une lettre précisément adressée à Tolstoï en 1903 [1], et qui entend apporter clarté et intelligibilité, au mépris de l'infinie complexité de l'être humain.

1. Il est à noter que tout un passage du chapitre II, sur les contradictions inhérentes à tout être humain, est quasiment identique à un passage de la lettre de Mirbeau à Tolstoï de septembre 1903 (cf. *Lettre à Tolstoï,* À l'Écart, Reims, 1991, p. 15).

Pour sa part, Monique Bablon-Dubreuil [1] envisage une troisième explication, qu'elle juge « séduisante », et qui pourrait compléter les deux précédentes sans les infirmer. Elle établit un « lien » entre le déclin de l'aristocratie et « l'impossible achèvement du roman ». Alors que Mirbeau jeune avait manifesté de l'intérêt pour la vieille noblesse et l'opposait avantageusement à la bourgeoisie triomphante et aux parvenus aux dents longues, il a peu à peu renoncé à cette image idéalisée, qui s'est nettement dégradée au fil des réapparitions d'aristocrates décavés, oisifs, fripons ou brocanteurs. De sorte que le romancier aurait perdu « toute espèce d'appétence à traiter d'un sujet devenu étranger ». Cette explication subtile est confirmée par l'évolution du personnage du marquis de Porcellet, de *Vauperdu* [2], achevé le 19 mars 1901, à l'ultime version de *Les Affaires sont les affaires* [3] de Mirbeau, créé à la Comédie-Française vingt-six mois plus tard, c'est-à-dire précisément pendant que le romancier ahane parallèlement sur son *Gentilhomme.* Dans la première version de cette grande comédie molièresque, le marquis apparaît comme infiniment plus humain que le brasseur d'affaires Isidore Lechat : sa noblesse de naissance n'est pas seulement de pacotille et s'accompagne d'une véritable noblesse d'âme, et il apparaît plus progressiste que le parvenu en comprenant la révolte de Germaine, la fille d'Isidore, en rendant hommage à sa dignité de femme et en allant jusqu'à évoquer la « leçon » inoubliable que la jeune réfractaire vient de lui donner. Dans la version finale de la pièce, il n'apparaît plus au contraire que comme un vieux noceur décavé, un panier percé et un parasite pas même capable d'assurer sa subsistance quotidienne, et, par conséquent, prêt aux plus louches compromissions pour éviter la ruine. De sa grandeur passée, il n'a conservé qu'un orgueil nobiliaire bien mal justifié, un sens de l'honneur des plus élastiques et qu'il met à

1. Monique Bablon-Dubreuil, « *Un gentilhomme* : du déclin d'un mythe à l'impasse d'un roman », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 5, Angers, mai 1998, pp. 70-94.

2. Sur cette première version des *Affaires,* voir l'article de Pierre Michel, « *Vauperdu* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003.

3. Voir notre édition critique de la pièce, dans le tome III du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003. En note sont relevées toutes les variantes de *Vauperdu.*

l'encan, et un vernis, un langage et des manières qui constituent autant de « grimaces » destinées à faire illusion et à créer, au regard du bon peuple, une image trompeuse de respectabilité totalement imméritée : la dignité affectée du marquis n'apparaît plus alors que comme une pure hypocrisie. Au moment où s'achève de la sorte la dégradation d'un modèle mythique à opposer aux nouveaux seigneurs (ou saigneurs ?) que sont les pirates des affaires tels que Lechat, qui ont du moins le mérite de créer du mouvement et de la richesse, le personnage du *gentleman-farmer* a visiblement cessé de fasciner Mirbeau.

On est cependant en droit de regretter qu'il n'ait pas mené à bien une entreprise, dont l'intérêt historique aurait été considérable. À défaut du grand œuvre rêvé, les trois premiers chapitres de « préambules » n'en constituent pas moins un témoignage passionnant sur les débuts d'Octave Mirbeau dans la jungle parisienne, en même temps qu'une évocation sans complaisance des luttes politiques clochemerlesques dans la France profonde des débuts de la Troisième République. Cette entrée en matière si réussie, qui « demeure un allèchement pour ce qui devait suivre et n'a pas été écrit », est si magistrale que Maxime Revon en concluait : « C'eût peut-être été le meilleur roman d'Octave Mirbeau. » [1] Le grand écrivain, d'ordinaire si modeste et si peu sûr de lui, n'était pas loin de partager ce jugement, si l'on en croit ses tardives confidences à Albert Adès : « Ce n'est pas un mauvais livre… Il y a des pages humaines… Je crois ? Je me trompe peut-être. » Et le jeune écrivain égyptien d'ajouter : « En écrivant le *Gentilhomme,* il se laissait aller à croire à son génie. » [2]

Pierre Michel

1. Maxime Revon, *Octave Mirbeau, son œuvre,* Nouvelle revue critique, 1924, p. 27 et p. 28.

2. Albert Adès, « L'Œuvre inédite d'Octave Mirbeau », *Excelsior,* 3 juin 1918.

Livre premier

I

Le 1er mars de l'année 1877 fut la date importante de ma vie, et je me rappelle, avec une extraordinaire précision, tous les détails, même les plus indifférents, qui marquèrent cette journée en traits pourtant si effacés et qui, aujourd'hui, après tous les événements, intimes et publics où je fus mêlé, l'éclairent, pour moi seul, d'une sorte de majesté historique. Que le lecteur se montre indulgent à la futilité de ces premiers souvenirs, en raison de l'émotion qu'ils renouvellent en mon cœur, et qu'il sache que ce n'est pas seulement pour lui que j'écris ces pages, mais surtout pour moi qui éprouve, à les revivre, une joie âpre et forte — du moins je me le figure.

Donc, le 1er mars de l'année 1877, par un vilain temps aigre et brumeux, je débarquai, le soir, à huit heures, sur le quai de la petite gare de Sonneville-les-Biefs. Nous avions près de trois heures de retard; il nous avait fallu attendre, en divers embranchements, des correspondances qui n'arrivent jamais. La lenteur exaspérante du train, les longs arrêts aux stations, cette journée grise et maussade, passée dans un compartiment de troisième classe, entre un artilleur à moitié ivre qui regagnait sa caserne, et un ouvrier peintre qui ne cessa de chanter *Le Trouvère,* les mille préoccupations que me causait l'existence nouvelle et inconnue où j'allais entrer, tout cela me mettait dans une mauvaise disposition d'esprit et de nerfs. J'étais exténué de fatigue; j'avais faim. Ne voulant pas me présenter, à une heure aussi avancée de la soirée, au marquis d'Amblezy-Sérac que, par discrétion et timi-

dité, je n'avais pas prévenu de mon arrivée chez lui, je me fis conduire à l'auberge du village — *Les Trois Couronnes,* je vous demande un peu —, tenue par Hippolyte-François Berget, successeur. Ainsi l'annonçait pompeusement une enseigne, plaque de tôle, dévernie et rouillée, qui, au-dessus de la porte charretière, grinçait au vent comme une girouette. Je décidai que je souperais et coucherais là, vaille que vaille. Le lendemain, plus dispos, je me rendrais au château de Sonneville. J'aimais mieux cet arrangement. Il avait l'avantage de reculer encore l'épreuve toujours dangereuse d'une première entrevue avec quelqu'un de qui dépendait mon avenir. Je dois avouer aussi que mes habits de voyage étaient fort peu honorables, pour ne pas dire dégoûtants, et j'avais une barbe de deux jours, ce qui sans doute n'eût point manqué d'impressionner fâcheusement le marquis sur mon compte. J'ai appris, par une dure expérience, à connaître les riches et la stupide cruauté de leurs exigences. Plus on est pauvre, moins on a le droit d'être salement vêtu.

Le dîner était fini depuis longtemps, la salle déserte, les serviettes des pensionnaires, nouées en cravates graisseuses au col des bouteilles, la table principale pas encore débarrassée. Une ignoble odeur de cidre suri et de vinasse, de graillon et de fumier emplissait la pièce. Bien que familier des pires gargotes parisiennes et de leurs infectes cuisines, je crus que j'allais avoir un haut-le-cœur, en pénétrant dans cette salle. La faim me remit vite. Après un colloque animé entre l'hôtelière et sa domestique, une grosse fille pataude, sale et dépeignée, on me servit, à une petite table, dans un coin à peine éclairé, un repas exécrable et copieux que, malgré son incomestibilité, je dévorai gloutonnement, n'ayant rien pris, depuis le matin, qu'une tasse de chocolat avalée, en toute hâte, au buffet de Mantes. L'hôtelière n'avait point quitté la salle et semblait me surveiller… Sur une question que je lui adressai, elle me dit vivement, avec un air de me féliciter :

— Ah ! vous allez au château ?

— Mais oui…

— Au château de Sonneville ?

— Bien sûr !

Jusque-là, elle ne m'avait prodigué aucune prévenance. À peine m'honorait-elle, de temps à autre, d'une attention rapide,

plutôt dédaigneuse, que justifiaient mon aspect chétif et mon pauvre équipage. J'observai alors qu'elle me regarda avec plus de bienveillance et, même, avec presque de l'admiration, au point qu'elle crut devoir rajouter une grappe de raisins secs et une poignée d'amandes à l'assiette de dessert qu'elle avait préparée pour moi, sur un coin de la grande table. Une personne assez comique, vraiment : trop blonde et tavelée, grosse et courte de charpente, ni jeune, ni vieille, ni homme ni femme; un buste carré, très épais, sur des hanches désunies, des yeux très pâles, assez doux, des yeux stupides, un nez sans lignes, qui ne laissait voir que le triangle noir des narines… Elle reprit :

— Ah! vous allez au château?… tiens… tiens… tiens!

— Est-ce loin du village? demandai-je, voulant éviter des questions indiscrètes, dont je voyais, sur ses lèvres et dans ses yeux, se former les points d'interrogation.

Désignant une fenêtre, au fond de la pièce :

— Tenez! fit-elle… On voit la grille d'ici… à l'autre bout de la place… en face de l'église… Je veux dire qu'on la verrait, s'il faisait jour… Une grille énorme… en fer forgé… avec les armes du marquis, au fronton… C'est quelque chose, pour sûr!… Par exemple, on ne voit pas le château… L'avenue qui y conduit a plus de quatre kilomètres… pensez donc… une avenue magnifique… toute en ormes… des ormes gros… gros… qui comptent plus de trois cents ans d'existence… et qui valent au moins cinq cent mille francs… à ce que prétend Baptiste Renoult, le marchand de bois d'ici… C'est un beau château, vous savez?… ça, oui!… sapristi, oui!…

Elle allait, venait, soufflait, ouvrait et refermait la porte de la cuisine, activait d'une voix de commandement la grosse servante qui tardait d'apporter les plats, tournait autour de moi, sans cesser de parler.

— Ah! oui… c'est un beau château!… quoique très vieux, il est quasiment tout neuf aujourd'hui, car M. le marquis l'a fait réparer de fond en comble, à l'époque de son mariage… vous comprenez?… Ah bien! Il y en a là-dedans, des affaires! Allons, Mélie… le lapin… dépêche-toi!… Un vrai palais de roi, mon cher monsieur… Et les écuries, donc!… Comme une cathédrale!… Sacrée Mélie!… qu'est-ce qu'elle fait?

À son expression de contentement, il était visible qu'elle racontait des choses sympathiques et s'y complaisait… mais ces détails de paysage et d'architecture m'intéressaient médiocrement, pour l'instant… Je l'interrompis, non sans quelque vivacité…

— Et le marquis? Parlez-moi du marquis… Vous le connaissez?

— M. Arnold?… Si je le connais? Ah! bien, vrai!

Sa physionomie s'éclaira de joie… de plus de joie… Ses gestes eurent une gravité presque religieuse.

— En voilà un homme gentil… et gai… et pas fier… et qui plaisante avec tout le monde… et qui monte à cheval… que c'est un plaisir de le voir passer sur la place… On dirait d'un cirque, ma foi! Et beau garçon!… Mazette!… Berget et moi nous avons sa photographie, sur la cheminée, dans notre chambre… Mélie… va chercher la photographie!…

Je la rappelai :

— Inutile, madame Berget… Je le connais, moi aussi…

— Oui, mais… insista-t-elle… il est tiré en capitaine de dragons… vous ne l'avez peut-être jamais vu, en capitaine de dragons?… Une main sur son sabre… son casque sous le bras… et la tête de trois quarts, en arrière!… C'est quelque chose! Un vrai général, quoi!… Il en a tué, allez… des Prussiens et des maudits communards!… Ah! on peut chercher loin en France et ailleurs… Si on trouve, quelque part, un homme pareil, je veux être pendue!

Elle déménagea de la table sur le buffet des piles d'assiettes, des bouteilles, augmenta, généreusement, mon dessert de trois figues sèches, et elle continua sur le même ton d'enthousiasme :

— Depuis que c'est lui, le maître… il y en a, joliment, du changement… pour tout le monde, ici… Ça va… ça vient… Et des équipages… et des fêtes… et des chasses… et des domestiques! La dépense marche, allez!… Il en remue, de la monnaie et des poignées de mains!… Quand il arrive quelque part, tout le monde est content… on l'acclame : « Vive monsieur le marquis! » Faut dire que défunt M. le marquis, le père, n'était pas commode tous les jours… Ah! non!… Un bon homme aussi, pour sûr… mais pas commode, quoi!… Tenez!… il y a dans l'église… toute une chapelle — la plus grande, la plus riche —

réservée au château, pour la famille, les invités… la livrée… Moi… je trouve ça juste… Ça ne serait pas la peine d'être si haut placé… d'avoir un si beau château… et tant de fortune… si l'on était confondu avec le commun… avec les petites gens comme nous… n'est-ce pas ?… Du vivant de défunt M. le marquis, le père… c'était bien autre chose… et voici comment cela se passait… Tous les dimanches… un peu avant la fin de la messe… le suisse, un ancien tambour-major de la garde, venait se planter, devant la chapelle… au port d'armes, quasiment… Vous comprenez ?… sa hallebarde sur l'épaule, la main appuyée sur la pomme de sa canne… Lorsque le vieux marquis se levait, pour partir, alors le suisse le précédait de dix mètres, et frappant les dalles de sa canne, écartant la foule, à coups de hallebarde, il criait : « Place… place… pour monsieur le marquis !… » Ensuite, il l'accompagnait jusqu'à sa voiture… Un dimanche… je ne sais pourquoi… le suisse ne vint pas… Le vieux était dans une colère, dans une colère !… Fallait voir ça !… Il ne voulait pas s'en aller… « Où est-il, ce cochon-là ?… », qu'il disait, blême de rage… « qu'on aille me chercher ce maroufle… que je lui tire les oreilles… à cet animal ! » Si bien que monsieur le vicaire, pour faire cesser le scandale, remplaça le suisse, ce dimanche-là… Il prit la tête du cortège, en surplis, et faisant claquer sa claquette, tous les vingt pas, il criait, lui aussi : « Place, place pour monsieur le marquis ! » Les mauvaises langues jasèrent, vous pensez !… Aussi, à la mort de son père, M. le marquis supprima cette cérémonie… Il déclara au suisse : « Je n'ai besoin de personne, mon brave… J'ai des coudes, sacré mâtin… j'ai des coudes !… » Pour sûr qu'il en a, des coudes… D'abord, il a de tout !…

Elle reprit haleine, et elle dit :

— Tout de même, il était un peu braque, le vieux !… Et serré, serré !… Dame !… il n'était pas riche, non plus, comme M. Arnold !… S'en faut !…

Inscrivant une sorte de parenthèse dans son récit, elle commenta :

— Oui… les uns l'appellent « monsieur Arnold… », les autres « monsieur le marquis… » Ça dépend… vous comprenez ?… Nous, Berget et moi… nous l'appelons tantôt « monsieur le marquis », tantôt « monsieur Arnold »… L'habitude, dites !… Et aussi… parce que c'est l'enfant du pays !…

Je n'étais pas assez naïf pour croire que je tirerais de cette femme stupide et loquace des renseignements précieux sur la vie intime, le caractère secret du marquis d'Amblezy-Serac. Pourtant, elle m'avait fourni deux ou trois traits amusants, et elle résumait l'opinion qu'on avait de lui, dans la contrée; document négatif, en soi, que je devrais soumettre à un plus sévère contrôle, mais qui, néanmoins, m'était utile. Du reste, en dehors de toute curiosité, j'avais besoin, dans l'état d'inquiétude où j'étais, que quelqu'un — même quelqu'un d'aussi vulgaire que cette femme — marchât, parlât, bourdonnât, s'agitât autour de moi…

— Il est vraiment aussi riche que ça?… insistai-je pour dire quelque chose.

Elle s'exclama, en levant vers le plafond, comme pour un serment, ses petits bras accourcis :

— S'il est riche?… Ah! Seigneur Jésus!… S'il est riche?… Ah! Bon sang!… C'est-à-dire que…

Sans doute, elle ne put trouver une comparaison suffisamment noble et imagée pour exprimer, d'une façon saisissante, la richesse du marquis. D'ailleurs, elle était à bout de souffle… Elle s'arrêta court, les joues toutes gonflées… Après une pause, durant laquelle elle remplit d'air sa poitrine :

— Il n'y a que pour la chasse… fit-elle, changeant d'idée, brusquement, et sur un ton qui comportait une légère restriction… Ah! dame!… il ne badine pas, là-dessus… C'est son père, tout craché…

Et, avec un sourire malicieusement niais :

— Il est bien aussi quelquefois… un peu original…

Je flairai des histoires sinistres.

— Original?… répétai-je… Il est original?… qu'appelez-vous être original?

— Il est farceur, donc!… Il aime à rire… souvent, c'est à payer sa place…

Elle me montra, clouée sur un écusson de bois verni, dans le panneau de la cheminée, une tête naturalisée de vieux dix-cors. Deux fusils à pierre, deux poires à poudre, une blague à tabac, un fouet à chiens, pendaient accrochés, symétriquement, en trophée, aux andouillers du bois.

— Vous voyez bien ça?… C'est M. le marquis qui nous l'a donné, l'année dernière, à la fin des chasses… Un cadeau pas ordinaire!… En l'apportant, il a dit à Berget : « C'est pour toi… Seulement, tu sais, mon cher, tâche de ne pas en avoir autant sur la tête… Sacré Berget!… Sacré cocu de Berget! »

Elle se mit à rire bruyamment :

— Ma foi oui!… comme ça… pour plaisanter, pour rigoler… Car vous pensez bien… Et ils ont pris une bouteille ensemble… C'te idée, tout de même!

Elle ajouta en considérant avec reconnaissance la tête de cerf :

— Nous avons été bien contents!… Tout le monde n'a pas ça, chez soi… Et ça meuble…

Amusée par ce souvenir, elle changea mon assiette et me passa le dessert :

— C'est vrai que M. le marquis a connu Berget, tout enfant, et qu'il continue de le traiter en camarade… Et puis Berget est son adjoint… Quand M. le marquis est à Paris, c'est lui qui s'occupe des affaires de la mairie… Il n'y a donc rien d'étonnant à ça… Mais il tutoie tout le monde, et il appelle tout le monde : « Mon cher! » Surtout le cultivateur… Ah! il aime le cultivateur… et le cultivateur l'aime… Dieu sait!… C'est son homme, au cultivateur, quoi!… Aussi, à la prochaine élection de député… ça, c'est réglé!…

— Et la marquise? demandai-je pour rajeunir la conversation qui menaçait, en s'éternisant sur le marquis, de dégénérer en potins ridicules et interminables…

Elle hésita, un moment, à répondre, et je remarquai qu'elle n'avait plus le même visage, et la même voix, en parlant de la marquise, un visage devenu grave et renfrogné, une voix où je sentis des réticences, et, peut-être même, de l'hostilité.

— Madame la marquise n'est point ici… dit-elle brièvement… elle est encore à Paris.

— Oui… oui… je sais… Mais comment est-elle?

— Comment qu'elle est?… Mon Dieu… une grande femme… une grande belle femme… avec une figure sévère… Elle ne parle pas souvent au monde… Ça, non!… Pas par fierté, je suppose… C'est une femme qui n'a point l'idée de parler… Voilà tout…

Plus bas, avec un air de mystère :

— Elle est souvent malade, à ce qu'on dit… ajouta-t-elle… Ça doit la tenir dans le ventre, comprenez-vous?… Ah! elle a bien fait d'avoir deux enfants… parce que… maintenant… paraît qu'elle ne pourrait plus…

Ces derniers mots, elle les prononça sans tendresse, sans la moindre nuance de pitié… Et, pour couper court à un entretien qui, de toute évidence, la gênait, elle me dit, en se dirigeant vers la cuisine :

— Prendrez-vous du café?

— Merci!

Je lui fis signe de revenir.

— Dites-moi, madame Berget?… On l'aime moins que le marquis, hein?

Elle hocha la tête d'un air d'ennui :

— C'est pas qu'on ne l'aime point… répondit-elle… mais elle n'est pas du pays… vous comprenez!… on prétend même qu'elle est étrangère… Sans ça… C'est une femme très respectable… très considérée… et elle fait ici… beaucoup de bien… beaucoup de bien…

C'était à regret, me semblait-il, qu'elle se croyait obligée de rendre hommage aux libéralités de la marquise… Avec une sorte de finesse paysanne, par des réponses évasives et dilatoires, elle s'efforçait d'échapper à mes questions. Ses yeux devenaient durs et méchants; ses lèvres se serraient en un pli aminci. Je pris un plaisir enfantin à la pousser dans la voie des confidences.

— Qu'a-t-elle fait?… Voyons, madame Berget?

— Oh! des tas de choses.

Je la pressai de nouveau :

— Mais encore? Quoi?…

Elle resta perplexe pendant quelques secondes… D'un geste embarrassé, elle avait relevé le bas de son tablier qu'elle tordait autour de la ceinture, et qu'elle retirait ensuite pour le tordre à nouveau…

— Eh bien… se décida-t-elle tout à coup… Elle a donné à l'église le maître-autel tout en marbre… et la lampe du sanctuaire… tout en or… Et puis… elle a donné un dais brodé d'argent… des calices… un ostensoir… des statues de la Vierge… Et puis… elle a donné des bannières pour la confrérie de l'Immaculée-Conception… Et puis… elle a donné des chapes

de toute sorte… des étoles… des surplis de dentelle pour monsieur le curé… Et puis… une cloche… beaucoup trop lourde pour le clocher… et puis une horloge, où chaque fois que l'heure sonne… on voit des saints tout petits sortir d'une niche, faire la révérence, et disparaître par une autre niche…

Elle se tut.

— Ah ! m'exclamai-je… C'est tout ?

— Et puis… elle a bâti… et elle entretient à ses frais… ce grand hospice, sur la route de Caen… qui est comme un palais. On l'aperçoit du chemin de fer… en arrivant à Sonneville… sur la gauche… vous l'avez bien vu, sans doute ?

— Ma foi, non !

— Ça vaut la peine !… une bâtisse magnifique… brique et pierre, avec une immense croix d'or… tout en haut… qui domine la plaine !… Et des colonnes… et des jardins… et des chapelles !… Est-ce que je sais ?… seulement, c'est très difficile d'entrer là-dedans… faut des protections… des papiers… des histoires et paraît que ça ne sert pas à grand-chose. En ce moment… il n'y a que deux ou trois pauvres malades, qui viennent on ne sait d'où, et qui sont perdus là-dedans… vous pensez ?…

— Et puis ?…

— Et puis… elle est en train d'achever la construction d'une école libre — l'École des Saints-Anges — que dirigeront les sœurs de la Providence… Vous comprenez… il n'y avait que des écoles laïques où l'on n'apprend aux enfants que le vice, et à mépriser le bon Dieu… Ça n'était pas convenable ! Ça, par exemple, tout le monde trouve que c'est bien utile… Et c'est de l'argent, allez !… Sans compter un calvaire… en granit sculpté… de dix-sept mètres de haut… qu'elle a fait venir du fin fond de la Bretagne… On doit le planter, cette année, au carrefour des Trois-Fétus…

Et après un court silence, elle résuma :

— Pour sûr qu'elle fait bien du bien !

Poussé par un sentiment assez bas, où s'accusait l'aigreur de mes rancunes sociales, je demandai à l'aubergiste, avec un léger sifflement dans la voix :

— Tout cela est très joli… mais… dites donc, ma bonne madame Berget… est-ce que la marquise n'est pas juive ?

Je le savais mieux que cette brute de paysanne que la marquise était d'origine juive. Pourtant ma question n'était pas oiseuse, et elle avait un sens précis. Après une telle énumération de ferveurs catholiques, il m'était agréable que cela fût constaté. Oui, à l'entendre dire, même dans cette salle déserte, même par cette créature indifférente, aussi indifférente que l'opinion qu'elle pouvait exprimer, je voulais prendre un plaisir dont le comique amer et savoureux me réjouissait intensément.

— Ça se peut bien… fit-elle vaguement… On le dit…

— Et Allemande?… Est-ce qu'elle n'est pas Allemande aussi?

— Qu'est-ce que vous voulez?… Moi, n'est-ce pas?…

— Et vous avez raison, m'écriai-je, en frappant sur la table… que vous importe, après tout, qu'elle soit juive ou non? Allemande ou Espagnole? Au diable!… L'argent est l'argent, hein?

— Tiens! bien sûr…

— Qu'est-ce que ça fiche d'où il vient… pourvu qu'on sache où il va?

— Ça… c'est vrai!

— Dans nos poches… surtout… si c'est possible… Et c'est possible… hé! hé!… excellente madame Berget!…

Brusquement plus familière, elle se retourna vers moi, les paumes à plat sur les hanches :

— C'est-y comme valet de chambre que vous allez au château? me demanda-t-elle.

Rien dans son visage ne révélait l'ironie; par son air sérieux et anxieux, elle exprimait plutôt la crainte d'avoir trop parlé et que je puisse exploiter, plus tard, contre elle, les confidences qu'elle venait de me faire.

— C'est une bonne place! appuya-t-elle… c'est des maîtres comme il n'y en a pas beaucoup… Ça!…

Je n'avais plus le sentiment de la mesure. Froissé qu'on pût me prendre pour quelqu'un de condition si basse, j'arrêtai net la conversation, et me levai de table, sans répondre.

J'allumai une cigarette et sortis sur la place.

La place était silencieuse, la nuit très noire. À l'exception d'un petit café, en face, dont la devanture restait éclairée, nulle lumière ne brillait aux fenêtres des maisons. Seuls, parmi les êtres vivants, des chiens rôdaient, en quête d'ordures… Les habitants

de ce morne village dormaient déjà, dans la crasse séculaire de leur abrutissement.

— Elle a raison, cette femme imbécile, maugréai-je en moi-même… Quoiqu'elle soit incapable d'avoir mis dans sa question la moindre intention spirituelle ou satirique, c'est la justice même qui parle par sa bouche… Il n'y avait pas autre chose à me dire… Et je viens de me conduire encore comme un laquais.

Mécontent de moi, du marquis, de la marquise, de cette stupide hôtelière, mécontent de tout le monde et de tout, j'arrivai jusqu'à la grille du château. Elle était fermée. Des guirlandes dorées, trop massives, épousant la courbe du fronton, luisaient sourdement dans la nuit. Deux autres grilles de même style, ouvertes, celles-là, plus basses que la principale et reliées à elle par une sorte de mur en balustrade, supportant de lourds lampadaires de bronze, donnaient accès à droite et à gauche sur les contre-allées de la grande avenue. Je franchis celle de gauche. L'avenue où je m'engageai me parut, en effet, spacieuse et royale, mais toute pleine de ténèbres. J'en distinguai confusément l'immense nef et le prolongement des colonnades. Le ciel nuageux, uniformément couleur de plomb, était si sombre que c'est à peine s'il teintait d'un peu plus de clarté l'intervalle des troncs d'arbres, l'interstice des branchages encore sans feuilles, et l'enchevêtrement compliqué de la voûte. Au-dessus de moi, le vent heurtait les unes contre les autres les ramures qui craquaient et faisaient entendre des plaintes presque humaines. Quelques brindilles mortes tombèrent à mes pieds.

— Ainsi donc, me dis-je… c'est là-bas… au fond de ce lugubre là-bas… où je ne vois rien que de la nuit. C'est là que je vais vivre désormais!… Pour combien de temps? Parmi quelles fantaisies… quels caprices… quels égoïsmes inédits, peut-être? Et quelles humiliations nouvelles m'attendent encore? Et de quelles haines plus douloureuses vais-je encore charger mon pauvre cœur? Comme s'il avait besoin de cela, mon Dieu!

J'étais plus nerveux, plus inquiet, impatient de je ne sais quoi, en proie à une sorte d'agaçante fièvre que l'obscurité redoublait. Et je marchais, ou plutôt je piétinais dans cette ombre inconnue, avec une véritable souffrance. J'appelais à moi les images de ce marquis, terrible, peut-être, dans sa bonhomie et dans sa gaieté, lesquelles semblaient prendre, à travers les récits de l'hôtelière,

une expression de grimaçante et ricanante férocité; de la marquise, silencieuse, à la figure sévère, plus impitoyable d'avoir renié sa race et sa foi, du château fastueux, tumultueux, où je me sentais à l'avance si effacé, si perdu, petit reflet falot, errant comme une tache sur la somptuosité des murs… Et sitôt évoquées, ces images, je les éloignais de moi avec colère, avec terreur…

Mon dîner commençait à me peser sur l'estomac. Il faisait froid d'ailleurs, un froid agressif et pénétrant. Une brume épaisse montait des prairies latérales, entrevues à peine, me glaçait les jambes, m'irritait la gorge. N'étant pas d'humeur bucolique, et nullement disposé à m'attendrir sur la poésie de la nature nocturne, je rebroussai chemin. N'avais-je pas des mois et des mois, des années et des années, peut-être, pour admirer l'ordonnance seigneuriale de cette avenue… y rêver — ah! oui, y rêver! — et en compter les arbres trois fois centenaires, s'il me plaisait, aux heures probables, hélas! où l'ennui, les déceptions, la solitude morale me rongeraient l'âme comme toujours?… Je relevai le col de mon paletot, et, les mains dans mes poches, je rentrai au village, très vite.

Ici se place un incident infiniment grotesque et pénible.

Comme je longeais le trottoir de la place dans la direction de l'auberge, j'entendis, venant de la boutique close d'un perruquier, des sons étouffés, des sons lamentables d'accordéon. Cela ressemblait, parmi le silence et parmi les ténèbres, au bêlement plaintif, au bêlement lointain d'un chevreau égaré dans un bois, la nuit. Je m'arrêtai. Entre les volets mal joints, par le rais de lumière des volets, j'aperçus le perruquier, un petit homme pâle, boutonneux, très noir de moustaches et de cheveux. Il était assis, au milieu de la boutique, sur un escabeau, en manches de chemise, les jambes croisées, les yeux mouillés d'extase! Ah! comme il était loin, loin de la terre, de ses contigences banales et de ses vulgaires réalités!… Et, en manœuvrant son instrument qui, entre ses doigts, se déroulait, se repliait, s'allongeait et se recourbait en mouvements annulaires comme une grosse chenille verte, il balançait, de gauche à droite et de droite à gauche, sa toute petite tête qu'amplifiait démesurément, aux tempes, et que terminait en pyramide un haut toupet frisé, au milieu duquel se plantait un peigne de corne blonde. Sa femme, les seins libres et

tombants, sous une camisole d'indienne mauve, très sale, et deux vieux voisins, écoutaient, immobiles, éperdus, la gorge haletante, les dents serrées, en proie à la plus violente crise d'idéal qu'il m'eût été donné de vérifier encore… Ah! comme ils étaient, eux aussi, loin de la terre, emportés dans un rêve de blancheurs profondes et magiques!… Les yeux au ciel, les mains à plat sur ses cuisses écartées, la femme pleurait… pleurait… des larmes surhumainement douces. Les deux vieux voisins avaient des regards fixes et tout blancs, sous les paupières presque entièrement révulsées; une sorte de bave coulait lentement du coin de leur bouche… Et aussi pleurait, et aussi bavait, me semblait-il, une tête en carton, éclaboussée de carmin, qui, sur le comptoir, parmi des fioles, dressait la bizarre architecture d'une perruque rousse inachevée… Et dans un chevrotement indicible la grosse chenille verte, frémissant aux mains du perruquier, chantait l'air de Mignon : « Connais-tu le pays?… » Si je note ce détail puéril, c'est que, devant ce spectacle — en vérité, j'ignore pourquoi —, j'éprouvai une telle tristesse que mon irritation nerveuse, aiguë jusqu'à l'insupportable douleur, se fondit… se noya, tout à coup, dans un affreux découragement… qui n'était pas sans douceur, du reste…

Je continuai mon chemin…

Sur le pas de la porte de l'auberge, et face à la porte, deux personnages, de taille exiguë, pareillement vêtus de vestons à larges carreaux, les jambes maigres et difformes prises dans des culottes de cheval, un pardessus mastic sur le bras attendaient je ne sais quoi, en fumant de courtes pipes… Un gros *bull-dog,* au museau plissé comme la face d'un vieux juge, s'épuçait à quelques pas derrière eux.

La voix de la patronne cria de l'intérieur :

— Non… monsieur Joë… Berget n'est pas encore rentré de la foire de Thiberville… Bien sûr qu'il va rentrer dans un bel état!… Mais je suis à vous, monsieur Joë… je suis à vous…

— *All right!* répondit l'un de ces hommes qui était, sans doute, M. Joë…

Comme ils ne s'écartaient pas pour me livrer passage je les heurtai du coude un peu brutalement, et me fis place. Ils avaient des visages complètement glabres, très rouges, grimaçants et

flétris… un air d'insolence ridicule, de cynisme édenté, devant quoi je retrouvai, en une seconde, mon humeur agressive.

« Des palefreniers du château… pensai-je… des confrères à moi… Ah ! Ah !… c'est du propre ! »

D'une voix grêle et précipitée, avec des grimaces burlesques et furieuses, ils baragouinèrent quelques mots en anglais… des mots insultants sans doute… Je n'y pris pas garde… Je plastronnai, ainsi qu'il convient à quelqu'un empressé de manifester sa supériorité sociale.

— Une voiture, demain, à neuf heures ! ordonnai-je à l'hôtelière qui s'avançait…

— Bien, monsieur !

D'un ton plus impérieux et très digne, j'accentuai :

— Pour me conduire au château de Sonneville… avec mes bagages, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur…

Les palefreniers s'étaient tus ; le *bull-dog,* les oreilles dressées, avait pris la position du chien à l'arrêt ; et, tous les trois, ils me considéraient un peu étonnés… Affectant de ne pas faire attention à eux, je pris le bougeoir que me tendait l'aubergiste.

— À neuf heures exactement, je vous prie ! recommandai-je à nouveau.

— Soyez tranquille, monsieur… ce sera prêt !…

Et je me retirai solennellement dans ma chambre, pendant que l'hôtelière, les deux hommes d'écurie et le *bull-dog* chuchotaient à voix très basse, en normand, en anglais, et en chien, des paroles que je n'entendais plus…

Je ne pus dormir et passai une partie de la nuit à m'agiter, m'énerver, me tourner et me retourner dans mon lit, dont les draps suspects et humides, et le double matelas de plume, où j'enfonçais comme dans une boue molle, me furent réellement un supplice. La moindre chose, le plus insignifiant détail, tout contribuait à exaspérer mes nerfs déraisonnablement… Jusqu'à ce Berget qui m'agaçait de n'être pas revenu de la foire de Thiberville, cet animal-là !… Et la marquise, avec sa figure sévère, et son ventre malade !… Pourquoi n'avait-elle pas une figure souriante, et un ventre comme tout le monde ?… Aussi ce fut, sans le moindre calme, péniblement, presque douloureusement, que je me mis à réfléchir sur ce qui m'arrivait, à ressasser, de même

qu'on ressasse un mauvais rêve persécuteur, des tas d'idées pessimistes, des souvenirs décourageants, et de plus décourageants projets…

Non, je n'allais pas au château de Sonneville comme valet de chambre, j'y allais comme quelque chose de pire, peut-être, comme « secrétaire intime et particulier » du marquis d'Amblezy-Sérac. Vraiment, il n'y avait pas là de quoi me vanter, et de si fort mépriser ces deux palefreniers dont la condition n'était pas sensiblement inférieure à la mienne et qui avaient du moins cet avantage sur moi d'exercer un métier précis, et plus libre. N'avais-je pas agi, contrairement à toute logique, et poussé par un mouvement de pauvre orgueil, en foudroyant, d'un regard hautain, la brave Mme Berget qui, dans la simplicité, dans la clairvoyance de son âme, soupçonnait, fort judicieusement, à mes manières malséantes, à ma façon de parler, que je pusse être un domestique ! Il y a vraiment des moments dans ma vie où je ne puis m'empêcher — bien que j'en sente le parfait ridicule — de me montrer un sot orgueilleux et enfantin !…

Un domestique ?… Et pourquoi pas ? Par quelle casuistique le « secrétaire intime et particulier » d'un monsieur ne serait-il pas domestique ?

Un secrétaire ne porte point de livrée apparente, et il n'est pas, à proprement dire, un domestique. Soit ! Pourtant c'est, je crois bien, ce qui, dans l'ordre de la domesticité, existe de plus réellement dégradant, de plus vil… Je ne connais point — si humiliant soit-il — un métier où l'homme qui l'accepte par nécessité de vivre, ou encore par le désir vulgaire de se frotter à des gens qui lui sont mondainement supérieurs, mais, le plus souvent, intellectuellement inférieurs, doive abdiquer le plus de sa personnalité et de sa conscience… Vous n'êtes pas le serviteur du corps de quelqu'un, du moins pas toujours, bien que de l'âme au corps de ces gens-là la distance ne soit pas longue à franchir… Vous êtes le serviteur de son âme, l'esclave de son esprit, souvent plus sale et plus répugnant à servir que son corps, ce qui vous oblige à vous faire le cœur solide, à le bien armer contre tous les dégoûts… Le valet qui a lavé les pieds de son maître, qui le frictionne dans le bain, qui lui passe sa chemise, boutonne ses bottines et passe ses habits, peut encore garder, la besogne finie, une parcelle de son individualité, extérioriser un peu de son existence, s'il possède

une certaine force morale et la haine raisonnée de son abjection! Un secrétaire ne le peut pas… La première condition, la condition indispensable pour remplir, à souhait, une si étrange fonction, implique nécessairement l'abandon total de soi-même dans les choses les plus essentielles de la vie intérieure. Vous n'avez plus le droit de penser pour votre compte, il faut penser pour le compte d'un autre, soigner ses erreurs, entretenir ses manies, cultiver ses tares au détriment des vôtres, pourtant si chères; vivre ses incohérences, ses fantaisies, ses passions, ses vertus ou ses crimes qui, presque toujours, sont l'opposé de vos incohérences à vous, de vos fantaisies, de vos passions, de vos vertus ou de vos crimes, lesquels constituent, pourtant, la raison unique, l'originalité, l'harmonie de votre être moral; ne jamais agir pour soi, en vue de soi, mais pour les affaires, les ambitions, le goût, la vanité stupide ou l'orgueil cruel d'un autre; être, en toutes circonstances, le reflet servile, l'ombre d'un autre… Moyennant quoi, vous êtes admis à vous asseoir, silencieux et tout petit, les épaules bien effacées, à un bout de sa table, grignoter un peu de son luxe, vous tenir, constamment, vis-à-vis de lui, de ses invités, de ses chevaux, de ses chiens, de ses faisans, dans un état de différence subalterne, et recevoir mensuellement avec reconnaissance — car vous n'êtes pas un ingrat — un très maigre argent qui suffit, à peine, à l'entretien de vos habits. Un peu — si peu! — au-dessus des valets d'antichambre qui vous méprisent en vous enviant; beaucoup au-dessous des amis, des invités les plus indifférents qui vous écartent, avec une ostentation humiliante, de leur intimité, vous restez perpétuellement en marge de la vie des uns et des autres… Heureux, si, parfois, une petite femme de chambre consent à vous donner un peu de rêve, à orner votre solitude d'un peu de joie sentimentale… Mais, la plupart, elles se méfient. En général, même les plus désintéressées, elles préfèrent le maître, même laid, maniaque ou sordide, et ce qui, par l'odeur et par le vice s'en rapproche le mieux : les plus ignobles valets. Moi, j'en étais réduit à chercher l'amour dans les étables, auprès des pires filles de basse-cour… Les voilà, nos aventures!

Vous croyez peut-être qu'une telle situation, inséparable d'un tel métier, m'effrayait ou me répugnait? Nullement. J'en avais depuis longtemps l'habitude. Par une prédestination singulière, et dans une persistante malchance, jamais ne s'était offerte à moi

— j'avais alors vingt-sept ans —, non seulement une autre carrière, mais la possibilité d'une autre carrière que celle-là. Carrière intermittente, d'ailleurs, et peu rémunératrice, je vous assure, car — et je mets au compte des profits et pertes les déboires, les blessures d'amour-propre que, fatalement, inflige au débutant un tel servage — il m'arrivait souvent dans l'intervalle d'une place à l'autre de subir de longs mois de chômage, durant lesquels je crevais littéralement de faim, ne trouvant à employer mon activité qu'à des travaux dérisoires de journalisme, de copies à peine payées, et le plus souvent à des expédients peu glorieux. Si je disais — et pourquoi ne le dirais-je pas ? car la honte n'est pas pour moi —, si je disais qu'un jour je finis par accepter les propositions d'une généreuse proxénète qui, le plus tranquillement du monde, me demandait de mettre mes complaisances au service de vieux messieurs débauchés et si respectables !… Mais, le moment venu, j'eus un tel dégoût, je sentis une telle impossibilité physique à remplir mes engagements, que je me sauvai de cette maison en criant comme un fou…

Ah ! j'en ai traversé de terribles drames, et je me demande, quand j'y repense, par quel prodige de résistance j'en suis sorti vivant !… J'aurais mille et mille histoires, toutes effarantes, à raconter… Je n'en ai pas le courage… Une seule, d'ailleurs, suffira à donner l'idée de ce que fut, parfois, ma vie, et jusque dans quel enfer un homme de notre temps, doué d'une intelligence assez vive, d'une énergie moyenne, d'une culture suffisante, d'une moralité à peu près nulle, peut tout à coup tomber !

Un soir, un soir de triste novembre, étant sans place, n'ayant rien mangé depuis deux jours, je rôdais dans les rues de Paris… sans but… non, en vérité, sans but, et même sans espoir d'une rencontre, d'un hasard, de n'importe quoi… Ivre de besoin, je chancelais, comme un pochard, sur mes jambes… Je ne pensais à rien… vraiment à rien, et, pourtant, inconsciemment, sans la moindre volonté, sans la moindre possibilité de réagir, il me semblait qu'une force me poussait vers quelque chose d'irréparable : folie, crime ou suicide. En passant sur le trottoir, la glace d'un restaurant me renvoya mon image, si décomposée, si funèbrement livide, que j'eus peur de moi-même, comme si je me fusse trouvé, soudain, en présence de mon propre spectre.

Il avait plu dans la soirée ; une boue grasse rendait le pavé glissant, la marche difficile. Faible comme j'étais, je dus plusieurs fois m'arrêter, m'appuyer contre une porte cochère pour ne point tomber… Des gens, des couples, des groupes allaient, venaient, me frôlaient… Aucun ne faisait attention à moi… C'est effrayant… Un être humain souffrait, mourait, un être humain allait peut-être, dans une seconde, s'abattre la face dans la boue… Et pas une parole, pas un regard de pitié, pas un secours, pas une curiosité même !… Un moment, j'osai aborder un gros monsieur… Il était seul, la figure joyeuse, le ventre pesant, bien au chaud dans une épaisse pelisse de fourrure…

— Monsieur… je vous en prie, suppliai-je. Regardez-moi… ayez pitié de moi… je n'ai pas mangé depuis deux jours !

Le gros monsieur me dévisagea rapidement :

— Pas mangé ?… avec ces vêtements-là ?… Est-ce que tu te fous de moi… dis donc !…

Et comme je me disposais à le suivre :

— Allons !… va-t'en… ou j'appelle la police !

Si j'en avais eu la force, je crois que je me serais jeté sur lui…

Jamais autant que ce soir-là je n'éprouvai la sensation de la détresse absolue, irrémédiable… l'impression d'une descente dans un gouffre noir trop étroit dont les parois raboteuses me serraient les côtes horriblement… Et une idée — une seule — s'obstinait en moi : ne pas rentrer à mon hôtel. Ah ! non… Plutôt crever là comme un chien… mais ne pas rentrer, ne pas rentrer !…

Dans la rue d'Amsterdam, au coin de la gare Saint-Lazare, je voulus reprendre haleine… Je n'en pouvais plus… Tout tournait, dansait autour de moi, tout se déformait en images de folie. Je ne savais plus si l'affreux grondement qui m'emplissait les oreilles et faisait vibrer mon cerveau, comme une boule sonore, venait de mes propres souffrances ou des bruits de la rue, si les mille et mille lumières qui m'aveuglaient étaient une projection de mes yeux, ou les feux réels de la ville multipliés par leurs reflets sur les glaces des boutiques, sur les surfaces luisantes et mouvantes du trottoir et de la chaussée… Je m'accotai contre la grille de la cour du Havre, me tenant, des deux mains, aux barreaux… L'horloge de la gare marquait alors onze heures…

J'étais là depuis cinq minutes quand une femme qui montait le trottoir, lentement, l'œil aux aguets, passa devant moi en ralentissant encore sa marche, me regarda et, m'ayant dépassé, se détourna pour me regarder encore. Après une vingtaine de pas coupés d'arrêts, elle redescendit, et, cette fois, se plantant tout près de moi, si près de moi qu'elle me touchait de sa robe, elle me dit, presque timidement, sur un ton presque implorant :

— Monsieur ! Monsieur ! Venez chez moi !…

Alors j'eus un espoir horrible.

— Où demeures-tu ? demandai-je.

— Tout près d'ici… répondit-elle… à deux minutes d'ici… Cité Gaillard, monsieur !

Et elle chuchota :

— Je serai bien… bien gentille !

Je l'examinai… Une femme mince, fluette, très pâle, presque une enfant, et déjà toute flétrie… Elle ne semblait pas bien aguerrie dans son métier. Elle était vêtue de noir, misérablement. Un pauvre collet de plumes ternies, mangées aux vers, lui couvrait les épaules ; un immense chapeau noir, avec un nœud rouge, lui faisait un visage tout petit… un tout petit ovale blanc, d'un blanc plâtreux, taché de rouge vif, à l'endroit des lèvres.

— Quel âge as-tu ?… demandai-je encore.

— Dix-sept ans, monsieur !

Dix-sept ans !… Bien que je n'eusse guère, en ce moment tragique, la faculté de m'attendrir sur le malheur des autres, je ne pus réprimer un geste, et un « ah ! » de pitié… Elle ne comprit point le sens de ce geste et de ce cri, et, vivement, en tâchant de mieux assurer sa voix qui tremblait, elle balbutia :

— Oh ! ça ne fait rien, allez ! monsieur… Je suis bien gentille avec les hommes, monsieur… vous verrez !…

L'espoir que j'avais me redonnait la force de parler… Je pus même lâcher les barreaux de la grille…

— Écoute… lui dis-je… Je suis un peu malade, ce soir… n'importe… n'importe !… Ce soir, j'ai besoin d'une femme… je veux passer une bonne nuit avec une femme… une bonne nuit… Ah ! ah !…

— Tout ce que vous voudrez, monsieur ! fit-elle.

— Oui, mais… tu entends !… une bonne nuit !…

S'enhardissant, elle corrigea, dans un sourire qu'elle essayait de rendre voluptueux, la pauvre petite bougresse :

— Tout ce que tu voudras, mon chéri !…

Elle voulait me précéder, afin de me montrer le chemin :

— Non… exigeai-je. Donne-moi ton bras. Je suis faible, ce soir… et un peu malade… Je souffre des jambes… de la tête… tu comprends ?… Ça n'est rien… au contraire !…

Et nous ne prononçâmes plus une parole…

C'est ainsi que j'arrivai, remorqué par cette enfant, péniblement, devant un hôtel borgne de la cité Gaillard.

Au fond du couloir où brûlait lugubrement une veilleuse, elle prit un bougeoir, l'alluma, et, me tenant par la main, me guida dans l'escalier… Nous montâmes trois étages, trois interminables étages, par des rampes étroites, tortueuses, gluantes, d'où s'exhalait une odeur fétide… nous dûmes nous effacer contre le mur, pour laisser passer un homme et une femme qui redescendaient — étranges et troublants fantômes… — sur les paliers, à travers les portes, des voix… des voix obscènes, des voix saoules… des voix étouffées… Oh ! ces voix… la tristesse de ces voix dans ce milieu de nuit, de terreur, de misère et de plaisir !…

Un lit d'acajou déplaqué, sans rideaux, une carpette usée, découvrant le parquet par de larges déchirures, un fauteuil presque entièrement dégarni, un lavabo et une table de bois blanc, une cuvette à terre… deux chaises… tel était le minable réduit où je fus introduit… Au fond, une porte ouverte donnait sur une petite pièce, dans laquelle j'aperçus un coin de fourneau… Une bouilloire chauffait sur des cendres encore chaudes, et des linges… des serviettes trouées, séchaient, étendus d'une cloison à l'autre, sur une corde…

Je m'effondrai dans le fauteuil et, quelques instants, je restai là à étreindre ma pauvre tête en mes mains… J'entendais la femme aller et venir à travers la chambre, ranger des objets… puis enlever son chapeau, puis enlever son collet, puis s'approcher, doucement, de moi qu'elle caressa d'une main moite… puis me dire :

— Et toi aussi, mon chéri, tu seras gentil, pas ?… qu'est-ce que tu vas me donner ?

J'écartai sa main, levai les yeux vers elle :

— J'ai faim… gémis-je, d'une voix sourde, hébétée…

Surprise d'abord, puis effrayée, elle se recula vivement en poussant un cri. Ses deux bras en avant, comme pour se préserver et se défendre… C'est que les gestes de la faim ressemblent aux gestes du crime. Une lueur pareillement sinistre brille dans les yeux de l'affamé et dans les yeux de l'assassin… Il y a un moment où, tous les deux, ils portent le même inexorable destin… Durant quelques secondes elle attendit — terrible angoisse — le coup de couteau du mauvais visiteur… Je la calmai, et d'un ton moins farouche, d'un ton où il ne restait plus que l'appel suprême de la détresse :

— J'ai faim! répétai-je… Donne-moi à manger… je t'en prie!… N'importe quoi!

Elle me considéra longuement sans parler, sans comprendre… Elle faisait un immense effort pour comprendre ce qui lui arrivait… Et je balbutiais :

— N'importe quoi!… à manger, n'importe quoi!… même les débris de ton seau à ordures, si tu veux… comme à un chien… N'importe quoi… dis?… mais quelque chose à manger… J'ai faim… j'ai faim!…

Elle revint près de moi, se pencha sur moi, saisit ma tête dans ses petites mains fiévreuses :

— C'est vrai qu'il est tout pâle! s'écria-t-elle avec un élan de tendresse… Et comme tu es maigre! Ah vrai! Et tes pauvres yeux!… Et tes mains glacées!… Pauvre petit!…

J'avais la gorge serrée, le cœur défaillant.

— J'ai faim… j'ai faim!… sanglotais-je.

Et elle aussi sanglotait :

— Mais, mon mignon… mon cher mignon!… je n'ai rien… rien… moi non plus, ce soir, je n'ai pas mangé. Je comptais… n'est-ce pas?… Et voilà!… Comme c'est bête!… Et il n'y a pas un sou, ici… pas un morceau de pain… rien… Je te jure qu'il n'y a rien!…

— N'importe quoi!

— Comment faire, mon Dieu! Comment faire?… On m'a mise à la porte de la crémerie où je dois deux mois… Nulle part je n'ai de crédit… Crois-tu que c'est de la chance!

— N'importe quoi!… Je t'en supplie…

Ses larmes redoublaient ; redoublaient aussi ses caresses et, en pleurant, et en me caressant, elle gémissait dans la sincère douleur de son impuissance :

— Mon mignon… mon pauvre mignon… ne pleure pas… Tu me fais trop de peine… Mais comment faire, mon Dieu ?… Je ne sais pas… C'est affreux !…

Tandis que, machinalement, pris d'une sorte d'hébétude, je m'obstinais à annoncer d'une voix qui me semblait, à moi-même, étonnamment lointaine…

— N'importe quoi !… N'importe quoi !…

Tout à coup, elle frappa dans ses mains… sauta, chanta, comme un petit enfant à qui l'on vient de donner un beau jouet :

— Que je suis stupide !… dit-elle. Mais oui… mais oui… je suis stupide… Est-ce bête vraiment de n'avoir pas pensé à ça plus tôt !

Nerveusement, fébrilement, elle remit son chapeau, son collet, effaça la trace de ses larmes sous une couche de poudre de riz, aviva d'un rapide trait rouge ses lèvres… Puis, revenant à moi, heureuse, joyeuse :

— Écoute… supplia-t-elle. Ne pleure plus… ne te désole plus… Tu vas manger, mon chéri… je te jure que tu mangeras tout à l'heure… tu mangeras tant que tu voudras !… Mais il faut être bien sage… bien sage et bien gentil… Il faut m'obéir… Voilà !… tu vas entrer dans le petit cabinet… et tu m'attendras… Ah ! tu vois… ça n'est pas difficile… Et quoi qu'il arrive, mon cher mignon, pas de bruit, je t'en prie… Ne bouge pas, ne dis rien… Tu me promets ?… Allons !

Sa voix était devenue claire, très jeune, charmante… Pour un peu, elle eût chanté !…

— Allons… viens !

Dans la passion, sous l'empire d'un sentiment violent, les femmes ont une force d'endurance extraordinaire ; même les plus frêles, elles possèdent une vigueur physique que n'ont point les hommes les plus vigoureusement musclés… Elle m'aida à me lever, me conduisit dans la pièce, m'allongea sur un vieux divan qui occupait tout le fond du cabinet :

— Et surtout, ne t'impatiente pas… attends que je vienne t'ouvrir… Et si tu étais un petit homme bien gentil, tu tâcherais de dormir, mon chéri…

Puis elle m'embrassa tendrement, et, agile, presque bondissante, elle partit et referma sur moi la porte. J'entendis ses pas dans l'escalier… et bientôt je n'entendis plus rien. J'étais dans le silence et dans la nuit… La crise s'atténuait : mes souffrances se calmaient… Au bout de quelques minutes une sensation de bien-être, de défaillance douce et légère, me pénétra, me berça comme un rêve… J'étais dans cet état de béatitude, de faiblesse presque voluptueuse qui s'empare du corps d'un fiévreux, l'accès fini…

Combien de temps demeurai-je ainsi? Je ne pourrais le dire. Bien que je ne dormisse pas tout à fait, il me sembla que j'étais transporté loin… loin… Deux voix qui parlaient dans la chambre me réveillèrent, me rappelèrent à la réalité. D'abord je reconnus la voix de mon amie; l'autre était une voix d'homme, grasse, avinée… Elles paraissaient discuter, colères et rieuses, tour à tour… Des mots précis, d'affreux mots empruntés à l'argot de la débauche, parvinrent jusqu'à moi… des mots d'elle… des mots de lui… Puis, bientôt, entre des silences, la voix de l'homme changea d'inflexion. Il me fut impossible de me méprendre à ce qu'elle signifiait… Je ne bougeai pas… J'aurais voulu dormir encore, dormir d'un sommeil profond, pour ne pas entendre cette voix et les bruits qui accompagnaient cette voix. Ce furent des minutes atroces, mais je ne bougeai pas… Un mince filet de lumière encadrait la porte et faisait moins épaisses les ténèbres de la pièce où j'étais couché… Et cette lumière rendait aussi en quelque sorte visible, oui, elle matérialisait à mes yeux la scène infâme qui se passait derrière cette porte… à cause de moi! Mais je ne bougeai pas…

« Tu mangeras… je te jure que tu mangeras, mon cher mignon… »

Les paroles de tout à l'heure dominaient, de leurs promesses, l'horreur des autres paroles… elles me clouaient au divan… non, en vérité, je ne bougeai pas… Et, au fond de moi-même, je murmurai :

— N'importe quoi! n'importe quoi!

Enfin les voix dans la chambre reprirent une intonation normale, les bruits une signification plus familière. Quelques instants encore… et je perçus des pas dans l'escalier… des pas qui allaient s'éloignant dans l'escalier… les pas légers de la femme,

les pas pesants de l'homme… Et d'une chute plus lourde, vertigineuse, je retombai dans le silence et dans la nuit… Étais-je vivant?… Étais-je mort?… Où donc étais-je réellement? Tout cela n'était-il pas un épouvantable cauchemar?… Je ne savais pas… je ne savais plus rien… plus rien!

Je crus qu'un siècle venait de s'écouler quand la porte du cabinet s'ouvrit toute grande, s'éclaira. Entre l'immense chapeau noir et le collet de plumes tout ruisselants de pluie, le visage de la femme m'apparut… Bien qu'il me fît l'effet d'une menue tache livide sur du noir, d'un menu morceau de papier blanc collé sur du noir, il rayonnait d'une joie angéliquement pure…

— Viens, dit-elle… viens vite…

Je me sentis enveloppé, porté, assis devant une table où s'étalaient trois grosses tranches de jambon, un énorme morceau de fromage, une poire, une bouteille de vin, une longue miche de pain…

Ébloui par la vue des victuailles, grisé par leur odeur, j'oubliai tout… j'oubliai les voix, les bruits, la chambre, le divan, les mots abominables… j'oubliai l'homme, la petite femme elle-même… Je n'étais plus un être humain; j'étais une bête devant la proie. Dominé par l'instinct féroce de la brute qui avait fait irruption en moi avec une violence soudaine, je me précipitai, les crocs impatients, les mains en griffes, sur la nourriture que je déchiquetai, que je dévorai voracement, en grognant comme un pourceau.

Elle riait de ce spectacle dont elle ne voyait point la hideur sauvage et triste.

— Ne mange pas si vite, mon chéri, disait-elle… tu vas t'étouffer, mon pauvre mignon… Ah! qu'il est drôle!…

Lorsque tout, jusqu'aux miettes, fut englouti, lorsqu'il ne me resta plus qu'à considérer la table vide, j'eus honte de ma bestialité.

— Et toi?… demandai-je,

— Moi, je suis contente… bien contente!

— Oui, mais… je suis sûr que tu n'as rien mangé?…

— Mais si… mais si… répondit-elle dans un sourire… J'ai mangé dans la rue, en venant… Vrai… mon chéri… Ne t'inquiète pas de moi…

Elle mentait… mais je m'en tins à cette affirmation qui m'était commode et m'épargnait le soin d'avoir à me disculper davantage de ma goujaterie… Pas un mot de remerciement, non plus, ne me vint aux lèvres… Maintenant la petite femme se taisait… Elle retira son chapeau et son collet de plumes qu'elle égoutta en les secouant au-dessus de la carpette… Je ne dis plus rien… Je ne trouvai plus rien à dire…

Après un moment de silence :

— Tu vas coucher ici… me dit-elle… Tu demeures peut-être loin… et tu es encore trop faible pour une longue marche… D'ailleurs, il fait un temps de chien dehors… Tu veux, mon chéri ?

— Je veux bien…

Je me laissai déshabiller et mettre au lit comme un enfant… Elle se coucha près de moi. Bientôt la chaleur des draps, ce corps de femme qui me réchauffait la peau, et cet affreux instinct animal qui réclame tous les assouvissements de la chair, tout cela alluma en moi le désir. Je ne craignis pas de porter une main brutale et ignoble sur elle. Elle me repoussa doucement :

— Non… non… fit-elle… pas toi, mon chéri… pas toi… Dors… je t'en prie !

Et nous nous endormîmes aux bras l'un de l'autre, chastement.

Rentré chez moi, le lendemain à midi, je sentis dans une des poches de mon gilet un corps dur. C'était un morceau de papier… Il enveloppait quatre pièces de cinquante centimes et quelques sous… ce qui restait, bien sûr, de l'achat de mon souper… Des larmes me vinrent aux yeux, larmes de reconnaissance douloureuse et de honte !

Un mois après cette nuit tragique, ayant enfin trouvé une place de secrétaire chez un vieux maniaque de province qui voulait écrire une histoire des Contributions directes en France, je retournai, avant de me rendre à ma nouvelle destination, cité Gaillard… J'eus de la peine à reconnaître la maison… Le concierge m'arrêta au bas de l'escalier…

— Qui demandez-vous ?… me dit-il d'une voir grognonne.

Je fus bien embarrassé. Hélas ! misérable petite créature, je n'avais même pas songé à lui demander son nom !… Oui, j'ignorais — par un affreux oubli — le nom de cette enfant qui m'avait

sauvé de la mort… Sur les indications que je lui donnai, il me répliqua :

— Bien sûr… bien sûr ! Je ne dis pas le contraire… Mais il en passe tant, ici, n'est-ce pas ?

Et, tout à coup, après avoir fouillé dans ses souvenirs, comme si c'était déjà une chose lointaine, lointaine… comme si ce petit visage était déjà presque effacé, perdu dans les poussières de la vie, il s'écria :

— Ah ! oui, parbleu ! Je vois ce que c'est… Mathilde ? La gosse Mathilde ? Une petite Bretonne ?

— Peut-être… Est-ce qu'elle est chez elle ? Puis-je la voir ?

— Ah ! non ! fit le concierge. Ça non !…

Et, dans un ricanement, il graillonna :

— Elle a été emballée, avant-hier, par la police !…

Je n'ai jamais pu la retrouver…

Je traversais, précisément, une de ces dures périodes où l'on n'est point sûr d'un gîte pour le soir, d'un repas pour le lendemain, lorsque, par l'intermédiaire d'une personne que j'avais servie jadis, et qui continuait, le cher homme, à me vouloir du bien, on me proposa d'entrer, comme secrétaire, chez le marquis d'Amblezy-Sérac, lequel pensait que le moment était venu pour lui de se lancer dans la carrière politique. Je ne pouvais refuser une telle aubaine, et, encore moins, dicter des conditions par quoi ma dignité serait sauvegardée. Je n'y songeai même pas, et j'acceptai ce qu'on m'offrait : deux cents francs par mois, la table, le logement, le blanchissage… Il n'avait pas été question du vin, mais j'imagine qu'il avait dû être compris dans la nourriture… J'acceptai cette situation comme une nécessité, sans enthousiasme, et aussi sans récriminations contre le sort qui décidément ne me permettrait jamais de vivre pour mon compte, et s'acharnait à ne me laisser à moi-même que le temps de la souffrance et de la misère. Pourtant j'aurais pu, j'aurais dû être heureux de ce dernier hasard. Jusqu'ici je n'avais été appelé qu'auprès de vagues bonshommes, candidats à la députation et à l'Académie, historiens documentaires, statisticiens falots, organisateurs d'œuvres de bienfaisance, sots ignorants, vertueuses crapules, bouffons orgueilleux dont « le champ d'action » et « la sphère d'influence » — c'est ainsi qu'ils parlaient — étaient fort restreints, qui ne pouvaient rien pour mon avenir et qui s'en

moquaient, d'ailleurs, complètement… Aujourd'hui, pour la première fois, j'entrais chez un personnage considérable, fastueux, riche, répandu dans les milieux sociaux les plus élégants, allié à toutes les grandes familles et, par sa femme, à toutes les grandes banques de l'Europe. Peut-être pourrais-je enfin me créer là des relations utiles et diverses, et, comme il faut toujours laisser au rêve sa part — tant persiste en nous l'habitude romantique de notre éducation —, peut-être pourrais-je compter enfin, sur des aventures fabuleuses qui ne m'étaient jamais arrivées, mais qui arrivent aux autres — du moins ils le disent. Le plus sage, toutefois, était de ne compter sur rien… et de ne prendre cette place — ainsi que j'avais fait des précédentes — que comme un refuge momentané, un abri provisoire contre les ordinaires et fatales malchances de mon destin.

J'ai une qualité : celle de me connaître à fond, et je puis me résumer en ces deux mots : je suis médiocre et souple. En plus, je ne possède qu'une demi-culture, mais pour ceux qui n'en possèdent aucune — comme ce fut le cas de mes historiens, académiciens, statisticiens, *et cætera…* — je sais en tirer un parti assez ingénieux. Tout cela me permet de servir, sans trop de souffrance, sans trop de dégoût, et en quelque sorte mécaniquement, les hommes, par conséquent les opinions les plus différentes… Tour à tour, je suis resté auprès d'un républicain athée, d'un bonapartiste militant qui ne rêvait que de coups d'État, d'un catholique ultramontain, et je me suis adapté aux pires de leurs idées, de leurs passions, de leurs haines, sans qu'elles aient eu la moindre prise sur moi. Affaire d'entraînement, je suppose, et, surtout, affaire d'exemple. Garder une opinion à moi — je parle d'une opinion politique —, la défendre ou combattre celle des autres, par conviction, par honnêteté j'entends — ne m'intéresse pas le moins du monde. Je puis avoir toutes les opinions ensemble et successivement, et ne pas en avoir du tout, je n'attache à cela aucune importance. Au fond, elles se ressemblent toutes; elles ont un lieu commun, et je pourrais dire un même visage : l'égoïsme, qui les rend désespérément pareilles, même celles qui se prétendent les plus contraires les unes aux autres… Pourquoi voulez-vous donc qu'elles me passionnent ? Je suis entré dans la vie, du moins je le crois, avec des instincts honnêtes et des scrupules minutieux, la fréquentation des hommes,

dits cultivés et haut placés, les a vite abolis en moi. Quand j'ai eu compris que mon intelligence, ma fidélité, mes efforts de travail et mon dévouement ne comptaient pour rien dans l'esprit de ceux qui en profitaient; quand j'ai su qu'on les acceptait, non comme un don volontaire et délicat, mais comme une chose due, comme une dîme, et que personne ne s'intéressait à moi, alors je ne leur en ai donné à tous que pour leur argent, lequel était maigre. Moi aussi, je me suis désintéressé totalement de qui se désintéressait de moi, et je n'ai plus songé qu'à éluder, de toutes les manières, ce qu'autrefois je considérais comme un devoir et qui, en réalité, n'était que sottise et duperie… Immédiatement j'ai réglé mon compte avec la morale sociale, avec la morale des moralistes vertueux qui n'est qu'une hypocrisie destinée, non pas même à cacher sous un voile de respectabilité, mais à légitimer hardiment, toutes les vilenies, toutes les férocité, tous les appétits meurtriers des dirigeants et des heureux… Très timide en toutes les manifestations extérieures de mon individu, mais d'âme silencieusement violente, je ne suis point fait pour l'action, qui me paraît appartenir — en raison, peut-être, de ce que ma constitution physiologique me l'interdit — aux esprits irréfléchis et grossiers… Une seule chose m'amuse et m'amuse toujours — c'est ma seule vertu, c'est par là que de temps à autre je me sens sur beaucoup de mes contemporains une supériorité relative — : l'homme. L'homme en soi. L'homme me réjouit par le composé, extrêmement varié, extrêmement grotesque, extrêmement fou, d'incohérences, de ridicules, de contradictions, de vertus funestes, de mensonges sincères, de vices ingénus, de sentimentalités féroces et de cruautés naïves qu'il est réellement. Si la chance m'avait orienté vers la littérature, je crois que j'eusse pu exprimer quelque chose de l'homme tel que je le sens, tel qu'il m'a tenu perpétuellement en joie, en mauvaise joie, dans tous les milieux où je l'ai coudoyé. Car, pour ce qui est d'exprimer intégralement un être si multiple, de rendre en sa bousculade rapide et confuse un tel tumulte de sentiments si aheurtés, d'actions si désharmoniques, tout ce qui se trouve, à la même minute, en bouillonnement chez le même individu, qui donc oserait sérieusement y prétendre? Les romanciers — les romanciers latins surtout — me font rire, avec leur conception réaliste et si pauvrement monotone d'une humanité toujours la même, qui agit selon

les règles d'une morale préétablie, d'une psychologie fixe, d'un comique classique, dont on se transmet les grimaces, d'un livre à l'autre, à travers les siècles, ainsi qu'un indérangeable héritage. Comme si le visage humain était simple et un, et qu'on apprenne à le déchiffrer, dans les philosophies, toutes arbitraires, et dans les littératures, toutes mortes et glacées!…

En somme, il devait m'être plutôt agréable — en dehors même de l'arrêt plus ou moins long, plus ou moins calmant, que cela ferait dans mon existence de misère — d'aller chez ce marquis d'Amblezy-Sérac, où je rencontrerais une grande variété d'hommes, une collection complète, et comme il ne m'avait pas été donné d'en consulter jusqu'ici, de tout ce qui constitue notre admirable élite sociale… Là, du moins, je pourrais me livrer à ma manie, et enrichir certainement, de gens et d'espèces encore inconnus de moi, les feuilles de mon herbier humain. À défaut d'autres avantages plus directs, plus matériels, cela valait bien tout de même quelque chose.

Quand je suis triste et découragé, j'appelle à moi le souvenir des quelques mois que je vécus chez les Ramard-Holstein. C'étaient les pires bourgeois, stupidement, invraisemblablement riches. Le père, la mère, les deux filles voulaient toujours paraître en avance sur tout. En politique, en art, en morale, ils avaient l'opinion révolutionnaire au-delà de la plus violente. Je revois leurs dîners de gala, le faste lourd de leur table, les argenteries précieuses, les fleurs, et, au milieu de tout cet encombrement de richesses étalées, parmi l'odeur des truffes, des fruits, des vins, des poitrines nues sur qui pesait le luxe de cent mille francs de perles et de diamants, je revois Mme Ramard-Holstein crier : « J'aime le peuple! » Et elle appelait sur la bourgeoisie corrompue et repue les bombes vengeresses, les bonnes bombes de l'anarchie!… Ah! c'était beau à voir!

Il ne faut jamais montrer, surtout aux riches, sa pauvreté!… C'est une plaie honteuse, un vice ignoble qui vous rend indigne de leur pitié. Le pauvre est l'ennemi de la joie et de la bonté. Il apparaît, parmi les sourires, comme un remords agaçant; il fait tache sur le bonheur… oh! pas de pauvreté, n'est-ce pas! pas de pauvreté apparente!… Au diable le malheur!… Qu'il s'arrange dans les coins, comme il pourra… mais loin de nous!…

L'intérêt que les riches voudraient témoigner à un pauvre cède presque toujours devant un habit crasseux et élimé; leur charité ne va pas jusqu'à s'émouvoir d'une paire de chaussures trouées et rapiécées et de ce qu'elles représentent, quelquefois, d'intimités douloureuses et dramatiques… Avec les pauvres qui ne sont point des mendiants professionnels, qui ne traînent par leurs guenilles sur les routes boueuses, ils veulent vivre dans un état de sécurité polie, de confiance silencieuse, discrète, optimiste, qu'aucun spectacle de tristesse ne puisse offenser. Il vous est loisible d'être pauvre — c'est même extrêmement touchant —, mais à la condition de n'être pas mal tenu, et que cela ne se voie ni sur votre visage, ni sur vos habits. L'affectation est inconvenante et de fort mauvais ton. Il faut de la mesure en toutes choses, et de la bonne éducation…

— Vous savez, mon cher… ce M. X… que vous avez vu chez moi, l'autre soir?… Il n'avait peut-être pas dîné… Et il est comme tout le monde! C'est admirable!

Et je me rappelais les tortures que j'avais endurées au collège, pour un pantalon. Ah! le maudit pantalon!

Ce pantalon était un vieux pantalon de mon père que celui-ci, après des retouches, selon ma taille, m'avait repassé, le trouvant trop usé pour lui…

— Il est trop usé pour moi, mais il est encore bon pour toi… Toi, ce n'est pas la même chose… Et en y mettant beaucoup de soin!… avait-il déclaré, employant un de ces raisonnements convaincants et merveilleux comme en ont les pères, et qui vous font comprendre tout de suite la vie…

Quand je l'eus porté pendant huit jours, ce fâcheux pantalon, j'eus conscience de tous les ennuis qu'il me causerait. Mais mon père, très pénétré de son autorité, restait inflexible. Il refusait obstinément de le remplacer par un neuf.

— Use-le d'abord! Nous verrons ensuite! répondait-il aux supplications désolées de mes lettres.

Use-le!… Il ne me tenait plus aux jambes. Non seulement il s'effrangeait par le bas — ce qui eût, peut-être, été supportable —, mais encore, quoi que je pusse faire, il laissait passer, à la fourche, par des trous irréparables, de longs et ridicules pans de chemise. Je ne parle pas des genoux crapuleusement avachis, percés, comme une passoire, et dont il ne restait plus de l'étoffe

que la trame jaunie et luisante. J'étais obligé de fixer la ceinture avec des épingles par-dessus mon gilet, pour qu'il ne me lâchât pas complètement… À cause de ce pantalon, j'étais devenu un objet d'horreur ou d'amusement, selon leur humeur du moment, de la part de mes camarades. Pas de quolibets désobligeants, humiliants, injurieux même, dont je ne fusse criblé journellement… Rien ne pourrait donner une idée de mes souffrances… Aujourd'hui encore, à ce souvenir, j'éprouve un petit frisson, et j'attribue en partie ma timidité aux avanies sans nombre que me valut à mon début dans la vie ce vieux pantalon de mon père… La meilleure farce, celle qui réussissait le mieux, était la suivante… On déléguait vers moi l'élève le plus fort, le plus batailleur de la cour et, avec une insultante politesse, sa casquette à la main, tandis qu'un groupe compact de mes camarades se rangeait à quelques pas derrière lui, il me disait :

— Vous avez, monsieur, la plus belle culotte du monde. Et je suis chargé, par quelques-uns qui l'admirent particulièrement, de vous demander le nom et l'adresse de votre culottier… Ce doit être un grand artiste !

Un immense éclat de rire, féroce et meurtrier, suivait immédiatement ces paroles.

— Le culottier !… Le culottier ! s'écriait-on de toutes parts.

Quoi faire ?… J'étais seul… tout seul, mes bras étaient débiles… Je m'éloignais en pleurant, la rage au cœur.

J'en étais arrivé à fuir toute société, à rechercher les coins d'ombre, à me cacher derrière les arbres et le mur en retrait du jeu de paume… Personne pour me défendre et me consoler… Et toujours les lettres de mon père, répondant à mes lettres dont il ne sentait pas la douleur infinie :

— Use-le d'abord !…

Le pire était qu'une fois la semaine je sortais chez un correspondant, ami de ma famille… Il avait deux filles fort jolies… C'était pour moi une journée délicieuse et que j'attendais impatiemment… Quand il me fut impossible de dissimuler devant elles, par des artifices devenus inutiles, la honte obscène, éclatante de mon pantalon, ces charitables petites personnes rirent de moi si cruellement que, désormais, je préférai me priver de cette sortie qui m'aidait pourtant à mieux supporter les durs ennuis, les brimades féroces du collège.

Et voilà ce qui m'inquiétait encore par-dessus toutes autres choses, à plus de quinze ans de distance : l'état de ma garde-robe. Elle était dans le plus complet désarroi. J'avais eu beau soigner mes vêtements avec une patience d'avare, une subtile ingéniosité de Chinois, ils se trouvaient véritablement hors d'usage; mon habit, surtout, de forme démodée, luisant aux coudes, coupé aux plis, et qui serait pour moi, comme autrefois le vieux pantalon de mon père, une cause d'humiliations plus navrantes, sûrement, d'échec peut-être, car je n'ignorais point que, dans la maison du marquis, on tenait l'élégance pour la principale vertu de l'homme… Ah! je les voyais à l'avance, les regards ironiques et offensés du marquis, de la marquise… et des autres… de tous les autres… Et je les entendais déjà, les chuchotements qui font rougir.

— Que vient faire ici cette caricature de mendiant?… Au fond de quel bouge, le marquis a-t-il donc déniché ce sale loqueteux?… Et cette nauséabonde odeur de naphtaline?… Pouah!… Ce doit être un échappé de la Commune… un socialiste… un voleur!…

Et tout ce que disent les regards chics, devant un habit de pauvre homme!

Je les voyais aussi, plus pénibles à supporter parce que plus bassement railleurs, les regards du valet de chambre lorsqu'il rangerait mes affaires, mes chemises trouées, mes chaussures sans talons, les loques de mes caleçons… Ah! le mépris, en haut, en bas… le mépris partout!…

Pendant que je m'agitais de la sorte, la nuit se poursuivait calme, au dehors… Le vent s'était tu, les averses qui avaient fait chanter la pluie sur les toits de la place avaient également cessé… ma bougie s'éteignit brusquement. J'essayai de dormir… mes images et souvenirs continuaient de me harceler. Ils surgissaient en foule, comme des rats, du fond trouble de mon enfance, traversaient en galopades effrénées ma vie, pour aller se perdre dans le futur, dans les effrayantes ténèbres du futur. Je ne pouvais plus les chasser…

Je m'arrêtai un peu plus longtemps aux pauvres figures disparues de mon père, de ma mère, à leur existence si morne, si lourdement morne, mal défendue, il est vrai, par l'insuffisant argent d'une humble place de fonctionnaire… au petit jardin, si triste,

devant la maison si banale… à l'absence complète d'exemples de chaleur cordiale, de confiance familiale qu'avait été toute mon adolescence. Je n'en voulais pas à mes parents du peu, du rien qu'ils avaient été pour moi… Et c'est avec une pitié profonde… infiniment plus douloureuse que la haine, parce qu'elle comportait un jugement terrible contre eux, que je me souvenais de certaines particularités plus ridicules encore que les autres. Avant qu'il eût obtenu pour moi une bourse au collège, mon père, par ennui, par lassitude, par ignorance surtout, me laissait constamment livré à moi-même… me laissait tout seul, tout petit, tout tremblant devant moi-même. Jamais un conseil… une leçon de choses, une effusion, une explication… Il était de cette école, suivie par la majorité des parents français, qui veut que les enfants ne soient, ne sentent, ne comprennent, ne sachent, ne demandent jamais rien… non… non… qu'ils se taisent… pour Dieu! qu'ils se taisent!… Un jour, cependant, qu'il songeait par hasard à l'ornement de mon éducation en même temps qu'à me bien armer contre les difficultés et pour les luttes de la vie, mon père décida que je prendrais des leçons de tambour.

— Cela te distraira… me dit-il… Et puis… on ne sait pas… cela peut être utile!…

Je fus enchanté!… Tout ce qui m'arrachait à ma torpeur, à mon éternel silence, je l'accueillais avec empressement, comme une fête…

— Oui… oui… petit père… répondis-je… je veux bien prendre des leçons de tambour.

Nous avions pour voisin un vieux tambour de régiment qui avait été, paraît-il, un héros à Sébastopol. Afin de le récompenser de ses services, outre la médaille militaire, le gouvernement lui avait octroyé une charge de receveur-buraliste que le bonhomme faisait gérer par sa fille, car ainsi que beaucoup de héros guerriers, il ne savait ni lire, ni écrire. Mon père — grand patriote, naturellement — marquait à ce vieux soldat une considération toute spéciale. C'était, d'ailleurs, un brave homme, dont la vieillesse avait singulièrement affaibli les facultés mentales, mais il restait robuste de corps, et de bonne santé… Souvent, les soirs d'été, mon père l'invitait à venir s'asseoir près de lui, dans le jardin, sur le banc… Mon père fumait sa pipe, le vieux reniflait de temps à autre, une prise… et, jusqu'à la nuit, l'un près de

l'autre les coudes aux genoux, pareillement penchés et le regard sur le sable de l'allée, ils ne disaient jamais rien…

Une fois, interrogé par mon père sur l'utilité éducatrice du tambour, le vieux soldat répondit en branlant la tête :

— Oui… oui… c'est une bonne chose. Ça va… ça va bien !

À partir de ce moment, tous les matins, à dix heures régulièrement, le tambour de Sébastopol venait chez nous et, jusqu'à l'heure du déjeuner, il m'initiait aux secrets de son art… Parfois, durant les repos, il cherchait à raconter une histoire. Il commençait :

— Pour lors, les Russes…

Puis, ne se rappelant plus ce qu'il voulait dire, il se taisait… et se remettait à battre le rappel… Gravement, mon père — ah ! je revois sa figure sérieuse — assistait à ces leçons… Ça et là, d'une voix mécontente, il critiquait :

— C'est mou… c'est trop mou… plus de nerfs, sapristi… recherche mieux les roulements, petit… Et tes baguettes, voyons !… Tu ne sais même pas tenir tes baguettes !

Et tout… et tout… et tout !…

Pauvre père !… sans doute qu'il avait été élevé, lui aussi, par son père, et son père par le sien, de la même façon qu'il m'élevait. Ce n'était pas sa faute… il croyait bien faire… Et moi-même… qu'eussé-je fait de mes enfants, si la fatalité qui heureusement me les épargna, m'eût condamné à leur donner la vie !… Hélas ! je n'en sais rien…

Ah ! la mélancolie de tout cela… de tout cela, dont j'avais retrouvé une des formes les plus décourageantes, ici même à Sonneville-les-Biefs, dans l'accordéon du perruquier !

Je ressassais d'autres souvenirs encore, quand une voiture s'arrêta devant la porte charretière de l'auberge. Immédiatement une fenêtre s'ouvrit :

— C'est toi ? Hé, Berget ?… glapit dans la nuit, une voix que je reconnus pour celle de l'hôtelière.

— Oui, c'est moi !…

— Ah bien merci !… Si c'est permis de rentrer à pareille heure… Tu dois être saoul comme une trique, sale cochon ! Attends-moi. J'vas t'aider à dételer…

— J'ai pas besoin de toi… Fiche-moi la paix, hein ?… Et couche-toi…

— Si c'est Dieu possible !

Et pendant que la fenêtre se refermait, la voiture s'engagea sous la voûte, au-dessus de laquelle se trouvait précieusement ma chambre, et pénétra dans la cour… J'entendis des bruits divers… le colloque de Berget avec son cheval… le piston de la pompe… le ruissellement de l'eau… les sabots du cheval contre les pavés… puis des portes s'ouvrir et se refermer… un pas lourd, mal assuré, trébuchant, une sorte de toux graillonnante… à travers les escaliers et les couloirs… une dispute qui se prolongea, avec des jurons, durant quelques minutes…

— Tais-toi donc, feignant, cochon… Tu vas réveiller tout le monde…

— C'est bon… c'est bon… Et toi, fiche-moi la paix…

Puis rien…

Cela m'avait apporté une diversion… souvenirs et images s'espacèrent… se brouillèrent… disparurent… Et je m'endormis d'un sommeil profond… sans rêves… jusqu'au matin…

II

À neuf heures exactement, la voiture — une vieille tapissière — stationnait devant la porte de l'auberge. Berget y installa mes bagages. Il semblait à peine réveillé. Un gros corps flasque, une face pleine et rougeaude, des yeux bouffis, une expression de brutalité grognonne, tel était Berget, propriétaire des *Trois Couronnes* et adjoint au maire de Sonneville-les-Biefs. Sa femme était là, surveillant le départ.

— Pense à parler à M. Joë, recommanda-t-elle…

— C'est bon… c'est bon, fit Berget, d'une voix qui remuait encore de vieux mucus au fond de la gorge.

Comme je me disposais à monter en voiture, l'hôtelière minauda en m'adressant son plus aimable sourire :

— Si c'est que monsieur reste au château, j'espère bien que monsieur n'oubliera pas les *Trois Couronnes* ?

Mais un juron de Berget m'avertit que tout n'allait pas le mieux du monde. La boutonnière du trait de gauche était coupée… Il fallut la réparer avec de la corde. La femme s'impatientait :

— Mais dépêche-toi donc… disait-elle… Ce monsieur attend.

— C'est bon ! c'est bon ! bougonnait Berget, dont les gros doigts malhabiles tremblaient sous l'énervement de l'alcool…

Enfin nous partîmes… L'air était assez vif, le temps très beau… Il y avait toujours des nuages au ciel, mais plus légers ; de grands espaces bleus s'y montraient avec des intermittences de

soleil… Et la lumière qui vaporisait, au loin, les tons de la terre et du ciel, était infiniment douce et charmante.

Mes cauchemars s'étaient évanouis… ; de toute mon agitation nocturne, il ne me restait plus que de la curiosité, pas irritée, confiante même et allègre. J'aperçus non sans un vif plaisir le petit perruquier qui, sur le pas de sa porte, causait avec un groupe de gens… Lui non plus ne gardait plus rien en lui de surnaturel, pas même son toupet noir, réduit à des proportions normales, strictement professionnelles… Comme moi, il était rentré avec le jour dans la précision de la vie ordinaire… Le village aussi, du reste, qui me parut quelconque et banal, par conséquent plus rassurant. Les êtres, les choses, les pensées, les sentiments n'avaient plus cette exagération malsaine, cette déformation impressionnante de phantasmes que leur donnent la nuit et ses fièvres… Et ce fut avec une sorte de joie délivrée que j'allumai une cigarette, et que je vis la voiture s'engager dans l'avenue du château.

L'hôtelière n'en avait pas outré, bien au contraire, le caractère seigneurial : vraiment, l'impression en demeurait exceptionnelle. Jamais je n'avais vu, même dans les domaines royaux, quelque chose qui me donnât autant l'idée de la magnificence imaginative de l'homme d'accord avec la nature. À droite et à gauche de l'immense, de la profonde voûte ajourée, s'étendaient de vastes prairies admirablement entretenues, encadrées, chacune, par un haut rideau de peupliers d'Italie, séparées l'une de l'autre et d'un seul côté par des barrières blanches au moyen de quoi elles pouvaient communiquer entre elles… Dans les unes paissaient de grands bœufs charolais à la robe luisante ; les autres étaient réservées à l'élève du cheval. Rien n'y manquait ; les écuries, étables et abris, élégantes constructions, avec leurs toits hauts débordant les murs de brique rose ; les abreuvoirs où l'eau se renouvelait sans cesse par les dérivations d'un petit ruisseau ; et çà et là les jolies oasis, les bouquets de bois destinés à donner de l'ombre aux bestiaux dans les grandes chaleurs de l'été. Une sensation de richesse bien ordonnée, un confort de culture anglaise s'y révélait partout… Et c'était, en ce matin de mars, tout brillant des ondées de la nuit, une fraîcheur, une limpidité, entre les troncs énormes de l'avenue qui reculaient et variaient à l'infini, en les encadrant, les perspectives, et donnaient, à cet élevage pratique

et raisonné, de joyeux, de délicieux aspects de féerie décorative…

Berget ne disait pas un mot, sinon, de temps en temps, des injures à son cheval, lequel, souvent, bronchait devant des brindilles d'arbres tombées sur la route… Je n'éprouvais pas non plus le moindre désir de prononcer une parole. Je jouissais silencieusement de tout ce qui passait devant moi, et, surtout, j'avais hâte d'arriver. Pourtant, voyant planer dans l'air un immense oiseau, j'eus la curiosité de savoir ce que c'était.

— C'est une frée… répondit Berget d'un ton bourru.

— Quoi?… vous voulez dire une effraie?

— Non… une frée.

— Qu'est-ce que c'est qu'une frée?

— Une frée… quoi!

Son haleine empestait… Il n'y avait rien à tirer de cette brute… Je n'insistai plus. D'ailleurs nous débouchions de l'avenue, et, un peu sur notre droite, par-delà des pelouses vallonnées, entre des bouquets d'arbres, le château se dressait, devant nous, en plein ciel… Nous le contournâmes.

Il me parut imposant par sa masse énorme et carrée, sinon très beau par ses détails. Il était trop lourd et dissymétrique à cause des styles différents qui s'y mélangeaient sans s'harmoniser. À mesure que nous en approchions, on remarquait trop qu'il avait été remis à neuf depuis peu de temps, et qu'il avait dû perdre, par un excès de surornementation, la beauté ancienne de ses lignes. Le bâtiment principal, de style Louis XIII, se flanquait de deux grandes et longues ailes de style Louis XVI, plus basses, qui, faisant retour sur l'autre façade, formaient cour d'honneur. Au centre de cette façade, s'élevait un perron monumental, en forme de fer à cheval. Aux extrémité du large palier et posées sur la rampe, des colonnes cannelées supportaient une sorte de marquise en pierre ajourée sous laquelle, exhaussée de quelques marches prises dans l'épaisseur du mur, s'ouvrait la porte d'entrée. La partie creuse du perron contenait un massif étagé de gigantesques rhododendrons; les rampes latérales s'ornaient de vases de marbre anciens, dans un goût italien tourmenté, pas très pur… Et devant le château, en un déploiement de tapis sur l'or du sable, s'étalaient des pelouses à la française, les unes plates, les autres concaves, bordées de plates-bandes encore sans fleurs,

où alternaient, à des intervalles réguliers, des houx panachés, taillés en cône, et des lilas à tige en boule… un immense espace circulaire que circonscrivaient les masses plus sombres des hautes futaies et où venaient aboutir symétriquement, comme les rayons d'un cercle, les allées forestières très droites, très lointaines. Le fond du décor, c'était, juste dans l'axe du château, au-delà du paysage architecturé des jardins, au-delà d'une large avenue d'eau qui luisait doucement sous le soleil, une profonde trouée sur la campagne et les coteaux boisés que baignait en ce moment une lumière gris-perle, infiniment tendre et gaie. À gauche, entre les hachures des arbres et les arabesques des branches, des toits… des toits… triangulaires ou campanilés, des dômes, des clochetons, couverts de tuiles vernissées et multicolores… toute une ville de toits… les communs, sans doute. J'entendis venir de là de furieux aboiements de chiens…

Ce ne fut qu'une brève impression d'ensemble, plutôt pénible. Ce luxe disparate, souvent choquant, ce luxe sans unité, sans générosité, sans âme m'écrasait… Je sentais là toute une existence de surface et de parade, organisée, administrée par des domestiques insolents, railleurs et mornes… J'eusse préféré me trouver en présence de quelque chose de plus resserré, de plus intime, de plus familial. Qu'allais-je devenir là-dedans, moi si timide, si dépourvu de tout, si pauvre ? Tout cela qui était silencieux et solitaire aujourd'hui, je l'imaginais grouillant de vie haletante et parée, de chevaux, de chiens, de toilettes, de livrées. Et, parmi toutes ces élégances, toutes ces oisivetés, en mal d'ennui et de plaisir, quelle figure ferais-je avec mon habit si ridicule, et le plastron de mes chemises aux boutonnières effrangées ?… J'en étais là, de ces réflexions peu encourageantes, quand Berget, longeant l'aile gauche du château, arrêta tout à coup la voiture devant une petite porte de service.

— C'est là ! fit-il.

Il descendit de la tapissière et tira à plusieurs reprises le pied de biche de la sonnette… Au bout de cinq minutes, un valet de pied se présenta. Il commença par adresser un salut amical à Berget…

— Bonjour, monsieur Berget.

— Bonjour, monsieur Victor.

Il ramena de dessous sa blouse un paquet qu'il tendit au valet de chambre.

— Quelques papiers de la mairie… pour M. le marquis, expliqua-t-il.

Puis, ils parlèrent d'autre chose, entre autres de M. Joë. Je compris que celui-ci était un personnage important, et qu'il dirigeait l'élevage des chevaux… Tout à leur conversation, ils semblaient m'oublier. Je m'avançais… Alors, le valet se tourna vers moi, et me demanda presque insolemment, comme à un mendiant :

— Que voulez-vous ?

— M. le marquis d'Amblezy-Sérac ?

— Votre carte ?

Je n'avais pas de cartes… Je m'excusai :

— Dites que je suis le secrétaire que M. le marquis attend.

Le domestique me dévisagea d'un coup d'œil rapide. Il eut une moue désobligeante.

— Alors, suivez-moi… fit-il.

Et donnant une poignée de main à Berget qui, pendant ce temps, avait déposé ma triste malle près de la porte :

— À tantôt chez vous, hein ?

— C'est ça !… à tantôt…

M. Victor, très grand, très noir, très droit, avait des joues grasses, rasées, presque bleues, des cheveux luisants de pommade… Son veston noir et son tablier blanc ajoutaient je ne sais quoi de funèbre à sa corpulente majesté. Il me précéda à travers des couloirs dallés de larges carreaux blancs et gris. Je jugeai inconvenant qu'il m'obligeât à passer par les parties basses du château, comme les gens de service, et je ne pus admettre qu'il agît ainsi en vertu des ordres du marquis… Je me sentis humilié et je détestai ce laquais d'une haine violente… Nous montâmes quelques petits escaliers, prîmes d'autres couloirs, et je me trouvai tout à coup dans un vaste et somptueux vestibule dont la porte s'ouvrait toute grande à deux battants sur le perron.

— Attendez ! me dit le valet.

Il appuya son doigt sur le bouton d'un timbre, et il disparut derrière une portière…

Le cœur me battait avec force dans la poitrine à ce moment… De nouveau je perdis mon assurance. Et puis la réception de ce

domestique, ma malle laissée à la porte… mon manque d'autorité… tout cela m'irritait au plus haut point… Je voulus réagir contre ces divers sentiments dont je comprenais, à cette heure décisive surtout, l'impardonnable faiblesse, et je tâchai de m'intéresser à tout ce qui m'entourait.

Les murs du vestibule étaient tout entiers revêtus de boiseries modernes, joliment exécutées sur des modèles du siècle dernier… Deux tapisseries extrêmement belles, représentant, l'une, un sujet galant, l'autre, un motif de chasse, s'encadraient dans les propres moulures des boiseries… Six portes anciennes en noyer sculpté, avec de délicats et discrets rehauts d'or, étaient surmontées d'importants trumeaux, ceux-ci, ovales, ceux-là, carrés, figurant des fleurs, des fruits, des poissons dans des corbeilles enrubannées, des amoncellements de gibier mort… Les meubles… les sièges… divers bibelots, encore recouverts de leurs housses, et quelques autres détails où le désordre s'attestait, disaient que les maîtres n'étaient là qu'en passant… Sur les dalles de mosaïque effacée et de ton très doux, à peine bleu, à peine jaune, étaient jetés des tapis persans d'une curieuse et admirable harmonie, bleu et vert… Je fus vivement choqué par la copie en marbre d'une figure nue de Houdon, à laquelle on avait adapté une immense torchère d'un or agressif et brutal, qu'elle portait dans ses bras contre son sein… « Il n'a aucun goût ! », pensai-je… Enfin, un escalier, aux marches de marbre vert pâle, à la rampe de fer ouvragé où s'entremêlaient des ouvrages dorés, descendait majestueusement à gauche de sa large et profonde cage, du même marbre que les marches… Cet inventaire me calma un peu… Il me livrait, aussi bien que par une confession, l'orgueil un peu sot, l'ostentation vulgaire, le défaut de culture des maîtres du château… et ces tares me rassuraient. Aussi ce fut d'un pas presque ferme que je suivis un autre domestique qui, descendu de l'étage supérieur et s'arrêtant au milieu de l'escalier, me dit :

— Si monsieur veut bien monter ?

Au moins, il parlait à la troisième personne, celui-là, et il ne me conduisait pas honteusement, comme l'autre, par l'escalier de service.

Un couloir pas très large, un peu obscur, traversait le bâtiment principal en toute sa longueur, et, aux deux extrémités qui

prenaient jour sur le parc, il allait rejoindre par quelques marches les couloirs des deux ailes Louis XVI. Il était tendu d'andrinople rouge, banalement. Sur les murs, des portraits de personnages de tous les siècles, d'un bric-à-brac vraiment inférieur. De place en place, dans les renfoncements, et dressées sur des socles pesants, de hautes armures de chevaliers, qui me firent l'effet d'accessoires dans un théâtre d'opérette… Le domestique ouvrit une porte et m'introduisit dans une chambre très claire… Tout d'abord, parmi des choses douces, flottantes et confuses, je ne vis qu'un caleçon bleu, sur le caleçon bleu, une chemise bleue, sur la chemise bleue, un visage rouge, et sur le visage rouge des cheveux noirs. Et tout cela s'avança vers moi… C'était le marquis.

— Ah ! vous voilà ! me dit-il… Bonjour… bonjour !

Sa voix était un peu lourde… mais sonore et aimable… Elle avait, comme on dit, de la rondeur… Il me tendit la main…

— Excusez-moi… fit-il… mais j'ai oublié votre nom…

— Charles Varnat.

— C'est vrai !… s'écria-t-il… Charles Varnat !… Et comme c'est curieux ! Car, figurez-vous, j'ai eu au collège de Vaugirard un camarade de ce nom… Il était indécrottable… Et ce que je lui ai flanqué de coups de pied au derrière, à cet animal-là ! Ah ! Ah !

Il se mit à rire copieusement… Je crus devoir faire de même, non par condescendance servile… mais, en vérité, le ton de cette plaisanterie ne m'avait pas blessé… Elle n'avait rien d'agressif et d'humiliant !… Je la sentis, au contraire, joviale et bon enfant… En tout cas, quoi qu'elle fût, je la préférais mille fois aux gravités mornes et glacées, aux politesses dédaigneuses, par quoi j'avais été, dans les mêmes conditions, accueilli de mes autres patrons… D'ailleurs, il reprit, avec une bonhomie dont je n'essayai pas de démêler ce qu'elle pouvait contenir d'ironie et de cordialité :

— J'ai les meilleurs renseignements sur vous… Il paraît que vous êtes une perle…

Et comme je manifestais une réserve modeste et embarrassée, le marquis accentua :

— Si… si… une perle… on me l'a dit… on m'a dit aussi que vous savez des tas de choses… et que vous avez une plume vive… alerte… mordante… C'est parfait… J'aurai besoin de tout cela, bientôt… mon cher…

Il m'appelait déjà « mon cher », comme le cultivateur… Je répondis :

— Je ferai de mon mieux… et j'espère vous contenter en tout.

— Alors tout va bien !… Ah ! dites-moi… Êtes-vous gai ?

— Mais oui… je crois…

— Tant mieux ! Je ne puis supporter autour de moi, les figures tristes… les gens tristes… les cœurs tristes… J'aime la joie… Avez-vous déjeuné ?

— Oui, monsieur…

À ce mot de « monsieur » tout court, le marquis cligna vers moi un regard, non pas offensé, certes, mais un peu étonné… Je compris à ce regard qu'il entendait que je lui donnasse son titre, comme les autres domestiques… Il me demanda ensuite si nous étions bien d'accord sur les conditions de mon entrée chez lui, ajoutant qu'il était à ma disposition si je désirais une avance. J'eus la fierté imbécile de ne pas vouloir étaler ma misère devant cet homme trop riche, et je le remerciai… Il se frotta les mains — un geste qui me parut lui être familier — et il dit encore :

— Eh bien… pendant que je finis de m'habiller… je vais vous faire montrer votre chambre… Et vous reviendrez me trouver ici, n'est-ce pas ?… À tout à l'heure, mon cher…

— Oui, monsieur le marquis…

J'appuyais un peu lourdement, sur ce dernier mot afin de bien prouver au marquis que j'avais compris la leçon et que je l'acceptais… Que m'importait, après tout, de servir cette manie ? Est-ce que ma dignité s'y trouvait engagée ?… Il eut un léger sourire d'assentiment, un léger hochement de tête approbateur… Après quoi, ayant sonné, il me remit aux mains du domestique.

Ma chambre, tendue de cretonne à fleurettes roses, meublée de meubles de pitchpin, me plut. Elle était confortable et jolie ; un cabinet de toilette, fort bien aménagé, pourvu d'une baignoire et d'une douche, y attenait. Les deux fenêtres qui l'éclairaient donnaient à l'ouest sur un coin du parc, un haut rideau de sapins qui abritait le château des vents pluvieux. Entre l'écartement des branches, on distinguait, çà et là, par fragments, les communs et leurs toitures coloriées… J'aperçus sur une pelouse, longeant la ligne noire des sapins, une bande de paons, des paons blancs, des paons bleus, qui vermillaient dans l'herbe… Plus loin, un lad aux jambes torses traversa une allée, menant par la bride un cheval

caparaçonné de jaune; un chien le suivait, que je reconnus pour l'affreux *bull-dog* de la veille… C'était silencieux, très calme, un peu triste, pas très triste.

À moins d'être valet de chambre ou pédicure, il est difficile de juger d'un homme en caleçon. Aussi la première impression que m'avait laissée le marquis n'était pas très nette… Elle ne lui était pas, non plus, absolument défavorable. Au vrai, elle m'incitait beaucoup à réfléchir. Il faut se méfier du premier mouvement de sa sensibilité; il trompe souvent. Il n'y a que l'accoutumance pour vous livrer la clé d'un cœur humain… En tout cas, je n'estimai point le marquis un être banal et quelconque, et l'instinct m'avertit que j'eusse à me tenir sérieusement sur mes gardes, dans mes rapports avec lui.

Le marquis était de grande taille, avec de gros membres et des emmanchements un peu canailles, me semblait-il. Il y avait du paysan en sa forte et robuste carrure. Mais ses gestes dévoilaient de la grâce et même une sorte de souplesse, une sorte de caresse félines; on sentait que le sport, l'entraînement aux exercices du corps avaient corrigé, par de l'aisance musculaire, par de l'élégance élastique, ce qu'il y avait d'originellement épais en lui. Parmi des traits parfois empâtés et des modelés souvent massifs, son front large, plein, bien construit sous des cheveux bien plantés, son nez légèrement busqué, aux arêtes fines, indiquaient ce que les romanciers appellent de la race. Ses yeux pétillaient d'intelligence, ou plutôt de ruse malicieuse, dans une gaieté franche et hardie. Une moustache drue, très noire, sur une face d'un rouge bronzé, rejoignait des favoris coupés à l'autrichienne, et lui valait à la fois l'aspect d'un sabreur et d'un boursier. Sa puissante mâchoire, sa denture intacte, très blanche, carnassière, dans une bouche trop fendue, aux lèvres trop épaisses, trop sensuelles, et, malgré tout, ricanantes, son menton charnu presque carré, exprimaient des passions violentes, des appétits cruels, de la volonté dure, et surtout le culte de la chasse et l'amour de la proie. Tout en sa personne physique, attestait une santé exceptionnellement vigoureuse, un estomac intrépide, une circulation ardente et réglée. Ses mains étaient longues, souples, un peu grasses, peut-être, mais très belles et très soignées… Il y avait, pour ainsi dire, deux hommes en cet homme et ces deux hommes, si distants l'un de l'autre et pourtant si rapprochés, se

délimitaient très clairement en ce visage curieux et contradictoire, dont le haut montrait de la noblesse, presque de la beauté, dont le bas se marquait de tares ignobles… ici, un brave homme, peut-être, et là, sûrement, un chenapan. Au cours des générations dont il était aujourd'hui l'aboutissement composite, bien des sangs, toutes sortes de sangs avaient dû se mélanger, se substituer au sang originel, et y apporter, avec des hérédités contrariées, des forces ennemies, toute une vie en lutte avec elle-même. La vie!… En effet, ce qui, tout d'abord, frappait en cet homme et vous séduisait, c'était la vie, l'intensité, le débordement de vie qui animait tout son être… Or, d'où qu'elle vienne, où qu'elle aille, quelle qu'elle soit, la vie est toujours, par son essence et par son mystère, sympathique.

Quand je rentrai dans la chambre, le marquis était en conférence avec son intendant, M. Joseph Lerible, auquel il me présenta… un vieux bonhomme au visage parcheminé, sec de corps et tout petit, très humble, très propre. Il portait visiblement une perruque trop blonde et de coupe ancienne; sa haute cravate à double torsion était fixée par une fleur de lys d'or… Les yeux toujours baissés, la bouche contrite, les mains allongées dans les manches de sa redingote brune, M. Joseph Lerible s'exprimait lentement, avec des prudences sournoises et des inflexions mielleuses de prêtre… Chaussé, le pied droit, d'un soulier à clous, le pied gauche, d'une épaisse pantoufle de feutre, à cause de la goutte dont il souffrait, il boitillait, ou plutôt il sautillait en marchant. À peine s'il me regarda. Un moment je crus voir son regard sur moi, mais un tout petit regard sans la moindre expression et pareil au tout petit jour qui, dans une chambre sans fenêtre, filtrerait par l'imperceptible fente d'une boiserie. Le marquis me fit passer dans la pièce voisine, son cabinet, de travail, au milieu duquel s'étalait une table-bureau Louis XIV, surchargée de papiers de toute sorte, en désordre. Et il me pria de l'attendre, là, quelques minutes. La porte, n'étant pas complètement fermée, je pus suivre la conversation, sans espionnage. Le marquis parlait haut, d'un ton tranchant, parfois irrité, toujours grossier. Je compris bien vite qu'il s'agissait de deux cerfs que le garde Rousseau avait trouvés la nuit dernière panneautés dans une partie de la forêt, appelée la Vente à Boulay… Furieux, le marquis s'écriait :

— Je vous dis… je vous ai toujours dit… que Rousseau est une sale crapule, et qu'il s'entend avec les braconniers… Vous… un garde… pourvu qu'il aille à la messe et qu'il fasse ses Pâques… cela vous suffit… Il peut me voler mon gibier et dévaster mes bois… l'absolution!… Eh bien! vous allez lui donner son compte, à l'instant, vous entendez… et installer à sa place Victor Flamant…

La voix de M. Lerible s'effraya :

— Victor Flamant!… Monsieur le marquis n'y songe pas?

— Comment, je n'y songe pas?… Vous plaisantez?… J'y songe si bien que ce sera chose faite demain, je le veux…

À l'effroi, M. Lerible joignit la prière :

— Je prie… je supplie monsieur le marquis de réfléchir… Monsieur le marquis sait que Victor Flamant est un homme des plus dangereux… qu'il sort de prison… qu'il est méprisé, redouté de tout le pays…

— Précisément…

— Monsieur le marquis n'a-t-il jamais pensé que c'est peut-être ce Flamant… qui panneaute les cerfs et les chevreuils de monsieur le marquis?

— Raison de plus…

Je crus voir se ratatiner davantage et s'effarer jusqu'à la plus folle terreur le visage de M. Lerible… Pourtant, d'un ton convaincu, plus ferme, parce qu'il comportait un argument invincible, il dit :

— Mais, monsieur le marquis, jamais le tribunal ne consentira à assermenter Flamant. Il ne le peut pas…

— C'est mon affaire… Le tribunal fera ce que je voudrai.

— Il y a la loi, monsieur le marquis…

— Il y a moi, monsieur Lerible…

Ici, je sentis la voix de M. Lerible s'armer de courage, tout en continuant de trembler d'horreur :

— Voyons… monsieur le marquis… Flamant, au vu et au su de tout le monde… vit maritalement avec sa propre fille… sauf votre respect… Il en a deux enfants…

— Je m'en fous… Qu'il couche avec sa mère, avec la sainte Vierge, le diable ou le bon Dieu… Ça n'a aucun rapport avec la chasse. Flamant me plaît… Il n'a pas froid aux yeux, celui-là. C'est un lascar… Et, au moins, il est capable d'abattre son

homme… comme un lapin, à l'occasion… Il faut que cela finisse… et que les braconniers sachent à qui ils auront affaire désormais… Flamant est un brave!…

M. Lerible n'avait pas répondu… Il était, sans doute, anéanti, écrasé, effondré… J'avoue que cette scène me causait à moi-même une stupéfaction douloureuse… Il y eut un court silence… Le marquis reprit :

— D'ailleurs, je veux changer tous mes gardes… Des trembleurs… des chiffes!… Des gardes, ça?… allons donc!… Soyez tranquille, monsieur Lerible… aussitôt rentré à Paris, je sais où prendre leurs remplaçants… Ça changera, nom de Dieu!…

Il marchait, marchait dans la pièce avec agitation… J'entendais des jurons sortir, en grondant, de ses lèvres, j'entendais les coups sourds, sur le tapis, de ses chaussures… Il s'exalta encore :

— D'abord… vous… la chasse… vous vous en foutez complètement!… Mais oui!… Hier, je suis allé dans la réserve aux perdrix… Je n'ai pas vu plus de quinze couples… Où sont les autres? Vous n'en savez rien, n'est-ce pas?… Parbleu!… Vous ne savez jamais rien… Et cette épidémie sur les faisans? Et la saleté des chenils… la saleté de tout! C'est un scandale… Ici, tout le monde pille… vole… braconne… s'engraisse. En voilà assez!

Il continuait de marcher fiévreusement; M. Lerible, humblement, continuait de se taire. Et moi… je regardais, sans m'y intéresser, les gravures anglaises coloriées qui, sur les murs du cabinet, racontaient de stupides histoires de sport, de chasses, de courses… Puis, brusquement, d'une voix toujours tranchante, mais un peu calmée, le marquis dit :

— Je vous préviens, monsieur Lerible, qu'il me faut, mercredi prochain, vingt-cinq mille francs…

M. Lerible hésitait à répondre… Il balbutia, enfin :

— Vingt-cinq mille francs!… mercredi!… mais, monsieur le marquis, cela me sera peut-être difficile… Je ne sais pas comment je ferai… Je n'ai plus un sou disponible dans la caisse… J'ai envoyé, il y a quinze jours, tous les fermages en retard et le solde du bois à Mme la marquise… j'ai versé six mille francs à l'hospice… deux mille francs aux sœurs… quinze cents à Joë… j'ai…

Le marquis lui coupa la parole.

— Je ne vous demande pas ce que vous avez versé. Je vous dis qu'il me faut, mercredi, à neuf heures du matin, vingt-cinq mille francs… Si vous ne les trouvez pas dans cette caisse… vous les trouverez peut-être dans la vôtre?…

Il y avait sans doute, dans ces paroles, une terrible ironie, une terrible allusion à je ne sais quoi… M. Lerible s'empressa de répondre.

— Je tâcherai, monsieur le marquis… je tâcherai…

— C'est ça!…

Et il sonna son valet de chambre… Comme l'intendant se disposait à partir :

— Ah! dites-moi… pour Flamant… vous avez bien compris, n'est-ce pas?… Je désire qu'il soit installé, demain, à la Vente à Boulay… Arrangez-vous en conséquence… J'irai d'ailleurs faire un tour, par là, demain ou après-demain dans l'après-midi… Aujourd'hui même j'écrirai, à son sujet, au président du tribunal… Flamant… a des poules?

— Celles qu'il a volées, je suppose… monsieur le marquis…

— Sacré Flamant!… S'il vous demande une avance pour l'achat d'une vache… faites-la-lui…

— Bien, monsieur le marquis…

— Quant à cette crapule de Rousseau… aucune indemnité… Je le chasse, voilà tout… Au diable!

— Monsieur le marquis n'a plus rien à me dire?

— Non… non…!

— Tous mes respects, monsieur le marquis!

— Au revoir!…

Quelques instants après il vint me retrouver dans le cabinet… Sur son visage, nulle trace de ses violences et de sa colère. Il était joyeux, fringant et habillé… complet gris sombre, chaussures fortes, molletières de daim, chapeau tyrolien orné d'une plume d'aigle… Il tenait à la main une courte pipe de bruyère… Par la porte entièrement ouverte je voyais un coin de la chambre ensoleillée, tout ornée de toile de Jouy et de meubles Louis XVI en très belle marqueterie; au fond, le cabinet de toilette, tapissé de glaces sur toute sa hauteur, avec des étagères de cristal où se reflétait à l'infini l'argent des ustensiles et des bibelots, et des flacons taillés…

Tout en bourrant sa pipe, et avec un sourire légèrement grimaçant au coin de la bouche, le marquis me dit :

— Ah ! ah !… un type, le père Lerible… Il vous amusera, mon cher, quand vous le connaîtrez… Voilà cinquante-deux ans qu'il est l'intendant de Sonneville…

— Il semble, en effet, très vieux… observai-je… pour dire quelque chose… n'importe quoi…

— Et je ne sais pas, en vérité, comment il fait… Plus il vieillit, plus il dessèche, naturellement… Et plus il dessèche, plus il se porte bien… Il a toute sa tête et, hormis le temps de ses accès de goutte, il marche comme un facteur. Vous verrez qu'il faudra le tuer pour qu'il meure, ce vieux diable !… Sans ça !

Négligemment, il ajouta :

— Ici, on le déteste… on l'a en horreur… C'est donc qu'il me sert… Ah ! parbleu !… il se sert aussi… Mais quoi ?…

Il eut un geste expressif par lequel il semblait reconnaître qu'il fallait bien faire, dans la vie, la part des choses et des gens… Puis :

— Je vous dis cela pour vous mettre au courant tout de suite. Cela vaut mieux…

Il prit une allumette sur le bureau, alluma sa pipe, et il continua, avec un air satisfait, réjoui même, où le ricanement de tout à l'heure se changea en un véritable rire :

— Au fond, une vieille canaille, mais curieuse et précieuse et comme je ne pourrais plus trouver sa pareille nulle part, aujourd'hui…

Ici le rire se mêla d'un peu d'admiration :

— Croiriez-vous, s'écriait-il, que cet animal-là, en reculant les bornages… en faisant, le diable sait quoi… dans le cadastre… a augmenté le domaine de trente-cinq hectares ?… Ma parole !… Et encore, je parle au moment de la mort de mon père… Car ce qu'il a manigancé depuis, lui seul le sait !… C'est un type !…

Pourquoi, sans me connaître davantage, le marquis me faisait-il à brûle-pourpoint ces confidences hasardeuses ? Il avait sans doute ses raisons, car il ne me semblait ni naïf, ni léger à ce point… Je ne les cherchais pas… D'ailleurs, depuis la scène que j'avais entendue, mon esprit entrevoyait de nouveaux horizons, et je me décidai à ne plus m'étonner de rien, à n'attendre les explications que des événements…

Changeant subitement de conversation, il bouscula les paperasses amassées sur le bureau :

— Tenez… fit-il… votre travail, pour commencer ! Je ne m'y reconnais plus moi-même… Qu'est-ce qu'il y a dans toutes ces lettres et dans tous ces papiers ?… Ma foi… je n'en sais trop rien… De tout, probablement… vous allez me vérifier ça, hein ?… détruire ce qui est inutile… classer ce que je dois garder… Ah ! ah ! nous verrons comment vous allez vous tirer de là…

Il s'était assis devant son bureau dont il ouvrait, l'un après l'autre, les tiroirs :

— Et mes tiroirs !… quel capharnaüm !… Et à Paris, donc !… Enfin, voilà !…

Il se renversa sur le dossier du fauteuil… allongea ses jambes, et me regarda bien en face un moment sans parler ; son regard me parut alors étrangement pénétrant, et, chose curieuse, il ne me troubla point…

— Dites-moi, mon cher !…

Et sa voix devenait tout à coup plus grave…

— Dites-moi ! vous êtes très intelligent… et j'attends de votre intelligence de précieux services… Évidemment !… Mais, ce que je veux de vous surtout… c'est de la discrétion…

Je voulus protester de ma fidélité… l'assurer de mon dévouement… Il m'imposa silence avec douceur :

— Écoutez-moi bien… J'ai beaucoup d'affaires… toute sorte d'affaires… Je suis en relations avec beaucoup de gens… toute sorte de gens… ma vie est compliquée… souvent difficile… ma situation… dans mon propre ménage… est quelquefois… comment vous dire ?… cocasse… Oui !… Enfin, cela ne va pas toujours tout seul, comprenez-vous ?… Vous le verrez bien vous-même, par la suite… Et ces sales papiers vous en apprendront aussi, un peu, je pense… Donc, de la discrétion, n'est-ce pas ?… de la discrétion absolue… et de la bonne humeur !…

Je répondis avec une effusion sincère, car cette marque de confiance me causait une vraie émotion.

— Monsieur le marquis… vous pouvez absolument compter sur moi, et de toutes les manières…

Il se leva et, comme je me disposais à me rendre au travail immédiatement :

— Non, diable!… pas aujourd'hui… commanda-t-il gaiement… Aujourd'hui… congé… à demain, les affaires sérieuses!…

Il alla tapoter le baromètre, accroché au mur, au-dessus d'une console :

— Allons faire un tour…

Puis :

— Alors, Varnat, hein?… Charles Varnat!… Et comme c'est curieux!…

Nous descendîmes… En traversant l'antichambre, je ne pus m'empêcher de regarder encore, avec étonnement sans doute, la femme de marbre à la torchère dorée… Ce diable d'homme remarquait tout sans en avoir l'air…

— Si vous voulez entrer dans les bonnes grâces de la marquise… me recommanda-t-il… ne vous avisez point de ne pas trouver très belle cette combinaison…

— Mais, c'est très joli… répondis-je…

— C'est très joli! répéta le marquis sur un ton absolument neutre et qui m'amusa.

Nous passâmes la journée à visiter les écuries, la faisanderie, les chenils. Le marquis avait l'œil à tout et rien ne lui échappait. Bref et précis dans ses observations, ses ordres, il employait toujours le mot technique, sans une hésitation, en homme au courant de toutes choses… On ne pouvait le tromper et je vis, à leur attitude, que gardes et gens de service ne devaient pas s'y risquer, du moins quand le maître était au château… Dans le chenil, il dit au piqueux qui nous suivait, la tête découverte et raide comme s'il portait les armes :

— On a encore panneauté deux cerfs, cette nuit, dans la Vente à Boulay… le sais-tu?

— Je viens de l'apprendre de Rousseau, monsieur le marquis… À ma connaissance, ça fait sept depuis deux mois…

— Ça changera… Demain, Rousseau sera remplacé par Flamant!

Le visage du piqueux exprima une grande stupéfaction :

— Victor Flamant?… fit-il.

Et il resta l'œil tout rond, la bouche ouverte, dans une telle contraction grimaçante que les deux pointes de sa moustache se confondirent avec celle de sa barbiche…

— Sans doute!… Eh bien?

— Oh! rien, monsieur le marquis!… répondit le piqueux qui, se dandinant sur ses jambes guêtrées de cuir noir, baissa la tête devant le regard sévère de son maître.

Celui-ci haussa les épaules et ricana :

— Tous les mêmes!… Eh bien, quand le chat sera dans la maison, les rats ne viendront pas grignoter le fromage… je t'en réponds!…

Puis, examinant une écuelle au fond de laquelle restait un peu de pâtée :

— Trop de graisse… et pas assez de poudre d'os… Ils crottent trop noir, tes chiens… Fais attention…

M. Joë nous accompagna aux herbages, et il présenta tous les poulains au marquis, qui en fit un examen attentif et prolongé… Il aimait passionnément le cheval et le connaissait à merveille, mieux qu'un vétérinaire. D'un coup d'œil il savait discerner ses qualités, ses défauts, son avenir. Il parlait, tantôt en anglais, tantôt en français, avec une sûreté, une clairvoyance, qui étonnaient toujours M. Joë lui-même. Ce dernier, avec son regard de coin, ses lèvres pincées, son air ennuyé, semblait se dire : « Pas moyen de lui conter des blagues, à celui-là!… » Pour une pouliche qui s'annonçait très jolie, mais dont le poitrail ne se développait pas assez, le marquis indiqua un appareil et un régime appropriés; il critiqua la formation de la corne chez un autre, et donna le moyen d'y remédier :

— Comment ne sais-tu pas cela? reprocha-t-il à M. Joë… Quand tu ne sais pas, demande-moi, imbécile!

Puis, ayant éprouvé les échines, palpé les membres, observé les muqueuses des yeux et de la bouche, il vérifia minutieusement l'aménagement des abris, l'installation des abreuvoirs, parut satisfait, mais n'exprima rien.

Le soir, nous eûmes à dîner deux gros fermiers des environs, personnages considérables dans le pays, influents, riches. L'un d'eux, maître Houzeau, gros homme, au cou et aux bras trop courts, bedonnant sous sa blouse bleue, le visage violacé, le nez somptueusement fleuri de bubelettes luisantes. Il était gai, farceur, alcoolique, apoplectique, très respectueux sous une apparente familiarité. L'autre, maître Poivret, les joues garnies de deux grosses touffes de poils bruns, durs et dressés comme des

brosses, les lèvres minces et mouillées, toujours en mouvement, les dents très noires, sentencieux, éloquent, incompréhensible, se perdant sans cesse en des explications qu'il n'achevait jamais. J'admirai l'aisance avec laquelle le marquis pelotait, tripotait, maniait ces âmes de paysans… Il pensait comme eux, s'exprimait comme eux, émettait les mêmes préjugés, les mêmes manies, les mêmes plaisanteries grossières et puériles, sans dégoût… Ils parlèrent élevage, comice agricole, récoltes, femmes, puis politique… Comme tous les paysans normands, c'étaient d'ardents bonapartistes… Le marquis, qui se donnait pour royaliste intransigeant, se gardait bien de froisser leurs convictions, ne cherchant pas à leur inculquer les siennes.

— Je n'aime pas l'Empire, parbleu!… vous le savez… je ne puis lui pardonner nos défaites… Mais, en ce moment, ce qu'il faut, c'est une coalition de tous les honnêtes gens, contre l'ennemi commun : cette sale République… Plus de partis… rien que les braves gens!… L'Empire a commis des fautes… c'est sûr… mais enfin… il avait de la poigne… Et je lui sais gré d'avoir rétabli l'ordre et restauré la religion.

— Et puis, ajoutait maître Houzeau dont le culte napoléonien se précisait de notions pratiques… et puis il a fait vendre le blé… on ne reverra jamais ces prix-là…

Ils pressaient le marquis de se présenter aux prochaines élections… Lui, bien sûr, saurait ramener les beaux temps de la prospérité agricole… Il connaissait les besoins de la terre, savait ce que c'était que le cultivateur. Mais le marquis se laissait prier, hésitait, finalement refusait…

— Qu'est-ce que cela te fait?… disait-il à Houzeau… Ne m'embête pas davantage; voyons, sacré mâtin… ai-je besoin d'être à la Chambre pour m'occuper de vos intérêts?… Laisse-moi tranquille, animal…

Maître Houzeau répétait :

— Non… non… je ne vous laisserai pas tranquille… vous êtes l'homme du cultivateur!… n'est-ce pas, maître Poivret?

Maître Poivret exprimait la même fondamentale idée dans un langage sibyllin.

Et, devant leurs objurgations de plus en plus vives, le marquis demandait à réfléchir… ne disait pas absolument non… pas absolument oui non plus… Ce serait vraiment un bien grand

sacrifice pour lui… En tout cas, si jamais il se décidait, ce ne serait que par amour pour ces braves gens… pour tous les braves gens… D'ailleurs, les élections étaient encore éloignées! on aurait le temps de parler de tout cela…

Au dessert, maître Houzeau qui s'émerillonnait et dont les bubelettes nasales, sous l'action du vin, pétillaient comme un feu de sapin, demanda au marquis ce qu'était devenue une certaine Suédoise que celui-ci lui avait fait connaître l'année d'avant, à Paris… car je compris que le marquis se chargeait volontiers, non seulement des intérêts du cultivateur, mais aussi de ses plaisir…

— Mâtin! la belle femme!… Ah! la belle femme! s'écriait maître Houzeau dont les yeux, à ce souvenir, tournaient, viraient drôlement entre les paupières congestionnées… Ma foi!… vous savez, monsieur Arnold… ce soir, je l'arrangerais bien, cette Suédoise… Mazette! — j'aimerais mieux la trouver dans mon lit en rentrant, qu'une poignée de poils à gratter… Ah! la belle femme!

— Et la fille à Bidault… qu'est-ce qu'elle dirait, vieux cochon?

— Qu'est-ce qui vous a encore rapporté ça, monsieur Arnold?… Des menteries… des menteries!

— Oui… oui… va toujours!… Avec ça que je ne te connais pas!… Toutes les femmes, ce sacré Houzeau! toutes les femmes!

Maître Houzeau riait, hoquetait, protestait, choquait son verre contre celui du marquis, se rengorgeait à l'idée qu'on lui attribuait toutes les bonnes fortunes de don Juan.

Ils partirent fort avinés…

Alors, restés seuls tous les deux dans une sorte de petit fumoir oriental d'un goût vraiment détestable, le marquis alla ouvrir un meuble, incrusté d'ivoire, dont il avait sur lui la clé, pendue avec d'autres menus bibelots à une chaînette d'or, tira une boîte de cigares, en choisit un, l'alluma, ne m'en offrit point et se mit à lire les journaux, silencieusement, renversé dans un fauteuil, près d'une table basse où se dressait une lampe enjuponnée de crépon rose… Il semblait m'avoir oublié… Très gêné, je ne savais en vérité quelle attitude prendre, et si je devais me retirer dans ma chambre, ou demeurer près de lui… Je n'osais même pas fumer malgré l'envie furieuse que j'en avais… Et je me vengeais de mon

embarras en invectivant grossièrement toutes ces turqueries ignobles, tout ce bric-à-brac de bazar qui nous entourait…

Quand il eut fini de lire, il se promena de long en large dans la pièce, les mains croisées derrière le dos, le visage plus sérieux, le front barré comme par une forte tension de son esprit… Les idées se brouillaient dans ma tête un peu meurtrie ; et je sentais le sommeil m'envahir…

Enfin, tout en continuant de marcher, le marquis me dit :

— Écoutez, mon cher… Je vais vous donner une preuve de ma confiance, et j'espère que je n'aurai pas à le regretter… Je vais vous mettre brièvement au courant de certaines choses, encore très secrètes… Par conséquent, pas un mot, jamais, à personne, n'est-ce pas ?

Sa voix était changée, elle avait presque de la solennité, une sorte de lourdeur oratoire. Il poursuivit, après avoir allumé un autre cigare :

— Il va se passer d'ici peu des événements politiques très importants… Vous connaissez la situation actuelle… Elle est intolérable. La France se laisse de plus en plus dominer par les jean-foutre révolutionnaires, et surtout elle se laisse pourrir par des doctrines antireligieuses… abominables. Le mal n'est pas encore très grave, à la condition toutefois qu'il ne se propage pas davantage… Ce mouvement qui ne tend à rien moins que briser l'omnipotence nécessaire de l'Église… on doit l'arrêter… Et on le peut… L'Église dispose de puissants moyens spirituels… elle a énormément d'argent… elle veut agir au plus vite, et agir ferme…

Durant cette tirade, le marquis ne m'avait pas une seule fois regardé. Il semblait parler à lui-même, pour lui-même… Et moi, je l'écoutais, ahuri, suivant tous ses mouvements.

— Ce coup d'État, continua-t-il, a toutes les chances de réussir… Jules Simon est sans courage… sorti de ses petites rosseries habituelles, de ses petites finauderies larmoyantes, il est incapable de se défendre, en présence d'une lutte sérieuse… Le clergé est ardent et… quoi qu'on dise, très uni. L'armée, animée d'un excellent esprit, ne demande qu'à marcher. Et la masse indifférente s'en fout, comme toujours… Donc, peu de risques… Malheureusement, nous n'avons pas d'hommes… du moins, dans mon parti ! Broglie ?… Antipathique à tout le

monde… Un phraseur qui se regarde parler. Un académicien… c'est tout dire… Et pourtant, c'est peut-être le seul… Les nôtres redoutent les aventures… Des rêveurs… des imbéciles… des mollassons ! Au fond de leurs châteaux et de leurs hôtels, ils attendent tout du droit du prince et de la lassitude du peuple… Belle conception ! Ils s'imaginent qu'on fait un roi… comme ça… avec des principes en bronze et des espérances muettes ! Un roi… ou toute autre chose… Il n'y a donc que les bonapartistes pour tenter ce coup-là… et le mener à bien… Ils y ont la main… Après… au moment du partage… nous verrons…

— Mais le maréchal ? objectai-je, bien que le marquis persistât à ne pas s'adresser directement à moi.

Il répondit :

— Le maréchal ? Eh bien, voilà !… Le maréchal résiste… ne veut entendre parler de rien… Très loyal, très scrupuleux, il croit son honneur engagé à garder la Constitution, au besoin à la défendre contre ses amis, contre ses propres idées… Seulement, il n'est pas très fort… entre nous, disons-le, il est très bête… Un brave homme !… Et, avec les braves gens de sa trempe, il y a de la ressource… Au fond, voyez-vous, un vieux briscard… un vieux sabreur… et qui a horreur de la République. Les sournoiseries de Jules Simon le dégoûtent… la popularité de Gambetta l'affole… Et l'évêque d'Orléans, en qui il a toute confiance, l'enveloppe très habilement, sans secousses, sans heurts… le met au point qu'il faut… On l'entraînera, j'en réponds !

J'objectai encore :

— Rien n'est moins certain… on le dit des plus entêtés…

Le marquis répliqua vivement, en se tournant cette fois vers moi :

— Mon cher, vous n'allez pas m'apprendre ce qu'est le maréchal… Le maréchal est mon cousin. Il m'aime beaucoup, et, bien qu'il prétende que je sois un cerveau brûlé, j'ai sur lui une petite influence, car il adore mes vices. En tout cas, je le connais à fond, vous comprenez ? Non, non… Du côté du maréchal, rien à craindre… Il marchera… Pure question de temps… D'ailleurs — et c'est l'important — la maréchale nous est complètement acquise… vous pensez bien qu'elle aussi a un confesseur qui n'est pas là seulement pour l'absolution de ses péchés… Excellente femme !… Alors, la Chambre dissoute dans quinze jours…

dans un mois, dans deux mois au plus tard… et Gambetta réduit au silence, par la prison… le bannissement, ou… ce qui vaudrait mieux, car on n'en revient pas… la mort… nous voilà tout de suite aux élections…

— Révolution parlementaire!… Mauvaise affaire, monsieur le marquis, affirmai-je catégoriquement. Jamais des élections ne vous donneront la royauté…

Celui-ci pirouetta sur ses talons et, avec un élan de sincérité qui me parut extrêmement comique :

— La royauté? fit-il… mais je n'y tiens pas du tout… mais je m'en fiche complètement… Je me contenterai fort bien d'une République militaire et cléricale… d'une République de braves gens…

Et, comme il avait sans doute remarqué de l'étonnement sur ma physionomie, il appuya :

— Je vous dirai même que c'est pour cela que je suis royaliste intransigeant… drapeau blanc… Position admirable et qui ne m'engage à rien… La royauté? Ah! parbleu… je connais ça!… c'est un peu de l'opérette aujourd'hui. Je vais quelquefois dans les cours d'Europe… à Vienne, à Londres, à Madrid… C'est tordant, mon cher…

Tout cela débité très gaiement… Et brusquement :

— Vous avez déjà fait des élections, je crois?

— Deux, monsieur le marquis.

Certain, maintenant que je l'amuserais, j'ajoutai :

— Une royaliste… l'autre républicaine…

— Ah! ah!… s'écria le marquis en riant gentiment… C'est très bien… vous me plaisez beaucoup…

Et il m'expliqua :

— Mon élection est sûre, je pense. Vous savez que je suis l'homme du cultivateur… ah! ah!… De fait, je n'ai contre moi que deux cantons où l'élément ouvrier domine… Mais avec un bon changement de fonctionnaires… avec un chambardement d'instituteurs… ah! les salauds! et surtout avec une bonne petite terreur autour… nous ramènerons facilement ces deux cantons à de plus saines idées… ces deux cantons et toute la France, diable!…

Puis, après un court silence :

— Avant de rentrer… nous ferons un tour dans ma circonscription… Il est urgent que je vous mette au courant des choses et des gens… car les dossiers ne suffisent pas… mais je veux une campagne ardente, violente… sans merci… une vraie bataille, ça vous va ?

— Mais oui, monsieur le marquis… ça me va tout à fait…

S'étant arrêté de marcher, il me demanda encore :

— Naturellement… vous avez fait des armes ?

— Je me suis battu trois fois… mais je sais très peu tirer… au vrai, pas du tout…

— C'est idiot, mon cher… Aussitôt à Paris… vous prendrez des leçons…

Il se frotta les mains, et à plusieurs reprises il dit, joyeux :

— Tout ça m'amusera… tout ça m'amusera…

La pendule marquait minuit… Nous entrâmes dans nos chambres…

Je n'avais plus envie de dormir… et, bien qu'étourdi par ce que j'avais vu et entendu, je conservais toute ma lucidité d'esprit. Confrontant alors les racontars de l'hôtelière des *Trois Couronnes* à la personnalité du marquis, et la personnalité du marquis aux incidents menus, en somme, mais pour moi si considérables de la journée, je demeurai perplexe… Quel homme était réellement ce marquis d'Amblezy-Sérac ? Je n'en savais rien, et je m'inquiétais, je m'effrayais de ne pas le savoir, de ne pouvoir pas le savoir… Certains gestes, certains tics, certaines expressions m'avaient bien livré un peu de sa personne superficielle… Mais l'âme… l'âme secrète et vraie… l'âme cachée au fond de cette blague pittoresque et ostentatoire, sous ces sentiments affectés et nullement sincères, peut-être ?… Je l'ignorais, et je m'irritais de rester sans une réponse plausible, tout bête, devant ce point d'interrogation… D'habitude, j'avais vite fait le tour des gens chez qui j'arrivais encore plus à l'improviste… encore moins informé qu'ici… Ici, je n'avais fait le tour de rien… Il est vrai que le marquis était autre que ces fantômes d'humanité, qui se ressemblaient tous, d'ailleurs… Il y avait en lui une vie puissante… un torrent de vie puissante, et qui voulait de tout, de la spontanéité et du calcul, du scepticisme glacé et de la passion impétueuse, de la ruse enveloppante et de la décision rapide, hardie, implacable, tant de surprises, de heurts et de contradictions que

ce n'est pas en quelques minutes, en quelques jours même, que je pouvais débrouiller tout cela… À coup sûr, c'était un homme, et dans toute la force de ce mot redoutable… Oui… mais enfin, qu'est-ce qui dominait en cet homme?… Où était placé le point mort en cet homme?… Au seul point de vue de mes relations avec lui — et c'est par là qu'il m'intéressait de le savoir —, que devais-je espérer ou craindre de cet homme?… Je n'en avais aucune idée…

Une chose, maintenant, me surprenait par-dessus toutes les autres, et me surprenait prodigieusement… et je me torturais l'esprit à en trouver une explication raisonnable… Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi il m'avait fait, avec cette désinvolture extraordinaire, des confidences qu'on ne fait pas toujours à son plus intime ami; pourquoi, au cours de notre dernière conversation, il avait tenu, tout de suite, à m'ouvrir toute grande la porte de son scepticisme et de son immoralité? Était-ce insouciance naturelle?… Confiance imprudente ou naïve?… Cynisme volontaire et réfléchi?… Ou bien détour de ruse pour mieux expérimenter la qualité de mes sentiments?… Ou encore orgueil inconscient de quelqu'un qui se croit supérieur aux conventions sociales, aux préjugés mondains?… Suppositions absurdes, invraisemblables, inadmissibles! Et j'en revenais toujours à me répéter ceci : « Enfin, il ne me connaît pas… pourquoi fait-il cela? » Malgré les renseignements favorables qu'on avait pu lui donner sur mon compte et dont il était homme à estimer la valeur, sachant bien que de tels renseignements ne renseignent jamais sur personne et sur rien, il ne me connaissait absolument pas… Il n'avait encore éprouvé ni mon intelligence, ni mon caractère; et moi, me tenant vis-à-vis de lui sur une extrême réserve, je m'étais appliqué à ne lui livrer rien de moi-même… La plus élémentaire sagesse voulait qu'il pensât que je pouvais le trahir, le desservir, tout au moins profiter, contre lui, d'une manière quelconque, de l'inconcevable faiblesse de ces confessions. Le premier mouvement d'un homme, en présence d'un autre homme, d'un homme ballotté comme moi, en tous les sens, par une existence continue de dépendance et de misère, n'est-il pas de se défier, de ne voir que le mal, quitte à rechercher plus tard, à loisir, le bien qu'il peut y avoir en lui? Or, non seulement il ne se défiait pas, mais encore, sans raison, follement, il

me jetait à la tête jusqu'aux secrets de son propre ménage… jusqu'aux secrets compromettants, peut-être, de ces papiers et de ces lettres accumulés dans les tiroirs de son bureau, jusqu'à des secrets qui ne lui appartenaient pas… des secrets d'État… Et pas des secrets complets, définis, ce qui eût pu, à la rigueur, se justifier, mais des commencements de secrets, des bouts de secrets, qui laissent à notre imagination le droit de les fausser ou de les amplifier démesurément!… En vérité, n'était-ce pas bouffon?… Et si ce n'était pas bouffon, n'était-ce pas un peu effarant?

Tout à coup, une réflexion m'emplit de terreur et je songeai :

— Mais si, il me connaît… Une minute lui a suffi, à lui, pour me connaître jusqu'au fond de l'âme… Il me connaît aussi bien qu'il connaît ses chevaux, ses bœufs, ses chiens. Et il abuse de me connaître, et il commet là un véritable acte de chantage… Très rapidement, très clairement, il a démêlé en moi cette faiblesse, en quelque sorte de femme, cette faiblesse qui survit aux désenchantements de ma vie, et que je maudis de ne pouvoir m'en délivrer, et qui fait que, en dépit de mes tares morales, de la corruption de mon esprit, de mes haines curieuses et jalouses, de l'endurcissement de ma sensibilité, je suis capable de me donner tout entier, de me dévouer stupidement à qui m'accorde de l'importance et me parle avec bonté!… Mais alors, si ce diable d'homme lit aussi facilement dans les âmes, même dans les âmes rétractées, compliquées, comme la mienne, s'il a déjà compris qu'au fond je ne sais rien, je ne suis rien… que je ne sais et ne suis quelque chose que par rapport à la stupidité des gens qui m'employèrent sans dignité et que je servis sans vertu… que compte-t-il donc faire de moi?… Et moi, avec le sentiment déprimant de mon infériorité, que vais-je devenir ici, sous l'empire, sous la domination de ce regard qui sait tout et qui voit tout?

Cette pensée, que je tournai et retournai dans tous les sens, m'angoissa au point que je me demandai si, vraiment, je ne ferais pas mieux de partir.

Je m'étais déshabillé et me promenais en chemise dans la chambre. Les dernières bouffées du calorifère y rendaient l'atmosphère tiède et douce. Les rideaux de cretonne fermaient, de l'entrelacs de leurs fleurs, l'embrasure des fenêtres. Une

lampe, sous un abat-jour rouge, veillait sur une table à la droite de mon lit, au-dessus duquel un crucifix étendait drôlement ses deux bras de faux ivoire. À la gauche, un prie-Dieu, que je n'avais pas jusqu'ici remarqué, un prie-Dieu de pitchpin, prétentieusement façonné en ogive et surmonté d'une croix! — encore! — attendait vainement mes génuflexions et mes prières. Deux désolantes potiches, en faïence de Gien, une grosse pelote à épingles en velours grenat brodé d'attributs mystiques et représentant le Sacré-Cœur de Jésus, quantité de menus et affreux objets, presque tous d'inspiration religieuse, achetés à des ventes de charité, éparpillaient sur la cheminée et sur les meubles un peu de l'âme vulgaire, économe et dévote de la marquise, de cette marquise au ventre malade, à la figure sévère que, sans la connaître, je détestai, à cette minute, farouchement… Et je marchais plus vite, fiévreusement, sous l'influence de cette évocation haineuse… Et mes pieds nus faisaient un craquement sec et léger, agaçant, sur le parquet entièrement recouvert de nattes dépareillées… Nul autre bruit dans le château, où cet homme devait maintenant dormir d'un sommeil sonore et puissant comme lui, et nul bruit au dehors, dans cet immense parc peuplé de gens, de bêtes, de grands végétaux, de nuit profonde qui, sachant que le maître était là, retenaient leurs souffles et se taisaient, dans un silence servile… infiniment.

En un dernier effort, j'essayai encore de me rappeler exactement les diverses expressions de la physionomie, les diverses formes de la personne morale du marquis… ses insolences… ses familiarités… ses allures cordiales et rondes… ses emportements grossiers, la précision de son commandement, la gaieté rusée de son regard… la noblesse de son front… la laideur ricanante de sa bouche… le terrible martèlement de ses mâchoires… ses belles mains souples et caressantes… et le maréchal, et maître Houzeau, et M. Joseph Lerible… et Victor Flamant… et tout… tout… tout ce qui m'effrayait… tout ce qui me rassurait… Puis, ayant pesé tout cela, je limitai dès lors mes curiosités à ces deux questions plus générales :

— Est-ce un brave homme?… Est-ce une canaille?

Mais, de toutes ces images et de toutes ces expressions, confuses et fuyantes, que je tentais en vain de retenir, une seule

image : Flamant… une seule expression : la bouche ricanante, restaient très nettes devant moi.

— Ce doit être une canaille… c'est sûrement une affreuse canaille ! résumai-je, en me mettant au lit.

Une fois que cette opinion sur le marquis fut définitivement ancrée en moi, j'éprouvai aussitôt comme une détente nerveuse… comme un soulagement…

Et il ne me déplut pas…

III

Le lendemain, aiguillonné par le désir d'employer mes talents, surtout, je crois, par la curiosité de compulser les papiers et la hâte d'en connaître les secrets alléchants, je me mis, de très bonne heure, au travail dans le cabinet. Le marquis ne tarda pas à m'y rejoindre. Il entra en faisant jouer ses articulations, au moyen de mouvements rythmiques des bras et des jambes. Cela me parut un peu ridicule. Il était en vêtements du matin, d'un beige très clair, déjà douché, rasé, coiffé, très frais de visage, très souple de membres.

— Vous ne faites pas d'haltères, le matin ?… me demanda-t-il, vous ne faites rien ?… Grosse erreur, mon cher… vous le regretterez plus tard… trop tard… mais c'est la santé, vous savez ?… et la santé, c'est la joie… À Paris, vous prendrez des leçons de boxe… La boxe, il n'y a rien de meilleur.

Et il détacha quelques vigoureux coups, en homme très au fait de ce sport, ajoutant :

— Il faut avoir le culte de ses muscles.

La boxe… l'escrime ?… Et quoi encore ?… Le cheval, sans doute… la chasse… le tennis ?… J'allais donc devenir, ici, quelqu'un de très chic… Ma vanité n'en fut nullement flattée, et ma paresse s'en effraya.

Il fit servir dans le cabinet un petit déjeuner à l'anglaise que je partageai avec lui, se montra aimable, bon enfant… Je constatai avec plaisir qu'il avait le réveil gai.

— Que je ne vous dérange pas!… me dit-il ensuite… Travaillez… travaillez… comme si je n'étais pas là…

Appuyé contre l'embrasure de la fenêtre, il lima, tailla minutieusement ses ongles et il resta là quelque temps, silencieux, l'esprit occupé à je ne sais quoi… Puis, il se retira, me disant qu'il allait faire un tour, à cheval, jusqu'à Sonneville-les-Biefs où il devait présider une réunion du conseil municipal.

— Car je suis maire, mon cher… ne l'oublions pas…

— Et Berget est votre prophète, je veux dire votre adjoint, monsieur le marquis… complétai-je un peu trop familièrement peut-être.

— Comment?… Vous connaissez Berget?… Un homme admirable… le plus grand ivrogne du département!

Je l'entendis, durant un quart d'heure, parler, marcher dans sa chambre… traverser le couloir, d'un pas que ses bottes rendaient plus pesant… et, bientôt, au dehors, des chevaux piaffèrent, galopèrent, s'éloignèrent.

J'avais attaqué avec ardeur les tas de paperasses… Comme le marquis me l'avait annoncé, il y avait un peu de tout, et quelques-unes remontaient à plusieurs années : lettres banales d'amis et de parents, lettres d'affaires — d'affaires de toute sorte, en effet; nombreux documents relatifs au comice agricole, aux diverses sociétés de culture et d'élevage de la région… mémoires de fournisseurs… réclamations et sollicitations de tout genre… dénonciations violentes contre les instituteurs et les fonctionnaires du canton… plaintes contre M. Joseph Lerible… toute la pouillerie des petits intérêts, des petites dissensions, des petites misères de la vie campagnarde… Je trouvai quelques billets intimes et gaillards du prince de Galles, quelques télégrammes affectueux du maréchal, entre des propositions d'usuriers, des consultations de notaires, des états de liquidations chez des agents de change et des coulissiers… des relevés de sommes prêtées par des croupiers, des bijoutiers, des *bookmakers*… C'étaient aussi, parmi des remerciements de curés et des prières de bonnes sœurs, des invitations à inaugurer des tripots clandestins, des maisons de rendez-vous galants, des chapelles, des œuvres catholiques de bienfaisance… et toute une série de lettres en anglais, à propos de courses, de chiens, de maquignonnage… Ça et là, des protêts… des menaces de poursuites judiciaires… que sais-je

encore? toute une vie active, multiple, disparate, désordonnée, une vie de bas plaisirs, de luttes incessantes, de difficultés surmontées à force d'audace, d'ingéniosité vulgaire mais retorse, d'expédients connus… Cela m'intéressait, certes, et me désenchantait en même temps. Rien qu'à l'allure si particulière du marquis, j'avais rêvé de plus grandiose crapulerie… des intrigues amoureuses compliquées, perverses et dramatiques… l'explication d'une situation conjugale… cocasse… un peu de crime aussi… Or, rien ou presque rien de ces révélations attendues où se complaisait mon imagination… En remuant ces papiers qui exhalaient comme une barbare odeur de tripot, d'écurie, d'officine d'usurier et d'huissier, j'avais la sensation un peu courte d'une existence pas sensiblement supérieure à celle d'un viveur quelconque, d'un de ces petits écumeurs de cercles tels que les lieux de plaisir parisiens nous en offrent, quotidiennement, des exemplaires si nombreux, si peu intéressants, si fugaces…

Pourtant, deux sortes de correspondances attirèrent, plus spécialement, mon attention, l'une assez copieuse, signée Karl Backer… l'autre, plus rare, signée tout simplement Blanche; la première très respectueuse, la seconde très familière, toutes deux traitant, dans un langage convenu, d'affaires dont je ne pouvais définir la nature, mais qui, par le mystère dont on les entourait, me semblèrent plutôt bizarres et louches… Je m'y attardai plus qu'aux autres; il me fut impossible d'y démêler quoi que ce soit! En ce premier dépouillement, je dénichai, épars au milieu des paperasses, ou bien oubliés dans des enveloppes, quelques billets de banque et des quantités de timbres-poste, le tout pour une valeur de huit cents francs… Je pensai d'abord que cet argent avait été déposé là, par le marquis, afin d'éprouver mon honnêteté… Mais non… Il était évident, par tout ce que je venais de voir et d'apprendre, que cet homme si précis, si ordonné, si énergique, et, en même temps, si minutieux en certaines choses, incarnait en certaines autres la paresse et le désordre. L'idée de m'approprier cette somme ignorée de lui et, sans moi, perdue, ne fit que m'effleurer l'esprit… Elle passa comme passent ces étourdissements qui, parfois, le matin au saut du lit, me frappent le cerveau d'une chiquenaude légère…

Il était plus de midi quand le marquis rentra de sa promenade… Après avoir changé de costume il vint me trouver dans le

cabinet. J'avais énormément travaillé ; une grande partie du vaste bureau se trouvait déjà débarrassée.

— Ah ! ah !… Ça avance, je vois… fit-il en se frottant les mains.

J'expliquai que, dans l'ignorance où j'étais encore de ses affaires, j'avais cru prudent de ne détruire aucun de ces papiers, que je les avais tous classés, et que j'attendais ses ordres…

— Parfait ! approuva-t-il… Alors, voyons ça…

Nous passâmes en revue tous les petits dossiers… Des uns le marquis me disait : « À garder ! », des autres : « À brûler ! ». Lorsque j'appelai les dossiers : Blanche et Karl Backer, il eut un sursaut que je notai précieusement et qui me confirma leur importance… En même temps il me planta dans les yeux un regard aigu, sévère, presque dur… Ce regard, dont je soutins bravement le choc, cherchait à me pénétrer, à savoir si réellement j'avais une opinion sur ces papiers, et ce qu'elle pouvait bien être… Du moins, je l'interprétai ainsi… Il fut rapide, mais on ne pouvait se méprendre à son expression claire et forte.

— Vous les avez trouvés là ?… me demanda-t-il, d'une voix brève.

— Mais oui, monsieur le marquis.

— Ah !…

Et, se remettant très vite :

— C'est curieux… acheva-t-il… Je ne l'aurais pas cru… Donnez-les-moi…

D'une main, il les feuilleta avec beaucoup d'attention… tandis que, de l'autre main où restait encore de la nervosité, il lissait ses moustaches…

— Brûlez Blanche… me commanda-t-il. Je sais ce que c'est… Aucun intérêt… Backer… eh bien ! nous le mettrons, le bon Backer, dans ce meuble, quand vous aurez terminé votre dépouillement…

Il m'indiqua un meuble lourd et massif en vieux acajou, avec de grossières dorures, moitié secrétaire, moitié armoire, qui occupait le milieu du mur au fond de la pièce…

— Pensez à m'en demander la clé… Du diable si je sais où elle est, par exemple !…

À ce moment le valet de chambre apporta le courrier… Le marquis le dépouilla vivement, écrivit des remarques au crayon rouge en travers de quelques lettres…

— Vous répondez aujourd'hui ou demain… Rien d'urgent!…

Et il enfouit les autres dans sa poche.

En lui restituant les billets de banque, il s'écria avec une sorte d'étonnement joyeux et un air de me féliciter, comme si je venais d'accomplir un acte de rare héroïsme :

— Ça, c'est bien!… ça, c'est très bien!… mais, c'est la fortune… J'ai trouvé un secrétaire de féerie qui m'apporte tout simplement la fortune… vous êtes prodigieux, mon cher…

Il prit les billets sans les compter, et me laissa les timbres pour les besoins de la correspondance.

La cloche du déjeuner sonna. Le marquis était redevenu tout à fait gai. Moi, je quittai à regret le bureau, car un élément nouveau venait de s'ajouter à ma curiosité. Peut-être les autres papiers me livreraient-ils le secret des lettres Blanche que je devais brûler, celui des lettres Backer, qu'il me fallait enfermer sous clé dans ce meuble. En tout cas, elles me donnaient une plus haute idée de ce que j'appelais — sans m'en offusquer d'ailleurs — la canaillerie du marquis… Et à revoir celui-ci, et à mieux étudier sa physionomie, je ne doutais plus qu'il fût infiniment supérieur à ce qu'en somme ces documents m'avaient fait entrevoir de très incomplet, par conséquent de très incertain sur sa vie… J'avais hâte maintenant — une hâte impatiente — d'en connaître la contrepartie.

Ce jour-là même nous commençâmes à visiter la circonscription et, aussitôt après le déjeuner, nous nous rendîmes en charrette anglaise à Monteville-sur-Ornette, par la forêt. Le marquis essayait un jeune cheval, très ardent, qu'il conduisait avec une remarquable adresse, l'excitant, le maintenant de la voix, corrigeant ses emballements d'une main ferme et souple, très sûre. Nous filions très vite. La journée était fraîche et brillante; la route serpentait toute dorée entre les futaies, entre les taillis. Des tussilages, des jonquilles sauvages tapissaient déjà les talus et les sous-bois ensoleillés de fleurettes jaunes… quelques essences d'arbres gonflaient, à la pointe des branches, de gros bourgeons vernissés, et des parfums de violettes, mêlés à de tièdes odeurs de terreau, nous arrivaient par bouffées aux narines. Le marquis

me racontait des histoires locales… Monteville-sur-Ornette, pittoresque et forte commune mi-agricole, mi-forestière, échappait de plus en plus, quoique voisine de Sonneville, à l'influence du château. Paysans, bûcherons, charbonniers, sabotiers y restaient à peu près fidèles, par habitude… Mais, depuis plusieurs années, de petites industries du bois, des fabriques de bondes et faussets, des scieries mécaniques s'étaient établies sur le territoire de la commune, employant près de quatre cents ouvriers venus un peu de partout et qui pourrissaient le pays de mauvaises idées républicaines. Le marquis avait là un agent précieux, le docteur Lerond, qui s'efforçait de maintenir les choses anciennes et de combattre les nouvelles, par le seul prestige de son dévouement et de sa bonté… Il y avait bien du mal. Cœur excellent, très aimé de tout le monde, même de ses adversaires politiques, on ne lui connaissait qu'un défaut, celui d'être trop dévot. Malgré sa charité, il eût préféré laisser mourir un client plutôt que de manquer la messe le matin. Chaque jour, sur les routes et dans les traverses, on le rencontrait conduisant sa vieille jument blanche, ou plutôt conduit par elle… Les guides flottantes, et quelquefois traînant sur la route, il lisait sans cesse, rencogné au fond de son antique cabriolet, des journaux et des revues, non des revues de médecine, comme on eût pu croire, mais de piété : *Le Pèlerin, Le Rosier de Marie,* etc. Souvent, au bas des côtes, la jument s'arrêtait, se mettait à brouter l'herbe des berges, et le docteur, ne s'apercevant de rien, demeurait là des quarts d'heure absorbé dans sa lecture… Puis brusquement, d'elle-même, elle recommençait de trottiner et de secouer maître et voiture sur les cahots du chemin…

Quand nous arrivâmes à Monteville-sur-Ornette, le docteur Lerond se disposait à partir en tournée de malades… Il portait une large houppelande verdâtre, une casquette en peau de renard, des sabots garnis de paille. C'était un homme très grand, très maigre, voûté, quoique jeune encore, le visage effacé, la peau cendreuse, tachée, aux joues, de poils rares d'un blond terne et pauvre. Ses yeux doux, tristes, résignés, aux paupières tuméfiées et rougies, pleuraient sans cesse… Il avait l'apparence, presque l'odeur d'un cancéreux… Avec empressement il nous reçut dans son cabinet qui lui servait aussi de salon… un cabinet très sale, encombré de toutes sortes de choses, surtout de fioles,

de pots, car il tenait, en même temps, la pharmacie. Un spéculum bossué traînait sur une pile de journaux pieux… sur le bureau, parmi des papiers, des clés dentaires, des bistouris ébréchés, un forceps dont les cuillers rouillées sortaient de son enveloppe de serge noire… dans un coin, par terre, une cuvette où se voyaient encore de menues rigoles de sang séché… Aussitôt prévenu de l'arrivée du marquis, le curé vint nous rejoindre… Il fit une entrée bruyante : un petit bonhomme rondelet, assez propre, très rouge de figure, avec des yeux allumés, pétillants, d'aspect jovial et farceur… Nous nous assîmes autour du guéridon sur lequel le docteur apporta un énorme bocal plein de merises à l'eau-de-vie qu'il nous servit dans de longs verres tubulés.

Il excusa sa femme partie avec les enfants chez les grands-parents… Puis il dit :

— Je ne sais pas de bonnes nouvelles, monsieur le marquis… Ici, tout va de mal en pire… L'impiété y fait des progrès rapides… on chante maintenant *La Marseillaise* dans les cafés… et, croiriez-vous que, la semaine dernière, nous avons eu un enterrement civil?… À Monteville!

— Ma foi, oui! Hippolyte Grostout… ce damné ivrogne!… on le pensait bien… expliqua le curé qui ne parut pas prendre les choses au tragique comme le docteur Lerond.

Celui-ci poursuivit :

— Ah! Je ne sais pas ce que tout cela deviendra!… Vous ai-je écrit que notre maire, Désiré Lequesne, est au plus mal?… Il ne passera certainement pas la semaine… C'est un grand malheur pour tout le monde…

— Dieu!… Ce brave Lequesne!… fit le marquis d'une voix neutre… sans s'émouvoir… La bouteille… la sacrée bouteille, hein!…

— La bouteille, peut-être, et surtout la fièvre typhoïde…

Le curé tâcha de mettre sur son visage rieur tout ce qu'il pouvait, à l'occasion, comporter de gravité soucieuse; et il commenta :

— Le plus ennuyeux… voyez-vous… monsieur le marquis… c'est que cette canaille de Fortuné Lamour… le fabricant de bondes…

— Oui… Eh bien?

— … crie partout qu'il va se porter à la place de Lequesne… Il fait déjà une propagande de tous les diables… Ce serait un sale coup… Adieu, Monteville!…

— Il a toutes les chances, aujourd'hui! appuya le docteur.

Le marquis répliqua vivement :

— Il a toutes les chances si tu le laisses faire… si tu veux!… Eh bien, voilà une occasion pour toi de te montrer, enfin! grand flemmard… Je pense que tu ne vas pas abandonner cette belle commune aux mains de l'ennemi… Je ne te le pardonnerais jamais… Toi seul ici… es en mesure de battre Lamour… Il faut le battre…

— Je ne cesse de le lui dire… Il est d'un entêtement!…

Les yeux du docteur exprimèrent de la lassitude…

— D'abord, ce n'est pas sûr que je le puisse… Ensuite, c'est à peine si j'ai le temps de soigner tous mes malades… Comment ferais-je?

— Vous irez un peu moins à la messe…, dit le curé… Je vous donne à l'avance l'absolution…

Il se mit à rire d'un rire épais qui lui secouait le ventre sous la soutane.

— L'abbé a, pardieu! bien raison, approuva le marquis… Moi aussi, je te la donne… Ah!…

Il ajouta :

— La messe… les vêpres… le diable et son train… sans doute… Mais, sapristi! le bon Dieu ne t'en demande pas tant, mon cher… Ce n'est pas une brute, le bon Dieu, voyons!…

Le docteur hochait la tête, un peu scandalisé… Il détourna la conversation :

— Écoutez, monsieur le marquis… Il y a un peu de votre faute dans ce qui se passe ici…

Sur un mouvement de surprise du marquis, il accentua :

— Je vous assure… Au fond, c'est la chasse qui a été la cause première de tout cela… Elle vous a aliéné bien des gens… et elle sert admirablement la cause de nos ennemis… Vous n'avez jamais voulu me croire… Tout le monde est mécontent… Tout le monde se plaint… La semaine dernière les sangliers ont retourné tout un champ… J'ai vu, il y a quinze jours, la grande pièce de maître Alix… Elle est tellement rongée par les lapins, tellement piétinée par les cerfs, qu'on n'y reconnaît plus la

moindre trace de blé… Et vous ne faites rien… Et vous ne voulez rien faire !…

Le visage du marquis s'était subitement rembruni :

— Ah ! ils m'embêtent… s'écria-t-il. Comment ?… Je leur ai donné le droit de pâture sur les bruyères de Brigemont !… Je ferme les yeux quand ils mènent leurs bestiaux, l'été, aux marais de Villecourt !… Qu'est-ce qu'ils veulent encore ?…

Sa voix était devenue tranchante, irritée :

— Avec ça qu'ils le traitent bien, mon gibier ! De sales braconniers, tous !… Je te défends de me parler de ça !…

Il se leva, marcha dans la pièce en grondant comme un fauve… Le docteur s'était tu… Le curé du bout des doigts piquait quelques merises dans son verre…

— Comme vous voudrez !… reprit M. Lerond, après un silence gênant… Je voulais encore vous dire ceci… La tuberculose continue ses ravages… En ce moment, je soigne huit malades qui en sont gravement atteints… Et je découvre des symptômes sur combien d'autres !… Malheureusement, je n'y peux rien… Malgré toutes les promesses, nous n'avons toujours pas d'hospice… Caen refuse mes malades impitoyablement… J'ai écrit à Mme la marquise… Elle ne m'a pas répondu…

— C'est bien fait, nigaud !… s'écria le marquis sur un ton encore bourru, mais calmé. Pourquoi t'obstines-tu à ne pas t'adresser à moi directement ?… La marquise a été très occupée… et elle n'a pas que Monteville dans la tête… Voyons, que lui demandais-tu ?

Malgré son air triste et veule, je sentis que M. Lerond avait de la fermeté.

— Je lui demandais, répondit-il sans hésitation, qu'elle voulût bien prendre ces pauvres malades à l'hospice de Sonneville, où ce n'est pas la place qui manque, il me semble… Non seulement leur état fait pitié, mais il est un réel danger de contamination pour tout le pays…

— Eh bien, je les prends, moi, annonça le marquis après avoir réfléchi quelques secondes… C'est-à-dire, j'en prends quatre. On tâchera de caser les autres… Qui est-ce ?

Le docteur énuméra les noms… parmi lesquels le marquis en choisit quatre, ainsi qu'il l'avait promis :

— Puisque vous avez cette bonté, pria le docteur, j'insiste pour Élisabeth Hunault… Vous l'avez sans doute oubliée… Elle est très intéressante… C'est la fille d'un de vos meilleurs serviteurs, monsieur le marquis… Et si vous voyiez la détresse de cette maison ?… Chaque fois que j'y vais, j'en ai le cœur tout retourné…

— Bien, bien… certainement… plus tard… Je m'occuperai d'elle…

Et avec un sourire où je vis grimacer une affreuse ironie, il ajouta, non sans une emphase qui me parut, dans sa bouche, d'un comique funèbre et cruel :

— La charité chrétienne m'ordonne de soulager, d'abord, mes ennemis… n'est-ce pas, l'abbé ?

Le curé répondit :

— Voilà, monsieur, un sentiment admirable, et qui vous honore… Les Saints Évangiles…

Mais le marquis coupa court à cette effusion, et se tournant vers le docteur :

— J'enverrai demain, dans l'après-midi, l'omnibus du château… Tu y installeras ces quatre malades que j'ai choisis… Allons, es-tu content ?

M. Lerond paraissait très triste… Il remercia dignement, brièvement. Le curé, au comble de l'enthousiasme, s'extasia :

— Et quel effet, dans le pays, quand on les verra s'en aller dans l'omnibus de monsieur le marquis, à l'hospice de Sonneville !… Surtout des ennemis déclarés de monsieur le marquis. Savez-vous que ça peut retourner bien des gens, ça ?… Oh ! mais oui !…

La flatterie était maladroite ; elle appuyait lourdement sur le caractère intéressé, politique de cet acte de charité. Le marquis, agacé, changea aussitôt le cours de la conversation.

Quelques personnes vinrent le saluer. Il avait une mémoire extraordinaire et un merveilleux à-propos. Sans se tromper jamais, il appelait chacun par son nom, lui adressait une parole amicale, opportune, toujours gaie… À un vieux paysan qui se plaignait, timidement, des dégâts causés par les cerfs, il répondit avec une bienveillance familière :

— Justement, nous parlions de ça avec le docteur et M. le curé… C'est entendu, père Jumeau… c'est entendu… Toujours

d'aplomb, sacrédieu?… Regarde-moi!… Frais comme une rose!… Et quel âge as-tu?

— J'suis du siècle, monsieur le marquis…

— Sacré père Jumeau!… Il nous enterrera tous… Eh bien, nous célébrerons ton centenaire à Sonneville, entends-tu bien?… Il y aura les violons… Et nous en boirons des bouteilles… des bouteilles du siècle aussi!…

Le docteur partit, ayant une longue course à faire; le curé nous accompagna jusqu'à la voiture…

— Je le déciderai… affirma-t-il… soyez sans crainte, monsieur le marquis… Il se portera contre Lamour… Il le faut, mais il est si drôle, parfois!… Au besoin, voyez-vous, je lui refuserais l'absolution… ah! mais oui… ah! mais oui.

Puis, tout à coup, embarrassé, et la bouche mielleuse :

— Je me suis permis d'écrire il y a quelque temps à monsieur le marquis… vous savez bien… pour la chapelle de saint Joseph… Une ruine, monsieur le marquis…

— Saint Joseph!… c'est vrai!… s'écria le marquis… vous avez bien fait de me rappeler ça, l'abbé… Je n'y pensais, ma foi, plus… Et figurez-vous, que je n'étais venu à Monteville que pour ça… Tenez!

Il tira de son portefeuille un billet de cent francs qu'il remit discrètement dans la main du curé, lequel se confondit en remerciements humiliés…

Un groupe d'enfants, de femmes, de petits vieux, s'était formé autour de la voiture, devant laquelle se tenait le valet de pied, personnage imposant comme un militaire, sanglé de cuir blanc, botté de cuir fauve, boutonné d'or, qu'ils considéraient tous, curieusement, avec une sorte de respect hébété. Sur le pas des portes je remarquai quelques ouvriers qui nous regardèrent passer, figures discrètement narquoises, à peine hostiles, plutôt indolentes et abruties, les amis de M. Fortuné Lamour.

Quand nous sortîmes de Monteville, au trot rapide du cheval, et que les petites fabriques échelonnées sur le cours de l'Ornette eurent disparu au tournant de la vallée, entre les rayures roses des aulnes, le marquis me dit en riant d'un bon rire amusé :

— La chapelle de saint Joseph?… Je connais ça!… Il me la pose tous les ans… Saint Joseph, c'est Julie… une belle fille, ma foi!… Ah! il va en faire une noce, avec mes cent francs, le sacré

curé!… Il faut bien que tout le monde s'amuse, hein?… les curés comme les autres… Et ce Lerond? Ne vous y trompez pas, mon cher… Au fond… vous savez! malgré sa bigoterie… un révolutionnaire… tout au moins… un sentimental… mais, c'est la même chose…

Maintenant, nous filions à toute allure vers la Vente à Boulay.

On appelait ainsi — je crois l'avoir dit — un quartier assez vaste de la forêt. La moitié dépendait de Sonneville-les-Biefs, l'autre moitié, de Monteville-sur-Ornette. Ici, la futaie se faisait plus rare, et n'occupait que les terrains bas. Sur les hauteurs, le sol caillouteux, très sec, ne pouvait nourrir — et très maigrement — que les taillis de chênes et de bouleaux dont les baliveaux clairsemés avaient un aspect chétif et tordu. D'épais ajoncs, de profondes bruyères offraient au gibier une retraite sûre, presque impénétrable, en certains endroits. C'était, malgré son caractère sauvage, la partie que le marquis préférait, en ce qu'elle lui constituait une réserve inépuisable… Il n'y chassait jamais, d'ailleurs, et il entendait qu'elle fût sévèrement gardée…

Nous débouchâmes sur un rond-point où venaient aboutir, outre la grand-route qui le traversait, six allées herbues, fermées chacune par une barrière peinte en blanc… Nous prîmes la seule ouverte aux voitures, au fond de laquelle, comme une sentinelle veillant sur la forêt, s'embusquait une petite maison de garde. De loin, toute basse, avec sa façade repliée et blême, ses fenêtres louches, elle avait une expression haineuse et méchante. On y sentait toujours des yeux à l'affût, des oreilles aux écoutes, la menace des armes chargées… Elle donnait de l'effroi, comme tout ce qu'on heurte d'humain et de vivant dans les solitudes et dans les silences… Il semble que, dans la forêt où tout est lutte invisible et meurtre étouffé, la moindre chose, le moindre bruit qui rappellent l'homme prennent aussitôt un caractère de mystère tragique et de crime… Une sorte de cour normande, un grand verger tapissé d'herbe rugueuse et planté d'arbres à fruits, entourait la maison, n'en effaçait pas l'impression sinistre. Autour du verger, des arbres, des arbres, sans une trouée, un cirque d'arbres dont les pointes mêlées rayaient le ciel, pareilles aux morsures d'une eau-forte légère et bleuâtre… Un jardin potager, étroit et long, défendu contre les incursions des lapins par un haut grillage, attendait au pignon de gauche. À gauche,

encore, un hangar rempli de bois fendu, une étable et un poulailler… À droite, un puits, et près du puits un noyer sous lequel stationnait le cabriolet de M. Joseph Lerible, dont le cheval débridé humait l'herbe de la cour en soufflant des naseaux bruyamment. Deux petits enfants aux pas encore incertains jouaient parmi des meubles, des caisses, de pauvres objets de ménage, déchargés, pêle-mêle, près de la porte, devant la maison. Des poules s'enfuirent à notre approche, et deux chiens couplés, attachés par une longue corde à un anneau scellé dans le mur, se mirent à aboyer. M. Joseph Lerible, suivi de Victor Flamant, sortit de la maison…

Je regardai ce dernier passionnément. Vêtu d'une blouse et d'un pantalon d'un brun lavé, et, sous la blouse, d'un tricot de laine fauve, coiffé d'une casquette dont la peau de lapin usée lui moulait le crâne, une cravate lâche, en corde, autour du cou, il était de taille moyenne, sec, osseux, couleur d'écorce et de sous-bois. Les yeux me frappèrent tout d'abord, des yeux très clairs, d'un gris très dur, mais fixes et ronds, sans aucun rayonnement, et pareils aux yeux des oiseaux que blesse la lumière du jour et qui n'exercent leur puissance de vision que la nuit. Sa face pointue, montée sur un col mince et long, était pour ainsi dire mangée, rongée, comme une plaie jusqu'aux yeux, par une barbe très courte, très dure, d'un gris roussâtre. Il avait des allures prudentes et obliques, l'oreille attentive, inquiète, un nez extrêmement mobile dont les narines battaient sans cesse, au vent, comme celles des chiens. Ainsi que les animaux habitués à ramper, à se glisser dans le dédale des fourrés, il ondulait du corps en marchant. Je remarquai que ses chaussures en cuir épais, que des guêtres prolongeaient jusqu'aux genoux, ne faisaient aucun bruit sur le sol. On les eût dites garnies d'ouate et de feutre… Il m'impressionna fortement. Il représentait pour moi quelque chose de plus ou de moins qu'un homme… quelque chose en dehors d'un homme… quelque chose dont je n'avais pas l'habitude : un être de silence et de nuit…

— Eh bien!… L'installation?… Ça va?… demanda le marquis.

— Ça sera fini, au coucher du soleil, monsieur le marquis… répondit Flamant, dont la voix était sourde et voilée comme celle d'un bronchiteux…

L'examinant des pieds à la tête, d'un air grave et pourtant satisfait, et parfois attendri, le marquis ajouta :

— Tu sais ce que je veux de toi ?… Tu as compris ?

— Monsieur le marquis peut compter sur moi…

— J'y compte… Et ta fille ?

Flamant, d'un geste, montra la maison :

— Elle est là… Elle range…

Son allure, ses réponses ne manifestaient aucune servilité… Il était sobre de paroles et de mouvements…

— Ah ! fit simplement le marquis…

Et il se tut… Il semblait un peu gêné, quoique, en vérité, il ne dissimulât pas une étrange sympathie pour cet homme. Et il fouettait l'herbe de sa canne, le front soucieux… Il se décida pourtant à parler…

— Dis-moi, Flamant ?… Écoute-moi bien… Tu ne peux pas continuer à vivre comme tu vis… Pour toi, pour moi, pour tout le monde, tu ne le peux pas !… Il ne s'agit pas seulement de la morale… il s'agit de ton autorité… comprends-tu ? Il faut marier ta fille, mon gars… ou la placer loin d'ici.

Flamant secoua la tête… Il répondit avec une fermeté tranquille…

— Pour ça… monsieur le marquis… c'est impossible !…

— Et pourquoi ?

— Le métier sera dur ici… j'ai besoin d'une femme… et d'une solide !

— Eh bien… prends-en une, animal… Remarie-toi…

Le braconnier sourit, et ce sourire avait quelque chose de fixe, d'inexpressif, et, en même temps, de si terriblement dévasté, qu'il me fit mal…

— À mon âge !… ah ! non… mauvaise affaire…

Et, sans embarras, il expliqua :

— Victoire a l'habitude… Je la connais… elle me connaît… elle connaît le fourbi… C'est une femme de tête et de courage… J'en trouverais jamais une pareille… Non… monsieur le marquis… parlons pas de ça !

On sentait dans le ton de ses paroles une décision inébranlable… Il dit encore :

— Et puis… voyons ! qui voudrait d'elle ?

— Je me charge de lui trouver un mari, ou une bonne place… répliqua le marquis.

Mais Flamant avait secoué de nouveau la tête… Un pli amer raya ses lèvres blêmes; les rides de son front s'accentuèrent. Peut-être commençait-il à s'irriter de cette insistance inutile… et douloureuse :

— Parlons pas de ça! fit-il, encore plus brièvement, encore plus fermement que la première fois.

Les deux hommes demeurèrent dans le silence, Flamant, maintenant très calme, regardait, sans le voir sans doute, un nuage déjà bordé de rose qui voyageait lentement, dans le ciel, au-dessus du cirque d'arbres… Le marquis était visiblement décontenancé d'une résistance qu'il ne rencontrait jamais chez de telles gens… Pourtant il n'y avait en lui aucune colère, aucune haine… Mollement, sans conviction, il reprit :

— Voyons, Flamant?… Tu sais ce qu'on dit partout?

Celui-ci riposta, en haussant légèrement les épaules :

— Je m'en fous, monsieur le marquis… Chacun s'arrange à sa façon… ça ne regarde personne, n'est-ce pas?… Et ce qu'on dit… c'est des paroles… rien de plus!…

— Pourtant… réfléchis… c'est très grave!

Alors le braconnier avança d'un pas, étendit la main, comme pour un serment :

— Tenez… monsieur le marquis… déclara-t-il… vous avez fait pour Flamant une chose qu'est pas ordinaire, oh! je le sais! Eh, bon Dieu de bon Dieu! jamais Flamant n'oubliera ça… Vous pouvez me demander mon sang… il est à vous! Mais si vous exigez que Victoire parte d'avec moi… j'aime mieux vous le dire tout de suite… il n'y a rien de fait.

Et il appela :

— Victoire!… Victoire!… Hé! Victoire…

Puis se retournant vers le marquis :

— Elle va venir… Je ne lui ai rien dit, n'est-ce pas?… Eh bien, parlez-lui… Elle est comme moi…

À la voix de son père, Victoire accourut. J'étais impatient de la connaître. Depuis notre entrée dans la cour je la cherchais des yeux, partout, avec une curiosité pas très pure, je l'avoue. Son vice me hantait, et, par son vice, je rêvais d'une bête de luxure forcenée, d'une créature de crime. Elle m'apparaissait étrange-

ment harmonieuse au mystère sauvage, au mystère incestueux de la forêt… Pas du tout… C'était une grande et forte fille de vingt ans, bâtie en force, mais déjà vieillie par la misère, déjà déformée par les rudes travaux et les maternités trop précoces. Sa tête semblait plier sous le poids d'une chevelure rousse trop lourde, magnifique, et qui, dans le vert ambiant, flambait comme une boule de feu. Rien de farouche, de révolté, d'impudique, rien de triste même dans ses yeux, d'un bleu pâle de pervenche, et dans toute sa physionomie qui, au contraire, témoignait d'une sorte de candeur tranquille, d'une sérénité si calme qu'elle en devenait presque de l'hébétude, mais de l'hébétude souriante, douce, limpide comme ses yeux. Malgré l'épaisseur carrée de la taille, le flottement de la poitrine sous la camisole, l'avancée disgracieuse, sous la jupe, d'un ventre bombant, ses reins avaient une élasticité puissante qui la faisait en quelque sorte rebondir, à chaque pas, sur le sol. Ses manches retroussées laissaient voir des bras ronds, flexibles, très lisses, très blancs, jusqu'au-dessus des poignets où le hâle avait mis comme de longs gants de peau grenue et brunie. Elle était propre… plus propre que ne le sont d'ordinaire les paysannes… Timidement elle avança vers le marquis dont le regard plus brillant attesta qu'il obéissait aux mêmes préoccupations que moi. Les jambes écartées, les mains derrière le dos et se caressant les mollets du bout de sa canne, il dit :

— Mazette!… quels cheveux!…

Victoire n'osait lever la tête, et Flamant, ne voulant pas influencer sa fille, se tenait à l'écart, les deux paumes plaquées aux hanches… Le marquis questionna :

— Voyons, Victoire… Es-tu contente?

— Oh! oui, monsieur le marquis!

— C'est bien triste, ici… c'est sauvage en diable. Tu ne t'ennuieras pas, toute seule?

— Oh! non, monsieur le marquis!

— Si tu t'ennuyais… il faudrait me le dire… je te trouverais… une bonne place.

Victoire répondit :

— Jamais je ne voudrais quitter papa, monsieur le marquis!

Ce « papa », prononcé d'une voix claire, filiale, était singulièrement déconcertant dans cette bouche d'inceste… Le marquis eut la cruauté d'en accentuer l'horreur ingénue :

— Tu l'aimes bien « ton papa » ?

Et il appuya lourdement sur ce mot… Victoire ne baissa pas la tête, ne rougit point… Elle répondit avec un élan qu'illuminaient tous les sourires de sa face :

— Oh ! oui… monsieur le marquis !

Sûr de sa fille et de lui-même, Flamant ne triomphait pas… Il restait grave, les yeux tournés vers la maison… Le marquis se tut… Puis, il caressa les cheveux de Victoire, lui tapota les joues…

— Allons, c'est bien… fit-il… Je voulais seulement te voir, te dire bonjour… va travailler, ma fille…

Comme elle rentrait chez elle, il lui cria gaiement :

— Et soigne tes cheveux, hein ?… Je connais des femmes qui les échangeraient volontiers contre un collier de perles…

Alors, Flamant se rapprocha du marquis, qui eut un geste par quoi il s'avouait vaincu, et qui déclara, en s'excusant presque :

— Je t'ai dit ce que j'avais à te dire, mon gars… Maintenant, fais comme tu veux…

Flamant remercia sans emphase, d'une voix plus sourde et que la reconnaissance faisait trembler un peu :

— Je savais bien… monsieur le marquis est un homme, lui !… Monsieur le marquis connaît la vie !

Et il demanda la permission de reprendre son travail, car la journée s'avançait…

Le marquis visita minutieusement la maison et les annexes, accompagné de M. Joseph Lerible, à qui il donna des ordres pour l'équipement de Flamant. Il indiqua des réparations et certains embellissements pratiques qu'il jugeait nécessaires. Il n'oubliait rien, montrant ainsi plus que de la sympathie, une véritable tendresse pour son nouveau garde. Il le voulait pourvu de tout et heureux. Comprenant que la moindre objection serait inutile et… dangereuse, M. Joseph Lerible qui, de son pied feutré, sautillait plus fort qu'à l'ordinaire, ne discuta rien, accepta tout, approuva tout avec un flegme douceâtre imperturbable… Plusieurs fois, en passant devant Victoire, il crut devoir affecter une bienveillance excessive et un respect outré dont je vis que le marquis s'amusa fort… Il ne sourcilla même pas quand le maître déclara qu'il projetait d'agrandir la maison et d'y adjoindre une

grande salle, rustiquement, mais joliment aménagée, et qui servirait de rendez-vous de chasse…

En partant, le marquis dit encore à Flamant :

— Quand tu viendras à Sonneville… après demain, peut-être? demande-moi… Je te ferai cadeau d'un fusil… un fusil excellent, et qui porte loin… Au revoir, mon gars…

En route, nous discutâmes sur l'inceste… Il y était indulgent… Il m'expliqua :

— Le cas de Flamant est fréquent dans nos campagnes… surtout, chez les pauvres gens. Il n'y a plus guère que le brave père Lerible pour s'en indigner… Et encore, vous voyez, il s'y fait… Il s'y fait d'autant mieux qu'il s'imagine que je veux coucher avec Victoire… Ah! ah!… Ici, quand la mère meurt, la fille la remplace aussitôt dans le lit du père… comme dans les travaux du ménage… C'est économique, et il n'y a rien de changé dans la maison… La vie continue sans scandale, sans incidents, sans remords… paisiblement… naturellement… La plupart du temps, j'ai remarqué que ce sont d'excellentes unions… Et les enfants qui en naissent ne sont pas plus idiots que les autres… Ils le sont autant…

Il me conta en détail l'histoire très édifiante d'un petit cousin à lui, le comte de Chalenge, *sportsman* célèbre, qui vivait publiquement avec sa propre sœur…

— Eh bien, ils sont très heureux… très gais… très gentils… très respectés… Pas le moindre drame, jamais… vous les verrez, car vous êtes appelé à les rencontrer à Paris… Ils sont charmants… après tout, on ne sait pas!…

Afin de provoquer une de ces réponses, dont j'aimais le pittoresque et l'imprévu, et qui me renseignaient chaque fois davantage sur l'âme secrète de cet homme, j'opposai la morale religieuse comme le seul remède possible à cette pratique bestiale et simpliste :

— Mais, mon cher, répliqua le marquis, la religion n'est pas une morale… c'est de la politique…

Et brusquement, avec une vraie admiration pour Flamant, et aussi avec un véritable orgueil de l'acte hardi qu'il venait d'accomplir :

— Sacré Flamant!… jura-t-il… c'est tout de même quelqu'un.

Le soir tombait. Le ciel se couvrait de gros nuages dont les pâles roseurs du couchant accentuaient la lourdeur plombée. L'obscurité se glissait entre les arbres, bouchait peu à peu les éclaircies de ses voiles épais… Un vent froid soufflait de l'ouest, qui nous glaçait la figure. Nous avions quitté la forêt, pour rentrer, au plus court, par Sonneville-les-Biefs. Des gouttes d'eau annonçaient l'approche de l'averse. Le marquis accéléra l'allure du cheval.

À deux kilomètres du pays, nous rencontrâmes sur la route un petit convoi de deux pauvres voitures, chargées de meubles et de paquets. Un homme marchait devant, une femme venait derrière, que suivaient quatre petits enfants, péniblement. Tous ils paraissaient très las, très tristes, accablés. J'observai que l'homme portait un vieux képi de garde, et, sur l'épaule, un fusil. Était-ce Rousseau ?… C'était sûrement Rousseau… Où allait-il, sans gîte, sans argent, sans pain peut-être, sous la pluie, avec toute sa petite maison errante, chassé par un futile caprice du maître ? Qu'allait-il devenir ici, tandis que, là-bas, l'autre, protégé, choyé, caressé, parce qu'il avait une âme de violence, d'infamie et de meurtre, au service d'une âme d'injustice et de proie, s'endormirait au côté de cette fille — sa fille —, la face et les mains et les cris de son désir enfouis dans la belle chevelure d'or ?… Était-ce réellement Rousseau ?… Je n'osais pas le demander… On ne le voyait pas bien, à cause du crépuscule qui unifiait son visage au ton brun de la terre. Mais je me revis en lui… je revis mes détresses, mes faims vagabondes, dans les siennes… Et, durant une minute, mon cœur se serra, douloureusement. C'était sûrement Rousseau.

Quand nous passâmes près de lui, l'homme salua timidement, respectueusement ; la femme et les petits enfants se garèrent sur la berge, butant contre un tas de cailloux qu'ils n'avaient pas aperçu. D'un regard rapide, le marquis regarda tout cela sans une émotion, sans une pitié. Il répondit à l'humble salut de l'homme par un *bonsoir* sec et brutal, rancunier, qu'il jeta comme un crachat, salement, à toute cette misère lamentable. Le cheval lui-même, offensé par l'odeur du pauvre, avait fait un brusque écart, mais, ramené vigoureusement par une correction de son maître, il plia des reins et fila, de nouveau, plus vite sur la route.

L'averse avait éclaté… Les lointains se rapprochaient dans une brume dense, et, sur le dos assombri de la plaine, les verts des blés se décoloraient, mouraient l'un après l'autre, comme se décolorent et meurent, une à une, les plumes brillantes sur les ailes étendues d'un grand oiseau blessé à mort et qui va mourir… Jusqu'à l'hospice où il s'arrêta, le marquis ne prononça plus une parole.

Nous dînâmes, tous les deux seuls, dans cette salle immense aux murs couverts de tapisseries somptueuses, aux lustres emmaillotés de gaze jaune, aux dressoirs bas chargés de faïences précieuses et de très vieilles argenteries. Nous y étions tout petits, comme perdus, et aussi silencieux que dans la campagne sous l'averse. Après le dîner, le marquis déclara qu'il avait à travailler seul. Il avait reçu des dépêches, des lettres, et semblait soucieux. Il s'installa dans le fumoir oriental, devant une table, entre une boîte de cigares et un flacon de fine champagne, et il me laissa libre de moi-même. Je profitai de ce répit, jusque fort avant dans la nuit, pour terminer le rangement du bureau. Je n'y avais plus autant de curiosité… D'ailleurs, tous ces papiers, toutes ces lettres redisaient les mêmes histoires, exhalaient les mêmes odeurs que le matin… Ils ne m'apprirent rien de nouveau…

Nous restâmes à Sonneville quinze jours — quinze jours très fatigants, du moins pour moi —, qui furent employés en tournées dans les principaux centres de la circonscription électorale. Le marquis ne se trompait pas dans ses calculs, et il était évident qu'il avait toutes les chances d'être élu. Même dans les quelques villages où il redoutait une minorité, on sentait très bien que ce qu'il appelait ses ennemis ne lui étaient pas sérieusement, pas sentimentalement hostiles, et que, pris dans l'engrenage des petits intérêts, des petites nécessités locales, ils eussent bien voulu s'en arracher et marcher pour lui, avec lui ! Partout il jouissait d'une grande popularité, due bien plus à la séduction de ses qualités personnelles, à sa parfaite connaissance des milieux, qu'à des services rendus et à des promesses. Les promesses, qui sont pourtant la grande force des candidats, et qui s'adressent à la source même de la vie : l'espérance, je remarquai qu'il en était sobre. À l'encontre des autres, il ne promettait qu'à bon escient ; avec une véritable crânerie, il savait même refuser des choses

dont il pensait qu'il ne pourrait pas les obtenir… Si, plus tard, il les obtenait, la surprise en augmentait le prix et en doublait la reconnaissance.

Il me mit en rapport avec les divers agents chargés de maintenir, dans les divers pays, son influence et sa fortune, et qui tous, par leur propre situation, leur crédit moral, leur esprit de ruse, et aussi par la crainte qu'ils inspiraient, étaient fort judicieusement choisis. Ceux-là — aubergistes, cafetiers, gros cultivateurs, géomètres, agents d'assurances, experts, facteurs, instituteurs retraités —, il les comblait de ses prévenances et de ses faveurs. Aussi se montraient-ils très ardents, très fidèles. Être l'agent du marquis, cela équivalait à une place recherchée de fonctionnaire qui rapportait de la considération et de l'argent. Chose rare, il avait accordé à l'un d'eux, chasseur passionné, le droit de chasse sur une partie de bois éloignée du château. Mais, auparavant, il avait eu soin de faire fureter par ses gardes tous les lapins, et de les transporter à l'autre bout du domaine. Avec un sens politique très averti, il écartait de ces choix, il écartait de lui-même l'élément bourgeois, sauf en deux ou trois petites villes où il dominait exceptionnellement. Il disait :

— Les bourgeois… je m'en fous… Je préfère les avoir contre moi… c'est un repoussoir!

Quoiqu'il demeurât en bons termes avec les hobereaux de la contrée, très jaloux de son amitié, qu'il les reçût au château et, deux fois l'an, les invitât à ses chasses, il ne tenait pas à s'afficher publiquement avec eux, d'abord parce qu'ils l'ennuyaient, et puis aussi dans la crainte d'avoir à subir la contagion de leur impopularité… Au besoin, il ne dédaignait pas leur jouer des tours pendables dont ils n'osaient pas lui garder rancune et qui faisaient la joie des paysans…

Il était pour les paysans… Il était pour le peuple… Il était pour la blouse, pour la belle blouse de France!… Voilà!

Je m'ingéniais à me bien pénétrer des leçons toujours justes, des renseignements toujours clairs et exacts qu'il me donnait, car il n'aimait pas à redire deux fois la même chose. Intelligence vive et lucide, il exigeait de ceux qui le servaient qu'ils fussent prompts à comprendre et même, au besoin, à deviner sur un clin d'œil sa pensée.

Le lendemain de notre promenade à Monteville-sur-Ornette, je fus bien étonné en le voyant entrer, de bon matin, dans le cabinet, vêtu d'une longue blouse bleue. Un superbe gilet de peau de vache, un pantalon gris clair, collant, serré au cou-de-pied, une casquette de soie haut pontée, un foulard rouge autour du cou complétaient ce déguisement. Et il traînait sur le tapis un fort bâton, un bâton noueux de cornouiller que maintenant à son poignet une tresse de cuir. Au premier abord, véritablement, je ne le reconnus pas. Riant de ma surprise, il me dit :

— Mais oui !… C'est moi !… Je vous annonce que nous partons pour Berd'huis-le-Vicomte, dont c'est la foire aujourd'hui, la plus importante de l'année… Je ne me présente jamais autrement dans les foires… Je vous recommande le costume… Il est des plus commodes… Vive la blouse, mon cher… Vive la blouse de France !

Sous la blouse de France, ce qu'il y avait en lui de fin et de racé disparaissait absolument… Il ressemblait à un authentique et parfait maquignon… Il était même de cette variété normande l'exemplaire le plus réussi, le plus harmonieux que j'eusse encore rencontré jusqu'ici, et tellement réussi que l'ayant vu une fois, ainsi, on ne pouvait pas rêver un costume plus exactement approprié à son âme. Il se regarda dans la glace complaisamment, donna à son foulard rouge des plis plus négligés, et il aima cette nouvelle, cette profonde image de lui-même.

Ce fut une journée dure et harassante. Il fallut patauger dans la boue, les bouses et le crottin, évoluer entre les bêtes, au risque des ruades et des coups de cornes, en jauger la viande, en palper les membres, et, dans tous les cabarets, à propos de rien, boire d'interminables bouteilles d'un vin fort et brisant comme l'alcool. Le marquis était en quelque sorte l'énergie motrice de ces réunions ; il les animait de sa grosse verve, de son infatigable activité, faisait et défaisait les marchés, se dépensait pour lui-même et pour les autres, se trouvait en même temps aux chevaux, aux vaches, aux instruments agricoles. À lui seul il était toute la foire. Il y avait envoyé trois mauvaises vaches délaitées dont il voulait se débarrasser. Plus paysan que les paysans, il en conduisit, il en discuta le marché avec une telle maîtrise âpre, retorse et joyeuse que, malgré mon peu de goût pour ce genre d'exercice, je ne pus m'empêcher d'en admirer, comme une

œuvre d'art, la réelle puissance comique. Quel comédien ! Mais comme tous les comédiens il finissait par croire à la réalité de ses rôles, et à les vivre. Il avait des ressources infinies pour marquer de souvenirs ineffaçables et d'un commencement de légende fantastique son passage à travers les populations. Un bel étalon qu'on présentait à des acheteurs italiens refusait de trotter. Tirant sur la bride, il reculait, ruait, pétaradait. Personne ne pouvait en venir à bout. Le marquis s'approcha, examina le cheval, le flatta doucement, et il dit à l'homme d'écurie qui avait toutes les peines du monde à le maintenir.

— Il est doux comme un agneau, ton cheval… C'est toi qui ne sais pas le mener, mon garçon. Donne-moi ça !

Il saisit la bride, enfourcha la bête, et sans selle, sans étriers, sans cravache ni éperons, le travaillant de la main et du genou, il obligea le cheval, malgré ses défenses furieuses, à trotter docilement. Il fut acclamé par l'assistance et sauva le marché.

Et je me souviens encore de ceci :

Dans une auberge, devant vingt paysans qui l'entouraient et dont la soûlerie barbouillait de taches violacées les mornes faces bestiales, il provoqua, sans raison apparente, un monsieur en paletot, petit propriétaire des environs, qu'on n'aimait pas, parce qu'on ne l'aimait pas… parce que, tombé de Paris un beau jour, il avait acheté, lui étranger, une terre que convoitaient quelques gens du pays. Le marquis fut envers lui grossièrement injurieux et drolatique. Il l'accabla de traits blessants, d'humiliantes railleries.

— Mais regardez-moi, ce mirliflor qui vient nous épater, nous mépriser avec un paletot ! Est-ce que j'ai un paletot, moi, nom de Dieu ?… Je porte la blouse… la blouse de travail… et la blouse du peuple ! Et je m'en honore.

Timide, étonné, ne comprenant rien à cette soudaine et déraisonnable attaque, le monsieur regarda d'un air effaré ce paletot qui le marquait d'infamie, puis s'enfuit sous les huées des paysans qui, longtemps, se tordirent de rire, bavèrent de rire, crachèrent de rire, s'étouffèrent de rire et de vin, le nez et la bouche enfouis dans leurs verres…

— Je paie une tournée de calvados !… cria maître Houzeaux en frappant un grand coup de poing sur la table, et dont l'appendice nasal passait du violet au noir.

— Fiche-moi la paix!… commanda le marquis… C'est moi qui régale… Mes amis, à la blouse de France!

Il me dit plus tard :

— Comprenez bien que, pour un paletot que je perds, c'est vingt blouses que je gagne!

Pendant que nous roulions de la sorte sur les routes et nous attablions, dans les cabarets, pour la plus grande gloire de la blouse de France, les événements politiques se précipitaient… La crise annoncée éclatait. Les journaux, maintenant, en étaient pleins. Cette fois je suivais passionnément leurs polémiques, fier de voir se vérifier les prophéties du marquis, et comme si j'eusse été vraiment pour quelque chose dans ce mouvement révolutionnaire qui soulevait la France et pouvait la mener aux abîmes. Le marquis recevait une correspondance nombreuse à ce propos. Parfois il m'en communiquait des nouvelles vagues; le plus souvent il ne m'en soufflait mot. De qui venaient ces lettres?… Je l'ignorais, et lui seul y répondait.

Un soir, de fort bonne humeur, et le baron Grabbe, un voisin de campagne, étant venu dîner au château, il voulut bien se décider à parler avec plus de détails.

Le baron Grabbe était un personnage microcéphale et bon enfant. Il avait la peau du visage très rouge, très lisse, comme surtendue sur des os saillants. Des sourcils en grosses touffes, de longues moustaches dont les pointes rejoignaient, à droite et à gauche, les revers de sa jaquette, tranchaient de leur blondeur fade sur la violence de son teint. Célibataire, ardent sur la bouteille et sur la femme, ç'avait été autrefois un grand chasseur, renommé pour la correction de son équipage, mais il lui était arrivé un accident extraordinaire. En sautant, avec son cheval, un fossé, il s'était fendu le rectum. Avec bonne grâce et gaieté, il expliquait lui-même qu'il avait la peau trop courte de partout… Ne pouvant plus chasser, il faisait de la sculpture… des bonnes vierges et des saints qu'il donnait à l'église de son village. Le curé ne savait plus où les mettre.

Donc, ce soir-là, le marquis fut charmant. Il nous informa, sur le ton irrespectueux qu'il mettait en toutes choses, qu'on avait enfin vaincu les dernières résistances du maréchal.

— Et il est tellement emballé, ce vieux brave, qu'on a toutes les peines à le calmer… Il veut charger à toute force, et tout de suite… Je vous le disais, mon cher…

Il nous apprit également que les évêques, révoltés, en réponse à un vote de la Chambre italienne, allaient organiser un vaste pétitionnement pour le rétablissement du pouvoir temporel. Il en lut le texte, encore secret, d'une violence singulièrement agressive.

— C'est peut-être la guerre avec l'Italie, et, naturellement avec l'Allemagne… Tant mieux!… Nous sommes prêts… Nous reprendrons l'Alsace, voilà tout… n'est-ce pas, Grabbe?

Le baron sourit.

— Je ne demande pas mieux… fit-il… mais, dites-moi… alors il faudra que je remonte à cheval? Et vous savez…

— On assurera vos derrières, mon bon…

— Alors… très bien… va pour l'Alsace!…

Il lut aussi les épreuves qu'on lui soumettait d'un article programme qui devait paraître, sous peu, dans *La Défense Sociale et Religieuse,* journal de l'évêque d'Orléans, et où l'on proclamait que le maréchal n'attendait plus que l'heure opportune pour déclarer « l'expérience républicaine terminée ».

— Autrement dit… pour faire un coup de force. Rien de plus clair… et l'on a raison de ne plus biaiser, aujourd'hui. Enfin… écoutez ça, Grabbe… On m'écrit que, de Goritz où il requinque la vieille berline du sacre et repasse au blanc d'Espagne, son drapeau, notre comte de Chambord va lancer, une fois de plus, un manifeste où il annonce carrément la restauration de la royauté. Ceci, pour le décor, vous comprenez? Quant à Jules Simon, il perd pied de plus en plus, commet sottises sur bévues. Le maréchal, ostensiblement, ne veut ni le voir, ni lui parler… Et Gambetta dissimule mal son affolement sous des menaces ridicules… Ils sont fichus… Dans un mois nous serons au pouvoir. Et notre digne roy restera dans sa berline, avec son drapeau, comme toujours… Tel est le programme…

— Oui! fit simplement le baron… Eh bien, repassez-moi donc la fine champagne…

À la fin de la soirée, il était tellement ivre qu'on fut obligé de le coucher. Il répétait sans cesse :

— Galliffet a bien un ventre en argent… Pourquoi ne me mettrait-on pas, un c… en or ?… Je veux un c… en or pour le service du roy !…

Après avoir allumé par de telles confidences mes curiosités, le marquis me laissait souvent, quatre ou cinq jours, sans autres nouvelles… Et si je lui en demandais, il répliquait d'un ton cassant :

— Rien aujourd'hui… voyez les journaux.

J'éprouvais une grande déception. Dans une telle existence côte à côte, si bien faite, sans personne entre nous, pour rapprocher les distances et souder les âmes l'une à l'autre, je m'étais flatté de conquérir assez vite les bonnes grâces du marquis. J'avais mis à cela de l'habileté, de la réserve, de l'exactitude, une certaine élégance d'esprit dont il était homme à me tenir compte, et, grâce à la souplesse de ma nature, à l'ingéniosité polymorphe de mon intelligence, j'espérais, du moins, lui rendre mes services indispensables. Le marquis n'étant point comme les autres, je me disais que je ne devais pas être, moi non plus, un secrétaire comme les autres secrétaires. Hélas ! tout en reconnaissant la politesse souvent cordiale qu'il me témoignait, je m'apercevais que je n'avançais pas beaucoup dans son intimité, une intimité que je m'étais plu à transformer, peu à peu, en une collaboration étroite… Il avait une force terrible contre laquelle se brisaient vainement tous mes efforts de lui plaire : il était capricieux et incertain. Un jour, très familier, très confiant, semblait-il, très amical même, il savait le lendemain, par un coup de casse-cou, sec et dur, me ramener, tout penaud, tout déconcerté, à la vanité de mes espérances, à l'humilité de ma situation, que j'avais pu croire un moment qu'il avait élevée de plain-pied jusqu'à la sienne… En vérité, j'ignorais par quel bout le prendre, et surtout le garder… Mes prévisions les plus justifiées, il les déroutait sans cesse… Et puis jamais le désir de me connaître, de connaître ma famille, mon éducation, mon passé, un peu de ma vie ancienne qu'il devait bien deviner tourmentée et douloureuse… jamais un mot sur mes petites espérances, mes petites ambitions, ni sur mes petits besoins matériels… ce qui prouvait clairement le peu de place, ou plutôt le pas de place, que je tenais dans ses occupations… Et c'est cela qui m'ennuyait le plus… Nous passâmes quelquefois des soirées mornes, sans une seule parole échangée.

D'autres fois, très gai, parlant de tout, en camarade, avec abondance et drôlerie, et les actualités politiques épuisées, il abordait l'art, la littérature, les femmes, les choses pratiques de la vie. Hormis ces deux questions où il était fort informé, où il montrait une philosophie personnelle curieuse, souvent effarant et féroce, je le jugeais très ignorant, sans aucune lecture, sans aucune culture, avec un mépris foncier pour toutes les spéculations d'ordre intellectuel. En réalité il était pauvre d'idées et de sensations : il répétait les opinions courantes, moyennes, très sages, des milieux bourgeois… mais il y donnait un tour piquant qui, pour le vulgaire et dans son monde, lui valait de l'autorité, une réputation de hardiesse et de goût éclairé…

Il disait entre autres :

— J'aime Detaille parce qu'il exalte le sentiment patriotique, et Bouguereau pour ses belles fesses…

Je n'en finirais pas si je voulais noter ici les traits de caractère et les mille petits incidents familiers où, durant mon séjour à Sonneville, se révéla peu à peu, s'éclaircit avec plus de précision la physionomie morale si curieuse du marquis. Si j'y ai déjà tant insisté, c'est que je me trouvais en présence de quelqu'un de très nouveau pour moi, et qu'il y allait aussi de mon avenir et de mon bonheur. Je pense d'ailleurs que le récit de ces menus faits n'aura pas été complètement inutile et que, grâce à eux, le lecteur sera préparé à mieux comprendre la nature complexe d'un homme dont je vais avoir à raconter la vie mouvementée, laquelle, est-ce trop d'ambition? me paraît avoir un véritable intérêt historique. J'aurais bien voulu terminer là tous ces préambules, et entrer immédiatement dans l'action. Pourtant, je ne puis passer sous silence un voyage que nous fîmes à Caen, trois jours avant notre départ pour Paris. Il apporte à cette étude un document de premier ordre que je ne saurais négliger.

Le marquis depuis seulement une année possédait à Caen un journal, *Le Cultivateur normand.* Bien qu'il y suivît une politique nettement royaliste, il y ménageait tous les partis conservateurs, surtout les bonapartistes, en majorité dans le département. Mais la politique générale n'y apparaissait qu'au second plan : c'était surtout une feuille qui défendait les intérêts régionaux, et, par intérêts régionaux, elle entendait une lutte de violence, de calomnie, d'injures contre les personnalités, contre la vie privée

des personnes suspectes de tendances républicaines et d'indifférences religieuse. Le directeur du *Cultivateur normand* s'appelait Alcide Tourneroche. C'était un petit bonhomme de soixante ans, malingre, difforme, infirme, dont la jambe gauche ankylosée se complétait d'une béquille. Des cheveux crépus, très épais, très bouffants et tout gris, une barbe grise, finissant en fourche pointue et relevée, une peau grise et ridée, et, dans tout ce gris, deux petits yeux, ou plutôt deux petits points noirs, très vifs, très mobiles, exprimant une effronterie audacieuse, et un rare cynisme, tel était Alcide Tourneroche. On ne le voyait jamais autrement vêtu que d'une longue blouse noire de typographe; blouse sale, graisseuse, déchirée, chez lui, dans la rue, blouse de lustrine brillante, et, sur la tête, un large chapeau mou, de feutre noir, tout bossué… Il s'aidait, pour marcher, d'un bâton à pomme plombée et à pointe de fer… N'ayant plus que deux dents jaunâtres sur le devant de la bouche, il bredouillait et vous envoyait de la salive en parlant… Personne ne savait exactement d'où il venait, et ce qu'on connaissait de son passé n'était pas des plus édifiants.

Il avait été photographe établi dans un bas quartier de Paris, puis, n'ayant point réussi, photographe ambulant. Il parcourait la France avec son appareil, limitant son exploitation aux établissements religieux, aux évêchés, où il s'était facilement introduit grâce à on ne savait quelles recommandations, que son entregent, habile aux métamorphoses et aux complaisances de toutes sortes, avait captées. De toutes ces photographies, il confectionnait des albums qu'il vendait ensuite aux intéressés et aux personnes pieuses, désireuses de posséder de si respectables collections. Il en trouvait beaucoup. Du reste, mêlant agréablement les genres, il ne faisait pas que ces albums; il en faisait d'autres en vue d'une autre clientèle, plus profane, des albums outrageusement obscènes, et, pour en aviver l'intérêt, pour leur prêter un semblant de piquante réalité, il se servait des têtes des prélats les plus connus à qui il donnait ainsi des rôles mouvementés et scabreux dans des scènes d'une intimité excessive et compliquée. Allant d'évêchés en évêchés, de séminaires en séminaires, le matin à la messe, le soir à la maison publique, bien reçu partout, bien traité, bien payé, souvent logé et nourri, il vivait le plus confortablement, le plus honorablement du

monde… Peut-être eût-il amassé une petite fortune, s'il n'avait été brusquement entravé dans son essor commercial et artistique par une plainte fâcheuse portée contre lui. Après enquête, la plainte n'eut pas de suites judiciaires, ce qu'on expliqua en disant qu'Alcide Tourneroche était de la police ; mais le scandale avait été ébruité, et, désormais, séminaires et évêchés lui fermèrent prudemment leurs portes. Les maisons publiques, seules, lui restèrent. Malheureusement, malgré leur bonne volonté, elles ne purent suffire à son existence et à son industrie.

Après avoir subi une éclipse de quelques années et pratiqué sans doute d'obscures et curieuses besognes dont l'Histoire ne nous a pas conservé la mention, Alcide Tourneroche, un jour, vint à Caen, où il se rendit acquéreur, dans la rue Saint-Jean, d'un petit magasin de papeterie et d'articles de bureau. Il y adjoignit la vente de photographies d'hommes célèbres, exclusivement choisis parmi les personnalités révolutionnaires, d'actrices décolletées, et de brochures subversives. On dit même que, fidèle à sa destinée, il écoulait dans son arrière-boutique des photographies, plus montées de ton et, sans doute, le solde de ses albums clandestins. En dépit de ce ragoût, ses affaires végétèrent. Il ne paraissait pas, d'ailleurs, s'y intéresser beaucoup, et nourrissait d'autres préoccupations. En peu de temps, par sa méchanceté aiguisée de verve cynique, d'une gaieté ordurière de camelot, par tous les potins sinistres qui s'envolaient de l'arrière-boutique pour s'abattre sur les prêtres, les bourgeois riches de la cité, les nobles de la région, tout ce qui, dans un pays réactionnaire comme le Calvados, jouissait d'une considération factice, il devint un objet de crainte, dans son quartier d'abord, dans la ville ensuite, et, en fin de compte, dans tout le département. Et la crainte se changea vite en terreur, quand il eut annoncé, avec bruit et menaces, son intention de fonder un petit journal, dans un genre nouveau, et qui manquait à la Normandie. En effet, un matin, on entendit crier dans les rues : « *Le Chroniqueur normand,* journal littéraire, mondain et régional, du sieur Alcide Tourneroche ». Journal de scandale et de chantage eût été un sous-titre bien mieux qualifié, journal d'ailleurs adroitement mené à travers les brousses du code, et dont les insinuations calomnieuses, les questions perfides, les *Est-il vrai que…* qui ruinaient la réputation des gens, n'en tombaient point, pour cela,

sous le coup des lois… À ce jeu, Alcide Tourneroche empocha force gifles, coups de canne et horions de toute sorte, sans jamais en donner de reçu. Infirme, il ne le pouvait pas. Et puis, il s'était fait une philosophie réaliste, supérieure à toutes les questions d'honneur romantique. Il savait que chaque aventure qui secouait ainsi l'habituelle torpeur et troublait l'habituel silence de la vie provinciale, tout en entraînant la réprobation générale, n'en surexcitait pas moins l'universelle curiosité : « Bon! bon! disait-il, tout ce qui m'atteint à la figure ou au derrière retombe dans ma caisse. » Les choses allèrent ainsi jusqu'au jour où Alcide Tourneroche lança, dans *Le Chroniqueur normand,* un article contre le marquis d'Amblezy-Sérac, article ambigu, obscur, venimeux, où il était parlé, à mots couverts, de son rôle pendant la répression de la Commune, et de l'étrange histoire de son mariage. Cet article en promettait d'autres, plus explicites, plus détaillés… la suite au prochain numéro, selon le rite. Le marquis se trouvait précisément à Sonneville, en ce temps-là. Il accourut à Caen, bien résolu à faire un exemple, à jeter par la fenêtre rédacteur et journal. Et c'est furieux, les poings menaçants, la parole haute, qu'il entra dans la boutique du sieur Alcide Tourneroche. Au bout d'une heure, reconduit avec empressement par celui-ci, presque souriant et… propriétaire du journal…

Le journal changea de titre, et devint *Le Cultivateur normand,* de but, et il attaqua furieusement les républicains au lieu des royalistes. Et les choses continuèrent, ou à peu près, comme par le passé, mais dans un sens différent. Quant au sieur Alcide Tourneroche, du moment qu'il exaltait les beautés de l'Église et les vertus de la création, ce fut du soir au lendemain un personnage hautement honorable, digne de tous les respects. L'étalage de sa boutique restaurée le proclamait d'ailleurs avec un somptueux éclat. Quelques jours après cette miraculeuse conversion, on vit, non sans un peu d'étonnement, mais avec une vraie joie de délivrance, des images de saints, des vierges en plâtre colorié, des bénitiers, des crucifix, des paroissiens, quantité d'objets de piété, tels que médailles, scapulaires et chapelets succéder triomphalement aux célébrités révolutionnaires, aux danseuses décolletées et aux brochures subversives. La salle de rédaction agrandie, entièrement remeublée et décorée des plus rassurantes images, fut désormais le centre de l'agitation cléricale et tout ce

que la ville et tout le pays environnant comptaient de bourgeois vertueux, d'aristocrates hautains, de prêtres militants, oubliant les anciennes injures, se donnèrent rendez-vous autour de la grande table verte que présidait, sous le regard bienveillant du pape, Alcide Tourneroche, avec une gravité majestueuse et comique. Enfin, il fréquenta assidûment la messe, et il suivit, avec dévotion, un cierge à la main, les processions de la Fête-Dieu.

— Une affreuse fripouille… Mais pas mauvais diable, au fond! me disait le marquis, qui m'avait raconté avec une indulgence amusante, amusée, tous les détails de cette histoire de brigands.

Je vis la boutique, la salle de rédaction, je vis Alcide Tourneroche lui-même, à qui le marquis annonça qu'il allait donner, à cause des événements, plus de place à la politique dans *Le Cultivateur normand,* et qu'il m'avait chargé de ce soin. Il ajouta, sans le moindre ménagement pour l'amour-propre de son rédacteur :

— M. Varnat ne dépend que de moi, tu n'as rien à y voir, qu'à publier… Toi, tu as la polémique locale… Et de l'entrain, plus que jamais, sacré Dieu!… De l'entrain à tour de bras… Et cette fameuse campagne contre les instituteurs!… À quand?

— J'attends que l'histoire du frère Sulpice soit un peu oubliée. La réponse serait trop facile, monsieur le marquis.

— Tu as toujours des raisons… Le frère Sulpice était pédéraste, mais bon chrétien… Ça n'a aucun rapport… Tu te négliges… Voilà quatre numéros qui ne valent pas le diable! Fais attention.

Tourneroche me regarda de coin en ennemi. Il n'en montra pas moins de politesse et même d'obséquiosité. Le marquis nous emmena déjeuner tous les trois. Tenu sous la réserve par ma présence qui l'inquiétait, et à qui, sans doute, il attribuait les reproches de son maître, l'ancien photographe parla de choses et d'autres, sans pittoresque, sans verve, d'une voix éraillée, d'une bouche grimaçante, et il parla peu. Je l'intriguais désagréablement. Il était gêné; toute son attention était fixée sur moi.

À un moment, le marquis lui dit :

— Tu ne m'as toujours pas montré tes albums, vieux brigand!

Depuis qu'il était honnête homme, cette canaille n'aimait point qu'on lui rappelât ses anciennes ignominies. Il répondit en faisant des gestes de protestations :

— Vous savez bien… Voyons, monsieur le marquis… Une calomnie… Une bêtise!…

— Oui. Oui. Va toujours!… Je ne te connais pas, peut-être?… Mais, dis-moi… ils m'appartiennent, ces albums… puisque je t'ai acheté toute ta boutique… Tu me voles!…

Moitié rieur, moitié furieux et très humble, il bredouillait :

— Voyons… voyons… monsieur le marquis… Je vous assure… je vous jure…

Et, se démenant sur sa chaise, il nous lançait des jets de salive à la figure… et, de temps en temps, il détournait sur moi un petit regard fourbe qu'animait une haine aiguë et profonde… On oublie facilement ses vilenies devant celles des autres… Il me dégoûta.

— Qu'est-ce que vous voulez? me disait le marquis… Il en faut comme ça… On ne fait pas vider les fosses d'aisances par des poètes lyriques…

La veille et l'avant-veille de notre départ, nous ne bougeâmes pas de Sonneville. Je mis au net quelques notes, classai quelques documents indispensables que je devais emporter. Toujours sur les routes et dans les marchés, je n'avais guère eu le temps de me familiariser avec le château et d'en connaître les dépendances et les aîtres. Je ne songeais qu'à me faire une idée aussi exacte que possible de l'ambiance du pays, des intérêts en lutte, afin de contenter le marquis dans la mission qu'il me confiait. Il eut, lui, de longues conférences avec M. Joseph Lerible, avec M. Joë et l'adjoint Berget, le plus grand ivrogne du département. Le médecin de l'hospice vint le soir, très affairé, à plusieurs reprises. Il se nommait Frédéric Lappmann. C'était un homme jeune, d'origine juive, tout petit, blond, très actif, à très grosse tête, à physionomie ouverte et sympathique. Une partie de son éducation médicale, il l'avait faite en Allemagne. On le disait intelligent, instruit, un peu trop systématique, comme tous les Allemands. Durant ce premier séjour à Sonneville, je n'avais pas eu l'occasion, malgré mon désir, de causer avec lui. Et peut-être le marquis n'eût-il point aimé que des relations s'établissent

entre nous… Aux gages et sous la seule autorité de la marquise, dont, je l'ai su plus tard, il était un petit parent, obscur et inavoué, cela suffisait pour que ses rapports avec le marquis fussent difficiles et peu cordiaux. Ils l'étaient, et même quelque chose de pire. Je ne pus tirer au clair la cause de leurs entrevues répétées, j'entendis seulement qu'elles furent très violentes. En parlant de Frédéric Lappmann, le marquis ne l'appelait jamais autrement que le docteur Youpmann, manifestant ainsi de la haine contre les juifs, en un temps où l'antisémitisme ne faisait point encore partie de la tenue d'un homme élégant. D'ailleurs, tout s'accordait pour qu'il les détestât, les préjugés de sa caste et son mariage avec une juive. Et il était en cela, comme en beaucoup de choses, un précurseur.

Le marquis visita aussi une dernière fois ses herbages, ses écuries, tout ce à quoi il s'intéressait le plus dans son domaine. Il était bref, irrité, nerveux, injuste, sauf avec moi, à qui, au contraire, il témoigna trop de confiance, trop d'amitié, pour que je les jugeasse durables…

Les départs, quels qu'ils soient, ont toujours quelque chose d'angoissant et de triste, et cette angoisse, et cette tristesse, je ne pouvais m'en défendre, moi qu'aucun souvenir n'attachait encore à Sonneville, et que toutes sortes de hâtes, toutes sortes de curiosités attiraient ardemment vers Paris… Je ne fus donc pas très surpris quand, le dernier soir, pris d'attendrissement et de mélancolie, le marquis me dit :

— C'est curieux… Je me plais ici… je me suis toujours plu ici… et surtout seul, sans apparat, comme nous sommes en ce moment… Au fond, voyez-vous, ma vie… les racines de ma vie sont ici… Je le comprends chaque jour davantage… C'est si vrai que j'éprouve comme une sensation pénible… presque douloureuse, d'arrachement, chaque fois que je pars d'ici… On dirait qu'on me tire du sol… par les pieds… comme une plante par ses racines… Est-ce drôle ?… J'aime ma terre, mes bois, mes chevaux, mes vaches, mon gibier… mes paysans, plus que tout… jusqu'à cette vieille canaille de Lerible dont je ne puis me passer… J'aime la nature nue… Et s'il n'y avait eu que moi, j'eusse gardé Sonneville, tel que je l'ai reçu de mon père… avec ses vieux murs tapissés de lierre et sa bonne figure ridée d'ancêtre… Ah ! ma foi, oui ! Au fond… je suis un paysan… et je

ne suis que cela, on ne veut pas me croire… Rien pourtant n'est plus vrai !… À Paris, bêtement, je me suis créé des tas de besoins, des passions, des intérêts… des affaires… Je n'y ai plus aucun plaisir, et que le diable les emporte !… Il faut bien que je les surveille, que je les entretienne… que je leur donne à manger… sans quoi ils me dévoreraient comme un lapin… car ce sont des bêtes fauves… De tout cela, ce qui m'ennuie le plus… c'est que je n'en vois pas la fin…

Il marchait, marchait, allumait des cigares qu'il jetait aussitôt pour en allumer d'autres… Et il poursuivit avec un accent de plus âpre tristesse :

— Non… c'est vrai… je n'en vois pas la fin… Et j'ai tourné le dos au bonheur. Vous rendez-vous bien compte ?… Une affaire en amène une autre… une ambition en nécessite une autre… Et qu'est-ce que j'avais besoin de me mettre sur les bras cette sacrée députation ?… C'est idiot, et c'est effrayant… Mais comment faire autrement ?… Tout se tient en ma vie… Je suis pris dans un engrenage où, le petit doigt une fois engagé, il faut que le corps passe tout entier.

Il poussa un soupir, s'abattit dans un fauteuil et dit :

— J'aurais à refaire mon existence… c'est ici seulement que je la referais… Le reste, Paris… *et cætera,* au diable ! Enfin, n'y pensons plus…

Il était sûrement sincère à cette minute, comme le sont les ivrognes en leurs effusions déraisonnables et passagères. Il subissait cette crise nerveuse du départ, et il lui était insupportable de songer qu'il lui faudrait reprendre, demain, sa vie lourde, haletante, compliquée, cette vie où, à en juger par les lettres et les papiers du bureau, il n'y avait pas que des plaisirs.

Le soir suivant, comme la voiture qui nous ramenait de la gare pénétrait sous la voûte de l'hôtel de la rue Jean-Goujon, le marquis avait complètement éliminé de son esprit toutes ces mélancoliques poésies, toute cette intoxication sentimentale. L'homme de lutte et d'action qu'il était se retrouva subitement plus ferme, plus fort, plus ardent que jamais, dès qu'il eut posé le pied, sur le terrain de la lutte et de l'action. Je gage que Sonneville, l'ancien Sonneville tapissé de lierre, et maître Houzeau, et les fonds de lumière dans les bois, et la nature nue, étaient maintenant loin, très loin de ses préoccupations…

Je ne fis qu'entrevoir rapidement le vestibule, les marches d'onyx, les deux colonnes d'onyx de l'entrée, avec leurs chapiteaux dorés… Il me parut d'un grand luxe, un peu écrasant, un peu théâtral, pourvu d'un domestique trop nombreux… Tout y était illuminé, étincelant, chamarré comme pour une fête… Au fond de la voûte, dans une cour vitrée, quelques coupés stationnaient.

— Son Éminence est là!… dit un grand valet à culottes courtes, à aiguillettes noires, à face grasse et blanche, qui lui-même, par la majesté du port, l'onction du geste, la noblesse de la corpulence, ressemblait à un personnage considérable, à un personnage quasi royal.

— C'est bien! fit le marquis, à qui cela sembla tout à fait indifférent que son Éminence fût là.

Après plus de quinze jours de campagne, peut-être éprouvait-il le désir de revoir d'autres visages que celui de Son Éminence…

Il s'excusa de ne pouvoir me garder, m'indiqua un hôtel voisin où il donna l'ordre de me conduire, et, sans me tendre la main, sur un ton plus autoritaire, un ton qu'il n'avait pas encore pris avec moi, il me recommanda d'être le lendemain matin, à la première heure, chez lui…

Puis, s'adressant de nouveau au cocher :

— Quand tu auras conduit monsieur… ne dételle pas… Je m'habille et vais au Club…

Et suivi d'un valet de pied qui portait son nécessaire de voyage, il monta, d'un jarret souple, les marches du vestibule…

[Ce roman est resté inachevé].

« Un raté » — Octave Mirbeau
Paris-Journal — 19 juin 1882

« Un raté » [1]

D'où venait-il ? Quelle avait été sa famille ? On ne savait. Il se montrait d'ailleurs très peu prodigue d'anecdotes et de souvenirs sur son enfance et sa jeunesse. Parfois il disait : « Quand j'étais clerc de notaire » ou bien « Quand je travaillais chez un agent de change » [2]. C'étaient les seuls et vagues renseignements qui lui échappassent dans ses causeries. On soupçonnait aussi qu'il avait dû voyager, car il parlait de la Russie comme s'il y eût séjourné longtemps, et l'Italie, l'Espagne semblaient ne pas avoir de secrets pour lui. Une chose paraissait à peu près certaine, c'est qu'il s'appelait Jacques Sorel. D'aucuns prétendent qu'autrefois il ajoutait volontiers la particule à son nom et que ses cartes de visite portaient une couronne de comte ; mais il ne s'était servi de l'une et n'avait lancé les autres que dans les restaurants, chez les demoiselles, en voyage.

Le plus singulier personnage qui fût au monde, ce Jacques Sorel. Vous l'avez certainement, sinon connu, au moins coudoyé. Joli homme, de manières agréables, d'un esprit élégant et délicat, d'un très réel talent même. Il possédait tout ce qu'il faut pour réussir et pour arriver. Mais jusqu'alors il n'était arrivé qu'à gaspiller sa vie, on ne savait comment ; il n'avait réussi, on ignorait

1. « Un raté », *Paris-Journal*, 19 juin 1882 ; recueilli dans l'édition des *Contes cruels* de Mirbeau (Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, Paris, 1990 et Les Belles Lettres, Paris, 2000, tome II, p. 426).

2. Mirbeau a fait l'un et l'autre.

pourquoi, qu'à rouler de garnis en garnis, de dégringolades en dégringolades, dans de lamentables misères.

Il n'avait point de vices tyranniques à entretenir, pourtant, et si ses rêveries étaient grandes, modestes étaient ses besoins et ses appétits… Les femmes et le jeu — ces gouffres béants au fond desquels culbutent les forts et les faibles dans l'acharnée course aux plaisirs et aux vanités — étaient pour lui passions closes. Il détestait les débraillées paresses des brasseries et les longs désœuvrements des bohèmes vagabondes. Jacques Sorel travaillait beaucoup, se piquait d'une certaine tenue, affichait des dégoûts bien portés, professait des opinions mondaines orthodoxes. Son intelligence vive et souple, qui se pliait sans efforts aux travaux les plus différents, faisait de lui un homme utile et toujours utilisable. Partout il se trouvait à sa place, mais le malheur voulut qu'il ne trouvât de place nulle part. On pouvait lui demander un sonnet ou un bulletin de Bourse, une chronique légère, un discours ou une brochure d'économie politique, la critique d'un tableau, d'un livre, d'une comédie, ou la rédaction des statuts d'une société financière. Il avait été dans le monde, où il s'était fait des relations qu'il entretenait de loin en loin; pratiquait la Bourse, où il connaissait les banquiers; apparaissait dans les journaux, où il passait pour avoir un joli tour de plume, et, finalement, là où d'autres moins doués eussent, en quelques années, acquis de la réputation, des sympathies et de la fortune, Jacques Sorel n'avait jamais récolté que de l'obscurité, des inimitiés, de la misère et des dettes. D'où cela venait-il? À quelles crapules ignorées attribuer la stérilité constante de ses efforts et de son talent si largement dépensé? Dans quels abîmes cachés tombait donc cet argent qu'il devait gagner? Autant de questions auxquelles on ne répondait pas, si ce n'est par ces mots blagueurs : « Ce n'est pas possible, ce garçon a des fuites. »

*

* *

Jacques Sorel, en ses heures de découragements — car il avait aussi des heures d'espoirs fous où il se bâtissait des fortunes, des succès et de la gloire —, m'avait dévoilé des coins de sa vie. Il mettait, dans le récit de ses confidences, je ne sais quelle humeur

violente, je ne sais quelle verve âpre et triste, toute débordante des amertumes lentement amassées. Il disait :

— Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Et vous êtes bien près de me mépriser, comme les autres ?… Oh ! vous avez raison. Vous ne savez pas… Et puis !… Voyons, suis-je un idiot ou un criminel ? C'est possible. Je ne le crois pas pourtant. Je suis sûr même que je vaux les autres, que je vaux mieux que les autres. Alors pourquoi ? Est-ce qu'on sait ! J'aperçois autour de moi, dans les lettres, un tas de médiocres qui toujours gagnent le gros lot à la loterie du succès. Ont-ils plus de talent que moi ? Non. À la Bourse, mes camarades n'ont qu'à se présenter aux banquiers pour ramasser les ordres et l'argent. Sont-ils mieux servis que moi par leur flair, leur souplesse, leurs connaissances spéciales, leurs relations ? Non. Suis-je laid, répugnant ? Alors pourquoi cette misère perpétuelle qui me harcèle ? Pourquoi, quand je tente de m'élever, ces formidables coups de poing qui me rejettent à terre, meurtri, déchiré, sanglant, les ailes cassées ? Poète ! on me rit au nez et l'on me renvoie à la Bourse. Homme d'affaires ! on me rit au nez et l'on me renvoie à la Muse.

Tenez, mon cher ami, quand j'étais tout jeune et timide — oh ! mon Dieu, comme je le suis resté —, moi ignoré, moi chétif, moi pauvre diable, je faisais déjà des réputations, j'édifiais des célébrités, je commençais des fortunes. Vivant dans cette bohème tapageuse et pillarde que vous connaissez, j'étais la chose du premier venu. L'un me demandait de lui écrire des vers, l'autre me suppliait de le remplacer pour une chronique ; pour tous j'ai fait des romans, des études d'histoire et de critique, j'ai replâtré des comédies et des drames. J'ai donné, à qui voulait, ce que j'avais d'enthousiasme, de force jeune, de verdeur, d'imagination. Mon âme passait dans les œuvres de ces mendiants, qui ne me faisaient même pas l'aumône d'un remerciement. Et tandis qu'ils s'élevaient au-dessus de la foule, tandis que le souffle qui leur arrivait de moi les poussait au succès ou à la fortune, moi bien souvent, le soir, je rentrais dans mon misérable logis sans feu, insulté par le concierge à qui je devais trois francs, le ventre et la poche vides, la cervelle bourdonnante ! Oui, parbleu ! c'était stupide et lâche ! Je n'avais qu'à dire non ! Mais je ne savais pas refuser, pas plus que je ne savais réclamer.

Et toute mon existence, vous entendez bien, a été ainsi la proie des autres. Je voudrais aujourd'hui reprendre mon bien ; je voudrais crier : « Mais ces vers sont à moi ; ce roman publié sous le nom de X… est à moi ; cette comédie est à moi. » On m'accuserait d'être fou ou un voleur.

Les hasards de la vie m'ont jeté dans tous les milieux sociaux ; ils n'ont rien changé à mes habitudes et à ma destinée. Partout j'ai rencontré les mêmes hommes. Si je vous disais mon ami — ah ! cela est d'un comique douloureux —, si je vous disais que, ce matin encore, je n'ai pas déjeuné pour rendre service à un millionnaire ! Je vais tous les matins, gracieusement, chez cet homme, qui est un de nos députés les plus en vue. Ce que je fais chez lui, vous le pensez peut-être ! Sa correspondance, ses discours et ses courses. Mon Dieu, oui ! cet homme d'État ne dédaigne pas de me commander en même temps un discours éloquent sur la magistrature, et une commission pressée chez son confiseur, je veille à sa réputation oratoire et aussi à l'excellence de sa table. Moitié Égérie et moitié valet de chambre, comme vous voyez. Je gagne à cela de superbes promesses ; la direction d'une future entreprise qui toujours avorte, des participations à une foule d'émissions qui ne se réalisent jamais, toutes les rengaines connues, enfin. Or, ce matin, le député et moi nous sortons ensemble, ce qui est un grand honneur devant tenir lieu d'appointements. Il commence par me faire acheter trois journaux, qu'il n'a pas lus, et prie d'envoyer une dépêche à un électeur. Je n'avais que deux francs [1] pour toute fortune, deux francs que je gardais comme un avare un trésor, deux francs qui devaient payer ce luxe que je ne me paye pas tous les jours, un déjeuner. Eh bien, j'ai dépensé ces deux francs, et je n'ai pas déjeuné. Il est vrai que je me console en pensant que je ne dînerai pas davantage.

Un autre jour, j'ai manqué une affaire et perdu les bonnes grâces d'un gros personnage parce que je n'ai pu me rendre à un rendez-vous, faute d'une chemise propre et d'un vêtement convenable. Vous ne savez pas ce que des bottines trouées m'ont fait perdre de bonnes occasions.

1. Soit six euros.

Voyez-vous, mon cher ami, il me monte parfois au cerveau des bouffées de haine folle; je sens au cœur comme des besoins ardents de vengeance. Il me semble que la Commune n'a rien fait pour les désarmés et les faibles comme nous; qu'il faut d'autre sang fumant dans les rues, d'autres rouges brasiers que ces petits feux de joie allumés aux Tuileries et à l'Hôtel-de-Ville. Mais ces odieuses idées de révolte s'effacent bien vite, et je n'en veux qu'à moi de mon éternelle bêtise et de mon invincible lâcheté.

*

* *

Il y a six mois, Jacques Sorel au milieu de ses plus grandes détresses, eut une chance inespérée, et il vint m'en faire part aussitôt.

— Je crois que je suis sauvé, me dit-il, tout rayonnant de joie.

Il me raconta qu'il avait pu rendre un important service à un célèbre financier allemand… Un de ces hasards comme il en avait tant eus dans sa vie.

— Il est enchanté de ce que j'ai fait, et m'a autorisé à venir chez lui, aux ordres, tous les matins. Vous voyez quelles affaires je vais avoir là-dedans. C'est la fortune, mon cher, tout simplement.

La fortune! oui, cette fois, c'était la fortune! Il gagnerait rapidement deux cent mille francs, paierait ses dettes et s'en irait très loin, dans un trou de campagne, près d'une jolie rivière bordée de saules et de peupliers, avec un gros chien pour compagnon. Il dormirait des journées entières au soleil, dans l'herbe grasse, loin de tout, loin des hommes, ne pensant à rien, heureux et libre, ayant son pain assuré pour le reste de sa vie.

Je lui souhaitai bonne chance.

Tous les matins, le pauvre diable alla chez le banquier allemand, mêlé dans l'antichambre, à la foule des remisiers qui le regardaient d'un œil louche. Le financier ne parut pas le reconnaître. Jacques subit toutes les rebuffades, tous les mépris, toutes les hontes que quelques-uns de ces heureux prodiguent parfois aux humbles et aux souffrants. Il ne se décourageait point. L'échine courbée, le visage aimable, il venait trois fois par jour

présenter sa cote, attendant la chance et guettant la fortune. Un matin, le banquier leva vers lui ses yeux ternes et froids comme une pièce d'argent.

— Qui donc êtes-vous, monsieur? lui demanda-t-il.

— Jacques Sorel, monsieur. Vous savez bien, Jacques Sorel qui…

— Ah! oui!… Eh bien, monsieur, il est inutile de revenir. Nous n'avons pas d'affaires.

Jacques Sorel est mort l'autre jour à l'hôpital. Personne n'a suivi son pauvre convoi. Il s'en est allé, comme un chien, dormir, au hasard, dans la terre. Pas une larme, pas une fleur, pas une croix!

Repères bibliographiques

*Études d'*Un gentilhomme

— Bablon-Dubreuil, Monique, « *Un gentilhomme* : du déclin d'un mythe à l'impasse d'un roman », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 5, Angers, mai 1998, pp. 70-94.
— Bablon-Dubreuil, Monique, « *Un gentilhomme* (suite) », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, mai 1999, pp. 258-261.
— Michel, Pierre, « Mirbeau, Dugué de la Fauconnerie et *Les Calomnies contre l'Empire* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 6, Angers, mai 1999, pp. 185-189.
— Michel, Pierre, « Mirbeau en Ariège », préface des *Chroniques ariégeoises* de Mirbeau, L'Agasse, La Barre, 1999, pp. 7-12.
— Michel, Pierre, « Introduction » à *Un gentilhomme, in Œuvre romanesque*, t. III, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, Paris-Angers, 2001, pp. 867-872.
— Philippe, Jean, « L'herbier humain », introduction aux *Chroniques ariégeoises* de Mirbeau, L'Agasse, La Barre, 1999, pp. 13-29.
— Staron, Anita, « La servitude dans le sang. L'image de la domesticité dans l'œuvre d'Octave Mirbeau », à paraître dans les Actes du colloque de Lublin des 27-28 octobre 2003, *Statut et fonctions des domestiques dans les littératures romanes.*
— Ziegler, Robert, « Du "texte inachevé" à "l'interprétation intégrale" — La créativité de la lecture dans *Un gentilhomme* », *Cahiers Octave Mirbeau,* n° 10, Angers, mars 2003, pp. 131-144.

Octave Mirbeau en quelques dates

1848

Naissance d'Octave Mirbeau à Trévières (Calvados), le 16 février. Son père est officier de santé. Ses deux grands-pères sont notaires.

1849-1858

Enfance à Rémalard (Orne), où il situera nombre de ses contes et romans à venir.

1859

En octobre, il entre comme pensionnaire au collège des jésuites de Vannes, où il est profondément malheureux (« un enfer », écrit-il). Il évoquera le collège dans *Sébastien Roch* (1890).

1863

Il est renvoyé du collège le 9 juin dans des conditions plus que suspectes : comme son double Sébastien Roch, n'aurait-il pas subi des violences sexuelles de la part de son maître d'études ?

1866

Le 7 mars, lors de sa troisième tentative, il obtient son baccalauréat, préparé à la pension Delangle de Caen.

1867-1869

Il alterne les séjours à Paris, où il fait la fête sous prétexte d'étudier le droit, et à Rémalard, où il se morfond et se résigne, la mort dans l'âme, à devenir notaire. Amitié avec Alfred Bansard des Bois, à qui il adresse d'ébouriffantes missives.

1870

Pendant la guerre, il est affecté au 49e régiment des Mobiles de l'Orne. Il assiste à la traumatisante débâcle des armées de la Loire, qu'il évoquera à plusieurs reprises dans son œuvre.

1872

Secrétaire particulier de l'ancien député de Mortagne-Rémalard, Henri Dugué de la Fauconnerie, il rédige pour lui, pendant plusieurs années, les éditoriaux politiques de *L'Ordre.* Il entame une longue carrière de « prolétaire de lettres », qui durera une douzaine d'années, et prostitue sa plume à la réaction.

1874-1876

Il rédige, pour le compte d'Émile Hervet, trois comptes rendus des Salons de 1874, 1875 et 1876, où il encense Corot, Puvis de Chavannes et Manet, et éreinte les académistes, notamment Cabanel et Bonnat. Il écrit, pour le compte de Dugué de la Fauconnerie, des brochures de propagande bonapartiste à très grande diffusion. Il signe ses premiers articles de *L'Ordre* (chroniques théâtrales et parisiennes).

1877-1879

Perd sa place à *L'Ordre.* Participe au dîner chez Trapp en hommage à Goncourt, Flaubert et Zola. Long séjour à Foix, d'abord comme chef de cabinet du préfet bonapartiste de l'Ariège, après le coup d'État mac-mahonien du 16 mai 1877, ensuite comme rédacteur en chef d'une feuille impérialiste, *L'Ariégeois.* Querelles clochemerlesques.

1879-1882

Fin 1879, il devient secrétaire particulier d'Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, quotidien monarchiste et mondain. Il collabore au *Gaulois,* à *Paris-Journal,* puis au *Figaro,* d'où il est chassé après un article à scandale contre la cabotinocratie, fin octobre 1882. Il publie en feuilleton *Paris déshabillé* (1880) et des *Petits Poèmes parisiens,* signés Gardéniac (1882). Poursuit sa carrière de « nègre », en rédigeant, de 1881 à 1886, une douzaine de volumes : des romans (notamment *L'Écuyère* et *La Belle Madame Le Vassart*) et des recueils de contes et nouvelles (*Noces parisiennes* et *Amours cocasses*). Coulissier à la Bourse. Liaison de quatre années avec Judith Vimmer.

1883

Il crée un bi-quotidien d'informations rapides, *Paris-Midi–Paris-Minuit*; puis dirige pendant six mois un hebdomadaire de combat anti-opportuniste, *Les Grimaces,* commandité par le banquier Edmond Joubert. Début d'une longue amitié avec Paul Hervieu.

1884-1885

Après sept mois de retraite à Audierne, il entame sa « rédemption » par le verbe. Il collabore au *Gaulois* légitimiste, à *L'Événement,* radical d'extrême gauche parlementaire, et à *La France,* républicain modéré, où il entame sous son propre nom une carrière de critique d'art d'avant-garde : il y fait paraître

ses *Notes sur l'art* et son *Salon de 1885.* Il se lie d'amitié avec Monet et Rodin, dont il devient le chantre attitré. Liaison avec une ancienne actrice, Alice Regnault. Publie les *Lettres de l'Inde,* signées Nirvana, et les *Lettres de ma chaumière.* Séjour de six mois au Rouvray (Orne). Enthousiasme pour Tolstoï. Évolution vers l'anarchisme.

1886

Il couvre le Salon pour *La France* : il y révèle Maxime Maufra et Constantin Meunier. Séjour à Noirmoutier. Il publie *Le Calvaire,* qui suscite un énorme scandale.

1887

Il épouse en catimini Alice Regnault, ce qui le coupe définitivement de ses anciennes fréquentations politiques et mondaines. Installation à Kérisper, près d'Auray. « Révélation » de *L'Idiot,* de Dostoïevski.

1888

Début de son amitié pour Gustave Geffroy et de son « culte » pour Mallarmé. Publication de *L'Abbé Jules* (13 mars). Fin de l'affaire Gyp, qui perturbe son existence depuis près de quatre ans. Séjour à Menton.

1889

Préface du catalogue de l'exposition Monet-Rodin (juin). Installation aux Damps, près de Pont-de-l'Arche (Eure).

1890

Parution de *Sébastien Roch* (26 avril), qui se heurte à une véritable conspiration du silence. Il lance Maurice Maeterlinck par un tonitruant article du *Figaro.* Ralliement officiel à l'anarchisme.

1891

Début d'une amitié très fervente pour Pissarro, qui réalise quatre toiles du jardin de Mirbeau aux Damps. Importants articles sur Van Gogh et Gauguin, qui lui demande de préfacer le catalogue de son exposition-vente. Il achète au père Tanguy les *Tournesols* et les *Iris* de Van Gogh. Parution en feuilleton de la première mouture du *Journal d'une femme de chambre.* Début d'une grave crise morale et conjugale. Il intervient en faveur de Remy de Gourmont et prend la défense de Jean Grave contre la Société des Gens de Lettres présidée par Zola.

1892

Il couvre le Salon pour *Le Figaro.* Début de la parution en feuilleton de *Dans le ciel,* où le peintre Lucien est inspiré de Van Gogh. Début de sa collaboration au *Journal* sous le pseudonyme de Jean Maure. Engagement anarchiste.

1893

Installation à Carrières-sous-Poissy. Il couvre le Salon pour *Le Journal.* Brouille avec Pissarro à cause d'Alice. Il proclame le « génie » de Camille Claudel.

1894

Début d'une collaboration régulière et officielle au *Journal,* quotidien à très fort tirage ; elle durera jusqu'en 1902. Il participe au combat des anarchistes et stigmatise la politique répressive et les lois scélérates ; il défend Jean Grave, Laurent Tailhade, Félix Fénéon et Paul Robin. Voyage à Londres en vue d'éreinter les peintres anglais. Sa crise conjugale atteint son paroxysme ; il se défoule dans *Mémoires pour un avocat,* impitoyable réquisitoire contre sa femme.

1895

Intervention en faveur de Camille Claudel. Découvre Knut Hamsun. Amitié avec Rodenbach. Il prend la défense d'Oscar Wilde, condamné au *hard labour.* Important article sur les Expositions Universelles dans la *Revue des deux mondes.*

1896-1897

Nombreux articles contre les peintres symbolistes et préraphaélites. Important article sur Léon Bloy. Première de sa tragédie prolétarienne, *Les Mauvais Bergers* (15 décembre 1897). Début de son engagement dreyfusiste.

1898-1899

S'engage à fond dans le combat pour la Justice et la Vérité : articles dans *L'Aurore*, nombreux meetings à Paris et en province, assiste aux procès de Zola (février 1898) et de Dreyfus (août-septembre 1899). Aux côtés de Rodin dans l'affaire du *Balzac* (mai 1898). Création de sa farce *L'Épidémie* (mai 1898). Publication du *Jardin des supplices* (juin 1899).

1900

Publication du *Journal d'une femme de chambre* (juillet). Articles sur Rodin. Campagne néo-malthusienne contre le mythe de la « dépopulation ». Campagne pour un théâtre populaire.

1901

Nouvel article sur Van Gogh. Sa grande comédie *Les Affaires sont les affaires* est reçue à la Comédie-Française après une bataille contre le comité de lecture. Publication des *21 jours d'un neurasthénique* (août) et création de *Les Amants* (juillet). Mort de son chien Dingo, à Veneux-Nadon (octobre). Installation avenue du Bois, à Paris (novembre).

1902

Rupture avec *Le Journal* de Letellier. Création de deux farces, *Le Portefeuille* (février) et *Scrupules* (juin). Réalise tout seul un numéro de *L'Assiette au beurre* (31 mai). Passion pour l'automobile.

1903

Énorme succès des *Affaires sont les affaires* à la Comédie-Française (avril) et en Allemagne (octobre). Ultime rencontre avec Pissarro au Havre. Il bataille en vain en faveur de Maillol au sein de la commission du monument à Émile Zola. Premier prix Goncourt : vote pour Nau, à défaut de Philippe et de Léautaud.

1904-1905

Collabore pendant six mois à *L'Humanité* de Jaurès. Amitié avec Léon Blum. Article sur Anna de Noailles. Installation au « château » de Cormeilles-en-Vexin, acheté par Alice. Propose en vain Guillaumin pour le prix Goncourt 1904. Important article sur Maillol. Soutien à la Révolution russe de 1905. Voyage en automobile à travers la Belgique, la Hollande et l'Allemagne (printemps 1905).

1906-1908

Longue bataille autour du *Foyer,* qui sera finalement créé à la Comédie-Française en décembre 1908, après un procès gagné par Mirbeau. Campagne dans *Le Matin* contre le mandarinat médical. En novembre 1907, parution de *La 628-E8,* qui fit scandale à cause d'un chapitre sur la mort de Balzac, que Mirbeau se résigne à supprimer. Vote en faveur de Valery Larbaud pour le prix Goncourt 1908.

1909

Suite de la bataille du *Foyer,* en province. Important article sur les Nabis. Sa santé se détériore. Travaille à *Dingo.* En décembre, découvre Marguerite Audoux et impose *Marie-Claire* à Rouché et à Fasquelle.

1910

Collaboration sans lendemain à *Paris-Journal.* Préface le catalogue de l'exposition Vallotton. Installation à Triel-sur-Seine. Il a de plus en plus de mal à écrire. Il propose en vain Marguerite Audoux pour le prix Goncourt.

1911-1914

Gros problèmes de santé. Ultimes articles esthétiques (sur Monet, Renoir et Cézanne). En mai 1913, publication de *Dingo,* achevé par Léon Werth. Pour le prix Goncourt, bataille en vain pour Neel Doff, Charles Vildrac et Léon Werth.

1915-1916

Affaiblissement physique. Prostration et désespoir face à la boucherie de la guerre, qui l'obsède. Totale incapacité à écrire. Isolé à Triel, où il ne reçoit que de rares visites (notamment de Monet, Geffroy, Marguerite Audoux, Francis Jourdain, Sacha Guitry).

1917

Le 16 février, mort de Mirbeau dans son pied-à-terre de la rue Beaujon. Sa veuve abusive fait paraître un prétendu « testament politique d'Octave Mirbeau », faux patriotique, concocté par l'ancien pacifiste socialiste Gustave Hervé, et aussitôt dénoncé par Léon Werth et George Besson.

1919

Alice disperse la prodigieuse collection d'œuvres d'art de Mirbeau, ainsi que sa bibliothèque et sa correspondance, ce qui va à l'encontre des vœux les plus ardents du grand écrivain.

1920-1927

Publication d'une dizaine de volumes d'œuvres posthumes, parmi lesquels *Un gentilhomme, Les Écrivains* et *Des artistes.*

1934-1936

Publication, en dix volumes, d'*Œuvres illustrées* de Mirbeau, aux Éditions Nationales.

1988

Début d'une série d'éditions d'œuvres inédites, voire totalement inconnues, de Mirbeau (plus d'une quarantaine de volumes en quinze ans…).

1991

Organisation des deux premiers colloques Mirbeau, à Crouttes (Orne) et à Angers; les Actes en ont été publiés en 1992 et 1994.

1993

Création de la Société Octave Mirbeau, qui publie des *Cahiers Octave Mirbeau* (dix numéros parus de 1994 à 2003).

1996

Organisation d'un troisième colloque international, à Caen.

1998

Constitution, à la Bibliothèque universitaire d'Angers, d'un Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs et accessible sur internet.

2000

Organisation, à Angers, du quatrième colloque Mirbeau, international et pluridisciplinaire.

2001

Publication, en trois volumes, de l'édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, comportant quinze romans (co-édition Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau).

2003

Publication sur internet de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, comportant quinze romans (co-édition Éditions du Boucher-Société Octave Mirbeau).

Bibliographie générale

Ouvrages généraux sur Octave Mirbeau

— Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle,* Librairie Séguier, Paris, 1990, 1 020 p.

— Michel, Pierre, *Les Combats d'Octave Mirbeau,* Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, 390 p.

Autres publications

— Carr, Reginald, *Anarchism in France — The Case of Octave Mirbeau,* Manchester, 1977, 190 p.

— Herzfeld, Claude, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau,* Nizet, Paris, 1992, 107 p.

— Herzfeld, Claude, *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau,* Presses de l'Université d'Angers-Société Octave Mirbeau, 2001, 105 p.

— Lloyd, Christopher, *Mirbeau's Fictions,* University of Durham, 1996, 114 p.

— McCaffrey, Enda, *Octave Mirbeau's Literary Intellectual Evolution as a French Writer,* Edwin Mellen Press, Lewiston (NY), 2000, 246 p.

— Michel, Pierre (dir.), *Octave Mirbeau,* Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, 480 p.

— Michel, Pierre (dir.), *Colloque Octave Mirbeau,* Actes du colloque du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, 140 p.

— Michel, Pierre, *Alice Regnault, épouse Mirbeau,* À l'Écart, Reims, 1993, 65 p.

— Michel, Pierre, *Octave Mirbeau,* Société Octave Mirbeau, Angers, 1998 (rééd. 2000), 48 p.

— Michel, Pierre, *Lucidité, désespoir et écriture,* Presses de l'Université d'Angers-Société Octave Mirbeau, 2001, 89 p.

— Schwarz, Martin, *Octave Mirbeau, vie et œuvre,* Mouton, 1965, 205 p.

Revues

— Dossier « Octave Mirbeau », *Cahiers naturalistes,* n° 64, 1990, réalisé par Pierre Michel, 100 p.
— Numéro « Octave Mirbeau », *L'Orne littéraire,* juin 1992, réalisé par Pierre Michel et Jean-François Nivet, 105 p.
— Numéro « Octave Mirbeau », *Europe,* mars 1999, coordonné par Pierre Michel, 140 p.
— Numéro « Mirbeau-Sartre écrivain », *Dix-neuf/Vingt,* n° 10, Eurédit, Saint-Pierre-du-Mont, octobre 2000, coordonné par Éléonore Roy-Reverzy, 116 p.
— Numéro « Vallès-Mirbeau, journalisme et littérature », *Autour de Vallès,* n° 31, décembre 2001, coordonné par Marie-Françoise Montaubin, 317 p.
— Numéro « Octave Mirbeau », *Lettres actuelles,* à paraître en 2004, réalisé par Pierre Michel.
— Dix numéros des *Cahiers Octave Mirbeau,* Société Octave Mirbeau, Angers, 1994-2003, 3 600 p. en tout.

Fonds Octave Mirbeau

Le Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs, a été constitué à la Bibliothèque universitaire d'Angers. Il comprend les œuvres de Mirbeau en français, ses quelque deux mille articles, une centaine de traductions en une vingtaine de langues, les livres, les études universitaires et les articles consacrés à Mirbeau. Son catalogue, d'environ 800 pages, est consultable sur internet (site de la Bibliothèque universitaire d'Angers), ainsi que huit cents articles de Mirbeau, qui ont été numérisés.